DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE MEDECINE.

TOME PREMIER.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE,	D'ANATOMIE,
DE CHYMIE,	DE PHARMACIE,
DE BOTANIQUE,	D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Précédé d'un Discours Historique sur l'origine & les progres de la Medecine.

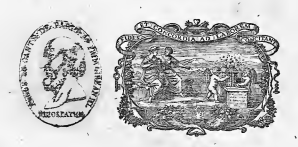
Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs DIDEROT, EIDOUS *&* TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME PREMIER.



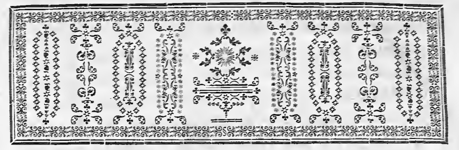


A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVI.

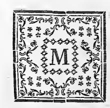
AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.



A

MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MAUREPAS,

Miniſtre, & Secretaire d'Etat de la Marine, Commandeur des Ordres du Roi.

ONSEIGNEUR

J'AI l'honneur de préſenter à VOTRE GRANDEUR un Ouvrage qu'elle a bien voulu me permettre de lui offrir. L'intérêt Public peut ſeul fixer votre attention, MONSEIGNEUR, *il eſt l'unique objet*

de vos grandes occupations ; lorſque le choix d'un Prince éclairé a mis les Sciences ſous votre protection, ce choix ſi heureux pour elles, a paru vous toucher principalement, en ce qu'il vous fourniſſoit de nouveaux moyens de veiller à l'utilité Publique. Ces ſentimens, MONSEIGNEUR, *ont aſſuré votre bien-veillance à la Medecine ; l'importance de ſon objet vous l'a rendue recommandable, & ſon utilité a réglé la meſure de votre eſtime pour elle : C'eſt cette eſtime dont vous l'honorez,* MONSEIGNEUR, *qui m'a fait prendre la liberté de faire paroître ſous vos auſpices un Ouvrage, qui, raſſemblant ſous des Articles généraux, tout ce qui a été écrit de mieux ſur les différentes parties de cette Science, ne peut qu'en rendre l'étude & la pratique plus ſimples, & plus aiſées. Je ſuis avec un profond reſpect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, BUSSON.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

SI quelque chose est capable de prouver l'utilité des Dictionnaires, c'est la grande quantité qu'on en a vu paroître depuis quelque tems, & la satisfaction avec laquelle le Public a paru les recevoir : on les a regardés avec raison comme un moyen sûr & facile de donner des notions claires & distinctes des différentes matieres qui faisoient leur objet, à ceux à qui elles étoient étrangeres ; de rappeller & de fixer en quelque sorte à la faveur de l'ordre alphabétique, les connoissances de ceux qui étoient déja initiés dans les sciences auxquelles ces sortes d'Ouvrages étoient particulierement consacrés.

Ces deux considérations, si importantes par elles-mêmes, en faisoient souhaiter un depuis long-tems dans la Medecine : en effet, si le bonheur des hommes est intéressé à ce que les choses d'une utilité générale soient universellement connues, quels soins ne doit-on pas apporter à répandre la science de la Medecine, puisqu'elle a pour objet la conservation de la vie & le rétablissement de la santé. Quelle utilité n'en résulteroit-il pas si chaque particulier étoit en état de traiter une maladie passagere sans s'exposer à en faire une maladie sérieuse par un mauvais régime ou par des remedes déplacés ? Ne seroit-il pas infiniment à souhaiter que dans des cas subits & imprévus, dans des accidens violens, où il n'est pas toujours possible d'avoir recours à un Medecin, dont toute l'attention seroit cependant nécessaire, on pût en attendant son secours, du moins s'aider soi-même & les autres, & ne pas rendre ces accidens plus considérables par un traitement inconsidéré ? Ce besoin s'est fait sentir dans tous les tems; & c'est en quelque sorte pour y remédier qu'on a dans presque toutes les familles un remede particulier & quelques axiomes généraux de Medecine que l'on applique à tout quoiqu'ils souffrent autant d'exceptions que de cas : l'universalité qu'on leur donne les rend souvent plus dangereux que le mal même auquel on veut remédier par leur moyen.

Cet abus d'une chose bonne en elle-même, mais que l'ignorance, le préjugé & la superstition rendoient si nuisible, avoit engagé des personnes amies de la Société, à entreprendre de réformer la Medecine domestique : sensibles à l'intérêt public, ils ont choisi deux moyens qu'ils ont cru propres à cet effet ; les uns ont cru y réussir par des Ouvrages où l'Art a été rendu aussi clair & familier qu'il a été possible ; les autres par des collections de Recettes simples & choisies : mais les premiers ne donnant point assez d'étendue à leurs Ouvrages, n'ont point dissipé l'ignorance ; & l'intention des seconds, quoique bonne en soi, a souvent produit les plus fâcheux effets en mettant entre les mains d'ignorans des remedes bons à la vérité, mais qu'il n'étoit pas moins dangereux de mal appliquer que s'ils eussent été mauvais.

Le dessein de répandre les connoissances nécessaires & de corriger la pratique, a tenu le premier rang parmi les motifs qui ont engagé M. James à entreprendre cet Ouvrage. L'exécution en a été d'autant plus difficile, qu'il n'avoit devant lui aucun Ouvrage dans ce genre qui pût lui servir de modele, & qu'il marchoit dans une route toute nouvelle. L'ordre alphabétique est tout ce que son

Dictionnaire a de commun avec ceux qui l'ont précédé. On trouve dans ces derniers des définitions claires & précises de l'Art, mais c'est aussi tout ce que l'on y trouve; on peut par-là se mettre en état de nommer les maladies, & ce n'étoit point assez pour remplir l'objet que M. James s'étoit proposé. L'utilité qu'on en pouvoit retirer ne lui a cependant point échappé; la connoissance des termes devant précéder la science, il a donné place dans son Dictionnaire à toutes les définitions completes qu'il a pu trouver dans les autres: le soin avec lequel il les a parcourus, les rend désormais d'une bien moindre utilité, puisque l'on est sûr de trouver dans son Ouvrage tout ce qu'ils contenoient d'intéressant.

Après avoir défini avec précision les termes de l'Art, il s'est attaché à décrire avec exactitude le corps humain. Non content d'une exposition générale des parties, & des réflexions ordinaires sur l'œconomie animale, il explique en détail la situation, la contexture, la forme, l'articulation & les usages de chaque os.

L'origine, la position, les insertions, les usages de chaque muscle.

La situation, la contexture, les usages de toutes les glandes & les humeurs qu'elles séparent du sang.

La situation, la contexture & les fonctions de tous les visceres.

La distribution & le cours des nerfs, des veines & des arteres.

Cette exposition faite d'après les meilleurs Auteurs, peut passer pour un Traité complet d'Anatomie, dans lequel on trouvera tout ce qui peut appartenir à cette branche de la Medecine. Il étoit bien naturel que dans un Ouvrage uniquement consacré à l'explication de tout ce qui concerne l'Art de guérir, on donnât une juste étendue à la partie qui en peut & qui en doit être regardée comme le fondement le plus solide. L'Auteur ne s'est pas borné aux seules parties que les yeux peuvent appercevoir; il en est, dont le microscope seul a fait connoître l'existence, & dont les opérations, peut-être jusqu'à présent inconnues, ont exercé l'esprit & la sagacité des Philosophes; il a rapporté fidelement leurs découvertes & leurs conjectures: on trouvera un extrait fidele des théories les plus judicieuses que l'on a imaginées d'après la structure des parties, pour expliquer le mécanisme merveilleux qu'emploie la nature pour opérer le mouvement perpétuel des humeurs, leurs secrétions, &c. enfin pour exécuter les principales fonctions de l'œconomie animale.

L'Anatomie est trop redevable de ses progrès & de ses plus curieuses découvertes à l'Art des injections, pour qu'on ait pu passer sous silence ce qui le concerne: il étoit difficile de décrire certaines opérations qui lui sont particulieres: la difficulté n'a fait qu'encourager l'Auteur à travailler à la vaincre; je crois qu'on trouvera qu'il y a réussi.

La matiere médicinale des anciens est pleine d'obscurités pour les modernes; plusieurs plantes & quelques animaux ont eu chez les Grecs un nom différent dans différens siecles; d'autres en changeoient d'un pays à l'autre de la Grece. Ce défaut d'uniformité de langage, joint aux variations de la langue, a jetté tant de confusion dans les anciens Ouvrages, que nos Naturalistes se sont quelquefois occupés à chercher telle plante qui leur étoit connue, mais sous un autre nom.

Si nous n'avions que la perte de leur tems à regretter, nous pourrions nous en consoler, mais il en est résulté des inconvéniens plus considérables; car sur le témoignage des anciens, qui ont attribué à certaines plantes des vertus merveilleuses, il est arrivé aux modernes, trompés par la ressemblance des noms, d'en employer d'autres très-différentes, & souvent il en a couté la vie au malade.

Pour

Pour dissiper ces ténebres & prévenir ces funestes erreurs, l'Auteur a rapporté les noms différens qu'on a donnés à la même chose & marqué la différence qu'il y a entre plusieurs choses qu'on a désignées par le même nom, s'appuyant partout de quelque autorité. Si quelque moyen est en état de mettre les Savans qui font leur principale étude de l'Histoire Naturelle, à portée de débrouiller cette partie, c'est de rapporter ce que Pline, Théophraste, Dioscoride & les anciens Auteurs ont écrit sur les plantes en particulier, sur les minéraux & sur les animaux, & d'en faire la comparaison avec ce qu'on en lit dans les modernes ; c'est ce que M. James a fait.

Il a parlé fort au long de la matiere médicinale dans son état actuel ; il a parcouru les regnes, animal, végétal & minéral, & il a réuni à l'histoire des drogues simples, c'est-à-dire, à leurs propriétés & à leurs descriptions, la maniere de les analyser, de les combiner & de les déguiser.

Les meilleurs Auteurs dans cette partie ainsi que dans les autres, lui ont servi de guides. Il a rapporté les principales compositions Pharmaceutiques, soit sous leur nom particulier, soit sous celui de la maladie contre laquelle on les emploie plus particulierement. Il les a suivies dans les différens changemens qu'elles ont essuyés, & il a souvent rendu compte des motifs qui ont engagé à les introduire.

Il n'est pas toujours aisé de rendre raison de la façon d'agir des médicamens sur le corps humain ; quand l'Auteur a cru trouver une explication satisfaisante de cette action, il l'a proposée en citant celui à qui en appartenoit l'honneur : comme les médicamens particuliers se peuvent rapporter à un petit nombre de classes générales, il est nécessaire pour faciliter l'étude de la matiere médicinale de les bien distinguer les unes des autres, & de spécifier avec exactitude ce qui les différencie, c'est ce que l'on trouvera sous les Articles qui sont particuliers à chacune de ces classes.

Il auroit manqué pour avoir un Traité complet des alimens utiles à la conservation & au recouvrement de la santé, une liste de toutes les plantes dont on se sert, tant en remedes qu'en alimens, avec leurs propriétés, ainsi que l'analyse de la nourriture animale : l'Auteur n'a encore rien laissé à désirer à cet égard.

Quoiqu'il n'ait considéré la Chymie que comme une branche de la Pharmacie, il l'a cependant traitée en Medecin Philosophe. Il a ôté le voile mystérieux dont la malice de quelques petits esprits, aidée de l'orgueil des Savans, s'étoit plu autrefois à la couvrir. Il l'a suivie dans ses analyses, les phénomenes surprenans qu'elle offre dans la décomposition & la recomposition des mixtes ont été détaillés avec les explications les plus probables qu'on en donne : mais de toutes ces opérations, il s'est principalement attaché à celles qui étoient rélatives à son objet, c'est-à-dire, à celles que la Medecine s'est appropriées & qu'elle a tournées à son avantage.

Les Alchymistes, cette espece de foux qui courent après la transmutation des métaux, & la Panacée universelle, ayant quelquefois trouvé dans leur chemin des compositions d'une énergie surprenante, on a rendu compte de leurs découvertes ; & comme en exposant les procédés par lesquels ils y étoient parvenus, on a été obligé d'entrer dans un certain détail, on pourra par ce moyen prendre une idée de l'Alchymie & du caractere de ceux qui s'y sont livrés.

Toutes ces sciences ne sont malgré leur étendue & leur difficulté particuliere, qu'une introduction à l'Art de guérir. Pour traiter cet Art avec une attention proportionnée à son importance, voici la méthode que l'Auteur s'est proposée & qu'il a suivie.

Il a commencé l'histoire de chaque maladie par des exemples choisis de personnes mortes de la maladie dont il est question. Il a donné ensuite une description anatomique de l'état où se trouvoient les parties affectées, telles que la dissection les a fait appercevoir. Il est aisé de sentir que de tous les moyens, celui-ci est le plus propre à faire connoître & comme toucher au doigt, la cause de la maladie & à mettre en état d'expliquer les symptomes qui la caractérisent.

On trouve ensuite une exposition fidele de la maladie & de ses symptomes; on insiste principalement sur ceux qui lui sont essentiels & qui peuvent servir à la distinguer de quelques autres avec lesquelles on pourroit la confondre, si on n'y apportoit pas toute l'attention requise.

L'Auteur passe de-là aux prognostics, c'est-à-dire, aux présages qu'on peut avoir de la guérison, ou de la mort du malade, ou du changement de la maladie. Cette doctrine des signes, si importante au Medecin, est traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite : si le diagnostic lui fait connoître la maladie & en lui indiquant la cause, le met en état de la combattre, le prognostic d'un autre côté en l'empêchant de porter de jugement démenti par l'évenement, releve sa réputation & lui mérite la confiance du public.

Il descend ensuite à la cure qu'il considere, & quant aux remedes & quant au régime; il adopte & propose partout la pratique des plus grands Medecins, parcourant les changemens qui sont arrivés dans la pratique depuis le siecle d'Hippocrate jusqu'à présent. Ces changemens ont été considérables, parce que la Medecine ayant eu pendant long-tems des Sectes dominantes qui succédoient les unes aux autres, & qui différoient par les principes sur lesquels elles établissoient leur pratique, cette différence a dû nécessairement influer sur les regles qu'elles prescrivoient pour la cure des maladies. Mais depuis que la découverte de la circulation du sang a servi de fondement à une théorie plus judicieuse ces différences ne se font plus appercevoir, & les principes généraux sur lesquels on porte dans le traitement des maladies, sont universellement les mêmes. En examinant avec attention le détail que l'on donne sous chaque Article de maladie des différentes méthodes employées pour les traiter, on s'appercevra aisément de la division des anciens par rapport aux principes d'où ils partoient, & de l'accord des modernes sur ce point.

L'Auteur finit par quelques exemples propres à confirmer les regles prescrites; il les prend dans les meilleurs Auteurs, & il les a choisis tels qu'ils puissent plaire & instruire.

Il s'est particulierement attaché à Hippocrate, & ce choix feroit seul la preuve de son discernement. Cet Auteur, sous qui la Medecine a fait plus de progrès que sous tous ses successeurs ensemble, ne sera jamais du gout de ceux qui se livrant au déreglement d'une imagination échauffée, se plaisent à entasser des systemes les uns sur les autres, & donnent tout leur tems à ces compilations frivoles de théories qu'il est toujours dangereux d'étudier : mais il sera à jamais la regle & le modele de ceux qui, scrutateurs curieux de la nature, se plaisent à l'observer dans elle-même, qui la cherchent partout & ne se conduisent que d'après ses mouvemens. Quel prodigieux travail, quelle infatigable attention n'a-t-il pas fallu à Hippocrate pour débrouiller la doctrine des signes, fixer les caracteres des maladies, & en déterminer l'événement avec une justesse qui fait encore notre admiration, & dont on se trouve heureux de pouvoir approcher!

Personne n'ignore que la guérison de plusieurs maladies chroniques dépend moins des remedes que du régime : cette partie du Dictionnaire sera donc de quelque utilité à ceux qui en sont attaqués, & à tout convalescent en général.

Ils y trouveront des regles de conduite, tant par rapport aux alimens, aux exercices, à l'air, que par rapport à l'uſage de toutes les autres choſes que les Medecins nomment non-naturelles.

Les erreurs ne ſont jamais plus fatales ni ſi communes que dans les maladies particulieres aux femmes. Il n'eſt que trop d'uſage (avec quelque force qu'on s'éleve contre, & quoiqu'une funeſte expérience eût dû depuis long-tems y remédier) de les confier à des perſonnes qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine; & qui, à la place des connoiſſances qui leurs ſeroient néceſſaires, n'ont que des préjugés malheureux auxquels elles ſont opiniâtrément attachées. Cet Ouvrage ſera plein d'inſtructions ſur tous les cas dans leſquels elles peuvent ſe trouver dans le cours de leur vie.

La Chirurgie n'eſt pas moins néceſſaire aux hommes que la Medecine, dont on doit la regarder comme une branche; elles tiennent enſemble par la nature de leurs objets, & elles ne peuvent manquer de s'éclairer mutuellement. C'eſt par ces raiſons que l'Auteur a inſéré dans cet Ouvrage un corps de Chirurgie composé,

D'une hiſtoire générale de la Chirurgie;

D'un Traité des tumeurs de toute eſpece, avec les prognoſtics & la maniere de les traiter;

D'un Traité des ulceres, avec leurs remedes particuliers;

D'un Traité des plaies en général & en particulier, relativement aux différentes armes;

D'un Traité des opérations Chirurgicales & des bandages, avec la deſcription de tous les inſtrumens de Chirurgie.

La même méthode qui a été ſuivie dans l'hiſtoire des maladies internes, eſt exactement celle que l'Auteur s'eſt propoſée dans les cas relatifs à l'opération de la main. Après une définition préciſe du ſujet de l'Article dont il traite, il expoſe quels ont été les ſentimens des premiers Auteurs qui aient écrit de la Chirurgie, commençant par Hippocrate, deſcendant aux Auteurs Grecs qui l'ont ſuivi, paſſant de-là aux Romains, aux Arabes, & venant enfin juſqu'à ceux de nos jours qui ſe ſont fait quelque réputation dans cette partie. Les différentes pratiques employées depuis les tems les plus réculés juſqu'à préſent, pour exécuter une opération, ſont détaillées avec exactitude: on les met en oppoſition les unes avec les autres, & on fait voir quels ont été les moyens employés pour corriger ce qu'elles pouvoient avoir de défectueux. Les deſcriptions les plus vives & les plus juſtes ne donnent jamais des idées auſſi nettes & auſſi préciſes que celles que l'on peut prendre d'un coup d'œil: c'eſt pour remédier à cet inconvénient que l'on a fait graver des Planches où tous les inſtrumens de Chirurgie ſont non-ſeulement repréſentés, mais où l'on voit encore la maniere de les employer, & comment il s'en faut ſervir dans le tems même de l'opération. On a eu ſoin de ne prendre que celles des meilleurs Maîtres; & pour ne pas ſurcharger cet Ouvrage d'un ornement qui auroit pu devenir onéreux, on n'a fait graver que les inſtrumens qui ſont à préſent d'uſage.

On a eu la même précaution pour les Figures Anatomiques: inutilement, par exemple, auroit-on décrit le cours & les ramifications des arteres, ſi on n'avoit pas une figure que l'on pût aller conſulter, & d'après laquelle on pût en quelque ſorte fixer & placer ſes idées. On a donc choiſi les meilleures, & on n'a fait graver que les parties qui avoient beſoin de ce ſecours pour être connues. Cela ſera plus de ſoixante Planches.

La Medecine des animaux fait encore partie de cet Ouvrage. Les modernes ont depuis quelque tems beaucoup écrit ſur la partie Pharmaceutique de la Medecine des chevaux : mais ils ont paru négliger l'hiſtoire des cauſes & des ſymptomes de leurs maladies. Les anciens ont paru plus attentifs ſur ces Articles ; ils nous ont laiſſé des compilations très-curieuſes à ce ſujet ; M. James en a extrait ce qu'il a cru de plus intéreſſant & de plus propre à perfectionner les connoiſſances que nous en avons déja.

On auroit été en droit de faire un reproche d'ingratitude à l'Auteur s'il n'avoit pas inſéré dans ſon Ouvrage une hiſtoire des grands Medecins, y ayant plus de gratitude que de vaine oſtentation à faire connoître des perſonnes qui ont contribué à l'avancement d'une ſcience auſſi utile que la Medecine. On y trouvera un abrégé de leurs Ecrits & de leurs Vies, avec leurs caracteres. On connoîtra par ce moyen le tems auquel ils ont vécu, les découvertes qu'ils ont faites, la Secte à laquelle ils ont appartenu, & les opinions qui leur ont été particulieres.

Ce Dictionnaire eſt précédé d'un Diſcours hiſtorique ſur l'origine & les progrès de la Medecine. L'Auteur la conſidere dans ſa naiſſance, il la ſuit pas à pas dans ſon dévelopement ; il examine les différentes Sectes dans leſquelles elle a été partagée, les révolutions que les ſyſtemes dominans de Philoſophie ont occaſionnées dans la pratique : il y démontre combien l'attachement opiniâtre à des ſpéculations, quoique ſpécieuſes & ſavantes, a rallenti les progrès de cet Art. Il y fait voir que la partie de la Medecine, qui a pour objet l'obſervation, a été portée par Hippocrate au point où elle eſt encore aujourd'hui ; que depuis ce tems juſqu'à la découverte de la circulation du ſang, on n'a rien fait autre choſe que bâtir des ſyſtemes pour l'explication de ces obſervations ; ſyſtêmes auſſi frivoles que le ſujet pour lequel on les imaginoit étoit utile & intéreſſant. Il montre enfin Harvey, jettant par ſa découverte les fondemens d'une nouvelle théorie ſûre & lumineuſe & propre à nous faire appercevoir les reſſorts cachés qui produiſoient des effets dont la cauſe ſi long-tems cherchée, avoit juſqu'alors été inconnue. Ce Diſcours ſert à faire connoître les cauſes qui ont retardé les progrès de la Medecine & qui l'ont empêché de ſe perfectionner proportionnellement aux autres ſciences ; le corps de l'Ouvrage indique les défauts qui lui reſtent & ce qui manque à ſa perfection.

L'Auteur a évité un inconvénient, dans lequel tombent ſouvent les Compilateurs de Dictionnaires de Sciences, qui eſt d'expoſer leurs ſentimens ſans s'appuyer d'aucune autorité : Cet inconvénient en attire un autre ; leur Ouvrage n'étant eſtimé que ſelon la réputation de l'Auteur, n'eſt ſouvent d'aucun uſage dans les matieres importantes. M. James a cité exactement ceux dont il expoſe les ſentimens & la pratique ; de ſorte qu'à la fin de chaque paragraphe on eſt sûr de trouver le nom & l'ouvrage de celui de qui il eſt tiré.

Tel eſt le plan que M. James, Docteur en Medecine à Londres, a ſuivi dans l'exécution du *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, qu'il y publia en Anglois il n'y a pas encore deux ans. Les Libraires qui le diſtribuent aujourd'hui ayant été informés du mérite de cet Ouvrage, crurent rendre un ſervice au Public en lui en procurant une Traduction Françoiſe : ils chargerent de ce travail Meſſieurs Diderot, Eidous, & Toussaint, connus par la grande intelligence qu'ils ont de la Langue Angloiſe. Si cette connoiſſance, jointe à une littérature profonde & choiſie, & à un jugement ſûr, avoit ſuffi pour donner à cet Ouvrage le degré de perfection que l'on étoit en droit d'exiger ; il eſt certain qu'il pouvoit paſſer d'entre leurs mains dans celles du Public : mais comme il étoit naturel qu'un Ouvrage de Medecine fût examiné par un Medecin, je fus chargé par

les Libraires de la révision & de la correction de cette Traduction, ainsi que d'y faire les additions ou les retranchemens que je jugerois nécessaires.

C'est cette Traduction ainsi revue, corrigée & augmentée, que l'on présente aujourd'hui au Public. Quoique dans un Ouvrage de cette nature, on s'attache plus à la doctrine qu'il contient, qu'au stile ; j'ai eu soin cependant de le rendre le plus simple, le plus uni, & le plus égal qu'il m'a été possible, & de sauver la bigarrure qui auroit nécessairement résulté de la suite alternative des Traductions de différentes mains.

Ce soin n'a pas été celui qui a attiré ma plus grande attention. Quelque estime que j'eusse pour l'Auteur Anglois, j'ai voulu vérifier par moi-même ses citations, je l'ai fait, & toujours avec de nouvelles raisons d'être satisfait de son exactitude.

Comme le principal mérite de ces sortes d'Ouvrages de compilation consiste dans l'abondance, mais abondance réglée par le discernement ; j'ai cru que s'il étoit possible d'en donner plus à la Traduction Françoise qu'à l'original Anglois, je lui donnerois un degré de mérite de plus à cet égard, & c'est ce que j'ai tâché de faire.

Je me suis apperçu que quelque vigilant que soit le Compilateur le plus laborieux, il échappe toujours quelque chose à sa collection, qu'un autre peut retrouver après lui. Il s'est trouvé dans le Dictionnaire de M. James des articles omis totalement ; d'autres qui étoient susceptibles d'une plus grande étendue, qui la demandoient même essentiellement. J'ai inseré autant que je l'ai pu, les uns, étendu & expliqué les autres : l'introduction à l'Histoire Naturelle Médicinale de M. Rieger (qui, à la vérité, n'a paru que depuis l'impression du Dictionnaire de M. James) m'a été d'un grand secours pour remédier à ce défaut, ainsi que des matériaux que des Medecins célebres de la Faculté de Paris, avoient autrefois amassés pour composer un Ouvrage dans le gout de celui-ci. J'ai encore employé pour la même fin d'autres Ouvrages, dont l'énumération seroit trop longue ici. Je ne citerai qu'un exemple de ces additions : après avoir parlé de l'anevrysme des arteres, de ses différentes especes, de la cure qu'il admettoit relativement à ses différentes especes, & aux différentes arteres qui en étoient attaquées, 'lAuteur finissoit là ce qui regardoit cette matiere, sans parler en aucune façon de l'anevrysme du cœur, maladie, qui, quoiqu'elle ne soit pas commune, n'en est pas moins réelle. J'en ai expliqué la nature & les causes; j'en ai proposé les signes diagnostics ; j'ai fait connoître quel prognostic on en devoit tirer, & j'ai parlé des différentes méthodes curatives qui ont été proposées en ce cas.

On trrouvera beaucoup d'articles dans le Dictionnaire qui n'avoient qu'une simple définition ; quand ils m'ont paru mériter par leur importance une plus grande étendue ; je la leur ai donnée : sans que j'en cite ici des exemples, on s'en appercevra aisément en parcourant le Dictionnaire.

Le peu de connoissance que les Anciens avoient de l'Anatomie, leur a fait souvent conseiller & prescrire des opérations qui n'étoient pas pratiquables, & dont le succès ne dut jamais répondre à leurs espérances : J'ai eu soin d'attacher à ces endroits des notes, pour empêcher le Lecteur de partager avec eux leur erreur.

Il est un autre cas où je les ai jugé plus nécessaires : la matiere médicinale des Anciens n'étoit pas poussée au point de perfection où se trouve la nôtre ; leurs connoissances dans cette partie de la Medecine étoient très-bornées. Ils regardoient souvent comme poison ce qui est administré à présent comme remede : mais, ce qui étoit d'une toute autre conséquence, ils employoient souvent

comme remede ce qui en soi est réellement un poison : je pourrois en donner pour exemple l'arsenic. Comme les erreurs en pareille matiere sont extremement dangereuses, j'ai eu soin de les rélever par des notes. Il est des compositions dans la Pharmacie qui sont bonnes par elles-mêmes, mais qui tirent leur principale vertu ou de la façon dont elles sont préparées, ou de la dose sous laquelle elles sont administrées. Lorsque les endroits du Dictionnaire qui traitoient de ces deux points m'ont paru ou peu justes ou peu clairs, je me suis attaché à les éclaircir ou à les réformer.

Je ne m'en suis pas rapporté dans ces différens points à mes propres lumieres ; je me suis fait une loi de consulter les personnes qui, dans les différentes branches de la Medecine, s'étoient fait une réputation méritée.

Si ces additions & ces notes donnent à l'Ouvrage un degré de mérite, qui lui manqueroit sans cela ; c'est ce que chacun sera en état de connoître, parce que les endroits que j'ai ajoutés dans le Dictionnaire sont tous précédés par une étoile *. Si j'avois eu le malheur de produire un effet contraire à celui que je me suis proposé, il ne seroit pas juste que la peine & le blâme en retombassent sur M. JAMES, non plus que l'honneur, si j'ai eu le bonheur de réussir. Quand je dis que les additions ou les changemens sont précédés par une étoile, j'entens quand ils sont un peu considérables ; car il y en a un grand nombre de petits répandus dans le corps de l'Ouvrage, qui ne sont désignés par aucune marque distinctive. J'aurois craint de marquer par-là une affectation & un amour propre puérile & ridicule.

J'avois trouvé dans le premier Volume, que M. JAMES se livroit peut-être un peu trop au genie de l'érudition. Il y avoit des passages qui m'avoient paru longs, & revenant fréquemment sur des points de matiere médicale, tirés du Livre de Saumaise, intitulé *de Homonymis hyles Iatricæ*. Comme je craignis que ce même gout ne regnât dans les autres Volumes, je résolus de me tenir sur mes gardes, & de ne laisser passer que ce qui me paroîtroit absolument intéresser la Medecine. Je délibérai même si je n'élaguerois pas un peu ces lambeaux d'érudition médicinale du premier Volume ; mais plusieurs raisons, dont je dois rendre compte, m'en empêcherent. La premiere, c'est qu'un Dictionnaire étant fait pour tout le monde, & se trouvant des personnes qui font leur étude favorite de ce genre d'érudition ; il convenoit que je ne les privasse pas du plaisir que ces dissertations, trop savantes pour d'autres, pouvoient leur donner, étant facile à ceux qui ne se trouveroient pas en société de gout avec eux, de les passer sans les lire, & de s'attacher à quelque autre matiere moins épineuse. La seconde raison est, qu'en parcourant les autres Volumes, je n'y trouvai plus ou presque plus de ces dissertations savantes qui avoient pour objet principal d'examiner si les drogues que nous connoissons sous un nom, sont les mêmes ou différentes de celles que les Anciens ont connues sous le même, ou sous d'autres noms. J'en conjecturai que M. JAMES avoit épuisé sous quatre à cinq articles, tels que ceux d'*Amaracus*, d'*Acanthus*, &c. tout ce qu'il avoit à dire sur le rapport de la matiere médicale des Modernes & de celle des Anciens, & sur la ressemblance ou la différence de leur nomenclature. Ce qui m'avoit paru un peu trop long auparavant, me sembla alors dans sa juste mesure, & je fus très-content d'avoir laissé les choses dans l'état où je les avois trouvées.

Quelques soins que je me sois donné, & quelque attention que j'aye apporté pour donner à cet Ouvrage le degré de perfection dont je suis capable, je n'ose cependant me flater de l'avoir conduit au point où le Public le souhaiteroit. Il seroit un moyen qui pourroit peut-être contribuer à le rendre plus parfait. Comme il doit s'écouler un certain espace de tems entre la publication des Volumes,

si l'on trouvoit que quelqu'endroit demandât un peu plus d'étendue ou d'éclairciſſement, qu'il y eût quelque choſe d'omis que l'on jugeât important, que l'on eût des ſcrupules ſur quelque article qui parût peu juſte, on pourroit s'adreſſer chez les Libraires, chez leſquels on aura ſouſcrit, & pour peu que les réflexions ou les objections paruſſent avoir de poids, on ſe feroit une loi d'en faire mention dans le Volume ſuivant, d'avouer & de corriger ſon erreur, ſi on avoit eu le malheur d'y tomber, ou de donner les éclairciſſemens néceſſaires, s'il ſe trouvoit quelqu'article qui en demandât. Chaque Volume ainſi contiendroit en quelque maniere l'*errata*, ou l'explication des paſſages un peu obſcurs de celui qui le précéderoit. Je dois avertir ici d'avance qu'il s'eſt gliſſé deux fautes dans le premier Volume : la premiere eſt aiſée à rectifier, à l'article *Ambe*, en parlant de cette machine d'Hippocrate pour la réduction des luxations de l'humerus, au lieu de lire la tête de l'*humerus*, on lit deux ou trois fois la tête de l'*humeur*. La ſeconde faute, qui eſt peu conſidérable en ſoi, pourroit cependant le paroître beaucoup aux yeux de certaines perſonnes qui croiroient que j'ai voulu attacher à la Faculté de Medecine de Paris, un homme que je ſai ne lui avoir jamais appartenu. C'eſt à l'article *Anatomia*, où en parlant de Jacques Berenger de Carpi, on dit qu'il profeſſa l'Anatomie & la Chirurgie dans l'Univerſité de *Paris*, il faut lire *Pavie*. Il ſe trouvera ſans doute quelques autres fautes d'impreſſion ; car quel Ouvrage en eſt exempt ; j'eſpére cependant qu'elles ne ſeront pas aſſez conſidérables pour que le Lecteur ne puiſſe pas les ſentir & les corriger lui-même.

Si quelque choſe pouvoit être d'un augure flateur pour le ſuccès de ce Dictionnaire, c'étoit l'approbation dont la Faculté de Medecine de Paris l'a bien voulu honorer, par Meſſieurs ſes Commiſſaires. La qualité de Membre de ce Corps reſpectable m'impoſoit la loi de le lui préſenter. Je conſerverai toujours avec la plus entiere reconnoiſſance le ſouvenir de l'approbation honorable pour lui & pour moi, qu'elle a bien voulu m'accorder.

Les perſonnes qui ont ſouſcrit pour cet Ouvrage n'ignorent pas dans quels tems les ſix Volumes dont il ſera compoſé leur ſeront délivrés. La promptitude avec laquelle on leur délivre le premier Volume, doit leur ſervir de garant de la fidélité avec laquelle les Libraires rempliront les engagemens qu'ils ont pris avec eux. J'eſpere même, ſi je continue à jouir d'une bonne ſanté, pouvoir, ſans préjudicier au bien de l'Ouvrage, dévancer les tems marqués.

Ce premier Volume contient douze planches, parmi leſquelles il y en a onze appartenant à la Chirurgie, & une ſeule Anatomique. On a apporté le plus grand ſoin à ce qu'elles fuſſent correctes & fideles. Ce ſont deux qualités qui font le principal mérite des planches des Livres du genre de celui-ci, & on peut aſſurer que tant à leur égard, que par rapport à l'élégance, elles l'emportent de beaucoup ſur celles de l'original Anglois. On les à fait précéder d'une feuille deſtinée à l'explication des inſtrumens ou des parties qu'elles repréſentent. Quoiqu'ils le fuſſent dans le corps de l'Ouvrage ; cette explication rapprochée m'a cependant paru utile pour quelques-unes, & abſolument néceſſaire pour d'autres.

Il ne me reſte plus, pour achever de rendre compte de cet Ouvrage au Public, qu'à dire un mot des Tables que l'on trouvera à la fin du dernier Volume. La premiere ſera purement & ſimplement un vocabulaire alphabétique François-Latin des articles contenus dans le Dictionnaire. Comme la Langue Latine eſt plus riche en mots que la Françoiſe, on lui a donné la préférence pour déſigner les articles parce qu'elle en préſentoit un plus grand nombre. Celui à qui cette Langue n'eſt pas familiere, pourroit ſe trouver embarraſſé pour chercher l'article dont il a beſoin ; la Table des mots Françoiſe-Latine remédiera à cet incon-

vénient ; il y cherchera l'article qui lui eſt néceſſaire, & il en trouvera le renvoi ſous le mot Latin correſpondant. La ſeconde Table ſera d'une toute autre nature, & bien plus importante. Pour comprendre quelle en ſera l'utilité & l'œconomie, il faut ſe rappeller que ce Dictionnaire peut & doit être regardé comme une collection abondante & générale de tout ce qui a été écrit de mieux ſur toutes les parties de la Medecine. Mais comme on a été obligé de s'aſtraindre à l'ordre alphabétique, les matieres ſont comme éparſes & confondues dans la totalité de l'Ouvrage. Il s'agit de rapprocher celles qui ſont de même nature les unes des autres, d'en faire un corps, & pour cela de les ranger ſous des claſſes générales. Par ce moyen on préſentera comme un canevas de Medecine dont les pieces néceſſaires pour le remplir, ſeront contenues dans le Dictionnaire. Les maladies, par exemple, ſeront diviſées en un certain nombre de branches principales, & on trouvera ſous chaque branche tout ce qui aura du rapport avec elle dans le Dictionnaire. On ſuivra la même méthode par rapport aux remedes, ainſi après le mot *Evacuans*, par exemple, ſous ſes diviſions ſpécifiques on trouvera avec des citations exactes tout ce qui leur appartiendra dans le corps de l'Ouvrage. Je le répete encore une fois ; cette Table ſera un corps de Medecine, & elle ſera moins faite pour le Dictionnaire qu'il ne ſera fait pour elle puiſqu'il n'en ſera qu'une explication.

Il eſt ſuperflu que j'inſiſte ſur l'utilité dont peut être ce Dictionnaire aux perſonnes de l'art : l'idée que cet Avertiſſement a dû leur en donner, ſuffit, à ce que je crois, pour régler leur jugement à cet égard. D'ailleurs, s'il ont lu la fin du Projet de ſouſcription, je ne pourrois que répéter ce que j'ai dit alors. Mais une choſe que je ne peux trop dire, c'eſt qu'on ſe tromperoit très-fort en croyant que ce Dictionnaire ſuffiſe pour devenir Medecin. Il dévoile les impoſtures de la charlatanerie ; il garantira les malades d'une infinité de Fourbes dont ils deviennent les victimes, après en avoir été les dupes. Il inſtruira ceux qui vivent loin des Medecins, à ſe conduire dans les premieres attaques d'une maladie, de maniere que les ſecours qu'ils auront attendus ne leur ſeront pas devenus inutiles. C'en eſt bien aſſez, à ce que je crois, pour le rendre précieux & intéreſſant au Public.

APPROBATION DE LA FACULTE' DE MEDECINE DE PARIS.

NOUS Docteurs-Régens de la Faculté de Medecine de Paris, nommés par Elle pour examiner le premier Volume d'un Livre intitulé, *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, traduit de l'Anglois de M. JAMES, revu, corrigé, & augmenté par M. BUSSON notre Confrere : penſons que ce Livre ne peut être que très-utile & très-inſtructif, non-ſeulement en ce qu'il contient des définitions claires & nettes des termes de la Medecine, & de toutes les Sciences qui y ont rapport ; mais principalement en ce que les Articles les plus intéreſſans peuvent être regardés comme autant de Traités particuliers extraits avec choix des meilleurs Auteurs. Comme cependant dans un Livre d'une ſi grande étendue, il n'étoit pas poſſible qu'il ne reſtât rien à deſirer, on ne peut que ſavoir bon gré à l'Editeur du ſoin qu'il a pris de donner à l'Ouvrage plus d'univerſalité, par l'augmentation de pluſieurs Articles, par l'addition de quelques-autres qui avoient été omis, & par des notes judicieuſes qu'il a placées dans les endroits qui paroiſſoient avoir beſoin d'éclairciſſement. A Paris, ce 4 Octobre 1745.

Signés, BARON, COLDEVILARS, Ex-Doyen & Cenſeur, LE ROY DE S. AIGNAN, BOUVART, FERRET, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, BARON, Fils.

Je ſouſſigné Doyen de la Faculté de Medecine ; vu l'Approbation des Commiſſaires nommés par ladite Faculté le 11 Septembre 1745. Conſens pour Elle à l'impreſſion dudit premier Volume du *Dictionnaire*, &c. A Paris, ce 6 Octobre 1745.

G. J. DE L'EPINE, Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

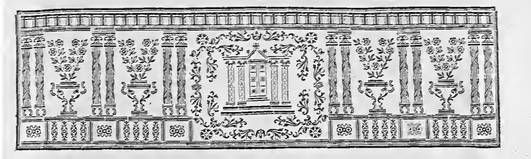
APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le premier Volume d'un Ouvrage de M. JAMES, intitulé : *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, &c. traduit de l'Anglois.

Définitions juſtes, deſcriptions exactes, faits bien expoſés, théorie ſolidement établie, doctrine des Anciens & des Modernes utilement comparée, réflexions judicieuſes, hiſtoire des Sectes & des progrès de la Medecine : Telles ſont les matieres qui compoſent ce grand Dictionnaire. Les compilations & les extraits que l'Auteur a faits avec diſcernement, rapprochent ſous un même point de vue les ſentimens des meilleurs Auteurs, & préſentent au Lecteur intelligent un corps de doctrine d'autant plus utile qu'il eſt plus ample & plus commode. (M. Buſſon, Docteur en Medecine, Editeur de ce Dictionnaire, l'a encore enrichi par des additions & par des notes intéreſſantes.) J'ai jugé que cet Ouvrage méritoit d'être imprimé. Fait à Paris le 30 Novembre 1745. *Signé*, LASONE.

On trouvera le Privilége à la fin du dernier Volume.

DISCOURS



DISCOURS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE LA MEDECINE.

LA Providence nous avoit préparé dès le tems de la création une grande quantité de remedes dans les trois regnes des animaux, des minéraux & des végétaux. Les maladies & la mort, suites funestes de la désobéissance de l'homme aux lois de son créateur, étant venues l'environner, il se trouva dans la nécessité de chercher des moyens pour les éloigner & les combattre. Mais quels guides le conduisirent à la connoissance des ressources que la Providence lui avoit ménagées, dans la profonde ignorance où il se trouvoit de leur nature & de leurs propriétés ? Il fut redevable de ses premieres découvertes à l'inspiration & au hasard, & la raison lui servit à perfectionner ce que ces deux moyens lui avoient déja fait connoître.

J'entens par inspiration une direction particuliere de la Providence dont les effets sont communément attribués au hasard, parce que les causes qui les produisent nous sont inconnues. Nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que la Medecine dans ses commencemens lui dut ses premiers progrès, puisque nous sommes obligés de reconnoître tous les jours son action dans les découvertes les plus importantes. L'intérêt de notre raison nous y engage : en effet sans cette inspiration ne seroit-il pas bien humiliant pour elle de voir que les remedes les plus sûrs & les plus efficaces sont non le fruit des veilles & des travaux des Savans qui se sont consacrés à l'avancement de la Medecine, mais sont dûs le plus souvent à des sauvages, & à cette espece de foux qui courent après la transmutation des métaux.

J'entens aussi par inspiration cet instinct naturel à l'homme & à la brute, qui les porte vers les choses qui peuvent leur être utiles, & qui les éloigne de celles qui peuvent leur nuire; mouvement dont les ressorts nous sont cachés, mais dont les effets sont sensibles & se manifestent tous les jours. Dans les fievres, par exemple, à peine l'estomac est-il débarrassé des alimens qui le surchargeoient & dont la putréfaction occasionnoit & entretenoit la fievre, que l'on prend en dégout toute nourriture solide, & principalement celle qui par sa nature tendant à l'alkalescence & à la putréfaction seroit propre à lui fournir un nouveau levain : le gout du malade le porte alors vers les liqueurs aigrelettes & rafraîchissantes, & l'expérience en fait connoître l'utilité.

Il est encore possible, il est même vraisemblable que des gens sans étude & qui n'avoient d'autre raison de leur conduite qu'une impulsion secrete qui les déterminoit, aient employé dans des cas singuliers, des médicamens dont la vertu leur étoit inconnue : si le succès suivit cet essai, il étoit naturel qu'ils appliquassent les mêmes remedes toutes les fois que la raison leur découvriroit quelqu'analogie entre la maladie qu'ils avoient guérie & celle qui se présentoit à guérir. Cependant il seroit difficile de déterminer en détail combien l'instinct, ou le hasard a contribué dans chaque découverte: je vais exposer jusqu'où la raison peut avoir eu part à l'application des remedes & aux progrès de la Medecine.

Premierement, une observation qui s'offroit d'elle-même, c'est que dans des circonstances

particulieres que nous appellons maintenant *symptomes*, un malade guérissoit quelquefois sans le secours de l'art, par des évacuations spontanées, telles que les hémorrhagies, les diarrhées violentes, les vomissemens, les sueurs & la sortie des tumeurs à l'extérieur; & qu'il périssoit ordinairement lorsque ces évacuations ne se faisoient pas. Or, s'il est à présumer que les premiers habitans de la terre ne nous cédoient en rien pour le sens commun, ils ne manquerent pas d'essayer si, dans des maladies qui se déclaroient par les mêmes symptomes, des évacuations artificielles ne produiroient pas un effet salutaire, au défaut d'évacuations spontanées: quant aux moyens de les procurer, on les découvrit en observant dans les animaux & dans l'homme l'action des mixtes pris par besoin, par hasard, ou par curiosité. De-là vinrent la connoissance & l'usage des saignées, des purgatifs, des vomitifs, des sinapismes, ou topiques appliqués pour déterminer une tumeur à se former à l'extérieur.

Mais l'événement ne fut pas toujours tel que la raison l'attendoit: dans ces cas mêmes où les évacuations spontanées étoient salutaires, les évacuations artificielles devinrent quelquefois fatales. Alors il étoit raisonnable de soupçonner que le succès de l'évacuation dépendoit du tems & de la maniere de la procurer, & que pour être salutaire au malade, elle devoit être faite à propos & proportionnellement au besoin de la nature. Ce ne fut donc qu'après des expériences réitérées & comparées, qu'on en vint à savoir qu'il y a dans les maladies aigues un tems critique que la nature a fixé pour l'expulsion des matieres qui les occasionnent; qu'alors les évacuations artificielles sont salutaires, & qu'elles sont en toute autre conjoncture, sinon fatales, au moins préjudiciables. Toutefois il est constant que, depuis que l'intempérance & l'oisiveté ont rendu les Pléthores ou plénitudes de sang plus fréquentes, les évacuations artificielles sont devenues plus nécessaires, & demandent plus de circonspection qu'il n'en falloit pour des hommes sobres & laborieux, tels en un mot qu'ils étoient dans les premiers âges du monde.

Je ne peux me dispenser de faire une réflexion qui suit naturellement de ce que je viens de dire; c'est que la Medecine peut continuer d'aller à la perfection par la voie qu'elle a commencé de suivre. En s'instruisant avec soin des moyens que la nature emploie sans le secours de l'art pour se délivrer par elle-même des maladies qui l'affligent, on tireroit de son opération des lumieres importantes & sûres pour le secours d'un malade dans un état pareil & pour les progrès de la vraie Medecine. C'étoit l'opinion d'Hippocrate; & la forme qu'il a donnée au premier & au troisieme Livre de ses Epidémiques ne me permet pas de douter que son dessein principal dans tout cet ouvrage ne fût de démontrer la solidité de cette méthode: car sans entrer dans le détail des remedes employés, il s'est borné à nous apprendre l'état ou la constitution du malade, les symptomes à mesure qu'ils se manifesterent dans le cours de la maladie, & l'évenement.

Secondement. La raison paroît encore avoir contribué à la naissance & aux progrès de la Medecine, en conseillant aux hommes, & cela de bonne heure, de tenter leur guérison par les remedes dont les animaux se servoient dans leurs maladies. C'est ainsi que la saignée leur vint, à ce que Pline dit, du cheval marin qui, lorsqu'il se sent lourd & pesant, sort du Nil, se pique une veine à la jambe avec une épine, & ferme l'ouverture avec du limon après une évacuation suffisante: les Egyptiens userent les premiers de clysteres à l'imitation de l'Ibis ou de la cigogne; & Herodote & Pausanias nous assurent que Mélampe découvrit la vertu purgative de l'Ellébore par l'effet qu'il produisoit sur les chevres, après qu'elles en avoient brouté.

Un autre moyen d'avancer la Medecine & que la raison suggéra, ce fut d'exposer les malades dans les places publiques, afin que, si quelque passant avoit été attaqué de leurs maladies, ils apprissent de lui & employassent à leur guérison, les remedes dont il avoit usé; & quelquefois d'enregistrer dans les temples le remede & la maladie.

Il est difficile de fixer avec exactitude les progrès que la Medecine avoit faits avant le déluge: mais la nourriture dans les premiers âges du monde étant simple, les exercices nécessaires, & l'usage des boissons *préparées* inconnu, on peut assurer en général que la Medecine n'étoit alors ni bien utile, ni fort cultivée & que ses progrès ne commencerent que, lorsque l'intempérance, l'oisiveté & l'usage du vin multipliant les maladies, firent sentir le besoin de cette science.

Ce fut immédiatement après le déluge que l'usage du vin, la débauche & ses suites se répandirent sur la surface de la terre; & c'est de-là qu'on pourroit dater l'utilité, les progrès & les services de la Medecine. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ainsi que toutes les autres sciences, elle prit naissance & fleurit d'abord chez les Orientaux, & qu'elle passa d'Orient en Egypte; d'Egypte en Grece, & de Grece dans toutes les autres parties du monde. Mais les Egyptiens ont si soigneusement enveloppé leur Histoire d'emblemes, d'hiéroglyphes & d'allégories qu'ils en ont fait un cahos de fables dont il est presque impossible d'extraire la vérité. On convient unanimement que l'Egypte & l'Afrique furent peuplées par Cham fils de Noé qui transmit sans doute à sa postérité les connoissances de son tems & avec

elles ; ce qu'on savoit de Medecine. Misraïm, fils de Cham, passe chez les Historiens pour avoir conduit les arts en Egypte. Que ce soit Cham, que ce soit Misraïm qui ait été le fameux Zoroastre des Perses, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir : il suffit pour notre dessein que l'un ou l'autre, ou quelques-uns de leurs descendans immédiats furent déifiés par leurs superstitieux compatriotes, en mémoire des sciences qu'ils avoient inventées, perfectionnées & communiquées. De-là vinrent les récits miraculeux des actions d'Isis, d'Osiris, d'Hermès, de Trismégiste, d'Horus le même qu'Apollon & le fils d'Isis, de Toth, d'Esculape & de quelques-autres, qu'on reconnoît pour les inventeurs de la Medecine & les premiers Medecins.

La Medecine fit sans doute de grands progrès chez les Egyptiens ; car ils eurent les premiers des Medecins de profession. Nous trouvons dans la Genese chap. 50. que Joseph qui vivoit 1769 ans avant la naissance de J. C. ordonna aux Medecins qu'il avoit à son service, d'embaumer le corps de Jacob ; car le mot hébreu רפאים, que nous avons traduit *Medecins*, ne peut signifier autre chose. L'art & le soin d'embaumer les morts étoient donc en ces tems du ressort de la Medecine.

Mais en parlant de l'état ancien de la Medecine dans cette contrée, Clement l'Alexandrin nous apprend que le fameux Hermès avoit renfermé toute la philosophie des Egyptiens en quarante-deux Livres, dont les six derniers concernant la Medecine étoient particulierement à l'usage des Partophores, & que l'auteur y traitoit de la structure du corps humain en général, de celle des yeux en particulier, des instrumens nécessaires pour les opérations chirurgicales, des maladies & des accidens particuliers aux femmes.

Quant à la condition & au caractere des Medecins en Egypte ; à en juger sur la description que le même écrivain en a faite à la suite du passage cité, ils composoient un ordre sacré dans l'état : mais pour prendre une idée juste du rang qu'ils y tenoient & des richesses dont ils étoient pourvus, il faut savoir que la Medecine étoit alors exercée par les Prêtres, à qui, pour soutenir la dignité de leur ministere & satisfaire aux cérémonies de la religion, nous lisons dans Diodore de Sicile, qu'on avoit assigné le tiers des revenus du pays. Le sacerdoce étoit héréditaire & passoit de pere en fils, sans interruption : mais il est vraisemblable que le collége sacré étoit partagé en différentes classes, entre lesquelles les embaumeurs avoient la leur ; car Diodore nous assure qu'ils étoient instruits dans cette profession par leurs peres, & que les peuples qui les regardoient comme des membres du corps sacerdotal & comme jouissans en cette qualité d'un libre accès dans les endroits les plus secrets des temples, réunissoient à leur égard une grande estime à la plus haute vénération.

Herodote fait encore un récit plus circonstancié & plus complet de l'état de la Medecine en Egypte, en nous apprenant que les Medecins y démembrerent cette science & distribuerent entre eux les maladies ; que chaque Medecin avoit la sienne, & qu'aucun d'eux n'osoit en suivre davantage. L'Egypte, dit-il, est pleine de Medecins : les uns sont pour les yeux, les autres pour les dents ; ceux-ci se sont emparés de la tête, & ceux-là du ventre. Il y a même une espece particuliere de Medecins qu'on appelle dans les *maladies inconnues*.

Les Medecins payés par l'état ne retiroient en Egypte aucun salaire des particuliers : Diodore nous apprend que les choses étoient sur ce pié, au moins en tems de guerre ; mais en tout tems ils secouroient sans intérêt un Egyptien qui tomboit malade en voyage.

L'embaumeur avoit différens statuts à observer dans l'exercice de son art. Des regles établies par des prédécesseurs qui s'étoient illustrés dans la profession, & transmises dans des mémoires authentiques, fixoient la pratique du Medecin : s'il tuoit son malade en suivant ponctuellement les lois de ce code sacré, on n'avoit rien à lui dire ; mais il étoit puni de mort, s'il entreprenoit quelque chose de son chef, & que le succès ne répondît pas à son attente. Rien n'étoit plus capable de rallentir les progrès de la Medecine ; aussi la verrons-nous marcher à pas lents, tant que cette contrainte subsistera. Aristote, après avoir dit chapitre 2. de ses questions politiques, qu'en Egypte le Medecin peut donner quelque secours à son malade le cinquieme jour de la maladie ; mais que, s'il commence la cure avant que ce tems soit expiré, c'est à ses risques & fortunes ; Aristote, dis-je, traite cette coutume d'indolente, d'inhumaine & de pernicieuse, quoique d'autres en fissent l'apologie.

Voici le jugement succinct qu'Isocrate a porté de la Medecine des Egyptiens : les Prêtres, dit-il, dans l'éloge de Busiris, qui ont en Egypte de grands priviléges, ont inventé, pour le bien des malades, un sisteme de Medecine qui exclut tout remede dangereux : ils n'emploient que ceux dont on peut user aussi surement que des alimens journaliers ; de-là vient que les habitans de cette contrée sont d'un tempérament ferme & robuste, & parviennent à l'extreme vieillesse.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de juger de la dignité de la Medecine chez les Egyptiens, de l'opulence de leurs Medecins & de la singularité de leur pratique, que les principes de l'art & l'exigence des cas

determinoient beaucoup moins que des lois écrites qu'il étoit dangereux de franchir. D'où nous pouvons conclurre que leur théorie étoit fixée ; que leur profession exigeoit plus de mémoire que de jugement, & que le Medecin transgressoit rarement avec impunité les regles prescrites par le code sacré. Mais pour exposer en détail la condition de la Medecine chez ces peuples, nous n'avons qu'à passer en revue l'état des différentes parties qui la composent.

D'abord il est constant que leur physiologie étoit dans un degré de perfection proportionné à leurs connoissances anatomiques ; car cette partie suppose des dissections exactes & fréquentes. Or quel étoit l'état de leur anatomie ? C'est ce qu'on pourra voir dans le corps de cet ouvrage au mot *Anatomie*.

Diogene Laerce rapporte, sur l'autorité de Manethon, qu'ils regardoient les animaux comme composés des quatre élémens, à quoi Seneque ajoute qu'ils distinguoient les élémens en mâles & en femelles. Ils accordoient de plus aux corps céleftes une grande influence sur celui de l'homme, qu'ils divisoient en trente-six parties consacrées à autant de dieux ou de démons, auteurs de la santé & des maladies qui survenoient à la partie qui étoit vouée à chacun de ces démons : c'est pourquoi on adoroit ces génies, & il y avoit de certains enchantemens propres à calmer leur colere. Un autre moyen de se reconcilier avec ces êtres bien & mal-faisans, c'étoit de graver leurs hiérogliphes sur des pierres & sur des plantes. Tels furent apparemment les premieres causes & les principaux fondemens de la magie. La doctrine des années climactériques, ou ce que Pline a nommé *scansilis annorum series*, pourroit bien venir des Egyptiens, quoique cet auteur en fasse honneur à Esculape, & que d'autres l'aient attribué avec plus de vraisemblance à Pythagore : mais celui-ci avoit, selon toute apparence, puisé sa doctrine des nombres en Egypte ou dans quelqu'autre contrée de l'orient ; ce qui concilieroit toutes ces opinions entre elles.

On peut en quelque maniere déduire de cet amas de superstitions l'état de leur Pathologie ; car il est évident qu'ils rapportoient les causes des maladies à des démons dispensateurs des biens & des maux : cependant quelques auteurs ont imaginé que cette partie s'étoit considérablement perfectionnée par les occasions fréquentes qu'avoient les embaumeurs de voir & d'examiner les visceres humains. Herodote & Diodore de Sicile pensent, que les trouvant affectés & corrompus de diverses façons, ils conjecturerent que les substances qui servent à la nourriture du corps, sont elles-mêmes la source de ses infirmités. Vraisemblablement cette découverte & la crainte qu'elle inspira, donnerent lieu aux régimes & aux dietes qui s'observoient. De-là vint sans doute cet usage fréquent des clysteres, des boissons purgatives, de l'abstinence d'alimens & des vomitifs; toutes choses qu'ils pratiquoient dans le dessein d'obvier aux maladies en éloignant leurs causes. Ils donnoient, selon Herodote, à ces remedes de précaution trois jours de suite par mois : mais si l'on en croit Diodore de Sicile, ils mettoient trois ou quatre jours d'intervalle entre chaque jour d'évacuation. Au reste les témoignages de ces auteurs pourroient être vrais, quoique différens : il suffit pour cela qu'ils aient rapporté l'un & l'autre la pratique de leur tems.

Pline & Elien disent que l'usage du clystere leur vint de l'Ibis ou de la Cigogne, à qui la nature a fait le bec de figure propre à pouvoir s'introduire dans son anus, & à insinuer dans ses intestins un fluide qui les nettoie. Ils communiquerent à leurs voisins cette méthode d'évacuer, & d'autres qu'ils avoient encore. Si cela est vraisemblable, il ne l'est pas moins que les frictions, les bains & les oignemens étoient usités parmi eux, avant que d'être connus des Grecs. Herodote attribue leur constitution saine & robuste à la température de l'air, qui n'éprouvant dans ce climat aucune altération considérable, favorisoit tous les soins qu'ils prenoient de leur santé. Avant que de terminer cet article, nous observerons contre le sentiment de quelques auteurs, que, quoique restraints par rapport à l'usage des viandes, cette nourriture leur étoit ordinaire : les Prêtres, dit Herodote, sans entrer dans aucune dépense, avoient abondamment de tout. On leur fournissoit le vin, & ils emportoient des autels du bœuf & des oies : mais le poisson leur étoit défendu, & l'on ne semoit point des feves dans le pays. Ce fut peut-être par cette raison que Pythagore proscrivit ce légume.

Les usages variant selon l'intérêt des peuples & la diversité des contrées ; les Egyptiens, sans être privés de la chair des animaux, en usoient plus sobrement que les autres nations. L'eau du Nil, dont Plutarque nous apprend qu'ils faisoient grand cas & qui les rendoit vigoureux, étoit leur boisson ordinaire. Herodote ajoute à cela que leur sol étoit peu propre à la culture des vignes ; d'où nous pouvons inférer qu'ils tiroient d'ailleurs les vins qu'on servoit aux tables des Prêtres & des Rois. Le régime prescrit aux monarques Egyptiens, peut nous donner une haute idée de la tempérance de ces peuples. Leur nourriture étoit simple, dit Diodore de Sicile, & ils buvoient peu de vin, évitant avec soin la replétion & l'ivresse ; ensorte que les lois qui régloient la table des princes étoient plutôt les ordonnances d'un sage Medecin, que les institutions d'un Législateur. On accoutumoit

à cette frugalité les enfans dès leur plus tendre jeunesse.

Quant à leurs exercices, nous apprenons du même auteur qu'ils étoient tout autres que ceux des Grecs. L'étude de la musique n'entroit point chez eux dans l'éducation ordinaire : pour la lutte, ils la croyoient plus capable de donner au corps une vigueur passagere dont il falloit garantir la jeunesse, qu'une constitution mâle & robuste.

Au reste, il étoient très-studieux de la propreté, en cela fideles imitateurs de leurs prêtres, qui, selon Herodote, ne passoient pas trois jours sans se raser le corps, & qui, pour prévenir la vermine & les effets des corpuscules empestés qui pouvoient s'exhaler des malades qu'ils approchoient, étoient vêtus dans les fonctions de leur ministere, d'une toile fine & blanche. Nous lisons encore dans le même auteur, que la coutume de se raser le corps étoit universelle en Egypte, & que ces peuples étoient nus ou légerement couverts; ils ne laissoient croître leurs cheveux que lorsqu'ils étoient en pelerinage, qu'ils en avoient fait vœu, ou que quelque calamité désoloit le pays.

Galien paroît faire un grand cas de leurs prédictions astrologiques, & c'est avec une attention particuliere qu'il leur recommande de ne pas négliger les observations sur la lune, qui leur sont enjointes par les regles de leurs ancêtres.

Quant à leur pratique en général, nous pourrions dire à sa louange qu'elle étoit vantée dans les pays où elle étoit connue, & qu'au jugement d'Isocrate, ils employoient les remedes les plus doux & les plus salutaires. Homere a célébré le népenthes, ou cette boisson que Diodore de Sicile appelle ὀργῆς καὶ λύπης φάρμακον, l'antidote de la colere & du chagrin. Ce poëte lui attribue une propriété si merveilleuse, qu'il assure que celui qui en aura pris le matin avec du vin, sera tout le jour inaccessible à la tristesse, eût-il le malheur de perdre son pere ou sa mere, & vît-il massacrer sous ses yeux ses freres & ses plus chers amis. Il ajoute qu'Helene apporta le népenthes d'Egypte, où Polydamna, femme de Thon, lui communiqua ce remede. Quant aux sentimens différens des auteurs sur sa composition, ils sont en si grand nombre qu'il seroit ennuyeux de les rapporter tous. Olaus Borrichius a cru que c'étoit un mélange d'*Opium* & de *Datura*, remedes Egyptiens : cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les écrivains modernes orientaux conviennent avec Galien, que le meilleur opium est le thébain, ou celui qui vient maintenant d'Abutige, ville située dans la Thébaïde.

Les Egyptiens avoient la coutume de s'enfermer dans le temple d'Isis & de Serapis, & d'attendre là que ces divinités leurs révélassent pendant le sommeil les remedes qui leur étoient nécessaires. Strabon nous apprend que la même superstition les conduisoit aussi dans le temple de Vulcain aux environs de Memphis : ce qui porteroit à croire que les prêtres n'exerçoient pas seuls la Medecine, & que le peuple s'en mêloit aussi dans les occasions pressantes; d'autant plus que les anciens historiens nous disent que l'Egypte étoit pleine de Medecins, & que tous ses habitans se donnoient pour tels. Mais ce qu'il pourroit y avoir de vrai, c'est que les particuliers possédoient dans leurs familles des vomitifs, des purgatifs, & quelques moyens d'évacuer qui n'étoient pas communs : c'est à cela que se bornoit la Medecine du peuple; car Diodore de Sicile assure, qu'il étoit expressément défendu de professer la Medecine sans être membre du collége sacerdotal.

Cent ans après Moyse, qui vivoit 1530 ans avant la naissance de J. C. Mélampe, fils d'Amythaon & d'Aglaïde, passa d'Argos en Egypte, où il s'instruisit dans les sciences qu'on y cultivoit, & d'où il rapporta dans la Grece une grande partie de leurs superstitions & de leur théologie, la magie, les différentes especes de divination & la Medecine par rapport à laquelle il y a trois faits à remarquer. Le premier, c'est qu'il guérit de la folie les filles de Prætus, roi d'Argos, en les purgeant avec l'Ellébore blanc ou noir, dont il avoit découvert la vertu cathartique par l'effet qu'il produisoit sur ses chevres, après qu'elles en avoient brouté, comme nous l'avons déja dit. Le second, c'est qu'après leur avoir fait prendre l'Ellébore, il les baigna dans une fontaine chaude. Voilà les premiers bains pris en remedes, & les premieres purgations dont il soit fait mention. La troisieme concerne l'argonaute Iphiclus, fils de Philacus. Ce jeune homme fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adressa à Mélampe, qui lui ordonna de prendre pendant dix jours de la rouille de fer dans du vin : & ce remede produisit tout l'effet qu'on en attendoit. M. le Clerc doute du fait : mais s'il est vrai, il étoit explicable par la raison; & pour parvenir à la découverte de ce remede, il n'étoit pas nécessaire d'en imposer à ses compatriotes ignorans, comme fit Mélampe, & de recourir à son habileté dans l'art des augures, & à une voie aussi extraordinaire que celle de la révélation d'un vautour. Cette supercherie digne des gens avides d'honneurs & d'argent, & dont la conduite des empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en usage dans ces premiers tems.

Si Mélampe employa dans la cure des maladies les incantations & les charmes, ce fut apparemment à l'imitation des Egyptiens. Mais Herodote, Pausanias, Ovide & Appollodore, en nous transmettant les faits

précédens, semblent nous suggérer les réflexions suivantes.

La premiere, que la Medecine n'étoit pas alors aussi imparfaite qu'on le pense communément. Car si nous considérons les propriétés de l'Ellebore, & sur-tout de l'Ellebore noir dans les maladies particulieres aux femmes, & l'efficacité des bains chauds à la suite de ce remede, nous conviendrons que les remedes étoient bien sagement prescrits dans le cas des filles de Prætus. D'ailleurs en supposant, comme il est vraisemblable, que l'impuissance d'Iphicle provenoit d'un relâchement des solides & d'une circulation languissante des fluides, je crois que pour corriger ces défauts en rendant aux parties leur élasticité, des préparations faites avec le fer, étoient tout ce qu'avec les connoissances modernes on auroit pu ordonner de mieux.

2°. Quant aux incantations & aux charmes dont on accuse Mélampe de s'être servi, il faut observer que ce manége est aussi ancien que la Medecine, & doit vraisemblablement sa naissance à la vanité de ceux qui l'exerçoient, & à l'ignorance des peuples à qui ils avoient à faire. Ceux-ci se laissoient persuader par cet artifice, que les Medecins étoient des hommes protégés & favorisés du Ciel. Que s'ensuivoit-il de ce préjugé ? C'est qu'ils marquoient en tout tems une extreme vénération pour leurs personnes, & que dans la maladie ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité possible. L'on commençoit l'incantation : le malade prenoit les potions qu'on lui prescrivoit comme des choses essentielles à la cérémonie : il guérissoit & ne manquoit pas d'attribuer *au charme* l'efficacité des remedes. Si les Prêtres d'Esculape ou d'Isis avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer aux dépens de cette écorce, quelque culte mystérieux qu'on auroit eu la précaution d'ordonner en l'administrant. Cependant il faut convenir que ces augustes momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en son Medecin, changer même l'état de la maladie par les influences nécessaires des dispositions de l'esprit sur celles du corps ; deux effets, qui, comme on sait, ne sont pas de légere importance.

L'histoire nous apprend que Théodamas, fils de Mélampe, hérita des connoissances de son pere, & que Polyidus, petit-fils ou neveu de Mélampe, succéda à Théodamas dans la fonction de Medecin : mais elle ne nous dit rien de leur pratique. Sur les fabuleuses merveilles que ses compatriotes racontent de celui-ci, nous assurerons seulement qu'il jouit d'une grande réputation. On dit que Minos, Roi de Crete, ne sachant ce que Glaucus son fils étoit devenu, eut recours à Polyidus, qui découvrit par son habileté dans l'art des augures, qu'il étoit tombé dans un large vaisseau de miel, & lui rendit la vie.

Après Théodamas & Polyidus, le Centaure Chiron exerça chez les Grecs la Medecine & la Chirurgie ; ces deux professions ayant été long-tems réunies. Ce grand homme (car il paroît avoir été tel) est vanté pour son habileté dans les sciences de son tems, & sur-tout dans la Medecine de l'homme & des bestiaux ; ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre qu'il étoit moitié homme & moitié animal. Son nom dérive de Κεὶρ, qui signifie main ; & l'épithete de Chironéens par laquelle on désignoit les especes d'ulceres les plus intraitables, prouvent que la Chirurgie étoit sa partie principale : mais comme il n'est pas vraisemblable qu'il ait ignoré ce que ses contemporains savoient en Medecine, nous préfererons à des conjectures étymologiques les témoignages de Plutarque, de Pline, & d'autres Ecrivains qui nous le donnent pour fort instruit des vertus des plantes, & comme Auteur de plusieurs remedes utiles dans des maladies internes. On rapporte en exemple la Centaurée, dont il découvrit, dit-on, les propriétés, & à laquelle il donna son nom.

Chiron parvint à une extreme vieillesse ; & pendant plus d'un siecle qu'il vécut, plusieurs Princes, & quelques Citoyens puissans de la Grece lui confierent l'éducation de leurs enfans. Hercule fut un de ses éleves : mais ce ne furent point ses talens pour la Medecine qui l'illustrerent ; à moins qu'on ne rapporte à cette science l'avanture d'Alceste & la fable de l'hydre de Lerne, en désignant par le monstre à sept têtes un marais qui portoit ce nom, & qu'il desfécha, dit-on, pour obvier aux maladies endémiques que ses exhalaisons empestées répandoient dans le pays circonvoisin, & par la victoire qu'il remporta sur Pluton ou sur la Mort en faveur d'Admete, la guérison de quelque maladie dangereuse dont Alceste étoit attaquée. Cependant il est à remarquer que plusieurs plantes portent le nom d'Hercule, & que l'épilepsie s'appelle *morbus Herculeus*. Quant aux plantes, je pense que ce nom leur vint, non de ce qu'Hercule en avoit découvert les propriétés, mais de ce qu'on les regardoit comme souveraines dans certains cas. Il faut raisonner de même par rapport à l'Epilepsie. L'épithete qu'on lui a donnée d'*Herculéenne*, ne marque point que ce Héros connût la nature de cette maladie, ou qu'il en fût attaqué, mais uniquement qu'elle étoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, invincible comme lui.

Un autre disciple de Chiron, ce fut Aristée, qui paroît avoir assez bien connu les productions de la nature, & les avoir appliquées à des usages qui n'étoient pas universellement connus avant lui : il passe pour avoir inventé l'art d'extraire l'huile des Olives, de tourner

le lait en fromage, & de recueillir le miel. M. le Clerc lui attribue de plus la découverte du *Laser* & de ses propriétés.

Jason, le chef des Argonautes, ce Héros de tant de Poëmes, & le sujet de tant de Fables, fut aussi élevé par Chiron. Borrichius se tourmente beaucoup pour prouver que la Toison dont il fit la conquête, n'étoit autre chose qu'un Livre qui contenoit la maniere de faire de l'or. Mais en cherchant dans les circonstances de cette entreprise, quels en furent les vrais motifs, on s'apperçoit malgré tous les efforts que les Auteurs Grecs ont faits pour pallier ce brigandage, que les richesses immenses d'Oétés avoient rassemblé cette élite de guerriers, qu'ils partirent dans le dessein de l'en dépouiller, & qu'ils réussirent dans leur entreprise.

Hécate, femme d'Oétés, Circé & Medée filles d'Hécate, se rendirent fameuses dans l'antiquité par la connoissance des simples.

Hécate s'occupa avec succès à exprimer des plantes des sucs mortels, tels que celui de l'aconit, dont elle a la réputation d'avoir remarqué la premiere la propriété dangereuse.

Nous lisons dans Diodore de Sicile que le talent d'Hécate se perfectionna beaucoup entre les mains de Circé sa fille : mais elle fit de ses connoissances un usage si détestable, que jamais nom ne parvint à la postérité aussi chargé d'exécrations que le sien. Elle empoisonna le Roi des Sarmates son époux : forcée par ce crime & quelques autres de la même nature, d'abandonner son pays, elle se refugia en Italie, ou dans une Isle déserte qui n'en étoit pas éloignée. Les Grecs en ont fait avec leurs hyperboles, une Enchanteresse, & qui plus est, une fille du Soleil. Cette premiere fable servit de fondement à toutes celles qu'on débita depuis sur son compte.

L'histoire de Medée, plus fabuleuse que celle de Circé, lui donne un caractere moins féroce. Outre la connoissance des simples qui lui étoit commune avec sa sœur, elle rétablit l'usage des bains chauds, qui avoient été inventés par Mélampe; ce qui a donné occasion aux Poëtes de débiter qu'elle avoit plongé dans des bains bouillans des personnes vivantes. L'accident qui arriva au Roi de Thessalie accrédita beaucoup ce mauvais bruit : Pelias ayant osé tenter l'effet du remede, succomba dans l'épreuve. On a dit encore qu'elle avoit le pouvoir de rendre la jeunesse aux vieillards : sur quoi, les uns ont conjecturé que tout son secret consista à noircir les cheveux avec le suc de quelques plantes qu'elle avoit découvertes, & d'autres que cette fable n'avoit pour fondement que d'avoir rendu la force & la vigueur à des hommes efféminés, en leur prescrivant un régime & des exercices convenables.

Tout ce que l'on raconte d'Angitie ou d'Angeronne, selon quelques Auteurs la même que Medée, & selon d'autres, sa sœur, est trop fabuleux pour en faire mention dans un Discours historique.

Pline nous apprend que le fameux Orphée, l'Argonaute & le Poëte, avoit écrit sur les Plantes, & d'autres ajoutent à cela qu'il inventa quelques remedes : mais on ne sait pas même à quelles maladies ils étoient propres.

On a attribué au Poëte Linus quelque connoissance de la Medecine, pour avoir écrit des arbres & des fruits.

Mais de tous les éleves de Chiron, aucun ne fut plus profondément instruit de cette science que le Grec Esculape, dont je parlerai dans le cours de cet Ouvrage au mot *Esculape*.

Les Grecs s'emparerent de Troye 70 ans après l'expédition des Argonautes, 1194 ans avant la naissance de Jesus-Christ, & la fin de cette guerre est devenue une époque fameuse dans l'histoire. Achille, qui s'est illustré au siége de Troye par sa colere & ses exploits, élevé par Chiron, & conséquemment instruit dans la Medecine, inventa quelques remedes que nous spécifierons à l'article qui porte son nom. Pour s'assurer que Patrocle son compagnon n'étoit pas ignorant dans cet art, on n'a qu'à le voir panser la blessure d'Euripile, à la sollicitation d'Achille.

Protesilaüs, fils d'Iphiclus, illustre pour avoir perdu la vie le premier sous les murs de Troye, & plus encore par les connoissances qu'il avoit acquises en Medecine, devoit posséder cette science dans un degré éminent, s'il est vrai, comme Philostrate l'assure, qu'il n'y avoit point de maladies qu'il ne guérit, mais particulierement les hydropisies, la phtisie, les fievres quartes & les maladies des yeux.

Pline attribue la découverte du *Teucrium* & de sa vertu, contre les obstructions de la rate à Teucer, qui fut encore un héros Grec.

Photius appuyé de l'autorité de Ptolomée d'Alexandrie, appellé communément Ptolomée, fils d'Epheftion, dit que ce fut à peu près dans ce tems que Leucus, un des compagnons d'Ulysse, éleva sur le roc Leucas un temple & des autels à Apollon. Mais il est vraisemblable que la coutume de se précipiter du haut de ce rocher dans la mer pour guérir de l'amour, étoit plus ancienne que le temple de Leucus; car nous lisons dans le même Auteur, qu'Apollon conseilla à Venus d'employer ce remede contre sa passion pour Adonis.

Homere dit à la louange d'Agamede, fille de Mulius, qu'elle connoissoit tous les remedes que la terre produit :

Ἣ τόσα φάρμακα ἤδη ὅσα τρέφει εὐρεῖα χθών.

Mais Podalirius & Machaon, fils d'Esculape, surpasserent dans l'art de la Medecine tous les Grecs qui assisterent au siége de Troye,

Quoiqu'Homere ne les emploie jamais qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'Esculape, & Medecins de profession, ils n'ignoroient rien de ce qu'on savoit alors en Medecine. Après la mort de Podalirius, la Médecine & la Chirurgie cultivées sans interruption dans sa famille, firent de si grands progrès sous quelques-uns de ses descendans, qu'Hippocrate, le dix-septieme en ligne directe, fut en état de pousser ces deux sciences à un point de perfection surprenant.

La saignée qu'on trouve dans l'histoire de Podalirius, est la premiere dont il soit fait mention. Estienne de Bisance raconte qu'au retour du siége de Troye, ce fils d'Esculape fut jetté par une tempête sur les côtes de la Carie; que des Bergers qui l'avoient accueilli, apprenant quelle étoit sa profession, le conduisirent au Roi Damete, dont la fille s'étoit laissée tomber du haut d'une maison; que Podalirius guérit la jeune Princesse en la saignant des deux bras, & que son pere transporté de joie, la lui donna en mariage, après l'avoir dotée d'une partie de son Royaume.

Depuis la prise de Troye jusqu'au tems d'Hippocrate, l'antiquité nous offre peu de faits authentiques & relatifs à l'histoire de la Medecine. Cependant dans ce long intervalle de tems, les descendans d'Esculape ne furent pas les seuls qui s'appliquerent à cette science. Joseph nous représente Salomon, qui vivoit 160 ou 180 ans après la guerre de Troye, comme parfaitement instruit des propriétés médicinales des productions de la nature; ce qui s'accorde parfaitement avec le caractere que l'Ecriture donne à ce Prince. Le même Auteur rapporte que la Reine d'Æthiopie, celle que les Livres saints nomment la Reine d'Orient, & qui vint à Jerusalem vérifier par elle-même ce qu'elle avoit entendu de la sagesse de Salomon, fit présent à ce monarque de la plante qui produit le baume, & que la culture multiplia cet arbre précieux dans ses jardins de Jericho.

On dit qu'Epimenide apprit aux Grecs l'usage de l'oignon marin. Quant aux 27 ans que ce Philosophe passa à dormir dans un souterrain, cette allégorie ne peut signifier autre chose, sinon qu'il fut long-tems absent de sa patrie, & qu'il employa l'espace de ce sommeil emblématique à parcourir les contrées éloignées, dans le dessein de s'instruire des connoissances que les peuples avoient en Medecine & en Philosophie.

L'on croit que Thalès & Pherecide voyagerent aussi en Egypte, & que la Medecine fut une des sciences qu'ils rapporterent en Grece.

Pythagore, qui vivoit, à ce qu'on croit dans la soixantieme Olympiade, c'est-à-dire, 520 ans ou environ, avant la naissance de Jesus-Christ, après avoir épuisé les connoissances des Prêtres Egyptiens, alla chercher la science jusqu'aux Indes: il revint ensuite à Samos qui passe pour sa patrie; mais la trouvant sous la domination d'un tyran, il se retira à Crotone, où il fonda la plus célebre des Ecoles de l'antiquité. Celse assure que ce Philosophe hâta les progrès de la Medecine: mais quoiqu'en dise Celse, il paroît qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conserver la santé que de la rétablir, & de prevenir les maladies par le régime que de les guérir par des remedes. On dit qu'il tenoit d'Epimenide les propriétés de l'oignon marin; & on ajoute qu'il le faisoit entrer dans la composition d'une espece particuliere de vinaigre. On ne peut dire que Pythagore, ni aucun de ses disciples, aient pratiqué la Medecine: il paroît que si l'on faisoit dans son école quelque leçon de cet Art, il n'étoit question que de la Théorie. Quant aux cures, je n'en trouve aucune qui leur soit attribuée. Convenons cependant, à l'honneur de ce Philosophe, que ne négligeant rien de ce qui pouvoit orner son esprit & augmenter la sphere de ses connoissances, il apprit sans doute la Medecine en Egypte: mais disons aussi qu'il eut la foiblesse de donner dans les superstitions qui jusqu'alors avoient infecté cette science; car cet esprit domine dans quelques fragmens qui nous restent de lui. Quant à sa Physiologie, cet écrit ne vaut presque pas la peine qu'on en parle.

Il avoit imaginé qu'au moment de la conception, une substance imprégnée d'une vapeur chaude descendoit du cerveau; que cette vapeur faisoit l'ame & les sens, & que les chairs, les nerfs, les tendons, les os, les cheveux & la masse du corps n'étoient qu'un amas d'autres humeurs transmises dans la matrice. Quarante jours suffisoient au fœtus pour se former & se consolider en cette maniere: mais conséquemment aux lois de l'harmonie, il n'étoit parfait qu'aux septieme, neuvieme, & pour l'ordinaire au dixieme mois commencé. Tout ce qui devoit arriver à l'enfant pendant le cours de sa vie, se régloit dans cet intervalle. L'ame occupoit la tête & le cœur: la raison séjournoit dans la tête, & les passions dans le cœur. Cette opinion lui venoit apparemment des Chaldéens avec lesquels il avoit conversé.

Quant aux causes des maladies, il n'en avoit d'autres notions que celles des peuples chez lesquels il avoit voyagé, & des magiciens qu'il avoit consultés. L'air, disoit-il, est plein d'esprits & de démons auteurs des prodiges, des songes & des maladies qui surviennent, soit à l'homme, soit à la bête; & pour calmer la colere de ces êtres, il falloit, selon lui, user d'expiation & de lustrations. C'est dans les mêmes Ecoles qu'il avoit appris ce qu'il écrivit de la vertu magique des plantes: quelques Auteurs ont attribué à un Médecin nommé

nommé Cléempore, le Livre qu'il passe pour avoir composé sur cette matiere : quant aux propriétés naturelles des plantes, nous trouvons seulement dans Pline, qu'il en reconnoissoit de particulieres dans le chou.

On nous a transmis quelques-unes des maximes qu'il prescrivoit pour la conservation de la santé. « Si vous voulez vous bien porter, ac» coutumez - vous, disoit-il, à des mets sim» ples & que vous puissiez trouver par-tout. » C'est pour cette raison qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit réduit aux légumes & à l'eau ; il proscrivit encore les féves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par un excès de vigueur ; avec le régime qu'il suivoit, je crois qu'il se trouvoit rarement dans le besoin de pratiquer cette recette. D'ailleurs il blâmoit l'intempérance en tout, soit dans la nourriture, soit dans le travail.

Il faisoit consister la santé dans une certaine harmonie dont nous n'avons pas des idées bien nettes ; elle constituoit aussi la vertu, tout ce qui est bon, & Dieu même ; l'Univers ne subsistoit que par elle. Par cette harmonie, il entendoit apparemment les rapports mutuels des êtres & l'ordre naturel des choses. Selon sa célebre & mystérieuse doctrine des nombres, chaque nombre avoit sa dignité & son degré de perfection ; mais elle attachoit aux nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux nombres pairs. Les premiers représentoient l'espece masculine, & les seconds l'espece féminine ; mais entre tous les nombres, celui de sept étoit le plus énergique.

Cette opinion fit éclorre celle des années climactériques qui prit naissance dans la Chaldée, où il est vrai-semblable que Pythagore s'en instruisit. On donne ce nom aux septieme, quatorzieme, vingt - unieme années & ainsi de suite, de la durée des choses. En appliquant cette doctrine à la vie humaine, on assure que si la fortune ou la santé ont quelque révolution considérable à éprouver, c'est dans l'une de ces années qu'elle arrivera.

Si nous en croyons Celse, nous rapporterons à ce préjugé, la distinction qu'on fait en Medecine du septieme jour, & des jours impairs dans le cours des maladies.

Ceux qui soutiennent que Pythagore n'a point laissé d'écrits, & qu'on a tiré des Ouvrages de ses disciples, ce qu'on nous a transmis de la doctrine & des sentimens de ce Philosophe, peuvent repousser l'injure qu'on a faite à sa mémoire, en lui prétant des idées si peu philosophiques. Galien, qui, par des raisons autres que celles des propriétés arithmétiques des nombres considérés en eux-mêmes, recommandoit la distinction des jours pairs & impairs dans la cure des maladies, s'étonne que Pythagore se fût entêté de cette opinion. Il est si facile de s'appercevoir, dit-il, combien est absurde & vaine la puissance qu'on attribue aux nombres, qu'on s'étonneroit avec raison que Pythagore, qui a montré par-tout ailleurs tant de lumieres & de circonspection, ait erré si grossierement en ce point ; s'il étoit versé, comme on nous en assure, dans l'arithmétique & la géométrie, il a sans doute connu les propriétés singulieres attribuées aux nombres : mais par une solidité d'esprit que ces sciences communiquent ordinairement à ceux qui s'en font une étude, il n'en auroit dû concevoir que plus de mépris pour une aussi frivole hypothese.

Il résulte de la Médecine théorique de Pythagore une réflexion bien humiliante pour l'esprit humain. Son sisteme n'étoit qu'un tissu d'absurdités qu'il inventa ou qu'il adopta ; cela est évident : tout le mérite de cet homme extraordinaire se réduisit donc à prendre des chimeres pour des réalités, à supposer dans l'œconomie animale des lois imaginaires, au lieu d'avoir découvert celles qui y régnoient, & à arrêter le progrès de la science en enseignant à ses contemporains & en transmettant à la postérité des erreurs scellées de son autorité. La seule chose qu'on puisse alléguer en sa faveur, c'est qu'après tout, cette théorie n'étoit ni meilleure ni plus mauvaise que beaucoup d'autres qu'on appuya dans la suite sur différens systemes de Philosophie.

Zamolxis, à qui les Getes éleverent des autels, passe chez quelques Auteurs pour disciple de Pythagore, à qui d'autres le sont beaucoup antérieur : on dit qu'il fut très-versé dans la Medecine ; mais tout ce que nous appercevons à travers les ténebres qui couvrent cette partie de son histoire, c'est qu'il étoit d'avis qu'on ne pouvoit guérir l'œil, sans traiter la tête ; que la tête se portoit mal tant que le corps étoit mal-sain, & que la santé du corps dépendoit de la guérison de l'ame, & que faute d'avoir connu cette gradation, les Medecins de la Grece avoient souvent travaillé sans succès. Des incantations, mais autres que celles d'Esculape, étoient au sentiment de Platon les remedes qu'il employoit dans les maladies de l'esprit. Ces incantations de Zamolxis consistoient en des discours moraux, à l'aide desquels la sagesse s'insinuoit dans l'ame; la santé suivoit incessamment la sagesse, & s'étendoit de la tête à toutes les parties du corps.

Mais aucun des disciples de Pythagore ne s'est fait autant de réputation qu'Empedocle. On dit qu'il découvrit que la peste & la famine, deux fléaux qui ravageoient fréquemment la Sicile, y étoient causées par un vent du midi, qui soufflant continuellement par les ouvertures de certaines montagnes, infectoit l'air & séchoit la terre. Il conseilla de fermer ces gorges; ses conseils furent suivis, & ces calamités disparurent.

Un fait qu'on peut lire au mot *Apnea*, le rendit fort célebre.

On trouve dans un Ouvrage de Plutarque intitulé : περὶ τῶν ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις, qu'Empedocle connoissoit la membrane qui tapisse la coquille du limaçon dans l'organe de l'ouie, & qu'il la regardoit comme le point de réunion des sons, & l'organe immédiat de l'ouie. Au reste, nous n'avons aucune raison de croire que cette découverte anatomique ait été faite avant lui.

Quant à sa Physiologie, il ne paroît pas qu'elle fût plus raisonnée que celle de son maître ; cependant par une conjecture aussi juste que délicate ; il assura que les graines dans la plante étoient analogues aux œufs dans l'animal ; ce qui se trouve confirmé par les expériences modernes.

Empedocle étoit d'Agrigente en Sicile, & fleurissoit aux environs de la quatre-vingt-quatrieme Olympiade, ou 430 ans avant la naissance de Jesus-Christ. Il faisoit un si grand cas de la Medecine, qu'il élevoit presque au rang des immortels ceux qui excelloient dans cet art. En cela bien éloigné des idées du fameux Héraclite, qui disoit que *les Grammairiens pourroient se vanter d'être les plus grands fous, s'il n'y avoit point de Medecins*. Quelques-uns de ses contemporains qui professoient la Medecine, avoient apparemment eu la prudence de fermer l'entrée de cette science à sa philosophie, & la témérité de lui proposer à lui-même quelques questions embarrassantes ; deux injures dont il se vengeoit sur leur profession.

Acron étoit compatriote & contemporain d'Empedocle. On trouvera à l'article de son nom ce qui le concerne en qualité de Medecin.

Alcmœon de Crotone, autre disciple de Pythagore, se livra entierement à la Medecine. Vous trouverez au mot *Anatomie*, quels furent ses progrès. On l'a soupçonné de connoître la communication de la bouche avec les oreilles, que nous appellons maintenant la trompe d'Eustachi, sur ce qu'il assura que les chevres respiroient en partie par les oreilles.

J'ai cru devoir négliger les actions fabuleuses de quelques Dieux du Paganisme, à qui l'on a fait honneur de l'invention de la Medecine, parce que j'écris nne histoire ; & ne point parler des hommes illustres qui se sont appliqués à cette science, plutôt en Philosophes qu'en Medecins de profession, parce que j'écris l'histoire de la Medecine.

Après avoir exposé les premiers progrès que la Medecine a faits en Egypte & dans la Grece ; avant que de passer au siecle d'Hippocrate, nous jetterons un coup d'œil sur l'état de cette science chez quelques autres peuples de l'antiquité.

Chez les anciens Gaulois, les Druides exerçoient trois fonctions à la fois ; ils étoient revetus du sacerdoce, ils rendoient la Justice, & ils professoient la Medecine.

Quant à leur pratique, Pline remarque qu'ils faisoient grand usage dn guy de chêne ; qu'ils le regardoient comme un remede souverain contre la stérilité & contre toutes sortes de poisons, & qu'ils en consacroient la récolte par quantité de cérémonies superstitieuses.

Nous voyons dans le même Auteur que les Druides vantoient beaucoup les propriétés d'une plante qui nous est inconnue, qu'ils nommoient *Selago*, & qui avoit quelque ressemblance au savinier. On lit encore dans César, Livre sixieme de ses Commentaires, que dans les grandes calamités, ces Peuples espéroient fléchir les Dieux en leur vouant du sang humain, & que ces sacrifices barbares se faisoient par la main des Druides. On trouve dans les Annales d'Arentinus que les Druides existoient dès le tems d'Herman ou d'Hermion, qu'on dit avoir été contemporain de Jacob : mais ce recit n'est qu'une fable. On ne peut fixer avec exactitude en quel tems commença lenr ministére : mais Pline & Suétone nous apprennent qu'il cessa sous les regnes de Tibére & de Claude. Il est certain que ces Empereurs donnerent contre eux des Edits séveres, & les condamnerent au bannissement & à la mort, comme gens pratiquant la magie & d'autres arts sinistres & illicites.

Je joindrai aux Druides cette espece de Gymnosophistes dont a parlé Strabon : ils se mêloient de la Medecine, & ils se vantoient de procurer par leurs remedes, la naissance à des enfans, d'en déterminer le sexe, & de les donner aux parens, mâles ou femelles à discrétion. Leur origine est très-ancienne.

Les Chinois & d'autres nations orientales, ont eu la réputation d'être fort versées dans les Arts & dans les Sciences ; mais il ne paroît pas qu'elles la méritassent entierement. Le détail suivant fera connoître l'état de leur Medecine : je me sers de ce que Schulze en a écrit, n'ayant point eu entre les mains les Auteurs de qui il l'avoit emprunté lui-même.

Entre les peuples Orientaux qui se disputent l'antiquité de la Medecine, les Chinois, les Japonois & les habitans de Malabar paroissent les mieux fondés : les Chinois dont l'histoire est confirmée en plusieurs points par celle des Japonois, assurent que leurs Rois avoient inventé cette science long-tems avant le déluge. Mais quels furent le rang & la dignité de ceux qui l'exercérent dans la suite, c'est ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de savoir. Si l'on en croit Jean Neuhofius, ce Corps est maintenant peu considérable parmi eux : malgré l'opinion désavantageuse qu'on en pourroit concevoir de l'habileté de ses membres, il est certain que les Européens qui

habitent ces contrées, leur confient le soin de leur santé préférablement à leurs compatriotes Medecins. Ils parviennent à la connoissance des maladies par des observations sur le pouls. Cette ennuyeuse & longue méthode leur vient, disent-ils, d'un certain Lipe & du Roi Hoamti, qui, selon leur chronologie, vivoit 2688 ans avant la naissance de Jesus-Christ. Outre le pouls, ils examinent aussi les yeux, la langue & le visage; mais ils négligent entierement tous les indices qu'ils pourroient tirer d'ailleurs: le pouls une fois connu, ils jugent de la nature de la maladie & prédisent les suites qu'elle aura. Quant à la pratique, ils ont recours à un ancien Livre qu'on pourroit appeller le Code de la Medecine Chinoise, & ils ordonnent les remedes qu'ils y trouvent prescrits pour l'espece de fievre en question, quoiqu'elle ne soit qu'un des symptomes concomitans de la maladie qu'ils ont à traiter. La plûpart de leurs médicamens, simples & faciles à préparer, ne sont que des especes de décoctions. Ils n'ont point de Chymie, ils sont dans une profonde ignorance de l'anatomie, & Cleyer nous apprend qu'ils ne saignent jamais. Ils ont imaginé que l'humide radical & la chaleur naturelle se répandoit dans tout le corps en vertu d'une je ne sai quelle circulation du sang & des esprits qui se fait par le moyen des veines & des autres vaisseaux des douze membres. Ce mouvement périodique est réglé, selon eux, sur celui des cieux par les 50 signes, & s'acheve 50 fois dans l'espace de 24 heures. C'est sur cette théorie ridicule de la révolution des fluides dans le corps humain, que quelques Européens ont témérairement écrit que les Chinois avoient connu la circulation du sang long-tems avant nous. Cleyer date l'opinion Chinoise de plus de quatre mille ans, quoique d'autres soutiennent qu'elle n'a pas plus de 400 ans d'ancienneté. Paschius aura sans doute donné lieu à cette erreur, en transcrivant avec peu d'exactitude dans son ouvrage *des nouvelles inventions*, le nombre fixé par Cleyer, & son autorité en aura trompé beaucoup d'autres.

Ils ont par rapport aux maladies aigues & spasmodiques une espece de pathologie fort pompeuse & fort peu sensée. C'est par elle toutefois qu'ils déterminent les cas de l'opération de l'aiguille & de l'usage du moxa ou coton brûlant. Ces deux pratiques leurs sont communes avec les Japonois, & ne different chez ces peuples qu'en quelques circonstances légeres dans la maniere d'opérer.

Leur théorie, pour être fort ancienne, n'en est, comme on voit, ni plus philosophique, ni moins imparfaite. Mais telle est l'industrie, telle est l'expérience des Medecins Chinois, qu'ils se sont acquis les respects, l'estime & la confiance, je ne dis pas de leurs compatriotes, mais des Européens mêmes qui vivent aux Indes, & c'est avec raison que le célebre Boyle s'est servi de cet exemple pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience.

On dit que les Bramines ont commencé à cultiver la Medecine en même tems que les prêtres Egyptiens. Quoiqu'il en soit, si nous connoissons l'état présent de cette science dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois Jean Ernest Grundler, qui en fit le voyage en 1708. en qualité de Missionnaire. A peine ce savant homme fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il se mit à lire les ouvrages des Medecins & à converser avec les plus habiles d'entre les Bramines. On en reçut peu de tems après un petit ouvrage intitulé: *Medicus Malabaricus*, dans lequel nous voyons que la Medecine, fort ancienne d'ailleurs parmi ces peuples, étoit entierement contenue dans un ouvrage divisé en six parties, & qu'ils appellent en leur langue *Vagadasastirum*. A les en croire, cette science fut inventée par le premier des Dieux, qui en fit part aux Dieux subalternes, de qui les prophetes la reçurent: ces derniers la communiquerent enfin au reste des hommes: mais cela ne se fit pas en un jour: la Medecine employa des milliers d'années à descendre du ciel en terre. Le peu qu'ils ont de théorie est plein d'erreurs & d'absurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls. Ils prétendent que la source du pouls est située à quatre doigts au-dessous du nombril, & qu'elle se divise en soixante-douze mille arteres, qui vont se distribuer dans toutes les parties du corps. Ce réservoir a quatre doigts de large sur deux de long; il est figuré comme le corail, & c'est le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils débitent sur la respiration n'est pas mieux raisonné. Ils reconnoissent six saveurs générales, qui sont, l'acide, le doux, le salé, l'amer, l'âcre & l'astringent; elles servent de caractere particulier aux six classes dans lesquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils divisent les maladies en huit especes différentes: cette division sert de regle à leur pathologie. On passe successivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement instruit de tout ce qui les concerne pour exceller dans l'art de guérir. Mais comme la perfection est un point auquel il est impossible d'atteindre dans des matieres de cette étendue; chaque Medecin se borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres pour se livrer tout entier à celles qu'il a choisies. Le premier ordre de Medecins est composé de ceux qui traitent les enfans. Le second, de ceux qui guérissent de la morsure des animaux venimeux. Le troisieme, de ceux qui savent chasser les démons & dissiper les maladies de l'esprit. Le quatrieme, de ceux qu'on consulte dans le cas d'impuissance, & pour tout ce qui

concerne la génération. Le cinquieme, pour lequel ils ont une vénération particuliere, est composé de ceux qui préviennent les maladies. Le sixieme, des Chirurgiens & de tous ceux qui soulagent les malades par l'opération de la main. Le septieme, de ceux qui retardent les effets de la vieillesse, & qui entretiennent les poils & les cheveux. Le huitieme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a son dieu tutelaire, au nom duquel les opérations sont faites & les remedes administrés; cette cérémonie est une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préside aux maladies des enfans; l'eau à celles qui proviennent de la morsure des animaux venimeux; l'air à l'exorcisme des démons; le vent violent à l'impuissance; le soleil aux premieres atteintes des maladies, & l'ame (car ils la regardent comme une espece de divinité) aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, disent-ils, apporte en naissant les germes des trois maladies principales: la premiere est le *Wodum*, les vents ou la flatulence; la seconde, le *Bittum* ou *Vertige*; la troisieme, le *Tcheſtum* ou les humeurs impures. C'est selon les circonstances dans lesquelles on s'est trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on est attaqué de l'une ou de l'autre de ces maladies. Elles donnent naissance à toutes les autres: ils ont fait l'énumération de celles qui appartiennent à chacune; ils en comptent trois cens & plus pour la premiere branche: ils distinguent sept cens quatre-vingt-douze maladies de l'esprit; & la somme des maladies, tant de l'ame que du corps, se monte à deux mille huit cens quatre-vingt-sept. Pour découvrir la nature des maladies, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainsi que les Chinois; ils cherchent encore des indices dans les excrémens, & particulierement dans les urines. Lorsqu'ils ne croient point en avoir suffisamment pour former un prognostic, ils ont recours à une expérience singuliere. Ils remplissent un vase de l'urine du malade, ils y laissent tomber de l'extrémité d'une paille une goutte d'huile pure; si la goutte s'enfonce dans l'urine & s'y arrête, le malade mourra; au contraire, ils assurent avec confiance qu'il en échappera, si la goutte d'huile nage sur la surface de l'urine. Ils ont grand soin de consulter les astres, avant que de juger d'une maladie: un Medecin qui va visiter un malade, examine superstitieusement tout ce qui peut lui servir d'augure en chemin faisant, le vol des oiseaux, les objets qu'il rencontre, le messager qui l'est venu chercher, lui-même, quelle est, par exemple, la posture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Ils ont rassemblé un grand nombre d'observations exactes sur le choix des médicamens, les lieux qui les produisent, les tems de s'en pourvoir, la maniere de les préparer & de les conserver après la préparation. Ils ont fixé la nature des boissons & des alimens dont on doit user dans chaque saison. Ils ont poussé l'attention jusqu'aux vaisseaux propres à les contenir. Ils sont entrés sur le régime dans un détail étonnant. Leur exactitude va jusqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du sommeil en telles & telles maladies; quand & combien de fois le malade peut nettoyer ses dents & laver sa bouche; de quelle maniere il doit être logé.

Leur Chymie est distribuée en quatre Livres qu'ils tiennent du dieu Tschiewen. On y a traité du mercure, de l'antimoine, du soufre & des autres minéraux; du vitriol, de l'alun & des sels; du corail, des pierres & des métaux; des instrumens & de leurs usages dans les diverses opérations. Ils ont des médicamens composés, & ils préparent des pilules universelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les administrer avec les véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent; le régime qu'ils prescrivent varie selon le genre de la maladie. La saignée n'est presque point en usage parmi eux: ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des scarifications: à peine connoissent-ils les clysteres; il n'y a que ceux qui ont eu quelque habitude avec les Medecins Européens qui osent pratiquer la saignée & se servir des autres remedes que nous employons.

Leur Chymie est absolument bornée aux compositions médicinales, dans lesquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine de vache; ce qu'il faut attribuer à la vénération profonde que leur religion leur prescrit pour cet animal. La fiente de vache séchée, leur tient encore lieu de charbon. Là le Medecin n'est point distingué de l'Apothicaire: c'est le même homme qui ordonne & prépare les remedes. On ne peut exercer la Medecine, sans être inscrit sur le registre des Bramines: il est expressément défendu de passer d'une branche de la Medecine à une autre; il faut renoncer à cette science, ou se mêler de la partie que ses ancêtres ont cultivée. Cette police est la même que celle des Egyptiens: si l'on compare la pratique d'une contrée des Indes avec la pratique d'une autre contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de ressemblance. Il seroit à souhaiter que nous eussions une traduction du *Vagadasastirum*; car je ne doute point que cet ouvrage ne nous éclairât beaucoup sur la préparation, l'usage & les propriétés des médicamens, tant simples que composés, qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les Livres du dieu Tschiewen & ces ouvrages d'Hermès, que les Egyptiens regardoient comme des regles inviolables dans

la pratique de la Medecine.

Nous avons tiré des Auteurs modernes, tout ce que nous avons dit de la Medecine des Chinois & des Malabares : mais si nous considérons les liaisons étroites de cette science avec la religion de ces contrées, nous ne pourrons douter qu'elle n'y soit très-ancienne. Il est à présumer, sur l'attachement presque invincible que ces peuples marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaises, qu'elle ne perdit sa forme premiere que par la communication qu'ils ont eue avec nous.

Je ne finirai point l'Histoire de la Medecine des peuples lointains, sans observer que de tous ceux dont les mœurs nous sont connues par des relations authentiques, il n'y en a point où la Medecine ait été traitée avec plus de sagesse que chez les Américains : ils s'en rapportoient à la seule expérience. Or tout bien considéré, il vaut mieux manquer entierement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antonio de Solis dit, en parlant de Montezume, Empereur du Mexique, qu'il avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produisoit ce climat heureux, que l'étude des Medecins se bornoit à en savoir les noms & les vertus ; qu'ils avoient des simples pour toutes sortes d'infirmités ; qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils en exprimoient, soit en appliquant la plante même, sans autre préparation ; qu'une longue expérience leur en avoit appris les propriétés, & que sans aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades.

Il ajoute que le Roi distribuoit à quiconque en avoit besoin, les simples que les malades faisoient demander, soit que le Medecin les eût ordonnés ou non ; & que satisfait d'avoir procuré la guérison à quelqu'un, ou persuadé qu'il étoit du devoir d'un Prince de veiller à la santé de ses sujets, il ne manquoit jamais de s'informer de l'effet des remedes.

Le même Auteur raconte dans un autre endroit à l'occasion de la maladie de Cortez, que le Sénat convoqua les Medecins les plus habiles dans la connoissance & le choix des plantes médicinales; qu'ils montrerent dans l'usage qu'ils en firent un discernement singulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remedes suivant les différens périodes de la maladie, & qu'ils rendirent la vie à Cortez. Ils userent d'abord de simples doux & rafraichissans, pour suspendre l'inflammation & calmer la douleur qui lui causoit la fievre : pour mûrir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit Antonio, que Cortez ne tarda pas à jouir d'une parfaite santé.

L'exemple des Américains auroit fourni un puissant argument à ceux qui combattoient les sentimens des dogmatiques, & qui soutenoient que la Medecine doit sa naissance & ses premiers progrès à l'expérience. On voit en effet que dans un pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette philosophie qui remonte des effets à la nature des causes, on avoit avancé fort loin dans la connoissance de la nature.

Que la théorie pure & simple puisse nous instruire des propriétés des plantes, comme elle nous conduit quelquefois, quand elle est appuyée sur des fondemens solides de la connoissance des causes, à l'application des remedes convenables; c'est ce qu'on ne viendra jamais à bout de prouver.

Les Américains n'avoient point de sisteme, mais beaucoup d'expérience ; & c'est d'eux que nous tenons les remedes les plus efficaces que nous connoissons : le Quinquina, l'Ipecacuanha, & une foule d'autres que ces grossiers habitans du nouveau monde avoient découverts ; tandis que nos subtils & savans Philosophes ne connoissoient de la vertu des plantes qui croissent autour d'eux que ce qu'ils en avoient lu dans Dioscoride & quelques autres anciens. Où étoient donc les progrès si vantés de la Medecine ? Car quant aux maladies, celles qui passoient pour incurables il y a deux mille ans, le seroient toutes encore aujourd'hui, si nous n'avions rencontré dans le quinquina, le mercure & l'antimoine, les moyens d'en guérir quelques-unes.

L'Histoire de la Medecine va commencer avec le siecle d'Hippocrate à être plus utile & plus lumineuse. Mais avant que d'y entrer, je parlerai de quatre personnages illustres qui cultiverent cette science, de son tems ou quelques années avant que ce grand homme parût.

Si l'on s'en tient au témoignage de quelques Auteurs anciens, le Medecin Iccus vécut avant Herodicus de Sélymbre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se livra particuliérement à la Gymnastique militaire, & qu'il se distingua des autres athletes par une pratique rigoureuse de la sobriété. Il poussa cette vertu à un tel point, qu'on disoit en proverbe *un repas d'Iccus*, pour désigner un repas où il n'y avoit rien de superflu. On ajoute, que dans la crainte de dissiper entre les bras d'une épouse les forces dont il avoit besoin pour paroître avec honneur dans les jeux Olympiques, il garda le célibat pendant toute sa vie. Aussi conseilloit-il aux athletes qui se disposoient à entrer en lice, de s'abstenir de tout commerce avec les femmes; mais son exemple & ses avis ne furent pas généralement suivis. Nous lisons même de quelques lutteurs, qu'ils avoient senti leur vigueur s'augmenter par l'usage modéré des femmes.

Herodicus ou Prodicus de Sélymbre ou de Sélivrée, naquit quelque-tems avant Hippocrate. Il fut contemporain de ce prince de la Medecine, mais non son disciple, comme Pline l'assure. Platon le fait inventeur de la Gymnastique médicinale, c'est-à-dire, de l'art de prévenir ou de guérir les maladies par l'exercice. Il nous apprend qu'Herodicus ayant trouvé le moyen de soutenir une constitution foible contre les progrès d'une maladie dangereuse dont il étoit attaqué, & cela par la pratique seule des exercices; il fit une étude particuliere de cette Medecine; qu'il chercha les exercices convenables à chaque espece de maladie, & qu'il tint une académie où la jeunesse venoit s'exercer, & lui fournir par conséquent des expériences qu'il pouvoit tourner à la perfection d'un art dont il étoit inventeur. On pourroit donc le regarder comme le maître d'Hippocrate en cette partie, à l'exemple de quelques Auteurs. Mais sa méthode nous conduit à jetter un coup d'œil sur la Gymnastique militaire, d'où la Gymnastique médicinale a tiré son origine.

Les exercices militaires étoient beaucoup antérieurs dans la Grece au tems d'Herodicus, & par conséquent à la Gymnastique médicinale pratiquée par cet Auteur, ou par quelqu'autre que ce soit. Ils étoient en usage au commencement des Olympiades; on en fait instituteur Hercule, préférablement aux autres héros de la nation. Iphitus les remit en vigueur, d'un consentement général des peuples, six ou sept cens ans avant la naissance de Jesus-Christ. Tout le monde sait combien les jeux Olympiques étoient célebres: les Pythiens se préparoient avec un peu moins de pompe & de solennité. Les Grecs avoient encore tous les trois ans les jeux Néméens & Isthmiens, qu'on appelloit ἱεροὶ ἀγῶνες, ou exercices consacrés aux dieux; mais ils n'étoient pas à comparer aux premiers. Une couronne & l'honneur d'avoir vaincu, étoient toute la récompense du vainqueur.

Outre ces jeux, il y en avoit encore d'autres institués dans des Villes particulieres, où l'honneur n'étoit pas le seul prix de la victoire. Toutes ces circonstances réunies produisirent un bon effet; ce fut d'engager les Grecs à traiter l'acquisition de la vigueur & des forces du corps comme une affaire importante; & bientôt la connoissance du régime & des moyens propres à les procurer, devint entre eux une science. Mais le tems & l'expérience firent connoître que les mêmes exercices étoient encore utiles à la santé; & ils en conclurent qu'on en tireroit de grands avantages en les introduisant dans la Medecine; & telle fut l'origine de la Gymnastique médicinale.

On présume qu'Ægymius vécut avant Hippocrate, & qu'il est le premier qui ait écrit touchant le pouls. Voyez l'article de son nom.

Démocrite voyagea beaucoup, & se plut à faire des expériences: mais il y a long-tems que nous avons perdu ses ouvrages; & ce que l'histoire nous apprend de sa vie & de ses sentimens, est plein d'obscurités & d'incertitude. On trouve dans ses contemporains peu de chose qui le concerne; & dans les siecles suivans, les auteurs ayant tiré de certains ouvrages supposés tout ce qu'ils en ont dit, leurs récits n'ont servi qu'à augmenter les ténebres. Cependant nous allons tenter de séparer les vraisemblances des fictions, & de donner un abrégé satisfaisant de la vie de ce Philosophe.

Que Démocrite soit d'Abdere en Thrace, qu'il descendit d'une famille illustre & qu'il jouît d'une fortune considérable, ce sont des faits qu'une multitude de circonstances concourent à prouver; car lorsque Xercès passoit en Europe, résolu de subjuguer la Grece, son pere eut, dit-on, l'honneur d'entretenir ce Prince, & d'en recevoir des Mages & des Chaldéens pour veiller à l'éducation de son fils. Il étudia dans la suite sous Leucippe, chef de l'école Eléatique. Dans la haute idée qu'il avoit de la philosophie de Pythagore, il ne négligea rien pour s'en instruire: dévoré d'une ardeur insatiable d'apprendre, il alla en Egypte, en Perse, à Babylone & aux Indes: il eut des conversations avec les Philosophes, les Géometres, les Medecins, les Sacrificateurs, les Magiciens & les Gymnosophistes. Ce fut dans ces longs & pénibles voyages qu'il employa sa jeunesse & dissipa son patrimoine. Revenu dans sa patrie, fort âgé, fort savant & très-pauvre, il se retira dans une maison de campagne que son frere lui donna; & ce fut là qu'il rassembla toutes les observations qu'il avoit faites, qu'il réitéra ses expériences, & qu'il écrivit ses Livres. Comme il s'étoit élevé au-dessus des préjugés, & qu'il étoit assez souvent le trop juste appréciateur des coutumes & des mœurs de ses compatriotes, ce qu'ils regardoient avec le plus de vénération & de respect, étoit quelquefois l'objet de sa bonne humeur & de ses railleries: cette conduite le fit passer pour fou: quelques-uns opinoient qu'il fût renfermé comme un dissipateur; d'autres alloient jusqu'à demander qu'on le mît à mort. Mais sur la lecture de ses ouvrages, il fut non-seulement absous, mais récompensé d'une somme d'argent incroyable. On ajoute que les Abderitains appellerent Hippocrate pour le guérir; que ce Medecin le trouva occupé à disséquer divers animaux pour découvrir la nature de la bile; & que charmé de la conversation & des lumieres de ce prétendu fou, il conserva pour lui une grande estime: mais toutes ces circonstances ne sont pas suffisamment constatées pour être crues.

Si Petrone eſt digne de foi, Démocrite avoit tiré des ſucs de toutes les plantes, & avoit donné la plus grande partie de ſon tems à faire des expériences ſur les pierres & ſur les arbriſſeaux. Mais la pratique de la Medecine étoit-elle la fin de ces occupations, ou ne cherchoit-il qu'à ſatisfaire ſa curioſité? C'eſt ce qu'il eſt difficile de décider. Seneque dit qu'il avoit trouvé le ſecret d'amollir l'ivoire, & celui de compoſer des émeraudes avec des cailloux mis au feu.

C'eſt ſur ces faits qu'on l'a regardé comme un ſavant Anatomiſte & comme un bon Chymiſte, & que des Auteurs ſoutiennent qu'il avoit écrit de ces deux ſciences. Il y en a d'autres qui vont plus loin, & qui prétendent que l'ouvrage qu'il avoit intitulé περὶ τῆς λίθου étoit un traité de la pierre philoſophale. Nous avons encore aujourd'hui quelques célebres manuſcrits grecs qui traitent de la Chymie, & qui portent ſon nom; mais les Savans conviennent qu'ils ſont ſuppoſés, & qu'ils ont été écrits par quelque Grec poſtérieur à Démocrite; ce qu'il eſt aiſé de démontrer en les comparant avec les fragmens qui nous reſtent de lui.

C'eſt par une ſuite de ces conjectures que quelques modernes ont été conduits à aſſurer que Démocrite avoit poſſédé l'Eau-divine, ou le Scythicus Latex, que d'autres appellent πνεῦμα, ou le ſecret de l'or potable & de la pierre philoſophale. Mais Schulze prétend avec beaucoup de vraiſemblance, que ce Latex Scythicus, qui porte encore le nom de ὕδωρ χρυσοῦλκον, eſt la même choſe que l'eau-de-vie ou l'eſprit de vin, appellé en langage Sclavonique Korſolki; ce qui n'eſt pas fort loin de Κρυσοῦλκον.

Quoique nous ne nous ſoyons point propoſé d'expoſer les ſentimens philoſophiques de Démocrite, nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver en paſſant qu'il fut l'auteur, ou du moins le reſtaurateur de la Philoſophie corpuſculaire, que les diſciples d'Epicure, & particulierement les méthodiques, appliquerent dans la ſuite à la Medecine, & dont les Cartéſiens ont fait de nos jours un ſi grand uſage dans la phyſique.

Ce Philoſophe vécut fort long-tems. On dit que s'appercevant à la perte de ſes forces, que ſa mort étoit prochaine, il en avertit ſa ſœur, qui, pour n'être point privée par le deuil du plaiſir d'aſſiſter à certaines fêtes qu'on alloit célébrer, le ſollicita de vivre trois jours de plus; ce qu'il fit en flairant du pain chaud, d'autres diſent du miel. Quoiqu'il en ſoit du remede, ſi l'on fait attention au motif de cette femme, la complaiſance de ſon frere paroîtra bien ſinguliere.

Les choſes que nous avons dites juſqu'à préſent, ne ſont point à comparer pour l'importance & pour la certitude à celles auxquelles nous allons paſſer.

C'eſt d'ici proprement, je veux dire de la naiſſance d'Hippocrate qu'il faudra dater la connoiſſance que nous avons des progrès de la Medecine. On trouvera au mot *Aſclepiades* la généalogie & quelques particularités concernant la famille de ce grand homme, & à l'article de ſon nom, un abrégé de ſa vie. Mais je vais entrer ici dans l'expoſition de ſa doctrine, après avoir remarqué ſeulement qu'il naquit à Cos, la premiere année de la 80ᵉ olympiade, 30 ans avant la guerre du Peloponeſe, & 460 ans ou environ avant la naiſſance de J. C.

Je commencerai par avouer les obligations que j'ai à M. le Clerc, qui ne m'a laiſſé à dire de la philoſophie & de la phyſiologie d'Hippocrate, rien de plus exact & de plus judicieux que ce qu'il en a extrait des ouvrages mêmes de cet Auteur.

Au ſentiment de Galien, Hippocrate ne s'eſt pas moins diſtingué entre les Philoſophes qu'entre les Medecins. Il aſſure que Platon n'a rejetté aucune de ſes opinions; que les écrits d'Ariſtote ne ſont que des interprétations de ſa philoſophie, & qu'un commentaire d'Hippocrate & de Platon; & que c'eſt d'eux qu'il a tiré la doctrine des quatre élémens, le chaud, le froid, le ſec, & l'humide. Hippocrate paroît à la vérité ſe déclarer pour ces qualités, & compter entre les élémens, l'air, le feu, la terre, & l'eau. Il combat du moins dans le traité de la nature de l'homme, les Philoſophes qui n'admettoient qu'un ſeul principe: mais il établit un autre ſiſteme dans le premier Livre de la diete. Là, l'eau & le feu lui ſuffiſent: l'un donne le mouvement à toutes choſes, & l'autre les nourrit. Ces contradictions & d'autres qu'on remarquera dans la ſuite, ſont occaſionnées par le mélange qu'on a fait de ſes œuvres avec diverſes pieces qui ne ſont point de lui. Le Livre que l'on vient de citer, eſt une de celles qui ont anciennement paſſé pour ſuppoſées.

Mais ce qu'il y a de certain, & ce qui eſt d'autant plus important qu'il touche de plus près à la Medecine, c'eſt qu'on apperçoit dans preſque tous ſes ouvrages la néceſſité reconnue d'un principe général qu'il appelle, lib. de aliment. *La nature*, principe auquel il attribue un pouvoir ſupreme: « La nature, dit-» il, ſuffit ſeule aux animaux pour toutes cho-» ſes, ou leur tient lieu de tout. Elle ſait » d'elle-même ce qui leur eſt néceſſaire, ſans » avoir beſoin qu'on le lui enſeigne, & ſans » l'avoir appris de perſonne. » Conſéquemment à ces idées, il lui donne l'épithete de Juſte, comme à un être intelligent. Ce n'eſt pas tout: elle a des facultés ſubordonnées auxquelles elle commande, & qui lui obéiſſent. » Il y a, dit-il, une ſeule puiſſance, & il y en a » plus d'une. C'eſt, ajoute-t-il, par ces puiſ-

» ſances que tout eſt adminiſtré dans le corps » des animaux. Ce ſont elles qui font paſſer le » ſang, les eſprits & la chaleur dans toutes les » parties qui reçoivent par ce moyen la vie & » le ſentiment. » Il dit encore ailleurs, que la nature eſt la faculté qui nourrit & donne l'accroiſſement à tout. Quant à ſon opération ou à la maniere dont elle agit par l'entremiſe des facultés, elle conſiſte tant à attirer ce qui eſt bon ou ce qui convient à chaque eſpece, à le retenir, à le préparer, & à le changer, qu'à rejetter ce qui eſt ſuperflu ou nuiſible, après l'avoir ſéparé de ce qui eſt avantageux & utile. Voilà le fondement de preſque toute la philoſophie d'Hippocrate.

Ajoutez à cela un certain penchant qu'il attribue à chaque choſe, pour ſe joindre à celles qui lui ſont analogues, & pour s'éloigner de celles qui lui font contraires; ſuppoſant encore une eſpece d'affinité entre les diverſes parties du corps, par laquelle elles compatiſſent réciproquement aux maux qu'elles ſouffrent, de même qu'elles partagent en commun le bien qui leur arrive à chacune en particulier, ſelon la grande maxime que tout concourt, que tout conſent & conſpire dans le corps relativement à l'œconomie animale.

Voilà ce qu'Hippocrate appelloit la *nature*: il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleux effets, ſinon qu'il paroît encore le comparer à une certaine chaleur dont il parle en cette maniere: « Ce que nous appellons, dit-il, la chaleur ou le chaud, me » ſemble être quelque choſe d'immortel qui » entend tout, qui voit tout & qui connoît » tout, autant ce qui eſt préſent que ce qui eſt » à venir. » On apperçoit du moins un grand rapport entre les prodiges qu'il attribue à cette chaleur, & ceux qu'il attribue à la *nature*.

On trouve dans un de ſes Livres qui eſt intitulé des Chairs, ou ſelon d'autres, des Principes, quelque choſe d'aſſez ſingulier touchant la formation du monde en général & des animaux en particulier. Il ſuppoſe d'abord que la production de l'homme, ou ſon exiſtence, ſa ſanté, ſes maladies, ſes biens, ſes maux, ſa naiſſance, ſa mort, tout cela lui vient des êtres qui ſont élevés au-deſſus de lui, μετέωρα, ou des choſes céleſtes. On pourroit entendre par-là les aſtres dont cet Auteur admet les influences, s'il ne s'expliquoit lui-même en attribuant tous ces effets à cette chaleur immortelle dont on a parlé, & que l'on a dit être la même choſe que ce qu'il appelle ailleurs la nature.

La plus grande partie de cette chaleur, ajoute-t-il, ayant gagné le haut dans le tems que tout étoit en confuſion, forma ce que les anciens ont appellé l'*Æther*. Une autre partie de la même ſubſtance étant demeurée dans le lieu le plus bas qu'on a nommé *Terre*, il s'y eſt auſſi rencontré du froid & du ſec, avec une grande diſpoſition au mouvement. Une troiſieme partie de cette chaleur ayant tenu le milieu entre l'*Æther* & la *Terre*, a formé ce que nous reſpirons, l'*Air*, qui eſt auſſi un peu chaud. Enfin, une quatrieme partie la plus voiſine de la *Terre*, la plus épaiſſe & la plus humide, a formé ce à quoi on a donné le nom d'*Eau*. Toutes ces choſes étoient agitées & mêlées par un mouvement circulaire dans le tems de la confuſion. La portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, ſe trouvant répandue en pluſieurs endroits & diviſée en pluſieurs parties, dans un lieu plus & dans un autre moins; la *terre* fut deſſéchée, & il s'y forma comme des tuniques, dans leſquelles les matieres fermenterent & engendrerent une eſpece de pourriture; & ce qui ſe trouva de plus gras & de moins humide ayant été promptement calciné, il s'en fit des os: ce qui reſtoit, plus gluant & plus froid en quelque maniere, n'ayant pu ſe brûler, produiſit des nerfs, ou plutôt des tendons & des ligamens qui ſont durs & ſolides. Quant aux veines, elles s'engendrerent de ce qu'il y avoit de plus froid & de plus gluant; & de là vinrent encore les membranes & les pellicules qui les compoſent. Cependant la partie entierement deſtituée de gluant & de gras s'étant diſſoute, donna l'origine aux liqueurs ou à l'humide qu'elles renferment. Telle fut auſſi la formation de la veſſie, de ce qu'elle contient & de toute autre cavité.

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant ſurmontoit le gras, il s'eſt fait des membranes; & dans celles où le gras prédominoit ſur le gluant, il s'eſt formé des os. Le cerveau étant la ſource & le lieu propre du froid & du gluant, la chaleur n'a pu ni le calciner, ni le diſſoudre. Il s'eſt formé d'abord des membranes en ſa ſuperficie, & enſuite des os, à l'occaſion de quelque portion de gras que la chaleur a rotie. C'eſt ainſi que s'eſt engendré la moëlle allongée, étant froide & gluante comme le cerveau, & par conſéquent fort différente en ſubſtance de la moëlle des os qui n'eſt revetue d'aucune membrane, parce qu'elle eſt d'un gras pur & ſimple. Le cœur ayant auſſi beaucoup de gluant, eſt devenu chair, mais chair dure, gluante, enveloppée d'une membrane & creux. Telle fut la formation du poumon, voiſin du cœur: le cœur ayant tranſmis ſa chaleur à ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide qui devoit compoſer le poumon, l'a promptement deſſéché, & en a fait comme une eſpece d'écume pleine de trous & de tuyaux, & parſemée d'une infinité de petites veines. Le foie s'eſt formé d'une grande portion d'humide & de chaud qui n'avoient rien de gras ni de gluant entre eux; en ſorte que le froid ayant ſurmonté le chaud, l'humide s'eſt coagulé & épaiſſi.

Hippocrate

Hippocrate suit la même hypothese dans la production de quelques autres parties : mais ce qu'on vient de rapporter suffit pour donner une idée de sa maniere de philosopher. Elle ne paroît pas éloignée de celle d'Héraclite ; car la chaleur par laquelle le premier prétend que toutes choses ont été produites, est à peu près la même chose que le feu qui étoit, selon le dernier, l'élément ou le principe de tous les corps. On trouve dans le livre de la Diete différens traits qui confirment cette réflexion. Celui-ci entre autres est formel. En un mot, dit Hippocrate dans un endroit de ce Livre, le feu a disposé toutes choses dans le corps ainsi que dans l'univers.

Cet échantillon de la philosophie d'Hippocrate, peut suffire pour en donner une idée. Je parlerai de l'état où étoit de son tems l'anatomie à l'article *Anatomie*. Si l'on veut faire attention que je ne pouvois apporter trop de soins & d'impartialité pour faire connoître exactement ce qu'un homme tel que lui pensoit de l'œconomie animale, on ne me reprochera pas de m'étendre trop à ce sujet.

Hippocrate admet donc trois principes dans la composition du corps humain. Le solide, l'humide & les esprits ; ce qu'il explique par ce qui contient, ce qui est contenu, & ce qui donne le mouvement, ὁρμῶντα.

On ne peut entendre par ce qui contient, que les parties solides, telles que les os, les nerfs, les tendons, les ligamens, les cartilages, les membranes, les fibres & les autres parties semblables. Hippocrate désigne par ce qui est contenu quatre sortes d'humeurs, ou de matieres liquides, savoir, le sang, la pituite ou le phlegme, la bile jaune, la mélancolie ou la bile noire. Quant à ce qui donne le mouvement, c'est proprement ce qu'il appelle esprit, ou une matiere qui tient de la nature de l'air d'où elle tire son origine, & qui est répandue dans tout le corps.

Pour ce qui est des humeurs, Hippocrate veut que le sang soit naturellement chaud & humide, de couleur rouge, & doux au gout ; la pituite, froide, humide, blanche, gluante & un peu salée ; la bile, jaune, seche & humide, gluante, amere & extraite de ce qu'il y a de plus gras dans le sang & dans les alimens ; la mélancolie, noire, froide, séche, très-gluante, flatueuse & prompte à fermenter.

L'homme d'Hippocrate est composé de ces quatre substances : c'est par elles qu'il est sain ou malade ; sain, tant que ces humeurs demeurent dans leur état naturel, & qu'elles ont entre elles une juste proportion relativement à leur quantité, à leur qualité & à leur mélange ; malade, lorsque l'une d'entre elles est en moindre quantité ou en plus grande abondance qu'il ne faut ; lorsqu'elle se tient séparée des autres en quelque partie du corps ; enfin lorsque toutes n'ont ni les qualités, ni le mélange requis. C'est là-dessus qu'il faut définir la maladie & la santé, dans le sentiment d'Hippocrate : car quoique cet Auteur dise quelque part qu'il faut appeller maladie tout ce qui incommode l'homme, cela est trop général & trop vague pour en faire une définition.

Quant aux usages de chaque humeur en particulier, il croyoit que le sang bien conditionné nourrit les parties, & qu'il est la source de la chaleur animale qui donne la bonne couleur & la santé ; que la bile jaune empêche les petits vaisseaux & les voies secretes dont le nombre est infini, de s'obstruer ; qu'elle tient ouverts les conduits par où les excrémens s'évacuent ; qu'elle aiguise les sensations ; qu'elle aide à la coction des alimens ; & qu'elle entretient par ces moyens le corps dans son état naturel ; que la bile noire est une espece de sédiment qui sert de base & de fondement aux autres humeurs ; enfin, que la pituite conserve la souplesse, & facilite le mouvement des nerfs, des membranes & des cartilages, aux articulations, à la langue & dans les autres parties du corps.

Outre l'humidité, la sécheresse, la chaleur & le froid, il paroît par quelques passages, qu'Hippocrate attribuoit encore aux humeurs une multitude de qualités différentes qui avoient chacune leurs usages ; & qui n'étoient nuisibles que quand elles venoient à acquérir trop de force, à se dépraver & à se séparer. Voici comment il en parle lui-même dans le traité *de Prisca Medicina* : Les anciens, dit-il, n'ont point cru que le sec, le froid, le chaud ou l'humide, ni aucune autre qualité semblable pût causer par elle-même une maladie : mais ils ont pensé que ces qualités n'incommodoient que quand elles péchoient, soit en force, soit en quantité ou par quelqu'autre excès que la nature ne pouvoit surmonter ; & c'est ce qu'ils se sont appliqués à prévenir ou à corriger. Mais entre les choses douces, ce qui est très-doux est le plus fort ; de même qu'entre les aigres & les ameres, ce qui est très-amer est très-aigre : en un mot, ce sont les extremes de ces choses, continue Hippocrate, que les anciens regardoient comme nuisibles. Il se rencontre en effet dans notre corps de l'amer, du salé, du doux, de l'aigre, de l'insipide, & une infinité de matieres revêtues de qualités diverses, tant en nature qu'en abondance & en force. Ces qualités ne s'apperçoivent point, & ne font aucun mal, tant que les humeurs sont mêlées & qu'elles se temperent l'une l'autre par ce mélange : mais s'il arrive aux humeurs de se séparer & de séjourner à l'écart, alors leurs qualités deviennent sensibles, & en même-tems incommodes.

Il suit de-là qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matieres dont on a parlé agissent par les qualités que les Philosophes ont appellées

premieres : il dit au contraire peu après que ce n'est pas le chaud qui a une grande force ; mais l'aigre, l'insipide, &c. soit dans l'homme, soit hors de l'homme, soit à l'égard de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit, soit à l'égard de ce qu'on applique au-dehors de quelque maniere que ce puisse être.

Ce que l'on vient de dire de la séparation des humeurs, a beaucoup de rapport avec le mouvement qu'Hippocrate leur attribue en plusieurs endroits de ses ouvrages. Il explique cette révolution qui occasionne différentes maladies par le mot ὄργαν, qui caractérise une impétuosité à peu près semblable à celle qu'éprouvent les animaux lorsqu'ils entrent en chaleur.

Il y a d'autres passages d'où l'on pourroit inférer que la bile & la pituite sont les seules humeurs considérées par Hippocrate comme causes des maladies ; effets qu'elles produisent lorsqu'elles se mêlent avec le sang ou qu'elles pechent soit en quantité, soit en qualité, soit relativement aux lieux où elles doivent se porter ou ne se porter pas. Mais comme il distingue de deux sortes de bile, ces deux premieres humeurs se réduiront à trois ; & en comptant le sang, on en trouvera toujours quatre.

Il en ajoute ailleurs une cinquieme, qui est l'eau. La rate en est la source, comme le foie & le cerveau sont les sources du sang, de la bile & de la pituite. Quelques commentateurs ont imaginé que cette eau étoit la même chose que la mélancolie : mais on ne voit pas comment accorder leur sentiment avec les descriptions qu'il donne de cette derniere humeur. Nous avons dit plus haut, qu'il regardoit la mélancolie comme une espece de lie qui servoit de fondement & de base aux autres fluides, en quoi elle n'a point de rapport avec l'eau. On ne trouve pas mieux son compte en distribuant la mélancolie en deux especes ; l'une qui sera celle dont on vient de parler, & l'autre qu'on appelleroit bile noire, ou cette portion de la bile jaune, que l'on peut supposer se noircir en s'échauffant excessivement : car qu'aura cette bile brûlée de commun avec l'eau ? Le seul fondement de cette opinion, c'est qu'Hippocrate dit au même endroit, que cette eau est la plus pesante des humeurs. Au reste, rien n'empêche qu'on ne puisse regarder ceci comme un sisteme différent de celui d'Hippocrate, & le traité d'où ce sisteme est tiré, comme un ouvrage supposé ; car il a passé anciennement pour tel, & on l'a attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate.

Cependant on peut dire que cette cinquieme humeur a quelque ressemblance avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor* ; car il entend quelquefois par ce mot toute liqueur aqueuse & limpide qui se trouve dans l'homme sain ou malade ; mais plus souvent à la vérité ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs, lorsqu'elles sont mal disposées ou corrompues ; car il appelle de ce nom cette espece de sanie qui sort d'un ulcere malin, & qui est plus transparente que ne doit être le pus : il fait aussi mention d'humeurs ichoreuses, acres, bilieuses & brûlantes.

On trouve encore dans un Livre intitulé des Vents ou des Esprits, & mis au nombre des ouvrages d'Hippocrate, un troisieme sisteme sur les causes des maladies. Le terme d'*Esprit* y est employé pour désigner l'air renfermé dans le corps ; & celui de *Vent*, pour marquer l'air extérieur d'où l'Auteur prétend que viennent les esprits, soit par la respiration, soit par les alimens. Dans ce traité, un des mieux raisonnés & des plus conséquens d'Hippocrate, si toutefois il est de lui, ce que plusieurs écrivains mettent en doute, il regarde l'air & les esprits comme les causes réelles des maladies & de la santé, préférablement même aux humeurs qui ne font que l'office de causes auxiliaires, en tant que les esprits se mêlent avec elles ; sentiment qu'on peut concilier avec celui que nous avons rapporté plus haut, lorsque nous avons considéré ce que les humeurs opéroient relativement à la santé & aux maladies : car les effets qu'elles produisent supposent toujours une impulsion de la part des esprits : les esprits sont en elles le premier mobile, & c'est par cette raison qu'Hippocrate les a désignés par ce qui donne le mouvement.

Il y a, selon Hippocrate, autant de causes externes de la santé & des maladies, qu'il y a de choses hors de l'homme capables d'agir sur lui, de variété dans sa conduite & d'évenemens dans le cours de sa vie.

Cela supposé, il est facile de conclurre, que la santé & la maladie dépendent en général des causes suivantes : de l'air qui nous environne ; des alimens que nous prenons ; du sommeil & des veilles ; de l'exercice & du repos ; des choses qui sortent de notre corps & de celles qui y sont retenues ; & enfin des passions qui nous agitent. On ajoute à cela la rencontre des corps étrangers qui nous est quelquefois utile & quelquefois nuisible : tels sont les poisons & les animaux venimeux.

Hippocrate avoit imaginé une espece d'analogie entre les quatre âges de l'homme, les quatre saisons de l'année, les climats & les lieux secs, humides, froids & chauds, & les quatre humeurs dont on a parlé. Il croyoit qu'on faisoit dans l'enfance & dans l'adolescence, au printems & dans les pays tempérés plus de sang qu'ailleurs & qu'en un autre tems, & que par conséquent on y étoit plus sujet aux maladies sanguines, qu'à celles qui dépendent des autres humeurs ; qu'on engendroit plus de bile, & qu'il survenoit conséquemment plus de maladies bilieuses dans la

jeunesse, en été & dans les pays secs & brûlans ; qu'il y avoit plus de mélancolie & plus de maladies mélancoliques dans l'âge viril, en automne & dans les lieux où l'air est épais & humide. Enfin, plus de pituite & de maladies pituiteuses dans la vieillesse, en hiver & dans les climats humides & froids. Il avoit encore examiné soigneusement quelle espece d'humeur étoit produite par chaque aliment en particulier ; & il a traité du sommeil & des veilles, de l'exercice & du repos, & des autres causes externes, relativement à toute l'utilité & à tout le dommage que la constitution animale en peut recevoir.

Entre les causes de la santé & des maladies, il n'y en a point, selon Hippocrate, de plus générales que l'air & les alimens, ni de mieux discutées dans ses ouvrages. Pour ce qui concerne la nourriture, il a composé sur ce sujet seul plusieurs livres : il s'est attaché à distinguer celle qui convient ou ne convient pas, relativement aux différens états où l'on peut être. Il s'y trouvoit d'autant plus obligé, que sa pratique étoit presque entierement fondée sur cette connoissance ; je veux dire le choix des alimens, tant par rapport à la qualité qu'à l'égard de la quantité, & du tems propre pour les prendre.

Il avoit fait une étude particuliere des effets de l'air : l'on a vu en gros ce qu'il pensoit des quatre saisons & des différens climats. Il observoit aussi les vents dominans d'un pays, les dérangemens de saisons, le lever & le coucher des astres ; le tems de certaines constellations, comme de la Canicule, de l'Arcturus & des Pleyades ; le tems des solstices & des équinoxes, & il étoit dans l'opinion que toutes ces circonstances occasionnoient des révolutions dans les maladies : mais il n'apporte aucune raison de leur action.

D'où l'on peut inférer qu'Hippocrate regardoit la connoissance de l'astronomie comme nécessaire à un Medecin, & qu'il étoit persuadé de l'influence des astres sur nos corps ; ce que l'on peut confirmer par ce qu'il dit des choses du Ciel, qu'il compte entre les causes des maladies, & d'où il fait dépendre, comme nous l'avons remarqué plus haut, notre santé, notre vie, notre mort, & tout ce qui nous regarde. Ne seroit-ce point par une conséquence de la même opinion qu'il assure ailleurs, qu'il y a dans les causes des maladies quelque chose de *divin* ? Quelques-uns de ses plus anciens Commentateurs étoient d'avis qu'en s'exprimant ainsi, Hippocrate faisoit allusion à ce que les Poëtes, & sur-tout Homere, ont débité sur ce sujet : mais Galien qui n'étoit pas de ce sentiment, donne à cette occasion une leçon fort censée à tous ceux qui se mêlent d'interpréter des auteurs, c'est de ne point leur attribuer ce qui leur semble vrai ; mais de laisser aux écrivains qu'ils commentent leurs opinions, quand même elles seroient fausses. Il soutient ensuite qu'il n'y a dans Hippocrate aucun passage, d'où l'on puisse inférer qu'il ait regardé les dieux comme auteurs des maladies à l'exemple des Poëtes : il prouve même que ce n'étoit point le sentiment d'Hippocrate, par la raison que ce dernier a rendue, & des accidens qui survinrent dans une maladie qu'il décrit, & du nom que portoit alors cette maladie. Le peuple la regardoit, ajoute Galien, comme un effet de la vengeance de quelque divinité ; & dans cette prévention, on disoit de ceux qui en étoient morts, qu'ils avoient été frappés comme s'ils eussent reçu un coup de foudre : mais Hippocrate remarque expressément que les anciens n'avoient ainsi parlé, que parce que les cadavres de ceux qui en avoient été atteints, avoient les côtés livides & meurtris, de même que s'ils avoient été battus. Le Livre intitulé de la Maladie sacrée, c'est-à-dire de l'Epilepsie, lui fournit une seconde preuve : car Hippocrate s'efforce dans cet ouvrage de détruire le préjugé où l'on étoit, que les dieux envoyoient aux hommes certaines maladies. Galien auroit pu se fortifier encore de ce que dit Hippocrate d'une maladie particuliere aux Scythes, & qui passoit aussi pour *divine*.

Le mot de *divin* qui se rencontre souvent dans les écrits d'Hippocrate, a souffert plusieurs interprétations différentes, relativement aux causes des maladies. Galien soutient qu'Hippocrate a prétendu désigner par-là une disposition singuliere de l'air qui nous environne, & qu'il a nommée *divine*, parce qu'elle est très-extraordinaire. C'est aussi le sentiment de quelques Commentateurs modernes : mais Hippocrate me paroît avoir entendu par cette épithete quelque chose de plus général & de moins obscur. La maladie qu'on appelle sacrée, dit-il, tire son origine des mêmes causes que les autres maladies, savoir des choses qui sont sujettes à révolution, telles que les vents, le froid, le chaud qui sont en continuelles vicissitudes : or, quoique ces choses soient *divines*, il ne faut pas, ajoute-t-il, s'imaginer que cette maladie soit plus divine que les autres ; mais toutes doivent être regardées comme *divines* & *humaines*.

On ne doutera point que le Livre qui a donné lieu à la dissertation de Galien, ne soit de la composition d'Hippocrate, si l'on fait attention à la méthode qui y est observée ; c'est de marquer avec exactitude la constitution des saisons, pendant ou après lesquelles les maladies décrites ont paru ; de n'introduire dans la description des maladies même pestilentielles que les vicissitudes arrivées dans l'air par rapport au froid, au chaud, au sec & à l'humide : on y remarque par exemple, selon la coutume constante d'Hippocrate, qu'un printems pluvieux a été précédé d'un hiver

humide, ou suivi d'un été brulant; que tels ou tels vents ont soufflé, sans dire un mot des autres qualités de l'air, & moins encore de ces qualités occultes qu'on suppose être la cause des maladies extraordinaires auxquelles Hippocrate a donné l'épithete de *Divines*.

Cependant il faut avouer qu'on trouve dans ses écrits quelques passages favorables à l'interprétation de Galien & des Commentateurs modernes. On y rencontre premierement l'expression de cause cachée. De plus, Galien prétend qu'Hippocrate, en parlant des maladies épidémiques, assure que ces accidens, qu'il croit provenir de l'air que nous respirons & d'une exhalaison mal saine dont il est chargé, ne sont point occasionnés par des qualités ordinaires de cette exhalaison, mais par une propriété cachée ou inexplicable de toute sa substance. Cependant on a beau feuilleter Hippocrate, on ne voit point qu'il se soit expliqué sur la nature de cette exhalaison, non plus que sur celle de l'influence des astres, quoiqu'il suppose leur action.

On seroit porté à croire que cette exhalaison n'est autre chose que ce qu'il appelle impuretés ou infections, μιασματα. Nous allons finir ce qui regarde les causes des maladies, en remarquant que dans le même endroit où Hippocrate déduit de l'action de l'air les maladies épidémiques, non content de prouver qu'elles ne viennent point des alimens comme les maladies ordinaires, il fait entendre que l'air est souvent la cause de celles-ci.

Puisque les humeurs & les esprits sont avec l'eau les causes de la santé & des maladies, ce qui les contient, ou la troisieme substance dont l'animal est composé, sera saine ou malade selon leur bonne ou mauvaise disposition, & selon les impressions avantageuses ou nuisibles qu'elle recevra des corps étrangers : c'est la conséquence qu'on peut tirer de quelques passages d'Hippocrate, tels que les suivans. 1°. Lors, dit-il, que quelqu'une des humeurs se tient à part & se sépare des autres, le lieu d'où elle est sortie & celui où elle aura coulé en trop grande abondance, seront nécessairement atteints de maladie. 2°. Les maladies qui naissent d'une partie considérable du corps, sont les plus dangereuses : car, ajoute-t-il, si la maladie doit demeurer ou avoir son siége dans l'endroit où elle a commencé, une partie importante étant en souffrance, conséquemment tout le corps souffrira.

A l'égard des différences des maladies, ce qu'on peut recueillir des différens livres d'Hippocrate & de la doctrine qui y est répandue, c'est, 1°. que les maladies varient selon les causes différentes dont on a parlé, & les différentes parties du corps qui en sont attaquées. 2°. Que les différences des maladies dépendent de la nourriture, de l'esprit, de la chaleur, du sang, de la pituite, de la bile & de toutes les humeurs; & que ces différences se multiplient par les parties du corps, savoir, les chairs, la graisse, les veines, les arteres, les nerfs, la bouche, la langue, la gorge ou l'œsophage, l'estomac, les intestins, le diaphragme, le ventre, le foie, la rate, les reins, la vessie, la matrice & la peau.

Entre ces maladies, il y en a, 1°. qu'Hippocrate regarde comme mortelles, d'autres comme simplement dangereuses, & quelques-unes comme faciles à guérir, selon la cause génératrice, la partie attaquée & la constitution du malade.

Il les distribue, 2°. relativement à leur durée : les unes sont aigues, courtes & violentes, & les autres chroniques ou longues. Les maladies aigues ont leur cause dans la bile & dans le sang, & on en est attaqué à la fleur de l'âge, au printems & dans l'été. Les maladies longues sont produites par la pituite & la bile noire dans la vieillesse & pendant l'hiver. De ces maladies, les unes sont plus aigues & les autres moins : il en est de même des chroniques.

Il les distingue, 3°. selon les lieux où elles sont fréquentes ou extraordinaires. Il appelle les premieres, des maladies endémiques, & les dernieres, ou celles qui regnent tantôt dans un pays, tantôt en un autre, & dont plusieurs personnes se trouvent également atteintes pendant un certain intervalle de tems, maladies épidémiques; c'est-à-dire, selon l'étymologie, maladies populaires, telles que la peste, la plus cruelle de toutes celles de cette classe. A ce genre de maladies, il en opposoit un troisieme, qu'il appelloit maladies dispersées, *sporadiques*, c'est-à-dire qui attaquent divers particuliers dans une même saison, ou dans des saisons différentes, & qui sont l'une d'une sorte, & l'autre d'une autre.

Il avoit remarqué, 4°. qu'entre la plupart de ces maladies, les unes étoient héréditaires ou naissoient avec nous, & les autres étoient accidentelles ou survenoient dans le cours de la vie; & que la nature des unes & des autres étoit ou benigne, ou maligne. Les benignes, ce sont, à son avis, celles dont on guérit fréquemment & sans peine; & les malignes, celles qui donnent beaucoup de peine aux Medecins, & dont on guérit rarement, quoiqu'ils y emploient tous leurs soins.

Mais ce n'est pas tout : Hippocrate avoit porté ses vues plus loin. Il envisageoit les vicissitudes des maladies relativement à quatre tems différens; le commencement de la maladie, son accroissement, son déclin & sa fin. Il faut entendre cette distribution des maladies dont la terminaison est heureuse; car dans les autres la mort tient lieu de déclin. Le troisieme période de tems est donc marqué par la révolution la plus considérable, car elle déci-

de de la vie ou de la mort du malade ; ce qu'elle produit ordinairement par crise.

Hippocrate appelloit crise ou jugement, tout changement subit qui survient dans une maladie, soit en mieux, soit en pis ; que la guérison soit immédiate au changement, ou qu'elle tarde peu à le suivre : il n'importe, cette révolution est, dit-il, un effet de la nature qui juge pour ainsi dire le malade, & le condamne ou l'absout dans ce moment. Mais pour entendre ceci, il faut se rappeller ses idées sur la *nature*, & se ressouvenir qu'il la regarde comme l'arbitre de l'œconomie animale. Si donc les maladies consistent dans un desordre de cette œconomie, comme il s'ensuit de ce que l'on a dit sur leurs causes, la *nature* & les maladies doivent toujours être en opposition. Mais comme dans ce débat, la nature est juge & partie, elle aura fréquemment l'avantage ; c'est pourquoi le mot de *crise* se prend communément en bonne part pour un jugement favorable, ou qui termine heureusement la maladie.

L'effort de la nature en cette rencontre, c'est de ramener les humeurs à leur état naturel, & relatif à la qualité, à la quantité, au mélange, au mouvement & aux lieux qui leur sont requis. Mais entre les principaux moyens qu'elle emploie, Hippocrate comptoit la coction. C'est-là, dit-il, le but que la nature se propose d'abord ; c'est par la coction qu'elle se rend la maitresse, & qu'elle tend à une crise heureuse. Lorsqu'elle a conduit les humeurs à ce degré, ce qu'il y a de nuisible & de superflu se vuide de lui-même, ou du moins il est aisé de le faire sortir par l'hémorrhagie, le flux de ventre, le vomissement, les sueurs, les urines, des tumeurs, des abscès, des gales, des boutons, des pustules, &c. c'est par ces voies que la nature remet les choses dans leur état premier.

Mais il faut observer que ces évacuations ne sont regardées par Hippocrate comme les effets d'une vraie crise, que lorsqu'elles sont considérables par leur quantité. Les décharges légeres ne suffisent point pour une bonne crise : elles marquent au contraire que la nature succombe sous le fardeau des humeurs, & qu'elle les laisse aller faute de pouvoir les retenir, parce qu'elle en est perpétuellement irritée. En ce cas ce qui sort est crud : la maladie est la plus forte ; & tant que les choses demeureront en cet état, on ne peut espérer qu'une mauvaise crise, qu'une crise imparfaite, qu'une crise qui indique le triomphe de la maladie, ou l'égalité de ses forces avec celles de la nature. Dans cette derniere conjoncture, la nature a quelquefois le tems de faire un effort plus heureux que le premier, & de déterminer les humeurs à la coction.

Nous remarquerons encore, que dans ce sentiment le tems de la coction est fixé. Il en est de l'action de la nature par rapport aux humeurs comme par rapport aux fruits : si les fruits ont à mûrir, ils mûrissent dans un certain intervalle de tems ; si les humeurs ont à se cuire, elles se cuisent dans un certain tems, mais ce tems varie selon la différence des maladies. Dans les maladies très-aigues, la coction est parfaite, & la crise arrive au quatrieme jour. Dans les aigues, elle ne se fait qu'au septieme, quelquefois qu'au onzieme, cela va même jusqu'au quatorzieme jour : mais ce dernier délai est le plus long qu'Hippocrate ait accordé à la crise dans les maladies vraiment aigues, quoiqu'il paroisse le pousser dans quelques endroits au vingtieme, vingt-unieme, quarantieme & même soixantieme jour.

Dans les maladies aigues, chaque quatrieme jour peut encore être un jour de crise, & c'est par conséquent un jour remarquable, & par lequel on peut augurer s'il y aura crise dans le quaternaire suivant, & si la crise sera heureuse ou non. Passé le vingtieme jour, ou dans les maladies qui vont de 20 à 40, Hippocrate compte par septenaire. Le quarantieme jour passé, il commence à compter par vingtaines. La progression suivante contient les jours critiques d'Hippocrate, le 4, le 7, le 11, le 14, le 17, le 20, le 27, le 34, le 60, le 100, le 120 : mais au-delà de ce terme, il n'y a plus de jours critiques à compter, & il faut alors calculer par les changemens généraux des saisons, pour savoir ceux qui doivent arriver dans les maladies. Les unes, par exemple, se termineront aux environs des équinoxes ou des solstices ; les autres, au lever ou au coucher des astres dont on a parlé : ou si l'on veut que les nombres aient encore lieu, ce sera par mois ou par années entieres qu'il faudra compter. C'est dans ces hypotheses qu'Hippocrate assure, que certaines maladies d'enfans seront jugées dans le septieme mois de leur naissance, & qu'il renvoie le jugement de quelques-autres à la septieme & même à la quatorzieme année.

Il nous reste une remarque à faire sur les vingtieme & vingt-unieme jours. L'un & l'autre sont également comptés par Hippocrate entre les jours de crises : mais il donne la préférence au premier sur le dernier ; & la raison qu'il en rend, c'est, dit-il, parce que les jours d'une maladie ne doivent point être calculés par jours entiers, les années & les mois n'en étant pas composés. Cette raison de préférence pour le vingtieme, n'en est cependant pas une d'exclusion pour le vingt-unieme, en qualité de nombre impair, il fait, selon Hippocrate, un vrai jour de crise ; car les sueurs, dit-il dans ses Aphorismes, qui commencent le 3, le 5, le 9, le 11, le 14, le 17, le 21, le 27, le 31 & le 34[e] jour d'une fievre sont bonnes ; & celles qui surviennent en d'autres jours, annoncent que le malade sera tour-

menté, & que son mal sera long & sujet à retour. Il dit encore expressément dans un autre Aphorisme, que la fievre qui cesse dans un jour qui n'est pas impair, reprend ordinairement. Galien expliquant ce passage, prétend qu'il faut lire *jour qui n'est point de crise*, au lieu de *jour qui n'est pas impair* : mais c'est envain qu'il se tourmente pour le prouver ; car la même chose se trouve en d'autres endroits, & précisément dans le second des Epidémiques, où en disant que ceux qui meurent de maladie, meurent nécessairement dans un jour impair ; & même si la maladie est longue, au bout d'un nombre impair de mois ou d'années, il désigne expressémen tles jours impairs pour les jours de crise. On peut encore consulter sur ce sujet le quatrieme Livre des maladies, où la doctrine des jours impairs est traitée comme un sentiment général ; ensorte que, quand il seroit vrai que cet ouvrage ne fût point d'Hippocrate, mais de Polybe son gendre, la preuve qu'on en pourroit tirer ne seroit point affoiblie ; car l'Auteur ne prétend pas y débiter une opinion qui lui soit propre, mais exposer un sisteme généralement adopté.

Galien obligé de se déclarer contre les jours impairs, par la même raison qu'il rejettoit tout ce que les Pythagoriens débitoient de la dignité du nombre septenaire, & de l'énergie de tout autre nombre, soit qu'ils déduisissent cette énergie de la perfection du nombre, soit qu'ils soutinssent qu'il la possédoit par sa nature, Galien convient toutefois que les septiemes jours sont de crise : mais il ajoute qu'il faut attribuer cet effet à la Lune qui domine sur les semaines, en les supposant composées de sept jours. Je ne sai si Hippocrate pensoit alors à l'influence de la Lune : mais on conjectureroit plus volontiers par ce qu'il dit dans un de ses livres déja cité, d'une harmonie résultante de la jonction de certains nombres plus entiers & plus parfaits, qu'il avoit donné dans les idées de Pythagore. C'est l'opinion de Celse ; car lorsqu'il écrit que les nombres de Pythagore étoient jadis si célebres qu'ils avoient jetté les anciens Medecins dans l'erreur, il est visible que ce reproche s'adresse à Hippocrate.

Au reste, quelle que fût l'opinion de ce dernier, touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de crise que nous avons indiqués d'après lui, il reconnoît que cette regle n'est point invariable, & il rapporte même l'exemple d'une crise arrivée dans le sixieme jour d'une maladie, & d'une autre qui se fit dans le quinzieme, & qui furent toutes deux salutaires : mais il faut observer que ce sont des cas rares, & qui n'empêchent point que la regle ne puisse subsister, quoiqu'ils restraignent un peu sa généralité.

Une seconde réflexion qu'il ne faut pas omettre, c'est qu'Hippocrate n'a jamais prétendu que toutes les maladies se terminassent par des crises, quoiqu'il pensât qu'elles ne se terminoient jamais bien sans cela ; & que quand on guérissoit sans qu'il y eût eu crise, on étoit sujet aux rechutes.

Il faut observer en troisieme lieu, que la mort & la guérison ne sont pas les seules terminaisons d'une maladie; Hippocrate fait mention d'un changement différent : c'est lorsque la maladie au lieu de finir, dégénere en une autre espece, comme quand la pleurésie se tourne en inflammation du poumon, l'ophtalmie en phtisie, ou le cancer des mamelles en cancer de la matrice, &c. ce qui arrive lorsque la cause matérielle de la maladie abandonne un lieu pour se jetter dans un autre.

Quelque opinion qu'on puisse avoir conçue sur ce que nous venons d'exposer de la Philosophie & de la Physiologie d'Hippocrate, qui, pour le dire en passant, n'offrent rien de plus futile ni de plus absurde qu'une foule d'hypothèses modernes, qu'on se flate cependant d'avoir appuyées sur des principes de méchaniques & des découvertes d'anatomie, il est constant qu'un Medecin aujourd'hui auroit pratiqué son art avec peu de satisfaction pour lui-même & d'avantage pour ses malades, si Hippocrate n'eût observé dans presque tous les cas tout ce qui a du rapport à la coction des humeurs & à la terminaison des maladies. Au reste, Hippocrate a mérité la grande réputation dont il a joui par son attention à observer jusques aux moindres circonstances des maladies, & par son exactitude à décrire les symptomes qui les ont précédées, les accidens qui les ont accompagnées, ce qui a soulagé le malade, ce qui a augmenté son mal, c'est-à-dire, en faisant avec soin l'histoire des maladies.

Engagé par cette méthode à comparer une maladie avec elle-même dans différens sujets, & à remarquer la diversité des symptomes occasionnés par celle des tempéramens, il se formoit une habitude, je ne dis pas de distinguer les maladies les unes des autres par les signes qui leur sont particuliers, mais de les annoncer avant qu'elles vinssent, & d'en déterminer au juste l'évenement quand elles arrivoient. Hippocrate insinue même, qu'on ne connoissoit point cet usage avant lui, & qu'il est le premier Medecin qui ait hasardé le prognostic. Sa sagacité lui répondoit du succès ; aussi fut-il l'admiration de toute l'antiquité, persuadée, selon ses propres maximes, qu'un homme qui sur quelques signes découvre tout ce qui est arrivé à un malade, & lui préfage ce qui lui arrivera de jour en jour, & supplée par ses lumieres les circonstances qu'on auroit omises dans le rapport de la maladie : mérite une confiance entiere. Le succès n'est pas toujours dans la puissance du Medecin : mais un prognostic juste le met à couvert de tout reproche. Cette partie de la Medecine étoit, s'il

eſt permis de s'exprimer ainſi, le *fort* d'Hippocrate ; & Celſe remarque, que ſes ſucceſſeurs qui innoverent pluſieurs choſes dans la maniere de traiter les maladies, s'en tinrent, pour ce qui eſt des ſignes, à ce qu'Hippocrate en avoit écrit.

En effet, tous ſes ouvrages ſont pleins d'obſervations de cette nature, mais ſur-tout le livre des Aphoriſmes : les ſignes ſont la matiere principale des prénotions ou des prognoſtics, des prédictions & des prénotions de Cos. Les fautes qui fourmillent dans ces deux derniers ouvrages, ont perſuadé Galien qu'ils n'étoient point d'Hippocrate, mais qu'on avoit tiré des deux premiers & des Traités ſur les maladies épidémiques, ce qu'on y rencontroit de bon. Ce jugement n'a point empêché pluſieurs Savans, tant anciens que modernes, d'en faire cas & de les commenter.

On ne comptera ſur un prognoſtic, c'eſt-à-dire, on n'aura quelque certitude que telle choſe paroiſſant, telle autre paroîtra, qu'après un grand nombre d'expériences qui ne ſe ſeront que rarement démenties : or c'eſt ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognoſtics d'Hippocrate. On ſeroit tenté de conjecturer à l'égard de quelques-uns, que c'eſt un réſultat d'obſervations faites en des cas ſinguliers, par des gens qui remarquant avec exactitude ce qui arrivoit à chaque malade dans tout le cours d'une maladie, & qui comparant enſuite ce qu'ils avoient remarqué dans les premiers jours avec ce qui s'étoit paſſé dans la ſuite, en avoient tiré des conſéquences qu'ils érigeoient en axiomes bons ou mauvais.

C'eſt apparemment ce que Galien a voulu faire entendre, lorſqu'il a dit qu'une partie de ces prognoſtics avoient été tirés des Livres des Epidémiques. Au reſte il ſe peut que quelque Medecin jaloux d'exceller dans l'art de prédire le ſuccès des maladies ait cru que le plus court moyen d'acquérir ce talent, étoit de comparer les meilleures hiſtoires des maladies & d'en déduire des conſéquences ; moyen ſûr, ſi l'on eût eu un nombre infini d'obſervations ſur chaque maladie ; car alors ſur la multitude des évenemens ſemblables en ſemblables cas, on auroit pu dire avec quelque confiance, lorſque dans telle maladie, tels & tels ſignes paroiſſent, le malade meurt ; il guérit au contraire, ſi l'on apperçoit tel & tel autre ſymptome. Si de 20 malades par exemple, qui dans des fievres continues ont rendu quelques gouttes de ſang par le nez, ou qui n'ont que légerement ſué par la tête ou par la poitrine, il en eſt mort 15 ou 18 ; & ſi de 20 qui ont abondamment faigné & qui ont ſué de même partout le corps, il en eſt réchappé autant qu'il en eſt mort des autres, on peut conclurre en général que le premier accident eſt funeſte, & le ſecond, de bon augure. Mais il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont recueilli les prognoſtics en queſtion, & particulierement les prénotions de Cos, aient eu la patience d'attendre, pour former leurs axiomes, qu'ils euſſent un aſſez grand nombre d'expériences. La vie de l'homme n'y ſuffiroit pas : c'eſt ce qu'Hippocrate a reconnu lui-même. Cet ancien Medecin avoit toutefois de grands avantages à cet égard ; c'étoit de pouvoir ſuppléer au défaut de ſes propres obſervations, par celles des Aſclepiades ſes prédéceſſeurs, ſuppoſé qu'ils euſſent été gens capables d'en faire, ce qui eſt très-difficile, ainſi qu'Hippocrate le dit encore ; & telle étoit en cela la conviction de ce grand homme, qu'il ne fait aucune difficulté d'avouer qu'il eſt très-aiſé de faire un faux prognoſtic. Rien de plus incertain, dit-il, que les prédictions dans les maladies aigues ; il eſt preſque impoſſible de prévoir ſi le malade en mourra ou s'il en échappera. Or, qui fera ce qu'Hippocrate n'a pu faire ? Car ce n'étoit pas ſeulement de tout ce qui entre dans la compoſition du corps humain que cet Auteur tiroit des indices : les fonctions naturelles, les actions, les habitudes, les geſtes, les mœurs, en un mot toutes les circonſtances, ſoit antérieures, ſoit poſtérieures à la maladie, ce qui s'eſt paſſé, ſoit par la faute du malade ; ſoit par la négligence d'autrui, par la diſpoſition intérieure de l'automate, ou par celle où ſe trouvent à ſon égard les choſes extérieures ; tout cela, dis-je, fourniſſoit à ce pere de la Medecine des ſignes ſur leſquels il jugeoit de l'état où l'on étoit relativement aux maladies préſentes ou à venir.

La premiere choſe qu'Hippocrate conſidéroit, ſurtout dans les maladies aigues, c'étoit le viſage. C'eſt un bon ſigne, ſelon lui, d'avoir dans la maladie un viſage de ſanté. Le danger étoit grand à proportion que le viſage s'éloignoit de cet état. Voyez la deſcription qu'il fait du viſage d'un moribond. Quand un malade, dit-il, a le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuſes, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, ſéche & tendue, & la couleur du viſage plombée : la mort eſt à la porte ; à moins, ajoute-t'il, que le malade ne ſoit épuiſé par des veilles, par un flux de ventre ou par une longue diete. Voilà ce qu'on appelle la face Hippocratique, pour marquer qu'on tient de lui ces obſervations. Les levres pendantes, froides & relâchées ſont regardées dans un autre endroit de cet Auteur comme une confirmation du prognoſtic précédent.

Il paſſoit enſuite à la diſpoſition des yeux : lorſqu'un malade ne peut ſupporter la lumiere, lorſqu'il répand des larmes involontaires, lorſqu'en dormant on ne lui voit qu'une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coutume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flux de ventre ; ce ſigne eſt funeſte, ainſi que les précédens : les yeux ternis préſagent la mort. Les

yeux étincelans, fixes & hagards marquent le délire & la phrénésie présente on prochaine. Le malade voit-il rouges les objets, des étincelles, des éclairs : attendez-vous à une hémorrhagie ; ces symptomes redoublent, lorsque la crise prend cette voie d'évacuer.

La maniere dont un malade se tient couché, peut faire pressentir son état. S'il est couché sur l'un des côtés, le col, les bras & les jambes un peu fléchies, c'est la posture d'un homme en santé. Mais s'il se tient sur le dos, les bras étendus & les jambes pendantes, c'est marque de foiblesse. S'il glisse & si la pésanteur de son corps l'entraîne aux piés du lit, la mort est prochaine. S'il se couche sur le ventre, il est en délire, ou il sent de la douleur dans cette partie, lorsque ce n'est pas sa coutume d'être couché ainsi.

Dans la fievre ardente, si le malade tâtonne continuellement des doigts, s'il porte ses mains devant ses yeux, au-devant de son visage, comme s'il vouloit en écarter quelque objet ; s'il les étend sur les couvertures & sur le lit, cherchant & ôtant quelque ordure, & en arrachant de petits floccons de laine, ce sont signes de délire & de mort.

Hippocrate met encore le symptome suivant entre les avant-coureurs du délire. Lorsqu'un malade naturellement taciturne commence à parler plus que de coutume, ou lorsqu'un grand parleur s'obstine à garder le silence ; ce changement, ajoute-t'il, tient lieu de délire, ou marque que le malade est sur le point d'y tomber.

Le trémoussement ou le tressaillement des tendons du poignet annonce aussi le délire.

Quant aux différentes especes de délire, le plus à craindre, selon notre Auteur, c'est celni dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles : celui dans lequel le malade est joyeux & gai, a des suites moins fâcheuses.

La respiration fréquente & pressée marque la douleur & l'inflammation aux parties qui sont au-dessus du diaphragme. La respiration longue & profonde précede le délire. La respiration aisée & naturelle est de bon augure surtout dans les maladies aigues. Il paroît qu'Hippocrate s'attachoit beaucoup à la respiration en matiere de signes, par le soin qu'il a pris en plusieurs endroits, de décrire les manieres diverses de respirer d'un malade. Il distingue la respiration, en fréquente, rare, grande, petite ; en petite ou courte en dedans, c'est-à-dire, dans l'inspiration ; en respiration comme doublée, & en beaucoup d'autres especes.

L'insomnie, dans les maladies aigues, marque la douleur actuelle ou le délire prochain.

Tous les excrémens fournissent des signes à Hippocrate. Il faisoit attention aux urines, à la matiere fécale, aux vents, aux sueurs, aux crachats, à la salive, à la morve, aux larmes, à l'ordure des oreilles, au pus des ulceres, &c. C'est en observant ces choses qu'il s'instruisoit de la disposition des humeurs.

Cœlius Rhodiginus dit que tel étoit l'ardeur d'Hippocrate dans sa profession, qu'il goutoit même des excrémens. Ou ce fait est de l'invention de Cœlius, ou cet Auteur aura pris au pié de la lettre un mot de quelque mauvais plaisant.

L'examen qu'Hippocrate faisoit de ces matieres s'étendoit à leurs couleur, odeur, consistence, mélange, composition, chaleur, âcreté, froideur, quantité, &c. ainsi qu'aux lieux d'où elles sortoient, au tems de leur séjour, à leur évacuation & aux circonstances qui l'avoient accompagnée ; & s'il jugeoit de quelques-unes par le gout, c'étoit par celui du malade & non par le sien. Il tiroit des indices des crachats salés ou doux, de la sueur, des larmes : & des excrémens du nez ; mais cela prouve-t'il qu'il s'instruisoit des qualités de ces excrémens par lui-même ? De tous les essais que les prognostics d'Hippocrate supposent, il n'y a que celui de la cire des oreilles qu'il dit être douce dans les moribonds ou dans ceux qui doivent mourir de la maladie dont ils sont attaqués ; amere au contraire dans ceux qui doivent en réchapper ; il n'y a, dis-je, que cet essai qui paroît n'avoir point été fait par le malade : mais rien n'empêche que le Medecin qui l'a jugé de qnelqu'importance, ne se soit servi dans ce cas, de ceux que les malades touchoient de près, ou de cette sorte de personnes qui sont gagées pour leur rendre les services les plus vils.

Il faut avouer qu'il y a deux passages qui présentent d'abord quelque difficulté ; l'un est celui où Hippocrate parlant des excrémens du ventre, dit qu'ils sont comme salés dans certains cas ; l'autre est celui où il donne l'épithete de *salée* à une espece de fievre ; surquoi Galien remarque qu'on ne juge point de la salure au toucher, & que dans les occasions telles que celles-ci, ce n'est point au gout du malade qu'on s'en rapporte. Je répons à cela que par rapport aux excrémens, le Medecin prononce qu'ils sont salés, sur le picotement que le malade ressent à l'anus dans leur évacuation ; & que pour la fievre, Hippocrate l'aura nommée salée, parce qu'en tâtant le pouls, il y a pû trouver quelque chose de rude ou de piquant, comme il arrive en touchant de la chair salée ou trempée dans de la saumure ; qu'ainsi c'est sur le rapport du malade dans le premier cas & sur le tact du Medecin dans le second que les jugemens ont été portés.

Entre les excrémens, c'est des urines & de la matiere fécale qu'Hippocrate tiroit un plus grand nombre d'indices. L'urine dont le sédiment est blanc, égal, & doux au toucher est, à son avis, la meilleure. Si elle conserve ces qualités, jusqu'à ce que la maladie soit décidée par la crise, on ne court point de danger ; & la terminaison

terminaison sera heureuse & prompte. Hippocrate dit que cette urine est cuite ou marque la coction des humeurs. Il faut, ajoute-t'il, comparer cet excrément avec celui des ulceres, & en juger de même. Le pus dont la couleur est blanche & qui a les qualités du sédiment de l'urine dont on vient de parler, prouve que l'ulcere est sur le point de se guérir. Au contraire le pus clair, d'une couleur autre que blanche, & d'une odeur puante, caractérise un ulcere malin & de guérison difficile. Il en est ainsi des urines. Celles qu'on a décrites sont les seules bonnes : les autres sont mauvaises & ne different entre elles à cet égard que du plus ou du moins. Les premieres ne paroissent que quand la nature a surmonté la maladie ; c'est-à-dire, après la coction faite. On rend les dernieres, tant que la crudité subsiste ou que les humeurs ne sont pas cuites. Les moins dangereuses entre celles-ci, ce sont les rougeâtres dont le sédiment est doux & égal : on en peut conjecturer que la maladie sera longue, mais sans péril. Les plus funestes sont d'un rouge foncé, toutefois claires & sans sédiment, ou confuses & troublées en sortant.

On voit encore quelquefois une espece de nuage comme suspendu dans le vaisseau où l'on a reçu les urines. Plus ce nuage s'éleve ou s'éloigne du fond & de la couleur blanche, plus il y a de crudités.

Les urines blanches & claires comme de l'eau, marquent aussi beaucoup de crudité, & même un transport de la bile au cerveau. Les noires sont plus mauvaises, particulierement si elles son fétides, & tout-à-fait épaisses ou tout-à-fait claires.

Si le sédiment des urines est semblable à de la farine grossiere ou à du son, s'il se forme en petites lames ou écailles; c'est un mauvais présage, surtout dans le dernier cas. On peut juger de là que la disposition de la vessie & des reins n'est pas saine. La graisse surnageant & formant comme une toile d'araignée sur les urines, indique la consomption des chairs & des parties solides. L'effusion d'une grande quantité d'urine est un signe de crise.

Hippocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines. Si la langue, dit-il, est jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur; & l'urine sera de couleur naturelle, si la langue est rouge & vermeille.

Si la matiere sécale est molle & rousse, si elle a de la consistence, si elle n'est pas d'une puanteur extraordinaire ; si elle répond à la quantité des alimens qu'on a pris, si on la rend aux heures accoutumées, elle est la meilleure qui se puisse. Elle s'épaissira, lorsque la maladie sera sur le point d'être jugée ; & l'on en pourra prendre bon augure, si l'on en voit sortir des vers longs & ronds. Lorsqu'elle est liquide, le malade sera soulagé, pourvu qu'elle ne sorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à plusieurs reprises, ou en si grande abondance & si souvent qu'il en survienne défaillance.

Toute matiere aqueuse, blanche, d'un verd pâle, rouge, écumeuse, gluante, est mauvaise. La noire, la graisseuse, la livide & celle qui est de couleur de verd de gris sont funestes: celle qui est purement noire & qui marque par conséquent une décharge de la bile de cette couleur, est d'un très-fâcheux augure. Cette humeur, de quelque façon qu'elle s'évacue, est un indice de la mauvaise disposition des entrailles. La matiere de diverses couleurs présage danger & longueur de maladie. Hippocrate porte le même jugement de la matiere bilieuse, ou jaune, & mêlée de sang. Il regarde aussi les selles qui ne contiennent que de la bile ou que de la pituite, comme mauvaises.

Les matieres que l'on rend par vomissement doivent être mêlées de pituite & de bile. Celles où l'on ne trouve que l'une de ces humeurs sont mauvaises. Les noires, les livides, les vertes ou de couleur de porreau sont funestes. Il en est de même des fétides, particulierement si elles sont en même tems livides. Souvent le vomissement de sang est mortel.

Les crachats qui viennent promptement & sans peine soulagent dans les maladies du poumon & dans les pleurésies. Il est bon qu'ils soient d'abord mêlés de jaune : mais s'ils conservent cette couleur ou s'ils sont roux longtems après le commencement de la maladie, ils sont mauvais. Il en est de même, s'ils ont de la salure, de l'âcreté, & s'ils donnent la toux. Les crachats purement jaunes sont fâcheux : les blancs, gluans & écumeux ne soulagent point. La blancheur des crachats n'indique coction que quand ils sont sans viscosité, ni trop épais ni trop clairs. Il faut porter les mêmes jugemens des excrémens du nez, relativement à la coction & à la crudité. Les crachats noirs, verds & rouges sont funestes. Dans les inflammations de poumon, les crachats bilieux & sanglans sont d'un heureux augure, s'ils paroissent dès le commencement: mais aux environs du septieme jour, ils seront mauvais. Le symptome le plus fâcheux dans ces maladies, c'est, lorsque les crachats sont retenus & que la trop grande quantité de matiere qui se présente pour sortir, cause un bouillonnement ou relâchement dans le gosier & dans la poitrine. Le crachement de sang suivi du crachement de pus, amene la phtisie & la mort.

La sueur est bonne quand elle survient dans un jour de crise, qu'elle est abondante, universelle, rendue également par toutes les parties du corps & qu'elle fait cesser la fievre. Dans les maladies aigues, la sueur froide est mauvaise : dans les autres, c'est un indice de durée. La maladie sera longue & périlleuse, si

l'on ne sue que par la tête & par le cou. Une moiteur ou sueur légere en quelque partie, comme à la tête, ne soulage point : elle indique seulement le siége du mal, ou la foiblesse de la partie. Hippocrate appelle cette sueur éphidrose.

S'il s'amasse, ou s'il se fait du pus en quelque partie, on y sent de la douleur, & la fievre continue. La douleur & la fievre cessent, sitôt que le pus est cuit ou formé. On a vu cidessus les qualités du bon & du mauvais pus.

Les hypocondres & le ventre en général doivent toujours être mous, tant du côté droit que du côté gauche. S'il y a dureté ou inégalité, chaleur ou élévation, sensibilité ou douleur; ce sont autant d'indices de la mauvaise disposition des entrailles, à moins qu'il n'y ait inflammation extérieure.

Hippocrate examinoit aussi l'état du pouls. Il est même, selon Galien, le premier des Medecins connus qui ait employé le terme de pouls dans le sens ordinaire, c'est-à-dire, pour le battement naturel des arteres : car les anciens Medecins & Hippocrate lui-même quelquefois, entendoient par ce mot la pulsation ou le battement violent qui se fait & s'apperçoit dans l'inflammation, sans porter la main sur la partie. Mais en rendant ce témoignage à Hippocrate, Galien remarque que la matiere du pouls est la seule que ce grand homme n'ait fait qu'effleurer. C'est une observation que quelques Auteurs Grecs avoient faite avant lui. Cependant on peut recueillir des écrits d'Hippocrate plusieurs préceptes sur ce sujet. Dans les fievres très-aigues, dit-il, le pouls est grand & fréquent. Il fait aussi mention des pouls lents & des pouls tremblans. Il avoit observé que le pouls qui frappe légerement & languissamment est un signe de mort prochaine; il donne ce prognostic à l'occasion des fleurs blanches qui dégénerent en perte. Il remarque dans les prénotions de Cos que les léthargiques ont le pouls lent & tardif; & ailleurs, que celui dont la veine, c'est-à-dire, l'artere du coude bat, entrera bientôt en fureur, à moins qu'il ne soit d'un tempérament extremement vif.

Ces passages prouvent que cet ancien Medecin n'a pas entierement ignoré les indices qu'on pouvoit tirer du pouls : mais il faut avouer que les préceptes qu'il a donnés sur ce sujet sont en très-petit nombre en comparaison de ceux qu'il nous a transmis sur les autres signes. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il les mît en pratique & qu'il en fit un grand usage. Les deux passages qu'on a cités, sont les seuls en ses Epidémiques qui concernent la matiere du pouls; quoique ces livres soient une espece de Journal dans lequel il a fait l'histoire des maladies qu'il a traitées. Le silence sur l'état du pouls des malades est surprenant de la part d'un observateur aussi exact qu'Hippocrate. A quoi peut-on juger qu'il connoissoit s'ils avoient de la fievre ou non; ou qu'il en distinguoit les divers degrés, ne parlant point du pouls? Il y a quelqu'apparence qu'il ne s'arrêtoit point à ce signe; mais que la chaleur ou le froid & l'inquiétude plus ou moins grande des fébricitans, & leur maniere de respirer, à laquelle il faisoit grande attention, lui paroissoient d'une toute autre conséquence, & que c'étoit par ces derniers symptomes, qu'il s'assuroit de la présence, de la nature, du degré, & de l'absence de la fievre.

Telles sont les observations d'Hippocrate touchant le prognostic; d'où l'on peut conclure que s'il l'avoit juste, c'étoit un effet de son jugement, de son exactitude & de l'attention particuliere qu'il donnoit à tous les cas qui se présentoient. Voilà ce qui a fait dire à Galien qu'Hippocrate avoit été le plus soigneux & le plus exact de tous les Medecins. L'application à s'instruire de tout ce qui arrive dans le cours d'une maladie semble avoir été si parfaitement de son caractere, que, tout Philosophe qu'il étoit, il s'est beaucoup moins occupé à raisonner sur les causes, qu'à décrire fidelement les accidens. Il s'étoit entierement livré à cette partie, & le fruit qu'il en a tiré, a été de distinguer les maladies avec précision, & d'annoncer avec confiance l'issue de celles qu'il traitoit, en les comparant avec de semblables qui lui avoient déja passé sous les yeux. Telle chose arrivant, quelle autre doit la suivre? C'est ce qu'il se piquoit de savoir & de prédire, sans s'embarrasser beaucoup d'en rendre raison. Cette espece d'indifférence pour toute hypothese donna lieu aux Empiriques, secte qui s'éleva dans la suite, de disputer aux dogmatiques ou raisonneurs l'avantage d'avoir ce Pere de la Medecine de leur côté. Ces premiers prétendoient que la méthode d'Hippocrate n'étoit pas autre que la leur, & que par conséquent il devoit être regardé comme un de leurs Auteurs.

Galien se récrie beaucoup contre eux à ce sujet, & avec quelque raison, car Hippocrate a raisonné & même quelquefois philosophé dans sa profession. Mais si les Empiriques s'étoient contentés de dire que la philosophie d'Hippocrate n'est pas assurément ce qu'il a de meilleur, & qu'ils préféroient ses descriptions fideles des accidens, & ses préceptes simples sur la maniere de traiter les maladies, à tous les raisonnemens qu'il a faits sur les causes, qu'auroit répondu Galien? Car il est constant que c'est par l'endroit qui lui est commun avec les Empiriques, qu'Hippocrate a rendu sa Medecine recommandable à la postérité, & qu'il s'est acquis l'admiration de ceux même qui ne convenoient pas de la vérité de ses principes. Il y a plus : on peut ajouter que les livres raisonnés d'Hippocrate, que les ouvrages philosophiques qui portent son nom, sont attribués à d'autres Ecrivains; tel est celui de la nature

de l'homme, celui de la nature de l'enfant, celui des vents, le premier de la diete & quelques autres. C'eſt la penſée de l'Auteur du livre intitulé : *De ſubfiguratione Empirica*, qu'on trouve parmi les œuvres de Galien : ſi Hippocrate s'eſt fait chez la poſtérité une réputation égale à celle d'Eſculape, ç'a été, dit-il, pour avoir réduit des luxations, remis des fractures, & guéri des ulceres que d'autres auroient vainement entrepris ; c'eſt pour avoir annoncé ce qui étoit arrivé à un malade & ce qui devoit lui arriver encore ; & non pour avoir fait des raiſonnemens à perte de vue, & compoſé de longs & doctes écrits.

Telle fut l'habileté d'Hippocrate & de ſes ſucceſſeurs dans la partie des ſignes, que le peuple étonné de la juſteſſe de leurs prognoſtics, & ne ſachant juſqu'où pouvoit aller leur connoiſſance à cet égard, les regarda comme des devins, & en exigea des choſes au-deſſus de leurs forces. Quelques-uns d'entre eux ne manquerent pas d'entretenir le vulgaire dans ce préjugé qui flatoit leur vanité & leur avarice. Puiſque le peuple veut être trompé, diſent-ils, qu'il le ſoit ; maxime contraire à la probité, & peu charitable, & qu'on n'auroit jamais pratiquée de nos jours, ſi la ſotiſe des hommes n'y avoit donné lieu. Un Medecin qui a dequoi ſatisfaire un malade raiſonnable ſera quitté, s'il ne contrefait le charlatan ou le devin ; & qui lui préferera-t'on ? Un miſérable qui ne ſait la plupart du tems ni lire ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui à l'aſpect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade ſous ſes yeux. En parlant ici du vulgaire, on n'entend pas la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adreſſent, eſt répandu dans toutes les conditions, & fait toujours le grand nombre dans quelque ſociété que ce ſoit. Il arrive même, je ne ſai par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon ſens & de la pénétration, & qui ſont très-intelligens en d'autres matieres, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement quand il s'agit de leur vie. Philoſophes dans la ſanté, mais peuple dans la maladie, ils ont recours aux prétendus devins avec le même empreſſement que le dernier des idiots.

Une choſe remarquable, & qui fait honneur à l'homme, dans Hippocrate, c'eſt qu'ayant vécu dans un tems où la Medecine étoit, comme on a vu, fort ſuperſtitieuſe, le torrent ne l'ait point entraîné. Ses raiſonnemens, ſes obſervations & ſes remedes ne ſe ſentent point de cette foibleſſe, ſi générale alors & ſi commune depuis, même parmi les Medecins. Ses prognoſtics ſont tous fondés ſur des choſes purement naturelles. S'il parle dans le livre des ſonges, des cérémonies & des ſacrifices qu'on fera à certaines divinités, ſelon la nature de ceux qui inquieteront le malade, c'eſt par devoir de religion, & non en qualité de Medecin. Son jugement paroît d'ailleurs dans le même ouvrage, en ce qu'il explique les rêves par les choſes qu'on a faites ou dites, & qu'il en tire des indices ſur l'état du corps, inférant des ſujets dont l'eſprit a été agité dans le ſommeil, & des circonſtances qui ont accompagné cette agitation, ſi le tempérament eſt dominé par la bile, par le phlegme ou le ſang.

Hippocrate connoiſſoit donc tout ce que nous ſavons des ſignes & des ſymptomes des maladies, & c'eſt de lui que nous les tenons. Nous lui ſommes encore obligés de quelques maximes importantes ſur la cure des maladies & la conſervation de la ſanté ; maximes que les Praticiens modernes ne doivent jamais perdre de vue, s'ils veulent travailler avec ſuccès, & dont tous les hommes devroient s'inſtruire, pour les ſuivre & ſe bien porter. Ils apprendroient de lui, que la ſanté dépend de la tempérance & de l'exercice. Il eſt impoſſible, dit Hippocrate, que celui qui mange, continue de ſe bien porter, s'il n'agit : l'exercice conſume le ſuperflu des alimens, & les alimens réparent ce que l'exercice a diſſipé. Quant à la tempérance, il la recommande, tant à l'égard de la boiſſon, du manger & du ſommeil, que dans l'uſage des femmes.

On peut réduire à ces deux regles, ce que les Modernes ont dit en mille & mille volumes. Elles ſont tellement ſures, que ſi tous les hommes s'entendoient pour les mettre en pratique, la ſcience de guérir deviendroit preſque inutile. En effet, excepté les maladies endémiques, épidémiques & accidentelles, les autres ſeroient en petit nombre, ſi l'intempérance n'en faiſoit éclorre à l'infini.

Hippocrate s'étoit attaché ſingulierement à obſerver l'air, les eaux, les lieux & les climats. Son infatigable induſtrie l'avoit pourvu de réflexions importantes ſur les différentes ſortes d'alimens & d'exercices conſidérés comme remedes ou comme préſervatifs. Il n'ignoroit pas que les bains, les clyſteres, les frictions & les vomitifs peuvent ſuppléer aux exercices. Je remarquerai à cette occaſion que le Docteur Cheyne recommande en différens endroits les vomiſſemens aiſés & fréquens, comme favorables aux conſtitutions valétudinaires.

Dans les maladies chroniques, la Medecine d'Hippocrate ſe bornoit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions, & à un très-petit nombre de remedes : on a beau vanter les travaux des modernes, il ne paroît pas qu'ils en ſachent en ceci plus que cet ancien, qu'ils aient une méthode plus raiſonnée de traiter ces maladies, & qu'ils s'en tirent avec plus de ſuccès. Il y a des Medecins, je le ſai, qui ont alors recours à un grand nombre de remedes, entre leſquels il y en a de violens : mais

je doute que ce soit avec satisfaction pour eux, & avec avantage pour le malade ; car on a mis en question, & peut-être avec justice, si en le guérissant par ces moyens ils n'avoient point attaqué sa constitution, & abrégé sa vie en lui procurant un mal plus incurable que celui qu'il avoit. C'est à quoi Quarles fait allusion, en représentant un Medecin occupé à souffler sans cesse sur une chandele. Par ce moyen elle pourra éclairer davantage : mais à coup sûr elle durera moins. Je ne prétens pas proscrire l'usage des remedes violens : il y a des maladies qui demandent des secours proportionnés à leur violence ; c'est ce qu'Hippocrate n'ignoroit pas : mais il n'y avoit recours que lorsque les moyens les plus doux demeuroient sans effet.

Il avoit découvert par sa sagacité, que les maladies aigues sont ennemies de tout exercice : aussi n'en prescrit-il jamais en pareil cas ; il démontre au contraire dans le sixieme de ses Epidémiques, que cette pratique d'Herodicus étoit absurde.

Il savoit par expérience que dans les maladies violentes la nature faisoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit presque toujours assez puissante pour préparer la matiere morbifique, la cuire ; amener une crise & l'expulser ; car il faut qu'un malade passe par tous ces états pour arriver à la santé. En conséquence de ces idées, sans la troubler dans ses opérations salutaires par une confusion de remedes, ou faire le rôle de spectateur oisif, il se contentoit de l'aider avec circonspection ; d'avancer la préparation des humeurs & leur coction ; de modérer les symptomes quand ils étoient excessifs ; &, lorsqu'il s'étoit assuré de la maturité des matieres & de l'influence de la nature pour les expulser, de lui tendre pour ainsi dire la main, & de la conduire où elle vouloit aller, en favorisant l'expulsion par les voies auxquelles elle paroissoit avoir quelque tendance.

Voici les maximes principales par lesquelles il se conduisoit. Hippocrate disoit en premier lieu, que les contraires se guérissent par les contraires ; c'est-à-dire, que, supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique ailleurs cet Aphorisme en cette maniere. La plénitude guérit les maladies causées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid, & le froid éteint la chaleur.

2°. Que la Medecine est une addition de ce qui manque, & une soustraction de ce qui est superflu ; axiome expliqué par le suivant. Il y a des sucs ou des humeurs qu'il faut chasser du corps en certaines rencontres, & d'autres qu'il y faut reproduire.

3°. Quant à la maniere d'ajouter ou de retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vuider, ni remplir tout d'un coup, trop vîte ou trop abondamment ; de même qu'il est dangereux de refroidir subitement & plus qu'il ne faut, tout excès étant ennemi de la nature.

4°. Qu'il faut tantôt dilater & tantôt resserrer. Dilater ou ouvrir les passages par lesquels les humeurs se vuident naturellement lorsqu'ils ne sont pas suffisamment ouverts, ou qu'ils s'obstruent : resserrer au contraire & rétrécir les canaux relâchés, lorsque les sucs qui y passent n'y doivent point passer, ou qu'ils y passent en trop d'abondance. Il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir ; d'autres fois épaissir, diviser & subtiliser ; tantôt exciter, réveiller ; tantôt engourdir, arrêter, & tout cela relativement aux circonstances, aux humeurs & aux parties solides.

5°. Qu'il faut observer le cours des humeurs, savoir d'où elles viennent, où elles vont ; en conséquence les détourner lorsqu'elles ne vont point où elles doivent aller ; les déterminer d'un autre côté, comme on fait les eaux d'un ruisseau ; ou en d'autres occasions les rappeller en arriere, attirant en haut celles qui se portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables ce qui ne doit poinr séjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chassées des lieux où elles ne devoient point aller, n'y rentrent derechef.

7°. Que, lorsqu'on suit la raison, & que le succès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop aisément ou trop vîte, surtout si les causes sur lesquelles on s'est déterminé subsistent toujours : mais comme cette maxime pourroit induire à erreur, la suivante lui servira de correctif.

8°. Qu'il faut observer attentivement ce qui soulage un malade & ce qui augmente son mal, ce qu'il supporte aisément & ce qui l'affoiblit.

9°. Qu'il ne faut rien entreprendre à l'avanture ; qu'il vaut mieux quelquefois se reposer que d'agir. En suivant cet axiome important, si l'on ne fait aucun bien, au moins on ne fait point de mal.

10°. Qu'aux maux extremes il faut des remedes extremes : ce que les médicamens ne guérissent point, le fer le guérit ; le feu vient à bout de ce que le fer ne guérit point. Mais ce que le feu ne guérit point, sera regardé comme incurable.

11°. Qu'il ne faut point entreprendre les maladies desespérées, parce qu'il est inutile d'employer l'Art à ce qui est au-dessus de son pouvoir.

Ces maximes sont les plus générales, & toutes supposent le grand principe, que c'est la nature qui guérit.

Je donnerai à l'article *Alcali* un ample détail du régime qu'Hippocrate faisoit observer dans les maladies aigues. Je vais donc passer tout de suite aux remedes qui lui étoient connus, & dont il fait usage.

Sans connoître les différens cathartiques dont les Arabes & d'autres ont enrichi la Medecine, les anciens n'ignoroient pas qu'il est important dans la cure des maladies d'entretenir le ventre libre par des purgations douces. A cet effet, Hippocrate ordonnoit d'une décoction de mercuriale avec une égale quantité de tisane, & quelque peu de miel, dont on prenoit par intervalle; le choux & son suc; & si cela n'opéroit point, des feuilles de sureau. Il recommande particulierement le lait d'ânesse : il en ordonne dans un endroit jusqu'à seize cotyles ou hémines, c'est-à-dire, plus de huit pintes. Il ne négligeoit ni le lait de vache, ni celui de chevre, ni celui de jument. Il prescrivoit aussi l'usage du petit lait, ordinairement bouilli : si l'on en croit Schulze, commentant un passage du traité *De internis humoribus*, c'est le petit lait de jument.

Il provoquoit le vomissement en remplissant l'estomac d'un des laxatifs précédens, & faisant prendre par-dessus une décoction de lentille avec du miel & du vinaigre, ou une décoction d'hyssope avec du vinaigre & du sel; & si cela ne produisoit aucun effet, le malade prenoit quelque-tems après un verre d'eau chaude.

Ses purgatifs violens étoient l'Ellébore blanc & noir, le Peplium ou Peplus, la Coloquinte, les baies Cnidiennes, le Cneorum, l'Elaterium, la Scammonée & le Thapsia. Je traiterai de chacun en particulier dans le cours de mon Dictionnaire.

Il ordonnoit la saignée dans différentes maladies & à différentes parties du corps; comme au bras, aux narines, au front, à l'occiput, aux veines de l'anus, à celles de la langue, & aux mains.

Il ne paroît pas avoir ignoré l'usage des scarifications & des ventouses. Voyez l'article *Phlébotomie*.

Quant à l'usage des narcotiques ou des remedes somniferes, il ne lui étoit pas ordinaire. Cependant il prescrit en quelque endroit de son traité des maladies des femmes, le suc de Pavot dans une maladie de la matrice : il fait aussi mention de la Mandragore & de la Jusquiame, avertissant qu'on n'en doit donner qu'en petite quantité, de peur de troubler le cerveau.

A l'égard des fomentations, des bains, des insessions, des suffumigations & des gargarismes, il en connoissoit parfaitement l'efficacité, ainsi que le tems & la maniere d'en user. Il appuie particulierement sur les oignemens. Je ne sache point qu'il ait parlé d'emplâtres: mais en leur place, il ordonne fréquemment des cataplasmes, & presque toujours dans les cas où nous les préfererions aux emplâtres.

L'opinion de ceux qui font d'Hippocrate un adepte en Chymie, est d'un si parfait ridicule, que nous nous exposerions à le partager en la réfutant sérieusement.

Lorsque la purgation & la saignée, les deux moyens principaux d'Hippocrate contre la plénitude de sang & d'humeurs, ne lui réussissoient pas, il recouroit aux diurétiques & aux sudorifiques : c'est ce qu'il insinue dans le passage suivant. Toutes les maladies, dit-il, dans l'ouvrage intitulé : *De ratione victûs in acutis*, se terminent ou se guérissent par les vomissemens, par les diarrhées, par les urines, ou quelque autre semblable évacuation. Mais la sueur est commune à toutes, & les guérit toutes également.

Les diurétiques varioient selon le besoin ou la disposition des malades. Quelquefois on se servoit des bains; d'autres fois on ordonnoit le vin doux :- on arrivoit quelquefois au même but encore par les nourritures. Entre les plantes usitées en pareil cas, Hippocrate recommande l'ail, l'oignon, le porreau, le concombre, le melon, la citrouille, le celeri, le cythise, le fenouil, l'adiante, le solanum, ainsi que toutes les choses acres & aromatiques. Il compte encore entre ces remedes, le miel mêlé avec du vinaigre, & toutes les viandes salées. Mais pour évacuer puissamment par les urines, il prenoit quatre cantharides, auxquelles il ôtoit les piés & les ailes, & il en faisoit boire la poudre avec du vin & du miel. Dans plusieurs maladies chroniques, lorsqu'il y avoit retention d'urine, ou qu'il croyoit que le sang étoit chargé de l'humeur qu'il nomme ichor, il ordonnoit ces mêmes remedes à la suite d'une purgation.

Hippocrate employoit aussi les sudorifiques. Il ordonne expressément dans certains cas de provoquer les sueurs & les urines, mais sans indiquer les moyens de produire cet effet. Il garde le même silence dans un autre endroit, où il avertit d'observer soigneusement quand & comment il est à propos de faire suer. Quant à la méthode, il conseille quelque part de verser sur la tête de l'eau chaude jusqu'à ce que les piés suent, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la sueur s'étendant de l'une à l'autre extrémité du corps, elle passe de la tête aux piés : il ordonne ensuite de manger beaucoup de farine cuite, de boire là-dessus du vin pur, de se couvrir & de demeurer en repos. Il ajoute immédiatement après, que le malade prendra à son souper deux ou trois bulbes de narcisse : mais les narcisses étant mis au rang des vomitifs par Dioscoride, cela ne me paroît avoir aucun rapport avec l'espece d'évacuation dont il s'agit. Hippocrate donne peut-être le choix de faire suer ou vomir; peut-être aussi le narcisse dont il parle a-t-il changé de nom, comme il est arri-

vé à quelques autres plantes. On ne rencontre dans cet Auteur aucun autre sudorifique pris par la bouche. La maladie pour laquelle il prescrit les remedes précédens, est une fievre qui ne provient, dit-il, ni de la bile, ni de la pituire, mais de lassitude, ou de quelque semblable cause; d'où l'on pourroit conjecturer qu'il n'auroit pas conseillé les sudorifiques dans d'autres occasions. Nous verrons que la pratique fatale d'employer les diaphorétiques violens est de nouvelle date, & qu'elle est fondée sur une fausse théorie.

Au tems d'Hippocrate, la Chirurgie étoit si parfaitement unie à la Medecine, que l'une n'avoit pas même un nom particulier qui la distinguât de l'autre. Dans le livre intitulé *De officina Medici*, il entre dans un si grand détail des appareils, qu'on prendroit volontiers cet ouvrage pour un traité de Chirurgie. Que cet Ancien ait pratiqué l'art de guérir les maladies par l'opération des instrumens & de la main, c'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute: on trouve dans l'écrit qui a pour titre, *De Ulceribus*, & dans lequel il traite aussi des blessures récemment faites, la maniere dont il s'y prenoit pour penser une plaie ou guérir un ulcere. Cet ouvrage étant généralement reconnu pour authentique, j'en tirerai tout ce qui concerne la Chirurgie d'Hippocrate.

On ne doit, selon ce Medecin, laver une blessure nouvelle avec autre chose que du vin, à moins qu'elle ne soit dans les jointures. En ce dernier cas, tout son pansement se réduit à un cataplasme, qu'il n'applique pas immédiatement sur la plaie, mais sur les parties circonvoisines.

Il conseille encore de modérer le boire & le manger, & de diminuer la quantité des alimens, à proportion de ce qu'ils sont plus difficiles à digérer: il recommande aussi le repos.

Lorsque la blessure n'étoit point à l'abdomen, mais seulement aux extrémités du corps, sa coutume étoit de la laisser saigner abondamment, afin que les parties étant moins pleines, la corruption fût moins considérable.

Les huiles & les substances huileuses ne sont pas bonnes pour les blessures fraîches. La purgation est singuliérement utile, lorsqu'il y a danger de putréfaction.

La blessure se cicatrise difficilement, quelque bien approchées que soient les levres, si elle est mal nettoyée.

Lorsque l'érésipele accompagne la blessure, la purgation est nécessaire.

Lorsque la blessure est faite avec contusion, la suppuration doit précéder la cure. C'est par cette raison qu'il faut appliquer les cataplasmes sur la partie gonflée, & non sur la blessure.

Telle étoit sa pratique par rapport aux blessures. On trouve ensuite un long détail des cataplasmes qu'on peut employer. Ils sont tels que ceux dont nous nous servirions pour nettoyer un ulcere purulent. Les remedes qu'il prescrit, tant pour les ulceres récens que pour les ulceres invétérés, & ses préparations dans ces cas, ont beaucoup d'analogie avec l'onguent Egyptien, que nous employons dans les mêmes circonstances.

Il termine son ouvrage par quelques considérations sur l'œdeme & les varices. Il conseille de faire aux tumeurs œdémateuses des piés, une grande quantité de petites scarifications, & de piquer en plusieurs endroits les varices, afin de donner ouverture aux humeurs. Voici la raison qu'il donne ailleurs de cette singuliere pratique: quoiqu'une évacuation abondante de sang puisse être nuisible en quelques cas, dit-il, il peut arriver qu'une évacuation légere soit fort nécessaire.

Quant aux bandages, il pose les préceptes suivans. Méprisez, dit-il, tous ces bandages bisarres & recherchés, qui semblent avoir été imaginés beaucoup plus pour récréer l'œil du spectateur que pour soulager le malade.

Ils ne sont pas seulement inutiles; je soutiens qu'ils sont dangereux. Un malade se soucie fort peu d'une élégance déplacée dans la maniere de le panser, lorsqu'elle est capable d'augmenter son mal.

Supposé qu'Hippocrate soit l'Auteur de l'ouvrage *De officina Medici*, on ne peut douter qu'il ne fût fort entendu dans la partie des bandages.

Il n'est question dans son Livre *de Fistulis* que des fistules à l'anus. Après avoir disserté sur les causes de cette maladie, il donne un moyen de s'assurer de son existence, & de la sonder. C'est d'introduire par l'anus la tige d'un ail verd; d'insérer ensuite par les orifices de la fistule un fil de lin retors & en quatre doubles, & de resserrer ces doubles par degrés, afin d'ouvrir ses divers sinus. Il ne fait aucune mention de l'incision entre les remedes qu'il prescrit pour la cure de cette maladie.

Jusques à présent nous n'avons pas remarqué une grande hardiesse dans les opérations chirurgicales d'Hippocrate: mais si nous passons à ses autres ouvrages, nous le trouverons le fer & le feu à la main, occupé à couper & à brûler. Il nous apprendra quand & comment dans les blessures de la tête l'os doit être enlevé ou percé. Si le Chirurgien néglige de faire cette opération quand elle est nécessaire, la suppuration, dit-il, se fait intérieurement, & le malade meurt en convulsions ou dans le délire, & la convulsion saisit le malade dans la partie opposée au côté affligé: si l'ulcere est à la partie gauche de la tête, la convulsion s'empare du côté droit du corps, & réciproquement.

On entrevoit en différens endroits de ses ou-

vrages qu'il avoir différens instrumens propres à la perforation, entre lesquels il fait mention d'une espece de trépan, ou d'un instrument fort & creux qui lui ressemble beaucoup, & dont il se servoit pour scier l'os jusqu'aux membranes. Nous voyons dans le livre *de internis affectionibus*, qu'il appliquoit la même machine à la perforation des côtes, lorsqu'il étoit question de tirer les eaux dont un malade est rempli dans l'hydropisie de poitrine. Il y a des Auteurs qui soutiennent que cette derniere opération se faisoit avec un simple vilebrequin.

Dans les fractures, après avoir fait une extension convenable, il replaçoit les os, & appliquoit le bandage propre à l'espece : sur le bandage il plaçoit des compresses enduites de quelque cérat, & il fixoit le tour avec de longues bandes de toile. Il ajoutoit à cela des éclisses qu'il arrêtoit par des ligatures assez lâches; car son but n'étoit pas de les employer à la compression, mais de procurer du repos au patient, sans l'exposer à quelque inconvénient. Il recommande expressément cette derniere précaution.

Le Chirurgien doit être en état, selon lui, d'estimer à peu près le tems qu'il faut accorder à la réunion des parties, à la consolidation de l'os & à la formation du calus. On trouve sur cet article un grand nombre d'observations importantes dans ses ouvrages. Après avoir prevenu le lecteur sur les différences que l'âge & la constitution peuvent apporter à son calcul, il dit que le cubitus reprend dans l'intervalle de vingt jours; que durant les dix premiers, le malade ne doit user que d'alimens légers; qu'au dixieme il faut s'assurer autant qu'il est possible, si la réduction a été bien & exactement faite; qu'il ne faut point ôter les éclisses; & qu'en cas qu'il n'y ait ni demangeaison, ni exulcération, on laissera les choses dans cet état jusqu'au vingtieme jour. Pendant les dix derniers, on rétablira les forces du patient par des nourritures plus solides, & dont on proportionnera la nature & la quantité aux progrès de la cure. Sur la fin, on relâchera les bandages par degrés, & l'on en diminuera peu à peu le nombre jusqu'à la parfaite guérison.

Cette méthode est générale : on peut appliquer ces regles à tout autre cas. Elles sont devenues des lois dans la cure des fractures. Hippocrate ne fait aucune mention d'emplâtre dans cette conjoncture, & ce ne fut que très-long-tems après lui qu'on en appliqua. Paul Eginete, qui parut plusieurs années après la naissance de J. C. n'en faisoit aucun usage dans les fractures.

La matiere des luxations est traitée à fond dans le livre *de Articulis*. Il faut, dit-il, dans les cas simples faire la réduction avec la main. Dans les autres, tels que la luxation de l'épine du dos, il se servoit d'un instrument qu'il nomme *διαναγκάσμος*, & dont il donne la description fort au long. En trairant de la luxation de l'humerus, il décrit nne autre machine propre à sa rédnction. Quelqnes modernes s'en servent encore anjourd'hui. Elle a conservé le nom d'Hippocrate, qui paroît en avoir été l'inventenr. Il s'occupe par-tout à trouver des méthodes abrégées d'opérer; & ponr être convaincu de son industrie en cela, on n'a qu'à parconrir l'histoire qu'il nous a laissée de ses tentatives inutiles, & les raisons qu'il donne du défaut de succès. Je transmets, dir-il, ces choses à ceux qui me succederont; car il est bon de savoir quand & pourquoi l'expérience ne confirme pas ce que la raison avoit suggéré.

Nous avons exposé jusqu'à présent la Chirurgie d'Hippocrate par rapport aux blessures, aux ulceres, aux fractures & aux luxations: nous avons vu avec quelle intrépidité il ajoutoit quelquefois une blessure à une autre, pour guérir la premiere par le moyen de la seconde. Ses opérations sur l'œil ne sont ni moins hardies, ni moins curieuses. Dans la suppuration des reins, s'il survenoit une tumeur à l'épine, il l'ouvroit par une profonde incision, afin que le pus en sortît. Lorsqu'il y avoit des eaux amassées & du pus formé dans la capacité de la poitrine, il en ordonnoit l'ouverture. Dans le cas de l'hydropisie nommée Ascite, il faisoit la paracenthese. Il convient à la vérité que la fin des unes & des autres étoit ordinairement malheureuse. Dans toutes ces maladies, il employoit souvent le cautere au lieu de l'incision.

On peut assurer en général que l'usage du cautere ne l'effrayoit pas. Il a même prescrit des lois pour la cautérisation de l'épaule, & des parties circonvoisines de l'aisselle, dans les cas où l'humerus seroit sujet à se déplacer. Il brûloit les doigts des piés, des mains & la hanche avec du lin crud, aux goutteux & aux malades de la sciatique. Ses sectateurs conserverent cette pratique.

On voit par le petit ouvrage *de exsectione Fœtus*, qu'il faisoit l'extraction des enfans morts, à l'aide des instrumens. Quant à l'opération de la lithotomie, non-seulement il en dispensoit ses éleves, mais il les obligeoit par un serment solennel de l'abandonner à ceux qui s'en étoient chargés de son tems. Si le serment dont on nous a transmis la formule est constant, on ne peut révoquer le fait en doute: mais les Auteurs les plus éclairés croient avoir de bonnes raisons de regarder cette formule comme supposée.

On ne connoissoit point alors les différentes opérations des diverses especes de hernie; on ne rencontre pas même une seule fois le mot *Hernie* dans tous les ouvrages d'Hippocrate.

Pour déterminer jusqu'où la Medecine étoit poussée au tems d'Hippocrate, le judicieux

Monsieur le Clerc a fait un catalogue de toutes les maladies décrites ou mentionnées dans les Ecrits de cet ancien Medecin. Il les a distribuées en cinq classes différentes. La premiere comprend toutes les maladies qui ont retenu les noms qu'il leur a donnés, & que nous reconnoissons aux signes & aux symptomes qui les accompagnent à présent, pour être les mêmes que celles qu'il a décrites.

La seconde classe comprend toutes les maladies qui portent d'autres noms que ceux qu'elles ont dans Hippocrate, mais qui sont identifiées par les symptomes qu'il leur attribue.

Celles qu'il a décrites sans leur donner des noms forment la troisieme classe.

Les maladies qu'il a décrites & nommées, mais qui ne subsistent plus, fournissent la quatrieme classe.

Celles qu'il n'a pas décrites, & qui portent des noms dont la signification nous est inconnue, remplissent la cinquieme.

PREMIERE CLASSE.

A.

Ἀγκύλη, Ankyloses.
Ἀγμοὶ, Κατάγματα, } Fractures des os.
Οἷς τὸ αἰδοῖον ἐπαίρειν ἀδύνατον, Erection empêchée.
Αἰδοίων σηπεδόνες, Pourritures des chairs des parties naturelles.
Αἵματος πτύσις, Crachement de sang.
Αἱμωδίη, Dents agacées.
Αἱμοῤῥαγίη, Hemorrhagie.
Αἱμοῤῥοΐδες, Hemorrhoïdes.
Ἀκροχορδόνες, Verrues.
Ἀλγήματα, Douleurs.
Ἀλυσμὸς, Βληστρισμὸς, Ῥιπτασμὸς, Ἀλύκη, } Anxieté, inquiétude.
Ἀλφὸς, Lépre blanche.
Ἀλώπηκες, Alopécie.
Ἀμβλυαγμὸς, Eblouissement.
Ἀναυδίη, Extinction de voix.
Ἄνθραξ, Charbon.
Ἀνορεξίη, Dégout des alimens.
Ἀντιάδες, Tumeurs des amygdales.
Ἀποπληξίη, Βλητοὶ, } Apoplexie.
Ἀπόληψις φλεβῶν, *Voyez* l'art. *Apolepsis*.
Ἀπόστημα, Ἀπόστασις, } Abscès, ou apostume.
Ἀποφθορὴ, Ἔκτρωσις, Διαφθορὴ, Ἐκβολὴ, } Avortement.
Ἄρθρα τοῦ πλεύμονος σπασθέντα, Lobes du poumon en convulsion.
Ἀρθρῖτις, Goutte.
Ἀρθρῖτις μετ᾽ ἐμπεφραγμάτων περὶ τῶν ἄρθρων, Goutte avec des matieres dures aux jointures.
Ἆσαι, Dégout, ou aversion pour les alimens.
Ἆσθμα, Asthme.
Ἀσκαρίδες, Vers nommés *Ascarides*.
Ἄτοκοι, καὶ ἄφοροι γυναῖκες, Stérilité.
Ἄφθαι, Aphtes.
Ἀφωνίη, Aphonie.
Ἀψυχίη, Λειποθυμίη, } Défaillance.

B

Βαρυηκοΐη, Dureté d'ouie.
Βὴξ, Toux.
Βλεφάρων ἐπιφύσεις ἢ σῦκα, Paupieres garnies par dehors & par devant d'excroiscences.
Βλεφάρων ἐκτροπὴ, Paupieres renversées.
Βλεφάρων ξυμφυσις, Paupieres colées & jointes ensemble.
Βλεφάρων ψῶρα, Paupieres galeuses.
Βλητοὶ, Côtés livides qui paroissent quelquefois tels après la mort des apoplectiques & des pleurétiques.
Βόμβοι ἐν ὠσὶν, ou ἦχοι, Bruit & tintemens d'oreilles.
Βουβῶνες, Bubons,
Βράγχος, Enrouement.

Γ

Γαγγραινώδες, Σηπεδόνες μέλαιναι, Σφάκελος, Σφακελισμὸς, } Gangrene.
Γαλιάγκωνες, Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être.
Γαργαρέων ἀνεσπασμένος, Luette retirée.
Γλαύκωμα, Γλαυκωσις, } Glaucosis, *ou* Glaucoma.
Τῆς Γνάθου σφακελισμὸς, Gangrene à la joue.
Γογγρῶναι, Gouetre.
Τὸ Γονοειδὲς διελθὸν, Flux de semence.

Δ

Διαῤῥοίη, Diarrhée.
Διαστρέμματα, Ἐκπτώσεις, Ἐξαρθρήματα, Ἐξαρθρήματα, } Luxations, entorses.
Δοθίην, Furoncle.
Δυσεντερίη, Dissenterie.
Δυσουρίη, Dysurie.
Δυσπνοίη, Respiration laborieuse.
Δυστοκίη, Accouchement fâcheux.

E

Ἐγκεφάλου σεισμὸς, Emotion du cerveau.
Ἕδρη ἐπιφλεγμαίνουσα, Inflammation à l'anus.
Παρὰ τὴν Ἕδρην φῦμα σκληρὸν, Condilomes, crêtes de l'anus.

Εἰλεὸς,

Εἰλεὸς,
Χορδαψὸς, } Iléus, passion iliaque.
Εἰλεὸς ἰκτερώδης, Iléus avec jaunisse.
Ἔκπληξις, Etonnement subit.
Ἔκπτωσις τῆς ὑστέρας, Chute de matrice.
Ἐκπύησις,
Ἐμπύημα, } Empieme.
Ἔκστασις, Extase.
Ἔκστασις μελαγχολική, Extase mélancolique.
Ἐκθλιμμα,
Ἐκύμωσις, } Contusion.
Ἕλκεα, Ulceres.
Ἕλκεα κακοήθεα, Ulceres malins, rongeans.
Ἕλκεα συριγγώδεα, Ulceres fistuleux.
Ἕλκεα χοιράδεα, Ulceres scrophuleux.
Ἕλλωσις,
Ὀμμάτων διαστροφή, } Yeux de travers.
Ἕλμινθοι,
Εὐλαί,
Θηρία, } Vers.
Ἕλμινθοι πλατεῖαι, Vers larges & plats.
Ἕλμινθοι στρογγύλαι, Vers longs & ronds.
Ἔμετος αἱματηρός, Vomissement de sang.
Ἐμπροσθότονος, Emprosthotonos, espece de convulsion.
Ἐξανθήσματα, Exanthemes.
Ἐπικύημα, Superfœtation.
Ἐπιληψία, Epilepsie.
Ἐπιμήνια διάπυα, Menstrues purulentes.
Ὑμενώδεα, Regles excessives.
Ἐπινυκτίδες, Epinyctides.
Ἕρπης, Herpes.
Ἐρυσίπελας, Erésipele.
Ἐφηλίδες, Taches au visage causées par le soleil.

H

Ἡπατίτης,
Ἧπαρ φλεγμαῖνον, } Inflammation au foie.

I

Ἱδρῶα, Pustules provenantes d'une sueur âcre & mordante.
Ἴκτερος, Jaunisse.
Ἴλιγγοι, Vertiges.
Ἴονθοι, Tubercules qui viennent au visage.
Ἰσχιάς, Sciatique.
Ἰσχνοφωνία,
Ψελλισμός, } Bégayement.

K

Κάτοχος,
Κατοχή, } Léthargie.
Καρδιαλγία,
Καρδιωγμός, } Cardialgie.
Καρηβαρία, Tête pesante.
Καρκῖνος,
Καρκίνωμα, } Cancer.
Καρκῖνος ἀκρόπαστος, Cancer extérieur.
Καρκῖνος κρυπτός, Cancer caché.
Καρκῖνος σύμφυτος, Cancer héréditaire.
Κάρος, Carus.
Καταμήνια, ἢ τὰ γυναικεῖα πλείονα, Menstrues trop abondantes.
Καταμήνια ἀκρίτως γινόμενα, Menstrues sans mélange.
Καταμήνια ἄχροα, Menstrues sans couleur.
Καταμήνια ἐκλείποντα, Menstrues retenues.
Καταμήνια ὀλίγα, Menstrues en petite quantité.
Κατάῤῥοι συντόμως ἀπόλλυντες, Catharres qui tuent subitement.
Κατάῤῥοος, Catharre.
Καταφορά, Cataphora.
Καῦσος, Fievre ardente.
Καχεξία, Cachexie.
Κεφαλαλγία, Mal, ou douleur de tête.
Κῆλαι, Tumeur de l'aine.
Κνεῖαι,
Ἀχῶρ, } Ulceres de la tête.
Κίονες τηκόμενοι, Luette comme fondue, ou pourrie.
Κιρσοί,
Ἰξίαι, } Varices.
Κιρσὸς ἐν πλεύμονι, Varice du poumon.
Κίων ἐν αἰδοίοις, Excrescence de chairs aux parties naturelles.
Κνησμός,
Κνησμότης, } Demangeaison.
Κνίδωσις διὰ τὸ σῶμα, Demangeaison accompagnée de picotement par tout le corps.
Κόνδυλοι ἄνωθεν τῶν οὔλων, Gencives chargées de caroncules rondes.
Κόραι αἱ σμικρότεραι φαίνοντες, ἢ γωνίας ἔχουσαι, Prunelle qui a des angles.
Κόρης ἕλκωσις, Ulcere de la prunelle.
Κόρυζα, Rhume de cerveau.
Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ, Orgelet.
Κυνάγχη, Esquinancie.
Κυνάγχη ἐς τὸν πλεύμονα, Esquinancie s'étendant ou se jettant sur le poumon.
Κύρτωσις,
Κύφωσις, } Bosse.
Κύστις ἀπολαμφθεῖσα, Vessie fermée.
Κῶμα, Coma.
Κῶμα οὐχ ὑπνῶδες, Coma veillant.
Κώφωσις, Surdité.

Λ

Λειεντερίη, Lienterie.
Λειχῆνες, Dartres.
Λέπρη, Lepre.
Λεύκη, Lepre farineuse.
Λήθαργος, Léthargie.
Λημαί, Chassie.
Λημαὶ ξηραί, Chassie seche.
Λίθος,
Λιθίασις, } Calcul, ou Pierre.
Λιμός, Faim canine.
Λοιμός, Peste.
Λοποί, Peau qui s'éleve par écaille.
Λόρδωσις, Epine du dos courbée.
Λοχείων κάθαρσις κατεχομένη, Vuidanges de l'accouchement, arrêtées.
Λύγμος, Hocquet.

M

Μάδισις, Maladie où les poils tombent.
Μανίη, fureur.

Μελαγχολία, } Mélancolie.
Τὰ Μελαγχολικά, }
Μύλη, Mole.
Μάρασις, Folie.

N

Νάρκωσις, Engourdissement.
Νεφέλαι, }
Ἀχλύες, } Nuages qui paroissent devant
Αἰγίδες, } les yeux.
Ἀργέμων, }
Νεφρῖτις, Néphrétique.
Νηπίων ἐκλάμψιες, Epilepsie des petits enfans.
Νυκτάλωπες. Voyez art. NYCTALOPS.

O

Ὀδαξισμὸς, Maladies des gencives des enfans.
Πρὸς τοὺς Ὀδόντας ἀλγήματα, Mal de dents.
Πρίσις τῶν Ὀδόντων, Grincement ou claquement des dents.
Συνερεισμὸς Ὀδόντων, Immobilité de la mâchoire inférieure.
Ὀδύναι, Douleur.
Οἴδημα, Œdeme, enflure.
Ὀμφαλὸς φλεγμαίνων, Nombril enflammé.
Ὀνειρωγμοὶ, Pollutions nocturnes.
Ὀπισθότονος, Opisthotonos, espece de convulsion.
Ὀρθοπνοία, Orthopnée, difficulté de respirer.
Ὄρχις μέγας, Testicules tuméfiés.
Ὀσφύος πόνοι, Lombes douloureux.
Οὖλα μέλαιναι, Gencives noires.
Οὐλὴ ἐν κόρῃ, Cicatrice sur la prunelle.
Οὖρον κατεχόμενον, Rétention d'urine.
Ὀφθαλμὸς ἐῤῥωγὼς, Œil rompu.
Ὀφθαλμοῦ ἕλκωσις, Ulcere de l'œil.
Ὀφθαλμία ὑγρὴ, Ophtalmie humide.
Ξηρὴ, Ophtalmie seche.
Ὄψιες διεφθαρμέναι, Prunelle gâtée.
Τῆς Ὄψιος μετακίνημα, Prunelle qui a changé de place.
Ὄψις διὰ τῆς ῥώγμης ὑπερέχουσα, Prunelle qui avance, l'œil étant crevé.

Π

Παλμὸς, Palpitation.
Παραφροσύνη, }
Παραφορὴ, }
Παρακοπὴ, } Délire ou rêverie.
Παράκρουσις, }
Παραλῆρος, }
Παρακυνάγχη, Espece d'angine.
Παράνοια, Démence.
Παράστρεμμα ὀν στόματι, Bouche contournée.
Παρίσθμια, Maladie aux amygdales.
Παρωνυχία, Paronychie ou Panaris.
Περιπνευμονίη, Peripneumonie.
Περιῤῥοὴ, Grande évacuation d'humeurs morbifiques.
Πιτυρίασις, Teigne ou gale à la tête.
Πλάναι τῶν ὑστερέων, Affections hystériques.
Πλεύμων ἔμπυος, Ulcere au poumon.
Πλευρῖτις, Pleurésie.
Πλευρῖτις ξηρὴ, Pleurésie seche.
Πλευρῖτις ὑγρὴ, Pleurésie humide.
Πνῖξ ὑστερικὴ, Suffocations hystériques.
Πόδαγρα, } Goutte aux piés.
Ποδαγρικὰ, }
Πολύπους, Polype.
Πτερύγιον, Ongle de l'œil, épaississement de la cornée.
Πτυαλισμὸς, Salivation fréquente.
Πύον διὰ ῥινῶν, évacuation de pus par les narines.
Πῦρ, Fievre ardente, nommée feu.
Πῦρ ἄγριον, Feu sauvage.
Πυρετὸς, Fievre.
Πυρετὸς ἀκατάστατος, Fievre vague, sans période réglé.
Πυρετὸς ἀκρητόχολος, Fievre bilieuse.
Πυρετὸς ἀλμυρώδης, Fievre salée.
Πυρετὸς ἀμφημέρινος, Fievre quotidienne.
Πυρετὸς ἡμέρινος, Fievre dont le paroxisme revient à la même heure.
Πυρετὸς ἀσώδης, Fievre accompagnée d'inquiétudes.
Πυρετὸς ἄτακτος, Fievre sans ordre.
Πυρετὸς ἀχλυώδης, Fievre où la vue est obscurcie.
Πυρετὸς βληχρὸς, Fievre legere.
Πυρετὸς γλίσχρος, Fievre gluante. Voyez l'art. GLISCHROS.
Πυρετὸς δακνώδης, ἢ πρηνὴς τῇ χειρὶ, Fievre dont la chaleur est douce ou mordante à la main.
Πυρετὸς διαλείπων, Fievre intermittante.
Πυρετὸς ἐξέρυθρος, Fievre rouge.
Πυρετὸς ἔξωχρος, Fievre accompagnée d'une grande pâleur.
Πυρετὸς ἐπαναδιδοὺς, Fievre à redoublemens.
Πυρετὸς ἠπίαλος, Fievre accompagnée de frissons.
Πυρετὸς εὐήθης, Fievre bénigne.
Πυρετὸς ἡμιτριταῖος, Fievre hemitritée.
Πυρετὸς ἰδεῖν δεινὸς, Fievre qui rend le malade hideux à voir.
Πυρετὸς ἰλιγγώδης, Fievre avec vertiges.
——— κακοήθης, Fievre maligne.
——— κοπώδης, Fievre laborieuse.
Τὰ λειπυρικὰ, Fievre lipyrie.
——— λυγγώδης, Fievre avec hoquets.
——— μακρὸς, Fievre longue & lente.
——— μαλθακὸς, Fievre molle ou douce.
——— νοτώδης, Fievre humide.
——— νυκτέρινος, Fievre nocturne.
——— ξηρὸς, Fievre seche.
——— ξυνεχὴς, Fievre continue.
——— ὀξὺς, Fievre aigue.
——— πέλιος, Fievre livide.
——— πεμπταῖος, Fievre de cinq jours l'un.
——— πεμφιγώδης, Fievre venteuse.
——— περικαὴς, Fievre brûlante.
——— περίψυχθεὶς, Fievre glacée.
——— πλανήτης, Fievre errante sans période.

Πυρετὸς τεταρταῖος, Fievre quarte.
——— τριταῖος, Fievre tierce.
——— τριταιοφυὴς, Fievre qui tient du caractere de la tierce.
——— φονώδης, Fievre mortelle.
——— χειμερινὸς, Fievre d'hyver.
——— χλιαρὸς, Fievre dont la chaleur est modérée.

Πῶροι, Ἐπιπωρώματα, Συστρέμματα, Λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν, Tubercules durs & pierreux des jointures des goutteux.

P

Ῥάχιος διαστροφὴ, Epine du dos qui est de travers.
Ῥέγχος, Κέρχνος, Râlement.
Ῥεῦμα, ——— ἁλμυρὸν, ——— νιτρώδης, ——— δριμὺ, ——— θερμὸν, Catharre. salé, nitreux, âcre, chaud.
Ῥήγματα, Crevasses à la langue & aux levres.
Ῥῖγος, Froid extreme.
Ῥόος ἐρυθρὸς, Ῥόος λευκὸς, Ῥόος πυῤῥὸς, Ῥοῦς γυναικεῖος, Flux, ou perte des femmes, qui vient en rouge, en blanc, & roussâtre.

Σ

Σκληρύσματα, Tumeurs endurcies.
Σκοτοδίνη, Τὰ Σκοτώδεα, Vertige ténébreux.
Σπάσματα, Contractions violentes des fibres.
Σπασμοὶ, Convulsions.
Σπλὴν ἐπηρμένος, Σπλὴν μέγας, Rate gonflée.
Σπληνῖτις, Rate enflammée.
Σταφύλη, Luette relâchée.
Στῆθος ἢ μετάφρενον ῥαγὲν, Rupture de la poitrine ou du dos.
Στόμα ἀνεσπασμένον, Bouche de travers.
Στόμα δυσῶδες, Haleine puante.
Στραγγουρίη, Strangurie.
Στρεβλὸς, Cou de travers.
Στρόφοι ἢ ἀνείλησις, Tranchées.
Συριγγες, Fistules.
Σῶμα νωθρῶδες, Corps engourdi.

T

Ταχυγλωσσότεροι, Volubilité de langue qui fait bredouiller.
Τεινεσμὸς, Tenesme.
Τερηδὼν, Carie.
Τέρμινθοι, Terminthes.
Τετανὸς, Tetanos, espece de convulsion.
Τραυλισμὸς, Bégayement.
Τρίχωσις, Paupiere dont le poil est tourné en dedans.
Τρόμος, Tremblement.
Τρώματα, Plaies.
Τύφλωσις, Ὀφθαλμῶν στέρησις, Cœcité, aveuglement.

Y

Ὕδρωψ, Ὕδερος, Hydropisie.
Ὕδρωψ λευκὸν φλέγμα, Ὕδρωψ λευκοφλεγματίη, Leuco-phlegmatie.
Ὕδρωψ ξηρὸς, h. seche.
Ὕδρωψ πλεύμονος, h. du poumon.
Ὕδρωψ ὑποσαρκίδιος, h. anasaraque
Ὕδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων, Tympanite.
Ὑπερεμετος τῶν φλεβίων περὶ τὴν ἐγκέφαλον, Veines qui répandent du sang sur le cerveau.
Ὑπερσάρκωσις, Hypersarcose, chairs superflues.
Ὑπογλωσσὶς, Tumeur à la langue.
Τὰ Ὑστερα κατεχόμενα, Supression de regles.
Ὑστερικὰ, Affections hysteriques.

Φ

Φαλακρότης, Chauveté.
Φθίσις, Φθίη, Φθινώδεα νοσήματα, Τῆξις, Phtisie.
Φθίσις ἔξιος, Phtisie de toute l'habitude du corps.
Φθίσις ἰσχιαδικὴ, Phtisie ischiadique.
Φθίσις νεφριτικὴ, Phtisie néphretique.
Φθίσις νωτιας, Phtisie dorsale.
Φλεγμονὴ, Inflammation.
Φλυκταῖναι, Phlyctenes.
Φόβοι ἐν ὕπνοις, Peur en dormant.
Φρενῖτις, Phrénésie.
Φρίκη, Frisson.
Φύματα, Κόνδυλοι, Συστρέμματα, Tubercules de diverses sortes.
Φύματα περὶ τὴν κύστιν, Tubercules à la vessie.
Φύματα ἐν τῇ οὐρήθρῃ, Tubercules dans le canal de l'uretre.
Φύματα χοιρώδεα, Tumeurs scrophuleuses.
Τὰ παρ' οὖς Φύματα, Φήρεα, Tubercules à l'oreille.
Φωΐδες, Taches qui viennent aux jambes à cause du feu.

X

Χάσμη ξυνεχὴς, Baillement trop fréquent.
Χίμετλα, Engelure.
Χοιράδες, Ecrouelles.
Χολέρα, Cholera morbus.
Χολέρα ξηρὴ, Χολέρα ὑγρὴ, Cholera sec & humide.
Χρῶμα πονηρὸν, Mauvais teint.
——— χλωρὸν, Les pâles couleurs.
Χώλωσις, l'incommodité de boiter.

Ψ

Ψώρα, Gale.

Ω

Ὠμὸν Φῦμα ἐν πλεύμονι, Tubercule crud du poumon.

Ὤτων πόνοι, Douleurs d'oreilles.
Ὤτων ὑγρότητες, Oreilles humides des petits enfans.

Dans les deux autres classes, il n'y a que les deux maladies suivantes.

Ἀναντή. Voyez le mot *Avante*.
Φροντὶς νόσος χαλεπή. Voyez l'article PHRONTIS dans le Dictionaire.

La troisieme classe contient trois maladies. La premiere est décrite dans le Traité *de aere locis & aquis*, & on la trouvera au mot *Aer*. C'est nne maladie particuliere anx Scythes. Voici la seconde. Ceux, dit Hippocrate, qui ont la rate enflée, sont sujets à la corruption des gencives. Ils ont l'haleine puante. S'il ne leur survient point d'hémorthagie & si leur bouche ne pue point, il leur paroît de fâcheux ulceres & des taches noires aux jambes. Mais se forme-t'il un abscès au visage; ces malades deviennent-ils enroués & sentent-ils des douleurs de dents: l'hémorrhagie ne tarde pas à venir. Ceux qui ont les parties d'au-dessus des yeux fort élevées, ont aussi la rate grande, & si leurs piés s'enflent, vous diriez qu'ils sont hydropiques. Mais c'est un jugement qu'il ne faut porter qu'après avoir considéré le ventre & les reins. A ces symptomes il est aisé de juger que la maladie qu'Hippocrate décrit, est celle que nous appellons le scorbut.

La troisieme maladie est au troisieme livre de ses Epidémiques, sect. 3. Avant le commencement du printems, dit-il, lorsque la saison étoit encore froide, il parut des érésipeles. On connoissoit la cause des uns: mais il y en avoit d'autres dont les causes se déroboient. Ceux-ci étoient malins & mortels, accompagnés de maux de gorge avec enrouement, de fievres ardentes avec phrénésie, d'ulceres rongeans à la bouche, de tumeurs aux parries honteuses, d'opthalmies, de charbons, de diarrhées, d'un grand dégout, d'urines troubles & copieuses, d'assoupissement en un tems & d'insomnie en l'autre; point de terminaison entiere & parfaite, du moins qui fût heureuse, mais un changement qui produisoit hydropisie ou phtisie. En plusieurs, de très-petits ulceres dégénéroient en dartres qui s'étendoient sur toutes les parties du corps. Il en venoit autour de la tête, particulierement aux sexagénaires, pour peu qu'ils négligeassent leur mal. Tandis qu'on s'occupoit à remédier à ces accidens, il survenoit d'autres dartres & des inflammations. Ces dartres venant à abscéder & à suppurer, les chairs, les tendons & les os tomboient à plusieurs: ce qui sortoit de ces ulceres ne ressembloit point à dn pus. C'étoit une pourriture toute particuliere, de diverses couleurs & fort abondante. Ceux qu'ils attaquoient à la tête, avoient cette partie pelée surtout vers le menton; & les os entierement décharnés se détachoient en partie. La fievre n'accompagnoit pas toujours ces accidens: alors ils faisoient plus de peur que de mal. La plupart de ceux en qui les matieres se cuisoient & produisoient une bonne suppuration, échappoient à la mort. Quant aux autres dont l'érésipele ou l'inflammation ne suppuroit point, ils mouroient presque tous. En quelque partie que ces érésipeles se formassent, ils produisoient les mêmes effets. Aux uns, le bras se dépouilloit entierement de ses chairs; à d'autres, c'étoit le côté ou quelque endroit du devant ou du derriere du corps. Il arrivoit quelquefois que les os même des cuisses, de la jambe ou du pié restoient tout-à-fait nuds. Mais ceux qui étoient attaqués au basventre ou aux parties génitales, souffroient plus que les autres.

Je trouve par la description précédente que cette maladie avoit beaucoup d'analogie avec une espece de petite vérole maligne: je sai que la plupart des Auteurs sont d'une opinion contraire; & j'ai rapporté ce passage tout au long afin que chaque lecteur pût en juger par luimême.

La quatrieme classe ne contient que deux maladies.

L'une appellée τῦφος. Voyez au mot *Typhus*.
Et l'autre παχὺ νόσημα. Voyez à l'article *Pachys*.

Quant à la cinquieme classe, voici les maladies que M. le Clerc y a rangées.

Αἱεμία, Anémie.
Ἱππούρεις. Voyez au mot *Hippouris*.
Νόσος φθινική. Voyez *Phtinice*.
Ταγγαί. Voyez *Tangæ*.
Τυφομανίη. Voyez *Tiphomania*.

L'Auteur que je viens de citer ajoute à ces maladies celle qu'Hippocrate a nommées φύρεα: mais c'est improprement, car nous savons que ce mot désigne des tubercules derriere les oreilles.

Voici une liste des principaux remedes dont Hippocrate fait mention: mais dans les révolutions de la langue Greque, les plantes ayant souvent changé de nom, on ne peut s'assurer qu'elle soit parfaitement exacte.

A.
Abrotanum.
Absynthium.
Acacia.
Acetum.
Adiantum.
Ærugo æris.
Æs.
Æris Flos.
Æris Limatura.
Æris Squamma.
Æs Ustum.
Agnus Castus.
Alica.
Allium.
Althæa.
Alumen.
Alumen Ægyptium.
Alumen Scissile.
Alumen Ustum.
Ammoniacum.

Amomum.
Amygdalæ.
Anagallis.
Anagyris.
Anchuſa.
Anemone.
Anethum.
Aniſum.
Anſeris Axungia.
Anſeris Medulla.
Anſeris Stercus.
Anthemis.
Aparine.
Aqua marina.
Argentum.
Argenti Flos.
Ariſtolochia.
Aromatica varia.
Artemiſia.
Atriplex.
Aſinus.
Aſini Stercus.
Aſpalathum.
Aſparagus.
Aſphodelus.
Avena.
Auripigmentum.
Axungia.

B.

Baccharis.
Beta.
Bilis Bovina.
Bilis Porcina.
Bilis ſcorpii marini.
Bitumen.
Blitum.
Bombylium
Braſſica.
Bryonia.
Bulbus albus.
Bulbus inter ſegetes naſcens.
Bupreſtis Animal. Bupreſtis Herba.
Butyrum.

C.

Cachrys.
Calamintha.
Calamus aromaticus.
Calx viva.
Canis.
Cantharides.
Capparis.
Capra.
Capræ Lac.
Capræ Axungia.
Capræ Stercus.
Capræ Sudor.
Carabe.
Cardamomum.
Caſeus.
Caſtoreum.
Cedria.
Cedrus.
Centaureum.
Cepa.
Cera.
Cera alba.
Cervus.
Cervi Cornu.
Cervi Medulla.
Chalcitis.
Chamœleon.
Charien.
Chondrus.
Chryſitis.
Chryſocolla.
Cicer.
Cicuta.
Cinnamomum.
Cneorum.
Cneſtrum.
Cnicus.
Cnidia Grana.
Colocynthis.
Conyza.
Coriandrum.
Cornu Bovinum. } raſum & uſtum.
Cornu Caprinum. } raſum & uſtum.
Cornu Cervinum. } raſum & uſtum.
Cratæogonon.
Crinanthemum.
Crithmum.
Crocus.
Cucumis.
Cucumis ſylveſtris.
Cucurbita.
Cuminum.
Cuminum Æthiopicum.
Cupreſſus.
Cyclamen.
Cydonia.
Cyperus.
Cytiſus.

D.

Daphnoides.
Daucus.
Dictamnus.
Dictamnus Creticus.
Dracontium.
Dracunculus.

E.

Ebenus.
Echinus.
Echinus marinus.
Elaterium.
Epipetron.
Erice.
Eruca.
Ervilia.
Ervum.
Eryſimum.
Evanthemum.

F.

Faba.
Farinæ variæ.
Ferula.
Ficûs ſativæ. } Lignum, folia, fructus.
Ficûs ſylveſtris. } Lignum, folia, fructus.
Fœniculum.
Fœnugræcum.
Fraxinus.
Fuligo.
Fungus.

G.

Galbanum.
Galla.
Glans Ægyptia.
Glaſtum.
Glycyrrhiza.

H.

Hedera.
Helleborus albus.
Helleborus niger.
Hippomorathrum.
Hippophae.
Holoconitis.
Hordeum.
Hordeum Achilleum.
Horminum.
Hyoſcyamus.
Hypociſtis.
Hyſſopus.
Hyſſopus Ciliciæ.

I.

Ilex.
Iris.
Iſatis.
Juncus odoratus.
Juniperus.

L.

Lac Aſininum.
Lac Caninum.
Lac Equinum.
Lac Ovinum.
Lac Vaccinum.
Lactuca.
Lagopyrus.
Lapis Cyaneus.
Lapis Magneſius.
Laſerpitium.
Laurus.
Lens.
Lentiſcus.
Leporini pili.
Lepus.
Linum.
Lotus.
Lupinus.

M.

Magnes.
Malicorium.
Malva.
Malum Punicum.

Malus.
Mandragora.
Meconitis.
Meconium Catharticum.
Meconium Infantum.
Meconium Somniferum.
Mel.
Mel Cedrinum.
Melanthium.
Melilotus.
Melissæ, duæ species.
Mentha.
Mercurialis.
Milium.
Minium.
Misy.
Modus Radix.
Molibdæna.
Morus.
Mulus.
Muli Stercus.
Muscus.
Myrrha.
— Stacte.
Myrica.
Myrtidanum.
Myrtus.

N.

Narcissus.
Nardus.
Nasturtium.
Nisus.
Nitrum.
Nitrum rubrum.
Nux.
Nux Thasia.

O.

Ocymum.
Œnanthe.
Œsypos.
Oleæ folia.
Oleæ Fructus.
Oleæ Galla.
Oleæ Lignum.
Oleæ Nucleus.
Oleæ Oleum.
Oleum.
Omphacium.
Origanum.
Orobus.
Ova.
Oxyachanta.

P.

Pæonia.
Panax.
Papaver.
Parthenium.
Pastinaca.
Pentaphyllum.
Peplium.
Peplus.
Pepo.
Persea.
Petroselinum.
Petroselinum Crispatum.
Peucedanum.
Phaseolus.
Philistium.
Pinei Nuclei.
Pinus.
Piper.
Pisum.
Polium.
Polygonum.
Populus.
Porrum.
Portulaca.
Prassium.
Pseudodictamus.
Pulegium.
Pyra.

Q.

Quercus.

R.

Radix alba.
Rana.
Ranunculus.
Rapa.
Raphanus.
Resina Lentiscina.
Resina Terebinthinæ.
Rhamnus.
Rhus.
Ricinus.
Rosa.
Rosmarinus.
Rubia.
Rubus.
Ruta.

S.

Sagapenum.
Sal.
Sal Thebanum.
Salix.
Salvia.
Sambucus.
Sandaracha.
Satureia.
Scammonium.
Scarabœus.
Scilla.
Scolopendrium.
Secundinæ humanæ.
Seleri.
Sepia.
Sepiæ os.
Sepiæ ova.
Serpens.
Serum lactis.
Sesamoides.
Sesamum.
Seseli.
Sinapi.
Sisymbrium.
Solanum.
Sorbus.
Spodium.
Srœbe.
Staphysagria.
Struthium.
Stoibe.
Stybe.
Stybos.
Styrax.
Succinum.
Sulphur.

T.

Tæda.
Tauri bilis.
Tauri hepar.
Tauri urina.
Telephium.
Terebinthina.
Terra Ægyptia.
Terra alba.
Terra Samia.
Testudo.
Thapsia.
Thlaspi.
Thus.
Thuris manna.
Thymbra.
Thymus.
Tithymalus.
Torpedo Piscis.
Tragus Herba.
Tribulus.
Trigonum.
Trifolium.

V.

Verbascum.
Verbena.
Vermes.
Vina varia.
Vini fœces.
Vini fæces calcinatæ.
Viola alba.
Viola nigra.
Vitis.
Vitis Capreoli.
Vitis Pampinus.
Vitis Sarmenta.
Vituli marini pulmones.
Vitulus marinus.
Umbilicus veneris.
Urina.
Urtica.
Uvæ passæ.
Uvarum post pressionem magma.
Vulpes.
Vulpinum Stercus.

X.

Xanthium.

Z.

Zea.

On trouvera dans le corps du Dictionaire à leur rang alphabétique, le nom françois & ce que nous connoissons de la nature & des propriétés de ces différens médicamens.

J'ajourerai à ce que je viens de dire de la Medecine & de la Philosophie d'Hippocrate, le jugement qu'en portoit un moderne qui s'est illustré dans la même profession, & qui pouvoit apprécier équitablement le mérite de cet ancien. Telles sont ses paroles.

Conserver aux hommes la santé soit en prévenant, soit en écartant les maladies, c'est le devoir du Medecin ; tout le monde en convient. Or le mortel capable de rendre ce service important à ceux qui l'invoquent, honore son état & peut s'asseoir à juste titre entre les fils d'Apollon.

Quelques soient les idées du vulgaire, les personnes instruites n'ignorent point combien il est difficile d'acquérir le degré de connoissance nécessaire pour exercer la Medecine avec succès.

Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'art de guérir, est rempli de difficultés presqu'insurmontables. Nous sommes souvent dans une grande incertitude sur la nature de la santé & des maladies. Leurs causes relatives sont cachées dans une obscurité qu'il sera bien difficile de dissiper parfaitement; mais le fût-elle un jour: une connoissance suffisante de la vertu des remedes nous manqueroit encore. D'ailleurs chacune des parties de la Medecine est d'une étendue supérieure à la capacité de l'esprit humain ; cependant le parfait Medecin devroit les posséder toutes.

Est-ce à l'expérience, est-ce au raisonnement que la Medecine doit ses plus importantes découvertes ? Qui des deux doit-on prendre pour guide ? Ce sont des questions qui méritoient d'être agitées & qui l'ont été suffisamment. Il s'est heureusement trouvé des hommes d'un mérite supérieur, qui ont démontré la nécessité de l'une & de l'autre; les grands effets de leur conspiration, la force de ces deux bras réunis, & la foiblesse de l'un & de l'autte, lorsqu'ils sont séparés. Avant que la Medecine eût la forme d'une science & fût une profession, les malades encouragés par la douleur sortirent de l'inaction & chercherent du soulagement dans des remedes inconnus : les symptomes qu'ils avoient eux-mêmes éprouvés leur apprirent à reconnoître les maladies. Si par hasard ou par un concours de circonstances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet salutaire, l'observation qu'ils en firent fut le premier fondemenr de cet art dont l'Univers entier retira dans la suite de si grands avantages. De-là vinrent & la coutume d'exposer les malades sur les places publiques, & la loi qui enjoignoit aux passans de les visiter & de leur indiquer les remedes qui les avoient soulagés en pareil cas. La Medecine fit ce second pas chez les Babyloniens & chez les Chaldéens, ces anciens fondatenrs de presque toutes les sciences ; de-là passanr en Egypte, elle sortit entre les mains de ses habitans indnstrieux, de cet état d'imperfection. Les Egyptiens couvrirent les murs de leurs temples de descriptions de maladies & de receptes. Ils chargerent des particuliers du soin des malades. Il y eut alors des Medecins de profession, & les expériences qui s'étoient faites auparavant sans exactitude & qui n'avoient point été rédigées, prirent une forme plus commode pour l'application qu'on en pouvoit faire à des cas semblables.

Cependant les hommes convaincus que l'observation des maladies & la recherche des remedes ne suffisoient pas pour perfectionner la Medecine avec une rapidité proportionnée au besoin qu'ils en avoient, eurent recours à cette raison dont ils avoient reconnu longtems auparavant l'importance dans la distinction & dans la cure des maladies. Mais on préféra, comme il n'arrive que trop souvent en pareil cas, les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & l'on sépara follement deux choses qu'il falloit faire marcher de pair, la théorie & les faits. Qu'en arriva-t'il ? C'est que sans égard pour la vérité & pour la sureté de la pratique on établit la Medecine sur des spéculations spécieuses, mais fausses; fort subtiles, mais peu solides.

L'éloquence des Rhéteurs & les sophismes des Philosophes ne tinrent pas long-tems contre les gémissemens des malades : l'art de préconiser la méthode n'en prévint point les suites fatales: après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laissoit pas de mourir. L'insuffisance de la raison n'étonnera point ceux qui considerent les choses avec impartialité. La santé & les maladies sont des effets nécessaires de plusieurs causes particulieres dont les actions se réunissent pour les produire. Mais l'action de ces causes ne deviendra jamais le sujet d'une démonstration géométrique, à moins que l'essence & les propriétés de chacune en particulier ne soient connues, qu'on n'ait déduit de cette comparaison les propriétés & les forces résultantes de leur mélange. Or l'essence & les propriétés de chacune ne se manifestent que par leurs effets ; c'est par les effets seuls que nous pouvons juger des causes ; la connoissance des effets doit donc précéder en nous le raisonnement. Mais qui peut assurer un Medecin de quelque profondeur de jugement qu'il soit doué, qu'un effet est l'entiere & pleine opération de telle & telle cause ? Pour en venir là, il faudroit distinguer & comparer une infinité de circonstances pour la plupart si déliées qu'elles échappent à toute la sagacité de l'observateur. D'ailleurs relle est la

variété prodigieuse des maladies ; tel est le nombre des symptomes dans chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foiblesse de notre esprit & de nos sens, les difficultés que nous avons à surmonter, les erreurs dont nous sommes capables, & les distractions auxquelles nous sommes exposés, ne nous permettent jamais de rassembler assez de faits pour fonder une théorie générale, un systeme qui s'étende à tout & qui puisse diriger un vrai Medecin dans la pratique. Il s'ensuit de-là qu'il faut se remplir des connoissances des autres, consulter les vivans & les morts, feuilleter les ouvrages des anciens, s'enrichir des découvertes modernes, & se faire de la vérité une regle inviolable & sacrée. Celui qui craindra de contracter des préjugés dangereux, ne puisera point dans toutes sortes de sources. Il y en a d'impures, de troubles & d'empoisonnées qu'il évitera soigneusement. Avoir beaucoup lu, ce n'est pas toujours être savant. Il ne se proposera donc que les premiers modeles ; il se formera sur eux, il méprisera la foule obscure des Auteurs, il ne s'instruira qu'avec ceux qui ont suivi la nature, qui l'ont peinte telle qu'elle est, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une théorie favorite par des faits imaginés, qui se sont laissé conduire par la vérité, & que des vues intéressées n'engagerent jamais à altérer les évenemens, soit en y ajoutant, soit en retranchant la moindre circonstance. Voilà les fontaines sacrées dans lesquelles il ne descendra jamais trop souvent. Voilà les hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces mortels extraordinaires ne sont point des êtres de raison. Depuis que la Medecine est une science, tel a été le bonheur du monde qu'elle n'a jamais cessé d'en produire. Elle ne faisoit que de naître, lorsque Hippocrate parut ; & malgré l'éloignement des tems, elle est encore toute brillante des lumieres qu'elle en a reçues. Hippocrate est l'étoile polaire de la Medecine. On ne le perd jamais de vue, sans s'exposer à s'égarer. Il a représenté les choses telles qu'elles sont. Ni l'orgueil ni l'intérêt ne l'ont jamais écarté de la vérité. Il est toujours concis & toujours clair. Ses descriptions sont des images fideles des maladies, graces au soin qu'il a pris de n'en point obscurcir les symptomes & l'évenement par un verbiage inintelligible, en bannissant de ses écrits le jargon des systemes : il n'est question chez lui, ni de qualités premieres ni d'élémens. Il a su pénétrer dans le sein de la nature, prévoir & prédire ses opérations, sans remonter aux principes originels de la vie. La chaleur innée & l'humide radical, termes vuides de sens, ne souillent point la pureté de sa composition. Il a caractérisé les maladies, sans se jetter dans des distinctions inutiles des especes, & dans des recherches subtiles sur les causes. Ceux qui s'imaginent qu'Hippocrate a donné dans les acides, les alkalis & les autres imaginations de la Chymie, se laissant guider par leur action, & ne voyant les opérations de la nature qu'à la faveur des lumieres qu'il en retiroit, sont des visionnaires plus dignes d'être moqués que d'être réfutés. Cet esprit aussi solide qu'élevé, méprisa toutes les vaines spéculations. Non moins impartial dans ses recits, qu'énergique dans sa diction & vif dans ses peintures, il n'omet aucune circonstance & n'assure que celles qu'il a vues. Il expose les opérations de la nature & le desir d'accréditer ou d'établir quelque hypothese ne les lui fait ni altérer ni changer. Tel est le vrai, l'admirable, je dirois presque le divin Hippocrate. Il n'est pas étonnant que ses expositions des choses & ses histoires des maladies aient mérité dans tous les âges l'attention & l'estime des Savans. Nous pouvons joindre à ce grand homme, Aretée de Cappadoce, & Rufus d'Ephese, qui, à son exemple, ne se sont illustrés dans l'art de guérir, qu'en observant inviolablement les lois de la vérité. Presque tous leurs successeurs, jusqu'au tems de Galien, abandonnerent cette voie sacrée. Quand on vient à peser dans la même balance les travaux des autres Medecins de la Grece avec ceux d'Hippocrate, qu'on les trouve imparfaits, défectueux & légers ! Les uns dévoués en aveugles à des sectes particulieres en épouserent les principes, sans s'embarrasser s'ils étoient vrais ou faux. D'autres se sont occupés à déguiser les faits pour les faire quadrer avec leurs systemes. Plusieurs plus sinceres, mais se trompant également, négligerent les mêmes faits pour courir après les causes physiques des maladies & de leurs symptomes.

Ce n'est pas assez que de la pénétration dans un Medecin, & de l'impartialité dans ses écrits : il lui faut encore un style simple & naturel, une diction vive & claire. Il lui est toutefois plus important d'être Medecin qu'Orateur. Toutes les phrases brillantes, toutes les périodes, toutes les figures de la Réthorique ne valent pas la santé d'un malade. S'attacher trop à polir son discours, c'est vétiller dans des matieres de cette importance. Un usage affecté de termes extraordinaires, une élocution pompeuse, un tissu pédantesque de jeux de mots, ne sont capables que d'embrouiller les choses & d'arrêter le lecteur. Un étalage d'érudition, une énumération des sentimens tant anciens que modernes, les recherches subtiles des maladies, tout cela forme l'Auteur savant, & peut-être le mauvais Medecin. C'est la guérison actuelle des maladies, & non la connoissance des antiquités médicinales qui constitue la science de la Medecine. Ce n'est point avec ce qui peut plaire à des gens de lettres, qu'on fixera l'attenrion d'un homme dont le devoir est de conserver la santé & de prévenir les maladies, & qui ne lit

que

que pour apprendre les différens moyens de parvenir à ces fins. Plein de mépris pour les productions futiles de l'éloquence, de l'imagination & du bel esprit, lorsque ces talens déplacés rendront moins à avancer la Medecine qu'à briller à ses dépens, il aura sans cesse sous les yeux le style simple & uni d'Hippocrate. Il aimera mieux entendre & voir la pure nature dans ses écrits, que de se repaître des fleurs d'un Rhéteur ou de l'érudition d'un Savant: le mérite particulier de cet Ancien, c'est le jugement & la clarté. Il est par-tout guidé par le bon sens, & ses pensées sont toujours simples & laconiques. Enfin, sa composition répond parfaitement à l'importance de ses maximes. Il n'a point eu d'égal en cela. La plupart des Auteurs qui l'ont suivi, ne font que se répéter eux-mêmes, & se copier les uns les autres: la seule chose qu'on y trouve, & qu'on n'y cherchoit point, c'est une compilation d'antiquités, de fables, d'histoires ou d'hiéroglifes; sans parler de la barbarie de leur langage, occasionnée par une vaine ostentation de la connoissance de différens idiomes. Il n'y en a presque aucun qui ait eu en vue l'honneur & les progrès de la Medecine. D'un côté, les Arabes & les Commentateurs de Galien semblent s'être piqués de barbarie dans le style; au contraire, les Interpretes d'Hippocrate ont négligé les faits pour se livrer entierement à la diction. De-là vient qu'on n'apprend rien dans ceux-ci, & qu'on n'entend rien dans ceux-là. Mais Hippocrate ne l'emporta pas sur les autres Medecins par le mérite seul de sa composition. C'est par une infatigable contention d'esprit à envisager les choses dans les jours les plus favorables; c'est par une exactitude infinie à épier la nature, & à s'éclaircir sur ses opérations; c'est par le desintéressement généreux avec lequel il a communiqué ses lumieres & ses ouvrages aux hommes, que cet Ancien, considéré d'un œil impartial, paroîtra supérieur même à la condition humaine: son mérite ne laissera point imaginer qu'il puisse avoir de rivaux, rival lui-même d'Apollon & l'Esculape de Cos. Il avoit porté tant d'intelligence dans ses observations, qu'il étoit parvenu à fixer les différens progrès des maladies, leur état présent, leurs révolutions à venir, & à en prédire l'évenement. Si nous considérons les distinctions délicates qu'il établit entre les accidens qui naissent de l'ignorance du Medecin, & de la négligence ou de la dureté des gardes-malades, & les symptomes naturels de la maladie, nous prononcerons sans balancer, que de tous ceux qui ont cultivé la Medecine, soit avant, soit après lui, aucun n'a montré autant de pénétration & de jugement. Il y a plus, les travaux réunis de tous les Medecins qui ont paru depuis l'enfance de la Medecine jusqu'aujourd'hui, nous offriroient à peine autant de phénomenes & de symptomes de maladies qu'on en trouve dans ce seul Auteur. Il est le premier qui ait découvert, que les différentes saisons de l'année étoient les causes des différentes maladies qu'elles apportent avec elles, & que les révolutions qui se font dans l'air, telles que les chaleurs brûlantes, les froids excessifs, les pluies, les brouillards, le calme de l'athmosphere & les vents, en produisent en grand nombre. Il a compté entre les causes des maladies endémiques, la situation des lieux, la nature du sol, le mouvement ou l'amas des eaux, les exhalaisons de la terre & la position des montagnes. C'est par ces connoissances qu'il a préservé des Nations & sauvé des Royaumes de maladies, qui, ou les menaçoient, ou les affligeoient; &, semblable au Soleil, répandu sur la terre une influence vivifiante. C'est en examinant les mœurs, la nourriture & les coutumes des peuples, qu'il remonta à l'origine des maladies qui les désoloient: c'étoit beaucoup pour les contemporains d'avoir possédé un tel homme: mais il est devenu par ses écrits le bienfaiteur de l'univers entier. Il nons a laissé ses observations jusques dans les circonstances les plus légeres; détail futile au petit jugement des esprits superficiels, mais détail important aux yeux pénétrans des esprits solides & des hommes profonds.

Son traité, *De Aere, locis & aquis*, est un chef-d'œuvre de l'art. Je ne dirai pas qu'il a posé dans cet ouvrage les fondemens de la Medecine, mais qu'il a poussé cette science presque au même point de perfection où nous la possédons. C'est-là qu'on voit ce savant & respectable Vieillard décrivant avec la derniere exactitude les maladies épidémiques; avertissant ses collegues d'avoir égard non-seulement à la différence des âges, des sexes & des tempéramens, mais aux exercices, aux coutumes & à la maniere de vivre des malades; & décidant judicieusement que la constitution de l'air ne suffit pas pour expliquer pourquoi les maladies épidémiques sont plus cruelles pour les uns que pour d'autres. C'est-là qu'on le trouve occupé à décrire l'état des yeux, des cheveux & de la peau, & à réflechir sur la volubilité ou le bégayement de la langue, sur la force ou la foiblesse de la voix du malade, déterminant par ces symptomes son tempérament, la violence de la maladie & sa terminaison. C'est-là qne l'on se convaincra, que jamais personne ne fut plus exact qu'Hippocrate dans l'exposition des signes diagnostics, dans la description des maladies caractérisées par ces signes, & dans la prédiction des évenemens. Mais s'il savoit découvrir la nature, observer les symptomes & suivre les révolutions des maladies, il n'ignoroit pas les secours nécessaires dans tous les cas. Il n'étoit ni téméraire dans l'application des médicamens, ni trop prompt à juger de leurs effets: il ne

s'enorgueillissoit point lorsque les choses répondoient à son attente ; & on ne lui voit point la mauvaise honte de pallier le défaut du succès, lorsque les remedes ont trompé ses espérances : mais c'est un malheur auquel il étoit rarement exposé ; son adresse maîtrisoit pour ainsi dire le mal : les maladies sembloient aller d'elles-mêmes où il avoit dessein de les amener. Il en arrachoit les racines, sans trouver de résistance ; & c'étoit avec un petit nombre de remedes, mais dont l'expérience lui avoit fait connoître le pouvoir, & dont la préparation faisoit tout le prix, qu'il opéroit ces prodiges. Moins curieux de connoître un plus grand nombre de médicamens que d'appliquer à propos ceux qu'il connoissoit, c'étoit à cette derniere partie qu'il donnoit son attention.

Imitateur & ministre de la nature, pour ne point empiéter sur ses fonctions, ni la troubler dans ses exercices, il distingue dans les maladies différens périodes, & dans chaque période des jours heureux & malheureux. Il hâtoit ou réprimoit l'action des matieres morbifiques, selon les circonstances ; il les conduisoit à la coction par des moyens doux & faciles ; il les évacuoit, lorsqu'elles étoient cuites, par les voies auxquelles elles se déterminoient d'elles-mêmes, ne se chargeant que de leur faciliter la sortie, & de ne la permettre qu'à tems.

Après qu'il eut appris, soit par hasard, soit par adresse, à discerner les remedes salutaires des moyens nuisibles, & découvert la maniere & le tems que la nature employoit à se débarrasser par elle-même des maladies, il fixa par des regles sures l'usage des médicamens. Ce ne fut que quand ces médicamens eurent été éprouvés par une longue suite d'expériences journalieres & de cures heureuses, qu'il se crut en état d'indiquer les propriétés des végétaux, des animaux & des minéraux ; ce qu'il exécuta non d'une maniere seche & infructueuse, mais en joignant à ses instructions un détail des précautions nécessaires dans la pratique ; détail capable d'effrayer ceux qui seroient tentés de se mêler des fonctions du Medecin, sans en avoir la science & les qualités. Voilà, pour parler sans partialité, la vraie & unique méthode de traiter la Medecine avec dignité, de la pousser à sa perfection, & de procurer aux hommes tous les secours qu'ils peuvent attendre de leurs semblables. Voilà la méthode qu'Hippocrate nous a transmise dans ses écrits, & dont sa pratique a démontré les avantages. Mais combien depuis ce siecle l'art de guérir a-t'il dégénéré ! Tantôt on a négligé l'expérience pour se livrer aux visions d'une imagination bouillante : tantôt une indolence criminelle a dégradé le Medecin & sa profession. Ici, les faits & les observations ont été sacrifiés à des rêveries philosophiques : là, on a substitué aux préceptes simples & clairs de la nature, un monstrueux assemblage de termes inintelligibles ; & on a préféré des fictions ridicules aux recherches importantes du Pere de la Medecine. On vient nous assurer maintenant avec impudence, que tels & tels remedes ont produit en telles & telles occasions des effets merveilleux. Nous nous en servons en des cas tous semblables, & nous trouvons, à notre honte & aux dépens du malade, que son état est pire qu'auparavant. Ces inconvéniens ne rendoient-ils donc pas la condition des hommes assez malheureuse, sans que l'avarice & la charlatanerie vinssent à l'appui de l'ignorance & de la témérité ? Que dirai-je des projets extravagans des Alchymistes ? Qu'ils ont achevé de défigurer la Medecine ; qu'elle a totalement perdu dans les creusets sa forme naturelle, & que le plus noble de tous les Arts a été comme prostitué au soutien de l'empirisme & du brigandage. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des hommes que la nature sembloit avoir envoyés au secours de leurs semblables par les talens dont elle les avoit doués, se sont laissé entraîner au torrent. Quoi donc, le nombre des simples n'est-il pas assez grand, la multitude des médicamens composés assez embarrassante, la diversité des méthodes assez épineuse, sans surcharger, sans accabler encore l'art des dangereuses productions de l'erreur ? Tels que des sources limpides & pures, les écrits d'Hippocrate ne sont ni mêlés de faussetés, ni obscurcis par l'ignorance, ni souillés par des rodomontades. Comme leur Auteur étoit exempt de la vanité & de la duplicité de ces Chymistes charlatans, on y reconnoît par-tout le ton de la vérité. Clair, net, précis, & toutefois exact, fidele, abondant, on peut assurer hardiment qu'il a été jusqu'à présent dans son art le premier homme du monde. Mais, dira-t'on, ces louanges paroissent contradictoires avec les idées que nous avons de la Medecine : cette science s'est perfectionnée par l'observation ; & nous avons observé une infinité de choses nouvelles depuis le siecle d'Hippocrate ; desorte qu'il faut convenir, qu'imparfaite & informe, elle étoit encore au berceau, de son tems. Il est vrai que nous avons fait quelques découvertes : mais il ne l'est pas moins qu'Hippocrate travailloit sur les expériences & les recueils d'un grand nombre de Medecins, qui tous avoient cultivé la Medecine avec succès. Si nous ne voulons point donner dans un Pyrrhonisme historique, nous conviendrons qu'Hippocrate descendoit d'Apollon, le premier Medecin de la Grece, & qu'il en hérita le secret de la Medecine. Apollon transmit l'art de guérir à son fils Esculape, qui le perfectionna. Esculape eut pour descendans & pour successeurs en Medecine, Chrysamides, Cléomittades, Theodore, Sostrate, Nebrus, Cnosidicus, Hippocrate pre-

mier de ce nom, & Heraclide, pere du divin Hippocrate dont nous parlons. C'est ainsi que cette science passa de pere en fils jusqu'à cet homme incomparable, que les historiens ont placé le dix-neuvieme en ligne directe depuis Apollon. Si nous ajoutons à cet avantage ses propres travaux, sa pénétration, la longueur de sa vie, & ses voyages à Babylone, en Egypte & aux Indes, nous avouerons qu'il devoit posséder un grand fonds de connoissances, toutes fondées sur l'expérience. Mais non-content des instructions que ses ancêtres lui avoient laissées, & de la science qu'il avoit puisée chez les nations étrangeres, il étudia avec une ardeur infatigable les opinions & les sentimens des autres Medecins. Il y avoit alors un Temple renommé à Cnide, dont les murs étoient ornés de tables, sur lesquelles on avoit inscrit les observations les plus importantes concernant les maladies & la santé des hommes. Il ne manqua pas de le visiter, & de transcrire pour son usage tout ce qu'il y trouva d'inconnu pour lui. Il porta à Cnide une réputation si brillante, qu'on le jugea digne d'entrer dans les secrets de l'Ecole Cnidienne. D'ailleurs, quelle raison pourrions-nous avoir de croire que la Medecine étoit très-imparfaite au tems d'Hippocrate, lorsque nous lisons dans les historiens qu'elle étoit alors divisée en sectes, qu'on en avoit traité dans un grand nombre d'écrits, & qu'elle savoit emprunter des autres sciences les secours dont elle avoit besoin ? Circonstances qui se trouvent confirmées par les témoignages d'Hippocrate même : on n'a qu'à consulter là-dessus les livres qu'il a composés sur l'état de la Medecine ancienne, sur le choix des alimens, sur le régime des malades dans les maladies aigues, & sur la Chirurgie ; ouvrages dont le style ne nous permet pas de douter de leur authenticité. Entre les moyens dont il se servoit pour augmenter le fonds de connoissances qu'il avoit ou reçu de ses ancêtres, ou recueilli chez les Peuples éloignés, il y en a un d'une espece singuliere, & qui lui fut propre. Il envoya Thessalus, son fils aîné, dans la Thessalie ; Dracon, le plus jeune, sur l'Hellespont ; Polybe son gendre, dans une autre contrée ; & il dispersa une multitude de ses éleves dans toute la Grece, après les avoir instruits des principes de l'Art, & leur avoir fourni tout ce qui leur étoit nécessaire pour la pratique. Il leur avoit recommandé à tous de traiter les malades, quels qu'ils fussent dans les lieux de leur mission ; d'observer la terminaison des maladies ; de l'avertir exactement de leurs especes & de l'effet des remedes ; en un mot, de lui envoyer une histoire fidele & impartiale de tous les événemens. C'est ainsi qu'il rassembla en sa faveur toutes les circonstances qui pouvoient concourir à la formation d'un grand Medecin. Il est difficile de concevoir qu'un homme qui avoit su se procurer ces avantages, n'eût pas su en profiter. A l'aide des travaux & des observations d'une foule de Medecins, opérans sur ses instructions, & jugeans, pour ainsi dire, par ses organes, il composa le plus parfait, le plus vaste & le plus judicieux Corps de Medecine que nous ayons. Les Medecins ordinaires n'ont que leurs yeux : Hippocrate avoit multiplié les siens. Il résidoit à Cos, & cependant il opéroit dans toute la Grece. Les Praticiens s'instruisent en suivant un petit nombre de malades ; un peuple entier fournissoit à Hippocrate des expériences. Peu d'Auteurs ont embrassé toutes les maladies qui ont paru dans une seule Ville : Hippocrate a pu traiter de toutes celles qui désolerent les Villages, les Villes & les Provinces de la Grece. Cela seul suffisoit sans doute pour lui donner la supériorité sur ceux qui avoient exercé & qui exercerent dans la suite la même profession, mais sans avoir les mêmes ressources que lui, & sans être placés dans des circonstances aussi favorables.

Est-il étonnant après cela que ses ouvrages aient excité la mauvaise humeur de l'Envie, réveillé l'esprit de contradiction & redoublé la fureur des critiques ? Mais tous ces obstacles n'ont servi qu'à en faire mieux connoître la valeur. Semblables à l'acier, ils ont résisté à la dent des serpens, & l'usage ne les a rendus que plus éclatans. C'est par-tout la nature accompagnée de la vérité toute nue, & d'autant plus puissante. Telle étoit enfin l'étendue de ses lumieres & de ses connoissances, que les plus savants d'entre les Grecs, les plus polis d'entre les Romains, & les plus ingénieux d'entre les Arabes n'ont que confirmé sa doctrine en la répétant dans leurs écrits. Hippocrate a fourni aux Grecs Dioclès, Aretée, Rufus l'Ephesien, Soranus, Galien, Æginete, Trallien, Actius & Oribase, ce qu'ils ont dit d'excellent. Celse & Pline, les plus judicieux d'entre les Romains, ont eu recours aux décisions d'Hippocrate, avec cette vénération qu'ils avoient pour les Oracles ; & les Arabes n'ont été que les copistes d'Hippocrate, j'entens toutes les fois que leurs discours sont conformes à la vérité. Enfin, que dirai-je de plus à l'honneur de cet Ancien ; si ce n'est qu'il a servi de modele à presque tout ce qu'il y a eu de savans Medecins depuis son siecle, ou que les autres se sont formés sur ceux qui l'avoient pris pour modele ? Son mérite ne demeura pas concentré dans l'étendue d'une Ville ou d'une Province : il se fit jour au loin, & lui procura l'estime & la vénération des Thessaliens, des insulaires de Cos, des Argiens, des Macédoniens, des Athéniens, des Phocéens & des Doriens. Les Illyriens & les Pæoniens le regarderent comme un Dieu, & les Princes étrangers invoquerent son assistance. Les Nations opulentes honorerent sa

personne, & le récompenserent de ses services par de magnifiques présens ; & l'histoire nous apprend que ses successeurs dans l'art de guérir ont acquis, en l'imitant, la confiance des Rois & des Sujets, & sont parvenus au comble de la gloire, des honneurs & de l'opulence en marchant sur ses traces. Comme j'estime que le plus grand service qu'on puisse rendre à la Medecine, est d'inspirer à ceux qui s'y appliquent du gout pour les écrits d'Hippocrate ; j'ajouterai à ce que j'ai dit, le sentiment de M. Hoffman : le mien n'en acquerra que plus de certitude.

Après les fondemens heureux & solides d'une pratique raisonnable qu'Hippocrate avoit posés, il est étonnant, dit M. Hoffman, que la Medecine ne se soit point élevée à un plus haut degré de perfection dans les siecles suivans. Il faut attribuer ce malheur à la conduite extravagante de ses successeurs, qui méprisant l'expérience & négligeant les faits, raisonnerent sur des principes incertains, & infecterent l'art de systemes, au lieu de l'enrichir d'observations. Telles furent les causes des erreurs de nos prédécesseurs, de la stérilité de la Physique & de l'imperfection de la Medecine. Voilà les écueils, c'est à nous à les éviter : & nous aurons ce bonheur, si nous nous attachons à suivre les pas d'Hippocrate. Le seul moyen de perfectionner la théorie & la pratique de la Medecine, c'est de multiplier les expériences & les observations, & de recourir à notre propre industrie, lorsque les lumieres de cet Ancien nous manqueront.

Hippocrate laissa deux fils, Thessalus & Draco, qui succéderent à leur pere dans l'exercice de la Medecine, avec une fille qu'il maria à Polybe, un de ses éleves. Thessalus l'aîné a fait le plus de bruit. Galien nous apprend qu'il étoit en haute estime à la Cour d'Archelaüs, Roi de Macedoine, dans laquelle il passa la plus grande partie de sa vie. Quant à Draco, frere de Thessalus, on n'en fait aucune particularité, si ce n'est qu'il eut un fils nommé Hippocrate, qui fut Medecin de Roxane, femme d'Alexandre le Grand.

Polybe paroît s'être acquis plus de réputation que les fils d'Hippocrate. On le croit auteur de quelques traités mêlés avec les ouvrages de son beau-pere. Galien loue son adresse & son expérience, & lui rend le témoignage qu'il n'a jamais abandonné ni les sentimens, ni la pratique de son beau-pere.

Le premier Medecin qui se soit illustré dans sa profession après Hippocrate & ses fils, ce fut Dioclès de Caryste, qui mérita par l'étendue de ses connoissances le surnom de second Hippocrate. Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a suivi de près ce pere de la Medecine, quant au tems, & qu'il l'a égalé en réputation. Il passe pour auteur d'une Lettre que nous avons, & qui est adressée à Antigonus, Roi d'Asie ; ce qui marqueroit que Dioclès vivoit sous le regne de ce successeur d'Alexandre, & non sous celui de Darius, fils d'Histape, comme l'ont écrit quelques Auteurs modernes. Mais les erreurs de chronologie qu'on trouve dans les prétendues lettres d'Hippocrate, nous rendent cette sorte de preuve fort suspecte : car ces lettres étant démontrées apocryphes, qui nous assurera qu'il n'en est pas de même de celles de Dioclès ? Ceux qui ont placé cet Auteur sous Darius, fils d'Histaspe, se sont trompés grossierement : car en ce cas il eût été antérieur à Hippocrate, ce qui est impossible. Ceux qui le renvoient sous Antigone, ne sont pas loin de compte, quoiqu'on puisse objecter contre leur opinion. Dioclès, qui est certainement postérieur à Hippocrate, & antérieur à Pranagore, qui eut pour disciples quelques Medecins contemporains de Ptolomée Soter, pouvoit être de l'âge d'Aristote. Cela supposé, il ne seroit pas impossible qu'il eût survécu à ce Philosophe qui mourut à soixante-trois ans, & qu'il eût vu le commencement du regne d'Antigonus & des autres successeurs d'Alexandre, dont la mort précéda de deux ans celle d'Aristote. Voilà ce qu'on peut dire en faveur de l'authenticité de la lettre de Dioclès à Antigonus. A cela près, M. le Clerc croit le premier plus ancien qu'Aristote de quelques années.

La lettre de Dioclès contient des préceptes sur la conservation de la santé ; préceptes qui consistent à prévoir les maladies par des signes certains, & à les prévenir par des remedes sûrs. Le corps y est divisé en quatre parties, la tête, la poitrine, le ventre & la vessie, & l'on y trouve les remedes usités dans les maladies qui sont particulieres à chacune de ces parties. Pour la tête, on ordonne de la purger par des gargarismes & des frictions : on conseille pour la poitrine le vomissement, soit à jeun, soit après le repas. A l'égard du ventre, on insinue qu'il faut le tenir libre, non par des médicamens, mais par le régime, l'usage des betes, de la mercuriale, de l'ail bouilli, de la plante appellée Patience, du bouillon de chou, & des confitures au miel. Quant aux maladies de la vessie, on indique quelques diurétiques, tels que les racines de celeri & de fenouil cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait bouillir du daucus, du smyrnium, de l'aunée & des pois chiches.

Voilà ce que contient cette lettre, qui pourroit passer pour l'analyse de quelques livres de Dioclès, où il traitoit à fond de la conservation de la santé, & des moyens qui conduisent à cette fin. Un de ces ouvrages étoit dédié à un certain Plutarque. Dioclès en avoit composé d'autres qui se sont perdus, ainsi que ceux dont je viens de parler. Athenée fait mention d'un écrit où cet Auteur traitoit des poissons,

& d'un autre sur la maniere d'apprêter les viandes. Le même nous apprend que plusieurs anciens Medecins avoient écrit sur ce dernier sujet. Il nomme entre autres Philistion, Erasistrate, Philotime, Eutydeme, Glauque & Dyonisius. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de rafiner sur le gout, mais de rendre les viandes plus propres à la santé. Toutesfois Platon se plaint de ce que l'art des Cuisiniers s'est introduit dans la Medecine, où sous prétexte de rendre les viandes plus saines, il a produit un effet tout contraire. Ce Philosophe prétend que cet art est, par rapport à la Medecine, ce que l'art de farder & de parfumer est à l'égard de la Gymnastique dont on a parlé ci-devant. On voit par ce passage de Platon, qu'on avoit déja commencé de son tems à agiter des questions sur les qualités & le choix des alimens ; & peut-être que ce qu'il dit regardoit les livres de Dioclès, qui pouvoit avoir écrit du vivant de ce Philosophe.

Dioclès avoit composé un autre ouvrage intitulé des maladies, de leurs causes, & de leur cure. Galien en cite un fragment concernant une maladie que Dioclès appelloit maladie mélancolique ou flatueuse, & dont il faisoit la description suivante. Ceux, dit-il, qui en sont attaqués, rendent, quand ils ont pris des alimens difficiles à digérer, de la salive claire & en grande quantité : ils ont des rapports aigres, des vents, de la chaleur dans les hypocondres, avec un murmure ou grand bruit dans l'estomac, non sur le champ, mais quelque tems après avoir mangé. Ils y ressentent quelquefois des douleurs qui s'étendent jusqu'au dos. Après la digestion, tous ces symptomes disparoissent, mais pour revenir aussi-tôt qu'ils reprennent de la nourriture. Ces accidens les surprennent même à jeun, ainsi qu'après le repas; alors ils vomissent les viandes crues, accompagnées de phlegmes amers & chauds dont leurs dents sont agacées. Cette maladie commence ordinairement dès la jeunesse : mais en quelque tems & de quelque maniere qu'on en soit attaqué, elle dure longtems. On pourroit soupçonner, continue Dioclès, que ces malades ont plus de chaleur qu'il n'en faut dans les vaisseaux qui recevoient les alimens de l'estomac, & que le sang s'y est épaissi : car il est constant que ces veines sont obstruées & bouchées, puisque la nourriture ne se distribue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule sans se cuire, & qu'au lieu de passer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller pour la plus grande partie dans le bas ventre, elle revient le jour suivant par le vomissement. Une preuve d'ailleurs que la chaleur est trop grande dans ces parties, c'est qu'effectivement les malades sont fort échauffés, & qu'ils se trouvent soulagés en prenant des choses rafraîchissantes. Dioclès ajoute que quelques Medecins prétendent, que dans ces maladies l'orifice du ventricule qui communique avec les intestins, s'enflamme ; que cette inflammation produit l'obstruction, & empêche les alimens de descendre dans les boyaux au tems accoutumé, de sorte que leur séjour occasionne dans le ventricule le gonflement, la chaleur, & les autres accidens dont on a parlé.

Dioclès avoit encore traité des maladies des femmes & des plantes : il avoit composé un livre intitulé, *la Boutique du Medecin*, à l'exemple d'Hippocrate. Il en avoit écrit un autre *des semaines*, c'est-à-dire, du tems de la grossesse.

Sa pratique étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate : il purgeoit & saignoit dans les mêmes circonstances. On trouvera dans Cælius Aurelianus la maniere dont il traitoit certaines maladies. Le même Auteur nous apprend qu'il faisoit prendre de la colle de taurean, ou de la colle forte cuite dans de l'eau, avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient le sang. Il ordonnoit d'avaler une pilule, c'est-à-dire une balle de plomb à ceux qui étoient attaqués de l'iléus, remede dont Hippocrate ne fait point mention. Il mettoit quelque différence entre l'iléus & le chordapsus, deux noms qu'Hippocrate paroît avoir donnés à la même maladie. Dioclès prétendoit que le chordapsus étoit une maladie du boyau gras.

Si on en croit Galien, Dioclès exerça la Medecine par humanité, à l'exemple d'Hippocrate, & non comme la plupart des autres par intérêt ou vaine gloire. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme, & qui possédoit l'art de guérir. C'est Dioclès qui disoit, que ceux qui veulent rendre raison de tout, ne méritent pas d'être écoutés; que pour user d'un remede & compter sur son effet, il suffisoit d'avoir l'expérience de son côté, quoiqu'on n'en pût expliquer les effets ; qu'il étoit néantmoins utile de rechercher les causes, quand cette connoissance ne serviroit qu'à acquérir la confiance des malades.

Pranagore est le troisieme Medecin après Hippocrate & Dioclès qui se soit fait connoître. Dans la supposition que ce dernier étoit au moins de l'âge d'Aristote, M. le Clerc conclut que Pranagore étoit le plus jeune des trois.

Pranagore étoit fils de Néarque de l'Isle de Cos, & de la famille des Asclepiades, avec cette particularité qu'il fut le dernier de cette race qui se signala dans la Medecine. Le fameux Herophile fut son éleve.

Il étoit de la secte des Dogmatiques, & paroît avoir osé le premier abandonner la méthode d'Hippocrate. Il rapportoit les causes des maladies aux qualités des humeurs. Il en distinguoit de dix especes, sans compter le sang. Ce systeme devant influer sur sa pratique,

il est à présumer qu'il le conduisoit plus souvent à l'erreur qu'à la vérité. Cælius Aurelianus remarque qu'il faisoit grand usage des vomitifs : il poussoit cette évacuation dans l'iléus jusqu'à provoquer celle des excrémens par la bouche ; & lorsque cette pratique ou ce remede étoit sans effet, il ordonnoit une incision au ventre, & même au boyau, qu'on recousoit après l'avoir vuidé ; opération hardie, qui fut abandonnée par ses successeurs.

Celse fait mention de Petron, liv. 2. ch. 9. Il dit que ce Medecin vivoit avant Erophile & Erasistrate, mais après Hippocrate. Il faisoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les sueurs & d'exciter la soif. Lorsque la fievre commençoit à se relâcher, il ordonnoit de l'eau froide ; & s'il venoit à bout d'accroître de cette maniere les sueurs, il croyoit les avoir soulagés. Si les sueurs ne paroissoient point, il redoubloit la dose d'eau ; & excitoit le vomissement. Lui arrivoit-il de les guérir par l'une ou l'autre de ces voies : il leur ordonnoit de manger sur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, sinon il les faisoit vomir derechef à force d'eau salée.

Par ce que j'ai dit d'Hippocrate & de sa pratique, il paroît que s'il ne poussa pas la Medecine au degré de perfection dont elle est capable, il marqua du moins & ouvrit les voies qu'elle devoit suivre pour y parvenir. L'état actuel de la Medecine, & les efforts continuels que les Philosophes de toutes les sectes n'ont employés en tout tems qu'avec trop de succès, pour arrêter les progrès que cette science pouvoit faire, & détruire ceux qu'elle avoit déja faits, prouvent assez combien il étoit important de suivre le plan d'Hippocrate, & combien nous avons à regretter qu'on ne l'ait pas suivi. Nous aurons le chagrin de voir dans les siecles suivans de misérables hypotheses, des distributions futiles, des causes occultes, & un jargon inintelligible substitués aux observations exactes, aux détails des faits, & à des expériences confirmées par des évenemens certains. Je sai que les Medecins ont eu dans tous les siecles un certain nombre de cures heureuses pour justifier les hypotheses philosophiques sur lesquelles ils avoient appuyé leur pratique : mais de quel poids peut être ce raisonnement, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités si légeres que la nature les guérit en dépit du Medecin, & des tempéramens si vigoureux qu'ils résistent aux remedes les plus actifs ? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des systemes & contre la méthode d'Hippocrate, c'est que les systématiques ont conservé la vie à un grand nombre de malades pour un seul à qui ils n'auroient pas pu apporter des secours efficaces.

Chrisippe de Cnide fut un des premiers qui se déclarerent contre la Medecine expérimentale. M. le Clerc prétend que ce Medecin vécut sous le regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Pline l'accuse d'avoir bouleversé, à l'aide d'un babil extraordinaire, les sages maximes de ceux qui l'avoient précédé dans sa profession. Galien nous apprend qu'il desapprouvoit la saignée, & qu'il usoit avec beaucoup de circonspection des purgatifs : mais nous ne savons rien des raisons dont il appuyoit ses opinions ; ses écrits, déja fort rares au tems de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous : & d'ailleurs Galien s'est moins attaché à le réfuter, qu'Erasistrate son disciple, dont les sentimens étoient les mêmes que ceux de son maître. On dit que quoiqu'il ne voulût point de purgatifs, il employoit quelquefois les vomitifs & les lavemens.

C'est par les connoissances philosophiques, & non par son habileté dans la Medecine, qu'Atistote fit sa réputation. Comme il ne paroît point qu'il ait jamais pratiqué cet art, sans ennuyer le lecteur d'un détail de ses rêveries philosophiques, je vais passer à son éleve. Qui croiroit que la Medecine doit plus à Alexandre le Grand qu'à son Précepteur ? Ce Prince ouvrit aux Egyptiens & aux Grecs le commerce d'Orient, qui leur étoit inconnu avant son expédition aux Indes & la fondation d'Alexandrie. Au retour de ces contrées, sa flotte aborda dans l'Isle de Succotra, dont ce Monarque transporta les habitans ailleurs, pour y établir une colonie de Grecs qui prissent soin & qui cultivassent les aloès qui croissoient en abondance dans leurs pays. C'est un fait que la tradition a conservé chez les Arabes, & que les récits des voyageurs achevent de confirmer. Ils nous assurent que cette Isle est maintenant habitée par deux sortes de peuple. Les uns sont noirs & ont les cheveux cotoneux, & les autres sont blancs & portent les cheveux longs & comme les Européens. D'ailleurs il est constant que le suc d'Aloès étoit inconnu dans la Medecine avant le regne d'Alexandre, & qu'après la fondation d'Alexandrie, presque tous ceux qui ont écrit de la Medecine ont parlé de ce remede.

Erasistrate étoit de Julis dans l'isle de Cea ou Céos. Suidas, de qui nous tenons cette circonstance, ajoute qu'il fut inhumé vis-à-vis de Samos, sur le mont Mycalé ; ce qui pourroit avoir donné lieu à l'Empereur Julien de croire que ce Medecin étoit de Samos. Etienne de Bisance trompé par la ressemblance des noms Cos & Ceos, donne à Erasistrate la même patrie qu'à Hippocrate. Chio est une troisieme Isle que d'autres ont encore confondue avec les deux précédentes ; & conséquemment ils sont tombés dans une erreur semblable à celle d'Etienne de Bisance.

Il y a des difficultés sur le tems auquel Erasistrate a vécu. Eusebe prétend qu'il fleurissoit sous le regne de Ptolomée Philadelphe, aux environs de la 131e. Olympiade : mais il sem-

ble que, si ce Medecin n'est pas un peu plus ancien, il auroit à peine eu le tems d'exercer sa profession & d'acquerir la réputation dont il jouissoit sous le regne de Seleucus Nicanor, qui mourut dans la 124e Olympiade, 28 ans avant le tems marqué par Eusebe : cependant l'histoire suivante prouve qu'Erasistrate étoit connu long-tems avant la mort du Prince qu'on vient de nommer.

Antiochus devint éperduement amoureux de Stratonice, seconde femme de Seleucus son pere : les efforts qu'il fit pour dérober cette passion à la connoissance de ceux qui l'environnoient, le jetterent dans une langueur mortelle. Là-dessus, Seleucus appella les Medecins les plus experts, entre lesquels fut Erasistrate, qui seul découvrit la vraie cause de la maladie d'Antiochus. Il annonça à Seleucus que l'amour étoit la maladie du Prince; maladie, ajouta-t'il, d'autant plus dangereuse, qu'il est épris d'une personne dont il ne doit rien espérer. Seleucus surpris de cette nouvelle, & plus encore de ce qu'il n'étoit point au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda qui étoit donc cette personne qu'Antiochus devoit aimer sans espoir. C'est ma femme, répondit Erasistrate. Hé quoi, reprit Seleucus, causerez-vous la mort d'un fils qui m'est cher, en lui refusant votre femme? Seigneur, reprit le Medecin, si le Prince étoit amoureux de Stratonice, la lui cederiez-vous? Sans doute, reprit Seleucus en faisant un serment. Eh bien, lui dit Erasistrate, c'est d'elle-même dont Antiochus est épris. Le Roi tint sa parole, quoiqu'il eût déja de Stratonice un enfant.

Le rang qu'Erasistrate tient entre les Medecins anciens, nous oblige à parler de sa pratique. Galien nous apprend que, sectateur fidele de la doctrine de Chrisippe son maître, il étoit Antiphlebotomiste déclaré, ce qu'il prouve par l'autorité de Strabon son disciple, qui loue Erasistrate d'avoir traité sans saigner, toutes les maladies dans lesquelles la saignée étoit en usage; & ce qui se trouve confirmé par ses ouvrages dans lesquels il ne fait mention de la saignée qu'une seule fois, à propos du vomissement de sang; encore est-ce pour montrer qu'elle étoit inutile même dans ce cas. On y lisoit aussi qu'il n'avoit pas jugé à propos de saigner un nommé Criton qui mourut d'une esquinancie, non plus qu'une jeune fille de Chio dont les regles s'étant supprimées occasionnerent un regorgement de sang vers le poumon, qui lui causa la mort en la suffoquant. Un des remedes par lesquels Erasistrate suppléoit à la saignée, dans les pertes de sang; c'étoit les ligatures des extrémités du corps; comme des bras & des jambes. La diete achevoit la cure.

Peut-on douter, après ce que nous venons de rapporter, qu'Erasistrate ne rejettât entierement la saignée? Ses sectateurs soutenoient toutefois au tems de Galien, que leur maître n'avoit jamais proscrit ce remede généralement, & qu'il s'en servoit, mais plus discretement qu'on n'avoit coutume : c'étoit l'opinion de Cœlius Aurelianus qui nous assure qu'Erasistrate saignoit dans les hémorrhagies, rejettant sur quelques-uns de ses disciples le reproche que l'on faisoit à leur chef; ce qui est positivement contraire au sentiment de Galien.

Galien nous a transmis la raison pour laquelle Erasistrate & Chrisippe ne saignerent point : c'est, disoient-ils, que vu l'obligation où sont les malades de faire abstinence dans les cas d'inflammation & de fievre, la saignée pourroit les jetter dans une foiblesse mortelle. Le même Auteur ajoute que les disciples d'Erasistrate étoient partagés entre eux sur les motifs que leur maître avoit eus de condamner la Phlébotomie. Apémante & Straton, continue-t'il, en apportent de très-foibles. Ce qu'ils objectent se réduit à ceci. 1°. Qu'il est fort difficile de faire une saignée heureuse, soit parce qu'on n'est pas sûr de rencontrer la veine qu'on veut ouvrir, soit parce qu'on risque de piquer une artere pour une veine. 2°. Que quelques malades sont morts de peur ou de défaillance, devant ou après cette opération; à quoi d'autres ajoutent, qu'on ne peut déterminer la quantité de sang qu'il est nécessaire de tirer, & que si l'on en tire moins qu'il ne faut, la saignée est inutile, qu'au contraire si l'on en tire plus qu'il ne faut; on risque de tuer le malade : quelques-uns prétendent encore que l'évacuation du sang qui remplit les veines est suivie de la transmigration des esprits, des arteres dans ces vaisseaux; enfin que l'inflammation étant une fois formée dans les arteres par le sang qui s'est coagulé à leur entrée, il est tout-à-fait inutile de saigner.

Erasistrate desaprouvoit encore les purgatifs. Il purgeoit rarement, & lorsqu'il ordonnoit des lavemens ou des vomitifs, il vouloit qu'ils fussent doux, blâmant, à l'exemple de Chrisippe, la quantité & l'âcreté de ceux dont les anciens s'étoient servis. Voici les raisons qu'il apportoit de cette pratique. La purgation & la saignée produisent le même effet : l'une & l'autre ne servent qu'à diminuer la plénitude : or, disoit-il avec Chrisippe, on a pour cela des moyens plus sûrs. Les humeurs, ajoutoit-il, n'étoient pas telles dans le corps qu'elles paroissent après qu'on les a rendues : le médicament les a fait changer de nature; sentiment embrassé depuis par un très-grand nombre de Medecins.

Nous remarquerons ici qu'Erasistrate n'admettoit pas l'attraction d'Hippocrate : il expliquoit l'action des purgatifs, parce qu'il appelloit la suite naturelle de l'évacuation τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν; c'est, selon M. le Clerc, quelque chose de semblable à l'horreur du

vuide d'Aristote : voici le sentiment de quelques-uns de ses disciples sur la différence des purgatifs relative à celle des humeurs. Ils disoient que les humeurs les plus déliées & les plus subtiles sortoient les premieres ; & que les humeurs les plus grossieres au contraire s'évacuoient les dernieres, qu'ainsi les médicamens foibles emportoient seulement quelques eaux ; que ceux qui ont un peu plus de force, chassoient la bile, & que la bile noire n'étoit entraînée que par les plus vigoureux. Mais Galien leur objectoit que cette explication contredisoit l'opinion de leur maître.

Le même Auteur fait mention d'un médicament en forme solide dans lequel il entroit du castoreum, & dont Erasistrate se servoit pour tenir le ventre libre ; mais on ignore quel purgatif il joignoit au castoreum : Galien ne décrit point cette composition ; il se contente de remarquer que, puisqu'elle étoit purgative, Erasistrate devoit en faire peu d'usage.

Ces moyens plus sûrs de prévenir ou de diminuer la plénitude, qu'il falloit, à son avis, substituer à la saignée & aux purgations, sont le jeûne & l'abstinence. Lorsque ce remede, joint aux lavemens & aux vomitifs, n'opéroit pas, il avoit recours à l'exercice.

Il prétendoit que la plénitude étoit ordinairement suivie de la transfusion du sang des veines dans les arteres, & conséquemment de la fievre & de l'inflammation. Il reconnoissoit, outre la plénitude d'humeur, commune à tous les membres, une plénitude particuliere à une partie malade. L'histoire qu'il fait de la maladie de Criton en fournit un exemple. Il appelle l'esquinancie dont il étoit attaqué, une plénitude synachique, c'est-à-dire, ajoute-t'il, inflammation de la luette & des amygdales. Il pouvoit de même nommer l'apoplexie, plénitude apoplectique ; la pleuresie, plénitude pleuretique ; de sorte que la plénitude auroit toujours été la cause & le genre de la maladie.

Mais pour revenir à sa méthode de prevenir ou de traiter les maladies par l'exercice ; voici comment il se conduisoit à cet égard. Ceux, dit-il, qui sont accoutumés à prendre beaucoup d'exercice, doivent en prendre un peu plus qu'à l'ordinaire, lorsqu'ils se sentent de la plénitude. Après s'être suffisamment exercés, qu'ils entrent dans un bain chaud & qu'ils suent. S'ils se trouvoient ensuite échauffés, qu'ils prennent pendant quelques jours le bain froid. Qu'ils fassent succéder le repos à ce régime pendant un autre intervalle de tems, qu'ils se retranchent sur les alimens, qu'ils ne dînent point & qu'ils soupent legerement. Ils pourront encore observer de ne prendre que des nourritures foibles, telles que sont la plupart des herbages tant cuits que cruds, les citrouilles, les concombres, les melons, les figues & les autres fruits accommodés avec des herbes : surtout que leur pain n'ait aucun défaut. En suivant ce régime, ils auront le ventre libre ; le contraire arriveroit, s'ils usoient de nourritures fortes, telles que la chair, les poissons & les mets où il entre de la farine : il leur conseille de se priver de cette espece d'alimens, ou d'en prendre fort peu ; s'ils ont résolu de dissiper la plénitude qui les menace de quelque accident. Quant à ceux qui ne sont pas faits aux grands travaux & aux exercices pénibles, quoique l'exercice soit en lui-même très-propre à évacuer sans danger ce qu'il y a de superflu dans notre corps, ils se trouveroient mal de suivre cette méthode. Ceux d'entre eux qui vomiront aisément, qu'ils le fassent après le soupé ; observant de ne pas laisser trop d'intervalle entre le repas qu'ils auront fait, & le vomitif qu'ils ont à prendre. Il faut qu'ils commencent à vomir dans le tems que le chile commence à se distribuer, & lorsque ce qui reste de la masse des alimens est encore dans l'estomac ; qu'ils se baignent les jours suivans ; qu'ils suent & qu'ils se remettent ensuite peu à peu à leur genre de vie ordinaire.

Comme la plénitude, continue Erasistrate, peut attaquer diverses parties, & qu'elle cause à quelques personnes des mouvemens épileptiques, à d'autres des douleurs de jointures, &c. Il faut régler différemment la cure de ces maladies. On ne traitera pas ceux qui ont du penchant à l'épilepsie, de la même maniere que ceux qui crachent le sang. Les premiers doivent être dans un continuel exercice & les autres au contraire doivent éviter soigneusement le travail & la fatigue, s'ils ne veulent dilater des vaisseaux qui sont déja trop ouverts.

Les personnes sujettes à l'épilepsie doivent, comme on l'a dit, travailler & fatiguer continuellement, manger & boire très-peu, se baigner rarement, & éviter tout ce qui cause un changement grand & subit dans le corps. Ceux au contraire qui sont menacés de gravelle doivent prendre des alimens aisés à digérer, se baigner fréquemment, & boire souvent, de peur que leur urine devenant âcre, ne ronge les canaux par où elle coule. L'exercice leur est nuisible. Il l'est aussi à ceux en qui il se fait fluxion sur le foie ou sur la rate. Ils ne prendront point de bains froids ; c'est par l'abstinence du manger & du boire & par l'usage des bains chauds qu'ils doivent tenter de guérir.

Ce sont-là les propres termes d'Erasistrate, rapportés par Galien ; d'où l'on peut conclurre que ce Medecin ne blâmoit point l'exercice en général, comme on pourroit l'inférer de ce que le même Auteur a dit ailleurs. Mais on pourroit conjecturer qu'il ne l'approuvoit que dans le cas de plénitude, & que ceux qui se portent bien devoient, à son avis, s'en passer. En quoi il auroit été opposé à Hippocrate, de même que par rapport à la saignée,

gnée, la purgation & même la diete.

On lit dans Galien qu'Erasistrate faisoit si grand cas de la chicorée dans les maladies des visceres & du bas-ventre & particulierement dans celles du foie, qu'il n'avoit pas dédaigné de décrire tout au long la maniere de l'apprêter, qui consistoit, selon lui, à la faire bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit cuite, à la jetter une seconde fois dans l'eau bouillante pour lui ôter toute son amertume, à la retirer ensuite, à la conserver dans un pot avec de l'huile, & y répandre un peu de vinaigre qui ne soit pas fort, quand on la veut faire servir. Il craignoit si fort qu'on n'apprêtât mal ce légume, qu'il pousse le détail de cette opération, jusqu'aux minuties. Il en faut lier, ajoutoit-t'il, plusieurs plantes ensemble, cette maniere de les cuire est la plus commode. Comme si les cuisiniers, reprend Galien, ne savoient ce que c'est que faire bouillir une botte de chicorée. Au reste ce défaut étoit une suite de la maniere dont on pratiquoit la Medecine au tems d'Erasistrate. Toute cette science consistoit presque dans le régime & quelques remedes extérieurs, tels que les fomentations, les cataplasmes & les oignemens.

Erasistrate s'étoit déclaré pour les remedes simples. Il ne vouloit entendre parler ni des compositions royales, ni de tous ces antidotes que ses contemporains appelloient les mains des Dieux. Il ne pouvoit supporter qu'on mêlât les minéraux avec les plantes & avec les animaux; les productions de la mer avec celles de la terre; il vaudroit beaucoup mieux, disoit-il, s'en être tenu à la tisanne, à la citrouille, & à l'hydroleum. Par la tisanne, les bouillons d'orge & la citrouille, il vouloit marquer la diete, & par l'hydroleum ou l'eau mêlée avec de l'huile, les lavemens, les fomentations & les oignemens, réduisant ainsi la Medecine à des choses bien simples.

Erasistrate n'étoit pas moins ennemi des sophismes que des remedes composés. La crainte qu'il avoit que les systemes qu'il pourroit former sur les causes des maladies ne le jettassent dans des erreurs, n'influassent sur sa pratique & ne le trompassent également dans les cures qu'il auroit à faire, l'avoit obligé de prendre à cet égard beaucoup de précautions. Il n'étoit qu'à demi dogmatique, non plus qu'Hérophile; car ils ne raisonnoient & n'employoient les remedes que la raison suggere, que dans les seules maladies organiques.

Il seroit à souhaiter que le livre qu'Erasistrate avoit intitulé *des Causes*, fût parvenu jusqu'à nous. Nous y trouverions, sans doute, quelque chose de fort curieux sur cette matiere. Cet ouvrage est cité par Dioscoride, qui nous apprend que cet ancien Medecin étoit fort éloigné de la secte des Empiriques; qu'il jugeoit très-nécessaire la recherche des causes, non-seulement dans les maladies des parties organiques, mais dans toute maladie en général. Il paroît, à la vérité, convenir avec les Empiriques, que la découverte des causes spécifiques & particulieres des maladies n'est pas toujours possible: mais il ne s'ensuit pas, ajoute-t'il, qu'il en soit de même des causes générales; celles-ci sont apparentes, sensibles, & fournissent des indications sures. Il apporte en exemple, ceux qui ont pris du poison ou qui ont été mordus par quelque animal venimeux: ce venin, continue-t'il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de sa nature spécifique qui nous est inconnue; mais cela n'empêche point que nous ne déduisions une indication générale, des effets que ce venin produit, & sur laquelle nous nous conduisons dans le traitement de cette maladie, en raisonnant ainsi. La cause des effets que nous voyons est une matiere venimeuse qui détruit en peu de tems les parties qu'elle touche & qui cause la mort, en s'insinuant promptement par tout le corps: il faut donc tâcher de l'attirer au dehors, le plus vîte qu'il sera possible, & l'empêcher de se répandre. Dans cette vue, si quelqu'un a pris du poison, il faut incessamment lui faire avaler beaucoup d'eau & le faire vomir ensuite, afin que le poison sorte de son estomac. Si un autre a été blessé de quelqu'animal venimeux, il faut dilater la plaie, la succer, y appliquer des ventouses, scarifier la partie, la cautériser, mettre dessus des médicamens propres à attirer, & retrancher enfin cette partie, si l'on ne peut mieux faire, & tout cela, pour rappeller la matiere de ce venin & prevenir ses progrès.

On demandera, peut-être, si Erasistrate ne joignoit point à ces remedes, les médicamens qu'on appelle antidotes. Il est probable qu'il s'en servoit aussi, quoiqu'il désapprouvât tout remede composé: mais c'étoit en qualité de remedes indiqués & autorisés par l'expérience, sans égard à la cause du mal, ni à leur action. Autrement il eût été contraint de se jetter dans les causes spécifiques & particulieres; ce qui étoit aussi contraire à sa Medecine qu'à celle des Empiriques. Toutefois il ne négligeoit pas totalement ces dernieres causes. Il avoit même recherché celle de la fievre, qui est une des plus difficiles à découvrir: mais il y a quelque apparence qu'en accordant une pleine carriere à son esprit dans cette partie, il n'en tiroit pas de grands secours pour la pratique. Il avouoit sans difficulté, qu'on ne peut raisonner solidement que sur les causes sensibles, & qu'elles sont les seules dont on puisse tirer des indications curatives qui soient bien sures.

Erasistrate n'avoit pas écrit sur toutes les maladies connues, peut-être faute d'avoir eu occasion de faire un assez grand nombre d'expériences; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que Galien nous apprend qu'on accusoit ce Medecin de négliger la pratique, d'être

trop sédentaire, & de voir rarement des malades.

Cependant il avoit embrassé toutes les parties de la Medecine: il avoit cultivé la Chirurgie à l'exemple des Medecins qui l'avoient précédé. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien qu'il fut Anatomiste impitoyable, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il ait disséqué des hommes vivans.

Dans le skirre au foie, & dans toutes les tumeurs auxquelles ce viscere est sujet, on lit dans Cælius Aurelianus qu'Erasistrate incisoit la peau & tous les tégumens qui couvrent cette partie; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit des médicamens sur le foie même. Mais je vais rapporter le passage tel qu'il est dans l'Auteur, afin que le lecteur puisse juger si l'on ne s'est point trompé dans l'explication qu'on en vient de donner. *Erasistratus in jecorosis, præcidens superpositas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus quæ ipsum jecur latè amplectantur; tum ventrem deducit, audacter partem patientem nudans.*

Erasistrate, qui opéroit si hardiment sur le foie, n'approuvoit pas la paracentese, ou la ponction du ventre dans l'hydropisie; parce que, disoit-il, les eaux étant vuidées, le foie qui est enflé, & qui est devenu comme une pierre, se trouve plus pressé qu'à l'ordinaire par les parties circonvoisines, que les eaux tenoient éloignées; ce qui donne la mort au malade.

Il vouloit qu'une dent branlât pour qu'on la fît arracher. Il avoit coutume de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, que l'instrument fait pour arracher les dents, que l'on montroit au Temple d'Apollon, étoit de plomb; ce qui marque qu'on ne doit tenter l'extraction que de celles qui veulent tomber, & qui ne demandent pour être tirées que l'effort que l'on peut attendre d'un instrument de cette matiere.

De tous les livres qu'il avoit écrits, il ne nous reste que les titres, que Galien & Cælius Aurelianus nous ont conservés. Le premier de ces Auteurs lui rend le témoignage d'avoir parlé fort exactement de l'hydropisie; & il cite de lui les ouvrages suivans. Des maladies du ventre. De la conservation de la santé. Des choses salutaires. De la coutume. Des fievres & des plaies. Des divisions; ouvrage dans lequel il exposoit diverses observations sur les maladies. De la réjection, ou du vomissement & crachement de sang, auxquels Galien ajoute un traité de l'évacuation du sang & de la saignée. Mais cet Auteur paroît se contredire lui-même; car il assure ailleurs qu'Erasistrate n'avoit rien fait sur la saignée. Il pourroit bien y avoir quelque faute dans l'endroit où ce livre est cité.

Erasistrate avoit encore traité de la paralysie & de la goutte. Dans le premier de ces livres, il faisoit mention de la paralysie du péritoine; qui est suivie de la retention d'urine, parce que cette membrane, disoit-il, ne presse plus la vessie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit encore d'une autre espece de paralysie, qu'il avoit nommée paradoxe, c'est-à-dire étrange ou extraordinaire; maladie dans laquelle on est subitement contraint de s'arrêter sans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne sait rien de ce qui étoit contenu dans le livre de la goutte, si ce n'est seulement qu'Erasistrate y condamnoit l'usage des purgatifs, & qu'il y promettoit à un Roi Ptolomée un cataplasme pour cette maladie, mais sans en donner la description. Il s'étoit encore exercé contre les Medecins de Cos, entre lesquels étoit Hippocrate; qu'il s'étoit occupé à contredire perpétuellement. On avoit d'ailleurs plusieurs livres d'Anatomie qu'il composa dans un âge fort avancé.

Petrus Castellanus raconte de ce Medecin, que s'étant ennuyé dans la vieillesse de supporter les douleurs que lui causoit un ulcere qu'il avoit au pié, & qu'il avoit vainement tenté de guérir, il s'empoisonna avec du suc de cigue, & mourut.

L'histoire de la pratique & des principes d'Erasistrate nous fournit une réflexion que tout praticien ne doit jamais oublier, s'il prétend s'illustrer dans sa profession & satisfaire à sa conscience, en tendant religieusement à ceux qui lui confient leur santé & leur vie, tous les soins qu'ils ont lieu d'en attendre: c'est qu'aussi-tôt que les hommes ont commencé d'honorer leurs rêveries du titre spécieux de raisonnement, & de préférer des conclusions vagues à des faits confirmés par l'expérience des siecles, on a tenté de bannir de la Medecine les deux remedes les plus puissans dont elle jouît alors, & que nous lui connoissons maintenant, la purgation & la saignée. Mais la Medecine n'est pas la seule science qui ait à se plaindre de l'orgueil de l'esprit humain. Il n'y a rien de sacré que la raison n'ait attaqué; rien de certain dans les choses humaines & divines qu'elle n'ait tâché d'obscurcir; rien d'utile qu'elle ne se soit efforcé de décrier: il n'y a que ses erreurs qui soient en aussi grand nombre que les exemples que nous avons de sa témérité.

Herophile passe pour contemporain d'Erasistrate, mais pour un peu plus âgé que lui. Nous rendrons compte de son anatomie dans le cours de notre Dictionnaire. Cette partie n'étoit pas la seule à laquelle il s'étoit appliqué. Il avoit cultivé la Chirurgie: il étoit Botaniste, & il faisoit si grand cas des simples, que Pline dit, liv. 28. ch. 5. qu'il avoit coutume d'assurer, que les plantes mêmes que nous foulons aux piés, avoient des propriétés admirables.

Il est le premier entre les anciens dogmati-

ques qui fit un grand usage des médicamens tant simples que composés : ni ses disciples, ni lui n'entreprirent de traiter aucune maladie sans les employer. Celse, qui fait cette observation, suppose que les Medecins qui l'ont précédé, se passoient de médicamens. Mais Herophile soutenoit, contre leur pratique, que c'étoit au défaut de connoissance de leurs véritables usages qu'il falloit s'en prendre de leur peu d'utilité dans de certains cas ; & qu'administrés sagement par un Medecin instruit de leurs vertus, on devoit les regarder comme les mains des dieux.

La doctrine du pouls négligée par ses prédécesseurs, fit sous lui de grands progrès. Pline l'accuse même de l'avoir poussée trop loin. Selon Herophile, il falloit, dit cet Auteur, être Musicien, & même Géometre pour juger parfaitement du pouls, c'est-à-dire, pour en entendre la cadence & la mesure relatives aux âges & aux maladies.

Mais cette remarque de Pline est fondée sur une erreur populaire à laquelle ce savant Medecin donna lieu, en introduisant dans la Medecine le terme ῥυθμός, *rythmus*, cadence, qui convenoit à la musique. Cependant il faut avouer que Galien, de qui nous tenons qu'Hérophile avoit traité à fond la matiere du pouls, prétend qu'il s'étoit embarrassé dans des difficultés dont il ne put se tirer que par des absurdités. Mais cela est pardonnable à un homme qui traitoit ce sujet le premiet.

Pline ajoute que cette grande subtilité n'étant pas du gout de tout le monde, on abandonna la secte d'Hérophile. Mais ce fait manque de vraisemblance ; car nous savons qu'il eut long-tems après sa mort un grand nombre de sectateurs. D'ailleurs, comment accorder cette grande subtilité qu'on lui reproche avec le jugement de Galien, qui le traite de semi-Empirique, & dans un autre endroit, tous ses sectateurs de vrais Empiriques.

Nous lisons dans ce dernier, qu'Hérophile avoit écrit contre les prognostics d'Hippocrate, de tous les ouvrages de cet Auteur celui qu'on avoit le plus rarement attaqué & avec le moins de succès. Le silence que le Pete de la Medecine a gardé sur le pouls, donna lieu sans doute à Hérophile d'accuser ses prognostics de peu d'exactitude.

Cælius Aurelianus, qui nous a transmis quelques particularités de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Medecin n'avoit rien écrit sur la cure de plusieurs maladies fort communes. Quoiqu'il eût traité de la nature de la pleurésie & de l'esquinancie, il l'avoit fait si sommairement, qu'on ne pouvoit pas regarder ce qu'il en avoit écrit comme des traités particuliers : il assuroit que le poumon étoit la partie malade dans la pleurésie, & qu'elle ne différoit de la péripneumonie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon souffre, au lieu qu'il n'y en a qu'une partie qui soit atteinte dans celle-ci. Il a parlé d'une maladie assez rare, qu'il appelle paralysie du cœur : mais tout ce qu'il en dit, c'est qu'il falloit lui attribner certaines morts subites que l'on voit arriver quelquefois. Quant à ce qui concerne les humeurs, il suivoit les sentimens d'Hippocrate, de Praxagore son maître, & il ne s'étoit écarté de leur pratique, ni dans la cure des maladies, ni pat rapport à la conservation de la santé. Il faisoit un cas particuliet de l'Ellébore blanc. Il comparoit ce remede à un vaillant Capitaine qui sort des premiers d'une Ville, après avoir animé & mis en mouvement tous ceux qui doivent l'accompagner dans une sortie.

Ce fut au tems d'Erasistrate & d'Hérophile, si l'on en croit Celse, que la Medecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec toutes ses dépendances par une seule personne, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la suite l'occupation d'une personne différente.

Ces trois branches furent la Diététique, la Pharmaceutique & la Chirurgique. La premiere traitoit par le régime, la seconde employoit les médicamens, & la troisieme l'opération des mains. En prenant cette division à la lettre, on en conclurroit, que ceux qui prescrivoient la diete n'employoient point les médicamens ; & que ceux qui ordonnoient des médicamens ou qui opéroient de la main, ne recommandoient point la diete.

Mais Celse s'est expliqué dans la préface de son premier livre. Toutes les parties de la Medecine, dit-il, ont entre elles une si grande liaison, qu'il est impossible de les séparer. Celle qui traite par la diete n'exclut point les médicamens. Celle qui prescrit les médicamens, ordonne aussi la diete. Mais chaque branche tire son nom de ce qui est principal & premier dans son emploi.

On seroit porté à croire que Celse a voulu caractériser par cette distinction les trois professions par lesquelles la Medecine s'exerce aujourd'hui ; celle des Medecins, celle des Chirurgiens, & celle des Apothicaires. Mais les choses n'étoient pas alors exactement sur le même pié que parmi nous. Ceux qui s'étoient emparés de la premiere branche, de la diététique, sont parfaitement représentés par nos Medecins : mais il n'en est pas ainsi de nos Chirurgiens & de nos Apothicaires. Les maladies internes, dont la cause est plus difficile à découvrir & la cure plus épineuse à conduire, étant du département des premiers, ils avoient été de tout tems les plus estimés : ce qui leur avoit mérité cette préférence de la part des peuples, c'est que les Medecins diététiques soutenoient que l'exercice de leur profession exigeoit une connoissance entiere

de la nature, & ſuppoſoit par conſéquent la Philoſophie.

Ceux qui exerçoient la deuxieme branche, différoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embraſſoient pas tant de choſes qu'eux. Ils s'en tenoient à la Chirurgie proprement dite, ou à l'opération ſeule de la main, abandonnant aux Medecins Diététiques & aux Pharmaceutiques, les maladies qu'il falloit traiter par d'autres moyens. Les plaies n'étoient pas même de leur reſſort, encore moins les ulceres & les tumeurs, à moins que l'inciſion ne fût néceſſaire. C'eſt le même Auteur qui nous apprend ce détail.

Les plaies, les ulceres & les tumeurs étoient le partage des Medecins Pharmaceutiques : ils traitoient ces maladies par l'application des remedes qui arrêtent le ſang, qui conſolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font ſuppurer, qui font percer ou vuider un abſcès. En un mot, ils avoient droit d'entreprendre la cure de toutes les maladies qui ne demandoient que des médicamens appliqués à l'extérieur, en cas de beſoin ; c'eſt-à-dire, s'il falloit employer le fer ou le feu, ils appelloient un Chirurgien, entre les mains duquel ils remettoient leur malade. On voit par-là combien ils différoient de nos Apothicaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit Medecins rempliſſoient ſeuls tous les devoirs des trois profeſſions, & l'on ne reconnoiſſoit dans la Medecine que deux ordres. Les *Architectes*, ἀρχιτέκτονικοι, ou ceux qui ne ſervoient les malades que de leurs avis, compoſoient le premier. Les Manœuvres, δημιουργοί, ou ceux qui travailloient de la main ſous les yeux des Architectes, ſoit pour la compoſition, ſoit pour l'application des remedes, ſoit pour les opérations manuelles, formoient le ſecond. La même ſubordination, dit Ariſtote, eſt établie dans tous les arts. Mais il arriva dans la Medecine que ces derniers, qui n'étoient que les ſerviteurs des premiers, quelquefois leurs enfans ou leurs diſciples, s'ingérerent d'exécuter ſeuls ce qu'ils n'avoient fait juſqu'alors que ſous la direction d'autrui, & exercerent en particulier ce qu'ils entendoient le mieux dans la Chirurgie & dans la Pharmacie ; ce qui fit naître la diviſion dont nous avons parlé plus haut.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie, portoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit Chirurgiens, ou Medecins-Chirurgiens, c'eſt-à-dire, Medecins opérans de la main. On trouve auſſi dans le premier chapitre du vingt-neuvieme livre de Pline, les noms de *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, qui conviendroient mieux à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique qu'aux Chirurgiens ; car nous avons vu par la diviſion de Celſe, que les plaies étoient du reſſort des premiers. Je conviendrai pourtant que Pline parle dans l'endroit cité d'un Chirurgien : ces profeſſions n'ont pas toujours été ſi bien diſtinguées, qu'on ne les ait ſouvent confondues.

Ceux qui s'attacherent à la Pharmaceutique ou à la Medecine médicamentaire, furent appellés *Pharmaceutæ* ; car le nom de *Pharmacopæus* ſe prenoit alors en mauvaiſe part, & ſignifioit dans l'uſage ordinaire, un empoiſonneur : il étoit ſynonime à φαρμακὸς & φαρμακεύς, dérivé de φαρμακὸν, mot générique pour toute ſorte de drogue ou de compoſition bonne ou mauvaiſe, ou pour tout médicament ou poiſon, tant ſimple que compoſé. Les Latins entendoient auſſi par *medicamentum*, un poiſon, & par *medicamentarius*, un empoiſonneur ; quoique le premier ſignifiât encore un médicament, & le dernier un Apothicaire.

Les Pharmacopoles (*Pharmacopolæ*) formoient encore chez les anciens un corps différent des premiers. En général on appelloit de ce nom tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparaſſent point : en particulier, ceux que nous nommons aujourd'hui charlatans, bateleurs, gens dreſſans des échaffaux en place publique, allant d'un lieu en un autre, & courant le monde en diſtribuant des remedes ; & c'eſt de-là que dérivent les dénominations de *circulatores*, *circuitores*, & *circumforanei* : ils avoient encore celle d'Agyrtæ, du mot ἀγύρται, *qui aſſemblent*, parce qu'ils aſſembloient le peuple autour d'eux, & que la populace, toujours avide du merveilleux, accouroit en foule, auſſi crédule à leurs promeſſes qu'elle l'eſt encore aujourd'hui à celles des charlatans qui les repréſentent. C'eſt par la même raiſon qu'on les appelloit ὀχλαγωγοὶ. On leur donnoit enfin le nom de Medecins ſédentaires, *ſellularii Medici*, ἐπιδίφριοι ἰατροὶ, parce qu'ils attendoient les marchands aſſis ſur leurs boutiques. Epicure reprochoit à Ariſtote de faire ce métier. Ce fut auſſi celui d'Eudamus, d'un certain Chariton, de qui Galien a tiré quelques deſcriptions de médicamens, & à qui il donne l'épithete d'ὀχλαγωγὸς ; & de Clodius d'Ancone, que Ciceron appelle *Pharmacopola circumforaneus*.

On ne ſait ſi les Pharmacotribes, *Pharmacotribæ*, ou mêleurs, broyeurs de drogues, étoient les mêmes que les Pharmaceutes, *Pharmaceutæ*, ou ſi ce nom ne convenoit qu'à ceux qui compoſoient les médicamens ſans les appliquer. Ces derniers pourroient bien avoir été les valets des Droguiſtes, ou ces gens appellés par les Latins Seplaſiarii & Pigmentarii, & par les Grecs παντοπῶλαι ou καθολικοὶ, ou vendeurs de drogues ; & dans les derniers tems de la Grece, πημενταριοὶ, terme dérivé du Latin.

Les boutiques ou magaſins de ces marchands s'appelloient Seplaſia au neutre plurier, & leur métier Seplaſia, au féminin ſingulier. Ils vendoient aux Medecins, aux Pein-

tres, aux Parfumeurs & aux Teinturiers toutes les drogues, tant simples que composées, dont ils avoient besoin : ils étoient, ainsi que les Charlatans, fort sujets à débiter des compositions mal conditionnées & mal faites. Pline reprochoit aux Medecins de son tems de négliger la connoissance des drogues, de recevoir les compositions telles qn'on les leur donnoit, & de les employer sur la bonne foi d'un marchand, au lieu de se pourvoir des unes & de composer les autres à l'exemple des anciens Medecins.

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes que les Medecins achetoient : ils tiroient les plantes communes des Herboristes, *Herbarii* en Latin, en Grec ῥιζότομοι, ou coupeurs de racines, & βοτανολογοὶ ou βοτανικοὶ, cueilleurs d'herbes, & non pas βοτανισαι, nom propre à ceux qui mondoient les blés, ou qui en arrachoient les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour faire valoir leur métier, affectoient superstitieusement de cueillir les simples en de certains tems particuliers, avec diverses précautions & cérémonies ridicules : ils étoient encore fort attentifs à tromper les Medecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les connoissoient point.

Les Herboristes & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux propres pour placer leurs plantes, leurs drogues & leurs compositions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθῆκαι, *Apothecæ*, d'un nom général qui signifie place où l'on renferme quelque chose.

Les boutiques des Chirurgiens se nommoient en Grec ἰατρεῖα, de ἰατρὸς Medecin ; parce que tous ceux qui se mêloient de quelque partie de la Medecine que ce fût, s'appelloient Medecins, & que tous les Medecins exerçoient anciennement la Chirurgie. Plaute rend le terme ἰατρεῖα par celui de *Medicina;* & comme de son tems la Medecine n'étoit point encore partagée, & que le Medecin, le Chirurgien, l'Apothicaire & le Droguiste n'étoient qu'une seule personne : ce nom s'étend dans ce Poëte à toutes les boutiques en général, soit qu'on y pansât des blessés, qu'on y vendît des drogues & des médicamens, soit qu'on y étalât des plantes & des herbes ; de même que *Medicus* signifie dans le même Poëte, un vendeur de médicamens.

Le partage de la Medecine, comme nous l'avons exposé, est tel, qu'il subsistoit au tems de Celse. L'usage changea dans la suite, les uns ayant empiété sur la profession des autres, ou en ayant exercé plus d'une, & les mêmes noms resterent, quoique les emplois ne fussent plus les mêmes. Quelques siecles après Celse, ceux que l'on nommoit en grec πιγμενταριοί, & en latin *pimentarii* ou *pigmentarii*, qui devoient être des Droguistes, faisoient aussi la fonction d'Apothicaires; ce qne l'on prouve par un passage d'Olympiodore, ancien commentateur de Platon. Le Medecin, dit-il, ordonne, & le Pimentarius prépare & sert ce que le Medecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement : mais Olympiodore vivoit environ 400 ans après Celse.

La division dont on a parlé, ne changea pas subitement la face de la Medecine. Plusieurs Medecins suivirent dans le tems même de Celse & après lui, l'ancien usage. Quoique leur profession tirât son nom de la diete, sans se borner à ce moyen seul de secourir les malades, ils employoient les autres remedes connus, quoiqu'ils n'eussent plus sous eux des serviteurs pour saigner, ventouser, donner des lavemens, appliquer des cataplasmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & administrer des médicamens par leurs ordres.

Il arriva même qu'après Herophile, sous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Medecins fameux écrivirent sur la Chirurgie & sur la Pharmacie en particulier ; d'où l'on peut conclurre qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient réservé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Medecine. Quant aux médicamens, quoiqu'on en trouvât des descriptions dans les écrits des anciens Medecins, cependant on peut dire que ces descriptions étoient dispersées, & qne ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Medecine qu'on commença d'écrire sur cette matiere, & d'en former des recueils qui remédiassent à la rareté extreme des livres dont Galien a fait mention. Herophile mit le premier les médicamens en grand usage. Il fut imité par ses disciples, qui, par vénération pour la pratique de leur maître, ne manquerent pas d'en traiter à part : les Medecins empiriques qui leur succéderent, s'occuperent beaucoup aussi de la même matiere. Celse compte entre les Herophiliens qui se distinguerent dans cette partie, Zenon, Andreas, Apollonius Mus, auxquels Galien ajoute Mantius.

Il arriva après la mort d'Erasistrate & d'Hérophile, une seconde révolution dans la Medecine, beaucoup plus grande que la premiere ; ce fut l'établissement de la secte Empirique. Elle commença avec le trente-huitieme siecle, environ 287 ans avant la naissance de Jesus-Christ. Celse nous apprend dans la préface de son premier livre, que Sérapion d'Alexandrie fut le premier qui s'avisa de soutenir qu'il est nuisible de raisonner en Medecine, & qu'il falloit s'en tenir à l'expérience ; qu'il défendit ce sentiment avec chaleur, & que d'autres l'ayant embrassé, il se trouva chef de cette secte.

D'autres racontent la même chose de Phi-

linus de Cos, disciple d'Herophile. Ils ne nous ont pas instruits des circonstances de cet évenement : mais après avoir dit d'Herophile qu'il étoit d'avis qu'on ne raisonnât que dans les maladies qui dépendent d'un desordre arrivé à quelques parties organiques, & que par conséquent il étoit à demi Empirique, on ne sera point étonné qu'il ait fait d'un de ses disciples un Empirique parfait. D'ailleurs, cet ancien Medecin recommandoit beaucoup l'usage des médicamens, & ses disciples s'étoient, comme on sait, entierement emparés de cette partie ; c'est-à-dire, qu'ils s'étoient proposé le même but que les Empiriques, la recherche des médicamens. Ce fut sans doute par cette raison que Galien mit dans la classe des Empiriques, Hérophile & Zeuxis, Héraclite l'Erythréen & Bacchius ses sectateurs; quoique cet Auteur connût bien la différence qu'il y avoit entre les sentimens d'Hérophile & ceux de Philinus ou de Sérapion.

Quelques-uns ont prétendu qu'Acron d'Agrigente étoit fondateur de cette secte ; & les Empiriques jaloux de l'emporter par l'antiquité sur les Dogmatiques, dont Hippocrate fut le premier, appuyoient cette opinion. Pour éclaircir cette difficulté, il faut distinguer entre les anciens Medecins des deux sortes d'Empiriques, ceux qui exercerent la Medecine depuis qu'Esculape l'avoit réduite en art, jusqu'au tems de son alliance avec la Philosophie. On peut regarder ces premiers Medecins comme les premiers Empiriques : mais il y a cette différence entre eux & les disciples de Sérapion ou de Philinus, qu'ils étoient Empiriques sans en porter le nom, & qu'ainsi ils ne peuvent passer pour sectaires, d'autant plus qu'il n'y avoit alors qu'une opinion, au lieu que les Empiriques, qui leur succéderent, choisirent eux-mêmes ce titre, & se séparerent des Dogmatiques. Enfin, l'empirisme de ceux-là étoit purement naturel ; c'étoit au contraire dans ceux-ci un effet de leur méditation & de leur raison dont ils se servoient pour établir leur parti, & bannir le raisonnement de la Medecine ; se conduisant en ceci comme quelques Modernes, qui méprisent toute théorie, excepté la leur.

Il paroît que Philinus & Sérapion ont été contemporains. Le premier fut disciple d'Hérophile, & fleurit à peu près dans le même tems que lui. Athenée nous apprend qu'il avoit traité des plantes, & qu'il avoit écrit quelques commentaires sur Hippocrate : mais nous ignorons comment il vint à bout de fonder une secte.

Quant à Sérapion, il pratiqua apparemment la Medecine dans sa patrie. Mais en quel tems la pratiqua-t'il ? C'est ce qu'on ne peut déterminer avec exactitude. Je l'ai supposé contemporain de Philinus, parce qu'il est postérieur à Erasistrate contre lequel il a écrit, & antérieur à Héraclide de Tarente, fameux Empirique dont je parlerai dans la suite. Nous lisons dans Galien, que Sérapion n'avoit pas ménagé Hippocrate dans ses ouvrages, où, ce qu'on remarquoit le plus distinctement, c'étoit une très-haute opinion de son savoir-faire, & un mépris excessif pour tout ce qu'il y avoit de grands Medecins avant lui. Il avoit écrit un traité des médicamens faciles à préparer, & l'on trouve quelque échantillon de sa pratique dans Cælius Aurelianus. A en juger par-là, on voit qu'en rejettant les sentimens d'Hippocrate & des autres Medecins de ce tems, il en avoit retenu les remedes. Nous ignorons les moyens dont il appuyoit ses opinions, ses écrits ayant été perdus : les ouvrages des autres Empiriques ont eu le même sort ; & ils seroient tous tombés dans un profond oubli, si leurs adversaires n'avoient été obligés d'en parler en les réfutant.

Cælius Aurelianus, en traitant de la maladie appellée Cholera, fait mention de certaines pilules dont Sérapion & Héraclide le Tarentin se servoient : elles étoient composées de deux dragmes de semence de Jusquiame, d'une dragme d'Anis & d'une demie dragme d'Opium. L'usage de cette derniere drogue n'étoit aussi familier dans aucune secte que parmi les Empiriques. Le même Auteur nous apprend, que Sérapion ordonnoit dans la passion iliaque des pilules composées de limaille de fer, de baies Cnidiennes, de sel, d'élaterium, de résine, de castoreum & de diagrydium. Il y a dans cette composition deux ingrédiens remarquables : la limaille d'acier, qu'il croyoit apparemment très-propre par sa pesanteur à débarrasser les passages, & le castoreum uni avec des purgatifs ; ce qui mérite d'autant plus d'être observé, qu'Erasistrate faisoit aussi entrer le castor dans des pilules purgatives. Il paroît par quelques compositions particulieres aux Empiriques, & que Cælius Aurelianus nous a transmises, qu'ils usoient fréquemment du castoreum. Je ne crois pas qu'ils l'employassent comme purgatif, mais au contraire comme correctif de la violence des purgatifs, ce à quoi il faut convenir qu'il est très-propre.

Cælius nous a laissé une longue liste de remedes que Sérapion employoit contre l'épilepsie, & parmi lesquels nous trouvons le castoreum : la croûte des especes de verrues qui viennent aux jambes de devant des chevaux, la cervelle & le fiel de chameau, la presure de veau marin ; un mélange préparé avec de la fiente de crocodile, le cœur & les reins d'un lievre, du sang de tortue, ou les testicules d'un ours, d'un bélier ou d'un coq. La purgation avec l'Ellébore blanc ou noir, ou la scammonée : la saignée devoit précéder ce remede.

Celse parle d'un remede recommandé par Sérapion dans la cure de la teigne, de la

lepre, de la galle & des autres maladies semblables à celle-là. C'est une préparation faite de deux parties de nitre, de quatre parties de soufre, avec une plus grande partie de résine. Nous ne savons ce qu'il entendoit par nitre. Aëtius vante une emplâtre qu'il ne décrit point, qu'il appelle Emplastrum melinum. Myrepsus nous a laissé la composition d'un remede qu'il a nommé Antidotus choragus, parce qu'il étoit bon contre l'impuissance. Le satyrion & le castor sont les principaux ingrédiens de l'antidote de Myrepsus. On peut juger là-dessus de la matiere médicale & de la pratique de Sérapion : mais que ce soit Sérapion, ou que ce soit Philinus qui ait été fondateur de la secte Empirique, le Lecteur sera sans doute curieux de connoître quels étoient les principes de l'Empirisme.

Il n'y avoit, selon les Empiriques, qu'un seul moyen d'acquérir l'art de guérir les maladies, qui étoit l'expérience. Le nom d'Empirique ne leur venoit point d'un fondateur ou d'un particulier qui se fût illustré dans la secte, mais du mot grec ἐμπειρία, expérience.

L'expérience, disoient-ils, est une connoissance fondée sur le témoignage des sens. Ils distinguoient de trois sortes d'expériences. La premiere & la plus simple est produite par le pur hasard ; c'est un accident imprévu par lequel on guérit d'une maladie, comme dans le cas où quelqu'un auroit été soulagé d'un grand mal de tête par une perte de sang, qu'une chute dans laquelle la veine du front se seroit ouverte, auroit fortuitement occasionnée, ou dans le cas où la fievre auroit été dissipée par une hémorrhagie, des sueurs, une diarrhée qu'on n'auroit point provoquées à dessein.

La seconde espece d'expérience, est de celles qui se font par essai, comme il arrive lorsque quelqu'un ayant été mordu par un serpent ou un autre animal venimeux, il applique sur la blessure la premiere herbe qu'il trouve ; ou lorsqu'un fiévreux guérit en buvant par instinct autant d'eau qu'il en peut supporter.

La troisieme comprend celles que les Empiriques appelloient imitatoires, ou dans lesquelles on répete, dans l'espoir d'un pareil succès, ce que le hasard, la nature ou l'essai ont indiqué.

C'est la derniere espece d'expérience qui constituoit l'art. Ils l'appelloient observation, τήρησις, ou autopsie αὐτοψία ; & la narration fidele des accidens, des remedes & des effets, histoire. Or comme l'histoire des maladies ne peut jamais être complete, ils avoient encore recours à la comparaison : c'est ce qu'ils nommoient *epilogismus*, ou ἀπὸ τοῦ ὁμοίου μετάβασις ; ce que les Latins ont rendu par *transitus ad simile*, *substitutio similis*, & M. le Clerc par la substitution d'une chose semblable.

L'observation, l'histoire & la substitution d'une chose semblable étoient les fondemens de l'Empirisme. Toute la Medecine des Empiriques se réduisoit donc à avoir vû, à se ressouvenir & à comparer, ou, pour me servir des termes de *Glaucias*, les sens, la mémoire & l'épilogisme formoient le trépié de la Medecine, τρίπες τῆς ἰατρικῆς.

Selon eux, on tiroit de l'observation deux avantages ; le premier, de distinguer quelles choses sont utiles, & quelles sont indifférentes ; le second, de connoître quel est le concours des symptomes particuliers à chaque maladie ; sur quoi il faut remarquer qu'ils ne donnoient pas le nom de *concours* à la rencontre de toutes sortes d'accidens indifféremment, mais seulement à la réunion de ceux que l'on pouvoit conjecturer par une longue suite d'expériences devoir paroître, augmenter & finir en même-tems. Il y avoit par conséquent autant de concours différens que de maladies différentes.

Telle étoit la doctrine des Empiriques. Quoiqu'ils différassent entre eux sur la division de la Medecine, ils étoient tous d'accord sur la partie principale & sur les principes. Ainsi nous n'avons pas besoin d'entrer dans un plus long détail.

Mon but dans cette Préface étant d'exposer les différentes révolutions que les théories, en se succédant, ont occasionnées dans la Medecine, & les influences qu'elles ont eues sur la pratique. Je ne peux me dispenser de rapporter ici les moyens des Medecins dogmatiques, & les objections de leurs adversaires.

Les Dogmatiques soutenoient que la connoissance des causes occultes des maladies n'étoit pas moins nécessaire que celle des causes apparentes & sensibles, & qu'un Medecin ne devoit point ignorer la maniere dont se font les fonctions naturelles & les fonctions animales ; ce qui exige l'étude des parties intérieures. Ils appelloient causes cachées, celles qui sont relatives aux premiers élémens qui entrent dans la composition de nos corps, & aux qualités qui constituent la bonne ou la mauvaise santé. Il est impossible, disoient-ils, de traiter méthodiquement une maladie dont on ne connoît point l'origine : si les maladies proviennent en général de l'excès, ou du défaut de l'un des quatre élémens, comme quelques Philosophes l'ont supposé, se conduira-t'on de même que l'on feroit dans la supposition d'Héraclite, que tout mal naît des humeurs ; ou dans celle d'Hippocrate, qu'il ne faut point chercher la source des maladies ailleurs que dans les esprits ? Est-il indifférent pour la pratique d'assurer avec Erasistrate, que le sang se transvasant des veines qui sont destinées à le contenir dans les vaisseaux qui ne doivent renfermer que des esprits, il excite l'inflammation, & l'inflammation, ce mouvement extraordinaire du sang que l'on observe dans la fievre ; ou de soutenir avec Asclépiade, que

ce ſymptome eſt occaſionné par un engorgement de paſſages inviſibles dans leſquels les petits corps ſont arrêtés ? C'eſt ce qu'on ne peut pas ſuppoſer. Au contraire n'eſt-il pas évident que celui de tous ces Medecins qui ne ſe trompera point ſur la cauſe des maladies, travaillera à les guérir avec le plus de ſuccès?

Les Dogmatiques convenoient avec leurs antagoniſtes de l'utilité des expériences: mais ils prétendoient qu'on n'en pouvoit faire d'exactes ſans le ſecours de la raiſon. Les premiers hommes qui ſe mêlerent de la Medecine, diſoient-ils, ne conſeillerent pas aux malades la premiere choſe qui leur vint dans l'imagination : ce fut ſans doute après avoir réfléchi qu'ils riſquerent leurs ordonnances; enſuite l'expérience détruiſit ou confirma leurs réflexions. Car il importe peu que les remedes aient réuſſi dès le commencement, pourvu que l'on convienne que l'eſſai fut une ſuite du raiſonnement.

Mais, ajoutoient-ils, on voit paroître des maladies nouvelles : or dans ces cas où l'expérience n'a rien décidé, n'eſt-il pas néceſſaire d'examiner d'où elles viennent, & comment elles ont commencé? Sans cela, y a-t'il quelqu'un qui puiſſe donner la préférence à un remede ſur un autre ? C'eſt par ces raiſons que nous nous attachons à la recherche des cauſes cachées, ſans négliger la connoiſſance des cauſes évidentes : nous convenons avec les Empiriques, qu'il eſt important de ſavoir ſi le mal vient de froid ou de chaud, d'inaction ou d'indigeſtion, ou de quelque autre cauſe ſemblable ; nous donnons à ces circonſtances toute l'attention convenable, mais nous ne croyons pas qu'il faille s'en tenir-là.

Quant aux actions naturelles, ſi vous ignorez comment l'air s'introduit dans nos poumons; pourquoi il en eſt chaſſé après y être entré; quel beſoin nous avons d'alimens; comment ils ſe préparent & ſe diſtribuent dans tout le corps ; pourquoi les arteres s'élevent & s'abbaiſſent ; quelles ſont les cauſes de la veille & du ſommeil, pourrez-vous jamais remédier aux incommodités qui dérangeront ces fonctions ? Mais pour donner à ce raiſonnement une entiere évidence, l'exemple ſeul, tiré de la préparation des alimens, ſuffira : ou les nourritures ſe broyent dans l'eſtomac, comme l'a dit Eraſiſtrate ; ou elles s'y pourriſſent, ſelon le ſentiment de Pliſtonicus, diſciple de Praxagore ; ou elles s'y cuiſent par l'effet d'une chaleur particuliere, ſi Hippocrate a bien rencontré ; ou toutes ces opinions ſont fauſſes, s'il eſt vrai, comme Aſclépiade l'aſſure, que les matieres ſe portent dans toutes les parties du corps, crues & telles qu'on les a priſes. Or il faut convenir qu'on ne peut donner les mêmes alimens aux malades dans ces ſiſtemes différens. Eraſiſtrate auroit ordonné ſans doute ceux qui ſont les plus faciles à broyer; Pliſtonicus, ceux qui ſe pourriſſent le plus promptement ; Hippocrate, ceux qui ont le plus de diſpoſition à exciter la chaleur qui doit les cuire : mais Aſclépiade, ſans s'embarraſſer de ces qualités, auroit preſcrit ceux qui changent le moins de nature. D'ailleurs les maladies intérieures ſont les plus conſidérables, & ne ſont pas les moins fréquentes. Or, comment les traiterez-vous, ſi vous ne connoiſſez pas les parties qui peuvent en être attaquées? Et comment connoîtrez-vous ces parties, ſi vous n'ouvrez les cadavres, ſi vous n'en examinez les entrailles, ſi vous n'avez même le courage de diſſéquer des hommes vivans, à l'exemple d'Herophile & d'Eraſiſtrate, qui, profitant de la bienveillance des Rois qui leur livrerent des malfaiteurs condamnés à la mort, eurent occaſion de voir à découvert ce que la nature tenoit caché, & de conſidérer la ſituation, la couleur, la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la molleſſe, l'âpreté, le poli, les éminences, les cavités, & toutes les autres modifications des parties, pour déterminer ce qui reçoit & ce qui eſt reçu ? Eſt-il poſſible que vous fixiez le lieu des douleurs d'un malade, ſi vous n'êtes inſtruit de la ſituation de chaque viſcere? Guérit-on des membres qu'on n'a jamais vus? Lorſque les entrailles d'un bleſſé ſortent par la bleſſure, comment diſtinguera-t'on ce qui eſt corrompu & altéré d'avec ce qui eſt ſain, ſi l'on ignore quelle doit être la couleur des parties dans ces différens états? Il n'y a que celui qui eſt ſuffiſamment éclairé ſur toutes ces choſes qui puiſſe opérer convenablement ; & ce n'eſt point une cruauté, comme quelques-uns ſe l'imaginent, de chercher des remedes pour une infinité d'innocens, en faiſant ſouffrir un petit nombre de ſcélérats.

Les Empiriques diſoient au contraire, qu'ils ne ſe piquoient de connoître que les cauſes évidentes ; eſtimant que toutes les queſtions concernant les cauſes obſcures ou les actions naturelles, ſont ſuperflues, parce que la nature eſt d'elle-même incompréhenſible. Si cette vérité, ajoutoient-ils, n'étoit point inconteſtable, on s'en convaincroit par la diverſité des ſentimens de ceux qui ont diſcuté ces matieres. Ni les Philoſophes, ni les Medecins ne ſont d'accord entre eux : or pourquoi en croiroit-on plutôt Hippocrate qu'Herophile, ou Herophile qu'Aſclépiade? Si l'on veut ſe payer de Sophiſmes, ils ont la vraiſemblance pour eux les uns & les autres. Demande-t'on des cures? Les uns & les autres en ont fait. De quel côté ſe ranger ? S'il ſuffiſoit de raiſonner pour être Medecin, il n'y auroit point de plus habiles Medecins que les Philoſophes : mais par malheur, nous voyons que l'art de guérir leur manque, quoiqu'ils aient des raiſonnemens de reſte. D'ailleurs, les moyens que la Medecine emploie ſont différenciés par la

nature

nature des lieux : ceux qui conviennent à Rome sont autres que cenx dont on se serviroit en Egypte ou dans les Gaules. Or si les maladies ont partout les mêmes causes, les remedes ne devroient point être differens. Souvent les causes sont manifestes, comme dans le cas des blessures : cependant les remedes n'en sont pas moins difficiles à trouver. Si l'évidence des causes ne suggere point les remedes convenables, quelle apparence que les causes obscures, cachées & douteuses soient plus secourables ? Et si ces dernieres causes étoient de plus incertaines & presque incompréhensibles, n'y auroit-il pas plus de prudence à recourir aux choses dont l'expérience & l'usage ont constaté l'utilité ; méthode qui se pratique dans tous les autres Arts. Le laboureur & le Philosophe ne deviennent point plus habiles gens par les disputes, mais par l'usage & par l'expérience. D'ailleurs on peut conclurre que toutes ces questions épineuses n'appartiennent point à la Medecine, puisque les Medecins, quoique partagés d'opinions, ne laissent pas de tirer également d'affaire leurs malades, ce qui n'arriveroit pas ainsi, s'ils n'abandonnoient dans la pratique les causes cachées, pour s'en tenir aux expériences qui leur ont autrefois réussi. Enfin la Medecine ne doit point son origine à des spéculations de cette nature, mais à des expériences telles que celles dont nous avons parlé.

Quelques malades, continuoient-ils, qui manquoient des secours de la Medecine, prenoient beaucoup de nourriture dans les premiers jours de leur indisposition, parce qu'ils se sentoient de l'appétit. D'autres ne mangeoient rien, parce qu'ils avoient pris les alimens en dégout. On remarqua que ceux qui avoient fait diete, s'en étoient bien trouvés. Dans la fievre les uns avoient mangé dans l'accès ; d'autres un peu auparavant, & quelques-uns, après qu'il étoit passé. On s'apperçut que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premiers guéris. Ces expériences furent réitérées, & il se trouva des personnes qui les recueillirent soigneusement, & qui conseillerent aux malades ce que le succès leur avoit fait observer. La Medecine naquit donc des essais tantôt favorables, tantôt préjudiciables aux malades : ce fut à leurs dépens qu'on apprit à distinguer ce qui étoit pernicieux dans telle & telle conjoncture, d'avec ce qui étoit salutaire. Les remedes propres à chaque maladie ayant été découverts par cette méthode, on se mit à raisonner & à chercher la cause de leur opération : mais on ne raisonna qu'après que la Medecine eut été inventée.

Les Empiriques demandoient encore aux dogmatiques, si le raisonnement leur indiquoit les mêmes choses que l'expérience, ou s'il indiquoit le contraire. S'il indique la même chose, ajoutoient-ils, il est inutile & superflu : s'il contredit l'expérience, il est faux & préjudiciable. Nous convenons à la vérité qu'il a été nécessaire qu'on fit dans le commencement des essais avec beaucoup de soins & de peine : mais nous soutenons, disoient-ils, qu'il y en a maintenant assez de faits ; nous n'avons qu'à jouir des travaux de nos prédécesseurs, sans multiplier les expériences aux dépens des malades.

Ils assuroient qu'il ne survenoit point de nouveaux genres de maladies qui demandassent une nouvelle pratique ; qne dans le cas d'un mal inconnu, il n'étoit pas nécessaire de recourir à des causes obscures ; mais qu'un Medecin habile, en parcourant les différentes maladies qui lui passent ordinairement sous les yeux, ne manqueroit pas d'en trouver qui seroient analogues à la maladie inconnue, & qu'ainsi il auroit toujours lieu d'employer des remedes éprouvés.

Ils disoient de plus qu'ils étoient bien éloignés de croire que le raisonnement fût inutile à un Medecin, ou qu'un Automate pût pratiquer la Medecine ; quoiqu'ils fussent très-persuadés que les conjectures qu'on tire des causes cachées étoient entierement inutiles ; puisqu'il n'étoit pas question de savoir ce qui cause la maladie, mais ce qui la guérit, & qu'il importe peu de connoître comment se fait la coction des alimens, mais quels sont ceux qui se cuisent le mieux. De même que c'étoit perdre son tems que de chercher comment & pourquoi nous respirons, tandis qu'on pourroit l'employer à découvrir des remedes contre la toux, l'asthme & les autres incommodités de la poitrine & des poumons. Qu'il étoit superflu de savoir pourquoi les arteres battent, pourvu qu'on connût bien les divers changemens indiqués par le battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard de toutes les autres questions agitées entre les dogmatiques, on pourroit disputer pour & contre avec égalité de vraisemblance, & que l'avantage étoit ordinairement du côté de celui qui avoit le plus d'éloquence ou d'esprit. Or ce ne sont pas les beaux discours qui guérissent, mais les remedes. Un muet qui connoît les remedes propres aux maladies est un grand Medecin. Un Medecin qui parle bien, mais qui ne sait point appliquer les remedes n'est qu'un ignorant.

Les Empiriques ne reprochoient pas seulement aux dogmatiques l'attention qu'ils donnoient à des choses inutiles ou superflues, mais ils accusoient encore leur pratique de choquer visiblement les principes de l'humanité. A quoi bon, disoient-ils, disséquer des hommes vivans, & faire d'une science qui doit servir à la conservation des hommes, un cruel instrument de leur destruction, si par des voies si horribles on n'arrive point au but qu'on se pro-

posoit, ou si l'on en peut apprendre autant qu'il est bon d'en savoir sans les suivre : ni la couleur, ni la mollesse, ni la dureté des visceres, ni la plupart des choses de cette nature ne se rencontrent point semblables dans un corps qu'on a ouvert, à ce qu'elles sont dans un autre. Car si la crainte, la douleur, la diete, ou le trop de nourriture, la lassitude & mille autres incommodités légeres sont capables d'altérer les corps des personnes qu'on ne disseque pas ; comment voulez-vous que les parties du dedans qui sont extremement tendres & qui se trouvent pour la premiere fois exposées aux impressions de l'air & de la lumiere, ne changent point sous le couteau ou par des plaies douloureuses & cruelles, & à plus forte raison, par la mort. Qu'y a-t'il de plus ridicule que de s'imaginer que les choses doivent être dans un mort ou un moribond, les mêmes que dans le même homme vivant ? On peut sans doute ouvrir le bas-ventre, & parcourir tous les visceres qu'il contient, pendant que l'homme respire : mais sitôt que le diaphragme est ouvert, ne meurt-il pas ? Voilà pourtant le seul moyen pour le Medecin homicide d'envisager le cœur & les parties qui l'environnent ; elles se présentent donc à ses yeux, non dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles qu'elles sont après la mort. Qu'a donc fait ce Medecin, ou plutôt ce boucher ? Il a égorgé un homme de la maniere la plus cruelle, sans avoir retiré aucun avantage de son inhumanité.

Les Empiriques ajoutoient à cela que s'il y avoit quelque partie du dedans qu'on pût observer dans l'homme vivant, le hasard en fournissoit assez d'occasions ; lors, par exemple, qu'un Gladiateur dans un Cirque, un soldat dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs avoient reçu de grandes blessures. Que c'étoit-là un légitime moyen de s'instruire de la situation, de la figure des parties & de tout ce qu'on peut savoir à ce sujet ; puisqu'on le faisoit par des actes de pitié & d'humanité, & non par une cruauté détestable, en s'occupant à conserver la vie & non pas à donner la mort. Ils prétendoient même qu'il étoit inutile de disséquer les cadavres ; ajoutant, que si cela n'avoit rien de cruel, c'étoit du moins une saleté. En un mot, que les choses étant fort changées dans un corps mort de ce qu'elles étoient dans un homme vivant, il valoit beaucoup mieux s'abstenir de les disséquer, & se contenter de ce qu'on pourroit apprendre par d'autres voies. Voilà de quelle maniere Celse a fait parler les Empiriques & les dogmatiques, & voici son sentiment. Les questions agitées entre ces antagonistes ayant été le sujet d'une multitude de volumes, & la matiere des plus vives disputes, je ne peux me dispenser d'en dire mon avis. Je le ferai donc avec toute l'impartialité qui convient à un homme qui cherche sincerement la vérité. Comme je n'ai, dit-il, ou pour l'un ou pour l'autre parti ni prédilection aveugle, ni aversion anticipée, il ne me sera pas difficile de garder entre eux un juste milieu.

Les causes de la santé & des maladies, la maniere dont les esprits sont distribués, & les alimens digérés, sont des choses si abstraites & si peu proportionnées à la grossiereté de nos sens, que les plus savans Medecins ne formeront jamais là-dessus que des conjectures : mais une conjecture, quelque vraisemblable qu'elle soit, ne nous indiquera jamais avec certitude les remedes convenables dans une maladie inconnue, c'est à l'expérience à nous déterminer en pareil cas, l'expérience est le seul guide qu'on puisse suivre prudemment dans une conjoncture pareille. Voilà qui est, ce me semble, hors de contestation. Mais dans tous les arts, il y a des choses qui, quoiqu'elles ne soient point renfermées dans leurs objets, méritent toutefois la curiosité des Artistes, & sont propres à aiguiser leur esprit : telle est par rapport à la Medecine, la recherche des causes ; elle ne forme point à la vérité le Medecin ; mais elle le dispose à pratiquer la Medecine avec plus de succès.

Il est vraisemblable que, si l'application qu'Hippocrate & Erasistrate, qui ne se contentoient pas de panser des plaies & de guérir des fievres, ont donné à l'étude des choses naturelles, ne les a pas faits Medecins, à proprement parler, ils se sont du moins rendus par ce moyen plus grands Medecins qu'ils n'auroient été. Ils n'auroient pas été l'ornement de leur profession, s'ils s'en étoient tenus à l'expérience seule. En Medecine, il faut nécessairement raisonner, soit qu'il soit question de découvrir les causes cachées des maladies, ou d'exposer les actions naturelles des parties. L'art de guérir est purement conjectural ; la plus parfaite ressemblance apparente d'un cas à un autre, aidée d'une très-grande expérience ne suffisent pas toujours pour conjecturer juste. Les fievres se transforment en cent façons différentes ; la digestion des alimens varie à l'infini ; & tout s'altere en nous par le repos & par les veilles. On rencontre des maladies nouvelles, rarement à la vérité, mais on ne peut nier qu'on n'en rencontre. De nos jours une Dame fut attaquée d'une maladie dont les plus habiles Medecins ne purent expliquer la nature, & à laquelle ils ne connoissoient point de remedes : sa chair se dessécha ; les parties naturelles se détacherent, tomberent, & elle mourut en peu d'heures. Comme c'étoit une personne de distinction, on n'osa faire sur elle aucune expérience, dans la crainte d'être accusé de sa mort, si on ne la ramenoit à la vie. Mais je crois que sans cette politique cruelle on n'eût pas manqué de chercher des secours,

& peut-être en eût-on trouvé de salutaires. Si dans des circonstances pareilles, la similitude ou l'analogie apparente doit être le seul guide; encore faut-il raisonner pour distinguer entre toutes les maladies connues quelle est celle dont les rapports à la maladie présente sont les plus grands, & pour déterminer par ces rapports, les remedes qu'on doit employer. L'effet qu'on a dessein de produire augmentera peut-être le mal : mais c'est toutefois à la raison à indiquer les remedes propres à produire cet effet. D'un autre côté, sans se borner à la similitude entre les symptomes, il y a d'autres circonstances dont un Medecin prudent ne manquera pas de s'informer; au lieu de raisonner à perte de vue d'après des hypotheses incertaines, il s'informera si la maladie provient de froid, de chaud, de faim, de veille, ou de quelque excès dans l'usage du vin, des alimens ou des femmes. Il étudiera le tempérament particulier du malade : il s'appliquera à connoître, s'il est humide ou sec, fort ou foible, maladif ou sain. S'il est maladif, il s'informera si les indispositions ont été légeres ou sérieuses, longues ou courtes. Quant à la conduite ordinaire, il n'ignorera point si la personne a été oisive ou laborieuse; & sa maniere de vivre, somptueuse ou frugale ; c'est de ces circonstances qu'il déduira peut-être une méthode nouvelle de traiter la maladie. Qui croiroit qu'on pût improuver cette pratique ? Cependant Erasistrate soutient que ces dernieres considérations sont inutiles, & qu'on trouveroit beaucoup de personnes qui ont vécu dans celles de ces circonstances qu'on estime fâcheuses, & qui n'ont jamais ressenti un accès de fievre.

Les dogmatiques & les Empiriques ne s'écarterent point de la fin ordinaire qu'on se propose dans les disputes, la victoire & non la recherche de la vérité; aussi la querelle fut longue, quoique le sujet en fût très-simple. Les dogmatiques prétendoient-ils qu'on ne pouvoit appliquer les remedes convenables, sans connoître les causes premieres de la maladie : certes, s'ils avoient raison, les malades & les Medecins seroient dans un état bien déplorable, les uns se trouvant dans l'impossibilité de traiter des maladies dont les autres ne peuvent toutefois guérir sans le secours de l'art.

D'un autre côté, il est constant que les maladies ont des causes purement méchaniques, & qu'il seroit très-important pour la Medecine de les connoître si clairement qu'il ne pût y avoir ni doute ni contradiction. En ce cas le Medecin ne balanceroit jamais dans l'application des remedes. Mais quelque spécieuse que soit une théorie, si elle souffre la moindre difficulté, on ne peut la suivre dans la pratique, sans s'exposer à tomber dans l'erreur. Une hypothese n'égarera jamais ceux qui la distinguent bien d'une démonstration : mais par rapport aux autres, c'est un glaive entre les mains d'un furieux. Quant aux avantages de l'anatomie dont il paroît que les Empiriques ne faisoient pas grand cas, je crois qu'ils auroient changé de sentiment s'ils avoient connu & fait attention à ce que j'en dirai dans mon Dictionnaire à l'article *Anatomie*. J'avouerai cependant ici, que cette science qui devoit servir de fondement à une Physiologie raisonnée, a produit des systemes plus extravagans que celui du *Vagadasastirum* de Malabar, & dont on a déduit des regles de pratique plus absurdes que tout ce qu'on nous raconte des peuples barbares. Ces hypotheses destructives prirent naissance dans la tête de quelques dissecteurs qui n'avoient pour tout mérite qu'une grande dextérité à isoler un muscle ou à suivre le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau sanguin, & qui se laisserent posséder de la manie de philosopher. C'est ce que le Docteur Freind insinue dans un passage dont j'ai fait usage ailleurs.

Après avoir parlé des fondateurs de la secte Empirique, & des principes généraux de leur Medecine, nous allons passer à quelques Auteurs célebres qui embrasserent les mêmes sentimens, & marcherent sur les traces de Serapion. Celse nous apprend dans la préface de son premier livre qu'Appollonius succéda à Serapion : mais il y a un si grand nombre d'Apollonius, qu'il n'est pas aisé de déterminer quel est celui dont il est question dans l'ouvrage de Celse. Galien en distingue deux, Apollonius le pere & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, d'Antioche & de la secte Empirique. On en trouve encore deux dans la liste que Celse nous a laissée des habiles Chirurgiens. Cælius Aurelianus fait mention d'un cinquieme qu'il surnomme Glaucus & qu'il dit avoir écrit sur les maladies internes. Mais la chronologie & l'histoire sont sur le compte des Apollonius si obscures & si incertaines, que ce seroit un ouvrage aussi long qu'inutile de s'étendre sur tous ceux qui ont porté ce nom.

A Apollonius, Celse fait succéder Glaucias dont nous savons peu de choses ; Galien qui le cite souvent, rapporte qu'il avoit commenté le sixieme livre des Epidémiques d'Hippocrate. Il fait l'éloge de quelques-uns de ses médicamens; & nous lisons au 23e. chapitre du 22e livre de l'histoire naturelle de Pline, qu'il regardoit le boletus ou la morille comme un excellent stomachique, & qu'il prétendoit que l'arum & la serpentaire ou le *Dracontium sylvestre* étoient la même plante, d'où nous pouvons conjecturer qu'il s'étoit appliqué à la connoissance des simples.

Mais Héraclide le Tarentin fut le plus illustre de tous les sectateurs de Serapion. Galien nous apprend qu'il avoit été disciple de l'Hérophilien Mantias, qu'il s'appliqua, à l'exemple de son maître, à la matiere médicale, & qu'il perfectionna la diététique; ajou-

tant que ces deux Auteurs n'ayant rien avancé que ce qu'ils connoissoient par l'expérience, personne n'avoit mieux traité ces sujets.

Il avoit écrit des médicamens simples, & Epiphanius le place entre les Botanistes. Il avoit encore traité du ponls & même osé contredire Herophile en ce point. Galien cite avec de grands éloges le quatrieme livre d'un ouvrage qu'il avoit composé sur la Chirurgie ; & comme le passage qu'il en rapporte, concerne une question importante, & que les modernes n'ont pas moins agitée que les anciens, je le transcrirai en entier. Que l'os de la cuisse garde quelquefois sa place après la réduction faite, c'est une chose attestée, dit Galien, par Héraclide le Tarentin, qui ne s'est jamais servi de la fausseté pour accréditer une hypothese, ce qu'on peut reprocher à la plupart des autres Medecins de sa secte ; qui entendoit la Medecine aussi bien que qui que ce fût, & qui n'a rapporté que ce qu'il avoit appris par sa propre expérience. Il ajoute à cela un long discours d'Héraclide, par lequel il paroît que cet ancien pratiquoit la Chirurgie avec succès, qu'il avoit fait à deux enfans la réduction des os des cuisses, que ces os avoient conservé après l'opération, leur situation naturelle. Galien rapporte ces exemples pour réfuter ceux qui prétendoient que l'os de la cuisse se déplaçoit après la réduction, à cause de la rupture du ligament qui l'attache à la cavité formée par les os ischion & pubis. Nous lisons dans le même Auteur, qu'il avoit commenté tous les ouvrages d'Hippocrate ; & Cælius Aurelianus cite ses livres de la cure des maladies internes : ce dernier fait encore mention de deux écrits dont l'un avoit pour titre, *Liber Regularis*, & l'autre *Nicolaüs*. Quant à sa pratique, Celse l'approuve dans les fievres occasionnées par la bile ou par des crudités. Son avis en ce cas étoit de délayer la matiere corrompue par une boisson modérée : mais il blâme la maniere dont il traitoit la fievre quarte. Héraclide ordonnoit une purgation dans les premiers jours de la maladie, & ensuite une abstinence de sept jours. Peu de gens, ajoute Celse, sont capables de soutenir une diete si longue : mais supposé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils en seroient si fort affoiblis, qu'ils auroient de la peine à s'en remettre, après qu'ils seroient délivrés de la fievre ; & ils ne manqueroient pas de succomber, si par malheur elle continuoit.

D'où l'on peut conclurre que, quoique Héraclide & les autres Empiriques fissent un grand usage des médicamens, ils ne négligeoient point la Diététique ou cette partie de la Medecine qui concerne l'abstinence & les alimens, & que Celse a eu raison de dire qu'il y avoit entre eux deux partis, par rapport à la Diététique ; les uns en ayant fait une science théorique, & les autres un art fondé sur l'expérience.

L'Empirisme a eu d'autres défenseurs illustres avant & après Héraclide ; tels sont Dionysius, Criton, Menodote, Theodas, que Galien cite avec distinction, Hérodote de Tarse, Sextus surnommé l'Empirique, dont nous avons encore trois livres qui contiennent la doctrine des Pirrhoniens, & dix autres contre la certitude des sciences en général. Saturninus surnommé Cythenas, Callicles, Diodorus, Lycus, Æschrion concitoyen & maître de Galien qui en fait un grand éloge, & dont il tenoit, à ce qu'il dit, un remede contre la morsure des chiens enragés. Philippe, Pline, Valerien, Marcelle & d'autres un peu moins connus.

L'opium étant un remede important & dont les Empiriques firent un grand usage, je remarquerai ici qu'Homere est le premier qui en ait parlé ; s'il est vrai que le népentes n'étoit qu'une préparation de cette gomme. Mais il ne paroît pas qu'on s'en servît alors comme d'un médicament : on croiroit volontiers que les anciens Grecs en faisoient le même usage que les Orientaux en font aujourd'hui. Hippocrate parle du jus de pavot, & du pavot même, comme de somniferes ; & presque tous les cas dans lesquels il les prescrit, démontrent qu'il les regardoit comme des remedes. Erasistrate assure dans Dioscoride, que Diagoras avoit blâmé l'usage de l'opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux. Or Diagoras étoit esclave de Démocrite & conséquemment contemporain d'Hippocrate ; ce qui prouveroit que l'Opium étoit traité dès ce tems comme une drogue dangereuse. En effet ce remede ne sortit de l'oubli dans lequel il étoit tombé, qu'à la naissance de la secte Empirique.

Je ne dirai rien ici de l'introduction de la Medecine dans Rome, par Archagatus, ni du sort de ce Medecin. Je parlerai de ces événemens à l'article de mon Dictionnaire *Archagatus*.

La seconde révolution considérable dans la Medecine se fit sous Asclépiade, qui vivoit 100 ans avant la naissance de J. C. Il paroît avoir eu de grands talens, & surtout celui de connoître l'homme. On trouvera quelques particularités de sa vie à l'article de son nom. Je vais maintenant exposer sa théorie & sa pratique.

Ceux qui veulent entendre ou expliquer aux autres les écrits d'Asclépiade définiront d'abord, dit Galien, ce qu'il a voulu dire par les élémens détachés ou discordans, ἄναρμα στοιχεῖα, par les molécules ou petites masses ὄγκοι, par les pores, πόροι, & par le mouvement tendant à subtiliser les parties, πρὸς τὸ λεπτομερὲς φορά ; ce qui suppose que ces termes étoient familiers à Asclépiade, & que son systeme philosophique étoit fondé sur ces idées. Le même Auteur remarque ailleurs que, suivant Asclé-

piade, la matiere est inaltérable, & que tout ce que nous voyons est composé de divers petits corps, entre lesquels il y a plusieurs vuides. Il ajoute que ce Medecin Philosophe croyoit que l'ame même étoit composée de ces petits corps ; & faisant un parallele des sentimens d'Asclépiade avec ceux d'Hippocrate, il dit, pour en faire sentir la différence, que ce dernier pensoit que la matiere est une en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'altération ; que la nature qui fait tout avec justesse & par les moyens les plus courts, a formé, entre autres productions, les plantes & les animaux, & qu'elle les a doués de facultés, en vertu desquelles ils attirent en cherchant ce qui leur est propre, repoussant & rejettant ce qui leur est contraire ; que cette même nature bienfaisante continuant de pourvoir aux besoins de chaque espece, & particulierement à ceux du corps humain, travaille puissamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent, ce que l'on observe en certains jours qu'il appelle critiques, comme qui diroit jours de jugement.

Asclépiade ne convenoit d'aucune de ces suppositions. Cette nature dont Hippocrate avoit exalté la puissance, toutes les facultés subalternes, & particulierement la force attractive, étoient autant de chimeres pour lui. Il ne se servoit pas même de ce dernier principe pour expliquer la propriété de l'aimant. Pour satisfaire à ce phénomene, il avoit recours au mouvement, à la configuration des particules, & à la disposition des pores.

Asclépiade, continue Galien, ne vouloit pas que l'ame eût des connoissances innées; qu'elle eût du penchant ou de l'aversion pour quoi que ce fût, ni quelque discernement de ce qui est juste ou injuste, honnête ou deshonnête : mais il prétendoit que tout ce qui se passe au-dedans de nous, nous vient des sens, s'exécute par les sens, & dépend d'eux. Que d'ailleurs l'animal est conduit par de certaines images, φαντασίαι, qui lui apparoissent & qui le déterminent. Galien ajoute que quelques-uns de ceux qui suivoient cette Philosophie, soutenoient qu'il n'y a dans l'ame aucune faculté qui raisonne ; que nous sommes entraînés par nos passions, comme les bêtes, sans qu'il soit en notre pouvoir de résister à quoi que ce soit que les passions nous inspirent ; ensorte que, selon ces Philosophes, la générosité, la prudence, la modération, la continence, en un mot, toutes les vertus morales sont de pures chimeres, des mots dont les hommes sont assez sots pour se laisser leurrer. A les en croire, nous ne nous aimons point les uns les autres, ni nos enfans; les Dieux ne prennent aucun soin de nous; plongés dans une profonde indolence, ils laissent aller le monde à l'aventure : les songes, les prodiges, les augures & l'astrologie sont des sotises pour lesquelles on auroit autant de mépris qu'on leur porte de vénération, si on leur rendoit la justice qu'elles méritent.

Voilà ce que Galien, qui étoit dans des sentimens tout opposés, a remarqué de plus considérable touchant la philosophie d'Asclépiade ; la même, comme l'on voit, que celle de Démocrite & d'Epicure, dans les écrits desquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera un détail plus circonstancié de ce qu'on a rapporté.

Le seul des anciens Auteurs qui nous reste, dans lequel les sentimens d'Asclépiade soient exposés avec plus d'étendue & de clarté, c'est Cælius Aurelianus. Asclépiade établissoit, dit cet Auteur, pour principes de tous les corps, les atomes, qui sont, selon lui, de petits corps que l'esprit seul peut saisir, qui n'ont aucune qualité, mais qui dès le commencement étant dans un mouvement continuel, & venant à se rencontrer & à se choquer les uns les autres, se subdiviserent encore par ce moyen en une multitude innombrable de fragmens d'une grandeur & d'une figure différentes. Il ajoutoit que ces particules s'approchant dans la suite, & se réunissant par leurs mouvemens divers, formerent tout ce qu'il y a au monde ou toutes les choses sensibles, qui conservent en elles la même disposition au changement que les particules dont elles étoient composées ; changement qui se fait relativement à la grandeur, à la figure, au nombre & à l'ordre. Et quand on lui demandoit pourquoi les atomes n'ayant aucune qualité, il arrivoit que les corps en possédassent : il répondoit que ces qualités dépendoient de l'ordre, de la figure, du nombre ou de la grandeur qu'ils formoient étant réunis ; & il se servoit pour appuyer sa réponse, de la comparaison de l'argent, qui blanc en masse, paroît noir en limaille, & de la corne, qui noire en corps, paroît blanche en rapure.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'il y avoit quelque différence entre le sentiment d'Asclépiade & celui d'Epicure ou de Démocrite. Ils reconnoissoient les uns & les autres des atomes : mais ceux d'Epicure étoient indivisibles ; au contraire, ceux d'Asclépiade pouvoient se diviser à l'infini. Je crois que ce que Cælius Aurelianus appelle ici des atomes, est la même chose que les ὄγκοι, ou molécules de Galien. Epicure admettoit des molécules, telles que celles d'Asclépiade. Lucrece, contemporain de ce Medecin, parle aussi de quelque chose de semblable : mais Epicure & Lucrece ne regardoient point ces petits corps comme les premiers principes des autres ; c'étoit seulement le premier résultat de l'assemblage des atomes, lesquels étoient les vrais élémens des choses ; au lieu qu'Asclépiade semble tirer les atomes des molécules, quoiqu'il ait donné le nom d'atomes aux

molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'après lequel nous avons fait cet extrait. On pourroit conjecturer qu'il a mal traduit ou mal entendu Asclépiade. Car, si l'on en croit Galien, Asclépiade retenant les sentimens de Démocrite & d'Epicure touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant aux vuides le nom de pores. Cependant il faut avouer que ce dernier établit ailleurs une différence formelle entre le sentiment des Philosophes & celui du Medecin ; opposant les principes de l'un à ceux des autres, soit, dit-il, que les corps des animaux se trouvent composés de molécules & de pores, comme le croyoit Asclépiade, ou de petits corps indissolubles, selon le sisteme d'Epicure, &c. Le premier des ouvrages qu'on a cités, est soupçonné n'être point de Galien : mais le second est certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé, *Introduction*, & qu'on a faussement attribué à Galien, nous apprend que les élémens d'Asclépiade étoient des molécules ou de petites masses fragiles ; & c'est proprement cette fragilité qui distinguoit les principes d'Asclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient parfaitement durs.

Cælius Aurelianus ajoute, qu'Asclépiade soutenoit encore que tout se fait par une certaine nécessité, & que ce qu'on appelle la nature, n'est autre chose que les corps, la matiere & le mouvement ; d'où il inféroit qu'Hippocrate n'avoit su ce qu'il disoit, lorsqu'il avoit parlé de la nature comme d'un principe intelligent & doué de facultés diverses, dont les unes attirent, & les autres retiennent ou repoussent. Il portoit le même jugement de ce que cet Ancien avoit avancé de la terminaison des maladies & des jours de crise ; crises toujours favorables, lorsque la nature est la plus forte, & toujours fâcheuses lorsque la maladie prend le dessus ; comme si la nature & la maladie, disoit Asclépiade, étoient deux personnes différentes, agissant avec connoissance, & se combattant l'une l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué sur la fin des maladies & le jugement de la nature s'expliquoit fort bien, selon lui, sans autre supposition que celle de la matiere & du mouvement : ces deux principes lui suffisoient pour produire tout ce qu'on attribue communément à la nature. On se trompe, ajoutoit-il, en croyant que la nature fait toujours du bien : elle fait souvent du mal.

Quant aux jours marqués par Hippocrate, & dans lesquels cet Auteur prétendoit qu'il arrivoit ordinairement du changement, soit en pis, soit en mieux, Asclépiade nioit que cela se fit ces jours-là plutôt que d'autres. Il alloit plus loin. Le tems, disoit-il, ne se rend propre ni de lui-même, ni par aucune volonté des Dieux à la guérison des maladies, c'est l'affaire du Medecin de le rendre tel par son habileté ; c'est-à-dire, qu'il ne faut jamais attendre, sans rien faire, qu'une maladie se termine d'elle-même dans un certain tems, à l'exemple d'Hippocrate ; le Medecin doit par ses soins & par ses remedes, accélérer la guérison, se rendant pour ainsi dire maître du tems. C'est apparemment cette inaction d'Hippocrate, qu'Asclépiade avoit en vue, lorsqu'il disoit en plaisantant, que la Medecine des Anciens n'étoit qu'une méditation ou une étude de la mort : il lui sembloit que les anciens Medecins se tenoient auprès des malades plutôt pour observer de quelle maniere & par quels accidens ils mourroient, que pour les empêcher de mourir, dans la crainte de troubler la nature dans ses opérations.

Voilà de quelle maniere Asclépiade disputoit contre Hippocrate, & voici quel étoit son sisteme sur les causes de la santé & des maladies, selon ce qu'on en peut recueillir dans Cælius Aurelianus, qui n'est pas toujours clair, & qui n'en parle qu'en peu de mots.

L'assemblage des petits corps dont on a parlé, & la diversité de leurs figures, occasionnent les divers interstices ou pores dont tous les corps sont percés dans toute leur masse. Cela supposé, disoit Asclépiade, tous les corps ayant des pores, le corps humain a les siens, remplis, ainsi que ceux des autres corps, de molécules, ou d'un fluide subtil qui circule dans la masse à la faveur de la communication des interstices. D'ailleurs, ces espaces vuides étant plus ou moins grands, le fluide circulant est plus ou moins subtil ; il a des molécules plus ou moins grosses. Le sang est composé des parties les plus grossieres ; l'esprit ou la chaleur est engendré des molécules les plus déliées.

De ces principes, Asclépiade inféroit que le corps humain subsiste dans son état naturel, tant que les matieres dont on a parlé circulent librement par les pores, & qu'il commence au contraire à en sortir, lorsque leur circulation est embarrassée ; ensorte que la santé dépend, selon lui, du rapport des pores avec les matieres qu'ils ont à recevoir & qui doivent y passer, & les maladies de la disproportion qui se rencontre entre les passages & les matieres qui les remplissent. L'inconvénient le plus ordinaire naît des petits corps qui s'embarrassent dans leur cours, & obstruent les canaux, soit parce qu'ils s'y portent en trop grande abondance, soit parce que leurs figures sont irrégulieres, soit encore parce que leur circulation est trop lente ou trop prompte. Il arrive aussi quelquefois que la qualité des matieres est bonne, mais que les passages sont mal disposés pour les recevoir ; comme lorsqu'ils sont trop étroits ou disposés obliquement, ou lorsqu'ils sont trop fermés ou trop ouverts.

Entre les maladies occaſionnées par l'embarras des petits corps, Aſclépiade comptoit la phrénéſie, la léthargie, la pleuréſie & les fievres ardentes. Il rangeoit particulierement les douleurs entre les accidens cauſés par le ſéjour des corps les plus grands dans des interſtices trop étroits pour leur donner un libre paſſage, c'eſt-à-dire, du ſang. Il mettoit au nombre des maladies qui proviennent de la mauvaiſe diſpoſition des pores, les défaillances ou les langueurs, l'exténuation, la maigreur & l'hydropiſie : dans ces dernieres les pores étoient trop dilatés : dans l'hydropiſie en particulier, les chairs, diſoit Aſclépiade, ſont percées de petits trous, à travers leſquels les liqueurs ſont filtrées & réduites en eau. La faim canine naiſſoit de l'ouverture des grands pores de l'eſtomac & du ventre ; & la ſoif, de l'ouverture des petits.

Aſclépiade paroît encore reconnoître une troiſieme cauſe des maladies ; c'eſt la confuſion ou le mélange des ſucs ou des matieres liquides & des eſprits : mais il prétend que le deſordre des eſprits peut être une cauſe antécédente, mais non une cauſe conjointe ou immédiate d'une maladie. Il diſoit la même choſe de la plénitude, laquelle, ſelon lui, augmente ſouvent le mal, quoiqu'elle n'en ſoit jamais la cauſe principale.

Aſclépiade appliquoit les mêmes principes aux fievres intermittentes : les fievres quotidiennes, ou dont les accès reviennent tous les jours, ſont cauſées, diſoit-il, par la rétention des corps les plus grands entre les petits. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les tierces, ſont occaſionnées par le ſéjour de certains corps un peu plus petits que les premiers ; & les fievres quartes par l'engorgement des plus petits de tous les corps. Quant à la diverſité des périodes, elle provenoit, ſelon lui, de ce que les canaux ſont plus promptement vuidés & remplis de grands corps que de petits : telle eſt, à ce que je crois, la penſée de Cælius Aurelianus ; quoiqu'il ſe ſoit exprimé d'une façon à faire entendre que ce ſont les corps qui ſe vuident, & non les pores.

La pratique d'Aſclépiade étoit preſque entierement fondée ſur ces idées philoſophiques. Il avoit compoſé un ouvrage intitulé, des ſecours ou des remedes communs, qu'il réduiſoit à trois principaux ; ſavoir, la geſtation, ou les différentes manieres de ſe faire voiturer ; la friction, ou la maniere de ſe faire frotter ; & le vin, ou l'uſage de cette liqueur dans les maladies.

Aſclépiade prétendoit avoir traité le premier de la geſtation & de la friction : mais Celſe remarque qu'Hippocrate l'avoit fait avant lui. Toute la différence qu'il y avoit entre ce qu'ils avoient dit ſur ces ſujets, c'eſt que l'un en avoit parlé en peu de mots, ſelon ſa coutume, & que l'autre en avoit écrit fort au long.

D'ailleurs, ceux qui avoient traité de la gymnaſtique, avoient auſſi fair mention de la geſtation & de la friction. Hérodicus n'avoit pas oublié ces pratiques. A l'égard du ſoulagement que les malades pouvoient recevoir par l'uſage du vin, Aſclépiade tenoit de Cléophante, contemporain ou ſucceſſeur immédiat d'Eraſiſtrate, ce qu'il en ſavoit.

Aſclépiade ſe propoſoit par ces divers exercices, de dilater les pores & de faciliter la circulation des corps, dont le ſéjour eſt ſouvent la cauſe des maladies, au lieu que les anciens n'avoient eu recours à la geſtation que ſur la fin des longues indiſpoſitions, lorſque les convaleſcens étoient ſans fievre, & néanmoins trop foibles pour prendre de l'exercice en marchant. Aſclépiade faiſoit plus : il ordonnoit la geſtation dans les fievres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime, qu'il falloit employer la fievre contre la fievre, & épuiſer les forces du malade par les veilles & par la ſoif, ce qu'il pouſſoit au point de défendre aux fébricitans tout uſage de liqueurs rafraîchiſſantes, même de l'eau pendant les deux premiers jours. On ne manquera pas de remarquer avec Celſe, que cette pratique, qui a quelque rapport avec celle d'Herodicus, ne répondoit point du tout à l'indulgence qu'il promettoit à ſes malades. Mais cet Auteur ajoute, que ſi ce Medecin les traitoit durement pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la ſuite toutes les douceurs poſſibles, & qu'il pouſſoit l'attention juſqu'à régler lui-même la maniere dont leurs lits devoient être dreſſés pour qu'ils y fuſſent le plus mollement couchés.

Il y avoit des occaſions où Aſclépiade employoit la friction dans le deſſein d'ouvrir les pores. L'hydropiſie étoit une des maladies dans laquelle il pratiquoit ce remede : mais l'uſage le plus ſingulier qu'il en faiſoit, c'étoit d'endormir les phrénétiques à force de les frotter. Du reſte, il faiſoit ſi grand cas de la friction, qu'il s'étoit beaucoup plus étendu ſur ce remede, que ſur la geſtation & l'uſage du vin.

Ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt qu'Aſclépiade, qui exerçoit ſi violemment les malades, défendit l'exercice à ceux qui ſe portoient bien, aſſurant qu'il leur étoit abſolument inutile ; dogme qu'il avoit ſans doute emprunté d'Eraſiſtrate.

Pour ce qui eſt du vin, la troiſieme panacée d'Aſclépiade, il ſuivoit en le preſcrivant des regles particulieres. Il le permettoit aux fébricitans, lorſque le mal avoit perdu ſa premiere violence. Loin de l'interdire aux phrénétiques, il leur en faiſoit boire juſqu'à les enivrer : le vin, diſoit-il, aſſoupit ; or le ſommeil eſt abſolument néceſſaire dans la phrénéſie. Il ſemble

que par la même raison il en devoit priver les léthargiques qui ne dorment que trop ; néanmoins il le croyoit propre à réveiller leurs sens assoupis, tandis que pour les faire éternuer il leur approchoit des narines des odeurs fortes, telles que celles du vinaigre, du castoreum & de la rue, & qu'il leur faisoit appliquer sur la tête des cataplasmes de moutarde délayée avec du vinaigre. Ce n'étoit pas toujours du vin naturel qu'il ordonnoit : quelquefois il faisoit prendre à ses malades du vin mariné, c'est-à-dire, trempé avec de l'eau de mer, s'imaginant que le vin aidé de la pointe de sel dont cette eau est chargée, pénétroit plus aisément, & avoit plus de force pour dilater les pores : il en ordonnoit jusqu'à une chopine dans la jaunisse ; il lâchoit le ventre avec de l'eau salée. Il n'étoit pas si fortement attaché à l'usage du vin, qu'il ne prescrivît souvent l'eau. Si l'on en excepte quelques cas particuliers, tels que celui de la phrénésie dont il prétendoit guérir les malades par l'ivresse, il vouloit toujours que le vin fût trempé ; il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un catharre de doubler ou de tripler la quantité de vin qu'ils avoient coutume de boire : mais, ajoute le même Auteur, il leur enjoignoit de le boire avec autant d'eau ; ce qui nous montre avec quelle sobriété les anciens usoient du vin dans la plus parfaite santé. Cette liqueur n'entroit dans leur boisson que pour un quart ou pour un sixieme : il n'est donc pas surprenant que dans les fievres même elle ne leur fût point interdite.

Il croyoit que l'eau la plus froide qu'on peut supporter, étoit salutaire dans les flux de ventre. Il faisoit un grand cas de l'eau froide, & même des bains froids.

Asclépiade ajoutoit à ces remedes un régime particulier par rapport au manger. Celse dit, qu'après avoir bien fatigué ses malades pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatrieme : mais Cælius Aurelianus ne fixe point le tems. Asclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ses malades dès que l'accès ou la fievre diminuoit, accordant des alimens aux uns le premier jour, aux autres le second, le troisieme, & ainsi de suite jusqu'au septieme. On aura de la peine à croire que le jeûne pût être poussé jusqu'à ce dernier terme. Néantmoins Celse lui-même parlant de la pratique des prédécesseurs d'Asclépiade, convient que ces Medecins ordonnoient une abstinence de six jours, ajoutant que le climat de l'Asie & de l'Egypte peut supporter cette longue diete ; d'où l'on peut inférer que cet Auteur ne la croyoit point pratiquable en Grece ou en Italie. Il remarque cependant ailleurs, que dans la fievre quarte, Heraclide de Tarente faisoit jeûner jusqu'au septieme jour. Tarente est à la vérité dans la grande Grece : mais on ignore si Heraclide exerçoit la Medecine dans sa patrie. On pourroit conjecturer qu'il n'étoit pas question d'une abstinence parfaite, mais simplement de la privation de toutes nourritures solides, & que les malades pouvoient prendre quelques bouillons d'orge fort clairs, tels que ceux qu'Hippocrate ordonnoit dans le fort de la fievre, sans pour cela rompre le jeûne prescrit par Heraclide. Mais si cela étoit, les Auteurs cités l'auroient remarqué. Au reste, nous ne devons pas estimer ce que les hommes étoient en état de supporter en ce tems-là, par ce qu'ils supporteroient aujourd'hui, la maniere de vivre des anciens ayant été fort différente de la nôtre.

Asclépiade ne connoissoit presque point d'autres remedes que ceux dont nous avons fait mention ; & comme il avoit banni de la Medecine la plupart des médicamens usités, on a dit dans la suite qu'il les rejettoit tous. Scribonius Largus qui vivoit environ cent ans ou six-vingts ans après lui, traite d'imposteurs ceux qui lui faisoient ce reproche : après une sortie assez vive contre eux, il convient qu'Asclépiade n'employoit point de médicamens dans les maladies aigues, persuadé que la nourriture & le vin donnés à propos, étoient suffisans pour en guérir ; mais il soutient qu'il se servoit de médicamens, ainsi que les autres Medecins dans les maladies chroniques ou longues ; ce qu'il prouve par un passage d'un ouvrage d'Asclépiade, intitulé περὶ παρασκευαστικῶν, *des Préparations*, dans lequel il dit expressément qu'un Medecin est bien pauvre, lorsqu'il n'a pas pour chaque maladie deux ou trois compositions toute prêtes, & dont il ait fait l'expérience. Mais il est vraisemblable que ces compositions d'Asclépiade n'étoient point de celles qui se prennent par la bouche : s'il se servoit de médicamens aussi fréquemment qu'aucun autre Medecin, c'étoit de ceux qui s'appliquent à l'extérieur. Il faisoit oindre les malades avec de l'huile, il les couvroit d'onguens & de cataplasmes ; il employoit des parfums, des sternutatoires, des gargarismes, sans compter les lavemens dont l'usage lui étoit familier. Mais ce qui a fait dire à quelques-uns qu'il improuvoit tous les médicamens, c'est qu'il avoit proscrit les purgatifs & que les mots φάρμακον ou *medicamentum* qui signifient strictement un purgatif, se prennent en général pour un remede quelconque. Il est évident que lorsque Pline dit qu'Asclépiade regardoit les medecines comme des ennemis de l'estomac, il est question des purgatifs. Ce ne peut être que dans ce même sens que Celse accuse les médicamens de produire le même effet.

Cælius Aurelianus se sert du terme seul de *medicamentum* ou *medicamen* pour désigner un purgatif. Hippocrate, dit cet Auteur, attendoit le quatrieme jour pour donner un *medicament* ; c'est-à-dire, un purgatif, comme il paroît

roît par ce qui précede. A ces autorités on peut ajouter celle d'Hippocrate qui oppose le mot *Pharmacia* ou la purgation, au mot *Phlebotomia* ou à la saignée. Ceux, dit-il, à qui la saignée ou la purgation sont nécessaires doivent être saignés ou purgés au printems.

Nous avons déja remarqué qu'Asclépiade avoit adopté plusieurs opinions d'Erasistrate, entre lesquelles on pourroit compter encore ce qui concerne les remedes purgatifs. Erasistrate pensoit que les matieres évacuées dans la purgation provenoient du sang & des parties solides qui ont été comme fondues; ensorte que les purgatifs engendroient des humeurs au lieu de les chasser: la scammonée, par exemple, disoit-il, change le sang en bile, les fleurs d'airain le tournent en eau, le carthame & les baies cnidiennes le convertissent en pituite. Asclépiade avoit les mêmes idées; & quand on lui objectoit le soulagement que plusieurs malades avoient ressenti par l'évacuation de ces humeurs, il répondoit que la qualité des humeurs n'entroit pour rien dans cet effet, qui n'avoit été produit que parce qu'on avoit remédié à la plénitude, en en diminuant la quantité: en un mot, qu'on avoit débarrassé le corps d'un superflu qui l'incommodoit, mais que ce superflu étoit aussi sain que le reste. Il alloit même jusqu'à dire que les excrémens du ventre n'étoient point étrangers au corps,& qu'ils n'avoient rien qui lui fût inutile ou nuisible, puisque quelques animaux s'en repaissent & que leurs corps en prennent de l'accroissement. Enfin s'il convenoit que les purgatifs pouvoient soulager dans quelques cas; il assuroit que ces cas étoient rares, & que le bien qu'ils produisoient étoit toujours compensé par quelque mal dont ils étoient suivis.

Une autre raison du peu d'usage qu'Asclépiade faisoit des purgatifs, c'est qu'il nioit que la plénitude ou la trop grande abondance des humeurs fût la cause conjointe ou la plus prochaine des maladies; c'est-à-dire, la cause qui les produit, qui les entretient, & laquelle étant une fois détruite, le mal cesse. Si les choses étoient autrement, disoit Asclépiade, après de fortes & amples évacuations faites dans le commencement de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire; mais on remarque qu'après les évacuations, il arrive souvent que le mal augmente. La plénitude n'étoit donc, selon lui, qu'une cause antécédente ou accidentelle des maladies.

Lorsque le ventre étoit resserré, Asclépiade jugeoit les lavemens suffisans pour le relâcher: il en ordonnoit dans presque toutes les maladies; cependant un peu plus rarement & avec beaucoup plus de précaution que les autres Medecins. Il craignoit qu'un usage trop fréquent de ce remede ne causât de trop grandes évacuations & n'affoiblît les malades. Il prescrivoit quelquefois des vomitifs qu'il faisoit prendre après le souper; quant aux purgatifs, il s'en abstenoit absolument. En effet la maniere dont il expliquoit leur action, devoit le détourner de s'en servir: mais si les autorités de Celse & Pline ne suffisoient pas pour nous instruire de cette partie de la pratique d'Asclépiade; en parcourant Cælius Anrelianus qui a exposé la façon dont ce Medecin traitoit différentes maladies, nous nous assurerions de son aversion pour les purgatifs par le petit nombre de cas dans lesquels il les emploie. Il ne s'en sert que dans la paralysie & dans la maladie qu'on appelle catalepsie.

Si Asclépiade pensoit de la purgation comme Erasistrate, il n'étoit point de son avis sur la saignée, soit que le succès de ce remede l'eût convaincu de la nécessité d'y recourir, soit que cette espece d'évacuation s'accordât mieux avec ses principes que les autres. Quoiqu'Asclepiade, dit Galien, ait été mécontent de presque tous les dogmes des anciens; qu'il n'ait épargné aucuns des Medecins qui l'avoient précedé, sans en excepter Hippocrate, & qu'en plaisantant il ait dit de leur Medecine que c'étoit une méditation de la mort, il les a suivis dans la pratique de la saignée.

Asclépiade comptoit sur ce remede particulierement dans les douleurs, parce qu'elles sont occasionnées, disoit-il, par la rétention des plus grands d'entre les petits corps, dans les canaux qui les reçoivent, & que le sang étant composé de cette matiere, il n'y a que la saignée qui puisse les dégager. C'est par cette raison qu'il saignoit dans la pleurésie, & qu'il ne saignoit point dans la péripneumonie ou inflammation du poumon. Mais dans la passion cardiaque dont les symptomes sont un pouls fort petit & fréquent, une sueur froide, un abattement général des forces, des défaillances redoublées, avec froid aux extrémités, sans aucune douleur; il est étonnant qu'il saignât. Il usoit de ce remede dans l'épilepsie & généralement dans les maladies convulsives & dans les pertes de sang, de quelque nature qu'elles fussent.

Il pratiquoit encore la saignée dans l'esquinancie, ouvrant tantôt les veines du bras, tantôt celles de la langue, du front, des angles des yeux; appliquant encore des ventouses & employant les scarifications. La dilatation des pores étoit le but de toutes ces opérations. Si ces expédiens ne suffisoient pas, il faisoit incision aux amygdales: il en venoit même, dit-on, à la *Laryngotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture du larynx ou de la trachée-artere. Mais Cælius condamne cette derniere opération, ajoutant qu'aucun des prédécesseurs d'Asclépiade n'en avoit parlé & que c'étoit une invention téméraire de ce Medecin, qu'on avoit rejettée d'un consentement général.

Asclépiade approuvoit la paracentese;

c'eſt-à-dire, la piqure dn ventre dans l'hydropiſie, mais il vouloit que l'ouverture fût fort petite. Ces deux opérations prouvent qu'il ne tenoit pas toujours à ſes malades la promeſſe qu'il leur faiſoit de n'employer que des remedes fort doux.

Cet abrégé ſuffit pour donner une idée générale de ſa pratique.

Nous n'omettrons pas quelques réflexions intéreſſantes qne nous a ſuggérées cet abrégé judicieux de la théorie & de la pratique d'Aſclépiade, que le ſavant M. le Clerc a recueilli de toutes les autorités exiſtantes.

En premier lieu, quelque dangereux que ſoient ſes principes relativement à la morale, ils different très-peu, quant à la phyſique médicinale, de ceux qui ſont maintenant admis dans toutes les écoles. Mais nos idées ayant été éclaircies parla découverte de la circulation du ſang & par quelques autres connoiſſances anatomiques, nous nous ſommes expliqués plus nettement que lui. Qu'eſt-ce en effet que ſes molécules, ὄγκοι, différentes des atomes d'Epicure, dont l'aſſemblage forme les petits corps ou les particules; ſinon ce que les modernes appellent la matiere des obſtructions, qu'Aſclépiade nommoit embarras des paſſages? Qu'eſt-ce qne ces paſſages, πόροι, ſinon les vaiſſeaux capillaires? Car Aſclépiade n'entendoit pas par πόροι ce que nous entendons actuellement. Il n'y a pas à s'y tromper; il eſt évident qu'il déſignoit par ce mot, des interſtices à travers leſquels les molécules couloient. Le πρὸς τὸ λεπτομερὲς φορὰ ou le mouvement tendant à rompre ou à ſubtiliſer les molécules, n'eſt autre choſe que ce que nous appellons l'atténuation des parties qui cauſent l'obſtruction, ou ce qu'Hippocrate avoit nommé πέψις ou coction, qualité ſur laquelle il a tant appuyé. Selon Aſclépiade l'action libre des molécules dans les paſſages répandus entre les parties ſolides conſtituoit la ſanté. Elle conſiſte ſelon nous dans la circulation aiſée du ſang dans les vaiſſeaux. Dans ſon ſyſteme tout ce qui génoit le mouvement des petits corps cauſoit une maladie; dans le nôtre, tout ce qui trouble la circulation du ſang & des humeurs dans les voies qui leur ſont deſtinées produit le même effet. Demandez à Aſclépiade, ce qu'il faut ſe propoſer dans la cauſe des maladies: il vous répondra de ſubtiliſer les petits corps & de dégager les paſſages. Faites aux modernes la même queſtion, & leur réponſe ſera d'atténuer les particules & de déſobſtruer les vaiſſeaux capillaires.

La ſeconde réflexion que j'avois à faire concerne l'application des remedes. Aſclépiade auroit dû faire des expériences & raiſonner enſuite. Il commença rout au contraire par ſe former des opinions bonnes ou mauvaiſes des choſes; & il recommanda les unes ou proſcrivit les autres ſans égard pour les obſervations de pluſieurs ſiecles qui conſtatoient l'efficacité d'un remede ou qui en banniſſoient un autre de la pratique, comme pernicieux. N'a-t'il pas décrié tant qu'il a pu la purgation, remede ſans lequel la Medecine ne mériteroit pas le nom d'art; tandis qu'il privoit quelques-uns de ſes malades des liqueurs rafraîchiſſantes dont ils avoient beſoin; il enivroit les phrénétiques; pratique déteſtable, mais toutefois moins fatale que la premiere? Qu'eſt-il arrivé à Aſclépiade & à tous les autres avanturiers en Medecine comme lui, à ces gens qui ont eu plus de confiance dans leur eſprit que dans leurs ſens, & qui à l'exemple des fous, ſe ſont formé des monſtres pour montrer leur adreſſe en les domptant? C'eſt que leur pratique a été funeſte à leurs contemporains dont ils avoient malheureuſement acquis la confiance, & qu'elle a été rejettée avec mépris par les hommes ſenſés qui leur ont ſuccédé.

Les femmes exercerent auſſi la Medecine. Nous avons déja parlé de quelques-unes. Nous mettrons de ce nombre Cléopatre, qui vécut quelques années avant la naiſſance de J. C. Nous avons encore aujourd'hui des livres qui portent ſon nom & qui traitent des maladies des femmes. Si ces ouvrages ne ſont point ſuppoſés, la préface ne nous permet pas de douter que cette Cléopatre ne ſoit la fameuſe Reine d'Egypte, car elle s'y dit ſœur d'Arſinoé, & nous ſavons que Cléopatre eut une ſœur de ce nom, que Marc-Antoine fit mourir par complaiſance pour cette Reine ambitieuſe. Il eſt fort vraiſemblable que les livres & la préface dont il eſt queſtion, ſont des pieces ſuppoſées: mais il faut convenir que peu de tems après la mort de Cléopatre, il y eut d'autres écrits de Medecine publiés ſous ſon nom. Galien rapporte diverſes compoſitions concernant l'ornement & l'embelliſſement du corps, tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux: or Galien vivoit à peu près 200 ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. L'on ſeroit encore tenté de lui attribuer ces derniers traités, ſur le témoignage des Hiſtoriens qui nous en parlent comme d'une princeſſe curieuſe & ſavante. Nous liſons dans la vie de Marc-Antoine, écrite par Plutarque, qu'elle parloit pluſieurs langues: le même Auteur nous apprend qu'elle fit des eſſais ſur les poiſons, dans le deſſein de connoître les plus prompts & les plus efficaces. Mais nous avons une preuve plus convaincante de l'intelligence de Cléopatre dans la Phyſique ou la Medecine, c'eſt la diſſolution de la perle dans du vinaigre en préſence de Marc-Antoine. Quant aux livres qui ſont parvenus juſqu'à nous ſous ſon nom, ils ne contiennent rien de particulier. On n'y trouve que les remedes uſités par les Medecins dans les maladies des femmes. Parmi ces écrits, je

ne comprens pas ceux dans lesquels il est traité de la Chymie ; car il est évident qu'ils lui sont faussement attribués.

Cléopatre n'a été ni la seule de son sexe, ni la seule de son rang qui se soit mêlée de Medecine. La fameuse Artémise, Reine de Carie, a eu la réputation d'entendre cet art. On a dit qu'elle avoit donné son nom à l'armoise, que les Latins appellent *Artemisia* : mais d'autres prétendent qu'Artemisia vient d'Artemis, nom que les Grecs avoient donné à Diane. Artémise vivoit aux environs de la centieme Olympiade, plus de 400 ans avant Cléopatre. Il y a eu une Artémise plus ancienne encore que celle-ci.

On ne manquera pas de dire qu'il y a peu de fondement à faire sur les histoires des femmes qui ont exercé la Medecine chez les anciens. Nous convenons qu'elles sont parsemées de fables : mais on ne nous niera pas qu'elles ne contiennent quelques vérités. Au reste ce n'est pas sur ce que nous avons dit de Cléopatre & d'Artémise, que nous assurons qu'il y a eu des femmes qui ont étudié ou exercé autrefois la Medecine, nous avons une autre preuve de ce fait.

L'aversion que la plupart des femmes ont à se confier aux Medecins dans certaines maladies secretes, les contraignit à chercher des personnes de leur sexe à qui elles pussent en faire confidence & qui pussent les soulager. Ainsi la pudeur des unes fit étudier à d'autres la Medecine. On leur disputa jadis le droit de l'exercer, & elles le perdirent dans quelques contrées. Une ancienne loi des Athéniens défendoit aux esclaves & aux femmes de se mêler de la Medecine, jusques-là que l'art des accouchemens, qu'ils jugeoient dépendant de cette science, ne pouvoit être pratiqué que par des hommes. Mais quelques Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de se laisser accoucher par des hommes, on dit qu'une d'entre elles nommée *Agnodia*, qui avoit appris la Medecine ou l'art d'accoucher, d'un certain Herophile, se travestit pour secourir ses semblables ; mais ayant été découverte, les Athéniens changerent la loi & permirent aux femmes de condition libre de s'instruire de la Medecine.

Les Egyptiens avoient eu long-tems auparavant des Sages-femmes : l'histoire sainte nous a même conservé les noms de deux Egyptiennes qui exerçoient cette profession & qui déroberent un grand nombre d'enfans Juifs à la cruauté de Pharaon, l'une de ces femmes s'appelloit Sciphra & l'autre Puha.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne se mêloient pas seulement d'accoucher, elles exerçoient la Medecine dans presque toute son étendue. Aussi les mots *Obstetrix* & *Medica* sont synonimes dans les Jurisconsultes anciens, comme il paroît par ce passage d'Ulpien liv. 1. *Quoties de prægnatione dubitatur, quinque obstetrices* ou *Medicæ jubentur ventrem aspicere.* Quand on doutera de la grossesse d'une femme, on la fera visiter par cinq Sages-femmes, ou cinq femmes exerçant la Medecine. Les Grecs avoient aussi leurs ἰατρεῖαι, ou *Femmes-Medecins.* Elles traitoient toutes les maladies qui sont particulieres à leur sexe, & l'affection histérique ou le mal de mere étoit principalement de leur ressort, comme on le recueille d'un passage de Galien, où cet Auteur remarque que ce sont ces femmes qui ont nommé cette maladie histérique, ou maladie de matrice. Martial dans une de ses épigrammes qui commence ainsi : *Histericam vetulo se dixerat esse marito*, fait mention & des Femmes-Medecins & de la maladie dont on vient de parler.

Elles s'appliquoient aussi à tout ce qui concerne l'ornement & l'embellissement du corps; comme toutes les especes de fard & les médicamens qui servent à ôter ou à pallier les imperfections & les difformités occasionnées par les maladies ou par quelque autre cause que ce soit.

Plusieurs d'entre elles avoient écrit des ouvrages de Medecine que les anciens Medecins ne dédaignerent pas de citer. On trouve dans Aétius des fragmens des livres d'une Aspasie. Je ne sai si c'est cette belle Phocéenne qui fut maitresse des Rois de Perse Cyrus le jeune & Artaxercès. Elien qui parle assez au long de cette fille, ne nous dit rien là-dessus. Mais comme il lui donne un génie presque universel, jusques-là que les Princes que nous avons nommés, la consultoient dans les affaires de politique les plus importantes, on pourroit conjecturer qu'elle réunit à ces connoissances celles de la Medecine, qu'elle en écrivit, ou que du moins cela donna lieu de publier sous son nom les écrits dont nous avons parlé.

Entre les remedes proposés par Aspasie, dans différentes maladies des femmes, il y en a de fort bons. Tel étoit du moins l'avis d'Aétius qui les a rapportés dans des recueils où l'on doit supposer qu'il n'a inséré que ce qu'il estimoit le plus dans les Auteurs. Il y en a d'autres qui sont fort dangereux ; comme ceux qu'elle prescrit pour procurer l'avortement & la stérilité. Ces pratiques n'étoient pas moins criminelles chez les payens que parmi nous, comme il paroît par le serment d'Hippocrate, & par les lois que les anciens Jurisconsultes rapportent sur ce sujet. Au reste, Aspasie prétendoit justifier ces vues, en ce qu'elle ne se proposoit, comme elle dit elle-même, que le salut de quelques femmes qui ne peuvent accoucher sans courir un péril manifeste de perdre la vie.

Galien & Pline font mention d'une *Elephantis* qui avoit écrit des remedes abortifs & des fards. Il est vraisemblable que ce n'est pas la

même que celle qui s'est rendue fameuse par ses vers lascifs, & dont Martial, les Auteurs des Priapées & Suétone ont parlé.

Galien rapporte aussi quelques médicamens d'une Antiochis, la même apparemment que celle à qui Héraclide le Tarentin avoit dédié quelques-uns de ses livres.

On trouve encore dans les Historiens une *Olympias* de Thebes, une *Sotira*, une *Salpé*, une *Laïs*. Pline, qui les a toutes citées, ajoute que la seconde étoit Sage-femme. Toute leur Medecine n'étoit qu'un tissu de superstitions, ce qui n'est pas surprenant; les remedes de cette nature ont été de tout tems du gout du peuple, & singulierement de celui des femmes.

Il est parlé dans Galien d'une *Fabulla Libyca*, qu'on a mise au rang des précédentes. Cornarius a pensé qu'il falloit lire Livia & non pas Libyca, & que cette femme n'étoit point de la profession qu'on lui attribue, mais que Galien n'en a fait mention que comme d'une personne pour qui l'on avoit préparé le remede qu'il décrit dans l'endroit où l'on trouve ces mots : *Fabullæ Libycæ compositum medicamentum.*

Theodorus Priscianus nous a conservé les noms de *Victoria*, de *Salviana* ou *Salvina* & de *Leoparda*. Marcellus l'Empirique nomme une *Africana*, soit que ce fût le nom d'une femme qui se mêloit de la Medecine ou celui de sa patrie. Scribonius Largus fait mention d'une Africaine qui lui vendit le secret d'une composition pour la colique.

On compte encore parmi ces femmes une *Trota* ou *Trotula*, & une *Achromos* de laquelle Tiraqueau a prétendu qu'Hippocrate avoit parlé à l'occasion d'un remede pour la dyssenterie. Voyez l'article du Dictionnaire *Achromos*.

Les Grecs avoient encore des femmes qu'ils appelloient ἀκεσ7είδες, terme qui répond au mot latin *obstetrices*. On le trouve dans Hippocrate sur la fin du traité *de Carnibus*; où il paroît qu'il s'en sert comme d'un synonime à *Sages-Femmes*, qu'on nommoit plus ordinairement μαιᾶι. Ils avoient des ἰατεῖναι ou en latin *Medicæ*. Galien s'est servi de ce dernier dans le sixieme chapitre *de locis affectis*.

On demandera peut-être si ces *Iatrinæ* ou *Medicæ* étoient toutes Sages-Femmes & s'il n'y en avoit point qui, sans se mêler des accouchemens, traitassent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies. Je crois que quelques-unes n'exerçoient que la derniere de ces branches; en un mot que toutes les Sages-Femmes étoient *Medicæ*; mais que toutes les *Medicæ* n'étoient point Sages-Femmes.

Je finirai cet abrégé de l'histoire des femmes qui ont exercé la Medecine en confessant une erreur dans laquelle j'ai été jetté par la plupart des Auteurs qui ont écrit l'histoire de cette science; c'est à l'occasion d'*Agamede*.

La connoissance des médicamens qu'Homere lui attribue n'a rien de commun avec la Medecine. Ce n'étoit qu'une infame empoisonneuse; car le terme φάρμακα employé par le Poëte signifie médicamens & poison, & Théocrite ne nous laisse point en doute sur celui de ces deux sens qui convenoit à Agamede.

Il se fit encore une révolution dans la Medecine sous *Themison* de Loadicée. Il fut disciple d'Asclépiade, & vécut peu de tems avant Celse; ce que l'on peut inférer d'un passage où cet Auteur en parle comme d'un homme qu'il a pu voir, mais qui n'étoit plus lorsqu'il écrivoit sa préface dans laquelle on trouve ceci : *ex Asclepiadis successoribus Themison, nuper, ipse quoque quædam in senectute deflexit.* Themison a changé dernierement, & dans sa vieillesse, quelque chose au systeme de son maître. *Nuper*, c'est-à-dire, peu de tems avant que j'écrivisse. Or Celse a écrit sur la fin du regne d'Auguste ou au commencement de celui de Tibere.

La secte fondée par Themison prit l'épithete de *méthodique*, parce que le but qu'il s'étoit proposé étoit de trouver une méthode qui rendît l'étude & la pratique de la Medecine plus aisées. Voici quels étoient ses principes.

1°. Il disoit que la connoissance des causes n'étoit point nécessaire, pourvu qu'on connût bien l'analogie ou les rapports mutuels des maladies. Cela posé il réduisoit toutes les maladies à deux ou trois especes. Celles du premier genre naissoient du resserrement; celles du second, du relâchement; & celles du troisieme, de l'une & de l'autre de ces causes.

2°. Il observoit qu'entre les maladies, les unes sont aigues, & les autres chroniques, qu'elles croissent ou vont en augmentant pendant un certain tems; qu'elles arrivent ainsi à leur plus haut période, & qu'enfin on les voit diminuer: Hippocrate avoit fait la même distinction dans le cours des maladies. En conséquence, il soutenoit qu'il falloit traiter les maladies aigues autrement que les maladies chroniques; celles qui croissent autrement que celles qui sont à leur plus haut dégré, & celles-ci autrement que celles qui déclinent. Toute la Medecine, disoit-il, consiste dans l'observation de ce petit nombre de regles fondées sur des choses évidentes, & il n'y a point de maladie qui ne se trouve comprise sous un des trois genres que j'ai marqués. Or sous quelque genre qu'elle se trouve, il faut la traiter de la maniere que je prescrirai, de quelque cause qu'elle vienne, quelque partie qu'elle attaque & en quelque pays & dans quelque saison que l'on se rencontre. Sur ces idées, il définissoit la Medecine, une méthode évidente de connoître ce que les maladies ont de commun & de les traiter.

Themison rejettoit donc la connoissance

des causes occultes avec les Empiriques, & admettoit avec les dogmatiques l'usage de la raison. Il avoit encore de commun avec ceux-ci l'indication qui servoit de base à sa méthode & que ceux-là bannissoient de la pratique, parce qu'elle suppose le raisonnement : mais s'il s'accordoit avec les uns sur l'usage de l'indication en général, ils différoient beaucoup de sentiment sur la nature de l'indication.

Themison ne reconnoissoit d'autre indication que celle que le genre de la maladie fournissoit ; au lieu que les dogmatiques prétendoient que l'espece du mal ne désignoit point le remede qu'il y faut apporter ou la maniere de se conduire dans la cure, mais qu'il falloit s'appliquer à connoître les causes qui l'ont produit & qui l'entretiennent, & déterminer par cette méthode, le traitement & les remedes ; méthode, disoient-ils, d'autant plus naturelle qu'il n'y a point de maladie sans cause, ni de guérison sans destruction des causes de la maladie. Il comptoit pour rien toutes les indications que les dogmatiques tiroient de l'âge du malade, de ses forces, de son pays, de ses habitudes, de la saison de l'année, & de la nature de la partie malade : en quoi il étoit encore opposé aux Empiriques qui avoient égard à toutes les circonstances que nous venons de rapporter, quoiqu'ils ne voulussent point entendre parler d'indication.

La différence qu'il y avoit entre le sisteme de Themison & celui d'Asclépiade son maître, est sensible. Celui-ci croyoit que la santé consiste dans une juste proportion des pores avec le fluide circulant, & les maladies dans la disproportion des mêmes choses entre elles ; opinion qui avoit donné lieu à celle de Themison : mais Asclépiade envisageoit une partie de ces pores comme des cavités ou des espaces insensibles formés par le concours des atomes dans le tems de la génération de chaque corps ; au lieu que Themison, sans philosophie, se contentoit d'assurer qu'il y avoit des pores, de quelque nature qu'ils fussent : c'étoit du moins la pensée de quelques-uns de ses sectateurs qui se servoient de l'exemple de la peau, dont on n'apperçoit point les trous, quoiqu'on ne puisse douter par les sueurs qui en sortent, qu'elle n'en ait une infinité.

Themison ne pouvoit admettre les pores d'Asclépiade sans abandonner ses principes, qui supposoient toujours l'évidence : mais il ne pouvoit rejetter les pores dont les sueurs lui constatoient évidemment l'existence. Les pores, disoit-il, ne sont pas évidens, mais il est évident qu'il ne peut y avoir de sueurs sans pores. C'est dans cet esprit que les méthodiques définissoient la Medecine, une méthode qui conduit d'une chose évidente ou sensible, à d'autres qui ne sont pas également connues en ce qui concerne la santé & les maladies.

Mais les sentimens d'Asclépiade & de Themison différoient principalement en ce que le premier ne croyoit point que la connoissance générale des causes de la santé & des maladies qui consistoient toujours, selon lui, dans la proportion ou disproportion des interstices avec les petits corps, suffit tellement à un Medecin, qu'il n'eût rien à savoir de plus. Il estimoit avec Hippocrate & tous les autres Medecins, excepté les méthodiques, qu'il falloit avoir attention à ce que les maladies ont de propre & de commun pour déterminer les remedes qui leur conviennent. Themison au contraire ne considéroit que ce qu'elles ont de commun, sans s'embarrasser de leurs différences particulieres. Il ne s'attachoit point à la recherche des causes ; il ne s'appliquoit qu'à connoître le genre qu'il découvroit, disoit-il, à des signes évidens, assurant avec les Empiriques que le reste étoit impénétrable pour nous. C'est en cela particulierement que s'accordoient les défenseurs de l'Empirisme & de la Méthode, je veux dire, à s'instruire de la nature des maladies par les signes, ce qui les rendit les uns & les autres fort exacts dans les énumérations qu'ils en firent.

Nous avons tiré toutes ces particularités des ouvrages de Celse ; & c'est tout ce que nous savons du systeme de Themison : il paroît assez différent de celui d'Asclépiade, quoique le même Auteur ait insinué quelque part que c'étoit à peu près la même chose. Quant à la pratique, il est démontré par les extraits de ses livres, que Cælius Aurelianus nous a transmis, que le disciple ne s'écarta point des regles de son maître ; ce qui n'est pas surprenant : car Themison n'ayant inventé la Méthode que dans sa vieillesse, il y a de l'apparence qu'il n'eut pas le tems d'assujettir sa pratique à ses raisonnemens sur la nature des maladies. Ce Medecin, dit Cælius, étoit encore engagé dans les erreurs d'Asclépiade. La secte méthodique ne faisoit que de naître, & ne sortit du berceau que quelque tems après sa mort.

Entre les fautes que Themison commit contre les lois de la méthode, on lui reprochoit d'avoir ordonné l'eau froide aux malades qu'il avoit fait saigner ; deux remedes contraires selon les Méthodiques, la saignée servant à relâcher, & l'eau froide à resserrer. Cælius Aurelianus nous apprend qu'il usoit de purgatifs dans plusieurs maladies. Il purgeoit dans l'asthme avec du diagrede, & dans la léthargie avec de l'aloès dissous dans de l'eau. Il employoit le premier de ces remedes dans la maladie appellée *Catalepsis*, y joignant le castoreum. Ce ne sont pas-là les seuls cathartiques dont il se soit servi : mais les méthodiques qui lui succéderent, desapprouverent cette partie de sa pratique. Il avoit aussi des idées différentes de celles de ses disciples sur les tems pro-

pres à prendre de la nourriture & les bains, à faire de l'exercice, à tirer du sang, & à appliquer les ventouses ou les sangsues.

Je ne crois pas que Themison ait introduit le premier dans la Medecine l'usage de ce dernier remede : mais il y fut continué par ceux qui embrasserent sa doctrine. Leur opinion étoit, que la saignée ou l'ouverture des grandes veines causant un relâchement général dans tout le corps, les sangsues devoient relâcher en particulier les parties auxquelles on les appliquoit, à peu près comme les ventouses qu'ils faisoient quelquefois succéder aux sangsues pour vuider une plus grande quantité de sang, ou, pour m'exprimer comme eux, relâcher de plus en plus. Il est vraisemblable que l'effet des sangsues fut remarqué d'abord par les Paysans qui sont sans cesse exposés à entrer dans des marais les piés nuds : mais nous ignorons entierement l'origine de ce remede dans la Medecine.

Il nous reste peu de chose à dire de Themison. Dioscoride nous apprend qu'ayant été mordu par un chien enragé, ou, ce qui seroit plus singulier, ayant simplement servi avec assiduité un de ses amis qui étoit tombé dans la rage, il fut attaqué de la même maladie, & qu'il n'en guérit qu'après en avoir été beaucoup tourmenté. Cælius Aurelianus ajoute, que Themison fut tenté plusieurs fois dans le cours de sa cure d'écrire sur ce sujet, mais qu'autant de fois la rage l'avoit repris. Juvenal accuse ce Medecin, ou quelque autre du même nom, d'avoir tué beaucoup de malades: *Quot Themison ægros autumno occiderit uno.* Ce trait satyrique ne nous en laisse pas une idée aussi défavorable que celle que son auteur a prétendu nous donner. Car la foule des morts qu'on lui reproche, est une preuve de la multitude des malades qui se confioient à ses soins. Galien nous apprend que ce Medecin avoit donné le premier la description du *Diacod*, remede composé du suc & de la décoction des têtes de pavots & de miel ; & qu'il avoit écrit sur les propriétés du plantain, simple qu'il se vantoit d'avoir découvert : il avoit encore inventé une composition purgative appellée *Hiera*.

Themison eut apparemment des disciples : mais il n'y en a que deux dont les noms nous soient restés. Cælius Aurelianus traite comme tels un Proculus & un Eudeme. Quant à ses sectateurs, il faut mettre de ce nombre tous les Méthodiques, quoiqu'ils se soient écartés de ses principes, & qu'ils aient tous aspirés à l'honneur d'avoir fondé cette secte.

Nous ne savons presque rien ni de Proculus, ni d'Eudeme. Cælius Aurelianus nous apprend seulement que ce dernier ordonnoit des clysteres d'eau froide à ceux qu'on appelloit cardiaques.

Vectius Valens, qui eut avec Messaline, femme de Claude, la même familiarité qu'Eudeme avoit eue avec Livie, est cité par Pline comme auteur d'une nouvelle secte. Il y a de l'apparence que sa doctrine n'étoit autre chose que celle de Themison, déguisée par quelques changemens, ce qu'il fit à l'exemple des autres méthodiques & dans le même dessein, je veux dire, de s'ériger en fondateur de secte. Pline ajoute que Valens étoit éloquent, & qu'il se fit une grande réputation dans son art. Il est vraisemblable que ce Valens est le même que celui que Cælius Aurelianus appelle Valens le Physicien.

Themison, comme nous l'avons remarqué, étant fort âgé lorsqu'il jetta les premiers fondemens de sa secte ; & n'ayant pas eu le tems de perfectionner son systeme, abandonna ce soin à ses successeurs. Ses disciples dont nous avons parlé plus haut, y travaillerent sans doute : mais on ne nous apprend aucune particularité de leur succès, ni des progrès de Vectius Valens, qui s'étoit proposé le même but, c'est-à-dire, la perfection & l'établissement de la doctrine de Themison. Il y a de l'apparence qu'ils n'allerent pas aussi loin que Thessalus, qui vivoit sous Néron environ 50 ans après la mort de Themison, & qui amplifia & rectifia si considérablement les principes de celui-ci, qu'il en fut surnommé l'Instaurateur de la méthode.

Thessalus étoit de Trallé en Lydie, & fils d'un cardeur de laine, chez lequel il fut élevé parmi des femmes, si l'on en croit Galien. La bassesse de sa naissance, & le peu de soin qu'on avoit pris de son éducation, ne firent que retarder ses progrès dans le chemin de la fortune. Il trouva le moyen de s'introduire chez les Grands : il sut adroitement profiter du gout qu'il leur connut pour la flaterie : il obtint leur confiance & leurs faveurs par les viles complaisances auxquelles il ne rougit point de s'abbaisser : enfin il joua à la Cour un personnage indigne d'un Medecin. Ce n'est pas ainsi, dit Galien, que se conduisirent les anciens Medecins, ces descendans d'Esculape qui commandoient à leurs malades comme un Général à ses soldats, ou un Prince à ses sujets. Thessalus obéit aux siens, comme un esclave à ses maîtres. Un malade vouloit-il se baigner : il le baignoit; avoit-il envie de boire frais : il lui faisoit donner de la glace & de la neige. A ces réflexions, Galien ajoute que Thessalus n'avoit qu'un trop grand nombre d'imitateurs; d'où nous devons conclurre qu'on distinguoit alors aussi bien qu'aujourd'hui, la fin de l'art & la fin de l'ouvrier.

Il ajoutoit aux qualités dont nous avons parlé, une impudence excessive. Autant qu'il étoit humble & soumis avec ceux dont il vouloit acquérir & conserver la protection & la confiance, autant il étoit insolent & fier vis-à-vis de ceux qui exerçoient la même profes-

ſion que lui. Telle étoit la bonne opinion qu'il avoit de ſon mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres Medecins, qu'il prit le titre de Vainqueur des Medecins ; titre qu'il fit graver ſur ſon tombeau qui eſt ſur la voie Appienne. Jamais bateleur, continue Pline, n'a paru en public avec une ſuite plus nombreuſe. Il n'eſt pas étonnant que Theſſalus eût un ſi grand nombre de diſciples & d'auditeurs : il ſe faiſoit fort d'enſeigner toute la Medecine en ſix mois. En effet, ſi l'art n'eût conſiſté qu'en ce que les Méthodiques ſavoient, il ne falloit gueres plus de tems pour s'en inſtruire ; en rejettant les recherches pénibles des dogmatiques ſur les cauſes des maladies, & ſubſtituant aux obſervations des Empiriques, les indications tirées de l'analogie d'une maladie à une autre. La ſeule étude qui reſtoit à faire aux Méthodiques, ſe bornoit à la connoiſſance & au choix des remedes qui ne demandoient que peu de tems & d'application, puiſqu'ils n'en diſtinguoient que de deux eſpeces.

Nous commencerons l'extrait du ſyſteme de Theſſalus, en rapportant les différences que Galien obſerve entre ſes ſentimens & ceux d'Aſclépiade. Theſſalus, dit Galien, Méthode de guérir, liv. 4. ch. 4. réduit toutes les maladies qui ſe peuvent guérir par le régime à deux ſortes. En cela il eſt d'accord avec Aſclépiade : mais il a rejetté comme inutiles pluſieurs vues particulieres, ſelon leſquelles Aſclépiade ſe conduiſoit dans la pratique de l'art ; c'eſt-à-dire, qu'encore qu'Aſclépiade regardât la dilatation ou le reſſerrement des pores comme la cauſe caractériſtique des deux principaux genres des maladies, il croyoit néantmoins que la cure requéroit une connoiſſance plus particuliere des différences qu'elles ont entre elles. Galien oppoſe en un autre endroit Theſſalus au même Medecin & à Themiſon: il a, dit-il, altéré le ſyſteme de Themiſon & d'Aſclépiade en quelques points. Ceux-ci croyoient, que comme la ſanté conſiſte en la ſymmétrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la diſproportion des mêmes interſtices, le retour à la ſymmétrie faiſoit le rétabliſſement de la ſanté. Mais Theſſalus a imaginé, que pour guérir une maladie il falloit entierement changer l'état des pores de la partie malade ; & c'eſt de là qu'eſt venu le terme de *Metaſyncriſe*, qui ne ſignifie autre choſe qu'un changement arrivé dans les pores.

Quant à la différence particuliere des ſyſtemes de Theſſalus & de Thémiſon, elle ne nous eſt pas exactement connue. On ſait ſeulement en général, comme nous l'avons dit ci-deſſus, que Theſſalus avoit ajouté ou retranché dans la doctrine de Thémiſon, & qu'il paſſoit pour avoir perfectionné la Medecine méthodique ; de ſorte que nous pourrions lui attribuer les ſentimens des Méthodiques qui ſont venus après lui, ſi Galien ne nous avertiſſoit que les Medecins de cette ſecte n'étoient preſque point d'accord entre eux. Les uns prétendoient que le relâchement & le reſſerrement étoient communs à toutes les maladies ; d'autres, que ces cauſes n'avoient lieu & ne fourniſſoient des indications que dans les maladies qui ſe traitent & ſe guériſſent par le régime : ainſi, toutes celles qui demandent les ſecours du Chirurgien, étoient excluſes de ce nombre. Telle étoit apparemment l'opinion de l'Auteur du livre qui a pour titre, *Introduction*, & qu'on attribue à Galien : & c'eſt en conſéquence de ces principes qu'il ajoute de nouveaux rapports à ceux de Thémiſon : ces rapports nouveaux étoient peut-être de l'invention de Theſſalus; mais on n'en eſt pas aſſuré.

L'Auteur de l'Introduction, après avoir remarqué qu'il y a non-ſeulement des rapports, des convenances, des analogies entre les maladies, mais encore entre les cures & les remedes ; que ces premiers rapports conſiſtent dans le reſſerrement & le relâchement, & ſont appellés paſſifs, & les ſeconds à relâcher & à reſſerrer, & qu'on appelle actifs, il ajoute qu'il y a une troiſieme eſpece de rapports, qu'il nomme temporaires, ou concernant les différens tems d'une maladie. Voilà ce que Themiſon avoit dit avant lui : mais il diſtingue des convenances par leſquelles une maladie appartient à la Chirurgie, & ces convenances ſont différentes des précédentes ; elles conſiſtent à ôter ce qui eſt étranger ou non-naturel à l'égard du corps. Et il y a deux ſortes de choſes, pourſuit cet Auteur, que l'on peut appeller non-naturelles & étrangeres : les unes ſont intérieures & les autres extérieures. Les extérieures ſont, par exemple, une épine, une fleche, ou quelque autre choſe qui vient du dehors, qui bleſſe & qui cauſe par ſon ſéjour dans la partie bleſſée une grande incommodité. Il eſt viſible que les choſes de cette nature demandent qu'on les ôte & qu'on les retire de l'endroit où elles ont pénétré. Quant aux intérieures, il en diſtingue de trois eſpeces. Premierement, il y a dans notre corps des choſes qui en font partie, & qui dégénerent en incommodité lorſqu'elles ſont déplacées, comme, par exemple, un os diſloqué ou caſſé; qu'il faut par conſéquent déranger de leur ſituation actuelle pour les remettre dans leur ſituation naturelle. Secondement, des choſes qui deviennent non-naturelles par leur excès en quantité, en grandeur ou en groſſeur : telles ſont toutes les eſpeces de tumeurs, tous les abſcès, toutes les excroiſſances, les verrues, un ſixieme doigt; les unes veulent être ouvertes ou réſoutes, & les autres amputées ou extirpées. Troiſiemement, il y a des choſes non-naturelles par défaut, comme ſont les ulceres profonds, le bec-de-lievre qui eſt un défaut de chair, ou une fente dans la levre ſu-

périeure ; ce qui indique qu'il faut remplir le vuide & suppléer au défaut.

Voilà ce que cet Auteur appelle convenances des maladies chirurgicales & de leurs remedes. Il en compte encore d'une autre espece, qu'il nomme prophylactiques, qui concernent les maladies causées par les poisons, les morsures d'animaux venimeux, & toutes les maladies en général dont la cause est inconnue.

Sans être certain que Thessalus fût auteur de tous ces rapports, on ne peut nier qu'il n'eût inventé ceux qui regardent la Chirurgie, & qu'il n'eût distingué entre ces rapports la plupart des genres dont nous avons parlé. Les sectateurs de Thessalus, dit Galien, assurent que tout ulcere en quelque partie du corps qu'il soit, demande la même cure ; qu'il faut le remplir, s'il est creux ; le cicatriser, s'il est égal ; si la chair y croît trop, la consumer ; le fermer & en rejoindre les bords, s'il est recent & sanglant.

Thessalus établissoit même une convenance pour les ulceres invérérés en particulier. Voyez ses propres termes tirés de Galien. Les convenances des vieux ulceres qui ne se ferment point, ou s'ouvrent derechef après s'être fermés, sont très-importantes ; car il faut nécessairement savoir à l'égard des premiers ce qui les empêche de se fermer, afin de l'ôter ; & à l'égard des seconds ce qui les renouvelle, afin d'en consolider la cicatrice en changeant l'habitude ou la disposition de la partie malade, ou même de tout le corps, & en le disposant d'une maniere qui prévienne cet accident ; ce qu'on peut exécuter par les remedes *métasyncritiques*.

Je remarquerai que tous les Chirurgiens qui succéderent à Thessalus embrasserent cette doctrine, & avec juste raison. Et il paroît par le passage suivant que c'étoit celle de M. Sharp. Il ne faut pas attendre, dit-il, de grands effets des remedes topiques, à moins qu'on ne prépare, qu'on n'aide & qu'on n'entretienne leur action par des remedes pris intérieurement.

La plupart des ulceres, par exemple, provenant d'une disposition particuliere du corps, c'est elle qu'il faut attaquer pour parvenir à leur guérison. Le mal ne s'amortira pas, tant que la cause subsistera dans sa même force : & il y a peu de constitutions qu'on ne puisse changer en mieux par les remedes, & conséquemment point d'ulceres qu'on ne puisse guérir, ou dont on ne puisse au moins arrêter le progrès.

Thessalus continue de cette maniere. Les vieux ulceres qui ne se ferment point, ou qui s'ouvrent derechef après s'être fermés, fournissent les indications suivantes. Premierement, il faut ôter ou enlever de ceux qu'on ne sauroit cicatriser ce qui s'oppose à la cicatrice. Renouveller la partie malade ; & après avoir rendu l'ulcere semblable à une plaie récente, le traiter comme tel. Si cela ne réussit pas, vous emploierez les remedes adoucissans & ceux dont on se sert dans les tumeurs, accompagnées d'inflammation.

Quant aux ulceres qui se rouvrent après la cicatrice, pendant le tems qu'ils commencent à s'ouvrir ou à s'ulcérer pour la seconde fois, ils indiquent qu'ils doivent être traités comme un phlegmon, c'est-à-dire, une tumeur enflammée qui seroit toute nouvelle, & qu'il faut y appliquer un cataplasme adoucissant, jusqu'à ce que l'irritation soit passée ; après quoi vous travaillerez à cicatriser : vous appliquerez tout autour du lieu où étoit l'ulcere, un emplâtre où il entre de la moutarde, qui rende la partie vermeille, ou quelque autre médicament qui en change la disposition & fasse que cette partie ne soit pas susceptible de mal comme auparavant. Que si vous ne pouvez corriger par cette voie la disposition de la partie, attachez-vous à tout le corps en général, tâchez d'y apporter du changement par la *métasyncrise* ; & vous y parviendrez, soit par les exercices, sur l'espece desquels vous consulterez les Experts dans la gymnastique, soit en augmentant ou diminuant tour à tour la nourriture, soit même en débutant par des vomitifs.

Il paroît que Thessalus ne s'en étoit pas tenu aux convenances de Themison, & qu'il entendoit par *métasyncrise* un changement opéré dans la disposition générale du corps, ou dans quelqu'une de ses parties. Voyez l'art. du Dict. *Métasyncrise*.

Si Thessalus n'est pas l'auteur de la *métasyncrise*, du moins il est certain qu'il introduisit le premier dans la Medecine l'abstinence de trois jours : c'est par-là que les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & ils en furent appellés *Diatritarii*, du mot grec διάτριτος, nom que Thessalus avoit donné à cette abstinence.

Les raisons que Thessalus avoit de rejetter les purgatifs, étoient à peu près les mêmes que celles d'Erasistrate & de Chrisippe, les premiers qui se soient déclarés contre cette espece de médicamens. Asclépiade les avoit remis en usage ; Thessalus combattoit son sentiment de la maniere suivante. Prenons, disoit-il, un athlete tel qu'on voudra, c'est-à-dire, l'homme le plus vigoureux & le plus sain que l'on puisse trouver, & donnons-lui un médicament purgatif ; nous verrons que quoi qu'il n'ait rien dans le corps que de bon, ce que le médicament en fera sortir sera corrompu : d'où nous conclurrons sans réplique, qu'avant l'action du purgatif ce qui sort n'étoit pas tel dans le corps de cet homme, puisqu'il se portoit bien, & que le médicament a produit deux effets : le premier, de changer en pourriture ce qui

étoit

étoit bon & sain ; & le second, de l'expulser. Thessalus ajoute que les sectateurs d'Hippocrate étoient des insensés de ne point s'appercevoir, que quand ils vouloient purger la bile ils évacuoient de la pituite ; & qu'au contraire quand ils se proposoient de chasser la pituite, ils purgoient la bile ; d'où il infere que les purgatifs produisant un tout autre effet que celui qu'on en attend, ils ne peuvent que nuire.

En suivant ce raisonnement, il n'y auroit point de remedes qu'on ne vint à bout de bannir de la Medecine : il ne prouve donc autre chose, sinon que c'est à l'expérience à nous instruire de la nature des médicamens, tant simples que composés.

Nous finirons cet abrégé de la pratique & des opinions de Thessalus par une réflexion sur la multitude & l'étendue des ouvrages qu'il composa. Il eût fallu plus de tems pour les lire, que pour s'instruire dans l'art de guérir, s'il étoit vrai, comme il l'assuroit, que six mois suffisoient pour faire un Medecin.

Soranus fut le plus habile des Medecins méthodiques. Il mit la derniere main au systeme de Themison ; c'est du moins le jugement qu'en porte Cælius Aurelianus, qui étoit de la même secte, & qui reproche à Thessalus des fautes commises contre les principes de la Méthode, quoique d'autres le regardassent comme l'Instaurateur de cette espece de Medecine ; d'où l'on pourroit conclurre que les Méthodiques étoient partagés entre eux ; que les uns donnoient la préférence à un Medecin, & les autres à un autre ; & que Cælius Aurelianus s'attacha à Soranus par quelque prévention pour ses sentimens. Quoiqu'il en soit, Soranus mérita l'estime de plusieurs Medecins qui n'étoient point de la secte de Themison ; & Galien qui ne ménage pas les Méthodiques, & qui maltraite singulierement Thessalus, ne dit rien de Soranus. Il témoigne au contraire, en rapportant la description de quelques médicamens qu'on devoit à Soranus, que l'expérience l'avoit rendu certain de leur efficacité. Suidas nous apprend aussi, que ce Medecin avoit écrit plusieurs ouvrages qu'on estimoit beaucoup.

Soranus vivoit sous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Ephese. Son pere s'appelloit Ménandre, & sa mere Phébé. Il avoit séjourné dans Alexandrie avant que de s'établir à Rome. Ses écrits se sont perdus : mais Cælius Aurelianus nous a dédommagés en partie de cette perte. Cet Auteur nous avertit, que tout ce qu'il a écrit n'est qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois ou quatre autres Medecins de ce nom qui ont vécu dans des tems fort éloignés les uns des autres. Le premier étoit Éphésien, de même que celui dont nous venons de parler. Suidas remarque qu'il avoit écrit plusieurs livres de Medecine, entre lesquels il y en avoit un des maladies des femmes. C'est appparemment de ce livre que faisoit partie le fragment grec, intitulé de la Matrice & des parties naturelles de la femme ; publié par Turnebe en 1554. & qu'on trouve aussi à la fin du vingt-quatrieme livre d'Oribase.

Le troisieme Soranus étoit de Malles en Cilicie. On le distingue des autres par le surnom de Mallotès. Suidas nous apprend qu'un certain Asclépiade, Philosophe & Medecin dont il faisoit grand cas, donnoit à ce troisieme Soranus le premier rang entre tous ceux qui ont exercé la Medecine depuis Hippocrate. Quelques-uns ont cru que le petit ouvrage latin imprimé à Bâle & à Venise ; sous le titre d'Introduction à la Medecine & sous le nom de Soranus, étoit de Soranus Mallotès. Vossius prétend que cet écrit n'est d'aucun des trois Soranus précédens, mais d'un Ecrivain latin : cette opinion est fort vraisemblable. L'Auteur de cet ouvrage s'adresse à Mécène, comme s'il prétendoit faire à croire ses Lecteurs qu'il vivoit dans le tems de ce favori d'Auguste. Mais l'imposture étoit trop grossiere : il n'a trompé personne.

Il seroit inutile de nous étendre davantage sur les opinions de Soranus, après ce que Cælius Aurelianus en a dit, & ce que nous allons dire de celui-ci.

Cælius Aurelianus a écrit en latin. Il paroît à son style qu'il étoit Africain, ce que le titre de son ouvrage acheve de confirmer. Il y est appellé Cælius Aurelianus Siccensis : or Sicca étoit une Ville de Numidie. D'autres l'ont nommé Lucius Cælius Arianus, au lieu d'Aurelianus, comme s'il eût été d'Aria ou d'Ariana, Province de l'Asie : mais le grand nombre des Savans s'en tient au premier de ces noms. On trouve encore dans Cassiodore un Cælius Aurelianus, qui doit être le même que celui dont il est question.

Nous n'avons rien de certain sur le tems auquel il a vécu. Quelques-uns l'ont cru plus ancien que Galien, parce que celui-ci n'est point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les sentimens. Mais comme Galien aussi n'a point fait mention de lui, & que Cælius a nécessairement écrit après Soranus, qui vivoit sous Adrien, & qui par conséquent n'a précédé Galien que d'environ 30 ou 40 ans, il s'ensuivroit qu'ils auroient écrit à peu près dans le même tems, mais qu'ils ne se seroient point connus, ou que Cælius n'auroit point cité Galien par antipathie pour les Méthodiques. C'est là conjecture du judicieux Reinesius, qui ne place cet Auteur sur sa maniere d'écrire que 500 ans après Jesus-Christ. Quoique Cælius Aurelianus s'avoue pour traducteur de Soranus, il paroît qu'il n'a pas rendu scrupuleusement en latin ce que ce Medecin avoit écrit en grec ; car il en parle souvent comme d'un tiers. Un tel, dit-il, est de

cet avis, mais Soranus (dont il étoit l'admirateur) est d'un avis contraire.

Mais ce qui semble prouver mieux que toute autre chose, que Cælius ne doit point être regardé comme un simple copiste des ouvrages d'autrui, c'est qu'il cite lui-même plusieurs ouvrages de sa façon, & entre autres un livre de Lettres Greques, adressées à un nommé Prétextatus, dans lesquelles il combattoit l'usage de la *hiere*, médicament purgatif dont Themison s'étoit servi. Cælius cite encore un autre ouvrage qu'il avoit dédié à un certain Lucrece, & qui contenoit un abrégé de la Medecine par demandes & par réponses; des livres de Chirurgie, & d'autres sur les fievres, sur les causes des maladies, sur les remedes ordinaires, sur la composition des médicamens, sur les maladies des femmes, & enfin sur la conservation de la santé. Il n'y a pas d'apparence que tous ces ouvrages fussent traduits du grec de Soranus. Quoiqu'il en soit, il ne nous est resté des ouvrages de Cælius que ceux dont il fait honneur à Soranus: mais heureusement, ce sont les principaux. Ils renferment la maniere de traiter, selon les regles des Méthodiques, toutes les maladies qui n'exigent point le secours du Chirurgien. Un autre avantage que l'on en retire, c'est qu'en réfutant les sentimens des plus fameux Medecins de l'antiquité, cet Auteur nous a conservé des extraits de leur pratique, qui nous seroit entierement inconnue, si l'on en excepte celle d'Hippocrate, le premier dont il a parlé, & dont il rapporte néantmoins qelques passages qui ne se trouvent point dans ses œuvres telles que nous les avons. Ceux qu'il cite le plus souvent après Hippocrate, ce sont Dioclès, Praxagore, Héraclide le Tarentin, Asclépiade & Themison. Il s'est attaché à ces grands hommes, & il en a examiné la pratique avec beaucoup d'exactitude. Il leur joint Herophile & Erasistrate: mais il en parle moins souvent, par la raison qu'ils n'ont traité que d'un petit nombre de maladies. Il cite quelquefois Serapion, donr il eût fait mention plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Heraclide comme le meilleur auteur de la secte Empirique.

Cælius Aurelianus distingue dans les livres que nous avons de lui, les maladies en aigues & chroniques; distribution fondée sur les convenances de la méthode, & que ses défenseurs transportoient avec affectation dans les ouvrages même de pratique. On a vu que les Méthodiques regardoient toutes les maladies, tant aigues que chroniques, comme comprises sous deux genres dont il naissoit un troisieme, le genre *resserré*, le genre *relâché*, & le genre *mêlé*. Nous allons mainrenant exposer les maladies que Cælius Aurelianus rangeoit sous chacun de ces genres.

Les maladies dépendantes du resserrement, & qui sont en même-tems aigues, sont, selon notre Auteur, premierement la phrénésie. Il reconnoît toutefois qu'il y en a une espece qui appartient au relâchement: on distingue celle-là par un flux de ventre immodéré, & par des sueurs continuelles. Il vient ensuite à la léthargie, qu'il attribue à un resserrement plus violent que celui qui cause la phrénésie. Il définit cette maladie après Soranus, un assoupissement profond, accompagné d'une fievre aigue, quoique le pouls soit en même-tems grand, tardif & vuide. Il traite après de la catalepsie, maladie analogue à la léthargie. Il passe de-là à la pleurésie & à la péripneumonie, qui sont, dit-il, du genre mêlé: elles tiennent du resserrement & du relâchement; de celui-ci entant que les malades crachent, & de celui-là en ce qu'il y a tumeur dans la partie malade; car toute tumeur indique resserrement. Toutes ces maladies sont accompagnées de fievres: en voici d'autres qui en sont exemptes, quoique aigues; l'esquinancie, dont il y a différentes especes; l'apoplexie, les convulsions, la passion iliaque, & l'hydrophobie ou la rage.

Les maladies chroniques & dépendantes du genre resserré, sont la douleur de tête periodique, les vertiges, l'asthme, qui tient en partie du relâchement; l'épilepsie, la manie, la jaunisse, la suppression des hemorrhoïdes & celle des menstrues, la polysarcose ou l'excès d'embompoint, la mélancolie, qui dépend aussi en partie du relâchement à cause des vomissemens & des diarrhées qui surviennent de tems en tems à ceux qui en sont atteints; la paralysie, les catharres, la phtisie, la colique, la dyssenterie sont aussi du genre mêlé. L'hydropisie est dans la même classe; on la place, dit Cælius, communément sous le genre resserré: mais il est évident par les symptomes, qu'il y a dans cette maladie du resserrement & du relâchement.

Les maladies aigues comprises sous le relâchement, sont la passion cardiaque, qui est souvent un symptome des fievres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances & de sueurs froides, avec un petit pouls. Le *Cholera*, que Cælius définit un relâchement ou un écoulement de l'estomac, du ventre & des intestins, qui cause un danger pressant.

Les maladies chroniques rangées sous le relâchement, sont le crachement de sang, la diarrhée, le flux excessif des regles, l'amaigrissement & le flux hemorrhoïdal.

Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels signes ils distinguoient le genre de chaque maladie; ils répondoient, qu'à l'égard de celles qui sont sous le genre resserré, ils les reconnoissoient par la suppression des évacuations ordinaires, & par le gonflement ou la dureté des parties; le contraire arrivant dans les maladies qui sont sous le genre relâché, les évacuations accoutumées deviennent plus grandes; certaines marieres qui doivent être rete-

nues dans le corps en sortent, les parties s'affaissent, s'amollissent & maigrissent. Quant à celles dont les symptomes ne paroissent avoir rien de commun avec le resserrement & le relâchement, ils se tiroient d'affaires en les renvoyant au genre mêlé, s'attachant pour cela à la moindre circonstance qui pouvoit les déterminer.

Mais pour se mettre en état de juger sainement de la secte Méthodique, il faut entrer dans un plus grand détail de leur pratique, des maximes sur lesquelles elle étoit fondée, & des principaux remedes dont ils se servoient ou qu'ils desapprouvoient.

Ils prétendoient, comme on a vu, que les convenances qu'ils établissoient entre les maladies devoient être évidentes, & qu'il falloit s'attacher autant à ce que les maladies ont d'évident, qu'à ce qu'elles ont de commun. Cælius avoit tant d'égard pour cette évidence, qu'il évitoit autant qu'il étoit en lui les définitions, de peur de s'embarrasser dans quelque question obscure sur l'essence des choses, inconvénient presque inévitable quand on veut suivre dans ces matieres les regles de la Logique en toute rigueur. Il suppléoit aux définitions par des descriptions : il poussoit cette précaution plus loin encore, & il assuroit qu'il étoit inutile de s'intriguer par rapport à la partie qui souffre le plus. Les Medecins des autres sectes, dit-il, ont cherché quelle est la partie malade dans la phrénésie : les uns ont cru que c'est le cerveau, les autres le cœur ou le diaphragme. Quant à nous, nous ne nous fatiguons pas l'esprit là-dessus.

Il y avoit toutefois de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligés de connoître précisément la partie malade : mais ce n'étoit point pour varier la cure. Quelles sont les parties, dit Cælius Aurelianus d'où coule le sang que l'on rend par la bouche ? Il y en a plusieurs ; l'entrée de la gorge, la trachée artere, le poumon, la poitrine, la pleure, le diaphragme, l'estomac, le ventre ; & selon quelques-uns, le foie, la rate, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos. Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. Pourquoi, demande-t'il, tâchons-nous de découvrir de quelles parties coule le sang dans certaines maladies ? C'est, répond-t'il, pour appliquer nos remedes sur les parties mêmes, ou sur celles qui leur sont les plus voisines, & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour varier la cure selon la diversité des parties ; car la même cure convient à toutes dans la même maladie.

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, par celles dont nous faisons usage dans la santé, telles que l'air que nous respirons & les nourritures que nous prenons. On est d'accord qu'il n'y auroit rien de mieux à faire, si ces moyens conduisoient toujours au but. Les anciens Medecins s'étoient occupés à en connoître les avantages. Les Méthodiques les surpasserent dans cette étude : ils prirent des soins tout particuliers pour rendre l'air que le malade respiroit, tel qu'ils le supposoient devoir être pour contribuer à sa guérison ; & comme ils ne distinguoient que de deux sortes de maladies, des maladies de relâchement & des maladies de resserrement, toute leur application tendoit à procurer au malade un air resserrant ou relâchant, selon le besoin. Pour avoir un air relâchant, ils choisissoient des chambres bien claires, fort grandes & médiocrement chaudes : au contraire, pour donner au malade un air resserrant, ils le faisoient placer dans des appartemens peu éclairés & fort frais. Non contens de distinguer les lieux tournés au septentrion ou au midi, ils faisoient descendre les malades dans des grottes & des lieux souterrains. Ils faisoient étendre sur les planchers des feuilles & des branches de lentisque, de vignes, de grenadier, de myrthe, de saules, de pin. Ils arrosoient les chambres d'eau fraiche. Ils se servoient de soufflets & d'évantails ; en un mot ils n'oublioient rien de ce qui peut donner de la fraicheur à l'air. Il faut, disoient-ils, avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des viandes qu'on mange ; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on respire continuellement, & que l'air entrant sans cesse dans le corps & pénétrant jusques dans les plus petits interstices, resserre ou relâche plus puissamment que les nourritures.

Les méthodiques faisoient encore attention à la maniere dont les malades devoient être couchés ; ils ordonnoient des lits différens, selon les différentes maladies. Ils spécifioient quelles sortes de couvertures le malade devoit avoir ; s'il falloit qu'il eût un matelas, ou s'il pouvoit avoir un lit de plume : en quelle posture il devoit se tenir. Si le lit seroit grand ou petit, & comment il devoit être tourné par rapport aux fenêtres. Enfin ils appuyoient sur toutes ces choses, qui ne paroissoient pas aux autres Medecins, dignes de quelque considération.

Quant à la nourriture, ils régloient aussi sur leurs principes. Ils s'étoient entierement appliqués à distinguer les viandes & les boissons qui relâchent de celles qui resserrent

Nous observerons que les méthodiques, ou du moins Cælius Aurelianus & Soranus, ne faisoient aucun usage des spécifiques ; ces remedes étant pour la plupart composés d'ingrédiens dont les malades n'usoient point dans la santé. Pourquoi, dit Cælius, donne-t'on aux épileptiques de la chair de belettes séchée, ou de la chair humaine, ou une certaine excroissance qui vient aux jambes des chevaux ? Pourquoi leur fait-on prendre du *penis* & des testi-

cules du barbet, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont éteint leur fer, du cœur de lievre & de chameau, du cerveau de l'oiseau aquatique *Javia* ou *Larus*? On ne dira pas qu'on air découvert ces remedes par le raisonnement; qu'on soit parvenu à connoître leurs propriétés en s'enfonçant dans la recherche des causes cachées; ou qu'on en ait reconnu les effets par des essais que le hasard a procurés, comme les empiriques soutiennent qu'on a trouvé la plupart des remedes que nous connoissons. Car on ne voit point comment le hasard peut avoir introduit ces matieres dans l'usage de la Medecine; puisqu'elles sont toutes d'un gout si détestable & d'une espece si éloignée de celles dont on se sert ordinairement qu'on ne conçoit pas qu'un malade y ait eu recours par caprice, ou s'en soit servi sans y penser. Si l'on dit que ces remedes nous sont venus par les expériences que les premiers Medecins ont faites, il y a lieu de s'étonner qu'ils aient choisis ces ordures & qu'ils ne se soient pas attachés à découvrir plutôt les grands avantages qu'on peut tirer de l'air, des veilles, du sommeil, des alimens & des autres choses dont personne ne peut se passer, en reglant chacune selon l'exigeance des causes. Cet Auteur ajoute que tous ces médicamens bisarres, sont dangereux. Il cite à ce propos l'exemple de Themistocle qui mourut pour avoir bu du sang de taureau qu'on recommande pour le mal caduc. Enfin portant le même jugement de tous les remedes de cette nature, il finit le chapitre de l'hydrophobie par ces mots: tous ces remedes que le peuple croit excellens & fort éprouvés sont mauvais & presque toujours contraires à ceux que l'art prescrit; c'est-à-dire, dans ses principes, qu'ils relâchent quand il faut resserrer; & qu'ils resserrent, quand il est question de relâcher.

Cette derniere reflexion décida les méthodiques contre tout spécifique, eux qui n'employoient de remedes que ceux qui pouvoient ou relâcher ou resserrer, selon la nature de la maladie. Il y avoit pourtant des occasions où ils ne pouvoient gueres s'en passer, & Cælius est contraint d'en avouer l'efficacité, lorsqu'il s'agit de faire mourir les vers. Mais comme les méthodiques avoient inventé des convenances particulieres pour les maladies chirurgicales, & que la principale de ces convenances consistoit à ôter ce qui est étranger ou non naturel par rapport au corps; Cælius se sauvoit en rangeant les vers & leur expulsion dans cette classe, c'est-à-dire, qu'il prétendoit que les vers étant des choses étrangeres, il falloit se servir des remedes qui les détruisent & qui les chassent du corps. Il croyoit qu'on en pourroit venir à bout dans plusieurs maladies dont ils sont la cause, en les traitant par la regle générale du relâchement & du resserrement. Mais dans ces cas mêmes, Cælius employoit les spécifiques suivans: la farine de lupins, le fiel de bœuf, l'huile, le vinaigre & la rapure de corne de cerf. Dire avec cet Auteur qu'il usoit de ces remedes, comme de resserrans, c'est un subterfuge; car il ne les emploie nullement comme tels en d'autres occasions où il est question de produire le resserrement.

Non contens de bannir de la Medecine les spécifiques, les sectateurs de Themison en vouloient encore aux purgatifs. Ils croyoient que ces remedes attaquoient l'estomac ou relâchoient le ventre, & que par conséquent en guérisant d'une maladie, ils en causoient une autre; tout relâchement de ventre, ou toute évacuation qui passoit l'ordinaire, étant une indisposition selon leur systeme. Cependant ils ordonnoient des clysteres, mais d'une espece émolliente. Je ne vois pas qu'ils fissent grand cas des diurétiques. Cælius ne les conseille que dans l'hydropisie. Ils rejettoient absolument les narcotiques & les cauteres. Mais ce qui distinguoit particulierement les méthodiques des autres Medecins, c'étoit leur *Diatritos*, ou l'abstinence de trois jours qu'ils faisoient observer aux malades dans les commencemens de leur indisposition. V. *Diatritos*.

Les méthodiques n'admettant que deux genres de maladies, le genre resserré & le genre relâché; ils n'avoient besoin que de deux especes de remedes, les uns qui relâchassent & les autres qui resserrassent. C'est au choix & à l'application de ces remedes qu'ils donnoient une attention particuliere.

Entre les remedes relâchans, la saignée tenoit chez eux le premier rang; ils saignoient dans toutes les maladies qui dépendent du genre resserré & même dans celles qu'ils comprenoient sous le genre mêlé, lorsque le resserrement prévaloit sur le relâchement. Ils saignoient dans la pleurésie, lors même qu'elle étoit accompagnée de flux de ventre; parce qu'ils estimoient le resserrement qui causoit la tumeur du côté, plus dangereux que le relâchement du ventre. Ils avoient coutume d'attendre la fin du premier *Diatritos*, c'est-à-dire, le troisieme jour avant que d'en venir à la saignée. Ils blâmoient les Medecins qui laissoient couler le sang jusqu'à ce que l'on défaillît, parce que l'excès de cette évacuation, disoient-ils, doit achever d'ôter les forces au malade déja fort affoibli par le mal & par l'abstinence. Ils condamnoient l'ouverture des veines qui sont sous la langue. Ils croyoient cette opération plus nuisible qu'utile; opinion dont l'expérience ne put jamais les tirer, parce qu'ils la défendoient avec toute l'opiniâtreté de la dispute. Ils étoient encore opposés à ceux qui ne saignoient que les jeunes gens. Ils jugeoient la saignée bonne toutes les fois que la maladie la requeroit & que le malade pouvoit la supporter.

Ils faisoient grand usage des ventouses tantôt avec scarifications, tantôt sans scarifications; ils y joignoient les sangsues. Quant aux autres moyens de relâcher dont ils se servoient, ils consistoient en somentations faites avec des éponges trempées dans de l'eau froide, & en des applications extérieures d'huile chaude & de cataplasmes émolliens, sans oublier le régime par rapport aux choses *non naturelles*.

Ils n'étoient pas moins occupés à trouver des moyens de resserrer. On a vu de quelle maniere ils s'y prenoient pour rendre l'air astringent & rafraîchissant. Ils tournoient encore à cette fin, autant qu'ils le pouvoient, la nourriture & les exercices.

Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette matiere n'ont qu'à feuilletter Cælius Aurelianus ou l'ouvrage de *Prosper Alpin de Medicina methodica*.

Les Medecins dogmatiques soutenoient contre les méthodiques, que les anciens Medecins connoissoient ce que les maladies ont de commun entre elles; qu'ils ont fait beaucoup d'attention à leurs analogies mutuelles; mais qu'ils n'ont eu garde de s'en tenir-là. Hippocrate, ajoutoient-ils, n'a-t'il pas dit positivement que pour guérir les maladies, il faut observer ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & ce qui est particulier à chacune d'elles. Les méthodiques ne peuvent donc se dispenser d'admettre, à l'imitation des anciens, des differences essentielles entre les maladies qu'ils rangent sous un même genre & conséquemment de multiplier les genres. Car enfin autre chose est de vomir du sang; autre chose de vomir de la bile. La dyssenterie & la diarrhée sont deux maladies différentes. L'évacuation ou la diminution du superflu qui se fait dans la santé par les sueurs, n'est pas la même chose que l'amaigrissement occasionné par une fievre lente qui consume le corps.

Ces Medecins différencioient encore les maladies selon les parties qu'elles attaquoient. L'on traite différemment, disoient-ils, l'œil & l'oreille pour le même mal. Il n'y a presque aucune partie du corps qui ne demande des égards particuliers. L'huile, par exemple, qui adoucit & amollit les tumeurs inflammatoires au bras, à la cuisse & ailleurs, cause une douleur insupportable à celles de l'œil, & augmente le mal. Galien tombe sur les méthodiques par un autre côté. Il leur reproche non-seulement de négliger les causes secretes des maladies, mais encore les causes extérieures & évidentes, par le fâcheux préjugé que ce n'est pas la cause de la maladie qui indique le remede, mais la maladie même. Pour les convaincre d'erreur, il se sert de l'exemple de deux hommes qui ayant été mordus d'un chien enragé, s'adresserent à deux Medecins différens. Surquoi il arriva que l'un de ces Medecins s'étant informé de la cause extérieure du mal, & le traitant conséquemment à la connoissance qu'il en avoit, laissa la plaie long-tems ouverte & se servit de spécifiques. L'autre au contraire sans s'embarrasser de la cause n'eut égard qu'à la maladie qui lui parut une plaie,& travailla, suivant l'indication commune des plaies, à cicatriser au plutôt : d'où il s'ensuivit que son malade mourut enragé; au lieu que l'autre se tira d'affaire. Il ne les épargne pas davantage sur le peu d'attention qu'ils donnoient à la saison, au pays, à l'âge, au sexe & aux autres circonstances pareilles.

Les méthodiques répondoient à cela, que toutes ces particularités n'introduisoient aucune altération dans la méthode; qu'il falloit toujours resserrer où il y avoit relâchement, & relâcher où il y avoit resserrement quels que fussent les âges, les contrées, les sexes & les parties affectées. D'où nous conclurrons que ces systematiques étoient plus jaloux d'accréditer leur hypothese que de soulager les malades; & qu'ils disputoient pour l'emporter & non pour s'instruire. Toutefois les modernes ont trouvé dans leur théorie & dans leur pratique des choses qu'ils ont jugées dignes d'être transportées dans leur Medecine. La doctrine concernant le resserrement & le relâchement des fibres, & la maniere de traiter les maladies attribuées à ces causes, ne different en rien de celles des méthodiques.

Prosper Alpinus ressuscita ces vieilles idées: Baglivi écrivit sur le même sujet. Le célebre Boerhaave a exposé, éclairci & augmenté ce systeme dans ses aphorismes; & les neuf pages qu'il occupe dans cet ouvrage qu'il publia en 1709. peuvent être regardées comme le texte d'une multitude prodigieuse de volumes qu'elles ont produit depuis ce tems, & qui n'en sont que le commentaire.

Il sortit encore de la secte méthodique un grand nombre d'autres Auteurs; mais presque tout serviles imitateurs de ceux qui les avoient précédés, ils ne méritent pas d'avoir place dans l'histoire de la Medecine. Nous ne ferons mention, avec M. le Clerc, que de Moschion dont nous avons un traité des maladies des femmes; de Vindicianus qui vécut sous l'Empereur Valentinien, & que S. Augustin traite comme le plus grand Medecin de son siecle; & de Theodorus Priscianus disciple de Vindicianus. Celui-ci avoit d'abord écrit en grec à la persuasion d'Olympius un de ses collegues : mais il écrivit dans la suite en latin les quatre livres que nous avons de lui. Le premier est intitulé *Logicus*, quoiqu'il ne contienne rien moins que des raisonnemens philosophiques. Au contraire l'Auteur se déchaîne dans sa préface contre les Medecins philosophes ou raisonneurs. Si la Medecine, dit-

il étoit exercée par des gens sans étude, qui n'eussent eu d'autre maître que la nature, qui ne connussent point la philosophie, on seroit exposé à des maladies plus légeres & on useroit de remedes beaucoup plus simples. Mais, poursuit-il, on a négligé la maniere la plus naturelle de traiter la Medecine. Cet art est en la disposition de certaines gens qui font consister toute leur gloire à écrire avec politesse, & à contredire avec esprit tous ceux qui ne sont pas de leurs sentimens. Le reste de cette piece est un tissu d'imprécarions contre l'abus qu'il vient de censurer, & il se déclare si ouvertement pour l'Empirisme, qu'on le prendroit pour un des sectateurs de cette secte. On ne voit point d'où vient à cet ouvrage le titre de *Logicus* qu'on a substitué dans l'édition d'*Aldus* à celui d'*Euphoriston* ou des remedes faciles à trouver & à préparer, qu'il porte dans l'édition de Bâle.

Priscianus dédie cet ouvrage à son frere Timothée. C'est encore à lui qu'il adresse le second où il traite des maladies aigues & des maladies chroniques. Ce second est intitulé *Logicus* dans la derniere édition dont on vient de parler, & ce titre paroît lui convenir, parce qu'il est plein de raisonnemens. Le troisieme intitulé *Gynecia* ou des maladies des femmes, est dédié à une femme qui a diférens noms dans les différentes éditions. Elle est appellée Victoria dans celle d'Aldus & de Strasbourg, & Salvina dans celle de Bâle.

Le quatrieme, qui a pour titre *de Physica scientia*, est adressé à un fils de l'Auteur qui s'appelloit Eusebe. Le commencement de cet ouvrage n'a point de rapport avec son titre; il n'y est point question de physique; c'est une compilation de médicamens ou de spécifiques empiriques dont quelques-uns sont même superstitieux. L'Auteur revient sur la fin à la physique dont il agite quelques questions, telles que la nature de la semence, celle de quelques parties du corps & quelques unes des fonctions animales : le tout d'une maniere barbare.

Au reste, il paroît par le second des livres précédens, que Priscianus avoit embrassé la doctrine des méthodiques. Toutes les cures commencent, à l'exemple de ces Medecins, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il parle, & cela relativement au relâchement & au resserrement. Dans la péripneumonie, maladie de resserrement, selon les méthodiques, il exige que la chambre à coucher du malade soit claire & chaude, parce que, dit-il, cela sert à relâcher. Il fait aussi mention des *Cycles* des méthodiques. Il pratique la saignée comme eux, dans les trois premiers jours de la maladie; quoiqu'il redoute ce remede & qu'il pense qu'on s'en sert en beaucoup d'occasions où l'on pourroit lui en substituer d'autres aussi utiles & moins dangereux. Quoiqu'on ne puisse nier qu'il soit de la secte méthodique, il faut convenir en même tems qu'il s'écarte souvent de la pratique de ses prédécesseurs. Il ordonne souvent des purgatifs, ce que les anciens méthodiques avoient desapprouvé; il use même de spécifiques, & ne s'astraint jamais à l'ordre scrupuleux que suivoit Soranus dans l'administration des remedes, ce qui ne surprendra pas, si l'on considere que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, & que du tems même de celui-ci les méthodiques n'étoient point d'un sentiment unanime. Desorte que, si dès le tems de l'institution de la secte, les Medecins qui l'avoient embrassée n'étoient point d'accord entre eux, il étoit naturel que la diversité allât toujours en augmentant, & que l'intervalle de trois ou quatre siecles eût presque entierement changé la face des choses. Mais la différence des premiers méthodiques & des derniers ne suffit pas pour les exclurre les uns ou les autres de cette secte; car enfin ils s'accordoient dans le principe fondamental, c'est qu'il n'y a que deux genres, le genre resserré & le genre relâché.

Nous avons dit que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après Soranus qui fleurit sous Trajan, sur ce que le premier nous apprend qu'il étoit disciple de Vindicianus, qui étoit Medecin de l'Empereur Valentinien. Selon ce calcul, Theodorus Priscianus a dû vivre sous les regnes de Gratien & de Valentinien II. Son style a beaucoup de rapport avec celui de Cælius Aurelianus, ce qui a donné lieu de conjecturer qu'il étoit Africain. La premiere édition de ses œuvres s'est faite à Strasbourg en 1532. On lui donne dans cette édition pleine de fautes, comme l'a remarqué Reinesius, qui a expliqué plusieurs endroits de cet Auteur dans ses leçons, le nom de Quintus Horatianus & le titre d'*Archiater*. La seconde édition s'en fit la même année à Bâle sous le nom de Theodorus Priscianus: mais le quatrieme livre ne se trouve point dans cette édition. Enfin Aldus ou ses fils en donnerent une troisieme édition en 1547. dans laquelle ils réunirent ses œuvres à celles de tous les anciens Medecins qui ont écrit en latin. Il ne porte point dans l'édition d'Aldus le titre d'*Archiater*. Le troisieme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, a été inséré par Spachius dans un recueil d'ouvrages sur la même matiere. Nous avons un livre intitulé *Diæta*, attribué à un ancien Medecin nommé Theodore, & que Reinesius croit être le même que Theodorus Priscianus.

Voilà tous les anciens méthodiques dont les écrits ou les noms nous ont été transmis. Depuis Theodore Priscien, ou plutôt depuis Olympias, Timothée & Eusebe dont le premier a fait mention, auquel il a dédié ses ou-

vrages, & qui tous étoient apparemment de la même secte, on ne rencontre plus de méthodiques, jusqu'au tems de *Gariopontus* qui n'a écrit qu'environ sept ou huit cens ans après ceux dont nous avons parlé : quelques-uns l'appellent *Warimpotus* ; & d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Guaripotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus*, & *Garnipulus*. On a cru cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il ne l'est. Il paroît par le témoignage de *Pierre Damien*, que ce Medecin étoit du même siecle que lui ; car il en parle comme d'un homme qu'il avoit vu. D'ailleurs il y a lieu de croire que cet ancien étoit du nombre des Medecins qui composoient l'école de Salerne. M. Moreau rapporte un passage dans ses prologomenes, *in scholam Salernitanam*, dans lequel il est appellé Warmipotus. Il a écrit sept livres qui contiennent sa pratique. Il traite dans les cinq premiers de presque toutes les maladies, à la reserve des fievres qui font la matiere des deux derniers. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon en 1516 & 1526, sous le titre de *Passionarius Galeni*, comme qui diroit, livre des passions composé par Galien.

La secte méthodique finit à *Gariopontus*, & demeura dans l'oubli jusqu'à la fin du seizieme, ou plutôt jusqu'au commencement du dix-septieme siecle que *Prosper Alpin*, Professeur en Medecine à Padoue, fit un effort pour la relever en publiant son ouvrage *de Medicinâ methodicâ*.

Quoique Themison eût fait un grand nombre de disciples & que sa secte se soit soutenue fort long-tems, cependant plusieurs de ses contemporains & de ses successeurs immédiats ne l'embrasserent point. Les uns demeurerent fermes dans le parti des dogmatiques & continuerent de suivre Hippocrate, Herophile, Erasistrate & Asclépiade. Les autres s'en tinrent à l'Empirisme. La dissention qui régnoit entre les méthodiques, donna naissance à de nouveaux systemes. Leur secte poussa deux branches, l'*Episynthetique*, & l'*Eclectique*, comme il paroît par l'ouvrage intitulé *Introduction*, & attribué à Galien. Cet Auteur, après avoir remarqué que certains méthodiques, comme Olympicus, Mnemachus & Soranus s'étoient séparés du reste des méthodiques continue de cette maniere : les uns furent appellés *Episynthetici*, comme Leonide d'Alexandrie ; & d'autres *Eclectici*, comme Archigene d'Apamée, en Syrie ; d'où l'on peut conclurre qu'il comprenoit les *Episynthetiques* & les *Eclectiques* dans la secte des méthodiques.

Cælius Aurelianus cite Leonide l'*Episynthetique* au sujet d'une définition qu'il avoit donnée de la léthargie : mais cette définition n'a point de rapport avec les sentimens particuliers de la secte. Aérius rapporte aussi quelques passages d'un Leonide qui peut être le même que le précédent, sans que nous en soyons plus instruits sur l'*Episyntheticisme*. Le terme *Episynthetique* est tiré d'un mot grec qui signifie *entasser* ou *assembler* ; d'où l'on seroit tenté de conjecturer que ces Medecins réunissoient les principes des méthodiques avec ceux des empiriques & des dogmatiques ; & que leur systeme étoit un composé des trois autres. C'est tout ce que nous pouvons dire là-dessus. Nous ignorons même en quel tems précisément Leonide a vécu : il paroît seulement que Soranus l'a précédé.

Quant à ceux que Galien ou l'Auteur de l'*Introduction* appellé ἐκλεκτοὶ, ou choisis, du nombre desquels étoit Archigene, je soupçonne le texte original d'être fautif, & je crois qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ. Ce qui m'a fait naître cette pensée, c'est qu'environ cinquante ou soixante ans avant qu'Archigene parût, il y avoit un philosophe d'Alexandrie nommé Potamon qui fonda une secte de philosophes qu'on appella la secte *Eclectique*, ἐκλεκτικὴ ou choisissante, ou dans laquelle on faisoit profession de choisir & d'adopter ce que les autres ont enseigné de mieux. Or on devoit plutôt appeller ceux qui entroient dans cette secte ἐκλεκτικοὶ ou ἐκλέγοντες, choisissans, que ἐκλεκτοὶ, choisis. Mais ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la philosophie, Archigene pouvoit l'avoir fait à l'égard de la Medecine. Quant à ce qui concerne ce Medecin en particulier, voyez dans le Diction. à l'article de son nom.

On trouvera un abregé historique de la secte pneumatique qui s'éleva à peu près dans ce tems, aux articles du Dictionnaire, *Aretée* & *Athenée*.

Quoique Celse n'ait fondé aucune secte particuliere, il a écrit de la Medecine si judicieusement & avec tant de pureté, que nous ne pouvons nous dispenser d'en parler.

Quelques Auteurs prétendent que Celse a vécu sous Auguste. D'autres le placent sous les regnes de Tibere ou de Caligula. Quelques-uns même le renvoient sous Néron & sous Trajan. Le grand nombre convient qu'il vécut sous Tibere. Mais il y a de l'apparence qu'il naquit sous le regne d'Auguste, & qu'il n'écrivit qu'au commencement du regne de Tibere. C'est ce qu'on peut inférer d'un passage de Columella qui vivoit du tems de Claude, & qui parle de Celse comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit vu. Corneille Celse, dit-il, notre contemporain a renfermé dans cinq livres tout le corps de la discipline ou des beaux arts ; & ailleurs, Julius Atticus & Corneille Celse, dit il, deux écrivains célebres de notre âge. Nous pouvons encore conjecturer en quel tems Celse a paru, par la maniere dont il parle lui-même de Themison. Themison, dit Corneille Celse, l'un des successeurs d'Asclépiade, a apporté der-

nierement & dans sa vieillesse, quelque changement aux opinions de son maître. Le mot *dernierement*, prouve que Themison n'étoit pas antérieur de beaucoup à Celse. Mais Themison ayant été disciple & successeur d'Asclépiade, doit avoir paru environ 40 ans avant la naissance de Jesus-Christ ; & comme sa vie fut longue, à ce que Celse nous apprend, il vécut apparemment quelques années après. A ce compte nous trouverons qu'il existoit encore 12 ou 13 ans avant la mort d'Auguste, dont le regne s'étendit jusqu'à la soixante-troisieme année après Jesus-Christ ; & conséquemment que Celse ayant écrit peu de tems après la mort de ce Medecin, fleurissoit sur la fin du regne d'Auguste, ou du moins au commencement du regne de Tibere.

Il y a quelques difficultés sur le nom, la patrie & la profession de Celse. On lui donne dans la plupart des éditions de ses œuvres, le surnom d'*Aurelius*, sur ce que tous les manuscrits portent le titre suivant, *A. Cornelii Celsi Artium, libri 6.* Il n'y en a qu'une d'Aldus Minutius, qui change *Aurelius* en *Aulus*, & peut-être avec raison ; car le prenom *Aurelius* étant tiré de la famille *Aurelia*, & celui de Cornelius de la famille Cornelia, ce seroit le seul exemple qu'on eût de la jonction des noms de deux familles différentes.

Quant à sa patrie, les uns croient qu'il étoit de Rome, & d'autres de Verone. Les titres de ses ouvrages sur lesquels les premiers sont fondés, me paroissent plus sûrs que les titres cités par les derniers.

On n'est pas moins incertain de sa profession. Quelques Savans persuadés qu'il n'étoit point Medecin, ont assuré que les ouvrages que nous avons de lui, n'étoient qu'une traduction de quelques Auteurs grecs. Ils apportent en preuve une lettre attribuée à Celse, & adressée à un certain *Pullius Natalis*, dans laquelle l'Auteur parle de sa traduction, & garde un profond silence sur son état. Mais outre que cette lettre ne fait pas mention des livres que nous avons, elle n'est point du tout dans le style de Celse.

D'autres prétendent que Celse n'avoit étudié la Medecine que comme une branche de la philosophie, non pour l'exercer, mais pour s'en instruire à l'exemple de Démocrite, Platon & d'autres grands hommes *universæ naturæ prudentes*, qui ne vouloient rien ignorer de ce qui concerne la nature. Ce qui favorise cette opinion, c'est que Celse a écrit non-seulement de la Medecine, mais de tous les arts libéraux, comme l'un des titres de son livre le témoigne, & comme Quintilien le remarque expressément. Celse, dit-il, homme d'un esprit médiocre, ne s'est pas contenté d'écrire de tous ces arts, c'est-à-dire, de la Rhétorique, de l'art Poëtique, &c. mais il nous a même laissé des préceptes touchant l'art Militaire, l'Agriculture & la Medecine. Mais la plus forte preuve que Celse n'a point été Medecin, c'est que Pline, qui donne la liste de tous les Auteurs dont il a tiré son histoire naturelle, & qui distingue avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs & étrangers des Auteurs Latins, & ceux qui exerçoient la Medecine d'avec ceux qui n'étoient pas Medecins, range Celse entre ces derniers.

Cependant Scaliger, à la tête de quelques autres Savans, soutient que Celse étoit Medecin. Il oppose l'autorité de Galien à celle de Pline, & prétend que le Cornelius Medecin, dont le premier de ces Auteurs fait mention, est le même que Celse. Il fortifie cette preuve d'un passage de Pline même, dans lequel Celse est cité comme auteur d'un certain médicament. Celse, dit-il, veut qu'on applique sur la goutte qui est sans enflure, des racines d'*hibiscum* cuites dans du vin. Cette ordonnance se trouve en effet dans les ouvrages de Celse ; ensorte qu'on ne peut douter que Pline ne parle de lui. D'ailleurs on remarque que Celse juge sans hésiter de tout ce qui appartient tant à la pratique qu'à la théorie de l'art, & qu'il en décide hardiment & comme de son chef les questions les plus difficiles ; ce qu'il n'eût pas osé, s'il ne l'eût exercé. Il cite même en quelques endroits ses propres expériences, comme on peut voir dans le chapitre où il parle d'une maladie des paupieres, appellée *ancyloblepharon.* Après avoir rapporté la maniere de la traiter, selon quelques Auteurs, il ajoute qu'il ne se souvient pas d'avoir vu une seule personne guérie par cette méthode.

De tous les ouvrages de Celse, il ne nous reste que ceux qui concernent la Medecine, & quelques fragmens de sa Rhétorique.

Toute la Medecine de cet Auteur est renfermée dans 8 livres, dont les quatre premiers traitent des maladies internes, ou de celles qui se guérissent principalement par la diete. Le cinquieme & le sixieme, des maladies externes ; à quoi il a ajouté diverses formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le septieme & le huitieme, des maladies qui appartiennent à la Chirurgie.

Hippocrate & Asclépiade sont les principaux guides que Celse a choisis, quoiqu'il ait emprunté plusieurs choses de ses contemporains : il suit le premier, lorsqu'il s'agit du prognostic & de plusieurs opérations de Chirurgie. Il va même jusqu'à traduire sur cette matiere Hippocrate mot à mot, d'où il a acquis le surnom d'*Hippocrate Latin.* Quant au reste de la Medecine, il paroît s'être conformé à Asclépiade, qu'il cite comme un bon auteur, & dont il convient avoir tiré de grands secours. Voilà ce qui a donné lieu à quelques-uns de compter Celse entre les Méthodiques. Mais quand il ne seroit pas évident par la maniere dont il parle des trois sectes principales

cipales qui partageoient la Medecine de son tems, qu'il n'en embrasse aucune en particulier, on n'auroit qu'à conférer sa pratique avec celle des Méthodiques, pour se garantir ou pour sortir de cette erreur. Il n'y a d'autres rapports entre sa maniere de traiter les maladies & celles de ces Medecins, que ceux qui résulroient nécessairement de quelque conformité des principes d'Asclépiade, l'auteur favori de Celse, quoiqu'il ne soit pas toujours de son avis, avec ceux des Méthodiques. Nous avons parlé d'une secte appellée Eclectique ou Choisissante : si Celse n'en étoit pas, il est certain qu'il en suivoit les principes, choisissant ce qui lui paroissoit le meilleur dans chaque secte & dans chaque auteur. Mais comme sa pratique tient beaucoup de celle d'Asclépiade, d'où les Méthodiques avoient déduit la leur; pour finir l'histoire des sentimens de tous ces sectaires & de tout ce qui y a quelque affinité, nous allons exposer ici la doctrine de Celse.

On verra par ce qui suit en quoi Celse s'écartoit d'Hippocrate pour suivre Asclépiade, & en quels cas il les abandonnoit l'un & l'autre. Premierement, il se moquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, & il en attribuoit l'origine à l'entêtement qu'on avoit en ces premiers tems pour les nombres de Pythagore. Il contredisoit encore Hippocrate sur la saignée, dont il faisoit un usage beaucoup plus général. Ce n'est pas, dit Celse, une chose nouvelle que de tirer du sang des veines : mais il est nouveau qu'il n'y ait presque aucune maladie où l'on n'en tire. On saignoit autrefois les jeunes gens, & les femmes qui n'étoient point enceintes : mais ce n'est que de nos jours qu'on a saigné des enfans, des femmes grosses & des vieillards. Les anciens avoient imaginé que l'adolescence & la vieillesse ne pouvoient supporter ce remede, & que c'étoit blesser une femme grosse que de la saigner. Mais l'usage ou l'expérience a contredit ces idées, & nous a appris qu'il falloit en cela se conduire sur d'autres observations que les leurs. Il est important de savoir, non quel est l'âge ou l'état des personnes, mais quelles sont leurs forces. Si un jeune homme est trop foible, ou une femme qui n'est pas enceinte, trop abbattue, ce seroit mal-à-propos qu'on leur tireroit du sang, parce que la saignée acheveroit de les affoiblir. Mais on emploiera sans danger ce remede sur un enfant vigoureux, un vieillard robuste, & une femme forte dans sa grossesse.

Voici maintenant les cas particuliers où Celse jugeoit la saignée nécessaire. Il saignoit lorsque la fievre étoit violente, le corps rouge & les veines remplies ; dans la pleurésie, lorsqu'elle commençoit à se former & que la douleur étoit grande, sinon ce remede lui paroissoit superflu ; dans la péripneumonie, lorsque le malade avoit des forces ; s'il en manquoit, il vouloit qu'on eût recours aux ventouses sans scarifications, ce en quoi il ne s'éloignoit pas du sentiment d'Asclépiade ; car s'il ne défendoit pas la saignée, il se gardoit bien de la recommander en pareil cas. Il saignoit dans la paralysie, dans les convulsions, dans les difficultés de respirer accompagnées de suffocations, dans la privation subite de la voix, dans l'apoplexie. Mais dans ce dernier cas, ce remede, dit-il, est équivoque : il tue quelquefois le malade, & d'autres fois il le sauve, dans les douleurs violentes. Il usoit aussi de la saignée dans les ruptures ou contusions internes : si l'on crachoit ou vomissoit le sang, il la réitéroit. Enfin il saignoit dans toutes les maladies aigues, lorsqu'il croyoit que le malade avoit trop de sang ; dans la cachexie, estimant sans doute que dans cette indisposition les veines abondoient en humeurs dépravées ; d'où l'on peut conclurre en général qu'il recouroit à la saignée plus fréquemment qu'Asclépiade.

A l'égard du tems propre pour la saignée, il étoit d'avis qu'on ne tirât point de sang tant qu'il y avoit de l'indigestion ou des crudités. C'est pourquoi il attendoit ordinairement pour saigner, le second ou le troisieme jour de la maladie, à moins que le danger ne fût pressant : mais il jugeoit la saignée inutile passé le quatrieme jour, parce que le mauvais sang, disoit-il, a pu s'être dissipé de lui-même, ou avoir fait impression sur les autres parties. Il croyoit que c'étoit égorger un malade que de le saigner dans nn redoublement. Lorsque le sang venoit beau & vermeil, il ordonnoit de fermer la veine, la saignée étant alors, selon lui, plus nuisible qu'utile. Il vouloit enfin que l'on partageât la saignée en quelque occasion que ce fût, & que l'on saignât plutôt deux jours consécutifs, que de tirer d'une seule fois la quantité de sang que l'on jugeoit à propos d'évacuer, bien loin de saigner jusqu'à la défaillance.

Les ventouses dont on se sert aussi pour tirer du sang, étoient en usage du tems même d'Hippocrate, mais on y recouroit plus fréquemment au tems de Celse. Nous lisons dans cet Auteur qu'il y avoit deux sortes de ventouses ; les unes de cuivre fermées par le haut, dans lesquelles on allumoit des morceaux de linge bien secs pour les attacher sur la partie ; les autres de corne ouvertes de part & d'autre, qu'on faisoit prendre en pompant l'air avec la bouche par une des ouvertures, que l'on bouchoit ensuite avec de la cire.

Il est surprenant que Celse, qui paroît avoir de l'exactitude, ne dise rien du troisieme moyen dont les Medecins se servoient pour tirer du sang, je veux dire l'application des sangsues. Elle étoit néantmoins en usage longtems avant lui ; & nous avons lieu de croire qu'elle n'étoit point inconnue à Themison.

Si Celse abandonne Hippocrate à l'égard de la saignée, il ne le suit pas davantage quant à la purgation. Les anciens, dit-il, à l'occasion de ce remede, purgeoient & donnoient des lavemens dans presque toutes les maladies. Lorsqu'ils vouloient purger, ils employoient l'ellébore noir, la petite fougere, les fleurs d'airain, ou le lait de laitue marine, dont une goutte mêlée avec du pain d'orge, est un purgatif puissant; ou le lait d'ânesse, de vache ou de chevre, dans lequel ils jettoient du sel, qu'ils faisoient cuire ensuite, & dont ils faisoient boire au malade ce qui reste, après en avoir séparé le caillé: mais tous ces médicamens, ajoute-t'il, offensent l'estomac; il faut mêler de l'aloès dans tous les cathartiques. Si le ventre est trop ému par des purgations, ou trop relâché par des lavemens, les forces se perdent. Ces remedes ne sont donc pas propres dans les maladies accompagnées de fievre. On peut donner l'ellébore noir aux atrabilaires & aux fous, de même qu'à ceux qui sont perclus de quelque membre: mais dans les fievres, il vaut mieux ordonner des boissons & des alimens qui nourrissent & relâchent en même-tems.

Nous avons tiré des quatre premiers livres de Celse, ce que nous avons dit jusqu'à présent de ses sentimens & de sa pratique. Il y parle aussi de la gestation & de la friction: mais il est entierement conforme à Asclépiade dans l'usage de ces remedes.

Quant aux regles qui concernent les nourritures, ce qu'il prescrit là-dessus se réduit à ce qui suit: qu'il est bon de faire endurer la faim & la soif dans le commencement des maladies; que dans la suite il faut donner aux mades de bonne nourriture, mais la leur ménager surtout immédiatement après qu'ils ont observé l'abstinence dont il ne limite point le tems, recommandant seulement en ceci d'avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la saison & aux autres circonstances de cette nature: il n'y a, selon lui, aucune regle invariable sur ce sujet. Celse traite encore dans ses quatre premiers livres, des bains, des fomentations, des moyens de faire suer, & des différens alimens, qu'ils distingue les uns des autres par leurs qualités.

Le cinquieme & le sixieme livre comprennent la Pharmacie. On y trouve très-peu de médicamens pour l'intérieur du corps. Ils se réduisent à deux ou trois compositions, tant pour procurer le sommeil, adoucir les douleurs, la toux & la colique, que pour provoquer les urines & faciliter l'accouchement. Il y a de plus trois antidotes universels, dont le premier n'a point de nom; le second est appellé *Ambrosia*: il est, dit Celse, de l'invention de *Zopyre*, Medecin d'un *Ptolomée*; & le troisieme est celui de *Mithridate*. On y trouve aussi quelques antidotes particuliers contre quelques animaux venimeux & de certains poisons. Les médicamens applicables à l'extérieur, y sont au contraire en très-grand nombre; les uns pour arrêter le sang d'une plaie & la consolider, pour dissiper ou amollir une tumeur, & pour conduire un abscès à suppuration; les autres, pour nettoyer un ulcere, pour ronger ou consumer la chair superflue, pour cautériser, pour nourrir les chairs, & pour faire cicatriser une plaie; le tout par le moyen de diverses sortes d'emplâtres, d'onguens, de cataplasmes, de malagmes, de poudres & de trochisques.

Il n'est occupé que de la Chirurgie dans le septieme & huitieme livres. Il traite dans l'un des maladies des os, des fractures & des luxations. L'on trouve dans la préface de l'autre les remarques suivantes sur l'histoire de la Chirurgie.

Hippocrate paroît avoir cultivé cette partie de la Medecine avec plus de soin que ses prédécesseurs. A peine fit-elle une branche à part, qu'elle fleurit en Egypte, où elle commença à former une profession. Philoxene en composa le premier plusieurs traités. Il fut suivi de Gorgias, de Sostrate, de deux Herons, de deux Apollonius, l'un pere & l'autre fils, d'Amonius d'Alexandrie, & d'une foule d'autres qui s'illustrerent par des découvertes qui tendoient toutes à la perfection de cet Art. Rome ne manqua pas d'habiles Chirurgiens. Elle eut particulierement dans les derniers tems un Triphon, un Evelpiste, fils de Phleges & Meges, plus savans qu'eux tous. La Chirurgie doit ses progrès aux changemens heureux que ces grands hommes y ont introduits successivement à mesure qu'ils ont paru.

Voici ce que Celse ajoute sur les conditions du Chirurgien. Un Chirurgien doit être jeune, ou du moins sortir de l'adolescence, avoir la main ferme, se servir indistinctement de la droite & de la gauche; il doit avoir l'œil bon, un courage inflexible, la force d'achever les opérations sans céder aux cris du malade, & s'exposer par une compassion déplacée, & en coupant moins qu'il ne faut, à perdre ses peines & son malade.

Nous obseterverons que Celse tenoit pour fort incertains la plupart des indices que l'on tire du pouls. On compte, dit-il, sur le battement des veines ou des arteres, & rien n'est plus aisé que de s'y tromper, ce signe variant selon l'âge, le sexe ou le tempérament des personnes, relativement à la vitesse & à la force. Il arrive même que le pouls est foible & concentré, lorsque l'estomac souffre ou que la fievre commence, quoiqu'on ait d'ailleurs le corps en assez bonne disposition; ensorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme est fort foible, quoiqu'il ait des forces de reste pour résister à l'accès qu'il est sur le point d'essuyer. Le pouls au contraire est sou-

vent ému & élevé quand on a été exposé au soleil, quand on sort du bain ou de quelque exercice, quand on s'est mis en colere, quand on a eu peur, ou lorsqu'on a été agité de quelque autre passion. Le pouls s'altere même à l'approche du Medecin par l'inquiétude où le malade peut être touchant le jugement qu'il va porter de son état. Pour éviter cet inconvénient, le Medecin ne prendra pas le bras du malade en l'approchant; il s'asseoira auparavant avec un visage gai, il s'informera des dispositions actuelles : s'il y a de la crainte, il la dissipera par des discours consolans, ensuite il examinera le battement de l'artere. Mais après tout, si la vue seule du Medecin suffit pour changer le pouls, ne pouvons-nous pas assurer qu'il y a mille causes capables de produire le même effet?

Celse a été fort estimé dans le siecle où il a vécu, & dans les âges suivans. Columella son contemporain, ou qui l'a suivi de prés, le met au rang des grands Auteurs de ce tems. Il n'est pas oublié dans la liste de ceux qui ont contribué à l'histoire naturelle de Pline. Quintilien a cité Celse en plusieurs endroits: quoique ce soit presque toujours pour le réfuter, cela ne laisse pas de lui faire honneur; car il est à présumer qu'un Rhéteur tel que Quintilien ne se seroit point donné cette peine, si Celse ne l'eût méritée.

On répondra sans doute que si Quintilien avoit quelque estime pour Celse, il ne l'auroit pas traité en termes formels d'esprit médiocre : mais il faut remarquer qu'il n'en parle ainsi que par comparaison avec Homere, Platon, Aristote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes que la Grece & l'Italie eussent produits; ensorte que quelle que fût sa médiocrité relativement à ces Auteurs, il est glorieux pour lui qu'on ait songé à le mettre en parallele avec eux. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs, c'est beaucoup d'en avoir approché; & on peut lui appliquer avec justice ce que Quintilien dit un peu plus bas. *Verum etiam si quis summa desperet, tamen est pulchrum in secundis tertiisque consistere.* Si l'on n'occupe pas le premier degré, il y a du moins quelque gloire à être compté au second ou au troisieme. Ce qui doit augmenter d'ailleurs la bonne opinion que l'on a de Celse, c'est qu'il avoit traité lui seul de tous les arts libéraux; c'est-à-dire, qu'il s'étoit chargé d'un ouvrage que plusieurs personnes auroient eu beaucoup de peine à exécuter. Cette entreprise parut si belle à Quintilien, qu'il ne put s'empêcher de dire, que cet Auteur méritoit que l'on crût qu'il avoit su tout ce qu'il faut savoir sur chacune des choses dont il a écrit. *Dignus vel ipso proposito ut illum scisse omnia illa credamus.* Nous avons une ancienne Epigramme, où l'on introduit Celse parlant ainsi de lui-même.

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Musas Romano Jussimus ore loqui.
Nec minus est nobis per pauca volumina famæ
Quam quos nulla satis bibliotheca capit.

J'ai contraint les muses à dicter en latin l'art d'Apollon Medecin, & je n'ai pas moins acquis de réputation par le petit nombre de volumes que j'ai composés, que ceux dont les bibliotheques contiennent à peine les ouvrages. Il y a de l'apparence que cette Epigramme n'est pas entiere. Le *quandoque* marque que c'est la suite d'un discours où l'on parloit apparemment des autres ouvrages de Celse.

Entre les Auteurs modernes qui ont parlé de Celse avec éloge, on peut citer un très-habile Professeur en Medecine & en Chirurgie, *Fabricius ab Aquapendente*, qui donnoit ce conseil à ses écoliers. Celse, leur disoit-il, est admirable à tous égards ; ayez nuit & jour ses écrits entre vos mains.

D'autres semblent avoir fait plus de cas de sa latinité que de sa Medecine. Ceux qui en portent ce jugement, lui reprochent en même-tems trop d'attachement aux principes d'Asclépiade.

On ne sauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaise, homme très-savant à la vérité, mais qui n'entendoit rien en Medecine, ait poussé les choses jusqu'à accuser Celse de n'en savoir là-dessus pas plus que lui. Notre Auteur avoit apparemment excité sa mauvaise humeur en ne traduisant pas à son gré quelques passages qui semblent tirés d'Hippocrate, comme si Celse ne pouvoit pas avoir travaillé sur d'autres originaux d'Hippocrate que ceux que nous avons aujourd'hui; ou comme s'il ne lui avoit pas été libre d'ajouter ou de retrancher à ce que dit Hippocrate, le traduisant, comme il fait, sans le nommer, & parlant ordinairement de son chef. Mais quand il seroit vrai que Celse eût mal traduit Hippocrate, pour n'avoir point eu une connoissance suffisante de la langue greque, s'ensuit-il qu'il étoit un ignorant en Medecine? Il se conformoit à la vérité très-scrupuleusement à Asclépiade. Mais Asclépiade n'étoit-il pas un grand auteur pour son tems? Et parce qu'Asclépiade & Celse ont eu des sentimens opposés à ceux de Galien, ou des Medecins modernes, faut-il pour cela les exclurre du nombre des Medecins?

Nous finirons ce qui concerne la Medecine de cet Auteur par un conseil qu'il donne pour la conservation de la santé. Un homme né, dit-il, d'une bonne constitution, qui se porte bien & qui ne dépend de personne, doit observer de ne s'assujetrir à aucun régime, de

ne consulter aucun Medecin, & de n'appeller jamais ceux qu'on nomme *Iatraliptæ*. Pour diversifier sa maniere de vivre; qu'il demeure tantôt à la campagne, tantôt à la ville; mais plus souvent à la campagne. Il navigera, il ira à la chasse, il se reposera quelquefois: mais il prendra plus fréquemment de l'exercice; car le repos affoiblit, & le travail rend fort. L'un hâte la vieillesse, l'autre prolonge la jeunesse. Il est bon qu'il se baigne tantôt dans l'eau chaude & tantôt dans l'eau froide. Qu'il s'oigne en certain tems & qu'il n'en fasse rien en un autre. Qu'il ne se prive d'aucune viande ordinaire; qu'il mange en compagnie & en particulier; qu'il mange en un tems un peu plus qu'à l'ordinaire; qu'en un autre il se regle; qu'il fasse plutôt deux repas par jour qu'un seul. Qu'il mange toujours assez, & autant que son estomac pourra supporter. Cette maniere de s'exercer & de se nourrir est autant nécessaire que celle des Athletes est dangereuse & superflue. Si quelques affaires les obligent d'interrompre l'ordre de leurs exercices, il s'en trouvent mal. Leurs corps deviennent replets. Ils vieillissent promptement & tombent malades. Voici ses préceptes pour les gens mariés. On ne doit ni trop rechercher ni fuir le commerce des femmes. Quand il est rare, il fortifie. Quand il est fréquent, il abbat. Mais comme la fréquence ne se mesure point ici par la seule répétition des actes, mais qu'elle s'estime par le tempérament, l'âge & les forces; il suffit de savoir là-dessus que le commerce qui n'est suivi ni de foiblesse ni de douleur, n'est pas inutile. Le jour il peut être nuisible, la nuit il est plus sûr. Il faut bien se garder de veiller, de fatiguer & de manger trop incontinent après. Voilà ce que doivent observer les personnes d'une forte santé, se gardant bien tant qu'ils seront dans cet heureux état, de ne pas user mal-à-propos des choses destinées à ceux qui se portent mal.

Mon dessein dans cette préface n'étant point de faire l'histoire des Medecins, mais celle de la Medecine, je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils ont été à Rome, soit pendant la durée du Consulat, soit sous les regnes des Empereurs. Je remarquerai en général que la Medecine étoit exercée dans cette capitale du monde par des gens lettrés & tels à peu près que ceux qui l'exercent actuellement dans toutes les parties de l'Europe. Cette profession étoit ouverte aux étrangers comme aux Romains, & ceux qui se sentoient quelques ressources dans l'esprit, ne manquoient pas de s'y jetter, surtout lorsqu'ils étoient mécontens de leur état; a l'exemple d'Asclépiade qui commença par enseigner la Rhétorique, métier ingrat qu'il abandonna pour devenir Medecin. Les uns se faisoient Chirurgiens; d'autres vendeurs de drogues, d'autres herboristes, compositeurs de Medecines, & Accoucheurs. Ce que je dis ici ne dégradera point la Medecine aux yeux des personnes sensées. Son objet n'en est pas moins important. Ses succès sont seuls capables de l'illustrer ou de la flétrir. Un esclave qui sait dissiper une douleur, est plus pour un malade qu'un Prince qui n'a pas ce talent.

De tous les Medecins qui ont vécu sous le regne d'Auguste, Antonius Musa a été le plus fameux. Il guérit cet Empereur d'une maladie opiniâtre par les bains froids; & cette cure mit ce remede en vogue. Euphorbe son frere étoit Medecin de Juba second du nom, Roi de Numidie, celui qui épousa Selene, fille d'Antoine & de Cléopatre. Ce Prince étoit grand naturaliste; il avoit écrit de l'arbre qui porte l'encens & de la plante qui produit l'euphorbe. On dit qu'il la nomma euphorbia d'Euphorbe son Medecin, dans un ouvrage dédié à Caius Cæsar, petit fils d'Auguste.

M. le Clerc a pensé qu'Artorius, que Cælius Aurelianus a cité comme successeur d'Asclépiade, est le même que celui que Suétone & Plutarque ont appellé l'ami d'Auguste, & qui sauva la vie à cet Empereur à la bataille de Philippe, en lui conseillant de se faire porter sur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit. On dit qu'Artorius donna cet avis à Auguste sur un songe qui fut vérifié par l'évenement; car si Auguste fut demeuré dans son camp, il seroit infailliblement tombé entre les mains de Brutus qui s'en empara pendant l'action. Quoique ce Medecin ne se soit point illustré dans sa profession, tous ceux qui ont écrit l'histoire de la Medecine en ont fait mention.

Les Medecins qui succéderent à ceux dont nous avons parlé, jusqu'au tems de Galien, embrasserent les sentimens de l'une ou de l'autre des sectes que nous avons distinguées. La plupart suivirent le chemin battu, plus occupés de leur fortune que des progrès de leur art. Il y en a toutefois quelques-uns dont les historiens ont fait mention avec éloge, tel est Andromachus Medecin de Neron & Rufus l'Ephesien qui vécut sous Trajan. Voyez le Dictionnaire aux articles de leurs noms.

Galien naquit à Pergame, sous le regne d'Adrien, environ la cent trente-unieme année de l'Ere chrétienne. Cet Auteur fournira beaucoup à l'histoire de la Medecine.

Pour connoître l'état de la Medecine, lorsque Galien parut; il faut se ressouvenir que les sectes Dogmatiques, Empiriques, Méthodiques, Episynthétiques, Pneumatiques, & Eclectiques subsistoient encore. Les méthodiques étoient en crédit & l'emportoient sur les dogmatiques affoiblis par leur division; les uns tenant pour Hippocrate ou Praxagore, les autres pour Erasistrate ou pour Asclépiade. Les empiriques étoient les moins considérés. Les Eclectiques, les plus raisonnables de tous,

puisqu'ils faisoient profession d'adopter ce que chaque secte avoit de bon, sans s'attacher particulierement à aucune, n'étoient pas en grand nombre. Quant aux episynthétiques & aux pneumatiques, c'étoient des especes de branches du parti des méthodiques.

Galien proteste qu'il ne veut embrasser aucune secte, & traite d'esclaves tous ceux de son tems qui s'appelloient Hippocratiques, Praxagoréens, & qui ne choisissoient pas indistinctement ce qu'il y avoir de bon dans les écrits de tous les Medecins. Là-dessus, qui ne le croiroit Eclectique ? Cependant Galien étoit pour Hippocrate préférablement à tout autre, ou plutôt il ne suivoit que lui : c'étoit son Auteur favori ; & quoiqu'il l'accuse en plusieurs endroits d'obscurité, de manque d'ordre & de quelques autres défauts ; il marque une estime particuliere pour sa doctrine, & il confesse qu'à l'exclusion de tout autre, il a posé les vrais fondemens de cette science. Dans cette prévention, loin de rien emprunter des autres sectes, ou de tenir entre elles un juste milieu, il composa plusieurs livres pour combattre ce qu'on avoit innové dans la Medecine & rétablir la pratique & la théorie d'Hippocrate. Plusieurs Medecins avoient commenté cet ancien, avant que Galien parût. Mais celui-ci prétendit que la plupart de ceux qui s'en étoient mêlés, s'en étoient mal acquités. Il n'étoit pas éloigné de se croire le seul qui l'eût jamais bien entendu. Cependant les Savans ont remarqué qu'il lui donne souvent de fausses interprétations.

Il entreprit donc d'expliquer Hippocrate & il écrivit beaucoup sur cet Auteur. D'ailleurs comme il remarquoit que cet ancien étoit quelquefois obscur, qu'il manquoit d'ordre & de méthode, & qu'il n'avoit qu'effleuré certaines matieres qu'on avoit approfondies depuis, il se proposa de suppléer de son propre fond, aux principes d'Hippocrate : quand Galien se seroit borné dans toute sa vie à exposer clairement la Medecine d'Hippocrate ; son travail auroit toujours été d'un grand prix, supposé toutefois qu'Hippocrate ait pratiqué la vraie & saine Medecine. Or c'étoit un point assez important que d'avoir démontré cette vérité & redressé quelques novateurs qui s'étoient écartés mal-à-propos, à son avis, de l'ancienne route. Toutefois, ce n'étoit pas par cet endroit que Galien prétendoit s'être acquis le plus d'honneur; mais en ce qu'il avoit trouvé le premier une méthode juste & raisonnée de traiter la Medecine ; chose entierement omise par Hippocrate. Pour que le lecteur connût en quoi consistoit cette découverte de Galien, il faudroit insérer ici des instituts complets & une pratique entiere de Medecine selon ses principes ; ce qui nous meneroit trop loin. La brieveté que nous nous sommes proposée, ne nous permet que des généralités sur lesquelles on estimera le travail de Galien par les rapports & la différence de sa Medecine & de celle d'Hippocrate. Dans cette vue nous commencerons par l'idée que cet Auteur avoit de l'art de guérir en général ; de-là nous avancerons dans quelque détail de son systeme.

La connoissance d'un art, disoit Galien, suppose celle de la fin qu'il se propose & la Medecine se définit & s'apprend par la même méthode que les autres sciences. Il y a des arts purement spéculatifs, tels que l'arithmétique, la physique, & l'astronomie. Il y en a d'autres qui produisent des effets à l'extérieur, & ces effets cessant, on cesse de les appercevoir ; ils disparoissent ; tel est l'art de la danse.

On en distingue encore dont les ouvrages sont permanens, tels que l'architecture. Plusieurs dont le but est d'acquérir, tels que la chasse & la pêche. Or la Medecine est du nombre de ceux qui opérent au-dehors & dont les effets subsistent, quoique leur action cesse. Mais entre ceux dont les effets subsistent & s'apperçoivent, les uns sont effectifs ou produisent des choses qui n'existoient point ; les autres refont ou établissent ce qui existoit déja ; telle est la Medecine. Elle soutient ou rétablit l'œconomie animale par la conservation ou le rétablissement de la santé.

Or, continue Galien, comme un Architecte, doit nécessairement connoître toutes les parties d'une maison, soit qu'il entreprenne d'en bâtir une nouvelle, soit qu'il se propose d'en réparer une vieille : de même celui qui prétend exercer l'art dont le sujet est le corps humain, doit avoir connoissance de toutes les parties qui le composent, de leur substance, de leur grandeur, de leur figure, de leur situation, de leur nombre & du rapport qu'elles ont entre elles. Mais l'Architecte ne saura jamais quelles sont les parties qui entrent dans la construction d'une maison, s'il n'a examiné celles d'une maison semblable à l'édifice qu'il veut construire, s'il ne les a vues les unes après les autres, dérachées & réunies, ensemble & séparées; ni le Medecin n'acquerra la connoissance du corps humain, qu'en s'instruisant par l'anatomie des parties qui le composent. Il y a plus : le Medecin ne se doit pas contenter de connoître les parties du corps humain, à l'exemple de l'Architecte ; il faut qu'il s'instruise encore de l'action de chacune, car il n'y a point de partie dans le corps animé qui n'ait son action ou sa fonction particuliere.

Il faut convenir que tous ces longs raisonnemens de Galien sont assez superflus. Il n'y a personne d'assez imbécile pour ignorer que la conservation & le rétablissement de la santé sont les objets de la Medecine. La comparaison de l'Architecte & du Medecin n'est point juste, l'Architecte bâtit une maison. Le Medecin ne fait point l'homme. D'ailleurs, comme

il le remarque lui-même, la maison n'a ni fonction ni action, ni mouvement, à moins qu'elle ne tombe en ruine : alors l'Architecte pourroit perdre son tems à raisonner sur les causes de cette catastrophe, à l'exemple de Galien ; au lieu de l'employer à la réparer.

Le devoir du Medecin, après s'être instruit de ces choses, continue Galien, c'est premierement de conserver les parties dans leur état naturel, ensorte qu'elles fassent librement leurs fonctions & servent sans obstacles aux usages auxquels elles sont destinées. Secondement, de rétablir en leur premier état celles dont les fonctions sont interrompues. Il doit même travailler à la reproduction de certaines parties, lorsquelles viennent à manquer ; supposé qu'elle soit possible ; car il y a des cas où tous ses efforts seroient vains. Les nerfs, les tendons, & tout ce qui est formé de la matiere séminale ne se régenere point. Quant aux chairs qui s'engendrent du sang, elles peuvent être reproduites par la nature aidée du Medecin. Les os sont encore du nombre des premieres. Ils ne renaissent point en entier. Quand ils ont été cassés & qu'une partie de leur substance a été enlevée ou s'est perdue, ils se rejoignent par un cal, & ce cal supplée à la partie qui manque.

Galien divise les parties du corps en simples ou similaires, & en parties composées ou organiques. Les premieres, ce sont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les arteres, la graisse, les glandes & la chair. Elle sont appellées simples relativement aux autres, telles qu'un bras, une jambe &c. celles-ci étant composées de presque toutes les parties similaires qu'on a désignées. Elles ont encore le nom d'organiques ou instrumentelles, parce qu'elles sont les instrumens ou les organes qui produisent les actions les plus sensibles & les plus parfaites. Les jambes & les piés servent à marcher ; les mains à tenir & à prendre ; les yeux à voir, & les oreilles à entendre.

Les premiers élémens, les premiers principes des unes & des autres, sont le feu, l'eau, l'air, & la terre. Les qualités de ces élémens sont le chaud, le froid, l'humide & le sec. Tant que l'une de ces qualités ne prédomine pas sur les autres, tant qu'il y a entre elles & la disposition naturelle des parties similaires un rapport convenable, ces parties jouissent d'une juste température & remplissent leurs fonctions. Mais si-tôt que ces qualités pechent par excès ou par défaut, l'intempérie s'ensuit, & conséquemment les fonctions cessent ou du moins se dérangent. La température & l'intempérie concernent aussi les parties organiques, en tant qu'elles sont composées de parties similaires. Il faut seulement observer par rapport à elles, qu'elles sont ou ne sont pas dans leur état naturel, relativement à la grandeur, & la figure, la situation & le nombre requis. Ajoutez à cela l'union ou la division, accidens communs tant aux parties similaires qu'aux parties organiques : & vous aurez une entiere connoissance de la bonne ou mauvaise disposition du corps dans lesquelles consistent la santé & les maladies.

Il est aisé d'inférer de-là que le devoir du Medecin, est d'un côté d'entretenir la température & de corriger l'intempérie ; de l'autre d'entretenir la grandeur, la figure, le nombre, la situation & l'union des parties dans leur état naturel, & de les rétablir dans cet état lorsqu'il est troublé. A tous ces égards la maniere suivante a lieu : qu'il faut entretenir les parties dans leur état naturel par des moyens qui aient du rapport avec cet état ; c'est-à-dire, que le chaud convient pour conserver la chaleur d'une partie chaude ; le froid pour entretenir cette qualité dans une partie froide. Il en est de même des moyens qu'on emploie pour entretenir la grandeur, le nombre, la figure ; la situation & l'union. Ces moyens doivent être analogues à tous ces effets à produire ; c'est-à-dire, que pour conserver la situation d'une partie, il faut la fixer dans cette situation, & écarter tout ce qui pourroit la faire changer. Pour entretenir le nombre & l'union, il faut prévenir la violence & tous les accidens qui occasionneroient la perte ou la rupture d'une partie. Cette premiere maxime est pour la conservation de la santé. En voici une seconde qui concerne la cure des maladies. Le but général que l'on doit se proposer pour parvenir à la guérison des maladies ; c'est de corriger l'intempérie & les desordres qui surviennent par rapport à la situation & à la grandeur des parties, par des moyens contraires à cette intempérie & à ces desordres : si une partie chaude est devenue froide, il faut la rechauffer ; si par un mouvement forcé ou par quelque accident elle est déplacée, il faut la rétablir en son lieu par un mouvement & par une violence contraires. S'est-elle abbaissée : il faut la relever. S'est-elle haussée : il faut la repousser en bas. En un mot les contraires se guérissent par leurs contraires.

L'espece ou plutôt la cause de la maladie indique toujours le remede convenable : mais comme elle ne désigne point si ce remede est pratiquable ou non, il faut encore que le Medecin sache ce qui peut être fait & ce qui ne se peut faire. Cette connoissance nouvelle lui sera suggérée par la nature des parties. Si l'une de celles qui ont été formées de la semence, lors de l'organisation du corps, vient à manquer entierement, on ne peut la régénerer, comme nous l'avons déja dit : mais si celles que le sang a produites sont détruites, on peut travailler à leur reproduction. Surquoi il faut observer que ce que l'on assure de l'impossibilité de la cure concerne la nature & le Medecin.

Il y a des choses que la nature peut opérer ; il y en a qui sont au-dessus de ses forces. Elle reproduira des chairs en la place de celles qui auront été emportées dans une plaie, & qu'un abscès aura consumées, parce que la chair doit son origine au sang : mais elle ne régénerera point un nerf, ou un os entier, parce que ces parties naquirent de la semence, dans le tems de la génération de l'homme. Ce que la nature ne peut faire, le Medecin qui n'est que son ministre ne le fera point. Il peut l'aider, seconder ses efforts, suivre sa direction dans tout ce dont elle peut venir à bout : mais il ne vient à bout de rien sans elle. Si la nature tend à remplir de chair un ulcere profond, le Medecin travaille de son côté à écarter tout ce qui s'oppose à l'opération de la nature. Si la nature s'efforce de cuire les viandes dans un estomac malade ; le Medecin la soulage en choisissant celle dont la digestion est facile & en proscrivant celles qui cuisent difficilement.

Lorsqu'on est instruit de ces généralités, il faut passer, dit Galien, à la connoissance particuliere des causes & des signes tant de la santé, que des maladies, & des différens moyens qu'on peut employer pour entretenir l'une & détruire les autres, observant toujours d'appliquer aux cas particuliers les principes généraux. Voilà en abrégé ce qui est contenu dans un des ouvrages de Galien intitulé : *des fondemens de la Medecine*. Il n'y donne pas une définition expresse de cette science : mais il est aisé de conclurre de ce qu'il dit, que la Medecine est un art qui enseigne à conserver & à rétablir la santé ou à prevenir & à écarter les maladies. Le but de la Medecine a fourni cette définition. Cet Auteur en propose une autre qui est tirée de son objet. La Medecine, dit-il, est une science qui enseigne à distinguer ce qui est sain, de ce qui n'est pas sain, & de ce qui tient le milieu entre le sain & le mal sain. On attribue la même définition à Herophile. Cet Auteur se servoit à la vérité des mêmes termes : mais il y attachoit des idées différentes. Quant à Galien, il y a trois choses, selon lui, contenues dans l'objet de la Medecine, & considérées comme saines, mal-saines & neutres. Ces trois choses sont le corps humain, les signes & les causes. Le corps est sain, lorsqu'il est dans une bonne température jusques dans les plus petites parties dont il est composé & que les organes qui sont formés par ces parties, gardent entre eux une juste proportion ; mal-sain, lorsqu'il est déchu de la température, & ses organes de la proportion dont on vient de parler ; neutre, lorsqu'il tient un milieu entre les deux dispositions précédenres. Les signes salubres, sont ceux qui annoncent une bonne santé pour le présent & pour l'avenir. Les signes mal-sains indiquent une maladie présente ou future. Les signes neutres ne marquent ni santé ni maladie soit pour le présent soit pour l'avenir. Les causes salubres conservent ou procurent la santé. Les mal-saines font & entretiennent la maladie, & les nentres n'ont poinr d'effet sensible relativement à la santé ou à la maladie.

Les trois dispositions dans lesquelles on a remarqué que le corps humain pouvoir se trouver, savoir, la disposition saine, la mal-saine & la neutre comprennent toute la distance qu'il y a de la santé à la maladie, & chacune a son étendue particuliere. Le corps sain est, comme nous l'avons dit, celui dont toutes les parties sont bien tempérées & bien proportionnées, ou dont les parties similaires sont disposées de sorte qu'elles possedent le degré de chaleur, de froid, d'humidité & de sécheresse qui leur convient naturellement, sans qu'aucune de ces qualités prédomine sur les autres, & dont les parties organiques ont exactement la disposition, la grandeur, la figure & la connexion qui leur est nécessaire. Dans cette disposition, le corps est censé d'une constitution parfaite, ou d'un tempérament auquel il ne manque rien. Un pareil tempérament est très-rare, ou, pour mieux dire, ne se rencontre peut-être jamais : mais cela ne doit point empêcher de le supposer comme un modele auquel on doit rapporter tous les autres tempéramens pour en juger. Suivant ce principe, Galien distinguoit huit autres tempéramens, déclinans tous à quelques égards du tempérament parfait. Les 4 premiers sont ceux où l'une des quatre qualités premieres l'emporte sur les autres, & donne son nom au tempérament qui est appellé chaud, froid, humide ou sec, selon la qualité dominante. Les quatre autres especes résultent de la combinaison des mêmes qualités : il y a un tempérament chaud & sec, un tempérament chaud & humide, un tempérament froid & humide, & un tempérament froid & sec. Voilà les principales différences des tempéramens qui se peuvent subdiviser à l'infini, selon les divers degrés de froid, de chaud, d'humide & de sec, sans compter certaines propriétés inexplicables de la constitution de quelques particuliers ; propriétés qui n'ont aucun rapport aux qualités que l'on a désignées, mais qui dépendent des causes secretes & cachées. On appelle cette disposition singuliere, *idiosyncrase*. C'est par cette *idiosyncrase* que quelques-uns ont de l'aversion pour certaines viandes, d'autres pour un autre mets ; que ceux-ci ne peuvent souffrir l'odeur d'une rose, & ceux-là celle d'une autre fleur.

Mais quoique les huit derniers tempéramens déclinent de la perfection du premier, il ne s'enfuit pas que les corps qui sont doués de l'un ou de l'autre de ces tempéramens, soient mis au nombre des corps malades. Ils demeurent compris dans la mulritude des

corps ſains, tant que l'intempérie, qui les éloigne de la perfection, ne ſuſpend pas l'action des parties. Le corps n'eſt malade, que lorſque les fonctions animales ſont troublées. C'eſt donc proprement le deſordre introduit dans les fonctions qui conſtitue la maladie, ou c'eſt par ce deſordre que la ſanté finit & que la maladie commence. Tout ce qui eſt entre-deux, ou toute diſpoſition intermédiaire, eſt un état neutre, ou un état dans lequel on n'eſt ni malade, ni en ſanté. Si les actions des parties ne ſont pas ſenſiblement troublées, on n'eſt pas encore ſenſé malade: l'on n'eſt pas jugé ſain, lorſque ces actions ſont ſur le point de ſe troubler ſenſiblement.

Galien ſe jette enſuite dans la deſcription des ſignes particuliers à chaque diſpoſition. Tous ces ſignes ſont déduits des qualités premieres, le froid, le chaud, le ſec, l'humide, lorſqu'il eſt queſtion des parties ſimilaires; & de la proportion & diſproportion relatives à la grandeur, à la figure, à la ſituation & à la connexion, lorſqu'il s'agit des parties organiques. De là il paſſe aux cauſes des diverſes conſtitutions, qu'il rapporte à la même origine que les ſignes.

Mais pour ajouter quelques traits à l'eſquiſſe que nous venons de faire de la Medecine de Galien, nous obſerverons qu'il ſuppoſoit avec Hippocrate trois principes du corps animé; les parties, les humeurs & les eſprits. Il n'appelloit parties que celles qui ſont ſolides, qu'il diſtribuoit, comme on a vu, en ſimilaires & en organiques. Il diſtinguoit quatre eſpeces d'humeurs; le ſang, la pituite, la bile & la mélancolie, & il attribuoit à chacune les mêmes propriétés qu'Hippocrate. Il regardoit avec cet ancien, le ſang comme une humeur chaude & humide; la pituite, comme une humeur blanche, humide & froide; la bile, comme une humeur jaune, chaude & ſeche; & la mélancolie, comme un ſuc noir, ſec & froid. Quant aux eſprits, il en comptoit de trois ſortes; les naturels, les vitaux & les animaux. Les eſprits naturels ne ſont autre choſe, ſelon lui, qu'une vapeur ſubtile qui s'éleve du ſang, & qui tire ſon origine du foie, lieu où ſe forme le ſang. Ces premiers eſprits ſont portés dans le cœur, & ils s'y mêlent à l'air que nous reſpirons, & deviennent la matiere des eſprits vitaux qui ſe métamorphoſent dans le cerveau en eſprits animaux.

Il ſuppoſe que ces trois ſortes d'eſprits correſpondent & ſervent d'inſtrumens à trois facultés qui réſident dans les lieux de leur formation. La premiere eſt la faculté naturelle, placée dans le foie, d'où elle préſide à la génération, à la nutrition & à l'accroiſſement de l'animal. La ſeconde eſt la faculté vitale qu'il loge dans le cœur, d'où elle communique la chaleur & la vie à tout le corps par le canal des arteres. La troiſieme & la plus noble des trois, c'eſt la faculté animale, à laquelle ſe réunit la faculté raiſonnable ou régente qui a ſon ſiége dans le cerveau, d'où elle diſtribue à toutes les parties le ſentiment & le mouvement par le moyen des nerfs. Cette derniere faculté préſide ſur toutes les autres. En conſéquence de ces trois facultés, il diſtingue trois ſortes d'actions; actions naturelles, actions vitales, actions animales, qu'il diviſe derechef en internes & externes. Les actions internes de la faculté animale, ſont l'imagination, le raiſonnement & la mémoire: les actions externes, ſont les cinq ſens naturels, ou plus généralement le ſentiment & le mouvement. Les actions internes de la faculté vitale, ſont les paſſions violentes, telles que la colere; les internes ſont le mouvement ou la pulſation des arteres, & la diſtribution de la chaleur & de la vie dans toutes les parties du corps par l'impulſion du ſang artériel. Les actions internes de la faculté naturelle, ſont la *ſanguification*, la coction des alimens avec ce qui en dépend, & même l'appétit; les externes, ſont la diſtribution du ſang veineux dans tous les membres, pour nourrir, augmenter, conſerver le corps & multiplier l'eſpece. Outre ces facultés générales, il en admet de particulieres, qui réſident, à ce qu'il prétend, dans chaque partie du corps, & qui pourvoient tant à leurs beſoins qu'à leurs fonctions. Le ventricule, par exemple, cuit les viandes en vertu de ſa faculté concoctrice; il les attire par ſa faculté attractive; il les retient pendant quelque tems, & c'eſt l'effet de ſa faculté rétentrice; enfin il s'en décharge par ſa faculté expultrice. Mais ſi l'on demande à Galien quel eſt le premier mobile de toutes ces facultés? C'eſt la nature, répond-t'il avec Hippocrate.

Il étoit néceſſaire de rapporter tous ces termes & d'expoſer toutes ces diſtinctions, parce qu'ils ſervent de fondement à la théorie de Galien, tant ſur les cauſes que ſur la nature de la ſanté & des maladies. Il croyoit qu'on eſt en ſanté tant que les facultés ſont en état de produire leurs actions ordinaires, & que ces actions ſont entieres & parfaites; & qu'au contraire on eſt malade pendant tout le tems que ces facultés ſont embarraſſées dans leurs fonctions. Or, comme les fonctions ne peuvent être entieres & libres que les humeurs & les parties ne ſoient bien diſpoſées, on peut donc dire que la ſanté dépend, ſelon lui, de la ſymmétrie des parties organiques, & de l'union ou de la liaiſon des unes avec les autres. Lorſque les humeurs & les parties ſont en bon état, les eſprits qui ſuivent la condition des humeurs ne peuvent être que bien diſpoſés, & les actions produites par le moyen des eſprits que les facultés dirigent, qu'entieres & parfaites. Au contraire, lorſque les humeurs & les parties s'alterent, ſe dérangent

& ſe

& se desunissent, le desordre se met dans les esprits, & les actions sont interrompues.

En conséquence de ces hypotheses, Galien définit la maladie, une disposition ou une affection contre nature des parties du corps; affection qui empêche premierement & par elle-même leur action. Il établissoit, comme nous avons vu, trois genres principaux de maladies. Le premier concerne les parties similaires; le second, les parties organiques; le troisieme est commun aux unes & aux autres. L'intempérie des parties similaires constitue le premier genre, & cette intempérie se divise en intempérie sans matiere & en intempérie avec matiere. La premiere se manifeste par le trop ou trop peu de chaleur de la partie, sans que ce vice soit entretenu par quelque matiere. L'on a, par exemple, la tête échauffée & malade pour avoir été exposé à l'ardeur du soleil, sans que cette chaleur soit occasionnée ou entretenue par l'abord ou le séjour de quelque matiere chaude dans cette partie. La seconde intempérie se déclare par la chaleur ou le refroidissement entretenus par une humeur froide ou chaude. Galien reconnoissoit de plus une intempérie simple, occasionnée par l'excès d'une seule des qualités premieres, comme de la chaleur ou de l'humidité séparément; & une intempérie composée, causée par les excès réunis de deux qualités, comme de la secheresse & de la chaleur ensemble, ou de l'humidité & du froid conjointement. Il divisoit en dernier lieu l'intempérie en égale & en inégale. La premiere est celle qui se fait sentir également dans tout le corps ou dans une partie, & qui n'est point accompagnée de douleur, parce que cette disposition est devenue habituelle, comme la chaleur & la secheresse d'un corps hectique. La seconde n'affecte pas également tout le corps ou une partie entiere, soit parce qu'elle commence à se former, soit parce que le dérangement est produit par des causes contraires qui agissent en même-tems, telles que le froid & le chaud. On a des exemples de cette intempérie dans certaines fievres, où le froid & le chaud attaquent également & presque en même-tems une même partie, & dans d'autres fievres qui glacent le corps à l'extérieur, tandis que l'intérieur est en feu, ou enfin dans le cas où l'estomac est froid & le foie chaud.

Le second genre de maladie qui concerne les parties organiques, résulte des irrégularités de ces parties relativement à leur nombre, à leur grandeur, à leur figure, à leurs cavités, à leur situation & à leur liaison, comme lorsqu'on a six doigts, ou qu'on n'en a que quatre; quand on a quelque partie plus grosse ou plus petite qu'il ne faut; lorsqu'elle n'est pas bien formée, ou que les trous dont elle est percée sont trop ouverts ou sont bouchés; lorsqu'elle est mal située & hors de son lieu naturel, ou lors enfin qu'elle est séparée de celles auxquelles elle devroit être jointe, ou jointe à celles dont elle devroit être séparée.

Le troisieme genre commun, tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, c'est la solution de continuité qui se fait lorsque quelque partie simple ou composée est coupée, rongée, meurtrie, rompue, étendue violemment, ou brûlée.

Galien distinguoit encore avec Hippocrate les maladies, relativement à leur durée, en aigues & en chroniques; eu égard à leur nature, en benignes & en malignes; & d'autres en épidémiques, endémiques & sporades.

Les genres des maladies établis, il en faut examiner les causes. Galien les divisoit premierement en internes & en externes. Il regardoit comme causes externes des maladies, six choses nécessaires à la conservation de la santé, mais qui produisent les maladies lorsqu'elles sont mal disposées, ou qu'on en fait un mauvais usage: l'air que nous respirons, le manger & le boire, le mouvement & le repos, le sommeil & les veilles, ce que nous retenons dans le corps & ce qui en sort, & les passions.

Il renferme toutes ces causes externes sous le nom générique, de *procatarctiques*, ou commençantes, parce qu'elles mettent en action les causes internes, qui sont de deux sortes, antécédentes & conjointes. Les premieres ne se découvrent que par le raisonnement: elles consistent pour l'ordinaire dans les vices des humeurs; & les humeurs pechent en quantité lorsqu'elles engendrent la pléthore, & en qualité lorsqu'elles produisent la cacochymie. A cette occasion, il faut remarquer que la trop grande abondance de toutes les humeurs ensemble & la surabondance d'une humeur particuliere, s'appelle indistinctement *pléthore*. Conséquemment il doit y avoir quatre especes de pléthores ou plénitudes; plénitude sanguine, plénitude bilieuse, plénitude pituiteuse, & plénitude mélancholique. Mais il y a cette différence entre la pléthore de sang & les autres, que le sang peut surabonder sans être corrompu, ni corrompre les autres humeurs; & cette plénitude retient le nom de *pléthore*: mais les autres humeurs ne pouvant pécher par excès sans corrompre le sang, c'est alors *cacochymie*. Galien distingue encore la plénitude relativement aux vaisseaux & relativement aux forces. La premiere a lieu, lorsque telle est l'abondance des humeurs, que les vaisseaux, c'est-à-dire, les veines & les arteres, ont peine à les contenir. La seconde s'estime par les forces du malade, qui ne suffisent pas quelquefois pour supporter une certaine quantité d'humeurs, quoique médiocre. Le second vice des humeurs appellé *cacochymie*, ou mauvais suc, existe lorsque les humeurs dégénerent en devenant plus froides

ou plus chaudes, plus humides ou plus seches, plus âcres, plus aigres, plus douces, plus salées qu'elles ne doivent être; en un mot, en acquérant des qualités étrangeres & nuisibles. Quoique Galien reconnoisse ici que les humeurs peuvent avoir d'autres qualités que les quatre élémentaires, il n'en est pas moins vrai qu'il rapportoit à celles-ci toutes les causes des maladies en faisant dépendre celles-là, savoir, l'aigre, le salé, l'acre & le doux, du froid, du chaud, de l'humide & du sec. Lorsque l'une des trois humeurs composantes du sang venoit à prédominer, il en résultoit une espece particuliere de cacochymie, parce que ces humeurs n'étant pas, chacune en particulier, si familieres à la nature que le sang qu'elles forment, il en étoit incontinent corrompu. Cependant, à moins que ce vice de l'une des trois humeurs ne soit considérable, il retient le nom de pléthore.

La seconde des causes internes qu'on appelle conjointe, est celle qui produit immédiatement la maladie & qui l'entretient; ensorte que la maladie subsiste tant que la cause conjointe n'est pas détruite, & que celle-ci cessant de subsister, l'autre est détruite. Un exemple sera sentir la différence de la cause antécédente & de la cause conjointe. Dans la pleurésie, la cause conjointe, c'est cette portion d'humeurs qui est attachée à la pleure, & qui cause l'inflammation de cette partie. La cause antécédente, c'est la masse de cette même humeur considérée comme répandue dans tout le corps, & contenue dans les vaisseaux d'où elle s'est répandue sur la partie malade.

Quant aux causes particulieres des maladies des parties considérées comme similaires ou comme organiques, il est aisé de les découvrir par ce qu'on a dit de la nature de ces maladies. Il est clair que celles qui consistent dans une intempérie chaude ou froide, doivent être causées par tout ce qui peut échauffer ou refroidir, & que celles qui dépendent de la mauvaise conformation, sont causées par tout ce qui est capable d'introduire un défaut dans la conformation. Les reins, par exemple, ou les uréteres qui doivent être ouverts pour donner passage à l'urine, peuvent être bouchés par du gravier, par du sang caillé, par quelque autre humeur épaisse, par une tumeur qui comprime & étrangle les passages. La tumeur, le sang, le gravier & les glaires sont les causes de cette maladie.

Notre Auteur distribue enfin les causes des maladies en manifestes ou évidentes, en secretes & en cachées. Les premieres sont celles qui sont sensibles, ou dont l'action tombe sous les sens. Les secondes, imperceptibles par elles-mêmes, se découvrent à l'aide du raisonnement. Toutes les causes précédentes sont de la nature de l'une ou de l'autre de ces dernieres. Quant aux causes occultes ou cachées, ce sont celles qui ne se manifestent point par elles-mêmes, & qu'on ne développe par aucun moyen. Galien semble compter parmi ces dernieres, la cause de l'hydrophobie ou de la rage. Les remedes qui guérissent de cette maladie, agissent, dit-il, par une propriété inhérente à toute leur substance; d'où il s'ensuit que la cause de cette maladie opere par une propriété qui n'est pas moins cachée que celle du remede. Lorsque je dis que cette propriété, soit du remede, soit de la cause du mal, est cachée, j'expose le sentiment de Galien en des termes différens des siens. Car dire qu'un remede agit par une propriété de toute sa substance, c'est avouer qu'on ne sait comment il agit. J'en atteste Galien même, qui censure *Pelops* pour avoir entrepris d'expliquer les effets de la cendre d'écrevisses de riviere dans l'hydrophobie. Voici les propres termes de Galien. Mon maitre Pelops, dit-il, pour rendre raison de l'effet des écrevisses dans la rage, supposoit que la rage dépendoit d'une extreme secheresse qui se manifestoit par l'horreur que ceux qui en sont atteints ont pour l'eau, & à laquelle cet animal aquatique pourroit remédier. Il ajoutoit que les écrevisses de riviere valoient mieux que celles de mer, parce que ces dernieres sont imprégnées du sel dont l'eau marine est chargée, & qui de sa nature est fort sec. Mais quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tous les animaux aquatiques n'étoient pas également salutaires dans cette maladie; il répondit, que c'est parce qu'ils n'admettent pas tous la même préparation que les écrevisses, dont on réduit la coquille en une cendre desséchante qui consume & absorbe le venin de la rage. La vanité de rendre raison de tout, continue Galien, jettoit Pelops dans ces absurdités. Quant à moi, si je ne crois savoir parfaitement une chose, je n'entreprens point d'en convaincre les autres. Il seroit à souhaiter que cette conduite de Galien fût plus fréquemment imitée, & que la crainte de passer pour ignorant, n'engageât point un Medecin à parler sans être entendu & sans s'entendre lui-même.

Après avoir traité des différences & des causes des maladies, Galien en examine les symptomes, c'est-à-dire, les accidens. Il définit le symptome, une affection contre nature qui dépend d'une maladie, & qui la suit comme l'ombre suit le corps; d'où il est évident que le symptome & la maladie conviennent en ce qu'ils sont l'un & l'autre une affection contre nature, & qu'ils different en ce que la maladie précede le symptome comme cause. Galien distinguoit trois sortes de symptomes: les premiers consistent dans l'action lésée ou empêchée des parties; les seconds, dans le changement de la qualité des parties, leur

action subsistant toujours ; & les troisiemes, dans les vices d'*excrétion* ou de *rétention*. Les uns different de la maladie, en ce que la maladie consiste dans une certaine disposition des parties, & le symptome dans le trouble ou la suspension de leur action. Un exemple rendra cette différence sensible. Dans la pleurésie, la maladie consiste dans une inflammation de la pleure; inflammation qui change la disposition naturelle de cette membrane ; ensorte qne la fonction qui est de servir à la respiration, conjointement avec d'autres parties, est interrompue ou génée. Le symptome, c'est la difficulté de respirer, qui est une suite de l'inflammation : l'inflammation est la cause, la difficulté de respirer est l'effet. La cause, soit antécédente, soit conjointe de l'inflammation, ce sont les humeurs mal conditionnées & répandues sur la pleure. Il y a des symptomes de la faculté naturelle, & il y en a de la faculté vitale & de la faculté animale. La mauvaise digestion est un symptome de la faculté naturelle ; & ce symptome est une suite de la lésion ou de l'embarras de l'estomac & des intestins dans leur action naturelle de cuire & de digérer les alimens. La syncope est un symptome de la faculté vitale, & ce symptome provient de la lésion ou de l'embarras du cœur dans son action vitale, qui consiste à communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties du corps. L'apoplexie est un symptome de la faculté animale, occasionné par la lésion ou l'embarras du cerveau, dont l'action animale est d'entretenir le sentiment & le mouvement. La folie & la phrénésie sont des symptomes de la faculté régente réunie à la faculté animale ; & ces maladies consistent dans la lésion de cette faculté dans son action, qui est le raisonnement. Il faut remarquer que de même que sous ces trois facultés générales, Galien comprend les diverses facultés particulieres ; il rapporte aux symptomes de celles-là, les symptomes de celles-ci.

D'ailleurs il faut savoir que les actions sont embarrassées ou lésées en trois manieres différentes. Ou elles sont abolies & cessent entierement, ou elles sont diminuées & ne se font qu'en partie, ou elles sont dépravées & s'exécutent mal. L'aveuglement, par exemple, ou la perte de la vue, est un symptome de l'action abolie des yeux. L'affoiblissement de la vue est un symptome de leur action diminuée, & l'altération dans la couleur des objets, est un symptome de leur action dépravée.

La seconde espece de symptomes, ou l'altération dans la qualité des parties, varie selon le nombre des sens extérieurs. La premiere altération relative au sens, c'est le changement de couleur. Ce changement n'est pas une action empêchée, & c'est toutefois un symptome de maladie, comme la couleur jaune dans la jaunisse : il arrive de pareilles altérations à l'égard des autres sens, des odeurs, du goût & du toucher.

La troisieme sorte de symptomes regarde les vices d'*excrétion* & de *rétention*, ou les défauts des choses qui sortenr du corps, & de celles qui y sont retenues. Ces choses pechent ou dans toute leur substance, comme les vers & les pierres, qui ne doivent jamais se trouver dans un corps sain, ou relativement aux voies qu'elles prennent, comme dans la passion iliaque où l'on rend les excrémens par la bouche. Il arrive encore que les matieres distinguées des excrémens, se vuident lorsqu'elles devroient s'arrêter dans le corps. C'est le cas des hémorrhagies, soit que l'on perde le sang par la bouche, par les selles, ou de quelque autre maniere: il faut toutefois en excepter le flux menstruel des femmes. Il y a dans les choses qui se vuident ou que le corps retient, un défaut relatif à leur qualité : il en est ainsi lorsque les excrémens sont retenus en tout ou en partie, ou lorsqu'ils sortent en trop grande abondance ; lorsqu'on urine trop ou trop peu, ou point du tout ; lorsque le flux hémorrhoïdal ou menstruel ne revient pas ou dure trop. Enfin le dernier défaut concerne la qualité, comme lorsque les excrémens sont trop durs ou trop liquides, d'une couleur ou d'une puanteur extraordinaires ; que les femmes ont des fleurs blanches ; que la salive est amere ou salée. Quelques-uns de ces symptomes ont du rapport avec ceux qui naissent des actions empêchées.

Il faut observer à l'égard des matieres qui sortent dn corps dans quelques maladies, que l'excrétion de ces matieres n'est pas toujours un symptome, quoiqu'elles se vuident quelquefois en très-grande abondance. Les hémorrhagies, les sueurs, les diarrhées qui terminent heureusement les maladies, ne sont pas des symptomes. Ces sortes d'évacuations sont considérées par Galien comme un effort de la nature qui vient de surmonter la maladie, & qui la finit par une crise, comme on l'a expliqué dans la Medecine d'Hippocrate.

Après avoir parlé des maladies, de leurs causes & de leurs symptomes, il faut en venir à leurs signes. L'Auteur des définitions attribuées à Galien, dit qu'un signe est tout ce qui nous conduit à la connoissance d'une chose. Galien distingue les signes en sains, malsains & neutres. Pour abréger, nous n'exposerons que les signes des maladies, ou les signes non-sains. Il en faisoit deux genres principaux ; les uns qu'il appelle diagnostics, & les autres prognostics : diagnostics, parce qu'ils caractérisent les maladies & les différencient entre elles, & il y en a de deux sortes : les pathognomoniques, qui sont tellement propres à une maladie, qu'ils en fixent l'espece & qu'ils l'accompagnent toujours, ensorte qu'ils se mon-

trent & disparoissent avec elle ; les adjoints qui sont communs à diverses maladies, & qui servent seulement à distinguer deux maladies de la même espece. Dans la pleurésie, par exemple, les signes pathognomoniques sont la toux, la difficulté de respirer, la douleur de côté, la fievre continue ; & les signes adjoints sont les crachats quelquefois sanglants, quelquefois bilieux, quelquefois blancs, épais, clairs, écumeux. Notre Auteur tiroit les signes diagnostics, premierement, de l'essence ou de la nature même des choses, c'est-à-dire, de la constitution lésée ou dérangée des parties, ou des maladies elles-mêmes ; secondement, des causes des maladies ; troisiemement, de leurs symptomes, entre lesquels il comptoit l'altération du pouls & des excrémens. Les dispositions particulieres de chaque corps, les dispositions héréditaires, les choses nuisibles ou salutaires, & les maladies épidémiques lui fournissoient aussi des indices.

Pour déduire des signes de la constitution lésée des parties, il faut premierement connoître quelles sont ces parties lésées, si c'est le pié ou la main, le foie ou le poumon. Celles qui sont extérieures se découvrent à l'œil ou au tact : on peut même juger de l'espece de la maladie par les mêmes moyens. Il n'en est pas ainsi des maladies internes : elles exigent de la part du Medecin bien d'autres connoissances. Pour les discerner, Galien observoit cinq choses : l'action lésée, la nature ou le genre de la douleur, le lieu de cette douleur, les accidens propres à chaque partie ; enfin les excrémens qui leurs sont particuliers, & la maniere dont elles les rendent. La connoissance de l'action ou de l'usage naturel des parties, sert beaucoup dans la recherche de celles qui sont affectées : car toutes les actions, soit animales, soit vitales, soit naturelles, étant produites chacune par quelques organes ou par quelques parties du corps, toutes les fois que l'action sera suspendue, la partie ou l'organe qui la produisoit sera nécessairement affectée. Si la coction des viandes se fait difficilement, l'estomac sera attaqué, parce que sa fonction est de cuire les alimens. La difficulté d'uriner indique une mauvaise disposition de la vessie, ou des reins & des parties qui en dépendent, parce que l'action de ces parties est de contenir l'urine, & de lui procurer un passage libre. L'altération du pouls est un signe de l'affection du cœur & des arteres, parce que le pouls est une action de ces parties. L'œil étant l'organe de la vue, l'aveuglement prouve que l'œil est atteint. L'immobilité d'une partie ou du corps entier, ne permet pas de douter que les nerfs ne soient attaqués. Mais une partie peut être attaquée en deux manieres : en premier lieu & par elle-même, ou seulement par consentement, c'est-à-dire, entant qu'elle dépend ou qu'elle communique avec une partie attaquée ; ce qui constitue deux especes d'affection. On s'assurera que l'affection est propre & premiere, si elle est seule, si elle dure long-tems, si elle ne s'accroît point à mesure qu'une autre augmente, si elle subsiste toute autre cessante, & si les remedes qui lui conviennent produisent leur effet ordinaire ; car l'affection par sympathie suit les diminutions & les accroissemens d'une autre, & le malade n'en est point soulagé par les remedes convenables tant à elle-même qu'à la partie. Ainsi le vomissement qui est une affection de l'estomac, se fait quelquefois par sympathie, ou par le rapport de cette partie avec les reins. Les reins étant une fois affectés, l'estomac souffre par liaison sympathique, & non par une maladie qui l'attaque lui-même, & qui agisse premierement & immédiatement sur lui. En ce cas les remedes pour l'estomac sont inutiles ; c'est aux reins qu'il faut porter du secours. Au contraire, si l'estomac étoit proprement & premierement affecté, il faudroit travailler à le soulager en particulier. L'espece ou la nature de la douleur détermine celle de la partie souffrante. Si la douleur est accompagnée de pulsation ou de battement, il y a donc quelque artere dans le voisinage, ou même dans la partie douloureuse ; si la douleur est poignante, la partie affectée est une membrane ; si elle est convulsive, ce sont les nerfs qui sont attaqués. Le lieu de la douleur indique la partie. La douleur interne & profonde, la tension & la tumeur de l'hypochondre droit, marquent que le mal est situé dans le foie. Les mêmes accidens du côté gauche, marqueront que c'est la rate qui est affectée. On distingne encore les parties affectées par les accidens propres à chacune d'elles. Le vomissement, le hocquet & le dégout, sont des maladies d'estomac ; le délire, une affection du cerveau ; & l'enrouement marque celle de la trachée artere. On tire les mêmes indices de la nature des excrémens. Les petites chairs que l'on rend quelquefois avec les urines, viennent des reins ; & les écailles qui sortent par la même voie, de la vessie. Les unes & les autres sont des parties détachées de la substance de ces organes. Les chairs molles que l'on appelle champignons, & qui naissent en peu de tems dans les fractures du crane, supposent que la membrane du cerveau est endommagée. L'urine qui sort d'une plaie du bas ventre, prouve que la vessie ou les ureteres sont blessés ; si la matiere fécale en sort, les gros boyaux sont nécessairemenr percés. Les menstrues sortent de la matrice. La semence vient des vaisseaux spermatiques. Les vers s'engendrent dans les intestins. Les graviers & les pierres se forment dans les reins & dans la vessie. La maniere dont certaines matieres sont rendues, fait reconnoître la partie qui les

rend. Le ſang qui jaillit d'une plaie en bouillonnant, ſort d'une artere ouverte. Le ſang que l'on crache après la toux, eſt tiré du poumon. Il eſt ſi important pour le malade & pour le Medecin de diſcerner le ſiége de la maladie, que Galien a compoſé ſur ce ſujet ſeul ſix ouvrages, & ce ſont les meilleurs qui ſoient ſortis de ſa plume.

Lorſque la partie affectée eſt connue, il eſt queſtion de déterminer quelle eſt la nature de l'affection. Pour cela, il faut recourir aux ſignes de la maladie même, à ſes cauſes & à ſes ſymptomes. Quant aux ſignes de la maladie, comme les deux principaux genres de maladies ſont l'intempérie & la mauvaiſe conformation, ces deux qualités ſe manifeſtent quelquefois d'elles-mêmes; elles parviennent quelquefois à un degré tel que les ſens en peuvent juger. Mais lorſque ces deux indiſpoſitions ne ſont pas ſi ſenſibles, on ſe ſert pour les découvrir à peu près des mêmes moyens qu'on emploie pour s'aſſurer de la partie affectée. Les cauſes des maladies conduiſent auſſi à la connoiſſance de leur nature. On juge qu'une maladie cauſée par la bile noire eſt maligne, & qu'une autre que le ſang a produite, ſera benigne. Si quelqu'un a pris un médicament acre ou du poiſon, la connoiſſance du poiſon & du médicament éclairera ſur l'indiſpoſition qu'ils auront occaſionnée; les ſymptomes ſont la ſource la plus féconde des ſignes caractériſtiques. Les ſymptomes des actions, ſoit animales, ſoit naturelles, ſoit vitales, ſont les premiers. Si le délire, ſymptome de l'action animale léſée, eſt accompagné de fureur, il indique une intempérie chaude du cerveau: mais s'il eſt accompagné de crainte & de triſteſſe, l'intempérie du cerveau ſera froide. Le ſommeil exceſſif, autre ſymptome de la même action léſée, déſigne une intempérie froide & humide de la même partie; les inſomnies, l'intempérie contraire. S'il y a privation de mouvement dans quelque partie, les nerfs qui y aboutiſſent ſont bouchés, relâchés ou coupés. La léſion de l'action vitale fournit des ſignes particuliers. Les diverſes altérations du pouls, ſymptomes dépendans de cette léſion, méritent toute l'attention du Medecin. Le pouls grand & fréquent marque une intempérie chaude; le pouls rare & petit l'intempérie oppoſée. On pourroit apporter pluſieurs exemples ſur cette matiere: mais comme les indices qu'on tire du pouls ſont des ſignes prognoſtics, nous en parlerons ailleurs. Les ſymptomes qui réſultent de la léſion de l'action naturelle, ne ſont pas moins conſidérables que les autres. L'appétit languiſſant accompagné d'une ſoif ardente, marque une intempérie chaude; le grand appétit ſans ſoif, une intempérie froide. Les ſymptomes, conſiſtant dans la nature, l'abondance & la qualité des excrémens, fourniſſent auſſi un grand nombre de ſignes. Si le ſang, par exemple, ſort en abondance par la bouche en rouſſant, il y a rupture de quelque vaiſſeau dans le poumon. Si le ſang vient en petite quantité & avec pus, il y a ulcere à la même partie. Les alimens rendus par le bas, tels qu'on les a pris caractériſent la *Lienterie*. L'altération dans la couleur de la peau eſt commune à pluſieurs maladies. Dans la jauniſſe, c'eſt un indice de l'obſtruction de la véſicule du fiel.

Pour différencier les maladies, Galien ſuivoit la même méthode que dans l'obſervation des ſignes. Il jugeoit par les mêmes principes ſi la maladie ſeroit maligne ou benigne, aigue ou chronique.

La derniere eſpece des ſignes diagnoſtics ſe tire des cauſes des maladies. Eclairciſſons cette matiere par des exemples. La pléthore & la cacochymie, les deux cauſes les plus ordinaires des maladies, nous en ſerviront. On reconnoît, ſelon Galien, aux indices ſuivans la pléthore qui naît d'une trop grande abondance de toutes les humeurs enſemble, mais particulierement du ſang. L'embompoint eſt extraordinaire; on groſſit plus que de coutume; les vaiſſeaux s'enflent; le pouls eſt fort, plein & grand; la reſpiration n'eſt pas bien libre, parce que le poumon & le diaphragme ſont preſſés; on ſe ſent aſſoupi, on dort beaucoup; le corps eſt engourdi & peſant; on perd du ſang conſidérablement, ſoit par le nez, ſoit par d'autres ouvertures. On s'aſſure encore de la pléthore par les cauſes qui peuvent la produire; telles qu'une vie oiſive & ſédentaire, un uſage de viandes ſucculentes, l'interruption d'un exercice ordinaire, la ſuſpenſion d'une évacuation périodique. La cacochymie qui provient d'une dépravation des humeurs, ou d'une trop grande abondance de celles qui different du ſang, varie ſelon la différence des humeurs. Or comme il y a trois ſortes principales d'humeurs ſans compter le ſang, il y a auſſi trois eſpeces de cacochymie. L'une que la bile produit, l'autre qui a pour principe le phlegme, ou la pituite & la troiſieme qui doit ſon origine à la mélancholie. On ne parle point de cacochymie ſanguine, parce que le ſang ne ſe déprave qu'en dégénérant en l'une des trois autres humeurs. Pour commencer par la cacochymie bilieuſe, on la diſtingue à des ſignes tirés des effets ordinaires de la bile. Or la bile étant une humeur jaune, amere, chaude & ſeche, elle produit des effets relatifs à ces qualités; tels que ſont la couleur jaune de tout le corps, ou de quelques parties, comme des yeux & de la langue, une chaleur acre & deſſéchante, une amertume de la bouche, des évacuations de matieres jaunes, ameres & acres, ſoit par haut, ſoit par bas, de la ſoif, du dégout, des maux de cœur. On ſupporte le jeûne avec peine; on eſt vif, prompt & colere; on a le pouls rapide. Ce qui peut engen-

drer une bile abondante, sert à déconvrir cette cacochymie. Les causes de la bile sont le tempérament chaud & sec de tout le corps, la jeunesse, l'été, la chaleur du climat, la chaleur du foie en particulier, l'usage des viandes échauffantes, le grand travail ou l'exercice violent, les veilles, l'abstinence, certaines passions, telles que le dépit, l'impatience & la colere. Il y a encore telles maladies qu'on sait être causées par la bile & qui désignent la cacochymie bilieuse : ces maladies sont la fievre tierce & l'érésipele. Les dépravations diverses de la bile se connoissent aux différentes couleurs qu'elle prend : tantôt, elle est d'un jaune plus éclatant, tantôt elle tire sur le roux; elle devient rouge, verte & noire. Ces changemens se manifestent ou par les maladies qui les suivent, ou par la couleur des excrémens que l'on rend. L'on remarquera à cette occasion que les accidens les plus fâcheux sont produits par la bile noire.

La cacochymie mélancholique s'annonce par les effets de la mélancholie. Cette humeur étant froide, aigre & seche, elle cause des maladies & des symptomes analogues à ces qualités. Les excrémens noirs & la maladie qu'on appelle l'*uterus noir*, sont des suites de la mélancholie. Les hémorrhoïdes ou tumeurs à l'anus par lesquelles se vuide un sang grossier & épais, le cancer, les varices, & la lepre partent de cette source. Les aigreurs de la mélancholie sont caractérisées par des appétits desordonnés : on se jette sur du charbon, de la craie, du plâtre & autres choses qui ne nourrissent point; elle est accompagnée quelquefois de la faim canine, mais presque toujours de rapports aigres & de vomissemens de matieres de la même qualité. Enfin la froideur de la mélancholie & sa secheresse sont indiquées par les vents, signes de peu de chaleur & de peu d'humidité. Le pouls petit & tardif, la tristesse, la crainte, la taciturnité indiquent la même chose. Les signes de la cacochymie mélancholique se déduisent encore des causes qui la peuvent produire, telles que l'automne, l'âge viril, un tempérament froid & sec, & des nourritures grossieres & seches; lorsqu'on mene une vie triste & chagrine, cette indisposition ne manque pas d'augmenter.

Quant à la cacochymie pituiteuse, on en a les indices suivans. La couleur est pâle, le corps est gros & pesant, froid au toucher, & sans poil; l'urine est blanche; on est sujet aux fluxions & à des tumeurs œdémateuses; on n'est jamais altéré, on a le pouls mou, lent & petit; on craint beaucoup le froid. On peut compter parmi les causes qui l'engendrent, un tempérament froid & humide, un climat de même nature, des nourritures aqueuses & crues, une vie sédentaire, un sommeil trop long. Lorsque la pituite qui est naturellement douce, devient aigre ou salée, la salive prend les mêmes qualités. On a des demangeaisons; le corps se couvre de pustules; on sent trop d'appétit; on est sujet à des rhumes, à des douleurs de ventre & à des catharres acres.

Tels sont les signes, selon Galien, des trois cacochymies correspondantes aux trois sortes d'humeurs, la bile, la pituite & la mélancholie. Il compte aussi les vents entre les causes des maladies : mais comme les vents sont dans son systeme la production d'une humeur pituiteuse ou mélancholique qui se resout en vapeurs; la chaleur qui doit dissiper ces humeurs n'en ayant pas la force, on peut les regarder comme des dépendances de la cacochymie pituiteuse ou mélancholique.

Après avoir parlé des signes diagnostics des maladies, voyons maintenant quels sont les signes prognostics. Galien donnoit ce nom aux signes à l'aide desquels on peut présager la durée & l'issue d'une maladie. Il jugeoit de l'issue par la nature, l'espece & la force du mal. Les fievres continues, par exemple, & les fievres malignes sont toutes dangereuses. Il en est au contraire de presque toutes les fievres intermittentes. Une grande inflammation est plus à craindre qu'une inflammation légere; la fievre maligne que la fievre simple. On meurt, ou l'on guérit encore, selon la partie malade, le tempérament & la disposition du corps, la cause, l'âge, le tems & les lieux. Le mouvement de la maladie indique sa durée. Si ce mouvement est prompt, la maladie ne tardera pas à se terminer. S'il est lent la terminaison est loin. On tire des conjectures de la nature & de la violence de la maladie. On sait que les fievres éphemeres & les continues simples se terminent heureusement & en peu de tems, & que les continues putrides ou malignes tuent promptement les malades; la guérison d'une maladie simple est plus facile & plus prompte que celle d'une maladie compliquée. Le prognostic varie de plus selon la cause du mal. Les maladies produites par le chaud ou par le froid durent moins que celles qui naissent de la secheresse ou de l'humidité. Les indispositions causées par le sang ou la bile jaune sont aigues ou courtes. Celles qui viennent de la pituite ou de la mélancholie sont chroniques ou longues. L'âge du malade, la saison, la disposition de l'air, les habitudes contractées, le sexe, la maniere de vivre, allongent ou accroissent les maladies. L'état de la maladie ou du malade, indique la maniere dont la maladie se terminera : si elle finira peu à peu ou tout d'un coup; par une coction lente des humeurs ou par une crise; par la mort ou par la santé; par l'oppression ou par la dissipation des forces.

Si la maladie se meut lentement, il y a de l'apparence que les humeurs se cuiront peu à peu; si son mouvement est prompt & violent, elle pourra se terminer par une crise. On juge

d'ailleurs de la proximité d'une crise, par l'approche des jours marqués. Alors l'inquiétude du malade augmente & son mal redouble. On pressent même l'espece de crise par l'observation de quelques accidens particuliers. Si le pouls est grand & prompt, & en même tems mou & ondoyant, la crise se fera par une sueur. Si le ventre est élevé & bruyant, ce sera par une diarrhée. Si le visage est enflammé & rouge, ou si le malade croit voir du rouge, quoiqu'il n'y air rien de cette couleur devant ses yeux, il y aura bientôt une hémorrhagie critique. Galien se rappellant à propos ce dernier signe qu'Hippocrate avoit observé, se fit une grande réputation dans Rome. Un jeune homme en étoit au cinquieme jour d'une maladie aigue; & il alloit être saigné par l'avis de ses Medecins, lorsque Galien survint & s'y opposa. Les indications, leur dit-il, que vous avez suivies pour vous déterminer à faire une saignée sont fort justes. Vous avez raison de croire que le malade a trop de sang: mais vous ne prenez pas garde que la nature est sur le point de faire elle-même ce que vous proposez par l'ouverture de la veine. Galien parloit encore lorsque le jeune homme se levant brusquement, s'élança hors du lit, en criant qu'il voyoit au plancher un serpent rouge qui s'approchoit de lui. Les autres Medecins faisant aussi peu de compte de ce nouvel accident que de l'avertissement de Galien, insistoient sur le besoin de la saignée: mais le sang que le malade commença de perdre à l'instant, les convainquit que notre Auteur étoit plus intelligent qu'eux. Ce qui le conduisit à ce prognostic, ce fut une rougeur qu'il observa sur le visage du malade, & qui s'étendoit depuis le côté du nez jusqu'au milieu de la joue, allant toujours en augmentant en éclat; ce qu'il prit pour un indice certain d'une hemorrhagie prochaine par la narine du même côté. L'apparition du serpent rouge vint encore à l'appui de cet indice. Galien ajoute que l'hémorrhagie fut si grande qu'il fallut travailler quelque-tems après à l'arrêter. Quant aux signes d'oppression ou d'épuisement, ils se tirent de l'état du malade & de la nature de la maladie. Si un malade a langui pendant long-tems; s'il a essuyé quelque hémorrhagie ou diarrhée considérable; s'il n'a point pris d'aliment & qu'il y ait d'ailleurs des signes de mort, ce sera vraisemblablement par épuisement qu'il mourra. Mais si un malade est menacé de mort prochaine sans avoir éré affoibli par des évacuations, dans le commencement de sa maladie; il faut que ce soit par oppression qu'il finisse.

Nous en avons dit suffisamment des trois especes de signes prognostics. Mais notre Auteur en distinguoit encore de trois sortes relativement à trois choses qui sont la matiere de tous les prognostics. Il y a, dit-il, trois especes de signes prognostics. Les uns regardent la coction ou la crudité des humeurs; les autres la mort ou la guérison du malade, & les troisiemes concernent les crises en particulier. Tous les prognostics partent de trois tiges différentes; les trois facultés d'actions, c'est-à-dire, la vitale, la naturelle & l'animale forment la premiere; les excrémens ou ce qui sort du corps constituent la seconde; & l'altération des qualités fait la troisieme. Nous n'entrerons point dans le détail de ces branches & des signes qu'elles produisent: nous ne manquerions pas de tomber dans des redites ennuyeuses. Mais si le lecteur en veut savoir davanrage sur le systeme de Galien, il n'a qu'à lire l'article du *pouls* dans notre Dictionnaire.

Après avoir exposé le sentiment de Galien sur les maladies, leurs causes, leurs symptomes & leurs signes: venons maintenant à la maniere dont il les traitoit. Sa méthode est fondée sur deux maximes principales que nous avons déja rapportées. La premiere que la maladie qui est un être contraire à la nature, doit être détruite par son contraire. La seconde, que la nature doit être fortifiée par ce qui lui est analogue. De ces deux maximes dérivent toutes les indications qui servent de base dans toute sa pratique. Ce que Galien entend par indication, c'est une conjecture de ce qui doit être fait, tirée de la nature & de l'état des choses. Des deux lois précédentes, cet Auteur déduit deux indications générales. La premiere est prise de l'action contre nature qui demande d'être ôtée; la seconde, de la constitution naturelle & des forces qu'il faut conserver. Or il y a, comme on sait, trois especes d'affection contre la nature, la maladie, la cause & le symptome. La maladie étant la principale des trois, ou étant premierement & par elle-même contraire à la santé; c'est la maladie qu'on se propose de guérir & par conséquent, c'est elle qui fournit proprement la principale indication curative, laquelle doit être tirée, comme nous l'avons dit, de ce qui est contraire ou opposé à la maladie. Si l'on emploie quelquefois des choses semblables & non des contraires, si l'on emploie un remede chaud, dans une maladie chaude, c'est par accident & par l'intervention de quelque autre qualité diamétralement opposée à la maladie. Au reste, il faut proportionner l'agent au patient, & comparer le degré de force du remede, à celui de la maladie; de peur que si l'un est plus foible que l'autre, il ne serve de rien, & qu'au contraire, s'il est trop énergique, il ne jette le malade dans l'excès opposé à sa maladie. C'est-à-dire, que si un remede employé dans une intempérie chaude se trouve trop froid, non-seulement il corrige cette intempérie, mais il produit encore l'intempérie opposée qui n'est pas moins contre nature que celle qu'on attaquoit. Il faut encore observer, que les contraires dont il s'agit, doivent

être appliqués par degrés, parce que la nature ne supporte pas les changemens subits, ensorte qu'il faut commencer par les plus foibles, pour en venir aux plus forts. D'ailleurs comme il y a plusieurs genres de maladies; il y a aussi divers genres de remedes. Une maladie simple demande un remede simple, une maladie compliquée, un remede composé. Mais dans ce dernier cas, il faut encore s'attacher premierement à la maladie principale, & qui empêche tant qu'elle subsiste la guérison des autres. Cette regle est générale, & le Medecin ne s'en écartera que dans quelques cas, tels que ceux où le danger le détermine à porter ces premiers secours ailleurs. La maladie la plus legere peut attaquer des parties considérables, avoir de la malignité & suspendre des fonctions principales, & demander par ces raisons un prompt secours.

Quoique la premiere indication curative se tire de la maladie : cependant comme il n'est pas possible de la guérir parfaitement, tant que sa cause subsiste; il faut nécessairement commencer la cure par l'affoiblissement & la destruction de la cause, & s'il y a plusieurs causes, il faut les attaquer & les vaincre l'une après l'autre. A propos de quoi Galien avertit qu'il y a de l'ordre à suivre; qu'il faut d'abord travailler à détruire la premiere ou celle qui se trouve la derniere, en procédant par la méthode analytique. Cette maxime a lieu particulierement dans cette partie de la Medecine qui s'attache à éloigner les causes des maladies & à en prevenir l'origine.

Les symptomes considérés comme tels, n'ont point de cure particuliere; parce que la maladie dont ils dépendent étant détruite, ils disparoissent avec elle. Néanmoins il arrive quelquefois que le Medecin est forcé d'abandonner le tronc pour se prendre aux branches, & de s'opposer au symptome, lorsqu'il produit un inconvénient plus terrible que la maladie qu'il accompagne, comme lorsqu'il détruit les forces. Mais il faut remarquer que dans ces cas, le symptome est traité comme cause, & que l'indication est déduite de l'affoiblissement du malade.

Les forces & la constitution naturelle du corps sont la seconde source des indications. Quant aux forces, elles n'enseignent point ce qu'il faut faire pour guérir une maladie; elles ne fixent point la qualité des remedes qu'il faut employer pour la détruire : mais elles en reglent la quantité. Lorsqu'elles sont affoiblies, elles dissuadent l'usage d'un remede violent que la grandeur de la maladie semble exiger d'ailleurs. Conséquemment Galien dit, que l'indication vitale ou celle qu'on tire des forces, (car des forces, dépend la vie) doit être la premiere des indications & précéder l'indication curative. Selon cette maxime, on examinera avant toutes choses ce que le malade peut supporter : on est quelquefois obligé d'ordonner des remedes contraires au but qu'on se proposeroit dans la cure d'une maladie, si l'état des forces le permettoit. Cela est d'autant plus nécessaire que des remedes ne peuvent produire leur effet que lorsqu'ils sont aidés par les forces du malade, qu'il faut donc ménager de façon qu'elles puissent résister à la maladie & aux remedes. Ce conflict d'indication, ou cette contre-indication jette quelquefois le Medecin dans une grande perplexité : mais il faut porter du secours où le danger paroît le plus pressant. Par la constitution naturelle du corps, on entend le tempérament; l'âge, les habitudes, le sexe des personnes & l'état de chaque partie. Toutes ces choses, ainsi que les forces, fournissent des indications particulieres. Le tempérament, soit naturel, soit acquis, demande des égards; il en faut avoir pour les habitudes. Un malade supporte difficilement son indisposition, lorsqu'on change subitement sa maniere de vivre. Les personnes délicates doivent être traitées autrement que celles qui sont robustes; par rapport aux enfans & aux vieillards, il faut suivre les indications particulieres prises dans leurs conditions diverses. On considere sept choses relatives à l'état des parties. Premierement leur tempérament : une partie chaude attaquée d'une maladie chaude n'exige pas un remede aussi puissant qu'une partie froide attaquée de la même maladie; parce que l'une s'éloigne moins par son indisposition de sa condition naturelle que l'autre. Secondement l'importance de la partie : Les parties nobles veulent des remedes doux & fortifians, parce qu'elles sont d'une utilité commune à tout le corps; & par cette raison, il faut avoir pour elles tout le ménagement possible. L'estomac & le foie doivent toujours être fortifiés; & supposé que ces parties eussent besoin d'être rafraîchies ou amollies, il faut tempérer par des astringens & des échauffans, les rafraîchissans & les émolliens qu'on emploiera, de peur que leur action ne cause plus de mal que de bien. Pour démontrer la nécessité de cette pratique, Galien raconte fort au long comment le Medecin Attalus tua un philosophe cynique nommé Theagene, en lui appliquant des cataplasmes relâchans sur la région du foie où il avoit une inflammation, contre l'avis de notre Auteur qui avoit conseillé à son collegue de mêler des astringens avec les relâchans. Troisiemement le sentiment : plus ce sentiment est vif & délicat, moins la partie supportera des remedes acres ou violens. Les remedes varient selon le siege de la maladie. L'œil atteint d'inflammation n'exige pas les mêmes remedes qu'une autre partie. L'huile qui adoucit les phlegmons ou les tumeurs inflammatoires qui surviennent aux bras ou aux jambes, irrite l'inflammation des yeux. Quatriemement la consistence : une partie

partie dure & épaisse demande des remedes plus pénétrans & plus forts que ceux qu'on appliqueroit sur une partie spongieuse ou molle. Cinquiemement la figure. La figure d'une partie détermine l'endroit par où elle pourroit être plus commodément délivrée de ce qui lui nuit. Sixiemement la situation. Plus une partie est cachée ou profondément située & conséquemment plus éloignée du lieu où l'on peut appliquer un médicament; plus il faut que ce médicament ait d'activité pour agir jusqu'au lieu de la maladie. Enfin le voisinage. Cette derniere circonstance fournit quelquefois des indications qui font varier la cure. Il y a des cas où les parties voisines doivent partager l'attention du Medecin avec la partie malade. Celles-là sont quelquefois plus sensibles & plus délicates que celles-ci, ensorte qu'elles pourroient être plus incommodées d'un médicament que l'autre n'en seroit soulagée; si le médicament étoit violent.

Aux deux sources générales d'indications dont nous venons de parler, Galien en ajoute une troisieme; l'air qui nous environne, que nous respirons & auquel il faut avoir égard dans la cure des maladies.

Il y a trois moyens généraux employés par les Medecins pour secourir les malades, la diete, la Pharmacie & la Chirurgie, & il n'y a point d'indication auxquelles ils ne puisse satisfaire. Il y auroit beaucoup à dire sur cette matiere: mais Galien suivant dans la pratique les principales maximes d'Hippocrate, nous renverrons le lecteur à ce que nous avons exposé de celle de ce dernier. Nous remarquerons seulemeut en peu de mots, premierement à l'égard de la Pharmacie, que cette partie de la Medecine ayant été fort cultivée depuis le tems d'Hippocrate jusqu'au siecle de Galien, le nombre des médicamens tant simples que composés s'étoit beaucoup augmenté, comme il est évident par les livres que Galien a composés sur ce sujet. Il a beaucoup écrit sur les médicamens simples, & plus encore sur la composition des médicamens. Mais il ne faut pas oublier que les propriétés que cet Auteur attribue aux médicamens en général, sont déduites des qualités premieres, le chaud, le froid, le sec & l'humide; & que chacune de ces qualités a selon lui quatre degrés; c'est-à-dire, que ce qui est chaud, l'est au premier, au second, au troisieme, ou au quatrieme degré. La chicorée est froide au premier degré. Le poivre est chaud au quatrieme. C'est par ces qualités & par leurs combinaisons différentes que les médicamens operent selon lui. Quoiqu'il reconnoisse des médicamens aigres, salés, & âcres, il prétend que ces dernieres qualités dépendent des premieres; le salé, par exemple, dérive du chaud; l'amer du sec; l'âcre du très-chaud; & l'aigre du froid. Il ajoute que tout ce qui est chaud, froid, sec ou humide est tel actuellement ou en puissance. La glace est froide actuellement; le poivre l'est en puissance. Les matieres qui n'agissent point par quelqu'une des qualités désignées, agissent par toute leur substance. Tels sont les spécifiques, les poisons, & certains contre-poisons. Tels sont encore les purgatifs. Les anciens entendoient par cette façon de s'exprimer, la faculté d'attirer ou d'altérer les humeurs; chaque médicament opérant par toute sa substance, avoit son humeur particuliere sur laquelle il agissoit.

La Chirurgie avoit aussi fait quelques progrès depuis Hippocrate; on en peut juger par ce que nous en avons dit de Celse qui vivoit 150 ans avant Galien. Celui-ci exerça la Medecine & la Chirurgie en même tems. Il a écrit sur cette derniere plusieurs traités particuliers, sans compter ce qu'il en a répandu dans le corps de ses ouvrages. Il cite même des cures chirurgicales qu'il a faites lui-même.

Après ce petit nombre de remarques sur la Pharmacie & sur la Chirurgie de Galien, nous allons passer à l'usage qu'il faisoit des remedes généraux & communs, tels que la saignée, les ventouses, la purgation, les somniferes & les autres que nous avons spécifiés en parlant de la pratique d'Hippocrate. Galien étoit presque entierement conforme à cet égard, à cet ancien Medecin. Quant à la saignée, ils ne différoient qu'en ce que Galien y avoit recours un peu plus fréquemment qu'Hippocrate: il s'étoit laissé entraîner par l'exemple de ses contemporains qui avoient rendu la saignée si commune, que Celse disoit qu'il n'y avoit presque aucune maladie dans laquelle on ne saignât de son tems. Galien mesuroit la quantité de sang à tirer, sur les forces du malade. Il pensoit qu'en certaines occasions il falloit pousser cette évacuation jusqu'à la défaillance; & il dit en avoir tiré dans un même jour au même malade, six cotyles, c'est-à-dire, cinquante-quatre onces. Il tiroit cette quantité de sang principalement dans le commencement des fievres aigues, lorsqu'il y avoit plénitude d'un sang bouillant; estimant qu'une grande évacuation étoit alors capable d'emporter la fievre. En tout autre cas, il ne conseille pas de telles saignées. Il cite même deux exemples dans lesquels elles ont eu des suites fâcheuses; d'où nous pouvons conclurre qu'il n'y falloit avoir recours, selon lui, que dans un besoin pressant & après un examen sérieux des forces du malade. Il est plus à propos, dit-il, de réitérer la saignée, que de tirer tant de sang d'une seule fois. Il prenoit d'ailleurs pour saigner toutes les précautions ordonnées par Hippocrate; faisant une attention particuliere à l'âge, au climat, à la saison, au tempérament, & à la vigueur; il avoit beaucoup de foi aux indices qu'il tiroit du pouls. Si le pouls étoit fort, il ouvroit la veine hardiment & tiroit

la quantité de sang qu'il avoit jugé nécessaire d'évacuer ; surtout si le pouls subsistoit dans la même force pendant la saignée. Il ne paroît pas qu'il tirât ni plus d'une livre & demie de sang dans une saignée ordinaire, ni moins de sept ou huit onces. Il rapporte l'exemple d'une femme dont les regles étoient arrêtées depuis huit mois, à laquelle il tira le premier jour une livre & demie de sang ; le second une livre ; & le troisieme huit onces. Voilà la premiere citation que je connoisse de la quantité précise de sang tiré dans une saignée. Hippocrate ni Celse ne sont point entrés dans ce détail ; & Cælius Aurelianus qui a décrit avec tant d'exactitude tous les remedes des Medecins méthodiques, ne fait point mention de la quantité précise de sang qu'ils tiroient. Aretée garde le même silence ; & l'on ne trouve rien là-dessus dans les fragmens qui nous restent des Medecins antérieurs à Galien. Au reste c'est ce que Galien semble insinuer lui-même au même endroit où il dit, qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé ni de livres ni d'onces ; ce qu'il faut entendre du poids & de la quantité du sang ; autrement cette remarque n'auroit point de justesse. Il y a de l'apparence que Galien ne faisoit ordinairement que trois ou quatre saignées, c'est ce que l'on peut inférer d'un passage où il dit, que si rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de sang, il en faut laisser couler dans une premiere saignée, moins qu'il ne seroit nécessaire si l'on vouloit tirer d'une seule fois, la quantité que la maladie demande qu'on en tire. Il faut, ajoute-t'il, réitérer la saignée, & l'on peut même saigner une troisieme fois. Il faisoit quelquefois les deux premieres saignées dans le même jour ; quelquefois il attendoit le second jour pour la seconde ; il tiroit encore du sang le troisieme jour, même deux fois, s'il en étoit besoin ; il saignoit à toute heure, de jour & de nuit ; il attendoit, autant qu'il étoit possible, que la digestion fût faite. Il avoit pour maxime d'ouvrir la veine du côté qui répondoit le plus directement au siége de la maladie. Il piquoit tous les vaisseaux qu'Hippocrate avoit piqués & d'autres encore ; il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui est en dehors, celle qui est en dedans & celle du milieu. Lorsque ces veines n'étoient pas apparentes, il saignoit au milieu du bras ; il saignoit dessus la main, entre les trois plus gros doigts & les deux plus petits ; entre le pouce & le doigt *index* ; aux angles des yeux & derriere les oreilles ; il ouvroit les veines jugulaires & même les arteres en diverses parties du corps.

Il cautérisoit, tant les unes que les autres, quand il le croyoit nécessaire. Il ne saignoit point les enfans avant l'âge de quatorze ans : dans un âge un peu plus avancé, il commençoit par leur tirer neuf onces de sang ; & s'il falloit en venir à une seconde saignée, il la faisoit plus grande que la premiere de quatre ou cinq onces. S'il craignoit de saigner les enfans, il ne se faisoit pas le même scrupule à l'égard des vieillards, supposé qu'ils fussent robustes. Il se proposoit en saignant le même but qu'Hippocrate, c'est-à-dire, de diminuer la plénitude, & d'occasionner une révulsion de sang. Lorsque la cacochymie se joignoit à la plénitude, il débutoit par la saignée, dans le cas où la saignée & la purgation étoient également nécessaires.

On n'a rien de particulier à remarquer sur l'usage qu'il faisoit des ventouses ; c'étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait. Quant aux sangsues, il ne paroît pas qu'il s'en servît.

Nous avons peu de chose à dire sur la purgation. Galien suivoit à cet égard les maximes importantes d'Hippocrate. Nous observerons seulement que comme il saignoit pour diminuer la pléthore, il purgeoit pour dissiper la cacochymie. Il connoissoit un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit connu, & il semble qu'il en faisoit aussi un usage plus fréquent. Il en étoit de même des somniferes & des anodins. Il décrit la maniere de composer le *Diacod*, médicament fait avec le miel & la décoction de pavot blanc. Il parle encore de diverses compositions où il entre de l'opium. Mais il paroît qu'il employoit plus souvent ce remede pour arrêter les fluxions & calmer les douleurs, que pour procurer le sommeil.

Il employoit rarement les sudorifiques, du moins intérieurement. On trouve dans ses écrits quelques compositions en forme d'antidote, & propres, dit le titre, à exciter les sueurs. Mais on ne voit point que Galien s'en soit servi pour procurer des sueurs critiques. Il ne propose aucun remede de cette nature dans sa méthode de traiter les maladies. Les moyens les plus ordinaires en son tems de faire suer, étoient le bain & la friction ; Galien les pratiquoit souvent & même avec succès dans les fievres continues simples, & dans celles que le froid avoit causées.

Il ordonnoit quelquefois des spécifiques, comme la cendre d'écrevisse qu'il employoit contre la rage. Il faut avouer cependant qu'il n'avoit recours à ce genre de médicamens que dans les maladies dont les causes sont occultes. En tout autre cas, il s'en tenoit aux remedes suggérés par les indications ordinaires.

Par tout ce que nous venons de dire de la Medecine de Galien, il est évident qu'elle avoit beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate. Il y a toutefois cette différence essentielle entre leurs méthodes, que l'une n'est presque appuyée que sur l'expérience, & ne consiste qu'en observations, au lieu que l'autre est fondée sur le raisonnement. La Medecine

d'Hippocrate est un recueil d'observations, sur lesquelles il raisonne ordinairement fort peu : celle de Galien n'est qu'un tissu de questions & de raisonnemens. Or comme il est plus aisé de se tromper en raisonnant qu'en observant, les raisonnemens étant sujets à être contestés, & les expériences au contraire étant admises de tout le monde lorsqu'elles ont été bien faites, il est arrivé que le systeme du premier a donné peu de prise aux Medecins qui lui ont succédé, au lieu que celui du dernier a été attaqué de tous côtés. Mais pour éclaircir ce qne nous venons de dire, nous rappellerons au Lecteur ce que nous lui avons déja fait remarquer, que les livres d'Hippocrate où il y a le plus de raisonnement, ont été regardés, même anciennement, comme supposés. Quelques Auteurs modernes qui prétendent que Galien ne s'est jamais écarté des principes d'Hippocrate, mettent de ce nombre le livre intitulé de l'ancienne Medecine. Mais il paroît qu'ils ont imaginé cette opinion pour concilier plus aisément les sentimens de ces deux Medecins ; car l'Auteur de ce livre, qui que ce soit, nous fournit encore une différence entre le systeme de Galien & celui d'Hippocrate ; différence non moins considérable que la premiere. Les anciens, dit-il, n'ont pas cru que le sec, le froid, le chaud ou l'humide, ni aucune autre qualité semblable, causât à l'homme quelque indisposition : mais ils pensoient que ce qu'il y a de plus fort ou d'excessif en chacune de ces qualités, enfin de trop puissant pour la nature, causoit les maladies ; & c'est ce qu'ils ont tâché de corriger ou de supprimer. Or, entre les choses douces, le très-doux est le plus fort ; comme entre les ameres & les aigres, le très-amer & le très-aigre ; en un mot, l'excès d'une qualité, c'est son plus haut degré. Ce sont, continue cet Auteur, ces dernieres choses que les anciens ont cru se trouver dans le corps de l'homme & lui être nuisible. En effet, il se rencontre dans notre corps, de l'amer, du salé, du doux & de l'aigre, & une infinité d'autres choses dont les actions varient selon leur force & leur quantité. Ces différentes qualités ne s'apperçoivent point & ne font de mal à qui que ce soit, tant que les humeurs sont mêlées, & que par ce mélange elles se temperent l'une l'autre : mais s'il arrive que les humeurs se séparent & séjournent en quelque endroit, alors leurs qualités deviennent sensibles & nuisibles en même-tems ; d'où l'on peut conclurre que cet Auteur n'entendoit pas que les humeurs en question agissent par leurs qualités premieres qu'il a désignées d'abord, plutôt que par les autres qu'il indique ensuite. Au contraire, il dit un peu plus bas que ce n'est pas le chaud qui a une grande force, mais l'aigre & l'insipide, soit dans l'homme, soit hors de l'homme, soit à l'égard de ce qu'on applique à l'extérieur de quelque maniere que ce soit ; & il conclut, que de toutes les qualités il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que le chaud & le froid ; ce qui ne s'accorde pas assurément avec le systeme de Galien, qui est entierement fondé sur l'action des quatre qualités premieres, le chaud, le froid, le sec & l'humide, & dans lequel les qualités secondes, telles que l'aigre & l'amer, ne sont regardées que comme des productions & des suites des autres. Cependant il n'y a pas d'apparence que l'ouvrage d'où nous avons tiré ce passage, soit supposé : on y reconnoît trop sensiblement & le style & la maniere de raisonner d'Hippocrate. A la vérité, Galien ne l'a pas commenté : mais ne pouvoit-on pas dire qu'il n'avoit osé l'entreprendre, à cause de la difficulté qu'il auroit trouvée à concilier ses sentimens avec ceux qui y sont exposés par cet ancien Medecin, qu'il entraîne dans son parti autant qu'il lui est possible ? Dans ce dessein, il va quelquefois jusqu'à donner aux termes d'Hippocrate un sens qu'ils n'ont point, lui qui se vante ailleurs d'être le seul qui ait bien entendu & bien expliqué cet Auteur. Quoique ces deux grands hommes ne soient pas entierement d'accord, ils conviennent toutefois dans les points importans, tels que le pouvoir de la nature, les facultés attractives & expulsives, les signes des maladies, les prognostics, & la pratique, qui est presque la même dans l'un & dans l'autre.

Telle étoit la Medecine de Galien. Tous les défauts de son systeme ne nous empêcheront point d'avouer qu'il est la production d'un homme d'esprit, & doué d'une imagination des plus brillantes. Quant à sa théorie, on pourroit lui appliquer avec justice ce que Celse dit à propos d'autre chose ; que comme il y a dans tous les arts des connoissances, qui, sans avoir une liaison essentielle avec eux, servent toutefois à exciter la curiosité de l'artiste & à lui former l'esprit : il en est de même de ces spéculations relativement à la Medecine ; elles ne font point le Medecin : mais quand on en est capable, on est plus grand Medecin qu'on ne l'eût été sans cela. Lorsque Galien commente ou éclaircit quelque point important de la doctrine d'Hippocrate sur la connoissance ou la cure des maladies, personne ne montre plus de lumiere & plus de sagacité : mais vient-il à se jetter sur les quatre élémens, les qualités premieres, les esprits, les facultés & les causes occultes, il ne nous donne que de la fumée, & il ne fait qu'augmenter l'obscurité d'où il prétend nous tirer. Il raisonne très-conséquemment : mais à quoi bon ce talent, lorsqu'on part toujours de principes équivoques ou faux. C'est bien d'un systeme tel que le sien qu'on peut dire qu'il sert moins au progrès de la Medecine, que ne feroit une histoire claire, exacte & précise de quel-

ques faits bien examinés, c'est-à-dire, des symptomes caractéristiques des maladies, des présages avant-coureurs de leur terminaison, & des méthodes qu'on a suivies avec succès dans la cure sans le moindre vestige de systeme d'hypothese & de théorie, à moins qu'elle ne soit accompagnée de démonstrations ; car l'expérience m'a confirmé, qu'il est toujours dangereux de réduire en pratique toute spéculation qui peut être contestée, quoiqu'en puissent dire ces Auteurs qui sont plus Philosophes que Medecins.

Si les systemes sont bons à quelque chose, j'entens ceux qui n'ont d'autre mérite que la subtilité de l'invention, c'est à satisfaire aux questions éternelles de certains discoureurs; ces gens semblent ne vous interroger que pour recevoir des réponses inintelligibles : moins ils entendent, plus ils admirent. Ce ne sont pas toujours des choses sensées & réfléchies qu'il leur faut, c'est de l'extraordinaire & du merveilleux. Gardez-vous bien de lever leurs doutes en termes clairs & familiers, & par des réponses simples & qui soient à leur portée ; étonnez leurs oreilles par de grands mots; confondez leurs idées & exercez leur imagination, & vous serez un grand homme, un homme admirable, un homme divin. C'est d'eux que Lucrece a dit :

Omnia enim stolidi admirantur, amantque

Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

Je n'entrerai pas ici dans un plus long détail de la pratique des Auteurs grecs qui suivirent Galien. La plupart s'attacherent à ses principes. Quant à ceux qui oserent s'en écarter, nous en parlerons dans notre Dictionnaire aux articles de leurs noms. Afin que le Lecteur puisse y avoir recours, j'en ajouterai seulement le catalogue selon l'ordre des tems dans lesquels ils ont vécu. Oribase, Aétius, Alexander Trallianus, Paul Æginete, Actuarius & Myrepsus. Les historiens font mention de quelques autres encore : mais ils n'ont été que les disciples ou les sectateurs de ceux-ci ; & je ne les ai pas jugés dignes d'être placés à côté de leurs maîtres.

Aucun d'eux ne tenta d'introduire une révolution générale soit dans la théorie, soit dans la pratique de la Medecine ; ils s'en tinrent pour la plupart au gros de la doctrine & de la méthode de leurs prédécesseurs, les abandonnant seulement en quelques points particuliers. Presque tous leurs ouvrages sont des collections qu'on trouve à la lecture entierement défectueuses. Ils ont négligé de marquer les propriétés des simples qu'ils connoissoient, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils aient enrichi la Medecine d'aucune plante qui fût inconnue aux anciens, qu'ils n'ont fait que transcrire à proprement parler. Au lieu de se piquer de l'industrie des Auteurs dont ils étoient les copistes, ils ont misérablement consommé leur tems à décrire & à exalter un nombre infini de compositions. La Medecine en a été surchargée ; la pratique en est devenue plus incertaine, & ses progrès en ont été retardés. Mais pour ne point priver ces Auteurs de l'éloge que le Docteur Freind en a fait, je rapporterai ce qu'il en dit. Il ne faut pas, dit-il, les représenter tellement comme des compilateurs, qu'on s'imagine qu'il n'y a rien de nouveau, rien qui leur appartienne en propre dans leurs ouvrages. Ils ont fait quelques découvertes : mais il faut convenir que le nombre n'en est pas proportionné à la grosseur & à la multitude des volumes qu'ils ont écrits.

Ce que je viens de dire des derniers Medecins grecs, est encore plus vrai des Medecins arabes. Ceux-ci ont toutefois la réputation d'avoir introduit dans la Medecine l'usage de quelques plantes inconnues aux Grecs & aux Romains, & particulierement de quelques cathartiques les plus doux, tels que la manne, le séné, les tamarins, la casse, les myrobolans & la rhubarbe. Le Docteur Freind dit, qu'Alexandre Trallianus a fait mention de ce dernier. Les Arabes firent encore entrer le sucre dans les compositions médicinales; d'où il arriva qu'elles se reproduisirent sous une infinité de formes inconnues aux anciens, & d'un très-petit avantage à leurs successeurs. C'est à eux que nous devons les sirops, les juleps, les confections, les conserves & la confection alkermes, peut-être la meilleure de toutes. Ils nous ont encore transmis l'usage du musc, de la muscade, du macis, des clous de gérofle, & de quelques autres aromates d'un usage sans doute aussi salutaire que celui des pierres précieuses & des feuilles d'or & d'argent que nous tenons encore d'eux. Ils ont eu quelque connoissance de la Chymie : mais il paroit que toutes leurs opérations se bornoient à la distillation des huiles & des eaux. Au reste, s'ils méritent par quelque endroit d'être lus, c'est pour avoir décrit avec une grande exactitude quelques maladies que les anciens n'ont pas connues, telles que la petite vérole, la rougeole & le *spina ventosa*: la premiere est la seule qu'on pourroit soupçonner d'avoir été apperçue par Hippocrate.

Mais pour donner une idée générale de l'état de la Medecine parmi les Arabes, je vais rapporter ici une lettre de M. l'Abbé Renaudot à M. Dacier, qu'il a mise à la tête des ouvrages qu'il a traduits d'Hippocrate, & que Fabricius nous a données en latin dans sa bibliotheque greque.

« La connoissance des langues orientales a » pu être autrefois fort utile aux Medecins, » quand ils n'étudioient leur art que dans des li-

» vres faits ou traduits par des Arabes, ce qui » a duré jusqu'à la fin du quinzieme siecle: » mais depuis qu'ils ont commencé à lire les » principaux Auteurs dans leur langue; com- » me la lecture des Arabes est entierement » tombée, à peine est-il resté un habile hom- » me qui voulût lire Hippocrate, Dioscoride, » Galien dans de mauvaises traductions faites » sur celles des Arabes. Il est cependant resté » une opinion parmi les savans, que si la lec- » ture de leurs ouvrages n'étoit plus nécessai- » re, elle n'étoit pas inutile pour corriger les » textes originaux. Cette opinion s'est établie » trop facilement, parce qu'on a pris trop sé- » rieusement ce que ceux qui ont cultivé les » langues orientales ont dit à la louange des » Arabes, & qu'on en a porté les conséquen- » ces trop loin. Il est vrai que dans la déca- » dence des lettres en Europe, les Arabes ont » cultivé toutes les sciences; qu'ils ont tra- » duit les principaux Auteurs, & qu'il y en a » quelques-uns qui étant perdus en Grec, ne » se peuvent trouver que dans les traductions » arabes; & c'est ce qui a produit tant de Phi- » losophes, tant de Medecins & de Mathéma- » ticiens Arabes dont le mérite n'est pas égal. » Ils ont eu de plus habiles Mathématiciens, » & on trouve que leurs observations ont été » fort justes. On estime assez leurs Géometres, » quoiqu'aucun n'ait excellé, comme ceux qui » ont paru parmi nous dans ces derniers tems. » M. Bernier m'a dit souvent, que Danesch- » mendchan, Ministre très-savant d'Aureng- » zeb, Empereur du Mogol, & les plus ha- » biles Philosophes des Indes, préféroient » quelques traités de Gassendi qu'ils avoient » traduits, à tous leurs Philosophes. M. Grea- » ves traduisit de même quelques observations » de Tychobrahé, que les plus habiles Astro- » nomes de Constantinople trouverent con- » formes aux meilleures observations de leurs » auteurs. Ainsi on ne peut refuser aux Orien- » taux la véritable louange qu'ils méritent d'a- » voir cultivé les sciences: mais quand on » nous les donne pour d'excellens traducteurs, » c'est assurément parce qu'on ne les connoît » pas. M. Saumaise a beaucoup servi à établir » cette opinion, en citant toujours ces livres » qu'il ne connoissoit pas, & promettant de » restituer Dioscoride par la version arabe qu'il » avoit lue dans Ebenbeitar. M. Dodart, qui a » vu quelques essais de cet Auteur, ne paroît » pas en juger de la même maniere; & il n'y » a qu'à savoir l'histoire de ces traductions pour » en juger. Les plus anciennes qui avoient » été faites par des Syriens & en langue Sy- » riaque, sont entierement perdues, & il n'en » reste que les titres. Mais si elles étoient sem- » blables à celles des Auteurs Grecs Ecclé- » siastiques qui nous restent, il n'y auroit pas » lieu de croire que ceux qui se sont trompés » si souvent dans des matieres communes, ne » ne l'aient pas été encore plus dans d'autres » si difficiles, qu'elles ont obligé les Grecs » mêmes à se faire des Dictionnaires pour les » éclaircir. On en juge par plusieurs mots » grecs restés dans les Dictionnaires syriaques, » parce que la langue syriaque ne pouvoit les » rendre; & quand les Arabes les ont voulu » traduire en leur langue, ils les ont souvent » mal entendus. Cependant on ne peut dis- » convenir que ces premieres versions syria- » ques n'aient été faites dans un tems auquel » le grec étoit plus connu, & étoit même en- » core vulgaire; au lieu que la plupart des ver- » sions arabes n'ont été faites que sous la se- » conde race des Califes, successeurs de Ma- » homet, lorsque le grec littéral n'étoit plus » qu'une langue savante dans les Provinces » dont ils étoient les maîtres. La grande épo- » que des traductions est ordinairement mar- » quée sous le regne d'Almamon, cinquieme » de ces Princes, qui favorisa plus qu'aucun » autre les gens de lettres, & qui établit dans » sa nation la curiosité d'apprendre les scien- » ces que les Grecs avoient cultivées. Abu- » Jafar Almansor, son grand pere, avoit com- » mencé, & il avoit donné de grandes récom- » penses aux savans, particulierement à ceux » qui par la traduction des livres grecs, don- » noient aux Arabes les moyens de cultiver la » Philosophie, l'Astronomie, les Mathémati- » ques & la Medecine. Il y avoit déja plusieurs » des principaux livres traduits en syriaque par » Sergius, Syrien, qui vivoit sous Justinien, » & qui passe pour le plus ancien Interprete. » Almamon fit une recherche particuliere des » livres grecs, il les envoya demander aux » Princes Chrétiens; & quand il en eut ramas- » sé un grand nombre, il fit chercher des » hommes habiles pour les traduire en arabe. » On croit communément que la plupart des » traductions se firent sur les originaux grecs; » & il se peut faire qu'il y en ait quelques-unes. » Cependant les meilleurs historiens remar- » quent, que la plupart se firent sur des tra- » ductions syriaques qui étoient entre les mains » des Syriens. Comme ce Calife & son grand- » pere Almansor, qui bâtit Bagdad, résidoient » ordinairement dans cette Ville, & que le » syriaque étoit encore vulgaire, qu'on par- » loit même encore grec en plusieurs Villes, » & que cependant la connoissance du syria- » que n'étoit presque plus que parmi les Chré- » tiens; ce furent eux qui eurent la principale » part à ces ouvrages. Une des premieres tra- » ductions fut celle d'Hippocrate, faite par des » Medecins Chrétiens, qui eurent beaucoup » de crédit dans la Cour du Calife Almansor. » Jusqu'à ce tems-là, les Arabes n'avoient pas » fait grand état de la Medecine étrangere; & » on trouve dans les histoires de Mahomet, » qu'un Prince lui envoya un Medecin qui de- » meura long-tems parmi eux sans rien faire;

» & qu'étant allé trouver Mahomet, il lui dit, » que depuis qu'il étoit parmi les Arabes, personne ne lui demandoit le secours de son art; » à quoi Mahomet répondit que les Arabes ne » mangeoient que quand ils étoient pressés de » la faim, & que même ils finissoient leurs re- » pas avant que d'être rassasiés. Le Medecin » lui fit une profonde révérence, & se retira, » disant que c'étoit le véritable moyen de se » bien porter, & que partout où l'on pra- » tiquoit ce régime, les Medecins n'a- » voient que faire. Les Historiens marquent, » que parmi les Arabes il y avoit un Me- » decin appellé Gareth Ebn Chalda, à qui » Mahomet envoyoit les malades, & qui les » traitoit avec des remedes fort simples. Mais » Almansor étant fort incommodé, & ayant » essayé des remedes de toutes sortes de Me- » decins, il fit venir de Perse, Georges, fils » de Boct-Jechua, qui fut long-tems son pre- » mier Medecin. Cet homme étoit Syrien & » Chrétien Nestorien. On attribuoit sa grande » capacité à l'étude qu'il avoit faite des an- » ciens, dont il traduisit les principaux en sa » langue. C'est ce qui mit les Mahométans » dans le gout de cette étude, dans laquelle » les Syriens furent leur maîtres; car on ne » trouve presque aucun Mahométan qui eût » étudié le grec:& comme la plupart ignoroient » aussi le syriaque, quand ils s'appliquerent à » la lecture des livres grecs, particulierement » de Medecine, ce ne fut que dans les traduc- » tions arabes, faites par les Chrétiens Syriens » sous Almansor & sous Almamon. Les Egyp- » tiens s'appliquerent aussi avec grand soin à » cette étude. Le grec se conserva plus long- » tems en Egypte qu'en Syrie, principalement » parmi les Chrétiens orthodoxes, appellés » ordinairement Melchites, qui avoient con- » servé l'usage de cette langue dans leurs offi- » ces; au lieu que les demi-Eutychiens ou Ja- » cobites ne les célébroient qu'en Cofte ou » Egyptien. Cependant les Egyptiens ont fait » fort peu de traductions en comparaison des » Syriens, parce que les Califes, protecteurs » des sciences, n'allerent point dans ces con- » trées qui étoient gouvernées par des Emirs » ou Gouverneurs sous l'autorité des Califes, & » qu'ainsi les sciences n'y étoient pas si floris- » santes.

On a tout sujet de croire, suivant plusieurs témoignages des Auteurs Orientaux, qu'il s'étoit fait des traductions d'Hippocrate dès les premiers tems d'Almansor & d'Almamon: mais celle qui a effacé toutes les autres, a été celle de Honain, fils d'Isaac, qui fut en grande réputation sous le Calife Elmotewakel: ce Prince commença son regne l'an 232 de l'Hégire, de J. C. 846, & mourut l'an de l'Hégire 247, & de J. C. 861. Cet Honain fut disciple de Jean, surnommé fils de Masowia; & c'est celui qu'on appelle communément Mesué. Les historiens remarquent que Honain entreprit de nouvelles traductions des livres grecs, parce que celles de Sergius étoient fort défectueuses. Gabriel, fils de Boct-Jechua, autre fameux Medecin, l'exhorta à ce travail, qu'il fit avec tant de succès, que sa traduction surpassa toutes les autres. Sergius avoit fait les siennes en syriaque; & Honain, qui avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit grec, alla ensuite à Balsora où l'arabe étoit le plus pur; & s'étant perfectionné dans cette langue, il se mit à traduire. La plupart des traductions arabes d'Hippocrate & de Galien portent son nom; & les hébraïques faites il y a plus de 700 ans, l'ont été sur la sienne. Les premiers traducteurs Syriens avoient fait leurs versions en syriaque, la plupart ne sachant pas assez bien l'arabe dans les premiers tems du Mahométisme pour écrire en cette langue, sur laquelle les Arabes avoient de grandes délicatesses. Ceux qui vinrent ensuite avoient plus traduit sur le syriaque que sur les originaux grecs; & comme Honain joignit l'érudition greque à l'élégance de la langue arabesque, ses traductions surpasserent toutes les autres par leur exactitude & par la beauté du style. Les premieres traductions latines d'Hippocrate dont les Medecins des siecles passés se sont servis dans toute l'Europe, n'étoient point faites sur le grec. Quelques-unes qui se répandirent depuis les guerres d'outremer, furent faites sur les livres arabes; & celles qui entrerent par l'Afrique & par l'Espagne, où les Juifs cultivoient extremement la Medecine, étoient la plupart faites sur les traductions hébraïques, que les Juifs avoient faites sur les arabesques. Il est fort difficile de les distinguer les unes des autres, parce que les copistes, ou même les Medecins de ce tems-là, réformoient souvent leurs éditions latines sur celles qui leur tomboient entre les mains; & la maniere de traduire étoit si mauvaise, que ces traductions, à force d'avoir été réformées par des Medecins qui ne savoient ni l'arabe, ni l'hébreu, ou par des Juifs qui ne savoient pas la Medecine, étoient devenues inintelligibles quand on commença à lire cet Auteur en original. On en peut dire autant de toutes les traductions des Auteurs Grecs, & particulierement d'Aristote. Il avoit été de même traduit en syriaque, puis en arabe, puis en hébreu; & c'étoit sur cette troisieme traduction qu'avoient été faites ou réformées toutes celles qu'on lisoit dans les écoles, jusqu'au rétablissement des lettres & de l'étude de la langue greque. L'ignorance ou la négligence des traducteurs alloit si loin, que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec son texte, on ne le peut presque reconnoître, encore moins celui des Auteurs plus difficiles.

Mais pour en revenir à Honain, fils d'Isaac,

il est le plus considérable, & presque le seul intérprete d'Hippocrate; & c'est de lui que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition sur l'histoire de la Medecine. Il y avoit encore dans ce tems-là deux traductions, l'une syriaque & l'autre arabe. La premiere passoit pour un second original; & on trouve souvent dans les exemplaires anciens des traductions arabes, particulierement de Dioscoride, qu'elles avoient été conférées avec les éditions syriaques. Les premieres sont fort rares depuis plusieurs siecles, à cause que le syriaque est devenu une langue savante qui n'a plus été d'usage que parmi les Chrétiens; & ils l'ont même tellement oubliée, que quoiqu'ils célebrent le service divin en cette langue, elle ne s'apprend plus que par étude; c'est ce qui a rendu ces premieres traductions fort rares, de sorte qu'on ne les trouve plus. L'on peut juger par ce qui a été dit jusqu'à présent, qu'il ne faut pas en attendre de grands secours pour la révision des textes grecs.

D'où nous pouvons conclurre qu'il seroit difficile de trouver chez les Orientaux quelque chose qui servît à l'histoire d'Hippocrate, de plus que ce que nous lisons dans les Grecs & les Latins. Cependant il faut convenir qu'ils ont des vies de cet ancien Medecin, & qu'ils en parlent avec éloge, & comme d'un des plus grands hommes qui aient existé; c'est ce qu'on trouve dans les deux seules qui soient imprimées, dont la premiere est d'Eutychius ou Sahid, fils de Patric, Patriarche d'Alexandrie; l'autre est de Gregoire, surnommé Albufarage, qui étoit Métropolitain de Takrit, Ville d'Armenie, qui a vécu jusqu'au treizieme siecle: mais on ne trouve ni dans l'une, ni dans l'autre aucun trait qui ait un fondement solide.

Jean Leon l'Africain, nous fournira les abrégés historiques suivans des vies de quelques Medecins Arabes & Juifs.

Joanna, fils de Mesuach, étoit Chaldéen de nation & Chrétien de religion, de la secte de Nestorius. Il étudioit la Medecine, la Philosophie & l'Astrologie à Bagdad, lorsqu'Aaron Rasid, le vingt-troisieme Calife de Bagdad, se déterminant à envoyer son fils Ebullach, surnommé Mammon, en qualité de Viceroi dans la Province de Chorazan, le jugea digne d'accompagner le Prince dans son nouveau Gouvernement, & de demeurer auprès de sa personne, & cela sur la réputation qu'il avoit d'être profondément versé dans plusieurs langues & dans toutes sortes de sciences. Mammon succéda à son pere dans la dignité de Calife: desirant de connoître la littérature des anciens dont on n'avoit encore rien traduit en arabe, il convoqua une assemblée de Savans dans plusieurs langues, & se fit donner le nom & des Auteurs & des ouvrages qu'ils avoient écrits en Grec, en Persan, en Chaldéen & en Egyptien, dans quelque art & science que ce fut. Il s'occupa ensuite à recueillir de toutes parts ces ouvrages dont il avoit la liste; & choisissant les plus utiles & les meilleurs en Medecine, en Physique, en Astronomie, en Musique, en Cosmographie & en Chronologie, il les fit traduire: Joanna fut chargé de revoir les traductions des Auteurs Grecs. On mit alors pour la premiere fois en langue arabesque les livres de Medecine de Galien, & tous les ouvrages d'Aristote. Il mourut à la quatre-vingtieme année de son âge, l'an de l'Hégire 284. & de Jesus-Christ 819.

Abulhusen-Ibnu-Telmid naquit à Bagdad: son pere étoit à la tête du Clergé de cette Ville. Il étoit Chrétien, de la secte des Jacobites. Il étudia avec tant de succès, qu'il devint en peu de tems très-habile Medecin. Il composa un ouvrage, dans lequel il traite de toutes les maladies du corps humain, en commençant par la tête, passant aux différens membres, & finissant aux piés; il est intitulé *Elmalihi*, c'est-à-dire, la *vraie réalité*; & il fut présenté par l'Auteur au Soudan qui régnoit alors. C'est ainsi qu'il se fit connoître à la Cour. Son ouvrage fit du bruit, & lui valut la place de Medecin ordinaire de la Maison du Soudan: il s'acquit dans ce poste de l'honneur & des richesses. Il ne prit jamais d'argent ni des ouvriers, ni des pauvres, par la raison, disoit-il, qu'il n'étoit pas homme à vendre ses secours pour des bagatelles. Quant aux présens considérables qui lui venoient des Princes, des Nobles & des Riches, il les acceptoit volontiers. Il aimoit passionnément la gloire & les honneurs. Il exerçoit sa profession avec un tel despotisme, que s'il arrivoit à un de ses malades de transgresser ses ordonnances dans la plus légere circonstance, il cessoit de le visiter, fût-ce le Soudan même. Il mourut l'an de l'Hégire 384. & de Jesus-Christ 994.

Rasis, qu'on appelle encore Albubecar-Muhamed, ou, comme d'autres écrivent par corruption, Abubeter, Albubeter, & Abubater, étoit fils de Zacharias, fils d'Arahi ou Errasis. Leon l'Africain, qui le nomme Abubachar & Rasi, nous apprend qu'il étoit Persan, de la Ville de Rai, fils d'un Marchand, & qu'il étudioit la Philosophie & la Medecine à Bagdad, d'où il vint au Caire; du Caire il passa à Cordoue, à la sollicitation d'Almansor, homme puissant, riche & savant. Il fut honoré dans cette Ville, & il y pratiqua son art avec succès. Il y mourut l'an de l'Hégire 401. & de Jesus-Christ 1010. à l'âge d'environ 90 ans. Nous avons de lui un ouvrage divisé en douze livres, qui a pour titre, Elhavi, ou, comme on l'écrit quelquefois, Helchavi, Elchavi & Elkavi, ou *Libri Continentes*; dix livres dédiés à Almansor; six livres d'Aphorismes, & quelques autres traités. Un certain Ibn Chalicam

rapporte dans les *Analecta* d'Hottinger, qu'il dédia encore à Almansor un livre de Chymie, que sa dédicace lui valut une récompense de cent deniers : mais qu'il fut puni & banni pour n'avoir pû exécuter ce qu'il promettoit dans son ouvrage.

Arnaud de Villeneuve, homme de jugement, dit de Rasis qu'il avoit des notions claires des choses; qu'il opéroit avec fermeté; qu'il jugeoit avec circonspection, & qu'il étoit d'un mérite éprouvé.

Leon Afer ou l'Africain rapporte de lui l'histoire suivante. Passant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple assemblé, & il apprit, en demandant la raison de ce concours, qu'un citoyen qui prenoit l'air en se promenant, étoit tombé mort subitement. Rasis s'approcha ; & après avoir examiné cet homme, il se fit promptement apporter des baguettes, qu'il distribua à ceux qui l'environnoient, en gardant une pour lui, & les exhortant à l'imiter. Alors il se mit à frapper le corps immobile du citoyen sur toutes les parties, & particulierement sous la plante des piés; les autres en firent autant. Le reste de l'assemblée les regardoient comme des fous : mais au bout d'un quart-d'heure l'homme mort commença à se remuer ; il revint ensuite parfaitement, au milieu des acclamations du peuple qui crioit au miracle. Rasis alors remonta sur sa mule & continua son chemin. Almansor ayant appris cet événement, le fit venir, & lui dit en le complimentant: je vous connoissois pour excellent Medecin, mais je ne vous croyois pas homme à ressusciter les morts. Rasis lui répondit : j'avoue que j'entens la Medecine, mais je ne sai pas rendre la vie aux morts, c'est l'ouvrage de Dieu. Quant à ce que je pratiquai dernierement avec tant de succès, je ne l'ai trouvé dans aucun livre de Medecine, ni ne le tiens d'aucun maître : mais il m'arriva de faire en compagnie le voyage de Bagdad en Egypte. En entrant dans les deserts, quelques Arabes, gens de qualité, se joignirent à nous. En chemin faisant, un d'entre eux se laissa tomber de dessus son cheval, comme s'il eût été mort. Un vieillard de notre troupe mit pié à terre sur le champ ; & coupant une poignée de verges, il nous en distribua à tous, & nous commençames à nous exercer sur le prétendu mort, comme nous fimes il y a quelques jours sur le citoyen de cette Ville, & avec le même succès. Tout le mérite de ma cure se réduit donc à avoir remarqué, que le cas du Citoyen étoit le même que celui de l'Arabe : quant à l'évenement, c'est un pur hasard. Ce récit plut à Almansor ; & il ne put s'empêcher de dire avec admiration à Rasis : la Contrée que vous habitez peut se vanter de posséder en vous Galien. A quoi Rasis répliqua modestement : l'expérience vaut mieux que le Medecin.

Ezarharagui fut Medecin de Mansor, Conseiller de Cordoue. Il composa un ouvrage de Medecine semblable au Canon d'Avicenne : cet ouvrage est utile, & les Medecins Mahométans en font même à présent un grand cas. Il mourut l'an de la guerre de Cordoue à l'âge de cent-un an, l'an de l'Hégire 404. & de J. C. 1013.

Ettabarani naquit dans le Tabarani, Province du Chorozan. Il fut Medecin du Sultan Thechm, Roi de Ghazna, Ville d'Asie située sur les frontieres de l'Inde. Il composa un livre de Medecine fort vanté : il est intitulé, Firdius Ulhecime, ou le Paradis de la prudence, & contient plusieurs observations concernant l'art de guérir, avec un détail des propriétés des plantes, des animaux & des minéraux. Il mourut à Ghazna l'an de l'Hégire 474. & de J. C. 1081.

Voyez l'article *Avicenne*.

Mesuach ou Mesué étoit Chrétien, de la secte des Jacobites ; il naquit à Maridin, Ville située sur les bords de l'Euphrate ; il étudia la Medecine & la Philosophie à Bagdad, & fut un des disciples les plus assidus d'Avicenne. Il composa des traités très-utiles sur les choses potables. On a de lui un autre ouvrage de la composition des médicamens. Il exerça son art au Caire ; il y jouit de la bienveillance du Calife, & y acquit de la réputation & des richesses. Il mourut à la quatre-vingt-dixieme année de son âge, l'an de l'Hégire 406. & de J. C. 1015.

Thograi ne fut pas seulement Medecin, mais encore Philosophe, Rhéteur, Alchymiste, Poëte & Historien. Il naquit à Hispahan en Perse. Ses talens extraordinaires l'éleverent à la dignité de premier Ministre du Prince Maschud, frere du Soudan d'Asie. Il amassa dans ce poste des richesses immenses : mais son maître s'étant révolté contre son frere, il fut pris & emprisonné ; & Thograi son Ministre, dépouillé de tout ce qu'il possédoit, fut attaché à un arbre & percé à coups de fleches, l'an de l'Hégire 515. & de Jesus-Christ 1112. Outre ses œuvres historiques & poëtiques, il a laissé un ouvrage intitulé, *le Rapt de nature* ; il y traite de l'Alchymie.

Esseriph Essachali, descendant de Mahomet, naquit à Mazara dans la Sicile. Il excella dans la Medecine & dans la Philosophie, & fut le premier homme de son tems en fait de Géographie. Il mourut à Ciudad dans l'Andalousie, l'an de l'Hégire 516. & de Jesus-Christ 1122. Nous n'avons aucun de ses ouvrages de Medecine.

Ibnu Saigh naquit à Sancta-Maria dans l'Andalousie. Ses ancêtres étoient Juifs ; il entendoit fort bien la Medecine & la Philosophie. Il mourut l'an de l'Hégire 550. & de J.C. 1155. dans le lieu de sa naissance. Il n'a laissé aucun ouvrage de Medecine.

Ibnu

Ibnu Zohar naquit en Sicile; il fut Medecin de Ibnu Habad le rebelle & ensuite de son fils. Il fut enveloppé dans leur chûte, mais il eut le bonheur d'entrer au service du Roi de Maroc. Il exerça son art sans intérêt, pour les pauvres & pour les artisans: mais il acceptoit volontiers les présens des Princes & des Rois. Il fit beaucoup de bien à ses ennemis dont il avoit coutume de dire qu'ils le haïssoient pour avoir seulement excité leur jalousie; mais qu'il les combleroit tant de biens qu'il les en feroit repentir. Il mourut à l'âge de 92 ans, l'an de l'Hégire 564. & de J. C. 1168. Averroès fut un de ses disciples & apprit la Medecine sous lui.

Ibnu Thophail naquit à Seville dans l'Andalousie, d'une famille noble: mais ses parens ayant été dépouillés de leurs biens pour avoir pris parti dans une rebellion contre leur prince, il fut obligé de se jetter du côté des sciences. Il fit des progrès surprenans dans la philosophie & dans la Medecine. Averroès, Rabbi Moses l'Egyptien & beaucoup d'autres vinrent prendre de ses leçons; il mourut l'an de l'Hégire 571. & de J. C. 1175. C'est le même que AbuBecr, Ebn Thophail, l'Auteur d'un ouvrage ingénieux & bien écrit, publié par le Docteur Pocock, en arabe & en latin sous le titre de *Philosophus αὐτοδίδακτος*, imprimé à Oxford en 1671. réimprimé plusieurs fois depuis & traduit en d'autres langues.

Ibnu Zohar ou Zor, fils d'Ibnu Zohar dont nous avons parlé, apprit la Medecine de son pere, & devint après lui Medecin de Mansor, Calife & Roi de Maroc; il mourut âgé de 74 ans à Maroc, l'an de l'Hégire 594. de J. C. 1197. Il a composé différens ouvrages de Medecine; un entre autres sur les yeux.

Ibnu el Baitar naquit à Malaga dans l'Andalousie; outre la Philosophie & la Medecine, il connut très-parfaitement la Botanique. Pour se perfectionner dans la connoissance des plantes, il parcourut l'Afrique & presque toute l'Asie. A son retour de l'Inde par le Caire, il entra au service de Saladin, le premier des Soudans d'Egypte, après la mort duquel il revint dans sa patrie où il mourut l'an de l'Hégire 594. & de J. C. 1197. après avoir composé un excellent ouvrage sur les propriétés des plantes, sur les poisons & les animaux, divisé en trois livres, dans lesquels les matieres sont traitées selon l'ordre alphabétique.

Voyez l'art. *Averroès*.

Albuhazan Ibnu Haidor, Philosophe, Medecin, Astrologue, naquit à Fez: il fut pendant plusieurs années Medecin des Rois de ce pays; il mourut de la peste l'an de l'Hégire 818. & de J. C. 1415. Il a laissé un Traité de la cure de la maladie dont il est mort.

Abu Bahar Ibnu Chalson, Philosophe, Medecin, Astrologue & Poëte élégant, naquit & mourut à Grenade, l'an de l'Hégire 828. & de J. C. 1424.

Voyez *Albucazis*.
Voyez *Avenzoar*.

Revenons maintenant aux fameux Medecins Juifs qui ont paru depuis J. Leon Afer ou l'Africain.

Isaac fils d'Erram, Philosophe & Medecin, naquit à Damas, étudia à Bagdad & fut Medecin de Zaïde, Viceroi d'Afrique. Zaïde étant tombé malade, & un Medecin Chrétien collegue d'Isaac, condamnant tout ce que celui-ci ordonnoit, il cessa de suivre la maladie, & quand on lui demanda la raison de cette conduite; c'est que la division de deux Medecins, répondit-il, est plus dangereuse qu'une fievre tierce. Il mourut l'année de l'Hégire 183. & de J. C. 799. Il a composé un livre de la cure des poisons.

Emram fils d'Isaac, Medecin, Philosophe & Astrologue, naquit à Tolede en Espagne. Le Roi d'Espagne ayant pris Tolede, de son tems; Emram sollicita la place de Secrétaire en langue Arabe, qui étoit vacante, & on la lui accorda. Ayant été dépêché quelque tems après à Seville, à l'occasion de quelque tribut, il perdit la vie dans cette ville pour avoir tenu au Gouverneur Maure un discours dont celui-ci se tint injurié. Cela arriva l'an de l'Hégire 387. & de J. C. 997.

Haron, Medecin, Philosophe & Astrologue, naquit à Fez d'une famille illustre. Il entra fort jeune au service du Roi Habdalla, dont il devint le premier ministre; ce Prince ayant, par ses conseils, ôté la vie à celui qui remplissoit cette place avant lui. Abdalla crut même qu'il importoit à ses intérêts de lui confier le gouvernement de Fez, dont la fidélité lui étoit suspecte: il remplit cette dignité pendant sept ans, mais le Roi ayant été contraint d'éloigner son camp de cette ville à cent mille de distance, Fez se souleva, tous les Juifs furent tués; & cette nouvelle ayant passé dans le camp d'Abdalla, son armée se révolta; Haron perdit la vie dans cette conjoncture, l'an de l'Hégire 872. & de J. C. 1467.

L'introduction de la Chymie dans la Medecine occasionna la plus grande révolution qui soit arrivée tant dans la théorie que dans la pratique de cette science. Je n'agiterai point ici la question de l'ancienneté de cet art; elle n'entre point dans le plan de ce discours. Je remarquerai seulement que celui-là fut le premier Chymiste qui travailla sur les métaux; honneur que les Historiens accordent d'un consentement unanime à Tubalcain, le même que le Vulcain des Payens, ou ce Dieu qui apprit, selon eux, aux hommes l'usage du feu. Il est vraisemblable que les premiers habitans de l'Egypte apporterent avec eux de l'Orient l'art de travailler les métaux, qui se répandit de l'Egypte chez toutes les autres nations.

Quoiqu'on dise des expériences que les anciens ont faites sur la transmutation des autres

métaux en or, il est constant qu'il ne fut question de l'Alchymie prise en quelque sens que ce soit qu'au milieu du quatrieme siecle. Julius Marernus Firmicus, qui écrivoit alors, en parle comme d'un art sort connu. Æneas Gazæus, qui fleurit sur la fin du cinquieme siecle, dit positivement que l'Alchymie n'étoit pas une découverte nouvelle; & au commencement du septieme siecle, George Syncelle traita de cet art & fut suivi d'une foule d'Auteurs Grecs, Arabes & Latins.

Le judicieux Boerhaave a pensé qu'après que les Arabes se furent livrés à la Chymie, à la Métallurgie & à l'Alchymie, ils introduisirent dans ces sciences leurs façons de s'exprimer pleines d'hiéroglifes & de métaphores, donnant aux moyens de perfectionner les métaux, les noms de différentes Medecines, aux métaux imparfaits des noms de maladies; & à l'or celui d'homme vigoureux & sain; ce qui trompa les ignorans, qui prenant à la lettre ces expressions, supposerent que par une seule & même préparation chymique on pouvoit changer les métaux en or & rendre la santé au corps, supposition qu'ils firent d'autant plus facilement qu'ils s'apperçurent que les scories des plus vils métaux étoient désignées dans les Auteurs Arabes & dans les autres, par le nom de lepre la plus incurable de toutes les maladies. On appella du nom de pierre philosophale ou de *Don Azoth*, cette préparation chymique capable de produire ces merveilleux effets, & ceux qui en possédoient le secret, *Adeptes*. Le préjugé de la pierre philosophale fut confirmé dans la suite par quelques expériences chymiques sur les propriétés des drogues. Rhasès fit les premieres. Avicenne qui parut dans le septieme siecle, marcha sur ses traces & trouva le Julep arabique ou l'eau-rose distillée. Mais cette partie de la Chymie fut particulierement cultivée par Mesué.

Jusqu'à présent les Arabes s'étoient occupés seuls de la Chymie. Au commencement du treizieme siecle, Albert le Grand, né dans la Souabe, & Roger Bacon, né dans le voisinage d'Ilchester dans la province de Sommerset en Angleterre & connu sous le nom de frere Bacon, tenterent de l'introduire en Europe & ils y réussirent: mais ce ne fut que sur la fin du même siecle qu'un François nommé Arnaud de Villeneuve fit servir la Chymie à la Medecine. Il trouva l'esprit de vin, l'huile de térébenthine & plusieurs autres compositions dont il spécifia les propriétés. Il s'apperçut que son esprit de vin étoit susceptible du gout & de l'odeur de tous les végétaux; & de-là vinrent toutes les eaux composées dont les boutiques de nos Apoticaires sont pleines, & dont on peut dire en général qu'elles sont plus lucratives pour les distillateurs, que salutaires pour les malades.

Raimond Lulle, né à Barcelonne, ou selon d'autres à Majorque ou Minorque, en 1315, fut contemporain d'Arnauld de Villeneuve. Cet Auteur est un des premiers qui ait parlé d'un remede universel ou propre dans toutes les maladies.

On peut compter entre les Chymistes antérieurs à Paracelse & qui nous ont laissé quelques compositions médicinales, *Joannes de Rupescissa*, (Jean de la Roquetaillade) *Isaac Hollandois*, *Jean Isaac Hollandois*, & *Basile Valentin*. Il est difficile de fixer les tems dans lesquels ils ont vécu, & peut-être me suis-je trompé à l'article *Antimoine*, lorsque j'ai dit que ce dernier avoit publié son traité de l'antimoine aux environs du douzieme siecle. *Helmont* prétend que *Basile Valentin* parut cent ans avant Paracelse. D'autres ont écrit qu'il naquit en 1394. & quelques-uns qu'il fleurit en 1415. Quoiqu'il en soit, il est certain que ce Moine Bénédictin établit le premier comme principes chymiques des mixtes, le sel, le mercure & le soufre, & qu'il a décrit le sel volatil huileux dont Sylvius del Boé a parlé avec tant d'éloge & dont il s'est fait honneur ainsi que de quelques autres découvertes moins anciennes. *Basile Valentin* enrichit la Medecine de plusieurs préparations d'antimoine, & il est le premier qui ait fait prendre ce minéral intérieurement; on dit qu'ayant jetté hors de son laboratoire de l'antimoine dont il s'étoit servi dans la fusion de quelques métaux, il s'apperçut que des cochons qui en mangerent par hasard, en furent violemment purgés, & que peu de tems après, ils devinrent extremement gras, ce qui lui fit venir la pensée d'éprouver ce remede sur le corps humain, & il paroît par son ouvrage intitulé, *Currus triumphalis Antimonii*, qu'il s'assura de son efficacité par une foule d'expériences.

Paracelse, *Matthiole*, *Angelus Sala*, *Jacques Launai*, & d'autres savans Medecins prirent dans la suite la défense de l'antimoine, & s'en servirent avec beaucoup de confiance. D'autres regarderent au contraire l'usage intérieur de l'antimoine, comme une pratique dangereuse, & *Jacques Grevin* traita ce minéral de poison dans un traité qu'il publia en 1566. & dans lequel il s'adressa aux Magistrats pour qu'ils en proscrivissent le débit, ainsi qu'ils avoient fait de l'orpiment & du vif argent. On eut égard à ses remontrances, l'antimoine fut banni de la Medecine par un décret de la Faculté de Paris, confirmé par un Arrêt du Parlement, & en 1609. Paulmier, Medecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé du corps des Medecins. En 1637. la Faculté le permit comme cathartique, & en 1666. sur l'approbation des Medecins, le Parlement de Paris en rendit l'usage entierement libre.

Mais avant que d'en venir à Paracelse & aux innovations qu'il fit dans la Medecine, il ne sera pas hors de propos de parler de deux

maladies qui parurent en Europe, l'une quelque tems avant sa naissance, & l'autre deux ou trois ans après qu'il fut né, je veux dire la consomption & la vérole. Nous lisons dans le Docteur Freind, que la consomption est originaire d'Angleterre, & qu'ainsi il n'est pas étonnant qu'aucun Auteur n'en ait fait de description plus exacte que le savant *Caius*, Anglois. Elle commença en 1483. à l'armée d'Henri VII. à sa descente dans le port de Milford, d'où elle passa à Londres, qu'elle ravagea depuis le premier Septembre jusqu'à la fin d'Octobre ; elle y reparut depuis quatre fois, & toujours en été, en 1485. en 1506. en 1517. elle fut cette année si violente qu'elle emportoit les malades en trois heures de tems. Une grande partie de la noblesse en périt, & il y eut plusieurs villes où elle ne laissa que la moitié des habitans. Elle s'y fit sentir pour la quatrieme fois en 1528. & on en mouroit en six heures de tems. Plusieurs Courtisans en furent attaqués, & Henri VIII. lui-même fut en danger d'en périr. En 1529. elle infesta les Pays-Bas & l'Allemagne ; elle fit de grands ravages dans cette derniere contrée ; elle interrompit les conférences que Luther & Zuingle avoient à Marpourg sur l'Eucharistie. Elle parut en Angleterre la derniere fois en 1551. cent vingt personnes en moururent à Westminster dans un seul jour. Les deux fils de Charles Brandon, Duc de Suffolk en moururent : mais il paroît par la description que Caius nous en a laissée, qu'elle ne s'exerça nulle part avec plus de fureur qu'à Shrewbury lieu de sa résidence. La peste dont Athenes fut désolée n'offre rien de plus terrible. Voyez l'art. *Sudor Anglicanus*.

Quant à la vérole, je n'entrerai point dans le détail des raisons pour & contre son ancienneté. J'assurerai seulement que les Medecins avoient remarqué, tous ou la plus grande partie des symptomes qui la caractérisent, dans des cas rares à la vérité & éloignés les uns des autres, mais fort antérieurs à la date de cette maladie parmi nous.

Au retour de *Christophe Colomb*, dont on prétend que les soldats apporterent cette maladie d'Hispaniola où elle est endémique, elle fit en Europe des progrès si rapides qu'elle devint en peu d'années la plus commune parmi les peuples & la plus lucrative pour les Medecins.

Colomb étoit revenu d'Hispaniola avec plusieurs mariniers & soldats en l'année 1492. il est donc vraisemblable que ces gens étoient pour la plupart infectés par le commerce qu'ils avoient eu avec les femmes du nouveau monde, & qu'il y en eut quelques-uns d'entre eux qui servirent parmi les troupes Espagnoles qui marcherent peu de tems après, en Italie contre les François. Ces soldats Espagnols infecterent les Napolitaines & celles-ci communiquerent aux François le mal qu'elles avoient pris des Espagnols. Les François le rapporterent dans leur pays, d'où il se répandit dans tout le reste de l'Europe. Si l'on considere que cette maladie commença par infecter une armée, & que de-là elle passa chez les peuples d'Europe les plus enclins à la galanterie, on ne sera point étonné de la rapidité de ses progrès.

La vérole est moins remarquable dans l'histoire de la Medecine par sa naissance, que par la multitude des remedes nouveaux, ou préparés d'une façon nouvelle dont l'art s'est enrichi à son occasion. Telles sont le gayac dont on commença à se servir en 1517. la squine qu'on ne connut en Europe qu'en 1535. & la sarcepareille; mais le plus important, celui qui changea, pour ainsi dire, la face des choses, ce fut le mercure. Ce minéral parut en Europe en 1498. & fut employé presque aussi-tôt dans la cure des maux vénériens. On l'appliqua à l'extérieur à l'instigation des Arabes & de leurs copistes qui avoient prescrit l'usage du vif argent, contre la vermine & dans les maladies cutanées, long-tems avant qu'il fût question de la vérole. Cette maladie attaquant la peau, on conjectura qu'on pourroit employer contre elle le mercure avec quelque succès. J'ai dit à l'article *Anatomie*, que Jacques Berenger fut le premier qui oignit ses malades de mercure : M. Astruc n'est pas de cet avis ; il prétend que Jean de Vigo & lui ne firent qu'accréditer cette pratique par leurs cures & par les raisonnemens qu'ils firent en sa faveur. Ces deux Auteurs fleurirent au commencement du seizieme siecle, & Jean de Vigo est le premier qu'on sache avoir ordonné intérieurement quelques préparations mercurielles. Il recommanda le mercure précipité rouge en grande quantité dans la vérole & dans la colique. Il est vraisemblable que nous devons cette préparation du mercure ainsi que la plus grande partie des autres, aux efforts que les Alchymistes ont faits pour le fixer & le convertir en or, & que les heureux effets de son application à l'extérieur encouragerent à l'administrer intérieurement.

Je vais maintenant passer à Paracelse & aux révolutions qu'il occasionna dans la Medecine; après avoir observé qu'il trouva cette science dans un état vraiment déplorable.

Si l'on guérissoit les maladies avec des raisonnemens subtils, & si des phrases vuides de sens suspendoient les douleurs, on auroit pu s'en tenir à la doctrine de Galien & à la pratique des Arabes, qui étoient alors en vogue. Lorsque Paracelse parut, l'esprit de chicane & de dispute avoit décrié la Medecine, & cette science étoit dans un état pire que celui où elle tomba sous les successeurs d'Hippocrate. Avec les avantages que Paracelse avoit sur la plupart de ses contemporains, il n'est pas

étonnant qu'il ait fait beaucoup de bruit & une brillante figure dans le monde.

Aureolus Philippus Paracelsus Theophrastus Bombast de Hohenheim, étoit fils de Guillaume de Hohenheim, Licentié en Medecine, médiocre praticien, mais homme savant, possesseur d'une assez riche bibliotheque & fils naturel d'un Grand-maître de l'ordre Teutonique. Il naquit dans la Suisse en l'année 1493. à Einsidlen, village situé à deux milles de Zurich; ce fut-là qu'on lui donna le nom d'*Ermite*, qu'Erasme lui a conservé dans une lettre.

On dit que gardant un troupeau d'oies dans son enfance, il fut maltraité par un soldat qui le rendit eunuque; ce que l'antipathie qu'on lui remarqua pour les femmes, semble confirmer. On le représente toutefois avec une longue barbe; son pere l'instruisit dans la Medecine & dans la Chirurgie, & il fit de grands progrès dans ces sciences: mais lorsqu'il fut parvenu à un certain âge, il se détermina entierement pour l'étude de l'Alchymie; ce qui engagea son pere à en confier le soin à *Trithemius*, Abbé de *Spanheim*, homme d'une grande réputation dans cette partie. Paracelse en apprit quelque secrets & le quitta pour aller conférer avec *Sigismond Fuggerus de Schwatz*, Chymiste fameux en ce tems, qui, tant par sa propre industrie, que par le commerce continuel qu'il entretenoit avec une foule de Chymistes qu'il appelloit & retenoit auprès de lui, marchoit à pas de géant dans l'Alchymie.

Paracelse nous assure qu'il apprit sous Schwatz les opérations spagiriques; il s'attacha ensuite à tous ceux qui avoient la réputation d'exceller dans l'art, & il avoue que c'est d'eux qu'il tenoit les secrets dont il étoit possesseur.

Il ne s'en tint pas-là. Dans le dessein de se perfectionner dans la Medecine, il visita toutes les Universités d'Allemagne, d'Italie, de France & d'Espagne. Il parcourut ensuite la Prusse, la Lithuanie, la Pologne, la Valachie, la Transilvanie, la Croatie, le Portugal, & les autres contrées de l'Europe, communiquant indistinctement avec les Medecins, les Barbiers, les gardes-malades, les prétendus sorciers & les Chymistes. Ce fut en se familiarisant ainsi avec tous ceux dont il espéroit tirer quelque connoissance utile, qu'effectivement il en acquit un grand nombre relativement à la Medecine; il tira des livres de Basile Valentin la doctrine des trois élémens, qu'il adopta dans la suite & qu'il eut l'effronterie de publier sous son nom, & sous les titres des trois principes; le sel, le soufre & le mercure.

Il avoit vingt ans, lorsqu'après avoir vu les mines de l'Allemagne, il passa en Russie, sur les frontieres de laquelle il fut fait prisonnier par des Tartares qui le conduisirent au Cham. Il accompagna peu après le fils de ce Prince dans un voyage à Constantinople, où il dit avoir appris le secret de la pierre philosophale, à l'âge de vingt-huit ans. Il assista fréquemment à des siéges & à des combats, & il suivit des armées en qualité de Medecin.

Il faisoit un grand cas d'Hippocrate & des anciens: mais il avoit un souverain mépris pour les Docteurs de l'école & singulierement pour les Arabes. Il faisoit un grand usage des préparations de mercure & d'opium, avec lesquelles il guérissoit la lepre, la gale, la vérole, les hydropisies légeres, & d'autres maladies incurables pour ses contemporains, qui ne connoissoient point le premier de ces remedes, & qui regardoient l'autre comme un refrigérant du quatrieme degré.

C'est par ces cures qu'il se fit une grande réputation; surtout depuis qu'il eut traité Jean Frebenius, homme savant & fameux Imprimeur à Bâle, qui étoit fort tourmenté d'une douleur au talon; Paracelse la fit passer aux orteils; elle se dissipa bientôt après, & Frebenius en fut quitte pour ne pouvoir jamais remuer les orteils.

On attribua sa mort qui arriva peu de tems après, à l'usage immodéré qu'il faisoit du laudanum.

La guérison de Frebenius le mit en correspondance avec le fameux Erasme; & les Magistrats de Bâle l'engagerent par un honoraire considérable à professer la Medecine dans leur ville. Il y fit en 1527. des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en latin, mais plus fréquemment en allemand. Il expliquoit ses propres ouvrages, & particulierement les livres intitulés *de compositionibus*, *de Gradibus* & *de Tartaro*, livres, dit Helmont, pleins de bagatelles & vuides de choses. Gravement assis dans sa chaire, il faisoit brûler les écrits de Galien & d'Avicenne, en présence de ses auditeurs, à qui il disoit que, pour s'instruire, si Dieu ne l'eût assisté de ses lumieres, il eût consulté le diable sans scrupule, discours conforme à ce que l'on trouve en différens endroits de ses écrits; que quand il étoit question de découvrir des secrets de Medecine, il n'y avoit point de voies illégitimes.

Il eut un grand nombre de disciples avec lesquels il vécut dans une parfaite intimité; il y en eut trois, entre autres, dont il prit un soin particulier, jusqu'à leur fournir même tout le nécessaire; il leur communiqua quelques-uns de ses secrets, mais ils l'abandonnerent ensuite, & ils pousserent même l'ingratitude, jusqu'à le diffamer par des écrits. Il ne trouva pas plus de reconnoissance dans quelques Barbiers & Chirurgiens qui vécurent long-tems à ses dépens, & à qui il fit part de ses connoissances chymiques & médicinales. Les Docteurs Pierre Corneille, André Ursin, le licentié Pangratius & maître Raphael, furent les seuls qui lui demeurerent inviolablement attachés.

Pendant les deux années de séjour qu'il fit à Bâle, il guérit avec trois pilules de laudanum, un Chanoine de *Liechtemfels* tourmenté d'un mal d'estomac & abandonné des Medecins. Le Chanoine avoit promis à Paracelse cent florins pour la cure, somme qu'il refusa de payer, alléguant pour toute raison une assez mauvaise plaisanterie; c'est qu'il y auroit de la folie à payer des crottes de souris à plus de trente florins la piece. Paracelse s'adressa aux Juges, qui considérant moins l'excellence du remede, que sa petite quantité, & le peu de peine du Medecin, ne lui décernerent qu'une gratification fort modique. Indigné de cette injustice, il les chargea de reproches & sortir de leur ville, sur les avis de ses amis qui lui firent entendre qu'il ne pouvoit plus y demeurer en sûreté: il abandonna tous ses instrumens de Chymie à Jean Oporinus & se mit à parcourir l'Alsace. Oporinus l'accompagna pendant deux ans entiers, dans l'espoir d'apprendre la Medecine que Paracelse s'étoit engagé de lui enseigner parfaitement en six mois. Il fit dans ces voyages plusieurs cures extraordinaires que Zwinger, contemporain de Paracelse, rapporte sur le témoignage qu'Oporinus même lui en avoit rendu de vive voix. Cet Oporinus qui servit pendant quelque tems Paracelse en qualité de secrétaire, étoit un homme de lettres, fort versé dans les langues greque & latine, que l'envie de s'instruire avoit attaché à Paracelse, qu'il s'ennuya de suivre sans en rien apprendre & qu'il abandonna à cette occasion. Un soir Paracelse fut appellé par un malade; le danger étoit pressant, mais ne jugeant pas à propos de rompre une partie de débauche dans laquelle il étoit embarqué, il remit sa visite au lendemain matin. En effet il y alla: à peine fut-il entré qu'il demanda si le malade avoit pris quelques remedes: les assistans lui répondirent, que s'étant trouvé sur le point de mourir, les sacremens étoient la seule chose qu'on lui eût administrée; à quoi Paracelse répliqua, eh bien, puisqu'on a eu recours à un autre Medecin, on n'a pas besoin de moi. Oporinus frappé de ce blaspheme, prit le parti d'abandonner Paracelse, dans la crainte de se trouver engagé dans quelque mauvais pas par la conduite singuliere d'un maître qu'il chérissoit d'ailleurs.

Depuis ce tems Paracelse ayant oublié le peu de latin qu'il avoit appris, continua d'errer d'un lieu dans un autre, ne se couchant point, ne changeant jamais ni de linge ni d'habit, & presque toujours ivre. Enfin en 1541. il tomba malade dans une auberge à Saltzbourg, où il mourut dans la quarante-septieme année de son âge, nonobstant la promesse qu'il avoit faite de prolonger sa vie à une durée égale à celle de *Mathusalem*, par le moyen de son élixir. Il ne fut malade que pendant quelques jours.

Boerhaave dans sa Chymie, & le Docteur Shaw, dans ses notes font les remarques suivantes sur cet homme, que l'on peut appeller extraordinaire à plus juste titre que grand.

Dans l'état où étoit la Medecine de son tems, il n'est pas étonnant que Paracelse ait passé pour un excellent Medecin, & pour un habile Chirurgien. Le langage de cette science étoit un composé aussi ridicule que barbare de latin, de grec & d'Arabe; & Galien commandoit aussi despotiquement dans les écoles de Medecine, qu'Aristote sur les bancs de la Philosophie. La théorie étoit fondée sur les qualités, leurs degrés & les tempéramens, & toute la pratique se bornoit à saigner, purger, faire vomir & donner des clysteres.

Il dut une partie de sa réputation à la connoissance qu'il avoit de l'efficacité du mercure dans les maladies vénériennes qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre; connoissance qu'il tenoit vraisemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomiste & Chirurgien célebre de Boulogne, le seul qui sût guérir de la vérole en procurant à ceux qui en étoient attaqués, la salivation par le moyen du mercure.

Il est vraisemblable que la plupart des écrits qui portent son nom, sont supposés; en effet ils sont en si grand nombre & d'un caractere si différent entre eux, qu'il est presque impossible qu'ils soient sortis de la même main. On pourroit conjecturer que les disciples de Paracelse ne trouverent d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant sous le nom de leur maître. Cependant outre les trois livres qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux; tel est celui de la peste, celui des minéraux, le traité *de longâ vitâ* & l'*Archidoxa Medicinæ*, que *Bodenstyn* mit au jour du vivant de Paracelse ou très-peu de tems après sa mort.

Cet ouvrage est appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet art. Il y en eut d'abord neuf livres de publiés; & l'Auteur parle ainsi dans les prolégomenes: j'avois résolu de donner les dix livres de l'Archidoxa: mais j'en ai réservé dans ma tête le dixieme; c'est un thrésor que les hommes ne sont pas dignes de posséder, & il n'en sortira que quand vous aurez tous abjuré *Aristote*, *Avicenne*, *Galien*, & promis une soumission parfaite au seul Paracelse. Cependant ce dernier livre parut; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'est une piece bien extraordinaire. Qu'elle soit de Paracelse ou non, c'est ce que je n'oserois assurer: mais je ne peux me dispenser de dire à sa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chymistes qui lui succéderent immédiatement, se firent honneur. Le *Lithontriptique* & l'*Alcahest* de *Van-Helmont* en

ſont viſiblement tirés. Le paſſage ſuivant de cet Auteur a donné de violens ſoupçons de plagiat contre lui. «Pour diſſoudre la pierre par » le moyen de l'eſprit volatil du ſel marin, met- » tez en digeſtion le ſel marin pendant un mois » avec le ſuc de grand raiſort, & diſtillez le » tout : ce qui vous viendra, ſera cet eſprit de «ſel d'une efficacité ſinguliere contre la pierre.» Comment Helmont a-t'il découvert que le ſel marin fermentoit avec le ſuc de raiſort ; car on ne trouve rien dans ſes autres écrits qui paroiſſe l'avoir conduit à cette opération ? Mais ſi nous la liſions dans le dixieme livre de l'Archidoxa, & dans les propres termes d'Helmont, n'aurions-nous pas lieu de conjecturer qu'il l'a tirée de cet ouvrage ? Or, elle y eſt effectivement, ainſi que tout ce qu'il a publié de l'Alchaeſt.

Il faut encore mettre au nombre des ouvrages de Paracelſe les livres *de Arte rerum naturalium.* Tous les autres peuvent être regardés comme ſuppoſés, mais particulierement les ouvrages théologiques.

Il a tranſmis dans ſes écrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes ſes actions. Les promeſſes ne lui coutoient rien : mais elles étoient pour l'ordinaire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit de faire vivre, par le moyen de ſon élixir, un homme auſſi long-tems que Mathuſalem, eſt un exemple de cette ſuffiſance outrée que nous lui avons reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que Paracelſe, délibérant avec lui-même juſqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât ſa vie ? Ces extravagances ſont d'un homme qui s'en rapportoit à ſon imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui poſſédoit le ſecret d'allonger la vie à diſcrétion, ſe ſoit laiſſé mourir à la fleur de ſon âge ? Paracelſe étoit encore Charlatan par rapport à ce qu'il ſavoit, & il ne parloit point de ſes connoiſſances réelles avec le ton décent qui convient à un Medecin.

Tous les Chymiſtes de ſon tems, & beaucoup de ceux qui l'ont ſuivi, ſe ſont accordés, je ne ſai pourquoi, à le croire poſſeſſeur d'un remede univerſel ; & Paracelſe s'en eſt fait honneur le premier. Il jure ſur ſon ame, & il prend tout le Ciel à témoin, qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle ſoit, qu'il ne puiſſe guérir avec une ſeule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu Paracelſe, Helmont n'en croit rien ; & quoiqu'il ſoit preſque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que ſes ouvrages ſont parſemés de menſonges. Au reſte, quand Paracelſe auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils ſeroient tous démentis par ſa fin. Sa mort prématurée détruit toutes ces prétentions, relatives au remede univerſel.

Diſons pourtant à ſa gloire qu'il entendoit très-bien la Chirurgie, & qu'il opéra avec beaucoup de ſuccès ; qu'il connoiſſoit la pratique de la Medecine, auſſi-bien qu'aucun de ſes contemporains ; qu'il connut ſeul de ſon tems le ſecret de préparer les métaux de façon à pouvoir les rendre utiles à la Medecine ; que l'Opium étoit un remede qui lui étoit particulier, & avec lequel il opéra quelques cures merveilleuſes ; enfin, qu'il étoit peut-être l'unique avec Carpus, qui fût inſtruit des propriétés du mercure. Quant à la pierre philoſophale, nous n'avons pas de preuves qu'il en ait poſſédé le ſecret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le poſſédoit pas.

Mais ſur ce que je viens de dire par rapport à l'opium, après avoir aſſuré ailleurs que les Empiriques en avoient introduit l'uſage dans la Medecine, on m'accuſeroit peut-être de tomber en contradiction avec moi-même, ſi je n'obſervois que les ſectateurs de Galien l'avoient banni de la Medecine long-tems avant que Paracelſe parût, dans la ſuppoſition qu'il étoit trop froid pour qu'on pût en uſer en ſûreté.

Entrons maintenant dans quelque détail de ſon ſyſteme. Le premier de ſes principes conſiſte dans l'attention que tout Medecin doit avoir à une analogie, qu'il ſuppoſe entre le monde entier, le grand monde & le petit monde, c'eſt-à-dire, l'univers & le corps de l'homme. Il ne s'en tient pas aux comparaiſons uſées ſur ce ſujet ; il découvre entre ces objets des rapports merveilleux. Il apperçoit dans l'homme le mouvement des aſtres, la nature de la terre, de l'eau & de l'air ; les végétaux, les minéraux, les conſtellations & les quatre vents. Le Medecin, dit-il ailleurs, doit connoître parfaitement ce qu'on appelle dans l'homme la queue du dragon, le bélier, l'axe polaire, la ligne méridionale, le levant & le couchant : *quæ ſi ignorat, apage talem ad Pilatum.* C'eſt de lui & de ſes diſciples qu'eſt venue l'opinion d'une prétendue convenance des principales parties du corps avec les planetes, comme du cœur avec le ſoleil, du cerveau avec la lune, de la rate avec Saturne, du poumon avec Mercure, des reins & des teſticules avec Venus, du foie avec Jupiter, & du fiel avec Mars ; ainſi que des ſept métaux avec les ſept mêmes corps céleſtes. Il aſſure dans un autre endroit, que dans notre limbe ou corps, le ciel, la terre & les propriétés de tous les animaux ſont renfermés ; d'où il tire cette conſéquence, qu'un vrai Medecin doit être en état de prononcer ſur le corps de l'homme, voilà qui eſt un ſaphir, voilà du mercure, voilà un cyprès, voilà une fleur de violettes jaunes. Il établit encore des analogies entre les maladies & les plantes, & il donne aux unes les noms des autres : c'eſt par cette raiſon qu'on trouve chez lui la maladie

de l'acorus, celle de l'anthera, du pouliot, de la melisse, de la sabine, de la térébenthine, du siler montanum, & de l'ellébore.

Quant à la matiere premiere, il prétend que toutes les choses ont été créées d'un seul principe, d'une même nature. Il appelle cette matiere, le grand mystere. Ce n'est, dit-il, rien de perceptible, rien de sensible, rien qui paroisse sous quelque forme qui ait quelque propriété ou couleur, ou qui tienne de la nature élémentaire. Autant qu'a d'étendue toute la région du ciel, autant en a la sphere du grand mystere. Il est la mere de tous les élémens, la grand-mere de toutes les étoiles, de toutes les créatures; car toutes les choses sont nées du grand mystere, comme l'enfant naît de sa mere. De ce mystere naquirent dans le commencement, non pas successivement, mais par une seule création, la substance, la matiere, la forme & l'essence.

De cette matiere premiere, sortirent encore, selon l'opinion de Paracelse & de ses sectateurs, les semences des animaux, des végétaux & des minéraux; & toutes ces semences étoient cachées dans son sein comme dans les ténebres, ou dans ce qu'il nomme l'abîme d'où elles s'écoulerent par la voie de la génération.

En suivant cette idée, les Paracelsistes croyoient que ce qu'on appelle génération consiste dans la sortie ou le passage de chaque semence, ou de chacun des individus qu'elles contiennent, des ténebres à la lumiere; ensorte que d'invisibles qu'ils étoient, quoique existans, ils deviennent visibles. Conséquemment on ne peut pas dire que ce qui naît aujourd'hui soit nouveau, il ne l'est que pour nos yeux; car avant que nous l'apperçussions, il existoit dans l'abîme: de même, ce qui se corrompt ne périt point pour cela, ou ne cesse point d'être; il retourne seulement à sa source, après avoir rempli les fonctions auxquelles il étoit destiné. Ils appuyoient ce sentiment sur un passage d'Hippocrate, où cet ancien Medecin dit, que rien ne périt dans la nature, & que rien ne s'y produit de nouveau; c'est-à-dire, selon eux, qu'il ne naît rien qui n'existât d'abord. Mais les semences ne sortent pas d'elles-mêmes du lieu de leur origine. Pour qu'elles puissent se développer, elles ont besoin des secours d'une puissance ou vertu céleste qu'elles renferment, qui agit en elles, & que Paracelse appelle *Archée*, ou, comme l'expliquent ses Commentateurs, Architecte. Cet archée sépare les divers élémens & tout ce qu'ils contiennent, plaçant chaque chose en son lieu. C'est lui qui dans les corps des animaux sépare le pur de l'impur, comme le feu ou l'antimoine purifie l'or. Il lui arrive quelquefois d'opérer imparfaitement, & telle est la cause des maladies: mais ce qui doit consoler, c'est que ces sortes de maladies ne sont pas mortelles. Paracelse ne reconnoît point pour vrais élémens les quatre êtres, considérés comme tels dans les écoles, l'air, l'eau, la terre & le feu: il prétend que ce sont des corps morts qui ne possedent que des qualités inefficaces, incapables de produire, purement passives. Il attribue une toute autre énergie à trois principes, dont il soutient que tous les corps sont composés, même les élemens; ce sont le sel, le soufre & le mercure, dont il prouve l'existence par l'exemple du bois enflammé. Ce qui s'enflamme est soufre, ce qui se dissipe en fumée est mercure, & ce qui se réduit en cendres est sel. Ce systeme étoit ébauché dans les écrits d'Isaac Hollandois, & de Basile Valentin; ensorte que Paracelse n'en est pas proprement le premier inventeur. Je ne parlerai point de la distinction qu'il fait d'élémens visibles & d'élémens invisibles: ses Sectateurs ne s'entendent pas entre eux là-dessus, & on les entend encore moins.

Outre les principes & les élémens ordinaires, Paracelse admettoit encore dans la composition des corps naturels, je ne sai quoi de céleste, qu'il désigne par le nom de quintessence, & qu'il décrit de cette maniere. La quintessence, dit-il, est une matiere qui se tire de tout ce qui croît & vit. Cette matiere est dégagée de toute impureté & mortalité: elle est de la derniere subtilité, & extraite de tous les élémens. Il ajoute plus bas, que cette quintessence n'est pas, à proprement parler, distinguée des élémens, mais que c'est elle-même un élément. Ce qu'il ajoute ou ne s'entend point, ou contredit ce qu'il vient d'avancer. Il donne ensuite à cette quintessence le nom de teinture ou pierre des philosophes, de fleur, de soleil, de ciel, d'esprit éthéré: cette Medecine, ajoute-t'il, est un feu invisible qui dévore toutes les maladies. J'ai guéri avec ce remede, la vérole, la lepre, l'hydropisie, la colique, l'apoplexie, les ulceres malins, le cancer, les fistules, les skirtes, ainsi que toutes les maladies intérieures. Pour démontrer les propriétés merveilleuses de la teinture, voici ce qu'il rapporte. Quelques-uns, dit-il, ayant fait la teinture, & ne sachant pas comment il falloit s'en servir, la négligerent; d'où il arriva que des poules l'ayant trouvée dans un lieu à l'écart, la mangerent ou la burent. Les plumes leur étant tombées, il leur en revint d'autres sur le champ; phénomene qui convainquit ces gens de la puissance de cette Medecine.

Si Paracelse eût possédé ce remede, il eût mal fait de perdre son tems à en chercher d'autres. Severinus, l'un de ses principaux sectateurs, dit qu'il seroit à souhaiter que le secret en fût commun: mais il avoue que peu de personnes ont eu l'avantage de le posséder. Je ne crois pas qu'on fît grand tort à son maître, quand on diroit qu'il n'en savoit là-dessus pas

plus que les autres. Quoi qu'il en soit, sans s'en tenir à ce remede universel, Paracelse & ses disciples en reconnurent & en proposerent un grand nombre de particuliers. Ils prétendirent que comme chaque sorte de maladie tire son origine d'une semence particuliere, il y a pareillement un remede secret approprié à chacune d'elle, & ils parloient de ce remede comme d'un être intelligent qui opere avec connoissance, & même avec plus de connoissance que le Medecin qui l'ordonne. Si l'on demandoit à Paracelse pourquoi son remede universel ni ses remedes particuliers ne produisoient pas toujours l'effet qu'il en attendoit, & n'empêchoit pas qu'on ne mourût, il répondoit qu'il falloit s'en prendre à la destinée, à qui rien ne peut résister. Ce fut apparemment par la même raison, qu'avec tous ses secrets qu'il appelle *Magnalia Dei*, il ne put jamais parvenir à se guérir de la goutte, & de quelques autres fâcheuses incommodités, ni prolonger sa vie au-delà de 47 ou 48 ans.

En parlant des semences des maladies, il en distingue de deux especes; l'une qu'il appelle *Iliastrum*, & l'autre *Cagastrum*. La premiere naît d'une matiere qui la produit de la même maniere que les pommes, les poires, les noix & les autres fruits sont produits par leurs semences particulieres; & de ce genre, sont l'hydropisie, la goutte & la jaunisse. La seconde provient de la corruption de quelque substance; & c'est ainsi qu'il prétend que s'engendrent la peste, la pleurésie & les fievres. Paracelse & ses sectateurs appliquent encore l'*Iliastrum* & le *Cagastrum* à la génération équivoque des rats. Il croit ces animaux formés tantôt de la semence de leurs peres, tantôt éclos de la pourriture de quelque substance. La premiere génération est *ex Iliastro*, & la seconde *ex Cagastro*.

Il considere ailleurs les causes des maladies sous une face différente. Il leur donne le nom d'Etres, *Entia*, & il en distingue de cinq sortes. Le premier de ces êtres est *Ens Dei*, ou Dieu lui-même qui envoie des maladies aux hommes comme il lui plaît. Il appelle le second *Ens astrale*, persuadé que plusieurs maladies nous viennent tant des astres qui sont au ciel, que de ceux qui sont dans l'homme. Le troisieme, *Ens naturale*, c'est la cause des maladies qui proviennent de quelque vice de nature. Le quatrieme est *Ens spirituale* ou *Pagoycum*, & c'est à lui qu'il rapporte les maladies occasionnées ou par notre propre imagination, ou par la mauvaise volonté d'autrui: tels sont tous les maléfices & enchantemens. Il nomme le cinquieme *Ens veneni*, sous lequel il comprend tous les venins ou poisons, tant naturels qu'artificiels.

Il reconnoît encore un principe général des maladies qu'il appelle *iliadus*, c'est-à-dire, séparation d'humeurs, ou corruption. Pierre Severin, l'un des sectateurs les plus estimés de Paracelse, dit, que ce qu'Hippocrate a appellé *orcus*, & ce que d'autres entendent par *nox orphei* & *abyssus*, est la même chose que l'*iliadus* de Paracelse.

Passant enfin des causes générales des maladies aux particulieres, il prétend que le corps n'est que sel, soufre & mercure, & que la santé & les maladies dépendent de ces élémens, qu'il nomme les trois premieres substances. Il ne faut pas, dit-il dans le même livre, s'arrêter aux tempéramens ni aux quatre humeurs à l'exemple de ceux qui ont rempli la Medecine d'obscurités. Une maladie est chaude ou froide: mais ni cette chaleur, ni ce froid n'en sont la cause, ils n'en sont que les signes. Qu'un homme ait le front chaud; que sa tête & tout son corps soient brûlans; que son urine soit rouge & son pouls fréquent, voilà les signes de la maladie. mais il en faut chercher ailleurs les causes. Dans une colique qui vient de constipation, que sent-on? De cruelles douleurs de ventre, une grande ardeur accompagnée de soif, de vomissement, & quelquefois de paralysie. Otez la constipation, tous ces accidens disparoissent. Il en est de même dans la pierre; les symptomes qui l'accompagnent, cesseront après l'opération. Vous n'emploierez dans ce dernier cas ni médicamens chauds, ni médicamens froids; vous ne parlerez ni d'humeurs, ni de tempéramens, mais vous prendrez le couteau. Le couteau est l'*arcanum*, ou le secret de la pierre.

Il s'étend ensuite sur la nature des maladies causées par les trois substances, & sur la maniere dont elles sont engendrées. Il remarque premierement à l'égard du mercure, que celui qui est dans le corps des animaux, & qui a beaucoup de rapport avec le mercure ordinaire ou le vif-argent, cause par sa volatilité, la manie, les relâchemens des ligamens, & les tremblemens. Que si cette volatilité est portée à un degré si considérable que le mercure en contracte de l'acrimonie, ou, ce qui revient au même, s'il se spiritualise trop, la manie sera accompagnée de la phrénésie & de la folie.

Or voici comment ces accidens sont causés, selon lui. C'est que l'esprit de mercure en s'élevant & cherchant quelque issue, blesse le cerveau, & particulierement les endroits qui sont le siége de la mémoire & du jugement: mais s'il vient à descendre, s'il pénetre jusqu'aux nerfs, & s'il s'attache fortement au cerveau, il produit l'apoplexie; s'il touche la partie du cerveau prolongée jusqu'à la nuque du col, il fait la paralysie: mais s'il se refroidit dans son cours, il occasionne des tremblemens des mains & des piés, ou de la tête seule. Il cause pareillement la léthargie, & les convulsions de la bouche & des yeux.

Les maladies produites par le soufre, sont diverses

diverses sortes de fievres, les apostumes, les phlegmons & la jaunisse. Si le sel se sépare du soufre, ce dernier se pourrit; & se répandant sur la poitrine, cause la pleurésie; dans l'estomac & dans le foie, il allume la fievre; dans la tête, il donne la migraine & les autres douleurs de cette partie, telles que celles des yeux, des dents & des oreilles.

Plusieurs maladies tirent leur origine du sel, entre autres, la colique, la pierre, le gravier, & les autres congélations qui se font dans les veines & dans les cavités, la goutte des mains & des piés, & la sciatique. Ces maux proviennent du mélange de l'esprit de sel avec le sel même, qu'il coagule dans la vessie, les reins & les articulations. La dissolution du sel produit les flux de ventre. S'il vient à se durcir & à se coaguler, il occasionne des obstructions, maladies que l'on guérira en fondant les sels qui les ont formées. Si le sel se subtilise trop, il cause les ulceres, la gale, la demangeaison & autres maladies de la peau. L'érésipele, les ulceres malins & le cancer, partent de la même origine. Si le sel a trop de force, il produit le *feu persique* & les grandes inflammations. Ces trois principes ont dans le corps de l'homme, de même qu'au dehors, leurs différentes especes qui causent différentes sortes de maladies. Le vitriol, que l'on compte entre les sels, produit une sorte d'érésipele: la matiere peccante dans la fievre, n'est autre chose que le soufre & le salpetre. C'est par cette raison qu'il veut qu'on donne à la fievre le nom de maladie du salpêtre & du soufre enflammé. Ailleurs, il dit de la fievre intermittente en particulier, qu'elle naît du mouvement du nitre, qui produit du froid en commençant, & de la chaleur sur la fin.

Outre les causes des maladies déduites des trois principes, le sel, le soufre & le mercure, Paracelse en attribue un grand nombre d'autres au tartre. Le tartre produit tous les effets des premiers principes, & quelques autres particuliers. Il entend par ce terme une matiere aigre & dure, telle que celle qui s'attache aux parois d'un tonneau de vin, au lieu que la lie va au fond. Il prétend que la pierre de la vessie & le gravier des reins sont produits par le tartre.

J'appelle, dit-il, la pierre ou le calcul, la maladie du tartre, *tartareus morbus*, nom dérivé du Tartare, de ce lieu de tourmens imaginé par les anciens Poëtes; car le tartre contient une huile, une eau, une teinture & un sel, qui enflamment & brûlent le malade, comme feroit le feu d'enfer.

A l'égard des signes des maladies, ses écrits contiennent peu de choses sur ce sujet. Il en dit un mot en quelques endroits, & dans d'autres il paroît en faire peu de cas. Il établit diverses especes de pouls, qui ont toutes du rapport avec les planettes: il y en a deux aux piés qui sont attribuées à Saturne & à Jupiter; deux au cou, qui dépendent de Venus & de Mars; deux aux tempes, qui sont réglées par la Lune & par Mercure. Le pouls du Soleil est au côté gauche sous le cœur; d'où il s'ensuit, dit-il, que si le pouls bat plus vîte qu'à l'ordinaire, les sept principales parties souffrent; savoir, le cœur, le cerveau, le foie, le fiel, les reins, la rate, le poumon. Si l'une de ces parties en particulier est accablée par la maladie, le pouls bat plus foiblement, & cela vient de ce que l'air ou l'esprit de vie n'y trouve pas un passage libre.

Il a parlé plus au long des urines, comme on le peut voir dans ses ouvrages. Il dit dans le livre des jugemens qu'on en doit porter, que l'urine est un sel résout avec quelque mélange de soufre & de mercure. Je n'entrerai point dans le détail des signes qu'il en tire sur la nature & les suites des maladies: je remarquerai seulement, que, selon quelques Chymistes imitateurs de Paracelse, la connoissance des urines est de la derniere importance, s'il est vrai, comme le dit *Joannes Rhenanus*, dans son *Urocritorium Chymiatricum*, qu'on voit dans les urines, comme dans un miroir, tout ce que l'on doit attendre de bon ou de mauvais d'une maladie.

J'ai observé ci-dessus que les plus habiles d'entre les Paracelsistes ne faisoient pas difficulté d'avouer, que la quintessence ou le remede universel dont leur maître a parlé, & qu'il se vantoit de posséder, étoit un secret fort rare. Cela les obligea de chercher & d'user à son exemple de plusieurs remedes particuliers. Un des moyens de parvenir à cette découverte, c'étoit d'observer ce qu'ils appellent la *signature des choses*. Ils avoient imaginé que certaines analogies qui se rencontrent par rapport à la couleur, à la figure & aux autres marques extérieures dans les animaux, les végetaux, les minéraux, sont autant d'indices des qualités dont ils sont doués, chacun pour guérir telle ou telle maladie.

C'est sur ce fondement qu'ils prétendent que l'eufraise a de la vertu contre les maladies des yeux, parce qu'on lui remarque au-dedans une petite figure noire qui représente, disent-ils, la prunelle. Une des especes de *dentaria*, dont la racine ressemble à une chaine de dents enfilées les unes avec les autres, nous indique par cette configuration un médicament propre pour les maux de dents, & pour le scorbut. Les semences de grenades, les pignons, imitant aussi la figure des dents, on en doit inférer, selon eux, qu'ils ont des propriétés convenables dans les maladies de ces parties. La pulmonaire est bonne dans les maladies du poumon; aussi est-elle légere, spongieuse, & configurée à peu près comme ce viscere. On prend du citron dans les cas où le cœur souffre, & nous voyons qu'il en à peu près la figure,

Autre preuve que ce fruit est cordial, c'est que le cœur a du rapport avec le Soleil, & que la couleur jaune du citron représente en quelque sorte celle de cet astre. L'or ayant aussi l'éclat du Soleil, pourroit-on douter qu'il ne fût le plus excellent des cordiaux ? La racine de la plante appellée *Satyrium*, indique aussi fort sensiblement par sa figure qu'elle est destinée à fortifier les parties de la génération. L'*Asarum*, qui ressemble si bien à une oreille, est par-là même un médicament pour les oreilles. Si l'on en veut savoir davantage là-dessus, on peut consulter *Crollius*. Mais *Libavius* avoue franchement, que c'est à un pur effet du hasard qu'il faut attribuer la conformité qu'il y a entre la figure de certaines plantes & les vertus qu'elles possedent, & qu'il faut remonter à d'autres principes pour connoître la source de leurs propriétés.

Nonobstant toutes ces signatures, Paracelse & ses disciples comptoient beaucoup plus sur les médicamens métalliques, que sur ceux qu'on tiroit des animaux & des végétaux ; en quoi ils différoient des anciens Medecins qui ne connoissoient presque aucun autre usage des premiers que celui qu'on en peut faire en les appliquant à l'extérieur. Les Paracelsistes exigeoient d'ailleurs, que tous les médicamens, quels qu'ils fussent, passassent par leurs fourneaux ; sinon, loin d'être utiles, ils deviennent nuisibles, disoient-ils, parce qu'on n'en a pas séparé je ne sai quoi de venimeux que la nature a répandu dans tous les mixtes.

Paracelse croyoit encore qu'on pouvoit guérir par des paroles & par des caracteres certaines maladies qui ne cédoient point aux autres remedes, pas même à l'or potable, à la quintessence d'or, ou à celle de l'antimoine. La nature, dit-il, a transmis ses vertus, ou fait part de sa puissance aux paroles & aux pierres gravées, ainsi qu'aux herbes & aux racines. Nous avons vu ailleurs qu'il étoit d'avis qu'un Medecin recourût sans scrupule à la magie.

Quoiqu'il donnât dans toutes ces opinions absurdes, il ne négligeoit pas les remedes généraux de la Medecine, la saignée & la purgation : il croyoit qu'on pouvoit se passer de lavemens, & il n'en a rien écrit ; parce qu'il les regarde, ajoute-t'il, comme un très-vilain & très-absurde remede.

Nous avons cinq traités de lui sur la saignée : il ne la desapprouvoit pas, mais il l'avoit assujettie à des regles tirées de la disposition des astres, & sans lesquelles il croyoit qu'il étoit impossible d'en user à propos. Je fais cette observation, pour démontrer que les Chymistes qui lui succéderent, & qui rejetterent pour la plupart l'usage de la saignée, s'écarterent en cela des sentimens de leur chef. Il employoit aussi les purgatifs : mais il donnoit à ceux que la Chymie fournit, la préférence sur ceux des Grecs & des Arabes. Nous lisons dans Oporinus, que quand Paracelse purgeoit ses malades, il se servoit pour cela de mercure précipité qu'il réduisoit en pilules, en y mêlant un peu de thériaque ou de mithridat, ou du suc de cerises ou de raisiné dans quelque maladie que ce fût.

Ce disciple de Paracelse ne nous explique point de quelle sorte de précipité son maître se servoit. Les Empiriques donnent communément à ceux qui sont attaqués de la vérole, du précipité rouge, qui est un purgatif & même un émétique très-violent, dont Paracelse nous a donné la composition. Il faut préparer, dit-il, ce médicament en dissolvant du mercure avec de l'eau forte, & en la retirant par la distillation, répétant la même opération cinq fois plus ou moins, jusqu'à ce que le mercure précipité ait acquis une belle couleur rouge, & verser ensuite sur cette poudre de l'esprit de vin, le retirant aussi par la distillation, & faisant la même chose sept fois ou neuf fois, ou même plus souvent, jusqu'à ce que le précipité blanchisse dans le feu, & ne soit plus sujet à s'enfuir ; puis il ajoute qu'on aura alors un mercure précipité diaphorétique. Ceux qui préparent aujourd'hui le précipité rouge, suivent de point en point la prescription de Paracelse. Ils se servent premierement d'eau forte, ensuite d'esprit de vin : mais ils ont beau verser & reverser cet esprit sur la poudre, & le retirer autant de fois, jamais elle ne devient blanche, & moins encore fixe, c'est-à-dire, incapable de s'évaporer, & de retourner en mercure coulant. On voit par-là quelle foi l'on doit avoir aux discours de Paracelse : il feint dans cet endroit, ainsi que dans beaucoup d'autres, d'enseigner la maniere de composer un excellent remede, fort au-dessus du précipité commun, mais avec quelque exactitude qu'on observe ce qu'il ordonne, on travaille envain ; ce qui fait penser qu'il ne possédoit pas lui-même le secret de ce précipité diaphorétique ou sudorifique. Quoiqu'il en soit, celui dont Oporinus fait mention, étoit purgatif, & n'étoit point donné par Paracelse pour provoquer la sueur. Il est même probable qu'il différoit peu du précipité rouge ordinaire, si ce n'étoit pas entierement la même chose.

Paracelse connoissoit d'autres médicamens purgatifs que son précipité, & quoiqu'en dise Oporinus, il n'est pas vraisemblable que ce soit le seul purgatif qu'il ait employé ; il n'est pas possible qu'ayant travaillé autant qu'il l'avoit fait, sur l'antimoine qu'il regarde comme le minéral qui fournit les plus puissans remedes, il n'eut découvert qu'entre autres choses, on en tiroit diverses matieres purgatives. Il dit premierement que l'antimoine qui est plus propre que le feu ou quelqu'autre chose que ce

soit à purifier l'or & l'argent, purge pareillement le corps humain & le nettoye de toute impureté. Il ajoute immédiatement après que le magistere d'antimoine chasse la lépre ; à cet effet nous pouvons juger qu'il n'entend pas par-là un purgatif ordinaire. Au reste, voici comment il préparoit ce magistere, cette essence, ce secret, cette vertu de l'antimoine. Pour avoir la vertu de l'antimoine dont tous nos livres de Medecine ne font aucune mention : prenez garde, dit-il, au commencement qu'il ne se corrompe rien de ce minéral ; mais qu'il demeure tout entier sans perdre rien de sa forme, car c'est sous cette forme qu'est caché l'*arcanum* : poussez-le par la cornue sans qu'il reste aucun *caput mortuum* : reduisez-le par une troisieme cohobation en une troisieme nature. Alors sortira cet *Arcanum* dont la dose est de quatre grains pris avec de la quintessence de mélisse. Quand on a bien lu cette recette, on n'en est gueres plus savant. Paracelse parle rarement de purgatifs proprement dits, tirés de l'antimoine. Il fait mention en un seul endroit des fleurs de ce minéral, mais il n'en dit qu'un mot en passant, sans expliquer la maniere de les faire. Il indique ailleurs une préparation dont ces fleurs sont la base, & qu'il assure être un remede excellent contre le mal caduc, mais il ne le décrit point ; il se contente d'en marquer la dose qui est de neuf grains avant le paroxisme, & de dix-huit grains dans le paroxisme même. Il dit ailleurs quelque chose du mercure de vie. Il ne s'étoit gueres moins exercé sur le vitriol que sur l'antimoine, & il parle d'un *arcanum* qu'il en tiroit & qu'il tenoit préférable à celui qui se tire de l'or.

Je ne me jetterai point ici dans la description des essences, des magisteres, des élixirs, & de tous ces secrets importans que Paracelse avoit nommés *magnalia Dei*, tels que la quintessence dont nous avons dit un mot, le fameux remede *azoth*, qu'il portoit toujours sur lui, & son *laudanum*. Je dirai seulement de ce dernier, que je le soupçonne de n'avoir été qu'une composition dont l'opium étoit le principal ingrédient. En effet cette drogue est merveilleuse, quand on s'en sert à propos. Plusieurs Medecins prétendent qu'il est inutile de se donner tant de peine à la préparer, car les préparations que l'on en fait avec le plus de soin & de dépense ne sont gueres plus énergiques que les plus simples & que la drogue même telle qu'on nous l'apporte du Levant, & que les Turcs la prennent tous les jours. Paracelse dit, à la vérité, en quelques endroits, que les médicamens où il entre de l'opium sont venimeux; qu'il ne faut se fier ni au pavot, ni à la jusquiame, ni à la mandragore, & que nous n'avons aucun anodyn, aucun somnifere qui opere sûrement & sans danger, si l'on en excepte le soufre, qui se tire du vitriol qu'on peut employer contre le mal caduc, sans compter les autres usages : mais ailleurs il ne fait pas difficulté d'avouer que les adoucissans tels que l'opium, sont excellens pour la cure de la même maladie, & il propose quelques lignes plus bas une formule de médicament dans laquelle il joint à l'opium thébaïque, l'ambre, le musc & la canelle, y ajoutant aussi l'arcanum & le soufre de vitriol. Mais si le soufre est seul un anodyn si puissant, qu'il suffise pour guérir l'épilepsie, comme Paracelse le prétend, pourquoi lui associer l'opium ? C'est une objection qu'il a pressentie & à laquelle il répond qu'il peut se rencontrer par hasard des défaurs dans le vitriol dont on se sert, que si les Artistes l'ont mal travaillé, il arrivera que le remede qu'on a prétendu en tirer ne fera pas son effet. D'où l'on peut conjecturer que Paracelse n'étoit pas si sûr des effets de son soufre de vitriol, qu'il ne jugeât à propos de l'unir à l'opium, dont l'efficacité n'est point équivoque. Cette précaution de sa part me confirme dans le soupçon que j'ai formé sur son laudanum. Je ne sai si quelqu'un possede aujourd'hui ce merveilleux souffre ou cet arcanum de vitriol que Paracelse préfere à tous les remedes extraits de l'or, & dont il préconise les vertus en tant d'endroits de ses écrits. Cette découverte ne seroit-elle pas encore du nombre de celles qui lui étoient communes avec très-peu de personnes, & dont il dit que Dieu ne les indique qu'à ceux qui ont assez de prudence pour les tenir cachées, & qu'elles demeureront dans les ténebres, jusqu'à ce que l'artiste Elie vienne mettre en lumieres les choses les plus inconnues.

Quant à sa Chirurgie, elle paroît avoir été beaucoup plus vantée qu'elle ne le méritoit. Il en a composé deux ouvrages ; l'un est intitulé *la grande Chirurgie*, & l'autre, *la petite Chirurgie*. Ces deux ouvrages font un volume assez considérable, dans lequel il n'a cependant traité que des ulceres & des plaies. Pour les guérir il ne s'en tient pas aux remedes tirés des plantes, aux remedes usités de son tems ; il propose encore des médicamens chymiques entre lesquels il faut avouer qu'il s'en trouve d'excellens : mais dans les cas où ils ne suffisoient pas, il ne faisoit pas difficulté de recourir aux caracteres, aux paroles magiques, & à tous les autres expédiens de la charlatanerie & de la superstition. Quant aux plaies, il dit qu'il y a deux manieres d'arracher le fer d'un dard, lorsqu'il est demeuré enfoncé dans les chairs : la premiere, c'est d'employer des remedes attractifs, s'il n'est que long & pointu ; de le pousser plus avant & de le faire sortir par la partie opposée, s'il est en forme de croc ; on suivra la même pratique, ajoute-t-il, lorsqu'une balle de mousquet se trouve engagée entre des os : mais si l'usage des herbes & des racines ne produit aucun effet, ce qu'il confesse arriver fréquemment, il faut alors,

c'est-à-dire, dans le cas des fers crochus & des balles engagées, recourir à certaines paroles constellées, *verba constellata*. Il assure hardiment que par la force de ces paroles, on peut sans se servir d'autre instrument que de ses doigts, tirer sans difficulté d'une plaie toute sorte de dards. Mais des sophistes jaloux, poursuit-il, se sont efforcés de diffamer cet art; ils ont obtenu des défenses de l'exercer sous peine d'anatheme & de feu. Toutefois je le pratique, parce que je sai qu'il n'y a rien que de naturel. Il ne dit presque rien des tumeurs, des fractures, des luxations, & rien absolument de l'amputation des membres, ni des opérations qui se font par le fer & par le feu. Il recommande dans un seul endroit que nous avons cité, l'usage du couteau, comme le seul remede contre la pierre; mais il ne paroît pas qu'il approuvât ce dernier moyen dans les autres cas.

Il traite assez au long de la vérole. Il en examine les causes & les signes, & il propose un grand nombre de remedes dont les principaux sont diverses préparations de mercure, mais décrites à sa maniere accoutumée, c'est-à-dire, de façon que personne, ou très-peu de de gens sont capables d'y entendre quelque chose.

Voilà ce que j'avois à dire de Paracelse: ceux qui auront la patience de parcourir les deux volumes in-folio qu'il nous a laissés, s'appercevront aisément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée & la tête pleine d'idées creuses & chimériques. Tel étoit le caractere de son esprit, qu'il seroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Astrologie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la cabale, tous Arts dont l'ignorance de ces tems entretenoit la vogue. Il assuroit que pour réussir dans la Medecine, il falloit nécessairement y joindre la magie; ce qu'il ne faut pas entendre simplement de la magie naturelle; car on pourroit, selon lui, se servir sans scrupule, du diable pour parvenir à la connoissance de certains secrets; il se vantoit même de s'être entretenu avec Galien & Avicenne dans le vestibule de l'enfer. En un mot il n'a rien omis dans ses écrits de ce qui pouvoit le faire passer pour sorcier; & il auroit assurément joué de malheur s'il n'y avoit pas réussi. Le commun des hommes le regarde comme tel: on peut assurer qu'il y avoit plus de fourberie dans son fait, que de sortilege.

Entre les absurdités dont ses ouvrages sont remplis, on trouve quelques bonnes choses & qui ont servi au progrès de la Medecine. On ne peut disconvenir qu'il n'ait attaqué avec succès les qualités premieres, le chaud, le sec, le froid & l'humide; c'est lui qui a commencé à détromper les Medecins & à leur ouvrir les yeux sur le faux d'un systeme qu'on suivoit depuis le tems de Galien. Il osa le premier traiter la philosophie d'Aristote de *fondement de bois*; & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de solidité de cette base, il donna lieu à ses successeurs d'en poser une plus solide. Son opinion touchant les semences qu'il suppose avoir toutes existé dès le commencement, est adopté aujourd'hui par de très-habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir exposé d'une maniere plus vraisemblable. Ce qu'il a avancé sur les principes chymiques, le sel, le soufre & le mercure, a ses usages dans la Physique & dans la Medecine. On ne peut disconvenir d'un autre côté qu'il n'eût une grande connoissance de la matiere médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé sur les animaux, les végétaux & les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences: mais il eut la vanité ridicule de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'est de quoi se plaignoit *Guntherus d'Andernac*. J'avoue, dit-il, que Théophraste Paracelse est un très-habile Chymiste, & qu'il a mis dans ses ouvrages d'excellentes choses, mais il est fâcheux qu'il y en ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fausses, sans compter qu'il a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre & en profiter. Il seroit à souhaiter que Galien eût été moins diffus & plus exact, & Paracelse moins obscur & plus sincere. Mais chacun a ses bonnes qualités & ses vices; il faut profiter du bon & laisser le mauvais. Ce jugement est court & vrai.

La censure qu'en a portée le Chancelier Bacon, en qualité de philosophe, est juste, quoique sévere. Les Chymistes, dit-il, ont à leur tête une espece de monstre; c'est Paracelse: singe d'Epicure dans sa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propose que comme une opinion. Le destin regle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le destin, plus capricieux que le hasard, Paracelse ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une chose est absurde, & plus il est prompt à l'assurer: quelles rêveries que ses ressemblances, correspondances & paralleles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des choses qui n'en eurent jamais! Ses principes sont à la vérité fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage, mais il se tourmente sans fin pour y rapporter tout. Son adresse à se tromper lui-même est prodigieuse. Ce n'est toutefois pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce sacrilege imposteur a souillé les choses divines en les associant aux choses naturelles, a confondu le sacré & le profane, les fables & les hérésies, la raison & la religion; sans cesse occupé, je ne dis pas d'éclipser la lumiere de la nature, à l'imitation des anciens sophistes, mais de l'étouffer entierement.

Les sophistes abandonnerent l'expérience;

Paracelse la fit mentir : non content de ne pas entendre sa voix, il en imagina des réponses ; & les fausses qu'il lui fait débiter, étoient capables de dégoûter les amateurs de la vérité de la consulter après lui. Il se fait encore un devoir d'exalter à tous propos les préventions aussi absurdes que magnifiques de la magie ; il appuie de toute sa force les promesses extravagantes des sorciers : les erreurs scellées de son autorité ont trouvé de l'accès dans les esprits ; ensorte qu'on peut dire qu'il a été le ministre de l'imposture qu'il avoit créée. Ses disciples enthousiastes embrasserent ses opinions sur la promesse qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves ; aussi n'eurent-ils pour les défendre que cette suffisance impertinente de leur maître sur laquelle ils les avoient adoptées. Il lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la religion, dont ils emprunterent le despotisme, la pompe & les mysteres, ressources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelsistes s'accorderent tous dans les promesses qu'ils firent au monde, c'est qu'ils étoient unis ensemble par un même esprit de mensonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois sur des découvertes utiles : ils cherchoient en tâtonnant, (car la raison n'avoit aucune part dans leurs opérations) & le hasard leur mit sous la main des choses précieuses. Ils ne s'en tinrent pas-là : tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils se mirent à former des théories. Ils tenterent d'élever sur leurs fourneaux un systeme de philosophie ; ils s'imaginerent que quelques expériences de distillations leur suffisoient pour cet édifice immense;ils crurent que des séparations & des mélanges, la plupart du tems impossibles, étoient les seuls matériaux dont ils avoient besoin, plus imbécilles que des enfans qui s'amusent à construire des châteaux de cartes.

Je ne prétens pas que cette peinture convienne à tous les Chymistes en général, je connois toute la différence qu'il y a entre les sectateurs de Paracelse, & ceux qui se proposant pour modele Frere Bacon, se piquent d'une subtilité méchanique qu'ils emploient à faire de nouvelles expériences & à découvrir les propriétés utiles des êtres, laissant à d'autres le soin de former des hypotheses frivoles, & de les accréditer par des faussetés, des promesses outrées, & un zele prétendu pour la religion, à l'exemple de Basile Valentin & de la plupart des Auteurs Alchymistes.

Quoique le Chancelier Bacon dise de Paracelse & des Chymistes qui le prirent pour guide & pour modele ; il est constant qu'on ne peut sans injustice leur refuser quelques louanges pour avoir contribué aux progrès de la Medecine, premierement en démontrant la fausseté du systeme de Galien qui fut dès-lors banni de cette science : quoiqu'on puisse leur reprocher de lui en avoir substitué un autre qui n'est pas mieux fondé ; il faut convenir que leur théorie étoit trop romanesque, trop manifestement fausse pour être sérieusement embrassée par d'autres que par des enthousiastes, & que par conséquent, elle étoit d'autant moins funeste qu'elle étoit moins spécieuse ; d'autant moins dangereuse que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter étoit petit.

Secondement pour avoir remis en vogue des remedes importans dans la cure des maladies ; au nombre desquels on peut compter le mercure, l'antimoine, le soufre, le nitre, l'opium & le fer dont ils ont fait différentes préparations & dont ils nous ont appris plusieurs usages. C'est d'eux que nous tenons encore les esprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de sang & d'autres substances animales.

Le fameux *Van-Helmont* parut environ quatre-vingt-dix ans après Paracelse. Cet homme d'une industrie infatigable employa cinquante ans à examiner par la Chymie les fossiles, les animaux & les végétaux. L'univers lui eût eu de grandes obligations, s'il eût fait un meilleur usage de ses découvertes, s'il les eût exposées clairement ; & sa réputation eût été mieux & aussi-tôt établie, si sans s'occuper à copier Paracelse, il n'eût pas poussé le ridicule jusqu'à se vanter comme lui de posséder un remede universel. Au reste, il faut convenir que Van-Helmont étoit savant, habile & éloquent.

Ses opinions se répandirent bientôt dans toute l'Europe ; bientôt la Medecine ne connut d'autres remedes que ceux que la Chymie préparoit, & les productions de cet art passerent pour les seuls moyens qu'on pût employer avec succès à conserver la vie & la santé. Mais ce qui acheva de mettre la Chymie & les préparations chymiques en réputation, ce furent les leçons que *Sylvius del Boé* dicta peu de tems après à Leyde, à un auditoire nombreux. Ce Professeur prit à tâche d'accréditer cet art : il ne cessoit de vanter son utilité ; & son éloquence, son exemple & son autorité firent toute l'impression qu'il en pouvoit attendre. *Otho Tachenius* parut quelque tems après *Sylvius del Boé*. Il se chargea de la défense de la Chymie. Il composa sur ce sujet trois traités non moins travaillés que profonds ; & la Chymie n'eut plus d'adversaire. Tout le monde se rint pour convaincu que la nature opere en Chymiste ; que la vie de l'homme est son ouvrage ; que les parties du corps sont ses instrumens ; en un mot qu'elle produit par des voies purement chymiques tout ce que la variété infinie des mouvemens fait éclore, non-seulement dans le corps humain, mais encore dans l'Univers, où rien sans elle ne seroit mû, dirigé, accru, diminué & détruit. Les

écoles des Universités ne retentissoient que de ces propositions, & les écrits des Medecins en étoient remplis : c'est par leur acidité que de certaines liqueurs corrodent les métaux ; c'est donc un acide qui dissout les alimens dans l'estomac. Les acides sont extraits par le feu & si l'on les mêle avec les huiles des aromates qui sont extremement acres, il se fait une violente effervescence ; l'acidité du chyle produira donc la chaleur naturelle en se mêlant avec le baume du sang, & s'il arrive que le chyle & le sang soient l'un & l'autre fort acres, alors il y aura fievre ardente. On sait que le nitre, le sel marin, & particulierement le sel ammoniac réfroidissent l'eau ; c'est donc à ces matieres qu'il faut attribuer le frisson de la fievre. Les exhalaisons du vin en ébullition en se portant dans un vaisseau placé au-dessus d'elles, nous offrent une image de la génération des esprits dans notre corps. Les acides mêlés avec les alcalis produisent une fermentation d'une violence capable de briser les vaisseaux qui les contiennent ; c'est ainsi que le chyle occasionne par son mélange avec le sang des effervescences dans les ventricules du cœur, dans les veines & dans les cavités rhomboïdales & imaginaires des muscles.

L'estomac est un vase dans lequel un levain acide & tiede met les alimens en fermentation. De-là viennent l'acidité du chyle, & ce mouvement d'effervescence qu'il éprouve à la rencontre de la bile, liqueur alcaline & propre à l'enflammer. Il se fait alors un combat violent entre ces deux champions, encouragés par l'humeur pancréatique qui est témoin de leurs efforts. Ce duel assez vif dégénere en une action générale : les adhérens des deux combattans se mettant de la partie & entrant dans la querelle de leurs chefs ; les uns emportés par une impétuosité naturelle se jettent dans les veines lactées, en parcourent tous les détours & se précipitent dans le torrent sanguin : c'est-là que de nouveaux ennemis placés en embuscade commencent à les assaillir, & le combat renaît. D'autres cependant enfilent résolument les détroits, marchent à la poursuite des fuyards & atteignant l'ennemi dans le canal du sang, se remettent aux prises avec lui. Dans ce nouveau combat, les uns se refugient dans le premier ventricule du cœur, d'où ils franchissent les isthmes des poumons, passant dans la chaleur qui les transporte, à travers un millier de petits canaux. Ce n'est pas tout : les troupes éparses se rassemblent au confluent des vaisseaux pulmonaires d'où elles sont embarquées pour l'autre ventricule du cœur ; là animées par de nouveaux esprits, elles forcent tout obstacle & se répandent dans les parties les plus secretes & les plus étroites du corps, d'où pleines de vigueur & d'alacrité elles reviennent dans les cavités du cœur. Qui croiroit que des Medecins modernes ont embrassé & soutenu sérieusement ce systeme romanesque, persuadé que c'est ainsi que les actions naturelles de la vie s'exécutoient ? Aussi-tôt qu'on possédoit bien le détail de cette hypothese ridicule on étoit censé un grand artiste ; & c'étoit l'ouvrage d'un jour que de s'en instruire. Il falloit commencer par prendre des notions claires d'acides & d'alcalis ; par connoître les signes qui les différencient, & par conséquent les cas ou l'un ou l'autre prédomine : ce qui restoit à faire ensuite, c'étoit de venir au secours du plus foible & de rétablir entre eux la balance. Voilà en substance ce que Sylvius & Tachenius débiterent fort au long ; ils se firent écouter, on les comprit peu, on les admira beaucoup & tout le monde suivit leur sentiment. On auroit pardonné à ces Chymistes toutes ces imaginations, & ils n'auroient été que ridicules, s'ils n'en avoient pas fait le fondement de plusieurs pratiques fatales au genre-humain. J'en vais rapporter une preuve authentique. Nous avons vu que Galien avoit imaginé les esprits animaux : quelques Chymistes travaillant d'après cette invention, prétendirent qu'ils étoient engendrés dans le corps humain, de la même maniere que les esprits du vin sont séparés par distillation. D'autres firent un pas de plus : ils ajouterent que les uns étoient comme les autres sujets à l'inflammation & susceptibles de mauvaises qualités ; & comme ils avoient remarqué que la plupart des maladies aigues se terminoient par des sueurs abondantes, ils conclurent que la méthode la plus expéditive de traiter ces maladies étoit de résoudre cette inflammation prétendue ou de dissiper ces je ne sçai quelles qualités funestes dont les esprits animaux étoient infectés, & cela par le moyen des sueurs, qu'ils provoquoient par les remedes les plus chauds & les plus violens, si toutefois l'on doit honorer du nom de remedes des ingrédiens purement destructifs ; il sembloient s'accorder en ceci avec Asclépiade, qui prétendoit guérir une fievre en l'augmentant ou en lui en opposant une autre, mais ils heurtoient de front la doctrine d'Hippocrate. S'ils avoient consulté cet Auteur & la nature qu'il avoit prise pour guide ; ils en auroient appris que cette évacuation est funeste, toutes les fois que la coction des humeurs n'est pas faite, ou pour exprimer la même chose en des termes différens, toutes les fois que les matieres qui forment l'obstruction & qui causent la maladie, n'ont pas été suffisamment attenuées par les facultés vitales, pour se dissiper à travers les pores de la peau.

Tel fut le premier usage que l'on fit des sudorifiques, à la honte de la Medecine, & au détriment de la santé d'une multitude infinie de malades. Et il ne fallut pas moins que l'expérience d'un siecle pour convaincre le gros des Medecins, que ces remedes étoient en

pareil cas plus dangereux que l'inflammation même qu'ils prétendoient calmer, ou que ces mauvaises qualités des esprits qu'ils travailloient à détruire.

Au commencement du 17[e] siecle, Guillaume Harvey d'immortelle mémoire, découvrit la circulation du sang; & l'on vit sur le champ les méchaniques s'introduire dans la Medecine, & s'élever sur les ruines des imaginations chymiques. Il faut convenir que de tous les moyens dont on s'étoit servi jusqu'alors pour conduire l'art de guérir les maladies à sa perfection, c'étoit le plus propre à cet effet. Toutes les spéculations du monde ne peuvent entrer en comparaison avec la méchanique, tant qu'on ne partira que d'après des faits suffisamment constatés, & qu'on ne posera en principes que ce qui sera généralement reconnu pour avéré. Pour mettre l'utilité de cette science en Medecine dans tout son jour, je vais donner l'analyse d'un discours que le célebre Boerhaave a prononcé sur ce sujet.

On appelle méchaniciens ceux qui s'occupent à calculer géométriquement ou sur des suppositions, ou sur des expériences, la force des corps relativement à leurs masses, à leurs figures & à leurs vîtesses. Toute leur science est fondée sur un petit nombre de principes, mais d'une évidence généralement avouée; c'est de là qu'ils ont tiré les découvertes les plus subtiles & les plus merveilleuses qu'ils aient faites. La méchanique a été estimée dans tous les âges: tous les arts conviennent des secours qu'elle leur prete. Il n'y a que la Medecine qui la traite avec mépris, & qui la regarde comme de peu & de nulle importance pour elle. Ce préjugé est indigne d'un Medecin qui entend un peu son art; & s'il influe dans sa pratique, comme cela ne peut manquer d'arriver, il l'expose à de dangereuses erreurs; c'est ce que j'entreprens aujourd'hui de prouver. Mon but est de démontrer que la connoissance des principes des méchaniques est utile, & même nécessaire dans la Medecine.

Que la meilleure définition des corps en général nous vienne des Mathématiciens, c'est ce que je ne crois pas qu'on puisse me contester. Quant à leurs propriétés particulieres, quant à leur essence, il n'est pas possible de les déduire *à priori* de la notion générale des Géometres. Un assemblage des qualités communes à la matiere de tous les corps, exclusivement à tout ce qui peut les différencier, ne fournit aucun moyen d'où l'on puisse déduire ce qui les constitue tels en particulier: ces différences essentielles sont toutefois les fondemens de leurs actions réciproques les uns sur les autres. L'une de ces choses étant inconnue, on ignore donc nécessairement l'autre.

Celui qui se propose de découvrir la nature d'un corps, doit, pour ne pas multiplier ses raisonnemens & ses expériences à l'infini, se rappeller toutes les propriétés qu'il connoît exister en différens sujets, & s'instruire par l'observation & par les essais de celles dont est revêtu le corps qu'il prétend analyser. Ces propriétés éparses dans plusieurs corps & réunies dans un seul, constitueront son essence, & en seront regardées comme des suites. Un effet indique une propriété; un assemblage d'effets, donne une somme de propriétés: ce n'est pas une seule propriété qui distinguera un corps d'un autre relativement à nous: c'est l'assemblage de toutes les qualités que nos sens nous ont fait découvrir en lui. Mais si procédant géométriquement de ces propriétés sensibles & reconnues par l'expérience, nous démontrons par une suite de conséquences nécessaires & évidentes, que telles & telles autres propriétés s'ensuivent, n'avons-nous pas étendu la sphere de nos connoissances; ne sommes-nous pas parvenus à des découvertes aussi utiles & aussi sûres que les premieres, en appellant les yeux de l'esprit au secours du témoignage de nos sens? Découvrir des propriétés par l'expérience; de ces propriétés en déduire par le raisonnement quelques autres inconnues, il n'y a que ces deux voies de déterminer la constitution particuliere d'un corps: or une vérité à laquelle l'une & l'autre nous conduisent, c'est que le corps humain est de la même espece que tous ceux qui l'environnent. L'autorité de la raison se réunit au témoignage des sens, pour nous constater qu'il n'est composé d'aucun élément extraordinaire. En examinant scrupuleusement ses principes, la seule différence qui résulte de cet examen, c'est qu'il a sa configuration particuliere qui le rend propre à produire un grand nombre d'effets, & une variété prodigieuse de mouvemens, qui tous étant relatifs à la masse, à la figure, à la solidité & à la connexion de ses parties, sont tous subordonnés aux lois de la méchanique; en un mot, que c'est un assemblage particulier de différentes machines réunies, conservées, mues, agitées par l'influence des humeurs. Cela est démontré pour quiconque s'est apperçu que le mouvement méchanique de quelqu'une de ces machines étant détruit, ou leur liaison blessée, les mêmes effets cessent d'être produits. Le corps humain est donc une vraie machine: il a donc toutes les qualités requises pour une juste application des principes de méchanique. Si l'on ne prend point pour des quantités *données*, des suppositions tirées sans fondement de la multitude infinie des possibles, ou les caprices d'une imagination fertile pour des choses *constantes*, le corps humain sera soumis aux mêmes calculs que toute autre machine: il suivra les mêmes lois, si l'on part de propriétés que l'expérience nous ait démontré lui être parti-

culieres. Nous devons un grand nombre de ces propriétés à l'attention infatigable des Anatomistes à considérer & à décrire la structure & la situation des parties les plus considérables dont il est composé, & un plus grand nombre encore au secours du microscope : sans le microscope, comment nous serions-nous jamais assurés que la nature des unes & des autres est la même ? Nous avons encore tiré de l'hydrostatique, ou de la science qui traite des fluides, quelque lumiere sur les qualités, les forces & les directions des humeurs qui circulent dans nos vaisseaux.

Cela supposé, ou il faut soutenir que ces découvertes ne prouvent rien en faveur des méchaniques, ou convenir que nous devons à cette science la connoissance que nous avons du corps humain, & conséquemment la maniere de le traiter selon l'exigence des cas. Mais qui oseroit assurer, & qui croira que de cette multitude d'observations, soit qu'on les considere séparément, soit qu'on les combine les unes avec les autres, il ne résulte rien de vrai, rien de certain, rien d'utile ? Celui qui parleroit ainsi, marqueroit par son ignorance & son imbécillité, du mépris pour les plus belles découvertes qu'on ait faites, & de l'ingratitude pour ceux qui en ont été les auteurs. L'on convient que le raisonnement peut nous conduire de ce que nous connoissons à ce que nous ne connoissons pas : mais si l'on nie que ce progrès se fasse en suivant les lois de la méchanique, que l'on m'indique donc quelque autre science qui me conduise plus directement à la connoissance de la nature des corps. Si l'on entreprend de me satisfaire, ce ne peut être qu'en supposant que les principes les plus propres à développer leur nature, sont ceux qui n'ont aucun rapport avec les choses dont il est maintenant question, & que les personnes de qui nous devons attendre des découvertes, sont celles qui s'écartent le plus qu'elles peuvent de la route qu'ont suivie tous ceux qui se sont mis à chercher la vérité, & qui l'ont fait avec le plus de succès. Telles sont les absurdités dans lesquelles il faut tomber, quand on se propose de bannir les méchaniques de la Medecine. Sans m'occuper à les combattre, je peux donc tenir ma proposition pour démontrée.

Mais, dira-t-on, avec une démonstration si abstraite, si peu proportionnée au commun des esprits, on convainc peu de personnes. Mais doit-on juger du poids d'un raisonnement par le nombre de ceux qui sont en état de le saisir? Cette objection ne prouve rien. Toutefois en faveur de la multitude, je vais tâcher d'exposer les choses dans un plus grand jour.

Que la plus grande partie de notre corps soit composée d'arteres qui en entretiennent la force & la vigueur, cela est trop évidemment connu pour avoir besoin d'être démontré. Que ces arteres soient des canaux qui renferment le sang & qui dirigent son cours ; que les plus considérables partent du cœur, & que leurs diametres aillent toujours en diminuant jusqu'à devenir imperceptibles, c'est ce que les bouchers même n'ignorent pas. On sait encore que le tronc de ces arteres se divise en partant du cœur en branches latérales, semblables au tronc même, & se subdivisant comme lui ; que ces branches vont en diminuant en grosseur, & que la cavité du tronc qui tend droit en bas, est communément d'une plus grande capacité à l'endroit de la division que celle des branches qui en sont engendrées ; que tous ces vaisseaux sont dans leurs cours une infinité de sinuosités, & que ces sinuosités rallentissent considérablement la vitesse du sang : nous devons cette derniere observation à quelques personnes qui ont appliqué la Géométrie à la Medecine.

Le sage Auteur de notre machine a rendu par une structure non moins avantageuse qu'admirable, tous ces canaux flexibles, afin qu'ils puissent céder à l'effort du fluide qu'ils contiennent, & se dilater sans risquer d'être rompus. Il y a plus : leur méchanisme est tel, qu'ils réagissent & reviennent avec impétuosité ; ensorte que leur diametre & leur capacité diminuent aussi-tôt que l'effort du fluide cesse.

Malpighy observa le premier, que les dernieres branches d'une artere se subdivisant en une infinité de petites ramifications, s'étendoient sur une membrane qui leur servoit comme de base, & qu'elles communiquoient là les unes avec les autres par une multitude de petits canaux. Le même Anatomiste suivit ces canaux dans les tours & retours innombrables qu'ils faisoient prendre au fluide qu'ils transportoient. Alors il remarqua avec admiration, que les petites branches observoient une grande exactitude dans leur disposition relative ; qu'elles laissoient entre elles des espaces égaux ; que les ramifications cessoient ; qu'il n'y avoit plus de subdivisions latérales, mais que les canaux changeant de figures, formoient l'origine des veines & des conduits lymphatiques. On s'est assuré de ce méchanisme, soit par la vue, soit par le microscope, soit par les ligatures des vaisseaux dans les corps vivans, ou les injections du mercure dans les vaisseaux des corps morts, par l'inspection ou la dissection des cadavres ; soit en comparant les quadrupedes, les insectes, les poissons, & l'homme avec les plantes. C'est aussi tout ce que nous savons sur cette matiere ; le reste n'est qu'un tissu de fictions.

La plus grande partie du corps consiste donc (à en juger sur la description méchanique) (& cette disposition ne contribue pas peu à la conservation de la vie) en un canal conique, élastique & tortueux, qui se partage en canaux similaires

similaires & plus petits, qui partent d'un même tronc, dont l'assemblage forme enfin un tissu réticulaire, & qui communiquent les uns avec les autres. Si cela est vrai, & rien ne l'est plus incontestablement, tous les effets des arteres sur le sang ne dépendent que de leur figure; & conséquemment c'est de leur figure seule, telle que nous l'avons décrite, qu'il en faut tirer la raison. Or, j'en appelle à tout juge éclairé; quel est l'homme capable de déduire de cette cause seule tous les effets qu'elle produit, sinon celui qui a l'habitude de contempler des sujets mathématiques, & de calculer les forces mouvantes des corps; celui qui n'a besoin que d'une seule supposition, telle que l'élasticité des canaux & de leur réaction sur le fluide qu'ils renferment, pour en conclurre des vérités importantes? Or, le Méchanicien seul est cet homme. Mais considérons de plus près l'artere; car la connoissance de cette partie embrasse presque celle de tout le corps. L'artere, après avoir formé le tissu réticulaire dont nous avons parlé, pousse des tuyaux cylindriques, dont le diametre est si petit, que les molécules rouges du sang ne peuvent y entrer; ils n'en reçoivent que la partie la plus fluide, & qui n'est point colorée. C'est cette particularité qui constitue le vaisseau lymphatique dans le même endroit; la même artere forme un tronc qui conserve dans son étendue la même direction: sa capacité est plus grande que celle des vaisseaux lymphatiques, & il reçoit la partie rouge & la plus épaisse du sang, séparée de sa partie claire & séreuse. C'est-là qu'il faut fixer l'origine réelle des veines. Le diametre & la capacité des veines sont en commençant fort petits: mais bien-tôt ils s'augmentent par le concours de nouveaux tuyaux lymphatiques & veineux; ce qui leur donne la figure d'un cone semblable au cone artériel auquel il est opposé au sommet.

Si vous imaginez des arteres, des veines, des canaux lymphatiques avec toutes leurs appartenances, fixés dans un plan membraneux & traversé de nerfs; si vous ajoutez à ces parties quelques filamens élastiques, & si vous les entrelacez toutes les unes dans les autres, vous aurez la structure d'une glande; structure sur laquelle je ne peus jetter les yeux sans la reconnoître pour la source d'une infinité d'effets merveilleux, comme elle le fut d'une infinité de fictions ridicules, qui subsisterent jusqu'à ce que l'industrieux & infatigable Malpighy les anéantit par une exposition claire & complete du méchanisme des glandes. De quelle importance n'estimerons-nous pas cette découverte de Malpighy, si nous considérons que tout le corps humain n'est presque qu'un composé de glandes? Le cerveau que le divin Hippocrate regardoit comme une glande, est, selon Malpighy, un amas de veines, d'arteres, de cavités & de nerfs. Le foie, la rate & les reins ne sont que des glandes conglobées. Le laboratoire où l'humeur génitale est préparée, n'est qu'un amas glanduleux de canaux cylindriques artistement disposés. L'enveloppe de l'embryon, le placenta, & les mamelles mêmes, sont des composés de glandes. La même contexture regne dans les membranes & dans les os, comme il n'est pas libre d'en douter après la lecture des ouvrages ingénieux de Malpighy, de Kerkringius, & de Havers.

Passons maintenant aux parties musculaires. J'apperçois en les examinant attentivement, que ce ne sont que des machines composées selon les lois les plus déliées des méchaniques. Tout muscle est composé de muscles plus petits & similaires. Mais où doit finir cette composition? Quel est le dernier de ces petits muscles? Un filament? Le filament n'est autre chose qu'une pellicule mince & dilatée d'un canal fort étroit & nerveux, qui forme une cavité plus grande que le canal dont elle fait partie, & que les esprits remplissent & gonflent. La force immense de cette machine est bien connue de ceux qui ont comparé les expériences hydrauliques de Mariotte avec les principes de la méchanique de Descartes.

Si nous considérons le poumon, dont la structure est si différente de celle des autres parties, nous trouverons que c'est un composé de sachets sphériques & élastiques, attachés au sommet du tuyau conique qui forme la voix. La surface de ces sachets est couverte d'un tissu réticulaire de veines, entre lesquelles on ne remarque presque aucun vaisseau lymphatique, pour des raisons qui nous sont encore inconnues.

Qui auroit cru qu'il fallût si peu d'appareil pour composer une machine aussi singuliere, aussi admirable que le corps humain? Voilà pourtant tout ce qui y entre: mais pour être très-simple, elle n'en est que plus merveilleuse. Un bon Méchanicien vous dira, que la sagacité de l'Inventeur est d'autant plus grande, que la machine qu'il a composée produit facilement les effets qu'il en attendoit, & qu'elle est la plus simple de toutes celles qu'on pouvoit imaginer, & qui auroient été capables de les produire.

De toutes ces propositions préliminaires, que conclurrons-nous? Que le corps humain est une vraie machine, dont les parties solides, telles que les vaisseaux, sont destinées à renfermer, transporter, diriger, changer, séparer, rassembler & décharger les fluides, & dont les autres parties solides sont des instrumens propres par leur figure, leur dureté & leur connexion, tant à soutenir les premieres, qu'à former différens mouvemens nécessaires au tout. Cette division des solides en deux especes, comprend tout ce qu'Hippocrate avoit appris des Naturalistes Egyptiens, Babyloniens

& Grecs ; tout ce qu'il a découvert & tout ce qu'ont su les Medecins Grecs ses successeurs, qui le copierent, comme il avoit copié ceux qui l'avoient précédé. Il y a plus ; les Arabes avec toute leur industrie, les restaurateurs de l'anatomie, les Modernes qui ont cultivé cette science, & sous lesquels elle a fait de si grands progrès, avec tous leurs instrumens & leur adresse, n'ont rien trouvé qui ne s'y réduisît. A quoi bon recourir donc aux élémens, aux qualités premieres, aux formes substantielles, & à toutes les causes chymiques, *intellectuelles* ou méthaphysiques, pour rendre raison de ce qui se passe dans notre corps ? C'est une machine ; elle entre donc dans l'objet des méchaniques. D'ailleurs, les solides qui la composent, n'ont rien qui soit étranger à ses lois. Quelle méthode suivrons-nous donc ? Sur quels principes tablerons-nous ? Qui consulterons-nous dans la recherche des effets des parties organiques ? Ceux que nous reconnoîtrons pour gens profondément versés dans les méchaniques : il n'y a qu'eux de qui nous puissions espérer des démonstrations solides dans cette matiere.

Quelle raison pourrez-vous rendre, ou quel usage assignerez-vous à la figure de la cornée, à la disposition de l'humeur aqueuse & du cristallin, & à la configuration & à la densité de l'humeur vitrée ? Comment démontrerez-vous que le conduit auditif n'en est que plus propre à recevoir & à diriger un rayon sonore, parce qu'il est plus étroit & plus tortueux dans le milieu qu'en aucun autre endroit, & que son diametre est plus grand, & sa direction plus droite aux deux extrémités ? Voyez combien la membrane du tympan est déliée ; remarquez que sa figure est elliptique, & que sa convexité est tournée du côté des parties intérieures de l'os pierreux : observez la faculté qu'elle a de se transformer & de prendre une infinité de courbures différentes par le moyen du marteau qui lui est attaché, & qui a un muscle propre à le mettre en mouvement ; & rendez-moi raison d'un méchanisme si compliqué (& toutefois si nécessaire, que le plus vil des animaux en est doué.) A quoi bon les circonvolutions du labyrinthe ? Quels sont les usages de la conque, du vestibule, de la double spirale, du limaçon, de la fenêtre ovale & de la fenêtre ronde ? J'ose assurer que si vous n'êtes profondémenr initiés dans les secrets de la méchanique, toutes ces particularités seront autant de mysteres pour vous.

Après avoir effleuré les propriétés des parties solides, considérons maintenant celles des fluides, dont le mouvement entretient la vie de l'animal, & dont le cours libre dans les canaux qui leurs sont propres constitue la santé. Pour se former des idées justes de la nature des fluides, il faut remonter aux petits corpuscules agités, dont l'assemblage forme ce qu'on appelle un fluide. Chacun de ces corpuscules pris en particulier, doit être considéré comme un solide, dont l'action & les effets doivent conséquemment être proportionnés à sa masse, à la quantité de mouvement & à sa figure. On détermine cette action, ces effets par des expériences ; & c'est le Méchanicien qui les fait. Chaque particule d'un fluide est dans un état spontané de fluidité.

Mais cette partie de la doctrine des fluides n'a pas encore atteint le point de perfection nécessaire pour que nous en puissions tirer de grands services. En considérant les fluides en masses, nous appercevons deux propriétés communes à tous ceux que nous connoissons ; c'est la pesanteur & la faculté de couler du côté où ils sont le moins comprimés. Quant à ce qui les distingue les uns des autres, c'est la force élastique, les pesanteurs différentes en pareil volume, la densité, la fluidité, la résistance, la vitesse avec laquelle ils se meuvent, & la direction de leur cours. Telle est l'énergie de ces propriétés, que la plus grande partie des accidens qui arrivent aux hommes dans l'état de santé, n'ont pas d'autres causes. Celui donc qui sait soumettre ces propriétés au raisonnement & au calcul, est en état de servir utilement la Medecine : mais comment combiner, peser, développer & démontrer la force résultante de ces qualités, sans le secours de l'hydrostatique ? N'est-ce pas à l'aide de cette partie délicate des méchaniques, qu'en prenant pour *données* quelques-unes des propriétés que nous avons détaillées, on arrive par une voie tout-à-fait géométrique à des théoremes dont le mérite est moins d'être évidens que de pouvoir être réduits en pratique ? Négligeant donc les causes physiques de la fluidité ; abandonnant à d'autres le soin de discuter quelle doit être la nature des particules qui composent un fluide ; considérant seulement les fluides en masse, nous voyons de quelle certitude & de quelle utilité seroient dans la Medecine les démonstrations de l'hydrodynamique. Ceux à qui nous laisserions encore quelque doute là-dessus, n'ont qu'à lire les écrits d'*Archimede*, de *Descartes*, de *Stevin*, de *Borelli*, de *Mariotte*, de *Newton* & de *Bellini*. Que nous aurions de graces à rendre à la Providence, si elle nous accordoit quelque homme d'un génie capable de perfectionner par ses découvertes cette seconde branche des méchaniques ! La Medecine en recevroit des secours plus importans que d'aucune autre science. La plupart de ceux qui ont entrepris de déterminer la force des fluides dans le corps humain, au lieu de travailler aux progrès de l'art de guérir les maladies, ne l'ont qu'associé au ridicule dont ils se sont couverts par leur ignorance dans la méchanique. Sans une connoissance profonde de cette science, il n'est pas possible de discuter l'action des hu-

meurs vitales : les esprits superficiels peuvent s'amuser à d'autres sujets ; ceux-ci veulent être traités sérieusement.

J'entens d'ici les Philosophes hermétiques, les défenseurs de cette secte, à laquelle Hermès a donné nom ; je les entens me demander, si je suis en état de déduire des propriétés générales des fluides, celles qui conviennent à chacun d'eux ? Les lois de la méchanique me conduiront-elles jamais à déterminer l'effet des fermentations, l'effervescence occasionnée par le mélange des liquides & les suites de la putréfaction spontanée ? Sans les renvoyer à ce que nous avons dit ailleurs, je leur répondrai que la Chymie peut, par des exemples sensibles, nous mettre sous les yeux la maniere dont certains accidens sont produits dans des conjonctures particulieres ; que la Medecine peut emprunter de cette science des observations, & qu'elle nous fournit les méthodes les plus courtes de s'en pourvoir ; en un mot, que le Medecin tient d'elle les quantités *données*, & les conditions dont elles sont chargées : mais que quant à la maniere d'en tirer des conséquences & de parvenir à la solution du probleme, c'est à une autre science qu'il les doit. C'est donc avec peu de raison que ceux qui professent cet art ont pris l'habitude de débiter qu'il contient tous les thrésors de la Medecine. Car nous avons appris par notre expérience journaliere, que les propriétés ordinaires des fluides, dont il est toujours possible de combiner géométriquement les effets relativement à la santé & aux maladies, sont plus énergiques que les qualités équivoques des liqueurs qui sortent de l'alambic des Chymistes. Un homme boit de l'eau, un autre boit du vin ; celui-ci vit sobrement, & se contente de pain & de fruits ; celui-là charge sa table de tout ce que la terre & la mer produisent d'exqnis. Que de mets ne faut-il point au voluptueux, sans compter la multitude des assaisonnemens & des sauces qui leur sont propres ! D'autres irritent perpétuellement leurs entrailles avec des alimens acres, acides & salés ; cependant tous prolongent leur vie, tous conservent leur santé pendant plusieurs années ; les nourritures, quoique différentes, produisent les mêmes effets. Il est donc évident que la nature des fluides, tels que les visceres les engendrent dans le corps même, & que les méchaniques les considerent, importe plus à la santé que celle des particules qui les composent. Si l'excellent traité du Chancelier Bacon, de la vie & de la mort ; si les maximes d'Hippocrate, le livre de la nourriture des personnes en état de santé de Celse, & l'expérience ne suffisent pas pour convaincre le Lecteur, nous y ajouterons le témoignage de Lower, homme d'une sagacité singuliere & d'une sincérité avouée, qui raconte qu'un jeune homme épuisé par une perte de sang considérable, recouvra ses forces & sa santé en avalant du bouillon qui passoit de son estomac dans ses veines, y circuloit, & ressortoit par ses blessures sans avoir changé de couleur. Quel est celui qui a pratiqué la Medecine & qui ne s'est pas trouvé mille fois plus souvent obligé d'épaissir les fluides lorsqu'ils étoient trop subtils, de dissoudre la coagulation, de dissiper les amas, de délayer les humeurs trop épaisses, & de les consolider lorsqu'elles étoient trop fluides, que de songer à calmer le conflict des sels, à éteindre l'embrasement du soufre, & à découvrir l'espece du mercure ? Ceux d'entre les Chymistes qui exercent la Medecine, n'abandonnent-ils pas dans la pratique toutes les notions tirées de leur art, & ne se proposent-ils pas le même but que nous ? Que veut dire cette méfiance qu'ils ont de leurs principes ? Concluons donc de nos raisonnemens, de notre conduite dans les occasions, & de la leur, que si les propriétés des fluides sont les causes d'une multitude prodigieuse d'effets que nous observons, & que si ces propriétés ne peuvent être bien discutées qu'en s'assujettissant aux lois de la méchanique, un Medecin doit s'instruire de cette partie des Mathématiques, ou renoncer à la connoissance des humeurs vitales.

Si vous considérez l'effet des liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, vous y reconnoîtrez l'action d'une puissance méchanique. Le mouvement des fluides est-il arrêté : l'animal n'est plus qu'un cadavre. La circulation des humeurs est-elle libre : vous voyez un automate vivant & agissant. C'est ici une de ces propositions dont on peut démontrer la vérité aux yeux. Considérez ces personnes pusillanimes qui tombent en défaillance à la vue du sang qui sort de leurs veines : vous les croiriez mortes. Quelle est la cause de ce phénomene ? Les solides & les fluides nécessaires à la vie, sont-ils détruits ou dissipés ? Non ; il ne manque aux fluides que la circulation. Tâchez par quelque moyen que ce soit de secouer les nerfs, dont l'usage & la fonction sont d'entretenir les mouvemens du cœur, & vous verrez la circulation des humeurs, la chaleur, la couleur, l'agilité, la pensée renaître, l'animal ressusciter, & toutes les actions humaines, naturelles & vitales s'accomplir. Quel levain favorable, quelle heureuse fermentation ; ou quels sels, quelles huiles, quels esprits ont été engendrés ou détruits en ce cas ? Le mouvement est la seule chose en quoi nous ayons apperçu augmentation ou diminution ; cependant l'animal a recouvré la vie. C'est par le même effet que la chaleur ranime les oiseaux & les insectes qui paroissent morts de froid. Telle est la nature de certains esprits qu'ils ne peuvent admettre pour vrai, ce qui paroît tel au commun des hommes ; ils se méfient de tout ce que d'autres peuvent comprendre aussi

facilement qu'eux. Des phénomenes plus singuliers, les frapperoient plus vivement. C'est eux aussi que j'invite à un spectacle extraordinaire. *Hook* va ressusciter à leurs yeux un animal mort, à qui on a coupé le gosier, en introduisant l'air dans ses poumons à l'aide d'un souflet appliqué au larinx. Mais s'ils sont étonnés d'une résurrection si méchanique, que répondront-ils à *Glisson*, qui va faire imiter à un cadavre toutes les actions vitales, en faisant passer dans ses veines un fluide à l'aide d'une vessie. Ces exemples me dispensent d'en rapporter une infinité d'autres : ils suffisent pour prouver que la plupart des choses qui constituent la vie & la santé, ou qui en dépendent, sont des suites de la circulation des fluides, ou de leur action mutuelle les uns sur les autres; circulation, action qui se produisent selon des lois; lois que la méchanique expose & démontre en *hydraulique* & en *pneumatique*; d'où je conclus que le corps humain, considéré par rapport aux fluides qu'il contient, entre encore dans l'objet de cette science.

Ici les défenseurs des levains & de la fermentation prétendent avoir sur nous de grands avantages; car, disent-ils, si la circulation libre des liqueurs dans leurs vaisseaux est la cause de la vie, le premier principe du mouvement est en elle; c'est d'elle que la machine le reçoit. Mais qui peut avoir mis les fluides en mouvement ? Quelle cause assez puissante peut les y conserver, si ce n'est la fermentation ? N'est-ce pas là raisonner comme s'ils ignoroient que le mouvement des fluides dans la mere est la premiere cause du mouvement des fluides dans l'embryon; que la circulation qui se fait en elle, soutient, accroît & fortifie celle qui se fait dans le fœtus tant qu'il lui demeure attaché, & qu'elle se perpétue en lui par la conformation & l'arrangement des solides lorsqu'il en est séparé. Quiconque méditera sur la structure admirable des oreillettes du cœur, sur leur connexion avec sa base, sur les effets qui s'ensuivent nécessairement, l'abord & l'expulsion du sang transmis du cœur aux arteres, des arteres à la substance médullaire du cerveau, à ses éminences, aux nerfs, aux muscles, aux veines, trouvera dans le méchanisme des visceres, des raisons satisfaisantes de la continuation de la circulation & de la durée de la vie. Seroit-il donc si difficile de démontrer géométriquement, la premiere contraction du cœur étant donnée, que le mouvement doit continuer dans un corps sain ? La vie se conserve dans l'animal par des moyens plus simples & en plus petit nombre que nous ne sommes portés à l'imaginer. Nous croyons l'altération des choses reçues dans nos corps beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est en effet; nous supposons les causes plus compliquées qu'elles ne le sont. Si nous avions une connoissance exacte de la structure du corps humain; si nous ajoutions à cela des notions justes & précises de la nature des humeurs; si nos sens pouvoient juger de leurs qualités, nous découvririons bientôt que ces effets qui causent notre admiration, parce que nous en ignorons les causes, partent de principes d'une extreme simplicité. Un exemple seul suffira pour ôter à cette proposition tout air de paradoxe. Entre les actions qui se passent dans notre corps, celle qu'on estime la plus importante, s'opere par des moyens vraiment simples & tout-à-fait méchaniques. On voit à l'aide du microscope, à travers les parties transparentes, de certains animaux vivans, que l'impulsion seule du cœur transporte le sang jusqu'aux extrémités des arteres; & que dans le moment qu'il est un peu repoussé par la contraction élastique de ces canaux, l'action du cœur cesse, les valvules tombent, & le sang y entre derechef. Par ce mouvement d'impulsion & de repercussion, les parties du sang de différentes grosseurs sont appliquées de tous côtés à des orifices de différens diametres, qui permettent le passage aux unes & qui le refusent à d'autres. C'est par ce simple méchanisme que le sang se divise en plusieurs fluides de couleurs & de consistences diverses, qui rentreront bientôt dans les veines, où ils se confondront de nouveau. Que ceux qui ne sont versés que dans la Chymie, qui veulent tout expliquer par le conflict des corps, approchent & examinent si la fermentation se joint à la contraction du cœur & à l'élasticité des vaisseaux pour entretenir la circulation. En contemplant ces opérations, il m'est arrivé plusieurs fois d'oublier que j'observois un animal vivant, & de n'appercevoir entre mes mains qu'une machine hydraulique composée par un Mathématicien d'une habileté prodigieuse, construite par d'excellens Machinistes, & destinée à mêler & à séparer des liqueurs sous la direction d'un homme consommé dans l'intelligence des ouvrages hydrauliques & dans la conduite de ces liqueurs. Si l'on convient de la vérité de tout ce que nous avons avancé jusqu'à présent, on nous accorde que la connoissance des méchaniques est nécessaire dans la Medecine théorique: mais si l'on nous soutient qu'elle n'est d'aucun usage dans la pratique, car c'est-là l'ordinaire & dernier retranchement de nos antagonistes: que dirons-nous à cela ? Que cette distinction, quelque apparente qu'elle soit, avec quelque confiance qu'on la fasse, est sans fondement. Car qu'entendons-nous par théorie, sinon une exposition claire & déduite des causes prochaines de ce qui constitue la vie & la santé ? Cela supposé & admis, comme on ne peut s'en dispenser; il s'ensuit que la seconde partie de la Medecine dépend de la premiere, & que la connoissance & la cure des maladies se déduisent, avec la plus grande certitude que nous

en puissions avoir, des principes de la spéculation; car celui qui connoît les causes de la santé, doit être en état de s'appercevoir de leur absence, & de discerner mieux que personne l'origine & la nature de la maladie. Or celui qui est instruit de l'origine & de la nature de la maladie, sera plus capable qu'un autre d'y remédier. Il en est du corps humain en ceci comme d'une montre. On s'apperçoit aisément à l'aiguille quand elle est dérangée: mais il n'y a que l'ouvrier, ou celui à qui la structure est parfaitement connue qui puisse indiquer le défaut, & le réparer. Il n'y a point de vérité théorique dans la Medecine dont un habile homme ne puisse faire son profit dans la pratique; & conséquemment avouer l'excellence de la méchanique dans la théorie de cette science, c'est convenir de son utilité dans la pratique.

Il n'y a que quelques années que l'on desespéroit de parvenir à la connoissance de plusieurs vérités que les Méchaniciens nous ont géométriquement démontrées, sans autres suppositions que celles de quelques expériences simples & bien constatées. Consultez là-dessus les ouvrages dans lesquels *Borelli* a appliqué les lois de la méchanique aux mouvemens des animaux. Parcourez ce que *Bellini*, aidé des découvertes de *Malpighy*, a déduit des mêmes principes que ceux de *Borelli*. Voyez les problemes que *Pitcairn* a proposés au monde savant, & qu'il a résolus. Examinez ce que *Scheiner*, *Descartes*, *Huygens* ont dit de l'œil, & ce que *Kircher*, *Schelhammer* & *Morlana* nous ont donné sur l'oreille & sur l'ouie. Tous ces écrits sont autant de preuves de la nécessité des méchaniques dans la Medecine; & des avantages qu'on retireroit de la réunion de ces deux sciences, si elle étoit formée & soutenue par d'habiles Medecins, seulement autant de tems & avec cette opiniâtreté qu'on a employés à défendre & à accréditer les systemes futiles de la plupart des sectes qui se sont élevées parmi nous.

La Chirurgie ne disconviendra jamais qu'elle ait tiré de grands secours de la méchanique. En effet, à qui doit-elle la multitude des instrumens dont elle est pourvue, si ce n'est à cette science?

Ces nuages légers qui s'élevoient subitement, & sembloient passer sur la surface extérieure de l'œil, étoient regardés par des Medecins qui n'avoient aucune teinture des mathématiques, comme le commencement d'une cataracte qui se formoit dans l'humeur aqueuse; & en conséquence de cette idée, ils traitoient cette maladie avec des remedes acres, dont la partie tendre de l'œil étoit pour l'ordinaire endommagée. Que cette méthode a changé, depuis que Willis a fixé par des raisonnemens géométriques le lieu de ces images sur la rétine, & qu'il en a cherché la cause dans les arteres! Depuis que Pitcairn est venu à l'appui des raisonnemens de Willis, on a rejetté les topiques extérieurs & corrosifs; & la saignée, suivie de la purgation, a dissipé cette indisposition, lorsqu'elle a paru assez sérieuse pour mériter les soins d'un Medecin. Il y auroit de l'imprudence à ordonner un collyre ou quelque potion médicinale, pour un défaut dans la vue qui naîtroit de celui de la collection des rayons: le malade n'a besoin alors que de lunettes, pour la construction desquelles Huygens a donné des regles qui s'étendent à tous les cas. J'exigerois seulement que ceux qui s'opposent à l'introduction des méchaniques dans la Medecine, se missent en état d'entendre, & prissent la peine de lire le traité qu'Huygens a composé sur les défauts de la vue, & sur la maniere de les corriger: ils verroient comment cet Auteur résout les différens problemes qui lui sont proposés par le Medecin; comment la structure de l'œil, telle que les Anatomistes l'ont observée, & le défaut de la vision étant donnée, il trouve en deux lignes de calcul le remede qu'il faut y appliquer. Sans toucher à l'œil, il rétablit les choses dans leur état naturel, & il opere avec un verre ce dont on ne peut venir à bout avec des médicamens. Quel exemple plus frappant pourroit-on desirer de la méthode, de l'usage & du succès des méchaniques dans la Medecine? Si plusieurs autres points étoient traités de la même maniere, peut-on douter que l'art de guérir n'en acquît de la certitude, que les hypotheses n'en fussent bannies à la longue, qu'on ne le mît à couvert des révolutions, & qu'il ne se fixât à jamais?

Il est inutile de nous objecter qu'il n'est pas encore démontré qu'on puisse remédier au desordre des fluides, & conséquemment aux maladies internes, par des moyens méchaniques. Car qu'entend-on par-là? Prétend-on qu'il est impossible que la méchanique nous rende jamais ce service, ou demande-t'on si elle nous l'a déja rendu. Je répons à la question, qu'il seroit ridicule d'exiger que quelques Méchaniciens qui n'ont qu'effleuré la Medecine, eussent porté les choses à un point de perfection dont les efforts réunis d'une multitude de génies supérieurs qui ont cultivé l'art de guérir pendant trois mille ans entiers, ne l'ont point encore approché. Il ne faut pas demander l'impossible; or puisque la structure des solides, la nature des fluides, & leurs effets sensibles dans l'état de santé & de maladie doivent servir de *données* dans l'application des principes de la méchanique, à la Medecine; cette application pour être heureuse doit être précédée d'une étude longue & pénible. Il y a, comme on voit, des élémens dont il faut être instruit pour employer les regles géométriques avec succès. Mais si l'on soutient que les méchaniques sont absolu-

ment inutiles, & qu'il ne faut point espérer qu'elles servent au progrès de la Medecine, je représenterai que toute maladie occasionnée par un fluide, a son origine dans la maniere dont ce fluide circule dans les canaux qui le renferment, comme il paroît par les observations d'*Hippocrate* comparées avec celles que *Sanctorius* a faites & celles que nous faisons tous les jours. Or celui qui a soigneusement étudié l'anatomie du corps humain, qui s'est instruit des causes de la santé, des maladies, de la mort, & qui s'est familiarisé avec les phénomenes qui traversent le cours de notre vie, ne manquera pas d'attribuer l'embarras de la circulation, ou à la foiblesse de la force impulsive, ou à la contraction convulsive des vaisseaux, ou à quelques défauts des fluides, relatifs à la quantité, au mouvement, à la densité ou à la fluidité. Mais nous remarquons que plus les remedes que nous prescrivons aux malades sont propres à corriger l'un ou l'autre de ces défauts, plus ils sont salutaires. Comparez les précieuses observations de *Sydenham* avec les démonstrations de *Bellini* sur la saignée; & vous vous convaincrez que les remedes les plus ordinaires soulagent par une opération purement méchanique, ce qui vous disposera à croire, qu'on pourroit dans la suite des tems procéder géométriquement de leurs propriétés connues à leur application convenable, & réduire la Medecine en démonstrations. J'oserois prononcer, quoique trop précipitament, que les causes des maladies même les plus compliquées sont plus simples & plus méchaniques qu'aucun Medecin ne l'a jamais supposé; & cela fondé, sur ce que l'indisposition la plus légere d'une partie, est capable de suspendre subitement les fonctions principales de la machine la mieux constituée; le desordre se communiquant d'un endroit à un autre à la faveur de l'union qui regne dans le tout. Piquez la fibre la plus légere d'un tendon ou d'un nerf, avec l'éguille la plus fine & de l'acier le plus pur, & vous verrez de quels terribles symptomes sera suivie une si petite blessure; on verra survenir presque sur le champ la douleur, l'inflammation, la rougeur, la tumeur, la chaleur brûlante, la pulsation dans la partie affectée, la fievre, la soif, le délire, les convulsions & la mort. Une épine ou le moindre éclat de bois enfoncé dans une partie membraneuse produit les mêmes effets. Les pointes des sels des poisons, des particules empestées occasionnent les mêmes accidens. Dans quel état n'est point jetté un homme sain par la seule agitation extérieure? Qu'une personne soit pendant quelque tems mue circulairement ou qu'elle éprouve pour la premiere fois le mouvement des flots dans un vaisseau; elle aura des vertiges, elle pâlira, elle sentira des nausées, elle vomira, elle tombera dans un grand abbattement; telles seront les suites principales (car j'en omets une multitude d'autres) d'une altération momentanée de l'humeur vitale. Celui qui considere que les humeurs demeurent incorruptibles, tant qu'elles circulent librement dans leurs vaisseaux; mais qu'aussi-tôt qu'elles sejournent dans un endroit humide ou chaud, elles se corrompent & répandent au loin leur infection: celui qui a remarqué que le plus petit desordre dans la machine est suivi d'une infinité d'autres, conviendra sans peine qu'il ne faut attendre les remedes les plus efficaces que du Medecin qui sera versé dans les méchaniques; car qu'y a-t'il dont il ne puisse venir à bout en comparant les causes d'où naît l'embarras de la circulation, les lois de la résistance, les moyens de rétablir l'élasticité, & ceux d'augmenter la force du cœur, avec les symptomes de la maladie.

Mais, diront quelques-uns, l'empire que l'esprit exerce sur le corps ne démontre-t'il pas que la vie, la santé & les maladies sont indépendantes des principes méchaniques? A quoi serviront donc au Medecin & les connoissances de cette partie des mathématiques & les secours que vous prétendez qu'il en tirera.

Il seroit à souhaiter que ceux qui nous font cette objection ne fussent pas aussi ignorans que la plus grande partie de ceux qui partagent avec eux ce préjugé. Qui d'entre eux s'est jamais apperçu que le commerce merveilleux de l'esprit avec le corps eût quelque influence sur ce qui les constitue l'un & l'autre. L'ame ne cause aucune altération dans le corps qui ne soit matérielle & par conséquent soumise aux lois de la méchanique. A peine commence-t'elle à présider à ses mouvemens que toute son action sur lui est purement corporelle. Mais qu'importe au Medecin & au Méchanicien, que le principe ne soit pas du genre méchanique, pourvu que l'effet ne soit pas de la même espece. Ce n'est point à lui à travailler sur l'ame; sa fonction est bornée à en examiner, à en connoître & à en diriger les effets relativement au corps.

Il y a encore une objection sur laquelle nos adversaires ne manquent pas d'appuyer & qu'ils m'accuseroient peut-être d'avoir éludée, si je n'y répondois expressément; c'est que ces philosophes, disent-ils, ces raisonneurs, ces grands protecteurs de la méchanique, ne font rien qui vaille lorsqu'ils se mettent en œuvre. Presque tous ont pratiqué la Medecine avec peu de succès: à quoi bon tant disputer, ajoutent-ils, le fait est constant: nous avons encore ici l'expérience pour nous. Il faut donc que la connoissance des méchaniques soit préjudiciable à l'exercice de la Medecine.

Si l'on faisoit cette objection à ceux qui prennent dans les écoles le titre pompeux de philosophes, je la croirois sans réponse; il seroit facile d'en prouver la solidité contre eux,

rant par le témoignage de l'histoire que par la lecture des ouvrages qu'ils ont composés sur la Medecine. Mais je soutiens que tandis qu'ils créoient dans leur imagination les premiers principes des choses & qu'ils se tourmentoient à expliquer la nature particuliere des corps en partant des qualités dont ils les avoient euxmêmes revêtus ; la méchanique, cette science dont ils avoient abusé, & dont nous recommandons un meilleur usage, étoit seule capable de démontrer la vanité de leurs idées & la foiblesse de leurs efforts ; mais sans elle, il étoit facile de pressentir que n'ayant point prouvé que les qualités sur lesquelles ils appuyoient leurs raisonnemens, existoient dans tous les individus, ils ne pouvoient appliquer avec quelque certitude aux choses en général, les conclusions qu'ils en déduisoient. La nature des êtres étant susceptible d'une variété infinie, il ne faut pas se flater de rencontrer la vérité en conjecturant au hasard. Si les scholastiques dont nous venons de parler, si les sectateurs de Descartes & une multitude d'autres à qui nous ne pouvons refuser la connoissance des méchaniques, ne s'étoient point proposé de régler l'œconomie du corps humain sur des principes imaginaires; si au lieu de prendre leurs idées pour guides, ils s'étoient instruits par expérience des choses qui constituent réellement l'homme, ils auroient pû poser les fondemens de notre art par une application plus heureuse des méchaniques.

Mais si c'est aux Medecins qui ont entendu les méchaniques que s'adresse le reproche auquel nous convenons que les philosophes n'ont rien à répondre ; je le regarderai comme une calomnie, tant qu'on ne me prouvera point par des exemples qu'ils l'ont mérité. Ceux qui ont bien compris tout ce que nous avons avancé jusqu'à présent, ne nieront point qu'un excellent Mathématicien ne puisse être un trèsmauvais Medecin. Nous n'avons point prétendu qu'il suffisoit d'être méchanicien pour être Medecin : mais nous avons avancé qu'un habile Medecin devoit nécessairement être méchanicien. Celui qui préfereroit un homme versé dans les méchaniques, mais ignorant dans la cure des maladies, à un praticien expérimenté qui n'entendroit rien dans les méchaniques seroit un insensé. Ce que je soutiens, ce que je me suis proposé de démontrer ; c'est que de deux hommes en qui l'expérience est égale, celui qui sera le mieux pourvu de la connoissance des méchaniques, sera le plus capable de perfectionner l'art de guérir.

Mais pour obvier à toute mauvaise imputation, & prevenir cet inconvénient auquel on n'est que trop exposé ; je vais vous faire le portrait d'un grand Medecin sur les idées que je m'en suis formées. J'ai d'abord imaginé qu'il avoit posé les fondemens de son art sur la contemplation des figures géométriques, sur l'estimation des solidités, des pesanteurs, des vitesses, sur la connoissance de la construction des machines & de leur action sur les autres corps. Son esprit familiarisé avec ces matieres se sera exercé à distinguer le vrai du faux, l'évident de l'obscur ; car c'est dans ces sciences que les préceptes sont continuellement accompagnés d'exemples frappans. Les occasions fréquentes qu'il a eues de trouver des résultats de calcul contraires à ceux qu'il attendoit, l'auront rendu prudent & circonspect dans ses jugemens. De l'étude des actions pures & simples des corps & de leurs causes évidentes, il passera à celles des propriétés de la fluidité, de l'élasticité, de la subtilité des parties, du poids des liqueurs & de leurs viscosités, connoissance qu'il puisera en hydrostatique. Dans cet exercice, sa raison sera fortifiée ; & je le crois en état de s'instruire de la force des fluides sur les machines & de celle des machines sur les fluides, de s'appliquer à en trouver des démonstrations géométriques ou à entendre celles qu'on en donne, à confirmer ses raisonnemens par des expériences hydrauliques, à les éclaircir par des opérations chymiques, & à se familiariser avec la nature & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des sels & des autres corps relatifs à ces premiers. Pourvu de ce fond précieux de vérités, qu'il se jette hardiment dans la Medecine, qu'il porte ses regards épurés par la géométrie sur des cadavres ouverts; qu'il parcourre lui-même les entrailles des animaux ; qu'il examine la structure, la figure, la consistence, l'origine, les limites, la connexion, la courbure, la flexibilité & l'élasticité des vaisseaux ? Animé par le spectacle de tant de merveilles, se pourra-t'il abstenir d'appliquer les principes de méchanique qui lui sont présens à l'esprit, au méchanisme qu'il aura sous les yeux? Avec quelle promptitude ne découvrira-t'il pas les usages secrets des parties ! Quelle attention ne donnera-t'il pas à la variété prodigieuse des découvertes dont l'anatomie s'est enrichie dans ces derniers tems. Mais tandis qu'il s'approprie par le raisonnement ce que le travail & l'industrie des autres lui avoit préparé, quelle idée ne se forme-t'il pas du corps humain ! Qu'elle est juste, claire & profonde ! Je le vois se saisir des humeurs vitales & employer toutes les ressources de l'anatomie, de la chymie, de l'hydrostatique & de l'optique pour en développer la nature. Qu'il s'occupe ensuite à parcourir les histoires les plus fideles que nous ayons des révolutions qui arrivent dans le corps humain. Veut-il écrire & fonder une théorie : le voilà pourvû de *données*. De ces quantités, examinées, connues, comparées les unes aux autres par le secours des méchaniques & avec toute l'exactitude, la sévérité & la circonspection de la géométrie, il

tirera des conclusions évidentes à l'esprit, quoique inaccessibles au jugement des sens. C'est par la méthode qu'il aura suivie que les causes prochaines des effets se détermineront, qu'on en définira la nature qui n'est qu'un assemblage de phénomenes dont on connoît les propriétés, qu'on réunit & qu'on compare les uns aux autres. Que ne devons nous point attendre de celui qui mettra cet ordre dans ses études ? Une science acquise par cette voie & appuyée sur ces fondemens sera immuable & durera autant que la nature de l'homme dont elle tire son origine. Elle aura toute la certitude possible, parce qu'en l'acquérant, on n'aura donné son consentement qu'avec beaucoup de prudence, & qu'on n'aura pris pour base que des vérités généralement avouées. Elle ne peut manquer d'être d'une utilité invariable, puisqu'elle avoit pour but la recherche des causes prochaines, par l'examen des propriétés sensibles des corps, & par une méthode qui ne peut conduire à l'erreur. J'avoue qu'elle s'est formée par des degrés insensibles & lents : mais elle n'a fait aucun pas qui ne fût assuré & qui ne tendît à la perfection. C'est ainsi qu'on se mettra en état de lire avec fruit Hippocrate & les autres Auteurs Grecs, & de faire recolte d'observations de tous côtés. Ici l'on s'occupera à parcourir les visceres d'un cadavre dont on aura suivi la maladie ; là l'on observera dans la brute les symptomes d'un mal qu'on lui aura procuré, & l'on en combinera les effets avec ceux des remedes qu'on aura employés soit sur les témoignages que les meilleurs Auteurs nous ont laissés, soit sur l'expérience qu'on aura faite de leur efficacité. Toute la vie se passera à considérer, à rassembler, à digérer, à rapporter la pratique à la théorie, & à déduire de leur confrontation une histoire solide des maladies & de leurs cures. Telle est l'idée que j'ai d'un Medecin consommé : c'est sur ce modele que j'ai toujours eu les yeux ; je l'ai présenté sans cesse à ceux qui m'ont confié la direction de leurs études, & j'ai tâché de m'y conformer le plus que j'ai pu, en exhortant les autres à le copier de plus près.

Telle étoit l'opinion de Boerhaave, & il faut convenir avec lui qu'en ne partant que de principes dont la vérité soit généralement avouée, la méthode géométrique est le guide le plus sûr qu'on puisse choisir pour arriver au but qu'un Medecin doit se proposer. Mais malheureusement pour l'art de traiter les maladies, il est arrivé que les systématiques & quelques anatomistes, gens d'une imagination bouillante ont avancé comme des axiomes incontestables, des propositions extremement incertaines. Comme elles servoient à confirmer des systemes que leurs Auteurs s'étoient proposé d'accrédirer par toutes sortes de voies, elles ont été défendues avec chaleur. Ce procédé n'a certainement été que préjudiciable à la Medecine, & j'oserois bien assurer que le mauvais usage des méchaniques a plus causé de mal, que la juste & vraie application de cette science n'a produit de bien : on ne peut donc se récrier trop haut contre l'abus qu'on en a fait ; il a été poussé à un tel point qu'on pourroit dire des Medecins géometres, qu'ils n'ont presque fait que du bruit.

Les personnes les plus instruites & qui sont douées du jugement le plus sain, sont exposées à peindre les objets tels qu'ils se présentent à leur imagination plutôt que tels qu'ils sont en effets, lorsqu'ils ont une fois résolu d'expliquer méchaniquement tous les phénomenes relatifs à l'œconomie animale. Boerhaave lui-même, n'est pas entierement exemt de ce défaut ; il s'est écarté de ses principes dans le discours même que nous venons d'analyser ; & dans l'ardeur de démontrer les avantages des méchaniques dans la Medecine, il a supposé, comme vraies, beaucoup de choses qu'il lui eût été bien embarrassé de prouver, si on les lui avoit niées. Il avance par exemple que les dernieres fibres des muscles, les fibres élémentaires de ces organes du mouvement sont de petits canaux gonflés par les esprits. L'existence de ces esprits n'a point été démontrée. Tout ce qu'on établira sur cette supposition ou sur quelqu'autre semblable, ne subsistera donc qu'autant qu'il ne sera point contesté.

On pourroit encore demander à Boerhaave, si depuis l'introduction des méchaniques dans la Medecine, on a trouvé l'art de guérir les maladies qu'on estimoit auparavant incurables; & si on en a tiré quelques secours applicables à celles qu'on savoit guérir : il seroit forcé de convenir qu'il n'y a point d'exemples de l'un, & qu'il y en a très-peu de l'autre. Mais on a tenté fréquemment de bannir de la pratique des remedes dont l'expérience avoit constaté l'efficacité, parce qu'ils étoient contraires à des théories qu'on prétendoit être fondées sur des lois de méchaniques, & de leur en substituer d'autres dont l'expérience a prouvé l'inutilité, quoiqu'on eût démontré leur conformité aux lois de la méchanique. Cependant je suis tout prêt à convenir que la Medecine peut tourner à son avantage & à ses progrès les principes de cette science : mais je suis persuadé que l'application en sera dans la suite aussi infructueuse qu'elle l'a été jusqu'à present, si elle ne se fait avec la derniere circonspection.

J'ajouterai à ce que je viens de dire de l'état de la Medecine, ce qu'on pourroit faire pour son avancement, au jugement de M. Hoffman ; les moyens les plus sûrs & les plus avantageux de perfectionner cette science, seroient selon lui,

1°. D'écrire avec toute l'exactitude possible des histoires completes & fideles des maladies

dies qu'on rencontre dans la pratique.

2°. De s'instruire par les dissections les plus détaillées de la structure du corps humain.

3°. De s'aider de la philosophie expérimentale dont la Chymie & la Méchanique sont deux branches, pour découvrir les causes secretes des différens effets.

Un quatrieme moyen que je prens la liberté de proposer, ce seroit d'éprouver sur les animaux les simples dont les propriétés nous sont inconnues.

Dans les premiers tems, la Medecine fut inondée d'un déluge de remedes absurdes & de compositions pharmaceutiques inutiles. L'usage des simples fut négligé; on n'avoit ni observations exactes ni histoires fideles des maladies, & l'on étoit surchargé de remedes. La pratique souffrit beaucoup de ces inconvéniens réunis. De nos jours, les Chymistes accréditerent les remedes violens qu'ils extrayoient des minéraux, en les distribuant comme des secrets infaillibles dans la cure des maladies, & ils jetterent dans le mépris la méthode simple de les traiter par la diete & les plantes les plus communes : quant à nous, quel parti tirerons nous des fautes de nos prédécesseurs? Comment travaillerons-nous aux progrès de la Medecine? Par quelle voie pouvons-nous espérer de la conduire à la perfection? C'est en rassemblant un corps d'observations choisies, en nous attachant à un petit nombre de remedes, mais sûrs dans l'usage, dont les propriétés nous soient bien connues; dont l'efficacité dans les différentes maladies & relativement aux tempéramens différens nous soit constatée par l'expérience; en méprisant la foule de recettes dont les praticiens subalternes abondent, en rejettant toutes ces compositions si vantées de certains Chymistes, & en nous appliquant à soulager les malades plutôt par le régime & par la diete que par les préparations pharmaceutiques. Jusqu'à present la théorie de la Medecine ne s'est perfectionnée & sa pratique ne s'est dirigée avec quelque succès, que par des observations pratiques, par la philosophie expérimentale & la connoissance de l'anatomie.

Mais depuis la découverte de la circulation du sang par Harvey, il est beaucoup plus facile de rendre raison de la vie, de la santé & des maladies : elle a répandu la lumiere sur la nature & les causes des fievres, de l'hémorrhagie, de l'inflammation & d'un grand nombre d'autres maladies.

Depuis que nous connoissons la route du chyle, depuis que nous l'avons suivi des intestins jusques dans le sang; que nous avons apperçu une infinité de petites glandes & de tuniques glanduleuses dans le canal intestinal; que nous avons examiné le duodenum, qu'on a surnommé avec raison un second estomac, que nous savons que c'est-là que se fait le mélange de la bile & du suc pancréatique; nous sommes en état d'expliquer un peu plus clairement la digestion, la formation du chyle, sa transformation en sang & l'origine des maladies dont les premieres voies sont le siége.

Depuis que Bartholin, Vieussens & Rudbeckius nous ont démontré les vaisseaux lymphatiques, & que Nuck & Ruysch, nous les ont fait appercevoir plus clairement: depuis que la structure & l'usage des glandes ont été découverts par Warthon, Stenon, Nuck, Cowper, Malpighy & Morgagni : depuis que Pecquet, Bartholin, Van-Horne & d'autres ont vu le chyle couler dans les veines lactées & suivre le canal thorachique, nous sommes beaucoup plus en état d'expliquer les maladies qui naissent du vice des glandes, de la lymphe ou d'une mauvaise nutrition.

Depuis que Malpighi nous a donné une exposition exacte des visceres contenus dans le basventre, des poumons & du cerveau, & Bellini, des reins : nous entendons beaucoup mieux l'origine & les causes des maladies dont ces parties sont attaquées, telles que la phtisie, l'hydropisie & la douleur néphrétique. Nous avons encore de grandes obligations à Stenon, Vieussens, Willis, Ridley, Lewenhoek, Ruysch, & à ceux qui ont anatomisé le cerveau & les nerfs plus exactement qu'on n'avoit fait jusques alors. Le travail de Glisson, de Bianchy & de Morgagni sur la structure du foie ne nous a pas été inutile, non plus que celui de de Graaf & de Brunner sur le pancréas.

Depuis que Casserius & Ruysch nous ont assuré que le tissu de la rate étoit vasculaire & celluleux, nous sommes parvenus à découvrir les causes des maladies qui surviennent dans cette partie, & la maniere la plus sûre de les traiter.

Depuis que nous connoissons la structure & la distribution de la veine-porte, qui fait l'office d'une veine & d'une artere, avec le nombre, l'origine, la situation & le cours des vaisseaux hémorrhoïdaux; nous sommes beaucoup plus en état de rendre raison de toutes les maladies occasionnées par un vice de ces vaisseaux, ou par l'interruption du mouvement du sang dans les visceres de l'abdomen, au nombre desquelles il faut placer la maladie hypocondriaque comme une des plus considérables.

Depuis que nous sommes instruits de la structure de la matrice & de la maniere dont le sang circule dans les canaux tortueux dont elle est parsemée, les maladies qui attaquent cette partie, de même que celles qui proviennent de l'irrégularité des regles, leurs causes & leurs symptomes sont moins inexplicables.

Depuis que Vieussens a suivi & démontré la merveilleuse distribution des nerfs depuis le cerveler & la moelle allongée, jusqu'aux extremités du corps, les maladies spasmodiques & convulsives s'expliquent mieux; nous en-

tendons plus clairement les affections hypocondriaques & histeriques, leurs symptomes terribles nous effrayent nn peu moins. En un mot toutes ces découvertes réunies ont jetté un grand jour sur la conspiration mutuelle des parties, surtout des parties musculeuses, & sur la maniere dont quelques mouvemens contre nature se communiquent de l'une à l'autre.

Depuis que Swammerdam & de Graaf, & après eux Cowper, Morgagni, Santorini & une infinité d'autres habiles gens ont examiné la structure des parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, les maladies qui y surviennent ont été pour ainsi dire soumises au jugement de nos sens, & leurs causes rendues palpables & exposées à nos yeux.

Nous sommes en état d'expliquer les défauts de l'ouie, grace aux descriptions que Duverney, Valsalva & Cassebhomi nous ont donné de cet organe.

Depuis que Havers a vu de petites glandes dans les articulations; l'origine & les causes de la goute sont moins impénétrables.

Depuis que l'exact & l'intelligent anatomiste Ruysch a injecté des liqueurs colorées dans les vaisseaux, nous avons découvert la multitude & les détours innombrables des canaux capillaires; l'usage & la structure des glandes se sont éclaircis, les organes qui servent à la secrétion des humeurs, ont été mieux connus, & conséquemment toutes les maladies auxquelles ces parties sont sujettes.

Il est évident que la structure méchanique des muscles, telle que Borelli, Stenon, Winslow, Santorius & Albinus l'ont décrite; & que le tissu musculaire du cœur, tel que Lower & Lancisi l'ont découvert, peuvent servir de base à tout ce qu'on dira sur le mouvement musculaire, sur la force & la pression du cœur, & sur l'impulsion des fluides.

En un mot, il faut convenir que toutes les découvertes des Anatomistes modernes ont contribué aux progrès & à la perfection de l'art de guérir les maladies : pour en être convaincu, voyez l'art. *Anatomie*.

La Medecine a encore de grandes obligations à la Chymie-Physique; car depuis qu'elle a constaté par ses expériences l'élasticité & la pesanteur de l'air, depuis qu'elle nous a éclairés sur la nature du feu, les causes de la chaleur, du froid, de la gravité & de la legereté; depuis qu'elle a développé la nature des solides & des fluides; depuis qu'elle nous a fourni les moyens de raisonner avec quelque justesse sur les causes & la nature de la fermentation & de la putréfaction, & sur les différens effets du soufre & des différentes especes de sels; depuis qu'on a fait toutes ces importantes découvertes, nous ne doutons plus du pouvoir que l'air exerce sur nous & des changemens qu'il opere dans le mouvement des fluides soit en bien ou en mal. Nous avons appris à lui rapporter, comme à une cause premiere, la naissance de plusieurs maladies. En conséquence de ces connoissances recemment acquises, les propriétés & l'efficacité des remedes ont été développées plus clairement qu'elles ne l'avoient été auparavant.

La Chymie proprement dite & la Pharmacie ont été cultivées de nos jours avec tant de succès, que l'art de guérir a fait de ce côté de grands progrès. C'est de ces sciences que nous tenons la maniere de préparer & d'appliquer les remedes les plus importans que nous connoissions.

Depuis que le Physicien-Mathématicien nous a démontré les lois du mouvement & que l'expérience est venue à l'appui des démonstrations de la Statique, de la Méchanique & de l'Hydraulique, nous connoissons mieux que jamais toute la puissance de la force mouvante des muscles, la force du cœur & des fibres, leur distance au ton convenable, leur contraction spasmodique & leur action sur les fluides de même que les effets prodigieux des inégalités de la circulation du sang.

Par un grand nombre de réflexions que j'ai répandues dans le cours de cette Préface, mes lecteurs auront sans doute compris, que ce qui reste maintenant à faire dans la Medecine, ce seroit d'en bannir tout ce qui est superflu; c'est l'étable d'Augée, la nettoyer, ce seroit l'ouvrage d'un Hercule : le point important consiste à réduire l'art de guérir les maladies, à cette simplicité lumineuse avec laquelle l'Etre suprême, compatissant aux infirmités de sa créature, a prétendu sans doute qu'on le pratiquât; du moins telle étoit l'opinion du grand Boerhaave, la dissertation qu'il a composée sur ce sujet, mérite bien notre attention.

Les Sages ont dit que tel étoit l'éclat de la vérité; que les hommes en étoient éblouis, lorsqu'elle se montroit à eux toute nue. Mais celui, dit Boerhaave, qui a jamais eu le bonheur de la contempler dans cet état, aura plus été frappé de sa simplicité que d'aucun autre de ses charmes. La vérité fondée sur la distinction & la netteté des idées, n'exige de ses amateurs, autre chose que de comparer ces images, lorsqu'elles sont placées dans un jour favorable à la comparaison, & de juger de leur rapport & de leur disconvenance. Or ils se mettront en état de porter ce jugement en fixant attentivement leur esprit sur ces tableaux qui sont gravés en eux-mêmes, par quelque main que ce soit. Ces tableaux où les idées une fois débarrassées des voiles qui les couvrent & tirées des ténebres qui les obscurcissent, sont extremement simples, & la comparaison que l'esprit fixé sur elles peut en faire alors, devient la plus simple de toutes les opérations. La vérité qui est en tout le fondement de notre admiration, est donc le résultat de l'acte le plus simple de notre entendement.

J'en appelle aux sectateurs de la vérité pure & simple, les Mathématiciens. Demandons leur si le probleme, le plus compliqué à la premiere vne, ne se simplifie pas entre leurs mains, & si sa solution n'expose pas à nos yeux la vérité dans toute sa simplicité naturelle. C'est par un attrait invincible ponr cette qualité, que dans la multitude innombrable des solutions, dont le même probleme est capable, ils ne manquent point de préferer la plus simple. Passez maintenant à ceux qui cultivent la partie des mathématiques la plus utile, je veux dire aux méchaniciens. Interrogez-les, ils vous apprendront que de tous les instrumens propres à produire le même effet, le meilleur est le plus simple. Par quel endroit est-ce que ceux qui ont fait de grands progrès dans la recherche de la vérité, ont mérité les honneurs & l'admiration des hommes? Est-ce seulement par leurs succès? Non sans doute, c'est encore par les méthodes qu'ils ont trouvées de dépouiller les vérités de tout ce qui les rendoit inaccessibles & de les réduire à leur derniere simplicité. Il n'y a point de genre de littérature qui ne me fournît des preuves de ce que j'avance; j'en tirerois de l'histoire de toutes les sciences dans tous les âges. Tout le monde conviendra que la vérité n'a point eu de plus grands sectateurs qu'Esope, Socrate, Démocrite, Hippocrate, le Chancelier Bacon & le Philosophe Descartes. Ouvrons leurs vies; parcourons leurs ouvrages, & nous verrons qu'ils n'ont excellé entre les autres hommes que par cette simplicité à laquelle ils ont réduit la vérité, simplicité qui, selon eux & selon nous, en est la marque la plus certaine, le caractere le moins suspect.

Quiconque considerera cette premiere proposition sans impartialité, sera sans doute porté à croire qu'il n'y a point de regle d'exclusion pour la Medecine, & que si l'on étudioit l'art de guérir les maladies, avec cette intégrité & cette pureté d'esprit & de motifs qu'il exige, il seroit susceptible de la même facilité, de la même clarté & de la même simplicité que les autres sciences. C'est ce que j'entreprendrai de prouver, d'autant plus volontiers qu'il est bon de s'opposer aux desseins de ces gens qui font retentir partout que l'art est difficile & que ce n'est que par un travail infini qu'on l'acquiert. C'est ainsi qu'ils parviennent à décourager l'industrie, en grossissant à ses yeux les obstacles, & en cherchanr à persuader que ces obstacles sont insurmontables.

Que la Medecine soit bornée dans son objet, à ce qui tend à la conservation de la vie & de la santé des hommes, c'est un point qu'on ne peut, ce me semble, contester: mais l'opinion commune, c'est que cet objet s'étend à une infinité de choses qui ne sont limitées ni par le nombre, ni par les quantités; de sorte qu'on assure comme une vérité, que la Medecine exigeant plus de connoissance qu'aucun des arts libéraux, & s'occupant d'un sujet extremement difficile à bien connoître, c'est la science la plus longue à acquérir & la plus difficile à pratiquer: mais l'homme qui sait distinguer les choses donteuses des choses certaines, le vrai du faux, sera contraint de s'en tenir à un petit nombre de conclusions évidemment déduites de principes évidens; car dans des matieres aussi importantes que la vie des hommes, on se gardera bien de prendre pour constant ce que les Savans dans l'art regardent comme suspect. La prudence ordinaire nous dicte, qu'un des moyens les plus sûrs d'éviter l'erreur, c'est de rejetter tout ce qui est particulier à une secte; & de n'embrasser que ce que des juges éclairés ont admis d'un consentement unanime comme vrai. Qu'on réforme, qu'on rédige maintenant la Medecine sur cette regle; on la verra réduite à une étendue fort ordinaire & le colosse s'évanouira.

Pour donner du jour à ma pensée, parcourons les vies des hommes qui se sont illustrés dans cette profession, car les autres n'ont été que les compilateurs. Si nous examinons, si nous détaillons les ouvrages du divin Hippocrate, de cet homme à qui nous devons presque tout ce que nous savons en Medecine, il ne nous restera qu'un petit nombre de vérités d'une simplicité comparable à leur évidence. Ecartons d'abord l'eau & le feu, ensuite les élémens avec leurs puissances; sa nature avec ses inclinations, aversions, attractions, répulsions & raisonnemens, la chaleur naturelle, l'influence céleste, les erreurs anatomiques avec toutes leurs suites: & ses écrits se réduiront à un petit corps d'observations, dont la vérité étoit presque palpable. Chassez des ouvrages de l'éloquent & harmonieux Platon, cet Auteur d'une secte dont les ouvrages ont rempli des bibliotheques immenses, les triangles, les nombres, les idées, les élémens, les humeurs, les génies, les appétits, les harmonies, les paraboles, avec tous leurs mysteres sacrés & leurs absurdes conséquences, & vous n'y trouverez plus qu'un petit nombre de vérités qu'Hippocrate avoit dites avant lui. Que deviendra son orgueilleux disciple, si nous le faisons passer par le même alambic? Hélas, depuis le fameux Aristote, cet oracle de la Medecine ainsi que de toutes les autres sciences, jusqu'au tems de Paracelse, nous ne tirerons rien de ses écrits, ni de ceux de ses disciples, dont la Medecine puisse s'enrichir au-delà de ce qu'elle possédoit sous Hippocrate. Tout ce qu'ils ont prétendu ajouter à ce qu'elle en avoit reçu, est obscur, faux, & ne tendant point ou qne très-peu aux progrès de la Medecine. Que trouverons-nous dans le *volumineux* Galien, qu'il n'ait emprunté du Medecin de Cos, si ce n'est qnelques observations anatomiques? Privez-le de cette partie,

le reste est inutile, foible & mauvais. Je ne conclurai point sans avoir donné de la force à mes prémices, en ajontant aux Auteurs précédens la foule innombrable des Arabes; si je m'en tenois au nombre & à l'apparence, je serois tenté de changer d'opinion, mais je sai par expérience que tout ce qu'ils ont fait, c'est d'avoir appris leur langue à Aristote & à Galien. Ils ont répeté en arabe ce que ceux-ci avoient dit en grec. Cela supposé vrai, comme il le paroîtra à tout homme instruit, il s'ensuit que tout ce qu'on a dit de bon & de certain en Medecine depuis le commencement du monde, jusqu'à l'ere de la Chymie, est borné à un petit nombre de propositions fort simples & peut-être contenues dans un très-petit nombre de pages.

Toute la difficulté pour un jeune étudiant en Medecine qui veut s'instruire de l'état ancien de cette science, consiste donc à éviter la foule des Compilateurs, & à distinguer les originaux. Il n'est donc plus question de feuilleter une bibliotheque d'Auteurs, mais de lire seulement ceux dont la connoissance nous dispense de celles des autres, à moins qu'on ne s'imagine que le moyen d'arriver promptement, c'est de prendre le chemin le plus difficile & le plus long: l'ignorance, la folie, les hypotheses fondées sur de faux principes, la paresse d'examiner, les consentemens précipités, voilà les défauts & les sotises des hommes dans tous les siecles, & les suites n'en ont pas été moins fâcheuses pour les anciens, qu'elles le sont aujourd'hui pour nous. Quiconque méprise les inventions aussi merveilleuses qu'utiles des modernes, pour s'attacher scrupuleusement à la doctrine des anciens, comme à autant d'oracles émanés de la bouche des Dieux, se laisse conduire par un esprit de parti, & n'a pas en main la balance de la raison. Il s'expose à être soupçonné d'une basse jalousie, en exaltant ceux qui nous ont précédés, aux dépens de ceux qui peuvent avoir marché sur leurs traces avec autant & plus de succès qu'eux; mais le grand nombre est de ceux qui donnent dans l'excès opposé; qui ont une très-mauvaise opinion du travail des anciens, & qui s'étendent sans mesure sur le mérite de leurs contemporains, qui représentent la Medecine comme un royaume dont on a étendu les limites bien au-delà des lieux où les anciens les avoient laissées, & qui font de ces fondateurs de l'art, une satire plus ingénieuse que solide. Ceux qui tenterent de perfectionner la Medecine d'après les principes d'un grand Mathématicien du siecle passé introduisirent d'étranges erreurs; & qu'y a-t'il en cela d'étonnant, lorsqu'on attribue, comme ils le faisoient, les évenemens à des causes qui n'existerent jamais que dans leur imagination. Tel est le progrès des connoissances humaines, c'est de passer des observations des phénomenes, à l'examen des causes secretes des effets, & de-là à d'autres effets qui s'en déduisent par corollaires. Les Cartésiens ne tinrent point cette route: ils poserent d'abord des principes généraux; demandez-leur sur quel fondement, il n'importe, ils en partirent, comme s'ils avoient été bien démontrés, & ils ne se proposerent rien moins que d'en déduire la nature de tous les êtres & de tous les effets en particulier. Qu'arriva-t'il de-là, c'est que la philosophie Cartésienne, loin d'être utile à la Medecine, fut bannie de nos écoles, comme dangereuse.

En observant les effets résultant du mélange de plusieurs corps, les Chymistes sont parvenus à découvrir des propriétés particulieres de quelques-uns d'eux, & à en évaluer l'efficacité, autant que les bornes de leur art le leur permettoient. Il y auroit peu de sincérité à nier que leurs découvertes ne soient d'usage dans la Medecine. Mais il est incontestable qu'aussi-tôt qu'ils ont voulu passer de la connoissance d'un corps à celle de tous les corps en général, & à déduire des regles universelles de quelques expériences particulieres, ils sont tombés dans des erreurs grossieres. Tant qu'ils s'en tinrent aux observations ils mériterent d'être loués: mais ils se perdirent & coururent à l'erreur, aussi-tôt qu'ils donnerent dans les théories générales. Quel profit avons nous retiré de leurs élémens, de leurs fermentation & des actions imaginaires des corps en effervescence? Tout s'opéroit dans la nature, à les en croire, par des sels opposés. Prolonger la vie des hommes bien an-delà du terme ordinaire, tel étoit le dessein modeste qu'ils se proposerent. En conséquence, ils soutinrent que leur art ne produisoit rien qui ne fût salutaire; & c'est sur ces idées futiles qu'ils prétendirent qu'un Medecin devoit régler sa pratique. Quelle source féconde d'absurdités! Otez tout ce que vous rencontrerez de semblable dans les écrits de Paracelse, d'Helmont, de Tachenius & des anciens Chymistes; & dites-moi ce qui vous restera d'utile pour la Medecine, & qui soit digne d'être retenu; peu de choses très-simples que Boyle, homme de probité & savant Chymiste, ami de la vérité, ennemi de la charlatanerie, a mises à la portée de tout le monde. L'étude de la Medecine est-elle donc à présent si effrayante? Demande-t'elle une si prodigieuse étendue de connoissances? Non Messieurs, continue Boerhaave, peu de principes nous suffisent & ces principes sont de la derniere simplicité: tout ce qui est au-delà; tout ce qu'on exige de nous n'est point essentiel, & ne concerne pas plus la perfection de notre art, que celle de toute autre science.

Si l'on avouoit que cette simplicité convient effectivement à la Medecine dans l'état d'imperfection où elle a été long-tems; mais qu'on soutînt qu'elle s'évanouit & que l'art devient dif-

ficile & compliqué, à mesure qu'il se perfectionne que répondrons-nous? Que c'est une erreur, & nous sommes en état de le démontrer. Chaque chose a sa nature, & celui qui connoît bien la nature d'une chose, peut en raisonner sans se tromper; mais celui qui s'embarque dans des disputes sur des choses dont l'essence lui est inconnue; plus il marche, plus il s'écarte de la vérité, plus il multiplie les erreurs; plus il s'embarrasse lui-même. Un voyageur qui suit le droit chemin, arrive au terme de la journée, sans fatigue & sans délai: celui qui marche au hasard, fait une infinité de faux pas, & ne sait ni quand ni comment il arrivera: celui qui excelle dans la Medecine, plus il est ami de la vérité, plus cet art lui paroît simple. Dans les premiers tems qu'une indolence à faire des expériences & un penchant effréné à imaginer, avoient accumulé un cahos de fictions, à la place d'observations sur la structure des corps, combien mystérieuse, combien effrayante ne devoit pas être l'étude de l'œconomie animale, dont les Auteurs faisoient un si grand nombre d'exposés différens; mais lorsque l'industrie de ces derniers âges eut soumis à nos sens la contexture de notre corps, quelle révolution ne se fit-il pas dans la Medecine? Que devinrent les formes cachées des solides, les retraites secretes de l'*Archée*, la multitude des fermens, la variété prétendue des couloirs & leurs différens détours, avec la foule des facultés dont on tiroit de si grands services & d'une maniere si inintelligible? Si nous en étions encore réduits à acquérir la connoissance de toutes ces absurdités, la Medecine seroit vraiment pour nous une étude difficile. A peine le fameux Harvey, secondé de l'industrieux Malpighy, eut-il pris le scalpel, & nous eut-il invités à examiner avec lui la machine humaine, que tous ces êtres chimétiques, que toutes ces productions de l'imagination disparurent. Le soleil se leva & les nuages furent dissipés; telle étoit l'évidence, telle étoit la simplicité des premieres découvertes, que les inventeurs en croyoient à peine leurs yeux. Ce succès encouragea leurs successeurs; on continua les mêmes recherches; & plus on avançoit, plus les routes de la nature s'applanissoient, à peine les parties secretes qui entroient dans la structure du corps humain, furent-elles bien connues, que tous confesserent que l'art se trouvoit réduit à un très-petit nombre de choses. Qui s'étoit jamais proposé de connoitre aussi parfaitement les visceres humains, qu'ils nous sont connus? Nous y appercevons, à l'aide du microscope, aussi distinctement les mêmes parties que celles que notre œil, notre vue simple remarque dans les plus grands vaisseaux. La nature, la figure, & même les actions sont partout les mêmes, c'est partout la même simplicité, plus nous examinons, plus nous nous convaincons que les anciens se trompoient, en imaginant des différences qui ne sont point. De quelle évidence toutes ces choses ne nous sont-elles pas devenues, depuis que nous possédons l'agréable & merveilleux secret de grossir à nos sens, les plus petits objets, de rendre visibles ceux qui se dérobent, d'éclairer ceux qui sont cachés dans l'obscurité, & de rétablir l'ordre où régnoit une apparente confusion. Je veux parler de l'art d'injecter les plus petits canaux du corps humain, & de les faire appercevoir par le moyen de cette injection. Ceux qui pensoient que la nature avoit répandu une variété si prodigieuse dans les parties cachées de notre corps, qu'il falloit renoncer à les connoître, en peuvent maintenant croire leurs yeux & se tenir pour suffisamment réfutés. Tout l'artifice qu'on a employé jusqu'à présent pour les examiner, a confirmé constamment qu'elles avoient une exacte ressemblance avec les parties les plus considérables. Or personne ne se plaignant qu'il soit difficile d'atteindre à la connoissance de ces dernieres, il n'y a pas plus de raison de supposer de la difficulté à parvenir à la connoissance exacte des premieres. J'ose assurer au contraire que plus on avance dans l'étude du corps humain, plus cette machine se simplifie.

Il est à propos de répondre ici à une difficulté que l'on pourroit déduire de la variété innombrable des effets que quelques Savans Auteurs attribuent aux humeurs; car, dira-t'on, c'est apparemment en conséquence de la différence qui regne entr'elles. Quand nous conviendrions que chaque effet a sa cause particuliere, quelle raison auroit-on de placer toutes ces causes dans la diversité des humeurs? Ne savons-nous pas que les effets d'un même fluide sont différens, selon la différence des canaux dans lesquels il circule. Mais jettez l'œil sur les fluides mêmes; examinez-les avec quelques attention, & vous vous convaincrez facilement que la variété qu'on y suppose n'y existe point. Toutes les parties séparables des fluides dont notre corps est arrosé, sont ou d'eau, ou de sel volatil, ou d'huile, ou de terre; mais elles n'y existent pas, telles qu'elles sortent des mains du Chymiste; malgré cette altération, le nombre n'en est pas grand, toutefois il est vraisemblable qu'il est encore moindre dans notre corps.

L'uniformité des fluides qui circulent dans nos vaisseaux, est une chose dont nous pouvons nous assurer par la Dioptrique. Quelle n'est pas la simplicité des humeurs vitales, quand on la considere à travers un microscope? Une eau salée sert de véhicule aux particules rouges, la couleur de cette eau change selon les parties solides qui s'y mêlent pendant la circulation, jusqu'à ce que les globules rouges remplissant les plus petits canaux, y coulent d'eux-mêmes, & perdant peu à peu

leur couleur, deviennent transparens & disparoissent.

Nous pouvons encore tirer de la simplicité de nos alimens, une preuve de celle de nos humeurs qu'ils réparent. L'herbe, le foin & l'eau engendrent dans le bœuf des humeurs toutes semblables aux nôtres. Le lait de vache avec du pain & de l'eau suffisent pour entretenir par leur transformation, les fluides dans le corps d'un homme qui a l'habitude de vivre frugalement. Plus nous examinons de près la nature de nos humeurs, plus elle se simplifie. Que deviennent donc toutes les hypotheses futiles qu'on a faites sur la cause surprenante de la chaleur vitale & sur les différens effets des fermentations; que deviennent tous ces mouvemens intérieurs atttibués aux fluides; ces opérations chymiques qu'on supposoit dans le sang & tous ces sels dont le conflit produisoit les étincelles qui entretenoient la flame vitale; que deviennent le baume qui nourrissoit les facultés naturelles, le soufre qui donnoit la couleur au sang, le sel qui assaisonnoit les fluides, & qui les garantissoit de la putréfaction? Depuis que toutes ces fictions & la foule de leurs conséquences, sur lesquelles on avoit fondé la Medecine, & sans lesquelles, on ne croyoit pas qu'elle pût subsister, sont anéanties, les fluides qui circulent dans notre corps ont repris une extreme simplicité, & toutes nos découvertes se sont accordées jusqu'à présent à la leur conserver.

Mais si l'objet de la Medecine est borné d'un côté, n'est-il pas immense de l'autre? Le nombre des maladies n'est pas encore fixé. Il est si grand & si varié, elle se transforment chacune en tant de façons différentes, qu'un siecle ne suffiroit pas pour épuiser cette matiere: quand on n'auroit que ce détail à connoître, l'art, dira-t'on, ne seroit-il pas encore assez pénible à acquerir?

Voilà la grande objection, celle que ne cessent de rebattre ceux à qui la pratique de la Medecine n'est pas familiere; mais qu'ils me permettent de leur demander, si la maladie la plus simple de la partie du corps la plus simple, n'est pas relativement à cette partie & aux parties adjacentes une maladie particuliere? Tous, je crois, conviendront que les parties adjacentes partageront l'indisposition de la partie souffrante par la connexion qu'elles ont avec elle; il y a plus: ce desordre communiqué d'une partie à l'autre, & qui suspend souvent les fonctions de celle-ci constitue une nouvelle maladie; c'est ce qu'ils ne nieront pas encore. C'est ainsi que la même cause se masque par différens effets aux yeux du Medecin inexpérimenté; qu'il prend & donne aux autres ces effets pour des maladies différentes, & qu'il en allonge le catalogue à l'infini. Mais quant à nous, nous voyons après un mûr examen, que tous ces accidens n'ont qu'une même cause, que leur assemblage ne constitue qu'une maladie, & qu'en anéantissant l'une, l'autre disparoîtra.

Mais, ajoute-t'on, la connoissance des remedes doit essentiellement entrer dans les notions que nous avons d'un parfait Medecin: or il y a un nombre infini de remedes, & chaque remede a sa maladie particuliere dans laquelle il est propre. Si cette objection étoit solide, & s'il étoit vrai, comme on le suppose, qu'on ne dût se mêler de la pratique de la Medecine, à moins qu'on ne fût appliquer dans chaque cas particulier le remede propre, il faudroit renoncer absolument à l'étude de la Medecine. Il y auroit de la folie à s'appliquer à la connoissance d'un art dont on ne seroit jamais en état de tirer le moindre service. Mais cet art a-t'il donc été si inutilement pratiqué par un Hippocrate & par un Sydenham? En traitant les maladies aigues, n'ont-ils pas su modérer la violence des douleurs, exciter l'engourdissement quand il en a été besoin, & conserver au malade sa force par un régime convenable? Quelles voies ont-ils donc suivies pour parvenir à ces effets? Ils ont affoibli l'impétuosité des maladies aigues, en procurant des évacuations, en dissipant l'acreté, en raréfiant les humeurs épaissies, en les condensant lorsqu'elles étoient trop raréfiées; en resserrant les parties relâchées, en les relâchant lorsqu'elles étoient trop resserrées, en faisant passer les humeurs d'un lieu où elles incommodoient, dans un autre où leur présence étoit moins nuisible. S'ils ont su dans l'occasion détruire l'irritation, ils ont su dans d'autres l'occasionner; comme lorsqu'il s'agissoit de dissiper un engourdissement, & c'est avec de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, l'opium, le feu & la lancette qu'ils ont opéré ces choses. Il faut remarquer ici que Boerhaave ne prétend point qu'Hippocrate ait usé du nitre & de la rhubarbe: mais comme il lui a associé Sydenham, il a confondu leur pratique.) Sydenham a dit ingénieusement qu'un bon Medecin ne manquoit jamais de remedes. Mais il se plaint ailleurs, que quand il s'est appliqué à la connoissance des maladies, il y a trouvé une si prodigiense variété, qu'il ne croit pas qu'un homme puisse jamais travailler assez pour parvenir à les traiter chacune selon leur nature particuliere; c'est ce qu'il pensa, & même c'est ce qu'il écrivit dans sa jeunesse: il croyoit avant que l'expérience, qui vint avec les années, l'eût détrompé, que chaque maladie demandoit un traitement particulier: mais il changea d'avis dans la suite, & il ne se fit point une peine d'avouer, qu'il y avoit une méthode générale qui convenoit à toutes, & qu'il n'y en avoit aucune à laquelle la saignée, la purgation, l'opium & le régime ne fût applicable. Voyez combien la connoissance des ma-

ladies & des remedes est simple dans les Maîtres de l'art. En étendant la matiere médicale à l'infini, les autres ont-ils mieux réussi ? Point du tout. L'efficacité d'un remede dépend beaucoup de sa simplicité, ce que l'on croira sans peine ; si l'on a observé qu'on ne multiplie jamais les remedes sans danger. Quel besoin avons-nous donc de ces collections pompeuses faites dans l'intervalle d'un si grand nombre de siecles, & par les soins de tant de personnes différentes ? Que produiront tous les travaux de la Chymie & de la Pharmacie? Les remedes que nous employons dans les maladies chroniques, ne sont pas fort nombreux. Si nous opérons quelque cure dans ces cas, c'est avec les eaux minérales, les sels, des diaphorétiques doux, le savon, le mercure, l'acier, les végétaux & l'exercice. A quoi bon tous ces remedes extraits des fossiles, des plantes & des animaux ? Un homme de sens appercevra d'abord, que le seul usage que le Medecin en fait, c'est de pallier son ignorance & d'amuser le malade, que le desespoir pourroit saisir, sans la confiance qu'il place successivement dans les remedes qu'on lui ordonne, & qui le trompent toujours. Quant aux remedes recommandés par Hippocrate, Theophraste, Pline & Dioscoride, nous sommes condamnés pour toujours à n'en connoître qu'un petit nombre, par la raison que les Anciens ont été plus soigneux de nous conserver les vertus des plantes, que de nous en laisser des descriptions exactes. Les Modernes ne sont pas tombés dans ce défaut ; les plantes sont exactement décrites dans leurs ouvrages, & distribuées artistement en différens genres & en classes différentes. Mais ne pourroit-on pas leur reprocher de ne connoître de leurs vertus que ce qu'ils en ont appris dans les Anciens ? Encore, quelle certitude ont-ils d'entendre leurs ouvrages ? Tout ce qu'ils savent est fondé sur la supposition incertaine, que les premiers parlent des mêmes plantes que les derniers décrivent.

En un mot, qu'on me cite une seule préparation qui mérite par ses effets la moitié de la peine qu'on prend à la faire ? Le mercure, l'opium, le quinquina, le feu & l'eau, sont les remedes les plus sûrs que nous ayons, de l'aveu des maîtres de l'art. Or il est constant que ces remedes sont plus énergiques dans cet état brut où la nature bienfaisante nous les offre, qu'au sortir des mains des Artistes les plus habiles. En pratiquant la Medecine avec simplicité, ne desespérons de rien : mais craignons toujours de nous tromper, lorsque nos opérations seront compliquées.

Je ne finirai point cette préface sans répondre aux plaintes que les Libraires qui se sont chargés d'imprimer ce Dictionnaire ne cessent de faire sur sa longueur ; comme il est impossible d'abréger sans abandonner le plan que nous avons présenté au Public, sans rendre l'Ouvrage moins utile que je ne me le suis proposé, & sans tromper l'attente des Lecteurs dont les intérêts sont inséparables des miens ; dans les circonstances présentes, j'aurois eu peu d'égards aux remontrances des Libraires, si je ne m'étois trouvé dans la nécessité de rendre compte de ma conduite au Public.

Premierement, comme il est absolument nécessaire que ceux qui liront mon ouvrage pour leur instruction, aient une juste idée de ce que les Auteurs entendent par acides & alcalis ; car c'est de ces articles que dépend l'intelligence de presque tout ce qu'on dit des remedes, des alimens & des maladies ; j'ai jugé à propos de traiter à fond cette matiere, qui s'est heureusement présentée tout en commençant. J'ai profité de l'occasion ; j'ai anticipé sur plusieurs choses qui auroient été répandues en différens endroits ; je les ai déduites ici tout au long ; & pour ne point tomber dans des répétitions, j'ai renfermé en deux articles seulement, tout ce qu'un autre auroit peut-être rendu moins clair en le partageant en un plus grand nombre.

Ce que nous avons dit de l'excès, soit des acides, soit des alcalis, qui occasionne certaines maladies, ou qui les accompagne, est applicable à tout autre de même nature ; & si je ne m'étois pas épuisé à l'article alkali, sur le régime convenable dans les maladies aigues, il eût fallu revenir à chaque maladie de cette espece.

Secondement, comme les différentes parties de la matiere médicale portent différens noms, je me suis imposé la loi de parler de chaque animal, de chaque plante & de chaque minéral, sous le premier dans l'ordre alphabétique. Entre un grand nombre d'exemples que j'aurois pu choisir, je n'en citerai qu'un On dit ambre, en latin *ambra* & *succinum* ; c'est sous *ambra* que j'ai parlé de l'ambre.

Troisiemement, il y a dans toutes les branches de la Medecine des articles importans ; j'ai pris tâche de les traiter à fond, ce en quoi j'ai trouvé deux avantages ; le premier, d'introduire un certain ordre dans les connoissances, que la multitude des articles ne comportoit point ; le second, d'épargner au Lecteur la peine de parcourir cinquante articles différens pour s'instruire parfaitement d'un seul. Ainsi à l'article *Alcohol*, la production la plus parfaite de la premiere fermentation des sucs des végétaux, j'ai détaillé tout ce qui a rapport à cette premiere fermentation ; & à l'article *Acetum*, la plus parfaite production de la seconde fermentation, tout ce qui concerne cette seconde fermentation. C'est ainsi que j'ai anticipé sur le mot fermentation.

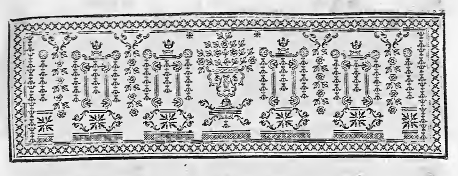
Quatriemement, les vies des anciens Medecins ont considérablement grossi la lettre A, & c'étoit un inconvenient inévitable, à moins

que de changer leurs noms, ou de manquer à la promesse que j'avois faite en les omettant; car il est arrivé que les noms de tous les Auteurs dont je m'étois proposé de parler avec quelque étendue, commençoient par un A; tels sont, *Actuarius*, *Ægineta*, *Æsculapius*, *Aetius*, *Aretæus*, *Albucasis*, *Avicenna*, *Averroes*, *Archagathus*, *Asclepiades*, & quelques autres. J'ai donné à l'article *Anatomie*, la vie de *Ruysch*, & de ceux qui se sont illustrés dans cette partie; à l'article *Botanique*, une liste de ceux qui ont excellé dans cette science; & à l'article *Chymie*, les vies des Chymistes omis dans cette préface. Les histoires des Medecins seront rares dans le reste de l'ouvrage.

De ce que je viens de dire, il s'ensuit que les autres lettres de l'alphabet seront d'autant plus courtes, que les premieres auront été plus longues.

Quant à ce discours préliminaire, on conviendra qu'il étoit nécessaire de connoître les caracteres & les sentimens des Medecins dont nous parlerons dans la suite, pour bien entendre ce que nous avons à dire de leur pratique. Si le Lecteur n'eût été initié dans la théorie de Dioclès, d'Erasistrate, d'Asclépiade & de Themison, comme elle sert de fondement à la maniere dont ils traitoient les différentes maladies, nous aurions été à tous momens exposés à en parler inintelligiblement & sans fruit. Pour ne point revenir sur les systemes toutes les fois que nous aurons occasion d'en citer les Auteurs, nous avons jugé à propos de les exposer dans cette préface.





DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.

A B A



ou ALPHA. Terme employé par *Gerard Dorneus*, pour désigner le commencement d'une longue vie qui nous fut accordée, après que la faute de notre premier pere nous eut privés de l'immortalité. Cet Auteur marque par Oméga la fin de celle dont nous jouissons à present. Mais qu'entend-il par *le commencement de cette longue vie recouvrée ?* Le Lecteur curieux peut consulter là-dessus le Traité de *Tenebris contra naturam*, & *vita brevis*, contenu dans le *Theatrum Chymicum*, volum. I. depuis la page 457. jusqu'à la page 472.

Quelquefois il importe si peu d'entendre bien ou mal certains Chymistes que, pour ne pas faire plus d'honneur à des rêveries qu'elles n'en méritent en donnant une explication critique des termes dont ils se sont servis, je renverrai le Lecteur à leurs ouvrages que j'abandonne à ceux qui auront le tems & la patience de les feuilleter.

Raimond Lulle a désigné l'*Etre suprême* par la lettre A. Voyez l'*Alphabet Chymique*.

Ce caractere alphabétique est encore d'un usage fort étendu en Médecine. ā avec une petite ligne tirée au-dessus de ce caractere en cette sorte, se prend pour *Ana* qu'on abrege quelquefois, en écrivant āā, & marque *parties égales* des ingrédiens dont il est précédé dans une ordonnance. Ainsi ♃. *thuris*, *myrrha*, *aluminis* ā ℈j, signifie prenez de l'encens, de la myrrhe, de l'alun, de chacun un scrupule. ♃. *thurris*, *myrrha*; *aluminis*, āā *p. æ.* C'est la même chose que, prenez de l'encens, de la myrrhe, de l'alun, de chacun parties égales.

Ana n'est point un terme qui n'ait d'autre origine que la fantaisie du premier Médecin qui s'en est servi & dont l'autorité de ses successeurs ait prescrit la signification & l'usage : la proposition ἀνὰ se prenoit chez les Grecs dans le même sens que dans nos Auteurs.

Hippocrate, dans son Traité des maladies des femmes, après avoir parlé d'un pessaire qu'il recommande comme favorable à la conception, & spécifié les ingrédiens, ajoute, ἀνὰ ἴσολον ἑκάστου, c'est-à-dire, de chacun une dragme.

C'est une signification que Dioscoride lui donne plus d'une fois, comme dans ces propositions, ἀνὰ οὐγγίαν μίαν, une once de chacun. ἀνὰ δραχμὰς ιβ', de chacun douze dragmes.

Xiphilinus dit, en parlant d'*Auguste* :

Ῥωμαίοις ἀνὰ πέντε καὶ εἴκοσι δραχμὰς τελευτῶν κατέλιπεν.

quand il mourut, il laissa à chaque Romain vingt-cinq dragmes.

Ἔλαβον ἀνὰ δηνάριον. Saint Math. chap. 20. verset 9.

Ils reçurent chacun un denier.

Je pourrois multiplier les autorités : mais celles-ci suffisent pour constater la signification de *Ana*, & montrer que cette préposition étoit anciennement un signe d'égalité.

Dans un fameux Dictionnaire françois, mis au jour par une société de Savans, on dit que Ana est une plante médicinale : mais cette définition n'est pas heureuse.

Dans la composition des mots, A emporte négation ; comme on verra en différens articles.

A. A. A. C'est ainsi que les Chymistes écrivent Amalgame. Voyez *Amalgame*.

AABAM. Signifie dans quelques Chymistes, Plomb. Rulann. Voyez les articles *Plomb*, *Saturne*.

ABACTUS. *Expulsé*, *chassé*. Chambers nous apprend que ce mot étoit usité chez les anciens Médecins pour désigner un avortement procuré par art ou par la violence des remedes, & le distinguer de la fausse-couche ou de l'avortement naturel qu'on appelle *Abortus*. Mais je ne connois aucun Auteur de Medecine qui ait pris ce mot en ce sens ; on cite à la vérité un Ecrivain de la basse latinité qui dans un cas d'avortement a dit *Abactus venter*, & voilà ce qui aura trompé Chambers.

ABACUS-MAJOR. Espece d'auge dont on se sert dans les mines, pour y laver l'or. Rulann.

* ABADA. Animal à quatre piés, très-féroce, que l'on rencontre dans le royaume de Bengala en Afrique. Il a la tête accompagnée de crins, & elle ressemble beaucoup à celle du cheval ; il est cependant plus petit que ce dernier. Sa queue est comme celle du bœuf & n'en differe que parce qu'elle est plus courte. Il porte deux

cornes l'une sur le sommet de la tête, & l'autre sur le front. La situation de cette derniere a fait croire aux naturels du pays, qu'elle avoit des vertus singulieres contre les venins & les poisons. VALLISNERI. *T. III. p.* 367.

ABAISIR ou SPODIUM. Voyez *Spodium*, Tuthie grise.

ABALIENATUS. *Corrompu.* CELSE. D'autres Auteurs se servent de ce mot pour marquer une corruption si complete qu'elle exige une amputation immédiate de la partie *corrompue.* Il se dit quelquefois des sensations, lorsqu'elles sont affoiblies ou détruites par les maladies. SCRIBONIUS LARGUS.

ABANGA. C'est le nom que les habitans de l'Isle Saint Thomas donnent au fruit de leur Palmier. C. Bauhin appelle cet arbre, *Palma ady S. Thomæ.* Quant au fruit, il est de la grosseur d'un citron auquel il ressemble beaucoup d'ailleurs : les Insulaires regardent ses pépins comme un pectoral merveilleux, & ils en font prendre à leurs malades trois ou quatre, deux ou trois fois par jour.

ABAPTISTON ou ABAPTISTA. C'est selon quelques Auteurs & particulierement Galien, Fabricius *ab Aquapendente*, & Scultet; la couronne, la lame, la scie circulaire; en un mot la partie de l'instrument qu'on appelle *trépan*, qui sert à faire le trou. On lui a donné ce nom, parce qu'ordinairement elle est figurée de façon à ne pas s'enfoncer brusquement dans la tête, lorsque l'os est percé; sans quoi elle ne manqueroit pas de blesser le cerveau. Pour prévenir cet accident; au lieu d'un cordon qui régnât tout autour de la couronne ou de quelque éminence placée aux extrémités de son diametre; on lui donne la figure d'un cone tronqué. Par ce moyen la partie de la couronne qui se présente pour entrer étant toujours plus large que celle qui a déja pénétré dans l'os, la perforation se fait par des degrés successifs, & l'opérateur n'est point exposé à pousser l'instrument trop loin & à blesser le cerveau ou les membranes qui l'enveloppent. M. Sharp, prétend que toutes ces précautions sont superflues, & qu'entre les mains d'un homme attentif, l'instrument cylindrique est plus sûr. Quant à l'étymologie *d'Abaptiston*, ce mot est composé de l'Alpha privatif & de *βάπτω*, *plonger.*

Les os du crane étant extremement durs, pour en enlever une piece il faut les scier, & c'est à quoi sert le trépan. Mais afin que dans cette opération, l'usage de l'instrument ne soit sujet à aucun accident, on l'a façonné de maniere qu'il ne puisse s'enfoncer trop avant dans le crane, & c'est de-là qu'il a pris le nom d*Abaptista* : pour cet effet, on a ménagé à quelque distance, une espece de cordon qui sert de limite à la perforation. GALIEN, *de Meth. Med. liv. VI. cap. 6.*

ABAPTISTA. Qui ne peut se plonger : c'est l'épithete par laquelle les Anciens désignoient l'espece de trépan dont l'enfoncement dans le crane étoit limité par une éminence pratiquée sur la meche entre sa base & son sommet; précaution qu'ils avoient prise de peur de blesser les membranes du cerveau.

* ABAREMO-TEMO. Arbre qui croît dans les montagnes du Bresil. Ses racines sont de couleur rouge foncée, & son écorce est couleur de cendre : elle est amere, & l'on se sert de sa décoction pour déterger les ulceres invétérés. On l'emploie aussi en substance pour le même usage. *Diction. Trév.*

ABARIS, Scythe qu'on croit avoir été versé dans la Medecine. Il étoit prêtre d'Apollon l'Hyperboréen : on le donne pour l'Auteur de plusieurs Talismans dont la vertu étoit de préserver à jamais les Villes, de la peste. Platon exalte son intelligence dans l'art des Incantations : d'autres assurent que les Troyens acheterent de lui *le Palladium* qu'il avoit composé d'os humains : on ignore dans quel siecle il a vécu. Les uns le placent avant la guerre de Troye, & d'autres le renvoient au tems de Pythagore : quoiqu'il en soit, tout ce qu'on en raconte est fabuleux; & la seule chose qu'on en puisse inférer avec vrai-semblance, c'est que ce fut un homme très-considéré.

ABARNAHAS. Terme usité chez quelques Alchymistes & particulierement dans le *Theatrum Chymicum*, par Senior Zadith, pour *Luna plena* ou *Magnesia*, à ce qu'il dit, vol. *V.* pag. 205. Je crois qu'il entend par ces synonimes, *la Pierre philosophale* ou quelque menstrue nécessaire à la transmutation des métaux; car il se sert aussi du terme de *mer* & de celui de *Pierre ronde & parfaite.*

ABARTAMEN. *Plomb.* RULAND. Voyez *Plomb. Saturne.*

ABARTICULATIO. Ἀπάρθρωσις. L'espece d'articulation des os qui est évidemment mobile : les Anatomistes l'appellent encore *Dearthrose* ou *diarticulation* pour la distinguer d'une autre espece d'articulation à laquelle ils ont donné le nom de *Synarthrose*, parce qu'elle arrête fixement les parties osseuses ensemble, ou leur permet très-peu de mouvement, ce qui l'a fait nommer encore, *Articulation immobile.* Voyez *Articulation.*

ABAS. Voyez *Tinea*, *Teigne.* Ce terme signifie quelquefois Epilepsie. CONSTANTIN.

ABAVI, ABAVO ou ABAVUM. Grand arbre qui croît en Ethiopie & qui porte un fruit semblable à la citrouille.

A B B

ABBREVIATIO *Abbreviation.* C'est dans les ordonnances que les Medecins font particulierement usage d'Abbréviations. Les Alchymistes se servent du mot *Abbréviation* pour désigner une méthode plus courte de procéder dans quelques opérations. Voyez le *Theatrum Chymicum*, vol. VI. pag. 556. 7. 8.

A B D

ABDELAVI. Plante Egyptienne dont le fruit ressemble beaucoup à un melon : il est pourtant un peu plus oblong & aigu à ses extrémités. *Histoire de* RAY.

ABDITUS. *Renfermé*, *contenu.* Ainsi *Abditus vesicâ*, signifie contenu ou renfermé dans la vessie. SCRIBONIUS LARGUS.

ABDITÆ CAUSÆ. *Causes occultes.* Ce sont les causes secretes & éloignées des maladies, qu'il est toutefois nécessaire de connoître, selon les Medecins dogmatiques, pour déterminer la méthode de procéder dans la cure (*eum vero rectè curaturum quem prima origo causæ non fefellerit. Celse*, dans sa Préface.) Or ces causes ne peuvent être connues sans une intelligence antérieure, & des principes qui entrent dans la constitution de nos corps, & de la différence spécifique de la santé & de la maladie : car dans leur sisteme, il est très-difficile d'appliquer aux maladies les remedes qui leur conviennent, sans savoir auparavant ce que c'est que la santé & comment l'homme en est privé par chaque maladie.

Ainsi la goutte prive de la santé : or, cette maladie, disent-ils, ne seroit pas si difficile à guérir si nous connoissions précisément, & ce qui constitue la santé, & comment nous en sommes privés par cette maladie. Voyez *Sectes.*

ABDOMEN. *Le bas-ventre.* Les Anatomistes ont partagé le corps en trois grandes cavités, qu'ils appellent *Ventres*; *la tête* ou *le ventre supérieur*; *la poitrine* ou *le ventre moyen* & l'*Abdomen* ou *bas-ventre.* Les Arabes & quelques Auteurs des siecles barbares ont appellé l'*Abdomen*, ou du moins ses parties extérieures, *Mirach*, & le *Péritoine*, Syhac. ZACUTUS LUSITANUS.

La description que M. Winslow donne du *bas-ventre* est exacte, & nous allons nous en servir.

Le *bas-ventre* commence immédiatement au-dessus de la poitrine & se termine par le fond du bassin des os innominés. On en divise la circonférence ou la surface extérieure en régions. Antérieurement on en compte trois : savoir, la région épigastrique ou supérieure; la région ombilicale ou moyenne; & la région hypogastrique ou inférieure : postérieurement, on n'en compte qu'une sous le nom de région lombaire.

La région épigaſtrique commence immédiatement ſous la pointe xiphoïde par un petit enfoncement ſuperficiel appellé le creux de l'eſtomac & ſe termine pour l'ordinaire dans l'adulte au-deſſus du nombril à la hauteur d'une ligne tranſverſale qu'on tireroit depuis l'extrémité des dernieres fauſſes côtes du côté droit, juſqu'à l'extrémité des dernieres fauſſes côtes du côté gauche.

On fait une ſubdiviſion de cette région en trois parties, ſavoir une moyenne, appellée épigaſtre; & deux latérales, nommées hypocondres. L'épigaſtre comprend l'eſpace antérieur qui eſt entre les fauſſes côtes d'un côté & les fauſſes côtes de l'autre. Les hypocondres ſont les eſpaces couverts des fauſſes côtes.

La région ombilicale commmence dans l'adulte au-deſſus de l'ombilic à la hauteur de la ligne tranſverſale dont je viens de parler & ſe termine au-deſſous de l'ombilic, à la hanteur d'une ligne qu'on tireroit parallelement à l'autre ligne, depuis la crête des os des iles du côté droit, juſqu'à la crête des os des iles du côté gauche.

On diviſe encore cette région en trois parties, une moyenne appellée proprement région ombilicale, & deux latérales nommées communément les flancs, & anciennement les iles, du Latin *ilia*. Ces parties latérales répondent à l'eſpace qui eſt entre le bas des fauſſes côtes & le haut de l'os des iles.

La région hypogaſtrique s'étend depuis les bornes inférieures de la région ombilicale juſqu'en bas. On la diviſe auſſi en trois parties, une moyenne appellée *pubis*, & deux latérales qu'on appelle les aînes.

La région lombaire eſt la partie poſtérieure du *bas-ventre* & comprend l'eſpace qui eſt depuis les dernieres côtes de chaque côté & la derniere vertebre du dos, juſqu'à l'os ſacrum & les parties voiſines de la crête des os des iles. Les parties latérales de cette région ſont appellées *lombes*; mais la partie moyenne qui les diſtingue n'a point de nom dans l'homme. On la nomme dans les animaux, le rable.

Enfin le fond du *bas-ventre* qui répond au baſſin du ſquelete, ſe termine en devant par les parties naturelles ou honteuſes, & en arriere par les feſſes & l'anus.

Les feſſes ſont ſéparées l'une de l'autre par une raie qui mene à l'anus, & chaque feſſe eſt bornée en bas par un grand pli qui la diſtingue du reſte de la cuiſſe.

Cette région comprend auſſi de côté & d'autre le muſcle quarré des lombes ou lombaire externe; la portion inférieure du muſcle ſacro-lombaire, celle du long dorſal, celle du grand dorſal, les muſcles vertébraux voiſins, le muſcle ſacré, &c.

L'eſpace qui eſt entre l'anus & les parties naturelles porte le nom de périnée, & il eſt diviſé également en parties latérales par une eſpece de goutiere qui s'étend plus loin dans l'homme que dans la femme, comme nous verrons ailleurs.

La cavité du *bas-ventre* formée par les parties qui viennent d'être expoſées en général & qui ſont recouvertes de la peau & de la membrane adipeuſe, eſt tapiſſée en dedans d'une membrane particuliere appellée péritoine. Elle eſt ſéparée de la cavité du thorax par le diaphragme, & terminée en bas par les muſcles releveurs de l'anus.

Cette cavité renferme le ventricule, les inteſtins que l'on diviſe en trois grêles appellés duodenum, jejunum, ileum, & en trois gros nommés cæcum, colon, rectum. Le méſentere, le meſocolon, l'épiploon, le foie, & la véſicule du fiel, la rate, le pancréas, les glandes méſentériques, les veines lactées, le réſervoir du chyle, les reins, les capſules atrabilaires, ou glandes ſur-rénales, les uréteres, la veſſie, les parties naturelles internes de l'un & de l'autre ſexe.

Les principales arteres du *bas-ventre* ou de l'*Abdomen* ſont:

La portion inférieure de l'artere mammaire interne, laquelle portion on peut appeller artere épigaſtrique ſupérieure.
L'aorte inférieure.
L'artere céliaque.
L'artere méſentérique ſupérieure.
Les arteres rénales, anciennement émulgentes.
Les arteres ſpermatiques.
L'artere méſenterique inférieure.
Les arteres lombaires.
Les arteres iliaques.
Les arteres hypogaſtriques.
Les arteres épigaſtriques inférieures.
Les arteres hémorrhoïdales.
Les arteres honteuſes.

Les principales veines du *bas-ventre* ou de l'*Abdomen* ſont:

La portion inférieure des veines mammaires internes.
Les veines rénales.
Les veines lombaires.
Les veines ſpermatiques.
Les veines iliaques.
Les veines hypogaſtriques.
Les veines hémorrhoïdales externes.
Les veines épigaſtriques
La grande veine porte ou veine porte ventrale.
Le ſinus de la petite veine porte ou veine porte hépatique.
La grande veine méſaraïque.
La veine ſplénique.
La petite veine méſaraïque ou veine hémorrhoïdale interne.

Les principaux nerfs du *bas-ventre* ſont:

Les nerfs ſtomachiques formés par l'extrémité des nerfs ſympathiques moyens ou de la huitieme paire.
Les grands nerfs ſympathiques ou faux nerfs intercoſtaux, portion inférieure.
Les deux ganglions ſemilunaires ou plexiformes.
Le plexus ſtomachique.
Le plexus hépatique.
Le plexus ſplénique.
Le plexus rénal de chaque côté.
Le plexus méſentérique ſupérieur.
Le plexus méſentérique inférieur.
Les nerfs lombaires.
Les nerfs ſacrés.
La naiſſance des nerfs cruraux.
La naiſſance des nerfs ſciatiques.

Sur le devant toute l'étendue du *bas-ventre* forme une convexité oblongue, comme une voute ovale, plus ou moins ſaillante dans l'état naturel, ſelon le plus ou le moins d'embonpoint, ſelon qu'il eſt plus ou moins vuide ou chargé d'alimens, ou ſelon les différens degrés de groſſeſſe. Les régions hypogaſtrique & ombilicale ſont plus expoſées à ces variétés que l'épigaſtrique.

Sur les côtés entre les hypocondres & les os des iles ou hanches, le *bas-ventre* eſt ordinairement un peu rétréci. En arriere ſur le milieu de la région lombaire, il eſt légerement enfoncé & forme une eſpece de cavité tranſverſale, qui répond à la courbure naturelle de la portion lombaire de l'épine du dos.

Cette convexité antérieure du *bas-ventre* & cet enfoncement de la région lombaire varie, ſelon qu'on eſt debout, aſſis, agenouillé, couché tout de ſon long ou couché les cuiſſes fléchies. Cela dépend de l'artitude particuliere que chacune de ces ſituations donne au baſſin des os innominés.

Quand on eſt debout, la convexité du *ventre* & la concavité des lombes, ſont plus conſidérables que dans la plupart des autres ſituations: car alors l'extrémité inférieure de l'os ſacrum eſt plus reculée & par conſéquent les os pubis ſont abaiſſés à proportion. Par cette attitude du baſſin les inteſtins tombent naturellement ſur le devant & en pouſſant le ventre, augmentent ſa convexité, en même tems que l'infléxion des vertebres lombaires étant par la même raiſon plus grande, fait auſſi paroître davantage l'enfoncement des lombes.

Quand on eſt à genoux, les os pubis ſont encore plus abaiſſés que quand on eſt debout; ce qui non-ſeulement donne plus de creux aux lombes & plus de pente au *bas-ventre* & à ſes viſceres, mais cauſe auſſi à ſes muſcles une eſpece de tiraillement qui incommode beaucoup certaines

personnes, même jusqu'à les faire tomber en défaillance.

Ce plus d'abaissement du pubis quand on est agenouillé, dépend en partie de la tension de l'un & de l'autre muscle grêle antérieur, dont le tendon inférieur est dans cette attitude violemment entraîné au-dessous de la poulie condyloïdienne de l'os fémur.

Quand on est assis à la maniere ordinaire, & ensorte que les cuisses, selon leur longueur soient à peu près de niveau avec le plan du siege; alors le creux ou l'enfoncement des lombes diminue, ainsi que la saillie du *ventre.*

Dans cette situation, le bassin étant appuyé sur les tubérosités des os ischion, & ces tubérosités étant fort près du devant du bassin, il arrive que le tronc en pesant sur l'os sacrum, abaisse le bassin en arriere & le fait monter en devant.

Quand on est couché tout de son long ou sur le dos, les cuisses tout-à-fait étendues, le *ventre* a moins de convexité; mais il est en même tems un peu bandé & moins souple; au lieu que les cuisses étant alors pliées ou levées, on le sent mollasse & sans tension. On trouve aussi dans cette situation, la région lombaire comme applatie & moins enfoncée.

Dans cette même situation sur le dos, toutes les fois qu'on souleve la tête, ou qu'on fait le moindre effort pour la soulever, on sentira sur le devant du *bas-ventre* une espece de tension plus ou moins roide, selon les degrés d'effort qu'on emploie pour soulever la tête.

Ces variétés & ces changemens de la conformation externe du bassin, ont tant de rapport avec quantité d'autres phénomenes dans l'œconomie animale du corps humain, qu'il seroit trop long & même hors de propos d'en expliquer toutes les particularités dans un ouvrage purement anatomique, où il faut s'étendre autant qu'il est possible sur une bonne exposition de la vraie structure, & se contenter d'en indiquer les principaux usages.

La surface de la peau du *bas-ventre* paroît moins marquée de mamelons ou de bossettes papillaires qu'ailleurs. La portion antérieure de cette peau, non-seulement est plus mince & d'un tissu plus serré que la portion postérieure; mais ce tissu a encore cela de particulier, qu'il peut naturellement augmenter beaucoup en largeur, & pendant un certain tems, quelquefois d'une maniere extraordinaire, sans diminuer d'épaisseur à proportion.

L'épiderme participe aussi naturellement de cette particularité. Je ne parlerai ici que de ce qui s'observe dans l'état naturel de corpulence & de grossesse. Je n'ai pas encore pu découvrir dans le tissu même de cette peau & de son épiderme, la vraie structure d'où cette particularité dépend. J'ai seulement observé dans le cadavre d'une femme dont le *ventre* étoit rétréci & affaissé, un grand nombre de losanges superficielles disposées en maniere de réseau dans la surface de la peau du *ventre*.

Les traces de ces losanges superficielles étoient dans l'épiderme : elles étoient composées de plusieurs lignes très-fines, qui faisoient ensemble une petite largeur. Les aires ou mailles de ces losanges qui paroissoient avoir environ deux lignes de largeur, étoient plates & fort minces.

Par la maniere dont Stenon ouvroit les cadavres, en faisant deux incisions longitudinales des tégumens, & en laissant une bande de la peau & de la membrane adipeuse dans leur place, on démontre assez évidemment la concurrence des productions aponévrotiques ou tendineuses & celle des arteres, des veines & des nerfs pour la composition de la peau du *bas-ventre.* On en peut encore faire le même usage dans celle qui se trouve ailleurs.

Les cellules de la membrane adipeuse qui couvrent la convexité du bas-ventre, ont un arrangement assez régulier, & même une espece d'ordre très-symmetrique. J'ai découvert cet arrangement par la méthode dont je me suis toujours servi pour l'ouverture des cadavres, dans mes Cours d'Anatomie. Cette méthode est de faire dans les tégumens, au-dessous du nombril, deux incisions obliques, savoir une à chaque côté depuis le nombril jusques dans l'aine, & de séparer par-là une portion angulaire de ces tégumens que je renverse ensuite sur les parties naturelles, pour leur servir de couverture pendant la démonstration.

Cette portion triangulaire ainsi renversée, il se présente sur la surface interne de la membrane adipeuse une ligne longitudinale comme une espece de raphé, par la rencontre de ces rangées cellulaires qui forment successivement les unes sur les autres des angles vis-à-vis la ligne blanche du bas-ventre. Les cellules de ces rangées sont plus oblongues que les autres & comme ovales, en maniere de grains de froment.

La pointe xiphoïde du sternum, les portions cartilagineuses de la derniere paire des vraies côtes, celles des quatre paires suivantes des fausses, entierement la cinquieme ou derniere paire de toutes les côtes, les cinq vertebres lombaires & les os innominés avec l'os sacrum, font la charpente de cette cavité.

Le diaphragme, les muscles nommés spécialement muscles du bas-ventre, les muscles quarrés des lombes, les muscles psoas & les muscles iliaques, les muscles du coccix & du rectum, en forment principalement le contour, dont toute la surface interne est revêtue d'une expansion membraneuse appellée Péritoine. Le tout est couvert des tégumens dont je viens de parler. On pourroit encore ajouter ici comme partie accessoire de cette cavité, les portions des muscles grands dorsaux, des sacrolombaires, des vertébraux & même des fessiers, &c.

La cavité de l'*Abdomen* est irrégulierement ovale, quoique symmétrique. Par devant elle est uniformément voutée ou ovale, & sa plus grande capacité repond aux environs du nombril, & à la partie voisine de l'hypogastre. En haut elle est bornée par une portion de voute très-inclinée. En arriere, elle est comme divisée en deux recoins ou loges, par la saillie de la colonne vertébrale des lombes. En bas, elle se rétrécit peu à peu jusqu'au petit bord du bassin, & aussi-tôt après, elle s'élargit encore un peu jusqu'au coccix & aux tubérosités des os ischion où elle se termine par l'intervalle de ces trois parties. Winslow, *Expos. Anatom.*

Comme les plaies à l'Abdomen different en quelque sorte, des autres plaies, j'insererai ici le pansement & le traitement Chirurgical qui leur est particulier.

On peut diviser les plaies au *bas-ventre* en quatre especes:

1°. Celles qui n'affectent que les tégumens.

2°. Celles qui affectant les tégumens & les muscles, ne pénetrent point jusqu'au péritoine.

3°. Celles qui pénetrent à travers les tégumens dans la cavité, mais qui n'offensent point les parties qu'elle contient.

4°. Celles qui pénetrent dans la cavité & offensent quelques-unes des parties qui y sont renfermées.

Celles de la premiere espece, où les parties superficielles de l'*Abdomen* ne passent pas pour dangereuses & ne requierent pas un traitement différent de celui des plaies ordinaires. Cependant Arcæus, *Liv. II. chap.* 4. & Vigo, *Liv. III. chap.* 2. s'accordent à dire que celles qu'on a reçues à deux ou trois doigts du nombril, sont plus dangereuses & plus sujettes à de fâcheux accidens que les autres. Wiseman, Anglois, dit après Galien, « Que les plaies au milieu du *ventre* sont les » plus funestes, par la raison qu'elles affectent le corps » nerveux qui se rencontre en cet endroit; les plus » longues à guérir & les plus difficiles à cicatriser, à » cause de la pression continuelle de l'épiploon & des » intestins. » Ces Auteurs entendent apparemment par *leur corps nerveux*, les tendons aponévrotiques de l'oblique ascendant, du descendant & du transverse qui sont insérés dans *la ligne blanche.*

L'inspection suffiroit presque pour distinguer cette espece de plaie des trois autres: mais l'usage de la sonde ne laisse point de doute.

C'est encore la sonde qui distingue la seconde espece des deux dernieres. On placera le plus exactement qu'il sera possible, le blessé dans la même posture qu'il occupoit, lorsqu'il reçut la blessure; & la sonde pénetrera dans la cavité de l'*Abdomen*, si le péritoine est percé. Une autre méthode de connoître la nature de ces plaies, c'est d'y injecter de l'eau chaude: si l'eau rejaillit sur le champ, on aura raison de croire que la plaie n'est que dans les muscles; mais si une quantité considérable de l'eau injectée demeure dans la plaie, c'est une preuve qu'elle pénetre dans la cavité.

On peut encore tirer en pareil cas quelque lumiere de la comparaison de l'instrument avec la direction de la blessure.

L'inspection de l'instrument, si l'on en étoit saisi immédiatement après le coup, avant qu'il ait été essuyé, & lorsqu'il est tout sanglant, serviroit encore à déterminer la profondeur de la blessure par la longueur de sa partie teinte de sang ou ternie par la vapeur qui sort du corps; & cela beaucoup plus exactement que ne feroient les dimensions extérieures de la plaie. Turner.

C'est ce que l'on pratiqua sur Henri III. Roi de France: le couteau dont l'assassin se servit, avoit un pié de long & n'étoit ensanglanté que de quatre doigts. Dionis.

Ce qui rend la cure de ces plaies difficile, c'est le mouvement continuel de la respiration & les efforts plus ou moins grands que l'on est obligé de faire en allant à la selle.

Lorsqu'une plaie dans les muscles pénetre jusqu'au péritoine, l'affoiblissement des tégumens & la grande expansion dont le péritoine est capable, peuvent occasionner une hernie. Aussi-tôt donc que le Chirurgien s'est assuré de la nature de la plaie, il doit examiner si la suture est nécessaire ou si le bandage suffit pour prévenir cet accident.

Lorsque la plaie est petite & sa direction longitudinale, la suture est ordinairement inutile & pourroit être dangereuse, par l'inflammation qu'elle attire & les douleurs qu'elle occasionne: en ce cas le bandage suffit pour garantir de la hernie.

On doit panser cette plaie à l'ordinaire, (voyez *Vulnus*) en réunir les levres au moyen d'un rouleau à deux chefs ou avec un bandage unissant, & assurer le tout avec le scapulaire & la serviette. Voyez *bandage*.

Mais lorsque la plaie est extrêmement grande, transversale ou oblique, il faut absolument avoir recours à la suture pour prevenir une hernie. Voici la maniere dont on la fait.

Prenez deux aiguilles courbées enfilées d'un gros fil que vous plierez en trois ou quatre doubles, pour qu'il soit moins sujet à se rompre, & que vous aurez soin de cirer, passez ensuite une des aiguilles à travers les muscles, la graisse & la peau de dedans en dehors à un pouce des levres de la plaie, de peur que le point ne vienne à manquer, en observant de commencer toujours par la levre supérieure de la plaie; passez ensuite l'autre éguille de la même maniere à travers la levre inférieure, en laissant toujours un bout de fil d'une longueur suffisante de chaque côté. Lorsque la plaie n'a pas plus de deux pouces de long, on peut se contenter d'un seul point: mais lorsqu'elle est plus grande, on doit en faire plusieurs éloignés l'un de l'autre d'environ un pouce. Tous ces points étant faits, l'aide aura soin de presser les levres de la plaie l'une contre l'autre, tandis que le Chirurgien arrêtera chaque point au moyen d'un nœud & d'une rosette, pour pouvoir le dénoüer lorsqu'il en sera besoin. On fera les nœuds sur la plaie, mais on aura soin de placer entre deux une compresse de linge ou de taffetas ciré, pour qu'ils ne l'endommagent point.

La suture étant achevée, on se conduira pour l'appareil de la même maniere que dans les plaies ordinaires, & l'on assurera le tout avec une bande roulée à deux chefs, ou avec un bandage incarnatif, & avec le scapulaire & la serviette.

Les tentes sont inutiles & même dangereuses dans le cas dont nous parlons. Il y a encore quelques précautions à prendre pour prévenir les hernies; au nombre de ces précautions, on peut mettre la saignée. Le malade doit aussi éviter d'éternuer, de tousser & de faire des efforts lorsqu'il va à la selle, de peur d'occasionner une hernie & de faire rompre les points de la suture.

Le meilleur de tous les moyens qu'on puisse employer pour empêcher la toux, est de saigner le malade & de lui faire prendre de tems en tems du syrop de diacod, on peut aussi lui faire tirer quelque peu de lait chaud par le nez, si l'on s'apperçoit qu'il ait envie d'éternuer.

Il est aisé de prévenir la constipation par des clysteres émolliens, par un régime laxatif & par l'usage d'alimens liquides.

On connoit qu'une plaie pénetre dans la cavité du *bas-ventre*,

1°. Lorsque le doigt ou la sonde entrent fort avant, le blessé se trouvant dans la situation où il étoit lorsqu'il a reçu le coup.

2°. Lorsqu'une partie de la liqueur qu'on a injectée dans la plaie ne ressort point sur le champ.

3°. En comparant l'instrument avec la direction de la plaie qu'il a procurée. Par exemple, si l'instrument est pointu & qu'il ait pénétré en droite ligne, on a tout lieu de croire que la plaie est pénétrante; c'est tout le contraire, lorsque l'instrument est émoussé, & que sa direction est de haut en bas ou de bas en haut transversale ou oblique. On doit s'en assurer encore davantage, en examinant combien ce même instrument est ensanglanté.

4°. Si quelqu'une des parties contenues dans le *bas-ventre* sort hors de la plaie, c'est une preuve infaillible qu'elle est pénétrante. Il arrive quelquefois que la graisse déborde hors de la plaie, & qu'elle ressemble en quelque sorte à l'épiploon, dont elle differe cependant par le poli de sa surface, celle de l'épiploon étant inégale.

Les parties contenues qui sortent ordinairement par la plaie, sont:

1. *Ros abdominis*, ou un fluide qui se sépare de quelques glandes du *bas-ventre* pour humecter les visceres qu'il renferme.
2. Une grande quantité de sang vermeil, lorsque c'est une grande artere qui est percée, ou un sang noirâtre si c'est une veine.
3. L'épiploon ou les intestins, & même tous les deux à la fois.

Comme il peut arriver que l'instrument pointu qui a pénétré dans le *bas-ventre* ait blessé quelqu'un de ses visceres, & fait une plaie trop petite pour que le Chirurgien puisse s'assurer au moyen des signes que nous avons indiqués ci-dessus, qu'il a percé le péritoine, il est à propos d'indiquer ici les symptomes qui accompagnent ordinairement les blessures des visceres contenus dans le *bas-ventre*.

Lorsque le foie est blessé superficiellement, les parties extérieures qui sont autour de la region du foie & de l'estomac, rentrent en dedans pour fixer, autant qu'il est possible cette partie, aussi bien que celles qui lui sont contigues, de peur que leur mouvement n'augmente la douleur, qui ne laisse pas d'être très-poignante dans le côté droit, & de s'étendre quelquefois jusqu'au cou. Le malade rend une grande quantité de sang par haut & par bas. Ce cas est encore accompagné de fievre & de syncopes fréquentes.

Lorsque la blessure pénetre fort avant dans le foie, ces symptomes augmentent considérablement, le malade vomit de la bile & tombe à chaque instant dans des syncopes accompagnées de sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort. Le blessé trouve une espece de soulagement à demeurer couché sur le ventre.

Les blessures de la rate occasionnent les mêmes symptomes, avec cette différence, que la douleur se fait sentir dans le côté gauche.

Celles de l'estomac sont accompagnées d'un vomissement fréquent de bile & du hoquet; le malade vomit tout ce qu'il prend, il survient des convulsions & des sueurs

froides dans les extrémités, qui sont suivies de la mort.

Les alimens sortent par la plaie & tombent dans la cavité du *bas-ventre* qu'ils font enfler, sur-tout aux environs de l'estomac. La plaie qui est auprès de l'orifice tant supérieur qu'inférieur de l'estomac, passe pour mortelle.

Les plaies des intestins grêles sont accompagnées d'une douleur aigue, d'un vomissement de bile continuel, le chyle qui sort de la plaie fait enfler le *bas-ventre* dans lequel il tombe, comme il arrive dans les plaies de l'estomac.

Les symptomes qui suivent les blessures des gros intestins, sont moins violens: les excrémens sortent ordinairement ou exhalent leur odeur par la plaie; lorsque le rein est blessé, la douleur ne se fait pas sentir seulement dans la region rénale, mais on en ressent aussi dans l'aine du même côté, d'où elle s'étend jusqu'aux testicules. Cette douleur est suivie de la difficulté d'uriner. L'urine est quelquefois sanglante, quelquefois le malade rend du sang tout pur.

Les plaies des ureteres sont accompagnées des mêmes symptomes, avec cette différence que l'urine tombant & séjournant dans la cavité du *bas-ventre*, s'y corrompt & fait enfler considérablement le *ventre*.

Celles de la vessie se manifestent par une douleur autour de la région du pubis, par la suppression de l'urine ou par son écoulement mêlé avec du sang, par un vomissement bilieux & par le hoquet.

Lorsque la matrice est blessée on ressent une grande douleur dans cette partie qui s'étend jusqu'à l'os pubis & aux aines, la malade vomit continuellement, & rend une grande quantité de sang par le vagin.

Une douleur très-aigue sous le creux de l'estomac ou dans l'épine du dos presque à son opposite, une respiration foible & interrompue, accompagnée de sanglots, du hoquet, des convulsions, du délire, de l'insomnie, & d'une grande inquiétude, sont les symptomes qui distinguent les plaies du diaphragme de celles des autres parties.

Si l'on n'apperçoit aucun de ces symptomes, & que le malade ressente cependant une douleur aigue, on doit conclurre que quelque grand nerf, sur-tout de ceux qui se rendent au mésentere, est blessé.

Une chaleur brûlante & une soif continuelle, une grande inquiétude, un pouls vîte & intermittent, une respiration difficile & courte, les fréquentes syncopes, jointes à l'enflure du *bas-ventre*, sont les suites d'une hémorrhagie interne considérable, occasionnée par l'ouverture de quelque gros vaisseau.

Il y a des plaies qui ne sont accompagnées d'aucun des symptomes que nous venons d'exposer, & qui cependant pénetrent dans la cavité du *bas-ventre*, quoiqu'on ne puisse le découvrir par la sonde, par les injections, ou par la sortie de quelqu'une des parties qu'il renferme.

Lorsque tous les symptomes sont favorables, que le malade ne sent que peu ou point de douleur, qu'il n'y a ni fievre, ni inflammation, ou qu'elles sont peu considérables, qu'il ne sort point de sang de la plaie, quoique le malade soit couché dessus, & que les liqueurs qu'on a injectées reviennent sans avoir souffert la moindre altération, on doit raisonnablement espérer qu'aucun des visceres du *bas-ventre* n'est endommagé.

Lorsque le Chirurgien est assuré que le péritoine est percé, & que l'épiploon ni les intestins ne sortent point hors de la plaie, il doit examiner s'il est besoin d'avoir recours à la suture, ou si elle est inutile.

La suture devient inutile lorsque la plaie est petite ou longitudinale; car dans ce cas on peut empêcher la sortie de l'épiploon & des intestins de la maniere suivante: on commencera d'abord par introduire une tente dans la partie inférieure de la plaie, l'on mettra par dessus une emplâtre contentif. On rapprochera les levres de la plaie au moyen de deux compresses, & l'on assurera le tout avec une bande roulée à deux chefs, ou avec un bandage incarnatif, sur lequel on mettra le scapulaire avec la serviette. On fera observer au malade un régime exact, après l'avoir saigné, & on le fera reposer sur la plaie.

On ne doit ôter ce premier appareil qu'au bout de trois jours, à moins que quelque fâcheux symptome n'oblige à faire le contraire. Il suffira ensuite de panser la plaie une fois par jour, ou de deux en deux jours, car si on le faisoit plus souvent, on retarderoit sa consolidation.

Voilà quelle est l'opinion d'Heister. Les raisons qu'il allegue pour autoriser cette méthode, sont la difficulté qu'il y a à faire une suture dans ces parties, sur-tout lorsque les sujets sont gras, & la douleur & l'inflammation qu'elle cause. Il dit que ce seroit une cruauté au Chirurgien de tourmenter le malade par des sutures, tandis qu'il peut le guérir sans y avoir recours.

La suture lui paroît absolument nécessaire, lorsqu'on ne peut conserver sans elle les intestins dans leur situation naturelle, que la plaie est grande, transversale ou oblique, quoique le péritoine reste dans son entier.

Boerhaave est d'un sentiment contraire à celui d'Heister, & veut qu'on emploie toujours la suture. Il la regarde comme le seul moyen propre à garantir les intestins du contact immédiat de l'air; accident auquel on ne peut remédier trop-tôt en retirant l'air, soit par la suction, soit en faisant faire des efforts considérables dans l'expiration, lorsqu'il a pénétré dans la cavité de *l'Abdomen*, de crainte sans doute qu'il ne cause une espece de tympanite, en se raréfiant dans cette cavité. Il trouve qu'il est nécessaire d'assurer les visceres contenus dans le *bas-ventre* dans la place qui leur est propre, en appliquant sur la plaie un linge assez fort pour résister à la pression des intestins & de l'épiploon durant ces efforts, & assez mince pour donner passage à l'air.

Fallope, Gui de Chauliac, Calmet, Fabricius *ab Aquapendente*, Theodoric & Roland, recommandent généralement la suture dans les blessures pénétrantes.

Lorsque la suture est nécessaire, on doit la faire de la maniere qu'on a indiquée ci-dessus en parlant des plaies des muscles du bas-ventre, observant de piquer d'abord les levres de la plaie du péritoine, les muscles, la graisse & la peau. On doit avoir soin d'écarter les levres de la plaie, & de couvrir la pointe de l'aiguille avec l'index, pour ne point blesser les intestins.

Les Chirurgiens François ont inventé un instrument très-commode pour faire les sutures, qu'ils appellent un porte-Aiguilles. C'est une espece de manche que l'on met aux aiguilles pour qu'elles ne blessent point la main du Chirurgien lorsqu'il a besoin d'employer une force considérable pour percer le péritoine, les muscles & la peau. Cet instrument n'est pas moins utile au malade que commode pour le Chirurgien, car il hâte l'opération & la rend beaucoup moins douloureuse.

Heister veut que l'on commence à nouer le fil qui a servi à faire la suture vers la partie supérieure de la plaie, lorsqu'il y en a plus d'un, & que l'on introduise une tente de la grosseur du petit doigt, enduite de quelque baume digestif dans la partie inférieure, avant que de nouer le dernier fil, afin de faciliter la sortie du pus. On doit attacher un fil à cette tente pour pouvoir la retirer, s'il arrivoit qu'elle vînt à tomber dans le *bas-ventre*. Boerhaave, Garengeot, Belloste, & un grand nombre d'autres Auteurs rejettent entierement l'usage des tentes, & alleguent pour appuyer leur sentiment, différens exemples : nous en allons rapporter deux d'après ces différentes méthodes, qui mettront le lecteur en état de juger plus sainement.

d'HEISTER.

Quelques Chirurgiens modernes, particulierement Garengeot dans sa Gastroraphie, rejettent l'usage des tentes dans les plaies du *bas-ventre*. En 1734. un jeune Chirurgien qui demeuroit aux environs de cette Ville, voulut à leur exemple s'en passer en pansant un jeune homme qui avoit reçu un coup d'épée entre le nombril & l'os pubis, & qui pénétroit dans le *bas-ventre*. Le malade sembloit être en bon état les deux premiers jours; mais

il mourut le quatrieme après qu'il eut reçu le coup. Lorsqu'on vint à l'ouvrir on trouva une grande quantité de matiere putride dans le *bas-ventre*, qui avoit entierement rongé l'épiploon, toutes les autres parties étant d'ailleurs saines, entieres & sans la moindre altération. Si l'on eût eu soin de tenir la plaie ouverte au moyen d'une tente, la matiere sanglante & purulente se seroit écoulée, & n'auroit point causé la mort du malade par sa stagnation. Heister.

Un Soldat du Régiment de Montferrat, nommé Sans-souci, reçut en 1688. un coup de mousquet : la balle étant entrée par la région ombilicale, ressortit par celle des reins & coupa l'uretere en passant. Il fut d'abord pansé par un Chirurgien de Turin attaché à ce Régiment, suivant la méthode qui lui étoit propre.

La plaie que la balle avoit faite au *ventre* se ferma malgré les tentes dont il se servit après que l'escarre des tégumens fut tombée : mais il arriva le contraire à celle du dos, que le Chirurgien eut soin de tenir ouverte au moyen d'une tente; il empêcha même la réunion de l'urétere, ce qui occasionna la sortie de l'urine par la plaie. Ayant été le visiter un jour, je conseillai au Chirurgien d'ôter promptement la tente s'il ne vouloit occasionner une fistule incurable : mais il ne fit aucune attention à mes paroles. Il eut cru pécher contre les regles & les maximes reçues, en écoutant un avis qui les heurtoit si visiblement.

Je trouvai quelques jours après la plaie dans un très-mauvais état; elle étoit couverte d'une chair blanche, presque sans aucun sentiment & sur le point de former une callosité. Je jugeai donc à propos, pour prévenir les suites funestes, que le premier pansement n'eût point manqué d'occasionner de consumer avec un caustique liquide, tout ce qu'il y avoit de calleux autour des levres de la plaie, d'en introduire un peu dans son intérieur, & d'attendre sans remettre la tente, la sortie de ce que le caustique devoit détruire. Lorsque les chairs eurent repris leur premiere couleur, j'injectai dans la plaie une eau balsamique. J'usai encore pendant quelques jours de baume du Pérou, & après avoir mis sur la plaie l'emplâtre styptique de Crollius, je réunis ses levres au moyen de deux petites compresses longuettes. Les chairs commencerent à renaître, l'urine reprit peu à peu son premier cours, & le malade fut entierement guéri au bout de dix-huit à vingt jours.

Il est aisé d'appercevoir dans le progrès de cette cure la différence qu'il y a entre ma méthode, & celle qui n'est fondée que sur l'opinion de quelques Chirurgiens : car si le premier pansement eût été pratiqué pendant huit jours seulement, la plaie eût été extremement difficile & même impossible à guérir. Ceci se trouve confirmé par la plaie du ventre, dont on doit attribuer la prompte guérison au mouvement des intestins, qui contraire au dessein du Chirurgien chassa la tente aussi-tôt qu'elle eut été mise, & procura l'entiere guérison de la plaie peu de tems après la chute de l'escarre.

On ne sauroit donc trop blâmer ceux qui sont entêtés de l'usage des tentes dans les plaies du *bas-ventre* : on doit y renoncer malgré les raisons qu'on peut alléguer en leur faveur, car elles ne sont appuyées sur aucun fondement solide. L'expérience que j'ai acquise dans la pratique m'a si fort desabusé sur leur sujet, que je ne les emploie jamais dans aucune plaie, à moins que je n'y sois absolument forcé. Elles causent dans celles des vaisseaux émulgens, des reins, des ureteres, de la vessie & des articulations, des accidens quelquefois funestes, ou qui laissent après eux des maladies qui ne finissent qu'à la mort. Belloste.

Fallope prétend que quand même le sang qui s'est extravasé dans le bas-ventre viendroit à s'y corrompre, il ne causeroit aucun dommage aux intestins ni aux autres visceres, mais qu'il formeroit un abscès dans les aines, à moins qu'il ne sortît par les selles avant de se corrompre, ayant été repompé par les vaisseaux absorbans. Chalmet & Jean de Vigo, semblent être du même sentiment qu'Albucasis & que Fabricius *ab Aquapendente*, qui apprehendent cependant que le sang extravasé dans le *bas-ventre* ne causât une hydropisie.

On peut conclurre de ce que nous venons de dire, que les tentes sont quelquefois nécessaires, quelquefois superflues & même dangereuses; on doit donc laisser à la prudence du Chirurgien le soin d'en déterminer l'usage. Lorsqu'il soupçonne qu'il y a quelque matiere dans le *bas-ventre*, dont l'évacuation est nécessaire, & dont il apprehende la putréfaction, il doit tenir la partie inférieure de la plaie ouverte pendant quelque tems au moyen d'une tente, dont il doit se passer lorsque le défaut de matiere rend la précaution dont nous venons de parler, inutile.

On peut dire en général que l'usage des tentes a causé beaucoup de dommage : il se présente cependant certains cas dans la pratique où ce seroit une imprudence de le rejetter entierement. Voyez *Tente*.

Gabriel Ferrara dans l'Ouvrage intitulé : *Sylvâ Chirurgica*; Botal dans son Traité *de Sclopetorum vulneribus*, Arcæus & Paré, approuvent l'usage des tentes tant qu'il reste quelque matiere à évacuer dans le *bas-ventre*.

Lorsque la suture est achevée, on doit oindre la plaie avec quelque baume vulnéraire, la couvrir d'un plumasseau de charpie qu'on assujettira avec une emplâtre sur laquelle on mettra des compresses pour entretenir la réunion des levres, en observant d'assurer le tout au moyen d'un bandage dont on a parlé ci-dessus. On doit à chaque pansement entourer le *ventre* avec une serviette, afin d'assurer l'appareil, & de résister aux efforts que fait le malade en toussant, en éternuant & en allant à la selle; il ne faut pas cependant la serrer au point d'incommoder le malade.

Heister veut que l'on ôte l'appareil tous les jours, & que le malade demeure quelque tems couché sur la plaie, après qu'on a ôté la tente, pour que les matieres épanchées puissent s'écouler d'elles-mêmes. Il conseille lorsqu'elles sont abondantes, d'injecter deux ou trois fois dans la plaie, avant que de la panser, une décoction de quelque plante vulnéraire, telle que l'aigremoine, la sanicle, avec quelque peu de miel rosat tiede, & de coucher le malade sur la plaie de telle sorte que la liqueur puisse s'écouler à chaque injection avec le sang, le pus, ou telle autre semblable matiere.

On doit ensuite introduire dans la plaie une nouvelle tente enduite de quelque baume digestif, & renouveller tous les jours l'appareil jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune matiere épanchée dans le *bas-ventre*, après quoi on fermera avec soin la plaie, suivant la méthode ordinaire, sans se servir davantage de tentes.

Quelques Chirurgiens desapprouvent entierement l'usage des injections, qui ne servent, suivant eux, qu'à irriter les parties, & à empêcher la réunion des chairs, & qui ont quelquefois beaucoup de peine à sortir du *bas-ventre*. Ils prétendent encore qu'elles relâchent trop les parties, & qu'elles emportent le suc nourricier qui facilite la réunion des chairs.

Turner est d'avis qu'on applique sur la plaie, à chaque fois qu'on la panse, trois ou quatre compresses trempées dans une décoction de mauve, de bouillon blanc, de sanicle, de centaurée, de fleurs de camomille, de sureau & de melilot dans de l'eau de pluie, à laquelle on ajoutera un peu d'eau-de-vie.

Boerhaave ne veut point que l'on change souvent l'appareil, ce qui est une méthode excellente dans le cas où l'on ne se sert point de tentes.

Tous ceux qui ont écrit sur la Chirurgie conviennent que les lavemens réitérés font beaucoup de bien; qu'une diete exacte, douce & laxative est d'une grande importance dans le traitement de ces sortes de plaies; que le malade ne sauroit mieux faire que de s'abstenir de tout aliment solide, & d'user de bouillons pendant tout le tems de la cure, à cause qu'ils engendrent beaucoup moins d'excrémens, à moins que quelque circonstance ne s'y oppose; qu'il n'y a rien de meilleur pour hâter la cure que de coucher le blessé sur la plaie en mettant

dessus un oreiller, qui, comme une espece de compresse entretienne l'union de ses levres; que cette posture facilite d'ailleurs la sortie des matieres, dont l'évacuation doit se faire par l'orifice de la plaie.

Palfyn préfere la suture enchevillée à celle dont nous avons parlé ci-dessus, comme étant plus propre à assurer les points & à les empêcher de se déchirer dans le mouvement que font les muscles du *bas-ventre* lorsque le malade respire, qu'il se leve, qu'il tousse, qu'il éternue ou qu'il s'efforce pour aller à la selle. Voyez *Suture*.

Mais d'autres Chirurgiens rejettent cette suture, parce qu'elle cause par sa pression extraordinaire des douleurs, de l'inflammation & plusieurs autres fâcheux accidens. DIONIS.

Lorsque les plaies du *bas-ventre* sont accompagnées d'une douleur aigue, poignante, d'une fievre considérable, de l'enflure & de la dureté du ventre, d'une chaleur interne très-vive, de l'altération, de l'insomnie, de syncopes, & d'inquiétudes; que le pouls est vif & intermittent; qu'il sort par la plaie une grande quantité de sang, de sérosités, de chyle, de bile, de pus, d'urine, d'excrémens, & que les alimens qu'on a pris sortent par cette même ouverture, c'est une preuve certaine que quelqu'un des vaisseaux ou des visceres du *bas-ventre* est blessé, sur-tout si le coup est suivi de la pâleur, de sueurs froides & de syncopes fréquentes.

La comparaison de la plaie avec la situation dans laquelle étoit le malade lorsqu'il a reçu le coup, & avec l'instrument qui l'a faite, peut servir à nous faire connoître la partie qui est affectée, & ces circonstances comparées avec les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire les plaies de chaque viscere, & avec les matieres qui s'écoulent par l'orifice externe, déterminent notre jugement.

Ces plaies causent beaucoup de douleurs, & sont suivies de quelques circonstances qui les rendent extremement dangereuses.

Tous les Anatomistes savent que la pression alternative que le diaphragme & les muscles du bas-ventre font sur les parties qu'il renferme, facilite beaucoup la circulation du sang, qui passe par la veine-porte des visceres du *bas-ventre* au foie; aussi-bien que sa circulation dans cette derniere partie. Tous ceux même qui sont versés dans la dissection des animaux vivans, peuvent avoir observé que lorsque l'air pénetre dans la cavité du *bas-ventre*, il retarde extremement & empêche même tout-à-fait cette circulation.

D'où il suit que la circulation du sang qui est si nécessaire à l'œconomie animale, doit être retardée à proportion que l'action des muscles du *bas-ventre* diminue, & que l'air pénetre dans sa cavité.

Ces plaies sont encore plus ou moins dangereuses à proportion que la fonction du viscere blessé est nécessaire à la conservation de la santé & de la vie.

Un autre inconvénient qui accompagne ces sortes de blessures, est, que le sang extravasé se corrompt étant exposé à l'air, & corrode les intestins & les autres parties voisines, que la délicatesse de leur tissu rend sujettes à cet accident.

Ce n'est pas le seul dommage que l'air cause au malade: car lorsqu'il est enfermé dans le *bas-ventre* il s'y raréfie plus ou moins à proportion de la chaleur qu'il rencontre, & cause une pression sur les intestins que leur action ne fait qu'augmenter.

Il arrive de-là que ces blessures sont souvent mortelles.

Supposé que la grandeur de la plaie permette de découvrir le viscere qui est blessé, on la remplira doucement avec de la charpie trempée dans de l'esprit de vin rectifié, ou dans de l'esprit de térébenthine, qu'on assurera avec des compresses & un bandage; ce qui suffit ordinairement pour arrêter l'hémorrhagie, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaisseau ouvert. On suivra à l'égard des autres pansemens la méthode que nous avons indiquée ci-dessus.

Mais lorsque la plaie est ou trop étroite ou trop profonde pour qu'on puisse appercevoir le viscere blessé, le Chirurgien doit borner tous ses soins à la plaie extérieure qu'il tiendra ouverte avec des tentes, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus aucune matiere. Il sera aussi tous les jours des injections vulnéraires dans le *bas-ventre*, aussi longtems que le viscere blessé fournira des matieres dont l'évacuation est nécessaire.

On prescrira au malade un régime très-exact, on le saignera selon que l'inflammation paroîtra l'éxiger, on lui donnera de tems en tems des lavemens émolliens & carminatifs, & on lui défendra de se remuer autant qu'il sera possible, pendant tout le tems qu'il sera au lit.

Les remedes en général doivent être vulnéraires & balzamiques. Je renvoie le lecteur à l'article *Vulnus, plaie*, pour ce qui concerne les médicamens à employer en ce cas, & la maniere de les préparer.

Les visceres qui sortent ordinairement par les plaies du ventre, sont les intestins & l'épiploon, qui demandent un ménagement particulier. Mais comme les Auteurs sont partagés sur la maniere dont on doit se conduire dans ce cas, je rapporterai en substance ce qui a été dit sur ce sujet par Celse, Boerhaave & Heister, dont l'autorité est très-respectable, & qui semblent avoir examiné & choisi ce qu'il y avoit de mieux dans les ouvrages de ceux qui les ont précédés & qui ont écrit sur cette matiere.

Il arrive quelquefois que les intestins sortent par les plaies qui ont été faites au *bas-ventre*: le Chirurgien doit dans ce cas commencer par examiner s'ils ne sont point endommagés & s'ils conservent leur couleur. Supposé que quelqu'un des intestins grêles soit percé, il n'y a point de remede. On peut faire des points de suture à un gros intestin, sans pour cela qu'on puisse répondre de la cure: mais comme il arrive quelquefois que l'intestin se réunit, il vaut mieux se flater d'une espérance douteuse que d'abandonner le malade au desespoir. Les remedes sont inutiles lorsque l'intestin est livide, pâle, noir, & ce qui est un accident nécessaire dans ces sortes de cas, privé de tout sentiment. Supposé que leur couleur ne soit point altérée, le Chirurgien ne doit pas perdre un moment de tems; car l'air extérieur auquel ils ne sont point accoutumés, les flétrit dans un moment.

On doit coucher le malade sur le dos, les hanches un peu élevées; & si la plaie est trop petite pour pouvoir remettre les intestins dans leur place, on l'élargira avec un bistouri. Si la surface des intestins étoit desséchée, on les humectera avec de l'eau, à laquelle on mêlera un peu d'huile.

L'aide saisira ensuite avec ses mains ou avec deux crochets, la membrane intérieure, & écartera doucement les levres de la plaie, pour que le Chirurgien puisse remettre les intestins dans la place qu'ils occupoient auparavant, en commençant par ceux qui sont sortis les derniers.

L'intestin rentré de la maniere que nous venons de dire; on remuera doucement le malade afin que les intestins reprennent la situation qui leur est ordinaire.

Il faut réduire ensuite l'épiploon après avoir coupé avec des ciseaux celle de ses parties qui sera noire & mortifiée, & poser doucement sur les intestins toutes celles qui seront saines.

Il ne suffit pas de faire la suture seule du péritoine, ou de coudre seulement les muscles & la peau du *ventre*, mais il faut faire la suture de ces deux parties l'une après l'autre. Le fil doit être double & les points plus serrés que pour les autres parties, parce qu'ils sont sujets à se rompre à cause du mouvement continuel du ventre; d'ailleurs cette partie est beaucoup moins sujette aux inflammations que les autres. On prend ensuite dans chaque main une aiguille enfilée du même fil, avec lesquelles on coud la membrane interne de la maniere suivante: on commence par une des extrémités de la plaie, & l'on perce de dedans en dehors avec l'aiguille de la main droite la levre gauche de la plaie, & avec celle de la gauche la levre droite, la pointe de l'aiguille

se trouve par ce moyen beaucoup plus éloignée des intestins que sa tête. Cela fait on change les aiguilles de main, & l'on fait autant de points qu'il en est besoin pour fermer entierement la plaie. On coud ensuite la peau de la même maniere, en la perçant toujours de dedans en dehors, & en changeant de main comme on l'a fait ci-devant. On met sur la plaie une emplâtre agglutinative, & sur celle-ci une éponge ou de la laine grasse trempée dans du vinaigre, & l'on assujettit le tout au moyen d'un bandage. Celse, *liv. VII. chap.16.*

Supposé que les intestins qui sont blessés se présentent à l'ouverture de la plaie, on les coudra si leur plaie est grande, ou on les réduira sans suture si elle est petite, en observant pour le reste de la cure la méthode que nous avons indiquée ci-dessus.

Si la plaie *de l'Abdomen* est grande, & que les intestins sortent sans être blessés, on les fomentera avec des animaux vivans que l'on ouvrira pour les appliquer dessus, ou avec des décoctions convenables, au nombre desquelles on peut mettre la suivante.

Prenez *les intestins bien lavés d'un animal jeune qu'on ne fait que de tuer, faites les cuire dans une suffisante quantité d'eau, pendant trois ou quatre minutes.*

Ajoutez ensuite demi-poignée de fleurs de camomille, de lavande & de centaurée, & une poignée de feuilles de menthe. Laissez le tout en infusion durant trois ou quatre minutes.

On trempe un morceau de flanelle dans cette décoction, & l'on en fomente la partie.

On peut employer au défaut de ces ingrédiens du lait tiede.

Si la plaie est petite & que les intestins soient tellement enflés par les vents, l'inflammation ou les excrémens, qu'on ne puisse les réduire, le Chirurgien ne doit rien négliger pour dissiper les vents & pour procurer du relâchement avec des fomentations carminatives & émollientes; en cas que ces moyens soient inutiles, on fera plusieurs piqures à l'intestin avec une aiguille, pour donner issue aux vents qui y sont renfermés. Si ce premier moyen ne suffisoit pas pour le faire rentrer, il faudroit alors agrandir la plaie.

On ne sauroit se conduire avec trop de précaution dans une opération aussi délicate que celle qui expose à blesser l'intestin: c'est pourquoi le Chirurgien doit faire la dilatation sur une sonde crenelée.

S'il arrivoit qu'une partie de l'intestin eût été coupée par l'instrument qui a fait la plaie, ou perdue par la suppuration ou la gangrene, on doit chercher sa partie supérieure, je veux dire celle qui est la plus près de l'estomac suivant le cours des intestins, & qui pourroit être inférieure dans la situation où peut se trouver le malade, & la coudre à l'orifice de la plaie.

Cet accident met le malade dans la nécessité de rendre ses excrémens par la plaie pour tout le reste de ses jours. Boerhaave.

Le cas dans lequel s'est trouvé un hôte de Rotherdam est si peu ordinaire, qu'il mérite d'avoir place dans cet Ouvrage. Voici le rapport que m'en a fait le Chirurgien qui avoit assisté cet homme, que je n'ai connu que quelques années après qu'il eut été entierement guéri.

Il ressentit d'abord une douleur violente entre la région ombilicale & l'os pubis, à trois pouces de distance de la ligne blanche du côté droit. Il s'éleva ensuite une tumeur considérable sur cette partie qui s'ouvrit d'elle-même, & rendit une grande quantité de pus & d'excrémens; ce qui fit juger au Chirurgien que l'intestin étoit percé. Les pansemens, autant que j'ai pu l'apprendre, furent les mêmes que ceux des abscès ordinaires qui sont venus à suppuration: mais on négligea d'unir l'orifice de l'intestin avec celui de l'ulcere. Je vis cet homme plusieurs années après jouissant d'une parfaite santé, sans qu'il lui restât de cet accident d'autre incommodité que celle de rendre tous les jours une petite quantité d'excrémens par cet ulcere, & d'être quelquefois déconcerté par des vents que le défaut de sphincter le mettoit hors d'état de retenir.

Le cas de Marguerite White rapporté par Cheselden, est de même nature que le précédent.

Il survint à cette femme à l'âge de cinquante ans une exomphale qu'elle porta jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Après quelques accès d'une colique très-vive, qui fut accompagnée d'un vomissement presque continuel, cette tumeur s'ouvrit dans les efforts violens que faisoit cette femme. M. Cheselden qu'elle fit appeller, la trouva dans cet état avec environ vingt-six pouces d'intestin sorti & mortifié. Il coupa ce qui étoit mortifié & laissa pendre l'extrémité de l'intestin, qui s'attacha dans la suite au nombril. La malade recouvra la santé, & vécut pendant plusieurs années rendant ses excrémens par le nombril. Quoique la grandeur de l'ulcere, après qu'il eut séparé la mortification, laissât la largeur de deux intestins à découvert, & dût faire craindre qu'ils ne sortissent par la plaie, ils ne la déborderent jamais.

Si c'est l'épiploon qui est sorti, & qu'il ne soit point altéré, on le remettra après avoir dilaté la plaie s'il est nécessaire.

Supposé qu'il soit desséché, froid & livide, le Chirurgien fera la ligature sur la partie qui n'est point altérée, séparera ce qui est mortifié, & remettra la partie saine après l'avoir fomentée de la maniere que nous l'avons dit ci-dessus.

Le Chirurgien s'étant acquité de ce qui le regarde, le Medecin aura soin de faire saigner copieusement le malade, pour prevenir l'inflammation, la gangrene & la fievre. Les lavemens sont encore beaucoup de bien, pourvu que les gros intestins soient dans leur entier: mais ils ne sauroient que causer du dommage lorsqu'ils sont percés, parce qu'il peut arriver qu'ils tombent dans la cavité du *bas-ventre* par la plaie de l'intestin.

Boerhaave recommande le clystere suivant.

Prenez *de décoction d'orge sept onces.*
de miel, trois onces.
de sel marin, une drachme.

Faites un lavement, que vous donnerez matin & soir les trois premiers jours.

La diete doit être rigide, & le malade ne doit prendre que du bouillon que l'on salera très-peu.

Les observations suivantes que je tire d'Heister, ne serviront pas peu à éclaircir ce qui concerne la Chirurgie du *bas-ventre.*

On doit commencer par examiner lorsque la plaie pénetre dans la cavité du *bas-ventre*, si les intestins ou l'épiploon débordent la plaie ou non. Dans le dernier cas on rapprochera ses levres avec les mains, pour empêcher ces parties de sortir, & le malade demeurera couché sur le dos, les hanches un peu plus élevées que la tête, jusqu'à ce qu'on ait pansé la plaie, de telle sorte que les intestins & l'épiploon ne soient plus en danger de sortir.

Mais lorsque l'épiploon & les intestins sont dehors, on ne doit point tarder à les remettre, parce que l'air ne manqueroit pas de les altérer en peu de tems. Le Chirurgien examinera d'abord si ces parties ne sont point endommagées, & si elles conservent leur chaleur & leur couleur naturelle. S'il arrivoit qu'elles fussent blessées, froides, desséchées & livides, on ne doit point les remettre sans avoir pris les précautions que nous indiquerons ci-après.

Lorsque l'intestin est flétri & affaissé, c'est une preuve que la partie qui est dehors, ou quelque autre du conduit intestinal est blessée. Si la plaie n'est point dans la portion qu'on voit dehors, quoiqu'elle soit affaissée, il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de savoir où elle est & de la panser.

Si l'intestin qui est sorti n'est ni blessé, ni froid, ni sec, ni livide, on doit le faire rentrer au plutôt dans le *ventre*, de la maniere qui suit.

On pose le malade dans la situation que nous avons marquée ci-dessus, pour empêcher les intestins de sortir, observant de le coucher sur le côté opposé à la plaie, à droite si elle est à gauche, & à gauche si elle est à droite. Un Aide écartera ensuite avec ses doigts ou avec deux crochets, les levres de la plaie, & le Chi-

rurgien repoussera avec les deux doigts *index* l'intestin dans le *ventre*, observant de ne point retirer le doigt qui est dedans, que celui qui est dehors ne soit entré, de peur que la partie de l'intestin qu'on a fait rentrer n'étant plus retenue par un doigt, elle ne ressorte à l'instant. On doit en même tems recommander au malade de retenir sa respiration le plus qu'il sera possible.

Lorsque les intestins sont froids & desséchés, il faut avant de les remettre les fomenter avec de l'eau chaude ou du lait, dans lequel on trempera un morceau de linge ou une éponge, ou dont on remplira une vessie. On peut aussi les envelopper dans la coiffe d'un veau, d'un agneau, d'un cochon ou de quelque autre animal tué sur le champ, jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur & leur couleur naturelle, car la cure ne sauroit réussir sans certe précaution.

Si le froid & la sécheresse ne sont point excessifs, & que les intestins ne soient point encore altérés, on les remettra sans délai, la chaleur & l'humidité naturelle du *ventre* leur étant beaucoup plus avantageuses que toutes les fomentations qu'on pourroit faire.

Si la plaie étoit petite & que l'intestin fût tellement gonflé par les vents qu'il fût impossible de le remettre dans cet état, il faudroit en tirer davantage dehors afin que les vents venant à se distribuer dans un plus grand espace, on eût moins de peine à faire la réduction. L'Aide doit ensuite saisir les levres de la plaie & les parties divisées du péritoine, avec ses doigts ou avec des crochets, & les tenir écartées tandis que le Chirurgien fera rentrer l'intestin par le bout qui est sorti le dernier, afin qu'il se retrouve dans sa place ordinaire. Il faut faire tenir ensuite avec les deux mains, par un Aide, les deux levres de la plaie rapprochées, pour empêcher que l'intestin ne ressorte, jusqu'à ce qu'on ait fermé la plaie avec de la charpie retorse ou avec une tente, supposé qu'il y ait une grande quantité de sang extravasé dans le *bas-ventre*. On assurera le tout avec des emplâtres, des compresses & un bandage. Le malade doit se tenir en repos, & demeurer couché sur la plaie autant qu'il lui sera possible.

Après avoir ôté le premier appareil, on pansera la plaie une ou deux fois par jour avec quelque baume vulnéraire, supposé qu'il y ait un écoulement abondant de matiere. On peut guérir par cette méthode de petites plaies, sans employer la suture, qui n'est pas moins incommode au malade qu'au Chirurgien.

Lorsqu'on ne peut par certe pratique réduire les intestins, on doit dilater la plaie autant qu'il le faut pour pouvoir en venir à bout. Mais on doit se conduire avec beaucoup de prudence dans cette opération, pour ne point endommager la ligne blanche, les arteres qui sont répandues sous les muscles droits & les intestins. On introduit ordinairement pour plus grande sureté, une sonde cannelée par les extrémités de la plaie, & on coule dans sa cannelure la pointe du bistouri ordinaire, ou celle d'un autre qu'Heister préfere au syringotome, dont on se sert dans l'opération de la fistule à l'anus, & dont on peut voir la description dans son Article. Ce bistouri qui est de son invention, a un bouton à une de ses pointes, comme on le voit dans la figure qu'il en donne, *Tab. V. fig.* 3.

Tandis qu'on dilate l'ouverture de la plaie, un Aide doit ranger l'intestin du côté opposé à celui où l'on fait la dilatation, après l'avoir couvert d'une compresse trempée dans quelque fomentation convenable, ou avec la coiffe chaude de quelque animal ouvert tout vivant.

S'il arrivoit que le gonflement trop considérable de l'intestin ne permît point de pouvoir se servir du bistouri ou de la sonde, le Chirurgien doit disséquer la peau, la graisse & les muscles, de la main droite, & mettre avec sa gauche l'intestin hors de danger. Après avoir essuyé le sang avec une éponge, il doit tâcher de réduire l'intestin sans faire aucune incision au péritoine; ce que l'on peut faire quelquefois après qu'on a dilaté l'étranglement de la maniere dont on vient de le dire. Mais lorsqu'on ne peut en venir à bout, on doit, sans hésiter, dilater la plaie du péritoine avec la sonde & le bistouri.

Lorsque la quantité & la dureté des excrémens empêchent de pouvoir faire la réduction de l'intestin, on doit user des fomentations & des cataplasmes émolliens & tirer un peu plus l'intestin dehors, car on peut par ce moyen & en pressant doucement les excrémens avec la main, les ramollir & les rendre plus liquides, & remettre ensuite l'intestin sans être obligé de dilater la plaie.

Paré, Severini & quelques autres Chirurgiens, proposent de piquer l'intestin avec une aiguille pour dissiper les vents qui peuvent y être enfermés, & pour pouvoir le replacer sans dilatation: mais Heister préfere la dilatation, dans la persuasion où il est que ces piquures sont plus nuisibles qu'on ne le croit, & qu'elles ne sont d'aucun effet dans le cas dont nous parlons.

Lorsque les intestins qui sont sortis par la plaie du *bas-ventre* sont percés, les Chirurgiens se croient obligés avant de les remettre de les coudre, s'imaginant faciliter par ce moyen la réunion de la plaie, & empêcher le chyle & les excrémens de tomber dans le *ventre* & de nuire aux parties qui sont encore saines. Quoique les plaies des intestins, sur-tout des grêles, soient extremement dangereuses, & que la cure en soit fort douteuse; néanmoins comme les gros intestins peuvent supporter la suture & être quelquefois guéris, comme Celse l'a remarqué, il vaut mieux suivant cet Auteur, essayer même sur les intestins grêles ce remede douteux, que d'abandonner le malade à une mort certaine. Le Chirurgien ne doit donc rien négliger de tout ce qu'il croit pouvoir vraisemblablement contribuer à la guérison du malade.

Lorsque la plaie n'a pas plus de diametre que le tuyau d'une plume, il n'est pas nécessaire de la coudre, & on doit laisser à la nature le soin de la guérir; ces sortes de plaies se guérissent ordinairement beaucoup mieux d'elles-mêmes que lorsqu'on les irrite par la suture, qui est presque toujours accompagnée de douleurs, d'inflammation & d'autres fâcheux accidens. Le mieux donc que l'on puisse faire, est de replacer avec soin l'intestin, de saigner le malade pour prevenir l'inflammation, & de lui recommander le repos & l'abstinence.

La suture continue, appellée communement suture du Pelletier, est employée dans les plaies considérables des intestins. La rareté des succès n'empêche pas qu'on n'en fasse usage. En effet il paroît beaucoup plus humain de flater les espérances du malade, en prenant soin de lui, que de l'abandonner au desespoir, en le négligeant. Lors donc qu'on veut faire cette opération, on prend une aiguille très-mince, droite & ronde, enfilée d'un fil ou d'une soie plate, beaucoup plus fine qu'à l'ordinaire. On fait tenir par un Aide, qui porte à deux de ses doigts deux petits doigtiers de linge, une des extremités de la plaie; le Chirurgien saisit l'autre de la main gauche, traverse avec l'aiguille qu'il tient dans la droite, les deux levres de la plaie & fait autant de points que sa longueur en demande, en laissant entre chaque point la distance d'une ligne ou même un peu plus, sans oublier d'engager le bout de la soie sous le second & le dernier point, afin qu'elle ne puisse point couler. Supposé que l'on vînt à nouer le dernier, on laissera sortir hors de la plaie un bout de soie long d'un pié, pour pouvoir la retirer lorsque la cicatrice sera faite.

Quelques Chirurgiens préferent la suture entrecoupée à la précédente, parce qu'elle demande beaucoup moins de points, & qu'elle est par-là moins sujette à procurer l'inflammation, les fils d'ailleurs qu'on laisse dedans étant plus petits, sont moins incommodes. Garengeot enseigne une autre méthode pour faire la suture du Pelletier.

La suture des intestins étant achevée, le Chirurgien doit

songer à fermer, ou s'il en est besoin, à faire la suture du *ventre*. J'ai ici un avis à donner, qu'on ne sauroit imprimer trop fortement dans la mémoire, qui est, qu'on doit placer une tente dans toutes les plaies du *bas-ventre* jusqu'à ce que les matieres étrangeres soient sorties pour la plus grande partie, ou que l'intestin étant guéri on puisse retirer les fils.

Le Chirurgien doit encore avoir soin que les fils de la tente & de la suture soient de couleur différente, de peur qu'en voulant retirer la tente, si elle venoit à entrer trop avant, il ne confonde les fils & n'irrite par-là les intestins.

On ne doit point être surpris que les Chirurgiens modernes aient entierement rejetté les sutures des intestins, sur-tout celle du Pelletier: car ils ont remarqué que très-peu de malades échappent des blessures de ces parties. La raison en est que les piqures fréquentes occasionnent, pour l'ordinaire, des inflammations, des douleurs aigues, des convulsions, des gangrenes & la mort même. De-là vient qu'ils ont jugé à propos, pour moins fatiguer leurs malades, de pratiquer la méthode suivante.

Ils passent un fil ciré par le milieu de la partie de l'intestin qui est blessé, & après l'avoir noué ils amenent l'intestin vers la partie intérieure de la plaie, où ils l'assurent avec tout le soin possible, après avoir auparavant fermé la plaie suivant quelqu'une des méthodes que nous avons indiquées ci-dessus. Ils assurent le fil qui sort dehors, au moyen d'une emplâtre agglutinative, de sorte que l'intestin ne peut se retirer, ni rendre aucune matiere dans la cavité du *bas-ventre*. Lorsqu'on fait cette opération comme il faut, non-seulement les parties des intestins qui sont percées s'attachent à la surface intérieure du *ventre*, mais le malade est encore traité d'une maniere plus sûre & moins douloureuse que lorsqu'on met en usage la suture continue ou entrecoupée, pourvu toutefois qu'il observe un régime exact, & qu'il ait soin de son bandage. Je serois d'avis qu'on suivît la même méthode pour les plaies de l'estomac, qui seroient à portée d'y être soumises, à cause qu'elle a été pratiquée avec succès.

Lorsque l'intestin est tout à fait coupé, les parties séparées ne peuvent se réjoindre, de sorte que le malade paroît devoir renoncer à toute espérance de guérison. Il n'est donc pas surprenant que ceux qui ont reçu de pareilles blessures aient péri misérablement, soit qu'ils n'aient reçu aucun secours du Chirurgien, ou que les deux extremités de l'intestin aient été rapprochées & cousues. Mais depuis qu'Hildanus, Blegny, Dionis, Palfyn, Hoffman, Scacher, Water, Chefelden & plusieurs autres Chirurgiens, ont observé que l'orifice de l'intestin mutilé s'est uni de lui-même à la plaie extérieure du *ventre*, contre l'attente du malade, rien ne doit empêcher le Chirurgien d'imiter de son mieux une méthode qui lui est indiquée par la nature, le meilleur guide qu'il puisse prendre pour le soulagement du malade. Toutes les fois donc qu'il se présente un pareil cas, le Chirurgien doit se souvenir qu'il est de son devoir de ne point abandonner le malade à sa destinée, d'examiner d'abord la partie supérieure de l'intestin mutilé, & de la joindre avec l'orifice de la plaie externe par une suture continue ou nouée, ou de telle autre maniere que ce soit: car par ce moyen on délivre souvent le blessé du danger qui le menace, & la plaie de l'intestin se forme & s'unit de telle sorte avec celle du *bas-ventre*, que les matieres qui avoient coutume de sortir par l'anus, se font un passage par cette ouverture. Quoique ce soit une chose très-incommode d'avoir toujours à cet endroit une boite d'étain ou de vieux linges pour recevoir les excrémens qui sortent involontairement; on souffre cependant avec patience cette incommodité, quand on se rappelle qu'elle a été l'unique moyen d'échapper à la mort. D'ailleurs ce qui sort par la plaie n'a point une aussi méchante odeur que ce qui s'écoule par l'anus.

La méthode que nous venons d'indiquer peut être d'usage lorsqu'une partie de l'intestin qui est dehors est corrompue & mortifiée: on doit dans un pareil cas, après avoir lié fortement les arteres mésentériques, séparer de l'intestin ce qui est gâté, & réunir l'extrémité de la partie supérieure, qui n'est point altérée avec la plaie externe du *bas-ventre*; car il vaut mieux, suivant l'avis de Celse, risquer un remede douteux, que de n'en employer aucun, & essayer de sauver quelques personnes qui paroissent desespérées, que de les abandonner toutes au desespoir & à la mort.

Lorsque l'intestin est blessé sans qu'il sorte dehors, & que la plaie est par conséquent tout-à-fait cachée, presque tous les Chirurgiens ont pour méthode de mettre une tente dans la plaie du *ventre*, de saigner le malade lorsque ses forces le permettent; de lui enjoindre le repos, l'abstinence, de le faire coucher sur le *ventre*, & de se reposer pour le reste sur la Providence & sur la force du tempérament du malade. Mais ne seroit-il pas plus à propos dans un pareil cas, d'élargir la plaie pour pouvoir découvrir l'intestin qui est endommagé, afin de le joindre ensuite par le moyen d'une suture avec la plaie externe? Il paroît en effet lorsqu'on examine la chose attentivement, qu'il vaut mieux chercher la partie de l'intestin qui est blessée, après avoir auparavant dilaté la plaie autant qu'il le faut pour cet effet, & réunir ensuite cette partie avec la plaie, suivant la méthode la plus convenable; autrement on laisse le malade au pouvoir de la mort, dont peu échappent dans cet état. Scacher nous apprend dans un Programme publié à Leipsic en 1720. qu'on a tenté cette expérience avec succès. Et Chefelden dans une hernie accompagnée de l'étranglement de l'intestin, fit une incision au *bas-ventre*, tira l'intestin hors du sac hernaire, & guérit ensuite parfaitement le malade.

Il n'est pas facile de nous déterminer sur l'usage des lavemens dans les plaies des intestins: les Medecins sont partagés sur l'utilité de ces remedes, que quelques-uns approuvent & que d'autres rejettent absolument. Je suis persuadé qu'on ne doit pas en condamner tout-à-fait l'usage, mais qu'on ne doit pas non plus les employer toujours. Les lavemens me paroissent nuisibles lorsque les gros intestins sont percés: mais je crois qu'ils sont très-utiles dans les blessures des intestins grêles. Le dommage qu'ils causent dans le premier cas, en pénétrant dans le *bas-ventre* par la plaie, ne détruit point l'utilité dont ils sont dans le second, je veux dire lorsque l'ouverture est aux intestins grêles, car la valvule du colon empêche qu'ils ne tombent dans sa cavité; ils entraînent d'ailleurs les excrémens qui sont dans ces derniers, & ils calment les mouvemens du sang, appaisent & détruisent même la fievre & l'inflammation, & font tout-à-fait cesser la douleur.

Ce qu'il faut faire lorsque l'épiploon est sorti.

S'il arrive dans les plaies du *bas-ventre* que l'épiploon vienne à sortir, ou seul ou avec les intestins, le Chirurgien examinera s'il est chaud, humide, & s'il conserve encore sa couleur naturelle. Dans ce cas il le remettra doucement dans le ventre, supposé qu'il puisse le faire commodément: mais si la petitesse de la plaie l'en empêchoit, comme il arrive souvent, il séparera tout ce qui est sorti, & pansera la plaie à l'ordinaire. L'épiploon se réunira sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour le malade. Mais lorsque l'épiploon sort avec les intestins, l'Aide doit le tenir enveloppé dans un linge trempé dans de l'eau chaude ou du lait, jusqu'à ce que le Chirurgien ait réduit les intestins, sur lesquels il l'étendra ensuite.

Supposé que quelque-une de ses parties fût froide, seche, noire, mortifiée ou gangrenée, il doit la séparer avec soin avant que de la réduire, de peur qu'elle n'infecte les autres visceres, ce qui causeroit infailliblement la mort au blessé.

On peut séparer la partie de l'épiploon qui est altérée, avec beaucoup de facilité, de la maniere suivante. On prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, au bout

duquel il y a une aiguille droite enfilée, que l'on passe à travers la partie de ce viscere qui n'est point altérée.

On fait deux ou trois tours du cordonnet que l'on assure avec un nœud, afin que les veines & les arteres qui sont coupées ne puissent verser de sang.

On coupe ensuite avec des ciseaux ou avec un bistouri la partie altérée, & l'on remet l'épiploon dans le *ventre* pour qu'il puisse s'étendre sur les intestins, en observant de laisser sortir un bout de fil long d'un pié, pour pouvoir le retirer quand l'escarre est tombée.

A l'égard du pansement de la plaie, je veux dire des détersifs, du bandage & des agglutinatifs, on doit suivre la méthode que j'ai indiquée ci-dessus : mais il faut placer une grosse tente dans la partie la plus basse de la plaie, afin de faciliter l'écoulement des matieres qui peuvent se trouver dans le *bas-ventre*. Il est même à propos, pour ne point confondre le fil de la tente avec celui de la suture, qu'ils soient de différente couleur.

Six ou sept jours après on donnera toutes les fois que l'on pansera la plaie, de petites secousses au fil qu'on a laissé pendre, jusqu'à ce que l'épiploon étant parfaitement guéri on puisse le retirer tout-à-fait sans effort. Lorsque la suppuration intérieure sera totalement tarie, on ôtera la tente & l'on pansera la plaie extérieure jusqu'à ce qu'elle soit entierement fermée. On doit commencer le traitement par saigner le malade, à moins qu'il n'ait d'abord beaucoup rendu de sang par la plaie, cette précaution est nécessaire pour prevenir l'inflammation ; il faut aussi lui prescrire une diete exacte.

Que peut-on penser du conseil étrange que donne Dionis, de ne couper aucune partie de l'épiploon, & de suivre l'exemple de M. Marefchal, premier Chirurgien du Roi, qui, à ce que prétend cet Auteur, a plusieurs fois remis l'épiploon sans y faire ni de ligature, ni d'extirpation, sans qu'il soit arrivé d'accidens fâcheux. Ce rapport de Dionis, outre son peu d'exactitude, me paroît encore pécher par le défaut de justesse. Car il néglige de nous apprendre si les épiploons que M. Marefchal a remis sans extirpation, étoient grands ou petits, sains ou gâtés. S'ils étoient sains il pouvoit se dispenser de nous citer l'exemple de M. Marefchal ; car on n'a jamais nié ni douté qu'il ne fallût le remettre lorsqu'il n'est point altéré. Mais s'ils étoient pourris & mortifiés, ce qu'il ne nous dit point, il est surprenant que le malade ne s'en soit point mal trouvé, sur-tout si la portion alterée étoit considérable ; on ne sait même ce qu'elle peut être devenue après qu'elle a été remise, & par quelle voie elle peut être sortie. Je crois donc qu'on peut se dispenser de suivre l'avis de Dionis, jusqu'à ce qu'on soit mieux instruit de ce qui concerne cette matiere, d'autant plus que Palfyn rapporte dans sa Chirurgie que M. Marefchal a lié & coupé dans une occasion la partie de l'épiploon qui étoit gâtée avant de le remettre, ce que quelques autres fameux Chirurgiens de Paris ont aussi pratiqué.

Garengeot embrasse l'opinion de Dionis sans le nommer, & sans nous apprendre de quelle grandeur étoit la portion altérée de l'épiploon que M. Marefchal remit sans causer de dommage au malade. En effet, je suis persuadé qu'il n'est pas impossible qu'elle se digere dans le *ventre* lorsqu'elle est extremement petite, mais je ne puis croire qu'il en soit de même d'une autre dont la grosseur est plus considérable, jusqu'à ce que j'en aie des preuves incontestables. Une seule observation, supposé même qu'elle fût vraie, ne sauroit fournir un exemple qu'on dût suivre ; car quoiqu'il arrive de tems à autre des prodiges dans les plaies les plus dangereuses, il est certain qu'une substance corrompue ne sauroit séjourner dans les plaies, même dans celles qui sont extérieures, sans occasionner des symptomes très-fâcheux. Que ne doit-on pas craindre quand elle se trouve enfermée parmi les parties internes, & ce qui est encore plus, quand elle y est engagée tout-à-fait ? Il n'est pas indifférent non plus, comme cet Auteur le suppose, que la suppuration soit foible ou abondante. Comme la suppuration est proportionnelle à la grandeur de la partie corrompue qui a été enfermée dans le *bas-ventre*, il est certain que la méthode de l'extirpation la rendant moins considérable, doit être préférée à la seconde & causer moins de préjudice au malade. La petite quantité de pus qui pourroit se former trouve une libre issue, qu'on lui facilite par le moyen d'une tente qui tient la plaie ouverte. Garengeot en rejette l'usage, & veut qu'on ferme la plaie d'abord : mais il est contraire en ce point à M. Marefchal, qui s'est servi en ce cas des tentes avec succès ; & en effet quelle sortie trouveroit la partie de l'épiploon qui s'est convertie en pus? D'ailleurs, comme cette matiere n'est pas suffisamment éclaircie, Palfyn étant d'un sentiment contraire à celui de Garengeot, qui ne paroît point avoir éprouvé l'effet de la méthode qu'il attribue à M. Marefchal, je crois qu'il est plus sûr de lier & d'extirper la partie de l'épiploon qui est gâtée, sur-tout lorsqu'elle est considérable, comme les Chirurgiens les plus habiles l'ont pratiqué jusqu'à présent, que de la remettre dans le ventre au risque & péril du malade. Heister.

Roland, Lanfranc, Guillaume de Salicet & Roger, veulent que l'on differe la suture de la plaie externe, jusqu'à ce que l'intestin qui est blessé soit tout-à-fait guéri.

Paré prétend que toutes les plaies des intestins ne sont point mortelles, de quoi l'on trouve plusieurs exemples dans Hildanus, Cæsar Magatus, Plazzoni *de Sclopetorum vulneribus*, Pierre de Marchettis, Fallope, Arcæus, Cabrol, Tulpius & Schenkius.

M. Sharp étant le dernier & le plus célebre des Auteurs Anglois qui ont écrit sur la Chirurgie, je trouve à propos de rapporter ici son sentiment sur la Gastroraphie & les plaies des intestins.

Cette opération a exercé l'esprit d'un grand nombre d'Auteurs, & occasionné entre eux plusieurs débats au sujet de la meilleure méthode de la pratiquer ; il est pourtant vrai de dire qu'une grande partie des cas dont ils parlent sont très-rares dans la pratique. M. Sharp a oui dire que M. du Verney, un des plus habiles Chirurgiens qui aient servi dans les Armées Françoises, n'avoit jamais eu occasion de pratiquer la Gastroraphie de la maniere dont on la décrit pour l'ordinaire, quoiqu'il vécût dans un tems où les duels & les actions militaires étoient très-fréquentes ; car quoique le terme de Gastroraphie pris dans toute la rigueur de son étymologie ne signifie autre chose qu'une suture que l'on fait aux plaies du *bas-ventre* ; néantmoins dans son acception ordinaire, il signifie que la plaie du ventre est compliquée avec celle de l'intestin. Les symptomes qui servent à faire connoître que l'intestin est blessé, ne prouvent point qu'il ne le soit que dans un seul endroit, ce qui rend absurde la coutume qu'on a d'ouvrir le *bas-ventre*, à dessein de découvrir la plaie ; cela étant la suture des intestins ne peut avoir lieu que lorsqu'ils sortent hors de *l'Abdomen*, que l'on peut découvrir l'endroit où est la plaie, & s'il n'y en a qu'une : lorsque les intestins qui sont dehors ne sont point endommagés, le Chirurgien doit les remettre sur le champ, sans user de fomentations spiritueuses ou émollientes ; & supposé que leur gonflement devînt un obstacle à leur réduction, à cause du peu d'ouverture de la plaie, on peut la dilater autant qu'il le faut avec un bistouri ordinaire, ou avec le bistouri gastrique, ou piquer les intestins avec une aiguille pour en faire sortir les vents, en tenant pour maxime dans cette opération, que l'on doit séparer de l'épiploon avant de le réduire, celles de ses portions qui sont mortifiées.

Supposé que la plaie de l'intestin exige une suture particuliere, car elle est inutile lorsqu'elle n'est point considérable, voici la maniere dont on doit la faire : on prendra une aiguille droite, enfilée, & saisissant l'intestin de la main gauche, on se servira pour fermer la plaie de la suture du Pelletier, c'est-à-dire, on traversera les levres unies de la plaie de dedans en de-

hors, & on laissera sortir à chaque extrémité un bout de fil. On fermera ensuite la plaie extérieure avec une suture entrecoupée, en tirant l'intestin à soi au moyen des fils qui débordent, afin qu'en touchant le péritoine il se referme plus promptement. Il est beaucoup plus sûr de passer les fils à travers les bords inférieurs de la plaie du *bas-ventre* avec une aiguille droite, afin de mieux assujettir l'intestin dans cette situation. On prétend qu'au bout de six jours les fils qui ont servi à faire la suture de l'intestin, sont assez lâches pour qu'on puisse les retirer, ce que l'on doit faire sans effort. On pansera la plaie à l'extérieur, suivant la méthode ordinaire, en prescrivant au malade une diete exacte. SHARP.

Le fait suivant, que je tire d'une Lettre de Claude Deodat, Medecin de l'Evêque de Bâle, à Hildanus, m'a paru digne à cause de sa singularité, d'avoir place dans cet Ouvrage.

Il y a environ un an qu'un jeune Ouvrier en laine, âgé d'un peu plus de vingt ans, fut se promener pendant la nuit avec des compagnons de débauche. Comme ils rodoient autour de la Ville de Bruntrute, ils rencontrerent quelques Ecoliers qui n'avoient pas plus épargné le vin qu'eux. Une querelle s'étant élevée entre eux, un de ces Ecoliers blessa l'Ouvrier d'un coup de stylet un peu au-dessus du nombril, vers le côté droit, qui ressortit par le dos en tirant vers les reins. On le conduisit à demi-mort chez un Chirurgien, tandis que l'Ecolier qui croyoit l'avoir tué sortit sécretement de la Ville. On mit le blessé entre les mains de deux célebres Chirurgiens. L'un étoit Jean Glanz, Chirurgien de la Cour, & l'autre, Werner Cramory, de Bruntrute. Le malade les conjura avec instance de lui sauver la vie, que tout le monde croyoit qu'il perdroit bien-tôt. Ils résolurent unanimement de l'entreprendre, quoiqu'ils doutassent beaucoup de la réussite de la cure. Après avoir examiné avec tout le soin possible, la grandeur, la profondeur, la situation & les autres circonstances de la plaie, ils prévirent que quand même l'estomac ne seroit point endommagé, il ne se pouvoit faire que son orifice inferieur ou l'extrémité superieure des intestins grêles ne fussent percés, malgré la petitesse des orifices de la plaie qui ne pouvoient admettre la plus petite sonde. Prevenus de la difficulté de cette entreprise, ils mirent en usage tous les remedes qu'une longue expérience leur avoit fait connoître, les huiles, les baumes, les onguens, les emplâtres, sans négliger les potions vulnéraires & les aposemes. Mais ils ne purent prevenir les fâcheux symptomes, qui sont pour l'ordinaire inséparables de ces sortes de blessures, la fievre, les frissons, l'altération, l'insomnie, l'inquiétude, les foiblesses & la constipation. Je lui fis donner de tems en tems des clysteres émolliens, à dessein d'évacuer les grumeaux de sang qui pouvoient s'être arrêtés dans l'estomac & dans les intestins, & augmenter par leur putréfaction la fievre & les autres symptomes. Les trois lavemens que prit le malade dans le premier jour, entraînerent avec eux une grande quantité de grumeaux de sang noir & corrompu; preuve certaine que les intestins étoient blessés. Enfin, au bout de quelques semaines les deux orifices de la plaie se cicatriserent; le malade crut être guéri, & retourna chez lui. Il ressentoit cependant toujours une douleur poignante aux environs de l'endroit où il avoit reçu le coup, accompagnée d'une tumeur qui l'obligeoit à marcher courbé. Ennuyé de cette incommodité, il consulta un autre Chirurgien, qui soupçonnant que le pus pouvoit en être la cause, appliqua sur la tumeur des remedes propres à l'amollir & à exciter la suppuration. Il l'ouvrit ensuite deux fois avec la lancette, mais ce fut inutilement, car il ne sortit qu'une petite quantité de matiere séreuse, ce qui n'appaisa point la douleur.

Comme le malade étoit d'une mauvaise complexion, & qu'il avoit été long-tems sujet aux obstructions du foie, de la rate & des autres visceres du *bas-ventre*, je lui ordonnai des remedes propres à détruire ces obstructions, mais ils furent inutiles; de sorte que j'abandonnai le soin de sa guérison à la nature, d'autant plus que le malade étoit obligé de sortir pour vaquer à ses affaires.

Comme il revenoit un jour chez lui vers la fin de l'année, l'envie l'ayant pris a moitié chemin d'aller à la selle, il rendit avec des douleurs excessives la pointe de l'instrument qui l'avoit blessé. Les Chirurgiens frappés de la nouveauté de cet accident, (quoique le malade eût refusé d'avouer le fait jusqu'à ce qu'il y eût été forcé par l'autorité du Magistrat) ne négligerent rien pour s'en rendre les maîtres, afin de la montrer au public & de la comparer avec la blessure. Ils furent convaincus que c'étoit la pointe d'un stylet, dont ils ne purent jamais recouvrer l'autre partie.

La douleur poignante fixe qui continua d'affliger le malade, quoiqu'on en eût détruit la cause, prouve évidemment que c'étoit un morceau du stylet qui étoit resté dans son corps. La plaie même étoit mortelle, selon toute apparence, puisque l'estomac & les intestins étoient endommagés. La pointe du stylet s'étant rouillée demeura un an entier dans les replis des intestins, malgré tous les remedes expulsifs que l'on mit en usage; car tout ce qui prend sa route par en bas, doit passer par tous les intestins. Maintenant soit que le stylet ait été cassé par la chute que fit le malade, ou lorsqu'on le retira, ne peut-il pas se faire que sa pointe ou même le morceau qui manque, ait resté dans l'estomac ou dans les intestins? Comment le malade a-t-il pu vivre ces parties étant percées? Comment & dans quel endroit du corps peut être resté le fer, pour ne pas causer plus de dommage? Où peut s'être fixé l'autre morceau du stylet que nous croyons être resté dans le corps? Je laisse à votre jugement & à l'expérience que vous avez acquise, le soin de résoudre ces questions, & un grand nombre d'autres qu'on peut faire sur ce sujet.

RE'PONSE D'HILDANUS.

On ne sauroit douter, pour peu qu'on ait de bon sens, que la plaie dont vous me parlez dans votre Lettre n'eût dû être mortelle, puisque celles des intestins le sont toujours, suivant le témoignage d'Hippocrate, que l'expérience confirme presque tous les jours. Elle étoit d'ailleurs très-près de la moëlle épiniere & des nerfs qui en sortent, ce qui la rendoit plus sujette aux douleurs, aux inflammations & à plusieurs autres symptomes fâcheux.

La situation de la plaie autorise la croyance dans laquelle les Chirurgiens ont été que l'estomac ni le pylore n'étoient point percés, car le pylore ou l'orifice droit du ventricule est situé dans le côté droit, vis-à-vis le foie, & le ventricule est placé trop haut pour que le coup ait pu l'atteindre. Je doute même que les intestins grêles aient été endommagés, car étant privés de sang, ils se réunissent rarement ou même jamais. Hippocrate, Liv. VI. Aph. 18. a donc raison de dire que les plaies de ces visceres sont mortelles. On trouve néanmoins dans Marcel Donat, & dans d'autres Auteurs, des exemples des plaies d'intestins grêles qui ont été guéries. Il me paroît donc plus probable, sauf la soumission que je dois à vos lumieres, que le stylet a percé le colon dans l'endroit où il est attaché au rein gauche, & blessé avec sa pointe l'apophise transverse de la seconde ou troisieme vertebre des lombes dont la substance est ferme; & que lorsque le malade fut terrassé, l'épée qui étoit de bonne trempe cassa, & sa pointe resta dans l'intestin, & l'autre morceau dans les muscles.

La constipation qui survint au malade prouve que le colon étoit blessé. Cet intestin, comme vous le savez, étant fort étroit auprès du rein gauche, le passage des excrémens dans cet endroit peut être aisément intercepté par l'affluence des humeurs; ce qui suffit pour occasionner l'inflammation & le gonflement de la par-

tie. Cette quantité de grumeaux de sang que rendit le malade, prouve encore que le colon étoit blessé. Vous avez donc bien fait d'ordonner des lavemens au malade, & je ne doute point qu'il ne leur soit redevable de sa conservation.

Je conclus donc, Monsieur, que le stylet s'est cassé dans la chute qu'a faite le blessé, & que sa pointe lui est restée dans le corps. Je crois même que celui qui assureroit que le coup a atteint les vertebres dont j'ai fait mention, ne s'éloigneroit pas beaucoup de la vérité.

Vous me demandez encore comment il s'est pu faire que le malade ait vécu ayant l'estomac ou les intestins blessés? Je répons avec Averrhoès que l'on voit souvent des prodiges en fait de maladies, je veux dire des évenemens qui sont au-dessus de l'intelligence humaine; Nicolas Nichols, Matthias à Cornace, & Marcel Donat dans son *V. Liv. chap.* 4. nous assurent qu'on a guéri quelquefois les plaies de l'estomac. On peut voir un exemple remarquable de ce que j'avance dans la Préface de Crollius.

Galien Wierus, Medecin fort renommé, m'écrivit il y a quelques années ce qui suit: « Je me souviens qu'étant à Montpellier, mon Maître Laurent Goubert, » Professeur Royal en Medecine, nous montra un couteau émoussé qu'un Berger avoit enfoncé dans la » bouche de son camarade, après l'avoir enveloppé » d'un linge. Ce couteau après avoir resté deux ans » dans son corps, en sortit par un abscès qui se forma » dans l'aine, auquel le malade survécut sept ans après » avoir été guéri par un Chirurgien. WIERUS.

Je suis moi-même témoin que les blessures de cette partie des intestins où votre malade reçut le coup, ne sont pas absolument desespérées. Vous en avez un exemple dans ma quatorzieme Observ. Cent. 1. En effet, l'intestin est dans cet endroit épais, charnu, près de parties charnues auxquelles il est même adhérent; de sorte que quoique les autres intestins soient continuellement ébranlés par les vents & les excrémens, cette partie seule du colon demeure toujours fixe, ce qui la rend plus facile à guérir.

Vous me demandez en troisieme lieu, comment le fer a pu demeurer si long-tems caché dans le corps sans y causer de dommage? Il faut pourtant qu'il en ait causé, puisque vous me marquez que le malade ressentoit une douleur continuelle. D'ailleurs la nature qui pourvoit toujours à notre soulagement, a soin d'envelopper ces substances étrangeres & incommodes qui séjournent dans notre corps d'une espece de matiere calleuse, pour les empêcher de nuire aux parties qui sont aux environs. Vous trouverez dans ma soixante-deuxieme Observ. Cent. 1. l'exemple d'un couteau fixé dans l'aine, & un autre dans la deuxieme Observ. Cent. 2. d'une balle qui demeura six mois dans le cerveau sans occasionner aucun fâcheux symptome.

Vous voulez enfin savoir dans quel endroit du corps peut être resté l'autre morceau d'épée qui manquoit? Cette question n'est pas aisée à resoudre: cependant la douleur fixe & continue prouve assez que quelque corps de nature extraordinaire, comme pouvoit être le morceau d'épée ou un fragment de l'appendice des vertebres, étoit resté dans la partie affectée. Il me paroît même vraisemblable que la pointe de l'épée doit s'être rompue contre l'appendice ou aile des vertebres; car comment eût elle pu se casser dans la chair?

Deodat & Hildanus donnent le nom de mortelle à la blessure dont il est parlé dans cette histoire & dans les observations, quoique le malade en ait rechappé. On ne doit point prendre cette expression à la Lettre, je crois qu'ils veulent dire qu'une pareille blessure cause pour l'ordinaire la mort à ceux qui la reçoivent.

Les muscles du *bas-ventre* & les visceres qu'ils renferment, sont quelquefois sujets à des inflammations qui demandent une attention & un traitement tout particulier.

Les Medecins confondent quelquefois l'inflammation des muscles du *bas-ventre* avec celle du foie: mais Galien nous apprend que les tumeurs inflammatoires de ces muscles en conservent la figure, ce qui n'arrive point à celles du foie. D'ailleurs l'inflammation de cette derniere partie est accompagnée de symptomes plus fâcheux.

Heurnius rapporte l'histoire d'une femme dont les muscles du *bas-ventre* étoient presque aussi durs qu'un caillou, & qui ne laissoient pas de conserver leur forme. Il appliqua sur une partie qui faisoit une saillie un peu plus marquée, une emplâtre de mucilage, & lorsqu'elle fut devenue rouge & qu'elle put céder à la pression, il l'ouvrit. Il en sortit une grande quantité de pus, & la malade recouvra la santé.

Il dit que ces muscles sont enveloppés d'une membrane très-épaisse, qui ne permet point au pus de sortir, à moins qu'on ne l'ouvre. Il ajoute que ces tumeurs se convertissent en une dureté pierreuse lorsqu'on n'a pas soin de les ouvrir, & qu'il arrive la même chose au mésentere.

Il assure avoir vu un abscès de cette espece dont la dureté s'étoit communiquée aux muscles qui étoient dessus.

Hildanus conseille, pour prevenir ces accidens, & empêcher l'abscès de s'ouvrir en dedans, & de verser le pus qu'il contient dans la cavité du *bas-ventre*, de faire une incision au phlegmon des muscles de l'*Abdomen* lorsqu'il tend plutôt à suppuration que les autres abscès.

Comme l'inflammation des muscles du *bas-ventre* ressemble beaucoup à celle du foie, on doit pour ne point les confondre, les distinguer par les signes qui leur sont propres.

Dans l'inflammation des muscles du *bas-ventre*, la peau qui les couvre est si tendue qu'on ne sauroit la pincer avec les doigts. Les tumeurs des muscles droits sont d'une figure oblongue, & s'étendant sur toute la longueur du *ventre*, elles renferment le nombril. Les inflammations des autres muscles représentent en quelque sorte leur figure.

Au contraire l'inflammation du foie conserve la forme & la grandeur de la partie qu'elle affecte: les muscles cedent lorsqu'on les touche, & la tumeur paroît plus profondément située. La couleur du corps ne sert pas peu à faire distinguer ces maladies. Dans l'inflammation des muscles la couleur est aussi vive que lorsque le corps jouit d'une santé parfaite; au lieu que dans celle du foie il est pâle & jaunâtre. Galien rapporte à ce sujet, Gal. *V. de Locis affect. c.* 7. un exemple remarquable d'un certain Stefianus, que les Medecins croyoient avoir un abscès dans le foie. Mais Galien ne l'eut pas plutôt vu, qu'il jugea qu'il devoit être dans une autre partie, & en effet lorsqu'il vint à le visiter, il trouva qu'il s'étoit formé dans les muscles du *bas-ventre*.

Ce qui détermina son jugement, fut que la couleur du visage du malade n'étoit point altérée comme elle eût dû l'être s'il y avoit eu une inflammation ou un abscès dans le foie.

Valeriola, Observ. *Lib. IV. cap.* 5. rapporte un exemple semblable d'une femme qui passoit pour avoir une tumeur inflammatoire dans le foie. « La malade ne » m'eut pas plutôt fait appeller, dit cet Auteur, que » je jugeai que la tumeur n'étoit point dans le foie, mais » dans les muscles qui le couvrent. » Dès que je fus arrivé, dit-il, quelques lignes plus bas, « Je tâtai » l'endroit & découvris dans l'hypocondre droit, une » tumeur oblongue qui s'étendoit jusqu'au nombril, & » qui devint aussi-tôt après sensible au toucher par sa » dureté. La malade eut le visage rubicond, frais, & » d'un rouge vermeil entremêlé de blanc tant que du» ra son incommodité. L'urine ne différoit en rien par » sa couleur, sa consistance & son sédiment, de celle » d'une personne en santé; & ce furent tous ces signes » qui servirent à fixer mon jugement. Car lorsque le » foie est indisposé, il ne peut manquer d'altérer la cou» leur du visage. »

Galien nous apprend, *Liv. V. chap. 7. de Locis affectis*, que la couleur du visage lui a servi à découvrir plusieurs maladies du foie. Car il est ordinairement d'un jaune pâle mêlé d'un verd sale, lorsque le foie est attaqué. RIVIERE.

Je fus appellé en 1588. chez la femme d'un Gentilhomme de Lausanne, qui se plaignoit d'une douleur extremement poignante dans l'estomac. Je découvris en examinant le siege de la douleur, une dureté entre les muscles du *bas-ventre* qui sont placés sur l'estomac, du côté de la ligne blanche en tirant vers le foie. Comme elle ne se manifestoit par aucun signe extérieur, on ne pouvoit la connoitre qu'en la touchant. La malade avoit une fievre continue, accompagnée d'une douleur vive & de pulsations; ce qui me fit juger qu'il devoit y avoir un abscès entre le péritoine & les muscles du *bas-ventre*. Persuadé que le cas étoit dangereux & que la malade ne pouvoit échapper, à moins qu'on ne perçât les muscles du *bas-ventre*, je fis appeller en consultation Jean Aubert de Vindon, le plus fameux Medecin qui fût pour lors à Lausanne. Il convint avec moi qu'il y avoit une inflammation qui tendoit à suppuration, & qui ne pouvoit manquer de faire périr cette Dame ou de la jetter dans quelque maladie longue & opiniâtre, si on n'ouvroit cette partie de bonne heure. Ceux qui étoient présens furent étonnés de notre proposition, ne pouvant se figurer qu'il pût y avoir un abscès interne sans qu'il se découvrit par aucune tumeur ni autre signe extérieur. Ils refuserent donc unanimement de souscrire à l'opération que nous avions proposé, d'ouvrir les muscles, & nous prierent de tenter si nous ne pourrions point appaiser la douleur au moyen de remedes externes anodyns, & dissiper la fievre & les autres symptomes, par l'usage des remedes internes. Après les avoir avertis du danger, nous aquiesçames à leur demande. Quelques jours après la douleur ayant tout-à-fait cessé vers le minuit, la malade crut être entierement guérie. Comme nous revenions à sept heures du matin pour la visiter, nous n'eûmes pas plutôt mis le pié sur la porte, que le mari vint nous anoncer que sa femme étoit rétablie, ce qui se trouva vrai. La douleur étoit à peine sensible, la tension, les rots & les envies de vomir avoient cessé, la dureté du *bas-ventre* étoit à peine sensible, la fievre étoit presque dissipée & le pouls étoit très-réglé. Il ne nous fut pas difficile de juger à ces signes que l'abscès avoit crevé en dedans & versé la matiere qu'il contenoit dans la cavité du *bas-ventre*. Nous prédîmes même au mari l'évenement de cette maladie. Quelques jours après la douleur se fit sentir de nouveau dans le *bas-ventre*, accompagnée d'une fievre ardente continue, qui finit par des sueurs froides, des syncopes, & par la mort de la malade. Je ne suis entré dans un aussi long détail, qu'afin d'apprendre aux jeunes gens qui se destinent à la Medecine, la maniere de former un pronostic dans de semblables cas. HILDANUS.

Un homme de trente-trois ans fut froissé par les roues d'un carosse extremement pesant qui lui passerent sur l'hypochondre droit sans lui briser les côtes. Cet accident fut suivi d'une foiblesse, d'une douleur considérable & de l'insomnie, qui dégénérerent par la négligence du malade en une fievre qui consuma ses forces & lui causa la mort. Je soupçonnois, en examinant la situation des parties, que le foie étoit endommagé; mais l'ouverture que je fis de l'hypochondre, me désabusa. Je le trouvai extremement mou, & cédant aisément au toucher, preuve qu'il n'avoit point été offensé, & qu'il ne s'y étoit formé aucune obstruction, ni aucune inflammation.

Je fis une incision cruciale à travers les muscles du *bas-ventre*, & il sortit du côté droit une pinte & demie de pus sans qu'il parût aucun abscès dans le foie; il s'étoit formé entre le péritoine & les muscles du *bas-ventre*.

Une partie de l'épiploon étoit tellement adhérente à l'abscès, que je ne pus l'en séparer qu'avec le bistouri.

Le foie étoit hors de sa place naturelle, au-dessous du milieu du diaphragme, & inclinoit vers l'hypochondre gauche. Il tenoit de tous côtés aux fausses côtes & au sternum, par des membranes que je déchirai avec mes doigts.

L'abscès qui étoit plus gros que le poing, avoit déplacé le foie par sa compression.

Ce même abscès avoit obligé l'estomac, malgré sa grandeur, à se porter du côté droit. BONET, *Sepulch. Anat.*

Une femme de condition âgée de vingt ans, ayant ressenti pendant quelques mois des foiblesses, des pesanteurs & des lassitudes, & inutilement employé des purgatifs légers & des remedes corroborans, tels que les préparations de Mars avec de légers purgatifs, celles de tartre, des sels volatils, &c. eut recours à un empirique ignorant, qui lui donna des pilules faites avec de la semence seche de tithymales d'inde, & autres pareilles drogues, qui la purgerent violemment & en agitant fortement les esprits animaux, rédonnerent en apparence la santé à la malade. Mais la violence de ces remedes ayant mis les humeurs en mouvement, il survint une tumeur dans le *bas-ventre*, qui non-obstant les moyens dont on se servit pour la dissiper, devint au bout d'un an d'une grosseur extraordinaire, occasionna des douleurs extremement vives, & jetta la malade dans une fievre aigue. On employa un grand nombre de remedes pour dissiper ces symptomes avec tant de succès, que la fievre, la tension des parties & l'inflammation cesserent. Mais la tumeur continua toujours de subsister sans causer aucune douleur. J'entrepris de la dissiper avec des remedes convenables, tels que les eaux minérales & les préparations artificielles des végétaux & des minéraux: mais l'enflure ne fit qu'augmenter, le ventre devint d'une grosseur extraordinaire, & la fievre revint neuf mois après avec tant de violence, qu'elle obligea la malade de se mettre au lit. L'enflure s'empara de ses cuisses & de ses jambes, & ces parties s'écorcherent & s'ouvrirent en plusieurs endroits. La malade étant hors d'état de se mouvoir, & sentant une espece de lacération dans les vaisseaux du *bas-ventre*, me conjura de percer cette tumeur. Je satisfis à sa demande, & j'introduisis une cannule dans sa cavité, par laquelle il sortit dans l'espace de dix jours trente pintes de pus extremement corrompu. Cette évacuation la soulagea beaucoup, mais elle mourut trente jours après qu'elle eut souffert la ponction. Lorsque je vins à ouvrir l'*Abdomen*, j'y trouvai au moins quarante pintes de pus visqueux & puant, dans lequel les intestins avoient si long-tems flotté, que leur membrane extérieure avoit déja commencé à se mortifier.

L'ovaire droit étoit si affaissé par la pression de la tumeur que je vais décrire, que j'eus toutes les peines du monde à le découvrir. Ce qui attira le plus mon attention, fut une tumeur qui s'étoit formée dans le mésocolon; elle commençoit sur un des côtés du colon, à l'endroit de son insertion dans le rectum, par une base d'environ trois pouces de diamétre, & après avoir passé sur les intestins, elle formoit dans le côté droit un corps qui n'avoit pas moins d'un pié de diametre. Elle remontoit ensuite pour aller se joindre au péritoine, d'où elle s'étendoit dans le côté gauche en tirant vers le lieu de son origine, & couvroit les gros intestins qu'elle environnoit presque entierement, les intestins grêles & l'estomac se trouvant en liberté.

Cette tumeur étoit glanduleuse & membraneuse, & parsemée dans toute son étendue de cavités, de grandeurs & de figures différentes, dont la plupart avoient une communication reciproque, & contenoient différentes especes de substances aqueuses, mucilagineuses, graisseuses, à peu près de la consistance du suif, qui avoient toutes une odeur insupportable. La tumeur, avec tout ce qu'elle contenoit, pesoit environ trente livres. Toutes les autres parties étoient saines. BONET, *Sepulch. Anat.*

Une fille dont la conduite étoit irreprochable, fut affli-

gée en 1691. d'une éruption galeuſe qui lui couvroit tout le corps, qui rendoit une grande quantité de ſanie, & qui, malgré tous les remedes qu'on mit en uſage, continua juſqu'à l'année 1696. Elle fut regardée par pluſieurs perſonnes comme une véritable lepre, parce que la chair paroiſſoit livide & calleuſe, lorſque la croute venoit à tomber. Au commencement de l'année 1696. l'éruption diſparut entierement, ou par le moyen des remedes ou d'elle-même : mais elle fut ſuivie auſſi-tôt après de douleurs dans tout le corps, & celles-ci de la contraction des muſcles fléchiſſeurs des jambes. Son appetit qui n'avoit jamais diminué, augmenta à un dégré prodigieux de voracité. Tout ſon corps, particulierement le *bas-ventre*, devint ſi extraordinairement enflé, qu'elle paroiſſoit avoir à la fois une aſcite & une anaſarque. Elle mourut au mois de Mai 1696. à l'âge de trente-cinq ans.

J'ouvris ſon corps le jour ſuivant ſans pouvoir y découvrir aucun reſte de gale; il étoit moite & livide, & il ſortit une grande quantité de matiere purulente du nez & des yeux. La tumeur du *bas-ventre* étoit produite par une eſpece de graiſſe anomale ou non naturelle, qui avoit augmenté à un tel point les cellules du pannicule graiſſeux, qu'il avoit dans certains endroits trois pouces d'épaiſſeur; il y en avoit beaucoup entre les membranes du méſentere & dans l'épiploon. Elle avoit transformé le méſentere en une maſſe confuſe dont on ne diſtinguoit plus les vaiſſeaux ni les glandes. Mais l'épiploon fut ce qui attira le plus notre attention. Ses vaiſſeaux auxquels Malpighi a donné le nom d'adipeux, ſembloient être augmentés par une hernie ou appendice latérale; comme ils étoient remplis dans toutes leurs diviſions juſques dans leur capacité la plus reculée, ils formoient une multitude de cavités ou ſacs d'environ un pouce de tour, qui débordoient de trois ou quatre pouces les vaiſſeaux qui les formoient. La ſubſtance qui rempliſſoit les cellules de l'épiploon, auſſi-bien que les cavités dont nous venons de parler, reſſembloit à de l'huile gelée, & ſe fondoit ſi promptement par la chaleur de la main, qu'elle nous donna lieu de conclurre avec Malpighi, qu'elle circuloit & communiquoit en partie avec les vaiſſeaux voiſins du méſentere & du pannicule graiſſeux. Les autres parties étoient dans leur état naturel. Bonet, *Sepulchret*.

Je crois que le Lecteur ne ſera pas fâché que j'ajoute aux hiſtoires des maladies propres au *bas-ventre* que je viens de rapporter, celle d'un accident dont j'ai été temoin.

Je pris ſoin en 1728. d'un jeune garçon de 15 ans qui avoit été long-tems malade, & qui ſix ſemaines avant que je le viſſe ſe plaignoit d'une douleur dans le côté droit du *ventre*, pareille à celle que cauſe l'inflammation des inteſtins, excepté qu'elle n'étoit pas ſi aigue, & qu'elle continuoit plus long-tems que les inflammations ordinaires. On me pria dans la premiere viſite, que je lui fis d'être temoin d'un ſymptome tout-à-fait extraordinaire, qui étoit, qu'il ſe trouvoit extremement ſoulagé lorſqu'il ſe tenoit placé de façon que ſes piés fuſſent en haut, & que tout ſon corps portât ſur ſa tête; ce qu'il faiſoit ſouvent. Ce jeune homme s'étant affoibli conſidérablement, mourut environ quatorze jours après.

On me permit de l'ouvrir, & je ne l'eus pas plutôt étendu ſur la table, que je trouvai ſon ventre conſiderablement enflé, mais moins que dans une hydropiſie ordinaire.

Dès que j'eus écarté les tégumens & les muſcles de l'*Abdomen*, j'apperçus que le péritoine avoit perdu ſa couleur, & je n'y eûs pas plutôt fair une petite ouverture qu'il en ſortit du vent, qui fut ſuivi d'une puanteur preſque inſupportable. Après avoir écarté le péritoine, je trouvai quelques ordures dans le *bas-ventre* & une grande onverture au cæcum, peu éloigné de l'appendice vermiculaire. La figure extraordinaire de cette derniere partie me ſurprit. Elle étoit conſidérablement augmentée, & formoit une eſpece de ſac ſemblable à l'eſtomac. L'ouverture de l'inteſtin étoit preſque auſſi grande qu'une piece de ſix liards. J'ouvris l'inteſtin, & en tirai un corps dur qui reſſembloit beaucoup à nne boule de chêne, & qui étoit auſſi gros qu'une balle de paume. Je trouvai après l'avoir ouvert qu'il étoit formé de la partie la plus groſſiere des excrémens qui s'étoit attachée autour d'un noyau qui étoit au milieu. J'en trouvai huit autres pareils qui n'étoient pas tout-à-fait ſi gros dans le colon & dans les inteſtins grêles, dont chacun avoit pour baſe un noyau de ceriſe. L'on me dit qu'il en avoit rendu plus de quatre-vingt par les ſelles avant ſa mort, en différens tems.

Il n'eſt pas difficile maintenant de comprendre la raiſon pour laquelle le malade ſe trouvoit ſoulagé lorſqu'il ſe dreſſoit ſur ſa tête : car dans cette ſituation la balle quittoit le fond du cæcum, & ne portoit plus ſur la partie douloureuſe, comme quand il étoit debout.

Ces ſortes de cas ne ſont pas rares, quoique les Auteurs n'en faſſent pas beaucoup mention. Bonet en rapporte un tout-à-fait ſemblable, *Sepulchret. Anatom. Liv. III. ſect. 17. obſ. 27.*

Le *bas-ventre* eſt ſujet à pluſieurs autres maladies dont je parlerai ſous les noms qui leur ſont propres, ou dans la deſcription anatomique des parties qu'ils affectent.

Mais il eſt bon d'obſerver que les muſcles du *bas-ventre* ſont ſujets à un rhumatiſme que l'on confond quelquefois avec la colique, & quelquefois avec l'inflammation de quelqu'un des viſceres qui ſont deſſous, ſurtout du méſentere, dont il n'eſt pas facile de le diſtinguer. On peut le connoître neantmoins par l'abſence des ſymptomes qui accompagnent toujours les inflammations des viſceres particuliers, par le peu d'effet des remedes qui calment pour l'ordinaire la colique, par une recherche exacte des différentes eſpeces de douleurs qui affligent le malade, & parce que ces douleurs augmentent lorſque les muſcles agiſſent, ſoit dans l'expiration, l'inſpiration ou dans les efforts pour aller à la ſelle.

Suppoſé que toutes ces conſidérations faſſent ſoupçonner un rhumatiſme, on n'aura plus lieu d'en douter ſi le malade y a été autrefois ſujet.

Comme les jeunes Anatomiſtes ſont quelquefois embarraſſés en commençant la diſſection d'un cadavre, ils trouveront dans ce qui ſuit les inſtructions dont ils peuvent avoir beſoin pour pratiquer cette opération, & pour connoître toutes les parties qui compoſent le *bas-ventre*.

Il faut commencer la diſſection du corps humain par le *bas-ventre*, de peur que la corruption de ſes viſceres ne devienne incommode & nuiſible. Pour cet effet on doit faire une inciſion cruciale dans les tégumens communs; la premiere ligne de diviſion doit être continuée en ligne droite depuis le cartilage xiphoïde, juſqu'à l'os pubis; & la ſeconde doit s'étendre en travers depuis chaque côté du nombril juſqu'à la région des lombes; après avoir levé la peau & la graiſſe de chaque portion, les muſcles qui couvrent le *bas-ventre* ſe préſentent dans leur ſituation naturelle. On peut les comprendre ſous le nom général d'épigatriſques. Ces muſcles ſont au nombre de dix, cinq de chaque côtés, qui ſont ſéparés de ceux du côté oppoſé par une ligne tendineuſe à laquelle on donne le nom de ligne blanche, & qui eſt formée par le concours des muſcles larges du *bas-ventre*. Quelques-uns ſont antérieurs, & ne ſe trouvent que dans la partie antérieure; d'autres latéraux, & d'autres poſtérieurs, mais ceux-ci appartiennent plus proprement au dos & aux lombes.

L'oblique deſcendant, l'oblique externe, le grand oblique.

Ce muſcle tire ſon nom de la direction de ſes fibres. Il ſort par pluſieurs productions, en partie charnues & en partie tendineuſes des bords inférieurs de la cinquieme, ſixieme, ſeptieme & huitieme côte, où ſes

différentes attaches sont situées entre les dentelures du grand dentelé antérieur, & celles du grand dorsal: nous appellons celles-ci sa premiere origine pour les mieux distinguer de celles par lesquelles il est attaché à la neuvieme, dixieme & onzieme côte, & quelquefois à l'extrémité de la derniere fausse-côte, que nous nommons sa seconde origine & où il s'entrelace avec les digitations du dentelé inférieur postérieur, comme Vesale l'a observé. Dès sa premiere origine sa partie charnue oblique descendante forme un tendon membraneux fort large, avant que de passer sur le droit pour aller s'insérer dans la ligne blanche & dans l'os pubis. Descendant moins obliquement de sa seconde origine, il s'attache par sa portion tendineuse au ligament du pubis, & par sa portion charnue à la partie supérieure & externe de la crête de l'os des îles. Il n'est point attaché aux apophises transverses des vertebres lombaires, comme Spigel, Veslingius, & plusieurs autres Anatomistes, l'ont cru. Mais sa derniere digitation qui est la plus large & la plus charnue, se séparant de la derniere fausse-côte à son extrémité, & se portant obliquement en avant, elle s'éloigne toujours de plus en plus des vertebres, & forme un interstice triangulaire, compris entre le sacro-lombaire, l'os des îles & son côté le plus bas; & l'on découvre clairement dans cet aire les fibres des muscles qui sont dessous.

Outre les usages qu'on attribue communément à ce muscle, aussi-bien qu'à tous les autres du *bas-ventre*, de comprimer les intestins & la vessie, pour faciliter la sortie des excrémens & de l'urine dans les deux sexes, & celle du fœtus dans la femme; ils en ont encore de plus considérables & beaucoup plus étendus.

Celle de leurs parties qui est située entre leur derniere origine, & l'épine de l'os des îles, & qui a une analogie, eu égard à sa position avec le sterno-matoïdien, sert à la circumrotation du tronc sur l'axe des vertebres lorsque nous tournons le corps du côté opposé, sans bouger les piés. Les Auteurs n'ont point assigné d'instrument pour ce mouvement qui est absolument nécessaire, je suis cependant persuadé qu'il n'a point échappé aux réflexions judicieuses de Glisson.

Voici la méthode qu'on doit observer pour faire la dissection des muscles du *bas-ventre*. Le corps étant appuyé sur un de ses côtés, on doit séparer le très-large du dos de ses diverses attaches charnues, à la courbure des côtes, ainsi que de ses insertions tendineuses aux levres de la crête de l'os des îles. Après avoir essuyé le sang & ôté la graisse, ce qui est une précaution que l'on doit toujours observer pour éviter la confusion, on découvrira les attaches de l'oblique dont nous venons de donner la description.

Commencez à le séparer en introduisant le doigt index entre lui & le muscle suivant, qui se trouve dans l'interstice dont nous avons parlé; levez ensuite sa partie qui sort de la derniere fausse-côte, & qui aboutit à la crête de l'os des îles, en continuant de dégager le reste de ses digitations d'entre celles des dentelés dont nous avons parlé, en prenant garde de ne point offenser son aponevrose en voulant la séparer de celle du muscle qu'elle recouvre, principalement lorsqu'elle passe sur le muscle droit. On ne peut même entreprendre leur séparation dans tous les sujets indifféremment, à cause de leur étroite adhérence; c'est pourquoi on doit préparer ces muscles de la maniere qui suit, lorsqu'on veut les démontrer après la dissection.

Après avoir levé l'oblique descendant de chaque côté, comme ci-devant, levez ensemble les deux aponevroses, sans toucher à leurs insertions dans la ligne blanche, en les séparant avec soin des intersections du muscle droit. Cela fait, rejettez du côté opposé sa partie charnue, & commencez à faire une ouverture dans son aponevrose vers sa partie inférieure, où il est aisé de la séparer de celle du muscle qui est dessous, & après avoir introduit une sonde entre les deux aponevroses, coupez celle de dessus tout le long du *bas-ventre*. Après avoir aussi élevé la partie supérieure de ce muscle, l'avoir séparée de ses digitations, il faut la rejetter du côté opposé à son origine, & la séparer jusqu'à la ligne blanche, où l'on doit la laisser. Les autres portions de ces muscles paroissant dans leur place, n'ont pas besoin de dissection.

L'oblique ascendant, l'oblique interne, le petit oblique.

Ce muscle est ainsi nommé à cause de l'ascension oblique de ses fibres. Les Anatomistes ont commis à l'égard de ce muscle la même erreur que nous avons observée dans la description précédente, ce muscle n'ayant aucune communication avec les vertebres des lombes. Sa portion charnue est attachée au bord circulaire de l'os des îles & au ligament du pubis, & ne tient par aucune membrane aux lombes ni à l'os sacrum, comme Vesale veut nous le persuader, ni aux extrémités de leurs apophises transverses, comme d'autres le prétendent; de-là ses fibres s'étendent en montant obliquement & en avant, & se terminent en formant un tendon mince, large & membraneux, qui s'insere dans toute la longueur de la ligne blanche, & dans les cartilages de la huitieme, neuvieme, dixieme, onzieme & douzieme côte.

Outre l'usage de ce muscle qui sert à comprimer le *bas-ventre* & les visceres qu'il renferme, sa portion charnue qui est attachée à la levre externe & presque postérieure de la crête de l'os des îles, par l'ascension oblique de ses fibres vers l'extrémité cartilagineuse des côtes, les déprime non-seulement, & resserre la cavité de la poitrine dans l'expiration, mais peut encore servir dans la circumrotation du tronc du corps sur l'axe des vertebres; & par le trousseau de ses fibres charnues qui sont paralleles à celles du descendant dont on a parlé, il peut servir à le soulager dans son action. Dans la coopération réciproque de ces muscles, l'ascendant du côté droit, & le descendant de la gauche, tournent le corps vers la droite; & au contraire, l'ascendant de la gauche, & le descendant de la droite, tournent, par un artifice admirable de la nature, le corps du côté gauche.

Le pyramidal.

Ce muscle étant placé sur le muscle droit, l'ordre naturel que l'on doit suivre dans la dissection, demande que nous en parlions ici. Il a pris son nom de sa figure qui représente une pyramide. Il est attaché à la partie supérieure des os pubis. Il diminue peu à peu en largeur & en épaisseur de bas en haut, & se termine en un long tendon qui s'insere dans la ligne blanche un peu au-dessous du nombril.

Rioland a observé que le gauche est toujours plus petit, & que lorsqu'un des deux manque, c'est pour l'ordinaire celui-ci.

Fallope qui a le premier découvert ces muscles, conjecture qu'ils compriment la vessie urinaire. Fabricius *ab Aquapendente*, veut qu'ils soutiennent le *bas-ventre*, & qu'ils empêchent la trop grande pression des parties supérieures sur les inférieures. Mais ce qui paroît avoir donné lieu à cette opinion, c'est l'inspection des sujets anatomiques dans une situation renversée. L'usage qui suit me paroît le plus naturel & le plus vraissemblable. Lorsque le *bas-ventre* vient à s'enfler par la pression du diaphragme sur les visceres, ces muscles tirent le nombril en bas, & pressent par ce moyen la vessie avec beaucoup plus d'égalité qu'aucun autre muscle de cette partie dans l'expulsion de l'urine; quoiqu'il faille avouer qu'ils contribuent tous à cet usage. Ceux qui en ont fait la découverte leur ont donné le nom de *Succenturiati* ou de muscles auxiliaires, dans la supposition qu'ils ont faite, qu'ils ne font que suppléer à l'action du muscle suivant, l'ordre des fibres étant le même dans tous les deux, & ceux-ci étant toujours absens lorsque les autres s'attachent tout charnus à la symphise des os pubis.

Le droit.

On lui a donné ce nom à cause de la rectitude de sa position. Les Anatomistes ne sont point d'accord sur l'origine de ce muscle, que quelques-uns placent dans le sternum & d'autres dans les os pubis: mais cette question paroît plus curieuse qu'utile. Il agit également sur l'une & l'autre de ces parties, selon que l'une ou l'autre est fixée pour lui servir de point d'appui. On ne sauroit ajouter beaucoup de choses à la description qu'on a donnée de ces muscles qui s'étendent tout le long du *bas-ventre*, depuis le cartilage xiphoïde où ils sont attachés, ainsi qu'aux cartilages des trois dernieres vraies-côtes, & de la premiere fausse jusqu'aux os pubis, & qui sont partagés en quatre ou cinq portions, par autant d'énervations ou intersections tendineuses & transversales. Les vaisseaux qui passent sous sa portion supérieure sont, l'artere mammaire descendante, & ses veines ascendantes. Ceux de sa portion inférieure, sont, l'artere épigastrique ascendante, & ses veines descendantes. On n'a pu discerner jusqu'aujourd'hui la place de ce muscle entre les aponevroses des muscles ascendans: il se peut faire que l'adhérence de l'aponevrose du muscle ascendant dans la ligne blanche, à celle du muscle qui suit, ait occasionné cette difficulté.

Le transversal.

Ce muscle est appellé transverse à cause que ses fibres traversent le *bas-ventre*. Il n'est point attaché comme on le croit communément, à aucun ligament de l'os sacrum, ni à aucun autre qui couvre le sacro-lombaire; mais comme Realdus Columbus le dit fort bien, aux apophises transverses des vertebres des lombes, à la crête de l'os des îles, au ligament du pubis, & aux extrémités cartilagineuses des côtes qui sont au-dessous du sternum, d'où sa portion charnue traverse la surface convexe du péritoine, & se termine par un tendon large avant que de passer sous le muscle droit, pour aller s'insérer tout le long de la ligne blanche.

Lorsque ces deux muscles agissent ensemble, ils pressent directement le *bas-ventre* en dedans, comme il arrive dans l'expiration. Gaspard Bartholin a observé que dans les bœufs & dans les grands animaux, une partie de ce muscle s'unit avec le diaphragme aux extrémités cartilagineuses des côtes qui sont au-dessous du sternum; d'où il conjecture que le diaphragme est un muscle *trigastrique*. Je ne déciderai point si cette observation peut convenir au corps humain, dont la posture est droite, & la maniere de respirer différente de celle des quadrupedes, jusqu'à ce qu'on soit mieux instruit sur ce sujet.

* Ce muscle peut être regardé comme un double plan incliné de forces dont les bases s'unissent. Cette base est représentée par ses plus longues fibres, qui sont celles qui partent des apophises transverses. Les autres plans vont successivement & en sens contraires en diminuant de longueur, & conséquemment d'action & de forces. Cette structure peut beaucoup servir à expliquer la méchanique du vomissement & de la déjection des excrémens.

Les vaisseaux spermatiques traversent ce muscle aussi-bien que l'ascendant auprès des aines, entre la partie antérieure de la crête de l'os des îles & des os pubis, de-là descendant pour quelque tems entre la portion charnue de ce dernier muscle & l'aponevrose de l'oblique descendant, il se rendent par les ouvertures de cette aponevrose auprès des os pubis. Le dessein qu'a eu la nature en empêchant que ces ouvertures correspondissent exactement l'une à l'autre, a été de prévenir la descente des intestins. C'est aussi dans la même vue qu'elle a donné une insertion oblique aux uréteres & au conduit biliaire qui passent entre les membranes des intestins, & entre celles de la vessie, laquelle empêche le retour de la bile dans l'un, & celui de l'urine dans les autres.

On doit prendre garde en disséquant ces muscles de ne point offenser le cremaster.

Galien dans son Traité de la dissection des muscles, & dans celui de la conservation de la santé, remarque que l'action des muscles du *bas-ventre* est nécessaire à l'expiration, parce qu'ils tirent la poitrine en bas, aussi-bien que dans les efforts que l'on fait en parlant haut.

Il observe dans plusieurs endroits que sans la contraction de ces muscles, nous ne pourrions aller à la selle, ni uriner; car l'action des muscles sphincters de l'anus & de la vessie, est surmontée par celle des muscles du *bas-ventre* & du diaphragme, (*De administrationibus Anatomicis. De sanitate tuenda.*)

Il remarque encore (*De Locis affectis*) que quelques personnes qui ont une constipation ou une suppression d'urine, se soulagent eux-mêmes, en se pressant le *ventre* avec les mains.

Que l'expulsion du fœtus est l'ouvrage des muscles du *bas-ventre*. *De naturalibus Facultatibus.*

ABDUCERE, pour *bibere*, *boire*. SCRIBONIUS LARGUS.

ABDUCTIO. *Abduction*, *écartement*. Espece de fracture dans laquelle l'os est transversalement séparé aux environs de l'articulation; ensorte que ses extrémités fracturées sont écartées l'une de l'autre.

Galien donne à cette espece de fracture l'épithete de καυληδὸν, c'est-à-dire, fracture *dans laquelle l'os* a la figure d'une tige de plante rompue.

Abductio signifie dans *Cælius Aurelianus*, un effort violent. Il en fait mention comme d'une des causes des douleurs ischiadiques & psoadiques. *Morborum chronicorum*, *Lib. V. cap. 1. Item vehemens abductio vel raptus in exercitio factus.*

* Les Anatomistes nomment encore *Abduction* l'action par laquelle les muscles qu'ils appellent *abducteurs*, éloignent une partie d'un plan qu'ils supposeroient diviser le corps humain dans toute sa longueur en deux parties égales.

ABDUCTOR, *Abducteur*. C'est le nom que les Anatomistes ont donné aux muscles suivans.

Abductor auris. Voyez *Retrahens auriculam*, ou *Triceps auris.*

L'Abducteur de l'œil.

C'est un muscle qui part par un tendon court du trou optique, à la partie externe du fond de l'orbite.

Il s'insere par un tendon fort plat & fort large, dans la sclérotique, du côté du petit angle de l'œil.

Il sert à mouvoir l'œil à l'extérieur du grand angle au petit.

L'Abducteur du petit doigt de la main.

C'est un petit muscle longuet placé le long de la partie postérieure interne du quatrieme os du métacarpe, à l'opposite du pouce. Il est attaché par un bout à l'os orbiculaire du carpe & un peu à la partie voisine du gros ligament du carpe. L'autre bout se termine par un tendon court & un peu aplati, attaché au côté cubital de la base de la premiere phalange du petit doigt. Ce muscle couvre un peu le métacarpien.

Son usage est non-seulement d'écarter le petit doigt des autres, mais encore de le tendre un peu.

L'Abducteur de l'index.

C'est un petit muscle large qui part de la partie externe & supérieure du premier os du pouce.

Il est inséré, par le moyen d'un tendon court, dans la partie supérieure du premier os du premier doigt, latéralement, en déclinant du côté du pouce.

Son usage est d'approcher l'index du pouce, en l'écartant du doigt du milieu.

L'Abducteur du petit doigt du pié, ou le grand parathenar.

C'est un muscle qui est attaché en arriere par un corps

charnu, à la partie latérale externe de la face inférieure du calcaneum, depuis la petite tubérosité postérieure externe, jusqu'à la tubérosité antérieure. Il tient encore par une autre extrémité tendineuse à l'os cuboïde, & d'un troisieme côté, à la partie supérieure du cinquieme os du métatarse.
Il s'insere extérieurement & latéralement dans la partie supérieure du premier os du petit orteil.
Son usage est d'écarter le petit doigt du pié de son voisin.

L'Abducteur du pouce de la main ou le Thenar.

C'est un muscle qui part du ligament transversal du carpe & de celui de ses os, qui soutient le pouce.
Il est attaché par une insertion tendineuse, à la seconde phalange du pouce, & son usage est d'écarter ce doigt des autres.

L'Abducteur du pouce du pié.

C'est un muscle qui part charnu de la partie inférieure interne du calcaneum, & de celle de l'os scaphoïde.
Il s'insere en partie à l'os sesamoïde interne, & en partie au côté interne de la premiere phalange du pouce près de sa base.
Son usage est d'écarter le gros orteil des autres.

Abducteur de la cuisse.

* On peut donner ce nom à trois muscles, qui sont, le grand, le moyen & le petit fessier. Nous ne considererons ici ces muscles que relativement à l'action d'*abduction* qu'ils peuvent produire, réservant à détailler leurs autres usages sous leurs Articles particuliers, dans lesquels nous indiquerons les directions de leurs fibres & leurs attaches.

Le grand fessier.

Le grand fessier, par sa portion antérieure, peut coopérer avec les autres à faire l'abduction de la cuisse, c'est-à-dire, à l'écarter de l'autre cuisse quand on est debout; mais quand on est assis, il n'exerce cette fonction que par sa portion postérieure.

Le moyen fessier.

L'usage du moyen fessier est d'écarter une des cuisses pendant qu'on est debout, & cela plus ou moins directement, selon l'action particuliere de ses portions antérieures, postérieures ou moyennes. Ainsi, dans cette attitude il est abducteur de la cuisse. Quand on est assis, son usage est d'en être rotateur, c'est-à-dire, de faire rouler l'os de la cuisse autour de sa longueur, de maniere qu'ayant en même tems la jambe fléchie, on l'écarte de l'autre.

Le petit fessier.

Le petit fessier est le coadjuteur du moyen, faisant avec lui le mouvement d'*abduction* ou d'écartement quand on est debout, & celui de rotation quand on est assis.

A B E

ABEBÆOS. Ἀβέβαιος. *Infirme, foible, inconstant.* Castell.
ABELE. Espece de Peuplier. Voyez *Populus, Peuplier.*
ABELICEA. Grand arbre qui croît particulierement en Crete; on l'appelle encore *Santalus adulterina*, ou *Pseudosantalum.*
Honorius Bellus croit que les anciens ne connoissoient point cet arbre, à moins qu'il ne soit l'Orme des montagnes de Theophraste. *Hist. de* Ray.
ABELMELUCH. Espece de ricin ou de palme de Christ. *Hist. de* Ray.
* Cet arbre croît aux environs de la Mecque: ses semences qui sont noires & oblongues, se terminant en pointe par les extrémités, sont regardées comme un purgatif si violent, qu'on les emploie préférablement à l'ellebore blanc dans les cas où l'on veut procurer de fortes évacuations. *Alp. Hist. nat. I.* 181.
ABELMOSCH. On lit dans Blancard que c'est le nom de la graine d'une plante Egyptienne qui a l'odeur du musc, & que les Arabes mêlent avec leur caffé, pour la lui communiquer.
L'Alcea Egyptia villosa de Casp. B. ou l'Egyptia moschata de Parkerison, ou le Belmuschus Egyptia de J. Bau. ou l'*Ab-el-mosch* ou Mosch-Arabum de Veslingius est la plante dont la graine s'appelle *Abelmosch.* Ray.
ABESAMUM. Ruland, & après lui Johnson, ont rendu ce mot par *lutum rotæ*, ou la boue dont les roues s'enduisent: mais le mot Allemand qui leur a fourni cette étymologie, ne signifie que *terre* ou *boue.*
ABESSI ou REBIS. Les excrémens, ou ce qui reste des alimens après que le chyle en est séparé.
ABESUM. Qui n'est pas delayé. *Chaux vive.* Voyez *Chaux.*
ABEVACUATIO. Evacuation incomplete d'humeurs peccantes, procurée soit par les forces seules de la nature, soit par le secours de l'Art.
* ABHAL. C'est un fruit de couleur rousse, tirant sur le noir, très-connu dans tout l'Orient, qui est à peu près de la grosseur de celui du Cyprès, & que l'on recueille sur un arbre de l'espece de ce dernier. On le regarde comme un puissant emmenagogue: l'on s'en sert aussi pour hâter l'expulsion des fœtus qui sont morts dans la matrice.

A B I

ABICUM ou COOPERTORIUM. *Couvercle.* Castell. Voyez *Coopertio.*
ABIES. *Sapin.* Dale fait mention de trois especes de *Sapins* qui ont quelque usage dans la Medecine.
Le premier est le *Sapin* vrai. Les sommités de ses feuilles & ses pommes, sont employées contre le scorbut. On les fait infuser dans la boisson journaliere.
On lit dans Miller qu'il en entre une grande quantité dans le mum ou la bierre de Brunswick. On dit que dans les contrées où cet arbre est commun, les peuples se servent d'une décoction de son bois ou de la sciure, dans les difficultés d'uriner, & contre les fleurs blanches.
Ce *Sapin* produit la térébenthine de Strasbourg. On l'appelle résine liquide, pour la distinguer de la résine seche, qui a quelque ressemblance avec l'encens. Voyez les Articles *Terebenthina* & *Resina.*
Voici comment on distingue cet arbre chez les Auteurs. Abies, offic. ger. 1181. emac. 1363. Park. theat. 1539. Ray hist. 1394. synop. iii. 441. merc. bot. ii. 15. Phys. brit. I. mer. pin. I. ind. Med. I. mont. ind. 35. *Abies conis sursum spectantibus sive mas, C. B.* pin. 505. Jons. dendr. 329. Buxb. I. *Abies fœmina sive* Ἐλάτη θήλεια *J. B.* I. 235. *Abies fœmina*, Chab. 68. *Abies taxi foliis*, Ray hist. ii. 1394. *Abies taxi folio, fructu sursum spectante*, Tourn. inst. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. ii. 179. Rupp. flor. Jen. 270.
Le second dont Dale a parlé, c'est l'épinette ou sapinette de Virginie & de Canada, dont on tire une térébenthine qu'on nomme *Baume de Canada.*
On l'appelle encore *Abies Canadensis*, ind. Med. I. ou *Abies minor, Pectinatis foliis, Virginiana, conis Parvis subrotondis pluck.* Phytog. Tab. 121. Almag. 2.
Le troisieme est le *Sapin* commun, dont on tire une espece de térébenthine qui sert à la composition de la poix blanche. Voyez *Résine* du *Goudron.* Voyez *Goudron*, de la *Poix* ordinaire. Voyez *Poix*, de la *Poix* de Bourgogne. Voyez *Poix.*
On appelle ce *Sapin* Picea, offic. Ger. 1173. *Picea vulgaris*, Parck. theat. 1538. *Picea major.* Jons. dendr. 325. *Picea major.* Ger. emac. 1454. *Picea major pri-*

ma. Sive Abies rubra, C. B. pin. 493. *Picea Latinorum*, Chab. 68. *Picea Latinorum, sive Abies mas Theophrasti*, J. B. j. 238. *Abies, picea* Volck. flor. nor. 1. ind. med. 1. *Abies rubra. Picea*, mont. ind. 35. *Abies mas Theophrasti*, Ray hist. II. 1396. synop. iii. 441. *Abies tenuiore folio, fructu deorsum spectante*, Tourn. inst. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. ii. 179. Dill. cat. giss. 49. Rupp. flor. jen. 270. *Abies conis deorsum spectantibus*, Buxb. 1.

Outre ces *Sapins*, il y en a un grand nombre d'autres, dont nous ferons seulement l'énumération, étant de très-peu d'usage dans la Medecine.

Abies taxi folio, fructu longissimo deorsum inflexo. Le Sapin à feuille d'if, qui a le fruit très-long & penché vers la terre.

Abies picea foliis brevibus, conis minimis. Rand. Le Sapin qui a la feuille petite, comme la pesse, & les fruits très-petits.

Abies picea foliis brevioribus, conis parvis, biuncialibus laxis. Rand. Le Sapin dont les feuilles sont les plus petites, & qui a les fruits petits & penchés.

Abies taxi foliis, odore balsami gileadensis. Ray hist. App. Sapin à feuille d'if, qui produit le baume.

Abies foliis prælongis pinum simulans. Hist. Ray. Sapin à feuille longue, & ressemblant au pin. Ray. hist.

Abies taxi folio fructu rotundiori obtuso. Hist. Ray. Sapin à feuille d'if, & qui a les fruits arrondis.

Abies orientalis, folio brevi & tetragono, fructu minimo, deorsum inflexo. Tourn. cor. Sapin oriental, à feuille courte & quarrée, fruit petit, & tourné vers la terre.

Abies major sinensis, pectinatis taxi foliis, subtus cæsiis, conis grandioribus sursum rigentibus, foliorum & squamarum apiculis spinosis; Pluck. Amalth. Sapin de la Chine, à feuille d'if, à grands fruits droits, & à feuilles découpées en forme de peigne & pointues.

Abies maxima sinensis; pectinatis taxi foliis, apiculis non spinosis, Pluck. Amalth. Grand Sapin de la Chine à feuilles d'if, non pointues.

ABIGA. *herba.* Plante qu'on appelle encore *chamæpitys*, ou *ivette*, *moschate*, *pinive artorique* : l'épithete d'*Abiga* lui vient d'*Abigere*, chasser, parce qu'elle facilite la délivrance des femmes enceintes; ou plutôt parce que sa feuille est semblable à celle du Sapin qu'on nomme en latin *Abies*. Blancard.

ABIT ou ABOIT. *Céruse.* Castell.

ABL

ABLACTATIO. Action ou maniere de sevrer les enfans.

On ne doit donner à un enfant d'autre nourriture que du lait, jusqu'à ce qu'il ait acquis de la force; on peut lui donner pour lors de la mie de pain trempée dans du vin miellé, du vin doux ou du lait; & ensuite pendant peu de tems des œufs pochés : car les alimens qui ont besoin d'être mâchés, absorbent une trop grande quantité de salive. Sa boisson doit être de vin trempé. Lorsqu'il n'y a plus de danger pour lui à user d'alimens preparés avec du froment, (ce qui arrive ordinairement vers le vingtieme mois,) il faut le desaccoutumer peu à peu de téter. S'il arrivoit qu'il tombât malade après qu'on l'a sevré, on le remettra de nouveau au lait; & lorsqu'il fera guéri & qu'il aura repris ses premieres forces, on le sevrera comme auparavant. Aetius, *Tetrab.* 1. *Serm.* 4. *c.* 28.

Les enfans que l'on a sevrés ont besoin de divertissement & de récréation; leur nourriture doit être légere & d'un bon suc. On ne doit point donner trop de vin à ceux qui sont d'un tempérament robuste : car il charge la tête d'une grande quantité de vapeurs. Je ne serois point d'avis non plus qu'on les privât entierement de l'eau froide, on doit au contraire leur en donner dans les tems chauds & entre leurs repas, pourvu qu'elle soit de bonne qualité. Aetius, *Tetrab.* 1. *serm.* 4. *c.* 29.

La nature qui a pris soin de préparer aux enfans un aliment proportionné à la foiblesse de leur estomac, nous a aussi laissés les maîtres de le changer selon les circonstances, pour un autre plus solide & plus difficile à digérer.

Tous ceux qui ont étudié la nature, savent que le mouvement & l'exercice facilitent extremement la digestion; de sorte qu'un Laboureur d'un tempérament & d'une force médiocre, digerera sans peine toutes sortes d'alimens; au lieu que les personnes sédentaires quoique plus robustes, ont peine à supporter les alimens les plus légers, sans s'appercevoir des symptomes d'indigestion. Il paroît donc que la digestion, toutes choses d'ailleurs étant supposées égales, augmente à proportion de l'exercice.

Lors donc qu'un enfant est incapable d'un exercice & d'un mouvement suffisant pour digérer les alimens solides, il trouve dans le lait un fluide léger qui a toutes les qualités propres à lui servir de nourriture avant même qu'il l'ait reçu dans son estomac. Et de peur que la mere ne lui donnât par imprudence un aliment impropre, la Providence semble avoir en quelque sorte mis à couvert son foible estomac des atteintes de l'indigestion en lui refusant pendant les premiers mois l'usage des dents.

Il suit de ces observations qu'on ne doit point sevrer un enfant que la nature n'en ait indiqué le tems, en lui donnant des dents, & en le rendant capable d'un mouvement suffisant pour diviser, & ensuite pour digérer un aliment plus solide & plus difficile à digérer, que ne l'étoit le lait de sa nourrice.

Mais comme un enfant n'est muni que peu à peu des instrumens de la mastication, & qu'il n'est pas tout d'un coup en état de faire de l'exercice, on ne doit pas non plus le priver trop-tôt du lait pour lui donner des alimens solides.

Les instructions que les Auteurs nous ont laissées touchant la maniere de nourrir les enfans, s'accordent avec ce que je viens de dire. Ils veulent que l'on ne donne autre chose aux enfans que du lait pendant les deux ou trois premiers mois, pourvu qu'on puisse le faire sans inconvénient; & que l'on substitue peu à peu à cet aliment, de la bouillie, des panades & du pain cuit dans du lait, jusqu'à ce que le mouvement & la mastication le mettent en état de digérer des alimens plus solides.

Les meres connoissent donc bien peu ce qui est utile à la santé de leurs enfans, qui sans aucune nécessité & par pur caprice leur refusent la mamelle, si-tôt après qu'ils sont nés, & qui à la nourriture que la nature a proportionnée à leur complexion, en substituent une autre qu'ils n'ont pas la force de digerer.

Un petit nombre d'observations sur la nourriture ordinaire des enfans, servira à mettre ce que je viens de dire, dans une plus grande évidence.

Le lait d'une femme saine qui est dans la fleur de son âge, qui fait un exercice modéré, & qui se nourrit de bons alimens, est l'aliment le plus aisé à digérer que l'on connoisse, & par une suite nécessaire, le meilleur restauratif qui soit dans la nature. On trouve un grand nombre d'exemples dans les Auteurs, de personnes extremement affoiblies par la maladie, qui ont recouvré leurs premieres forces en tétant une femme.

Il ne sera pas difficile de rendre raison des effets salutaires du lait, si l'on considere l'estomac comme le laboratoire de la santé, & le lait comme un fluide qui s'est séparé de la masse du sang dans les glandes des mamelles, ou qui passe immédiatement du réservoir du chyle dans cette partie, au moyen de quelques vaisseaux qui nous sont encore inconnus.

Lorsqu'on le boit tel qu'il est au sortir des mamelles, il n'est pas difficile à digérer, ayant déja passé par les organes de la femme, qui servent à la digestion. Il n'a pas beaucoup de peine non plus à se convertir de nouveau en chyle, dont il ne differe pas beaucoup.

On doit observer que le lait, de même que tous les fluides des animaux, perd une grande partie de ses vertus lorsqu'on l'a laissé refroidir, sans qu'il soit possible de

les lui rendre de nouveau en le faisant chauffer. Lorsqu'on le fait cuire, il perd totalement les qualités qui le rendoient préférable à tout autre aliment, & devient dès ce moment une nourriture mal saine pour les personnes qui ont l'estomac foible & délicat.

On donne souvent aux enfans, à la place de lait, du pain cuit dans de l'eau: mais il s'en faut de beaucoup que cette nourriture soit aussi bonne que l'autre, car le pain, lorsqu'on le cuit de cette maniere, devient glaant & visqueux, s'il n'est pas bien levé; & s'il l'est, il s'aigrit aussi-tôt. Il est besoin dans ces deux cas d'une action extraordinaire de l'estomac, pour qu'il puisse se changer en chyle; car autrement il cause des tranchées violentes, des inflammations de bas-ventre, des convulsions, des difficultés de respirer, & la mort même.

Il est impossible de donner des regles générales sur le sujet dont nous parlons. On doit avoir égard aux forces de la mere & de l'enfant, en un mot, on doit suivre la méthode que la nature paroît indiquer, à moins que quelques circonstances ne la rendent impraticable. Ce que nous avons dit ci-dessus peut fournir des regles faciles, à quelques changemens près, à accommoder aux cas particuliers qui peuvent se présenter.

ABLATIO, Expulsion de toute matiere inutile ou nuisible au corps. Ce terme s'étend à toutes sortes d'évacuations.

Il se prend aussi quelquefois pour le retranchement d'une partie de la nourriture journaliere, ordonné relativement à la santé.

On s'en sert encore pour exprimer l'intervalle du repos dont on jouit entre deux accès de fievre.

Ablation en chymie signifie la soustraction d'une chose faite ou qui n'est plus nécessaire dans l'opération. Ruland. Johnson & Castell.

ABLUENTIA MEDICAMENTA, *Remedes délayans*, ou propres à dissoudre & à emporter les parties acres & salines qui affectent quelques parties du corps, particulierement l'estomac & les intestins.

ABLUIREN, *Lavage ou épurement.* Ruland.

ABLUTIO, *Ablution, lotion.* On appelle de ce nom plusieurs opérations qui se font chez les apothiquaires. La premiere est celle par laquelle on sépare d'un médicament, en le lavant avec de l'eau, des matieres qui lui sont étrangeres. La seconde est celle par laquelle on enleve à un corps ses sels surabondans, en répandant de l'eau dessus à différentes reprises: elle se nomme encore *édulcoration.* La troisieme est celle dont on se sert quand pour augmenter les vertus & les propriétés d'un médicament, on verse dessus ou du vin ou de quelque liqueur distillée, qui lui communiquent leurs vertus ou leur odeur, comme par exemple, lorsqu'on lave les vers de terre avec le vin, &c.

A B O

ABOIT, Céruse ou blanc de plomb.

ABOMASUM, nom du quatrieme estomac de la bête qui rumine ou remâche les herbes qu'elle a mangées. Le premier s'appelle *venter* ou *ventre*, le second *reticulum*, & le troisieme *omasus*.

ABOMINATIO. Quelques Ecrivains barbares se sont servis de ce mot pour exprimer le dégout des alimens ou l'aversion qu'ont quelques malades pour toute nourriture.

ABORTUS ou ABORSUS, *Avortement.* Quelques Auteurs prennent *aborsus* pour un avortement qui se fait dans les premiers mois de la grossesse, & *abortus* pour celui qui se fait dans le dernier mois. Mais cette distinction ne me paroît point fondée, & il faut regarder ces termes comme synonymes.

L'Avortement arrive en tout tems & par diverses causes; mais plus ordinairement sur la fin du troisieme mois, ainsi qu'Hippocrate l'a observé. Cet ancien en décrit un de six mois, & c'est le premier dont il soit fait mention dans les ouvrages des Medecins. En Grece, les courtisannes se faisoient avorter sans scrupule; cette pratique leur étoit assez ordinaire; par la raison qu'étant moins recherchées lorsqu'elles étoient grosses, leur commerce en devenoit d'autant moins lucratif. Il ne paroît pas qu'on fît dans la même Contrée un crime au Médecin d'en avoir indiqué les moyens; autrement Hippocrate se seroit bien gardé de nous apprendre que la jeune femme dont il décrit l'avortement, se l'étoit procuré en suivant la méthode qu'il lui avoit prescrite.

Nous lisons dans le même Auteur, que ce qu'une femme rendit par le vagin six jours après la conception, avoit la forme d'un œuf sans coque, sans autre différence sinon que cette masse étoit rouge & tout-à-fait ronde. L'extérieur de la membrane qui l'enveloppoit, offroit quelque chose de ressemblant à du sang épais & noir; l'intérieur contenoit quelques fibres épaisses & blanches, nageant dans une espece de pus ichoreux & rouge.

La Motte remarque aussi qu'un fœtus très-nouvellement formé, ressemble, lorsqu'il est enveloppé de toutes ses membranes, à un œuf sans coque.

Galien dit dans son commentaire sur le troisieme livre des épidémiques, qu'une danse violente, une peur, un poison, un purgatif, certains remedes propres à cet effet, une perte de sang excessive, soit par une blessure, soit par des hémorrhoïdes, peuvent procurer l'avortement: mais outre ces causes, il y en a beaucoup d'autres dont nous donnerons des exemples particuliers.

Un flux de ventre opiniâtre & continu met le fruit d'une femme en danger. La perte de son lait est un signe de foiblesse dans l'enfant: au contraire, une gorge ferme, remplie & potelée annonce un fœtus sain & vigoureux.

Si le sein d'une femme grosse devient subitement flasque & mou, elle est menacée d'avortement. Celle qui n'est ni grosse ni accouchée, & qui cependant a du lait, ne doit point avoir ses regles. Celse, *liv.* 2. *chap.* 8.

Les accidens antérieurs à l'*avortement* sont d'abord une évacuation de matieres aqueuses, purulentes & sanglantes; lorsque l'instant approche, il survient une perte de sang pur & fluide; des caillots viennent ensuite; puis le fœtus enveloppé de ses membranes, ou sans elles. Quelques femmes se plaignent, avant que d'avorter, d'une pesanteur dans les reins, de douleurs au nombril, aux yeux & à la tête, d'un tiraillement d'estomac, de froid aux extrémités du corps, de foiblesse, & d'un frisson tel que celui qu'on éprouve dans un accès de fievre. D'autres tombent en convulsions semblables à celles de l'épilepsie: mais la plupart de ces symptomes ne précedent que l'*avortement* sollicité par des remedes. Quant aux *avortemens* qui n'ont point été procurés par des moyens violens, l'affaissement de la gorge sans cause connue, la froideur & la pesanteur des cuisses, froideur & pesanteur qui s'étendent jusqu'aux reins, sont, selon Hippocrate, les signes ordinaires qui les annoncent. Les femmes saines, qui ont le ventre libre & l'uterus humide, qui ont mis au monde de gros enfans sans douleurs excessives, qui sont dans la vigueur de l'âge, & qui n'ont ni trop de sang ni trop d'embonpoint, supportent mieux l'*avortement* & ses suites, que d'autres. Aetius, *Tetrab. IV. serm. IV. chap.* 19.

Si l'enfant détaché de l'uterus & tombé dans le vagin, y est detenu, frottez le corps de la femme, & particulierement les parties voisines de l'uterus, d'huile de cyprès mêlée avec de la térébenthine; dont vous vous servirez encore en embrocations après qu'elle sera délivrée. Si ce remede n'opere point, vous la ferez asseoir sur une décoction d'aromates, vous lui ferez prendre des sternutatoires; vous essaierez la fumigation de poix résine seche, de soufre, de bitume, d'écrevisse & de galbanum. On aura recours à ces remedes & à d'autres semblables, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation; car en ce dernier cas, il faudroit se contenter de faire promener une fem-

me, ou de la faire asseoir sur des décoctions relaxatives & adoucissantes. S'il n'y a point d'inflammation, & si l'enfant n'est retenu que faute de dilatation de l'orifice de la matrice, servez-vous de pessaires de papier & d'éponge seche, observant de passer d'un petit à un plus gros, & d'en oindre la surface d'opoponax ou de racine de panax, avec du miel & de la térébenthine broyée. Si l'arriere-faix n'accompagne pas l'enfant, il ne faut point l'extraire par violence; il faut encore moins couper le cordon, & le laisser en arriere; car le resserrement de l'orifice & d'autres accidens ne manqueroient pas de survenir. Mais s'il n'y a pas lieu à une promte extraction de l'arriere-faix, coupez le cordon, attachez-le à la cuisse de la femme, & faites tous vos efforts pour procurer l'évacuation de ce qui reste. AETIUS, *Tetrab. IV. serm. IV. chap.* 19.

Toute femme dont le tempérament n'est point affoibli, & à qui il arrive d'avorter à deux ou trois mois, sans que cet accident ait de causes manifestes, a les cotyledones ou les glandes dont le chorion est parsemé, chargées de mucosités; & c'est, dit Hippocrate, ce qui l'empêche de retenir le fœtus, à qui cette mucosité facilite la sortie de la matrice. Il faut les traiter avec des phlegmagogues & par évacuations générales: car celui qui commenceroit à travailler sur la partie affectée, avant que d'avoir purgé tout le corps, & prévenu par ce moyen l'affluence des humeurs, feroit dans le cas d'un homme qui tenteroit de dessécher un puits, sans en avoir tari la source. On peut préparer ainsi une injection très-efficace contre les phlegmes de la matrice. Ouvrez une pomme de coloquinte ou une pomme amere par l'extrémité la plus commode pour en arracher la pulpe & les pépins; remplissez la cavité formée par l'extraction de la pulpe & des pépins, d'huile d'Iris. Refermez l'ouverture avec la piece que vous aurez emportée pour évider la pomme, comme avec un couvercle, & laissez-la s'impregner de l'huile pendant un jour & une nuit; après quoi vous la ferez cuire dans de la cendre chaude, d'où vous la retirerez pour en extraire l'huile. C'est cette huile qu'il faut injecter chaude dans la matrice. Ce remede a rendu fécondes plusieurs femmes, en évacuant les phlegmes qui s'oppofoient à la conception. Il faut encore qu'elles observent de ne prendre que des alimens chauds & desséchans, de joindre un exercice modéré à quelques frictions, & de s'abstenir de tout ce qui est capable de rafraîchir.

Quant à celles qui avortent par la foiblesse de la faculté rétentive, il faut leur faire boire dans de l'eau ou dans du vin de la peau d'un hérisson réduite en poudre; on a découvert que ce remede leur étoit bon. Il produit le même effet, si elles s'en frottent les levres des parties naturelles. Le hérisson & le poisson à coquille calciné ont la même propriété, qui leur est encore commune avec la graine de myrthe dans du vin & avec de l'huile de lentisque ou de Succin. On peut encore leur prescrire une lotion avec la décoction de ronce & de myrthe, ou autres choses semblables. AETIUS, *Tet. IV. Serm. IV. c.* 21.

Les anciens Medecins n'en savoient pas davantage là-dessus. Il faut convenir que les modernes ont fait de grands progrès dans la partie de la Medecine qui concerne les accouchemens en général, & qu'ils l'emportent de beaucoup sur leurs prédécesseurs quant à la maniere de traiter les femmes dans le cas périlleux de l'*avortement*, soit qu'il faille remédier à ses suites, soit qu'il faille le prevenir ou le faciliter.

L'*avortement* est produit en général par des causes qui affectent immédiatement ou l'enfant, ou le placenta, ou ses membranes, ou le cordon ombilical, ou la mere. Quant à l'enfant, tout ce qui peut être la cause de sa mort, peut causer l'*avortement*.

Lorsque les membranes qui enveloppent le fœtus sont si foibles qu'elles peuvent se rompre par l'effort le plus léger, il y a danger d'*avortement*. On a des exemples d'*avortement* occasionné par l'état skirreux du placenta & par le peu de longueur du cordon ombilical.

Pour ce qui est de la mere, toutes les maladies tant aigues que chroniques, toutes les passions vives de l'ame, les exercices violens, les efforts pour porter ou soutenir un fardeau, la plethore, la foiblesse de quelque cause qu'elle provienne, les remedes violens, l'action de crier, les odeurs desagréables, telles que celles du musc, de l'ambre, de la civette, de la fumée d'une lampe ou d'une chandelle récemment éteinte, toutes ces choses, dis-je, sont capables de causer l'*avortement*.

Cependant, la rigidité trop grande ou le trop grand relâchement de l'uterus sont les causes les plus ordinaires de cet accident. Il arrive dans le premier cas que la matrice n'est pas capable d'une dilatation telle que les accroissemens journaliers de l'enfant la demandent: ce qui se manifeste par la tension, la dureté & les douleurs de ventre. Dans le second cas, l'inosculation des vaisseaux du placenta avec l'uterus même n'est pas assez ferme. Lorsque le fœtus avec ses membranes & le placenta ont acquis de la grosseur & du poids, alors elle vient à manquer, & l'avortement s'ensuit. Entre les causes dont nous avons fait l'énumération, il n'y en a point de plus communes que celles-ci.

Mais soit qu'il y ait rigidité, soit qu'il y ait relâchement de matrice, tant que ces causes subsisteront, qu'elles ne seront point détruites par quelque heureux changement dans la disposition générale du corps & dans l'état particulier de l'uterus, il y aura un terme fixé, audelà duquel une femme ne conduira point sa grossesse; ce seroit un prodige qu'elle menât son fruit à maturité dans ces deux circonstances.

Hippocrate, d'où les Auteurs ont tiré tout ce qu'ils ont dit des causes de l'*avortement*, appuie particulierement sur ces deux dernieres. On m'accuseroit peut-être de peu d'exactitude, si je n'avertissois qu'entre autres propriétés, le caffé a celle d'exciter les regles & toutes les hémorrhagies périodiques, & que parconséquent il est dangereux pour les femmes grosses. GEOFFROY.

Il faut bien se garder d'employer l'aloès avec les femmes grosses, parce qu'il dispose à l'hémorrhagie, en raréfiant le sang. GEOFFROY.

Toute préparation dans laquelle il entre du soufre, est dangereuse dans la grossesse; parce qu'elle peut favoriser l'*avortement*. Voici les signes que les Auteurs nous donnent de l'*avortement* prochain.

La perte subite de la gorge.

L'évacuation spontanée d'une liqueur séreuse par les mamelons du sein.

L'affaissement du ventre dans sa partie supérieure & dans ses côtés.

La sensation d'un poids & d'une pesanteur dans les hanches & les reins, accompagnée ou suivie de douleurs.

Incapacité de se mouvoir ou grande aversion pour le mouvement.

Mal de tête & d'yeux.

Tiraillement d'estomac.

Froid aux extremités du corps.

Foiblesses, fievre, frisson, & quelques convulsions pareilles à celles de l'épilepsie.

Ajoutez à cela les mouvemens plus fréquens & moins forts du fœtus, lorsque la grossesse est assez avancée pour qu'une femme puisse le sentir.

Quant aux signes avantcoureurs immédiats de l'*avortement*, ce sont l'accroissement de la douleur des hanches & des reins, en s'étendant du côté de la matrice, la dilatation de l'orifice de la matrice, la formation des eaux, leur écoulement d'abord purulent, puis sanglant, ensuite l'écoulement de sang pur, enfin celui de sang comme grumelé; à quoi la Motte ajoute *les envies fréquentes d'uriner*. LA MOTTE.

Les Auteurs pensent qu'un *avortement* est bien plus dangereux qu'un accouchement à terme; & l'expérience confirme tous les jours cette opinion. Les animaux ont par rapport à leur fruit quelque analogie avec les plan-

tes. Lorsque la noix est mûre, par exemple, elle quitte d'elle-même son écalle, d'où on ne peut l'arracher qu'avec peine, tant qu'elle n'est point en maturité.

Pareillement, les vaisseaux du placenta se séparent sans violence du corps de la matrice, dans laquelle ils sont insérés, lorsque l'enfant est à terme: mais avant qu'il y soit parvenu, leur adhésion est ferme, & ce n'est pas sans effort qu'elle se rompt.

Le danger de l'*avortement* naît de l'hémorrhagie, qui l'accompagne ordinairement: car l'orifice de la matrice étant plus ferme dans le tems de l'*avortement*, & se dilatant plus difficilement que dans l'accouchement, le fœtus tarde plus à venir: or, dans cet intervalle, s'il arrive qu'une partie du placenta vienne à se détacher, les vaisseaux de l'uterus ne cesseront d'y verser du sang, pendant tout le tems que le fœtus ou le placenta y séjournera, parce que leur volume empêchant cette partie de se resserrer, les orifices de ses vaisseaux demeureront toujours également ouverts.

Les hémorrhagies sont quelquefois si violentes, qu'elles conduisent la malade à la défaillance, qu'elles lui ôtent la connoissance pour un tems, & qu'elles la jettent dans des convulsions. Or les convulsions, dit Hippocrate, sont communément mortelles, soit qu'elles arrivent pendant l'*avortement*, soit qu'elles ne surviennent que peu de tems après. HIPPOCRATE.

La surface interne de la matrice se déchire quelquefois dans la séparation du placenta à tel point qu'il ne peut plus y avoir de grossesse dans la suite.

Dans ces occasions, il y a danger d'inflammation, tant à cause de la violence qu'on est obligé de faire à l'orifice de la matrice pour le dilater, & à la matrice même pour en séparer le placenta, qu'à cause de la grande abondance d'humeurs qui se portent à cette partie à la suite de ces opérations. Voyez l'art. *Uterus*, où nous décrirons les symptomes de cette inflammation, & la maniere de la traiter.

Les *avortemens* sont quelquefois accompagnés de grandes douleurs à l'occiput. GALIEN.

L'*avortement* est plus dangereux & plus pénible dans la premiere grossesse que dans les grossesses suivantes, par la raison que les parties se dilatent plus difficilement la premiere fois, que lorsqu'elles y sont accoutumées.

Le danger d'une fausse-couche est plus grand pour les femmes extremement maigres ou extremement grasses, que pour les autres.

La fausse-couche est plus pénible & plus dangereuse au sixieme, septieme & huitieme mois que dans les cinq premiers.

Les femmes d'un tempérament mou & lâche, ou dont quelques accidens ont affoibli la matrice, avortent plus facilement que les autres; & les suites de l'*avortement*, surtout s'il arrive dans les premiers mois, sont moins fâcheuses pour elles.

Hippocrate prétend qu'un *avortement* qui arriveroit soixante jours après la conception, pourroit être salutaire en réglant le retour périodique du flux menstruel, dans une femme en qui il seroit dérangé; & l'expérience a confirmé cette opinion. On voit des femmes qui ont été stériles pendant plusieurs années par défaut de regles, & qu'un *avortement* ou une fausse-couche a rendues fécondes pour la suite.

L'*avortement* occasionné par la petite vérole, la fievre ou quelque maladie aigue, est regardé comme mortel. Cette regle n'est cependant pas sans exception.

Lorsqu'une femme sujette à la fausse-couche est grosse, il y a des précautions à prendre pour prévenir cet accident, & auxquelles elle doit avoir recours, aux premiers symptomes qui l'en menacent. Si elle avorte malgré tous les soins de son medecin & les siens, il y a un régime à lui prescrire, régime qui bien observé avant sa grossesse, peut la mettre en état de la conduire à terme & d'accoucher heureusement.

Les causes de l'*avortement* déterminent les précautions à prendre pour le prévenir. Il est donc important de connoître ces causes, & par conséquent d'observer toutes les circonstances, soit antécédentes, soit conséquentes à l'*avortement*, qui peuvent conduire à cette connoissance: car si l'on se trompe une fois sur la cause, on ne manquera pas de prescrire un régime dangereux ou tout au moins superflu.

On connoît qu'une femme est menacée d'*avortement* à cause de la foiblesse du fœtus, par le défaut des signes qui suivent le progrès de la grossesse; si le mouvement du fœtus est languissant lorsque le tems de la grossesse ou l'âge du fœtus est fort avancé. L'état de la mere doit être aussi particuliérement comparé avec ces signes concomitans de la grossesse.

La seule chose qu'il y auroit à faire en ce cas, ce seroit de guérir la mere de son indisposition particuliere; pour cela, je crois qu'il y auroit de la prudence de s'interdire la plupart des médicamens, pour lesquels les personnes qui sont dans l'état en question, ont toujours de la répugnance, & qu'on emploie rarement sans courir quelque danger; mais de les traiter en réglant simplement les nourritures, les exercices & le reste de ce qu'on appelle non-naturel.

J'ai vécu dans une Province où l'on avoit un remede pour ces foiblesses de la mere & du fœtus, dont la réputation étoit si grande que peu de femmes accouchoient sans s'en être servies pendant leur grossesse. J'eus quelque raison de croire que plusieurs d'entre elles s'en étoient bien trouvées, & conséquemment qu'il étoit important de connoître quelle espece de composition ce pouvoit être. Je trouvai que c'étoit celle que Fuller a inventée, & qu'il a nommée *Mixtura aurea*, sans la moindre altération.

Fuller lui a donné cette épithete pompeuse, moins à cause des ingrédiens qui y entrent, que par rapport à ses propriétés. Il assure qu'elle est très-propre à donner des forces à la mere & au fœtus, & qu'elle est capable de procurer un accouchement facile à celles qui en prendront deux cuillerées par jour, dans le dernier mois de leur grossesse. L'enfant même s'en sentira après sa naissance; & Fuller ajoute qu'il en sera plus sain & plus vigoureux.

Si le *fœtus* est mort, il faut attendre l'*avortement* sans rien faire pour le hâter. La nature saura bien prendre son tems pour l'expulsion de ce corps, sans que le Medecin s'en mêle. C'est pourquoi il ne faut que rarement ou jamais suivre le conseil dangereux de Celse; je veux dire, accoucher une femme par force, lorsque son enfant est mort. Je proscrirois même l'usage des remedes violens, parce qu'on a plusieurs exemples de femmes qui ont accouché à terme d'un enfant vivant, quoique leur grossesse eût été accompagnée de la plupart des signes sur lesquels les Auteurs disent qu'il faut juger qu'un fœtus est mort.

En général, il n'y a point à craindre de conséquences fâcheuses pour la mere, de la putréfaction du fœtus dans la matrice, car il ne se corrompra point tant que les membranes qui l'enveloppent seront entieres; & aussi-tôt que les membranes se corrompront, les eaux perceront & le fœtus sera ordinairement expulsé avec elles. MORICEAU, LA MOTTE.

Voici les signes sur lesquels on conjecture qu'un enfant est mort dans l'uterus.

1. S'il y a cessation ou défaut de mouvement, lorsque la grossesse est assez avancée pour que la mere puisse en sentir.
2. Si la mere sent dans la partie intérieure du ventre un poids indolent, qui suive le mouvement de son corps, sur quelque côté qu'elle se couche.
3. Si elle souffre des douleurs dans le ventre, particulierement aux environs du nombril & des reins, & quelqu'embarras dans l'estomac.
4. Si elle a le ventre plus froid que d'ordinaire; si le défaut de chaleur est sensible au toucher, à l'orifice intérieur de la matrice; s'il en est de même du nez & des oreilles.
5. Si elle a l'haleine mauvaise.
6. Si elle a les yeux creux, enfoncés dans la tête, & pri-

vés de leur éclat ordinaire. Si ses paupieres sont enflées, & sa vue diminuée.

7. Si son visage est enflé, bouffi & d'une couleur pâle & noirâtre.

8. Il faut ajouter à cela, les frissonnemens fréquens, les défaillances & les convulsions semblables aux accès d'épilepsie.

9. Les insomnies, les rêves fâcheux & le grincement des dents.

10. Le tenesme & la difficulté d'uriner.

11. Mais de tous ces signes le plus certain, c'est l'écoulement de sanies fétides qui sortent de la matrice.

Les *avortemens* qui proviennent de la foiblesse des membranes qui enveloppent le fœtus, ne peuvent point être prévus ni par conséquent prévenus par des attentions particulieres.

Cependant une femme prudente qui aura avorté par cette cause une premiere fois, ne s'exposera point une seconde fois à ce malheur, en faisant des mouvemens subits & violens.

Il est encore impossible de prévoir & de prevenir l'avortement occasionné par la sérosité du placenta, ou le peu de longueur du cordon ombilical.

Le moyen de prevenir l'*avortement* dont on est menacé par une maladie aigue ou chronique, c'est de la guérir, s'il est possible, & d'en modérer les symptomes. On s'apperçoit aisément que ce cas se subdivise en une infinité d'autres, & qu'il est impossible d'entrer ici dans ce détail.

Nous dirons seulement en général, que si une femme est sujette à la fausse-couche, elle doit soigneusement éviter les causes de cet accident qui lui sont propres, & s'observer particulierement sur celle qui lui a occasionné le dernier *avortement*.

A cet effet, elle commencera par régler ses passions; & ses amis, ainsi que ses domestiques, auront soin que rien de ce qui pourroit lui causer un plaisir ou une peine subite, ne se présente à elle, ou ne lui soit annoncé, sans qu'elle y ait été préparée. Elle s'abstiendra de tout exercice qui ne soit modéré; elle ne s'efforcera ni en parlant, ni en portant quelque poids; elle s'éloignera, autant qu'il sera en son pouvoir, des parfums trop forts & des odeurs désagreables, & particulierement des caresses de son mari: car tous les Auteurs ont fait mention de cette cause de l'avortement, & l'ont mise au nombre des plus ordinaires.

Comme l'hémorrhagie précede toujours la fausse-couche, les Auteurs l'ont traitée comme la cause immédiate de cet accident, & conséquemment ils se sont occupés des moyens de la prevenir ou de l'arrêter. Tous conseillent d'une voix unanime de saigner au premier symptome d'*avortement*, si toutefois il n'y a point eu quelque évacuation considérable & antérieure, & si la foiblesse de la mere le permet: mais la saignée est de nécessité absolue, toutes les fois qu'il y a quelque raison de craindre la plénitude ou la pléthore de sang.

Ce dont une femme a le plus de besoin après la saignée, c'est qu'au moindre signe d'une fausse-couche, elle soit mise dans son lit pour n'en sortir que quand il aura totalement disparu, & qu'elle y soit tenue chaudement. Si elle se hâte de se lever, l'*avortement* est indubitable.

Les douleurs précédant toujours l'*avortement*; des opiates doux & mêlés d'astringens, sont fort recommandés. Et il paroît en effet qu'il n'y a rien de plus propre à produire les effets qu'on doit se proposer en pareil cas, d'empêcher la douleur d'augmenter & conséquemment d'affoiblir une des causes les plus considérables de l'hémorrhagie, le plus terrible des symptomes de l'*avortement*, en calmant l'irritation qui accompagne toujours la douleur.

Voici la formule d'un Opiate recommandé par Boerhaave, avec la façon de l'administrer.

Prenez *de la sanguine en poudre, une dragme.*
du bol armenien, une dragme,
du sang de dragon, une dragme,
du sirop de myrthe, une once,
du laudanum solide, trois grains,
eau de plantain, six onces.

Que la malade prenne de cette mixtion une once à chaque quart d'heure. Voyez l'art. *hémorrhagie*.

Les médicamens, les cataplasmes & le régime astringent, étant très-propres à prevenir les hémorrhagies en général, sont par cette raison recommandés en particulier, comme des préservatifs contre l'*avortement*.

Ainsi, tous les remedes qu'on emploie pour modérer l'abondance excessive du flux menstruel, peuvent servir dans le cas présent. Voyez *menses*.

On a coutume d'ordonner encore dans les circonstances dont il est question, une teinture de roses, & Sydenham indique l'électuaire suivant.

Prenez *de conserve de roses seches, deux onces,*
de trochisques, de terre sigillée, une dragme & demie,
d'écorce de grenade, deux scrupules,
de corail rouge, deux scrupules,
de sanguine, un scrupule,
de sang de dragon, un scrupule,
de bol armenien, un scrupule,
de sirop de corail, la quantité suffisante pour former un électuaire.

La malade en prendra la quantité d'une grosse noix de muscade le matin, autant à cinq heures du soir, buvant là-dessus six cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eau simple, trois onces,*
de boutons de chêne, trois onces,
de plantain, trois onces,
d'eau de canelle orgée, une once,
de sirop de roses rouges, une once,
d'esprit de vitriol, assez pour que le tout soit d'une acidité agréable.

Le même Autenr veut qu'on applique sur la région des reins des emplâtres astringentes faites de diapalme & *d'emplastrum contra rupturam*, en parties égales. D'autres ordonnent la même chose, y ajoutant l'emplâtre de minium, & d'autres composés d'ingrédiens astringens, comme de sang de dragon, de bol d'armenie, de mastic, de fiel, de racine de bistorte & de corail rouge, à quoi l'on donnera la consistance convenable à une emplâtre, avec de la résine de cyprès.

Je ne finirois point, si je rapportois toutes les différentes especes & formules de préparations médicinales dont on use dans le cas d'*avortement*; & je rendrois peut-être un mauvais service au lecteur, en l'exposant à se servir à contretems de remedes qui exigent une grande connoissance des causes de la maladie, & une attention particuliere aux circonstances, pour être employés sans danger. J'ai pensé que les réflexions suivantes lui seroient plus utiles qu'un catalogue infini de différentes ordonnances.

1. Il ne faut appliquer à l'extérieur, ni faire prendre intérieurement aucun astringent, lorsque l'*avortement* est si voisin qu'il n'y a point ou peu d'espérance de le prevenir. Car dans cette conjoncture, tout ce qui retarde est pernicieux: or ce seroit toutefois l'effet des astringens; en s'opposant à la dilatation de l'orifice intérieur de la matrice, ils suspendroient l'expulsion si nécessaire au salut de la malade, du fœtus & de l'arriere-faix.

2. Lorsqu'il y a raison de croire que le fœtus est mort, son expulsion étant la seule chose que l'on doive désirer, il faut bien se garder de l'empêcher par des astringens.

3. Lorsque la tension & la rigidité de l'utérus est telle que la dilatation ne peut plus augmenter, & que par conséquent

conséquent l'*avortement* est inévitable; les astringens augmentant la tension, ne feroient qu'augmenter le danger.

Je sai que quelques Auteurs pensent que les astringens sont quelquefois nécessaires, même dans les cas mentionnés ci-dessus, & cela, pour modérer la violence de la perte de sang: mais je puis assurer contre leur opinion, qu'ils ne sont pas en état de répondre de l'effet qu'ils en attendent, tant que le séjour du fœtus, du placenta ou de quelqu'une de ses parties, où des caillots de sang tiendront la matrice tendue, & par conséquent les vaisseaux sanguins ouverts; & que, quand elle sera débarrassée de ces corps, les astringens deviendront ordinairement superflus, parce que l'hémorrhagie cessera d'elle-même, à moins qu'un déchirement considérable, ou quelqu'autre accident extraordinaire, ne contraigne de recourir au régime & aux remedes que nous prescrirons à l'article *Hémorrhagie*.

Les précautions que l'on prend contre l'*avortement* pendant la grossesse, ne réussissent pas aussi souvent que celles que l'on prend entre l'*avortement* & la grossesse qui suit. Ces dernieres consistent en général à rétablir une femme dans l'état de santé, relativement aux indispositions de la matrice.

Si l'on conjecture à la douleur, à la tension & à la dureté de la région de la matrice, antérieures à l'*avortement*, qu'elle est trop resserrée dans son état actuel, pour que sa dilatation puisse augmenter suffisamment, il faut alors travailler à relâcher l'habitude générale du corps, par les méthodes que nous avons indiquées à l'article *Strictura*. Il faut adoucir les fibres de l'uterus par des fomentations émollientes, des cataplasmes, des injections & des pessaires. Mais sur vingt *avortemens* habituels, il y en a dix-neuf de causés par un relâchement général de tout le corps, ou par un relâchement particulier de la matrice; ce cas demande donc de notre part une attention plus marquée.

J'entens par *avortemens* habituels, ceux qui sont arrivés plus d'une fois, dans un certain tems de la grossesse, sans aucune cause évidente.

On remarque que les femmes d'une basse condition sont peu sujettes à cette espece d'*avortement*. Lorsqu'elles font une fausse couche, cet accident leur arrive ordinairement ou par frayeur, ou par une chute, ou par quelque maladie aigue.

Il n'en est pas ainsi des femmes d'un état supérieur: avec tous les soins possibles, en prenant toutes les précautions imaginables; la plûpart ne peuvent conduire leur fruit à maturité. Elles avortent, sans que cet accident ait été précédé par un autre qu'on puisse regarder comme une cause suffisante.

La raison de cette différence ne nous échappera pas, pour peu que nous entrions dans le détail des causes qui produisent le relâchement.

Je me trouve dans la nécessité d'empiéter ici sur ce que je dirai du relâchement comme maladie, & de remarquer que le défaut d'exercice, les veilles, le sommeil long du matin & la chaleur, sont les causes ordinaires & générales du relâchement.

Les femmes de bas étage préviennent donc le relâchement, ou y remédient par beaucoup d'exercice, en se couchant de bonne heure, en se levant matin, & en s'exposant au froid, car leurs occupations journalieres les contraignent à ce régime.

Les femmes au contraire qui se trouvent dans l'aisance, qui sont dispensées par leur état de cette vie dure, augmentent en elles le relâchement ou le font naître, parce qu'elles ne prennent que trop peu ou point d'exercice, parce qu'elles se couchent tard, qu'elles demeurent long-tems au lit le matin, & qu'elles se tiennent toujours chaudement.

Les femmes de distinction se sont habituées depuis une cinquantaine d'années à boire leurs liqueurs chaudes; je ne connois rien de plus capable de contribuer au relâchement des fibres. Quoiqu'il soit très-bon d'en user ainsi dans quelques maladies, il est de la derniere imprudence de se faire une pareille habitude dans l'état de santé. Car la chaleur modérée produisant toujours le relâchement; les liqueurs chaudes communiqueront cet état aux parties qui les reçoivent d'abord; il passera de là au reste du corps; & viendront à sa suite l'indigestion, l'affoiblissement des esprits, les maladies histériques, & les obstructions de toutes sortes; sources des maladies chroniques.

Je sai que par une erreur assez grossiere, on a rejetté tous ces fâcheux effets sur le thé: c'est pourquoi j'avertis les personnes qui sont dans l'habitude de boire chaud, que l'eau chaude prise en grande quantité, est capable de les produire, sans qu'on y ait fait infuser une feuille de thé.

Les causes du relâchement nous conduisent naturellement à parler de la cure de cette indisposition. A peine une femme sera-t-elle relevée de sa fausse-couche, qu'il faut travailler à détruire cette cause, si l'on veut prevenir ses effets dans une grossesse future.

On trouvera à l'article *Relâchement*, les remedes & le régime, à l'aide desquels on peut y parvenir.

Mais s'il arrive que la maladie soit locale, si le corps est en bonne disposition, & qu'il n'y ait que la matrice de relâchée: il faut que le traitement soit en quelque façon local. Ainsi, on ne négligera point d'appliquer sur la région des reins des emplâtres astringentes. On usera de fomentations & d'injections, mais avec quelque circonspection: car s'il arrivoit qu'elles fussent un peu trop astringentes, elles pourroient troubler l'évacuation naturelle des regles, si nécessaire à la santé.

Le relâchement de la matrice & des parties adjacentes, est ordinairement accompagné de fleurs blanches, qu'on traitera comme il est marqué à l'article des *fleurs blanches*, soit qu'elles soient la cause du relâchement, soit qu'elles en soient l'effet.

Il n'y a point de préservatif plus efficace contre l'*avortement*, que les eaux minérales, légerement chargées de fer. Il faut les boire à la source, sur les six heures ou même plus matin, & en prendre trois ou quatre pintes au plus. Pendant ce tems, la malade doit se procurer autant d'exercices que ses forces & sa santé le lui permettront, & suivre à la rigueur un certain régime, pendant tout le tems qu'elle prendra les eaux: on les prend ordinairement pendant deux ou trois mois de l'été.

On a substitué quelquefois les eaux de Pyrmont & de Spa à nos eaux chalybées: mais soit que leur vertu se fût dissipée en chemin, soit qu'elles eussent été altérées à la fontaine même, elles n'ont jamais produit parmi nous des effets bien merveilleux, dans la maladie présente.

Les eaux chalybées prises, comme nous venons de les ordonner, sont très propres à prevenir les *avortemens*, en ce qu'elles tendent à restituer l'uterus dans son élasticité naturelle, qu'elles produisent le même effet sur l'habitude générale du corps, & qu'elles agissent très-puissamment contre les obstructions, la source principale des maladies.

Je pourrois citer ici un grand nombre de cures importantes que ces eaux ont opérées, & qui sont venues à ma connoissance; & j'ose assurer, ce qu'on ne pourroit peut-être dire d'aucun autre remede, que je ne connois point de malade qui en ait usé avec régularité, qui ne s'en soit bien trouvé.

Zacutus Luzitanus prétend que rien n'est plus capable de prevenir l'*avortement* qu'un cautere. Il recommande cette précaution dans les termes les plus forts; & je la crois très-propre à contribuer à la santé de la mere & de l'enfant, & par conséquent à prevenir les *avortemens* dont l'indisposition de l'une ou de l'autre seroit la cause.

L'orifice intérieur de la matrice étant plus solide & plus difficile à dilater dans l'*avortement* que dans l'accouchement, l'expulsion du fœtus doit être conséquemment plus pénible & plus dangereuse dans le

premier cas que dans le second : mais dans l'un & l'autre, l'accident le plus à craindre, c'est la grande perte de sang ; accident contre lequel il n'y a point de remede tant que le fœtus ou quelque partie considérable de l'arriere-faix séjournera dans la matrice.

Dans l'accouchement à terme, le placenta se détache ordinairement de la matrice, sans grand effort, & les douleurs naturelles suffisent pour l'expulser peu après l'enfant, quand même la Sage-femme n'auroit pas la précaution de profiter de la dilatation de l'orifice de la matrice, pour l'aller chercher. Mais s'il est adhérent, comme cela arrive quelquefois, & qu'il soit retenu jusqu'à ce que la perte de sang commence à devenir trop grande ; alors elle se trouve contrainte à faire cette opération, à introduire sa main dans le corps de la femme, & à séparer l'arriere-faix de la matrice, avec le moins de violence qu'il lui sera possible.

Mais il n'en est pas ainsi de la fausse-couche ; une perte, considérable dure quelquefois pendant plusieurs jours, sans que l'orifice intérieur de la matrice permette l'expulsion d'un petit fœtus. A plus forte raison ne permettra-t-il point l'introduction de la main, qui seroit toutefois d'autant plus nécessaire, que dans ce cas le placenta est sujet à être adhérent à la matrice.

Lorsqu'il n'y a point d'espoir de prevenir l'*avortement*, & que le fœtus est retenu dans la matrice, s'il ne barre point l'orifice, Hippocrate conseille de faire éternuer la femme, & de lui boucher la bouche & le nez pendant l'effort, afin que toute la violence de la convulsion soit dirigée vers la matrice.

Je fais mention de cette pratique, parce que les Sages-femmes de Province s'en servent avec succès.

Mais la conduite prescrite en pareil cas par les meilleurs Auteurs, parmi lesquels il faut compter la Motte, c'est de s'en remettre à la nature, même quand on est sûr que le fœtus est mort ; & de ne rien entreprendre soit avec les mains, soit par des remedes, que la perte de sang n'augmente à tel point qu'elle en devienne formidable, ou que les convulsions ne menacent la malade d'une mort prochaine. Dans ces circonstances il faudroit encore mieux la délivrer de force, & l'exposer à tous les inconvéniens de cette opération violente, que de la laisser périr sans secours.

Cet avis est d'autant plus raisonnable, qu'il est difficile d'employer des remedes capables de hâter l'expulsion du fœtus & de l'arriere-faix, sans raréfier le sang en même tems, & augmenter l'hémorrhagie, l'accident le plus fâcheux dans les *avortements* ; & que l'opération manuelle n'est pas moins cruelle que dangereuse.

Lorsque les symptomes funestes dont nous avons parlé rendent l'opération manuelle nécessaire, il faut y venir, sans attendre le secours des douleurs : car elles cessent pour ne plus revenir, lorsque la perte de sang a été assez violente pour causer des défaillances ou des convulsions. Il ne faut pas non plus espérer que sans douleurs l'orifice de la matrice puisse se dilater considérablement. Il faut donc se mettre à l'ouvrage, & s'effrayer d'autant moins de ce dernier obstacle, que les parties ayant été amollies & relâchées par la foiblesse & par la perte de sang, avantages légers en comparaison de l'inconvénient qu'elles ont produit ; il est moins dangereux & moins pénible à lever.

Voici, selon Celse, la posture la plus convenable pour l'opération. La femme sera étendue sur un lit, couchée sur le dos, les cuisses tellement repoussées en arriere contre le ventre, qu'elles soient appliquées contre les îles & les flancs.

Mauriceau place la femme dans la même posture ; il l'étend sur un lit, la tête & l'estomac un peu plus hauts que les parties inférieures, pour lui faciliter la respiration ; les cuisses fléchies, de sorte que les talons touchent aux fesses ; les genoux tenus écartés par deux femmes vigoureuses, tandis que par derriere une troisieme la soutient par dessous les bras, & l'empêche de glisser en en bas. Il conseille à l'opérateur de se placer, pour sa commodité, vis-à-vis de la femme, ensorte que ses coudes soient à la hauteur & à la portée des parties naturelles de la patiente.

Alors il oindra sa main avec de l'huile, du beure frais ou du lard qui ne soit point salé ; il l'introduira dans le vagin jusqu'à l'orifice intérieur de la matrice, dans lequel il inserera d'abord un doigt ; Celse veut que ce soit l'index ou le premier doigt, ensuite un autre, à l'aide desquels il fera place à un troisieme, puis au quatrieme, poussant la dilatation jusqu'à ce que la main entiere puisse passer.

Tout cela se doit faire par degrés & avec le plus de ménagement qu'il sera possible, n'exerçant la violence qu'autant que la nature de l'opération l'exige.

Pour la faciliter, il ne faut pas manquer d'oindre les parties de la femme de la même matiere dont l'opérateur se sera servi pour sa main.

Lorsque la main sera introduite dans la matrice, si les membranes sont encore entieres, il faut les percer & se saisir sur le champ des piés de l'enfant, par lesquels on le tirera de dehors. On cherchera ensuite le placenta. S'il adhere, on le séparera de la matrice avec les doigts, & on l'en tirera, mais observant soigneusement de n'en pas laisser la moindre parcelle dedans la matrice, qu'il faut encore nettoyer du sang engrumelé & coagulé, dont le séjour entretiendroit la perte de sang.

Si le fœtus étant tiré, il restoit dans la matrice quelque portion du placenta, ou le placenta même, il ne seroit pas toujours nécessaire d'y réintroduire la main entiere. On trouve dans la Motte quelques exemples où un seul doigt a suffi pour séparer le petit placenta, l'accrocher en recourbant ce doigt en forme d'hameçon, & l'attirer au dehors. Mais c'étoit dans le cas d'une grossesse de quelques semaines, le placenta étant par conséquent extremement petit, & la matrice très-peu tendue.

Nous avons remarqué que l'opération manuelle ne doit être tentée que dans la derniere extrémité, lorsque la perte de sang est si violente qu'elle menace de mort ; que les remedes qni hâtent l'*avortement* sont dangereux. Nous ajouterons qn'il en est de même des cordiaux, ils augmentent l'hémorrhagie en proportion de ce qu'ils réveillent les esprits.

Lorsque le placenta est retenu dans la matrice, & que la perte de sang n'exige pas sur le champ l'opération de la main, les opiates sont les remedes les plus propres à en hâter la séparation & l'expulsion, parce qu'ils relâchent les parties, & qu'ils appaisent l'irritation dont la douleur est toujours accompagnée.

Un seul grain d'opium ou une once de diacod, vingt gouttes de laudanum, donnés dans un véhicule convenable, ont eu quelquefois un heureux succès.

Boerhaave est, je crois, le premier qui ait introduit cette méthode dans la pratique.

Le même Medecin ayant observé le dangereux effet des remedes expulsifs & des cordiaux, dans les grandes hémorrhagies de matrice, occasionnées par la détention du placenta, leur substitua des bouillons dont il ordonna qu'on ne prît que quelques cuillerées à la fois, mais de quatre en quatre ou cinq minutes, de la chaleur à peu près du lait récemment tiré.

Par ce moyen, l'estomac digere facilement & convertit promptement en chyle cette petite quantité d'aliment ; & la malade supplée par une formation continuelle de sang, à celui qu'elle perd.

L'envie de me rendre utile aux femmes qui se trouvent dans les conjonctures dangereuses dont il est question, en indiquant les principaux secours qu'on peut leur donner, m'a fait anticiper sur ce que je m'étois promis d'exposer qu'à l'article *Hémorrhagie*.

Par la même raison, & en faveur de ceux qui se destinent particulierement à l'étude des maladies des femmes, je finirai cet article par un nombre considérable d'observations, plus capables d'instruire que des maximes

générales, & qui pourroient en quelque façon suppléer au défaut de pratique dans ceux qui les liront avec réflexion.

Elles sont tirées pour la plupart de Mauriceau & de la Motte, & de quelques Auteurs Anglois.

Je ne puis refuser à la Motte l'éloge qui lui est dû. Cet Auteur paroît avoir observé la nature de fort près; & ses Observations me semblent écrites avec beaucoup d'exactitude. On diroit qu'il se soit proposé dans chacune de confirmer quelque maxime importante d'Hippocrate, que j'oserois bien assûrer qu'il n'avoit jamais lû. Sans cela il se seroit fait un honneur de le citer, à l'exemple de tous ses compatriotes.

OBSERVATION I.

Avortement occasionné par une pierre dans les reins.

Une femme de qualité avoit été tourmentée par des douleurs de reins pendant plusieurs années, surtout du côté gauche, où elles avoient commencé à se faire sentir; & quoiqu'elle en fût alors à sa quatorzieme grossesse, pendant le cours de laquelle elle mourut, jamais elle n'en avoit conduit aucune à terme, accouchant toujours sur la fin du huitieme mois ou au commencement du neuvieme.

Quand je la disséquai, je trouvai le rein gauche entierement consumé, & le droit prodigieusement enflé: j'ouvris cette partie, & j'y trouvai une assez grosse pierre. Bonet.

OBSERVATION II.

Fausse-couche occasionnée par des eaux épanchées à l'origine des nerfs.

Une femme avoit été sujette pendant plusieurs années à des convulsions histériques, mais qui n'étoient jamais si violentes & si fréquentes que dans ses grossesses. Au commencement de son troisieme mois, terme ordinaire de ses fausses couches, ses regles revenoient; & pendant deux ou trois jours qu'elles continuoient, elles étoient accompagnées de morceaux de membranes déchirées, ce qui lui annonçoit une fausse-couche, qui en effet ne tardoit pas d'arriver.

Cette femme mourut d'apoplexie. J'avois toujours soupçonné la matrice d'être le siége de la maladie, & la curiosité me détermina à visiter d'abord cette partie, que je trouvai parfaitement saine & dans son état naturel. Les circonvoisines ne m'offrirent encore rien que je pusse regarder comme la cause de l'accident sur lequel je cherchois des lumieres. De-là je crus devoir aller à la tête, & ce ne fut pas en vain. Le cerveau avoit été comme inondé: ses circonvolutions & ses replis étoient couverts & pleins d'eau. Cette eau avoit pénétré jusqu'à l'origine des nerfs qui vont aux visceres, & s'y étoit amassée en si grande quantité, qu'elle avoit séparé la piemere du tronc de la moëlle alongée de l'intervalle de deux doigts: cette matiere descendant par le moyen de ces nerfs sur le plexus mésentérique, étoit sans doute la cause & des convulsions & de la fausse-couche qui suivoit les convulsions. Bonet.

REMARQUE.

Hippocrate paroît avoir indiqué à cet Auteur la tête comme le siége de la maladie, quoiqu'il n'en fasse pas mention: mais s'il a cherché jusques-là la cause de la fausse-couche, sans avoir cet ancien Auteur en vue, cela prouve qu'il avoit comme lui une grande connoissance des maladies & une prodigieuse sagacité. En effet, il falloit posséder ces deux qualités dans un souverain degré, pour avoir dit dans son premier livre des maladies des femmes, « que si la tête d'une femme grosse est chargée d'eaux (ὑδρωπιώδης) ces eaux pourront se précipiter dans le ventre, & occasionner une fievre légere & des mouvemens convulsifs (σπασμοί) qui deviendront quelquefois excessifs; & que si ces accidens sont accompagnés de dégoût & de foiblesse, il y a grand danger d'une fausse couche immédiate.

OBSERVATION III.

Avortement occasionné par un exercice trop violent.

Le 25 Fevrier 1685. j'ai vu une femme grosse de trois mois ou environ, qui avorta en ma présence d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, la cause de cet accident procédant apparemment de ce qu'elle avoit fait en cinq jours de tems un voyage de cent lieues dans un carrosse de voiture, n'étant grosse pour lors que d'un mois ou environ: le principe de la vie ayant apparemment été détruit par la grande agitation qu'elle avoit reçue, ce petit fœtus n'avoit pas pris un plus grand accroissement. Un mois après ce premier accident, cette femme vuida de la matrice quelque peu de sang durant un jour ou deux seulement: ce second accident ayant cessé, recommença à paroître au bout d'un autre mois, & la fit enfin avorter de ce petit fœtus, qui auroit dû être de la longueur du plus grand doigt de la main, vers la fin du troisieme mois, auquel tems la nature le poussa dehors, tout enveloppé de ses membranes & de ses eaux, le tout étant de la grosseur d'un petit œuf de poule.

Si cette femme eût été saignée du bras avant que d'entreprendre son voyage, comme je lui aurois conseillé, si elle m'eût fait demander mon avis, elle se seroit peut-être préservée par ce remede de la fausse-couche qui lui arriva; car les femmes grosses se blessent d'autant plus facilement que leurs vaisseaux sont plus pleins de sang, parce que la grande commotion du corps l'échauffant beaucoup, & lui donnant plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire, les vaisseaux de la matrice se dilatent considérablement, ou même se rompent. Les femmes grosses qui ont quelque long voyage à faire de nécessité, ne peuvent donc choisir de meilleur préservatif contre la fausse-couche, que la saignée, qui diminue la plénitude des vaisseaux. Mauriceau.

OBSERVATION IV.

Le premier Avril 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté, il y avoit une heure, d'un petit enfant de quatre mois, qui par sa corruption me parut avoir été mort dans le ventre de sa mere huit ou neuf jours devant que la nature l'eût expulsé d'elle-même. Et comme le corps de cet avorton étoit tout flétri & très-petit, & que pour cette raison il n'avoit que très-peu dilaté la matrice, je ne trouvai pas lieu pour lors de la pouvoir délivrer de l'arriere-faix qui y étoit resté: ce qui fit que j'en commis l'opération à la nature, qui l'expulsa tout entier douze heures ensuite, l'ayant jugé plus à propos que de faire dans cette disposition la violence nécessaire pour dilater la matrice suffisamment, & extraire cet arriere-faix retenu: car, comme on a pu le remarquer, je vis cette femme une heure après son avortement, qui lui étoit arrivé pour avoir été trop agitée en allant continuellement dans un carosse très-rude. Mauriceau.

OBSERVATION V.

Le 22 Avril 1687. je délivrai une femme d'un petit enfant mâle vivant, dont elle avorta étant grosse de quatre mois, qui avoit environ huit pouces de long & une grosseur proportionnée à cette longueur. Cette femme s'étoit blessée, comme je le lui avois bien prédit, en allant à Versailles dans un carosse de voiture qui étoit très-rude. La grande agitation qu'elle reçut en ce voyage lui ayant causé depuis dix ou douze jours une petite perte de sang qui recommença par plusieurs fois, & continua jusqu'au jour qu'elle avorta, sans aucun autre

accident que celui de voir malheureusement périr cet enfant aussi-tôt qu'il fut né prématurément, & par l'imprudence de sa mere, qui n'ayant pas voulu suivre le bon conseil que je lui avois donné, de s'abstenir de ce voyage, où elle s'étoit ainsi blessée, fut elle-même, s'il faut ainsi dire, l'homicide de son propre enfant. MAURICEAU.

OBSERVATION VI.

Le 19 Avril 1689. j'ai accouché une femme d'un petit enfant mâle de cinq mois & demi, qui étoit encore vivant, quoique la mere eût eu une médiocre perte de sang presque continuelle pendant deux mois entiers, qui s'étant renouvellée, augmenta de telle sorte que l'*avortement* en fut provoqué à cette femme, qui nonobstant le mauvais état où elle étoit, n'avoit pas laissé d'aller en carrosse, ayant négligé de suivre le conseil que je lui avois donné, qui étoit de garder le repos en son lit, ou tout au moins dans la chambre; au moyen de quoi elle auroit peut-être conservé jusqu'à terme sa grossesse, qui se termina ainsi malheureusement par la mort de son enfant, qui expira une demi-heure après sa naissance si prématurée. Cependant la mere se porta aussi-bien après que je l'eus délivrée de ce petit avorton, que si elle eût accouché naturellement à terme. MAURICEAU.

OBSERVATION VII.

Le 11 Août 1689. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus, qu'elle avoit rendu tout enveloppé de ses membranes & de ses eaux, croyant pour-lors être grosse de deux mois & une semaine; mais ce petit avorton n'étoit pas plus gros qu'une grosse feve d'haricot: ce qui faisoit connoître qu'il n'avoit pas pris accroissement durant tout ce tems, n'étant pas plus grand que s'il n'avoit eu qu'un mois. Et comme il n'étoit point corrompu, & que la mere me dit qu'elle avoit été rudement cahotée en allant en carosse cinq semaines auparavant, je crus que depuis cette violente agitation qu'elle avoit ressentie, son enfant n'avoit conservé qu'une vie languissante qui l'avoit empêché de croître, ou même que cet enfant ayant cessé de vivre dès ce tems-là, il s'étoit néanmoins conservé sans corruption dans ses eaux jusqu'au moment que la nature l'expulsa tout enveloppé, comme je l'ai dit, de ses membranes & de ses propres eaux. MAURICEAU.

OBSERVATION VIII.

Le 19 Aout 1690. j'ai délivré une femme d'un faux germe qui lui avoit causé une grande perte de sang, dans lequel je trouvai un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'un grain de froment: ce qui faisoit manifestement connoître que toutes ces sortes de prétendus faux germes ne sont véritablement que des arriere-faix de fœtus avortons de cette nature. Cette femme croyoit pour-lors être grosse de deux mois & demi ou environ, & me dit qu'elle avoit été fort agitée par le rude ébranlement d'un carosse de voiture, il y avoit trois semaines, ce qui ayant apparemment détruit le principe de vie de ce petit fœtus dès ce tems-là, avoit été cause de son avortement dans la suite, joint à la foiblesse naturelle de ce même fœtus, qui auroit dû être bien grand, s'il avoit été vigoureux dès le tems de sa conception. MAURICEAU.

OBSERVATION. IX.

Le 7 Novembre 1681. je vis une femme qui avorta d'un enfant mort, au sixieme mois de sa grossesse. Il y avoit douze ou quinze jours qu'elle s'étoit blessée en allant dans une voiture trop secouante: ce qui lui causa des douleurs de ventre durant tout ce tems, à la fin duquel elle vuida ses eaux en grande abondance, sans aucune véritable douleur; & comme son enfant présentoit le bras, la sage-femme croyant d'abord que c'étoit le pié, n'y prenant pas garde, le tira dehors jusqu'à l'épaule: ce qui avoit engagé l'enfant dans une plus mauvaise posture qu'il n'étoit auparavant. Les choses étant en cet état, lorsque je fus mandé pour secourir cette femme, je repoussai au-dedans ce bras ainsi sorti: mais comme ses eaux étoient entierement écoulées depuis un jour entier, & que l'orifice de la matrice étoit trop peu ouvert & trop dur, pour y pouvoir introduire ma main sans violence, afin de retourner l'enfant, je jugeai plus à propos de commettre à la nature l'expulsion de cet enfant, que d'en tenter pour-lors l'extraction trop forcée, prévoyant bien que comme il étoit trop petit, il pouvoit facilement être expulsé en la mauvaise posture qu'il étoit, quand la matrice auroit été suffisamment dilatée; parce que cette femme avoit déja eu un autre enfant d'une juste grosseur, dont elle étoit accouchée à terme: ce qui arriva en effet douze heures ensuite, comme je l'avois prédit, la nature ayant d'elle-même poussé cet enfant dehors, par le moyen des douleurs qui survinrent après un lavement que je lui fis donner, qui dilaterent suffisamment la matrice: mais la sage-femme, qui étoit restée auprès de cette femme, ne s'étant pas servie de cette occasion, laissa refermer la matrice, & ne la put délivrer de l'arriere-faix, qui demeura encore dans le ventre de la mere pendant six heures; après quoi la nature l'expulsa d'elle-même, comme elle avoit fait l'enfant; & cette femme ayant été ainsi heureusement délivrée, se porta bien ensuite. Mais je suis certain que si j'avois voulu tenter l'extraction forcée de cet enfant, comme on m'en requeroit, lorsque je vis cette femme, la violence qu'il eût fallu faire en ce tems, pour dilater suffisamment la matrice à y pouvoir introduire la main, auroit pu être très-préjudiciable à la vie de la mere, que je préservai de ce danger en commettant prudemment l'expulsion de cet enfant à la nature, par les raisons que j'ai déclarées. MAURICEAU.

OBSERVATION X.

Le 12 Octobre 1689. j'ai délivré une femme d'un enfant de quatre mois, qu'elle portoit mort en son ventre depuis un mois entier qu'elle avoit fait un voyage à la campagne dont elle avoit été fort fatiguée. Ce petit enfant étoit tout flétri, sans néanmoins aucune corruption cadavéreuse, s'étant ainsi conservé durant tout ce tems dans ses propres eaux, qui ne s'étoient écoulées que le jour avant que sa mere avortât, comme elle fit sans aucun accident considérable. Après quoi elle se porta aussi bien que si elle eût accouché naturellement à terme d'un enfant vivant; à quoi contribua beaucoup le bon conseil que je lui avois donné de ne point procurer l'expulsion de cet enfant mort en son ventre, par des remedes purgatifs, comme quelques personnes lui avoient proposé, avant que la nature eût elle-même tenté de le mettre dehors: car ces sortes de remedes ne la font qu'irriter en vain, si on les donne avant qu'elle ait commencé son opération; ce qu'on reconnoît bien par les douleurs que la femme ne laisse pas de sentir dans l'accouchement, lorsque la nature tâche de se délivrer d'un enfant mort, semblables à celles qui arrivent quand elle s'efforce de mettre dehors un enfant vivant. MAURICEAU.

OBSERVATION XI.

Le 19 Juillet 1687. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois, qui étoit pour-lors encore vivant, la mere s'étant blessée par l'agitation d'un voyage de cent cinquante lieues qu'elle avoit fait avec précipitation, n'étant grosse que de deux mois & demi; ce qui lui avoit excité en ce tems quelque écoulement de sérosité roussâtre de la matrice avec quelque teinture de sang par intervalle pendant quinze jours. Après quoi s'étant un peu mieux portée, & sentant même remuer manifestement son enfant depuis un mois, elle ne laissa pas d'en avorter, comme je lui avois bien prédit quatre

jours auparavant, voyant qu'elle commençoit à négliger de garder exactement le repos qui lui étoit nécessaire pour conserver sa grossesse, & qu'elle avoit vuidé beaucoup d'eaux, qui me parurent être celles de l'enfant. On voit par cet exemple que les neuf jours de repos qu'ont coutume de garder les femmes grosses qui ont peur de s'être blessées par quelque considérable agitation du corps, ne suffisent pas quelquefois pour raffermir leur grossesse ébranlée, puisque celle-ci ne put point par le repos de deux mois entiers s'empêcher d'avorter comme elle fit. Mauriceau.

OBSERVATION XII.

Madame la Comtesse de . . . vint dans ce pays au mois de Mai 1703. Elle étoit alors grosse de trois mois; elle m'appella, & quand j'arrivai, je la trouvai dans son lit se portant parfaitement bien, mais toutefois harassée des fatigues de son voyage. Elle me dit qu'en partant de Paris, M. Desforges lui avoit ordonné de se mettre au lit aussi-tôt qu'elle seroit arrivée, & d'y demeurer neuf jours. Elle m'avertit ensuite qu'elle se feroit saigner dans quinze jours, & qu'elle garderoit encore le lit pendant neuf jours après sa saignée, par les avis de la même personne.

J'allai la saigner au tems qu'elle m'avoit indiqué, & elle suivit exactement le régime que lui avoit prescrit M. Desforges. Je lui fis des visites pendant deux mois de suite, & je fus témoin des soins qu'elle prit d'elle-même. Un Mardi au soir que je l'avois laissée en assez bonne santé, elle éprouva sur le milieu de la nuit quelques douleurs de colique, & un domestique vint m'en avertir le lendemain. J'y courus, & je lui trouvai tous les symptomes d'une fausse-couche prochaine. Les eaux étoient formées, & les membranes prêtes à se percer: ce qui arriva quelques momens après; & l'enfant se trouvant en situation heureuse, vint, & l'arriere-faix avec lui.

C'étoit un garçon, qui vécut une heure. La mere recouvra la santé au bout de huit jours, & six semaines après elle reprit la route de Paris. La Motte.

REMARQUE.

On peut inférer de cette Observation, qu'avec tous les soins imaginables, on ne prévient pas toujours une fausse-couche.

OBSERVATION XIII.

Le 17 Novembre 1703. la femme d'un homme de robe m'envoya chercher sur les trois heures du matin. Elle me dit qu'elle avoit assisté à un mariage qui s'étoit célébré fort gaiement, & où elle avoit été presque contrainte de danser: que depuis ce tems elle s'étoit trouvé pesante & oppressée: qu'elle avoit des envies continuelles d'aller à la selle, sans aucun effet: & qu'elle appréhendoit fort que tout cela ne fût suivi de quelque accident, parce qu'elle étoit grosse de trois mois, & qu'elle avoit eu pendant la nuit des douleurs assez semblables à celles qu'elle avoit ressenties dans l'accouchement.

Elle se soumit ensuite à un examen nécessaire; & je trouvai les choses en tel état, qu'en retirant ma main j'entraînai un petit fœtus, avec ses membranes & son arriere-faix.

Elle n'éprouva pas le moindre accident, & elle ne tarda pas à se bien porter. La Motte.

Fausses-couches occasionnées par des efforts, des chutes, & des coups.

OBSERVATION XIV.

Le 12 Janvier 1693. je vis une jeune femme qui étant grosse de près de 5 mois pour la premiere fois, venoit d'avorter d'un petit enfant tout corrompu, qu'elle avoit porté mort pendant plus de six semaines, comme il y avoit grande apparence, car il n'avoit que la proportion d'un enfant de trois mois. Comme cette femme me dit qu'environ ce tems de sa grossesse elle avoit été extraordinairement travaillée d'un vomissement, je crus que les efforts de ce vomissement avoient beaucoup plus contribué à la blesser, & à faire ainsi périr son enfant dans son ventre, dès ce tems-là, qu'un assez long voyage qu'elle avoit fait auparavant, dont elle étoit revenue en assez bonne santé, qu'elle avoit encore conservée durant quinze jours, devant qu'elle eût été surprise de ce violent vomissement, auquel on devoit d'autant plus attribuer la véritable cause de cet *avortement*, qu'elle avoit toujours été assez valétudinaire depuis le tems de ce même vomissement jusqu'au jour qu'elle se délivra ainsi de ce petit enfant, que la nature expulsa d'elle-même; après quoi cette femme revint en parfaite santé. Mauriceau.

OBSERVATION XV.

Le 10 Novembre 1670. je vis une femme grosse de six mois, qui avoit depuis huit jours une médiocre perte de sang avec quelques caillots, causée par les efforts d'une violente toux, qui avoit fait dilater l'orifice de la matrice de la largeur du doigt; pour raison de quoi je prédis qu'elle avorteroit certainement dans peu, nonobstant qu'elle n'eût alors aucune douleur; parce que l'ouverture de la matrice me faisoit connoître que cette perte de sang venant des parties intérieures, il étoit impossible que l'agitation de cette violente toux n'achevât de produire le mauvais effet qu'elle avoit commencé, comme il arriva le jour ensuite, cette femme étant avortée d'un très-petit enfant, qui ne vécut qu'un jour & demi. Mauriceau.

OBSERVATION XVI.

Le 12 Février 1690. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une petite mouche à miel, quoiqu'elle crût être grosse de près de trois mois. Cette femme avoit eu, il y avoit quatre ou cinq jours, quelque petite perte de sang, qui pouvoit venir d'un faux pas qu'elle me dit avoir fait peu de jours auparavant, joint à quelque mouvement de colere: mais comme ce fœtus avorton n'avoit que la proportion que pourroit avoir un fœtus de quinze jours seulement, il est vrai-semblable qu'ayant si peu profité depuis sa conception, la mere en auroit avorté dans la suite, quand elle n'auroit point fait ce faux pas, à cause de la foiblesse de ce petit enfant, dont le principe de vie pouvoit même avoir été détruit depuis long-tems par quelque autre cause qui n'avoit pas été connue à la mere. Mauriceau.

OBSERVATION XVII.

Le 13 Mars 1687. j'ai acconché une jeune femme âgée de dix-huit ans, au terme de huit mois, de son premier enfant, qui fut une fille vivante; le travail de la mere étant accompagné d'une perte de sang assez grande pour en craindre une mauvaise issue, d'autant qu'elle procédoit d'un violent faux pas qu'elle avoit fait quelques jours auparavant, qui avoit fait détacher l'arriere-faix en partie: ce qui m'obligea de percer les membranes des eaux de l'enfant, aussi-tôt que je les sentis se former, afin que n'étant pas poussées dans le tems des douleurs, elles ne fissent pas détacher davantage l'arriere-faix, auquel, après l'avoir tiré, ensuite de la sortie de l'enfant, je trouvai plus gros que le poing de caillots de sang endurcis & fortement attachés du côté où il avoit commencé à se détacher de la matrice par la secousse du faux pas que la mere avoit fait. Cet enfant n'étoit proportionné en grosseur que comme les enfans de ce terme ont coutume d'être, c'est-à-dire, un tiers

plus petit qu'un enfant de neuf mois; mais aussi un tiers plus gros qu'un enfant de sept mois; cependant, bien qu'il fût né justement à huit mois, & que sa naissance eût été ainsi accélérée d'un mois entier, il n'a pas laissé de vivre & de se bien porter dans la suite, son exemple me confirmant bien que les enfans de huit mois sont toujours beaucoup plus forts, & qu'ils vivent incomparablement mieux que les enfans de sept mois, qui pour leur petitesse & leur foiblesse meurent presque tous peu d'heures ou très-peu de jours après être nés si prématurément. Mauriceau.

REMARQUE.

Mauriceau fait cette derniere observation, pour desabuser le peuple d'un vieux préjugé, selon lequel un enfant de sept mois vit plutôt qu'un enfant de huit.

Cette opinion si contraire en tout à la raison & à l'expérience, étoit fondée sur la doctrine des nombres de Pythagore, selon laquelle le nombre sept avoit une infinité de propriétés.

OBSERVATION XVIII.

Le 4 Janvier 1712. la femme d'un fermier à un quart de lieue de cette Ville, grosse de trois ou quatre mois, sentant des douleurs considérables dans le ventre & les reins, & qui lui répondoient au fond de l'uterus, m'envoya chercher. Sur ce que ces douleurs ressembloient beaucoup à celles d'un travail, & sur ce que j'appris qu'elle avoit imprudemment levé & porté sur ses épaules une charge considérable de blé, je ne doutai nullement qu'elle ne fût sur le point de faire une fausse-couche; mais venant ensuite à la toucher, je ne trouvai rien qui me confirmât dans cette conjecture.

Je lui ordonnai un clystere si à propos, qu'il suspendit ses douleurs pendant plusieurs jours.

Mais presque toutes les femmes étant dans le dangereux préjugé que neuf jours après les accidens qui annonçoient une fausse-couche, il n'y a plus rien à craindre, si elle n'est pas arrivée; & ce tems s'étant écoulé sans que celle dont il est question eût éprouvé de plus fâcheux symptomes que ceux des jours précédens; ceux qui étoient autour d'elle, & qui n'ignoroient pas mes craintes, se réjouirent de ce qu'elles avoient été vaines, & de ce qu'il n'y avoit plus rien à appréhender, à ce qu'ils croyoient: mais les douleurs ne cessant point, je persistai dans mes soupçons, & je lui enjoignis de garder un entier repos tant que son état ne changeroit point, lui donnant ma parole de la visiter tous les jours.

Le vingtieme jour au matin, je vis arriver, sans en être beaucoup surpris, un messager qui m'apprit que sa maîtresse étoit beaucoup plus mal, & qu'elle me prioit de lui rendre visite. Sans attendre un nouvel exprès, je me hâtai, & je trouvai à mon arrivée qu'elle avoit avorté d'un fœtus de quatre à cinq pouces de long, & gros en même proportion, qu'une sage-femme que mes ordres avoient attachée auprès d'elle, reçut. Je demandai à cette femme ce qu'étoit devenu le petit arriere-faix; elle me répondit que ces petits avortons n'en avoient point, & qu'elle n'en avoit point vu à celuici. Sans entrer en discussion avec elle, je plaçai la malade dans une posture convénable, j'introduisis deux doigts dans l'utérus, je détachai le petit arriere-faix, & l'attirai dehors au grand étonnement de la sage-femme, à qui je le présentai. Quant à la malade, en cinq ou six jours elle fut hors de danger. La Motte.

OBSERVATION XIX.

Le 14 Février 1679. j'ai délivré une femme qui venoit d'avorter d'un enfant de six mois, après s'être blessée en levant trop les bras pour attacher un clou à une tapisserie. Aussi-tôt qu'elle eut fait ce léger effort, elle fut surprise d'une petite perte de sang qui continua durant les deux premiers jours, après quoi elle vuida seulement durant le reste de ce tems une simple sérosité sanglante, semblable à la lavure de chair, dont elle salissoit deux serviettes par jour: & nonobstant cet accident, elle ne laissa pas d'accoucher heureusement de cet enfant qui étoit encore vivant. La cause de ces sortes de blessures qui arrivent aux femmes grosses qui font effort en levant les bras, vient de ce que les grands muscles qui les font abaisser, étant extremement tendus dans cette action des bras, ils exercent pour-lors une violente compression sur les côtés du ventre & de la matrice, compression qui faisant détacher en partie l'arriere-faix, cause une perte de sang qui excite l'*avortement*. Il y a des femmes si délicates qu'elles ne peuvent faire le moindre effort étant grosses, sans se blesser, & avorter ensuite, comme fit cette femme dont je viens de rapporter l'exemple: & d'autres au contraire sont d'une complexion si robuste, que j'en ai accouché une qui étant grosse de sept mois étoit tombée du haut d'un troisieme etage, voulant, pour se garantir d'être brûlée toute vive, descendre par la fenêtre du logis où elle étoit, se tenant à des draps, pour éviter le feu qui étoit en ce lieu; la grande peur qu'elle en avoit, lui ayant fait quitter prise aussi-tôt qu'elle se vit suspendue en l'air hors de la fenêtre. Et quoique cette femme fût une des plus grosses que l'on puisse voir, & qu'en se précipitant ainsi elle fût tombée sur de grosses pierres, & que dans cette chute elle se fût cassé un des os de l'avant-bras, démis le poignet, & meurtri tout le corps, elle ne laissa pas de guérir, & d'accoucher ensuite heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. Cet exemple pourroit passer pour fabuleux, s'il n'étoit bien connu d'un très-grand nombre de personnes qui furent témoins de cet accident. Mauriceau.

OBSERVATION XX.

Le 25 Juillet 1696. une jeune personne épouse d'un sellier, dans la vingt-deuxieme semaine de sa grossesse, s'amusant dans la boutique avec un apprentif, voulut lui donner un coup de pié; mais le jeune homme esquivant le coup, la jambe de cette femme souffrit une violente extension par la force qui l'animoit & qu'aucun obstacle n'amortit. Elle sentit aussi-tôt des douleurs si violentes dans les reins & dans les aines, que s'il ne se fût trouvé une chaise à sa portée pour la recevoir, elle seroit tombée par terre. L'extreme foiblesse dont elle fut subitement saisie faisoit appréhender le plus funeste sort & pour la mere & pour l'enfant. Les bonds continuels & violens de celui-ci se faisoient appercevoir de nous tous qui l'environnions, & marquoient assez l'état agité des parties intérieures. J'appréhendai qu'une hémorrhagie ou des convulsions ne vinssent à la suite de ces symptomes; accidens auxquels une délivrance immédiate auroit été le seul remede: cependant tout ce que j'ordonnai quant à ce premier instant, ce fut de la coucher; ce qui fut fait sur le champ, c'étoit la seule posture qu'elle pût supporter.

Pendant six semaines, le seul symptome de fausse-couche qui lui resta, ce fut une extreme foiblesse, que je tâchai de dissiper par les alimens les plus nourrissans, tels que la gelée de viande. Je lui tirai quelques palettes de sang à deux fois différentes: ce qui ne la rendit ni plus forte ni plus foible. J'eus recours ensuite aux cordiaux, mais avec aussi peu de succès: ce qui m'engagea de les discontinuer, pour m'en tenir aux alimens, y ajoutant de tems en tems une rôtie au vin.

Les choses demeurerent en cet état jusqu'au septieme mois, que les douleurs de l'accouchement la saisirent. On m'envoya chercher; les eaux étoient formées, & je sentis l'enfant qui me présentoit les fesses. Je la plaçai sur son lit dans la posture convenable; je perçai les membranes, je repoussai l'enfant jusqu'à ce que je pusse le prendre par les piés, & je le tirai en un instant. Je la délivrai ensuite, & pris d'elle tous les soins imaginables pendant qu'elle garda le lit. Quant aux suites de son accouchement, tout se fit assez régulierement;

mais nous usâmes de précautions un peu différentes de celles qu'elle avoit coutume de prendre dans les circonstances pareilles.

En trois semaines elle fut sur pié, un peu plus forte qu'auparavant, mais toujours extremement foible en comparaison de ce qu'elle étoit antérieurement à son accident. Mais une toux accompagnée de la fievre ne tarda pas à lui survenir: elle tomba en consomption, & mourut peu de tems après. LA MOTTE.

OBSERVATION XXI.

Le 15 Novembre 1692. j'ai délivré une femme qui étoit avortée d'un petit enfant de trois mois & demi, avec une si grande perte de sang, qu'elle en étoit tombée par plusieurs fois en foiblesse; & comme cet avorton étoit mort en son ventre depuis dix ou douze jours, ainsi qu'il paroissoit à sa flétrissure, & qu'il n'avoit fait d'ouverture à la matrice qu'à proportion de la petitesse & du peu de solidité de son corps; je ne trouvai pas lieu de la pouvoir délivrer de l'arriere-faix sur le champ, mais cinq heures ensuite. Cette femme avoit eu plusieurs accès de fievre quelque tems avant cet *avortement*, & avoit encore fait un effort le jour précédent en attachant elle-même la tringle d'un rideau. Elle attribuoit à cet effort l'*avortement* qui lui étoit arrivé: mais comme le petit enfant qu'elle avoit rendu étoit tout flétri, & qu'il paroissoit être mort dans son ventre long-tems auparavant, on pouvoit facilement connoître que cette derniere cause avoit seulement coopéré à la plus prompte expulsion de ce fœtus, & que la premiere, qui étoit la fievre que cette femme avoit eue auparavant, l'avoit déja privé de la vie, il y avoit au moins dix ou douze jours. Après l'avoir délivrée de son arriere-faix, la grande perte de sang qu'elle avoit cessé, & elle se porta bien dans la suite: ce qui ne seroit point arrivé avec autant de sureté pour elle, si j'eusse fait quelque violence à la matrice, immédiatement après que la nature eut expulsé cet avorton, dont la grosseur n'égaloit pas le tiers de celle de cet arriere-faix, dont je la délivrai lorsque la matrice eut été suffisamment dilatée pour le pouvoir faire sans violence; à quoi contribua beaucoup par accident cette perte de sang qui ayant relâché & humecté cette partie, me donna lieu d'en tirer plus facilement ce corps étranger, qui l'avoit causée en y séjournant. MAURICEAU.

OBSERVATION XXII.

Le 4 Juillet 1692. je vis une femme qui venoit de vuider un reste de membrane charnue, qui étoit demeuré dans la matrice. Il s'étoit détaché d'une autre plus grande portion de pareille nature, qu'elle avoit vuidée deux jours auparavant, croyant pour-lors être grosse de deux mois & demi ou environ. Dans la premiere portion de membrane, qui étoit semblable à ce que l'on appelle communément un faux germe, il y avoit un petit fœtus corrompu, de la grosseur d'une simple mouche à miel, qui n'avoit pris aucun accroissement depuis plus d'un mois que cette femme s'étoit blessée en faisant un effort. Il étoit aisé de connoître par-là que tous ces prétendus faux germes ne sont véritablement que des arriere-faix de petits fœtus avortons, auxquels la matrice, en se contractant après que les eaux qui étoient contenues en leurs membranes, sont écoulées, change la figure naturelle qu'ils avoient auparavant, en leur donnant ordinairement celle de sa propre cavité, qui est ronde & oblongue. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIII.

Le 16 Juin 1691. je vis une femme qui étoit accouchée toute seule le jour précédent d'un enfant de cinq mois ou environ qui vint mort, quoique la mere l'eût senti mouvoir auparavant. La cause de cet *avortement* venoit de ce que cette femme étant grosse de deux mois seulement, avoit été blessée par un homme de ses amis, qui ne la croyant pas grosse l'avoit fortement embrassée par le corps pour la faire sauter par divertissement: ce qui lui causa dans ce moment une grande douleur dans le ventre, & lui fit vuider dès le lendemain beaucoup d'eau tout d'un coup, sans rendre alors aucune autre chose. Mais un mois ensuite elle eut une perte de sang qui lui dura près de six semaines avec quelque interruption par intervalle; ayant même vuidé en un jours plusieurs caillots de sang endurcis, qu'un Medecin de ses proches parens & un Chirurgien de mes confreres avoient pris par inadvertance pour de véritables morceaux de chair membraneuse: ce qui leur faisoit croire que cette femme n'étoit point grosse d'enfant, quoique je leur certifiasse le contraire en leur faisant voir manifestement à l'un & à l'autre que ces prétendus morceaux de chair que cette femme avoit vuidés n'étoient que de purs caillots de sang, qu'ils avoient pris pour des parties de quelque corps étrange en maniere de *mole* ou faux germe, les assurant au surplus, comme j'avois fait auparavant, qu'elle étoit encore grosse d'enfant, nonobstant qu'elle eût vuidé ces prétendus corps étranges; ce qu'ils refuserent de croire, telle étoit leur prévention, jusqu'à ce que cette femme accouchât, ainsi que j'ai dit, de cet enfant quelques jours après notre conférence. Cet exemple fait voir qu'il n'y a pas lieu de s'étonner grandement si des gardes d'accouchées & des sages-femmes se trompent aussi quelquefois: mais à la vérité je fus fort surpris que ce Chirurgien, qui faisoit depuis très-long-tems une profession particuliere des accouchemens, se fût si lourdement trompé, qu'il ne reconnût pas la grossesse de cette femme, & qu'il prît de simples caillots de sang qu'elle avoit vuidés quelques jours avant l'*avortement* de son enfant, pour des corps étranges, dont il croyoit que la matrice s'étoit entierement délivrée, sans que cet enfant y eût resté, comme il avoit fait, aussi-bien que son arrierre-faix entier. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIV.

Le 21 Avril 1676. j'ai vu une femme qui étoit avortée depuis trois heures d'un enfant mort, & qui pouvoit avoir quatre mois, après avoir été blessée à la presse dans une église, il y avoit trois semaines; depuis lequel tems elle avoit toûjours senti de grandes douleurs dans le ventre, & avoit commencé à vuider un peu de sang vers le neuvieme jour de sa blessure: après quoi elle n'avoit plus senti remuer son enfant, & en avoit avorté sans avoir vuidé l'arriere-faix, qui lui étoit resté dans la matrice, la sage-femme qui étoit présente ne l'ayant pas pu tirer, à cause que la matrice s'étoit refermée incontinent après qu'elle eut expulsé cet enfant mort. Ayant examiné moi-même si je trouverois de la disposition à pouvoir délivrer cette femme de l'arriere-faix, & ayant reconnu que sa matrice n'étoit ouverte que pour y introduire un seul doigt, je jugeai qu'il étoit plus sûr d'en commettre pour-lors l'opération à la nature, & de la différer à un autre tems, que de lui faire aucune violence, pour lui tirer de la matrice aussi peu dilatée cet arriere-faix, le remede me paroissant en cette conjoncture plus préjudiciable que la maladie. C'est ce qui me fit différer jusqu'au lendemain, auquel tems ayant trouvé la matrice de cette femme bien plus dilatée qu'elle n'étoit le jour précédent, je la délivrai heureusement; & quoiqu'elle eût pour-lors la fievre, elle se porta bien dans la suite. MAURICEAU.

OBSERVATION XXV.

Le 19 Juillet 1693. la femme d'un laboureur de la paroisse de Gourbeville, fit une chute de dessus un cheval si violente, qu'elle en demeura quelque tems sans connoissance & sans mouvement. Elle étoit grosse de

de six mois. Je fus appellé sur le champ, & je la trouvai un peu revenue à elle-même. J'examinai sa tête, où je ne trouvai point de blessure; rien n'annonçoit une fausse-couche, sinon le mouvement extraordinaire de son enfant: ce qui n'étoit pas surprenant, eu égard à la secousse que la chute avoit dû lui donner.

Je la fis poser dans une espece de litiere, & transporter à la maison. J'ordonnai qu'on lui donnât la meilleure nourriture qu'on pourroit, & qu'elle ne sortît de son lit de sept à huit jours. Depuis ce tems elle ne sentit plus remuer son enfant: mais il lui paroissoit qu'elle portoit dans son ventre un corps qui suivoit de lui-même tous ses mouvemens, qui se fixoit du côté sur lequel elle se couchoit, & qui l'incommodoit beaucoup, surtout quand elle étoit droite, comprimant alors la vessie, cela lui donnoit de fréquentes envies de lâcher de l'eau. Elle demeura dans cette situation pendant le tems ordinaire de sa grossesse, cette chute n'ayant ni avancé ni retardé son accouchement. Je fus alors appellé pour la délivrer; mais l'enfant étoit sorti du ventre de sa mere long-tems avant que j'arrivasse: il étoit si foible qu'il mourut quelques heures après sa naissance. Quant à la mere, elle n'eut aucun autre accident. LA MOTTE.

REMARQUE.

Concluons de cette Observation qu'il ne faut jamais précipiter l'expulsion du fœtus, à moins que quelque accident singulier ne rende son séjour dans la matrice dangereux pour la vie de la mere. Un enfant peut être plein de vie, & venir à terme, malgré tous les symptomes ordinaires qu'on pourroit avoir de sa mort.

OBSERVATION XXVI.

Le 7 Décembre 1688. la femme d'un voiturier, à la fin du cinquieme mois de sa grossesse, appuya sur son ventre un des paniers dont elle vouloit charger un cheval. Pendant deux jours & deux nuits elle sentit remuer son enfant beaucoup plus qu'à l'ordinaire: mais il cessa pour ne plus remuer du tout. Elle croyoit avoir dans le ventre un poids indolent, qui suivoit la pente de son corps, & qui se fixoit, ainsi que dans l'exemple précédent, du côté qu'elle se couchoit, pressant toutefois beaucoup en bas, & occasionnant par cette action de fréquentes envies de lâcher de l'eau. Cette femme perdit l'appétit dans ces entrefaites, sa peau prit une couleur plombée, & elle se plaignit beaucoup de lassitudes dans tous ses membres: ce fut alors qu'elle me consulta.

Je m'apperçus d'abord que ces accidens étoient les suites de la mort de son enfant, que la pression du panier avoit étouffé. Je lui conseillai le repos; ce qui n'étoit pas fort nécessaire: car son extreme foiblesse ne lui permettoit pas de prendre de la fatigue.

Dix-sept jours après, elle sentit les douleurs de l'accouchement, & elle m'envoya chercher. Je la trouvai dans un travail excessif, & presque épuisée: cependant, après lui avoir fait prendre un peu de vin & quelques cordiaux, je la délivrai d'un enfant qui vint les piés devant; l'arriere-faix ne se fit pas attendre. Il étoit noir, mais il n'avoit aucune odeur fétide. Enfin, cette femme recouvra la santé, mais avec plus de peine & de soins qu'elle n'en avoit donné à ses couches antérieures. LA MOTTE.

REMARQUE.

Il y a dans cette Observation deux choses qui méritent d'être remarquées: La premiere, c'est l'agitation excessive de l'enfant avant sa mort. La Motte nous avertit en plusieurs endroits que ce symptome est assez ordinaire en pareil cas.

La seconde, c'est que le Chirurgien ne hâta point l'expulsion du fœtus par des remedes, & n'en tenta point l'extraction avec les instrumens, quoiqu'il fût persuadé de sa mort, exemple qu'on devroit imiter dans presque tous les cas.

OBSERVATION XXVII.

Le 4 Février 1678. j'ai délivré une femme d'un petit enfant mort qui présentoit un bras avec sortie du cordon de l'ombilic, lorsque je fus mandé pour la secourir. Cette femme avoit alors cinq enfans vivans, dont elle étoit accouchée fort heureusement; mais elle me dit que depuis quatre ans qu'elle avoit été accouchée avec beaucoup de violence par un Chirurgien qu'elle me nomma, elle n'avoit pu porter jusqu'à terme aucun des autres enfans qu'elle avoit eus, qu'elle en avoit avorté comme de ce dernier, & même qu'elle avoit failli de mourir en l'un de ces *avortemens* où ce même Chirurgien lui avoit laissé l'arriere-faix dans la matrice, qui ne l'avoit expulsé que quatre jours ensuite avec de grands accidens. La cause de ces fréquens *avortemens* me paroissant procéder de ce que cette femme venoit à concevoir avant que sa matrice, que la violence de cet accouchement avoit débilitée, eût été parfaitement rétablie & bien fortifiée, je lui conseillai de s'abstenir de coucher avec son mari au moins durant cinq ou six mois, afin que par ce grand repos nécessaire à cette partie fatiguée par la fréquence de ces *avortemens*, elle pût plus facilement dans la suite, étant fortifiée, porter jusqu'à terme les enfans qu'elle pourroit concevoir, comme elle fit après avoir suivi les conseils que je lui donnai: ce qui contribua beaucoup à conserver quelques autres enfans qu'elle a eus depuis, dont elle est accouchée à terme aussi heureusement que des premiers qu'elle avoit eus avant ces derniers *avortemens*. MAURICEAU.

REMARQUE.

Mauriceau jugea fort parfaitement dans ce cas. Les eaux ferrugineuses auroient pu servir à fortifier en cette femme les parties affoiblies & à rétablir sa santé.

OBSERVATION XXVIII.

Le 29 Novembre 1687. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter, au terme de deux mois & demi de grossesse, d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, que la nature avoit poussé dehors avec une perte de sang assez considérable, qui avoit été précédée d'un écoulement de sérosité roussâtre, qui avoit duré plusieurs jours. Lorsque je fus appellé pour la délivrer de l'arriere-faix de ce petit fœtus, je trouvai que sa matrice étoit entierement fermée, & que pour ce sujet, il n'y avoit pas moyen de l'en délivrer sans lui faire une violence qui lui auroit été préjudiciable, plus que je ne lui aurois donné de soulagement par l'extraction forcée de ce petit arriere-faix. C'est pourquoi je jugeai plus à propos d'en abandonner l'expulsion à la nature, qui n'en vint à bout qu'au douzieme jour; & ce corps étrange étant resté durant tout ce tems en la matrice, en fut expulsé à demi suppuré, après quoi cette femme se porta bien.

La cause principale de son *avortement* fut, à ce que j'ai pensé, un si grand resserrement de ventre dans le tems de la grossesse, qu'elle étoit quelquefois quinze jours entiers sans aller à la selle; de sorte que les grands efforts qu'elle faisoit pour rendre ses excrémens, excessivement durcis par un si long séjour, ne manquoient pas de faire en même tems à la matrice une très-violente compression, capable d'ébranler & d'expulser enfin le fœtus, nouvellement conçu, comme il lui étoit arrivé en plusieurs autres fausses-couches qu'elle avoit déja eues avant ce dernier *avortement*. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIX.

Le 22 Juillet 1691. j'ai délivré une jeune femme qui venoit d'avorter d'un enfant de quatre mois & demi, que la Sage-femme avoit reçu sans la pouvoir délivrer

vrer de l'arriere-faix, dont le cordon s'étoit rompu. Cette femme étoit tombée sur les genoux il y avoit douze jours; & au lieu de se tenir en repos après cette chute, elle n'avoit pas laissé d'aller le jour même en carrosse, ce qui lui occasionna de grandes douleurs dans le ventre, dont elle fut surprise dès le lendemain : pour raison de quoi m'ayant consulté, je lui conseillai de se faire saigner du bras, & de se tenir au lit; ce qu'ayant fait, les douleurs se calmerent entierement; mais quelques tems après lui étant survenu un flux de ventre qui dura trois jours, ce nouvel accident renouvella ses douleurs, & elle avorta d'un enfant qui fut ondoyé par la Sage-femme, sur un pié qu'il présenta d'abord que les membranes des eaux eurent été percées, ce qui étoit arrivé dès le jour précédent, ce pié étant sorti avec le cordon de l'ombilic, au battement duquel on connoissoit manifestement que l'enfant étoit vivant : mais comme c'étoit le premier enfant de cette femme, & que la matrice n'étoit pour lors que très-peu dilatée, joint à ce que cet enfant qui n'étoit qu'un avorton, avoit été ondoyé, je conseillai à sa Sage-femme d'attendre, pour en faire l'extraction, que la matrice fût passablement dilatée, pour éviter la violence qu'il eût fallu faire à la mere; violence qui auroit pu lui être préjudiciable, sans pouvoir être utile à cet enfant avorton, dont le corps foible & tendre auroit pu se démembrer, si on se fût efforcé de le tirer devant que la matrice eût été suffisamment ouverte. Elle fut enfin délivrée le jour suivant avec succès, comme j'ai dit plus haut. Mauriceau.

OBSERVATION XXX.

Le 12 Juillet 1681. j'ai délivré une jeune femme de 20 ans d'un enfant mort, dont elle avorta au terme de quatre mois & demi, pour s'être blessée le jour précédent, en tombant sur les genoux. Mais comme cet enfant me parut fort corrompu, aussi-bien que l'arriere-faix, & que cette femme me dit, que depuis quelque tems elle n'avoit pas senti remuer son enfant, & que ses urines avoient été extraordinairement épaisses: je crus que la cause externe, où sa chute avoit seulement accéléré, ce que la cause interne auroit certainement excité dans peu. Cette femme qui étoit d'un tempérament sanguin, étant devenue grosse une seconde fois, appréhendoit fort de tomber dans ce premier accident qui lui étoit arrivé dans sa premiere grossesse. Mais ayant suivi le conseil que je lui donnai, de se faire saigner dès le second mois, elle en fut préservée, comme elle a pareillement été dans toutes ses autres grossesses suivantes, ayant eu depuis ce tems six enfans vivans, dont je l'ai accouchée fort heureusement à terme. Mauriceau.

OBSERVATION XXXI.

Le 3 Octobre 1681. j'ai accouché une femme d'un enfant de six mois, qu'elle avoit porté mort en son ventre depuis près d'un mois qu'elle étoit tombée rudement sur les genoux, ne l'ayant point senti remuer depuis ce tems; nonobstant quoi, elle s'étoit assez bien portée, sentant seulement de tems en tems certains soulevemens de ventre, comme il arrive assez souvent aux femmes qui portent des enfans morts de cette nature. Ces soulevemens viennent de quelque bouillonnement & fermentation qui se fait des eaux de l'enfant & des autres humeurs qui sont contenues en la matrice échauffée, & travaillée par la résidence de l'enfant mort. Malgré cet accident, cette femme ne laissa pas d'accoucher assez heureusement de cet enfant mort, & de se bien porter ensuite. Mauriceau.

OBSERVATION XXXII.

Le 12 Août 1678. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois qui présentoit les piés devant. Cette femme étoit si sujette à se blesser en tombant, que c'est là le cinquieme enfant dont elle étoit avortée consécutivement & par la même cause. Lorsque je fus mandé pour la sécourir, je trouvai les eaux de son enfant formées qui se présentoient de la grosseur d'un œuf de poule, & l'orifice interne de la matrice ouvert en sa partie extérieure, à proportion de la grosseur de ces eaux. Mais comme cet orifice n'étoit dilaté en sa partie intérieure que pour y introduire un seul doigt, faisant en cet endroit un étranglement considérable, je jugeai qu'il étoit plus sûr de différer quelque peu de tems à accoucher cette femme, comme je fis durant quatre heures, pour éviter la violence qu'il auroit fallu employer à dilater la matrice, dans la disposition où son orifice interne étoit alors. Mais cet orifice s'étant suffisamment dilaté pendant ce délai, par le moyen des médiocres douleurs que la femme eut après un lavement que je lui fis prendre, je l'accouchai facilement de cet enfant que je n'aurois pu tirer auparavant qu'avec une difficulté qui auroit pu devenir préjudiciable à la mere qui se porta bien ensuite.

Il faut remarquer que les femmes grosses étant beaucoup plus sujettes à tomber que les autres, tant à cause de la pesanteur du fardeau de leur grossesse & de la débilité de leurs jambes, que parce que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles posent leurs piés en marchant. Celles qui sont sujettes à se blesser par ces sortes de chutes, doivent demeurer au lit, ou au moins dans leur chambre, comme je conseillai de faire à cette femme, pour se préserver par ce moyen, autant qu'elle pourroit, du fâcheux accident qui lui étoit arrivé cinq fois de suite, faute de cette précaution. Mauriceau.

OBSERVATION XXXIII.

Le 30 Mars 1693. je vis une femme qui après une perte de sang qui lui avoit paru depuis deux jours, venoit d'accoucher d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'un grain d'orge, & encore étoit-il tout enveloppé de ses eaux & de ses membranes : lorsque la mere le vuida, elle croyoit être grosse de deux mois passés, & avoit dans la pensée, à ce que me dit son mari, que cet *avortement* pouvoit lui avoir été causé par la trop grande attention qu'elle avoit eue à l'affreux récit qu'on lui avoit fait depuis quelques jours, d'une femme de sa connoissance à qui on avoit coupé la cuisse, ou pour avoir passé & marché, étant dans un jardin, sur une plante de sabine, laquelle on croit avoir la propriété de faire venir les menstrues aux femmes. Mais la petitesse de cet enfant qu'elle avoit vuidé, marquoit bien que la véritable cause de cet *avortement* venoit plutôt d'une violente chute qu'elle avoit faite six semaines auparavant, qui ayant dès lors détruit le principe de vie en ce petit fœtus, l'avoit fait rester de la même petitesse qu'il pouvoit être en ce tems-là, s'étant ainsi conservé dans ses eaux & dans ses membranes, que cette femme rendit toutes entieres dans le tems de son *avortement*; le tout ayant la figure & la grosseur d'un de ces œufs de poule qui n'ont point de coquille; & comme cet *avortement* ne fut accompagné d'aucun autre accident que celui d'une médiocre perte de sang, elle se porta bien ensuite. Mauriceau.

OBSERVATION XXXIV.

Le 15 Mars 1688. j'ai accouchai une jeune femme au terme de six mois & demi de sa premiere grossesse, d'une petite fille proportionnée en grosseur au terme où elle étoit venue, la naissance de cet enfant ayant été avancée par une chute que la mere avoit faite trois jours auparavant, à quoi avoit encore beaucoup contribué le peu de longueur qu'avoit le cordon du nombril de l'enfant; lequel cordon n'avoit pas plus d'un quartier

d'aulne de notre mesure de Paris, qui étoit seulement le tiers de la longueur ordinaire qu'il auroit dû avoir; ce qui avoit été cause que l'arriere-faix avoit été beaucoup ébranlé par la chute de la mere, l'enfant ne pouvant avoir souffert l'agitation de cette chute sans tirailler en même tems l'arriere-faix, à cause du peu de longueur qu'avoit son cordon. Cet enfant mourut peu d'heures après cette naissance prématurée: mais la mere se porta bien ensuite, & je l'ai accouchée depuis ce tems-là de deux autres enfans à terme qui se portoient bien, & qui avoient le cordon de leur nombril de la longueur qu'il devoit être. Mauriceau.

OBSERVATION XXXV.

Une jeune Dame de cette Ville grosse d'environ trois mois, fit une partie de plaisir avec quelques personnes de sa connoissance. Les montures dont on se servit étoient forr rudes, & cette femme eut occasion de descendre de dessus la sienne, ce qu'elle fit en sautant: cette imprudence n'eut alors aucune suite. Mais pendant la nuit, elle commença à rendre par le vagin quelques humeurs séreuses: les douleurs succéderent à cet écoulement, & elle avorta d'un fœtus. Cette Dame eut été bien aise que sa femme de chambre seule eût été instruite de cet accident: mais l'arriere-faix ayant été retenu dans la matrice, elle se tronva dans la nécessité d'appeller du secours. Elle confia son secret à son Chirurgien, qui vint me prendre & me conduisit chez cette Dame, sans me faire de son accident un détail qu'il vouloit que j'entendisse de la propre bouche de la malade.

Le fœtus étoit extremement petit, & il étoit venn avec un bout du cordon ombilical qui lui étoit attaché.

Je la plaçai dans une situation convenable, & trouvant le reste du cordon, je le suivis jusqu'à l'orifice intérieur de la matrice, que je trouvai si serré, que ce ne fut pas sans difficulté que j'y introduisis un doigt, avec lequel je détachai le placenta; ensuite je secouai doucement le cordon ombilical, qui me rendit beaucoup plus de service que je n'avois lieu d'en attendre de sa situation. Par ce moyen, & à l'aide de mon doigt avec lequel je dilatai l'orifice de la matrice, lorsqu'il en fut besoin, je fis sortir l'arriere-faix. Mais comme elle ne vuidoit rien, la fievre la prit.

Cependant elle insistoit pour que son accident ne fût point divulgué; il fallut donc traiter sa fausse-couche sous le nom d'une suppression de regles. On lui fit deux saignées légeres, l'une du bras & l'autre du pié. Je lui ordonnai de la tisanne faite avec du chien-dent, la racine de chicorée sauvage, la scorsonere & un peu de canelle, & des lavemens fréquens faits avec une décoction de mauve, guimauve, camomille & mélilot, avec une addition de miel, de fumeterre & de violette. Elle prenoit encore sur le soir quelques émulsions d'amendes douces, avec le sirop de capillaire & quelques goutes d'eau de canelle.

Ces remedes, quoique administrés avec beaucoup d'exactitude, ne servirent à rien: elle mourut quatorze jours après son accident. Elle perdit la vue quelques jours avant sa mort. la Motte.

OBSERVATION XXXVI.

Avortement occasionné par la frayeur.

Le 10 Mars 1687. j'ai délivré une femme d'un enfant de quatre mois & demi, laquelle avoit vuidé depuis deux jours entiers toutes les eaux de cet enfant sans douleur; & quoiqu'il fût mort, lorsque je délivrai la mere, il m'avoit néanmoins encore paru être vivant le jour précédent, par le battement que je sentis au cordon de son ombilic qui étoit sorti: mais comme la matrice n'étoit pas pour lors assez dilatée pour la délivrer de cet enfant, sans faire une trop grande violence à la mere, & que l'enfant même qui étoit d'ailleurs très-foible, auroit certainement péri dans l'opération, je fus obligé de différer à le tirer, jusqu'à ce qu'il fût venu à la mere d'assez fortes douleurs qui dilaterent sa matrice suffisamment pour faciliter l'extraction de l'enfant. L'*avortement* que cette femme fit, ne paroissoit avoir eu d'autre cause qu'une grande peur de ce que quinze jours auparavant les chevaux de son équipage avoient pris le mors aux dents. Cette exemple prouve que l'agitation violente de l'esprit, & particulierement la peur subite & la colere, ne sont pas moins capables de nuire aux femmes grosses, que les violentes commotions du corps. Nonobstant cet accident, cette femme se porta bien après avoir été délivrée. Mauriceau.

Avortemens causés par frayeur & chute.

OBSERVATION XXXVII.

Le 30 Septembre 1684. je délivrai une femme qui eut une fausse-couche an terme de deux mois & une semaine de sa grossesse; & après avoir examiné l'arriere-faix dont je venois de la délivrer, je trouvai au milieu de ses membranes un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qn'une monche à miel, n'ayant pas profité depuis cinq ou six semaines que son principe de vie avoit été détruit, par une violente agitation de corps & d'esprit que cette femme avoit eue dans le tems qu'elle ne pouvoit être grosse que de dix-huit ou vingt jours au plus: de sorte que ne croyant pas l'être pour lors, à cause que le tems de ses regles n'étoit pas passé, elle négligea de se conserver, ayant été durant deux jours à monter & courir plusieurs fois par divertissement sur un âne, qui la fit tomber par deux fois assez rudement; ayant eu outre cela une grande frayeur, pour s'être égarée dans un bois, où elle eut peur des voleurs: ce qui fit que le principe de vie ayant été détruit en ce fœtus dès le commencement de la grossesse, il ne prit pas un plus grand accroissement que celui auquel il étoit pour lors, & resta en cet état au ventre de sa mere durant un mois ou cinq semaines; après quoi elle commença à vuider quelqne peu de sang durant dix jours, en vuidant seulement cinq ou six gouttes par jour: mais ensuite il lui survint tout d'un coup une perte de sang si excessive, qu'elle auroit couru grand risque de la vie, si je ne l'eusse délivrée dans ce même tems de l'arriere-faix de ce petit fœtus: lequel arriere-faix paroissoit être de figure & grosseur, comme ces sortes de corps étranges que l'on prend ordinairement pour de faux germes, mais qui ne sont effectivement que des arrieres-faix de ces sortes de petits avortons, auxquels la matrice en se contractant & se resserrant, après que les eaux contenues en leurs membranes s'en sont écoulées, donne la figure de sa cavité. La santé de cette femme se retablit peu à peu dans la suite: mais elle fut durant près de deux mois entiers à vuider de tems en tems quelque peu de sang ou de sérosité teinte; elle fut cependant une fois dix jours sans rien vuider, & plusieurs autres fois elle n'avoit été que deux ou trois jours, ayant par intervalle quelque douleur, comme de colique dans le ventre; & ce qui est fort extraordinaire, cinquante-deux jours après que je l'eus ainsi délivrée de cette fausse-couche, elle vuida une petite portion membraneuse & charnue, qui étant toute ramassée en globe, n'étoit pas plus grosse qu'une médiocre févre d'haricot, & n'avoit aucune corruption, paroissant être tout nouvellement détachée de la matrice; l'expulsion de ce petit corps étrange fut précédée d'une médiocre évacuation de sang durant trois on quatre jours, avec des douleurs dans les reins & dans le ventre. La disposition de ce petit corps étrange pouvoit faire croire que c'étoit plutôt un nouveau petit faux germe, engendré depuis cette fausse-couche, durant les dix jours que cette femme avoit été sans avoir aucune évacuation, qu'un reste de racine de cet arriere-faix dont je l'a-

vois délivré, il y avoit cinquante-deux jours, qui étant demeuré adhérent vers une des cornes de la matrice, & y ayant toujours eu quelque communication de vie, s'y étoit entretenu sans corruption. Ce qu'il falloit néantmoins bien croire, s'il étoit vrai, comme cette femme me l'assura, qu'elle n'avoit eu depuis sa fausse-couche aucune communication avec son mari, qui pût faire sonpçonner que ce petit fragment de membrane procédoit d'une nouvelle conception. MAURICEAU.

Avortement occasionné par la frayeur du tonnerre.

OBSERVATION XXXVIII.

Le 9 Août 1691. j'ai vu une femme qui étoit avortée il n'y a avoit que deux jours, d'un enfant de trois mois, mort en son ventre depuis sept ou huit jours, par une grande & subite frayeur qu'elle avoit eue d'un grand éclat de tonnerre, étant restée pour lors presque évanouie & ayant eu dès le lendemain de cette grande frayeur un commencement de perte de sang, qui lui causa enfin un *avortement*. Cette seule violente agitation de l'esprit produisit en elle le même accident que la violente agitation du corps produit en d'autres. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXIX.

Le 11 Aout 1693. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus tout flétri, de la longueur du grand doigt de la main, étant pour lors grosse de près de trois mois, & ayant eu, il y avoit neuf jours, une extreme & subite frayeur d'un grand éclat de tonnerre, qui contribua d'autant plus facilement à lui causer cet *avortement*, qu'elle sentoit déja depuis quelques jours des douleurs dans le ventre, vers la région de la matrice, & que c'étoit une petite femme d'une compléxion fort délicate, néantmoins assez sanguine, qui avoit déja eu auparavant deux fausses-couches de simples faux germes, à quelque intervalle l'une de l'autre; ce qui m'avoit obligé de la faire saigner une fois du bras, dès le commencement du deuxieme mois de sa grossesse, pour la préserver, autant qu'il seroit possible, que cette troisieme conception ne se convertit en faux germe, comme il lui étoit arrivé dans ses deux précédentes : car il faut remarquer que c'est assez souvent la trop grande abondance de sang, qui noyant & suffoquant le principe de vie en la conception dès le commencement, la convertit en ce qu'on appelle vulgairement faux germe. Cette saignée produisant le bon effet que j'en avois attendu, auroit servi beaucoup à la conservation de l'enfant dont elle étoit véritablement grosse, si le fâcheux accident de ce grand éclat de tonnerre ne l'eût fait mourir en son ventre, par la grande frayeur qu'elle en eut. On pourroit néantmoins douter, si ce fut seulement cette grande frayeur qui fut cause que cette femme avorta ainsi, ou si cet accident lui arriva par l'effet des douleurs qu'elle avoit déja senties vers la région de la matrice, qui procédant de la grande plenitude des vaisseaux, pouvoient être les signes avant-coureurs de cet *avortement* : mais il est certain que l'une & l'autre cause y pouvoit avoir contribué : cependant cette femme après avoir ainsi vuidé d'elle-même ce petit avorton & son arriere-faix, sans aucun accident, se porta bien dans la suite. MAURICEAU.

Avortement occasionné par le chagrin.

OBSERVATION XL.

Le 14 Novembre 1685. j'ai délivré une femme âgée de vingt-six ans, avortée depuis trois heures, au terme de six mois de sa premiere grossesse, d'un enfant qu'elle avoit porté mort en son ventre depuis cinq ou six semaines qu'elle ne l'avoit senti remuer. Cette femme avoit été très-infirme depuis sept ou huit ans; ensuite de quoi s'étant mariée & étant devenue grosse, elle avoit été fort incommodée jusqu'au terme de quatre mois & demi, ayant dès ce tems-là les jambes très-enflées; & comme l'enfant dont elle avorta étoit mort en son ventre, il n'avoit que la grosseur & la proportion d'un enfant de quatre mois & demi. C'est pourquoi la nature l'expulsa assez facilement d'elle-même. Cette femme ayant eu beaucoup de chagrin & d'inquiétude d'esprit, je crus qu'outre la disposition naturelle de son corps, qui étoit assez valétudinaire, cela avoit beaucoup contribué à la mort de son enfant en son ventre, qui s'y étoit néantmoins conservé pendant un si long tems sans grande corruption, parce que les eaux de cet enfant, qui l'avoient préservé de pourriture, ne s'étoient écoulées que deux jours avant que la mere en avortât. Cette femme, nonobstant cet accident, se porta bien ensuite; & de valétudinaire qu'elle avoit toujours été depuis sept ou huit années avant son mariage, elle fut en bonne santé, & devint peu à près grosse d'un autre enfant mâle qui se portoit très-bien, dont je l'ai accouchée heureusement à terme & de plusieurs autres encore après. De sorte que l'on pouvoit croire que le mariage avoit plus contribué au parfait rétablissement de la santé de cette femme que tous les autres remedes dont elle avoit usé. Ce salutaire évenement devoit être attribué à ce que par l'accouchement de cette femme, les voies qui servoient à l'évacuation naturelle de ses regles, qui n'étoient pas assez libres lorsqu'elle étoit fille, étant devenues plus amples, cette évacuation se faisoit bien mieux après l'accouchement qu'auparavant, comme on le voit arriver en beaucoup d'autres femmes qui se portent bien mieux étant mariées, qu'elles ne faisoient étant filles. MAURICEAU.

OBSERVATION XLI.

Le 21 Mars 1687. j'ai délivré une jeune femme âgée de vingt-un ans, d'une enfant mort en son ventre au terme de quatre mois de sa premiere grossesse, lequel je tirai tout enveloppé de son artiere-faix & de ses membranes. Ce fâcheux accident lui étoit arrivé par le grand chagrin qu'elle avoit eu huit jours auparavant, d'un vol qui lui avoit été fait par quelqu'un de ses domestiques; ce qui joint à l'agitation d'esprit qu'elle eut à ce sujet, avoit été cause qu'elle s'étoit beaucoup fatigué le corps, sans y faire reflexion, à monter & descendre par plusieurs fois, avec grande promptitude l'escalier de son logis, pour tâcher de découvrir lequel de ses domestiques lui avoit fait le larcin. La corruption du corps de cet avorton faisoit assez connoître qu'il étoit mort dès ce tems-là au ventre de sa mere, qui nonobstant ce fâcheux accident, se porta aussi-bien après que je l'eus délivré, que si elle eût accouché naturellement à terme d'un enfant vivant. MAURICEAU.

OBSERVATION XLII.

Le 26 Fevrier 1678. j'ai accouché une femme d'un enfant de six mois, laquelle avoit une perte de sang depuis quinze jours, qui n'ayant été que médiocre dans le commencement, étoit devenue à la fin si excessive, que si je ne lui eusse tiré du ventre son enfant, qui étoit encore vivant, il alloit indubitablement périr avec sa mere, qui étoit déja tombée par plusieurs fois en de grandes foiblesses, à cause de l'excès de cette perte de sang, qui venoit du détachement d'une partie de l'arriere-faix, comme il me parut après avoir délivré cette femme, par plusieurs caillots de sang noirâtre qui étoient fortement collés contre la partie de cet arriere-faix qui s'étoit ainsi détachée de la matrice; l'autre partie qui y étoit demeurée adhérente, ayant servi à la nourriture de l'enfant; cela fit, que

quoique très-foible, il étoit encore vivant, lorsque je le tirai du ventre de sa mere, qui par ce salutaire secours, fut préservée du grand danger où elle étoit de mourir dans peu d'heures, & cet enfant reçut le baptême, dont il auroit été privé, si je n'eusse au plutôt rompu les membranes de ses eaux pour le tirer en même tems par les piés, comme je fis après l'avoir retourné. Le mari de cette femme me dit que cette perte lui étoit arrivée par la grande affliction qu'elle avoit eue de la mort d'une Dame de ses amies; à quoi il y avoit bien de l'apparence: car il est certain que les grands chagrins, aussi-bien que la peur, sont capables de causer cet accident, en concentrant subitement le sang en trop grande abondance vers les parties intérieures, dont les vaisseaux se rompent à cause de leur extreme plénitude. MAURICEAU.

OBSERVATION XLIII.

Le 4 Octobre 1725. je fus appellé auprès de Madame Jackson, veuve d'un Marinier, à Rotherbeth. Son mari étoit mort le jeudi précédent, & venoit d'être enterré la nuit d'avant celle que je fus appellé. Elle suivit le corps; cette démarche, & le chagrin qu'elle avoit eu de sa mort, la jetterent dans une foiblesse considérable, accompagnée d'une perte de sang En l'examinant, je trouvai l'orifice intérieur de la matrice dilaté, & les deux piés du fœtus qui commençoient à passer; elle étoit au sixieme mois de sa grossesse. Je jugeai à propos de la délivrer sur le champ; & après avoir bien graissé ma main, j'introduisis deux doigts avec lesquels je saisis un talon, que je tirai doucement, & l'autre pié le suivant, je fus bien-tôt en état de prendre les deux jambes: mais toutes ces parties étoient si tendres, que le premier pié que j'avois saisi étoit presque séparé de la jambe. Cependant je continuai l'extraction le plus modérément qu'il me fut possible, jusqu'à ce que l'enfant en fût aux épaules: alors passant la main, je dégageai le bras de part & d'autre. Mon attention fut ensuite d'avoir la tête: ce que je tentai en appuyant une de mes mains sur l'estomac, & l'autre sur le haut des épaules: mais me trouvant arrêté, j'inférai le premier doigt dans la bouche: cette partie n'étant pas en état de résister à l'effort, la mâchoire se détacha. Il ne me restoit de prise qu'aux épaules, qui ne me servirent pas mieux que les autres parties: elle se détacherent de la tête, qui resta dans la matrice. Inférant donc aussi-tôt ma main, & l'embrassant avec mes deux doigts, je la pressai du côté de l'orifice, & la tirai.

J'aurois dû faire remarquer qu'après la séparation du corps & de la tête, l'arriere-faix se présenta de lui-même, & sortit; mais y ayant eu un intervalle fort court entre la sortie de l'arriere-faix & l'extraction immédiate de la tête, la perte de sang fut petite. GIFFARD.

Avortemens occasionnés par la diarrhée ou la dyssenterie.

OBSERVATION XLIV.

Le 3 Mai 1683. je vis une femme qui avoit depuis un mois un flux de ventre avec de grandes épreintes, dont elle étoit très-affoiblie, ayant pour-lors un soupçon de grossesse de cinq mois ou environ, dont deux Medecins qui la voyoient, n'étant pas bien certains, m'avoient mandé pour en avoir mon sentiment. Ayant examiné cette femme en leur présence, je les assurai qu'elle étoit véritablement grosse d'enfant, quoique l'orifice interne de la matrice me parût considérablement ouvert en sa partie extérieure; mais il étoit exactement fermé en l'intérieure: ce qui joint avec les autres signes que je trouvai en cette femme, me fit juger qu'elle étoit certainement grosse. Néantmoins, contre mon sentiment, qui étoit très-véritable, la sage-femme avoit certifié à ces Medecins qu'elle ne l'étoit pas, aussi-bien qu'un autre Chirurgien qui l'ayant vue avant moi, & soutenant avec autant d'opiniâtreté que d'ignorance le sentiment de la sage-femme contre le mien, conseilla à cette femme de prendre un lavement avec quatre onces de miel, au lieu de lavement de lait ou de simple décoction de son, que je lui avois ordonné; lequel lavement trop fort redoubla aussi-tôt son mal, & la fit avorter d'un enfant de cinq mois, qui étoit encore vivant. Mais comme la mere avoit été extremement affoiblie de cette fâcheuse maladie, elle mourut deux jours après son *avortement*; à quoi contribua beaucoup l'ignorance du Chirurgien, aussi grande que celle de la sage-femme. MAURICEAU.

OBSERVATION XLV.

Le 9 Juin 1683. je vis une jeune femme de vingt ans qui venoit d'avorter au terme de cinq mois & demi de sa premiere grossesse d'un petit enfant qui resta en vie pendant une demi-heure: mais la sage-femme qui l'avoit assisté n'ayant pu la délivrer entierement de son arriere-faix, lui en avoit laissé le tiers dans la matrice, qui s'étant tout-à-fait refermée avant que je fusse arrivé pour la secourir, & ne pouvant être dilatée sans violence, m'obligea d'en commettre l'expulsion à la nature, qui rejetta ce qui en étoit resté en plusieurs parcelles à demi-suppurées durant cinq ou six jours; pendant lequel tems je lui fis faire trois ou quatre fois chaque jour des injections émollientes dans la matrice, tant pour laver les excrétions fétides qui en sortoient, que pour faciliter l'expulsion de ce corps étranger. Cette femme avoit été travaillée quelque tems auparavant, pendant plusieurs jours, d'un flux de ventre qui avoit beaucoup contribué à la faire accoucher avant terme; & quelques jours après sa couche elle eut durant un mois une fievre double-tierce, ensuite de quoi elle se porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION XLVI.

En 1692. nous eûmes beaucoup de soldats dans ce pays. Ils étoient attaqués d'une dyssenterie qui se communiqua, & qui emporta presque tous ceux qui en furent atteints, jeunes ou vieux. Le petit nombre de ceux qui en échapperent étoit des gens aisés & bien constitués. Elle attaqua toutes les conditions, depuis le magistrat jusqu'au paysan: il n'y eut que les Medecins, Chirurgiens & Apothiquaires qui n'en furent point attaqués. Au mois d'Octobre, la femme d'un gantier grosse de six mois & demi, que je traitois depuis six jours de cette terrible dyssenterie qui devoit l'emporter, selon mes conjectures, m'envoya chercher l'après-midi. Elle me fit dire qu'elle m'attendoit avec impatience, parce qu'elle étoit travaillée de grandes douleurs. J'y courus, & la trouvai dans les douleurs de l'accouchement: l'enfant étoit placé comme il devoit être, & les eaux formées & prêtes à percer: ce qui arriva après quelques transes. L'enfant les suivit, & je la délivrai sans aucune difficulté de son arriere-faix, qui étoit fort petit. L'enfant vécut deux jours, & la mere en vécut huit. LA MOTTE.

OBSERVATION XLVII.

Le 8 Février 1686. je vis une femme grosse de six mois, qui étoit presque réduite à l'extrémité par un flux dyssentérique dont elle étoit tourmentée depuis trois mois. Comme elle ressentoit pour-lors des douleurs extremes dans le ventre, & qu'elle vuidoit des matieres semblables à la lie de vin rouge délayée, marques certaines de l'inflammation & de l'érosion aux intestins, je prédis à son mari qu'elle étoit dans un extreme danger; & sur ce qu'il me dit qu'il croyoit, suivant la persuasion d'une personne qui avoit vu sa femme, que si elle étoit accouchée, il y auroit lieu d'espérer qu'elle en réchapperoit, je lui dis que j'étois d'une opinion contraire, & qu'au point où sa maladie étoit, je croyois qu'elle

mourroit certainement dans peu de jours, comme il arriva deux jours après ma visite : la violence de cette maladie la fit avorter, & elle expira le même jour. Il faut remarquer que s'il y a lieu d'espérer du soulagement de l'accouchement dans les maladies dont les femmes grosses sont travaillées, ce n'est seulement que des simples incommodités causées par la grossesse, & non pas des autres maladies qui n'en dépendent aucunement, lesquelles assez souvent, au lieu de diminuer après l'accouchement, comme on espéroit, deviennent plus dangereuses qu'elles n'étoient auparavant ; parce que la nature empêchée par une maladie, ne peut alors bien régir les évacuations, & leur suppression cause incontinent après un reflux d'humeurs sur les parties principales qui étoient déja affectées. MAURICEAU.

Avortemens occasionnés par des saignées & des purgations inconsidérées.

OBSERVATION XLVIII.

Le 15 Mars 1689. je vis une femme grosse de quatre mois, qui par l'avis de deux de ses amis s'étoit fait saigner du pié au commencement de sa grossesse, qu'ils ignoroient, & qui lui avoient fait prendre beaucoup de remedes qui, à force de la tourmenter, la firent enfin avorter d'un enfant qui expira, si prématurément né. Quelques jours après l'avoir vue dans le mauvais état où ces remedes l'avoient réduite, ayant pour-lors un écoulement de sérosité sanglante qui s'étoit renouvellée par plusieurs fois, ce qui m'annonça un *avortement* imminent de l'enfant dont je l'assurai qu'elle étoit grosse, nonobstant le sentiment contraire de ces deux amis, qui ne pouvoient se le persuader, ayant toujours attribué les incommodités que la grossesse causoit à cette femme, à une suppression de regles dont ils avoient prétendu lui procurer l'évacuation par quantité de remedes qu'ils lui avoient fait prendre, qui ne convenoient point à une femme grosse, comme elle l'étoit, contre leur opinion. La cause de l'erreur de ces personnes fut de n'avoir pas bien considéré, comme ils auroient dû faire, qu'il ne faut pas traiter une femme mariée qui a suppression de ses regles, comme on traiteroit une fille. Mais je crois que cet exemple les aura rendus plus prudens en d'autres occasions qu'ils ne le furent en celle-ci, où ils négligerent fort malheureusement pour l'enfant dont cette femme avorta, de bien examiner le véritable état où elle étoit. MAURICEAU.

OBSERVATION XLIX.

Le 18 Juin 1672. je vis une femme âgée de vingt ans, de complexion assez délicate, grosse de son premier enfant de six à sept mois, laquelle étoit au lit depuis quinze jours pour des douleurs de reins & de ventre qu'elle ressentoit, qui lui avoient causé dans la suite quelques accès de fievre précédés de frisson vers les derniers jours; pour raison de quoi les Medecins qui la voyoient ordinairement, l'avoient fait saigner jusqu'à six fois en six jours de tems contre mon sentiment, qui étoit d'user de ce remede avec modération, en la faisant saigner deux seules fois, que je crovois suffisantes pour la préserver, autant qu'il étoit possible, de l'*avortement* qui lui arriva ensuite de ces trop fréquentes saignées, comme je l'avois prédit, son enfant étant mort en son ventre depuis deux jours qu'elle avoit eu les accès de fievre précédés de frisson. De sorte que ce même remede qui auroit pu lui être salutaire, s'il eût été fait avec la modération que je viens de dire, contribua beaucoup, à ce que je crus, étant fait par excès, à causer l'accident qu'on vouloit éviter. Il seroit inutile, pour réfuter mon opinion, de m'alléguer que l'on a vu des femmes grosses qui ont été saignées des douze & quinze fois, & même d'avantage, pour des maladies dont elles étoient affligées, & qui n'ont pas laissé d'accoucher heureusement à terme: car je répondrois qu'on en a vu bien plus souvent aussi, que deux ou trois saignées faites mal à propos ont fait avorter. MAURICEAU.

OBSERVATION L.

Le 31 Mars 1688. j'ai accouché une femme de trente-trois ans, d'une fille dont elle n'étoit devenue grosse qu'après seize années de son mariage, ayant été stérile durant ce long espace de tems sans aucune cause manifeste, sinon qu'elle me dit en l'accouchant, qu'étant devenue grosse en la seconde année qu'elle fut mariée, & que son Medecin l'ayant fait saigner du pié & mal à propos, nonobstant la répugnance qu'elle y avoit, elle étoit avortée, par la violence des remedes qu'il lui ordonna, d'un petit enfant de deux ou trois mois, ce Medecin n'ayant pas connu sa grossesse; depuis lequel tems cette femme avoit toujours eu une grande aversion pour lui, dans la croyance qu'elle avoit avec quelque raison que sa longue stérilité ne procédoit que de ce premier *avortement*, qui avoit pu changer en elle la premiere disposition de sa matrice. Les Medecins ne peuvent donc apporter trop d'attention à s'instruire sur ces matieres, afin de ne pas confondre les petites indispositions de la grossesse avec d'autres maladies, & être cause de semblables *avortemens*, par les remedes qu'ils ordonneroient mal à propos & indifféremment aux personnes mariées comme aux autres, sans bien considérer qu'elles peuvent être grosses. MAURICEAU.

OBSERVATION LI.

Le premier Avril 1693. j'ai accouché une femme au terme de cinq mois & demi, d'un enfant qu'elle portoit mort depuis un mois entier qu'elle ne l'avoit point senti remuer, après une troisieme medecine qu'on lui avoit fait prendre, & dont elle avoit été trop fortement purgée. Cette femme n'étant grosse que de trois mois, avoit eu la petite vérole, dont elle étoit néanmoins bien guérie, sentant même après sa guérison très-bien remuer son enfant durant 16 jours, jusqu'à ce qu'ayant été trop agité par cette derniere medecine purgative, il vint à mourir, comme il parut bien en ce que la mere ne le sentit plus du tout remuer ensuite, & que quinze jours devant que d'avorter de cet enfant mort, elle fut surprise d'une perte de sang assez abondante, qui ayant continué durant tout ce tems, provoqua enfin l'expulsion de ce même enfant, qui me parut n'avoir que la proportion d'un enfant de quatre mois. Son corps étoit si corrompu, qu'il étoit tout dépouillé de son épiderme; mais il n'avoit aucun vestige de la petite vérole que sa mere avoit eue, comme j'en ai vu en quelques autres enfans de qui les meres avoient été affligées de la même maladie dans le tems de leur grossesse. L'arriere-faix de cet enfant étoit aussi gros que celui d'un enfant à terme : ce qui fit que j'eus un peu de peine à le tirer, parce que la matrice ne s'étoit ouverte qu'à proportion de la petitesse du corps de l'enfant : mais cet arriere-faix ne participoit point de la corruption qui paroissoit en cet enfant avorton, dont la mere ayant été fort heureusement délivrée, se porta si bien ensuite, que je crois même que si on ne lui eût pas fait prendre cette troisieme medecine, prétendant la purger des mauvaises humeurs qu'on supposoit pouvoir être restées dans ses entrailles, après la petite vérole dont elle étoit néanmoins fort bien guérie, elle auroit pu porter son enfant vivant jusqu'à terme, & en accoucher heureusement. MAURICEAU.

OBSERVATION LII.

Le 16 Août 1669, je vis une femme grosse de cinq mois qui avoit une petite perte de sang continuelle depuis trois semaines, & qui n'avoit pas laissé d'avoir tous les mois ses regles, mais un peu moins qu'à l'ordinaire; & jusqu'alors elle n'avoit pas encore senti remuer son enfant: ce qui fit croire à un Medecin qui la voyoit, qu'elle étoit seulement grosse de quelque mole, quoique je l'assurasse que cette femme étoit vraiment grosse d'enfant, lui citant même plusieurs exemples de fem-

mes que j'avois vues, qui n'avoient pas laissé d'accoucher à terme d'enfants vivans, nonobstant un semblable accident. Mais ce Medecin persistant avec opiniâtreté dans sa pensée, fit prendre à cette femme, quelques jours après que je l'eus vue, une medecine purgative, qui, au lieu de lui procurer l'expulsion d'une mole, comme il le prétendoit, lui causa l'*avortement* d'un enfant qui expira presque aussi-tôt; lequel il auroit pu conserver, s'il s'étoit simplement contenté d'approuver une saignée du bras & le seul repos que j'avois conseillé à cette femme pour tout remede. MAURICEAU.

OBSERVATION LIII.

Le 28 Août 1690. je vis une femme qui ne faisoit que d'avorter d'un petit enfant de trois mois & demi, dont le cœur palpitoit encore manifestement, accident arrivé à cette femme par un remede purgatif qu'on lui avoit conseillé de prendre ce même jour, prétendant purger son estomac d'une bile qui lui causoit des dégouts dont elle se plaignoit, ne prenant pas garde que ces sortes de dégouts sont ordinaires dans le tems de la grossesse, outre que tous les remedes purgatifs ne convenoient point à une femme dans l'état où elle étoit, ayant pour-lors une petite perte de sang depuis cinq ou six jours: de sorte que sa grossesse qui, quoiqu'ébranlée par cette petite perte de sang, auroit pu néantmoins se rétablir, vu la vigueur qu'avoit ce petit fœtus dont elle avorta, fut entierement détruite par ce purgatif ordonné si mal à propos par des personnes qui n'avoient pas pu croire que cette femme fût grosse d'enfant, comme je l'en avois avertie, s'imaginant qu'elle ne pouvoit être grosse que de quelque faux germe, que la nature avoit même tenté d'expulser par cette petite perte de sang qui avoit paru. Cette femme étant ainsi avortée de ce petit fœtus vivant, l'arriere-faix resta dans la matrice, qui s'étant fermée incontinent après l'expulsion de l'enfant, ne permettoit pas qu'on l'en pût tirer sans faire une trop grande violence à cette partie, qui lui auroit été plus nuisible que le remede ne lui eût été salutaire. C'est pourquoi je jugeai qu'il étoit plus à propos d'en commettre en ce tems l'opération à la nature: mais cet arriere-faix resté lui causa trois jours ensuite une si grande perte de sang, qu'elle en tomba en de très-grandes foiblesses, qui m'obligerent de lui tirer ce corps étrange, ayant trouvé pour-lors la matrice assez dilatée pour le faire sans violence; après quoi cette femme revint peu-à-peu en convalescence: mais elle eut un très-sensible regret de n'avoir pas suivi le salutaire conseil que je lui avois donné avant son *avortement*, qui étoit de se contenter pour tout remede du seul repos & d'une saignée du bras que je lui avois fait faire, à cause de la petite perte de sang qu'elle avoit. MAURICEAU.

OBSERVATION LIV.

Le 21 Juillet 1692. je vis une femme âgée de vingt-cinq ans, nouvellement revenue de Bourbon, où elle avoit été prendre les eaux minérales pour une paralysie de toute la cuisse & de la jambe droites, qui lui étoit restée d'une espece d'apoplexie où elle étoit tombée, qui fut suivie de la paralysie de la moitié du corps du même côté droit, mais qui s'étoit dissipée, à l'exception de la paralysie de la cuisse & de la jambe, qui étoit demeurée depuis le dernier accouchement que cette femme avoit eu à terme, il y avoit un an & demi. Comme après avoir fait beaucoup de remedes pour cette paralysie de la cuisse, on lui avoit enfin conseillé d'aller prendre les eaux de Bourbon, s'étant mise en chemin avec son mari, qui la conduisoit, elle devint grosse dans ce voyage; ensuite de quoi elle se trouva mal, & fut fort travaillée de suffocations de matrice, qui étoient convulsives: mais croyant que toutes les incommodités que sa conception récente lui causoit, ne venoient que de la fatigue de son voyage, elle ne laissa pas de prendre les eaux de Bourbon, & de se faire donner la douche avec ces eaux sur la cuisse, & d'user des bains & de la saignée du pié, & de beaucoup d'autres remedes qu'on lui fit ensuite dans l'ignorance de sa grossesse, lesquels la firent enfin avorter d'un enfant de quatre mois mort en son ventre depuis long-tems, comme il parut par sa corruption. Mais étant ainsi avortée de cet enfant, elle ne fut pas délivrée en même tems de l'arriere-faix, qui étant resté dans la matrice, lui causa des suffocations convulsives qui obligerent un Chirurgien à tenter de la délivrer de cet arriere-faix retenu; ce qu'il fit seulement six heures après cet *avortement*, & avec beaucoup de peine, n'étant pas bien expert en ces opérations: ce qui a pu contribuer dans la suite à une tumeur extremement douloureuse que cette femme avoit vers la région iliaque gauche, qui communiquoit à la partie latérale de la matrice de ce même côté qui étoit opposé à celui de la cuisse paralytique. Cette tumeur douloureuse que l'on ne sentoit que dans le profond, ne venoit que de la fluxion qui se renouvelloit de tems en tems vers ce côté-là, l'autre côté de la matrice, ou celui de la cuisse paralytique, n'étant aucunement sensible, & étant plutôt déprimé que tuméfié. Mais ces accidens venoient principalement de ce que cette femme, depuis dix mois qu'elle étoit ainsi avortée, n'avoit pas eu l'évacuation de ses menstrues aussi abondante qu'elle avoit coutume auparavant: ce qui étoit cause que depuis tout ce tems elle étoit sujette à une excrétion continuelle de fleurs blanches, dont l'acrimonie l'incommodoit beaucoup, & lui donnoit lieu de craindre que ces fleurs blanches ne vinssent de quelque disposition ulcéreuse de la matrice. Cependant je ne trouvai pour-lors aucun ulcere formé dans sa matrice, qui fût manifeste au toucher; mais elle y avoit un sentiment si douloureux vers le côté gauche, qui étoit celui de la tumeur, que je crus qu'il y avoit une grande communication de l'un à l'autre, & que cette continuelle excrétion de fleurs blanches dont cette femme étoit incommodée, n'étoit qu'une espece d'excrétion purulente de quelque ulcere, qui étant en la partie intérieure de la matrice, ne pouvoit être sensible au toucher; & comme cette femme, qui étoit venue expressément à Paris pour me consulter sur ses indispositions, s'en retourna à la campagne son séjour ordinaire, après que je lui eus donné conseil sur le mauvais état où elle étoit quand je la vis, je n'ai point su ce qui lui est arrivé depuis ce tems-là: mais je crus pour-lors qu'elle ne passeroit pas un an sans mourir. MAURICEAU.

Effets des Remedes abortifs.

OBSERVATION LV.

Le 20 Septembre 1682, j'ai vu une femme que je trouvai être grosse de cinq ou six semaines, quoiqu'elle eût fait tout son possible pour se faire avorter, il y avoit environ vingt jours, avec l'aide d'une sage-femme digne de la potence, qui lui avoit donné pour ce sujet plusieurs pernicieux remedes, & lui avoit fait une violence considérable pour faire ouvrir la matrice, sans qu'elle fût venue à bout de sa mauvaise intention: ce qui n'avoit servi qu'à lui causer de très-grandes douleurs dans tout le ventre, & principalement vers la région de la matrice où elle souffroit une disposition inflammatoire, vuidant même quelque peu de sang de cette partie; & comme je lui eus fait entendre qu'outre l'horreur de son crime, que je lui représentai aussi fortement que le directeur de sa conscience auroit pu faire, elle avoit risqué de se faire mourir elle-même, en voulant ainsi détruire sa grossesse; elle me dit quelle ne l'avoit fait que dans la pensée qu'elle avoit que l'enfant n'étant ni formé ni animé, à ce qu'elle s'imaginoit, il n'y avoit pas grand mal à se procurer l'*avortement* ou l'écoulement des semences dans ce commencement de grossesse. Mais je lui fis bien connoitre que cette pensée étoit très-mal fondée, & qu'elle étoit aussi pernicieuse que l'action qu'elle avoit tâché de commettre étoit

mauvaise. C'est cette fausse & vieille croyance qui donne lieu à beaucoup de femmes de peu de conscience de se procurer l'écoulement des semences conçues & des *avortemens* dans les premiers mois de leurs grossesses. C'est pourquoi je trouve qu'il seroit fort à propos, pour éviter un si pernicieux abus, d'obliger un chacun de croire en ceci, qui me semble très-vrai-semblable; c'est que dès le premier jour & immédiatement ensuite de la conception l'ame est effectivement unie à ce point de matiere, (*punctum saliens*) vers lequel ont été concentrés tous les petits atomes qui étoient propres & disposés à l'entiere formation du corps du fœtus, qui pour n'être pas plus gros qu'un grain de millet dans ces commencemens, & d'une matiere très-délicate, ne pourroit pas être sensible aux yeux de celui qui feroit l'ouverture du corps d'une femme morte par quelque accident dès le même jour ou le suivant de celui qu'elle auroit effectivement conçu; mais les yeux de l'esprit nous peuvent bien faire voir ce que nous ne pouvons appercevoir avec ceux du corps, que l'extreme petitesse, la mollesse, la délicatesse de ce point n'est pas un obstacle à l'infusion & à la permanence de l'ame qui y réside: car il suffit pour cela que ce même point de matiere soit organisé par le parfait arrangement de tous les petits atomes dont il est formé après la conception. Au reste ayant bien persuadé cette femme par mes raisons, & lui ayant conseillé tout ce que je jugeai convenable pour raffermir sa grossesse, qui avoit été grandement ébranlée par les mauvais remedes qu'elle avoit faits pour la détruire, je la laissai dans l'intention qu'elle me parut avoir de suivre le bon conseil que je lui donnai: mais comme elle m'étoit inconnue, je n'en ai pas su l'évenement, sinon que huit jours ensuite j'appris qu'elle se portoit bien mieux que dans le tems que je la vis, & qu'il y avoit pour-lors grande espérance qu'elle pourroit conserver sa grossesse. MAURICEAU.

OBSERVATION LVI.

Au mois de Juin 1685. je vis une femme qui m'avoit fait appeller, afin que je lui donnasse conseil touchant une très-grande perte de sang qu'elle avoit eue depuis un jour, se plaignant en même tems d'avoir été extremement fatiguée d'un flux dyssentérique. Elle me fit montrer un grand nombre de linges tout baignés de sang & beaucoup de caillots qu'elle avoit rendus de la matrice avec de très-grandes douleurs de reins, m'assurant au reste qu'elle n'avoit pas vuidé autre chose: mais l'ayant touchée, & ne lui trouvant plus pour-lors le soupçon d'une grossesse de trois ou quatre mois, comme je l'avois reconnu en elle en l'examinant auparavant par deux différentes fois, je lui dis que je croyois qu'elle avoit assurément vuidé autre chose que tous ces caillots de sang qu'elle m'avoit fait montrer; & comme je m'étois apperçu auparavant qu'elle avoit eu beaucoup de chagrin de ce que je l'avois assurée que je la croyois grosse, & qu'elle avoit fait contre mon sentiment beaucoup de remedes provocatifs de l'*avortement*, par l'irritation desquels elle s'étoit procuré une continuelle perte de sang & de sérosités roussâtres pendant plus de deux mois, je crus qu'en continuant dans sa mauvaise intention, elle en avoit pris cette derniere fois de si violens, qu'elle s'étoit enfin provoqué un *avortement* effectif, & qu'elle m'avoit envoyé querir après être venue à bout d'un aussi mauvais dessein; & que de peur que je ne fusse témoin de sa méchanceté, elle m'avoit fait cacher l'enfant dont elle étoit avortée, s'imaginant me persuader dans la suite que je m'étois trompé en la croyant grosse auparavant: ce qu'elle ne vouloit pas avouer, de peur que son mari qu'elle savoit n'avoir point couché avec elle, ne s'apperçût de l'infidélité quelle pouvoit avoir commise. Cet exemple fait voir que comme il y a des femmes qui se trompent en ne se croyant pas grosses, quoiqu'elles le soient sans le connoître, il y en a d'autres aussi qui veulent tromper le Medecin & le Chirurgien en leur célant leur grossesse, qu'elles ont intérêt de cacher pour leur réputation. MAURICEAU.

OBSERVATION LVII.

Le 2 Septembre 1685. j'ai vu une femme grosse de deux mois ou environ, à qui une méchante sage-femme avoit donné depuis deux jours un breuvage pour la faire avorter, qui l'avoit si violemment purgée, qu'elle avoit été, à ce qu'elle me dit, plus de cent fois à la selle, avec des efforts extraordinaires qui lui avoient fait rendre jusqu'au sang par le fondement, nonobstant quoi elle n'étoit pas venue à bout de son mauvais dessein, quoiqu'elle l'eût encore fait saigner du pié trois jours avant que de lui donner le premier breuvage, & qu'elle lui eût fait outre cela plusieurs violences avec la main à la matrice, que je trouvai fort irritée & très-abaissée, mais tout-à-fait close & en état de pouvoir encore promettre la conservation de la grossesse, si la malade suivoit le salutaire conseil que je lui donnai, pour calmer par le repos au lit & par l'usage du lait, tant pris par la bouche qu'en lavemens, les cruelles douleurs que ce mauvais remede lui avoit causées: ce qu'elle me témoigna avoir dessein de suivre, avec un grand regret d'avoir donné son consentement à la méchante action de cette sage-femme, dont elle ne voulut pas me dire le nom, de peur que je ne la fisse châtier de son crime. Deux jours après, je vis encore cette même femme qui étoit pour-lors en assez bon état, tous les fâcheux accidens dans lesquels je l'avois vue étant cessés par le salutaire conseil que je lui avois donné, en lui faisant connoître en même tems toute l'énormité du crime que commettent celles qui sans beaucoup de scrupule se font ainsi volontairement avorter dans les premiers mois de leur grossesse, dans la pensée abusive qu'elles ont que l'enfant n'est pas encore animé: erreur aussi pernicieuse que grande; car il est certain que le corps du fœtus, quoique très-petit, est entierement formé & animé dès les premiers jours de la conception, tout le reste du tems de la grossesse ne servant qu'à le fortifier & à lui donner l'accroissement nécessaire. MAURICEAU.

OBSERVATION LVIII.

Le 19 Juillet 1677. j'ai accouché une fille de vingt-cinq ans d'un enfant mort de six mois qui présentoit le bras devant; laquelle s'étoit volontairement procuré cet *avortement* par des remedes qu'elle avoit pris quelques jours auparavant, pour cacher par cette voie criminelle sa grossesse. Elle avoit pour-lors une si grande perte de sang, que je crois qu'elle seroit indubitablement morte, sans le secours que je lui donnai, bien qu'elle ne le méritât pas pour l'énormité de son crime. Et quoique ces *avortemens* volontaires soient ordinairement plus dangereux que ceux qui viennent d'eux-mêmes, sans les exciter, elle ne laissa pas de se bien porter dans la suite, Dieu n'ayant pas voulu la punir alors du crime qu'elle avoit commis en se procurant l'*avortement*. MAURICEAU.

Avortemens occasionnés par la rigidité de la matrice.

OBSERVATION LXI.

Le 23 Avril 1691. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus de la grosseur d'une mouche à miel, que la nature avoit expulsé d'elle-même, sans aucun accident considérable, cette femme ayant pour-lors soupçon d'être grosse de deux mois & demi. C'étoit le cinquieme *avortement* qu'elle avoit eu de cette nature depuis deux ans à ce même terme ou environ.

Cet exemple fait voir qu'il y a des femmes qui avortent aussi facilement qu'elles conçoivent: le meilleur conseil qu'on puisse leur donner pour prevenir ces fréquens accidens, c'est qu'elles s'abstiennent entiere-

ment du coït durant cinq ou six mois entiers, afin que leur matrice étant fortifiée par le repos durant tout ce tems, elle puisse mieux retenir la conception qui s'y fait ensuite. Il est bon aussi qu'elles s'abstiennent d'aller en carosse, & encore plus dans d'autres voitures plus secouantes; il est même quelquefois nécessaire, pour une plus grande précaution, qu'elles se tiennent au lit & qu'elles évitent le coït, pour ne pas trop ébranler par cette ardente action leur débile grossesse. Cependant il se rencontre peu de femmes qui veulent suivre sans répugnance ce salutaire conseil, pour conserver avec plus de sureté leur grossesse. Mauriceau.

OBSERVATION LX.

Une Dame qui demeuroit à quinze lieues de cette Ville, & que j'avois déja accouchée heureusement & sans accident, vint avec son mari dans ce pays, pour quelques affaires de famille: elle étoit grosse alors. Son séjour étant beaucoup plus long qu'elle ne s'y étoit attendu, & étant tombée malade, elle me consulta par lettres deux ou trois fois, & enfin elle me pria de l'aller voir.

Je la trouvai aussi grosse qu'elle avoit coutume de l'être sur la fin de sa grossesse, mais beaucoup plus incommodée: cependant elle n'en étoit alors qu'à son sixieme mois. Elle avoit souffert des douleurs pendant près de quinze jours de suite; douleurs qui ne ressembloient point à celles qui précedent l'accouchement, mais telles qu'elle croyoit à tout moment que son ventre étoit sur le point de rompre & de s'ouvrir.

Quand elle étoit couchée sur le dos, les genoux élevés, son ventre étoit si tendu & si gonflé; il laissoit si peu de place à l'estomac, que la plus grande partie des alimens qu'elle avoit pris, lui revenoit & qu'elle les vomissoit avant que la digestion fût faite. Au surplus, elle sentoit remuer son enfant, mais foiblement.

Je conclus de ces circonstances qu'elle étoit grosse de plus d'un enfant, & que la masse qu'ils formoient ensemble occasionnoient dans l'utérus une distention plus grande qu'il ne pouvoit la souffrir, causoit ses douleurs & son incommodité.

Je lui tirai du sang, dans le dessein de la soulager en vuidant les vaisseaux, & je lui conseillai de se reposer dans la situation qui lui paroîtroit la plus commode, sans lui en prescrire aucune.

Elle m'envoya chercher huit jours après cette visite; mais je ne pus arriver, quelque diligence que je fisse, avant qu'elle accouchât de deux enfans qui ne vécurent que quelques heures. Cette Dame revint bien tôt en santé. Après cette couche, elle en eut d'autres fort heureuses, mais dans lesquelles elle ne mit au monde qu'un enfant à chacune. La Motte.

OBSERVATION LXI.

Une jeune femme de deux lieues de cette Ville, grosse de cinq mois, sentit des douleurs violentes qu'elle prit pour une colique. Sa mere me fit promptement appeller, soupçonnant sa fille d'être en travail, comme cela étoit en effet: elle étoit accouchée, quand j'arrivai, & l'enfant vivoit. L'arriere-faix ayant été expulsé, il ne me restoit rien à faire. Je l'abandonnai donc aux soins de sa mere, & je m'en retournai.

Quelque tems après étant devenue grosse, elle avorta pour la seconde fois, au quatrieme mois de sa grossesse, mais si subitement, qu'on n'eut pas le tems de m'envoyer chercher: cependant elle revint de cet accident aussi aisément que du premier.

Elle eut une troisieme grossesse pendant laquelle elle fut sur ses gardes & quoiqu'elle vécût assez régulierement, elle redoubla ses attentions pour éviter tout ce qui avoit pû occasionner ses premiers *avortemens*. Je lui tirai trois fois du sang; la derniere saignée fut faite dans le cours de son sixieme mois: je lui ordonnai un régime exact & laxatif: elle poussa par ce moyen sa grossesse jusqu'au septieme mois; alors elle avorta: l'enfant vécut quelques jours, & mourut ensuite.

Comme elle attribuoit à sa conduite réguliere & au régime qu'elle avoit suivi, la durée de cette derniere grossesse plus grande que celle des précédentes, elle résolut de multiplier encore ses soins, si elle avoit une quatrieme grossesse. Et pour repondre à ses intentions, si-tôt qu'elle fut relevée de son dernier accident, je lui fis deux saignées légeres & je la purgeai autant de fois. Aussi-tôt qu'elle fut enceinte, je la saignai de rechef; ce que je continuai de faire chaque mois, lui ordonnant en même tems de prendre tout ce que je croyois capable de rafraîchir & de relâcher, ne souffrant pas même qu'elle mangeât une rotie au vin ou qu'elle bût quelque liqueur spiritueuse que ce fût.

Par cette conduite ou par quelque autre raison qui m'est inconnue, je conduisis sa grossesse à terme, & je l'accouchai heureusement d'un enfant vivant. Cette grossesse fut suivie d'une autre, & celle-ci d'une troisieme également heureuse.

Mais dans sa huitieme grossesse, elle se trouva plus incommodée à trois mois, qu'elle ne l'avoit été à neuf dans les trois grossesses précédentes. A six mois, elle ressentit des douleurs semblables à celles qu'elle avoit éprouvées dans ses premiers *avortemens*; & les eaux venant à percer, il n'y eut pas de doute qu'elle n'allât supporter encore le même accident. On m'envoya chercher & je l'accouchai de deux enfans qui ne firent que naître & mourir: ils étoient attachés à un large placenta qui leur étoit commun; leur mere ne tarda pas à se bien porter.

Depuis ce tems, je l'ai accouchée plusieurs fois d'un seul enfant qu'elle a porté à terme sans beaucoup d'incommodité. La Motte.

REMARQUE.

Voilà des exemples remarquables de la trop grande rigidité de la matrice; défaut qui la rend incapable de se dilater au-delà d'un certain degré. Lors donc que la masse du fœtus, de ses membranes, du placenta & des eaux, occupe plus d'espace que l'uterus n'en peut fournir sans peine, il s'ensuit *avortement*. Mais quand l'habitude entiere du corps est suffisamment relâchée par le régime & la saignée, la femme porte son fruit à terme; à moins que la matrice ne souffrant une distension subite par la conception d'un nouveau fœtus, le même accident ne survienne encore.

Cette observation confirme ce qu'Hippocrate a dit, dans son Traité des maladies des femmes, touchant la rigidité des membranes de l'uterus: car il regarde ce défaut comme une cause d'*avortement*, & dans sa dissertation sur la semence, comme une raison de la foiblesse des enfans nés de parens robustes.

Avortemens occasionnés par un skirrhe au placenta.

OBSERVATION LXII.

Le 31 Mai 1681. j'ai vu une femme âgée de trente-cinq ans, de tempérament fort atrabilaire, qui venoit d'avorter au terme de six mois & demi de sa grossesse, d'un enfant mort en son ventre depuis dix ou douze jours, sans s'être aucunement blessée. Elle avoit déja eu trois ou quatre mauvaises couches précédentes au même terme ou environ, avec de pareils accidens, qui étoient qu'en ce tems là elle ne sentoit plus mouvoir son enfant, mais elle sentoit seulement certains soulevemens de la matrice, & vuidoit quelque peu de sang durant douze ou quinze jours avant son *avortement*. Les arrieres-faix de cette femme étoient tous skirreux, à quoi contribuoit beaucoup son tempérament atrabilaire. Ce qui faisoit que ses enfans étant devenus grands & ayant pour lors besoin d'une nourriture plus abondante & n'en pouvant pas recevoir une suffisante, à cause de cette disposition skirreuse de l'arriere-faix,

riere-faix, mouroient ainſi en ſon ventre ſans aucune autre cauſe manifeſte. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIII.

Le 1 Février 1679. j'ai accouché une femme d'un enfant de ſix mois & demi qui préſentoit le cul devant, lequel étoit mort en ſon ventre depuis dix ou douze jours qu'elle ne l'avoit point ſenti remuer. C'étoit le cinquieme enfant mort que cette femme avoit eu conſécutivement de la ſorte, ſans s'être aucunement bleſſée, ni s'être apperçue d'aucune cauſe manifeſte qui pouvoit avoir fait ainſi mourir à ce même tems de ſix mois & demi, tous ſes enfans en ſon ventre, douze ou quinze jours devant que d'en accoucher. Et nonobſtant qu'elle eût uſé dans cette derniere groſſeſſe de toutes les précautions que je lui avois conſeillées, dont les deux principales étoient de garder le repos au lit, ou à tout le moins en ſa chambre, & de s'abſtenir entierement du coït; ce même accident ne laiſſa pas de lui arriver. Mais comme l'arriere-faix des enfans de cette femme étoit tout ſckirreux, je crus que cette mauvaiſe diſpoſition qui empêchoit que l'enfant ne pût tirer de cette partie une ſuffiſante nourriture, lorſque commençant à devenir grand, il en avoit plus beſoin, étoit la véritable cauſe de ſa mort & de l'*avortement* qui arrivoit enſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIV.

Le 20 Juin 1686. je vis une femme qui avoit avorté le jour précédent d'un enfant de ſix mois & demi, mort en ſon ventre ſans aucune autre cauſe manifeſte, depuis cinq ou ſix jours qu'elle ne l'avoit ſenti remuer. Mais comme ſon arriere-faix étoit d'une ſubſtance toute ſckirreuſe, & que cette femme qui étoit d'un tempérament tout atrabilaire, avoit déja eu cinq ou ſix *avortemens* conſécutifs avant ce dernier, depuis le terme de quatre ou cinq mois, juſqu'à celui de ſix ou ſept mois, je crus que cette mauvaiſe diſpoſition ſckirreuſe de ſon arriere-faix, qui avoit paru ſemblable en tous ſes autres précédens *avortemens*, & qui procédoit de ſon tempérament trop atrabilaire, avoit été la véritable cauſe de la mort de ſes enfans en ſon ventre & de tous les *avortemens* qu'elle avoit ainſi eu à des termes de ſa groſſeſſe déja aſſez avancés; parce que cette même diſpoſition ſckirreuſe de l'arriere-faix faiſant une grande obſtruction dans toute ſa ſubſtance, étoit cauſe que l'enfant n'en pouvant tirer la nourriture convenable & ſuffiſante dont il avoit beſoin, étoit par ce défaut privé de la vie. Pour remédier à ce malheureux accident qui étoit arrivé tant de fois à cette femme, je lui conſeillai, pour humecter & tempérer l'extreme ſechereſſe & la trop grande chaleur de ſon tempérament atrabilaire, de ſe baigner durant quelque tems, devant que de devenir groſſe, & d'uſer fréquemment du lait d'âneſſe dans le tems même de ſa groſſeſſe, & d'un régime de vie tempéré qui la pût ſuffiſamment humecter, & de s'abſtenir entierement de l'uſage du vin & même du coït, lorſqu'elle ſeroit certaine d'être groſſe; afin que contribuant ainſi, autant qu'il étoit poſſible, a rectifier ſon tempérament, elle pût dans la ſuite porter juſqu'à terme les enfans qu'elle concevroit, ſans avorter ainſi qu'elle avoit malheureuſement fait de tous ceux qu'elle avoit eus. MAURICEAU.

Exemples d'arrieres-faix retenus dans la matrice & rendus par la ſuppuration, &c.

OBSERVATION LXV.

Le 8 Février 1674. je fus mandé avec deux de mes confreres, pour voir une femme qui avoit avorté depuis quatre heures d'un enfant de trois mois, dont l'arriere-faix qui lui étoit reſté dans la matrice, lui cauſoit une grande perte de ſang. Pour y remédier, je fus d'avis de l'en délivrer ſur l'heure, y trouvant de la poſſibilité par l'ouverture de la matrice, qui bien que médiocre étoit ſuffiſante: joint que la perte de ſang humectant le paſſage, rendoit l'extraction encore plus facile. Mais ces deux confreres, qui pour être mes anciens n'en étoient pas plus capables, éluderent mon ſentiment, en diſant qu'il y avoit danger que par cette opération on ne fit à la matrice une violence qui augmenteroit cette perte de ſang, ne conſidérant pas qu'elle n'étoit cauſée que par la rétention de l'arriere-faix. Ce terme de violence dont ils uſerent pour contrarier mon avis, fit que la malade aima mieux pour lors commettre à la nature l'expulſion de ce corps étrange, comme ils lui conſeillerent, que de ſouffrir que je l'en délivraſſe en ce tems, comme j'aurois facilement fait, ſi elle eût voulu me le permettre, ſans différer au lendemain qu'elle me manda à cet effet. Mais l'occaſion en étoit paſſée: car la matrice s'étant refermée, il n'y avoit plus de poſſibilité d'en tirer cet arriere-faix, qui reſtant ainſi retenu au dedans, la mit en danger de mort pendant trois ſemaines, à cauſe des accidens qui lui arriverent, ainſi que je lui avois prédit, par la ſuppuration de ce corps étrange, dont l'infection lui cauſa, comme il arrive ordinairement en pareilles occaſions, de très-grandes douleurs vers la région de la matrice & des reins, une fievre continue avec des redoublemens, des ſuffocations de matrice, des excrétions ſanieuſes très-fétides de cette partie, & de fréquentes foibleſſes durant tout ce tems. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVI.

Le 4 Avril 1687. je vis une femme qui étoit preſque réduite à l'extrémité, étant alors au troiſieme jour d'un *avortement* d'un enfant de quatre mois, dont l'arriere-faix étoit reſté tout entier dans la matrice, ſa ſage-femme n'ayant pu l'en délivrer pour la grande difficulté qu'elle y avoit trouvée, à ce qu'elle me dit: mais cet arriere-faix étant reſté durant ces trois premiers jours, il lui avoit cauſé une grande perte de ſang; & comme la nature n'avoit pu expulſer ce corps étrange & qu'il n'y avoit plus lieu de le tirer ſans violence, parce que la matrice étoit tout-à-fait fermée, lorſque je vis cette femme, il ſe convertit dans la ſuite en pourriture fort infecte, qui cauſa une groſſe fievre continue à la malade, avec deux ou trois redoublemens chaque jour, accompagnés de grandes foibleſſes & autres accidens qui arrivent ordinairement en ces occaſions. Nonobſtant ces accidens & un flux de ventre aſſez fâcheux, elle ne laiſſa pas de ſe bien porter, après avoir été bien malade pendant cinq ſemaines entieres. J'avois déja vu cette femme quelques années auparavant extremement malade de la même maniere, enſuite d'un autre *avortement* où l'arriere-faix étant ainſi reſté en ſa matrice, ſans que ſa Sage-femme l'en pût délivrer, n'avoit été expulſé qu'en ſuppuration comme cette derniere fois: mais il faut remarquer que quoique les accidens que cauſe la rétention de l'arriere-faix dans la matrice après des *avortemens* de cette ſorte, ſoient aſſez fâcheux, ils ne ſont pas néantmoins ſi dangereux que ceux qui arriveroient enſuite d'une inflammation de matrice, cauſée par la trop grande violence qu'on auroit faite à cette partie, pour en tirer l'arriere-faix qui y étoit reſté; & comme de deux maux, il faut toujours, autant que l'on peut, éviter le pire, l'on fait quelquefois prudemment de commettre à la nature l'expulſion des corps étrangers reſtés en la matrice, quand on ne peut les en tirer que par une grande violence faite à cette partie, pour la dilater ſuffiſamment lorſqu'elle eſt trop fermée. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVII.

Le 12 Juillet 1684. je vis une femme qui commençoit à

se mieux porter, après avoir été très-dangereusement malade pendant trois semaines entieres de fievre continue avec redoublemens, & autres fâcheux accidens procédans de la suppuration de l'arriere-faix resté en sa matrice, ensuite d'un *avortement* d'un enfant de trois mois; sa sage-femme ne l'ayant pu délivrer de cet arriere-faix, pour la difficulté qu'elle y trouva, la matrice s'étant tout-à-fait refermée, à ce qu'elle me dit, immédiatement après la sortie de l'enfant; ce qui l'obligea d'en commettre l'expulsion à la nature, qui n'en vint à bout que par l'entiere suppuration de ce corps étrange, ainsi retenu durant trois semaines: car quoique les femmes vuident ordinairement dans le même jour l'arriere-faix tout entier en ces sortes d'*avortemens*, ou peu de jours ensuite, on en voit neantmoins dans lesquels ce corps étrange n'est expulsé qu'en suppuration, qui dure bien plus long-tems & qui est toujours accompagnée de fievre, de grandes douleurs de tête & de vapeurs histériques, avec de fréquentes foiblesses causées par la corruption de cette suppuration, qui est encore accompagnée d'une grande infection cadavéreuse: & tous ces accidens ne cessent point que cette suppuration ne soit entierement achevée; ce que l'on reconnoît en ce que pour lors les excrétions de la matrice paroissent pures & entierement délivrées de leur précédente infection; ainsi qu'elles commençoient à paroître en la femme dont je viens de parler, lorsque je la vis: après avoir été travaillée de ces fâcheux accidens durant un si long tems, elle se porta bien dans la suite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVIII.

Le 2 Avril 1679. j'ai vu une femme âgée de trente-cinq ans, de tempérament fort atrabilaire, qui venoit d'avorter d'un enfant de trois mois tout émacié; & comme la matrice ne s'étoit ouverte qu'en proportion de la petitesse de cet avorton, l'arriere-faix fut retenu au dedans, sans en pouvoir être expulsé ni tiré, à cause que la matrice s'étant presque entierement refermée immédiatement après l'expulsion de ce petit fœtus, il eût fallu faire trop de violence pour la dilater suffisamment. Cette disposition nous obligea d'en commettre l'opération à la nature, dans l'espérance qu'elle en viendroit bien à bout d'elle-même, comme on le voit assez souvent arriver en pareille occasion où l'arriere-faix de semblables petits fœtus est expulsé de la matrice sans grand accident, deux ou trois jours après l'*avortement*, & quelquefois même au bout de huit ou neuf jours. Mais celui-ci ne vint que tout en suppuration, qui dura près de trois semaines, pendant lequel tems cette femme fut obligée de se servir d'injections émollientes dans la matrice, pour aider à laver & nettoyer journellement les excrétions purulentes & fétides de cette partie, qui venoient de la suppuration de cet arriere-faix retenu: & jusqu'à ce que la matrice eût été entierement délivrée de ce corps étrange qui se fondit ainsi en suppuration, cette femme fut incommodée de fievre par intervalles, avec grande douleur de tête & des suffocations de matrice, qui sont les accidens ordinaires en ces sortes d'occasions; après quoi elle se porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIX.

Le même jour, je vis une femme qui avoit avorté, il y avoit vingt-sept jours, d'un enfant de quatre mois, en la présence d'un Chirurgien, qui n'ayant pu la délivrer de l'arriere-faix, en avoit commis l'expulsion à la nature: ce qui fit que cet arriere-faix s'étant putréfié, causa à cette femme tous les accidens ordinaires en pareils cas; une grande pesanteur & douleur dans le ventre, fievre continue avec plusieurs redoublemens par jour, fréquentes foiblesses, grand mal de tête & de continuelles excrétions purulentes & fétides. C'est dans cet état que je trouvai cette femme, quand je fus appellé; on me dit qu'elle avoit vuidé il n'y avoit que deux jours, quelque portion suppurée de cet arriere-faix de la grosseur dn petit doigt: mais le ventre étant mollet & sans douleur vers la région de la matrice, la fievre peu considérable & la respiration assez libre, je la crus entierement hors de danger; & en ôtant au mari & à ses parens la crainte qu'ils avoient qu'elle ne perdit la vie, je recommendai bien qu'on lui fît des injections & qu'on ne lui donnât aucune medecine purgative, comme on lui en avoit fait prendre une assez mal à propos peu de jours après son *avortement*. Le dessein avoit été de procurer l'expulsion de l'arriere-faix par ce remede, qui tout au contraire, occasionna une disposition inflammatoire à la matrice, qui n'étoit déja que trop irritée par la présence du corps étranger qui y étoit retenu: d'où il arriva que cette partie se tuméfiant au lieu de se reláscher, s'étoit plus exactement refermée qu'auparavant, & par conséquent étoit devenue moins capable d'expulser l'arriere-faix qui ne sortit qu'en une suppuration d'une longueur si extraordinaire, que j'appris de la malade, quelque tems ensuite, qu'elle avoit vuidé pendant quarante jours de petites portions de cet arriere-faix, & pendant quelque tems encore des sérosités, jusqu'à ce que ses regles revinrent à l'ordinaire, plus de six semaines après ma premiere visite. Cependant quoique la matrice de cette femme eût été considérablement débilitée durant une si longue suppuration, elle ne laissa pas peu de tems après, de devenir grosse d'une des plus puissantes filles que l'on puisse voir: je l'en accouchai heureusement au mois de Novembre de l'année suivante. Elle porta ce fruit dix jours plus que le terme des neuf mois entiers. Cet enfant me parut si extraordinairement gros, que j'eus la curiosité de le mettre dans des balances: il pésoit plus de treize livres, de seize onces chacune, sans y comprendre l'arriere-faix qui étoit proportionné à la grosseur de l'enfant. MAURICEAU.

OBSERVATION LXX.

Le 23 Janvier 1687. j'ai vu une femme, qui après un soupçon de grossesse de sept mois entiers, avoit vuidé d'elle-même, il y avoit déja huit jours, un petit fœtus tout corrompu qu'elle me montra, lequel n'étoit seulement que de la grandeur d'un enfant de trois mois: mais comme elle n'avoit point vuidé l'arriere-faix de ce fœtus corrompu, elle rendoit depuis ce tems-là des matieres purulentes. Cette femme me dit qu'elle avoit bien eu soupçon d'être grosse depuis sept mois qu'elle n'avoit point eu ses regles: mais que son ventre ayant cessé de grossir depuis trois ou quatre mois entiers, elle n'avoit plus cru être grosse. Son enfant étoit vraisemblablement mort depuis ce tems-là, quoique la nature ne l'eût expulsé qu'au septieme mois. Il sembleroit assez difficile de se persuader qu'un enfant mort pût rester si long-tems dans le ventre de sa mere, sans en être expulsé ou lui causer la mort, si nous n'avions tous les jours de semblables expériences: ces enfans se conservent sans grande corruption, lorsque les eaux ne sont point écoulées, ces eaux servant, pour ainsi dire, comme d'une espece de saumure qui les garantit de l'infection cadavéreuse qui leur arrive immédiatement après leur écoulement, & qui contraint la matrice à les expulser. C'est par cette raison que la femme dont je viens de rapporter l'exemple, conserva si long-tems ce petit fœtus mort, sans cesser de se bien porter. Après que l'arriere-faix eut été converti en suppuration, je lui conseillai, quand je la vis, d'user trois ou quatre fois par jour d'une simple injection d'eau d'orge, pour faciliter le nettoyement des matieres infectes qui provenoient de la suppuration. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXI.

Le 28 Mai 1686. j'ai vu une femme qui venoit d'avor-

ter d'un enfant de trois mois, après avoir eu quelque écoulement de sérosités roussâtres durant un mois, signe avant-coureur de l'*avortement* : mais comme la matrice n'étoit ouverte qu'à proportion du corps de l'enfant, qui étoit très-petit, l'arriere-faix, qui étoit beaucoup plus gros, resta au dedans ; & comme il eût fallu faire trop de violence pour le tirer avec la main, & que cette femme n'avoit aucun accident pressant, je jugeai qu'il étoit plus sûr d'en commettre l'expulsion à la nature, qui s'en délivra d'elle-même dans la suite par le moyen de la suppuration. Cet arriere-faix se fondit ainsi peu-à-peu, sans qu'il parût aucune autre excrétion que la purulente, qui a coutume de succéder à la rétention de ces sortes de corps étranges, & de durer jusqu'à ce que leur consommation soit faite. Les vuidanges de la matrice commencerent à paroître pures, & à n'avoir plus l'infection pour laquelle on est obligé de faire tous les jours des injections dans la matrice, afin que cette partie ne reçoive pas une mauvaise impression par le trop long séjour des matieres corrompues. Cette femme se servit de ces injections pendant dix ou douze jours, & se porta bien dans la suite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXII.

Le 29 Novembre 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté depuis sept jours d'un enfant de quatre mois, dont l'arriere-faix étoit resté dans la matrice. Sa sage-femme n'avoit pu l'en délivrer, parce que cette partie s'étoit refermée immédiatement après avoir expulsé cet avorton, qui sortit d'autant plus facilement qu'il étoit petit, mollasse & flétri : ce qui fit que la matrice ne s'étant ouverte en ce tems qu'à proportion de la petitesse de l'enfant, l'arriere-faix beaucoup plus gros ne put le suivre, & ne vint qu'en suppuration. Cette suppuration fut accompagnée d'ue grosse fievre continue, avec redoublemens, grande douleur de tête, & autres fâcheux accidens qui la menaçoient de mort. Cependant elle se porta bien dans la suite, ayant usé par mon avis tous les jours deux ou trois fois d'injections dans la matrice, faites avec une décoction d'orge, d'aigremoine, de mauves & de guimauves, y mêlant un peu d'huile d'amandes douces ; afin de nettoyer par ces injections les matieres infectées, & prevenir l'impression que la matrice en pouvoit recevoir. Il arrive assez souvent que la sage-femme & le Chirurgien, pour éviter le blâme de n'avoir pu délivrer une femme, n'épargnent rien pour en faire l'extraction avec la main : ce que je conseille, si cette opération n'exige point de violence, mais non autrement ; car il y a moins de danger d'en abandonner l'expulsion à la nature, que de violenter la matrice pour l'en tirer. Cette violence peut causer une inflammation qui met la femme en péril de mort : ce que j'ai vu arriver quelquefois. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXIII.

Le 7 Mars 1682. je vis une femme qui n'étant grosse que de deux mois & demi, avorta en ma présence d'un petit enfant, qui remua manifestement les bras & les jambes, ouvrant même la bouche durant une demi-heure. Je l'ondoyai aussi-tôt que la mere l'eut elle-même poussé dehors : ce qu'elle fit avec une grande perte de sang. Mais comme cet enfant étoit très-petit, & que la matrice ne s'étoit dilatée qu'à proportion de la petitesse du corps mollasse de cet avorton, l'arriere-faix y resta, n'y ayant pas lieu de l'en tirer, à cause de l'épaisseur & de la dureté de l'orifice interne, qui étoit fort resserré, & qui ne permettoit pas la dilatation sans une violence qui auroit pu occasionner une inflammation dangereuse : mais la rétention de cet arriere-faix augmenta tellement la perte de sang, que la mere en tomba plusieurs fois en de grandes foiblesses durant le premier jour : après quoi cette perte de sang s'étant un peu calmée durant un jour ou deux seulement, elle eut encore par intervalles pendant trois semaines entieres plusieurs fâcheuses récidives, sans que la matrice pût jamais être suffisamment dilatée pour pouvoir d'elle-même expulser ce corps étranger, qui n'en pouvoit être tiré sans violence. Comme il adhéra pendant tout ce tems au fond de la matrice, cela l'empêcha de se convertir d'abord en suppuration ; ce qui feroit arrivé, s'il n'eût eu aucune communication de vie avec elle. De sorte que la vraie suppuration de cet arriere-faix n'ayant commencé qu'au bout de ces trois semaines de tems, la malade vuida ensuite ce corps en plusieurs parcelles séparées pendant plus de huit jours, & employa ainsi un mois entier à se délivrer totalement ; ce que la plupart des femmes font en trois ou quatre jours, & communément avant le neuvieme. Ce qui fut cause de cette lenteur, ce furent les vives racines de cet arriere-faix, qui empêchoient qu'il ne se détachât, & qu'il fût expulsé ; à quoi contribua aussi le peu de dilatation de l'orifice interne. Pendant les huit derniers jours de suppuration, cette femme eut, comme il arrive ordinairement, la fievre avec plusieurs redoublemens, mal de tête & suffocations de matrice ; après quoi cette partie ayant été purifiée de l'infection de cette suppuration, cette femme se porta bien dans la suite. On courut beaucoup moins de risque en commettant à la nature l'expulsion de cet arriere-faix ainsi resté, que si on l'eût délivrée par l'opération de la main, qui ne se pouvoit faire sans une grande violence ; remede par conséquent pire que la maladie. Il faut remarquer que ce petit avorton que je vis vivant durant une demi-heure, eut bien la force de remuer les bras & les jambes, mais qu'il n'en eut pas assez pour pousser aucun cri ni former de voix, quoique je lui visse ouvrir manifestement la bouche par plusieurs fois. Les avortons n'ont pas ordinairement de voix avant la fin du troisieme mois, leur poûmon n'ayant pas encore la force de pousser l'air avec assez d'impétuosité pour la former. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXIV.

Le 19 Août 1676. je vis une femme qui avoit avorté depuis deux heures d'un enfant mort depuis quatre mois & demi, dont les deux tiers de l'arriere-faix étoient restés dans la matrice. Mais je trouvai cette partie si fermée intérieurement & embrassant si étroitement cet arriere-faix, que je ne jugeai pas à propos de faire quelques efforts pour dégager le reste de ce corps étranger ; parce que la violence qu'il auroit fallu faire, lui auroit plus préjudicié que sa maladie même ; joint à cela que cette femme en étoit à son premier enfant, qu'elle avoit de grandes foiblesses, & qu'elle étoit d'une impatience extraordinaire. Pour raison de quoi n'ayant tenté l'opération qu'imparfaitement, & lui ayant tiré environ la moitié de ce corps étranger, j'abandonnai le reste à l'œuvre de nature ; car la partie intérieure de la matrice faisant un étranglement semblable à celui du ventre d'une calebasse, retenoit tellement au dedans de la matrice ce corps étranger, qu'il n'étoit pas possible alors de l'en faire sortir, sans exposer cette femme au danger de périr. Mais pour aider la nature à expulser le reste de cet arriere-faix, je fis donner à cette femme plusieurs clysteres, & lui ordonnai trois ou quatre fois par jour des injections émollientes, dont l'effet fut l'expulsion du reste de l'arriere-faix au quatrieme jour : ensuite elle se porta bien. MAURICEAU.

Exemples de pertes de sang avec avortement.

OBSERVATION LXXV.

Le 14 Avril 1675. j'ai délivré une femme d'un petit enfant mort en son ventre depuis long-tems, selon l'apparence ; car la mere étoit grosse de sept mois, & l'enfant n'étoit pas plus gros qu'un de trois. Elle avoit presque continuellement vuidé quelque peu de sang par la matrice depuis quatre mois entiers, ayant eu durant

tout ce tems des douleurs de reins & des dispositions à cet *avortement*, qui lui arriva enfin par une grande perte de sang dont elle fut tout d'un coup surprise, qui cessa aussi-tôt qu'elle fut accouchée; après quoi cette femme se porta bien. La perte de sang qu'elle avoit eue pendant quatre mois, avoit rendu ce petit enfant semblable à des fruits qui ne grossissant plus si-tôt qu'ils sont privés de la seve de l'arbre dont ils tiroient leur nourriture, deviennent tous flétris, & s'en séparent long-tems avant leur parfaite maturité. Mauriceau.

OBSERVATION LXXVI.

Le 8 Mars 1689. j'ai accouché une femme d'un petit enfant qui vint le cul devant, & qui étoit encore vivant, quoique la mere eût auparavant vuidé pendant trois semaines une grande abondance d'eaux teintes de sang, qui fut le signe avant-coureur de son *avortement*: car il faut remarquer que, quoique l'on voie quelquefois des femmes conserver leur grossesse, après avoir vuidé de simples eaux en assez grande abondance, il n'en est pas de même lorsque ces eaux sont teintes de sang; car pour-lors c'est un signe que la matrice commence à s'ouvrir plus considérablement, & qu'elle ne peut plus retenir l'enfant, à quelque terme qu'il soit. Cette femme se porta bien néantmoins, après avoir avorté de ce petit enfant, qui vécut une heure. Mauriceau.

OBSERVATION LXXVII.

Le 21 Juillet 1683. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel; ensuite de quoi le délivre de ce petit avorton étant resté dans la matrice, elle eut une perte de sang assez abondante, qui néanmoins ne fut suivie d'aucune foiblesse: & comme sa matrice ne s'étoit ouverte qu'à proportion de la petitesse de ce fœtus, je ne trouvai pour-lors aucun lieu de la pouvoir délivrer; mais deux jours ensuite y appercevant plus de disposition, je lui tirai de la matrice le corps étranger, lequel étoit tout semblable à ce qu'on appelle un faux germe, & de la grosseur d'un médiocre œuf de poule. Cette expérience me fit connoître manifestement, & me confirma dans la croyance où j'avois toujours été, que tous ces prétendus faux germes que les femmes vuident ordinairement vers le troisieme mois de leur grossesse, ont toujours été de véritables germes dans le commencement, & que ce ne sont effectivement que de petits arriere-faix dont les membranes sont farcies de caillots de sang qui en augmentent la grosseur, & qui, après que les eaux qu'elles contenoient s'en sont écoulées, étant toutes ramassées en un globe par la contraction de la matrice, & étant comme moulées dans sa cavité confusément avec ces caillots de sang & le corps mollasse de ces petits arriere-faix, les fait ressembler au gésier de quelque volaille. Et comme assez souvent dans ces sortes de fausses-couches on n'apperçoit pas d'autres fœtus, à cause de l'extreme petitesse & de la mollesse du corps de ces petits avortons, dont la figure se corrompt & la matiere se confond avec les caillots de sang que les femmes vuident dans ces sortes d'accidens, & qu'elles ne rendent ensuite que ces sortes de corps étrangers, on les prend ordinairement pour de simples faux germes, quoiqu'en effet ce soit de véritables arriere-faix, comme étoit celui que je tirai à cette femme, qui croyoit pour-lors être grosse de deux mois & demi ou environ: mais comme elle avoit toujours été fort incommodée durant tout le commencement de sa grossesse, & principalement depuis plus de quinze jours qu'elle vuidoit des sérosités sanglantes, & même quelque peu de sang par intervalles, cela avoit été cause que ce petit fœtus dont elle avoit ainsi avorté, n'ayant pas profité, & s'étant flétri, n'étoit pas de la proportion qu'il devoit avoir à ce terme de grossesse. Mauriceau.

Avortemens moins laborieux, lorsqu'ils sont précédés d'une perte de sang.

OBSERVATION LXXVIII.

Le 28 Mars 1677. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit enfant mort, de trois mois & demi, après avoir eu auparavant durant trois semaines entieres une petite perte de sang, qui à la fin s'étoit augmentée considérablement durant deux heures, avec de grandes douleurs dans le ventre, qui lui firent vuider ce petit fœtus avec son arriere-faix en même tems. On doit remarquer que dans ces sortes d'*avortemens* l'arriere-faix est aussi facilement tiré ou expulsé avec l'enfant, lorsque la femme a senti, long-tems avant son *avortement*, des douleurs considérables avec quelque perte de sang: car ces douleurs contribuent beaucoup à détacher l'arriere-faix de la matrice; ce qui n'arrive pas ordinairement de même, quand l'*avortement* se fait subitement & presque sans douleur: car l'enfant, qui est petit & mollasse, est bien assez facilement expulsé de la matrice; mais la matrice n'étant pas assez ouverte, à proportion de la grosseur de l'arriere-faix, retient pour certe cause cet arriere-faix au-dedans, où il est encore adhérent, & d'où il ne peut pour-lors être tiré ou expulsé qu'avec peine. Mauriceau.

OBSERVATION LXXIX.

Le 18 Octobre 1730. un charpentier proche Russel-Court, à Drury-lane, vint chez moi, & me pria de visiter sa femme, qui se croyoit grosse d'un mois & demi ou de deux mois. Elle avoit depuis quelques jours une perte de sang si considérable, qu'elle étoit actuellement presque sans force & sans courage, & qu'elle tomboit dans de fréquentes défaillances. En arrivant, je lui tâtai le pouls, que je trouvai lent & foible. Elle se plaignoit d'une grande douleur dans le dos & d'une pesanteur considérable sur l'os pubis. Je jugeai donc à propos de la toucher, conjecturant que quoi que ce fût, la matiere de ce poids étoit placée dans cet endroit, & occasionnoit ces douleurs. Je trouvai le vagin & l'orifice interne de la matrice bouchés de sang coagulé, ce dernier permettant à peine l'introduction d'un doigt, tant il étoit peu ouvert. Cependant je sentis une substance mollasse qui se présentoit à l'orifice de la matrice. Je ne jugeai pas convenable d'en tenter alors l'extraction, dans l'espérance que l'orifice intérieur s'ouvriroit & se dilateroit plus qu'il ne l'étoit. Je me contentai d'ordonner la potion suivante, me proposant de la revoir au bout de quelques heures.

Prenez *d'eau de plantain deux onces,*
d'eau distillée de canelle une demi-once,
de laudanum liquide douze gouttes,
de diacord trois dragmes,
de cachou un scrupule;

Faites-en une potion, que la malade prendra sur le champ.

Prenez *d'eau de plantain trois onces,*
eau de bourgeon de chêne trois onces,
eau distillée de canelle une once,
eau de canelle non-distillée une once,
sirop de limon une once,
de cachou une dragme;

Faites-en prendre à la malade deux ou trois cuillerées de tems à autre.

Je revins au bout de trois heures, & j'appris que la perte de sang continuoit, & que les douleurs de dos & le poids à l'orifice de la matrice augmentoient. Je touchai la malade encore une fois, & je trouvai cet orifice plus descendu & assez ouvert pour y passer un doigt, avec lequel je sentis encore la même substance mollasse. Je conjecturai que c'étoit le placenta qui s'étoit détaché, & qui fermoit l'entrée de la matrice. J'introduisis un doigt dans l'uterus, & cette substance me parut flottante; & l'avançant un peu plus que je n'avois fait

jusqu'alors, je le courbai en forme de crochet, & embrassant cette masse, je l'attirai au-dehors: aussi-tôt la perte de sang, les douleurs de dos & la pesanteur cesserent. J'ordonnai aussi-tôt un bol cordial, qu'elle prit sur le champ. Elle usa du même remede pendant la nuit & le lendemain matin, avec trois ou quatre cuillerées de julep après chaque bol, & toutes les fois qu'elle se trouvoit mal. Je la revis le troisieme jour, & je la trouvai fort gaie, & sans aucun ressentiment de ses premieres douleurs. Quant à la perte de sang, elle cessa parfaitement à l'extraction du corps étranger qui la causoit apparemment. GIFFARD.

L'Auteur ne nous dit rien du fœtus.

OBSERVATION LXXX.

Le 20 Août 1730. je vis à Durhamyard la femme d'un portier, qui crut avoir senti la veille son enfant faire un bond subit, & tomber plus bas qu'il n'étoit. Quelques jours ensuite elle eut une violente perte de sang, & elle sentit des douleurs dans le dos. À mon arrivée, je la trouvai fort abbatue; son pouls étoit foible, & elle rendoit continuellement du sang pur. L'orifice de la matrice me parut au toucher assez dilaté pour y pouvoir introduire l'extrémité des trois doigts, & par conséquent assez, à mon avis, pour la délivrer sur le champ; d'autant plus qu'eu égard à la quantité de sang qu'elle avoit déja perdu, le délai pouvoit êrte dangereux. Il n'y avoit pas d'apparence que la perte cessât auparavant que l'enfant & le placenta ne fussent sortis: car tant que ce volume tiendroit l'uterus tendu, il falloit s'attendre que ces vaisseaux qui s'inosculent dans le placenta, mais qui pour-lors en étoient tous ou en grand nombre détachés, verseroient continuellement du sang dans la matrice, & que la masse entiere s'en écouleroit ainsi, à moins qu'on ne délivrât cette femme: car dans ce dernier cas, la contraction de l'uterus, & le resserrement des membranes, ne manqueroient pas d'influer sur les vaisseaux, & de suspendre & d'arrêter peut-être leur épanchement. Tous les assistans s'en remettant entierement à moi de l'évenement, je graissai ma main, je l'introduisis dans le vagin; parvenu à l'orifice intérieur, je tâchai de le dilater avec l'extrémité des trois doigts que j'y pouvois irrtoduire: bientôt j'eus fait place pour un quartieme & pour le pouce: les écartant ensuite tous ensemble, mais par des degrés presque insensibles, l'ouverture fut assez grande pour passer la main dans l'uterus, où je trouvai d'abord les membranes, que je rompis avec mes doigts. Je me saisis ensuite d'un bras, que j'écartai pour chercher les piés. Aussi-tôt que j'en eus trouvé un, je le tirai. L'enfant étant fort petit, & la dilatation que j'avois procurée à l'orifice intérieur fort considérable, je n'étois pas en peine comment j'aurois l'autre. Enveloppant donc celui que je tenois d'un linge fort doux, je le tirai doucement à moi, exhortant en même tems cette femme à faire des efforts en bas. Les hanches passerent, & ensuite le corps & la tête. Le cordon ombilical étoit entortillé autour du cou de l'enfant, & dans le mouvement que cette femme avoit senti la veille de ma visite, le placenta s'étoit, sinon entierement, du moins en grande partie séparé de l'uterus, & cette séparation avoit été occasionnée par la secousse qu'il avoit réçue, lorsque l'enfant se retourna, le cordon étant devenu trop court par les circonvolutions qu'il faisoit autour des membres de ce fœtus. Le placenta étant détaché, la perte de sang survint. Après l'extraction de l'enfant, j'allai chercher l'arriere-faix, que je trouvai partie dans le vagin, partie dans la matrice; en sorte qu'étant déja à demi passé, il ne me donna aucune peine nouvelle. L'enfant mourut pendant le travail, c'est-à-dire, quelques heures avant sa naissance; car sa mere ne le sentit point remuer dans ses douleurs. Elle étoit au huitieme mois de sa grossesse: elle mourut huit ou neuf jours après avoir été délivrée, malgré toutes les précautions que j'avois prises & les remedes que je lui donnai. Sa mort fut apparemment la suite de la grande perte de sang qu'elle avoit faite avant que d'entrer en travail. GIFFARD.

OBSERVATION LXXXI.

Le 1 Avril 1730. j'allai voir à Knaves-acre la femme d'un pauvre forgeron. Elle étoit grosse de six mois. Une perte de sang l'avoit prise la veille. Sa sage-femme m'étoit venue consulter, & j'avois ordonné des astringens dont elle devoit prendre trois ou quatre cuillerées de tems en tems, tant que dureroit sa perte, lui recommandant de m'informer de l'état de la malade dès le lendemain; ajoutant au reste que, si cet accident continuoit, le seul moyen de la conserver, c'étoit de l'accoucher. Les remedes que j'avois prescrits ayant opéré une partie de l'effet que j'en avois attendu, je fus deux ou trois jours sans entendre parler de rien: mais l'écoulement de sang reprenant avec plus de violence, son mari vint, & me pria de voir sa femme: ce que je fis sur le champ. Je la touchai, mais trouvant l'orifice intérieur si peu dilaté, & si peu disposé à l'êrte, qu'à peine y pouvois-je introduire un doigt, j'ordonnai les mêmes remedes qu'auparavant. Le troisieme jour, la sagefemme me fit avertir que la perte continuoit, mais que l'orifice intérieur étoit un peu plus dilaté que la veille: ce qui m'encouragea à tenter l'extraction. Quand j'approchai ma main de la matrice, l'ouverture pouvoit recevoir l'extrémité de rtois doigts; je fis peu à peu place pour les autres & pour la main entiere, que je passai dans l'uterus. La premiere chose que je trouvai, ce fut une partie du placenta, qui en étoit séparé; je sentis ensuite les membranes & l'enfant flottant dans les eaux. Je rompis du doigt les membranes, & m'avançant dans leur capacité, je saisis un pié de l'enfant; & l'enveloppant avec un linge fort doux, je le tirai: exhortant cette femme à faire tous ses efforts en bas; le fœtus vint sain & entier. Telle étoit sa délicatesse, que je craignis plusieurs fois que les membres ne se détachassent du reste du corps. Le placenta ne tarda pas à venir, étant, comme j'ai déja dit, sinon totalement, du moins en grande partie, séparé de l'uterus. La délivrance mit fin à la perte de sang. GIFFARD.

OBSERVATION LXXXII.

Le 23 Janvier 1730. une femme vint chez moi sur les sept heures du soir, me priant de l'accompagner à Leather-lane, près d'Holbourn, chez la femme d'un épicier, qui avoit avorté, il y avoit une heure, d'un fœtus de cinq mois, & qui étoit mort depuis quelque tems. La sage-femme avoit rompu le cordon ombilical, qui étoit à la vérité rtès-foible, par les efforts qu'elle avoit été obligée de faire pour extraire le placenta. Si-tôt que je fus arrivé, je me mis à l'ouvrage. Je passai les deux doigts de la main gauche dans l'uterus, & je sentis le placenta à moitié sorti, partie dans la matrice & partie dans le vagin. Saisissant donc la partie qui sortoit, je la tirai doucement: l'autre la suivit, & la perte de sang cessa. Cette femme avoit été tourmentée pendant quelques jours d'une toux violente accompagnée de la fievre. Telle fut apparemment la cause de la mort du fœtus & de sa fausse-couche. GIFFARD.

Avortemens occasionnés par la pléthore.

OBSERVATION LXXXIII.

Le 22 Mai 1682. je délivrai une femme d'une fausse-couche qu'elle fit environ au troisieme mois de sa grossesse. Elle étoit d'une complexion fort sanguine; & j'avois tâché de prevenir cet accident, en lui conseillant de se faire saigner dès le premier mois; mais elle avoit négligé mon avis, & avoit mieux aimé suivre la mauvaise coutume que beaucoup d'autres ont d'atten-

dre qu'elles soient grosses de quatre mois & demi. Cette femme ayant pour-lors une grande perte de sang, je fis l'extraction d'un arriere-faix de l'épaisseur d'un bon doigt, & large comme les deux tiers de la paume de la main, quoique le fœtus, qui étoit encore enfermé dans ses membranes, dont les eaux s'étoient écoulées il y avoit une heure, ne fût pas plus gros qu'une grande mouche à miel. Il ne faut pas néanmoins inférer de-là que cet enfant ne soit pas plus grand au terme que cette fausse-couche étoit arrivée; car ce petit avorton ne paroissoit pas être de plus de vingt-cinq jours: mais il avoit apparence qu'il s'étoit flétri environ ce tems-là, & que n'ayant pas profité durant un long espace de tems, il étoit demeuré dans la matrice, & s'étoit conservé dans ses eaux jusqu'au tems de la fausse-couche. Cette femme au reste se porta bien après avoir été ainsi délivrée. Mauriceau.

OBSERVATION LXXXIV.

Le 22 Août 1685. j'ai vu une femme qui ayant eu un soupçon de grossesse depuis plus de trois mois, venoit de vuider un petit fœtus tout enveloppé de son arriere-faix & de ses membranes, qui n'étoit gueres plus gros qu'une mouche commune, & le tout environ de la grosseur d'un œuf de pigeon. Cette femme avoit depuis deux mois entiers une perte de sang continuelle, qui fut si grande lorsqu'elle vuida ce petit avorton, que son mari crut qu'elle alloit mourir: & comme le principe de vie avoit été détruit en ce petit fœtus dès le commencement de la grossesse de la mere, il étoit resté tel qu'il doit être dans le tems de l'accident qui l'avoit privé de la vie, & qui pouvoit être la cause de cette perte de sang, qui ne cessa que lorsque la nature se fut délivrée de ce fardeau inutile: mais à peine cela fut-il fait, que cette femme qui avoit été si incommodée & pendant si long-tems, se porta bien. Il faut remarquer que l'on voit souvent des femmes grosses se blesser de la sorte, sans aucune cause manifeste, par l'effet seul de leur tempérament sanguin, le trop de sang suffoquant & noyant, pour ainsi dire, leur enfant aussi-tôt qu'il est conçu, si elles ne préviennent de bonne heure cet accident par la saignée du bras. Mauriceau.

OBSERVATION LXXXV.

Le 9 Juillet 1685. je délivrai une femme de l'arriere-faix d'un petit fœtus de six semaines, dont elle avoit avorté il y avoit deux heures, ayant vuidé en même tems beaucoup de gros caillots de sang, sans s'être manifestement blessée, à ce qu'elle me dit: ce qui prouve que la saignée que les femmes ont coutume de différer jusqu'après le quatrieme mois de leur grossesse, seroit souvent beaucoup plus utile dans les premiers mois: car il est constant que la seule abondance du sang cause l'*avortement* avant la fin du troisieme; car alors l'enfant étant très-petit n'a besoin que de très-peu de sang pour sa nourriture. De sorte que ne pouvant alors consommer tout celui qui est retenu par la suppression des regles, il arrive que les vaisseaux de la matrice qui en sont si pleins qu'ils en regorgent, venant à s'ouvrir extraordinairement, causent ces abondantes pertes de sang que suit toujours l'*avortement*. Mauriceau.

OBSERVATION LXXXVI.

Le 2 Juin 1672. J'ai vu une femme qui avoit depuis quinze jours une très-grande enflure des deux levres de la vulve, ainsi que des cuisses & des jambes: ce qui survenoit d'un dépôt fait sur ces parties & sur la matrice, où elle sentoit une grande douleur, lorsqu'on comprimoit médiocrement de la main son ventre, qui étoit assez enflé pour faire croire qu'elle étoit grosse, quoiqu'elle n'eût pas eu ses menstrues depuis quatorze mois entiers qu'elle étoit accouchée de son deuxieme enfant, leur suppression pouvant être attribuée à l'état maladif où elle avoit été, car elle avoit eu les fievres durant les huit premiers mois; ou à la grossesse qui avoit succédé à la bonne disposition qu'elle avoit recouvrée après ses fievres. Mais comme elle n'avoit encore senti aucun mouvement d'enfant, & que son sein étoit fort flasque, & qu'on ne la pouvoit toucher par bas pour examiner la disposition de la matrice, à cause de la grande enflure des levres qui en empêchoit, je lui dis que, quoique je ne pusse pas l'assurer positivement de sa grossesse, dont j'avois seulement grand soupçon, je lui conseillois de se traiter en femme grosse, & qu'on pouvoit néantmoins lui faire quelques scarifications aux deux levres extérieures de la vulve, pour évacuer par ce moyen une grande quantité de sérosités, dont elles étoient si prodigieusement tuméfiées, qu'il y avoit danger que la mortification n'y arrivât. Cela fut exécuté par son Chirurgien ordinaire seulement deux jours ensuite. Il sortit par les scarifications une très-grande abondance d'eau pendant plusieurs jours: ce qui fit desenfler considérablement toutes ces parties; & quelques jours après, cette femme accoucha de deux enfans de quatre mois ou environ, dont elle étoit grosse, comme je l'avois soupçonné. L'un de ces enfans étoit vivant, & l'autre étoit mort en son ventre, & avoit été vraisemblablement cause, par la mauvaise impression que sa corruption avoit faite en la matrice, d'une disposition inflammatoire qui y étoit survenue, & qui s'étant communiquée jusqu'aux parties extérieures, les fit tomber en mortification, & mourir la femme trois jours après. C'est ce qui arrive presque toujours dans ces sortes de tumeurs externes, lorsqu'elles sont érésipélateuses, & qu'elles procedent de la disposition inflammatoire des parties intérieures: mais quand elles ne sont qu'œdemateuses, comme il arrive assez souvent aux femmes grosses de plusieurs enfans, & principalement vers les derniers mois de leur grossesse, elles ne sont pas ordinairement si dangereuses. Mauriceau.

OBSERVATION LXXXVII.

Avortement procuré par une ceinture imprégnée de mercure.

Le 11 Fevrier 1685. j'ai vu une femme qui étant grosse de deux mois, avoit mis autour de son corps une ceinture imbue de mercure, par l'avis de quelque imprudent, qui lui avoit conseillé de s'en servir, pour la guérir d'une simple gratelle dont elle avoit été incommodée; lequel mauvais remede lui avoit causé quelques jours ensuite un copieux flux de bouche, avec une si grande enflure de toutes les parties intérieures de la gorge, que dans l'appréhension qu'elle n'en suffoquât, ou qu'il ne lui prît un transport au cerveau, on avoit été obligé, à ce que me dit son Chirurgien, de la saigner quatre fois, & même de la purger plusieurs fois, pour faire prendre cours aux humeurs par bas, lui-même ne la croyant pas grosse: ensuite de quoi elle eut une perte de sang assez abondante, qui lui ayant procuré plusieurs foiblesses réitérées, lui excita enfin un *avortement*, auquel les remedes purgatifs qu'on lui avoit donnés pouvoient bien avoir contribué, aussi-bien qu'à la perte de sang qui l'avoit précédé. Mais quoique la malade me parût extremement affoiblie par ces accidens, lorsque je la vis, je ne la crus pas en péril, & je préjugeai même que la grande évacuation dont son *avortement* avoit été précédé, & celle qui le devoit suivre, feroient indubitablement cesser dans peu son flux de bouche, comme il arriva: après quoi elle se porta bien. Mauriceau.

OBSERVATION LXXXVIII.

Fausse-couche de deux enfans.

Le 6 Octobre 1730. on m'appella sur les quatre heures du

matin dans le Dean-ſtreet, proche le Red-lion-ſquare, chez la femme d'un Tabletier, groſſe, ſelon ſon calcul, d'environ ſept mois. Je l'avois vue trois mois auparavant : elle ſe croyoit alors menacée d'un *avortement*; mais je prévins cet accident en lui ordonnant les remedes convenables. Quant à cette fois, elle s'étoit déja délivrée d'un fœtus lorſque j'arrivai ; & la ſage-femme ne ſe trouvant point en état d'extraire le placenta, on m'envoya chercher. Je me ſerois mis incontinent à l'ouvrage ; mais on eut quelque peine à réſoudre cette femme à recevoir mon ſecours : elle fit quelques difficultés, & ce ne fut qu'à la ſollicitation de ſes amis, & que par la crainte du danger qu'elle couroit, qu'elle ſouffrit que j'introduiſiſſe ma main dans le vagin, & de-là à l'orifice intérieur, que je trouvai ſi reſſerré, qu'à peine y pouvois-je paſſer les extrémités de quatre doigts ; mais l'ayant dilaté par degrés, je gliſſai la main dans l'uterus, où je ſentis quelque choſe de plus dur qu'un placenta. Je ne doutai point que ce ne fût un ſecond fœtus enfermé dans ſes membranes, que les eaux tenoient dans une grande tenſion. Je les perçai ſur le champ avec le doigt, & avançant dans leur capacité, je cherchai les piés : mais la premiere partie que je rencontrai, ce fut la tête, que j'écartai, continuant à chercher les piés, que je trouvai bien-tôt. J'en ſaiſis un ; & comme la dilatation que je m'étois procurée étoit conſidérable, je crus n'avoir beſoin que de cette partie pour l'extraction de ce fœtus, qui étoit fort petit. Ainſi, ſans aller chercher l'autre pié, & remettre la main dans la matrice, je tirai doucement celui que je tenois : je dis, doucement, car ſi j'avois employé quelque force dans cette opération, les membres étant fort tendres & fort déliés auroient bien pu ſe ſéparer. J'exhortai en même tems la malade à redoubler ſes efforts en bas : ce qu'elle fit, & ce qui contribua beaucoup à chaſſer les hanches, le corps & la tête, qui ſe ſuccéderent au paſſage ſans obſtacle. Rentrant enſuite dans l'uterus pour en extraire les arriere-faix, je tombai ſur celui qui appartenoit au premier fœtus, que je tirai ſans difficulté, car il étoit déja deſcendu dans le vagin : quant à l'autre, je n'eus gueres plus de peine à en délivrer la femme ; car il étoit ſéparé de l'uterus, & je n'eus qu'à le prendre. GIFFARD.

Avortemens ſans cauſes évidentes.

OBSERVATION LXXXIX.

Le 23 Juillet 1685. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter, ſans aucune cauſe manifeſte, d'un petit enfant qui n'étoit pas plus grand qu'une mouche à miel, qu'elle avoit rendu tout enveloppé de l'arriere-faix & de ſes membranes, qui contenoient encore toutes les eaux. Le tout étoit de la groſſeur & de la figure d'un œuf de poule. Elle avoit eu un ſoupçon d'être pour-lors groſſe de trois mois & demi ; quoique ce petit avorton ne fût pas ſeulement proportionné en ſa groſſeur à un fœtus d'un mois, n'ayant pas pris d'accroiſſement, à cauſe de quelques pertes de ſang que la mere avoit eues de tems à autre & par cas fortuit, preſque réglément dans le tems ordinaire de ſes menſtrues : ce qui avoit fait que cette femme ne ſe croyant pas groſſe, quoique je l'en aſſuraſſe, avoit négligé de ſe tenir en repos au lit, comme il auroit été néceſſaire pour conſerver ſa groſſeſſe, qui avoit été ébranlée dès le commencement de ces pertes de ſang, & de ſe faire ſaigner du bras, ainſi que je lui avois conſeillé dans la certitude que j'avois de ſa groſſeſſe, nonobſtant le ſigne des évacuations qui avoit paru en cette femme dans le tems ordinaire, mais par cas fortuit, comme j'ai fait remarquer ; parce qu'après la ceſſation de ces évacuations réitérées, les ſignes de groſſeſſe ne laiſſoient pas de continuer comme auparavant, étant certain qu'ils n'auroient pas perſévéré, ſi ces pertes de ſang n'euſſent été ſimplement qu'une véritable évacuation menſtruelle. MAURICEAU.

OBSERVATION XC.

Le 12 Décembre 1685. j'ai vu une femme qui étant, à ce qu'elle croyoit, au terme de trois mois de ſa groſſeſſe, venoit d'avorter d'un petit fœtus, qu'elle vuida ſans beaucoup de douleur, tout enveloppé de l'arriere-faix & de ſes membranes & de ſes eaux. Le tout étoit de la groſſeur d'un œuf de canne. Cet avorton n'étoit en grandeur que de la proportion d'un fœtus de cinq ou ſix ſemaines, n'ayant pas profité au ventre de la mere, qui avoit eu, avant que de s'en délivrer, une perte médiocre durant trois ſemaines. De ſorte qu'ayant été privé de la vie long-tems avant que la nature l'eût expulſé, il étoit reſté de la grandeur qu'il pouvoit avoir pour-lors ; & comme l'*avortement* de cette femme lui étoit arrivé ſans qu'aucune violence l'eût prevenu, elle ſe porta auſſi-bien enſuite que ſi elle eût accouché naturellement d'un enfant à terme. MAURICEAU.

OBSERVATION XCI.

Le 14 Janvier 1687. j'ai accouché une femme âgée de vingt-cinq ans, au terme de cinq mois de ſa groſſeſſe, d'un petit enfant vivant, qui préſentoit les piés devant, laquelle avoit pour-lors une perte de ſang aſſez conſidérable. C'étoit la ſixieme des fauſſes-couches que cette femme avoit déja eues tout de ſuite, ſans avoir jamais pu porter aucun de ſes enfans juſqu'à un terme plus avant que celui où étoit venu ce dernier, c'eſt-à-dire à cinq mois complets, les autres étant venus à trois mois ou environ, & un autre à quatre mois & demi : mais ce qui eſt aſſez extraordinaire, c'eſt que tous ces *avortemens* lui étoient arrivés ſans aucune bleſſure ni aucune autre cauſe évidente, nonobſtant qu'elle eût pris toutes les précautions néceſſaires pour prevenir ce fâcheux accident auquel elle étoit ſujette ; je l'ai même encore délivrée dans la ſuite de quatre autres enfans, dont elle avoit pareillement avorté ſans aucune cauſe manifeſte. De ces enfans, deux ſont parvenus à quatre mois ; un autre, à ſix mois & demi ; & le dernier, à ſept mois. Elle n'a jamais pu conduire aucune de ſes groſſeſſes à un terme plus avancé que ce dernier. L'enfant, quoique vivant après l'accouchement, ne ſurvécut que ſept heures à ſon entrée dans le monde, étant, à cauſe de ſa naiſſance prématurée de deux mois entiers, très-petit & très-foible, comme ſont toujours les enfans qui naiſſent véritablement à ſept mois. Cet exemple nous fait connoître avec quelle facilité certaines femmes avortent. Telle eſt celle-ci, à qui ſa fécondité malheureuſe n'a procuré dix enfans que pour les voir périr en naiſſant. Cette femme étoit d'une taille au-deſſous de la médiocre, d'une habitude replete & d'un tempérament ſanguin & pituiteux ; ce qui contribuoit beaucoup à faire relâcher & ouvrir prématurément l'orifice interne de la matrice, dès la moindre agitation qu'elle recevoit de corps ou d'eſprit. Je lui avois conſeillé le meilleur remede qu'elle pouvoit employer contre la récidive d'un ſi funeſte accident ; c'étoit de s'abſtenir entierement du coït durant tout le tems de ſa groſſeſſe, de ſe faire ſaigner du bras dès qu'elle auroit ſix ſemaines, de réitérer la ſaignée de deux mois en deux mois, & cependant de ſe tenir en grand repos tant d'eſprit que de corps. Mais ce bon conſeil n'a ſervi qu'à lui faire porter ſes derniers enfans un peu plus long-tems que les premiers. Celui dont je l'accouchai le 11 Fevrier 1692. alla juſqu'à la fin du ſeptieme mois. Il y a encore lieu d'eſpérer que continuant à ſuivre le conſeil que je lui ai donné, elle pourra conduire dans la ſuite quelque groſſeſſe à terme, & accoucher plus heureuſement qu'elle n'a fait juſqu'à préſent. MAURICEAU.

OBSERVATION XCII.

Le 17 Janvier 1688. j'ai vu une femme, qui, après avoir

eu durant un jour une médiocre perte de sang, venoit de vuider une espece de faux germe, dont elle avoit déja rendu dès le jour précédent quelque fragment membraneux. Ce prétendu faux germe étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon & de figure approchante de celle de la cavité de la matrice. L'ayant ouvert, je trouvai dans le milieu un petit avorton, qui, bien que cette femme se crût grosse de trois mois, n'étoit pas plus gros qu'un grain de froment; ce qui me fit concevoir qu'il falloit que le principe de vie eût été détruit dans ce petit fœtus, peu de tems après sa conception; & qu'à cause de cela, il n'avoit pas pris un plus grand accroissement. J'ai déja fait remarquer en plusieurs autres observations, que tous les prétendus faux germes de cette nature, ne sont proprement que de petits arriere-faix, auxquels la matrice donne la figure de sa cavité, en se contractant après que les eaux qui étoient contenues en leurs membranes s'en sont écoulées. Mauriceau.

OBSERVATION XCIII.

Le 22 Août 1689. j'ai délivré une femme d'un enfant mort depuis long-tems, selon toute apparence : il étoit si petit que je le tirai tout enveloppé de ses membranes & de ses eaux. Cette femme se croyoit grosse de six ou sept mois; cependant ce petit avorton qu'elle n'avoit jamais senti remuer, n'étoit pas plus gros qu'un enfant de deux mois & demi: lorsque je la délivrai, elle avoit une perte de sang si abondante qu'elle lui avoit déja causé plusieurs foiblesses réitérées, qui l'auroient mise en danger de mort, si je ne l'eusse promptement secourue de la maniere que je fis pour remedier à cette grande perte de sang qui cessa aussi-tôt que j'eus tiré de la matrice ce corps étrange qui l'entretenoit; après quoi cette femme qui jusqu'alors avoit été languissante, se porta bien. Mauriceau.

OBSERVATION XCIV.

Le 29 Février 1690. je vis une femme qui étoit presque réduite à l'extrémité : il y avoit sept jours qu'elle avoit avorté d'un enfant de quatre ou cinq mois, sans avoir pu être délivrée par sa sage-femme, qui, ayant rompu le cordon de l'arriere-faix, travailla beaucoup la malade durant nne heure, sans lui en pouvoir tirer que quelques portions : la plus grande partie étant restée dans la matrice, causa dans la suite de grandes pertes de sang & une abondante excrétion de vuidanges puantes, avec une grosse fievre continue qui avoit plusieurs redoublemens par jour, grande tension du ventre, plusieurs foiblesses & autres accidens qui firent mourir la malade deux jours après que je l'eus vue en ce mauvais état, comme je l'avois prédit plus par la considération de la violence que la matrice avoit soufferte de la Sage-femme que par celle de la rétention de ce corps étrange : car il faut remarquer qu'il n'y auroit pas tant de danger de commettre entierement à la nature l'expulsion de l'arriere-faix ainsi resté dans la matrice, que de faire une violence trop considérable à cette partie, pour l'en tirer; violence qui ne manque pas d'occasionner une inflammation qui est d'autant plus funeste, qu'elle est encore augmentée par la présence de quelque partie qu'on y a laissée. Mauriceau.

OBSERVATION XCV.

Le 16 Mars 1691. je délivrai une femme qui avoit avorté-deux heures auparavant, d'un enfant de trois mois, mort depuis huit ou dix jours, comme il paroissoit à sa corruption : sa sage-femme, faute de suffisante capacité en son art, ne l'ayant pu délivrer de l'arriere-faix qui étant retenu en la matrice, lui avoit causé une si excessive perte de sang, qu'elle risquoit d'en perdre la vie, si je ne l'eusse promptement délivrée; car cela fait, la perte de sang cessa, & cette femme se porta bien dans la suite. Mauriceau.

OBSERVATION XCVI.

Le 12 May 1692. une Dame me manda chez elle pour me montrer un petit fœtus avorton & son arriere-faix, qui étoient tout flétris & corrompus, l'un & l'autre étant néanmoins sans féteur : elle me demanda de quel terme je croyois que pouvoit être cet enfant, qui étoit de la longueur du plus grand doigt de la main: je lui dis qu'à sa grandeur il ne paroissoit pas avoir été vivant au ventre de sa mere plus de deux mois ou environ, mais qu'il pouvoit s'y être conservé encore autant de tems après sa mort & peut-être même davantage, ses eaux ne s'étant pas écoulées avant le tems de l'*avortement*. Sur cela elle me dit que c'étoit une de ses femmes domestiques qui avoit avorté ce même jour de cet enfant, & que, comme le mari de cette femme étoit absent depuis quatre mois & demi, elle croyoit, voyant cet enfant si petit, que c'étoit un autre homme qui le lui avoit fait. Quant à moi, de crainte d'imputer à cette femme un crime dont elle étoit peut-être innocente, je laissai la question indécise, ne pouvant pas avoir une entiere certitude par l'inspection de cet avorton, du véritable tems de sa conception, en ayant vu d'aussi petits dont les femmes ne se sont délivrées qu'au bout de cinq mois, après les avoir portés morts pendant deux ou rtois mois dans leur ventre, où ils s'étoient conservés sans grande corruption dans leurs propres eaux, comme sont certains fruits dans une saumure convenable; de sorte qu'ils n'étoient que de la grosseur qu'ils pouvoient avoir lorsque leur principe de vie étoit détruit. Mauriceau.

OBSERVATION XCVII.

Le 8 Mars 1693. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois, dont elle avorta sans cause manifeste, sinon que l'arriere-faix avoit commencé à se détacher, à cause que l'enfant qui présentoit le bras au devant de sa tête avec une partie du cordon ombilical, s'étoit tellement embarrassé dans le même cordon, que l'arriere-faix en avoit été tout ébranlé, comme il me parut par quelques caillots de sang noir que l'on voyoit fortement adhérens à l'endroit de cet arriere-faix prématurément séparé : cet enfant vivoit encore deux heures avant que je le tirasse du ventre de la mere, comme je le reconnus par le battement que je sentis à son cordon qui sortoit; ce qui fit que je l'ondoyai pour lors sur la main qu'il présentoit. Comme la matrice étoit trop peu ouverte pour le pouvoir tirer alors sans le démembrer, je fus obligé d'attendre qu'elle eût été assez dilatée pour le pouvoir permettre sans violence. C'est pourquoi je fis donner à cette femme un clystere, qui ayant augmenté les foibles douleurs qu'elle avoit, contribua beaucoup à faire dilater la matrice suffisamment, pour faciliter l'extraction de cet enfant, dont la mere avoit vuidé toutes les eaux deux heures avant que j'eusse été appellé pour la secourir, comme je fis; & quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle ne laissa pas de se bien porter après avoir été délivrée. Mauriceau.

OBSERVATION XCVIII.

Le 30 Août 1693. je délivrai une femme de l'arriere-faix d'un petit fœtus de deux mois, dont elle avoit avorté trois heures auparavant, sans aucune cause manifeste. Cet arriere-faix retenu dans la matrice, avoit causé à cette femme une si grande perte de sang, qu'elle en étoit tombée plusieurs fois en de grandes foiblesses dont elle revint aussi-tôt que je l'eus délivrée, & la perte de sang ayant cessé, elle ne tarda

pas

pas à se bien porter : c'étoit le onzieme enfant dont elle avortoit. MAURICEAU.

OBSERVATION XCIX.

Le 15 Septembre 1693. j'ai délivré une femme d'un faux germe de la grosseur du poing, dans lequel je trouvai un petit fœtus tout flétri, qui n'étoit pas plus gros qu'une petite mouche à miel, quoique cette femme eût pour lors un soupçon de grossesse depuis près de sept mois, par les signes de conception qu'elle avoit eus dès le premier mois après la derniere évacuation de ses menstrues. Il y avoit trois mois entiers qu'elle avoit une perte de sang continuelle, qui faisoit assez connoître que la nature avoit tenté dès le commencement de cette perte de sang d'expulser ce qui étoit contenu en la matrice : mais n'en ayant pu venir à bout, cela avoit été cause que ce faux germe & étant retenu durant un si long-tems, sans en être tout-à-fait détaché, y avoit pris un accroissement considérable, & qu'il étoit deux fois plus gros que n'ont coutume d'être les faux germes ordinaires, que les femmes rendent presque toujours environ le deuxieme ou le troisieme mois de leur conception : & comme ce petit fœtus contenu dans ce faux germe n'étoit pas plus gros qu'un fœtus de quinze jours, je crus que le principe de vie avoit été détruit en lui dès ce commencement par quelque autre cause qui avoit précédé cette perte de sang. MAURICEAU.

OBSERVATION C.

Le 3 Novembre 1697. une femme de cette Ville, grosse de trois mois, sentit quelques douleurs de colique qui furent suivies d'un mal de reins qui descendit enfin à l'uterus. On fit une consultation, dans laquelle nous nous accordâmes à conjecturer que certe fâcheuse disposition tendoit à l'*avortement*; & nous fûmes confirmés dans ce soupçon par de fréquentes envies de lâcher de l'eau, qui la retinrent sur le pot de chambre avant que j'eusse pu en venir à un examen nécessaire. Dans les efforts qu'elle faisoit pour lâcher de l'eau, elle sentit sortir brusquement quelque chose : c'étoient les eaux, qui percerent & que le fœtus suivit immédiatement : il étoit si petit, qu'ayant été mis sur un papier, il se sécha si fort que le lendemain on l'eût pris pour une membrane épaisse & rétrécie.

A cet accident, un autre plus dangereux succéda ; ce fut une violente perte de sang occasionnée par la rétention du petit arriere-faix : le cordon ombilical étoit trop petit & trop foible pour servir à l'extraction.

Je fis tout mon possible pour l'avoir : j'employai l'extreme violence, sans égard pour l'avis contraire de *Peu* & de *Mauriceau*. Je me servis d'un doigt seul, n'en pouvant introduire un second ; je balayai avec ce doigt la surface intérieure de l'uterus, & par ce mouvement j'en séparai le placenta & le tirai au dehors, en recourbant ce doigt & m'en servant comme d'un crochet obtus, par lequel il étoit serré contre la surface opposée de la matrice. La perte de sang cessa immédiatement après l'extraction.

L'extraction de cet arriere-faix, tout petit qu'il étoit, devenoit nécessaire, car la femme n'eût pas manqué de périr par la perte de sang qu'elle faisoit, s'il eût séjourné plus long-tems dans la matrice. Cette perte étoit si considérable, que dans ce court intervalle de tems elle réduisit la malade dans une extreme foiblesse. LA MOTTE.

OBSERVATION CI.

Le 2 Août 1692. j'ai accouché une femme grosse de six mois, qui étoit en une très-grande perte de sang causée par le détachement total de l'arriere-faix qui se présentoit le premier. Elle étoit déja tombée par plusieurs fois en de grandes foiblesses, & couroit grand risque de perdre la vie dans peu d'heures, si je ne l'eusse au plutôt délivrée de son enfant qui étoit déja mort à cause de l'excès de cette perte de sang, qui cessa immédiatement après l'extraction. Je fus obligé, dans le doute où j'étois sur l'état de l'enfant, de le retourner pour le tirer par les piés. Cette opération lui fut inutile, mais elle fut salutaire à la mere, qui se porta bien ensuite. Il faut observer que dans ces occasions où l'arriere-faix se présente le premier au passage, il ne faut jamais espérer que la nature qui est extremement affoiblie par l'excessive perte de sang qui accompagne toujours cette disposition, puisse d'elle-même pousser l'enfant dehors. C'est pourquoi il faut le tirer au plutôt du ventre de la mere, si on veut lui sauver la vie & à son enfant, lorsqu'il en jouit encore : car ils ne peuvent manquer de périr l'un & l'autre, si la perte de sang dure ; & elle durera tant que celui-ci séjournera dans la matrice. MAURICEAU.

OBSERVATION CII.

Le 24 Décembre 1692. je vis une femme qui avoit avorté, il y avoit quatre jours, d'un enfant de quatre mois. L'arriere-faix étoit resté dans la matrice qui s'étoit refermée immédiatement après la sortie de cet enfant. Sa sage-femme ne l'ayant pu délivrer avoit été obligée d'en commettre l'expulsion à la nature, pour éviter la violence qu'il eût fallu faire pour tirer cet arriere-faix qu'elle venoit de vuider d'elle-même avec une grande perte de sang, lorsque je la vis. Mais comme cette perte n'avoit de cause que la rétention de ce corps étrange, elle cessa aussi-tôt qu'il fut expulsé. Cette femme revenue de son extreme foiblesse, se porta bien dans la suite. MAURICEAU.

Avortemens causés par des maladies aigues.

OBSERVATION CIII.

Le premier Mars 1671. j'ai vu une femme grosse de cinq mois, qui après trois semaines de fievre continue avec redoublemens, avorta d'un petit enfant qui expira sur le champ : la mere mourut elle-même deux jours après, l'extreme danger où elle étoit s'étant augmenté après son *avortement*, ainsi que je le prédis aux Medecins qui la voyoient, & qui furent frustrés de la vaine espérance qu'ils avoient, que les vuidanges emporteroient la fievre, & qu'elle pourroit encore prendre les remedes convenables à sa maladie. On voit au contraire dans ces cas que la fievre redouble après l'accouchement, par la suppression des vuidanges qu'elle cause. Ces humeurs interrompues dans leurs cours, refluent & ne manquent pas de faire un dépôt sur les parties internes qui ont occasionné la premiere indisposition ; après quoi la malade n'a pas long-tems à vivre ; parce que la nature déja presque accablée par une maladie mortelle en soi, n'a plus la force, ni de régir, ni d'achever les évacuations nécessaires. Ceux donc qui sont appellés pour traiter les femmes grosses en leurs maladies, doivent se précautionner dans l'administration des remedes, contre l'*avortement* : car celles à qui cet accident arrive, meurent peu de tems après, & particulierement si la fievre est accompagnée de fluxion de poitrine. J'ai vu beaucoup d'exemples semblables à celui de certe femme, & j'ai trouvé dans l'ouverture de leurs corps, le poumon du côté gauche tout purulent & beaucoup de sérosités sanglantes épanchées en l'une & l'autre cavité de la poitrine avec le foie tout desséché. MAURICEAU.

OBSERVATION CIV.

Le 16 Mars 1678. j'ai accouché une femme de vingt-deux ans d'un petit enfant de six mois, qui ne vécut que trois heures après sa naissance.

La mere avoit alors depuis neuf jours une grande flu-

xion de poitrine & une fievre continue, avec redoublemens; pour raison de quoi, les Medecins qui la voyoient l'avoient fait saigner cinq ou six fois. Quoiqu'elle fût accouchée fort facilement, car elle ne fut pas plus de deux heures en travail, je jugeai néanmoins que sa maladie augmenteroit; car pour avoir lieu de croire que la délivrance de cet enfant dût être salutaire à la mere, il eût été nécessaire que les évacuations eussent été bien réglées; ce qui n'étoit pas, la nature accablée par une semblable maladie, étant incapable de les régir. Outre que vers le deuxieme ou troisieme jour de l'accouchement il se fait ordinairement un reflux d'humeurs vers la poitrine pour la génération du lait: d'où je conjecturai que cette femme mourroit, comme cela arriva quatre jours après avoir été accouchée. Le siége principal du mal étoit à la poitrine, qui étoit si fort engagée, que cette femme commencoit à râler dès le tems que je l'accouchai. Mauriceau.

OBSERVATION CV.

Le 19 Juin 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté par la violence d'une grosse fievre avec redoublemens: elle avoit eu même un commencement de transport au cerveau dans le tems de son *avortement*, qui arriva environ le douzieme jour de cette maladie: mais quoiqu'elle en eût été presque réduite à l'extrémité, & que l'arriere-faix de l'avorton lui fût resté dans la matrice, sa sage-femme ne l'ayant pu délivrer; elle commença à se porter mieux immédiatement après son *avortement*; de sorte que sa fievre ayant beaucoup diminué cinq ou six heures après & cessé dès le lendemain, la nature ayant aussi expulsé dans cet intervalle l'arriere-faix, elle se porta mieux dans la suite, contre mon espérance. Mais il est extremement rare de voir échapper de ces sortes de maladies, les femmes dont la maladie est accompagnée de fluxion de poitrine: elles meurent presque toutes, quelques jours après l'accouchement. Je crois que ce qui contribua beaucoup à sauver celle dont je viens de parler, ce fut la liberté de sa poitrine qui ne fut jamais engagée, malgré la violence de sa maladie. Mauriceau.

OBSERVATION CVI.

Le 3 Février 1692. je fus appellé pour délivrer une femme qui avoit avorté le jour précédent d'un petit fœtus de trois mois: je lui tirai de la matrice un arriere-faix tout endurci, dont la nature n'avoit pû se débarrasser: son sejour avoit causé à cette femme une si excessive perte de sang, qu'elle en étoit tombée plusieurs fois en une extreme foiblesse: elle avoit dans le tems de l'opération le pouls petit & fréquent, avec une soif ardente, que la fievre qu'elle avoit depuis trois semaines, & des potions d'armoise, de sabine & d'autres remedes échauffans qu'on lui avoit fait prendre inutilement, avoient causée. Quoique je l'eusse délivrée sans aucune violence, je doutai fort qu'elle en échappât. Néanmoins elle se porta assez bien dans la suite, l'extraction de l'arriere-faix lui ayant été beaucoup plus salutaire que toutes les potions diurétiques & purgatives qu'elle avoit prises, lesquelles n'ayant point procuré l'évacuation qu'on en attendoit, n'avoient servi qu'à augmenter encore davantage sa perte de sang. Mauriceau.

OBSERVATION CVII.

Le premier Juillet 1693. j'ai accouché une femme d'un enfant de cinq mois, mort depuis plus de douze jours, comme il paroissoit à sa corruption: le cordon ombilical étant très-foible & corrompu, il se rompit, & le corps de l'arriere-faix qui étoit gros & skirreux, resta dans la matrice, qui s'étant refermée sur le champ, ne me permit d'en faire l'extraction sans violence qu'un heure après que je portai ma main à l'orifice intérieur, où je le saisis comme il s'y présentoit. Cette femme avoit eu auparavant une fievre continue pendant dix ou douze jours avec redoublemens; ce qui avoit apparemment fait mourir son enfant. Cependant elle en avoit été délivrée cinq ou six jours avant son *avortement*; & c'est à cet heureux évenement qu'elle dut son salut. Car si l'*avortement* fût arrivé dans le tems de la maladie, il n'auroit pas manqué de l'augmenter, comme il arrive ordinairement, lorsque la nature affoiblie ne dirige pas les évacuations. Mauriceau.

OBSERVATION CVIII.

Le 30 Mars 1687. j'ai vu une femme réduite à l'extrémité qui avoit avorté il y avoit six jours, d'un enfant mort à quatre mois: elle avoit pour lors une fievre continue avec fluxion de poitrine & crachement de sang, sa Sage-femme l'ayant délivrée avec grande peine, & lui ayant même laissé dans la matrice quelque portion de l'arriere-faix qui vint dans la suite en suppuration, comme il me parut en présence de son Medecin qui m'avoit mandé pour joindre mon conseil au sien. Mais je trouvai la malade en si mauvais état, qu'il n'y avoit plus d'espérance qu'elle en échappât: son plus grand mal venoit bien moins des parcelles d'arriere-faix dont la nature se seroit bien délivrée, que de la fievre & de la fluxion de poitrine qui lui en ôtoient la force: elle mourut quelques jours après que je l'eus vue & vérifia ma prédiction. L'expérience m'a fait connoître que toutes les femmes qui ont, lorsqu'elles accouchent ou qu'elles avortent, une fievre continue avec fluxion de poitrine, ne manquent pas de mourir quelque tems après, par l'augmentation que cette funeste maladie reçoit de la suppression des vuidanges: car les humeurs retenues refluent vers la poitrine échauffée & mal affectée, & y font communément un surcroît d'engagement qui acheve de suffoquer la malade. Mauriceau.

OBSERVATION CIX.

Le 8 Décembre 1681. j'ai vu une femme qui, après avoir eu une perte de sang considérable, croyant pour lors être grosse de deux mois & demi, venoit de vuider parmi des caillots de sang, une poche membraneuse de la grosseur d'un œuf de poule, pleine d'eau, au milieu de laquelle je trouvai un petit fœtus de la grosseur d'une petite mouche à miel, lequel avoit apparemment cessé de grandir & de vivre depuis six semaines que cette femme avoit eu la fievre quarte; le corps de cet avorton étant resté de la même proportion qu'il pouvoit avoir, lorsque les violens accès de la fievre de la mere avoient détruit en lui le principe de vie. Mauriceau.

OBSERVATION CX.

Le 14 Juin 1684. j'ai vu une femme réduite à l'agonie par une fievre continue avec une fluxion de poitrine qui l'avoit fait avorter il y avoit trois jours, au troisieme mois de sa grossesse, d'un petit enfant mort tout corrompu; & sur ce que l'on me dit que cet avorton n'avoit été expulsé de la matrice que deux heures après qu'elle eut vuidé quelques membranes mêlées de quelques caillots de sang qui firent croire à sa sage-femme que c'étoit l'arriere-faix, j'assurai son mari & cette sage-femme, que si la malade n'avoit pas vuidé autre chose depuis la sortie de l'avorton, elle n'étoit point délivrée: ce qui étoit vrai. Il arrive toujours que ces avortons précedent l'arriere-faix, à moins qu'ils ne soient expulsés tout enveloppés de leurs membranes. Le sejour du délivre, joint à sa maladie, fit mourir cette femme dès le lendemain de ma visite, comme je l'avois prédit. Mauriceau.

OBSERVATION CXI.

En 1704. la Ville & la Campagne furent désolées d'une maladie extraordinaire qui emporta beaucoup de monde. Mais on remarqua que les vieillards, les personnes d'un tempérament foible & les pauvres, échappoient plus fréquemment que les jeunes gens, les personnes vigoureuses & les riches. Ceux qui en étoient affligés sentoient une violente chaleur, ou étoient dans un frisson continuel, avec oppression, douleur de côté, toux, crachement de sang & vomissement.

Le 22 Juin une femme grosse de trois mois en fut attaquée; elle éprouva tous ces symptomes à la fois, excepté qu'au lieu de chaleur, elle étoit dans un frisson extreme & continuel. Je fus effrayé du danger qu'elle couroit, affligée d'une si violente maladie & dans un état de grossesse : je lui conseillai donc de mettre ordre à ses affaires. Comme cette femme avoit l'ame & la fermeté d'un homme, elle écouta mes conseils & les suivit avec résolution. Je ne lui ai pas remarqué la moindre foiblesse dans tout le cours de sa maladie, pendant laquelle je lui ai donné mes soins : comme elle avoit une confiance entiere en moi, je crus que la saignée étoit, quant à présent, le seul remede qui pût la soulager, sa grossesse & la violente oppression qui la tourmentoient, ne me permettant pas l'usage de l'émétique. Mais le froid qui l'avoit saisie tenoit le sang si concentré, que les extrémités de son corps en paroissoient privées; je tâchai de rappeller la chaleur dans un de ses bras par un frottement violent; je le tins exposé sur un réchaud, enveloppé dans des serviettes bien chauffées, jusqu'à ce que j'apperçus enfin une veine assez pleine : je l'ouvris, & avec beaucoup d'efforts & de tems j'en tirai plusieurs palettes de sang.

Je différai une seconde saignée au lendemain, dans l'espoir que la chaleur succederoit à ce froid si terrible, & d'autant plus surprenant, que l'on étoit alors au milieu de l'été : mais ce fut en vain, le froid & l'oppression continuerent, & l'estomac sujet à un vomissement continuel, ne pouvoit supporter de remedes. Dans la nécessité d'abandonner cette malade dans ce funeste état ou de la secourir, je me déterminai, malgré la foiblesse du pouls, à une seconde saignée, quelque difficulté que je dusse trouver & quelque tems que je dusse employer à la faire. Dans ce dessein, je me servis des mêmes moyens que ceux du jour précédent; je n'ignorois pas que la chaleur artificielle étoit mal saine pour un malade : mais toutefois avec elle, je vins à bout de tirer à la malade trois grandes palettes de sang, & la toux, le froid & le crachement de sang disparurent : il lui restoit encore une douleur légere de côté, avec quelque oppression que j'aurois pu dissiper par une troisieme saignée, si elle ne se fût plainte de quelques douleurs dans le ventre & dans les reins. Sur ces symptomes je lui déclarai qu'elle étoit menacée d'un *avortement*; & en effet elle avorta une heure après.

La nature de ces symptomes ne me laissant aucun doute sur leur suite, je pris mes précautions : les douleurs étoient légeres dans le commencement, mais comme elles alloient toujours en augmentant, je m'assurai de l'état de la malade par le toucher : les eaux étoient formées : elles percerent à la premiere douleur, & l'enfant se présenta dans la posture favorable : il étoit de la grosseur d'une souris. J'eus plus de peine à faire l'extraction de l'arriere-faix, que celle de l'enfant ne m'en avoit donné : & quoique ce ne soit point ici le lieu d'entrer dans ce détail, je dirai pourtant qu'on ne peut supposer sans imprudence que le cordon d'un enfant si petit soit assez fort pour entraîner le délivre. Je me contentai donc de le suivre & de remonter jusqu'à son origine, avec deux doigts que j'avois introduits dans l'orifice intérieur avant qu'il se refermât : je le détachai & le tirai dehors de la matrice.

Quoique cette femme fût guérie du frisson, elle ne laissa pas de se trouver très-mal pendant trois ou quatre jours : mais la résolution avec laquelle elle prit les décoctions, les gelées, les boissons d'eau miélée avec un peu de vin, & généralement tous les remedes que j'ordonnai, la tirerent d'affaire en lui procurant des évacuations aussi abondantes que si elle eût accouché à terme. Alors tous les symptomes disparurent, & cette fausse-couche, dont les suites nous avoient d'abord paru si terribles, lui devint salutaire, & elle recouvra parfaitement sa santé dans l'intervalle de six semaines. LA MOTTE.

OBSERVATION CXII.

Le 7 Août 1704. je fus appellé à quatre lieues de cette Ville auprès d'une femme grosse qui ressentoit une oppression à la poitrine, des douleurs de côté, avec fievre continue & crachement de sang.

Comme je l'avois secourue plusieurs fois dans ses accouchemens, elle avoit grande confiance en moi : elle me conjura de ne la point abandonner, espérant tout de mon assistance.

Je la saignai sur le soir & lui ordonnai pour la nuit un clystere émollient : comme la fievre continuoit, je lui fis une seconde saignée le matin. Ensuite je l'avertis de ne pas négliger les soins de son ame, & de se procurer les secours de la religion, la rassurant d'ailleurs en lui insinuant qu'étant grosse de cinq ou six mois, la fausse-couche pouvoit lui être salutaire en la délivrant des autres incommodités qu'elle ressentoit. Je m'appliquai ensuite à diminuer la fievre & l'oppression qui menacoit la malade de mort, par la violence de la toux & la persévérance de la douleur de côté. Voilà ce que je fis jusqu'au cinquieme jour que cette femme entra en travail. Les douleurs devinrent si considérables en un quart d'heure de tems que je passai dans sa chambre, qu'elles annoncerent un *avortement* immédiat : c'est pourquoi je m'assurai de l'état de l'uterus : je trouvai les eaux formées & les membranes si prêtes à rompre, qu'à la premiere douleur qui survint, l'enfant fut expulsé tout vivant.

Le cordon d'un si petit fœtus étant extremement foible, je ne négligeai rien pour qu'il me fût de quelqu'utilité dans l'extraction de l'arriere-faix : mais toutes mes précautions furent inutiles; l'orifice de l'uterus se referma si parfaitement qu'il étoit presque dans son état naturel; & dans ce mouvement le cordon se rompit, quoique je ne l'eusse presque point agité. Mais sans me déconcerter, je fis si bien que j'introduisis quatre doigts dans l'uterus avant qu'il fût entierement fermé; avec lesquels je détachai le placenta que j'attirai à l'orifice, & le saisissant avec le pouce & le doigt, je l'entraînai dehors.

Cette femme se trouva fort mal le reste du jour : le lendemain elle revint un peu : enfin sa santé continuant de se rétablir de jour en jour, elle la recouvra en trois semaines de tems. LA MOTTE.

REMARQUE.

Dans cette observation de la Motte, on apperçoit que, malgré l'espoir qu'il donnoit à sa malade, l'*avortement* & ses suites étoient le plus grand sujet de ses craintes, & qu'il attribue son salut à l'abondance des évacuations qui ne furent point suspendues dans ce cas, comme il arrive dans presque tous les *avortemens* occasionnés par des maladies aigues.

La vie de la malade dépendant alors des évacuations, il faut que toute l'attention du Medecin se tourne de ce côté là : il ne doit épargner aucun moyen pour les faciliter & les entretenir.

OBSERVATION CXIII.

Le 23 Septembre 1678. je vis une femme qui après avoir

senti pendant deux jours des douleurs de reins, de la fievre & un grand mal de tête, avorta d'un fœtus de trois mois ou environ, de la longueur de quatre travers de pouce, fort flétri & tout émacié; l'arriere-faix beaucoup plus gros que cet avorton, fut retenu au-dedans de la matrice, qui ne put l'expulser à cause du peu de dilatation : pouvant y introduire à peine un doigt, je jugeai plus à propos d'en commettre l'expulsion à la nature, que d'en tenter l'extraction : la violence qu'il eût fallu faire, auroit pu être préjudiciable à la malade, dont le corps fut dès le lendemain tout couvert de petite vérole. Le lendemain il lui survint une petite perte de sang avec quelques douleurs, qui firent un peu dilater la matrice. Je profitai de ce moment pour la délivrer. Mais la petite vérole qui étoit très-maligne, & qu'accompagnoit la fievre, avec douleur de tête & mal de gorge, emporta la malade neuf jours après son *avortement*; ce à quoi contribuerent peut-être aussi les très-fréquentes saignées du bras qu'on lui fit faire, contre mon avis, jusqu'au nombre de dix. J'avois opiné de la saigner une fois du pié & une fois du bras, & d'abandonner le reste à la nature. MAURICEAU.

OBSERVATION CXIV.

En 1687. la petite vérole fut si cruelle à Valognes, qu'elle emporta tous ceux qui en furent attaqués, sans aucune distinction d'âge, de condition & de sexe. Une jeune Dame grosse de six mois n'en fut pas exempte. Cette maladie se déclara en elle de la maniere la plus favorable; la fievre étoit modérée, les pustules larges, rondes & blanches; ensorte que la seule chose qu'on pût désirer, c'étoit l'entiere guérison. Dans cet état, elle fut saisie d'une convulsion subite. J'étois alors à côté d'elle; je lui fis prendre un verre de vin, & aussitôt ses douleurs augmenterent, & je la délivrai d'un enfant vivant. Mais un moment après l'opération, il lui survint une nouvelle convulsion qui fut suivie d'une mort immédiate. LA MOTTE.

OBSERVATION CXV.

Le 10 Août 1688. je vis une femme qui venoit d'avorter au terme de six mois d'un enfant qu'elle avoit porté mort plus de six semaines entieres, ne l'ayant point senti remuer depuis le tems qu'elle avoit eu la petite vérole, dont elle étoit cependant alors bien guérie. Une petite perte de sang qui dura cinq ou six jours, fut le signe avant-coureur de cet *avortement* : mais aussitôt que la nature eut expulsé ce fœtus, qui n'avoit que la proportion d'un enfant de quatre mois & demi, tems auquel il étoit mort dans le ventre de sa mere, elle se porta bien. MAURICEAU.

Entre les causes générales de l'*avortement*, aucun Auteur ancien & moderne un peu considérable, n'a compté les *envies*; quoiqu'on ait fait plusieurs traités pour en prouver ou combattre les effets.

Hippocrate, qui n'oublie rien, garde le silence sur cet article. Galien & Actuarius parlent d'une maladie qu'ils appellent κίσσα; & Pline d'une autre, qu'on nommoit communément *pica* ou *picatio*. Quelques Auteurs font mention d'une incommodité, dont le nom est μαλακία : mais κίσσα, μαλακία, *pica* & *picatio* désignent une envie singuliere de manger de ces choses qui n'excitent pas ordinairement l'appétit, comme de la craie, de la chaux, des cendres & de la boue, & autres choses sur lesquelles les envies des femmes grosses ne se jettent pas. Les filles dont les regles sont supprimées, sont plus sujettes à ces appétits desordonnés que les femmes grosses. Au reste, les Allemands sont les seuls peuples qui n'aient point de nom particulier pour cette maladie. Les Anglois l'appellent *longing*, les François *envies*, les Italiens *voglia* ou *donna suogliata*; & quoique les mots *envie* & *voglia* aient encore quelques autres appellations, nous n'en devons pas conclurre que cette maladie soit particuliere à ce pays; car les femmes de toutes les autres contrées y sont exposées comme les nôtres.

Je ne connois d'autre moyen de prevenir cet effet des envies que de les satisfaire toutes les fois qu'il est possible. Mais si par négligence ou par impossibilité d'employer ce remede, on apperçoit des symptomes d'*avortement*, il est de la prudence de les écarter par le repos, le régime, & les évacuations requises & indiquées en pareil cas, pourvu qu'on ait le tems d'appliquer ces remedes; ce qui n'arrive pas toujours.

A B R

ABRABAX ou ABRAXAS. Terme magique, marquant les jours de l'année en lettres numériques. CASTEL d'après Libavius.

ABRACADABRA. Terme cabalistique recommandé par Sirenus Samonicus comme un spécifique contre une espece de fievre, que les Medecins appellent hémitritée.

Pour qu'il puisse faire effet, il faut l'écrire sur un papier de la maniere suivante; retranchant à chaque fois qu'on écrit une lettre, & commençant ce mot sans le finir autant de fois qu'il y a de lettres. Ainsi l'on formera une figure triangulaire, dont la base sera le mot *Abracadabra*, & le sommet la lettre A.

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A.

On suspendra au col de la personne qu'on veut guérir, le papier sur lequel on aura disposé ce mot de cette maniere. On feroit trop d'honneur à de pareilles sotises en se donnant la peine de les réfuter.

ABRACALAN. C'est encorre un terme cabalistique, auquel les Juifs attribuent la même vertu qu'à Abracadabra; ce en quoi, je crois qu'ils ont raison. BUXTORF.

Saint Chrysostome & Saint Augustin desapprouvent ces amulettes, dont l'usage leur paroît tenir quelque chose du paganisme. Mais je me garderai bien d'appuyer leur sentiment; je ne veux point avoir affaire aux marchands de coliers anodyns, dont le fameux inventeur a trouvé le secret de précipiter les Chrétiens dans une superstition aussi ridicule qu'aucune de celles des Payens & des Juifs.

Mais je ne puis me dispenser de rendre justice à l'Abracadabra & à l'Abracalan. Ils ont quelque chose de plus que le colier anodyn. Le colier anodyn ne signifie rien; au lieu que Selden nous apprend, en parlant *de Diis Syris*, que ces deux mots sont des noms d'une idole Syrienne. Ainsi le charme suppose apparemment une invocation de cette ancienne divinité.

ABRAHAM, ABRAHAM. On dit que ce Patriarche fut la Medecine, & qu'il l'apprit aux Egyptiens pendant son séjour dans leur pays. On ne trouve rien dans l'écriture qui puisse servir de fondement à cette opinion. Cette tradition doit son origine au sentiment des Mages Perses, qui confondent Abraham avec Zoroastre, le fondateur de leur religion & de leur philosophie, ainsi que de la philosophie & de la religion des Chaldéens. SCHULZE. HERBELOT.

ABRASA. Ulceres accompagnés d'*abrasion* d'une partie de la substance du corps; ou bien des ulceres dans lesquels la peau est si tendre & si lâche, qu'elle est sujette à l'abrasion.

ABRASAXAS. Autre terme magique tiré de Basilide l'Egyptien. On dit que si on l'inscrit sur la circonférence d'un cercle, les mouches s'éloigneront de l'espace renfermé dans cette circonférence. CASTEL d'après Libavius.

ABRASIO. Castelli rend ce mot par ulcération superficielle des parties membraneuses, avec déperdition de substance par petits fragmens.

Ainsi l'on dit qu'il y a abrasion dans les intestins, lorsque la membrane interne est exulcérée, & qu'il s'en détache de petites parcelles qui sont expulsées avec les excrémens.

ABRASUM, *partie exulcérée.*

On ne coupe point la peau dans les exulcérations, mais on s'attache à la restituer dans sa place; c'est pourquoi l'on étend dessus les médicamens convenables. Par ce moyen la peau exulcérée reprend quelquefois, quoiqu'elle soit toute noire. Pour garantir dans le cas d'exulcération les parties affectées d'inflammation, frottezles avec de la poudre de sumac rouge mêlée avec du miel, ou avec de la cendre de jonc mêlée aussi avec du miel. ORIBASE, *de morb. curat. lib. III. c.* 18.

ABRATHAN, ou ABROTANUM, *Aurone.* Les Juifs comptent cette plante entre les sept especes d'hysope. SAUMAISE.

ABRIC, *soufre.* Voyez *Sulphur.*

ABROTANOIDES, espece de corail; ou de plante pierreuse, ressemblante à l'*aurone* femelle, d'où elle tire son nom. Elle croît, selon Clusius, qui en a donné la description, sur les rochers au fond de la mer. RAY. *Hist.*

ABROTANUM, *Aurone.* Le nom *Abrotanum* lui vient du mot grec ἁβρὸς, *doux.*

Il y a différentes especes d'*aurone.* La premiere est l'*Abrotanum mas officinarum*, Ger. 947. emaculat. 1105. Raii, hist. 1. 371. *Abrotanum vulgare*, J. B. 3. 192. *Abrotanum*, Chab. 376. *Abrotanum mas vulgare*, Park. 92. *Abrotanum mas, angusti folium, majus*, C. B. 136. Tourn. inst. 459. Boerh. ind. A. 127. *Abrotanum mas vulgare*, *Fuchsii*, Hist. Oxon. 3. 11.

Cette plante est très-connue, on la cultive dans presque tous les jardins, sa racine est ligneuse, garnie de quelques fibres; elle pousse plusieurs tiges sarmenteuses & branchues. Ses feuilles sont nombreuses & naissent sur de larges queues; elles sont découpées fort menu en des lobes plus larges que ceux du fenouil: mais elles sont plus courtes, d'une couleur verte & blanchâtre par-dessous. Les fleurs croissent aux sommités des branches, & elles sont en très-grand nombre; elles sont composées de plusieurs fleurons très-courts en forme de tuyaux divisés en cinq parties, portés chacun sur une gaine, & renfermés dans un calice écailleux. Il leur succede de petites graines oblongues, nues, sans aigrettes; les feuilles & les fleurs ont une odeur fort douce: mais on sent un peu d'amertume au gout. Cette plante fleurit au mois de Juillet; ses feuilles tombent dans l'hiver, & elle en repousse de nouvelles chaque printems. MILLER.

Ælien rapporte plusieurs propriétés singulieres de l'*aurone.* Il en parle comme d'un présent qu'Esculape a fait aux hommes: & elle guérit, selon lui, radicalement la difficulté de respirer: elle tue ces vers monstrueux d'une longueur prodigieuse qui s'engendrent dans les intestins: mais elle ne produit pas ce dernier effet si infailliblement qu'il faille s'en tenir à ce remede seul.

Guillelmus Menens dit dans son traité intitulé *Vellus Aureum*, qu'une branche d'*aurone* mise sous un oreiller, préserve de cette imbécillité dont on est affecté par sortilége. Je cite ce passage pour démontrer dans quelle extravagance un homme de bon sens & de lettres peut donner lorsqu'il s'abandonne à la chaleur de son imagination, & qu'il est un peu enthousiaste.

Galien prétend qu'elle affoiblit le frisson de la fievre intermittente, si on en frotte le malade avant que cet accès commence. Il ajoute qu'elle tue les vers.

On se sert en Medecine de ses feuilles & de ses sommités, & les auteurs modernes leur attribuent les propriétés suivantes. Elles sont bonnes contre les putréfactions & les poisons, de même que contre les piquures des animaux venimeux, tels que le scorpion & l'araignée: elles tuent les vers. On les emploie quelquefois dans la suppression des regles, & dans les maladies histériques. On les mêle fréquemment dans les onguens chauds & corroboratifs. Le jus des feuilles & la lessive de leurs cendres sont recommandés contre la perte des cheveux & aux personnes chauves. MILLER, d'après Rai & Galien.

Les sommités bouillies dans de l'eau ou du vin, avec du sucre, sont bonnes pour la difficulté de respirer, l'asthme, la toux, & les autres maladies du poumon.

On dit que l'*aurone* guérit aussi de la jaunisse. RAY, DALE, MILLER.

Matthiole recommande la poudre de ses feuilles séchées pour les fleurs-blanches.

Les anciens avoient coutume d'en faire infuser dans l'huile, pour donner à cette huile une odeur aromatique & agréable.

Heister en recommande la décoction dans de l'eau salée ou de l'eau de mer, pour arrêter les progrès de la gangrene.

La seconde espece d'*Abrotanum* ou d'*Aurone*, c'est l'*Abrotanum fœmina* ou *chamæcyparissus*, Off. Ger. *Abrotanum fœmina vulgaris*, Park. *fœmina fibris teretibus*, *female Abrotanum*, C. B.

On l'appelle encore *Santoline.*

Cette plante conserve ses feuilles pendant tout l'hiver: elle pousse des tiges ligneuses, grêles, couvertes d'un duvet blanchâtre, & partagées en plusieurs branches qui sont environnées de feuilles menues chargées de petits tubercules: ces tubercules l'entourent quatre à quatre dans toute sa longueur. Ces feuilles sont toutes blanchâtres, d'une odeur forte, sans être desagréable, & d'une saveur acre, chaude & aromatique. Chaque petit rameau porte une fleur jaune, composée de plusieurs fleurons en forme de tuyaux, renfermés dans un calice commun, écailleux & presque sémisphérique. La graine de cette *aurone* est petite, oblongue & rayée; sa racine est dure, ligneuse, épaisse & branchue. Elle vient communément dans les lieux champêtres d'Italie & dans les vignobles, autour desquels elle sert de haies & de clôture. Elle fleurit en Juillet & Août.

On emploie en Medecine ses feuilles, & quelquefois ses fleurs. Elles passent pour très-énergiques contre les vers. On les fait bouillir dans du lait, que l'on prend à jeun. Les anciens ont recommandé cette plante contre toutes sortes de poisons, contre la piquure & la morsure des animaux venimeux, contre les obstructions du foie, dans la jaunisse, lorsqu'il est question de provoquer les regles: pour ce dernier effet, on la fait infuser dans du vin. MILLER.

Dale fait mention d'une troisieme espece d'*aurone*, dont on fait, dit-il, usage en Medecine, & qu'il décrit ainsi.

Artemisia tenuifolia, Offic. hist. Oxon. 3. 6. *Artemisia tenui folia seu leptophyllos, aliis abrotanum*, J. B. 3. 194. *Artemisia tenuifolia seu leptophyllos, quibusdam abrotanum sylvestre*, Chab. 375. *Abrotanum campestre*, Ger. 948. Emac. 110. 6. Raii hist. 1. 371. Synop. 3. 190. C. B. Pin. 136. Park. Theat. 94. Tourn. inst. 459. Boerh. ind. A. 1. 27. *Abrotanum inodorum*, Schwenck. 5.

On substitue quelquefois à cette espece d'*aurone*, l'*aurone* mâle: on dit qu'elle calme les douleurs d'estomac & des nerfs. DALE.

Miller compte dix-huit sortes d'*aurones*, en y comprenant la premiere & la seconde dont nous venons de parler.

1. *Abrotanum mas, angustifolium majus*, C. B. Pin.
2. *Abrotanum mas, angustifolium minus*, C. B. P.
3. *Abrotanum mas, angustifolium maximum*, C. B. P.
4. *Abrotanum latifolium inodorum*, C. B. P.
5. *Abrotanum mas, angustifolium incanum*, C. B. P.
6. *Abrotanum campestre, cauliculis albicantibus*, C. B. P.

7. *Abrotanum campeſtre, caulicalis rubentibus*, C. B. P.
8. *Abrotanum campeſtri ſimile Tingitanum*, H. L. P.
9. *Abrotanum campeſtre incanum, carlinæ odore*, C. B. P.
10. *Abrotanum humile, corymbis majoribus aureis*, H. L. P.
11. *Abrotanum Hiſpanicum, abſynthii pontici folio*, Tourn.
12. *Abrotanum Hiſpanicum maritimum, folio craſſo, ſplendente & rigido*, Tourn.
13. *Abrotanum mas ex ſurinam molli hirſutia caneſcens*, Pluk. Almag.
14. *Abrotanum elatius ſubincanum, foliis creberrimis, ſecundum caulem in metæ formam faſtigiatis*, Pluk. Almag.
15. *Abrotanum orientale annuum, abſynthii minoris folio*, Tourn.
16. *Abrotanum orientale, chamæmeli folio*, Tourn.
17. *Abrotanum Africanum, foliis argenteis, anguſtis floribus ſpicatis capitulis copioſo tomento donatis*, D. Sherard. Raii Suppl.
18. *Abrotanum Africanum, foliis argenteis anguſtis, floribus umbellatis, capitulis tomentoſis*, Raii, ſuppl.

ABROTONITES, Vin imprégné d'*aurone*, dont Dioſcoride fait mention, & qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de l'aurone broyée & paſſée, cent onces.*
οὐγκία, *l'once peſoit dix-huit deniers cinq grains* $\frac{1}{7}$.
enfermez-la dans un ſac de toile, & mettez ce ſac dans cinquante-ſix pintes de moût, Κεράμιον.

Il eſt bon dans les maux d'eſtomac, dans le dégout, & dans la jauniſſe; car il eſt diurétique. DIOSCORIDE. *l.* 5. *c.* 62.

ABRUPTIO. Voyez *Abductio*.

ABRUS, eſpece de feve rouge qui croît en Egypte & aux Indes. Hiſtoire de RAY.

ABRUS, Offic. Veſlin. obſ. 25. *Phaſeolus ruber abrus vocatus*, Alp. Ægypt. 76. *Phaſeolus Glycyrrhizites folio alato, piſo coccineo, atrâ maculâ notato.* Cat. Jamaic. 70. Hiſt. Jamaic. 1. 80. Tab. 112. *Phaſeolus alatus major, fructu coccineo, maculâ nigrâ notato*, Corneil. in not. Horſt. mal. 8. 72. Flor. mal. 211. *Phaſeolus ruber indicus bontio*, Raii, hiſt. 1. 889. *Phaſeolus ſecundus ruber, qui abrus Proſpero Alpino dicitur*, Bont. 136. *Phaſeolus ruber abrus vocatus minor coccineus, nigrâ maculâ notatus*,. hiſt. Oxon. 2. 71. *Phaſeolus arboreſcens alatus & volubilis major Orientalis.*, *fructu coccineo, hilo nigro notato*, Pluk. Phitog. T. 214. f. 5. *Piſum Indicum minùs coccineum, aliis abrus*, J. B. 2. 263. *Piſum Americanum coccineum vel nigrum, abrus quibuſdam*, Chab. 403. *Glycyrrhiza Indica vulgo*, Serm. Cat. 494. *Glycyrrhiza Indica ſiliquis & ſeminibus piſi coccineis, hilo nigro notata*, Par. Bat. Prod. 337. *Glycyrrhiza vel, ſimaris, Glycyrrhiza affinis, arboreſcens, Americana, floribus ex luteo & rubro variegatis, folio acuminato, ſiliqua latiſſima*, Breyn. Prod. 2. 53. *Arachus Indicus ſive Aricanus*, Parkinſon Theat. 1071. *Konni*, Hort. mal. 8. 71. *Olinda, olida*, Herm. Muſ. Zeyl. 16.

On l'apporte des deux Indes; on ſe ſert de la ſemence. Il y en a deux ſortes chez les Apothicaires; l'une de la groſſeur d'un gros pois, de couleur cendrée, tirant ſur le noir; l'autre eſt un peu plus groſſe que l'ivraie ordinaire. Elles ſont l'une & l'autre d'un rouge foncé tirant ſur le noir: elles ſont fort recommandées pour les inflammations des yeux. On leur attribue la propriété de deſſecher les rhumes, de fortifier les nerfs optiques, de ranimer les eſprits, de diſſiper les vapeurs qui ſe portent au cerveau, & d'éclaircir la vue. On attache la plus petite eſpece au col des enfans en forme d'amulette. DALE.

A B S.

ABSCEDENTIA. Parties corrompues qui ſe ſéparent dans l'état de maladie, des parties ſaines auxquelles elles ſont naturellement unies dans l'état de ſanté.

ABSCESSUS. *Abſcès.* ἀπόστημα. Les mots ἀπόστασις & ἀπόστημα, dont Hippocrate ſe ſert très-ſouvent, ſont rendus dans Celſe par *Abſceſſus* & quelquefois par *Vomica*: c'eſt pourquoi tous les Auteurs modernes emploient le mot *abſcès* pour ſignifier un phlegmon ou une tumeur inflammatoire qui ſuppure, quoique quelquefois il ſignifie une tumeur de toute autre ſorte, lorſqu'elle ne ſera pas ſpécifiée; en un mot toutes les tumeurs en général, & en particulier les tumeurs *enkyſtées*.

Ces mots, à conſidérer leur étymologie, ſemblent comprendre toures ſortes d'éjection de matiere morbifique, ἀφίσταμαι & ἀφίστημι, ſignifiant ſortir, s'éloigner, Auſſi Hippocrate les emploie en général pour exprimer toute émiſſion d'humeurs nuiſibles hors des parties vitales, ſoit qu'elles ſe déchargent immédiatement par quelqu'un des émonctoires, comme les glandes des inteſtins, les reins & la peau, par où ſortent en abondance les matieres fécales, l'urine & la ſueur; ſoit par quelques parties où elles trouvent une iſſue facile par la rupture d'un vaiſſeau, comme la matrice & le nez; ou par quelque partie muſculaire, ou glande, d'où elles ne ſauroient ſe dégager ſi aiſément, & où par cette raiſon elles ſéjournent & ſe corrompent juſqu'à ce qu'à la fin elles en ſortent en forme de pus.

Quelquefois auſſi Hippocrate entend par ces mots la tranſmutation d'une maladie en une autre, comme de l'eſquinancie en péripneumonie, d'une fievre continue en une fievre quarte, & quelquefois la mutilation ou la deſtruction d'une partie cauſée par le ſéjour d'une matiere morbifique qui s'y eſt fixée.

Hippocrate ſe ſert auſſi du mot ἀπόστασις, pour exprimer la fracture ou l'exfoliation d'un os, qui artivent quand les parties qui étoient contigues pendant l'état de ſanté, viennent à s'éloigner les unes des autres.

Paul Eginete ſemble reſtraindre au ſens de ſuppuration le mot *abſcès* [ἀπόστημα] qu'il définit corruption des parties charnues telles que les muſcles, les veines & les arteres.

Parmi les différentes ſignifications du mot *abſcès*, voici celle à laquelle je me borne: je le conſidere principalement comme étant une des ſuites de l'inflammation; qui eſt le ſens dans lequel les Chirurgiens l'emploient auſſi le plus ordinairement. Voyez *Inflammation*.

Quand, à meſure que la tumeur inflammatoire augmente, la douleur, l'ardeur & le battement augmentent auſſi, ce qu'il ne faut pas négliger d'obſerver; ſi la fievre s'opiniâtre & que ces ſymptomes continuent juſqu'à trois jours, nonobſtant les efforts qu'on aura faits pour réſoudre la tumeur, il faut s'attendre qu'il ſe formera du pus dans cette partie, & la marque à laquelle on reconnoîtra qu'il eſt formé, ce ſera ſi dans les *abſcès* extérieurs on ſent une fluctuation ſous les doigts lorſqu'on y touche; dans les *abſcès* internes on s'en appercevra à la diminution des ſymptomes dont nous venons de parler; & lorſqu'il y a déja quelque tems qu'il eſt formé, le malade a des friſſons fréquens ſemblables aux accès d'une fievre intermittente. HIPPOCRATE. BOERHAAVE.

Dans ce cas là il ne faudra plus ſonger du tout à réſoudre, parce que ſi l'on continue à appliquer des réſolutifs dans le tems que la réſolution n'eſt plus poſſible, il arrivera de-là que les parties les plus fluides & les plus volatiles des humeurs obſtruées ſe diſſiperont, tandis que les plus groſſieres & les plus inactives ſe ſécheront & ſe durciront au point d'empêcher la ſuppuration ou de la rendre très-difficile; & alors il reſtera dans la partie un endurciſſement douloureux qui formera un ſkirrhe ſi la partie eſt glanduleuſe; c'eſt pourquoi l'eau-de-vie camphrée & les autres topiques ſpiritueux ne conviennent aucunement; les forts

cordiaux ne conviennent pas mieux dans le cas de l'inflammation interne.

Au lieu donc de persister dans l'usage des résolutifs, les indications sont,

1°. De faire murir les humeurs contenues dans la tumeur jusqu'à ce que tout ce qu'il y avoit de cru soit tourné en pus, ou matiere bien digérée, d'amollir en même tems la tumeurs & les parties voisines, & d'attirer la matiere en dehors, afin que quand elle sera murie, elle se dégorge plus promptement, soit qu'elle se fasse une ouverture d'elle-même, soit qu'il faille employer l'art pour lui donner du jour.

2°. De faire sortir le pus ou la matiere quand elle est murie; de nettoyer alors l'ulcere, & ensuite le consolider & le cicatriser.

Il faut observer que quand la matiere purulente est sortie, la partie qui la contenoit ne s'appelle plus un abscès, mais un ulcere, lequel il faut nettoyer jusqu'à ce qu'on le voie rouge jusqu'au fond, avant que de pouvoir entreprendre de le fermer.

On satisfait à la premiere indication en appliquant des médicamens propres à exciter & à augmenter la chaleur de la partie ou de toute l'habitude du corps, ou qui en même tems qu'ils augmentent la chaleur, amollissent la tumeur, sans pourtant en chasser les parties volatiles & fluides qui ne sauroient transpirer ni se dissiper à travers la peau à cause de l'obstruction des pores que ces mêmes médicamens occasionnent.

On pourra employer à cet usage les gommes suivantes.

L'Ammoniac,
le Bdellium,
l'Elemi;
le Galbanum,
l'Opoponax,
le Sagapenum. Boerhaave.

Toutes les applications émollientes & relâchantes contribuent à cette fin: j'en vais donner pour exemples les compositions suivantes.

Prenez *farine de seigle, quatre onces*,
Vinaigre, deux dragmes,
Galbanum, que vous ferez dissoudre dans un jaune d'œuf, une once.

Mettez bouillir le tout avec de l'eau pour faire un cataplasme; après quoi vous y ajouterez *de l'huile de lis blancs, une once.* Mêlez bien le tout.

Autre.

Prenez *feuilles d'ozeille sauvage, quatre poignées*,
Beurre non-salé, un once,
Ecume de biere, deux onces,
Sagapenum, que vous ferez dissoudre dans un jaune d'œuf, quatre dragmes.

Autre.

Prenez *Miel bouilli, qui ait un peu de consistence, quatre onces*,
Oignons cuits sous des cendres chaudes, trois onces.
Figues grasses, quatre onces.

Mettez bouillir le tout avec un peu d'eau pour faire un cataplasme, à quoi vous ajouterez

Graine de lin en poudre, une once & demie;

Mêlez le tout.

Autre.

Prenez *Gruau d'avoine, une once*,
Graine de lin nouvelle en poudre, deux onces,
Oignons de lis blancs, trois onces,
Fleurs de guimauve, une once;

Faites bouillir le tout dans du lait nouvellement trait & ajoutez-y.

deux onces de beurre non-salé.

Faites du tout un cataplasme. Boerhaave.

Autre.

Prenez *feuilles de mauve*, *Guimauve*, *Pariétaire & Camomille*, } *de chaque, une poignée*,
Graine de lin ou fœnugrec en poudre, deux onces.

Faites bouillir le tout dans du lait ou de l'eau sur un feu lent jusqu'à consistence de cataplasme: ajoutez-y ensuite.

deux onces d'écume de biere,
& une once de galbanum dissous dans un jaune d'œuf;

Etendez de ce cataplasme sur un linge en double, & l'appliquez tout chaud sur la tumeur, & réitérez fréquemment la même application.

Autre.

Prenez *feuilles de mauve & branque-ursine, de chaque deux poignées*,
Figues grasses coupées en deux demi-douzaine;

Faites bouillir le tout en la maniere susdite & ajoutez-y

Oignons cuits sous la cendre & autant de graine de lin en poudre, qu'il en faudra pour donner au tout mêlé ensemble, consistence de cataplasme.

Autre.

Prenez *oignons de lis blancs, deux onces*;
de feuilles de pariétaire, *mercuriale*, *mélilot*, } *de chaque une poignée.*
figues grasses coupées en deux, demi-douzaine.

Faites bouillir le tout dans de l'eau, & joignez-y.

gommes, ammoniac, *sagapenum dissous dans des jaunes d'œufs*, *de bon vinaigre*, } *de chacun une once.*
huile de lin, une once & demie;

Mêlez le tout pour en faire un cataplasme.

Autre.

Prenez *fleur de froment, deux ou trois poignées*,

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de lait, & y ajoutez

Bdellium & opoponax dissous dans des jaunes d'œufs, de chaque une once,
Safran, une once.

Faites-en un cataplasme. Heister.

Cependant il faut régler le mouvement du sang de maniere que la fievre soit assez forte pour produire une chaleur suffisante pour la formation du pus, & qui en même tems ne soit pas assez excessive pour opérer la mortification.

Il faut ici beaucoup de jugement pour régler le régime, les médicamens & les topiques qu'on doit mettre en œuvre; car il n'est pas possible de spécifier une méthode uniforme pour tous les cas qui peuvent arriver. Il faut examiner avec attention, quel est le degré de chaleur qui regne par tout le corps; & si l'on trouve qu'il n'y en ait pas assez, il faudra l'augmenter par un ré-

gime & des médicamens échauffans, parce qu'il y a un degré de fievre qui est absolument nécessaire pour la formation du pus.

Mais si au contraire la fievre paroît trop forte, il la faudra modérer par un régime & des médicamens d'une nature toute contraire.

Il faut s'appliquer avec le même soin à connoître la chaleur actuelle & potentielle des topiques.

Ainsi quand une tumeur de cette espece vient à quelqu'un d'une constitution hypocondriaque ou abbatu par une fievre quarte, ou aux mamelles d'une femme d'un tempérament relâché, qui nourrit: si on ne trouve que peu ou point de fievre, il faudra employer un régime, des médicamens & des topiques plus échauffans dans la vue de provoquer la suppuration. Mais si cette tumeur vient à quelqu'un dans la fleur de sa jeunesse, & que l'ardeur de la fievre soit excessive, il faut employer un régime & des médicamens laxatifs & des cataplasmes émolliens, sans aucuns mélange d'ingrédiens propres à échauffer.

Servons-nous de la petite vérole pour éclaircir les principes que je viens d'établir au sujet des *abscès*: car dans cette maladie, si l'ardeur de la fievre n'est pas assez forte, pour amener les pustules à un état de suppuration, ces petites tumeurs inflammatoires se condensent, & la matiere morbifique ne trouvant plus par où sortir, le malade en est suffoqué.

Au contraire, si la fievre est trop forte, & que l'ardeur en devienne excessive, c'est de l'*ichor* qui se forme au lieu de pus, & les parties de dessous les pustules paroissent livides & mortifiées, & sont véritablement gangrenées.

Mais s'il n'y a ni trop ni trop peu de chaleur, la suppuration se fait comme il faut, & le malade en réchappe.

Il faut avoir soin sur toute chose de ne pas donner d'ouverture à la tumeur, que toute la matiere qui cause l'obstruction, & les vaisseaux engorgés ne soient tournés en pus, autrement ce qui n'est point sorti lors de la suppuration, se durcira, & l'ulcere ne tendra que de l'*ichor* au lieu d'un pus bien digéré, quand on le pansera.

D'un autre côté, il est dangereux de laisser séjourner le pus dans la tumeur après qu'il est une fois bien formé, parce qu'il s'y corrompra, & devenant acre corrodera les parties adjacentes & formera des sinus & des fistules qui seront très-difficiles à guérir & souvent fatales. Ou bien quand les parties les plus fluides seront dissipées par la transpiration ou absorbées par les vaisseaux qui ont leur ouverture en dedans de l'*abscès*, ce qui reste venant à se condenser, forme un endurcissement dans la partie, ou un skirrhe, si c'est une partie glanduleuse.

Mais spécialement dans le cas d'une suppuration abondante, il est de la derniere importance de faire écouler le pus ou la matiere, quand elle est une fois bien formée, ou même de l'exprimer pour la contraindre à sortir; & cela pour une autre raison qui est qu'autrement elle seroit repompée par les vaisseaux dont les orifices sont déja ouverts naturellement, mais qui s'élargissent encore de plus en plus par l'action de la matiere contigue qui les corrode.

De-là il arrive que le pus se mêlant dans le sang, le corrompt; ce qui cause une fievre hectique & souvent la métastase ou la translation de la matiere morbifique, qui se décharge dans quelque viscere; ce qui devient plus ou moins fatal, à proportion que la partie qui la reçoit est plus ou moins nécessaire à la santé & à la vie.

Or la partie la plus sujette à recevoir les mauvaises impressions de la matiere repompée par les vaisseaux, est le poumon, & la derniere scene de cette tragédie est la phtisie qui se termine très-souvent par la mort.

Le foie n'est pas non plus exemt de ce danger, se trouvant souvent attaqué par la matiere purulente qui se dépose dans quelqu'une de ses parties. Cependant il arrive quelquefois que le pus s'ouvre un passage par les conduits biliaires, dans le duodenum, d'où il est ensuite expulsé hors du corps en forme de diarrhée purulente.

Ou bien il arrive d'autres fois que la matiere, avant que de se déposer dans aucune partie du corps déterminée, par un bonheur singulier dont le malade est redevable à son excellente constitution, se détermine à entrer dans les glandes des intestins ou des reins & de là va se décharger avec l'urine ou les matieres fécales.

On voit par-là comment la matiere des *abscès* internes rentre dans la circulation & est séparée une seconde fois des fluides avec lesquels elle a circulé, par les glandes des intestins ou des teins.

Je ne doute pas qu'il ne se trouve des gens assez malavisés pour soutenir que cette absorption réitérée de la matiere, dans le cas des *abscès* internes; n'est pas possible: mais je puis appeller, à cet égard, en toute sureté à l'expérience de tous les Medecins de l'Europe qui ont étudié ces sortes de cas avec l'attention qu'exige d'eux l'importance de leur profession.

Quand les tégumens de l'*abscès* & les parties adjacentes sont amollies & relâchées par les topiques ci-dessus spécifiés, & que leur consistence est si fort amollie, qu'ils cedent au toucher, & que la matiere qu'ils contiennent s'efforce de s'ouvrir un passage; Boerhaave recommande qu'on applique des émolliens & topiques huileux mêlés avec des ingrédiens d'une âcreté médiocre; & par-là il espere que les tégumens seront amincis, & deviendront moins sensibles, & que par conséquent l'ouverture de l'*abscès* fera moins de mal & de douleur.

Voilà comment il enseigne qu'il faut composer ces topiques:

Prenez *écume de biere vieille*, *deux onces*,
savon de Venise rapé, *deux dragmes*,
miel, *demi-once*,
huile de camomille par infusion, *deux dragmes*;
Faites du tout un cataplasme.

Heistet recommande une autre composition bien approchante de celle-ci.

Prenez *écume de biere*, *trois onces*,
miel, *une once*,
savon de Venise rapé, *demi-once*,
huile de lis blancs, autant qu'il en faudra pour former du tout un cataplasme.

Quand la tumeur est devenue molle & blanche, & que le Chirurgien, en la pressant avec les doigts, sent la fluctuation de la matiere qui est dedans; quand la douleur, l'inflammation, la rougeur, la tension & la pulsation de la partie cessent, & que la fievre disparoît, & qu'en même tems la tumeur s'éleve en forme de cone, & qu'on sent dans cette partie une espece de pesanteur; on est assuré que le pus est suffisamment mûri, & pour-lors il ne faut plus tarder à lui donner du jour. Mais, comme on remarque à l'anevrysme quelques-unes de ces apparences, il faut prendre garde de le confondre avec l'abscès. Voyez *Anevrysme*.

Celse est d'avis que pour procurer la maturité des *abscès* on se contente d'y appliquer des cataplasmes émolliens, jusqu'à ce qu'ils percent d'eux-mêmes, pourvu que la matiere ne soit pas bien avant; afin qu'ils soient moins sujets à laisser après eux des cicatrices qui défigurent la partie.

Mais comme la matiere, quand elle est enfermée, peut produire les accidens qu'on vient de dire, la plupart des Auteurs qui ont traité de la Chirurgie disent unanimement qu'il faut la faire sortir ou par l'incision ou par les caustiques; & de ces deux voies, c'est l'incision qu'ils préferent généralement.

Voici comme elle doit se faire: Le Chirurgien pressera d'une

d'une main la matiere dans l'endroit le plus éminent de la tumeur, & de l'autre enfoncera un bistouri dans l'*abscès*, jusqu'à ce que voyant sortir le pus par l'ouverture, il connoisse que l'instrument est entré assez avant. Alors il retirera son bistouri, & en le retirant, élargira la plaie; ou bien il portera la pointe au côté opposé à celui qui s'éleve en cone, & fera une incision à la peau & à la chair intermédiaire, ayant toujours grand soin de commencer l'incision à la partie inférieure du cone, pour donner plus de facilité à la matiere de se dégorger.

Le Chirurgien en faisant son opération aura grand soin d'éviter les nerfs & les vaisseaux qui pourroient se rencontrer, surtout s'il y en avoit dont la lésion pût être de conséquence. Il aura aussi attention à ne point couper les muscles en travers.

Galien, Paul & Fabrice d'Aquapendente, disent unanimement qu'il faudroit, en faisant l'incision, observer de suivre la direction longitudinale des fibres, ainsi qu'ils s'en expliquent; par où ils veulent dire qu'il la faut faire dans un sens parallele au cours des fibres de la partie qui est sous la peau.

On recommande cette précaution dans la crainte que le bistouri ne coupe les muscles ou les tendons en travers, ou les nerfs, ou de gros vaisseaux; à quoi il faut bien prendre garde, parce que les accidens qui s'en ensuivroient sont très-dangereux, & souvent irréparables. Par exemple, qu'un vaisseau fût coupé, il en arriveroit une grande hémorrhagie, avec tous les inconvéniens qui en sont les suites; qu'un nerf le fût, la partie à laquelle il communique la sensation & le mouvement deviendroit paralytique. Enfin, qu'un muscle fût coupé en travers, la partie qu'il meut seroit infailliblement privée de mouvement.

Le cours de ces fibres est si varié dans les différentes parties, qu'il n'est pas possible de donner des regles fixes pour la direction du bistouri. C'est pourquoi il faut qu'un Chirurgien, avant de se mettre en devoir de faire une pareille incision, possede parfaitement l'anatomie de la partie qu'il veut inciser, sans quoi il ne seroit pas possible qu'il prît de justes mesures pour éviter les accidens ci-dessus dits.

Il est arrivé trois fois de ma connoissance que faute de cette science si nécessaire, les muscles qui levent les paupieres ont été coupés transversalement à différentes personnes; en conséquence de quoi la paupiere n'étant plus soutenue, couvroit l'œil perpétuellement. Or cette faute est d'autant moins excusable, qu'Aquapendente, que tout Chirurgien est supposé avoir lu, enseigne comment il faut s'y prendre pour l'éviter.

Quand l'incision est faite, on peut presser doucement avec la main les côtés de l'*abscès*, afin d'en exprimer tout le pus qui s'y est formé. Dans le cas d'*abscès* qui renfermeroient une grande quantité de matiere, les Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie conseillent d'en réserver une partie jusqu'à ce qu'on leve le premier appareil, de peur que le malade ne tombe en foiblesse, si on la faisoit évacuer toute à la fois: mais il arrive rarement que cette précaution soit nécessaire.

Quand tout cela est fait, il faut considérer l'ouverture de l'*abscès* comme toute autre plaie, & y appliquer des mondificatifs, des suppuratifs, des digestifs, des balsamiques, des détersifs & des dessicatifs, différens selon les circonstances, comme on l'explique fort au long à l'article *Vulnus*; mais point de tentes, rien ne seroit si pernicieux. Il faudra aussi apporter toute l'attention possible, pour qu'il n'entre point d'air dans la plaie.

Si l'on juge à propos d'employer un caustique, au lieu de faire l'incision, il faudra l'appliquer sur l'endroit de la tumeur que le Chirurgien trouvera plus disposé à ouvrir un passage à la matiere.

On peut voir la maniere de préparer les caustiques & de les appliquer, à l'article *Caustique*.

Quand l'*abscès* est une fois ouvert, on se sert de la sonde, pour savoir jusqu'où il s'étend. La méthode la plus ordinaire pour agrandir l'ouverture, est d'employer les ciseaux à incision. En effet, la plupart des Chirurgiens, dans toutes sortes d'*abscès*, se servent de ces ciseaux, après qu'ils ont commencé l'ouverture avec la lancette. Mais, comme le bistouri opere avec moins de lenteur, & fait moins de violence à la partie, que cette espece de ciseaux, qui presse en même tems qu'elle incise; ce sera épargner beaucoup de douleur au malade, que de se servir préférablement du bistouri toutes les fois qu'on le pourra. Or on le peut dans presque tous les cas, si ce n'est dans quelques fistules à l'anus, où il est mieux de se servir des ciseaux à incision. La maniere d'inciser avec le bistouri est de le glisser le long du conducteur, dont la rainure l'empêche de s'écarter.

Si l'ouverture de l'*abscès* est si petite que le conducteur ou la lame des ciseaux à incision n'y puissent pas entrer, il la faudra élargir, en y mettant en guise de tente un morceau d'éponge, qu'on prépare de cette maniere. On trempe un morceau d'éponge dans de la cire fondue, & on le presse le plus fort qu'on peut entre deux tuiles ou deux marbres: & voici ce qui en arrive. L'éponge, dont le volume est naturellement ample, étant comprimée dans un espace étroit, tandis qu'il en entre une partie dans l'orifice de l'*abscès*, la chaleur de la partie fait degoutter ce qui y restoit de cire; & l'éponge attirant l'humide de l'*abscès*, se gonfle, & en se gonflant, elle en élargit l'orifice, & cela par degré: de maniere que cette opération ne cause que très-peu de douleur. SHARP.

Si durant le traitement de l'*abscès*, le malade dort bien, & respire aisément; s'il a de l'appétit, & n'a que peu ou point du tout d'altération; s'il est quitte de la fievre qu'il avoit lors de la formation du pus; si la matiere est blanche, d'une consistance égale & point fétide, ce sont toutes circonstances dont on a lieu de tirer un augure favorable.

Au contraire, la privation du sommeil, la difficulté de respirer, l'altération, le manque d'appétit ou le dégout, la fievre, un pus noir, de consistance inégale, & fétide, l'état érésipélateux des environs de la plaie, une chair qui devient spongieuse, des callosités qui se forment sur les levres de la plaie avant qu'elle soit refermée, sont tous symptomes funestes. Mais les défaillances, soit dans le tems des pansemens, soit après, sont encore des signes plus fâcheux.

Il ne faut pas perdre de vue le mal originaire dont l'*abscès* est comme la crise; car s'il cesse tout d'un coup, & que la tumeur s'éleve immédiatement après, ou bien s'il continue après que le pus est sorti, ce sont deux cas dans lesquels il y a un égal danger à craindre. CELSE.

A ce que je viens de dire des *abscès* en général, j'ajouterai les opinions de quelques Anciens & de plusieurs Auteurs modernes qui ont écrit sur la Chirurgie, afin de ne rien omettre de ce qu'il importe & de ce que l'on désire d'apprendre sur ce sujet. Il ne sera pas possible d'éviter quelques répétitions, & de ne pas revenir sur une partie de ce qui a déja été dit: mais ces répétitions mêmes pourront être de quelque utilité, en ce qu'elles serviront à confirmer & à éclaircir de plus en plus les principes qui ont été ci-dessus établis.

La suppuration est occasionnée par différentes maladies. Si la fievre continue subsiste long-tems sans douleur & sans cause manifeste, la maladie sera terminée par un *abscès* qui se formera dans quelque partie déterminée, dans les jeunes gens surtout; car dans les personnes plus âgées, elle dégénere plus ordinairement en fievre quarte. La suppuration arrive encore quand avec de la dureté & de la douleur dans les hypocondres, le malade n'est pas emporté en vingt jours, & qu'il n'y a point d'hémorrhagie par le nez, si le malade est jeune. Les premiers symptomes qui l'annoncent sont l'obscurcissement de la vue, & des maux de tête. Dans ces cas-là, l'*abscès* se forme dans quelque partie inférieure. Mais quand il y a une tumeur molle aux hypocondres, qui ne se dissipe point dans l'espace de soixante jours, & que la fievre continue pendant tout ce tems-là; attendez-vous à un *abscès* dans quelque partie

supérieure, lequel aboutira par les oreilles, s'il n'y a pas en d'hémorrhagie par le nez tout au commencement. Et comme presque toutes les tumeurs invétérées tendent à la suppuration, celles qui sont aux hypocondres prennent plutôt cette voie que celle de se résoudre, comme fait toute tumeur au-dessus du nombril plutôt que celles qui sont au-dessous. Si le malade a une sensation de lassitude pendant la fievre, c'est une marque qu'il se forme un *abscès* dans quelqu'une des articulations ou dans les glandes de la mâchoire inférieure. Quelquefois l'urine que rend le malade est claire & crue. S'il ne survient pas quelques signes plus salutaires, c'est qu'il se forme un *abscès* au-dessous de la cloison transverse, que les Grecs appellent διαφράγμα d'où nous avons fait le mot *diaphragme*. S'il y a douleur aux poumons, qu'on ne puisse appaiser ni par le crachement ni par les ventouses, ni par la saignée, ni par un régime convenable, il pourra se former un *abscès* (autrement appellé *vomica*) dans l'espace de vingt, trente ou quarante jours; ou même, mais rarement, au bout de soixante jours, à compter de celui que le malade a commencé à avoir la fievre ou le frisson, ou à sentir de la pesanteur dans cette partie. Or, ces *abscès* se forment quelquefois dans les poumons, d'autres fois sur les côtes: & quand ils viennent à suppurer, ils causent de la douleur & de l'inflammation à la partie, & tous les accidens qui sont les suites de l'inflammation. Le malade sent une plus grande chaleur à cette partie que partout ailleurs; & s'il se couche sur le côté opposé, il lui semble qu'il y ait un poids qui pese dessus.

Avant de voir la suppuration du poumon, de ses yeux, on peut s'en appercevoir par les signes qui suivent: si la fievre ne quitte point le malade, mais qu'elle se relâche seulement pendant le jour, & augmente la nuit, qu'il sue abondamment, qu'il ait des envies de tousser, & ne crache que peu ou point du tout; si ses yeux sont creux, ses joues rougés; si les veines de dessous sa langue paroissent blanches, & les ongles de ses doigts crochus; si ses doigts, spécialement par le bout, sont livides, & ses piés enflés; enfin, s'il lui survient des pustules sur le corps. Mais si la douleur, la toux, & la difficulté de respirer, tiennent le malade depuis le commencement, l'*abscès* sera formé avant vingt jours, ou du moins vers le vingtieme. Si ces symptomes ne font que de paroître, il faudra de nécessité qu'ils augmentent; & plus ils tarderont à paroître, plus aussi la formation de l'*abscès* sera lente.

Quand le mal est à son plus haut période, les piés, les doigts & les ongles des piés deviennent tour noirs; & s'il arrive que le malade en réchappe, les piés conserveront cette couleur noire, comme s'ils étoient prêts à tomber en mortification. CELSE, *lib. II. chap. 7.*

Abscès dans l'Uretre.

Les petits *abscès* qui se forment dans le canal des urines, que les Grecs appellent φύματα se guérissent par l'évacuation du pus hors de la partie. CELSE, *lib. II. chap. 8.*

Abscès aux poumons.

Celui qui est attaqué d'une péripneumonie accompagnée de collection de phlegmes, & qui ne vient pas à bout de les vuider, ne laisse pas de survivre à ce défaut d'expectoration: mais après que la maladie a épuisé toute sa rage, elle se trouve souvent suivie d'une empyeme ou *abscès* sur le poumon. Or, quand cette sorte d'*abscès* est prêt d'être mûr, il faut moins de soins & de peine pour l'évacuer, que pour ceux qui viennent à des parties plus solides du corps: car on en fait aisément sortir le pus, qui se dégorge sans obstacle dans les vésicules de cette partie; ce qui ne se peut faire avec la même facilité dans les autres parties du corps qui ont plus de consistance. Car les poumons sont une substance molle & déliée & remplie de pores comme une éponge, & ne peuvent jamais être blessés par l'humidité, qu'ils poussent au dehors, des passages plus étroits par les plus larges, jusqu'à ce qu'elle arrive à la fin à la trachée artere. La circulation des liquides n'y est pas difficile, & le pus en particulier est une substance flexible & gluante, dont la respiration facilite l'expulsion. Les malades en réchappent ordinairement, si ce n'est quelques-uns qui sont étouffés par une irruption subite & un débordement abondant de pus qui bouche la trachée, & ferme le passage à l'air; & quelques autres qui meurent en langueur, de consomption ou d'empyeme. Le pus dans ces cas est blanc & écumeux, & mêlé de crachats, quelquefois aussi il est cendré ou noirâtre. Il arrive même, quand l'exulcération est considérable, & que l'*abscès* est fort avant, que la toux détache, & fait cracher des parties de l'âpre artere & de la substance même du poumon. Le malade est enroué, a la respiration courte & le son de la voix creux. Le thorax est élargi, & semble encore trop étroit pour la grande quantité de flegmes qui le remplissent: la prunelle est vive, & le blanc des yeux est d'une blancheur extreme: les joues sont rouges, & les veines du visage sont gonflées. Un vrai sujet d'étonnement, c'est que le ton des nerfs excede d'autant celui de l'habitude du corps, que l'habitude du corps est affoiblie par le défaut de vigueur & d'activité des esprits. ARETE'E περὶ αἰτιῶν καὶ σημείων χρονίων παθῶν, *lib. I. chap.* 10.

* Il faut remarquer que la plupart des descriptions que les Anciens nous ont laissées des maladies, soit internes, soit externes, ne quadrent pas toujours avec nos notions anatomiques, ce qu'il faut attribuer aux grands progrès que l'anatomie a faits de nos jours, & au peu de connoissance qu'ils en avoient. Leur fidélité & leur exactitude à décrire les symptomes qui accompagnoient ces maladies, doit cependant toujours nous rendre ces descriptions très-précieuses.

Abscès au foie.

S'il y a inflammation au foie, & que la matiere se convertisse en pus, la douleur s'étend jusqu'au cou & au haut de l'épaule: car le foie par sa pesanteur tire le diaphragme auquel il tient, & le diaphragme tire avec lui la membrane qui tapisse les côtes, à laquelle il tient lui-même. Or on sait que cette membrane s'étend jusqu'au cou & au haut des épaules; & toutes ces parties sont à la fois tirées en bas. Pendant que la suppuration se fait, le malade sent une chaleur brûlante, frissonne dans d'autres momens, & a une toux, sinon fréquente, du moins seche; son teint devient verdâtre ou d'un jaune pâle, s'il a de la disposition à la jaunisse; son sommeil est troublé par des rêves qui l'agitent, qui ne vont pas jusqu'à lui aliéner l'esprit, à moins qu'il ne survienne quelque cause subite qui occasionne le délire pour un tems, lequel ne sera pas de longue durée. Il s'éleve une tumeur au-dessous des mamelles ou des côtes, qu'on a souvent prise pour une tumeur au péritoine. Si la tumeur est au-dessous des fausses côtes, le foie est douloureux au toucher, & enflé par les humeurs dont il est rempli. Si ces apparences ne sont pas bornées à l'hypocondre, c'est une marque que la tumeur est au péritoine; la distinction en est aisée: car si après avoir porté la main à l'endroit du foie, on ne trouve aucune tumeur au-delà, c'est une marque que l'*abscès* est dans le foie; mais les tumeurs dn péritoine n'étant pas renfermées dans nn espace déterminé, & n'étant presque jamais circonscrites, on ne peut pas s'assurer au juste de ce qu'elles ont fait de progrès. Voyez ce qui a été dit sur la distinction de ces sortes de tumeurs, au mot *Abdomen*.

Si l'*abscès* est formé dans des parties internes, l'habileté du Medecin consiste à déterminer le pus à s'évacuer par les intestins ou par la vessie: or la derniere de ces deux voies est la plus sûre. Mais s'il est en dehors, le plus certain est de ne pas négliger l'incision: car faute de la faire, on donne le tems au pus de corro-

der le foie, & on expose le malade à une mort prochaine. Il y a cependant à craindre en employant l'incision, de mettre le malade en danger d'être emporté tout d'un coup par l'hémorrhagie au foie, que rien ne pourra arrêter. C'est pourquoi si l'on juge nécessaire d'y faire une ouverture, il la faut faire avec un fer rouge; cette opération aura le double avantage de l'incision & du cautere. Et si le malade est assez heureux pour en guérir, il viendra par la plaie un pus blanc, mur, toujours égal, sans odeur & fort épais; la fievre & les autres symptomes seront considérablement diminués, & il recouvrera une parfaite santé sans beaucoup d'accidens. Si le pus se décharge par dedans les intestins, les excrémens seront aqueux, ensuite semblables à de l'eau où on auroit lavé de la viande crue, après cela semblables aux matieres qu'on vuide dans la dyssenterie, lorsqu'il y a ulcere aux intestins. Quelquefois il sortira du sang caillé, d'autres fois une bile d'un jaune foncé ou poracée, & toute noire dans les derniers tems.

Quand la tumeur ne vient point à suppuration, les excrémens ont une odeur insupportable, semblable à celle de quelque matiere animale pourrie, & cela, parce que les alimens sortent du corps encore crus & indigestes, à cause de la foiblesse de l'estomac & des intestins, l'état où est le foie le rendant d'ailleurs incapable de leur donner la seconde coction. Il y a des malades qui dans ce cas sentent une chaleur aigue qui les corrode, & tous les jours ils vont de mal en pis. Leur chair se fond, leur pouls est foible, il ne respirent qu'avec peine, & leur mort alors n'est pas éloignée. Quelques-uns rechappent de la dyssenterie & de l'*abscès* : mais ils deviennent ensuite hydropiques. Mais si ces symptomes cessent, si le pus qui vient par les selles est blanc, ne change point de couleur & n'a pas mauvaise odeur, si les alimens se digerent bien, le malade a sujet d'avoir bonne espérance.

Dans le cas de ces sortes d'*abscès*, ce qu'on doit le plus souhaiter est, que l'humeur qui le remplit s'en aille par les urines : c'est la voie la plus sûre & la moins douloureuse. ARETE'E περὶ αἰτιῶν χρονίων παθῶν. *Liv. I. ch.* 13.

Abscès à la Rate.

La rate est très-sujette à une maladie chronique qu'on appelle *squirre* : mais il ne lui arrive gueres de suppurer. Dans ce premier cas elle est dure & résiste au toucher comme une pierre : mais dans le second elle est plus molle, & sa partie la plus éminente où s'amasse le pus, cede au toucher; ce qui n'empêche pas que les autres parties où il n'y a point de pus ne soient fermes & dures. Quelquefois la rate pend librement dans le ventre, & peut être balotée deçà & de-là, dans tout l'espace où elle pend. On a un dégout & une anxiété excessives quand l'*abscès* est prêt à percer.

Cette sorte de maladie, pendant tout son cours, ne va point ordinairement sans fievre, douleurs & frissons, quoique quelquefois l'ardeur en soit très-modérée, & qu'on ne voie pas d'autres symptomes apparens : & c'est la raison pour quoi l'*abscès* à la rate échappe quelquefois à notre connoissance; car c'est une partie d'un tissu délié, sans sentiment, & d'une surface unie lorsqu'elle est dans son état naturel.

Les personnes affligées d'*abscès* à la rate, enflent & sont pénétrées d'eau comme s'ils étoient hydropiques. La couleur de leur chair est un noir mêlé d'une nuance de verd. Ils ont la région supérieure du ventre enflée par des vapeurs grossieres, qui ne sont humides qu'en apparence. Ils ont toujours envie de cracher, & ne crachent qu'un peu de matiere seche. S'ils sentent quelque chose remuer dans le bas-ventre, c'est qu'il y a des excrémens humides, dont l'évacuation leur procure du soulagement : mais en même tems qu'ils en sont soulagés, cette évacuation les exténue aussi si elle devient trop abondante.

Si l'*abscès* vient à s'ouvrir, ce qui en sort n'est point un pus pur & digéré : c'est une espece de matiere blanchâtre ou cendrée, & quelquefois féculente ou livide. Mais si l'*abscès* est bien avant dans la partie, ce qu'il vuide est une liqueur noirâtre, à laquelle se joint l'humide de la rate, & quelquefois même des morceaux entiers de ce viscere : car la rate est d'une nature dissoluble. Si l'ulcere dure long-tems sans guérison, le malade perd entierement l'appétit, & tombe dans la cachexie; il devient bouffi & hideux; il lui vient par tout le corps, & spécialement aux jambes, des ulceres ronds, creux, livides & dégoutans, qu'il est très-difficile de guérir; le seul remede qu'il puisse espérer à tous ses maux, est la mort. ARETE'E, περὶ αἰτιῶν χρονίων παθῶν. *Liv. I. ch.* 14.

Lorsqu'on ne voit aucuns moyens d'empêcher l'ouverture d'un *abscès*, mettez sur la partie du pain bouilli dans de l'hydroleum (c'est un mélange d'eau & d'huile) ou bien de la farine d'orge préparée de la même maniere, & étuvez la avec une décoction de racines de guimauve. Quand on a de la peine à faire venir la tumeur à suppuration & qu'on en a moins à la résoudre, c'est le cas d'y appliquer un cataplasme de figues seches. Il faut prendre des figues bien grasses & bien douces, les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à la consistance de miel clarifié; à quoi on pourra ajouter de la farine d'orge ou du pain blanc de froment. Si la résolution de l'humeur ne se fait pas aussi bien qu'elle devroit, faites bouillir de l'hysope ou de l'origan avec vos figues, & pour plus grande efficacité, mettez du sel dans votre décoction : mais il faut avoir grande attention en employant de violens dessicatifs, de ne pas rendre la partie calleuse. Et si vous voyiez quelque apparence de callosité, il faudroit faire bouillir dans de l'eau des racines de concombres sauvages, de mauve ou de brione, ou, ce qui feroit encore plus d'effet, & seroit un plus puissant digestif, de la racine de serpentine : faites bouillir ces racines seules ou avec des figues, & y ajoutez un peu de farine & de graisse. Le capillaire est aussi un digestif, aussi-bien que l'huile d'aneth, qui mûrit les humeurs crues & les tumeurs qui contiennent de la matiere indigeste. La poix, surtout liquide, ajoutée à un cataplasme, digere les tumeurs crues & dures.

Voici la composition d'un remede propre à guérir des *abscès* dont la matiere est suffisamment cuite, & cela sans aucun désordre, en attirant le pus en dehors ou en le digérant parfaitement s'il y reste encore de la crudité.

Prenez *de la pierre appellée* pyrites, *de la gomme ammoniac.* } *de chaque douze dragmes.*

Faites-en une emplâtre, en y ajoutant de la résine liquide; étendez cette composition sur un morceau de peau, & la laissez appliquée sur la partie jusqu'à ce qu'elle s'en détache d'elle-même. Or il ne faut pas faire cet onguent long-tems avant le moment de s'en servir : car il se seche promptement. ORIBASE, *de morb. curat. Liv. III. ch.* 43. PAUL EGINETE, *Liv. IV. ch.* 18.

Abscès aux reins & à la vessie.

L'*abscès* aux reins est accompagné de douleurs vers la région des îles, de frissons extraordinaires & entrecoupés, & d'une fievre anomale. Le pus qui se vuide par les urines indique manifestement un ulcere, qui demande un prompt secours, sans quoi il sera très-difficile à guérir. Les ulceres aux reins se distinguent de ceux à la vessie par leur situation, par leur action, par les qualités de la matiere qu'ils fournissent & par les sensations qu'ils excitent. En premier lieu, par leur situation : car si l'ulcere est à la vessie, la douleur se sent au pubis, tout au bas du ventre; & quand il est aux reins, on la sent dans la région lombaire. En second lieu, par leur action, parce que quand la cause du mal est à la vessie, il y a difficulté d'uriner

ou suppression totale d'urine, au lieu que quand elle est aux reins, l'urine coule librement. En troisieme lieu, par les qualités de la matiere qu'ils fournissent: par exemple dans le cas de l'ulcere aux reins, on vuide des morceaux de chair fibreux; & si c'est la vessie qui est ulcérée, on rend des particules membraneuses. Enfin on les distingue encore par la sensation qu'ils causent. Quand la vessie est ulcérée, on y sent une violente douleur: si l'ulcere est aux reins, on y sent une douleur sourde, accompagnée d'une sensation de pesanteur dans la région lombaire. Quelquefois les uréteres sont ulcérés, & dans ce cas le pus & le sang sortent pêle-mêle avec l'urine: car les uréteres sont situés entre les reins & la vessie: mais si le canal de l'urétere même est ulcéré, le pus & le sang en sortent sans se confondre avec l'urine.

Pour les abscès aux reins & à la vessie.

Prenez *graine de lin,*
graine de concombres,
graine de pavots blancs, } *de chacun huit dragmes.*
tragacanth,
de l'amidon, quatre dragmes;

Faites du tout un trochisque.

Pour les ulceres à la vessie, accompagnés d'inflammation.

Prenez *vingt pignons de pommes de pin,*
de concombres de jardin, quarante grains,
de l'amidon,
du spicnard ou lavande, } *de chaque une dragme.*
de la graine d'ache, cinq dragmes.

Mettez bouillir l'ache & le spicnard dans une pinte d'eau, & dans la sixieme partie de la pinte de décoction, mettez les ingrédiens ci-dessus indiqués.

Pour l'hémorrhagie de la vessie.

Prenez *de l'alun fossile, une dragme,*
de la gomme tragacanth, huit dragmes,
de la gomme d'Arabie, deux scrupules & demi.

Administrez le tout dans du vin fait de raisins passes. Oribase, *synops. Liv. IX. ch.* 27.

Abscès à l'uterus.

Quand l'inflammation commence à suppurer, on fera bien d'aider la suppuration par un cataplasme de fœnugrec, & de graine de lin, ou plutôt de la farine d'orge, à quoi on ajoutera des figues. Quelquefois on y fait entrer aussi de la fiente de pigeons. On recommande sur tout des insessions fréquentes & des pessaires d'une nature échauffante & irritative. Il faut observer que l'*abscès* se décharge quelquefois de lui-même par l'orifice de l'uterus, d'autres fois dans la vessie & souvent dans l'intestin *rectum*. Oribase, *synops. Liv. IX. ch.* 51.

Une boisson de la graine de l'espece de moutarde qui entre dans la composition de la thériaque, a autant d'âcreté qu'il faut pour faire percer les *abscès* internes. Oribase, *de virt. simpl. Liv. II. ch.* 1.

Si une maladie se termine par un *abscès* dans le tems que le mal paroissoit se dissiper, il faut tourner toutes ses vues & son attention sur ce nouvel accident. Quand la fievre continue, & que l'urine vient toujours claire & crue, ne déposant jamais de sédiment au fond du vase; si le malade sent à quelque partie inférieure, comme aux jambes ou à quelqu'une des articulations, de la pesanteur ou de la tension, de la chaleur ou de la douleur, sans cause manifeste, il n'y a qu'à compter sur un *abscès* dans cette partie. S'il survient tout d'un coup au malade un difficulté de respirer, qu'il en soit bien-tôt soulagé, & qu'ensuite il lui vienne une pesanteur ou douleur de tête, qu'il tombe dans un état d'assoupissement ou de surdité, il est indubitable qu'il se forme un *abscès* dans les glandes auprès des oreilles. Ces *abscès* arrivent sur-tout en hiver & aux personnes qui ont passé trente ans. Aetius, *Tet. II. serm.* 1. *ch.* 51.

Si l'inflammation continue & tourne à la suppuration, il faut alors tout mettre en œuvre pour procurer à l'humeur une maturité parfaite, le plutôt qu'il sera possible. Etuvez la partie avec une décoction de figues grasses & de guimauve. Si néantmoins l'inflammation s'opiniâtre; ajoutez de la fiente de pigeons, du nitre, (non pas notre nitre ordinaire, mais un sel alkali fixe,) & de la térébenthine. Le pus étant bien formé, il faut ouvrir la partie à l'endroit le plus éminent où la peau est le plus mince. Et si l'on voit quelque chose à cette partie qui soit pourri, il faut nécessairement le couper: or cette amputation doit être faite en forme de feuille de myrthe, sur tout dans le cas des *abscès* au aisselles & aux aînes: mais à la tête & autres endroits qui demandent du ménagement, une simple incision suffit: après quoi on insere dans la cavité de la plaie de l'encens pulvérisé & de la charpie par dessus. Notre Auteur (Aëtius) prescrit ensuite le même traitement pour les *abscès* auxquels on a fait plusieurs incisions, comme on le voit dans *Paul Eginete* qui le cite, & recommande dans ce cas pour détersif l'emplâtre d'Egypte, qui est, dit-il, une composition de parties égales de térébenthine liquide, de miel & d'huile de roses: mais pour les corps robustes & les ulceres fétides, il recommande comme un merveilleux détersif, égales portions de térébenthine & de miel, sans huile. Pour les ulceres difficiles à nettoyer, l'onguent jaune d'Egypte, qu'on appelle *coctum*, est d'un excellent usage. On fait cet onguent en mettant bouillir ensemble du verd de gris & du miel, jusqu'à ce que la composition ait assez de consistance.

Un *suppuratif* excellent & fort approuvé pour les *abscès*, est celui-ci:

Prenez *de la mauve sauvage, coupée en petits morceaux,*
de la farine de froment, } *de chaque égales parties.*
de la fiente de porc,

Faites bouillir le tout dans du *sapa*, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié, & l'appliquez sur la partie: la suppuration ne tardera pas à se faire.

En voici un autre qu'on appelle le *remede Philosophique*, pour les *inflammations*: on s'en sert principalement pour celles des glandes qui sont à l'extérieur de la poitrine.

Prenez *de la graisse de cochon, une once & demie,*
deux blancs d'œufs,
plein deux coquilles d'œufs de miel,
deux onces de nitre,
de la farine d'orge seche, appellée polenta, *autant qu'il en faudra.*

Faites fondre la graisse & mêlez-y vos blancs d'œufs & votre miel; après cela mettez le nitre, & en dernier lieu de la farine d'orge, autant qu'il en faudra pour donner au tout la consistance d'une emplâtre.
Quelques-uns le préparent ainsi:

Ils prennent *onze œufs avec leurs blancs & leurs jaunes;*
une livre de farine d'orge desséchée, appellée polenta,
une livre de graisse de porc,
du miel autant qu'il en faut, selon le cas présent.

Car s'il est question d'expulser la matiere, ils mettent plus de miel; s'il est question seulement d'adoucir, ils en mettent moins.

Quelques-uns ajoutent du *nitre*.

Si l'on en met, l'onguent est plus discussif : mais si l'on n'y en met pas, il est plus adoucissant.

Il y en a qui y ajoutent aussi le suc d'*herbe aux puces*, ou d'*encensiere*.

Pour faire percer un abscès.

Prenez *nitre & gomme ammoniac digérés, tous deux dans du vinaigre*, & appliquez sur la partie jusqu'à ce que l'*abscès* perce. Quelques-uns au lieu d'ammoniac mettent de l'encens.

Quand il est ouvert & qu'il est question de le nettoyer, servez-vous de l'emplâtre qu'on appelle *ariobarzanium ou dionysianum*, ou du remede qui suit,

Détersif d'Egypte dont Oribase enseigne la composition.

Prenez *une pinte de miel clarifié,*
deux de vinaigre,
une once de cuivre en écaille,
quatre dragmes de verd de gris;

Faites bouillir le vinaigre & le miel jusqu'à la consistance qu'auroit le miel seul, & ajoutez-y ensuite les deux autres ingrédiens.

Autre excellent détersif du même Auteur, pour les ulceres fétides.

Prenez égale quantité *de lie d'huile,*
de miel clarifié,
& de dissolution d'alun.

Autre remede pour faire percer un abscès & le faire évacuer sans douleur.

Prenez *litarge d'argent,* } *de chaque une livre.*
Céruse,
gomme ammoniac,
huile, quantité suffisante,
résine de pin, } *de chaque une once & demie.*
propolis, ou glue d'abeilles,
opoponax,
castoreum, quatre onces.
galbanum, } *deux onces de chaque.*
myrrhe,
encens,
vinaigre, autant qu'il en faudra.

Faites bouillir la litarge d'argent & la céruse dans le vinaigre; broyez ceux des ingrédiens susdits qui sont susceptibles de broyement dans le vinaigre; faites fondre le reste & le mêlez avec ce qui a bouilli, & l'ajoutant à ce qui est broyé, laissez refroidir le tout & digérer ensemble. AETIUS, *Tetrab. IV. serm.* 2. *ch.* 32.

Emplâtre d'Ariobarzane.

Prenez *litarge d'argent, une once,*
céruse, une livre cinq onces,
eau de mer, vingt-cinq onces,
huile vieille, une livre,
cendre de sarment, sept onces,
cire jaune, neuf onces,
térébenthine, six onces,
encens, trois onces & trois scrupules.

PAUL EGINETE, *Liv. VII. ch.* 17.

La fameuse emplâtre Denisienne, pour les abscès & les tumeurs, principalement aux glandes qui sont à l'extérieur de la poitrine.

Prenez *huile vieille,* } *de chaque une pinte.*
eau,

Mettez l'eau & l'huile bouillir ensemble un peu de tems. Après cela vous y ajouterez,

d'aphronitre, six onces,
misy, une once ou deux:

Vous ferez bouillir le tout jusqu'à ce qu'il ne tienne plus aux doigts.

Vous y mettrez aussi en dernier lieu,

de l'encens en grains, } *de chaque six onces.*
de la cire,
de la térébenthine,

PAUL EGINETE, *Liv. IV. ch.* 17.

Abscès aux ongles, appellés Paronychies, & autrement maux d'avanture, ou panaris.

Au commencement de la paronychie, soit aux doigts des mains, soit à ceux des piés, avant que la suppuration s'établisse, appliquez-y de la laine trempée dans de l'eau froide, ou bassinez continuellement avec un linge, aussi trempé dans de l'eau froide, & pressez-le sur la partie; ou bien appliquez-y de l'encens & des noix de galle, broyés dans du miel ou séparément, ou l'un & l'autre ensemble; ou bien humectez-la avec du suc de feuilles de myrthe broyées, ou appliquez-y du cérat de myrthe, ou de la cire que rendent les oreilles; & vous la guérirez. S'il y a de l'inflammation, appliquez du pain trempé dans de l'eau avec de l'huile de roses ou des feuilles tendres d'olivier, ou de la poudre de calamine. Il faut cerner la chair en rond tout autour de l'ongle, mettre de la charpie par-dessus, & faite ensorte que ce qu'on applique y puisse tenir. On peut aussi répandre dessus du spodium pulvérisé. Un autre remede encore bon pour la paronychie ulcérée, est celui-ci:

verd de gris, } *de chaque quatre dragmes.*
litarge d'argent,
Sarcocolle, une dragme;

Pulvérisez le tout & répandez-en sur la partie, ou bien mettez-y de la *farine de vesse.*

Quand vous aurez soulevé la chair tout autour de l'ongle, comme il vient d'être dit: mettez-y un linge que vous aurez pressé après l'avoir imbibé de vin, & pardessus une éponge trempée dans le vin; c'est la méthode que je suis ordinairement.

Voici encore un autre remede que j'emploie volontiers. (AETIUS.)

Nitre, } *de chaque une once;*
Cuivre en écaille,
Pierre-ponce calcinée,
Terre à foulon, trois onces;

Battez le tout dans du vinaigre où vous aurez mis un peu de miel, & faites-en un trochisque; & quand vous aurez occasion de vous en servir, vous le délayerez dans de l'eau & en étendrez sur un linge.

Voici un autre trochisque très-bon dont je fais aussi usage; on le délaye dans du vin, il s'appelle *Iris*; en voici la préparation.

Prenez *de l'alun liquide, cent dragmes,*
Saffran, } *de chaque huit dragmes;*
Myrrhe,
Quelques-uns y ajoutent *huit dragmes d'aloës.*

Broyez ces ingrédiens & faites un trochisque, que vous délayerez dans du vin, quand vous le voudrez employer: pour le faire tenir sur la partie malade, vous envelopperez le doigt avec un linge trempé dans du vin. Le trochisque de *Masa*, est un excellent remede pour ces sortes de maux: il y en a encore plusieurs au-

tres de même espece. Si l'*abscès* ronge & s'étend, on peut arrêter son progrès en mettant dessus une bonne quantité de poudre d'orpiment calciné, & enveloppant ensuite le doigt d'un linge qui aura été trempé dans le vin. J'emploie aussi l'orpiment & l'arsenic (mauvaise pratique) par égale quantité, mis en poudre l'un & l'autre; & lorsqu'il est question de guérir la plaie, j'y ajoute de la térébenthine liquide. Si la paronychie est en état de suppuration, d'abord percez-la & en évacuez l'humeur; ensuite mettez-y de la farine de *lentilles*, avec du *miel*, ou bien des *roses* fraîches, ou des seches, mais qui aient été du moins broyées & humectées avec de l'eau. AETIUS. *Tetrab. IV. Serm.* 2. *ch.* 75.

* Les effets durent apprendre aux anciens, combien l'application, même extérieure, de l'arsenic étoit funeste dans les plaies. L'augmentation de l'inflammation, la gangrene, les convulsions & la mort en sont les suites les plus ordinaires. Si la nature de ce minéral leur eût été connue, ils ne l'auroient pas employé & prescrit avec autant de sécurité; en général leur Chirurgie se ressentoit & de la connoissance peu exacte qu'ils avoient de la structure & de la situation des parties du corps humain, & du peu de progrès qu'ils avoient fait dans ce que nous nommons aujourd'hui *la matiere Médicale*.

Eclegme pour les abscès *internes, qui est un si puissant détersif, qu'il fait sortir de larges membranes ou pellicules.*

Prenez *Cardamome, huit dragmes,*
Sagapenum, } *de chaque quatre dragmes;*
Myrrhe,
d'opium, deux dragmes,
de castoreum, deux dragmes aussi,
de poivre, une dragme.

Réduisez le tout en forme de trochisque, de la pesanteur de vingt grains, & donnez-en à propos, après l'avoir délayé dans de l'eau chaude.

Eclegme, nommé Thespien, pour les abscès *internes.*

Prenez *graine d'ache,*
Opium, } *de chaque trois dragmes,*
de la graine de fenouil ancienne,
de castoreum, deux dragmes,
Graine de carottes ancienne, } *de chaque sept dragmes,*
Iris,
Moutarde;

Faites du tout un éclegme avec du miel clarifié, & faites-en prendre gros comme une noisette dans de l'eau. AETIUS. *Tetrab. II. Serm.* 4. *ch.* 65. dans ARCHIGENES.

Abscès aux Intestins.

Il se forme quelquefois un *abscès* aux intestins, & quand il perce, on vuide par les selles quantité de pus aqueux que des gens qui ne sont pas au fait & qui manquent d'expérience, prennent pour un symptome de dyssenterie; & en effet si l'exulcération continue long-tems après que l'*abscès* est percé, on le traite comme on feroit une dyssenterie: mais dans les commencemens on le traite tout autrement, & il est certain qu'il y a eu plus d'un malade exposé aux derniers dangers par l'impéritie de Medecins, qui commençoient par des infusions ou autres choses propres pour la dyssenterie; c'est pourquoi il faut avoir grand soin de distinguer ces deux maladies; & en vérité rien n'est si aisé que de ne les pas confondre. Avant que l'*abscès* soit formé on ressent immanquablement un battement douloureux à la partie où il se forme, mais non pas cette sensation aigue qui se promene de place en place, laquelle est un des symptomes avant-coureurs de la dyssenterie.

De plus, le commencement de la suppuration est accompagné de frissons inégaux qui augmentent & diminuent alternativement, & de la fievre; & les symptomes empirent toujours vers le soir. Mais après que l'humeur est entierement transmuée en pus, les symptomes deviennent plus benins, & la douleur s'appaise, jusqu'au moment que l'*abscès* perce; car alors la douleur recommence, & souvent le ventre est extremement gonflé. Après que l'*abscès* est percé, les excrémens viennent tels que je l'ai dit; au lieu que rien de tout cela n'arrive dans la dyssenterie.

Dans ce cas appliquez des cataplasmes de graine de lin, à quoi vous ajouterez des astringens tels que des dattes, des coins & autres ingrédiens de même qualité.

Pour prévenir un flux trop abondant, on fait prendre au malade de la tisanne faite avec l'orge & à laquelle on mêlera quelque astringent doux; car il faut prendre garde aussi dans ces cas de ne pas trop le resserrer. Les cataplasmes & les boissons que nous venons d'indiquer seront bonnes pour tempérer l'inflammation. Si l'on se doute que l'*abscès* est prêt à se rompre, il faut aider la nature par des épithemes composés de figues & de guimauve, à quoi on ajoutera de la fiente de pigeon. S'il y a lieu de conter que l'inflammation soit dissipée, il faudra appliquer des épithemes composés d'ingrédiens auxquels on connoisse des qualités discussives & digestives. Une des meilleures compositions dans ce genre, est l'emplâtre *anicetum*, emplâtre dont l'effet est immanquable. Si l'on est assuré que l'*abscès* soit percé, il faut avoir recours aux infusions, d'abord à la tisanne ordinaire, à laquelle on ajoutera dans la suite un peu de miel pour nettoyer l'ulcere. Si ce qui en sort indique une abondante collection d'humeurs, il faudra ajoûter à la tisanne & au miel, une décoction de lentilles, & par-dessus tout cela de l'écorce de grenade, (qui est ce qu'on appelle *malicorium.*) Quand l'ulcere est nettoyé, il est inutile d'y mettre du miel; on y substituera un peu de trochisque fait de cérises d'hiver, dans la vue d'aider la cicatrice à se fermer. Quand tout cela est fait, les parties ainsi restaurées, il n'y a plus d'autre soin à avoir que de les tenir dans un état de mollesse & de relâchement; car il feroit à craindre qu'il ne se fît un nouveau dépôt d'humeurs dans la même partie. S'il reste quelque sinus, continuez les mêmes remedes qu'auparavant. Si la matiere en sortant des ulceres, corrode les parties adjacentes, il faut recourir aux mêmes remedes dont il convient d'user au commencement de la dyssenterie. AETIUS. *Tetrab. III. Serm.* 1. *ch.* 42.

Abscès arthritiques ou gouteux aux intestins.

La dyssenterie gouteuse dégénere quelquefois en *abscès*, tout de même que l'hémoptysie tourne en *abscès* aux poumons.

Ces *abscès* se terminent comme les autres, ou par la guérison, ou par un skirrhe, ou par la gangrene.

Ces sortes d'*abscès* ont quelquefois assez de capacité pour contenir jusqu'à deux & trois pintes de pus.

Celse, Liv. V. ch. 28. observe que les *abscès* d'une plus grande capacité viennent pour l'ordinaire à la suite de fievres, ou de douleurs à quelque partie, spécialement au ventre.

Ces *abscès* sont plus sujets à des rechutes qu'aucuns autres, quels qu'ils soient.

Si un *abscès* de cette sorte vient à l'anus, il y faut apporter une grande attention dès la premiere fois.

Il arrive souvent qu'un *abscès* se forme à l'œsophage, à l'estomac, ou aux intestins, sans qu'on puisse s'en douter, jusqu'à ce que le même *abscès* vienne à crever & que le pus s'évacue. Les seules choses qui puissent donner un indice de la formation de l'*abscès*, sont les vomissemens de sang qui précedent, ou la dyssenterie arthritique. Quand l'un ou l'autre de ces accidens a précédé, il faut prendre des mesures pour empêcher

qu'il ne revienne, & en même tems & par les mêmes moyens prévenir l'*abscès*.

Dès que l'*abscès* est percé, il faut que le malade garde le lit, ou du moins qu'il se tienne en repos le plus qu'il sera possible.

Si le pus vient avec trop d'abondance, soit par haut, soit par bas, il en faut modérer le flux avec du laudanum, mais non point l'arrêter totalement.

Humectez les tempes, le nez & la langue avec du laudanum, jusqu'à ce que le flux commence à être plus modéré.

Alors, afin de délayer le pus, de l'évacuer par degré, & de déterger l'ulcere, le malade prendra toutes les quatre, cinq ou six heures un verre de l'aposeme suivant.

Prenez *orge mondé, demi-once,*
racines de petite consoude, une once,
sommités de bétoine & de sanicle, de chaque deux dragmes;

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau réduites à deux; & après l'avoir passé, mettez dans la décoction *deux ou trois onces de miel rosat.*

Faites un aposeme.

Cependant si le malade se trouve trop foible, qu'il prenne un verre de bon vin ou quelque julep cordial; mais qu'on ne fasse rien qui puisse supprimer l'évacuation du pus.

Quand le vomissement, la diarrhée & l'évacuation du pus cessent, le malade n'a qu'à prendre un scrupule ou demi scrupule de térébenthine dans un jaune d'œuf, ou un demi-scrupule de baume de locatelli, avec de la myrrhe autant qu'il en faudra pour y donner la consistance de pillules. Il en prendra deux fois par jour, & continuera son même aposeme.

Il ne faut pas qu'il prenne rien d'acide ou d'âcre, point de cordiaux capables d'agiter le sang & de le porter dans les vaisseaux blessés. On lui donnera pour nourriture de la gelée faite avec du pié de veau, de la corne de cerf ou de l'ivoire; ou des bouillons faits avec orge, gruau d'avoine, poulet, mouton, ou veau.

Si le malade a des selles trop fréquentes, qu'il boive de la décoction blanche; si au contraire il est resserré, qu'il boive de l'hydromel.

Pour prévenir les rechutes, les eaux minérales froides & diurétiques, seront d'un excellent usage: à quoi on peut ajouter du sel & du safran de mars, de la myrrhe & du cachou avec du syrop de coins, dont on fera des pilules. Par-là on fortifiera & on resserrera les parties blessées & relâchées, & on fera écouler la matiere nuisible par les urines.

La saignée, dans ces cas, peut convenir à des tempéramens pléthoriques, à moins qu'il n'y ait des indications contraires. La promenade, les frictions aux piés & le bain chaud seront d'un usage salutaire; mais il faut éviter de purger. Musgrave, *de Arthritide anomala.*

Un *abscès* est la corruption ou l'altération des chairs ou des parties charnues, comme muscles, veines & arteres. Il y a des *abscès* qui sont contenus dans une poche ou kyste, tels que les athéromes, les stéatomes, & le méliceris; d'autres ne sont point enfermés dans une poche; tels sont ceux qu'on appelle purement & simplement *abscès*, qui sont les seuls dont nous ayons intention de parler ici.

Un *abscès* pour l'ordinaire est précédé d'inflammation dans la partie où il se forme, quoiqu'on voie quelquefois, comme le dit Galien, quelques exemples du contraire, comme il arrive quand la matiere de l'*abscès* est séparée immédiatement du sang. Car tout au commencement, dit-il, à l'occasion du mouvement des humeurs, de quelque espece qu'elles soient, la peau s'enleve dans une partie, & en même tems la matiere qui constitue le mal, va s'évacuer par cet endroit. Il y a eu de tels *abscès* qui après l'incision paroissoient contenir toutes sortes d'humeurs & de corps solides; car il y en a eu où on a trouvé des corpuscules qui ressembloient à des excrémens, à de l'urine, à des grumeaux de sang, à des jus mielleux & mucilagineux, des os, des ongles, des cheveux & même des animaux tout-à-fait semblables à ceux qui naissent de la putréfaction. Il ajoute même qu'on y a trouvé des choses qui ressembloient à des pierres, à du sable, à des coquilles, à du bois, à du charbon, à de la terre glaise, à des copeaux, à de la lie d'huile ou de vin, & cela singulierement dans des *abscès* invétérés formés par un flux impétueux d'humeurs qui venoient s'y loger.

Ce qui contribue beaucoup à murir l'*abscès* outre l'inflammation, & qui cependant n'en est qu'une suite, c'est une chaleur violente qui survient à la tumeur, laquelle à mesure que cette chaleur augmente, devient plus rouge & se durcit, & est accompagnée de battemens & de picotemens douloureux, & quelquefois d'une sensation de pesanteur comme si quelque chose appuyoit dessus. Si c'est une partie noble qui soit affectée, l'*abscès* est accompagné de fievres & de frissons; & sur le soir la douleur & la fievre augmentent; par où il arrive quelquefois que l'inflammation gagne les glandes adjacentes. Quand l'*abscès* est à sa maturité, les symptomes sont considérablement adoucis. Le picotement douloureux tourne en demangeaison, laquelle par degré dégénere en insensibilité. La tumeur s'éleve en pointe, devient molle au point de ceder au toucher, & à la fin la peau s'ouvre ou on la perce à l'endroit de la pointe. Si la tumeur perce d'elle-même ou par le secours des médicamens, on y applique un morceau de linge pour recevoir le pus, lequel se vuide avec le tems; si l'ouverture a été faite de la main d'un Chirurgien, on traite la plaie suivant les regles que l'art prescrit en pareil cas. Paul Eginete, *Liv. IV. ch.* 18.

Après que l'altération de la matiere tournée en pus est complete, ce qui se connoît par l'adoucissement des symptomes, tels que la fievre, la douleur, la rougeur, les battemens, & encore par l'élévation de la tumeur en pointe, le mouvement du pus, lorsqu'on le presse avec le doigt, singulierement si l'*abscès* est immédiatement sous la peau, on peut être son Chirurgien à soi-même: mais si l'*abscès* ne fléchit pas sous le doigt, qu'il ne s'éleve pas en pointe, par la raison qu'il est trop avant dans la chair, il faut se contenter des autres signes d'altération, & ne pas laisser de procéder à l'opération. Il est bon d'observer qu'on n'attend pas pour faire l'incision, que le pus soit parfaitement formé si l'*abscès* est proche de quelque articulation, de peur que pendant la suppuration, il ne corrompît quelque ligament, ou autre partie nécessaire. Hippocrate nous apprend qu'il faut inciser avant la parfaite digestion, un *abscès* qui est voisin de l'anus, afin de prévenir la fistule. Lorsqu'on procede à l'incision, il ne faut pas la faire toujours de même dans tous les cas, mais la varier selon la partie qu'on incise. Par exemple, si on la fait au visage, il faut suivre le sens naturel des linéamens; si on la fait sur la tête, il faut la faire du sens que les cheveux sont plantés, & généralement parlant, il faut autant qu'il est possible, avoir égard à la configuration de la partie affectée. Quand on fait une incision à quelqu'un des membres, à des muscles, à des tendons, il la faut faire en long, (c'est-à-dire, selon la direction des fibres) & éviter les nerfs, les arteres & les principales parties; mais dans tous les cas se déterminer par la considération de ce qui est le plus sûr pour le malade, coupant quelquefois en long, d'autres fois transversalement, selon que le cas particulier le requiert. Aux petits *abscès*, on ne fait qu'une incision; à de plus grands on en fait davantage à proportion de leur grosseur, incisant partout les petits orifices qu'on juge propres à l'émission du pus. Quand un *abscès* a une tête bien pointue, mince & mortifiée, il faut faire une incision triangulaire ou à peu près de la figure d'une feuille de myrthe, mais jamais circulaire; parce qu'une plaie ainsi ouverte ne pourroit pas se cicatriser. Quand il ne s'éleve pas en pointe, on y fait une incision toute simple. Si on y découvre un lar-

ge finus, & que la peau qui le couvre soit forte, & capable de glutination, il faut faire l'incision à cet endroit seulement, pour donner jour à la matiere. Mais si la peau est mince & n'est point charnue, on la divisera dans toute son étendue, faisant une incision en long, & après cela on emputera tout-à-fait les lambeaux des deux côtés de l'incision. Après qu'on a fait cette opération, & qu'on a bien nettoyé la plaie avec une éponge, si l'*abscès* est petit & qu'il n'y ait qu'une incision, on ne fera d'autre appareil que d'y mettre de la charpie; mais s'il est large, & qu'il y ait eu plusieurs incisions, il y faudra enfoncer une tente qui recouvre & bouche toute la plaie. Il faut aussi remplir de charpie les *abscès* dont les lambeaux ont été emputés, & s'il en sort du sang, il faudra les laver avec de l'eau fraiche, ou du *posca*; & s'ils continuent de saigner, y mettre un peu de poudre de chalcitis, dont on fait aussi usage fort souvent pour des chairs molles, fongueuses & putrides. De plus, si c'est en hiver, & que le malade soit d'une constitution nerveuse, appliquez sur la partie des compresses imbibées de vin & d'huile chauds; ou si c'est en été, & que le malade soit d'un tempérament charnu, il suffira de tremper les compresses dans de l'eau & de l'huile, ou dans du vin & de l'huile à froid; d'y mettre un bandage par-dessus, & de bassiner le lendemain la partie avec les mêmes liqueurs. Le troisieme jour après avoir ôté le bandage & détergé la plaie avec une éponge, on y pourra appliquer du *Tetrapharmacum* étendu sur de la charpie, & s'il n'y a pas d'inflammation, répéter l'embrocation, afin que l'appareil soit toujours imbibé. Mais dans le cas de l'inflammation, après avoir bien lavé la partie, on mettra par-dessus un cataplasme digestif. Quand l'inflammation est calmée, ce qui reste à faire est d'employer des suppuratifs, & des remedes propres à rapprocher les chairs: pour les sinus on les guérit avec des conglutinans. PAUL EGINETE, *Liv. VI. ch.* 34.

L'emplâtre royale, appellée *Tetrapharmacum*, est composée d'égales quantités

de cire,
de colophone;
de poix,
de graisse de taureau.

PAUL EGINETE, *Liv. VII. ch.* 17.

Cataplasme pour les Abscès, *les Erésipeles, les Herpes, les Parotides, & les brûlures.*

Prenez *une livre de feuilles tendres de guimauve,*

Faites-les bouillir dans du *vinaigre* & broyez-les bien;
Ajoutez-y ensuite,

huile de roses, quatre onces,
litarge d'argent, } *de chaque deux onces & demie;*
céruse,

Broyez le tout avec *du suc de coriandre, ou de joubarbe, ou de morelle.*

Cela fait, composez-en une emplâtre, en y ajoutant *de la mie de pain*, & l'appliquez sur la partie malade: ou servez-vous de l'emplâtre suivante:

Prenez *de l'huile de noix,* } *de chacune une livre,*
de l'huile de myrthe,
de la cire, cinq onces,
de litarge d'argent, trois onces;
des fleurs d'airain, deux onces;

Broyez les *fleurs d'airain & la litarge d'argent avec du vinaigre.* PAUL EGINETE, *Liv. IV. ch.* 21.

Emplâtre de nitre pour les abscès *& les tumeurs endurcies.*

Prenez *huile vieille,* } *de chaque une livre.*
cire,
aphronitre, } *de chaque une livre.*
savon,
lessive de cendres de sarment,
térébenthine, six onces.
galbanum, } *de chaque une once.*
glue d'abeilles,
gomme ammoniac,

Passez *la cire, l'huile & la lessive à travers la chaux.*
Fondez *le nitre dans la lessive.* PAUL EGINETE, *liv. VII. ch.* 17.

Pour faire percer un abscès.

Comme il y a des personnes trop délicates pour soutenir l'incision, il faut voir ce qu'on pourroit faire par des médicamens attractifs, comme racine de narcisse, miel & eau bouillis avec de l'huile d'Iris; ou des racines tendres de ros. au broyées avec du miel; ou si elles sont dures, bouillies du moins avec du miel & de l'eau; ou bien appliquez-y de l'aristoloche avec du miel.

Faites sécher de la poix & de la glue d'abeilles, égale quantité de chacune; l'un & l'autre fait percer & cicatriser les *abscès*. PAUL EGINETE, *liv. IV. ch.* 18.

Pour faire percer un *abscès* causé par une inflammation au foie, servez-vous de cataplasmes, faits de résine, de grains d'encens, de poix, de racines de guimauve & de fiente de pigeons & de chevre. Il faut que le malade boive d'une décoction de petite centaurée, ou de fumeterre cueillie le long des haies, & bouillie jusqu'à ce qu'elle soit réduite à un tiers; ou bien de la décoction de thlaspi, ou de chicorée, ou de germandrée. Quand l'*abscès* est percé, il faut lui faire boire de l'hydromel ou autres boissons propres pour les ulceres des reins. Pour topique, il faut employer l'emplâtre de *mnaseas* fait avec la guimauve & les autres émolliens, ou l'emplâtre Icesienne.

L'emplâtre Icésienne pour les écrouelles, les abscès, *maux de rate, goutte & sciatique.*

Prenez *de la litarge d'argent, cent vingt dragmes,*
huile vieille, deux pintes,
vinaigre, une pinte,
verd de gris, une dragme,
écorce de sapin, huit dragmes;
chaméléon avec ses racines, } *de chaque seize dragmes.*
euphorbe,
suc d'hypocystes,
glue d'abeilles,
myrrhe,
imperatoire,
racine d'aulnée,
& trois livres de cire. PAUL EGINETE, *liv. VII. ch.* 17.

L'emplâtre appellée Smilium, pour les abscès.

Prenez *une livre & demie de vieille huile,*
litarge d'argent, } *de chaque une livre.*
nitre rouge,
sel ammoniac,
lessive de cendres de figuier, à laquelle on ajoute de la chaux,
du galbanum, } *de chaque 4 onces.*
de la gomme ammoniaque,
du vitriol,
cire, six onces,
verd de gris, } *de chaque une once.*
opoponax,
de vinaigre, une quantité suffisante.

Faites bouillir la litarge d'argent & le verd de gris dans l'huile, jusqu'à ce que la décoction soit éclaircie; & après

après cela, vous y ajouterez les autres ingrédiens. Paul Eginete, *liv. VII. ch.* 18.

Si l'*abscès* tient contre ces médicamens, & qu'il y ait du pus, il faudra bien faire une incision pour l'évacuer. Après l'incision faite, il ne faudra plus employer d'huile mêlée avec l'eau. Mais s'il paroît qu'il soit besoin de laver la partie, employez-y de l'hydromel, du *posca*, du vin, ou seul, ou avec du miel. S'il y a inflammation, appliquez un cataplasme de lentilles ; s'il n'y en a point, servez-vous des emplâtres recommandées en pareil cas, & spécialement de celle qui est faite avec le chalcitis, par-dessus laquelle vous mettrez une éponge, ou un morceau d'étoffe de laine trempé dans du gros vin : mais n'y mettez point de médicamens gras, tels par exemple, que le *tetrapharmacum* ; car la plaie demande de puissans dessicatifs. Paul Eginete, *liv. IV. ch.* 18.

Quand il y a dans les veines une trop grande quantité d'humeur séreuse qui s'y putréfie, la suite de cet accident est la fievre ; l'urine devient épaisse & trouble : mais elle est claire à cause du sédiment qui se dépose, & abondante au moment que la crise se forme : il en coule beaucoup plus que la quantité de boisson qu'on a prise ; & c'est ce qu'on appelle crise par urine. Mais quand l'humeur est crue, & que la saison de l'année n'est pas favorable, & que la faculté expulsive chasse ce qui est superflu : si l'humeur morbifique prend sa route vers la tête, & y fait une éruption, il s'y forme au-dessous des oreilles des *abscès* qu'on appelle parotides. Quelquefois la bile ou les autres humeurs étant corrompues, donnent naissance à un érésipele ou à des tumeurs au cou. Si les humeurs prennent leur cours par les évacuations inférieures, il arrive ce qu'on appelle *translation* [& en grec ἀπόστημα.] Mais si l'humeur tourne en-dedans & ne s'évacue pas, il s'y forme un *abscès* [ἀπόστημα.] Quand il est assez extérieur pour qu'on le voie, c'est le mieux, il en est plus facile à traiter : mais quand il est avant, & qu'on n'y sauroit atteindre, ce n'est qu'avec beaucoup de soins & de bonheur qu'on parvient à le dissiper ; car à moins qu'il ne se décharge en embas par la voie des urines ; ou s'il est dans la poitrine, par l'expectoration, ce dernier état est quelquefois pis que le premier, où les humeurs morbifiques étoient encore contenues dans les vaisseaux. Actuarius, *liv. II. ch.* 2.

Pour les *abscès*, prenez des racines de roseau blanc, & les mêlez-bien avec de la graisse ; oignez-en la partie, & vous serez étonné de l'effet de ce remede, qui amollira l'*abscès*, le fera percer & évacuer d'une maniere surprenante. Myrepsus, *sect. XXXVIII. ch.* 107.

Remedes d'une excellence reconnue pour les abscès, *les tubercules, & les tumeurs en général.*

Prenez *les feuilles d'ortie.*

Broyez-les & les écrasez, & appliquez-les toutes chaudes sur la partie.

Ou bien, prenez *les feuilles de parietaire* ; & servez-vous en de la même maniere. Myrepsus, *sect. XLV. ch.* 11.

Remedes pour les bubons, & autres sortes de phlegmons.

Prenez *les feuilles d'olivier vieux*, qu'on broie & dont on frotte la partie.

Ou *des feuilles d'herbe aux puces*, qu'on écrase, & qu'on applique toutes chaudes sur la partie. Myrepsus, *sect. XLV. ch.* 11.

Remede contre les abscès, *les écrouelles, les atheromes, les meliceris & les tubercules.*

Prenez *laudanum*,
bdellium,
galbanum,
gomme ammoniac,
glue d'abeilles,
térébenthine, } *de chaque une once.*

Agitez & mêlez le tout ensemble. Myrepsus, *sect. XLVI. ch.* 16.

Comme presque tous les *abscès* sont des suites d'inflammations, & qu'ils produisent différens accidens selon qu'ils sont différemment compliqués avec d'autres dérangemens, il sera à propos d'examiner à fond tout ce qui pourra avoir quelque rapport avec eux. Les inflammations, de quelques causes qu'elles procedent, se terminent toujours de l'une de ces trois manieres, ou par la résolution, ou par la suppuration, ou par la gangrene. Quelques-uns en comptent une quatrieme ; savoir, le skirrbe qui se forme à la suite d'une inflammation à une glande : mais je ne crois pas que cela soit exactement vrai, parce que cet accident n'arrive que dans le cas de maux vénériens, d'écrouelles & de cancer : or, alors c'est plutôt un acheminement à l'inflammation, que ce n'en est une suite, la tumeur paroissant d'ordinaire quelque tems avant la décoloration. Sharp.

Il est arrivé souvent qu'on a donné naissance à un *abscès* pour avoir appliqué des médicamens trop chauds dans un tems où il ne le falloit pas, ou au commencement de l'inflammation. En voici un exemple remarquable.

Un homme cassé de vieillesse, se promenant le soir dans les rues, fut serré contre une muraille par une charette. La roue lui fit une contusion considérable à la jambe gauche en-dehors, mais sans entamer la peau. La jambe devint tout d'un coup enflée & très-douloureuse. Ses amis la lui bassinoient avec de l'eau-de-vie, dont ils imbiboient ensuite un linge qu'ils lui appliquoient dessus. Ce traitement ne servit qu'à lui faire enfler & lui enflammer la jambe de plus en plus. D'autres lui conseillerent d'employer le baume de locatelli ; ce n'étoit pas-là non plus ce qu'il lui falloit : ce baume augmenta la fluxion, & obligea le malade de garder le lit. Son état empirant tous les jours, je fus appellé pour le secourir. Je trouvai la partie externe de sa jambe très-gonflée, & un apostеme qui y régnoit depuis le haut jusqu'en bas. J'y fis avec un caustique une ouverture d'un ou deux pouces de largeur, la proportionnant à la longueur de la jambe. Lorsque l'escarre fut tombée, il en sortit une grande quantité de matiere purulente mêlée avec du sang caillé. Je pansai l'ulcere avec des lénitifs, & fis l'embrocation sur les parties affectées, avec de l'huile de roses & du vin rouge ; & j'appliquai sur la tumeur une emplâtre de bol armenien, avec une compresse & un bandage par-dessus. Le lendemain je fis faire une décoction d'absinthe, de fleurs de camomille, de roses rouges, de baies de myrthe ; je douchai la jambe avec, & je pansai l'ulcere avec des lénitifs pour hâter la suppuration. Alors je travaillai à exprimer la matiere par le moyen d'un bandage convenable, & à faire reprendre les chairs ; mais je n'en serois pas venu à bout, si je n'eusse donné un petit coup de ciseaux à la peau pour faciliter la sortie des matieres. Après cela, je détergeai l'ulcere avec la calamine rouge, & le basilicum mêlé avec du mercure rouge précipité : je fis rejoindre par ce moyen & cicatriser la plaie. Si au lieu de mettre de l'eau-de-vie à la jambe de ce blessé, on y avoit mis du bol d'Armenie, du vinaigre, des blancs d'œufs & de l'huile rosat, on auroit peut-être prevenu la douleur & les accidens qui ont suivi. Wiseman.

Il y a quelques inflammations, telles que la plupart de celles qui procedent de la crise de la fievre où l'on ne doit aucunement tenter la résolution, de crainte que l'effet de cette tentative ne soit la mortification de la partie, ou la formation d'un clou ou furoncle ; la liqueur qui constitue cette tumeur étant si grossiere & si visquense, qu'elle est entierement incapable de résolution ou de discussion. Wiseman.

Comme toutes les tumeurs inflammatoires tendantes à la

suppuration sont accompagnées de douleur, de pulsation, de tension & d'une fievre symptomatique, si tous ces symptomes augmentant, la tumeur grossit; & surtout s'il y vient de la dureté, il n'y a pas lieu de douter que le pus ne se forme. SHARP.

Dans ce cas, il faut provoquer la suppuration par des topiques propres à augmenter la chaleur naturelle de la partie; car si l'on n'aide pas la nature à mûrir ces tumeurs, il arrivera souvent que la partie sera mortifiée.

Cependant il n'est pas rare de voir la suppuration opérée accidentelement par des topiques froids, qui resserrant doucement les pores font l'office des emplâtres; comme l'onguent blanc, l'oseille cuite sous la cendre. Quelquefois j'ai vu la suppuration produite dans quelques tumeurs par de violens discussifs. WISEMAN.

Les *abscès* sont plus ou moins dangereux, selon leur différente nature ou leur différente situation. Ainsi ceux qui proviennent de la crise de la fievre, ou les *abscès* écrouelleux, sont toujours plus dangereux & plus difficiles à traiter que ceux qui proviennent de l'abondance du sang, les tendons, le périoste & même les os étant souvent offensés par ces sortes d'apostumes.

Les *abscès* aux muscles du larinx, menaçant le malade de suffocation, sont certainement bien plus dangereux que les *abscès* aux muscles des bras ou des jambes.

Tels sont aussi ceux qui viennent à la poitrine, au ventre, ou proche des articulations, à cause de l'importance de ces parties, & des sinus & des fistules qu'ils laissent généralement après eux.

Les *abscès* au foie, aux poumons, à la pleure & aux reins sont tous extremement dangereux, à cause de l'office & de la fonction de chacun de ces visceres; & il est rare qu'on les puisse guérir par aucun moyen: l'ordinaire est qu'ils se terminent par la consomption, & à la fin par la mort.

Il y a eu cependant des cas où la nature, avec un peu d'aide, a opéré des merveilles; j'en vais donner un exemple.

La fille d'un bon bourgeois avoit un *abscès* à la région rénale gauche. Elle fut long-tems traitée par d'effrontés Empiriques qui promettoient de la guérir. Mais nonobstant toutes leurs tentatives, cet enfant languissoit toujours, & sentoit de tems en tems renouveller ses douleurs, soit à l'intérieur du corps, soit à l'extérieur à l'endroit où étoit situé l'*abscès*, tantôt à l'occasion d'une grande abondance de matiere purulente qui venoit par les urines; tantôt par la suppression totale de cette même matiere. Ayant été consulté, j'observai que l'*abscès* externe tiroit son origine d'un ulcere qui étoit dans la substance même du rein, & demandoit d'être gouverné tout autrement qu'il ne l'avoit été, cette cure devant être l'ouvrage du tems. Je me proposai de l'ouvrir à l'endroit précisément par où passoit la matiere qui partoit du rein. L'ayant ouvert, je découvris deux sinus qu'il avoit formés, l'un supérieur & l'autre inférieur. J'appliquai un caustique sur le sinus inférieur; l'escarre étant tombée, je pansai avec des lénitifs. Alors la suppuration & la digestion de cette partie de l'ulcere ayant commencé à se faire, j'enfonçai ma sonde, & je trouvai que le sinus inférieur communiquoit avec le supérieur. J'ouvris aussi ce dernier; j'y découvris le passage qui communiquoit au rein, que je trouvai rempli d'une quantité très-grande de matiere qui s'y étoit amassée. Je pansai l'ulcere avec l'onguent mondicatif d'ache, & je rapprochai ensuite les bords des sinus que je travaillai à fermer, ne laissant subsister que l'ouverture qui étoit au milieu de l'*abscès*. Tandis que je faisois ces opérations, on consulta le Docteur Barwick pour la cure de l'intérieur. Il prescrivit une décoction traumatique de *salsepareille*, &c. avec des plantes émollientes & des pilules balsamiques propres à tempérer les humeurs. Tandis que je disposois l'ulcere à retenir une cannule, il se déchargea une grande quantité de matiere purulente par les urines. La malade étoit extremement abbattue par les douleurs qu'elle ressentoit, & elle éprouvoit les mêmes symptomes que des personnes qui ont des pierres dans le rein: mais après que j'eus placé une cannule de plomb dans sa plaie, ces symptomes disparurent. Après avoir continué pendant quelques mois l'usage de la cannule, je la retirai, & laissai précisément à l'ouverture un pois, que j'empêchai de sortir en appliquant par-dessus une emplâtre & une compresse. Alors je laissai à la mere le soin de la panser: je n'y venois plus que quand elles me faisoient avertir qu'elles avoient besoin de moi. Après avoir gardé un an ou environ l'ulcere ouvert, elle ne sentit plus de douleurs internes, le flux des matieres impures se tarit, & elle reprit de l'embompoint & des forces. Elle alloit même tous les jours à une école voisine, où elle s'exerçoit à danser, &c. Au bout de deux ans ou environ, l'ulcere ne paroissant pas plus suppurer que n'auroit fait un petit cautere, elle ôta le pois, & le laissa refermer. Mais la mere ayant été bien-tôt allarmée par les anciens accidens qui revinrent tout comme auparavant à sa fille, elle m'envoya chercher. Je rouvris l'ulcere, & le tins toujours ouvert. On consulta de nouveau le Docteur Barwick, qui ordonna à peu près les mêmes choses que la premiere fois qu'il avoit été appellé. L'ulcere continua de rester ouvert dans la suite près de trois ans, pendant lesquels la jeune fille continua les mêmes remedes dont elle s'étoit servie d'abord, & me fut souvent amenée. Mais à la fin voyant qu'elle étoit bien rétablie, qu'elle avoit repris de l'embompoint & se portoit parfaitement bien, & que l'ulcere étoit pour ainsi dire sec, je lui conseillai d'ôter le pois comme n'étant plus d'aucun usage; & depuis elle a toujours eu de la force & de la santé, & même a été mariée depuis. WISEMAN.

Les topiques propres à exciter la suppuration sont la graisse de toutes sortes d'animaux domestiques, de l'huile vieille, des oignons cuits sous la cendre, des bulbes de lis, de la mauve soit de jardin, soit de marais; du pas-d'âne, de la brione, de la racine de patience; les feuilles d'oseille, de la graine de lin, du fœnugrec, de l'orge, des lentilles, de la vesse, du lupin, de la farine de froment, de la gomme galbanum, ammoniac & bdellium, & les emplâtres mucilagineuses. Par exemple, si on a affaire à quelqu'un d'une bonne constitution, & si l'*abscès* n'est pas bien avant, on pourra appliquer le cataplasme suivant.

Prenez *racines de mauve de marais*, *oignons de lis blancs*, } *de chaque deux onces.*
feuilles de pas-d'âne, *de mauve*, } *de chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans de l'eau; mêlez-bien tous ces ingrédiens ensemble;

Et y ajoutez ensuite,

une once de graine de lin en poudre.
farine de froment, deux onces.
du sain-doux, *du beurre frais*, } *de chaque une once & demie.*
safran en poudre, deux scrupules.
& un jaune d'œuf;

Mêlez le tout, & faites-en un cataplasme. WISEMAN.

*Pour les tumeurs froides, & dans les cas où l'*abcès *est bien avant sous la peau.*

Prenez *de la brione*, *de la racine de patience*, } *de chaque deux onces.*

Faites bouillir le tout, & l'exprimez ensuite.
Ajoutez-y *des capres & de l'ail cuits sous la cendre, de chaque trois onces.*
de la levure ou écume de biere, deux onces.
poudre de graine de lin, une once.

de fœnugrec, une once,
farine de froment, deux onces,
sain-doux, deux onces,
miel, } *de chaque une once.*
graisse d'oie,
safran en poudre, une dragme.
Mêlez le tout.

Quand la matiere est visqueuse, & a de la consistance, comme dans le cas du furoncle, les meilleures emplâtres qu'on y puisse appliquer sont celles de galbanum, d'ammoniac, de bdellium & de mucilages. Wiseman.

Les emplâtres de gommes dans les tumeurs scrophuleuses sont sujettes à moins d'inconvéniens que les autres. Il faut les renouveller tous les quatre ou cinq jours, ces tumeurs étant lentes à suppurer.

Mais je ne conseillerois point du tout d'appliquer des emplâtres suppuratives sur les *abscès* dont la formation est rapide, ou sur des parties enflammées, ou sur des corps foibles & hydropiques; parce qu'outre qu'on ne les place qu'avec peine sur la partie enflammée, & qu'elles causent une nouvelle douleur, lorsqu'après cela on vient à les enlever pour visiter la tumeur, elles augmentent, si le malade est d'une mauvaise constitution, la disposition que la partie a déja d'elle-même à la mortification.

Parmi les différens cataplasmes suppuratifs, il n'y en a peut-être pas de préférables à ceux qui sont faits de pain & de lait adoucis avec l'huile; du moins nous ne voyons pas dans la pratique qu'il y en ait au-dessus. Sharp.

On couvrira l'*abscès* d'un cataplasme deux fois par jour, jusqu'à ce qu'il soit devenu assez mûr pour qu'on le puisse ouvrir: ce qui arrivera plutôt ou plus tard, selon la nature de l'humeur qui l'a produit, ou la place où il s'est formé. Wiseman.

Le basilicum mêlé avec trois fois moins d'onguent de mauve de marais est un excellent suppuratif. Turner.

Les *abscès* qui viennent de pléthore, & qui se forment à des parties charnues, parviennent à maturité moins difficilement que ceux qui proviennent d'humeurs crues, & qui se forment proche des articulations ou dans les articulations mêmes, ou à des parties qui ont peu de chaleur, & singulierement que ceux qui sont renfermés dans un kyste. Wiseman.

Il arrive souvent aussi que, nonobstant l'usage des cataplasmes; les vaisseaux étant engorgés, la suppuration ne se fait que lentement. Dans ce cas, la saignée l'avancera considérablement. Mais, quoiqu'il en soit, cette pratique doit être suivie avec beaucoup de précaution, étant une maxime établie en Chirurgie, que les évacuations sont pernicieuses dans toute indisposition qui par sa nature tend à la suppuration. Sharp.

Pendant la formation d'un *abscès* qui occupe un grand espace, la douleur est quelquefois presque insoutenable. Pour la calmer, les boissons anodynes seront d'un excellent usage: on en prendra par intervalles, jusqu'à ce que l'*abscès* soit ouvert.

La méthode de Sydenham, dans le traitement de la petite vérole, sert à justifier celle-ci.

Lorsqu'on ouvre un *abscès* trop tôt, il en arrive plusieurs accidens, spécialement à ceux qui se forment aux mamelles & aux glandes inguinales, dans le cas des maladies vénériennes; car le pus engendre du pus; & si on le fait sortir avant que la matiere obstructive & les vaisseaux détruits soient convertis en pus: ce qui reste de matiere qui n'a point suppuré se durcira; il s'y introduira de l'air, & l'ulcere vuidera de l'ichor, au lieu de vuider du pus bien digéré. Turner.

On reconnoit qu'une tumeur a été formée par la transmigration des humeurs venues d'une autre partie, en ce qu'elle contient de la matiere dès le premier moment qu'on l'apperçoit. Mais, comme cette matiere est ordinairement logée profondément sous les muscles, on ne la sent que quand elle fait élever une tumeur: ce qui n'arrive pas sans douleur & sans pulsation, &c. mais on sent l'une & l'autre intérieurement; & l'inflammation ne se forme à la peau, que quand la matiere est parvenue jusques-là.

On n'attend pas, pour ouvrir ces sortes de tumeurs, les symptomes de la suppuration: on le fait dès qu'il s'offre de soi-même une certaine quantité de matiere.

Tandis que la matiere purulente se forme, il faut conserver & augmenter la chaleur naturelle de la partie en y appliquant des médicamens qui puissent diminuer la douleur, & aider la digestion de la matiere.

Il est des cas particuliers où il seroit dangereux d'attendre une suppuration telle qu'on la demande ordinairement: le panaris de l'espece la plus maligne en offre un exemple. Si dans ce cas on vouloit attendre une suppuration réguliere, on laisseroit par-là périr l'articulation.

On connoît que la suppuration est complete par la ténuité & l'éminence de la peau à quelque endroit de la tumeur, par la fluctuation de la matiere qui est dessous & par le relâchement de la douleur, de la tension & de la fievre, quoiqu'il arrive quelquefois, quand la matiere est bien avant, que les symptomes, & spécialement la douleur, durent jusqu'à l'évacuation du pus.

Si la tumeur devient plus compacte, qu'elle s'éleve en cone, & paroisse pâle; il ne faut pas différer de l'ouvrir: car de même que, si on ouvre un apostume avant que la suppuration soit parfaite, il perd sa chaleur, & ne mûrit plus: par la raison du contraire, si on laisse séjourner la matiere, après qu'elle est formée, elle tend à la putréfaction: d'où il arrive que les parties qui sont au-dessous se corrompent, & l'*abscès* devient sinueux, particulierement s'il est aux articulations ou sur quelque suture du crane.

Disons la même chose des *abscès* à l'anus, dans lesquels la putréfaction arrive plutôt qu'à d'autres, à cause de la mollesse de cette partie & de la graisse qui l'environne, & de ceux qui se forment dans la gorge, lesquels mettent le malade en danger d'être suffoqué.

Dans ces cas-là, il n'est pas question d'attendre la suppuration parfaite; mais il faut par de profondes scarifications évacuer le sang & les liqueurs engorgées, & prevenir l'*abscès*. Il faut aussi avoir une grande attention aux *abscès* qui se forment à la poitrine ou au ventre, à cause du danger qu'il y a qu'ils ne percent en dedans: mais si on les ouvre trop tôt, l'apostume se forme de nouveau; & il est bien difficile de le mûrir & de le guérir. Wiseman.

Il est de regle d'ouvrir les *abscès* critiques, avant qu'ils soient parvenus à une parfaite suppuration, dans la vue de donner plutôt du jour à la matiere morbifique. Cependant il faut convenir qu'en les ouvrant avant qu'ils soient formés, on manque précisément ce qu'on se propose d'obtenir en faisant l'ouverture: car jusqu'à ce qu'un *abscès* soit arrivé à sa maturité, il ne renferme que peu de matiere; & d'ailleurs, un autre inconvénient, c'est que l'ulcere devient sanieux, & par cette raison moins facile à guérir. Sharp.

On ouvre les *abscès* ou avec un bistouri ou avec un caustique. Il faut ouvrir avec le bistouri les petits *abscès*, & ceux qui sont au visage; parce qu'un caustique en ce cas défigureroit la partie par la cicatrice qu'il laisseroit après lui.

Mais pour les *abscès* d'un large volume, qui contiennent une grande quantité de matiere, & qu'on veut tenir long-tems ouverts, il est plus à propos de se servir du caustique, à cause de la grande ouverture qu'il laisse, que de se contenter de faire une piqure ou une incision. Wiseman.

Monsieur Sharp aime mieux qu'on se serve du bistouri, même pour ouvrir de grands *abscès*; & il conseille, si la peau est beaucoup décolorée en quelque endroit, d'en enlever un morceau rond ou oval: laquelle opération, faite par un Chirurgien adroit, est bien moins douloureuse que l'effet du caustique, & en même tems met à découvert une grande partie de l'*abscès*, que l'on peut par ce moyen panser jusqu'au fond, & décharger

sans obstacle de toute la matiere qu'il tient; au lieu que, dit-il, quoiqu'après le caustique on fasse une incision dans l'escarre, la matiere ne laissera pas d'être jusqu'à un certain point renfermée, & on n'aura pas la commodité de panser l'ulcere proprement, jusqu'à ce que l'escarre tombe, ce qui souvent demande un tems considérable; de maniere qu'infailliblement par cette voie, la cure traînera en longueur.

Monsieur Wiseman défend avec chaleur l'usage du caustique, & prétend que c'est une voie plus sûre & plus aisée pour ouvrir l'*abscès*, en ce que le pus se décharge plus abondamment de cette maniere que par l'incision; & ce n'est pas là le seul avantage qu'il y trouve. Il ajoute que si l'on applique le caustique sur la partie inclinée de la tumeur, l'*abscès* pourra quelquefois être guéri avant que l'escarre soit tombée, à moins que la matiere ne soit enfermée dans un kyste.

Furner est du même sentiment: il dit qu'on est bien dédommagé de la douleur que cause le caustique par la facilité avec laquelle se font les pansemens, pendant lesquels on n'est pas obligé de se servir des tentes & des bourdonnets, comme il faut faire pour tenir ouvertes les levres de la plaie nouvellement faite par le bistouri, & en exprimer la matiere: ce qui ne se fait pas sans causer une augmentation de douleur dans la cavité des sinus.

Si un *abscès* a été ouvert avec le bistouri, & que la matiere ne soit pas bien avant, il faut faire l'incision tout du long de la tumeur; de maniere qu'elle puisse dans toute son étendue donner une libre issue à la matiere; par où on évitera la douleur qu'on fait au malade en élargissant la plaie après coup.

Au moyen de cela & d'une bonne compresse avec un bandage, on a vu des apostumes guéris en très-peu de tems, sans qu'on y ait mis autre chose qu'un plumasseau enduit de quelque digestif ordinaire.

L'incision doit toujours être faite suivant la direction des fibres, si ce n'est aux aines ou aux aisselles, où on la fait obliquement. Partout ailleurs on la fait en suivant la longueur du membre.

Car si vous faisiez l'incision transversalement, la matiere séjourneroit au dessous; & de-là, faute de trouver par où se décharger, elle se pratiqueroit des passages dans les interstices des muscles, où elle produiroit des sinus très-difficiles à guérir, sans parler ici du danger qu'il y auroit qu'elle ne corrodât les veines, les arteres, les nerfs & les tendons, ou même les os proche desquels elle croupiroit. Wiseman.

En faisant l'incision, il faut avoir grande attention à ne pas blesser de gros vaisseaux. C'est pourquoi, dans la crainte de tels accidens, le Chirurgien doit avoir sur lui des applications astringentes telles que la poudre de Galien, qui n'est autre chose que l'encens & l'aloès mêlés avec du blanc d'œuf, & des ligatures, pour servir au besoin.

Il faut aussi éviter avec un égal soin les nerfs & les tendons; parce que la douleur & la fluxion que causent ces sortes de blessures produisent toujours des symptomes très-dangereux, & operent souvent la mortification des parties du corps auxquelles ils appartiennent.

Une regle générale, dont il ne faut jamais s'écarter, lorsqu'on ouvre un *abscès* d'un grand volume, soit avec le bistouri, soit avec le caustique; c'est de ne pas évacuer toute la matiere à la fois, de peur d'ôter à la partie toute sa chaleur, & au malade toutes ses forces. Wiseman.

Il y a des bistouris de différentes sortes: on se sert de celui qui paroît le mieux convenir à la situation de l'*abscès*. Celui dont on se sert le plus ordinairement pour ouvrir des *abscès*, est petit, étroit & courbe du côté du tranchant; il sert à dilater les sinus, ou à élargir la plaie après l'incision. Celui qui a le tranchant tout uni, & dont on se sert avec un conducteur, vaut mieux.

Le bistouri dont on se sert pour les *abscès* à la gorge, a la lame plus courte, & le manche plus long, que les autres. Wiseman.

Il arrive aussi qu'on se sert de la lancette pour ouvrir des *abscès*, surtout les petits; mais bien souvent il faut encore employer le bistouri ou les ciseaux, pour achever ce qu'elle n'a fait qu'imparfaitement.

Quelquefois l'*abscès* creve avant que la suppuration soit complete. Dans ce cas il faudra continuer d'appliquer des cataplasmes, jusqu'à ce que la tumeur soit en état d'être élargie avec un bistouri ou des ciseaux, (ce qui ordinairement ne tarde pas plus de deux ou trois jours.)

Pour cet effet, les Anciens se servoient de la racine du *papyrus*. Dioscorides.

L'incision étant faite, il faut songer à écarter les accidens & les symptomes qui ont pu survenir. Si par exemple il étoit arrivé une hémorrhagie, il faudroit l'arrêter avec la poudre de Galien dont nous venons de parler plus haut, mêlée dans du blanc d'œuf. Wiseman.

Ordinairement, pour panser un *abscès*, au commencement on se contente d'y mettre simplement de la charpie seche; & s'il ne vient pas de sang, on y mettra ensuite des bourdonnets garnis de quelque digestif chaud, comme seroit de la térébenthine mêlée avec des jaunes d'œufs, ou, ce qui vaut encore mieux, du basilicum & du baume d'Arcéus, observant de laisser des bourdonnets à l'aise dans la cavité de l'ulcere; à moins que l'*abscès* ne soit fort avant, & que la plaie soit étroite, comme il arrive quelquefois aux *abscès* à l'anus, où l'on est obligé de mettre la charpie un peu serrée; afin de pouvoir panser l'ulcere à fond, sans y enfoncer des tentes.

Afin de pouvoir retirer les bourdonnets de la cavité enfoncée de l'ulcere, il faut passer autour un bout de fil ou de soie: car il est arrivé de grands accidens, pour avoir manqué à cette précaution. L'observation suivante en fournira une preuve.

Un homme d'environ cinquante ans, plein d'embonpoint & de vigueur, fut attaqué d'une douleur au bras droit, accompagnée de dureté & d'inflammation. Il m'envoya chercher. Comptant que c'étoit un bubon que la force du tempérament avoit fait pousser, j'y appliquai une emplâtre de diachylum avec des gommes, & me proposai de l'y laisser jusqu'à ce que la suppuration fût à peu près faite; mais la tumeur & la douleur augmentant, & devenant rouge & enflammée, je jugeai qu'il étoit nécessaire d'y appliquer des cataplasmes anodyns, au moyen desquels la suppuration s'étant achevée en peu de jours, j'ouvris cette tumeur par la voie de l'incision, & en tirai une matiere bien digérée. Alors je mis pour appareil à l'ulcere une tente imprégnée de basilicum mêlé avec des jaunes d'œufs, & j'appliquai par dessus une emplâtre de diachylum uni avec l'onguent de guimauve; dans la suite je le pansai avec l'onguent mondificatif de Paracelse. Ayant ainsi disposé l'ulcere à la guérison, je laissai les appareils, & revins trois ou quatre jours après voir le malade. Alors voyant la dureté dissipée, & que l'*abscès* étoit en état d'être cicatrisé, je n'y mis plus de tentes, mais seulement un plumasseau enduit d'onguent de Pompholix, & du cérat par dessus; & j'en laissai au malade de quoi achever la cure. Mais peu de jours après il m'envoya encore chercher. Je trouvai la partie enflée, & la matiere qui en sortoit, claire & fétide, & en beaucoup plus grande quantité que je ne me serois attendu. J'élargis l'ouverture ci-devant faite, par une incision. Il en sortit une tente, qui lors des pansemens s'étoit glissée au-dedans de l'*abscès*. Dès ce moment la matiere vint de jour en jour en plus petite quantité, & l'*abscès* fut guéri totalement, sans aucune rechute depuis, par la méthode que j'ai dite ci-dessus. Wiseman.

Il faut appliquer par dessus les bourdonnets, des plumasseaux enduits de quelque digestif, qui couvrent les bords de la plaie, avec un autre plumasseau plus large par dessus le premier; & contenir le tout avec une compresse & un bandage.

Les compresses ordinaires sont faites de morceaux de linge pliés en plusieurs doubles; mais la compresse qui est

faite de trois ou quatre doubles d'emplâtre défensive, mis l'un sur l'autre, & taillée conformément à la figure & à la dimension de la cavité qu'on a dessein de comprimer, observant avec soin d'en poser les bords sur les levres de la plaie; cette compresse, dis-je, est infiniment préférable aux autres, par la raison qu'elle reste mieux en place, & ne s'écarte point de dessus la partie où on l'a appliquée. Turner.

Le bandage doit être assorti à la partie où est la plaie. Aux membres, le bandage n'est ordinairement qu'une bande roulée à un seul chef: mais souvent aussi il y a au bout un chausson, une chaussette, une genouillere, un caleçon, un gant, un coude, une manche, à chacun desquels on ajoute des rubans, quand ils vont bien à la partie qu'on en veut envelopper.

Si l'on se sert de la bande roulée, il faut avoir attention que ses circonvolutions soient faites, soit à droite, soit à gauche, de maniere que d'abord elle porte sur l'extrémité du sinus, avant que de couvrir les bords de la plaie; parce que moyennant ce soin, le bandage servira en même tems & à exprimer la matiere contenue dans l'ulcere & ses sinus, s'il y en a, & à refermer la plaie. Turner.

Pour le bras ou la jambe, la bande sera longue d'environ deux verges ou six piés, & pour la cuisse de trois, & large de trois ou quatre pouces plus ou moins, selon qu'on le jugera nécessaire. Pour les doigts, une bande d'un pié de long & d'un pouce de large suffira.

Si la plaie est à la tête, il faudra un couvre-chef, ou un bandage à double chef. Voyez *Bandage*.

Après que l'*abscès* est pansé, s'il est à la jambe, il la faut mettre sur un coussin; si c'est au bras, le soutenir par une écharpe; moyennant quoi on empêchera l'humeur de tomber sur la partie, ce qui ne manqueroit pas de retarder la guérison, & seroit inévitable si on laissoit aller en embas le membre malade.

Si le malade tombe en foiblesse, ce qui arrive quelquefois, soit parce qu'il n'a pas assez de force pour supporter l'opération, soit parce qu'il en a peur; il faudra pour le faire revenir, le coucher à plat sur le dos, & lui jetter un peu d'eau fraîche sur le visage. Mais si cette défaillance provient de quelque indisposition précédente, & est entretenue par l'abondance de l'évacuation, & l'infection de la matiere qui sort, il faudra donner au malade des juleps cordiaux, & lui en laisser boire une quantité suffisante. Wiseman.

Pour faire revenir les esprits, on se servira d'épithemes faits de quelques eaux distillées & de cordiaux, joints avec du vinaigre rosat, qu'on ne risque point d'employer lorsqu'on n'est pas à portée de consulter un Medecin sur le champ. Wiseman.

Quant à la fréquence des pansemens, il se faut régler sur la quantité de matiere que donne l'*abscès*. Ordinairement c'est assez d'un en vingt quatre heures: mais il y a des cas où il en faut faire des deux & trois dans ce même espace de tems.

Lorsqu'il s'agit de nettoyer la plaie, il est inutile de pousser le scrupule à l'excès; mais il est néantmoins important de remarquer, qu'elle ne sera jamais bien nettoyée, si l'on se contente de passer un morceau d'étoupes ou de linge par dessus; mais qu'il faut la déterger avec de la charpie bien fine; méthode qui est beaucoup moins incommode pour le malade: or, on ne sauroit fatiguer les parties en les nettoyant, qu'on n'y cause par-là quelque préjudice.

Je ne suis point persuadé que l'air produise d'aussi méchans effets qu'on se l'imagine ordinairement; & les *abscès* d'un grand volume à la poitrine, qui sont souvent exposés à l'air pendant tout le tems de la cure, ne se comporteroient pas bien, s'il leur étoit aussi pernicieux qu'on a coutume de le dire: mais comme il peut faire naître des croûtes, & qu'en hiver il cause toujours quelque douleur aux chairs nouvelles; il sera à propos de terminer le pansement avec le plus de promptitude qu'il sera possible, sans pourtant rien précipiter.

Une autre précaution qu'il faut avoir, ce sera que le Chirurgien ne fouille pas à tout propos dans les cavités de l'*abscès*, soit avec les doigts, soit avec la sonde, parce que fatiguant ainsi l'ouverture & l'intérieur de la plaie, il empêche qu'elle ne se referme. Sharp.

Si à un second pansement, on trouve une dureté considérable dans le fond de l'*abscès* provenante de ce que la tumeur n'aura pas assez suppuré, comme il arrive assez souvent dans de grands *abscès*, ou si les levres de la plaie sont douloureuses & enflammées, il faudra préparer une fomentation de sommités de mauve, de guimauve, d'absinthe, & de fleurs de camomille, dont on imbibera un morceau de flanelle qu'on appliquera sur l'*abscès* pour amollir la partie.

Mais si l'*abscès* étoit une suite d'une tumeur formée par congestion, & que la nature eût besoin d'aide pour conserver sa chaleur, & fortifier les parties relâchées, au lieu de mettre dessus une fomentation émolliente, il la faudroit doucher avec une décoction d'absinthe, de fleurs de sureau, de roses rouges, de baies de mirthe & de graine de fœnugrec, bouillis dans du vin & de l'eau, y ajoutant ensuite un peu d'eau-de-vie. Wiseman.

On pansera l'*abscès* avec du basilicum, & les levres de la plaie, si elles sont enflammées, avec un mélange d'huile rosat, & le jaune d'un œuf frais; par dessus quoi on appliquera une compresse & un bandage, comme il a été dit.

On continuera l'usage de la fomentation à chaque pansement, jusqu'à la parfaite digestion de la matiere.

En hiver il faudra faire chauffer les appareils; en été cela est inutile.

Si l'ulcere a besoin d'être détergé, un peu de précipité rouge, pulverisé bien fin, & mêlé avec du basilicum, non-seulement le détergera, mais même fera reprendre les chairs, de maniere qu'au bout de très-peu de tems il ne faudra plus pour achever la cicatrice, que de l'onguent blanc, du cérat, dans lequel on fait entrer la pierre calamine, ou même une simple charpie sans rien plus.

Quelquefois, nonobstant tous les soins qu'on peut prendre, la matiere ne laissera pas de s'insinuer dans les parties d'alentour, & y formera des sinus qui s'opposent absolument à la guérison de la plaie. Dans ces cas-là, il faudra n'user de tentes qu'avec grande circonspection: car quoiqu'elles soient généralement décriées dans ce siecle-ci; il n'y a cependant encore que trop de gens qui s'en servent, même parmi ceux qui semblent en blâmer l'usage; on peut dire avec vérité qu'il y a bien peu de cas où elles soient d'une nécessité indispensable.

Quoiqu'il en soit, si elles sont jamais utiles, c'est surtout à amincir la peau & en faciliter la dilatation, qui ne manquera pas de s'en faire.

Il y a aussi des *abscès* larges & profonds, où la matiere ne peut pas se dégorger par une ouverture déja faite, & n'est pas cependant en état de se faire jour par un autre côté, quoiqu'on voie bien par où elle s'ouvriroit un passage, si elle étoit un peu resserrée. Dans ces sortes de cas, la tente feroit utile à boucher l'orifice de l'*abscès*, ce qui feroit que la matiere se jetteroit sur une partie propre à la recevoir, & marqueroit par-là d'elle-même l'endroit où on pourroit faire une autre ouverture. L'usage des tentes sera encore bon pour de petits *abscès* profonds, d'où il s'agit d'évacuer quelques corps étrangers, comme seroient des esquilles d'os, &c. Sharp.

Quelques Auteurs recommandent aussi l'usage des injections, comme très-avantageux dans les cas des *abscès* profonds, mais sans trop de fondement, car elles sont sujettes à des inconvéniens, en ce qu'elles distendent les parois de l'*abscès*, & macerent en quelque sorte les chairs nouvelles; de façon qu'il y a peu de cas où il soit à propos de les employer. Un des inconvéniens qu'ont produit les injections & les tentes, est que des Chirurgiens se sont imaginés, que c'étoient de surs

moyens de guérir une plaie, & pleins de cette idée, ils ont négligé de dilater les *abscès*, lesquels sont restés incurables après ce traitement, faute d'évacuation suffisante, & par la seule raison que les pansemens avoient été trop superficiels. SCHARP.

Pour la guérison des *abscès*. Voyez *Ulcere*.

La mortification est quelquefois la suite des grands *abscès*, mais ce n'est pas l'évenement le plus ordinaire. Pour apprendre la méthode qu'il faut employer en ce cas. Voyez *Gangrene*.

Il arrive souvent que la nature par trop féconde, lorsque la plaie commence à s'incarner, pousse une grande quantité de chair fongueuse & molle, qui donne bien de la peine au Chirurgien, en ce qu'elle s'éleve au-dessus de la peau, & par-là empêche l'ulcere de se cicatriser.

Pour remedier à cet inconvenient, il y faudra répandre du vitriol ou de l'alun en poudre, l'un ou l'autre mangera ces chairs, & cela sans faire de douleur où sans en faire que très-peu. Une simple tenteséche fera souvent le même effet, en absorbant les liqueurs superflues, & cicatrisera la plaie en même-tems. Mais si ces chairs sont douloureuses, & qu'il n'y ait pas moyen d'y appliquer les escarotiques ordinaires, il faudra les déchirer avec les doigts, & les arracher, après quoi on pansera la plaie avec des plumasseaux enduits de l'onguent qui suit:

Prenez *de la terebenthine*, *du miel clarifié*, } *de chaque une demi-livre.* *trois jaunes d'œufs.*

Faites bouillir le tout jusqu'à consistance d'onguent.

Sur chaque once de ce mélange, ajoutez *une dragme de précipité rouge*. C'est ce qu'on appelle *le mondificatif* de Paracelse, dont on continuera l'usage jusqu'à ce que l'ulcere soit détergé; après quoi on le traitera comme il a été dit ci-dessus. L'observation suivante montre la nécessité qu'il y a de suivre quelquefois la méthode que nous venons de prescrire.

Une jeune Dame étant restée incommodée à la suite d'une couche; le teton gauche devint douloureux, & il y survint une tumeur sensible. D'abord on y fit tous les remedes qu'on emploie en pareil cas. Mais quelques jours après le sein devenant toujours plus douloureux & plus gros, le Chirurgien qui fut appellé commença par travailler à procurer la suppuration, après quoi il donna issue à la matiere, & procéda à la continuation de la cure. Mais pendant qu'il pansoit cet ulcere, la fluxion augmenta, il se forma d'autres *abscès*, qui tournerent en apostumes, & dégénérerent ensuite en autant d'ulceres sinueux. Cela fit une cure difficile. Je fus consulté. Je commençai par arracher une des tentes, il sortit une grande quantité de liqueur claire & blanche. Le Chirurgien, mon Confrere, crut que c'étoit du lait: moi je pensai que c'étoit de la matiere purulente; & j'observai que l'*abscès* avoit son origine fort avant dans la substance des glandes, qu'il avoit corrompues avec le tems, & que c'étoit-là ce qui rendoit dure la partie enflée; & que cette ample évacuation que nous avions vue sous nos yeux, avoit été occasionnée, parce que les tentes avoient retenu la matiere enfermée lors des pansemens. La méthode que je proposai, fut, d'élargir l'orifice de l'ulcere qui me parut insuffisant pour l'évacuation de la matiere. On me chargea de continuer la cure, & je le fis, conjointement avec mon Confrere. Nous commençames par appliquer un caustique sur la partie malade, tout autour de l'orifice, que nous fermames avec de la charpie. Par-là, en très-peu de tems nous ouvrîmes un passage libre à la matiere, & il fut aisé dans la suite de voir que ce n'étoit point du lait.

L'escarre une fois tombée, laissa paroître de la chair fongueuse, sur laquelle nous mîmes du précipité rouge, pansant l'ouverture qu'avoit fait l'escarre, avec du basilicum, & les autres ouvertures avec de l'onguent de pompholix, & du cérat d'althæa. Après une chute de l'escarre plus complete; comme nous vîmes sortir une plus grande quantité de chair fongueuse, nous mîmes dessus un morceau d'étoffe imbibé de décoction de sommités d'absinthe, de rue, de mente, de roses rouges & de balaustes bouillies dans du vin & de l'eau, après y avoir répandu auparavant de la couperose pulverisée; & nous mîmes des plumasseaux enduits d'onguent de tuthie, sur les parties ulcérées. Au bout de deux jours nous levâmes les appareils, & ayant séparé ce qui restoit de l'escarre, nous pansâmes la plaie, comme nous avions fait en premier lieu, & continuâmes l'usage des escarotiques. Outre ces remedes, nous appliquions par dessus le sein une emplâtre, dans la composition duquel entroit le bol d'armenie, que nous jugeâmes propre à restraindre le trop grand abord de la matiere: nonobstant tout cela, l'excroissance augmentoit toujours, & s'élevoit entre les différens orifices de la plaie. Pour y remédier, nous appliquâmes dessus un large caustique, qui couvrit la plupart de ces orifices; alors nous fendîmes l'escarre, & mîmes dessus des lénitifs, sur l'excroissance des escarotiques, partout où elle commençoit à sortir, & par ce moyen nous vinmes à bout d'empêcher le progrès. Mais après la séparation de cette derniere escarre, voyant que l'excroissance étoit considérable, & quoiqu'on pût l'extirper avec des escarotiques lents craignant qu'il n'en arrivât de mauvaises suites, je passai mon doigt par dessous, & je la déchirai d'un seul coup, & la tirai par morceaux; alors je remplis la place vuide de précipité rouge, & de mondificatif de Paracelse, étendu sur des plumasseaux, & j'ajoutai par dessus, sur toute l'étendue du sein, l'emplâtre que j'ai dit ci-dessus, laquelle je fis tenir avec un bandange. Deux jours après, nous levâmes cet appareil, & faisant encore les mêmes opérations que nous avions faites en le posant, nous retirâmes tout ce qui restoit de chair fongueuse, ajoutant au mondicatif ci-dessus spécifié, de la poudre de racines d'iris, de la myrrhe & de la sarcocolle. Alors je mis sur le sein du cérat d'agrippa; & en peu de jours il se forma une cicatrice bien jointe, les levres s'étant réunies par le secours de la nature, aidée elle-même par des décoctions thraumatiques, &c. comme il est d'usage en pareils cas. WISEMAN.

Quelquefois les levres d'un ulcere deviennent calleuses & ne se cicatrisent pas. Dans ces cas là le cautere actuel est d'un excellent usage, & l'on traite la partie comme d'une brûlure ordinaire. Pour ce qu'il y a à y faire de plus, voyez *Ulcere*.

Quand on juge à propos de se servir du caustique pour ouvrir un *abscès*, il y a deux choses à considérer: l'épaisseur des tégumens & l'âge du malade. Car il seroit ridicule d'appliquer un caustique brûlant sur un enfant, tandis que quelque chose de moins actif peut opérer tout aussi-bien; & dans le cas où l'*abscès* seroit profond, un Chirurgien ne feroit pas excusable, qui y appliqueroit un caustique trop lent, ou bien qui en retireroit un qui y seroit propre, trop précipitamment, c'est-à-dire, avant que les corpuscules du remede eussent pu exercer leur action sur les tégumens.

Il y a des caustiques de différente sorte: mais il est certain que le plus actif de tous est la pierre infernale, qui n'est autre chose que le premier suc qu'on tire de la lie du savon: on le fait bouillir dans un poëlon de cuivre, jusqu'à ce qu'il ait acquis de la consistance, & on le coupe avec un couteau chaud en morceaux de différente grosseur; puis on le met dans un vaisseau qu'on tient assez bien fermé pour qu'il n'y puisse point entrer d'air, jusqu'à ce que vienne le tems de s'en servir. Un morceau de la largeur d'une piece de deux sols fera une escarre d'environ le double de sa largeur, & ce ne sera pour l'ordinaire que l'affaire d'une heure.

Un caustique moins actif que celui-là, est une pâte faite de lie de savon & de chaux vive en poudre; & un autre encore plus doux, qu'on appelle à cause de sa

mollesse, le caustique velouté, est une pâte faite de chaux vive en poudre & d'un peu de savon : il est singulierement propre aux enfans & aux personnes délicates. On le peut supporter vingt-quatre heures. Turner.

Le meilleur caustique dont on puisse se servir est la pierre infernale en poudre, & mise en pâte au moyen du savon qu'on y mêle ; pour empêcher qu'elle ne gagne trop loin, il faudra faire une ouverture dans l'emplâtre qu'on voudra mettre sur la partie, à peu près de la largeur dont on veut faire l'escarre ; ensuite quand l'emplâtre sera appliquée, on mettra le caustique dans cette ouverture ; & pour le tenir en situation, on glissera un peu d'onguent tout autour du bord intérieur de l'emplâtre, on mettra par dessus le tout une large compresse qu'on fera tenir avec un bandage. Sharp.

La largeur du caustique doit toujours avoir pour mesure l'étendue qu'on veut donner à l'escarre : car par la fonte de ses sels il arrive qu'il s'étend au point de faire une escarre beaucoup plus large qu'il ne l'est lui-même, quand il est une fois en place.

Cette attention n'est pas absolument inutile : car on a vu souvent des ulceres qui n'auroient pas du être plus larges qu'une piece de quatre sols, devenir par l'effet d'un caustique aussi larges qu'un demi-écu, & cela, au visage, au cou, à la gorge de plusieurs Dames ; toutes places où l'on doit éviter l'escarre autant qu'il est possible. Turner.

Les caustiques pour l'ordinaire font leur effet en une heure & demie, deux heures ou quelquefois trois, à proportion de l'épaisseur de la peau ; & ce qui est remarquable, c'est que malgré la promptitude & l'efficacité avec lesquelles ils agissent, ils ne causent pas autant de douleur, du moins quand la peau n'est pas enflammée, que quelques petits *abscès*, lorsqu'on les perce & qu'on les ouvre. Sharp.

Quand l'escarre est faite, ce qu'on connoît par la diminution de la douleur, & que le caustique est ôté, il faut aussi enlever l'emplâtre & laver les parties qu'elle recouvroit avec du lait chaud. Alors l'escarre n'étant point sensible à l'action du bistouri, on la fendra par le milieu, & on vuidera la matiere, sans pourtant trop comprimer les parties adjacentes pour tout faire sortir en une fois, pour les raisons qui ont déja été dites.

Si le malade soutient l'évacuation de la matiere sans accident & sans foiblesses, il n'y aura qu'à emputer de l'escarre autant qu'on le jugera nécessaire ; & ce qui en restera, on le pansera avec des bourdonnets garnis de basilicum & trempés dans de l'huile de lis chaude, & l'on mettra par dessus le tout une emplâtre de diapalme, ou un cataplasme anodyn, avec une compresse & un bandage, qu'on aura attention de ne serrer qu'autant qu'il sera besoin pour tenir l'appareil en état. Wiseman.

Il faut continuer cette méthode jusqu'à ce que le malade ne ressente plus de douleurs, ce qui sera l'affaire tout au plus de deux ou trois jours, après quoi il faudra nécessairement resserrer la compresse & le bandage ; & peut être que par ce ménagement adroit & par la continuation des mêmes digestifs, on évitera les sinus. Mais l'escarre une fois tombée, il ne sera plus besoin pour achever la cure, que d'une simple charpie. Turner.

Comme les *abscès* ouverts par la voie des caustiques sont sujets aux mêmes accidens que ceux qui l'ont été par l'incision, il faudra suivre la même méthode pour le traitement des uns & des autres. C'est pourquoi nous allons traiter des *abscès* en particulier, & de la maniere de procéder à leur guérison suivant les différentes parties du corps où ils se trouvent.

Abscès à la tête.

Les *abscès* au front & au péricrane sont pour l'ordinaire des suites de contusions, à l'occasion desquelles les liqueurs extravasées faute de saignement arrivé à propos, & d'applications résolutives, ne pouvant plus rentrer dans les vaisseaux capillaires, qui ont été rompus, causent l'inflammation & se convertissent en pus.

Si les *abscès* se rencontrent sur des sutures, ils produisent quelquefois des symptomes dangereux, par l'inflammation qu'ils causent à la dure-mere, qui passe immédiatement dessous & qui y est contigue au péricrane. Voyez *Péricrane*.

Dans tous les *abscès* au péricrane l'usage du caustique est préférable à l'incision, (singulierement si la matiere a été renfermée assez long-tems pour noircir le crâne & le carrier) parce qu'il donne la commodité de se servir de la rugine. Voyez *Rugine*. On doit toujours employer la rugine dans les caries du crane excepté sur les sutures, où il seroit dangereux de le faire à cause de la minceur du crane dans ces endroits. Si on attendoit le tems de faire l'exfoliation des os du crâne par la méthode ordinaire, on ne la pourroit peut-être faire qu'au bout de quelques semaines ou même de quelques mois ; au lieu qu'en y employant la rugine la plaie n'est que peu de jours à s'incarner.

Il faut toujours ouvrir les *abscès* au front par incision ; il la faut faire en suivant la direction des fibres : car si on la faisoit transversalement, il pourroit en arriver que les sourcils tomberoient sur les yeux.

Le baume d'Arcéus est le remede qu'on emploie ordinairement pour panser ces sortes d'*abscès* ; & c'est aussi celui dont on se sert pour les blessures à la tête ; sur la fin du traitement on se contente de panser simplement avec de la charpie, mettant par dessus une compresse & un bandage.

S'il y avoit un sinus de formé, il faudroit faire l'ouverture dans la partie qui en approcheroit le plus, en faire sortir la matiere & y appliquer une compresse de toute sa longueur avec une bande à double-chef ou un couvre-chef ; au moyen de quoi, & des pansemens indiqués ci-dessus, l'*abscès* se guérira sans qu'il arrive de nouveaux accidens.

Abscès aux paupieres.

S'il y a *abscès* à l'intérieur des paupieres, la maniere de le traiter sera de faire une incision à la partie la plus éminente, & d'évacuer l'humeur. Après cela on lavera l'ulcere avec de la saumure, & on mettra dessus un morceau de laine trempé dans un œuf ; le lendemain on fomentera la partie & on mettra du miel dessus, & l'on continuera la cure en distillant fréquemment sur la paupiere du collyre détersif.

Si l'*abscès* est externe, après que l'incision & l'évacuation sont faites, on y applique comme nous venons de dire pour les *abscès* internes, un peu de charpie enduite de miel, & par dessus, un morceau de laine trempé dans quelque décoction vulnéraire.

Si l'*abscès* affecte le cartilage de la paupiere, & cela en dehors ; après qu'on l'a bien nettoyé avec les œufs & le miel, on peut parvenir à l'incarner avec quelqu'un des dessicatifs qu'on emploie pour les plaies à la tête. Si l'*abscès* est en dedans du cartilage, après que vous aurez retourné la paupiere & que vous l'aurez mise à découvert, mettez sur le cartilage un peu de cuivre en poudre très-fine, & sur la paupiere un œuf mêlé avec du vin & de l'huile rosat ; le jour suivant fomentez la partie, & y mettez de la poudre de cuivre & de l'œuf comme le jour précédent. Le troisieme jour, oignez la paupiere de miel, & venez ensuite à l'usage du collyre détersif. Aetius, *Tetr. 2. serm. III. ch. 79.* Voyez *Collyre*.

Il vient quelquefois des *abscès* aux paupieres où il n'y a rien autre chose à faire que de les ouvrir avec la pointe d'une lancette, & d'y mettre une petite emplâtre de diachylum. Mais ce qui est encore mieux, on peut prévenir ces sortes d'apostumes en faisant sortir avec la pointe d'une lancette le sang qui à l'occasion d'un coup s'est extravasé dans ces parties en trop grande quanti-

té pour pouvoir rentrer dans la circulation. Il ne faut point alors d'autre appareil qu'une simple charpie enduite d'une emplâtre défensive.

Il se forme souvent aux glandes lacrymales des *abscès*, qui sont causés, à ce que la plupart des Auteurs s'imaginent, par la sérosité de ces glandes qui devient âcre & corrosive, & par-là excite l'inflammation & l'*abscès*, quoique beaucoup d'autres s'imaginent que les larmes elles-mêmes ne trouvant pas d'issue par le conduit nasal, se corrompent & croupissent dans le sac lacrymal & forment la matiere purulente qui se décharge par les points lacrymaux. Mais cette derniere opinion est assurément très-mal fondée : car outre que les larmes ne sont point une liqueur propre à former du pus, il faut observer en même tems que quand on comprime l'*abscès* il en sort deux fluides très-distincts l'un de l'autre; & quant à ce qu'on peut dire en général du vice de la sérosité lacrymale qui produit ce désordre, je croi qu'il est difficile de se décider à cet égard, car la cornée & la conjonctive étant des membranes bien plus délicates que le sac lacrymal, il semble qu'elles devroient être les plus offensées par cette humeur, au lieu que l'expérience nous apprend qu'elles ne le sont point du tout, tandis que toutes les autres parties du corps sont sujettes à des inflammations occasionnées par des causes externes : c'est pourquoi je le repete, il me semble qu'on ne peut rien dire de certain à ce sujet. Sharp.

Quelquefois les *abscès* qui surviennent aux paupieres vers le grand angle de l'œil, sont si pleins de matiere qu'on ne peut pas les nettoyer comme il faut, par la voie de la simple incision. Dans ce cas il faut amputer une partie de la poche. Sharp.

Voici la maniere de faire l'opération. En supposant que l'*abscès* ne soit pas percé de lui-même, choisissez le tems où il sera plus rempli de matiere; commencez par fermer l'œil du malade un jour d'avance, & mettez en travers des paupieres une petite emplâtre qui recouvre les points lacrymaux: l'emplâtre comprimant leurs canaux, & empêchant la matiere de fluer par cette voie la fera s'amasser dans la poche, & indiquera par-là plus certainement l'endroit où il faudra faire l'amputation. Si l'*abscès* est déja ouvert, l'orifice & la sonde vous montreront par où il faut l'élargir: alors faisant asseoir le malade à une hauteur proportionnée à la portée de votre main, vous élargirez l'ouverture d'un coup de bistouri à la partie supérieure de la poche en redescendant jusqu'au bord de l'orbite, sans vous embarrasser des tendons du muscle orbiculaire & sans appréhender de blesser les vaisseaux sanguins; cependant si vous les appercevez, il est à propos de les éviter : vous ferez l'incision longue environ de quatre dixiemes de pouces. Quelques-uns conseillent, lorsqu'on fait l'ouverture de la poche, d'introduire une petite sonde par l'un des points lacrymaux dans leur cavité, dans la crainte d'en blesser la partie postérieure. Pour moi je crois que cet excès de soin ne peut que rendre l'opération plus douloureuse sans servir à rien; parce que, pour peu qu'on ait de dextérité, quand le vaisseau est aussi gros, il est difficile de se méprendre. Il faut bien prendre garde de ne pas faire l'incision trop près de l'endroit où se joignent les deux paupieres, afin d'éviter la difformité que causeroit la cicatrice qui s'y formeroit après; la chassie aux yeux, ou une contraction inégale de la peau en cet endroit, est la suite ordinaire de l'usage du cantere, ce que ne fait point l'incision du tendon du muscle orbiculaire : la situation de ce muscle est telle qu'on ne sauroit éviter de couper tout à travers, mais il n'en arrive aucun inconvénient, parce que la cicatrice venant à se former ensuite l'attache fortement à l'os.

Quand la poche est ouverte, il y faut mettre de la charpie, qu'on ôtera le lendemain, & on y mettra en place un bourdonnet trempé dans quelque médicament digestif. On fera la même chose tous les jours une ou deux fois, selon la quantité de matiere que l'*abscès* rendra. Si la matiere n'est pas bien conditionnée, il faudra employer quelquefois le précipité, & mettre une tente d'éponge pour empêcher la partie supérieure de l'*abscès* de se réunir trop-tôt. Quand il ne viendra plus guere de matiere, il faudra introduire une petite sonde ou fil d'argent dans le nez par le canal nasal, toutes les fois qu'on pansera l'*abscès*, afin de dilater un peu le canal & de donner une issue à la sérosité lacrymale & à la matiere purulente, qui coulant par-là, tiendront toujours ce passage ouvert. Il faut suivre cette méthode jusqu'à ce qu'il ne vienne plus de matiere, ce qui ne sera que l'affaire de quelques semaines, & alors ne plus mettre pour appareil qu'une simple charpie, ou quelque topique dessicatif, au moyen de quoi la plaie ne manquera guere de se guérir. Pour empêcher la rechute, il sera à propos, pendant quelques semaines, de porter par dessus la partie qui aura été malade, quelque instrument propre à la comprimer. Sharp.

Ces *abscès* ordinairement conduisent à la fistule lacrymale. Quant à la maniere de la traiter, voyez *Fistula lacrymalis*.

Il vient quelquefois des *abscès* au nez : on va voir dans l'observation suivante comment il les faut traiter.

Un homme fort âgé avoit un furoncle dans le nez, qui y causoit de l'inflammation & de la dureté. Je fomentai les parties malades avec une décoction de feuilles de guimanve, de manve, de fleurs de violette, de camomille, de mélilot, de graine de lin & d'encensiere; je lui fis aussi des injections dans les narines & lui appliquai sur le nez un cataplasme fait avec le marc de la décoction que je viens de dire. J'aurois voulu le saigner au bras : mais il n'y fallut pas penser, à cause de son âge : au lieu de le saigner, je lui mis des sang-sues derriere les oreilles : ce moyen lui tira du moins un peu de sang; je lui appliquai de plus des vésicatoires au cou & aux épaules, dans la vue de parvenir à la révulsion; je lui tins le ventre libre par des clysteres, & continuai de lui mettre les mêmes topiques, qui calmerent un peu sa douleur. Au bout de cinq ou six jours la peau s'amincit, & une liqueur blanche & épaisse parut en plusieurs endroits, soit en dedans, soit en dehors du nez, & se fit petit à petit une issue par plusieurs petites ouvertures, que j'agrandis ensuite avec la pointe de la lancette, je les pansai avec de l'huile de lis mêlée avec un jaune d'œuf; je continuai l'usage de la fomentation & y appliquai de plus du cérat. Je fus fort inquiet voyant les parties internes & externes du nez toutes farcies d'une humeur si gluante qu'elle n'en pouvoit pas sortir; & au cas même qu'elle pût sortir, je craignois qu'elle ne laissât un enduit léger sur les cartilages : pour l'évacuer plus vîte, je fomentois tous les jours le nez avec un mélange de miel rosat, & de la décoction d'ache; & faisant entrer dans chaque narine une grosse tente imbibée de la même liqueur, j'excitois la matiere à sortir & la tirois quelquefois avec mes pinces. Il en sortoit qu'on auroit prise pour des parcelles de moële allongée qu'on auroit divisée; & elle perça quelques-unes des ouvertures l'une dans l'autre. Mais la matiere qui remplissoit ces cavités n'ayant point d'acreté, & ayant repris insensiblement un peu plus de fluidité, les bords de ces ouvertures se rapprocherent. Je fourrois dans les narines de grosses tentes : par-là je les élargis & j'amenai l'ulcere à une bonne cicatrice, & cela en peu de jours, & sans qu'elle eût rien de difforme. Wiseman.

Abscès à la machoire.

Les glandes conglobées de dessous la machoire inférieure sont très-sujettes à des *abscès*, que quelques-uns ont pris pour des écrouelles, mais qui en sont pourtant bien différens: l'humeur scrophuleuse étant contenue dans un kyste, veut être dissipée par la voie des

escarrotiques

escarotiques après l'évacuation ; au lieu que les sortes d'*abscès* dont nous parlons, ou se guérisent d'eux-mêmes, ou ne demandent, pour aider la nature, que des digestifs ordinaires.

Ces *abscès* pour la plupart étant situés à une partie où l'on ne peut pas employer de bandages, la meilleure voie pour les ouvrir est celle du caustique. WISEMAN.

Après que la matiere est évacuée & que l'escarre est tombée, il faut panser l'*abscès* avec des lénitifs ; & pour le reste de la cure suivre la même méthode que si l'*abscès* avoit été ouvert par incision.

Un enfant d'environ neuf ans ayant eu la fievre, quelques restes de matiere morbifique vinrent former au-dessus de l'angle de la machoire inférieure du côté droit, une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule ; le pus fut bien-tôt formé, il étoit tems de lui donner du jour : je le fis au moyen d'une incision ; mais je ne gagnai rien par l'incision, il me fallut y appliquer un caustique : car la place n'étant pas susceptible de bandage, après la simple incision, je n'avois pas la commodité d'y faire ce qu'il auroit fallu : mais y ayant fait une ouverture plus grande par le moyen du caustique, la matiere se déchargea abondamment & l'*abscès* fut guéri. WISEMAN.

Abscès aux oreilles.

S'il y a inflammation ou *abscès* aux oreilles, il faut suivre le même régime qu'on suivroit pour la fievre, c'est-à-dire, ne prendre que des alimens extremement légers & peu nourrissans. Comme cet organe est bien près du cerveau, & qu'il a le sentiment très-subtil, la moindre erreur en cette matiere pourroit conduire à de dangereuses conséquences. C'est pourquoi il faut que le malade ne vive que de crême de ris ou d'orge, de tisanne & d'eau, & se tienne bien tranquille, & qu'on applique sur la partie affectée de la graisse nouvelle, bien purgée de tout ce qui pourroit la rendre acre. Si l'inflammation tourne en *abscès*, & que le pus paroisse, il le faut évacuer & nettoyer l'*abscès* avec des émolliens, des attractifs doux & des déterfifs. Mais comme il y a des gens qui par négligence laissent long-tems leurs oreilles rendre du pus, sans s'en embarrasser, ce qui fait qu'après cela il est difficile de le tarir, & qu'il rend une odeur tout-à-fait désagréable ; il faut dans ces cas se servir de dessiccatifs tels que celui qu'on fait de mâche-fer & de vinaigre, qui a une vertu admirable pour dessécher des ulceres invétérés & fétides, spécialement aux oreilles. AETIUS, *Meth. med. Liv. IV. ch.* 10.

Les *abscès* proche des oreilles, que les Grecs appellent παρωτίδες, sont mis dans la classe des inflammations, parce qu'ils sont engendrés par une inflammation aux glandes voisines des oreilles. Mais il est rare qu'on traite les inflammations à ces parties, comme on a coutume de traiter toute autre inflammation : car quand l'inflammation ordinaire des autres parties n'est pas accompagnée de malignité, ni d'un flux extraordinaire d'humeurs, & que la personne n'est point pléthorique, il n'y a qu'à mettre sur la partie une éponge trempée dans du *posca* ; cela seul emportera l'inflammation, sans qu'il y ait aucune mauvaise suite à appréhender : mais pour les parotides il faut prendre une méthode toute autre, & employer des médicamens attractifs ; & s'ils ne font que peu d'effet, appliquer des ventouses sur la partie ou du moins la fomenter très-fréquemment, & employer toutes sortes de voies pour attirer les humeurs peccantes, du fond à la surface. Cependant si le flux devient violent, il ne faut pas s'en embarrasser ni s'en inquiéter, la nature contribuera beaucoup toute seule à le modérer. Tout ce qu'il y a à faire dans ce cas, c'est, au lieu de seconder le cours des humeurs, de les adoucir avec des médicamens qui renferment éminemment des qualités lénitives ; tels sont ceux qui sont faits de farine de froment, d'orge & de graine de lin bouillie dans de l'eau édulcorée avec du miel, de la décoction de fœnu grec, de guimauve ou de camomille ; & autres médicamens de qualité médiocrement échauffante & humectante, qui les rend propres, non-seulement à calmer la douleur, mais à mûrir les humeurs qui s'amassent & les amener à suppuration. Tels sont encore la farine de froment avec de la décoction de figues & de l'huile, ou bien de la fine fleur de froment avec de l'écume de biere. Quand les parotides sont en état de suppuration, il faut évacuer le pus par l'incision, & guérir l'ulcere suivant la méthode ordinaire, ou en faisant percer l'*abscès* par le moyen de médicamens acres, tels que le smilium ou l'onguent d'ail, ou enfin par des médicamens dont les particules soient de la derniere finesse, & qui en même tems possedent une vertu attractive ; & si, après que la plus grande partie du pus est évacuée il reste de la dureté, il n'y aura qu'à y appliquer des émolliens.

Voici les médicamens que recommande Archigene, pour mûrir ou pour résoudre ces sortes d'*abscès* auprès des oreilles. Appliquez tous les jours un cataplasme de plantain broyé avec du sel, de la fiente de chevre, avec du vinaigre, de l'oseille à feuilles pointues bouillie dans du vin, ou des figues broyées ou bouillies avec du vitriol, ou des figues bouillies avec de l'absinthe & macérées dans du vin ; ou bien mettez-y des coquilles d'œufs calcinées & mêlées avec le miel, & la vertu discussive de ces ingrédiens ne tardera pas à opérer. Vous pourrez tirer le même avantage des coquilles d'huîtres calcinées & appliquées avec du miel ou du cérat rosat, ou de l'huile de chypre mêlée avec de la rue, ou du soufre vif amolli, & enfin de la terre-glaise & du vinaigre. Ce dernier, bouilli dans de l'eau de mer ou de la saumure, battu ensuite & appliqué sur la partie, sera un puissant discussif. Un morceau de laine imprégné de marrube & de sel, aura la même vertu & sera excellent à appliquer au commencement des parotides. Ou bien, & je finis par ce dernier, appliquez un cataplasme de farine de lupins amers, bouillis dans du miel, avec une quantité suffisante de chaux vive. ACTUARIUS, *Liv. VI. ch.* 3.

Les glandes salivaires externes, qui sont immédiatement au-dessous des oreilles, sont sujettes à des *abscès* d'un ample volume, qu'on peut regarder comme salutaires ou dangereux, selon la cause qui les produit. Par exemple, s'ils proviennent d'une cause externe, comme d'une contusion, à l'occasion de laquelle le sang s'est extravasé & confiné dans ces glandes ; ils sont faciles à guérir : mais s'ils viennent à la suite d'une grande évacuation, & sont causés par une fievre toujours subsistante ; alors ils sont de plus grande conséquence, & peuvent avoir de très-mauvaises suites.

Comme la nature laissée à elle-même est quelquefois long-tems à mûrir ces sortes d'*abscès*, il faut l'aider en appliquant dessus de puissans suppuratifs, ou même des ventouses. Les emplâtres de gommes sont bonnes pour ces cas-là ; & si la personne est d'un tempérament replet, ce ne sera pas mal fait que de la saigner. WISEMAN.

Quand la matiere sera bien digérée, appliquez un caustique sur la partie ; du reste, conduisez-vous comme dans le cas des autres *abscès*.

Quelquefois ces *abscès* s'ouvrent dans l'oreille. Dans ces cas un moyen d'avancer beaucoup la cure, sera de faire degoutter une fois chaque jour dans l'oreille quelques gouttes d'huile d'herbe de Saint Jean, mêlée avec le miel rosat, & de tenir les parties externes bien chaudes, en les couvrant d'un morceau de flanelle, tant que durera l'évacuation de la matiere.

Quelquefois la matiere de l'*abscès*, au lieu de se digérer, comme il arrive ordinairement, se tourne en sanie. Voyez *Ulcere*.

D'autres fois, après que la plaie est incarnée & cicatrisée, il reste encore de la dureté : pour la fondre, il faudra appliquer un second caustique qui couvre toute l'étendue de la partie endurcie ; & quand il aura fait son

effet, on amputera l'escarre jusqu'au vif, & on fera digérer la dureté, comme il a été marqué ci-dessus.

Une personne âgée d'environ cinquante ans, qui avoit ressenti long-tems des affections scorbutiques, étoit minée par une fievre lente. Il lui montoit des vapeurs à la tête, & sa respiration étoit oppressée. Il se forma en même tems une tumeur derriere son oreille gauche, qui gagna jusques sous la mâchoire inférieure. Elle grossit & se durcit, & devint d'un rouge foncé. Nous mîmes tout en œuvre, les cataplasmes discussifs & émolliens, & des embrocations de différentes sortes. Le mal tint contre tous ces remedes. Nous revinmes à la saignée, dont nous avions déja essayé, & lui appliquâmes des cauteres entre les épaules. Nous réitérâmes aussi les purgations, & tout cela sans succès. Alors je mis une emplâtre sur la tumeur, & l'y laissai six ou sept jours de suite, comptant qu'elle feroit suppurer la matiere, ou la résoudroit : cependant il restoit toujours de la dureté dans les muscles. Je remis encore l'emplâtre; & au bout de trois ou quatre jours, sentant sous le doigt la fluctuation de la matiere, j'ôtai l'emplâtre, & mis en place un caustique sur l'*abscès*, qui y occupoit environ un pouce de long; je fendis l'escarre, & donnai jour à la matiere, qui étoit crue & séreuse : ensuite je pansai la plaie avec des lénitifs, & y appliquai une emplâtre mucilagineuse de trois parties de diachylum sur une de gomme. Après avoir amputé l'escarre, je détergeai l'ulcere avec de la pierre de vitriol, du basilicum & du précipité rouge; & aux autres pansemens, je mis seulement du basilicum avec du précipité en poudre. L'ayant ainsi détergé, je l'incarnai, & le cicatrisai solidement par le moyen des épulotiques. Durant ce tems, le malade fut souvent purgé, il prit des vulnéraires & des antiscorbutiques : cependant il restoit toujours de la dureté. Comme cela me fit craindre une recbute, j'appliquai sur la partie un second caustique, aussi étendu qu'il fallut pour couvrir toute la dureté; & ayant par cette voie pénétré assez avant, j'amputai l'escarre jusqu'au vif, après quoi la dureté se dissipa, le malade fut guéri, & a joui depuis ce jour d'une très-bonne santé. Wiseman.

Au commencement d'Avril 1599. je vis à Cologne une femme de quarante ans non mariée, qui avoit derriere l'oreille un *abscès* que les Medecins appellent *parotide*. Elle n'avoit point de fievre, & ne gardoit point le lit, mais continuoit de vaquer à ses affaires domestiques. Vers le quatorzieme jour, à compter depuis que l'on s'étoit apperçu de l'*abscès*, la tumeur étant devenue grosse comme mon poing, & la matiere étant bien mûre, mais retenue trop long-tems par l'épaisseur de la peau en cet endroit, elle rentra dans la circulation. Je fus appellé; & étant venu, je trouvai que l'*abscès* avoit percé de lui-même quelques heures avant que j'arrivasse. La malade avoit la fievre, & tomboit dans des syncopes fréquentes; elle sentoit du mal à l'estomac, étoit dégoutée, ne dormoit point, & avoit le dos & les reins douloureux. L'*abscès* ne rendoit rien ou peu de chose, & il ne fut pas possible d'y ramener la matiere: aussi la malade mourut-elle peu de jours après. Cet exemple fait bien voir qu'à ces sortes d'*abscès* situés sur des émonctoires ou aux environs, il ne faut point attendre qu'ils percent d'eux-mêmes. Hildanus.

Il vient assez souvent aux enfans des *abscès* sous le menton : mais ils sont aisés à guérir par les méthodes ordinaires.

Il vient quelquefois à la mâchoire des *abscès* qui sont dangereux : ce sont ordinairement des suites de maux de dents, ou de ce qu'on aura été blessé en se faisant tirer une dent.

La maniere de traiter ces sortes d'*abscès* est exposée fort au long dans l'observation suivante.

Un Officier d'un Régiment d'Infanterie, d'une constitution bonne & sanguine, marchant à la tête de sa compagnie un jour d'été fort chaud, s'échauffa le sang, & fut attaqué d'un mal de dents du côté gauche de la mâchoire inférieure. Il envoya chercher un Arracheur de dents, qui, en lui arrachant sa dent, lui rompit les alvéoles tout le long de la mâchoire. A la douleur que cet accident causa à la partie se joignit une fluxion qui demandoit qu'on procurât l'évacuation & la revulsion, soit par la saignée, soit par toute autre voie. Mais rien de tout cela n'ayant été fait, & la partie affectée n'ayant pas été traitée comme il falloit, les parties voisines enflerent; il s'y forma un apostbume, & toutes ses dents inférieures, & la plupart des alvéoles tomberent. Au bout de quelques semaines qu'il étoit resté à la campagne, trouvant que sa maladie augmentoit, il vint à la Ville, & m'envoya chercher. Il avoit le côté de tête malade extremement enflé, à savoir le visage & le cou en dehors, & en dedans la joue & les amygdales, & ses os fracturés étoient cachés par la tumeur qui les surmontoit. En lui pressant la joue par dehors avec la main, je m'apperçus que la matiere couloit en dedans de sa bouche par une petite ouverture ; alors j'y introduisis une sonde & je sentis la mâchoire dépouillée en cet endroit. Il falloit nécessairement agrandir cette ouverture pour donner une plus libre issue à la matiere : je le fis, après quoi j'appliquai tous mes soins à dissiper la fluxion & la fievre, dont étoit travaillé le malade. Dans cette vue, je lui tirai du bras dix onces de sang; je lui prescrivis des cataplasmes discussifs sur la partie externe du visage, & en dedans pour déterger l'ulcere, une injection où il entroit des racines d'Iris, de la tormentille, de la bistorte, de l'aristoloche, du sirop rosat, & un peu d'eau-de-vie; & pour laver sa bouche, un gargarisme fait avec des roses rouges, du plantain, des sommités de ronces, &c. du diamorum & de l'esprit de vitriol dulcifié. Le Docteur Warner ayant été consulté, ordonna des boissons anodynes, des cordiaux, des juleps, des émulsions & des aposemes purgatifs. Les humeurs vicieuses étant ainsi évacuées & corrigées, nous comptions que l'enflure diminueroit en dedans & en dehors, & que la matiere ne viendroit plus avec la même abondance. Mais ces accidens ayant toujours continué d'être les mêmes, sans la moindre diminution, je m'avisai d'élargir l'ouverture qui étoit déja à la joue, & de pénétrer jusqu'à l'os, dans l'intention de le tirer dehors : mais il étoit si bien enfermé dans les chairs qui le surmontoient, que je ne pus en venir à bout qu'en le dégageant de tout ce qui le couvroit ; après quoi les extremités sortirent en dedans de la bouche. Je tirai ce qui se présentoit, & il se trouva que c'étoient des esquilles des alvéoles. Alors je sentis les condiles de la machoire sortir de leur place par la situation que j'avois été obligé de donner à la machoire, en faisant cette opération; mais la réduction s'en fit avec facilité, & le malade qui ne répandit pas une goutte de sang, sentit seulement une violente douleur aux environs de l'oreille.

La machoire étant réduite, la joue n'auroit pas manqué de s'enfoncer : pour l'empêcher, je dis au malade d'introduire ses doigts dans sa bouche pour la tenir tendue, ayant un miroir devant lui afin qu'il vît à tenir cette partie toujours en même situation, tandis que j'y appliquois en dehors une espece de croûte faite de poudres conglutinatives & de jaunes d'œufs, que je fis tenir sur la partie, en appliquant par dessus un carton trempé dans du vinaigre qui tint la joue en état après qu'il fut sec, & un bandage pour empêcher le carton de glisser, le malade contribuant aussi à cette opération comme je viens de dire. Quelque chose qui concouroit encore à affermir la partie, c'étoit la tumeur dure qui étoit encore à la joue.

Pour hâter la fomentation du calus, je mis tous les jours de l'ostéocolle, comme je l'avois lu dans les Oeuvres de Fabricius Hildanus. Tandis que la partie étoit ainsi arrêtée, je continuai de laver la bouche du malade avec la décoction que j'ai dit; je lui faisois aussi tous les jours des injections avec une seringue. Par là je nettoyai l'ulcere & le guéris, & avançai tellement la formation du calus, qu'en moins de vingt jours il

fut formé & durci à l'égal des parties de l'os qui n'avoient point été offensées; de sorte qu'il n'étoit pas possible de s'appercevoir de la différence, à moins que de regarder dans la bouche. WISEMAN.

Abscès au cou.

Le cou n'est pas fort sujet aux apostumes: il est plus ordinairement affecté de tumeurs enkystées & scrophuleuses. Cependant il y en vient quelquefois, auquel cas il faut avoir grande attention, lors de l'incision, à ne pas blesser la veine jugulaire; & même pour être plus sûr d'éviter cet accident, il vaut mieux prendre la voie du caustique. Si toutefois ce malheur arrivoit il faudroit suivre, pour y remédier, ce qui se pratique dans les autres cas, lorsque des veines ou des arteres sont blessées.

Comme la situation du cou est cause que souvent les *abscès* qui s'y forment deviennent sinueux, il faut avoir soin d'y mettre des compresses graduées & des bandages; moyennant cette attention, les sinus se guériront en peu de tems, sans qu'il faille en venir à les élargir; ce qui fait toujours une opération douloureuse. Les pansemens seront les mêmes que ceux qui ont été indiqués plus haut.

Abscès aux amygdales.

Les amygdales sont sujettes à de violentes inflammations qui mettent la vie du malade en un extreme danger, surtout quand elles tendent à la suppuration: car alors la tumeur augmente au point de lui ôter presque entierement la respiration, & de le suffoquer.

Ces tumeurs sont pour la plupart d'une nature si encline à suppurer, que toutes les évacuations qui peuvent être employées pour prévenir la suppuration sont insuffisantes. Et il arrive souvent qu'au moment que le malade est sur le point d'être suffoqué, la tumeur perce & le sauve par là: car aussi-tôt que la matiere est évacuée, les glandes se resserrent d'elles-mêmes; & pour les rétablir en peu de tems dans leur état naturel, il ne faut qu'un peu de miel rosat ou un gargarisme fait de décoction d'écorce d'orme, où l'on mettra un peu de miel.

Pour obvier à ces dangers, la méthode la plus ordinaire est de faire une incision profonde avec un bistouri ou une lancette un peu large dans ces tumeurs, ce qui fait ordinairement un bon effet, en ce que par cette opération on décharge le sang & les liqueurs superflues, avant qu'ils soient convertis en pus. Voyez *Angina*.

Quand le malade est dans un danger éminent d'être suffoqué, on lui conseille ordinairement l'opération de la bronchotomie: mais il y en a peu qui la veuillent souffrir. L'idée d'avoir le cou coupé les frappe tellement, que sans examiner combien cette opération est efficace & sûre, la plupart aiment mieux mourir que de se la laisser faire. Voyez *Bronchotomia*.

Abscès aux aisselles.

Les *abscès* aux aisselles sont quelquefois des suites de plaies douloureuses, de tumeurs ou d'ulceres aux bras ou aux mains, par un effet de la sympathie de ces parties les unes avec les autres: quelquefois aussi ils proviennent de la translation de la matiere morbifique dans la crise de la fievre, & sont plus ou moins difficiles à guérir, selon que cette matiere est plus ou moins maligne. S'ils viennent à la suite des fievres malignes, la suppuration se fait lentement; dans ce cas il faut aider la nature par des cataplasmes actifs, ou même par l'application des ventouses.

Quand l'*abscès* est mûri, il le faut ouvrir par la voie du caustique, parce qu'on obvie par là à l'inconvénient de l'élargir ensuite après coup.

La matiere étant évacuée & la partie pansée avec les digestifs ordinaires, il faudra appliquer un cataplasme adoucissant par dessus l'appareil, & le faire tenir avec une compresse & un bandage à double chef, & continuer cette méthode tant qu'on la jugera nécessaire. Mais dans ces cas la digestion n'est jamais parfaite que la malignité ne soit corrigée par des remedes internes.

Un jeune homme d'environ vingt ans faisant un long voyage à cheval dans les grandes chaleurs de l'été, son sang échauffé fermenta, il ressentit une douleur aiguë à la main qui tenoit la bride; l'inflammation survint & il se forma une tumeur au poignet. Pour y remédier, on le saigna de l'autre bras, on lui fit des embrocations d'huile rosat & de vinaigre sur la partie malade, & on y appliqua ensuite une emplâtre de bol d'arménie; deux jours après on le purgea avec une infusion de séné, &c. L'enflure, l'inflammation & la dureté augmentant, on y appliqua des cataplasmes émolliens & discussifs, de mauve, de pariétaire, de plantain, &c. Mais le malade étant d'une mauvaise constitution, la tumeur augmentoit & s'étendant de plus en plus, il parut bien qu'elle tendoit à suppuration. C'est pourquoi je laissai les médicamens résolutifs, & j'y substituai des oignons de lis blancs, &c. au moyen de quoi l'*abscès* fut en état de suppuration en peu de jours. Je l'ouvris par la voie du caustique: il rendit une quantité suffisante de matiere bien digérée, j'y mis des lénitifs pour hâter la séparation de l'escarre. Pendant que duroit la tumeur, (laquelle étoit au poignet sur les tendons) le jeune homme se plaignit d'une douleur à l'aisselle du même côté: mais il n'y fit pas grande attention jusqu'à ce qu'après l'ouverture de l'*abscès* au poignet, la douleur diminuant en cet endroit, elle augmenta à proportion à l'aisselle. J'y sentis moi-même une petite glande gonflée, & j'y appliquai une emplâtre de mucilages, comptant que par ce moyen je la pourrois résoudre. Mais après la séparation de l'escarre, tandis que je travaillois à faire digérer l'*abscès*, & que je purgeois de nouveau mon malade, la tumeur de l'aisselle augmenta & suppura: je l'ouvris comme la précédente avec le caustique, & mis tout en œuvre pour faire digérer la matiere. Mais lorsque tout alloit à souhait au premier *abscès*, la matiere du second devint crue, elle se répandit & forma des sinuosités, le malade eut des convulsions, & la fievre survint. Pour remedier à ces nouveaux accidens, il fut encore saigné & purgé par ordonnance du Docteur Walter Needham: la purgation consistoit en une infusion de séné dans de la décoction de tamarins, & de mauve, du sirop purgatif de pommes & du sirop de nerprun. Ce traitement réitéré lui emporta sa fievre: mais trois jours entiers étoient déja passés sans qu'aucun topique pût faire digérer l'*abscès*: cela nous détermina à lui prescrire pour boisson de la décoction des bois, &c. Il s'en trouva bien au bout de peu de jours, & fut bien-tôt après parfaitement guéri. WISEMAN.

Il ne faut pas trop précipiter la cure de ces sortes d'*abscès*: car dans des tems de contagion, lorsqu'il y a quelque virus pestilentiel de répandu qui devient épidémique, s'il se jette par la force de la nature sur ces glandes, il ne faut pas se presser de consolider l'ulcere de peur que ces corpuscules malins au lieu de sortir par cette issue, ne restent enfermés dans le corps & ne fassent par la suite périr le malade. C'est pourquoi si on laissoit une partie de l'ulcere ouverte, au cas que cela se pût commodément, du moins pour un tems & jusqu'à ce que le malade fût absolument hors de danger, on y gagneroit suffisamment en évitant les suites que je viens de dire. Mais si cela ne se peut pas faire, il faudra du moins appliquer des cauteres aux environs de la partie. TURNER.

Quoiqu'on ait pris le soin d'appliquer des compresses & des bandes graduées, il arrive très-souvent que les *abscès* qui ont de la malignité, laissent après eux des sinus fistuleux. Pour la maniere de les traiter, voyez *Fistula*.

Les *abſcès* au bras ne ſont pas rares ; ils peuvent provenir ou de contuſions ou de la criſe d'une fievre ; il en ſurvient ſouvent de ſcrophuleux.

Dans le premier cas, ils ne ſont pas ordinairement dangereux ni difficiles à guérir.

Ces ſortes d'*abſcès*, quand ils arrivent à des perſonnes d'une bonne complexion, doivent être traités par la méthode que nous avons établie plus haut pour la guériſon des *abſcès* en général.

Mais ſi, provenant de la criſe d'une fievre, ils deviennent ſinueux & carient les os, il faut ſuivre la méthode particuliere à ces ſortes d'*abſcès*.

Les *abſcès* aux mains & aux doigts ſont, pour la plupart ſcrophuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot *Struma*.

Ces parties étant très-expoſées à la vue, il ne faut pas ſe ſervir du cauſtique pour y faire des ouvertures à cauſe de la difformité qu'il laiſſe le plus ſouvent après lui.

Abſcès au ſein.

Si une inflammation opiniâtre au ſein, accompagnée de dureté, y forme une tumeur, qu'on ne vienne point à bout de diſſiper, il faut employer des médicamens propres à la mûrir ; quoique, pour ce qui eſt de moi, j'ai ſouvent diſſipé des inflammations au ſein après que le pus étoit formé par le moyen de l'emplâtre Dionyſienne, qui fait tranſpirer l'humeur par des iſſues imperceptibles, & diſſipe la dureté. L'emplâtre jaune de Piſcator, préparé ſans vinaigre, & la noire d'Aſclépiade, ſont auſſi très-bonnes pour ce cas-là : mais ſi rien de tout cela ne réuſſiſſoit, il faudroit avoir recours à la Chirurgie. A toutes les parties du ſein, on ne riſque rien de faire l'inciſion quand la matiere eſt convertie en pus, ſi ce n'eſt que l'*abſcès* ſoit proche du mamelon ; car en ce cas il faudra faire une ſection circulaire, de maniere que l'*abſcès* puiſſe être ouvert juſqu'au fond, ſans pourtant endommager le mamelon ; par rapport aux hommes, pour ne point défigurer cette partie ; mais par rapport aux femmes, non-ſeulement pour ne point défigurer la partie, mais auſſi pour ne les pas mettre hors d'état de nourrir. Après cette opération, vous mettrez de la charpie dans la plaie, mais en même tems vous prendrez garde de n'en pas faire des tampons trop durs, parce que cela pourroit cauſer une fiſtule. Au bout de trois jours, il faudra ſonger à procurer la ſuppuration, & quand vous y ſerez parvenu, vous mettrez en uſage les mondicatifs, & enſuite les deſſiccatifs & les incarnatifs. Pour deſſécher & pour incarner, rien n'eſt meilleur que l'onguent jaune de Piſcator, ſans vinaigre, que j'ai déja indiqué plus haut, & le jaune de Galien pour les ulceres malins. Il faudra mettre par-deſſus une éponge trempée dans du vin & preſſée enſuite. L'emplâtre noir eſt auſſi un excellent médicament pour déterger l'ulcere & pour le fermer : ou bien encore broyez des vers de terre avec du *polenta* & mettez-en deſſus la plaie. Aetius, *Tetrab.* 4. *Serm. IV. ch.* 9.

Les *abſcès* au ſein ſont aſſez ordinaires ſurtout aux femmes & viennent pour la plupart d'une fermentation trop active & trop véhémente du lait lors de ſa ſécrétion ; quoique quelquefois ils puiſſent auſſi provenir de contuſion.

Pour faire ſuppurer la tumeur plus promptement, Heiſter conſeille d'appliquer une emplâtre de diachylum avec des gommes, ou, de juſquiame, ou ce qu'il regarde comme plus efficace encore, les cataplaſmes ſuivans.

Prenez *fleur de froment, une demi-once ou une once avec la quantité de miel ſuffiſante pour en faire un cataplaſme.*

Vous y ajouterez un peu de *ſafran & de lait*, & l'étendrez ſur un linge plié en double, que vous appliquerez tout chaud ſur le ſein, & le renouvellerez ſouvent.

Ou bien prenez *fleur de froment, quatre onces,*
gomme galbanum, que vous ferez diſſoudre dans un jaune d'œuf, une once,
vinaigre trois onces ;

Vous ferez bouillir le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau juſqu'à conſiſtance de cataplaſme.

Vous pourrez encore vous ſervir utilement du cataplaſme compoſé d'écume de biere, de miel, de ſavon de Veniſe, indiqué plus haut, qui eſt du même Auteur.

Ces apoſthumes produiſent ſouvent, quand on ne les ouvre pas à tems, des ulceres ſinueux très-difficiles à guérir.

Mais quand la tumeur eſt parvenue à un point de maturité où il eſt néceſſaire de l'ouvrir, il faut y appliquer un cauſtique ſur la partie la plus élevée, & même un peu plus large que cette éminence ; cela fait, & l'eſcarre ſéparée, ſi les remedes ordinaires appliqués ſur la partie avec une compreſſe, un bandage en forme de ſcapulaire, & une ſerviette par-deſſus, procurent une bonne digeſtion, la cure s'achevera en peu de jours. Si au contraire la fluxion continue, il faut s'attendre à un *abſcès* plus conſidérable, qui pour l'ordinaire formera pluſieurs ſinus difficiles à guérir.

Si le ſinus eſt immédiatement ſous la peau, il faut l'ouvrir avec le biſtouri ou des ciſeaux : mais s'il eſt enfoncé dans les glandes, il eſt à propos d'examiner par où la matiere paroît vouloir s'ouvrir un paſſage ; & pour parvenir à le connoître, il faut commencer par boucher l'ouverture déja faite, avec une tente qu'on y laiſſera pendant deux ou trois jours, afin que la matiere enfermée, ou ſe pratique elle-même une iſſue pour ſe dégager, ou indique quel ſera le meilleur endroit à choiſir pour lui en donner une. Après cela on détergera & on fera incarner l'ulcere avec les moyens convenables, & on le cicatriſera avec de l'onguent de tuthie, ou avec une ſimple charpie.

A ces ſortes de plaies, il ſe forme quelquefois des chairs fongueuſes, qui ſont un grand obſtacle à la guériſon & font beaucoup ſouffrir le malade. Voyez *Fungus*.

Une varice empêche auſſi quelquefois la conſommation de la cure. Voyez *Varix*.

Une fille d'environ vingt ans fort puiſſante, ayant reçu par accident un coup au téton droit, il enfla & devint dur & douloureux. Malgré les topiques qu'on y appliqua, la dureté & la douleur allant toujours en augmentant, comme elle craignit que ce ne fût un cancer, elle me vint trouver. J'examinai le ſein, mais je n'y vis aucun ſymptome de ce qu'elle appréhendoit. J'y fis une embrocation avec de l'huile & du vinaigre, & y appliquai une emplâtre de minium avec du ſavon ; le lendemain je la ſaignai & la purgeai enſuite avec une medecine compoſée de petit lait, de manne & de tartre ſoluble ; il ſembla que la dureté fût diſſipée du moins pendant quelque tems : mais ſon appétit ſe dérangea & ſon ſein redevint enflé comme quand je l'avois vue la premiere fois. Pour remedier à ſon état, je lui mis ſur le téton des émolliens : mais voyant que nonobſtant ces émolliens la tumeur augmentoit, & que la malade perdoit patience à la vue du progrès de ſon mal, j'y appliquai un cataplaſme ſuppuratif de racines & de feuilles de guimauve, d'oignons de lis blancs, &c. Je continuai le même cataplaſme pendant quelques jours, au bout deſquels la ſuppuration ſe fit ; je donnai du jour à la matiere par la voie d'un cauſtique appliqué au-deſſous de l'endroit le plus éminent, & il en ſortit une grande quantité de pus. Je panſai l'*abſcès* avec des lénitifs, & continuai toujours le même cataplaſme juſqu'à ce que l'eſcarre fût tombée. Alors je détergeai l'ulcere avec du mondicatif de Paracelſe, j'y appliquai enſuite une emplâtre de mucilages, & je ne fis plus les tentes ſi groſſes. L'orifice ſe rétréciſſant ſans que la dureté fût encore diſſipée entierement ; j'y mis une petite cannule de plomb, & le

tins par-là ouvert jusqu'à ce que la dureté fût totalement résoute, & qu'il ne vînt que peu ou point du tout de matiere. Alors j'ôtai la tente, j'y substituai un plumasseau chargé d'onguent de pompholix, & je laissai l'ulcere se fermer, ce qui se fit en peu de jours. Ce n'étoit autre chose qu'un phlegmon qui s'étoit logé avant dans le sein; & qui se termina heureusement par le soin qu'on avoit pris de le faire suppurer avant qu'il fût ouvert; car autrement, ces sortes d'*abscès* à de gros tétons se terminent ordinairement par des ulceres caleux, à cause du peu de consistance de ces parties, & du défaut de chaleur naturelle. WISEMAN.

Une femme sentant de la douleur au sein environ un an après être accouchée, & voyant que cette partie devenoit de plus en plus enflée, m'envoya chercher. Je visitai le sein que je trouvai dur, mais il n'y avoit point d'inflammation, & la peau n'étoit point décolorée; il rendoit une matiere bien digérée par le mamelon, & par un petit trou qui en étoit proche. Je fus étonné que nonobstant cette évacuation la guérison ne se fît pas: mais à la fin en maniant le sein j'y sentis une varice sous la peau, qui faisoit le même effet que si c'eût été un réseau. Je pansai l'ulcere tantôt avec du basilicum tantôt avec de l'onguent de tuthie; je mis sur le sein une emplâtre de bol d'armenie, avec un bandage pardessus pour le tenir en état, & conseillai à la malade de porter sous l'aisselle un peu d'étoupes avec de la céruse dessus. Par-là elle se trouva guérie dans l'espace d'un mois ou environ. WISEMAN.

Les inflammations aux poumons & à la pleure produisent souvent des *abscès* au sein, ou sur les côtes, qui pour la plupart deviennent fistuleux & carient les os pardessous.

Les dépôts critiques d'humeurs sont plus ou moins dangereux, selon la quantité de matiere qui se décharge; car il arrive quelquefois que cette quantité est si excessive qu'elle fait tomber le malade dans une consomption incurable.

S'il s'éleve une tumeur sur le sein ou sur les côtes, précédée d'une toux & d'une difficulté de respirer, il faut hâter la suppuration le plus qu'il est possible par des cataplasmes suppuratifs, dont on continuera l'usage jusqu'à ce que la tumeur soit en état d'être ouverte: alors on y appliquera un caustique, & on fera évacuer la matiere; car faute de ce secours, quelquefois l'*abscès* s'ouvre en dedans, & peut produire des accidens où il n'y aura pas d'autres remedes que l'opération de l'empyeme. Voyez *Empyema*.

Quand la matiere vient en grande abondance, il faut mettre une cannule de plomb à l'orifice de la plaie pour la tenir ouverte; car si on ne prend pas cette précaution il pourra se former des chairs fongueuses, comme il arrive très-souvent, qui causeront de grands accidens en bouchant l'orifice, & empêchant par-là la matiere de sortir.

On laissera la cannule jusqu'à ce que la matiere soit d'une bonne consistance, & ne vienne plus qu'en petite quantité: alors on la pourra retirer & faire incarner & cicatriser l'ulcere par les méthodes ordinaires, ou bien mettre un pois en place de cannule, & le laisser en guise de cautere aussi long-tems que vous le jugerez nécessaire.

S'il arrivoit qu'une côte fût cariée ou dépouillée de son périoste, comme cela peut arriver par le frottement continuel de la cannule qui la touche, il ne sera pas nécessaire d'y rien appliquer pour en faire l'exfoliation; parce qu'il est rare que la nature ait besoin d'être aidée en ce cas, si l'ulcere est toujours tenu dans un état de digestion parfaite. WISEMAN.

Le bandage pour le sein se fait avec une serviette & un linge en forme de scapulaire.

Me trouvant par hasard à la campagne, un Chirurgien des environs me fit voir un sein enflé par un apostume à un tel point que je n'en ai jamais vu de si gros. La malade étoit une femme d'environ quarante ans; elle avoit une toux & étoit oppressée au point d'avoir de la peine à respirer; le Chirurgien ouvrit le sein au-dessous du mamelon & en tira une quantité considérable de matiere fétide. Elle s'en trouva d'abord un peu mieux: mais après cela l'*abscès* gagna plus avant dans la poitrine, & la quantité excessive de matiere qu'il évacuoit la fit périr. WISEMAN.

Abscès au ventre.

Les *abscès* au ventre sont pour l'ordinaire l'effet de quelque violente contusion, & sont sujets à des fluxions considérables à cause du peu de consistance de ces parties, surtout dans les personnes d'une constitution mauvaise & scorbutique; la matiere trouve de la facilité à s'insinuer dans les muscles voisins, & forme par là des ulceres sinueux très-difficiles à guérir, par la raison, entre autre, qu'on ne sauroit appliquer de bon bandages sur ces parties, comme on pourroit faire partout ailleurs, vu leur figure, leur situation & leur mouvement perpétuel. WISEMAN.

Quand la tumeur est en maturité, ouvrez-la par la voie de l'incision dans l'endroit qui en paroît être le centre, & quand la matiere sera évacuée, pansez l'ulcere avec des plumasseaux enduits de mondicatif, ou de térébenthine mêlée avec un peu d'huile d'herbe de Saint Jean; vous mettrez par-dessus une emplâtre de mucilage, & ferez tenir le tout avec une serviette, & un linge en forme de scapulaire.

Un moyen de bien aider la nature à produire une bonne digestion, ce sera de fomenter l'*abscès* avec la décoction des feuilles d'absinthe, des sommités de sureau, de guimauve, de centaurée, & des fleurs de camomille, & d'étuver le ventre avec la même décoction lors des pansemens.

L'air froid est pernicieux pour ces sortes d'*abscès*: c'est pourquoi pour empêcher qu'il n'en vienne, il faudra mettre auprès du malade un réchaud de feu quand on le pansera.

S'il se formoit des sinus, il ne faudra pas les ouvrir dans toute leur longueur, mais seulement faire une incision pour évacuer la matiere dans l'endroit où le sinus est le plus apparent; on en applanira les parties les plus éminentes, par le moyen d'une bonne compresse & d'un bandage; on se conduira, quant au surplus de la cure, comme à l'ordinaire.

En 1597. un Savoyard vigoureux âgé d'environ quarante ans, sentit une grande douleur au côté droit du ventre vers les extrémités des fausses-côtes: il vint à Lausanne & m'envoya chercher, & appella aussi auprès de lui le Docteur Albertus Roscius, Medecin très-fameux de ce canton, pour nous consulter tous deux sur son état. Après avoir examiné la partie affligée, nous n'y trouvâmes pas la moindre tumeur: mais nous y sentîmes fort avant une dureté logée entre les muscles. Nous jugeâmes que la douleur qu'il sentoit, & un peu de fievre qu'il avoit, venoient de la compression & de l'extension du péritoine. Après l'avoir purgé doucement, nous lui appliquâmes des fomentations, des cataplasmes, des onguens discussifs, des résolvans & des anodyns pendant quelques jours, mais tout cela fut sans effet. Nous ne laissâmes pas d'espérer que la dureté pourroit se dissiper, comme j'avois vu arriver depuis peu dans un cas tout pareil. Nous lui fîmes prendre dans cette vue, pendant quelques jours, de la décoction de gayac, de salsepareille avec quelques herbes hépatiques: mais loin que ces médicamens eussent un effet discussif, au bout de quelques jours, il survint un abord de matiere à la région du foie entre les muscles abdominaux & le péritoine, & cela en si grande quantité que les picotemens douloureux & la pulsation nous indiquerent suffisamment de faire une incision pour en procurer l'évacuation: aussi nous convînmes qu'il la falloit faire sans délai, quoiqu'il ne parût rien en-dehors, de peur que la matiere ne perçât le péritoine & ne tombât dans les cavités de l'abdomen. L'opération fut faite le plus heureusement du monde, en présence

du Docteur Roscius, ci-dessus nommé, de Claude Mario & de plusieurs autres; il en sortit une grande quantité de pus. La fievre, la douleur & la foiblesse se dissiperent petit à petit. Nous fumes obligés de tenir l'ulcere ouvert pendant quelques mois, à cause de la grande quantité de matiere qui en sortoit, pendant cet espace de tems, au moyen du bon régime que nous fimes observer au malade, des purgations que nous lui fîmes prendre de tems à autres, & de l'usage de décoctions sudorifiques & hépatiques, les parties reprirent des forces, & il fut, par la grace de Dieu, parfaitement guéri. HILDANUS, *Observ. XXXVIII. Cent.* 2. *pag.* 115.

Abscès à l'aîne.

Les *abscès* à l'aîne, comme ceux qui paroissent à l'aisselle, proviennent d'ordinaire de la sympatie qui est entre cette partie, & une autre où il y a eu des plaies & des ulceres douloureux. Ils sont aussi quelquefois l'effet de la crise d'une fievre pestilentielle: mais ils le sont encore plus souvent des maux vénériens.

La translation de la matiere d'un *abscès* situé dans les parties inférieures du ventre, dans les glandes & autres parties voisines de l'iliaque interne, peut aussi causer un *abscès* à l'aîne, très-difficile à guérir: si cet *abscès* suppure doucement, & est toujours ouvert à propos, il n'est pas dangereux; sans cela il le devient extremement, furtout lorsqu'il a une fois dégénéré en fistule, comme il arrive assez souvent dans ces cas-là. WISEMAN.

Fallope dit que le sang extravasé dans la cavité de l'abdomen, s'arrêtera dans l'aîne & y formera un *abscès*.

Quand la matiere est formée, & qu'on s'apperçoit de sa fluctuation en comprimant la tumeur, il vaut mieux pour y donner jour, se servir du bistouri que du caustique. Il faut faire l'incision obliquement, & prendre bien garde de ne pas enfoncer la pointe du bistouri assez avant pour qu'elle puisse blesser l'artere inguinale, ce qui mettroit le malade en danger de mourir.

S'il arrivoit une hémorrhagie par l'ouverture de quelques petits vaisseaux, il faudroit après avoir évacué la matiere, panser la plaie avec des poudres astringentes, & enfoncer des bourdonnets de charpie, attachés avec du fil, un peu fortement contre les vaisseaux blessés & mettre sur les levres de la plaie des plumasseaux enduits de digestif ordinaire, & par-dessus le tout une emplâtre de mucilage, qu'on fera tenir avec une compresse & un bandage.

La cure de ces *abscès*, lorsqu'ils n'ont point de malignité, est l'affaire de peu de jours, en suivant la méthode ordinaire.

Si l'*abscès* est l'effet de la crise d'une fievre, il faut l'ouvrir avec un caustique, & laisser la plaie ouverte jusqu'à ce que la nature ait cessé d'y déposer de la matiere.

Toutes les fois qu'on panse ces *abscès* critiques, il faut aussi les fomenter, pour les raisons que j'ai déja dites.

Il est rare que les déterfifs ordinaires suffisent pour ces ulceres, à moins qu'on n'y ajoute du précipité rouge, qu'on répandra sur l'ulcere & qu'on mêlera avec du basilicum ou de l'onguent d'Arcéus, suivant qu'on jugera l'un ou l'autre convenir davantage.

Rarement manque-t'il de procurer une bonne digestion; & c'est en même tems un si bon déterfif, que si l'on en met précisément la dose qui convient, il ne faudra bien souvent pour achever la cure, que de simple charpie sans rien de plus.

La maniere de traiter les *abscès* qui proviennent de la translation d'une matiere qui s'est formée originairement dans le ventre, est la même que celle qui vient d'être indiquée: c'est aussi celle qu'il faudra observer pour la cure des *abscès* vénériens à l'aîne. Voyez *Bubo*.

Abscès aux parties honteuses.

Il vient quelquefois des *abscès* aux levres des parties honteuses des femmes: s'ils ne sont pas vénériens, on les guérira par la méthode ordinaire. On les peut ouvrir avec le caustique ou par l'incision. Voyez *Alæ*.

Abscès au scrotum.

Le scrotum est sujet à des *abscès* qui proviennent ou de contusions, ou de maux vénériens.

Lorsqu'on traite ceux qui ont pour cause une contusion, il faut bien se garder de les ouvrir par la voie du caustique, de peur de détruire la chaleur naturelle de cette partie, d'où la mortification s'ensuivroit. Il faut aussi lors des pansemens de ces sortes d'*abscès*, avoir grande attention de n'y rien appliquer de gras, de peur de rendre par-là l'ulcere fétide: ce qu'on peut y mettre de meilleur, c'est du baume du Pérou, de Copaü ou d'Arcéus. Il faudra aussi y faire une fomentation d'herbes discussives à tous les pansemens, jusqu'à ce que la digestion soit dans sa perfection: alors on pourra s'en tenir à la méthode ordinaire.

Quant à la maniere de traiter les *abscès* vénériens au scrotum. Voyez *Hernia humoralis*.

Abscès au dos & aux reins.

Le dos & les reins sont sujets à des *abscès*, dont la matiere est pour l'ordinaire logée si avant, que les os en sont très-souvent endommagés avant qu'on en ait pu sentir la fluctuation de maniere à s'en assurer; & faute d'être secourus à propos, il arrive quelquefois qu'ils crevent en-dedans, aux risques de la vie du malade.

Pour obvier à ces inconvéniens, si l'on peut juger par l'élévation de la tumeur, ou par d'autres symptomes que la matiere soit formée, quelque avant qu'elle soit, il faut y appliquer un caustique, & l'y laisser jusqu'à ce que par la diminution de la douleur qu'il aura causée en agissant, on puisse s'assurer de son effet: alors on fendra l'escarre, qui quelquefois sera épaisse de près d'un pouce, & l'on évacuera la matiere.

Le premier appareil consistera en une simple charpie, & & par-dessus des plumasseaux garnis de digestifs ordinaires, couverts d'un cataplasme suppuratif; & on fera tenir le tout avec une serviette & un linge en forme de scapulaire. On fera usage de la fomentation discussive, si la digestion ne se fait pas comme il faut.

S'il sort de l'ulcere un pus ichoreux & fétide, & que l'os soit dépouillé de son périoste & carié, il ne faut pas fermer la plaie qu'on n'ait auparavant procuré l'exfoliation de l'os par la teinture de myrrhe, l'euphorbe, ou l'esprit de vitriol, observant que ce dernier doit être employé avec beaucoup de précaution, & qu'il faut empêcher que les parties saines ne soient endommagées par son acreté, en mettant pardessus des bourdonnets qui tiennent les lévres de l'ulcere distendus, & l'os à découvert & à nu. WISEMAN.

Il ne faut pas s'aviser d'y faire d'injections, parce que souvent elles causent des sinus difficiles à guérir. Il peut arriver qu'il soit nécessaire d'y mettre des tentes, si les tégumens sont minces, afin d'élargir plus aisément l'ouverture.

Le cautere actuel & la rugine, quoique d'une utilité reconnue pour exfolier des os cariés, ne peuvent pas être employés pour les vertebres du dos. WISEMAN.

Si au moyen de la fomentation, des topiques exfoliatoires & autres, & de bons bandages, l'ulcere est dans un état de degestion parfaite; s'il n'a point les levres calleuses, & que les chairs se forment, il faut pour empêcher qu'elles ne poussent en trop grande quantité, se servir d'applications & de déterfifs propres à cet effet, tels que le précipité mêlé avec des digestifs, ainsi qu'il a été dit plus haut. Au moyen de ces médicamens & ensuite d'une simple charpie, ou de l'onguent blanc, la cure arrivera bientôt à sa perfection.

Mais il faut avoir soin en même-tems de ne pas négliger les remedes internes, qui ne sont pas moins essentiels que les topiques.

Il vient assez souvent des *abscès* scrophuleux à ces parties : pour la maniere de les traiter, voyez *Struma* ou *Scrophula*.

M. T. P. homme fort replet, âgé d'environ cinquante ans, se trouva attaqué d'une inflammation au dos près de l'épine, sans fievre qui eût précédé ; elle étoit accompagnée d'une douleur insoutenable. M. * Chirurgien d'un mérite distingué, fut appellé. Après avoir examiné la partie malade, n'y trouvant qu'une très-petite tumeur, il essaya de guérir son malade en le saignant copieusement, & lui faisant des embrocations avec de l'huile & du vinaigre ; il lui relâcha un peu le ventre par un cathartique doux qu'il lui fit prendre le soir. Le lendemain la douleur & l'inflammation étant augmentées, la tumeur élevée, accompagnée d'une violente pulsation & d'une fievre symptomatique, il changea les pansemens : il employa une fomentation émolliente de guimauve, de sommités de sureau, de mélilot & de fleurs de camomille ; & après cela, il mit sur la tumeur un cataplasme de pain blanc & de lait, avec un peu d'huile de graine de lin. En conséquence, on vit le lendemain des signes plus marqués de suppuration commençante, avec une augmentation de fievre, de douleur & de pulsation.

Après ces nouveaux symptomes, il cessa la fomentation ; & au cataplasme que nous avons dit, il en substitua un autre d'oignons de lis blancs, de graine de lin & de graine de fœnugrec en poudre, d'oignons rotis & de sain-doux. L'effet de ces applications fut que le pus se fit sentir : mais il étoit logé bien avant sous les muscles.

Comme il étoit à craindre que la tumeur ne s'ouvrît en-dedans, parce qu'elle étoit toujours bien dure au-dessus, M.* y mit un caustique fait de pierre infernale & de savon blanc ; & au bout de deux heures de tems ou à peu près, il fendit une escarre épaisse d'environ un pouce, & large comme un demi-écu : par cette ouverture il sortit bien une chopine de matiere fétide. En examinant l'ulcere avec la sonde, il sentit qu'une des vertebres étoit cariée : il y enfonça un bourdonnet de simple charpie retenu avec du fil ; il mit sur les levres de la plaie des plumasseaux garnis de basilicum & d'huile de térébenthine, avec un cataplasme au-dessus, & fit tenir le tout avec une serviette & un linge plié en forme de scapulaire.

Il donna à son malade une boisson anodyne pour lui tranquilliser les esprits, & le remettre de la fatigue que lui avoit causée l'opération. Le lendemain il lui fit faire une boisson d'absinthe, de centaurée, & de fleurs de camomille infusées dans du vin, & continua les mêmes pansemens, après avoir emporté une grande partie de l'escarre. Trois jours après, il apperçut lors du pansement qu'il se concentroit un peu de matiere dans une partie voisine : pour y remédier il y appliqua une large compresse & une bande : mais nonobstant cette précaution, s'étant formé un sinus environ deux pouces au-dessous de l'ulcere, il jugea à propos d'y mettre une tente d'éponge pour le pouvoir élargir plus aisément.

Deux jours après il fendit le sinus avec des ciseaux, & le pansa avec du mondicatif, aussi-bien que l'ulcere. Au bout d'environ trois semaines, il sortit une petite esquille d'os. Pendant cet espace de tems il avoit poussé des chairs fougueuses : mais M.* répandant de tems en tems dessus du précipité, les avoit fait rentrer ; de sorte que l'ulcere se trouva tout-à-fait incarné & cicatrisé par les topiques ordinaires, quinze jours après l'exfoliation de l'os.

Durant le traitement, le malade avoit été souvent purgé avec quinze grains de mercure doux qu'il prenoit avant de se coucher, & une once de sirop de nerprun mêlé avec dix grains de jalap en poudre qu'il prenoit le matin suivant dans du lait coupé. Il a continué à faire usage d'une boisson, par le moyen de laquelle il a toujours joui depuis d'une santé parfaite.

Les *abscès* aux hanches, aux fesses, au croupion ne sont pas rares : mais il est rare qu'ils soient dangereux, si ce n'est que la personne soit d'un mauvais tempérament, auquel cas ils peuvent devenir sinueux ou causer la fistule, si c'est auprès du fondement, ou quelquefois la gangrene, si la graisse n'est pas promptement digérée. WISEMAN.

Pour ces sortes d'*abscès*, le caustique vaut mieux que le bistouri, surtout s'ils ont une étendue considérable. Quand la personne est d'une bonne complexion, on vient à bout de les guérir par les méthodes ordinaires ; sinon il faudra tenir la conduite qui est marquée dans les observations suivantes.

Un homme d'environ cinquante ans, s'étant tenu longtems au froid à regarder quelque chose d'extraordinaire, sentit de la douleur au-dessus de la hanche gauche, & le second jour envoya chez moi chercher une emplâtre. Le domestique ne me disant pas le nom de la personne pour qui c'étoit, ni où il logeoit, je lui donnai simplement une emplâtre telle qu'il me la demandoit, propre à empêcher qu'il ne se formât de fluxion sur la partie. Quatre jours après il envoya encore chez moi demander une autre emplâtre, & me fit dire que sa douleur étoit beaucoup augmentée ; & le surlendemain il m'envoya chercher. J'y allai, & je vis une large tumeur par derriere sur l'os des îles, accompagnée d'inflammation & de dureté considérable, avec tous les symptomes d'un phlegmon naissant. Je prescrivis un cataplasme de sommités de mauve, de guimauve, d'absinthe, de fleurs de sureau & de mélilot, de graine de lin & de fœnugrec, de farine d'orge ; à quoi je fis ajouter du miel, de l'huile de camomille, des jaunes d'œufs & du safran ; & en attendant que le cataplasme fût fait, je commençai par le saigner, & conseillai qu'on lui donnât un clystere l'après-midi. Si le malade eût été plus raisonnable & qu'il se fût fait saigner dès le premier jour qu'il envoya chez moi chercher une emplâtre, sa tumeur auroit été facile à dissiper : mais elle étoit devenue depuis trop invétérée ; cependant je répétai l'application du cataplasme jusqu'à ce que la visse plus grosse, & alors j'excitai la suppuration par un des plus doux suppuratifs. L'effet qu'il produisit fut d'amasser l'humeur dans l'*abscès*, & de le faire élever encore ; & je connus à la pâleur du malade & à la minceur de la peau que la suppuration étoit achevée. Alors j'appliquai sur la partie un des caustiques les plus doux, avec une simple emplâtre de diachylum, & un cataplasme par-dessus le tout. Le lendemain je levai l'appareil dans le dessein d'ouvrir l'escarre ensuite : mais l'*abscès* s'ouvrit de lui-même, & rendit une grande quantité de matiere bien digérée. Je fomentai l'*abscès* avec un morceau d'étoffe trempé dans du lait & exprimé ensuite, & je pansai l'escarre avec un plumasseau enduit de basilicum & trempé dans de l'huile rosat, & continuai toujours l'usage du même cataplasme. En peu de jours la tumeur se desensla, & l'escarre tomba. Alors je travaillai à déterger l'ulcere avec le mondicatif de Paracelse. Mais comme l'*abscès* étoit large, & que la suppuration se faisoit au milieu, cette partie n'étant pas susceptible de bandage, il restoit une cavité fort étendue : je jugeai que je ne pouvois pas me dispenser d'y donner une plus grande ouverture, si je voulois mener la cure un peu promptement ; aussi le fis-je avec des ciseaux à incisions. On ne sauroit se dispenser de faire cette opération quand le flegmon est large, comme étoit celui-là ; & c'est pourquoi, à ce que je pense, Sennert place son chapitre des sinus immédiatement après celui du phlegmon. Après avoir fait cette incision, je pansai la plaie avec un digestif composé de térébenthine, de jaunes d'œufs, &c. &c. la digestion faite, je l'incarnai, en ajoutant au digestif des poudres d'Iris & de racines d'aristoloche ronde, & de la sarcocolle, &c. & au moyen du vitriol, de l'alun en pierre, de l'onguent de tuthie & de l'emplâtre de chalcitis, je cicatrisai l'ulcere. WISEMAN.

Je fus appellé auprès d'un homme âgé d'environ trente-six ans, extremement maigre & d'une mauvaise complexion ; il avoit une tumeur douloureuse qui lui étoit

venue au côté gauche de l'anus; elle prenoit depuis l'os coccyx jusqu'au périnée; elle étoit d'un rouge foncé, dure à sa circonférence, mais étoit mollette au toucher le long des bords de l'anus; elle sembloit s'élever de dessous l'anus, & paroissoit une tumeur mal conditionnée. J'appliquai un caustique le long de la partie qui étoit molle tout auprès de l'anus. Quelques jours après je divisai l'escarre & donnai jour à une matiere fétide de couleur brune. Je pansai l'escarre avec le basilicum & l'huile de térébenthine, & j'appliquai par-dessus un cataplasme de farine de feves, de graine de lin & de fœnugrec, de fleurs de camomille, de sureau & de roses rouges; le tout bouilli dans de l'oxymel. Quand l'escarre fut tombée, il fut aisé de voir que l'ulcere étoit putride. Je le fomentai avec de la lessive de sarment, dans laquelle avoit bouilli une grande quantité d'absinthe; je pansai l'ulcere avec du mondicatif de Paracelse, avec du précipité rouge & de l'alun, & l'escarre avec des lénitifs. Le reste de la cure comme ci-dessus.

Le malade eut pendant quelques semaines une diarrhée, qui, lorsque l'escarre fut séparée, couloit dans l'ulcere, & dérangea beaucoup la cure: c'est pourquoi, j'y fis injecter de la décoction d'absinthe, d'herbe de saint Jean, de scordium, de centaurée, &c. à quoi j'ajoutai de l'eau-de-vie, du miel rosat & de l'onguent d'Egypte; & de crainte que les excrémens ou autres matieres impures n'y séjournassent & ne rendissent l'ulcere plus sinueux, je l'ouvris dans toute sa longueur en-dessus & en-dessous; je mis dans la cavité du précipité rouge, avec des bourdonnets enduits de mondicatif, une emplâtre par-dessus, & sur le tout un bandage. Alors je lui prescrivis pour boisson une décoction de salsepareille, &c. & une électuaire fait de conserve de roses rouges, de diascordium, & de rhubarbe torréfiée, que je lui faisois prendre de quatre heures en quatre heures; & par-là j'arrêtai son cours de ventre. L'ulcere ne se détergeant point par le moyen des topiques que j'y avois mis jusqu'alors, j'y répandis de la poudre ardente & préservai les levres de la plaie avec du basilicum, & une emplâtre de bol par-dessus: par-là, en deux ou trois pansemens, ce qu'il y avoit de fétide dans l'ulcere fût consumé; alors je le pansai avec le mondicatif de Paracelse, & du précipité; je mis après cela par-dessus des morceaux d'étouppes que j'avois imbibées de vin rouge dans lequel avoient infusé des roses rouges, des balaustes, &c. & je prescrivis au malade de prendre un scrupule de mercure doux tous les soirs avant de s'endormir. L'ulcere à la fin se trouva détergé: je le fis ensuite incarner avec une poudre composée d'aloës, de sanguine, de myrrhe, de sarcocole, de racines d'aristoloche ronde, d'Iris, & de la pierre calamine que je préparai en forme d'onguent en y joignant du miel rosat. Tandis que la plaie s'incarnoit & se cicatrisoit déja en quelques endroits, il parut un sinus qui avoit gagné sous le bord de l'anus environ un demi pouce. J'y appliquai une tente avec du mondicatif de Paracelse, & après qu'il fût détergé j'ôtai la tente; mais alors il se forma encore un petit sinus. En voyant ce nouveau, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque accident plus dangereux à ces parties foibles, en même tems que je donnois mes soins à l'ulcere sinueux qui étoit an-dessous de l'anus, je dilatai le dernier, & l'ouvris avec un petit coup de ciseaux à incision en dedans du grand sinus. Depuis ce tems l'ulcere se guérit, & je crus avoir tout fait: mais peu de jours après parut encore un nouveau sinus proche du bord de l'anus, du côté où l'ancien s'étoit formé. Ce nouvel accident découragea le malade, mais comme je vis que le sinus étoit placé d'une maniere commode pour décharger la matiere purulente, & qu'il ne procedoit que de l'extreme foiblesse de la partie, je jugeai à propos de ne le point fermer. Je me contentai de le nettoyer, & de mettre par-dessus un simple plumasseau d'étouppes & rien de plus. Il resta dans cet état sans nouveaux accidens, & le malade a joui depuis d'une bonne santé pendant plusieurs années, & cette ouverture à la fin, s'est guérie d'elle-même. Wiseman.

Comme les phlegmons entraînent quelquefois après eux la mortification, lorsqu'on y a appliqué des médicamens astringens à contre-tems: de même aussi dans les personnes grasses, la gangrene s'y met après qu'on les a ouverts, si la graisse n'a pas été promptement digérée. C'est ce qui arriva à une personne qui avoit un phlegmon auprès de l'os sacrum. Lorsque la matiere fut évacuée, l'ulcere devint cru & gangrené. Un second Chirurgien fût consulté: il scarifia le fond de l'*abscès* & par des topiques chauds, il crut avoir dissipé la mortification, mais comme elle reparut tout de plus belle, on me vint chercher. Je vis les levres & le dedans de la plaie gangrenés & corrompus. Nous scarifiâmes les levres, mais les trouvant plus gangrenées en dedans qu'en dehors, nous les coupâmes circulairement; ensuite nous scarifiâmes l'*abscès* en dedans, nous en ôtâmes la graisse putréfiée, & avec une tente trempée dans de l'huile de gerofle chaude, nous nettoyâmes l'*abscès* & remplîmes les scarifications de précipité rouge. Après cela nous pansâmes l'*abscès* avec un mélange de basilicum & d'huile de térébenthine, & y appliquâmes des cataplasmes & des fomentations telles qu'il est d'usage en pareil cas. Le lendemain nous vînmes à dessein d'y appliquer un cautere actuel; mais nous trouvâmes l'*abscès* chaud & disposé à la digestion à l'endroit des levres & des parties charnues, & depuis ce tems là en effet la digestion s'en fit parfaitement bien; seulement à la base de l'ulcere où la mortification avoit atteint jusqu'au périoste, l'escarre se séparoit plus l'entement; mais nous la fîmes tomber en y appliquant des lénitifs chauds, l'ulcere fut incarné le plus heureusement du monde. Wiseman.

Abscès à l'anus.

A la suite d'une inflammation, il arrive quelquefois un *abscès* à l'anus, auquel cas pour l'ordinaire la putréfaction s'étend aux environs; attendu la chaleur & l'humidité extreme de ces parties. Cela met le Chirurgien dans la nécessité d'y employer la section, & cette opération entraîne souvent après elle la fistule; c'est pourquoi, quoique dans les simples *abscès* la cure ne soit pas difficile, cependant, si la maladie est considérable, & qu'il y ait eu une amputation de faite autour de l'anus, tandis qu'on fait de son mieux pour cicatriser la plaie, il arrive assez souvent de la constriction dans les parties voisines & un rétrécissement au passage de l'anus. Ces raisons font qu'il sera à propos quand on entreprendra cette cure, de mettre dans le fondement une tente enduite de tetrapharmâcum ou de quelqu'autre résolutif; & quand la cure avancera il ne sera pas moins convenable de mettre au passage une cannule d'étain bien conditionnée, menue, ronde, & bien polie, du moins par le bout qui entre dans la partie; l'autre bout sera plus gros & plus large; & elle sera percée d'outre en outre pour donner passage par cette voie aux flatuosités. Il faut garnir ce tuyau de quelque médicament incarnatif ou de terre de Samos, ou de cérufe, & mettre sur le tout un coussinet ou un floccon de laine, avec un bandage par-dessus. Il ne faudra pas retirer le tuyau que la cure ne soit entiement achevée. Aetius, *Tetrab. IV. Serm. 2. ch. 9. de Leonidas.*

Abscès aux extrémités inférieures.

Il vient souvent des *abscès* aux cuisses & aux jambes: quand ce ne sont que des suites de tumeurs inflammatoires, & que le malade est d'une bonne constitution, on vient à bout de les guérir par les méthodes ordinaires.

Mais s'ils proviennent de la crise d'une fievre, il arrive souvent qu'ils dégénerent en ulceres sinueux qui carient les os.

Quelquefois

Quelquefois ils sont scrophuleux, & dans ce cas il faut les traiter comme tels. Voyez *Struma*.

Souvent ces *abscès*, en s'étendant, forment des sinus tout le long du membre. Quand cela arrive, il ne faut pas pour cela ouvrir le sinus dans toute cette longueur, il suffit d'y faire des ouvertures, & des orifices de distance en distance, avec le bistouri ou le caustique, & ensuite quand la matiere sera évacuée, on y mettra une compresse & un bandage convenable, qui souvent suffiront pour réunir & consolider les plaies.

Pour ces sortes d'*abscès*, la chausse ou chaussette nouée avec des cordons, sera d'une grande commodité.

En 1652. passant de Cheshire dans le Comté de Rutland, & me rencontrant à Luffenham, qui étoit dans mon chemin pour retourner à Londres, on m'engagea à aller voir un Gentilhomme, Propriétaire d'un Fief dans cette Contrée, qui avoit la fievre, & avoit longtems gardé le lit, à cause d'une douleur aigue à la cuisse, que l'on croyoit être occasionnée par la crise de cette fievre. Je le trouvai extremement maigre; sa cuisse malade étoit une fois plus grosse que l'autre, mais elle n'avoit pas changé de forme, & on n'y voyoit ni tumeur particuliere, ni inflammation, ni dureté; je ne sentois pas non plus de fluctuation assez distinctement, pour pouvoir m'assurer de l'endroit où étoit la matiere, parce qu'elle étoit logée fort avant, & répandue également dans la partie extérieure de la cuisse: comme je m'en doutai, je fis de ce côté-là une ouverture, en suivant la longueur du membre; & sentant mon bistouri dans la cavité, je la fis large; il en sortit une matiere putride, semblable à de la lie de biere. Après en avoir tiré plein une pallette, je mis à l'ouverture une tente enduite de basilicum, avec un emplâtre de minium par dessus, & sur le tout une compresse & une bande roulée. Le lendemain, trouvant le malade soulagé, & la matiere évacuée abondamment, je fomentai la cuisse avec une décoction d'absinthe, de fleurs de camomille, de roses rouges, & autres choses semblables; & examinant l'intérieur de la plaie avec ma sonde, je sentis une grande longueur de l'os dépouillée. J'élargis encore l'ouverture pour donner un passage plus libre à la matiere, & plus encore pour faire que mes médicamens pussent aller jusqu'à l'os; ensuite je pensai l'ulcere comme auparavant, & le lendemain j'y fis une injection de sommités d'herbes de S. Jean, de centaurée, de racines de grande consoude, de bistorte, de tormentille, de genciane & d'iris, à quoi j'avois ajouté, après avoir passé la liqueur, du sirop de roses; j'injectois tous les jours un peu de cette décoction toute chaude pour déterger l'ulcere. Je tenois le ventre libre au malade par des clysteres de lait & de sucre, & je lui faisois prendre tous les soirs un peu de theriaque de Venise, & d'oseille sauvage. Je lui prescrivis aussi un julep, fait avec des feuilles & des racines de fraisier, de la rapure d'ivoire, & de la croute de pain, un bâton de canelle infusé dans la décoction, après l'avoir passée; j'y ajoutai quelques gouttes d'esprit de soufre, & édulcorai le tout avec du sucre. Je lui ordonnai pour alimens de la crême d'orge, du bouillon, du gruau, & des figues; & à mesure que son appetit augmenta, je me relâchai sur la diete. Quoique l'ouverture de la plaie fût large, & que l'os de la cuisse fût à cet endroit dépouillé de chairs; cependant à cause de la distance qu'il y avoit entre l'os & l'ouverture, & de la profondeur de l'ulcere, il n'étoit pas possible d'appliquer immédiatement sur l'os aucuns médicamens exfoliatifs, qui ne fussent préjudiciables aux autres parties, & si l'on se fût servi de violens dessicatifs, comme l'os le demandoit, on eût certainement rendu l'état de l'ulcere plus fâcheux. C'est pourquoi, je fis préparer un cautere actuel à une forge voisine, pour dessécher l'os par ce moyen; en attendant, je continuai mes pansemens comme à l'ordinaire, & tins toujours l'orifice de la plaie médiocrement ouvert avec des bourdonnets imbibés de la liqueur qui servoit à l'injection, & pressés ensuite. Alors par le moyen de compresses & de bons bandages, j'exprimai la matiere de la plaie, de sorte qu'elle diminuoit de jour en jour; les cavités les plus reculées se remplissoient, & l'ulcere sembloit toucher à sa guérison, sans les obstacles qu'y mettoient les caries de l'os. Pour lever ces obstacles, je fis faire le cautere en forme de coin, mais fort mince; & y ajustant une cannule, que je posai sur l'os, tout le long de la carie, je passai le cautere à travers jusqu'à l'os; & réitérai la même opération quantité de fois, rafraîchissant de tems en tems la cannule dans un bassin d'eau que j'avois auprès de moi; alors je couvris l'os, & pansai l'ouverture avec des bourdonnets trempés dans une décoction faite avec de l'orge & des racines de consoude, prenant la précaution d'attacher un fil aux bourdonnets, que je fis aller jusqu'à l'os, pour les pouvoir retirer; & je mis en dehors sur l'ulcere de l'onguent refrigératif de Galien, & une emplâtre de cérat de Galien par dessus le tout. Je continuai ces pansemens tous les jours jusqu'à ce que l'exfoliation fût avancée; ensuite je repris l'usage des injections, que j'ai dites plus haut; ajoutant aux autres ingrediens, des roses rouges, des balaustes, & des fleurs de sumac, avec un peu d'alun; puis avec une compresse, & un bon bandage, je travaillai à procurer la réunion en dedans, laissant l'exfoliation de l'os à la nature. Tandis que j'étois encore dans le pays, la cavité se remplit, & la matiere étant bien digérée, & ne venant plus qu'en petite quantité, l'ulcere sembloit à peu près guéri: & j'appris un ou deux mois après, que le malade vaquoit à la régie de sa terre. L'exfoliation s'étoit faite d'une maniere imperceptible, comme il arrive souvent, les esquilles s'étant mises en poudre, & étant sorties avec la matiere. WISEMAN.

Abscès aux piés.

Il vient quelquefois des *abscès* aux piés, & pour l'ordinaire ils proviennent de contusions à ces parties.

Ils peuvent aussi provenir d'une saignée au pié, dans laquelle un nerf ou un tendon aura été piqué; ou bien de la translation d'une humeur qui y est venue de quelque autre partie.

Mais les *abscès* scrophuleux sont les plus dangereux, parce qu'il est rare, ou pour mieux dire, qu'il n'arrive jamais que les os n'en soient pas endommagés.

Les *abscès* aux piés pour l'ordinaire sont très-difficiles à guérir, attendu leur situation, qui fait qu'il se forme toujours des sinus dans les interstices des muscles, lesquels fort souvent carient les os.

Pour ouvrir ces sortes d'*abscès*, le caustique vaut mieux que le bistouri, parce qu'en se servant de cette voie, on ne craint point de blesser, ni les nerfs, ni les tendons, ce qui peut arriver en se servant du bistouri, & ce qui occasionne des douleurs excessives.

L'observation suivante contient la maniere de traiter ces sortes d'*abscès*, & les fâcheux symptomes qui les accompagnent.

Un enfant incommodé, d'environ dix ans, me fut recommandé par le Docteur Mapletoft. Il avoit une tumeur scrophuleuse en état de suppuration, au pié droit, sur les tendons & les os du metatarse, qui aboutissent aux deux plus petits orteils. Je soupçonnai qu'ils étoient endommagés: mais comme il s'agissoit de faire une ouverture, j'appliquai sur la tumeur un caustique convenable pour l'âge de l'enfant; l'ouverture faite, il en sortit une matiere blanchâtre, & je sentis les os dépouillés depuis le commencement du metatarse jusqu'à leur articulation avec les orteils. Je fomentai la partie malade, avec une décoction discussive, & je pensai l'escarre avec des lénitifs pour en hâter la séparation; & lorsqu'elle fut tombée en partie, je détergeai l'ulcere avec du précipité rouge, & du vitriol pulvérisé, afin de m'ouvrir un passage libre jusqu'à la carie, à travers la chair fongueuse qui repoussoit. Alors je recouvris les os avec des bourdonnets trempés dans du miel rosat, & de l'eau-de-vie, & pressés ensuite, & je tins l'ulcere assez ouvert pour pouvoir appercevoir combien l'os étoit carié. Mais

comme les bourdonnets que j'avois mis dans la plaie comprimoient les tendons, ils rendirent l'ulcere douloureux, & en firent couler une matiere claire & séreuse, ce qui me fit craindre quelque accident funeste. Pour y remedier, je coupai les tendons, je pansai l'ulcere avec des digestifs, & j'y appliquai des réfrigérans en dehors, pour arrêter la fluxion. Lors du pansement suivant, trouvant les tendons retirés & les os plus aisés à atteindre, & voyant en même-tems que l'exfoliation seroit un ouvrage long, si on se contentoit d'y appliquer des digestifs, &c. la matiere s'étant déja fait un passage par dessous les os, & menaçant de former un apostume à la plante du pié, je me déterminai à y appliquer le cautere actuel. Dans cette vue, je pansai l'ulcere avec des bourdonnets de charpie, afin de me préparer une ouverture assez large pour voir jusqu'au fond; & le lendemain je passai le cautere actuel tout du long de la carie. Alors avec mes pincettes, je pris les esquilles piece à piece, & les tirai dehors par morceaux; après quoi je nettoyai l'ulcere, & j'y mis mes bourdonnets imbibés de décoction mucilagineuse, & pressés ensuite entre & sur les extrémités des os qui restoient: je pansai l'ulcere avec des digestifs, & j'appliquai par dessus des compresses trempées dans du vinaigre, où j'avois fait infuser du salpêtre, de la myrrhe, &c. & j'enveloppai le pié d'un chausson. Par-là, je réprimai le flux de la matiere, & la fis sortir des différentes cavités où elle s'étoit logée. Cependant je ne pus pas me dispenser après cela de faire une ouverture à la plante du pié, & d'ouvrir l'ulcere par dessous pour évacuer plus promptement la matiere. Je continuai de mettre des bourdonnets imbibés d'eau-de-vie, & pressés sur les extrémités des os, jusqu'à ce que le calus fût assez formé pour remplir l'espace vuide, & suppléer au défaut des os. Durant ce traitement, le malade étoit incommodé de toux, de cours de ventre, & de vomissemens. Le Docteur Mapletoft m'aida de ses lumieres à écarter ces accidens, en prescrivant au malade des remedes propres à tempérer la qualité acre de son sang; après quoi, par de bonnes nourritures l'enfant reprit ses forces. Arrivé jusques-là, & étant en beau chemin de guérir parfaitement, l'ulcere étant presque cicatrisé, & n'y ayant plus rien à faire, que de tenir la plaie ouverte avec des bourdonnets & un plumasseau garni de diapompholix, & de bander le pié: je laissai à sa mere le soin de le panser; je le vis quelque tems après, marchant, & à la fin il fut parfaitement guéri. Ainsi, on peut dire que le tems contribue beaucoup à la cure d'une pareille maladie: mais il faut dire aussi que, sans les soins d'un Chirurgien attentif, le malade languiroit misérablement, & mourroit à la fin. Et qu'on ne dise pas que l'amputation détruiroit la source du mal: c'est une mauvaise ressource, vu qu'à l'instant qu'on est venu à bout de guérir l'ulcere & la carie en un endroit, il s'en forme souvent de nouveaux à d'autres parties. Wiseman.

Abscès au talon.

Il se forme des *abscès* au talon, qui la plupart sont scrophuleux. Il en vient quelquefois d'une piquure de clou rouillé qui sera entré dedans.

Ce qu'il y a à faire dans ces *abscès*, est de tenir l'ulcere ouvert, après qu'on en a évacué la matiere, en y mettant des bourdonnets ou des tentes d'éponge, tout le tems qu'il faudra, soit que l'os soit dépouillé ou qu'il soit carié. S'il ne l'est pas, il sera facile de faire incarner & cicatriser la plaie par les méthodes ordinaires.

S'il étoit carié, il n'est point de meilleure méthode, que d'employer le cautere actuel, qu'on insere par une cannule jusqu'à l'os; par-là on évite l'inconvénient d'attendre plusieurs semaines que l'exfoliation se fasse d'elle-même, comme on est obligé de faire en s'en tenant à la méthode ordinaire. Moyennant cette opération, il est rare que l'os s'en aille en esquilles; il se met en poudre & sort imperceptiblement avec la matiere. Wiseman.

Le chausson avec la bande roulée est extremement commode à ces sortes d'*abscès*, pour tenir l'appareil en état.

Comme la plupart des *abscès* aux articulations sont scrophuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot *Struma*.

ABSCISSIO. *Abscission*. Ἀποκοπή. Ce mot s'emploie par les Medecins en différens sens; mais on l'emploie le plus ordinairement, pour signifier le retranchement qu'on fait d'une partie du corps, gâtée, corrompue, & qui n'est plus d'aucun usage, avec un instrument coupant. Elle ne se fait gueres que des parties molles du corps: car le retranchement des os s'appelle amputation; quoiqu'on puisse aussi séparer par l'*abscission* de petits fragmens d'os, qui étant déja presque détachés par l'exfoliation ou la fracture, n'ont besoin que de cette voie pour être retranchés, comme étant inutiles ou même pernicieux.

Amputation, & *abscission*, ne se disent pas seulement des parties corrompues, on les applique aussi aux parties saines, dont on est quelquefois obligé de retrancher, lorsqu'elles ont une grandeur démesurée. C'est en ce sens qu'on dit l'amputation de la luette, du clitoris & du prépuce.

Le terme *abscissio*, signifie dans quelques Auteurs Latins, qui ont écrit de la Medecine, la terminaison subite d'une maladie, terminaison qui se fait avant qu'elle en soit à son troisieme période ou au déclin.

Abscissio, marque aussi quelquefois dans les mêmes Auteurs, une privation entiere & subite de la voix; c'est en ce sens que Celse a dit, *abscissa vox*, ce qu'on peut rendre exactement par la voix coupée.

ABSCONSIO. *Cavité*. Il paroît que ce terme s'entend d'une cavité qui n'est pas naturelle, & qui naît de quelque maladie. Lorsqu'il s'agit des cavités naturelles du corps, mais surtout de celles des parties de la génération, & du cerveau, les Auteurs Latins se servent du mot *Sinus*.

Absinthites vinum. *Vin d'absinthe*. Dioscoride décrit différentes manieres de faire le vin d'absinthe: la meilleure, selon Fucius, est de broyer une livre de la meilleure absinthe, de l'envelopper dans un linge, & de la faire infuser dans neuf gallons de vin, c'est-à-dire, environ trente-six pintes; d'y mêler ensuite du vin doux, de laisser fermenter le tout, & de laisser le vaisseau ouvert, afin qu'il ne soit pas brisé par la violence de la fermentation.

Vertus du vin d'absinthe.

Le vin d'absinthe est bon pour l'estomac, il est diurétique, il accélere la coction des alimens, il soulage ceux qui sont attaqués à la ratte, ceux qui ont la pierre, & la jaunisse; il dissipe les nausées, & fortifie les estomacs foibles. Il opere encore efficacement dans le gonflement invétéré des hypocondres, & dans toutes les inflammations; il tue les vers ronds, il remédie à la suppression des regles; c'est un antidote contre le poison du chaméléon blanc: mais il faut en boire en grande quantité, & le rendre par le vomissement, afin qu'il guérisse. Dioscoride l. 5. c. 49.

ABSINTHIUM. *Absinthe*. d'Ἀψίνθιον, désagréable; terme qu'Hesychius fait dériver de α privatif & de ψίνθος, qu'il rend par τέρψις, delectation. D'autres prétendent que *absinthium* vient d'Ἀπίνθιον, & Ἀπίνθος, de α privatif, & de πίνω boire; qui n'est pas potable; ce qui lui convient assez à cause de son amertume. Il y en a qui en cherchent l'étymologie dans ψαύω, toucher, ce que l'on dit par antiphrase de l'absinthe, parce que son amertume est si grande que les animaux n'y touchent pas.

On se sert en Medecine de différentes sortes d'absinthe: 1. *Absinthium vulgare offic.* Park 98. Raii hist. 1. 366. Synop. 3. 188. *Absinthium vulgare majus*, J. B. 3. 168. hist. Oxon. 3. 7. *Absinthium latifolium sive ponticum*, Ger. 937. Emac. 1096. *Absinthium*

Ponticum seu Romanum officinarum, seu dioscoridis, C. B. 135. Tourn. Inst. 457. Boerhaave ind. A. 126.

La racine de l'absinthe est épaisse & ligneuse, divisée en différentes branches qui durent pendant plusieurs années. Ses tiges sont canelées, fermes, ligneuses, & garnies d'autres petites tiges qui portent plusieurs feuilles. Ces feuilles durent pendant tout l'hiver, elles sont découpées en six, huit, & même en un plus grand nombre d'endroits, vertes dans la partie supérieure, blanchâtres & velues en dessous. Elle pousse en été ces tiges dont j'ai parlé, à deux ou trois piés de haut, & pleines d'une poix blanche; les feuilles dont ces tiges sont garnies, sont au sommet longues, étroites, & peu profondément découpées. On apperçoit au milieu de ces feuilles, sur des pédicules grêles, qui sortent des aisselles de quelques-unes de ces feuilles, & qui sont pendans, des fleurs jaunâtres, naissant à côté les unes des autres, ayant la tête panchée, & contenant des semences fort menues. Les feuilles & les fleurs sont très-ameres au gout, & très-fortes d'odeur. Cette plante croît dans les lieux champêtres, dans les haies, aux environs des grands chemins, & fleurit au mois de Juillet.

L'espece d'absinthe que je viens de décrire, est selon Gerard, Bauhin, & d'autres, l'*absinthium ponticum* des Anciens, qui croyoient que la meilleure absinthe croît dans le Pont, Province de l'Asie mineure. Dale.

On se sert des feuilles & des sommités; on les croit bonnes dans toutes les maladies d'estomac, comme la foiblesse d'estomac, le dégout, le vomissement, & l'indigestion. Elles fortifient les visceres, & sont convenables dans les hydropisies, la jaunisse, & les fievres tierces & quartes. Elles tuent les vers. On les donne dans tous ces cas, infusées dans de l'eau, de la bierre, ou du vin. Ray fait mention d'un cataplasme des feuilles vertes de l'absinthe battues avec du sain-doux, comme d'un excellent remede contre le gonflement des amigdales & l'esquinancie. Miller.

L'*absinthe* est bonne dans les longues fievres, elle est diurétique & tue les tignes. Dale.

L'huile essentielle d'*absinthe* préparée en pilules avec un morceau de pain, prise deux heures avant les repas, après avoir fait diéte quelque tems, est un remede certain contre les vers. Boerhaave.

On croit à la campagne, dans quelques Provinces, que l'*absinthe* portée sur la poitrine, comme un bouquet, ou flairée de tems en tems, a la vertu de préserver de la contagion de la petite vérole & de la rougeole, ou de quelqu'autre que ce soit; ce qui pourroit avoir quelque fondement.

L'eau d'*absinthe* fraîche, préparée par plusieurs cohobations, est excellente pour suppléer au défaut de bile, aider les organes *chilopoiétiques*, tuer les vers & les expulser. Boerhaave.

Boerhaave traite d'immortelles les propriétés de cette plante. Son suc, dit-il, guérit toutes les hydropisies où il n'y a point rupture de vaisseaux. Une once du suc tiré de ses feuilles vertes, est un remede merveilleux pour ceux qui sont en langueur. On fait une conserve des sommités tendres des feuilles, & ce remede est appellé l'ami & le pere de l'estomac. Il est excellent dans les cas où l'estomac est embarrassé de phlegmes & de bile inactive: mais il est nuisible dans les maladies inflammatoires. L'infusion des feuilles d'*absinthe* dans du vin, est bonne contre les vers. Cette plante est efficace contre la fievre quarte & le scorbut. Pour ces maladies, il faut prendre les sommités des branches, les pulvériser & en faire prendre la poudre le matin à jeun. Ce remede sert principalement pour les pauvres: car les riches demandent des remedes plus éclatans. Les Chirurgiens tirent aussi de grands services de cette plante. Si quelque partie commence à se corrompre & à être menacée de gangrene, on l'enveloppera dans des feuilles d'*absinthe* broyées dans du vin & dans du vinaigre, avec un peu de sel, & l'on peut assurer que le malade n'a rien à craindre de l'accident qui le menaçoit.

On tire des feuilles de cette plante brûlées à feu couvert, à la maniere de Tachenius, un sel très-efficace; celui qu'on retire en les brûlant à feu ouvert, n'est pas si bon. Voyez *Sales Tacheniani*.

On fait encore avec cette plante le vin d'*absinthe*, remede bon toutes les fois que la bile vient à manquer dans les maladies chroniques, il retablit l'appétit: mais il y a à craindre si l'on en prend en trop grande quantité, qu'il n'affoiblisse la vue par sa vertu desséchante. Il est très-bon dans la suppression des regles & les rétentions d'urine; c'est un sudorifique dans les fievres intermittentes, & dans le scorbut. Il soulage dans la colique. Son odeur forte provoque le sommeil, il fortifie l'ouie.

2. *Absinthium romanum*, Offic. *Absinthium ponticum sive romanum vulgare*, Park. 98. Raii hist. 367. *Absinthium tenuifolium ponticum Galeni*, Ger. 937. emac. 1096. *Absinthium ponticum tenuifolium incanum*, C. B. 138. Tourn. inst. 457. Boerh. ind. A. 126. *Absinthium ponticum vulgare, folio inferius albo*. J. B. 3. 175. hist. Oxon. 3. 8.

Cette espece d'*absinthe* est un peu plus petite que la premiere; ses feuilles sont plus petites & plus fines; leurs découpures plus étroites & plus légeres; elles sont velues & blanches en dessus & en dessous. Celles qui croissent aux sommités des branches sont longues, étroites & sans découpure. Ses fleurs sont en grand nombre, elles viennent aux sommités des branches, comme dans la précédente: mais elles sont d'une couleur moins éclatante & en tous sens plus belles & plus élégantes que celles de la premiere espece; ensorte qu'on peut dire que pour la forme, la premiere le cede en tout à la seconde. Celle-ci n'a pas l'odeur ni l'amertume au même degré que l'autre. Parmi nous, elle ne croît que dans les jardins; les pays chauds sont seuls son climat naturel. Elle fleurit au mois de Juillet.

Cette sorte d'*absinthe* est de la même nature que l'*absinthe* commune: mais ses propriétés sont d'un degré un peu inférieur en force. Elle est bonne pareillement pour les maux d'estomac & de rate. Matthiole écrit avoir vu des hydropiques réduits par leur maladie dans un état déplorable, en être tirés par un usage constant de la conserve & des feuilles de cette plante. Et c'est en effet avec cette espece d'*absinthe* que les apothicaires devroient faire leur conserve, au lieu d'employer, comme ils ont coutume, l'*absinthe* romaine, parce qu'elle est moins amere & moins desagréable au gout. Dale, Miller.

3. *Absinthium alpinum*, cod. med. 2. *Absinthium alpinum candidum humile*, C. B. Pin. 309. Prod. 71. Tourn. inst. 458. *Absinthe des montagnes*.

Cette *absinthe* croît dans les montagnes de Savoie, & a les mêmes vertus que l'espece précédente.

4. *Absinthium Ponticum antiquorum*; *Absinthium orientale fruticosum incanum, amplo folio tenuissimo divisum*. Tourn. Cor. 33. Boerh. Ind. 126. *Absinthe de Pont*.

Dale dit que cette espece d'*absinthe* dont Tournefort fait mention, comme de l'*absinthe* de Pont des anciens, n'étoit pas connue des modernes, selon cet Auteur, quoiqu'il y en eût au Jardin royal de Paris depuis vingt ans.

5. *Absinthium seriphium*, offic. *Absinthium marinum album*. Ger. 940. Emac 1099. Raii hist. 1. 370. Synop. 3. 188. Boerh. ind. A. 126. *Absinthium seriphium sive marinum Anglicum* Park. 102. *Absinthium seriphium Belgicum*. C. B. 109. J. B. 3. 178. hist. Oxon. 3. 9. Tourn. inst. 458.

Cette *absinthe* croît ordinairement à la hauteur de deux ou trois piés, avec des feuilles ailées en grand nombre, plus petites & plus fines que celles de l'*absinthe* commune, très-blanches & velues: les branches le sont aussi; son odeur est à peu près comme celle de l'aurone. Elle est moins amere au gout que les autres *absinthes*: elle donne un peu plus de sel. Ses fleurs sont petites &

nues, comme celles de la premiere espece, & elles fleurissent en même tems. Elle croît en abondance dans tous nos marais salés.

On se sert des feuilles & des sommités; c'est là l'*absinthe* romaine dont on se sert dans les boutiques de nos Apothiquaires, actuellement & depuis plus de cent ans. Parkinson s'est plaint dans son tems, que les Medecins & les Apothiquaires substituoient cette plante à la premiere, quoiqu'elle n'eût pas à beaucoup près autant de vertu; & Dioscoride & Galien ont assuré que le *seriphium* étoit nuisible à l'estomac.

6. *Absinthium seriphium Gallicum*, *offic.* C. B. Pin. 139. Tourn. Inst. 458. Elem. Bot. 363. Hist. Oxon. 39. Magnot, Bot. 1. Chomel. 431. *Absinthium seriphium tenuifolium marinum Narbonense*, J. B. 3. 177. Chab. 373. Raii Synop. 3. 189. *Absinthium seriphium Narbonense*, Park. Theat. 102. Raii Hist. 1. 370. *Absinthium minus tenuifolium altè incisis folijs, cinereum, salsum, Hispanicum*, Barr. Obs. 1008. Icon. 460. *l'Absinthe marine Françoise.*

Elle croît sur les côtes d'Angleterre, & aux environs de Narbonne; ses propriétés sont les mêmes que celles des autres *absinthes* marines. Dale.

7. *Absinthium Santonicum, Offic. Absinthium Santonicum Gallicum.* C. B. 139. Tourn. Inst. 458. Magnot, Bot. App. 289. hor. Monsp. 2. *Absinthe Françoise.*

On trouve sa plante aux environs de Narbonne, avec le *seriphium Gallicum* dont j'ai parlé ci-dessus; & elle a ses propriétés.

8. *Santonicum & semen sanctum, Offic. sementina*, Ger. 941. Emac. 1100. *Absinthium Santonicum Alexandrinum, sive sementina & semen sanctum*, Park. 102. *Lumbricorum semen vulgare & matthioli.* J. B. 3. 180.

On se sert de sa semence; on l'apporte d'Alexandrie; elle est petite; oblongue, jaune, d'une amertume acre & d'une odeur desagréable. On diroit qu'elle est formée de petites coques mises les unes sur les autres.

Ces semences sont fort connues par la propriété qu'elles ont de tuer les vers. Dale. Voyez *Santonicum.*

9. *Absinthium Santonicum-Judaicum.* C. B. Pin. 139. Raii Hist. 1. 369. Chomel. 445. Hist. Oxon. 3. 8. *Lumbricorum semen Rauwolfij.* J. B. 9. 180. *Lumbricorum semen, sive absinthium Santonicum Rauwolfij*, Chab. 375. *Scheba Arabum.* La mort aux vers Arabique.

On l'apporte à Alexandrie, de la Judée. Dale.

Les Botanistes ne sont pas d'accord sur la plante qui porte cette semence, les uns croient que c'est le zédoaire; ce qui n'est pas vrai-semblable, car les semences du zédoaire sont rondes & d'une couleur brune, enfermées dans une triple capsule; au lieu que la graine contre les vers n'a aucun de ces caracteres.

D'autres, entre lesquels se trouve Bauhin, assurent que cette semence est produite par une espece d'*absinthe.*

Dale paroît aussi de ce sentiment, sans oser pourtant décider si c'est une espece d'*absinthe*, ou une espece d'aurone.

Rauwolfius dit que cette semence croît dans la Palestine, aux environs de Bethléem.

Miller prétend que ce que nous appellons la mort aux vers, n'est autre chose que le bouton naissant de la fleur d'une espece d'aurone. Voyez *Santonicum.*

10. *Santonicum viride, Offic. Choccan.* Pomet.

Cette semence seroit tout-à-fait semblable aux premieres, si elle n'étoit un peu plus grosse & d'une couleur verte tirant sur le jaune; elle a les mêmes vertus.

Pomet dit qu'on l'apporta de Turquie à Paris, pour la premiere fois qu'on en vit. Dale.

11. *Heliochrysum Offic.* Chab. 369. *Heliochryson*, Park. Parad: 374. *Heliochrysum quorumdam, folijs abrotani.* J. B. 3. 150. *Heliochryson folijs abrotani.* C. B. 264. *Coma aurea, sive heliochryson.* Ger. 520. Emac. 645. *Absinthium tenuifolium corymbis æqualibus seu compactis*, Hist. Oxon. 3. 8. *Absinthium corymbiferum annuum.* Elem. Bot. 362. Tourn. Inst. 458.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit en Juillet. On se sert des feuilles. Elle est recommandée contre la morsure des serpens & dans la strangurie & les difficultés d'uriner. On dit qu'elle provoque les regles, qu'elle dissout le sang coagulé, & qu'elle arrete les catarrhes. Dale.

Miller distingue en tout vingt-trois sortes d'*absinthe*: mais il n'y a que celles dont nous avons parlé en qui nous reconnoissions des propriétés medecinales.

Il est étonnant que les modernes qui ont montré tant d'industrie & d'exactitude à distribuer les plantes en différens genres & à les placer chacune sous le genre qui lui convient, aient pour ainsi dire, borné leurs travaux à faire de la Botaniqne une science stérile. Dans tous les volumes qu'on a composés sur la Botanique, à peine trouvons nous quelques propriétés attribuées aux plantes, dont les Anciens n'aient pas fait mention avant nous. Le train que l'on a pris c'est de transcrire tout ce que l'on trouve dans les Auteurs, sans s'embarrasser beaucoup si ce qu'ils ont dit vaut cette peine, & si les vertus qu'ils donnent à certaines plantes sont réelles ou imaginaires. Si au lieu de procéder ainsi, on s'occuppoit à vérifier ce que l'on trouve dans les Anciens, à confirmer aux plantes les propriétés dont on a dit qu'elles étoient douées & qu'elles possedent en effet, à rejetter tout ce que l'on avancé de faux, tout ce que l'ignorance & le caprice ont introduit de fabuleux, & à découvrir des propriétés inconnues; l'art de guérir marcheroit à la perfection avec une rapidité qu'on ne lui remarque point.

Pour s'appercevoir d'un coup d'œil combien nous avons peu encheri sur les Anciens, dans ce que nous avons dit de l'*absinthe*, on n'a qu'à comparer les extraits suivans de Dioscoride, de Pline & de Galien, avec ce que nous avons rapporté ci-dessus des modernes.

De Galien, cité par Fucius:

L'*absinthe* est astringente, amere & acre & en même tems échauffante, détersive, corroborative & desséchante. C'est pourquoi elle chasse du ventre les humeurs bilieuses, par les selles & par les urines. Elle est très-efficace pour nettoyer les vaisseaux qui portent la bile & la chasser par les urines. Mais elle n'agit point sur les humeurs aqueuses du ventre, non plus que sur les phlegmes contenus dans la poitrine & dans les poumons, car sa qualité astringente est plus puissante que son amertume.

De Pline.

L'*absinthe* fortifie l'estomac, c'est pourquoi l'on communique au vin son amertume. On en boit la décoction dans de l'eau. Pour faire cette décoction prenez une demi-once de feuilles d'*absinthe* avec les tiges; faites les bouillir dans trois pintes d'eau de pluie, jettez-y quelques grains de sel, & laissez reposer le tout un jour & une nuit en plein air. On broie rarement les feuilles. Son suc n'est pas d'un grand usage, on l'emploie en infusion. Le suc de l'*absinthe* nuit à l'estomac & à la tête; mais on dit que la décoction en est très-saine; qu'elle fortifie l'estomac, qu'elle purge la bile, qu'elle provoque les urines, qu'elle en humecte & adoucit les passages, qu'elle calme les douleurs & qu'elle tue les vers. dans les intestins. Mêlée avec un peu d'aristoloche, de nard gaulois & de vinaigre, elle dissipe les nausées; elle resout les gonflemens d'estomac, elle rend l'appetit & aide la coction. Mêlée avec la rue, le poivre & le sel, elle corrige les crudités. Les Anciens la faisoient entrer dans la préparation d'un remede purgatif, avec une pinte d'eau de mer qu'on avoit laissé reposer pendant long-tems, une demi-once de ses graines, le quart d'une once de sel, & un verre de miel. Si on lui ajoute une quantité double de sel, elle operera mieux. Quelques-uns l'ordonnent dans un électuaire, avec une addition de pouliot. Il y en a qui s'en servent dans la paralysie, d'autres en font prendre les feuilles à leurs enfans dans des figues

pour leur en dérober l'amertume. Infusée verte avec le pourpier ou le capillaire, elle est bonne pour la jaunisse. Prise avec l'Iris, elle purge doucement la poitrine. Il faut en boire la décoction chaude dans les œdemes. On l'ordonne avec le spicnard des montagnes dans les maladies du foie, avec le vinaigre, l'eau d'orge ou les figues, dans les maladies de la rate. On l'applique en cataplasme avec du vin nouveau, pour la fluxion des yeux ou pour les yeux humides, & avec du miel, pour les contusions aux yeux. Trois ou quatre tiges d'*absinthe* avec une racine de spicnard de montagne infusées dans une demie pinte d'eau, provoquent les urines & les regles, mais surtout les regles, si on les mêle avec du miel & qu'on en fasse avec de la laine un pessaire qu'on appliquera aux parties naturelles; elle guérit les plaies, si on l'applique dessus toute fraîche & verte, avant que ces plaies ayent été lavées; elle est bonne aussi pour la gale & pour la teigne. On ne s'en sert point dans les fievres. Prise en boisson, elle prévient les affections histériques; portée dans un sachet, elle resout les tumeurs aux aines. Son odeur assoupit; elle produit le même effet, mise sous l'oreiller. Ses cendres mêlées avec l'onguent ou l'huile de roses, noircissent les cheveux. L'*absinthe* marine, que quelques-uns appellent *seriphium*, est pernicieuse à l'estomac, elle relâche le ventre, & elle tue les vers dans les intestins. On fait bouillir une poignée de ses feuilles dans une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié. On suivroit la même proportion si la quantité d'eau étoit plus grande. Les branches de l'*absinthe* séchées & mises dans les greniers, en chassent les insectes & empêchent qu'ils ne se jettent sur le grain, à ce qu'on dit. GEOPONICA. L'*absinthe* est fatale aux abeilles. GEOPONICA.

Dioscoride, Liv. III. c. 26.

L'*absinthe* qu'on appelle encore *bathypicron*, est une plante bien connue. La meilleure est celle qui croît dans le Pont & dans la Cappadoce, sur le Mont Taurus. Elle est d'une qualité échauffante, astringente; elle aide à la digestion. Elle purge l'estomac & les intestins des concrétions bilieuses qui y adherent. Elle provoque les urines & elle prévient les indigestions. Elle est bonne dans les hydropisies. Si on la prend en boisson, avec l'aristoloche ou le spicnard des montagnes, elle calme les douleurs d'estomac & de ventre. Le quart d'une pinte de son infusion ou de sa décoction, pris par jour, dissipe les nausées, & guérit la jaunisse. Prise en boisson ou appliquée à l'extérieur avec du miel, elle fait couler les regles. Infusée dans du vinaigre, elle soulage l'oppression qui provient d'avoir mangé des mousserons. Dans du vin, c'est un antidote contre le poison du cameleon blanc, contre la cigue & contre la morsure vénimeuse de la musaragne & du dragon marin. En onguent avec du miel & du nitre, elle soulage dans l'esquinancie, & infusée dans de l'eau, elle guérit les pustules appellées épinyctides. Appliquée avec du miel, elle guérit les contusions de l'œil, elle éclaircit la vue trouble & elle arrête l'écoulement des oreilles. La vapeur chaude de la décoction calme les maux d'oreilles & des dents. Bouillie dans du vin doux, on en fera un bon cataplasme pour le mal des yeux. Broyée avec le cérat de chypre, on peut l'appliquer sur les hypocbondres & sur la région du foie, dans les douleurs & les maladies opiniâtres & invétérées de ces parties. Quant aux maladies de l'estomac, elle y est bonne avec le cérat de roses. Mêlée avec des figues, du nitre & de la farine d'ivraie, elle soulage les hypochondriaques & ceux qui sont attaqués à la rate. On en fait une préparation en la faisant infuser avec le vin, nommé *absinthites* ou vin d'*absinthe*, surtout dans la Propontide & dans la Thrace, où l'on s'en sert dans tous les cas précédens, pourvu qu'il n'y ait point de fievre. On l'ordonne dans la chaleur même de l'été, & on la regarde comme un excellent préservatif des maladies. L'*absinthe* répandue dans les armoires qui contiennent les habits, en écarte les tignes, à ce qu'on dit; & mêlée avec de l'huile, on ajoute qu'elle empêche les cousins d'approcher du corps. Si on en fait infuser dans l'encre, les livres écrits avec cette encre ne sont point endommagés par les mites. Le suc de cette plante produit le même effet: mais il n'est pas bon à prendre intérieurement, parce qu'il attaque l'estomac, & qu'il donne des maux de tête. Il y en a qui adulterent le suc, en y mêlant la crasse d'huile bouillie.

ABSORBENTIA. *Absorbans.* C'est ainsi qu'on appelle tous les médicamens qui ont la propriété de se charger des humeurs surabondantes, soit qu'ils soient appliqués à l'extérieur, soit pris intérieurement. Tous les testacées pulvérisés sont des absorbans. Le Docteur Harris les recommande beaucoup dans les maladies des enfans. Les Medcins sont très-partagés sur l'efficacité de ces remedes. Les uns les vantent comme les remedes les plus puissans que nous ayons dans presque toutes les maladies, soit aigues, soit chroniques. D'autres au contraire, les regardent comme très-dangereux; par la raison, disent-ils, que si on en prend en grande quantité, ce qui est absolument nécessaire pour qu'ils operent, ils se mêlent avec la mucosité de l'estomac & des intestins, & se coagulant ensemble, enduisent le canal intestinal, ou une partie de ce canal, d'une croûte capable d'obstruer les orifices des vaisseaux lactés & des vaisseaux excrétoires des intestins: d'où il s'ensuivra que le sang ne sera plus rafraîchi & réparé par le mélange d'un nouveau chyle, & que les superfluités ne se dissiperont plus par la voie la plus ordinaire & la plus convenable, qui est celle des glandes intestinales.

Les *absorbans* sont atraqués & défendus avec cette opiniâtreté ordinaire à ceux qui sont plus jaloux de l'honneur de leur hypothese que de celui de la vérité: mais ce qu'il y a de plus affligeant pour ceux qui désirent vraiment de s'éclairer; c'est que les uns & les autres en appellent à l'expérience, c'est-à-dire, à la sentence du seul Juge, qui soit capable de décider entre eux. Au reste, il paroît que la chose est ainsi.

Lorsque le corps est atraqué de quelque maladie, soit aigue, soit chronique, les fonctions de l'estomac sont plus ou moins dérangées, & conséquemment les alimens ne peuvent être mis dans cet état, qui seul peut les rendre capables de donner un chyle bon & doux. Mais les alimens se corrompent dans l'estomac, à peu près de la même maniere qu'ils se corromproient hors l'estomac, par une chaleur égale. La putréfaction sera alcaline ou acide, selon la qualité des alimens: S'ils sont tirés du regne animal, excepté le lait, la putréfaction sera alcaline, telle que celle d'une charogne; mais si c'est le suc de végétaux aigres, ou si c'est du lait, la putrefaction sera acide. Par végétaux aigres, j'entens ceux qui s'aigrissent hors du corps, lorsqu'ils viennent à se corrompre. Maintenant, lorsque l'une ou l'autre de ces putréfactions se fait dans l'estomac, les sucs putrifiés s'aigrissent, & leurs sels picotant les fibres nerveuses de l'estomac, produisent de nouveaux symptomes, & donnent lieu en même-tems à l'accroissement de la maladie dont ils sont les effets. Ce n'est pas tout: car par ce moyen, l'efficacité des remedes est ou totalement détruite, ou fort affoiblie, avant que de parvenir à la partie sur laquelle on a dessein qu'ils agissent. Dans l'un & l'autre cas, je veux dire, soit qu'il y ait putréfaction alcaline, soit qu'il y ait putréfaction acide des matieres contenues dans l'estomac; les poudres testacées, ou les remedes absorbans me paroissent d'un très-bon usage. On en tirera double avantage dans le cas de la putréfaction acide. Le premier, par la vertu spécifique, s'il est permis de s'expliquer ainsi, qu'ils ont d'adoucir les acides. Le second, c'est qu'en se mêlant avec les sels acides, ils les rendent moins fluides, & par conséquent ils en diminuent l'énergie; car les sels n'agissent que dans l'état de fluidité,

C'est par la même raison qu'ils sont encore utiles dans la putréfaction alcaline des matieres contenues dans l'estomac & les intestins. Dans l'un & l'autre cas, ils rendent les sucs aigris, moins actifs, jusqu'à ce qu'enfin il soit à propos de les expulser par la purgation.

D'ailleurs, on a remarqué, que dans toutes les maladies soit aigues, soit chroniques, une partie des sucs corrompus, est perpetuellement séparée de la masse du sang, par les glandes de l'estomac & des intestins, & distribuée dans les différentes cavités qui leurs sont destinées, & où elle ne manquera pas de porter aussi la putréfaction, surtout dans les maladies aigues, où l'accroissement de la chaleur augmente toujours la putréfaction, à moins qu'on ne se hâte d'y remédier. Or, on voit par les raisons que nous avons données plus haut, qu'ici les *absorbans* sont encore utiles, surtout si on les prend exactement, à propos, & en quantité suffisante pour l'effet qu'on en attend. Quant à l'inconvénient dont on craint que leur usage ne soit suivi, il est aisé d'y remédier en les expulsant par de légeres purgations, lorsqu'ils auront produit leur effet; ou en les donnant dans les maladies chroniques, mêlés avec une si petite quantité d'ingrédiens purgatifs, que le malade puisse en continuer l'usage quelque tems.

Mais je serois fort trompé, si l'efficacité des *absorbans* ne s'étendoit point au-delà de l'estomac & des intestins. Je suis fermement persuadé que les sels neutres savoneux qui se trouvent dans l'estomac, & qui conspirent avec les autres causes à la dissolution des alimens, sont capables de dissoudre une partie de ces poudres, ou du moins d'en tirer une teinture, qui entrant dans les veines lactées, est portée dans le sang, & devient un désobstruant. Mais je n'entreprendrai pas de déterminer comment ces poudres font la fonction de désobstruant; si c'est en picotant les petits vaisseaux, en y excitant ainsi une contraction, en vertu de laquelle la matiere qui enduit leur parois est détachée; ou si elles agissent, comme la limaille de fer, & emportent les obstructions peu à peu; ou enfin, si se mêlant avec les mucosités qui produisent les obstructions, & pénétrant avec elles dans les pores de la matiere obstruée, elles en ébranlent la cohésion, & la rendent friable.

ABSORBENTIA. *Absorbans.* On donne cette épithete à différentes especes de vaisseaux dans le corps; tels que les veines lactées qui absorbent le chyle; les vaisseaux cutanés qui pompent une petite partie de l'eau des bains, ou des fomentations, ou de quelqu'autre chose que ce soit qu'on applique sur la peau, où les vaisseaux qui s'ouvrent dans quelque cavité du corps, soit naturelle, soit accidentelle, & reçoivent les fluides qui s'y extravasent, & les portent derechef dans le sang.

ABSTEMIUS. Ce terme répond à l'ἄοινος des Grecs, & il signifie, selon Castelli, celui qui ne boit point de vin.

ABSTENTIO. Ce mot se prend dans Cælius Aurelianus, pour *suppressio, retentio, detentio; suppression, rétention, détention*. C'est en ce sens qu'il a dit, *Acut.* l. III. c. 17. *abstentio stercorum*, détention des excrémens, symptome assez ordinaire du Priapisme; & *Acut.* l. II. c. 5. *abstentas officiorum naturalium egestiones*, signifie la même chose; de même que Chron. l. I. c. 5. *abstentis denique naturalibus officiis impletum caput magis gravatur.* Lorsque la tête est déja pesante, la suppression des évacuations naturelles augmente encore la pesanteur, dit Cælius, en parlant des affections maniaques. Le même Auteur se sert du mot *Abstenta*, dans un sens un peu différent; il applique cette épithete à la pleure, *Acut.* l. II. c. 16. *hinc denique, quoties tumore densatur, ossibus vicinantibus abstenta ire latius prohibetur.* Ce qu'on peut rendre ainsi, les os adjacens empêchent que la tumeur de la pleure enflammée ne s'étende.

ABSTERGENTIA. *Abstergeans.* Castelli semble confondre ce mot avec *abluentia, abluans*; il y a pourtant entre *abstergeans* & *abluans*, une grande différence. Les abluans sont des fluides qui ne peuvent fondre & emporter que les sels que l'eau peut dissoudre; au lieu que les *abstergeans* sont de nature savoneuse, & peuvent dissoudre les concrétions résineuses, & celles qui sont formées d'huile & de terre; effets que les simples abluans, ou les menstrues aqueux ne produisent point.

ABSTINENTIA. *Abstinence.* Se dit ou généralement de toute sorte de nourriture, ou particulierement de quelques alimens.

Le *Diatritos* des méthodiques d'où ces Medecins furent surnommés *Diatritarii*, *Diatritaires*, ne signifie pas proprement une abstinence de trois jours, comme on le pense communément, mais l'espace de trois jours, espace, pendant lequel les Diatritaires enjoignoient l'*abstinence*. Voyez *Diatritos*.

Dans les inflammations & dans les fievres, Erasistrate ordonnoit une *abstinence* rigoureuse, au lieu de la saignée. Galien.

Diodore de Sicile remarque, que les anciens Egyptiens recommandoient l'*abstinence*, comme un remede contre les maladies.

L'*abstinence* paroît être le meilleur préservatif contre les maladies, dont puissent user ceux qui menent une vie sédentaire; & si l'on sçait ménager à propos ce moyen, il ne contribuera pas peu à l'efficacité des remedes, dans la cure des maladies, tant aigues que chroniques.

Outre le sens ordinaire, *abstinentia* signifie encore dans Cælius Aurelianus, *suppression*. On lit Chron. l. II. c. 9. *abstinentia hemorrhoïdarum veterum*, suppression de l'écoulement habituel des hémorhoïdes; ce qu'il compte entre les causes des hémorrhagies spontanées, & *Acut. liv. II.* c. 37. *abstinentia sudoris*, suppression de la sueur: *Acut.* l. c. 17. *spiritus ob abstinentiam clausus*, les vents enfermés dans les intestins, & causant par la compression où ils sont la passion iliaque. D'où l'on voit qu'*abstinentia* se prend encore dans cet Auteur pour *compressio, compression*.

Le verbe *abstinere*, signifie dans Cælius Aurelianus, empêcher, restraindre, & supprimer.

ABSTRACTITIUS. *Abstrait.* C'est ainsi qu'on appelle l'esprit naturel des végétaux aromatiques, pour le distinguer de celui qui est produit par la fermentation. Castelli, d'après Libavius.

ABSUS. *Lotus Ægyptien.* Ray, Hist.

ABU

ABVACUATIO ou ABEVACUATIO, c'est par ce mot que Leonicenus rend le mot Grec ἀπεκένωσις. Castelli. Voyez *Apocenosis*.

ABUNDANTIA. Surabondance des humeurs de quelque nature qu'elles soient.

ABUSUS. *Abus*, mauvais usage d'une chose. Les Auteurs en Medecine appliquent ce terme fréquemment aux choses non naturelles.

ABUTIGE. *Abutige*, Ville d'Egypte, connue par son opium, le meilleur que l'on ait. Elle est située dans le territoire de l'ancienne Thebes. Schulze.

ABUTILON. (nom Arabe.) *mauve jaune.*

Caractere de cette plante.

Elle ressemble entierement à la guimauve ordinaire, tant par la fleur, que par les feuilles. La fleur ne s'ouvre qu'en deux parties. Ses semences ont la figure d'un petit rein; & elles sont renfermées dans de petites gaines séparées.

Abutilon. offic. Elem. Bot. 83. Tourn. Inst. 99. Boerh. Ind. A. 274. Rupp. flor. Jan. 31. *althæa lutea*, Ger. 790. Emac. 935. Raii Inst. 1. 699. *althæa Theophrasti flore luteo.* C. B. Pin. 316. Hist. Oxon. 2. 531. *althæa Theophrasti flore luteo, quibusdam abutilon.* J. B. 2. 938. Chab. 302. *althæa lutea, sive abutilon Avicennæ putatum*, Park. Theat. 305. *alcea Indica, abutilon dicta major, pericarpio membranaceo, orbiculari, compresso, vertice corniculis extùs coronato, intùs in decem, aut duodecim loculamenta diviso.* Pluk. Almag. 17.

Elle croît dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juil-

let. On se sert de ses semences & de ses feuilles. Ses feuilles appliquées à l'extérieur nettoyent les ulceres. Ses semences provoquent les urines, & chassent le gravier. Elle est diurétique & vulnéraire.

MILLER en distingue les especes suivantes :

1. *Abutilon. Dod.*
2. *Abutilon Indicum.* J. B.
3. *Abutilon Carolinianum reptans alceæ foliis gilvo flore.* act. Phil.
4. *Abutilon Americanum, amplissimo folio, caule villoso.* Plum.
5. *Abutilon Americanum, fructu subrotundo, pendulo, è capsulis vesicariis crispis conflato.* Rand.
6. *Abutilon althæoides, flore carneo, fructu globoso.* Hort. Elth. p. 1.
7. *Abutilon periplocæ acutioris folii, fructu stellato.* Hort. Elth. p. 4.
8. *Abutilon Americanum, folio hastato, flore amplo purpuro-cæruleo, pediculis longis insidentibus.* Houst.
9. *Abutilon Americanum, flore albido, fructu è capsulis vesicariis plenis conflato pediculo geniculo.* Martyn. cent. I. Pl. 33.
10. *Abutilon Americanum ribesii foliis, flore carneo, fructu pentagono aspero.* Houst.
11. *Abutilon Americanum frutescens, folio amplo cordato, subtùs lanuginoso, floribus amplis luteis.* Houst.
12. *Abutilon fruticosum aquaticum, folio cordato scabro, flore pallido luteo.* Houst.
13. *Abutilon Americanum, populi folio leviter serrato.* Houst.
14. *Abutilon Americanum fruticosum, foliis cordatis, floribus parvis purpurascentibus.* Houst.
15. *Abutilon Americanum viscosum, altheæ folio mucronato, flore parvo luteo.* Houst.
16. *Abutilon fruticosum, foliis subrotundis serratis, floribus albis pentapetalis, ad alas foliorum conglomeratis.* Sloan. Cat.

ABYSSUS. Guillaume Menens designe par ce mot, la matiere premiere, dont tous les êtres sont formés, *materia prima. Theat. Chym.* p. 274.

Les Chymistes entendent encore par *abyssus*, un réservoir propre pour la matiere séminale dont tous les êtres sont formés. CASTELLI d'après LIBAVIUS.

ACA

ACACALIS. Arbrisseau qui porte une fleur papillionacée, & un fruit couvert d'une cosse. On l'appelle aussi *Kirmersen*. RAY. Hist.

On dit que cet arbrisseau a reçu son nom de la Nymphe Acacalis qui fut enlevée par Apollon. GORRÆUS.

Dioscoride dit que l'*acacalis* est le fruit d'un arbrisseau qui croît en Egypte, semblable au tamaris, dont l'infusion mêlée avec le collyre ordinaire, éclaircit la vue. DIOSCORIDE, l. I. c. 118.

Cette plante est semblable au *siliquâ sylvestris rotundifolia* de C. B.

C'est à Constantinople un remede populaire dans les maladies des yeux. RAY. Hist.

On se sert de sa cosse, & elle est astringente. DALE.

Hesychius traduit ἀκακαλίς par la fleur du narcisse.

ACACIA. L'*acacia* est un arbrisseau qui croît en Egypte. Il est ainsi appellé de ἀκάζω, *acuo*, parce qu'il est épineux.

1. *Acacia offic.* Alp. Ægypt. 9. Vesling. Obs. VI. *acacia vera.* Schrod. 4. 6. Raii hist. 1. 976. J. B. 1. 9. Tourn. inst. 605. Boerh. Ind. A. 2. 56. *acacia vera*, Chab. 92. *acacia vera, sive spina Ægyptiaca*, Park. Theat. 1547. *acacia Dioscoridis.* Germ. Emac. 1590. *acacia vera Ægyptiaca, siliquis sinuosis, sive lupini.* Breyn. Prod. 2. 2. *acacia Ægyptiaca*, Col. in Rech. 866. *acacia Ægyptiaca foliis scorpioidis leguminosæ, siliquis albis, compressis, isthmo interceptis, floribus luteis*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 5. *acacia vera*, Germ. 1149. *acacia foliis scorpioidis leguminosæ*, C. B. Pin. 392. *acacia Ægyptia, siliquis lupini, floribus luteis*, Herm. Parad. Bat. Prod. 303. *acacia vera, seu spina Ægyptiaca, foliis scorpioidis leguminosæ floribus luteis, siliquis compressis lupini*, Dougl. Ind. 2. *acacia vera, seu Ægyptiaca*, ind. Med. 2. *acacia vera, sive spina Ægyptiaca, subrotundis foliis, flore luteo, siliquâ brevi, pauciori-bus, isthmis glabris & cortice nigricantibus donata.* Pluk. Almag. 3. *Mizquitl seu acacia*, Hern. 59.

L'*Acacia* est un arbre assez gros, mais qui n'est pas fort haut; très-branchu, & armé de fortes épines. Ses feuilles sont très-menues, conjuguées & rangées par paires, sur une côte de deux ou trois pouces de long; elles sont d'un verd obscur, & longues de trois lignes. Ses fleurs viennent dans les aisselles des côtes, à l'origine des petites branches qui portent les feuilles, & sont ramassées en un bouton sphérique, porté sur un pédicule d'un pouce de long. Elles sont d'une couleur jaunâtre, garnies d'étamines, & d'un pistile qui devient une gousse semblable en quelque façon à celle du sapin, longue de cinq ou six pouces, brune, roussâtre, applatie. L'intérieur de cette gousse est rempli par une semence ovale, applatie, & chaque grain de semence est séparé d'un autre par des especes de capsules, rondes, courtes, & applaties, ce qui donne à chaque gousse la ressemblance d'un bout de chapelet dont les grains seroient un peu applatis.

Il croît en Egypte & en Arabie, & on exprime le suc du fruit de l'*acacia*, lorsqu'il n'est pas encore mur. Quand il est épaissi, il est rougeâtre ou jaunâtre en dedans, & tirant sur le noir à l'extérieur. On se sert de ses gousses, lorsqu'elles ne sont pas encore mûres, pour composer le vrai *acacia* des Anciens, qui entre dans la composition de leur thériaque. C'est de cet *acacia* dont on parle, quand on fait mention de l'*acacia* purement & simplement. On croit que ce que nous appellons gomme Arabique, n'est autre chose que la gomme de cet arbre. Elle est d'un blanc tirant sur le jaune, pâle, & luisante, insipide au gout, & visqueuse. Elle sort de l'arbre qu'on ouvre à cet effet. La meilleure est luisante comme le verre, pure, & dans la forme de petits vers. Le suc de l'*acacia* rafraîchit & desséche. Comme les particules dont il est composé sont assez grossieres, il est fort astringent, & il incrasse les humeurs. La gomme humecte & échauffe, elle incrasse, elle bouche les pores de la peau, & elle corrige l'acreté des médicamens. Comme elle est douce & gluti-neuse, on s'en sert dans les toux, dans les enrouemens & d'autres maladies de la trachée artere. Elle est très-propre pour les maladies des yeux. C'est un excellent ingrédient dans les applications faites à l'extérieur dans les affections des arteres. Elle produit encore un bon effet dans la disurie, & dans la maladie qu'on appelle *Diabetes*. DALE. MILLER.

Prosper Alpin, dit qu'on bat les cosses de l'*acacia* dans un mortier, qu'on en exprime le suc de cette maniere, & qu'on lui donne ensuite une juste consistance sur un feu modéré. C'est-là ce qu'on appelle l'*acacia* liquide, & l'*acacia* sec. On rend le dernier dur par évaporation; & l'on en fait un plus grand usage que du premier dans la teinture des cuirs.

Le même Auteur prétend, qu'un clystere de la décoction des gousses vertes & non mures, ou des feuilles ou des fleurs de l'*acacia*, est capable d'arrêter le flux de sang ou d'autres humeurs; & que ce remede est excellent dans les hémorrhagies de matrice.

Miller dit que le vrai *acacia* est fort rare dans les boutiques de nos Apothicaires, qui lui substituent le suc de petites prunes sauvages, épaissi sur le feu en consistance solide : C'est ce qu'on appelle *acacia nostras*, ou *acacia germanica*.

2. *Acacia Indica Farnesiana.* Ald. 2. Raii hist. 1. 977. Tourn. Inst. 605. Elm. Bot. 477. Ind. Med. 57. Jons. Dendr. 366. Rupp. flor. jen. 18. *acacia Indica siliquâ tumidâ tuberosâ*, Breyn. Prod. 2. 2. *acacia America siliquis teretibus ventriosis, floribus luteis*, Herm. Par. Bat. Prod. 303. Cat. Jam. 152. Hist. 2. 56. *acacia Ame-*

ricana Farnesiana, Park. Theat. 1547. *Acacia Indica foliis scorpioidis leguminosæ siliquis fuscis teretibus resinosis*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 5. Boerh. Ind. B. 2. 56. Volck. flor. nor. 4.

Les curieux le cultivent dans leurs jardins.

Quelques-uns prétendent que la gomme arabique se tire encore de cet arbre.

3. *Acacia siliquis compressis*, Ind. Med. 57. *Gummi senica*, Offic. *Gummi senica seu Orientalis*, Mont. Exot. 10.

La gomme qu'on appelle (Ind. Med.) gomme de sénégal, est semblable à la gomme arabique, à cela près qu'elle est en plus gros morceaux. Sa surface extérieure est rude: elle est transparente & claire en-dedans: sa couleur tire sur le blanc, & quelquefois sur le rouge: elle est aqueuse & insipide au gout: elle est visqueuse & n'a point d'odeur. On l'apporte de la Guinée, & quelques-uns prétendent qu'elle prend son nom du fleuve *Senega*. Je suis fort embarrassé de dire de quel arbre on la tire, à moins que ce ne soit d'une espece d'acacia: c'est au moins ce que nous pouvons conjecturer sur la ressemblance de sa forme extérieure, & l'analogie de ses propriétés avec la gomme arabique.

Les Apothicaires se servent souvent des morceaux les plus blancs & les plus purs de la gomme de sénégal, au lieu de la gomme arabique.

4. *Lycium Indicum*, Offic. *Lycium Indicum putatum garciæ*, Park. Theat. 1011. *Lycium garciæ sive cate*, J. B. 1. 61. Raii Inst. 2. 1628. *Lycium Indicum & cate*, Chab. 51. *Lycium ericæ foliis, cate garcia*, Jons. Dendr. 268. *Lycium foliis ericæ*, C. B. Pin. 479. *Arbor spinosa, unde cate sive Lycium exprimitur*, Bont. 92.

Il croît aux Indes Orientales: son suc affermi s'appelle *cate*. Il raffermit les dents & fortifie les gencives. Il n'est pas aisé de déterminer si le *cate* de Bontius & la terre du Japon, ou le cachou, sont la même chose. Je suis porté par la ressemblance des mots cate & catechu, ou cachou, à le croire. Mais puisque Holbigius nous assure que le cachou n'est autre chose qu'un extrait de l'*arec*, arbre dont les naturels du pays mangent le fruit, je ne peux m'empêcher d'ajouter foi à son récit, surtout lorsque je viens à considérer le long séjour qu'il a fait dans le pays. Les Arabes appellent *fausel* l'arbre qui donne le cachou: mais on trouve dans le cachou une si grande variété, tant par rapport à la couleur que par rapport au poids, que je ne vois rien qui empêche de le regarder comme l'extrait de différentes plantes, & qui portent cependant le même nom.

Dale fait mention d'une cinquieme espece d'*Acacia*, dont on tire le *lycium Indicum* ou cachou, Germ. Ephem. an. 13. P. 8. 9. 10. T. 1.

ACACIA GERMANICA. Le College des Medecins de Londres en donne la composition suivante.

Prenez *des prunes sauvages qui soient à peine mûres, en quantité quelconque;*

Exprimez-en le suc, & épaississez-le sur un feu modéré. J. B. *Pharmacop. de* Quincy.

Il faut avoir grand soin, lorsque ce suc sera sur le feu, de le remuer continuellement, si l'on ne veut qu'il se brûle, (ce à quoi il est fort sujet) avant que d'avoir acquis de la consistance, & d'être parvenu à cet état qui le rend dur & fragile lorsqu'il est refroidi. *Notes de Shavv sur la Pharmacop. d'Edimbourg.*

L'*Acacia* est extremement austere & astringent, ce qui le rend propre pour les hémorrhagies, les diarrhées & les dyssenteries.

On l'emploie dans les gargarismes pour resserrer les glandes salivaires & la luette lorsqu'elles sont trop relâchées, & dans les collyres répercussifs pour les inflammations des yeux.

Les Egyptiens s'en servent pour raffermir les dents & les gencives. Geoffroy.

Comme l'*Acacia* est astringent, on peut le faire entrer dans la composition des médicamens destinés à raffermir les fibres qui sont relâchées. La dose du vrai *Acacia* est depuis quatre grains jusqu'à une dragme; & celle de l'*Acacia* d'Allemagne depuis six grains jusqu'à une dragme & demie. Boerhaave.

Il est bon dans les hémorrhagies, étant dissout dans du vinaigre & de l'eau. Cælius Aurelianus.

ACACIA FERREA, *cuillier de fer.* Ruland. Johnson.

ACACOS, d'α privatif, & κακὸς mauvais. Pechlin a donné ce nom aux maladies qui ne sont point dangereuses, aussi-bien qu'aux aphtes des enfans. Castelli.

ACADEMIA, *Académie.* Société de personnes qui s'attachent particulierement à perfectionner les sciences, ou à les enseigner aux autres. Paracelse disoit qu'il n'avoit étudié ni à Paris, ni à Rome, ni à Toulouse, ni dans aucune autre Académie, & qu'il n'avoit d'autre Université que la nature dans laquelle Dieu fait éclater sa sagesse, sa puissance & sa gloire d'une maniere visible à ceux qui l'étudient. C'est à elle (ce sont ses paroles) que je dois tout ce que je sai & tout ce qu'il y a de vrai dans mes écrits.

ACÆRIA, état d'une chose qui est hors de saison ou à contre-tems; d'α privatif, & καιρὸς, tems.

ACAHI ou ACHAHI. *Eau d'alun.* Ruland.

ACAID. *Vinaigre.* Ruland. Johnson.

ACAJA. *Pisonis. Acaja quæ & Nametara Brasiliensibus* Marcgrav. Cet arbre est encore appellé par Ray, *Prunus Brasiliensis fructu racemoso, ligno intùs pro Officulo.*

Cet arbre est de la hauteur du tilleul; son écorce est raboteuse & de couleur cendrée comme celle du sureau. Ses feuilles sont douces au toucher, exactement opposées les unes aux autres, longues de quatre travers de doigts & larges d'un & demi ou de deux, de grandeur inégale, brillantes, traversées dans leur longueur d'une grosse côte comme celle du noyer.

Il produit un grand nombre de fleurs de couleur jaunâtre & pressées, auxquelles succedent des prunes semblables aux nôtres, tant en figure qu'en grosseur, jaunes, couvertes d'une peau très-mince, d'un gout acide, dans lesquelles on trouve un gros noyau composé de filamens ligneux que l'on casse facilement avec les dents & dont l'amande est d'un blanc jaunâtre.

Ses feuilles sont extremement acides & astringentes, propres à faire recouvrer l'appétit & à appaiser la soif que cause la fievre.

On tire de ses feuilles, lorsqu'elles sont encore jeunes, un suc que l'on met sur le roti.

Son bois est rouge & aussi léger que le liége.

Les prunes qu'il produit, & que l'on appelle prunes de monbain, ont un gout acide fort agréable. Elles tombent lorsqu'elles sont mûres & répandent une très-bonne odeur. Elles sont rafraîchissantes, astringentes, bonnes contre la fievre, propres à fortifier l'estomac, & à arrêter la dyssenterie.

On en tire un vin qui, lorsqu'il est vieux, est capable d'enivrer.

On confit les boutons & les sommités de cet arbre, & on en tire une écume qui est bonne pour enlever les taches & les taies des yeux, pour éclaircir la vue & guérir les opthalmies. D'abord elle cause quelque douleur, mais elle n'est pas de durée.

Les feuilles, les boutons, le suc & l'écorce temperent les inflammations de la gorge, étant employées en forme de gargarisme. On en fait aussi des bains pour remédier aux maladies des piés & des autres parties du corps, qui proviennent de chaleur.

C'est à l'extrémité des branches de cet arbre qu'un certain oiseau de la grosseur d'une pie & d'un plumage noir & jaune fort beau, fait son nid pour qu'il soit à couvert des serpens & des insectes qui pourroient lui nuire. Ray, *Hist.*

ACAJAIBA. *Acajou. Pomifera seu potiùs prunifera Indica nuce reniformi summo pomo innascente, Cajum dicta. Anacardii alia species.* C. B. *Cajum*, Ger. Park. J. B. *Acajaiba*, Pisonis & Marcgravii. *Kapa Mara.* H. M.

P.

P. 3. T. 54. p. 65. *Anacardium occidentale Cajou dictum, Officulo reni leporis figura.* Herman. Ray, *Hist.* p. 1649.

Le calice de la fleur qui vient à l'extrémité de la tige est de figure oblongue & découpé en cinq parties. La fleur est du genre des monopétales, divisée en cinq segmens longs & étroits. Dans le fond du calice est l'ovaire qui se change en un fruit charnu de la figure d'une poire, au sommet duquel est un noyau dans lequel est enfermée une semence qui a la figure d'un rein & qu'on appelle noix, ou chateigne d'Acajou.

On ne connoît encore qu'une espece de cette plante qui est celle que nous décrivons.

Cet arbre est très-commun dans plusieurs endroits de l'Amérique, surtout dans la Jamaïque & dans les Barbades, où il devient d'une grandeur considérable. Miller.

Il croît dans tous les endroits du Malabar, quoiqu'il ait pris naissance dans le Bresil. Il porte pendant trente ans un fruit qui mûrit aux mois d'Aout & Septembre. Il commence à fleurir dans le Bresil, suivant Marcgraw, sur la fin du mois d'Aout, il est tout-à-fait en fleur au mois de Septembre, & produit une grande quantité de fruit en Décembre & en Janvier.

On fait avec le suc de ce fruit une boisson qui, lorsqu'elle a fermenté suffisamment, enivre de même que le vin. La semence de la noix étant rotie est beaucoup meilleure que la noix ordinaire & a le même gout que les amandes. On ne sauroit la mordre lorsqu'elle est crue sans s'excorier les gencives à cause de l'acrimonie de son suc, ce qui fait qu'on est obligé de l'ouvrir avec un couteau. Pour lui ôter son acreté & pour la rendre plus agréable, on la coupe par petits morceaux & on la met tremper avec du sel dans de l'eau ou dans du vin. Elle fortifie l'estomac, facilite la digestion, & arrête le vomissement. Les Indiens la mangent après l'avoir fait légerement rotir pour s'exciter à l'amour. Son suc arrête la diarrhée, & guérit le flux immodéré d'urine. Ses noix s'allument lorsqu'on les met au feu; le fruit peut se manger cru, mais ordinairement on le fait confire avec du sucre.

Les naturels du pays retirent de la liqueur qui est renfermée entre les deux coquilles de la noix, une huile dont les teinturiers se servent pour donner à leurs toiles un noir qui ne s'efface jamais, & qui empêche le bois de se corrompre. Ils prétendent qu'il n'y a rien de meilleur que cette huile toute acre qu'elle est, pour les dartres, la gratelle & pour les vers, lorsqu'on l'applique extérieurement.

Il sort de cet arbre, lorsqu'on y fait une incision, une gomme transparente qui ressemble par sa couleur aussi bien que par sa consistance, à la gomme arabique. Marcgraw.

C'est une question que de savoir si l'on ne peut pas faire de cette huile, le catechu ou cassu.

Les habitans du Bresil comptent leur âge par les noix d'Acajou, dont ils ramassent & conservent une tous les ans.

Comme son bois est fort dur & qu'il n'est point sujet aux vers, on l'emploie à plusieurs usages, surtout dans la menuiserie & dans la construction des vaisseaux: il est aromatique & d'une odeur très-suave quand il est sec.

Cet arbre est remarquable à cause du fruit qu'il porte, & peut être pourroit-on le mettre au nombre des différentes especes de pruniers. Ray. *Hist. Plant.*

ACAJOUANUM LIGNUM. *Bois d'Acajou.* Ce n'est point cet arbre qui porte la noix d'*Acajou.* Son bois est de couleur rougeâtre & les vers ne l'attaquent jamais, ce qui le rend propre pour les meubles, mais on l'emploie rarement dans la Medecine. Geoffroy.

ACAIROS. Ἄκαιρος. Mot dérivé de ἀ privatif & de καιρὸς, tems; *hors de saison.* On l'applique à tout ce qui arrive à contre-tems, ou qui differe de ce qui devoit arriver sous la même circonstance de tems & de lieu. C'est dans ce dernier sens qu'on doit prendre le passage qu'on trouve dans Hippocrate, *Epidem. Liv.* 1. ἄκαιρος ὑπόστασις, c'est-à-dire, l'Hypostase ou sédiment cru de l'urine qui n'est point tel qu'il devroit être pour constituer un symptome favorable. De même ἄκαιρα διαχωρήματα, & ἀκαιρότερα διαχωρήματα, & ἄκαιροι ἱδρῶτες doit s'entendre des selles & des sueurs qui viennent à contre-tems & qui n'apportent aucun soulagement au malade. Hippocrate emploie encore le mot Ἀκαίρως pour signifier une chose qui est à contre-tems, comme *Epidem. Liv.* 1. ἐν ὥρῃ δὲ ἀκαίρως τὰ τῶν ψυχρῶν. L'eau froide convient à la saison où l'on est. Et dans le même livre, διψώδεες οὐ λίην ἀκαίρως, pas plus altéré qu'il doit l'être eu égard à la fievre. Et dans son traité des maladies *Epidem. Liv. 6. Sect.* 3. *Aphor.* 28. Il dit en parlant des hémorrhoïdes, qu'elles occasionnent un grand nombre de maladies dont il donne le détail, (ἐπιτηδείως ἀκαίρως) lorsqu'on les arrête mal-à-propos. πόνος ἄκαιρος, *de ratione victus in acutis*, signifie un travail ou un exercice qui est hors de saison, ou qui suivant Galien, ne peut que nuire au corps dans l'état où il se trouve.

ACALAI. *Sel.*

ACALCUM. *Etaim.* Castelli, d'après Miller.

ACALEPHE. Ἀκαλήφη ou Ἀκαλύφη *Ortie.* Gorræus. Foesius. Constantin.

C'est encore le nom d'un poisson dont la chair est très-tendre & très-facile à digérer. Je crois que c'est celui dont parle Athenée. Nicandre & Gellius font mention, le premier d'un oiseau, & le second d'un poisson qui porte ce nom. Ils prétendent qu'il est dérivé d'ἀ privatif de καλὴ, beau ou agréable & ἁφὴ toucher; à cause que ce qui est rude au toucher ne sauroit lui être agréable. Constantine.

ACAMATOS. Ἀκάματος, mot dérivé de ἀ privatif & de κάμνω travailler. Galien entend par-là, si je ne me trompe, cette position dans laquelle un membre est autant éloigné de la flexion que de l'extension; situation dans laquelle il peut long-tems demeurer sans se fatiguer. Ainsi par exemple lorsque nous dormons les genoux sont pliés de telle sorte, que ni les fléchisseurs ni les extenseurs de la jambe ne font aucun effort. Les bras se trouvent de même par un mouvement spontané dans la position la plus commode & la moins fatigante. Cela arrive lorsque les bras font presque un angle droit avec l'épaule, que la paume de la main est tournée en dedans & le dos de la main en dehors, car alors les fléchisseurs & les extenseurs, les pronateurs & les supinateurs sont dans une situation moyenne entre la flexion & l'extension, la pronation & la supination, & fatiguent beaucoup moins qu'ils ne feroient dans toute autre position.

ACAMECH ou ACEMECH, signifie suivant Ruland & Jonhson, les parties superflues de l'argent. Mais je ne saurois déterminer si c'est du superflu de l'argent, de la fausse monnoie, des scories de ce métal, ou simplement du superflu de l'humide radical de l'argent, qu'ils entendent parler.

ACANOR. Espece de fourneau dont on se sert dans les opérations de Chymie.

ACANTHA, Ἄκανθα, signifie en général tout ce qui est pointu ou garni d'épines, comme l'épine ou les nageoires de quelques sortes de poissons. On a donné ce nom à l'assemblage des apophyses épineuses des vertebres, dont chacune d'elles est appellée apophyse épineuse. Ἄκανθα λευκὴ est l'épine blanche ou l'aube-épine. Gorræus.

ACANTHABOLUS, Ἄκανθα, *épine*, βάλλω, *jetter dehors, chasser*; instrument de Chirurgie dont on trouve la description dans Paul Eginete, & qui ressemble à des pincettes. On s'en sert pour enlever les esquilles d'os cariés, les épines, les tentes ou tout autre corps étranger qui se trouve dans une plaie, ou pour arracher les poils des paupieres qui incommodent & irritent les yeux, ceux des narines ou des sourcils.

Les tranchans sont garnis de plusieurs dents qui s'emboîtent les unes dans les autres, & qui, lorsque l'instrument est fermé, saisissent les corps avec beaucoup plus de force.

Scultet a donné la figure de cet instrument, *Planch. IV. fig.* 1. Le manche de celui-ci est plat, pour pouvoir dans l'occasion s'en servir au lieu de spatule pour faire une emplâtre.

ACANTHACEOUS. Terme de Botanique affecté aux Plantes qui tiennent de la nature du chardon, & qui sont garnies de piquans.

ACANTHALZUCA. Le même qu'Echinopus, espece de chardon.

ACANTHICE. Ἀκανθικὴ μαστιχὴ, Gorræus veut que ce soit la larme qui est renfermée dans le sommet de l'helxine ou pariétaire & qui est d'un gout fort agréable : mais je crois qu'il s'est doublement trompé, car premierement, c'est suivant Théophraste le fruit du chardon argentin, & en second lieu, le mot grec ἡδύχυμος, qu'il traduit *d'un gout agréable*, signifie ici *bon pour les maladies de la bouche.* Saumaise.

ACANTHIUM. Chardon qui porte le coton. Voyez *Carduus.*

ACANTHION. *Hérisson.* Voyez *Echinus.* Gorræus.

ACANTHUS, *Acanthe.* (Ἄκανθος ainsi appellée d'ἄκανθα, *épine*, le jenne Acante, que les Poëtes prétendent avoir été métamorphosé en la fleur de cette plante.) On l'appelle *Branque-ursine.*

L'*acanthe* est la *Branca ursina*, *Offic. Acanthus sativus*, Ger. 986. Emac. 1047. Park. Theat. 992. Raii Hist. 2. 1325. *Acanthus sativus vel mollis Virgilii*, C. B. Pin. 383. Tourn. Inst. 176. Elem. Bot. 145. Boerh. Ind. C. 238. Hist. Oxon. 3. 604. *Acanthus mollis*, Rivin. Irr. M. Tab. 87. *Carduus Acanthus, sive Branca ursina*, J. B. 3. 75. *Carduus Acanthus, Branca ursina*, Chab. 350. *Brank-ursine.* Dale.

Les feuilles de l'*acanthe* sont d'un verd foncé & luisantes, longues d'environ un pié, & larges de trois ou quatre pouces, découpées profondément en plusieurs parties, d'une façon si agréable, que les Anciens les ont choisies pour orner le chapiteau des colonnes de l'ordre corinthien, & les autres parties de leurs édifices. Du milieu de ses feuilles qui sont couchées sur terre, s'éleve une tige à la hauteur de deux piés, épaisse d'environ un doigt, ronde, moëlleuse, & qui n'est garnie de feuilles que vers son sommet, qui est composé d'une tête chargée d'une longue suite de fleurs blanches entourées de petites feuilles rudes & piquantes qui leur tiennent lieu de calice ; elles couvrent & cachent presque entierement un fruit en forme de gland, partagé en deux loges par une cloison qui est au milieu, dont chacune contient deux graines ou semences. Sa racine est longue & s'étend de côté & d'autre. On la cultive dans nos jardins, & elle naît en abondance en Italie, en Espagne, & dans les Provinces méridionales de la France. Elle fleurit dans les mois de Juillet & d'Août.

Dale prétend qu'elle est diurétique, & qu'elle arrête la diarrhée.

Elle a une vertu émolliente & apéritive. Celle à qui l'on donne le nom d'*acanthus mollis* dans les boutiques, est adoucissante, tant soit peu savoneuse comme la mauve, & insipide. Elle contient un suc gluant & mucilagineux, qu'on emploie dans les lavemens & les cataplasmes émolliens, & qui est excellent contre les brûlures & les autres cas où les émolliens conviennent, étant appliqué en forme de cataplasme ; sa racine est fort bonne pour ceux qui crachent le sang après une chute. Boerhaave.

2. *Acanthus sylvestris*, *Offic.* Park. Theat. 992. Ger. 986. *Acanthus sylvestris aculeatus*, Ger. Emac. 1047. *Acanthus aculeatus*, C. B. Pin. 383. Raii hist. 2. 1325. hist. Oxon. 3. 624. Boerh. Ind. A. 239. Tourn. Inst. 176. Elem. Bot. 145. *Acanthus sylvestris, sive branca ursina spinosa*, J. B. 375. *Brank-ursine sauvage.*

On la cultive dans les jardins de Botanique, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles ont les mêmes vertus que celles de la précédente, & on les emploie dans la Medecine. Dale.

Miller ajoute aux deux especes d'*acanthe* dont nous venons de parler, les suivantes.

Acanthus rarioribus & brevioribus aculeis munitus; Tourn.

Acanthus Lusitanicus, amplissimo folio lucido.

Acanthus orientalis humillimus, foliis pinnatis aculeatis. Tourn.

Comme l'*acanthe* des Anciens a causé quelque embarras aux Savans, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les observations que Saumaise a faites sur cette plante. Elles peuvent être de quelque secours pour nous faire distinguer quelques plantes dont il est parlé dans les anciens Auteurs qui ont écrit sur la matiere medicinale.

De l'Acanthe que l'on cultive dans les jardins, & de celle d'Egypte.

L'*acanthe* est une plante qui sert à orner les jardins. L'*acanthe* d'Egypte que Théophraste appelle *Acanthe* ou épine d'Egypte, est un arbre épineux à qui les Latins ont donné le nom d'*acanthus*, qui signifie une épine : car ἄκανθος est le même qu'ἄκανθα. Je suis moins surpris de cela que de l'erreur dans laquelle sont tombés la plupart des Auteurs, qui l'ont confondue avec l'*acanthe* de jardin. Isidore avance, sur l'autorité d'un ancien Auteur, « Que le myrrhe, qui est un arbre d'Arabie qui a cinq coudées de haut, est semblable à l'épine qu'ils appellent *acanthus.* » Ce dernier est l'*acanthe* ou *acanthe* d'Egypte, qui, suivant Diodore de Sicile & Dioscoride, est semblable à l'arbre qui produit la myrrhe. Le même Isidore nous dépeint l'*acanthus*, qui est une plante d'Egypte, comme un arbre toujours verd, fort épineux, dont les branches sont flexibles ; c'est-à-dire, qu'il ne met aucune différence entre l'*acanthe* de jardin & celle d'Egypte. Servius est du même sentiment. Il est pourtant certain que l'*acanthe* d'Egypte dont Théophraste nous a laissé la description, & dont il distingue deux especes particulieres, est tout-à-fait différente de celle dont parle Virgile, qui la met au rang des plantes étrangeres.

——— *Baccas semper frondentis* acanthi.

L'*acanthos* d'Egypte dont parle Théophraste, porte des cosses pour fruit, & celle de Virgile des baies. L'*acanthus* de Virgile est le lotos de Cyrene, qui, suivant Hérodote, n'est point différent de l'*acanthos* ou épine d'Egypte. De-là vient que le lotos de Cyrene est appellé par plusieurs Auteurs *acanthos* ou *acanthe*, à cause de ses piquans. Cette espece étoit commune en Egypte, de même que dans le territoire de Cyrene. C'est de ces épines dont prétend parler Démétrius dans Athenée, lorsqu'il dit dans son histoire d'Egypte, « Le pays qui est au-delà produit une espece d'*acanthos*, (épine) qui est un arbre dont les branches sont flexibles, & qui porte un fruit rond. »

De-là vient que le Poëte les appelle baies, car la baie est, à proprement parler, un fruit rond. C'est en ce sens que Servius l'entend, lorsqu'il remarque qu'elle croît en abondance dans l'Isle *Cercinna*, où on lui donne le nom d'*acanthus* à cause de ses piquans. Il est certain que les Latins appelloient la gomme *acanthium*, parce qu'on l'apportoit d'Egypte, où on la ramassoit sur une espece d'épine ; & Pline appelle les feuilles de l'euphorbe *acanthina*, qui certainement sont remplies de piquans.

Il y a toute apparence que l'*acanthus* de Virgile est le même que ce que les Arabes appellent *sadar*, & son fruit *nabac.* Avicenne décrit sous ce nom le lotos de Dioscoride, & le traducteur ajoute que cet arbre est l'*alsadar* qui porte le fruit *nabac.* D'autres veulent que ce soit le figuier ou quelqu'autre grand arbre. Serapion l'appelle *sadar*, & fait mention sous ce nom du lotos de Dioscoride. C'est le même que celui dont parle Bellonius dans ses observations, sous le nom de *napeca*, que les Grecs, à ce qu'il prétend, appellent *œnopolia*, & qui est toujours verd. Prosper Alpin,

dans son traité des Plantes d'Egypte, en fait mention sous le nom de *nabeca*, & dit que c'est un arbre épineux, mais qu'il y en a une autre qui ne l'est point. Leon d'Afrique, *Lib. III. cap. de zarfa*, l'appelle *rabich* au lieu de *nabich ou nabac*; l'arbre dont le fruit est appellé en Arabe *rabich*, étant plus petit que le cerisier, & ayant presque le même gout que les jujubes, il est certain qu'il veut parler du même fruit: mais peut-être qu'il y a faute dans la copie, ou que les Arabes d'Afrique appellent *rabich*, ce que ceux d'Orient appellent *nabac*. La description qu'en donne Athenée ne permet point de douter que ce ne soit le *connarus* d'Agatocles; car il donne à cet arbre des épines & un fruit tout-à-fait semblable au *nabac*. Il dit encore que l'on fait de la farine avec ses baies après les avoir fait sécher: « Son fruit se mange verd, » & lorsqu'il est sec on le réduit en farine; on ne le » pétrit point avec de l'eau, mais après avoir pulvé- » risé les baies, on le mange sans aucune autre pré- » paration. » La raison dont Prosper Alpin se sert pour prouver que le *napeca* est différent du *connarus* d'Agathocles, est qu'il n'a jamais vu que les Egyptiens en fissent de la farine. S'il eut pris la peine de lire les Auteurs Grecs même les plus modernes, il eût vu qu'il n'y a rien dont ils parlent plus souvent que de la farine de *nabac*, (ἄλευρα) que l'on tire des baies du lotos & du nabac après les avoir fait sécher, & qu'on l'employoit même il n'y a pas long-tems dans la Medecine. Il ne s'ensuit point de ce qu'il n'a jamais vu pratiquer ce dont nous parlons en Egypte dans le tems qu'il y étoit qu'on ne l'ait jamais fait. Prenez, dit Charito, dans la composition de la poudre cœliaque, qui est propre encore à arrêter le vomissement, de la farine (Alphita) de *nabac*, *guberes*, *hypocistis*, *xylonnes* & de *suc*. Tontes ces drogues ont une qualité astringente, de même que le fruit du lotos. Les guberes sont les *gubera* d'Avicenne, en latin *corna*, le fruit du cornouillier ou cérisier sauvage. Le même Charito les appelle *gomberes* dans un autre endroit. Un ancien Interprete Arabe prétend que le suc est le *galia muscata*. Prenez, dit Charito dans un autre passage, de la farine de *nabac*, du *bdellium* & des *guberes*; faites-en un trochisque que vous donnerez à ceux qui ont la dyssenterie ou la diarrhée. On prétend que la farine de *nabac* est la même chose que le *savich albanach* d'Avicenne. *Savich* ou *suich* signifie de l'orge roti & broyé, que les Grecs appelloient Ἄλφιτον. Le *savich nabac* a une vertu styptique de même que le fruit. Le fruit & les noyaux du *nabac* sont différens, à ce que prétend Alpin, du fruit & des noyaux du *connarus*: car le noyau du *nabac* est rond, au lieu que celui du *connarus* a la figure d'un noyau d'olive. C'est ainsi qu'en parle Agathocles dans Athenée:

» Le fruit est fort doux, de la grosseur d'une olive, à la- » quelle il ressemble par sa pulpe & par son noyau. » Il ne paroît pas avoir examiné l'olive dont parle Agathocles, qui ne compare point le noyau du *connarus* à celui de l'olive en général, mais au noyau de l'olive de *phaulie*, dont la figure est ronde. Polybe, dans la description qu'il fait du *lotos* d'Afrique, « qui n'est » point différent du *connarus*, donne à ce fruit la gros- » seur d'une olive ronde. » Suivant Alpin le *nabac* est garni de piquans de même que l'acacia. Hérodote dit la même chose du *lotos* de Cyrene, qu'il prétend être semblable à l'épine d'Egypte qui est l'acacia des modernes. La plante dont nous parlons est donc l'*Acanthus* de Virgile, qui est toujours verte, porte des baies & est étrangere en Italie. De cette espece est le *paliure* d'Afrique, que Théophraste regarde comme une espece de *lotos*. Athenée ne fait du *connarus* & du *paliure* qu'une seule plante; & Héfichius dit que le *connarus* est un arbre semblable au *paliure*. Agathocles dit lui-même que le *connarus* a des piquans, & le *paliure* en a aussi. Les Grecs donnoient ce nom à une espece d'épine; & le *lotos* de Polybe, suivant Athenée, est armé de piquans. « Le *lotos* n'est point » un grand arbre, mais il est raboteux & garni de pi- » quans. » Il parle du *lotos* de Libye, qui selon toute apparence est le même que le *rabich* de Leon d'Afrique, qui n'est point différent du *nabac*; car l'on met souvent une N pour une R. Le *paliure* est le seul de toutes les especes de *lotos* dont parle Théophraste, qui soit armé de piquans; on lui a donné ce nom à cause de sa ressemblance avec le *paliure* de Grece.

Il n'y a donc aucun doute que le *paliure* d'Afrique est armé de piquans, de même que le *sadar* d'Arabie, dont le fruit est le *nabac*. Il y en a de deux especes, l'une a des épines & l'autre n'en a point. La premiere est certainement le *paliure*, le *connarus*, l'*acanthus* de Virgile, & l'Ἄκανθα Αἰγυπτία de Démétrius.

La description qu'on donne du *lotos* latophagiste de Théophraste, prouve que c'est la jujube rouge. Pour ce qui est du *lotos* ordinaire, que Pline dit avoir été transplanté d'Afrique en Italie, où il a changé de nature, il ne peut être autre que l'*Azadarat* des Botanistes, & le **** d'Avicenne. Il n'y avoit pour lors d'autre espece de *lotos* en Italie que celui que l'on cultive à cause de son ombre, & qui est une des plus grandes especes d'arbre. Avicenne nous le représente comme un grand arbre dont le fruit ressemble au *nabac*. Je ne doute point que les Anciens ne l'aient confondu avec le *lotos* dont ils lui donnoient le nom, & qu'ils n'aient prétendu parler de cet arbre, lorsqu'ils ont écrit, « que » le *lotos* est un grand arbre dont le tronc est fort » épais. » Cependant le vrai *lotos* n'est pas grand, au lieu que celui-ci l'est beaucoup & s'étend extremement, ses feuilles forment beaucoup d'ombrage & couvrent les maisons qui sont autour, à ce que rapporte Pline. Le *lotos* ordinaire est connu à Rome sous le nom de feve de Grece & de Syrie, où il est très-commun. Pline donne à l'autre *lotos* le nom de plante d'outre-mer, parce qu'elle étoit tout-à-fait étrangere en Italie. Le fruit de ce *lotos* n'étant pas plus petit qu'une cerise, il est étonnant que Dioscoride le compare au poivre: « Il porte un fruit, dit cet Au- » teur, un peu plus gros que le poivre. » Il est même surprenant qu'il ne fasse mention que d'une seule espece de *lotos* lorsqu'il y en a un si grand nombre d'autres. Mais il lui est assez ordinaire de confondre différentes plantes sous le même nom. Les Commentateurs d'Avicenne ne se sont pas moins trompés grossierement lorsqu'ils rendent *hab almenen*, qu'Avicenne, *chap.* 305. prétend être plus gros que le poivre & à peu près de la même couleur, par le fruit du *lotos*. Bien plus, ils notent en marge qu'il est parlé du même fruit, *chap.* 520. où Avicenne décrit le *nabac* comme la baie d'un arbre, c'est-à-dire du *lotos*. Ces deux fruits sont tout-à-fait différens. Les Arabes se servent rarement du mot *hab* pour désigner le fruit des arbres. Mais ils donnent plus communément ce nom aux semences des plantes. Je n'ignore point qu'Avicenne donne ce nom au fruit du laurier, du térébinthe & du noyer, mais il l'emploie plus communément pour désigner le noyau ou l'amande que le fruit entier; par exemple, lorsqu'il est question d'une pomme ou d'une poire, ils ne donnent point le nom d'*hab* à tout le fruit, mais seulement à la graine qui est dedans. Ils n'appellent point *hab alscunbar* un pignon, mais seulement l'amande qu'il renferme. Ce sont les semences dont on se sert pour multiplier les arbres, & qui repondent à celles des plantes. La baie du *lotos* ressemble à la cerise, & est environnée comme elle d'une pulpe. C'est cette pulpe que les Grecs appellent Περικάρπιον: mais le noyau intérieur, *nucleus* est le véritable Κάρπος des Grecs. Je ne nie point qu'on ne puisse se servir du terme *hab almenon*, pour désigner le noyau des baies du *lotos*; mais on ne peut aucunement l'employer pour désigner la baie entiere qu'on appelle *nabac*. La graine *almenon* est, suivant Avicenne, chaude & seche au second degré, au lieu que le *nabac* est sec & humide. Lorsqu'il dit que l'*almenon* est plus gros que le poivre, qu'il se rompt & se détache

aisément de sa moëlle qui est extremement blanche, il est clair qu'il veut parler du noyau ou *nucleus*. Il est indubitable que l'on peut appeller du mot Arabe *hab*, les fruits de quelque espece d'arbre que ce soit, qui contiennent une moëlle onctueuse, comme les baies de laurier, la noix, le fruit du térébinthe & autres semblables : mais quant à ceux dont la pulpe est bonne à manger & qui renferment un noyau; dans ceux-ci le noyau qui tient lieu de semence, est proprement appellé *hab*, & κυρὸς & πυρὴν par les Grecs, qui donnent le nom d'ἀπύρην aux fruits qui n'ont point de noyau. SAUMAISE, *de Hom. hyl. Iatr. cap.*

De l'Acanthe.

Le mot grec ἄκανθα signifie une épine ou un chardon, & est le même qu'ἀκανα, qui est le nom que l'on donne généralement à toutes les especes d'épines ou chardons. Ainsi ἀξάκανθος & ἄκανθα signifient la même chose. L'ἄκανθα Αἰγυπτία de Théophraste est un arbre épineux qu'il appelle dans plusieurs autres endroits ἄκανθα Αἰγυπτία. Ce nom parmi les Grecs étoit affecté à une plante qui sert à orner les jardins, & que les Latins, qui ont conservé le nom grec, appellent *acanthus* :

——— *& flexi tacuissem vimen acanthi.*

Mais cette espece d'*acanthe*, surtout celle que l'on cultive dans les jardins, n'a point d'épines; car l'espece sauvage qui en a, est appellée ἄκανθα ἀγρία. Les Grecs appellent encore ἄκανα, dans un sens absolu, ce que les Latins appellent *carduus*, dont le sommet, qui ressemble à une pomme de pin, est bon à manger. L'*acantha* est encore appellée *cinara* par Pollux, poëte Dorien. Les Latins l'ont aussi appellée *carduus*, comme par excellence; & de-là vient que l'on trouve dans les anciens Glossaires le mot de *cardui*, κινάραι. C'est cette *homonymie* qui a donné lieu à Dioscoride de décrire sous le mot ἄκανθος ou ἄκανα, comme quelques éditions portent, l'*acanthe* des jardins & le chardon, & de confondre leurs caracteres. Nos Botanistes tiennent pour chose assurée que ce que nous appellons aujourd'hui *branqueursine* est l'*acanthus* des Anciens. Dioscoride lui donne une tête faite en forme de thyrse. Il est pourtant certain que la branque-ursine n'est point terminée par une tête pareille à celle du chardon ou artichaud. Dioscoride n'a jamais prétendu donner la description de l'artichaud; & ceux-là se sont trompés qui ont cru qu'il vouloit parler de l'artichaud sauvage. Il n'y a que la racine de l'artichaud sauvage qui soit bonne à manger, suivant Théophraste. Dioscoride dit que les nouveaux jets sont bons à manger : mais le chardon ou l'artichaud a quelque chose qui ressemble à peu près à une pomme de pin que l'on mange, je veux dire sa tête *thyrsoïdale*. C'est pourquoi, lors qu'il a lû que l'*acanthe* a une tête faite en forme de thyrse, ce que l'on doit entendre du chardon qui porte l'artichaud : il a cru que c'étoit l'*acanthe* de jardin, que l'on appelle aussi *acantha* dans un sens absolu. Mais on doit d'autant plus pardonner cette faute à Dioscoride, qu'il se peut faire qu'il n'ait point eu connoissance du chardon : car Théophraste dit expressément que le κάκτος (c'est ainsi qu'il appelle le chardon) ne croît point en Grece. Il y a une très-grande ressemblance entre l'*acanthe* & le chardon, surtout l'*acanthe* qui n'a point d'épines. Columelle dit en parlant de l'artichaud ou chardon :

Nunc similis CACTO *spinisque minantibus horret,*
Pallida nonnunquam tortos imitatur ACANTHOS.

Dioscoride trompé par cette ressemblance & par l'*homonymie*, donne à l'*acanthus* une tête en forme de thyrse, qui ne convient qu'à l'ἄκανα ou chardon. Dioscoride paroît être le seul qui se soit trompé sur cette matiere : car Pline, dans la description qu'il donne de l'*acanthus*, ne dit rien de sa tête *thyrsoïdale* : ce qui prouve qu'il a pris ce qu'il dit de l'*acanthus*, aussi-bien que des autres plantes, non point dans Dioscoride, mais dans quelque autre Auteur, puisqu'il omet une pareille circonstance. « Sa semence est de figure oblongue, jaune; & la » plante est terminée par une tête faite en forme de » thyrse. » DIOSCORIDES *de acantho.*

Il ne sera pas hors de propos, afin de prouver que l'*acanthe* n'a point une tête en forme de thyrse, & que cette tête ne convient qu'à l'espece de chardon que nous appellons artichaud, d'expliquer ce que l'on entend par κεφαλὴ θυρσοειδὴς, *tête thyrsoïdale.*

Le thyrse étoit un bâton qu'on donnoit à Bacchus, dont le sommet étoit terminé par une pomme de pin, audessous de laquelle étoit attaché un ruban dont les bouts flottoient au gré du vent. Telle est la figure que l'on donne au thyrse dans les sculptures anciennes. Quelques Auteurs assurent que l'on mettoit au haut du thyrse une véritable pomme de pin, que les Grecs l'appelloient κῶνος & le thyrse κωνοφόρος : ce qui paroît confirmé par un passage d'une épigramme sur la dédicace des instrumens qu'on employoit dans les Bacchanales :

Καὶ θύρσον χλοερὸν κωνοφόρον κάμακα

Où κωνοφόρος θύρσος signifie un thyrse dont le sommet est terminé par une pomme de pin, que les Grecs appellent κῶνος. On lit dans les Grammairiens κωνοφόρος, θυρσοφόρος. La pomme de pin, qui ressemble à une grappe de raisin, & que les femmes portoient aux cérémonies de Bacchus, est appellée *cone*, parce que le cœur de l'homme a cette figure. Les Grecs prétendoient que Bacchus préside sur cette partie de l'homme; & de-là vient qu'ils avoient établi cette cérémonie. Voilà donc la certitude de ce fait établie, quoique la raison qu'on en donne soit tout-à-fait puérile. Les cérémonies religieuses de Bacchus nuisoient beaucoup à celles de la Mere des Dieux. On rendoit à tous deux le même culte, & leurs symboles étoient les mêmes. De-là vient que Bacchus dit dans *les Bacchantes*, tragédie d'Euripide : Ῥέας μητρὸς ἐμά θ' εὑρήματα. Personne n'ignore que le pin étoit consacré à Cybele, & qu'on le plaçoit toutes les années à certain jour marqué dans son sanctuaire. ARNOBIUS, *Lib. V.*

Ce jour étoit le onzieme des Calendes d'Avril, & il est marqué dans le Calendrier Romain de Constantin le Grand, par *Arbor intrat*; ce que l'on doit entendre de l'introduction du pin dans le sanctuaire de Cybele. Les jours suivans étoient destinés à différentes solemnités en l'honneur de cette même Déesse. Tel est le *sanguinis dies* marqué dans le même Calendrier au neuviéme des Calendes d'Avril; *Hilaria*, au huitieme; *Requietio*, au septieme; & *Lavatio*, au sixieme. Le Poëte appelle les pommes de pin, les pommes de Cybele, *Poma sumas Cybeles*. Le pin étoit encore consacré à Bacchus & à Neptune. πίτυς ἱερὰ Διονύσου καὶ Ποσειδῶνι. ARTEMIDÔRE. Orphée dans ses mysteres met la pomme de pin au nombre des jouets dont se servirent les Titans pour amuser Bacchus dans son enfance :

Κῶνος καὶ ῥόμβος, παίγνια καμπεσίγυια,
Μῆλά τε χρύσεα καλὰ, παρ' Ἑσπερίδων λιγυφώνων.

Clément cite ces vers dans son *Protrepticon*, où il nous apprend encore que tous ces παίγνια furent ensuite employés comme symboles dans les mysteres de Bacchus. « Je » crois ne pouvoir mieux faire pour vous convaincre, » que d'étaler à vos yeux les inutiles & vains ustensiles que vous employez dans vos cérémonies religieuses, les dés, la sphere, la pomme de pin, (τρίβολοι) la » pomme, le sabot, le miroir, la toison, &c. » Dans ce passage Clément rend le κῶνος d'Orphée par τρόβιλος qui est la pomme de pin. Arnobe s'est donc trompé lorsqu'il a rendu τρόβιλος & κῶνος par sabot dans son cinquieme livre. Il est certain que les Grecs employoient le τρόβιλος, le κῶνος & le τρόβιλος comme un jouet propre à amuser les enfans. Les Latins l'appelloient *Turbo* (sabot). Mais dans ce passage il veut surement parler de la pomme de pin, comme un ancien Scoliaste le remarque fort bien, κῶνοι οἱ τρόβιλοι οἱ ἐκ θύρσοι ὁ ἀπιστοτέλης. L'Auteur parle ici des pommes de pin, qui étoient les symboles du culte de Bacchus, & dont les Baccbantes ornoient le sommet de leur thyrse. Ce sont ces pommes qui formoient le θυρσοειδῆ κάρα, comme il paroît par les anciens monumens. C'est

pour cette raison que les Grammairiens rendent le mot στρόβιλος par κῶνος, parce que leur sommet étoit terminé par une pomme de pin, κῶνος ἐκ τῶν στροβίλων ἢ ἀκάνθων. Hesychius. Les têtes des chardons (artichauds) ont la même figure, & sont composées de feuilles disposées en forme d'écailles qui se terminent en pointes, & qui toutes ensemble forment un cone. De-là vient que Columelle, en parlant de l'artichaud, dit:

——— *Nunc pinea vertice surgit.*

C'est donc le chardon qui a κεφαλὴν στροβιλώδη, & non point l'*acanthe*, qui, si c'est la branque ursine, comme on n'en peut point douter, a sa tête tout-à-fait différente de la pomme de pin, ou pour mieux dire, n'en a aucune. Il n'est donc pas douteux que Dioscoride a confondu l'ἄκανθα proprement dite, avec l'ἀκανίς. La premiere a κεφαλὴν στροβιλώδη faite en forme de pomme de pin, au lieu que l'autre n'en a point. Les Anciens nous ont laissé la description d'un grand nombre de plantes auxquelles ils donnent une tête en forme de thyrse, qui sont tout-à-fait différentes de celles dont nos Botanistes ont connoissance. Dioscoride décrit la primevere de montagne comme ayant καυλὸν, λεπτὸν, ἁπλοῦν, ὑπὸ σπιθαμῆς, ἔχοντα ἐπ' ἄκρου θυρσοειδῆ c'est-à-dire, « une tige mince & unie, d'une coudée de » haut, ayant son sommet terminé par une tête en for- » me de thyrse. » On ne sauroit croire combien des personnes même très-savantes ont altéré ce passage, pour avoir ignoré ce que c'étoit que κεφαλὴν θυρσοειδῆ. Cette même ignorance leur a fait prendre pour la primevere de montagne des plantes qui en sont tout-à-fait différentes. La description que Pline nous a laissée de la primevete de montagne, *alisma*, est entierement conforme à ce qu'en dit Dioscoride, qu'il n'a pourtant point consulté.

Caule simplici ac tenui, cubitali, capite thyrsi.

Il est donc question de trouver une plante dont la tête, suivant la description qu'on vient d'en donner, soit faite en forme de thyrse, pour que ce puisse être la vraie primevere de montagne. Le thym de Grece à qui l'on donne l'épithete de κεφαλωτὸς, a sa tête en forme de thyrse; de-là vient que les Grecs l'ont appellé θύμον. Les petites têtes du *Cirsion* sont θυρσοειδεῖς: c'est pourquoi Apulée les appelle *thyrsiculi*, c'est-à-dire, κεφάλια: (car θύρσοι sont κῶνοι) Le *Cirsion thyrso est bicubitali, trigono, inferiùs, summitate rotundâ, cum thyrsiculis purpureis atq; canescentibus.* Ces caracteres prouvent que le *cirsion* ou *crission* n'est point la buglose de Léonicene, puisqu'elle n'a point de pareilles têtes. L'*Herba impia* (ou herbe à coton) dans Pline, l. *XXIV.* c. 19. *Thyrsi modo vestita atque capitata.* On voit par-là que les thyrses étoient non-seulement pointus, mais encore couverts. Et en effet, la tige des thyrses étoit pour l'ordinaire entourée de lierre, comme il paroît par ce passage d'une ode d'Anacréon, θυρσοφόροισι κισσοῖς ... Rien n'est plus commun dans les Auteurs, surtout dans les poëtes, que *thyrsos hederâ velatos & frondibus amictos*: ce que l'on doit entendre de la hampe des thyrses, laquelle étoit entourée de feuilles de lierre. Pline, *lib.* 16. *cap.* 34. dit, en parlant du lierre, « que lorsqu'Alexandre re- » vint des Indes, après en avoir fait la conquête, il se » couronna de lierre, à l'exemple de Bacchus: ce que » personne n'avoit jamais fait avant lui, & que les » Thraces avoient coutume, dans leurs fêtes solemnel- » les, d'orner le thyrse du Dieu, dont nous venons de » parler, leurs casques & leurs boucliers avec des feuil- » les de lierre. » L'on voit donc par ce que nous venons de dire, que c'étoit la coutume d'orner les thyrses de feuilles de lierre; & les poëtes oublient si peu cette circonstance, que l'Auteur d'une épigramme greque sur une femme qui, après avoir quitté le service de Bacchus, lui consacra ses armes, emploie le terme κῶνος pour signifier un thyrse.

——— περιβλήματα δὲ κισσὸν
χεῖρα περισφίγξω χρυσοδέτω στεφάνῳ

Anacréon, après avoir employé le mot θύρσον dans une épigramme, ὁ τὸν θύρσον ἔχων ἐλεύθερος, substitue aussi-tôt après celui de κισσὸν, pour exprimer la même pensée:

——— κισσὸν δὲ φέρων
κισσὸν ἐς ταφεύων

c'est-à-dire, un thyrse orné de feuilles de lierre. Euripide, dans sa tragédie des Bacchantes, emploie les termes κισσινον βέλος pour signifier un thyrse:

——— ἀλλ' ἐπὶ μὲν κισσινα βέλεα μέτα:

Et dans un autre endroit κισσίνας θύρσους, il représente dans cette même tragédie les thyrses ornés de couronnes de lierre; & dans plusieurs autres endroits le thyrse est appellé κισσου βέλος & κισσινον ξύλον. De même Virgile:

Et foliis lentas intexere mollibus Hastas.

prétend parler des Thyrses entourés de feuilles de lierre. De-là *futiles Thyrsi* dans les Priapées, qui étoient ornés de mêmes feuilles entrelacées les unes dans les autres;

Liber futilibus committit prælia Thyrsis.

Les Thirses étoient converts de feuilles de lierre entrelacées. C'est ainsi qu'on appelle *futiles rosæ*, les roses qui servoient à faire les couronnes *futiles*.

Je ne me serois point arrêté si long-tems sur cette matiere, si je ne connoissois certaines personnes, qui, croyant en savoir plus que les autres, ont peine à convenir que les Thyrses fussent entourés de lierre, à cause qu'ils ne sont représentés dans leurs pierres prétieuses & dans quelques monumens antiques que sous la figure d'un simple bâton terminé par une pomme de pin, & orné d'un ruban qui pend de chaque côté. Je ne vois point cependant qu'il y ait de la sagesse à ajouter foi à quelques pierres contre le témoignage d'un si grand nombre d'Auteurs. Je ne connois point de personnages moins dignes de réfutation que ces sortes d'antiquaires, dont tout le savoir ne consiste qu'à déchiffrer les figures & les caracteres de leurs pierres, & qui s'imaginent que ce qu'ils n'y trouvent point ne sauroit exister ailleurs. Telle est la litterature des personnes qui n'ont point de jugement: ils nient par le même principe qu'il y ait eu des Thyrses dont la pointe étoit couverte de lierre, parce que leur pierre ne leur en montre point de pareils. Il en est cependant parlé dans un grand nombre d'Auteurs anciens, que l'on peut regarder comme les monumens les plus assurés de l'antiquité. « Les Lacédémoniens, dit Macrobe dans son » premier livre, adorent encore l'image de Bacchus, » tenant dans sa main une lance au lieu d'un Thyrse; ce » qui revient au même, puisque le Thyrse n'est autre » chose qu'un bâton couvert dont la pointe est envelop- » pée & couverte de lierre. » Macrobe paroît être persuadé que le Thyrse n'est autre chose qu'un bâton dont la pointe étoit couverte de lierre. Et en effet il est certain qu'il y avoit des Thyrses de cette espece qui étoient tout-à-fait différens de ceux dont le sommet étoit terminé par une pomme de pin. Bien plus, cette lance que tenoit la figure de Bacchus qu'on adoroit à Lacédémone, n'étoit autre chose qu'un thyrse de l'espece de ceux dont nous parlons, dont la pointe étoit couverte de lierre. On les appelloit λογχωτοὶ θύρσοι, & en un seul mot θυρσόλογχοι, c'est-à-dire, *terminé par un fer semblable à celui d'une lance, mais couvert de feuilles de lierre.* Justin le Martyr en parle en ces termes: « Les Bacchantes, dit-il, » portent λόγχας attachés à leurs thyrses. » λόγχη signifie proprement le fer ou la pointe d'une lance; de-là λογχωμένα ἀκόντια, *præpilatæ hastæ*, *aut pilointspicatæ*, des lances dont le sommet est armé d'un fer. *Præpilatæ* dans un autre sens, est le même qu'ἐσφαιρωμένα, arondies, mot qui n'est point dérivé de *pilum*, un fer pointu, mais de *pila*, qui est une balle que les Bacchantes mettoient à la pointe de leurs lances dans les combats feints. J'ai connu un savant qui s'est trompé sur ce passage. Dans l'épigramme greque sur la Prêtresse de Bacchus, qui après avoir quitté son service, lui consacra ses armes

——— ἢ τὸ δόρυ

Τὸν τὸ λογχωτὸν ἢ τὸ σιδηρόφορον

Cette paire de lances ou de thyrses étoit armée d'un fer : dans les *Astérismes* de *Proclus*, le Centaure tient un thyrse armé d'une pointe θυρσόλογχον. Ptolemée l'appelle simplement θύρσον. Strabon compte parmi les armes des Dieux qui répandent la frayeur & la mort θυρσόλογχα ὅπλα, *l. b. 1.* Il y avoit donc deux especes de thyrses ; les uns avoient une pointe λόγχη, mais couverte de lierre pour qu'elle ne parût point ; & les autres étoient terminés par une pomme de pin. Ceux qui portoient les premiers étoient appellés θυρσόλογχοι, & les autres κωνοφόροι. Ces deux especes de thyrses étoient ornées de feuilles de lierre. L'ancienne épigramme Κισσήρης, &c. dont nous avons parlé ci-devant, donne au bâton de thirse l'épithete de verd, à cause des feuilles de lierre dont il étoit couvert : ce thirse n'avoit aucun fer, & ne pouvoit faire par conséquent aucun mal. De-là vient qu'Euripide introduit les Bacchantes chassant & dispersant des troupeaux de bœufs, χωρὶς σιδήρου αἴτιαι ; ce qu'il n'eût point dit, si leurs thyrses eussent été ferrés. Quelquefois le bâton entouré de lierre tenoit lieu de thirse, comme on le voit dans une agathe d'une beauté extraordinaire qui représente une Bacchanale, dont Casaubon & Scaliger ont donné l'explication. Une des Bacchantes semble tenir une baguette ornée de lierre & de pampre au lieu de thyrse : il seroit ridicule de nier que cet instrument est un thyrse, à cause qu'il n'est point terminé par une tête de figure conique, & que sa pointe n'est point enveloppée de lierre. Les thyrses étoient quelquefois ornés de guirlandes & de rubans au lieu de lierre. *Athenée, lib. V.* dit, en parlant d'une procession que l'on faisoit dans le tems des Bacchanales, « ceux qui y assistent tiennent de la main gauche un » thyrse orné de guirlandes. » Je ne me souviens point d'avoir vu cette cérémonie représentée en peinture, ni sur aucune pierre antique.

Puisque les Auteurs font mention d'une espece de thyrse dont le sommet se termine par une tête θυρσώδης κεφαλὴ, & qui ressemble à celle de quelques plantes, il est naturel de penser que c'est du thyrse dont la tête ressemble à une pomme de pin qu'ils prétendent parler, ce qui étoit la forme la plus ordinaire des thyrses. Le chardon a une pareille tête : mais il n'en est pas de même de l'acanthe de jardin, que Dioscoride confond avec l'acanthe proprement dite, qui n'est point différente du chardon.

Il est encore plus difficile de déterminer quelle est la figure du papyrus d'Egypte, à qui Pline donne une tête faite en forme de thirse. La touffe de filamens du papyrus telle qu'elle nous est dépeinte par ceux qui l'ont vue, n'a rien qui puisse approcher de cette figure : elle ne se termine pas en pointe, au contraire elle s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne de sa base. Rien ne ressemble davantage à la touffe de filamens du papier qu'une houpe : elles approchent encore beaucoup de la figure d'une vergette. Strabon ne dit autre chose du papyrus, sinon que sa tige est fort mince, ἐπ' ἄκρῳ ἔχουσα χαίτην, & qu'elle est terminée par une touffe de filamens : mais il ne nous dit rien de sa figure. Voici comment Pline s'exprime : *Decem non ampliùs cubitorum longitudine, in gracilitatem fastigatum thyrsi modo cacumen includens.* On voit par ce passage que la tête du papyrus s'éleve en forme de thyrse, & qu'elle est aussi mince que lui. Il entend parler du τὸ ἄκρον & du χαίτην qui s'éleve ἐπ' ἄκρῳ. Il est faux cependant qu'elle se termine en pointe de la même maniere qu'un thyrse. Peu importe que l'on dise que les savans qui ont été en Egypte ont dessiné cette plante lorsqu'elle étoit dans son état de perfection, & lorsque sa tête, qui auparavant étoit fermée & terminée en forme de cone, étoit ouverte & épanouie : il est évident, par la figure que nous en avons, qu'elle commence à se développer dès qu'elle commence à paroître, comme nous voyons que cela arrive à la plupart des plantes qui portent des ombelles. Celle-ci a d'abord une base fort mince qui se développe à mesure qu'elle approche de son sommet : mais le contraire arrive à celles dont la base se termine d'abord en pointe comme un cone, & qui ensuite se développent à mesure qu'elles approchent de leur maturité, comme il arrive aux artichauds en fleurs. Lobel nous avertit expressément que la touffe de filamens qui composent les fleurs, ne se développe point comme celle du sonchet : mais qu'elle est au contraire ramassée comme celle de la férule. Pline a copié mot à mot ce qu'il dit du papyrus, du grec de Theophraste, qui porte dans les éditions ordinaires κόμην ἔχοντα ἀχρεῖον ἀσθενῆ, καρπὸν δὲ ὅλως οὐδένα, que Pline rend par *in gracilitatem*, &c. comme auparavant. M'étant apperçu que le latin étoit traduit du grec, & que celui-ci étoit visiblement corrompu dans la version latine, j'ai essaié de le corriger en lisant κόμην ἔχοντας ἀκρίαν θυρσίνην. Et en effet, sans ce changement je n'eusse pu m'empêcher d'accuser Pline d'avoir mal rendu le sens de son Auteur. Cependant quelque bonne opinion que j'aie de lui, je ne saurois le préférer à la vérité qui ne s'accorde nullement avec ce qu'il nous dit du papyrus, dont il prétend que la tête se termine en pointe comme un thyrse. Théophraste ne s'est pas moins éloigné de la vérité, supposé qu'il ait dit la même chose : mais comme le passage est corrompu, ou il faut qu'il recuse la version de Pline, ou qu'il passe condamnation sur ce passage. Voici comment je restitue ce passage, κόμην ἔχοντας ναρθηκίνην au lieu de ἀχρεῖον ἀσθενῆ. Je défie, quelque peine que l'on se donne, de trouver une leçon plus simple & plus naturelle. Pline lui-même qui rend toujours νάρθηκα par *thyrsus*, fait voir que c'est ainsi que Théophraste a écrit. On peut en voir un exemple au sujet de l'euphorbe, que les Grecs nous décrivent comme un arbre qui a la figure d'un thyrse δένδρον ναρθηκωδές, que Pline traduit par *in specie thyrsi*. Dans le passage en question le papyrus a, suivant le véritable manuscrit grec, κόμην ναρθηκίνην, que Pline rend par *thyrsi modo fastigatum in gracilitatem cacumen*. Le νάρθηξ étoit une espece de plante que les Grecs portoient en l'honneur de Bacchus en forme de thirse ; de-là vient qu'on les appelloit ναρθηκοφόροι βάκχοι & θυρσοφόροι. Les Auteurs se servent indifféremment de ces deux termes, & ceux de νάρθηκ βακχίων & θύρσοι βακχίου sont fort fréquens dans les Auteurs grecs. Le νάρθηξ étoit proprement une tige ou baguette coupée d'un arbrisseau appellé *ferula*, férule, dont les maitres d'école se servoient pour donner sur la main de leurs écoliers, & de-là le nom de *ferulæ magistrales*. Comme le bois en est léger & spongieux, ses coups ne peuvent entraîner aucun accident ; ce qui fait qu'on s'en servoit pour châtier les enfans, que les auteurs satyriques disent *manum ferulæ subducere*. On s'en sert encore comme d'un instrument propre à châtier ; ce qui fait qu'on peut lui donner le nom de thirse : car le mot θύρσος signifie quelquefois un simple bâton. Euripide l'appelle βάκτρον κίσσινον & κίσσινον κλάδον, un bâton entouré de lierre. Dans Hesychius, θύρσοι, ῥάβδοι, βακτηρία βακχικὴ ἢ κλάδοι, c'est encore une verge νάρθηξ, mais proprement de l'arbrisseau qu'on appelle férule. « *Pline, lib. XIII.* » *cap. 22.* dit qu'il n'y a aucun bois qui soit aussi léger » que celui de la férule, & que c'est pour cette raison » que les vieillards s'en servent pour bâton. » Les Poëtes représentent ordinairement les vieux satyres qui sont à la suite de Bacchus avec des bâtons de férule. On appelloit ceux-ci ναρθηκοφόροι. Les Bacchantes portoient ordinairement des thyrses, que l'on peut aussi appeller νάρθηκας, s'ils étoient faits de férule, comme au contraire on pouvoit donner aux férules le nom de thyrses, sur-tout lorsqu'elles étoient employées dans les fêtes de Bacchus. Les tiges des plantes étoient encore appellées par les Latins *thyrsi* : le nom de νάρθηκες leur convenoit encore, pourvu qu'elles fussent creuses comme des roseaux, ou comme les tiges de toutes les différentes especes de férule. Il peut donc arriver que l'on se serve indifféremment des mots νάρθηξ & θύρσος

puisque ces deux instrumens servoient à l'usage des Bacchantes, quoiqu'il n'y ait pas une petite différence entre eux. Le thirse étoit quelquefois une lance armée d'un fer, enveloppée & couverte de feuilles de lierre dont se servoient les Bacchantes; c'est ce qu'on appelloit λογχὴ τοῖς θύρσοις. Le thyrse étoit aussi un bâton pareillement entouré de lierre ou sans lierre, dont le sommet étoit terminé par une pomme de pin, qui étoit un des symboles de Bacchus; on l'appelloit κωνόφορος θύρσος, d'où est dérivé le κεφαλὴ θυρσοειδὴς dans un grand nombre de plantes. Mais le νάρθηξ est la plante même que les Latins appellent *ferula*, que les Bacchantes portoient, parce qu'elle étoit consacrée à Bacchus. « La férule, » dit Pline, *lib. XXIV. cap.* 1. est une nourriture dé» licieuse pour les ânes, mais un poison mortel pour les » animaux à corne; » de-là vient que cet animal est consacré à Bacchus, à qui la férule l'est aussi. Les Auteurs grecs prétendent que cette plante n'étoit consacrée à ce Dieu qu'à cause que l'on s'en servoit pour conserver le feu: car le vin a encore une qualité ignée ὅπως τὸ πυρὶ ἴσον ἔχει μένος. « Je cherche, dit un Per» sonnage d'une Tragédie greque, une source de feu » qui est cachée dans la férule. » Hesychius, « renfer» mée dans la férule; car les Grecs se servoient de cet» te plante pour allumer leur feu, ce qui fait qu'elle » étoit consacrée à Bacchus, tant à cause des feux de » joie qu'ils faisoient dans les jours de fêtes qu'ils célé» broient en son honneur, qu'à cause que le vin est » d'une nature chaude & vive. »

Personne n'ignore la fable de Promethée qui apporta le feu qu'il déroba au Ciel dans une férule. Il est encore d'autres raisons qui engagerent les anciens à consacrer cet arbrisseau à Bacchus. Cette plante est creuse & légere, & par là fort convenable à un Dieu oisif & continuellement plongé dans l'ivresse. Bacchus lui-même en porte une dans les Bacchantes d'Euripide, ὁ Βακχεὺς δ' ἔχων πυρώδη φλόγα πεύκας ἐκ νάρθηκος ἀίσσει, que le Traducteur rend par *gestans ignitum facem piceæ, quæ ex ferula emicat*; ce qui est ridicule & absurde. Le feu est enfermé dans la férule, & ne peut point briller, *emicare*, à moins qu'il ne se fasse un passage; de-là, νάρθηκι συμπνεῖται dans l'épigramme, dans laquelle *le feu est enfermé*.

On se servoit de flambeaux, αἱ πεῦκαι, aussi-bien que de thyrses & de férules dans les Orgies de Bacchus; & de-là vient que quelques Auteurs expliquent θύρσους par λαμπάδας, & d'autres νάρθηκας par thyrses. Hésychius, θύρσοι, κλάδοι, λαμπάδες, λόγχαι. Voilà qu'elles étoient les trois différentes armes des Bacchantes, les thyrses, les flambeaux & les férules. Le même Euripide distingue fort bien les thyrses θύρσους, d'avec les férules νάρθηκας, dans ce passage:

Θύρσον δέ τις λαβοῦσ', &c.

C'est-à-dire, « l'une frappe le rocher avec son thyrse & » il en sort une source; une autre grate la terre avec » sa férule, & le Dieu lui envoie du vin. » Virgile représente Sylvain agitant & secouant des férules & des lys.

Venit & agresti capiti Sylvanus honore;
Florentes ferulas & grandia lilia quassans.

Ce que l'on doit entendre de l'arbrisseau qui porte la véritable férule. De même Bacchus ἐν νάρθηκι ἄλσεσιν dans les Poëtes tragiques, agite une férule véritable qui lui étoit consacrée; de-là vient qu'il y avoit des ναρθηκοφόροι aussi-bien que des θυρσοφόροι dans ses mysteres. Personne n'ignore le proverbe suivant:

Πολλοὶ μὲν ναρθηκοφόροι, παῦροι δέ τε Βάκχοι

Il y en a beaucoup qui portent la férule, mais peu qui soient véritablement inspirés de l'esprit de Bacchus.

Comme il y avoit encore des *Thyrsophores* θυρσοφόροι, un grand nombre de Commentateurs ont rendu νάρθηκας par θύρσους. De ce nombre est Pline, qui a cru que le ναρθήκων κόρυμ du papyrus signifioit que cette plante ressembloit à la tête d'un thyrse. Mais le Philosophe parle du sommet de l'arbrisseau *ferula*.

Le Distique suivant de Martial prouve clairement que les férules dont on se servoit pour châtier les écoliers, étoient tirées de cet arbrisseau.

Invisæ nimium pueris, grataque magistris
Clara Prometheo munere ligna sumus.

Cela paroît encore par l'Epigramme greque du Maître d'École qui dédia sa verge, après avoir renoncé à sa Profession.

Σκίπωνα προποδαγὸν, ἱμάντα τε ἠδὲ πυρίκαυτον
Νάρθηκα, κρατέρων πλάκτορα παιδίων.

Je lis πυρίκαυτον νάρθηκα au lieu de συρικαῖον: on trouve ναρθηκίτην dans Suidas: l'épithete πυρίκαυτος que l'on a donnée au *ferula*, exprime l'usage dont elle est pour conserver le feu. Le marteau des Medecins étoit de *ferula* νάρθηξ, & il retint toujours son ancien nom, quoiqu'il fût d'ivoire dans la suite. MARTIAL.

Artis ebur medicæ narthecia cernis habere.

Gloss: Malleus, νάρθηξ ἰατρικός. C'est pourquoi Martial joint ces *narthecia* aux fouets & aux férules; & Dioscoride emploie le terme ναρθηκισμὸς, lequel se rapporte à cette fustigation ἐπίκρουσις, pratiquée sur le corps des esclaves que l'on vouloit vendre, afin de rappeller le sang & les esprits dans les parties exténuées, par des coups réitérés de *ferula*. Tel est le νάρθηξ ἰατρικὸς du Glossaire qui le rend par *malleus*. Mais je ne crois point que l'on doive prendre le *narthecia* de Martial dans ce sens, quoiqu'il parle aussi-tôt après des fouets & des férules. Car le νάρθηξ ou ναρθήκιον, signifie une petite boîte de buis dans laquelle on garde l'onguent; & le dessein du Poëte prouve qu'on doit l'entendre de même dans ce passage. « Vous voyez, dit-il, que le *nar*» *thecia* d'ivoire renferme les présens de la Medecine.

De-là vient que les anciens Medecins donnent souvent ce titre aux Livres qu'ils ont composés sur la Medecine. *Galien*, *Lib. V. de comp. Medic. secundum genera*, *cap. III.* « Eras, dit-il, composa un traité sur la » composition des médicamens, qu'il intitula νάρθηξ. Il fait encore mention du νάρθηξ de Cratippe, qui étoit un Livre sur les compositions. Le νάρθηξ de Soranus est cité par Aétius. Le νάρθηξ comme je l'ai déja dit, étoit une boîte dans laquelle on gardoit l'onguent *myrothecium*. De-là vient qu'on a donné à une des copies les plus correctes d'Homere le nom de ἐκ τοῦ νάρθηκος. Strabon nous apprend *Lib. XIII.* qu'on ne lui donna ce nom, qu'à cause qu'Alexandre la tenoit enfermée dans une cassette νάρθηκα d'un prix inestimable, qu'il trouva parmi les dépouilles de Darius. Ce νάρθηξ est ce que Pline appelle *scrinium unguentorum*, une cassette propre à renfermer des onguents, enrichie d'or & de pierreries précieuses, qui fut prise avec les thrésors de Darius, qu'Alexandre destina à renfermer les Poëmes d'Homere, afin que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût enfermé dans la plus précieuse cassette du monde. Scaliger s'est donc trompé lorsqu'il a cru dans une de ses Lettres que le ναρθήκιον qu'Alexandre destina à renfermer la copie la plus correcte des ouvrages d'Homere, qu'on appella à cause de cela, l'édition de la cassette ἀπὸ τοῦ νάρθηκος, servoit à garder les bijoux ou peut-être les onguens de ce Prince. J'ignore pour quelle raison on donne ce nom aux boîtes dans lesquelles on conservoit les onguens, à moins que la forme du *ferula* n'ait donné lieu à appeller ainsi toute boîte de figure ronde; car le *ferula* est une espece de bois creux & léger comme un roseau, καλαμώδες φυτόν. On avoit encore coutume, pour conserver l'odeur des herbes aromatiques, d'en faire des paquets & de les placer entre des roseaux & des férules. Théophraste, *Liv. IX. chap.* 16. C'est ce qui donna lieu d'appeller, quoique mal-à-propos, toute boîte qui servoit à garder les onguens ναρθήκιον & νάρθηξ. Les Medecins se servent aussi du mot νάρθηξ pour signifier une éclisse. νάρθηξ est encore un portique

ou un vestibule qui étoit attenant les temples & les églises des anciens Chrétiens.

Il étoit d'autant plus nécessaire d'éclaircir ces choses, qu'elles ont jetté jusqu'à présent les Botanistes qui les ont ignorées, dans l'erreur, au sujet de la véritable signification de ναρθηκῶδες κακῶς. Les Grammairiens rendent νάρθηξ par νάρθηξ; ce n'est point que νάρθηξ & νάρθηξ *ferula* & *cicuta* soient la même chose, mais parce que cette derniere est une espece de *ferula*. Les Grecs l'appelloient κώνειον ou κώνιον, parce que lorsqu'elle commence à monter en graine, son sommet se termine en pointe & forme la figure d'un cone. J'ai ajouté cette derniere remarque aux précédentes, parce qu'elle m'a paru nécessaire.

ACANUS. Espece de chardon, appellé *Acanus Theophrasti*. Voyez *Carduus*.

ACAPNON. Ἄκαπνον Nom que l'on donne à la marjolaine. Il signifie encore du bois desseché. Il dérive de la particule négative *a* & de καπνὸς fumée. Gorroeus.

ACARDIOS. Ἀκάρδιος. *Peureux, abbatu, timide*. Castelli.

ACARI ou ACARUS. Petit insecte, qui, suivant Aristote, s'engendre dans la cire.

C'est encore le nom d'un insecte semblable au pou qui se tient dans les pores de la peau. Castelli, d'après Aldrovandi & Pison.

* ACARICOBA. Plante qui croît au Brésil, & dont les racines qui sont très-aromatiques, peuvent être rangées parmi les meilleurs apéritifs. On les emploie dans les obstructions de la rate & des reins, & il n'est point de remede qui leur soit préférable dans ces cas. Les Indiens rangent le suc de ses feuilles entre les antidotes les plus puissans, & ils s'en servent pour exciter le vomissement à peu près comme nous faisons celui de l'*azarum*. Pison.

ACARNA. Chardon de mer. Voyez *Carduus*.

ACARNAN. Ἀκαρνάν, Ἀκαρνος, Ἀκαρνα. Poisson de mer dont il est parlé dans Athenée, Rondelet & Aldrovandi. On prétend qu'il se digere aisément & qu'il nourrit beaucoup. * Il passe pour diurétique. Castelli.

ACARON. *Myrthe sauvage*. Blancard.

ACARTUM. Plomb rouge autrement appellé *Azemafor*. Ruland.

* ACARUS, mot dérivé du grec Κείρω couper, & de α privatif, comme qui diroit animal qu'on ne peut couper à cause de sa petitesse; *Ciron*. C'est un petit animal qui a huit piés, & qui est engendré de l'œuf d'une mouche ordinaire, en laquelle il se change ensuite, conservant toujours une petitesse qui est telle qu'on ne peut l'appercevoir, ou du moins que très-difficilement sans le secours du microscope. Il a le corps partagé en douze sections ou anneaux dont le premier contient la tête; c'est d'elle dont il se sert pour ronger les substances végétales ou animales auxquelles il s'attache. Il s'ouvre quelquefois un passage entre l'épiderme & la peau, & il cause alors des demangeaisons incommodes; on le rencontre quelquefois dans les pustules de la gale & dans celles qui sont occasionnées par la vérole. On en a même trouvé dans des dents cariées. L'huile, le soufre, & toutes les odeurs fortes & pénétrantes font mourir ces incommodes insectes : Leuwenhoc a observé que la vapeur de la noix muscade que l'on faisoit brûler, les détruisoit très-promptement.

Il y a un autre espece de *Ciron* en Amérique auquel les naturels du pays donnent le nom de *Nigas*, & qui est bien plus incommode que celui dont nous venons de parler.

ACATALEPSIA. Ἀκαταληψία. Ce qu'il y a d'incertain ou d'incompréhensible dans les sciences : son contraire est la *Catalepse* κατάληψις, connoissance certaine.

Ce mot ce trouve dans Castelli, & je ne l'eusse point inséré dans mon Dictionnaire, si Galien ne s'en fût point servi.

ACATALIS. *Baie de Genevrier*. Constantin.

ACATASTATOS. Ἀκατάστατος. Mot dérivé de α privatif & du verbe καθίστημι, qui signifie entre autres choses, fixer, établir ou rendre certain. Inconstant.

On applique ce mot aux fievres irrégulieres dont le tems ou redoublement est incertain, & dont les signes que fournit l'inspection de l'urine changent sans cesse.

On l'applique encore aux accès de fievres qui sont accompagnés de frisson, dont le période du retour est irrégulier, qui reviennent quelquefois tous les jours, quelquefois de deux jours l'un, on chaque troisieme jour.

Ou bien on l'applique aux urines qui sont troubles, & qui ne déposent aucun sédiment régulier.

ACATERA. Le grand Genevrier dont les baies sont noires. Blancard. Brunfels.

ACATHARSIA. Ἀκαθαρσία. Ce mot qui est dérivé de α privatif & de καθαίρω purger, désigne l'impureté des humeurs; c'est ainsi qu'Hippocrate nous avertit dans son Traité des maladies, *Liv. III*, qu'un mal de tête violent occasionné par la plénitude du cerveau, est un indice des impuretés (ἀκαθαρσίης σημεῖον) dont le sang est rempli. Dans les accidens apoplectiques, dit-il dans le même Livre, le cerveau est rempli de beaucoup d'impuretés (πλῆρες ἀκαθαρσίης.)

On se sert encore de ce terme pour désigner la sanie ou les impuretés des plaies.

ACATO ou ARAXOS. *Suye*. Ruland.

ACAULIS. Mot dérivé de α privatif & de *Caulis*, tige.

Une plante est dite sans tige, lorsque ses fleurs rampent sur la terre.

ACAULOS. *Magno flore*. Est une espece de chardon. Casp. Bauhin.

ACAZDIR. L'étaim, qu'on appelle encore *Alkain Alomba*. Castelli. Ruland. Johnson.

ACC

ACCATEM. ACCATUM. Le même qu'*Aurichalcum*, dont on peut voir l'article.

ACCELERATORES URINÆ. *Accelerateurs de l'urine*. Ce sont des muscles auxquels on a donné ce nom parce qu'ils servent à l'éjaculation de l'urine & de la semence. Les Auteurs se sont trompés en assignant leur origine au sphincter de l'anus ou aux tubérosités des os ischion. Ils sont attachés par un tendon mitoyen au bas du ligament interosseux des os pubis, & à l'union des muscles transverses avec les sphincters cutanés de l'anus; de-là, ils passent largement sous le bulbe de l'uretre & couvrent ce bulbe & l'uretre même avec une espece d'adhérence jusques vis-à-vis la naissance du ligament suspensoire; de maniere que le tendon mitoyen répond à la cloison du bulbe, où ils se séparent l'un de l'autre; ils se rendent à leurs insertions de chaque côté des corps caverneux du pénis.

Outre l'usage qu'on attribue communément à ces muscles de comprimer l'uretre afin de chasser les restes de l'urine, & de hâter l'éjaculation de la semence dans le coït, (à quoi contribue principalement leur portion qui embrasse l'uretre en se rendant à leurs insertions de chaque côté des corps caverneux du pénis), ils facilitent encore l'action des érecteurs de la verge en poussant le sang contenu dans le bulbe, & le corps spongieux de l'uretre dans les glandes en plus grande quantité, ce qui en occasionne la tension, les veines qui conduisent le sang qui revient du tissu spongieux de l'uretre se trouvant en même tems comprimées par le gonflement de ces muscles. Couper.

ACCESSIO. Est le commencement du paroxisme ou de l'accès d'une fievre intermittente.

ACCESSORIUS, *Accessoire*. Willis a donné ce nom à un nerf particulier.

Les nerfs accessoires appartiennent à la huitieme paire, & naissent par plusieurs filets des deux côtés de la moël-

le

le de l'épine du cou, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas. Ils montent chacun entre les plans nerveux qui sortent latéralement de la moelle de l'épine, pour former les nerfs vertebraux; & à mesure qu'ils montent, ils grossissent par les filets qu'ils reçoivent des plans nerveux postérieurs.

Chacun de ces deux nerfs accessoires étant monté au-dessus de la premiere vertebre, s'attache derriere le ganglion du nerf sous-occipital, ou nerf de la dixieme paire; & ayant reçu au-dessus de cette attache deux filets de la portion postérieure de la moelle, il s'en sépare aussi-tôt pour continuer sa route en haut. J'ai trouvé ces deux filets sans communication avec le ganglion ni avec le plan antérieur; de sorte qu'ils paroissent plutôt appartenir au nerf accessoire qu'au nerf sous-occipital.

Ils entrent dans le crane par le grand trou occipital; & ayant communiqué avec la naissance des nerfs sous-occipitaux ou de la dixieme paire, & avec celle des grands nerfs hypoglosses ou de la neuvieme paire, ils sortent du crane avec la huitieme paire ou les nerfs sympathiques moyens, & communiquent encore avec ces nerfs sympathiques & moyens dans leur passage commun par le crane.

Aussi-tôt après la sortie du crane, ils donnent chacun un rameau considérable qui se divise en deux, dont l'un, qui est fort court, se jette d'abord dans le tronc de la huitieme paire, & l'autre va communiquer avec la petite portion ou premiere branche de la même paire, qui va à la langue. Ils communiquent encore chacun avec le grand nerf hypoglosse ou la neuvieme paire, & avec le grand nerf sympathique.

Ensuite le nerf accessoire se jette en arriere, perce le muscle sterno-mastoïdien, & va gagner le muscle trapeze, auquel il se distribue & se termine, après avoir fourni au muscle rhomboïde. Dans ce trajet il communique avec les trois premieres paires cervicales, & donne des rameaux aux glandes du cou, au muscle angulaire de l'omoplate, au complexus, au muscle occipital voisin, & aux tégumens. WINSLOW.

ACCESSUS est pris pour signifier l'approche ou le commerce charnel qu'on a avec une femme.

ACCIB. *Plomb.* RULAND. JOHNSON. CASTELLI.

ACCIDENS, *Accident*, le même que symptome, dont on peut voir l'article.

ACCIPITER, *Faucon*, *Autour*, ἱέραξ. Il y en a de différentes especes. Celle dont Dale fait mention est ainsi distinguée, *Accipiter*, *Offic.* SCHROD. v. 13. *Accipiter Fringillarius*, Mer. Pin. 170. SCHW. A. 189. *Fringillarius Accipiter vulgò Nisus dictus*. ALDROV. ORNITH. I. 344. *Accipiter Fringillarius*, GESN. *de Avibus* 43. JONS. *de Avib.* 10. CHARLT. *Exer.* 72. *Accipiter Fringillarius seu recentiorum Nisus*, WILL. ORNITH. 51. Raii ORNITH. 86. Ejusd. Synop. A. 18. *Fringillarius*, BELLON. *des Oiseaux* 122.

On fait usage de la chair, de la graisse, des excrémens & de toutes les parties de cet Oiseau dans la Medecine.

On prétend que l'huile dans laquelle on l'a fait bouillir guérit toutes les maladies des yeux.

Sa graisse a la même vertu. Cette même huile remédie à toutes les difformités de la peau. Ses excrémens sont si chauds, que Galien ne veut point qu'on les fasse entrer dans la composition des médicamens. On trouve cependant quelques Auteurs qui les emploient dans les maladies des yeux. D'autres s'en servent pour faciliter l'accouchement, & les conseillent ou intérieurement ou en forme de fumigation. Hippocrate & Pline les ordonnent comme un remede contre la stérilité. DALE.

ACCIPITRINA, *Laitue sauvage.* Voyez *Hieracium.*

* ACCIPITRINA ou PRÆDATRIX, espece de papillon qui ne vole que la nuit, & qui a la queue & les aîles étroites & fort aigues. RAY. *Inf. Proleg. p.* 10.

ACCRETIO, *Accroissement.* Voyez *Nutritio.*

ACCURTATORIA, *Epitome, abrégé.* Mot dont se sert Raymond Lulle.

ACCUSATIO, le même qu'*Indicatio*, dont on n'a qu'à voir l'article. CASTELLI.

ACE

ACEDIA, Ἀκηδία d'α privat. & κῆδος, soin; *Négligence, peu de soin.*

Ce mot se rencontre dans Hippocrate *de Locis in homine*, & n'est pas peu embarrassant. Les interpretes le rendent par *Panniculus*, haillon, chiffon, guidés par d'autres passages du même Auteur, qui ont du rapport avec celui-là, quoiqu'ἀκηδία signifie toute autre chose.

Fœsius prétend que ce passage est corrompu; à moins qu'Hippocrate n'ait voulu désigner par le mot ἀκηδία un morceau de linge extremement usé, & qui ne mérite point qu'on en fasse cas, à cause de son inutilité. Cette conjecture paroît fondée, quoique Fœsius ne le croie pas ainsi.

Hippocrate se sert encore du terme *acedia* dans son traité des glandes, pour signifier, travail ou fatigue.

ACEPHALOS, Ἀκέφαλος, mot dérivé de l'α grec privatif, & de κεφαλὴ, tête.

Nom que l'on donne aux monstres qui naissent sans tête, de quoi on a plusieurs exemples.

ACER, *Erable.* Ce nom, qui, suivant Vossius, est dérivé d'*acris*, n'a été donné à cet arbre qu'à cause de la grande dureté de son bois.

Ses feuilles sont découpées ou angulaires, & sa semence est renfermée dans des capsules couvertes de feuilles minces en maniere d'aîles. MILLER.

Voici quels sont ses caracteres.

1. *Acer majus*, Offic. Ger. 1299. Emac. 1484. Mor. Pin. I. Raii Synopsis iij. 470. *Acer majus, multis falsò platanus*, J. B. j. 168. Raii Hist. ij. 1701. *Acer majus, quibusdam platanus dictum*, Chab. 61. *Acer majus latifolium, sycomorus falsò dictum*. Park. Theat. 1425. *Acer montanum candidum*, C. B. Pin. 430. Tourn. Inst. 615. Elem. Bat. 488. Boerhaave Ind. A. ij. 134. Dill. Cat. Giss. 72. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer montanum candidum, aliis platanus*, Jons. Dendr. 131. *Acer majus sive platanus Scotica Cardini*, Merc. Bat. j. 16. Phyt. Brit. 2.

On le trouve dans les promenades & les cimetieres: Il fleurit au mois de Mai, & son fruit est mûr dans le mois de Septembre. On tire par incision de cet arbre un suc dont on se sert en Medecine dans les maladies scorbutiques.

Au commencement du Printems que les boutons sont pleins de suc, on fait des incisions sur le tronc, les branches & les racines de l'*Erable*, d'où il sort une grande quantité de liqueur fort douce & fort agréable à boire. La même chose arrive au bouleau. *Buxb.* Quelques personnes s'en servent pour boisson ordinaire. *Rupp.* Les habitans du Canada tirent un sucre de cette liqueur. Act. Philos. Lond. N° 171. p. 988. DALE.

2. *Acer*, Offic. Chab. 60. *Acer*, *Opulus*, Ment. Ind. 35. *Acer minus*, Germ. Emac. 1484. Raii Hist. ij. 1700. Synop. iij. 470. Mer. Pin. 2. Merc. Bat. ij. 16. Phyt. Brit. 2. *Acer minus sive vulgare*, Park. Theat. 1415. *Acer campestre & minus*, C. B. Pin. 431. Tourn. Inst. 615. Elem. Bat. 488. Boerh. Ind. A. ij. 234. Dill. Cat. Giss. 55. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer campestre, aliis Opulus campestris veterum*, Jons. Dendr. 132. *Acer vulgare minori folio*, J. B. 166.

Il croît communément parmi les haies, & fleurit au mois de Mai. Sa racine est en usage dans la Medecine: & l'on en emploie l'infusion dans du vin avec beaucoup de succès dans les maladies du foie.

Miller fait mention de deux autres especes d'*Erable*, outre celle dont nous venons de parler.

Acer majus foliis eleganter variegatis, Hort. Edin. Le grand *Erable* à feuilles rayées, communément appellé, sycomore rayé.

Acer Virginianum, folio majore, subtùs argenteo, suprà viridi splendente. Pluk. Phyt.
Acer Americanum, folio majore, subtùs argenteo, suprà viridi splendente, floribus multis coccineis.
Acer maximum, foliis trifidis, vel quinquefidis Virginianum. Pluk. Phyt.
Acer Platanoïdes, Munt.
Acer Platanoïdes foliis eleganter variegatis.
Acer trifolia. C. B. P.

Il y a une autre espece d'érable qui est fort commune dans la Virginie, & qui est connue sous le nom d'*érable à sucre*, parce que les Habitans en tirent une grande quantité de sucre excellent. Cet arbre est maintenant très-rare en Europe : mais je suis persuadé qu'il y a plus d'une espece d'érable qui fournit du sucre. Messieurs Ray & Lister, tirent un sucre assez bon de notre grand érable, en y faisant des incisions dans une saison convenable ; & j'ai même vû sortir d'un érable dont les feuilles sont de couleur de cendre, & dont j'avois coupé une branche au mois de Fevrier, une grande quantité de sucre fort doux pendant plusieurs jours. Miller.

* Le fruit & les feuilles du grand érable sont astringentes. Dans les larmoyemens involontaires, on se sert pour collyre, de la décoction des feuilles les plus tendres dans du vin. On emploie celle des boutons contre le scorbut & les douleurs de rhumatisme. Son écorce qui est rouge, astringente, & amere, bouillie dans du vin ou de l'eau, est bonne contre la gale. Boecler. II. 135. 513.

Le petit érable a à peu près les mêmes propriétés que le grand.

ACERATOS. Ἀκέρατος, mot dérivé de α privatif, & de κεράω ou κεράννυμι mêler : *sans altération, sans mélange.* Hippocrate en fait quelques fois l'application aux humeurs du corps. Paul Eginete fait mention d'une emplâtre qui porte ce nom, & qui n'est autre vraisemblablement que l'*Aceron.* Voyez *Acerides.*

ACERBUS. Στρυφνὸς. *Aigre, âpre.* On se sert de ce mot pour exprimer ce gout aigre, accompagné d'astringence, que l'on trouve dans les fruits qui ne sont point encore mûrs.

Il est pris quelquefois dans le sens figuré, pour signifier une chose qui est hérissée de piquans, στρυφνὰ ἀκανθώδη. Dioscoride.

ACERIDES. Ἀκηρίδες, mot dérivé de α privatif, & de κηρὸς Cire. On donne ce nom aux emplâtres, dans lesquelles il n'entre point de cire. Galien. Tel est par exemple, l'emplâtre de Nuremberg.

ACEROSUS. Ἄχυρον Paille. On appelle ainsi le pain le plus bis, & dont on n'a point ôté le son.

* ACESCENTIA. On donne ce nom aux alimens, aux liqueurs, & aux médicamens qui ont une saveur approchante de l'acide, & qui, à un degré de chaleur modéré, peuvent le devenir. Ils sont d'un usage très-salutaire dans les maladies qui disposent les humeurs à la putréfaction, & qui les alkalisent, qui sont accompagnées de chaleurs brûlantes, & d'une soif extreme.

Comme toutes les humeurs de notre corps, par une suite naturelle du mouvement continuel dont elles sont agitées, tendent à la putrefaction alkaline ; la Providence en a arrêté les progrès en donnant une qualité légerement acide à la plus grande partie des productions de la terre, que nous employons pour notre nourriture. On la découvre aisément dans les oranges, les coins, les cerises mûres, & presque toutes les especes de prunes, les mûres, le raisin, les fraises, &c. elle est encore bien marquée dans le petit lait bien dépuré.

ACESIAS, Medecin Grec, dont nous ne savons autre chose, sinon qu'il étoit si malheureux dans l'exercice de sa profession, que lorsqu'on parloit de quelqu'un qui avoit échoué dans une entreprise, on disoit communément en Proverbe Ἀκεσίας ἰάσατο, Acesias s'en est mêlé. Il en est parlé dans les Auteurs qui ont recueilli les Proverbes d'Aristophane. Athenée fait mention d'un Acesias que l'on met au nombre des Auteurs, qui ont traité de la maniere de faire des conserves, lequel, à ce que prétend Fabricius, est différent de celui dont nous parlons.

ACESIS. Ἄκεσις. *Remede* ou *Cure.*

ACESIUS. Le même que *Telesphore*, ou *Evamerion*, suivant Pausanias. On ne sait positivement ce qu'on entend par cette personne réelle ou supposée. Elle est représentée sous la figure d'un jeune garçon dans quelques anciennes Médailles frappées à Pergame, que l'on conserve dans le Cabinet de quelques Curieux. Voyez *Telesphorus.*

ACESO. Fille d'Esculape, à qui la Fable attribue une connoissance profonde de la Medecine. Le Clerc prétend que les Anciens, sous l'allégorie d'*Aceso*, ont voulu désigner un air épuré par les rayons du Soleil, & rendu par là medicinal & propre à réparer les forces de ceux qui le respirent.

ACESTA. Maladies que l'on peut guérir. Gorræus.

ACESTIDES. Nom que l'on donne aux cheminées des fourneaux, dans lesquels on fait fondre le cuivre. Elles se rétrécissent à mesure qu'elles approchent de leur sommet, afin que les exhalaisons du métal, qui est en fusion s'y attachent, & que la cadmie puisse s'y former en plus grande quantité. Dioscoride, Saumaise *Hyl. Jatrica.* Voyez *Cadmia.*

ACESTIS. Ἀκεστὶς, espece de chrysocolle artificielle, composée avec du verd-de-gris de Chypre, de l'urine d'enfant, & du nitre. Pline.

ACESTORIS. Ἀκεστορὶς, d'ἀκὴ, *Cure.*

Ce mot signifie, à la rigueur, une femme qui se mêle de Medecine, & l'on s'en sert pour signifier une Sage-femme.

ACESTRA. Ἄκεστρα. *Aiguille.*

ACESTRIDES. Ἀκεστρίδες d'ἀκέομαι, guérir. Les Grecs donnoient ce nom aux Sages-femmes. Hippocrate s'en sert dans ce sens à la fin de son Traité des Chairs.

ACETABULUM. Κοτύλη, Κοτυληδὼν, ὀξύβαφον, plante appellée *Umbilicus veneris*, dont on peut voir l'article.

Acetabulum signifie une grande cavité dans un os qui en reçoit un autre convexe pour faciliter le mouvement circulaire. On donne particulierement ce nom à la cavité des os innominés qui reçoit la tête du fémur ou os de la cuisse.

Elle est formée par la jonction des os ilium, ischion & pubis. Il faut en considérer le bord qu'on nomme sourcil, la cavité cartilagineuse, l'empreinte du fond & l'échancrure du bord.

Le bord ou sourcil est fort saillant, principalement en haut. Il diminue en saillie sur les côtés vers le bas, & est interrompu entre sa portion antérieure & sa portion inférieure. Dans l'état naturel, il est augmenté par un bourlet élastique.

La cavité est proportionnée à la saillie du bord, & par conséquent plus profonde en haut & en arriere, qu'en bas & en devant. Elle est revétue d'un cartilage très-poli, excepté depuis le milieu, jusqu'à l'interruption du bord.

L'empreinte inégale est en cet espace dénué de ce cartilage dont je viens de parler. Cette empreinte est plus large vers le fond de la cavité, que vers le bord. Elle sert à loger un ligament & un paquet de glandes.

L'échancrure est précisément entre la portion antérieure & la portion inférieure du bord de la cavité cotyloïde. Elle est près du trou ovalaire, qu'elle paroît unir avec la cavité. Par rapport à la direction de tout le corps de l'homme considéré comme étant debout, la situation de cette échancrure est absolument oblique.

Le bourlet cotyloïdien, c'est-à-dire, le bourlet à ressort ou élastique peut aussi être rapporté parmi les ligamens. Il est comme un bord accessoire posé précisément sur le bord de la cavité cotyloïde, auquel il est attaché très-fortement, de maniere pourtant qu'il cede facilement aux doigts, quand on le pousse en dedans vers la cavité, ou en dehors. Il prete quand on l'écarte, & reprend son diametre quand on cesse de l'écar-

rer. Son tissu est très-particulier, & composé de fibres élastiques qui s'entrelacent tout le long de la circonférence de ce bourlet, & se recourbent peu à peu d'espace en espace vers le bord propre de la cavité cotyloïde; il fait un cercle entier, & passe sur l'échancrure de cette cavité, où le ligament transversal, dont je viens de parler, lui sert de soutien & d'attache, comme le reste du bord osseux. Winslow. *Anat.*

Acetabulum signifie encore une espece de substance glanduleuse que l'on trouve communément dans le placenta de quelques animaux. Voyez *Cotyledon*.

Acetabulum. Sorte de mesure qui étoit en usage parmi les anciens & qui contenoit la huitieme partie de notre pinte.

Elle paroît avoir tiré son nom d'un vaisseau dans lequel ils mettoient le vinaigre dont ils se servoient à table, qui contenoit, selon toute apparence, à peu près la même quantité, & qu'on appelloit *Acetabulum* d'*Acetum*, vinaigre. Agricola prétend qu'elle étoit faite comme une boîte, & admet la même dérivation qui paroît d'antant plus vraisemblable que le mot ὀξύβαφον, *Oxybaphon*, qui est exactement la même mesure, paroît aussi dérivé d'ὄξος, qui signifie du vinaigre.

Les Auteurs se sont donné beaucoup de peine pour fixer le poids de l'*Acetabulum* des différens liquides sur lequel ils ne sont point d'accord. Comme la pesanteur spécifique des liquides varie, le poids de l'*Acetabulum*, de même que celui des autres mesures doit aussi varier.

ACETARIA. *Salades*. On donne ce nom à toutes les herbes qui se mangent avec le vinaigre, tant feuilles que racines; les plus en usage sont la laitue, la chicorée, le pourpier, la pimprenelle, le cresson, le cochlearia, &c.

ACETARIUM SCORBUTICUM. Espece de remede, ou plutôt de saumure dans laquelle Bates veut que ceux qui sont sujets au scorbut, trempent leurs alimens avant que d'en user.

Prenez *des sommités de feuilles de cueillerée de mer*, *trois onces*.
sucre blanc, *six onces*.
sel de cueillerée, *une once*.

Mêlez le tout ensemble & ajoutez-y six onces de *suc d'orange*.

ACETOSA. *Oseille*. Les feuilles de l'*Oseille* sont lisses, succulentes, tendres, longuettes, pointues, à oreilles comme les épinards, du côté qu'elles tiennent à leurs queues, & d'un gout très-acide; sa tige est longue & grêle garnie de deux ou trois petites feuilles; elle porte des fleurs qui ont plusieurs étamines auxquelles succede une graine triangulaire & luisante. Sa racine est épaisse d'environ un travers de doigt, branchue fibreuse & d'un jaune foncé. Elle porte plusieurs années; elle croît dans les champs & dans les prairies, & fleurit au mois de Mai; on emploie ses feuilles, sa semence & sa racine dans la Medecine. Miller.

1°. *Acetosa vulgaris*, *Oxalis*, Offic. *Acetosa vulgaris*, Park. 742. Raii. Hist. j. 178. *Acetosa pratensis*, C. B. 114. Hist. Oxon. ij. 582. Tourn. Inst. 502. Boerh. Ind. A. ii. 85. Dill. Cat. 67. Buxb. 4. *Acetosa major vulgatissima*, Schw. 5. *Acetosa vulgaris*, *sive Rumex campestrinus*, Munt. Herb. Brit. 221. *Oxalis seu Acetosa*, Ger. 319. Emac. 396. Park. Parad. 486. Chab. 311. *Oxalis vulgaris folio longo*, J. B. ii. 989. *Lapathum Acetosum vulgare*, Raii synop. iii. 56.

Elle croît dans les prés & les paturages & fleurit au mois de Mai. Les parties de cette plante, qu'on emploie dans la Medecine, sont: 1. les feuilles qui sont succulentes, luisantes, pointues, d'un verd foncé & acides. 2. La racine qui est fibreuse, jaune, stiptique & amere. 3. Les semences qui sont d'une figure triangulaire & d'un rouge éclatant. Elle est cordiale, hépatique, résiste à la corruption, excite l'appétit, atténue la bile, désaltere, ce qui fait qu'on la donne fréquemment dans les fievres ordinaires & pestilentielles. Dale.

Ses feuilles sont d'un grand usage dans le scorbut; on les ordonne au printems en forme de salade à ceux qui en sont attaqués; son suc passe pour un excellent antiscorbutique; sa racine n'est point acide, mais amere & astringente; elle préserve du scorbut & arrête les diarrhées bilieuses. Comme sa semence est astringente elle entre dans le diascordium & dans les autres remedes astringens. Miller.

Cette plante est excellente pour les personnes d'un tempérament chaud, foible, bilieux & putride. Boerhaave.

La racine de cette plante n'est point acide, comme le prétend Matthiole, mais amere & astringente. Elle teint le papier bleu d'une couleur de pourpre foible, au lieu que ses feuilles lui donnent un rouge foncé qui se conserve même après que le papier est sec, mais le premier disparoît & ne laisse qu'une tache brune. Le sel essentiel de l'*Oseille* est un mélange de sel ammoniac & de nitre; il pétille dans le feu & répand une odeur urineuse lorsqu'on le fait dissoudre dans l'huile de tartre. Le sel ammoniac semble plus développé dans ses racines, puisqu'il teint le papier bleu en pourpre, ce que le nitre ne fait point; mais l'acide des feuilles est dégagé d'une grande quantité de sel acre, & est en quelque sorte semblable à l'esprit de sel ammoniac ou à celui du nitre. Dans les racines ces deux especes de sels sont mêlées avec quelque peu d'huile & de terre, au lieu que dans les feuilles, ils sont dissous dans une grande quantité de phlegme. Ce qui fait croire que l'*Oseille* ne contient point de vitriol, c'est que ses feuilles ne noircissent pas plus la teinture de noix de galle que les autres acides qui ne contiennent aucunes parties métalliques. Il n'est donc pas surprenant que les différentes parties de l'*Oseille* aient différentes vertus. Ses racines dans lesquelles le sel ammoniac, le soufre & la terre dominent sont propres à ouvrir & à lever les obstructions. Elles entrent dans les bouillons les décoctions & les tisanes apéritives; ses feuilles au contraire qui agacent les dents par leur acidité, rafraîchissent en appaisant la fermentation du sang, temperent la bile ou l'empêchent de s'enflammer. Simon Paulli rapporte que les Peuples du Groenland sont misérablement tourmentés du scorbut, & qu'on les guérit avec des bouillons ou des décoctions de cochléaria dans lesquelles on met de l'*Oseille* pour corriger son acreté. On a remarqué encore que l'usage des racines & des feuilles de l'*Oseille* soulage extrement les personnes scorbutiques qui sont d'un tempérament sec & bilieux. Les feuilles d'*Oseille* pilées ou cuites sous la cendre, hâtent la suppuration des tumeurs, de même que le levain. Sa racine donne une couleur de vin aux tisannes, & l'on peut s'en servir pour tromper les malades qui ont envie de boire du vin, surtout en y ajoutant un peu de suc de grenades. Mart. Tournefort. On peut voir à l'article *Botanica*, un détail de la méthode dont on se sert pour découvrir les principes qui composent les végétaux, par les changemens qu'ils apportent à la couleur du papier bleu.

2°. *Acetosa arvensis*, Offic. *Acetosa minor*, *seu Lujula*, Ind. Med. 111. *Acetosa arvensis lanceolata*. C. B. 114. Raii Hist. i. 180. Dill. Cat. 52. Hist. Oxon. ii. 584. Boerh. Ind. A. ii. 86. Tourn. Inst. 503. Buxb. 4. *Acetosa minor lanceolata*. Park. Theat. 744. Munt. Herb. Brit. 222. *Acetosa lanceolata major*. Schw. 8. *Oxalis parva auriculata repens*. J. B. ii. 992. Chab. 312. *Oxalis tenuifolia*. Ger. 320. Emac. 397. *Lapathum Acetosum repens lanceolatum*. Raii. Synop. 56.

Elle croît dans les champs, & l'on se sert de ses feuilles dans la Medecine; elle est beaucoup plus agréable au gout, que l'*Oseille* ordinaire, dont elle a toutes les vertus. Chab. Dale.

Cette espece d'*Oseille* est plus petite que l'autre; ses feuilles sont longues & pointues & à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, ce qui leur donne la figure du fer d'une lance. Elles sont aigres comme celles de l'*Oseille* ordinaire. Ses fleurs finissent en pointe

de même que celles de la premiere espece, elles sont petites & composées d'étamines. Ses semences sont triangulaires & plus petites; sa racine est petite & rampante; elle croît dans les lieux secs & stériles & fleurit au mois de Mai. On lui attribue moins de vertus qu'à l'*Oseille* ordinaire, ce qui fait qu'on s'en sert rarement. MILLER.

3°. *Acetosa Romana rotundifolia*, Offic. Munt. Herb. Brit. 224. *Acetosa rotundifolia hortensis*. C. B. 111. Raii. Hist. i. 180. Hist. Oxon. ii. 583. Boerh. Ind A. ii. 86. Tourn. Inst. 503. Buxb. 4. *Acetosa Sabaudica*. Schw. 214. *Oxalis Franca seu Romana*. Ger. 320. Emac. 397. *Oxalis sativa Franca sive Romana rotundifolia*. Park. 743. *Oxalis folio rotundiore repens*. J. B. ii. 990. Chab. 311.

Elle croît dans les jardins, & elle a les mêmes vertus que les autres. DALE.

Les feuilles de cette espece d'*Oseille* sont d'un verd bleuâtre, elles sont plus larges, plus courtes & plus rondes que celles de l'*Oseille* ordinaire, leurs oreilles sont aussi beaucoup plus grandes; sa tige n'est pas si haute, elle est moins forte & moins droite; ses fleurs & ses semences ne different point de celles des deux premieres especes.

Elle croît dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont aussi aigres que celles de l'oseille ordinaire, & l'on peut les mêler indifféremment soit dans les remedes, soit dans les salades. MILLER. *Bot. Off.*

Cette plante est d'un grand usage dans la Medecine. Son suc étant cuit, dépuré & épaissi, donne lorsqu'on le met dans un lieu souterrain, un sel acide qui aiguillonne, purge, fortifie & resserre, & est propre à toutes les maladies accompagnées d'une fievre ardente, putride & continue. Ses feuilles ou ses racines mises en décoction dans du petit lait, sont excellentes dans toutes les maladies de langueur, lorsqu'il y a dans le corps une acrimonie qui tend à la pourriture. On emploie l'oseille confite, son sirop & le phlegme qu'on en tire. Il n'y a point de plante qui soit plus propre à purger le corps des humeurs féculentes qui s'y sont amassées pendant l'hiver: une poignée de feuilles d'*oseille* bouillies dans une pinte de petit lait, fournit un remede excellent pour cet effet dans le mois d'Avril. Enfin l'*oseille* est un des remedes les plus efficaces que l'on puisse employer contre le scorbut, soit qu'on la mange crue, ou qu'on en boive le suc: elle corrige la puanteur de l'haleine, elle raffermit les dents, remédie à la pourriture des gencives, & est extremement utile dans tous les cas où le sang est trop fluide & les vaisseaux trop relâchés. Ceux qui crachent le sang & qui sont menacés de tomber en consomption, reçoivent beaucoup de soulagement de l'usage du suc d'*oseille*, que l'on emploie aussi à l'extérieur pour nettoyer les ulceres.

Les feuilles pilées avec du beurre frais, sont excellentes contre les charbons qui tendent à la gangrene. BOERH. *Hist. Plant.*

Miller joint aux trois especes principales d'*oseille* dont nous venons de parler, les suivantes.

Acetosa foliis crispis, C. B. P.
Acetosa montana maxima, C. B. P.
Acetosa Pyrenaica, angustissimo & longissimo folio, Schol. Bot.
Acetosa montana, lato Ari rotundo folio, Boec. Mus.
Acetosa montana pumila, fagopyri folio, Bocc. Mus.
Acetosa tuberosa radice, C. B. P.
Acetosa caltha folio, peregrina, C. B. P.
Acetosa lucida, folio atriplicis, H. R. Par.
Acetosa major Italica, semine rotundiore & glomerato, H. R. Par.
Acetosa lanceolata angustifolia elatior, Mor. Hist.
Acetosa ocymifolio, Neapolitana, C. B. P.
Acetosa Americana, foliis longissimis pediculis donatis.
Acetosa rotundifolia repens Eboracensis, folio in medio deliquium patiente, Mor. Hist.
Acetosa arborescens, subrotundo folio, ex insulis fortunatis, Pluk. Almag.
Acetosa Muscovitica sterilis, M. H.

Comme Boerhaave attribue de grandes vertus au sel essentiel d'*oseille*, je trouve à propos d'indiquer la méthode dont il se sert pour l'extraire.

1°. *Prenez* une grande quantité d'*oseille* de jardin lorsqu'elle est dans sa vigueur, & un peu avant qu'elle soit en fleurs: cueillez-là de grand matin; après l'avoir lavée & coupée, il faut la piler & en exprimer tout le suc par la presse, l'ayant mise auparavant dans un sac de toile bien propre: ce suc sera extremement acide, verd, & aussi épais que du moût. 2°. Ajoutez à ce suc six fois autant d'eau de pluie, afin qu'il passe mieux par la chausse. Passez ce suc jusqu'à ce qu'il soit clair, vous aurez alors une liqueur acide, agréable & transparente. 3°. Mettez cette liqueur dans un grand vaisseau de terre, & faites-la évaporer dans un lieu où il n'y ait point de poussiere, ou à un petit feu, jusqu'à la consistance de sirop clair, ou de crême de lait frais; vous la trouverez bien plus aigre qu'auparavant. 4°. Versez cette liqueur épaisse dans une bouteille, que vous remplirez de façon qu'il y ait place pour ajouter un peu d'huile: laissez cette bouteille en repos dans un lieu frais pendant huit mois. Cette huile sert à empêcher la fermentation, la putréfaction & l'épaississement de la liqueur. Il se formera sous cette huile un sel approchant du tartre. 5°. Après avoir décanthé la liqueur, versez de l'eau sur ce qui reste au fond de la bouteille, afin d'enlever les parties mucilagineuses adhérentes à ce sel. Faites-le sécher, & vous aurez le sel que vous demandez. BOERH. *Chem.*

* Voici quelques expériences qui peuvent instruire des différentes substances que l'on peut retirer de l'*oseille*. Cinq livres d'*oseille* desséchées à l'ombre & réduites à dix-neuf onces & demie, mises en digestion au bain-marie pendant deux jours dans soixante-une once d'eau de fontaine, ont donné d'abord par la distillation une liqueur qui troubloit la dissolution du sublimé corrosif, & la rendoit laiteuse, & qui teignoit le vitriol en jaune. Ce qui restoit, poussé à grand feu par la cornue, a fourni une liqueur qui fermentoit vivement avec l'esprit de sel. On a eu ensuite neuf drachmes d'huile, & six drachmes & cinquante-quatre grains de sel lixiviel. HAMEL. *Hist. p.* 232. *Hist. Ac. R. Sc. T.* 1. *p.* 405.

* Les feuiles d'*oseille* fraîches poussées par la cornue à feu nu que l'on augmente par degrés, donnent ordinairement dans la distillation un sel volatil ou en forme concrete, ou en forme liquide. La liqueur qui vient ensuite ne contient point ou que très-peu d'acides. Si la distillation des feuilles fraîches ou du suc qu'on en a exprimé se fait au bain-marie, la liqueur qui monte après le sel volatil est très-chargée d'acides. Les feuilles mises en macération avant que de les distiller, & dans lesquelles il a déja commencé à se faire une légere fermentation, donnent dans la distillation une liqueur bien plus acide que celle que l'on obtient par les autres procédés. Sur la fin de la distillation, on a encore un peu de sel volatil. *Mém. Ac. R. Sc.* 1721. *p.* 24. *& suiv.*

ACETOSA ESURINA. Esprit esurine de vinaigre, dont on donnera la description dans l'article *Acetum*.

ACETOSELLA, *Alleluia* où *Oseille sauvage*.

Acetosella Lujula, Alleluia, Offic. *Acetosella & Lujula sive Alleluia Officinarum*, Buxb. 5. *Acetosella vulgo*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 2. *Acetosella vulgaris & Officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 101. *Trifolium Acetosum vulgare*, C. B. Pin. 330. Hist. Oxon. ij. 183. Park. Theat. 746. Raii, Hist. ij. 1098. *Trifolium Acetosum vulgare Lujula, Alleluia Officinarum*, Merc. Bot. j. 74. Phyt. Brit. 123. *Oxys alba*, Mer. Pin, 90. Ger.

1030. Emac. 1201. Raii, Synop. iij. 281. *Oxys flore albo*, Tourn. Inst. 88. Elem. Bot. 76. Boerh. Ind. A. 319. *Oxys sive trifolium acidum flore albo*, J. B. ij. 387. *Oxys sive trifolium acidum*, Chab. 168. Dale.

La racine de l'*oseille* sauvage est petite, longue, écailleuse, tirant sur le rouge, & jette un grand nombre de fibres très-déliées. Ses feuilles sortent directement de sa racine; elles sont nombreuses, & soutenues chacune sur une queue mince, rougeâtre, d'environ deux ou trois pouces de long, divisées en trois parties égales, & ayant la figure d'un cœur, d'un verd pâle & d'un gout aigre agréable. Il s'éleve d'entre ces feuilles des pédicules qui portent chacun une fleur monopétale découpée en cinq parties, quelquefois blanche, & quelquefois d'un rouge pâle. Quand cette fleur est passée, la loge qui renferme la semence augmente, & se partage en cinq angles: elle s'ouvre lorsqu'elle est mûre pour peu qu'on la touche, & laisse paroître des semences petites & rondes. Cette plante croît dans les bois & dans les lieux sablonneux, & fleurit au mois d'Avril.

Les feuilles de l'*oseille* sauvage, qui sont la seule de ses parties dont on fasse usage, passent pour avoir beaucoup plus de vertus que celles de l'*oseille* ordinaire, pour être plus cordiales & d'une plus grande utilité dans les fievres inflammatoires. Elles desalterent & tempèrent la chaleur de l'estomac qu'elles fortifient: elles excitent l'appétit, remédient aux maladies du foie, à l'hydropisie & à la jaunisse. Lorsque son suc est clarifié, il est d'un très-beau rouge, & fournit un sirop très-agréable.

Les préparations de l'*oseille* sauvage que l'on garde dans les boutiques pour l'usage de la Medecine, sont le sirop que l'on fait avec son suc, & les feuilles d'*oseille* confites. Miller.

Le suc de cette plante est huileux, acide & nitreux; de-là vient qu'il est bon dans toutes les maladies brûlantes, putrides & pestilentielles: étant bouillie dans du petit lait, elle est un remede excellent contre l'inflammation, la pleurésie & toutes sortes de maladies aigues. Il n'y en a point qui soit plus propre à corriger les vices & la putréfaction des humeurs; elle ne peut donc qu'être excellente contre le dégout & l'indigestion qui est causée par une bile corrompue, ou par quelque humeur alkalescente qui séjourne dans l'estomac. Comme cette plante est aigre par elle-même, on doit la donner aux malades en salade, sans vinaigre. Elle est bonne dans la diarrhée, la dyssenterie & le cours de ventre; ce qui doit engager les Medecins à en faire un plus fréquent usage. L'eau qu'on en tire par la distillation, n'a aucune vertu. Cette plante est d'un gout aigre desagréable, presque aussi pénétrant que celui du jus de citron, & plus apéritif qu'astringent. Elle est bonne dans les fievres ardentes, les inflammations, les bubons, les charbons pestilentiels, sur lesquels on l'applique après l'avoir pillée. Elle est excellente étant confite avec du sucre. On a composé en Allemand un volume qui a été traduit en Latin sur les propriétés de cette plante, que l'on prétend avoir guéri de la peste, & reparé les gencives qui avoient été presque détruites par le scorbut. Boerhaave.

ACETUM. *Vinaigre*. Ce fluide que tout le monde connoît, a été regardé de tous tems comme absolument nécessaire dans la Medecine & la Chirurgie.

Hippocrate en recommande l'usage dans les maladies hystériques, & l'ordonne avec du miel dans les inflammations du foie & de la poitrine. Voyez *Oxymel*. Il nous avertit cependant qu'il fait beaucoup plus de bien aux personnes bilieuses qu'à celles qui sont d'un tempérament atrabilaire, & qu'il est très-nuisible aux mélancholiques. Il convient beaucoup plus aux hommes qu'aux femmes, parce qu'il nuit à l'utérus, *de Ratione victûs in Acutis*.

Galien regarde le *vinaigre* comme un remede extremement atténuant, discussif, répercussif & antiphlogistique. Il dit qu'ayant voulu connoître par lui-même les effets du *vinaigre*, il appliqua la thapsie sur différens endroits des jambes, qui dans quatre ou cinq heures furent enflammées & douloureuses. Il bassina un endroit avec de l'eau, un autre avec de l'huile, l'un avec de l'eau rose & l'autre avec du *vinaigre*, & il trouva que ce dernier fut celui qui procura le plus prompt soulagement.

Il dit qu'il pénetre tous les corps de même que le feu, & qu'il passe à travers les vetemens les plus épais, plus promptement que l'eau; qu'il dissout les tumeurs squirrheuses de la rate, & qu'il est un antidote contre les champignons vénéneux & la thapsie.

Il fait cesser le boquet, qui est causé par la putréfaction des alimens que l'estomac n'a pu digérer. Je crois qu'il veut parler d'une putréfaction alkaline à laquelle le *vinaigre* ne peut que remédier.

Il recommande le *vinaigre* avec de l'eau comme un remede efficace dans les fievres ardentes qui surviennent en été, & qui causent une alteration extraordinaire, aussi-bien que dans celles qui viennent dans une autre saison, qui échauffent & altérent le malade. Il veut qu'on l'applique extérieurement pour guérir les *achores* qui ne sont point envenimées, & qui ne demandent que des topiques, aussi-bien que l'herpes superficiel.

Il prétend que le *vinaigre* dans lequel on a mis en infusion des herbes ameres, est propre pour les tumeurs inflammatoires qui sont prêtes à dégénérer en skirre, sur tout pour celles de la rate, parce qu'il atténue sans échauffer. Il assure même qu'il n'y a point de skirres qu'on ne puisse guérir, lorsqu'on y peut faire parvenir la vapeur qui s'éleve du vinaigre jetté sur un caillou calciné jusqu'à rougeur.

Il conseille de frotter les narines des léthargiques avec du vinaigre, dans lequel on a fait bouillir du thym, du pouliot & de l'origan. Nous verrons ci-après ce que dit Boerhaave de cette propriété du *vinaigre*. Je puis assurer après l'expérience que j'en ai faite, que c'est le remede le plus efficace que l'on connoisse dans les évanouissemens, les affections hystériques & dans toutes les maladies soudaines qui sont de cette espece. Il est préférable à toutes ces exhalaisons puantes ou sels volatils, qui pour l'ordinaire ne sont d'aucun effet & souvent causent beaucoup de dommage.

Vertus du Vinaigre, suivant Dioscoride.

Le *vinaigre* rafraîchit & resserre. Il fortifie l'estomac, il excite l'appetit, il arrête les flux de sang, soit qu'on en use intérieurement ou qu'on l'applique extérieurement, il fait cesser aussi le cours de ventre lorsqu'on en met dans les alimens. Il est bon pour les blessures & en prévient l'inflammation, étant appliqué avec de la laine grasse (οἰσύπῳ) ou avec une éponge. Il guérit les chutes de l'anus & de la matrice, la pourriture & le saignement des gencives; les ulceres corrosifs; les érésipeles, les herpes, la lepre, les dartres & la gale, étant mêlé avec des drogues convenables. Il arrête les progrès des ulceres chancreux, qu'on a soin de fomenter souvent avec cette liqueur. Une fomentation chaude de vinaigre avec du soufre, appaise les douleurs de la goutte, & le mélange du vinaigre & du miel efface les meurtrissures occasionnées par des coups. Appliqué avec de l'huile rosat, (ῥοδίνῳ) avec de la laine grasse ou avec une éponge, il guérit tous les maux de tête qui proviennent de chaleur. Sa vapeur toute chaude est très-efficace contre l'hydropisie, la surdité & le tintement d'oreilles; le vinaigre tue aussi les vers qui s'y engendrent lorsqu'on y en met quelques gouttes. On guérit le gonflemennt des glandes & les demangeaisons de la peau, en les fomentant avec une éponge trempée dans du vinaigre chaud. Cette espece de remede est encore très-efficace contre le poison froid des animaux venimeux.

Le *vinaigre* chaud pris comme vomitif, est efficace contre toutes sortes de poisons, surtout contre celui de

la gratiola & de la cigue. Il est bon avec du sel pour dissoudre les coagulations du sang ou du lait dans l'estomac, pour détruire le poison des champignons, de la carline & de l'if. Il chasse, lorsqu'on en boit, les vers de l'estomac, il appaise la toux invétérée en en causant une nouvelle. Il est bon contre l'asthme étant avalé chaud. Il guérit les catarrhes employé en gargarisme. On l'emploie dans l'esquinancie, le relâchement de la luette & contre le mal de dents qu'il appaise, étant gardé chaud dans la bouche.

Comme l'illustre Boerhaave a fait des recherches très-grandes sur le *vinaigre*, qu'il a examiné avec soin sa nature, & que le détail qu'il nous a laissé de ses propriétés est très-exact, je ne puis mieux faire que de rapporter ici ses sentimens sur ce sujet, que je prendrai la liberté d'accompagner de mes remarques. Je conseille cependant au Lecteur de parcourir les Articles *Fermentatio* & *acidum*, pour l'intelligence de ce qui suit.

Nous avons déja vu que l'effet le plus remarquable qui résulte de la premiere fermentation des sucs végétaux, est un *alcohol* ou esprit inflammable ; il nous reste maintenant à examiner l'autre production qui en est une suite, c'est-à-dire le *vinaigre*, qu'on ne peut avoir que par le moyen d'une seconde fermentation, puisque la génération du *vinaigre* suppose auparavant celle d'une liqueur vineuse, qui de quelque espece qu'elle soit peut ensuite servir pour cet effet. Si l'on met dans du vin une grande quantité de lie, & qu'on ajoute à l'écume qui s'éleve sur sa surface pendant qu'il fermente, du tartre pulvérisé, des pédicules & des peaux de raisin, aussi-bien que les feuilles de vigne qui contiennent une grande quantité de matiere saline & tartareuse, qu'on agite le tout ensemble, & qu'on le mette dans un lieu chaud, surtout dans un tonneau, que la vapeur du *vinaigre* ait entierement pénétré & dans un air pareillement imprégné de ces mêmes vapeurs, il se fera une seconde fermentation accompagnée d'une chaleur considérable, ce qui distingue particulierement cette seconde fermentation de la premiere. Lorsqu'elle continue trop long-tems le vin s'aigrit bien à la vérité, mais il devient foible & ne fait jamais de bon vinaigre.

Il s'ensuit donc que toute plante qui est capable de fermenter comme le raisin, & de passer à la fermentation vineuse, devient la matiere éloignée de la génération du vinaigre. La matiere qui sert immédiatement à faire le vinaigre, c'est le vin de quelque espece qu'il soit, avec cette circonstance néantmoins, que plus il est fort, plus le vinaigre l'est aussi. Il est bien vrai que l'on peut en faire avec du vin médiocre, mais il est d'une nature plus foible & moins pénétrante.

Les fermens qui contribuent avec le plus d'effet à la génération du *vinaigre*, sont :

1°. Le marc ou la lie d'un vin acide.

2°. Celle du vinaigre retirée des vieux tonneaux, de ceux principalement où il y en a eu de très-fort.

3°. Le tartre d'un vin acide, réduit en poudre.

4°. Le *vinaigre* lui-même préparé auparavant comme il faut, & dans son plus haut dégré d'acidité.

5°. Les vieux tonneaux dans lesquels il y a eu pendant long-tems du *vinaigre* très-fort, & qui sont par conséquent imprégnés de cet acide.

6°. L'agitation fréquente du vin dans lequel il y a de la lie.

* L'expérience suivante de M. Homberg prouve combien le mouvement contribue à la formation du *vinaigre*. Il remplit une bouteille bien nette du meilleur vin, & l'ayant suspendue à une aîle de moulin à vent, dont elle suivit les mouvemens pendant trois jours, le vin se changea en *vinaigre* très-fort. *Hist. Acad. Roy. Sc.* 1700. *p.* 11.

7°. Les queues & la peau des cerises, les grappes des groseilles, les surgeons de vigne & autres parties semblables des végétaux acides.

8°. Le levain de seigle aigri.

9°. Le mélange de toutes ces choses ensemble, surtout si on a soin d'y joindre quelques aromates, donne du *vinaigre* extremement fort.

Glauber a donné il y a long-tems un mémoire fort exact sur la génération du *vinaigre*, qui a été inséré depuis dans les *Transactions Philosophiques*, dont voici le contenu.

On prend deux tonneaux de bois de chêne de la figure des tonneaux ordinaires, dans chacun desquels on place environ à un pié de distance du fond, une claie d'osier, sur laquelle on met une couche médiocrement épaisse, de surgeons nouveaux, & sur celles-ci des pédicules de grappes de raisin dont on remplit les tonneaux qui sont debout à un pié près. Ces tonneaux ainsi préparés, on verse dans tous les deux le vin dont on veut faire du *vinaigre*, en observant que l'un soit tout-à-fait plein, & que l'autre ne le soit qu'à demi. On remplit tous les jours alternativement ce dernier avec du *vinaigre* de l'autre, ensorte que ni l'un ni l'autre ne soit jamais plein plus de vingt-quatre heures. Au bout de deux ou trois jours il survient une fermentation dans le vin du vaisseau qui est à demi plein, suivie d'une chaleur sensible, qui augmente tous les jours par dégrés, tandis que la fermentation & la chaleur sont presque éteintes dans celui qui est tout-à-fait rempli, & cessent presque tout-à-fait pendant les vingt-quatre heures qu'il reste plein. Cette fermentation & cette chaleur recommencent & cessent alternativement dans les deux tonneaux.

On continue cette opération jusqu'à ce que la chaleur soit éteinte, & qu'on n'apperçoive plus de fermentation dans le tonneau qui est à demi plein ; ce qui est un signe que le *vinaigre* est fait, & pour lors on l'ôte de ces tonnneaux pour le mettre dans d'autres que l'on a soin de bien boucher.

Plus l'endroit où sont les tonneaux dans lesquels on fait le *vinaigre* est chaud, plutôt aussi est-il fait. L'opération est achevée en France en été, au bout de seize jours ; elle est beaucoup plus longue dans les tems & les climats froids. Lorsque la saison où l'attelier est extremement chaud, il est souvent nécessaire de remplir le vaisseau qui est à demi plein de douze en douze heures; autrement la chaleur & la fermentation deviennent si violentes, que les esprits volatils du vin n'étant point encore suffisamment fixés, sont dissipés par la chaleur, & s'évaporent avant qu'ils aient eu le tems de se convertir en *vinaigre* ; d'où il arrive que la liqueur qui devroit s'aigir, devient vappide & ne fait point un aussi bon *vinaigre* qu'il l'eut été sans cet accident. On doit donc avoir soin de fermer exactement le tonneau qui n'est qu'à demi plein, avec un couvercle de bois de chêne, afin de réprimer le bouillonnement de la liqueur pendant la fermentation, & que les esprits ainsi repoussés puissent agir plus long-tems & avec plus de force sur les substances qui sont dessous, & que leur réaction les empêche de se dissiper. Le vaisseau au contraire qui est plein doit rester découvert, afin que l'air puisse s'introduire avec plus de facilité dans la liqueur que l'on veut convertir en *vinaigre*.

Cette seconde fermentation qui se termine ici, est la cause de la production du *vinaigre*, que quelques personnes regardent mal-à-propos comme une liqueur produite par la dissipation des esprits sulphureux que la premiere fermentation avoit produits : car une pareille liqueur seroit très-foible & tout-à-fait différente de celle dont nous parlons. Au contraire, plus le vin qu'on emploie pour cet effet est fort & spiritueux, plus aussi le *vinaigre* a de force ; c'est tout le contraire lorsque le vin est foible. De-là vient que les liqueurs fortes que l'on tire des grains, fournissent, lorsqu'on les traite de la même maniere, d'aussi bon *vinaigre* que les meilleurs vins d'Espagne.

Il y a cela de remarquable dans cette opération, que ce changement de vin en *vinaigre* ne peut se faire qu'au moyen de la chaleur considérable qu'excite la fermentation ; tandis qu'elle est presque imperceptible dans

le moût qui fermente dans le tems des vendanges, aussi-bien que dans les différentes especes de bieres, qui nonobstant la fermentation violente qui survient dans le tems qu'elles travaillent, ne s'échauffent jamais. Ce qui prouve que cette espece de chaleur est nécessaire pour la génération d'un acide, c'est que le froment, le lait & les alimens qu'on en compose, ne sauroient s'aigrir qu'au moyen de la chaleur des saisons, du feu artificiel ou du corps. Nous voyons même que la violence du feu convertit le nitre, le soufre & le sel marin, qui ne sont point acides, en esprits qui le sont extremement. Ceci pourroit même nous donner lieu de croire que presque tous les changemens qui surviennent dans la nature, exigent un certain dégré de chaleur.

Une autre circonstance qui se présente dans cette opération; & qui mérite notre attention, c'est, que pendant que le vin se change en *vinaigre*, il dépose une quantité incroyable de lie épaisse, grasse, huileuse & savoneuse, qui s'attache aux parois du vaisseau, aux rejettons des vignes, & aux pédicules des grappes de raisin. D'où peut venir une pareille matiere? Il n'y a certainement rien de semblable dans le vin, rien qui en ait la moindre apparence. Elle s'engendre même de nouveau après qu'on l'a ôtée, de sorte qu'il est nécessaire de purger une fois l'an les surgeons & les rejettons de vigne, ainsi que les pédicules des grappes de raisin, de cette matiere épaisse & onctueuse, car autrement le vin que l'on met dans les vaisseaux ne se changeroit point en *vinaigre*, mais donneroit une liqueur épaisse, grasse & corrompue, qui ne seroit propre à aucun usage.

On doit avoir soin de nettoyer les rapés de cette matiere grasse qui s'y est attachée, en jettant dessus une grande quantité d'eau, que l'on doit bien écouler, de peur que s'il en restoit quelque chose, elle ne les privât du ferment acide dont ils sont emprégnés. On doit aussi nettoyer les claies, les côtés & les fonds des vaisseaux dans lesquels on fait le vinaigre, avec la même précaution, & disposer les claies & les rapés comme auparavant; car ils sont propres à faire de nouveau vinaigre, jusqu'à ce que le long usage qu'on en fait donne lieu à la matiere dont nous parlons de se former de nouveau: ce qui prouve évidemment que le vin jette cette huile tandis qu'il se dépouille de sa propre nature pour prendre celle du *vinaigre*. Comme le ferment *acétifique* reste dans les vaisseaux, les claies & les rapés, il arrive que les vaisseaux qui ont servi long-tems sont plus propres que les autres à faire le *vinaigre*, dont ils sont avec les claies & les rapés comme le réservoir.

On doit encore se souvenir que comme il est impossible de distinguer l'*alcohol* d'une vieille bierre forte de celui du plus excellent vin, de même cette premiere liqueur traitée de la maniere que nous l'avons dit, peut donner d'aussi bon *vinaigre* que le meilleur vin qu'on puisse trouver. Il ne seroit pas même aisé d'en appercevoir la différence, si les ingrédiens amers qu'on y met pour la conserver plus long-tems ne lui donnoient une couleur & un goût différent de celui qu'elle auroit eu, si on ne l'eût faite qu'avec de l'orge seul. Elles sont d'ailleurs entierement semblables.

Il s'ensuit donc que l'effet de cette seconde fermentation, quand elle est parfaite, est la production d'un *vinaigre* excellent. Examinons maintenant quelle est la nature du *vinaigre*.

Le *vinaigre* est une liqueur acide, pénétrante, volatile & végétale, que l'on tire du vin au moyen d'une seconde fermentation. La premiere partie qui s'en éleve dans la distillation est acide, nullement inflammable; mais éteint le feu tout de même que l'eau; en quoi il differe essentiellement du vin.

On tire donc le vin du suc des végétaux au moyen d'une fermentation, & le *vinaigre* de celui-ci, au moyen d'une seconde. La partie volatile qui s'éleve la premiere, lorsqu'on fait distiller le vin, prend feu, & donne une flamme brillante, au lieu que la partie la plus volatile du *vinaigre* éteint le feu. On voit en ceci un exemple de la production extraordinaire d'une chose par une autre d'une nature tout-à-fait différente. Quelques uns des plus habiles Chymistes ont donné le nom de tartre volatil du vin au *vinaigre*, à cause que le tartre est la partie la plus acide du vin, & que le *vinaigre* a converti le vin en un acide volatil qu'ils croient être le tartre volatilisé; & ce qui les a confirmés d'avantage dans cette opinion, c'est que le vin dépose ordinairement un tartre, & que le *vinaigre* n'en dépose jamais la moindre portion, quelque tems qu'il reste enfermé: ce qui devroit pourtant arriver, à cause de la grande quantité d'huile dont on l'a dépouillé en le faisant, & dont la privation augmente son acidité. Il faut convenir que ce qui reste au fond de la cornue après la distillation du *vinaigre*, semble approcher de la nature du tartre; mais lorsqu'on l'examine avec soin, on trouve que c'est une substance tout-à-fait différente.

Comme c'est rendre un service considérable à la Chymie, à la Médecine & à l'Histoire naturelle, que de développer la nature spécifique du *vinaigre*; je vais tâcher de le faire avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible.

Le *vinaigre* est une liqueur qu'il est aisé de connoître aux marques caractéristiques qu'on a vues ci-dessus; j'ajouterai seulement que c'est un sel volatil, huileux & acide, son huile se manifeste par un grand nombre d'expériences, quoique cachée par l'acide.

Ce mixte est extremement utile, à cause qu'il résiste de la maniere la plus forte à la putréfaction dangereuse à laquelle les sucs animaux ne sont que trop sujets. Il n'y a point à craindre qu'il puisse nuire par son acreté, à cause des particules huileuses qu'il contient. Cette liqueur est si pénétrante, qu'elle se fraie un passage à travers les corps les plus épais, (ainsi que Galien l'a observé) lorsqu'il est dans toute sa force, & qu'il n'a perdu aucune de ses parties, il s'insinue dans toutes les parties du corps, si on en excepte un petit nombre de vaisseaux; & venant à se distribuer dans presque tout le systeme vasculeux, il y agit avec efficacité, surtout lorsqu'il est aidé par la chaleur naturelle & par le mouvement vital. Il se mêle encore très-promptement avec tous les fluides animaux, de quelque espece qu'ils soient, sans en excepter même l'huile, & produit par ce moyen un grand nombre d'effets dans le corps.

Il rafraîchit efficacement dans les fievres causées par les picotemens de la bile qui est devenue trop acre, par des sels trop exaltés, ou par la putréfaction des sucs du corps humain, ou enfin par des piqures ou morsures de bêtes venimeuses, il appaise en même tems la soif qui accompagne ces maladies. De-là vient que Dioscoride & Hippocrate ne recommandent rien tant dans les cas dont nous parlons que l'*oxycrat* ou le *vinaigre* avec de l'eau, surtout lorsqu'on l'adoucit avec un peu de miel. Les Chirurgiens l'emploient avec succès dans un grand nombre de maladies externes, telles que l'érésipele, le phlegmon & les ulceres putrides. Il n'est rien de meilleur que l'*oxycrat* dans les morsures des bêtes venimeuses. Tant s'en faut que le *vinaigre* enivre, qu'au lieu que l'esprit du vin qui a fermenté, est la seule chose qui cause l'ivresse, l'esprit du *vinaigre* au contraire est un remede contre un pareil accident; & que quand même un homme seroit plongé dans le sommeil le plus profond, pour avoir fait un trop grand excès de liqueurs spiritueuses, le *vinaigre* suffiroit pour l'en faire revenir. Il n'y a rien qui soit plus propre que cette liqueur à ranimer le mouvement des nerfs & des esprits. J'ai souvent soulagé des malades foibles, languissans, assoupis & léthargiques, aussi-bien qu'un grand nombre de personnes sujettes aux syncopes & au vomissement, en leur faisant flairer du *vinaigre*, ou en leur en donnant intérieurement, après avoir inutilement employé les plus célebres productions de la Chymie. Bien plus, j'ai souvent éprouvé sa vertu dans les mouvemens convulsifs, hypocondriaques & hystériques: ce qui paroîtra peut-être incroyable à ceux qui ne se sont point trouvés dans l'occasion d'en faire usage. De-là vient qu'Hip-

pocrate le recommande fortement dans de semblables maladies en plusieurs endroits de ses ouvrages, & que Galien de même que lui l'ordonne aux hypocondriaques. Rien n'est comparable à cette liqueur pour résister à la pourriture & à la corruption des humeurs, & pour arrêter le progrès de la gangrene, comme je m'en suis assuré par expérience. L'observation suivante rend superflues toutes les preuves qu'on pourroit alléguer pour prouver ce que j'avance.

Dans les plus grandes chaleurs de l'automne, que les substances animales ont un penchant extreme à la corruption, on en garantit la chair & le sang en les arrosant d'une grande quantité de *vinaigre*. J'attribue même une vertu atténuante à cette liqueur, malgré l'opinion de ceux qui sont d'un sentiment contraire : car si on mêle le *vinaigre* après l'avoir fait chauffer, avec le sang, tant s'en faut qu'il le coagule, & qu'il occasionne des excroissances polypeuses en se mêlant avec lui, qu'il l'atténue au contraire, & dissout sans violence les coagulations qui étoient déja formées. De-là vient que le *vinaigre* est un si excellent remede dans les fievres aigues, ardentes & malignes, dans la peste, la petite vérole, la lepre, & autres semblables maladies ; au lieu que les sels volatils alcalis sont dangereux, & causent beaucoup de préjudice aux malades, en augmentant par leur acrimonie piquante la vélocité, & par une suite nécessaire la densité du sang. Ceci s'accorde avec ce que pratiquoit l'illustre *de le Boë Sylvius*, qui étoit grand partisan du sel volatil huileux, & qui pour se garantir de la peste dans les visites qu'il étoit obligé de faire, n'avoit d'autres préservatifs que du *vinaigre*, dont il buvoit une ou deux onces. Il nous apprend même qu'ayant une fois négligé cette précaution, il fut puni de sa négligence par un violent mal de tête. Enfin, l'on ne connoît point de sudorifique plus certain & plus efficace que le *vinaigre* pour occasionner des sueurs abondantes dans la peste & dans les autres maladies malignes, soit qu'on le mêle avec de l'eau, ou qu'on l'emploie seul.

Le *vinaigre* paroît être produit par la combinaison de l'esprit sulphureux, à qui la premiere fermentation a donné naissance avec un acide un peu plus fixe, qui est caché dans le vin : car ces esprits sulphureux ne sont point dissipés. Peut-être aussi que ces esprits se mêlent dans la seconde fermentation avec le sel essentiel du vin, c'est-à-dire, le tartre : ce que je laisse à examiner. Je me contente seulement d'observer qu'il semble que l'esprit du vin ait changé de nature pour prendre celle du *vinaigre* ; & si cela est vrai, c'est le seul moyen que l'on connoisse pour changer la matiere de l'*alcohol*, en quelque autre substance de nature tout-à-fait différente.

Il est très-probable que le sel essentiel le plus pur du vin ou son tartre se consume entierement dans la composition du *vinaigre* ; du moins il ne se sépare autre chose de lui, lorsqu'on le fait, qu'une huile épaisse : car si l'on met du vin du Rhin le plus pur & le plus clair, tandis qu'il est nouveau, dans un tonneau bien propre, il donnera une grande quantité de tartre excellent. Cependant si l'on convertit ce même vin en *vinaigre*, suivant la méthode que nous avons indiquée dans le procédé ci-dessus, il ne donnera pas la moindre portion de tartre, quelque tems qu'il y reste. Il est pourtant certain, comme je l'ai déja observé, qu'il ne se fait aucun dépôt dans la seconde fermentation qui ressemble en la moindre chose au tartre, & qu'on ne trouve qu'une matiere grasse & visqueuse, qui en est tout-à-fait différente.

Lorsqu'on distille le vin, l'esprit produit par la premiere fermentation s'éleve avant l'eau ; au lieu que dans le *vinaigre* produit par la seconde fermentation, ce sont les parties aqueuses qui s'élevent les premieres. Il s'éleve après elles un esprit acide, qui est d'autant plus fort & plus acide, qu'il tarde plus long-tems à monter: ce qui prouve que les productions de la premiere fermentation sont plus volatiles, & celles de la seconde plus fixes. On ne peut que s'étonner de la force de la fermentation qui change le moût, qui est doux de sa nature en un vin qui tire sur l'aigre, qui produit un *alcohol* d'un fluide qui en étoit auparavant privé, qui change en acide une liqueur d'une nature tout-à-fait différente, & qui fait que la matiere de l'*alcohol* en donne une autre très-différente.

Il faut, pour exciter cette seconde fermentation,

1. Un dégré suffisant de chaleur.
2. Que l'air ait un libre accès, & se mêle même avec la liqueur.
3. Qu'on ait soin d'agiter souvent la liqueur à découvert.
4. Qu'on y méle pendant la fermentation quelques aromates entierement chauds. Les obstacles qui s'opposent à cette seconde fermentation sont les mêmes qui retardent la premiere, avec cette différence que l'agitation de la liqueur, qui la facilite, nuit au contraire à l'autre. Voyez *Fermentatio*.

Boerhaave, comme l'on voit, attribue une vertu atténuante au vinaigre, contre le sentiment de plusieurs grands hommes qui ont reconnu dans cette liqueur une qualité contraire. Je suis persuadé que ses effets sur le sang qui n'est plus à portée de circuler, ne décident rien à l'égard de ceux qu'il produit sur le même fluide pendant qu'il circule dans les vaisseaux. Néantmoins la question dans laquelle il s'agit de décider, si le *vinaigre* mêlé avec le sang nouvellement tiré du corps, entretient ou détruit sa fluidité, me paroît assez importante pour qu'on l'examine ; d'autant plus qu'un homme qui tient nn rang considérable parmi les Medecins a avancé sur ce sujet des raisons qui paroissent directement opposées.

Dans le dessein où j'étois de m'assurer de la vérité, je fis saigner au bras le 29 Juillet 1741. un jeune garçon de seize ans, qui avoit la fievre. Je partageai le sang dans différentes tasses, chacune desquelles contenoit une once & demie. Je mis dans la premiere trois cuillerés à caffé du meilleur vin blanc qu'il me fut possible de trouver. Aussi-tôt qu'elle fut presque pleine, je la remuai deux ou trois fois. Je ne mis point de *vinaigre* dans la seconde; mais je la remuai autant que je pus de la même maniere que j'avois fait la premiere, pour voir si le mouvement produiroit le même effet sur le sang des deux tasses.

Je mis quatre cuillerées de *vinaigre* dans la troisieme tasse, & je l'agitai comme auparavant.

Je remuai de même la quatrieme, mais je n'y mis point de *vinaigre*.

Au bout d'une demi-heure je trouvai le sang de la seconde & de la quatrieme tasse tout-à-fait figé ; celui de la premiere ne l'étoit que très-peu, & celui de la troisieme point du tont.

Environ quatre heures après, la sérosité se trouva tout-à-fait séparée de la partie rouge du sang dans la seconde & dans la quatrieme tasse.

Celui de la premiere n'étoit pas beaucoup figé, & celui de la troisieme l'étoit à peine.

Le matin suivant, je ne remarquai aucune différence dans le sang de la seconde & de la troisieme.

Celui de la premiere n'étoit point extremement figé, & il ne s'étoit fait aucune séparation.

Celui de la troisieme s'étoit un peu épaissi, mais il avoit conservé sa fluidité. Je suis persuadé que ceux qui ont avancé que le *vinaigre* coaguloit le sang, ne sont tombés dans cette erreur qu'après avoir vu l'effet que les acides minéraux les plus forts produisent sur le sang; car ils le figent promptement & avec beaucoup de force : ce que le *vinaigre* ne manqueroit pas de faire aussi selon toute apparence, s'il contenoit autant d'acide : mais le *vinaigre* le plus fort ne contient qu'environ quatorze grains de véritable acide sur une once, au lieu qu'il y a trois drachmes & six grains d'acide dans cinq drachmes d'huile de vitriol. Il arrive souvent que la même chose dans différens degrés produit aussi des effets différens sur le même corps.

Autant néantmoins qu'on peut en juger par les effets, l'on peut dire que le *vinaigre* est de toutes les liqueurs celle qui atténue le plus le sang pendant qu'il circule, & ce qui paroît encore plus surprenant, il le garantit de la dissolution à laquelle il incline dans la peste, & dans les fievres pestillentielles. Cela paroîtra moins extraordinaire, si l'on fait attention que le *vinaigre* en tant qu'acide, empêche la corruption, comme nous l'avons remarqué ci-dessus; & que quand les particules les plus élastiques d'un acide, se mêlent dans une proportion convenable avec le sang; la chaleur du corps les rarefie & les développe avec assez de force pour leur faire détruire les coagulations ou concrétions du sang, qui sont les principales causes des inflammations.

Je dis, dans une proportion convenable, parce que le sang peut être surchargé de particules acides. C'est probablement pour cette raison qu'Hippocrate conseille l'usage du *vinaigre*, mêlé avec de l'eau & du miel dans les fievres: car, comme le dit Galien, le *vinaigre* donne des aîles à l'eau, & fait qu'elle pénetre dans les parties les plus reculées du corps.

Cælius Aurelianus, conseille d'injecter du *vinaigre* dans les narines de ceux qui sont dans un accès d'épilepsie.

Lorsque je réfléchis sur les phénoménes des deux fermentations qui sont nécessaires pour la génération du *vinaigre;* je suis porté à croire que l'acide du *vinaigre* est une nouvelle production, ou plutôt qu'il demeure caché & enveloppé dans l'huile du suc végétal, jusqu'à ce qu'il en soit dégagé par les deux fermentations, qui ne sont autre chose qu'un continuel effort que font les parties les plus élastiques de l'acide, assistées d'un degré de chaleur convenable, pour le séparer de l'huile qui le déguise, le retient, & l'empêche de s'exhaler & de se mêler avec l'air dont il faisoit peut-être partie au commencement; étant parvenu à se dégager, & venant à s'exhaler, il laisse le fluide auquel il étoit joint, insipide & sans force, ce dernier n'étant que de l'eau pure, mêlée avec une petite portion d'huile mucilagineuse & sans action.

On verra dans l'article *Acidum*, qu'il y a un acide qui flotte continuellement dans l'air, & qui est si fortement attiré par les sels alcalis de toute espece, qu'on y expose, qu'à force d'en être impregnés, ils deviennent tout-à-fait neutres. Les sels alcalis contribuent le plus à la fertilité de la terre; de sorte qu'à moins qu'elle n'en soit suffisamment saoulée, elle ne produit aucune sorte de végétaux, parce que ces sels sont absolument nécessaires pour la formation d'un menstrue neutre & savoneux, capable de dissoudre la terre, ce que l'eau toute seule ne sauroit faire, pour qu'elle puisse pénétrer dans les pores des racines, & contribuer à la formation des parties solides des plantes.

Lorsqu'on examine toutes les substances qui sont dans la Nature, & dont on se sert pour rendre la terre fertile; l'on découvre qu'elles renferment un sel alcali. Tous les excrémens des animaux, par exemple, contiennent un sel alcali, que l'on trouve plus ou moins dans les végétaux, dont la corruption s'est emparée. La chaux contient pareillement un sel alcali extremement volatil & pénétrant, qui est d'une efficacité singuliere pour fertiliser les terres. On peut mettre au rang des différentes especes de chaux, une sorte de sel terrestre, qui se manifeste par ses effets dans tous les pays: car la terre étant en quelque maniere calcinée pendant l'été par l'ardeur continuelle du Soleil, donne un sel qui tient de la nature de la chaux. On voit par-là de quelle utilité il est d'exposer une terre en friche à l'action du Soleil. De-là résulte encore la fertilité des prairies qui ont été inondées: car les eaux ayant emporté & dissout dans leur passage une grande quantité de ce sel terrestre, le déposent sur les terres qu'elles inondent.

Il n'est point d'endroit où cela paroisse davantage qu'en Egypte, dont la prodigieuse fertilité semble dépendre entierement de cette espece de sel alcali: car l'eau du Nil qui prend sa source dans les montagnes voisines d'Ethiopie, entraîne ce sel dans son passage, & le dépose ensuite sur les campagnes.

C'est peut-être cette espece de sel que les Egyptiens ont recueilli de tout tems en grande quantité, sous le nom de *Natron*. Il ne differe point des cendres gravelées, & peut servir aux mêmes usages.

Lorsque ces sels alcalis sont répandus sur la terre, & qu'ils se trouvent exposés à l'air, ils attirent l'acide qui y flotte, jusqu'à ce qu'ils en soient saoulés, & qu'ils deviennent neutres. Ils attirent en même-tems l'humidité, & avec elle les huiles volatiles des animaux & des végétaux qui flottent dans l'air. Se mêlant ensuite avec l'huile de la terre, & étant digérés par la chaleur du Soleil, ils forment une espece de savon pénétrant, qui étant délayé par la pluie, devient un menstrue propre à dissoudre la terre, & à la reduire en des particules assez subtiles pour s'insinuer dans les pores & les racines des plantes.

Je donne à cette substance le nom de *savon*, parce qu'elle est composée des mêmes ingrédiens que le savon, & qu'elle sert au même effet, c'est-à-dire, à dissoudre les amas de terre, ou pour me servir d'autres termes, la boue. Je crois que tout le monde a remarqué que la terre forme une écume ou mousse, lorsque la pluie est abondante. Les ingrédiens qui entrent dans le savon, sont un sel alcali, & une huile. Maintenant, toute huile contient un acide, qui neutralise les sels alcalis, avec lesquels on la mêle lorsqu'on fait du savon. C'est peut-être cet acide qui fait que l'huile s'enflamme: car, quoique les acides ne soient pas susceptibles d'une prompte inflammation, ils font cependant une violente explosion, lorsqu'ils viennent une fois à prendre feu. Je ne sache pas même qu'il y ait aucun corps inflammable dans la Nature, qui ne contienne un acide. Les térébenthines qui sont des huiles tirées des végétaux, & qui contiennent une grande quantité d'acides, sont remarquables par la violence de la flamme qu'elles donnent.

C'est de ce savon terrestre qu'est fait le sel que nous appellons nitre, qui est peut-être le plus fort dissolvant qui soit dans la nature, & qui pour cette raison est un remede des plus importans que l'on connoisse dans la Medecine. Il faut observer ici, afin de pouvoir mieux comprendre ce que je vais dire, que l'acide aérien qui entre dans la composition du nitre ordinaire, n'est point perdu ni anéanti, mais seulement déguisé & caché sous le sel alcali & l'huile, avec lequel il est uni, & dont on peut le séparer de nouveau, comme il l'est effectivement lorsqu'on fait l'esprit de nitre.

Ce menstrue savoneux, joint avec la terre, qui est dissoute, pénetre dans les pores des racines des plantes, où une partie de la terre & du sel est employée à la formation des solides; tandis qu'une partie de l'huile sert de ciment pour lier entre elles les particules terrestres qui se sépareroient sans cela les unes des autres; de même que les cendres des végétaux, qui ne sont autre chose que de la terre & des sels dont le feu a détaché les parties huileuses qui les tenoient unies. Cependant les sucs qui sont dépouillés d'une partie de leur terre, de leur sel, & de leur huile, sont tant soit peu acides: je veux dire, que l'acide étant en quelque sorte dégagé de l'huile qui l'enveloppoit, des sels auxquels il étoit uni, & de sa terre, agit & affecte les organes du gout. A mesure que la plante approche de sa maturité, l'huile & la terre qui ont pénétré dans sa racine, étant employées en moins grande quantité à son accroissement, se mêlent avec les sucs, & contribuent insensiblement à leur neutralisation, que la chaleur du Soleil qui les digere, hâte beaucoup: car le feu est un corps, ainsi qu'un grand nombre d'expériences le prouvent; qui, suivant les différens degrés, a le pouvoir de neutraliser les acides, ou de les détacher des substances auxquelles ils sont adhérens: mais, je ne sache point qu'aucune expérience ait montré que la cha-

leur soit capable de les détruire entierement.

On doit se souvenir encore, que les végétaux attirent l'air, aussi bien que l'acide qu'il contient. Et en effet, cette espece de respiration n'est pas moins nécessaire aux végétaux, qu'aux animaux : car aucune plante ne peut vivre sans cette communication, & lorsqu'elle est interrompue, elle se fane, & meurt très-promptement. Si l'on considere encore, que cette espece de respiration se fait par le moyen des feuilles, qui se fanent & tombent dans un grand nombre de plantes, à mesure que le fruit approche de sa maturité; on aura lieu de croire que les sucs des végétaux reçoivent par la respiration un surcroît d'acide, qui cesse insensiblement lorsqu'il n'est plus d'aucune utilité, & que la neutralisation des sucs est nécessaire à la maturité des fruits.

Ce que je viens de dire se trouve confirmé par ce qui arrive à la plupart des végétaux qui donnent un fruit extremement acide lorsqu'il est mûr. De ce nombre, est l'oranger, le citronier, le limonier, & autres semblables, dont les feuilles ne tombent point, quoique le fruit soit dans sa maturité.

Les différentes saveurs des végétaux dépendent des différentes combinaisons de l'acide, des sels alcalis, des huiles, de l'eau, & du principe inflammable. De-là vient encore que quelques plantes sont salutaires & medecinales, tandis que d'autres sont nuisibles & funestes aux animaux qui en mangent. Je ne saurois déterminer jusqu'à quel point l'acide peut contribuer à les rendre vénéneuses; mais l'on sait parfaitement que les acides tous seuls sont le plus grand poison qu'il y ait dans la nature; quoiqu'ils soient non-seulement salutaires, mais encore doués d'un grand nombre de vertus, lorsqu'ils sont mêlés, comme ils le doivent être, avec des substances d'une nature différente.

Ce qui arrive à la vigne, peut servir à éclaircir ce que j'ai avancé. Ses sucs ont dans le printems beaucoup de penchant à l'acidité, tandis que les parties solides, je veux dire, les tendrons & les branches, croissent extremement vîte. Le suc du raisin est très-acide, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa maturité, & qu'il ait été neutralisé par l'union des particules huileuses & alcalines, & par le mélange de la chaleur ou du feu dont l'action est nécessaire pour le faire mûrir.

Lorsque ces sucs sont neutralisés, c'est-à-dire, tout-à-fait mûrs; ils sont doux, ou pour me servir d'autres termes, l'acide est enveloppé d'huile & d'une portion de terre & de sels, & mêlé avec des particules ignées: car un acide ainsi modifié semble nécessaire à la formation d'une saveur douce, comme cela paroît dans le sucre & le miel.

C'est ainsi que le moût du vin, & de la biere qui est doux de sa nature, commence à fermenter lorsqu'on le met dans un vaisseau convenable, & qu'on l'expose à un degré suffisant de chaleur; c'est-à-dire, que l'acide qui est extremement élastique, commence à se développer & à se dégager de l'huile dont il étoit enveloppé. En même-tems une partie de l'acide s'échappe avec un effort si prodigieux, qu'aucun vaisseau ne peut être assez fort pour l'arrêter. C'est ce que Van-Helmont appelle esprit sauvage. C'est le plus dangereux poison que l'on connoisse dans la nature; & c'est à la portion qui en reste dans les liqueurs qui ont fermenté qu'est due la faculté qu'elles ont d'enivrer.

Je donne à cet esprit le nom d'acide, parce qu'il en a l'odeur, & qu'il est capable d'une plus grande expansion qu'aucun autre corps que l'on connoisse dans la nature; si on en excepte l'acide du nitre avec lequel il paroît avoir beaucoup de rapport.

Les particules les plus grossieres de l'huile se séparent en même-tems, & s'élevent en forme d'écume sur la surface de la liqueur qui fermente, s'y épaississent peu à peu; elles sont alors plus légeres que la liqueur. Lorsqu'elles tombent au fond, on leur donne le nom de lie si c'est du vin, & celui de levûre dans les liqueurs que l'on tire des grains.

Lorsque cette premiere fermentation est finie, la liqueur devient quelque peu acide, de douce qu'elle étoit auparavant; les parties les plus déliées & les plus subtiles qui ont été séparées des plus grossieres dans la distillation, s'enflamment; ce qui ne sauroit arriver qu'à une huile que la fermentation a atténuée, & qui contient un acide.

Dans la seconde fermentation les particules les plus grossieres qui entrent dans la composition de l'huile, & qui enveloppent l'acide, l'abandonnent & s'attachent aux parois & au fond du vaisseau qui les contient; & pour lors l'acide se trouvant à nu, affecte les organes du gout d'une sensation à laquelle nous donnons le nom d'aigre. Mais si cette seconde fermentation est poussée un peu trop loin, l'acide s'échappe, se mêle de nouveau avec l'air qui l'environne, & la liqueur est alors insipide & sans force.

Ce que Galien observe par rapport au *vinaigre*, fait beaucoup en faveur de ce que j'ai avancé. Cet Auteur prétend que le *vinaigre* ressemble, par sa qualité pénétrante au vent du Nord.

Hoffman nous apprend, que ceux qui travaillent au nitre, observent que les vents du Nord & d'Orient, favorisent la production de ce corps; c'est-à-dire, qu'ils amenent un acide qui se fixe sur la terre, qui est imprégnée de sels alcalis, & la rendent nitreuse.

Il y a toute apparence que c'est une portion de cet acide, qui se mêlant avec les particules les plus grossieres de l'huile, s'attache aux côtés & au fond des tonneaux, & forme ce que nous appellons tartre. Voilà quelle est l'origine de cet esprit incoercible qui s'éleve du tartre dans la distillation, qui se fraie un passage au travers du lut, ou brise les vaisseaux dans lesquels il est enfermé. Voyez *Tartarus*.

On m'objectera peut-être que l'esprit de vin est plus léger que l'eau & s'éleve le premier dans la distillation; au lieu que l'acide du *vinaigre* est plus fixé & ne vient qu'après l'eau; mais il est aisé de répondre à cette objection. Lorsque les particules d'un acide sont divisées en plusieurs autres extremement petites, & que la ténacité de l'huile les empêche de se joindre, elles doivent nécessairement être mues par un moindre degré de chaleur, que lorsque leur pesanteur est augmentée par leur union, ce qui arrive dès qu'elles commencent à se dégager des liens qui les retenoient. Leur liaison doit alors être considérable; car les acides sont de tous les fluides, ceux qui ont le plus de pesanteur spécifique, & par conséquent le plus de solidité.

Ce que j'ai dit ci-dessus du *vinaigre* se trouve confirmé par les observations & les expériences suivantes dont Lewenhoek est l'Auteur.

Un homme de distinction qui loge dans mon voisinage, m'a sollicité plusieurs fois d'entreprendre l'examen de quelques sels, sans que j'aie pu jusqu'ici répondre pleinement à sa demande, non-seulement à cause du travail infini qu'exige un pareil examen, mais encore à cause du mauvais succès qu'ont eu quelques-unes des tentatives que j'ai faites. Comme le chaud & le froid peuvent causer divers changemens dans la figure des cristaux des sels; j'ai imaginé un nouveau moyen pour faire cette recherche, qui n'a pas eu cependant le même succès dans toutes les différentes especes de sels.

J'ai coutume de remplir toutes les années, pour l'usage de ma famille, un baril de *vinaigre*, que je garde une année entiere. Au bout de trois mois qu'il eut resté dans ma cave, il contracta une telle acidité qu'elle surpassoit de beaucoup celle de tous les *vinaigres* que j'avois eus jusqu'alors. En ayant exposé une certaine quantité à l'air pendant quelques heures, j'y découvris une grande quantité de corpuscules auxquels j'ai coutume de donner le nom de sel de *vinaigre*. Ils étoient pointus par les deux bouts comme on les voit représentés. Pl. I. *Fig.* A. Plusieurs d'entre eux avoient dans le milieu une figure oblongue de couleur brune; d'autres, qui n'étoient pas en moins grande

quantité, avoient la figure du cristal, *Fig*. B. Quelques-unes de ces figures longues & brunes avoient une clarté brillante que l'obscurité de leur couleur servoit à rehausser, *Fig*. C. On découvroit dans un autre endroit un petit nombre de figures ovales, sur quelques-unes desquelles paroissoit un clair de la même forme, *Fig*. D. Parmi les figures ABD, dont je viens de parler, je crus en voir d'autres qui étoient creuses & qui avoient la forme d'un vaisseau. J'en découvris aussi quelques-unes de la premiere figure, dont une moitié étoit obscure & l'autre transparente. Quelquefois ces corpuscules étoient posés les uns sur les autres, comme dans la *Fig*. E. J'en découvris quelques-autres qui n'étoient que la moitié de ceux qui sont représentés par la *Fig*. ABC, comme on le voit dans la *Fig*. F. Un grand nombre de ces corpuscules étoient si petits qu'on avoit peine à les appercevoir. Ces corpuscules, que j'appelle sel de *vinaigre* ou de vin, étoient en si grande quantité dans le *vinaigre*, que j'en découvris des milliers dans une petite goute, sans compter un nombre infini de petits globules dont six n'équivaloient qu'à un du sang. Enfin il paroît incroyable, & l'on a peine à concevoir comment une multitude si prodigieuse de particules peut être contenue dans une si petite quantité de fluide aussi clair que le *vinaigre*. Je suis donc persuadé que ces corpuscules ne sont autre chose que ces parties aigues & piquantes qui causent sur la langue ce sentiment que nous appellons aigreur. Quoique ces parties m'aient semblé avoir la grosseur que j'ai marquée lorsque je les ai examinées avec le microscope ordinaire; je ne doute point qu'elles ne soient beaucoup plus petites, & que toutes ces figures, tant les grandes que les petites ne soient composées d'un grand nombre de plus petites particules de la même figure, ainsi que j'ai souvent eu occasion de m'en convaincre en examinant avec le microscope, de l'eau de mer ou de l'eau commune dans laquelle j'avois fait dissoudre du sel marin. La petitesse des figures quadrangulaires que j'ai apperçues est si prodigieuse, que dix millions d'elles n'égalent point la grosseur d'un grain de sable ordinaire. Néantmoins ces particules imperceptibles de sel dont le nombre augmente à l'infini un moment après qu'on les a vues, conservent exactement leur figure quadrangulaire. Je conclus donc de-là, & je tiens pour certain que je n'ai découvert aucune particule dans le *vinaigre*, qui ne soit composée d'un grand nombre d'autres de même espece.

Je plaçai un vaisseau de verre de figure cylindrique; de deux travers de doigt de diametre, rempli de *vinaigre*, dans ma salle, où je le laissai à découvert environ huit semaines. Au bout de ce tems-là je trouvai un nombre infini de particules salines qui flottoient sur la superficie. Je découvris en les examinant avec soin, ce qui avoit échappé la premiere fois à mes recherches, savoir que ces figures salines avoient une cavité; car j'en découvris un grand nombre de particules; j'eu soin d'en faire dessiner quelques-unes dont les cavités étoient les plus apparentes, telles qu'on les voit dans la *Fig*. G. Il y en a d'autres que je ne voyois que de profil, & dont une partie de la cavité est représentée suivant cette position dans la Figure H. La Figure LM représente encore une petite anguille vivante dans toute sa grosseur, & la Fig. NO une autre que je tuai pour que le Peintre pût la dessiner avec plus d'exactitude. Je n'ai donné ces Figures qu'afin que l'on puisse mieux appercevoir la petitesse des particules salines contenues dans le *vinaigre*, en les comparant avec la grosseur de l'anguille; (on doit observer ici que je me suis servi d'un microscope ordinaire pour découvrir les figures dont il a été parlé aussi-bien que les anguilles, mais que j'ai discerné par la simple vue cette prodigieuse quantité de particules salines contenues dans le *vinaigre*, les microscopes n'ayant pu m'être d'aucun secours pour cet effet) & afin de réfuter l'erreur d'un grand nombre de personnes qui attribuent l'acidité du *vinaigre* aux piqqures que causent ces petites anguilles sur notre langue avec le tranchant de leurs queues. Cette opinion est très-mal fondée, car si cela étoit vrai, il s'ensuivroit que tous les *vinaigres* dans lesquels on ne voit point de pareilles anguilles devroient être insipides, & qu'ils perdroient leur acidité en hiver, que ces petits poissons meurent.

Je continuai mes recherches sur le *vinaigre*, & j'en examinai dans lequel j'avois fait dissoudre des yeux d'écrevisses qui ont, à ce qu'on prétend, la vertu d'absorber toute son acidité. Si cela étoit, ces particules aigues dont on a parlé, devroient nécessairement recevoir d'autres figures plus émoussées & plus flexibles, qui ne puissent piquer la langue ni causer ce sentiment auquel nous donnons le nom d'acidité. J'ai pris pour cet effet différentes sortes de *vinaigres* dans lesquels j'ai mis quelques yeux d'écrevisses rompus par petits morceaux pour m'éviter la peine de les pulvériser; & j'ai trouvé que ces petites figures oblongues dont on a parlé, & qui étoient pointues par les deux bouts comme la navette d'un Tisserand, étoient changées en d'autres dont la base étoit quarrée & qui s'élevoient en forme de pyramide comme un diamant taillé & poli, *Fig*. P. Quelques-unes avoient pour base un quarré comme dans la Figure Q. & d'autres un parallélogramme, *Fig*. R. Je jugeai que ces deux dernieres figures s'étoient formées par hasard, la matiere n'ayant point été suffisante pour achever tous les côtés. (On observera qu'on ne doit point comparer la figure de ces particules avec celles des particules salines précédentes qui se trouvent dans le *vinaigre* simple, à cause que j'ai apperçu ces dernieres avec un microscope qui grossissoit beaucoup plus que celui dont je me suis servi pour découvrir les autres dont la figure m'eût été inconnue sans cela.) Le nombre de ces particules salines étoit extremement grand & montoit suivant mon calcul à plus de six mille dans une goutte de la grosseur d'un grain d'orge; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elles étoient toutes de la même grosseur, ce que je n'ai jamais remarqué dans les autres especes de sel. Ayant versé le *vinaigre* sur les yeux d'écrevisses, il se fit une violente effervescence, & il se forma une grande quantité de bulles; je découvris ensuite dans ce *vinaigre* un nombre prodigieux de particules salines dont la base étoit quarrée; mais il me fut impossible d'en découvrir de pareilles dans le *vinaigre* avant d'y avoir fait dissoudre des yeux d'écrevisses. Après que l'effervescence eut cessé & que les bulles eurent presque toutes disparu, je mis dans ma bouche la troisieme partie d'un dé à coudre de ce *vinaigre*, je n'y trouvai aucune acidité, mais seulement un gout amer & desagréable. Je mis aussi quelques morceaux de craie blanche dans du *vinaigre*, & il s'éleva une grande effervescence & un grand nombre de bulles comme auparavant. Les particules acides du *vinaigre* produisirent un égal nombre de particules salines, & son acidité s'évanouit de même.

Lewenhoek observe que le *vinaigre* tue les Animalcules que l'on découvre par le moyen d'un microscope dans la matiere blanche qui s'attache aux dents & aux gencives, comme on le verra plus au long dans l'article *Animalcula*.

J'ai passé de l'examen du *vinaigre* à celui d'un vin dont je fais usage, qui est aussi bon qu'agréable, & qu'on appelle en France *vin de Demoiselle*; j'y ai découvert un grand nombre de particules très-déliées & exactement figurées & plusieurs autres d'une extreme petitesse auxquelles je donne le nom de sel de vin. Plusieurs de ces figures ressemblent aux particules salines que j'ai trouvées dans le *vinaigre*. Quelques-unes d'elles avoient une cavité, & leur grosseur avoit tellement augmenté, à cause que j'avois laissé le vin à découvert pendant vingt-quatre heures, qu'elle égaloit celle des particules du *vinaigre* dont j'ai parlé, on peut les voir dans la *Fig*. S. Je découvris quelques particules dont

la pointe étoit émoussée & arrondie comme dans la *Fig.* T ; d'autres étoient pointues par un bout & émoussées par l'autre, *Fig.* V ; d'autres différoient de ces dernieres en ce qu'une de leurs extrémités étoit applatie, *Fig.* W. Il y en avoit un petit nombre qui avoient la figure d'un rectangle oblong, *Fig.* X. Un grand nombre d'autres avoient la forme d'un baril de biere, *Fig.* Y. Quelques-unes représentoient un quarré parfait ; d'autres étoient deux fois plus longues que larges, & abontissoient en pointe du côté le plus court ; elles avoient une élevation considérable dans le milieu & ressembloient à un batteau plat dont la poupe & la proue est applatie, *Fig.* Z. Toutes ces figures dont le nombre étoit infini, flottoient pêle-mêle dans une petite goutte de vin, & c'étoit un spectacle très-agréable de les voir se traverser continuellement les unes les autres & courir çà & là dans le vin. Je ne doute point que les figures salines dont on a parlé n'imprimassent une saveur acide sur la langue, si elles n'étoient point enveloppées dans une grande quantité de particules douces que l'on trouve dans toutes sortes de vin, & dont elles ne peuvent être séparées que par une fermentation violente ; car dès que le vin commence même le plus légerement à fermenter, leur douceur se dissipe en partie & se perd à mesure que la fermentation augmente, jusqu'à ce que cette saveur douce & agréable étant tout-à-fait détruite, elle se change en un gout extremement acide & nous donne du *vinaigre* pour du vin. Ce phénomene me confirme dans l'opinion où je suis que la saveur qui rend le vin si agréable, ne provient que des parties qui ne sont ni trop douces ni trop acides, & qui sont dans un parfait équilibre, ce qui fait que le vin ayant une température convenable, & une certaine harmonie de parties, affecte la langue & le palais de cette saveur qui nous le rend agréable. C'est ce que nous éprouvons tous les jours par expériences en mêlant différentes choses, qui employées toutes seules seroient ou trop douces ou trop acides. Je n'en apporterai qu'un exemple. Le *vinaigre* le plus fort que l'on fait bouillir avec du beurre, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement mêlés, donne une sauce fort agréable. Quant à la douceur du sucre qui est lui-même un sel ; pour l'expliquer, il faut observer que, quoique ses particules soient aigues & à plusieurs angles, elles se fondent aisément dans l'eau surtout dans un lieu chaud comme peut être la bouche, où elles se fondent non-seulement dans un moment, mais en se mêlant avec la salive, elles deviennent encore si flexibles qu'elles laissent aux autres particules la liberté d'affecter la langue de cette saveur qui nous flate si fort. Ces choses supposées, il est aisé de rendre raison des différentes sortes de vin, quand même elles se trouveroient toutes réunies dans un seul ; car les raisins qui croissent dans les montagnes du haut Palatinat, qui sont exposées au Midi, doivent être plus doux, parce qu'ils sont plus exposés à la chaleur du soleil ; mais il peut encore arriver que les particules aigues du vin acquierrent une telle dureté qu'elles deviennent enfin inflexibles. On voit encore la raison pour laquelle le vin qui a été long-tems exposé à l'air, perd sa douceur, savoir parce que plusieurs de ses particules salines se joignent en une masse ou ne deviennent qu'une seule partie saline ; il arrive de-là que la diminution des particules salines qui est occasionnée par l'union d'un grand nombre des plus petites en un petit nombre de plus grosses, empêche que la langue & le palais soient affectés d'une sensation aussi agréable que le feroit le chatouillement d'une plus grande de particules plus déliées. Lewenhoek.

Distillation du vinaigre *en une eau & un esprit acide, en extrait, sapa, huile & sel fixe.*

Mettez dans une cucurbite de verre haute & étroite, de vieux *vinaigre* ; qu'elle soit pleine aux trois quarts, & faites-en distiller un quart à un feu modéré. Cette liqueur sera claire & limpide, & répandue dans tout l'alambic en forme de gouttes de rosée coulantes comme l'eau, & non point en stries comme les esprits. Elle aura le gout quelque peu acide ; & étant jettée sur le feu, elle l'éteindra comme si c'étoit de l'eau. Si l'on fait distiller cette eau à moitié dans une cucurbite, la partie qui s'éleve la premiere n'est qu'une eau qui peut être d'une grande utilité lorsqu'on a besoin d'un acide extremement doux. Les Chymistes s'accordent tous sur ce point. *Vigani* a néantmoins osé avancer, que la liqueur qui s'éleve la premiere dans la distillation du *vinaigre*, est inflammable, & qu'elle brûle lorsqu'on la jette dans le feu. Je trouve à propos, pour terminer ce différend, de rapporter ce qui en est, après l'examen que j'en ai fait. J'ai pris trente pintes de *vinaigre* que j'avois eu de France, & qui n'avoit point encore acquis toute son acidité. Je le mis dans une grande retorte de verre, je le distillai avec beaucoup de patience à un feu très-modéré. Je fus extremement surpris lorsque je vis monter dans le récipient une vapeur, qui, lorsqu'elle fut refroidie, forma des stries huileuses semblables à celles qui paroissent dans la distillation du vin. Je continuai de la même maniere jusqu'à ce que ces stries fussent remplacées par quelques vapeurs dispersées, de même que dans la distillation de l'eau & du *vinaigre*. Je retirai la liqueur qui s'étoit élevée la premiere, & lui trouvai le même gout qu'a l'esprit de vin ordinaire, elle brûla même comme l'esprit de vin étant jettée sur le feu. Après avoir gardé du *vinaigre* un peu plus d'un an dans un vaisseau bien bouché, je réiterai la même opération avec un succès tout différent ; car la liqueur qui s'éleva la premiere, n'étoit point un esprit inflammable, mais une vapeur du *vinaigre* purement aqueuse. Je compris de-là que les esprits inflammables s'unissent dans la suite intimement avec l'acide du *vinaigre* ; que celui qui est nouveau conserve toujours le gout du vin, mais qu'il devient peu à peu plus fort & plus acide ; que les esprits qui étoient d'abord inflammables changent entierement de nature, & qu'il n'y a que ceux qui sont acides qui restent ; qu'il y a quelque chose d'inflammable qui se convertit en acide du *vinaigre* par ce moyen, & qui perd sa premiere nature, ce qui prouve la certitude de ce qu'ont avancé les Chymistes. L'opinion de Vigani ne laisse pas pourtant d'être vraie, à l'égard du *vinaigre* qui est nouveau.

Je poussai ensuite tant soit peu le feu, & entretins toujours ce même degré de chaleur jusqu'à la distillation des trois quarts, de sorte qu'il ne restoit plus dans la retorte qu'une pinte des quatre que j'y avois mises d'abord. La liqueur qui parut en forme de gouttes de rosée avoit un gout beaucoup plus acide que la premiere ; son odeur n'étoit point desagréable, mais quelque peu empyreumatique. Elle étoit aussi plus pesante que la premiere ; car elle se précipita lorsque je les eus mêlées ensemble. Cette liqueur est proprement ce qu'on appelle du *vinaigre* distillé.

Distillez la quatrieme partie qui reste à un feu violent, & recevez ce qui s'éleve dans un récipient qui ne soit point trop froid, ce sera une liqueur limpide extremement acide, & si pénétrante, qu'elle s'insinue à travers le lut. Elle ne peut s'élever, à moins qu'on ne pousse le feu, ce qui échauffe tellement les vaisseaux, qu'ils courent risque de se rompre. On ne voit dans cette opération aucune apparence de stries, & la liqueur éteint le feu lorsqu'on l'y jette. Continuez ce procédé jusqu'à ce qu'il ne reste que la douzieme partie du *vinaigre* qu'on a d'abord employé. Cette derniere liqueur aura une odeur empyreumatique.

Cela fait, il restera au fond de la cornue une liqueur noire, épaisse, acide & huileuse, d'une odeur d'empyreume très-forte, qui étant poussée par le dernier degré de feu, donnera une liqueur extremement acide, pesante, empyreumatique & fétide, & une huile d'une puanteur insupportable ; & il restera dans la cornue un

caput mortuum noir & acide, qui étant brûlé à l'air libre, donne une flamme brillante, & quelques cendres de couleur foncée qui contiennent une grande quantité de sel acre. On voit par-là qu'il n'y a pas la moindre apparence d'*alcohol* dans une si grande quantité de *vinaigre*; qu'il ne contient rien qui approche de la nature du tartre: mais que le tout, si on en excepte une très-petite partie, est devenu volatil, & que le *vinaigre* est d'une nature tout-à-fait différente de celle de tous les autres acides dont nous avons connoissance. Je n'ai procédé de la maniere qu'on vient de voir, qu'afin de pénétrer plus avant dans la connoissance de la nature du *vinaigre* par la décomposition de ses principes. Il seroit cependant trop ennuyeux & trop couteux de se servir de cette opération pour distiller le *vinaigre* dont on a besoin pour les différens usages de la Chymie. Il vaut donc mieux se servir d'un alambic de cuivre bien étamé en-dedans, en remplir les trois quarts de *vinaigre*, y adapter un récipient de verre, & le distiller à un feu suffisant pour le faire bouillir. Le premier quart s'éleve de lui-même, & l'on garde les deux autres qui viennent ensuite, sous le nom de *vinaigre* distillé pour les opérations chymiques. On peut aussi conserver la quatrieme partie qui reste dans l'alambic, jusqu'à ce qu'on en ait tiré une quantité suffisante au moyen de plusieurs distillations réitérées: & pour lors on peut s'en servir pour préparer le *vinaigre* distillé le plus fort dont on a besoin pour différens usages. J'ai toujours remarqué cependant qu'il prend la teinture du cuivre qu'il ronge, ce qui fait qu'on ne peut l'employer intérieurement sans danger.

REMARQUES.

Ce *vinaigre* distillé est un acide salin & huileux qui possede les mêmes vertus que le *vinaigre* dont on a parlé, avec cette différence qu'il est plus pénétrant, plus actif & plus volatil, à cause qu'il est purgé de toutes sortes d'impuretés terrestres. Le *sapa* qui reste dans la retorte, après qu'on a tiré sept huitiemes du *vinaigre* par la distillation, est le meilleur remede *antiseptique* que l'on connoisse, de quelque façon qu'on l'emploie: mais comme son gout est très-desagréable, on doit le mêler avec beaucoup de sucre & de miel, comme Angelus Sala l'a observé. Ce *sapa* est un savon acide & détergent, qui devient de plus en plus efficace à mesure qu'il s'épaissit; car par ce moyen il acquiert peu à peu une qualité plus huileuse. Cette expérience sert encore à nous prouver que les élémens des corps, quoique distinct, peuvent se confondre entre eux jusqu'à devenir méconnoissables: car, qui eût pu s'imaginer que le vin, après s'être éclairci, contient encore une aussi grande quantité de matiere huileuse que celle qu'il dépose lorsqu'on fait le *vinaigre*? Qui se fût attendu à trouver dans du *vinaigre* si clair & si acide un *sapa* noir, huileux, épais & inflammable, & qu'il y eût dans du *vinaigre* aussi clair que de l'eau, une huile grasse invisible, & en aussi grande quantité? Quelques-uns des plus savans Chymistes ont observé, que si l'acide du *vinaigre* distillé se trouve uni de telle sorte avec la poudre de saturne, jusqu'à former le sucre de saturne, il compose avec elle une espece de sucre gras, doux & visqueux, qui étant légerement seché, donne par la distillation une liqueur huileuse qui s'enflamme comme l'esprit de vin; d'où il sembleroit que la partie sulphureuse qui étoit cachée dans le *vinaigre*, se manifeste d'elle-même dans cette opération comme si elle étoit régénérée; à moins qu'on n'aime mieux croire que l'acide du *vinaigre* sépare une huile inflammable de la substance métallique du plomb, & par une conséquence nécessaire que la liqueur inflammable doit entierement son origine à ce métal. J'avoue que cela ne paroît point probable; car le plomb, qui est corrodé par l'esprit acide du nitre, ne donne point, que je sache, un pareil liquide inflammable, quoiqu'il donne un vitriol coneâtre dans la distillation. D'ailleurs, lorsqu'on mêle de l'esprit de *vinaigre* bien pur avec du sel de tartre entierement calciné, il se forme de ce mélange une liqueur inflammable, comme cela paroît évidemment dans la préparation du tartre régénéré. Ce qu'il y a néanmoins de surprenant ici, c'est que les lies du vinaigre, quoique extremement acide, donnent un sel alcali. BOERHAAVE, *Chem. Process.* 51.

Rectification du Vinaigre *distillé.*

Versez telle quantité que vous voudrez de *vinaigre* distillé, par le procédé ci-dessus exposé, dans une grande cucurbite de verre, & faites-en distiller la moitié à un feu modéré: ce qui monte dans le récipient est léger, clair, phlegmatique, & n'est pour ainsi dire point acide: ce qui reste dans la cucurbite, est un *vinaigre* distillé, plus fort & plus acide, & plus pesant que le premier.

REMARQUES.

Les procédés pour rectifier le vin & le *vinaigre* sont donc bien différens. Dans la rectification du premier, c'est la partie volatile qui s'éleve la premiere qui est la meilleure; au lieu que dans celle du *vinaigre*, c'est la partie la plus fixe, & qui reste la derniere. Le *vinaigre* devient en bouillant plus fort & plus acide; & le vin au contraire, foible, épais, trouble, desagréable & vappide: c'est ce qui fait que la chair, les cartilages, les os & les peaux, que l'on fait bouillir pendant longtems dans le *vinaigre*, se réduisent enfin par l'action de l'acide du *vinaigre* qui est agité, & dont la force augmente pendant qu'il bout en une matiere épaisse & liquide. On se sert de ce dernier *vinaigre* distillé pour dissoudre les métaux; ce qu'on ne peut faire qu'au moyen d'un acide extremement fort. BOERHAAVE, *Process.* 52.

Distillation du Vinaigre *suivant la méthode du Collége Médicinal de Londres.*

Prenez autant de *vinaigre* qu'il en faut pour remplir les deux tiers d'une cucurbite; que vous placerez sur la cendre chaude; distillez-le d'abord à une chaleur modérée pour le déflegmer; augmentez ensuite le feu peu à peu, & finissez l'opération en le poussant au plus haut degré.

Rectification du Vinaigre *distillé par le moyen du verd-de-gris.*

Si l'on verse sur des plaques de bon cuivre rouge l'esprit qui s'exhale de raisins qu'on a foulés, après en avoir séparé le moût, qu'on l'y laisse jusqu'à ce qu'elles s'échauffent, & qu'il s'éleve une vapeur spiritueuse, il se formera sur leur surface une efflorescence d'un verd bleuâtre. Après l'avoir raclée pour la garder, si on échauffe ces plaques de la même maniere, elles donneront une plus grande quantité de cette efflorescence.

C'est ce qu'on appelle verd-de-gris, lequel n'est autre chose que du cuivre corrodé par cet esprit, avec lequel il se mêle. On ne peut réussir à le faire, lorsque la lie du moût qu'on emploie est privée de cette qualité acide & pénétrante. Cet esprit n'est donc point, à proprement parler, un esprit de *vinaigre*; mais plutôt un autre qui tient le milieu entre un véritable acide & le vin qui a fermenté.

Mettez telle quantité qu'il vous plaira de verd-de-gris qui ait une couleur agréable, après l'avoir réduit en poudre, dans une cucurbite de verre, versez dessus du *vinaigre* distillé rectifié, qui surpasse la matiere de dix doigts. Mettez la cucurbite sur un feu assez fort, par exemple, de cent cinquante degrés; & remuez souvent la matiere avec un bâton. Le *vinaigre* prendra en peu de tems une couleur verte foncée. Lais-

fez repofer le mélange; enfuite verfez la liqueur claire par inclination, remettez de nouveau *vinaigre* diftillé, & retirez-en la liqueur claire, après l'avoir mis en digeftion comme auparavant. Continuez cette opération jufqu'à ce que le *vinaigre* ne tire plus de teinture du verd-de-gris : il en reftera une grande partie qui n'aura point été diffoute.

Filtrez ces liqueurs par le papier gris, & les verfez dans une cucurbite de verre, pour les diftiller à un feu de deux cens degrés, jufqu'à ce qu'il fe forme une pellicule fur la liqueur qui refte dans la cucurbite. Ce qui fort par la diftillation eft un phlegme clair comme de l'eau, & très-peu acide. Portez l'autre liqueur à la cave, il s'y formera en peu de tems des criftaux verds tranfparens, qui s'attacheront particulierement aux côtés du vaiffeau en forme de croûte. Séparez la liqueur qui refte, auffi exactement qu'il fera poffible, de ces criftaux; faites-les fécher à l'air le plus doucement que vous pourrez, féparez-les du vaiffeau, & gardez-les, en prenant garde de ne point les mettre dans un lieu trop chaud, parce qu'ils deviendroient opaques. Faites évaporer la liqueur tranfvafée jufqu'à pellicule; elle formera de pareils cryftaux, à l'égard defquels on obfervera les mêmes préeautions. Continuez la même opération jufqu'à ce que tout le cuivre que le verd-de-gris contenoit, foit réduit en cryftaux, que l'on appelle communément dans les boutiques verd-de-gris diftillé. Il entre dans la compofition des plus beaux fards, étant réduit en poudre. Lorfqu'on en met fur un ulcere fétide, il caufe de la douleur, forme une efcarre, & fe feche fur l'ulcere, tandis qu'il fe forme une inflammation au-deffous qui fépare la croûte : ce qui guérit quelquefois les plus fâcheufes efpeces d'ulceres; car il eft de la même nature que les cauftiques que l'on fait avec le mercure & l'argent.

Lorfque vous aurez une quantité fuffifante de ces cryftaux, mettez-les dans une cucurbite de verre, & diftillez-les à un feu que vous augmenterez peu à peu. Vous aurez d'abord une petite quantité de liqueur aqueufe, qu'il vous eft libre de garder ou de jetter. A cette liqueur il en fuccedera une autre acide & graffe, en forme de ftries. Elle eft extremement pefante & beaucoup plus imprégnée d'acides qu'aucune autre liqueur préparée avec le *vinaigre*. De-là vient que Bafile Valentin, dans fon ouvrage intitulé, *Manuductio Medicina*, s'en fert pour diffoudre les perles, & que Zwelfer, qui en a eu connoiffance, faifoit parade de fon *Acetum efurinum*, comme s'il eût poffédé l'*alcaftha* : ce qui lui attira la critique de Tachenius. L'opération étant finie, il refte dans la cornue une poudre de cuivre dont on peut encore former des cryftaux avec le *vinaigre diftillé*.

REMARQUES.

Cet acide eft le plus fort que l'on puiffe tirer des végétaux, & poffede par une conféquence néceffaire les propriétés les plus admirables que les Médecins & les Chymiftes puiffent defirer. La faculté qu'il a de rétablir l'appétit, lorfque la putréfaction de la bile & des humeurs l'a détruit, lui a fait donner le nom d'*Acetum efurinum*. Mais il eft très-nuifible dans les cas où le défaut d'appétit ne vient que d'une furabondance d'acide: ce qui arrive très-fouvent. Lorfqu'on mêle néanmoins cet acide avec d'autres fubftances abforbantes ou alcalines, il perd fa qualité comme les autres. On ne doit donc point s'en rapporter dans cette occafion à Zwelfer, qui prétend le contraire. Pour comprendre maintenant la théorie de cette opération, on doit obferver que le *vinaigre* diftillé eft compofé d'eau & d'un acide. Cet acide eft attiré par le cuivre, qui n'a aucune action fur l'eau, qui refte feule. Il s'attache donc au cuivre, & s'unit avec lui en forme de corps folide. Il ne fouffre pas même la moindre altération, jufqu'à ce qu'en étant féparé par l'action du feu, il reprenne fa premiere nature, & laiffe le cuivre qu'il a réduit en poudre fans aucune altération. Cela ne peut fe faire, autant que j'ai pu le connoître, par aucun autre métal que le cuivre : car il ne fauroit diffoudre l'or, l'argent, le mercure & l'étain; & quoique le fer & le plomb fouffrent une diffolution, ils le changent néanmoins de telle forte qu'on ne peut en tirer un acide pareil à celui dont nous avons parlé, mais quelque chofe d'une nature tout-à-fait différente. On voit par-là quelle eft la prodigieufe différence qui fe rencontre dans les diffolutions : l'acide du *vinaigre* pénetre dans le cuivre, d'où on l'en tire de nouveau par la diftillation, fans qu'on y apperçoive la moindre altération, fi ce n'eft qu'il eft féparé de fa partie aqueufe. Le plomb abforbe le même acide & rejette l'eau. Cependant, lorfqu'on effaie de l'en féparer par la diftillation, elle donne une liqueur graffe, huileufe, d'une nature tout-à-fait différente de celle du *vinaigre*; le fer, lorfqu'il eft diffous par le même acide, ne donne que de l'eau extremement altérée dans la diftillation. Quant aux autres abforbans ou alcalis fixe ou volatils, avec lefquels on l'unit, ils alterent fa qualité; de forte que le cuivre ou le verd-de-gris qu'on en tire, eft peut-être le feul corps qui ait la vertu d'aiguifer & d'exalter l'acide du *vinaigre*.

Quelques Chymiftes donnent à ce *vinaigre* diftillé le nom d'*Acetofa efurina*. Il en eft parlé dans quelques pharmaciens fous celui de *fpiritus Aceti*.

Les Anciens & les Modernes nous ont laiffé plufieurs préparations du *vinaigre*, qui ont toutes un ufage différent. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes entre une infinité d'autres, qui compoferoient un volume.

La premiere eft l'*Oxalme*, dont on trouve la defcription fuivante dans Diofcoride. *Liv. V. c.* 23.

OXALME.

Le *vinaigre* imprégné de fel ou de faumure, que les Anciens appellent *oxalme*, guérit les ulceres putrides & rongeans, les morfures des chiens enragés & des animaux venimeux, étant employé en forme de fomentation. Il arrête la perte de fang qui fuit l'opération de la pierre, étant verfé tout chaud dans la plaie. Il eft bon pour la chute de l'anus & les dyffenteries accompagnées de l'érofion des inteftins. On le donne en forme de lavement, mais on doit avoir foin d'en donner auffi-tôt un autre de lait. Il guérit encore la teigne & la gale de la tête, lorfqu'on la lave de cette liqueur.

THYMOXALME.

Les Anciens ordonnent le *thymoxalme* pour les foibleffes d'eftomac, la goutte & les enflures. La dofe eft d'environ un quart de pinte dans de l'eau chaude. Il purge les humeurs noires & groffieres. En voici la préparation.

Prenez *deux onces de thym pilé*,
autant de fel,
de farine, }
de rhue, } *de chaque quelque peu.*
de pouliot, }

Mettez-les dans un pot, & verfez deffus *trois pintes d'eau & quatre onces & demie de vinaigre*.

Couvrez le pot d'un linge, & mettez-le à l'air. Dioscoride, *liv. V. c.* 24.

Acetum aminum. C'eft le *vinaigre* blanc. Ruland. Johnson.

Les trois préparations fuivantes font de Bates.

Acetum lithargirites, Vinaigre de litharge.

Prenez *litharge d'or en poudre*, *quatre onces*,
de vinaigre excellent, *demi-pinte*;

Mettez ces drogues en digeftion pendant trois jours, remuez-les fouvent, & les filtrez.

Ce *vinaigre* sert à faire disparoître les rougeurs & les boutons du visage.

Acetum mellis, Vinaigre miellé.

Prenez *du miel, une livre,*
de bon vinaigre, trois pintes;

Distillez à un feu de sable, & rectifiez.

Ce *vinaigre* passe pour dissoudre les cailloux, sans qu'il soit besoin de les calciner auparavant.

Acetum pestilentiale, Vinaigre pestilentiel.

Prenez *des racines d'angélique,* } *de chaque une once.*
& de zédoaire,
baies de génevrier, deux onces,
rhue, trois poignées,
vinaigre, trois pintes;

Faites macérer ces drogues ensemble, & décantez la liqueur.

Bates recommande ce *vinaigre* en forme de fumigation ou de gargarisme, comme un préservatif contre la peste.

Acetum rosaceum, Vinaigre rosat.

Prenez *des roses mondées de leurs onglets, une livre,*
du vinaigre, quatre pintes;

Faites infuser ces drogues au soleil pendant quarante jours dans un pot bien bouché, & exprimez-en la liqueur.

Cette préparation est plutôt faite en faisant bouillir ces drogues pendant quelques heures à un bain chaud. Pharmacopée d'Edimbourg.

Il est rare que l'on emploie le *vinaigre* rosat à d'autre usage que pour les embrocations de la tête & des tempes dans quelques especes de maux de tête, contre lesquels il est d'une grande utilité. Quincy.

On peut encore l'employer avec succès dans les juleps, les potions, & autres remedes semblables, dans les fievres malignes qui demandent des cordiaux acides. Shaw. *Notes.*

Acetum rutaceum. Vinaigre de rhue.

Faites infuser *des feuilles de rhue,* } *de chaque 3 poignées,*
& de scordium, mondées,
baies de génevrier, } *de chaque deux onces,*
& racines d'angélique,
zédoaire,
peau d'oranges } *de chaque une once,*
de séville,
dans huit pintes de bon vinaigre;

Mettez-les en digestion pendant un mois; exprimez-en le *vinaigre*, & gardez-le pour l'usage.

L'on ne trouve point ce *vinaigre* dans les boutiques: mais la préparation en est si facile, & c'est un si excellent remede pour exciter la sueur, lorsqu'on craint une fievre, ou après un excès dans le boire ou dans le manger, qu'on ne sauroit mieux faire que de s'en pourvoir & de le garder pour le besoin. On peut en donner depuis une demi-cuillerée jusqu'à deux ou trois dans une liqueur chaude convenable. Si l'on se couvre après l'avoir pris, on ne peut manquer de suer. On le peut substituer dans l'occasion à l'eau de thériaque, au défaut de celle-ci. Quincy.

On fait encore avec le sureau un *vinaigre* dont il est parlé dans la Pharmacopée d'Edimbourg sous le nom d'*Acetum sambucinum*, qui conserve les vertus du sureau.

Préparation du vinaigre *des squilles, suivant Dioscoride.*

Prenez *des squilles* blancs; & après les avoir mondés, coupez-les par morceaux, enfilez-les de façon qu'ils ne se touchent point, & faites-les sécher pendant quarante jours à l'ombre. Prenez-en une livre, (la livre dont parle Dioscoride est d'environ dix onces) & mettez-la infuser dans six pintes de bon *vinaigre*; laissez les squilles macérer au soleil dans un pot bien bouché pendant sept jours. Retirez-les, & coulez le *vinaigre* que vous garderez pour l'usage. Quelques-uns mettent une livre de squilles dans cinq pintes de *vinaigre*. D'autres mettent à infuser la même quantité de squilles mondés, sans les faire sécher, & les laissent en macération pendant six mois: ce qui rend ce *vinaigre* d'une nature beaucoup plus incisive.

Le *vinaigre* de squilles est bon pour consolider les gencives qui sont trop lâches & trop humides, & pour affermir les dents. Il est excellent pour guérir les ulceres putrides qui se forment dans la bouche, & pour remédier à la puanteur de l'haleine. Il durcit, lorsqu'on en boit, la gorge & l'intérieur des joues, & les rend calleuses. Il fortifie la voix, qu'il rend claire & sonore. On le donne à ceux qui ont l'estomac affoibli, & qui ne digerent pas aisément, aux épileptiques, à ceux qui sont sujets aux vertiges, à la mélancolie & à la folie. On le donne encore dans les affections hystériques, dans les maladies de la rate, & les douleurs sciatiques. Il fortifie & ranime les personnes valétudinaires: il rend le corps sain, & lui donne une bonne couleur. Il éclaircit la vue, & guérit la surdité, étant versé goutte à goutte dans les oreilles. Enfin, il est bon pour toutes sortes de maladies, excepté les ulcérations internes, les maux de tête & les maladies des nerfs.

On doit en boire tous les jours à jeun, en commençant par une petite quantité, que l'on peut augmenter peu à peu jusqu'à une once & demie. Quelques-uns en ordonnent deux fois autant.

Le *vinaigre* de squilles, de la maniere dont le Collége Médicinal de Londre le prépare, est un peu différent de celui de Dioscoride.

Acetum scilliticum, Vinaigre de squilles.

Prenez la partie *des squilles* qui est entre les feuilles & le trognon, coupez-les par petits morceaux, mondezles, & les exposez à la chaleur pendant trente jours; mettez-en une livre dans une bouteille avec six pintes d'excellent *vinaigre*. Et si c'est en été, exposez le vaisseau au soleil pendant trente jours, après l'avoir exactement bouché; après quoi coulez la liqueur que vous garderez pour l'usage.

On emploie quelquefois ce *vinaigre* seul, mais plus souvent en forme d'*oxymel scillitique*.

On attribue la découverte de ce *vinaigre* à Pythagore, ou plutôt à Epimenides, qui en enseigna la composition au premier. Il commença à cinquante ans à prendre tous les jours un peu de ce *vinaigre*, & jouit jusqu'à l'âge de cent-dix-sept ans d'une santé parfaite; ce que l'on attribue à la vertu de cette liqueur. Il passe pour conserver l'ouie, & pour desobstruer la trompe d'Eustachi, étant pris en forme de gargarisme. Les Modernes ont donné le nom de *tuba Eustachiana* au canal auditif, dont la découverte est due à Alcmæon, disciple de Pythagore. Galien. Pline. Schulze.

Acetum theriacale, Vinaigre thériacal.

Prenez *de la thériaque d'Andromachus, & de celle du Collége d'Edimbourg, une livre,*
du bon vinaigre, deux pintes.

Mettez les en digestion pendant trois jours à une chaleur modérée, & coulez ensuite la liqueur. *Pharmacopée d'Edimbourg.*

Ce *vinaigre* est un remede excellent, & on doit même le préférer dans plusieurs cas à l'eau thériacale, surtout lorsqu'il est besoin d'exciter promptement la sueur, lorsqu'on a été mordu de quelque bête venimeuse, ou pris quelque poison. Il mérite donc une

place dans les dispensaires publics, & par conséquent dans les boutiques. SHAW *notes.*

J'ajouterai aux préparations précédentes celles des différentes sortes d'oxymels, pour la commodité du Lecteur.

Oxymel de Dioscoride.

On fait l'*Oxymel* de la maniere suivante:

Prenez *deux pintes & demie de vinaigre,*
une pinte d'eau de mer,
dix pintes de miel,
& cinq pintes d'eau commune;

Mêlez ces matieres ensemble, & faites leur faire dix bouillons; retirez-les du feu, & lorsque la liqueur sera refroidie, versez-là dans un vaisseau.

L'*Oxymel* est excellent pour chasser les humeurs grossieres, contre la sciatique, la goutte & l'épilepsie. C'est un remede contre la morsure de la vipere, qu'on appelle *seps*, contre le poison du *peplus*, (πεπλίον) & de l'if (ἰξία). Il est bon pour l'esquinancie, étant employé en forme de gargarisme.

L'*Oxymel* dont nous nous servons, de la maniere dont le College Médicinal de Londres le prépare, est tout-à-fait différent de celui-là.

Oxymel simplex, Oxymel simple.

Prenez *deux livres de bon miel,*
une pinte de vinaigre blanc;

Faites les bouillir à petit feu, jusqu'à consistance de sirop clair.

Oxymel compositum, Oxymel composé.

Prenez *des racines de fenouil, d'ache, de persil, de brusc, d'asperges;* } *de chacune deux onces,*
des semences d'ache, de fenouil, de persil, d'anis; } *de chacune une once,*

Après avoir nettoyé & coupé les racines par petits morceaux, & concassé les semences, on les mettra en infusion dans *dix pintes d'eau & une pinte & demie de vinaigre.*

Le jour suivant vous les ferez bouillir à un feu modéré jusqu'à consomption du tiers.

Vous coulerez le reste avec expression, & y ajouterez *trois livres de miel*, & les ferez bouillir à une chaleur modérée, jusqu'à consistance de sirop S. A. *Dispensaire de Londres.*

Oxymel pectorale, Oxymel pectoral.

Prenez *des racines d'élicampane, d'iris de Florence;* } *de chaque demie once.*

Coupez, pilez & faites les bouillir dans une quarte d'eau de pluie, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une pinte & demie.

Ajoutez à la colature *une once de gomme ammoniac* qui ne soit point préparée, & dissoute dans quatre onces de vinaigre.

Ajoutez-y encore *quatre onces de miel.*

Faites bouillir ces drogues ensemble, écumez-les & coulez-les. *Dispensaire d'Edimbourg.*

Ce *vinaigre* passe pour un remede très-efficace, & paroît être un des meilleurs qu'on ait jamais ordonnés sous cette forme; il est vrai qu'il est quelque peu dégoûtant, mais il ne peut manquer de causer une expectoration abondante, & de faire beaucoup de bien aux asthmatiques & aux phtisiques.

Oxymel pectorale, Oxymel pectoral.

Prenez *des racines d'élicampane, de cabaret, de gingembre;* } *de chacune six onces;*
des racines d'iris de Florence, de galanga, coupées par morceaux, du poivre blanc, grossierement concassé; } *de chaque, trois onces.*
eau de pluie, dix pintes,
vinaigre blanc, six pintes;

Mettez ces drogues en infusion pendant vingt-quatre heures.

Faites les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites à dix pintes.

Ajoutez à la colature *six livres de miel.*

Faites les bouillir, & après avoir clarifié la liqueur, ajoutez-y *une demi-livre d'extrait de reglisse*, & faites-en un sirop.

Ce remede est un détergent très-efficace, & facilite extremement l'expectoration; ce qui fait qu'on le donne aux personnes asthmatiques. On en donne aussi deux ou trois cuillerées en tout tems aux personnes dont la poitrine est embarrassée d'humeurs visqueuses. *Pharmacopée des Pauvres.*

Oxymel Scilliticum, Oxymel de Squilles.

Prenez *de miel, trois livres,*
de vinaigre de Squilles, une quarte;

Faites les bouillir ensemble jusqu'à la consistance d'un sirop, en observant d'en ôter l'écume. *Dispensaires de Londres & d'Edimbourg.*

On a dit que le *vinaigre* de Squilles empêche les obstructions, dissout les coagulations qui commencent, facilite les sécrétions & excite les urines.

L'*Oxymel de Squilles* est un vomitif fort doux, lorsqu'on le donne en grande quantité, & ne fait que causer des nausées lorsque la dose n'est pas assez forte. Il est dégoutant pour un grand nombre de personnes, & c'est en partie la raison qui empêche d'en faire un grand usage dans la pratique de la Medecine, & qui fait qu'il est assez difficile de l'ordonner en qualité de préservatif contre les maladies. Mais il passe pour un excellent remede, & dont on devroit faire un plus grand usage. La meilleure façon de le donner, est de le mêler avec quelque eau composée ou sirop, qui lui fasse perdre une partie de son mauvais gout, & l'empêche de causer des nausées. On donne souvent la mixtion suivante aux hydropiques & aux asthmatiques, le soir avant qu'ils se couchent. Elle facilite la respiration & excite l'urine.

Prenez *de l'eau de cannelle, très-forte, sirop de baume,* } *de chaque, demi-once.*
oxymel de Squilles, deux ou trois dragmes; mêlez.

Il y a plusieurs autres préparations de cette espece dont on fait usage dans des cas particuliers, & que l'on donne en une seule prise, ou par cuillerées souvent repétées. Voyez *Oxymel, Squilla, Apomeli.*

Chambers se trompe lorsqu'il avance que le College a conservé le *vinaigre* thériacal de Nuremberg, car il en a proscrit l'usage depuis le dernier réglement qui fut fait long-tems avant que M. Chambers composât son Ouvrage.

Les *Chymistes* parlent beaucoup de leur *vinaigre* Philosophique, sans nous apprendre ce qu'ils entendent par ce nom. Il y a toute apparence que c'est le mercure simple ou quelque eau mercurielle. Voici ce que Lageus

gneus en dit : *Acetum Philosophorum est denigratio nostra, que est lignum dissolutionis veræ.* Cette définition que j'apporte ici pour exemple, n'est pas moins difficile à traduire qu'à comprendre. On donne quelquefois le nom de *vinaigre* des Philosophes à la dissolution du beurre d'antimoine dans l'eau.

* On a employé differens moyens pour calculer la quantité d'acides que contient le *vinaigre*. M. Geoffroi, *Mem. Ac. R. Sc.* 1729. *p.* 69. ayant mis dans une bouteille ronde de verre, deux gros de *vinaigre*, trouva qu'il falloit depuis quatre jusqu'à douze grains de sel de tartre pour en absorber l'acide, & que les *vinaigres* faits avec les vins de Bordeaux ou d'Orleans, donnoient une moindre quantité d'acide que les vins des environs de Paris.

M. Homberg, *Mem. Ac. R. Sc.* 1699. *p.* 49. ayant versé du *vinaigre* distillé, par conséquent plus fort que le *vinaigre* ordinaire, sur du sel de tartre, trouva que pour saouler d'acides une once de sel de tartre, il falloit quatorze onces de *vinaigre* distillé. Ayant pesé ensuite son sel, il étoit augmenté de poids de trois dragmes & trente-six grains. Un calcul aisé lui fit connoître que chaque once de *vinaigre* distillé ne contenoit que dix-huit grains de véritable acide, & que tout le reste n'étoit qu'un phlegme qui lui servoit de véhicule.

M. Boulduc trouva qne deux onces de tartre avoient absorbé vingt-sept onces de *vinaigre* distillé, dans lesquelles il se trouva sept dragmes de sel acide; cette infusion du *vinaigre* distillé fut repetée jusqu'à trois fois, que le sel de tartre ne fit plus effervescence avec le *vinaigre* qu'on versa dessus. Il dessécha son sel, sur lequel il jetta encore du *vinaigre* distillé. Lorsqu'il se servit de sel de tartre calciné au creuset jusqu'à le rendre bleuâtre & plus alkali, il a fallu pour la saturation de deux onces de sel, employer trente onces de *vinaigre* distillé, & le sel s'est trouvé après trois cohobations peser une once de plus. *Hamel, Hist. pag.* 494. *& Hist. Ac. R. S. T.* 2. *p.* 335. Boerhaave assure que dans le *vinaigre* le plus fort, il n'y a qu'une quatre-vingtieme partie d'acide.

ACETUM RADICATUM. Boerhaave croit que le tartre regénéré est l'*Acetum radicatum* des anciens Chymistes. Voyez *Tartarus regeneratus*.

A C H

ACHAHI. *Eau d'alun.* Johnson.

ACHAMELECH. Le même qu'*Acamech*.

* ACHANACA. Plante qui croît en Afrique, au Royaume de Mély, dont les feuilles sont aussi grandes & semblables à celles du chou, à cela près qu'elles ne sont pas si épaisses & qu'elles ont la côte plus menue. Elle porte un fruit gros comme un œuf & de couleur jaune, que les naturels du pays nomment, les uns *alfar* & les autres *le fach*. Il emploient les feuilles & le fruit comme sudorifiques dans les maladies vénériennes. *Boeh. II.* 835.

ACHAOVAN ou ACHAOVA. Quelques personnes donnent ce nom à une plante semblable à la camomille, qu'ils appellent *achave* ou *uchove*, & quelquefois *alacuan*. Cette plante est fort abondante en Egypte, surtout au Caire, dans un lieu appellé *Sbechie*. Elle n'est pas tout-à-fait si haute que la camomille, mais elle lui ressemble beaucoup par ses fleurs, & à la matricaire par ses feuilles. Prosper Alpin l'a souvent cueillie fraîche, & lui a trouvé un gout & une odeur desagréable. Quelques autres peut-être, sur l'autorité d'Avicenne, qui dit que l'*Achaova* a un gout & une odeur acide, l'ont confondue avec une autre plante aromatique de couleur blanche & presque aussi acre que l'origan. Il paroît par-là qu'Avicenne ne s'est point tout-à-fait trompé, lorsqu'il a avancé que les fleurs de l'*Achaova* ont à peu près l'odeur & le gout de celles de *marum*, dans la pensée que la plante dont nous parlons a un gout & une odeur acre. Mais je ne saurois déterminer si c'est le vrai *marum* ou non. Prosper Alpin, *de Medicina Egyptiorum.*

ACHARISTON. Ἀχάριστον, mot dérivé de l'α privatif, & de χάρις *graces, remerciment*, parce qne la chose est trop prétieuse pour être prodiguée. C'est une épithete d'un grand nombre d'antidotes & de collyres, dont on trouve la description dans plusieurs Auteurs anciens qui ont écrit sur la Medecine. Aétius fait mention de deux sortes de collyres qui portent ce nom, & qui ont tous les deux une qualité astringente, & qu'il appelle ἐρείκινα d'ἐρείκη bruyere, qui est une des drogues qui y entrent. Galien prescrit la forme des deux collyres suivans, qui ont pareillement une vertu astringente. Le premier est l'*Achariston* sec de Philoxene, dont voici la préparation.

Prenez *de cadmie, dix drachmes,*
de chalcitis, huit drachmes,
d'aloès, } *deux oboles,*
de verd-de-gris, }
de poivre, dix grains,
de fleurs de roses, une drachme;
Battez le tout ensemble.

Voici l'autre *achariston*, que les Medecins d'Egypte emploient utilement contre les rhumes tenaces, sur-tout si le malade est d'une forte constitution.

Prenez *de cadmie, seize drachmes,*
d'acacia, huit drachmes,
de cuivre calciné & lavé, huit drachmes,
d'opium, }
baies de bruyeres, } *quatre drachmes,*
de la myrrhe, }
de la gomme, seize grains;
Mettez toutes ces drogues dans de l'eau, & prenez-en avec du lait de femme.

Voici la description d'un autre collyre, que l'on trouve dans Celse sous le nom de *Theodoti Collyrium sive Achariston.*

Prenez *du castoreum,* }
de l'aspic d'Inde, } *de chaque p. j.*
du lycium, }
suc de pavot, } *de chaque une égale quantité.*
de la myrrhe, p. ij.
du safran, }
de la céruse lavée, } *de chaque p. iij.*
de l'aloès, }
de cadmie botrytis lavée, }
cuivre calciné, } *de chaque p. viij.*
de la gomme, p. xviij.
suc d'acacia, p. xx.
pareille quantité d'antimoine;
Mettez ces drogues dans de l'eau de pluie.

On trouve dans *Marcellus, lib. VIII.* la description d'un autre *Achariston*, qu'on attribue à Antiochus.

Achariston est encore le nom d'un antidote décrit par Aétius, *lib. XIII. cap.* 109. & par Marcellus, qui conseille de se faire payer du malade aussi-tôt après qu'il aura pris ce remede : car plusieurs, dit cet Auteur, ont payé leur Medecin d'ingratitude après avoir été promptement guéris ; ce qui a fait donner à cet antidote le nom d'*acharistus*, qui signifie ingrat.

Prenez *de la casse,* }
de la myrrhe, }
du poivre noir & blanc, }
du castoreum, }
du galbanum, } *de chaque pareille quantité.*
du styrax, }
de safran, }
du costus, }
de l'opium, }
d'aspic, }
miel, une quantité suffisante.

On donne ce remede à la dose de la grosseur d'une feve pour guérir les abscès invétérés de la poitrine. Il gué-

rit, étant pris dans de l'hydromel, la colique & les maladies du foie, & devient un remede excellent contre celles de la rate, lorsqu'on le prend dans de l'oxymel. GORRÆUS, *Med. Def.*

ACHATES, *Agate*. Pierre prétieuse qui a pris son nom d'une riviere de Sicile, où elle a été trouvée pour la premiere fois. Elle varie non-seulement par ses couleurs, mais encore par les figures qu'elle représente, & qui sont formées par la nature même. Ses veines & ses taches sont tellement distribuées, qu'elles représentent quelquefois un pigeon, & on l'appelle pour lors *phassachates*; quelquefois un cerf, & on la nomme *Kerachates*; d'autres fois elles représentent un, deux, & même plusieurs arbres qui forment comme une petite forêt, d'où elle reçoit le nom de *dendrachates*. On voit dans quelques-unes de ces pierres des figures de chariots, de rivieres, de différentes sortes d'oiseaux & de bêtes à quatre piés, & même des hommes. Pyrrhus, Roi d'Epire, avoit une *Agathe*, sur laquelle étoient représentées les neufs muses & Apollon la lire en main, sans que l'art y eût aucune part. Les taches, à ce que rapporte Pline, étoient si heureusement distribuées, que chaque muse avoir la marque qui lui eft propre. On trouve dans les Indes une grande quantité de ces sortes d'*agates*: elles sont de couleur noire, brune, cendrée, d'un rouge de corail, de couleur de hyené de lin ou de panthere: celle ci est appellée *pardalion*, l'autre *leontion* & *leontideiran*: ces couleurs, sur-tout la premiere, sont quelquefois entre-mêlées de veines blanches, & pour lors la pierre est appellée *leucachates*; d'autres fois de veines couleur de sang, & pour lors on la nomme *hemachates*, ou de couleur de cornaline, ce qui lui fait donner le nom de *sardachates*.

Quoiqu'elle ait tiré son nom d'une riviere de Sicile, cela n'empêche pas, comme le remarque Pline, qu'on ne la trouve dans d'autres pays. Elle conserve toujours son ancien nom, au changement d'une lettre près.

C'est cette pierre, sur-tout celle qu'on appelle *leontion*, qui entre dans l'emplâtre appellée *diachaton* qui guérit les morsures des animaux venimeux, résout les tumeurs scrophuleuses, mûrit, ouvre & fait suppurer les abscès. Voyez-en la description dans AETIUS, *lib. XV.* GORRÆUS, *Def. Med.* Cette pierre étant gardée dans la bouche, appaise la soif que cause la fievre. DALE.

ACHATES, Offic. Worm. 96. Mer. Pin. 209. Boet. 245. Charl. Foss. 34. De Laet. 79. Schw. 357. Aldrov. Muf. Metall. 904. Calc. Muf. 247. Geoff. Prælect. 78. *Lapis Jaspis Achates antiquorum, Agatha vulgo dictus*, Cup. Hort. Cath. supp. 2. 44.

L'*Agate* est une pierre prétieuse qui tient le milieu entre l'opaque & le transparent, de différentes couleurs, & parsemée de taches que l'on s'imagine représenter des arbres, des poissons & autres choses semblables. Les plus fines nous viennent des Indes Orientales, & les autres d'Allemagne, de Boheme, &c. On a attribué de grandes vertus à cette pierre: mais elles sont toutes imaginaires. GEOFFROY.

ACHEIR. de ἄχειρ, mot dérivé de l'α privatif, & de χεὶρ main, *sans main*. GALIEN.

ACHEMENIS. Nom d'une plante dont Pline fait mention, & qui avoit la vertu, à ce que prétend la Fable, de répandre la terreur & de mettre en fuite les Armées dans lesquelles on la jettoit.

ACHICOLUM. Mot dont se sert Cælius Aurelianus, *Acut. l. III. c.* 17. pour signifier le *Fornix*, le *Tholus*, ou le *sudatorium* des anciens bains, qui étoit un endroit où l'on alloit pour suer. On l'appelloit encore *Architolus*.

ACHILLEA. Espece de *Millefeuille*, appellée herbe d'Achille, dont on parlera à l'article *Millefolium*.

ACHILLEA MONTANA. Espece de *Jacobée*. Voyez *Jacobæa*.

On écrit quelquefois *Achyllea* avec un *y*: mais cette orthographe ne vaut rien, puisque cette plante tire son nom du mot *Achilles*, qu'on écrit avec un *i* simple.

ACHILLEION. Sorte d'éponge propre à faire des tentes, & qui a tiré son nom d'Achille, qui, à ce qu'on prétend, en a fait usage le premier. GORRÆUS.

ACHILLEIOS. Espece de gâteaux faits avec de l'orge d'Achille. GORRÆUS.

ACHILLEIS, Ἀχιλληΐς. Espece d'orge dont il est parlé dans Theophraste. Galien prétend qu'il a tiré son nom d'un laboureur nommé Achille: mais il y a plus d'apparence que c'est la grosseur & la bonté de son espece qui le lui a fait donner, par allusion à Achille qui étoit le plus vaillant des Grecs.

Aristophane & Sophocles en font mention.

Hippocrate, dans son troisieme livre des maladies, emploie cette espece de grain pour l'eau d'orge dont il donne la préparation, & qu'il recommande pour boisson dans les fievres ardentes. C'est le premier exemple que nous ayons de cette espece d'eau qu'il prétend être d'une grande efficacité dans les cas qu'il indique.

Prenez, dit-il, *d'orge d'Achille séché, une hemine*, (κοτύλην, *environ demi pinte*;) *ôtez-en l'écorce*, (πτίσας) *& lavez-le*;
Mettez-le dans un gallon. (χοῦν, *environ six pintes*) d'eau, & faites-le bouillir jusqu'à consomption de moitié;

Coulez la liqueur qui reste, & donnez-la pour boisson.

Il indique quelques lignes plus bas ce même *orge* pour une infusion qu'il ordonne contre la jaunisse.

ACHILLES, *Achilles*. On prétend que ce Heros apprit la Medecine du Centaure Chiron, dont il avoit été disciple. Le fer de sa lance avoit la vertu de guérir les blessures qu'elle avoit faites. Il étoit d'airain; & Pausanias rapporte qu'on le voyoit encore de son tems dans un Temple de Minerve qui étoit à Phaselis, ville de Pamphylie. Chiron avoit fait présent de cette lance à Pelée, pere d'*Achille*, comme nous l'apprend Homere, *Iliad. XVI. v.* 143. 144. On assure que ce fut avec cette lance qu'*Achille* guérit Telephe: mais Pline prétend qu'il dut sa guérison à l'achillea qui retint le nom d'*Achille*, qui l'introduisit le premier dans la Medecine. On attribue aussi à ce Heros la découverte des vertus du verd-de-gris dont les Chirurgiens font un si grand usage, & dont on ne peut se passer pour la guérison des ulceres.

ACHILLIS, *Tendo*. Voyez *Tendo Achillis*.

ACHIMBASSI. Nom d'un Office, ou plutôt d'un Officier du Grand Caire. Il signifie le Chef ou le Préfet des Medecins. Son Office est de s'informer du mérite de ceux qui exercent la Medecine dans cette Ville, & de leur accorder des priviléges. On a fort peu d'égard au mérite & au savoir de celui qu'on honore du titre d'*Achimbassi*; car le Bassa du Caire en revet toujours celui qui le paie le mieux. Celui-ci à son tour ne s'embarrasse pas davantage du mérite de ceux qui se présentent pour obtenir leurs licences; & ils en savent toujours assez, pourvu qu'ils ne se présentent point les mains vuides. PROSPER ALPIN.

ACHIOTL. C'est l'*Orleana*. Offic. Mont. Exot. 10. Chomel. Plant. Usu. 81. *Orleana seu Orellana folliculis lappaceis*, Hem. Cat. Hort. Lugd. Bat. 464. Pluk. Almag. 292. Phytog. 209. f. 4. *Orleana seu Orellana, sive urucu*, Parad. Bat. Prod. 357. *Urucu*, Pison. (Ed. 1648.) 65. (Ed. 1658.) 133. Cat. Jam. 150. Hist. 2. 52. *Urucu Brasiliensibus*, Marcgr. 61. *Kaiebaka, Daburi*, Ger. Emac. 1554. *Achiotl seu Medicina tingendo apta*, Hern. 74. *Arbor Mexicana fructu castaneæ, coccifera*, C. B. Pin. 419. Raii, Hist. 2. 1771. Jons. Dendr. 119. *Bixa Oviedi*, J.B. 1. 440. *Metella Americana maxima tinctoria*, Tourn. Inst. 242. Boerh. Ind. A. 208. *Arbor finium regundorum*, Scalig. *Arnotto*. DALE.

Ses feuilles sont larges & rondes; ses fleurs grandes & d'un rouge incarnat; ses cosses petites & de figure pyramidale, piquantes & pleines de grains ou semences.

Elle croît dans la nouvelle Espagne & dans le Bresil.

On tire de son fruit une teinture que l'on emploie dans la composition du chocolat. On la prépare de la maniere suivante.

Après avoir cueilli les grains qui sont parfaitement mûrs, on les met infuser dans l'eau chaude, & l'on donne à la pâte qui reste au fond la forme de tablettes dont on se sert pour teindre la laine, ou comme d'un fard connu sous le nom de crepon d'Espagne.

Cette teinture mêlée avec une quantité d'eau convenable, appaise l'ardeur de la fievre, arrête les flux de sang & dissipe les tumeurs, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement. Pison.

Le *Roucou*, que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu*, les Hollandois *Orleana*, & les Anglois *Roucou*, est une farine que les habitans des Isles sous le vent & de Saint Dominique tirent d'une petite graine rouge qui se trouve dans une gousse.

L'arbrisseau qui porte le *roucou*, pousse, suivant le pere du Tertre, dès la racine, plusieurs branches qui croissent en arbrisseau, & se divisent en plusieurs autres petites branches. Ses feuilles sont fort semblables à celles du lilac, & portent deux fois l'année plusieurs bouquets de fleurs blanches mêlées de rouge, & semblables à celles de l'ellébore noir. Ses fleurs sont remplies d'une infinité de petites étamines jaunes à pointes rouges : à la chûte de ses fleurs croissent des boutons tannés, tout hérissés de petites pointes brunes, délicates, qui ne piquent point. Quand ils sont mûrs, il y a dans le milieu deux doubles grains ou pépins, environnés d'un certain vermilion ou peinture rouge liquide, que les Sauvages appellent *roucou*. C'est avec elle qu'ils se peignent lorsqu'ils voyagent : mais ils ont soin auparavant de la dissoudre avec de certaines huiles qu'ils tirent de quelques graines.

Les Européens l'accommodent avec de l'huile de lin ; ils la battent dans un mortier avec cette huile ; & après l'avoir réduite en masse, ils l'envoient en France, où l'on s'en sert pour rehausser la couleur de la cire jaune lorsqu'elle est trop pâle, aussi-bien que celle du chocolat. Il y en a aussi qui se contentent de la mettre dans un mortier sans huile, & de la réduire en masse ou en tablettes, qui étant dissoutes avec de l'urine, donnent une teinture rouge qui tient aussi fort que les meilleures teintures de l'Europe. C'est une assez bonne marchandise pour le commerce.

Cette description du *roucou* est tout-à-fait différente de celle de M. François Rousseau, qui m'écrit que c'est un arbre de huit à neuf piés de haut, qui a ses feuilles à peu près comme le pêcher, après lesquelles naissent des gousses qui approchent fort de la couverture de nos chataignes, garnies de petites épines ou pointes tout autour. On trouve dedans une petite graine rouge que l'on brise dans un mortier ou sur une pierre, & de là on la met dans des vaisseaux pleins d'eau. En un mot, le *roucou* se fait aux Isles de la même sorte que se fait ici l'amidon, non pas de la même maniere qu'en a écrit M. de Meuve, mais comme nos Amidoniers le font. Après qu'on l'a mis en pain & qu'il est sec, on nous l'envoie.

Cette derniere relation est beaucoup plus juste que la premiere, puisque les gousses que j'ai se rapportent en tout avec elle. D'ailleurs il est aisé de voir par le *roucou* que nous vendons, surtout quand il est de bonne qualité, qu'il n'a jamais été trempé dans de l'huile, puisque la bonne odeur du véritable *roucou* fait assez connoître qu'il n'est point mélangé. On sera encore desabusé de croire que l'*achiotl* se fasse de la maniere que l'a écrit M. de Blegny, quand il dit que l'*achiotl* est le suc épaissi que l'on tire du fruit de l'*achiotl*, arbre fruitier de l'Amérique ; que ce fruit est une graine rouge qui se trouve en grande quantité dans de grosses gousses rondes ; que quand on a tiré cette graine de ses gousses, on la pile & on l'exprime pour en tirer le suc, que l'on expose ensuite dans un lieu chaud pour en faire évaporer l'humidité ; & que quand il est épaissi à peu près comme la pâte, on en fait des masses de différentes formes, qui étant entierement desséchées, sont proprement ce qu'on appelle *achiotl*. Il est certain au contraire que le *roucou* se fait comme l'amidon, & qu'il est impossible d'en tirer le suc, puisque la matiere dont on le fait est une substance rougeâtre & veloutée qui se trouve attachée à la graine qui est dans les gousses, & qui ne se peut séparer que par le moyen de l'eau, en y procédant de la même maniere que nos Amidoniers séparent la farine qui est restée au petit son, & non pas le suc tiré par expression de ses graines, comme cet Auteur le marque.

On doit choisir le *roucou* d'une odeur d'iris ou de violette, le plus sec & le plus haut en couleur que faire se pourra. Le *roucou* de cette nature est celui qui doit être appellé *achiotl* ; car la plupart de celui que nous vendons, est humide, sale, moisi, sentant la cave ; en un mot, incapable d'être employé dans le chocolat ou autrement. Il est fort en usage chez les Teinturiers. On nous envoyoit il y a quelques années des îles, & même de Hollande, un *roucou* en petit pain, de la forme & figure d'un écu, qui avoit un grand nombre de bonnes qualités, & étoit fort propre pour l'usage intérieur. C'est tout le contraire de celui que nous voyons aujourd'hui, qui est en gros pains quarrés comme le savon de Marseille, ou en boules rondes, & qui est quelquefois si vilain & si puant, qu'il est impossible d'en supporter l'odeur.

Les Sauvages de l'Amérique cultivent les arbres qui portent le *roucou* avec grand soin, à cause des grandes utilités qu'ils en reçoivent. La premiere, c'est qu'il sert à orner leurs jardins, & le devant de leurs cases ou habitations. La seconde est, que le bois de cet arbre est si dur, qu'ils s'en servent comme d'une pierre à fusil pour faire du feu. Troisiemement, ils se servent de son écorce pour faire des cordages & de la toile. Quatriemement, ils mettent de ses feuilles dans leurs sauces pour leur donner bon gout, & leur communiquer une couleur de safran. Cinquiemement, ils tirent le *Roucou* de ses graines & s'en servent pour se peindre le corps après l'avoir delayé dans l'huile de *Carapa*, surtout dans les jours de réjouissance, & l'échangent pour d'autres marchandises dont ils ont besoin. Pomet.

Le *Roucou*, que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu*, est une pâte seche que l'on fait avec une petite graine rouge renfermée dans une longue gousse qui a la figure du mirobolan, & qui est hérissée de pointes à peu près comme l'écorce d'une châtaigne. Les Auteurs ne s'accordent point sur l'espece d'arbre ou d'arbrisseau qui porte ce fruit ; quelques-uns veulent que ses feuilles soient semblables à celle du lilac, & d'autres à celles du pêcher.

On prépare la pâte du *Roucou* en pilant les grains & tout ce qui les environne ; on les fait ensuite dissoudre dans l'eau & on coule la liqueur par un crible, afin d'en séparer les parties les plus grossieres, après quoi on la fait sécher pour en faire une espece de farine ou d'amidon. Il faut choisir la pâte du *Roucou* séche & de couleur de violette. Les Teinturiers s'en servent, elle entre aussi dans la composition du chocolat. Lorsque le *Roucou* est pur, il fortifie l'estomac, il arrête le cours de ventre, il aide à la digestion & à la respiration, & excite l'urine. Lemery.

ACHIOTE. Les semences rouges de l'*Achiotl*, que l'on réduit en tablettes ou pastilles, pour les faire entrer dans la composition du chocolat & dans les teintures. Ray, *Hist. Plant.*

ACHLADES. Espece de poire sauvage qui croît sur les montagnes de Crete. Ray, *Spinos. Stirp. Europ.*

ACHLYS, ἀχλὺς, *Obscurité.* On se sert de ce mot pour signifier en général un air obscur, épais & rempli de brouillards. De-là ἀχλυῶδες ὄμμα, un œil noir & trouble ou qui ne voit qu'avec peine, ce qu'Hippocrate regarde comme un mauvais symptome dans les maladies aigues, *Prædic. L.* I. 46. & dans les pronostics de Cos, 218. ce même Auteur appelle encore ἀχλυώδεις les vents

méridionaux, *Aphor.* 5. *L.* 3. à cause qu'ils offusquent la vue, & comme Celse le remarque, qu'ils émoussent tous les sens, *Liv.* 2. *ch.* 1. On appelle encore ἀχλυώδεις, ceux qui ont la vue trouble durant la fievre, *Coac. Praenot.* 35. Quelques-uns croient cependant qu'Hippocrate veut parler de ceux dont les humeurs sont extrement agitées, ou dont la couleur & le tempérament sont altérés & obscurcis par la maladie. Mais Galien donne ce nom à ceux qui pendant la maladie perdent cette vivacité & cet éclat qu'on observe autour de la prunelle, lorsque le corps jouit d'une santé parfaite.

Achlys, (ἀχλύς) signifie encore un air condensé dans l'uterus. Hippocrat. *de Morb. Mul. Liv. II.*

Il signifie aussi un petite marque ou cicatrice devant la prunelle de l'œil, laissée sur la cornée par une ulcération superficielle, suivant l'interprétation de Galien, ou suivant Aétius, l'ulcération même qui couvre presque toute la prunelle d'une couleur bleue légere. C'est en ce sens qu'on doit entendre le terme ἀχλύες. Hippocrat. *Prædict. l.* 2.

ACHMADIUM ou ACHIMADIUM, termes dérivés par corruption de l'Arabe Achman ou Achiman, *Antimoine.*

ACHNE, ἄχνη. Ce mot signifie une paille, l'écume de la mer ou de l'eau en général, ou enfin toute chose qui est molle & légere.

Les Medecins l'emploient cependant dans un sens différent, mais Hippocrate, *Epidem. Sect. I. n.* 16. ne lui en donne point d'autre, lorsqu'en faisant le dénombrement des symptomes de mauvais augure que l'on apperçoit dans les yeux de ceux qui ont la fievre, il fait mention entre autres de celui-ci, ἢ τὰ ἐπιγινόμενα ἐν αὐτοῖς ἄχνη, quelque chose qui se seche sur eux comme de l'écume. Les Medecins qui ont des malades, peuvent connoître par ce passage qu'il ne prétend point parler de ces humeurs visqueuses qui collent quelquefois les paupieres ensemble, mais d'une espece de mucilage blanchâtre qui nage dans les yeux, ce qui arrive très-souvent dans les fievres. C'est en ce sens qu'on doit prendre le mot ἀχνώδεις, *Coac. Prænot.* 225. quoique Foesius ait jugé à propos de lui substituer celui d'ἀχλυώδεις.

L'œil n'est pas la seule partie à qui cet accident arrive, car Hippocrate, *de Internis affect.* parlant de l'ulcération des poumons, dit que le gosier se trouve quelquefois rempli dans cette maladie (ἄχνη) d'une matiere écumeuse, que les interpretes rendent par *Lanugo*, ce qui n'exprime point, à ce que je crois, la pensée de l'Auteur.

Achne, signifie encore *Charpie.* C'est ainsi que dans la fracture du nez, lorsque le cartilage est enfoncé, Hippocrate, *Mochl.* 2. *& de Art.* 18. conseille de le relever avec de la *charpie* trempée dans quelque chose qui ne puisse point l'irriter, & de l'introduire dans le nez.

Ce même Auteur ordonne aux femmes qui veulent concevoir, de tremper de la *charpie* dans du fiel de bœuf bouilli dans l'huile & de l'introduire dans l'utérus sous la forme d'un pessaire, (*de Morb. mulierum, L. I.*) il emploie aussi, *de Morb. mulierum, L. II.* la *charpie* pour un pessaire avec d'autres drogues.

ACHOR. *Achore.* L'*Achore* est un petit ulcere qui se forme sur la peau de la tête, & qui paroît être l'effet d'un phlegme salé & nitreux. Il rend un pus qui n'est point tout-à-fait aussi clair que de l'eau ni aussi épais que du miel auquel ressemble celui qui découle des κηρία (ou *Favi*). Car ceux-ci s'enflent & s'ouvrent en un grand nombre de petits trous d'où découle une humeur mielleuse; ils forment aussi plusieurs petites tumeurs qui sont beaucoup moindres que celles de l'*Achore.* Galien *de Tumoribus.*

On peut mettre au nombre des maladies qui affectent la peau de la tête l'*achore*, qui est une espece de tumeur extraordinaire qui tire son nom de quelque qualité qui lui est propre; car elle est percée de plusieurs petits trous qui rendent une humeur claire tant soit peu visqueuse. Elle ressemble beaucoup à une autre maladie de la peau appellée κηρίον (*Favus*) dont les trous sont plus larges & rendent une humeur très-approchante de celle qui découle des rayons de miel. Gal. *de Comp. Pharm.*

Ce qu'on appelle *Achore*, affecte la peau de la tête: & est rempli d'une infinité de petits trous par où découle une humeur assez visqueuse. Il est une autre maladie fort semblable à celle-là, connue sous le nom de κηρίον (*Favus*) dont les trous qui sont beaucoup plus grands, contiennent une humeur semblable au miel. Oribase, *ad Eunap. L. IV. ch.* 11.

L'*Achore* est un ulcere extérieur de la tête, percé d'une infinité de petits trous d'où découle une humeur très-approchante du pus, ce qui a fait donner à cette maladie ou à l'ulcere le même nom d'*Achore.* Trallianus, *L. I. c.* 8.

On doit sçavoir maintenant que le *Cerion* est une maladie semblable à l'*Achore*, avec cette différence que le *Cerion* est plus grand; car l'orifice des ouvertures par où l'humeur découle, ressemble à celui des rayons de miel; ce qui lui a fait donner par les anciens le nom de *Cerion*; mais dans les *Achores*, ces orifices ou issues des humeurs sont imperceptibles. Trallianus, *L. I. c.* 2.

Parmi les maladies de la tête, qui se sont jour à travers la peau, il en est une que l'on appelle *Achore*, dans laquelle la peau est percée d'un grand nombre de petits trous qui donnent issue à une humeur quelque peu visqueuse. De cette espece est celle qu'on appelle *Cerion*, dans laquelle les ouvertures sont grandes & pleines d'une humeur pareille à celle que l'on trouve dans les rayons de miel. Æginet. *L. III. c.* 4.

La maladie qu'on appelle *Achore* a son siége dans la peau de la tête, qui est percée de plusieurs petits trous d'où découle une humeur assez visqueuse. Le *Cerion* est une maladie de même nature, mais dont les ouvertures, qui sont plus larges, contiennent une humeur semblable au miel & appellée *Meliceris.* Aetius; *Liv. VI. c.* 68.

L'*Achore* est un ulcere qui se forme sur le péricrane avec un grand nombre de petits trous remplis d'une humeur quelque peu visqueuse; il differe du *Favus* & de la teigne par sa malignité seule, toutes les trois étant causées par une humeur salée corrosive qui ronge les glandes cutanées.

On l'appelle *Favus* lorsque les trous sont grands & semblables à ceux des rayons de miel; & *Tinea*, de la ressemblance qu'ont ses trous avec ceux que les teignes font dans les hardes, mais on donne en général le nom de teigne à cette gale seche qui se forme sur le péricrane qu'elle couvre d'une croûte sale, qui rend une mauvaise odeur, & à laquelle les enfans sont très-sujets; elle affecte souvent leur visage, & dans ce cas on l'appelle *Crusta lactea*, elle est quelquefois légere & de peu de conséquence, quelquefois aussi elle est maligne & dangereuse. Il est encore une très-mauvaise espece de teigne qui couvre tout le péricrane d'une croûte épaisse de couleur de cendre, laquelle est extrement incommode par sa puanteur & la demangeaison qu'elle cause. Il arrive souvent qu'on a beaucoup de peine à la guérir. La plupart des malades qui en sont attaqués sont pâles & décolorés. Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes, & elle est ordinairement causée par le mauvais régime des nourrices ou des enfans, qui en corrompant le sang, occasionne ces ulceres. Elle attaque aussi quelquefois les personnes d'un âge avancé, & ressemble à une espece de lepre, qu'il est très-difficile de guérir. Les personnes qui sont attaquées du mal vénérien ont souvent le crane & surtout le front couvert d'une croûte seche & de pareils ulceres qu'on appelle *Gale vérolique.* On peut mettre au même rang les *Gummata & Tophi venerei* de la tête en tant qu'ils s'ulcerent souvent: mais quoique les ulceres dont on parle different peut-être entre eux; comme la méthode de les traiter est cependant la même, je ne les séparerai point, & j'enseignerai ici la maniere dont on doit s'y prendre pour les guérir. Lors donc qu'ils n'ont aucune sorte de malignité, il est à

propos d'évacuer les humeurs vicieuses par des purgations réitérées & des remedes mercuriels, surtout le mercure doux, & de corriger en même tems la masse du sang, supposé que l'âge du malade le permette, avec une décoction & des poudres, des pilules & des essences altérantes. Si cette maladie attaque les enfans qui sont à la mamelle, on peut leur donner des poudres, & à leurs nourrices des décoctions, des pilules, des essences & des poudres diaphorétiques. On peut encore oindre la teigne plusieurs fois par jour avec de la crême mêlée avec quelque peu de céruse préparée avec de l'huile d'œuf seulement ou avec quelque peu d'huile de cire, ou avec de l'onguent d'*Elicampane*, *Diapompholix*, de céruse ou telle autre préparation de saturne; en observant en même tems un régime convenable & tenant le corps chaudement. On guérit par cette méthode, non-seulement les ulceres qui n'ont rien de malin, mais encore ceux qui sont plus opiniâtres, surtout en donnant le mercure doux avec précaution, & en petite quantité, comme un altérant, ou même en mêlant le mercure cru avec l'onguent de Saturne.

Lorsque les ulceres sont extremement opiniâtres & que le malade ne veut point s'assujettir aux remedes mercuriels, la cure ne sauroit réussir, à moins qu'on n'arrache les cheveux qui sont collés à ces ulceres, ou peu à peu ou tout d'un coup avec une emplâtre de poix commune fondue à petit feu & étendue sur un gros linge ou sur une peau; après avoir coupé les cheveux le plus près que l'on peut de la teigne, on l'applique dessus pendant qu'elle est encore chaude, pour quelle puisse s'y attacher, & l'on tient ensuite la tête très-chaudement. On doit laisser l'emplâtre sur la partie pendant douze ou vingt-quatre heures, & l'arracher ensuite avec force avec la gale & la racine des cheveux; mais cela ne se peut faire sans des douleurs violentes & sans que la tête saigne. Après l'avoir essuyée avec de vieux linges, on la bassine avec de l'huile de briques toute chaude mêlée avec un peu d'huile de cire. On y applique ensuite une emplâtre de frai de grenouilles impregné de camphre, ou une emplâtre de résine, que l'on doit avoir soin de changer tous les jours, jusqu'à ce que la partie affectée soit parfaitement nette; on l'oint ensuite d'huile d'œufs, ou d'essence d'ambre, jusqu'à ce qu'elle soit entierement guérie, sans négliger l'usage des remedes internes aussi-bien que le régime dont on a parlé. L'antimoine seul ou mêlé avec une petite quantité de fleurs de soufre, est d'une utilité admirable pour chasser la matiere nuisible. On doit éviter au commencement l'usage des onguens mercuriels & du soufre; car on a souvent remarqué qu'ils repoussent la matiere corrompue & mettent la vie du malade en danger, ce qu'ils ne font point lorsqu'on a eu soin d'user auparavant de remedes internes convenables.

Dans les ulceres galeux qui viennent sur le visage des enfans, & qu'on appelle communément *Crustæ lacteæ* ou *Achores*, les nourrices doivent user des remedes internes dont on a parlé, de purgatifs & d'altérans. On doit purger les enfans des humeurs vicieuses qui causent cette maladie en les évacuant souvent, & en leur donnant de tems à autre des poudres d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écrévisses, d'antimoine cru, & de fleurs de soufre. Après avoir usé quelque tems de ces remedes, on oindra plusieurs fois par jour la partie affectée avec un liniment de crême, avec de la craie ou de la ceruse, ou avec de l'huile de tartre par défaillance, ou de l'huile d'œufs, avec un peu d'huile de brique. J'ai déja dit que les onguens préparés avec du mercure, & du soufre, sont extremement nuisibles aux personnes foibles. S'il arrivoit cependant qu'on les eût trop tôt employés, comme cela arrive souvent, & que les enfans s'en trouvassent incommodés, on doit leur donner aussi-bien qu'à leurs nourrices, des sudorifiques internes, des poudres, des essences & des potions; leur ordonner de boire chaud & d'user d'un régime qui le soit aussi, & en continuer l'usage jusqu'à ce que la matiere morbifique soit entierement évacuée, & que les enfans aient recouvré la santé. HEISTER, *Chirurg. l. v.* c. 10.

On peut voir par l'Observation suivante, que je tire de *Turner*, le danger qu'il y a d'user de remedes externes repercussifs, pour guérir ces sortes d'ulceres.

OBSERVATION.

Je fus appellé avec précipitation pour voir l'enfant d'un Gentilhomme qui étoit dans un accès convulsif: comme j'étois sur le point de lui appliquer des ventouses; après avoir inutilement tenté de lui tirer du sang par la voie ordinaire; je sentis une odeur forte qui sortoit de sa tête; ce qui m'obligea de demander à la Garde s'il avoit quelque ulcere ou quelqu'autre maladie dans cette partie. La nourrice me dit qu'il avoit eu deux jours auparavant un rhume violent, qui avoit beaucoup diminué, depuis qu'elle lui avoit appliqué une emplâtre sur la tête, dans la croyance de bien faire. M'étant informé de la nature du remede, j'appris que c'étoit un *Nutritum*, dont la froideur & la qualité répercussive en obligeant la matiere à rentrer dans le cerveau, avoit occasionné cette convulsion funeste contre laquelle la saignée, les vésicatoires, les ventouses, les remedes antispasmodiques, & antiépileptiques, furent inutiles.

L'emplâtre suivante passe pour infaillible dans cette sorte de maladie.

Prenez *de la poix, une livre,*
verd-de-gris en poudre, deux dragmes,
fleurs de soufre, } *une once.*
sain-doux,

Faites bouillir ces drogues pendant un quart d'heure à petit feu, en les remuant sans cesse.

Après avoir coupé les cheveux le plus près que l'on pourra de la tête, on appliquera cette emplâtre de la même maniere que celle dont nous avons parlé, & on aura soin de la renouveller jusqu'à ce que les racines des cheveux soient entierement arrachées.

ACHORISTOS. Ἀχώριστος, mot dérivé de α privatif, & de χωρὶς séparé distinct, se dit des accidens, symptomes ou signes qui sont inséparables des cas particuliers. Ainsi la douleur de côté est un symptome inséparable de la pleurésie. CASTELLI.

* ACHOUROU, espece de laurier qui croît en Amérique, que l'on appelle *bois d'Inde*. Il s'éleve beaucoup; son bois est très-dur, de couleur rouge, & on l'emploie dans les ouvrages auxquels on veut donner la plus grande solidité. Ses feuilles & son fruit, qui sont aromatiques, entrent dans les ragouts, qu'ils rendent plus agréables au gout. Les feuilles, qui sont très-succulentes, sont employées en décoction pour fortifier les nerfs & guérir de l'hydropisie. Les fruits qui ont à pen près la figure d'une grappe de raisin, qui sont plutôt ovales que ronds, d'un violet foncé, sont recouverts d'une pellicule mince, & remplis d'un suc clair & doux. Ils renferment aussi des semences qui ont la forme d'un rein qui sont vertes à l'extérieur, & d'un violet foncé en dedans. Les oiseaux qui les mangent ont la chair violette & d'un gout amer. *Mem. Trev.* 1727. p. 1307. an. 1732. p. 1092.

ACHRAS. *Poirier sauvage*, dont le fruit est plus aigre, plus astringent, & plus dessicatif que les poires ordinaires. Theophraste l'appelle ὄχνη. GORRÆUS.

ACHREION. Ἀχρεῖον, mot dérivé de α privatif, & de χρεία, usage. *Inutile*. Hippocrate donne ce nom aux parties du corps que leur foiblesse rend inutiles. FOESIUS.

ACHROI. Ἄχροι, d'α privatif & χροία. Couleur. *Pâle*. Hippocrate l'emploie dans ce sens (*de Victûs ratione in Acutis.*) Galien veut qu'il signifie une pâleur causée par le défaut de sang. Et Hippocrate (*Epidem. l. VI.*

sect. 6. Aph. 19.) en parle dans ce sens comme d'un mauvais symptome, lorsqu'il succede à une perte considérable de sang par le nez.

ACHROMOS. Calvus qui a traduit le premier les Ouvrages d'Hippocrate en Latin, s'est trompé lorsqu'il a cru qu'*Achromos* étoit le nom d'une femme qui possédoit un remede infaillible pour la dyssenterie; ce qui a jetté vraisemblablement Tiraqueau dans la même erreur. Voici le passage en question tel qu'on le trouve dans le septieme Livre des Epidémiques d'Hippocrate, περιὴ ὀχευμὸς δυσεντερίης, ἄκος. *La fornication poussée à l'excès, est un remede pour la dyssenterie.* Ordonnance extraordinaire, & dont, à ce que je crois, on fait rarement usage dans cette intention. Hippocrate n'est pas cependant le seul qui en fasse mention. Aëtius dit que la fornication arrête les dyssenteries chroniques: Paul dit presque mot à mot la même chose, & quelques Auteurs modernes paroissent l'avoir copié.

Le peu d'attention que Calvus a fait, à ce que les Auteurs qui sont venus après Hippocrate, on dit de cette sorte de cure, jointe au ridicule apparent de ce remede, l'ont obligé à donner un autre sens à ce passage.

ACHROUS. Ἄχρους, de α privatif & χροία, couleur. Ce mot, à ce que prétend Saumaise, signifie *blanc*, & Theophraste donne ce nom aux fleurs de cette couleur.

ACHY. Ἄχυ. Espece de casse qui croît dans l'Arabie, & que l'on appelle encore (δαφνίτης) *Daphnites*. GORRÆUS.

ACHYRON. Ἄχυρον. Ce mot signifie proprement son, paille, ou fétu. C'est ainsi qu'Hippocrate (*de Natura muliebri*) ordonne une fumigation de son d'orge mouillé (ἄχυρα νοτερὰ) dans les maladies de l'uterus causées par la pituite. Les Interpretes rendent ce mot par *fétu*. Ce même Auteur emploie fréquemment la même chose dans les fumigations ou cataplasmes pour les maladies de l'uterus, dans le Traité dont nous venons de parler, aussi-bien que dans celui *de Morbis Mulierum l. II.* Il semble lorsqu'on compare ces passages ensemble, que ce mot signifie plutôt du *son* que toute autre chose.

ACHYRON, signifie encore un fétu, un cheveu, ou telle autre chose légere que ce soit qui s'attache aux murailles. Hippocrate (*Prænot.*) faisant mention des symptomes de mort qui surviennent dans les fievres aigues, les inflammations des poumons, la frénésie ou la céphalalgie, spécifie entre autres celui où les malades arrachent ἄχυρα des murailles, que Celse rend par tout petit corps qui s'y attache (*si qua minuta eminent.*) Ce symptome est très-fréquent, & je crois que les Medecins n'éprouvent que trop souvent la vérité de ce pronostic d'Hippocrate.

ACI

ACIA. Ce mot est cité par Celse, *l. II. c. 26.* & n'a pas peu embarrassé les Sçavans qui sont partagés sur sa signification; les uns voulant qu'il signifie une aiguille, & d'autres un fil. Jean Rhodius a composé un Volume entier sur ce mot, mais l'explication qu'en donne Fabricius ab Aquapendente, paroît la plus raisonnable.

Celse, après avoir parlé de la suture, & de l'anneau, dit, *utraque optima est ex acia molli, non nimis torta, quo mitius corpori insideat.* De-là vient qu'Aquapendente interprete *acia*, par une espece de fil. *Filum*, dit cet Auteur, comprend le *linum* & l'*acia*. Le *linum* est un simple fil de lin, & l'*acia* un fil composé d'un double lin *linum*, & retort. Les Italiens l'appellent *Azza* ou *Refe*.

ACICYS. Ἄκικυς, mot composé de α privatif, & de κῖκυς, force, vigueur. Il signifie un homme foible, malade & languissant; & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie (*de Morbis l. IV.*)

ACIDA. *Acides.* On appelle *acide*, tout ce qui affecte les organes du gout, d'une aigreur piquante. Mais les Chymistes donnent ce nom à toutes les substances qui fermentent, lorsqu'on les mêle avec un alcali. Il ne paroît pas néanmoins que cette proprieté suffise pour caractériser les *acides*, parce qu'il y en a quelques-uns qui causent une effervescence lorsqu'on les mêle avec des *acides* d'une espece différente; & que la même chose arrive aux substances alcalines mêlées avec les alcalis, aussi-bien qu'aux *acides* qui se trouvent mêlés avec des corps qui ne sont ni alcalis ni *acides*, mais neutres.

On connoît encore les *acides* à ce qu'ils rougissent le suc de tournesol, de roses, & de violettes; au lieu que les alcalis animaux lui font prendre une couleur verte. Je parle ici des alcalis animaux, parce que les autres ne font pas toujours la même chose.

Il n'y a pas long-tems que les Medecins avoient pris à tâche d'expliquer la nature & les causes des maladies, par la doctrine des alcalis & des *acides*, & d'en déduire une méthode de les traiter: mais ce sisteme, de même que tous les autres, est tombé lorsque l'expérience en a fait connoître la fausseté, & l'inutilité, sans rendre d'autre service à la Medecine, que de détruire la doctrine de Galien touchant les quatre Elemens, les qualités, les quatre degrés, & les quatre humeurs, qui a causé d'autant plus de préjudice, qu'elle a eu plus de crédit pendant plusieurs siecles; & qu'en empêchant les recherches qu'on eût pu faire sur la nature des maladies & des remedes, elle a retardé les progrès de la Medecine.

Les *acides*, si je ne me trompe, ont un autre caractere sensible beaucoup plus propre à les faire reconnoître dans les corps où ils se trouvent, que leur effervescence avec les alcalis, ou que le changement de couleur qu'ils occasionnent lorsqu'on les mêle avec le suc du tournesol, des roses, & des violettes. Je m'explique. Tous les corps de quelque espece qu'ils soient, qui s'enflamment, contiennent un *acide* ou apparent, ou caché; & les *acides* sont les seuls corps dans la nature qui se convertissent en certe espece de feu que nous appellons flamme. Boerhaave a tenté de prouver par un grand nombre d'expériences, que l'huile sert de nourriture au feu; & je ne sache point d'huile qui ne renferme un *acide*; de sorte que je crois ce dernier absolument nécessaire à la composition de l'huile. Les huiles des végétaux contiennent un *acide* qui est sensible au gout dans quelques-unes, & que l'on peut séparer de la plupart des autres, par le moyen de la distillation. C'est cet *acide* qui fait que les huiles se mêlent si promptement avec les sels alcalis, qu'elles neutralisent & convertissent en savon en s'unissant avec eux. De-là vient aussi, que les huiles ont la force, lorsqu'elles sont échauffées à un certain point, de dissoudre quelques métaux; & c'est à cet *acide* qu'est due la vertu qu'ont les huiles d'empêcher la corruption des substances animales & végétales qui y sont plongées.

L'*Alcohol* ou l'esprit de vin, est une huile végétale subtilisée par la fermentation; & il y a toute apparence, comme nous l'avons dit en parlant du vinaigre, qu'elle contient un *acide* à qui elle doit la facilité qu'elle a de s'enflammer.

Les végétaux ne brûlent qu'autant de tems qu'ils contiennent une huile; & il est évident par l'odeur & par les effets que cette huile contient un *acide*. La fumée par exemple, qui s'éleve du charbon, a une odeur *acide* & sulphureuse, qui est funeste aux animaux qui la respirent dans un endroit fermé. La cire est une huile de même espece que celle des végétaux, & elle ne s'enflamme que parce qu'elle contient un *acide*.

Les huiles minérales en général, contiennent un *acide* qu'il est aisé de déconvrir. De ce nombre est l'huile de charbon, de pétrol, de naphte, & de toutes les différentes especes de bitumes.

L'*acide* n'est pas si manifeste dans les huiles animales, & y paroît déguisé par une grande quantité de sels volatils alkalis. Mais on peut assurer qu'il entre dans leur composition, premierement, parce qu'après qu'elles ont été

dégagées des cloisons membraneuses dans lesquelles elles étoient enfermées, & des vaisseaux sanguins qui les contenoient, elles ne se corrompent point de même que les autres parties des animaux, quelque longtems qu'on les garde, & ne deviennent point un nid où les insectes déposent leurs œufs & engendrent des vers. Mais lorsqu'elles ont une fois été dépouillées d'une partie de leurs sels alkalis, par l'ébullition, elles se conservent plusieurs années sans recevoir la moindre altération, même dans les tems les plus chauds, de quoi les chandelles de suif nous fournissent un exemple sensible. Les *acides* ont encore la propriété d'empêcher la corruption, & de détruire ces especes d'insectes qui s'engendrent dans les corps des animaux.

Secondement, à cause que les huiles animales se conservent non-seulement elles-mêmes, mais préservent encore toutes les substances animales & végétales qui y sont plongées, de la corruption.

Troisiemement, elles se mêlent aussi promptement que les huiles tirées des végétaux, avec les sels alkalis qu'elles neutralisent, en formant, selon toute apparence, quelque espece de savon.

Les *acides* purs ne s'enflamment pas aisément par la voie ordinaire, à cause peut-être de leur solidité & de leur union étroite. Mais lorsqu'ils sont divisés en particules extremement petites, & qu'ils se trouvent dispersés entre les intestins des autres corps, & qu'on y met le feu par le moyen de quelqu'autre substance, ils repandent une flamme brillante, & font une violente explosion.

Je me souviens à ce propos, que M. Lemon, Apothiquaire en gros, ayant débouché il y a quelques années, une retorte dont il s'étoit servi quelques jours auparavant pour faire de l'esprit de nitre dulcifié, suivant la méthode ordinaire, il n'y trouva qu'une petite portion d'esprit qui étoit attachée aux parois, & qui étoit presque imperceptible : cependant cette quantité, toute petite qu'elle étoit, ayant pris feu, brisa le vaisseau avec un bruit pareil à celui d'un canon, & avec une force qui jetta les éclats de la cornue à une distance considérable du Laboratoire.

Nous trouvons d'autres exemples de l'explosion prodigieuse des *acides*, dans les expériences qu'a faites M. Hoffman avec de l'esprit fumant de nitre & des huiles aromatiques. Ayant mêlé dans un verre ordinaire une dragme d'huile essentielle de girofle, avec une pareille quantité d'esprit fumant de nitre, ce mélange prit feu tout d'un coup avec une ébullition extraordinaire.

Ce même esprit mêlé avec de l'huile de sassafras, l'huile de térébenthine ou de carvi, s'allume de même, mais avec moins de violence que lorsqu'il est mêlé avec de l'huile de girofles.

Nous ne connoissons point de flamme plus vive & plus pénétrante que celle des éclairs, qui n'est produite, selon toute apparence, que par l'*acide* aérien qui s'enflamme par quelque moyen qu'il n'est pas aisé de déterminer. Nous pouvons cependant recevoir quelque lumiere sur ce sujet, si nous faisons attention que dans les grandes chaleurs l'air est rempli d'une grande quantité d'huiles végétales, animales, & peut-être minérales; & cela est si remarquable dans les climats chauds, à l'égard des huiles aromatiques végétales, qu'on les distingue à leur odeur à une distance prodigieuse du lien où croissent ces végétaux.

Il peut donc arriver, lorsque ces huiles se trouvent engagées dans les nuages avec l'*acide* de l'air, qu'elles s'enflamment au moyen d'une fermentation pareille à celle de l'esprit fumant de nitre avec l'huile de girofles; & que les huiles les plus volatiles servent comme d'un moyen pour embraser l'*acide* aérien, qui ne sauroit s'enflammer lorsqu'il est pur & sans mélange, ainsi que nous l'avons déja vu.

Rien n'imite mieux les éclairs & le tonnere que la poudre à canon, qui reçoit toute sa force & sa vertu explosive de l'*acide* du nitre, qui est le principal ingrédient qui entre dans sa composition : car la poudre de charbon fait l'office de la meche & met le feu, qui se communique en un instant au soufre, qui est le troisieme ingrédient, & de celui-ci à l'esprit *acide* du nitre.

Il est à remarquer que l'*acide* du nitre n'est point différent de celui de l'air qui cause les éclairs : car la terre alkaline qui est la base du nitre, est neutralisée par l'*acide* de l'air, comme on l'a dit à l'Article *Acetum*, & qu'on le verra plus au long dans celui du nitre. Voyez *Nitrum*.

Ceux-là se trompent grossierement, qui attribuent l'explosion de la poudre à canon à la raréfaction de l'air qu'elle renferme, car je n'ai pu encore me convaincre par aucune expérience que l'air soit capable d'être raréfié par aucun degré de feu artificiel, jusqu'à occuper trois fois plus d'espace qu'il en occupe naturellement dans les jours d'été les plus chauds. L'exemple de la pompe à feu ne conclut rien contre moi dans le cas dont il s'agit, car le piston est élevé par la vapeur de l'eau, qui quoiqu'incapable de s'enflammer, a une force expansive beaucoup plus grande que la poudre à canon, lorsqu'elle est échauffée à un certain point.

Quoiqu'il en soit, je considere le bois & tous les autres corps inflammables, comme une espece de poudre à canon naturelle, dont l'explosion est continuelle, mais moins violente, à cause que l'*acide* qui est repandu dans chaque particule de la matiere inflammable, est en moindre quantité que les autres ingrédiens.

Il ne sera pas hors de propos de faire remarquer une erreur dans laquelle je crains que les défenseurs de la Philosophie méchanique ne soient tombés touchant la dissolution des corps minéraux par les esprits *acides*. Ils avancent que cette dissolution se fait par l'attraction des sels *acides* du menstrue au corps que l'on veut dissoudre, & par la répercussion des particules élastiques de ces sels qui enlevent les superficies, jusqu'à ce que le corps soit entierement dissout. Il se peût faire que cette attraction réciproque des particules des sels *acides* & des corps métalliques produise quelque effet : mais si elle étoit la cause principale de la dissolution, elle devroit être retardée par la chaleur qui affoiblit généralement l'attraction réciproque des corps, au lieu que la chaleur hâte toujours cette dissolution. Il est donc plus raisonnable de croire que la dissolution des corps métalliques se fait de la maniere suivante. Lorsqu'un corps métallique est plongé dans un menstrue *acide*, le fluide pénetre dans ses pores, & entraîne avec lui une partie des sels *acides* qui sont extremement durs & pointus. Bien plus, comme la chaleur de l'atmosphere varie continuellement, la figure des particules *acides* doit aussi varier à proportion : car tous les corps qui existent dans la nature se dilatent par le chaud & se resserrent par le froid. C'est à cette dilatation que j'attribue la dissolution insensible des particules qui composent les métaux, & dont la désunion rend le métal invisible à mesure qu'il se mêle avec le menstrue. Lorsqu'on emploie le feu artificiel & que la chaleur vient à augmenter, la dissolution devient d'autant plus prompte & plus sensible, que la force expansive des particules *acides* augmente. L'argent se dissout dans l'eau-forte, mais le dissolvant propre de l'or est l'esprit *acide* du sel commun. L'or ne reçoit pas la moindre altération de la part de l'eau-forte, parce que les particules *acides* de cet esprit ne sont point assez petites pour pénétrer dans ses pores; & si l'argent n'est point altéré par l'eau régale, c'est parce que les particules *acides* du sel commun sont si petites, qu'elles sont incapables d'une dilatation suffisante, quelque degré de chaleur qu'on emploie pour détruire l'union des particules de l'argent, dont les pores sont beaucoup plus légers que ceux de l'or.

Ce qui me fait croire que les *acides* sont de quelque utilité considérable dans l'œconomie de l'Univers, c'est qu'ils sont repandus par-tout. On les trouve dans pres-

que toutes les mines qui sont cachées dans les entrailles de la terre; mais surtout dans ces montagnes prodigieuses de sel que l'on trouve presque dans chaque pays, & que l'industrie des hommes n'a point été capable d'épuiser depuis un si grand nombre de siecles. Telles sont les fameuses salines de Pologne & celles de Chesbire, dont on tire toutes les années une très-grande quantité de sel; sans compter la quantité d'*acides* qui se déchargent à tous momens des entrailles de la terre, dans le sel que l'on trouve dans l'eau des rivieres lorsqu'on les examine avec soin, sans en excepter celles qui sont les plus dessalées.

Cet *acide* est généralement répandu dans toutes les parties de l'air, de sorte qu'il semble être le vrai principe, sans le secours duquel les animaux & les végétaux ne sauroient subsister. Je suis même tenté de croire que si quelque partie de l'air venoit à être privée de son *acide*, elle perdroit en même tems son élasticité. C'est une chose remarquable, que l'*acide* est plus abondant dans l'air lorsque les vents d'Orient & du Nord soufflent, & que le tems est serein. Hoffman nous apprend d'après les observations de ceux qui travaillent aux nitre, que c'est particulierement lorsque ces vents regnent, que leur terre alkaline s'impregne d'un *acide*. Bien plus, comme ces vents sont extremement froids & comme les esprits *acides*, ceux du nitre particulierement, augmentent la froideur de la glace à un point extraordinaire, je trouve qu'il y a lieu de croire que cet *acide* aérien a plus de part à la production du froid qu'on ne le croit communément. L'analogie qu'il y a entre les *acides* & le froid, & entre les alkalis & le chaud, est fort remarquable. La chaleur hâte la corruption des corps animaux, ou pour me servir d'autres termes, détruit l'union des parties dont ils sont composés, & pour lors les huiles, le sel & l'eau qui sont volatils, s'évaporent aussi-tôt qu'ils peuvent se dégager de la terre qui les retenoit. Les sels alkalis occasionnent de la même maniere la corruption des substances animales, & la dissolution de tous les corps; ce qui fait qu'on les emploie avec succès pour extraire les teintures des corps durs, ce qu'on ne sauroit faire sans leur secours. Les sels alkalis encore, comme la pierre infernale, le sel de corne de cerf & tous les autres, causent dans un degré proportionné à leur force & à leur foiblesse, la même espece d'escarre sur la partie vivante des animaux, que le feu actuel qu'on y appliqueroit à leur place.

Les *acides* au contraire, garantissent les substances animales de la corruption, c'est-à-dire entretiennent l'union des parties qui les composent, & préviennent leur dissolution, ce que le froid fait aussi.

Les *acides* extremement forts, appliqués sur la chair des animaux vivans, occasionnent la gangrene des parties qu'ils touchent: mais elle est d'une nature tout-à-fait différente de celle que causent le feu & les sels alkalis. Le froid excessif cause une gangrene de même nature, & l'on sait par les personnes qui ont voyagé dans les pays froids, que la peau de leurs levres s'est quelquefois gelée contre le verre en buvant de l'eau-de-vie; ce qui est un effet que les *acides* produisent aussi.

Les Medecins ont observé que les vents du Sud entretiennent la qualité pestilentielle de l'air, surtout lorsque la saison est humide & pluvieuse, & que ceux du Nord ou du Nord-est joints à la froideur & à la sérénité de l'air, détruisent la malignité des maladies pestilentielles. De sorte qu'on a tout lieu de croire dans le premier cas, que la dissolution des humeurs qui est ordinaire dans les maladies pestilentielles est augmentée par la chaleur, & la contagion répandue par une putréfaction alkaline; & dans le second, que le froid empêche cette dissolution, & que l'*acide* aérien détruit cette contagion alkaline.

Lorsque je suis venu à réfléchir sur la ressemblance exacte qui se trouve entre les effets des alkalis & de la chaleur, & entre les opérations des *acides* & du froid, j'ai été souvent tenté de croire que le froid est lui-même, aussi-bien que le feu ou la chaleur, un corps capable d'être fixé & retenu dans les autres corps; & que de même que le feu est le principe qui s'unissant avec la terre & l'huile constitue les sels alkalis, de même le froid qui est concentré & uni aux corps végétaux ou minéraux, est le vrai principe des sels que nous nommons *acides*. Bien plus, que l'effervescence qui résulte du mélange des alkalis & des *acides*, a la même cause que celle qui survient lorsqu'on trempe un charbon ou un fer ardent dans l'eau froide.

Il est plusieurs autres raisons qui peuvent nous donner lieu de croire que le froid est un corps. L'on sait par exemple qu'il resserre toutes les parties de la matiere qui existe dans l'Univers, c'est-à-dire, qu'il rapproche les dernieres particules dont les corps sont composés les unes des autres, & diminue par-là l'étendue du mixte. Je ne saurois comprendre comment le froid peut agir de cette sorte sur la matiere, s'il n'est point matiere lui-même. Je laisse à ceux qui sont accoutumés aux recherches Philosophiques, d'examiner plus à fond cette matiere, & je me contente de remarquer ici que supposé que l'alkali & le chaud, l'*acide* & le froid soient la même chose, les Chymistes ne se sont pas beaucoup éloignés de la vérité en expliquant toutes les opérations de la nature par l'action des alkalis & des *acides*, quoiqu'ils semblent n'avoir pas toujours compris la raison de leur certitude.

J'ai dit ci-dessus que les *acides* empêchent la corruption de l'air; & nous verrons qu'ils ne sont pas moins efficaces pour empêcher celle de la mer: car cette vaste masse d'eau à laquelle nous donnons ce nom, ne manqueroit point de se corrompre, surtout dans les climats chauds & pendant l'été, & de causer la mort à tous les animaux qu'elle contient, ou qui demeurent aux environs, si l'*acide* du sel, qui est dissous dans l'eau de la mer, n'en empêchoit la corruption. Bien plus, comme la chaleur hâte extremement la corruption, il semble qu'il est besoin d'une plus grande quantité de sel, pour la prevenir dans les climats chauds, que dans ceux qui sont froids. Aussi voyons-nous que l'eau de la mer est d'autant plus salée qu'elle approche de la ligne. L'Ami de M. Boyle, à qui nous sommes redevables de cette découverte, a trouvé, par une autre expérience, qu'une pinte d'eau de mer dans la Méditerranée contient une once de sel; au lieu que la même quantité d'eau n'en contient que demi-once dans la mer Baltique.

Rien n'est comparable aux *acides*, lorsque la quantité d'alimens alcalis qu'on a prise, est trop grande pour pouvoir être digérée, & qu'elle se corrompt dans l'estomac & dans les intestins; que les sucs qui sont dans le corps inclinent à une putréfaction alcaline, ou que le sang tend à se dissoudre, comme il arrive dans quelques especes de fievres. On spécifiera plus particulierement ces vertus dans les articles qui leur sont relatifs & où elles sont indiquées. Voyez cette partie de l'article *Alcali*, où l'on traite des maladies qui naissent de l'*acide*.

Je ne dois point laisser ignorer au Lecteur que l'eau acide qui s'éleve la premiere dans la distillation de la térébenthine, est, suivant Boerhaave, l'acide végétal le plus efficace que l'on connoisse, lorsqu'elle est parfaitement séparée de son huile; je crois tout le monde du même sentiment que lui là dessus. Floyer, dans son traité de l'*Asthme*, la recommande comme un diurétique excellent.

On a parlé des effets des *acides* sur le sang dans l'article *Acetum*, & je vais rapporter ici les observations de Boerhaave sur ce sujet.

Les *acides* du vin de la Moselle & du Rhin, du *vinaigre*, & du *vinaigre* distillé, délaient le sang, alterent à peine sa couleur, & l'empêchent en quelque sorte de se coaguler.

L'*acide* du nitre le coagule en un instant, & lui donne une couleur bleuâtre. L'*acide* du sel marin le coagule aussi, & lui donne une couleur grise qui tire sur le

le noir. Les esprits acides du vitriol & du soufre le coagulent aussi, & lui donnent une couleur blanchâtre pour l'ordinaire.

On voit par-là dans quelle erreur funeste sont les Médecins qui condamnent tous les *acides*, dans la fausse persuasion qu'ils coagulent le sang, fondés sur les effets qu'ils produisent sur le lait; tandis qu'Hippocrate, qui connoissoit si parfaitement la nature, a jugé le *vinaigre* propre dans les maladies inflammatoires. On ne peut même décider quels sont les effets que les *acides* produisent sur le sang, à moins qu'on ne sache auparavant de quelle espece d'*acide* on entend parler. L'usage des *acides* minéraux est dangereux; mais celui des *acides* végétaux est salutaire. Il arrive souvent que les choses qui coagulent le sang en effet, passent pour le dissondre. Boerhaave, *Chymie*.

Les observations suivantes, que je tire du même Auteur, sont aussi instructives qu'amusantes. Il paroît néanmoins se tromper lorsqu'il avance que les végétaux tirent tous leurs *acides* de la terre, puisqu'il est vrai-semblable qu'ils en reçoivent aussi de l'air.

L'observation du Comte de Marsilli sur les plantes marines, prouve seulement que dans ces dernieres la terre n'est pas assez unie avec le principe alcalin, pour fixer le sel, & qu'elles contiennent une moindre quantité d'*acides*, que les plantes qui ont leurs racines dans la terre.

Les *acides* des végétaux sont ou naturels ou produits par le moyen de la fermentation. Les *acides* végétaux naturels semblent devoir entierement leur origine aux sucs que les plantes tirent de la terre qui les nourrit: ce qui fait peut-être qu'on peut les regarder tous comme appartenans originairement au regne fossile, surtout puisque les plantes qui croissent dans la mer, & dont les racines ne pénetrent point dans la terre qui est au fond, sont purement composées de parties alcalines, & donnent dans la distillation un alcali huileux volatil, comme le Comte de Marsilli l'a observé depuis longtems. Dans quelques végétaux les *acides* naturels se manifestent d'eux-mêmes, comme dans l'oseille, l'alleluia, & les sucs de tous les fruits qui ne sont point encore mûrs, car ils s'adoucissent lorsqu'ils sont mûris par la chaleur du soleil. La seve de tous les végétaux au printems est presque aussi acide que le *vinaigre*. Une grande quantité de bois & d'aromates contiennent un *acide* véritable, qui n'est pas si visible. Dans le gayac, le sassafras, la canelle, & un grand nombre de semblables drogues, on n'eût jamais soupçonné un *acide*, s'il ne se fût manifesté par la distillation. Qui croiroit que les meilleurs baumes contiennent un *acide* pareil à celui que l'on tire de la térébenthine dans la distillation? Mais comme il est impossible d'avoir ces *acides* purs & sans mélange, il est aussi extremement difficile de rendre raison de chacun de leurs effets en particulier. On voit néanmoins l'effet de quelques-uns d'entre eux sur certains corps d'une maniere visible. Le suc d'orange, par exemple, de citron & de limon, dissout le plomb, l'étain, le cuivre & le fer, & les calcine avec autant de force que les *acides* fossiles. Ces sels acides néanmoins ont la forme de globules solides, différens en cela des sels fossiles; car leurs sucs les plus acides étant exprimés, filtrés & épaissis, & exposés dans un lieu froid, forment des globules salins pareils à ceux du tartre, qui contiennent un véritable *acide* végétal.

La fermentation paroît exalter de plus en plus l'*acide* qui est caché dans les végétaux: car les sucs de ceux qui sont parvenus à une trop grande maturité, ne donnent pasla moindre marque d'acidité, comme on le voit manifestement dans le suc que l'on tire du raisin. Je défie à qui que ce soit d'appercevoir le moindre *acide* dans la casse, la manne, le miel & le sucre: cependant, lorsque ces drogues ont fermenté comme il faut, l'*acide* se manifeste tout d'un coup, surtout lorsque le vin commence à se subtiliser. Y a-t-il la moindre marque d'*acide* dans la farine de froment? Cependant, lorsqu'elle a fermenté quelque tems, elle découvre son acidité. Comme ces *acides* qui sont produits par la fermentation, sont d'une nature un peu différente & plus subtile que les *acides* naturels, on me permettra de les appeller à l'avenir, pour les distinguer, *acides vineux*. Ces *acides* vineux sont donc de deux sortes; car, ou ils sont dispersés dans le vin en forme d'*acides* liquides, ou bien ils se joignent ensemble dans la suite du tems, & s'attachent aux parois du vaisseau en forme de tartre. Ces *acides* vineux ont à peu près la même vertu que ceux qui sont naturels.

Je donne le nom d'*acéteux* aux *acides* des végétaux produits par une seconde fermentation. Car si l'on fait fermenter une seconde fois quelque espece de vin que ce soit, en le mêlant avec des sucs austeres, crus & acides, il se convertira en *vinaigre*, perdra son tartre, deviendra beaucoup plus acide, & acquerra une acidité plus forte & plus durable, qu'il conservera même dans la distillation. On obtient donc par le moyen du *vinaigre* un *acide* pur & actif, auquel on donne pour-lors le nom d'*acide pur acéteux distillé*. Ces derniers sont d'une si grande utilité & d'une si grande efficacité dans la Chymie, que ceux qui cultivent cette science ont donné le nom d'*aceta* à tous les autres menstrues.

On peut mettre au nombre des *acides* les sucs végétaux qui sont dans un état de fermentation actuelle, & qui sont par-là dans un état moyen entre celui qui leur est naturel, & celui dans lequel ils se trouvent lorsque la fermentation est finie: pendant ce tems-là les parties les plus élastiques des liquides qui fermentent, acquierent une force que rien n'égale dans la nature. Si cet esprit sauvage, incoërcible explosif & acide qui s'éleve d'une grande quantité de végétaux qui fermentent, pénétroit par quelque ouverture dans le nez de l'homme le plus robuste, il le tueroit sur le champ. Supposé qu'il ne puisse point agir de toute sa force, il cause une apoplexie soudaine; une paraplégie suivie de l'affoiblissement des sens, si cette force diminue; & enfin un vertige, lorsqu'elle est extremement affoiblie. Plusieurs exemples funestes n'ont que trop souvent prouvé la vérité de ce que j'avance. Ceci peut servir à nous donner une idée plus distincte de la cause la plus immédiate de l'ivresse & des tremblemens qu'elle cause dans les nerfs, & à rendre raison de ce phénomene surprenant dont parle Cornaro dans le traité qu'il a composé à la louange de la sobriété, dans lequel il rapporte qu'étant parvenu à un âge fort avancé, il tomboit toutes les années, peu de tems avant les vendanges, dans une langueur & dans un abbattement d'esprit, contre lequel les remedes & le régime étoient inutiles, & qui ne fit qu'augmenter, jusqu'à ce qu'ayant bu du moût nouveau, il recouvra ses esprits & sa premiere vigueur. Il retomboit dans sa premiere foiblesse dès que le vin de cette année commençoit à vieillir, & n'étoit tout-à-fait rétabli qu'à la nouvelle récolte. On voit par-là quel pouvoir incroyable a cet *acide* sur le corps des animaux, soit pour leur préjudice ou leur avantage. D'où vient que le *cholera morbus* cause la mort en si peu de tems? Ce n'est certainement qu'à cause du moût & des fruits d'été qui fermentent dans l'estomac & dans les intestins grêles, & qui par l'explosion de leurs esprits jettent les fibres musculaires de ces parties dans des contractions spasmodiques, qui deviennent souvent mortelles. On peut voir un exemple remarquable de ce que je viens de dire dans les *Transactions philosophiques*, où l'Anatomiste Saint André rapporte l'histoire d'un homme qui fut attaqué d'un *cholera morbus*, dont il mourut en peu de tems, à ce qu'il rapporte, pour avoir bu avec excès de la bierre douce qui avoit été mise en bouteille. Si ces exemples servent à nous convaincre de l'efficacité de cette espece d'*acide*, ils peuvent aussi nous donner lieu de croire avec beaucoup de vraisemblance que ces esprits, considérés comme un menstrue, produisent souvent des effets très-surprenans sur les autres corps. Il m'est quelquefois venu en pensée que cet esprit mer-

veilleux pouvoit être fixé dans le tartre, & qu'étant ensuite mis en liberté par l'action du feu dans la distillation de ce sel, il produisoit cette vapeur élastique, que les Chymistes ont toujours trouvée assez considérable pour mettre en pieces tous leurs vaisseaux, quelque grands qu'ils soient.

Il est certain néanmoins qu'en mêlant les corps qu'on a dessein de dissoudre avec les liqueurs qui fermentent, ils le sont d'une maniere tout-à-fait différente de celle dont ils l'eussent été, si on les avoit plongés dans cette liqueur dans le tems qu'elle ne fermentoit point. On voit un exemple sensible de ce que je viens de dire dans les plantes fraîches que l'on jette dans le moût de biere qui fermente; car il en résulte une liqueur qui participe de toutes leurs vertus, & qui agit de concert avec elles. C'est ainsi encore que les différens ingrédiens qui entrent dans la composition de la thériaque de Venise, ne forment plus qu'une masse homogene, lorsqu'on les mêle avec du miel, & concourent tous ensemble au même effet. On ne peut donc qu'être surpris de la folie de ceux qui dans cette composition, aussi-bien que dans les autres de cette espece, substituent le diacod au miel, & qui gâtent par-là ce remede.

On retire les *acides* acéteux plus purs, plus légers, & dans une forme beaucoup plus naturelle des végétaux qu'on expose au feu: car si l'on prend une piece de bois encore verte, & qu'on la pose par le milieu sur des charbons ardens, ensorte que ses deux bouts soient hors du feu, le feu venant à agir sur le milieu du bois, fondra les humeurs qu'il contient, & les chassera par les extrémités en forme d'eau, avec un siflement accompagné d'écume. Cette liqueur, lorsqu'on l'examine, paroît être un pur acide; elle en possede toutes les vertus, & a comme lui une qualité dissolvante. On voit par-là d'où vient que la fumée du bois, surtout lorsqu'il est vert, doit picoter les yeux par l'acreté de l'*acide* qui est répandu dans toute sa substance. C'est encore cette fumée qui pénétrant dans la viande ou le poisson que l'on y expose, leur donne une couleur rouge, & les empêche par son acidité de se corrompre ou de devenir rances. Cet *acide* est tout-à-fait semblable à ceux qui existent naturellement dans la plupart des arbres.

On a découvert d'autres *acides* particuliers d'une nature huileuse & balsamique, que l'on tire des végétaux par le moyen du feu, & par toutes les especes de distillations, en les enfermant dans un vaisseau. Si l'on coupe, par exemple, le bois de gayac, de genevrier, de chêne, & un grand nombre d'autres, en morceaux, & qu'on le mette à distiller dans une cornue, il donnera une liqueur limpide rougeâtre, extremement acide, un peu huileuse, & qui tient beaucoup de l'odeur du hareng enfumé. Ce liquide ainsi préparé est très-acide, & peut le devenir encore d'avantage par la dépuration & la rectification; & pour-lors la qualité dissolvante de ce menstrue est tout-à-fait extraordinaire. Il produit des effets surprenans sur le corps humain, en atténuant, préservant, aiguillonnant, résistant à la corruption, & en chassant la matiere nuisible par les sueurs & les urines. Les plantes qu'on dissout dans ces sortes de menstrues leur communiquent une vertu d'autant plus efficace, qu'ils agissent au moyen d'un *acide* subtil & pénétrant, & exaltent les qualités des corps que l'on y fait dissoudre. On peut donc avancer, sans crainte de se tromper, que tous ces *acides* végétaux ont la vertu de dissoudre un grand nombre de substances animales, végétales, fossiles & métalliques. Ils dissolvent par la digestion & la coction les cornes, les os & la chair des animaux: ils réduisent les coquilles des poissons & des autres animaux en une liqueur transparente, & dissolvent les métaux, excepté le mercure, l'or & l'argent.

On a donc été obligé de chercher d'autres *acides* propres à dissoudre le mercure, l'or, l'argent, & les autres fossiles qui ne reçoivent aucune altération de la part des *acides* végétaux, & qui ne cedent point à l'action des corps animaux. Les *acides* végétaux peuvent être tellement altérés par l'action des corps extremement chauds, surtout lorsqu'elle se joint à un mouvement violent, qu'ils perdent leur qualité *acide*, & se changent en un autre espece de sel: Mais les *acides* dont nous parlons, & qui sont capables de dissoudre le mercure, l'or, & l'argent, ne cédant point à l'action des corps animaux, les détruisent avec d'autant plus de facilité, que ceux-ci sont incapables de les surmonter. C'est ce qui fait qu'ils deviennent ordinairement un poison pour les animaux; si on en excepte un petit nombre de cas où une alcalescence putride domine; comme lorsqu'ils ont pris un poison alcali, ou que les humeurs sont dans un état de corruption, lorsqu'une virulence pestilentielle, ou une putréfaction générale dans la petite vérole, menace le malade d'une mort prochaine.

Il est rare que l'on trouve des *acides* fossiles naturels; car l'on a découvert que les eaux médicinales qui passoient autrefois pour un *acide*, approchent beaucoup à tous égards de la nature des alcalis. Il est vrai qu'on observe souvent dans les mines une vapeur, qui par sa qualité suffoquante, ressemble à un *acide* sulphureux, & qui manifeste son acidité par plusieurs autres signes: Mais il est rare qu'on la trouve seule, sans aucun mélange, & sous une forme fluide.

Toutes les fois cependant qu'elle vient à rencontrer un corps solide, capable d'attirer cet *acide*, ce qui arrive très-souvent, elle s'unit à lui, & devient fixe & palpable: lorsqu'on vient ensuite à la tirer du corps où elle s'est fixée, elle se fait appercevoir aux sens, & pour-lors autant qu'il est possible d'en juger, elle paroît toujours la même.

Lorsque cet *acide* vient à s'unir à un fossile huileux, il produit différentes especes de soufre, qui rendent lorsqu'on les brûle, une vapeur qui étant ramassée, réfroidie & mêlée avec l'humidité de l'air, donne l'esprit ou l'huile de soufre par la campane. Si l'on met cette huile dans un vaisseau de verre bien net, & qu'on l'expose pendant un tems considérable à une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, on en tirera par la distillation une quantité considérable d'eau claire, qui s'est insinuée pendant que le soufre brûloit dans la vapeur acide de ce minéral; & il restera au fond un *acide* pesant, épais & caustique, qui ressemble à tous égards à l'huile de vitriol la plus épurée; avec cette différence seulement qu'il ne contient aucun métal volatil, dont on trouve toujours une plus ou moins grande quantité dans l'huile de vitriol.

Si cet *acide* vient par hasard à corroder des pierres à chaux, il produit différentes sortes d'aluns, qui varient suivant la diversité des matieres qui s'y sont mêlées. Si après les avoir légerement calcinées, on oblige, au moyen d'un feu violent, cet *acide* à s'élever en vapeurs, elles donneront après que les dernieres seront condensées, une liqueur qui étant purifiée selon l'art, ne differe pas beaucoup de la premiere que l'on a tirée du soufre.

Si l'on réduit du vitriol vert naturel en une poudre blanche, au moyen d'une chaleur modérée, & qu'on l'expose à un feu poussé peu à peu au dernier degré, il s'élevera des fumées blanches, épaisses, qui fourniffent un liquide entierement semblable aux deux précédens.

Le vitriol bleu traité de la même maniere, donne un liquide qui ne differe point du premier, lorsqu'il est rectifié suivant l'art, pour me servir des termes des Chymistes. Toutes ces liqueurs *acides* étant poussées à un feu de cinq-cens-soixante degrés, commencent à bouillir, & donnent une fumée blanche & épaisse qui se répand à une distance considérable, & tue tous les animaux & tous les insectes que l'on connoît.

Lorsque ces vapeurs viennent à pénétrer dans les poumons, elles causent aussi-tôt une toux violente qui résiste à tous les remedes, & qui est suivie de la suffocation, & de la mort, ou tout au moins d'un asthme incommode & incurable. Le soufre, l'alun, les deux especes de vitriol, produisent exactement les mêmes

effets par les vapeurs que l'action du feu en fait élever lorsqu'on les brûle, ou qu'on les distille. Chacun de ces *acides* produit du soufre, étant mêlé avec une huile grasse; de l'alun lorsqu'on le mêle avec la chaux; avec le fer, du vitriol de fer, & avec le cuivre, du vitriol de cuivre. On peut donc conclurre de ce que nous venons de dire, que l'on ne trouve dans la plus grande partie des fossiles, qu'un seul *acide* naturel extremement pesant, & qui a besoin d'un violent degré de chaleur pour pouvoir être mis dans un état d'ébullition.

Les propriétés de cet *acide*, sont, premierement, qu'il est naturellement le plus pesant de tous les *acides*. Sa pesanteur spécifique est à celle du nitre, comme 11 à 9, à l'esprit de sel, comme 11 à 8: à l'eau forte, comme 11 à 9: & au vinaigre distillé à peu près comme 11 à 7. *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1699.

Secondement, il est le plus fixe de tous les *acides*; car il ne jette jamais aucune fumée, étant exposé à la chaleur de l'eau bouillante, & quoique l'eau avec laquelle il est uni, puisse s'élever en fumée; l'*acide* ne le fait jamais à un pareil degré de chaleur; car il a besoin pour bouillir, d'une chaleur de cinq-cens-soixante degrés, & pour lors il jette des vapeurs très-nuisibles.

Troisiemement, lorsque ces *acides* sont entierement dégagés au moyen d'un feu violent, de l'eau qu'ils contenoient, & qu'ils sont devenus par-là plus purs, plus pesans & plus acides, ils absorbent avec avidité l'eau qui se trouve dans l'air, s'y unissent & augmentent de poids.

Quatriemement, après qu'ils sont ainsi purifiés, ils s'échauffent extraordinairement lorsqu'on vient à verser de l'eau dessus.

Cinquiemement, cet *acide* a une telle action sur le sel marin, celui de fontaine & le sel gemme, étant aidé du feu, qu'ils donnent, lorsqu'on les mêle, un esprit de sel dans la distillation; étant mêlé avec le nitre, il en fait élever un esprit de nitre; & lorsqu'on le mêle avec d'autres corps dissous par des esprits *acides*, il les dégage de leurs *acides* dissolvens en les délogeant & en les rendant volatils; tandis qu'il s'insinue souvent & se fixe dans les places qu'ils occupoient. C'est sur ce principe que se fait l'eau forte, en poussant par la distillation un mélange de nitre & de vitriol ou d'alun calcinés. Ces deux dernieres substances mêlées au sel marin, dégagent encore l'esprit de sel par le même principe: car il reste toujours dans le colcothar un *acide* de vitriol extremement fort, & si fixé, que le feu est incapable de le chasser, & qui étant mêlé avec le nitre, fournit une eau forte, qui n'est autre chose que l'esprit de nitre pur sans aucun mélange d'huile de vitriol; mais en même-tems cette partie de l'*acide* vitriolique qui restoit dans le colcothar, demeure au fond de la cornue unie à une partie du nitre décomposé, & y forme un sel neutre extremement fixe qui ressemble au tartre vitriolé. La même chose arrive à l'égard du sel marin; mais le sel restant est d'une autre nature que celui qui résulte de l'union de l'*acide* du vitriol avec la base du nitre.

Sixiemement, il dissout le fer avec beaucoup de promptitude, plus lentement le cuivre, l'argent avec beaucoup de peine; & le mercure, au moyen d'une chaleur de cinq-cens-soixante degrés. Il ne peut dissoudre le plomb ni l'étain. Cet *acide* est à d'autres égards entierement semblable aux autres *acides*, il a même cela de commun avec quelques-uns d'eux, qu'il réduit le camphre en une huile extremement liquide, qui reprend sa premiere forme au moyen d'une grande quantité d'eau.

Il est une autre espece d'*acide* fossile, qu'on ne sauroit tirer d'ailleurs que du nitre; de sorte qu'on n'en a jamais vû une seule goutte qu'on ne l'ait due à la distillation de ce dernier. Si l'on mêle parfaitement du nitre avec trois fois autant de bol, de terre glaise, de briques en poudre, ou telle autre chose semblable, & qu'on le pousse à un feu violent, il s'élevera une grande quantité de vapeurs rouges, qui étant condensées en forme liquide, reçoivent le nom d'esprit de nitre. On peut encore le retirer en mêlant du nitre desséché, avec une égale quantité d'huile de vitriol, & en le faisant distiller à un feu de sable, que l'on poussera peu à peu au plus haut degré.

Enfin, le nitre pilé & mêlé avec une égale quantité de colcothar, ou d'alun, & poussé à un violent degré de chaleur, jettera les mêmes fumées, & donnera un esprit de nitre aussi bon & aussi pur que celui qu'on retire par les autres procédés; & qui est pour lors appellé par les Chymistes, eau forte, *aqua stygia*, & *aqua docimastica*. Cet esprit, de quelque maniere qu'on le prépare, est toujours le même, & conserve les mêmes propriétés; supposé qu'il y ait quelque différence, elle paroît à peine par les expériences. Il a cela de particulier, qu'étant extremement échauffé, il jette une fumée très-rouge, & réduit l'argent en crystaux caustiques très-corrosifs, ce qu'aucun autre *acide* ne sauroit faire: Je crois même que l'huile pure de vitriol, ne produiroit cet effet qu'avec beaucoup de difficulté. Il dissout encore le mercure, le plomb & le cuivre; il ne fait aucune impression sur l'or, & dissout à peine l'étain. Lorsque cet *acide* est parfaitement uni au métal qu'il dissout; il s'y attache avec tant de force que le feu le plus violent ne sauroit l'en séparer. On en voit un exemple dans l'argent dissout de la maniere dont je viens de le dire, lequel ne se sépare point de son *acide* corrosif, lorsqu'il est réduit en caustique de lune. Le mercure précipité rouge, lorsqu'il est fixé comme il faut, résiste long-tems au feu le plus violent, avant que de se séparer de l'*acide* avec lequel il est uni.

Le sel marin aussi-bien que le nitre, lorsqu'il est pur, ne donne aucune marque d'*acide*; cependant étant traité de la maniere que je viens d'exposer, il se décompose en partie en une liqueur *acide* volatile. Si on le mêle pour l'empêcher de se fondre avec trois fois autant de terre, & qu'on le pousse à un feu augmenté peu à peu jusqu'au plus haut degré, il donne des fumées blanches & épaisses qui flottent à l'entour, qui sont extremement volatiles, & qui étant recueillies donnent un liquide de couleur verte ou dorée; étant distillé avec l'huile de vitriol, il donne la même liqueur avec cette différence qu'elle est plus volatile; & mêlé avec le colcothar ou l'alun desséché & pulvérisé, & exposé ensuite à un feu violent, il donne le même esprit de sel. Ces esprits préparés, suivant les trois manieres que nous venons d'indiquer, ne different point entre eux; soit qu'on les tire du sel gemme, du sel de fontaine ou du sel marin. Cet esprit a cela de particulier, que si on le tire du sel le plus pur, & qu'on réitere la distillation sur du sel nouveau purifié, lorsqu'il commence à être extremement chaud, il jette une fumée blanche, & dissout l'or, qu'aucun autre *acide* ne sauroit pénétrer: il dissout pareillement l'étain, le mercure, le fer & le cuivre. Il ne fait aucune impression sur l'argent, & ne peut dissoudre entierement le plomb; en un mot, cet *acide* est d'une espece tout-à-fait particuliere.

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'esprit de nitre, & celui du sel, sont deux choses tout-à-fait distinctes, quoiqu'ils aient beaucoup de rapport, & qu'ils s'unissent l'un à l'autre avec beaucoup de facilité. Si l'on cohobe, par exemple, dans une retorte de verre, de l'esprit de nitre, sur du nitre parfaitement sec, & purifié de telle sorte qu'il n'y reste pas le moindre grain de sel marin, cet esprit de nitre se volatisera de plus en plus à chaque cohobation, & deviendra toujours plus propre aux opérations qui sont particulieres à cet esprit. Mais si l'on fait cette cohobation sur du nitre ordinaire, qui n'ait point été purifié par la crystallisation; pour lors l'esprit cohobé de nitre se dépouillera de la nature qui lui est propre, pour acquérir les propriétés de l'esprit de sel marin, ou de l'eau régale, & dissoudra l'or. Si nous examinons avec soin cet effet extraordi-

naire, nous nous appercevrons aisément que le nitre naturel contient quelque peu de sel marin qui se mêle avec l'esprit nitreux dans la distillation, pour produire l'eau régale. Cela paroît encore plus évidemment par l'expérience suivante :

Prenez une partie de sel marin desséché, purifié, & réduit en poudre :

Mettez-le dans une cornue de verre bien nette, & versez dessus quatre parties d'excellent esprit de nitre ou d'eau forte; distillez-le selon l'art jusqu'à la derniere siccité, en conservant le même degré de feu de sable, qui doit être extremement fort jusqu'à la fin ; l'esprit *acide* que vous aurez par ce moyen ne sera plus une eau forte, mais une eau régale qui dissoudra l'or, sans toucher à l'argent. Si vous examinez le sel qui reste au fond de la retorte après l'opération, par la solution, la filtration & la crystallisation, vous aurez un nitre quadrangulaire pur inflammable. DU HAMEL. *Hist. de l'Acad. Roy. des Sc.* p. 158. BOYLE. *Orig. Form.* p. 215.

Prenez de nouveau une partie de nitre parfaitement pur, deux parties d'esprit de sel marin, & distillez-les dans une retorte à la maniere ordinaire : il s'élevera un esprit qui dissoudra l'or plus facilement, & en moins de tems que l'esprit de sel marin. Le sel qui reste après la distillation étant dissout dans l'eau, filtré & crystallisé, devient un excellent nitre inflammable. BOYLE 16. *depuis la p.* 215 *jusqu'à la pag.* 224. BOHN. CHEM. 35. 36. 163. HOFFM. *Dissert. Chym. Phys. l. III. Observ.* 20.

On voit par-là que l'eau forte se change en eau régale, aussi-tôt que l'esprit de nitre, & celui du sel viennent à se mêler ensemble de quelque maniere & dans quelque proportion que ce soit : bien plus, quelque portion de sel ammoniac, de sel gemme, de sel marin, de sel de fontaine, de sel fébrifuge de sylvius, ou de véritable esprit de sel que l'on mêle avec l'eau forte; on a toujours de l'eau régale plus ou moins forte à la vérité.

Ce qui mérite d'être observé dans cette histoire des *acides*, est 1°. Qu'ils soient produits avec tant de facilité par des substances qui ne sont point *acides* elles mêmes, comme on l'a vu ci-dessus dans l'Article des *Acides végétaux*. Le vin même qui n'avoit pas la moindre acidité, se convertit au bout de trois jours en vinaigre excellent, pour avoir été exactement enfermé dans une bouteille bien nette, & attaché aux aîles d'un moulin à vent, suivant l'observation de M. HOMBERG, *Mem. de l'Ac. Roy. des Sciences, Tom. II. p.* 11.

Secondement, c'est une chose tout-à-fait remarquable, que lorsque ces *acides* sont une fois produits, ils ne reçoivent pas la moindre altération de la part du feu quelque tems qu'ils y restent exposés : car l'eau forte, l'eau régale, l'esprit de nitre, de sel, & l'huile de vitriol, enfermés dans des bouteilles de verre, scellées hermétiquement, & exposés pendant quatre ans à la chaleur d'un *athanor*, ont conservé la même qualité dissolvante : le vinaigre est seulement devenu insipide & a acquis une odeur aromatique, & l'esprit de sel avoit commencé à ronger le verre.

Troisiemement, ces mêmes *acides* perdent leur acidité lorsqu'ils agissent comme menstrues sur les corps que l'on veut dissondre, comme M. Homberg l'a fort ingénieusement conclu d'une expérience qu'il fit avec le mercure & l'esprit de nitre. DU HAMEL, *Hist. de l'Acad. Roy. des Sc. p.* 442. 443.

Il est donc évident que le menstrue *acide* le plus fort, se change, en dissolvant le corps soumis à son action, en un fluide insipide & sans activité, semblable à l'eau, & dépouillé de la faculté dissolvante qu'il avoit auparavant. Il ne seroit peut-être pas difficile de prouver, suivant ce principe, que ces *acides* périssent & sont reproduits. Car qui a jamais découvert aucun esprit de nitre dans la nature, à moins qu'il n'ait été tiré du nitre qui existoit avant lui. Le nitre est produit par les terres exposées à l'air & qui sont remplies d'excrémens animaux, de chaux & d'alkali, ou par un pur esprit de nitre attiré par un alkali. Les terres grasses & fertiles encore lorsqu'on les met à couvert de la pluie, & qu'elles ne perdent point leurs forces en nourrissant des végétaux, se trouvent imprégnées au bout d'un certain tems d'un nitre abondant, lorsqu'on empêche le sel marin d'y pénétrer. BOYL. *Scept. Chem.*

On ne peut douter que l'esprit *acide* du nitre ne soit retiré du nitre pur, par la seule action du feu ; au lieu que le nitre naturel est produit sans qu'il soit besoin que cet esprit ait auparavant existé sous une forme sensible.

Quatriemement, ces *acides* en dissolvant les corps, s'unissent avec eux, se changent & se convertissent en d'autres, & par-là en produisent plusieurs d'un seul : car l'esprit de nitre dissout l'argent, le plomb, altere extremement l'étain, le cuivre, le mercure, le nitre, l'antimoine, l'étain de glace & l'emeri, & forme avec eux de nouveaux corps, qui different par l'odeur, le gout, la couleur, la densité & les effets. BOYL. *Mech. Qual.* 118. 119.

Cinquiemement, tous ces *acides* se ressemblent par certains endroits, & différent par d'autres.

Ils sont les mêmes quant à leur union avec les alkali, à l'effervescence qui en résulte, & à la génération des nouveaux sels que cette union occasionne ; comme aussi par leur combinaison avec la craie, les coraux, les yeux d'écrevisses, les perles, la nacre de perles, les coquilles calcinées de pétoncles, de moules, & d'huîtres, les pierres, les os, les cornes des animaux, la chaux vive & éteinte, le fer & le cuivre. Car tous ces corps sont généralement dissous par les *acides*, de quelque espece qu'ils soient, plutôt ou plutard, suivant que l'effervescence est plus ou moins grande. Ces corps, lorsqu'ils sont ainsi dissous, séparent l'*acide* du dissolvant de l'eau avec laquelle cet *acide* étoit auparavant délayé, & l'attirent. Cette matiere ainsi dissoute venant à s'unir avec lui, se change en une espece de sel, & se dissout dans l'eau aussi long-tems qu'elle demeure unie à son *acide*, quoique ces corps avant ce mélange fussent incapables de cette dissolution. Mais lorsque cet *acide* est de nouveau séparé de la matiere qui a souffert la dissolution par quelque moyen que ce soit, elle conserve constamment la forme d'une terre qui résiste avec beaucoup plus de force à l'action de l'eau. On voit par-là, dans quelle erreur nous sommes lorsque jugeant de l'eau sur son apparence, nous l'employons dans nos opérations en qualité d'eau purement élémentaire ; tandis qu'elle contient réellement différentes especes de corps avec les dissolvans qui en ont causé la dissolution. Il arrive souvent de là qu'on attribue à l'eau seule des effets qui ne sont produits que par ces dissolvans, dont l'existence nous est cachée. Cela arrive d'autant plus aisément, que les *acides* en général, lorsqu'ils sont parfaitement unis aux corps dont on a parlé ci-dessus, (certains métaux exceptés) perdent toute leur acrimonie, & pour l'ordinaire leur saveur, & demeurent par là entierement cachés. Qu'on jette par exemple des yeux d'écrevisses dans de l'esprit de nitre, jusqu'à ce qu'il en soit parfaitement soûlé ; l'on aura une liqueur limpide & presque insipide ; qu'on la mêle avec de l'eau bien pure, qu'on la filtre & qu'on l'expose pendant quelque tems à une chaleur modérée, elle aura toute l'apparence de l'eau ordinaire : cependant on n'y aura pas plutôt jetté un alkali fixe extremement fort, que toute la masse des yeux d'écrevisses se précipitera au fond, & manifestera l'erreur dans laquelle on étoit, lorsqu'on a pris cette liqueur pour de l'eau pure.

Ces *acides* ont encore cela de commun, qu'en dissolvant les corps, ils s'unissent non-seulement avec eux, mais se transforment encore en leur propre nature : car l'expérience a démontré que les *acides* les plus forts reçoivent de l'altération de la part des objets

sur lesquels ils agissent, & perdent leur qualité *acide* & dissolvante. C'est ainsi que l'esprit du nitre, par exemple, lorsqu'on vient à le séparer du mercure qu'il a corrodé, se trouve hors d'état de le dissoudre une seconde fois. Une autre propriété qui est commune à tous les *acides*, c'est de teindre en rouge les sucs des végétaux, comme on le voit dans le tournesol, les roses & les violettes. Ils ont encore cela de commun, que l'altération qu'ils causent sur les corps qu'ils dissolvent, est moindre que celle qu'ils en reçoivent, & cela se trouve vrai dans presque tous les cas. Le vinaigre qui a dissout le plomb, cesse d'être vinaigre même après qu'il en a été séparé; au lieu que le plomb ne change point de nature. L'esprit de nitre dissout le mercure sans y causer la moindre altération; mais il n'en est pas de même de l'esprit de nitre, dont la nature se trouve tout-à-fait changée, après qu'il en a été retiré. On voit par là que les *acides* se ressemblent en ce point, qu'ils s'anéantissent continuellement pour la plus grande partie.

Ces *acides* different néantmoins essentiellement, 1°. quant à la proportion qu'il y a entre leur partie vraiment *acide* & l'eau avec laquelle elle est mêlée. On trouve par exemple, dans une once du meilleur vinaigre, dix-huit grains d'*acide* pur, tout le reste n'est que de l'eau: soixante & treize grains de véritable *acide* dans une once d'esprit de sel: une once d'esprit de nitre donne deux dragmes & vingt-trois grains d'*acides*: la même quantité d'eau-forte, deux dragmes & vingt-six grains: enfin une once de vitriol donne quatre dragmes & soixante-cinq grains d'*acide*, suivant les observations de M. HOMBERG, *Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences*.

Secondement, ces *acides* lorsqu'ils sont purs, produisent des effets tout-à-fait différens par leur vertu dissolvante: car l'*acide* du nitre dans lequel on fait bouillir de l'or, ne produit presque point d'altération sur ce métal, si ce n'est qu'il le noircit; au lieu qu'il dissout l'argent sur le champ: l'eau régale fait tout le contraire. Il s'ensuit donc que l'*acide* agit moins ici en qualité d'*acide*, que comme un corps doué d'une vertu particuliere.

Troisiemement, les *acides* different en ce que, tandis qu'ils dissolvent les corps dissolubles, quelques-uns d'entre eux reçoivent une plus prande altération que les autres; l'esprit de vinaigre, par exemple, se change en un esprit gras huileux, en dissolvant le plomb; au lieu que l'esprit de nitre dissout ce même métal sans éprouver un semblable changement.

Quatriemement, ce même *acide* qui est extremement altéré en agissant sur quelques corps particuliers, ne l'est que peu ou point du tout en agissant sur d'autres. Le vinaigre distillé par exemple, souffre l'altération dont nous avons parlé en dissolvant le plomb; il perd entierement sa premiere nature & ne peut plus la recouvrer lorsqu'il agit sur le fer: mais les crystaux que l'on tire du cuivre que le vinaigre a corrodé & dissous en une liqueur verte, contiennent un vinaigre extremement fort, qui étant distillé dans une cornue à un feu violent, donne un esprit *acide* de vinaigre très-fort, dans lequel on n'apperçoit pas la moindre altération de la part du cuivre auquel il étoit adhérent. On voit donc par là que les *acides* reçoivent différentes altérations de la part des métaux auxquels ils sont unis; ce qui est également vrai à l'égard des autres corps. Tous les *acides* en général peuvent être délayés dans l'eau; ils peuvent aussi se mêler avec les esprits inflammables. L'esprit de nitre mêlé avec l'alcohol, excite une chaleur prodigieuse, donne des fumées extremement rouges & fait une effervescence qui va jusqu'à l'inflammation. Ils peuvent aussi être mêlés avec des huiles: l'esprit de nitre qu'on unit avec ces huiles, occasionne d'abord une effervescence suivie d'une chaleur qui s'augmente par degrés & devient très-considérable. L'huile de vitriol excite aussi une chaleur prodigieuse par son mélange avec un alcohol & des huiles. Toutes les fois que les *acides* se trouvent mêlés avec des huiles, des substances bitumineuses, sulphureuses, ou qui tiennent de la nature de la poix, ils produisent presque la même chaleur, & il résulte souvent de ce mélange des changemens extraordinaires.

Des maladies causées par la surabondance de l'acide.

On doit observer que tous les sucs animaux sont retirés, ou des végétaux ou d'autres animaux qui servent de nourriture, & qu'ils sont transformés par l'action des organes digestifs en un chyle neutre balsamique, qui n'est ni alkali ni *acide*. Ce chyle ainsi préparé passe dans le sang, & ne forme plus avec lui qu'une seule masse homogene propre à la nutrition, & à suppléer à tous les besoins de l'œconomie animale. Mais lorsque les organes digestifs sont foibles, ou que la quantité d'alimens qu'on a pris est disproportionnée à leur force, au lieu de se convertir en chyle de la maniere qu'on l'a dit ci-dessus, ils se corrompent dans l'estomac & dans les intestins, & acquierent cette sorte d'acrimonie qu'ils produiroient hors de l'estomac en supposant un degré égal de chaleur & d'humidité. Dans ce cas on ne peut pas dire qu'ils se digerent dans l'estomac, mais plutôt qu'ils s'y corrompent. Suivant donc que les alimens sont d'une nature *alkalescente* ou *acescente*, les sucs qui en sont formés ont une acrimonie alcaline ou acide. Les alimens *alkalescens* sont ceux dont les sucs deviennent alcalis par la putréfaction, & on appelle *acescens* ceux qui contractent de l'acidité en se corrompant.

Les alimens qui engendrent des sucs *acides*, sont ceux que l'on appelle communément farineux. Tels sont entre plusieurs autres, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, les feves, les pois, le millet & le ris. Lorsque ces alimens sont mêlés avec une quantité suffisante d'humidité, ils fermentent & s'aigrissent à un degré de chaleur qui n'excede point celui de l'eau chaude; lorsque l'humidité qui s'y trouve est en petite quantité, ils ne fermentent pas si aisément, mais forment une espece de substance visqueuse & tenace comme la glu. On peut mettre le lait au nombre des alimens *acescens*. Toutes les parties des végétaux qui sont naturellement *acides*, ou qui peuvent le devenir par la fermentation, remplissent les sucs animaux d'acidités. Tels sont les fruits d'été, comme les pommes, les poires, les abricots, les pêches, les pavies, les prunes, les oranges, les limons, les citrons, les cerises, les meures, les groseilles, les framboises, les fraises, les graines de sureau, les figues, les grenades, les concombres, les melons, les jujubes & plusieurs autres de cette espece.

Quoique ces alimens soient généralement fort bons, surtout pour les personnes qui mangent beaucoup de viande, ils ne laissent pas de devenir nuisibles à cause de leur acidité, lorsque la quantité en est trop grande pour être digérée. On ne sauroit en déterminer exactement la quantité, car les organes digestifs des personnes les plus robustes, peuvent être surchargés; mais ils sont capables de digérer & d'assimiler une plus grande quantité d'alimens, que lorsque les fibres dont ces organes sont composés, sont relâchées & affoiblies, & ne peuvent agir suffisamment sur ces alimens pour détruire leur acidité, & pour empêcher qu'ils n'en acquierent une nouvelle dans l'estomac & dans les intestins. On remarque par exemple, que les filles sujettes au chlorosis, les gens de Lettres qui menent une vie sédentaire & les enfans, dont les fibres sont relâchées par maladie, naturellement, ou faute de mouvement & d'exercice, contractent une acidité dans les sucs, en se nourrissant d'alimens *acides* ou *acescens*. L'exercice donne du ressort aux fibres & hâte la digestion. Le repos ou le défaut de mouvement, produit un effet contraire; ce qui fait qu'on peut le regarder comme une des causes de l'acrimonie *acide* qu'acquierent les sucs formés d'alimens *acescens*.

On peut encore mettre au nombre des causes antécédentes de cette acrimonie acide, le sang mal travaillé & appauvri, dans ceux qui usent de ces alimens *acescens*, car le chyle, qui est formé de cette espece d'alimens, s'aigrit de même que le lait, à moins qu'il ne soit mêlé avec une quantité de sang suffisante pour sa parfaite assimilation. De-là vient qu'on peut appliquer la maxime d'Horace,

——— Vacuis committere venis
Nil nisi lene decet,

à la Medecine aussi-bien qu'à la cuisine.

Cette acrimonie prend naissance & réside principalement dans les organes de la premiere digestion, dans l'estomac & les intestins grêles, d'où elle passe peu à peu au réservoir du chyle, & de-là dans le sang & dans toutes les humeurs du corps.

Elle produit un grand nombre d'effets aussi incommodes que dangereux pour l'économie animale, comme des rots acides qui quelquefois causent par leur acidité l'agacement des dents.

Un sentiment de faim, en irritant & picotant les fibres de l'estomac On doit cependant observer que ceci ne sauroit confirmer la doctrine de ceux qui avancent que la faim est causée par un *acide*, puisqu'on n'en découvre pas le moindre vestige dans le ventricule des quadrupedes, des oiseaux & des poissons les plus voraces.

La cardialgie, ou, comme on l'appelle communement, l'ardeur de cœur, par l'aiguillonnement que causent sur cette partie ou sur l'orifice supérieur de l'estomac, qui est doué d'un sentiment extremement exquis, les sucs *acides* qui sont renfermés dans l'estomac. On guérit cette espece de maladie par les craies ou tel autre absorbant alcali que ce soit. Pour ce qui est de l'autre espece qui est causée par une acrimonie alcaline, elle demande des *acides* delayés.

La coagulation des alimens qu'on a pris, surtout si c'est du lait, excite des douleurs, des vents, des contractions spasmodiques d'intestins & surtout de l'*Ileum*. Ces accidens sont causés ou par l'acrimonie des sucs *acides*, qui irritent les membranes des intestins, ou ce qui est beaucoup plus fréquent, par la raréfaction de cette vapeur extremement subtile & élastique qui s'éleve des sucs végétaux pendant la fermentation, que quelques Chymistes ont appellée *Gas sylvestris*. Ces symptomes sont souvent si violens qu'ils occasionnent un *cholera morbus*, qui cause en peu d'heures la mort au malade, à moins qu'on n'y remedie avec tout le soin possible. Voyez *Cholera morbus*.

Lorsque ces acidités se mêlent avec la bile dans le duodenum, elles ne peuvent qu'altérer sa nature & empêcher son action ; & comme la bile contribue considérablement à l'assimilation des alimens & à la formation du chyle, on doit y remédier à proportion que la bile s'éloigne de la nature qui lui est propre par quelque mélange étranger. On doit user de la même précaution à l'égard du suc pancréatique & de la salive, qui dans leur état naturel contribuent à la digestion des alimens & les convertissent en un chyle balsamique capable de pénétrer dans les vaisseaux lactés & de se mêler avec le sang, sans lui communiquer aucune acrimonie alcaline ou *acide* ; mais lorsque l'action des liqueurs dont on a parlé ci-dessus est affoiblie par un *acide* qui réside dans les premieres voies : elle rend le chyle *acide* & en communique l'odeur aux excrémens.

On peut en observant ces signes avec soin, découvrir quand une acrimonie *acide* domine dans l'estomac & dans les intestins ; & pour lors c'est l'affaire du Medecin & l'intérêt du malade de le corriger dans les premieres voies avant qu'il infecte la masse du sang, à cause que les maladies qui en résultent pour lors sont beaucoup plus difficiles à guérir : mais lorsque les glandes & les sécretions qui s'y font sont affectées, le cas devient encore plus difficile & plus dangereux.

Lorsque l'acrimonie *acide* domine dans le sang & dans les liqueurs, elle se manifeste par ses effets. Par exemple, quand un chyle *acide* passe dans le sang, comme il ne peut par la force de la circulation se mêler intimement avec lui pour ne composer qu'une masse homogene, le sang perd peu à peu sa couleur, & par une suite nécessaire le malade devient pâle. C'est ce dont on voit des exemples fréquens dans les enfans qui sont foibles, & dans les filles d'une complexion lâche & sujettes au *Chlorosis*, dont le sang est blanchâtre & seulement parsemé de quelques stries rouges. La sérosité du sang est encore chyleuse, & est fort long-tems à s'en séparer.

Les sécrétions qui se font du sang qui est infecté d'une pareille acidité sont souvent *acides*, & le lait des femmes qui sont d'une complexion lâche l'est quelquefois. La salive est dans quelques cas attaquée du même vice, & la sueur même a une odeur *acide* : mais l'acidité de la sueur n'est pas toujours un mauvais symptome ; car dans les fievres où les liqueurs inclinent à une putréfaction alcaline, ces sortes de sueurs sont un symptome d'autant plus favorable, qu'elles nous rassurent contre le danger d'une telle putréfaction. Hippocrate fait mention de ce symptome, qu'il met au nombre de ceux qui sont d'un heureux présage.

Cette disposition du sang cause des obstructions dans les vaisseaux capillaires, & de-là viennent ces demangeaisons incommodes de la peau, ces pustules que cause le trop grand usage de fruits, & ces ulceres pâles qui sont aussi lents dans leurs progrès, que difficiles à guérir.

De-là encore ces coagulations du sang, qui empêchent sa circulation, & font qu'il n'est plus propre à la nutrition ni aux fonctions de l'économie animale.

L'acrimonie *acide* produit cependant de plus mauvais effets lorsqu'elle affecte les nerfs, les expansions aponevrotiques & le cerveau : car venant à picoter ces parties qui sont d'un sentiment exquis, elle occasionne des convulsions, des accès épileptiques, une irrégularité dans la circulation du sang, & enfin la mort, comme on n'en voit que trop d'exemples dans les enfans.

Ce que nous venons de dire des effets de la surabondance de l'*acide* dans les corps animaux, peut servir à nous faire découvrir la cause d'un grand nombre de maladies auxquelles les personnes sédentaires & les femmes d'une complexion lâche sont sujettes. Il peut nous être surtout d'une grande utilité dans l'explication des maladies des enfans dont la mort ne paroît avoir d'autres causes que celles d'une acrimonie *acide* occasionnée par les alimens *acescens*, la foiblesse & le défaut de mouvement.

Le bas peuple qui ne se nourrit que de végétaux & d'alimens farineux, & qui fait très-peu d'usage de viande, est sujet à ces sortes de maladies, & le seroit encore d'avantage sans les violens exercices auxquels il est accoutumé ; car l'exercice, comme nous l'avons observé, préserve les liqueurs de cette acrimonie *acide*, en fortifiant les fibres animales, en facilitant la digestion des alimens & l'assimilation du chyle.

Les ouvriers qui préparent les esprits *acides*, ou qui en font trafic, sont fort sujets à cet acident. De ce nombre sont ceux qui préparent la céruse & qui teignent l'écarlatte.

Ou doit employer généralement dans les maladies qui naissent de la surabondance d'*acide* des choses directement opposées aux causes de cette acidité. De ce nombre sont les alimens de nature alcalescente, ou qui deviennent alcalis en se corrompant ; les bouillons d'oiseaux, de poissons & quadrupedes ; leurs chairs principalement roties ou bouillies, les gelées qu'on en prépare, en les faisant bouillir suffisamment.

Les végétaux qui contiennent une huile aromatique alcaline étant contraires à l'acidité, fournissent encore des remedes & des alimens convenables aux cas dont

nous parlons. Boerhaave en donne le Catalogue suivant :

L'Absinthe.
L'Alliaire.
L'Ail.
L'Anet.
L'Anthora.
L'Angelique.
L'Anis.
L'Aristoloche { longue. ronde.
L'Artichaud sauvage.
L'Aunée.
L'Armoise.
L'Arum.
L'Asperge.
L'Asphodele.
La Benoite.
Le Basilic.
Le Calament.
La Camelée.
Le Carvi.
La Carotte sauvage.
La petite Centaurée.
Le Chardon-benit.
Le Chardon-marie.
Le Chardon-rolland.
La Chevrette.
Le Chou.
Le Cochlearia.
Le Cresson.
Le Celeri.
L'Eupatoire.
Les deux especes de Galanga.
Le Gerofle.
Le Gimgembre.
L'Herbe au Chat.
La Marjolaine.
Le Marrube.
La Matricaire.
La Montarde.
Le Navet.
Les Oignons.
L'Ortie.
L'Origan.
La Passerage.
Le Poivre.
Le Poreau.
Le Pyrethre.
Le grand Raifort.
Le petit Raifort.
La Roquette.
Le Roseau aromatique.
La Rhue.
La Sabine.
La Sarierte.
La Savonniere.
Le Satyrium.
Le Serpolet
Le Trique-Madame.
Le Thim.
Le Thlaspi.
La Victoriale.
Le Velar.
La Zedoaire.

On met au nombre des alimens qui sont propres à détruire l'acrimonie *acide* des sucs.

Premierement les oiseaux aquatiques qui se nourrissent de poissons ou de grenouilles.

Secondement, ceux qui vivent d'insectes, & dont les sels volatils sont devenus plus alcalis par la double sublimation ou rectification qu'ils ont essuyée premierement dans le corps du poisson, de la grenouille ou de l'insecte, & en dernier lieu dans l'oiseau qui s'en nourrit.

Une troisieme espece d'animaux convenables dans ces maladies sont ceux qui bien que nourris d'alimens simples, ont leurs sels alcalis fort exaltés, & rendus extremement alcalis & pénétrans par un mouvement excessif.

Les poissons de proie & les différentes especes de coquillages composent la quatrieme espece d'animaux dont nous parlons.

Le canard est un des animaux de la premiere espece. Lemery prétend que cet animal domestique contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme, mais que le sauvage donne plus de sel volatil & moins de phlegme. C'est pour cette raison que le canard sauvage a beaucoup plus de gout que le domestique. Toutes les différentes especes de canards, les sarselles, le vidgeon & la macreuse appartiennent encore à la même classe. Le butor contient plus de sel volatil que le canard.

Toutes les différentes especes d'oies donnent beaucoup de sel volatil, mais les sauvages plus que les domestiques. On peut même avancer comme un principe général, que les animaux sauvages contiennent une plus grande quantité de sels volatils de nature purement alcaline, parce qu'ils font beaucoup plus d'exercice que les domestiques. C'est ce sel volatil qui fait que la graisse de l'oie est si pénétrante; il sembleroit même que l'oie *solan* dont l'huile répand, lorsqu'on la fait fondre, une odeur extremement pénétrante & puante, & dont la chair est d'un gout très-exalté, doit contenir une plus grande quantité de sels alcalis qu'aucune autre espece que ce soit.

Boerhaave met la mouette au nombre de ces oiseaux de proie.

Les oiseaux de la seconde espece sont, le moineau, le pinçon, la mauve, l'alouette, la grive, la perdrix, le faisand, la caille, le rale & le pluvier. Lemery.

Ceux de la troisieme espece sont, la bécasse, la bécassine, le lievre, le daim, & le sanglier, qui contiennent tous une grande quantité de sel volatil extremement exalté.

Les œufs de ces oiseaux, de même que leur chair, sont une excellente nourriture contre la surabondance d'*acide*.

On peut mettre presque tous les poissons au nombre des animaux de la quatrieme espece, parce qu'ils se nourrissent d'autres poissons ou insectes, & qu'ils contiennent un sel alcali extremement volatil.

Il est nécessaire pour mieux entendre la signification des termes *sels volatils*, dont on s'est servi tant de fois, de savoir que les sels de la plupart des plantes sont fixes, c'est-à-dire, qu'ils ne s'élevent point dans la distillation, à cause qu'ils en sont empêchés par une grande portion de terre à laquelle ils sont fortement attachés. Ils s'en séparent cependant en se pourrissant, de sorte que la plupart des végétaux donnent par ce moyen dans la distillation un sel semblable à celui des animaux; & comme la dissolution des végétaux dans l'estomac des animaux, produit le même effet sur eux que la putréfaction, c'est-à-dire, dégage le sel de la terre qui le fixoit; il arrive de-là que tous les sels des corps animaux sont volatils, extremement alcalis & d'une nature pénétrante.

Un grand nombre de plantes qui ont une acrimonie aromatique, donnent un sel alcali volatil par la distillation; telles sont la moutarde, le raifort, le cochlearia & un grand nombre d'autres dont il est fait mention dans le catalogue précédent. Ce sont ces sels végétaux & animaux qui neutralisent & détruisent l'acrimonie *acide* qui domine dans les premieres voies & dans les fluides animaux.

Boerhaave conseille outre l'usage des alimens dont il est parlé ci-dessus, de boire de trois en trois heures trois onces du vin suivant.

Prenez *de vin blanc, une pinte & demie.*
Sel d'absinthe, deux dragmes; mêlez.

Il y a un grand nombre de remedes qui détruisent l'*acide* & l'empêchent d'agir, ensorte que leur acrimonie ne peut plus nuire au corps ; c'est pourquoi on doit les employer dans les cas dont nous parlons.

Les absorbans semblent être préférables à tous les autres, parce que les *acides* venant à s'y plonger, ils perdent leur acrimonie & deviennent par-là incapables de nuire.

Tels sont les os secs des poissons, comme les machoires de brochet.

Les yeux, les pates, les écailles d'écreviſſe, du cancre, & des hommars.

Les écailles d'huîtres, de moules, &c. calcinées.

Les différentes sortes de corail, les perles, la nacre de perle.

La craie, le bol, l'osteocolle, l'agaric minéral.

La pierre hématite, la limaille d'étaim & de fer.

La plupart de ces absorbans ont les défauts dont on a parlé dans l'article *Absorbentia*; c'est-à-dire, ils se mêlent avec les viscosités qu'ils rencontrent dans l'estomac & dans les intestins, & forment avec elles un mastic dangereux par son volume & par son poids.

On peut cependant prevenir cet inconvénient en les mêlant en petite quantité avec des drogues légerement cathartiques, ou bien en purgeant de tems en tems le malade.

Hoffman est dans la persuasion, que les remedes de cette espece font beaucoup de mal en augmentant les viscosités qu'ils rencontrent dans l'estomac & dans les intestins, à moins qu'ils n'y trouvent un *acide*; & dans ce cas ils deviennent très-propres non-seulement à détruire & à empêcher les effets de l'acrimonie *acide*, mais encore à former un sel neutre, qui est lui-même une espece de fondant résolvant admirable dans les maladies qui proviennent de la surabondance d'*acides*.

On voit par-là le préjudice que se causent les jeunes filles qui sont attaquées de la jaunisse, en faisant un trop grand usage de craies, de chaux & d'autres semblables absorbans. Un penchant naturel joint à l'envie qu'elles ont d'être délivrées des sensations incommodes que causent dans leur estomac le picotement de l'acrimonie *acide*, les porte à ce choix : mais comme elles prennent ces remedes en trop grande quantité, & sans avoir soin de les chasser hors de l'estomac & des intestins au moyen de purgations convenables après qu'ils ont produit leurs effets, ils forment des concrétions visqueuses qui empêchent la digestion, obstruent les orifices des vaiſſeaux lactés, & empêchent le chyle de passer dans le sang ; & de-là proviennent les foiblesses, l'incapacité d'agir, la pâleur, & les autres symptomes que les Medecins observent dans les filles qui ont accoutumé d'user de pareils absorbans. Cette inclination naturelle pour les choses qui sont propres à la guérison des maladies, à laquelle on donne le nom d'*instinct*, est commune à toutes les brutes ; les Medecins peuvent même tous les jours, avec un peu d'attention, appercevoir quelque chose de semblable dans l'homme, qui le porte à chercher ce qui peut le soulager. C'est sans doute pour cette raison qu'Hippocrate établit pour maxime, *que les alimens & les boissons qui plaisent au malade, doivent être préférés à ceux pour lesquels il témoigne du dégout, quand même ils devroient lui être moins avantageux.* Aph. l. II. 28.

Les délayans conviennent aussi quelquefois dans le cas dont nous parlons, à cause que plus l'*acide* est délayé, plus il est foible, & par conséquent moins en état de nuire. Les *acides* les plus forts, par exemple, dont une seule goute suffit pour corroder la peau ou la chair des animaux, ne produisent aucun effet lorsqu'on en délaie la même portion dans une grande quantité d'eau.

C'est sans doute cette considération qui engagea Sydenham à donner une grande quantité d'eau chaude en forme de vomitif & de lavement, à un homme qui avoit pris du sublimé corrosif.

Mais on doit user de ces sortes de remedes avec soin & précaution ; car ils affoiblissent & relâchent les organes de la digestion, & augmentent par-là les causes de l'acidité.

Ces délayans sont l'eau ou les boissons aqueuses.

Une autre classe de remedes propres à émousser l'acrimonie *acide* sont ceux qui par leur ténacité molle embarrassent tellement les matieres acres ou *acides*, que leurs pointes émoussées ne peuvent plus nuire : ces remedes défendent aussi en même-tems les membranes contre l'impression des pointes *acides* qui pourroient les excorier. Mais ils sont sujets aux mêmes inconvéniens que les délayans ; c'est-à-dire, ils augmentent la foiblesse & le relâchement des fibres des organes de la digestion. De ce nombre sont les suivans.

Les amandes douces & ameres.

Les pistaches.

Les noix, les noisettes, la noix de cacao dont on fait le chocola.

La graine de pavot blanc.

Les huiles tirées par expression de toutes ces choses, ainsi que des olives.

Les matieres gélatineuses, faites de bouillons épais de viande & de poisson.

Les végétaux aromatiques huileux, dont j'ai donné cidevant le catalogue, appartiennent encore à la même classe.

Il est une autre classe de remedes fort utiles dans le cas dont nous venons de parler. Ce sont ceux qui étant mêlés avec des *acides*, fermentent aussi-tôt avec eux, détruisent l'*acide*, & sont eux-mêmes détruits en même-tems ; & ensuite en s'unissant avec les *acides*, forment une nouvelle espece de sel neutre, dans lequel il reste encore une vertu stimulante, diaphorétique, diurétique & résolutive.

Les substances qui produisent cette altération sur les *acides*, sont :

Les sels alkalis fixes tirés par la combustion de quelque plante que ce soit.

Les sels volatils alkalis tirés par la distillation de parties animales, de végétaux putréfiés, & de plantes aromatiques alcalines.

Les savons fixes, comme le savon de Venise, ou volatils comme les esprits volatils, huileux & salins, de sang humain, d'urine, de corne de cerf, de soie, &c. l'offa de Van-Helmont qui est faite d'alcohol, de vin très-pur, & d'esprit de sel ammoniac très-fort. Voyez *Offa Helmontiana*.

On peut mettre encore dans cette classe les sels volatils alkalis très-forts & très-souvent sublimés avec les huiles essentielles d'aromates, & unis de cette maniere, dont on trouve l'exemple suivant dans Boerhaave.

Prenez *de sel volatil de corne de cerf, sec & très-pur, une once,*
d'huile essentielle distillée d'écorce de citron, une drachme;

Mêlez-les par plusieurs sublimations dans une phiole haute.

L'usage de ces remedes demande cependant beaucoup de précautions ; car toutes les fois que le sang est dans un mouvement trop violent, & qu'il y a la fievre la plus légere, ils l'augmentent infailliblement, occasionnent plusieurs autres fâcheux symptomes, & mettent en danger la vie du malade qu'ils étoient destinés à conserver.

Tous les alimens & les remedes dont on a parlé ci-dessus, sont d'un grand secours dans la cure des maladies qui proviennent d'une acrimonie *acide* : mais ils ne suffisent point pour l'achever ; car tant que les organes de la digestion sont relâchés, les alimens *acescens* produisent la même acrimonie, & renouvellent les maladies qui en dépendent. C'est pour cette raison qu'on doit achever

achever la cure par un régime & par des remedes corroboratifs, c'est-à-dire, propres à rétablir les fibres des vaisseaux & des membranes qui composent les visceres destinés à la digestion & à l'assimilation des alimens, dans la tension & l'élasticité dont ils ont besoin pour s'acquiter de leurs fonctions.

Les alimens propres à fortifier les fibres des organes de la digestion, & toutes les autres en général, sont ceux qui n'ont pas besoin, pour former un bon chyle, d'une trop grande action de la part de ces organes : ils doivent être pris à propos & en très-petite quantité, souvent répétée, je veux dire, d'une maniere proportionnée à la facilité qu'a l'estomac de les digérer : car rien n'est moins sensé que de croire, que les bons alimens pris en grande quantité puissent augmenter la force d'un animal, dont les organes sont hors d'état de les digérer autant qu'il le faut pour la formation d'un bon chyle.

Hippocrate a donc raison de dire, *que plus on nourrit les corps qui contiennent beaucoup d'impuretés, plus on leur cause de dommage. Aph. sect.* 2. 10.

Les alimens dont la digestion est la plus facile, sont,

1. Le lait, qui est une espece de chyle déja préparé, & que l'estomac n'a pas beaucoup de peine à digérer : mais il est nuisible tant qu'il reste quelque acidité dans l'estomac & dans les premieres voies, à cause qu'il est sujet à s'aigrir en se mêlant avec elle : mais lorsqu'il n'y reste aucune acrimonie *acide*, il devient une excellente nourriture, pourvu que la quantité qu'on en donne soit proportionnée à l'action des organes de la digestion, ce qui l'empêche de s'aigrir. Il perd toutes ses vertus médicinales, & une grande partie de ses vertus alimentaires, lorsqu'on l'a fait une fois chauffer ; c'est pourquoi on doit le boire immédiatement après qu'il est sorti des mamelles de l'animal.

Le lait d'une femme saine qui est au période de son accroissement, qui fait un exercice modéré, & qui se nourrit de bons alimens, est le meilleur dont on puisse faire usage. Après le lait de femme, le meilleur est celui d'ânesse, ensuite celui de chevre, & enfin celui de vache. Boerhaave.

2. Le blanc d'œuf frais sortant du corps de la poule, avant qu'il ait eu le tems de refroidir. Il approche beaucoup de la nature de la sérosité du sang, & sert de nourriture au poulet pendant l'incubation : mais il perd, de même que le lait, sa vertu lorsqu'on le fait cuire. Il faut l'avaler délayé dans parties égales d'eau & de lait, à moins qu'il n'y ait dans les premieres voies quelque acidité qui empêche l'usage de ce dernier.

3. Les bouillons de viande d'animal sain, jeune, & qui fait de l'exercice, dont on a enlevé toute la graisse. Ceux de poulets tiennent le premier rang, ensuite ceux de veau, de mouton & de bœuf. On en ôte facilement la graisse, après les avoir laissé refroidir. Ils sont beaucoup meilleurs lorsqu'on fait cuire la viande dans un vaisseau bien bouché, pour empêcher les parties les plus subtiles de s'exhaler. Boerhaave.

4. On peut préparer différentes sortes d'alimens avec du pain de froment ou du biscuit modérément levés, pour détruire la viscosité à laquelle tous les végétaux farineux sont sujets. Boerhaave veut que l'on fasse cuire dans un pot de terre couvert pendant l'espace d'une heure, huit onces de pain ou de biscuit dans trois pintes d'eau, & qu'on passe ensuite la décoction au travers d'un tamis. On peut la mêler avec du lait, du bouillon, du vin, de la biere ou de l'eau, suivant que l'on jugera l'une ou l'autre de ces liqueurs convenable à la situation du malade.

On donnera toutes les heures, ou de deux en deux heures, une petite quantité de ces alimens au malade, selon que les organes de la digestion seront plus ou moins foibles, mais jamais jusqu'au point de le rassasier. Boerhaave.

Je suis persuadé que quelques personnes regarderont les instructions que je viens de donner touchant l'usage de ces sortes d'alimens, comme plus dignes de l'attention des nourrices & des cuisiniers, que de celle d'un Medecin. Il n'est rien cependant de tout ce qui peut contribuer à la guérison des maladies qui ne soit digne de ses soins ; & ceux qui ont été témoins des effets surprenans qu'a produits un bon régime continué pendant un certain tems dans le cas où les meilleurs remedes avoient été inutiles, ne me sauront point mauvais gré des détails dans lesquels je suis entré.

Le vin est une partie des alimens qu'on ne doit point négliger. Ceux qui conviennent le plus dans le cas dont nous parlons, sont les vins de Florence austeres, les vins François âpres, les vins Grecs noirâtres, & quelques-uns d'Espagne, qui abondent en esprits, & dont la qualité styptique, qui se manifeste par leur goût âpre & austere, contribue à l'élasticité & à la tension dont les fibres animales ont besoin. On peut y joindre les esprits de vin adoucis comme il faut, les bieres fortes & l'hydromel. Boerhaave.

Tous les simples qui contiennent une grande quantité de particules terreuses austeres, & tous les amers aromatiques, sont propres à donner de la force aux fibres, à hâter la digestion, & à détruire la cause originelle de l'acidité. On trouvera les propriétés de ces simples détaillées plus au long dans l'article Laxitas.

Mais rien n'est plus efficace dans le cas dont nous parlons, que les opiates ameres, dans la composition desquels on fait entrer la limaille d'acier, qui n'est pas moins propre à détruire l'*acide*, qu'à fortifier les fibres animales.

Ce régime & ces remedes font très-peu d'effet sans l'exercice qui doit être proportionné aux forces & à la situation du malade ; car le mouvement hâte l'alcalescence des sucs, & augmente en général les forces, comme on en voit des exemples dans les porteurs de chaises & les bateliers.

Les différentes especes d'exercices propres à rendre aux fibres l'élasticité qu'elles ont perdues, sont l'exercice du cheval, la promenade, la navigation & les frictions. Voyez *Laxitas* & *Gymnastica*.

ACIDULÆ, *Aigrelettes*. On a donné ce nom aux eaux minérales froides, qui contiennent un esprit éthéré élastique pour les distinguer des *thermales* qui sont des eaux chaudes.

Ce nom doit son origine à la supposition qu'on a faite que ces eaux étoient acides : mais les observations & les expériences modernes ont démontré qu'elle n'avoit aucun fondement.

Ces eaux minérales, tant les chaudes que les froides, étoient appellées par les Grecs ὕδατα φαρμακώδη, ou ἀκτηρια, eaux médicinales produites naturellement.

Galien rapporte que dans son tems un grand nombre de personnes se purgeoient dans le printems & dans l'automne avec des eaux sulphureuses, bitumineuses & nitreuses ; & que ceux qui étoient sujets à la pierre, en buvoient par précaution.

Cælius Aurelianus, *Chronicor. L. III. c.* 2. recommande les eaux de *Cotilia* (il veut dire *Cutilia*) & de *Nepi*, dans la maladie qu'il appelle *stomachica passio*. Le Clerc s'est donc trompé, lorsqu'il a avancé que Cælius Aurelianus n'avoit jamais employé intérieurement les eaux minérales.

Pline, qui de tous les Anciens est celui qui s'est le plus étendu sur les usages & sur les avantages des eaux minérales, fait mention des eaux de *Cutilia* dans l'extrait suivant, où l'on trouve parmi quelques histoires fabuleuses plusieurs récits dont l'expérience journaliere prouve la vérité. Avant que de rapporter ce qu'il dit sur ce sujet, je trouve à propos de faire observer à mon Lecteur, que, quoique le mot *acidulæ* signifie proprement des *eaux minérales froides*, on ne peut en faire une mention si particuliere, qu'on ne soit obligé de parler quelquefois en même tems de celles qui sont chaudes. Pline, *Lib. XXXI. ch.* 2.

Des différentes qualités & des vertus médicinales des Eaux.

On trouve une grande quantité de sources médicinales dans plusieurs pays, dont les unes sont froides, & les autres chaudes. Elles possedent même ces deux qualités ensemble dans quelques endroits, à une très-petite distance les unes des autres; comme chez les Tarbelliens dans l'Aquitaine, & dans les Montagnes des Pyrenées. Quelques-unes guérissent les maladies, au moyen d'une chaleur douce, ou d'un froid perçant, & sortent de la terre pour l'utilité des hommes, préférablement à celle des autres animaux. Ces eaux ont fait augmenter le nombre des Dieux; parce qu'on en a imaginé qu'ils étoient préposés à leur garde. Les villes leur doivent leurs origines, comme Poussolles dans la Campanie, *Statyella* dans la Ligurie, & Aix dans la Gaule Narbonnoise. Mais il n'y a point d'endroit où elles soient en plus grand nombre que dans le Territoire de Baies, & où elles possedent plus de vertus à cause du soufre, de l'alun, du sel, du nitre, du bitume & du mélange de l'*acide* & du salin dont elles sont empréignées, & qui rend les vapeurs de quelques-unes extremement salutaires. Celles qu'on appelle posidiennes ont tant de force, qu'elles échauffent les bains, font bouillir l'eau froide, & cuisent entierement les viandes. Celles qui appartiennent à Licinius Crassus jettent leurs vapeurs du sein de la mer même; de sorte que l'homme trouve sa guérison dans le milieu des flots.

Elles sont généralement fort bonnes pour les nerfs, la goutte & la sciatique. Quelques-unes sont propres dans les luxations & dans les fractures. Elles nettoyent & guérissent les ulceres. Elles sont particulierement salutaires à la tête & aux oreilles; & celles qu'on appelle Cicéroniennes, aux yeux. On prétend que les eaux de Sinuesse dans la même contrée (Campanie) guérissent la stérilité des femmes & la folie des hommes; celles de l'Isle d'Ænaria, la gravelle, de même que celles qui sont à quatre milles de Tiano dans la Terre de Labour, qu'on appelle Aigrelettes. Ces dernieres sont froides. Celles de Stabianum, que l'on appelle Dimidia, possedent la même vertu; & il en est une autre de la même nature à Venafre, qui vient d'une source minérale. Ceux qui boivent de l'eau du Lac Velin & d'une fontaine qui est dans la Syrie auprès du mont Taurus, éprouvent les mêmes effets, à ce que rapporte Varron. Callimaque dit la même chose du fleuve Gallus, qui passe dans la Phrygie. On doit user modérément de cette derniere, de peur qu'elle ne cause la folie, comme il arrive à ceux qui boivent de l'eau de la Fontaine rouge qui est en Ethiopie, suivant le rapport de Ctesias. Les eaux d'Albula, près de Rome, guérissent les blessures: elles sont excessivement froides; mais celles de Cutilie dans le pays des Sabins, qui sont encore remarquables par leur froideur, causent sur le corps une espece de sucement qui approche de la morsure. Elles sont d'ailleurs très-salutaires à l'estomac, aux nerfs & à tout le corps. Il y a une fontaine à Thespie & une riviere en Arcadie, qu'on appelle Elatum, qui facilite la conception. La fontaine Linus dans l'Arcadie conserve les enfans dans la matrice, & empêche l'avortement; au lieu que le fleuve Aphrodisium cause la stérilité. Le lac Alphion guérit la lepre. Varron rapporte qu'un Préteur nommé Titius étoit tellement défiguré par cette maladie, qu'il avoit le visage comme celui d'une statue de marbre. Le fleuve Cydnus dans la Cilicie guérit la goutte, que l'eau de Trezene occasionne au contraire. Il y a à Tongres, ville des Gaules, une fontaine fameuse, dont l'eau bouillonne, & laisse sur la langue un gout de fer dont on ne s'étoit point auparavant apperçu: elle guérit les fievres-tierces & la gravelle. Lorsqu'on la met sur le feu, elle devient trouble & épaisse, & enfin rougeâtre. Les eaux Leucogéennes, entre Naples & Poussoles, guérissent les blessures & les maux des yeux. Cicéron rapporte que les sabots des bestiaux se pétrifient dans les marais de Rieti; & Eudicus nous apprend qu'il y a deux fontaines à Hestiæote, dont l'une appellée Cerone noircit la laine des brebis qui boivent de son eau, & l'autre, Melan, les blanchit; mais que celles qui boivent de toutes les deux, deviennent couleur de pie. Théophraste écrit que le Crathis, dans le territoire de Sybaris, rend les brebis & les bœufs blancs, & que le Sybaris les noircit: que cette altération est visible sur les habitans mêmes: car ceux qui boivent de l'eau du fleuve Sybaris sont noirs, ont la peau dure & les cheveux bouclés; au lieu que ceux qui boivent de celle du Crathis sont blancs, ont la peau douce & les cheveux plats.

Les Macédoniens qui veulent avoir des troupeaux blancs, conduisent les brebis au fleuve Aliacmon, & ceux qui les veulent noires ou brunes, au fleuve Axius. Ce même Auteur rapporte que dans certains pays, dans le territoire d'Otrante, par exemple, tout ce que la terre produit est de couleur noire: que le fleuve Aleos, qui passe à Erythrée, fait croître des poils sur le corps. Dans la Bœotie, près de la statue de Trophonius, aux environs du fleuve Orchomene, il y a deux fontaines, dont l'une donne de la mémoire, & l'autre la fait perdre. Dans la Cilicie, près de la ville de Cescus, est un ruisseau appellé *Nüs*, qui, à ce que rapporte Varron, réveille les sens de ceux qui en boivent. Il y a une fontaine dans l'Isle Céa qui cause des engourdissemens, & une autre à Zama en Afrique, qui rend la voix forte & claire. Ceux qui ont bu de l'eau du Lac Clitorien ne peuvent plus souffrir le vin. Polyclete fait mention d'une Fontaine, qui est auprès de Soli dans la Cilicie, qui donne de l'huile; & Théophraste parle d'une autre qui est en Ethiopie, qui a la même propriété. Lycus nous apprend qu'il est une Fontaine dans les Indes & à Ecbatane, qui allume les flambeaux. Théopompe rapporte qu'il y a un Lac à Scotusse, qui guérit les blessures; & Juba fait mention d'un autre qui est dans le pays des Troglodytes, à qui ses mauvaises qualités ont fait donner le nom de Lac enragé, qui devient amer & salé trois fois par jour, & reprend ensuite sa douceur ordinaire: que la même chose lui arrive pendant la nuit, & qu'il engendre des serpens de vingt coudées de long. Ce même Auteur rapporte qu'il y a une Fontaine dans l'Arabie, dont l'eau sort avec une force si prodigieuse, qu'elle entraîne tous les corps, quelque pesans qu'ils soient. Théophraste dit que la Fontaine de Marsyas, qui est à Celene dans la Phrygie, jette des cailloux. A quelque distance de-là on en trouve deux autres, dont l'une cause la joie, & l'autre la tristesse: ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Clæon & de Gelon. La Fontaine de Cupidon, qui est à Cyzique, guérit de l'amour ceux qui boivent de son eau, à ce que prétend Mutianus. Il y en a une autre à Cranon, dont l'eau, qui n'est que médiocrement chaude, étant jettée sur du vin, en reste séparée pendant trois jours. A Mattiacum en Allemagne, au-delà du Rhin, il y a des fontaines dont l'eau conserve sa chaleur pendant trois jours. On trouve sur les bords de ces Fontaines des pierres-ponces, que l'eau y a engendrées.

Si ce que je viens de rapporter paroissoit incroyable à quelqu'un, qu'il se souvienne que la nature ne manifeste jamais mieux ses merveilles que dans les propriétés des eaux. Ctesias rapporte qu'il y a dans les Indes un Etang appellé Siden, dans lequel tout ce qu'on jette va au fond. Cœlius prétend que l'eau du lac Averne ne sauroit soutenir les moindres petites feuilles; & Varron, que les oiseaux qui volent dessus, tombent morts. C'est tout le contraire du lac Apuscidamus, qui est en Afrique, dans lequel rien ne peut aller au fond. Apion rapporte la même chose du puits de la Pythie, qui est en Sicile, d'un lac qui est dans la Médie, & du puits de Saturne. Il y a un ruisseau dans la Judée qui tarit tous les jours de Sabbat.

Quelques-unes de ces merveilles sont d'une nature à nous causer de l'horreur. Ctésias écrit qu'il y a une Fontaine dans l'Arménie dont le poisson, qui est noir, cause la mort à ceux qui en mangent. J'ai oui dire que l'on

trouvoit une semblable espece de poisson vers la source du Danube, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à une fontaine qui est sur le bord de son lit : ce qui fait croire que ce fleuve prend sa source à cet endroit. On rapporte la même chose de l'Etang des Nymphes en Lydie. On trouve dans l'Arcadie, près du Phenée, une source appellée Styx, dont l'eau tue sur le champ ceux qui en boivent. Théophraste nous apprend qu'elle contient des petits poissons qui sont un poison mortel; en quoi elle differe des autres fontaines empestées. Théophraste fait mention de quelques autres sources semblables qui sont à Cychri dans la Thrace; & Lycus parle de certaines eaux que l'on trouve dans le pays des Léontins, qui causent la mort trois jours après qu'on les a bues. Varron parle aussi d'une fontaine qui est auprès de Soracte, dont la source a quatre piés de largeur, qui bout au lever du soleil, comme le feroit un pot qu'on auroit mis sur le feu, & qui tue tous les oiseaux qui boivent de son eau. La plupart de ces ruisseaux funestes ont un aspect attrayant, & une qualité qui fait donner dans le piége, comme il paroît par le Nonacris, qui est dans l'Arcadie. Il y a toute apparence qu'elles nuisent par leur froid excessif, puisqu'elles se pétrifient au sortir de leur source. Celles de Tempé dans la Thessalie sont tout-à-fait différentes, & on ne sauroit les voir sans terreur. Elles passent pour corroder le fer & le cuivre. Leur source, qui est fort étroite, est entourée par les racines d'un carouge sauvage, & ses bords couverts d'une herbe qui ne croît que dans cet endroit. Dans la Macédoine, à une petite distance du tombeau d'Euripide, sont deux ruisseaux qui se mêlent. L'eau de l'un est tout-à-fait salutaire, tandis que l'autre cause la mort.

Il y a à Perperenne une fontaine dont l'eau pétrifie tous les endroits par où elle passe. Celle de Delium dans l'Eubée, dont les eaux sont chaudes, a la même propriété; & les rochers qu'elles baignent sont extremement élevés. Il y a à Eurymene une fontaine dont l'eau pétrifie les fleurs; & à Colosse, une Riviere qui change en cailloux les briques qu'on y jette. L'eau qui se filtre à travers la grotte de Corycie se pétrifie. Il arrive la même chose à Micza dans la Macédoine, où l'eau se convertit en cailloux en sortant de la voute: elle se pétrifie à Cerycum aussi-tôt après être tombée; & dans quelques endroits elle forme des piliers qui n'ont aucune couleur, comme dans la grotte des Rhodiens à Phausie, dans la Chersonese.

On voit par ce récit de Pline jusqu'à quel point les Anciens ont eu connoissance des eaux minérales. Elles ont été depuis plus ou moins en usage, suivant les différens systemes qui ont pris le dessus en Medecine. L'usage des eaux minérales dans la pratique de cette science tient beaucoup de l'empyrisme, personne n'ayant découvert jusqu'à présent une méthode sûre, qui pût servir à déterminer les effets de ces eaux *à priori*, ou avant qu'un grand nombre d'expériences faites au hasard sur des malades ait découvert leur efficacité. Il est arrivé de-là que, quoique les eaux minérales soient abondantes dans tous les pays, on n'en a employé qu'un petit nombre dans la Medecine.

Hoffman ayant connu l'erreur dans laquelle les Anciens avoient été sur la nature des eaux minérales, & combien il étoit important de la bien connoître pour les ordonner avec fruit, a fait plusieurs expériences qui jettent un peu de jour sur cette matiere, & qui ont servi de base à toutes celles qu'on a faites dans la suite sur ce sujet. Schaw a poussé encore ses recherches plus loin; de sorte que joignant ces différentes expériences avec la certitude que nous avons des effets qu'elles produisent dans différens cas par le nombre d'essais qu'on a faits, nous sommes en état d'approcher de plus près de cette méthode.

C'est à ce dernier Auteur & à M. Slare que je suis redevable de ce que je vais dire sur cette matiere, que je détaillerai plus ou moins, suivant que l'importance du sujet paroîtra l'exiger; car je suis persuadé que si l'on connoissoit parfaitement toutes les vertus des eaux minérales, les moyens que l'on a employés jusqu'à présent, deviendroient inutiles dans toutes les maladies chroniques, que l'on pourroit guérir par une méthode plus sûre, plus prompte, plus agréable & plus efficace. Ce sentiment, quelque extraordinaire qu'il paroisse, ne m'est point propre, comme il est aisé d'en juger par les observations & les réflexions suivantes, que je tire du célebre Hoffman.

1. Il paroît que les eaux minérales chaudes & froides sont par leur efficace, & par la vertu qu'elles ont de prevenir les maladies, & de les guérir, au-dessus de tous les remedes que l'on vend dans les boutiques, & qui sont préparés avec le soin le plus scrupuleux. Il n'y a même que ceux qui sont entierement ignorans sur cette matiere qui puissent révoquer ce fait en doute.

2. Il n'y a rien dans la nature qui approche de plus près du remede universel que l'on cherche depuis si long-tems pour la cure de toutes les maladies, que ces sortes d'eaux. Une recherche laborieuse n'est point nécessaire pour le trouver, puisque la nature nous offre d'elle-même des eaux qui conviennent à toutes sortes de maladies. Je défierois même quelque Medecin que ce soit, qui ait le plus de connoissance & d'expérience dans son art, de pouvoir citer quelque remede qui possede les mêmes propriétés que les eaux dont nous parlons, je veux dire, qui guérisse avec succès & avec promptitude, sans affoiblir les forces du malade; qui opere sans violence par tous les excrétoires du corps, & chasse par ses pores la matiere qui engendre les maladies. Car ces eaux non-seulement délayent, chassent & entraînent les humeurs impures qui séjournent dans l'estomac & dans les intestins, mais hâtent encore l'évacuation de la matiere morbifique, saline & onctueuse, par les conduits de l'urine, & expulsent en même tems par les sueurs les particules nuisibles les plus subtiles & les plus raréfiées.

3. Ces eaux outre leur vertu évacuante, en possedent une autre extremement altérant; de sorte qu'on ne connoît jusqu'à présent aucun remede plus propre à dissoudre les humeurs visqueuses & gluantes, à délayer & à tempérer celles qui sont acres & corrosives, à corriger & à changer celles qui sont *acides* & austeres, & à détruire les obstructions & les coagulations qui se sont formées dans les vaisseaux les plus fins. Ajoutez à cela, qu'elles possedent une vertu par laquelle elles fortifient & rétablissent les parties solides du corps qui ont perdu leur élasticité naturelle, & qui se sont relâchées. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'elles produisent tous ces bons effets sans occasionner aucune suite fâcheuse : ce qui fait qu'on peut les donner en toute sûreté, non-seulement aux personnes robustes, mais encore à celles qui sont d'une complexion foible, aux femmes en couche, aux vieillards & aux enfans. Enfin, elles ont encore cela de propre, qu'elles conviennent à toutes sortes de tempéramens, d'âges & de saisons, sans en excepter l'hiver.

4. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, mais qui n'est pas moins certain, c'est que chaque source minérale paroît posséder des vertus tout-à-fait contraires, eu égard aux différens effets qu'elle produit. Lors, par exemple, que les excrétions du corps sont trop abondantes, ces eaux les répriment sans aucun danger, ou les augmentent avec efficacité lorsqu'elles ne le sont pas assez; s'il arrive que les premieres voies particulierement l'estomac & le duodenum, soient surchargées de matieres bilieuses, ces eaux les évacuent sans violence par le vomissement; & au contraire, elles font cesser sur le champ les vomissemens violens & opiniâtres auxquels les personnes hypochondriaques sont quelquefois sujettes. Elles arrêtent de même le flux menstruel ou hémorrhoïdal qui est trop abondant, & lui font reprendre son cours ordinaire, supposé qu'il vienne à cesser.

5. C'est une preuve sensible de la sagesse & de la bonté de la Providence, d'avoir empêché que les sources minérales perdissent leur vertus, ainsi qu'il arrive à la

plupart des autres corps, ou qu'elles vinssent à tarir. Car quoique cela soit arrivé quelquefois, néantmoins celles qui sont le plus d'usage dans la Medecine, ont conservé leurs vertus pendant un grand nombre d'années, & donné une quantité d'eau suffisante, même dans les tems les plus chauds, quoique toutes les autres fontaines eussent tari. Les principes ou ingrédiens qu'elles contenoient n'ont pas alors changé de qualités, & leur quantité a toujours été proportionnée à celle de l'eau. Enfin, quoique les parties de la terre par lesquelles ces eaux passent soient remplies de métaux & de minéraux, dont quelques-uns sont un poison pour le corps humain, elles n'en dissolvent jamais aucun de cette espece, & comme si elles agissoient par choix, elles ne s'impregnent que des principes convenables aux parties solides & fluides du corps.

Les sources médicinales sont d'une si grande utilité pour le genre humain, que les anciens les regardoient comme sacrées. On ne peut donc que s'étonner du peu de soin qu'ont les Philosophes & les Medecins, d'examiner leurs principes, leurs opérations & leurs effets. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, n'ont point connu les principes dont ces eaux sont composées, & en ont substitué d'autres à leur place, dont il est impossible d'appercevoir le moindre signe. Il est arrivé de-là que les Medecins qui sont sur les lieux, aussi-bien que ceux des autres pays, qui n'ont point eu la commodité d'examiner les eaux dont nous parlons, les ont tenues pour suspectes & dangereuses, & n'en ont conseillé l'usage qu'aux personnes qui sont d'une complexion forte & vigoureuse, dans la crainte qu'ils ont eue qu'elles ne nuisissent ou qu'elles ne causassent même la mort par la très-grande quantité de principes minéraux dont ils les ont crues composées, & qui sont pour la plupart dans ce degré nuisibles au corps humain, à moins que toutes ses parties ne soient saines & entieres. Il semble cependant que ces Medecins n'ont pas agi conséquemment à leur opinion, lorsqu'ils ont employé ces eaux pour guérir les maladies chroniques contre lesquelles tous les autres remedes avoient été inutiles, & qui avoient réduit les malades à la derniere extrémité, comme si ceux à qui ils les ordonnoient pouvoient avoir les visceres sains & entiers, après avoir été si long-tems attaqués de ces maladies. Il faut donc qu'ils avouent que les eaux minérales qui ne font aucun mal, & qui guérissent même des personnes qui sont extremement affoiblies par la maladie, doivent être d'une très-grande utilité, quoiqu'ils ne puissent pas toujours rendre raison de leur opération.

Les découvertes que je puis avoir faites sur ce sujet, ne sont qu'une suite de la résolution que j'avois prise de ne point m'en rapporter à la bonne foy des autres, ni de juger du sçavoir des Medecins sur le plus ou le moins de réputation qu'ils pouvoient avoir; mais d'éprouver mes forces & d'examiner autant que j'en serois capable, toutes choses suivant les lois que la raison dicte. Mes observations, & l'expérience m'ayant fait connoître la vertu & l'utilité des eaux minérales dans la Medecine, je me suis cru obligé de continuer mes recherches avec toute la précaution & l'exactitude que l'importance de la matiere exige. Lors donc que je suis venu à examiner la nature, les principes & les vertus de ces eaux, en me servant des moyens que la Chymie & la Philosophie fournissent, j'ai trouvé que la plus grande partie de ce que les Auteurs en ont dit, étoit faux & imaginaire; ce qui m'a engagé à m'opposer à ces erreurs qui pouvoient nuire à l'Art que je professe, & à appuyer mes découvertes de toutes les raisons que j'ai crues propres à les confirmer. Mes efforts n'ont point été inutiles, & j'ai heureusement découvert certaines sources dont la vertu est extraordinaire, dont j'ai introduit l'usage dans la Medecine avec beaucoup de succès. Je ne doute point que les autres Medecins ne réussissent également dans leurs recherches, s'ils tiennent la même route que moi, ce que je souhaite de tout mon cœur pour le bien du genre humain. HOFFMAN.

M. Slare paroît être un des premiers qui se sont apperçus de l'erreur dans laquelle on est, au sujet des eaux minérales. Ses observations méritent d'avoir place ici. Je puis assurer auparavant, une fois pour toutes, que j'ai été temoin des effets surprenans des eaux dont je parle, dans quelques-uns des cas dont Pline fait mention, comme dans la gravelle. J'ose même avancer qu'il n'y a point de remedes comparables à celui-là pour guérir les maladies hystériques, pour hâter la fécondité & pour prevenir les fausses-couches; ce qui ne me permet point de douter des vertus qu'on attribue aux eaux de Spa & de Pyrmont dans les pages suivantes. J'avouerai cependant que je n'ai jamais pu voir par moi-même ces effets, quoique je m'en sois servi dans plusieurs occasions; de sorte que leur succès ayant démenti le caractere qu'on leur avoit attribué, je ne les ai pas employées davantage. Je ne prétens point diminuer ici la réputation que ces eaux ont acquise, mais faire voir seulement qu'elles perdent leurs vertus lorsqu'elles sont éloignées de leurs sources; ou ce qui est plus vrai semblable, que ceux qui les vendent en gros ont trouvé les moyens de les contrefaire avec tant d'artifice, qu'elles ne different des naturelles qu'en ce qu'elles n'ont aucune vertu.

Comme M. Jordis, membre de la Société Royale, avec qui je suis en correspondance depuis plus de trente ans, pratique la Medecine à Francfort & souvent à Swalbach pendant l'été, je le priai d'examiner les eaux de Spa, & de me rendre compte de ce que contiennent les *aigrelettes*; qui sont aussi célebres par leurs vertus que par l'usage qu'en font les personnes de la premiere qualité. Il y trouva quelques parties ferrugineuses qu'il fit calciner pour voir si elles ne contenoient point de soufre, mais il n'a jamais pu tirer de ces eaux la moindre goutte d'acide par la distillation, quelque expérience qu'il ait tentée pour cela. Le premier soupçon que j'ai eu que les eaux chalybées ne contiennent aucun sel grossier, vitriolique ou acide, n'est venu que de l'usage accidentel d'une eau ferrée très-forte, dans laquelle j'avois fait dissoudre du savon, & que j'ai trouvée très-propre à laver mes mains. Je me suis fait raser ensuite avec la même eau & avec plusieurs autres de cette espece, dont j'ai fait l'essai de la même maniere, & je les ai trouvées beaucoup meilleures pour cet effet que l'eau de pompe.

J'ai consulté mon palais, & essayé si je ne pourrois point découvrir quelque aigreur ou acidité dans les eaux minérales d'Angleterre, mais elles m'ont paru laisser une saveur douce, & j'ai trouvé dans un grand nombre des sels alcalis, fixes & adoucis, en les examinant scrupuleusement.

J'ai fait des expériences avec plusieurs sortes d'esprits propres à fermenter avec des acides, avec celui de corne de cerf, de sel ammoniac, &c. mais ils n'ont occasionné aucune fermentation, ni aucune altération dans ces eaux.

J'ai regardé les maladies auxquelles ces eaux conviennent, comme étant souvent produites par des matieres acres, acides ou tendantes à l'acrimonie. Telles sont les cardialgies, les vomissemens aigres, les diarrhées dyssenteriques, les coliques causées par le scorbut & la strangurie, dans lesquelles on emploie des remedes adoucissans, qui ont une vertu alcaline.

Je considere ces eaux comme possedant les propriétés du fer, qui est un des remedes les plus opposés aux acides qu'il corrige beaucoup, comme l'expérience m'en a convaincu, ce qui fait qu'on doit le regarder comme approchant de l'alcali.

1. Prenez *une dragme de limaille de fer*, sur laquelle vous verserez environ une once de vinaigre, de verjus ou de suc de citron, qui sont les acides les moins forts, & ces sucs perdront leur acidité: si vous versez sur cette limaille des acides minéraux, comme de l'esprit corrosif de nitre, de sel, ou de l'huile de vitriol, ils

perdront aussi-tôt leur acidité, & donneront par l'évaporation un sel doux, que les Chymistes appellent sucre de Mars, & qui passe pour un excellent altérant. On peut le donner intérieurement sans rien craindre lorsqu'il est préparé comme il faut.

2. On emploie l'acier réduit en poudre très-subtile, avec beaucoup de succès dans les maladies de l'estomac, dans les pâles-couleurs, l'affection hypochondriaque & dans plusieurs autres maladies causées par l'acidité & l'acrimonie des humeurs.

Le lait m'ayant paru propre à décider cette question, je m'en suis servi dans les expériences que j'ai faites avec tout le soin possible. J'ai d'abord éprouvé si les eaux chalybées, surtout celles de Spa prenoient la teinture du fiel; ce qui m'ayant réussi, j'ai mêlé une partie de ces eaux avec du lait froid, une autre partie avec du lait tiede, & j'en ai fait bouillir une égale quantité ensemble; mais loin de le cailler, ces liqueurs ont été plusieurs jours sans s'aigrir.

Les eaux minérales, surtout les chalybées, sont d'une si grande importance dans la Medecine, la réputation qu'elles ont parmi nous est si justement acquise, & l'usage qu'on en fait dans les maladies les plus opiniâtres est si fréquent, que j'ai cru rendre service aux curieux, principalement à ceux qui s'appliquent à la Medecine, d'examiner à fond ce remede, d'établir ses véritables propriétés & de démontrer que ce à quoi l'on a donné jusqu'aujourd'hui le nom d'acide, est un véritable alcali. N'est-ce pas une espece de justice que l'on doit au Public, d'obliger les Allemands qui nous envoient ces eaux avec le faux caractere d'*aigrelettes*, de ne plus donner ce nom à l'avenir à celles de Spa? Cette fausse dénomination a obligé les Medecins à défendre l'usage du lait à ceux qui prennent les eaux, comme s'il étoit un poison pour eux.

Quoique ce préjugé soit généralement repandu en Angleterre parmi ceux qui prennent les eaux, je n'ai pas laissé de donner du lait tous les soirs à des malades dans certains cas, avec beaucoup de succès, pendant tout le tems qu'ils ont usé de ce remede. J'ose même assurer que quelques-uns n'ont pu les supporter sans y mettre un tiers de lait, ce qu'ils ont continué de faire plusieurs semaines sans en être incommodés. Je n'ai jamais pu découvrir la moindre raison qui pût obliger à défendre l'usage du lait à ceux qui prennent les bains d'eaux minérales, quelques recherches que j'aie faites pendant un an & demi sur les propriétés, les vertus & les vices que ces eaux peuvent avoir.

L'expérience suivante prouve que les acides ne s'accordent point avec les eaux minérales, bien différens en cela des substances qui sont d'une nature adoucissante alcalisée, que nous avons trouvé avoir avec elles un grand rapport. Je n'ai mis qu'une seule goutte d'huile de vitriol dans un grand verre d'eau de Spa, qui avant l'addition de cet acide, donnoit une couleur de pourpre foncé, mêlé à la dissolution du fiel, & qui n'a pas produit après cette addition la moindre altération, quoique la quantité de fiel fût quatre fois plus forte dans la dissolution avec laquelle elle fut unie ensuite. Je conclus de-là que les vertus des parties chalybées, que je regarde comme l'ame de ces eaux, ont été détruites jusqu'au point de perdre leur faculté cordiale ou corroborative; & que la bile qui se trouve dans les intestins, ne peut point séparer en ce cas les particules chalybées, qui sont les seules qui operent, ni les mêler avec le chyle. Ceux qui veulent que ces eaux passent plus facilement dans les veines, doivent donc prendre garde de ne point les mêler avec aucun acide, quoiqu'on ait coutume ordinairement d'employer l'esprit de vitriol, celui de nitre dulcifié, en qualité de diurétique, à moins qu'on ne veuille les dépouiller de la vertu cordiale & altérante qu'elles possedent; & les rendre par-là semblables à l'eau commune; ce que l'on est forcé de faire à la vérité, lorsqu'on veut employer les eaux de Bath dans quelques maladies inflammatoires.

Je finirai l'examen des eaux de Spa par une expérience fort aisée en faveur des alcalis, qui est que si l'on met dans l'eau à laquelle on a ajouté l'huile de vitriol, quelque sel alcali volatil ou fixe, tel que le sel volatil de corne de cerf ou de sel ammoniac, du sel fixe de tartre ou d'absinthe, ou quelqu'autre véritable alcali, on absorbera l'esprit acide, on redonnera à ces eaux leur premiere vertu, & on les disposera à donner leur teinture mêlées avec la bile, comme elles ont accoutumé de le faire dans leur état naturel.

Je fis l'été dernier quelques expériences avec les eaux de Pyrmont dont j'avois une douzaine de pintes. Je trouvai en les goutant qu'elles possédoient une vertu chalibée, & qu'elles faisoient une vive impression sur le palais, beaucoup plus agréable & spiritueuse que les meilleures eaux de Spa que j'aie jamais goutées. Ces dernieres passent pour excellentes lorsqu'elles pétillent un peu dans le verre: mais lorsqu'on verse les premieres dans un verre en été, & ce qui est bien plus, lorsqu'on débouche la bouteille, & que l'air vient à s'y introduire, il survient une ébullition considérable approchante à celle du cidre qui est en bouteille, mais qui n'est pas de longue durée; elles conservent leur gout piquant & ferrugineux jusqu'à la derniere goutte, quoique l'on soit quelque-tems à les boire. Ces eaux ne pétillent ni ne fermentent point en hiver, s'il en faut juger par les miennes. Il est vrai que je ne les avois point conservées avec soin, & qu'elles avoient été pendant l'hiver dans une cave où j'ai coutume de tenir mon vin & ma biere: mais elles n'ont point perdu leur gout ferrugineux ni la saveur piquante & agréable qu'elles avoient auparavant.

On a mis ces eaux au nombre des *aigrelettes* d'Allemagne, & quelques-uns de mes amis à qui j'en fis gouter les trouverent dabord aigres; lorsqu'ils vinrent à les examiner plus attentivement, ils furent forcés de changer d'avis & d'avouer que leur gout piquant les avoit séduits jusqu'au point de les leur faire trouver acides ou véritablement aigres. Le cidre & la biere douce en bouteille affectent le palais d'une sensation aigue, qui est fort éloignée de l'aigreur; on peut même faire ensorte que les alcalis volatils du sel ammoniac ou de la corne de cerf picotent la langue de la même maniere.

Je fis d'autres recherches pour voir si je ne découvrirois pas quelque acidité dans les eaux de Pyrmont. J'y versai une quantité considérable d'esprit de corne de cerf & de sel ammoniac préparé comme il faut, mais ce mélange ne produisit aucune fermentation. Pour mieux m'assurer de la nature de ces eaux, je les mêlai avec une quantité égale & quelquefois double de lait que je fis chauffer à différens degrés: mais ces eaux au lieu de cailler le lait, le conserverent dans son état naturel pendant quatre ou cinq jours, quoique ce fût dans le mois de Septembre & que le tems fût très-chaud.

Mettez environ un demi-grain de bile de la vésicule du fiel desséchée & pulvérisée dans un quart de pinte d'eau de Pyrmont, il la troublera sur le champ & lui donnera une couleur de pourpre foncé, surtout si vous avez soin de la remuer: mais si vous mettez cette poudre sur la surface de cette eau, elle la teindra d'un fort beau bleu. Vous aurez une teinture beaucoup plus agréable en mettant cinq feuilles de thé fort vert dans le fond d'un verre qui tienne un quart de pinte. Vous verrez ces feuilles se développer d'elles-mêmes & teindre en un quart-d'heure cette eau d'un bleu d'azur que peu de végétaux peuvent donner. J'ai observé que plus ces feuilles ou tel autre styptique restent dans l'eau, plus elles dégénerent en un pourpre foncé, ou même en une couleur noire.

Pour mieux connoître l'effet que produit l'usage interne de ces eaux, j'en bus une quarte à la fois de la maniere qui suit: je commençai par les eaux de Spa, que j'avois eues de la premiere main, & dont j'usai pendant une semaine. Je bus ensuite celles de Pyrmont pendant trois ou quatre jours, & usai alternativement de

ces eaux pendant vingt jours. Il me parut que celles de Pyrmont étoient plus agréables, donnoient plus de force & de vivacité, & qu'on devoit par conséquent les préférer aux autres, tant par rapport à leurs vertus qu'à cause qu'elles ont un gout beaucoup plus agréable.

Ces eaux ont encore cet avantage sur toutes les eaux chalybées étrangeres dont nous avons connoissance, qu'elles se conservent beaucoup mieux & ne sont pas si sujettes à perdre leur vertu, étant exposées à l'air, ce qui les rend d'une plus grande utilité. Le minéral chalybé est entierement dissous, parfaitement uni & mêlé avec l'eau, ce qui l'empêche de se précipiter aisément & le rend plus propre à passer dans les vaisseaux lactés, à pénétrer dans la masse du sang, & à produire des effets considérables. L'expérience suivante prouve que ce que j'avance ici n'est point une simple hypothèse.

Je remplis à demi une bouteille d'eau de Spa & l'exposai douze heures à l'air sans la boucher. Lorsque je vins à l'examiner, je ne la trouvai point différente de l'eau commune, au lieu que celle de Pyrmont que j'avois exposée à l'air de la même maniere, conserva son gout & donna sa teinture comme auparavant. Elle ne perdit point sa vertu pendant deux jours que je la laissai dans cet état, & peut-être eussai-je pu la laisser plus long-tems encore, mais je crus que ce tems suffisoit. Je crois donc pouvoir conclurre de cette expérience, que puisque les eaux de Spa ont été si salutaires dans les maladies chroniques, celles de Pyrmont qui ont beaucoup plus de vertus, doivent surmonter les maladies les plus opiniâtres.

Ces eaux ont quelquefois une qualité purgative : je voulus examiner si elles contenoient en effet quelque parties qui possedent cette propriété, & quelles étoient ces parties.

Je fis évaporer environ une quarte d'eau de Spa, & versai sur ce qui restoit une quantité d'eau de pluie suffisante pour dissoudre & pour enlever les sels. Après qu'elle fut évaporée j'eus un ou deux grains de sel qui avoit un gout de saumure pareil à celui des sels qu'on retire de la plupart des eaux de riviere. Tout le monde sait que les eaux purgatives ont un gout très-amer, & que le savant Grew donne au sel qu'on en retire, le nom de *sal catharticum amarum*, pour le distinguer des autres especes de sels naturels. Celui qu'on retire des eaux de Pyrmont n'a aucun rapport avec lui, n'ayant pas la moindre amertume.

L'on sait aussi qu'à moins que les eaux dont nous parlons ne soient imprégnées d'une quantité considérable de ce sel amer, elles ne purgent point du tout; deux ou trois grains ne suffisent point & n'ont pas la moindre vertu cathartique. Par exemple, mettez deux dragmes de sels purgatifs sur une quarte d'eau commune; cette quantité fera aller une ou deux fois à la selle une personne qui a le ventre naturellement libre. J'ai examiné plusieurs autres eaux chalybées, & je ne me suis jamais apperçu qu'elles continssent aucune partie qui eut une vertu purgative.

Je crois qu'il est d'autant plus aisé de démontrer que les eaux chalybées ont une vertu styptique & astringente, qu'elles doivent leur origine au fer & surtout aux Pyrites, que M. Lister regarde avec raison comme le principe de toutes les mines de fer aussi-bien que des eaux chalybées. J'ai souvent examiné la solution des Pyrites par l'eau de pluie à Deptfort & dans d'autres endroits où l'on fait la couperose, & je ne l'ai pas trouvée différente des autres eaux chalybées. C'est à ce minéral que nous devons les remedes styptiques astringens que l'on emploie extérieurement & intérieurement; les poudres & les sels d'acier, le vitriol de mars; souvent par l'usage des eaux de Tunbridge & des autres eaux ferrées, plusieurs personnes ont été délivrées de diarrhées invétérées qui avoient résisté à tous les autres remedes.

On peut objecter contre ce que je viens de dire, que les eaux de Pyrmont purgent ceux qui les boivent à leur source. Je sai aussi que celle de Tunbridge possedent outre cette qualité celle de causer le vomissement lorsqu'on les boit à la hâte & en trop grande quantité : mais nos Medecins ont remédié à cet inconvénient, & on ne s'apperçoit pas qu'elles produisent cet effet sur ceux qui observent un régime convenable. Il faut donc convenir que ces eaux sont astringentes de leur nature, & qu'elles exigent souvent des remedes apéritifs. La quantité d'eau que l'on boit à Pyrmont est souvent de trois à quatre pintes. Il n'est pas surprenant que leur poids les force à descendre, puisque la même chose arrive à l'eau commune lorsqu'on la boit à la hâte & en même quantité : mais lorsqu'on boit les eaux de Pyrmont ou telle autre eau chalybée que ce soit, petit à petit, savoir une pinte, on plutôt une demi-pinte toutes les heures, on en peut prendre trois pintes en autant d'heures sans crainte d'en être purgé. Il est impossible que ces eaux ne produisent l'effet qu'on en attend lorsqu'on a soin de conserver le corps & l'esprit dans une assiette tranquille : car moins on agit, mieux on rend ces eaux par les urines. Quoique cela semble un paradoxe, surtout aux Medecins étrangers, qui ordonnent à leurs malades de se promener beaucoup pendant qu'ils prennent les eaux; je suis persuadé que j'ai pour moi la raison & l'expérience. Je ne m'arrêtetai pas plus long-tems sur ce sujet pour le présent, & me contenterai de rapporter une observation que j'ai faite, qu'aucune de nos eaux ferrugineuses d'Angleterre ne donne une couleur de pourpre pareille à celle que donnent les eaux chalybées des pays étrangers ; elle est beaucoup moins vive & plus obscure ; plus les eaux sont mauvaises, plus aussi leur sédiment est noir. Celles d'Islington contiennent beaucoup d'ocre ; le minéral n'est pas assez dissous & donne une couleur noire, au lieu que celles de Pyrmont sont au-dessus de toutes les eaux que j'ai examinées jusqu'à présent par l'éclat de leur couleur qui est un bleu céleste. SLARE, *Dissert. Phil. Transf.*

Examen des Eaux Minérales.

Les vertus admirables & l'efficacité extraordinaire des eaux minérales froides, qu'on appelle *aigrelettes*, & des chaudes qu'on nomme *thermales* dans la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus invétérées, sont si connues & si attestées par le long usage & le nombre infini d'expériences qu'on a faites, que cette matiere ne souffre plus aujourd'hui aucune difficulté. Mais il n'est pas si facile de savoir d'où ces eaux tirent la vertu qu'elles ont de guérir les maladies ; & en effet, il y a peu de personnes qui sachent se servir de la Chymie pour découvrir les principes & les ingrédiens d'où elles reçoivent leurs vertus.

Le meilleur moyen dont on puisse se servir pour découvrir les principes des eaux médicinales, est de faire évaporer le liquide à une chaleur douce, ou dans un vaisseau d'étain posé sur la cendre chaude à découvert, ou ce qui vaut encore mieux, dans une cucurbite de verre, en conservant avec soin la liqueur qui sort par le bec de l'alambic, pour qu'on puisse connoître la proportion qu'il y a entre les parties solides & liquides. Si l'on pese avec soin après l'évaporation la masse seche qui reste dans la cucurbite, on saura au juste le poids des ingrédiens qui sont d'une nature plus fixée, qu'il n'est pas difficile d'examiner ensuite, quoiqu'ils aient un tissu différent.

On doit commencer par dissoudre ce qui a resté avec de l'eau pure distillée, ce qui est toujours nécessaire dans l'examen des préparations chymiques, car la plupart des eaux de fontaine contiennent une grande quantité de principes salins & terrestres. On sépare le sel par ce moyen, & il ne reste que la terre que l'eau a le plus de peine à dissoudre. Il est aisé de connoître si ce sel est alcali en le mêlant avec un acide : car pour lors il forme un sel neutre; ou avec du sel ammoniac, & dans ce cas, il se manifeste par l'odeur volatile urineuse. On peut encore le connoître en y ajoutant du mercure

sublimé dissous dans l'eau, car il se fait une précipitation d'une poudre jaune ; ou par la couleur verte qu'il donne au sirop de violettes.

Le cas devient un peu plus difficile lorsque les sels qui restent après l'évaporation sont de différente espece ; comme, par exemple, lorsque les sels alcalis sont mêlés avec des sels neutres, tels que le sel commun ou le sel de chaux, l'*Aphronitrum* ou sel sulphureux, qui approche de la nature de l'*Arcanum duplicatum* ou du tartre vitriolé. On me demandera peut-être comment il est possible de les séparer les uns des autres ? On peut le faire de la maniere suivante : versez de l'eau commune sur la masse desséchée & écoulez-la après une légere agitation. Il restera par ce moyen une poudre saline, qui n'est pas aisée à dissoudre, telle que sont tous les sels moyens ; car les sels alcalis se dissolvent promptement dans l'eau. Il est un autre moyen de séparer les sels neutres des alcalis, qui est la crystallisation, dans laquelle, lorsqu'on s'y prend comme il faut, les sels moyens, comme étant les plus propres à recevoir une forme concrete, descendent les premiers, & se présentent sous la figure de crystaux, & il ne reste qu'une liqueur lixivielle qui flotte sur la surface, qui contient les sels alcalis, & qui ne prend une forme solide qu'avec beaucoup de peine.

On peut faire ici une autre question ; savoir, comment on peut découvrir la véritable nature & les proprietés des sels moyens ? On doit savoir qu'il ne passe d'autres sels des entrailles de la terre dans ces eaux, qu'un sel commun, ou un sel neutre d'une nature vitriolique & sulphureuse, formé par l'union de l'acide du soufre ou du vitriol, avec une espece de sel ou de terre de nature alcaline. Le premier, c'est-à-dire, le sel commun, est aisé à distinguer par sa saveur & la figure cubique qu'il a reçue dans la crystallisation, & par la fumée blanche, abondante & d'une odeur pénétrante qu'il répand lorsqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol. Voici la maniere dont on éprouve l'autre sel, qui tire son origine d'un *acide* sulphureux, qui est généralement répandu dans les entrailles de la terre.

Mêlez deux parties de ce sel avec une partie de sel de tartre, & une partie de charbon en poudre, & faites-les fondre & incorporer dans un creuset à un feu de fusion ; il se formera une masse rouge d'un gout sulphureux alcalin fort approchant du foie de soufre, dont on tire au moyen de l'esprit de vin parfaitement rectifié, la véritable teinture jaune de soufre, qui donne à l'argent une couleur de suie.

Cette masse étant dissoute dans de l'eau, il se précipite au moyen d'une liqueur *acide* un véritable lait de soufre ; ce qui prouve manifestement que le soufre minéral qui est composé de l'*acide* universel, & d'un principe inflammable, revit dans ce procedé. Cela se trouve vrai, non-seulement dans tous les sels que l'on obtient par le secours de l'art, & qui sont composés d'un *acide* vitriolique ou sulphureux ; mais l'on retire encore par le moyen de ce procédé une masse sulphureuse alcaline de tous les sels moyens, excepté le sel commun, que l'on trouve dans les eaux minérales, tant chaudes que froides ; avec cette différence, que si le sel moyen est composé d'un sel alcali & de l'esprit de sonfre, il se fond beaucoup plus aisément au feu, que lorsque cet *acide* se trouve uni avec un principe terrestre, comme est le sel dans ce qu'on appelle aphronitre, & qui s'attache aux cailloux.

On trouve dans la plupart des eaux minérales, outre les sels alcalis & moyens dont on vient de parler, un sel vitriolique, qui est rarement fixe, mais, pour l'ordinaire, subtil & volatil. Ce même sel se manifeste dans toutes ces eaux, moins par son gout, que par la couleur noirâtre & de pourpre foncé qu'elles reçoivent de la noix de galle réduite en poudre, de l'écorce de grenades ou des fleurs de grenadier mises en infusion lorsqu'on les mêle avec elles. La volatilité de cet esprit vitriolique, ou plutôt de l'*acide* de ce minéral, qui constitue, étant joint avec les particules martiales, le sel volatil de vitriol paroît principalement, en ce que les eaux minérales qui prennent la teinture des noix de galle, & qui noircissent les excrémens lorsqu'on les boit, perdent aussi-tôt qu'on les expose à l'air dans un lieu chaud, leur gout vitriolique & la faculté qu'elles ont de changer de couleur, ce qui arrive encore plus promptement pour peu qu'on les fasse bouillir.

Il reste encore quelque chose à examiner dans les eaux minérales, qui est leur principe spiritueux extrêmement subtil, lequel paroît être d'une nature aérienne & éthérée, & avoir une vertu élastique. Il se manifeste non-seulement par les vapeurs qui sortent de ces eaux en abondance, & par leur odeur vive & pénétrante ; mais encore par les effets qu'il produit sur la tête lorsqu'on boit ces eaux. C'est ce principe qui fait que les eaux minérales, surtout celles qui sont froides, forment, lorsqu'on les verse d'un verre dans l'autre, une grande quantité de bulles qui s'attachent aux parois du vaisseau.

Mais ces bulles s'élevent en plus grand nombre & avec plus de force & de vitesse des interstices de ces eaux sur leur surface, lorsqu'on les mêle avec une égale quantité de vin de la Moselle ou du Rhin, ou quelqu'autre qni contient un *acide* subtil, ou auquel on a joint un peu de sucre. Par ce moyen la couleur & le gout de ces eaux deviennent beaucoup plus agréables, & les vapeurs qui s'en élevent, sont si abondantes qu'elles paroissent fumer. Cette effervescence qui fait élever ces bulles, dépend du choc du sel alcali, qui domine dans les eaux minérales avec l'*acide* subtil de ces vins.

C'est encore ce principe spiritueux qui réside dans les eaux qui fait casser les vaisseaux ou les bouteilles avec une violence extraordinaire, lorsqu'étant bien bouchées, elles viennent à s'échauffer, ce qui est une preuve évidente de la vertu élastique & susceptible de raréfaction de cette matiere extremement subtile.

On peut encore découvrir fort commodément dans le vuide, au moyen de la machine pneumatique, l'existence de ce principe spiritueux. Car il s'éleve une si grande quantité de bulles à la surface du vaisseau, qu'il semble que la liqueur soit échauffée au point de bouillir.

On doit donc regarder les eaux qui étant soumises à l'examen, ne produisent point de semblables effets comme fort inférieures aux précédentes. Car c'est cet esprit minéral extremement subtil qui donne aux eaux & aux ingrédiens qui les composent une vertu si extraordinaire, qu'elles pénetrent non-seulement avec promptitude dans les organes les plus fins & les plus éloignés, & dans les émonctoires du corps ; mais qu'elles communiquent encore une force surprenante aux parties solides, & aux fibres motrices, pour hâter le passage des eaux par tout le sisteme vasculeux de notre corps, ce qui détruit les obstructions des vaisseaux, & hâte les sécrétions, & les excrétions des liqueurs superflues.

Mais comme il n'y a point d'eau de fontaine qui ne donne, après l'évaporation, quelque chose de terrestre, qui ne se dissout qu'avec peine, on ne doit point être surpris de trouver la même chose dans les eaux minérales, chaudes & froides ; même dans celles qui sont les plus renommées par leurs vertus médicinales. Il est maintenant nécessaire de rechercher la nature & les propriétés de cette substance grossiere. Car les eaux passent par différentes especes de terres dont elles emportent quelques parties à cause de leur mouvement intestin.

Les matieres terrestres qui pénetrent dans les pores de l'eau, & qui s'unissent avec elle, sont principalement ; les terres qui tiennent de la nature de la chaux, de l'ocre, de la terre glaise, & de la craie. On connoît celle de la premiere espece par son effervescence avec un *acide*, aussi-bien que par la cuite dans laquelle elle aquiert une acrimonie extraordinaire. Lorsqu'il y a une grande quantité de chaux dans les eaux, surtout

dans celles qui sont chaudes, elles s'en sépare lorsqu'il fait froid, s'attache aux vaisseaux & les couvre en peu de tems d'une croûte pierreuse, comme il arrive à celles de Carls-Bath, qui contiennent une si grande quantité de terre alcaline de la nature de la chaux, qu'il se forme des pierres d'une grandeur démesurée dans les vaisseaux où elles sont. Si le sédiment qui reste dans le filtre après l'évaporation & la crystallisation, est de couleur jaune, & qu'il rougisse lorsqu'on le calcine; c'est une preuve qu'il y a dans ces eaux une matiere martiale qui ne manque jamais de produire des effets salutaires dans le corps humain par sa vertu légerement astringente & corroborante.

Quoique la terre qui tient de la nature de l'ocre, reçoive sa couleur du fer; elle ne peut être dissoute par aucun acide; la plupart des eaux minérales sont remplies de cette espece de terre martiale, sans aucun autre ingrédient salin ou sulphureux; ce qui les rend d'une très-grande utilité dans la cure des maladies chroniques, soit qu'on en use en forme de boisson ou de bain. On peut mettre de ce nombre les eaux de Freyenwald dans le Marquisat de Bibra, dans la Thuringe, & de Leuchstad, dont on ne peut trop priser la vertu corroborante, dessiccative, & diaphorétique, surtout lorsqu'on s'en sert en forme de bain.

Il est aisé de connoître qu'il y a quelque matiere terrestre dans les eaux minérales; car en versant promptement une quantité suffisante d'eau, & la laissant reposer, les particules les plus subtiles nagent dans la liqueur, mais les plus grossieres descendent au fond, & leur pesanteur les empêche de s'élever avec facilité.

Outre les eaux minérales, chaudes & froides, dans lesquelles nous avons prouvé que les alcalis dominoient; il y a encore des eaux médicinales qui ne sont imprégnées d'aucun acide, ni d'aucun alcali, & qui ne sauroient altérer la couleur du sirop de violettes; elles contiennent cependant un sel moyen, qu'il est aisé d'avoir par l'évaporation & la crystallisation. Telles sont celles que je découvris il y a quelques années en Boheme, dans la Ville de Zetliz, à deux mille de Tœplis. Ces eaux sont très-ameres, laxatives, & contiennent une quantité considérable de sel moyen, qui approche beaucoup par sa nature, & par ses vertus de l'aphronitre ou du sel d'epsom artificiel. Hoffman, *Observ. Phys. Chym.*

« Les particularités suivantes qui concernent quelques-» unes des principales eaux minérales d'Allemagne, » doivent encourager les Curieux qui sont à portée de » quelqu'unes des sources qui sont très-abondantes en » France, & dont on n'a point une connoissance suffi-» sante, à examiner leurs principes aussi-bien que leur » nature respective, afin que le public ait une connois-» sance plus assurée, & plus étendue des effets salutai-» res qu'elles produisent dans la cure des maladies. »

1. Puisqu'il est certain que les eaux médicinales, chaudes & froides que l'on trouve dans différens pays, different considérablement par les principes ou ingrédiens qu'elles contiennent, aussi-bien que par leur pureté, ce qui fait que les unes sont propres à une sorte de maladie, & les autres à une autre; que quelques-unes conviennent à certains tempéramens, tandis que d'autres leur sont contraires: il est important de déterminer précisément les vertus & les effets des différentes eaux par des expériences certaines. Le but que je me propose dans cette section, est d'indiquer une méthode exacte & réguliere, de découvrir dans chaque pays les eaux qui peuvent contribuer le plus efficacement à la guérison des maladies. Pour rendre cette matiere plus familiere & plus intelligible, je me servirai d'exemples plutôt que de préceptes, & je rapporterai plusieurs expériences que j'ai faites sur certaines eaux qui ont le plus de réputation en Allemagne; ce qui me fournira en même-tems l'occasion de confirmer l'efficacité qu'on leur attribue dans la Medecine par l'expérience, & par l'exemple des personnes qui en ont usé avec succès, & de prouver que leurs vertus s'accordent avec les principes qu'on y découvre.

2. Je commencerai par les eaux de Pyrmont qui tiennent la premiere place parmi les *aigrelettes*, à cause de leur nature pénétrante, & de la facilité avec laquelle elles passent. Ces eaux ont cela de particulier qu'elles brisent avec beaucoup de facilité les vaisseaux de verre ou de terre dans lesquels on les enferme au sortir de leur source, pour peu qu'on les agite; de sorte qu'il faut avoir soin de ne point remplir tout-à-fait les bouteilles que l'on veut transporter dans les pays étrangers, & les laisser même débouchées pendant quelques heures, afin que leur esprit volatil élastique puisse s'évaporer en partie.

3. Lorsque l'on boit ces eaux à jeun, elles frappent non-seulement l'odorat par la subtilité des vapeurs qui s'en élevent, mais elles causent encore des vertiges pareils à ceux que l'on ressent après avoir bu trop de vin.

4. Elles operent quelquefois par les selles, mais avec beaucoup plus d'effet lorsqu'on ne les boit point à leur source, & qu'on en use à quelque distance du lieu où elles naissent. La matiere qu'elles évacuent est plus noire que lorsqu'on boit d'autres eaux *aigrelettes*. Mais elles perdent leur vertu purgative, & ne donnent plus la même couleur aux excrémens, lorsqu'on les laisse long-tems exposées à l'air.

M. Slare refuse à ces eaux la vertu purgative que nous venons de leur attribuer, sur ce qu'elles ne laissent aucun sel cathartique amer après l'évaporation; & veut que cet effet ne provienne que de ce qu'on les boit à la hâte & en grande quantité. L'eau commune devroit dans ce cas produire un semblable effet. Mais il paroît par ce qu'on vient de dire, qu'elles sont quelque peu purgatives, à raison de leur esprit vitriolique volatil, qui ne manque pas de causer le vomissement lorsqu'il abonde dans les eaux minérales, comme il paroît par les eaux de Passy qu'on a découvertes depuis peu en France. Voyez *l'Histoire de l'Acad. Roy. des Sciences, ann.* 1720.

5. Lorsqu'on met des feuilles de thé, des fleurs de balaustes, ou de la noix de galle en poudre dans un verre de cette eau, elle se teint d'abord en bleu, aussi-tôt après en pourpre, & enfin en noir; ce qui prouve que cette derniere couleur provient de la concentration du pourpre, & que le bleu n'est autre chose qu'un pourpre foible & mêlé. Mais lorsque l'on y ajoute quelques gouttes d'esprit de vitriol, toutes ces couleurs s'évanouissent aussi-tôt.

6. Lorsqu'on mêle cette eau avec quelque esprit acide extrêmement fort, tel que l'esprit de vitriol & l'eau forte; ou même un autre plus foible, tel que peut être le vinaigre, le jus de citron ou le vin du Rhin, il survient une ébullition sensible, & il s'éleve une grande quantité de bulles à la surface de la liqueur, qui s'exhale aussi en vapeurs.

7. On ne remarque point de semblable ébullition ensuite du mélange de cette eau avec une liqueur alcaline, ou fixe comme l'huile de tartre, ou volatile comme l'esprit de sel ammoniac: mais l'eau devient seulement un peu blanche & épaisse. Elle reprend de nouveau sa transparence, lorsqu'on y verse une quantité d'esprit de vitriol suffisante pour soûler le principe alcali.

8. Lorsqu'on mêle cette eau avec une quantité égale de lait de vache, elle empêche la coagulation de ce dernier qui devient fluide, & qu'elle met par-là hors d'état de se cailler; ce qui prouve évidemment que cette eau ne contient aucun acide.

Cette particularité est confirmée par M. Slare, qui a découvert que ces eaux ne caillent point le lait, quoiqu'on les fasse bouillir ensemble, mais qu'elles le conservent plusieurs jours dans son état naturel.

9. Le sirop de violette mêlé avec cette eau, prend une couleur verte foncée, qui disparoît de nouveau lorsqu'on y ajoute quelques gouttes d'esprit de vitriol.

10. En faisant évaporer quarante-huit onces de cette eau à petit

à petit feu, on retire deux scrupules de matiere seche. Si on en met la moitié dans un verre, & qu'on verse dessus trente gouttes d'huile de vitriol, il se fait une effervescence violente, & il s'éleve une vapeur extrement subtile, qui affecte l'odorat de la même maniere que lorsqu'on verse de l'huile de vitriol dans du sel commun. En versant de l'esprit de vitriol rectifié sur l'autre moitié de cette matiere seche, il survient une pareille effervescence; & elle se convertit en une substance saline amere, qui dépose une portion considérable de terre de la nature de la chaux. Cette substance saline étant dissoute, filtrée & crystallisée, ne fermente plus avec aucun acide.

11. Ayant exposé pendant vingt-quatre heures plusieurs pintes d'eau de Pyrmont à l'air dans un grand vaisseau d'argent, je la trouvai si fort altérée, qu'on auroit eu de la peine à la reconnoître. Elle étoit insipide, épaisse & trouble, & il s'étoit précipité une terre fine jaunâtre. Lorsque j'eus versé la liqueur qui flottoit sur cette poudre, elle ne fermenta plus avec les acides, elle ne se teignit plus en noir avec la noix de galle pulvérisée, & ne changea plus en verd le sirop violat qu'on y mêla.

12. Il paroît par ces observations que les eaux de Pyrmont sont chargées d'un esprit minéral, pur, pénétrant & élastique, d'où dépend leur vertu & leur efficacité dans les maladies auxquelles elles conviennent. Tant que ce principe extrement raréfié est uni aux particules terrestres & aux craies qui se trouvent dans cette eau, il prend une nature alcaline: mais comme il est encore uni à une terre subtile & ferrugineuse, il approche de la nature du vitriol, & a le même goût, il noircit les excrémens, & prend une couleur noirâtre avec la noix de galle. C'est pourquoi, tant que ce principe reste dans ces eaux, il les rend extrement actives, & propres à détruire les obstructions & à hâter les sécrétions du corps: mais lorsque cet esprit s'est une fois évaporé, elles perdent entierement toutes leurs vertus médicinales. Comme les eaux de Pyrmont sont pénétrées de ce principe spiritueux d'où elles tirent toute leur force, il est évident que leur usage convient beaucoup mieux à ceux qui sont d'un tempérament robuste, qu'aux personnes d'une complexion foible & délicate. Ces dernieres peuvent cependant les boire sans danger & avec avantage, pourvu que ce soit en petite quantité, & qu'ils les mêlent avec de l'eau de fontaine qui n'ait aucune mauvaise qualité. On les mêle encore avec une égale quantité de lait, ce qui les rend extrement salutaires à ceux qui sont incommodés de la goutte & du scorbut, comme j'en ai été convaincu par le long usage que j'ai fait de ces eaux.

13. Les eaux d'Egra sont celles qui approchent le plus de celles de Pyrmont par leur vertu. Comme elles ne sont pas aussi spiritueuses, elles sont d'une nature plus douce, ce qui contribue à les rendre beaucoup plus salutaires. Elles sont même aujourd'hui plus en usage que celles de Pyrmont, & l'on en transporte toutes les années une quantité prodigieuse dans les pays étrangers.

14. Lorsqu'on verse de l'esprit de vitriol dans cette eau, il cause une ébullition manifeste, qui est cependant moins grande que dans celles de Pyrmont.

15. L'huile de tartre ne détruit point la transparence de cette eau, ni sa fluidité; au lieu que les autres eaux minérales deviennent bourbeuses ou laiteuses par leur mélange avec une liqueur alcaline, à cause du sel commun, ou de la terre à chaux qu'elles contiennent.

16. Cette eau se teint en rouge mêlée avec la noix de galle au sortir de sa source, ce qui n'arrive point lorsqu'on la transporte à une trop grande distance, à moins que le vaisseau ne soit exactement bouché; ce qui prouve qu'elle contient une tres-petite quantité de terre ferrugineuse.

17. Elle donne une couleur de verd pâle au sirop violat, preuve certaine que le principe alcali y domine.

18. Lorsqu'on ajoute à cette eau une dissolution de vitriol de Mars, il se précipite au fond une matiere d'un jaune obscur; ce qui vient moins de l'eau que du vitriol lui-même qui la donne, tandis que l'acide du vitriol rencontrant le sel alcali, s'y unit, & laisse aller les particules ferrugineuses auxquelles il étoit joint.

19. J'ai fait distiller douze onces de cette eau au bain-marie, ce qui m'a d'abord donné un phlegme parfaitement insipide, & vingt-quatre grains de matiere saline seche qui s'est trouvée au fond du vaisseau. J'ai versé sur cette matiere de l'huile de vitriol, qui n'a produit aucune effervescence, ni fait élever aucune vapeur volatile; ce qui prouve que cette eau ne contient aucun sel commun.

20. Il est donc évident que les eaux d'Egra doivent leur qualité purgative à la grande quantité de sel cathartique amer qu'elles contiennent, lequel est d'une nature neutre, eu égard à l'acide & à l'alcali. On tire annuellement ce sel purgatif de ces eaux en les faisant bouillir, & on en envoie une grande quantité dans les pays étrangers. Ce sel a la même vertu que celui qu'on appelle communément sel d'Epsom, & il n'en faut qu'une once dissoute dans une pinte d'eau pour faire aller trois ou quatre fois à la selle sans violence. Ces eaux sont encore extrement recommandables par la subtilité, la légereté & la pureté de leurs parties aqueuses, ce qui les rend préférables à cet égard à celles de Pyrmont, qui contiennent une grande quantité d'ocre & de terre à chaux. C'est donc une chose démontrée par la raison & par l'expérience, que les eaux d'Egra sont très-propres à entraîner les viscosités des premieres voies, aussi-bien que les matieres qui causent des obstructions dans le corps des personnes hypochondriaques ou d'un mauvais tempérament, & de les évacuer par les selles; comme aussi pour enlever les obstructions des vaisseaux sanguins des visceres, & dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses qui s'y sont fixées.

21. Nous allons maintenant examiner les eaux de Seltz, qui ne sont pas moins célebres que les précédentes, & qui, par la maniere douce dont elles agissent, sont extrement salutaires aux personnes qui sont d'une complexion foible, sur-tout à celles qui sont dans un état de consomption, ou qui ont les poumons attaqués.

22. Ces eaux fermentent avec quelque espèce d'acide que ce soit; elles bouillonnent avec violence, & jettent beaucoup de fumée lorsqu'on les mêle avec du vin du Rhin ou du sucre pulvérisé; le mélange écume même comme du lait.

23. Elles noircissent ou deviennent d'une couleur rouge foncée, étant mêlées avec une égale quantité de vieux vin d'Allemagne appellé *Kock*, de même que lorsqu'on verse de l'huile de tartre ou de l'esprit de sel ammoniac dans de bon vin blanc.

24. Leur goût n'est point aussi vif, aussi pénétrant, ni aussi aigre que celui des autres eaux minérales, mais quelque peu lixiviel.

25. Elles ne se teignent ni en blanc, ni en rouge, & encore moins en noir, mêlées avec la noix de galle, & ne noircissent point les excrémens de ceux qui en usent.

26. Elles deviennent laiteuses avec l'huile de tartre, & ne déposent aucun sédiment.

27. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l'évaporation une drachme & douze grains de matiere saline, qui étant dissoute dans l'eau, & filtrée, donne un sel lixiviel, dont on tire deux scrupules de sel pur alcali. Le mélange de la dissolution de ce sel avec celle du mercure sublimé, fait précipiter un turbith minéral de couleur jaune, qui tombe peu à peu au fond. J'ai encore eu le plaisir de voir que cette dissolution teignoit en rouge l'infusion de rhubarbe.

28. Ce même sel alcali, mêlé avec du sel ammoniac, lui enleve son acide, & dégage la partie volatile urineuse, qui, en s'évaporant, frappe le nez d'une odeur pénétrante.

29. Ayant foulé vingt-quatre onces de cette eau avec de l'esprit de vitriol, & fait évaporer peu-à-peu ce mélange, il m'a donné une drachme & demie de sel neutre, semblable au tartre vitriolé.

30. Je ne connois point d'eaux médicinales si sujettes à se corrompre que celles-ci; de sorte qu'il faut avoir soin, lorsqu'on veut les conserver, de bien remplir la bouteille, la boucher exactement, & enduire le bouchon de poix.

31. Cette eau perd entierement son gout, lorsqu'on l'expose vingt-quatre heures à l'air dans un grand vaisseau, & devient lixivieuse, comme si on y avoit mêlé de l'huile de tartre. Il ne se précipite aucune substance jaunâtre.

32. Il est aisé de s'appercevoir, en faisant attention à ces phénomenes, que ces eaux minérales contiennent une plus grande quantité de sel alcali qu'aucune autre qui soit en Allemagne. Comme elles n'ont aucun sel cathartique amer, ni aucun principe ferrugineux : elles operent plutôt par les urines que par leur qualité purgative ou astringente, qui n'est pas fort considérable. Elles ne contiennent pas beaucoup non plus d'esprit volatil minéral : ce qui fait qu'elles sont d'une nature plus douce. Il s'ensuit donc que ces eaux non-seulement ne sont pas dangereuses, mais qu'elles peuvent encore être employées avec utilité par ceux qui sont d'une complexion foible, surtout dans les maladies scorbutiques, phtisiques & nerveuses. On peut les prendre seules, ou, ce qui vaut encore mieux, avec du lait d'ânesse ou de chevre : ce qui est une méthode que j'ai introduite avec succès depuis plus de vingt-cinq ans, & dont plusieurs Medecins se sont bien trouvés. J'ose même assurer que les eaux de Seltz bues avec du lait sont le remede le plus sûr, le plus prompt & le plus efficace que l'on puisse employer, pour délayer & entraîner les humeurs acides & mal digérées, pour corriger la mauvaise disposition du sang & des liqueurs dans la goutte, pour relâcher & rétablir les parties nerveuses attaquées de mouvemens spasmodiques.

33. Les eaux de Tonnstein sont celles de toute l'Allemagne qui ont le plus de réputation, & qui sont le plus agréables au gout.

34. Elles ont cela de commun avec toutes les autres eaux minérales froides, qu'elles bouillonnent mêlées avec les acides. Etant mêlées avec du sucre ou du vin verd, elles écument comme le lait avec bruit, & laissent échapper une fumée abondante & une grande quantité de bulles.

35. Elles ne sont point altérées par le mélange de l'infusion de la noix de Galle, & conservent leur transparence ordinaire : ce qui prouve qu'elles ne contiennent aucunes particules ferrugineuses ou vitrioliques.

36. Elles donnent au sirop violat une couleur verte très-foible, ce qu'elles ont de commun avec les autres eaux minérales froides : preuve évidente que le principe alcalin s'y trouve.

37. Elles deviennent laiteuses, étant mêlées avec de l'huile de tartre, & déposent un léger sédiment : ce qui fait voir qu'elles contiennent du sel commun ou quelque substance qui tient de la nature de la craie.

38. Elles perdent, en demeurant long-tems exposées à l'air, leur gout piquant & leur transparence.

39. Lorsqu'on les fait évaporer sur le feu dans un bassin d'étain, il se forme sur leur surface une pellicule de différentes couleurs : ce qui est un phénomene qu'on n'observe point dans les autres eaux de cette espece.

40. Ayant fait évaporer vingt-quatre onces de ces eaux, elles m'ont donné deux scrupuules de matiere solide, qui étant dissoute dans de l'eau claire & desséchée, m'a donné un scrupule de sel & un autre de terre à chaux. Je mis ce sel dans un verre, & versai dessus quelques gouttes d'huile de vitriol, qui occasionnerent une grande effervescence, & firent élever une vapeur épaisse, picotante, pareille à celle qui résulte du mélange du sel commun & de l'huile de vitriol.

41. Ce que nous venons de dire prouve évidemment que les eaux de Tonnstein contiennent peu de sel alcali, beaucoup de sel commun, de la craie & de l'esprit minéral : ce qui fait que leur nature est fort douce, & qu'elles n'agissent pas beaucoup par les selles & par les urines. On peut donc les employer avec succès dans les maladies chroniques & aigues, ou seules ou mêlées avec du vin, au lieu des autres liqueurs faites avec différens grains qui conviennent rarement dans ces maladies. Elles paroissent encore fort propres dans les maladies hypochondriaques.

42. Les eaux de Wildung ont beaucoup d'affinité avec celles de Tonnstein ; & elles tiennent plutôt lieu de boisson ordinaire que de remede.

43. Elles donnent des signes manifestes du principe alcalin, qu'elles contiennent, par leur effervescence avec les acides. Elles paroissent encore entierement imprégnées d'un esprit minéral extremement subtil, puisqu'étant long-tems exposées à l'air, elles perdent le gout minéral qui leur est propre.

44. Elles ne prennent ni la teinture de la noix de Galle, ni celle des fleurs de balaustes, & ne se teignent que foiblement en verd avec le sirop violat.

45. Vingt-quatre onces de cette eau donnent après l'évaporation quatre grains de sel alcali, & huit de terre extremement blanche, qui se dissout dans l'esprit de vitriol.

46. On peut conclurre de ces expériences que les eaux de Wildung sont d'une nature beaucoup plus douce que toutes celles qu'on a examinées jusqu'ici : ce qui fait qu'on peut les employer pour boisson ordinaire, ou seules ou mêlées avec du vin. Quoiqu'elles ne soient pas si propres à détruire les maladies chroniques invétérées, ou à débarrasser les premieres voies, elles peuvent être néantmoins fort utiles pour adoucir l'acrimonie des liqueurs dans la goutte & dans le scorbut.

47. Lorsqu'on n'a pas soin de boucher exactement les bouteilles dans lesquelles on garde les eaux de Swalbach, elles se corrompent, & déposent un sédiment jaunâtre.

48. Etant mêlées avec la noix de Galle au sortir de leur source, elles se teignent en rouge, & noircissent un peu les excrémens ; preuve évidente qu'elles sont d'une nature ferrugineuse.

49. Elles fermentent avec les acides ; elles s'épaississent & deviennent laiteuses avec l'huile de tartre ; & elles perdent leur gout & leur vertu laxative, lorsqu'elles demeurent exposées à l'air.

50. Vingt-quatre onces de cette eau ont laissé après l'évaporation environ deux scrupules de matiere saline, dont le tiers étoit une espece d'ocre.

51. Il suit de ce qu'on vient de dire, que les eaux de Swalbach tiennent le milieu entre celles d'Egra & de Pyrmont, & que l'esprit minéral & le principe subtil ferrugineux qu'elles contiennent, les rend non-seulement propres à hâter les excrétions par les selles & par les urines, mais encore à fortifier les parties : ce qui les rend d'un grand usage dans les maladies hypocondriaques.

52. Quoique je n'aie pas eu occasion d'examiner moi-même les eaux de Spa, je ne puis m'empêcher d'en dire quelque chose d'après Henri d'Eer, qui a composé sur ce sujet un savant traité sous le titre de *Spadacrene*, & d'après les Essais physiques de Valerius.

53. Lorsqu'on transporte les eaux de Spa à une distance considérable de leur source dans des bouteilles bien fermées, elles déposent au bout de quelque tems une petite quantité de matiere semblable à l'ocre.

54. Un seul grain de noix de galle pulvérisée suffit pour teindre en pourpre une once de cette eau ; mais elle ne change point de couleur, lorsqu'on a eu soin de la faire chauffer auparavant.

55. Ces eaux ne caillent point le lait. Lorsqu'on les mêle avec du vin, elles jettent des vapeurs pareilles à celles de l'eau bouillante, & d'une odeur très-agréable, & laissent échapper une infinité de bulles dont la variété forme un spectacle très-amusant.

56. Ces eaux paroissent causer une ivresse qui ne dure pas plus d'un quart d'heure.
57. Leur pesanteur spécifique est moindre que celle de l'eau commune distillée, d'un grain sur une once & demie.
58. Douze onces de cette eau donnent par l'évaporation un grain & demi de poudre blanche.
59. Supposé que ces expériences soient justes, il s'ensuivoit que les eaux de Spa sont peut-être aussi légeres & aussi subtiles qu'aucune autre eau que ce soit, leur pesanteur spécifique étant moindre que celle de l'eau commune distillée. Comme elles contiennent une petite portion de terre ou de matiere saline, & une grande quantité de l'esprit universel minéral, il est aisé de conclurre qu'elles doivent posséder toutes les vertus qu'Henri d'Eer leur attribue. Cet Auteur en recommande l'usage dans les maladies de la vessie & des reins, dans la gonorrhée & dans les ulceres vénériens de la bouche & de la langue. Outre ces vertus qui leur sont particulieres, elles en ont d'autres qui leur sont communes avec les eaux minérales froides.
60. Les eaux de Buchen fermentent considérablement avec l'huile de vitriol: elles donnent une couleur verte foncée au sirop de violettes, & ne prennent aucune teinture avec la noix de galle.
61. En versant goutte à goute la dissolution de vitriol de Mars dans ces eaux, il se précipite insensiblement une matiere.
62. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l'évaporation vingt-deux grains de matiere saline alcaline, qui étant dissoute de nouveau donne seize grains de sel purement alcali, & six de terre.
63. L'huile de vitriol, versée sur ce sel, fait une fermentation violente, sans aucune vapeur pareille à celle qui résulte du mélange de cette huile avec le sel commun.
64. Ces eaux n'ont aucune vertu purgative, en quelque quantité qu'on les prenne: mais elles operent efficacement par les urines. Lorsqu'on y ajoute une quantité convenable d'esprit de vitriol, il en résulte un sel qui change leur gout, & leur donne une vertu purgative.
65. Elles sont imprégnées d'un esprit minéral abondant, dont la privation les rend insipides.
66. Il suit de ce que nous venons de dire que les eaux de Buchen sont au-dessus des autres eaux minérales par leur légereté, leur pureté, leur subtilité, par le sel alcali & l'esprit élémentaire abondant dont elles sont imprégnées. Cependant, comme elles sont au voisinage des eaux d'Egra & de Carles-Bade, les habitans n'en font aucun cas, & il est rare que les Medecins les ordonnent, à moins que leurs malades ne prennent les bains de Carles-Bade. Il est cependant extraordinaire qu'on ne transporte point ces eaux dans les pays étrangers, puisqu'elles ne sont point inférieures à celles de Seltz & de Tonnstein par leurs vertus, & qu'elles se conservent parfaitement, lorsqu'on a la précaution de les tenir bien bouchées. HOFFMAN.

Nous avons examiné jusqu'ici les eaux minérales auxquelles on donne le nom général d'*Aigrelettes*, qui doivent effectivement leur vertu au principe alcali dont elles sont pénétrées. Nous allons examiner maintenant celles qui en different par le nom aussi-bien que par les principes qui les composent, en commençant par les eaux qui tirent leur vertu de la substance ferrugineuse qu'elles contiennent, & qui leur a fait donner le nom de *Martiales*.

De ce nombre sont les eaux de Radeberg, de Leuchstad, de Bebran, de Feyemwald & de Weissembourg. On trouve, en examinant ces eaux avec soin, qu'elles ne contiennent d'autre matiere visible qu'un léger safran de Mars, qui est aisément tenu en dissolution dans cette eau extremement légere & élémentaire. Elles ne manifestent ni ne perdent pas aussi promptement les particules spiritueuses dont elles abondent, que les eaux dont nous avons parlé ci-dessus; elles ne contiennent aucun principe alcali, ne fermentent jamais avec les acides, & ne teignent jamais en verd le sirop de violettes.

Elles different encore de la plupart des autres eaux médicinales, en ce qu'elles prennent une teinture de pourpre foncé, avec la noix de galle; & qu'étant long-tems exposées à l'air, elles déposent un sédiment jaune: ce qui leur arrive aussi lorsqu'elles ont bouilli. Cette matiere qu'elles déposent découvre leur nature particuliere, aussi-bien que le principe ferrugineux dont elles abondent: car non-seulement les environs de ces sources sont quelquefois couverts d'un ocre jaune; mais le dedans des vaisseaux dans lesquels on les renferme, est encore enduit d'une espece de croûte de la même matiere, & elles déposent une pareille substance au bout de quelques semaines. Lorsqu'on vient à examiner cet ocre, il ne paroît être autre chose que du fer réduit en une poudre subtile, ou en safran de mars naturel, qui ne differe point de l'artificiel, puisqu'on peut, au moyen de la calcination, le convertir en un véritable safran, & qu'en le jettant dans un creuset rougi au feu avec une égale quantité de sel ammoniac, il s'en éleve des fleurs brillantes, qui étant recueillies & jettées dans de l'esprit de vin, donnent une teinture de Mars excellente.

Si nous examinons les vertus médicinales de ces eaux Martiales, nous trouverons qu'elles ont une vertu apéritive & fortifiante, qui en rend l'usage interne & externe extremement utile. Elles lâchent le ventre lorsqu'on les boit; mais elles fortifient tous les visceres, & spécialement l'estomac; elles excitent l'appétit: ce qui fait qu'on peut les employer avec succès & sans rien craindre dans les maladies qui admettent les préparations de Mars. Etant employées en forme de bain, elles raniment les membres qui sont engourdis & privés de mouvement; elles appaisent les douleurs, remédient aux contractions & aux relâchemens des parties; dessechent & guérissent les vieux ulceres. Quoique l'on ne fasse que légerement chauffer ces eaux, lorsqu'on en use en forme de bain, elles ne laissent pas d'échauffer le corps, d'ouvrir les pores, & d'exciter la sueur, surtout lorsque les malades passent du bain au lit.

» Ces eaux martiales sont très-communes en Angleterre » & en France, & il n'y a presque point de contrée où » il n'y en ait plusieurs sources. Dans les lieux où il y » a des mines de charbon, presque toutes les fontaines » sont imprégnées de mars, & les eaux que l'on fait » écouler des mines pour les dessécher, déposent cette » espece d'ocre dont parle Hoffman. »

Il y a d'autres eaux minérales qui ne sont ni chaudes, ni froides, ni martiales, qui ont une nature particuliere, & contiennent un sel purgatif neutre amer. Ces sortes de sources sont très-rares en Allemagne, & on n'en connoît point d'autres jusqu'aujourd'hui que celles que je découvris il y a quelques années à Sedlitz dans la Boheme, dont j'ai introduit l'usage avec beaucoup de succès, après avoir examiné avec soin leurs principes. Elles sont très-communes en Angleterre, car celles d'Epsom, de Dulwich, de Northal, &c. & un grand nombre d'autres semblent être de cette espece. On en parlera à mesure que leurs noms se présenteront.

Avant que j'examinasse cette eau, elle ne servoit à aucun usage domestique; les habitans savoient seulement qu'il n'en falloit qu'une demi-pinte pour purger. On avoit observé que quoique cette eau fût plus abondante en hiver & dans les tems pluvieux que dans les grandes chaleurs de l'été, elle conservoit toujours le même gout, & comme je l'ai observé depuis, les mêmes vertus & donnoit la même quantité de sel. Je trouve à propos de rapporter ici les expériences que j'ai faites à leur occasion, pour instruire ceux qui pourroient être moins versés dans l'examen des eaux dont on ne connoît point encore la nature.

1. Je mis une quantité de cette eau dans un verre de crystal bien net, où elle me parut extremement claire & transparente, mais je lui trouvai un gout considérablement amer & salin.

2. J'y versai quelques gouttes d'acides très-forts, comme de l'esprit de vitriol, de nitre, &c. sans appercevoir la moindre ébullition; & comme elle ne se teignit point en verd avec le sirop de violettes, je fus assuré par là qu'elle ne contenoit aucun principe alcalin.
3. Elle ne se teignit point non plus en rouge avec la noix de gale, ce qui prouve qu'elle ne contient aucune substance ferrugineuse.
4. L'ayant mêlée avec de l'huile de tartre, elle s'épaissit un peu, comme il arrive pour l'ordinaire lorsque l'eau contient quelque terre à chaux.
5. Douze onces de cette eau m'ont donné par l'évaporation, deux dragmes de sel neutre amer, semblable au sel d'Epsom.

Sur ces expériences je recommandai aux Medecins des environs, de substituer ces eaux aux purgatifs que l'on vend dans les boutiques, & je les priai d'examiner plus à fond quelles pouvoient être leur vertus; mais ils ne firent aucune attention à ma demande, & il ne fallut pas moins qu'une occasion aussi favorable que celle dont je vais parler, pour établir la réputation de ces eaux. L'Impératrice ayant été au Printems de 1721. aux eaux de Carles-Bade, elle prit celles de Sedlitz en présence & par le conseil de son premier Medecin, à qui j'avois fait part de ma découverte, & devant qui je répétai ensuite mes expériences; elle en reçut du soulagement. J'ordonnai ensuite ces mêmes eaux avec beaucoup de succès, à des personnes qui avoient des fievres intermittentes.

Le Medecin étant retourné à Prague avec l'Impératrice, il recommanda l'usage de ces eaux à la noblesse de Boheme, & l'on en envoya une grande quantité à Prague & à Vienne, où on les trouva très-propres à purger aisément & suffisamment, & à fortifier l'estomac. L'Automne suivant la grande & la petite noblesse de Boheme, qui va toutes les années aux eaux chaudes de Toplitz, se trouva très-bien de l'usage de ces eaux purgatives. Elles sont maintenant connues à Dresde, à Berlin, & dans plusieurs autres Villes considérables où l'on use des eaux de Sedlitz, aussi communément que de celles d'Egra.

Comme la principale vertu de ces eaux réside dans leur sel, & qu'on ne peut les transporter dans les pays étrangers sans beaucoup d'embarras & de dépense, j'ai persuadé aux Chymistes de Toplitz de tirer le sel de ces eaux par l'évaporation pour le vendre au Public. Le succès a répondu à notre attente, & l'on en vend toutes les années une quantité considérable dans l'Allemagne & dans les pays étrangers.

Après m'être ainsi assuré du caractere de ces eaux, je voulus examiner plus à fond la nature du terrein qui est aux environs; & j'eus cet avantage dans ma recherche, que je découvris une autre source auprès de Seydschutz, à peu de distance de Sedlitz. Elle est un peu plus élevée & plus abondante, & son eau a un gout plus salin & plus amer que la premiere. On ne peut point douter que cette source ne soit la même que celle de Sedlitz. Ses principes & la nature de son sel ne different point de ceux de la premiere, les phénomenes sont les mêmes, quoique la derniere donne une plus grande quantité de sel, douze onces de celle-ci en contenant dix dragmes & dix grains, & six de terre à chaux. Cela vient, à ce que je crois, de ce que la source la plus élevée est moins exposée à se mêler avec l'eau de pluie que celle de Sedlitz, qui étant plus basse, peut être aisément affoiblie par l'eau de pluie, ou par le mélange des autres eaux.

Comme ce sel a beaucoup de rapport avec le sel d'Epsom, je trouve à propos de rapporter ici les expériences que j'ai faites sur tous les deux, pour qu'on soit mieux instruit de leur nature particuliere. M. Grew est le premier qui ait tiré des eaux d'Epsom un sel purgatif amer, & qui ait écrit sur ce sujet: mais comme douze onces de ces eaux ne donnent pas plus d'une demi-dragme de sel, il y a toute apparence que celui auquel on donne communément le nom de sel d'Epsom, qu'on envoie dans de grandes boites dans les pays étrangers, & que l'on vend au plus six sols la livre, n'est qu'un sel d'Epsom factice. En effet on en tire une grande quantité de la liqueur amere qui reste après qu'on a fait le sel commun, non-seulement en Angleterre, mais encore à Leipsick & dans plusieurs autres Villes d'Allemagne.

Il est même évident qu'il y a dans la liqueur qui le fournit, un certain acide alumineux mêlé avec la terre alcaline du sel commun. Il est à remarquer que toutes les sources salées ne donnent point ce sel neutre purgatif, à cause peut-être que leurs eaux ne passent point sur des conches d'alun.

1. Le sel de Sedlitz est opaque, d'un blanc de neige ou de lait; mais celui d'Epsom est plus transparent & plus aqueux; de-là vient qu'il est plus pesant & plus sujet à se fondre à l'air.
2. Le sel de Sedlitz en forme solide ou dissous dans l'eau, est plus amer & plus dégoutant que celui d'Epsom.
3. Ils se fondent tous les deux lorsqu'on les jerte dans un creuset rougi, & la moitié de leur poids se dissipe en une vapeur aqueuse; celui de Sedlitz est clair & liquide comme de l'eau, mais celui d'Epsom est plus visqueux & moins fluide dans le tems de la fusion.
4. Ils ne se dissolvent ni l'un ni l'autre avec l'esprit de vin le mieux rectifié.
5. Ils se fondent tous deux avec de la potasse & du charbon en poudre, & forment une masse semblable à l'*hépar sulphuris*; mais la masse faite avec le sel d'Epsom, prend lorsqu'on la dissout dans l'eau, une couleur verte beaucoup plus foncée que l'autre; & lorsqu'on précipite la dissolution avec un acide, elle donne une plus grande quantité de lait de soufre.
6. Lorsqu'on fait rougir ces deux especes de sels dans un creuset avec du colcothar, ils jettent une vapeur pareille à celle de l'esprit de sel, qui est aussi-tôt suivie par celle de l'esprit volatil de vitriol.
7. La dissolution de sel de Sedlitz prend une teinture verte avec le sirop de violettes, & celle d'Epsom une teinture bleue.
8. L'huile de tartre coagule la dissolution de ces deux sels; de sorte que l'on peut renverser le vaisseau sans qu'elle se répande, mais celui de Sedlitz se coagule plus fortement.
9. Lorsqu'on ajoute de l'esprit de sel ammoniac à la dissolution de ces sels, elle devient extremement trouble, & donne une grande quantité de matiere épaissie.
10. Une once d'eau dissout une once & deux scrupules de sel de Sedlitz, mais elle ne dissout qu'une once de celui d'Epsom.
11. La dissolution du sel de Sedlitz paroît de couleur jaune, mais celle du sel d'Epsom conserve sa transparence & ne change point de couleur.
12. Les crystaux qu'ils donnent par la dissolution & l'évaporation sont presque entierement semblables, excepté que ceux du sel d'Epsom sont beaucoup plus grands & plus beaux, & approchent du nitre.
13. Le sel d'Epsom étant exposé pendant quelques jours au feu de sable, perd sa transparence & devient semblable à celui de Sedlitz; ce qui prouve que ces deux sels ont une grande affinité entre eux, tant par leurs principes & leur nature, que par leur vertus.

L'expérience de ceux qui ont bu les eaux de Sedlitz, prouve qu'elles sont très-propres à évacuer par les selles les humeurs crues, visqueuses, acides, bilieuses & corrompues, qui séjournent dans l'estomac & dans les intestins, d'une maniere si sûre, si facile & si peu incommode, que rien ne semble plus propre ou plus efficace pour cet effet. Quoique les autres eaux médicinales soient propres à lâcher le ventre, elles n'operent que lorsqu'on les boit en grande quantité; ce qui fait qu'elles surchargent l'estomac, au lieu que celles-ci operent promptement & en petite dose; de sorte qu'il n'en faut pour l'ordinaire que trois ou quatre tasses à thé, & une pinte tout au plus pour les tempéramens les plus forts. Ces eaux ont encore cela de

particulier, qu'il n'est pas besoin qu'on en use long-tems. Huit ou dix jours suffisent pour qu'elles produisent leurs effets, encore peut-on se dispenser de les prendre de suite. Elles sont autant au-dessus des autres eaux par la promptitude & l'efficacité de leur opération, que préférables aux remedes cathartiques qui sont en usage, par leur salubrité & leur vertu purgative. Il n'y a presque point de remede qui n'agisse plus ou moins qu'il ne faut, qui n'affoiblisse le malade, qui n'incommode l'estomac & qui ne détruise l'appétit; au lieu que les eaux de Sedlitz ne produisent aucun de ces mauvais effets, quoiqu'elles purgent vivement. Elles ne rendent point la bouche seche, mais elles fortifient l'estomac par leur amertume, & excitent l'appétit. On peut donc assurer qu'il n'y a point de purgatif qui opere avec autant de certitude, d'efficacité, de promptitude & d'agrément, que les eaux dont nous parlons. Je n'ai jamais rien trouvé de si salutaire que ces eaux dans les maladies hypochondriaques. J'ai même connu plusieurs personnes qui n'eussent jamais été guéries de la constipation à laquelle elles étoient sujettes depuis plusieurs années, sans l'usage de ces eaux. Elles sont très-salutaires dans les mauvaises dispositions du corps, dans les dérangemens des regles, dans les obstructions qui en suivent assez souvent la cessation dans un âge avancé, dans les maladies scorbutiques, pour les hémorrhoïdes, contre les vers, en un mot, pour guérir & pour prévenir un grand nombre d'autres maladies, lorsqu'on en use avec précaution.

Comme les vertus extraordinaires de ces eaux semblent dépendre principalement de leur sel, il est à propos de rechercher si après l'en avoir tiré, il ne produiroit point les mêmes effets. Il est certain qu'on peut en tirer un sel, qui étant dissous dans l'eau, la rende presque semblable aux eaux minérales; mais il est douteux que cette imitation puisse être assez parfaite pour la rendre aussi salutaire que les eaux médicinales naturelles. Car l'on sait par expérience qu'il y a une grande différence entre les eaux minérales qui sortent de leur source, & celles que l'on prépare artificiellement, en faisant dissoudre dans de l'eau de fontaine les matieres qui restent après que les eaux minérales sont évaporées: ces eaux artificielles ne passent pas avec autant de facilité, ne sont point si propres à exciter l'appétit, à augmenter les forces & à purger aussi efficacement que les naturelles. Cela paroît évidemment dans les eaux dont nous parlons, qui lorsqu'on les boit à leur source ou ailleurs, pourvu qu'elles aient été bien bouchées, ont un gout beaucoup plus amer que si on faisoit dissoudre la même dose de sel qu'elles donnent dans une moindre quantité d'eau commune; six dragmes de ce sel purgent à peine aussi vivement qu'une pinte & demie de ces mêmes eaux; qui ne contient que trois dragmes de sel.

Cela prouve que ces eaux minérales naturelles, outre les particules fixes salines avec lesquelles elles sont intimement unies, sont imprégnées d'un principe éthéré subtil, qui par son élasticité s'ouvre un passage à travers les vaisseaux les plus déliés, & fraye, pour ainsi dire, le chemin à l'eau qui le suit; ce qui augmente considérablement ses effets: ceci se doit non-seulement entendre des eaux purgatives, mais encore de toutes les autres eaux minérales. Car l'accès de l'air & la chaleur du feu, alterent, affoiblissent & détruisent extraordinairement, la liaison, l'arrangement & le mélange des parties qui donnent aux eaux médicinales les vertus qu'elles possedent.

Les sels que l'on obtient par l'évaporation des eaux minérales, ne sont pas les seuls que l'on peut employer pour composer des eaux minérales artificielles: on peut avoir recours à quelqu'autre sel propre à donner à l'eau commune la qualité purgative que possedent les eaux minérales. Le sel admirable de Glauber, par exemple, a quelque ressemblance avec celui d'Epsom, & devient, lorsqu'on atteint le point de saturation, un sel neutre, amer & purgatif. Il a le gout beaucoup plus piquant que le sel d'Epsom ou de Sedlitz, quoiqu'il contienne une plus grande quantité d'eau; elle est telle qu'il devient liquide comme l'eau, & perd le tiers de son poids lorsqu'on l'expose au feu de sable. Etant dissous dans une égale quantité d'eau, & exposé à l'air, il se convertit en une masse solide. Lorsqu'on ajoute de l'huile de tartre à sa dissolution, elle ne se coagule point comme celle des sels d'Epsom & de Sedlitz. On peut encore avoir par le moyen de l'huile de vitriol plusieurs autres sels neutres d'un gout amer, & qui purgent en en donnant une forte dose. De cette espece est l'*arcanum duplicatum*, ou le tartre vitriolé. Il faut pourtant avouer que cette amertume & cette vertu purgative est beaucoup plus grande dans les sels naturels, & que leurs parties sont plus subtiles, comme il paroît en ce que ces sels naturels se dissolvent très-promptement dans une quantité d'eau à peu près égale à leur poids; au lieu qu'il en faut quatre fois autant pour dissoudre les sels artificiels.

Le tartre vitriolé dont il est ici question, est différent de celui que l'on vend pour l'ordinaire dans les boutiques, quoiqu'il soit composé des mêmes principes. Il est un peu amer, exactement neutre, & le meilleur remede peut-être que l'on puisse trouver dans toutes les différentes especes d'obstructions inflammatoires. Celui des boutiques est quelquefois très-acide, & capable alors de faire plus de mal que de bien. Voy. *Tartarus Vitriolatus.*

Outre les eaux purgatives dont nous avons parlé ci-dessus, qui contiennent un sel neutre, amer, composé d'un principe acide, & d'une terre de la nature de la chaux; il y en a plusieurs autres, comme celles de Ratzebourg, &c. qui donnent non-seulement un sel approchant de la chaux, mais encore une quantité considérable de sel commun. Ces especes d'eaux sont d'une utilité considérable pour débarrasser les intestins des humeurs visqueuses dont ils sont enduits, pour rétablir l'appétit, hâter la digestion, & détruire les crudités & les flatuosités qui occasionnent des affections spasmodiques dans les parties du corps les plus éloignées. Mais il n'est point à propos de les boire long-tems, & en grande quantité; ce qui les rend moins propres aux maladies qui ont leur cause dans les visceres, & qui proviennent des obstructions qui s'y sont formées, à cause qu'il est besoin d'user long-tems des eaux médicinales, pour détruire les obstructions des vaisseaux qui composent les visceres. On peut cependant les employer pour cet effet, en les mêlant avec d'autres eaux.

Il y a d'autres eaux minérales dans lesquelles il est impossible de découvrir le moindre sel neutre ou alcali, ou la moindre quantité de terre minérale ou ferrugineuse, qu'on ne laisse pas d'estimer beaucoup à cause de leur légereté & de leur subtilité: il y en a plusieurs de cette espece, tant chaudes que froides. Les plus renommées sont celles de Toplitz, qui sont extremement chaudes, & qui approchent beaucoup des eaux de Piperine, qui coulent depuis le mois de Mai, que le Soleil commence à fondre les neiges, jusqu'à la fin de Septembre. Quoique les eaux de Toplitz ne contiennent pas la moindre matiere saline ou terrestre; de sorte qu'elles conservent leur transparence naturelle, lorsqu'on les mêle avec des liqueurs acides ou alcalines, & ne laissent aucune substance concrete après l'évaporation: elles ont néantmoins de très-grandes vertus, & sont par leur pureté & leur légereté au-dessus de l'eau de pluie la plus épurée, ce qui les rend extremement propres, étant employées en forme de bains, pour la cure des maladies externes; comme dans les contractions, la sécheresse, l'inflexibilité, l'engourdissement, & le défaut de mouvement des membres; car elles relâchent & fortifient les fibres, & contribuent à la circulation du sang & des esprits. Elles sont encore fort utiles, lorsque les parties nerveuses & tendineuses internes sont affectées, comme

il arrive dans les maladies hypocondriaques, la colique, l'asthme ; on s'en sert aussi dans les contractions, & les distensions des membres ; surtout lorsque le bain n'est que tiede. Je crois qu'il vaut mieux faire apporter ces eaux chez soi ; car plusieurs personnes ne sauroient supporter leur chaleur excessive : de-là vient que le bain qui est hors de la Ville, qu'on appelle communément le bain de soufre, est d'un usage beaucoup plus fréquent, & plus salutaire, quoiqu'il soit de la même nature que celui qui est dans la Ville, excepté que sa chaleur est plus modérée. Comme les Medecins conviennent unanimement que les eaux sont d'autant plus salutaires, qu'elles sont plus pures & plus légeres ; & que celles de Piperine en fournissent un exemple sensible, je ne doute point que les eaux de Toplitz ne puissent être extremement utiles dans un grand nombre de maladies, quand même on les boiroit froides ; quoiqu'on n'ait point encore coutume de les boire autrement qu'avec du vin.

C'est à cette subtilité, à cette pureté & à cette légereté que la plupart des autres eaux, surtout celles de Schlangenbad dans la Hesse, sont redevables de leurs vertus, & des effets qu'elles produisent dans la cure des maladies. Les dernieres ne contiennent aucun principe salin, terrestre ou ferrugineux, & quoiqu'elles n'aient d'autres qualités que celles d'être extremement simples, pures, & légeres ; elles ne laissent pas de produire des effets surprenans. Les eaux que les Allemands appellent *Withems-Brunn*, sont encore recommandables par leur pureté, & par leur excellence. Elles laissent échapper, étant mises sous le récipient de la machine pneumatique, une grande quantité de bulles ; elles ne s'épaississent point, & ne déposent aucun sédiment, quoiqu'on y ajoute de l'huile de tartre, une dissolution d'argent, ou du sucre de Saturne ; & déposent toutes leurs impuretés dans le sable & les pierres par où elles passent ; elles ne reçoivent aucune altération de la part de la noix de galle, des acides, des alcalis, &c. & ne laissent aucune substance terrestre après l'évaporation. Il s'ensuit donc que plus ces eaux sont pures & légeres, plus on doit les estimer, puisque leur salubrité, & la vertu qu'elles ont de guérir les maladies chroniques, dépend de ces qualités : car elles sont par-là plus propres à pénétrer dans les vaisseaux les plus déliés du corps, à dissoudre & à entraîner les humeurs visqueuses qui s'y trouvent.

Il suit des observations précédentes, que l'Univers est rempli de sources médicinales de différentes especes, qui conviennent admirablement à la cure des différentes maladies. Est-il besoin, par exemple, de debarrasser les premieres voies des matieres grossieres qui y séjournent : on trouve une grande quantité d'eaux qui satisfont beaucoup mieux à cette indication, que les remedes des boutiques les plus renommés. De ce nombre, sont les eaux de Carles-Bade, d'Aix-la-Chapelle, celles d'Egra, de Sedlitz, & de Ratzebourg. Faut-il entraîner des humeurs séreuses par les urines : celles de Seltz & d'Embsen servent à cet effet. Faut-il fortifier les visceres : les eaux de Pyrmont le font admirablement. S'il faut évacuer des humeurs grossieres & visqueuses, détruire les obstructions des visceres, fortifier les fibres, chasser les matieres pierreuses & graveleuses des reins & de la vessie : les eaux Antoniennes, celles de Wildung & de Spa sont souveraines. S'il faut délayer & corriger les liqueurs salines, acres, & tartareuses, qui causent la goutte & les rhumatismes, relâchent les parties nerveuses : les eaux de Schlangenbad, de Seltz, &c. sont très-efficaces, surtout étant mêlées avec du lait. Enfin, rien n'est comparable aux eaux martiales, pour tempérer & adoucir les humeurs acres & bilieuses, & rétablir le ton de l'estomac & des intestins lorsqu'il est affoibli.

L'usage externe des eaux minérales n'est pas moins avantageux dans les différentes maladies qui affligent les différentes parties du corps. Lors, par exemple, que les fibres des parties externes sont trop seches, trop dures & trop resserrées, les bains de Toplitz, d'Embsen, de Piperine, ou de Schlangenbad, sont plus propres qu'aucun autre remede à les relâcher, les ramollir, & les rendre flexibles. Supposé qu'elles soient trop foibles, trop lâches, & trop humides ; les eaux martiales sont très-propres à les lier, les dessécher & les fortifier. Enfin, lorsqu'on veut resoudre des tumeurs, évacuer des humeurs ou les dessécher, enlever & dissiper les taches & les difformités de cette nature du visage, la gale, les dartres ou les ulceres ; on ne peut mieux faire que d'user des bains de Carles-Bade & d'Aix-la-Chapelle.

Dans toutes les recherches que j'ai faites sur les principes, la nature, les usages & les propriétés des eaux médicinales ; j'ai évité à dessein de faire parade d'un grand nombre d'expériences Chymiques & Philosophiques ; & je n'en ai rapporté qu'un petit nombre qui sont aisées, simples & décisives, pour ne point donner dans l'ostentation qu'on a reprochée à plusieurs Auteurs, & ne point multiplier inutilement les expériences. Il est inutile d'examiner ces eaux en les mêlant avec du sel commun, du nitre, du vitriol, de l'alun, du cuivre, du soufre, de l'orpiment, & un grand nombre d'autres minéraux ; puisque de semblables expériences ne sauroient nous faire découvrir d'autres principes, que ceux que nous avons trouvés par notre méthode, toute simple qu'elle est, comme en conviendront tous ceux qui sont versés dans les recherches naturelles & expérimentales.

J'ai évité pour la même raison les expériences hydrostatiques de ceux qui se servent des hygrometres, pour connoître la pesanteur spécifique des liqueurs ; car quoique ce moyen semble d'abord aussi propre à découvrir celle des eaux minérales, que celle du vin, de la biere, de l'urine, de l'eau commune, & des lessives ; il n'est pas difficile de reconnoître la fausseté de cette expérience à l'égard des eaux minérales, pour peu qu'on y fasse attention. Plusieurs observations réitérées ont fait connoître que l'hygrometre plongé dans les eaux minérales, qui ne font que sortir de leur sources, s'y plonge beaucoup moins, & fait paroître leur pesanteur plus grande qu'elle ne l'est en effet ; & que lorsqu'on le plonge le lendemain dans la même portion d'eau, il s'enfonce beaucoup plus, & fait paroître l'eau plus légere. Comme personne, que je sache, n'a eu connoissance, avant moi, de ce phénomene, j'en ai recherché la cause, & trouvé que cet effet ne provient que de la présence ou de l'absence du principe aérien subtil & expansible qui abonde dans ces eaux au sortir de leurs sources, & soutient les instrumens, comme le feroit une pareille quantité d'air, qui feroit effort pour sortir, & laisseroit échapper une grande quantité de bulles : mais après que cet esprit s'est évaporé, l'instrument ne trouvant plus la même résistance s'enfonce beaucoup plus. D'où il paroît, que la vertu élastique des corps, agit comme leur pesanteur, ou que la force de l'élasticité & de la pesanteur est la même.

La balance hydrostatique ne peut pas servir non plus à déterminer précisément la pesanteur des eaux minérales, ou la quantité de matiere qu'elles contiennent, lorsque ce principe élastique s'est une fois évaporé ; car pour lors ces eaux deviennent communément troubles, & les parties de la nature de l'ocre se précipitent au fond, ce qui fait qu'on ne peut déterminer leur véritable pesanteur. On le peut encore moins lorsque ces eaux sont bien chaudes, à cause qu'elles se raréfient & deviennent plus légeres ; de sorte que si on plonge l'instrument dans l'eau, tandis qu'elle est encore chaude, elle paroît extremement pesante, & beaucoup plus légere lorsqu'elle est froide, car pour lors l'hygrometre s'y enfonce davantage. HOFFMAN.

On examine les objections qu'on a formées contre les eaux minérales, & l'on donne des regles pour rendre ces eaux sures & efficaces dans la cure des maladies, d'après Hoffman.

I. Quoique les vertus des eaux médicinales soient consi-

dérables, & leur usage fort étendu, elles ont néanmoins cela de commun avec les autres remedes, que leurs bons effets dépendent de la maniere dont elles sont administrées. Cette administration suppose la connoissance de l'état du malade & de la maladie, sans laquelle on ne sauroit faire un usage convenable de ces eaux. Lorsqu'on est instruit de la maladie, de ses causes, & de l'état du malade, rien n'est plus nécessaire que de connoître parfaitement les propriétés & les vertus des eaux médicinales, aussi-bien que la maniere dont elles operent. Cette connoissance sert non-seulement à nous diriger dans le choix des eaux qui conviennent le mieux à la maladie, mais encore à en user de telle sorte, que leurs effets répondent à notre attente. Lorsqu'on néglige au contraire ces précautions, il n'est pas surprenant que les malades s'en trouvent incommodés, & que leurs effets soient aussi mauvais, que l'usage qu'on en a fait a été téméraire. Il est pourtant vrai de dire que ces eaux sont souvent une idole pour beaucoup de Medecins, qui croient & débitent sur leur sujet un grand nombre de fables aussi frivoles que mal fondées. Il y en a d'autres qui, guidés par un préjugé puérile, regardent l'usage de ces eaux comme extrêmement dangereux, & ne les ordonnent que dans des cas desespérés, ou que comme un dernier remede dans les maladies incurables. Mais l'usage que j'en ai fait pendant plusieurs années, aussi-bien que les expériences que j'ai employées pour découvrir leur nature, m'ont convaincu que ces craintes sont mal fondées, que ces eaux sont en meme tems le remede le plus efficace & le moins dangereux qu'on ait découvert jusqu'aujourd'hui, & qu'elles ne manquent jamais de produire leurs effets, lorsque les Medecins savent les employer. Je trouve donc à propos de rapporter les observations que j'ai faites sur le mauvais usage de ces eaux, les bons effets qu'elles ont produits, lorsqu'on les a employées comme on le devoit, & d'indiquer les regles & les précautions dont on doit user en les prenant; afin que personne ne puisse se plaindre dans la suite d'avoir usé de ce présent de la nature à son préjudice, ou sans en éprouver les effets salutaires.

II. Comme on ne peut mieux détruire les erreurs qui prévalent toujours au desavantage des eaux minérales, qu'en remontant à leurs causes, je vais parler ici des ingrédiens dont elles sont composées, & par le moyen desquels elles agissent. Plusieurs personnes s'imaginent que la plupart des moyens dont on se sert pour découvrir la nature de ces eaux, sont faux ou incertains. Il faut convenir qu'on ne connoît point de méthode absolument sûre, pour pouvoir déterminer précisément leur contenu, à cause de la quantité de corps qu'elles lavent & peuvent dissoudre en passant dans les entrailles de la terre: mais on ne sauroit nier, pour peu qu'on soit au fait des moyens que la Philosophie & la Chymie fournissent pour pénétrer dans la nature de ces eaux, qu'on ne puisse découvrir & démontrer les principaux ingrédiens qu'elles contiennent, d'où dépendent leurs opérations & leurs effets, bien qu'on ne soit pas toujours les maîtres de déterminer précisément la nature de chaque ingrédient en particulier. Je suis même bien aise de faire observer ici que l'on se tromperoit beaucoup, si l'on s'imaginoit acquérir une connoissance certaine sur ce sujet en consultant les anciens Auteurs: car on ne retireroit d'autre fruit de ce travail, qu'une collection absurde de principes imaginaires. Il est même surprenant que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il se trouve encore des personnes qui adherent avec tant d'opiniâtreté aux opinions des Anciens, soit par une vénération aveugle pour l'Antiquité, par amour de la contradiction, ou pour telle autre raison que j'ignore.

III. La plupart des Auteurs modernes qui ont écrit sur les eaux minérales prétendent qu'elles contiennent un vitriol qui n'est point différent du vitriol de Mars ordinaire. Ils tâchent même de prouver, pour soutenir leur opinion, que les eaux minérales produisent les mêmes phénomenes que la dissolution de ce vitriol dans l'eau commune. Voici les expériences qu'ils rapportent sur ce sujet.

1. Que les eaux minérales ont presque le même gout que l'eau commune, lorsqu'elle est imprégnée de vitriol.
2. Qu'elles prennent toutes deux une teinture rouge avec une petite quantité de noix de galle.
3. Qu'elles noircissent comme de l'encre, lorsque la noix de galle est plus abondante.
4. Qu'aucune d'elles ne caille le lait.
5. Qu'elles s'épaississent, & déposent un sédiment avec l'huile de tartre.
6. La terre qu'elles donnent après l'évaporation, aussi-bien que le sédiment de la nature de l'ocre, qu'elles déposent, fermentent considérablement avec l'esprit de nitre, & jettent la même vapeur que le vitriol de Mars mêlé avec l'esprit de nitre.
7. Enfin, que le sel qu'on tire de cette terre insipide à une couleur pâle, une figure irréguliere, & produit les mêmes effets que le vitriol de Mars. Il y en a même qui croient que cela suffit pour prouver l'existence actuelle du vitriol dans les eaux minérales.

IV. Mais cette opinion est très-mal fondée, & les preuves qu'on apporte, n'étant d'aucun poids, n'ont pas besoin d'être examinées en détail. Il suffira donc, pour les détruire entierement, de faire voir la fausseté du principal argument dont on se sert pour appuyer ce sentiment. On ne sauroit douter qu'il n'y ait dans les eaux minérales quelque chose qui approche de la nature du vitriol, puisqu'il ne faut qu'avoir du gout, & être instruit du changement que la noix de galle apporte à ces eaux, &c. pour en être convaincu. La question est de savoir si cette matiere vitriolique est de même nature que le vitriol grossier dont on se sert communément: ce qu'on n'a point encore prouvé jusqu'ici. Car la matiere vitriolique des eaux médicinales est volatile; au lieu que le vitriol commun est fixe: de sorte que leur nature & leurs opérations sont tout-à-fait différentes. On sait par expérience que la noix de galle n'altere presque point la couleur des eaux minérales chaudes, à moins qu'elles ne soient nouvellement tirées de leurs sources; & que quand elles ont été quelque tems exposées à l'air, elles ne changent point de couleur. Il est vrai que cette teinture est beaucoup plus noire dans celles qui sont froides: mais leur gout ferrugineux s'évanouit, & elles ne se teignent plus en noir avec la noix de galle, lorsqu'on les expose à une chaleur douce ou à l'air. Les eaux martiales les plus fortes, sans en excepter celles de Pyrmont, paroissent ne plus contenir rien de vitriolique, lorsqu'on les fait chauffer, ou que l'on les laisse à l'air pendant vingt-quatre heures. Il n'y a même aucun de ceux qui admettent un vitriol solide dans les eaux martiales, qui ait pu en tirer un seul grain sur cent pintes, quelque effort qu'il ait fait pour y réussir. Quoique Van-Helmont, dans son quatrieme paradoxe, prétende avoir retiré du vitriol de l'eau de Spa par la distillation, on auroit tort de l'en croire sur sa parole, puisque personne n'a pu jusqu'ici en tirer un vitriol actuel par la même opération, quelque exacte qu'elle ait été. Je conclus donc que ces sortes d'eaux contiennent quelque chose qui approche de la nature du vitriol, qui venant à s'unir à un esprit sulphureux, ne ressemble au vitriol commun que par le gout & la couleur qu'il donne, & que c'est une erreur de croire, sur ce qu'on a fait mention de vitriol en parlant de ces eaux, qu'elles contiennent effectivement une grande quantité de vitriol grossier semblable à celui des boutiques.

V. Les Medecins croient encore mal-à-propos que les eaux minérales, surtout les *Aigrelettes*, contiennent un sel acide, comme leur nom paroît le signifier: ce qui fait qu'on a jugé de leur vertu plutôt par théorie que par pratique. Tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet ont été de cette opinion, si on en excepte Giusius, qui publia en 1667 un Traité à Paris avec ce ti-

tre: *Le secret des Aigrelettes nouvellement découvert avec la réfutation du sentiment où l'on est que ces eaux contiennent un acide.* Il s'en faut beaucoup que l'ouvrage réponde à ce titre. Il est plein de vanité, & l'Auteur promet plus qu'il ne donne. Il s'est trouvé, il est vrai, quelques Auteurs qui ont reconnu un sel alcali dans les eaux minérales chaudes: mais je suis le premier qui aie prouvé par expérience qu'il existe pareillement dans les *Aigrelettes*. Car quoique Henri de Heer déclare expressément dans son Traité des eaux de Spa, que celles-ci, aussi bien que la plupart des *Aigrelettes* d'Allemagne fermentent, jettent une vapeur chaude, répandent une odeur agréable, & laissent échapper une quantité prodigieuse de bulles à une hauteur considérable, lorsque l'on les mêle avec du vin, il n'a jamais soupçonné qu'elles continssent un principe alcali; & s'est déclaré pour l'existence d'un acide. J'ai prouvé si clairement dans les pages précédentes, le contraire de cette opinion, ou l'existence actuelle d'un principe alcali dans ces eaux minérales, qu'il est inutile de m'arrêter plus long-tems sur ce sujet. J'ai fait la même chose à l'égard de leur esprit élastique minéral, dont leurs vertus dépendent pour la plus grande partie.

VI. Je passe maintenant à l'examen des différentes vertus qu'ont les eaux minérales, lorsqu'on en use intérieurement. J'ose même avancer, comme une chose certaine, qu'elles sont beaucoup au-dessus des autres remedes, de quelque nature qu'ils soient. La connoissance de cette vérité a donné occasion à une erreur considérable: car un grand nombre d'Auteurs ont attribué les vertus extraordinaires de ces eaux aux ingrédiens qu'elles contiennent, sans avoir égard à l'eau pure ou véhicule, dans lequel le plus grand nombre des parties médicinales est contenu. Un examen attentif m'ayant fait connoître que les sels neutres ou alcalis les plus purs, ni l'esprit aérien élastique dont ces eaux sont imprégnées, ne sont capables de produire de semblables effets, & d'opérer des cures si surprenantes, indépendamment de l'eau qui les contient, je n'ai plus douté que la vertu qu'ont les eaux minérales de prevenir & de guérir les maladies, ne vînt pour la plus grande partie de l'eau même, & que les autres principes ne servissent qu'à hâter leur opération. Ce que je viens de dire paroîtra beaucoup plus évident à ceux qui connoissent exactement les lois de la circulation, des sécrétions & des excrétions du corps humain: car comme toutes les liqueurs du corps ont besoin d'être dans un mouvement continuel, & qu'elles sont nécessairement composées d'une grande portion de fluide aqueux, il suit qu'il n'y a rien dans la nature qui y ait plus de rapport que l'eau. On a même plusieurs exemples de personnes qui sont parvenues à un âge très-avancé, & qui se sont délivrées elles-mêmes de maladies très-opiniâtres, par l'usage journalier de l'eau dont elles faisoient leur boisson ordinaire. Cela ne doit point paroître surprenant, puisque l'eau est un fluide capable d'entretenir toutes les liqueurs & toutes les fonctions du corps dans leur état naturel, de prevenir la putréfaction ou la corruption des particules subtiles, terrestres, salines & sulphureuses, qui résident dans ces liqueurs, de délayer & de dissoudre toutes les humeurs visqueuses, gluantes ou tenaces, qui sont capables d'obstruer les vaisseaux les plus déliés; en un mot, puisqu'elle est le fluide qui aide & facilite toutes les excrétions qui se font par les selles, les urines, la sueur, & les autres couloirs du corps, & qui entraîne toutes les matieres qui peuvent lui nuire.

VII. Ce qui confirme encore ce que j'ai avancé est, qu'il y a une grande quantité d'eaux minérales qui paroissent ne contenir aucun principe minéral ou salin, & qui ont cependant une vertu médicinale & curative qu'on ne peut attribuer qu'à leur pureté & à leur légereté. Mais comme une telle eau, quelque pure qu'elle soit, ne sauroit produire aucun effet considérable, à moins qu'on n'en boive copieusement, puis qu'elle devient plus nuisible que salutaire lorsqu'on en boit trop peu, & que cependant sa trop grande quantité peut aisément surcharger la nature ou ne point se distribuer comme il faut dans le corps, & causer par là des stagnations, des extravasations, &c. rien ne paroît plus propre à prevenir ces inconvéniens, que d'aiguiser cette eau avec quelque matiere saline & active, qui soit non-seulement propre à aiguillonner les fibres motrices du corps & à accélerer leur mouvement, mais encore à dissoudre les humeurs visqueuses & grossieres qui s'attachent aux parois des vaisseaux, & empêchent la circulation des liqueurs. Il est donc évident que cette augmentation des vertus que reçoivent les eaux minérales, est principalement due aux principes salins, actifs & spiritueux qui entrent dans leur composition, quoique je ne prétende point leur attribuer d'effets qu'ils ne produisent naturellement.

VIII. Cette fausse notion des effets des eaux minérales a fait naître une autre erreur considérable. Car il y a plusieurs personnes, même parmi les Medecins, qui s'imaginent qu'on ne peut mieux juger des vertus & des effets salutaires de ces eaux, que par l'examen des ingrédiens qu'elles donnent après l'évaporation, sans faire attention que la voie du feu dont on se sert dans cette opération n'est point sûre, puisqu'il ne sert qu'à découvrir les principes les plus fixes de cette eau, leurs principes subtils d'où dépend une partie de leurs vertus demeurant inconnus. La matiere terrestre de la nature de la chaux, dont la plupart des eaux sont chargées, est plus propre, par exemple, à suspendre qu'à hâter leurs effets, surtout lorsqu'elles sont dépouillées de leur chaleur & de leur principe spiritueux. C'est ce qui fait que les eaux minérales chaudes qu'on a laissées refroidir, ou qui ont été exposées quelque tems à l'air, occasionnent lorsqu'on en boit un grand nombre de maladies, & ne passent pas aussi vîte que lorsqu'on en use au sortir de leurs sources. C'est de quoi nous avons un exemple remarquable dans les eaux de Carles-Bade chaudes & froides, dont on a parlé ci-devant.

IX. Puisque les Medecins eux-mêmes se sont trompés sur les principes & les effets des eaux minérales, on ne doit pas être surpris que la fausseté de pareilles notions ait donné lieu à plusieurs opinions absurdes & pernicieuses touchant l'usage de ces eaux. Un grand nombre de personnes condamnent les eaux minérales par oui-dire, sans avoir jamais visité ces sources, & sans avoir été temoins de leurs effets: de là, comme c'est la coutume ordinaire des hommes, elles supposent que ces eaux contiennent un grand nombre d'ingrédiens dangereux, & sans se donner la peine de pousser plus loin leur recherches, elles les annoncent comme une espece de poison violent & dangereux, à qui il leur plaît de donner le nom de remede de cheval, ne le jugeant propre qu'à ceux qui sont d'un tempérament très-robuste. Comme un pareil préjugé pourroit se répandre, je suis bien aise de faire voir ici qu'il est directement opposé à la raison & à l'expérience. Je connoîtrois avec plaisir ceux qui pourroient me prouver que l'eau est un remede violent, car je ne sai aucun remede plus sûr & plus innocent dans la nature. Je voudrois que l'on m'indiquât dans la Medecine un remede plus sûr que les sels neutres & alcalis. Qu'y a-t-il de plus doux & de plus convenable aux personnes d'une complexion foible, qu'une terre ferrugineuse, subtile & astringente, mêlée avec un sel doux & dissoute dans une eau extremement pure & légere? Je demanderois enfin si l'on connoît quelque chose plus propre à augmenter les forces du corps qu'un fluide subtil, insipide & spiritueux? Voilà cependant les principes actifs qui donnent aux eaux minérales toutes les vertus qu'elles possedent. Tant s'en faut qu'elles soient violentes, qu'elles agissent sans causer aucun trouble, de sorte que soit qu'elles purgent ou qu'elles excitent le vomissement, elles ne détruisent ni les forces, ni l'appétit, & ne causent pas la moindre indisposition, lors même qu'elles operent avec le plus d'efficacité: au contraire, elles excitent l'appétit, fortifient l'estomac,

mac, & réparent les esprits. Lorsqu'elles passent par les urines, elles n'occasionnent aucune strangurie, ni aucune acreté, mais elles sortent sans causer le moindre sentiment douloureux. Operent-elles par les sueurs, elles ne causent aucune défaillance ni autre semblable accident. On a vu des personnes de l'un & de l'autre sexe, d'un tempérament très-délicat, attaquées de fievres, d'hémorrhagies, &c. des femmes après des couches réduites à l'extrémité, boire hardiment les eaux de Carles-Bade, sans en ressentir la moindre incommodité; au contraire, ces eaux hâtoient toutes les sécrétions, rétablissoient leurs forces & terminoient la cure. Ces eaux sont si peu dangereuses que les enfans & les femmes enceintes peuvent en user avec succès. Les personnes d'un tempérament délicat s'en trouvent beaucoup mieux que celles qui sont robustes, & n'ont besoin que d'en prendre une dose modérée. Il faut cependant avouer que les eaux chaudes de Carles-Bade sont extremement dégoutantes lorsqu'on en boit dix à douze pintes par jour ou dans l'espace de quelques heures, surtout pour ceux qui ne sont point accoutumés à leur mauvais gout : mais il ne s'ensuit point de là qu'on doive les appeller un remede de cheval; & ce seroit mal raisonner que de juger de la violence de ces eaux par l'étendue de leur dose.

» Les Allemands semblent être les seuls qui fassent un si » grand usage des eaux minérales en d'aussi grandes » doses : mais je ne serois point d'avis qu'on les imi- » tât, si ce n'est dans des occasions extraordinaires. » Deux quartes d'eau minérale passent pour une forte » dose en Angleterre; & la mesure ordinaire n'est que » d'une quarte ou de trois pintes. Une bouteille d'eau » de Spa ou de Pyrmont bue à différentes reprises, est » une dose considérable pour nous; & l'on trouve que » quatre ou cinq verres de demi-pinte chacun, de » nouvelles eaux de Tunbridge à Islington, suffisent » pour l'ordinaire. » SHAW. *Notes sur Hoffman.*

X. Quoique les eaux minérales soient un remede extremement sûr & innocent, eu égard à leur nature & à leurs vertus, il arrive souvent néanmoins, par le conseil de Medecins imprudens, qu'elles deviennent un remede dangereux. Car quelques-uns ont la mauvaise coutume de donner un purgatif violent à leurs malades le jour qu'ils commencent à prendre les eaux ou un jour auparavant, pour préparer, disent-ils, leur corps pour les eaux. Une pareille méthode ne peut être qu'extremement préjudiciable, car la nature des purgatifs violens & résineux que l'on vend dans les boutiques, tels que la coloquinte, le jalap, la scammonée, l'élaterium, &c. est telle, qu'ils peuvent, par le principe caustique d'où dépend leur action, détruire entierement le ton & la force de l'estomac & des intestins, & altérer leur mouvement péristaltique naturel.

Cela ne sauroit être qu'extremement préjudiciable, puisque rien n'est plus nécessaire pour assurer l'effet de ces eaux, que de conserver le ton & le mouvement de ces parties dans leur entier. Mais l'usage de ces sortes de purgatifs est beaucoup plus dangereux & plus funeste à ceux qui prennent les *aigrelettes*, car elles ne font qu'augmenter par leur froideur le dommage que ces remedes leur ont causé; au lieu que les eaux minérales chaudes peuvent en quelque sorte y remédier par leur chaleur, résoudre les contractions, & rétablir le mouvement de ces parties. Ce qui rend encore les mauvais effets de ces purgatifs violens plus sensibles, est, que dès le jour même que l'on boit ces eaux, elles ne passent point avec la même facilité par les couloirs du corps qu'elles l'eussent fait, si on n'eût point usé de ces purgatifs qui resserrent les intestins & leurs vaisseaux excrétoires, comme l'expérience le fait voir tous les jours. Car on remarque que ceux qui ont pris quelque purgatif violent sont pendant plusieurs jours beaucoup plus constipés qu'ils ne l'étoient auparavant.

XI. Mais comme l'abus que l'on fait d'une chose n'est point une raison qui doive nous obliger à en prescrire l'usage, nous ne condamnerons point indifféremment tous les purgatifs qui servent à préparer le corps aux effets des eaux, mais seulement ceux qui ont une qualité violente & pernicieuse. Il est même nécessaire dans quelques cas de prendre un léger purgatif, lorsque les intestins sont embarrassés par une matiere grossiere & visqueuse, qui ne manqueroit point sans cette précaution, de s'opposer au passage des eaux, d'empêcher leurs effets, & d'occasionner un grand nombre d'autres inconvéniens. Cette précaution est encore nécessaire lorsqu'on prend les bains, pour prévenir les maladies auxquelles sont souvent exposés ceux qui vont à ceux de Carles-Bade; après l'avoir négligée. Mais on doit choisir des purgatifs doux qui nettoyent les premieres voies sans violence, comme peuvent être la solution de manne avec de la crême de tartre, ou une demi-once de sel d'Epsom dissous dans une demi-pinte d'eau, ou une quantité convenable de quelque eau purgative que l'on peut prendre un ou deux jours avant qu'on prenne les eaux. Mais lorsque le corps a été long-tems constipé, & que les excrémens se sont endurcis dans les intestins; il vaut beaucoup mieux prendre un ou deux clysteres émolliens préparés avec des feuilles & des racines de mauve bouillies dans du gruau ou du lait, auxquelles on ajoutera quelque peu d'huile & de sel. Il suffit à ceux dont les premieres voies ne sont point obstruées par une grande quantité d'humeurs, de dissoudre dans le premier verre d'eau qu'ils boivent environ trois gros de sel d'Epsom, qui faciliteront efficacement le passage des eaux minérales. Ceux dont le ventre est suffisamment libre n'ont pas besoin d'user de ces sortes de précautions.

XII. Les Medecins ont encore la mauvaise coutume lorsque leurs malades ont cessé de prendre les eaux, d'user de cathartiques violens pour évacuer ce qui peut en être resté dans le corps, sans avoir égard au tempérament des personnes, ni au régime qu'on doit observer dans un pareil cas. Il est certain, & l'expérience le prouve tous les jours, que lorsqu'on a pris les eaux pendant long-tems, elles forment des stagnations dans différens endroits du corps, surtout dans les circonvolutions des intestins, qu'il est absolument nécessaire de détruire. On ne doit point cependant le faire imprudemment ou en altérant les forces; mais user pour cet effet de moyens doux & innocens. Il est donc du devoir du Medecin de choisir des remedes appropriés au tempérament & aux forces du malade, sans rejetter absolument l'usage des purgatifs les plus forts, mais de leur préférer toujours ceux qui n'agissent par aucun principe caustique, & qui ont cependant assez de force pour produire l'effet qu'on desire. De cette espece sont particulierement la manne aiguillonnée de quelque sel purgatif, l'extrait de rhubarbe ou celui d'aloës : car ces remedes étant facilement dissous par les humeurs des intestins, operent promptement sans s'attacher à leurs tuniques, sans les irriter, & sans occasionner des tranchées, des inflammations, &c. comme il n'arrive que trop souvent lorsqu'on emploie la résine de jalap, la scammonée & le diagred, sans les correctifs convenables. Cependant comme il peut se trouver des personnes assez prévenues en faveur de ces sortes de purgatifs, pour ne point vouloir en abandonner l'usage, je le leur permets, pourvu qu'ils les donnent en petite dose & avec une dragme ou deux de sel d'Epsom ou de sel neutre, pour hâter leur opération & pour en faciliter la sortie. Ces sortes de sels, comme tout le monde le sait aujourd'hui, augmentent si fort l'efficacité des cathartiques résineux, qu'un seul grain de scammonée ou de résine de jalap, mêlé avec dix ou quinze grains de sel neutre purgatif, produit beaucoup plus d'effet que six grains de pareille substance résineuse prise toute seule; & cela sans incommoder le malade, & en éloignant les inconvéniens qui suivent assez ordinairement l'usage des purgatifs résineux. Lorsqu'une personne a l'estomac & le conduit intestinal naturelle-

ment forts, & que les eaux minérales ont formé une stagnation considérable dans cette derniere partie, on ne peut mieux faire que de lui donner un purgatif très-fort, pourvu qu'on lui prescrive un régime convenable, c'est-à-dire, qu'elle se garantisse avec soin de quelque sorte de froid que ce soit, & qu'elle prenne quelque tems avant & après l'opération de ces remedes des bouillons émolliens, du gruau & autres choses semblables, pour garantir l'estomac & les intestins de l'acrimonie corrosive, qui ne manqueroit pas de leur nuire si l'on négligeoit cette précaution.

« L'exercice du cheval & les autres différentes especes » d'exercices semblent très-propres à prevenir ce mau» vais effet, de sorte qu'on pourroit peut-être en ap» prouver l'usage, sinon tandis qu'on prend les eaux, du » moins après qu'on a cessé de les prendre. M. Slare est » persuadé que les eaux passent beaucoup mieux lors» qu'on se tient en repos dans un lit. Il est vrai que cette » précaution facilite le passage des eaux par les urines: » mais comme cette voie n'est pas la seule par où elles » puissent s'évacuer, & qu'il est nécessaire dans certains » cas qu'elles trouvent une issue par les autres couloirs » du corps, & par tous les conduits excrétoires, un » exercice & un mouvement modéré ne peut être que » très-utile pour cet effet. Shaw. *Notes.*

XIII. Les Medecins tombent encore dans une autre erreur au sujet des purgatifs dans le cas des eaux minérales; car la plupart n'en connoissent que d'une seule espece, qu'ils ordonnent indifféremment sans avoir égard à l'état du malade & de la maladie, comme si la nature avoit formé tous les corps de la même maniere, & les avoit rendus propres à éprouver l'effet d'un seul & même remede. Il est pourtant certain que les purgatifs ne peuvent être avantageux, à moins qu'ils ne soient appropriés au tempérament, à l'âge, au sexe, & à la maladie. La rhubarbe est par exemple le purgatif qui convient à ceux dont le ton de l'estomac & des intestins est détruit, qui sont sujets aux diarrhées, aux femmes enceintes, ou qui ont accouché depuis peu, &c. La manne & les sels neutres purgatifs valent beaucoup mieux pour les personnes dont les humeurs sont âcres & acrimonieuses, qui sont sujettes à la goutte, aux rhumatismes ou aux affections hypocondriaques. Lorsque la bile domine, que l'on veut en diminuer la quantité & détruire sa chaleur, il n'y a rien de meilleur que les tamarins. Mais lorsqu'on renverse cet ordre & que l'on donne des remedes différens dans des cas qui sont les mêmes, on doit s'attendre à leur voir produire des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

XIV. C'est une question qui n'est pas moins embarrassante pour le malade que pour le Medecin, que celle de savoir s'il est toujours nécessaire après que l'on a cessé de prendre les eaux, de se purger avant que de prendre les bains? Je répons à cela, que cette précaution n'est pas toujours nécessaire; car si les eaux ont passé comme il faut & qu'on n'apperçoive aucune marque de stagnation dans le corps, il est inutile de fatiguer l'estomac & tout le corps par des purgatifs réitérés, surtout si la cure n'est que préservative; & s'il faut que j'avoue la vérité, il me semble que les Medecins ont plus en vue leur intérêt que la santé de leurs malades, lorsqu'ils donnent un semblable conseil. « J'o» se me flater qu'il est peu de Medecins qui méritent » ce reproche, ceux que j'ai fréquentés en Angleterre » ayant trop d'honneur & de probité pour agir par un » motif aussi méprisable. Je ne prétens point cepen» dant justifier tous ceux qui exercent cette profession » du reproche d'une avarice qu'on ne sauroit approu» ver ».

Mais le cas est tout-à-fait différent lorsqu'on ne rend point les eaux à mesure qu'on les prend, & qu'elles restent dans le corps, où que l'estomac des personnes hypochondriaques est surchargé d'un amas de matiere visqueuse & acide, que le défaut de digestion a occasionné: les purgatifs deviennent absolument nécessaires dans ces circonstances; à moins qu'on ne veuille exposer le malade à un danger évident en lui ordonnant l'usage des bains. On doit éviter cependant les purgatifs violens & n'en employer que d'extremement doux, comme peuvent être le sel d'Epsom, la manne, les pilules de Ruffus, l'extrait de Rhudius, &c.

XV. Nous n'aurions rien fait, si après avoir instruit le lecteur de tout ce qui concerne l'usage des purgatifs, nous négligions de le prevenir sur les bons & mauvais effets que peut produire la saignée dans le cas de l'usage des eaux minérales. On trouve plusieurs Medecins qui avancent sur la bonne-foi d'Erasistrate & de Van-Helmont dont ils suivent l'opinion, que la saignée est de tous les remedes celui qui est le plus propre à détruire la vie, & qui sur ce principe en proscrivent entierement l'usage. Nous n'examinerons point pour le présent ce sentiment, & nous nous contenterons de faire voir que la saignée est souvent utile pour nous faire retirer de l'usage des eaux tous les avantages qu'on peut en espérer, & qu'elle est quelquefois si nécessaire qu'on ne peut la négliger sans danger. Je ne prétens point cependant en conseiller l'usage à toutes sortes de personnes indifféremment, mais seulement à celles qui ont trop de sang & de liqueurs, surtout aux femmes dont les regles ont cessé pour quelque cause que ce soit, aussi-bien qu'aux hommes qui sont sujets au flux hémorrhoïdal, lorsqu'il vient à se supprimer. La saignée est encore fort utile à ceux dont les vaisseaux sont trop pleins, à ceux enfin qui sont accoutumés à la bonne chere, qui font un grand usage de vin, ou qui sont d'une complexion vigoureuse & d'un embompoint considérable.

XVI. Pour que les fluides naturels puissent circuler promptement dans tous les conduits du corps, il est nécessaire que les vaisseaux ne soient point surchargés de sang. L'on sait par expérience que les personnes qui sont d'un tempérament pléthorique & replet, ont le pouls plus lent, & que les excrétions se font avec plus de peine: mais aussi-tôt qu'on leur a tiré une certaine quantité de sang, le pouls devient plus libre & plus fort & les sécrétions plus abondantes. Si donc, lorsque le corps est surchargé de sang & d'humeurs, on boit les eaux en grande quantité, elles circulent non-seulement avec plus de peine, elles croupissent & se corrompent, elles peuvent même forcer le sang à se porter dans les parties les plus essentielles à la vie, & occasionner par-là des inflammations, des hémorrhagies, des obstructions de visceres & plusieurs autres facheux accidens capables de causer la mort à ceux qui prennent les eaux sans avoir pris la précaution de se faire saigner. Les personnes au contraire, qui usent de la saignée un ou deux jours avant que de commencer les eaux, ne courent point le même risque, & se trouvent très-bien de ce remede, comme le savent ceux qui ont observé avec soin les effets des eaux minérales, car l'on remarque communément que ceux qui se trouvoient incommodés des eaux à cause qu'elles ne passoient point, & qui avoient été forcés d'y renoncer, les ont reprises de nouveau avec beaucoup de succès, après s'être fait tirer quelque peu de sang.

XVII. Plusieurs Medecins se font un scrupule d'ordonner les *Aigrelettes* à ceux dont les nerfs sont affoiblis, de peur de les affoiblir encore davantage. Il faut convenir en effet, & l'expérience fait voir tous les jours, que le froid extérieur cause souvent de très-facheux symptomes dont la violence augmente encore davantage, lorsqu'il pénétre jusqu'aux parties internes qui ne sont point accoutumées à le supporter. L'on a vu, par exemple, des personnes qui ont perdu tout d'un coup la vue, & qui ont été saisies d'un tremblement dans tous les membres pour s'être refroidies tout d'un coup; & d'autres à qui un lavement froid a causé la mort: mais il faudroit être extremement ignorant pour rejetter entierement l'usage des eaux minérales froides, à cause que quelques personnes s'en sont mal trou-

vées. Cela prouve tout au plus qu'on ne doit point les ordonner de la sorte, lorsqu'on en appréhende quelque fâcheux accident; mais prescrire une méthode qui convienne à l'état dans lequel le corps se trouve. Celle que j'ai pratiquée pendant long-tems avec le plus de succès a été de plonger les bouteilles dans un bain-marie, jusqu'à ce que l'eau eût acquis une chaleur convenable, après avoir auparavant percé le bouchon avec une aiguille, pour faciliter l'évaporation de l'esprit élastique qui se dilate par la chaleur, & empêcher les bouteilles de se casser. On ne doit point appréhender de dépouiller par-là les eaux minérales de l'esprit élastique d'où leurs vertus dépendent; car comme la chaleur n'est point excessive & que l'on use de précautions nécessaires, elles en retiennent toujours une quantité suffisante. Quoique ce que je viens de dire n'ait pas besoin de preuves, puisque c'est une matiere de fait, je suis bien aise néantmoins de faire observer que les eaux des sources les plus chaudes, dont la chaleur est beaucoup au-dessus de celles dont il est question, ne sont point entierement dépouillées de ce principe volatil minéral.

Maladies auxquelles les Eaux Minérales conviennent contre l'opinion commune.

XVIII. Après avoir indiqué aux malades & aux Medecins la méthode qu'on doit suivre aussi bien que les précautions dont on doit user en prenant les eaux, je vais examiner quelles sont les maladies à qui ces eaux conviennent préférablement à tout autre remede. Mais comme le nombre de ces maladies est très-grand, je ne parlerai que de celles où la plupart des Medecins croient ces eaux plus nuisibles que salutaires, & je me servirai de la raison & de l'expérience pour faire voir la fausseté de ce sentiment.

XIX. L'usage des eaux minérales passe pour extrement dangereux dans les hémorrhagies violentes de quelque nature qu'elles soient. Les raisons dont les Medecins s'appuient pour les défendre dans ces sortes de cas, sont fondées sur le peu de connoissance qu'ils ont de la cause de ces évacuations, & de la nature de ces eaux qu'ils croient composées d'ingrédiens métalliques, vitrioliques & styptiques; & l'expérience leur ayant fait connoître que les astringens sont ordinairement nuisibles dans de pareils cas, ils se sont crus en droit de défendre l'usage des eaux minérales chaudes & froides. Mais comme il ne faut qu'être instruit des lois de la circulation du sang pour découvrir la vraie cause de ces excrétions, & que la crainte que l'on a des ingrédiens styptiques que les eaux minérales contiennent, est mal-fondée; on doit rejetter leur sentiment comme frivole & puérile. L'on sait aujourd'hui que ces hémorrhagies violentes ne viennent que des obstructions qui se forment dans certaines parties du corps & qui s'opposent à la circulation du sang. Le cours du sang se trouvant intercepté, il faut nécessairement qu'il s'engendre des matieres dans les visceres & que les obstructions deviennent plus considérables. Il arrive de-là que le sang qui se porte toujours en plus grande quantité dans les parties obstruées, ne trouvant aucun passage, il se détourne de sa route & se porte dans les parties où il a accoutumé de trouver une issue ou une moindre résistance. Le principal but que l'on doit se proposer dans la cure de ces maladies, est de détruire les obstructions des visceres pour que le sang puisse y reprendre son cours. Rien n'est plus propre à cet effet que l'usage des eaux minérales aiguillonnées de quelque sel, car elles ont la propriété de délayer & de rendre plus fluides au moyen de la grande quantité de parties aqueuses qu'elles contiennent, les humeurs qui croupissent & d'en faciliter le mouvement, tandis que leurs particules salines dissolvent les viscidités, picotent & ébranlent les vaisseaux & les obligent à se débarrasser des matieres qu'ils contiennent; c'est ce qui doit naturellement arriver dans le cas dont nous parlons. Et en effet; Henri de Heer déclare expressément que les eaux de Spa sont extremement propres à provoquer les regles, comme un millier d'exemples en font foi, & en même-tems à en modérer l'écoulement lorsqu'il est trop abondant.

XX. Mais afin que l'effet de ces eaux soit plus assûré, il faut que le corps ne soit point accablé par la quantité qu'on en prend, que la dose en soit petite, & leur chaleur modérée. Ce qui arrive à ceux qui prennent les eaux de Carles-Bade, suffit pour nous faire juger de la nécessité dont il est d'avoir égard à cette circonstance. Celle des deux sources, qui est la plus tempérée produit des effets admirables dans les cas dont nous parlons, au lieu que l'autre qui est extremement chaude ne fait qu'augmenter la maladie. Il est encore très-important, lorsque les hémorrhagies dont on a parlé ci-dessus, sont abondantes; d'éviter avec soin, pendant, & après qu'on a pris les eaux, tous les aloétiques, & tous les purgatifs violens qui agitent considérablement le sang. Supposé cependant que les purgatifs fussent nécessaires, on peut substituer aux précédens ceux qui ont une qualité légerement fortifiante, comme le sel d'Epsom, la rhubarbe, le séné, &c.

XXI. Ces eaux qui ont une vertu singuliere pour arrêter les hémorrhagies accidentelles, ne sont pas moins utiles dans les suppressions de celles qui sont naturelles & ordinaires. Il n'y a même que ceux qui n'en ont jamais fait usage qui puissent révoquer ce fait en doute. Comme la suppression de ces excrétions naturelles & critiques ne vient que de l'obstruction ou de la contraction spasmodique des vaisseaux sanguins; on ne peut rien employer de plus efficace que les eaux minérales qui ont la vertu de pénétrer jusqu'aux extrémités de ces vaisseaux, de ramollir & d'atténuer les substances grossieres qui obstruent les passages, & de les chasser par la force de l'esprit éthéré qu'elles contiennent, en même-tems qu'elles relâchent par l'abondance de leur partie purement aqueuse, les fibres endurcies ou trop tendues, & désobstruent les vaisseaux par où le sang a coutume de prendre son cours. Je trouve à propos, pour confirmer mon raisonnement, d'insérer ici l'histoire d'un cas extraordinaire dont j'ai été témoin; & que j'ai choisi parmi un grand nombre d'autres qui ont rapport à mon sujet.

« Une personne de distinction, âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament ni trop sanguin ni trop bilieux, qui menoit depuis long-tems une vie oisive, & ne se refusoit à aucun plaisir, fut attaquée de la goutte, & d'un flux hémorrhoïdal dont les périodes étoient réglées, & dont il ne se ressentit pas beaucoup, tant qu'il eut la précaution de se faire ouvrir la veine à propos. Un Medecin, dont j'ignore le nom, lui ayant conseillé il y a quelques années de renoncer à la saignée, sous prétexte qu'il commençoit à vieillir, & le malade ayant eu le malheur d'adhérer à son avis, il fut attaqué l'été suivant d'une colique violente, d'une constipation opiniâtre, & de douleurs excessives. Le Medecin, dont il avoit coutume de se servir, ne sachant point la véritable cause de sa maladie, l'attribua à une goutte remontée, & lui défendit la saignée, comme un remede inutile & dangereux. Un autre Medecin qu'il fit appeller, ayant examiné de près la cause de sa maladie, le fit aussi-tôt saigner au pié, & lui ordonna des clysteres émolliens. La violence des douleurs diminua aussi-tôt, & sa santé s'étant rétablie de jour en jour, il fut aux eaux de Carles-Bade, dont l'usage externe & interne lui ayant procuré le retour périodique de sa goutte & de ses hémorroïdes, il fut entierement guéri de sa colique. »

XXII. Les vaisseaux lymphatiques ne sont pas moins sujets que les vaisseaux sanguins aux évacuations immodérées, dont les plus ordinaires sont la gonorrhée dans

les hommes, & les fleurs blanches dans les femmes. La plupart des Medecins sont d'avis que les eaux minérales ne valent rien pour ces sortes de maladies : mais Henri de Heer a fait voir dans son tems la fausseté de cette opinion, & prouvé que quelque douteux que soit l'effet des autres eaux dans les cas dont nous parlons ; celles de Spa sont extremement utiles dans la gonorrhée virulente, ce qu'il prouve par plusieurs exemples dont il a été témoin. Il est pourtant certain que ces sortes de flux ne font ordinairement qu'augmenter par l'usage des eaux minérales, & que cela peut les avoir décréditées. Car tant que les Medecins ont ignoré la cause de ces desordres, ils ont attribué l'augmentation de ces flux à celle de la maladie. Mais puisque les découvertes qu'on a faites dans l'Anatomie, nous ont instruits du siége & de la nature de ces sortes d'incommodités; il est naturel que la cure y soit relative. La gonorrhée ne vient pour l'ordinaire que d'une perte de semence occasionnée par le virus vénérien, qui ronge les prostates, & les autres glandes qui appartiennent aux parties de la génération, & y cause des skirres & des fistules. Les pertes blanches proviennent d'une humeur acrimonieuse, que l'usage trop violent & trop fréquent du plaisir vénérien a engendrée ; ou d'une humeur virulente qui infecte les glandes du vagin, au point de leur faire évacuer les liqueurs qu'elles contiennent, sur les parties qui sont auprès. Ces mêmes liqueurs se trouvant pareillement infectées, corrodent les fibres les plus déliées des parties par où elles passent, & occasionnent par-là des douleurs aigues & poignantes, des excoriations & des ulceres, d'où découle la matiere virulente dont nous avons parlé. Il paroît par ce détail qui est tiré des dissections, qu'il n'y a rien de plus propre que les eaux minérales pour entraîner, délayer, & affoiblir ces sucs infectés ; pour ramollir les glandes endurcies, fortifier les fibres picotées & corrodées, & les réunir de nouveau aux parties qui sont dans leur entier ; & quoiqu'il soit vrai que le flux augmente tant qu'on prend les eaux, la cure n'en est que plus assurée dans la suite. Mais rien n'est plus propre à la faciliter, que l'usage modéré des remedes balsamiques, & des décoctions des bois dessiccatifs, pendant que l'on boit ces eaux.

XXIII. Les eaux minérales ne sont pas moins avantageuses pour la cure des maladies qui ont leur siége dans les glandes du corps, & qui proviennent de l'obstruction & du relâchement des parties glanduleuses ; car ces eaux ont une qualité apéritive, délayante, résolutive, détersive, & fortifiante. Pour donner plus d'autorité à ce que j'avance, je trouve à propos de faire part au Lecteur d'un fait extremement curieux qui est arrivé depuis peu.

« Une Dame Portugaise ayant demandé à son Medecin » un purgatif de précaution ; il lui ordonna un élec» tuaire, dont l'usage lui causa une salivation très-vio» lente qui dura presque huit mois, qui la jetta dans » une foiblesse extraordinaire, & la rendit presque aussi » maigre qu'un squelete. On lui conseilla de prendre » les eaux de Carles-Bade, & de se purger de tems en » tems, ce qui produisit un si bon effet qu'elle fut dé» livrée de son incommodité, & qu'elle recouvra sa » beauté & ses forces ordinaires. Une chose qui mérite » d'être remarquée, est que cette Dame ayant pris plus » long-tems les bains chauds qu'on ne le lui avoit or» donné, pensa retomber après sa guérison dans la mê» me incommodité qu'auparavant, & ce malheur n'eût » pas manqué de lui arriver, si son Medecin ne l'eût » prévenu par des remedes convenables. »

Comme ces deux cas sont extremement remarquables, je n'ai point voulu les laisser ignorer au Lecteur, quoiqu'ils n'appartiennent point directement à mon sujet.

XXIV. On est dans l'opinion que les eaux minérales nuisent aux poumons, & augmentent les maladies de ce viscere. Cette erreur doit, selon toute apparence, son origine au peu de connoissance que l'on a des principes qui composent ces eaux, & au mauvais usage qu'en ont fait des personnes dont les poumons étoient déja ulcérés ; ce qui fait que des Medecins peu instruits, les ont déclarées nuisibles dans les maladies de ce viscere. Il est manifeste par l'inspection anatomique des corps des personnes qui sont mortes de consomption ; que la plupart des maladies de cette partie ne viennent que de l'obstruction & de la dureté des glandes dont il abonde. De-là naissent les toux opiniâtres, les phtisies, les difficultés de respirer, l'asthme, &c. Le principal but qu'on doit se proposer dans toutes ces maladies, est de détruire les obstructions & les skirthosités qui se sont formées dans les poumons, à quoi rien n'est plus propre que les eaux minérales. Mais pour empêcher que leur acrimonie saline, qui est certainement contraire à la substance délicate & spongieuse des poumons, devienne nuisible ; il faut les mêler avec du lait d'ânesse, que l'on sait être par expérience le meilleur pour cet effet, ou avec celui de chevre. Ce mélange non-seulement émousse leurs particules salines, mais adoucit encore l'acrimonie de toute la masse du sang, ce qui rend ces eaux extremement salutaires dans ces maladies : j'ai été plusieurs fois témoin des bons effets qu'elles ont produits dans ces sortes de cas lorsqu'on en a usé avec cette précaution.

XXV. Ce que nous avons dit ci-dessus des maladies des poumons, peut s'appliquer à celles du bas-ventre, & des autres visceres. Si l'on en croit les écrits & les discours de quelques Medecins, rien n'est plus préjudiciable aux visceres que les eaux minérales. En effet, elles ne sauroient être d'usage lorsqu'ils sont consumés ou corrompus, lorsque les humeurs sont extravasées par la rupture des vaisseaux, dans la poitrine ou dans le bas-ventre, ou qu'il s'y est formé des abscès. Ordonner les eaux dans de semblables circonstances, c'est vouloir augmenter la maladie, & hâter la mort du malade. Mais cela n'est point également vrai dans toutes les maladies des visceres. La plus grande partie des maladies chroniques qui viennent avec lenteur & qui durent long-tems, ne proviennent que des obstructions qui se sont formées dans ces parties, & qui empêchent la circulation du sang. Rien n'est plus propre à les prevenir ou à les détruire, que les eaux minérales, qui entretiennent les visceres dans leur état naturel, & qui enlevent les obstructions. C'est par-là qu'elles préviennent admirablement le scorbut, l'asthme, l'avortement, la stérilité, l'hydropisie, & la pierre des reins & de la vessie ; qu'elles corrigent la mauvaise disposition du corps, qu'elles appaisent ou qu'elles préviennent les douleurs de la goutte, comme les observations en font foi. Il s'ensuit donc que les Medecins ont tort d'appréhender leurs mauvais effets.

XXVI. Il est à propos de dire un mot du régime qu'on doit suivre en prenant les eaux. Car, comme les remedes ne peuvent produire aucun effet, sans un régime convenable, on ne peut de même retirer de l'usage des eaux minérales le fruit qu'on en attend, si on n'en observe un très-exact. Les malades pechent ordinairement par trop ou trop peu d'indulgence pour eux-mêmes. Quelques Medecins poussent leurs scrupules au point de défendre à leurs malades toutes sortes d'acides, & de mets assaisonnés, quoique ces derniers soient peut-être les seuls qui leur plaisent. Mais la véritable exactitude dans le cas dont il est question, consiste à ne point trop s'éloigner du régime auquel on est accoutumé ; autrement on court risque de perdre l'appétit, de nuire à la digestion, ce qui ne peut manquer d'engendrer des crudités, & de nouvelles maladies. D'autres n'ayant en vue que l'estomac, n'ordonnent à leurs malades que des choses spiritueuses & aromatiques, ce qui ne peut que nuire aux excrétions ; car l'on sait par expérience, que ces sortes d'alimens constipent extraordinairement. On doit fuir sur toutes

choses, tous les excès, & toutes les passions violentes, qui sont les grandes ennemies de la digestion lorsqu'on s'y livre. Il arrive de-là que le corps est chargé d'un poids auquel il n'est point accoutumé, & que les eaux n'ont plus la force de surmonter & d'entraîner les crudités qu'elles rencontrent. L'estomac se trouvant encore relâché & affoibli, les eaux y séjournent trop long-tems, & occasionnent plusieurs accidens fâcheux.

L'expérience journaliere ne prouve que trop combien les passions violentes sont nuisibles à ceux qui se portent bien. Quel préjudice ne doivent-elles donc pas causer aux malades & à ceux qui prennent les eaux? Elles mettent les humeurs & les impuretés du corps en mouvement, & causent des apoplexies, des paralysies, & autres maladies nerveuses. C'est pourquoi je conseille aux personnes malades de ne point prendre les eaux ni les bains, si elles ne sont résolues à observer un régime très-exact. Hoffman.

Je terminerai les observations de M. Hoffman sur les eaux minérales, par la méthode qu'il donne pour les imiter. Comme je n'ai jamais été témoin des effets de ces eaux artificielles; je ne puis les recommander beaucoup. Je doute même que leurs vertus égalent celles des eaux naturelles. L'expérience seule peut déterminer leurs effets; & les essais sont d'autant moins dangereux dans le cas dont il s'agit, que ces eaux contrefaites ne peuvent pas faire de mal lorsqu'on s'en sert avec prudence.

I. Puisqu'il est évident par la Section précédente qu'il n'y a point de remedes comparables aux eaux minérales pour détruire ou prevenir les maladies les plus difficiles à guérir, comme le savent parfaitement ceux qui fréquentent les eaux minérales, & suivent leurs opérations sur les lieux, & que tout le monde n'a pas les facultés & les occasions nécessaires pour aller aux sources mêmes faire usage de leurs eaux, & que ces eaux sont quelquefois, quoique rarement, sujettes à perdre leurs forces; il est à propos d'examiner, si, connoissant bien les ingrédiens dont dépend leur vertu, il ne seroit pas possible à l'art de les imiter parfaitement. Je sai que le plus grand nombre des Chymistes du dernier siecle, étoit persuadé qu'il n'étoit point difficile de contrefaire ces eaux, & surtout les *aigrelettes*. Ils ne doutoient point en effet, suivant l'erreur très-commune de ce tems, que la principale partie des vertus des eaux minérales froides, ne vînt d'un principe vitriolique martial; & sur ce fondement ils s'imaginoient qu'il n'étoit pas difficile de communiquer à l'eau ce principe énergique, en versant dans l'eau de fontaine une dissolution de vitriol martial: mais ils se sont apperçus de leur erreur, lorsqu'ils ont voulu en faire l'essai; car ces eaux ne contiennent aucun vitriol solide. Je ne connois même aucune source qui contienne un sel qui ait le caractere vrai & naturel du vitriol martial, & qui en fasse preuve, c'est-à-dire, qui teigne en noir l'infusion de noix de galle; qui mêlé avec une solution de sel alcali forme un sel moyen de la nature du tartre vitriolé, & qui après l'entiere évaporation de l'eau, laisse au fond du vaisseau une concrétion saline, qui mêlée avec le nitre, répande une odeur d'eau forte.

II. Pour imiter la nature avec plus de succès dans la préparation des eaux minérales, il faut observer qu'il y en a quelques-unes de chaudes & de froides, qui ne renferment aucun principe salin ou martial, & dont les bons effets ne dépendent que de leur ténuité, de leur légereté & de leur pureté. L'eau de pluie très-pure peut remplacer très-utilement ces eaux minérales, supposé qu'on n'ait pas le moyen d'en avoir.

III. Il y a des sources minérales dont l'eau est très-pure & très-légere; qui ne contiennent aucun principe terreux ou salin, & sont seulement empreintes d'une substance martiale; eaux qu'on a raison de regarder comme martiales, & qui ne souffrent aucun changement par le mélange des acides ou des alcalis, mais laissent précipiter par la chaleur, ou en les gardant, un sédiment martial jaunâtre. Or il n'est pas difficile d'imiter ces eaux ferrugineuses. Il ne faut que faire bouillir dans un vaisseau fermé de l'ocre choisie & pure, telle qu'on la peut trouver dans les boutiques, dans de l'eau très-pure & très-légere; & ces eaux artificielles feront le même effet que les naturelles.

IV. Il y a d'autres sources également recommandables par la légereté de leurs eaux & de leur ténuité, qui, outre une certaine quantité de terre martiale de la nature de l'ocre, contiennent beaucoup de sel commun, d'où dépend leur principale vertu. Elles sont purgatives, & très-utiles pour les bains. On n'y remarque aucun changement, en y mêlant des liqueurs alcalines ou acides; & elles ne sont point empreintes d'un esprit éthéré élastique. Je crois qu'on peut les imiter parfaitement en dissolvant du sel commun ou du sel gemme dans les eaux martiales, naturelles ou artificielles, dont nous avons parlé ci-dessus, à la dose d'environ un gros sur chaque pinte.

V. Il n'est pas aussi aisé d'imiter les eaux minérales aigrelettes, c'est-à-dire, d'en faire une préparation si ressemblante aux naturelles, qu'elles aient le même gout, la même odeur, & qu'elles soient pénétrées d'une quantité d'esprits éthérés élastiques. Cependant j'ai essayé le procédé suivant pour en composer de pareilles. J'ai mis dans un vaisseau de grès à cou étroit une pinte de l'eau la plus pure que j'aie pu trouver. J'y ai versé goutte à goutte la dissolution d'un gros, ou même plus de sel de tartre bien calciné & bien purifié. Ensuite j'ai ajouté de l'esprit de vitriol, plus ou moins, selon qu'il étoit plus ou moins foible; de sorte cependant qu'après l'effervescence & le mélange le sel alcali dominoit encore. J'ai bien remué le vaisseau, & l'ai bouché. L'eau a acquis par ce procédé un gout fort ressemblant à celui des eaux aigrelettes; elle a lâché en la versant des bulles qui s'élançoient fort haut; les effets & les propriétés de cette eau artificielle ont été aussi les mêmes, c'est-à-dire que je l'ai employée avec beaucoup de succès dans les maladies qui demandoient la boisson des eaux aigrelettes tempérées, que je n'avois pas à ma disposition. Mais si l'on veut en faire de pareilles à celles de Pyrmont, qui renferment une terre martiale, de la nature de l'ocre, il faut mettre dans des eaux martiales, naturelles ou artificielles, un peu plus de sel de tartre, & de l'esprit de vitriol; de maniere cependant que le principe alcalin y domine.

Il est à craindre qu'on ne se serve de cet expédient, ou de quelque autre encore plus mauvais, pour imiter les eaux de Spa & de Pyrmont, & autres eaux étrangeres & domestiques, sans que l'on puisse en avoir connoissance. Si les marchands en savoient assez pour rendre cette imitation parfaite, cette supercherie seroit plus supportable: mais comme ils ne préparent point ces eaux avec assez de précaution pour l'ordinaire, il vaut beaucoup mieux, au défaut des naturelles, en faire soi-même d'artificielles, à mesure qu'on en a besoin, en suivant la méthode que nous venons d'indiquer. Je conseille même à ceux qui se piquent d'exactitude, de se servir d'eau de pluie, & de préférer à l'esprit de vitriol le véritable esprit de soufre. Un grand nombre d'observations & d'expériences ont fait connoître que les eaux minérales tirent toutes leurs vertus, & sont redevables de l'esprit minéral & du principe ferrugineux, dont elles sont pénétrées, aux Pyrites qu'elles dissolvent en passant par les entrailles de la terre; ce que je suis bien aise de faire observer ici, pour qu'on soit au fait des moyens dont se sert la nature, & qu'on puisse mieux les imiter dans la préparation de ces eaux. Il se pourroit donc faire qu'en mettant plusieurs couches de semblables cailloux dans le lit d'une source, ils s'échauffassent, & communiquassent leur vertu à l'eau, sans être obligé de recourir au vitriol. On recommande cette expérience aux Physiciens & aux Chymistes. Shaw, *Notes*.

VI. Il y a encore d'autres eaux minérales purgatives, lesquelles, bien qu'elles fermentent avec les acides, laissent pourtant après l'évaporation un sel neutre amer,

Ces eaux se préparent de la même maniere que les autres eaux aigrelettes dont nous avons parlé. Il faut seulement y ajouter le sel d'Epsom, de Sedlic ou de Glauber, ou de celui qu'on prépare avec la manganese & l'esprit de vitriol. On peut faire de la même maniere des eaux empreintes d'un sel parfaitement moyen, & qui purgent efficacement, en faisant fondre dans la meilleure eau simple du sel de Glauber, ou, ce qui vaut encore mieux, en préparant le sel qu'on y joint avec la manganese & l'huile de vitriol, ou une terre à chaux, & un acide vitriolique, comme il se fait dans les eaux naturelles; de sorte que le poids du sel ajouté à l'eau soit égal à celui qu'on tire de ces eaux par l'évaporation: ce qui monte au moins à deux gros sur douze onces.

VII. Enfin, si l'on veut préparer des eaux minérales artificielles dans le gout de celles de Carles-Bade, c'est-à-dire, des eaux fort alcalines, & en même tems laxatives, il ne faut pas choisir une eau pure & légere, mais une eau chargée d'une terre à chaux, & y mêler une solution de sel de tartre & de l'esprit de vitriol, de maniere pourtant que la partie alcaline domine. La terre à chaux, par son effervescence avec l'esprit de vitriol, formera un sel neutre de vertu purgative.

VIII. Telles sont les méthodes, tels sont les procédés par lesquels je suis intimement persuadé qu'on peut imiter pour l'usage interne les eaux minérales naturelles. En effet, ceux qui voudront l'éprouver, se convaincront non-seulement que ces eaux artificielles contiennent les matieres épaisses, terrestres & salines, qui se trouvent dans les naturelles, mais un principe aérien éthéré élastique pareil, produit pendant l'effervescence par l'action & la réaction de l'acide vitriolique & du sel alcali.

On verra aussi que ces eaux artificielles sont très-salutaires, & peuvent être employées très-efficacement pour purifier le sang, prevenir les maladies, & à toutes les vues que les Medecins peuvent avoir quand il est question de dissiper des obstructions, &c. Je ne voudrois pourtant pas avancer que ces eaux artificielles ne cedent en rien aux naturelles.

IX. Il nous reste à faire connoître en peu de mots de quelle maniere on peut préparer pour les bains des eaux minérales artificielles, qui tiendront la place des naturelles. Nous ne rappellerons pas ce que nous avons remarqué plus haut sur la maniere de préparer des bains d'une maniere très-avantageuse à la santé, en y mêlant le sel de tartre, les cendres gravelées, le sel des fleurs & feuilles des plantes; nous ne parlerons que des bains qu'on prépare avec les scories des métaux. Les plus communs & les plus utiles sont ceux qu'on apprête avec des scories métalliques remplies de la substance terreuse, saline & sulphureuse du mars. Leur vertu fortifiante & astringente, les rend si utiles pour raffermir les membres fatigués, affoiblis, épuisés, & pour arrêter & provoquer des évacuations de plusieurs especes, qu'on peut les employer sans scrupule au lieu des eaux martiales.

X. On est aussi dans l'usage dans les pays où il y a des mines de métaux, & où se trouvent en abondance celles de cuivre, d'antimoine & de Cobalt, d'employer des bains préparés avec les scories de ces minéraux, lesquels, à cause du sel vitriolique du soufre & du principe terreux qu'ils contiennent, peuvent être employés dans toutes les occasions où il faut fortifier le ton des fibres. Ces bains ont encore une vertu détersive & mondificative, dont on peut tirer avantageusement parti. Voici la maniere de préparer ces bains artificiels.

Après la fusion des métaux ou des minéraux, on jette les scories encore rouges dans l'eau tiede mise dans un vaisseau qu'on couvre exactement, afin qu'elles communiquent à l'eau leur vertu médicinale & salutaire; & l'on emploie cette eau en forme de bain, de demi-bain ou de fomentation.

On se sert aussi très-utilement des bains artificiels préparés avec l'alun & la chaux vive, sur lesquels, quand ils ont bouilli quelque tems ensemble, on jette de l'eau de pluie la plus légere. Ces bains réussissent très-bien dans les paralysies & les relâchemens des membres. HOFFMAN *expliqué par* SHAW.

La méthode que M. Shaw a suivie dans l'examen des eaux minérales est beaucoup plus exacte & beaucoup plus intelligible que celle d'aucun Auteur qui l'ait précédé. Je la rapporterai telle qu'on la trouve dans cet Auteur, pour qu'elle puisse guider avec succès ceux qui s'appliquent à l'étude & à la pratique de la Medecine, dans les recherches qu'ils auront dessein de faire sur la nature des eaux minérales. Comme le sujet est très-important par lui-même, je crois que le Lecteur excusera sans peine les détails dans lesquels l'Auteur est entré.

I. Il est nécessaire, avant que d'entreprendre cette recherche, de connoître les principaux instrumens & les préparatifs qu'elle exige, pour n'être point obligé dans la suite d'interrompre le fil de notre discours.

II. On peut se servir avantageusement de la boussolle, pour déterminer la position de la source & la route de l'eau jusqu'au lieu où on la reçoit: car l'aiguille de cet instrument indiquant le Nord & le Sud (si on excepte ses variations avec exactitude) elle met l'Observateur en état de déterminer précisément les tours & les retours des ruisseaux, aussi-bien que la situation respective des Villes & des contrées qui sont aux environs.

III. Il est besoin, pour examiner l'eau, les matieres qu'elle contient, & les substances minérales que l'on trouve sur les bords des sources, ou le long du courant, d'avoir

1. Des poids & des balances exactes.
2. Une balance hydrostatique.
3. Différentes especes de vaisseaux de terre.
4. Des cimens ou luts.
5. Un thermometre.
6. Une petite pompe.
7. Une machine pneumatique.
8. Différens microscopes.
9. Une pierre d'aimant armée.
10. De l'eau distillée.
11. Des creusets.
12. Un fourneau de fusion.
13. Du flux.
14. Différens végétaux.
15. Des matieres animales.
16. Des minéraux.
17. Des substances artificielles.

IV. (1) Les balances doivent être fort justes & de trois grandeurs différentes, pour peser les grains, les dragmes & les onces, & même quelques livres. Les poids de livre doivent être de douze onces, qui est le poids dont on se sert dans la Medecine & dans les Apoticaireries. La livre est de douze onces; l'once contient huit dragmes; la dragme trois scrupules; & le scrupule vingt grains.

V. (2) La balance hydrostatique est une espece d'instrument dont on se sert pour peser les corps dans l'eau & pour déterminer leur pesanteur spécifique, aussi-bien que celle de quelque eau minérale que ce soit: ce que l'on fait en pesant une espece de bouteille de verre, dont on a soin de connoître auparavant la pesanteur dans l'air & dans l'eau commune.

VI. (3) Les verres doivent être clairs & transparens, pour que l'on puisse mieux examiner l'eau; il est même besoin d'en avoir quelques-uns de figure cylindrique. On doit en avoir qui puissent supporter la chaleur & servir pour faire évaporer les liqueurs. Ils doivent pour cet effet être plus bas que les autres, & s'élargir par en-haut. Les phioles, les bouteilles & les autres vaisseaux de cette espece, sont aussi nécessaires. On doit enfin avoir des vaisseaux propres à distiller: tels sont les pots de verre, les alambics, les retortes & les récipiens.

VII. (4) On donne le nom de cimens ou luts à ces matieres ou compositions artificielles, qui étant appliquées à l'embouchure des vaisseaux, conservent l'eau qui y est

renfermée, dans son état naturel, en empêchant sa communication avec l'air extérieur : tels sont la résine fondue, la cire d'Espagne, ou plutôt certaines mixtions faites avec de la cire & de la térébenthine.

VIII. (5.) On se sert du thermometre pour déterminer le degré de chaleur & de froideur de l'eau. Cet instrument est composé d'une boule de verre, à laquelle est attaché un long tuyau gradué, que l'on remplit jusqu'à une certaine hauteur d'esprit de vin coloré. On juge du plus ou du moins de froideur du fluide, dans lequel la boule est plongée par le plus ou le moins d'élévation de l'esprit de vin dans le tuyau.

IX. (6.) Il est nécessaire d'avoir une petite pompe à main de bois ou d'étain; munie de son piston, pour pouvoir la plonger le plus près qu'on peut du fond de la source, & connoître par ce moyen la différence de l'eau qui est dans cet endroit d'avec celle qui est plus près de la surface supérieure, quoique l'on puisse user d'autres moyens pour cet effet.

X. (7.) La machine du vuide avec ses récipiens de verre, est un instrument fort commode pour découvrir la quantité d'air ou d'esprit volatil contenu dans l'eau; car les eaux spiritueuses placées sous le récipient, laissent échapper une grande quantité de bulles, & l'on juge qu'elles sont plus ou moins spiritueuses, suivant que le nombre & la grosseur de ces bulles est plus ou moins grand.

XI. (8.) On peut se servir des microscopes pour découvrir les particules visibles qui sont contenues dans chaque goutte d'eau, & pour déterminer la figure des crystaux, ou sels de l'eau après l'évaporation ou pendant le tems de la crystallisation. Il est encore à propos d'examiner avec le microscope toutes les autres matieres solides & visibles qui sont contenues dans l'eau, tant dans l'état de mélange, qu'après qu'elles ont été séparées l'une de l'autre.

XII. (9.) La pierre d'aimant sert à découvrir si les matieres minérales que l'on trouve aux environs des sources, ou parmi les sédimens que l'eau laisse après l'évaporation, sont d'une nature ferrugineuse; car tout ce que l'aimant attire est tenu pour fer. On pourroit s'en assurer de plusieurs autres façons. Il se peut faire que l'aimant n'attire le fer que lorsqu'il est extrêmement pur, & qu'il a toutes les qualités nécessaires pour être malléable; de sorte qu'une substance minérale peut être ferrugineuse sans que l'aimant l'attire.

XIII. (10.) L'eau distillée, ou dépouillée autant qu'il est possible de toutes les matieres minérales, salines, terrestres & étrangeres qu'elle contient, sert à découvrir les principes salins & dissolubles des substances minérales, ou des matieres desséchées des eaux minérales, en les détachant des parties les moins aisées à dissoudre, & les donnant tous sous une forme solide par l'évaporation ou la crystallisation. L'eau dont on se sert pour cet effet, doit être pure; car autrement il est à craindre que les matieres salines ou minérales qu'elle contient, ne se mêlent avec celles de la matiere que l'on se propose d'examiner; ce qui rendroit l'expérience fausse ou incertaine. Le meilleur moyen dont on puisse se servir pour purifier l'eau, est de la distiller à petit feu dans des vaisseaux de verre bien nets.

XIV. (11.) Les creusets de terre servent dans les essais que l'on fait pour découvrir si les matieres contenues dans l'eau ou dans quelque substance minérale sont métalliques, ou renferment quelque portion considérable de métal; car lorsque cela est, on peut l'en tirer en réduisant la substance en poudre; & s'il est nécessaire, en la mêlant avec un dissolvant convenable, pour les faire fondre ensemble à un feu violent.

XV. (12.) Il est besoin d'un feu violent pour fondre la plûpart des substances minérales, & pour en séparer le métal qu'elles contiennent; quoiqu'il suffise dans certains cas d'un fourneau de fusion, ou d'un feu animé simplement par le courant de l'air. Mais lorsque la matiere est opiniâtre ou difficile à fondre, il faut nécessairement attiser le feu avec un soufflet pareil à ceux dont se servent les Orfevres & les Forgerons.

XVI. (13.) Les flux sont une espece de substance que l'on ajoute au minéral ou à la mine que l'on fait fondre pour en faciliter la fusion, & en tirer le métal plutôt ou en plus grande quantité qu'on ne l'auroit fait sans cela. Ainsi le tartre, le nitre ou salpetre, le borax, le verre de plomb, la limaille de fer, &c. sont des flux, & on doit les avoir toujours à la main pour s'en servir dans l'examen des substances minérales qui peuvent se rencontrer dans la recherche dont il est question.

XVII. (14.) Il y a certaines matieres végétales qui donnent différentes couleurs aux liqueurs avec lesquelles on les mêle, & l'on juge que telles ou telles substances sont contenues dans la liqueur par la couleur qu'elles produisent. Si l'on met, par exemple, pendant quelque tems des violettes fraîches dans de l'eau minérale bien nette, & que cette derniere prenne une teinture rouge, c'est une preuve que l'acide domine; on connoîtra au contraire que l'acali domine dans cette eau, si elle prend une couleur verte : mais si l'eau conserve la couleur bleue qui est naturelle aux violettes, on peut assurer qu'elle est neutre, & qu'elle n'est dominée ni par l'acide, ni par l'alcali. On doit donc se munir des principales substances végétales qui ont la propriété d'indiquer les matieres contenues dans les eaux minérales, ou dans quelque autre liqueur que ce soit par le changement de couleur qu'elles y apportent; pour s'en servir au besoin.

XVIII. On peut réduire ces végétaux à quatre classes.

Dans la premiere, sont les astringens.
Dans la seconde, ceux qui ont des parties fines & subtiles.
Dans la troisieme, les purgatifs.
Dans la quatrieme, les altérans.

XIX. (1.) Du nombre des astringens, sont les feuilles de thé, les feuilles & l'écorce de chêne, l'écorce de grenadier, les fleurs de balauste, le sumach, mais surtout la noix de galle, qui sont tous propres à nous faire connoître si l'eau est d'une nature ferrugineuse, ou si elle contient quelques particules de fer ou de vitriol de Mars : c'est ce qu'elles font en donnant à cette eau une couleur rouge, noire ou obscure, & en précipitant avec le tems une substance légere, noire ou obscure au fond du vaisseau. On peut se servir pour cet effet de noix de galle bleues, saines & nouvellement réduites en poudre, que l'on conservera dans un vaisseau de verre bien bouché. Cette poudre vaut beaucoup mieux que la teinture de noix de galle faite avec de l'eau qui affoiblit ses vertus. D'ailleurs cette teinture perd sa vertu lorsqu'on la garde, & acquiert une couleur foncée qui peut nuire aux expériences.

XX. (2.) Les végétaux d'une couleur délicate, sont ceux qui sont colorés ou qui ont la vertu de colorer, & dont la couleur s'altere aisément par un simple mélange; telles sont les roses rouges, la mauve, les violettes, le bluet, la giroflée musquée, le bois néphrétique, &c. qui indiquent par le changement de couleur qu'ils causent dans l'eau les especes de matieres salines ou terrestres qui y dominent. C'est ainsi que nous avons vu ci-devant; que les violettes donnent une couleur rouge à l'eau où l'acide prédomine; qu'elles teignent en verd celle qui est dominée par un alcali; mais qu'elles communiquent la couleur bleue qui leur est naturelle, à celle qui n'est ni acide, ni alcali. Par exemple, l'eau commune qui n'est ni acide, ni alcaline, dans laquelle on fait infuser des fleurs de violette, se teint d'un très-beau bleu. Comme le sucre rafiné n'est ni acide, ni alcali, il n'altere point la couleur de l'infusion dont nous venons de parler. On peut substituer aux fleurs de violettes le sirop qu'on en tire.

XXI. (3.) Les végétaux purgatifs qui servent à cette recherche, sont, le sené, la rhubarbe, le méchoacan, le jalap, &c. On emploie leur infusion, leur teinture ou

leur décoction, leur substance entiere même, pour découvrir certaines matieres qui sont contenues dans les eaux, leur vertu dissolvante, mais sur tout leurs sels; car l'on sait par expérience que les sels alcalis rehaussent les teintures ou les vertus de ces ingrédiens purgatifs, & qu'ils font qu'ils communiquent à l'eau une plus grande quantité de leurs parties, surtout lorsqu'ils sont gras ou résineux. Les sels neutres produisent encore le même effet dans un moindre degré, au lieu que les acides ne sont point propres à pénétrer dans la substance de ces drogues, & à en tirer une teinture forte.

XXII. (4.) Les bois que l'on appelle communément altérans, comme le gayac, le sassafras, le sandal, &c. peuvent encore nous aider à découvrir ce que les eaux contiennent, parce qu'ils communiquent leurs vertus à certaines eaux préférablement à d'autres, sur-tout à celles qui sont pénétrées d'un sel propre à dissoudre leurs parties onctueuses & résineuses d'où dépendent leurs vertus médicinales. Cet expédient peut encore nous faire découvrir les usages auxquels ces eaux peuvent être propres, puisqu'il n'y a qu'à les employer dans les infusions, les décoctions, ou les extraits que l'on fait de certaines drogues ou simples.

XXIII. (15.) Il est encore très-important de connoître à quel point l'eau affecte les fluides animaux ou autres substances animales; car cela peut non-seulement nous mettre au fait des matieres qu'elle contient, mais nous guider encore dans l'usage qu'on en peut faire, & nous instruire des effets qu'on doit raisonnablement en attendre lorsqu'on en boit. On doit sur-tout faire attention aux changemens qu'elle cause dans le sang qui vient d'être tiré d'une personne saine; dans celui qui est coagulé ou desséché; dans la sérosité du sang de ceux qui se portent bien; dans le sang des personnes sujettes à différentes especes de maladies, au rhumatismes, au scorbut, à la pleurésie, à la phtisie, aux affections hypocondriaques & à la manie; dans le calcul ou pierre de la vessie, sur les pierres qui se forment dans la vessicule du fiel, sur les craies qui se forment aux articulations des personnes goutteuses, dans le pus, l'urine récente, sur celle qui a été long-tems gardée, sur celle qui est graveleuse, &c. sur les phlegmes, sur la lymphe coagulée & autres substances animales saines & morbifiques, sur tout aidée d'un degré de chaleur égale à celle du corps humain.

XXIV. (16.) Il est aussi à propos de mêler différens minéraux avec l'eau, pour voir si elle n'en reçoit point quelque altération considérable, si ses vertus ne sont point augmentées, & si l'on ne peut point découvrir ses principes. On peut se servir pour cet effet de plusieurs mines, surtout de celles qui sont les plus faciles à dissoudre, de la mine de fer, des marcassites, des pyrites, de la pierre à chaux, de l'alun de roche, du vitriol, du soufre & des autres sels minéraux. Chacune de ces matieres peut, lorsqu'on la fait dissoudre dans l'eau, l'altérer considérablement, ou augmenter ses vertus lorsqu'elles dépendent de principes de même espece. Par exemple, si l'eau tire une partie de ses vertus du fer, on peut les augmenter en y en introduisant par art une plus grande quantité. Si elle contient naturellement du vitriol, de l'alun ou du soufre, il n'est pas difficile d'y en ajouter encore. Il n'est pas inutile d'essayer si l'eau n'altere point la couleur de l'argent ou ne le noircit point; si elle ne dissout point le plomb, le mercure, &c. car l'on peut s'assurer par-là de ses principes & de ses propriétés.

XXV. (17.) Il y a un nombre infini de substances artificielles: mais on peut réduire celles qui sont les plus nécessaires:

1. Aux alcalis;
2. Aux acides;
3. Aux préparations & aux dissolutions métalliques.

XXVI. (1.) On entend ici sous le nom d'alcalis, ce que les Chymistes appellent sels & esprits alcalis fixes ou volatils. On retire les sels fixes alcalis en faisant bouillir dans l'eau les cendres de quelque substance végétale, comme peuvent être une piece de bois ordinaire, les tiges de feves, les branches de vigne, le tartre, &c. pour dissoudre le sel qu'elles contiennent, & qui reste après l'évaporation. Le sel de tartre est le principal de cette espece, & il est d'un usage considérable dans l'examen des eaux minérales; car comme il se dissout plus promptement & beaucoup mieux dans l'eau qu'aucune substance terreuse, il précipite celle qui est contenue dans l'eau; ce qui donne le moyen de séparer la terre qui se trouve dans l'eau minérale, & de l'avoir sous une forme seche. Comme ce sel est alcali, il se fait une effervescence lorsqu'on le mêle avec une eau acide; car elle arrive toujours quand un acide & un alcali se mêlent ensemble. Supposé que l'addition de ce sel soit assez juste pour détruire entierement l'acidité de l'eau, on peut tirer de cette eau un sel neutre; & en le traitant selon les regles de l'art, se fournir une preuve convaincante qu'il y avoit des acides contenus dans cette eau minérale. Le sel de tartre se résout promptement, étant exposé à l'humidité de l'air, en un liquide pesant, qu'on appelle huile de tartre par défaillance, dont l'usage est souvent plus commode que celui du sel même; car il est plus pur, il s'unit plus aisément avec l'eau, & l'on peut l'y verser plus commodément. Supposé que la terre ou l'acide de l'eau soient légers, déliés & presque imperceptibles, & qu'ils ne se manifestent point par le mélange d'un fort alcali, on doit employer les sels volatils alcalis qui sont d'une espece plus douce, tels sont les sels ou esprits de corne de cerf, de sang, d'urine, &c.

XXVII. (2) On doit aussi se pourvoir des acides minéraux ou esprits acides retirés par l'art, comme sont l'esprit & l'huile de vitriol, l'esprit de soufre par la cloche, l'esprit de sel, celui de nitre, &c. car ces acides servent à découvrir la qualité alcaline de l'eau. Comme l'huile de vitriol est un acide extremement fort, il n'en faut qu'une ou deux gouttes pour communiquer une acidité sensible à quatre ou cinq onces d'eau. Lorsque cela n'arrive point, c'est une preuve que l'eau minérale est alcaline, ou qu'elle est imprégnée de quelque substance qui a la force d'émousser les acides, de détruire leur nature acide en s'unissant avec eux & de les rendre neutres. Lorsque l'eau minérale contient un alcali subtil & léger, on peut se servir d'acides de même espece, comme du suc de citron, du vinaigre distillé, de vin du Rhin, &c.

XXVIII. (3) Les solutions ou préparations métalliques de la Chymie sont aussi très-utiles, non-seulement pour établir la certitude des expériences suivantes, mais encore pour nous faire découvrir plus à fond les principes & les propriétés de l'eau. Les plus nécessaires sont,

1. La solution de sublimé corrosif dans l'eau distillée.
2. La solution d'argent pur dans de l'eau-forte.
3. La solution de mercure dans l'eau-forte.
4. La solution de sucre de Saturne dans l'eau.
5. La solution de l'or dans l'eau régale.
6. Celle du cuivre dans l'eau-forte, & une autre de ce même métal dans l'esprit de sel ammoniac.
7. La solution du fer dans l'eau-forte, dans le vinaigre distillé, ou dans quelque vin verd. On verra les usages de toutes ces différentes préparations dans le cours de ces recherches.

I. Je n'ai d'autre dessein pour le présent que de faire voir la possibilité qu'il y a de découvrir les principes des eaux minérales, car tant que cette vérité ne sera point établie, nous serons hors d'état d'entreprendre cette recherche. On n'a point jusqu'ici réduit en art, ni soumis aux lois des démonstrations Physiques, la méthode de les examiner. Il est vrai que l'on a fait quelques tentatives sur ce sujet, mais elles sont si imparfaites, qu'elles ont fait naître plusieurs objections de la part des Naturalistes, des Medecins & des Chymistes.

mistes. La raison en est, que les expériences qui ont été tentées jusqu'à présent pour déterminer le contenu des eaux minérales, n'ont pas été fort exactes, on ne les a point vérifiées, & elles n'ont pas été faites en forme d'introduction.

II. On entend par le nom d'induction, l'art de faire des recherches; l'invention en est due au Chancelier Bacon, qui en traite fort au long, (quoiqu'il ne l'ait jamais perfectionné,) dans le second volume de son *Novum Organum*. Cet art n'est autre chose qu'une méthode raisonnée ou scientifique, de rechercher & de découvrir la nature des choses, & de faire voir par quelles lois, par quels moyens & par quelles causes elles existent & produisent leurs effets. Cet art paroît être à tous égards le plus propre à perfectionner la Physique, pourvu qu'on observe les précautions & qu'on suive les regles que l'Auteur a données. Son principal usage est d'indiquer la méthode que l'on doit suivre, les observations & les expériences qu'on doit pratiquer sur chaque sujet; l'application qu'on en doit faire, les particularités qu'elles mettent en évidence, & les découvertes qu'elles donnent moyen de faire. Cet art ne peut être parfait qu'on ne forme par son moyen certains axiomes, & qu'on ne tire certaines conséquences générales qui comprennent la nature du sujet & en déterminent l'usage. Cet art consiste donc dans l'usage prudent & convenable, de l'invention, de la mémoire, du raisonnement & de l'expérience. L'invention indique les articles dont on doit faire la recherche, le raisonnement dirige les expériences; & lorsque ces dernieres sont achevées, elles fournissent des nouveaux sujets à l'invention & au raisonnement, & indiquent d'autres expériences à faire, jusqu'à ce qu'on soit parfaitement instruit de la nature du sujet. Dans la recherche présente, par exemple, l'art dirige l'invention, la raison & la mémoire, à méditer & à suggérer les premiers sujets de recherches & les expériences que l'on doit faire: mais il ne peut aller plus loin, que les expériences ne soient achevées, & que la nature n'ait repondu aux questions qui lui ont été proposées; après quoi la raison se trouvant plus éclairée, peut indiquer des expériences nouvelles, jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à desirer dans la recherche qu'on a entreprise.

III. Le but que nous nous proposons maintenant, est de developper la nature des expériences qui sont nécessaires pour nous faire connoître le sujet dont nous traitons, & d'enseigner la maniere de les faire suivant les regles de l'art dont nous venons de parler, pour qu'elles deviennent plus instructives pour nous, & qu'elles ne nous laissent point dans l'erreur & dans la confusion. Nous ne prétendons point cependant dans ce procédé, pousser l'exactitude & le scrupule aussi loin qu'ils pourroient aller: car outre qu'un semblable détail seroit capable de fatiguer le Lecteur, il nous éloigneroit de notre dessein. Cependant comme l'exactitude est d'une extreme importance à la recherche que nous entreprenons de faire, & à toutes les autres de cette espece, il convient de nous y arrêter un peu, afin que l'on juge par cet exemple, de la rigueur & de la certitude qu'exigent les recherches Physiques, & jusqu'à quel point on pourroit pousser la premiere en examinant les eaux minérales.

IV. Nous nous proposons donc de découvrir les principes, les vertus & les usages de quelque eau minérale: mais comme ses vertus & ses usages dépendent nécessairement des matieres & des ingrédiens qu'elle contient, ou des parties qui la composent, nous tâcherons de les découvrir autant qu'il nous sera possible, & de les assujettir à la connoissance des sens & de la raison.

V. Nous allons d'abord examiner quelles sont les especes de matieres dont cette eau minérale peut être imprégnée, en nous servant de la connoissance que nous avons des propriétés de l'eau commune & des substances qu'elle est capable de dissoudre. Il est évident que les matieres qui se trouvent dans quelque espece d'eau que ce soit, doivent être d'une nature à ne point détruire sa transparence, & à ne point lui donner des propriétés différentes de celles que nos sens y découvrent, autrement ce ne seroit plus la même eau.

VI. On donne ordinairement le nom de minérales aux eaux courantes qui reçoivent quelque qualité ou propriété remarquable dans la terre par où elles passent, par où elles différent de l'eau commune. De-là vient aussi qu'elles sont plus salutaires dans la cure de certaines maladies, ou plus nuisibles & plus préjudiciables au corps humain que cette derniere. Suivant cette définition, les matieres contenues dans les eaux minérales, semblent d'après la signification du nom, limitées aux sujets du regne minéral. Mais comme on ne peut jamais donner une définition exacte d'une chose, qu'on n'ait découvert sa nature, nous ne ferons d'usage de la précédente qu'autant qu'elle pourra servir à nous diriger dans nos recherches sur les matieres minérales qui sont contenues dans l'eau, sans négliger celles qui sont d'une nature végétale ou animale: car comme ces dernieres sont très-abondantes dans la terre, & peuvent se trouver sur la route ou aux environs des sources, il peut fort bien arriver que quelques-unes de leurs parties se mêlent avec l'eau.

VII. Mais pour abréger notre travail, il est à propos de ne nous arrêter qu'aux choses que l'eau dissout pour l'ordinaire, & que l'on fait exister dans les eaux minérales; car nous n'avons point dessein de composer un systeme de Physique & de Chymie, mais seulement d'indiquer une méthode de découvrir les propriétés des eaux minérales par le secours des expériences.

VIII. Les corps capables de se dissoudre constamment dans l'eau, ou d'y être contenus sans détruire la transparence, & qui existent dans les eaux minérales, semblent pouvoir se réduire

1 aux sels,
2 aux terres,
3 aux soufres,
4 aux vapeurs ou esprits.

Il est maintenant question de savoir si la Physique & la Chymie, même dans l'état où elles sont à présent, ne pourroient point nous fournir des moyens pour découvrir avec une certitude physique, si les eaux minérales ne contiennent pas quelqu'un de ces corps. Les observations & les expériences que nous avons faites & que nous avons trouvées dans quelques Auteurs, nous persuadent que la chose est possible, & nous allons indiquer les moyens par lesquels on peut s'en assurer.

(1) *Les Sels.*

IX. Tous les sels véritables se dissolvent dans l'eau, & c'est là une de leurs propriétés essentielles. Comme il y a peu d'eaux minérales dans lesquelles on ne trouve une substance saline par l'analyse ordinaire, & que leurs principales vertus en dépendent quelquefois, on doit commencer par découvrir si l'eau minérale que l'on se propose d'examiner ne contient point de sel, pour déterminer ensuite son espece, assigner les proportions dans lesquelles il se trouve avec l'eau ou avec les autres ingrédiens, décrire ses propriétés, ses vertus & ses usages particuliers, & retirer ce sel sous sa forme & son apparence naturelle.

X. Les sels minéraux naturels, ou qu'on suppose tels, sont:

1. Le sel marin, ou sel commun.
2. Le nitre.
3. L'alun.
4. Le borax.
5. Le sel ammoniac.
6. Le sel d'Epsom, ou sel cathartique amer.
7. Le sel mural de M. Lister, ou le nitre approchant de la nature de la chaux.

8. L'acide universel.
9. Le sel minéral alcali.

(1) *Le Sel marin.*

XI. On ne peut découvrir le sel marin ou les autres especes de sels qui sont naturellement contenus dans une eau minérale, qu'on ne soit auparavant instruit de la nature & des propriétés de ces sels, autrement on seroit en peine de les connoître lorsqu'ils se présentent à nous.

XII. Les propriétés qui distinguent le sel marin des autres especes de sels, sont les suivantes.

1. Son gout salin & sa forme, car il est en grains ou crystaux de figure cubique, lorsqu'il est bien retiré.
2. La vertu qu'il a de conserver les chairs des animaux.
3. La maniere dont il pétille & décrépite lorsqu'on le jette dans le feu, & la vertu qu'il a d'augmenter sa force lorsqu'on le jette sur les charbons ardens.
4. L'odeur particuliere qu'il repand dans cette décrépitation, qui est la même que celle de l'esprit de sel.
5. Il donne par la distillation le véritable esprit de sel qui passe sous la forme d'une vapeur blanche, épaisse & piquante. Cet esprit, de même que le sel en substance, convertit l'eau-forte en eau régale, & fournit un dissolvant pour l'or.
6. Il se fond avec difficulté à un feu violent, & pénetre enfin à travers les pores du creuset.
7. On le retire de l'esprit qu'il a donné, en y ajoutant quelque sel pur alcali fixe.
8. Son acide uni avec un alcali volatil, constitue le sel ammoniac, & le sel commun lui-même, donne du sel ammoniac par la sublimation, étant dissous avec l'urine.
9. Il s'en dissout la quantité de six onces dans une pinte d'eau.
10. Il précipite l'argent qui a été dissous par l'eau-forte, il en augmente le poids & le volatilise à un feu violent. La connoissance de ces propriétés suffit pour nous faire découvrir le sel marin qui est contenu dans les eaux minérales, sous quelque forme qu'il soit déguisé.

XIII. Les moyens que l'on connoît pour découvrir le sel marin que l'eau peut contenir, se réduisent à trois.

1. A ajouter quelque chose à l'eau.
2. A l'évaporation & à l'addition de quelque substance, à la matiere desséchée.
3. A la crystallisation.

(1) *Par addition aux Eaux.*

XIV. *Cas I.* Mettez deux onces d'eau commune distillée dans un vaisseau de verre de figure cylindrique. Versez-y goutte à goutte quatre grains d'une solution d'argent faite avec une once d'argent rafiné mis dans quatre onces d'eau forte bien pure & à l'épreuve, & l'eau ne perdra point sa transparence, elle ne blanchira point & ne changera point de couleur.

XV. *Cas II.* Ajoutez à deux onces d'eau commune distillée un seul grain de sel marin; ayez soin qu'il s'y dissolve parfaitement en le remuant avec une baguette de verre; versez-y quatre grains de la même solution d'argent: l'eau blanchira, deviendra laiteuse, & il se précipitera un sédiment blanc au fond du vaisseau.

XVI. Comme on n'a ajouté dans le second cas qu'un seul grain de sel marin, il est évident par la qualité laiteuse que la solution d'argent a fait prendre à l'eau, qu'elle sert à indiquer ce mélange: c'est pourquoi, toutes les fois que la solution d'argent n'apporte aucun changement à une quantité convenable d'eau; il y a tout lieu de croire que l'eau ne contient que peu ou point de sel marin; mais qu'il y en a une certaine portion lorsqu'elle acquiert une qualité laiteuse ou qu'elle dépose un sédiment blanchâtre.

XVII. Voici quelle est la raison chymique de cette expérience. L'argent se dissout constamment dans son propre menstrue ou dans l'eau forte, mais non point dans l'eau régale qui est le dissolvant de l'or. Cette derniere ne pénetre point l'argent, mais elle le précipite toujours à cause du sel ou de l'esprit de sel marin qu'elle contient, qui seul établit la différence qu'on remarque entre ces deux menstrues: c'est pourquoi, lorsqu'on ajoute une solution d'argent faite dans l'eau forte à de l'eau commune distillée, qui ne contient point de sel marin, elle se mêle intimement avec elle, l'argent conserve sa transparence, quoique dissous, & demeure également suspendu & dispersé dans toute la masse de l'eau; mais après qu'on y a ajouté du sel marin qui convertit la liqueur en eau régale, l'argent se détache, le mélange blanchit & acquiert la couleur du lait, & l'argent qui est pesant, se précipite au fond du vaisseau en forme de poudre blanche.

XVIII. *Cas III.* Mettez une pareille quantité d'eau dans différens verres & ajoutez-y séparement un grain de nitre, d'alun, & de borax, dans lequel il ne se trouve aucun mélange de sel marin; versez dans chaque verre la même solution d'argent qu'auparavant, l'eau ne changera point de couleur, elle ne perdra point sa transparence, & il ne se fera aucune précipitation. Cette propriété est naturelle à tous les sels qui ne contiennent aucun sel marin.

XIX. *Cas IV.* Pilez dans un mortier de verre bien net une certaine quantité de nitre, de borax, & d'alun. Mettez quatre grains de ce mélange dans deux onces d'eau distillée, & laissez l'y dissoudre entierement; ajoutez-y comme auparavant de la solution d'argent: l'eau ne sera pas plus altérée que dans le cas précédent. Il en est de même de quelque mélange de sels que ce soit, lorsqu'il n'y a point de sel marin parmi eux.

XX. Il paroît par l'examen & la comparaison des quatre cas précédens, que la solution d'argent dans l'eau forte est d'une grande commodité pour découvrir le sel marin qui est contenu dans l'eau, en quelque petite quantité qu'il y soit. On pourroit s'en assurer aussi, mais moins parfaitement par la solution du mercure dans l'eau forte, ou par une solution du sucre de saturne dans l'eau commune. Il peut cependant arriver quelquefois que ces sortes de preuves soient trompeuses, ou insuffisantes, parce qu'il peut y avoir d'autres sels ou substances dont la nature & les propriétés nous sont encore inconnues, propres à précipiter l'argent de la même maniere que le sel marin; ce qui fait que ces sortes d'expériences ne sauroient être proposées comme démonstratives. Tout ce qu'on peut en conclurre avant qu'on les ait vérifiées est, que puisqu'elles réussissent toujours également, soit que le sel commun que l'eau contient y ait été ajouté par hasard, par la nature, ou par art, elles nous fournissent un signe probable du sel marin qui peut se trouver dans l'eau, quelque petite qu'en soit la quantité.

(2) *Par évaporation & addition à la matiere desséchée.*

XXI. *Cas I.* Ajoutez à demi-pinte d'eau commune distillée une ou deux dragmes de sel marin; lorsqu'il sera entierement dissous; faites évaporer la solution à petit feu, jusqu'à ce qu'il reste au fond une matiere seche que l'on trouvera être du sel par l'expérience suivante. Mettez une partie de cette matiere sur un morceau de verre bien net, versez dessus quelques gouttes d'huile de vitriol parfaitement rectifiée. Elle occasionnera une chaleur & une ébullition considérable, & il s'élevera une vapeur ou fumée blanche & piquante, qui a la même odeur que l'esprit de sel marin de Glau-

ber. Comme il n'y a point d'autre sel, à moins qu'il ne contienne du sel marin ou de l'esprit de sel marin qui ne laisse échapper la même odeur ou la même vapeur, nous sommes assurés par cette expérience qu'il y avoit du sel marin dans la matiere qui étoit restée après l'évaporation. On peut même l'avoir sous sa premiere forme en ajoutant une quantité suffisante d'eau distillée, à cette matiere, & en faisant évaporer & crystalliser.

XXII. *Cas II.* Comme le nitre & le sel marin peuvent se trouver mêlés dans l'eau, & qu'ils laissent chacun échapper des vapeurs & des acides qui leur sont propres lorsqu'on y ajoute de l'huile de vitriol; faites dissoudre parties égales de ces deux sels dans de l'eau distillée, & mettez la matiere qui restera après l'évaporation dans une retorte, & après y avoir ajouté de l'huile de vitriol, distillez-la à un feu de sable, vous aurez de véritable eau régale, c'est-à-dire, un mélange d'esprit de nitre & d'esprit de sel marin; cela prouve évidemment que ce mélange est composé de l'acide du sel marin & de celui du nitre, puisqu'il n'y a que ces deux matieres dont l'union donne la véritable eau régale.

XXIII. *Cas III.* Mêlez ensemble parties égales ou inégales de sel marin, de sel de tartre, de sel d'epsom, de borax & d'alun, ajoutez-y une quantité convenable d'huile de vitriol, il s'élevera sur le champ une vapeur blanche & pénétrante qui fera connoître qu'il y avoit du sel marin dans le mélange. Il résulte le même effet du mélange de différens sels avec le sel marin, si on en excepte le nitre, dont nous avons examiné le mélange avec le sel marin, dans le second cas; car le nitre donne, étant mêlé avec l'huile de vitriol, une vapeur qui lui est propre, & qu'il est aisé de distinguer de toutes les autres.

XXIV. *Cas IV.* Mêlez ensemble telle quantité qu'il vous plaira de sel marin, de bol d'arménie, de craie & de poudre de briques; versez dessus de l'huile de vitriol: & vous vous appercevrez aisément par l'odeur & la vapeur qui s'élevera, qu'il y a du sel marin dans ce mélange. Il résulte le même effet du mélange du sel marin avec les autres substances pierreuses, terreuses ou minérales.

XXV. Si cette espece de preuve que l'on tire de l'odeur & de la vapeur ne paroissoit point suffisante à ceux qui ne sont point au fait de la sensation qu'imprime la vapeur de l'esprit du sel marin sur l'organe de l'odorat, on pourroit avoir recours à une expérience plus décisive, qui est de distiller le mélange qui donne cette odeur dans une retorte de verre, mêlé avec une quantité suffisante d'huile de vitriol. On auroit par ce moyen un véritable esprit de sel marin, qu'il est aisé de connoître en ce qu'il se convertit de nouveau en sel marin, lorsqu'on le mêle avec une quantité convenable de sel alcali fixe.

XXVI. Voici le principe chymique sur lequel ces expériences sont fondées. L'huile de vitriol étant un acide extremement fort, agit puissammment sur le sel marin & sur le nitre, & pénetre dans les parties les plus grossieres & les plus fixes, tandis que celles qui sont plus légeres & plus volatiles, se séparent des précédentes & s'élevent avec le secours du feu & passent dans le récipient en laissant au fond la matiere la plus pesante & la plus terrestre avec l'huile de vitriol auquel elle est entierement unie; ce qui arrive dans la distillation de l'esprit de sel marin de Glauber, & dans celle de l'esprit de nitre.

(3) *Par Crystallisation.*

XXVII. *Cas I.* Faites dissoudre telle quantité de sel marin qu'il vous plaira dans de l'eau distillée, & faites évaporer la dissolution jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule sur sa surface; mettez la liqueur qui doit être contenue dans un vaisseau de terre bien net, dans un lieu froid. Au bout de quelques jours une grande partie du sel sera réduite en grains, ou en crystaux de figure cubique, supposé qu'on n'ait pas fait trop bouillir la solution & qu'on la laisse reposer autant qu'il le faut.

XXVIII. *Cas II.* Pilez dans un mortier parties égales ou inégales de sel marin, de nitre & de sel d'Epsom; faites dissoudre le tout dans de l'eau distillée, & laissez évaporer la solution jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule sur la surface. Après que cette liqueur aura resté quelque-tems dans un lieu froid, on trouvera le nitre en forme de crystaux. Retirez-le, faites bouillir la liqueur qui reste, autant qu'il sera nécessaire, laissez-la reposer comme auparavant: & vous aurez le sel marin en grains ou en crystaux cubiques. Supposé que l'on veuille pousser l'expérience plus loin en faisant bouillir de nouveau la liqueur, elle donnera après qu'elle sera reposée, du sel d'Epsom. On peut réduire par ce moyen tant de sels qu'on voudra sous la forme qui est naturelle à chacun. C'est une regle dans la crystallisation que le sel qui se dissout le plus abondamment dans l'eau, se sépare plus tard du mélange, que celui qui se dissout en moins grande quantité; d'où il suit que le nitre doit se séparer avant le sel marin, & celui-ci avant le sel d'Epsom.

XXIX. Cette derniere épreuve par la crystallisation peut passer pour certaine; elle a la même force qu'une démonstration physique étant jointe aux deux premieres, je veux dire à celle qui se fait en ajoutant à l'eau, en la laissant ensuite évaporer, & en ajoutant à la matiere qu'elle laisse. Lorsque ces deux expériences se trouvent conformes, on ne peut douter qu'il n'y ait du sel marin dans l'eau minérale pourvu qu'on l'éprouve de la même maniere; car la premiere prouve que cette eau contient naturellement du sel marin; la seconde qu'il reste après l'évaporation, & la troisieme qu'on peut le séparer de l'eau sous la forme qui lui est naturelle, ce qui donne le moyen de l'examiner plus à fond pour savoir s'il a ou non les propriétés du sel marin. Si l'on doutoit encore de sa nature, il faudroit le comparer à de véritable sel marin, en ayant égard à toutes les marques caractéristiques que nous avons dit ci-dessus appartenir à ce sel; & supposé qu'on ne remarque aucune différence entre eux, on doit les regarder comme étans de même espece.

XXX. On peut, il est vrai, m'objecter que quoiqu'il y ait du sel marin dans l'eau, la nature peut tellement l'avoir mêlé avec elle ou avec les autres matieres qu'elles contient, qu'il soit impossible de le discerner après un grand nombre d'expériences; qu'il soit dans l'eau de même que le sel alcali fixe est caché dans le verre, l'acide dans les cailloux, ou le soufre & le mercure dans les métaux, ou de la même maniere que les autres principes le sont dans les corps qu'on appelle mixtes, pour les distinguer des composés dont le tissu est moins fort & les parties beaucoup plus aisées à séparer. Cette objection peut être de quelque poids, jusqu'à ce que nous ayons fait voir que l'on peut décomposer ces mixtes, & présenter les principes dont ils sont composés aux sens & à la raison: mais cela regarde une chymie plus relevée que celle dont il s'agit pour le présent, car sans cela il nous seroit aisé de prouver que les mixtes, eu égard à la facilité de leur analyse, ne different point des composés, pourvu que nous soyons munis d'instrumens & de menstrues convenables. On peut sans beaucoup de difficulté séparer le sable & le sel alcali fixe dont le verre est composé; on sépare l'acide des cailloux en faisant le verre, comme on le voit dans la substance qu'on appelle dans les verreries suint de verre; on peut même analyser les métaux les plus purs avec le miroir ardent ou autrement. Mais nous ne saurions répondre à l'objection précédente, que nous n'ayons fait voir auparavant que la nature n'a point fait de mélanges dans les eaux minérales pareils à ceux dont on a parlé ci-dessus. Au contraire, il paroît par un grand nombre d'expériences,

que leurs principes sont moins unis, & qu'on peut les séparer par les moyens ordinaires avec tant de simplicité, qu'on n'ait plus de peine à découvrir leurs vertus, leurs effets & leurs usages dans la Medecine. Nous croyons donc que les expériences précédentes nous fournissent une méthode sure pour connoitre le sel marin qui est contenu dans quelque eau minérale que ce soit, pour le séparer des autres substances auxquelles il est uni, pour le rendre sensible, & pour en déterminer la quantité.

XXXI. Nous ne nous sommes arrêtés si long-tems sur l'article du sel marin, que pour donner un exemple de la méthode d'indnction dont on doit se servir dans les expériences, & sur-tout dans les recherches pareilles à celle-ci, dans lesquelles on n'a point encore posé les fondemens d'une certitude physique. Nous souhaitons qu'on la suive avec assez d'exactitude pour découvrir la nature de ce que nous avons entrepris d'examiner. Comme ce seroit une chose trop ennuyeuse que de répéter si souvent les mêmes expériences, nous exposerons ce qui reste à faire d'une maniere plus concise & plus abrégée.

(2.) *Le Nitre.*

XXXII. On connoît le nitre pur, ou salpetre, aux marques suivantes :

1. Ses crystaux ont la figure d'nn prisme exagone, & se terminent en forme de pyramides par une de leurs extrémités, lorsqu'ils sont purs & dans leur entier.
2. Il a un goust acre ou pénétrant, & un peu amer qui cause un sentiment de froid.
3. Il conserve la viande, & lui donne une très-belle couleur rouge ; à quoi on peut ajouter qu'il rehausse la couleur du sang auquel on le mêle, sur-tout lorsqu'il tire sur le blanc ou le noir.
4. Il rafraîchit, il calme le pouls : mais sa vertu ne paroît jamais mieux que dans les fievres ardentes & les pleurésies.
5. Il laisse échapper une vapeur rouge, très-épaisse dans la distillation, & donne par ce moyen l'eau forte ou esprit de nitre, qui a la vertu de dissoudre l'argent, mais non point l'or.
6. Il se fond très-promptement dans un creuset rougi au feu : mais il ne s'enflamme jamais, quelque violente que soit la chaleur.
7. Il fulmine ou détonne, & se convertit en un sel alcali fixe, étant mis en fusion avec du charbon, du tartre, &c. & perd une partie considérable de son poids.
8. Il compose la poudre à canon, avec le soufre commun & le charbon.
9. On le reproduit de nouveau avec son esprit acide, en y joignant une quantité convenable de sel alcali fixe.

XXXIII. Maintenant que l'on est instruit des propriétés du nitre, il n'est pas difficile de connoître si le sel que l'on trouve dans les eaux minérales ou ailleurs, est du véritable nitre ou non. Il est évident par ce qu'on vient de dire, que le nitre ou salpetre dont nous parlons est tout-à-fait différent du nitre à chaux de M. Lister, dont on indiquera ci-après les propriétés ; & du nitre des Anciens, qui, selon toute apparence, étoit un sel de nature alcaline, au lieu que le salpetre purifié dont on se sert en Chymie, dans la Medecine, & dans la composition de la poudre à canon, est un sel neutre qui ne tient ni de l'acide, ni de l'alcali, quoiqu'il se change en un acide & un alcali extremement fort par le moyen du feu, étant joint à des substances convenables.

XXXIV. Les moyens dont on peut se servir pour découvrir le nitre qui est contenu dans l'eau, se réduisent à quatre :

1. A l'immersion ou à l'infusion de certains corps dans l'eau ;
2. A l'évaporation, & à l'addition à la matiere desséchée ;
3. A la distillation avec addition ;
4. A la crystallisation.

(1.) *Immersion ou infusion.*

XXXV. Si l'on fait tremper quelque tems un morceau de papier dans de l'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre quelques grains de nitre, qu'on le fasse sécher au feu, & qu'on réitere plusieurs fois de suite la même opération ; ce papier approché de la flamme de la chandelle, ou jetté sur les charbons ardens, brûlera sans jetter aucune flamme, & étincellera, preuve certaine qu'il a reçu cette propriété du salpetre ; car on ne remarque point le même phénomene lorsqu'on fait tremper du papier dans une solution d'alun, de sel d'Epsom, de sels fixes alcalis, de vitriol, de borax, de sel de nitre à chaux, de sel marin, & autres sels semblables. Il s'ensuit donc que si après avoir fait tremper du papier dans de l'eau minérale, il produit le même effet & brûle de la même maniere, c'est une preuve qu'il y a du nitre dans cette eau.

XXXVI. Cette expérience n'a pas besoin d'explication ; car il est évident que le papier que l'on met tremper dans la solution, s'impregne d'eau, & en même-tems de particules du nitre. Lorsqu'on le fait sécher, les particules aqueuses s'exhalent : mais celles du nitre restent fixées dans les pores du papier, qui prend feu étant approché de la flamme d'une chandelle, & brûle avec explosion, de même que le nitre lorsqu'il est jetté sur les charbons ardens. Comme il peut arriver que la trop grande quantité de sels qui se trouvent mêlés avec le nitre empêche cet effet, on se servira de l'expérience suivante, pour distinguer le nitre d'avec les sels qui le déguisent.

XXXVII. Si l'on fait dissoudre parties égales ou inégales de nitre, de sel marin, de sel d'Epsom & de borax dans de l'eau distillée, & que l'on mette tremper pendant quelques heures un morceau de viande crue dans la solution, on la trouvera, après l'avoir retirée, beaucoup plus rouge que celle qui n'aura point souffert cette opération, ou qui aura trempé quelque tems dans une solution des différens sels dont on a parlé ci-dessus, excepté le nitre ; d'où il suit que c'est au nitre à qui l'on doit attribuer la rougeur de la viande. C'est pourquoi, si une eau minérale produit un semblable effet sur la viande qu'on y aura fait tremper, on doit présumer qu'elle contient du nitre.

XXXVIII. On croira peut-être que le nitre ne communique cette rougeur à la viande qu'à cause du sang qui y reste ; car il agit puissamment sur le sang dont il réhausse la couleur, & qu'il conserve, quoiqu'il croupisse ou qu'il soit extravasé. Pour décider cette question, il est à propos d'essayer si après avoir parfaitement nettoyé & lavé un muscle en le faisant tremper dans l'eau, en faisant des injections dans les vaisseaux sanguins ou autrement, il reçoit quelque rougeur de la part du nitre, ou si ce sel rougit un tendon ou autre substance animale naturellement blanche.

(2.) *Par évaporation & addition à la matiere desséchée.*

XXXIX. Si l'on fait dissoudre du nitre dans de l'eau, & qu'on fasse entierement évaporer la solution, le nitre restera au fond du vaisseau. On l'éprouvera en le mêlant avec du charbon en poudre, pour voir si, étant jetté sur les charbons, il fulminera & se changera en un sel alcali. Si la poudre à canon, qui résultera de son mélange avec le soufre & le charbon de saule, est telle qu'elle doit être ; s'il jette une fumée rouge, pénétrante & suffocante, semblable à celle de l'eau forte, lorsqu'on verse dessus de l'huile de vitriol, c'est une preuve que c'est de véritable nitre. Quand même il se trouveroit mêlé dans l'eau avec d'autres sels, il ne seroit pas difficile de le découvrir après l'évapora-

tion, sur-tout en ajoutant de l'huile de vitriol à la masse qui resteroit, & en examinant les vapeurs & l'odeur qui s'en élevent.

(3.) *Par la distillation.*

XL. On peut de même découvrir le nitre qui se trouve mêlé avec la matiere qui reste après l'évaporation de quelque eau que ce soit, en y ajoutant de l'huile de vitriol, du vitriol calciné & de la poudre de briques, & en faisant distiller ce mélange sur le feu : car par ce moyen l'acide du nitre se séparera & s'élevera dans le récipient en forme de nuages rouges. Supposé qu'il y eût du sel marin dans le mélange, on aura de l'eau régale au lieu d'esprit de nitre, ce qui prouve encore l'existence de ce dernier, puisqu'on ne peut avoir de l'eau régale sans l'esprit de nitre. On peut encore pousser cette épreuve plus loin, en ajoutant une quantité suffisante d'esprit alcali fixe à l'esprit dont nous venons de parler, pour voir si l'on ne retirera point de véritable nitre, & s'il ne pourra point servir à la composition de la poudre à canon ; car l'on prétend que le nitre régénéré ne vaut rien pour cet effet.

(4.) *Par la crystallisation.*

XLI. Il est inutile de répéter ici après ce qu'on a dit de la crystallisation, qu'il suffit de faire dissoudre du nitre dans de l'eau ; & après l'évaporation, de le mettre dans un lieu frais, pour avoir au bout de quelques jours des crystaux prismatiques à six côtés. S'il arrivoit donc qu'une eau minérale ne contînt d'autre sel que du nitre, il seroit aisé de l'en tirer par l'évaporation & la crystallisation. Quand même le nitre se trouveroit mêlé dans l'eau avec plusieurs autres sels, on pourroit par des évaporations & des crystallisations répétées, les réduire chacun sous la forme de crystaux qui leur est propre, suivant ce qu'on a dit ci-dessus en parlant de la crystallisation du sel marin. On peut par ce moyen avoir le nitre pur & dégagé des autres sels que l'eau minérale contient.

XLII. Il est bon de savoir qu'il peut y avoir des matieres nitreuses ou salines dans les eaux minérales, sans qu'on puisse les réduire en forme solide ou crystaux, à moins qu'on n'emploie des moyens convenables pour cela. De-là vient que ceux qui fabriquent le salpetre se servent d'un sel alcali fixe pour consolider le nitre, & lui donner une forme crystallisée. La raison de cela est, que les matieres dont on peut retirer ces sels sont ordinairement trop chargées d'acides, & qu'il n'y en a peu de cette espece qui soient disposées à se réduire en crystaux, à moins qu'on ne détruise l'excès de leur acidité, & qu'on ne les rende neutres au moyen des sels alcalis fixes, ou des alcalis terrestres, comme le pratiquent ceux qui font le sel, qui travaillent au nitre, à l'alun & aux sels artificiels neutres, &c. Les observations & les expériences précédentes peuvent nous fournir une méthode pour découvrir le nitre qui est contenu dans les eaux minérales, pourvu qu'on sache les appliquer comme il faut.

(3.) *L'Alun.*

XLIII. Voici quels sont les principales propriétés de ce minéral.

1. Ses crystaux sont composés de onze plans, dont cinq sont sexangulaires, & six quadrangulaires.
2. Son gout est acre, rude, styptique ou astringent.
3. Il se fond étant exposé à un feu léger, & forme des bulles : mais il se change ensuite en une substance blanche, légere & friable, que l'on appelle alun brûlé.
4. On en retire par la distillation un esprit acide qui approche de l'huile de vitriol, même sans le mêler avec d'autres substances : mais il faut que le feu soit violent.
5. On a encore des crystaux d'alun, en mêlant de nouveau cet esprit avec quelque sel alcali fixe.
6. Il sert, étant mêlé avec d'autres ingrédiens, pour donner & pour fixer certaines couleurs : on l'emploie dans les teintures, dans la préparation des cuirs, &c.
7. Il est le seul sel qui donne par son mélange avec les substances animales ou végétales, le phosphore noir, ou pyrophore.

Le phosphore noir est une poudre noire composée ordinairement d'une certaine quantité de fleur de farine, & d'alun, que l'on fait calciner jusqu'à ce qu'elle ait acquis la propriété de s'allumer à l'air, & de paroître sous la forme d'un charbon ardent.

8. Il approche beaucoup du vitriol séparé des parties métalliques qu'il contient.
9. Il sert, de même que le vitriol, à retirer du nitre l'eau forte ordinaire.

XLIV. On peut s'assurer qu'il y a de l'alun dans les eaux minérales ;

1. Par le gout ;
2. Par l'évaporation & la préparation de la matiere qu'elle laisse ;
3. Par la crystallisation.

(1) *Par le Gout.*

XLV. Lorsque la quantité d'alun qui est dissoute dans l'eau est considérable, il n'est pas difficile de s'en appercevoir au gout : mais supposé qu'elle soit trop petite pour qu'on puisse la découvrir, on fera évaporer une partie de l'eau, & l'on goutera le restant ; car l'alun ne s'évapore point pendant l'ébullition, & l'on peut par ce moyen en augmenter la quantité au point de rendre ce sel sensible ; supposé qu'il y en ait dans l'eau. Quand même elle contiendroit d'autres sels, comme du sel d'Epsom, du nitre, du sel alcali fixe, &c. la même expérience ne seroit pas moins utile. De tous les sels ou autres substances capables de déguiser le gout de l'alun lorsqu'elles se trouvent mêlées avec lui dans les eaux minérales ; les principales sont, le sel marin, les acides, le vitriol, les terres styptiques ferrugineuses, la craie ou la pierre à chaux corrodée ou dissoute par un acide ou autrement : ils empêchent de s'appercevoir du gout de ce minéral, quand même il existeroit réellement dans l'eau ; de sorte qu'il est besoin d'avoir recours à des expériences particulieres plus sures & plus exactes que la précédente. Je ne puis pour le présent en indiquer aucune au Lecteur dont on puisse se servir pour s'assurer, en ajoutant quelques substances à l'eau, si elle contient de l'alun ou seul ou mêlé avec d'autres sels ; quoique l'on assure qu'il y a des plantes qui donnent une couleur rouge à l'eau, dans laquelle il y a de l'alun dissous.

(2) *Par l'évaporation & la préparation de la matiere qu'elle laisse.*

XLVI. Lorsque l'alun est le seul sel que l'eau contienne, il est aisé de découvrir & de le rendre sensible par l'évaporation, & en mettant la matiere qu'elle a laissée à toutes les épreuves qui peuvent l'obliger à le manifester. Mais lorsque ce sel se trouve mêlé avec d'autres, on mettra la masse desséchée sur une plaque de fer chaude, où l'alun formera des bulles, & se séparera du reste du mélange sous la forme d'alun brûlé. On peut le dissoudre ensuite dans de l'eau distillée, & lui rendre sa premiere forme par la crystallisation. On ne doit pas beaucoup compter sur cette méthode débullition, surtout lorsque ce sel est mêlé avec d'autres qui forment aussi des bulles, étant mis sur un fer chaud ; comme il arrive au borax & au nitre à chaux, quoique d'une maniere un peu différente ; de

forte qu'il eft beaucoup plus sûr dans un pareil cas d'avoir recours à la cryftallifation.

(3) *Par la Cryftallifation.*

XLVII. Quand même l'eau feroit véritablement alumineufe, on ne doit point s'attendre, comme nous l'avons obfervé en parlant du nitre, à reduire la matiere qu'elle contient en forme de cryftaux, fans ufer des moyens convenables pour cet effet. Ceux qui travaillent à l'alun, ne lui donnent point la forme qu'il doit avoir, fans le fecours de l'urine corrompue; ce qui eft un expédient dont on doit fe fervir quand on veut le retirer de l'eau en forme de cryftaux. Suppofé donc que l'eau contienne plufieurs fels mêlés avec celui dont nous parlons; il eft aifé de l'en féparer par des cryftallifations réitérées, & de le réduire fous la forme qui lui eft propre.

(4) *Le Borax.*

XLVIII. Comme on ne trouve point de borax naturel dans ces Contrées, je n'en parlerai qu'en paffant; quoiqu'il importe extremement aux Medecins, & aux Chymiftes de le connoître, à caufe que c'eft un fel d'une nature tout-à-fait extraordinaire. Voici quelles font fes principales propriétés.

1. On nous l'apporte des Indes Orientales en maffes brutes, ou en une fubftance faline d'une très-mauvaife odeur, mêlée avec une grande quantité de matiere onctueufe, terreufe & pierreufe; on l'appelle communément dans cet état, *Tincal* ou *Tincar*.
2. Ses cryftaux, lorfqu'ils font dans leur entier, & purifiés de la maniere ordinaire, ont la figure d'un prifme octogone, qui eft rarement régulier.
3. Il n'eft pas aifé de décrire fon gout qui eft doux, acre, & un peu urineux ou lixiviel.
4. Il fert, uni avec d'autres fubftances, à fouder les métaux, furtout l'or.
5. Il eft un excellent flux pour les métaux, & certaines mines, & lorfqu'on le fait fondre avec une quantité convenable de fable ou de cailloux, il fe convertit en peu de tems en verre extremement dur, qui peut fervir à couper le verre ordinaire, comme le diamant.
6. Il eft d'une nature extremement vitrifiable; de forte qu'au moyen d'une chaleur convenable, il fe convertit, quoique feul, & fans mélange, en peu de minutes, en véritable verre.

XLIX. Les moyens de connoître s'il y a du borax dans les eaux minérales, fe réduifent à deux:

1. A l'évaporation.
2. A la cryftallifation.

(1) Comme ce fel ne s'évapore point en bouillant dans l'eau, puifqu'il eft néceffaire de le faire bouillir longtems pour le purifier; on peut faire en forte qu'il refte parmi la fubftance que l'évaporation laiffe. Si une partie de cette fubftance devient aqueufe, fe gonfle & forme une maffe blanche fpongieufe, étant expofée au feu fur une plaque de fer, on peut la féparer & la recueillir, & fe fervir d'expériences particulieres pour découvrir fi c'eft du borax, de l'alun ou du nitre à chaux; car ces fubftances fe gonflent d'abord de la même maniere : mais lorfqu'on pouffe le feu pendant quelque tems, le borax fe fond une feconde fois, & fe convertit en verre; ce que ne font point l'alun ni le nitre à chaux, par où il eft aifé de le diftinguer de ces derniers. Ce verre a les mêmes propriétés que le borax même; il foude les métaux, & en facilite la fufion, &c.

L. (2) Il faut avoir recours à la cryftallifation, pour réduire le borax fous fa forme naturelle, & le féparer des autres fels ou fubftances étrangeres avec lefquels il eft mêlé. Il eft même néceffaire pour le réduire en cryftaux parfaits, d'ufer de certaines précautions & préparations, dans lefquelles confifte tour le fecret de fa purification. Il eft néceffaire, par exemple:

1. D'employer un fel alcali très-fort, & de l'eau de chaux.
2. De rendre la folution parfaitement pure.
3. De la couvrir pendant qu'elle eft chaude, & de la laiffer refroidir peu à peu.
4. De fe fervir de fils de métaux convenables, pour que le fel s'y attache.
5. De ne point déboucher le vaiffeau que quelque tems après que la liqueur eft refroidie. On découvrira par ces moyens fi le borax que l'eau minérale peut contenir, eft parfait ou imparfait.

(5) *Sel Ammoniac.*

LI. Les propriétés fuivantes fuffifent pour diftinguer le fel ammoniac de tout autre fel.

1. Son gout eft un peu urineux, beaucoup plus vif, & beaucoup plus pénétrant que celui du fel marin.
2. Il rafraîchit l'eau à mefure qu'il s'y diffout.
3. Il fe réduit par la cryftallifation en une fubftance blanche, & qui approche de la légereté de la plume.
4. Lorfqu'on le mêle avec quelque fel fixe alcali, il laiffe échapper une vapeur volatile, pénétrante, qui affecte l'odorat de la même maniere que le fel de corne de cerf. Ce mélange étant fublimé, il donne un fel volatil alcali.
5. Il a la propriété de fouder l'étain & le cuivre enfemble.
6. Il fe fublime entierement fans changer de nature, étant expofé à un degré de feu convenable.
7. Il contribue à la fublimation de certaines eaux minérales, & de certains métaux.
8. Il convertit l'eau forte en une eau régale, à caufe de l'efprit de fel marin qu'il contient.

LII. La connoiffance de ces propriétés, jointe aux obfervations précédentes, nous mettent en état de découvrir fi ce fel eft contenu dans une eau minérale. On peut s'en affûrer :

1. Par le gout, furtout, après qu'une grande partie de la liqueur eft évaporée.
2. En effayant, fi, après que l'eau eft prefque entierement évaporée, la matiere reftante facilite l'union de l'étain avec le cuivre en forme de foudure.
3. En faifant évaporer l'eau entierement, & en mettant la matiere qu'elle laiffe dans de l'eau commune, pour voir fi elle en augmentera la fraîcheur.
4. En diffolvant dans l'eau, les fels qui ont refté après l'évaporation, & en cryftallifant la folution, pour en tirer du véritable fel ammoniac.

(6) *Sel d'Epfom ou fel Cathartique amer.*

LIII. Voici quelques-unes des principales propriétés du fel cathartique amer, lorfqu'il eft parfaitement purifié.

1. Les cryftaux font plats, clairs & tranfparens lorfqu'on les regarde féparément à la lumiere; mais il paroiffent blancs & opaques lorfqu'ils font par monceau, & qu'on les voit par réflexion. Le fel admirable de Glauber eft auffi quelquefois formé en très-petits cryftaux blancs, qui ont quelque reffemblance avec le blanc de baleine en écailles.
2. Son gout eft extremement amer & pénétrant, de forte qu'il paroît s'infinuer fort avant dans la langue lorfqu'il fe diffout dans la bouche.
3. Il fe diffout entierement, & avec beaucoup de promptitude dans un poids égal d'eau commune; & la folu-

tion se coagule en une substance blanche presque solide, lorsqu'on y ajoute de l'esprit de vin rectifié.
4. Lorsqu'il est bien purifié, & totalement séparé du sel marin, il ne s'échauffe point, & ne cause aucune effervescence, étant mêlé avec de l'huile de vitriol.
5. Etant dissous dans l'eau, la solution ne blanchit point lorsqu'on la mêle avec celle de l'argent dans l'eau forte, pourvu que le sel soit pur, ce qui peut servir à nous faire connoître sa pureté & son entiere séparation du sel marin.
6. Il a une vertu purgative très-forte, en quoi il ressemble au sel admirable de Glauber.
7. Etant mêlé avec du charbon en poudre & exposé à un feu violent, il s'exhale entierement, & jette une fumée sulphureuse abondante.

LIV. Ces propriétés nous mettent en état de déconvrir s'il y a du sel cathartique amer dans une eau minérale, puisqu'il ne faut que faire attention,

1. A l'amertume dégoutante & pénétrante de l'eau, surtout après une évaporation considérable de sa partie aqueuse; car ce sel ne se dissipe point dans l'évaporation, puisque pour le composer, les Ouvriers qui travaillent au sel marin, après avoir fait bouillir l'eau de la mer, & en avoir retiré le sel marin, se servent de la liqueur amere qui reste, qu'ils évaporent ensuite, & dont ils retirent des crystaux qui font le sel d'Epsom.
2. Comme il n'y a point de sel qui se dissolve plus promptement dans l'eau, si on en excepte le sucre, on ne doit point s'attendre à le retirer par la crystallisation, qu'on n'ait auparavant séparé de l'eau minérale les autres sels avec lesquels il se trouve mêlé. Il est aisé ensuite de le recouvrer sous la forme qui lui est propre, en réitérant l'évaporation & la crystallisation, & de s'assurer par les propriétés dont nous avons fait l'énumération s'il est pur & parfait.

(7) *Nitre des murailles ou nitre à chaux.*

LV. On trouve ce sel non-seulement dans les eaux minérales; mais l'on peut encore le retirer en pulverisant, & en faisant bouillir les vieux décombres & en laissant évaporer & crystalliser la solution ou lessive. Voici quelles sont les propriétés de ce sel:

1. Lorsque ses crystaux son parfaits, ils sont longs, minces, composés de qnatre & quelquefois de cinq parallélogrammes irréguliers; l'une de leurs extrémités est terminée par deux triangles, & l'autre par deux quarrés.
2. Il est un peu amer, il ne se fond pas aisément dans la bouche, & ne cause pas le même sentiment de froid que le nitre.
3. Ce sel est neutre, mais il differe du salpetre avec lequel on l'a confondu. Car il ne peut point servir à la composition de la poudre à canon ni de l'eau forte; il ne fulmine, & ne détonne point avec le charbon étant mis sur le feu, & ne se convertit point en sel alcali fixe.
4. Lorsqu'on l'expose au feu sur une plaque de fer, il se gonfle, & se change en une substance légere, blanche & spongieuse, qui, lorsqu'on pousse le feu, ne se vitrifie point, & reste friable comme la chaux. Le moyen le plus sûr que l'on ait pour s'assurer s'il y a de ce nitre dans les eaux minérales, c'est de faire évaporer la liqueur, & d'examiner séparément les sels qui restent, pour voir s'ils ont les caracteres que nous venons d'indiquer.

(8) *Acides minéraux.*

LVI. Il y a différentes especes d'*acides* répandus dans les trois regnes des végétaux, des animaux & des minéraux, tels que le jus de citron, la pressure, l'esprit de soufre ou l'huile de vitriol, &c. Comme les *acides minéraux* existent naturellement dans la terre, & qu'ils peuvent se mêler avec les eaux minérales, c'est à eux que nous nous arrêterons particulierement. Il paroît que l'on a été généralement dans la croyance que certaines eaux s'imprégnoient d'acides en passant dans la terre, puisque l'on donne encore aujourd'hui le nom d'*Aigrelettes* aux eaux minérales froides & spiritueuses. Ce qui paroît avoir donné lien à cette opinion, c'est le gout de ces eaux, qui est aigre, vif & piquant, lorsqu'elles sont nouvellement tirées de leurs sources; & en second lieu, la supposition qu'on a faite, qu'il y a un acide général ou universel répandu dans la terre, qui en corrodant ou en dissolvant une certaine espece de terre, forme l'alun; ou qui en s'unissant au cuivre ou au fer, compose les vitriols respectifs de ces métaux.

LVII. Pour déterminer le genre d'acide qui est contenu dans une eau minérale, il est nécessaire d'être instruit des propriétés des *acides*, en tant que tels. Ces propriétés se réduisent aux suivantes.

1. Au gout, qui doit être assez fort pour qu'on puisse le distinguer: car, quoique le suc de citron & l'esprit de soufre soient acides, ils peuvent néantmoins être délayés dans une si grande quantité d'eau, qu'il soit impossible de sentir leur acidité. Le jugement qu'on forme sur la sensation qu'on appelle gout, est d'autant moins assuré, qu'elle n'est pas la même dans tout le monde, puisque le gout qu'il plaît à quelques-uns d'appeller vif, pénétrant ou alcalin, paroît à d'autres verd, aigre ou acide, comme cela est arrivé à l'égard de plusieurs eaux minérales. Il est donc nécessaire de s'être fait une habitude de juger, & d'avoir, pour ainsi dire, le gout instruit & exercé.
2. Au changement de couleur que les *acides* où les liqueurs où l'acide dominent, produisent sur certains végétaux ou sur des préparations de l'art. Ce moyen est beaucoup plus assuré que le gout pour découvrir la moindre petite portion d'acide que les eaux minéralas peuvent contenir. Ces expériences sont de différentes especes. Quelques feuilles de roses rouges ou de violettes fraîches suffisent pour donner une couleur rouge à l'eau, quelque peu acide qu'elle soit, comme l'on peut s'en convaincre en mettant quelques gouttes d'esprit de soufre ou d'huile de vitriol dans de l'eau distillée, & en y ajoutant ensuite des roses, des violettes, ou les sirops que l'on tire de ces fleurs. Si l'eau contient quelque acide, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance altereront considérablement son gout, & lui donneront pour quelque tems un degré de vivacité, de pénétration, ou une qualité piquante qu'elle n'avoit point auparavant; & détruiront son acidité, ou en entier ou en partie, suivant que la quantité d'huile de tartre sera plus ou moins grande.
3. La troisieme propriété des *acides*, celle qui est la plus essentielle & la plus propre à les faire distinguer, est, qu'ils deviennent neutres avec les alcalis, & forment une nouvelle substance entierement différente des deux, tant par ses vertus que par ses effets. Cette épreuve est aisée à faire avec le jus de citron & le sel de tartre, dont le mélange donne le fameux anti-émétique neutre de Riviere; avec le vinaigre distillé & le sel de tartre, qui composent ce remede & menstrue neutre, qu'on appelle tartre régénéré, avec l'huile de vitriol & le sel de tartre, qui donne le véritable tartre vitriolé. Nous avons donc trois moyens principaux & assurés, pour déterminer si une eau minérale contient un acide sous la forme qui lui est propre.

LVIII. Les particularités qui peuvent annuller ou rendre ces épreuves de nul effet, sont la volatilité, la petite quantité, & le mélange des *acides* avec d'autres substances. Supposé que l'acide de l'eau minérale soit volatil, & en même tems peu abondant, on doit tâcher par la distillation, de le séparer, de le concentrer, ou de le réduire en une petite masse, pour qu'il soit plus proportionné au véhicule aqueux qui le contient, & le soumettre aux expériences dans cet état, supposé que l'on ne puisse point le découvrir dans l'eau natu-

relle même. Si l'acide est en petite quantité, mais d'une nature plus fixe, en sorte qu'on puisse le faire bouillir sans qu'il se dissipe, l'évaporation est propre à le concentrer ou à le réduire en un moindre volume : ce qui le rend plus propre aux expériences. Mais lorsqu'il est mêlé ou intimement uni avec un sel terrestre alcalin, ou quelque substance métallique, on ne doit point espérer qu'il se manifeste dans cet état; d'autant plus que nous n'avons point dessein dans nos recherches de décomposer un mixte dans lequel sa nature se trouve confondue ou totalement détruite, quoique nous puissions employer ici des agens plus puissans, par exemple, un feu violent; une distillation convenable, pour rompre leur union, & recouvrer l'acide par ce moyen. C'est de quoi nous avons un exemple dans la distillation du nitre, du sel marin, de l'alun, du vitriol, &c. où l'acide est séparé des matieres terrestres ou métalliques avec lesquelles il étoit auparavant intimement uni.

(9) *Alcalis minéraux.*

LIX. Il y a deux especes générales d'*alcalis*. Les uns sont terrestres, & les autres salins : il s'agit de tous les deux dans cette recherche. Nous donnons le nom d'*alcalis* terrestres à ces substances qui ont peine à se dissoudre dans l'eau pure, mais qui détruisent l'acidité des acides avec lesquels on les mêle, & forment une nouvelle substance de nature neutre, dans laquelle on ne découvre aucun signe d'acide ou d'*alcali*. De cette espece sont la craie, la pierre à chaux, les yeux d'écrevisses, les écailles d'huitres & les coquilles d'œufs calcinées, &c. Si l'on met, par exemple, de l'huile de vitriol dans de l'eau commune, assez pour la rendre acide, & qu'on y jette un peu de craie, il se formera une effervescence, pendant laquelle l'eau acquerra un gout vif & pénétrant. Lorsque la saturation sera parfaite, elle aura tellement perdu son acidité, qu'il sera impossible de l'appercevoir, malgré les expériences dont on se serr pour l'ordinaire, pour découvrir les acides. C'est là le vrai caractere & l'idée que l'on doit se former de ce qu'on appelle *alcali*.

LX. Les *alcalis* salins sont de deux especes, fixes ou volatils. On a fait voir ci-dessus de quelle maniere on peut avoir les premiers, dont voici les principales propriétés.

1. Leur gout a une grande acrimonie; mais ils n'ont point d'odeur.
2. Ils sont corrosifs, & mangent ou consument les chairs sur lesquelles on les applique.
3. Ils composent le savon, après avoir bouilli long-tems avec de l'eau & de l'huile.
4. Ils s'humectent promptement, & deviennent liquides en attirant l'humidité de l'air.
5. Ils ont la propriété de souder & de joindre ensemble l'étain & le cuivre.
6. Ils se changent en verre étant fondus avec du sable, ou avec quelque autre matiere vitrifiable.
7. Etant mêlés avec de l'esprit de nitre ou de l'esprit de sel marin, ils les changent chacun en leurs sels respectifs.
8. Ils teignent en jaune ou en pourpre la solution du sublime corrosif dans l'eau; & en verds les sirops de violettes & de roses rouges, &c.

LXI. Les sels volatils alcalis ne different de ceux qui sont fixes que par les propriétés qui dépendent de leur volatilité. Ils sont corrosifs & d'un gout acre. Ils affectent l'odorat avec beaucoup de force par leur volatilité, qui est telle qu'ils se dissipent lorsqu'on les laisse à découvert, & qu'ils montent plutôt que l'esprit de vin dans la distillation. Ils régénerent encore le nitre & le sel marin; mais ces sels ainsi régénérés sont demi-volatils, ou beaucoup plus volatils que les naturels, puisqu'ils ressemblent à cet égard au sel ammoniac. Enfin, ils produisent, étant mêlés avec d'autres substances, les mêmes changemens de couleurs que les sels fixes.

LXII. On doit donc avoir recours aux expériences pour découvrir si les eaux minérales contiennent quelque alcali terrestre, fixe, salin ou volatil. Supposé qu'elles renferment un alcali volatil, il y a tout lieu de croire qu'il se manifestera par son odeur, par des additions, ou par la distillation. On s'appercevra de l'odeur du sel alcali volatil, s'il se trouve dans l'eau, en la portant an nez, surtout, si elle ne fait que sortir de la source : car lorsque l'on met quelques grains de sel volatil ou quelques gouttes d'esprit de corne de cerf ou de sel ammoniac dans un verre d'eau claire, on n'a pas de peine à distinguer leur odeur. Si l'eau contient quelque sel volatil alcali, il se manifestera par la couleur verre qu'il donnera au sirop violat. Les expériences par addition peuvent servir au même effet, quoiqu'elles ne suffisent point pour déterminer si ce sel alcali est fixe ou volatil, puisque les effets de ces deux sortes de sels sont les mêmes à cet égard; de sorte qu'il est besoin d'avoir recours à l'évaporation ou à la distillation, pour voir si ce sel s'élevera par la chaleur, ou s'il s'unira avec la matiere qui reste après que toutes les parties aqueuses se sont évaporées. Lorsque l'eau contient une quantité considérable de sel volatil alcali, il est aisé de le séparer de la masse de l'eau par une légere distillation, & de le retirer d'abord sous la forme d'un esprit volatil urineux, comme cela arrive toujours dans la rectification de l'esprit volatil urineux avec l'eau.

LXIII. Lorsqu'une eau minérale contient un sel alcali fixe, il est aisé de le découvrir par l'addition des substances que l'on sait être propres à altérer sa couleur, quoique cet expédient ne suffise point pour le distinguer de celui qui est volatil. On doit donc se servir de l'évaporation, afin qu'après avoir retiré de l'eau une matiere seche, on puisse en séparer le sel fixe par le moyen de l'eau distillée, & lui rendre sa forme naturelle. Cela peut se faire du moins après qu'on l'a séparé par des crystallisations réitérées des sels avec lesquels il peut se trouver mêlé : car les sels alcalis fixés ne forment pas aisément des crystaux, ou peut-être n'en forment-ils aucuns, à moins qu'ils ne se trouvent unis avec des acides.

LXIV. Supposé qu'une eau minérale contienne des *alcalis* terreux ou des terres alcalines, il est aisé de les en séparer, & de les rendre sensibles par l'évaporation, & de retirer ensuite la partie saline de la matiere qu'elle a laissée par le moyen de l'eau distillée : car par ce moyen la substance terreuse la plus grossiere reste au fond. Nous verrons ci-après de quelle maniere on peut séparer différentes substances terreuses les unes des autres. Il ne s'agit point ici des terres métalliques les plus grossieres, mais de celles qui sont d'une espece alcaline, & qui approchent en quelque sorte des sels alcalis fixes : ce qui fait qu'elles peuvent rester mêlées ou dissoutes dans une eau minérale, sans détruire sa transparence, & même passer à travers les filtres avec la matiere saline; car cette espece de terre se trouve mêlée avec les sels alcalis fixes, & l'on ne peut l'en séparer que par des solutions & des filtrations réitérées, une partie de cette terre restant à chaque fois dans le filtre. En voilà assez sur les sels en général.

(2) *Les Terres.*

LXV. Nous donnons le nom de *terres* aux parties les plus fixes d'une eau minérale, qui restent après que toutes les matieres salines ont été séparées, soit que ces parties terrestres fixes tiennent de la nature de la chaux, des métaux, du sable, des cailloux, de la marne, de l'ocre, &c. Quoique toutes les différentes especes de *terres* puissent être contenues dans les interstices de l'eau, sans détruire sa transparence, lorsqu'elles sont réduites en particules assez subtiles : il semble néanmoins que l'on peut réduire celles que l'on a trouvées dans les eaux minérales aux trois especes suivantes, aux terres à chaux, à celles qui tiennent de la nature de la craie, & des cailloux. Supposé qu'il y en eût quelques-autres dans l'eau, on pourroit les séparer de même, & les rendre sensibles. Car, comme les *terres* ne

ne s'évaporent point par la chaleur, surtout par celle de l'eau bouillante, toutes celles que l'eau contient restent, après que toutes les parties aqueuses se sont évaporées, unies avec la matiere seche qu'elles laissent. En faisant bouillir cette matiere une ou deux fois dans de l'eau distillée, & en la filtrant à chaque fois, les parties les plus grossieres restent sur le filtre. Lors donc que l'eau minérale ne contient qu'une seule espece de *terre*, on la retire aisément par ce moyen sous la forme qui lui est naturelle.

LXVI. Mais lorsqu'on sonpçonne que plusieurs especes de terres sont contenues dans l'eau, on doit avoir soin dès le commencement de l'évaporation, de ramasser toutes les particules terrestres qui nagent sur sa surface en forme de sable; car elles peuvent donner, lorsqu'elles sont seches, une terre différente de celle qui se précipite au fond du vaisseau pendant que l'eau boût. On remarque ici, par exemple, une différence considérable entre leurs pésanteurs spécifiques ou la subtilité de leurs parties. On peut aussi retirer différentes especes de terres séparément, en laissant reposer l'eau pendant un tems considérable dans un vaisseau de verre, dont l'ouverture soit fort large, que l'on aura soin de couvrir pour la garantir de la poussiere. Il se formera souvent sur sa surface une pellicule terreuse, tandis que les substances qui tiennent de la nature de l'ocre, ou les terres métalliques se précipiteront ou s'attacheront aux parois du vaisseau.

LXVII. La précipitation est une autre méthode de séparer de l'eau les matieres terrestres qu'elle contient, surtout en y ajoutant un sel fixe alcali, qui a la vertu de précipiter la matiere terrestre au fond du vaisseau. On peut ensuite la séparer aisément par le filtre, & lui redonner sa premiere forme en la lavant avec soin & la faisant sécher ensuite, pour la soumettre à un examen plus rigoureux.

LXVIII. Les propriétés de la terre à chaux se réduisent aux suivantes.

1. Elle se dissont sans peine dans la bouche, comme si elle approchoit de la nature des sels alcalis fixes.
2. Elle fermente avec les acides & détruit leur acidité.
3. Elle devient aussi acre & aussi corrosive que la chaux lorsqu'elle reste long-tems dans le feu.
4. Elle ne se fond ni ne se vitrifie point, quelque violente que soit la chaleur.

LXIX. On connoit les terres pierreuses que l'on trouve dans les eaux minérales,

1. A la facilité qu'elles ont de se précipiter au fond du vaisseau pendant que l'eau boût. Elles sont ordinairement les dernieres qui restent après que les sels & les autres terres ont été separées par des lotions réitérées.
2. Elles ressemblent à de véritable sable, & se convertissent en verre étant exposées à un feu violent avec un alcali fixe.

LXX. On connoît les terres qui tiennent de la nature de l'ocre.

1. Par la couleur jaune, rouge ou rougeâtre qui leur est naturelle.
2. A l'augmentation de la rougeur, après qu'elles ont été calcinées.
3. A leur gout âpre, styptique ou astringent.
4. A la portion de fer qu'elles donnent lorsqu'on les met en fusion.

LXXI. Comme toutes les terres métalliques, sulphureuses ou salines, telles que les mines, les demi-métaux, les marcasites, les vitriols, &c. ont chacunes leurs propriétés; on peut les rendre sensibles lorsqu'elles se trouvent dans une eau minérale par les moyens que nous venons d'indiquer, surtout par la lotion, l'élixation & la fusion, ou seule ou avec l'addition de flux convenables, suivant les regles de la métallurgie.

(3) *Les Soufres.*

LXXII. On donne le nom général de soufres à plusieurs substances minérales, au soufre commun, à l'orpiment, au pétrole, au bitume, &c. mais il n'est ici question que de ceux qui existent dans les eaux minérales, sans qu'on puisse les appercevoir, & ceux là sont principalement le soufre commun & l'orpiment. Comme on ne trouve point d'orpiment en Angleterre, & que celui que nous avons nous est apporté des pays étrangers, nous n'en parlerons que pour relever quelques erreurs qui se sont glissées à ce sujet, car l'on est dans la fausse croyance que ce minéral est un poison. L'orpiment naturel est un minéral de couleur jaune, sulphureux, brillant, composé d'écailles ou de feuilles minces comme le talc. On l'apporte de Grece où on le tire de certaines montagnes. Il est différent de toutes les especes d'arsenic, qui ne sont que des préparations du cobalt. Ce dernier minéral est un poison que l'on trouve dans la Misnie, où on le prépare pour en faire l'arsenic. L'orpiment étant réduit en poudre & mis sur le feu, s'allume & répand une fumée blanche ou jaune, qui a la même odeur que le soufre commun, & qui donne une couleur blanche, jaune ou rougeâtre au fer poli qu'on y expose, & il laisse au fond du vaisseau une terre sablonneuse. Les Peintres se servent de l'orpiment pour donner une couleur d'or. Il entre aussi dans la composition de l'encre de sympathie, &c. On le trouve aussi communément dans les boutiques que l'antimoine ou le soufre, qui ne passent point pour des poisons. Quelques personnes en ont usé en forme de fumigation & pour guérir des ulceres vénériens; d'autres intérieurement pour l'asthme, sans en être incommodées. En un mot, l'orpiment a beaucoup de rapport avec l'antimoine, qui est un minéral sulphureux qui ne fait aucun mal, tant qu'il est uni à son soufre, mais qui acquiert une qualité émétique dès qu'il en est separé; ce qu'il a de commun avec l'orpiment. Nous ne sommes entrés dans ce détail que parce que plusieurs personnes respectables par leur savoir, ont cru faussement que les eaux minérales pouvoient recevoir une qualité pernicieuse de l'orpiment qu'elles contiennent, sans faire attention qu'il est tout-à-fait différent de l'arsenic. Ce que nous venons de dire peut encore servir à le faire connoître & distinguer des autres minéraux. Si quelque eau minérale étoit imprégnée d'orpiment, ce qu'on n'a point encore vu jusqu'aujourd'hui, on pourroit avoir recours aux expériences dont nous nous sommes servis pour découvrir le soufre qu'elle contient.

LXXIII. Voici quelques-unes des principales marques caractériques du soufre.

1. Il se fond très-promptement au feu, & se durcit au froid.
2. Il s'allume facilement, répand une flamme bleue & légere, & une vapeur nuisible, suffocante & très-abondante, quoiqu'il soit en petite quantité.
3. Lorsqu'on le fait brûler sous une cloche de verre, cette fumée se condense en une liqueur extremement acide, appellée huile de soufre par la cloche.
4. Il est absolument nécessaire dans la composition de la poudre à canon.
5. Il s'unit promptement avec les alcalis fixes étant exposé au feu, & compose une masse obscure, rouge ou couleur de foie, qui étant dissoute dans l'eau & précipitée, répand une odeur aussi puante qu'un œuf corrompu.
6. Lorsqu'on le fait distiller avec de la chaux vive & du sel ammoniac, il donne un esprit jaune, fumant, & d'une très-mauvaise odeur, ce qui lui est commun avec l'orpiment & l'antimoine.
7. Sa solution dans une lessive d'alcali fixe, noircit l'argent.

8. Si on le mêle après l'avoir fait fondre avec du mercure, il compose une masse noire.
9. On le réduit en baume en le faisant bouillir avec de l'huile.
10. Il démétallise le fer, étant appliqué sur ce métal tandis qu'il est rouge, & produit plusieurs autres effets surprenans sur les métaux.

LXXIV. La connoissance de ces propriétés suffit pour nous mettre en état de découvrir le soufre dans les eaux minérales. On peut y réussir,

1. En ajoutant à l'eau des matieres convenables.
2. En traitant selon les regles de l'art la matiere qui reste après l'évaporation.

Mais il est bon d'observer que lorsque le soufre est seul, il ne se dissout pas aisément dans l'eau ni dans les liqueurs acides, quoiqu'il le fasse dans celles qui sont d'une nature alcaline; ce qui fait qu'on doit s'attendre à le trouver dans les eaux minérales qui ont cette qualité. Il est aisé de le découvrir en mettant des pieces d'argent dans l'eau: car supposé qu'il y en ait, ce métal perdra sa couleur & deviendra noir. On peut encore s'assurer de son existence dans les eaux minérales, en y ajoutant une solution d'argent qui ne manquera pas de leur donner une couleur noire. Il est encore aisé de le découvrir par son odeur, qui est la même que celle d'un œuf corrompu, ou d'un canon de fusil qu'on n'a pas nettoyé. Mais le moyen le plus sûr est de faire évaporer l'eau & d'examiner la matiere qu'elle laisse, en en mettant une partie sur une plaque de fer rouge, pour voir si elle se fond, si elle prend feu, si elle répand une flamme bleue & une odeur pareille à celle du soufre allumé; ou si en la brûlant sous une cloche de verre elle donne l'huile de soufre. Enfin, ajoutez une quantité suffisante d'eau & d'esprit de vitriol à une partie de la masse qui a resté après l'évaporation: le soufre, supposé qu'il y en ait, se précipitera en forme de poudre. On le ramassera, on le sublimera en fleurs ou on le fondra pour le réduire en canons, comme le soufre commun.

(4) *Vapeurs ou esprits.*

LXXV. On donne en général le nom de vapeurs ou d'esprits, aux parties volatiles d'une eau minérale, qui s'évaporent d'elles-mêmes lorsqu'on la laisse à découvert, ou qui abandonnent l'eau au moyen d'un degré de chaleur moindre qu'il ne le faudroit pour faire élever en vapeurs ses parties purement aqueuses par la distillation ordinaire.

LXXVI. Comme on n'a point ramassé ni examiné séparément jusqu'ici les vapeurs ou esprits de cette espece, on ne doit point s'attendre que nous décrivions leurs propriétés & leurs effets: mais comme on a suffisamment prouvé que ces esprits ou matieres subtiles existent dans certaines eaux minérales, surtout dans celles qui sont d'une espece alcaline & froide, & qu'ils quittent très-promptement l'eau lorsqu'on la laisse à découvert, ou qu'elle sent le moindre degré de chaleur, (ce qui rend l'eau moins spiritueuse & plus insipide,) nous ne nous attacherons qu'à rendre sensibles, qu'à séparer, qu'à ramasser & examiner ces esprits, à dessein de déterminer leur nature, leurs propriétés & leurs usages. Les moyens pour y réussir se réduisent aux suivans.

1. A l'odeur.
2. Au gout.
3. A la vue.
4. A la pesanteur spécifique.
5. A la dilatation de ces eaux.
6. A la quantité d'air pompé par la machine pneumatique.
7. A la distillation.
8. Aux effets que produisent les eaux lorsqu'on les boit.
9. Aux additions.

LXXVII. (1) Si une eau minérale au sortir de sa source a une odeur pénétrante ou piquante, & qu'elle la perde après avoir resté quelque tems à découvert, ou après avoir senti une chaleur légere, il est à présumer qu'elle contient des esprits, il est certain tout au moins, qu'elle perd étant exposée à l'air ou au feu, la propriété qu'elle avoit lorsqu'elle étoit fraîche, d'affecter les nerfs olfactifs d'une maniere particuliere, & de causer une certaine sensation dénommée par cette odeur.

LXXVIII. (2) Si une eau minérale a un gout vif & piquant lorsqu'elle sort de sa source, & qu'elle le perde aussi-tôt après, pour avoir été exposée à l'air ou au feu, il est à présumer que cette eau contenoit un esprit.

LXXIX. (3) Si versée dans un verre, elle pétille & laisse échapper une grande quantité de bulles, ou qu'agitée dans une bouteille bien fermée, elle vienne à jetter, lorsqu'on l'ouvre, beaucoup de vapeurs, & qu'elle paroisse bouillonner ou éprouver une violente agitation dans ses parties les plus déliées, qu'elle ne fasse point la même chose après avoir été exposée à l'air, il y a tout lieu de croire qu'elle contenoit une esprit ou des parties subtiles & actives qui ont abandonné celles qui l'étoient moins & qui se sont évaporées.

LXXX. (4) Si l'on examine la pesanteur spécifique de l'eau, tandis qu'elle est encore dans la source, ou immédiatement après qu'on l'en a tirée, & qu'en réitérant la même expérience quelque tems après qu'elle a été exposée à l'air dans le même vaisseau où on l'avoit mise, sa pesanteur ait augmenté, c'est-à-dire, si ses parties paroissent plus réunies ou la masse de l'eau plus condensée, c'est une preuve sensible que l'eau est naturellement pénétrée d'une substance légere ou volatile, qui entretient ses particules beaucoup plus éloignées les unes des autres pendant qu'elle y fait son séjour, qu'après qu'elle a abandonné l'eau.

LXXXI. (5.) Si l'on remplit entierement ou à demi des phioles de verre ou des vessies ordinaires d'eau minérale, & qu'après avoir exactement fermé leurs orifices, on les mette devant le feu, ou dans une chaudiere que l'on mettra vuide sur le feu; si l'on remplit de même d'autres phioles & d'autres vessies de la même eau, après l'avoir exposée quelque tems à l'air; & que les vessies qui renferment la premiere eau s'enflent ou crevent plutôt que les secondes, ou que les premieres phioles cassent plutôt que les dernieres, la chaleur demeurant la même, ce sera une preuve que la premiere eau contient quelque chose de plus élastique, de plus spiritueux que l'autre. On peut faire l'expérience avec les phioles en les enfermant dans un bassin de cuivre, dans le couvercle duquel on ménagera des ouvertures pour donner passage à leurs goulots, afin d'éviter le danger auquel on seroit exposé, si elles venoient à casser; par ce moyen la chaleur sera également répandue, & l'on pourra la mesurer exactement avec un thermometre rempli d'huile ou de mercure: quoiqu'il soit assez difficile d'avoir des phioles ou des vessies tout-à-fait semblables, quant à la force, on pourra essayer si l'eau minérale, au sortir de sa source, ne rompra point le verre qui a résisté à une portion de la même eau qu'on a laissée quelque tems à l'air.

LXXXII. (6.) Mettez sous le récipient de la machine du vuide, un verre d'eau nouvellement tirée de sa source, & un autre de même figure & de même grandeur, que vous remplirez de la même eau, après l'avoir exposée à l'air, ou à une chaleur modérée: si après avoir pompé l'air, la premiere pétille davantage, ou laisse échapper une plus grande quantité de bulles que la seconde, ce sera une preuve que la pre-

miere contenoit plus d'air, ou une plus grande quantité de particules élastiques que la derniere.

LXXXIII. (7.) Mettez de l'eau minérale nouvellement tirée de sa source, dans une cornue de verre bien nette, dont vous luterez le récipient avec un morceau de vessie mouillée, que vous fixerez avec un fil ciré. Mettez la cornue au bain-marie, ou au feu de sable. Si dès le commencement de l'opération, ou dès que la retorte commence à s'échauffer, l'air paroît vouloir se frayer un passage à travers le lut, & que la retorte ou le balon se cassent, quoique l'on ait ménagé le feu, on doit attribuer cet effet à l'esprit ou vapeur que l'eau contient. Si l'on fait distiller une partie de la même eau, après l'avoir exposée auparavant à l'air ou au feu, & qu'elle ne produise point un semblable effet, ou n'aura plus lieu de douter de la certitude de la premiere conséquence.

LXXXIV. (8.) Si l'on boit de l'eau minérale au sortir de sa source, qu'elle cause une espece d'yvresse, qu'elle donne de la gaîté, ou qu'elle occasionne un mal de tête ou un assoupissement, on doit être assuré qu'elle contient un esprit, surtout si elle ne produit point de pareils effets après avoir été chauffée ou exposée à l'air pendant quelque tems.

LXXXV. (9.) Si l'on mêle telle eau minérale que ce soit, pourvu qu'il n'y ait pas long-tems qu'on l'ait tirée de sa source, avec un acide, mais surtout avec du vin du Rhin & du sucre, & qu'il survienne un bouillonnement violent accompagné d'une grande quantité d'écume, que l'eau laisse échapper une vapeur sensible à une hauteur considérable ; & que pendant ce combat, son gout soit extremement vif & pénétrant, c'est une preuve certaine qu'elle contient une matiere ou esprit léger, subtil & actif, qu'elle perd en restant à l'air, puisque ces effets sont beaucoup moindres lorsqu'on tente cette expérience sur une eau qui y a été exposée. Si la noix de galle en poudre altere considérablement sa couleur, qu'elle la teigne en rouge, en brun ou en noir, mais qu'elle ne souffre point le même changement, après avoir été exposée à l'air pendant quelques heures, il s'ensuivra que l'eau est pénétrée d'un esprit, qui est du moins en partie un vitriol de mars volatil, puisqu'on ne remarque point de propriétés pareilles dans les autres substances.

LXXXVI. Nous allons finir par une expérience, que l'on peut regarder comme décisive, supposé qu'elle réussisse, & comme une démonstration physique, si on la joint aux précédentes. La voici.

Prenez une phiole ou une bouteille d'une quarte, que vous remplirez d'eau minérale nouvellement tirée. Ayez une vessie que vous froisserez dans les mains en la frottant avec de l'huile, pour qu'elle devienne plus souple. Après que l'air qu'elle contenoit sera tout-à-fait sorti, pesez-la avec soin; attachez-la par le cou au goulot de la bouteille avec un fil ciré. Exposez la bouteille à un feu de sable modéré, ou au bain-marie. Si après qu'elle sera échauffée la vessie s'enfle comme si on l'avoit soufflée, on pressera sa partie qui est la plus proche du goulot pour former un vuide; & l'on y fera une ligature avec un fil ciré, qu'il est bon de peser auparavant pour en connoître le poids. Otez la premiere ligature; & après avoir retiré la vessie, pesez-la pour voir de combien son poids est augmenté par la matiere ou l'esprit qui l'agonflée : en prenant la différence de la pesanteur spécifique qui se trouve entre la vessie flasque & la vessie tendue, ou entre la vessie pleine & la vessie vuide, le tout ayant été pesé dans l'air, & non dans le vuide; supposé qu'on ait du poids de surplus, c'est celui de l'esprit que contenoit l'eau dont on s'est servi, pourvu que l'expérience ait été faite avec exactitude. On peut non-seulement par ce moyen rendre cet esprit aussi sensible à la vue & au toucher, que l'air qui est enfermé dans une vessie, mais le soumettre encore à d'autres expériences pour découvrir sa nature, ses propriétés & ses usages. On pourroit encore examiner ici si cet esprit est simple ou composé; comment on peut, s'il est composé, le décomposer, l'imiter & l'introduire artificiellement dans l'eau; quelle est sa composition, & d'où il tire son existence, &c.

LXXXVII. On m'objectera peut-être qu'il peut y avoir des sels, des terres, des soufres, des vapeurs, des esprits, & plusieurs autres substances dont on ignore la nature, qui entrent en plus ou moins grande quantité dans la composition naturelle des eaux minérales, sans qu'on ait pu jusqu'aujourd'hui les rendre sensibles, malgré les moyens & les expériences dont on s'est servi pour cet effet. Cette objection se présente assez naturellement d'elle-même : mais il nous reste à considérer jusqu'à quel point la raison l'approuve.

LXXXVIII. On ne peut nier, pour peu qu'on soit au fait de l'état dans lequel la Chymie & la Physique se trouvent aujourd'hui, qu'elles ne soient encore fort éloignées de leur perfection, & que les moyens dont on se sert pour analyser les corps naturels & artificiels ne soient encore fort imparfaits. Il faut avouer d'un autre côté qu'on a déja fait un grand nombre de séparations, de compositions & de récompositions des corps fort utiles, & qu'on pourroit en faire encore une infinité d'autres, si la Physique & la Chymie venoient à se perfectionner. Lorsque l'on fait attention à la conduite qu'on a tenue à l'égard des eaux minérales, il semble que l'on n'ait plus rien à desirer pour découvrir leurs principes, leurs vertus & leurs usages, & qu'il ne manque plus pour rendre l'ouvrage complet, que de savoir employer à propos les moyens qui sont entre les mains de tout le monde, ou, pour parler plus clairement, que l'art d'induction est la principale chose qui reste à desirer : car la Chymie nous fournit un grand nombre d'expériences & de méthodes assurées pour découvrir le contenu de ces liqueurs, & pour les rendre sensibles; & on ne doit point douter qu'une Chymie un peu plus relevée & plus conforme aux lois de la Philosophie, telle que celle qu'un grand nombre de Philosophes pratiquent aujourd'hui, ne nous menât très-loin; de sorte que si la Chymie continue à se perfectionner, il n'y aura plus d'analyse de cette espece qui puisse paroître trop difficile.

LXXXIX. Mais pour revenir à l'objection précédente, quelles sont les choses que l'on prétend être contenues dans les eaux minérales, que l'on ne puisse venir à bout de découvrir par le moyen des expériences qui nous sont connues ? Ces choses ne devroient-elles point par hasard leur existence à l'imagination ? Car il faut qu'elles soient de cette espece, si les sens, la raison & les expériences ne peuvent point les découvrir. Mais si ces moyens les peuvent montrer, l'objection tombe d'elle-même, puisqu'elle est fondée sur la supposition qu'on ne peut les connoître. Toute l'objection paroît donc se réduire à ceci, que l'imagination suggere à la raison, qu'il y a un grand nombre de composés ou de mixtes qu'il est impossible de décomposer au point de réduire leurs principes dans l'état le plus simple, séparés les uns des autres, sans que leurs propriétés se trouvent altérées; & qu'il y en a quelques-uns qui changent tellement de nature, ou qui se dissipent de telle sorte dans l'opération, qu'ils ne composent plus le même sujet avec quelque soin qu'on les réunisse; ou, pour l'appliquer aux eaux minérales, qu'elles peuvent contenir un grand nombre de parties différentes si subtiles, si étroitement unies, ou d'une nature si inconnue, que les expériences Chymiques ne sauroient les développer; & néantmoins que ces eaux peuvent avoir des vertus particulieres, ou produire peut-être des effets pernicieux sur les corps, à cause de quelques propriétés cachées, que des expériences aussi insuffisantes que celles dont nous parlons, ne sauroient découvrir.

XC. Nous avons tâché de prévenir cette objection dans le cours de ce procédé; mais ce seroit trop nous éloigner

de notre sujet, & entrer dans un détail chymique & inutile, que de nous y arrêter davantage, & de la réfuter par des exemples & des preuves particulieres. Ceux qui ne seront point aussi satisfaits de ce que je viens de dire que je le souhaiterois, n'ont qu'à consulter les traités de Chymie que j'ai cités, ceux particulierement qui traitent des eaux & de la chymie synthétique & analytique. J'ajouterai en forme de supplément aux moyens que j'ai indiqués, pour découvrir les substances contenues dans les eaux minérales, une méthode générale d'en faire l'analyse, qui nous mettra en état de découvrir encore mieux les substances, surtout celles d'une nature fixe qui peuvent être contenues dans une eau minérale, & de leur rendre leur premiere forme, afin qu'on puisse, en les examinant avec plus d'attention, développer leur nature & leurs propriétés particulieres.

Méthode générale d'analyser les eaux minérales.

I. Je suppose que l'on veuille faire l'analyse d'une eau, voir les changemens qui lui arriveront, les parties ou les matieres qui s'en détacheront, en la laissant séjourner dans des vaisseaux ouverts ou fermés. On remplira des vaisseaux de verre fort bas & de figure cylindrique, d'eau minérale nouvellement tirée, dont on examinera la couleur, l'odeur & le gout. Après qu'elle aura resté à découvert une heure, deux heures, quatre heures, un ou plusieurs jours, on l'examinera de nouveau pour découvrir, en la comparant avec d'autre eau nouvellement sortie de la source, les altérations sensibles que ce séjour peut y avoir causées: on observera surtout si quelques-unes de ces parties ne se sont point détachées; & supposé qu'il se soit formé une écume sur sa surface, ou un sédiment au fond du vaisseau, on le mettra à part pour l'examiner plus à fond, en observant de tenir un journal de tous les phénomenes & de tous les procédés. Réitérez les mêmes expériences & les mêmes observations sur de l'eau que vous aurez eu soin de tenir couverte pour découvrir les changemens qui lui seront survenus, tant à l'égard de ses propriétés, qu'à l'égard des matieres qui s'en séparent, ou qui se portent vers la surface, le fond ou les parois des vaisseaux.

II. Réitérez la même expérience sur quelqu'un des vaisseaux qui ne sont point fermés, en les laissant dans un lieu chaud jusqu'à ce que les parties aqueuses soient entierement évaporées, & qu'il ne reste qu'une substance seche. Gardez-la pour la comparer avec celle qu'a laissée la même eau après l'évaporation qui s'en est faite sur le feu, pour voir si on n'appercevra point quelque différence entre deux substances obtenues par des moyens si différens.

III. Je suppose maintenant que l'on veuille faire une analyse exacte de cette eau & la comparer avec la premiere. Pour cet effet, l'on mettra une certaine quantité d'eau, je suppose cinq ou six livres de douze onces chacune, dans une retorte de verre dont le cou soit fort large, à laquelle on adaptera un récipient. On placera la retorte sur un fourneau convenable, & l'on poussera le feu autant qu'il le faut pour faire évaporer toutes les parties aqueuses, afin qu'il ne reste au fond de la retorte qu'une substance seche. Lorsque le vaisseau sera refroidi, on pesera exactement la liqueur contenue dans le récipient, & on la gardera dans un vaisseau de verre bien fermé. Retirez aussi la matiere qui a resté au fond de la retorte, pesez-la tandis qu'elle est encore seche, & gardez-la de même que l'autre dans un vaisseau de verre bien net & bien bouché.

IV. Au commencement de l'opération, & dès que la retorte commence à s'échauffer, on observera soigneusement si quelque vapeur volatile ou élastique ne se présente point à l'endroit où l'on a appliqué le lut: si cela arrive, c'est une preuve que l'eau contient un esprit ou une matiere légere & subtile qui peut en être séparée; bien qu'on ne puisse point la recueillir pour le présent; ce qui nous oblige d'avoir recours à une autre méthode pour la rendre plus sensible, & pour la soumettre aux épreuves que nous avons indiquées ci-dessus.

V. On peut examiner les parties aqueuses que la distillation a données en les mêlant avec d'autres substances, ou en les employant de différentes manieres, pour voir si elles ne different point de l'eau commune distillée, ou si elles ne sont point imprégnées de particules salines ou minérales, pareilles à celles qu'on a découvertes avec le secours des mêmes expériences dans les eaux minérales naturelles. Supposé, comme nous l'avons observé ci-dessus, qu'elles contiennent du sel marin, elles blanchiront avec la solution d'argent; elles se teindront en noir avec la noix de galle en poudre, s'il s'y trouve du vitriol de Mars; & avec quelque solution métallique que ce soit, si le soufre qu'elles contiennent est uni avec un sel alcali. On peut, en variant les expériences, connoître en quoi elles different de l'eau commune ou des eaux minérales qui les ont données.

VI. Faites bouillir une partie de la matiere qui a resté après l'évaporation avec cinq ou six fois autant d'eau commune distillée qu'elle pese, après vous être assuré auparavant par des expériences particulieres qu'elle ne contient aucunes particules minérales sensibles; car par ce moyen toutes les parties salines de la matiere seront enlevées par l'eau en forme d'une dissolution, qui étant filtrée & évaporée autant qu'il le faut & réduite en crystaux, donnera les sels qu'elle contenoit sous la forme qui leur est propre. Quand même il y auroit différentes especes de sel dans cette solution, on pourroit par des évaporations & des crystallisations réitérées, les retirer séparément, ainsi qu'on l'a déja observé plus d'une fois; & examiner si leur espece est connue ou non. Quand même on ignoreroit entierement la nature des sels que l'on retire par ce moyen; on pourroit imaginer certaines expériences chymiques & philosophiques pour découvrir leurs propriétés & leurs usages. Il est aisé, par exemple, de déterminer si le sel qu'on a obtenu par ce moyen est d'une nature acide ou alcaline; car les sels acides teignent en rouge le sirop violat, & deviennent neutres avec les alcalis, &c. Les sels alcalis prennent une couleur verte avec le même sirop, & deviennent neutres avec les acides; ils obligent le sel ammoniac à laisser échapper une vapeur volatile urineuse; & teignent en jaune la solution de sublimé corrosif.

VII. Il paroît plus difficile de connoître la nature des sels neutres. Nous apprenons de la Chymie & de la Physique, que les sels neutres que l'eau dissout en passant dans les entrailles de la terre, sont le sel marin & ceux qui sont composés d'un acide sulphureux ou vitriolique (c'est-à-dire, d'un acide pareil à celui du soufre ou du vitriol) & d'un sel ou d'une terre de nature alcaline. Mais on connoît aisément le sel marin à son gout, à la forme cubique de ses crystaux, & à la vapeur blanche & abondante qui s'en éleve lorsqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol. On peut distinguer l'autre espece de sels neutres par la propriété qu'ils ont de produire ou de régénérer le soufre, lorsqu'on les met en fusion avec du sel de tartre & du charbon en poudre. Par exemple, si l'on mêle deux onces de ce sel avec une once de sel de tartre, & une once de charbon en poudre, & que l'on fasse fondre le mélange dans un creuset; il s'y formera une masse rougeâtre, d'un gout sulphureux alcalin, qui donnera une teinture couleur d'or, avec l'esprit de vin rectifié. Cette teinture détruit la couleur de l'argent & le noircit. Etant précipitée par un acide, elle donne le véritable lait de soufre que l'on peut sublimer & réduire en soufre commun par la fusion.

VIII. On donne le nom général de terre à ce qui reste après que toute la matiere saline s'est entierement dissoute dans l'eau bouillante. On peut en la lavant plusieurs fois dans de l'eau distillée, & en écoulant l'eau

à chaque fois, la séparer en des matieres terrestres dont les especes varieront à proportion de leur nature & de leur pesanteur spécifiques, par exemple, en bols, en ocres, en terre à chaux, en sables, & en différentes autres especes de terres, que l'on peut examiner séparément par des additions particulieres, ou par le moyen du feu, afin de déterminer quelles sont leur nature & leurs especes, comme, par exemple, si elles se convertissent en verre étant mises en fusion ou exposées à un feu violent; si elles se calcinent & donnent une espece de chaux; si elles ne donnent point quelque substance métallique ou régule. Supposé que la matiere terrestre ne puisse point se séparer par les lotions, on aura recours au feu pour voir si elle ne se séparera point en différentes parties, comme elle le fait lorsqu'elle est composée, par exemple, en chaux, en parties qui tiennent de la chaux, des métaux, & du verre, soit qu'on l'essaye seule, ou avec le secours du borax, du verre de Saturne & autres flux convenables. Si la matiere métallique étoit en si petite quantité qu'il fût impossible de la retirer séparément, on la mettra en fusion avec du verre pulvérisé, pour voir si elle ne donnera point à la masse qui en résultera une couleur particuliere, qui suffira pour faire connoître la nature du métal qu'elle contenoit; si c'est du fer, du cuivre, de l'argent, &c. car ces métaux étant réduits en chaux, & mis en fusion avec du verre, lui donnent chacun une couleur conforme à leur nature.

IX. On peut par ce moyen faire une analyse exacte & instructive de quelque eau minérale que ce soit, & découvrir sinon entierement, du moins avec autant d'exactitude qu'il est nécessaire les vertus & les propriétés des substances qu'elle contient.

X. Je finis en priant le Lecteur, qui est peut-être mieux au fait que moi, des moyens dont on doit se servir pour analyser les eaux minérales, d'excuser la prolixité avec laquelle j'ai donné la méthode de le faire; & les répétitions dans lesquelles je puis être tombé: j'aurois moins abusé de sa patience, si les traités que nous avons sur ce sujet, eussent été plus propres à nous instruire, & si la méthode d'induction dont j'ai parlé y étoit observée avec plus d'exactitude. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir de réfuter les objections de quelques personnes qui doutent de la certitude de cette méthode, & d'abuser de la patience de quelques-uns pour devenir utile à un grand nombre d'autres. J'ai tâché, au hasard de répéter plusieurs fois la même chose, de mettre cette matiere dans tout son jour, pour que tout le monde soit en état d'en juger. Shaw.

Voilà ce que j'ai cru le plus important à savoir par rapport aux eaux minérales en général, & à quelques-unes d'elles en particulier, dont j'ai parlé comme pour servir d'exemple. Nous examinerons plus au long les vertus & les propriétés des eaux minérales particulieres, à mesure que leurs noms se présenteront.

ACIES. Comme le mot *acies* signifie le tranchant ou la pointe des instrumens qui sont pour l'ordinaire d'acier: quelques Auteurs de la moyenne & de la basse latinité ont appellé l'acier *acies*, & c'est ainsi que Ruland traduit ce mot. Mais cette dénomination est arbitraire, & n'est appuyée d'aucune autorité.

Oculorum acies, signifie encore la vue; mais je crois que le mot *acies* seul, sans faire mention des yeux, n'est jamais employé dans ce sens.

ACINESIA, d'*α* privatif, & *κινεῖν*, mouvoir, remuer, agiter. Immobile en général. Galien se sert de ce mot pour signifier le repos du pouls, ou le petit intervalle de tems qui s'écoule entre la contraction & la dilatation de l'artere. Galien, *de differentia Pulsuum*, l. 1. c. 7.

ACINIFORMIS, ou ACINOSA TUNICA. Une des membranes du globe de l'œil, qu'on appelle encore *Tunica uvea*. Voyez *Uvea*.

ACINOS. *Basilic sauvage*. Les feuilles de cette plante sont semblables à celles du petit basilic. Ses feuilles sont oblongues & sillonnées. Ses fleurs s'élevent en forme de bouquets portés par de petites tiges qui sortent d'entre la queue des feuilles, & la tige de la plante, en quoi elle differe du serpolet. Miller.

C'est l'*ἄκινος*, Diosc. l'*Acinos*, Offic. Dill. Cat. Gif. 125. Rivin. Irr. Mon. *Acinos rivini*, Rupp. Flor. Jen. 188. *Acinos Anglica*, Merc. Bot. 1. 16. Phyt. Brit. 2. *Acinos multis*, J. B. 3. 259. Raii Hist. 1. 553. Synop. 3. 238. Chab. 411. Buxb. 5. Boerh. Ind. A. 176. *Acinos sive Ocymum Sylvestre*, Hist. Oxon. 3. 404. *Acinos Ocymum Sylvestre*, Ger. 548. Emac. 675. *Acinos Clinopodium arvense Ocymi facie*, C. B. Pin. 225 Tourn. Inst. 195. Elem. Bot. 163. *Acinos minus seu vulgare*, Park. Theat. 21.

Elle croît sur les montagnes où il y a de la craie, & fleurit au mois de Juin. Elle est propre pour arrêter les flux immodérés des regles & la diarrhée. Elle guérit les ulceres, les érésipeles, & le feu sauvage, étant employée en fomentation. Dioscoride.

Ses vertus sont les mêmes que celles du calament, excepté qu'elles sont un peu plus foibles. Boerhaave.

Les Herboristes quelquefois vendent cette plante pour le pouliot de montagne. Dale.

Miller fait mention d'une espece appellée *Acini pulchra species*. J. B. On ne la trouve que dans les jardins des Botanistes.

ACINUS. Ce mot signifie proprement une grappe de raisin: mais on l'applique à plusieurs autres fruits ou baies qui croissent en forme de grappes, comme celles du sureau & du lierre; on distingue celles-ci des *Baccæ*, qui sont une espece de baies qui croissent séparément comme celles de l'olivier ou du laurier. *Acinus*, suivant sa signification ordinaire, est le pepin d'un grain de raisin; de-là *uvæ exacinatæ*, raisins dont on a ôté les pepins. Ray. *Hist. Plant.* Dale, d'après Galien, *de Alimentorum facultatibus*.

Quelques Anatomistes ont appellé les glandes qui sont disposées en forme de grappes, *Acini glandulosi*, telles sont celles du foie. Blancard.

ACIS. *Ἀκίς*, signifie dans Hippocrate, le fer d'une lance, d'un dard ou de quelque arme que ce soit.

A C M.

ACMASTICOS. *Ἀκμαστικός*. Nom d'une espece de fievre continue dont Actuarius donne la description suivante. Des fievres qui naissent de la putréfaction, quelques-unes sont appellées continues, ou continentes (*συνέχεις τε ἢ σύνοχοι*), d'autres, intermittentes (*διαλείποντες*). On donne le nom d'*Isotoni* ou d'*Acmastici* (*ἰσότονοι τε ἢ ἀκμαστικοί*) à celles de la premiere espece qui conservent la même violence sans augmentation ni diminution sensibles tant qu'elles durent; d'autres sont appellées *Epacmastici* (*ἐπακμαστικοί*) & celles-ci augmentent en force & en violence jusqu'à ce qu'elles cessent; d'autres enfin sont appellées *Paracmastici* (*παρακμαστικοί*) celles-là diminuent par degrés jusqu'à ce qu'elles cessent tout-à-fait.

ACME'. *Ἀκμή*. Ce mot signifie en général l'état d'une chose qui est à sa plus haute perfection, & c'est dans ce sens qu'Hippocrate s'en sert dans son Traité *de Prisca Medicina*.

Il signifie pour l'ordinaire l'état du corps d'un animal qui a atteint toute sa vigueur. De-là vient que les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine l'ont appliqué à l'état d'une maladie qui est arrivée au plus haut degré de violence. Hippocrate l'emploie dans ce sens, *Aphor.* 9. & 10. *L. I.* & dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages.

Acme' est encore un terme employé dans les ouvrages qui traitent de la Gymnastique, pour signifier un exercice extremement violent, & c'est ainsi qu'il faut l'entendre dans Galien.

Foesius croit qu'on doit lire *ἀκμαὶ* au lieu de *ἀκαὶ*, dans Aëtius, *Tetrab.* 16. *L. IV. c.* 13. & qu'il signifie dans cet endroit une petite pustule ou élevure, à qui on

donne ce nom, parce qu'elle s'éleve ordinairement vers le tems (τῆς ἀκμῆς) que le corps a atteint toute sa vigueur; il cite même pour confirmer son sentiment un passage de Cassius, qui donne cette signification à ἀκμαι.

Quincy se trompe lorsqu'il dérive ἀκμη d'ἀκμάζω, acquérir de la force ou de la vigueur, car ἀκμάζω est dérivé d'ἀκμη. D'autres le dérivent de α privatif, & de κάμνω, être fatigué : mais cette dérivation est trop éloignée, & n'a aucun rapport à notre sujet. Ἀκη semble être la racine de plusieurs autres mots.

ACMELLA. Cette plante est appellée *Acmella*, Offic. *Akmella*, *Abamella*, Herm. Muf. Zeyl. 17. *Chrysanthemum Bidens Zeylanicum Acmella dictum*, Breyn. Differt. Bot. 12. *Chrysantemum Bidens, seu Bidens Zeylanicum, flore luteo, Lamii folio, Acmella dictum*, Ejusd. 20. *Cannabina aut Bidens Urticæfolia Indica Lithontriptica*. D. Hotton. Act. Phil. Lond. n. 257. p. 365. *Senecio Indiæ Orientalis Ocymi majoris folio profundè crenato*, Pluk. Almag. 343. Phytog. 315. *Ceratocephalus Ballotes foliis Acmella dictus*, Act. Reg. Par. A. 1720. p. 326. *Acmella, Achmella* & *Admella*. Dale.

On nous apporte cette plante de l'Isle de Ceylan où elle croît en abondance.

Ray donne la description suivante de l'*Acmella*, d'après P. Hotton, Professeur de Botanique à Leyde.

Les fleurs de cette plante sortent de l'extremité des tiges & sont composées d'un grand nombre de petites fleurs jaunes radiées, qui composent par leur union une tête soutenue par un calyce composé de cinq feuilles. Lorsque ces fleurons sont tombés, il leur succéde des semences d'un gris obscur, longues & lisses, excepté celles qui sont au sommet, immédiatement sous les fleurons. Elles sont armées d'une double barbe qui les rend fourchues. La tige est quarrée & couverte de feuilles posées par paires, semblables à celles de l'ortie morte, mais plus longues & plus pointues.

La vertu qu'a cette plante de dissoudre la pierre l'a rendue très-célebre. Un Officier Hollandois assura en 1690. à la Compagnie des Indes Orientales, qu'il avoit guéri plus de cent personnes de la pierre & des douleurs néphrétiques, par l'usage de cette plante. Le Gouverneur de l'Isle de Ceylan, cita la même année l'exemple de deux malades qui avoient été guéris de la pierre par le secours de ce remede, & qui avoient rendu un grand nombre de petites pierres & une grande quantité de sable sans ressentir beaucoup de douleurs.

En 1699. le premier Chirurgien de l'Hôpital de la ville de *Colombo*, dans l'Isle de Ceylan, confirma les vertus de l'*Acmella* contre la pierre & les douleurs néphrétiques, dans une lettre qu'il écrivit à P. Hotton. Ce Chirurgien rapporte qu'il a observé trois sortes d'*Acmella*; la premiere a ses feuilles d'un verd pâle & sa semence jaune; les feuilles de la seconde sont d'un verd foncé, & les semences jaunes; les semences de la troisieme sont noires, & ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles des deux autres, elle passe pour avoir plus de vertus. Il ajoute que chaque plante produit plus de mille graines, que les feuilles & les semences produisent beaucoup plus d'effet, quoiqu'on ne se serve ordinairement que de la racine, des tiges & des branches.

On cueille les feuilles avant que les fleurs paroissent & on les fait sécher au soleil. On les prend ou en poudre dans quelque véhicule convenable, ou en infusion comme du thé.

On fait encore infuser la racine, les tiges & les branches dans de l'esprit de vin, que l'on distille ensuite.

Un autre Chirurgien du même Hôpital dit s'être servi des fleurs, de l'extrait de la racine & des sels de cette plante avec beaucoup de succès dans la pleurésie, les coliques & les fievres.

On peut ajouter à la description précédente celle que Jean Philippe Breyn donne de cette plante. Il dit que sa racine est blanche & fibreuse, sa tige presque quarrée, d'environ un pié de haut & divisée en plusieurs branches, ses feuilles sont longues, pointues, un peu raboteuses & découpées. Les fleurs naissent aux extrémités des branches.

Breyn dit que cette Plante est diurétique, qu'elle guérit les douleurs néphrétiques, qu'elle chasse la pierre des reins, qu'elle est bonne pour la strangurie, l'ischurie & la dysurie, & pour exciter ou rétablir les regles.

Les feuilles tirent leurs vertus, qui sont considérables, de la subtilité, de la volatilité, & de l'activité de leurs principes, ce qui fait qu'elles excitent l'urine & la sueur, qu'elles dissipent les obstructions, qu'elles facilitent les excrétions & chassent la pierre des passages urinaires, & qu'elles la dissolvent lorsqu'elle n'est point trop dure. On peut les donner pour cet effet en infusion comme le thé, en grande quantité & deux ou trois fois par jour. Mais on doit avoir soin en même tems de boire copieusement de quelque liqueur délayante, dans laquelle on aura mis de la réglisse, du sirop de mauves ou quelque chose de semblable.

On peut aussi prendre deux ou trois fois par jour de la teinture de l'*Acmella*, faite avec de l'esprit de vin dans un verre de vin de France ou du Rhin, ou dans quelque décoction anti-néphrétique, en y ajoutant toujours du syrop de mauve, pour faciliter la sortie du gravier & de la pierre.

ACMO. *Corail rouge*. Ruland. Johnson.

A C N

ACNE'. Ἄκνη. Gorræus veut que ce mot signifie un petit tubercule dur qui s'éleve sur le visage. Foesius croit qu'on doit lire dans Aétius, d'où Gorræus l'a tiré, Ἀκμαὶ au lieu de Ἄκναι. Voyez *Acme*.

ACNESTIS. Ἄκνηστις; la partie de l'épine du dos comprise dans le μετάφρενον, qui s'étend depuis les palerons jusqu'aux lombes. Il paroît qu'on n'a donné ce nom à cette partie dans les animaux à quatre piés, qu'à cause qu'ils ne peuvent y atteindre pour la grater, d'α privatif & κνάω, *grater*.

C'est encore le nom d'une herbe dont parle Nicandre. Quelques-uns veulent que ce soit l'ortie & d'autres la squille. Gorræus.

A C O

ACO. Poisson que l'on appelle encore *Sarachus*, *Sarachinus* & *Aquo*. Aldrovandi, qui en fait mention, prétend qu'il fait une nourriture excellente. Il est fort commun dans l'Epyre, dans la Lombardie & dans le lac Como, dans le Duché de Milan.

ACOE. Ἀκοὴ. Le sens de l'Ouie.

ACOELIOS. Ἀκοίλιος, d'α privatif & de κοιλία, ventre; *Sans ventre*. On donne ce nom à ceux qui sont si exténués qu'ils semblent n'avoir point de ventre. Castelli d'après *Galien*.

ACOITUS. Ἄκοιτος. Epithete que Pline donne au miel, parce qu'il n'a point de sédiment, que les Grecs appellent κοίτη. Constantine.

ACOLASTOS. Ἀκόλαστος, d'α privatif, & de κολάζω; retenir, réprimer; *impudique*, *obscene*. Hippocrate, *Epid. L. IV. S. 7.* parlant d'un jeune homme qui avoit la fievre, dit : « Il commença le huitieme jour à proférer « des paroles fort obscenes, (τρόπον τῶν ἀκολάστων)

ACON. Instrument dont les Anciens se servoient dans leurs exercices. Schulze croit qu'il ne différoit pas beaucoup du Disque. Voyez *Discus*.

ACONE. Ἀκόνη, *Mortier*. C'est l'explication que Fœsius & Gorrœus donnent de ce mot, qu'Hippocrate a employé dans la derniere partie de son Traité *de Ratione victûs in Acutis*, ἐν ἀκόνη τρίβειν, pilant les ingrédiens dont on a parlé ci-dessus, dans un mortier. Il se sert encore du même mot dans un petit Traité intitulé, *de Videndi acie*, où il ordonne de broyer des fleurs de cuivre (ἄνθος χαλκοῦ) sur une pierre dure, (ἐπὶ ἀκόνην) suivant l'interprétation de Fœsius. Mais je ne vois aucune raison de croire qu'Hippocrate veuille parler de deux choses différentes dans ces deux passages. Les ingrédiens qu'il

nomme sont extremement durs & très-difficiles à réduire en poudre dans un mortier. Dans le premier passage, c'est l'ébene & le cuivre brûlé; dans le second, les fleurs de cuivre, qui paroissent être une espece de scorie de cuivre. Il est donc plus vraisemblable qu'il entend dans ces deux passages, par Ἀκόνη, une pierre pareille à celle dont nos Apothicaires se servent pour broyer. C'est le sens qui paroît le plus naturel, d'autant plus que ce mot, pris dans le sens le plus général, signifie une pierre dure ou un porphyre; & que Dioscoride, *L. I. c.* 129. faisant mention de l'ébene, dit: « Elle prend une couleur ronge, » τριβόμενα ἐπ' ἀκόνης, que je traduis par broyer sur un marbre.

ACONION. Ἀκόνιον. C'est une espece de remede en usage parmi les Anciens. Il étoit composé de pondre broyée sur un porphyre, & ne différoit point, selon toute apparence, des collyres, comme on peut l'inférer d'un passage de Dioscoride, *L. I. c.* 120. qui dit en parlant des effets de l'ébene sur les yeux, elle opere beaucoup mieux, ἐν τοῖς αὐτοῖς ἐξ αὐτῆς ἀκόνιον, étant réduite en forme d'*aconion*: & *L. V. p.* 344. il dit, en parlant de la sanguine ou pierre hématite, qu'on en fait des collyres, (Ἀκόνια)

ACONITIFOLIA. Nom de l'*Anapodophyllon Canadense Morini*, dont il est parlé dans l'*Index* de Boerhaave.

ACONITON. Ἀκονίατον ou Ἀκονιτον d'α privatif & Κονία, chaux ou plâtre. Qui n'est point enduit de plâtre. On donne ce nom aux vaisseaux qui ne sont point enduits en dedans. Dioscoride, *L. IV. c.* 65. veut que l'on mette les cantharides dans un vaisseau (Ἀκόνιτον) *non picatum*, que les Traducteurs rendent par *non enduit de poix*. D'où nous pouvons conclurre qu'il est pris en général pour désigner tout ce qui n'est point enduit.

ACONITUM, *Aconit*: (Ἀκόνιτον), que quelques-uns dérivent d'Ἀκόνη pierre ou rocher; parce qu'il croît, à ce que Pline prétend, dans les lieux stériles & pleins de rochers. Ovide adopte cette étymologie, comme il paroît par ce passage:

Quæ, quia nascuntur durâ vivacia caute,
Agrestes aconita vocant.

D'autres le dérivent de l'α privatif, & de Κόνις, poussiere, parce que cette plante croît dans des lieux où il n'y a presque pas de terre; d'autres d'Ἀκων, Ἀκὶς, dard; parce que les Barbares s'en servent pour empoisonner leurs dards; d'autres d'Ἀκονίζομαι, accélérer, parce qu'elle hâte la mort.

Ses caracteres.

Ses feuilles sont rondes, découpées en lanieres ou en beaucoup de parties. Ses fleurs sont composées de quatre pétales; & ont la figure d'un capuchon. Quand les fleurs sont passées, il naît en leur place plusieurs cosses qui renferment un grand nombre de graines ridées. MILLER.

Il y a différentes sortes d'*aconits*.

1. *Napellus*, Offic. *Napellus vetus cæruleus*, Germ. 823. Emac. 972. *Napellus vetus*, Park. Theat. 318. *Napellus vetus flore cæruleo*, Park. Parad. 215. Buxb. 233. *Napellus flore cæruleo*, Rivin. Rupp. Flor. Jen. 234. *Aconitum cæruleum, seu Napellus primus*, C. B. Pin. 183. Tourn. Instit. 425. Elem. Bot. 337. Boerh. Ind. A. 300. Hist. Oxon. 3. 463. *Aconitum magnum Napellus*, Chab. 531. *Aconitum magnum purpureo flore, vulgò Napellus*, J. B. 3. 655. Raii Hist. 1. 702.

2. *Aconitum Ponticum*, Offic. *Aconitum luteum Ponticum*, Germ. 821. Emac. 970. *Aconitum lycoctonum*, Chab. 531. *Aconitum lycoctonum luteum*, C B. Pin. 183. Hist. Oxon. 3. 462. Tourn. Inst. 425. Elem. Bot. 337. Boerh. Ind. A. 300. *Aconitum luteum Ponticum serotinum flore albido*, Park. Theat. 310. *Aconitum flore platani, flore luteo pallescente*, J. B. 3. 652. Raii Hist. Dill. Cat. Giss. 97. *Napellus flore luteo*, Rivin. Irr. P. Buxb. 233. Rupp. Flor. Jen. 234.

On cultive ces deux especes d'*aconits* dans les jardins. Elles fleurissent au mois de Juillet, & ne sont pas moins un poison pour les hommes que pour les bêtes. La derniere est appellée *lycoctonum* & *Cynoctonum* par Dioscoride, c'est-à-dire, mort aux chiens & aux loups. Il nous la dépeint avec des feuilles semblables à celles du platane, avec cette différence qu'elles sont plus longues, plus noires & plus profondément dentelées. Sa tige est pareille à celle de la fougere, nue & d'environ un pié de haut. Sa semence est enfermée dans de longues cosses, & sa racine est noirâtre comme celle de la squille.

3. *Anthera*, *Antithora*, Offic. *Anthora*, Park. Parad. 215. *Anthora*, *Antithora*, Chab. 530. *Anthora, sive Antithora*, Chab. 530. *Anthora, sive Aconitum salutiferum*, Ger. 820. Emac. 969. *Antithora flore luteo Aconiti*, J. B. 3. 660. Raii Hist. 1. 705. *Aconitum salutiferum, sive Anthora*, C. B. Pin. 184. Tourn. Inst. 425. Elem. Bot. 338. Boerh. Ind. A. 300. *Aconitum salutiferum luteum tenuifolium, sive Anthora*. Hist. Oxon. 3. 463.

On la cultive dans les jardins de Botanique, & elle fleurit au mois de Juin. Sa racine qu'on emploie dans la Medecine, est petite, épaisse; branchue, d'un noir foncé en dehors, & d'un blanc pâle en dedans; d'un gout acre, & d'une odeur desagréable. DALE.

L'*Anthora*, suivant M. Tournefort, est une plante un peu plus rare que la genciane; c'est une espece d'*aconit* qui sert de contrepoison à ceux qui ont mangé la racine d'*aconit*; c'est pourquoi C. Bauhin l'appelle *Aconitum salutiferum sive anthora*. Sa racine est composée de deux navets assez courts: elle est très-amere, blanche en dedans, & charnue, mais brune en dehors, & garnie de quantité de fibres. Sa tige monte à la hauteur d'environ deux piés, accompagnée d'un bout à l'autre de quantité de feuilles, de la figure & grandeur à peu près de celle du pié d'alouette. Les fleurs naissent au bout des tiges en maniere d'épis. Elles sont jaunâtres, & ressemblent à une tête couverte d'un casque; les graines sont noirâtres, ridées, & naissent dans des gaines ou cornets ramassées cinq ou six ensemble. La racine de cette plante est un bon contrepoison, & contient beaucoup d'huile & de sel essentiel & volatil. Les paysans qui sont dans les Alpes & dans les Pyrénées, où cette plante se trouve, s'en servent avec succès contre les morsures des chiens enragés & contre la colique. On croit que c'est un remede souverain pour ceux qui ont mangé de l'herbe nommée *thora*. POMET.

L'*Aconitum salutiferum* ou *Anthora*, *quasi Antithora*, à cause que la racine de cette plante est estimée un remede contre le poison d'une espece de renoncule appellée *thora*. Sa racine est alexitaire, cordiale, stomacale & propre pour la colique venteuse. Elle contient beaucoup d'huile & de sel essentiel & volatil. LEMERY.

Miller ajoûte aux especes précédentes celles qui suivent.

Aconitum luteum majus, ampliore caule, amplioribusque foliis. Dod.
Aconitum Pyramidale multiflorum. H. R. Par.
Aconitum lycoctonum, humili caule ac minoribus foliis. Dirarf.
Aconitum Pyrenaicum, ampliore folio tenuiùs laciniato. Tourn.
Aconitum cæruleum napelli flore. C. B. P.
Aconitum comâ inflexâ, foliis angustioribus. C. B. P. 283.
Aconitum comâ inflexâ, foliis latioribus, Tourn.
Aconitum inflexâ comâ maximum, C. B. P.
Aconitum, seu Napellus 1. *flore roseo*, C. B. P.
Aconitum seu Napellus 1. *flore albo*, C. B. P.
Aconitum seu Napellus 1. *flore ex cæruleo & albo variegato*, C. B. P.
Aconitum violaceum, seu Napellus 2. C. B. P.
Aconitum purpureum, seu Napellus 3. C. B. P.
Aconitum cæruleum minus, sive Napellus minor, C. B. P.
Aconitum cæruleo-purpureum, flore maximo, sive Napellus 4. C. B. P.

Aconitum lycoctonum orientale, flore magno albo. T. Cor.

On a donné à quelques-unes de ces especes le nom de *lycoctonum*, parce qu'on les mêle avec les viandes que l'on expose pour empoisonner les loups.

Toutes ces plantes sont un poison, à cause de leur qualité caustique & suffoquante. Elles empêchent la déglutition des alimens aux animaux qui en mangent, & rongent les parties internes de leurs corps.

On prétend que la premiere espece est un contre-poison, mais tous les Auteurs qui lui attribuent cette propriété n'ont fait que suivre Matthiole, qui l'a découvert le premier. Bauhin a donc raison d'avertir le Lecteur de ne pas trop se fier à ce qu'il en dit, puisqu'il l'a copié comme les autres. Boerhaave.

Galien conseille à ceux qui ont mangé de l'*aconit*, de boire du vin trempé dans lequel on aura mis une poignée de rhue pilée. Il prétend qu'un bouillon de poule peut faire beaucoup de bien dans un pareil cas.

Aconitum Hiemale. *Aconit d'Hiver.* Ses feuilles sont les mêmes que celles de l'*aconit* ordinaire; ses fleurs qui s'élevent du milieu des feuilles, sont semblables à celles de la renoncule, & ont un grand nombre d'étamines dans leur centre; il ne differe en rien de l'ellébore dont Boerhaave veut qu'il soit une espece.

C'est une des premieres plantes qui fleurissent au Printems; elle porte même souvent des fleurs au milieu de Janvier, & mérite par là qu'on la cultive dans les jardins.

ACONTIAS. Ἀκοντίας. Nom d'un serpent très-venimeux dont il est parlé dans Aétius, Paul, Lucien, Aldrovandi & plusieurs autres Auteurs. On l'appelle encore *Cenchreas* & *Jaculus*. Voyez *Cenchreas*. Castelli. Constantin.

ACOPIS. Ἀκοπίς. Nom d'une pierre précieuse transparante comme le verre, ornée de taches de couleur d'or. On lui a donné ce nom parce que l'huile dans laquelle on l'a fait bouillir passe pour un remede contre les lassitudes. Pline. Constantin.

Il est dérivé de l'α privatif & de κόπος, *foiblesse*, *lassitude*.

ACOPON. Ἄκοπον, d'α privatif & κόπος, *foiblesse*, *lassitude*. On se servoit anciennement de ce mot pour désigner un remede pour la lassitude, & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie, *Aph.* 8. *Liv. II.* On a donné ce nom dans la suite à un onguent d'une consistance particuliere, dont Celse donne quelques exemples, *Liv. V. c.* 24. On trouve dans les écrits de Galien & de plusieurs autres Auteurs, la forme d'un grand nombre d'autres onguens de cette espece.

ACOPA. (Ἄκοπα) signifie encore qui n'est pas rongé de la tigne. Théophraste dit en parlant du citron, qu'il garantit les hardes Ἄκοπα (que Pline traduit par *arcetque animalium noxia*,) de la tigne.

Quant aux remedes appellés *acopa*, il suffit de lire les passages suivans que je tire de Galien & de Paul Eginete, pour en avoir une idée.

Le nom d'*acopa Pharmaca* que l'on donne aux remedes dont nous parlons, désigne assez quel est leur usage, car les indispositions causées par un mouvement trop violent ou de trop longue durée, sont appellées κόποι, *lassitudes*, soit qu'elles affectent tout le corps ou les parties qui ont fatigué le plus. Lorsque ces indispositions sont parvenues à un certain point de violence, elles troublent le repos même après que l'on a cessé de travailler. (Quoique les Medecins n'ordonnent aucun remede pour les *lassitudes*, mais seulement pour les douleurs invétérées, pour la difficulté de se mouvoir, pour les duretés, les tensions ou les tumeurs skirrheuses, ils ont donné dans la suite le nom d'*acopa* aux remedes qui sont propres à ces sortes de cas, pourvu qu'ils soient d'une consistance liquide, comme les *acopa*, qui sont à peu près les mêmes que les cérats dont on se sert pour les luxations & les fractures.) Les Medecins modernes appellent *cerelaium* les compositions les plus liquides de cette espece; après elles viennent les onguens acopeux, les cérats liquides qui ont une consistance plus solide que les deux premieres, & enfin les amolynta (qui ne salissent point) qui sont semblables à ce que nous appellons épithemes. A cette classe succedent les compositions d'emplâtres, qui different encore beaucoup par rapport à leur consistance. De-là vient que quelques Medecins ont donné le nom de *ceratomalagmata* à une certaine composition, n'ayant égard qu'à sa consistance, qui n'est point aussi liquide que celle des épithemes, ni aussi solide que celle des emplâtres.

Comme toutes ces distinctions n'expriment point les vertus des remedes, & ne donnent qu'une idée de leurs consistances, de même le nom d'*acopa*, qui désignoit autrefois les qualités des médicamens, n'a servi dans la suite qu'à désigner le degré de leur consistance. C'est ce qui obligea les Medecins à le distinguer par des noms différens, de nommer par exemple, celui-ci un *acopum* laxatif, celui-là un *acopum* émollient; de donner à l'un le nom d'anodyn, à l'autre celui d'attractif, suivant qu'ils convenoient à certaines maladies, à la paralysie, par exemple, à la sciatique, la pleurésie ou à toutes les douleurs en général. Galien, *de Comp. Med. Liv. VII. c.* 21.

Quoique le nom d'*acopa* n'eût été employé d'abord que pour désigner des remedes propres pour les lassitudes, on le donna dans la suite aux autres médicamens qui avoient la même consistance, quoiqu'ils ne fussent destinés qu'à exciter une grande chaleur dans le corps. *Idem, de Comp. Pharm. secundum Loc.*

On ne donna le nom d'*acopa* à certains remedes, qu'à cause qu'ils étoient propres pour les maladies qui provenoient de lassitudes, pour les tensions, les douleurs dans les os, &c. quoiqu'ils servissent également dans d'autres maladies, car quelques-uns avoient la vertu d'échauffer & d'autres de ramollir. Eginete *Liv. VII. c.* 19.

ACOPOS. Plante dont il est fait mention dans Pline, & que l'on prétend être la même que l'anagyris (Ἀνάγυρις) de Dioscoride, qui est, suivant Gérard, une espece de *trifolium*.

ACOR. *Aigreur*. Les Medecins se servent ordinairement de ce mot pour désigner ce que j'ai appellé au mot *acidum* acidité ou acrimonie acide dans l'estomac. Van-Helmont dit, que le ferment vital de l'estomac qui digere les alimens, est doué d'une aigreur *acor* spécifique, mais que cette aigreur *acor* n'est point le ferment même, mais seulement une de ses propriétés essentielles. Les découvertes modernes ont fait voir le ridicule de cette doctrine.

ACORDINA. *Tuthie d'Inde*. Rulann.

ACORIA. Ἀκορία, d'α privatif, & Κορέω, *rassasier*, *faim canine*. Ce mot ne signifie autre chose dans Hippocrate. *Epid. L. VI. sect.* 4. *Aphor.* 20. qu'un bon appétit & une grande facilité à digérer.

ACORITES VINUM. Vin dont il est parlé dans Dioscoride, que l'on fait en infusant huit onces d'*acorus* & autant de réglisse pendant trois mois dans vingt-quatre pintes de vin. Il est excellent dans les maladies de la pleure & de la poitrine, & pour exciter les urines. Dioscoride, *Liv. V. ch.* 73.

ACORNA. Ἄκορνα. Espece de chardon dont il est parlé dans Théophraste. Il le décrit comme ayant la tige & les feuilles velues & piquantes, de même que l'atractylis.

Pline décrit cette plante comme une espece de chêne verd semblable au houx ou au génévrier.

ACORTINUS. *Lupin*. Ruland.

ACORUS. Ἄκορος. *Glayeul*. C'est l'*acorus verus*, *Calamus aromaticus*, Offic. *Acorus verus*, *sive calamus Officinarum*, Park. Theat. 140. Raii Hist. 2. 1313. Synop. 3. 437. Mer. Pin. 2. *Acorus verus*, *sive calamus aromaticus Officinarum*, C. B. Pin. 34. Theat. 626. Boerh. Ind. A. 2. 167. Dill. Cat. Giss. 110. Buxb. 5. *Acorus verus*, *sive calamus aromaticus*, C. Commel. Plant. usu. 18. *Acorus verus*, *Officini falso Calamus*,

Calamus, Ger. Emac. 62. *Acorum legitimum*, Rupp. Flor. Jen. 261. *Acorus vel Acorum*, *Calamus aromaticus*, Chab. 244. *Typha aromatica clavâ rugosâ*, Hist. Oxon. 3. 246. *Glayeul odoriferant.* Dale.

Cette plante differe de toutes les autres du même genre, en ce que d'entre ses feuilles, qui sont plus longues & plus étroites que celles de l'iris, il s'en éleve une ou deux autres semblables aux premieres, si ce n'est qu'elles sont un peu plus étroites, plus épaisses & plus arondies vers leur sommet, près duquel naît un chaton, rarement deux, semblable à celui qui couvre la coquille de la noisette, ou au poivre long, avec cette différence qu'il se termine plus en pointe, & qu'il est posé obliquement.

Sa racine est épaisse, pleine de nœuds, elle rampe obliquement sur la superficie de la terre dans laquelle elle ne pénetre pas beaucoup. Elle est garnie de grosses fibres blanches, qui croissent considérablement, & qui occupent en peu de tems un grand espace de terrein. Son odeur est très-forte, moins agréable & moins aromatique lorsqu'elle est verte, que lorsqu'elle est seche. Elle croît le long de plusieurs ruisseaux & dans les endroits humides de l'Angleterre, comme aux environs de Norwich, de Cheshire & de Surrey, suivant M. Ray: mais celle dont on se sert dans les boutiques nous est apportée pour l'ordinaire des pays étrangers. Elle produit ses chatons dans les mois de Juillet & d'Août.

Sa racine, qui est la seule de ses parties dont on use dans la Medecine, est chaude & seche, apéritive & atténuante; bonne pour les obstructions du foie & de la rate, pour exciter l'urine & les regles. Elle appaise la colique, elle résiste à la corruption, elle passe aussi pour préserver de la contagion & de la corruption de l'air. Elle entre dans la composition de la thériaque & du mithridate; on l'emploie extérieurement dans des coussinets de senteur & dans les parfums. Miller.

L'*acorus* est chaud, dessiccatif & stomacal; les principes dont il est composé sont très-subtils. Il est apéritif & atténuant. On l'emploie pour enlever les obstructions du foie & de la rate, pour exciter les regles & pour appaiser la colique. Schroder. Dale.

Il est stomacal & cordial, sa racine est bonne pour détruire les crudités acides de l'estomac & pour appaiser les tranchées qu'elles causent, pour rétablir les regles qui sont arrêtées par des obstructions qui doivent leur origine au défaut de digestion & d'atténuation des alimens dans l'estomac. Elle est un excellent cordial dans l'hydropisie & le scorbut; elle facilite l'expectoration dans l'asthme. On donne rarement l'*acorus* en substance & sans le préparer. Sa racine entre dans plusieurs compositions. Boerhaave.

On choisira l'*acorus* nouveau, bien nourri, mondé de ses fibres, difficile à rompre, d'un gout acide, accompagné d'une amertume assez agréable, d'une odeur douce & fort aromatique; ce qui fait qu'il est beaucoup plus connu sous le nom de *calamus aromaticus*, quoique mal-à-propos, que sous celui d'*acorus*. Cette racine, qui est pour l'ordinaire de la grosseur du petit doigt, & d'environ un demi-pié de long, nous est apportée de plusieurs endroits de Pologne & de la Tartarie, & même de l'Isle de Java, où elle est appellée *diringo*. Pomet.

Cette plante differe du véritable *calamus aromaticus*. Lemery.

La description que Miller donne de cette plante est exactement conforme à celle de Dioscoride, qui dit, que la racine de l'*acorus* a une qualité fortifiante, qu'elle est diurétique & bonne, étant prise en décoction dans les maladies de la pleure, de la poitrine & du foie, dans les coliques, les ruptures des vaisseaux & les mouvemens convulsifs. Elle désobstrue la rate, elle guérit la strangurie & résiste au venin. On l'emploie utilement dans les bains chauds pour les maladies de la matrice. Le suc que l'on tire de sa racine éclaircit la vue. Elle entre dans la composition des antidotes. Dioscoride, *L. I. c.* 2.

Acorus adulterinus, *Pseudo-acorus*, *Gladiolus Luteus*, Offic. *Acorus adulterinus*, C. B. Pin. 34. *Acorus palustris, sive Pseudoiris, & iris lutea palustris*, Park. Theat. 1219. *Acorus nostras palustris*, Merc. Bot. 1. 16. Phyt. Brit. 2. *Iris lutea palustris*, Ger. 46. Emac. 50. Raii Hist. 2. 1186. Synop. 3. 374. Rupp. Flor. Jen. 26. Tourn. Inst. 360. Elem. Bot. 192. *Iris palustris lutea, sive Acorus adulterinus*, J. B. 2. 732. Chab. 244. Dill. Cat. Giss. 79. Buxb. 168. *Acorus bâtard.* Dale.

Cet *Iris*, qui croît si abondamment dans les fossés & dans les lieux aquatiques, a les mêmes feuilles que le lis ordinaire, excepté qu'elles sont un peu plus longues & un peu plus étroites; sa tige est plus haute & porte à son sommet trois ou quatre fleurs posées les unes sur les autres, qui naissent successivement. Leur figure est la même que celle de la fleur de lis ordinaire, avec cette différence qu'elle n'a que deux petits morceaux de feuilles, à la place des feuilles droites dont elle manque. Quand cette fleur est passée, il lui succede un fruit oblong de figure triangulaire, qui contient trois semences plates. Sa racine est longue & grêle, elle ne pénetre pas fort avant dans la terre, mais elle rampe de travers à sa surface. Elle fleurit en été.

La racine du *faux acorus* est astringente, dessicative & très-efficace dans la dyssenterie, le flux de sang, &c. Elle passe pour fortifier les nerfs & le cerveau. On l'emploie rarement. Miller. Dale.

Acorus Asiaticus, Off. *Acorus verus, sive calamus aromaticus Asiaticus, radice tenuiore*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 9. C. Commel. Flor. Mal. 3. Boerh. Ind. A. 2. 169. *Acorus asiaticus radice tenuiore Hermanni*, Raii Hist. 2. 1910. Hist. Oxon. 3. 246. *Acorus Brasiliensis aromaticus minor, capitatinga, aliis jacarecatinga Pisonis ejusdem. Acorus verus Asiaticus, radice tenuiore, vel calamus aromaticus Garziæ*, Pluk. Almag. *Calamus aromaticus*, Garz. ab Hort. 200. *Calamus aromaticus orientalis, folio & radice tenuiore*, Act. Philosoph. Lond. N°. 274. p. 943. *Capicatinga, aliis Jacarecatinga acori species*, Pis. 241. *Va embu*, Hort. mal. 11. 99. Tab. *Vazabu, vazum* 60. Herm. Muf. Zelan. 56. *Glayeul d'Asie aromatique.*

Cette plante croît dans les deux Indes. Sa racine est en usage dans la Medecine, & elle a les mêmes vertus que celles du vrai *Acorus*. Dale.

Saumaise fait les observations suivantes sur l'*acorus*.

Il est certain que la racine d'*acorus*, que l'on vend dans les boutiques, & que la plupart des Medecins ordonnent, est tout-à-fait différente de l'*acorus* des Anciens, & qu'elle possede des qualités contraires. Quelques-uns veulent que l'*acorus* des Modernes soit le même que le jonc-fleuri; mais je ne suis point de leur avis. Les Anciens donnent à cette derniere plante des feuilles semblables à celles du lis. Démocrite, *in excerptis Geoponicis*, L. 11. cap. περὶ ὑδρονευτικῶν, en parle en ces termes: « Le jonc-fleuri, *butomus*, croît dans les marais; ses » feuilles ressemblent à celles du lis, & les bestiaux en » sont avides. Il sort plusieurs tiges de sa racine. » L'*acorum* ordinaire a les feuilles de l'iris plutôt que du lis. Ceux qui prétendent que le grand galanga est le vrai *acorum*, se trompent. Le grand galanga ne croît que dans les Indes, & il étoit entierement inconnu aux Anciens, qui tiroient leur *acorum* du Pont, de la Galatie, de la Colchide & de l'Isle de Crete. La description du grand galanga ne s'accorde point d'ailleurs avec celle de l'*acorum*. Je ne sai si l'on doit s'en rapporter aux Grecs modernes, qui traduisent ἄκορ. par κάλαμος ἀρωματικὸς; ce qui a fait croire à quelques-uns que le *calamus aromaticus* dont on use communément, est le vrai *acorum*. On pourroit croire par la même raison, que le jonc odorant (*schœnus odoratus*) est le même que la berle (*sium*), à cause que τὸ σῖον est aussi appellé σχοῖνος ἀρωματικός.

Les Arabes appellent l'*acorum*, vgi ou vegi: mais ils paroissent ne point connoître la plante. Sérapion la dé-

crit mot à mot comme Dioscoride, & ne cite aucun Auteur Arabe qui en ait donné la description. Avicenne dit que l'*acorum* est la racine d'une plante qui ressemble au papyrus, c'est-à-dire, à l'*alburdi*; c'est ainsi que les Arabes appellent le *Niloticus juncus*, qui étoit le papyrus des Anciens. Mais l'*acorum* de ces derniers ne ressemble aucunement au papyrus. Leurs feuilles sont pointues, il est vrai, mais elles different par leurs figures & à plusieurs autres égards. Néantmoins dans le lexicon de Granada, *burdo acorus* est traduit par *gladiolus*. Il semble qu'on ne lui a donné ce nom que parce que l'*acorum* est une plante aquatique; car les Grecs donnent non-seulement le nom de πάπυρος à la plante d'Egypte, mais encore au , φλῶ qui est le jonc ordinaire. L'Auteur d'un ancien lexicon Arabe traduit le mot jonc par *biblon*.

Avicenne écrit que cette espece d'*acorum* croît dans les ruisseaux & dans les lieux aquatiques. Dans Néophytus, & dans les ouvrages supposés de Dioscoride, il est appellé πιπεράκιον, au lieu de παπυράκιον, ce qui signifie peut-être la même chose: car les Latins appellent l'*acorum*, *papyraceum*, à cause de sa ressemblance avec le *papyrus*. Il semble qu'Avicenne avoit consulté cet Auteur lorsqu'il a écrit que l'*acorum* est une plante semblable au *papyrus*. On lit dans un ancien manuscrit d'Apulée *de herbis*, *piperapium*, en un seul mot: mais ce qui fait croire qu'on doit écrire, *piperapium*, en deux mots séparés, c'est qu'il rapporte quelques lignes plus bas que l'*herba venerea* (c'est ainsi qu'il appelle l'*acorum*) empêche les abeilles de s'enfuir, lorsqu'on la pend à leurs ruches. Certe raison ne me paroît pas bien fondée, & je suis fortement persuadé que l'on a écrit, *piperapium*, pour *piperacium*, que l'on trouve dans Néophytus. Il est assez ordinaire de trouver dans les anciens Auteurs un P pour un C. Il y a des peuples qui prononcent même encore aujourd'hui *diptamnus* par *dictamnus*; & l'on trouve dans les notes de Tyro, & dans un ancien manuscrit de Séneque, *Cercopithepus* pour *Cercopithecus*. Je ne doute point que l'*acorum* n'ait été appellé *piperacium* au lieu de *papyraceum*, à cause de sa ressemblance avec le *papyrus*, ainsi qu'Avicenne nous en assure. Il prétend encore que l'*acorum* a une odeur forte & malfaisante. Tous les Auteurs anciens veulent au contraire que son odeur soit agréable. Dioscoride dit en parlant de la racine de l'*acorum*, qu'*elle a un gout amer & une odeur agréable.* Pline, Galien & les autres Auteurs sont du même sentiment. Il paroît donc qu'Avicenne a confondu l'*acorum* avec une autre plante, peut-être avec la *spathula fœtida* ordinaire; car celle-ci, de même que l'*acorum*, a les mêmes feuilles que l'iris, excepté qu'elles sont plus petites & plus étroites. Le Traducteur de Sérapion traduit *acorum* par *spathella*, qui est le même que *spathula*, qui signifie un glayeul, nom que l'on donne à l'*acorum* dans le lexicon de Granada. Le glayeul aquatique est ordinairement appellé *acorum*; la *spathula fœtida* ne croît point dans les lieux aquatiques, mais parmi les haies & les buissons. Le faux Apulée dit que l'*acorum* croît dans les jardins, dans les terres labourées & dans les prairies. Il est donc différent du vrai *acorum*, qui naît dans les marais & dans les lieux humides. En effet, les Anciens ne donnent pas à une seule plante le nom d'*acorum*. Pline rapporte que la racine du petit houx est appellée par quelques-uns *acorum*, L. XXV. cap. 13. *Necnon inveniuntur qui oxymyrsines radicem acoron vocant, ideoque quidem hanc acorion vocare malunt*: c'est ainsi qu'on doit lire ce passage. Pour ne point confondre ces plantes, on appelloit l'une *acorion*, & l'autre *acoron*. On lit dans l'index, *acoron sive acrion*, lisez *acoron sive acorion*. Il est donc évident que l'*acorum* d'Apulée est tout-à-fait différent du vrai *acorus*, qui croît dans les lieux humides, suivant le témoignage de Pline, qui ne s'accorde point avec Dioscoride sur la couleur de sa racine. Dioscoride prétend qu'elle est blanche, au lieu que Pline nous la dépeint comme noire. « L'*acoron*, dit cet Auteur, a » les mêmes feuilles que l'iris, excepté qu'elles sont » plus étroites, & que leur queue est plus longue. Sa racine est noire, & n'est pas si remplie de veines. » Clusius donne la figure & la description du *vrai acorus*, Histor. L. 2. qu'il prétend avoir la racine blanche. Le bas de sa tige est de figure triangulaire, de même que celle du *papyrus*. Elle porte, au lieu de fleurs, un chaton semblable à celui qui couvre la coquille d'une noisette. Cette plante aime les lieux aquatiques. On peut consulter cet Auteur. Apulée dit que l'*acorum* dont il parle est difficile à trouver, & qu'on ne peut le distinguer des autres plantes du même genre, qu'il ne soit en fleurs. Dioscoride nous apprend que le meilleur vient de la Colchide & de la Galatie. On l'appelloit *splenium*, parce qu'il a la vertu de desenfler la rate. Néophytus dit la même chose. Il est appellé *splenium*, à cause qu'il guérit les maladies de la rate; de même qu'on donne à la thapsie le nom d'ὑπώπιον, parce qu'elle efface les taches livides du visage, occasionnées par des coups. Pline est d'accord avec Dioscoride sur le pays d'où l'on tire le meilleur *acorum*.

ACOS. Ἄκος, *Médicament, remede.*

ACOSMIA, Ἀκοσμία, mot composé de l'α privatif, & de κόσμος, ordre; *irrégularité*, surtout dans les fievres, eu égard aux crises & aux jours critiques.

Castelli rapporte sur l'aurorité de Pollux, qu'on donnoit le nom d'Ἄκοσμοι, *acosmi*, à ceux qui étoient chauves, à cause qu'ils avoient perdu leurs cheveux, qui sont un des plus grands ornemens de l'homme; car κόσμος signifie ornement aussi-bien qu'ordre.

ACOUSA. Ἄκουσα, d'α privatif, & d'ἑκὼν, volontaire. Galien traduit ἄκουσα par σπαργῶντα, *plein*; & il est suivi par quelques-uns des Commentateurs d'Hippocrate, par Cordæus & Fœsius: mais cette interprétation paroît mal fondée. On n'a qu'à consulter, pour s'en convaincre, un passage qui se trouve dans le premier livre *de Morbis mulierum*, où Hippocrate, en rapportant les causes des avortemens, dit: « Les femmes qui sont de » petite taille accouchent avant terme, à cause que leur » enfant est ordinairement foible: il arrive la même » chose à celles qui sont extremement grosses. » Il n'est donc pas surprenant que ces femmes accouchent, ἄκουσαι, involontairement, ou sans aucune cause manifeste. Il paroît que c'est le sens de ce passage, par plusieurs autres du même Auteur, où il dit, « qu'une des causes » les plus fréquentes qui fait que les femmes avortent, » est que la matrice n'est pas assez flexible pour pou» voir se dilater à proportion de la grandeur de l'en» fant. » C'est aussi pour cette raison que les femmes qui ne sont point incommodées pendant leur grossesse, lorsquelles ne portent qu'un enfant, ne laissent pas de faire souvent des fausses-couches, lorsquelles sont grosses de deux. Voyez l'art. *Abortus.*

ACOUSIA, *Involontaire.* Hippocrate donne souvent ce nom aux larmes qui coulent involontairement dans les maladies. On doit y avoir égard dans les pronostics.

ACOUSTICA, d'Ἀκούειν, ouir, entendre. On donne ce nom aux remedes qui guérissent la surdité.

A C R

ACRAI. Mot Arabe qui paroît signifier ce qu'on appelle le *satyriasis* dans l'homme, & fureur utérine dans la femme. CASTELLI d'après Avicenne.

ACRAIPALA, Ἀκραίπαλα, d'α privatif, & κραιπάλη, crapule, ivrognerie, ivresse. On donne ce nom aux remedes qui empêchent ou font cesser l'ivresse.

ACRALEA, Ἀκραλέα. Galien rend ce mot par Ἄκρα. Je crois qu'il veut désigner les extrémités du corps.

ACRAS. Ἀχράς. Ray donne ce nom à la poire sauvage; ce fruit est appellé Ἀχρὰς, achras par les Grecs. Il est astringent & dessiccatif. Pline le recommande pour les dévoîmens en forme de décoction. Il faut qu'il soit auparavant coupé par tranches, & desséché. Les feuilles & le fruit en décoction sont estimées propres au même usage. RAY, *Hist. Plant.*

ACRASIA. Ἀκρασία ou Ἀκρατία d'α privatif, & κεράννυμι, mêler; *intempérance*. Les anciens étoient extremement

sobres, quant à la boisson. Ils mettoient quatre ou cinq parties d'eau sur une de vin, comme il paroît par un passage de Cælius Aurelianus, qui nous apprend qu'Asclépiade ordonnoit aux personnes qui avoient un catharre, d'augmenter la quantité du vin dont ils usoient pendant qu'ils se portoient bien, du double & du triple ; de sorte qu'il leur faisoit boire moitié vin & moitié eau. De-là vient qu'on appelloit la boisson de vin pur Ἀκρασία. On employoit ce mot pour désigner tout excès dans le boire & le manger, dans le sommeil & dans l'usage des femmes. Hippocrate & les autres Auteurs grecs l'emploient fréquemment dans ce sens.

Mais Hippocrate se sert aussi du mot (Ἀκρασία) *acrasia* dans différens sens. Il signifie dans plusieurs endroits la même chose qu'*acratia* (Ἀκρατία) foiblesse, impuissance, ou incapacité de se mouvoir. Ἀκρασία, dans ce sens, devroit avoir la même dérivation qu'Ἀκρατία.

ACRATIA. Ἀκρατία, d'α privatif, & κράτος, force ; foiblesse, ou incapacité de se mouvoir. Ce mot, de même que l'adjectif Ἀκρατὴς, se trouve fréquemment dans Hippocrate, Galien & les autres Auteurs qui ont écrit sur la Medecine. Ils s'en servent pour désigner le corps entier privé de mouvement, ou quelque partie, comme la langue, lorsque la maladie l'a rendue incapable d'articuler les sons. On l'applique encore à l'estomac & aux intestins qui sont trop foibles, pour pouvoir garder les alimens, & qui les rendent aussitôt qu'ils les ont reçus ou par le vomissement, ou par les selles.

Ἀκρατὴς est employé dans un sens différent par Hippocrate, *Epidem. L. VI. Sect.* 8. *Aphorism.* 45. si l'on en croit ses Interpretes. Voici le passage ἐν εἴσι ἀκρατὴς φοβερός ; cela signifie, disent-ils, que le Medecin doit connoître quand il est à propos d'épouvanter un malade qui est opiniâtre, & qui ne veut point se soumettre à ses ordonnances. Si cette interprétation est juste, Ἀκρατὴς signifie dans cet endroit revêche, obstiné, ou qui ne veut point se soumettre à aucun régime.

ACRATISMA. Ἀκράτισμα. Déjeuner des anciens Grecs, qui consistoit en un morceau de pain trempé dans du vin pur. CONSTANTIN, CASTELLI.

La dérivation de ce mot est la même que celle d'*Acrasia*, parce que le vin dont on se servoit dans cette occasion, n'étoit point trempé.

ACRATOMELI. Ἀκρατόμελι. Vin mêlé avec du miel. Voyez *Mulsum*.

ACRATOS. Ἄκρατος ou Ἄκρητος, d'α privatif, & κεράννυμι, *mêler* ; pur, simple, exempt de mélange. Hippocrate emploie souvent ce mot pour désigner les excrétions de différentes especes, & il est toujours d'un très-mauvais présage. Il observe, par exemple, dans ses Prognostics, que dans toutes les maladies de la pleure & des poumons, les crachats sont mêlés de jaune, & que c'est un très-mauvais symptome s'ils sont entierement jaunes sans le mélange d'aucune autre couleur (ξανθὸν ἄκρητον.) Il dit aussi-tôt après, que si les crachats sont sans mélange, & qu'ils paroissent noirs, c'est un très-mauvais signe.

Il répete encore la même chose, *Coac. Prænot.* 390. presque dans les mêmes termes.

Il observe au sujet des matieres que l'on rend par le vomissement (*Prænot.*) que celles qui sont mêlées de phlegme & de bile, ne sont point si mauvaises que celles qui sont sans mélange (ἀκρητέστερα.) Il dit (*Coac. Prænot.* 560.) que si les matieres que l'on rend par le vomissement en petite quantité, après des purgations trop copieuses & dans les maux des reins, sont bilieuses & sans mélange (Ἄκρητα,) c'est un mauvais présage. Les vomissemens dans lesquels on rend les matieres sans mélange (Ἄκρητα) & qui sont accompagnés d'inquiétudes & d'insomnies, sont très-dangereux. Il observe (*Epidem. L. II. sect.* 2.) que si après avoir pris un vomitif pour guérir une fievre, l'on rend sur la fin de son opération une matiere sans mélange, (ἀκρητέστερον) c'est un un signe de putréfaction.

Le même Auteur regarde les selles qui sont sans mélange comme très-mauvaises ; comme dans l'*Aph.* 6. *L. VII.* où il dit, que dans les maladies chroniques, la perte d'appétit & les selles dans lesquelles on rend les excrémens sans mélange, sont d'un très mauvais présage.

La leçon n'est pas la même dans Fœsius que dans Heurnius. Dans le premier, les selles sont appellées Ἄκρητα : dans le second, χολώδεα : mais le sens est le même ; & il y a toute apparence qu'il est question des selles qui sont sans mélange. Dans la même Section, *Aphor.* 23. ces sortes de selles sont encore regardées comme un signe très-fâcheux.

Galien prétend qu'Hippocrate veut parler des selles qui ne contiennent aucunes parties aqueuses, & qui sont toutes de la même couleur, jaunes, noires, vertes ou poracées.

Hippocrate fait encore l'application du mot Ἄκρητος au sang que l'on rend par le nez, & il en parle toujours comme d'un mauvais symptome. Il rapporte dans le cas de Philiscus, qui est le premier du premier livre des épidémiques, qu'il rendit le cinquieme jour vers le midi un pareil sang (Ἄκρητον) par le nez. Il mourut le lendemain à la même heure. Les Medecins qui ont fait attention aux gouttes de sang noir que leurs malades ont rendues par le nez dans les mêmes circonstances que Philiscus, entendront beaucoup mieux la signification du mot Ἄκρητος dont se sert Hippocrate, que je ne puis la rendre par des mots, & s'appercevront de la justesse de l'interprétation de Galien. Les hémorrhagies par le nez dans les fievres, sont critiques & salutaires, lorsque le sang est assez fluide pour couler en quantité suffisante : mais lorsqu'il est noir & épais comme dans le cas de Philiscus, la crise par les vaisseaux sanguins ne peut se faire, & le malade périt pour l'ordinaire après cette espece d'effort.

Ἄκρητος signifie encore chez les Grecs du vin sans mélange, de même que *Merum* chez les Latins.

Hippocrate se sert aussi du mot Ἄκρητος, pour signifier véhément, excessif, intempéré : il en fait l'application aux symptomes des maladies, aux menstrues, à la pâleur, aux alimens dont la force est excessive. D'autres Auteurs l'appliquent à la diarrhée, à la colere, à la chaleur, ou à tout ce qui peche par excès.

ACRE. Ἄκρ. Le bout ou l'extrémité du nez.

ACREA. Ἄκρα. Les extrémités du corps, au nombre desquelles on met les bras, les jambes, le nez & les oreilles. On tire de ces parties quelques prognostics dans les maladies. Hippocrate, par exemple, *Prædict. L. I.* 43. observe, que tout changement qui survient aux extrémités par rapport au chaud & au froid, est un mauvais symptome. Il répete la même chose dans les mêmes termes, *Coac. Prænot.* 50. Il fait mention dans plusieurs endroits de ses Epidémiques, de la froideur des extrémités, qui accompagne les fievres d'une mauvaise espece, & il la regarde comme un très-mauvais signe, lorsqu'elles ne se réchauffent point facilement.

On emploie encore le mot Ἄκρα pour désigner les extrémités des animaux dont on se nourrit. Par exemple, *Epidem. L. VII.* une partie de la diete d'Alcman, consiste en ἄκρεα ὑὸς ἐφθὰ ὕδωρ, que Celse appelle *Trunculi suum*, *L. II. c.* 20. & qu'il place parmi les meilleurs alimens.

ACRESPERON, Ἀκρέσπερον, d'Ἄκρος, fin, & Ἕσπερος, le soir. L'entrée du soir ou de la nuit dans le sens d'Hippocrate. FOESIUS, GORRÆUS, CONSTANTIN, GALIEN.

ACRETOPOSIA, Ἀκρητοποσία, d'Ἄκρητος, vin qui n'est point trempé, & πόσις, boisson. Boisson de vin, sans y ajouter de l'eau. CASTELLI.

ACRIBES, Ἀκριβές. Galien donne la signification de ce mot dans son Traité de *Simpl. Med. l. IV. c.* 22. Lors, dit-il, que je dis d'une chose qu'elle est exactement (Ἀκριβῶς) telle ou telle, j'entens qu'elle est simplement

telle, en faisant abstraction autant qu'il est possible de ses autres qualités.

La fievre tierce qui cesse au bout de douze heures, est appellée une fievre tierce exacte (Ἀκριβὴς.) Mais, lorsque l'accès excede ce tems, ce n'est point une fievre tierce exacte (ἐξ ἀκριβὴς.) Oribase.

ACRIMONIA, *Acrimonie.* Il est parlé des différentes especes d'acrimonie aux articles qui y ont rapport. On dit qu'une chose est acrimonieuse lorsqu'elle est piquante & corrosive, tels sont les corps alcalis, acides, ou muriatiques.

ACRIFOLIUM. Les anciens Botanistes donnent ce nom aux plantes dont les feuilles sont garnies de piquans.

ACRIS. Ἄκρις. Ce mot signifie proprement le sommet d'une montagne. L'on s'en sert pour désigner les extrémités des os fracturés, comme dans Hyppocrate, *de articulis.* Fœsius prétend qu'on doit lire ὄχος au lieu de Ἄκρις. ὄχος signifie exactement la même chose.

Acris, Ἀκρὶς est encore le nom d'un insecte, que nous appellons sauterelles que l'on mange chez les Parthes & les Indiens, & qui servoit à ce que l'on croit de nourriture à S. Jean pendant qu'il étoit dans le desert.

ACRISIA. Ἀκρισία, d'ἀ privatif, & κρίνω, juger ou séparer. On se sert de ce mot pour désigner cet état de crudité des humeurs, qui empêche la séparation de la matiere morbifique, & son expulsion hors du corps, ce qui est tout le contraire de la crise.

Il signifie, suivant Galien, un défaut de crise, ou une crise qui ne se fait qu'avec difficulté, & qui n'apporte aucun soulagement au malade, qui se trouve beaucoup plus mal après qu'elle est arrivée, qu'il ne l'étoit auparavant. Voyez *Crisis.*

ACRITON. Ἄκριτον. Galien rend ce mot par Ἀδιάκριτον, inséparable, confus où dont ne peut se former aucune idée.

Il signifie, suivant Gorræus, immense, infini.

ACRIVIOLA. (d'*acer.* acre, & *viola*, c'est-à-dire, violette acre) communément appellée *Nasturium Indicum*, ou cresson d'Inde.

Ses feuilles sont rondes, & placées sur la tige alternativement; sa tige est rempante, ses fleurs sont composées chacunes de cinq feuilles, qui forment une espece de violette, leur calice est découpé en cinq parties; les semences qui succedent à chaque fleur sont rondes, raboteuses & au nombre de trois.

On connoît cinq différentes especes de cresson d'Inde.

1. *Acriviola*, Frid Cæs. T. 935.
2. *Acriviola*, *flore sulphureo*, Boerh.
3. *Acriviola*, *maxima odorata*, Boerh.
4. *Acriviola*, *maxima odorata*, *flore sulphureo.* Boerh.
5. *Acriviola*, *maxima odorata*, *flore pleno.* Miller.

Cette plante passe pour un excellent antiscorbutique. On confit ses bourgeons. Elle contient beaucoup de sel acre, huileux & volatil.

ACROASIS, Ἀκρόασις ou Ἀκρόησις. Explication, harangue, leçon. Hippocrate dans son Serment, distingue παραγγελίη d'Ἀκρόησις; il y a toute apparence qu'il entend par le premier des préceptes ou des maximes générales & aphoristiques; par le second, les explications de ces préceptes & de ces maximes. Cette interprétation se trouve confirmée par l'usage que cet Auteur fait du mot Ἀκρόασις dans son Traité intitulé des Préceptes, où il dit: *Si vous voulez faire un discours public* (Ἀκρόασιν) *devant le peuple, faites-le sans ostentation.*

ACROBYSTIA, Ἀκροβυστία, l'extrémité du prépuce, d'Ἄκρος, extrémité, & βύω, couvrir. Voyez *Acroposthia.*

ACROCHEIRIA, Ἀκροχειρία, *Acrocheiresis*, Ἀκροχείρησις, *Acrocheirismos*, Ἀκροχειρισμὸς, d'Ἄκρος, extrémité & χεὶρ, main. Exercice qui étoit en usage parmi les Anciens. Il paroît que c'étoit une espece de lutte dans laquelle on ne se servoit que des mains. M. Dacier dit que les Combattans se serroient fortement les mains les uns les autres, jusqu'à ce que quelqu'un d'eux fût obligé de demander quartier. Il est fait mention de cette espece d'exercice dans le second & le troisieme Livre d'Hippocrate, *de Victûs ratione.*

ACROCHEIRIS. Ἀκροχειρὶς. Ce mot a la même dérivation que le précédent. Gorræus prétend que l'on donne ce nom à la partie du bras, comprise depuis le coude jusqu'aux extrémités des doigts, χεὶρ signifiant le bras depuis l'épaule jusqu'aux bouts des doigts.

ACROCHLIARON, Ἀκροχλιαρὸν, d'Ἄκρος extreme, & χλιαρὸς, chaud, très-chaud, tiede, ou aussi chaud que peut l'être un liquide pour qu'on puisse le boire.

ACROCHOLIA, Ἀκροχολία, d'Ἄκρος, extrême, & χολή, colere, colere violente.

ACROCHORDON, Ἀκροχορδὼν, d'Ἄκρος, extrémité, & χορδὴ, cordon.

Galien dit que les Anciens imposoient des noms aux choses sur des analogies très-bisarres. Il cite en exemple les mots *épinyctide acrochordon*, & *nyctalops.* Ils ont nommé, dit-il, certaines pustules épinyctides, parce qu'elles sortent pendant la nuit: l'*acrochordon* a été ainsi appellé de sa situation sur la surface de la peau; le terme *nyctalops* vient de ce que ceux qui en sont attaqués, ne peuvent voir clair pendant la nuit, même à l'aide de la lumiere. *De Methodo Medendi.*

L'*Acrochordon* est une excroiscence ronde sur la peau, avec une base mince. Galien. *Def. Medic.*

Les Grecs donnent le nom d'*acrochordon* à toute excroiscence qui se forme sur la peau, qui en a la couleur, dont la superficie a quelque chose de rude, & qui s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne de sa base. Sa grosseur est petite & excede rarement celle d'une feve. Il n'est jamais seul; mais il en paroît ordinairement plusieurs à la fois, surtout dans les enfans. Quelquefois il disparoît subitement, d'autres fois il excite une légere inflammation, & souvent il suppure.

L'*acrochordon*, étant coupé ne laisse aucune racine, ce qui fait qu'il n'est point sujet à renaître. Celse, *l. V. c.* 28.

On voit par cette description que l'*acrochordon* est cette espece de verrue que Wiseman appelle *Pensile.* On l'extirpe ordinairement lorsqu'elle commence à devenir incommode, soit en y faisant une ligature, soit en la coupant. Voyez *Verruca.*

ACROCHORISMUS. Ἀκροχορισμὸς, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, & de χορεύω, *salto*, danser. C'est une espece d'exercice qui consistoit à danser, en agitant violemment les jambes & les bras.

Schulze dit que dans l'*achorismus* les luteurs se tenoient par les mains & tâchoient de se déplacer en appuyant le devant de la tête l'un contre l'autre.

ACROCOLIA. Ἀκροκώλια, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, & de κῶλον, *membrum*, membre. Ce sont les extrémités des animaux, dont l'on se sert pour nourriture, comme les piés de veau, de cochon, de mouton, de bœuf ou d'agneau, & avec le bouillon desquels on fait des gelées. Castelli dit d'après Budæus, que les Anglois appellent encore de ce nom les parties intérieures des animaux mises en pâte.

Hippocrate recommande cette nourriture, *de mulierum morbis, L. II.* comme très-salutaire, lorsqu'il y a disposition à l'hydropisie. Il en parle en d'autres endroits, comme d'alimens faciles à digérer & bons pour les estomacs foibles.

ACRODRYA. Ἀκρόδρυα, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, & de δρῦς, chêne proprement, mais arbre en général. C'est ainsi que les Grecs appelloient les fruits que les arbres produisent en Automne, tels que les noix, les pommes & les prunes de toute espece. Il ne faudroit entendre proprement par ce mot que ceux qui sont couverts de cosse ou de coquille. Mais l'usage qu'en fait Hippocrate & qu'en ont fait après lui les autres Auteurs de Medecine, ne donne lieu à aucune distinction.

ACROLENION, Ἀκρωλένιον. Castelli prétend que c'est la même chose que *olecranon*, ou *ancon*, le coude. Il est le seul chez qui ce terme se trouve.

ACROMION, Ἀκρώμιον, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, &

d'ὦμος, *humerus*, épaule. La partie de l'épine de l'omoplate qui reçoit l'extrémité de la clavicule. Voyez *Scapula*.

ACROMPHALION, 'Ακρομφάλιον, d'ἄκρος, *extremus*, & d'ὀμφαλὸς, *umbilicus*. L'extremité du cordon ombilical. GORRÆUS.

ACRON. ἄκρον. Ce terme signifie en Medecine ce qu'il y a de plus énergique, de plus fort. C'est en ce sens qu'Hippocrate a dit *de morbis mulierum*, ἄκρον ἴρινον, le meilleur onguent *irinum*. FOESIUS.

ACRON, signifie dans les anciens Botanistes, le chapiteau, le sommet ou la fleur des plantes du genre des chardons. SAUMAISE, *Hyl. Iatric.*

ACRON, ancien Medecin, naquit à Agrigente, & fut contemporain d'Empedocle. Il exerça la Medecine quelque tems avant Hippocrate.

Pline dit qu'*Acron* fut très-étroitement lié avec Empedocle, mais les Savans ont conjecturé que Pline avoit été trompé par une épitaphe d'*Acron*, qu'on attribue à Empedocle, qu'il interprétoit à sa louange, & qui ne contient qu'une raillerie de ce Medecin : en effet, il y avoit tant d'opposition entre les sentimens de ces Medecins, qu'il est difficile de croire qu'ils aient été si bons amis. Empedocle expliquoit les symptomes des maladies & l'efficacité des remedes par les principes de la Philosophie ; aulieu qu'*Acron* pensoit que le raisonnement étoit tout-à-fait superflu en fait de Medecine. Il passe pour avoir pratiqué cette science avec beaucoup de succès, & l'empyrisme le revendique comme un de ses sectateurs.

L'Histoire nous apprend qu'*Acron* eut au moins autant de vanité que de science. Il se regardoit comme le Prince des Medecins, & il s'en arrogeoit le titre, par une allusion ridicule à son nom, qui signifie *supremus*, le premier, le plus éminent.

Plutarque dit qu'*Acron* se trouva à Athenes, lors de la grande peste qui ravagea ce pays, au commencement de la guerre du Péloponnese, & qu'il conseilla aux Athéniens d'allumer dans les rues de grands feux, dans le dessein apparemment de purifier l'air. On raconte le même fait d'Hippocrate. C'est assez la coutume des anciens, d'attribuer à plusieurs grands Medecins, les cures remarquables & les actions singulieres d'un seul ; & les modernes ont donné dans une erreur assez semblable, en faisant honneur à des Medecins célebres, de choses qui avoient été faites ou dites plusieurs siecles avant qu'ils existassent, par d'autres Medecins.

Suidas prétend qu'*Acron* exerçoit à Athenes la profession de Sophiste ; mais le Clerc n'est pas de son avis.

Ce dernier remarque que la vanité d'*Acron* est une réfutation complete de l'opinion de Celse, qui attribuoit aux Philosophes l'invention de la Medecine. Car si l'art de guérir avoit dû sa naissance à la Philosophie, il n'est pas vraisemblable qu'*Acron*, qui ne parut qu'après Pythagore & du tems d'Empedocle, & qui d'ailleurs s'en tenoit à la seule expérience, eut eu la hardiesse de prétendre à la principauté de la Medecine à leur préjudice.

ACROPATHOS, 'Ακρόπαθος, d'ἄκρος, *extreme*, & de πάθος, maladie ; maladie aux extremités du corps, ou aux parties supérieures.

Hippocrate, dans son Traité *de superfœtatione*, se sert de ce terme à l'occasion de l'orifice intérieur de la matrice. Il l'applique, *Prædict. L. II.* aux chancres qui sont à la surface du corps. Il appelle ces chancres ἀκρόπαθα pour les distinguer de ceux qui attaquent les parties intérieures & cachées. Il nomme ceux-ci Κρύπτα ; à moins qu'on ne prétende qu'il emploie l'épithete d'ἀκρόπαθος lorsqu'il y a exulcération, & celle de κρύπτος, lorsque l'ulcere n'est point encore ouvert.

ACROPIS, 'Ακρόπις, d'ἄκρος, *extreme*, & d'ὄψ, *voix*. Hippocrate donne plusieurs fois dans le septieme Livre des Epidémiques, cette épithete à la langue de ceux qui, soit par sécheresse, soit par défaut de configuration dans les muscles de cette partie, ne peuvent articuler des sons. On se sert aussi de ce terme lorsque cet accident survient dans le cours d'une maladie, ou même lorsqu'il la constitue.

ACROPLOA, 'Ακρόπλοα, d'ἄκρος, *extreme*, & de πλέω, *naviger* ; *superficiel*. Hippocrate après avoir parlé, *L. I. de Morbis*, des maladies auxquelles les veines du poumon sont sujettes, ajoute que les veines qui sont à la surface intérieure de la pleure ou du thorax, sont quelquefois affectées de la même maniere.

ACROPOSTHIA, 'Ακροποσθία, ou ἀκροποσθία, d'ἄκρος, *extreme*, & de πόσθη, prépuce ou la peau qui couvre le gland du membre viril. *L'extremité du prépuce*, cette partie que l'on coupe dans la circoncision.

Hippocrate parle, *Aphor. 19. L. VI.* & *Coac. Prænot.* 504. de *l'acroposthia*, comme d'une partie qui ne reprend point, lorsqu'elle est une fois coupée. Il dit, *de morbis*, *L. IV.* qu'on reconnoîtra à cette partie l'existence d'une pierre dans la vessie, au défaut de tout autre symptome, mais il ne s'explique point sur la maniere. Celse & Aretée ont éclairci cet endroit, en remarquant que ceux qui ont la pierre trouvent du soulagement à se tirer & à s'étendre le penis, comme s'ils vouloient arracher la vessie avec la pierre. A cet effet, ils se saisissent de l'*acroposthia*, où ils ressentent de vives douleurs, ainsi qu'au gland. Ceux qui ont eu la pierre n'ont que trop bien vérifié ce symptome.

ACROPSILON, 'Ακρόψιλον, d'ἄκρος, *extreme*, & de ψιλὸς, *nu*, *découvert*. Hippocrate applique, *Epid. L. IV.* ce nom aux parties naturelles d'un enfant, qui avoit une tumeur aux hypochondres & une exulcération au nombril.

ACROS, 'Ακρος, *extreme*. Il se dit ordinairement de ce qu'il y a de plus fort, de plus énergique & de meilleur en chaque chose.

ACROSAPES, 'Ακροσαπὴς, d'ἄκρος, *extreme*, & de σήπω, *putréfier*. Galien prétend que ce mot signifie, promptement changé à la surface, (Ἐπιπολῆς.) Mais Fœsius nous avertit qu'on trouve dans quelques manuscrits Βραχὺ, au lieu d'Ἐπιπολῆς. Βραχὺ convient davantage, en ce qu'il marque changement prompt ou fait en peu de tems.

Hippocrate a employé ce terme dans le traité *de Alimento*. Voici le passage : σιτία νέοισιν ἀκροσαπέα. Ce que Fœsius interprete de la maniere suivante. Il faut aux jeunes gens des alimens légerement cuits. Mais l'explication d'ἀκροσαπέα que donne Castelli, d'après Valesius, me paroît beaucoup plus juste. 'Ακροσαπὴς signifie selon lui, une digestion aisée & le passage que nous avons cité, *les jeunes gens digerent aisément* ; où *les alimens sont de facile digestion dans l'estomac des jeunes gens*. Ce qui est conforme à l'expérience.

ACROSPELOS. 'Ακρόσπελος, ou le bromos de Dioscoride. GORRÆUS.

ACROTERIA. 'Ακρωτήρια. Les extrémités du corps, comme les piés & les mains. Castelli ajoute la tête, & Galien la tête, le nez & les oreilles.

Hippocrate, *Aphor. 1. sect. 7.* dit que la froideur des extrémités du corps dans les maladies aigues, est un symptome funeste ; il prononce la même chose, *Aph. 26.* de la même *sect.* du refroidissement des extrémités, dans les maladies inflammatoires du ventre. On lit dans l'édition de Geneve que Fœsius a donné en 1657. ἀκρωτήρια, au lieu d'ἀκρωτηριασμὸς. *L'acroteria* ou la froideur des extrémités, est encore mise au nombre des symptomes fâcheux dans le traité *de Ratione Victus in acutis*. Hippocrate en parle un peu plus bas comme d'un effet de l'oxymel donné mal-à-propos dans les maladies aigues, comme d'un des symptomes du *causos* ou de la fievre ardente. Il en fait mention dans le même ouvrage, comme d'un symptome d'une certaine maladie dont ont est brusquement attaqué, & dans laquelle, selon la description d'Hippocrate, on perd subitement la voix, sans aucune cause évidente. Si le malade a toutes les parties du corps dans une chaleur égale, c'est généralement, selon Hippocrate & tous les Medecins qui ont écrit depuis lui, un bon signe dans les maladies aigues. C'est au contraire un signe fâcheux, que de

trouver à un malade le ventre & les côtés chauds, & les bras & les piés froids. Cette observation se confirme tous les jours.

Galien dit que le refroidissement des extrémités du corps est quelquefois causé par l'affection cardiaque ou de l'orifice gauche de l'estomac, & que ce symptome est funeste lorsqu'il y a inflammation dans les visceres. Cette doctrine n'est point démentie par la pratique.

ACROTERIASMUS, 'Ακρωτηριασμὸς; amputation d'une des extrémités du corps. Voyez *Amputatio*.

ACROTHOREX. 'Ακροθώραξ. D'ἄκρος, *extreme*, & de ϑωρήσσω, *s'enivrer*. A en juger par l'étymologie, ce mot signifie, qui est excessivement ivre; & c'est ainsi que quelques-uns l'interpretent, selon Constantin. Mais il se prend plus communément pour marquer le premier degré de l'ivresse. L'*acrothorex* répond au *benè potus* des Latins, selon d'autres.

ACROTHYMION, 'Ακροθύμιον, d''Ακρος, *extreme*, & de θύμος, *thim*; espece de verrue décrite par Celse. Elle est large à la base, mais étroite au sommet; elle est dure & rude. Son sommet a la couleur de la fleur de thim, d'où elle est appellée *acrothymion*. Elle s'ouvre facilement & saigne. Cette verrue est ordinairement de la grosseur d'une feve d'Egypte, rarement plus grosse, assez souvent plus petite. Elle vient quelquefois dans la paume de la main, d'autre fois aux parties inférieures des piés, mais elle n'est nulle part si incommode ni plus sujette à saigner qu'aux parties de la génération. CELSE *L. V. c.* 28. *f.* 14.

ACT

ACTÆA. Herbe dont Pline fait mention, *L. XXVII. c.* 7. Ray pense que c'est *l'aconitum racemosum*, qu'on appelle encore *Christophoriana*, *herbe de S. Christophe*. Tous les Botanistes la regardent comme un vrai poison. Cependant Pline dit qu'on en peut ordonner le quart d'une pinte dans les maladies internes des femmes. Il faut donc que Pline ou Ray, & tous les Botanistes qui regardent l'*aconitum racemosum* comme un poison, se soient trompés.

ACTE. 'Ακτή. *Sureau*. Voyez *Sambucus*.

ACTIN, 'Ακτὶν ou ἀκτίς. *Rayon de Soleil ou éclair*.

ACTINE. 'Ακτίνη. C'est le bunias ou le napus; *navet*. GORRÆUS. Voyez *Napus*.

ACTINOBOLISMUS. ἀκτινοβολισμὸς, ἀκτινοβολία, *irradiatio*. C'est cette action instantanée des esprits animaux en vertu de laquelle les parties organiques prennent les mouvemens que l'ame veut leur être imprimés. On l'appelle aussi *diradiatio*.

ACTIO, *Action*. Ceux qui ont écrit des Instituts de Medecine, ont divisé les fonctions du corps, ou ses actions en vitales, animales & naturelles. Les actions vitales, ce sont celles sans l'exercice desquelles l'individu ne peut subsister un instant. Tel est le mouvement du cœur & celui des poumons; la sécrétion des esprits dans le cervelet, de laquelle le mouvement du cœur & celui des poumons sont dépendans. La circulation du sang & des esprits dans leurs vaisseaux.

Les actions naturelles sont celles qui ne sont pas tellement nécessaires à la conservation de la vie de l'animal, qu'il ne puisse subsister un tems considérable sans elles; telle est la digestion des alimens & leur transmutation en sang.

On entend par actions animales, celles qui constituent le sens du toucher, le gout, l'odorat, la vision, l'ouie, la perception, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raisonnement, les affections de l'ame & les mouvemens volontaires; l'animal peut vivre sans la plupart de ces actions, mais sa vie est triste. BOERHAAVE.

Les Auteurs d'Instituts font encore mention d'autres actions, qu'ils appellent particulieres aux sexes, publiques & privées. Les actions particulieres aux sexes, ce sont celles des organes de la génération. Les actions privées concernent chaque membre en particulier. Les actions publiques concernent tout le corps en général. Ainsi, l'action de l'estomac dans la digestion des alimens, est dirigée au bien de la machine entiere.

On donne aussi à ces dernieres actions le nom de fonctions.

Mais chaque partie du corps a une action qui lui est propre. Ainsi les actions exécutées par les muscles, les vaisseaux, les glandes & les visceres, sont des actions particulieres à chacune de ces parties. Ce que nous venons de dire s'éclaircira, lorsque nous parlerons de chacune de ces parties, sous leur nom particulier.

ACTIVUS, *Actif*. On donne cette épithete aux remedes dont l'action est vive & prompte, de même qu'à ceux dont l'action est grande & subite.

ACTON, ville située à cinq milles de Londres, fameuse par ses eaux minérales purgatives. Voici ce que le Docteur Allen a dit de ces eaux.

On trouve sur la terre aux environs du Puits, des matieres qui étant examinées, paroissent contenir une grande abondance de nitre.

Les eaux sortent du côté du Nord: de toutes les eaux purgatives qu'on ait aux environs de Londres, ce sont les plus énergiques. Elles causent à ceux qui les prennent, des douleurs au fondement & dans les intestins; ce que l'on attribue avec raison à la grande quantité de sels qu'elles chassent du corps, & qui réunis à ceux dont ces eaux sont chargées, en deviennent plus actifs & plus piquans. Elles sont blanchâtres. Elles ne sont pas aussi claires que celles d'Epsom. On ne les trouve point salées au gout; elles m'ont paru douces, & tenir un peu de l'amertume de celles d'Epsom. Elles s'épaississent mêlées avec du savon, comme toutes les autres eaux.

Le sel de ces eaux est doux & ne prend point la forme de crystaux, ce en quoi il ressemble au sel d'Epsom; mais je ne le crois pas tout-à-fait si doux. La nature particuliere de ces eaux, ou plutôt du sel qu'elles contiennent, consiste en ce qu'il approche beaucoup du sel de chaux de M. Lister. Lorsqu'on fait chauffer ces eaux & qu'on y mêle une dissolution de sublimé corrosif dans de l'eau commune, elles se troublent & il se précipite un sédiment jaune: elles demeurent même plus jaunes qu'elles ne l'étoient avant ce mélange. Ce sel est légerement nitreux, & approche beaucoup de l'alcali. Ces eaux mêlées avec la noix de galle, ne se troublent point, elles ne déposent aucun sédiment, elles deviennent seulement un peu plus jaunes. Mêlées avec le sirop de violettes, elles prennent une couleur verdâtre. Mêlées avec une dissolution d'argent dans de l'esprit de nitre, elles ne se troublent ni ne deviennent point laiteuses, comme il arriveroit si elles contenoient du sel commun.

Une pinte & demie de cette eau donna quarante-huit grains de sel, & six grains d'une terre rouge, qui se précipite dans l'ébullition & que les acides rongent & attaquent. *Allen*, *Hist. des Eaux minéral. purg.*

ACTUALIS, *actuel*. Ce terme s'applique à tout ce qui est doué de quelque vertu, faculté ou propriété, dont l'action est immédiate & présente. L'épithete de potentiel se donne au contraire à tout ce qui ne produit pas actuellement tel effet, quoiqu'il ait la puissance de le produire.

C'est par cette raison qu'on donne le nom de cautere actuel au feu & au fer chaud, pour le distinguer des cauteres qui n'ont que la puissance de produire le même effet sur les solides & sur les fluides qui entrent dans la composition des animaux, & qu'on appelle cauteres potentiels. On dit de même des liqueurs bouillantes, qu'elles sont actuellement chaudes, *actu calidæ*; quant à celles qui sont froides elles-mêmes, mais qui ont la puissance d'échauffer ou de produire la chaleur dans le corps, on dit qu'elles sont chaudes en puissance, *potentiâ calidæ*.

Cela suffit pour entendre ce que l'on veut dire par les termes de *potentia* & *actu*.

Les Logiciens & les Métaphysiciens y ont attaché un sens un peu différent de celui-ci; mais quant à pré-

sent, il suffit d'avoir exposé la valeur de ces termes dans les ouvrages des Medecins.

David Lagneus dans son Harmonie Chymique, imprimée dans le Théatre Chymique, volume IV. donne d'après Ægidius la définition suivante de *Actus Activorum*: *Actus Activorum*, dit-il, *sunt in patiente dispostio; id est forma agit secundum materiæ dispositionem*; au lieu de *dispostio*; Castelli corrige & substitue *dispositio*. Que le lecteur qui ne sait point le latin, ne se plaigne pas de ce que je ne traduis point la définition d'Ægidius; elle n'auroit dans ma langue aucun sens, non plus que dans celle où je la laisse.

ACTUARIUS. Ce n'est point le véritable nom de Jean, fils de Zacharias, Ecrivain grec des derniers siecles. Tous les Medecins de la Cour de Constantinople porterent ce titre qui par une distinction dont nous ne connoissons point la cause & dont nous ne pouvons rendre raison, demeura si particulierement attaché à l'Ecrivain dont il est ici question, qu'à peine le connoît-on sous un autre nom que sous celui d'*Actuarius*.

La seule circonstance de sa vie qui soit parvenue jusqu'à nous, c'est qu'il fut honoré de ce titre; & ses ouvrages sont des preuves suffisantes qu'il le mérita; qu'en l'élevant à cette dignité, on rendit justice à son habileté & qu'elle seule l'en rendit digne.

Les six livres de Thérapeutique qu'il écrivit pour l'usage du grand Chambellan qui fut envoyé en Ambassade dans le Nord, quoique composés, comme il nous l'apprend, en fort peu de tems, destinés à l'utilité particuliere de l'Ambassadeur, contiennent au jugement du Docteur Freind, une compilation judicieuse des Ecrivains qui l'ont précédé, & quelques observations qu'on n'avoit point faites avant lui; comme on peut voir dans la section de la palpitation du cœur. Il en distingue de deux sortes; l'une provient de la plénitude ou de la chaleur du sang, c'est la plus commune. Les vapeurs sont la cause de l'autre. Il indique la maniere de les distinguer en remarquant que celle qui naît de plénitude est toujours accompagnée d'inégalité dans le pouls, ce qui n'arrive point dans celle qui provient de vapeurs. Il conseille dans cette maladie la purgation & la saignée; & cette pratique a été suivie par les plus grands Medecins de ces derniers tems.

Quant à ses deux ouvrages concernant les esprits, ce n'est, selon le Docteur Freind, qu'un extrait de Galien, & ils ne sont presque d'aucun usage dans la pratique de la Medecine.

Il a exposé fort au long la doctrine des urines dans sept traités. Il se flate d'avoir poussé cette partie bien audelà du point où ses prédécesseurs l'avoient laissée, & il assure qu'il a fait à leurs observations des additions très-considérables.

Fabricius le place au tems d'Andronic Paléologue, aux environs de l'an 1300. ou selon d'autres de l'an 1100. mais aucun Ecrivain de ces siecles n'en ayant parlé, il est difficile de fixer le tems auquel il a vécu. Nous n'avons d'autres connoissances de son éducation, de ses sentimens & de ses études, que celles que nous pouvons tirer de ses ouvrages.

Il finit son discours sur les urines par une sortie fort vive sur ceux qui exercent sur les connoissances & la vérité, une espece de monopole; qui ne peuvent souffrir qu'on en fasse part au public, & qui ne voient que d'un œil chagrin les hommes se familiariser avec des lumieres qui leur sont utiles. La méchanceté de ces gens est un mal, dit-il, contre lequel il ne seroit pas moins intéressant de trouver un remede que contre la peste ou toute autre maladie. Mais un antidote, ajoute-t'il, d'une efficacité presqu'au-dessus de toute obstacle dans le cas présent, ce seroit de se confier généreusement en Dieu, de se conduire avec fermeté, & d'user d'une grande circonspection dans les actions & dans les discours, relativement à ceux avec lesquels nous sommes obligés de nous rencontrer.

Son discours des esprits animaux n'est ni plus ni moins intelligible que la plupart de ceux que les modernes ont composé sur ce même sujet. Il les considere comme les ministres de l'ame; & le but de son ouvrage est d'indiquer les moyens par lesquels on peut les tenir en état d'exécuter pleinement & promptement ses ordres.

Actuarius avoit du penchant pour les systemes, la théorie & les raisonnemens. Il ne se contentoit pas de philosopher sur les maladies qui lui étoient connues par sa propre expérience; il étendoit ses spéculations jusques à celles dont il n'étoit instruit que par les descriptions qu'il en trouvoit dans les Auteurs; qui sont en ceci presque toujours des guides trompeurs. Il nous apprend dans le dernier chapitre des urines, qu'ayant donné quelque tems à l'étude de la nature; il se sentit puissamment entraîné à celle de la Medecine; & que les liaisons étroites de la théorie de cette science avec la philosophie naturelle, le déterminerent pour cette partie; quant à la pratique, que le travail & les dégouts dont elle ne manque jamais d'être accompagnée, l'en auroient éloigné pour jamais, s'il ne s'étoit apperçu qu'une juste & solide théorie de la Pathologie étoit d'une nécessité absolue pour la connoissance de l'art de guérir.

Je pensai, dit-il, qu'on ne pourroit compter sur une méthode de traiter une maladie, quelle qu'elle fût, si elle n'étoit fondée sur le raisonnement, & qu'avec une bonne théorie on pourroit faire sans peine de grands progrès dans l'étude de la Medecine, & la pratiquer avec succès.

L'autorité d'*Actuarius* n'étant pas d'un assez grand poids pour entraîner le lecteur dans ses erreurs, je ne m'occuperai point à démêler ce qu'il y a de vrai dans ses idées d'avec ce qu'il y a de faux. Je remarquerai que la théorie peut faciliter l'art de guérir; mais que c'est à l'expérience qu'il faut en rapporter les succès.

Cet Auteur a composé les ouvrages suivans.

Sept livres sur les urines, qui n'ont jamais été publiés en grec, qu'Ambrosius Leo Nolanus a traduit en latin, dont Goupilus a revu la traduction, & qu'on a imprimés *in*-8°. Ils se trouvent aussi dans l'*Artis Medicæ principes* de Henri Estienne.

Six livres de Thérapeutique qui n'ont jamais paru en grec; Ruellius a traduit en latin le cinquieme & le sixieme, & sa version a été imprimée à Paris. L'ouvrage entier a été traduit par Henricus Mathisius. On trouve sa version dans l'*Artis Medicæ Principes*.

Goupilus fit paroître en grec à Paris deux livres du même Auteur, l'un des Actions ou Affections, & l'autre de la génération des esprits animaux, sous le titre commun, περὶ ἐνεργειῶν καὶ παθῶν τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος, καὶ τῆς κατ' αὐτὸ διαίτης.

On trouve dans l'*Artis Medicæ Principes*, une traduction latine de l'ouvrage précédent; elle est de Julius Alexandrinus Tridentinus; elle a été aussi imprimée séparément.

Ses Traités *de Vena sectione*, *de Diæta*, ses *Regales* & *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*, sont demeurés en manuscrits.

ACTUATIO. On entend par ce mot le changement opéré sur un médicament ou quelque autre chose que ce soit, pris intérieurement, par la chaleur vitale absolument nécessaire pour que le médicament agisse ou produise son effet. CASTELLI.

ACUITAS. *Acreté*. CASTELLI.

ACUITIO. C'est l'action d'augmenter l'acidité d'un médicament en y ajoutant quelque chose de plus acide; ou plus généralement, c'est l'action d'augmenter la force d'un remede en y ajoutant quelque chose capable de produire le même effet, mais dans un degré plus grand.

ACULEI. Les pointes ou les épines des végétaux. BLANCARD.

ACULEOSA. C'est la même chose que le *Carduus-Polyacanthos*. RAY.

ACULOS. Ἄκυλος. Le gland de l'yeuse; on l'écrit quelquefois ἄκυλον; *Aculon* au neutre. GORRÆUS, FOESIUS, THEOPHRASTE, HESYCHIUS.

Hippocrate, *de Ratione victûs*, L. II. dit que ce fruit a la vertu de resserrer, & que son action est plus forte lorsqu'il est roti.

ACUMEN. Il n'y a pas long-tems que Henri Deventer a introduit ce terme dans l'Anatomie. On le trouve pour la premiere fois dans son *Ars obstetricandi*. Il nomme page 17. édit. 1725. les éminences des os innominés, sur lesquels nous nous asseyons, os sédentaires, *ossa sedentaria*, qui ne sont, ajoute-t'il, que les pointes des os pubis, *Acumina ossium pubis*. Et il dit page 16. que l'os coxis forme la pointe de l'os sacrum, *Acumen ossis sacri*.

ACUMENUS, Medecin d'Athenes dont Platon fait mention. Il fut ami de Socrate, & pere d'Eurixímachus. Tout ce que nous savons de ses sentimens relativement à la Medecine, c'est qu'il croyoit avec raison que la promenade en plein air étoit un exercice plus sain que la promenade sous le portique.

ACUPUNCTURA. La piqure d'aiguille. C'est une façon particuliere de tirer du sang par un grand nombre de petites ouvertures que l'on fait avec un instrument pointu, d'or ou d'argent; cette opération est fort commune à Siam, au Japon & chez les autres Nations Orientales; elle se pratique sur toutes les parties du corps, & même sur le ventre des femmes enceintes. HEISTER.

ACUREB, *plomb*. RULAND. JOHNSON.

ACURON ou ALISMA. Voyez *Alisma*. DIOSCORIDE.

ACUS, *aiguille*. Il y a un grand nombre d'opérations Chirurgicales dans lesquelles l'aiguille est très-utile, & quelques-unes dans lesquelles elle est absolument nécessaire; sans l'usage de l'aiguille. ni la cure des plaies qui pénetrent dans la cavité du ventre, ni celle des tendons rompus ne peuvent être que très-difficilement completes. Il s'ensuivra un boitement incurable si dans la rupture du tendon d'achille ou du grand tendon du talon, on n'en rejoint les parties séparées à l'aide de l'aiguille; & dans d'autres cas, quoiqu'on soit parvenu à guérir les parties blessées sans se servir de cet instrument, cependant on ne peut nier que la longueur du tems consommé à la cure & la cicatrice desagréable qui reste toujours après la guérison, prouvent suffisamment & l'utilité de l'aiguille & la fausse prévention de quelques Chirurgiens qui en négligent l'usage.

On sait par expérience que dans les amputations l'aiguille est préférable au cautere actuel & aux applications astringentes, quelles qu'elles soient, & qu'on parvient plus surement à fermer les vaisseaux sanguins & à prevenir l'hémorrhagie avec cet instrument que par aucun autre moyen.

Il est constant que dans les opérations de l'anevrysme, du bubonocele, dans la lithotomie & toutes les fois que l'on se trouve dans la nécessité de couper des vaisseaux sanguins considérables, & de rapprocher les levres d'une plaie, l'aiguille est très-utile & que son usage hâte la guérison. Elle est absolument nécessaire dans quelques opérations, telles que celles de la cataracte & du bec-de-lievre.

Il y a des aiguilles de plusieurs sortes; il y en a de droites, de courbes, & de plates; toutes très-pointues & d'un métal bien trempé. VAUGUION.

Celles dont on se sert pour le bec-de-lievre, doivent être faites en partie d'argent & en partie d'acier. Si on imagine l'aiguille divisée en quatre parties, il faut que le quart qui forme la pointe soit d'acier, & que les autres trois quarts soient d'argent; parce que l'argent offense moins les parties que l'on perce, que le cuivre ou l'acier. SHARP.

Celles dont on se sert dans la cataracte, le bec-de-lievre, pour faire les setons, & généralement dans la future des tendons, & dans l'embaumement des corps morts, sont droites.

Voyez *Planche II*. les différentes figures des différentes sortes d'aiguilles dont on se sert dans les opérations chirurgicales.

Fig. 1. Aiguille courbe pour la suture du tendon; elle est tranchante sur les bords de sa partie concave & convexe. Elle est très-fine, afin qu'il y ait un plus petit nombre de fibres d'un corps aussi foible que le tendon, offensé en passant. Cette aiguille est assez large pour la suture du tendon d'achille.

Fig. 2. Les plus larges d'entre les aiguilles courbes; ce sont celles qu'on emploie pour lier les gros vaisseaux; soit le cordon des vaisseaux spermatiques dans la castration, soit les arteres crurales ou de l'épaule dans l'amputation des membres où elles se trouvent. Il faut s'en servir avec une ligature telle que celle avec laquelle on en voit une enfilée dans cette figure. On se sert aussi de cette aiguille dans la suture des plaies profondes.

Fig. 3. Aiguille courbe avec une ligature d'une forme extremement avantageuse; elle n'est ni trop étroite pour les plus grands vaisseaux, ni trop large pour les plus petits. C'est celle qu'on emploie préférablement à toute autre, lorsqu'il est question de lier un très-grand nombre de vaisseaux dans une amputation. Elle est encore d'usage dans la suture de plusieurs plaies.

Fig. 4. Petite aiguille courbe enfilée, pour les plus petites arteres, telles que celles du péricrane, ou celles de la peau qui sont blessées dans l'ouverture des abscès.

Fig. 5. Aiguille droite, telle que celles dont se servent les Pelletiers, prenant vers la pointe une figure triangulaire. On s'en sert dans les sutures continues ou du Pelletier, & quelquefois dans la suture des tendons, à moins qu'on ne lui préfere l'aiguille courbe de la figure 1. Elle est aussi d'usage dans les embaumemens. SHARP.

Ceux qui travaillent ces aiguilles, doivent prendre de grandes précautions pour leur donner la trempe convenable: car si elles sont molles, il faut quelquefois employer tant de force pour les faire passer à travers les chairs, qu'on les fera plier; si elles sont trop dures, elles se cassent ou s'émoussent, & tous ces accidens peuvent avoir les suites les plus terribles, s'il arrivoit surtout que le Chirurgien n'eût que celle dont il se sert. Un Chirurgien aura donc soin de se pourvoir d'un nombre suffisant d'aiguilles.

Il est aussi très-important de leur bien donner la courbure convenable, afin qu'elles puissent embrasser plus facilement les vaisseaux, ce qu'elles ne feroient pas si commodément si elles étoient trop courbes ou trop peu, ou en partie droites & en partie courbes. Cela est surtout nécessaire, lorsqu'il est question de lier un vaisseau situé dans une plaie profonde: car il est impossible dans ce cas de se servir d'une aiguille dont la partie que l'on tient à la main seroit droite; cette direction ne favorisant nullement celle qu'il faut donner à l'aiguille pour embrasser le vaisseau. La surface convexe de l'aiguille doit être applatie, & ses bords tranchans.

Sa surface concave sera formée de deux surfaces s'élevant & formant en se joignant ou s'inclinant l'une contre l'autre, une éminence qui va toujours en diminuant jusqu'à la pointe de l'aiguille. Cette éminence de l'aiguille, dans sa partie concave, la rend extremement forte; elle ne va pas de la pointe jusqu'à l'autre extremité de l'aiguille; cette autre extremité est plate. Il y en a quelques-unes qui l'ont ronde; mais cette figure ne permet pas au pouce & au doigt index de la tenir ferme; ainsi je ne les crois pas bonnes dans l'usage. On fait aussi des aiguilles dont la surface concave est plate & qui ont l'éminence que nous avons décrite, à la surface convexe; mais je ne vois dans cette structure aucun avantage particulier. SHARP.

Fig. 6. Aiguille dont on fait un usage fréquent, lorsqu'il est question de lier des arteres ouvertes. HEISTER.

A. Sa pointe est émoussée.
B. L'œil ou le trou.
C. La tête.

Fig. 7.

Fig. 7. Aiguille un peu courbe, inventée par Fabricius ab Aquapendente on s'en sert dans la fistule du thorax.

Fig. 8. Une cannule d'argent qu'on introduit au fond de la fistule & qui dirige l'aiguille de la *Fig.* 7.

Fig. 9. Aiguille pour le seton; il faut la faire chauffer rouge pour s'en servir. SCULTET.

Fig. 10. Aiguille pour le seton. Heister dit qu'on peut aussi s'en servir commodément pour couper la cornée dans l'*Hypopyon* ou œil purulent; mais lorsqu'on s'en sert, il faut l'entortiller avec un morceau de peau placé à l'endroit A, qui y forme une éminence qui empêche l'aiguille d'entrer trop avant dans l'œil.

Fig. 11. Aiguille pour percer l'oreille; elle est creuse à l'extrémité qu'on tient à la main, & cette cavité s'étend jusqu'à l'autre extremité. Elle a été pratiquée pour y introduire un fil de plomb qui puisse demeurer dans l'ouverture faite à l'oreille, lorsqu'on en retire l'aiguille.

Figure 12. Aiguille dont Scultet nous apprend que les Chirurgiens Italiens se servent dans l'opération de la castration. Il en recommande l'usage, lorsqu'il est question de percer une fistule. Les bords de la concavité sont tranchans, & ceux de la convexité sont émoussés; lorsqu'on l'a introduite dans la fistule, il faut en garnir le bord tranchant d'un morceau de cire.

Fig. 13. Aiguille à pointe triangulaire, pour le bec-de-lievre.

Fig. 14. Aiguille à pointe plate, pour la même opération.

Fig. 15. Autre espece d'aiguille ponr le même usage.

Fig. 16. On voit la maniere de passer les aiguilles & d'y disposer le fil, dans l'opération du bec-de-lievre.

Fig. 17. Large aiguille courbe, pour le seton longitudinal du cou. HEISTER.

Fig. 18. Aiguille large, très-pointue, qu'il faut passer par la base de la mamelle avant l'amputation. SCULTET.

Fig. 19. Aiguille dont les Anciens se servoient pour déprimer la cataracte. Cet instrument étoit d'argent; la pointe en étoit menue & cylindrique comme celle d'une aiguille ordinaire.

Fig. 20. Autre de même espece, avec la pointe triangulaire.

Fig. 21. Autre pour le même usage. La lettre A marque une longue pointe d'acier fort foible. B, une autre pointe un peu plus forte & plus large; & C un manche d'argent, de cuivre, d'ivoire ou de bois.

Fig. 22. Autre aiguille dont on se sert dans la cataracte, avec une pointe un peu plus large que la précédente.

Fig. 23. Autre, recommandée par Brisseau, peu différente de la premiere; elle a seulement de plus une rainure vers la pointe.

Fig. 24. & 25. Deux aiguilles dont on se sert aussi dans l'opération de la cataracte. Celle de la *Fig.* 24. a une rainure à la pointe de même que la précédente; on s'en sert pour ouvrir les tuniques de l'œil. Cela fait, on se sert de l'aiguille de la *Fig.* 25. qui est plus émoussée & plus propre à abaisser la cataracte. On l'introduit le long de la rainure de la premiere aiguille que l'on retire ensuite.

Fig. 26. & 27. Deux aiguilles dont on se sert comme des deux précédentes représentées *Fig.* 24. & 25. ALBINI.

Fig. 28. Autre aiguille proposée par Albini. Il faut en introduire la pointe A dans l'œil. Si la cataracte est membraneuse, il faut s'en saisir & l'abbattre en abaissant le manche B. Heister prétend que l'usage n'en est pas avantageux.

Fig. 29. & 30. L'instrument précédent par parties. *Fig.* 29. A, la pointe avec une rainure. B, une ouverture qui reçoit l'éminence D, *Fig.* 30. qui est arrêtée en C, *Fig.* 28. par une petite goupille. E *Fig.* 30. est une petite plaque d'acier qui, par son élasticité, tient la pointe C, *Fig.* 30. enfermée & serrée dans le sillon ou la rainure A, *Fig.* 29. Mais lorsque la partie B, *Fig.* 28. & 30. est déprimée, la pointe C, *Fig.* 30. sort de la rainure A, *Fig.* 29. & saisit la cataracte membraneuse.

Fig. 31. Aiguille pour la cataracte à l'œil droit, & dont l'Opérateur doit se servir de la main droite. Elle a une courbure en C, qui embrasse le nez pendant l'opération.

Fig. 32. Espece de cannule qu'on place sur l'aiguille, 31. pour en couvrir la pointe, lorsqu'il n'est pas besoin de s'en servir.

Fig. 33. Aiguille pour faire un seton transversal, avec un trou en A.

Fig. 34. Aiguille pour recoudre le tendon d'Achille, lorsqu'il est rompu. HEISTER.

Fig. 35. Aiguille pour la Gastroraphie.

Fig. 36. *Acutenaculum*, ou un Porte-aiguille.

Fig. 37. Le Porte-aiguille de Garangeot.

ACUS *pastoris*, ou *Scandix*, ou *Pecten Veneris*, peigne de Vénus. Voyez *Scandix*.

ACUS *moschata*, on *Geranium moschatum*. V. *Geranium*.

ACUS, Aiguille d'Aristote, est un petit poisson que l'on trouve dans la mer Adriatique ou dans le golfe de Venise. Galien ordonne que dans la strangurie on le brûle, & qu'on en prenne les cendres dans quelque véhicule convenable. DALE.

Il en est parlé dans Aristote. *Acûs secunda species*, Rondel, *de Pisc.* 1. 229. *Acûs secunda species Rondeletii*, Gesn. *de Aquat.* 9. *Acus Aristotelis*, Aldrov. *de Pisc.* 103. Jonf. *de Pisc.* 36. *Acus* 7. Salv. 68. *Acus Aristotelis, seu acûs secunda species Rondeletii*, Raii, Ichth. ejusdem synop. pisc. 46. *Acûs altera species, sive acus Aristotelis, Blennus aliquibus dicta*, Schonf. Ichth. 11. *Typhle marina*, Bellon. *de Aquat.* 446. *Petimbuaba*; Charlt. Pisc. 16.

Il y a encore un autre poisson du même nom latin *acus*. On les regarde l'un & l'autre comme un mets assez mauvais. Ils n'ont point de suc, & sont peu nourrissans. CASTELLI.

Acus signifie encore une paille.

ACUSTICUS. Ἀκουστικός, *Acoustique*. On donne cette épithete aux nerfs qui servent à l'ouïe, de même qu'aux remedes & aux instrumens qu'on emploie pour conserver ou pour réparer ce sens. CASTELLI.

ACUSTO, *Nitre*. RULAND.

ACUTENACULUM. Heister appelle de ce nom un instrument que les Chirurgiens François ont nommé *porte-aiguille*. C'est une espece de manche qu'on adapte à l'aiguille, & qui en facilite le maniment dans les opérations où il faut employer quelque force pour la faire entrer. Voyez la planche 2. & les fig. 36. & 37.

ACUTUS, *aigu*. Voici l'interprétation que Galien donne de ce mot. La plupart des Medecins disent qu'une maladie doit être appellée aigue, lorsqu'il y a promtement une crise; & qu'au contraire, il faut la regarder comme chronique, lorsque la crise se fait attendre longtems; mais ils sont dans l'erreur: car on ne peut pas dire que le *brachuchronion*, βραχυχρόνιον, soit une maladie aigue, ni que ce soit une maladie chronique, polychronique, ou de quelque autre espece qu'on voudra en distinguer relativement au tems de la crise. Cette maladie, qui n'a point encore de nom, est d'une nature contraire à celle des maladies aigues. Il est de la nature d'une maladie aigue, ou d'une maladie dont la violence fait le danger, selon Archigene, ou qui est accompagnée d'une fievre continue; selon Hippocrate, de tendre rapidement à la crise. L'épithete d'*aigue* vient d'un mouvement particulier aux maladies qu'elle désigne; d'où il est évident que toute maladie aigue tendant rapidement à sa fin, doit être de courte durée: car se mouvoir rapidement, c'est la même chose que s'avancer rapidement au repos. Ainsi, toute maladie où il y aura ce mouvement particulier, qui la fait appeller aigue, sera donc courte; mais c'est relativement à deux choses différentes, qu'elle sera aigue & courte; & c'est par l'impossibilité qu'il y a qu'un mouvement violent soit durable, qu'elle est courte. Toute maladie aigue tient de la nature d'une autre espece de maladie. Les fievres accidentelles, telles que celles qui naissent du chaud, du froid, de la fa-

tigue, des veilles, du chagrin, de l'ivresse, de la colere, & de semblables causes, sont courtes, ainsi que les maladies aigues, dont elles different seulement en ce qu'elles ne sont point dangereuses. Aucun Medecin, ni qui que ce soit, n'a jamais appellé ces dernieres maladies, des maladies aigues; tout le monde dit cependant qu'elles sont courtes: il y a donc de la différence entre ces deux épithetes, *court* & *aigu*.

On confond encore la lenteur avec la longueur; cependant ces mots présentent des idées bien différentes. L'aigu est proprement l'opposé à lent, & le court s'oppose à long. Ainsi, toute maladie aigue est nécessairement courte, & toute maladie chronique est nécessairement lente: mais il ne s'ensuit pas de-là que toute maladie courte soit aigue, ni que toute maladie lente soit chronique.

Galien n'est pas ici aussi clair qu'il est presque partout ailleurs. Il paroît entendre par une maladie aigue, celle qui tend rapidement à une crise, & qui est accompagnée de danger: ce en quoi il est d'accord avec lui-même, & avec la plupart des autres Auteurs; car c'est là précisément la notion qu'ils ont d'une maladie aigue.

Nous avons coutume d'appeller maladies aigues, toutes celles où il y a fievre, & conséquemment mouvement considérable dans le sang, & chaleur; & qui se terminent promptement. C'est ainsi que nous les distinguons des maladies chroniques, qui s'avancent avec moins de vitesse, & qui arrivent plus lentement à leur terminaison.

ACUTUS, en général, *aigu*, *tranchant*, *pointu*. Il se dit des remedes, des alimens, des instrumens, de certaines parties du corps, & d'une infinité d'autres choses.

ADAL. C'est, selon Paracelse, la partie des plantes qui constitue leurs vertus médicinales, ou, ce qui revient au même, la partie pure & active des plantes, séparée de la partie impure & terrestre.

ADAMAS, *Diamant*, d'α privatif & δαμάω, vaincre; qu'on ne peut casser.

ADAMAS, Offic. Worm. 102. Calc. Mus. 202. Kentm 47. Schw. 358. Aldrov. Mus. Metal. 945. Charlt. Foss. 36. Boet. 115. *de* Lact. 1. Geoff. Prælect. 83.

C'est une pierre précieuse extremement dure, fort chere, ordinairement sans couleur, & transparente comme l'eau. Les plus beaux *diamans* sont apportés des Indes Orientales.

Quant à ses vertus & à celles des autres pierres précieuses, nous allons exposer ici au Lecteur l'opinion de Paulus Ammannus, pour n'y plus revenir. Nous ne nous accordons gueres sur les noms des pierres précieuses. Les Anciens font mention de quelques-unes qui nous sont inconnues, ou que nous connoissons sous des noms différens de ceux qu'ils leur avoient imposés. Nous nous accordons encore moins sur leurs propriétés. Ils ont débité sur le compte des pierres précieuses une infinité de fables & d'absurdités. Sans nous arrêter aux noms qu'on leur donne, ni à la valeur qui leur est assignée, nous allons passer aux vertus qu'on leur attribue. A les considérer en elles-mêmes, en qualité de productions de la nature, on ne peut douter qu'elles ne soient capables de produire des effets constans & déterminés. Mais qui connoît toutes les manieres de les contrefaire, & toutes les fourberies pratiquées à cet égard par les Juifs, les Portugais, & d'autres? En général on peut être leur duppe de deux manieres. Premierement, en achetant d'eux des pierres occidentales pour des pierres orientales; car je suppose, & c'est l'opinion commune, que celles qui viennent des Indes orientales sont préférables aux autres, & qu'elles ont un feu & un éclat que celles-ci n'ont point. En effet, qui est-ce qui ne sait pas distinguer un *diamant* des Indes, d'un autre? Secondement, en prenant des compositions artificielles pour des pierres précieuses; en un mot, du verre pour des *diamans*. Worm. p. 101. On ne peut pas douter, dit Faber, *Panchym. l. 4. f. 4. p.* 521. que les pierres précieuses ne soient capables de produire quelques effets naturels, & que la nature ne les ait douées de quelques propriétés, mais dont l'énergie est peut-être fort affoiblie par les obstacles que la ferme union de leurs parties peut y apporter. Cette seule réflexion peut suffire pour anéantir toutes les opérations merveilleuses que quelques Auteurs racontent des pierres précieuses, & particulierement Wierus, *de Cur. mal.* p. 411. Si des effets attribués à ces ingrédiens rares on écarte une multitude prodigieuse de mensonges, il restera peu de choses qui puissent en rendre l'usage recommandable dans la Medecine. S'il étoit permis de juger de toutes les autres pierres par le *diamant*, de quel avantage nous seroient-elles? D'aucun: car il est faux

1°. Que le *diamant* résiste à l'enclume & au marteau.

2°. Qu'il rétablisse la paix dans les ménages, en calmant les démêlés qui s'élevent entre les époux.

3°. Que mis sous l'oreiller, il manifeste l'adultere.

4°. Qu'en jettant les yeux sur un *diamant* héréditaire, dans de certaines conjonctures, il en naisse un enfant dans la famille.

Abandonnons toutes ces fables au mépris qui leur est dû, & voyons quel est le mérite du *diamant* dans la Medecine. On dit qu'il guérit de la dyssenterie. Comment cela se peut-il faire? car tout le monde convient qu'il déchire les intestins. Mais quand il auroit effectivement cette propriété, qui est-ce qui seroit en état de se servir de ce remede? Car il en faut au moins une dragme pour qu'il puisse opérer. Or un *diamant* de ce poids est presque inestimable. J'en dis tout autant de l'améthiste. Quand on porte simplement cette pierre, elle ne guérit de rien: mais si on l'avale, elle prévient l'ivresse, dit-on. L'améthiste est mise aussi au nombre des pierres précieuses. Quand d'autres que des Princes seroient en état de s'en pourvoir, je doute fort qu'on en fît usage. On trouve, à la vérité, dans les apothicaireries des morceaux de saphir, de grenat, d'émeraude, de jacinthe & de cornaline: mais examinez les vertus de ces pierres; & vous verrez que le caprice & la charlatanerie seuls les ont introduites dans la Medecine. On a tenté de persuader aux Princes & aux personnes opulentes, qu'elles contenoient en elles je ne sai quoi d'extrement cordial. Il est inutile de dire par quel motif: mais il est constant que certaines pierres ordinaires, ou quelques simples les plus communs, possedent cette qualité plus incontestablement dans un degré fort supérieur. Tel est mon avis. Je permets à ceux qui pensent autrement, de prouver le contraire: mais je les avertis que les personnes sinceres ne les en croiront que sur l'expérience. Nous n'avons ni raison ni expérience qui nous persuadent en faveur des pierres précieuses, de la vertu cordiale qu'on leur attribue. Je peux donc conclurre, quant à présent, que l'éloge que l'on en a fait n'a aucun fondement réel & solide; & que toutes les propriétés qu'on leur a prêtées, sont plus imaginaires que vraies. DALE.

Le *diamant* est la pierre précieuse la plus dure de toutes. Elle est toute transparente & brillante comme l'eau la plus pure. Quelquefois le *diamant* est gâté par une couleur étrangere, blanche, jaune ou noire; ce qui est un défaut. Il est composé de lames crystallines posées les unes sur les autres. Les lapidaires habiles le fendent aisément en deux ou trois tablettes, en appliquant la pointe du couteau dans les jointures des lames. Le feu ordinaire ne le calcine pas: le feu même du soleil ne l'altere pas, si ses lames sont exposées à ses rayons selon leurs surfaces plates: mais si les extrémités reçoivent les rayons du soleil, les petites lames se divisent aisément par la matiere du feu, & se fondent ensuite en une masse de verre, qui ne retient plus rien de l'éclat du *diamant*. On ne trouve des *diamans* que dans l'Inde. On n'en fait aucun usage en Medecine. Voilà ce qu'en dit M. Geoffroy.

Quelques Auteurs regardent le *diamant* comme un poison; d'autres ne sont point de cet avis. Ceux qui ont pris le parti du *diamant*, & qui l'excluent du nombre des poisons, sont en plus grand nombre, & me paroif-

font plus fondés en raisons que leurs adversaires.

Bembe raconte d'un certain Tristan Cibelet, de Chypre, ambassadeur de Ferdinand Roi de Naples, qu'il se tua en avalant un *diamant* qu'il portoit à son doigt : mais il ajoute qu'il but aussi de l'eau forte ; ce qui met en doute si ce fut le *diamant* qu'il avoit avalé, ou l'eau forte qu'il prit, qui lui donna la mort. Nous lisons dans Aventin, que ce fut avec le *diamant* qu'Henri VII. Empereur des Romains, fut empoisonné par le Moine qui le communia : mais il est presque incroyable qu'une quantité de poudre de *diamant*, aussi légere que celle qui peut entrer dans une hostie, ait été capable de produire cet effet. Il se servit sans doute d'un poison plus violent & plus énergique.

Mais afin qu'on ne nous reproche point d'avoir omis ce que les Auteurs ont écrit des symptomes qui suivent cette espece d'empoisonnement, & de la maniere d'y remédier, j'ajouterai à ce que j'ai dit les articles suivans, tirés de ces Auteurs.

Ceux qui ont pris du *diamant* réduit en poudre éprouvent les symptomes suivans. Ils sentent dans l'estomac & dans les intestins des douleurs violentes. Ces douleurs sont causées par le déchirement & la corrosion des parties : cet accident est suivi de la syncope ; & la syncope, de la mort.

La cure consiste à se servir de tous les moyens possibles pour chasser le *diamant* hors du corps. Il faut commencer par provoquer le vomissement, soit avec du beurre, soit avec de l'huile douce, du bouillon fait avec de la graisse de poule ou de chapon, & d'autres ingrédiens semblables. Si le poison est descendu dans les intestins, on aura recours aux clysteres adoucissans & humectans, préparés avec la mauve, la guimauve, la graine de lin, le bouillon gras, l'huile, le beurre, & d'autres matieres propres à le faire glisser. Les Auteurs ajoutent à cela le sang de bouc frais ou sec, avec le bouillon gras. Si leur dessein n'est pas de provoquer la sortie des urines par ce dernier remede, il faut qu'il leur ait été suggéré par le préjugé vulgaire, que le sang de bouc brise le *diamant*. D'autres ordonnent du baume depuis un scrupule jusqu'à deux ; & du vin clairet & diurétique. Si ces remedes ne produisent aucun effet, on emploiera les antidotes généralement usités dans la corrosion & les ulceres des intestins ; car le poison pourroit bien avoir causé par sa nature ces deux accidens. Sennert.

Adamas. Les Astrologues désignent aussi la Lune par ce mot. Johnson.

ADAMANTIS. C'est le nom d'une plante qui croît, selon Pline, dans la Cappadoce & dans l'Arménie. Il lui donne la vertu de terrasser les lions, & de leur ôter leur férocité. *Lib. XXIV. ch.* 17.

ADAMITUM ou ADAMITA. La plus dure des pierres blanches. Paracelse la regarde comme une espece de tartre. Il appelle les pierres blanches qui sont les plus dures, *adamitum* ; & *adamita*, la pierre contenue dans la vessie. *De Tartaro, Lib. I.*

ADAMUS, *Adam*, le premier homme. Les professions ont toutes la vanité de faire remonter leur origine le plus loin dans l'antiquité qu'elles peuvent. La Medecine ne s'est non plus oubliée en cela qu'aucune autre ; mais il faut convenir que ses prétentions sont appuyées & justifiées par le témoignage des Auteurs sacrés, qui assurent que Dieu doua notre premier pere d'une si grande pénétration, qu'il connoissoit au premier coup d'œil la nature spécifique de toutes les productions de la terre, & qu'il lui avoit révélé les propriétés médicinales de toutes les plantes. Ces deux qualités, ajoutent-ils ; lui étoient absolument nécessaires pour imposer aux choses des noms convenables : d'où les Medecins ont conclu qu'Adam avoit été non-seulement le premier Medecin, mais le plus grand qui eût jamais existé, sans avoir été favorisé de la même inspiration divine.

D'ailleurs, *Adam* a vécu si long-tems, qu'il est impossible qu'il ne se soit pas offert à lui un grand nombre de choses relatives à la Medecine & à la Chirurgie ; & qu'il n'ait fait beaucoup d'observations de physiologie & de Medecine.

Adamus, Adam ; terme usité par les Alchymistes, pour désigner la pierre philosophale, qu'ils appellent encore un animal, & en vertu de laquelle Adam porta, disent-ils, son Eve invisible dans son côté, jusqu'au moment auquel le Créateur l'en tira, & les unit. *Theat. Chym. p.* 509.

Ils ajoutent que cette divine pierre adamique est formée du mercure adamique des Sages ; qui par son union avec l'Eve femelle engendre une troisieme substance, qui est, à ce que je crois, leur pierre philosophale. *Theat. Chym. p.* 520.

ADARCES. Ce qu'on appelle *adarces* ou *adarcé* est une espece d'écume salée, qui s'engendre dans les lieux humides & marécageux, qui s'attache aux roseaux & à l'herbe, & qui s'y endurcit en tems sec. On la trouve dans la Galatie : elle est de la couleur de la poudre la plus fine de pierre assienne ; sa substance est lâche & poreuse, comme celle de l'éponge bâtarde ; en sorte que l'on pourroit l'appeller l'éponge bâtarde des marais.

Elle est détersive, pénétrante, résolutive, propre pour dissiper les dartres, la lepre, les rousseurs & les autres taches de la peau. Elle est encore attractive ; ainsi l'on peut s'en servir dans la sciatique. Dioscoride, *L. V. ch.* 137.

Adarces. Offic. Boet. 402. Matth. 1377. Aldrov. Mus. Metall. 213. *Adarce*, J. B, 3. 804. Chab. 575.

Personne n'a encore examiné jusqu'à présent si l'*adarces* de Dioscoride est le même que celui dont le Docteur Plott fait mention dans son Histoire naturelle de la province d'Oxford, & s'il a les mêmes propriétés. L'*adarces* de Plott n'est autre chose qu'une concrétion de particules pierreuses, de couleur blanche, qu'une eau à la rencontre d'une autre eau qu'on suppose ferrugineuse, précipite & répand sur l'herbe, les roseaux & d'autres corps qui y sont exposés.

Plusieurs Auteurs ont observé cette espece d'incrustation ; Pancirolle, à quatre milles de Rome, hors la porte d'Ostie, appellée vulgairement la porte Saint Paul, & M. Litre dans le canal des eaux d'Arcueil à Paris : ce qui donna lieu à celui-ci de les regarder comme mal saines, & de conclure que toutes les eaux qui enduisoient les canaux dans lesquels elles couloient, d'un limon dur & formé en croûte, devoient vraisemblablement produire le même effet dans les reins & dans la vessie, surtout si ces parties étoient foibles & tendres, & engendrer la gravelle & la pierre. Voyez son *Voy. à Paris* & son *Essai sur la pierre.* Si vous voulez en sçavoir d'avantage sur l'*adarces*, lisez *Boetius*, p. 405. Dale.

On l'appelle encore *Calomochnus* ou *Calomochanus*. Saumaise.

ADARNECH, ou AURIPIGMENTUM, *orpiment.*

ADARIGO. Castelli interprete ce mot d'après Ruland & Jonhson par orpiment : mais si l'on se donne la peine de recourir à ces Auteurs, on ne trouvera ce terme ni dans l'un ni dans l'autre. On trouve dans Jonhson *adariges*, qu'il traduit par *ammoniac*, & qu'il cite de Ruland, qui a écrit *adirige*. Je serois porté à croire que Jonhson veut parler du sel ammoniac, & non de la gomme de ce nom ; car il dit de même que Ruland, *adirige*, ou *ammoniacum*.

ADARRIS. Ruland entend par ce mot *flos maris*, fleur de mer : ce qui pourroit signifier écume de mer, *spuma maris* : mais si l'on s'en tient au mot allemand, par lequel il rend *adarris*, c'est proprement fleur, *flos*. Cependant je persiste dans ma conjecture, & je crois qu'il n'a voulu dire autre chose qu'écume de mer, *spuma maris*.

ADARTICULATIO, ou ARTHRODIA. Espece d'articulation des os. Voyez *Arthrodia*.

ADAXOMA. Castelli a latinisé ce mot, & il en a fait un article dans son lexicon. Il est dérivé du verbe grec ἀδαξάειν, sentir une demangeaison douloureuse. Galien.

ADDEPHAGIA, ou ADEPHAGIA, Ἀδδηφαγία ou ἀδδηφαγία, d'ἄδην, abondamment, & de φαγεῖν, manger. *Appé-*

tit vorace, appétit insatiable. Constantin. Castelli.

ADDITAMENTUM, ou EPIPHISIS. La grande épiphise de l'*ulna* au coude, est appellée *additamentum necatum.* Caselli.

ADDITIO, *Addition*; l'action par laquelle le Chirurgien répare une chose à laquelle il y a défaut, s'appelle *addition*, ἐπίθεσις, pour la distinguer d'une autre opération par laquelle il retranche le trop ou le superflu, & qu'on appelle *soustraction*, ἀφαίρεσις. La Chirurgie est fondée là-dessus. Il faut ou ajouter, ou retrancher.

* ADDUCTIO, *Adduction*; l'action par laquelle une partie du corps est approchée d'un plan que l'on supposeroit le diviser en deux parties égales depuis la tête jusqu'aux piés.

ADDUCTOR. *Adducteur.* C'est un nom commun à un grand nombre de muscles.

Adductor minimi digiti pedis, ou Tranversalis pedis placentini. Il part tendineux de l'os extérieur sésamoide du grand orteil; il est fortement adhérent à la partie tendineuse de l'*adducteur* du pouce du pié; il devient promptement charnu; il s'avance au-delà de l'extrémité des deux derniers os du métatarse, s'insérant entre eux & les fléchisseurs des orteils : alors il devient plus large, & il se termine par un tendon qui naît de l'expansion tendineuse, située sous la plante du pié, & en partie dans le ligament cartilagineux qui couvre l'articulation de la premiere phalange du troisieme doigt, avec son os métatarse; quelques-unes de ses fibres charnues s'étendent au même endroit du petit orteil.

Son usage est d'approcher le troisieme & le quatrieme doigt du pié, des deux autres, & du gros orteil. Douglas.

Adductor oculi. *Adducteur de l'œil.* Il part tendineux & charnu des bords du trou qui donne passage à travers l'os sphenoide, au nerf optique entre le grand oblique & l'abaisseur.

Il s'insere par un tendon foible dans la sclérotique, du côté du grand angle.

Son usage est de tourner l'œil du côté du nez. Douglas.

Adductor pollicis manus ad indicem, ou Antithenar Riolani. *L'adducteur* du pouce de la main à l'index, ou l'antithenar de Riolan. Il part du côté externe de la face supérieure de l'os du métacarpe qui soutient l'index. Il s'insere dans la premiere phalange du pouce, & il se termine par un tendon grêle qui s'étend le long du grand extenseur du pouce.

Son usage est d'approcher le pouce du doigt le plus voisin. Douglas.

Adductor pollicis ad minimum digitum. *L'adducteur* du pouce au petit doigt part plus charnu que tendineux de toute la longueur de l'os du métacarpe, qui soutient le doigt du milieu, d'où ses fibres qui embrassent également d'un & d'autre côté, se rendent au pouce. Il s'insere à sa seconde phalange, un peu au-dessous d'un de ses os sésamoides.

Son usage est d'approcher le pouce du petit doigt, & de celui qui précede celui-ci. Douglas.

Adductor pollicis pedis. *L'adducteur* du gros orteil part par un tendon long, foible & grêle de l'os calcis, il passe sous la partie tendineuse de la masse charnue, l'os cuboïde, l'os cunéiforme, & la face supérieure de l'os du métatarse du second orteil. Il forme en se dilatant un ventre assez considérable peu au-delà de son origine. Il s'insere dans l'os extérieur sésamoide du grand orteil.

Son usage est d'approcher ce doigt des autres. Douglas.

Il y a plusieurs autres muscles qui portent la qualité d'*Adducteurs*, relativement à différentes parties; on en parlera sous leurs noms particuliers.

ADE

ADEC. *Lait tourné*, ou *babeurre.* Rulann. Johnson.

ADECH. *Spiritum interiùs agentem districtionis causâ adech vocare soleo*, dit Paracelse. Celui qui a traduit ce passage de Paracelse, entend par *adech*, l'homme invisible, intérieur, ou cette partie de l'homme qui reçoit les formes & les idées des choses qui sont soumises aux sens de l'homme extérieur.

Ruland dit qu'*adech* c'est l'homme intérieur & invisible, ordonnant & formant le plan de tout ce que l'homme visible & extérieur exécute ou imite avec ses mains.

Tout homme sensé se seroit servi dn terme familier d'esprit ou d'ame : mais les enthousiastes, les alchymistes & les fous se croiroient deshonorés, s'ils avoient parlé comme les autres hommes.

ADECTOS. Ἄδηκτος, d'α privatif, & δάκνω, *mordre.* On donne cette épithete aux remedes qui calment les douleurs, ou qui dissipent les sensations fâcheuses causées par des humeurs ou des remedes trop acres. Castelli d'après Tiraqueau.

ADEDENTES. *Phagedaniques* ou *rongeurs.* Il se dit des ulceres. Voyez *Phagedana.* Castelli.

ADHEMEST. *Aiohonec*, ou *Alhohonec.* C'est, selon Ruland, une lame, *lamina*, un plaque de métal.

ADELOS. Ἄδηλος, d'α privatif, & de δῆλος, *évident; inévident, insensible.* ἄδηλα πρόσκαιρα, ce sont des choses qui sont soumises aux sens quand elles paroissent, mais qu'on n'apperçoit point alors. Ainsi leur évidence est momentanée, ce que le terme πρόσκαιρα désigne. Il est de l'invention des Empyriques. Gorræus d'après Galien.

ADELPHIA. d'ἀδελφὸς, *allié.* C'est ainsi qu'Hippocrate appelle les maladies qui ont du rapport les unes aux autres.

ADELPHIXIS, Ἀδελφιξις, dérivé d'ἀδελφὸς, ainsi qu'*Adelphia.* C'est l'analogie, le rapport ou la similitude que certaines maladies du corps ont les unes avec les autres; ou la liaison, la symphatie, la conspiration qui regne entre certaines parties. Hippocrate. Fœsius.

ADEMONIA. Ἀδημονία, d'α privatif, & δαίμων, *génie, divinité, sort.* Hippocrate se sert quelquefois de ce mot pour désigner l'anxiété, l'inquiétude extreme, & le mal-aise cruel dans lesquels se trouve sonvent un malade, surtout dans les maladies aigues. Hippocrate regarde cet état comme nn symptome de certaines affections histériques, dans le petit traité, *De his quæ ad virginem spectant.*

ADEN, Ἀδὴν, *une glande.* Voyez *Glandula.*

ADENIOS, Ἀδηνιὸς, d'α privatif, & de δῆνος, *conseil; imprudemment*, sans artention, sans soin, sans jugement. Fœsius d'après Galien & Hesychius.

ADENOIDES. Ἀδενοειδὴς, de ἀδὴν, *glande*, & εἶδος, semblable. Glanduleux, glandiformes; épithete que l'on donne aux Prostates. Voyez *Prostata*, Castelli.

ADENOSUS ABSCESSUS. C'est une tumeur, dure, crue, fort semblable à une glande, & difficile à résoudre. Castelli d'après Marc-Aurele Severinus.

ADEPHAGIA. Voyez *Addephagia.*

ADEPS. *Graisse.* C'est une huile animale, contenue dans la membrane adipeuse, ou dans la membrane cellu-leuse, comme Boerhaave l'appelle. Ce n'est pas une membrane simple, mais un tissu de plusieurs feuillets membraneux, attachés inégalement les uns aux autres, de distance en distance, de sorte qu'ils forment quantité d'interstices plus ou moins étendus qui communiquent ensemble. On donne à ces interstices le nom de cellules, & ce qui est composé de telles cellules, est appellé tissu cellulaire.

L'épaisseur de la membrane adipeuse n'est pas égale partout le corps, & dépend de la pluralité des feuillets qui la composent.

Ce tissu feuilleté ou cellulaire, est fort adhérent à la peau, s'insinue entre les muscles en général, entre leurs fibres en particulier, & communique même avec les membranes qui tapissent l'intérieur du bas-ventre & de la poitrine.

Cette structure est évidemment démontrée tous les jours par les bouchers; lorsqu'ils soufflent l'animal nouvellement tué, ils gonflent non-seulement la membrane adipeuse; mais le vent se répand même dans les inter-

ftices des muscles, pénetre jusqu'aux visceres, & y produit partout une espece d'emphysême artificiel.

Ces interstices cellulaires sont comme autant de petits sacs ou sachets remplis d'un suc huileux, onctueux, & plus ou moins fermes ou coulans, que l'on appelle graisse, & dont le plus ou le moins de fermeté dépend non-seulement de la consistance particuliere de ce suc; mais aussi de l'étendue ou de la petitesse des cellules plus ou moins divisées & subdivisées.

Tout le monde sait que l'illustre Malpighy a beaucoup travaillé là-dessus; que dans les oiseaux & dans les grenouilles, dont les visceres & les vaisseaux sont transparens, il a entrevu une espece de conduit adipeux ou graisseux; & qu'en pressant ces conduits, il a observé des gouttes huileuses rouler distinctement dans les petites ramifications de la veine-porte.

La fabrique du savon, la composition de l'onguent nutritum, les différens mélanges des huiles avec des liqueurs salines & acides, donnent quelque idée de la formation de la graisse dans le corps humain : mais l'organe qui la sépare de la masse du sang, & dont il s'agit principalement ici, n'est pas encore assez connu.

La *graisse* ou matiere graisseuse est plus coulante dans les vivans que dans les morts : on voit qu'elle se fond par la chaleur des doigts en la maniant, & que ce sont en partie les sacs membraneux qui l'empêchent de couler. Pour l'en faire sortir entierement, on met le tout dans un vaisseau sur le feu. Alors les sacs cellulaires crevent, & se ramassent en forme de pelotres irrégulieres, qui nagent dans la vraie graisse ou substance huileuse, fondue & coulante.

Cette matiere ou substance s'amasse & augmente par le repos & la bonne chere : elle diminue & se consume par la fatigue, & par le peu de nourriture. On conçoit assez cet effet par rapport aux alimens. Il n'est pas moins aisé de concevoir que le repos continuel & une vie oisive la rendent moins coulante, & par conséquent capable d'embarrasser le passage de la transpiration cutanée, & d'empêcher la déperdition naturelle qui se fait par-là.

La fatigue au contraire la met en fonte, & la fait peu à peu accompagner la matiere de la transpiration cutanée hors du corps. On croit qu'elle rentre dans la masse du sang par les veines capillaires quand la nourriture manque, & qu'elle y supplée jusqu'à un certain degré.

On explique par-là les longues abstinences de certains animaux : mais il me semble que le seul empêchement de la dissipation cutanée par le repos continuel, & l'inaction de ces animaux, y a bonne part.

La différence de l'épaisseur de la membrane adipeuse est déterminée, & se remarque assez régulierement en certains endroits du corps, tant pour l'agrément, que par rapport à l'utilité.

Elle est plus considérable aux endroits où les interstices des muscles auroient laissé des creux & des vuides très-desagréables, lesquels sont remplis & comme tamponnés par cette matiere graisseuse, qui en même-tems souleve la peau, & lui donne une certaine forme agréable & proportionnée.

L'embonpoint ordinaire, comparé avec la maigreur extreme, ou un cadavre dépouillé de sa *graisse* par la dissection, surtout le visage, font assez la preuve de ce que je viens de dire.

Dans quelques endroits du corps, elle sert de coussinet & de matelas, comme aux fesses, où les feuillets & les cellules sont en grand nombre. Dans d'autres parties, cette membrane n'a point de feuillets, ou en a peu, & par conséquent a peu de *graisse*, ou n'en a point; par exemple, au front, aux coudes, &c.

Il y a des endroits où son épaisseur paroît comme étranglée, ou entrecoupée par un rétrécissement naturel en forme de pli, comme dans celui qui sépare l'arriere-menton d'avec le col, & dans celui qui distingue les fesses d'avec le reste de la cuisse. On la voit quelquefois entierement enfoncée, & en quelque maniere percée par une espece de point ou de fossette, comme cela paroît dans le nombril des personnes grasses.

Ces enfoncemens & ces plis ne s'effacent jamais, quelque excessif embonpoint que l'on acquiertre, parce qu'ils sont naturels, & dépendent de la conformation particuliere de la membrane graisseuse, dont les feuillets manquent dans ces endroits.

La *graisse* ou matiere graisseuse, est d'une grande utilité par rapport aux muscles, qu'elle entretient dans une souplesse nécessaire à leurs actions, & dont elle empêche ou adoucit en quelque maniere les frottemens mutuels. Cet usage est à peu près semblable à celui de la matiere onctueuse ou synoviale qui se trouve dans les articulations.

Enfin cette *graisse*, comme une substance huileuse, assez liquide dans son état naturel, peut encore servir de quelque défense contre le froid, qui fait souvent plus d'impression sur les personnes maigres que sur les personnes grasses. C'est ainsi que pour se rendre moins sensible à la rigueur de l'hiver, & pour prévenir les angelures, les voyageurs se frottent les extrémités, surtout les piés avec des huiles spiritueuses, comme celle de térébenthine, &c.

Cette masse graisseuse qui sert de tégument & d'enveloppe générale au corps humain, est différente de celle qui se trouve dans le bas-ventre, dans la poitrine, dans le canal de l'épine du dos, dans les articulations des os, & dans les os mêmes.

Mais la différence de toutes ces masses particulieres de *graisse* consiste principalement dans l'épaisseur ou la finesse des pellicules, dans la largeur ou la petitesse des cellules, dans la consistance ou la fluidité, comme aussi dans le plus ou moins de subtilité de la matiere onctueuse. Winslow, *Expos. Anat.*

A cette exposition anatomique de la *graisse*, j'ajouterai ce que le célebre Leuwenhoek en a dit.

Après mes découvertes sur la circulation du sang, après m'être apperçu que je ne pouvois pas trouver les dernieres extrémités des vaisseaux sanguins, je me mis à rechercher la formation des particules de la *graisse*; car je ne pensois point qu'elles fussent séparées du sang, & qu'elles vinssent des vaisseaux sanguins. Mais ayant bien-tôt remarqué que les membranes proprement dites, ne sont autre chose que de très-petits vaisseaux; & conjecturant qu'ils avoient été faits pour la nutrition seule des parties, & qu'il n'y avoit point de circulation dans ces vaisseaux, j'imaginai que la matiere que nous appellons *graisse*, y étoit portée, lorsque la nourriture destinée aux parties du corps étoit trop abondante, & qu'elle étoit contrainte d'en sortir lorsqu'ils étoient trop pleins; car toutes les particules de la *graisse* sont renfermées dans de petites cellules, comme je l'ai observé.

Il me paroît beaucoup plus raisonnable d'expliquer ainsi l'origine de la *graisse*, que de la faire venir des vaisseaux sanguins. Mais quelle est la formation des particules de la *graisse*, qui sont, ainsi que je l'ai remarqué, des globules assez gros composés d'autres globules plus petits? C'est ce qui ne m'est point encore connu. Je ne peux non plus déterminer l'origine de ces vaisseaux qui constituent ce que nous appellons membrane, ni leur commencement, ni la maniere dont la *graisse* y est apportée.

Un morceau de bœuf enveloppé dans un morceau de papier étoit resté dans un tiroir pendant près de quatre ans, lorsqu'il me tomba sous la main. Je le trouvai couvert en plusieurs endroits d'une membrane. J'en coupai quelques particules, ainsi que de la membrane qui y étoit attachée, & j'observai aux environs de la membrane seize ou dix-huit petits filets nerveux, qui dans le dessechement de la chair, s'étoient tellement resserrés ensemble, qu'ils étoient à peu près deux fois aussi longs que larges; & j'apperçus très-distinctement dans quelques-uns les vaisseaux qui sont dans les nerfs.

Ces petites fibres nerveuses étoient renfermées dans une espece de demi-cercle qui les séparoit de leurs fibres musculeuses ; & ce demi-cercle étoit formé par un rang de petites fibres tendineuses, dont chacune étoit presque deux fois aussi forte qu'un poil de barbe. Je vis au-delà de ces petites fibres tendineuses, les fibres musculeuses qui avoient été coupées transversallement; & j'apperçus dans cette partie du demi-cercle différentes ouvertures, qui me parurent au microscope assez grandes pour recevoir des grains de chenevi : on auroit pu prendre ces ouvertures pour des vaisseaux, si elles n'avoient pas été rassemblées en si grand nombre. Mais en considérant que les nerfs sont ordinairement couverts de particules graisseuses, je conclus que ces ouvertures n'étoient point des vaisseaux, mais de simples particules graisseuses ; ce que je vérifiai en les coupant : car alors je vis que les mites avoient rongé l'intérieur des globules graisseux ; qu'il ne restoit plus que l'écorce des globules, & que toutes ces ouvertures étoient formées par ces écorces. Sans cette occasion singuliere, je ne serois peut-être jamais parvenu à m'assurer de l'existence de ces écorces, par la raison que la chaleur les détruisoit en dissolvant la graisse qu'elles contenoient.

J'ai dit il y a long-tems que la matiere que nous appellons farine, ou fleur de froment, de ris, d'orge, d'avoine, & de toutes sortes de grains, étoit enfermée dans de petites capsules, & que ces capsules étoient séparées les unes des autres par de petites membranes qui sont extremement fines dans le froment. Dans l'examen que j'ai fait sur le bœuf & sur le mouton, de la partie qu'on appelle périoste, j'en ai plusieurs fois détaché de petites particules pour les considérer au microscope ; j'ai pareillement placé quelques-uns des globules de la *graisse* sur un verre bien transparent; & j'ai tenu ce verre sur un charbon ou à la flamme d'une chandelle, jusqu'à ce que tous les globules fussent dissous & réduits en une matiere liquide ; de sorte que non-seulement la *graisse* contenue sous la pellicule de ces globules étoit fondue, mais la pellicule même. Je me mis sur le champ à examiner cette matiere fluide ; & j'apperçus, en la considérant avec beaucoup d'attention, lorsque la graisse fondue fut refroidie, que les globules graisseux contenoient différentes sortes de matiere; je vis une multitude inconcevable de particules coagulées d'une petitesse infinie; & le reste, dont l'amas de *graisse* que je considérois étoit composé, formoit une surface douce & égale. Je cherchai ensuite à connoître s'il n'y auroit point dans un globule graisseux différentes cellules, de même que dans les graines & les semences : mais je ne pus jamais parvenir à cette découverte, qui ne paroît pas se pouvoir faire avec les yeux. Ainsi nous n'aurons jamais là-dessus que des conjectures.

Revenant ensuite à l'examen de ces globules de graisse coagulés, dont plusieurs se réunissent pour former une bulle; je crus y voir à plusieurs reprises une trace ou suture transparente, telle que celle que j'avois observée dans les globules de farine de froment & d'autres grains.

Je me suis donc imaginé ; car, je conviens ne m'en être jamais convaincu par mes yeux, que chaque particule graisseuse étoit divisée en différentes petites cellules, telles que celles qu'on voit dans les semences ou les fruits des plantes.

J'avois écrit ces choses, lorsqu'on m'avertit que mon Boucher avoit tué un mouton d'une grosseur extraordinaire, qu'il pesoit cent quarante livres, sans la graisse qu'il en avoit tiré immédiatement après l'avoir tué, dont il y avoit cinquante livres, ensorte que le mouton pesoit en entier cent quatre-vingt-dix livres.

Je pensai que la graisse de ce mouton pourroit être d'un grain plus gros que celle des moutons ordinaires ; car j'avois remarqué plusieurs fois que plus un bœuf étoit gros, plus grosses étoient les particules graisseuses dont j'ai parlé. Je me fis donc apporter un morceau de celle qui enveloppe les rognons : & comme il n'y a personne qui connoisse la contexture de ces particules, parce qu'il n'y en a pas deux de la même figure ; ces particules variant de forme & de figure, selon la compression de ce qui les environne ; j'en ai fait représenter quelques-unes, telles qu'on les voit entre A, B, C, D, *planche III. fig.* 1.

Lorsque nous trouvons de ces amas de particules de graisse, comme j'en ai souvent remarqué, dans lesquels les particules sont quatre fois plus grosses qu'elles n'ont coutume d'être : j'imagine que ces particules ne sont point sorties d'un seul vaisseau adipeux ; mais que ce vaisseau se subdivisoit en ramifications ; & ces ramifications en d'autres, & que c'est des particules fournies par ces différentes ouvertures, que l'amas en question s'est formé, amas qui ressemble par la cohésion des particules à une grape de raisin.

Je coupai le morceau de graisse de mouton, en plusieurs morceaux les plus petits qu'il me fut possible. Je mis ces petits morceaux de graisse sur différentes plaques de verre, que j'exposai à la chaleur sur un charbon, jusqu'à-ce qu'ils fussent fondus. Aussi-tôt que je me fus apperçus qu'ils l'étoient, je me mis à les examiner avec un verre qui grossissoit les objets. Je vis alors des pellicules, ou enveloppes membraneuses des globules graisseux dispersées parmi les particules de graisse fondues ; & dans ces particules, on ne remarquoit autre chose qu'une matiere limpide, environnée de petites bulles d'air. Mais lorsque la graisse fut figée, je n'apperçus plus qu'un très-petit nombre de membranes, parce qu'elles étoient couvertes des particules de graisse dont elles étoient remplies auparavant.

J'ai fait représenter, *Planche III. fig.* 1. quelques-unes de ces pellicules de globules graisseux, entre E, F, G, H. Dans l'observation dont je viens de parler, je fixai attentivement mes yeux sur les particules graisseuses de mouton qui avoient été fondues, & qui s'étoient encore coagulées ; & je ne pus m'empêcher de reconnoître que ces particules graisseuses qui étoient d'une petitesse extreme, étoient analogues à la matiere intérieure, dont quelques-unes des plus petites semences sont pleines ; & je remarquai, lorsque le tems étoit beau, & le jour fort clair, quelque transparence dans quelques-unes de ces particules dont la petitesse étoit extreme.

Je coupai derechef de petits morceaux de graisse ; ils étoient si minces, que la pesanteur de cinq ou six ensemble de ces morceaux n'alloit pas à un grain. Je les mis dans un pot d'eau chaude, à dessein d'éprouver si je ne parviendrois pas par ce moyen à quelqu'autre découverte sur les petites particules de graisse : mais ce fut en vain. J'en vis seulement flotter sur l'eau quelques-unes des plus petites. Elles avoient la forme sphérique; & la plus grosse l'étoit moins qu'un très-petit grain de sable. Je mis ces particules sur une plaque de verre, & les examinant au microscope, j'y remarquai très-distinctement la figure dont j'ai parlé plus haut ; mais j'en vis à la vérité quelques-unes qui n'avoient point cette figure. J'en choisis une. Je la mis sur la main de mon Peintre ou de mon Dessinateur ; je lui commandai de la représenter telle qu'il l'observoit; & cette particule coagulée dans l'eau, dont la figure n'est pas tout-à-fait la même que la figure des particules fondues au feu, est une de celles qu'on voit entre les lettres I, K, L, M. *Planche III. fig.* 1.

Au reste, il faut remarquer que dans cette expérience, toutes les particules ne sont pas fondues, toutes ne sont pas détachées par l'eau, & coagulées sur sa surface en globules, les uns plus grands & les autres plus petits. Si l'on prend les restes de petits morceaux de graisse qui flottent sur l'eau, & qu'on les examine au microscope ; on s'appercevra qu'il y a un grand nombre de particules graisseuses, qui n'ont souffert presqu'aucune altération, & qui y sont tout entieres : au lieu seulement qu'elles étoient d'abord polies & unies sur leur surface ; elles sont alors inégales & an-

guleuses; ensorte qu'on seroit tenté de croire qu'il y a des particules de deux especes dans la graisse, & que l'une se fond plus aisément que l'autre.

Pour tirer ces particules de graisse fondue hors de l'eau, sans les altérer, je me servois d'un verre rond, avec lequel j'écumois la surface de l'eau. Par ce moyen, quelques-unes des particules s'y attachoient. Je fis fondre derechef quelques-unes des particules qui s'étoient coagulées sur la surface de l'eau, en les mettant sur un charbon, telles qu'elles étoient au sortir de l'eau. Et lorsqu'elles furent coagulées pour la seconde fois, je les examinai au microscope, & j'en trouvai les particules plus petites encore que celles que j'avois tirées de l'eau.

Dans cette derniere opération, je vis avec étonnement le nombre inconcevable de veines & de membranes dispersées dans la graisse, & la multitude prodigieuse de particules de graisse séparées qui sont contenues sous leurs différentes membranes.

Après cette observation, je me fis apporter le quartier de derriere d'un agneau, sur lequel étoit étendu cette membrane qu'on appelle la coeffe. Je coupai quelques petits morceaux de cette membrane, sur laquelle il y avoit très-peu de graisse, & je l'examinai au microscope. Je remarquai que par-tout où il n'y avoit qu'un très-petit nombre de particules contenues entre les membranes, elles avoient une figure plus sphérique que dans les endroits où elles étoient en grand nombre; je vis des places où elles étoient applaties & rompues, ce que j'attribuai à la pression que la main du boucher pourroit avoir faite sur ces endroits. Elles étoient tellement altérées dans d'autres endroits qu'il n'en restoit que les pellicules.

Je m'apperçus toutefois que les particules de *graisse* avoient sur elles la même trace, ou pour mieux dire, la même suture que celle que j'avois remarquée dans les globules de la fleur de froment; ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que les globules de graisse pouvoient être séparés en tout ou en partie de l'espece d'écorce qui les environnoit, en écartant la suture, sans rompre cette écorce.

Je passai ensuite à l'examen des membranes déliées qui enveloppoient les particules de graisse, & les considérant au microscope, je remarquai que les particules de graisse avoient donné une figure sphérique aux membranes: cette figure approchoit en quelques endroits de l'exagone; & dans d'autres elle étoit tout-à-fait elliptique. Cette observation me fit un vrai plaisir.

Je pris un poisson plat que nous appellons *Plaise*. J'enlevai la *graisse* qui étoit attachée aux vaisseaux & aux arrêtes, & je l'examinai au microscope. J'en trouvai les particules de différentes grosseurs. Les unes étoient si petites, que je jugeai que cinquante auroient eu peine à former un gros globule de *graisse*. J'y apperçus toutefois la même suture que dans les fleurs de ces petites feves blanches, que nous appellons *féves Françoises*.

On m'apporta ensuite de la *graisse* d'une perche, qui pouvoit avoir neuf ou dix pouces de long. J'en pris un peu que j'examinai au microscope; mais je n'y pus distinguer des particules, ni ces traces ou sutures que j'avois vues si distinctement dans la *graisse* du *Plaise*, qui n'est qu'un très-petit poisson.

La *graisse* de perche ayant demeuré une heure ou deux sur la plaque de verre, je l'observai derechef; je m'apperçus que les particules en étoient devenues plus petites, & que la pellicule de ces particules qui étoit encore couverte de quelques autres particules plus petites; étoit, pour ainsi dire, plissée ou ridée; & que la *graisse* qui en étoit sortie, étoit si fluide & si transparente qu'on ne pouvoit plus y distinguer de parties.

Cette observation me fit penser que les globules *graisseux* pourroient bien être percés d'un orifice ou d'un trou, par lequel la *graisse* sortiroit en tout tems; ou du moins toutes les fois que les autres parties du poisson auroient besoin de nourriture; & que cette effusion de la *graisse* n'éxigeoit point que la pellicule des globules s'entrouvrît & se séparât; il est constant que quand les œufs de la perche augmentent en grosseur, la perche diminue de *graisse*, & qu'à peine remarque-t-on de la *graisse* dans les intestins de ce poisson, lorsque ses œufs ont toute leur grosseur.

Quant aux principes de la *graisse*, elle est composée d'une petite portion de terre unie avec le principe inflammable, un sel acide, & de l'eau, selon ce qu'en a dit M. Geoffroy, qui ajoute que si l'huile d'olive & l'esprit de nitre mêlés ensemble, sont mis en digestion, il en résultera une substance fort semblable à la *graisse* des animaux.

Cela confirme ce que j'ai dit à l'article *acide*, sur l'inflammabilité des huiles des animaux. Voyez l'article *Acidum*.

Quant à l'usage de la *graisse* dans la Medecine; Quincy, après avoir parlé de celle d'oie, de chien, d'homme, & d'ours, dit qu'on s'en sert pour mûrir, & attirer; parce qu'elles sont d'une nature pénétrante & conséquemment propres à dissoudre & à raréfier les humeurs contenues dans les tumeurs, & à les amener à coction. On leur attribue quelques vertus spécifiques dans des cas particuliers; mais cela n'est confirmé ni par la raison, ni par l'expérience. Elles ne paroissent être revêtues d'aucunes autres propriétés que de celles des substances qui leur sont analogues, à moins que ces propriétés ne soient déduites de leurs différentes consistances & de leurs différens degrés de volatilité.

L'Auteur entend apparemment par-là qu'en Medecine, on ne fait gueres de différence entre les *graisses*: cependant si l'on considere que la *graisse* n'est point une substance homogene; mais une substance composée de principes fort différens les uns des autres, comme la terre, le feu, l'eau, & les sels acides; si l'on ajoute à cela que toute *graisse* a une petite portion de sels volatils alcalis; on n'aura pas de peine à concevoir que la *graisse* d'un animal est capable de produire un effet très-différent de celui de la *graisse* d'un autre animal; & cela, selon le rapport & la combinaison des principes composans, & selon le plus ou moins de volatilité des sels. Je croirois volontiers que la *graisse* des animaux qui prennent peu d'exercice, & qui vivent des végétaux, est la plus lénitive & la plus émolliente, & que celle des animaux qui s'exercent beaucoup & qui vivent d'autres animaux, est la plus pénétrante, la plus échauffante, & la plus résolutive, parce que dans ces animaux, les sucs doivent être plus exaltés & plus atténués que dans les premiers.

Il paroît par-là qu'il y a des vertus particulieres attribuées à des *graisses* d'animaux, & fondées en raison: quant à l'expérience, à moins qu'on ne veuille s'en tenir opiniâtrément à des théories & expliquer par elles les propriétés des choses; on sera forcé de se rendre à celles qui ont engagé les hommes à reconnoître & à attribuer des vertus déterminées à de certains corps, dès le tems même que la Medecine étoit au berceau. Si le Docteur Quincy veut s'en rapporter à ce guide, qu'il doit regarder comme le seul qui soit sûr, il conviendra de la vertu particuliere à certaines *graisses*.

J'aurai souvent occasion d'appuyer sur l'extravagance qu'il y a à contredire des faits, parce qu'on n'en connoît pas la cause. Je vais donner un abregé des propriétés médicinales des *graisses* de différens animaux.

GRAISSE DES ANIMAUX.

Graisse de Cheval.

La *graisse* de Cheval est un bon onguent dans les luxations. DALE.

De Bœuf.

Toutes les *graisses* en général ont la vertu d'échauffer, d'adoucir & de rarefier.

Mais celle de bœuf, de vache & de veau, est un peu astringente. Dioscoride.

La *graisse* de bœuf où le suif est recommandée singulierement dans les mortifications des intestins, le tenesme, les ulceres, les gerçures des levres, dans les maladies qui tiennent de la goutte & du skirrhe. La *graisse* du buffle a la même vertu. Dale.

La *graisse* de bœuf est émolliente. On l'emploie dans les baumes, les onguens, & les emplâtres. Elle calme les douleurs causées par le froid; elle guérit la mule, les engelures, les gerçures aux mains, aux levres, aux mamelles, au fondement, &c. Pomet.

De Lion.

La *graisse* de Lion a la même propriété que la *graisse* de bœuf. Dioscor.

La *graisse* de lion lavée & préparée, à la maniere de Dioscoride, guérit la douleur d'oreilles, en en faisant conler dedans. C'est un fort bon remede contre la mortification dont les membres qui ont trop souffert du froid, peuvent être menacés. Elle est bonne contre les engelures, & même les tumeurs skirrheuses. Dale.

D'Eléphant.

La *graisse* d'Eléphant écarte de ceux qui s'en font frotter, les serpens & les reptiles venimeux. Dioscoride.

De Cerf.

La *graisse* de Cerf, a, selon Dioscoride, ainsi que la *graisse* d'éléphant, la vertu d'éloigner les reptiles venimeux.

Hyppocrate la recommande dans la composition d'un pessaire, comme un émollient. *De Nat. mul. L. I.*

Cette *graisse* passe encore pour être bonne dans les tumeurs endurcies, les engelures & les douleurs. Dale.

La *graisse* ou le suif de cerf, est un des plus puissans émolliens. Elle adoucit & relâche les callosités, les contractions, & les tumeurs, tant chancreuses, que skirrheuses. Pomet.

De Bouc.

Hyppocrate recommande la *graisse* de Bouc, comme un bon émollient dans un pessaire. *De Nat. mul. L. I.*

La *graisse* de bouc est un peu astringente. La *graisse* de chevre est un puissant dissolvant; on en fera par conséquent un bon topique dans la goutte, si on la bat avec quelques gouttes de *graisse* de bouc & du saffran. Dioscoride.

Le suif ou la *graisse* de chevre est un puissant résolutif; elle est bonne dans la goutte, & dans la strangurie; & elle calme les douleurs causées par les hémorrhoïdes. Dale.

On tire d'Auvergne & des environs de Lyon & de Nevers, une grande quantité de suif de chevre; on en tire encore plus de celui de bouc, outre l'usage qu'il a de commun dans la Medecine avec celui de chevre, il est aussi propre à beaucoup d'autres choses.

Il faut qu'il soit sec, d'un blanc clair en dedans & en dehors. Il faut aussi prendre garde qu'il ne soit pas mêlé avec du suif de mouton, ce qui n'est pas aisé à reconnoître; & par conséqnent il n'en faut prendre que de Marchands en qui l'on ait confiance.

De Brebis & de Mouton.

Hyppocrate recommande dans la composition d'un pessaire, la *graisse* de mouton, comme un émollient. *De Nat. mul. L. I. & de Morb. mul. L. II.*

Le même Auteur dit que celle qui enveloppe les reins est préférable à celle qu'on trouve dans les autres endroits, qu'il faut la mêler avec l'élaterium, pour en composer un pessaire qui provoque les regles. *De Morb. mul. L. I.*

Il conseille encore dans les exulcérations douloureuses de la matrice, la *graisse* de mouton bouillie avec des lentilles dans du vin. *De Morb. mul. L. I.*

Il dit ailleurs qu'un pessaire fait avec de la *graisse* de mouton enveloppée dans de la laine, est un puissant émollient.

Il ordonne la *graisse* de mouton prise intérieurement pour prévenir l'avortement. *De his quæ uterum rongerunt.*

Elle est bonne dans les douleurs de la goutte. Dioscoride.

La *graisse* de mouton bouillie dans du vin ronge, arrête les hémorrhagies, les diarrhées, les dyssenteries, & calme les tranchées. Dale.

De Cochon.

Hyppocrate conseille la *graisse* de cochon bouillie avec des lentilles & du vin dans les exulcérations douloureuses de la matrice. *De Morb. mul. L. I.*

Le lard ou la *graisse* de cochon est bonne dans les maladies de l'uterus, de l'anus, & pour les brûlures. Dioscoride.

On dit qu'elle échauffe moins que celle des autres animaux, & que par conséquent elle vaut mieux dans les onguens rafraîchissans. Elle calme les douleurs invétérées des articulations & des reins.

La *graisse* de sanglier a les mêmes vertus, mais dans un degré supérieur. Dale.

D'Asne.

On dit que la *graisse* d'âne rend les cicatrices de la même couleur que le reste de la peau.

D'Ours.

La *graisse* d'ours fait croître les cheveux, & elle est bonne contre les engelures.

La *graisse* d'ours échauffe, amollit & résout. Elle fait renaître les cheveux; elle calme les douleurs aux jointures, elle dissipe le gonflement des glandes parotides, & les autres tumeurs, de même que les ulceres aux jambes. Dale.

On fait venir la graisse d'ours de Suisse, de Savoye, & du Canada. Pour être de bonne qualité, elle doit être nouvellement fondue, grisâtre, gluante, d'une odeur forte & désagréable, d'une consistance moyenne; c'est-à-dire, entre le mou & le dur. Il faut rejetter celle qui est blanchâtre & dure, étant mélangée de suif.

Cette axonge ou *graisse* est un souverain remede pour guérir les humeurs froides & les rhumatismes. Elle est aussi fort estimée pour appaiser la goutte & les autres maladies de pareille nature, en en frottant la partie affligée. L'on y ajoute quelquefois de l'eau-de-vie camphrée, & de l'esprit de vin. Il fera bon de faire des frictions aux parties avant que de se servir de ce remede. L'on s'en sert encore pour faire croître les cheveux, principalement quand on y a incorporé des abeilles pulvérisées & de l'huile de noix.

A l'égard du suif d'ours, nous n'en faisons venir que très-peu; il n'est pas d'nn grand usage en France, il n'y a que ceux qui ne veulent pas mettre le prix à la *graisse* qui s'en servent. Pomet.

Du Renard.

La *graisse* de renard est bonne dans les maux d'oreille. Dioscoride.

On peut encore s'en servir dans les convulsions, les tremblemens, & les contractions des membres. De même que dans les maux d'oreille, les plaies à la tête & la chute des cheveux. Dale.

De Chameau.

La *graisse* de chameau est adoucissante, émolliente & résolutive; on s'en sert dans les hémorrhoïdes. Lem.

De Souris.

On vend à Venise une pommade à un prix excessif ; elle est faite de *graisse* de souris ; on s'en sert dans la chute des cheveux.

De Chat.

La *graisse* de chat est échauffante, émolliente & résolutive ; elle opere des merveilles dans les douleurs des articulations. Dale.

De Chien.

La *graisse* de chien est plus chaude que celle de la plupart des autres animaux ; on l'ordonne extérieurement pour déterger & consolider les plaies & les excoriations. Elle est bonne dans la phtisie, & pour dissoudre le sang coagulé par un coup ou par une chute. On l'applique extérieurement dans la goutte, & dans les maux d'oreille. Elle guérit de la surdité & de la gale. Elle tue les lentes & les pouls. Dale.

De Loup.

La *graisse* de loup a les mêmes propriétés que celle de chien ; elle échauffe, elle digere les tumeurs, elle guérit les maladies des jointures, & elle est bonne dans l'inflammation des yeux. Dale.

On dit qu'un cheval refuse d'avancer, si sa bride est frottée de *graisse* de loup.

De Loutre.

Hollerus assure que la *graisse* de loutre est très-bonne en fomentation dans les maladies des jointures. Dale.

De Herisson.

Hartman donne la *graisse* de hérisson pour un spécifique dans les hernies. Dale.

De Cheval marin.

La *graisse* de cheval marin appliquée au poignet ou sur l'estomac, tempere les accès de la fievre. Elle est émolliente & convient dans les maladies des nerfs. Pomet.

De Chamois.

La *graisse* de chamois est recommandée dans la consomption & dans l'exulcération des poumons. Dale.

De Lievre.

La *graisse* de lievre appliquée extérieurement, est extremement attractive, surtout lorsqu'elle est vieille. On dit qu'elle fait sortir les épines qui sont entrées dans la peau & dans les chairs. Elle fait percer les abscès, & calme le mal de dents. Dale.

De Lapin.

La *graisse* de lapin est bonne dans les contractions & l'inflexibilité des jointures & des nerfs. Dale. (Il veut apparemment dire des tendons.)

De Castor.

La *graisse* de castor est bonne particulierement dans les maladies de la matrice & des nerfs. On s'en sert aussi dans les épilepsies, les paralysies, les convulsions & les apoplexies. Dale.

On se sert de la *graisse* de castor en onguent dans la paralysie, les convulsions, les maladies histériques, l'apoplexie & l'épilepsie.

Prenez *une demi-livre de graisse de castor,*
d'huile de romarin,
de muscade,
d'ambre,
de macis,
} *de chaque une dragme.* Pomet.

De Tigre.

Les propriétés de la *graisse* de tigre sont les mêmes que celles de la *graisse* de chien. Dale.

De Leopard.

La *graisse* de leopard passe pour un excellent cosmetique. Dale.

De Linx.

La *graisse* de linx est recommandée dans les luxations, la paralysie & la convulsion des membres. Dale.

De Vipere.

La *graisse* de vipere est sudorifique, anodyne & résolutive. On la prend intérieurement & on l'applique à l'extérieur. La dose, quand on s'en sert intérieurement, est depuis une goutte jusqu'à six. Lemery.

De l'Homme.

La *graisse* humaine fortifie & résout ; elle appaise les douleurs ; elle guérit les contractions ; elle amollit les cicatrices & elle dissipe les taches de la petite vérole. Dale.

Nous vendons, dit Pomet, de l'axonge humaine que nous faisons venir de plusieurs endroits : mais comme chacun sait que le maître des hautes œuvres en vend à ceux qui en ont besoin, les Apotiquaires & les Droguistes n'en font pas grand débit. Néantmoins celle que nous pourrions vendre ayant été préparée avec des herbes aromatiques, seroit, sans comparaison, meilleure que celle qui sort des mains de l'Exécuteur de la Justice.

On estime l'axonge ou *graisse* humaine fort convenable pour les rhumatismes & autres maladies provenantes du froid.

La *graisse* humaine est émolliente, résolutive, anodyne, & anti-paralytique ; elle est bonne dans la goutte & les contractions de nerfs. On en fait un onguent de la maniere suivante.

Prenez *de graisse humaine, deux livres,*
de gomme elemi, une demi-livre,
de cire,
de térébenthine,
} *une livre de chacune.*
de baume du Pérou, quatre onces.

Mêlez le tout & faites-en un onguent en fondant toutes ces drogues ensemble. Pomet.

DE LA GRAISSE DES OISEAUX.

De l'Oie.

Hippocrate recommande dans la composition d'un pessaire, la *graisse* d'oie, comme un ingrédient émollient, *de Natura muliebri, L. I.*

Il la conseille comme un onguent très-convenable dans les excoriations douloureuses de la matrice, *de Morb. mul. L. I.* Il dit que le pessaire recouvert avec la *graisse* d'oie est le meilleur de tous, *de Morbis mulierum. L. II,* & il le recommande en plusieurs autres endroits.

Il en ordonne intérieurement pour prevenir l'avortement. *De His quæ uterum non gerunt.*

La *graisse* d'oie est bonne dans les maladies des femmes,

Elle dissipe les gerçures des levres, elle adoucit la peau, & elle calme les maux d'oreille. Dioscoride.

La *graisse* d'oie est plus chaude que la *graisse* de porc. Comme elle est en même-tems plus subtile, elle est plus pénétrante & plus résolutive; aussi s'en sert-on dans les clysteres, lorsqu'il y a exulcération aux intestins. Elle fait renaître les cheveux; elle dissipe la gerçure des levres, le tintement d'oreilles, le spasme & la contraction des nerfs (ou plutôt des tendons,) & elle prévient le resserrement du ventre, surtout dans les enfans. Dale.

Les propriétés de la *graisse* d'oie sauvage sont les mêmes, mais dans un plus haut degré.

De Poule.

Dioscoride recommande la *graisse* de poule dans les maladies des femmes; elle guérit la gerçure des levres, & elle calme les maux d'oreilles.

La *graisse* de poule échauffe & humecte; elle est émolliente & lénitive. On dit que sa nature est mitoyenne entre celle de porc & celle d'oie, & qu'elle corrige l'acreté de cette derniere; elle est bonne pour la gerçure des levres, les maux d'oreilles & les pustules aux yeux. Dale.

D'Autruche.

La *graisse* d'Autruche s'applique avec succès sur les parties nerveuses; elle adoucit les douleurs néphrétiques & elle amollit la rate endurcie, si on en frotte la région.

Elle est plus chaude que celle d'oie; elle est fort convenable pour amollir les tumeurs dures, relâcher les nerfs retirés & calmer les douleurs. Pomet.

De Cygne.

La *graisse* de cygne est émolliente, lénitive, atténuante & par conséquent bonne dans les hémorrhoïdes & les constipations. Elle éclaircit la vue; & mêlée avec du vin, elle efface les taches de la peau. Dale.

De la Frégate.

L'huile de ces animaux est un souverain remede pour la goutte sciatique & pour toutes les autres maladies provenantes du froid. On en fait grand cas dans toutes les Indes. C'est dans ces contrées un médicament précieux. Pomet.

Du Canard.

La *graisse* du canard est recommandée dans l'herpes & dans les tumeurs au visage. Dale.

Du Corbeau.

On dit que la *graisse* de corbeau noircit les cheveux. Dale.

Du Paon.

La *graisse* de paon, mêlée avec du miel & du suc de rhue, est excellente pour la colique. Dale.

De la Caille.

La *graisse* de caille passe pour avoir la vertu d'enlever les taches des yeux. Dale.

De la Tourterelle.

On fait avec la *graisse* de tourterelle un fort bon onguent pour les reins, le ventre, la poitrine, & les aînes. Dale, d'après Schroder.

De Vautour.

On se sert de la *graisse* de vautour, particulierement dans les maladies des nerfs. Dale.

La *graisse* est la seule chose du vautour & des autres oiseaux de proie qui se vende chez les Droguistes. On s'en sert en onguent dans la paralysie & les autres maladies des nerfs. Pomet.

Du Milan.

On se sert de la *graisse* du milan dans les maladies des articulations. Dale.

De l'Epervier.

La *graisse* de l'épervier est bonne dans les maladies des yeux & de la peau. Dale.

Du Hibou.

La *graisse* du hibou, blanche ou grise, éclaircit la vue. Dale.

De la Grue.

La *graisse* de Grue, distillée dans les oreilles, guérit la surdité; elle amollit les duretés de la rate & des autres parties du corps, & elle est bonne aussi dans la roideur du cou. Dale.

De la Cigogne.

La *graisse* de la Cigogne est bonne pour la goutte & pour le tremblement, & la foiblesse des membres. Dale.

DE LA GRAISSE DE POISSON.

Si l'on se frotte les yeux avec de la *graisse* de poisson de riviere, fondue au soleil & mêlée avec du miel, ils en seront éclaircis. Dioscoride.

Du Brochet.

On frotte la poitrine & la plante des piés, aux enfans, avec de la *graisse* de Brochet, dans le rhume & dans la toux. Dale.

De la Carpe.

La *graisse* de Carpe est bonne dans les maladies des nerfs & des tendons, qui proviennent de chaleur. Dale.

De la Perche.

Sa *graisse* est bonne contre les maux d'oreille & l'affoiblissement de la vue. Pour s'en servir, il faut la mêler avec du fiel de ce poisson. Dale.

De l'Ombre.

La *graisse* d'Ombre nettoye les yeux; elle en dissipe la chassie, fondue au soleil & mêlée avec du miel; elle enleve les taches de la peau & les marques de la petite vérole. Dale.

De la Truite.

La *graisse* de Truite est bonne pour les hémorroïdes & les gerçures à l'anus. Dale.

Du Dauphin.

La *graisse* du Dauphin, fondue & bue dans du vin, guérit l'hydropisie. Pline. Dale.

Voici la maniere de la préparer, selon la Pharmacopée d'Edimbourg.

Après qu'on l'aura purgée de ses membranes, fibres & vaisseaux sanguins, on la lavera dans de l'eau fraîche jusqu'à ce qu'elle n'y laisse plus aucune teinture rouge; on la fondra & après l'avoir passée, on la tiendra à l'a-

bri des injures de l'air. Il paroît que les Anciens préparoient les *graisses* avec beaucoup plus de soin que nous. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire ce que nous en avons tiré de Dioscoride.

De la graisse *de Poule & d'Oie.*

La *graisse* de Poule & d'Oie, nouvelle ou gardée sans sel, est bonne dans les maladies de la matrice; mais elle est nuisible à cette partie si elle est salée, ou si elle est devenue rance pour avoir été gardée trop longtems.

Prenez la *graisse* nouvelle de l'un ou de l'autre de ces oiseaux. Mettez-la dans un pot de terre neuf, capable d'en contenir une quantité double de ce que vous avez envie d'en garder. Exposez ce pot à l'ardeur du soleil & faites ensorte qu'à mesure que la *graisse* fond, elle passe à travers un couloir, & qu'elle soit reçue dans un autre pot de terre, & lorsqu'il ne tombera plus de *graisse* dans ce nouveau pot, éloignez-le & laissez refroidir la *graisse*, dont vous vous servirez dans l'occasion.

Au lieu d'exposer le pot au soleil, il y en a qui le mettent dans de l'eau chaude, ou sur des charbons qui donnent une chaleur modérée. Il y a encore une autre maniere de la préparer.

Prenez la *graisse*, & après l'avoir séparée de ses membranes, battez-la dans de l'eau; mettez-la dans un pot, dans lequel on la fondra; jettez-y ensuite un peu de sel bien broyé; passez-la dans un morceau de linge, & serrez-la pour vous en servir dans le besoin.

Cette *graisse* ainsi préparée, est un excellent ingrédient dans les remedes dont on use contre les lassitudes. Dioscoride. *L. II. c.* 86.

De la graisse *de Sanglier & de Cochon.*

On prépare de la maniere suivante la *graisse* de Sanglier & de Cochon.

Prenez la *graisse* la plus nouvelle & la plus compacte, telle que celle qui enveloppe les reins; séparez-la de ses membranes; jettez-la dans une quantité suffisante d'eau de pluie; lavez-la en la frottant beaucoup avec les mains, ensorte qu'elle soit réduite, pour ainsi dire, en bouillie; relavez-la ensuite en la faisant passer successivement par plusieurs eaux; mettez-la dans un pot qui puisse en tenir une quantité double de celle que vous y mettez; jettez-y dessus autant d'eau qu'il en faudra pour que la *graisse* soit couverte; mettez le pot sur le feu; remuez la *graisse* avec une spatule, tandis qu'elle se dissoudra. Lorsqu'elle sera toute fondue, faites-la tomber dans de l'eau à travers un couloir, & laissez-la se refroidir. Séparez-la ensuite d'avec l'eau; mettez-la dans un autre pot que vous aurez eu soin de laver. Jettez dessus un peu d'eau, & faites-la résoudre doucement. Cela fait, ôtez-la de dessus le feu; laissez-la reposer autant de tems qu'il en faut pour que les ordures & parties grossieres tombent au fond. Mettez-la ensuite dans un mortier que vous aurez bien nettoyé avec une éponge. Lorsqu'elle sera coagulée, retirez-la du mortier; séparez-en les parties grossieres qui seront au fond, & faites-la fondre pour la troisieme fois sans eau. Remettez-la pour la seconde dans le mortier, d'où vous la retirerez après l'avoir bien purgée de toute ordure, pour la mettre dans un pot de terre qui sera bien couvert, & qu'on placera dans un endroit frais.

On se servira de cette *graisse*, ainsi préparée, dans le besoin. Dioscoride, *L. II. c.* 87.

De la graisse *de Bouc, de Mouton & de Daim.*

On prépare de la maniere suivante la *graisse* de ces animaux.

Prenez la *graisse* de bouc, de mouton ou de daim; lavez-la; séparez-la de ses membranes, & faites-la chauffer dans un mortier. Battez-la; jettez-y de tems en tems un peu d'eau, jusqu'à ce que vous n'apperceviez plus de sang à sa surface, que la *graisse* surnage & qu'elle paroisse claire & transparente. Mettez-la dans un pot de terre; jettez dessus autant d'eau qu'il en faudra pour la couvrir. Mettez-le pot sur un feu modéré & remuez la *graisse* tandis qu'elle se fondra. Lorsqu'elle sera toute fondue, jettez-la dans l'eau, d'où vous la retirerez lorsqu'elle sera coagulée. Faites-la fondre de rechef dans un pot de terre que vous aurez soin de bien laver, & procedez comme dans la préparation de l'article précédent. Lorsqu'elle aura été fondue sans eau; c'est-à-dire, pour la troisieme fois, mettez-la dans un mortier que vous aurez humecté, & lorsqu'elle sera coagulée, mettez-la dans un pot & serrez-la, comme nous avons dit de la *graisse* de sanglier & de cochon. Dioscoride. *L. II. c.* 88.

De la graisse *de Bœuf.*

Il faut choisir cette *graisse* autour des reins, la séparer de ses membranes & la laver dans de l'eau de mer; la mettre dans un mortier & la bien battre avec de l'eau de mer; la faire fondre, la mettre dans un pot de terre, y jetter de l'eau ensorte qu'il y en ait quatre doigts au-dessus de la *graisse*, & la faire bouillir jusqu'à ce qu'elle ait entierement perdu l'odeur qui lui est propre; ensuite y mêler quatre dragmes de cire d'étrurie, pour chaque livre de *graisse*, & passer le tout. Lorsque cette mixtion sera coagulée, ôter la crasse qu'on trouvera au fond; remettre le reste dans un pot de terre bien couvert, qu'on exposera chaque jour au soleil, jusqu'à ce que la *graisse* ait perdu sa rancidité & soit devenue blanche. Dioscoride. *L. II. c.* 89.

De la graisse *de Taureau, de Panthere & de Lion.*

Voici la maniere dont on prépare la *graisse* de Taureau.

Prenez-la fraîche, & choisissez celle d'autour des reins. Lavez-la dans une eau courante. Séparez-la de ses membranes. Mettez-la dans un pot de terre. Jettez-y un peu de sel & faites-la fondre. Jettez-la ensuite dans de l'eau pure & lorsqu'elle commencera à se figer, prenez-la avec les mains & frottez-la beaucoup, la faisant passer successivement dans différentes eaux, jusqu'à ce qu'elle soit bien lavée. Mettez-la ensuite dans un pot & faites-la bouillir avec parties égales de vin dont l'odeur soit douce. Lorsqu'elle aura jetté deux bouillons, retirez le pot de dessus le feu, & laissez reposer cette mixtion pendant une nuit. Le lendemain, si vous y remarquez quelque odeur de rance, vous la mettrez dans un nouveau pot; vous jetterez dessus encore du même vin, & vous recommencerez la derniere opération, jusqu'à ce que cette odeur soit dissipée.

Il y en a qui n'y mettent point de sel, lorsqu'ils la fondent pour la premiere fois, surtout lorsqu'ils la préparent pour certaines maladies dans lesquelles le sel n'est pas bon: mais en suivant cette derniere prépara-

tion, il ne faut pas s'attendre qu'elle devienne bien blanche. On traite de la même maniere la graisse de panthere, de lion, de sanglier, de chameau, de cheval & d'autres animaux semblables. Dioscoride, *L. II. c.* 90.

ADEPTA PHILOSOPHIA. *Philosophie des Adeptes.* On entend par cette Philosophie, l'art de transformer les métaux en or, & de composer un remede universel. Cet art, si l'on en croit Paracelse, vient immédiatement du Ciel. Il ne peut passer d'un homme à un autre, quoiqu'il convienne en quelques autres endroits qu'on puisse l'apprendre de ceux qui le possedent. Van-Helmont & Paracelse se sont donné beaucoup de peine pour nous apprendre ce que ce n'étoit point; mais ils n'ont pas voulu que nous leur eussions l'obligation de savoir ce que c'est. Les professeurs dans cet art chymérique, sont appellés *Adeptes*.

Paracelse définit la Medecine des *Adeptes*, celle qui traite les maladies seules qui viennent immédiatement du Ciel, dont les hommes sont affligés par l'opération des puissances supérieures.

Ceux qui auront la curiosité de connoître plus à fond cette doctrine extravagante, n'auront qu'à consulter le Traité de Paracelse, *de Occulta Philosophia, L. I. c.* 8. Au reste, je ne crois pas qu'ils y fassent quelques découvertes qui les dédommagent de la peine de leur lecture.

ADER. Ruland définit ce mot, *lac recens sine butyro*, c'est-à-dire, ce me semble, du lait frais dont on a ôté la crême, ou du babeure de lait frais.

A D H

ADHÆRENTIA. *Adherence.* Castelli.

ADHATODA. *Noyer de Malabar.*

DESCRIPTION.

Ses feuilles croissent opposées les unes aux autres. Le calice de la fleur est oblong, & composé d'une seule piece. La fleur est du genre des monopétales irrégulieres; elle est divisée en deux levres: sa partie supérieure est courbée en forme d'arc, & ses levres sont retournées en embas. Son ovaire se change en un fruit dont l'écorce est ligneuse, & qui est partagée en deux cellules qui contiennent une sémence applatie, & qui a la forme d'un cœur. Nous ne connoissons quant à présent, que les deux especes suivantes de cette plante.

1. *Adhatoda Zeylanensium*, H. L. *Le noyer de Malabar commun.*
2. *Adhatoda Indica folio saligno, flore albo*, Boerh. *L'adhatoda Indien*, à fleurs blanches & à feuilles de saules. *Dict. de Miller.*

Elle a la vertu d'expulser le fœtus mort; c'est ce que signifie *adhatoda* dans la langue de Ceylan.

ADHEHE. *Lait aigre* ou *babeurre.* Ruland.

ADHO ou ADOC. *Lait.* Ruland.

A D I

ADIACHYTOS. Ἀδιάχυτος, d'α privatif, & διαχέω, *repandre, dissiper, prodiguer; habillé décemment.* On trouve ce mot dans le Livre d'Hippocrate, *de Decenti habitu.* Ce grand homme n'a pas dedaigné de donner aux Medecins quelques préceptes sur la maniere dont ils devoient être vêtus. Il a dit positivement que les airs & la contenance d'un fat deshonoroient le Medecin qui se les donne. Il a décrit une espece de personnes qui tâchoient de suppléer de son tems, aux connoissances qui leur manquoient pour pratiquer la Medecine avec succès, par la magnificence imposante des habits. On les voit, dit Hippocrate, sur les places publiques, se donner en spectacle au peuple, qu'ils tâchent de surprendre par des dehors brillans. L'espoir du gain est la seule raison qu'ils aient de chercher à en captiver la bienveillance. Il ajoute, vous reconnoîtrez les gens que j'ai en vue à leurs habits: plus leur profusion en ce point est extravagante, plus ils doivent être méprisés & fuis de ceux qui les voyent.

ADIANTUM, *Capillaire* ou *Adiante.* C'est une plante qui pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié, menues, noirâtres, divisées en rameaux très-déliés, où sont attachées beaucoup de petites feuilles semblables à celles de la coriandre, presque triangulaires, découpées, molles, douces au toucher, odorantes & d'un gout assez agréable.

La décoction de cette plante prise en boisson, soulage dans la difficulté de respirer, dans l'asthme, les maladies de la rate, dans la difficulté d'uriner & dans la jaunisse. Elle dissout la pierre, elle resserre le ventre & elle est bonne contre la morsure des animaux venimeux. On la fait infuser dans du vin pour les foiblesses d'estomac. Elle provoque les menstrues & les vuidanges; elle arrête le crachement & vomissement de sang. On en fait un cataplasme contre la morsure des animaux venimeux. Elle fait renaître le poil & les cheveux, & elle resout les tumeurs scrophuleuses. La lessive d'*adiante* nettoye la tête des enfans qui ont la teigne ou la gale. Appliquée avec le laudanum, le myrsininum & l'huile de lis ou avec de la laine grasse & du vin, elle arrête la chute des cheveux & elle raffermit ceux qui restent. En décoction avec du vin, elle produit le même effet. Si on en mêle dans la mangeaille des cailles & des coqs, elle les excitera au combat. On en plante autour des étables de moutons, pour l'usage de ces bestiaux. Elle croît dans les endroits humides & marécageux, sur les vieilles murailles, & aux environs des fontaines. Dioscoride. *L. IV. c.* 136.

Les modernes comprennent sous le nom d'*adiante*, plusieurs especes de capillaires. On distingue ainsi la premiere dans les Auteurs.

1. *Adiantum vulgare, capillus veneris.* Offic. *Adiantum*, Cod. Med. 1111. *Adiantum sive capillus veneris*, J. B. 3. 751. Raii Hist. 1. 147. *Adiantum, capillus veneris*, Chab. 555. *Adiantum verum, sive capillus veneris verus*, Park. 1049. *Adiantum foliis coriandri*, C. B. 355. Tourn. Inst. 543. Elem. Bot. 433. Hist. Oxon. 3. 587. *Capillus veneris verus.* Ger. 982. Emac. 1143. *Vrai capillaire.*

Adiante vulgaire. C'est une espece de capillaire qui pousse plusieurs tiges, à peu près à la hauteur d'un pié, foibles, menues, noirâtres, divisées en rameaux très-déliés, où sont attachées beaucoup de petites feuilles rondes, semblables à celles de la coriandre, rangées par ordre autour de sa tige. Sa racine est fibreuse & noire. Son fruit naît sur les plis des extrémités de ses feuilles, qui après s'être allongées, se replient sur elles-mêmes; il ressemble à une petite semence.

Le meilleur que nous ayons vient des parties méridionales de la France.

Cette espece d'*adiante* étant le vrai capillaire, c'est d'elle qu'il faut se servir pour composer le sirop de capillaire; & c'est de ce sirop qu'on parle, lorsqu'on ordonne le sirop de capillaire. Lorsqu'on n'a point de capillaire, on lui substitue le *trichomanes.*

L'*adiante* ou le vrai capillaire, pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié & quelquefois d'un pié, menues, noirâtres, partagées en rameaux très-déliés, où sont attachées beaucoup de petites feuilles semblables à celles de la coriandre, presque triangulaires, découpées, molles, tendres, douces au toucher, odorantes, d'un gout assez agréable. Cette plante ne porte point de fleurs. Son fruit, selon les observations de M. de Tournefort, naît sur les plis des extrémités de ses feuilles, qui après s'être allongées, se replient sur elles-mêmes, & couvrent plusieurs capsules sphériques, qui sont collées contre ces mêmes plis, & qui ne peuvent être découvertes que par le moyen d'un microscope. Ces capsules sont garnies d'un cordon à ressort, qui par sa contraction les fait ouvrir. Elles contiennent quelques semences presque rondes. Sa racine est fibreuse & noire. Le capillaire se trouve souvent entrelacé dans une sorte de gason mousseux &

roux. Il croît aux lieux humides, pierreux, contre les murailles, au bord des fontaines & des puits, surtout s'ils sont à l'ombre. Le meilleur que nous ayons en France, naît au Languedoc, aux environs de Montpellier. LEMERY.

Le capillaire est apéritif & atténuant, bon pour les maladies des poumons & de la poitrine, telles que la toux, la difficulté de respirer, l'enrouement & autres semblables. Il passe encore pour avoir quelque efficacité contre la pierre & la gravelle, l'ardeur d'urine & la difficulté d'uriner. La seule préparation qu'on en fasse dans les boutiques d'Apotiquaires, c'est le sirop. MILLER.

On fait un grand usage des feuilles du capillaire. On croit qu'elles purifient le sang, en réduisant les humeurs qui le composent à un tempérament convenable. Elles atténuent & chassent les phlegmes & la bile, de quelque nature qu'elle soit, c'est-à-dire, la bile proprement dite, & celle que les Anciens appelloient la bile noire. Elles dissipent les humeurs superflues & principalement les sérosités qu'elles font évaporer par la transpiration. Elles provoquent les urines & la sueur & elles résistent puissamment à la putréfaction. On l'ordonne par conséquent avec succès dans toutes les fievres.

On s'en sert particulierement dans toutes les maladies auxquelles les poils & les cheveux sont sujets. C'est un remede contre l'*alopécie*. Le capillaire nettoye la tête & les cheveux, raffermit ceux qui sont menacés de tomber, & les empêche de devenir gris. Il excite toutes les fonctions du cerveau, il tempere l'excès des humeurs qu'il contient, & il corrige les défauts qu'elles ont. Ainsi il purifie les esprits animaux, il abbat les vapeurs chaudes & bilieuses, & il adoucit celles qui tendent à devenir acres, acides ou narcotiques. Conséquemment il est excellent dans les insomnies, les maladies des poils & des cheveux, les épilepsies, la frénésie, la folie, la mélancholie, le mal de tête, toutes les maladies & les tumeurs qui surviennent dans cette partie. Il éclaircit la vue, il diminue & dissipe les fluxions habituelles d'humeurs sur les dents, les oreilles & les glandes de la gorge & du col. Il réjouit le cœur par son odeur agréable, & il fortifie les facultés vitales. Il est d'un usage salutaire dans les maux de poitrine, il débarrasse les poumons, il atténue & dissipe les humeurs épaisses & visqueuses qui s'attachent aux bronches de la trachée-artere. C'est un fort bon remede contre la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, la péripneumonie, la pleurésie, le crachement de sang, les défaillances & l'ardeur d'estomac.

Il resserre les fibres de l'œsophage & de l'estomac, & les remet au ton convenable. Il dissipe les amas d'humeurs qui causent les nausées & les envies de vomir. Il étanche la soif, il pénetre, il humecte, & il purge doucement l'estomac & les intestins. Il rafraîchit le foie & la rate, il dissipe les obstructions qui y sont formées, quelqu'invétérées qu'elles puissent être. Il emporte le gravier qui se trouve dans les reins & dans la vessie. Il en dégage les uréteres. C'est un préservatif & un remede contre la jaunisse & les pâles-couleurs. Il agit puissamment sur les parties de la génération en particulier. Il est capable de prévenir la stérilité, il chasse les vuidanges & l'arriere-faix de la matrice, il provoque les regles, si elles retardent & si elles manquent; il les arrête, lorsqu'elles sont trop abondantes & qu'elles durent trop long-tems. Il dissipe les fleurs blanches. Il est bon dans les maladies des articulations & dans les affections des nerfs, dans les engourdissemens, les spasmes, les relâchemens & les contractions des muscles. Il adoucit & resout les concrétions qui attaquent les ligamens aux articulations; on peut donc en user dans la goutte & dans la sciatique. Il est convenable à toutes sortes de tumeurs chaudes ou froides, œdemateuses, squirreuses, inflammatoires ou érésipilateuses. Il est bon dans les plaies, les ulceres, les fractures, les luxations & toutes les maladies de la peau. RAY d'après PETRUS FORMIUS.

Voilà sans contredit un bel éloge du capillaire; trop beau peut-être, dira-t-on. Quoiqu'il en soit, nous pouvons en conclurre qu'on a regardé cette plante comme un excellent apéritif & un merveilleux altérant. Si nous considérons d'ailleurs que la plupart des especes d'*adiante* abondent en sels neutres & savoneux, approchans de la nature du nitre, nous ne serons point étonnés des effets singuliers du capillaire dans toutes les maladies dont l'obstruction sera la cause ou l'effet. Au reste, il en faut prendre en grande quantité, fréquemment & en continuer l'usage pendant long-tems, si l'on veut en tirer quelqu'avantage.

La meilleure maniere d'en user, c'est de le prendre en décoctions ou en infusions, mais très-fortes.

M. Ray observe que cette plante ne possédant aucune qualité sensible que dans un degré très-modéré, il seroit tenté de dire qu'on ne doit pas en attendre de grands effets. Mais nous savons par expérience, que la vertu apéritive & altérante des simples ne dépend en aucune maniere de la force de leurs qualités sensibles; d'où nous conclurrons que la remarque de l'Auteur que nous venons de citer, ne contient rien de désavantageux à la plante dont il est question.

L'*adiante* ou capillaire de Canada, dont nous faisons grand usage, a beaucoup de ressemblance, tant par la description qu'on en fait, que par les vertus qu'on lui attribue, à l'*adiante* ou capillaire vulgaire. On le distinguera dans les Auteurs de la maniere suivante.

Adiantum Canadense, vel capillus veneris Canadensis; Cod. Med. 4. *Adiantum Americanum*, Corn. 7. Raii Hist. 1. 148. Fill. Hort. Pis. 3. Tourn. Inst. 543. Elem. Bot. 433. Boerh. Ind. A. 26. *Adiantum fruticosum Americanum*. Park. Theat. 1049. *Adiantum fruticosum Brasilianum*, C. B. Prod. 150. Pin. 355. Chomel. 83. *Adiantum fruticosum Americanum, summis ramulis reflexis, & in orbem expansis*. Pluk. Phytog. 124. Almag. 10. Hist. Oxon. 3. 588. DALE.

Les capillaires sont de petites plantes qui nous sont apportées dans leur entier, de différens endroits, dont les premiers & les plus estimés sont ceux qui nous viennent de Canada, & qui pour cette raison sont appellés Capillaires de Canada, & par les Botanistes, *Adiantum album Canadense*, c'est-à-dire, *Adiante* blanc de Canada. Cette plante croît environ de la hauteur d'un pié. Sa tige est fort menue, dure & noirâtre, il en sort de petites branches chargées de feuilles & dentelées. Il en croît aussi au Bresil, ce qui a fait donner à celui-ci le nom d'*Adiantum Brasilianum*, ou *Adiante* du Bresil. On cultive cette petite plante avec grand soin au Jardin du Roi à Paris, ainsi qu'une grande quantité d'autres plantes étrangeres qui y ont été apportées de plusieurs endroits du monde.

Nous employons les capillaires qui nous viennent du Canada, à en composer des sirops, auxquels nous donnons en les faisant bouillir, assez de consistance. Nous leur ajoutons un peu d'ambre gris. On attribue beaucoup de propriétés à ces sirops; on s'en sert dans la toux, les catharres & les maladies de la poitrine; & nous en donnons aux enfans nouveaux-nés, en y mêlant un peu d'huile d'amande-douce. Quant au choix de cette plante, il faut la prendre la plus nouvelle, la moins fanée & la plus entiere qu'il sera possible. POMET.

On nous apporte aussi du Canada & du Bresil & de plusieurs autres lieux de l'Amérique, une espece de capillaire sec, beaucoup plus grand que le nôtre. Il est appellé par C. Bauhin, *Adiantum fruticosum Brasilianum*, & en François Capillaire de Canada. Il croît comme la fougere. Sa tige est menue, dure, lisse, de couleur rouge, brune ou purpurine, tirant sur le noir, se divisant en plusieurs branches, presque semblables à celles de l'*adiante* ordinaire, mais obtuses, oblongues, dentelées d'un côté, entieres de l'autre, molles, tendres, odorantes. Ce capillaire est le plus estimé, par ce qu'il a le plus d'odeur.

Il est si commun en plusieurs lieux de l'Amérique, & principalement en Canada, que les Marchands en garnissent leurs marchandises au lieu de foin, quand ils veulent les envoyer dans les pays éloignés. C'est par ce moyen que nous en recevons beaucoup: mais il est meilleur quand il vient enveloppé à part dans des sacs de papier, ou enfermé dans des boîtes, parce que son odeur s'y est mieux conservée. On doit le choisir nouveau, vert, odorant, entier, mou au touché.

Les capillaires contiennent peu de phlegme, beaucoup d'huile, médiocrement de sel. Ils sont pectoraux, apéritifs, ils excitent les crachats, ils adoucissent les acretés du sang, ils provoquent les regles. Lemery.

La troisieme espece de plante que les Botanistes ont comprise sous le nom d'*adiante* ou de capillaire, est le *ruta muraria*. Voici les noms qu'ils lui donnent.

Adiantum album, *Ruta muraria*, *salvia vitæ*. Offic. *Adiantum album*. Raii Hist. I. 146. Synop. 48. *Adiantum album montanum*. Herm. Hort. Lugd. Bat. 10. *Ruta muraria*. C. B. 356. Tourn. Inst. 541. Elem. Bot. 433. J. B. III. 753. Chab. 555. Boerh. Ind. A. 26. *Ruta muraria sive salvia vitæ*. Park. 1050. Ger. 983. Emac. 1144. *Filicula petrea*, *rutæ facie*. Hist. Oxon. III. 585. *Muraria semper virens vulgaris*, Dill. Cat. 73. Dale. *Capillaire blanc*.

C'est une très-petite plante, qui croît rarement à plus de trois pouces de hauteur. Ses tiges sont foibles, de couleur blanche; elles poussent un grand nombre de petites feuilles rondes, épaisses, semblables à celles de la rue, dentelées aux extrémités, d'un verd blanchâtre, couvertes dans leur partie inférieure & lorsqu'elles ont toute leur grandeur, de graines menues comme de la poussiere. On la trouve sur les pierres des vieilles murailles & des vieux bâtimens. Sa petite racine est fibreuse & elle demeure attachée aux lieux où elle croît, pendant plusieurs années.

Cette plante est un des cinq capillaires dont on fait mention dans les Pharmacopées, & elle a les mêmes propriétés que les quatre autres. On s'en sert quelquefois dans les décoctions pectorales & dans les aposemes diurétiques.

On a pris cette herbe pour l'hyssope de Salomon. Elle vient sur les murs dans les pays chauds, & elle est très-bonne dans les maladies de poitrine. Elle a le gout de l'huile douce, & elle corrige la puanteur de l'haleine. Broyée avec de l'eau chaude & du miel, elle soulage les asthmatiques & les malades qui ont la poitrine attaquée. Elle provoque les urines, elle chasse le gravier, & elle est d'un usage salutaire dans l'asthme & dans la pleurésie. Boerhaave.

La quatrieme espece d'*adiante* est l'*adiante* noir, *adiantum nigrum*, Offic. *adiantum nigrum officinarum*, J. B. III. 742. Raii Hist. I. 152. Synop. 50. *adiantum nigrum vulgare*. Park. 1049. *Adiantum foliis longioribus pulverulentis, pediculo nigro*. C. B. 355. Hist. Oxon. III. 588. Boerh. ind. A. 26. *Onopteris mas*, Ger. 975. Emac. 1137. *Filicula, quæ adiantum nigrum officinarum*, El. Bot. 432. *Filicula quæ adiantum nigrum officinarum pinnulis obtusioribus & acutioribus*. Tourn. Inst. 542. Buxb. 113. *Capillaire ordinaire noir*.

Ce capillaire croît à peu près de la hauteur d'un demi-pié. Ses tiges sont foibles, douces & noires, partagées en plusieurs rameaux qui poussent des feuilles petites, fermes, éclatantes, vertes, assez profondément découpées & pointues par le bout. Elles croissent sur de petites branches; elles sont opposées deux à deux, & l'on en trouve dans cet ordre jusqu'à douze & quatorze paires. Le sommet de la branche se termine comme la fougere. Les semences sont attachées, comme une poussiere brune, à l'extrémité des feuilles en dessous. La racine de cette plante est foible & assez longue. Elle croît dans les haies, au pié des arbres. C'est une des cinq especes que l'on comprend sous le nom commun de capillaire. Elle a les mêmes propriétés que les quatre autres; & l'on s'en sert de même dans les toux, dans toutes les maladies du poumon & des reins. Quelques Auteurs la recommandent dans la jaunisse.

La cinquieme espece d'*adiante* est l'*adiante* de couleur d'or, *adiantum aureum & polytrichum aureum*, Offic. *Adiantum aureum majus*. Raii Hist. I. 123. Synop. 28. Cat. Angl. VII. 123. *Polytrichum aureum majus*. C. B. 356. Park. 1051. *Polyt. Apuleii, & majus quibusdam*, J. B. III. 760. *Polytrichum Apuleii majus*, Chab. 558. *Polytrichum vulgare & majus, capsulâ quadrangulari*, Dill. Cat. 221. *Muscus saxatilis, aut sylvestris trago*. El. Bot. 439. *Muscus capillaceus major, pediculo & capitulo crassioribus*. Tourn. Inst. 550. Bux. 219. *Aureus capillaris medius*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 431. *Muscus coronatus major, pileolo villoso aureo*. Hist. Ox. III. 630. Boerh. Ind. A. 21. *Muscus capillaris, seu adiantum aureum*, Ger. 1371. *Muscus capillaris, seu adiantum aureum majus*, Ger. Emac. 1559. *Capillaire doré*. Dale.

C'est une petite plante longue environ comme le doigt, portant beaucoup de feuilles petites, courtes & épaisses. Ses tiges portent en leurs sommités de petites têtes longuettes: ses racines sont très-menues & filamenteuses. Elle croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevassées & humides, entre la mousse des vieux arbres. Sa tête contient la semence, qui tombe sur la terre lorsque le chapiteau qui la couvre vient à se séparer du reste.

C'est une des cinq plantes qui portent le nom de capillaire. On en fait rarement usage; cependant quelques Auteurs lui attribuent les mêmes propriétés qu'aux quatre autres. On dit de plus qu'elle est très-bonne pour prevenir la chûte des cheveux; à cet effet, on la fait bouillir dans de l'eau, & l'on s'en lave la tête. Dale dit que sa décoction est recommandée dans la pleurésie. Miller.

ADIAPHOROS. Ἀδιάφορος, d'α privatif & διαφέρω, différer. *Qui ne differe point*. Constantin.

On applique quelquefois ce terme aux alimens.

ADIAPNEUSTIA. Ἀδιαπνευστία, d'α privatif & de διαπνέω, transpirer. C'est un accident qui naît de l'obstruction des pores. *Défaut de transpiration*. Galien en fait mention, *L. XI. Meth. Med.* Gorræus.

Ce terme ne signifie autre chose que défaut de transpiration; & ce défaut est souvent la cause ou l'effet de plusieurs maladies, soit aigues, soit chroniques.

ADIAPTOTOS. Ἀδιάπτωτος, d'α privatif & de διαπίπτω, glisser. Ce terme signifie *ferme*. C'est le nom que Galien donne à un remede contre la colique, *L. IX.* τῶν κατὰ τόπους. Ce remede est composé de pimprenelle, de semence de jusquiame, de poivre blanc, quarante dragmes de chacun; de jus de pavots, vingt dragmes; de safran, six dragmes; d'opobalsamum, trois dragmes. Faites du tout un électuaire. Ce remede paroît avoir été nommé *adiaptotos*, de son efficacité constante dans la plupart des coliques. Gorræus.

ADIARRHOEA. Ἀδιαῤῥοια, d'α privatif & de διαῤῥέω, couler. Suppression générale de toutes les évacuations nécessaires du corps, & rétention de toutes les humeurs qui doivent être expulsées. Foesius.

ADIB. Animal dont Avicenne a fait mention. Castelli croit que c'est le loup.

ADIBAT. En jargon alchymiste, *mercure*. Ruland. Johnson.

ADIBISI ou ADIBIZI, *Testudo*, *tortue*. Le mot allemand par lequel Ruland interprete celui-ci, signifie limaçon. Ruland.

ADIDACUS, ou selon Ruland, ADIDE ALARCHOS, ou ADIDA LARCHOS, ou CALCECUMENON. Johnson, le copiste de Ruland, & Castelli ont prudemment banni de leurs Dictionnaires ces mots & quelques autres, dont la signification est encore plus difficile à déterminer. Le seul Ruland a fait mention de celui-ci; & quand j'en apporterois la définition qu'il en donne, je ne vois pas que le Lecteur en fût plus instruit, ni qu'il en tirât quelque utilité.

ADJECTIO, ou ADDITIO, *Addition*, l'action par laquelle on supplée en quelque chose ce qui y manque. Castelli.

ADICE. Ἀκαλήφη. On donne quelquefois ce nom à l'ortie. Gorræus.

ADIPSATHEON. C'est, selon Pline, un arbrisseau couvert d'épines, qui croît dans les Isles de Nigros & de Rhodes. Pline, *L. XXIV. c.* 13.

ADIPOSA MEMBRANA. Voyez *Cellulosa membrana* & *Adeps*.

ADIPSON. Ἄδιψον, d'ἀ privatif & de δίψα, soif. Hippocrate dit dans son traité *de Ratione victûs in acutis*, que la tisane est, à cause de sa partie glutineuse, un *adipson*, ou qu'elle prévient & étanche la soif. Dans le même ouvrage, il applique ce mot à l'oxymel, auquel il attribue la même propriété qu'à la tisane.

On appelloit de ce nom tous les remedes propres à prevenir ou à calmer la soif, soit qu'on les prît en boisson, soit qu'on en fît des gargarismes. On peut aussi l'appliquer à ceux qui écartent la secheresse : car la secheresse étant la cause principale de la soif, il est évident que ce qui étanche la soif doit être humectant; si la fraîcheur se réunit à cette premiere qualité, l'effet n'en sera que plus prompt, car la fraîcheur tend à conserver la moiteur, que le feu tend à détruire. Il y a toutefois plusieurs ingrédiens chauds capables d'appaiser la soif; tels sont la régliſſe & le poivre, en les gardant dans la bouche; la régliſſe, en vertu de son suc humide & visqueux; le poivre, par la vertu qu'il a en picotant d'attirer dans la bouche, & de faire séparer une grande quantité de salive. On peut encore mettre au nombre des *adipsons* les éclegmes & les potions rafraîchissantes dont Galien a fait une multitude de descriptions *Lib.* Τῶν κατὰ τόπους.

ADIPSOS. Ἄδιψος; *Palmier d'Egypte*. C'est un grand arbre qui ne vient pas droit, verd, ayant l'odeur du cognacier, la feuille du mirthe, le fruit du caprier. Ce fruit a une odeur agréable : mais il n'est pas bon à manger, il n'est point renfermé dans une coquille. Lorsque le fruit n'est pas encore mûr, on l'appelle μυροβάλανος; lorsqu'il est mûr & noir, on l'appelle φοινικοβάλανος. Théophraste donne à cet arbre le nom de βάλανος, c'est-à-dire, glandée, à cause de son fruit. Comme ce fruit cueilli avant qu'il soit mûr, a la vertu d'étancher la soif, l'arbre qui le porte s'appelle encore ἄδιψος. Salinus prétend que ce dernier nom lui vient de ce qu'une potion faite de son suc, qui est aigre, raffraîchissant & astringent, étanche la soif, de même que celle que l'on prépare avec nos poires, nos pommes & la corme.

La régliſſe est aussi appellée *adipsos* par Théophraste, Dioscoride & Pline, parce que le suc visqueux & doux de sa racine calme la soif & la faim. C'est pourquoi on l'ordonne quelquefois aux hydropiques, qui sont toujours altérés.

Adipsos est encore le nom d'une pilule composée par Asclépiade de la maniere suivante.

Prenez *de la graine de concombre de jardins, de pourpier,* } 8. *drag. de chacun.*
de gomme tragacanthe, trois dragmes.

Dissolvez la gomme dans des jaunes d'œufs frais; & ajoutez-la ensuite aux autres ingrédiens : réduisez le tout en poudre très-menue; mêlez bien les poudres, & leur donnez la forme de pilules. Faites les sécher, & ordonnez-en une au malade, qui la tiendra sous sa langue, & qui la sucera. Galien fait mention de ce remede, *L. III.* Τῶν κατὰ τόπους. Gorræus.

ADIRIGE. Ruland rend ce mot par ammoniac : c'est apparemment du sel ammoniac qu'il veut parler; ce sel étant en chymie d'un usage beaucoup plus grand que la gomme de même nom, & étant souvent appellé par cette raison du nom seul d'ammoniac.

ADJUTORIUM. L'os du bras appellé plus ordinairement l'*humerus*. Castelli d'après *Jean l'Anglois* & *Vesale*.

Adjutorium se dit quelquefois d'un remede extérieur appliqué sur la partie affectée, pour concourir par son action avec un remede intérieur. Castelli d'après *Theodorus Priscianus*.

ADJUVANTIA, *Aidans*. On désigne par ce mot les remedes qui aident & fortifient la nature dans la cure des maladies.

ADIYLISTOS. Ἀδιΰλιστος, d'ἀ privatif & de ὑλίζω, couler; du vin qu'on n'a point passé, qui est sur la lie. On en usoit ainsi toutes les fois qu'on vouloit conserver à de certains vins toute leur force & tout leur gout. Quant à d'autres vins qu'on vouloit affoiblir pour l'usage de la Medecine, & rendre plus doux & plus gracieux à boire, on pratiquoit aussi quelquefois la même méthode, Gorræus.

ADM

ADMIRABILIS, *Admirable*. Epithete que quelques Chymistes ont donnée par hyperbole à quelques-unes de leurs compositions. Ils l'ont appliquée généralement à toutes les pierres factices & médicinales, dont il y a un grand nombre. En voici une dont M. Lemery donne la description, & qu'on a ainsi nommée, dit-il, à cause de ses grandes qualités.

Pulvérisez & mêlez ensemble *du vitriol blanc*, 18 *onces*.
du sucre fin, du salpetre; } *de chacun neuf onces.*
de l'alun, deux onces;
du sel ammoniac, six dragmes;
du camphre, deux onces.

Mettez le mélange dans un pot de terre verniſſé; humectez-le en consistance de miel avec de l'huile d'olive. Puis ayant mis le pot sur un petit feu, faites desſécher doucement la matiere, jusqu'à ce qu'elle ait pris la dureté d'une pierre : gardez la couverte; car elle s'humecte aisément.

Elle est détersive, vulnéraire, astringente; elle résiste à la gangrene; elle arrête le sang, étant appliquée seche ou dissoute. On l'emploie pour les cataractes des yeux en collyre, pour les ulceres scorbutiques, pour les vieilles gonorrhées, en injection. On ne s'en sert qu'extérieurement.

On doit observer de modérer un peu le feu dans cette opération, à cause de la volatilité du camphre; mais quelque soin qu'on y apporte, il s'en dissipe toujours une grande partie. Pour suppléer à ce défaut, on peut en ajouter quelques grains dans la pierre, à mesure qu'on veut s'en servir. Lemery.

Castelli cite une pierre *admirable* de Junken.

ADMISURAB, *terre*. Ruland.

ADN

ADNATA TUNICA, *tunique de l'œil*, qu'on appelle aussi la conjonctive & l'albuginée. Elle forme ce qu'on appelle le blanc de l'œil. Elle est formée par une expansion tendineuse des muscles qui servent à mouvoir l'œil. Elle couvre tout le globe de l'œil, excepté la partie antérieure qu'on appelle la cornée. On ne la compte point entre les *tuniques* propres. Elle est d'une extreme sensibilité; & elle abonde en veines & en arteres, qu'on apperçoit aisément dans l'inflammation des yeux. Winslow, Drake, Keil.

Cette *tunique* couvre la partie de l'œil qu'on appelle le blanc. Elle s'étend en rond; & elle s'unit avec les deux paupieres. En s'avançant ainsi jusqu'au haut de la partie interne des paupieres, elle empêche que les corps étrangers n'entrent dans l'intérieur de l'œil. D'ailleurs elle aide par son poli à rendre insensible la friction des paupieres sur les parties de l'œil qu'elle couvre. Cheselden.

ADNATA ou ADNASCENTIA. Ce sont ces reproductions nouvelles qui s'engendrent sous terre, & qui partent du lis, de l'hyacinthe, du narcisse, &c. qui deviennent à la longue des racines réelles : en un mot, c'est ce que nous appellons des cayeux. Miller.

On entend encore par ce terme tout ce qui croît avec les corps des animaux & des végétaux, & ce qui en fait partie inséparable, comme la laine, les cheveux, les cornes & les fruits; ou accidentelle, comme les fungus, le gui & les excrescences. GALIEN.

On écrit quelquefois *agnata*.

ADO

ADOC, *lat.* RULAND.

ADOLESCENS. Les bares de fer qui soutiennent le feu dans un réchaut ou dans un fourneau. Telle est au moins la signification du mot allemand par lequel Ruland rend le terme *adolescens*: mais je ne sai d'où il l'a tirée. Le mot allemand est *grender*, auquel on pourroit encore trouver un autre sens. Entre les autres extravagances qui vinrent en tête à Paracelse, il eut celle de produire un homme sans l'assistance de la femme, par une suite apparemment du mépris qu'il faisoit du sexe, il n'eût pas été fâché de le priver de cet avantage, qu'il possede exclusivement. Ses Disciples disent qu'il produisit effectivement quelque chose qui en avoit la forme, en mettant de la liqueur séminale en digestion dans une bouteille couverte de fumier. On appelle cette production l'*homuncio* de Paracelse; explication qui revient au mot allemand, & qui s'accorde mieux avec le mot latin.

ADONION. Ἀδώνιον. Gorræus prétend que c'est une espece d'auronne qu'on mettoit dans des pots, & qui servoit d'ornemeut dans les jardins.

ADONIS FLOS. Espece de renoncule.

Description.

Elle a la feuille comme la camomille. Sa fleur a plusieurs feuilles disposées comme dans la rose. Ses semences sont renfermées dans des capsules oblongues.

Il y a deux especes de *flos Adonis*.

1. *Adonis hortensis, flore minore atrorubente*. C. B. La rouge & commune.

Gerard dit que les marchandes de fleurs l'appellent rose à Ruby.

On croit sa graine bonne pour la pierre, mise en poudre & infusée dans du vin. Elle soulage dans la colique. RAY d'après *Parkinson*.

Ses fleurs infusées dans du vin produisent aussi ce dernier effet. GERARD.

2. *Adonis sylvestris, flore luteo, foliis longioribus*. La jaune, à feuilles longues, la sauvage. MILLER.

Ray prétend que cette espece ne differe de la premiere que par la couleur.

3. *Adonis ellebori radice, buphtalmi flore*. L'adonis à racine d'ellébore, & à fleur d'œil de bœuf.

Les Allemans s'en servent dans leurs compositions médicinales, comme de l'ellébore même. MILLER.

ADOR. Espece de grain, qu'on appelle encore *spelta* & *zea*. Voyez *spelta* & *zea*.

ADORAT. Le poids de quatre livres. RULANN.

ADOS. Eau dans laquelle on a éteint un fer rouge. RULAND.

ADP

ADPLUMBATUM. On ne trouve ce mot que dans Scribonius Largus, 271. après avoir fait la description d'une espece d'acopum, il recommande de le mettre dans un vase bien convert & fermé, *adplumbato*, avec du plomb.

On trouve le terme *circumplumbato* employé à peu près dans le même sens, dans la description que Caton fait d'une machine propre à exprimer l'huile d'olive.

ADR

ADRA RIZA. C'est ainsi, selon Blancard, qu'on appelle la racine d'aristoloche. Je n'ai trouvé ce terme que dans cet Auteur.

ADRACHNE. Il est ainsi marqué dans les Auteurs. *Adrachne Officinarum*, Park. Theat. 1490. Raii, Hist. II. 1577. *Adrachne Theophrasti*, Ger. Emac. 1602. J. B. 87. *Adrachne Theophrasti arbuto, seu cemaro, proximè accedens*, Chab. 4. *Arbutus folio non serrato*, C. B. Pin. 460. Pluk. Almag. 49. Jonf. Dendr. 65. Tourn. Cor. 41. *Arbutus discoridis vera cometa dicta*, Wbecl. Itin. 452. DALE, p. 312.

On en trouve en abondance dans l'Isle de Candie, sur les montagnes de Leuce & dans d'autres endroits, entre des rochers; il ressemble plus à un buisson qu'à un arbre. Il est toujours verd. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier; on ne peut même les en distinguer que par l'odorat. Celles de l'*adrachne* ne sentent rien. L'écorce du tronc & des branches est si douce, si éclatante & si rouge, qu'on les prendroit pour des morceaux de corail. L'écorce se fend en été, & tombe par petits morceaux. L'arbrisseau perd alors sa couleur rouge, & il en prend une qui tient le milieu entre le rouge & le cendré. Il fleurit & porte fruit deux fois l'an, de même que l'arbousier. L'*adrachne* a ses fruits tout semblables à ceux de l'arbousier; & il n'y a pas moyen de les distinguer. Quant aux arbres, le premier differe du second, en ce qu'il ne croît que sur les montagnes, qu'il n'a point la feuille dentelée, & que son écorce n'est point crevassée au tronc. Son bois est dur, luisant & roide.

Les paysans en font du feu, & les Tourneurs des fuseaux.

Théophraste le compte parmi les arbres qui ne meurent point, pour être dépouillés de leur écorce; qui sont toujours verds, & dont le sommet est couvert de feuilles en hiver.

On appelle cet arbre en Crete & dans toute la Grece, ἀδράκλα, *adracla*. BELLUS.

Bellonius a eu plusieurs fois occasion dans ses voyages de remarquer cet arbre, mais particulierement dans celui d'Alep à Antioche, sur les montagnes. Les voyageurs n'y avoient point laissé de fruit, parce qu'il étoit mûr; qu'il est bon à manger, & qu'il est d'une couleur qui invite à le cueillir. Il vient en grappe, & il est de la grosseur & de la couleur de la framboise.

Tous ceux qui ont lu dans Théophraste la description de l'*Adrachne*, ne douteront point que cet arbre ne soit le même que l'*Adracla* de Bellus: ce qui est encore confirmé par la similitude des mots *Adrachne* des anciens Grecs, & d'*Adracala* des modernes.

Ἀδράχνη. *Adracne*. Pline prétend que celui-ci differe d'*andracne*, ἀνδράχνη. L'un, dit-il, est une herbe que nous appellons *portulaca*, pourpier; & l'autre est un arbre.

ADRAM. *Sel gemme*. RULANN.

ADRARAGI. *Safran des jardins*. On l'appelle encore *alfar*, *afan*. RULANN.

ADRARIGES. *Encre verte*. RULANN.

ADRIANUS. *Adrien*. Nous lisons dans Aurelius Victor, que cet Empereur possédoit plusieurs arts, entre lesquels il compte la Medecine. Cette circonstance honore trop notre Profession pour la passer sous silence. Son savoir joint à celui des Medecins, n'empêcha point qu'une perte de sang, à laquelle il étoit sujet, ne le jettât dans une hydropisie qui le détermina à se donner la mort, ne voyant aucun moyen de guérir de cette maladie. Il aima mieux mourir que de vivre quelque tems d'une façon languissante.

L'antidote qui porte son nom, passe pour être de son invention. En voici la préparation.

Prenez *du poivre*,
de la semence de jusquiame blanc; } *vingt dragmes de chacun*,
d'opium, *dix dragmes*,
de safran, *cinq dragmes*,

de spicnard,

de spicnard,
d'euphorbe,
d'amome,
d'impératoire,
de souchet,
de cardamome,
de malabathrum, — *une dragme.*
de feuilles seches de rue,
de casse,
de castoreum,
de semence de daucus,
de myrrhe,
d'ache,
de roses seches, & de semences d'apium, une dragme & demie,
de gingembre & d'opobalsamum, deux dragmes de chacun,
du miel, suffisamment pour faire du tout un électuaire.

La plus forte dose est de la grosseur d'une noisette, & la plus petite d'une feve d'Égypte. Il est bon pour la colique, pris dans l'eau chaude avant le sommeil. Pour les foiblesses d'estomac, & pour le vomissement des alimens, il faut le prendre dans de l'eau & du vinaigre. Pour la strangurie, dans de l'eau chaude; pour la dyssenterie, en pilules, après lesquelles on prendra de l'eau vinaigrée, un peu chaude; pour la consomption, il faut en prendre la nuit dans de l'hydromel. Pour la toux seche, en éclegme avec du miel. Pour la morsure des viperes & la piqure des animaux venimeux, dans du vin bouilli avec du miel. Il provoque les menstrues, si l'on le prend dans du vin où l'on aura fait bouillir du poulliot, du calament, ou de la rue. AETIUS, *Tetr. IV. Serm.* 1. *c.* 108.

ADROP. Ruland dit pour toute explication de ce mot, qu'il est synonyme à *azar*, à *lapis sise*, *azane*.

Ripley interprete *adrop* par *uzifur*, ou *plumbum rubeum*, plomb rouge. *Theat. Chym. vol. II. p.* 114. & il entend par ces mots un composé de la pierre philosophale, ou de la substance qui la produit; comme il paroît par un passage semblable d'un Auteur anonyme dans la même collection. *vol. IV. p.* 472.

Castelli s'est trompé en rendant *adrop* par plomb; car en langage alchymiste, le plomb désigne l'antimoine, de même que la Lune des Philosophes marque le régule d'antimoine. Ce terme doit s'entendre dans David Lagneus, *Theat. Chym. vol.* 4. *p.* 726. au sentiment d'Arnaud, comme s'il y avoit Saturnus, ou antimoine, ou la matrice de la pierre philosophale.

ADROBOLON. Ἀδρόβωλον, de ἀδρὸς, & de βῶλος, *grosse masse*. Le bdellium d'Inde qui est un peu plus compact que celui d'Arabie, noir, plein d'impuretés, & en plus gros morceaux. CONSTANTIN, GORRÆUS.

ADROS. Ἀδρὸς, *gras*, *en embompoint*, *adulte*. Hippocrate a employé ce terme dans cette derniere signification, *Lib. de Genitura*. Le même Auteur se sert du mot ἀδρὸς pour abondamment, à l'occasion de la purgation des mélancoliques.

ADROS, s'applique encore au pouls, lorsqu'il est ample, plein, & que l'artere paroît extremement dilatée dans toute sa dimension.

ADS

ADSAMAR. *Urine*. RULAND.

ADSELLARE. Ce terme est particulier à Vegece. Je ne connois que lui qui s'en soit servi. Il signifie à la lettre aller à la selle. On le trouve *L. III. c.* 45. & dans quelques autres endroits.

Castelli le cite, *De Rei rusticæ scriptoribus*.

ADSTRICTIO, *Resserrement*. On entend par ce terme, la rétention de quelque évacuation naturelle causée par la rigidité des parties qui servent à l'éjection; & en ce sens on l'applique aux pores de la peau, & à ceux

des intestins.

On l'applique aussi à la vertu styptique des médicamens.

ADSTRINGENS. *Astringent*. Styptique. Voyez *Styptica*.

ADU

ADULTERATIO, *Adultération*, ou frelaterie de médicamens, par laquelle ceux que l'on fabrique ressemblent aux médicamens vrais & naturels, mais n'en ont pas l'efficacité. C'est un manege dont on s'est plaint dans tous les tems: mais il est maintenant si commun, que si les Magistrats n'en prennent connoissance, & ne s'y opposent, on en verra des suites très-fâcheuses; les secours des Medecins deviendront inutiles, & la moitié des malades périront par cette seule cause. C'est envain que l'ordonnance du Medecin sera bien raisonnée, & fidelement exécutée par l'Apothicaire: si les drogues sont falsifiées avec tant d'adresse, que la supercherie ne puisse se reconnoître qu'aux effets, l'intelligence de l'un & la probité de l'autre seront suspectes, & la santé du malade en souffrira.

Je sai bien que tout ce que je pourrois dire là-dessus, ne feroit nulle impression sur ceux qui en sont coupables; ce n'est pas par des raisons qu'il faut espérer de corriger des gens qui n'ont aucune horreur du vol & du meurtre; car ce sont deux effets qui s'ensuivent nécessairement de l'*adultération* des remedes, lorsqu'elle est poussée à un certain point.

Mais une chose à laquelle je m'appliquerai scrupuleusement dans tout le cours de cet Ouvrage, ce sera de dévoiler toutes les friponneries auxquelles on est exposé par rapport aux drogues, en marquant exactement les différentes manieres de les falsifier, en les décrivant avec soin telles qu'elles sont, lorsqu'elles ne sont point falsifiées, & en indiquant les différens moyens de s'assurer de la falsification.

ADULTERIUM. Paracelse suppose, selon sa façon singuliere de s'exprimer, un mariage symbolique entre l'ame sensitive, qu'il regarde comme l'époux, & le corps qui est l'épouse, selon lui. Conséquemment, suivre l'appétit jusqu'à surcharger le corps d'aliment, c'est une espece d'adultere.

ADUSTIO. *Calcination*. Avicenne n'a point renoncé à l'obscurité ordinaire des Alchymistes, dans la définition qu'il donne du mot *adustio*, *Theat. Chym. p.* 869. *Adustio autem est*, dit-il, *quando commiscetur aut aduritur, aut corrumpitur humiditas substantialis rei*. Castelli ne s'est pas donné la peine de mettre de la clarté dans cette définition.

ADUSTIO, ou SIRIASIS, sorte de maladie causée par l'inflammation de la substance du cerveau & de ses membranes, & dans laquelle on a le sinciput douloureux, les yeux creux, le visage pâle, & le corps maigre & sec.

Le remede indiqué dans cette maladie, est d'appliquer sur le devant de la tête un jaune d'œuf avec de l'huile de rose, en forme de liniment. ORIBASE, *Synop. L. V. cap.* 13.

On peut encore appliquer sur la même partie les feuilles du tournesol appellé *scorpiurus*, (parce que ses feuilles & ses branches s'entrelacent les unes dans les autres, comme la queue d'un Scorpion) ou la peau d'une courge, ou celle qui enveloppe la pulpe de la courge ou le suc de la morelle des jardins, avec de l'huile de roses. ÆGINETE, *L. I. c.* 13.

ADY

ADY, Le *Palmier* de l'Isle de Saint Thomas. C'est un très-grand arbre, excédant en hauteur le pin; son tronc est fort, droit, nu, partant seul de sa racine, d'un bois clair & léger. Il est plein de suc. Ses feuilles ressemblent à celles du palmier qui porte le coco. Son sommet est orné d'une multitude de branches. Si l'on coupe ces branches, ou si l'on fait une ouverture au tronc, il en sort des larmes ou un suc, que les Indiens

ne manquent pas de recevoir dans des vases. Il leur tient lieu de vin. Cette liqueur enivre aisément. Elle est douce au sortir de l'arbre, mais elle s'aigrit en peu de jours. Les branches qui n'ont point été offensées, portent du fruit. Les habitans de l'Isle de Saint Thomas ne recueillent point les bourgeons de l'*ady*, comme les Indiens recueillent ceux du palmier qui porte le coco.

Les Portugais appellent le fruit entier de l'*ady*, *caryoce*, & *caryosse*; & les naturels du pays, *abanga*. Son écorce extérieure est jaune : sous cette écorce, on trouve une pulpe jaune ; & au centre de la pulpe, une pierre dure & noirâtre qui contient une amande noire avec sa peau, blanche quand elle est pelée, & qui est bonne à manger. Le fruit entier est de la forme & de la grosseur du citron. Les habitans le mangent roti, & ils en servent sur leurs tables les amandes toutes crues, mêlées avec de la farine de mandioc.

Ils croient que ces amandes ont au supreme degré la vertu de rendre les forces aux malades, à qui ils en font prendre trois ou quatre fois par jour. Ils tirent encore de l'huile de ce fruit ; & voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils séparent la pulpe du noyau ; ils la jettent dans une assez grande quantité d'eau chaude, qu'ils font bouillir ensuite sur le feu pendant un tems considérable, remuant toujours la pulpe, puis ils la retirent de dessus le feu. Ils la laissent reposer jusqu'à ce que toutes les parties grossieres soient descendues au fond du vase ; après quoi ils enlevent avec une cuiller l'huile qui nage sur la surface de l'eau. Après cette opération, ils augmentent la quantité d'eau chaude, & ils recommencent tout ce qu'ils ont fait jusqu'alors. L'huile est de la couleur du safran. Lorsque le froid ne la fige point, elle est bonne à manger, & les habitans s'en servent, comme nous nous servons de l'huile d'olive & du beure. Cependant il faut convenir qu'elle n'est comparable ni à l'un ni à l'autre pour l'odeur, ni pour le gout.

Ils s'en frottent les parties du corps où il y a de la roideur & de la contraction. Ils la croient d'une efficacité singuliere contre la rigidité des tendons. Ils s'en oignent tout le corps après l'exercice, ou lorsqu'ils se sentent fatigués du travail. Dans l'exercice, les parties similaires du corps s'exhalent, disent-ils, & se sechent sur la peau. Or, on prévient, ajoutent-ils, les suites fâcheuses de cet effet, en se frottant légerement avec cette huile. En un mot, c'est leur *acopum* ; & ils le regardent comme un excellent remede contre les lassitudes. RAY, *Hist. Plant.*

ADYNAMIA. Ἀδυναμία, d'ἀ privatif, & de δύναμις, *force*. Foiblesse, abbattement occasionné par une maladie. Voyez *Adynatos*.

ADYNAMON, a la même étymologie que le mot précédent. C'est une sorte de vin qu'on fait en mettant dans deux gallons & demi de vin doux, la moitié autant d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à ce que le tout soit réduit à une quantité égale à celle de l'eau qu'on a mise. Il est bon pour les personnes malades, lorsque le vin pur est trop fort pour elles; car ce vin est foible, & c'est de-là qu'il tire le nom d'*adynamon*. Dioscoride veut qu'on mette autant d'eau que de vin, qu'on réduise le tout à la moitié, & qu'on conserve le reste lorsqu'il sera froid, dans un vaisseau bien bouché. GORRÆUS.

ADYNATOS. Ἀδύνατος, a la même étymologie qu'*adynamia* & *adynamon*. Ce terme signifie dans Hippocrate, foible, débile, abbattu; & cette foiblesse, selon cet Auteur, est un très-fâcheux symptome dans les maladies où il n'y a point eu d'évacuation capable de la causer. Lorsqu'elle est accompagnée de selles fréquentes, de lassitude, de mal de tête, de soif, d'insomnie, & lorsque le malade parle tout seul, de maniere à ne pouvoir être entendu, c'est une marque que le délire est proche. *Prædic. L. I. Coac. prænot.*

AEA

ÆAZO. Ἀιάζω, *se plaindre, crier, gémir.* FŒSIUS, CASTELLI, d'après HIPPOCRATE.

AED

ÆDEIA. Αἰδεῖα, de αἰδὼς, *modestie*. Les parties honteuses, *pudenda*. Les parties qui servent à la génération dans l'un & l'autre sexe.

AEDES. Ἀηδὴς, d'ἀ privatif, & de ἡδὺς *doux ; dégoutant ; desagréable*. Il se dit quelquefois des alimens.

ÆGA

ÆGAGROPILA, de αἴγαγρος, *Chevre sauvage, Chamois*, & πῖλος, *bâlle*. Velschius a fait un livre des vertus de l'*Ægagropila*.

C'est une petite boule qu'on trouve dans l'estomac des dains & des boucs en Allemagne. Quelques-uns ont prétendu qu'elle étoit formée par le doronic que ces animaux paissent : mais on sait maintenant qu'elle est composée de poils qu'ils avalent ; & l'on trouve de pareilles boules dans l'estomac des bœufs, des cochons, des sangliers, &c. & conséquemment elles n'ont aucune propriété médicinale, quoiqu'en aient dit ceux qui se trompant sur leur origine, les ont recommandées dans les flux de sang, les hémorrhagies, &c. Ils imaginoient qu'elles devoient avoir les vertus des plantes dont ils les croyoient formées. Ils les ont aussi ordonnées pour le vertige, & cela fondé sur ce que les boucs grimpent sur des rochers très-escarpés, sans que la profondeur qu'ils ont au-dessous d'eux les étourdisse. GEOFFROI.

ÆGE

ÆGEIRINON. Αἰγείρινον, de αἴγειρος, *Peuplier*. C'est le nom qu'on a donné à un onguent, dont le fruit ou le chaton du peuplier est un des principaux ingrédiens. Voici la maniere de le préparer.

Au printems, lorsque les semences du *peuplier* noir ont une plus grande quantité de résine autour d'elles, broyez-les, & mettez-en quatre onces dans une pinte d'huile douce. Laissez-les en digestion pendant quarante jours au soleil ; ou faites-les bouillir pendant trois heures dans un double vaisseau ; passez ensuite le tout, & l'onguent sera fait. PAUL ÆGINETE, *L. VII. c.* 20.

(Il entend apparemment par un double vaisseau, ce que nous appellons un vaisseau circulatoire.)

ÆGEIROS. Αἴγειρος, *le Peuplier*. Hippocrate ordonne neuf graines de peuplier de Crete broyées dans du vin rouge, comme une potion propre à hâter l'expulsion du fœtus. Fœsius prétend qu'il est question dans cet endroit du *peuplier* noir. Voyez *Populus*.

ÆGI

ÆGIDES. Αἰγίδες. C'est le nom d'une maladie des yeux. Hippocrate en fait mention, *Prædic. L. II.* & c'est dans cet endroit, selon Fœsius, de petites cicatrices blanches formées sur l'œil par une fluxion d'humeurs corrosives : mais ce Commentateur rend le même terme d'une autre façon dans un autre endroit. Il dit dans ses remarques sur les *Coac. prænot.* 218. qu'*ægides* signifie de petites concrétions blanches, d'humeurs qui s'attachent à la prunelle, & qui obscurcissent la vue. Castelli reprend Fœsius, pour avoir appellé une de ces cicatrices ou concrétions, αἰγὶς, au lieu d'αἰγίδες, dit-il. Mais il n'est pas bien décidé que cette correction soit juste, non plus qu'il faille prendre en deux sens différens le mot *ægides* dans les deux passages

d'Hippocrate, où il se trouve. Crispinus rend αἰγὰς par une petite membrane ou cicatrice blanche dans l'œil. Dans les inflammations des yeux, où l'affluence des humeurs à cette partie est considérable, nous remarquons fréquemment de petites taches s'élever sur la prunelle, & augmenter quelquefois jusqu'à acquérir l'apparence d'une membrane déliée. Mais ces taches disparoissent d'elles-mêmes, lorsque l'inflammation est dissipée, & les humeurs détournées ailleurs.

Si on attaquoit ces taches avec des poudres corrosives ou avec des collyres, alors la matiere dont elles sont formées se durciroit, se fixeroit dans l'endroit où elle est attachée, & il seroit quelquefois impossible de la détruire par quelques moyen que ce soit.

Il me semble que ce sont ces taches qu'Hippocrate a désignées par le mot *ægides*.

ÆGIDION. Αἰγίδιον, de αἰγὶς ou αἰγίς. Nom d'un collyre décrit par Aétius contre les fluxions ou inflammations des yeux. Aetius.

ÆGILOPS. Αἰγίλωψ, *yeuse*. C'est le nom du *Cerrus mas majore glande*. Park.

Gerard en fait mention sous le nom de *Cerris majore glande*.

C'est le *Quercus, calyce echinato, glande majore*, αἰγίλωψ *Ideorum, aspris maurorum, cerrus latinorum* de Casp. Bauhin.

Casp. Bauhin pense que c'est aussi l'*aspris* de Theophraste.

On voit à Venise une grande quantité de coquilles des glands de cet arbre. On les appelle en Vénitien *Vallonia*, du nom de Vallonia, Ville de Dalmatie, autrefois Apollonie, d'où on les tire. On s'en sert à Venise à préparer les peaux, ainsi que nous faisons de l'écorce de chêne.

Voici la description que J. Bauhin donne de la coquille du gland de cet arbre, que Valerand Dourez avoit apportée du Cap d'Istrie.

Sa cavité avoit un pouce & demi de largeur, & un peu moins d'un pouce & demi de profondeur. Elle étoit hérissée d'une multitude de pointes très-aigues & très-fortes; ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec un morceau de rocher fort anguleux. Elle n'avoit pas moins de trois pouces de diametre dans sa plus grande dimension. Le dedans en étoit couvert de poils; ses écailles étoient larges & d'un blanc cendré. Je ne sai si quelqu'un a déja donné la description de l'arbre. Ceux que l'on trouve sur la route de Pesaro à Rome, sont, à ce que je crois, les mêmes que ceux qu'on voit aux environs du lac de Bolsene, & que Lobel a décrits. Mais la coquille des glands de ces derniers est plus petite, plus douce, & moins anguleuse.

Il paroît encore que cet arbre est le même que celui dont Dalechamp envoya des branches à Bauhin. Ces branches portoient des feuilles du chêne ordinaire. Elles étoient seulement un peu plus longues & découpées d'une façon plus déliée & plus profonde. La surface supérieure en étoit éclatante. Celle de dessous étoit d'une couleur cendrée. Le fruit y étoit fortement attaché, & les coquilles des glands tout hérissées de pointes, avoient un pouce de diametre. A la vérité le gland n'étoit pas encore mûr; & ses coquilles étoient en tout sens fort ressemblantes aux coquilles anguleuses du chêne de Bourgogne.

Les feuilles du *cerris* que nous vîmes aux environs du Lac de Bolsene dans la Toscane, sont exactement telles que celles que Bauhin vient de décrire; quant aux coquilles des glands, elles étoient fort différentes de celles du *cerrus*, que les Venitiens appellent *Vallonia*. L'usage de ces coquilles est de suppléer à la noix de galle, dans la teinture des laines en noir. Mais la couleur qu'elles donnent est plus foible, moins durable, & par conséquent moins estimée. Ray. *Hist. des Plant.*

Il y a quelques autres végétaux qui portent aussi le nom d'*Ægilops*. Tels sont les suivans.

Festuca avenacea sterilis elatior. C. B. *Bromos herba sive avena sterilis*. Park. Bromos sterilis Ger. *Ægilops Matthiolo*. J. B.

Les racines de cette plante sont pleines de petites fibres entrelacées les unes dans les autres. Toutes les tiges ont une racine commune; elles s'élevent à la hauteur d'une coudée & plus. Elles sont foibles & divisées par plusieurs nœuds; elles en ont jusqu'à cinq. Elles portent chacune un épi coupé en plusieurs endroits, dont de petits lambeaux sont suspendus à des filamens foibles & longs. Cet épi est composé de plusieurs couches d'une substance compacte, couchées les unes sur les autres, & renfermées dans de petites poches ou sacs, ce qui lui donne une forme peu différente de l'épi cossu de l'avoine; il porte une longue barbe, douce & quelquefois de couleur de pourpre.

Les feuilles de cette plante sont d'une moyenne grandeur, rudes & velues à l'extrémité. Lorsqu'elle devient paille, sa racine se seche. Elle croît sur le bord des haies, des sentiers & des prés, au mois de Mai.

Tragus recommande la décoction de sa racine dans du vin blanc, comme un remede excellent contre les vers des enfans. Ray.

Voici la description que Dioscoride donne de l'*ægilops*.

L'*Ægilops*, dit-il, est une petite plante, dont les feuilles ressemblent à celles du froment, mais elles sont plus douces. Elle porte ses graines tout à sa sommité. Ces graines sont au nombre de deux ou de trois; elles sont de couleur rouge, & enfermées dans des capsules barbues. Le cataplasme fait avec cette herbe & le miel, resout les tumeurs & guérit l'*ægilops*. On détrempe avec son suc de la farine, qui se durcit ensuite; & l'on conserve cette farine pour les cas dont j'ai parlé. Dioscoride, *l. IV. c.* 139.

Voici encore une autre espece d'*ægilops*.

Festuca longissimis aristis, C. B. *Ægilops Bromoides*. Tab. Ger. *L'avoine sauvage, barbue*.

Elle pousse plusieurs feuilles oblongues, étroites & petites; elles sont très-artistement bouclées. Au milieu d'elles s'élevent trois ou quatre tiges menues, à la hauteur d'un pié, portant chacune un épi semblable à celui de l'avoine, avec des capsules vuides, d'une couleur rouge, brune, éclatante. Ces épis sont armés d'une longue barbe, qui partant de ces capsules est inclinée de tout côté.

Cette espece d'*ægilops* est fort commune en Allemagne. Tabernamantanus la trouva entre Worms & Frankendal. Comme sa barbe est foible, elle dégénere quelquefois en boucles.

La troisieme espece d'*ægilops* est

L'*Ægilops Narbonensis*, Lob. *Festuca, sive ægilops Narbonensis*. Park. *Festuca Italica*, Ger. *Gramen festuca* XIV. *sive festuca altera capitulis duris*, C. B.

Cette plante a une petite racine blanche & fibreuse. Elle pousse quelques tiges foibles, à peu près à la hauteur d'un pié. Ces tiges ont peu de feuilles, & ces feuilles ressemblent assez à celles du froment & de l'orge; mais elles sont plus unies & plus douces; elles sont velues sur les bords. Aux sommités des tiges sont quelques petits épis; ces épis contiennent deux, trois ou quatre grains fort durs qui ressemblent beaucoup à ceux de l'orge. Ils sont enveloppés dans une espece de cosse ou de sac, & de l'extrémité de ces sacs il en part une barbe blanche, longue & droite.

Cette plante est fort commune en Sicile, en Italie, en Languedoc, & en Provence. Elle croît dans les lieux sabloneux & chauds; on la trouve aussi dans les champs parmi l'orge & le froment. *Lob. C. B.* On la cultive dans les jardins. Elle y vient un peu plus haute & un peu plus forte; & les épis ont cinq ou six grains. On en distingue en Sicile de deux especes, une blanche & une noire. Celle-ci a la barbe plus droite. *Cas.* (nous n'avons point remarqué cette différence.)

Nous avons expérimenté plusieurs fois sa vertu dans l'*ægilops*, surtout lorsque le mal commençoit à se former, avant qu'il eût fait quelque progrès considérable. Elle resserre & desséche sans échauffer beaucoup. Si

l'on mêle sa graine avec celles qui entrent dans la composition de la biere, elle lui communiquera la vertu d'enivrer plus promptement. Lob. Ray 1289. 1290.

L'Ægilops ou l'*anchilops*, est un abscès au grand angle de l'œil, proche le nez, qui contient du pus, qui s'ouvre, qui se vuide par le coin de l'œil, ou qui, s'il vient à ronger l'os, se vuide par le nez. Galien, *in Esag. vel Med. C.* 15.

Il se forme quelquefois entre l'os du nez & le grand angle de l'œil un tubercule semblable à un abscès, qui s'ouvre ordinairement dans l'angle, & qui devient de difficile guérison, s'il a été négligé. Galien, *de Compos. Med. Sect. Loc. L. V. C.* 1.

L'*Anchilops*, est une tumeur formée dans le grand angle de l'œil, qui contient du pus qui coule ou ne coule point. Galien. *Definit. Med.*

L'*Ægilops* est un abscès situé proche le grand angle de l'œil. La cure en est difficile, parce que l'os subjacent n'étant point d'une substance compacte, est aisément endommagé. Aet. *lib. VII. c.* 87.

L'*Ægilops* est un abscès formé entre le grand angle de l'œil & le nez, qui, s'il vient à percer & à être négligé, ronge l'os & dégénere en fistule, avant que l'abscès soit ouvert & qu'il y ait ulcere ; on l'appelle *anchilops*. P. Æginete, *Lib. III. c.* 22.

L'*Ægilops* est une tumeur qui suppure, entre le grand angle de l'œil & le nez. P. Æginete, *L. VI. c.* 22.

L'*Ægilops* est un abscès entre le grand angle de l'œil & le nez. Tant que l'abscès n'est point ouvert, on l'appelle *anchilops*. Si on le néglige, lorsqu'il est ouvert, il dégénere en fistule, il attaque l'os, & la guérison en devient très-difficile. Actuarius, *L.* 1. *de Diagnos. Path. c.* 7.

A l'angle de l'œil, proche le nez, il se forme une espece de petite fistule qui rend perpétuellement une humeur. Les Grecs l'appellent *Ægilops*. C'est une incommodité perpétuelle pour l'œil. Quelquefois elle ronge l'os & pénétre jusques dans le nez. D'autres fois elle devient chancreuse, & cela lorsque les veines paroissent tendues & recourbées, la couleur pâle & la peau dure, & qu'il y a disposition à l'irritation : alors l'inflammation s'étend aux parties voisines. Il est dangereux d'entreprendre la cure de celles qui sont chancreuses. Les remedes ne font ordinairement en ce cas que hâter la mort.

Lorsque l'ulcere a pénétré dans le nez, les remedes sont inutiles, le mal est incurable. S'il ne s'étend point au-delà de l'angle de l'œil, la cure en est difficile : mais on peut l'entreprendre. Plus l'ouverture de l'ulcere sera proche de l'angle, plus la cure sera difficile ; l'espace dans lequel on aura à travailler en étant d'autant plus petit. L'ouvrage sera d'autant plus facile, que le mal sera plus récent.

Il faut prendre la partie supérieure de l'ouverture avec un crochet, & couper tout ce qui sera creusé, comme dans la fistule, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'os ; on prendra bien garde de ne point offenser l'œil, ni les parties adjacentes. Si l'os est carié ; s'il faut le cautériser, c'est une partie de l'opération qu'il faut faire avec beaucoup de soin. Dans ce cas quelques-uns se servent de caustiques qui puissent exfolier une grande partie de l'os, tels que le chalcanthum, le chalcitis ou le verd-de-gris. Ce dernier agit plus lentement & moins efficacement que les deux autres. Après qu'on aura cautérisé l'os, on travaillera à l'exfolier, de même que tout autre os sur lequel on auroit fait la même opération. Celse. *L. VII. c.* 7.

Ægilops vient d'αἴξ, bouc & de ὤψ, œil. Parce que ceux qui sont attaqués de ce mal, ont les yeux tournés, comme on le voit aux boucs. Virgile a fait allusion à cette disposition des yeux de bouc, lorsqu'il a dit, *transversa tuentibus hircis*. Avant que la tumeur soit ouverte, Paul Æginete l'appelle *anchilops* ; il l'appelle *ægilops*, après qu'elle est ouverte. Les Ecrivains modernes ont adopté cette distinction. Avicenne nomme dans ses Ouvrages ce mal *Garab* & *Algarab*.

C'est un tubercule formé dans le grand angle de l'œil, & ce tubercule est ou scrophuleux, ou enkysté, ou de la nature d'un méliceris. Il a un penchant à s'étendre. Lorsqu'il est profond, on l'appelle fistule lachrymale, soit qu'il soit calleux ou non calleux. Wiseman.

La matiere contenue dans cette tumeur, est si âcre & si corrompue qu'elle ronge non-seulement la peau, mais les conduits lacrymaux, la graisse placée aux environs du globe de l'œil & quelquefois les os *planum*, & même les parties voisines du nez où elle porte souvent une carie très-dangereuse. Les conduits lacrymaux, tant supérieurs qu'inférieurs, en sont quelquefois tellement endommagés, que les larmes confondues avec le pus, coulent continuellement dans l'œil par les points lacrymaux, & engendrent enfin une fistule lacrymale réelle : il arrive d'autres fois que les larmes dégoutent seulement de l'œil, & la maladie s'appelle alors assez exactement du nom d'*épiphora*. Heister.

L'*Ægilops* est assez ordinairement accompagné de fistule lacrymale, & cela vient de ce qu'il est situé de façon que les larmes & la matiere ne peuvent passer dans le nez, & conséquemment doivent affoiblir & dilater par degrés le sac lacrymal.

La principale cause de l'*ægilops*, est un abscès qui naît à la suite d'une inflammation. Il est souvent produit par la petite vérole, & par l'ophtalmie. Heister.

Les causes de l'*ægilops* sont les mêmes que celles qui occasionnent des tumeurs pareilles en d'autres endroits. Il y a quelque cas où il est produit par une fluxion, & où il se manifeste d'abord comme un petit phlegmon. Ce mal est souvent un symptome du mal vénérien.

S'il se forme par congestion, comme l'athérome, le stéatome, & le meliceris, c'est un tubercule rond qui ne décolore point la peau ; mais s'il naît de fluxion, il paroît rouge ; il est accompagné de douleurs & d'inflammation, & cette inflammation affecte l'œil en entier. Il commence quelquefois par un écoulement de matiere par cet angle, & il ne se reconnoît qu'à la rougeur qu'il cause à l'œil. Alors si l'on appuie le doigt sur cet angle, il sort une matiere mêlée, dont une partie ressemble assez à du blanc d'œuf. Cette matiere ronge quelquefois l'os & se décharge dans le nez qu'elle infecte d'une grande puanteur. Wiseman.

Si l'on ne s'y prend à tems, on guérit l'*ægilops* difficilement, il est très-fâcheux lorsqu'il est profond ; mais le danger n'est jamais plus grand que quand il s'ouvre en dedans ; parce qu'alors il attaque & corrompt souvent les os adjacens.

Si la tumeur n'est point inflammatoire, comme le meliceris & l'athérome, la cure en est plus aisée.

S'il devient chancreux, il est très-dangereux d'entreprendre de le guérir ; car les remedes qu'on apporte en ce cas, ne servent presque jamais qu'à augmenter le mal & à hâter la mort du malade. Sennert.

Si l'ulcere est accompagné de corrosion ; il tend à devenir chancreux ; & en ce cas la cure devient presque impossible. Wiseman.

L'indication se prend pour la cure de l'*ægilops* de la nature même de l'*ægilops*. Il faut examiner s'il commence avec inflammation, ou s'il y a amas de matiere qui coule par dessous les paupieres dans l'œil.

On en commence nécessairement la cure par la saignée, & par la purgation ; quant au reste, on se conduit comme dans le traitement général des écrouelles, & on prescrit dans l'*ægilops* le même régime que dans ces dernieres maladies. Voyez *Struma*.

On applique extérieurement sur la partie affectée des répercussifs, comme les eaux de pourpier, de laitue, de plantain, de prêle, de dulcamere, & le frai de grenouilles, avec des blancs d'œufs & du bol d'Arménie. On se sert de répercussifs pour prévenir la fluxion. Pour intercepter la matiere, on se servira de gomme, de mastic, de tacamahac, ou de l'emplâtre *contrà rupturam*, appliqué aux tempes & sur les parties adjacentes.

Si la tumeur augmente avec tension & douleur; il faut alors en tenter la résolution avec une décoction d'aluine, de fleurs de sureau, de rue, de lentille & de farine de vesse, soit dans du vin, soit dans de l'eau. Si la tumeur tend à suppuration, il faut en hâter la maturité avec un cataplasme de racine de lis blancs, de mucilage de semences de guimauve, de graines de lin, de fenugrec, de fleur de froment & de lard de cochon ou sain-doux. Lorsque la matiere sera bien digérée, ouvrez-lui une sortie avec le scalpel ou le cautere. La seule précaution qu'il y ait à prendre dans cette opération, c'est que l'ouverture soit assez éloignée de l'angle des paupieres, pour qu'elles n'en soient pas partagées; car si les paupieres étoient une fois divisées, il s'ensuivroit une difformité incurable; l'œil même seroit sujet à la fluxion, & il y auroit danger qu'il ne pleurât perpétuellement.

Les soins que l'opération demandera seront plus grands; si on ouvre la tumeur avec le caustique. Quant à moi, je l'ouvre la plupart du tems par incision; je la panse avec un bourdonnet trempé dans l'huile rosat, & le jaune d'œuf, surquoi j'applique le cérat de Galien ou quelqu'autre de la même espece, avec une compresse trempée dans quelques-unes des eaux distillées dont j'ai parlé plus haut, pour tempérer la chaleur de la partie; je la déterge ensuite avec du miel rosat, & du sirop de roses, ou avec le détergent qui suit.

Prenez *du miel commun, deux onces,*
du verd-de-gris, une dragme,
de l'esprit de vin, quatre onces.

Faites bouillir ce mélange, jusqu'à ce que le tout soit réduit aux deux tiers.

Voici maintenant comment je la dispose à cicatriser.

Prenez *des myrobolans jaunes, une dragme,*
de l'encens & de la myrrhe, de chacun deux scrupules,
de tuthie, un scrupule,
de camphre, deux grains.

Infusez-les dans de l'eau rose & dans du vin blanc, de chacun desquels vous aurez mis quatre onces.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit aux deux tiers, passez-en après pour votre usage.

Servez-vous ensuite d'onguent de tuthie & d'eau de chaux & achevez de cicatriser en en étuvant fréquemment la partie.

Si l'ulcere est fistuleux, il s'ensuivra une fistule lacrymale. Wiseman.

Voyez *Fistula lacrymalis.*

L'*Ægilops* inflammatoire tendant plutôt à suppuration qu'à résolution, il faut le conduire à maturité le plus rapidement que faire se pourra, de peur que par le délai, il ne vienne à dégénérer en une fistule très-fâcheuse. Ce qu'il est à propos d'employer alors, ce sont des cataplasmes émolliens ou les emplâtres de diachylon, avec les gommes. Mais aussi-tôt qu'on s'apperçoit que le pus est formé, il faut ouvrir immédiatement avec un scalpel ou une lancette la partie inférieure du tubercule, & après avoir fait sortir la matiere, il faut nettoyer l'abscès avec l'huile des Philosophes, quelqu'onguent détersif, ou de l'huile de roses, avec un peu de myrrhe, d'ægyptiaque ou de précipité rouge, ensuite travailler à la guérison de l'ulcere avec quelque baume convenable. Mais si l'abscès perce de lui-même, comme il arrive quelquefois, & que l'ouverture soit si petite que la matiere ne sorte pas aisément; il faut l'agrandir sur le champ avec un morceau d'éponge préparée, ou la racine de genciane, ou avec le scalpel, après quoi on le traitera comme nous avons dit. Si l'on s'apperçoit que l'os soit carié, il faudra le panser avec de la charpie trempée dans de l'esprit de vitriol ou de soufre. On peut substituer à cet esprit, la poudre ou l'essence d'euphorbe, & mettre sur l'appareil une compresse trempée dans l'eau de chaux, ou dans quelque liqueur rafraîchissante, jusqu'à ce que la carie soit emportée, & qu'on puisse travailler à guérir la plaie. On peut quelquefois emporter la carie avec la rugine. Mais le cautere actuel appliqué par une cannule propre à cet effet, avance merveilleusement la cure. On emploiera ensuite les balsamiques pour déterger & fermer l'ulcere. Heister.

Une jeune Dame incommodée par des sérosités acres, fut attaquée d'une inflammation accompagnée de tumeur au grand angle de l'œil. Elle avoit été pansée par un ami du voisinage, jusqu'à ce que l'inflammation lui ferma la paupiere, & l'allarma par un grand écoulement de matiere séreuse. Ayant observé que la tumeur avoit parfaitement suppuré, & m'appercevant à travers l'épiderme que la matiere étoit prête à percer; je l'ouvris avec la pointe d'une lancette, sans qu'il vint une goutte de sang. Mais la matiere sortit abondamment. Je pansai l'ulcere avec un bourdonnet trempé dans un jaune d'œuf, avec un emplâtre du cérat de Galien, & pardessus des linges trempés dans du vin rouge, arrêtant le tout avec un bandage convenable. Le lendemain je levai l'appareil, & je fomentai la plaie avec une décoction de feuilles de mauves, de violettes, de betoine, de sauge, & de roses rouges, dans du vin & de l'eau, répétant le pansement comme ci-devant. Après quoi, je la saignai du bras. Au lever du second appareil, je trouvai l'enflure de la paupiere relâchée, & l'inflammation extérieure mitigée; mais l'œil même enflammé. Je fomentai & pansai l'abscès avec un bourdonnet trempé dans le sirop rosat, appliquant dessus un plumasseau d'onguent de tuthie, avec une compresse fort douce, laissant à l'œil la faculté d'être rafraîchi par l'air & étuvé avec du lait. Mais pour réprimer & intercepter l'affluence des humeurs; je lui fis appliquer des fronteaux. Je lui prescrivis des purgatifs doux & des décoctions traumatiques. L'orifice de l'abscès étoit tenu suffisamment ouvert pour que les matieres en pussent couler, & qu'il pût être pansé commodément. Je fis appliquer à l'extérieur des médicamens desséchans & rafraîchissans. J'ajoutai quelques gouttes de teinture de verd-de-gris au sirop, dans lequel je trempois mes bourdonnets. Malgré tous mes efforts, la matiere s'étant ouvert un chemin dans l'œil, coula d'un & d'autre côté excessivement pendant quelque-tems. Là-dessus j'employai un bourdonnet trempé dans le précipité. J'appliquai dessus un plumasseau, l'onguent de tuthie, & de Vigo, avec une compresse & un bandange. Après avoir ainsi nettoyé l'ulcere, je le pansai avec un bourdonnet trempé dans l'eau verte. Il alla de jour en jour en diminuant & se cicatrisa enfin. Wiseman.

Le bandage est le même que pour la fistule lacrymale. Voyez *Fascia.*

ÆGIMIUS. C'est le premier Medecin qui ait écrit expressément sur le pouls, si nous en croyons Galien. Il étoit de Velie ou d'Elis. Nous ne savons dans quel siecle il a vécu. Le Clerc croit qu'il a précédé Hyppocrate. Pline fait mention d'un Ægimius qui fut remarquable par le grand âge auquel il poussa sa vie. Il vécut deux cens ans. Comme cet Auteur n'ajoute rien de plus, on ne sait si cet Ægimius est l'ancien Medecin dont il est question, ou quelqu'autre personnage du même nom.

Son Traité sur le pouls étoit intitulé περὶ παλμῶν, *des palpitations;* car c'étoit-là le terme dont on se servoit alors pour signifier ce que nous entendons aujourd'hui par le pouls. Cela fait même une preuve pour Schulze, que l'Auteur de ce Traité étoit très-ancien, puisqu'il existoit sans doute avant que les autres termes dont les Auteurs de Medecine se sont servis pour exprimer la même chose, fussent inventés.

On tire une autre preuve en faveur de l'ancienneté d'Æ-

gimius, du témoignage que Galien lui rend d'avoir été le premier qui ait traité du pouls *ex professo*; ce que Galien, ajoute-t'on, n'auroit pu dire & n'auroit pas dit assurement, si Ægimius n'eût été antérieur à Hippocrate, ce dernier ayant fait mention du pouls dans ses Ecrits, & cela très-fréquemment.

Schulze est tombé dans une petite erreur, en disant que l'Ægimius dont Pline parle, *Lib. VII. c.* 48. étoit de Velie; car cet Auteur fait mention de son grand âge sans dire un mot de son pays.

ÆGINETA (Paulus.) *Paul Eginete* exerçoit la Medecine dans le septieme siecle, comme il paroît par le frontispice de la premiere édition de ses Ouvrages.

Παύλου πόνον με γνῶθι, τοῦ γῆς τὸ πλεῖον
διαδραμόντος, φύντος ἐκ γῆς Αἰγίνης.

Voilà les Ouvrages de Paul, né à Ægine, qui a parcouru la plus grande partie du monde.

Cette inscription contient la particularité de sa vie, la plus intéressante qui nous soit connue. Le lecteur souhaiteroit sans doute que nous entrassions dans quelque détail de ses voyages; mais c'est un point sur lequel nous ne sommes point en état de satisfaire sa curiosité. Nous sommes contraints de nous en tenir à ce qui concerne ses Ouvrages.

On n'a que trop d'occasions de connoître & de se convaincre tous les jours que le caprice a une grande part dans l'établissement des réputations même les plus brillantes.

Les Auteurs, non plus que les autres hommes, n'en sont pas toujours partagés selon leur mérite. Paul Eginete est, au sentiment du Docteur Freind, un de ces Ecrivains infortunés à qui l'on n'a point rendu justice. Il n'a point été estimé ce qu'il valoit; & on l'a méprisé long-tems sans l'avoir lu & parce qu'on ne le lisoit point. Quand on examine attentivement le travail de cet Auteur, on ne trouve point, ce que l'on imagine généralement, que ce ne soit qu'un copiste. On s'apperçoit qu'il avoit murement discuté la pratique des Anciens, & qu'il étoit fondé en raisons dans ce qu'il en a admis & rejetté. Il n'est pas toujours de l'avis de Galien; & il a dans plus d'une occasion le courage de rejetter les sentimens d'Hippocrate même.

Il fait mention dans son sixieme Livre, où il traite *ex professo*, des opérations chirurgicales, & que le Docteur Freind regarde comme le meilleur corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétablissement des sciences & des arts, il fait mention, dis-je, de plusieurs opérations & de plusieurs pratiques qui paroissent avoir été ignorées de ses prédécesseurs.

Il décrit avec beaucoup d'exactitude les différentes especes d'hernies; & il expose avec précision la maniere de faire l'incision dans le cas où l'intestin ne peut être replacé sans y avoir recours. Il n'est pas moins exact en parlant de l'ouverture des arteres derriere les oreilles par une incision transversale, & de l'application du cautere.

Le Docteur Freind n'a pas dédaigné de traduire ce qu'il a dit de la Bronchotomie; c'est un morceau qu'on trouvera à l'Article *Bronchotomia*.

Ses Ouvrages sont divisés en sept Livres, & ils ont été plusieurs fois imprimés en grec.

La premiere édition est celle d'Aldus. Elle fut faite en 1528. Ils parurent pour la seconde fois à Bâle en 1538. chez André Cratander, par les soins de Jerôme Gemusæus, qui fit quelques corrections dans le texte, & qui mit au bas quelques notes.

On en a trois traductions latines, l'une d'Albanus Torinus, l'autre de Johannes Guniterius Andernacus, & la troisieme de Janus Cornarius, à qui nous avons encore l'obligation de plusieurs remarques importantes sur cet Auteur.

Les Arabes nomment ce Medecin *Bulos al Ægianithi*. Herbelot dit qu'il vécut sous l'Empereur Héraclius, & du tems que regnoit Omar, second Calife des Musulmans, qui mourut l'An de l'Hégire 23, ou 645 de Jesus-Christ. Honani, fils d'Isaac, passe pour avoir traduit en Arabe neuf Livres de Paul Eginete. Je ne sai si l'exemplaire grec sur lequel le traducteur Arabe a travaillé contenoit deux Livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la division de l'ouvrage, & si les neuf Livres d'Honani ne contiennent que les sept Livres que nous possédons. L'opinion de Fabricius est que l'Arabe divisa le sixieme & le septieme Livres de Paul, qui sont assez longs, chacun en deux.

Le mérite principal de cet Auteur est d'avoir bien connu les maladies particulieres aux femmes. Il fut surnommé Paul *Alkavabeli*, *Obstetricius*, l'accoucheur, parce qu'il s'étoit fait une occupation d'instruire les sages-femmes de la maniere d'accoucher les femmes & de les traiter après l'accouchement. Fabricius, Herbelot.

Æ G L

ÆGLE', Fille allégorique d'Esculape. Æglé signifie selon le Clerc, la lumiere du Soleil, en tant qu'elle purifie l'air.

ÆGLIA, 'Αιγλία ou αἰγλίς, ou selon Gorræus & Castelli αἴγις, *agis*, ou αἰγιάς, *agias*. Voyez *Ægides*.

Æ G O

ÆGOCERAS, 'Αιγόκερας, d'αἴξ, *bouc*, & de κέρας, *corne*. *fænu-grec*. Cette plante est ainsi appellée de la forme de ses cosses, qu'on imagina ressembler à des cornes de bouc. Gorræus.

ÆGOLETHRON, de 'Αἴξ, *bouc*, & d'ὄλεθρος, *destruction*. Tournefort a décrit sous le nom de *chamærododendros pontica maxima, mespili folio, flore luteo*, une plante qu'il trouve en Asie, & qu'il croit être l'*ægolethron* de Pline.

Cette espece s'éleve quelquefois plus haut que la précédente, (M. Tournefort a déja parlé d'une qu'il dit s'élever à la hauteur d'un homme, & avoir le tronc presque aussi gros que la jambe,) le tronc est accompagné de plusieurs tiges plus menues, divisées en branches inégales, foibles & cassantes, blanches en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre & lisse, si ce n'est aux extrémités où elles sont velues & garnies de bouquets de feuilles assez semblables à celles du neflier des bois. Ses feuilles sont longues de quatre pouces, sur un pouce & demi de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts & surtout par celui d'embas, verd-gai, légerement velues, excepté sur les bords, où les poils forment comme une espece de sourcil. Leur côte est assez forte & se distribue en nervure sur toute la surface. Cette côte n'est que la suite de la queue des feuilles, qui le plus souvent n'a que trois ou quatre lignes de longueur, sur une ligne d'épaisseur. Les fleurs naissent dix-huit ou vingt ensemble, ramassées en bouquets à l'extrémité des branches, soutenues par des pédicules d'un pouce de long, velues & qui naissent des aisselles de petites feuilles membraneuses, blanchâtres, longues de sept ou huit lignes, sur trois de large. Chaque fleur est un tuyau de deux lignes & demie de diametre, légerement cannelé, velu, jaune tirant sur le verdâtre. Il s'évase au-delà d'un pouce d'étendue, & se divise en cinq quartiers, dont celui du milieu a plus d'un pouce de long, sur presque autant de largeur, refleuri en arriere, ainsi que les autres, & terminé en arcade gothique, jaune pâle, quoique doré vers le milieu. Les autres quartiers sont un peu plus étroits & plus courts, jaune pâle aussi. Cette fleur est percée en derriere, & s'articule vers le pistile, qui est pyramidal, cannelé, long de deux lignes, verd, blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe long de deux pouces, lequel finit par un bouton verd pâle. Des environs du trou de la fleur sortent cinq étamines plus courtes que le pistile, inégales, courbes, chargées de sommets longs d'une ligne & demie, remplis de pous-

fiere jaunâtre. Les étamines sont de même couleur, velues dès leur naissance jusques vers le milieu, & toutes les fleurs, ainsi que celles de l'espece précédente, sont penchées sur les côtés de même que celles de la fraxinelle. Le pistile devient dans la suite un fruit d'environ quinze lignes de long, du diametre de six ou sept lignes, relevé de cinq côtes, dur, brun & pointu. Il s'ouvre de la pointe à la base en sept ou huit parties, creusées en goutiere, lesquelles assemblées avec le pivot cannelé, qui en occupe le milieu, forment autant de loges. M. de Tournefort n'en a jamais vu la graine mûre.

Les feuilles de cette plante sont styptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du chevre-feuille, mais elle est plus forte & porte à la tête.

Cette fleur, continue M. de Tournefort, me parut si belle, que j'en fis un bouquet pour présenter à Numan Coprogli, Pacha de Candie présentement, & Pacha d'Erzeron dans le tems que j'eus l'honneur de l'accompagner sur la mer noire; mais je fus averti par son Chaia que cette fleur excitoit des vapeurs & causoit des vertiges. La raillerie me parut assez plaisante, car le Pacha se plaignoit de ces sortes d'incommodités.

Cependant le Chaia parloit sérieusement, & venoit d'apprendre par les gens du pays que cette fleur étoit nuisible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment sur plusieurs observations, assurent aussi que le miel que les abeilles composent de ce qu'elles sucent de cette fleur, étourdit ceux qui en mangent & leur donne des nausées.

Dioscoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes termes. Autour d'Heraclée du Pont, dit-il, en certains tems de l'année, le miel rend insensés ceux qui en mangent, & c'est sans doute par la vertu des fleurs d'où il est tiré. Ils suent très-copieusement, mais on les soulage en leur donnant de la rue, des salines & de l'hydromel, à mesure qu'ils vomissent. Ce miel, ajoute le même Auteur, est acre & fait éternuer. Il efface les rousseurs du visage, si on le broye avec du *costus*. Mêlé avec du sel ou de l'aloès, il dissipe les noirceurs que laissent les meurtrissures. Si les chiens ou les cochons avalent les excrémens des personnes qui ont mangé de ce miel, ils souffrent les mêmes accidens.

Cette plante & le *chamærododendros Pontica, maxima, folio laurocerasi, flore ceruleo purpurascente*, sont communs aux environs d'Heraclée dans le Pont, qu'on appelle aujourd'hui Penderactis ou Elegri, & naissent en abondance tout le long des côtes & dans les bois, jusqu'au de-là de Trébisonde. La premiere espece passe aussi pour malfaisante. Les bestiaux n'en mangent que lorsqu'ils ne trouvent point de meilleure nourriture.

Pline a mieux debrouillé l'histoire de ces arbrisseaux que Dioscoride ni qu'Aristote, qui a cru que les abeilles amassoient ce miel sur le buis; qu'il rendoit insensés ceux qui en mangeoient & qui se portoient bien auparavant, & qu'au contraire il guérissoit les insensés.

Pline s'en explique de la sorte. Il est des années, dit-il, où le miel est fort dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les Auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en savons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée *Ægolethron*, dont les fleurs dans les printems humides acquierent une qualité très-dangereuse, lorsqu'elles se flétrissent. Le miel que les abeilles en font est plus liquide qu'à l'ordinaire, plus pesant & plus rouge. Il a une odeur étrangere & provoque à éternuer. Ceux qui en ont mangé suent horriblement, se couchent à terre & ne demandent que des rafraîchissemens. Il ajoute ensuite les mêmes choses que Dioscoride, dont il semble qu'il ait traduit les paroles : mais outre le nom d'*ægolethron* qui ne se trouve pas dans cet Auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

On trouve, continue-t'il, sur les mêmes côtes du Pont, une autre sorte de miel, qui est nommé *mænomenon*, parce qu'il rend insensés ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amassent sur la fleur *rododendros* qui s'y trouve communément parmi les forêts; & les peuples de ce quartier là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, se gardent bien de leur donner de leur miel. L'antidote contre les mauvais effets de ce miel est le même dans Pline que dans Dioscoride, & le premier ajoute que l'hydromel préparé avec ce miel est inconnu quand il est vieux.

De-là M. de Tournefort détermine les noms de deux especes de *chamærododendros*. La seconde, suivant les apparences, est l'*ægolethron* de Pline; car la premiere qui a les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *rododendros* & l'on peut la nommer *rododendros Pontica Plinii*, pour la distinguer du *rododendros* ordinaire, qui est notre laurier rose, connu par Pline sous le nom de *rhododaphne* & *nerium*. Il est certain que le laurier-rose ne croît point sur les côtes du Pont-Euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres passé les Dardanelles, mais elle est fort commune le long des ruisseaux dans les Isles de l'Archipel. Ainsi le *rododendros* du Pont ne sauroit être notre laurier-rose. Mais il est vrai semblable que le *chamærododendros* à fleur purpurine est le *rhododendros* de Pline.

Les citations de M. de Tournefort n'ayant pas toute l'exactitude possible, j'ai tâché de les rectifier.

Quand l'Armée des dix milles approcha de Trébisonde, il lui arriva un accident fort étrange, & qui causa une grande consternation, ainsi que le rapporte Xenophon, qui étoit un des principaux Chefs de ces troupes. Comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, dit-il, *Liv. IV.* de la retraite des dix milles, les Soldats n'en épargnerent pas le miel. Mais aussi-tot qu'ils en eurent mangé, il leur prit un devoiement par haut & par bas, suivi de rêveries; de sorte que les moins malades ressembloient à des ivrognes & les autres à des furieux ou à des moribons. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille. Personne néantmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ à l'heure qu'il avoit commencé; de sorte que les Soldats se leverent le troisieme & le quatrieme jour, mais en l'état qu'on est après avoir pris une forte medecine.

Diodore de Sicile rapporte le même fait avec les mêmes circonstances. Il y a toute apparence que le miel avoit été tiré de quelqu'une de nos especes de *chamærododendros*. Tous les environs de Trébisonde en sont pleins; & le Pere Lamberti Missionnaire Théatin, convient que le miel que les abeilles sucent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait mourir. Il appelle cet arbrisseau *oleandro giallo*; c'est-à-dire, laurier-rose jaune, qui sans contredit, dit M. de Tournefort, est notre *chamærododendros Pontica, maxima, mespili folio, flore luteo*. La fleur, dit-il, tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune. Elle nous paroît assez semblable à celle du chevre-feuille, mais incomparablement plus forte. *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1704.

ÆGONYCHON, Αἰγόνυχον. Dioscoride dit, *Liv. III. c.* 138. que c'est ainsi qu'on appelle quelquefois le *lithospermus*, *le grémil*. Ce mot est dérivé de αἴξ, *bouc*, & de ὄνυξ, *corne du pié*. Et on l'a donné au *grémil*, à cause, dit Gorræus, de la dureté & de la solidité de sa semence.

ÆGOPROSOPON ou ÆGIDION. Voyez celui-ci.

Æ G Y

ÆGYPTIACUM UNGUENTUM. *Onguent Egyptien*. C'est une composition dont Mesué passe pour l'inventeur. Tous les Auteurs de Pharmacopée l'ont adoptée sans y faire aucun changement considérable. La voici telle qu'elle se trouve dans la Pharmacopée du College de Loudres.

Prenez *cinq parties de verd-de-gris ou de rouille de cuivre réduite en poudre très-menue,*
quatre parties de miel,
sept parties d'un vinaigre très-fort.

Faites bouillir ces ingrédiens ensemble, jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance moyenne & une couleur rouge-brune.

L'écume de cet onguent est ce qu'on appelle le miel d'Egypte, *mel Ægyptiacum*.

Les Compilateurs de la Pharmacopée d'Edimbourg paroissent avoir eu peur que la dose de verd-de-gris ne fût trop forte. Pour l'affoiblir, ils ont augmenté celle du miel.

Prenez *du verd-de-gris réduit en poudre, cinq onces,*
quatorze onces de miel,
sept onces de vinaigre ;

Faites bouillir le tout sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un onguent.

C'est un détergent admirable & fort recommandé par tous ceux qui ont traité des matieres chirurgicales, pour emporter les excroissances fongueuses des ulceres. Mais je le crois trop corrosif, surtout celui de la Pharmacopée de Londres. On aura donc soin, lorsqu'on voudra s'en servir, de l'affoiblir selon l'exigence des cas. Dioscoride paroît avoir mis Mesué sur la voie de cette composition; car il recommande le verd-de-gris bouilli dans du miel, pour déterger les ulceres. On trouve même dans *Aëtius, Tretrab. IV. Serm. 2. c. 3.* un *onguent* dont la composition est presque la même que celle de l'*onguent* de Mesué. Voyez *Abscessus*.

Il seroit assez difficile de rendre raison de la dénomination de cet *onguent*. Car il n'y a aucun des ingrédiens qui entrent dans sa composition qui ait quelque rapport avec l'Egypte. Aëtius fait mention d'un certain Egyptien qui se servit avec succès du verd-de-gris dans la cure d'une espece de gale. Peut-être est-ce de-là que vient le nom d'*onguent* Egyptien. Cependant il faut convenir que le médicament dans lequel le verd-de-gris étoit un ingrédient essentiel & dont Aëtius fait mention, *Tretrab. II. Serm. 2. c. 68.* étoit un emplâtre & non pas un *onguent*.

ÆGYPTION. Αἰγύπτιον. Hippocrate parle de l'*Ægyption* en plus d'un endroit, comme d'un topique excellent dans les maladies de la matrice. Galien nous apprend que cette dénomination étoit commune à quatre choses différentes; par *Ægyption* on entendoit.

1°. L'*Ægyptium oleum.* Αἰγύπτιον ἔλαιον, l'huile d'Egypte qu'on appelloit encore *Cicinum oleum.* On la tiroit, selon Dioscoride, des semences du κίκι, c'est-à-dire, du Ricin, ou du *Palma Christi.* Le même Auteur nous avertit qu'elle n'entre point dans les remedes pour l'intérieur, & qu'elle n'est bonne qu'en emplâtre ou dans la lampe. Nous lisons dans Aëtius qu'on tiroit en Egypte l'huile du Ricin, dont nous avons parlé, qu'on appelloit encore *Croton*, en en broyant la semence, en la pressant & en la faisant bouillir. Il en recommande l'usage dans la lepre, dans les taches & les maladies de la peau, qu'elle dissipera, dit-il, si on le continue.

2°. L'*Ægyptium oleum album.* Αἰγύπτιον ἔλαιον λευκόν. L'huile blanche d'Egypte. Elle se tiroit, selon Galien, du lis, & on l'appelloit encore *Crininon* ou *Susinon oleum.* C'est vraisemblablement l'huile simple de lis dont il est fait mention dans Dioscoride.

3°. L'*Unguentum Ægyptium album.* Αἰγύπτιον μύρον λευκόν.

L'onguent blanc Egyptien, qu'on appelloit encore *Mendesium, crenomuron,* ou *sousinon muron,* κρινόμυρον, σούσινον μύρον. C'est apparemment celui dont Dioscoride donne la composition suivante.

Prenez *d'huile, neuf livres six onces,*
de calamus, quatre livres & un quart,
de myrrhe, cinq onces.

Délayez le tout ensemble avec du vin dont l'odeur soit douce & faites-le bouillir.

Passez l'huile & faites-y infuser *trois livres & demie de cardamomes*, qui auront été broyés & macérés dans de l'eau de pluie.

Reversez-la pour la seconde fois. Laissez macérer les cardamomes & pressez-les. Prenez de cette huile épaissie, trois livres & demie, & mille lis; arrachez les feuilles de lis; mettez-les dans un bassin large, mais peu profond. Versez l'huile dessus, & remuez-les avec les mains, que vous vous frotterez auparavant avec du miel. Laissez-les reposer dans cet état un jour & une nuit. Mettez ensuite le tout dans un tamis, & enlevez légérement l'huile qui nagera sur l'eau qui passera avec elle par le tamis; car il n'en sera pas de cette huile, ainsi que de l'huile de rose; elle ne se mêlera point avec l'eau. Si on les faisoit chauffer ensemble, elle fermenteroit & se tourneroit. Il est bon que vous fassiez passer cette huile, après que vous l'aurez ramassée, dans plusieurs vaisseaux frottés de miel, jettant dessus auparavant un peu de sel bien menu & enlevant avec soin toutes les impuretés que vous y remarquerez. Remettez ensuite dans le bassin ce qui restera dans le tamis, & versez dessus une égale quantité d'huile imprégnée d'aromates, comme ci-devant, & ajoutez-y dix dragmes de cardamomes broyés. Après que vous aurez bien remué le tout avec vos mains, vous le laisserez reposer un peu de tems; vous le presserez ensuite, & vous séparerez de la liqueur les impuretés qui s'y trouveront. Recommencez l'opération pour la troisieme fois, versant de l'huile, ajoutant des cardamomes & du sel & remuant le tout avec les mains que vous frotterez d'huile. Passez le tout après cette troisieme opération. La premiere *huile* qui viendra sera la meilleure; la seconde sera moins bonne & ainsi de suite. Prenez derechef mille lis; arrachez-en les feuilles; travaillez-les comme ci-devant, & versez dessus la premiere *huile* que vous aurez tirée. Procédez ensuite comme vous avez fait ci-dessus avec les mille premiers lis, observant toujours d'ajouter des cardamomes, avant que de mettre la composition dans le tamis. Cela fait, versez la seconde huile, versez ensuite la troisieme; recommençant toujours la même opération à chaque effusion. Plus promptement l'on macerera les lis fraîchement cueillis, plus l'onguent aura de force & d'efficacité. Lorsque vous croirez avoir suffisamment réitéré toute cette opération, ajoutez à chaque préparation soixante-douze dragmes de la meilleure myrrhe, dix dragmes de safran, soixante-quinze dragmes de canelle; il y en a qui mettent autant de safran que de canelle. Broyez le tout & mettez-le dans un bassin d'eau. Répandez dessus l'onguent que vous avez fait. Enfuite renfermez-le dans de petits vaisseaux secs, que vous aurez soin de frotter auparavant avec de la gomme, de la myrrhe, du miel & du safran délayé dans de l'eau. Recommencez la même chose pour le second & le troisieme *onguent*. Il y en a qui se contentent simplement de l'*onguent* fait avec de l'huile de noix, ou quelque autre huile & des lis.

Celui qu'on prépare en Phénicie & en Egypte paroît meilleur que les autres. L'excellent est celui qui a l'odeur des lis.

Il échauffe, il adoucit, & résout les obstructions de la matrice; il est bon dans les inflammations qui surviennent à la même partie, & en général dans toutes les maladies des femmes. Il guérit la teigne & les gales de la tête; il dissipe fort promptement la lividité des blessures & les noirceurs causées par les coups. Il rend ces endroits de la même couleur que le reste de la peau. Pris en potion, il purge la bile par bas, & provoque les urines; mais il est nuisible à l'estomac, & il donne des nausées. Dioscoride. *L. I. c. 62.*

Paul Eginete décrit de la maniere suivante, ce que l'on entend apparemment par l'*huile* simple de lis.

L'*huile* de lis, dit-il, que d'autres appellent *oleum Susinum*, par la raison peut-être que la premiere s'est faite à Suse, est composée de deux onces de feuilles séchées de lis blancs, mises dans un vaisseau de pinte rempli d'*huile*, exactement fermé, ensorte que rien ne puisse transpirer; on l'exposera pendant trois jours au soleil; on passera ensuite la liqueur, après quoi l'on ôtera les vieilles

vieilles feuilles ; on leur en substituera deux onces de nouvelles, qu'on exposera dans la même *huile* pendant trois autres jours au soleil ; ensuite on passera le tout & on aura l'*huile* simple de lis.

Le μύρον αἰγύπτιον, on *onguent* d'Egypte, tout court, sans ajouter l'épithete λευκὸν, blanc ; étoit, selon Galien, composé de fleurs d'Acanthe. On l'appelloit encore, à ce que dit le même Auteur, μετώπιον, *metopium*.

Paul Eginete donne, *L. VII. c.* 20. la composition du *metopium* ; mais il paroît que ce *metopium* n'est pas le même que celui de Galien ; car il n'y a point de fleurs d'acanthe entre les ingrédiens marqués par Paul Eginete.

ÆGYPTIA ALUTA. Αἰγύπτιον σκῦτος. Hippocrate en fait mention au livre *de Fractis*, & il paroît entendre par là, une peau douce, telle que celle dont on se sert pour les emplâtres.

Αἰγυπτία στυπτηρία, *alun d'Egypte*. Voyez *Alumen*.

ÆGYPTIA ANTIDOTUS, *antidote Egyptien*. Myrepsus a décrit plusieurs *antidotes* de ce nom dans sa premiere section, où il traite des *antidotes*. Comme ces descriptions sont plus longues qu'importantes, nous avons cru devoir nous dispenser de les rapporter.

ÆGYPTIA ULCERA, *ulceres Egyptiens*. Aretée fait la description d'une espece d'*ulceres* malins qui attaquent la gorge & les amygdales ; il les appelle *ulceres* Egyptiens ou Syriens, parce qu'ils sont très-fréquens dans ces contrées. Cette description se trouve *L. I. de Causis & signis acutorum Morborum.*

Il n'y a point de contrées, dit-il, où cette maladie soit plus fréquente qu'en Egypte, tant à cause de la secheresse de l'air que de la nature des alimens ; car les habitans vivent de racines, d'herbes & de semences acres. Les eaux bourbeuses du Nil, ou une liqueur acide faite avec de l'orge, est leur boisson ordinaire. La Syrie ou plutôt cette partie de la Syrie qu'on appelle Cœlosyrie, en est particulierement infectée ; c'est de-là que ces *ulceres* ont été nommés *ulceres* Syriens ou Egyptiens.

Ils causent des douleurs cruelles à ceux qui en meurent. Les malades qui en sont attaqués, outre ces douleurs, sont encore dans une chaleur brûlante, comme s'ils étoient sur des charbons. Ils ont l'haleine entierement corrompue, & ils n'exhalent par la bouche que la vapeur empestée de l'*ulcere*, qu'ils attirent bientôt à eux dans l'inspiration. La puanteur de leur haleine est telle qu'elle leur est insupportable à eux-mêmes. Les excrémens qu'ils rendent sont pâles & livides. Ils ont une fievre aigue ; une soif aussi violente que s'ils étoient dans les flammes ; & ce qu'il y a de plus affreux, c'est que la crainte de la douleur qu'ils souffrent en buvant, les empêche de boire ; si la boisson vient à rencontrer les amygdales ou à remonter par le nez, ils éprouvent un tourment inoui. Lorsqu'ils sont couchés, ils veulent être debout, & lorsqu'ils sont debout, le mal les contraint de se coucher. La plupart prennent le parti de se promener dans leur chambre ; comme ils n'ont pas un instant de relâche, ils tâchent de balancer la vivacité d'une douleur par une autre douleur ; & ils ne demeurent point en repos. Ils retirent leur haleine le plus profondément qu'il leur est possible, parce qu'ils désirent violemment la fraîcheur. Mais ils ont l'expiration la plus courte qu'ils peuvent ; parce que l'ardeur de leur haleine augmenteroit l'inflammation de leurs *ulceres*, qui sont déja brûlans comme du feu. A ces symptomes succedent l'enrouement, & l'affoiblissement de la voix ; affoiblissement qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'enfin le malade tombe par terre & expire. Voyez *Tonsillæ*.

ÆGYPTIUM ANDROMACHI EMPLASTRUM, *Emplâtre Egyptien d'Andromachus*. Aëtius donne à cet *emplâtre* de grands éloges, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *c.* 13. Il est fameux, dit-il, par la vertu qu'il a de refermer les plus grandes solutions de continuité, de guérir les coupures par lesquelles les os ont été mis à nu ; de soulager dans les luxations & entorses des membres ; dans les morsures d'homme, de reptiles & de quadrupedes ; de dissiper les fluxions sur les yeux, en l'appliquant sur le devant de la tête, & de conduire à cicatrice en trois jours de tems les coups d'épées les plus larges & les plus profonds. C'est encore, selon le même Auteur, un excellent résolutif ; il dissipe les amas de pus, & cela sans ouvrir la peau, à moins que ces amas ne soient très-considérables. Il amollit & donne de la souplesse, quelque roideur qu'il puisse y avoir dans les parties sur lesquelles on l'applique, & il conduit les ulceres malins à cicatrice. On le prépare de la maniere suivante.

Prenez *de cire*,
de litharge, } *cent vingt-quatre dragmes*,
de gomme ammoniaque, *soixante-deux dragmes*.
de térébenthine, *trente-deux dragmes*,
de laine grasse brûlée, *dix-huit dragmes*,
d'aristoloche,
d'encens,
d'écaille d'airain,
de rouille d'acier, } *huit dragmes*,
de myrrhe, *trois dragmes*,
d'opoponax, *deux dragmes*,
d'huile cicinum ou sicyonium, *ou de vieille huile*, *trois livres*.

Faites bouillir l'huile avec la litharge, jusqu'à ce que le tout ait quelque consistance ; ajoutez-y l'écaille d'airain, & laissez le tout sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de solidité pour ne point couler. Jettez-y ensuite la cire, puis la gomme ammoniaque broyée. Lorsque ces ingrédiens seront bien mêlés, & fondus ensemble, vous y joindrez la térébenthine ; ensuite retirez le tout de dessus le feu, jettez-y l'encens broyé & les cendres de laine brûlée ; paitrissez ensemble ces ingrédiens avec les mains, & vous aurez un onguent dont vous vous servirez quelquefois en masse, quelquefois délayé.

ÆGYPTIUM CROCEUM UNGUENTUM, *onguent Egyptien de safran*. Aëtius décrit cet *onguent*, *Tetrab. II. Serm.* 4. *c.* 45. Il est nommé *unguentum croceum*, du *crocus* ou safran, qui n'y entre que pour le colorer.

ÆGYPTIUM LINUM, *lin d'Egypte*. Hippocrate en fait mention, *L. II. de Morbis*, à l'occasion d'un polype au nez. Il ordonne de tailler une éponge & de lui donner la figure d'une bale d'une grosseur à pouvoir être introduite dans le nez, & de l'envelopper ensuite dans du *lin* d'Egypte, λίνον αἰγύπτιον ; d'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas question dans cet endroit d'Hippocrate, du fil de *lin* ; mais qu'il s'agit d'une espece d'étoupes.

ÆGYPTIUM MEDICAMENTUM AD AURES, *médicament Egyptien*, bon pour les oreilles. Aëtius en parle, *Tetrab. II. Serm.* 2. *c.* 83. comme d'un excellent détergent pour les ulceres fétides des oreilles, qu'il guérit, ajoute-t-il, quand même on les auroit apportés en venant au monde. Il se compose de la maniere suivante.

Prenez *d'amendes ameres*,
de poivre blanc,
de la substance intérieure de féves d'Egypte,
de safran,
de la myrrhe,
de l'opium ;
de l'encens,
de castor,
d'aphronitre, } *deux dragmes*.
de verjus,
de vitriol. } *quatre dragmes*.

Jettez le tout dans du vinaigre dans lequel vous aurez fait

bouillir de l'écorce de grenade ; donnez-lui une consistance un peu visqueuse. Delayez-le ensuite avec de l'onguent de nard, & faites-en distiller dans les oreilles.

ÆGYPTIUS PESSUS, *pessaire Egyptien*. Paul Eginete a décrit d'après Antylus, cette espece de *pessaire L. VII. c. 24.* Il est composé de miel, de térébenthine, de beurre, d'huile de roses ou de lis, & de safran, de chacun parties égales. S'il y a quelques impuretés dans le vagin, mais sans inflammation, on pourra joindre aux ingrédiens précédens, le verd-de-gris en quantité égale à la moitié de celle d'un des ingrédiens. C'est apparemment cette addition qui lui donne le nom d'Egyptien.

A E I

AEICHRYSON. Ἀειχρυσὸν, de ἀεὶ, *toujours*, & de χρυσὸς, *or*. C'est ainsi que les Grecs appellerent le *Sedum majus*. GORRÆUS. Voyez *Sedum*.

AEIGLUCES, Ἀειγλυκὲς, de ἀεὶ, *toujours*, & de γλυκὺς, *doux*. Espece de vin *doux* auquel on donna ce nom, parce qu'il ne perdoit point sa douceur. On le préparoit ainsi : aussi-tôt que le vin étoit sorti de dessous le pressoir, on en remplissoit un vaisseau, qu'on mettoit dans l'eau & qu'on y laissoit pendant tout l'hiver, pour le tenir toujours frais ; & conséquemment toujours *doux* ; car c'est la chaleur seule qui ôte au vin nouveau sa douceur, & qui de moût le change en vin.

AEIPATHEIA. Ἀειπάθεια, de ἀεὶ, *toujours*, & de πάθεια, *affection, passion*. Une affection ou une passion qui dure toujours.

AEITHALES. Ἀειθαλὲς, de ἀεὶ, *toujours*, & de θάλλω, *être verd, qui est toujours verd*. C'est un autre nom du *Sedum majus*.

AEIZOON. Ἀείζωον, de ἀεὶ, *toujours*, & de ζωὴ, *vie* ; *Semper-vivum sedum, Joubarbe*. C'est une plante dont Dioscoride à distingué trois especes ; la grande, la petite & la troisieme, que les Grecs appelloient ἀνδράχνη ἀγρία, & les Latins, *Illecebra*. La grande espece pousse sa tige à la hauteur d'une coudée, grosse comme le pouce, grasse, verte crevassée comme la *lactaria vallaris*, qu'on appelle χαρακίας τιθύμαλος. Ses feuilles sont grasses & charnues, de la largeur du pouce, finissant en forme de langue, quelques-unes tournant leur convexité du côté de la terre ; d'autres sont placées à la sommité de la tige, si serrées en rond les unes contre les autres, qu'elles représentent la figure d'un œil, d'où la plante a été appellée ζωόφθαλμος & βούφθαλμος. La petite *joubarbe* pousse plusieurs tiges d'une seule racine ; ses feuilles sont foibles, rondes, grasses & pointues. La tige du milieu s'éleve à un demi-pié de haut ; elle porte des fleurs herbacées qui sont figurées en ombelle. Les deux premieres especes de *joubarbe* sont rafraîchissantes, un peu desséchantes & modérément astringentes. La troisieme espece a la feuille compacte, petite, velue, assez semblable à celle du pourpier ; elle est échauffante, acre & exulcérante. GORRÆUS.

Æ L I

ÆLIANUS MECCIUS. Ce Medecin vécut sous l'Empereur Adrien. Nous lisons dans Galien, qu'il avoit bien traité des muscles ; & dans d'autres Auteurs, qu'il fut un des maîtres de Galien, & que Galien en a fait mention comme d'un savant Medecin & d'un grand homme.

ÆLIUS PROMOTUS. Il paroît qu'il y a eu deux Medecins de ce nom ; l'un fut disciple d'Ostanes de Perse, & accompagna Xercès en Grece.

L'autre exerça la Medecine à Alexandrie, & vécut du tems de Pompée. Il a écrit un Traité περὶ ἰοβόλων ἢ ἀναιρετικῶν φαρμάκων, des poisons & des médicamens mortels. Gesner & Tiraqueau disent qu'on voit dans quelques Bibliotheques Italiennes, cet ouvrage en manuscrit : Mercurialis & Fabricius assurent qu'il est au Vatican.

Æ M I

ÆMILIUS MACER. Poëte de Veronne, vécut sous le regne d'Auguste. Il est contemporain d'Ovide, mais un peu plus âgé que lui, comme il paroît par ces vers d'Ovide.

> *Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo,*
> *Quæque nocet serpens, quæ juvat herba*, MACER.

d'où l'on sait qu'il avoit écrit des oiseaux, des serpens, & des plantes. M. le Clerc prétend qu'il n'avoit parlé que des végétaux qui servoient d'antidote aux poisons qui faisoient la matiere de son Poëme. Servius dit que le même Auteur avoit écrit aussi des abeilles.

C'est par la matiere de son Poëme qu'*Æmilius Macer* a obtenu une place entre les Auteurs de Medecine. Ses Ouvrages ont été perdus. Ceux qui portent son nom passent parmi les savans, pour supposés ; ils ont été écrits, à ce qu'on dit, par un certain Odobonus.

Æ O L

ÆOLIPYLÆ. *Eolipiles*. Je ne sai qu'elle raison on a eue d'insérer ce mot dans les Dictionnaires de Medecine ; l'instrument désigné par-là n'ayant lieu que dans la Physique expérimentale. Cependant Castelli en ayant fait mention, je ne l'omettrai point. L'*Eolipile* est un vaisseau de fer ou de cuivre dont l'orifice est sort petit ; si l'on y met de l'eau, que l'on ferme cet orifice, & qu'on mette le vase sur le feu, l'eau se raréfiera à un point, que si on lui donne issue, elle sortira avec impétuosité & bruit ; ce bruit imitera celui des vents.

Æ O N

ÆON. Αἰὼν, l'âge entier d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Hippocrate l'emploie fréquemment pour signifier le reste de la vie.

Il signifie aussi la moelle spinale, & l'on dit qu'il faut le substituer sur la fin du septieme Livre des Epidémiques à νωτιαῖα. Voici le passage corrigé. ὁ τὸν αἰῶνα φθίνοντα ἑβδομαῖος ἀπέθανε. Une personne étant tombée malade de la maladie nommée phtisie dorsale, elle mourut le septieme jour. EROTIEN, FOESIUS, HESYCHIUS, VARINUS.

ÆONION. Αἰώνιον, le *Sedum majus*, ou la grande espece de *joubarbe*. GORRÆUS.

ÆONESIS. Αἰόνησις, de αἰονάω, *je verse, j'arrose, j'humecte*. C'est l'action d'humecter les parties extérieures par la fomentatiou, ou l'aspersiou de quelque liqueur. EROTIEN, FOESIUS.

Æ O R

ÆORA. Αἰώρα, de αἰωρέω, *élever, suspendre, porter en haut* ; *la gestation*, espece d'exercice dont Aëtius donne l'exposition suivante. *Tetrab. I. Serm. 3. c. 6.*

Les autres sortes d'exercice consistent, dit-il, dans le mouvement du corps. Mais la *gestation* est une espece de composé de mouvement & repos. Certaines parties du corps sont en repos dans cet exercice, tandis que le tout est en mouvement dans la direction de la *gestation* ; d'où l'on doit conclurre que la *gestation* est un exercice très-bienfaisant & très-doux, puisqu'il ne procure point de lassitude, & qu'il agite le corps de la même maniere que les exercices les plus violens.

Toute *gestation* a la propriété d'exciter & d'animer la chaleur naturelle, de dissiper la surabondance des humeurs, de fortifier le tempérament, & de réveiller les facultés assoupies & languissantes.

Il y a différentes especes de *gestations*. Les principales sont les suivantes.

La *gestation* se fait dans un lit suspendu, (comme qui diroit nos estrapontins) ou mobile sur les appuis ou sur les piés qui le soutiennent.

La *gestation* se fait dans une litiere pliante, afin que la personne puisse se tenir assise ou couchée.

Elle se fait ou dans un char ou dans un bâteau, ou sur un cheval.

La *gestation* dans un lit est convenable à ceux qui sont sujets à la fievre à ceux qui ont été malades pendant long-tems, dont les forces sont dissipées, & qui ne peuvent soutenir leurs corps. Elle est bonne encore pour ceux qui sont délivrés de la fievre, & qui commencent à recouvrer leurs forces; pour ceux qui ont pris l'ellébore; de même que pour les phrénétiques: car elle appaise les agitations de l'esprit, & conduit au sommeil. On en sera aussi soulagé dans la léthargie & dans la perte de l'appétit.

La *gestation* en litiere convient à ceux qui sont sujets à la léthargie & à ceux qui ont la fievre double-tierce ou la quotidienne. Elle est bonne pour les hydropiques, pour ceux qui ont des engourdissemens, à la suite d'une attaque d'apoplexie ou de paralysie; ainsi que pour ceux qui sont attaqués de la goutte ou qui sont menacés de la pierre. Lorsque l'accès de fievre sera totalement passé, on se fera porter assis dans une litiere.

Quant à la *gestation* dans un char, elle communique à toute la machine une agitation qui peut opérer des effets salutaires dans les maladies chroniques.

Il y a différentes sortes de *gestations* dans un char. Les unes sont douces, & les autres très-rudes. On se servira des douces dans les maladies de la tête & dans les diarrhées considérables. Les violentes seront bonnes pour les maux de la poitrine & de l'estomac; pour les tumeurs indolentes; pour les tempéramens disposés à l'hydropisie, & pour les personnes sujettes aux engourdissemens. Quant à celles qui ont des dispositions au vertige, & dont la tête est affectée, elles se feront voiturer doucement dans un char, & elles auront le dos & la tête appuyés par derriere pendant le mouvement. J'ai vu plusieurs cures opérées par ce seul remede. On aura soin de placer le malade de façon qu'il puisse être assis dans une posture un peu renversée en arriere.

Enfin, la *gestation* dans un bâteau ou dans un vaisseau, faite proche de la terre & pendant le calme, sera salutaire pour ceux qui sont attaqués d'hydropisie ou de lepre; pour ceux qui sont enflés ou qui sont tombés dans une paralysie subite. Cette *gestation* provoque le vomissement dans le commencement, mais on ne tarde pas à s'y faire, & à la trouver agréable.

La *gestation* en pleine mer est violente, & elle peut apporter des changemens considérables dans l'habitude du corps; & cela ne manque pas d'arriver, si l'esprit se trouve partagé entre l'espoir & la crainte; si le vaisseau retentit d'allegresse, ou si la présence du danger en jette l'équipage dans un profond desespoir. Ces révolutions sont capables de dissiper une maladie chronique, & de la guérir radicalement: mais, sans compter sur ces grands effets, on peut dire en faveur de cette *gestation*, & même de la *gestation* en général, qu'un mélange d'agitation & de repos est autant propre que quelque autre chose que ce puisse être, à fortifier le corps.

ÆPO

ÆPOS, Αἶπος. Ce terme signifie dans Hippocrate un lieu élevé, un terrain dont la montée a quelque difficulté.

ÆQU

ÆQUALIS, *égal*. Ce terme s'applique en Medecine à tout ce qui conserve toujours le même état, à tout ce qui est toujours le même en soi & dans toutes ses parties. C'est en ce sens que l'on dit de la matiere purulente ou du pus, qu'il est *égal*, ou d'une consistance *égale*, lorsqu'il n'est point mélangé de sanie, & qu'il est partout le même.

On dit qu'un tempérament est *égal*, lorsqu'il n'est point sujet à des altérations, lorsqu'il est toujours le même.

Le pouls est *égal*, quand il marche toujours de la même maniere, lorsqu'on n'y remarque aucune variation soit par rapport au tems, soit par rapport à la maniere dont l'artere se dilate & se resserre.

L'urine est *égale*, lorsqu'elle conserve toujours la même apparence, soit par rapport a la couleur, & à la consistance, soit par rapport aux matieres qu'elle contient; en sorte que celle qu'on a rendue dans un tems soit parfaitement semblable à celle qu'on a rendue dans un autre.

On dit que le sédiment de l'urine est *égal*, lorsque toutes ses parties sont les mêmes, ou paroissent homogenes.

Une maladie est *égale*, lorsqu'il ne survient aucune révolution dans les symptomes & dans les circonstances qui l'accompagnent. Les Grecs désignent cet état par le mot ὁμαλὸς, & nous donnons l'épithete d'*æquantia* aux médicamens qui y conservent ou réduisent les maladies. Voyez *Castelli*. Il cite entre les Auteurs qui se sont servis de cette expression, *Jul. Cæs. Claudinus*.

ÆQUILIBRIUM, *équilibre*. Ce mot est trop généralement entendu dans sa signification simple, pour en donner une définition. On s'en sert en Medecine pour marquer la juste proportion qui doit régner entre les solides & les fluides du corps; afin que les différentes fonctions soient bien exécutées, & que la machine entiere soit dans un état parfait de santé.

ÆQUINOCTIUM, *équinoxe*. Il y en a deux, comme on sait; l'*équinoxe* du printems, & l'*équinoxe* d'automne. Les Medecins en font mention, parce qu'ils ont remarqué que certaines maladies régnoient dans ces deux tems de l'année. Paul Æginete dit d'après Diocles, *L. I. c.* 100, que l'*équinoxe* du printems augmente le phlegme & les sérosités douces du sang, jusqu'au lever des Pléiades, c'est-à-dire, pendant quarante-six jours. C'est pourquoi l'on doit se nourrir dans cet intervalle d'alimens acres & aromatiques, & prendre beaucoup d'exercice. Il prétend au même endroit que l'*équinoxe* d'automne augmente le phlegme, & dispose aux fluxions, jusqu'au coucher des Pléiades, c'est-à-dire, pendant l'espace de quarante-six jours. Conséquemment il faut, pour obvier à tout accident, vivre pendant cette saison d'alimens acres & aromatiques, s'interdire les émétiques, prendre beaucoup d'exercice, & s'abstenir du commerce des femmes.

Paul Eginete fixe l'*équinoxe* d'*automne* environ le vingt-quatre de Septembre, *Lib. VII. c.* 11.

Aëtius fixe l'*équinoxe* du printems au vingt-trois de Mars, & l'*équinoxe* d'automne au vingt-cinq de Septembre. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 3. *c.* 167. Voyez *Aer*.

ÆQUIPOLLENS, *équipollent*. Il se dit de la force avec laquelle les muscles antagonistes meuvent la même partie, selon les directions différentes des muscles dont ils sont les antagonistes.

AER

AER, ἀὴρ, *air*. Ce que l'on entend par ce mot est si généralement connu, qu'il seroit superflu d'en donner une définition. Les Medecins de tous les tems ont considéré l'*air* comme un grand agent dans toutes les révolutions qui arrivent aux corps naturels, & comme une cause importante dans la production & la cure des maladies, ainsi que dans la conservation & l'altération de la santé. Ils l'ont tous mis au nombre des choses non-naturelles, & l'ont regardé comme plus nécessaire à la vie des animaux & des végétaux, que la nutrition même.

Voici ce qu'Hippocrate pensoit de l'*air*, & ce qu'il en a dit dans son Traité *de Flatibus*. Trois choses servent à l'entretien du corps de l'homme & de ceux des autres animaux, les alimens, les boissons & les esprits, πνεύματα. Les esprits s'appellent dans notre corps vents ou flatulences, φῦσαι; hors de notre corps, *air*. L'*air* a tant de part à ce qui se passe dans l'univers, que sa force est un sujet digne de toute notre attention. Le vent n'est autre chose qu'un courant d'*air*. Lorsque le volume d'*air* est grand, telle est la force du courant, qu'il déracine les arbres, & qu'il souleve les flots, jusqu'à

porter dans les nues des bâtimens dont le poids est immense. Ce fluide, dont nous voyons, dont nous comprenons si bien les effets, échappe cependant à nos yeux. L'*air* est invisible, & rien ne se fait dans l'univers sans *air*. Il remplit tous les corps, il est présent partout, il occupe l'intervalle de la terre aux cieux. Il est la cause des hivers & des étés: il est froid & condensé dans l'hiver; il est doux & tranquille en été. C'est par son moyen que le soleil, la lune & les étoiles achevent leurs révolutions. Il est l'aliment du feu: car le feu ne subsiste point sans *air*. Il est continu & leger; & c'est par ces deux qualités qu'il entretient la course perpétuelle du soleil.

Il est évident que l'*air* pénetre encore au fond des mers. Les animaux marins ne vivroient point sans *air*: mais comment en jouissent-ils, si ce n'est en le respirant & dans les eaux & hors des eaux?

L'*air* est le soutien de la lune, & le véhicule de la terre. Rien n'est vuide d'*air* dans la nature: rien ne joue donc un si grand rôle dans la nature que l'*air*, ainsi que nous l'avons avancé ci-dessus.

C'est par l'*air* que les hommes vivent. Il est la cause de la plupart de leurs maladies. Il est si nécessaire à nos corps, que quoiqu'ils puissent subsister l'espace de deux ou trois jours sans aucune nourriture, ils périssent, si le passage par lequel ils reçoivent l'*air* est fermé pendant un petit espace de tems. La plupart des autres fonctions des hommes sont quelquefois suspendues: cette suspension fait même les états différens par lesquels nous passons dans le cours de la vie. La respiration seule ne cesse point: tous les animaux sont continuellement occupés à inspirer & à expirer l'*air*.

J'ai dit que l'*air* avoit une grande influence sur les corps des animaux; je prétens maintenant démontrer qu'il n'est pas vraissemblable que les maladies aient d'autres causes que l'*air* reçu dans nos corps, ou en trop grande ou en trop petite quantité; ou trop dilaté, ou trop condensé, ou imprégné de quelque qualité pestilentielle.

J'ai cité ce passage, 1°. Pour faire voir qu'Hippocrate s'étoit apperçu de l'influence générale de l'*air* sur les corps des animaux; ce dont on trouveroit des preuves plus évidentes encore dans son Traité *de Aere, locis & aquis*. 2°. Pour faire sentir combien la plupart des théories sont hasardées en Medecine. Hippocrate, cet homme à la pénétration duquel les plus légers changemens qui arrivent dans les maladies n'échappent point, qui en fit des descriptions si exactes, qui sut si bien choisir entre les différentes méthodes de traiter les maladies, qu'il rencontra les meilleures qu'il étoit possible de suivre, eu égard à l'état dans lequel étoit la matiere médicale de son tems, Hippocrate donna dans des absurdités, se perdit dans des hypotheses futiles, lorsqu'il se mit à raisonner sur des choses qui sont au-delà de la portée de notre esprit & de nos sens.

Virgile, poëte excellent & grand philosophe, a parlé plus sensément qu'Hippocrate des effets de l'*air* sur les corps des animaux. On diroit, à la maniere dont il s'est exprimé là-dessus, qu'il avoit connoissance de quelques-unes des propriétés de ce fluide, qu'on a démontrées dans la suite, par le moyen de la machine pneumatique, & par d'autres expériences dont nous ferons mention dans le cours de cet article.

Après avoir détaillé les prognostics sur les différens changemens de tems, que l'on peut tirer de ce que l'on remarque dans les animaux; voici comment il rend raison de ces changemens qui se font en eux:

Haud equidem credo, quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempestas & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Jupiter humidus astris
Densat erant quæ rara modò, & quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

On sera forcé de convenir, sur les passages que je citerai de différens Auteurs, que les anciens Medecins ont parfaitement connu toute l'importance de l'*air*, tant par rapport à la conservation de la santé, que par rapport à la cure des maladies, & qu'ils ont été plus attentifs que nous ne le sommes communément, à corriger les mauvaises qualités qu'il peut contracter dans des tems particuliers & dans de certaines saisons, à en prevenir les dangereux effets, & même à le diriger à leur fin, & à s'en aider dans la cure des maladies.

L'*air* qui nous environne opere des changemens continuels sur notre tempérament, lorsqu'il s'échauffe ou qu'il se refroidit, qu'il se charge ou se décharge de vapeurs humides. Les autres causes qui agissent sur nos corps, n'y agissent pas toutes à la fois ni perpétuellement. Mais l'*air* qui presse sur nous nous environne perpétuellement, & nous l'attirons sans cesse au-dedans de nous par l'inspiration. De-là le tempérament des animaux est nécessairement affecté d'une maniere ou d'une autre, selon les différentes altérations qui arrivent à ce fluide. Quelquefois l'*air* qui nous environne acquérant un degré de chaleur & d'humidité excessif, donne à nos corps une constitution pestilentielle; & comme les humeurs du corps qui proviennent d'alimens mal-sains, sont sujettes à la putréfaction, la suite de cette influence est une fievre pestilentielle. Aetius, *Tetrab. II. Serm.* 1. *c.* 94.

Oribase rapporte dans ses collections, *Lib. IX. c.* 1. le passage suivant de Galien, concernant l'*air*.

Le meilleur *air* est celui qui est le plus pur; celui qui n'est point chargé des vapeurs humides & pesantes qui s'élevent des marais & de tout amas d'eaux croupissantes, qui n'est point infecté des exhalaisons mal-faisantes qui sortent de cavernes voisines, comme à Sardes & à Hiérapolis. L'*air* à qui les égouts de quelque grande ville, ou le voisinage d'une armée, ou la mauvaise odeur des cadavres ou de fumiers aura communiqué quelques mauvaises qualités, doit être mal-sain & proscrit pour les malades. Celui que le voisinage d'un lac ou d'une riviere rend épais, de même que celui qui, concentré entre des montagnes, n'est jamais agité par les vents, est nuisible à la santé. Le dernier semblable à celui qui est renfermé dans des maisons inhabitées, prend une odeur de pourriture & de moisi, corrompt & suffoque. Tous ces différens *airs* sont funestes à tout âge. Les différences dans l'*air* du froid au chaud, de la secheresse à l'humidité, n'affectent pas également toutes sortes de personnes. L'*air* le plus pur ne semble même être propre que pour les corps parfaitement tempérés. Quant à ceux en qui quelque qualité prédomine, l'*air* qui peche par la qualité contraire me paroît plus convenable; car par ce moyen la chaleur de l'*air* contrebalancera la froideur du tempérament, & la secheresse de l'un corrigera l'humidité de l'autre, les excès opposés se détruisant mutuellement.

Alexandre Trallianus dit à propos d'une maison dans laquelle logeoit un malade attaqué de la fievre hectique: « Ce n'est pas assez de procurer au malade tous les rafraîchissans que nous avons dans nos mains; nous devons encore nous appliquer à changer par quelque moyen la constitution de l'*air* qui l'environne, & à lui donner une qualité qui conspire à notre but. Ainsi, si l'on est en été, on fera coucher le malade dans quelque lieu souterrain, & l'on aura soin de faire arroser le plancher d'eau fraîche. De l'eau qui tomberoit alternativement d'un vaisseau dans un autre non-seulement rafraîchiroit l'*air* par les particules qui s'en exhaleroient, mais inviteroit encore au sommeil par son murmure égal & continuel. En changeant la constitution de l'*air*, il feroit beaucoup plus avantageux de le rendre tel qu'il fortifiât le corps, en le rafraîchissant: ce que l'on effectueroit en grande partie en jonchant le plancher de roses, de joubarbe, de ronces, de branches de lentisques, de surgeons d'a-

» ventin, & de toutes les plantes dont la propriété se» ra de fortifier en rafraîchissant. Un *air* ainsi tempé» ré doit certainement être bon pour tous les malades at» taqués de la fievre hectique, & particulierement pour » ceux qui se sentent le cœur & les poumons affectés » d'une chaleur brûlante comme le feu: car ces mala» des se trouvent moins soulagés par un régime rafraî» chissant, que par l'inspiration d'un *air* frais; au con» traire, ceux qui ont le foie, l'estomac, ou quelque » autre partie du ventre sensiblement dérangée, se trou» vent mieux du choix des alimens que du changement » de l'*air*. En un mot, en été nous devons travailler à » rafraîchir l'*air*, & le laisser en hiver tel qu'il est: car » quoiqu'il soit très-froid dans cette saison, il ne nuit » point aux malades dont nous avons parlé d'abord. On » pourvoira donc à ce qu'ils soient modérément cou» verts; à ce qu'ils ne soient point surchargés de cou» vertures: ce qui pourroit les conduire à la défaillan» ce. » *L. XII. c.* 4.

Paul Eginete ordonne pour ceux qui ont été trop violemment purgés, entre autres choses, qu'on les éloigne de tout *air* qui n'est pas dans un degré modéré de froid & de chaud, « par la raison, dit-il, que le premier repous» seroit la matiere des parties intérieures au-dedans, » & augmenteroit le flux; & que le second relâchant les » membres, détruiroit la force du corps. *L. VII. c.* 7.

Le même Auteur, après avoir parlé des changemens que produit sur les corps des animaux l'altération de l'*air*, à peu près en mêmes termes qu'Aétius, que nous avons cité, poursuit ainsi: « Celui qui connoît bien ces effets » sera en état, je ne dis pas seulement de prédire les ma» ladies que chaque constitution doit naturellement oc» casionner, mais de trouver les moyens de les preve» nir, en prescrivant un régime opposé à l'intempérie » de l'*air* actuellement dominante. Tout corps sujet » par la nature de son tempérament propre, à quelque » maladie, sera facilement affecté & dérangé par une » constitution de l'*air* conspirante avec la nature de son » tempérament; de même que, si le tempérament natu» rel est opposé à la constitution de l'*air*, le corps, loin » d'en être dérangé, ne s'en trouvera que mieux; l'ex» cès d'un côté contrebalançant l'excès opposé de l'au» tre, & les qualités contraires du tempérament & de l'*air* » se compensant naturellement. Un Medecin qui sera » bien instruit de ces choses, travaillera donc à conser» ver la santé de ceux qui se confient en lui, & la sienne » propre, en opposant prudemment les contraires les » uns aux autres, & joignant à cela des médicamens » échauffans ou raffraîchissans, selon l'exigence des » cas.

» Il se raffraîchira, en faisant un grand usage d'eau, en » prenant du repos, en mangeant peu, & en buvant co» pieusement. Il produira l'effet contraire, par des vê» temens chauds & beaucoup d'exercice, en mangeant » beaucoup, & en buvant peu. C'est par ces moyens » qu'il échauffera son tempérament autant qu'il le ju» gera à propos. On peut corriger considérablement un » *air* humide & froid. On lui donnera les qualités con» traires, on le rendra chaud & sec, en faisant grand » feu; c'est ainsi qu'Acron d'Agrigente détruisit, à ce » qu'on dit, les vapeurs pestilentielles dont l'air étoit » infecté. *Lib. II. c.* 35.

Ce Chapitre sur l'*air* est pris de Galien, & Paul Eginete ne fait que répéter ce que nous avons cité d'Oribase jusqu'au passage inclusivement où l'*air* enfermé entre de hautes montagnes est proscrit; après quoi il poursuit ainsi. « Sur les hautes montagnes, & dans les contrées » montagneuses, lorsque l'*air* n'est point agité par les » vents, il est plus sain. Ceux qui sont attaqués de la » consomption & de l'asthme s'en trouvent bien. Il est » bon pour toutes les maladies de la poitrine & de la » tête. L'*air* des vallées sera bon pour les vieillards & » pour ceux qui sont sujets aux défaillances, s'il est pur. » Les hydropiques & tous ceux dont les maladies sont » aqueuses, doivent prendre l'*air* de la mer, surtout si » la cause de ces maladies est froide. On s'en trouvera » bien dans l'affection des nerfs qui naît de l'obstruc» tion de leurs parties, & dans la perte de l'appétit. L'*air* » qu'on respire entre les rochers est mal sain: il est trop » froid en hiver, & en été il est d'une chaleur étouffan» te. L'*air* imprégné d'exhalaisons métalliques est fu» neste. L'*air* des lieux bourbeux & marécageux relâ» che l'estomac: celui des lieux dont la terre est jaune » & légere est plus desséchant que les autres. Le meil» leur est celui que l'on respire dans les lieux dont la » terre est grasse & noire. »

La constitution de l'*air* change encore selon les saisons de l'année. Au printems il est chaud & humide: en été, chaud & sec; en automne, froid & sec; & en hiver, froid & humide. Il varie aussi, selon les différens tems de la même saison. Il n'est pas le même au commencement, au milieu & à la fin. C'est dans le milieu de la saison qu'il a la vraie constitution convenable à la saison. Aux deux extrémités de la saison, il tient de la constitution des saisons les plus prochaines. La lune apporte dans l'*air* quatre changemens à chaque révolution. Dans le premier septénaire ou quartier, c'est-à-dire, depuis le premier jour de la lune nouvelle jusqu'au septieme jour inclusivement, il est chaud & humide, comme au printems. Dans le second septénaire, qui dure depuis le septieme jour jusqu'à la pleine lune, il est chaud & sec comme en été. Dans le troisieme septénaire, c'est-à-dire, pendant les sept jours qui suivent la pleine lune, il est froid & sec comme en automne; & dans le dernier septénaire, il est froid & humide comme en hiver. Mais on pousse les choses plus loin: chaque jour apporte quelque différence dans l'*air*; & même chaque partie du jour. Il est chaud & humide le matin comme au printems; & il relâche les corps tant des personnes malades, que de celles qui sont en santé; c'est même pour les fébricitans la partie du jour la plus supportable. On peut comparer le commencement du jour au printems, son milieu à l'été, le soir à l'automne, & la nuit à l'hiver.

Par l'*air*, nous entendons ce fluide que nos sens apperçoivent à peine, mais dont l'existence nous est constatée par la résistance qu'il fait aux corps qui s'y meuvent, & par l'impulsion violente qu'il exerce contre eux, soit qu'ils se meuvent, soit qu'ils soient en repos, lorsqu'il est agité, & dans cet état où nous lui donnons le nom de vent. C'est par cette résistance & ce mouvement que l'on éprouve partout, que nous sommes assurés qu'il couvre la surface entiere de la terre. Nous vivons dans l'*air*; nous respirons l'*air*; c'est par l'*air* que nous vivons. Quel qu'il soit, nous l'inspirons & l'expirons, par une des lois observées dans le méchanisme de notre corps, & essentielle à sa subsistance; ensorte que tout ce que la nature a produit pour notre usage, & tous les secours que nous pouvons recevoir de l'art, nous deviennent parfaitement inutiles, si nous sommes privés de la liberté de respirer l'*air*.

Si nous examinons quelles sont les lois selon lesquelles le souverain Ordinateur a prétendu que tout s'opérât dans l'univers, nous reconnoîtrons bientôt combien grand, nécessaire & puissant est l'usage de l'*air*, & de quelle importance est cet instrument entre les mains de la nature. Tous les corps, de quelque espece qu'ils soient, sont placés dans l'*air*, ils se meuvent dans l'*air*, ils agissent dans l'*air*, ils remplissent dans l'*air* toutes leurs fonctions tant particulieres & propres, que relatives à d'autres corps. Nous savons par expérience que de tous les fluides qui nous sont connus, il n'y en a presque pas un qui ne contienne de l'*air* entre ses particules, & qu'il n'y a presque pas un solide dont on ne puisse tirer de l'*air* par art; ensorte qu'il seroit difficile de citer une seule opération de la nature dans laquelle l'*air* n'entrât pour rien. Rien ne se fait sans l'*air*, si vous en exceptez l'action de l'aimant, la gravité & l'attraction & répulsion des particules de la matiere. Toutes les opérations de la Chymie s'exécutent dans l'*air*; si ce n'est peut-être, à ce que prétendent les Alchymistes, la composition de la pierre philosophale,

qui, bien préparée & exactement enfermée dans l'œuf philosophique, est privée de tout *air* crud, & conduite à maturité dans le vuide; car tous conviennent que rien n'est plus contraire à la maturité de ce fruit merveilleux que l'*air* cru. Mais ils entendent par *air* cru, celui qui a des particules hétérogenes mêlées avec lui, & non l'élément pur de ce nom, dégagé de toutes particules étrangeres.

Le feu qui met tout en mouvement, ne peut certainement être ni ramassé, ni conservé, ni dirigé, ni augmenté, ni modéré sans *air*. Si l'*air* est absolument nécessaire à l'action du feu, il entrera nécessairement pour quelque chose dans toutes les opérations du feu. Mais sans *air*, le feu ne peut être appliqué à d'autres corps; sans *air*, il cesse d'agir sur eux. Par feu, j'entens celui qui est excité & nourri par des matieres combustibles, & en vertu duquel l'art & la nature remplissent tous leurs desseins.

Ceux qui auront le tems, les commodités & la curiosité d'entrer dans un examen plus général des différentes sortes de corps naturels, trouveront qu'il n'y en a presque pas un dont la vie, l'action, l'accroissement & la vigueur ne dépendent de l'*air*; car si leur vie consiste dans la circulation des humeurs dans les canaux qui leur sont propres; & leur accroissement, dans la faculté de recevoir en eux-mêmes des sucs étrangers, & de les convertir en leur propre substance; il est évident qu'ils subsistent & qu'ils s'accroissent par le moyen de l'*air*; car il est constant que les deux opérations dont nous venons de parler, ne se peuvent exécuter sans l'assistance continuelle de ce fluide.

Les Chymistes seront sans doute bien étonnés, lorsqu'ils m'entendront intéresser l'*air* dans la formation & l'arrangement des parties des fossiles; car il semble que l'extreme simplicité de la matiere dont ils sont composés, n'a besoin que de l'action du feu pour produire tout ce qui conserve ces especes de corps. Mais ceux qui ont murement examiné la nature des choses, savent depuis long-tems que les fossiles sont engendrés & multipliés dans le fond des mines, où ils seroient ensevelis pour jamais, s'ils n'en étoient chassés par la violence d'un feu souterrain qui les approche de la surface de la terre. Or, il faut convenir que c'est l'*air* qui rassemble, retient & dirige ce feu souterrain & perpétuel.

Ceci n'ayant jamais été bien développé, il est à propos de le mettre dans tout son jour. *L'air* est un fluide pesant, élastique, dense en raison du poids dont il est comprimé. Il agit sur l'espece de feu central dont je viens de parler, d'autant plus puissamment, qu'il est plus dense. Sa dilatation est toujours proportionnelle à sa compression, & sa raréfaction à l'intensité du feu qui agit sur lui. Il s'insinue partout; & ses propriétés sont d'autant plus efficaces, que les profondeurs de la terre auxquelles il pénetre sont grandes.

Leur action est d'autant plus grande, que la distance de l'*air* au centre de la terre est petite: mais cet *air* qui agit d'autant plus puissamment que le lieu de son action est profond, & que sa constitution propre est dense, mis en mouvement par le feu que ce mouvement qu'il communique, ne fait que rassembler en plus grande quantité, produit la compression, le broyement, le resserrement, la dépuration & l'union violente des particules homogenes. Telle est la cause génératrice des fossiles; aussi leur nature est-elle analogue à celle de leur cause. Sans l'*air*, il n'y en auroit aucun de produit. Et c'est peut-être là la seule raison pour laquelle ils ne sont formés que dans les lieux profonds de la terre.

*Tout ce que M. Boerhaave dit ici des feux souterrains, & de la formation des métaux par le moyen de l'*air*, me paroît avancé sans beaucoup de fondement.*

Il n'est pas, je crois, nécessaire d'exposer la puissance de l'*air* sur les animaux & sur les végétaux. Nous savons par expérience que les œufs des animaux & les graines des plantes, de quelque nature qu'ils soient les uns & les autres, quelque mures que soient les graines, quelque bien fécondés que soient les œufs, quelque douce & bien entretenue que soit la chaleur dans laquelle on les conserve, ne produiront jamais rien, que ce qu'ils contiennent y demeurera enseveli, s'ils sont privés d'*air*, ou s'ils sont renfermés dans un *air* dormant, sous un verre hermétiquement scellé. Les plus petites plantes, la mousse la plus légere, les végétaux aquatiques se fanent, & meurent, si on les tient quelque tems dans un vuide d'*air*, ou dans un lieu où l'*air* ne puisse se renouveller. Il en est de même de tous les animaux, depuis les plus grands jusqu'aux insectes les plus petits. Ces faits sont au-dessus de toute contradiction.

Le Philosophe, le Medecin & le Chymiste, sont donc obligés de connoître exactement l'*air*, & les facultés puissantes, en vertu desquelles ce fluide produit ses effets. Il n'y a peut-être que ce moyen pour eux de comprendre un grand nombre des opérations de l'art & de la nature même; ces opérations pouvant avoir pour cause principale quelqu'une de ces propriétés dont l'*air* seul est revêtu, & qui lui sont essentielles.

Mais si de tous les corps naturels il n'y en a presque aucun qu'il soit plus essentiel de connoître, je peux ajouter qu'il n'y en a presque aucun à la parfaite connoissance duquel il soit plus difficile de parvenir, parce qu'il est tel, qu'il échappe presque entierement à nos sens. Son extreme subtilité le dérobe à la grossiereté de nos organes; nos yeux aidés des plus parfaits microscopes, ne l'apperçoivent point. Mais ce qui s'oppose le plus invinciblement à l'exactitude de nos recherches sur la nature de l'*air*, c'est la multitude infinie de parties hétérogenes dont il est mêlé. Il n'y a peut-être pas un seul fluide dans l'univers dont la composition admette une plus grande variété.

Pour éviter toute confusion, nous allons examiner chaque propriété connue de l'*air* en particulier; ensuite nous les considererons toutes en corps, & rassemblées dans un seul fluide: c'est de cet assemblage que nous déduirons de l'*air* une définition aussi exacte que la nature de cet élément le permet.

La premiere propriété de l'*air* qui s'offre à notre examen, c'est sa fluidité. La fluidité est tellement essentielle à l'*air*, qu'il ne résulte d'aucune expérience qu'il en puisse être privé. Tout le monde sait que dans les plus grands froids, lorsque presque tous les autres corps sont gelés, l'*air* est toujours liquide. Sa fluidité tient contre le froid artificiel, qui surpasse de quarante degrés le plus grand froid qu'on ait jamais observé dans la nature: cet excès prodigieux de froid ne fait aucune impression sur elle. Quel que soit le poids, & quelle que soit la force avec laquelle vous condensiez l'*air*, le rapprochement de ses parties n'en fait point un solide. Il est aussi fluide qu'auparavant; & aussi-tôt que la compression cesse, il revient à son premier degré de liquidité. Dans le grand nombre d'expériences que j'ai faites sur la coagulation des différentes liqueurs, je n'en ai trouvé aucune par laquel il parût que l'*air* se coaguloit en masses solides. Un jour d'hiver, sur le midi, il faisoit grand froid, l'*air* étoit fort serain; je vis flotter dans ce fluide quelques petits corpuscules, brillans au soleil, & que la réflexion des rayons sur leurs petites surfaces faisoit resplendir d'un éclat extraordinaire. Je trouvai en les examinant attentivement, que ce n'étoit autre chose que de petits globules d'eau, qui étoient auparavant dispersés dans le vague de l'*air*, & que le froid avoit unis & congelés. Ils avoient dans cet état la forme d'une gelée blanche fort subtile.

Le feu paroît se consolider avec les autres corps: mais l'*air* retient sa fluidité plus opiniâtrément que le feu même. Il est très-vraisemblable qu'il y a dans la nature deux fluides composés d'élémens, qui ne peuvent ni s'unir entre eux, ni avec d'autres corps; de sorte que du tout, il n'en résulte qu'une seule

masse homogene. Ces deux fluides, sont l'*air* & le feu. Cependant, qu'on ne m'accuse point d'avoir oublié que l'*air* s'incorpore dans presque tous les corps que nous connoissons, qu'il s'unit avec eux, & qu'il est un élément de leur composition.

C'est un fait trop évidemment & trop fréquemment démontré par la grande quantité d'*air* qui s'en exhale, lorsqu'on les réduit à leurs premiers principes. C'est ce que nous appellons communément, & peut-être assez improprement de l'*air* factice. En examinant les choses de près, il paroît qu'elles sont ainsi, il y a de l'*air* contenu dans toutes les liqueurs que nous connoissons; il s'insinue avec elles dans tous les petits intervalles des corps solides composés. Lors de l'union de leurs parties, il se trouve renfermé dans ces petits intervalles, comme dans autant de petits vaisseaux dans lesquels il demeure seul, après que la liqueur avec laquelle il y est entré, s'est évaporée; d'où il paroît que l'*air* ne s'étoit point consolidé avec ces corps; qu'il y étoit simplement resserré & contenu. Aussi, à la premiere occasion qu'il a de se débarrasser de cet obstacle, il sort sans avoir éprouvé la moindre altération, & il retourne avec vitesse à son état premier. Ce que je dis, prendra un nouveau degré de certitude, en considérant ce qui arrive à l'eau commune lorsqu'elle se glace. Ce fluide contient une grande quantité d'*air* invisible: mais aussi-tôt qu'il commence à se tourner en glace, aussi-tôt que ses particules sont plus rapprochées & plus unies, lorsqu'elles sont pour ainsi dire privées de ce degré de chaleur nécessaire pour les tenir séparées, & empêcher le penchant naturel qu'elles ont à se joindre, les particules d'*air* détenues entre les molécules de l'eau, au lieu de se congeler, sortent des petits interstices où elles étoient renfermées; & s'unissant les unes aux autres, elles forment un volume sensible, que nous nommons bulles; & ces bulles sont formées d'un *air* très-fluide. Cette seule expérience prouve, je crois, sans réplique, que l'*air* n'est point consolidé, coagulé, ou altéré dans les fluides, qu'il y est seulement détenu. En supposant que la chose soit de même dans les autres corps, l'inaltérable fluidité de l'*air* sera démontrée.

La finesse extreme de chaque petite particule d'*air* contribue beaucoup à sa fluidité. Elle est telle, qu'on n'en peut appercevoir aucune avec quelque microscope que ce soit. Cependant elles sont beaucoup plus grosses que celles du feu; car elles ne peuvent passer à travers des métaux, du verre, des pierres, du bois épais, ni même du papier fort. Il suit de-là qu'il n'y a point d'endroit qu'on ne puisse vuider d'*air*: il n'a pas même la facilité de s'insinuer dans les pores invisibles des corps, quoique le vin, les huiles, l'eau, la saumure, les lessives & les esprits acides, en viennent bien à bout. Toutes ces observations sont confirmées par la machine pneumatique; car si l'on place un morceau de cuir sur la plaque de cuivre qui soutient le récipient, ensorte que les bords du récipient soient appliqués sur ce morceau de cuir; Lorsque le récipient sera vuide d'*air*, le poids de l'athmosphere pressera ses bords avec tant de force sur le morceau de cuir, que l'*air* extérieur ne pourra s'insinuer dans la cavité du récipient, à travers la substance poreuse du cuir, & qu'il demeurera tout à l'extérieur; au lieu que si vous versez l'une des liqueurs dont j'ai parlé ci-dessus, sur la partie du cuir qui paroît hors du récipient, elle sera imbibée dans un moment, & elle pénetrera dans le récipient pardessous les bords de ce vaisseau; preuve évidente que les autres fluides, quoique épais & visqueux, entrent facilement dans les pores des corps qui sont imperméables à l'*air*. Au reste, ce fait est démontré par une infinité d'autres expériences.

En second lieu, ces petites particules aériennes sont très-facilement séparées les unes des autres: la force nécessaire à cet effet est si petite, qu'elle échappe presque à l'observation de nos sens. La séparabilité de l'*air* est telle, que quel que soit la direction du corps qui le divise, en haut, en bas, horisontalement, de côté, elle n'en est point altérée. Pour s'assurer de la facilité avec laquelle l'*air* se divise, on n'a qu'à considérer le mouvement d'un petit corps poli à travers ce fluide lorsqu'il est calme. On meut une aiguille d'acier en tout sens, sans presque sentir la moindre résistance. Il en est à peu près de même des autres corps. Voilà ce qu'on pourroit proprement appeller *Aeris lubricatio*.

Cependant à parler dans la derniere exactitude, il faudroit convenir que les particules de l'*air* ont quelque attraction les unes vers les autres: attraction légere à la vérité, & facile à détruire, mais en vertu de laquelle elles se réunissent assez rapidement; car on sait par expérience, que tant qu'une particule d'*air* est seule engagée dans un fluide, il n'est pas possible de l'appercevoir: mais qu'aussi-tôt que cette particule s'est jointe à quelques autres, il en résulte une bulle; que cette bulle résiste à la séparation des parties qui la composent; que si elle rencontre dans son mouvement une autre bulle, elles se fondent l'une dans l'autre; qu'il en résulte une nouvelle bulle plus grosse que l'une ou l'autre bulle génératrice, tenace comme elles, & d'une figure sphérique. On dira peut-être que tous ces effets sont une suite de la compression du fluide environnant. Je ne nie point la possibilité de cette hypothese: mais du moins on conviendra avec moi, que l'effet des particules de l'*air* pour s'unir, quelle qu'en soit la cause, est plus grand que celui des particules d'eau pour les retenir, ou pour se joindre à elles. L'attraction que ces particules exercent les unes sur les autres, est fort petite à la vérité; peut-être est-ce une illusion: il faut même le dire, puisque le grand Newton l'a démontré. Mais il n'en est pas moins certain, que lorsque ces particules sont réunies, quelle que soit la cause de leur union; lorsqu'elles sont en assez grand nombre pour former un volume sphérique, il y a en elles une puissance en vertu de laquelle elles conservent cette figure, malgré l'action des corps qui les environnent.

Si nous considérons plus attentivement ce penchant des particules de l'*air* à la cohésion, nous nous appercevrons bien-tôt que prises séparément, elles se mêlent volontiers avec un autre fluide quelconque vuide d'*air*, & qu'elles séjournent opiniâtrément dans ses interstices de la même maniere que les particules des sels dissous dans de l'eau.

D'ailleurs, il paroît qu'une grosse bulle d'*air*, composée de plusieurs molécules unies ensemble, placée sur la surface d'un fluide entierement vuide d'*air*, se résoudroit dans ses particules élémentaires, & que ces particules se disperseroient après la séparation dans les pores vuides du fluide d'où elles ne sortiroient, reformant une bulle pour la seconde fois, que contraintes par quelque cause étrangere & plus forte.

Ce que nous avons dit suffit pour concevoir combien l'*air* est imperceptible à nos sens. Nous ajouterons seulement que personne peut-être n'eût soupçonné l'existence de ce fluide, sans la résistance qu'il fait au mouvement des corps, & de ceux surtout qui forment un grand volume avec une petite quantité de matiere. Il fait bien sentir par cette résistance que c'est un corps qui résiste.

Cette résistance, ou plutôt cette répulsion de l'*air* étant d'autant plus grande, que les vitesses des corps sont grandes; ou, pour m'exprimer comme les Mathématiciens, la résistance de l'*air* étant en raison doublée de la vitesse des corps, on pourra rencontrer la solidité d'une pierre dans ce fluide si doux & si facile à diviser.

Celui qui tentera de mouvoir devant soi une plaque de cuivre forr mince de cent piés quarrés de surface, dans une direction perpendiculaire à cette surface, avec une vitesse à parcourir vingt-deux piés dans une seconde, pendant un tems calme, éprouvera cette solidité incroyable de l'*air*. Il seroit aisé d'en faire le

calcul par la méthode de Mariotte. Celui qui recevra sur la même plaque droite & immobile un coup de vent violent, connoîtra quel coup furieux l'*air* est capable de donner, lorsqu'il est mu avec quelque vitesse.

Ceci doit être entendu de l'*air*, considéré comme un vaste fluide, dans lequel des corps fort gros & fort pesans peuvent flotter ; & même nous en avons des exemples dans les oiseaux, & d'autres choses qui sont d'une pesanteur considérable qui sont quelquefois emportées par le vent, pour ne rien dire de celles qui sont légeres, comme la poussiere, la paille, les plumes, &c.

La seconde propriété de l'*air*, considéré comme un vaste fluide, c'est la pesanteur spécifique de toute sa masse. L'assemblage de toutes les particules d'*air*, forme un fluide qui pese sur chaque point de la surface de la terre, selon les directions qui tendent à son centre : il forme autour d'elle par sa fluidité, une calotte sphérique, qu'on pourroit appeller aérosphere, mais à laquelle les Philosophes ont donné le nom d'atmosphere, à cause des vapeurs & des exhalaisons dont elle est chargée.

Torricelli, ce grand Géometre de Toscane, entreprit en 1643. de démontrer la pesanteur de l'*air* ; c'est ce qu'exécuta après Torricelli, par un grand nombre d'expériences, le fameux Otton Guerick. Le subtil Pascal éclaircit encore cette matiere. Le célebre Bayle la débarrassa de toute difficulté : mais elle devint de la derniere évidence entre les mains de Mariotte. Toutes les expériences que l'on avoit faites avant lui, n'étoient pas de la force des siennes. Enfin, la pesanteur de l'*air* est un phénomene si parfaitement démontré, & si généralement avoué, qu'il n'y a rien dans la Philosophie naturelle qui soit appuyé sur des fondemens plus solides. Les travaux réunis de tous ces Philosophes, nous ont mis en état de calculer avec assez d'exactitude, & d'exprimer en mesures ordinaires le poids entier de l'atmosphere.

Il n'a pas encore été possible de déterminer la pesanteur relative de deux volumes d'air. Il paroît que deux portions égales d'air prises en même tems à des hauteurs différentes, ne sont pas de même poids ; mais au contraire que la plus basse pese plus que la plus haute. Cette inégalité entre des portions égales d'air, s'observe depuis la surface de la terre jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes. La pesanteur spécifique de l'air varie aussi dans le même lieu, en des tems différens.

L'atmosphere dans notre climat éprouve des révolutions continuelles. Il paroît par les observations qu'on y a faites jusqu'à présent sur la pesanteur de l'air, qu'elle n'y est presque jamais la même.

Les inégalités qu'on y remarque ne sont jamais plus sensibles que dans les changemens de tems qui y sont fréquens. Les pluies, les ondées subites, les brouillards, la grêle, la neige, les éclairs, le tonnerre, les différens vents, les tempêtes, les ouragans, les sécheresses & les changemens d'aspects des planetes, sont autant de circonstances accompagnées de changemens dans la pesanteur de l'atmosphere. Les différentes saisons de l'année y apportent aussi des altérations considérables. C'est de la succession continuelle des causes dont nous venons de parler, & des inégalités qu'elles produisent dans la pesanteur de l'air, que nous concluons que notre atmosphere ne persevere pas long-tems dans le même état ; c'est encore de là que nous déduisons l'inconstance & la vicissitude d'une multitude innombrable d'effets qui dépendent de l'action de la pesanteur de l'*air*. Les seules inégalités de la pesanteur de l'*air* donnent lieu à un grand nombre d'évenemens différens. Cependant à l'aide d'une suite d'observations faites avec certitude & pendant l'espace d'environ quatre-vingt-six ans, nous sommes parvenus à connoître la plus grande & la plus petite pesanteur de l'*air* en Europe. On a trouvé que la plus grande pesanteur de l'*air* faisoit monter le vif argent dans le barometre à la hauteur de trente pouces & demi ; & que la plus petite pesanteur ne le faisoit monter qu'à vingt-sept pouces & demi. Ensorte que la plus grande différence de pesanteur dans l'air paroît être de la dixieme partie de la plus grande hauteur du mercure dans le barometre ou environ, on que la plus grande différence de la pesanteur de l'air paroît être la dixieme partie de son plus grand poids. C'est dans l'étendue de cette différence que sont comprises toutes les révolutions qui arrivent dans la pesanteur de l'atmosphere.

L'altération journaliere qu'on observe dans la pesanteur de l'*air*, dépend de plusieurs causes particulieres & d'une nature tout-à-fait différente, mais qui sont toutefois connues & soumises à nos observations. Nous prononcerons sur les variations qu'elles apportent dans l'ascension du vif argent dans le barometre, lorsque nous aurons un nombre suffisant d'expériences pour fonder un jugement : mais ces expériences sont encore à faire. Nicolaus Kruquius paroît destiné par son génie, ses connoissances & sa sagacité, à nous éclairer sur cette matiere ; l'exactitude qui regne dans ses Tables Météorologiques, où l'on voit d'un coup d'œil à chaque degré d'accroissement dans la pesanteur de l'atmosphere, toutes les causes qui y ont contribué, nous promet d'autres découvertes. Il seroit seulement à souhaiter que ce savant maître dans l'art d'observer la nature, fût encouragé dans son travail d'une maniere proportionnée à son mérite, de crainte que lorsque nous l'aurons perdu, il ne se trouve personne qui veuille avec les mêmes talens, s'engager dans la même carriere.

Enfin on a trouvé que le poids de l'atmosphere qui nous environne, lorsque le vif argent étoit monté dans le barometre à moyenne hauteur, c'est-à-dire dans la pesanteur moyenne de l'atmosphere & dans la saison la plus tempérée de l'année, étoit à celui de l'eau comme 1 à 850 : mais ce rapport n'est déterminé que dans la supposition que les limites de la descente & de l'ascension du vif argent dans le barometre nous sont bien connues, sans quoi il ne seroit pas possible de rien assurer là-dessus.

Toute la masse de l'*air* est appuyée sur la terre, & elle presse continuellement sa surface de tout son poids. Cette pression sur chaque corps en particulier est égale à une force qui soutiendroit une colonne perpendiculaire de mercure dont la hauteur seroit égale à la hauteur actuelle du mercure dans le barometre, & la base égale à un plan horisontal qui couperoit une pyramide dont le sommet seroit au centre de la terre, & dont les côtés toucheroient la surface horisontale du corps dont il faut estimer la compression, qui couperoit, dis-je, cette pyramide en l'endroit où les côtés touchent le corps. L'on aura donc assez exactement la valeur de cette force, en observant la hauteur du vif-argent dans le barometre dans l'instant du calcul, & en mesurant la surface du corps comprimé ; d'où l'on peut inférer que les corps placés sur la surface de la terre sont d'autant plus comprimés par l'*air*, qu'ils sont plus proches du centre ; car on a démontré en hydrostatique que les pressions des fluides sur leurs bases sont entre elles comme leurs hauteurs perpendiculaires. Il suit de là que si nous considérons l'*air* comme un fluide homogene & de la même densité dans toute la longueur de ses colonnes, il sera facile de découvrir comment sont entre elles les compressions des corps placés en chaque endroit de la perpendiculaire, depuis la surface jusqu'au centre de la terre. Mais la force élastique de l'*air* surchargeant ce probleme d'un grand nombre de conditions contraires à la supposition précédente ; il est absolument nécessaire de traiter de ses effets en particulier.

Cependant il est constant par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que plus un corps est éloigné du centre de la terre, & moins, tout le reste étant égal, il se ressent de la compression de l'atmosphere ; que tout

étant égal comme auparavant, les corps feront d'autant plus pressés les uns contre les autres, que la pesanteur de l'*air* sera jugée grande selon les observations que nous avons indiquées ci-dessus. Que la pression des corps sur la terre & les uns contre les autres, diminuera proportionnellement à la diminution que l'on remarquera dans la pesanteur de l'*air*. Que les corps exposés à la compression de l'*air*, ne sont pas longtems comprimés avec la même force; que cette pression varie à chaque instant; que la différence entre la plus grande & la plus petite pression qu'ils éprouvent, n'excede jamais la dixieme portion de la plus grande. Mais si l'*air* en s'appuyant sur les corps les comprime avec des forces variables, s'il est élastique, il en pourra être comprimé à son tour, particulierement par ceux qui ont en eux la faculté naturelle de s'étendre & de reprendre leur état naturel. De là & de ce que nous avons dit plus haut, il s'ensuit que les parties des corps situés dans l'air, sont dans une oscillation perpétuelle, causée par l'accroissement & la diminution instantanés des pesanteurs de l'*air*. Cette oscillation renfermée dans les limites de la variation de la pesanteur de l'*air*, ne peut être que fort petite, mais toujours est-ce une vraie oscillation & même continuelle. Cette altération jointe aux changemens perpétuels que le chaud & le froid, produisent dans le volume des corps, ne peut manquer d'avoir des effets très-considérables. Nous reconnoîtrons donc deux causes perpétuelles du mouvement interne & constant des corps élastiques, l'atmosphere & le feu. Cependant il faut observer que les accroissemens & les diminutions de la force compressive de l'atmosphere, ne produisent aucun effet sur les corps parfaitement mous, s'il y en a quelques-uns entierement privés de la faculté de se restituer dans leur premier état, lorsque la cause qui les comprime cesse d'agir, non plus que sur les corps, tels que l'eau, que la plus grande compression extérieure ne peut réduire dans un espace plus petit que celui qu'ils occupoient avant que d'être comprimés. Le feu agissant sur ces corps comme sur les autres, & même quelquefois plus puissamment sur les premiers, il est évident qu'il faut regarder la puissance du feu comme plus étendue que celle de l'*air*, & conséquemment que la puissance d'aucun autre corps.

Il ne sera pas maintenant inutile de considérer en Chymiste les effets produits par l'*air* extérieur, considéré & comme un fluide & comme un corps pesant; car il s'ensuit de là, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, qu'il doit exercer une espece d'action sur la surface extérieure des corps. C'est en vertu de cette action qu'il s'insinuera, 1°. Entre les surfaces de tous les corps, leurs distances des unes aux autres formant des interstices assez grands pour le recevoir, & ce fluide étant propre par sa nature à remplir ces espaces vuides. 2°. Qu'il pénetrera dans les petits pores invisibles des corps & qu'il les occupera, quoiqu'ils paroissent vuides. Or l'*air* produisant dans ces deux especes d'intervalles, dont les uns sont formés par la distance des corps, & les autres par les pores dont ils sont percés, tous les effets dont il est capable, il aura part dans la plupart des opérations de la nature.

Un phénomene important démontré en hydrostatique, & concernant l'*air* considéré comme fluide & comme corps pesant, c'est de comprimer les corps en tous sens avec une force égale, perpendiculairement, horisontalement, obliquement, selon toutes sortes de directions.

Passons maintenant à l'examen des propriétés qui sont particulieres à l'*air*, ou que lui seul possede.

La premiere qui se présente, c'est son élasticité. L'élasticité de l'*air* est cette qualité singuliere par laquelle, cédant à l'action d'un poids qui le comprime dans un espace d'où il ne peut s'échapper, il occupe un espace d'autant plus petit que le premier, que l'action du poids est grande; & alternativement il se répand dans un espace d'autant plus grand que celui dans lequel il a été réduit, que la force qui le comprimoit diminue; ensorte que l'action de cette force venant à cesser entierement, & nul obstacle ne s'opposant d'ailleurs, il remplit tout l'espace qu'il occupoit avant qu'il fût comprimé & se restitue dans son premier état; l'espace qu'il occupe dans ce premier état est petit, à proportion de ce que les causes qui le compriment sont fortes, & il est grand, à proportion de ce qu'elles sont foibles.

Je n'ai point d'idée d'avoir remarqué dans aucun autre fluide cette facilité de céder à la compression, & de se restituer dans son premier état, lorsque la compression cesse. Elle n'existe certainement ni dans l'alcohol, ni dans l'huile, ni dans l'eau, ni dans les esprits, ni dans aucune lessive. Toutes ces substances peuvent à la vérité être condensées par le froid & dilatées par le chaud: mais elles ne cédent point à l'action d'un poids, ensorte qu'elles soient réduites sous un plus petit volume, & ce poids étant écarté, elles ne s'étendent pas d'elles-mêmes. L'*air* a donc cette propriété exclusivement.

Toutes les expériences que l'on a faites jusqu'à présent, tendent à démontrer que son élasticité ne s'affoiblit point. Le plus long repos, la compression la plus violente, n'ôtent point cette qualité à ses parties. Pour s'assûrer de ce fait, Messieurs Boyle & Mariotte tinrent pendant long-tems de l'*air* violemment comprimé dans une canne à vent, ils trouverent en lui rendant la liberté, qu'il étoit aussi parfaitement élastique, que lorsqu'ils l'enfermerent. Le fameux Géometre de Roberval n'apperçut non plus aucune diminution dans l'élasticité d'un *air* qui avoit été renfermé pendant quinze ans. Voyez *du Hamel, Hist. de l'Académie des Sciences, p.* 368. On verra dans la suite plus au long, que ces particules élastiques d'*air* qui sont contenues dans les interstices des parties les plus intérieures des fluides ou des corps solides, exercent, lorsqu'elles en sont sorties, cette élasticité qui paroissoit si parfaitement éteinte qu'il n'étoit pas possible de soupçonner qu'il leur en restât; qu'elles l'exercent, dis-je, dans nn degré égal à celui que possedent toutes autres particules d'*air*. D'où il s'ensuit évidemment que cette merveilleuse propriété de l'*air* tient contre la longue inaction contre toute compression, & même contre sa concrétion supposée avec les substances animales, fossiles & végétales.

Telle est toutefois la nature de l'air, que ses parties élastiques séparées les unes des autres, peuvent s'unir à d'autres corps par lesquels elles sont interceptées, & y séjourner des siecles entiers sans produire le moindre effet sensible d'élasticité; mais cette élasticité, comme nous l'avons déja dit, n'est pas anéantie: si ces particules viennent à se débarrasser de ces corps & à s'unir avec d'autres, on s'appercevra bien-tôt qu'elles l'ont conservée toute entiere.

On peut conserver, par exemple, de la corne de cerf pendant des siecles entiers. Cependant je sai par des expériences que j'ai faites sur des cornes de cette espece, qui avoient été gardées pendant plus de cinquante ans & qui étoient devenues extremement dures & seches, qu'on tire dans leur distillation une quantité prodigieuse d'*air* élastique. D'où je conclus qu'il est très-vrai-semblable que ce n'est pas l'augmentation ou la diminution des poids comprimans qui fait l'élasticité d'une particule d'*air* en particulier; mais que cette élasticité ne commence à y exister que lorsque cette particule vient à en rencontrer une autre & à en être repoussée, & conséquemment que si toutes les particules de l'*air* étoient tellement éloignées les unes des autres, que ce mouvement répulsif n'eût plus aucun lieu, alors le fluide entier seroit privé pendant tout le tems que dureroit l'éloignement de ses particules les unes des autres, de la faculté de s'étendre de lui-même & de résister à la compression. Elles ne reprendroient cette propriété que, lorsque venant à se

rapprocher, elles se trouveroient replacées dans la sphere de leur activité mutuelle. La force élastique n'est donc point une modification d'une particule d'*air* en particulier; c'est une qualité résultante de l'union de plusieurs particules ensemble. De-là vient, selon toute apparence, la durée & l'immutabilité de l'élasticité de ce fluide.

De quelque maniere qu'on condense l'*air*, avec quelque violence qu'on le comprime, il conserve toujours une extreme fluidité. Si on lui rend la liberté de s'étendre, il remplira exactement tout l'espace qu'il occupoit auparavant, & les particules s'écarteront les unes des autres avec la même promptitude que si elles n'avoient souffert aucune compression, aucune condensation. Comme dans toutes les expériences qu'on a faites jusqu'à présent, on n'a remarqué aucune altération dans cette propriété, nous en conclurrons que tout l'atmosphere est fluide, & que la plus grande condensation, non plus que la plus grande raréfaction ne changent point cette qualité, & conséquemment que la compression la plus grande & que le froid le plus violent, ne sont pas capables de le consolider.

Mais de tous les phénomenes causés par l'élasticité de l'*air*, il n'y en a point de plus étonnant pour les personnes à qui cette matiere n'est pas parfaitement connue, que celui que M. Boyle leur fera remarquer; c'est que la force élastique d'une petite portion d'*air* peut sans être aidée d'une beaucoup plus grande condensation que celle qu'elle reçoit du poids de l'*air* même, faire équilibre à toute la force de toute une colonne de l'atmosphere; de plus, que la force élastique d'une très-petite quantité d'*air* est capable de repousser en se dilatant, les corps qui la compriment, avec une force égale à celle qu'exerçoit sur eux la masse entiere de l'*air* environnant.

Les Chymistes doivent faire une attention particuliere à cette qualité puissante de l'*air*, car elle est capable de produire des effets prodigieux & même terribles, rompant les vaisseaux, dispersant la matiere qu'ils contenoient & occasionnant d'autres ravages auxquels ils sont exposés dans toutes les opérations qui se font par le feu dans des vaisseaux fermés.

Il est constant, par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent; qu'en quelque lieu qu'une très-petite quantité d'*air* soit retenue, elle y peut produire les mêmes effets qu'une très-grande quantité dans un autre lieu. Si quelque portion d'*air* est contenue dans une cavité où elle puisse être aisément comprimée, elle y soutiendra la pression entiere de tout l'atmosphere, & n'en permettra pas l'entrée à l'*air* extérieur. Si dans cette cavité l'on venoit à l'échauffer ou à la délivrer subitement de la compression extérieure qu'elle éprouvoit, elle se dilateroit subitement & elle se raréfieroit si prodigieusement dans cette dilatation, que les masses d'*air* les plus considérables ne produiroient pas de plus grands effets.

Une autre loi de l'élasticité de l'*air*, c'est que ce fluide acquiert, lorsqu'il est condensé à un certain degré déterminé, par l'application du feu, le pouvoir de s'étendre & de se dilater en tous sens, plus fortement que si le feu lui avoit été appliqué avant la condensation; ensorte qu'on peut dire que raréfier l'*air* par la chaleur, c'est la même chose quant à l'énergie communiquée à son élasticité, que de le condenser. Pourvu que la condensation soit égale à la raréfaction, les effets produits par l'*air* animé, soit de l'une, soit de l'autre de ces causes, seront les mêmes.

Nous ne connoissons dans l'Univers aucun corps solide ou fluide où la chaleur produise plus promptement la dilatation. Une augmentation de chaleur, telle qu'il n'y a que le thermometre de Drebbelius qui la puisse rendre sensible, produit une subite raréfaction dans l'*air*.

Il est encore démontré par l'expérience que de tous les corps que nous connoissons, il n'y en a point où la dilatation soit poussée par la chaleur à un degré plus considérable que dans l'*air*. L'*air* se dilate si prodigieusement par l'application du feu, que les limites de cette dilatation nous sont encore inconnues. La chaleur de l'eau bouillante augmente d'un tiers le volume de l'*air*. *Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc.* 1699. *p.* 101. Quel effet n'y produiroit donc pas la chaleur, qui est capable de mettre les métaux en fusion!

*Boerhaave me paroît s'être trompé dans cette partie de son Histoire de l'*Air*, car l'eau est beaucoup plus raréfiée par le feu que l'*air*. Elle en acquiert même une force capable d'élever les plus grands poids. On n'a point fait jusqu'à présent, à ce que je crois, d'expériences qui prouvent que l'on puisse raréfier l'*air* par un feu artificiel, jusqu'à lui faire occuper un espace plus de trois fois plus grand que celui qu'il occupe dans son état naturel.*

Nous savons encore par expérience que le même degré de chaleur produit le même degré de raréfaction dans des masses inégales d'*air*, d'une égale densité; ensorte que par une loi constante de la nature, les raréfactions sont entre elles, comme les degrés de chaleur, la densité étant la même. D'où il suit que si l'on connoît la raréfaction d'un *air* d'une densité donnée, & le degré de chaleur qui l'a causée; ce sera la même chose pour tous les cas semblables. Permettez-moi de vous renvoyer là-dessus aux *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1699. p. 113. & *aux Mémoires de* 1702. vous y trouverez un grand nombre d'observations curieuses sur la matiere dont il est question.

Une observation qu'on a faite encore, c'est que la force élastique que la chaleur communique à l'*air*, est d'autant plus grande qu'il est plus comprimé; ensorte que le degré de chaleur étant toujours le même, l'élasticité communiquée à l'*air* est à peu près dans la raison directe des densités; propriété singuliere que l'ingénieux M. Amontons a découverte. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences* 1702. *Mém.* 155. La Chymie doit assurément lui en avoir de grandes obligations. D'où il suit qu'un petit feu peut communiquer une grande force à un air excessivement dense. Si donc il étoit possible de resserrer l'*air* dans un espace qui fût réellement huit cent fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement; alors il pourroit soutenir par la force seule que l'eau bouillante lui communiqueroit 29600 pouces de mercure; puisque l'*air* dans son état naturel d'expansion, aidé de cette chaleur est capable d'en soutenir 37 pouces. Que conclurrons-nous de cette force immense? Que si ce feu souterrain qui est concentré dans les entrailles de la terre, étoit appliqué à un *air* resserré dans un espace huit cens fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement; il en résulteroit une force supérieure à toutes celles qui nous sont connues. Quoiqu'il en soit, il est démontré que si vous augmentez la densité de l'*air*, & le degré de chaleur que vous lui appliquez, sa force élastique croîtra en raison composée de la directe, de la densité, & du degré de chaleur.

Au contraire moins il est comprimé, moins le même degré de chaleur lui communique de force élastique; ensorte qu'il faut deux fois plus de chaleur pour donner la même force élastique à un *air* deux fois plus rare; & il en est de même dans tout autre degré de raréfaction.

Toutes ces propositions ont été démontrées par les expériences les plus exactes, & nous les devons à l'illustre Auteur que nous avons déja cité. D'où il s'ensuit que dans les régions supérieures de l'athmosphere, la plus violente chaleur ne communique presqu'aucun degré d'élasticité à l'*air*; que par conséquent à de grandes hauteurs, il est presque dans un état d'inertie; & c'est ce qui est conforme à l'observation.

Remarquez enfin par rapport à l'élasticité de l'*air*; qu'il est resserré dans un plus petit espace par le froid, comme par un accroissement de poids; & conséquemment que sa densité est d'autant plus grande que le froid est grand.

Toutes ces observations que l'illustre Boerhaave a puisées dans les différens Auteurs qui ont traité de cette matiere, & que nous rapportons d'après lui, sont très-importantes pour la Chymie. Il ne seroit pas moins important pour la Medecine de faire connoître tous les corps qui nagent dans l'*air*. Il y en a un nombre infini d'une nature différente ; & ce nombre varie encore selon les différentes parties de l'atmosphere. Ce ne seroit donc pas s'écarter beaucoup de la vérité que de considérer ce fluide comme une espece de cahos, dans lequel des molécules de toutes sortes sont mêlées les unes avec les autres ; d'où il résulte un composé dans l'examen duquel nous sommes contrains d'entrer, si nous voulons donner quelque certitude à ce qui nous reste à dire de l'*air*.

En premier lieu, il y a toujours du feu ou de la chaleur dans l'*air* naturel.

En second lieu, il y a toujours de l'eau dans l'*air*, & dans chaque portion d'*air* ; de sorte même que nous n'avons aucune méthode par laquelle nous puissions le dessécher parfaitement.

L'eau sort à tout moment en vapeur invisible de nos corps dans l'état de santé. Sanctorius a calculé que dans l'espace d'une nuit & d'un jour il s'exhale d'une personne saine à peu près le poids de cinq livres, & que la plus grande partie de ce poids étoit d'eau. Tous les animaux qui couvrent la surface de la terre, répandent donc, comme nous, continuellement dans l'*air*, une grande quantité de parties aqueuses. Qu'il sorte de même de toutes les plantes une vapeur aqueuse; c'est un fait prouvé & confirmé par des expériences faites (*Halles Statique des Végétaux*) il y a long-tems ; sans faire mention de l'eau, qui, raréfiée par les feux souterrains, les fourneaux des Chymistes, & les feux de nos foyers, s'éleve incessamment dans l'air. M. Halles déduit d'expériences qui paroissent avoir été faites avec tout le soin & toute l'attention possible, & rapportées dans les *Transactions Philosophiques*, qu'il s'éleve de la surface de la Méditerranée dans un seul jour d'été, par la seule chaleur de la saison, sans l'assistance d'aucun vent 52, 800, 000, 000, muids d'eau ; & que le vent & le soleil en enleve de dessus la même mer une beaucoup plus grande quantité. Les vapeurs exhalées des plantes forment une quantité prodigieuse d'eau ; ce que l'industrieux & savant M. Halles a démontré par une infinité d'expériences dans le beau Traité qu'il vient de publier sur la Statique des végétaux.

Si l'on compare maintenant la quantité de brouillards, de rosées, de pluies, de gelées blanches, de grêle, de neige, & d'humidités nocturnes qu'on peut ramasser dans l'espace d'une année, avec l'eau qui s'exhale dans l'air pendant le même intervalle par le moyen de la chaleur naturelle ; nous trouverons qu'il tombe dans une année sur la terre assez d'eau pour en couvrir toute sa surface, de la hauteur de trente pouces. C'est ce que le laborieux Kruquius a prouvé clairement dans ses Tables Météorologiques. D'où il s'ensuit qu'il s'éleve chaque année dans l'*air*, de toute la surface de la terre, une quantité équivalente à un solide d'eau qui auroit une base égale à la surface de la terre, & une hauteur de trente pouces. Or la surface de la terre étant assez connue, il est fort aisé de déterminer la quantité immense d'eau qui est perpétuellement suspendue dans l'*air*.

Que chaque portion d'*air* soit chargée d'eau, c'est ce que l'on démontre à l'œil par le moyen de la machine pneumatique. Car à mesure qu'on le rend plus rare en le pompant, & moins propre par conséquent à porter l'eau dont il est chargé ; la surface intérieure du récipient se ternit d'une humidité aqueuse.

D'où il suit, comme nous l'avons déja insinué, que toutes les portions d'*air* sont chargées d'eau, & qu'à mesure qu'on les raréfie, elles deviennent moins propres à la soutenir.

Mais cette expérience de la machine pneumatique n'est pas la seule qui démontre qu'il y a une grande quantité d'eau répandue dans l'*air*, partout & en tout tems. Si on expose à l'*air* des sels alcalis, & parfaitement fixes, ils en attireront de l'eau & se dissoudront d'eux-mêmes. Je pris à neuf heures du matin, deux onces & une dragme de sel de tartre, séché à un feu si violent qu'il se fondit dans le creuset. Ainsi il n'y avoit pas apparence qu'il y restât de l'eau. Je le plaçai sur un plat de verre bien propre, & je l'exposai à l'*air* dans un tems froid & sec, dans un lieu extremement sec, depuis le 17. de Janvier, jusqu'au 20. Je trouvai en le mettant dans mes balances qu'il pesoit trois onces quatre dragmes & demie ; ensorte qu'il étoit augmenté en poids, d'une once, trois dragmes & demie. Si l'on pese à chaque moment ce sel dans un trébuchet, on s'appercevra qu'à chaque moment il augmente en poids. A l'augmentation qui s'y fit en trois jours, on croira aisément qu'en le laissant plus long-tems dans l'*air*, il se tournera tout entier dans une liqueur fluide, grasse, épaisse, un peu gluante & onctueuse, trois fois plus pesante à peu près que le sel qu'on avoit exposé : les Chymistes appellent cette liqueur, huile de tartre par défaillance, *per deliquium*. Outre cette liqueur on trouvera au fond du vase, de la terre blanche, mais en très-petite quantité. Si on met cette liqueur produite par le sel & par l'*air* dans une cucurbite de verre, avec un alambic, & qu'on la distille, jusqu'à ce qu'il ne vienne plus rien ; on trouvera dans le récipient une eau pure & élémentaire, & il restera au fond de la curcurbite un sel de tartre sec, plus pur qu'il n'étoit auparavant & moins pesant. D'où ce sel auroit-il reçu cette grande quantité d'eau, sinon de l'*air* ? Il faut observer que la maniere dont cette eau communiquée au sel exposé à l'*air*, le dissout, est tout-à-fait différente de la maniere dont il est dissous par l'eau pure qu'on verse dessus. L'*air* fondant lentement & successivement le sel qu'on lui expose, en y jettant peu à peu une très-légere quantité d'eau, ne fond que les sels purs alcalis dont la dissolution est facile, & par conséquent cette partie se trouve séparée du reste qui se dissout plus difficilement, c'est-à-dire, de la partie qui est un peu plus terrestre; & c'étoit-là la seule maniere dont cette délicate séparation se pouvoit faire. Par ces solutions & coagulations réitérées, tout ce sel se convertit en terre, & en un principe volatil qui disparoît, & qu'on ne retrouve plus. Cette opération étoit fort connue de Van-Helmont: mais d'autres Alchymistes l'avoient possédée avant lui. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette expérience, c'est que ce sel qu'on vient de tirer du feu le plus violent, n'est pas plutôt exposé à l'*air* qu'il commence à s'humecter, à se dissoudre & à augmenter en poids ; & cette augmentation se fait & peut s'appercevoir à chaque moment, par le moyen d'une balance exacte. Il y a plus, la dissolution commence, le sel étant encore excessivement chaud & placé dans un endroit très-échauffé par le feu, ensorte que quelque précaution que j'aie prise, je n'ai jamais pû prévenir son union avec l'eau. Mais il y a encore une chose à remarquer dans cette attraction merveilleuse de l'eau dont l'*air* est chargé, par le sel alcali sec. Il y a quelques années qu'ayant eu besoin de sel fixe, alcali, sec, & fort acre, pour convaincre quelques personnes, qu'on peut produire en un instant une teinture de ce sel, & d'un alcohol pur, chose qu'ils ne vouloient point croire, dont ils nioient même la possibilité, & que quelques Auteurs de Chymie ont traitée de chimere dans leurs écrits : je pris de ce sel bien préparé dans sa grande chaleur, & presqu'en fusion; je le jettai dans un mortier de cuivre très-chaud ; je le pilai avec un pilon de même métal fort chaud, le plus promptement que je pus, & aussi-tôt qu'il fut réduit en poudre, je le mis dans une bouteille de verre, fort seche & fort chaude que je fermai sur le champ avec un bouchon de liége, que je couvris avec un morceau de peau passée à l'huile, liée sur le col de la bouteille le plus étroitement qu'il me fut possible. Voici la suite de mon opération : je l'avois faite cent fois avec suc-

cès, l'évenement ne répondit point alors à mon attente. Surpris, comme on peut penser, j'examinai avec soin d'où pouvoit provenir cette vicissitude. J'apperçus que la surface de mon sel avoit été humectée légerement par l'*air* de la bouteille, & je conjecturai qu'étant déja imprégné d'eau, l'alcohol n'avoit pu agir immédiatement dessus. Cette expérience attira toute mon attention; & maintenant que je me la rappelle, elle me convainc qu'il y a assez d'eau dans une quantité d'*air* aussi petite que celle qui peut être contenue dans une bouteille d'environ trois pintes, pour humecter une once de sel de tartre, & en augmenter le poids. Je répétai la même expérience avec le même succès, & je découvris par ce moyen, que l'eau contenue dans certe étendue d'*air*, eau qui est à peu près huit cens cinquante fois plus pesante que l'*air* naturel, devoit faire une grande partie, pour ne pas dire la plus grande partie du poids que la statique attribue à l'*air*. Car si un huit-cent-cinquantieme de l'*air* commun étoit eau, il faudroit certainement convenir que tout le poids de l'*air* seroit celui de l'eau seule dont il est chargé. Peut-être qu'alors les autres parties contenues dans la masse d'*air*, n'ajouteroient rien à son poids; peut-être qu'elles ne peseroient plus. J'eus dernierement quelque conversation sur cette matiere avec Henri Van-Deventer dont j'ai l'honneur d'être ami, qui s'est immortalisé par ses excellens Ouvrages sur les accouchemens, & il me dit avoir positivement observé les mêmes choses.

Si nous pesons bien ces phénomenes, nous en infererons la premiere ou la seconde des trois Propositions suivantes; peut-être les en déduirons-nous toutes trois.

Premiere Proposition. Où l'*air* contenu dans les lieux souterrains, calmes & fermés, est dans une agitation perpétuelle, en conséquence de laquelle il répand sur le sel la petite quantité d'eau dont toute sa masse est imprégnée; car si un pié cubique d'*air* contient au plus $\frac{1}{22}$ d'une livre d'eau de douze onces, & communique cette eau au sel, dans un vaisseau bien fermé, il s'ensuit que toutes les particules d'*air* dont le pié cubique est composé, se sont appliquées sur la surface du sel, successivement; du moins il paroît que la déposition de l'eau exige nécessairement ce mouvement de révolution de la part de l'*air*.

Seconde Proposition. Où nous devons conclurre que toutes ces particules d'eau contenues dans la masse de l'*air* qui les dépose sur le sel, ne sont point dispersées dans certe masse; qu'au contraire, elles y sont réunies, mais flottantes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin elles rencontrent le sel sur lequel elles s'arrêtent.

Troisieme Proposition. Où il faut admettre une attraction réelle entre le sel alcali fixe, & l'eau; ensorte que ces deux corps sont l'un par rapport à l'autre, comme deux aimants; s'attirant mutuellement, de la même maniere que Sendigovius prétend qu'un alcali terrestre attire la rosée & procure la fertilité à nos champs.

Si l'attraction mutuelle est la cause des phénomenes en question; cette attraction de l'eau & du sel alcali doit s'exercer à une très-grande distance; puisqu'une très-petite quantité de ce sel est capable d'en attirer une assez grande d'eau pour devenir en peu de tems quatre fois plus pesante qu'elle n'étoit. Une once de sel de tartre convertie en quatre onces d'huile de tartre par défaillance, *per deliquium*, doit avoir attiré trois onces d'eau. Mais trois onces d'eau étoient au moins répandues dans deux piés & demi cubiques d'*air*; espace fort grand rélativement à la quantité du sel ou à la masse attractive. Il paroît par toutes les expériences qu'on a faites, que les trois causes dont nous venons de parler concourent à la production de cet effet.

Mais ce qu'il y a d'extraordinaire dans certe opération, c'est que tandis que l'eau est attirée de l'*air* dans l'alcali, & forme l'huile de tartre par défaillance dont le poids est à celui de l'eau comme sept est à cinq, & à celui de l'*air*, comme 1190 à 1; on n'y trouve rien de l'élasticité de l'*air*; ensorte qu'on pourroit dire que l'alcali sépare l'eau de l'*air* élastique, s'unit à elle, & rejette entierement cet *air* élastique. D'où nous pouvons conclurre que l'*air* sans eau est vraiment élastique; & qu'au contraire, il perd quelque chose de l'élasticité qui lui est propre, selon qu'il est plus ou moins chargé de vapeurs aqueuses. De plus, c'est qu'il peut fort bien se faire qu'une grande abondance d'eau soit attirée de l'*air* sur la terre, par le moyen d'une grande quantité de sel fixe alcali qu'elle contient.

Dans les tems sereins & secs, l'*air* devient d'autant plus pesant, l'atmosphere plus chargé & l'eau plus élevée dans l'*air*, que cette sérénité & cette secheresse du tems durent. Ensorte qu'à proprement parler, il n'y a jamais plus d'eau dans l'atmosphere, que quand la secheresse qui regne sur la terre, fait croire au peuple qu'il y en a le moins. Mais l'eau dont l'atmosphere est plein est alors plus éparse, plus épandue; car plus l'eau s'éloigne de la terre en montant; plus l'espace dans lequel elle doit s'étendre devient grand, & conséquemment plus ses particules sont éloignées les unes des autres; mais existant séparément, ne s'unissant point immédiatement, elles ne peuvent causer aucune humidité. Si le Barometre est haut, & s'il paroît en même-tems des brouillards épais & puants; alors les particules aqueuses flottent dans la partie inférieure de l'atmosphere; elles y sont mêlées d'exhalaisons grossieres, onctueuses & salines; & toutes ces vapeurs différentes ne sont point alors également distribuées. Si le Barometre est bas, & en même-tems, l'*air* chaud & chargé de nuages, alors l'eau s'approche de la région inférieure de l'atmosphere, mais en vapeurs uniformes, très-humides, incapables toutefois de produire encore de la pluie. Il est évident par ces observations que l'*air* paroît souvent sec, brillant, & parfaitement clair, lorsqu'il est chargé d'une grande abondance d'eau, & qu'il est quelquefois couvert, sombre, & très-humide, soit par la descente de l'eau, soit par sa collection, soit par sa distribution inégale; quoiqu'il soit moins chargé de vapeurs que dans un autre tems. On a des exemples de ces phénomenes dans les cornues, les alambics & les récipiens, dans lesquels on distile l'eau. Si l'on tient ces vaisseaux bien exactement fermés, tandis que la distilation se fait, tout paroît brillant & clair; on n'apperçoit pas la moindre vapeur. Mais l'eau renfermée dans la cornue, n'a pas plutôt la liberté de s'évaporer dans l'*air*, le récipient n'est pas plutôt, ôté que tout est obscurci de vapeurs aqueuses, très-épaisses; parce qu'alors l'égalité de compression ne subsiste plus.

Dans l'été, lorsque le tems est beau & vraiment sec, & que la surface de la terre a été long-tems échauffée par le soleil, l'*air* est alors chargé d'eau; il y a plus, des particules moins volatiles que les aqueuses, telles que les huileuses & les salines, ont été enlevées de la terre par les rayons du soleil & remplissent certe partie de l'atmosphere qui est la plus basse. Tant que la chaleur tiendra ces exhalaisons en mouvement, l'œil n'appercevra dans l'*air* aucune différence sensible. Mais aussitôt que la chaleur du soleil, qui est la plus grande à trois heures après midi, commencera à diminuer, alors l'*air* se rafraîchira, quoique la terre qui retient sa chaleur infiniment plus long-tems que l'*air*, continue d'être chaude & de pousser de son sein des exhalaisons. C'est ainsi que se forme une vapeur blanche & épaisse, que je crois fraîche dans sa partie élevée, quoiqu'elle soit chaude dans sa partie inférieure, qui paroît d'abord sur les étangs & les lieux humides & marécageux, d'où se dispersant peu à peu, elle s'étend le soir & pendant la nuit sur la surface de la terre & la couvre d'un nuage composé de particules de différentes especes, que la chaleur du soleil levant dissipe toujours.

Voilà ce qu'on appelle ordinairement la rosée, qui doit

être, selon ce que nous venons de dire de sa formation, un fluide très-composé; ensorte qu'on ne peut rien assurer de ses propriétés, qu'on puisse regarder comme bien fondé & généralement vrai. Ce fluide se formant de tous les corpuscules que la chaleur éleve de la terre & rend volatils, & qui y retombent si-tôt que la chaleur se rallentit, il est constant que ce fluide doit paroître aux yeux d'un Chymiste un parfait cahos. Nous dirons cependant que sa nature doit varier selon les différens endroits & selon la différence des corps qui existent dans les endroits d'où il s'éleve. Il se forme peu de cette vapeur, & elle est presque entierement aqueuse, sur les lieux sabloneux, hauts, secs, brûlans; & d'une grande étendue. Les eaux croupissantes au contraire, les fondrieres, les marais, les terres grasses & bitumineuses & les lieux où il y a des poissons & d'autres animaux putréfiés, en fournissent en grande quantité, d'une nature tout-à-fait différente de la premiere & quelquefois très-malfaisante. Il n'est donc pas étonnant que les Chymistes aient trouvé la rosée composée de principes si différens, & que de tous ceux qui en ont publié des décompositions artificielles, à peine il y en ait deux qui soient entierement d'accord. Quant à ceux qui s'attendent de trouver dans la rosée, l'esprit de vie, le menstrue universel, le mercure des Philosophes, & le nitre & le sel de Sendigovius, ils paroissent n'avoir rien entendu dans tous les ouvrages qu'ils ont lus là-dessus. Je ne nie point qu'il y ait dans ce fluide des particules actives, savoneuses, gluantes & très-propres à la nourriture des végétaux. La rosée recueillie dans de certains endroits de la terre, a donné par la distilation une liqueur qui imprimoit sur le verre, les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, & cela si fortement, que ni le frottement, ni une lessive alcaline, ou l'eau-forte ne pouvoient les enlever. Cette liqueur étoit inflammable comme l'esprit de vin, à ce qu'il paroît par les Expériences Chymiques rapportées dans la *Rep. des Lett. Tom. I. p.* 590. On trouve dans le même Ouvrage, 1708. *pag.* 152. que de la rosée distilée & tenue en digestion pendant huit jours sur un feu modéré, & rendue six fois plus subtile qu'elle n'étoit par des distilations réitérées, rompit trois vaisseaux de verre & demeura parfaitement insipide, quoiqu'elle fût si claire qu'elle ressembloit à de l'esprit pur. On lit encore dans *les Transact. Philosoph.* la description d'une rosée semblable à du beurre, d'une couleur jaunâtre, douce, se fondant dans la main par le frottement, se séchant & se durcissant sur un feu modéré, d'une odeur fétide en hiver & particulierement au printems, & engendrée pendant la nuit en morceaux assez gros.

Mais la nature de la rosée change encore d'une maniere prodigieuse, selon les dispositions différentes du tems, & selon les révolutions différentes qui se font dans les météores. On la croit chargée des petits œufs des insectes & d'une infinité d'autres choses qui digérées, mises en fermentation, putréfiées & distilées toutes ensemble, ne peuvent manquer de produire des principes très-différens selon les tems & les lieux, & jetter les Philosophes qui n'y feront aucune attention, dans des opinions très-extravagantes. La partie principale de la rosée est aqueuse. Quant au reste, il admet une variété si grande, qu'il n'est pas possible d'en rien déterminer.

Que l'eau seule produise les nuages qui sont suspendus dans l'*air*, c'est un fait qui n'est presque pas mis en doute: mais l'eau partout également distribuée est transparente. Ainsi il paroît que les nuages sont formés de ce qui commence à devenir aqueux, d'un fluide qui tient de l'eau, mais dont les parties sont agitées les unes autour des autres d'une agitation inégale, ensorte qu'on ne peut dire ni qu'elles soient en repos, ni mues semblablement. Si l'eau qui flotte dans l'*air* s'éleve dans l'atmosphere à une grande hauteur, dans cette situation éloignée de la terre, ses particules se désuniront & s'écarteront tellement les unes des autres, quelles ne constitueront plus un fluide, mais plutôt les élémens épars d'un fluide.

Ces élémens viennent-ils à descendre des régions élevées où ils sont & à occuper des contrées de l'atmosphere moins vastes, ils se réunissent derechef, ils forment une espece d'eau, & ils constituent les nuages. Conséquemment plus l'eau s'élevera dans l'*air*, plus le Ciel sera sec, serein, & nettoyé de tout nuage; l'abbaissement de l'eau dans l'atmosphere produira les effets contraires. Quant à la hauteur à laquelle l'eau s'éleve dans l'*air*, elle est très-considérable, car il y a dans la Carniole, aux environs de Venise, des montagnes qui ont jusqu'à 10274 piés géométriques de hauteur, & sur le sommet desquelles on trouve des signes d'humidité, *Act. Leipf.* 1689. *pag.* 552. Mais d'ailleurs on sait que les sommets de ces plus hautes montagnes sont couverts de neiges perpétuelles; preuve incontestable que l'eau s'éleve à cette hauteur. Sur le Ténérif, une des plus plus hautes montagnes du monde, il s'éleve régulierement à midi ou environ, des brouillards ou de petits nuages blancs qui se résolvent tous les jours en eau; & cette eau tombe en si grande abondance des montagnes, qu'elle supplée au défaut de pluie & qu'elle suffit seule pour arroser l'Isle entiere. *Act. Leipf.* 1691. *pag.* 98. Il n'y a donc pas de doute que l'eau ne monte à cette hauteur. Mais si ce que le Maignan de Toulouse a dit dans son *Traité de Perspective*, *pag.* 93. d'un phénomene singulier observé par lui-même, étoit constaté par un nombre suffisant d'expériences; l'ascension de l'eau dans l'atmosphere seroit démontrée beaucoup plus grande qu'elle paroît être par celles qu'on a faites jusqu'à présent. Il dit avoir apperçu sur le milieu d'une nuit fort éclairée, un petit nuage extremement brillant, placé à son zénit, ou occupant la partie du Ciel qui lui correspondoit verticalement; il assure que Riccius avoit observé la même chose aux environs de Rome. Le Maignan fit cette observation au mois d'Août. Il en conclut que les nuages s'élevent dans l'*air* à une hauteur qui excede la projection de l'ombre de la terre. Mais selon le calcul astronomique de la projection de l'ombre terrêstre dans le tems de l'observation de le Maignan, son petit nuage brillant devoit être situé à une distance prodigieuse. D'où il me semble qu'il est plus raisonnable de conclurre que cette apparence avoit quelqu'autre cause inconnue que la formation d'un nuage, telle que celle qui fait les aurores boréales; d'autant plus que c'est fort rarement qu'on apperçoit des nuages sur les sommets des plus hautes montagnes, mais qu'il arrive souvent au contraire à ceux qui y sont placés, de les voir dans la vallée & fort au-dessous d'eux.

La région inférieure de l'*air* étant pleine d'eau, les élémens de cette eau commencent à s'unir & à former par cette réunion des petites gouttes qui venant à tomber, produisent une petite pluie, généralement fort serrée, mais descendant avec peu de vitesse. Car plus ces gouttes sont petites, plus elles ont de surface, relativement à leur masse ou à la quantité d'élémens qu'elles contiennent; & conséquemment plus elles éprouvent de résistance de la part de l'*air* & moins elles doivent descendre promptement.

Lorsque l'eau qui séjourne dans les régions élevées de l'atmosphere s'est assemblée, qu'elle forme un volume pésant & qu'elle commence à descendre peu à peu, elle ramasse & entraîne avec elle toutes les particules aqueuses qu'elle rencontre sur son chemin. C'est ainsi que sont formées ces grosses gouttes qu'on a observé en Europe avoir trois lignes de diametre, & dans la Négritie, quelquefois un pouce entier. *Act. Leip. Suppl.* 1. 425. Ces gouttes ayant une surface petite relativement à leur masse ou à la quantité d'eau qu'elles contiennent, passent dans l'*air* avec une vitesse incroyable, & frappent la terre avec une force considérable. Elles sont d'autant plus grosses, que le lieu d'où elles partent en tombant est élevé; & alternativement

moins ce lieu est élevé, plus elles sont petites. Car c'est une observation qui ne s'est jamais démentie, que la pluie est plus menue sur le sommet qu'au pié des montagnes. Les gouttes s'augmentent à mesure qu'elles descendent, & elles ne sont jamais plus grosses que quand elles sont parvenues au lieu le plus bas. C'est par cette raison que les plus fortes pluies arrivent en été, lorsque l'eau précipitée en embas avec impétuosité & subitement, produit les éclairs, le tonnerre & les tempêtes; & que c'est encore dans cette saison que les gouttes en sont plus larges. Enfin ont fait par une expérience constante, que l'endroit de l'atmosphere où la pluie est la plus petite & la plus menue, c'est celui où elle s'engendre, celui où elle commence.

Lorsque l'*air* chargé d'eau & refroidi pendant la nuit, est porté contre les sommets des hautes montagnes, il arrive, surtout s'il y a une longue chaîne de ces montagnes, que ces masses froides & solides, particuliérement du côté du Nord & du Levant, arrêtent & unissent les particules d'eau dont l'*air* qui les frappe est chargé, & qu'elles en forment un vrai fluide dont il naît sur leur surface de petits ruisseaux qui vont toujours en augmentant à mesure qu'ils s'approchent en serpentant du pié du rocher. C'est ainsi que s'engendre cette humidité continuelle dont nous trouvons les rochers mouillés; humidité qui ramassée, composeroit une masse d'eau incroyable, mais qui se disperse d'un & d'autre côté, & va formant de petites sources, d'où elle sort en eau pure & claire, où d'où elle jaillit en fontaine, selon la disposition de l'endroit où il s'en est fait un réservoir, & les routes par lesquelles elle sort de ce reservoir.

En un mot on conçoit aisément que le jeu de ces fontaines variera selon la situation & la hauteur à laquelle le réservoir sera placé. On déduira aussi des mêmes causes la différence que l'on remarque entre les fontaines, tant par rapport à la quantité d'eau qu'elles fournissent, que par rapport à une infinité d'autres circonstances. C'est là-dessus qu'est fondée une observation assez générale, c'est qu'il y a rarement des fontaines où il n'y a point de montagnes & rarement de hautes montagnes, sans qu'il y ait des fontaines.

Rien ne seroit plus capable de démontrer la vérité de ce que nous venons de dire des fontaines, que la description de la vallée fortunée de Cassimire, dont Bernier fait mention dans la relation de son voyage dans l'Empire du Grand Mogol.

L'explication que Boerhaave donne ici de l'origine des fontaines, convient sans doute à quelques-unes : mais je suis fort éloigné de penser avec lui qu'elle soit appliquable à toutes. Un calcul aisé à faire justifiera ma critique. Boerhaave a démontré que les eaux qui s'exhalent de la terre en une année, couvriroient sa surface à la hauteur de trente pouces. Mais je suis sûr qu'un solide de trente pouces de hauteur & dont la base seroit égale à la surface de la terre, ne contiendroit pas une quantité d'eau suffisante pour fournir à la Tamise, au Danube & à la Seine, ce qu'elles en portent dans une année dans la mer. Il faut donc faire entrer en compte, pour expliquer l'origine des fontaines & des rivieres, d'autres eaux que celles dont Boerhaave fait mention.

Partout où il y a des montagnes & des réservoirs, tels que ceux dont nous avons parlé, l'eau coule en ruisseaux du haut de ces montagnes, ou jaillit en fontaines qui en produisent aussi: ces ruisseaux coulent pour la plus part fort doucement à leurs sources; mais lorsqu'ils se sont réunis plusieurs dans un même lit, la rapidité de leurs eaux augmente; cette décharge continuelle de ruisseaux dans un même canal, ne tarde pas à former une riviere. Cette riviere recevant aussi continuellement de nouvelles eaux, soit par les ruisseaux qui s'y jettent, soit par d'autres rivieres plus petites qui s'y joignent, augmente sans cesse en largeur, en profondeur & en rapidité, suivant toujours la pente du terrein, passant d'un lieu bas dans un plus bas, & parvenant enfin à la mer, où elle se perd. Il sembleroit que la quantité des eaux de la mer en devroit être augmentée; mais non, la mer rend à l'*air*, par les exhalaisons, autant qu'elle reçoit par la décharge continuelle des fleuves.

Il arrive quelquefois que des torrens rapides s'engouffrent dans des passages souterrains, disparoissent long-tems, & ressortent au loin. Dans les pays plats, où il n'y a ni montagnes ni réservoirs, il n'y a point de rivieres; c'est pourquoi la sagesse du Créateur a distribué les montagnes sur toute la surface de la terre. Par ce moyen, ces amas d'eaux qui sont formés à leur occasion, & dont tout le genre humain a besoin, ne se trouvent pas réunis dans un même lieu. De-là vient que dans tout l'univers le cours des rivieres est toujours correspondant aux montagnes adjacentes. Mais pour ne point ravir à M. Halley l'honneur qu'il a si bien mérité par les belles découvertes qu'il a faites sur cette matiere, permettez-moi de vous renvoyer aux *Transactions philosophiques*.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il n'y a rien dont la connoissance ne fût utile à ceux qui se sont destinés à l'étude de la Chymie: car tout Chymiste se trouve continuellement dans le cas d'avoir égard à la nature & aux qualités différentes de l'*air* & de l'eau: mais il n'y a rien d'où l'on puisse déduire avec quelque précision la plus grande hauteur à laquelle l'eau peut s'élever dans l'atmosphere. Ce que nous pouvons assurer positivement, c'est que l'*air* est imprégné d'eau sur le sommet des plus hautes montagnes, ce que l'on reconnoît aux vapeurs humides qui y regnent, & à la moiteur dont elles sont chargées en tout tems: c'est qu'il n'est pas possible d'employer dans une opération chymique quelconque un *air* parfaitement destitué d'eau. Peut-être n'est-il pas impossible d'attirer toute l'eau contenue dans une quantité d'*air* donnée & renfermée bien exactement dans un vaisseau de verre fort sec. Car, si l'on réduit en poudre du sel de tartre le plus chaud qu'il soit possible de l'avoir, & qu'on le jette dans un vaisseau de verre, qu'on bouchera ensuite bien exactement, cet alcali sec attirera peut-être toute l'eau dont l'*air* contenu dans le même vaisseau sera chargé: mais cet *air* n'est applicable a aucune opération chymique, par la raison que le vaisseau n'est pas plutôt ouvert, que l'*air* commun se mêle avec la portion d'*air* qu'on a desséché, & lui communique sur le champ une partie de l'eau dont il est humecté.

De plus, nous savons par des observations incontestables que, plus la hauteur à laquelle l'eau s'éleve dans l'*air* est grande, plus ses parties sont séparées, plus grands sont les espaces dans lesquels elles sont dispersées; & plus en même tems elles deviennent froides. Car, par une expérience faite dans toutes les parties du monde habitable, il est certain que la chaleur est la plus grande à la surface de la terre, & qu'un froid violent entretient des neiges perpétuelles sur les sommets des plus hautes montagnes. Ce fait est constant même à l'Equateur & sous la Zone torride; en sorte que dans les contrées de la terre les plus chaudes il n'y a point de haute montagne dont le sommet ne soit extremement froid. Le froid augmente à mesure qu'on approche du sommet; en sorte qu'on peut dire en partant du pié, que les accroissemens du froid sont jusqu'au sommet proportionnels aux accroissemens de hauteur. Cette proportion sera vraie en tout endroit de la terre, tout étant égal d'ailleurs.

Lors donc que l'eau s'éleve à une hauteur où le froid est glaçant, elle sera congelée, à moins que ses parties ne soient si parfaitement séparées, qu'elles ne se touchent point. Tant que les particules de l'eau demeureront ainsi séparées les unes des autres, il n'y aura aucune apparence de glace; mais aussi-tôt qu'il y aura un contact mutuel entre elles dans cette région haute & froide, aussi-tôt il s'en formera par congélation de petits flocons, qui, après avoir flotté pendant quelque tems

dans l'*air*, se répandront sur la surface des corps, sur laquelle ils formeront une gelée blanche si fine, qu'à peine l'appercevra-t-on. Il y a donc dans l'atmosphere une couche sphérique, concentrique à la terre, au-dessus de laquelle l'eau ne peut s'élever sans être glacée, à moins que ses élémens ne soient desunis. Et plus haut elle s'éleve au-dessus de cette couche, plus promptement elle est gelée: mais il est assez vraisemblable qu'à proportion aussi que l'eau s'éleve au-dessus de cette couche, à proportion ses particules sont plus séparées; de façon qu'il y a rarement congélation dans les hauteurs excessives. Ces particules flottent dans ces régions, jusqu'à ce qu'il survienne quelque chose qui les rassemble, & qui donne lieu à la glace de se former.

Lorsque l'eau s'est congelée au-dessus de la couche concentrique dont nous venons de parler; alors un plus grand nombre de particules étant ramassées sous un même volume, ou la surface étant diminuée par rapport à la masse, le poids est devenu plus grand; conséquemment la masse sera forcée de descendre; & traversant en tombant des espaces plus étroits & plus chargés d'eau, elle s'associera une grande quantité d'autres particules aqueuses: les concrétions partielles qui formoient cette masse, augmenteront successivement en chemin faisant; & il en résultera de la neige ou de petite grêle. Mais tel est le nombre, telle est la variété des causes en vertu desquelles les élémens de l'eau dispersés les uns des autres dans la région glaciale de l'atmosphere peuvent être rapprochés subitement & en grande quantité, qu'il n'est pas étonnant qu'il se forme dans ces lieux élevés en très-peu de tems des amas considérables de glace.

S'il arrive que ces masses de glace se rassemblent, alors on verra suspendus dans l'air à une grande hauteur de petits nuages, que la réflexion des rayons de lumiere fera paroître blancs. Ces petits nuages descendant du côté de la terre avec une vitesse incroyable paroîtront augmenter en grandeur. S'ils viennent à rencontrer dans leur chûte d'autres nuages de la même espece, la violence de leur choc produira du tonnerre, des éclairs, des tempêtes, des orages mêlés de pluie & de grêle, qui seront d'autant plus violens, que le lieu du choc & de la chûte de la pluie & de la grêle sera élevé. C'est pourquoi dans l'été, lorsque le beau tems a duré, que la région basse de l'*air* est seche, que l'atmosphere est pesant, & que l'eau dont il est chargé s'est élevée à une grande hauteur; si l'atmosphere s'allege subitement, tous les phénomenes dont j'ai fait mention, se succéderont, surtout vers les tropiques, où l'apparition d'un petit nuage blanc élevé dans l'air annonce toujours un orage furieux.

Il est très-vraisemblable que la grêle, qui se forme toujours dans les régions les plus hautes & les plus froides de l'*air*, précipitée par son poids à travers les régions inférieures & moins froides, s'y dissout, & produit ces grosses ondées qui accompagnent, suivent & mettent fin aux tonnerres & aux éclairs. Mais si elles passent par des régions inférieures & chaudes, relativement à celles qu'elle vient de quitter, si rapidement qu'elle n'ait pas le tems de s'y dissoudre; alors elle tombe sur la surface de la terre en masses, qui par leurs poids, leurs figures & leur mouvement causent de grands dommages. Il est parlé dans les *Transactions philosophiques*, *n.* 11. *p.* 144. de molécules de grêle, de la pesanteur d'une livre.

Nous savons, pour l'avoir observé, que les nuages blancs qui deviennent subitement d'une noirceur épaisse, accompagnée de tonnerre furieux, d'éclairs & d'orage, ne produisent jamais ces effets, sans que la grêle en soit: d'où l'on pourroit mettre en doute, si le nitre & le soufre sont nécessairement les causes des plus grands tonnerres & des plus terribles éclairs. La collision violente des masses de glace suffit peut-être seule pour faire briller une quantité de feux, (il n'y a pas de doute qu'elle ne puisse produire un très-grand bruit) surtout quand on considere en combien de différentes façons la chaleur du soleil, la réflexion & la réfraction de ses rayons peuvent agir sur les masses d'eau gelée dont nous parlons. Car en faisant entrer ces causes en calcul, quelle variété de couleurs, quelle diversité de figures, & quelles différences dans les dimensions ne pourrons-nous pas supposer dans les glaces agitées par l'*air*!

Cette explication du tonnerre & des éclairs sans nitre & sans soufre me paroît plus ingénieuse que vraie.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons compter la diminution de pesanteur dans l'atmosphere entre les causes principales qui concourent à la production subite de ces phénomenes si extraordinaires & si variés, qui se passent dans une région qui paroissoit calme & séreine un moment auparavant. Lorsque l'*air* s'allége, la premiere chose qui commence à s'en séparer, & qu'on n'y voyoit point, c'est l'eau qui se manifeste alors: ce dont nous nous appercevons ensuite, c'est que les masses portées dans l'*air* sont poussées selon des directions opposées, frappent les unes contre les autres; & que des élémens auparavant séparés s'unissent subitement dans cette collision. Les différens aspects des planetes, sans compter l'impétuosité des vents, & les vicissitudes du froid & de la chaleur, pourroient bien entrer pour quelque chose dans ces effets: mais il n'y en a aucun que chacune de ces causes prises séparément, & qu'à plus forte raison, toutes ensemble réunies, ne puissent aisément produire.

D'ailleurs, nous en trouverons un grand nombre d'autres capables d'y contribuer, si nous entrons dans l'examen des causes qui élevent l'eau, & qui l'incorporent avec l'*air*. La principale de ces causes de l'élévation de l'eau, c'est le soleil: plus la direction de ses rayons est perpendiculaire sur l'eau, plus ils ont de force pour en élever les particules. Vous pouvez encore consulter là-dessus les observations du savant Halley, que j'ai citées. Une seconde cause qui conspire bien efficacement à l'action de la premiere, c'est le feu souterrain qui est dans une agitation continuelle: car on est convaincu par des observations sur les mines & les puits les plus profonds, qu'on parvient d'abord à une profondeur à laquelle l'eau ne se glace jamais, mais conserve toujours le même degré de chaleur, sans la moindre altération, phénomene remarqué il y a long-tems par l'Académie des Sciences de Paris dans le puits de son Observatoire; que plus on descend ensuite, plus la chaleur augmente; ses accroissemens suivant les accroissemens de la profondeur; qu'enfin elle devient suffocante, & que les mineurs en seroient réellement suffoqués, si l'*air* n'étoit raffraîchi par les eaux qui coulent dans les mines. Nous voyons de plus la terre & l'eau fumer dans l'hiver, si l'on vient à bêcher l'une, & à fendre la glace dont l'autre est couverte. Et certes, c'étoit sans fondement que les Philosophes chez qui j'ai entendu jadis discuter cette matiere, prétendoient que ces faits étoient inventés, & qu'il est impossible que le feu subsiste dans le sein de la terre, manquant là d'alimens qui lui soient propres, & de l'agitation de l'*air*, dont il ne peut toutefois se passer. Ils ne considéroient point que le frotement seul de l'*air* condensé dans les entrailles de la terre, pouvoit y produire du feu, & que ce feu n'avoit besoin ni d'autre aliment ni d'autre cause, pour se perpétuer. Car, si l'*air* se trouvoit à quelque grande profondeur six cens fois plus dense que l'*air* commun, de quels effets ne seroit-il point capable? D'effets prodigieux, sans doute; puisque des Auteurs dignes de foi ont avancé que l'*air* comprimé dans un tuyau de fer y avoit acquis de la chaleur. D'ailleurs, peut-on douter que dans les entrailles de la terre, où les corps éprouvent une compression immense de la part des corps dont ils sont surchargés, le plus petit frottement ne doive causer une très-grande chaleur? Or, l'action de ce feu étant perpétuelle, son effet ou l'exhalaison de l'eau ne doit jamais cesser.

Boerhaave a beau défendre de toute sa force le feu souterrain ; son existence a besoin encore de bien des preuves, pour être évidente.

Il ne faut pas non plus passer légerement sur les effets considérables & constamment réitérés des feux ordinaires allumés par les hommes dans toutes les parties habitées de l'univers ; quelle dissipation d'eau, soit seule, soit contenue dans les animaux, dans les fossiles & dans les végétaux, ne se fait pas par ce moyen ? Si quelqu'un entreprenoit de faire le calcul de l'eau évaporée par ces feux, je ne doute point qu'il n'en trouvât une quantité prodigieuse.

Ajoutez à cela la force du grand froid. Le grand froid enleve à chaque moment de la glace une quantité d'eau surprenante. Une masse de glace est consumée par l'*air* en fort peu de tems, & dispersée dans ce fluide : c'est une expérience qui, pour être bien faite, ne demandoit que de bonnes balances, & non pas toute la sagacité du célebre Boyle, à qui nous la devons. Mais n'avons-nous pas l'expérience journaliere en hiver, que le grand froid dissout, diminue, consume & disperse dans l'*air* toutes sortes de corps.

Il est encore vraissemblable que toute cause physique capable de desunir tellement les particules de l'eau, qu'elles existent ensuite séparées les unes des autres, doit les répandre dans un si grand espace, & leur donner un volume si considérable par rapport à leur poids, qu'elles peuvent flotter dans l'*air* sans qu'il ait de la peine à les soutenir. En effet, cette dissolution des corps dans leurs particules élémentaires augmente tellement leur surface relativement à leur quantité de matiere, que leur aptitude à nager, même dans un fluide plus léger, en est considérablement accrue ; & c'est ce que les Géometres ont observé il y a long-tems. Mais la Physique expérimentale nous a appris de plus, qu'outre la pesanteur, il y a dans les corps une certaine force répulsive qui tend à empêcher le contact des surfaces des corps ; force qui augmente conséquemment en raison de l'augmentation de leurs surfaces : d'où il suit que les corps divisés & subdivisés en petites particules tombent plus difficilement en vertu de leur poids ou de l'action de la gravité, jointe à cette force répulsive, que s'ils étoient en masse, & dénués de cette seconde force. Cette seconde propriété des corps paroît destinée particulierement à prevenir la chute immédiate des particules d'eau dont l'atmosphere entier est chargé.

C'est en vertu de la même propriété que les particules d'eau sont capables d'envelopper une portion d'*air*, de la tenir renfermée entre elles, & de former ce corps sphérique, que nous appellons une bulle. La chaleur, & toute matiere capable de les dilater, comme l'*air*, peut produire le même effet, & rendre l'eau plus légere : mais lorsque l'eau est divisée en petites bulles sphériques, elle s'éleve ; & à mesure que la hauteur à laquelle les bulles montent, augmente, à mesure leur capacité devient plus grande. Cette disposition leur donne la facilité de monter fort haut, & de demeurer long-tems suspendues en l'*air*. Voilà le méchanisme par lequel M. Halley a trouvé le moyen d'élever dans l'*air* à une très-grande distance, les particules de l'eau plus pesantes que lui. Voyez les *Transactions Philosophiques*, 1692. *n.* 92. *pag.* 468.

Enfin il n'y a point de cause, quelle qu'elle soit, qui porte dans l'air une aussi grande quantité d'eau que le vent, comme l'a très-bien démontré le savant M. Halley, & comme je m'en suis convaincu moi-même par plusieurs expériences, non sans en être très-surpris. Ayant exposé à l'*air* dans un tems très-venteux un cylindre plein d'eau, je fus étonné de la quantité incroyable qui en fut enlevée en très-peu de tems. Le vent n'ayant pas tardé à se calmer, j'eus une occasion immédiate de mesurer ce qui s'en exhaloit dans ce nouvel état de l'*air* ; & je trouvai que la quantité en étoit fort petite, quoique le tems ne fût point rafraîchi. Voici maintenant la raison pour laquelle il semble établi, que les grands vents seront accompagnés de grandes pluies ; c'est afin que l'eau en étant agitée en tombant, & portée derechef dans l'*air*, elle ne vienne pas à croupir, à se corrompre, & à faire périr les végétaux qui doivent en être arrosés.

Toutes les causes dont nous venons de parler, réunies, s'aidant mutuellement dans la production du même effet, sont très-capables de porter dans l'*air* une grande quantité d'eau, & de l'y tenir dans une agitation continuelle.

Si nous nous attachons à présent à considérer l'action de cet *air* élastique, & chargé d'eau sur les corps des hommes, des animaux, des fossiles & des végétaux, nous ne pouvons manquer d'y trouver la cause d'une multitude prodigieuse de révolutions. Si nous appuyons sur sa subtilité singuliere, qualité qui le rend extremement pénétrant, & par laquelle il s'insinue continuellement dans les plus petits espaces vuides ; si nous joignons à cette subtilité, la considération de cette activité & de cette vigueur qu'il reçoit de son extreme mobilité, nous ne douterons point de l'influence que ces propriétés combinées doivent avoir sur les corps auxquels la gravité le tient continuellement appliqué. L'eau même partageant les propriétés de l'*air* dans lequel elle est répandue, & qui l'agite sans cesse, n'en sera que plus efficace. Elle deviendra capable par son moyen, de dissondre les sels, & les substances salines & savoneuses des corps qu'elle pénetrera. Mais comme il y a beaucoup de ces parties dans les córps, & qu'elles y sont les instrumens principaux de leur action, il est aisé de concevoir que les propriétés des corps qui dépendent des sels & des savons, seront mises en action par l'application de l'*air* : mais que l'altération la plus considérable occasionnée dans les corps par l'eau, dont l'*air* est chargé, soit d'en volatiliser les sels fixes, & de séparer les substances qui composent ces sels ; c'est un phenomene observé il y a long-tems par les anciens Chymistes. On a trouvé par toutes les expériences qu'on a faites depuis eux, que si l'on rend un sel naturel quelconque, excessivement sec sur un feu ouvert, qu'on le pese, & qu'on l'expose ensuite à l'*air* sur un plat de verre, il sera converti par l'eau dont l'*air* l'arrosera, en un fluide, & qu'il se séparera de la partie parfaitement saline une terre qu'on n'appercevoit point auparavant. Si cette liqueur saline, dégagée de la partie terrestre que la dissolution a rendue sensible, est bien séchée derechef sur un feu clair, si on la bat ensuite, & qu'on la fasse dissoudre à l'*air* pour la seconde fois ; elle déposera un peu plus de terre que la premiere fois. Répétez cette dissolution & cette évaporation successive jusqu'à ce qu'il ne se produise plus de terre ; vous en ramasserez une grande quantité : mais aussi c'est tout ce qui vous restera ; car cet autre principe, qui constituoit le sel conjointement avec la terre, sera tellement séparé de cette terre avec laquelle il étoit incorporé, par l'action réitérée de l'eau dont l'*air* est impregné, qu'il en sera devenu parfaitement volatil, qu'il s'évaporera dans l'*air*, & qu'il n'aura plus rien de perceptible à nos sens. L'industrie des Chymistes ne s'est pas bornée à découvrir cette surprenante métamorphose dans les seuls sels naturels ; ils se sont apperçus qu'elle avoit lieu semblablement dans les sels fixes des végétaux préparés par le feu. Par cette ennuyeuse & longue opération, ces sels sont pareillement résous en terre qui les fixe, & en un principe parfaitement volatil qui est intimement uni à cette terre. Mais ces dissolutions & résolutions si singulieres & si merveilleuses, ne peuvent se faire par d'autres moyens que par l'application subtile de l'eau distribuée dans l'*air*. On en a fait long-tems un secret : mais à présent que ces opérations sont bien connues, & assez communément pratiquées, il s'en est répandu beaucoup de lumiere sur la Chymie ; l'art y a gagné sans doute : mais il faut avouer aussi que les Artistes y ont perdu ; car

car la plupart fatigués de la longueur des opérations, n'ont point trouvé ce qu'ils cherchoient, & n'ont retiré aucun fruit de leur travail.

Lorsque l'*air* est abondamment chargé d'eau, s'il est en même-tems agité par la chaleur & par le vent, alors il relâchera les parties des corps, mais si subitement & si considérablement, que quiconque n'est pas familiarisé avec ces effets, ne manquera pas d'en être surpris. Par ces moyens, plusieurs corps sont macérés, & d'autres mis en fermentation. Quant à la putréfaction, rien peut-être n'y contribue plus efficacement que l'humidité d'un *air* chaud. Elle produit cet effet en très-peu de tems sur les corps qui y sont sujets. C'est par cette raison que les Medecins ont soutenu pendant très-long-tems que la peste s'engendroit dans les animaux, par le moyen d'un *air* qui avoit été long-tems humide & chaud. Enfin, puisque l'*air* dissout les corps salins, les savons & les substances savoneuses; puisqu'il les sublime tous, qu'il les dispense, qu'il les pousse, & qu'il les fait entrer dans tous les corps qui se présentent, il est constant qu'il doit par ce moyen appliquer les forces de certains corps à d'autres, & produire entre eux des actions auxquelles aucune autre cause ne pourroit donner lieu; car, quelle autre cause que l'*air* & l'humidité dont il est chargé, pourroit produire cette rosée fétide & semblable à du beurre dont nous avons fait mention plus haut, & qu'on trouve décrite dans l'abrégé des transactions Philosophiques, *Tom. II.* 141? De quel autre principe pourroit provenir cette pluie salée observée en mer, dont il est parlé *Journ. des Sav.* 1683. 435?

Nous avons, je crois, suffisamment examiné l'*air*, tant par rapport à son élasticité, que par rapport au feu & à l'eau qu'il contient: nous allons maintenant le considérer sous une autre face. Cherchons à présent avec quelque exactitude quels autres corpuscules, excepté ceux que nous avons spécifiés, flottent encore perpétuellement dans l'*air*. L'*air* est une matiere infinie d'observations: de même que la terre, considérée par rapport à toute son étendue, reçoit tout ce qui tombe de l'*air*, l'*air* alternativement reçoit de la terre tout ce qu'il contient. Il y a entre ces deux élémens un commerce, une révolution & une circulation perpétuelle de tous les êtres.

Premierement, les végétaux répandent dans tous les changemens qui leur arrivent, une multitude de particules dans l'*air*. Que les esprits des végétaux s'exhalent perpétuellement & partout, & qu'ils remplissent l'*air* d'une odeur continuelle; c'est ce que personne ne nie. Il est constant que les odeurs des plantes dispersées dans le vague de l'*air* annoncent aux mariniers la proximité du rivage & des terres, avant qu'ils soient à portée de les découvrir. On sait de plus que ces esprits s'exhalent d'eux-mêmes hors des corps dans lesquels ils sont engendrés, & qu'à peine vient-on à bout d'en suspendre la dissipation, à moins qu'on ne place les corps dans des vaisseaux bien fermés: d'où il s'ensuit que tous les esprits odoriférans produits en quelque tems que ce soit par la nature, ont été répandus dans l'*air*. Il n'est donc point étonnant que ces esprits repassent avec l'eau dont l'*air* est chargé dans les corps destinés à les recevoir, & que l'*air* rende enfin à la terre ce qu'originairement il en a reçu. Rien dans la nature n'est moins imitable par l'art, que la production des odeurs particulieres à chaque plante. Les esprits de ces odeurs une fois débarrassés de la viscosité de l'huile & des soufres qui les entrelacent & qui les retiennent, deviennent volatils par leur propre essence, & se dispersent d'eux-mêmes dans l'*air*. Quelle variété prodigieuse d'effets n'en doit-il pas résulter? Et à quelle surprenante transformation cette dissipation ne donne-t-elle pas lieu?

De plus, lorsque nous venons à nous appercevoir que les végétaux bien préparés, & disposés par des fermentations convenables, rendent une grande quantité d'esprits vineux qui s'exhalent continuellement, peut-il ne nous pas venir en pensée que tous ces esprits qui ont jamais été produits par la fermentation de quelques végétaux que ce soit sur toute la surface de la terre, ne se soient à la fin exhalés dans l'*air*? Et dans ce point de vue, ne devons-nous pas voir l'*air* sous la forme d'un nuage d'esprits vineux? En effet, tout le vin bu par les hommes, tout celui qu'on emploie dans les fomentations extérieures, celui qui est consommé pour l'usage de la cuisine & des médicamens, est privé tôt ou tard de ses esprits; tôt ou tard ces esprits s'exhalent dans l'*air*, où ils séjournent pendant quelque tems, & d'où ils rentrent ensuite dans la terre lorsqu'il est à propos. Quelle merveille y a-t'il donc que la fermentation, qui est la cause génératrice du vin, n'en produise point sans un libre accès de l'*air* extérieur? N'est-il pas possible que l'*air* remette dans les mêmes lieux & dans les mêmes corps les esprits qu'il en a tirés? Et ne devons-nous pas l'appeller à notre secours, lorsqu'il est question de les régénérer.

Enfin, toutes ces parties des végétaux que le feu divise en corpuscules d'une petitesse extreme, & convertit en une vapeur volatile, que les Chymistes ont encore appellée esprits, sont aussi élevées dans l'*air*, & y flottent continuellement. Toutes ces sortes d'esprits tendent donc, de même que l'eau pure des végétaux, à se disperser dans l'atmosphere.

D'un autre côté, il n'est pas moins constant que la chaleur naturelle de l'*air* évapore aussi entierement les huiles naturelles des végétaux, & que tout ce qu'ils en contiennent en sort de lui-même, ou en est extrait par pression: car il n'y a qu'un très-petit nombre de bois en qui les huiles soient si parfaitement unies avec leur terre propre, que cette union subsiste long-tems en plein *air*. Quant aux huiles des végétaux que la Chymie en tire par le feu, soit que cette opération se fasse avec de l'eau ou sans eau, elles n'en sont que plus volatiles, & ne s'en dissipent que plus promptement. Qu'arrivera-t'il de cela? C'est qu'elles formeront dans l'*air* des exhalaisons visqueuses, très-disposées à s'enflammer, & très-propres à entretenir le feu; car ces parties huileuses sont alors si subdivisées, elles sont si petites lorsqu'elles flottent dans l'*air*, qu'elles ressemblent beaucoup à un alcohol: échauffées d'abord par le frottement des nuages, quelle facilité n'ont-elles pas pour s'enflammer au feu produit par l'*air*? Quoiqu'il en soit, je conclus que toutes les huiles qui ont jamais été produites par les végétaux, ont fait partie du cahos aérien; d'où elles sont sorties, de même que l'eau & les esprits, lorsqu'il en a été tems, pour imprégner la terre d'une humidité visqueuse, en être tirées par les plantes, rentrer derechef dans les végétaux, retourner dans l'*air* pour revenir encore dans la terre, & perpétuer cette circulation. Mais ces effets se produisent principalement dans un tems extremement chaud. Car si dans le cours d'une longue secheresse accompagnée d'une grande chaleur, il s'est élevé dans l'*air* une grande quantité d'eau & de particules visqueuses, & qu'il survienne ensuite des éclairs, du tonnere & de la pluie, cette pluie sera fort différente de celle qui tombe dans un tems froid; elle sera plus acide & plus écumeuse. C'est pourquoi, la pluie qui tombe en été ou dans un tems chaud, fertilise toujours la terre; au lieu que celle qui vient par un tems froid, n'a presque point cette vertu.

J'observerai que l'esprit de nitre rendu extremement fort & volatil, mêlé avec quelques huiles aromatiques, comme celle de girofle, produit une explosion violente, avec une espece d'éclair. Comment se peut-il donc faire que les exhalaisons aromatiques qui s'élevent des végétaux, mêlées avec l'acide de l'*air*, prennent feu & entrent pour quelque chose dans la production des éclairs & du tonnere; c'est ce que j'abandonne au jugement des Philosophes.

Si nous considérons maintenant les sels naturels acides, austeres, savoneux des plantes, & ceux qui approchent de la nature de l'alcali, qu'on obtient par cryst-

tallisation, fermentation, putréfaction & combustion, nous trouverons qu'ils disparoissent tous, tôt ou tard, sans en excepter un seul. Tous ces corpuscules ne sont pas plutôt débarrassés de la terre qui les fixe, qu'ils s'élevent en l'air.

Cette terre même qui est dans les plantes un élément fixe, réduite en petites particules, devient capable de s'élever en haut & de se disperser dans l'*air*; car la suie prise au haut d'une cheminée & engendrée de la fumée volatile de végétaux brûlés, rend dans une distilation chymique, une grande quantité de terre pure. Nous sommes donc convaincus par-là, que la fumée qui s'éleve librement dans l'*air*, est chargée d'une vraie terre, qu'elle y flotte avec ce poids, & qu'elle s'y étend fort au large. Sans parler des vents qui agitent les sables de l'Egypte & de la Libye, & qui les transportent dans les *airs* par flots, & qui portent les cendres du Mont Ætna à une prodigieuse distance; n'avons nous pas de meilleures preuves encore de ce fait dans les étincelles du Mont Vésuve qui sont lancées à plus de deux milles dans l'*air*? *Phil. Transf. Abr. Tom. II.* 142. Dans la graine du lierre dispersée dans l'étendue d'un vaste pays, *Ibid.* 144. Ainsi que de petits poissons, *Ibid.* Et la poussiere séminale des plantes. *Phil. Transact.* 168. *p.* 911. Il est donc démontré par ces observations, que tous les élémens des végétaux peuvent être enlevés & soutenus dans l'*air*.

Il ne l'est pas moins que des parties des plantes, & même des parties considérables sont portées dans l'*air* à une hauteur incroyable. Les semences des plantes cotoneuses dispersées par les vents, vont quelquefois multiplier leur espece jusques sur le sommet des montagnes, si elles tombent par hasard sur un endroit couvert d'un peu de terre. Le célebre Tournefort a prouvé que les *Fungus*, qui portent presque tous leurs semences, les répandent par le moyen de l'*air*, tout autour d'eux; où elles poussent & croissent en abondance, si elle se trouvent sur un terrein qui leur soit propre. Pareillement les mousses, les plantes du genre des capillaires & des mucilagineuses, & les *épiphyllospermophora*, ou celles qui portent leurs semences sur leurs feuilles, les transmettent à des distances très-considérables. La petite poussiere séminale du saule enlevée du sommet des fleurs & portée par les vents fort loin de ces arbres, retombe sur la terre, lorsque les vents sont calmés & est prise par ceux à qui elle n'est point connue, pour de la fleur de soufre, & même par le vulgaire crédule pour une pluie de soufre, *Phil. Transf. Abr. Tom. III.* Si quelque poussiere semblable à celle-ci étoit d'un rouge remarquable, pourquoi ce même vulgaire n'assurera-t'il pas qu'il a plu du sang? Des cendres sortirent d'un Volcan & furent chassées par les vents en 1633. à cent milles de distance, *Transact. Philos. n.* 21. *p.* 377. Mais ces effets ne doivent point étonner, depuis que l'excellent Philosophe Mariotte dans son Traité *du Mouvement des Eaux, p.* 437. nous dit avoir observé un nuage d'où il tomba une ondée de grêle, élevé à cinquante mille de hauteur. Si nous pesons bien tous ces phénomenes, nous ne pourrons nous dispenser d'en conclurre que l'*air* en produit un grand nombre d'autres qu'il faut attribuer au mélange des substances végétales avec ce fluide.

Si nous cherchons à présent à savoir si l'*air* contient aussi des particules d'animaux, nous observerons qu'il s'exhale de ces êtres une grande quantité d'esprits, & que chacun de ces esprits est particulier à chacun d'eux: ils sont connus des Medecins sous le nom de la *matiere perspirable de Sanctorius*. Certe matiere sort continuellement des animaux vivans; elle est portée dans l'*air*, & elle s'attache aux autres corps. C'est à la faveur de ces esprits que les chiens qui chassent du nez, reconnoissent si bien la trace des animaux, d'où ils sont exhalés & les suivent par des détours extremement longs. Au reste, l'infection qui accompagne les maladies contagieuses est une bonne preuve de l'écoulement des corpuscules des corps des animaux dans l'*air* & de l'abondance de ces écoulemens.

Les excrémens rendus par les différentes especes d'animaux sont dissipés & disparoissent en si peu de tems, ne laissant d'après eux qu'une poussiere très-légere, que nous ne pouvons douter que l'*air* ne soit plein de leurs particules. Dans les pays chauds, la fiente des animaux exposée en plein air, est rendue parfaitement volatile, & pour cela, il ne faut que la chaleur d'un seul jour. Dans nos contrées même où la chaleur n'est pas grande, les fumiers sont consumés en fort peu de tems; quant à l'urine, avec quelle promptitude ne se volatilise-t'elle pas? Avec quelle vitesse n'est-elle pas évaporée?

Mais il y a en ceci des choses plus dignes d'attention. Si une baleine entiere est jettée par la mer, morte sur le rivage pendant un tems chaud, n'infecte-t'elle pas promptement ces lieux d'une puanteur empestée, & cette puanteur ne s'étend-elle pas à une grande distance? Cet animal, le plus gros que la nature ait produit, ne se résout-il pas en petites particules volatiles, & infectées, ensorte qu'à la longue, il ne demeure de toute cette masse, que quelques os blancs & nus; le reste subtilisé s'est dispersé dans l'*air*. Quelle multitude de carcasses d'éléphans, de chameaux, de chevaux, & de toutes sortes d'animaux; combien même de corps humains, après quelque bataille sanglante, ne demeurent pas exposés à l'*air* qui les corromp, les volatilise & se charge de presque tous leurs élémens; d'où il suit que telle est la disposition naturelle des corps des animaux, qu'ils ne sont pas moins parfaitement ensevelis dans l'*air* que dans la terre. Ceux mêmes qui sont inhumés, ne deviennent point à beaucoup près tout entiers la pâture des vers; une grande partie de leur substance se convertit en une matiere volatile qui sort bientôt de la terre & s'évapore dans l'*air*; ainsi toute la matiere dont tous les animaux ont été composés a donc floté dans l'*air*, avec certe différence seulement qu'elle y a été transportée sur le champ, s'ils ont été brûlés, & que ce transport s'en fait plus lentement, s'ils ont pourri dans les champs, & dans un tems encore plus long, s'ils ont été enterrés: mais dans tous ces cas elle s'est toujours exhalée. Qu'y a-t'il donc de surprenant qu'il descende de l'*air* sur la terre, une matiere de même nature que celle qui a servi d'alimens aux premiers animaux, & capable de nourrir ceux qui sont venus & qui viendront dans la suite des tems?

Mais il y a une autre chose sur laquelle nous devons fixer notre attention d'autant plus volontiers, que si elle nous est bien connue, nous ne serons point exposés à donner dans un grand nombre d'erreurs. J'assurerai que les œufs mêmes des différens animaux, tous pleins des êtres qui en doivent éclorre, sont portés dans les airs. L'industrieux Redi a démontré que tous les insectes, sans exception, s'engendrent par copulation du mâle & de la femelle. Leuwenhoeck a prouvé que le premier embryon passe de la semence du mâle dans l'œuf de la femelle; & Boyle a fait voir que les œufs fécondés ne peuvent éclorre qu'en plein air. Instruit de ces différentes observations, je pris un morceau de chair, je le gardai pendant fort long-tems dans un alcohol bouillant; je le frottai ensuite avec un peu d'huile de térébenthine bien claire, & l'attachant à un long bout de fil, je le suspendis en un *air* humide & chaud dans un lieu où il n'y avoit pas d'apparence qu'il y eût de petits animaux. Cependant au bout de fort peu de tems, ce morceau de chair suspendu fut rempli de vers qui vivoient & qui dévoroient les parties succulentes qui y étoient restées. Il est évident que dans ce cas les œufs dont ces vers avoient été produits, n'avoient pu se loger dans ce morceau de chair; à moins que d'y avoir été portés par l'*air* dans lequel il étoit suspendu. Mais les habitans de la campagne ne font de ceci qu'une trop fâcheuse expérience, lorsque pendant un printems chaud, de certains vents infectent subitement tous les arbres & toutes les plantes, d'une vermine innombrable, qu'ils font éclore en un moment d'œufs invisibles & fécondés. Mais permettez-moi de rapporter un fait

plus remarquable ; je veux parler de ces pluies qui tombent fréquemment chez les Negres, & qui frappent un homme d'un froid si subit, qu'il en frissonne sur le champ. Ces pluies tombent en gouttes de la largeur d'un pouce ; elles rongent la peau & produisent sur les habits qui en sont mouillés, des tignes & des vers vivans. *Act. Leipſ. Suppl. Tom. I. p. 425.* Je pourrois citer ici un grand nombre d'autres phénomenes semblables : mais ce que j'ai dit doit suffire pour faire comprendre aux Chymistes que les petits animaux produits d'une maniere merveilleuse dans les corps, & cela quelquefois tandis qu'ils travaillent sur ces corps, doivent leur existence à de petits œufs qui nagent dans l'*air*, & non à l'efficacité de quelque opération ou de quelque matiere chymique. Qu'ils ne perdent donc jamais de vue la nature de l'*air* & sa prodigieuse fertilité ; qu'ils commencent par examiner ces causes, avant que d'en chercher d'autres, lorsqu'ils auront quelque phénomene à expliquer. Mais si la connoissance de l'*air* est, comme on voit, nécessaire au Chymiste, on ne peut manquer de s'appercevoir à combien plus forte raison elle l'est au Medecin & à ceux qui se sont livrés à l'étude des autres parties de la Philosophie naturelle.

Passons maintenant aux fossiles ; car on trouve aussi les fossiles dans l'*air*. Tous les sels fossiles, quoique fixes, se dissipent dans l'*air*, s'ils sont dissous dans de l'eau, & surtout dans celle qu'ils attirent eux-mêmes de l'*air*, digérés pendant long-tems à une chaleur convenable, & poussés ensuite dans la distilation par un degré violent de feu. Si l'on calcine ce qui en reste après ces premieres opérations sur un feu ouvert & violent, il se dissipe presque tout entier dans l'*air*, ainsi que les autres principes. En suivant ce procédé, ils retourneront dans l'*air*. Un grand Chymiste annonça certe vérité au monde savant, il y a plus de cent ans. Je ne parlerai point de la distilation de ces sels avec le sable, le bol, la poussiere de brique, l'argile, & la terre dont on fait les pipes à fumer, à l'aide du feu le plus violent. Les Chymistes ne convertissent-ils pas par cette méthode des milliers de livres par an, de ces sels, en vapeurs acides & volatiles qu'ils appellent esprits ? Toutes ces opérations chymiques n'infectent-elles donc pas l'*air* ? Cet *air* ne doit-il donc pas détruire les corps qui y sont exposés. Le mélange unique & simple d'huile de vitriol, d'esprit d'alun, ou de soufre dans un mortier avec le nitre, le sel marin, ou le sel gemme, convertit dans un moment ces sels vraiment fixes en vapeurs si volatiles, qu'il est presqu'impossible de les ramasser, & l'*air* en est en peu de tems si fortement imprégné, qu'on ne peut douter qu'elles ne soient portées au loin, selon toutes sortes de directions : mais il y a une multitude prodigieuse de manieres de produire les mêmes effets. Avant l'industrieux Glauber, on ne connoissoit point à la vérité la méthode admirable de métamorphoser les sels. Mais qui déterminera maintenant le nombre des moyens secrets que la nature possede pour opérer de pareils changemens & pour volatiliser les matieres fixes ? Ces vapeurs si funestes qu'on ne peut les respirer sans danger, ne prouvent-elles pas en s'élevant du fond des mines, que la nature elle-même disperse des sels dans le vague des *airs*, & qu'elle a pour produire nos opérations chymiques des méthodes qui ne nous sont pas connues ? Cependant nous pouvons assûrer que cela n'arrive que dans certains endroits de la terre ; dans ces lieux seulement où il se trouve de pareilles matieres, & où la nature est capable d'agir sur elles par quelques-unes de ces méthodes cachées qui lui sont propres pour les volatiliser. Il n'est pas moins constant que la hauteur à laquelle ces vapeurs salines s'élevent dans l'*air*, n'est pas fort considérable ; & c'est sur ce fondement que les Adeptes ont prétendu pendant longtems que l'*air* étoit divisé en différentes couches qui contenoient chacune une sorte particuliere de vapeur & d'exhalaison. Il suit enfin de ce que nous venons de dire, que par le moyen de l'eau, de la chaleur, de la digestion, de la dissolution, de l'exsiccation, de la distilation, de la calcination, de la combustion, du mélange, de l'union & de la séparation, les sels fossiles sont volatilisés & dispersés dans l'atmosphere.

Les principes des fossiles qu'on nomme soufres, s'évaporent totalement dans l'*air* ; dans la combustion des substances qui les contiennent ; ils disparoissent, la partie acide & saline se changeant en une vapeur suffoquante & la partie huileuse étant atténuée par le feu, & se dissipant en une vapeur invisible ou noire & semblable à la fumée. Il est constant que la terre ne reçoit alors presque pas une de toutes ces parties. Le soufre même, lorsqu'il est seul & séparé des autres principes, est porté dans l'*air* sous la forme d'une fleur impalpable, & il y est absorbé comme le reste. Mais lorsqu'il est mêlé avec d'autres corps, il en acquiert quelquefois une volatilité surprenante. Les Chymistes ont connoissance de plusieurs méthodes tant naturelles qu'artificielles par lesquelles les soufres deviennent capables de s'élever dans l'atmosphere & d'enlever d'autres corpuscules avec eux. On voit dans les mines de tems en tems des exhalaisons grasses, puantes, suffoquantes, extremement incommodes à ceux qui y travaillent, qui prennent feu à l'approche d'une chandelle allumée ; non sans un extreme danger pour les mineurs. Mais on sait que ces exhalaisons sont produites par l'arsenic, l'orpiment, le cobalt, le soufre d'antimoine, le bismuth, le zinc & autres corps de cette nature, unis au soufre. On nous parle encore de la chute d'une pluie de soufre accompagnée d'éclairs, & d'un feu qu'on ne put éteindre ni avec l'eau, ni par l'agitation. *Nouv. Litt. ann. 1684. p. 63.*

Le changement s'introduit entre les métaux mêmes à un point qu'il est constant qu'ils sont quelquefois élevés sous la forme d'une fumée volatile & dispersés dans l'*air*. Tout le monde sait qu'il en est ainsi par rapport au mercure. S'il est agité par un feu de six cens degrés, il s'évapore & devient invisible. Et si l'*air* qui en est imprégné, environne le corps humain & s'y applique : que son action est prompte, qu'il pénetre profondément ! La salivation s'ensuit presque sur le champ. Mais en s'évaporant, il emporte & éleve avec lui des particules d'autres métaux, comme il paroît par la distillation du plomb & de l'étain avec le mercure. Il y a plus, le plomb, l'étain, le fer, & le cuivre exposés à un fen violent disparoîtront aussi en vertu de la volatilité qu'ils acquerront, & se répandront pareillement dans l'*air*. Une grande partie des métaux imparfaits est emportée par le plomb de dessus la coupelle. Mais lorsque le cobalt, l'arsenic, & les autres soufres voraces sont intimement unis avec la mine d'or ou d'argent ; si ce mélange approche du feu, les particules de la mine deviennent volatiles, & tous ces métaux précieux se dissipent en l'*air* en si grande quantité, que la meilleure partie en est perdue. On auroit pu prevenir cette perte par une lente calcination & par l'addition de quelques poudres propres à fixer. D'où il est aisé de conjecturer quel est le poids immense d'or & d'argent dont l'*air* est chargé. De l'or volatil ! cela paroît un grand paradoxe. Cependant il est constant par des expériences Chymiques auxquelles on ne peut se refuser, que si vous prenez du mercure sublimé corrosif, & que vous le mêliez bien avec de l'or en poudre, en distillant ensuite le tout dans une cornue avec le régule d'antimoine ; l'or montera sous la forme d'une huile rouge, & deviendra parfaitement volatil. Le soufre, le vitriol calciné, & le sel ammoniac mêlés & appliqués convenablement, volatilisent sur le feu presque tous les métaux. Il n'est donc pas étonnant que dans le tems le plus serein, il paroisse aux environs des mines des fumées subites, capables d'éteindre un flambeau ; (*Voyez les Ouvrages de Boyle*) puisque les corps les plus denses peuvent être réduits sous cette forme, & portés dans l'*air* ; de façon qu'il n'est presque plus possible de reconnoître

de quelle espéce de corps ces vapeurs sont formées. Mais une autre cause qui contribue considérablement à parsemer l'*air* de parties métalliques; c'est l'*air* même, en tant qu'abondant en sels & en soufres. Car il est certain, & je l'ai démontré plus haut que l'*air* est plein de sels & de soufres; & il n'est ni moins certain, ni moins démontré par les expériences que je viens de citer, que ces sels & ces soufres sont très-capables d'enlever des particules métalliques, lorsque les métaux sont en dissolution, & de les répandre dans l'*air*. Le contact immédiat, & le mouvement de l'*air* ne tournent-ils pas en tout tems & en très-peu de tems, le fer, le cuivre & le plomb, en chaux, en fleur & en poudre? N'est-ce pas de-là que naissent les rouilles, les verds-de-gris, & la céruse? Or on observera qu'après ces transmutations, si on les réduit en une poudre impalpable, certe poudre se dissipera & sera dispersée dans l'*air* par les vents. J'avoue que l'or, l'argent & l'étain sont moins sujets à ces altérations, par la raison que les acides volatils de nitre & de sel marin, qui sont les vrais dissolvans de ces métaux, ne se trouvent gueres que dans l'*air* qui environne les laboratoites des Chymistes.

Je soupçonnerois volontiers M. Boerhaave de s'être mépris dans cet endroit; car l'air est certainement pourvu, & même abondamment, d'esprits acides, qui fixés dans une matrice propre constituent l'essence du nitre. Voyez *Nitrum*.

En Amérique, l'*air* est d'une nature si corrosive, qu'il consume les tuiles dont les maisons sont couvertes, les pierres & presque tous les métaux; c'est ce que les Anglois assurent d'un consentement unanime de l'*air* des Bermudes où les métaux mêmes s'anéantissent en très-peu de tems. Il semble qu'il faille attribuer au séjour des parties métalliques dans l'*air*, le phénomene le plus surprenant que ceux qui travaillent dans les mines, aient jamais observé; je veux dire, l'effet singulier que l'air produit sur les motes fossiles, lorsqu'on les tire de la terre, & qu'on les expose à l'*air* pour la premiere fois. N'est-ce pas une chose qui arrive fréquemment, que les marcassites, les pyrites, les pierres vitrioliques, & d'autres substances métalliques presque consumées, soient pour ainsi dire, régénérées par l'action de l'*air*, transformé, réintégré, imprégné d'une vertu nouvelle, & enrichi d'une vraie matiere métallique? On diroit à ces effets, que l'*air* est le grand & universel réservoir des semences des corps; qu'il porte dans sa vaste étendue les élémens de toutes les substances; qu'il rend à la terre ce qu'elle a déja produit, & ce qu'il avoit tiré de son sein; enfin que les corps reparoissent sur la surface & dans les entrailles de la terre, plutôt à l'aide d'une circulation perpétuelle, que d'une reproduction nouvelle. Il est constant que la rosée a rendu par la distilation une liqueur qui s'attachoit au verre, & qui le peignoit des couleurs de l'arc-en-ciel, y pénétrant si profondément que ces couleurs ne pouvoient être emportées ni par l'eau forte, ni par l'huile de tartre, ni par un long & violent frotement: mais il n'est pas moins vrai que certe même liqueur étoit si subtile qu'elle brûloit dans le feu, de même qu'un alcohol. *Républ. des Lett. T. I. p.* 590. Cet effet a assurément beaucoup de rapport à celui d'une teinture métallique sur le verre. *Philos. Trans. Abr. T. II. p.* 143.

Ce que je viens de dire sur l'*air*, suffit, je crois, pour nous donner les idées que nous devons avoir de l'*air* dans nos recherches médicinales & chymiques. L'*air* doit donc être considéré comme un cahos réel de toutes choses mêlées & confondues les unes avec les autres; car nous avons démontré qu'il est chargé de toutes sortes de particules, & qu'il n'y a point de corps qui ne lui paie tribut. Or ces particules diverses étant dans un mouvement perpétuel, peuvent produire par leur rencontre, dans l'espace de l'*air*, toutes les opérations que nous reconnoissons dans les corps dont elles ont été détachées. Mais ces opérations sont variées à l'infini. On ne doit donc pas être surpris que l'atmosphere soit le théatre des plus terribles événemens que nous remarquions dans la nature; j'entens les météores. Il y a sans doute dans l'*air* des corps doués d'une vertu magnétique, & ces corps ne peuvent manquer de produire par leur attraction mutuelle, leur répulsion, leur cohésion, leur raréfaction, & par une infinité d'autres modifications, des phénomenes plus surprenans que ceux qu'on observe partout ailleurs. L'expérience suivante servira beaucoup à jetter de l'évidence sur les propositions que je viens d'avancer. Prenez d'une main une petite phiole de verre dans laquelle il y air de l'esprit de sel ammoniac, & de l'autre une autre phiole qui contienne de l'esprit de nitre. Tant que ces deux corps demeureront fort séparés l'un de l'autre, il n'arrivera rien d'extraordinaire: mais aussi-tôt qu'on les approchera assez pour que les vapeurs qui sortent des bouteilles commencent à se mêler, il se formera sur le champ un petit nuage, & ce nuage naîtra de la rencontre seule de l'acide & de l'alcali. Si l'on distille dans une cornue avec de l'esprit de sel marin, un amalgame préparé avec l'étain & le mercure, on aura une liqueur qui ne produit aucun effet, tant qu'on la tient bien renfermée dans un vaisseau: mais si l'on vient à l'exposer en plein air, même plusieurs années après sa préparation, elle s'évapore sur le champ en une fumée fort épaisse. L'*air* est rempli de ces causes, & par conséquent ces effets y doivent être souvent produits. Nous ne connoissons pas toutes les autres especes de sels qui peuvent flotter dans l'*air*, ni les propriétés de ces sels. Nous ne sommes pas mieux instruits, & des especes & des vertus des huiles qu'il porte. Mais il s'y produit des effets prodigieux que nous ne pouvons attribuer à d'autres causes qu'à la nature particuliere, & à la rencontre de ces sels, de ces huiles, & de ces esprits dont toutes les especes & toutes les propriétés ne nous sont cependant pas connues. Si l'esprit de Sassafras se rencontre avec l'esprit de sel de nitre de Glauber; quel phénomene terrible ne sera pas produit sur le champ? Il n'y a presque que cette expérience dont l'effet soit aussi prodigieux. On trouvera la maniere de la faire à l'Article *Nitrum*.

Maintenant, considérez ce qui arrivera, quels surprenans phénomenes s'ensuivront, si un nombre de particules revêtues de propriétés semblables, viennent à se rassembler dans l'air, & à se mêler les unes avec les autres? Il faut convenir qu'il se passe dans cet élément dans certains tems, des choses qu'on n'y voit point arriver dans d'autres tems. Il se pourroit faire que les Cometes, les Météores, les différens aspects des planetes, & peut-être même l'influence des astres, contribuassent à la production de ces effets rares & extraordinaires. Car enfin, il faut convenir que si la distance de ces corps est grande, les effets qu'ils peuvent produire en vertu de leur attraction, répulsion, chaleur, lumiere, froid, & émission de particules sont bien considérables.

De tout ce que nous avons dit, il suit que la nature de l'*air* varie selon la différence des lieux, 1°. par rapport au terrein, au sol, ou à la partie de la terre sur laquelle l'*air* est appuyé. Car selon les différens corps dont la terre abonde dans les différens endroits, les exhalaisons & les vapeurs qui s'en élevent, auront des qualités différentes, & l'*air* sera rempli de corpuscules dont il ne sera point chargé ailleurs. On pourroit confirmer cette proposition par un nombre infini d'exemples. D'où l'on peut inférer que telle expérience se fera avec succès dans un endroit, qu'on tenteroit vainement dans un autre.

2°. Par rapport aux hommes qui les habitent & aux animaux qui s'y nourrissent, de même que par rapport à la maniere dont on y fume la terre & dont on la cultive; aux occupations auxquelles les habitans sont livrés, & aux exercices qui y sont ordinaires. Toutes

ces circonstances servent à remplir l'*air* de différentes sortes de particules. Et c'est en conséquence qu'il arrivera dans les différens lieux un grand nombre d'effets qu'on ne remarquera point ailleurs. Il arriva, par exemple, à un Chymiste qui s'occupoit dans son laboratoire à distiler une grande quantité de vinaigre, d'exposer à l'*air* un peu de sel pur, sec, & alcali de tartre sur un plat de verre. L'*air* qui environnoit son laboratoire, étant conséquemment à la nature de la matiere qu'il y travailloit, plein de vapeurs acides, transmua ce sel en huile de tartre, *per deliquium*, & unit en même-tems les parties acides volatiles du vinaigre, avec l'alcali de tartre, si fortement que la matiere imprégnée se trouva convertie en tartre régénéré, que l'Artiste fondit dans le feu comme de la cire, & dont il tira un excellent remede pour résoudre les humeurs ténaces & visqueuses, dans presque toutes les maladies. On peut juger quelle fut sa joie d'avoir trouvé une si belle production; il crut tenir le secret des Alchymistes, celui, pour m'exprimer comme eux, d'incérer les sels fixes alcalis. Mais lorsqu'il entreprit la même opération dans un autre lieu, où l'*air* n'étoit point imprégné d'une si grande quantité de vinaigre, ce fut vainement; son opération ne lui réussit pas. On pourroit apporter d'autres exemples de la même chose; je veux dire de la différence de l'action de l'*air*, selon la différence des particules dont il est chargé. Pesez maintenant l'altération prodigieuse qui doit se faire dans ce fluide, dans une contrée particuliere; lorsque quelque tremblement de terre en aura rempli l'*air* d'exhalaisons d'une nature toute autre que celle des exhalaisons dont il y est ordinairement chargé. L'histoire s'accorde en ceci avec nos reflexions; car elle nous apprend que certaines parties de la terre sont devenues inhabitables, par la puanteur insoutenable des vapeurs dont elles ont été infectées, après des tremblemens de terre. Mais ce n'est pas le tremblement de terre seul qui peut causer de funestes effets : les inondations occasionnées par les pluies, les débordemens de rivieres, & le progrès de la mer dans les terres, sont capables de causer les mêmes révolutions dans l'*air*, & d'en changer totalement la constitution par les vapeurs humides & les exhalaisons de substances corrompues dont il se remplira dans ces occasions. Les vents doivent aussi porter avec eux quelque chose des lieux d'où ils commencent à souffler, & par conséquent varier perpétuellement, plus ou moins, la composition de l'*air*, y introduisant des particules de matiere particuliere aux lieux sur lesquels ils ont passé, & en enlevant de particulieres au lieu sur lequel ils soufflent actuellement pour les transporter ailleurs. Cette cause ne peut manquer non plus d'influer sur les opérations Chymiques. Quant aux influences des cieux, relatives aux différens aspects des Planetes, du Soleil & de la Lune, à leur approche, & à leur éloignement, à l'émission de leurs rayons oblique ou perpendiculaire, à leurs conjonctions & à leurs oppositions : quels changemens ne doivent-elles point causer dans l'*air*? Car quelle n'est point la force de leur attraction & de leur répulsion? D'ailleurs n'est-ce pas de la direction des rayons que dépendent le froid & le chaud? Quelle diversité cette cause seule ne produiroit-elle pas dans les vapeurs & les exhalaisons qui s'éleveront de la terre?

Mais il y a ici quelque chose de plus à considérer : c'est la vicissitude des saisons. On ne sauroit presque croire combien cette circonstance est importante. Si le dix de Mars le soleil à une certaine hauteur & avec un certain degré de chaleur darde ses rayons sur la terre; il agit alors sur un corps qui pendant l'hiver précédent a été resserré par le froid, a gardé & accumulé sous une enveloppe de glace ses propres exhalaisons, & qui en même tems a reçu & retenu tout ce qui lui est venu de l'*air*. Ainsi, lorsque cette masse commence à se dissoudre, lorsque ce corps imprégné commence à s'amollir & à donner accès entre ses particules aux premiers rayons du soleil, ils en enlevent une quantité de vapeurs dont l'*air* ne tarde pas à être surchargé. De là vient que toutes les fois presque qu'un printems chaud succedera à un hiver long & très-froid, il y aura des pluies, des tonnerres & des éclairs, & il se répandra dans les animaux, dans les végétaux, & sur toute la face de ces êtres un *air* de vigueur & de force singuliere. Mais au dix de Septembre, lorsque le soleil à la même hauteur & avec le même degré de chaleur, agit sur la terre, il la trouve brûlée, épuisée par les chaleurs de l'été précédent, & n'étant point encore humectée des pluies de l'automne : aussi n'élevera-t-il pas dans l'*air* les mêmes exhalaisons qu'au commencement du printems; aussi n'excitera-t-il pas sur la terre la même chaleur, n'y produira-t-il pas les mêmes effets, & ne remarquera-t'on ni dans les végétaux, ni dans les animaux, ni sur toute la face des êtres, les mêmes symptomes de vie & de vigueur. Cela suffit, je crois, pour faire comprendre quelle révolution apporte dans l'atmosphere la vicissitude des saisons, considérées seules & en elles-mêmes.

Cette connoissance importe beaucoup à la Chymie & à la Philosophie naturelle; & il paroît que les anciens Chymistes n'étoient pas éloignés de le penser ainsi, puisqu'ils attribuoient à la rosée du printems de toutes autres qualités qu'à la rosée de l'automne, en les supposant l'une & l'autre produites dans le même degré de chaleur. Ils avoient imaginé que cette lessive de l'*air* entraînoit avec elle sur la terre en s'y répandant, des vapeurs & des exhalaisons qui varioient selon les saisons; & cette varieté repondoit assez exactement à ce que nous avons dit ci-dessus.

Avant que de finir l'examen des différens corps contenus dans l'*air*, & des qualités diverses dont ils sont revêtus, nous dirons un mot de cette propriété par laquelle il est salutaire aux animaux, aux végétaux, & nécessaire à leur vie & à leur subsistance; propriété qui n'a point encore été considérée comme telle, mais dont il n'est pas impossible que nous acquérions dans la suite une grande connoissance; quant à moi, je pense que nous n'avons besoin pour cela que d'observations, & que ces observations se peuvent faire. Nous ne sommes point en état de déterminer à présent si cette propriété de l'*air* consiste dans une vertu secrete qui passe de l'*air* dans les animaux & dans les végétaux, & qui s'épuise & se consume en peu de tems, & si l'animal périt nécessairement, lorsqu'elle vient à manquer. Quoiqu'il en soit, il est certain que si l'on enferme un petit oiseau sous un grand récipient, rempli d'*air* commun froid, & que le récipient soit fermé bien exactement, en moins d'un quart-d'heure il se trouve mal, il vomit & meurt dans l'espace d'une demi-heure. *Boyle de l'Air*. 184. Un poisson dans de l'eau bien enfermée, & dont l'*air* ne peut se renouveller, meurt en fort peu de tems. Le poisson meurt dans les étangs qui sont gelés partout, & il périt promptement dans l'eau dont on a pompé l'*air*. *Hist. de l'Academ. Roy. des Scienc.* 1699. 240. 1701. 46. *& Mem.* 224. La flamme & les charbons rouges s'éteignent bien-tôt dans un *air* renfermé. Les petits œufs d'un insecte, quel qu'il soit, n'éclosent point dans un vaisseau bien fermé, quoiqu'on y entretienne toujours une douce chaleur. Les graines des plantes semées dans la meilleure terre & bien arrosée, ne poussent point, ne donnent aucun signe de vie, si on les tient sous un vaisseau de verre, quoiqu'on les excite par un degré de chaleur assez vif. La surface supérieure du sang qui est exposée à l'*air*, est d'une couleur d'écarlate, brillante, au lieu que le dedans où l'*air* n'a point pénétré est aussi noir que le sang desséché. Mais exposez à l'*air* ce sang noir, & il se teindra sur le champ d'un rouge d'écarlate. Que conclurre de ces expériences? Qu'il y a dans l'*air* une certaine vertu qu'on ne peut déduire de toutes les propriétés que nous lui connoissons. Sendigovius a soutenu que l'*air* contenoit l'aliment secret de la vie. Quelques Chymistes ont dit la même chose. Mais qu'est-ce

que cet aliment, comment agit-il, quel est son effet réel, c'est ce qui nous est parfaitement inconnu. Heureux celui qui découvrira ces choses. BOERHAAVE.

Ce principe vivifiant de l'*air*, si nécessaire à la subsistance de la flamme & du feu & à la vie des animaux & des végétaux, paroît être, à en juger sur les phénomènes, l'acide universel distribué dans tout l'atmosphere dans une certaine proportion, ensorte qu'il n'y a aucune quantité d'*air* qui en soit dénuée. Quoique cette distribution ne puisse s'appercevoir par les sens, elle est cependant évidente par les effets. C'est cet acide qui mine en peu de tems les métaux imparfaits, & dont l'or & l'argent ressentent aussi quelque atteinte. C'est par cet acide, que la chaux de vitriol, d'alun & la terre dont on tire le nitre, sont régénérées de façon qu'elles peuvent produire derechef de nouveaux esprits acides. C'est de cet acide que nous devons conclurre que la chair exposée pendant quelque tems à l'*air*, prend le rouge dont elle est colorée, & celà d'autant plus volontiers, que le nitre produit la même couleur. Les huiles aromatiques des végétaux sont teintes en rouge par l'acide de l'*air* : car si l'on en remplit exactement une phiole & qu'on la ferme bien, ces huiles conserveront leur transparence premiere; au lieu que si la bouteille n'est pas entierement pleine, l'huile deviendra rouge, par l'action seule de l'acide que contient la petite portion d'*air* qui occupe le reste du vaisseau. C'est d'Hoffman que nous tenons cette observation. Nous pouvons conjecturer de là que les fleurs qui ont toutes, plus ou moins, de l'huile aromatique, doivent les belles couleurs dont elles sont nuancées à l'acide de l'*air*; cet acide les fait d'une couleur plutôt que d'une autre, selon la qualité des huiles & des soufres qu'il rencontre dans leurs pédicules. Les Chymistes ont découvert il y a long-tems, que le soufre ou l'huile, comme ils l'appellent, est la mere des couleurs. Remarquez que les Teinturiers en écarlate ne peuvent faire prendre leurs couleurs sans l'assistance d'un acide. C'est de la même cause qu'il faut déduire le phénomene de la surface du sang qui est rouge ou le devient en l'exposant à l'*air*. Tous ceux qui entendent un peu l'art de teindre, savent qu'un *air* humide & chargé nuit à la beauté & à la vivacité des couleurs, & qu'au contraire un *air* serein les exalte & les rend plus douces & plus agréables. Or il est constant que l'*air* dans ce dernier état est beaucoup plus abondant en acide que dans le premier. Les fleurs sont sujettes à la même influence de l'*air*. Leurs couleurs ne sont jamais plus brillantes que dans les jours clairs & sereins, c'est-à-dire lorsque l'*air* est le plus chargé d'acide.

Quiconque a quelque teinture de Medecine, sait que toutes les préparations de l'antimoine tiennent leur qualité émétique des acides; & il est constant que les mêmes remedes deviendront émétiques en les exposant à l'*air* naturel. D'où nous concluons qu'ils reçoivent de l'*air* un acide.

Le nitre tient aussi tout son acide de l'*air*. Voyez *Nitrum*.

Je dirai plus; je suis convaincu que l'acide de l'*air* se mêle avec le sang des animaux, quoique je ne puisse expliquer la maniere spécifique dont ce mélange se fait. Je suis porté à croire que cette grande opération s'accomplit dans les poumons; car après plusieurs inspirations, l'*air* ne suffit plus à la respiration, à moins qu'il ne communique avec l'*air* extérieur. D'où nous pouvons inférer qu'il a été dépouillé dans l'inspiration de quelque qualité qu'il possédoit auparavant; qualité qui lui est rendue par une communication libre avec un nouvel *air*, & qui le rend propre à la conservation de la vie. Ajoutez à cela qu'il est certain que le sang prend une couleur rouge dans les poumons; rapprochez cette circonstance de ce que nous avons dit plus haut de la puissance des acides dans la production des couleurs, par leur mélange avec les soufres; & vous aurez fait un pas du côté de l'évidence de mon sentiment. Mais dans les asthmes où l'*air* ne peut être porté régulierement dans les poumons, on n'ignore pas qu'il y a disposition à l'hydropisie. Pourquoi cela? C'est que le sang perdant sa couleur & sa contexture, devient pâle & aqueux. Les filles attaquées des pâles-couleurs sont tourmentées d'une espece d'asthme, & c'est peut-être par cette raison que leur sang est toujours clair & pâle.

Je sai que cette opinion n'est point encore à la mode, que je serai peut-être seul de mon sentiment, & que Boerhaave, pour le jugement duquel j'ai un extreme déférence, l'a rejettée. Mais j'avouerai que je ne vois point encore pourquoi un corps aussi subtil & aussi pénétrant que l'acide de l'*air*, ne s'insinueroit pas aussi facilement dans les pores des vaisseaux du poumon, pendant l'inspiration, qu'une vapeur grossiere & visible s'en exhale dans l'expiration. Nous n'ignorons pas qu'on apperçoit à l'aide du microscope, les molécules qui composent le sang : mais de quelque artifice que l'on se serve, on ne peut parvenir à rendre sensibles à la vue les parties qui constituent l'acide de l'*air*; tant ses parties sont petites. Les vaisseaux peuvent donc recevoir l'acide de l'*air* par leur surface extérieure, & retenir le sang dans leur surface intérieure.

* Les raisons qu'allégue M. *James* pour prouver l'existence d'un acide dans l'*air*, ne me paroissent pas aussi convainquantes qu'à lui, & je crois qu'on peut expliquer par des propriétés plus connues de l'*air* quelques-uns des phénomenes, pour l'explication desquels il a recours à un acide. L'*air* après plusieurs inspirations n'est plus propre à entretenir la vie de l'animal, il faut qu'il communique avec l'*air* extérieur : est-ce pour s'y charger d'un nouvel acide qui remplace celui qu'il a transmis au sang dans les poumons? Mais si l'on fait attention que l'*air* est élastique, si l'on considere les effets qu'il peut produire par son élasticité, ce qu'il peut perdre de cette qualité étant renfermé dans un lieu aussi chaud que les poumons, & surchargé par les vapeurs chaudes & humides qui s'en exhalent continuellement, peut-être pourrions nous entrevoir pourquoi il cesse d'être propre à entretenir les mouvemens de la respiration à moins qu'on ne le fasse communiquer avec de nouvel *air*.

* Depuis que Leuwenhoeck a fait voir que chaque globule du sang étoit composé de six autres petits, qui, sans être rouges en particulier, donnoient par leur réunion la couleur rouge au globule qu'ils composent; on a expliqué la formation du sang dans les poumons, par les différens degrés de pression, de réunion, d'atténuation, que le chyle qui en traverse les vaisseaux capillaires essuie dans des espaces qui ne sont jamais, pendant deux instans successifs, de la même étendue ni de la même capacité; les petits globules qui le composent réunis & rapprochés de façon que six paroissent se confondre, prendront alors une couleur rouge. Dans les asthmatiques où un vice particulier du poumon s'oppose à la dilatation de ses cellules, l'*air* ne les remplissant plus qu'en partie, ne pourra point broyer, diviser, atténuer, & unir ensuite par son élasticité & par son poids les molécules des liquides qui traversent les vaisseaux qui rampent sur ces cellules; & de-là dépendra la pâleur & le peu de consistance de leur sang.

* La quantité plus grande de rayons rouges réfléchis du sang qui est au fond du vaisseau, comparée avec celle qui est réfléchie de sa surface, suffira pour faire entendre pourquoi le premier paroît d'un rouge noirâtre, & le second d'un rouge vermeil; & il ne sera pas besoin de recourir, pour l'explication de ce phénomene, à l'union de l'acide de l'*air* avec le sang dont il touche la surface.

On peut déduire de cet abrégé de l'histoire de l'*air*, de ses propriétés & de ce qu'il contient, un grand nombre de propositions vraisemblables & curieuses, concernant l'œconomie animale.

D'abord l'*air* en qualité de fluide, est le véhicule qui porte aux organes de l'odorat toutes les particules dont il est affecté; comme fluide pesant, il les presse assez fortement contre les nerfs de ces organes pour y exciter la sensation. C'est aussi par son moyen que les substances savoureuses font impression sur les organes du gout. Il est l'instrument principal du son. Les ondulations qui y sont excitées par les corps qui s'y meuvent de mille manieres différentes, viennent frapper l'oreille extérieure, qui par un méchanisme merveilleux, communique le mouvement qu'elle a reçu aux nerfs qui tapissent l'oreille intérieure. Le poids de l'*air* appliqué sur toute la surface extérieure des animaux & des végétaux, empêche par sa pression que leurs vaisseaux ne soient rompus par l'action de la force nécessaire pour y faire circuler les fluides. Ce poids contrebalance cette violente action. Tous ces effets sont évidens, car au haut des montagnes, où l'*air* est fort raréfié, l'odorat, l'ouie & le gout, sont moins exquis. On dit que sur le pic de Ténérif, le poivre, le gingembre, le sel & les esprits ardens, n'ont aucune énergie; & que rien n'affecte sensiblement les organes du gout que le vin de Canaries; ce qu'on explique en supposant qu'en vertu de ses parties huileuses il s'attache fortement aux fibres du palais. De plus on est fort sujet aux hémorrhagies, aux sommets des montagnes, & ceux qui les habitent ont fréquemment des ruptures de vaisseaux.

L'*air*, comme fluide pesant & élastique, contribue beaucoup à la dissolution des alimens dans l'estomac des animaux: car lorsque les fragmens des alimens sont raréfiés & étendus par la chaleur qu'ils trouvent dans ce viscere, l'*air* alors détruit par son action la cohésion des parties qui les composent, & concourt avec les autres moyens employés à la digestion, à les conduire à l'état de fluidité. Aussi-tôt que l'*air* est renfermé dans l'estomac, il faut nécessairement qu'il agisse sur les alimens; & cette action ne peut que produire sur eux un effet considérable, dans l'état de raréfaction où la chaleur les a mis.

C'est par le moyen de l'*air* que se fait la respiration, cette action si nécessaire à la vie. Car, lorsque l'*air* est chassé des poumons, les vaisseaux pulmonaires, dans lesquels le sang circule du ventricule droit du cœur au ventricule gauche, s'affaissent, & sont imperméables, jusqu'à ce que l'*air* se précipitant dans les branches de la trachée artere, dans le moment de l'élévation de la poitrine, gonfle les poumons, & rouvre non-seulement les canaux de l'air, mais encore les branches de la veine & de l'artere pulmonaires, qui suivent partout celles de la trachée artere. Ici l'*air*, comme fluide pesant, comprime & atténue le sang; & comme fluide élastique, & capable d'être raréfié par la chaleur, il agit, comprime & atténue avec d'autant plus d'efficacité. Si de plus, comme je l'ai supposé, l'acide de l'*air*, ou l'esprit vital se mêle avec le sang dans les poumons, il s'ensuivra de cette opération quelque effet nécessaire & important à l'œconomie animale.

En effet, sous quelque face que nous considérions l'*air*, nous trouverons toujours que les altérations qu'il éprouve, entraînent après elles des révolutions considérables dans les corps des animaux. Est-il pesant: il presse la surface de nos corps & les parties intérieures du poumon, avec une force d'autant plus grande, qu'il est plus pesant. On a démontré par une suite d'observations très-curieuses, que la différence de la pression qu'il exerce sur nos corps dans sa plus grande pesanteur naturelle, & de la plus petite pression dans sa plus petite pesanteur naturelle, monte à 3982 $\frac{1}{2}$ livres de douze onces. Or, cette différence étant extremement sensible, elle ne peut manquer de produire des effets très-considérables.

Est-il chaud & élastique: les effets qu'il produira en vertu de ces deux causes, seront proportionnels à leurs degrés. Les différentes substances dont il est chargé ne doivent pas moins occasionner des changemens dans les corps sur lesquels l'*air* agit, qu'aucune autre de ses qualités. Le sang & les liqueurs qui circulent dans les animaux se ressentiront nécessairement des exhalaisons prédominantes dans l'*air*. Il sera donc le véhicule de la contagion, & le propagateur des maladies tant épidémiques qu'endémiques: & ces maladies varieront à l'infini, selon la variété infinie des particules de l'*air* & des propriétés résultantes de la combinaison de ces particules.

Nous conclurrons de-là que l'*air* le plus sain est celui qui est sec & sérein, & conséquemment pesant & chargé d'esprits vitaux acides. Un terrein pierreux doit, selon toute apparence, être couvert d'un *air* de cette constitution, par la raison qu'il ne produit aucune particule capable d'infecter l'atmosphere, ou qu'il n'en produit que fort peu. Les pays où l'on trouve des montagnes & des vallées arrosées de ruisseaux d'une eau claire & rapide, doivent aussi fournir un bon *air*, parce que cette situation suppose nécessairement un *air* circulant. Des courans d'eau tels que ceux dont j'ai parlé, en produisent de semblables dans l'*air*.

Je ne quitterai point cette matiere, sans remarquer une erreur considérable, dans laquelle plusieurs personnes sont tombées par rapport à l'exercice. Elles pensent que le mouvement est bon pour le corps uniquement par lui-même. Sydenham paroît avoir été de cet avis, en attribuant à la succussion les avantages de l'exercice à cheval. Cependant nous trouvons par l'expérience, que les mêmes degrés de mouvement, que la même succussion reçue à la maison, en s'exerçant à couvert, n'a pas la même efficacité dans les cures des maladies, ni relativement à la conservation de la santé, que celle qui se fait en plein *air*, surtout en *air* pur & peu chargé de vapeurs & d'exhalaisons. La raison de cette différence n'est pas bien éloignée. Lorsqu'un animal s'exerce en plein *air*, il respire continuellement un *air* que l'inspiration réitérée n'a point dépouillé de son principe vital, quel que soit ce principe. Or ce principe, comme Boerhaave l'a observé, est un puissant soutien de la vie & de la santé. C'est par la même cause que la promenade en bâteau sur des rivieres dont le cours n'étoit pas rapide, passoit chez les Anciens pour un excellent remede dans les maladies les plus opiniâtres. La succussion dans cet exercice est fort légere; mais le malade respirant continuellement un *air* nouveau, ne pouvoit que s'en trouver fort bien.

Vitruve persuadé que l'*air* contribue beaucoup à la conservation & au dérangement de la santé, propose les regles suivantes sur le choix d'un lieu propre à bâtir une ville. Ces regles sont telles qu'on peut les appliquer à tout établissement nouveau, & qu'elles ne doivent pas même être négligées dans la construction d'une ferme. Sa philosophie n'est pas cependant la meilleure qui se puisse; mais on trouvera les raisons de ses regles dans les observations précédentes, ensorte que le Lecteur ne sera point embarrassé d'expliquer & de prouver ce que Vitruve se contente d'avancer sans preuves ou sur des preuves assez mauvaises.

Quand on veut bâtir une ville, la premiere chose qu'il faut faire, est de choisir un lieu sain. Pour cela elle doit être en un lieu élevé, qui ne soit point sujet aux brouillards & aux bruines, & qui ait une bonne température d'*air*, n'étant exposé ni au grand chaud ni au grand froid. De plus, elle doit être éloignée des marécages, car il y auroit à craindre qu'un lieu dans lequel au matin le vent souffleroit sur ses habitans les vapeurs que le soleil en se levant auroit attirées de l'haleine infecte & venéneuse des animaux qui s'engendrent dans les marécages, ne fût mal-sain & dangereux. De même, une ville bâtie sur le bord de la mer & exposée au midi, ou au couchant, ne peut être saine, parce que durant l'été, dans les lieux exposés au midi, le soleil est fort chaud dès son lever, & brûlant à midi: & dans ceux qui sont exposés au couchant, l'*air* ne commence à s'échauffer que quand le soleil se leve; il est déja chaud à midi, & il est très-brûlant au coucher du soleil; de sorte que par

ces changemens soudains du chaud au froid, la santé est beaucoup altérée. On a même remarqué que cela est d'importance pour les choses inanimées; car personne n'a jamais fait les fenêtres des celliers du côté du midi, mais bien vers le septentrion, parce que ce côté-là du ciel n'est point sujet au changement. C'est pourquoi les greniers dans lesquels le soleil donne tont le long du jour ne conservent presque rien dans sa bonté naturelle; & la viande & les fruits ne se gardent pas long-tems, si on les serre en d'autres lieux qu'en ceux qui ne reçoivent point les rayons du soleil: car la chaleur qui altere incessamment toutes choses, leur ôte leur force par les vapeurs chaudes qui viennent à dissoudre & épuiser leurs vertus naturelles. Le fer même, tout dur qu'il est, s'amollit tellement dans les fourneaux par la chaleur du feu, qu'il est aisé de lui donner telle forme que l'on veut; & il ne retourne en son premier état que quand il se refroidit, ou lorsqu'étant trempé, on lui redonne sa dureté naturelle. Cela est si vrai, qu'on éprouve que pendant l'été la chaleur affoiblit les corps non-seulement dans les lieux mal-sains, mais même dans ceux où l'*air* est le meilleur; & qu'au contraire, en hiver, l'*air* le plus dangereux ne nous peut nuire, parce que le froid nous affermit & nous fortifie. L'on voit aussi que ceux qui des régions froides passent en des pays chauds, ont de la peine à y demeurer sans devenir malades; & que ceux qui vont habiter le septentrion, hien loin de ressentir aucun mal de ce changement, s'en trouvent beaucoup mieux. C'est pourquoi il faut bien prendre garde, lorsqu'on choisit un lieu pour hâtir une ville, de fuir celui où les vents chauds ont accoutumé de souffler; car tous les corps étant composés de principes appellés στοιχεῖα par les Grecs, qui sont le chaud, l'humide, le terrestre & l'aérien, du mélange desquels il résulte un tempérament naturel qui fait le caractere de chaque animal; s'il arrive qu'en quelque tems l'un de ces principes, par exemple, le chaud soit augmenté, il corrompt tont le tempérament en dissipant ses forces: ce qui arrive, lorsque le soleil agissant sur le corps, y fait entrer par les veines qui sont ouvertes aux pores de la peau, plus de chaleur qu'il n'en faut pour la température naturelle de l'animal; ou hien, lorsque l'humidité trop abondante s'insinuant aussi dans les conduits des corps, change la proportion qu'elle doit y avoir avec la secheresse; parce que cela fait perdre à toutes les autres qualités la force qui consiste dans la proportion qu'elles doivent avoir les unes à l'égard des autres. L'*air* rend aussi les corps malades par la froidure & par l'humidité des vents, & la terre détruit aussi la proportion des autres qualités, en augmentant ou diminuant les corps contre leur état naturel, soit que cela leur arrive lorsqu'ils s'emplissent de trop de nourritures solides, ou qu'ils respirent un *air* trop grossier.

Pour mieux connoître la nature différente des tempéramens, il faut considérer celle des animaux, & comparer les animaux de terre avec les poissons & les oiseaux; car leur composition est tout-à-fait différente, les oiseaux ayant peu de terrestre, & encore moins d'humide, mais beaucoup d'*air*, avec une chaleur tempérée; ce qui fait qu'ils s'élevent aisément dans l'*air*, n'étant composés que d'élémens fort légers. Les poissons ont une chaleur tempérée avec beaucoup d'*air* & de terrestre, & très-peu d'humidité; d'où vient qu'ils vivent aisément dans l'eau, & qu'ils meurent quand ils en sortent. Au contraire, les animaux terrestres, parce qu'ils ont médiocrement d'*air* & de chaleur, peu de terrestre & beaucoup d'humidité, ne peuvent long-tems vivre dans l'eau. Si cela est ainsi, & si les corps des animaux sont composés, comme nous le voyons, de ces principes & de ces qualités dont l'excès & le défaut causent les maladies, il est de très-grande importance, afin que les villes que l'on doit bâtir, n'y soient point sujettes, de choisir les lieux que l'on reconnoît les plus tempérés.

C'est pourquoi, j'approuve fort la maniere dont usoient les Anciens, qui étoit de considérer le foie des animaux qui paissoient dans les lieux où ils vouloient bâtir, ou camper; car s'ils le voyoient livide ou corrompu, & qu'ils jugeassent, après en avoir considéré plusieurs, que cela n'arrivoit que par la maladie particuliere de quelqu'un de ceux qu'ils avoient ouverts, & non par la mauvaise nourriture qui se prend dans le lieu, puisque les autres avoient le foie sain & entier par l'usage de honnes eaux & de bons pâturages; ils y bâtissoient leurs villes. Que s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluoient que ceux des hommes étoient de même, & que les eaux & la nourriture ne pouvoient être bonnes en ce pays-là; de sorte qu'ils l'abandonnoient incontinent, n'ayant rien en si grande recommandation en toutes choses que ce qui peut entretenir la santé.

Mais pour faire voir qu'on peut connoître si les lieux sont sains par la qualité des herbes qui y croissent, il ne faut que faire comparaison des deux pays qui sont sur les bords du Pothérée qui passe entre Gnossus & Cortyne en Candie; car il y a des animaux qui paissent à droite & à gauche de cette riviere: mais ceux qui paissent près de Gnossus ont une rate, & ceux qui paissent de l'autre côté près de Cortyne, n'en ont point qui paroisse. Les Medecins qui ont cherché la cause de cela, ont trouvé qu'en ce lieu il croît une herbe qui a la vertu de diminuer la rate, & dont ils se sont servis depuis pour guérir les malades qui l'avoient beaucoup gonflée. C'est pourquoi les Candiots appellent cette herbe *asplenon*. Ces exemples font voir qu'il y a des lieux que la mauvaise qualité des fruits & des eaux rend tout-à-fait mal sains.

Mais les Villes qui sont bâties dans les marécages, pourront n'être pas mal placées, si les marécages sont le long de la mer, & s'ils sont au septentrion à l'égard de la Ville, ou entre le septentrion & le levant, principalement si les marais sont plus élevés que le rivage de la mer. Car on pourra faire des fossés & des tranchées par où l'eau des marais s'écoulera dans la mer, & par lesquels la mer y sera poussée lorsqu'elle s'enflera par les tempêtes, ensorte que la salure fera mourir & même empêchera de naître tous les animaux des marais. L'expérience a fait voir cela dans les marécages qui sont autour d'Altine, de Ravenne & d'Aquilée, & dans plusieurs autres lieux de la Gaule Cisalpine, où les marais n'empêchent point que l'*air* ne soit merveilleusement sain.

Au contraire, quand les marais ont des eaux dormantes, & qui ne coulent point à l'aide d'aucune riviere ni d'aucuns fossés, comme ceux de Pontine; ces eaux, faute d'agitation, se corrompent & infectent l'*air*. C'est pourquoi, les habitans de Salapie ancienne ville de la Pouille bâtie en un lieu de cette nature par Diomede à son retour de la guerre de Troye, où, comme quelques-uns croient, par Elphias Rhodien, se voyant tous les ans affligés de maladie, vinrent demander à M. Hostilius, qu'il leur fût permis de transporter leur Ville en un lieu plus commode, tel qu'il leur voudroit choisir; ce qu'il leur accorda sans difficulté; & ayant avec beaucoup de prudence & de capacité examiné les qualités d'un lieu près de la mer qu'il jugea fort sain, il y bâtit, avec la permission du Sénat & du peuple Romain, une nouvelle Ville, faisant payer à chacun des habitans, seulement un sesterce pour la place de chaque maison. Ensuite il fit une ouverture à un grand lac qui étoit près de la Ville, pour y laisser entrer la mer & le changer en port. De maniere que les Salapiens sont à présent en un lieu fort sain, distant de quatre milles de leur ancienne Ville. VITRUVE, *c.* 4. *L. I.*

J'ajouterai à ce que je viens de citer de Vitruve, le sentiment du fameux Arnaud de Villeneuve. Il a jugé de l'*air* avec assez d'exactitude; & Boerhaave paroît avoir transporté des écrits de cet Auteur dans les siens, beaucoup d'excellentes choses sur ce sujet. J'avertis toutefois le lecteur qu'il faut lui pardonner quelque chose. Il y a des défauts qui sont plutôt du siecle dans lequel un homme

homme écrivoit, que de l'écrivain.

Un *air* clair, subtil & pur, clarifie, subtilise & rafine le sang & les esprits. Conséquemment il rend le cœur gai, l'esprit serein, le corps léger, & il accélere la digestion dans tous les visceres. Au contraire, un *air* épais, grossier & orageux, serre le cœur, trouble l'esprit, appesantit le corps, empêche ou retarde la digestion, de sorte que les superfluités, celles du moins qui sont vaporeuses & fuligineuses ne peuvent être dissipées par l'action du corps. Plusieurs causes extérieures influent sur l'*air*, telles sont les astres, les minéraux, les plantes, les animaux, ou d'autres substances qui échappent aux sens; & toutes ces choses sont capables de produire dans le corps de grandes altérations; car par elles l'*air* devient empesté & pestilentiel dans certains lieux & dans certaines saisons; il devient dans d'autres lieux & dans d'autres saisons si pur, si salutaire, &, pour ainsi dire, si thériacal, qu'il n'y a pas de poison qui puisse agir efficacement sur le corps: il est tel en Islande & dans les Isles circonvoisines, dans quelques-unes desquelles un cadavre exposé à l'*air* ne se corrompt pas. En un mot, l'effet de l'*air* sur les corps est si remarquable dans quelques saisons, qu'il tempere & fortifie le cerveau & les esprits à un point, qu'ils en sont élevés d'une maniere extraordinaire à la contemplation des sciences occultes & à la spéculation des choses à venir, & qu'ils en acquerent la plus grande facilité possible à produire tous les actes de l'entendement & de la volonté; au lieu que dans d'autres tems l'*air* cause dans nous de si grands troubles, que la raison en est violemment affectée, & que l'usage en est même quelquefois détruit ou suspendu. Les effets accidentels de l'*air* varient à l'infini, selon les différentes dispositions du corps dans les circonstances diverses de la vie. Un *air* froid, par exemple, comprimant la chaleur naturelle & la repoussant en-dedans, fortifie la faculté digestive, & raffermit un corps où les visceres abondent en esprits. Un *air* chaud au contraire, attirant la chaleur naturelle du dedans au dehors, produira sur le même corps un effet opposé au premier.

Il est donc important qu'un Medecin connoisse les différentes causes qui produisent des changemens dans l'*air*. L'*air* est altéré par l'influence des corps célestes & des corps élémentaires. La premiere de ces causes lui fait éprouver un grand nombre de révolutions; les plus sensibles proviennent du Soleil dans les quatre saisons de l'année, & de la Lune dans les quatre quartiers. C'est dans le milieu de chaque saison que domine pour l'ordinaire la constitution de l'*air* qui est ordinaire & naturelle à la saison: aux deux extrémités de la saison, la constitution de l'*air* tient de celle qui précede & de celle qui commence, ou de celle qui finit & de celle qui suit. Au printems, par exemple, le cours ordinaire du Soleil & son action sur l'*air*, le rendent tempéré, relativement aux quatre qualités dont il est revêtu, le chaud, le froid, le sec & l'humide; aussi le printems passe-t'il pour une saison tempérée. L'*air* est donc tel dans cette saison, qu'il maintient le corps dans une disposition moyenne, n'excitant en lui aucun changement considérable, ne le faisant ni suer, ni avoir trop de chaud, ni trembler, ni frissonner de froid; ne l'endurcissant point, ne le flétrissant point, ne le ridant point par la sécheresse; ne l'amollissant point, ne le surchargeant point, ne l'accablant point par une humidité excessive. La chaleur & la sécheresse prédominent sur le milieu de l'été d'une maniere beaucoup plus sensible que sur le milieu du printems, surtout lorsque le Soleil passe par le lion, & se trouve en conjonction avec la canicule. Au milieu de l'automne l'*air* est modérément chaud, & manifestement incliné à la sécheresse. Au milieu de l'hiver, il est froid & humide: mais dans toutes les saisons, des causes particulieres changent quelquefois sa disposition convenable. Les changemens que la Lune apporte dans la constitution de l'*air*, tant par rapport au froid que par rapport à l'humidité, sont très-sensibles dans les quatre quartiers.

Les changemens produits dans l'*air* par les corps élémentaires, naissent ou du feu qui agit actuellement sur les corps subjacens, ou de l'eau, ou de la terre, ou de ce qu'ils contiennent, ou des vapeurs & des exhalaisons qui s'en élevent.

Le feu échauffe, seche, & quelquefois remplit l'*air* de fumée. Maintenant si l'*air* d'un séjour où il y a des fours, des fourneaux, & où l'on allume de grands feux, est par sa constitution naturelle, sec & chaud: ces qualités ne manqueront pas d'y être excessives, lorsque les feux seront allumés. Mais si la constitution de l'*air* penchoit aux qualités contraires, elle seroit rectifiée, & les feux corrigeroient alors l'excès du froid & de l'humidité.

L'effet des eaux est de rafraîchir & d'humecter l'*air* environnant, & particulierement des eaux fraîches & non salées. Mais d'un autre côté, en réfléchissant les rayons du Soleil, elles doublent l'éclat & la chaleur de l'*air*; car il est d'expérience que si la mer, ou un corps d'eau considérable, se trouve exposé au Soleil, surtout à l'heure de midi, & voisin de quelque habitation, cette habitation en sera beaucoup plus chaude; & l'*air* y sera si lumineux, que ceux d'entre les habitans qui auront la vue tendre, en perdront l'usage à midi pendant l'été.

Les qualités & la situation de la terre influent sur l'*air*.

Premierement, ses qualités; car si elle est grasse & bourbeuse, elle rendra l'*air* humide & épais; si elle est seche & sabloneuse, l'*air* en deviendra sec & poudreux; si elle est seche & pierreuse, l'*air* en sera sec & pur. La situation d'une contrée quelconque, peut varier en quatre manieres: ou c'est une montagne, ou c'est un côteau, ou c'est une vallée, ou c'est une plaine. L'*air* au sommet des montagnes est relativement à celui des pays-bas & environnans, fort raréfié, peu chargé de vapeurs, & froid. Dans les vallées entourées de montagnes, il est grossier, impur & chaud, par comparaison avec celui des montagnes, surtout en été, à cause de la réflexion des rayons du Soleil. Mais en hiver, si les montagnes environnantes sont très-hautes, l'*air* sera plus froid dans la vallée par la raison qu'elle sera presque toujours couverte d'ombre. Sur le penchant des montagnes, il est d'une constitution moyenne entre celles dont nous avons parlé; il est modérément pur, à moins qu'il ne soit infecté de vapeurs par quelques marais situés dans le voisinage, d'où venant à monter au sommet de la montagne, il peut les renvoyer dans l'*air* qui couvre les côteaux, l'épaissir considérablement, & le rendre quelquefois plus chaud ou plus froid qu'il ne l'est au sommet, & quelquefois d'une constitution tempérée. Si le coteau est au nord, l'*air* y sera très-froid, à cause de l'ombre du sommet dont il sera toujours couvert; s'il est au midi, il sera très-chaud, tant à cause de son exposition aux rayons du Soleil, que de l'abri où il se trouve des vents du nord; s'il est à l'orient ou à l'occident, le froid & le chaud y seront modérés. Une campagne bien découverte n'est point à la portée des ombres des montagnes, & jouit des influences du Soleil pendant toute la durée de sa course: dans cette position, l'*air* a toutes les qualités dans un degré modéré.

Les substances contenues dans la terre & dans les eaux, alterent considérablement l'*air*, mais surtout celles qui sont contenues dans la terre. Lorsque les eaux sont dans une agitation continuelle, comme les eaux de la mer, elles ne produisent aucun changement sensible dans l'*air*: mais les eaux croupissantes, de même que les carcasses des animaux, ou les plantes pouries, envoient dans l'*air* des exhalaisons très-nuisibles. L'influence la plus fréquente qui se fasse sur l'*air*, part des choses contenues dans la terre: de ces choses, les unes sont naturelles, les autres artificielles. Des naturelles, les unes sont les minéraux & les plantes, les autres les superfluités engendrées par les animaux.

Les mineraux agissent sur l'*air*, selon les propriétés naturelles dont ils sont doués; ainsi les mines de soufre & d'arsenic échauffent & sechent l'*air*; les marcassites & l'antimoine le rafraîchissent & le sechent, & ainsi des autres. Les mines de pierres thériacales, telles que celles que les Arabes appellent *Bezahar*, communiquent à l'*air* une vertu theriacale, contraire à toutes sortes de poisons.

Les Plantes alterent l'*air* par leur quantité & par leur qualité. Par leur quantité; car les grands arbres, surtout s'ils sont plantés fort près les uns des autres, comme dans les forêts, ombragent l'*air*, & s'opposent à son mouvement, d'où il arrive qu'il devient épais & pesant; ainsi une maison située dans un bocage, n'est point une habitation saine. Si vous avez un bois au Nord de votre maison, il vous garantira des vents qui souflent de ce côté; s'il est au midi, il tempera la chaleur étouffante de l'été. Les plantes agissent ainsi sur l'*air* par leur qualité. Les aromates le temperent par leur douceur & leur pureté aromatique; les fétides l'infectent de leur qualité desagréable & nuisible, & ainsi des autres. La tête, le cerveau & les esprits seront obscurcis & abbatus en se reposant sous un arbre dont les fruits sont acres & amers; tels sont le figuier, le noyer & le grenadier; mais surtout si cet arbre répand une odeur rance & fétide, comme le sureau. Il faut raisonner de la même maniere par rapport aux plantes dont on fait choix pour joncher les maisons.

Les superfluités qui proviennent des animaux en sont engendrées pendant leur vie, ou occasionnées par leur mort.

Entre les premieres, il n'y a que les excrémens qui puissent produire une altération sensible dans l'*air*. Tous excrémens échauffent l'*air*. Quelques-uns, tels que la fiente de pigeon le sechent. D'autres, comme la fiente de bœuf & de cochon, l'humectent & l'épaississent. Il n'y a que les excrémens de l'homme qui lui communiquent une odeur fétide. Les carcasses & les cadavres changent sensiblement l'état de l'*air*, par leur putréfaction.

Les choses qui s'élevent de la terre, des eaux & de ce qu'elles contiennent, sont des vapeurs. Il est évident par ce que nous avons dit ci-dessus, que ce qui est contenu sur la terre & dans la mer, cause de l'altération dans l'*air*: mais j'ajoute que cette altération est telle que sa substance en est corrompue, & rendue pestilentielle au point de vitier & de porter la putréfaction dans le sang & les esprits, dans le cœur & dans les arteres, particulierement des personnes qui sont affectées de quelques maladies & dont le tempérament actuel est porté à la putréfaction. Les vapeurs des carcasses & des excrémens des animaux & celles qui s'exhalent des malades d'une nombreuse armée, particulierement dans un *air* chaud, concentré & tranquille, sont capables de produire ces funestes effets. Les vapeurs qui proviennent de l'eau rafraîchissent & humectent l'*air*; si ces vapeurs sont épaisses & semblables au brouillard, elles le rendent grossier & pesant.

Les vapeurs qui s'élevent des entrailles de la terre alterent manifestement l'*air*; & il en est de même des vents qui l'agitent.

Il y a quatre vents principaux, distingués par les quatre points cardinaux. Ils sont tous quatre secs de leur nature: mais en passant sur les mers ou sur des contrées fort humides, ils en enlevent des vapeurs qu'ils chassent devant eux, dans des contrées plus éloignées. C'est par cette raison que le vent du midi porte la pluie & un *air* humide à ceux qui sont au Nord de la mer Méditerranée, & le beau tems & la chaleur à ceux qui sont au Midi de la même mer. Le vent du Nord produit les effets contraires dans les deux situations relatives à la mer méditerranée. Il faut porter le même jugement des vents d'Orient & d'Occident, qui sont l'humidité d'un pays & la sécheresse d'un autre, & cela par les mêmes raisons que les précédentes. On peut dire que le vent du Midi est chaud par lui-même & le vent du Nord froid par lui-même; & que les autres sont tempérés. Mais ils acquerent les uns & les autres, ainsi que nous l'avons déja dit, différentes qualités, selon les régions différentes qu'ils ont à traverser; ils deviennent froids en passant sur des contrées nébuleuses & couvertes; & chauds en passant sur des sables & dans des deserts: mais leur impression n'est jamais plus sensible que dans les vallées étroites au sortir des gorges des montagnes.

On peut changer l'*air* par le secours de l'art; avec de l'industrie on peut en modifier, dans les maisons, la quantité & la qualité par la matiere dont on les construit, la forme qu'on leur donne, l'étendue qu'on y embrasse & l'exposition qu'on leur détermine. 1°. Quant à la matiere dont on les bâtit; je crois qu'une maison bâtie toute de pierre, ou de terre, ou de briques & de mortier, doit contribuer à la fraîcheur de l'*air* environnant; & qu'une maison construite de bois & couverte de paille doit échauffer l'*air*; si un appartement est pavé ou carrelé, l'*air* en sera beaucoup plus pur & beaucoup plus froid; mais si l'on marche dans une chambre sur la terre, on y respirera un *air* poudreux dont les poumons se trouveront incommodés.

2°. La forme dont on bâtit une maison influant sur les jours qu'on lui donne, & déterminant la grandeur & le nombre des soupiraux, des fenêtres & des cheminées, ne peut manquer d'influer sur la nature de l'*air* qu'on y respirera; car la multitude des jours donne lieu à la circulation & à la pureté de l'*air*, quoiqu'elle nuise à sa tranquillité. Les fenêtres tournées au Nord rafraîchissent une maison; celles qui sont tournées au Midi l'échauffent; celles qui regardent le Levant & le Couchant sont indifférentes. Si une maison manque de jours, ou si les jours en sont bouchés, & si les habitans y sont comme dans une boite, ils y auront un *air* grossier, impur & difficile à inspirer. Si cette maison est très-habitée ou fréquentée de beaucoup de monde, l'*air* s'y échauffera à l'excès; il y deviendra étouffant comme dans une étuve, ou comme dans les lieux où l'on tient des malades; la mal-propreté & la corruption des humeurs ne tarderont point à l'altérer; d'où on peut conclurre que l'*air* est beaucoup plus pur & plus dégagé dans les tentes ou les pavillons élevés en plein *air*, car il s'y renouvelle à tous momens en pénétrant de toute part à travers les toiles dont ces habitations sont faites: mais elles ne sont pas propres à toutes sortes de personnes. Il n'est pas permis à tout le monde d'habiter en plein *air*: car là les changemens de l'air sont très-fréquens, & les rayons du soleil n'étant brisés par aucuns corps, & tombant à plomb sur les habitans ou sur les matieres déliées qui les en défendent, produisent le plus grand effet dont ils soient capables. Mais j'estimerois que des pavillons couverts d'un bon cuir bien épais, depuis le haut jusqu'au milieu, seroient des lieux où l'on passeroit la nuit très-commodément.

3°. Une Maison peut être située à fleur de terre, ou au-dessous du sol. Un appartement au rez-de-chaussée doit certainement contenir un *air* plus pur & plus sain que quelque lieu souterrain. Dans les souterains l'*air* doit être épais & impur, très-froid dans l'été, chaud & vaporeux dans l'hiver & propre à causer des rhumatismes en toute saison.

4°. L'étendue d'une maison peut être considérée ou par rapport à la maison entiere, ou relativement à ses différentes parties.

L'*air*, tout le reste étant égal, sera toujours plus pur & plus froid dans une maison vaste & élevée, que dans une maison étroite & basse. Il sera dans celle-ci plus chaud & moins pur. Celle dont les murs seront les plus épais & qui sera la mieux couverte du côté du Midi, sera sans contredit la plus fraîche; mais si ses murs épais & sa couverture la plus forte sont tournés du côté du Nord, elle en sera d'autant plus chaude. On y sentira le froid ou le chaud, selon qu'elle sera

plus ou moins bien défendue contre ces qualités, de quelque côté que ce soit en général, mais surtout du côté qu'elle en est le plus vivement attaquée; du côté du Nord pour le froid, du côté du Midi pour le chaud.

5. Si une maison est toujours habitée, l'*air* y sera plus chaud, plus pur & plus sec, que si elle restoit inhabitée de tems à autre; car dans le premier cas, l'*air* est continuellement échauffé & purifié tant par la chaleur des corps que par celle du feu. Mais si elle étoit vuide d'habitans pendant très-long-tems, l'*air* y deviendroit humide & froid, il s'y corromproit même s'il n'avoit aucune communication avec l'*air* extérieur, surtout si cette maison étoit bien fermée, si elle étoit basse & souterraine, si elle manquoit de jours, & si elle contenoit dans son enceinte & sous ses toits plusieurs caves, des souterrains, des fossés, des puits & des citernes. ARNAUD DE VILLENEUVE.

Je ne peux me dispenser d'insérer ici le fameux Traité d'Hippocrate, περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων; ce que nous avons dit jusqu'à présent étant capable de jetter un grand jour sur plusieurs propositions importantes de ce grand homme, & ce Traité étant lui-même rempli d'une infinité d'observations curieuses.

Hippocrate, de l'air, des eaux & des lieux.

Celui qui veut s'instruire à fond de la Medecine, doit premierement examiner avec beaucoup de soin toutes les saisons de l'année & les effets qu'elles peuvent causer; car elles ne se ressemblent point du tout, au contraire, elles sont très-différentes entre elles par leur nature, & il leur arrive d'ailleurs une infinité de changemens qui sont tous divers. Il faut aussi qu'il connoisse la nature des vents froids & des vents chauds, tant de ceux qui sont communs à toutes les contrées, que de ceux qui sont particuliers & qui regnent en chaque pays. Enfin il faut qu'il sache bien exactement toutes les qualités & les vertus des eaux. Autant les eaux sont différentes par leur gout & par leur pesanteur autant sont-elles différentes par leurs vertus.

Un Medecin donc qui arrive dans une ville qu'il ne connoît point, doit d'abord considérer sa situation par rapport aux vents & au soleil; car il y a bien de la différence entre une ville qui est au Nord, & une qui est au Midi, entre une qui est au Levant & une qui est au Couchant. Cela lui étant parfaitement connu, il doit examiner ce qui regarde les eaux, si elles y sont marécageuses, si elles viennent des montagnes & des rochers, ou enfin si elles sont salées ou crues, légeres ou pesantes.

Ensuite il doit considérer le terroir & voir s'il est nu & sec, ou couvert & humide; s'il est dans un fond & étouffé, ou élevé & froid. Il en viendra après cela à la vie de ceux qui l'habitent; il examinera s'ils sont grands buveurs & grands mangeurs, paresseux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment le travail & l'exercice, & s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup; car c'est de-là qu'il doit tirer ses conséquences surtout ce qui se présente. S'il est bien instruit de toutes ces choses, ou du moins de la plus grande partie, il n'ignorera la nature d'aucune maladie, soit particuliere, soit générale; & par conséquent il ne balancera point sur les remedes qu'il doit y apporter & ne fera aucune faute, ce qui arrive immanquablement à ceux qui n'ont pas eu la prudence de s'instruire de tout ce que je viens d'expliquer. Bien plus, il prédira par avance les maladies générales dont cette ville sera affligée à chaque saison, & celles dont chaque particulier est menacé, par la maniere différente de vivre; car connoissant les changemens des saisons, le lever & le coucher des astres, leurs causes & leurs effets, il connoîtra parfaitement quelle sera l'année dans laquelle il va entrer. Mais un Medecin qui aura étudié très-exactement toutes les différentes qualités des tems, & qui pourra prédire quelle sera chaque année, connoîtra à plus forte raison, ce que chaque chose sera en particulier, il saura ce qui contribue le plus à la santé, & sûr de son art, il marchera sans crainte dans tout ce qui regarde la pratique.

Que si quelqu'un pense que ces choses sont trop élevées au-dessus du Medecin & qu'elles n'appartiennent qu'à ceux qui traitent des météores, pour peu qu'il veuille suspendre ce préjugé, il sera convaincu que la connoissance de l'Astronomie est d'un très-grand secours dans la Medecine; car le changement des saisons, en apporte de très-grands dans la vigueur ou la foiblesse des organes qui servent dans l'homme à la digestion. Mais il faut expliquer clairement de quelle maniere il faut faire cette étude.

Toute ville qui est exposée aux vents chauds, c'est-à-dire, aux vents qui s'élevent entre le Levant & le Couchant d'hiver, & qui est à couvert des vents du Nord, est abondante en eaux; mais ses eaux sont salées & peu profondes; elles sont chaudes en été & froides en hiver. *

Les Villes qui ont une belle exposition & par rapport aux vents & par rapport au soleil, & qui ont de bonnes eaux, ne sont pas si sujettes aux changemens dont je parlerai, mais celles qui ont des eaux marécageuses ou des eaux de lac, & qui ont une mauvaise exposition, y sont plus sujettes.

Si l'été y est sec, les maladies y sont courtes, & s'il est pluvieux, elles y durent fort long-tems, & produisent presque toutes des ulceres rongeans. Si l'hiver est froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite, qui se déchargeant dans le ventre, cause de fréquentes diarrhées. Ils ont peu de force & peu de vigueur; ils ne digerent qu'avec peine: tout homme qui a la tête foible ne sauroit porter le vin, le moindre excès l'incommode; aussi le vin leur est-il contraire. Pour les maladies particulieres qui y regnent, les voici. Premierement les femmes y sont malsaines & sujettes aux fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie & non pas la nature, rend stériles ou fait souvent avorter. Les enfans y ont des asthmes & tombent dans de fréquentes convulsions qu'on traite de mal caduc. Les hommes y ont des dyssenteries, des flux de ventre, de petites fievres appellées *épiales*, des fievres d'hiver fort longues & fort opiniâtres, des pustules qui s'engendrent la nuit & des hémorrhoïdes: mais on n'y voit presque ni pleurésies, ni péripneumonie, ni fievre ardente, ni aucune des maladies aigues: car il est impossible que ces sortes de maux regnent dans les lieux où l'on a le ventre libre. Il y a des ophtalmies humides qui ne sont ni longues ni fâcheuses, à moins qu'il ne survienne quelque maladie épidémique particuliere par le changement des saisons. Quand les hommes ont passé cinquante ans, les catarrhes ou fluxions qui coulent du cerveau, les rendent paralytiques, si le soleil leur donne tout d'un coup sur la tête ou qu'ils y aient souffert un trop grand froid. Voilà quelles sont les maladies du pays, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient exposés aux maladies que les changemens de saisons causent ordinairement partout.

Quant aux Villes qui ont une exposition contraire à celle dont je viens de parler, & qui à couvert des vents chauds, reçoivent les vents froids entre le couchant & le levant d'été, voici ce qui leur est particulier. Premierement les eaux y sont froides & deviennent ordinairement fort douces, & il faut nécessairement que les hommes y soient grands & secs, qu'ils aient le ven-

---

*Et peu profondes. ΜΗ' ΜΕΤΕΩΡΑ. Cette expression a beaucoup embarrassé les Interpretes qui l'ont expliquée de façon à obscurcir tout ce passage. M. James n'est pas d'accord ici avec M. Dacier. Celui-ci rend le mot Grec par *non alta*; & M. James, par *non volatilia.*

tre inférieur dur & cru, & le supérieur mou & humide, & que la bile les domine plus que la pituite. Ils ont la tête saine & forte, & la plupart sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Les maladies qui y regnent sont les pleurésies & toutes les maladies qu'on appelle aigues: car c'est nécessairement le partage des lieux où l'on a le ventre dur & constipé. On y est aussi fort sujet à avoir des suppurations, & cela vient de la rigidité de leurs fibres & de la dureté & de la constipation du ventre. La froideur de l'eau fait aussi que les vaisseaux se rompent. C'est encore une nécessité que les hommes de cette complexion soient plus grands mangeurs que grands buveurs; car il est impossible qu'ils mangent & boivent également. Ils sont sujets de tems en tems à des ophtalmies fort longues & fort fâcheuses, qui font souvent perdre les yeux. Ils ont en été jusqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens saignemens de nez. Le mal caduc y est rare, mais violent: & la raison veut que ces hommes là vivent plus long-tems que les autres; que leurs ulceres ne soient ni si humides ni si dangereux, & que leurs mœurs soient plus sauvages que douces. Voilà quelles sont les maladies ordinaires aux hommes de ces Villes: mais ils ne laissent pas de participer à celles qui sont communes & générales, & qui viennent du changement & de l'altération des saisons.

Pour les femmes, il y en a beaucoup de stériles à cause des eaux qui sont dures, crues & froides, ce qui fait que leurs regles ne viennent pas comme il faut, mais en petite quantité & d'un sang fort mauvais. Celles qui accouchent, accouchent difficilement. Elles sont peu exposées à avorter. Quand elles ont accouché, elles ne peuvent pas nourrir leurs enfans, car leur lait est détruit par la crudité & par la dureté des eaux. Il y en a beaucoup qui tombent en phtisie après leurs couches; car la violence qu'elles ont soufferte & les efforts qu'elles ont faits, leur ont causé des ruptures de vaisseaux. Leurs enfans ont le scrotum enflé pendant qu'ils sont petits; mais cette incommodité passe avec l'âge. Il est vrai que l'enfance y dure plus qu'ailleurs, & que la puberté y est plus tardive. Voilà ce que l'on peut dire des vents froids & des vents chauds, & des Villes qui y sont exposées.

Pour celles qui sont exposées aux vents entre le levant d'été & celui d'hiver, & celles qui ont une exposition toute contraire, voici ce qui leur est propre. Celles qui sont tournées au levant, sont sans comparaison plus saines que celles qui sont au nord, & que celles qui sont tournées aux vents chauds, quand il n'y auroit qu'un stade de différence: car premierement le froid & le chaud y sont plus modérés, & les eaux qui reçoivent les rayons du soleil levant, ne sauroient être que très-claires, d'un très-bon gout, très-molles & très-agréables; car les premiers rayons du soleil les purifient, & l'*air* retient long-tems l'impression du matin: les hommes y ont le teint fort bon & fort fleuri, à moins que quelque maladie ne le corrompe. Ils ont la voix claire & nette, & sont mieux disposés que ceux du Nord pour l'entendement, & ils ont leurs passions plus réglées. Enfin tout ce qui y vient est meilleur, & l'on peut dire qu'une Ville située de cette maniere ressent un printems continuel à cause de la douce température de son *air*, qui n'est ni trop froid ni trop chaud. Les maladies y sont en petit nombre & fort légeres & presque de même nature que les maladies des Villes exposées aux vents chauds. Les femmes y sont fécondes & accouchent facilement.

Mais les Villes qui regardent le couchant, de maniere qu'elles sont à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds & les vents du Nord; ces Villes, dis-je, sont nécessairement mal saines: car premierement les eaux n'y sont point claires, parce que l'*air* qui, comme je l'ai déja dit, retient la premiere impression du matin, se mêle avec ces eaux, en corrompt toute la pureté, & le soleil ne peut les voir que lorsqu'il est déja fort haut. L'été pendant tout le matin, il souffle des vents froids & il tombe de la rosée, & le reste du jour le soleil brûle & desseche les hommes: c'est pourquoi ils n'ont ni force ni couleur, & sont sujets à toutes les maladies dont j'ai parlé. Ils ont de plus la voix rude & enrouée, à cause de la grossiereté & de l'impureté de l'*air* qui ne peut être purgé par les vents secs du Nord, parce que ces vents n'y sont pas de longue durée, & que ceux qui y durent sont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant ressemblent très-parfaitement à ceux de l'automne, & la situation de ces Villes leur donne une température à peu près pareille à celle de cette saison, à cause du changement qui y arrive dans un même jour; car le matin & le soir y sont d'une constitution entierement opposée. Voilà ce que j'avois à dire quant aux vents commodes ou incommodes, sains ou mal-sains.

Je passe présentement aux eaux, & je vais indiquer celles qui sont saines ou mal-saines, & quels biens & quels maux elles doivent causer; car elles contribuent à la santé autant & plus qu'autre chose.

Celles des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupissantes, doivent être nécessairement chaudes en été, épaisses & de mauvaise odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours de nouvelles pluies & qu'elles sont nécessairement brûlées par le soleil; c'est pourquoi il est impossible qu'elles ne soient d'un blanc jaune, mauvaises & bilieuses. En hiver elles seront froides, glacées & toutes troubles, tant par les neiges que par les pluies. C'est pourquoi elles seront très-grossieres & très-pituiteuses. Ceux qui en boiront auront la rate fort grosse, & pleine d'obstructions, le ventre dur, tendu & chaud, les épaules, les clavicules & le visage fort décharnés; car les chairs se fondent & sont reçues dans la rate; ainsi ils seront fort déliés & fort maigres. Il s'ensuit de là encore qu'ils seront altérés & affamés, & qu'ils auront les cavités supérieures & inférieures si seches & si chaudes, qu'ils auront besoin de violentes purgations, & cette maladie ne les quittera ni en hiver, ni en été. Il y aura de plus quantité d'hydropisies, toutes mortelles. Il regnera en été des dyssenteries, des flux de ventre & des fievres quartes fort longues: or toutes ces maladies, quand elles durent trop long-tems, menent ces sortes de complexions tout droit à l'hydropisie, & il n'en rechappe presque point. Voilà les maladies qu'ils ont en été.

Pour l'hiver, les jeunes gens y sont sujets à des inflammations de poumons & à la phrénésie, les vieillards à des fievres ardentes, qui sont l'effet de l'excessive constipation du ventre, & les femmes y ont ordinairement des tumeurs, elles sont surchargées d'une pituite blanche, elles conçoivent avec peine, accouchent difficilement & mettent au monde des enfans fort gros, fort enflés, & qui dans la suite tombent en consomption & sont toujours mal-sains; après leurs couches, ce qu'elles évacuent par les vuidanges est de très-mauvaise odeur. Les enfans y ont ordinairement des descentes & les hommes des varices & des ulceres aux jambes; de sorte qu'il est impossible qu'avec ces sortes de complexions ils vivent long-tems. Il faut de nécessité qu'ils vieillissent avant l'âge. Il arrive aussi souvent que les femmes croient être grosses, & quand le terme est venu cette grossesse s'évanouit; car ce n'étoit qu'une enflure occasionnée par l'eau qui s'étoit amassée dans la matrice. Je juge donc ces sortes d'eaux très mal-saines.

Les plus mauvaises après celles-là, sont celles qui coulent des rochers, car elles sont dures, & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre, de l'argent ou de l'or; du soufre, du vitriol, du bitume ou du salpêtre; car c'est la violence de la chaleur qui produit toutes ces matieres. Il n'est donc pas possible que les eaux qui viennent dans ces terres soient bonnes; elles sont dures & ardentes; elles passent avec peine, & empêchent le ventre de faire ses fonctions.

Les meilleurs sont celles qui viennent des lieux hauts &

des colines qui n'ont que de la terre, car elles sont douces & blanches, & elles portent aussi peu de vin qu'on veut. Elles sont chaudes en hiver & froides en été, ce qui marque qu'elles ont leurs sources très-profondes : mais il faut louer surtout celles qui coulent vers le levant & particulierement vers le levant d'été, car ce sont nécessairement les plus claires, les plus légeres & celles qui ont le meilleur goût. Toutes celles qui sont salées, acres & crues, sont en général très-mauvaises à boire. Il y a pourtant certains tempéramens & certains maux, auxquels elles sont fort bonnes, comme je l'expliquerai tout à l'heure.

Cependant il faut se souvenir que celles qui sont au levant sont les plus excellentes ; qu'après celles-là, ce sont celles qui coulent entre le levant & le couchant d'été, & plus vers le levant qne vers le couchant, & que le troisieme degré de bonté est pour celles qui coulent entre le couchant d'été & celui d'hiver.

On met au dernier rang celles qui coulent vers le midi, & celles qui coulent entre le levant & le couchant d'hiver : mais elles sont moins dangereuses dans les pays froids que dans les pays chauds ; & quant à l'usage qu'il en faut faire, voici mon avis.

Ceux qui ont beaucoup de force & de santé, peuvent boire de toutes les eaux qui se présentent : mais ceux qne quelque maladie oblige à se ménager & à chercher les eaux les plus saines, trouveront du soulagement en suivant les regles que je vais donner. Ceux qui ont le ventre dur, constipé & disposé à s'enflammer, doivent user des eaux les plus douces, les plus claires & les plus légeres, & ceux qui l'ont mou, humide & pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu salées, car elles consumeront toute cette pituite & toute cette humidité.

Toutes les eaux qui cuisent facilement, qui fondent & pénetrent les viandes, lâchent par conséquent le ventre & lui communiquent leurs vertus, & celles qui sont crues & dures & qui cuisent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que dessécher & resserrer. L'erreur populaire fait que la plupart des hommes se trompent sur les eaux salées. Il les croient très-propres à lâcher le ventre, quoiqu'elles y soient très-contraires, car elles sont crues & ne peuvent servir à cuir les viandes ; c'est pourquoi elles sont plus propres à boucher & à resserrer, qu'à ouvrir & lâcher. Voilà pour ce qui est des eaux de source. Venons aux eaux de pluie & de riviere.

Les eaux de pluie sont très-légeres, très-douces, très-délicates & très-claires. Car premierement le soleil attire les parties les plus légeres & les plus déliées de l'eau, comme cela paroît manifestement par le sel : car ce qu'il y a de plus salé dans l'eau y est laissé à cause de sa pesanteur & de sa grossiereté, & c'est ce qui fait le sel : mais ce qu'il y a de plus subtil est élevé à cause de sa légereté, & le soleil n'éleve pas seulement les vapeurs des rivieres & des étangs, mais de la mer & de toutes les choses où il se trouve quelque humidité, & il s'en trouve partout. Il en attire même des hommes, car il éleve ce qu'il y a de plus subtil & de plus léger dans leurs humeurs. Une preuve de cela bien évidente, c'est un homme qui marche ou qui est assis au soleil ; on ne voit aucune marque de sueur dans toutes les parties sur lesquelles le soleil donne ; car toute la sueur est attirée par ses rayons : mais toutes celles qui sont cachées par les habits ou par quelqu'autre chose que ce soit, sont couvertes d'eau ; l'humidité est attirée par la chaleur & retenue par les habits, de maniere que le soleil ne sauroit la boire, & ce même homme n'est pas plutôt à l'ombre, qu'il sue partout également, le soleil n'éclairant plus aucune de ses parties.

De ce que je viens de dire, il s'ensuit qne de toutes les eaux, celles de pluie se corrompront le plus promptement, & auront la plus mauvaise odeur ; car elles ne sont qn'un amas & un mélange de plusieurs sortes d'eaux toutes différentes ; c'est ce qui fait la corruption. Ajoutez à cela, que quand ces vapeurs sont élevées en haut, qu'elles sont agitées çà & là, & mêlées avec l'*air*, ce qu'il y a de plus trouble, de plus épais & de plus obscur se sépare, devient *air* & nuage, & ce qu'il y a de plus subtil & de plus léger demeure-là & devient doux ; parce qu'il est brûlé & cuit par le soleil, car telle est la nature de toutes choses, elles deviennent douces quand elles sont cuites.

Pendant que ces vapeurs sont dispersées, & qu'elles ne sont pas ramassées & unies, elles flottent en l'*air* : mais lorsque des vents contraires les ont rassemblées, alors le nuage creve où l'amas est le plus grand ; en effet, il y a bien de l'apparence que cela arrive, lorsque les nuages poussés par les vents, donnent dans d'autres nuages poussés par des vents contraires ; car alors ces premieres vapeurs étant arrêtées, & celles qui les suivent survenant, cet amas s'épaissit, en s'épaississant il devient obscur & noir, & enfin chargé de son propre poids, il se rompt & tombe en pluie. Cette eau ne peut être que fort bonne ; mais elle a besoin d'être mise au feu & passée par un linge ; car autrement elle a une mauvaise odeur, & rend la voix enrouée & rude.

Les eaux de neige & de glace sont toutes très-mauvaises : car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais sa premiere qualité ; parce qu'elle a perdu ce qu'elle avoit de plus clair, de plus léger, & de plus doux, & qu'elle ne conserve que ce qu'elle avoit de plus épais, de plus pesant & de plus trouble. Il est aisé de se convaincre de cette vérité par l'expérience. Qu'on prenne un vaisseau dans le plus grand froid, qu'on l'emplisse d'une certaine quantité d'eau qu'on aura mesurée ou pesée, qu'on l'expose à l'*air* afin qu'elle gele jusqu'au fond ; que le lendemain on la mette dans un lieu bien chaud afin que la glace fonde, & qu'on mesure ou qu'on pese ensuite cette eau, on la trouvera beaucoup diminuée ; marque sûre que la gelée a emporté ce qu'il y avoit de plus subtil & de plus léger ; & nullement ce qu'il y avoit de plus pesant & de plus crasse. Voilà pourquoi j'estime que toutes ces eaux de neige, de glace, & autres de même nature sont très-mauvaises à tout.

La pierre, la colique néphrétique, la strangurie, l'ardeur d'urine, la sciatique & les tumeurs viennent particulierement aux hommes qui boivent de toutes sortes d'eau, ou des eaux de grandes rivieres où d'autres rivieres se déchargent ; des eaux de lac où se rendent différentes eaux, & des eaux dont la source est fort éloignée ; car il est impossible qu'une eau soit semblable à une autre eau ; l'une est douce & l'autre est salée ou alumineuse ; celle-ci est froide & celle-là est chaude ; & quand elles sont mêlées ensemble elles se font une guerre continuelle, jusqu'à ce qu'enfin la plus forte prenne le dessus, & ce n'est pas toujours la même ; mais c'est tantôt l'une & tantôt l'autre.

Les vents contribuent encore beaucoup à cette différence ; car le vent du Nord donne de la force à celle-ci, & le vent du Midi en donne à celle-là, & ainsi des autres. Ces eaux laissent au fond du vaisseau qui les renferme, du limon & du sable, & c'est ce qui fait qu'elles causent les maladies dont je viens de parler : mais elles ne les causent pas à tous les hommes généralement. Car ceux qui ont le ventre libre & sain, la vessie peu échauffée, & le cou de la vessie bien tempéré, ceux-là urinent facilement ; & il ne se fait aucun amas au fond de la vessie : mais pour ceux dont le ventre est fort sec & fort ardent, & qui ont par conséquent la vessie fort échauffée ; cette chaleur se communique au cou de la vessie, ce qui fait que l'urine ne pouvant couler, se cuit & se brûle ; car il ne passe que ce qu'il y a de plus léger & de plus subtil ; ce qu'il y a de plus crasse & de plus épais s'amasse au fond & s'augmente peu à peu ; le premier amas étant remué & agité par l'urine qui cherche un passage, attire à soi tout ce qu'elle a d'épais, & s'augmente & se durcit ; & quand on veut uriner, il est poussé vers le cou de la vessie dont il ferme l'entrée, empêche l'urine de passer, & cause des douleurs insupportables, & qui se font sentir tout le long

de la verge ; c'est pourquoi les enfans qui ont la pierre frottent & tirent incessamment cette partie où ils rapportent la cause de leurs douleurs. Une marque certaine que telle est la formation de la pierre ; c'est que lorsque la pierre se forme, on rend une eau très-claire & qui est comme du petit lait ; parce que ce qu'il y a de plus crasse & de plus bilieux, ne coulant point demeure dans la vessie où il s'augmente tous les jours ; elle est aussi formée dans les enfans, du mauvais lait qu'ils tetent ; c'est-à-dire, du lait qui est trop chaud & trop bilieux, car il leur échauffe le ventre & la vessie, ce qui cause les accidens dont je viens de parler. C'est pourquoi je dis qu'il vaudroit mieux donner aux enfans du vin bien trempé, car il desséche & brûle moins les veines que le mauvais lait. Le même inconvénient n'arrive pas aux filles, car elles ont l'uretre plus court & plus large ; de sorte que l'urine passe facilement, aussi ne donnent elles aucune marque qu'elles aient de la difficulté à uriner, & comme elles ont l'uretre plus large, elles urinent plus que les garçons.

Pour ce qui est de la constitution de l'année, voici les signes qui peuvent faire conjecturer si elle sera saine ou mal-saine. Si le lever ou le coucher des astres sont suivies des signes & des effets qu'ils doivent produire ; si l'automne est pluvieux, & l'hiver modéré, c'est-à-dire, qu'il ne soit ni trop doux, ni trop violent, & que le printems & l'été soient tempérés par des pluies douces & convenables à la saison ; il est constant qu'une telle année ne peut être que saine : mais si l'hiver est sec, boréal, froid, & le printems pluvieux & austral, échauffé par les vents de Midi ; il faut nécessairement que l'été cause des fievres, des dyssenteries & des ophtalmies ; car lorsque le chaud vient tout d'un coup, la terre étant relâchée par ce vent de Midi, & abreuvée des pluies du printems, il est impossible que la chaleur ne soit double : celle de la terre se joignant à celle du soleil ; & les ventres des hommes n'étant pas encore resserrés, ni le cerveau défait de l'humidité qu'il a contractée, le printems étant tel, il ne se peut pas que le corps & les chairs n'abondent en humeurs, ce qui cause généralement des fievres aigues, surtout aux phlegmatiques, & des dyssenteries, particulierement aux femmes & aux hommes qui ont le plus d'humidité.

Si le lever de la canicule est accompagné de pluies & de vents, & rafraîchi par les etesies, (vents du Septentrion) on peut espérer que ces maladies cesseront, & que l'automne sera fort sain : que si le contraire arrive, la mortalité se mettra sur les femmes & les enfans, & point du tout sur les vieillards ; ceux qui réchappent des maladies de certe constitution, tombent dans des fievres quartes qui menent à l'hydropisie.

Si l'hiver est austral, chaud, pluvieux & doux, & le printems boréal, froid & sec ; les femmes grosses qui doivent accoucher au printems, seront sujertes à avorter, & celles qui accoucheront sans accident n'auront que des enfans mal-sains & infirmes, qui mourront bientôt ou qui seront toute leur vie languissans & foibles. Les autres personnes auront des dyssenteries & des ophtalmies seches. Il y aura même des fluxions qui tomberont de la tête sur le poumon. Les phlegmatiques, & les femmes auront des dyssenteries, la pituite coulant toujours de leur cerveau, à cause de l'humidité de leur tempérament. Ceux qui ont trop de bile ne manqueront pas d'avoir des ophtalmies seches, à cause de la chaleur & de la secheresse de leurs chairs. Les fluxions & les catarrhes surviendront aux vieillards, parce que leurs veines sont raréfiées & ouvertes, & les humeurs fondues dans les vaisseaux ; les uns mourront subitement, & les autres demeureront paralytiques d'un côté ; car lorsque l'hiver est chaud & humide, & que le corps par conséquent n'est point raffermi ni les veines resserrées, si le printems vient à être froid & sec, le cerveau au lieu de se relâcher & de se fondre, pour ainsi dire, par la douceur de la saison, & de se purger des humeurs qui causent la distilation du nez & la toux, se resserre & se raffermit, & l'été venant tout d'un coup, la grande chaleur, & ce changement d'une extrémité à l'autre, causent toutes ces maladies qui venant à finir, laissent des lienteries & des hydropisies, l'humidité des ventres ne pouvant être facilement desséchée.

Si l'été est pluvieux & austral, chaud, & que l'automne soit de même, l'hiver sera nécessairement mal-sain. Ceux qui auront passé l'âge de quarante ans, & les phlegmatiques tomberont dans des fievres ardentes, & les bilieux dans des pleurésies & des péripneumonies.

Mais si l'été est sec & boréal, froid, & l'automne humide & austral, chaud ; l'hiver suivant apportera des maux de tête, des corruptions ou sphacles de cerveau, des enrouemens, des distilations du nez, des toux, & quelquefois même des phtisies.

Si l'automne est sec & boréal, froid, & qu'on n'ait eu des pluies, ni avant le lever de la canicule, ni après le lever de l'arcturus, il est très-sain pour les phlegmatiques, & pour tous ceux qui sont naturellement humides, & surtout pour les femmes : mais il est très-ennemi des bilieux, car il les desseche extremement, & leur cause des ophtalmies seches, des fievres aigues fort dangereuses, & des affections hypocondriaques. Car ce qu'il y a dans la bile de plus détrempé & de plus humide étant consumé, il ne reste que ce qu'il y a de plus épais & de plus acre, ce qui arrive aussi au sang, & c'est ce qui cause ces maladies ; au lieu que cette constitution est très-bonne pour les phlegmatiques, parce qu'ils sont desséchés par les deux saisons qui se suivent, & que l'hiver les trouve sans humidité. Si quelqu'un donc prend garde à toutes ces choses, telles que nous les proposons, & qu'il les considere de près, il connoîtra par avance la plupart des choses que tous ces changemens doivent causer. Surtout, il faut bien observer les grands changemens des saisons, pour ne pas donner alors des médicamens sans une pressante nécessité, & pour n'inciser & ne pas cautériser les parties qui sont autour du ventre ; il faut laisser passer tout au moins dix jours. Les deux solstices sont très-dangereux, particulierement le solstice d'été ; les deux équinoxes le sont aussi, particulierement l'équinoxe d'automne. Il faut encore bien prendre garde au lever des astres, surtout à celui de la canicule, & à celui de l'arcturus, & bien observer le coucher des pleyades ; car ces jours-là sont des jours critiques pour les maladies, & emportent les malades ou les guérissent, ou font que les maladies changent de nature & d'état. Cela arrive ainsi que je l'ai exposé.

Je veux aussi faire voir combien l'Europe & l'Asie sont différentes en toutes choses, & combien leurs peuples se ressemblent peu. Ce seroit s'engager à un trop long discours, si on vouloit expliquer tout en détail. Je me contenterai de parler des choses principales & des différences les plus essentielles, & les plus importantes que j'ai remarquées.

L'Asie differe surtout de l'Europe par la nature des plantes & des hommes ; car tout vient plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe. Ce climat est plus doux, & les mœurs des hommes plus polies & plus cultivées ; & la cause de cela, c'est la bonne température des saisons ; car l'Asie est située au milieu du lever du soleil, & également éloignée du grand froid & du grand chaud. Or ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroissement des choses qui naissent dans un pays, c'est un *air* bien tempéré, & dans lequel aucune qualité ne domine avec violence.

Ce n'est pas que l'Asie soit également tempérée partout. Je ne parle que de cette partie qui est située entre le froid & le chaud ; c'est celle-là qui abonde en toute sorte de fruits, qui est couverte d'arbres, qui jouit d'un excellent *air*, & qui avec les pluies du ciel dont elle est suffisamment arrosée, a encore les eaux que la terre fournit. Elle n'est ni brûlée par les grandes chaleurs, ni mise à sec par la secheresse, ni hérissée de frimats ;

mais modérément échauffée par les vents du Midi, & humectée & rafraichie par les sources, les pluies, & les neiges; de sorte qu'il ne se peut que tous les fruits n'y viennent parfaitement beaux, tant ceux que la terre produit naturellement que ceux que les hommes plantent & cultivent & dont ils mangent, qu'ils rendent doux de sauvages qu'ils étoient, en les entant ou en les transplantant. Tous les troupeaux y réussissent mieux qu'ailleurs : ils y sont mieux nourris, on y éleve les enfans avec plus de facilité, & les hommes y sont mieux constitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; & pour la taille & la beauté de la voix, il n'y a presque pas entre eux de différences; de sorte qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de la constitution la plus naturelle & la plus tempérée. Mais il est impossible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux accompagnent de telles constitutions, non plus qu'un attachement constant pour la même espece, ou pour une espece différente : elles sont toujours entraînées par la volupté; & delà vient qu'on y voit tant de monstres parmi les bêtes. Il en est de même en Egypte & en Lybie.

Pour ce qui est des peuples qui habitent à la droite du levant d'été jusqu'au Palus-Méotide, (car ce sont les limites de l'Europe & de l'Asie) ils sont plus différens entre eux que ceux dont je viens de parler, à cause des fréquens changemens des saisons & de la nature de leur pays: car la nature des pays, comme celle des hommes, est différente, selon ces changemens. Par-tout où ces changemens sont les plus fréquens & les plus sensibles, le pays est plus sauvage & plus inégal. Vous y trouverez des montagnes & des forêts, des prairies & des plaines; & par-tout où ils sont peu sensibles, le pays est plus égal. Il en est de même des hommes, si l'on y prend garde de près; dans les uns la nature est la même que celle des montagnes, des forêts & des lieux arides; dans les autres elle est semblable à celle des terres légeres & humides; dans ceux-ci elle est la même que celles des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là on reconnoît la nature des plaines & des lieux découverts & secs : car les variétés des saisons, qui changent la nature des choses, sont grandes & en grand nombre; & si elles sont différentes entre elles, les diversités qu'elles causent, ne le sont pas moins.

Je ne parlerai point des Nations où l'on remarque peu de différence, pour ne m'attacher qu'à celles où les différences, soit de la nature, soit de la coutume, sont les plus sensibles, & je commencerai par les peuples qu'on appelle *Macrocéphales*.

LES MACROCEPHALES.

Les Macrocéphales sont ainsi appellés parce qu'ils ont la tête fort longue. Dans le monde il n'y a point de peuples qui aient la tête longue comme eux. La coutume seule fut d'abord la cause de cette excessive longueur; mais la nature s'est ensuite conformée à la coutume. Ces peuples croient que ceux qui ont la tête la plus longue sont les plus vaillans; c'est pourquoi anciennement dès qu'un enfant étoit né, pendant que sa tête étoit encore toute tendre, on la lui formoit avec les mains, on l'allongeoit autant qu'il étoit possible; & avec des plaques & des bandes on la lioit & serroit de maniere qu'elle ne pouvoit croître qu'en long; ce qui n'étoit d'abord que coutume devint peu-à-près nature, & avec le tems cette nature devint si forte, qu'elle n'eut plus besoin du secours de la coutume. En effet la semence vient de toutes les parties du corps, & se sent également de leur santé & de leurs maladies. Si ceux qui ont les yeux pers engendrent des enfans qui ont les yeux pers, & les louches, des louches, & ainsi de même de toutes les autres configurations du corps, pourquoi des hommes à longue tête ne feront-ils pas des enfans à longue tête? Il est vrai qu'aujourd'hui ils ne naissent plus avec la tête si longue; & cela vient de ce qu'ils ont laissé perdre par négligence leur premiere coutume, & que peu-à-peu la nature travaille à reprendre son premier pli. Tel est mon sentiment.

DES PHASIENS.

Je vais parler de ceux qui habitent le long du Phase. Ce pays est marécageux, chaud, humide & couvert. En tout tems il y tombe des pluies très-fortes, & ses habitans vivent dans les marais, où ils bâtissent au milieu des eaux des maisons avec du bois & des cannes. Ils vont rarement dans les villes & dans les marchés, mais ils courent çà & là dans de petites barques, qu'ils font d'un seul tronc d'arbre, & dont ils se servent dans leurs canaux, qui sont en fort grand nombre. Ils ne boivent que des eaux chaudes & croupies, qui sont corrompues par le soleil & grossies par les pluies. Le Phase même n'est qu'une eau dormante; car de tous les fleuves c'est le plus tranquile & le plus lent. Les fruits qu'ils mangent sont maigres, sans force & imparfaits; l'excessive humidité ne leur permet pas de mûrir & de croître. C'est cette humidité qui rend l'*air* de ce climat fort épais & fort grossier. Tout cela joint ensemble fait que les habitans du Phase sont très-différens des autres pour la figure : car ils sont excessivement grands & horriblement gros. Il ne paroît sur leurs corps ni tendons ni veines. Ils sont pâles & défaits, comme ceux qui ont la jaunisse. Ils ont la voix grosse & rude, à cause de la grossiereté & de l'humidité de l'*air*. Ils sont lâches dans les travaux. Les changemens des saisons n'y sont pas sensibles, ni pour le chaud ni pour le froid. Tous leurs vents sont des vents de midi, excepté un seul, qui est un vent particulier qui s'appelle *Cenchron*, souvent fort violent & toujours fort incommode, parce qu'il est chaud. Le vent de nord n'arrive pas jusqu'à eux, ou s'il y arrive, il est si languissant & si foible, qu'il ne se fait presque pas sentir. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable sur la différente nature & la conformation particuliere des Européens & des Asiatiques.

Pour ce qui est de la mollesse & de la lâcheté de ces derniers, qui sont beaucoup moins forts & moins courageux que les Européens, & ont des mœurs plus douces, la cause en doit être attribuée surtout aux saisons, qui ne passent jamais d'un grand froid à un grand chaud, ni d'un grand chaud à un grand froid, & qui sont toujours égales; ce qui fait que les esprits n'y éprouvent pas de grands mouvemens, ni les corps des changemens fort violens; deux choses qui excitent les passions, & qui rendent vif & courageux, ce que ne sauroient être ceux qui habitent un climat où l'égalité regne; car ces changemens éveillent l'ame plus que toute chose, & ne la laissent pas un seul moment en repos. Outre ces raisons, qui me paroissent très-vraisemblables, il y a encore celles de la coutume.

DES SAUROMATES.

Il y a en Europe une nation Scythique, près des Palus-Méotides, qui differe de toutes les autres, qu'on appelle les *Sauromates*. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot & combattent, pendant qu'elles sont vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis, pour obtenir la permission de se marier; & elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le sacrifice ordonné par la loi. Celle qui se marie est dispensée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne soit forcé de prendre les armes pour quelque grande nécessité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles sont jeunes, les méres ont grand soin de leur brûler la mamelle droite avec un instrument d'airain fait exprès; de sorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & toute la

nourriture vont à l'épaule & au bras droit.* A l'égard du reste des Scythes, ils sont semblables entre eux, & ne ressemblent en rien aux autres peuples. Il en est de même des Egyptiens, excepté que les Egyptiens sont affoiblis par la grande chaleur, & les Scythes par le froid excessif. Ce qu'on appelle le *Désert de la Scythie* est une vaste plaine toute nue, semée de prairies & arrosée de beaucoup de sources & de ruisseaux. Elle a aussi de grandes rivieres, où se déchargent les eaux de la plaine par des rigoles ou des canaux.

C'est là le pays des Scythes qu'on appelle *Nomades*, parce qu'ils n'ont point de maisons, & qu'ils habitent dans des chariots dont les plus petits sont à quatre roues, & les autres à six, mais tous couverts & formés de grands tapis de laine, & faits comme des maisons qui ont jusqu'à trois étages, & qui les mettent à couvert des neiges & des pluies, & qui les défendent contre la violence des vents. Ces chariots sont tirés par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, à cause de l'excessive rigueur du froid. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs harras. Ils demeurent dans un même lieu, tant qu'ils y trouvent du fourage; & quand ils ont tout consommé, ils décampent, & vont ailleurs. Ils mangent des viandes bouillies, & boivent du lait de jument, dont ils font aussi du fromage, qu'ils appellent *hippace*. Voilà pour leurs coutumes & leur maniere de vivre, pour leur climat & pour leur figure, qui est entierement différente de celle de tous les autres peuples; car ils se ressemblent tous, de même que ceux d'Egypte. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux soient & moins nombreux & plus petits: Aussi les Scythes habitent précisément sous l'ourse & vers les monts Riphéens, d'où souffle le borée. Le soleil ne s'approche d'eux qu'à la fin du solstice d'été: alors il les échauffe en peu de tems. Les vents chauds ne parviennent jusqu'à eux que rarement, encore n'ont-ils que peu de force; ils ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extremement froids, & qui soufflant continuellement de ces montagnes, les rendent inhabitables. Ils vivent dans des lieux humides & dans un *air* grossier, toujours obscurci par des brouillards. L'hiver y est perpétuel, car l'été n'y dure que peu de jours, & même est très-foible pendant ce peu de tems. Ses plaines sont nues & découvertes, sans aucun abri de montagnes, & entierement exposées au nord.

Aussi les animaux qui y naissent sont fort petits, comme devant être toujours cachés dans des trous, à cause du grand froid & de la nudité de la terre qui n'est point couverte, & où ils ne trouvent aucun abri; les saisons n'y éprouvent point de changement fort grand & fort sensible, & sont toujours égales, ou peu inconstantes; c'est pourquoi les habitans se ressemblent tous. Ils ont toujours la même nourriture & les mêmes habits, hiver & été; ils ne respirent qu'un *air* épais & humide; ils ne boivent que des eaux de neige & des eaux glacées; ils n'ont ni force ni vertus; car il est impossible qu'on ait ni force de corps ni fermeté d'ame, dans un climat qui n'est point sujet à des changemens considérables. Tout cela joint ensemble, fait qu'ils sont gras & charnus, qu'ils ont les jointures lâches & humides, & que leurs ventres supérieurs & inférieurs sont toujours pleins d'humeurs, & surtout le bas-ventre: car il ne se peut pas que le ventre soit sec dans un climat de cette nature & dans des hommes de ce tempérament. Cette masse de chair & cette graisse dont ils sont chargés, les rendent tous si semblables, qu'un homme n'y differe presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie de ce que les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement ni aucune altération dans la semence, si ce n'est par quelque maladie ou par quelqu'accident fort violent & fort rare.

Je vais donner une marque bien évidente de leur humidité. La plupart des Scythes, & généralement tous les Nomades, ne se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuisses & les lombes, qu'à cause de cette excessive humidité & de cette nature molle qui les énerve, de maniere qu'ils n'ont la force ni de tendre un arc, ni de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlés, l'extrémité des jointures étant desséchée, leur corps dévient plus robuste, plus ferme & mieux nourri. Ils sont fort mous, fort humides & fort gros: premierement à cause qu'ils ne sont point emmaillotés dans leur enfance, non plus que les Egyptiens, afin qu'étant plus charnus ils puissent se tenir plus long-tems à cheval, & en second lieu, parce qu'ils passent assis presque toute leur jeunesse, car jusqu'à ce qu'ils soient en âge de monter à cheval, ils se tiennent toujours dans leurs chariots & ne marchent que très-rarement, à cause de la vie ambulante qu'ils menent, n'étant jamais fixes en nul endroit. Leurs femmes sont aussi prodigieusement grasses & grosses. Les Scythes ont le tein & les cheveux roux; car le soleil n'y ayant jamais eu de force, ils sont frappés par le grand froid qui consume leur blancheur, & les rend roux. Pour ce qui est de la fécondité, il n'est pas possible qu'elle se trouve dans des tempéramens de cette nature. Les hommes n'y sont point du tout enclins aux femmes. Ils sont trop humides, & ont le ventre trop mou & trop froid; d'ailleurs ils sont affoiblis par le continuel exercice qu'ils font à cheval. Voilà la cause de la stérilité des hommes. Celle des femmes vient de leur humidité & de leur graisse, qui bouchant l'orifice de la matrice, les empêche de concevoir. Elles ne sont point réglées comme il faut, mais en petite quantité. Avec cela elles ne font aucun exercice & ont le ventre mou & froid. Toutes ces raisons font que les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples.

Cela est rendu encore plus évident par l'exemple de leurs esclaves, qui n'ont pas plutôt couché avec un homme,

* Parmi la plupart des peuples Tartares les femmes sont encore aujourd'hui fort helliqueuses. On trouve dans une conversation que Bernier eut avec quelques Ambassadeurs du Kam des Tartares-Usbecs, l'histoire suivante; malgré les hyperboles dont elle est pleine, elle prouve la valeur des femmes de ce pays-là. « Ils se jetterent ensuite, dit Bernier, sur la force & sur » la valeur de leurs femmes, qu'ils me peignirent hien au-dessus » des Amazones. Ils m'en raconterent des histoires surprenantes, » mais une entre autres qui vous émerveilleroit, si je » pouvois vous la rendre avec cette éloquence Tartare qu'ils » avoient. Ils me dirent que du tems qu'Auring-Zebe porta la » guerre dans leur pays, un parti de vingt ou trente cavaliers Indiens » tomba sur un petit village pour le piller. Tandis qu'ils » s'en acquitoient, & qu'ils lioient tous ceux qu'ils pouvoient » attraper, pour en faire des esclaves, une vieille femme s'approcha, » & leur dit: Enfans, ne faites pas tant les méchans, » ma fille n'est pas loin. Retirez-vous, si vous êtes sages: elle ne » tardera pas à venir; & vous êtes perdus, si elle vous trouve ici. » Ils se moquerent de la vieille & de son avis, & ils continuerent » de charger, de prendre, de lier, & ils l'emmenerent elle-même. » Mais ils n'avoient pas fait un mille, que la vieille retournant » la tête poussa un grand cri de joie, appercevant sa fille qui » venoit au grand galop. Cette généreuse fille étoit montée sur » un cheval furieux, ses fleches étoient pendues à son côté, elle » avoit son arc à la main. Elle leur cria de loin qu'elle leur laisseroit » la vie, s'ils se dépêchoient de reporter dans le village » tout ce qu'ils y avoient pris, & s'ils se retiroient ensuite paisiblement. » Cet avis ne fut pas mieux reçu que celui de sa mere: » mais ils furent bien étonnés lorsqu'ils virent tomber sur » eux trois ou quatre fleches en un moment, qui étendirent autant » d'hommes par terre. Ils se mitent en défense, ils prirent » des fleches. mais elle se tenoit à une si grande distance, qu'aucune » de celles qu'ils lui lançoient ne parvenoit jusqu'à elle. » Elle se moqua de leurs efforts & de leurs fleches. Elle connoissoit » bien la portée de son arc & la force de son hras. Ils » étoient l'un & l'autre d'une autre trempe que les leurs. Elle en » tua la moitié avec ses fleches, & mit le reste en déroute. Alors » prenant le sabre à la main, elle poursuiuit les fuyards, les atteignit, » & les tailla tous en pieces.

me, qu'elles sont grosses, à cause du continuel exercice qu'elles font & à cause de leur maigreur.

Il faut ajouter à cela que la plupart des Scythes deviennent eunuques. * Ils font toutes les fonctions des femmes, & parlent comme elles. On les appelle les efféminés. Les habitans du pays croient que c'est une maladie qui vient de la colere des Dieux; c'est pourquoi ils honorent particulierement ceux qui en sont attaqués; ils les adorent même, & ce grand respect vient de la crainte qu'ils ont de tomber dans le même accident: quant à moi, je suis persuadé que cette maladie vient des Dieux, comme toutes les autres; que de ce côté il n'y a entre elles aucune différence, & qu'il n'y a rien de plus divin & de plus naturel dans les unes que dans les autres, toutes les maladies venant également des Dieux. Cela n'empêche pourtant pas qu'elles n'aient chacune leurs causes marquées, car dans la nature il ne se fait rien qui n'ait sa cause. Voici ce qui me paroît de la maladie en question.

Nous avons déja dit que les Scythes sont toujours à cheval, & comme ils ont toujours les jambes pendantes, cela y fait tomber sur les jointures, des fluxions, qui étant invétérées, rétrécissent les nerfs & les rendent boiteux. Pour se guérir, ils ont recours au remede suivant. Quand ils sentent cette maladie se former, ils se font couper les veines qui sont derriere les oreilles & laissent couler le sang, jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Ils s'endorment en cet état; après leur réveil, les uns sont soulagés & les autres encore plus malades.

Je crois donc que c'est ce même remede qui les perd, & que c'est lui qui fait seul la maladie qui les rend semblables aux femmes: car derriere les oreilles, il y a deux veines qui ne sont jamais coupées, qu'elles ne causent la stérilité, & ce sont justement ces deux veines qu'ils coupent. Quand ils approchent donc de leurs femmes, ils ne se trouvent plus hommes. Ils ne s'embarrassent pas pour la premiere fois que cela leur arrive, & se tiennent en repos: mais après plusieurs essais, voyant que cette foiblesse continue, alors ils ne doutent plus qu'ils n'aient offensé les Dieux, qui pour se venger leur font sentir ces effets de leur colere. Ils prennent donc des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions. Mais ce mal n'arrive point du tout aux pauvres. Il n'y a que les nobles & les riches qui en sont attaqués, parce qu'ils vont toujours à cheval, au lieu que les pauvres vont à pié. Or si cette maladie étoit envoyée particulierement par les Dieux, elle arriveroit aux uns comme aux autres, & encore plutôt aux pauvres qu'aux riches, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet ce sont les riches qui leur font des sacrifices très-fréquens, qui leur élevent des temples, qui leur érigent des statues & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les pauvres ne sont pas en état de faire. Le plus souvent même ces derniers au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blasphement contre eux, à cause du partage si inégal qu'ils font des richesses. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber sur les pauvres que sur les riches qui n'y ont point de part. Mais, comme je l'ai déja dit, cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs causes dans la nature. Voilà ce qui produit la maladie des Scythes, & il en est de même dans tous les autres pays. Car partout où l'on monte souvent à cheval, on est sujet à des douleurs de jointures, à des sciatiques & à des gouttes, & l'on est peu enclin à l'amour, comme cela arrive aux Scythes, à qui le grand froid & la lassitude ne donnent pas le tems de penser au plaisir, & qui d'ailleurs ne regardent pas la perte de leur virilité comme une grande infortune. Voilà ce qui regarde les Scythes.

Tous les autres Européens sont fort différens entre eux, & pour la taille & pour le visage, à cause des grands changemens de saisons qui sont très-fréquens chez eux, car ils ont de grands hivers & des étés insupportables, de grandes pluies, de grandes secheresses, & de grands vents qui produisent beaucoup de changemens très-considérables; & ces changemens causent cette différence dans la génération par la grande variété de leur semence, qui n'est pas toujours la même dans le même homme, étant tout autre l'hiver que l'été, & pendant la secheresse que pendant les pluies. Voilà pourquoi les Asiatiques se ressemblent bien plus que les Européens; car il arrive bien plus d'altération dans la semence dans les pays sujets à ces fréquens changemens de saisons, que dans ceux où les saisons sont presque toujours égales. Par là l'on trouve aussi la raison de la différence des mœurs; la rusticité, la férocité, l'audace, sont le partage des premiers tempéramens; car les fréquentes altérations des esprits engendent la férocité & l'audace, & détruisent la bonté & la douceur.

Par là je juge que les Européens sont plus courageux que les Asiatiques, car l'égalité des saisons engendre la paresse, & leur changement exerce le corps & l'esprit & les porte au travail. Or la lâcheté naît de l'oisiveté & de la paresse, & le courage est nourri par l'exercice & par l'action. Aussi les Peuples d'Europe sont-ils plus belliqueux que ceux d'Asie.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Europe des nations différentes pour la taille, le visage & la force; mais la cause de cette différence vient des raisons que j'ai déja exposées, & je vais le faire entendre plus clairement. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé & fort sec, éprouvent des changemens fort considérables, & par conséquent ils sont plus grands, plus agissans & plus courageux; & ces sortes de tempéramens ne peuvent pas manquer d'être cruels & féroces: mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus sujet aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que des eaux chaudes, sont gros & charnus, ils ont les cheveux noirs, ils sont eux-mêmes plus noirs que blancs, ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne ces qualités dont la nature leur est avare. Que s'ils ont dans leur pays des rivieres où ils puissent faire décharger les eaux de pluie & les eaux croupies, ils sont fort sains & ont le teint fort bon; mais s'ils n'ont point de riviere, & qu'ils soient obligés de boire des eaux croupies & puantes, il est de toute nécessité qu'ils aient le ventre & la rate mal disposés.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, exposé aux vents & où il y a abondance d'eaux, sont grands & presque tous semblables, mais ils ont moins de courage & plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans des pays nus, maigres & secs, & qui ne sont point sujets à de grands changemens, ont le corps dur & robuste, & sont plus blancs que noirs; ils sont arrogans & coleres, opiniâtres & entêtés.

Partout où l'on éprouve des changemens de saisons très-fréquens & très-différens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente & qui ne se ressemblent en rien, ni pour la compléxion, ni pour les mœurs.

* Hérodote fait mention de cette maladie des Scythes; il nous apprend que c'est une punition de Vénus dont ils avoient pillé le Temple, dans quelques-unes de leurs guerres. Hérodote appelle, autant que je peux m'en souvenir, cette maladie [illegible]; & Longin cite cette périphrase comme un modele de métaphore. Les Commentateurs de Longin se sont fort tourmentés pour s'éloigner du sens naturel qu'elle présente, & pour trouver de l'obscénité dans un passage où il n'a eu aucun dessein d'en sous-entendre.

Cela vient premierement des changemens de la nature, & ensuite du terroir où l'on est nourri & des eaux que l'on est obligé de boire; car on trouvera presque toujours que les hommes & pour la figure & pour les mœurs, ressemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre est grasse, molle, & aquatique, où les eaux sont si peu profondes qu'elles sont chaudes en été & froides en hiver, & où les saisons sont fort tempérées, les hommes y sont très-charnus, pesans, sans force & sans vigueur, & pour l'ordinaire fort méchans; ils n'aiment qu'à dormir; c'est la lâcheté & la paresse même, & ils n'ont ni esprit ni adresse pour les arts.

Mais partout où le pays est nu, ouvert & rude, où l'on sent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des hommes maigres & tout velus, qui sont vigoureux & robustes, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre; en un mot tout ce qui vient dans quelque terre que ce puisse être, se sent des qualités de la terre qui le produit. Il suffit d'avoir expliqué les plus grandes différences qui se trouvent parmi les hommes, & pour la figure & pour le tempérament, on pourra tirer de cela des conséquences justes pour parvenir sûrement à la connoissance de toutes celles dont on n'a point parlé. HIPPOCRATE.

AERA, Αἶρα, *Ivroye*. Voyez *Lolium*.

AERDADI. Nom que Paracelse donne à de certains esprits dont il est le créateur, qu'il dit habiter l'air, & vivre fort long-tems. Il fait mention de ces *aerdadi* dans son traité *De longâ vitâ, L. IV. c.* 3. entre beaucoup d'autres êtres imaginaires.

ÆREOLUM. Un poids d'environ deux grains. On l'appelle encore *chalcus*. Le nom d'*æreolum* lui vient d'*æs*, airain, matiere dont il étoit fait.

AERIFICATIO. L'action de tirer l'air des autres corps; ou plus exactement, l'action de convertir les autres corps en air.

AERITIS, Ἀερῖτις, ou *Anagallis*. Voyez ce dernier.

AEROLOGICE, *Aérologie*, ou la partie de la Medecine qui traite de l'air, de ses propriétés, de son usage dans l'œconomie animale, & de son efficacité pour le rétablissement ou pour la conservation de la santé. Ce mot vient d'ἀὴρ, air, & de λόγος, discours.

AEROMELI, Ἀερόμελι, *Miel*. Il paroît que ce mot est dérivé d'une expression de Virgile, qui donne au *miel* l'épithete d'*aerium*;

Protinus aerii mellis cœlestia dona
exequar.

AEROPHOBOS, de ἀὴρ, air, & φόβος, crainte; qui craint l'air. Cælius Aurelianus dit, *Morb. Acut. L. III. c.* 12. qu'il y a des phrénétiques que le grand jour effraie, & d'autres qui craignent l'obscurité. Il appelle ceux-là Aérophobes, *aerophobi*. Ainsi l'*aérophobie* est un symptome de phrénésie.

AEROSIS. Résolution imaginaire de l'air en vapeurs, qu'on supposoit nécessaire à l'entretien des esprits vitaux: ces vapeurs étoient engendrées, selon ceux qui admettoient la résolution dont nous parlons, par l'action de l'air qu'on attire dans l'inspiration, de la même maniere, disoient-ils, que la flamme est engendrée en soufflant sur la matiere allumée.

Comme cette opération n'a pas le moindre fondement dans l'œconomie animale, il seroit ridicule d'en parler plus au long. Au reste, ceux qui ne seront pas contens de ce peu que j'en viens de dire, n'auront qu'à consulter les *Exercitationes Physico-Anatomicæ* de *Charlton*.

ÆRU

ÆRUGINOSUS. De couleur de verd-de-gris; *Verd*. On applique souvent cette épithete aux matieres verdâtres que l'on rend par le vomissement. Voyez *Vomitus*. *Æruginosus* se dit aussi de la bile. Voyez *Bilis*.

ÆRUGO. Rouille en général d'un métal quelconque: mais il se dit proprement de celle du cuivre. On appelle cette rouille, verd-de-gris. Voyez *Æs*.

ÆS

ÆS, *Cuivre*; *Cuprum* en latin; χαλκὸς en grec; & *Venus* en langue chymique: c'est un des métaux imparfaits. Il est plus mou que le fer, sonore, de couleur d'un rouge brillant lorsqu'il est poli, fusible, & tellement ductile, que l'on en peut faire des feuilles très-minces. On trouve quelquefois le *cuivre* tout pur dans les mines, & de différentes figures; savoir, en petites lames très-fines, en filamens, en petites branches, en rameaux, en globules, ou en petites masses: mais le plus souvent il est caché dans une pyrite ou dans une mine particuliere. La pyrite de *cuivre* se distingue quelquefois par son éclat semblable à celui de l'or, & qui est très-beau. Cette espece de mine n'est pas la plus riche pour cela, puisque cette couleur dépend d'un soufre combustible. La veine de *cuivre* n'est pas la même partout; l'une est jaunâtre, & l'autre purpurine ou violette; une autre grise, une autre noire; souvent elle est mêlée avec des paillettes ou des veines d'or, & avec une teinture verdâtre. Le *cuivre* est rarement seul dans sa mine: mais il est uni avec d'autres métaux, qui sont, l'argent, le fer & le plomb; & il est le plus souvent enveloppé d'une grande quantité de soufres combustibles, très-difficiles à séparer. On traite différemment cette mine, selon les différens métaux qu'elle contient avec le *cuivre*. On calcine plusieurs fois la mine qui contient beaucoup de soufre, jusqu'à ce qu'il se soit tout dissipé; c'est ce que les ouvriers appellent torréfier. On brise la mine de *cuivre* de Gosloar en morceaux gros comme le poing, & on la brûle à feu ouvert avec des copeaux & des charbons; ensuite on la casse en plus petits morceaux, & on la calcine de nouveau. Enfin on la calcine en très-petits morceaux, & on la torréfie une troisieme fois; ensuite on la fond en une matiere rouge qui a la figure de pierre, & on l'appelle pierre de *cuivre*. On la torréfie une quatrieme fois, & on la fond de nouveau, & elle donne un *cuivre* noir; ensuite on la torréfie encore huit fois, alors le *cuivre* est dépouillé de tout soufre. Mais s'il contient de l'argent, on le retire ainsi.

On mêle avec le *cuivre* qui contient de l'argent, environ quatre parties de plomb plus ou moins, selon que le plomb dont on se sert est plus pur, ou qu'il contient plus ou moins d'argent. On fond ces métaux ensemble à un grand feu, & on les verse dans des formes pour en faire des pains. On place ces pains métalliques dans le fourneau d'affinage sur deux pierres séparées l'une de l'autre d'un demi-doigt. On met par-dessus des charbons, avec lesquels on fait un feu médiocre. Alors le plomb uni à l'argent se fond, & tombe dans un plat qui est dessous. Le *cuivre* reste seul dans le fourneau sans être fondu, & ressemble à une masse spongieuse. Cette masse de *cuivre* qui ne contient plus d'argent s'appelle *cuivre* apauvri: on la fond jusqu'à ce que le *cuivre* soit malléable & propre aux usages auxquels on le destine. Dans ce dernier travail, il se forme des scories qui sont chargées de *cuivre*, d'argent & de plomb, que l'on fond en y mêlant de la litharge pour faire la séparation de ces métaux.

On trouve quelques fontaines *cuivreuses* dont on fait du vitriol par l'ébullition, ou dont on retire du *cuivre* par la précipitation, par le moyen du fer. Quelques-uns ont regardé cette précipitation comme une transmutation du fer en *cuivre* faite par l'eau de ces fontaines. Il y a une fontaine célebre de cette nature auprès de la Ville de Smolnic dans la province de Scépus, près du mont Carpathi, dont l'eau corrode les morceaux de fer que l'on y jette, & substitue du *cuivre* à sa place, sans changer la figure qu'avoit le

fer. On retire de cette eau après quelques jours, un fer à cheval changé en *cuivre*. Les feuilles mêmes de chênes qui sont tombées par hasard dans cette fontaine, se trouvent changées en *cuivre* après quelque tems.

On trouve des mines de *cuivre* en plusieurs endroits: mais les meilleures & les plus riches sont dans la Suede & l'Allemagne. Le *cuivre* est plus mou que le fer, & plus dur que le plomb & l'étain. Il rougit au feu avant que de fondre. Sa pesanteur est à celle de l'or un peu plus que de quatre à neuf. Lorsqu'il est exposé à l'air humide, il contracte une rouille verte: quand on le manie, il laisse dans les mains une odeur desagréable; il a un gout austere, acre, qui cause des nausées. L'eau le dissout avec le tems, aussi-bien que les huiles. Tous les sels le corrodent.

La solution du *cuivre* par les sels acides & par les alcalis fixes, est verte: mais les sels urineux lui donnent une couleur bleue très-belle. La limaille de *cuivre* jettée sur la flamme de la chandelle, devient ardente: mais elle ne fait point d'étincelles, & elle rend la flamme verdâtre. Fondue avec le nitre, elle fuse légerement. Si on mêle ensemble une partie de limaille de *cuivre* & deux parties de sublimé corrosif, & qu'on les distille dans une cornue de verre, le vif-argent se sépare des sels, & passe sous la forme de mercure coulant par le cou de la cornue; le *cuivre* reste au fond intimement mêlé avec les sels, sous la forme d'une résine citrine ou rouge, tantôt diaphane, tantôt opaque, qui étant approchée de la flamme de la chandelle, se fond, s'allume, & forme une flamme verte. Le *cuivre* calciné à un feu violent & de longue durée, étant privé de son soufre, se réduit à une cendre rougeâtre, qui étant exposée sur une thuile au foyer d'une grande lentille de verre, se change en un verre fort rouge & presque opaque. Ce verre étant fondu au même foyer sur des charbons, reprend son ancienne forme de *cuivre*, en reprenant un nouveau soufre. Nous pouvons conclurre de-là que le *cuivre* contient une grande quantité de soufres combustibles, quoiqu'il n'en contienne pas tant que le fer, & que sa substance métallique est une terre rouge vitrifiable. Le *cuivre* reçoit par les vapeurs du mercure ou de l'arsenic, une couleur argentée, mais qui ne dure pas. Lorsqu'on le fond avec la pierre calaminaire, ou le zinc, il prend une couleur jaune ou dorée, & on l'appelle laiton. Nous rapporterons les différentes manieres de faire le laiton aux articles *Cadmia* & *Zinc*.

Le *cuivre*, à cause de sa grande ductilité & de son éclat, est d'un fréquent usage: mais on l'emploie rarement en Medecine, du moins intérieurement; car ce métal est mis au rang des poisons, principalement sa rouille. L'eau & les alimens que l'on garde quelque tems dans les vaisseaux de *cuivre*, deviennent fort nuisibles: ils produisent des douleurs & des coliques dans l'estomac & les intestins, des vomissemens extremes, des envies fréquentes & inutiles d'aller à la selle, des exulcérations dans les intestins; quelquefois une grande difficulté de respirer, des contractions spasmodiques dans les membres; enfin la mort, selon que la quantité qu'on a prise de ce poison, est plus ou moins grande.

La maniere de remédier à ce poison, est la même que celle qu'on emploie contre l'arsenic & le sublimé corrosif pris intérieurement, savoir, le lait, le beurre frais fondu que l'on fait boire abondamment; après cela le vomissement que l'on excite par une abondante boisson d'eau tiede, des lavemens avec l'huile, le beurre, ou les bouillons gras, ensuite les cordiaux & la diete de lait.

Les Anciens ont fait différentes préparations du *cuivre* qu'ils employoient dans les remedes; telles sont le verd-de-gris, la fleur de *cuivre*, le *cuivre* brûlé & l'écaille de *cuivre*. De toutes ces préparations, il n'y a gueres que le verd-de-gris qui soit en usage. Le verdet ou verd-de-gris, est une certaine rouille verte, raclée des lames de *cuivre*. On le prépare ainsi en Languedoc. On met dans des vaisseaux de terre des grapes de raisins seches, arrosées de bon vin: on les laisse neuf ou dix jours pour exciter une légere fermentation; ensuite on les froisse dans les mains, & on en fait des pelotons, & on les arrange dans des vaisseaux de terre destinés à cet usage, dans lesquels on verse une quantité suffisante d'excellent vin, jusqu'à ce que le peloton trempe environ à moitié: on couvre le pot d'un couvercle de paille: on le met à la cave pour le faire macérer pendant douze ou quinze heures: on retourne ces pelotons de quatre en quatre heures, afin que le vin les pénetre de tous côtés. Ensuite on arrange les pelotons sur des lattes à la hauteur d'un doigt, au-dessus de la superficie du vin; & on ferme le vaisseau pendant dix ou douze jours. Alors les pelotons exhalent une odeur forte & subtile, & qui est propre à la dissolution du *cuivre*. On les froisse dans les mains, afin que la partie extérieure qui est plus seche, se mêle avec la partie intérieure qui est encore imbibée de vin. Les grapes étant ainsi préparées, on les place dans le vaisseau dont nous avons parlé, où l'on a laissé le vin aigri, & on les met alternativement avec les lames de *cuivre* sur des lattes lit sur lit. Le premier lit est toujours de lames de *cuivre*, & le dernier de grapes. Les lames de *cuivre* sont de quatre pouces de long sur trois de large. Si elles sont neuves, on les ensevelit pendant vingt-quatre heures dans le verd-de-gris, avant que de s'en servir; puis on les chauffe un peu au feu. Les lits étant ainsi disposés, & le vaisseau étant rempli & bouché, on laisse le tout jusqu'à ce que le verd-de-gris soit fait, & qu'il paroisse un duvet d'un verd blanchâtre, ce qui arrive plutôt ou plus tard, selon le caractere du *cuivre*; car il y en a qui donne du verd-de-gris en six ou sept jours; d'autre demande douze ou quinze jours. On tire alors du vaisseau les lames couvertes de rouille, on les met les unes sur les autres, & on verse d'excellent vin sur les bords; on les arrange en pile sur une latte, & on les enveloppe de linges trempés dans le vin. Par-là, dit-on, la rouille se pourrit, après quoi on la racle, & on la garde pour l'usage. Les Peintres & les Teinturiers se servent de verd-de-gris; les Medecins l'emploient rarement à l'intérieur. Il déterge & desseche les ulceres; il consume les chairs fongueuses & superflues; il ronge les callosités. On l'emploie dans le baume verd. Geoffroi.

Quant à l'usage du verd-de-gris dans les emplâtres, Oribase ordonne d'après Antillus, de ne point l'ajouter aux autres ingrédiens, tandis qu'ils bouillent. On mettra, dit-il, le verd-de-gris dans un mortier, & on le broyera dans du vinaigre, que l'on versera ensuite sur les autres ingrédiens avec lesquels on le mêlera.

Le même Auteur compte le verd-de-gris entre les émétiques, *Lib. VII. c. 26.* & entre les cicatrisans, *Lib. XIV. c. 57.*

Actuarius le recommande dans les callosités des paupieres.

On sent au gout l'acreté du verd-de-gris: il résout, il emporte & consume les chairs tant molles que dures. Si l'on en jette un peu dans une quantité de cérat, on aura un détergent qui ne sera point mordicant. Paul Æginette, *L. VII. c. 3.*

Oribase dit les mêmes choses à peu près dans les mêmes termes, *L. II. c. 1.*

Le verd-de-gris naturel est une espece de marcassite verdâtre semblable à du mâche-fer qui se trouve dans les mines de *cuivre*, & qui n'est d'aucun usage que je sache.

Le verdet ou verd-de-gris, ou rouille de *cuivre*, se fait avec des lames de *cuivre* rouge & des raffes de raisins imbibés de bon vin, mis ensemble dans un grand pot de terre lit sur lit; c'est-à-dire, que l'on met une poignée de raffes au fond d'un pot & dessus des lames de *cuivre*, & ensuite des raffes, & après du *cuivre*; &

l'on continue ainſi juſqu'à ce que le pot ſoit plein.

On le porte enſuite à la cave ; & au bout de quelques jours, on retire ces lames de *cuivre* qui ſont chargées d'une rouille verte, qu'on appelle en latin *Ærugo æris* ; & après avoir ratiſſé cette rouille, ils remettent les plaques tout de nouveau dans ces pots avec des raſſés, & continuant de la même maniere juſqu'à ce que le *cuivre* ſoit conſommé, on rendu ſi mince, qu'on puiſſe le mélanger avec le verdet.

La plupart de ceux quiont écrit du verd-de-gris, nous diſent qu'il ſe fait avec du vinaigre, ce qui n'eſt pas vrai ; car le meilleur vin n'y eſt pas trop bon : & cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a preſque que le vin de Languedoc qui ſoit capable de faire du bon verdet ; c'eſt ce qui fait que la plus grande partie du verd-de-gris qui ſe conſomme en France, & même dans le pays étranger, ſe fait dedans & autour de Montpellier. Et c'eſt une marchandiſe fort difficile à bien faire, quoiqu'il ſemble d'abord qu'il n'y ait rien de ſi aiſé ; car pour le peu qu'on le manque, on l'engraiſſe & on le perd, en ce qu'il noircit, & qu'on ne lui peut plus faire prendre corps.

Il y a quelques Auteurs qui diſent que l'on peut faire du verd-de-gris en mettant des lames de *cuivre* dans un creuſet avec du ſel, du ſoufre & du tartre ; & après avoir été calcinées & refroidies, ces lames de *cuivre* ſont converties en un très-beau verd-de-gris : mais ces façons, ſuppoſé qu'elles ſoient véritables, ne ſont préſentement d'aucun uſage, en ce que tout le verdet que nous vendons, eſt fait & fabriqué de la maniere que j'ai dit ci-devant.

Nous tirons de Montpellier de deux ſortes de verdet, ſavoir, en poudre & en pain, lequel pour être de bonne qualité, il faut qu'il ſoit ſec, d'un beau verd foncé, & le moins rempli de taches blanches qu'il ſera poſſible. Le verd-de-gris eſt la marchandiſe la plus ingrate, & celle de l'épicerie où il y a le plus à perdre ; c'eſt ce qui fait que ceux qui le fabriquent, ſont obligés d'y mélanger des drogues qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, & de le rendre ſi humide, que les marchands qui le reçoivent y perdent beaucoup, à cauſe du gros déchet qu'il fait, ſans comprendre la peau qui l'enveloppe, qui eſt comptée au détailleur comme le verdet. Il ſeroit beaucoup plus à propos que ceux qui l'emploient l'achetaſſent plus cher, & qu'il fût de la qualité requiſe ; car je crois qu'il n'y a point de pain de verdet du poids de vingt-cinq livres, tel qu'on nous l'envoie de Montpellier, qui après avoir été ſéché ne ſoit déchu d'un grand tiers : ainſi du verd-de-gris qui aura couté vingt ſols mou, reviendra à près de vingt-huit ſols étant ſec. Il faut choiſir le verdet d'un beau verd foncé, le moins rempli de taches blanches & de petites parties de *cuivre* ; enfin le plus ſec qu'il ſe pourra.

Le verd-de-gris eſt une drogue des plus uſitées que nous ayons ; & c'eſt une choſe preſque incroyable que la quantité qui s'en emploie, non pas pour la Medecine, mais par les Teinturiers, Pelletiers, Chapeliers, Maréchaux & Peintres. Mais ce qu'il y a à remarquer, c'eſt que l'on ne ſauroit employer le verd-de-gris ſeul broyé à l'huile : il faut de néceſſité abſolue y mêler, pour la peinture, de la céruſe ; car au lieu de faire du verd, il feroit du noir. A l'égard des propriétés médicinales du verd-de-gris, on l'eſtime propre pour manger les chairs : les Apothicaires en emploient dans quelques onguens & emplâtres, comme l'*égyptiac*, l'*apoſtolorum*, l'emplâtre *divin* & autres.

Ceux qui colorent le papier en verd, ſe ſervent du verd-de-gris & du tartre blanc pour lui donner cette couleur.

Les Apothicaires ou autres perſonnes qui auront beſoin de verd-de-gris pour employer dans les compoſitions ci-deſſus nommées, ou autres, au lieu de le mettre en poudre, pourront le diſſoudre dans le vinaigre, & le paſſer par un tamis de crin, & par ce moyen éviteront la méchante qualité du verdet, qu'ils ſeroient obligés de ſouffrir en le mettant en poudre.

Il déterge puiſſamment, il conſume les excroiſſances des chairs, il atténue & réſout, & on ne s'en ſert que dans les médicamens extérieurs. Il eſt acre & digeſtif : il cicatriſe les ulceres, ſi on le mêle avec de l'huile & de la cire.

Il eſt d'un bon uſage dans la goutte, diſſous dans de l'eau bien pure, & appliqué chaud ſur la partie.

On l'emploie dans les maladies des yeux, & il emporte effectivement les taches & les taies. Mais avant que de s'en ſervir, ſoit pour les yeux, ſoit pour les plaies & les ulceres, il faut le purifier de la maniere ſuivante.

Mettez-le en poudre. Jettez deſſus ſix ou ſept fois ſon poids d'eſprit de vinaigre ; laiſſez le mélange en digeſtion juſqu'à ce que le vinaigre ait une couleur très-verte. Tranſvaſez & ſéparez les impuretés. Evaporez le vinaigre dans un vaiſſeau de *cuivre*, & vous trouverez au fond un excellent verd-de-gris : une once de ce verd-de-gris en vaudra dix de l'autre.

Prenez de ce *verd-de-gris raffiné, une dragme* ;
d'eſprit de ſel ammoniac, une demie-once,
d'alcohol de vin camphré, deux onces ;

Faites-en un collyre pour laver les yeux.

Prenez *de blancs d'œufs battus avec de l'eau de fontaine, quatre onces* ;

Ajoutez-y *du ſucre de ſaturne, dix grains*,
du vitriol blanc, ſix grains,
& autant de ce collyre qu'il en faut pour lui donner une couleur d'azur ;

Lavez-vous les yeux avec cette compoſition, deux, trois ou quatre fois par jour.

L'onguent préparé avec ce verd-de-gris rectifié, le miel, les ſucs des vulnéraires, le vinaigre & le ſoufre détergent de vitriol, ſera bon pour les plaies ſuppurantes, les ulceres aux jointures, &c. Lemery.

Du verd-de-gris cryſtalliſé.

Le *verd-de-gris* cryſtalliſé, ou cryſtaux de verdet, & ſuivant les marchands & les peintres, verd calciné ou diſtillé, eſt du *verd-de-gris* diſſous dans du vinaigre diſtillé, & enſuite filtré, évaporé & cryſtalliſé à la cave, ces cryſtaux de verdet ſont de quelque uſage dans la Medecine, pour manger les chairs fongueuſes. Ils ſont auſſi employés par les peintres, pour peindre en verd, ſurtout pour la mignature.

Tous les cryſtaux de verdet, que nous vendons à Paris, viennent de Hollande ou de Lyon, & à la couleur près reſſemblent beaucoup au ſucre candi, ſurtout à celui qui eſt en bâtons. Pour qu'il ſoit de la qualité requiſe, il doit être en beaux cryſtaux, clairs & tranſparens, bien ſecs, & le moins chargés de bois qu'il ſe pourra. On remarquera ici que les cryſtaux de verdet, que les Apothicaires font, ſont cryſtalliſés en portant la diſſolution de *verd-de-gris* à la cave ; au lieu que ceux que nous faiſons venir de quelques endroits ſont faits de la même maniere que le ſucre candi, ainſi que quelques perſonnes me l'ont aſſuré.

Je ne ſai ce qui a porté les marchands à appeller ces cryſtaux de verdet, verd diſtillé ou verd calciné, vu qu'il n'eſt ni diſtilé ni calciné, puiſqu'on le prépare comme j'ai dit ci-deſſus.

L'on peut faire encore des cryſtaux de verdet, en faiſant diſſoudre du *cuivre* en grenaille dans l'eſprit de nitre, enſuite évaporer juſqu'à pellicule, & porter à la cave, pour le réduire en cryſtaux.

Si l'on veut réduire ces cryſtaux en liqueur, après avoir été ſéchés, on les reporte à la cave, où ils deviennent fluides, en attirant l'humidité. Cette liqueur eſt appellée par les Apothicaires & par les Chymiſtes, liqueur

de cuivre ou de Vénus; & les cryftaux, vitriol de Vénus, ou vitriol de *cuivre*. Pomet.

De l'Ærugo Scolecia.

Il y a deux fortes d'*Ærugo Scolecia*; l'une foffile, & l'autre artificielle. Voici comment on prépare la derniere.

Prenez le quart d'une pinte de fort vinaigre de vin blanc: mettez-le dans un mortier de *cuivre* de Chypre, dont le pilon foit de même métal; frottez le pilon contre le mortier, jufqu'à ce que le vinaigre foit devenu vifqueux & gluant. Jettez-y alors une dragme d'alun rond, & le même poids de fel gemme blanc & tranfparent, ou du fel marin le plus blanc, ou à leur défaut, du nitre. Remuez le tout au foleil pendant les chaleurs de la canicule, jufqu'à ce qu'il prenne la couleur de *verd-de-gris*, & qu'il devienne d'une confiftance gluante. Retirez-le, & le mettez fous la forme de vers, tels que ceux qui s'engendrent fur les rofiers, & gardez-le pour votre ufage. Cette compofition fera plus efficace & d'une beaucoup plus belle couleur, fi, au lieu de vinaigre pur, on prend deux parties d'urine croupie & une partie de vinaigre, & qu'on acheve le refte comme nous l'avons prefcrit.

Il y a des marchands qui réparent avec de la gomme les défauts de leur *ærugo rafilis*, lorfqu'elle a été mal travaillée; & qui la vendent pour bonne. C'eft une friponnerie à laquelle il faut prendre garde.

Les orfevres fe fervent, pour fouder l'or, d'une efpece de *verd-de-gris* fait avec de l'urine d'enfant agitée dans un mortier de *cuivre* avec un pilon de la même matiere.

Toutes ces fortes de *verd-de-gris* ont les vertus du *cuivre* brûlé, mais dans un degré fupérieur. Le *Scolecia* foffile eft le plus eftimé; le *rafilis* occupe la feconde place; la troifieme eft occupée par l'*artificiel*, qui eft le plus corrofif & le plus aftringent des trois. Quant à celui des orfevres, il répond au *Scolecia rafilis*.

Tous les *verd-de-gris* en général font corrofifs & aftringens. Ils rongent & atténuent les cicartices aux yeux; ils excitent les larmes; ils temperent les ulceres phagédéniques; ils préfervent les plaies d'inflammation: mêlés avec de la cire & de l'huile, ils conduifent les ulceres à cicatrice. Bouillis dans du miel ils détergent les ulceres purulens & calleux. Appliqués comme collyres, (voyez *Collyrium*) avec de la gomme ammoniaque, ils confument les callofités dans les fiftules lacrymales. Ils diffipent le gonflement & les excroiffances des gencives. Mêlés avec du miel, ils produifent le même effet fur les paupieres en les en frottant & en les étuvant avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, après qu'elles en auront été frottées. En mêlant de la réfine de térébenthine, du cuivre & du nitre, on fait un remede propre à guérir la lepre.

De quelque *verd-de-gris* que vous vous ferviez, vous commencerez par le brûler de la maniere fuivante. Après l'avoir mis en petits morceaux, vous l'expoferez fur le feu dans un pot de terre, le remuant jufqu'à ce qu'il ait pris une efpece de couleur cendrée; vous l'ôterez enfuite, & le laifferez refroidir pour vous en fervir. Il y en a qui le font brûler dans un pot de terre non cuite: mais alors il ne prend pas toujours cette couleur cendrée. Dioscoride, *Lib. V. c. 92.*

De l'Ærugo rafilis.

L'*Ærugo rafilis* fe prépare de la maniere fuivante. Mettez du vinaigre, n'importe de quelle forte, pourvu qu'il foit forr, dans un vaiffeau; couvrez ce vaiffeau le plus exactement qu'il eft poffible; enforte qu'il n'y ait aucune communication du dedans avec l'*air* extérieur, avec un pot de *cuivre*, dont la cavité foit tournée du côté de celle du vaiffeau qui contient le vinaigre. Il eft bon que ce pot de *cuivre* ait un ventre, ou foit rond: s'il étoit cylindrique, cela n'empêcheroit pas qu'on s'en fervît. Au bour de dix jours, féparez ces vaiffeaux, & vous trouverez du verd-de-gris attaché à la furface de celui de *cuivre*; enlevez-le. Au lieu de fe fervir de deux vaiffeaux, on pourroit fe contenter de fufpendre dans celui qui contient le vinaigre une plaque de *cuivre*; de forte que cette plaque ne touchât point au vinaigre. On la trouvera couverte de verd-de-gris, au bout du même terme. On en fera encore, en mettant une ou plufieurs plaques de *cuivre* fur des pédicules & des grappes de raifin qui commencent à s'aigrir. On convertit la limaille de *cuivre* en *verd-de-gris* de la même maniere. On aura du *verd-de-gris*, fi l'on jette du vinaigre fur des plaques de *cuivre* couvertes d'or battu en feuilles. Il faut jetter fur ces plaques, ainfi que fur la limaille de *cuivre*, du vinaigre à trois ou quatre reprifes, recommençant & les retournant jufqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'elles foient toutes rouillées.

On dit qu'il fe forme de deux efpeces de verd-de-gris dans les mines de Chypre; l'un qui eft attaché aux pierres qui contiennent des particules de *cuivre*; l'autre qui diftille de la cavité d'un rocher, dans les jours caniculaires.

Le premier de ces *verd-de-gris* fe forme en petite quantité, mais il eft excellent. L'autre eft en abondance & d'une trés-belle couleur, mais il eft mélangé de particules pierreufes & d'une mauvaife qualité.

Le *verd-de-gris* fe peut adultérer de différentes manieres; les fuivantes font les plus ordinaires. Les uns y mêlent de la pierre-ponce; d'autres du marbre ou du vitriol: on s'appercevra du mélange de la pierre-ponce & du marbre, en mouillant le pouce de la main gauche, & en écrafant deffus avec le pouce de la droite un petit morceau de *verd-de-gris*; car le *verd-de-gris* fe diffoudra & s'en ira, mais le marbre & la pierree ponce demeureront indiffolubles. Si l'on continue à les mouiller & à les frotter, la couleur verte difparoîtra, & ils deviendront blancs. On peut encore découvrir cette falfification, en mettant fous la dent un petit morceau de *verd-de-gris*. Le *verd-de-gris* pur eft mou, & n'oppofe rien de dur & de réfiftant à la dent; qualités qu'il n'aura point, s'il eft adultéré avec la pierre ponce ou le marbre. Quant au mélange du virriol, on s'en appercevra en frottant une plaque de métal ou une thuile avec le verd-de-gris adultéré, & en mettant cette plaque fur des charbons ardens. Ce qui fera mêlé de vitriol rougira, parce qu'il eft de la nature du vitriol de rougir fur le feu. Dioscoride, *Lib. V. c. 91.*

Oribafe a dit exactement les mêmes chofes d'après Diofcoride.

Du Cuivre brûlé.

L'*Æs uftum* ou *cuivre brûlé*, eft du *cuivre* rouge coupé en petites plaques, & mifes par couches dans un creufet avec du foufre & quelque peu de fel marin, que l'on expofe à un grand feu de charbon. Lorfque le foufre eft brûlé, on retire le *cuivre* qui fe trouve d'une couleur de gris de fer au-deffus, & d'un gris rougeâtre & brillant en-dedans, & fort caffant.

Pour que l'*æs uftum* foit de bonne qualité, il doit être moyennement épais, de la couleur ci-deffus; & lorfqu'on le frotte l'un contre l'autre, il doit donner un rouge de cinabre; ce qu'il ne fera point, à moins que l'on n'y ait ajouté du fel; c'eft le fecret des Hollandois, & c'eft pour cela qu'ils le font plus beau qu'en France.

L'*æs uftum* eft de quelque ufage dans la Medecine, en ce qu'il eft déterfif & efcarotique: mais ceux qui s'en fervent le font rougir au feu jufqu'à neuf fois, & l'éteignent chaque fois dans l'huile de lin; & après l'avoir mis en poudre, ils s'en fervent pour manger les chairs: on appelle cette poudre d'*æs uftum* ainfi préparée, *crocus*, ou fafran de *cuivre*. Pomet.

Le bon *cuivre* brûlé eft rouge, & il prend en le frot-

tant, la couleur du cinabre. Celui qui est noir, est trop brûlé. On le fait avec les clous qu'on tire des vaisseaux qu'on déchire. On met ces clous dans un pot de terre non cuite, avec du sel & du soufre arrangés lit sur lit. On couvre ce pot; on scelle son couvercle dessus avec de la même terre, & on le met dans le fourneau jusqu'à ce qu'il soit parfairement cuit.

Il y en a qui se servent d'alun, au lieu de soufre & de sel.

D'autres font brûler les clous dans le pot pendant plusieurs jours sans soufre & sans sel. Quelques-uns les brûlent avec du soufre seulement: dans ce dernier cas, les clous prennent une couleur de suie. Il y en a qui les frottent d'alun, & qui les brûlent dans un pot de terre non cuite, avec du soufre & du vinaigre. D'autres enfin les mouillent de vinaigre, les font brûler à trois reprises dans un pot de *cuivre*, & les laissent reposer ensuite.

Le meilleur *cuivre* brûlé est celui de Memphis; celui de Chypre lui succede. Il est astringent, desséchant, atténuant, résolvant & détergeant: il conduit les ulceres à cicatrice, il emporte les excroissances aux yeux, il consume celles des chairs, & il empêche les ulceres de s'étendre. Pris dans de l'hydromel, ou en éclegme, ou mêlé avec du miel, il provoque le vomissement. On le lave de même que la cadmie, en changeant l'eau quatre fois par jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'écume. Ses scories lavées de la même maniere, possedent la même vertu, mais dans un degré moindre que le *cuivre* brûlé. Dioscoride, *L. V. c.* 87.

Du verd de Montagne.

Le verd de montagne, ou verd de Hongrie, est une espece de poudre verdâtre en petits grains comme du sable qui se trouve dans les montagnes de Kernausen en Hongrie, qui vont depuis Presbourg jusqu'en Pologne. Il s'en trouve aussi dans les montagnes de la Moravie. D'autres veulent que ce soit ce que les Anciens ont appellé fleur d'airain, qui se fait en jettant de l'eau, ou plutôt du vin sur le *cuivre* de rosette encore rouge, c'est-à-dire, comme il sort du fourneau, & que cette fleur, ou verd de montagne, se reçoit & se trouve attaché à d'autres plaques de *cuivre* froid que l'on expose dessus, en petits grains comme ceux du sable, & que cela se fait par les vapeurs qui s'élevent quand on jette l'eau ou le vin sur le *cuivre* chaud; & c'est ce qui fait que le *cuivre* de rosette que nous avons est si mal uni & si rempli de petites inégalités. D'autres m'ont assuré que le verd de montagne étoit fait avec des lames de *cuivre* dissoutes dans le vin, & qu'il se faisoit à peu près comme le verd-de-gris. Mais comme je n'ai pu en savoir davantage, je dirai qu'on doit choisir le sec, haut en couleur, bien grenu, c'est-à-dire, sableux, ce qui est la marque du verd de montagne naturel, & le différencie d'avec l'artificiel, que quelques-uns font en pulvérisant du verd-de-gris, & en y mêlant quelque peu de blanc de céruse.

Le verd de montagne n'a d'usage que dans la peinture, principalement pour peindre en verd d'herbe; c'est pourquoi presque toute la peinture verte qui représente des jardins, est faite de verd de montagne.

Comme le verd de montagne est une marchandise qui vient de différens endroits, c'est par cette raison qu'on en voit de plusieurs sortes & à différens prix. Ceux qui en auront besoin ne s'attacheront pas au bon marché, pourvu qu'il soit de la qualité que j'ai dit. Pomet.

De la fleur de Cuivre.

La fleur de *cuivre Officin.* n'est autre chose que du *cuivre* réduit en petits grains comme la semence de millet. On la retire du *cuivre* en fusion, sur lequel on jette de l'eau froide; elle nage à sa surface; on la recueille, & on s'en sert pour différens usages. Geoffroi.

La fleur de *cuivre*, que quelques anciens ont appellé ψῆγμα, ou *le reste des clous*, est bonne, quand elle est friable, d'une couleur jaune, après avoir été frottée, semblable à la graine de millet, petite, pesante: elle est peu brillante, lorsqu'elle n'est point mêlée de limaille de *cuivre*, ce avec quoi on l'adultere souvent. On reconnoîtra cette falsification, en en mettant sous la dent, car la limaille la quittera & s'étendra sous la dent. Voici comment on la ramasse. Lorsque le *cuivre* est en fusion & qu'il coule du fourneau par les rigoles qu'on lui a préparées, dans le lieu destiné à le recevoir: alors les ouvriers qui travaillent à rafiner les métaux, jettent dessus de l'eau fraîche pour le refroidir. Le métal ardent se condense par la chute subite de l'eau fraîche, pétille, jaillit & jette, pour ainsi dire, la fleur.

Elle est astringente & elle réprime les excroissances. Elle dissipe de dessus la prunelle de l'œil, les taies qui peuvent obscurcir la vue; elle est très-corrosive. Donnée au poids de douze grains, elle chasse les humeurs grossieres. Elle consume les excroissances charnues aux narines & à l'anus. Prise dans du vin, elle arrête les évacuations immodérées. La blanche réduite en poudre & soufflée dans l'oreille par un petit tuyau, est capable de remédier à une surdité invétérée; & appliquée avec du miel, elle dissipe le gonflement de la luette & des amygdales. Dioscoride, *L. V. c.* 88.

Pline fait le même éloge de la fleur de cuivre, d'après Dioscoride.

De l'écaille de cuivre.

L'écaille de *cuivre Officin.* differe peu du *cuivre* brûlé; car ce sont des particules de *cuivre* brûlé qui s'en détachent, lorsqu'on le frappe avec le marteau. Cette écaille, ou à sa place la limaille de laiton pulvérisée avec le soufre & la racine d'iris de Florence, mise dans les souliers, arrête l'odeur puante des piés, mais ce n'est pas toujours sans danger. Car si on arrête imprudemment cette sueur fétide, il survient quelquefois des maux plus funestes. Geoffroi.

Celle qui est faite en Chypre dans les boutiques où l'on travaille le *cuivre*, épaisse & connue sous le nom d'*hélitis*, est la meilleure. Celle qui vient du travail des ouvrages en *cuivre*, peu épaisse & presque sans consistance, ne vaut rien, ou du moins passe pour ne rien valoir. Ainsi, laissant celle-ci, on choisira l'autre qui est épaisse & d'un jaune foncé. Si on la mouille avec du vinaigre elle se tournera en rouille.

Elle est atténuante. Elle réprime & elle arrête le progrès des ulceres phagédeniques, elle les fait suppurer & cicatriser. Prise dans l'hydromel, elle purge le phlegme: Quelques-uns la donnent dans de la farine, sous la forme de pilules. On la compte entre les collyres ou remedes pour les yeux, car elle dissipe la dureté des paupieres, & elle en desseche les fluxions.

On la lave de la maniere suivante: Mettez une demie livre d'écaille de *cuivre*, seche & nettoyée de toutes parties hétérogenes, dans un mortier avec de l'eau. Agitez l'eau avec la main, jusqu'à ce que l'écaille soit descendue au fond de l'eau. Enlevez ce qui surnagera. Jettez cette premiere eau. Prenez ensuite un petit verre ou la douzieme partie d'une pinte d'eau de pluie, & jettez-la sur l'écaille que vous frotterez contre le mortier avec le plat de la main, comme si vous la vouliez réduire en poudre. Lorsque l'eau commencera à devenir visqueuse, remettez dessus un autre petit verre d'eau. Recommencez cette opération six fois, c'est-à-dire jusqu'à ce que vous ayez versé une demi-pinte d'eau sur l'écaille que vous frotterez contre le mortier pendant tout ce tems avec force. Alors prenez l'écaille dans votre main & frottez-la vivement contre les parois du mortier: mettez ensuite tout ce qui est humecté dans cette opération, dans un vase de *cuivre* rouge. Voilà ce qu'on peut proprement appeller la fleur de l'écaille; cette fleur a beaucoup de vertus, & elle est très-efficace dans les maladies des yeux. Ce qui reste après cela ne vaut presque rien. Cependant on peut continuer de le laver, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de viscosité; le couvrir ensuite avec un linge propre; le laisser reposer pendant deux jours; jetter l'eau qui sera dessus & après qu'il sera suffisamment sec,

l'enfermer dans une boite pour s'en servir dans le besoin. DIOSCORIDE, *L. V. c.* 89.

Les principaux médicamens préparés avec le *cuivre* sont, le précipité verd, dont on trouvera la description parmi les préparations du mercure, & l'*ens veneris* de M. Boyle, qu'on prépare de la maniere suivante.

Prenez *du colcothar de vitriol bleu de Hongrie, ou du cuivre bien calciné & bien lavé, deux dragmes; de sel ammoniac, quatre dragmes.*

Mêlez exactement & sublimez trois fois les fleurs, les cohobant sur le *caput mortuum*. La dose est depuis un grain jusqu'à six. Boyle le recommande dans le rachitis, & on le vante comme un excellent remede dans la gonorrhée invétérée.

On prépare une teinture bleue avec le cuivre, le sel ammoniac & l'eau de chaux, que l'on appelle collyre bleu. Il sert pour les maladies des yeux, pour arrêter les gonorrhées & pour déterger & dessécher les ulceres.

On prépare un collyre excellent pour les cataractes commençantes, les taies, le larmoyement involontaire, & la plupart des maladies des yeux, en faisant infuser pendant une nuit des lames de *cuivre* dans de l'eau de chaux ou seule, ou à laquelle on aura ajouté de l'esprit de sel ammoniac. LEMERY.

Les Chymistes croient que le *cuivre* contient un soufre rouge, que Van-Helmont appelle feu de Venus & soufre des Philosophes, propre pour faire vivre longtems. Ils font tous leurs efforts pour le tirer de ce métal, pour deux raisons, 1°. Pour avoir un excellent remede contre toutes les maladies & un puissant anodyn dans les douleurs. 2°. Pour dépouiller le *cuivre* de sa teinture rouge, & pour le changer en un métal blanc & très-approchant de l'argent : mais nous ne reconnoissons aucun autre soufre dans le *cuivre*, excepté une substance bitumineuse ou inflammable qui est commune à tous les métaux, & telle que celle qui se trouve dans tous les mixtes inflammables; c'est pourquoi c'est à tort qu'ils lui donnent tant d'éloge. La couleur rouge du *cuivre* ne vient pas du soufre, mais de la terre; c'est donc en vain qu'ils assurent qu'ils ont tiré du *cuivre* un soufre rouge, dans les différentes teintures qu'ils en ont faites. Car ces teintures ne sont autre chose que du cuivre divisé en des parties très-fines qui nagent dans divers menstrues sous différente couleur; ce que l'on peut démontrer facilement par la précipitation de ces couleurs. C'est aussi en vain qu'ils disent que le *cuivre* a été dépouillé de son habit rouge, & qu'il a été blanchi en le dépouillant de son soufre rouge. Car le *cuivre* ainsi préparé ne devient pas blanc, parce qu'il a perdu son soufre, mais à cause de l'union d'une terre blanche qui est contenue dans les sels alkalis, comme le savant Becher l'a fort bien observé. GEOFFROY.

Dissolution du cuivre *par le vinaigre distillé, de Boerhaave*

Prenez un large vaisseau de verre, dont l'ouverture soit aussi fort large; adaptez-y le chapiteau d'un alambic. Mettez dans ce chapiteau des plaques de *cuivre* fort minces, disposées de façon qu'elles puissent se tenir un peu droites, sans tomber, & rangées tout autour des bords de sa partie concave. Mettez du vinaigre dans le vaisseau, & le vaisseau sur un feu de sable, ajustez dessus le chapiteau avec les plaques de cuivre, appliquez-y un récipent, & distilez pendant douze heures à un feu modéré. Alors le vinaigre passera teint en verd; & si l'opération est poussée pendant un tems suffisant, toute la substance du *cuivre* sera dissoute. La liqueur ainsi préparée, filtrée & épaissie à une chaleur modérée, prendra la couleur de l'émeraude; mais son odeur sera désagréable, & la plus petite goutte sera un émétique puissant. Les plaques étant séchées donnent une rouille ou fleur de *cuivre*, mais qui n'est point le vrai verd-de-gris de *cuivre*, il se fait seulement à Montpellier, de la maniere que nous l'avons décrit plus haut.

Si le verd-de-gris ordinaire qu'on vend chez les Apothiquaires est mis en ébullition dans un vaisseau bien fermé avec du vinaigre pur distillé, jusqu'à ce que la teinture en soit extraite; si l'on ôte ce vinaigre, qu'on en remette de nouveau & qu'on fasse bouillir derechef ce mélange, répétant toute cette opération jusqu'à ce que le vinaigre ne soit plus teint; il restera une grande quantité de matiere indissoluble; ce qui démontre qu'il y a quelque matiere étrangere mêlée avec le verd-de-gris commun, & qu'il est adultéré. Si l'on dépure par la filtration toutes ces liqueurs teintes & qu'on les distile, jusqu'à ce qu'il en reste seulement une quatrieme partie, on aura une très-forte liqueur de *cuivre*.

On voit par cette opération, combien est grande la solubilité du *cuivre*, & quelle est l'origine du *verd-de-gris*. Comme le *cuivre* devient promptement verd par le moyen des acides, cela nous fournit une méthode de découvrir ce métal, lorsqu'il est mêlé avec de l'argent, auquel cas il est excessivement émétique & purgatif. Si on touche avec la liqueur dont nous avons parlé, les ulceres aqueux, sanieux & virulens, elle les resserrera, les desséchera & les nettoyera jusqu'au vif.

Dissolution du cuivre *par le sel ammoniac.*

Mêlez trois parties de sel ammoniac, avec une partie de limaille de cuivre le plus pur. Versez dessus quatre parties d'eau pure.

Mettez ce mélange dans une cucurbite faite exprès. Séchez-le sur un feu modéré, & faites-le dissoudre derechef à l'air. Répétez cette résolution & cette dissolution plusieurs fois, & vous aurez enfin une dissolution entiere de cuivre. Faites bouillir ce mélange dans de l'eau, filtrez-le & épaississez-le un peu, & vous aurez une teinture bleue. Si selon la méthode de l'art, vous la crystallisez, vous aurez de fort beaux crystaux de *cuivre*.

Cette opération montre comment le *cuivre* & les sels agissent l'un sur l'autre; cette liqueur est le fameux antiépileptique pour les enfans. Si on leur en donne quelques gouttes à jeun dans de l'hydromel, elle operera par les selles, elle excitera des nausées & elle produira des effets considérables sur leur estomac foible & languissant, en le picotant & en chassant les eaux & les glaires qu'il pourroit contenir; elle agira aussi dans les intestins & y tuera les vers. On peut donc dissiper avec ce remede quelques mauvaises affections du corps, & guérir quelques especes d'épilepsies.

Dissolution du cuivre *par l'eau-forte.*

Mettez une petite quantité de limaille très-fine de *cuivre* pur dans de l'eau-forte commune ou dans de l'esprit de nitre. Il y aura sur le champ une violente effervescence, qui donnera une fumée rouge, & au bout d'un moment la liqueur prendra une belle couleur verte. Procédez de cette maniere jusqu'à ce que la portion de *cuivre* que vous y jetterez n'augmente plus la couleur verte. Lorsque le repos aura dépuré la liqueur, filtrez-la & l'évaporez à la moitié.

Nous voyons par-là l'effet de l'acide du nitre sur le *cuivre*. Cette teinture est émétique prise en très-petite quantité. Elle tue tous les insectes. Si on la mêle dans une grande quantité d'eau, elle détruit très-promptement les puces & les poux, tant les poux ordinaires & de l'espece commune, que ceux qui sont plats & qui viennent sur le pubis. Elle produit sur les ulceres les mêmes effets que le vinaigre de *cuivre*. Il faut s'en servir avec précaution.

Dissolution du cuivre *par l'eau régale.*

Jettez de la limaille de *cuivre* dans de l'eau régale ou de l'esprit de sel. Procédez comme dans l'opération précédente & l'effet sera le même.

D'où il paroît que l'eau régale & l'eau-forte dissolvent également le *cuivre*. C'est sans trop de fondement que quelques Chymistes supposant entre elles de la diversité, ont cherché des raisons pourquoi l'une dissolvoit l'or seulement, & l'autre l'argent. Cela vient moins de leur diversité, que de la diverse disposition de ces corps, relativement à chacune de ces liqueurs. Il n'y a que l'expérience qui puisse nous éclairer sur cette disposition. C'est avec aussi peu de fondement qu'ils assurent une ressemblance entre les métaux, de ce qu'ils sont dissous dans les mêmes menstrues. La bonne Chymie procede lentement dans les questions de cette nature, & elle ne se jette point dans des jugemens si généraux, sans être bien appuyée sur l'observation.

Dissolution du cuivre *par un alkali volatil.*

Versez sur une dragme de limaille de *cuivre* mise dans un vaisseau bien propre, douze fois autant d'un bon esprit alkali de sel ammoniac; fermez le vaisseau. Agitez-le fréquemment, & vous aurez d'abord une teinture d'azur & ensuite d'un violet extremement beau. Versez la teinture. Jettez derechef de l'esprit sur le reste de la limaille. Vous dissoudrez par ce moyen tout le *cuivre* peu à peu, & vous le convertirez en teinture.

Si la limaille de *cuivre* est humectée avec trois fois autant d'huile de tartre, *per deliquium*, ensuite digérée, séchée & dissoute de nouveau, en répétant plusieurs fois cette opération, faisant ensuite bouillir la liqueur, la filtrant & l'épaississant, on aura une autre dissolution du *cuivre*, mais d'une nature fixe.

La teinture volatile alkaline contient la substance du *cuivre* dissous. Si on en prend à jeun dans un peu d'hydromel, & qu'on se promene après en avoir pris, commençant d'abord par trois gouttes & augmentant dans la suite la dose de trois autres gouttes tous les matins, jusqu'à quatre fois, usant de la derniere dose pendant quelques jours, elle est apéritive, elle atténue, elle échauffe, & on trouvera que c'est un très-prompt & très-puissant diurétique. Boerhaave dit avoir guéri parfaitement & avec ce remede seul, un homme malade d'une hydropisie ascite, qui rendit une si prodigieuse quantité d'eau, qu'elle sortoit de son corps comme d'un robinet ouvert. Les tégumens de l'abdomen lui devinrent si flasques après cette évacuation, qu'on pouvoit les doubler les uns sur les autres. Il lui ordonna ensuite un régime restaurant & desséchant; & ce malade revint en santé & continua de se bien porter pendant plusieurs années. Cela, dit-il, lui étant arrivé, lorsqu'il commençoit à exercer la Medecine, l'encouragea beaucoup. Mais ayant éprouvé le même remede dans des cas qui lui paroissoient tout semblables au premier, le défaut de succès rabattit beaucoup sa confiance, & lui apprit que la nature avoit grande part dans tous ces évenemens extraordinairement heureux. Je suis convaincu, ajoute-t'il, qu'entre les différentes sortes d'hydropisies, il y en a beaucoup qu'on peut guérir par des méthodes entierement différentes, & qu'il y en a qu'on ne peut point guerir du tout. La teinture précédente toutefois peut être regardée comme un bon remede dans les maladies où il y a de l'acreté, des eaux, de la foiblesse, du froid, des glaires & de la pituite. La dissolution du *cuivre* dans tous les sels acides, alkalins & composés, manifestes ou cachés, paroît, à en juger par l'expérience, extremement facile, puisque l'huile exprimée des olives, l'huile distilée de térébenthine & d'autres qui contiennent un acide caché, prennent une couleur verte, étant mises en digestion avec du *cuivre*, & deviennent de quelque utilité dans les cas où la Medecine & la Chirurgie emploient les dissolutions de *cuivre*. BOERHAAVE. *Chymie.*

Je me suis étendu fort au long sur le cuivre, afin que ceux à qui il convient de connoître toutes les parties de la matiere médicale, ne puissent pas être accusés de l'ignorance que Pline attribue aux Medecins de son tems à cet égard. Cet Auteur dit en parlant des récrémens de cuivre, que les Medecins ne sont point instruits de la maniere de les préparer, que la plupart d'entre eux ne les connoissent même pas, & qu'ils sont par cette ignorance incapables de composer la plupart des médicamens; ce qui toutefois n'est pas moins de leur fonction que de les ordonner. Aussi, ajoute-t-il, au lieu de travailler à acquérir les connoissances qui leur manquent, s'ils rencontrent dans les Ouvrages des autres quelques médicamens qu'ils aient en fantaisie d'éprouver, ils sont forcés de s'en rapporter à des Apothiquaires, (*Seplariæ*) qui les falsifient au grand préjudice du malade, & de se contenter de vieux onguens, de vieilles emplâtres, de mauvais collyres, & du rebut des drogues.

Quiconque connoît un peu la maniere dont sont formés nos Medecins, ne sera pas tenté de leur appliquer le reproche que Pline fait ici aux Medecins de son tems; & nous avons beaucoup d'Apothiquaires qui ne manquent ni de lumieres ni de bonne foi. Ils ont profité des occasions qu'ils ont eues d'acquérir des connoissances, & leur probité en est devenue d'autant plus utile au public.

Il falloit de deux choses l'une, ou que l'ignorance que Pline reprocbe aux Medecins de son tems fût générale parmi eux, ou que par haine contre quelque particulier, il ait avec plus de méchanceté que de justice, étendu sur tout le corps une censure qui ne convenoit qu'à quelques membres.

ÆSA

ÆSALO. Αἰσάλων. C'est le nom d'un petit oiseau de proie, que nous appellons *Emerillon*. Aldrovandi & Aristote en ont fait mention. On ne lui attribue aucune propriété médicinale. Et je ne sai pourquoi Castelli en a parlé dans son Dictionnaire. C'est un des oiseaux qu'il étoit défendu aux Juifs de manger.

ÆSC

ÆSCHOS. Αἶσχος. Difformité du corps en général ou d'un membre en particulier. CONSTANTIN. CASTELLI.

ÆSCHRION. Medecin de la Secte empyrique dont nous ne savons rien, sinon qu'il étoit extremement versé dans la connoissance de la matiere médicale, & qu'il eut part à l'instruction de Galien qui nous a laissé la description d'un remede contre la morsure d'un chien enragé, qu'il tenoit de lui, & qu'il estime très-efficace.

Voici la maniere de préparer ce remede:

Prenez *des cendres d'écrevisses brûlées vives dans un vaisseau de cuivre rouge, dix parties,*
de gentiane, cinq parties,
d'encens, une partie.

Que le malade prenne de ces ingrédiens mêlés dans de l'eau une bonne cuillerée pendant quarante jours de suite. Si on n'a point usé de ce remede immédiatement après qu'on a été mordu; il faudra en doubler la dose & appliquer en même-tems sur la plaie une emplâtre de poix *brutia*, d'opopanax, & de vinaigre, faites de la maniere suivante:

Prenez *de poix brutia, une livre,*
d'opopanax, trois onces,
Du plus fort vinaigre, une pinte d'Italie.

Galien

Galien dit que sa confiance en ce remede venoit de ce qu'il n'avoit jamais vû périr aucun de ceux qui en avoient usé. *Æschrion* choisissoit, pour brûler ses écrevisses, le tems du lever de la canicule, lorsque le soleil étoit entré dans la constellation du lion, trois jours après la pleine lune ou le dix-huitieme de la lune.

ÆSCHYNOMENOS, de αἰσχυνόμενος; *pudibundus*, honteux. On désigne par cette épithete le genre des plantes que nous appellons en François *sensitives*; comme si elles donnoient quelques marques de sentiment. La contexture de ces plantes est si foible & si tendre, que pour peu qu'on les touche ou qu'on les presse avec la main, elles resserrent leurs feuilles & leurs fleurs, comme si elles avoient été sensibles à ce mouvement. *Diction. de* MILLER.

ÆSCULAPIUS, *Esculape*. On a débité sur le compte de ce grand Médecin un si grand nombre de fables, qu'il est presque impossible maintenant de les séparer de la vérité avec laquelle elles se sont, pour ainsi dire, alliées. Cicéron dit qu'il y a eu trois Esculapes.

Le premier qui est adoré en Arcadie, étoit fils d'Apollon. Il est l'inventeur de la sonde & du bandage.

Le second, qui étoit frere du second Mercure, fut foudroyé par Jupiter & inhumé à Cynosure dans le Peloponese.

Le troisieme étoit fils d'Arsippus & d'Arsione. Il inventa la purgation, & il arracha le premier des dents.

M. le Clerc prétend qu'il n'y a eu qu'un *Esculape*, qui a été Phénicien, ou plutôt neveu de Chanaan, qu'il dit être le même que Hermès; ou que s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même profession chez les Grecs, il n'a dû sa réputation qu'à l'erreur dans laquelle on est tombé en le confondant avec le Phénicien.

Les Egyptiens rapportent qu'*Esculape* apprit la Medecine d'Hermès, qu'ils regardent comme l'inventeur de la Medecine; & si l'on en croit Sanchoniathon (voyez *Eusebe*) *Esculape* & Hermès étoient cousins germains. Car Saduc ou Sadoc frere de Misor, pere d'Hermès, eut premierement sept fils qu'on nomma *Dioscures*, *Cabyres* ou *Corybantes*, & un huitieme qui fut *Esculape*, dont la mere étoit une des filles de Saturne & d'Astarté. Cette généalogie rend vraisemblable l'opinion de ceux qui veulent qu'*Esculape* ait appris la Medecine d'Hermès. Au reste, il paroît par le même Auteur dont on tient ce qu'on a déja dit, que toute cette famille s'étoit appliquée à l'étude de la Medecine; car Sanchoniathon ajoute que les Cabyres eurent des enfans qui rechercherent les vertus des plantes, qui trouverent des remedes contre la morsure des animaux venimeux, & qui se servirent d'enchantemens dans la cure des maladies.

On lit dans les Auteurs Orientaux qu'*Esculape* fut disciple d'Edris, & les Chrétiens d'Orient ont une tradition par laquelle il paroît qu'Enoch ou Edris est le même que celui que les Egyptiens ont appellé Trismégiste.

On croiroit volontiers sur ce que les Auteurs Orientaux nous racontent d'*Esculape*, qu'il donna naissance à l'idolâtrie, en cette maniere: *Esculape*, disent-ils, après la mort d'Edris ou d'Enoch, éleva à l'instigation du Diable, une statue à son Maître & son Bienfaiteur, qu'il représenta avec une branche de guimauve à la main; il visitoit souvent cette statue à laquelle il paroissoit rendre des honneurs extraordinaires. Cette superstition passa d'*Esculape* à ses successeurs. On éleva d'autres statues à l'imitation de la sienne; & de-là vint l'Idolâtrie.

Voilà tout ce que nous savons de l'*Esculape* Egyptien ou Phénicien: quant à celui des Grecs, nous en savons beaucoup plus de choses, mais toutes très-fabuleuses, & conséquemment très-incertaines; les Grecs ayant eu la manie d'enlever aux Egyptiens leur Mithologie, & de la déguiser par des fictions & des allégories, pour se l'approprier.

Cet *Esculape* passe pour fils d'Apollon & de Coronis, ou selon d'autres, d'Arsinoé, fille de Leucippe, Roi de Messenie; quant à Coronis, elle étoit fille de Phlegias, Roi des Lapithes. Voici quelques circonstances de la naissance d'*Esculape*, selon Pausanias: « Coronis » enceinte d'Apollon, allant avec son pere dans le Pé» loponese, accoucha d'un fils sur le territoire d'Epi» daure où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'é» tant apperçu que son chien & une de ses chevres » manquoit au troupeau, se mit à les chercher, & il » les trouva auprès de cet enfant. La chevre lui don» nant la mamelle, & le chien faisant le guet. Et comme » il vit de plus que cet enfant étoit environné d'un feu » céleste, il conçut pour lui une grande vénération. »

D'autres comptent cette naissance autrement; mais elle n'en est que plus miraculeuse. Ils disent que » Coronis étant grosse d'Apollon, n'avoit pas laissé » que d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien » nommé Ischies, qu'Apollon en fut si irrité qu'il en» voya Diane sa sœur à Lacerie Ville de Thessalie où » demeuroit Coronis, pour y attirer la peste; que Co» ronis mourut de cette peste, & que lorsqu'elle fut » étendue sur le bucher, le Dieu se souvenant du pré» cieux gâge qu'elle portoit dans son sein, y accourut, » tira l'enfant du milieu des flammes, le porta au » Centaure Chiron, & le chargea de son éducation. » PINDARE.

On a débité sur la naissance d'*Esculape* beaucoup d'autres fables dont nous faisons grace au Lecteur. Plusieurs contrées se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour; c'est assez la coutume des Grecs, par rapport à leurs Personnages illustrés. Mais on convient unanimement qu'il fut élevé sous la direction du Centaure Chiron, & que par les secours & les leçons d'Apollon son pere, il posséda l'art de guérir les maladies à un haut point de perfection; que sa supériorité dans cet art lui mérita des autels, & qu'il fut mis au nombre des dieux, après avoir rendu de grands services aux hommes, en guérisant ceux qui imploreront son assistance, des ulceres, des plaies, des fievres, & des maladies cruelles dont ils étoient attaqués, par des enchantemens, des potions lénitives, des incisions & des remedes appliqués à l'extérieur. Ce fut par la grande connoissance qu'il avoit dans toutes les parties de la Medecine, qu'il fut trouvé digne d'accompagner dans la périlleuse entreprise des Argonantes, cette troupe de Héros à qui l'on a donné ce nom.

Les Grecs ne renoncerent pas à leurs hyperboles dans ce qu'ils écrivirent d'*Esculape*; ils l'ont traité avec les mêmes exagérations que les autres Personnages qui ont illustré la Grece, & dont ils nous ont transmis les éloges. Selon eux, *Esculape* ne guérissoit pas seulement les Peuples des plus dangereuses maladies, mais il avoit encore le pouvoir de ressusciter les morts. Ils citent là-dessus un grand nombre d'exemples. Hyppolite fut le dernier à qui il rendit la vie. Car la fable ajoute que sur la plainte que fit Pluton, que si on laissoit faire ce Medecin, personne ne mourroit plus, & que les enfers seroient bien-tôt deserts; Jupiter tua *Esculape* d'un coup de foudre, & avec lui Hyppolite qu'il avoit ressuscité; mais qu'à la sollicitation d'Apollon, il fut placé entre les astres sous le nom d'*Ophiucus*.

Il laissa deux fils Machaon & Podalirius, dont Homere a fait tant d'éloges. La femme d'*Esculape* s'appelloit *Epione*, selon d'autres *Higeia* ou *Lampetia*. Il eut pour filles *Æglé*, *Panacea*, *Jason*, *Remé*, & *Aceso*. On fait encore mention d'une autre qu'on appelle *Eriopis*. On dit qu'elles s'appliquerent toutes à l'étude de la Medecine.

Après la mort d'*Esculape*, on lui éleva tant dans la Grece, que dans les colonies Greques un grand nombre de Temples. Schulze en compte après Pausanias, & d'autres Auteurs, jusqu'à soixante-trois. Les peuples y accouroient de toutes parts pour être guéris des maladies dont ils étoient attaqués, ce que l'on faisoit apparemment par des moyens fort naturels, mais

qu'on déguisoit par mille cérémonies aux malades qui ne manquoient pas d'attribuer à la protection miraculeuse du Dieu, ce qui n'étoit qu'un pur effet de l'habileté des Prêtres.

Les Romains, qu'on pourroit appeller les Copistes de la superstition & de l'idolâtrie des Grecs, éleverent un Temple à *Esculape* dans l'Isle du Tibre, l'occasion en fut très-extraordinaire au récit d'Aurelius Victor.

Rome & le territoire qui l'environnoit étoient ravagés par la peste. Dans cette désolation, on envoya dix Ambassadeurs à Epidaure avec Q. Ogulnius à leur tête, pour inviter *Esculape* à venir au secours des Romains. Les Ambassadeurs étant arrivés à Epidaure, comme ils s'occupoient à admirer la statue extraordinaire d'*Esculape*, un grand serpent sortit de dessous son autel & traversant le Temple, il alla dans le vaisseau des Romains, & entra dans la chambre d'Ogulnius. Les Ambassadeurs comblés de joie à ce présage, mirent à la voile, & arriverent heureusement à Antium, où les tempêtes qui s'éleverent alors, les retinrent pendant quelques jours. Le serpent prit ce tems pour sortir du vaisseau; & il alla se cacher dans un Temple situé dans le voisinage, qui étoit dédié à *Esculape*. Le calme étant revenu sur la mer, le serpent rentra dans le vaisseau, & les Ambassadeurs continuerent leur voyage. Mais lorsqu'ils furent arrivés dans l'Isle du Tibre, le serpent quitta pour la seconde fois le vaisseau & s'avança sur le rivage, où on lui bâtit un Temple & la peste cessa.

Pline dit qu'on bâtit le Temple d'*Esculape* en cet endroit par une espece de mépris pour l'art qu'il avoit inventé, comme si les Romains avoient envoyé à Epidaure une Ambassade solennelle à dessein d'injurier le Dieu dont ils avoient alors besoin.

Plutarque a rendu une meilleure raison, au jugement de M. le Clerc, du choix que l'on faisoit de certains lieux pour y bâtir les Temples d'*Esculape*. Il a pensé que celui des Romains & presque tous ceux de la Grece, avoient été situés sur des lieux hauts & découverts, afin que les malades qui s'y rendoient, eussent l'avantage d'être en bon air.

Il n'y a point de doute que ce ne fût à l'imitation des Grecs que les Romains placerent le Temple d'*Esculape* hors de leur Ville. Et l'on pourroit apporter une raison beaucoup meilleure que celle de Plutarque, de la préférence que les Grecs donnerent à cette situation: ils avoient éloigné le Temple d'*Esculape* des Villes, de peur que la corruption occasionnée par la foule des malades qui s'adressoient aux Prêtres de ce Dieu pour être guéris, ne passât dans les lieux qu'ils habitoient, si les Temples en avoient été voisins, ou qu'ils n'eussent respiré un air empesté par la même cause, s'ils avoient été élevés dans les villes mêmes.

que n'imitons nous la prudence salutaire des grecs et des romains! Des milliers de victimes qui trouvent un tombeau dans nos hôpitaux esculapiens y trouveraient un asile vraiment salutaire —

On voyoit dans le Temple d'Epidaure la statue d'*Esculape*; elle étoit composée partie d'or & partie d'ivoire & elle avoit été sculptée par le fameux Thrasimede. Elle étoit d'une grandeur extraordinaire. Le Dieu étoit représenté assis sur un throne, tenant d'une main un bâton, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un dragon, avec un chien à ses piés. Pausanias dit que ce chien étoit mis aux piés d'*Esculape*, parce qu'un chien l'avoit gardé lorsqu'il fut exposé, comme on l'a dit ci-dessus: mais on ne pourroit-on pas penser, dit M. le Clerc, que ce chien étoit l'embleme de la sagacité, si nécessaire à un Medecin.

On représentoit encore *Esculape* avec une verge de pin à la main, & un serpent à ses piés; ce serpent se trouvoit particulierement sur le territoire d'Epidaure, il lui étoit consacré. Ce n'étoit point un animal dangereux. On en nourrissoit quelques-uns dans son Temple. Le bâton qu'on lui mettoit à la main en étoit pour l'ordinaire entortillé.

Quelquefois on mettoit un coq à ses piés pour symbole de la vigilance, d'autre fois un aigle, embleme du jugement ou de la longue vie. L'aigle étoit ordinairement à sa droite, & à sa gauche c'étoit une tête de bélier, qui marquoit les songes & les divinations.

Dans plusieurs médailles *Esculape* se voit accompagné d'une petite figure représentant un jeune homme couvert d'une robe à capuchon. M. Spon a prétendu que c'étoit un embleme de la maladie, qui est l'objet de la Medecine, parce que chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour se couvrir, au lieu que ceux qui se portoient bien, alloient tête nue. On appelloit ce jeune garçon ou ce petit homme *Telesphore*, *Acesius*, *Evamerion*, ou comme M. le Clerc le remarque, OB.

Ce que ce dernier a dit là-dessus est trop curieux pour être omis. Je finirai donc par là le fabuleux de la vie d'*Esculape*.

M. Patin rapporte une médaille frappée à l'honneur de l'Empereur Adrien, (peut-être à cause de la connoissance qu'il avoit de la Medecine,) où l'on voit d'un côté *Esculape* avec *Hygeia*, & de l'autre *Telesphore*, avec cette inscription autour.

ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ.

Et tout auprès du *Telesphore*, il y a ces lettres OB. Ce savant Antiquaire & Medecin, explique les premiers mots de cette maniere, *Pergamenorum sub Cephalione*, ajoutant en caractere italique *Telesphorus*. Il dit ensuite après Pausanias, que *Telesphore* étoit une divinité des Pergameniens qui avoit été ainsi nommée par le commandement de l'Oracle, & que quelques-uns traduisoient ce mot par celui de *devin* ou de *ventriloque*. Cette explication, dit M. le Clerc, m'a fait croire que *Telesphore* & OB étoit une même chose, trouvant d'ailleurs ce dernier nom aussi traduit par celui de *devin* ou d'esprit ventriloque.

Voici comme en parle Selden. On traduit ordinairement le mot OB, par celui de *pithon* ou de *magicien*: mais OB étoit un esprit ou un démon qui donnoit ses réponses, comme si les paroles étoient sorties des parties que l'honnêteté ne permet pas de nommer, on quelquefois de la tête, & quelquefois des aisselles; mais d'une voix si basse, qu'il sembloit qu'elle vînt de quelque cavité profonde, comme si un mort avoit parlé dans le tombeau, ensorte que celui qui le consultoit, ne l'entendoit souvent point du tout, ou plutôt entendoit tout ce qu'il vouloit. Selden ajoute peu après ce qui suit. Voyez l'histoire de Samuel dont la figure fut montrée à Saül par une femme, des parties honteuses de laquelle OB parloit, ou étoit censé parler. L'Ecriture dans le premier Livre de Samuel, *chap.* 38. appelle cette femme *Pithoniße* ou *Ventriloque*, comme traduisent les Septantes, une femme qui avoit OB. De-là vient que Saül lui parle ainsi. Prophétise-moi, je te prie, par OB; ce que les Septantes ont traduit, prophétise-moi par le Ventriloque. OB étoit donc un esprit qui parloit du ventre.

Voilà ce qu'on lit dans M. le Clerc. Le mot hébreu est אוב, OB, que les Septantes on rendu par ἐγγαστρίμυθος & nos Traducteurs par esprit familier; ainsi il ne peut y avoir de contestation sur la signification de ce mot.

Buxtorf interprete le mot hébreu OB, par celui de *python*, ou d'esprit qui rend des réponses par quelque puissance diabolique, & qui travaille à éloigner les hommes de Dieu, *Levit.* XIX. 31. & XX. 27. Il remarque que OB signifie encore en hébreu, *bouteille*, *Job.* XXXII. 19. Ce qui a fait dire à Aben-Esra, qu'on l'avoit transporté par métaphore, à un esprit qui enfloit le ventre de celui qui en étoit possédé, comme une bouteille, & rendoit ses oracles par cette partie, d'où le possédé étoit appellé ἐγγαστρίμυθος.

Je remarquerai à cette occasion qu'il y a eu des gens de nos jours, qui savoient ménager leur voix de façon qu'elle paroissoit sortir de quelque endroit hors d'eux, soit éloigné de leur corps, soit voisin, & cela d'un ton tel que celui de l'OB décrit par Selden. Il y avoit aux environs de Londres un garçon âgé de vingt-cinq ans,

qu'on appelloit en Anglois *The Speaking-Smith*, ce qui revient à *Voci-faber* qu'on ne peut rendre en françois, qui possédoit ce talent dans une grande perfection. Il ne lui eût pas été difficile de se faire passer pour sorcier parmi la populace : mais il se contentoit d'effrayer des portiers, des charetiers & d'autres gens de cette espece, qui ne connoissoient point son savoir ; & que leurs amis mettoient à dessein dans la compagnie de cette espece d'OB. Il parut encore, il y a une dixaine d'années, quelqu'un qui avoit le même art, mais dans un degré moins parfait. Je me souviens d'avoir vu plusieurs fois ce dernier dans la Province. Mais j'ai entendu parler d'une femme qui parcouroit l'Angleterre en mendiant, en comparaison de laquelle, ceux dont je viens de parler, n'étoient que des ignorans ; elle paroissoit s'entretenir avec plusieurs personnes à la fois, & elle faisoit croire aux peuples idiots, que ses interlocuteurs étoient son mari & ses enfans, qu'elle avoit perdus, il y avoit plusieurs années. J'ai avancé plus haut qu'il ne tenoit qu'au premier de ces especes de Ventriloques, de passer pour sorcier parmi la populace : je dis plus ; je suis convaincu qu'avec un peu d'adresse, il en auroit imposé dans un siecle ignorant, & s'il fût mort avec son secret; je ne doute point que la femme qui en savoit beaucoup plus que lui, n'eût eu le même succès dans un siecle éclairé.

Mais pour revenir à l'histoire d'*Esculape*, sans avoir aucun égard pour les recits fabuleux dont la Théologie des Grecs est remplie sur son compte, je penserois volontiers que c'étoit un Phénicien qui ayant étudié la nature avec succès, surtout cette partie qui a rapport à la Medecine & à la Pharmacie, se fit une grande réputation & s'acquit une grande estime entre ses compatriotes.

Je serois porté à croire qu'*Esculape* n'est point son vrai nom ; mais celui dont les peuples qui connoissoient sa capacité & ses talens, l'avoient honoré ; car c'étoit assez la coutume chez les peuples Orientaux de donner aux hommes d'un mérite supérieur un nom tiré des choses dans lesquelles ils excelloient ; il en étoit à peu près de même chez les Romains, où les surnoms étoient fort communs, & ces surnoms avoient la même origine que celles des noms chez les Orientaux. Ce fut par une suite de cet usage qu'Hermès, le restaurateur de la Littérature en Egypte, fut appellé Trismégiste, ou plutôt du nom Egyptien qui répond à la traduction greque d'où nous est venu Trismégiste ; ce nom étoit *Siphoas*, comme nous l'apprend Sincellus, d'après Manethon Σιφωὰς ὁ ϰ̀ Ἑρμῆς.

Les Egyptiens qui avoient nommé Hermès, *Siphoas*, par une distinction honorable & relative à ses grands talens, firent la même chose pour *Esculape*, & ils lui imposerent un nom relatif à l'art qu'il possédoit, & à l'adresse qu'il montroit dans l'exercice de cet art. Ils l'appellerent חשכל אב, *Haskel-ab*, le pere de la science ou de l'adresse. Or, le dernier de ces mots paroît très-clairement dérivé du mot hébreu Phénicien שכל, *Sekel*, connoissance, adresse, intelligence.

Il étoit assez ordinaire chez les premiers Orientaux, d'appeller celui qui avoit servi le genre-humain, par quelque découverte utile, du nom de pere de cette découverte. Jubal, le premier inventeur de la musique, est appellé dans les saintes Ecritures, *Gen. IV.* 21. le pere de tous ceux qui savent jouer de la harpe & des instrumens. Tubalcain, qui fut le premier amollir & façonner le fer par le moyen du feu, y porte le nom de אשתא אב, *Ab Esta*, ou de pere du feu ; d'où les Grecs composerent leur Ἥφαιστος, & d'où les Latins déniverent leur Vulcain. Ce fut par une suite de cet usage que celui qui est le sujet de cette dissertation, fut appellé par les Phéniciens ses compatriotes, d'un nom relatif à ses talens, *Askel-ab*, ou pere de la science, ou de l'adresse; nom que les Grecs ne tarderent pas à corrompre, & dont ils firent *Æsculapius*.

Esculape étant Phénicien d'origine, dit M. le Clerc dans son Histoire de la Medecine, il est juste de chercher l'étymologie de son nom dans la langue Phénicienne. On ne peut contester cette proposition : cependant je doute qu'on soit satisfait de ce qu'il ajoute. Or, cette langue, continue-t'il, fournit dans les mots *Is Calaphot*, homme de couteau, une étymologie qui paroît la plus juste de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement la profession d'*Esculape*, dont le talent principal étoit la Chirurgie. Quand il seroit vrai qu'*Esculape* exerçoit particulierement la Chirurgie, ce qui paroît absolument faux, n'auroit-on pas lieu de douter que le couteau fut assez ancien dans cet art, pour qu'on en eût formé le nom d'*Esculape*, comme le prétend ce savant.

Une vérité que l'on apperçoit au travers de toutes les fables que les Grecs ont débitées sur le compte d'*Esculape*, c'est que ce fut un des bienfaiteurs du genre-humain. Mais pour se former une idée juste de sa personne & de son caractere, il seroit à souhaiter qu'on pût séparer exactement le vrai de la multitude prodigieuse de fictions dont il est enveloppé ; c'est ce que nous allons essayer de faire. Le lecteur nous permettra, sans doute, d'user du témoignage de ceux qui ont écrit sur la Medecine : car il est à présumer que si quelqu'un a dû s'instruire de l'histoire réelle d'*Esculape*, ce sont apparemment ceux qui ont exercé un Art dont il est le fondateur. Le premier qui en ait parlé, & que je citerai, c'est Celse. La fin de l'Agriculture, dit-il dans sa Préface, c'est de fournir au corps des alimens ; la fin de la Medecine, c'est de lui procurer la santé. Il n'y a point de partie du monde où cet Art ait été parfaitement ignoré. Les nations les plus barbares connoissent les vertus des plantes & d'autres remedes que la nature semble présenter aux hommes, d'elle-même; & dont les plus sauvages font usage, lorsqu'ils sont malades ou blessés. Mais on peut dire que la Medecine n'a fait nulle part de si grands progrès que dans la Grece; on diroit que ce fût sa patrie, elle y a fleuri peu de tems avant que de fleurir parmi nous; car *Esculape* passe pour en être le premier inventeur ; il dut les autels qu'on lui éleva, aux efforts heureux qu'il fit pour donner à cet Art, imparfait & grossier avant lui, une forme plus scientifique & plus réguliere.

On trouve dans Galien quelque chose de plus particulier sur *Esculape*. Si cet Auteur eût été pardonnable de donner dans les exagérations de ses compatriotes, c'eût été dans cette occasion, où il avoit à parler du pere de son Art & du Dieu de son pays. Cependant il a presqu'entierement évité ce défaut.

Esculape, le Dieu de notre pays, dit-il, prescrivit des chansons, des divertissemens, & une espece de musique, à ceux qui par une agitation d'esprit trop violente avoient transmis dans leur corps plus de chaleur que la modération n'en comportoit. Il conseilla à d'autres, (& ceux à qui il donnoit cet avis n'étoient pas en petit nombre) de chasser, d'aller à cheval & de s'occuper aux exercices militaires ; il leur indiqua l'espece de mouvement qui leur seroit salutaire, & des exercices militaires, ceux qui leur étoient convenables. Il ne croyoit pas qu'il suffit d'avoir appris aux hommes les moyens de relever l'esprit de son abatement, par l'exercice ; s'il ne leur montroit encore à proportionner ce remede à la maladie, & la nature de l'un à la nature de l'autre. GALIEN, *de Sanit. tuend. Liv. II. c.* 8.

La vraie Medecine forme des conjectures sur la nature ou la constitution du malade ; & c'est ce que le gros des Medecins appelle *Idiosyncrase* ; mais tous conviennent que ce sujet de leurs conjectures est extremement difficile à connoitre, & c'est par cette raison qu'ils font remonter l'origine de leur Art à Apollon & à *Esculape*. GALIEN, *Meth. Med. L. III. c.* 7.

Les Grecs font descendre les Arts du ciel ; ils furent, disent-ils, communiqués aux hommes par les fils & les descendans des Dieux. C'est sur ce fondement qu'*Esculape* fut regardé comme l'inventeur de la Medecine, qu'il avoit apprise d'Apollon son pere, & qu'il

enseigna aux hommes. Quoique les hommes eussent avant lui quelque connoissance de la vertu des plantes; ce qu'on ne peut refuser au Centaure Chiron, & aux autres Héros de la Grece dont l'éducation lui fut confiée: il s'en falloit bien que la Medecine eût la forme d'un Art. Aretée avoit, à ce qu'il paroît, fait quelques expériences, de même que Melampe & Polyidus; on peut prouver par Homere, que les Egyptiens connoissoient d'autres remedes que ceux qu'on tiroit des plantes; d'ailleurs on ne peut disconvenir que l'ouverture des cadavres, que la coutume de les embaumer avoit rendue nécessaire, n'eût instruit les premiers Medecins de plusieurs choses concernant la Chirurgie & les opérations de la main; accordons encore au hasard quelques méthodes de guérir, comme l'opération de la cataracte qu'on doit à un bouc, qui étant attaqué de cette maladie, recouvra la vue par une épine qui lui entra dans l'œil; on dit que l'usage des clysteres nous vient de la cigogne ou de l'Ibis, qui remplissant d'eau toute la longueur de son cou & s'insérant le bec dans l'anus, fait faire à l'un & à l'autre l'office de nos seringues. L'Historien Hérodote nous dit que c'étoit la coutume d'exposer les malades dans les rues & dans les lieux les plus fréquentés, afin qu'ils pussent recevoir de ceux qui auroient été attaqués de leurs maladies, des avis salutaires; & certes, il est constant que par ce moyen la Medecine faisoit quelque progrès, les expériences & les faits se multiplioient; mais on ne voit point que la raison eût encore joué le moindre rôle dans la guérison des maladies; l'obligation qu'on eut à *Esculape*, ce fut d'avoir appris aux hommes à raisonner sur un objet aussi important pour eux, que leur santé; & c'est en posant les fondemens d'une Medecine raisonnée qu'il mérita le titre d'inventeur de la Medecine en général. Les principes d'*Esculape* passerent aux Asclépiades ses descendans, comme une partie de l'héritage de leur ayeul. Entre ces descendans, il n'y en a point sous qui la Medecine ait fait plus de progrès, & sous qui elle ait eu plus de succès que sous *Hippocrate*. GALIEN, *Introduct.*

En conferant les recits fabuleux des Poëtes Grecs, avec ce que nous venons de citer de Galien & de Celse, on pourroit former quelques conjectures, sinon vraies, du moins fort approchantes de la vérité, sur le compte d'*Esculape*.

Il paroît d'abord qu'il fut fils naturel de quelque femme d'un rang distingué, qui le fit exposer sur une montagne située dans le territoire d'Epidaure, pour pallier son crime & éviter les reproches ordinaires en pareil cas, & qu'il tomba entre les mains d'un berger dont le chien l'avoit decouvert; car c'est assez la coutume de ces animaux, pleins de sagacité, d'avertir leurs maîtres soit en s'arrêtant, soit en aboyant, de tout ce qu'ils rencontrent d'extraordinaire pour eux. En ajoûtant à cet évenement toutes les circonstances dont la superstition ne manqua pas de l'orner, nous retrouverions bien-tôt le fait tel qu'on le lit dans les Auteurs Grecs. Il est vraisemblable que la mere de cet enfant retrouvé se chargea secretement de son éducation, & le fit donner à Chiron qui élevoit dans ce tems tous les enfans de la Grece qui avoient quelque naissance.

Nous pouvons supposer que le jeune *Esculape* montra à Chiron des talens supérieurs; cette supposition n'est point contraire à l'experience, & nous voyons tous les jours des enfans illégitimes que la nature semble avoir dédommagés par là de l'obscurité de leur naissance. Il est encore vraisemblable que le maître proportionna ses soins, au mérite de son éleve; & que l'éleve qui prévit que son esprit & ses connoissances seroient un jour toute sa fortune, tâcha par son application aux leçons de Chiron à s'assurer cette ressource. Peut-être aussi l'ambition s'en mêla-t'elle. Ne pouvant se promettre de faire dans le monde un rôle égal à celui que la naissance promettoit à ses condisciples, peut-être fut-ce un nouvel aiguillon pour lui. Toutes ces conjectures paroîtront moins chimériques, si on considere qu'il se rencontre quelques circonstances de cette nature dans la vie de beaucoup de grands hommes.

Esculape profita donc de l'occasion de s'avancer à la fortune & à la gloire par un chemin que Chiron lui ouvroit, & où il étoit entraîné par son génie. La medecine fit son étude favorite, car il parvint à un si haut point d'intelligence dans cet art que ses compatriotes lui donnerent le surnom d'*Esculape*, emprunté de celui qui avoit inventé la medecine en Phenicie, avec lequel il pouvoit avoir d'ailleurs des rapports qui nous sont inconnus. Peut-être aussi fut-ce à Chiron même qu'il dut ce titre honorable, l'obscurité de sa naissance, jointe à la connoissance de la medecine qu'il possédoit, aiderent ses superstitieux compatriotes à lui donner Apollon pour pere. Et l'orgueil national en fit ensuite un Dieu.

Voilà ce que je crois de plus vraisemblable par rapport à *Esculape*; car je ne peux convenir avec quelques Auteurs que ce personnage soit de pure invention.

Hippocrate fut un de ses descendans; & l'on produit une généalogie par laquelle il paroît qu'il étoit le dix-huitieme en ligne directe. Si la chose eût été autrement; si les Asclépiades avoient été assez impudens pour appuyer de leur consentement un tissu de fictions; c'est ce que les Medecins de l'école de Cnide jaloux d'Hippocrate, n'auroient pas manqué d'exposer au public. On trouvera cette généalogie à l'article *Hippocrate*. Nous remarquerons seulement ici que les descendans d'*Esculape* régnerent dans la Carie depuis Podalirius, jusqu'à Théodose second du nom, qui fut obligé de se retirer dans l'Isle de Cos voisine de la Carie, lors de la descente des Heraclides.

Je finirai cet article par l'observation qui suit: c'est que si la medecine n'eût pas déja fait des progrès considérables, lorsqu'*Hippocrate* parut; cet homme, tout habile qu'il étoit, n'auroit jamais eu assez d'expérience pour en déduire les regles que nous tenons de lui; regles dont nous éprouvons tous les jours la vérité; qui ne se sont point démenties dans l'espace de deux mille ans, sans lesquelles la medecine ne mériteroit pas le nom de science; regles dont j'ose faire un si grand éloge, parce que je suis convaincu qu'il n'y a point en Europe de Medecin qui connoisse sa profession & qui soit sincere, qui ose le desavouer.

ÆST

ÆSTAS, *Eté*. Ce mot n'a pas besoin d'être défini pour être bien entendu.

Mais les Auteurs ont fait sur cette saison quelques observations qu'il est important de connoître.

Comment se fait-il que la lippitude ou la chassie & les autres autres maux d'yeux soient plus fréquens dans cette saison chaude & seche qu'en une autre? Ne seroit-il pas raisonnable de penser que la secheresse naturelle de ce tems, devroit suspendre toutes fluxions? Cependant cela n'arrive point, du moins par rapport aux yeux. Cette partie ne ressent point les effets salutaires qu'elle pourroit attendre de la chaleur, le resserrement & la condensation. Je répons, que, quand même la condensation & le resserrement seroient des suites naturelles de cette saison, on ne peut nier que l'air n'ait alors un éclat extraordinaire qui éblouit les yeux & blesse cet organe; tout degré excessif de blancheur offensant la vue. C'est par cette raison, que nous cherchons l'obscurité, pour prendre le repos; évitant avec soin tout ce qui pourroit exciter en nous quelque sensation. Il est donc évident que c'est à l'éclat des rayons du soleil qu'il faut attribuer la frequence des maladies des yeux, pendant l'*été*. CASSII *Probl. 16.*

Les maladies communes en *été*, sont les fievres continues, les fievres tierces & les fievres ardentes, les vomissemens, les cours de ventre, les maux d'oreilles, les ulceres à la bouche, les maladies chancreuses, surtout aux parties honteuses, & toutes celles qui sont

occasionnées par les sueurs excessives. CELSE *L. II. c.* 1. d'après HIPPOCRATE.
Aëtius ajoute à ces maladies les inflammations aux yeux. TETRAB. *Serm. III. c.* 12.
En *été*, le pouls bat plus promptement; & cette vitesse est causée par la chaleur de l'air environnant. PHILARET, *de Pulsibus*, *c.* 6.
Il faut se reposer dans cette saison & diminuer la nourriture & les exercices.
Il faut boire plus qu'en un autre tems, & ne prendre que des nourritures qui rafraichissent; humecter & rafraîchir le corps, ce sont les deux effets que l'on doit se proposer de produire dans cette saison. P. EGINETE, *L. I. c.* 53. ORIBASE, Euporist. *L. I. c.* 10.
Dans l'*été* buvez & mangez peu & souvent; car le corps a besoin d'être souvent rafraichi. C'est pourquoi il est à propos de diner; les légumes & les viandes sont les nourritures convenables. Il faut extremement tremper son vin, afin qu'il puisse appaiser la soif, sans causer d'inflammation. Il faut user de bains froids, de viandes roties, & de tout aliment froid & capable de rafraîchir. CELSE, *L. I. c.* 3.
Il faut observer que la digestion se fait moins bien en *été* & qu'on a ordinairement moins d'appetit qu'en hiver, par la même raison que les habitans des pays chauds mangent moins & digerent des alimens solides avec plus de difficulté que ceux qui habitent des contrées froides.
Voici, à ce que je crois, quelle en est la cause.
Dans les tems chauds & dans les pays chauds, la chaleur relâche toutes les fibres en général, & conséquemment elle diminue l'élasticité de celles qui forment les organes de la digestion; d'où il suit nécessairement que l'appétit & la faculté de digérer & de transformer les alimens en chyle, seront diminués. C'est pourquoi les peuples des climats brulans seront foibles, & sous les mêmes climats, les peuples seront moins forts en *été* qu'en hiver. Aussi la Providence a-t'elle proportionné la nature des fruits de la terre à celle du climat. On peut remarquer que le ris qui vient en si grande abondance dans les contrées méridionales, & qui fait la nourriture ordinaire de ceux qui les habitent, est astringent comme il est bon qu'il soit pour corriger le relâchement que la chaleur est capable de produire dans les corps. Les pays chau ds abondent encore en plantes aromatiques qui, comme on sait en medecine, excitent l'appétit & hatent la digestion, en augmentant l'élasticité des fibres qui composent les organes de l'un & de l'autre. Et les habitans de ces pays en font un grand usage.
Au contraire le froid resserre les fibres & augmente leur élasticité; conséquemment, on est plus fort, on mange plus & on digere mieux en hiver qu'en *été*. Il suit de là que les peuples septentrionaux procréent des enfans plus robustes & qui paroissent plus destinés au travail que ceux qui vivent sous la ligne. C'est par cette raison que la viande, qu'ils sont en état de digérer, est leur nourriture ordinaire. La nature n'a pas jugé à propos de répandre dans ces climats une si grande quantité de plantes aromatiques que dans les climats tres-chauds; parce qu'elles ne seroient que de fort peu d'usage à ceux qui y habitent.
On a remarqué que les François qui passoient sous quelque climat ardent, y étoient communément attaqués de quelques maladies dangereuses; ce qu'on ne dit point arriver à ceux qui passent d'un pays chaud, dans un pays froid. Dans le premier cas, on est obligé pendant le trajet, de manger dans les vaisseaux de la viande salée que le vinaigre dont on l'assaisonne rend encore de plus difficile digestion, ou des végétaux farineux qui n'ont point fermenté, dont l'estomac s'accommode d'autant moins que ses forces vont en diminuant, par la chaleur qui va toujours en augmentant. D'ailleurs on ne fait point un exercice tel que les alimens durs semblent l'exiger sous quelque climat & dans quelque saison que l'on soit. Ajoutez à cela que la plupart de nos Voyageurs retiennent par habitude dans les climats chauds, la même maniere de vivre qu'ils avoient en France, sans considérer que la faculté digestive n'est pas la même.
Les mêmes circonstances par rapport à la nourriture & à l'exercice, produisent un effet tout contraire dans ceux qui passent d'un pays chaud dans un pays froid. Car s'ils se trouvent aussi dans la nécessité d'user d'alimens durs; les fibres de l'estomac augmentent en force à mesure qu'ils approchent des tropiques. Ainsi l'accroissement du froid les garantit d'un accident que l'augmentation de la chaleur cause dans les premiers.
Il résulte de tout cela que les lois des Anciens sur le régime qui convient aux différentes saisons, sont pleines de bon sens.

ÆSTATES. Taches de rousseur au visage. Pline dit, *L. XXVIII.c.*12. qu'on les efface avec de la fiente de veau mêlée avec de l'huile, & de la gomme Arabique.

ÆSTHESIS, αἴσθησις; sensation, ou le pouvoir d'être affecté d'une sensation. CONSTANTIN.

ÆSTPHARA. L'action de réduire en cendre ou de brûler la chair ou quelqu'autre partie du corps. CASTELLI, d'après DORNEUS.

ÆSTUARIUM. C'est le nom de plusieurs instrumens différens, propres à donner de la chaleur soit à tout le corps, soit à quelques-unes de ses parties; on désigne encore par ce mot, une étuve. Blancard le rend par *Vaporarium*, bain de vapeurs; mais le *Vaporarium* n'est qu'une espece d'*æstuarium*.

ÆSTUATIO, *Effervescence.* Quelques Auteurs entendent par *æstuatio*, l'ébullition que l'on remarque dans des liqueurs mêlées ensemble, & qui fermentent l'une avec l'autre. Mais ce sens n'est pas classique.

ÆSTUS, Chaleur en général, excitée soit par le feu, les remedes, l'inflammation, les maladies, ou les fomentations.

ÆTA

ÆTAS, *Age.* Chaque âge a ses maladies qui lui sont particulieres. Ainsi, selon Hyppocrate, *Aphoris.* 24. *L. III.* les enfans nouveaux nés sont sujets aux aphtes, au vomissement, à la toux, aux insomnies, à se réveiller en sursaut; aux inflammations du nombril, & aux fluxions d'oreilles.
Celse a traduit ce passage à la lettre: mais il a omis le terme φόβοι, que je rens par réveil subit. φόβοι signifie crainte, ou ce qui cause de la peur, & non pas une maladie, du moins que je connoisse.
Lorsque les enfans sont parvenus à l'âge de pousser des dents; alors ils sont attaqués de douleurs & d'exulcérations aux gencives, de fievres, de convulsions, de diarrhées, surtout lorsqu'ils poussent les dents de devant qu'on appelle canines. Ce tems est fâcheux, & ces accidens sont d'autant plus dangereux que le tempérament & l'habitude de leur corps sont moins lâches. CELSE, *L. II. c.* 1.
Dans un *âge* plus avancé, ils sont sujets aux inflammations des amygdales, aux détorses de l'épine, (selon la traduction de Celse) à la difficulté de respirer, aux vers ronds & ascarides, aux verrues, aux tumeurs, aux glandes parotides, aux stranguries, aux écrouelles, & à beaucoup d'autres tumeurs, mais surtout à ces dernieres. HIPPOCRATE, *Aph. L. III.* 26. CELSE. *L. II. c.* 1.
J'ai rendu σατυριασμοὺς, par *tumeurs aux parotides*, par déférence pour le sentiment de Heurnius; car je soupçonne qu'il signifie teigne ou gale à la tête. Qu'il soit synonime à *Satyriasis*; c'est ce qui ne peut être soutenu, car le priapisme n'est point une maladie d'enfant. Quant à la troisieme signification qu'on pourroit lui donner, je veux dire, celle de lepre; elle ne leur convient gueres davantage; car les enfans ne sont pas communément attaqués de cette maladie. Mais comme on est dans le bas *âge* fort sujet à la teigne qui est une espece de lepre, il est très-vraisemblable que c'est-

là la maladie qu'Hippocrate a entendue par le mot [illegible] ; d'autant plus qu'on ne trouvera point cette maladie au nombre de celles qu'Hippocrate dit être communes aux enfans, si on refuse cette signification à ce terme. Celse l'a omise.

A mesure que les enfans approchent de l'*âge* de puberté, ils deviennent plus sujets aux maladies dont on vient de parler ; & ces maladies ont pour compagnes de longues fievres, & des hémorrhagies par le nez. HIPPOCRATE, *Aphorif. L. III.* 17. CELSE, *II. c.* I.

Les maladies d'enfans ne sont jamais plus dangereuses qu'à quarante jours, à sept mois, à sept ans, & lorsqu'ils approchent de l'*âge* de puberté. Quelles qu'elles soient, si elles ne cessent pas dans les hommes au tems de la puberté, (Celse ajoute, lorsqu'ils connoissent les femmes pour la premiere fois) & dans les femmes, à l'éruption des régles, elles sont ordinairement très-opiniâtres & durent très-long-tems. HIPPOCRATE. *Aphor. L. III. c.* 28.

J'ai suivi dans la traduction du passage précédent, le latin de Celse. *L. II. c.* I.

L'adolescence est très-sujette au crachement de sang, aux consomptions, aux fievres aiguës, aux épilepsies & aux autres maladies de la même espece. HIPPOCRATE, *Aphor. L. III. c.* 29. CELSE, *L. II. c.* I.

Ceux qui sont d'un *âge* au-dessus de l'adolescence, sont plus souvent attaqués des maladies suivantes que d'autres, savoir d'asthmes, de pleurésies, de péripneumonies, de léthargies, de phrénésies, de fievres ardentes, de diarrhées chroniques, du *cholera morbus*, de dyssenteries, de lienteries & d'hémorrhoïdes. HIPPOCRATE, *Aphor. L. III. c.* 30. CELSE, *L. II. c.* I.

Les vieillards ont la respiration courte, des toux qui naissent des catarrhes, des stranguries, des disuries, des douleurs aux articulations & aux reins, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des demangeaisons par tout le corps, des insomnies, trop d'humidité dans les intestins, dans les yeux & dans le nez, les yeux eteints, le *glaucoma* & la surdité. HIPPOCRATE, *Aphor. L. III. c.* 31. Celse ajoute à cela que ceux qui sont foibles & maigres, sont affligés de cours de ventre, de distilations ou catarrhes, de douleurs dans les visceres & aux hypochondres, & que ceux qui sont gras sont sujets à des maladies aiguës & à des difficultés de respirer, dont ils meurent subitement ; accident qui arrive plus rarement à ceux qui sont maigres. *L. II. c.* I.

Celse fait aussi les observations suivantes sur les différens *âges*. La santé varie aussi dans les différens *âges*, selon les différences des saisons & le changement de la température de l'air. Les enfans qui sont sur le point d'entrer en adolescence ne se portent jamais mieux qu'au printems, & ne sont exposés dans aucun tems de l'année, à moins d'accidens qu'au commencement de l'été. Les vieillards sont vigoureux en été & pendant la premiere partie de l'automne. Les jeunes gens, & ceux qui sont d'un *âge* moyen, s'accommodent fort bien de l'hiver. La saison la plus fatale pour les vieillards, c'est l'hiver ; & la plus dangereuse pour les enfans & les jeunes gens, c'est l'été. CELSE, *L. II c.* I.

La santé est la plus ferme dans l'*âge* moyen, parce qu'alors on n'a ni la chaleur de la jeunesse, ni le froid de la vieillesse. CELSE, *L. II. c.* I.

Aëtius prescrit les regles suivantes pour la conservation de la santé, dans les différens *âges* de la vie.

Il faut nourrir de lait un enfant, jusqu'à ce qu'il ait acquis quelque force. On lui donnera après cela de la mie de pain trempée dans du vin mêlé de miel, dans du vin doux ou dans du lait ; de ces alimens on le fera passer aux œufs pochés. On mettra du vin dans sa boisson. Lorsqu'il sera en état de prendre des alimens préparés avec de la farine, c'est-à-dire, lorsqu'il aura à peu près vingt mois, faites lui perdre peu à peu, & avec adresse, l'usage du téton. S'il tombe malade après avoir été sevré, rendez-lui le lait de sa nourrice. Lorsqu'il sera guéri, votre soin doit être de le bien faire téter, de lui donner de la force & de travailler ensuite à le sevrer, comme nous venons de dire. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 4. *c.* 28.

Les enfans sevrés ont besoin d'amusemens ; il faut leur en procurer tant qu'on peut ; que leurs alimens soient légers & d'un bon suc. On ne donnera du vin que très-rarement aux enfans qui seront d'un tempérament vigoureux. Le vin envoie des vapeurs à la tête, dans les corps chauds & humides. Je ne suis point d'avis qu'on leur interdise l'eau froide. Je leur en permettrois l'usage, surtout dans les tems chauds & dans les intervalles des repas, pourvu toutefois qu'elle fût bonne.

A sept ans on leur fera apprendre les élémens de la grammaire, & on les mettra entre les mains de maîtres dont la douceur & l'humanité seront bien connues. Depuis quatorze ans jusqu'à ving-un, on les exercera à l'étude de la Philosophie. Il faut veiller surtout à ce qu'ils n'usent point de femmes. On ne leur permettra pas non plus un grand usage du vin, & on augmentera peu à peu la force des exercices. Dans l'*âge* viril, & lorsqu'ils seront parvenus à la vigueur de l'*âge*, une maniere de vivre plus indulgente & un régime moins austere, tant par rapport au corps qu'à l'esprit, seront plus convenables. Mais lorsque la chaleur naturelle commence à s'affoiblir, & les principes du froid à se faire sentir dans le tempérament, on s'abstiendra peu à peu des exercices du corps, de quelque nature qu'ils soient, & on diminuera peu à peu, proportionnellement à l'accroissement des années, la quantité de la nourriture. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 4. *cap.* 29.

Régime pour les Vieillards.

La vieillesse est naturellement froide & seche : son effet ordinaire est de refroidir & de dessécher le tempérament. Mais lorsque la chaleur abandonne par degrés les parties essentielles du corps, lorsqu'une grande secheresse s'en empare, elles sont moins propres à leurs fonctions ; leurs actions s'exécutent d'une maniere plus languissante, & l'animal perd de sa grosseur, de sa force & de son embompoint. Lorsque la secheresse est poussée à un certain degré, les rides lui succedent ; les rides sont précédées de la maigreur & suivies de la foiblesse des membres & de ceux surtout qui servent à marcher. Celui donc à qui la théorie du froid & du sec est familiere, sera un excellent Medecin pour les vieillards. Il saura que ces deux qualités doivent être combattues par des choses qui humectent & échauffent ; telles que sont les bains chauds d'eaux douces, l'usage du bon vin, les alimens capables de produire en même tems les deux effets que j'ai dit, les frictions modérées avec l'huile le matin, la promenade ou la gestation, mais qu'il ne faut point pousser jusqu'à la lassitude. Le vieillard mangera peu & souvent, car l'excès pourroit l'incommoder. Il fera trois repas par jour. Il goutera sur les trois heures, avec de bon pain & du miel clarifié, le meilleur qu'il pourra l'avoir. A sept heures, après la friction & les exercices convenables à cet *âge*, qu'il prenne le bain & qu'il soupe ; que sa nourriture principale à diner soit de choses qui relâchent le ventre, comme des salades de betes & de mauves ; il pourra manger avec quelque poisson de mer, de ceux surtout qui vivent aux environs des rochers. Qu'il se repose un peu après ce repas, & qu'il fasse ensuite un peu d'exercice. Il ne mangera point de poisson à souper ; que ses alimens soient le soir d'un bon suc, de difficile corruption, comme le poulet, ou quelque autre volaille bouillie dans de l'eau seulement & sans sauce. Le vin est excellent pour les vieillards, non-seulement en ce qu'il répand la chaleur dans tout leur corps, mais de plus, en ce qu'il purge la sérosité du sang par les urines : or cette évacuation est d'autant plus nécessaire dans la vieillesse, qu'on y abonde davantage en superfluités aqueuses. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 4. *c.* 30.

ÆTH

ÆTHALE, αἰθάλη, *suie*. On écrit quelquefois αἰθάλη. Voyez *Fuligo*.

ÆTHALES, de ἀεὶ, *toujours*, & θάλλω, *être verd*, ou *sempervivum*, *joubarbe*.

ÆTHER, l'*Æther*. Les Physiciens se sont servis de ce mot pour désigner un fluide extremement subtil, qui pénetre tous les corps, dont ils ne connoissent rien, pas même l'existence.

Les Chymistes ont donné le même nom à un fluide extremement pénétrant & léger, fait avec l'esprit de vin dépouillé de tout phlegme, & uni & distilé avec l'huile de vitriol, dont on trouve l'exposition suivante dans les Transactions Philosophiques.

L'*æther* paroît destitué de tout air grossier; car placez-le sous le récipient de la machine pneumatique; pompez l'air si exactement que vous voudrez, cette liqueur *æthérée* demeurera sans agitation & vous n'en verrez point de bulles s'élever, comme il arrive dans les autres liqueurs. Plus ces liqueurs sont pleines d'air, plus prompte est leur agitation, plus elles forment d'écumes; & leur ébullition est proportionnelle à leur viscosité. Il suit de là que la meilleure maniere de conserver l'*æther*, c'est de le tenir dans le vuide, puisqu'il n'y perd rien, au lieu qu'en plein air il s'évapore très-promptement, & que sa masse se dissipe entierement.

Nous apprenons par une note de l'abrégé des Transactions, que cette expérience ne se fit point avec succès: mais je suis très-bien informé qu'elle auroit parfaitement réussi, si l'esprit dont on se servit dans la préparation de l'*æther*, avoit été concentré sur des fleurs de zinc.

Un peu d'*æther* versé sur la surface de la main, l'affecte d'une sensation de froid, semblable à celle que la neige excite: mais souflez deux ou trois fois sur votre main avec la bouche, & sur le champ votre main sera seche. Gardez vous bien d'en approcher une chandelle, dans cet état d'humidité, car le feu ne manqueroit pas de prendre à cette moiteur & vous en feriez brûlé. Cette expérience a réussi.

Si on en verse dans de l'eau chaude, il se fait un bruit semblable à celui qu'on entendroit si on y trempoit un fer chaud. Prenez un morceau de sucre, laissez-le s'imbiber d'*æther* pendant quelque tems; & mettez-le ensuite dans un vase plein d'eau chaude, ce sucre ira sur le champ à fond; mais l'*æther* s'en échappant avec violence, y excitera une grande ébullition. Si vous versez une cuillerée d'*æther* dans un pot de cuivre plein d'eau bouillante, sans qu'il y ait de sucre avec l'*æther*, & que vous approchiez sur le champ du pot une chandelle ou un papier allumé, vous verrez aussi-tôt sortir de l'eau une grande flamme. Il faut que la poignée de la cuillere & le bout du papier soient d'une certaine longueur, afin que l'effusion de la liqueur *æthérée* & l'application de la chandelle ou du papier allumé puissent se faire dans le même moment; car si on laissoit entre ces deux opérations quelque intervalle, l'*æther* se dissiperoit & l'effet qu'on en attendroit ne se produiroit point. Il faut donc être deux pour cette expérience ou se servir des deux mains en même tems; il faut encore choisir une chambre où l'on puisse donner à l'air extérieur un accès proportionné à la grandeur de la flamme; car l'air en est si considérablement raréfié, qu'on en pourroit être suffoqué. Cette expérience a réussi.

Il paroît par là que cet *æther* est un feu & en même tems une eau très-fluide, mais si volatile, qu'elle s'évapore sur le champ; un feu, dis-je, mais si pur qu'il brûle sans qu'on puisse l'éteindre, dans une quantité d'eau froide mille fois plus grande. C'est pourquoi, si vous prenez un vaisseau de terre d'une grandeur quelconque, dont l'orifice ait une ou deux aunes de large, & dont la capacité soit de six cens ou six mille quartes d'eau, l'expérience aura le même succès; si vous y versez une once ou une petite phiole d'*æther*, & que vous en approchiez aussi-tôt une petite bougie, il s'élevera une flamme qui brillera paisiblement, tant qu'on ne versera point dans le vaisseau de nouvelle eau; mais l'effusion la plus abondante, loin de l'éteindre, ne feroit qu'en accroître la violence: cette flamme durera jusqu'à ce qu'elle ait consumé toutes les parties de l'*æther*. Il faut faire cette expérience dans un appartement fort vaste & dont le plafond soit extremement élevé, pour que la flamme n'y puisse atteindre.

Les sens ne distinguent dans l'*æther* aucune huile ni graisse: il est cependant le vrai, le naturel & le seul dissolvant de toutes les graisses, huiles, résines ou gommes, de quelque nature qu'elles soient. C'est l'unique menstrue de toutes ces substances.

On a dans l'*æther* un moyen prompt, sûr & agréable, de développer toutes sortes d'huiles & de matieres inflammables. La liqueur *æthérée* ne s'unit avec aucune espece de sel que nous connoissions: mais elle dissout en un moment & extrait avec une extreme facilité, les meilleures essences qu'on puisse avoir de toutes sortes d'huiles, de poix, de térébenthine, d'opobalsamum, de camphre, de cire, d'ambre gris, de blanc de baleine, de mastic, de musc, de gomme copal & d'autres corps semblables.

On remarque entre cette liqueur & l'or, une analogie merveilleuse, elle est même plus grande que celle qui est entre l'or & l'eau régale; car par son moyen, l'or paroît plus approcher de la nature des huiles que des terres. Si l'on dissout un morceau d'or dans la meilleure eau régale; & qu'on verse sur la solution froide une once ou une quantité quelconque d'*æther*, après qu'on aura bien secoué le vaisseau qui contiendra le mélange, on verra l'or passer dans la liqueur *æthérée*, & l'eau régale dépouillée de ce poids précieux, déposer le cuivre au fond du vaisseau, comme une poudre blanche qui deviendra d'une couleur verte, & qui sera certainement la portion du cuivre avec laquelle on avoit allié l'or. Quant à l'*æther*, il occupera comme une huile, la surface des eaux corrosives. Cette expérience est digne de la derniere attention; car on voit l'or, le plus pesant de tous les corps, attiré & dissous, soutenu par un fluide extremement léger: or ce corps devant descendre en vertu de sa gravité, il faut convenir qu'il y a entre lui & le fluide qui le soutient, une similitude d'où naît l'étonnant phénomene de la suspension. Mais un autre prodige, c'est que ce fluide assez puissant pour attirer & soutenir l'or, n'admet point d'air; & comme il occupe toute la surface du vaisseau, la pression de l'air se fait immédiatement sur lui. Cette expérience se fit avec succès.

L'*Æther* est donc sans contredit le plus énergique, le plus utile, & le plus bel instrument de la Chymie & de la Pharmacie; *ubi enim ignis potentialis, ibi actuali non opus est*; car par son moyen, on extrait sur le champ les essences & les huiles essentielles des bois, des écorces, des racines, des feuilles, des fleurs, des graines, des semences, des animaux, & de leurs parties, & cela sans la médiation du feu. On obtient à l'aide de la liqueur *æthérée*, du castor, une huile plus douce que celle de la canelle, & l'huile essentielle du safran, sans recourir à la distilation.

Prenez par exemple, de la mente, de la sauge, de l'écorce d'orange, de la canelle, séparément, ou toutes ces choses ensemble. Coupez-les, mettez-les dans une bouteille. Versez dessus une cuillerée ou deux de liqueur *æthérée*; & après avoir laissé le tout reposer pendant une heure dans un lieu frais; remplissez la bouteille avec de l'eau froide, & vous verrez l'huile essentielle nager sur l'eau que vous aurez versée, & dont elle sera aisément séparable. Si l'on met sur un morceau de sucre une seule goutte de cette huile essentielle, elle manifestera aux sens les propriétés médicinales de la plante, parfaitement extraites & comprises dans cette essence qu'on a nommée à juste titre essence

COS, c'est-à-dire, qui contient la Couleur, l'Odeur & la Saveur de la plante. La préparation des huiles essentielles des exotiques ne demande pas plus d'appareil. Cette expérience a réussi, mais on ne peut pas dire qu'on ait la vraie huile essentielle des substances sur lesquelles on la tente; ce qu'on obtient par l'*æther*, c'est une teinture extremement forte, qu'on peut bien appeller essence.

La liqueur *æthérée* produit le même effet sur les corps dépendans du regne animal; elle donne une huile essentielle de phosphore. Il en est de même dans le regne minéral; l'opération en est moins immédiate, parce qu'elle suppose la résolution des terres. Il est toutefois démontré qu'elle extrait l'or le plus pur, on tout ce qu'il y a d'or dans quelque minéral que ce soit, & que cet or ainsi extrait se purifie beaucoup mieux, & bien plus promptement que par la fusion avec l'antimoine.

Cette liqueur n'est ni corrosive par elle-même, ni mêlée avec des corrosifs, car remplissez d'*æther* autant de bouteilles que vous avez de différentes sortes de sels corrosifs. Faites distiller dans la premiere, de l'huile de vitriol, goutte à goutte. Mettez dans le second, de l'esprit de sel marin; dans la troisieme, de l'esprit de nitre, ou d'alun, ou de sel ammoniac préparé avec l'eau, ou de la lessive de tartre, ou du vinaigre rectifié; tous ces sels tomberont sur le champ au fond. C'est encore la plus légere de toutes les liqueurs; car remplissez un vaisseau avec vingt onces d'huile de vitriol, le même n'en contiendra que sept d'*æther*. Elle donne la plus pure de toutes les flammes, sa déflagration ne laisse ni cendres ni suie. Ces expériences réussirent.

Tout ce que nous avons dit de l'*æther* est de Frobenius. Nous allons maintenant joindre à ceci deux articles tirés d'un écrit de M. Geofroi excellent Chymiste, & qui s'étoit aussi occupé de l'*æther*, dans le même tems que Frobenius.

Fev. 19. 17 $\frac{34}{35}$. Il paroît que la liqueur *æthérée* étoit jadis très-estimée & très-connue du célebre Boyle, dont j'ai l'honneur d'être disciple. Voici une expérience que j'ai faite sous lui: Je me servis d'une solution métallique & nommément de la solution de mercure cru uni avec le phlogistique du vin ou d'autres végétaux; & je vis nager l'*æther* sur la solution dont je le séparai. Remarquez que Isaac Newton connoissoit très-bien cette expérience que j'avois faite dans le Laboratoire de Boyle. Après que le Docteur Frobenius m'eut montré dans mon Laboratoire, le procédé par lequel il obtenoit une quantité d'*æther* beaucoup plus grande que celle que Newton obtenoit du sien; il fut curieux de savoir comment ce grand homme s'y étoit pris; & nous vîmes qu'il s'étoit servi pour cela de l'huile de vitriol & de l'esprit de vin.

La liqueur *æthérée* de Newton est le *sp. vini ætherius*. Il n'y a de différence entre cet *æther* & celui des autres que dans le procédé. Il se fait en prenant parties égales en mesures & non en poids. On sépare la liqueur jaune supérieure de la partie sulphureuse qui n'est point inflammable. On rejette cette liqueur inférieure. On met la supérieure de couleur jaune dans une retorte pour être distilée sur un feu modéré. On pousse l'extraction du liquide *æthéré* jusqu'à ce que l'hémisphere supérieur de la retorte soit froid; alors tenant la retorte avec la main, on trouve dans ce récipient un *Gas vino-sulphureux* vraiment *æthéré*. Précipitez le soufre par l'addition d'un alcali; faites cette addition peu à peu, jusqu'à ce que l'ébullition cesse. Alors l'alcali ira de lui-même au fond ou se précipitera aisément dans l'eau commune. *Abrégé des Trans. Phil. vol. VIII. p. 744. 7.*

ÆTHERIA HERBA, ou *Eringo*. Cælius aurelianus. Voyez *Eringo*.

AETHES. Ἀήθης, de *a* privatif, & de ἦθος coutume, inaccoutumé, extraordinaire. Hippocrate applique ce mot aux crachats, *Prædict. L. I.* 122. mais Fœsius lit au lieu d'ἀήθης, ἠθέα; il y a beaucoup d'apparence que cette correction est juste.

ÆTHIOPICUM CUMMUM. *Cumin d'Ethiopie*. Voy. *Cuminum*.

ÆTHIOPICUS LAPIS. *La pierre d'Ethiopie*. Oribase assure qu'elle a beaucoup plus de vertu que l'hématite, la melitite, la galactite, on le schistos. On l'apporte d'Ethiopie; & elle est de la couleur du jaspe verdâtre. Elle se résout en une liqueur de couleur de lait, mais d'un gout amer. Oribase, *L. XV. c.* 1.

ÆTHIOPIS. Offic. Ger. 634. Emac. 779. Chab. 435. Raii Hist. 1. 543. *Æthiopis multis*, J. B. 3. 315. *Æthiopis foliis sinuosis*, C. B. Pin. 241. *Sclarea vulgaris lanuginosa, amplissimo folio*. Tourn. Inst. 179. Elem. Bot. 148. *Sclarea Æthiopica, sive Æthiopis, laciniatis & non laciniatis foliis*, Park. Theat. 57. *Horminum Æthiopicum incanum foliis sinuosis, Æthiopis dictum*. Herm. Hort. Ludg. Bat. 318. Volck. Flor. Nor. 214. *Horminum Æthiopicum foliis sinuosis*, Hist. Oxon. 3. 392. *Æthiopis. Orvale d'Ethiopie*. Dale, *Pharmacol.*

L'*Æthiopis* est une plante qui pousse de grandes feuilles larges, molles, blanches, lanugineuses, semblables à celles du bouillon blanc, mais plus blanches & plus chargées de laine, sinueuses & dentelées en leurs bords, couchées la plupart en rond par terre. Il s'éleve d'entre elles une tige quadrangulaire, revêtue d'une laine rude, & portant des feuilles pareilles à celles d'embas, mais plus petites. Cette tige se divise en petits rameaux qui portent des fleurs en gueules, assez semblables à celles du lamium, de couleur blanche. Il leur succéde quatre graines dans le bas du fond du calice; ses racines sont longues & elles noircissent en séchant. Elle croît en abondance dans la Messenie & aux environs du Mont Ida. Dioscoride, *L. IV. c.* 105.

Oribase repete cette description mot pour mot. *L. XI.*

Elle pousse d'abord des feuilles larges comme la main, gueres plus longues & couvertes sur l'un & l'autre côté, d'une grande quantité de duvet mollet, comme qui diroit de la filasse, sans quoi elles ressembleroient beaucoup à celles de l'orvale des jardins; elles sont sillonnées dans quelques plantes, découpées dans d'autres, & il y en a où elles ne sont ni cannelées, ni sillonnées, ni découpées. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige couverte pareillement de duvet, quadrangulaire, & environnée de feuilles qui ne different de celles du pié qu'en ce qu'elles sont plus petites. Cette tige a de petits rameaux sur lesquels tiennent les fleurs.

Ces fleurs sont composées de deux feuilles, disposées comme celles de l'orvale commune, d'un blanc de neige. Une de ces feuilles s'éleve & forme une espece de chaperon, du fond duquel il sort un paquet de filamens jaunes, dont la pointe est comme argentée. Le calice en est oblong, partagé en cinq segmens, & presque entierement caché sous le duvet, tant il est épais. Son odeur est aussi désagréable que celle de l'ortie sauvage. Sa racine est fibreuse; elle porte quatre graines dans une capsule, & non deux seulement, comme Bauhin l'a dit, & après lui Parkinson; semblables à celles de l'orvale, d'un brun foncé & d'une figure triangulaire. Il y a deux especes d'*æthiopis*, l'une à feuilles découpées, & l'autre à feuilles tout-à-fait rondes.

Elle croît abondamment en Grece, & dans l'Illyrie.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit en été. Sa racine est la partie qu'on emploie. Dale.

La décoction de sa racine prise en boisson soulage dans la sciatique, la pleurésie, le crachement de sang & l'enrouement. On la prend avec du miel en forme d'éclegme. Dioscoride, *L. IV. c.* 105.

Paul Æginete repete la même chose d'après Dioscoride. *L. VII. c.* 3. & Dale en dit autant d'après ces deux Auteurs dans sa Pharmacologie.

L'*Æthiopis* est un ingrédient qui entre dans le *drosaton* contre la toux & les pleurésies, décrit par Myrepsus, *Sect. VIII. c.* 54. Pline rapporte que les Magiciens disoient que l'*æthiopis* desséchoit les rivieres & les lacs, dans lesquels

quels on la jettoit; & que son application faisoit ouvrir tout ce qui étoit fermé. Mais il se moque de ces éloges ridicules. *L. XXVI. c. 4.*

ÆTHIOPS MINERALIS. *Æthiops minéral.* Cette préparation est un alliage de mercure & de soufre qui tire son étymologie de ce qu'il est fait avec des substances minérales, & noir comme un Æthiopien. Elle se fait de la maniere suivante:

Metrez en fusion sur le feu la quantité qu'il vous plaira de soufre dans un pot de terre qui résiste au feu, & qui ne soit point vernissé. Mêlez-y peu à peu avec une spatule de fer, un égal poids de vif argent révivifié avec du cinabre; mettez le feu à ce mélange, quand la déflagration du soufre sera faite, il vous restera une masse noire, friable, pesante. Laissez-là refroidir; séparez-là du pot & la gardez: c'est l'*æthiops minéral*.

La dose, selon Lemery, est entre huit grains & deux scrupules: mais il y a des cas où on peut l'augmenter beaucoup au-de-là. On le recommande dans l'asthme, l'épilepsie, les rhumatismes, les maladies vénériennes & les écrouelles. LEMERY.

On fait encore de l'*æthiops minéral*, sans feu, se contentant de mêler exactement deux parties de mercure cru, avec trois parties de fleurs de soufre, dans un mortier de marbre, selon les Pharmacopées de Londres & d'Edimbourg, & dans un mortier de fer, selon Wilson. Ce n'est pas une chose facile que de mêler bien le mercure avec le soufre, & de les incorporer l'un avec l'autre: mais on s'épargnera beaucoup de peine en faisant chauffer le mortier sur un feu modéré pendant la trituration. L'union s'en fera plus promptement, & le remede n'en sera pas moins bon.

L'*Æthiops minéral* s'allie difficilement avec d'autres substances. La dose ordinaire est depuis dix grains, jusqu'à une dragme; il y a des occasions où on l'augmente beaucoup au-de-là.

Les Auteurs parlent diversement de ce remede. Il y en a qui le recommandent dans toutes les maladies de la peau, dans les vieux ulceres, & dans toutes les maladies vénériennes. Tous sont d'accord qu'il agit très-puissamment contre les vers. D'autres ont assuré qu'il blanchissoit l'or qu'on portoit dans sa poche, & qu'on en retrouvoit une grande quantité sur les emplâtres de ceux qui en avoient usé pendant quelque-tems.

Un des grands avantages de l'*æthiops minéral*, c'est qu'on ne risque point de saliver en le prenant, lorsqu'il est bien préparé. Mais je ne voudrois point donner ceci comme une marque de son énergie.

Boerhaave est d'un sentiment tout-à-fait différent sur les vertus médicinales de l'*æthiops mineral*. Il assure qu'il n'entre point dans les vaisseaux lactés; & qu'on le rend par les selles, comme on l'a pris: le meilleur & le plus grand effet, dit-il, qu'on en puisse espérer, c'est de tuer les vers. Il paroît même craindre qu'une masse qui a tant de poids, & si peu d'action, puisse offenser les intestins des enfans, qui sont extrêmement tendres. Et il prétend que l'expérience & la raison parlent en faveur de cette conjecture. Mais remarquez 1°. qu'il est difficile de concevoir qu'un alliage intime de deux substances aussi pénétrantes que le soufre & le mercure, puisse faire un corps aussi privé d'action que ce savant Auteur le prétend. 2°. Que si l'expérience ne l'a point convaincu de l'énergie de ce remede; il faut que toutes les circonstances dans lesquelles il l'a employé aient été bien singulieres; car il est constant que plusieurs Medecins s'en sont servis & s'en servent tous les jours avec beaucoup de succès: j'avoue qu'il faut en continuer l'usage constamment, excepté dans le cas des vers.

Mais si je ne refuse pas à l'*æthiops minéral* toute vertu, je ne conviens pas pour cela de tous les éloges que d'autres Auteurs lui ont donné. Je crois qu'ils ont parlé les uns & les autres avec peu de fondement. Ce remede est le moins énergique des mercuriels: mais il a quelque énergie.

Au reste, l'*æthiops minéral* a eu le même sort que tous les autres remedes. Lorsque quelque Auteur de distinction en a pris la défense, tous ceux qui exerçoient la Medecine sans avoir de nom, & je dirois encore plus volontiers, sans avoir d'idées qui leur appartinssent; tous ceux qui ne pensoient & ne parloient que d'après les autres, se sont fait un mérite d'enchérir sur celui qui leur avoit donné le ton. Mais cette réputation n'a point été de durée: ceux qui l'avoient préconisé, n'attendoient pour chanter la palinodie, qu'un autre personnage illustre pour leur en donner l'exemple & le courage.

La proportion qu'il doit y avoir entre le mercure & le soufre dans cette préparation, varie selon les différens Auteurs. Boerhaave le compose de trois parties de soufre, & de deux parties de mercure.

Un remede dont on trouve la premiere description dans le traité de Cockburn sur la gonorthée, & qu'on appelle généralement æthiops antimonial, est une imitation de l'*æthiops minéral*. L'æthiops antimonial passe pour beaucoup plus énergique que le minéral.

ÆTHIOPS ANTIMONIALIS, *Æthiops antimonial.* Il se prépare de la maniere suivante.

Premierement, faites fondre dans un creuset parties égales d'antimoine & de sel marin; tenez le tout en fusion pendant une heure. Laissez-le refroidir, brisez le creuset, & séparez de cette matiere les scories que vous y remarquerez.

Secondement, prenez parties égales de ce régule & de mercure, & broyez-les ensemble, jusqu'à ce qu'ils se mêlent exactement & qu'ils s'incorporent.

Cette seconde partie de la préparation est plus pénible que celle de l'*æthiops minéral*: mais l'efficacité du remede que l'on obtient, dédommage bien de la peine qu'on prend à le composer. Je connois peu de compositions plus puissantes que celles-ci. Elle guérit plusieurs maladies chroniques de la peau, & elle est merveilleuse dans toutes sortes d'obstructions: elle est par conséquent salutaire dans les écrouelles & dans les maladies des glandes les plus opiniâtres, ainsi que dans quelques autres qui résisteroient à tout autre remede. Je ne voudrois pas ajouter foi à tout ce que les Auteurs en disent dans leurs ouvrages sur la cure des cancers: mais j'ai lieu d'attribuer à l'usage constant de ce remede, & à des eaux minérales prises même fort loin de leur source, la guérison de deux tumeurs estimées chancreuses par tous ceux qui les avoient examinées. Il a produit dans des maladies vénériennes invétérées d'aussi grands effets qu'aucun autre mercuriel qu'on emploie. Cette préparation contractera, si on l'expose à l'air, ainsi que toutes les autres préparations d'antimoine, une vertu émetique; ce qu'il faut sans doute attribuer à l'acide dont elles s'impregnent. La dose ordinaire est d'un scrupule; on l'augmente pour des personnes d'une certaine constitution. Je conseillerois toutefois d'en user d'abord en fort petite quantité; car il m'est arrivé de le trouver émétique dans une occasion où je n'avois aucun lieu de craindre cet effet, n'en ayant ordonné que huit grains à une jeune Dame qui ressentoit des élancemens dans une tumeur à une de ses mamelles. Dans la même matinée, une autre Dame en prit quinze grains, chez ce même Apothicaire, dans la même phiole, & il ne produisit sur elle rien de ce qu'il avoit operé sur la premiere personne dont j'ai parlé.

* ÆTHIOPS ALBUS. On le prépare en broyant ensemble dans un mortier de verre trois parties de mercure cru, & cinq parties d'yeux d'écrevisse pulvérisés. On l'appelle aussi mercure alcalisé dans la Pharmacop. d'Edimbourg.

ÆTHNA, *Æthna.* Ruland & Jonhson entendent par ce mot, le feu souterrain, invisible & sulphureux, qui calcine les rochers dans les entrailles de la terre. C'est pourquoi, ils distinguent par l'épithete latine *æthnici* les météores ignés qui paroissent sous différentes formes aux environs des montagnes qui jettent du feu.

ÆTHOLICES, Αἰθόλικες, de αἴθω, *enflammer.* Pustules superficielles de la peau, causées par la chaleur. Il me

femble qu'on veut dire des ulceres ou furoncles.

ÆTHYA, 'Αἴθυια; oifeau de mer, que les Latins appelloient *mergus* ou *fulica*. *Fouque*.

ÆTHYIA, 'Αἰθυία. *Un Mortier*.

ÆTI

ÆTIA, 'Αἰτία, caufe d'une maladie ; d'où l'on a fait,

ÆTIOLOGIA, 'Αιτιολογία, *Ætiologie*, ou cette partie de la Medecine théorique, dans laquelle on expofe les caufes des maladies & leurs fymptomes concomitans.

ÆTITES. *Pierre d'aigle*. On la reconnoîtra de la maniere fuivante dans les Auteurs.

Ætites, *aquilæ lapis*, Offic. *Ætites feu aquilinus lapis*, Worm. 77. Charlt. Foff. 31. *Ætites*, Schrod. 345. Schw. 361. Kentm. 34. Adrov. Muf. Metall. 580. *Lapis Ætites*, Boet. 375. De Lae. 114. Matth. 1389. *Ætitæ*, Gefn. de Lap. 10. p. 9. Geof. Prælect. 68. *Ætites, ochreo ferreus*, Wodw. Att. Tom. II. P. I. pag. 9.

Pierre que l'on trouve en différens lieux, dans les rivieres, fur les montagnes, &c. & qui paroît en renfermer une autre au-dedans d'elle-même, d'une couleur brune, rouffâtre ou cendrée ; d'une figure ordinairement ovale. L'orientale eft la plus eftimée. Dale.

* Ce que Pline avance, qu'on trouve cette *pierre* dans les nids des *aigles* ; que chaque nid en contient deux, fans la préfence defquelles leurs œufs ne peuvent point être fécondés, a peut-être donné origine au nom qu'elle porte.

La *Pierre d'aigle*, agitée, fecouée, fait du bruit, comme fi elle en contenoit une autre. Attachée au bras gauche, elle retient le fétus dans la matrice des femmes qui font fujettes à avorter. Dans le tems du travail, il faut la détacher du bras, l'attacher à la cuiffe, & la femme fera délivrée fans danger. Mêlée dans du pain, elle décele les voleurs : un voleur aura beau la mâcher, il ne parviendra point à l'avaler.

Bouillie avec les alimens, on dit qu'elle produit le même effet, & que le voleur ne peut manger d'aucune des chofes avec lefquelles on l'a fait bouillir.

Broyée & appliquée avec le cérat de Chypre, ou quelque autre compofition chaude, elle eft très-efficace dans la goutte & dans la paralyfie. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 32. *p.* 69.

Dale, après avoir attribué d'après Schroder à la *pierre d'aigle* toutes les propriétés merveilleufes qu'Aétius en a racontées, de retenir le fœtus dans la matrice, attachée au bras gauche ; d'en hâter la fortie, attachée à la cuiffe ; & après avoir ajouté de fon chef qu'il faut la détacher de la cuiffe immédiatement après l'accouchement, de peur qu'elle n'attirât à elle tout d'un tems la matrice même, il tranfmet d'Amman les réflexions fuivantes.

Certaines traces que l'on apperçoit fur la *pierre d'aigle* ont exercé l'imagination : on a cru que la nature avoit gravé fur fa furface fes propriétés intérieures: de-là l'on a conjecturé qu'elle étoit falutaire dans les accouchemens laborieux, & qu'elle hâtoit la délivrance. Quoique je ne nie point abfolument ces faits, je fuis bien éloigné de blâmer Pline, Galien & d'autres Auteurs qui les ont traités de fuperftitions ; car qui prouvera que la pierre *ætites* foit capable de deux effets qui paroiffent contraires, l'un de faire tomber la matrice, & l'autre de prevenir l'avortement. Wormius & Valeriola font pleins d'obfervations qui femblent conftater le premier. Mais je ne trouve point que ces obfervations foient bien fondées. L'Anatomie ne nous apprend-t'elle pas que la matrice a des ligamens qui la retiennent dans fa fituation naturelle, & qui s'oppofent aux effets prétendus de la *pierre d'aigle* ? Comment les produira-t'elle donc ? A moins que Wormius & Valeriola ne lui attribuent la vertu de relâcher ou de rompre ces ligamens, nous ne pouvons admettre leurs obfervations : ils ont beau citer des exemples, nous perfifterons à chercher dans les efforts violens & mal-adroits de la Sage-Femme, la caufe d'un accident qui arrive quelquefois de cette maniere, & dont ils accufent mal-à-propos la *pierre d'aigle*, & à nous étonner que de pareilles abfurdités aient pu trouver place entre des obfervations anatomiques. Il n'y a point de preuve que la *pierre d'aigle* manifefte le poifon mêlé dans les alimens, ou dans quelque autre chofe que ce foit. C'eft encore par une fuppofition gratuite, qu'on lui reconnoît la vertu de déceler les voleurs, par l'impoffibilité où ils fe trouvent d'avaler le pain dans lequel on en a mêlé la poudre. La déglutition peut être empêchée par tant de caufes, qu'il feroit abfurde de s'en tenir à celle-là. Quel rapport y a-t'il entre elle & les richeffes & l'amour, pour qu'elle puiffe communiquer, comme on le dit, les unes ou l'autre. Pour rendre à la *pierre d'aigle* la juftice qu'elle mérite, nous conviendrons qu'elle poffede en commun avec les terres figillées, quelque propriété contre les poifons & les maladies contagieufes, &c. Dale.

AET

AETIUS. Il paroît qu'il y a eu trois Medecins de ce nom, & qu'ils ont tous trois mérité que les favans en fiffent mention.

Le premier eft *Aetius Sicanius*. C'eft de fes écrits & des ouvrages de quelques autres Auteurs, qu'on dit que Galien a tiré le livre de *Atra bile*, qu'on lui attribue. Fabricii, *Bibliot. Græc.*

Le fecond eft *Aetius* d'Antioche, fameux pour les différens états qu'il embraffa fucceffivement : il ceffa d'être vigneron pour devenir Orfevre : il quitta le tablier d'Orfevre pour étudier la Medecine, & il renonça à la Medecine pour fe rendre chef de parti. Cefut un des grands défenfeurs de l'héréfie Arienne. Il entra au fervice d'un Medecin nommé Sopolis : il étudia les belles-lettres aux dépens d'un certain Armenien : il exerça la Medecine, qu'il abandonna pour prendre les Ordres facrés. Il paroît qu'il s'avança dans ce dernier état ; car il devint Evêque aux environs de l'an 361.

Il foutint l'Arianifme avec tant de zele, que cette héréfie fit plus de progrès fous lui que fous fon auteur. On la accufé d'athéifme, je ne fai fur quel fondement ; car il n'eft pas trop vraifemblable qu'un homme qui n'eût point cru en Dieu, fe fût fait une fi grande affaire d'établir des opinions fingulieres dans la religion Chrétienne.

Le troifieme, felon les favans, fut *Aétius d'Amida*, celui dont nous poffédons les ouvrages, & qui n'eft point le même qu'*Aétius* l'Arien. On croit qu'il vécut fur la fin du quatrieme fiecle, ou au commencement du cinquieme. Tout ce que nous favons de fa vie, c'eft qu'il voyagea en Egypte, où il eft vraifemblable qu'il étudia la Medecine, & en Cœlofyrie.

Les deux paffages fuivans démontrent qu'il étoit Chrétien. On lit, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 50. à propos de la maniere d'arracher quelque chofe qui fe feroit arrêté dans le gofier ; qu'après avoir tenté tous les moyens précédens, (car il ne confeille de recourir à ce dernier, qu'après avoir éprouvé les autres) il faut fe tourner du côté du malade ; & après l'avoir exhorté à prêter attention, dire, fi c'eft un os, os fors de ce gofier, comme Jefus-Chrift fit fortir le Lazare du fépulcre, & comme Jonas fortit du ventre de la baleine : ou prendre le gofier, & dire, os, je te conjure par Blaife martyr, & ferviteur de Jefus-Chrift, de defcendre ou de fortir.

Voici l'autre paffage. *Aétius* dit, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 11. à l'occafion des piqures des guêpes & des abeilles, que l'image vénérable & vivifiante de la Croix de Jefus-Chrift gravée fur un cachet de fer, & appliquée par ce moyen fur la partie piquée, préviendra toute inflammation. J'ajouterai fans craindre qu'on m'accufe de fuperftition, que le remede d'*Aétius* eft effectivement très-efficace dans les cas dont il fait mention, & qu'il diffipe la douleur on prévient l'inflammation : mais qu'un cachet de fer fans la figure de la croix,

ou même le plat de la lame d'un couteau, ne seroit pas moins bon.

Ces passages prouvent certainement qu'*Aëtius* étoit Chrétien : mais ils démontrent en même-tems que telle étoit sa crédulité, que sa foi faisoit peu d'honneur à sa religion. La vérité du Christianisme est susceptible de toute l'évidence qu'un homme raisonnable peut exiger ; & c'est précisément par cette raison qu'elle n'a pas besoin de l'appui de tous ces faits dont un zele aveugle prétend tirer de nouvelles preuves ; n'est-ce donc pas assez de celles que la raison & la révelation nous fournissent ?

Ces preuves ne sont pas les seules que nous ayons de la crédulité de cet Auteur ; car il ne faut pas croire, comme le Docteur Freind l'a prétendu, que la description qu'il a donnée de certains remedes, tendît à les décrier : ces remedes étoient en réputation ; ils étoient d'un si grand prix que peu de personnes pouvoient se les procurer, & il paroît qu'*Aëtius* ne fait valoir cette derniere circonstance que pour exciter dans ses Lecteurs une haute opinion de leur efficacité. Il ne parle point du collyre de Danaüs & de l'antidote Isotheos, pour jetter du doute sur leur propriétés ; c'est au contraire pour les constater, ces propriétés, qu'il appuye sur le prix de ces remedes.

Malgré ce défaut, *Aëtius* est un Auteur considérable ; il nous a conservé dans ses collections plusieurs pratiques qui auroient immanquablement été perdues avec les écrits d'où il les a tirées. La preuve de ce fait se trouvera en différens endroits de ce Dictionnaire, ainsi je n'insisterai point ici là-dessus davantage.

Fabricius & Freind disent qu'on lui donne dans quelques manuscrits le titre de κόμης ὀψικίου, *Comes obsequii*, que ce dernier rend par le premier des Officiers qui alloient devant l'Empereur & faisoient les provisions, comme ceux qu'on appelle à present Maréchaux des Logis.

Ses Ouvrages sont maintenant divisés en quatre *Tetrabibles* ; chaque Tetrabible en quatre discours & chaque discours en plusieurs chapitres ; mais cette division ne paroît point avoir été faite par lui-même ; c'est l'ouvrage de quelque copiste, car la maniere dont il s'est cité lui-même & dont il est cité par Photius, est relative à la suite numérique des Livres, qui étoient alors au nombre de seize ; c'est-à-dire, que chaque discours faisoit un Livre.

Photius dit qu'*Aëtius* ne composa pas ses Ouvrages, seulement sur les Auteurs qui avoient servi aux collections d'Oribase ; mais qu'il s'enrichit encore de tout ce qui lui convenoit dans la Thérapeutique de Galien, dans Archigene, Rufus, Dioscoride, Soranus, Philagrius, Philomenus, Posidonius, & quelques autres dont les noms se trouvent avec éloge dans l'Histoire de la Medecine.

Ses collections commencent par l'exposition des vertus des remedes simples & des alimens, & finissent par les maladies des femmes. Ce qu'il dit des remedes simples & des alimens, est un abrégé de Galien. Il ajoute à ses seize Livres quelques chapitres sur la maniere de nettoyer & d'embellir la peau, avec la préparation des *oinantharia*, ou onguent doux faits avec du vin & des lis, & quelqu'autre chose de cette nature. Mais de crainte qu'on ne nous accuse de n'avoir fait connoître des Ouvrages d'*Aëtius* que le commencement & la fin, nous allons exposer la matiere de chacun de ses Livres en particulier.

Le premier Livre est un abrégé de la nature des remedes simples & des alimens. Ce Livre est le premier discours du premier Tetrabible, en suivant la division présente.

Il traite dans le second Livre des propriétés & des usages des substances métalliques, & des animaux, qu'il considere soit entiers, soit relativement à leurs différentes parties. Quoiqu'il le fasse dans un détail assez serré, cependant on peut dire que ce discours contient une partie assez considérable de la matiere Médicale ; c'est le second discours du premier Tetrabible.

Le troisieme Livre comprend la Gymnastique & son appareil. Là, après avoir parlé des évacuations insensibles, il s'étend fort au long sur la Phlebotomie ; il distingue les différentes manieres d'ouvrir les vaisseaux, il marque la forme & la grandeur de l'ouverture, & il fixe le tems & la mesure de l'évacuation : il passe ensuite à l'ouverture de l'artere ; il prescrit des remedes pour arrêter l'hémorrhagie qui suit cette opération ; il disserte sur les ventouses, les scarifications & le choix des sangsues. De-là, il se jette sur les cathartiques & les différentes préparations des vins purgatifs, des hydromels cathartiques ; des vins purgatifs médicamentés, de l'absinthalon, du rosaton, du miel de roses, de l'oxymel, du garum purgatif, du miel, du métheglin, de l'oxigarum, des bouillons émolliens, du lait & des olives purgatives. Il donne des préceptes sur tous ces remedes. Il traite après cela des *Oxiporia*, des différentes sortes de médicamens purgatifs composés, des pilules purgatives & des trochisques. Il donne la description des remedes composés d'aloès & de sels, (τὰ πικρὰ ἢ ἅλατα) avec celle des cinq hieres. Il indique des secours, tant pour ceux qui ont pris des médicamens purgatifs qui n'operent point, que pour ceux au contraire en qui ils operent trop ; il donne son avis sur les émétiques ; il détaille les vertus de l'ellebore ; il indique les tempéramens auxquels les remedes où il domine, sont convenables, & comment on doit le préparer à leur usage ; il distingue les différens usages de l'ellebore, les diverses manieres de le préparer, & le soin qu'il faut avoir des malades à qui on l'a ordonné. Il passe de-là aux épithemes purgatifs qui conviennent aux parties de notre corps qui, comme les yeux, les oreilles & d'autres parties peuvent être purgées. Il parle ensuite des fumigations qui produisent le même effet, & des remedes qui évacuent les intestins grêles & la partie concave du foie avec ses dépendances ; de l'air, des vents, & des influences des astres ; des eaux, des bains naturels & artificiels, du bain froid (ψυχρολουσίας), des bains d'huile, (τῆς ἐν ἐλαίῳ ἐμβασίας) des insessions, des perfusions, & des irrigations, des effusions d'eau sur le visage, τοῦ προσώπου κλυσμάτων, & des fomentations seches, πυριάσεως. Il traite encore dans le même Livre, des différentes sortes de cataplasmes ; du dropacisme, du sinapisme, de la *rubification*, de la *pication*, φοινιγμοῦ & des remedes métasyncritiques, μετασυγκριτικῶν βοηθημάτων. Voilà le troisieme discours du premier Tetrabible.

Il traite dans le quatrieme Livre du régime, ou de la maniere de conserver la santé. Il commence par discourir de la nature des enfans ; il en décrit les maladies, & il indique les remedes qui leur conviennent. Il prescrit ensuite les régimes convenables à tous les âges & à toutes les conditions de la vie ; il marque les occasions de passer des viandes à des nourritures plus seches ; il traite de la lassitude qui naît de l'exercice ; des différentes sortes de lassitudes & particulierement de celle que l'on prend à la chasse ; de celles qui proviennent de causes qui ne sont pas évidentes & qu'on appelle spontanées ; du soin qu'on doit prendre pour bien digérer ; de la transpiration & de ses embarras, de la maniere de les dissiper ; des chaleurs brûlantes ; ἐγκαύσεως ; des frictions faites à propos ; de l'indigestion, de la crapule, κραιπάλης & des *dyscrasies* égales, (ὁμαλῶν δυσκρασιῶν) ; de la maniere de connoître les tempéramens ; des différences des tempéramens, tant simples que composés, & tant du corps entier que de ses parties en particulier ; des tempéramens de la tête, du cerveau, du ventre, des poumons, du cœur, du foie & des testicules, & des remedes qui conviennent dans toutes les maladies de ces parties. C'est-là la matiere du quatrieme discours du premier Tetrabible.

Le cinquieme Livre est un Traité des maladies. Il commence par recommander l'étude d'Hippocrate ; puis il disserte des fievres, de leurs signes (σημείων) prognostics & diagnostics de leur cure, de tout ce qui appartient exactement à cette branche de la Medecine ; de

ce qu'il faut regarder comme le commencement des maladies; des différentes manieres dont elles se déclarent; de ce que l'on doit entendre par paroxisme, (παροξυσμός) & remission ou relâche, par accroissement & déclin du paroxismes (ἀκμὴ ἢ παρακμή) soit que tout le corps en soit affecté, ou qu'il ne se fasse sentir que dans quelques parties; des signes de mort, ou de recouvrement de la santé; de ceux qui annoncent une mort prochaine; de ceux qui annoncent une mort éloignée; de ceux qui tiennent le milieu entre ces deux premiers; de tous les signes relativement à la santé; des signes qu'on retire du pouls; des conjectures que l'on peut tirer des urines; de ce qu'on en peut déduire; de la nature & des indices des excrémens; des signes & du prognostic du vomissement; de l'hémorrhagie par le nez & les regles; des signes critiques; des sueurs; des abscès, & de ce qu'on peut déterminer par les crachats; de la maniere dont un habile Medecin s'appercevra des progrès & de la fin d'une maladie, & dont il pourra prédire le jour & l'heure de la mort du malade. Il passe de-là aux maladies épidémiques & pestilentielles en général; à celles qui dans certaines circonstances, sont accompagnées de défaillances; aux défaillances & à leur causes; aux maux de tête, d'oreilles & d'yeux; aux insomnies & à un certain affoiblissement de la vue accompagné de fievre; aux fievres accompagnées d'hémorrhagies; à leur cure, & aux soins qu'on doit avoir des fébricitans. Il ajoute à cela ce qui concerne les maladies de la vessie, la difficulté d'uriner, les douleurs de reins, les exulcérations aux parties voisines de l'os sacrum, des testicules & de l'anus; l'éruption des pustules (ἐξανθήματα) sur tout le corps, ou sur quelque partie seulement; les tremblemens & les convulsions, avec un détail des remedes salutaires dans tous ces cas. C'est-là le premier discours du second Tetrabible.

Aëtius traite dans le sixieme Livre de ses collections, des maladies de la tête & du cerveau en général; il ne se contente pas de les décrire, il en indique les remedes. Il parle ensuite de la morsure du chien enragé; de l'apoplexie & de la paralysie; des sourcils; des paupieres, de la langue, des organes de la voix & de l'œsophage. Il marque les remedes convenables dans les maladies dont toutes ces parties peuvent être attaquées. Il passe delà au priapisme; il indique la maniere de traiter le relâchement de la vessie, du penis, du rectum, des jambes, ou de tout autre membre. Il traite ensuite de la contraction des muscles, des différentes especes de maux de tête, de leurs causes particulieres, de la *cephalaia* (mal violent de la tête), de l'*hemicrania* (mal de tête qui n'occupe qu'un côté de cette partie), de l'alopecie & de sa cure, de la chute des poils, de la perte des sourcils, de la maniere de sécher, de boucler & d'enlever les cheveux, de les embellir & d'en prévenir la chute; de la maniere de préparer les *psilothra*, ou les onguens propres à fortifier les cheveux; du *pituriasis* (espece de dartre), du *phthiriasis* (maladie pédiculaire, des ulceres, des pustules, ἐξανθήματα, qui s'élevent autour de la tête, sans aucune cause évidente, de la cure de ces maladies & de celles qui y sont analogues, des différentes maladies qui surviennent aux oreilles par différentes causes, de l'hémorrhagie par les oreilles, & des parotides. Il traite ensuite du nez, des maladies de cette partie, des sternutatoires & de la maniere d'appaiser l'éternument immodéré. Voilà ce que contient le second discours du second Tetrabible.

Il examine dans le septieme discours, la nature de l'œil & les différentes maladies auxquelles cet organe est sujet, soit qu'elles procedent de causes internes, soit de causes externes. Il nous instruit ensuite de la maniere d'ouvrir une artere, & de faire des scarifications au sinciput, (περισκυφισμῷ, on lit dans l'édition de la Bibliotheque de Photius, à Rouen 1653. περὶ σκυθισμῷ, erreur qui a passé dans la traduction latine,) de scarifier l'occiput, & de la maniere d'ouvrir les veines. Le reste de ce Livre est en description d'onguens, de cataplasmes, & de différentes sortes de collyres, & l'Auteur montre dans tout cela beaucoup d'exactitude & de jugement. C'est ce qui forme le troisieme discours du second Tetrabible.

Il commence le huitieme discours par un petit abrégé de la maniere de cultiver, d'orner & d'arranger les sourcils; il parle ensuite de la lividité de l'œil & de sa cure; il indique les précautions qu'il faut prendre pour garantir le teint, des impressions du soleil ou du vent, & des rides, & les moyens de diminuer la couleur noire, d'embellir le corps & de donner à la peau une odeur agréable. Il se jette de-là dans le détail des maladies de la face, de la bouche & des amygdales, soit que leurs causes soient internes, soit qu'elles soient exterieures. Il traite des maladies auxquelles les dents sont sujettes, & de leur cure; de celles de la langue, de la luette & de toutes les parties qui forment la bouche; entre ces maladies, il fait mention de la *Synanche* & *Cynanche*, qui attaquent les machoires; il insiste sur celles des amygdales. Il donne après cela la maniere de faire revenir ceux qui ont été étranglés, & qui ne sont pas encore morts; il discourt ensuite des maladies des arteres & de leur cure, des toux & des catharres; il ordonne pour la toux, les anodyns avec les fumigations & les fomentations. Il traite des asthmes, de la difficulté de respirer, & des palpitations de cœur; & comme il a déja parlé plus haut des maladies de la poitrine & des poumons, il ferme ce Livre par un examen de la pleurésie fausse ou réelle; par une description de l'une & de l'autre, & par une exposition de la methode de les traiter. Voilà le quatrieme discours du second Tetrabible.

Le neuvieme Livre s'ouvre par une exposition de l'affection cardiaque; il descend ensuite à ceux qui ont l'estomac embarrassé de bile noire, ou l'orice inférieur du ventricule attaqué par quelque cause que ce soit. Il décrit les cataplasmes convenables dans les différenres maladies de l'estomac. Il discute le cas de ceux qui ressentent des convulsions à ce viscere, de la même maniere que l'épilepsie; il traite du défaut d'appétit; de la faim canine, de l'indigestion & de la cure de ces maladies. Il parle en particulier de l'indigestion. Il prescrit quelques remedes contre la constipation. Il fait succéder à cela, l'examen des borborygmes, de la passion iliaque, de la colique, des cours de ventre, de tout ce qu'on entend par disposition à la colique. Il parle des diarrhées, des vers longs & larges, des vers ascarides, & de toutes les maladies des intestins. Il ordonne quelques remedes à ceux qui ont avalé de l'or, du cuivre, ou autres chose semblable, & à ceux qui ont la dyssenterie; de ces remedes, les uns se prennent par haut & les autres par bas; ce sont des pastilles, des suppositoires, des onguens & des fomentations. Il finit ce Livre par un traité de la Lienterie. C'est le premier discours du troisieme Tetrabible.

Il traite tout en commençant le dixieme Livre, du foie, de son affaissement & de ses autres maladies; & il en indique les remedes. Il passe de là aux maladies de la rate, & à ses différentes affections, comme les gonflemens, les inflammations, les skirrosités, les tumeurs contre nature, & la dureté. Il décrit la maniere de les traiter. A cela succedent la jaunisse, la cachexie & l'hydropisie. Il montre l'origine particuliere de chacune de ces maladies; & il instruit de la maniere de les guérir. Voilà ce que contient le second discours du troisieme Tetrabible.

Il est traité dans le onzieme Livre, du diabetès, de la foiblesse des reins, du sang rendu par les urines, de la pierre dans les reins & dans la vessie, de l'inflammation, de la dureté & de la suppuration des reins; de la dysurie, de l'ischurie, du relâchement de la vessie, de l'écoulement des urines pendant le sommeil, de l'inflammation, de l'hémorrhagie, des caillots de sang, des tubercules & des ulceres à la vessie, du prurit & de l'écoulement au gland & de l'écoulement par l'uretre. Du satyriasis, ou du priapisme & des rêves obs-

cenes. Il donne à toutes ces maladies, des origines particulieres, autant qu'il en peut trouver; il indique les précautions néceſſaires; & la maniere de les traiter. Il ordonne à la fin de ce Livre quelques exercices & quelques remedes pour l'impuiſſance. C'eſt le troiſieme diſcours du troiſieme Tetrabible.

Il parle dans le douzieme Livre, de la ſciatique, de la goutte, des cauſes tant générales que particulieres de ces maladies, & des différents regimes convenables dans l'une & l'autre cas & dans tous ceux qui leur ſont analogues. Il paſſe de-là aux différentes ſortes d'évacuations, aux chrêmes, aux emolliens, aux linimens, aux *acopa*, & aux onguens; à quoi il ajoute les cathartiques, les antidotes, & la multitude prodigieuſe de choſes qui peuvent ſoulager dans les maladies dont il a fait mention dans ce livre. C'eſt le quatrieme du troiſieme Tetrabible.

Il traite dans le treizieme Livre de la morſure & de la piquure des animaux venimeux, des changemens & des ſymptomes qu'elle produit dans le ſujet mordu, des remedes & de la cure tant des ſymptomes que de la morſure; il ajoute à cela quelques obſervations ſur les animaux qui lancent & répandent leur poiſon; & il indique avec un ſoin particulier les plantes veneneuſes & mortelles. Il parle des ſuites du ſang de bœuf, des champignons, & du lait caillé & retenu dans l'eſtomac; il nous indique les ſubſtances métalliques qui priſes intérieurement nuiroient à l'animal; il explique comment on peut être incommodé par l'eau chaude & par le vin. Il fait quelques obſervations ſur ceux qui ont été étranglés, noyés ou précipités de quelque lieu élevé, ſur la prévoyance & l'inſtinct des animaux & ſurtout de quelques animaux domeſtiques. Il parle enſuite de la thériaque d'Andromachus & des viperes, il donne la préparation de cet antidote, & il marque les occaſions de s'en ſervir, la maniere de l'éprouver, la doſe qu'il en faut prendre & les maladies dans leſquelles on peut l'ordonner. Il ajoute à cela ſon ſentiment ſur les autres thériaques, ſurtout ſur l'antidote de Mithridate, dont il donne la préparation & l'uſage, & indique les maladies dans leſquelles il convient. Il joint d'autres antidotes à ceux-là; il fait mention des deux cyphes, ou onguens précieux. Il traite enſuite de l'*elephantiaſis*, des eruptions prurigineuſes, (κνησμωδῶν ἐξανθημάτων,) appellées *Pſydraces*, des puſtules cauſées par les ſueurs (ψυδράκια ἢ ἱδρωτίδια;) des ulceres, (ἑλκωδῶν ἐκθυμάτων) aux jambes; des cicatrices des ulceres qui deviennent noires, & défigurent le corps. Il paſſe de-là aux deux eſpeces d'*alphos* (ἄλφους) ſortes de lepre, & à la lepre blanche, (λεύκη) & enfin à la lepre proprement dite. Il en explique l'origine & les cauſes, & il en preſcrit les remedes. C'eſt le premier diſcours du quatrieme Tetrabible.

Aëtius parle avec beaucoup d'exactitude dans le quatorzieme Livre des differentes maladies de l'anus, des verues & des crevaſſes aux parties honteuſes, du phlegmon, du charbon, des ulceres phagedeniques, & de ceux qui naiſſent dans les conduits urinaires, du ſcrotum dartreux, de l'inflammation au ſcrotum, & aux teſticules, & des différentes eſpeces de hernies; de la compoſition des emplâtres; & de la maniere d'en préparer les ingrédiens; des nerfs bleſſés ou rompus, des bubons, & des Phlegmons en général; des abſcès & des ulceres profonds de leur nature, & des remedes qui y ſont propres; des vers qui s'engendrent dans les ulceres & des remedes dont il faut uſer contre ces vers, de même que pour empêcher l'ulcere de s'étendre, de ſaigner, ou de ſe corrompre. Il étend ce diſcours juſqu'aux fiſtules, à la gangrene, au ſphacele, aux tumeurs chancreuſes, aux éréſipeles, aux herpes, au *terminthe* & aux puſtules, ſpécifiant les cauſes & la cure de ces maladies. Il indique les remedes propres aux brulûres, ſoit par le feu ſoit par l'eau chaude, & aux écorcbures cauſées par les coups de fouet; aux exulcérations, aux égratignures, aux contuſions, ſoit que la partie affectée ſoit entiere, ſoit que la chair en ait été emportée, (σαρκὸς ἐκτάσεως ἢ ῥαγάδων) aux convulſions, aux entorſes, aux luxations, & aux engelures, ſans omettre les excroiſſances aux ongles, les maux d'avanture, ou panaris, (πτερύγιον παρωνυχίας) les ongles écraſés, ſanglants, emportés ou corrompus. Il donne les moyens dont il faut uſer pour faire revenir les ongles à la place de ceux qu'on a perdus, diſparoître les cors & les crevaſſes aux piés, de même que les varices. Il termine ce Livre par un traité des dragonaux aux jambes & aux bras. Voilà ce que contient le ſecond diſcours du quatrieme Tetrabible.

Le quinzieme livre eſt compoſé de la théorie & de la cure des tumeurs œdémateuſes, emphyſematenſes, endurcies, & enkyſtées, des écrouelles, de la broncocele, des meliceris, des ſteatomes, des ganglions, de la teigne & de l'hydrocephale. Il expoſe ſur toutes ces maladies, leur origine, leurs cauſes, les methodes de les traiter & la préparation de pluſieurs emplâtres qui ſervent dans la cure qu'on en fait. Voilà le troiſieme diſcours du quatrieme Tetrabible.

Dans le ſeizieme & dernier Livre, l'Auteur s'occupe de la ſituation, de la ſtructure & de la grandeur de la matrice, & il fixe le tems convenable pour la purgation de cette partie & auquel elle eſt propre à contenir un fœtus. Il traite enſuite de la conception, des marques de la fécondité, de la conception actuelle & des ſymptomes particuliers aux femmes groſſes, des ſoins qu'il en faut avoir dans cet état; de celles dont l'accouchement ne ſera point laborieux; de celles qui auront un travail dangereux; des accouchemens laborieux, des avortemens, de l'opération céſarienne, de l'extraction de l'arriere-faix, des cauſes de la ſtérilité, tant dans l'homme que dans la femme; des remedes convenables dans toutes les conjonctures précédentes où ils ſont néceſſaires; des potions, des peſſaires & des fumigations propres à hâter l'accouchement. De-là il paſſe aux maladies qui attaquent les femmes au ſein, il en développe l'origine, la nature, & la maniere de les traiter. Il cherche enſuite la cauſe de la ſuppreſſion des regles, de leur écoulement pénible, ſoit en blanc, ſoit en rouge; des maladies hiſtériques, & des fleurs blanches. Il eſt plein de préceptes & de remedes excellens dans tous ces cas. Il procede à l'expoſition des autres maladies de la matrice; il parle des abſcès, des tumeurs œdémateuſes, des moles, des hydropiſies, des ulceres, & autres maladies ſemblables auxquelles cette partie eſt ſujette; il n'oublie pas le phimoſis, ou le défaut d'ouverture à l'orifice du vagin, & autres accidens de cette nature; avec les remedes convenables. L'amputation des nimphes, la *cercoſis* ou excroiſſance de la matrice, l'hernie variqueuſe, les tyms & les indiſpoſitions pareilles, non plus que la maniere de les traiter. Il ajoute à cela quelques *ſmegmata* ou ſavonettes pour le viſage, & autres parties du corps, avec la maniere de compoſer quelques onguens précieux; c'eſt par là qu'il termine ſon ſeizieme Livre & ſon traité de Medecine. Ce ſeizieme Livre eſt le quatrieme du quatrieme Tetrabible.

Les ouvrages d'Oribaſe ne me paroiſſent pas comparables à cette collection d'*Aëtius*; j'entens ceux qu'il a dédiés à Euſtathius & à Eunapius; car il ne ſe contente pas de nous donner les définitions des choſes, les cauſes des maladies, les ſignes diagnoſtics & prognoſtics d'une maniere plus claire qu'Oribaſe; mais il l'emporte encore ſur lui par l'étendue & la profondeur de la thérapeutique. Mais ce n'eſt pas tout. Je peux encore dire que l'un ne mérite pas d'être mis en parallele avec l'autre pour la netteté des idées, la multitude des connoiſſances & le dénombrement des maladies. Mais dirat-on, l'ouvrage d'*Aëtius* n'a que ſeize livres; celui d'Oribaſe au contraire en a ſoixante-dix; Oribaſe a traité à fond de l'anatomie, *Aëtius* n'en a pas dit un mot. Mais on ne conſidere pas que pluſieurs des choſes omiſes par *Aëtius* ſont plutôt du reſſort de la Philoſophie que de la Medecine. Si cependant on a reſolu de juger *Aëtius* par ces endroits; il faudra bien que nous

convenions de la supériorité de son rival ; l'Epitome de Galien l'emportera en ce sens sur la collection immense tirée par notre Auteur d'une multitude d'écrits différens. Mais pour dire librement ma pensée, si quelque Eleve en Medecine me consultoit sur le choix de ses lectures, je lui conseillerois de résister courageusement au torrent qui entraine tous les esprits du côté de ces Theories aussi sublimes qu'inutiles, & de feuilleter sans cesse les ouvrages d'*Aétius*; à moins que se livrant encore à un des défauts de quelques Medecins de ce siecle, il n'ait embrassé le parti de guérir les maladies, beaucoup moins pour l'interêt général du genre humain, que pour son bien particulier & sa propre réputation. Il trouvera là des remedes en abondance, & de quoi se dédommager des veilles qu'il sacrifiera à l'étude de sa profession. Photius, *Bibliot.*

Tel est l'éloge que Photius fait d'*Aétius*; & il a paru si juste à Cornarius qu'ayant à parler du même Auteur, il n'a fait que transcrire ce discours.

Nous n'avons des Ouvrages d'*Aétius* imprimés en Grec que les deux premiers Tetrabibles, ou les huit premiers Livres; ils ont paru in fol. à Venise en 1534. On dit que le reste est en manuscrit dans plusieurs Bibliotheques. Janus Cornarius le traduisit en entier & publia sa traduction à Bâle en 1542. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & on la trouve dans la collection des *Artis Medicæ principes* de H. Etienne.

ÆTO

AETOI PHLEBES, Ἀετοὶ φλέβες, *veines d'aigle.* Ruffus Ephesius rapporte qu'un Medecin Italien nommé Philistion, qui a écrit en langue Dorique, qui étoit en usage dans sa Patrie, donnoit ce nom à certaines veines qui passent par les tempes pour se rendre à la tête. Ruffus *Ephes. L. I. c.* 33.

ÆTOLION. Ἀετόλιον. Le même que *granum cnidium.* Gorræus. Voyez *Cnidia grana.*

AETOMA. Ἀέτωμα. *Le toit d'une maison.* Ce mot est employé par Hippocrate dans son Traité *de Articulis*, ce qui fait que je le place ici.

AETONYCHUM, d'Ἀετὸς, *un aigle*, & ὄνυξ, *griffe* ou *ongle.* Le même que *lithospermon*, à qui on a donné ce nom, à cause de la dureté de ses semences. Voyez *Lithospermon.*

AFF

AFFAX, AFFARX ou AFFARIS. *Encre.* Ruland. Johnson.

AFFECTIO ou AFFECTUS. *Affection.* Les Grecs rendent ce mot par πάθος, maladie qui affecte tout le corps ou quelqu'une de ses parties. Ainsi *affectio colica*, c'est la colique; *affectio melancholica*, la mélancolie. On exprime par ce moyen un grand nombre de maladies auxquelles le corps est sujet, en ajoutant un adjectif à *affectio* ou *affectus.*

AFFENICUM. *Ame, esprit.* Ruland.

AFFEOS. Le même qu'Ἀφρὸς, *spuma, écume.* Ruland.

AFFIDRA. *Céruse.* Rulann.

AFFION. Nom qu'on donne à l'opium. Les Peuples du Royaume de Bantam appellent ainsi un électuaire dont l'opium fait le principal ingrédient; ils s'en servent pour s'animer & s'exciter à l'amour. Castelli.

AFFLATUS ou ADFLATUS. *Vapeur* ou *bouffée*, pour me servir de l'expression des gens de la campagne, qui affecte le corps d'une maladie soudaine & dangereuse. On s'en sert pour exprimer les effets violens de quelque matiere nuisible contenue dans l'air, ou des morsures des serpens. On l'applique souvent aux enchantemens, ce qui fait dire à Horace :

——— *Velut illis*
Canidia Afflaset, *pejor serpentibus afris.*

AFFLICTIO, *Affliction.* Je n'ai jamais vu que les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine, aient mis cette passion au nombre des maladies, il est pourtant certain qu'elle en occasionne un très-grand nombre, qui sont souvent funestes. Plusieurs personnes meurent de chagrin, & cela par une raison fort sensible.

Personne n'ignore que les passions de l'ame qui augmentent le mouvement du sang, augmentent en même tems les contractions, la tension ou l'élasticité des fibres animales. Cet effet leur est commun avec tout ce qui oblige le cœur à se resserrer avec force & à imprimer un plus grand mouvement au sang. Comme ce dernier agit pour lors bien plus fortement sur les parties solides, & que l'action réciproque des vaisseaux sur le sang augmente aussi, il arrive de là, eu égard aux parties solides, que l'application des parties qui les composent on les réparent, se fait avec beaucoup plus de force, & pour user d'autres termes, ce que la nutrition fournit est beaucoup plus fermement lié aux endroits où il s'applique. Quant aux fluides, comme la pression des solides sur eux est de beaucoup augmentée, ils se resserrent davantage & contiennent par conséquent une égale, ou peut-être une plus grande quantité de matiere sous un moindre volume. Les sécrétions se font encore avec plus de force, un grand nombre de particules aqueuses se séparent du sang & sortent hors du corps par les émonctoires convenables. D'où il arrive que les fibres deviennent dures, roides & élastiques, & que la force animale en général augmente. Mais lorsque cela est poussé à un certain point, il survient plusieurs maladies, comme la manie, les inflammations, la goutte, la pierre & les ulceres malins.

Les passions qui produisent ordinairement ces effets sont, la colere, l'envie & la haine. C'est ainsi qu'Achille, le plus vaillant & le plus vigoureux des Grecs, nous est représenté comme extremement colere; & que l'homme envieux seche, comme l'on dit, d'envie, en voyant la prospérité de son voisin.

Les passions au contraire qui retardent le mouvement du sang, produisent des effets tout-à-fait opposés; car l'action reciproque des solides ou des fluides étant beaucoup plus foible, ces derniers sont moins ramassés qu'auparavant. Les sécrétions sont aussi moins abondantes, & un grand nombre de particules qui ne sont d'aucune utilité à l'œconomie du corps, ne pouvant point en sortir, relâchent les fibres, obstruent les glandes, & rendent le corps extremement foible.

Les passions qui produisent certe altération sont, la crainte, le chagrin, la joie & le plaisir. On remarque que la crainte & le chagrin maigrissent ceux qui s'y livrent trop, & que la joie au contraire augmente l'embompoint; ce sont là deux causes qui contribuent au relâchement des fibres.

On ne peut déterminer comment les passions augmentent ou diminuent la force du cœur, qu'on ne soit mieux au fait de la maniere dont l'ame agit sur le corps. Comme je n'ai point dessein d'entreprendre une pareille recherche, je me contenterai de rapporter un exemple remarquable de l'effet que produisent les afflictions. Je le tire des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Une Dame de Dauphiné, âgée de 47 ans, ayant été frappée d'une violente douleur au mois de Septembre 1729. par la mort de son fils unique, commença dès-lors à tomber dans un état très-languissant, & dans une maigreur qui ne fit plus qu'augmenter. Au bout de 19 mois M. Patras, Docteur en Medecine à Grenoble, de qui l'Académie tient cette relation, la trouva attaquée d'une fievre lente, & il lui sentit dans l'hypogastre une tumeur dure, de la grosseur dont la matrice peut être dans une grossesse de trois mois & demi, & il crut qu'en effet c'étoit la matrice. Il y avoit déja quelque tems que certe Dame avoit perdu ses regles depuis son malheur. «

Le mal devenoit toujours plus considérable, tout l'abdomen s'enfla, on sentoit des eaux répandues dans sa capacité, & l'on se résolut à la ponction, qui fut faite

deux fois à la campagne, dans l'automne de 1731. Par la premiere opération, on n'eut que quelques gouttes d'eau, & par la seconde rien du tout.

Comme l'enflure du ventre toujours plus grande, causoit une violente oppression de poitrine, M. Patras crut qu'il falloit recommencer la ponction, mais dans un autre endroit que celui où elle avoit été faite à la campagne. Le Medecin qui l'avoit ordonnée ne comptoit que sur l'hydropisie *ascite* qu'il voyoit, & non sur cette tumeur de l'hypogastre, que M. Patras connoissoit, & qui étoit alors cachée par l'hydropisie. M. Patras fit donc choix d'un autre lieu pour la ponction, mais à son grand étonnement, il ne sortit encore rien que quelques gouttes de sang. Cependant la fluctuation des eaux dans l'abdomen étoit très-sensible, & à tel point, que M. Patras crut ne se devoir pas rebuter par les tentatives de ponction, car tous les autres remedes n'avoient aucun effet, l'opération fut réitérée & il ne vint absolument rien.

Ensuite les jambes de la malade s'ouvrirent naturellement, & il en sortit pendant quinze jours beaucoup de sérosités, qui étoient, du moins en partie, celles de l'abdomen, puisque l'oppression de poitrine diminua considérablement, mais ce fut le seul soulagement qui s'en ensuivit. La fievre lente ne discontinua point, & M. Patras qui put alors reconnoître facilement cette tumeur de l'hypogastre qu'il avoit d'avoir sentie, la trouva considérablement augmentée. De plus, elle lui paroissoit accompagnée d'un bord saillant, d'une espece de ceinture qui la traversoit d'un côté à l'autre sous l'ombilic. Cette ceinture étoit d'une consistance molle, & peut-être d'un demi pouce de relief.

Enfin la malade entierement épuisée de forces, horriblement maigre & atténuée, ne pouvant plus prendre d'alimens, mourut le premier Mai 1732.

On l'ouvrit. Nous irons promptement au point essentiel en supprimant de cette histoire, curieuse & instructive, le détail des difficultés que l'on eut encore à bien demêler des parties qui ne tenoient presque plus rien de l'état naturel. M. Patras reconnut surement que la tumeur de l'hypogastre qu'il avoit sentie d'abord, & qu'il avoit cru être la matrice, étoit le rein gauche, si prodigieusement augmenté, qu'il pesoit 35 livres. Sa structure naturelle étoit altérée à proportion de cette augmentation de grandeur & de poids. Cette espece de ceinture dont on sentoit le relief, étoit le colon qui passoit sur la tumeur & s'y étoit attaché.

Il n'est plus étonnant que l'on sentît des eaux qui flottoient dans l'abdomen, & que les ponctions n'en tirassent pourtant rien. Ces eaux ne flottoient que dans les intervalles vuides que laissoit l'énorme masse du rein, il ne s'en trouvoit pas assez dans les endroits précisément où le trois-quart perçoit, ce peu se déroboit peut-être & se rangeoit ailleurs; & quand l'instrument étoit retiré, & qu'on appliquoit la cannule, on ne l'appliquoit que contre une masse assez solide. Ce qu'il y a ici surtout de remarquable, c'est que de grandes *afflictions* puissent changer à cet excès jusqu'à la structure du corps humain. *Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences, année* 1732.

AFFODIUS. Espece de serpent qui, suivant Castelli, est le même que l'*hæmorrhoïs*, ou lui ressemble beaucoup.

AFFORMAS. *Verre.* Ruland.

AFFRENGI. *Plomb rouge.* Ruland.

AFFRODINA. Le même que Venus ou le cuivre. Ruland.

AFFRONITUM. Voyez *Aphronitum.*

AFFROTON, *Ecume.* Ruland.

AFFUSIO, *Affusion.* L'action de verser une liqueur sur une autre substance. Il signifie quelquefois la même chose que *suffusio*, cataracte.

AFR

AFRA, *Autruche.* Voyez *Struthiocamelus.*

AFRAGAR. *Verd-de-gris.* Ruland.

AFRICANUS FLOS. *Fleur d'Afrique, œillet d'inde.* Il y a un grand nombre d'especes de cette plante; on distingue la quatrieme dont Gerard fait mention, de la maniere qui suit.

Othonna, Offic. *Othonna*; *Tagetes Indicus, flos Africanus*, Chab. 358. *Tagetes Indicus minor simplici flore sive Caryophillus Indicus, sive flos Africanus*, J. B. 3. 98. Raii Hist. 1. 343. Boerh. Ind. A. 114. Tournef. Inst. 488. Elem. Bot. 390. *Flos Africanus minor simplici flore*, Ger. 611. Emac. 750. *Flos Africanus minor simplex*, Park. Parad. 304. *Tanacetum Africanum sive flos Africanus minor*, C. B. 133. *Chysanthemum Africanum tanaceti folio procumbens; sive minus flore simplici*, Hist. Oxon. 3. 16. *Tlapalcosatli coaxochitl, Caryophillus Mexicanus.* V. Hern. 156. *Tagetes minor flore luteo rubescente*, Act. Reg. Par. an. 1720. 315.

Gerard compte quatre especes de cette plante; il appelle la premiere,

Flos Africanus major polyanthos.

Celle-ci, dit cet Auteur, a une grosse tige, longue, brune, rougeâtre, sillonnée & quelque peu noueuse. Elle pousse près de son sommet d'autres branches qui portent des feuilles composées d'un grand nombre d'autres plus petites, attachées de deux en deux à une côte, semblables à celles de la valériane blanche. Leur sommet est terminé par des doubles fleurs jaunes fort belles, beaucoup plus grandes & composées d'un plus grand nombre de fleurons que la rose incarnate, d'une odeur forte qui n'est pas désagréable. Lorsque les fleurs sont passées, il leur succede des semences longues, noires & plates; cette plante périt entierement à la premiere approche de l'hiver.

La seconde ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite & qu'elle pousse plus de fleurs, ce qui fait que nous pouvons l'appeller *Flos Africanus minor multiflorus.*

Il appelle la troisieme *Flos Africanus major simplici flore.*

Sa racine est épaisse & garnie de quelques fibres. Elle pousse une grosse tige cannelée & sillonée, haute de deux coudées, divisée en d'autres petites branches auxquelles sont attachées des feuilles longues & composées d'un grand nombre d'autres plus petites, semblables à celles du frêne, d'une odeur forte, qui n'est pas désagréable. De l'extrémité des branches sortent des fleurs jaunes, composées d'un amas de fleurons fort serrés entourés de feuilles jaunes, auxquelles succedent des semences longues & noires. Toute la plante périt à la premiere gelée, ce qui fait qu'on doit la semer de bonne heure.

La quatrieme est appellée,

Flos Africanus minor simplici flore.

L'*Afriquaine commune* a des petites branches foibles & minces, qui rampent sur la terre où elles s'attachent de tous côtés, garnies de feuilles composées d'un grand nombre de petites feuilles particulieres dentelées à leurs extrémités. Lorsqu'on les regarde à l'opposite du soleil ou de la lumiere, elles semblent percées d'un grand nombre de petits trous comme un tamis, ce qu'elles ont de commun avec celles de l'herbe de S. Jean. Ses fleurs naissent au sommet des branches, elles sortent d'un calice de figure oblongue; elles sont composées de huit ou dix petites feuilles, jaunes pardessous & d'un jaune foncé par-dessus, tirant sur la couleur du velours cramoisi; elles sont douces au toucher. Je ne puis mieux décrire leur couleur qu'en me servant de l'expérience suivante. Peignez un morceau de papier avec du massicot. Lorsque la couleur sera seche, passez une seconde couche de la même couleur, mêlée avec un peu de safran delayé dans de l'eau ou dans du vin, ce qui augmentera de beaucoup son éclat & vous aurez une couleur fort approchante de celle de la fleur de la plante dont nous parlons. Cette plante a une odeur fort désagréable & périt à la premiere gelée.

L'odeur désagréable, surtout de cette espece commune

dont les fleurs sont simples, (qui produit un enchifrenement pareil à celui que cause la ciguë,) prouve la qualité froide & venimeuse de cette plante. Je me souviens, dit Dodonæus, d'avoir vu un jeune homme qui pour en avoir mâché les fleurs, eut les levres & la bouche extraordinairement enflées. La même chose est souvent arrivée à ceux qui ont tenu pendant quelque tems dans la bouche des tuyaux de ciguë dont ils avoient fait des chalumeaux. Cet Auteur nous assure qu'ayant donné à un chat les fleurs de cette plante avec leurs calices mêlées avec du fromage frais, il enfla sur le champ & mourut peu de tems après. Une souris qui avoit mangé de sa semence, fut aussi trouvée morte. Tout cela prouve que cette plante est un véritable poison; & l'on ne doit point ajouter foi à ceux qui veulent qu'elle ne fasse aucun mal. En un mot, ces plantes sont extremement vénimeuses & on ne doit ni les toucher, ni les sentir, encore moins les employer dans les alimens & dans la Medecine. GERARD, *Traité de Botanique.*

Miller compte trente especes de cette plante.

La premiere dont Gerard fait mention est appellée *othonna*, comme on l'a dit ci-dessus. Mais on n'est point assuré que ce soit l'*othonna* de Dioscoride & de Pline, qui en donnent la description suivante.

Quelques-uns veulent que l'*othonna* soit le suc de la grande éclaire, d'autres celui du pavot cornu, & quelques autres un mélange des sucs de la pimprenelle femelle, de la jusquiame & du pavot; enfin, il y en a qui prétendent que c'est le suc de la plante troglodytique, appellée *othonna*, qui croît dans cette partie de l'Arabie qui confine à l'Egypte, & dont les feuilles sont tout-à-fait semblables à celles de la roquette, percées d'une infinité de petits trous comme si elles avoient été mangées par les tignes, d'une couleur sale, & peu nombreuses; ce qui la fait regarder par quelques-uns comme une espece d'anemone.

Le suc qu'on en tire par expression est propre pour nettoyer les yeux, & pour effacer tout ce qui est capable d'offusquer la vue. On réduit, à ce qu'on prétend, la liqueur qui découle de cette plante en trochisques, qui servent au même usage. Il y a des personnes qui veulent que ce que nous employons sous le nom d'*othonna*, soit une pierre que l'on trouve dans la Thébaide, de la couleur du cuivre, d'un gout amer & styptique. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 213.

L'*othonna* croît dans la Syrie, & ressemble à la roquette. Ses feuilles sont percées en plusieurs endroits & ses fleurs ne different point de celles du safran; on lui a donné aussi le nom d'anemone. Son suc entre dans les collyres; il a une qualité dessiccative & astringente, & propre à effacer toutes les taches & les taies qui peuvent incommoder la vue. PLINE, *Nat. Hist. L. XXVII.* 12.

AFROB. Ruland rend ce mot par *Plumbum nostrum, corpus immundum.* Je crois qu'il veut parler du plomb des Alchymistes, qui n'est autre chose que l'antimoine.

AGA

AGA CRETENSIUM. Ray veut que ce soit le *Silybum minus bœticum* de Parkinson. *Carduus lacteus peregrinus camerarii*, J. Bauh. *Albis maculis notatus*, C. Bauh. Le petit chardon laiteux d'Espague. Voyez *Silybum.*

AGALACTIA. Ἀγαλακτία, d'α privatif, & γάλα, *lait.* Défaut de lait dans une femme en couche. De-là vient qu'Hippocrate donne l'épithete d'ἀγάλακτος, *agalactos*, aux femmes qui n'ont point de lait après avoir accouché.

AGALLOCHUM. *Bois d'aloes.* C'est une espece de bois qu'on nous apporte des Indes & de l'Arabie, semblable au *Thya* (arbre de vie) parsemé de petites taches, odorant, d'un gout amer & astringent. Son écorce est épaisse, luisante, & quelque peu bigarrée.

Lorsqu'on le mâche ou qu'on se lave la bouche avec sa décoction, il paroît doux au gout; étant réduit en poudre il sert dans les parfums, on l'emploie dans les fumigations au lieu d'encens. Sa racine prise au poids d'une dragme, détruit l'excès d'humidité, remédie à la foiblesse & à la chaleur de l'estomac. Etant prise dans de l'eau, elle appaise les tranchées, les douleurs de côté & du foie, & arrête la dyssenterie. DIOSCORIDE. *L. I. cap.* 21.

Ἀλόη, arbre des Indes, dont le bois qui est odorant, est appellé ξυλαλόη. Il est le même que l'*agallochum.* L'ἀλόη, *aloes* est aussi une autre plante qui croît dans les Indes, comme la précédente, & dans plusieurs autres pays. Son suc est fort amer, & passe pour un excellent cathartique. C'est ce qui fait que plusieurs Auteurs anciens & modernes, ont confondu l'*aloes* aromatique avec le purgatif. Le mot *agallochum* est dérivé de l'Hebreu אהלת, *Ahaloth.* Le masculin אהל, *Ahel*, dont le pluriel est אהלים, *Ahalim*, a, dit-on, la même signification. De-là est venu le mot Grec ἀλόη, qui étoit fort en usage parmi les Grecs modernes, qui disoient aussi ξυλαλόη, au lieu que les Anciens se servoient plus communément du mot Ἀγάλλοχον. Les Septantes connoissoient néantmoins l'ἀλόη aromatique. L'*aloes* cathartique ἀλόη, s'appelle en Syriaque עלר, *Olar.* Nom que les Grecs ont ensuite adopté. Les Arabes appellent cette plante *cebar*, *sebar.* On trouve dans un ancien Glossaire Grec & Arabe σάμπς, ἡ ἀλόη. Dans le Serapion imprimé, on a mis mal-à-propos *laber* pour *Saber.* Un ancien Glossaire Latin & Arabe traduit *aloe* par *seru*, nom que l'on donne au cyprés dans ce même Ouvrage. Un ancien Commentateur d'Avicenne, appelle le ciprès *seru.* Je suis persuadé que l'Auteur de ce Glossaire a mis *seru* pour l'*aloes* aromatique. Un manuscrit de Dioscoride très-ancien avec des notes Arabes, sous le mot ἀλόη, ajoute un article (l'article Arabe *Al*) à *Cebar Alcebar.* D'où est dérivé l'Espagnol *Acera.*

Quant à l'*aloes* aromatique, ou *agallochum*, les Grecs modernes qui le devoient aux Arabes, l'ont divisé en deux especes Ἀγάλλοχον ἰνδικὸν (*agallochum Indicum*) & Ἀγάλλοχον Σίνφι (*agallochum sinphi.*) C'est ainsi que je le trouve dans les Ouvrages de Chariton, Medecin. Le Traducteur de Sérapion a mis fort mal-à-propos *sisi* pour *sensi* ou *sinsi*; d'une Isle des Indes appellée *Sinf*: Il y a une grande différence entre le *sinsic*, & ce qu'on appelle *agallochum Indicum.* On a donné ce nom au dernier, plutôt à cause de sa couleur, que par rapport au pays où il croît, le noir qui est le plus estimé est appellé de ce nom. De tous les *myrobolans* des Indes, le noir est le seul à qui l'on donne ce nom d'*Indicum.* J'ai même observé la même chose à l'égard de plusieurs autres drogues. Avicenne fait aussi mention de l'*agallochum Indicum* à la lettre *A*, où il décrit toutes les especes d'*agallochum* qui viennent de différentes contrées des Indes, comme le mundalic, le cumeric, celles qu'on nous apporte de Calay & de la Chine. Dans ce Chapitre, il traduit *haud* par un mot Arabe qui signifie bois en général. *Haud* signifie encore chez les Arabes une *flute*; nous appellons aussi du nom de *Hautbois* une espece de flute; mot qui est peut-être composé du mot Arabe & de son interprétation. Mais l'*agallochum* est appellé *haud* κατ' ἐξοχὴν, par distinction, &, étoit son véritable nom chez les Arabes. Garcias ab Horto rapporte, qu'à *Decan* & *Guzarate*, que l'on croit être le pays des Gedrosiens, l'*agallochum* est appellé *ud*, que je crois dérivé de l'Arabe. Il se peut faire aussi que l'Arabe en soit dérivé. Dans les Auteurs Portugais il est appellé *udo*, le même sans doute que *haud* dans la prononciation Arabe. Il est beaucoup plus aisé de traduire ce que les Arabes appellent *haud*, *heud* par *agallochum Indum*, que par *lignum Indum*, comme l'a fait un Savant. L'Interprete d'André Alpagus s'est trompé en lisant *heudeen* i, e. *Lignum aloes Indum.* Lisez *heud hen*, ou *haud hend*, qui est dérivé d'*haud hendi.* Je lis dans le Grec Ἑαυδχέντω (*eaudchento*) comme ταμαρχέντι, (*tamarchenti*) pour *tamarhendi. Haud alcumeri*, dans les

les Géographes Arabes, n'est point le *lignum comaricum*, mais l'*agallochum comaricum*; de même que l'ἀγάλλοχον dans Chariton, est *Haud sinsi*. Les Arabes l'appellent encore *agalugi*, ce qui est une corruption du Grec ἀγάλλοχον; & dans Avicenne l'on trouve *agallugen*. Les Grecs modernes l'appellent communément ξυλαλόη, *Xylaloes*, sans avoir égard à la signification du mot Arabe, seulement pour le distinguer de l'autre *aloes*, dont on se sert plutôt à cause de son suc que de son bois. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap. 6.*

Les différentes especes d'*agallochum*, sont:

1. *Agallochum, Xyloaloes, & lignum aloes*, Offic. *Agallochum & Xylo-aloes*, Offic. Geoff. Tract. 309. *Agallochum sive lignum aloes*, Park. Theat. 1564. *Agallochum Officinarum*, C. B. Pin. 393. Raii Hist. 2. 1808. *Agallochum verum*, Ephem. Germ. Dec. II. ann. 3. p. 74. *Agallochum lignum aloes, xyloaloes*, Chab. 35. *Agallochum Officinarum, aliis lignum aloes*, Johnf. Dendr. 460. SINKOO *vulgo Japonum Kavoriki*, i. e. *Lignum seu arbor fragrans, Siamensibus Kissina, Latinis arbor aquilæ & aloes dicta, cujus fragrans lignum appellatur agallochum*, Kemph. Amœn. Exot. 903. *Lignum aloes vulgare*, Ger. Emac. 1622. *Lignum aloes, vel xyloaloes*, Ind. Med. 67. *Lignum aloes, agallochum, xyloaloes*, Mont. Exot. 7. *Lignum aloes officinarum & agallochum plerisque putatum*, J. B. 2. 477. DALE.

C'est un arbre des Indes semblable à un *thyia*, ou arbre de vie, son bois est odorant & rend l'haleine douce lorsqu'on le mâche. P. ÆGINETE, *L. II. cap.* 3. d'après DIOSCORIDE.

Son gout est amer & styptique; son écorce est de couleur tannée, & variée. ORIBASE, *Lib. II.* d'après DIOSCORIDE.

L'*Agallochum*, en François *bois d'aloès*, est un bois qu'on nous apporte des Indes Orientales. On dit qu'il croît dans la Chine où il est appellé *Calambac*. Nous n'avons aucune description certaine de l'arbre dont on le tire. Il nous vient en petits morceaux, & il est rare qu'on en voie d'une grosseur considérable. Il est dur, solide, & pesant, de couleur brune foncée, parsemé de petites taches noires ou rougeâtres, résineux, d'un gout amer aromatique, & ne répand une odeur forte que lorsqu'on le brûle. Quoique plusieurs Auteurs assurent que le meilleur bois d'*aloès* est celui qui flote sur l'eau, je n'en ai jamais vu qui ne soit allé au fond, quoiqu'il eût tous les autres caracteres du véritable bois d'*aloès*.

Ce bois a une qualité chaude & dessiccative, il est cordial, il fortifie les nerfs & le cerveau, il ranime les esprits, il prévient les défaillances & les maladies de l'uterus. En poudre il entre souvent dans les cordiaux. MILLER. DALE.

Dale regarde les deux bois suivans comme très-approchans de l'*agallochum*.

2. *Aspalathum*, Offic. Geoff. Tract. 310. Mont. Exot. 7. *Lignum aspalathum*, Pharmacop. *Aspalathus*. Ind. Med. 15. *Agallochum præstantissimum*, Johnf. Dendr. 460. C. B. Pin. 393. *Calambac*.

On nous apporte encore ce bois des Indes Orientales en morceaux plus petits & moins solides que le bois d'*aloès*. La couleur en est plus pâle, & l'odeur moins forte, il est bitumineux, gras, résineux, & d'un gout amer.

Il a les mêmes vertus que le précédent auquel on le substitue souvent dans les boutiques, mais elles sont dans un degré plus foible.

3. *Lignum aquilæ*, Ind. Med. 67. *Bois-d'aigle*.

On l'emploie dans les boutiques de Paris au lieu de l'aspalath, mais il est rare ailleurs.

Un grand nombre de Botanistes prétendent que l'*agallochum* des Anciens est le bois d'*aloès* des boutiques; d'autres, qu'il est le même que leur aspalath; d'autres enfin, surtout les Arabes, en admettent différentes especes. Garcias ne connoît que celle des Indes. On emploie, suivant Clusius, deux sortes de bois d'*aloès* dans les boutiques. Caspard Bauhin le divise en trois différentes especes. La premiere est l'*agallochum* choisi, que l'on garde pour l'usage des Rois de Perse. La seconde, est celle que l'on vend dans les boutiques; & la troisieme est l'*agallochum* sauvage. On n'en trouve que deux especes dans les boutiques, comme nous l'avons dit ci-devant. On assure même que le *calambac* qu'on apporte de la Chine, est le vrai *agallochum* ou bois d'*aloes*. Nous n'avons aucune description exacte de cet arbre, car celui dont parle *Garcias ab Horto* est l'aspalath dont nous avons fait mention, comme plusieurs savans Botanistes qui ont voyagé dans les Indes Orientales nous en assurent.

On ne sait point, dit Paul Amman, pourquoi on appelle l'*agallochum*, *lignum aloes*. Peut-être, dit Hoffman, *Lib. II. cap.* 35. qu'ἀλόη signifie parfum en langue Indienne. Bontius sur le Chapitre XVI. de Garcias *ab Horto*, p. 43. le dérive de *saveur*. *Ce bois*, dit cet Auteur, *a un gout amer, & aromatique particulier, ce qui lui a fait peut-être donner le nom d'aloes*. Je ne crois point que personne soit du sentiment de Wormius, qui veut *p.* 272. que l'*aloès* des boutiques soit le suc épaissi de cet arbre; car l'*aloès* dont nous parlons est un arbre particulier, au lieu que l'on tire le suc d'*aloès* d'une plante du même nom.

Le bois d'*aloès* qu'on nous apporte de Manilam dans la Cochin-Chine est de trois especes. 1. *Sokhio*, qui paroît être la partie extérieure du tronc, est fort légere, de couleur cendrée, parsemé de veines noires; il est très-peu amer, assez odorant, & non gommeux. 2. *Thimhio*, se trouve dans les boutiques. Il est de couleur noire, solide & pesant, parsemé de veines, gommeux, amer, très-odorant, flottant sur l'eau. Les Espagnols l'appellent *calamba*. 3. *Gilam-hio*, est de couleur cendrée tirant sur le pâle, uni & extremement odorant.

Il y en a une autre espece qui vient de *Kalapa*. La couleur en est plus foncée que celle du *thim-hio*. Il est plus pesant, & va au fond de l'eau. Les Chinois nous apportent encore un bois fort noir assez odorant, qu'ils appellent *vai-hio*; & un autre dont la couleur, est rougeâtre & l'odeur extremement agréable, appellé *chitua*.

Description du bois de Calambac, & du bois d'Aloès adressée à M. Petiver, par M. Cunningham.

Le *calambac* a une odeur très-suave, son gout est un peu amer & aromatique, il est uni, mou presque comme de la cire ou du mastic, ce qui fait qu'il cède aux dents & aux ongles. Il y en a de plus ou moins bon, car dans le Royaume de la Cochin-Chine ou d'Annam, le principal, si ce n'est le seul endroit où il croît, on le vend depuis 10 jusqu'à 50 taels la livre. Il y en a trois especes par rapport à la couleur. La premiere est panachée de noir & de pourpre, comme la tête d'un canard à qui les gens du pays la comparent. La seconde est tachetée comme la peau de tigre. La troisieme est de la couleur d'un jaune d'œuf. Celui qui tombe de lui-même sans qu'on le coupe, est pour l'ordinaire parsemé de différentes couleurs & le plus estimé. Le *Calambac* est appellé *Kenam* en langue Anamique. Les Marchands Chinois de *Fokien* prononcent *Kelam*, d'où le mot *Calambac* est peut-être dérivé. Quelques-uns vendent le bois d'*aloes* bouilli dans la décoction ou dans le suc du *calambac*, pour du vrai *calambac*; mais lorsqu'on le laisse sécher quelque tems il perd son odeur & ses autres qualités, &c.

Le bois d'*aloes* ou l'*agallochum* est d'autant meilleur, qu'il approche du *calambac*. Mais le premier est pour l'ordinaire plus dur, plus sec, & paroît comme de la poussiere lorsqu'on en met de petits morceaux dans la bouche, il n'est point si résineux, & est de beaucoup inférieur au second. Il vaut depuis 5 mas jusqu'à 6 taels la livre. Le bois d'*aloès* est appellé par les Portugais *pao agula*, & par les habitans du pays *keang*, c'est-à-dire, *odorant*. Les Mandarins Chinois l'appellent

tchin-hiang. Quelques-uns veulent que ce soient différentes especes d'arbres qui portent tous le nom de bois d'*aloès*, mais tous conviennent que le *calambac* vient d'un arbre dont le fruit (comme vous pourrez le voir par celui que je vous envoie) est presque en forme de poire, velu de la grosseur d'un mirobolan citrin; l'écorce de ce fruit est épaisse & ligneuse, quelquefois fongueuse, s'ouvrant en deux & contenant deux graines séparées par une cloison mitoyenne; ce fruit a des appendices membraneuses, appuyées sur un calice partagé en cinq parties. Ce fruit étant réduit en poudre est un remede excellent pour appaiser les tranchées. DALE.

(Le *tael* peut valoir environ cinquante sols de notre monnoie, & le *mas* la dixieme partie du *tael*.)

La racine de l'*agallochum* réduite en poudre, & prise au poids d'une dragme, remédie à la foiblesse & à la trop grande humidité de l'estomac: elle est bonne aussi dans les maladies du foie, dans les dyssenteries & les pleurésies. PAUL ÆGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

De tous les bois que nous vendons, nous n'en avons point de plus précieux & de plus rare que le véritable *bois d'aloès*; c'est pour ce sujet qu'il est si peu connu, & que chacun lui suppose différentes sortes de bois. Comme il a été sujet à être contrefait, ceux qui en ont écrit en ont parlé si différemment, qu'il n'a pas été possible de savoir positivement ce que c'étoit.

Il y en a de plusieurs especes, dont le meilleur est l'*Agallochum* d'Inde, qui vient de Calecut. Le plus exquis est le noir, de couleur changeante, plein, pesant, gros & épais, qui ne tire point sur le blanc, & qui s'allume difficilement. Il y a des écrivains qui disent sérieusement, que ce qui fait que nous n'avons point de véritable *bois d'aloès*, c'est qu'il a été emporté par les eaux du déluge du Paradis terrestre, où il a été planté: d'autres, parce qu'il ne croît que dans les déserts & sur des montagnes inaccessibles, tant à cause de leur grande hauteur, qu'à cause des bêtes féroces, comme lions, ours, tigres, pantheres & autres animaux semblables qui les habitent, & ainsi de mille autres contes qu'il seroit trop ennuyeux de rapporter. Je dirai ce que j'en ai appris des gens de la suite des Ambassadeurs de Siam, qui ont apporté de ce *bois* en présent au Roi Louis XIV. tant ouvragé que non ouvragé; entre autres une aiguiere à laver les mains avec son bassin, faite à Siam, & à la mode du pays. Cette éguiere, quoique de bois, est plus estimée que si elle étoit d'or massif. Ils disent que l'arbre du véritable *bois d'aloès* croît dans la Cochinchine, dans le Royaume de Lao & dans la Chine, & qu'il est de la hauteur & de la figure de nos oliviers, ayant ses feuilles à peu près de même, après lesquelles naît un petit fruit rouge semblable à nos cerises. On apporte à Surate quantité de *bois d'aloès*, dont le plus résineux, qui est le plus estimé, est distingué par *bois d'aloès* du grand & petit morceau.

Il est à remarquer que le tronc de cet arbre est de trois couleurs. Le premier bois qui se trouve immédiatement sous l'écorce, est d'une couleur noire, compact, pesant, & assez semblable à l'ébene noire; & à cause de cette couleur, les Portugais lui ont donné le nom de *pao d'aquila*, qui signifie *bois d'aigle*. Le second qui est un bois léger, veineux, semblable à du bois pourri, & d'une couleur tannée, est ce que nous appellons bois de calambac, ou vrai *bois d'aloès*. Le troisieme qui est le cœur, est ce précieux bois de tambac ou calambac. Comme je n'en ai jamais vu, je n'en dirai autre chose, sinon qu'il est très-rare, & d'un prix excessif. POMET.

Les Arabes disent, que l'*aloès* le plus précieux de tous les bois, croît sur la montagne de Comorin. Les Grecs l'appellent *Xylaloe*, & les Arabes *Ud* & *Al ud*, c'est-à-dire, *le bois*, comme pour le distinguer de tous les autres. Il est fort commun sur cette montagne, & on le préfere à celui qui nous vient des autres pays, HERBELOT, *Bibl. Orient. Art. Cameron.*

Tous les Géographes Orientaux nous assurent que ce bois, dont l'odeur est des plus exquises, ne croît que dans les contrées des Indes qui sont situées dans le climat le plus tempéré. Le plus estimé se trouve dans l'Isle de Senf dans la mer des Indes sur le chemin de la Chine. On l'appelle *Al O'ud al senfi*, pour le distinguer de celui à qui on donne le nom *Al O'ud al comari*, à cause qu'il croît dans une autre Isle appellée Comar, à peu de distance de celle de Senf: mais il est beaucoup inférieur à l'autre.

Plusieurs Auteurs prétendent néanmoins que le *bois d'aloès* de Camnon ou Comron, qui est le Cap-Comorin, dont le Roi des Indes présenta dix quintaux à Nouschirvan, est le meilleur. Il se fond & s'allumeau feu comme la cire.

Quelques Géographes remarquent encore qu'il vient une grande quantité de *bois d'aloès* de l'Isle de Semender, que nous appellons Sumatra; & le Sheriff Al-Edrissi prétend qu'on en trouve aussi dans l'Isle de Serandib ou de Ceilan. HERBELOT.

Nouschirvan est le même que Khosroes, premier Roi de Perse de ce nom. Ce Prince, après avoir terminé ses conquêtes, se retira dans sa capitale pour y jouir des douceurs de la paix. Tous les Princes voisins lui députerent des Ambassadeurs chargés de riches présens, parmi lesquels étoit une esclave qui avoit sept piés de haut, un tapis fait de la peau d'un serpent d'une grandeur extraordinaire, aussi doux que de la soie.

Le troisieme consistoit en ce *bois d'aloès* dont nous avons parlé, qui lui fut envoyé par le Roi de l'Indostan.

AGARICOIDES. Espece de fungus qu'on distingue de la maniere suivante. *Agaricoides parvum, album, lamellis subluteis. Fungus parvus, lamellatus, pectunculi formâ alno adnascens*, Raii Syn. Vaill. 70. M. Martyn l'a trouvé dans les bois d'Hampstead & de Madingley. TOURNEFORT cité par MARTIN.

AGAPE, ἀγάπη, *Amour*. Il signifie encore, *gouté, collation.*

AGAR, *Chaux*. RULAND.

AGARICUS, *Agaric*. Quelques Auteurs anciens ont cru mal-à-propos que l'*agaric* étoit une racine, comme nous l'apprenons de Dioscoride, qui en donne la description suivante.

On prétend que l'*agaric* est une racine semblable au sylphium, mais plus poreuse & plus spongieuse. On divise l'*agaric* en mâle & en femelle. Le dernier est meilleur, & on le connoît aux veines droites paralleles dont il est parsemé. Le mâle est rond, & égal partout. Ils ont tous deux le même gout, je veux dire qu'ils se font d'abord sentir doux sur la langue, & ensuite amers & acres. L'*agaric* a tiré son nom d'une contrée de la Sarmatie appellée Agarie, où il croît. Quelques-uns veulent que ce soit la racine d'une plante; d'autres disent qu'il croît sur le tronc des arbres, & qu'il est produit par la corruption de même que les champignons. Il croît aussi dans la Galatie, contrée de l'Asie mineure, & dans la Cilicie sur les cedres: mais il y est très-mince & très-friable.

Il a une qualité chaude & astringente, & il est très-efficace contre les tranchées, les crudités, les entorses & les meurtrissures causées par une chute. La dose est de six grains dans du vin mêlé avec du miel, supposé que le malade n'ait point la fievre; car s'il l'avoit, il faudroit le lui donner dans de l'hydromel. On en donne le poids d'une dragme à ceux qui sont attaqués des maladies du foie, de l'asthme, de l'ictere, de la dyssenterie, de la dysurie, aux hystériques & aux personnes qui ont une mauvaise couleur (κακόχροις). On le donne dans du vin doux (γλυκεῖ) aux pthisiques, & dans de l'oxymel à ceux qui sont incommodés de la rate. Ceux qui sont sujets aux rots acides & à d'autres maladies de l'estomac, doivent le mâcher & l'avaler cru. Il arrête le vomissement & le crachement de sang, étant pris dans de l'eau au poids d'un demi-scrupule. La même quantité dans de l'oxymel est très-efficace contre la

sciatique, la goutte, l'épilepsie, les inflammations de la matrice, & pour exciter les regles. Il fait cesser la fievre, lorsqu'on en prend avant l'accès. Pris au poids d'une ou deux dragmes dans de l'eau, il purge le ventre. Il résiste au poison, & guérit les morsures des reptiles venimeux lorsqu'on en prend une dragme dans du vin trempé, ou un demi-scrupule dans un verre de vin. En un mot, il est propre à toutes les maladies internes, pourvu qu'on ait égard à l'âge & aux forces du malade. On le donne à quelques-uns dans de l'eau, à d'autres dans du vin; aux uns dans de l'oxymel, & à d'autres dans de l'hydromel. Dioscoride, *L. III. cap.* 1.

L'*agaric* croît sur les troncs des arbres qui sont d'une consistance poreuse, & est composé d'une substance aërienne & terrestre. Il a la vertu d'atténuer & d'inciser les humeurs grossieres, & de lever les obstructions des visceres. Il opere sans violence & sans beaucoup fatiguer l'estomac. On le donne au poids de deux dragmes dans du miel & de l'eau. On doit choisir celui qui est le plus blanc, le plus friable, le moins ligneux & le moins vermoulu. Paul Eginete, *L. VII. cap.* 3. & 4.

L'*Agaric* purge sans violence les phlegmes & la bile; la dose en est de deux dragmes dans de l'oxymel. Oribase. *Med. Collect. L. I. c.* 17.

L'*Agaric* se fait d'abord sentir doux sur la langue, mais il laisse après une espece d'acrimonie & un gout un peu astringent, ce qui prouve que ce remede est composé d'une substance aërienne & terrestre, que la chaleur atténue, & qu'il contient très-peu de particules aqueuses; c'est ce qui le rend propre à atténuer les humeurs grossieres & à lever les obstructions des visceres. Oribase, *Med. Collect. L. XV. c.* 1. d'après Galien.

Sa qualité digestive & incisive le rend propre à guérir la jaunisse lorsqu'elle est causée par une obstruction du foie, l'épilepsie, & la fievre qui est occasionnée par des humeurs grossieres & visqueuses. Oribase, *Virt. Simpl. L. II. c.* 1.

Les Modernes distinguent l'*Agaric* de la maniere suivante.

Agaricus, Ger. 1183. Emac. 1366. Sterb. 245. Tab. 27. C. *Agaricus*, *sive Fungus Laricis*. C. B. 375. Elem. Bot. 441. Tourn. Inst. 562. *Agaricus ex Larice*, Park. 249. *Agaricum*, J. B. 1. 268. Raii Hist. 1. 107. Dale.

Il y a deux especes d'*Agaric*: l'*Agaric* femelle, qui est blanc, léger, friable & se met aisément en farine, paroît d'abord doux, mais il laisse ensuite une amertume. Son odeur est pénétrante. L'*Agaric* mâle est jaune, compact, pesant, difficile à diviser & n'est d'aucun usage.

L'*Agaric* est de la classe des Fungus & croît sur les troncs & les branches d'un grand nombre d'arbres, surtout sur le larix & le chêne; il est fort poreux, & lorsqu'on le bat avec un marteau & qu'on fait tomber dessus quelques étincelles de feu, il s'enflame, ce qui lui a fait donner le nom d'*Igniarius*. Boerhaave.

Il ne croît point dans une nuit comme les autres champignons, & il n'acquiert sa perfection qu'au bout d'un an. Dale.

Lorsque l'*Agaric* n'opere point par les selles, il cause à quelques personnes des tremblemens & une résolution des nerfs. Aëtius, *Tetrab. IV. Serm. I. c.* 81.

On le met au nombre des racines venimeuses, comme la thapsie, l'aconit, l'isias, l'ellebore blanc & l'épheméron. *Ibid. c.* 45.

L'*Agaric* venimeux est appellé *Agaric* noir par Actuarius, *Meth. Med. L. V. c.* 12. & Paul Eginete, *L. V. c.* 64.

L'*Agaric* est une excroissance ligneuse & fongueuse qui vient sur le tronc des vieux Larix; il est couvert extérieurement d'une écorce dure de couleur brune, mais il est blanc en dedans; le meilleur est celui qui est léger, blanc & friable, sans nœuds, qui se divise aisément. Les marques du bon *Agaric* sont renfermées, à ce que Dale prétend dans ce distique.

Res frangi presto pretiosus Agaricus esto,
Candidus & splendens, bonus in librâ leve pendens.

Il est amer & dégoutant, il a une douceur désagréable, ce qui fait qu'on le donne rarement sans le mêler avec d'autres drogues purgatives.

Il passe pour purger les humeurs aqueuses & bilieuses; il est bon pour la goutte, le rhumatisme, l'hydropisie & la jaunisse; pour débarrasser les poumons du phlegme qui s'y trouve, dans l'épilepsie & dans les toux invétérées.

Le meilleur *Agaric* vient de Barbarie, celui de Tartarie est moins bon, on lui préfere celui qu'on nous apporte des Alpes & du Trentin. Dale.

Les préparations officinales faites avec l'*Agaric* sont des pilules & des troschisques. Miller, *Bot. Offic.*

On le corrige avec le gingembre, le clou de girofles, le sel gemme, & le crystal de tartre. Dale.

L'*Agaric* est une excroissance qui se trouve aux troncs & aux grosses branches de différens arbres, mais principalement sur la melesse, que les Latins appellent *Larix*, & sur quelques especes de chênes; mais le premier & le meilleur de tout doit être blanc, léger, tendre, friable & d'un gout amer & styptique: c'est cet *Agaric* que les Anciens ont appellé femelle; car pour celui qu'ils ont appellé *Agaric* mâle, il est ordinairement pesant, jaunâtre & ligneux, & doit être absolument rejetté dans l'usage de la Medecine.

Le meilleur *Agaric* est celui qui nous vient du Levant; on doit le préférer à celui qu'on nous apporte de Savoye ou du Dauphiné; il nous en vient aussi d'Hollande, qui est rapé & blanchi par-dessus avec de la craie, qu'il faut aussi rejetter. En un mot, on ne doit employer que celui du Levant. Pomet.

L'*Agaric* étoit un remede si familier aux Anciens, qu'ils l'employoient non-seulement pour purger le phlegme, mais encore dans toutes les maladies causées par les humeurs & les obstructions, comme l'épilepsie, le vertige, la folie, la mélancolie, l'asthme, les maladies de l'estomac & autres semblables. Ils trouvoient cependant qu'il affoiblissoit les intestins & qu'il purgeoit trop fortement, ce qui obligea Galien à le mêler avec du Gingembre & à le donner au poids d'une dragme dans de l'oxymel ou du miel de squille; on en donne, quoique rarement en substance, depuis une dragme jusqu'à deux, mais on peut en augmenter la dose depuis deux dragmes jusqu'à demi-once, lorsqu'on le prescrit en forme de décoction ou d'infusion.

Dans l'analyse Chymique, il se convertit presque tout en huile. Il ne contient aucun sel volatil; mais une grande quantité d'une espece de terre écailleuse, & un phlegme acide, ce qui fait que son infusion dans l'eau donne la couleur de pourpre au papier bleu. On voit par-là qu'il est besoin de le corriger avec des clous de girofles, de la canelle, du macis, de la mente, de l'absinthe & autres choses semblables. On peut hâter son effet avec la scammonée & le mercure doux, ou l'aiguiser avec quelque décoction purgative, d'asarabacca, de sené & autres drogues purgatives & le faire sécher de nouveau pour le réduire en trochisques en y ajoutant du baume du Pérou ou de l'huile de canelle.

Lusitanus nous avertit d'employer les trochisques ou tablettes d'*Agaric*, tandis qu'elles sont fraîches, parce qu'elles perdent leurs vertus lorsqu'on les garde longtems. Pomet.

L'*Agaric* paroît avoir été fort estimé des Anciens, mais les Modernes en rejettent l'usage par de bonnes raisons; il opere fort lentement & cause par son long séjour dans l'estomac des vomissemens, ou tout au moins des nausées insupportables accompagnées de sueurs, de défaillances, de foiblesses continuelles & d'un dégout pour toutes sortes d'alimens. Il y a toute apparence que les Anciens qui n'avoient point un si grand nombre de

purgatifs que nous, n'étoient point si délicats.

L'*Agaric* est une espece de champignon qui vient sur le larix ou melesse. Quelques-uns croient que c'est une excroissance, une tumeur produite par une maladie de l'arbre, mais M. Tournefort le range sans difficulté parmi les plantes, ainsi que les autres champignons. On croit que celui qui nous est apporté du Levant vient de la Tartarie, & c'est le meilleur. Il en vient aussi des Alpes & des montagnes de Dauphiné & du Trentin. Il y a un mauvais *Agaric* qui ne croît pas sur le larix, mais sur les vieux chênes, les hêtres, &c. & dont l'usage seroit très-pernicieux. On divise l'*Agaric* en mâle & femelle; le premier a la superficie rude & raboteuse, sa substance intérieure très-fibreuse, ligneuse, difficile à diviser, de diverses couleurs, hormis la blanche, il est pesant; le second au contraire a la superficie fine, lisse, brune; il est intérieurement blanc, friable, & se met aisément en farine, & par conséquent il est léger; tous deux se font d'abord sentir doux sur la langue, & ensuite amers & acres, mais le male a plus d'amertume & d'acreté. Celui-ci ne s'emploie point en Medecine, & peut-être est-ce le même que celui qui ne croît pas sur le larix.

M. Boulduc a employé sur l'*Agaric* femelle, les deux grandes especes de dissolvans, les sulphureux & les aqueux. Il a tiré par l'esprit de vin une teinture résineuse d'un gout & d'une odeur insupportables, une goutte mise sur la langue faisoit vomir, & donnoit un dégout de tout pour toute la journée. De deux onces d'*Agaric*, il est venu six dragmes & demie de teinture, le marc qui ne pesoit plus que neuf dragmes, ne contenoit plus rien que l'on ait pu tirer, ce n'étoit qu'un mucilage, ou une espece de boue.

Sur cela M. Boulduc vint à soupçonner que ce mucilage inutile, qui étoit en si grande quantité, pouvoit venir de la partie farineuse de l'*Agaric* détrempé & amolli, & la teinture résineuse de la seule partie superficielle ou corticale. Il s'en assura par l'expérience, car ayant séparé ces deux parties, il ne tira de la teinture que de l'extérieure, & presque point de l'intérieure, ce qui fait voir que la premiere est la seule purgative & la seule à employer, si cependant on l'emploie, car elle est toujours très desagréable, cause toujours beaucoup de nausées & de dégout, & pour diminuer ses mauvais effets, il faudroit la mêler avec quelque autres purgatifs.

Les dissolvans aqueux n'ont pas trop bien réussi sur l'*Agaric*. L'eau seule n'en tire rien, on n'a qu'un mucilage épais, une boue & nul extrait. L'eau aidée du sel de tartre, parce que les sels alcalis des plantes dissolvent ordinairement les parties résineuses, donne encore un mucilage, dont après quelque jours de repos, la partie supérieure est transparente, en forme de gelée, & fort différente du fond qui est très-épais. De cette partie supérieure séparée de l'autre, M. Boulduc a tiré par évaporation à chaleur lente, un extrait d'assez bonne consistance, qui devoit contenir la partie résineuse & la partie saline de l'*Agaric*, l'une tirée par le sel de tartre, l'autre par l'eau. Deux onces d'*Agaric* avec demi-once de sel de tartre, avoient donné une once & demi-dragme de cet extrait; il purge très-bien, sans nausées, & beaucoup plus doucement que la teinture résineuse tirée avec l'esprit de vin. Quant à la partie inférieure du mucilage, elle ne purge point du tout, ce n'est que la terre de l'*Agaric*.

M. Boulduc ayant employé le vinaigre distillé au lieu de sel de tartre, & de la même maniere, il a eu un extrait tout pareil à l'autre, & de la même vertu, mais en moindre quantité.

La distillation de l'*Agaric* a donné à M. Boulduc assez de sel volatil, & un peu de sel essentiel. Il y a très-peu de sel fixe dans le caput mortuum.

L'*Agaric* mâle que M. Boulduc appelle faux *Agaric*, & qu'il n'a travaillé que pour ne rien oublier sur cette matiere, a très-peu de parties résineuses & encore moins de sel volatil ou de sel essentiel, Aussi ne vient-il que sur les vieux arbres pourris, dans lesquels il s'est fait une résolution ou une dissipation des principes actifs.

L'infusion de cet *Agaric* faite dans l'eau devient noire comme de l'encre lorsqu'on la mêle avec la solution de vitriol. Aussi l'*Agaric* mâle est-il employé pour teindre en noir. L'on voit par-là qu'il a beaucoup de conformité avec la noix de Galle, qui est une excroissence d'arbre, *Hist. de l'Academie Royale des Sciences 1714*.

L'*Agaric* est décrit si différemment par les Anciens & avec des caracteres si differens de ceux qui conviennent à la drogue à qui nous donnons ce nom, que je serois tenté de croire qu'elles ne sont point les mêmes. Les Anciens ne savoient pas trop ce que c'étoit ni d'où il venoit. Son nom nous fait assez connoître quel est son pays, car Dioscoride dit qu'on l'appelle Ἀγαρικὸν, *Agaricon*, parce qu'il naît ἐν τῇ Ἀγαρίᾳ, *in Agaria*; il dit néanmoins qu'il croît ἐν τῇ Ἀγρίᾳ τῆς Σαρματίας, *in Agria*, contrée de Sarmartie; mais pour lors on ne devroit point l'appeller *Agaricum*, mais *Agricum* ou *Agriacum*. Les Traducteurs ont rendu ce passage par *in incultis & agrestibus Sarmatiæ*, *dans les Regions incultes & désertes de la Sarmatie*. Les Ἄγριαι, *Agriai* dans Etienne sont des Peuples de la Pannonie, entre l'Hæmus & le Rhodope; Strabon place les Ἄγροι, auprès du Palus Mæotide, ce qui vaut beaucoup mieux, car leur pays seroit pour lors appellé Ἀγρία *Agria*. Cela n'empêcheroit pas que le nom ἀγαρικὸν (nom formé de celui du pays) ne dût être Ἀγρικὸν, *Agricum*, & non point Ἀγαρικὸν, *Agaricum*, car il faudroit que le pays d'où lui est venu son nom s'appellât Ἀγαρία, *Agaria*. Mais où est cette *Agaria*? Ptolomée fait mention du fleuve *Agarus*, & du cap *Agaricus* dans la Sarmatie d'Europe. Les brebis de cet endroit sont appellées Ἀγαρικαὶ, *Agariciennes*, dans une Epigramme de Crinagoras que l'on trouve parmi les Anecdotes. Il décrit une espece extraordinaire de brebis qui vient de l'Agarie, qu'il place dans l'Armenie sur le fleuve Araxes:

Τὰς δίς γενεὰ μὲν Ἀγαῤῥικὰ ἐντὸς Ἀράξεω
Ὕδωρ πιλοφόρους πίνεται Ἀρμενίοις, &c.

Le peu de suite qu'il y a dans cette Epigramme prouve qu'il manque quelque chose au commencement, mais on peut y suppléer en disant qu'on avoit apporté ces brebis d'*Agarica* pays de la Sarmatie dans l'Armenie. Le Scholiaste de cette Epigramme remarque que l'on trouve cette espece de brebis non seulement dans l'Armenie mais encore dans la Scythie. Je ne doute point qu'il ne faille lire dans Strabon *L. II.* Ἄγαροι, *Agari* au lieu de Ἄγροι, *Agri*, & que l'Ἀγρία, *Agria* de Dioscoride n'ait été mis par méprise pour Ἀγαρία. De là vient *Agaricum*, & οἶες Ἀγαῤῥικαὶ dans Crinagoras, qui a doublé le *Rho* en faveur de la mesure de même que nous lisons Ἀῤῥαβίων & Ἀῤῥαβικῶν. Il s'ensuit donc que l'*Agaric* Ἀγαρικὸν vient du pays des *Agariens* peuples de la Sarmatie, & il n'est pas surprenant que les Anciens en aient eu si peu de connoissance: on auroit même lieu de s'étonner si les Modernes le connoissoient mieux qu'eux. Bien plus, on peut conclurre de ce que nous venons de dire, que ce que l'on vend aujourd'hui pour de l'*Agaric* n'en est point, s'il ne vient pas d'un pays plus éloigné que les montagnes du Trentin, du Tirol ou des Grisons, où l'on trouve une grande quantité de larix; car l'on assure que c'est le seul arbre qui le produise. Si les Anciens avoient été aussi à portée que nous de connoître l'*Agaric*, ou qu'il fût venu sur un arbre aussi commun, ils n'eussent point été aussi embarrassés de connoître sa nature aussi bien que le lieu où il croît. Dioscoride ne fait point trop si c'est une racine & n'en parle que par ouï-dire. Ἀγαρικὸν ῥίζα φέρεται σιλφίῳ ἐμφερής. On prétend que l'*Agaric* est une racine semblable au Silphium ou *Laser*. La racine du Silphium, suivant Théophraste, a une coudée

de long, & s'éleve sur la terre en forme de tuberosité. Si l'on compare l'*Agaric* des Modernes avec cette description, il aura peine à supporter cette épreuve, car c'est un champignon du larix, semblable à ceux qui naissent sur les troncs des vieux chênes, dont les Anciens se servoient pour allumer le feu. Les Grecs modernes l'appellent ἴσκαι, c'est-à-dire, *Escas, amorces*. Si l'*Agaric* des Anciens eût eu toutes ces qualités ils n'eussent plus eu lieu de douter que ce ne fût une racine semblable au *Laserpitium*. Mais Pline dit expressément que l'*Agaric* est un champignon qui croît principalement dans les Gaules, sur des arbres qui portent du gland. C'est, dit cet Auteur, un champignon blanc, odorant médicinal, qui croît sur les sommets des arbres & brille pendant la nuit, d'où il tire sa marque caractéristique, & que l'on doit cueillir dans les ténebres. Dioscoride ne dit pas un mot de cette espece d'*Agaric*. Quant à Pline, je ne doute point qu'il n'ait pris mal-à-propos un morceau de bois corrompu au point de luire pendant la nuit, pour un *Agaric*. Il m'est souvent arrivé de voir la même chose en Bourgogne, & j'en ai même eu entre les mains. C'est un morceau de chêne corrompu, blanc & odoriférant. Il a la même odeur qu'une espéce de champignon, communément appellé *Potirones*, & brille pendant la nuit avec tant de force qu'il épouvante ceux qui s'éveillent en sursaut, & qui ne connoissent point la cause d'une pareille lumiere. Les Paysans l'appellent *bois luisant*. Il est à la vérité d'une nature fongueuse, d'une consistance légere, comme l'*Agaric* dont Dioscoride donne la description; ce qui a fait croire à Pline, ou à l'Auteur qu'il a suivi, que c'est un champignon. Mais la porosité de sa substance n'est point naturelle, mais accidentelle; car c'est un bois qui devient fongueux en se pourrissant. Il a outre cela des veines droites en dedans comme l'*Agaric* femelle dont parle Dioscoride. Enfin Pline avance, sur le rapport des autres, que l'*Agaric* est engendré par la corruption, & qu'il croît sur certains arbres; & il en est de même de notre *bois luisant*. Le passage dans lequel Dioscoride rapporte les differens sentimens des Auteurs sur la génération de l'*Agaric*, se trouve dans un ancien manuscrit, tout-à-fait différent de l'imprimé, en ces termes, λέγουσι δὲ οἱ μὲν φυτοῦ ῥίζαν, τινὲς δὲ ἐν σητίνοις δὲ δένδροις κατὰ σῆψιν γίνεσθαι, καθάπερ καὶ οἱ μύκητες ἐμφύονται, c'est-à-dire, *quelques-uns disent que c'est la racine d'une plante; d'autres qu'il s'engendre sur les arbres de Setin par la corruption, de la même maniere que les autres champignons*. On doit préférer ce passage à celui qui se trouve dans les Editions que nous avons de Dioscoride. Remarquez qu'il ne dit point que c'est un champignon, mais qu'il croît comme les champignons sur un arbre, par exemple un chêne ou tel autre que ce soit. Maintenant, il est certain que l'*Agaric* ordinaire est un champignon qui croît sur le larix. Si l'*Agaric* des Anciens avoit été un champignon, ils ne se feroient jamais imaginés que c'étoit la racine d'une plante, d'autant plus qu'ils le dépeignent semblable à la racine du *Laserpitium*, qui a, disent-ils, une coudée de long, & une épaisseur proportionnée.

Tâchons maintenant de découvrir quels sont ces arbres de setin dont Dioscoride écrit que l'*Agaric* est formé par leur putréfaction, car tels sont ses termes dans le manuscrit dont nous avons parlé, qui sont écrits en plus gros caracteres qu'à l'ordinaire. τινὲς δὲ ἐν σητίνοις, au lieu que nos Editions portent τινὲς δὲ ἐν τοῖς στελέχεσι τῶν δένδρων, c'est-à dire, *d'autres disent* sur les troncs des arbres. La corruption qui fait croître l'*Agaric* sur les arbres a plus contribué à cette leçon que la correction du premier passage. Nous savons qu'Avicenne lit, σήτινα δένδρα dans Dioscoride, dont il a traduit tout le Chapitre sur l'*Agaric*, & rendu σήτινα par *Corrosas* corrodées, comme qui diroit σητόβρωτα. Bien plus, au commencement du Chapitre il cite Dioscoride par son nom dans l'Edition Arabe, & non le fils de Mesue, comme dans la version latine. Serapion lit aussi le passage de Dioscoride de la même maniere, car après avoir fait mention de cet Auteur, il cite toutes ces paroles, & traduit ainsi ce passage suivant le traducteur latin. *Et quidam dicunt quod generatur in putrefactione arborum quando corroduntur, sicut generantur fungi. Quelques-uns disent qu'il s'engendre de même que les autres champignons de la corruption des arbres, lorsqu'ils sont corrodés*; par où il est évident, qu'il prend σήτινα *setina*, pour σητόβρωτα, *setobrota, corrodés*.

Cette altération du texte de Dioscoride est si ancienne, que toutes les copies que j'ai vues, excepté l'ancienne dont j'ai parlé, portent la même leçon que l'imprimé. ἐν τοῖς στελέχεσι τῶν δένδρων, *in truncis arborum, sur les troncs des arbres*. Mais l'original n'étoit point altéré du tems d'Avicenne & de Serapion, qui ont eu le malheur cependant de mal interpréter ce passage; car je suis assuré que ceux qui entendent le Grec ne conviendront point que l'on doive rendre σήτινα *setina* par *corrosa*. Car premierement les Grecs n'appellent point les vers qui rongent le bois σῆτας *setas*, mais θρίπας *tripas* & σκώληκας *scolecas*. De-là vient qu'ils appellent σκωληκόβρωτα δένδρα, *scolecobrota dendra*, & θριπήδεστα *thripedesta*, les arbres rongés par les vers. σὴς *ses* signifie proprement un ver ou mite qui vit parmi les hardes; de-là σητόκοπα ἱμάτια, *setecopa himatia, habits rongés par la tigne*. Bien plus, je ne crois point que l'on puisse mettre σήτινον, *setinon* pour σητόβρωτον, *setebroton* ou σητόκοπον, *setocopon*; & tous ceux qui sont versés dans la langue Greque seront du même sentiment que moi. Car qui a jamais vu que σκωλήκινον, *scolecinum* signifiât ce qui est rongé par les vers? Suivant cette étymologie on pourroit appeller un homme qui a été mordu par un dragon δρακόντινος *dracontinus*, celui qui a été mordu par une vipere *viperinus*, & celui qui l'a été par un serpent *serpentinus*. Enfin, l'*Agaric* est produit par corruption des arbres, mais non point par leur corrosion par les vers. Car les champignons qui doivent leur origine au même principe, je veux dire à la corruption, croissent sur toutes sortes d'arbres. Dioscoride ajoute un peu après, que l'*Agaric* nait dans la Galatie & dans la Cilicie sur les Cedres, mais il ne dit point que ces Cédres soient rongés des vers.

On doit donc conclurre que σήτινον *setinum*, est le nom d'une espece particuliere d'arbre sur lequel l'*agaric* croît, suivant le rapport de ceux que Dioscoride a suivis, car on ne peut interpréter autrement ce mot dans cet endroit, à moins qu'on ne veuille donner dans le faux. Je ne trouve aucun arbre chez les Grecs à qui ce nom convienne, si ce n'est celui dont il est si souvent parlé dans les Saintes Ecritures, où nous lisons que tel ou tel ouvrage ou ustencile étoit faite de bois de *setim*, car l'arche d'alliance aussi-bien que le Tabernacle, étoient de ce bois. Il est appellé en Hebreu שטים, *sittim*. On écrivoit encore Σήτιμ *setim*, comme on le voit par la Vulgate *ligna setim, bois de setim*, on entendoit communément par là le cedre le plus beau & le plus rare. J'assurerois même que quelques Auteurs Grecs ont formé de Σητιμ leur σήτινα δένδρα, *setina dendra*, pour signifier un cédre. C'est ainsi que de פלשתים, ιμ, ils ont fait Παλαιστῖνοι, *Philistieim, Palestini*, & de χερουβίμ, *Cherubini*. Les Arabes disent encore *cherubin* pour le mot Hebreu *cherubim*. On trouve encore Σήτινα δένδρα *setina dendra* pour Κέδρινα δένδρα, λεύκινα, δρύϊνα, *Cedrina, leucina, dryina dendra*, dans Dioscoride *de Bryo, Lib. I. cap.* 20. Il étoit donc fort naturel que les Auteurs Grecs missent σήτινον δένδρον, *setinon dendron*, pour l'Hebreu שטה, *setah* ou *sittah*, qui est du nombre singulier & fait au pluriel *setim*. Il est employé pour désigner une espece d'arbre, *Isaïe XLI. 19.* où quelques-uns le joignent mal-à-propos avec הדס, *hadas*, un *myrthe* en forme d'adjectif. D'autres le joignent avec le nom précédent d'un arbre, qu'ils veulent être le cedre ארז שטה, *erez sittah*, qui est suivant eux la meilleure espece de cédre. Il est fait mention de trois especes

d'arbres dans ce passage, *erez*, *sittah & hadas*; si donc l'*erez* est un cedre, le *sittah* doit être une autre espece d'arbre. En effet, les Arabes donnent au cedre les noms d'*erez* & d'*erza*; mais la plupart prennent le *sittah* pour la meilleure espece de cedre, & leur sentiment paroît confirmé par ce passage où σιτίνα δένδρα, *setina dendra* sont κέδρινα, *cedrina*, le bois de cedre. Les Septantes mettent toujours au lieu de *bois de setim*, ἄσηπτα ξύλα, *bois incorruptible*; l'incorruptibilité est une propriété du cedre, qui n'est point sujet à vieillir ni à se vermouler. « Sa matiere, dit Pline, dure éternelle- » ment, ce qui fait qu'on l'emploie pour les statues » des Dieux. » Théophraste parle encore de la nature incorruptible de ce bois. Dioscoride a tiré de différens Auteurs ce qu'il dit de l'*agaric*; de sorte qu'ayant trouvé dans les uns que l'*agaric* croît ἐν σητίνοις δένδρεσι sur les *arbres de setin*, & dans d'autres qu'il vient ἐπὶ κέδρων, c'est-à-dire sur les cedres, il a conjecturé que c'étoient des arbres différens; au lieu que ceux qui assurent que l'*agaric* croît sur les arbres de *setin*, & les autres qu'il vient sur le cedre disent la même chose, car l'arbre de *setin* est le cedre.

Si l'*agaric* croît sur les cedres, je ne vois point comment il peut venir de la Scythie ou Sarmatie où il n'y en a point. Mais il a tiré son nom de l'Agarie, contrée de la Sarmatie? Voyons la raison que les Auteurs en donnent. Théodotion traduit *setim* par *buisson*, ἄκανθα; & en effet, il y a une espece de cedre qui tient de la nature du buisson, que les Grecs appellent ὀξύκεδρος, *oxycedrum*, qui est fort abondant dans la Licie & dans la Cilicie, où l'*agaric* est très-commun, comme Dioscoride nous en assure sur la foi d'autrui. Mais Théodotion veut parler d'un arbre tout-à-fait différent de l'*oxycedrum*, ou du cedre épineux. C'est, suivant Saint Jerôme, un arbre qui croît dans les déserts, semblable à l'aube-épine, dont le bois est incorruptible, plus uni (λειότερον) que tous les autres bois, qu'il surpasse en force, en solidité & en beauté. Toutes ces qualités conviennent au buisson d'Egypte, que les Grecs appellent ἄκανθος ou ἄκανθα, l'épine, comme par distinction. Il croît dans les déserts, il est incorruptible & remarquable par sa dureté & sa beauté. Lorsque Saint Jerôme dit qu'il ressemble à l'aube-épine, il veut parler de l'*oxyacanthus* des Grecs, que nous appellons encore aujourd'hui aube-épine. Il est encore appellé aube-épine par Columella. La comparaison entre le buisson d'Egypte & cette aube-épine est très-juste. Car le buisson d'Egypte n'est point fort haut, ce qu'il a de commun avec l'aube-épine. Théophraste divise le buisson d'Egypte en *blanc* & en *noir*. Le blanc n'est point dur, ce qui le rend sujet à la corruption; le noir est solide & incorruptible, ce qui fait qu'on emploie sa substance intérieure pour la construction des vaisseaux. Pline parlant des arbres qui croissent en Egypte dit: « L'épine noire de ce pays ne » mérite pas moins notre attention, car elle peut de- » meurer dans l'eau sans se corrompre, ce qui fait » qu'on s'en sert pour construire des vaisseaux. » C'est de cette épine dont Théodotion veut parler, lorsqu'il rend *setah* & *ligna setim* par Ἄκανθα, *acanthe*, & ἀκάνθινα, *acanthina*, car ce nom ne convient à aucune autre plante.

Les Arabes appellent cet arbre *scitan*, *saten* ou *sitan* qui est la même chose. C'est de ce buisson qu'ils tirent la gomme arabique & qu'ils font l'acacia. Alpbagus dans son *Index* sur Avicenne dit: « *Alcharad* ou *Alchara*, » ou *Alchrath*, est le fruit d'un grand arbre épineux » qui croît dans un pays d'Egypte appellé Bassera, les » naturels du pays l'appellent *setan*. » Prosper Alpin dit qu'on l'appelle *sant*. « L'acacia, que les Egyptiens » appellent *sant*, croît dans les contrées d'Egypte qui » sont les plus éloignées de la mer. »

Le fruit de l'épine d'Egypte est appellé en Arabe *karath*, du Grec Κεράτιον, qui signifie une *cosse*, avec l'article *al*, *Alkarath*, car son fruit est une cosse, suivant Théophraste. Je ne doute point que le *sittah* ou *setah* des Hebreux ne soit le même que le *setten* des Arabes, qui est l'épine d'Egypte qui croît dans les déserts, & que Théodotion traduit avec raison par Ἄκανθα, *acantha*. Car dans le passage d'Isaïe que nous avons cité, *setah* est manifestement distingué du cedre, que les Arabes, de même que les Hebreux, appellent *erez*. Ils conviennent par leurs noms autant que par leurs caracteres. Cependant les Auteurs Grecs, de qui Dioscoride avoit appris que l'*agaric* naît sur les arbres de *setin*, paroissent les avoir pris pour des cedres, suivant la signification que l'on donne à ce mot: car c'étoit une opinion commune que l'*agaric* croissoit sur les cedres.

Dioscoride a emprunté plusieurs autres choses des Auteurs Grecs qui ont traduit les mots étrangers en leur langue, comme quand il dit du *cancamum* que c'est une larme, Ἀραβικοῦ ξύλου, *Arabici ligni*, pour Ἀραβικοῦ δένδρου, *Arabicæ arboris*, qui est conforme à la Dialecte Syriaque, & tout à fait éloigné du Grec. Il dit même en parlant du palmier, que la datte verte & qui est encore dans son enveloppe, est appellée Ἐλάτης, *elates*, & par quelques-uns Βόρασσος, *borassus*, qui est un nom purement Hebreu, pour Βόσσαρος, *bossarus*; car בסר, *boser*, est un *raisin verd*. Les Arabes appellent encore une datte qui n'est pas mûre *besser*, que les Grecs qui ont adopté les termes Arabes appellent Βησὲρ. Un ancien traducteur d'Avicenne lit *bussurum*.

Pline, *L. XVI. c.* 8. prétend que l'*agaric* est un arbre particulier à la Gaule, & que c'est un champignon qui croît sur les chênes, mais dans le *Lib. XXV. cap.* 9. il dit qu'il s'engendre en forme de champignon sur les arbres qui croissent aux environs du Bosphore. Ces récits sont très-différens, & néanmoins il fait mention dans ce dernier de l'*agaric* des Gaules, qui est, suivant lui, le moins estimé. Il se peut faire qu'il ait été trompé par l'homonymie dans le mot Γαλατία, dont les Grecs se servent pour désigner la Gaule & la Galatie, *Gallia* & *Galatia*. Dioscoride appelle toujours cette derniere Γαλατίαν τὴν κατ' Ἀσίαν, *la Galatie d'Asie*, pour la distinguer de l'autre Galatie qui est en Europe, qu'il appelle dans un autre endroit Γαλατίαν κατ' Ἄλπεις, *la Galatie dans laquelle* sont les Alpes, *L. III. c.* 28. En un mot, l'*agaric* de Pline paroît tout-à-fait différent de l'*agaric* de Dioscoride: le dernier croît sur les cedres en forme de champignon; celui de Pline est un champignon qui naît sur les arbres qui pottent du gland, & qui brille pendant la nuit, ce qui, comme je l'ai dit, est ordinaire au bois pourri, surtout au chêne qui luit dans l'obscurité. Dioscoride divise l'*agaric* en mâle & femelle, sans le distinguer en blanc & en noir. Mais dans un autre endroit, *Lib. V.* il met l'*agaric* noir au rang des poisons & des racines venimeuses & mortelles qui sont, suivant lui, l'ellébore, l'ixias, l'*agaric* noir & l'épbumeron, que quelques-uns appellent colchicum. Je suis surpris qu'il n'en parle point dans le chapitre de l'*agaric*. Je crois qu'il entend par *agaric* mâle celui qui est noir & d'une qualité venimeuse, quoiqu'il n'en dise rien ici. « L'*agaric* mâle ne vaut » rien, mais il est noir & dur, dit Avicenne. » Ces deux especes different beaucoup par leur forme & leur substance, suivant Dioscoride; & néanmoins, dit cet Auteur, elles ont le même gout. Les modernes prisent beaucoup l'*agaric* qui est friable, Dioscoride au contraire ne fait aucun cas de l'*agaric* de Cilicie & de Galatie, parce qu'il a cette qualité.

Ces choses considérées, je suis presque persuadé que l'*agaric* des anciens est différent du nôtre. Je trouve dans Isidore que l'*agaric* est la racine de la vigne blanche; dans Hésichius, que l'*agaric* est une plante à qui les Medecins ont donné ce nom. Il l'appelle plante, parce qu'ils lui donnoient le nom de racine. Galien, *L. VII.* περὶ δυνάμεων, après avoir nommé l'*agaric* & rapporté ses vertus, fait mention de la racine d'*agaric* en ces termes, qui sont corrompus. Ἀγαρικοῦ ῥίζα ἐπὶ τοῖς στελέχεσι φύεται; c'est-à-dire, « La racine est ce qui croît sur le » tronc de l'arbre. » Ce passage paroît falsifié, à moins

qu'on ne lise : Ἀγαρικὸν ῥίζα ... , c'est-à-dire, « On doit prendre pour la racine de l'*agaric*, la » partie par où il tient au tronc de l'arbre. » Les Arabes ne sçavent de l'*agaric* que ce qu'ils en ont appris des Auteurs Grecs. Le nom qu'ils lui donnent est purement grec, *garicon*, & dans une ancienne traduction de Dioscoride en Arabe, on trouve ce mot *agaricon* en entier. Saumaise, *de Homonym. Hyl. Iatric.*

On donne encore le nom d'*Agarics* à différentes especes de champignons.

Agaricus digitatus maximus, ex luteo, coccineo, & nigro colore eleganter variegatus.

Agaricus villosus tenuis, infernè levis, C. Giss. 193. *Fungus arboreus villosus, inferne planus*, Doody, Syn. 2. App. 335.

Agaricus membranaceus sinuosus substantia gelatinæ C. Giss. 194. *Fungus membranaceus parvus aureus*, Sterb. P. 242. Spec. 113. T. 26. *Luteus Sambucino similis, colore suo manus inficiens, Genistæ vulgari spinosæ adnascens*, Merr. Pin. *Putridus arborum ramis inhærens, plurimis simul cohærentibus.* C. B. Pin. 372. 2. *Fungi dicti spongiæ lignorum perniciosi.* J. B. 3. 841. F. *Perniciosi*, Gen. 24. Species 3. Clus. H. 288. Syn. 2. 19. 40. Il croît en Angleterre & en Irlande sur les arbres pourris. M. Sherard & Dale l'ont observé.

Agaricus mesentericus violacei coloris, C. Giss. 194. *Fungus arboreus purpureus corrugatus.* Doody. Syn. 2. App. 336.

Agaricus Lichenis facie variegatus, Inst. R. H. 562. *Fungus Salignus Lichenis forma variegatus.* C. B. Pin. 372. 7. *Quartus perniciosus*, Clus. H. 277. *Depictus*, Sterb. 240. T. 26. A. *Fungi Salicum, colore varii perniciosi.* J. B. 3. 842. *Nec lamellatus, nec porosus est.* Observé par M. Sherard.

Agaricus pedis equini facie, Inst. R. H. 562. *Fungus durus sive igniarius.* Park. 1323. (Fig. mal.) *In caudicibus nascens, unguis equini figura.* C. B. Pin. 372. 3. F. *Arborei ad Ellychnia.* J. B. 3. 840.

Agaricus intybaceus. Inst. R. H. 562. *Fungus intybaceus* J. B. 3. 839. Syn. 2. 14. 21. *Arboreus maximus porosus, diversimodè se dividens & protrudens.* Doody. Syn. 2. App. 336.

Agaricus Officinali similis. C. Giss. 192. *Agarico similis Fungus diversarum arborum cœudicibus adhærens*, C. B. Pin. 375. 2. *Fungus arboreus albidus maximus, seu Agaricus spurius.* Doody, Syn 2. App. 335.

Agaricus porosus rubens carnosus, hepatis facie. C. Giss. 192. *Fungus hepatis facie & colore.* Merr. Pin. *Arboreus rubens carnosus, hepatis facie.* Doody, Syn 2. App. 340.

Messieurs Doody & Chaplin ont observé cette derniere espece dans différens endroits de l'Angleterre, mais principalement dans les Comtés de Kent & de Suffolk & dans l'Isle de Wigth.

Agaricus multiplex porosus. C. Giss. 193. *Fungus circulum gradatim perficiens, cujus diameter quandoque triginta vel plures pedes conficit.* Merr. Pin. *In montosis pascuis non infrequens, referente.* Merret. *Memorabilis est magnitudinis & plures juxta se oriri solent, qui satis latum spatium ambitu suo complectuntur.*

Agaricus porosus igniarius Fagi, supernè candicans, infernè fuscus. C. Giss. 193. *Fungus pedem equinum referens, subtus foraminosus.* Dood. Syn. 2. App. 336. *Ad arbores. Igniarius dicitur, quod caro ejus in fomitem igni concipiendo idoneum præparari queat.*

Agaricus porosus igniarius Carpini. C. Giss. 193. *Fungus arboreus maximus fuscus, subtus planus*, Dood. Syn. 2. App. 335. *Lateraliter Ulmo adhærentem prope Epsom invenit.* D. Plukenet.

Agaricus varii coloris Squamosus, Inst. R. H. 562. *Fungus arborum & lignorum putrescentium, coloris varii*, Syn. 2. 18. 31. *Cerasorum imbricatim alter alteri innatus variegatus*, C. B. Pin. 372. 8. *Fungi Cerasorum coloris varii perniciosi*, J. B. 3. 842. *Fungus semicircularis durus, multos durans per annos*, Merr. Pin. *Holosericeus iridiformis, quasi colorum alternatione variegatus*, Cat. Att. *Inferne foraminulentus est, non lamellatus colore albicante. Non Cerasò tantum, sed & aliis passim arboribus adnascitur.*

Agaricus villosus & porosus, substantiæ coriaceæ, C. Giss. 193. *Fungus arboreus variegato illi Cerasorum, &c.* C. B. *Similis, sed hirsutior, foraminulis etiam majoribus*, Dood. Syn. 2. App. 336. *Arboribus junioribus plerumque adnascitur.*

Agaricus villosus, lamellis sinuosis & invicem implexis, C. Giss. 192. *Fungus arboreus villosus albus foraminibus oblongis, semicircularis*, Dood. Syn. 2. App. 336.

Agaricus quernus lamellatus, coriaceus albus, C. Giss. 191. *Fungus arboreus infernè foraminibus longis & rotundis insculptus*, Dood. Syn. 2. 18. 33. *Hic à* D. Dale, *pariter observatus.*

Agaricus quernus lamellatus, coriaceus villosus, C. Giss. 191. *Fungus arboreus Holosericeus, inferne lamellatus*, Syn. 2. 14. 26.

Agaricus parvus lamellatus, pectunculi forma elegans; C. Giss. 192. *Fungus parvus lamellatus, pectunculi forma Alno adnascens*, Syn. 2. 14. 27. Il est commun dans les forêts d'Irlande. D. Sherard. Dans les forêts qui sont aux environs de Dulwich, & dans plusieurs autres endroits. M. Doody.

Agaricus parvus lamellatus croceus, è Corylorum ramulis dependens. Undulatus est & figura sua lobum nucis juglandis non malè refert. Croceo colore manus inficit. Corylorum ramis aridis & è mortuis plerumque adnascitur.

Agaricus coriaceus longissimus, pectinatim infernè divisus. Raii, Synopsis Methodica.

On donne encore le nom d'*Agaric*, *Agaricus*, à la *Marga candida*, ou marne blanche. Voyez *Marga*.

AGASYLLIS. Ἀγάσυλλις. Dioscoride veut que ce soit l'arbrisseau (θάμνος) qui produit la Gomme Ammoniaque, *L. III. c.* 98. Voyez *Ammoniacum*.

AGATHARCIDES. Auteur dont il est parlé dans Plutarque, *Sympofiac*, *L. VIII.* Probl. 9. Il a écrit une histoire où il parloitd'une maladie endémique, à laquelle les peuples qui habitent les côtes de la mer Rouge, sont sujets; c'est ce qui fait que le Clerc l'a mis au rang des Medecins, quoiqu'il ne fût pas de cette profession. Il a composé entre autres Ouvrages une histoire des pays voisins de la Mer Rouge, dans laquelle il décrit certains petits Dragons ou petits Serpens d'une longueur assez considérable, qui s'engendrent dans les parties musculeuses des bras & des jambes. Voyez *Dracunculi* & *Uena Medinensis*.

Cet Auteur que l'on distingue des autres du même nom par le surnom de *Cnidien*, vivoit sous Ptolomée Philometor, qui régnoit environ 130 ans après Alexandre le Grand. Il avoit composé un grand nombre de Traités, comme nous l'apprenons de Photius, dont aucun ne regardoit la Medecine, si on en excepte ce qu'il rapporte de la maladie dont nous avons parlé dans son histoire de la Mer Rouge.

Ses Ouvrages sont perdus.

AGATHINUS, Medecin dont il est parlé dans Galien, dans Cœlius Aurelianus, & dans Aëtius. Il a composé différens Traités sur l'ellebore, le pouls & divers autres sujets. Il étoit de la secte Pneumatique, & par conséquent partisan d'Athenée. Suidas nous apprend qu'il avoit été Maître d'Archigene, qui exerça la Medecine à Rome, sous l'Empire de Trajan. Ses Ouvrages sont perdus.

AGATHON, Ἀγαθόν. Ce mot signifie pour l'ordinaire, *bon*. Hippocrate, si l'on en croit Galien, l'emploie assez souvent dans un sens différent; il signifie quelquefois dans cet Auteur, *certain, ferme, vrai*, ou *perpétuel*.

AGATHONIS ANTIDOTUS HEPATICA. *Antidote d'Agathon pour le foie.* Myrepsus donne la description de ce remede, *Sect. I. c.* 268. On le prépare de la maniere suivante.

Prenez *de gentiane, six dragmes,*
racine d'aunée,
feuilles d'absinthe. } *une dragme.*
de lævande,

On le donne à ceux qui ont la fievre, dans de l'eau ou dans du vin.

AGATY, H. M. *Galega affinis Malabarica arborescens, siliquis majoribus articulatis.* D. Syen.

C'est un arbre qui a quatre à cinq fois la hauteur ordinaire d'un homme, & dont le tronc a environ six piés de circonférence. Les branches qui sortent du milieu & du sommet de l'arbre, s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire d'un gout astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois est fort tendre, & le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Lorsqu'on fait une incision dans l'écorce, il en sort une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit & devient gommeuse quelque-tems après. Ses feuilles sont ailées d'environ un palme & demi de long, composées de deux lobes principaux attachés à la principale côte, directement opposées; leurs pédicules sont fort courts & tournés en avant; les petits lobes sont d'une figure oblongue, arrondis par les bords d'environ un pouce & demi de long, larges d'un travers de doigt, aussi larges à leurs bases qu'à leurs sommets, d'un tissu extremement serré & extraordinairement uni, d'un verd vif par-dessus, mais plus pâle par-dessous, ayant la même odeur que les feves lorsqu'on les froisse. De la principale côte sortent des veines extremement déliées qui tapissent toute la surface des feuilles, qui se ferment pendant la nuit, leurs lobes opposés se joignant l'un l'autre.

Ses fleurs qui sont papilionacées & n'ont aucune odeur, naissent de quatre en quatre, & de cinq en cinq, ou même en plus grand nombre sur une petite tige qui sort d'entre les aîles des fueilles. Elles sont composées de quatre pétales qui ont cela de particulier, qu'un d'eux qui s'éleve au-dessus des autres, & les deux latéraux qui forment un angle, sont quelque peu épais, blancs, & striés par des veines qui s'étendent suivant leur longueur: le quatrieme qui est le plus large, est de figure oblongue, strié avec un nombre infini de petites veines qui partent de sa base, qui sont d'abord blanches, jaunes, & enfin rouges. Les étamines forment un angle, & se divisent à leur sommet en plusieurs filamens qui portent des sommets jaunes de figure oblongue. Le calice qui environne les bases des pétales, est fort profond, composé de quatre feuilles courtes, arrondies d'un verd pâle. Lorsque les fleurs sont tombées, il leur succede des cosses longues de quatre palmes & larges d'un travers de doigt, un peu arrondies, droites, vertes & épaisses. Elles contiennent des feves de figure oblongue, arrondies, renfermées chacunes dans une loge, séparées par une cloison charnue placée le long de la cosse: elles ont le gout des feves, & ressemblent exactement à un baricot, excepté qu'elles sont plus petites: elles blanchissent à mesure qu'elles approchent de leur maturité. Elles sont bonnes à manger.

Cet arbre porte des fleurs & du fruit dans des tems pluvieux, trois ou quatre fois l'année, & quelquefois, ce qui est assez rare, pendant toute l'année. Sa racine mêlée avec l'urine de vache, dissipe les tumeurs des parties sur lesquelles on l'applique. Le suc que l'on tire de l'écorce, mêlé avec du miel & employé en forme de gargarisme, est bon pour l'esquinancie & les aphthes de la bouche. Sa racine cuite dans de l'eau est très-efficace dans la petite vérole lorsqu'on la mange. Le suc des feuilles tiré par le nez, guérit les fievres quartes les plus obstinées. La décoction des feuilles purge les humeurs bilieuses & pituiteuses; ces mêmes feuilles, lorsqu'on les mange, guérissent le vertige & le cholera-morbus. On ordonne ses fleurs cuites dans l'eau pour les catharres; elles passent pour exciter à l'amour. Le suc que l'on tire des fleurs versé goutte à goutte dans les yeux, en efface les taies, & rétablit la vue. RAY, *Lib. XXXI. cap.* 23.

AGE

AGELÆOS, ἀγελαῖος, *Vulgaire, commun.* On le joint quelquefois avec ἄρτος, *artos*, pour désigner l'espece de pain la plus commune. ATHENÉE.

AGEM. Nom du *Syringa Persica*, ou Lilach de Perse. *Incisis foliis.* Voyez *Syringa.*

AGER CHYMICUS. Dorneus, dans sa *Genealogia mineralium*, dit, l'eau est le champ (*ager*) dans lequel le Tout-puissant a fixé la racine des minéraux, dont le tronc & les branches s'étendent dans la terre.

L'Uterus est aussi appellé *Ager naturæ.*

AGER, ou *agrorum terra*, est encore la terre ou le sol ordinaire. Toutes les terres grasses sont des topiques admirables pour les parties qui ont besoin d'être desséchées.

On emploie la terre argilleuse d'Egypte dans l'hydropisie & les maladies de la rate. Un grand nombre de personnes attaquées de ces maladies s'en couvrent les jambes, les cuisses, les bras, les flancs, le dos & la poitrine avec succès. Elle guérit les anciennes tumeurs & les inflammations, & ceux qui, à cause d'une évacuation excessive par les veines hémorrhoïdales, sont couverts de tumeurs aqueuses. Elle dissipe aussi les douleurs invétérées qui se sont fixées sur quelque partie du corps. AETIUS, *Tetrabib.* 1. *Serm.* 2. *c.* 3. d'après GALIEN. Voyez *Terra.*

AGERASIA, ἀγηρασία, d'α privatif, & γῆρας, *Vieillesse.* L'état qui conserve la force & la vigueur de la jeunesse dans un âge avancé; ce que les Latins appellent *viridis senecta.*

AGERATUM, *Eupatoire*, dont voici la distinction: *Ageratum*, *Eupatorium Mesues*, Offic. *Ageratum foliis serratis*, C. B. 221. Boerh. Ind. A. 125. *Ageratum plerisque, herba julia quibusdam*, J. B. 3. 142. *Ageratum, herba julia*, Chab. 367. *Ageratum vulgare, sive costus hortorum minor*, Park. 78. Raii, Hist. 1. 364. *Achillea lutea*, *Agerati folio longiore*, Act. Reg. Par. an. 1720. 322. *Balsamita fœmina*, Ger. 523. *Balsamita fœmina, sive Ageratum*, Ger. Emac. 648. *Ptarmica lutea suaveolens*, Elem. Bot. 398. Tourn. Inst. 497. MAUDLIN DALE.

L'*Eupatoire* est une plante dont la racine pousse un grand nombre de tiges. Elle n'a pas plus d'un palme de haut, & ne jette pas beaucoup de branches. Elle ressemble à l'origan, & porte une ombelle avec des fleurs jaunes plus petites que celles de l'amarante jaune. On l'appelle *ageratum*, parce qu'elle conserve long-tems sa beauté. DIOSCORIDE, *L. IV. cap.* 59. Cette description se trouve dans *Oribase*, *Collect. L. II.*

La racine de cette plante est ligneuse, fibreuse & pénetre fort avant dans la terre. Elle pousse un grand nombre de tiges rondes. Elle a environ un pié de haut, & n'est pas fort branchue. Ses feuilles sont très-nombreuses, étroites, longues, arondies par la pointe, profondément dentelées. Le sommet des branches est garni d'ombelles, composées d'un grand nombre de fleurs jaunes renfermées dans un calyce écailleux, qui contient de petites graines. Toute la plante a une odeur forte qui n'est point désagréable. Elle ne croît que dans nos jardins. Elle naît dans l'Italie & les autres pays chauds, & fleurit dans les mois de Juillet & d'Août. MILLER, *Bot. Off.*

Sa décoction est bonne dans les fomentations. La fumée qui s'éleve de cette plante lorsqu'on la brûle, excite l'urine, & amollit les duretés de la matrice. DIOSCORIDE, *L. IV. cap.* 59.

Elle est digestive & appaise les inflammations. ORIBASE, *Med. Coll.* 1. *L. XV. c.* 1. ÆGINETE, *L. VII. cap.* 3. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

L'*Eupatoire* a un gout amer, elle échauffe & desseche, & est

& est d'une grande utilité dans les maladies de l'estomac & du foie. Elle est bonne pour la jaunisse, pour exciter les regles & l'urine, & pour tuer les vers. MILLER, *Bot. Offic.*

Elle possede les vertus de l'aristoloche & de la Tanaise, & elle entre dans beaucoup de compositions. On a employé sa semence avec succès au lieu de barbotine, pour tuer les vers. L'eau & l'esprit qu'on en tire par la distilation répandent une odeur très-agréable. On se sert de cette plante en forme de sirop, d'huile, d'infusion, de décoction, de poudre, & de pilule. M. Boyle observe qu'elle est nuisible aux yeux. BOERHAAVE.

Outre l'*Eupatoire* commune de M. Dale, Miller fait mention des especes suivantes :

Ageratum quæ ptarmica incana, pinnulis cristatis, F. *Eupatoire* blanche orientale.

Ageratum peruvianum, arboreum, folio lato, serrato. BOERHAAVE.

Ageratum serratum alpinum glabrum, flore purpurascente. Tourn. *Eupatoire* à fleurs rouges.

Ageratum Americanum erectum spicatum, flore purpureo. Houst.

Ageratum Americanum procumbens, gnaphalii facie, floribus ad foliorum nodos. Houst.

Ageratum Americanum frutescens, chamædryos folio, floribus ex foliorum alis. Houst.

AGERATUS LAPIS. Pierre dont les Savetiers se servent pour polir les souliers des femmes. Elle passe pour discussive & astringente. On l'emploie dans les inflammations de la luette. GALIEN, & d'après lui PAUL ÆGINETE, *Lib. VII. cap.* 3. & ORIBASE, *Lib. XIV. cap.* 10.

AGES. Ἀγὴς. La paume ou le creux de la main. HESYCHIUS.

AGE VITA. Nom d'un antidote décrit par Myrepse. Le passage où il en parle est fort corrompu, & les Commentateurs conjecturent qu'il faut lire ἀϊζωος βίος, *jugis vita*, vie longue ou continuelle, & qu'on n'a donné ce nom à cet antidote, qu'à cause de la vertu qu'il a de prolonger la vie. Myrepse nous apprend que les Sarasins l'appellent *Meelchagée.* C'est un vin médicinal dont les Auteurs donnent la description suivante.

Prenez *six mesures de bon vin rouge :*

Mettez dedans les drogues suivantes, après les avoir pilées & passées par un tamis :

de galanga, deux onces,
de poivre long & blanc, de chaque une once.
de la sauge, une once & demie,
de gingembre & de canelle commune, une once & demie,
de safran, trois dragmes,
de clous de girofle, une dragme & demie.

Faites bouillir ces drogues jusqu'à ce que les six mesures soient réduites à une & demie. La dose est d'une demie-once, qu'on prendra tous les matins à jeun dans un verre de vin.

Ce remede est excellent pour la colique, la paralysie, les maux d'estomac, les tremblemens, la cachexie & l'hydropisie, pour remédier aux crudités, aux enflures, aux foiblesses de l'estomac, & de toutes les autres parties du corps. Il guérit les hydropisies de l'uterus, le tenesme, les maladies qui proviennent des fluxions, comme la goutte, aussi-bien que toutes les maladies des nerfs causées par l'humidité & les crudités. NICH. MYREPSUS, *Sect. I. cap.* 500.

Ce remede paroît être excellent pour l'estomac, & peut-être d'une grande efficace dans les maladies dont l'Auteur parle. C'est ce qui l'a fait appeller νεῦρον τῆς ζωῆς, *le nerf de la vie.*

AGEUSTIA, d'ἀ privatif & γεύω, Gouter. *Jeûne.*

AGG

AGGLUTINATIO, *Agglutination.* L'action de réunir, de joindre les parties du corps qui ont été séparées. De là vient que l'on donne aux topiques qui produisent cet effet le nom d'*Agglutinans.*

Aétius se sert encore de ce mot dans un sens différent, comme il paroît par l'article qui suit.

AGGLUTINATIO PILORUM, Réduction des poils des paupieres qui croissent en dedans dans l'ordre & la situation qui leur est naturelle. On peut la faire avec du mastic appliqué avec une sonde, qui tienne les poils dans la situation convenable. Le bitume, la glaire du colimaçon enlevée avec une aiguille, le suc de l'algue, la liqueur des *agglutinans*, ou ammoniaque peuvent servir au même usage. On peut préparer à cet effet un remede composé de la maniere suivante :

Prenez *de la résine seche,*
de la poix seche,
du soufre vif,
du bitume de Judée, } *de chaque une dragme.*
de la cire, demi-dragme ;

Faites fondre ces drogues ensemble, & gardez-les pour l'usage.

Prenez de cette préparation avec la tête d'une sonde, & servez-vous-en pour coller les poils de la maniere que nous l'avons dit. AETIUS, *Tetrabib.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 681.

AGGREGATUM. *Composé.* Corps qui résulte de l'union & de l'assemblage d'un grand nombre d'autres plus petits.

AGI

AGIAHALID. C'est une plante d'Égypte, que Ray distingue de la maniere suivante : *Lycio affinis Ægyptiaca.* C. B. *Agiahalid Ægyptiaca lycio affinis*, Park. *Agiahalid Ægyptium folio Buxi, aut lycium.* J. B.

C'est un arbre grand comme un poirier sauvage, peu branchu, épineux, ressemblant au Lycium : ses feuilles sont comme celles du buis, mais plus larges & plus éloignées les unes des antres. Ses fleurs sont en petite quantité, blanches, semblables à celles de l'hyacinte, mais plus petites. Il leur succede de petits fruits noirs, approchans de ceux de l'hieble, & d'un gout styptique tirant sur l'amer. Cet arbre croît en Ethiopie & en Egypte. Ses feuilles sont aigrelettes & astringentes ; elles sont estimées bonnes pour faire mourir les vers. LEMERY *des Drogues.*

AGITATIO. *Agitation, secousse.* Elle passe dans la Medecine pour un exercice, & c'est à elle que Sydenham attribue les grands avantages qu'on retire de l'exercice du cheval. Je ne doute point qu'elle ne soit fort utile pour lever les obstructions des visceres, surtout lorsqu'elle est aidée de la fraîcheur de l'air. Voyez *Aer.*

AGL

AGLIA. Voyez *Aeglia* & *Ægides.*

AGLITHES. Ἀγλῖθες. Les divisions ou segmens d'une tête d'ail, que nous appellons pour l'ordinaire gousses. Hippocrate emploie ce terme dans son Traité *de Morbis mulierum*, Lib. II. Voyez *Allium.*

AGM

AGME. Ἀγμὴ, ou Ἄγμα, d'ἄγω, rompre, casser, briser, *Fracture.*

AGN

AGNACAT. *Scaligeri pyri specie.* Dans une contrée de l'Amérique au-delà de la Terre de Labrador, vers l'Isthme de Darien, on trouve un arbre de la figure &

de la grandeur du poirier, toujours couvert de feuilles d'un verd & d'une beauté extraordinaire. Il porte un fruit semblable à la poire; qui est verd lors même qu'il est mûr. Sa pulpe est de la même couleur, douce, grasse, & du même gout que le beurre. Ce fruit passe pour exciter & porter violemment à l'amour. RAII. *Hist. Plant.*

AGNANTHUS, Espece de plante dont Vaillant fait mention. Ses fleurs sont placées aux extrémités des tiges & des branches en forme de grappes. Chaque fleur qui ressemble beaucoup à celle de l'agnus-castus, forme un petit tuyau, dont le bord antérieur est divisé pour l'ordinaire en portions inégales, trois supérieures disposées en forme de trefle, & trois inférieures dont celle du milieu est la plus grande des six & les deux latérales les plus petites. L'ovaire naît du fond du calice qui est découpé. Cet ovaire est attaché au fond du tuyau de la fleur, & lorsque celle-ci est tombée, il se change, à ce que rapporte Plumier, en une baie qui renferme une seule semence.

Le mot *agnanthus*, est dérivé du mot Grec ἁγνὸς, *chaste*, & ἄνθος *fleur*, à cause que la fleur de cette plante ressemble à celle de l'*agnus-castus*.

On ne connoît qu'une seule plante de cette espece, qui est l'*agnanthus viburnifolio. Cornutia flore pyramidato, caruleo, foliis incanis*, Plum. Nov. Gen. 32. *Calychirichibou caraibaarum*; Surian. Hort. Sic. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* 1722.

AGNATA. Voyez *Adnata*.

AGNINA MEMBRANA ou PELLICULA. Aétius, *Tetrabib. IV. Serm. 4. cap. 2.* donne ce nom à une des membranes qui enveloppent le fœtus, à cause de sa délicatesse. Il y a toute apparence que Bartholin & Drelincourt ont tiré cette expression de lui. C'est ce que les Anatomistes appellent communément *Amnios*.

AGNINA LACTUCA. Voyez *Lactuca*.

AGNOIA, ἀγνοία, d'α privatif, & γνώσκω, *connoître*. Lorsqu'une personne attaquée de la fievre ou de telle autre maladie que ce soit, oublie & ne connoît plus les personnes qui lui sont les plus familieres; Hippocrate donne à cet oubli le nom d'*agnoia*, & il le regarde comme un très-mauvais symptome, surtout lorsqu'il est accompagné de frisson. *Prædict. L. I. c.* 64: L'expérience ne prouve que trop la certitude de ce pronostic.

AGNUS, *Agneau*. Cet animal est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner la description. On emploie plusieurs de ses parties dans la Medecine. Hippocrate dans son Traité de *Superfœtatione*, ordonne d'appliquer une peau d'*agneau* toute chaude sur le ventre des filles qui sont incommodées par une suppression de regles, dans le dessein, à ce que je crois, de relâcher les vaisseaux de l'utérus & d'en diminuer la tension. M. Freind dans son *Emmenologie*, recommande des fomentations émollientes pour le même effet : mais la chaleur balsamique de la peau d'un *agneau* nouvellement tué, me paroît plus propre qu'aucune autre chaleur artificielle, à relâcher les vaisseaux.

Ses poumons sont bons dans les maladies de la poitrine, son fiel est propre pour l'épilepsie. La dose en est depuis deux gouttes jusqu'à huit. LEMERY.

La caillette qui se trouve au fond de son estomac est regardée comme un antidote contre les poisons. LEMERY.

Les poumons de cet animal brûlés & réduits en poudre, guérissent les meurtrissures que causent les souliers trop étroits. AETIUS, *Tetrab. I. Serm. 2. c.* 155.

L'*agneau* contient une grande quantité d'huile & de sel volatil.

Les parties de l'*agneau* les meilleures & les plus légeres sont, suivant Celse, la tête & les piés. CELSE, *L. II. c.* 18.

Il donne un suc gluant. ORIBASE, *Eup. L. I. c.* 21.

L'*agneau* est humectant & rafraîchissant; il nourrit beaucoup & adoucit les humeurs acres & picotantes.

Quand il est trop jeune ou qu'il n'est pas assez cuit, il est indigeste & pesant sur l'estomac.

Il convient dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux; mais les personnes d'un tempérament froid & phlegmatique doivent s'en abstenir, ou en user modérément. LEMERY, *des Alimens*.

AGNUS CASTUS. *Agnus Castus*, *Vitex*, Offic. *Agnus Castus*, Hort. Monsp. 7. Cbab. 63. Herm. Hort Lugd. Bat. 11. Mill. Cat. 124. *Agnus folio non serrato*, J. B. 1. 205. Raii Hist. 2. 1696. *Vitex*, *Agnus castus*, Rand. Ind. 94. *Vitex*, Rivin. Rupp. Flor. Jen. 201. *Vitex sive Agnus castus*, Ger. 1201. Emac. 1387. *Vitex folio angusto*, Park. Theat. 1437. *Vitex foliis angustioribus*, *Cannabis modo dispositis*, C. B. Pin. 475. Tourn. Inst. 603. Elem. Bot. 475. Boerh. Ind. A. 2. 222. DALE.

L'*Agnus castus* est un arbrisseau de la nature du saule, qui mérite presque le nom d'arbre. Il croît sur les bords des rivieres, dans les lieux rudes & marécageux, & dans les ravins. Ses branches sont longues & déliées, pliantes, difficiles à rompre, & ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier, excepté qu'elles sont plus longues & plus tendres. L'une de ses especes porte des fleurs blanches & l'autre des fleurs rougeâtres. Sa semence ressemble au poivre.

Il est d'une nature chaude & astringente. Son fruit pris en décoction est bon pour les morsures des bêtes venimeuses, & guérit ceux qui ont des maux de rate & qui sont attaqués de l'hydropisie. Pris dans du vin au poids d'une dragme, il engendre beaucoup de lait & excite les regles aux femmes, mais il les met en danger de faire une fausse-couche; affecte la tête & cause une disposition léthargique. La décoction des feuilles & de la semence est un excellent demi-bain pour les femmes qui sont sujettes aux inflammations & autres maladies de l'utérus. Sa semence prise avec du pouliot ou employée en forme de fumigation, lâche le ventre; appliquée extérieurement, elle appaise les maux de tête & l'on en fait des embrocations avec de l'huile & du vinaigre pour la léthargie & la phrénésie. La fumée qui s'éleve de ses feuilles quand on les brûle, chasse les animaux venimeux; elles guérissent leurs morsures étant appliquées en forme de cataplasme. Employées avec du beurre & des feuilles de vigne, elles ramollissent les duretés des testicules. La forte décoction de sa semence avec de l'eau, guérit les crevasses qui se forment autour de l'anus, les plaies & les luxations lorsqu'on y ajoute les feuilles. On prétend qu'une branche de cet arbre portée en guise de bâton, empêche la lassitude.

On donne à cet arbrisseau le nom d'ἁγνὸς, (*castus*, *chaste*) parce que les femmes qui vouloient vivre chastement pendant les Fêtes de Cerès, avoient coutume de dormir dessus; il est appellé λύγος, (*lygus*, c'est-à-dire *osier*) à cause de la flexibilité de ses branches. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 135.

Hippocrate (*de Morbis mulierum, L. I.*) recommande la semence de l'*agnus castus*, pour faire sortir l'arriere-faix, & principalement celle dont l'espece est blanche pour hâter l'expulsion du fœtus.

Cet arbre n'est pas fort haut ni fort épais, il pousse un grand nombre de branches de couleur de cendre, pliantes, dures & difficiles à rompre, sur lesquelles naissent des feuilles disposées en main ouverte, ou composées de cinq & souvent de sept lanieres, longues, étroites & pointues, sur une seule queue; elles ressemblent à celles du chanvre, excepté qu'elles ne sont point dentelées; elles sont d'un verd foncé par-dessus, & blanchâtres par-dessous : de l'extrémité des branches sortent des fleurs en épis de couleur de pourpre mêlé de blanc, d'une seule piece, découpées irrégulierement en cinq parties, qui les font paroître comme armées d'un casque ou de levres. Elles ont quelque ressemblance avec celles de la lavande, & il leur succede de petites semences rondes, comme un grain de poivre, mais plus petites, d'un gris tirant sur le noir, portées sur un calice découpé en plusieurs quartiers, d'un gout acre & astringent.

Cet arbre croît dans les pays chauds, comme en Italie, dans le Royaume de Naples & de Sicile, & fleurit au mois d'Août.

Les feuilles, les fleurs & la semence de l'*agnus castus*, échauffent & dessechent; elles sont bonnes contre les obstructions du foie & de la rate, pour chasser les vents & pour exciter les regles aux femmes. On recommandoit autrefois sa semence pour adoucir l'acrimonie de la semence, pour appaiser les feux & les désirs que cause son abondance, & conserver la chasteté, mais on n'en fait pas grand usage aujourd'hui, & le *sirop d'agnus castus* est entiérement banni du nouveau Dispensaire. Miller, *Bot. Offic.*

Les feuilles, les fleurs & la semence de cet arbrisseau sont composées de parties extremement déliées. Son fruit échauffe sensiblement lorsqu'on le mange, & cause des maux de tête. Roti dans une poile il n'affecte pas si fort la tête, mais il échauffe & desseche le corps & fournit une nourriture légere & qui n'est pas flatueuse, ce qui le rend propre à réprimer les feux de l'amour. On prétend qu'il conserve la chasteté; non-seulement lorsqu'on en boit la décoction, mais encore lorsqu'on en met dans le lit. Sa semence est beaucoup plus efficace que la rue pour résoudre les tumeurs dures de la rate & du foie. Aetius, *Tetrab. I. Serm. I. Agnus.*

Il contient beaucoup de sel & d'huile, & peu de phlegme.

AGNUS SCYTHICUS. La plante appellée *agneau de Scythie*, & *barametz*, *berometz* ou *boronetz* en langue barbare, est fort célebre parmi les Naturalistes.

Le premier qui en a parlé est Athanase Kircher dans son *Ars Magnetica*, (il cite Sigismond, L. B. de Herberltein, Hayton Armenien, Surius & Jul. Cæsar Scaliger,) ensuite le Chancelier Bacon, Fortunius Licetus, André Libavius, Eusébe de Nuremberg, Adam Olearius & Olaus Wormins, sans compter un grand nombre d'autres Auteurs, la plupart Botanistes, qui n'ont fait que répéter ce qui avoit été dit avant eux.

Jules Cæsar Scaliger décrit cette plante sous le nom d'*agneau de Scythie*, *borametz*, de la maniere suivante. « Ce que l'on a vu ci-devant n'est rien en comparaison du merveilleux arbrisseau de Tartarie. Il croît principalement dans le Zauolhan, aussi célebre par son antiquité que par le courage de ses habitans. L'on seme dans cette contrée une graine presque semblable à celle du melon, excepté qu'elle est moins oblongue, qui produit une plante d'environ trois piés de haut, qu'ils appellent *borametz*, c'est-à-dire *agneau*, car elle ressemble à cet animal par les piés, les onglets, les oreilles & la tête, si on en excepte les cornes, à la place desquelles elle a une touffe de poils. Elle est couverte d'une peau légere dont les habitans se servent pour faire des bonnets. On prétend que la pulpe intérieure ressemble à la chair de l'écrevisse de mer, & qu'il en sort du sang lorsqu'on y fait une incision; elle est d'un gout extremement doux, & sa racine s'étend fort loin dans la terre: ce qui augmente le prodige, elle tire sa nourriture des arbrisseaux qui sont aux environs, mais elle périt lorsqu'ils meurent ou qu'on vient à les arracher. Le hasard n'a point de part à cet accident, on lui a causé la mort toutes les fois qu'on l'a privée de la nourriture qu'elle tiroit des plantes qui étoient au voisinage. Ce qu'il y a de plus surprenant est, que les loups sont les seuls de tous les animaux carnassiers qui en soient avides. Mais je crois qu'on n'a ajouté cette derniere circonstance que pour augmenter le merveilleux de l'histoire. J'ignore la maniere dont les piés sont produits & sortent du tronc.

» Les particularités que je viens de rapporter m'ont été communiquées par des personnes qui méritent la plus haute considération, & par les plus fameux naturalistes. »

D'autres Auteurs donnent la même description de cette plante, ou pour mieux dire, ne font que copier Scaliger. Quelques-uns cependant varient sur certaines circonstances, & Kircher a même jugé à propos d'ajouter à sa description une figure qu'il ne doit qu'à son imagination. On assure que l'on trouvoit dans les Cabinets de quelques Curieux, comme dans ceux de Wormius & de Swammerdam, la peau de cette admirable production de la nature.

Antoine Deusingius qui a examiné avec soin cette matiere, traite de fable tout ce qu'on rapporte de cet *agneau*, & prétend que Scaliger, qui est un de ceux qui en ont parlé les premiers, n'a débité cette histoire que comme une fable, & que d'autres qui n'étoient point d'humeur à s'en laisser imposer, l'ont revoquée en doute.

En effet, si l'on prend la peine d'examiner ce qu'on rapporte de cet *agneau* avec un esprit exempt de préjugé, on en appercevra tout le romanesque, & l'on acquiescera sans peine au sentiment de Deusingius, dont les raisons suivantes prouvent la certitude.

1. Il n'y a aucune personne digne de foi qui ait vu cet *agneau* végétal. Ce qu'Olaus Wormius en a appris de M. Eovaldi de Kleiff, Ambassadeur de l'Electeur de Brandebourg, qui lui dit, que lorsqu'il étoit sur les frontieres de la Tartarie, un habitant lui offrit en échange pour quelques feuilles de tabac, une plante seche parfaitement ressemblante à un *agneau*, d'un pié de grandeur, couverte d'une laine frisée; n'est point convainquant, car il se peut faire que le Tartare lui en ait imposé.

2. Engelberd Kæmpfer qui n'étoit pas moins versé dans l'histoire Naturelle que dans la Medecine, s'est donné tous les soins possibles pour trouver cet *agneau* dans la Tartarie, sans qu'il ait pu y réussir. « On ne connoit dans la Tartarie, dit cet Auteur, ni chez le menu peuple, ni chez les Botanistes, aucun zoophyte qui broute l'herbe, & je n'ai retiré d'autre fruit de mes recherches, que la honte d'avoir été trop crédule. Les brebis & les autres animaux de cette espece sont les seuls à qui on donne le nom de *borametz*. Je suis donc pleinement convaincu que tout ce que l'on a débité au sujet de cette plante n'est qu'une pure fiction. » *Amœnit. Exoticæ.*

3. L'histoire de cet *agneau* a tout l'air d'une fable, & Kæmpfer dont nous venons de parler, en a découvert l'origine. Après avoir dit quelque chose de l'étymologie du mot *barometz*, qui est dérivé par corruption du Moscovite *boranetz* ou Polonois *baranez*, qui est un diminutif de *baran*, dont l'origine est Esclavone & dont les Russes & les Polonois se servent pour signifier une brebis; il rapporte que dans quelques-unes des Provinces qui sont aux environs de la Mer Caspienne, on trouve des brebis différentes des brebis ordinaires, que l'on prise beaucoup à cause de la finesse de leurs peaux. Il en donne la description, & il expose la maniere dont on les prépare avant de les vendre aux Perses & aux Tartares, qui en font des fourrures.

« Les personnes de condition, dit-il, dont l'état exige un habillement plus magnifique que celui du bas peuple, recherchent avec empressement les peaux de ces *agneaux* qui sont beaucoup plus fines que celles des *agneaux* ordinaires. On les prise d'autant plus que l'animal est plus jeune; on en frise la laine & l'on en fait une grande quantité de boucles qui servent à en augmenter la beauté. Quelques Marchands ont poussé l'avidité du gain jusqu'à prévenir la naissance des *agneaux*, en ouvrant le ventre des brebis, afin d'avoir des peaux d'une plus grande finesse. Lorsque ces sortes de peaux sont préparées comme il faut, elles sont d'une beauté si extraordinaire, que ceux qui n'en ont jamais vu ne savent ce que c'est, & lorsqu'on en a retranché les extrémités, elles ne conservent rien de la figure de l'*agneau*; & trompent les personnes ignorantes & crédules, par l'apparence d'une membrane couverte de laine & figurée comme une citrouille. Elles valent, continue cet Auteur, trois ducats chacune, & même davanta-

» ge, suivant qu'elles sont plus ou moins belles. On » en borde des turbans & souvent même des robes & » des manteaux. » Il finit en ces termes : « Soit que » cette fable de l'*agneau de Tartarie* doive son origine » aux conjectures de quelque Savant, ou à l'ignorance » de ceux qui en ont parlé les premiers, & qui par négligence ou pour avoir ignoré la langue du pays, » n'ont pas compris la nature d'une chose dont ils » avoient oui parler en passant, il est arrivé que cette » erreur s'étant répandue jusques dans les régions les » plus éloignées a été cause qu'on a ignoré le nom & » l'origine de ces sortes de peaux qu'on nous a ven» dues comme une chose extraordinaire, dont l'appa» rence a surpris quelques personnes curieuses qui ad» mirent tout ce qui vient des pays étrangers; de sor» te que par un privilége qu'ont toutes les choses qui » tiennent du merveilleux, on a ajouté foi à toutes les » fables qu'on a débitées à leur sujet. Cette erreur a » pris de si profondes racines dans les esprits, que l'on » montre encore aujourd'hui cette peau dans les Cabi» nets des Curieux comme une espece de zoophyte, » quoique ce ne soit autre chose que la dépouille d'un » *agneau* dont on a anticipé la naissance. »

Il y a environ trois ans qu'un Russien, que le désir de voyager conduisit dans cette Ville, voulut voir mon Cabinet, qui contenoit entre autres curiosités naturelles cet Agneau de Tartarie, qui passe pour le véritable *Borometz*. Il avoit environ six pouces de long, une tête, des oreilles & quatre piés de couleur de fer, tout son corps, si on en excepte les piés & les oreilles, étoit révêtu d'une espece de duvet de couleur noire. Je trouvai lorsqu'on vint à l'examiner, que ce n'étoit ni un animal ni le fruit d'aucune plante, mais la racine de quelque plante épaisse & fibreuse, ou plutôt la tige de quelque plante à qui l'on avoit fait prendre la figure d'un quadrupede, dont les quatre jambes étoient les restes d'autant de tiges ou pédicules qui avoient porté des feuilles, & qu'on avoit taillé de même que les oreilles qui ressembloient cependant à des cornes. D'ailleurs les fibres qui poussoient de part & d'autre, & par le moyen desquelles la racine & la plante tiroient leur nourriture ne laissoient plus aucun doute sur ce sujet. Une des jambes de devant n'étoit point contiguë au reste du corps & y avoit été ajoutée; & lorsque je vins à examiner la figure avec plus d'attention, je trouvai que la tête & le cou étoient aussi postiches ; en un mot cet *agneau* étoit un assemblage de différentes pieces ou morceaux de racine, de même que nos Pigmées sont composés de morceaux rapportés de racine de mandragore & de brioine. Il me restoit encore à savoir de quelle plante cet assemblage pouvoit avoir été formé : mais il me vint aussi-tôt dans la pensée qu'elle devoit être de l'espece de celle à qui on donne communément le nom de capillaire, & en effet, je trouvai qu'elle avoit beaucoup de rapport avec les plantes exotiques de cette espece dont j'avois connoissance aussi-bien qu'avec celles dont M. Hans-Sloane & le Pere Plumier nous ont laissé la description. Car quelques-unes de ces plantes poussent un grand nombre de tiges couvertes d'un duvet ferrugineux ou d'une mousse rougeâtre ; mais je ne saurois déterminer l'espece qui a servi à faire cet ouvrage, quoique je sois persuadé qu'elle est particuliere à la Tartarie, jusqu'à ce que j'aie occasion de pousser plus loin mes recherches.

Je persiste d'autant plus dans ce sentiment, que j'ai trouvé dans les Transactions Philosophiques, la description & la figure d'un de ces prétendus *agneaux* de Scythie, par M. Hans-Sloane qui l'a reçu des Indes Orientales ; il ressemble beaucoup moins à un *agneau*, que celui dont je viens de parler.

Je suis persuadé que l'on fabrique ces sortes d'*agneaux* avec certaines racines qui naissent dans la Russie & dans la Tartarie, ce qui rend en quelque sorte l'histoire de l'*agneau* végétal de Scythie véritable : mais il est aisé de voir que cet *agneau* est tout-à-fait différent de celui dont les Auteurs nous ont donné la description, & il s'en faut de beaucoup qu'on doive le regarder comme une merveille ; car il n'est pas fort difficile de donner aux racines & aux troncs des plantes une figure qui ressemble à ce que l'on veut imiter, comme nous l'avons observé ci-dessus, des racines de mandragore; & l'on peut donner à la figure grotesque de ces racines le nom de Pigmée avec autant de raison, que l'on donne celui d'*agneau* à l'autre qui est construit avec différens morceaux de racines joints ensemble. *J. H. Breynius. M. D. Dantisc. Philos. Trans.*

Voici la description de M. Hans-Sloane, dont nous venons de parler.

Cette racine est longue de plus d'un pié, aussi grosse que le poignet, ayant plusieurs tubérosités, des extrémités desquelles sortent quelques tiges d'environ trois ou quatre pouces de long, qui ressemblent exactement à celles de la fougere, une grande partie de sa surface extérieure est couverte d'un duvet d'un noir jaunâtre, aussi luisant que la soie, & long d'un quart de pouce. On emploie pour l'ordinaire ce duvet pour le crachement de sang à la dose de six grains, & l'on assure que trois prises suffisent pour arrêter ces sortes d'hémorrhagies. On trouve dans la Jamaïque plusieurs plantes de fougere qui deviennent aussi grosses qu'un arbre, & qui sont couvertes d'une espece de duvet pareil à celui qu'on remarque sur quelques-unes de nos plantes capillaires. Il semble qu'on ait employé le secours de l'art pour leur donner la figure d'un *agneau*, car les racines ressemblent au corps & les tiges aux jambes de cet animal. M. Merret fait mention de ce duvet à la fin du *Mus. Soc. Reg.* de M. Grew, sous le nom de *Poco sempie, mousse dorée*, & il l'estime un très-bon cordial. M. Brown, qui a fait un grand nombre d'excellentes observations dans les Indes Orientales, prétend avoir appris de personnes qui ont été à la Chine qu'on y emploie ce duvet pour arrêter le sang des blessures, comme nous nous servons de la toile d'araignée, & qu'il y a peu de maisons où il n'y en ait, tant est grande l'estime qu'on en fait. J'en ai vu donner aussi, dit cet Auteur, pour le crachement de sang, mais je suis assuré que ce remede n'est point infaillible quelque innocent qu'il puisse être d'ailleurs. *Philos. Trans.*

AGO

AGOGE. ἀγωγὴ, d'ἄγω, *mener, conduire*. Ce mot signifie l'ordre ou la disposition entiere d'une chose, comme la maniere de vivre, le cours d'une maladie, la disposition de l'air. CASTELLI.

Pline, *L. XXXIII. c.* 4. appelle *Agogæ* les petites rigoles que l'on fait dans les mines d'or pour faire écouler l'eau qui y dépose l'or qu'elle contient.

AGOMPHIASIS ou GOMPHIASIS, maladie qui rend les dents branlantes dans les alvéoles. BLANCARD.

AGONE. *Jusquiame*. HESYCHIUS. Voyez *Hyoscyamus*.

AGONIA. ἀγονία, d'α privatif, & γόνος, *postérité, race, stérilité*.

AGONIA. ἀγωνία, d'ἀγὼν, *Combat*. *Agonie* dans laquelle on suppose qu'il se fait une espece de *combat* entre la vie & la mort.

AGONISTICON. ἀγωνιστικὸν. Paul Eginete (*L. II. c.* 30.) donne cette épithete à l'eau, & rend ce mot par (ψυχρότατον) excessivement froide.

AGONOS. ἄγονος, d'α privatif, & γόνος, *lignée, race*; *stérile*.

Hippocrate, si l'on en croit Fœsius, donne ce nom aux femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & qui sont encore en état d'en avoir, où à celles dont la fécondité est retardée par quelque obstacle qu'il est aisé de lever.

On applique encore ce mot aux jours (ἄρτιαι) pairs, comme le quatrieme ou sixieme dans lesquels on ne doit point attendre de crise, pour les distinguer des jours impairs (γόνιμοι ἡμέραι) comme le troisieme ou septieme, dans lesquels la crise arrive pour l'ordinaire.

AGORÆUS ἀγοραῖος. Epithete du pain bis.

AGOSTUS. ἀγοστός, d'ἄγω, mener, conduire. La partie du bras qui s'étend depuis le coude jusqu'aux doigts. Il signifie aussi la paume ou le creux de la main. CASTELLI, CONSTANTIN.

AGR

AGRESTA, *Verjus*. Lemery dit que le *Verjus* contient beaucoup de sel essentiel & de phlegme, peu d'huile & de terre. Il ajoute qu'il est déterſif, astringent, rafraîchissant, propre à tempérer l'acreté de la bile & à réveiller les esprits.

AGRESTEN, Tartre qui n'est pas encore dépuré. CASTELLI.

AGRESTIS, *sauvage*. On emploie ce nom pour distinguer les végétaux qui croissent naturellement dans les champs d'avec ceux que l'on cultive.

On se sert encore de ce mot pour exprimer la disposition maligne de certaines maladies, & une certaine brutalité dans les manieres.

On l'emploie souvent comme une épithete pour distinguer les animaux domestiques d'avec les sauvages.

Les animaux *sauvages* échauffent & dessechent davantage que les domestiques. ACTUARIUS, *de Spirit. Animal. c.* 315.

Les animaux *sauvages* fournissent une meilleure nourriture que les domestique. ORIBASE, *Synopſ. L. IV. c.* 1.

Les animaux domestiques ou privés sont d'un tempérament plus humide que les *sauvages*, dont la chair est plus ferme & moins grasse, & se conserve plus longtems que celle des premiers qui sont nourris dans la mollesse; d'où il paroît que les animaux *sauvages* doivent fournir des alimens moins chargés de parties excrémentielles que les autres. ORIBASE, *Med. Col. L. II. c.* 41.

Comme les animaux *sauvages* en général font beaucoup plus d'exercice que les domestiques, ils ont leurs sels & leurs huiles plus exaltés, ce qui en augmente le gout. De-là vient aussi qu'ils sont plus sains & plus robustes, & qu'ils fournissent une meilleure nourriture aux personnes qui ont la force de les digérer, car le même exercice qui exalte leurs sels & leurs huiles, rend aussi leur chair plus ferme & plus dure.

AGRIA, chez les Botanistes, signifie la même chose qu'*Agrifolium*, *houx*, suivant Blancard; mais,

AGRIA, est encore une espece de pustule maligne dont il est fait mention dans Celse, qui en distingue de deux especes. La premiere, dit-il, est fort petite & rend la peau rouge & rude sans la corroder beaucoup. Elle est un peu plus unie vers le centre, que vers ses bords & ne s'étend que fort lentement. Ces pustules sont d'abord de figure ronde & conservent leur rougeur. La seconde espece de pustule est appellée ἀγρία par les Grecs. Elle irrite non-seulement la peau, mais y cause encore une corrosion & une rougeur considérable, qui est souvent suivie de la chute des poils. Elle est d'autant plus difficile à guérir, qu'elle s'éloigne de la figure sphérique, & lorsqu'on n'y remedie point de bonne heure, elle dégénere en lepre. On guérit aisément les premieres en les mouillant tous les matins à jeun avec de la salive, quant aux autres on parvient quelquefois à les guérir en y appliquant des feuilles de pariétaire pilées. De tous les remedes composés, dont on se sert en ce cas, il n'y en a point de plus efficace que celui de Mycon.

Prenez *du nitre rouge*,
de l'encens, } *de chacun* 1 *P.*
de cantharides,
de soufre cru, } *de chacun* 2 *P.*
de résine de térébenthine liquide, 20 *P.*
de la farine d'ivraye, trois chopines,
de fleurs de fenouil, un poisson.
de la poix crue, une once.

CELSE, *L. V. c.* 38.

AGRIAMPELOS. d'ἄγριος, *sauvage*, & ἄμπελος, *vigne*. *Vigne sauvage*. Voyez *Vitis sylvestris*.

Gerard prétend que c'est la brioine noire.

AGRICULTURA, *Agriculture*. Elle n'est du ressort de la Medecine qu'en tant qu'on la considere comme un exercice. Les exhalaisons qui s'élevent d'une terre légere & sabloneuse nouvellement remuée, passent pour très-saines; c'est ce qui fait qu'on a souvent ordonné à des malades de suivre la charrue pour respirer un air imprégné de ces vapeurs salutaires.

AGRIELÆA, d'ἄγριος, *sauvage*, & ἐλαία, *olive*. L'*Olive sauvage*. Voyez *Oleaster*.

AGRIFOLIUM. *Houx*. *Agrifolium*, Offic. Ger. 1155. Emac. 1338. Raii Hist. 2. 1622. Synop. 3. 466. Merc. Bot. 1. 17. Phyt. Brit. 3. Mer. Pin. 3. *Agrifolium sive Aquifolium*, Park. Theat. 1486. *Aquifolium sive Agrifolium*, Chab. 605. *Aquifolium sive Agrifolium vulgo*, J. B. 1. 114. Tourn. Inst. 600. Elem. Bot. 473. *Aquifolium Tournefortii*, Rupp. Flos. Jen. 35. *Aquifolium baccis rubris*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 56. Boerh. Ind. A. 2. 219. *Ilex aculeata baccifera folio sinuato*, C. B. Pin. 425. Johns. Dendr. 206.

Agrifolium, *seu Aquifolium* (d'ἀκὶς épine & *Folium*, *Lat.* feuille à cause que les feuille sonts armées de piquants.)

Cette étymologie n'est point naturelle. Il semble qu'il seroit beaucoup mieux de la dériver d'ἄγριος, sauvage, rude, feroce & de φύλλον une feuille.

Ses Caracteres.

Ses feuilles sont dures, aiguës, piquantes ou épineuses tout autour; ses baies petites; rondes, & pour la plupart rouges, & renferment chacunes quatre semences triangulaires striées. MILLER.

Cette plante est trop connue pour avoir besoin d'une description.

Les baies du Houx sont chaudes & seches, & chassent les vents. Elles sont bonnes contre la colique; étant prises au nombre de dix ou douze intérieurement, elles chassent par les selles les humeurs épaisses & phlegmatiques.

La glu que l'on tire de son écorce n'est pas moins nuisible que celle du gui; car elle est extremement visqueuse, elle colle les intestins, elle bouche & resserre les passages des excrémens, & cause la mort par sa substance glutineuse, sans avoir d'ailleurs d'autres mauvaises qualités. Le *Houx* réduit en poudre, & bu dans quelque liqueur, est un remede dont on a éprouvé l'efficacité contre toutes sortes de flux de ventre, comme la dyssenterie, &c. GERARD.

Voici la maniere dont on fait la glu.

On dépouille le *Houx* de son écorce aux mois de Juin & Juillet, & on la fait bouillir dans l'eau de pluie pendant sept à huit heures jusqu'à ce qu'elle soit extremement molle. On la retire, & lorsqu'elle est seche on l'entasse avec de la fougere en entremêlant les couches. On la laisse fermenter & pourrir pendant deux ou trois semaines jusqu'à ce qu'elle soit réduite en mucilage. On la pile ensuite dans un mortier jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pâte, on la paîtrit dans les mains dans de l'eau courante, qui la nettoye en peu de tems de toutes les ordures, & ne laisse autre chose que la glu purifiée. Après quoi on la met dans un pot de terre où on la laisse trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'elle se soit entierement purgée & perfectionnée par l'écume qu'elle jette, on la met ensuite dans un autre vaisseau pour s'en servir lorsqu'il en est besoin. RAY. *Hist.*

On tire la glu non-seulement de l'écorce de ces arbres, mais encore du fruit du gui, du chataigner & du sebeste.

On trouve le détail dans Miller des especes suivantes de *Houx*.

1. *Aquifolium; baccis rubris*. H. L.
2. *Aquifolium; baccis luteis*, H. L.
3. *Aquifolium; baccis albis.*
4. *Aquifolium; foliis ex luteo variegatis*, H. R. Par. *Aquifolium aureum*, Munt. H. 163.
5. *Aquifolium; foliis ex albo variegatis*, H. L.
6. *Aquifolium; Echinata folii superficie*, Corn. 180.
7. *Aquifolium; Echinata folii superficie Foliis ex luteo variegatis.*
8. *Aquifolium; Echinata folii superficie Limbis aureis.*
9. *Aquifolium; Echinata folii superficie Limbis argenteis.*
10. *Aquifolium; foliis longioribus, limbis & spinis ex unico tantum latere per totum argenteo pictis*, Pluk. alm. 38.
11. *Aquifolium; foliis subrotundis, limbis & spinis utrinque argentatis. Aquifolium elegans*, D. Doct. Ealef. Pluk. alm. 38.
12. *Aquifolium; foliis oblongis lucidis, spinis & limbis argenteis.*
13. *Aquifolium; foliis oblongis, spinis & limbis argenteis.*
14. *Aquifolium; foliis subrotundis, limbis argenteis, spinulis & Marginalibus purpurascentibus.*
15. *Aquifolium; foliis oblongis spinis & limbis flavescentibus.*
16. *Aquifolium; foliis oblongis lucidis, spinis & limbis aureis.*
17. *Aquifolium; foliis oblongis, spinis & limbis aureis.*
18. *Aquifolium; foliis subrotundis, spinis minoribus, foliis ex luteo elegantissimè variegatis.*
19. *Aquifolium; foliis oblongis atro-virentibus, spinis & limbis aureis.*
20. *Aquifolium; foliis latissimis, spinis & limbis flavescentibus.*
21. *Aquifolium; foliis oblongis, spinis majoribus, foliis ex aureo variegatis.*
22. *Aquifolium; foliis subrotundis, spinis & limbis aureis.*
23. *Aquifolium; foliis longioribus, spinis & limbis argenteis.*
24. *Aquifoilum; foliis & spinis majoribus, limbis flavescentibus.*
25. *Aquifolium, foliis minoribus, spinis & limbis argenteis.*
26. *Aquifolium; foliis angustioribus, spinis & limbis flavescentibus.*
27. *Aquifolium; foliis oblongis, ex luteo & aureo elegantissime variegato.*
28. *Aquifolium; foliis oblongis viridibus; maculis argenteis notatis.*
29. *Aquifolium; foliis oblongis, spinis & limbis luteis.*
30. *Aquifolium; foliis oblongis, spinis & limbis ocroluteis.*
31. *Aquifolium; foliis parvis, interdum vix spinosis.*
32. *Aquifolium; foliis parvis, interdum vix spinosis, limbis foliorum argentatis.*
33. *Aquifolium; carolinianum, angustifolium, spinis raris brevissimis.*

AGRIMONIA. *Aigremoine.* L'*aigremoine* est une plante de l'espece de celles qui poussent des rejettons (ἐισβολάς) sa tige est menue, ligneuse, droite, vélue, haute d'une coudée & plus, garnie de feuilles alternes, découpées en quatre, & quelquefois en un plus grand nombre de lobes, semblables aux feuilles de chanvre ou de la quinte-feuille, d'un verd foncé, crénelées tout autour. La semence croît vers le milieu de la tige. Elle est quelque peu raboteuse & inégale à la surface, de sorte qu'elle s'attache aux habits lorsqu'elle est seche.

Les feuilles pilées & appliquées avec du vieux sain-doux guérissent les ulceres qui ont peine à se fermer. Les feuilles ou sa semence prises dans du vin arrêtent la dyssenterie, guérissent les maladies du foie & les morsures des serpens. Quelques Auteurs confondent cette plante avec l'armoise qui en est tout-à-fait différente. Dioscoride, *Lib. IV. c.* 41. Cette plante est appellée *Herbiamsanum* par *Marcellus* l'*Empirique. cap.* 20.

Les Modernes distinguent l'*Aigremoine* de la maniere suivante.

Agrimonia, *Eupatorium Græcorum*, Offic. *Agrimonia*, Ger. 575. Emac. 712. Raii Hist. 1. 400. Synop. 3. 202. *Agrimonia vulgaris*, Park. Theat. 594. *Agrimonia Officinarum*, Tourn. inst. 301. Boerh. Ind. A. 79. *Agrimonia seu Eupatorium*, J. B. 2. 398. Chab. 172. *Eupatorium veterum sive Agrimonia*, C. B. Pin. 321. *Eupatorium veterum sive Agrimonia inodora, vel minus odora.* Hist. Oxon. 2. 614. Dale.

C'est l'*Eupatorium* de Dioscoride, de Galien & des Anciens Grecs. Elle est haute d'environ deux piés & plus. Ses feuilles sont larges, velues d'un verd pâle, composées d'un nombre inégal de parties, quelquefois de cinq, & plus souvent de sept, dont les trois des extrémités sont les plus grandes; elles sont crénelées tout autour comme celles du Fraisier & alternes; il naît d'entre ces feuilles d'autres feuilles plus petites. Ses fleurs sont rangées à l'extrémité des tiges, pointues, un peu recourbées; elles sont jaunes, petites, composées de six petales, avec deux appendices verdâtres. A ces fleurs succedent des petits fruits hérissés de piquans qui s'attachent à tout ce qu'ils trouvent dans leur chemin, dont chacun contient deux graines. Sa racine est longue & grêle, & s'étend fort avant dans la terre. Elle pousse des feuilles & des tiges tous les ans. Cette plante croît dans les haies & sur le bord des champs, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet.

Quelques Auteurs prétendent qu'on a donné à cette plante le nom d'*Eupatorium quasi Hepatorium*, parce qu'elle est bonne pour les maladies du foie; d'autres veulent qu'elle tire son nom de *Mitridate Eupator*, qui, à ce que Pline prétend, découvrit le premier les vertus de cette plante.

Lemery ajoute qu'elle est bonne pour arrêter le cours de ventre, & qu'elle entre souvent dans les décoctions des lavemens astringens, dans les Gargarismes & dans les aposemes astringens, Lemery, *des Drogues.*

L'*Aigremoine* passe pour purifier le sang, pour fortifier le foie, ce qui fait qu'on l'emploie dans toutes les maladies qui proviennent de la foiblesse de cette partie, dans l'hydropisie, la jaunisse, &c. on la recommande aussi dans la strangurie & dans le pissement de sang; & Riviere propose la poudre des feuilles pour arrêter l'écoulement involontaire de l'urine. On la met encore au nombre des plantes vulnéraires, & elle entre dans les potions vulnéraires, dans les bains & les fomentations. Miller. *Bot. Offic.*

C'est un des meilleurs hepatiques, vulnéraires & spleniques que nous ayons, & c'est pour cette raison qu'on l'emploie souvent dans les maladies qui proviennent de la foiblesse du foie, dans l'hidropisie, la cachexie & la jaunisse. On l'ordonne aussi pour les catharres, la toux & la suppression des regles. Elle entre souvent dans les bains & les fomenrations. Dale.

L'*Aigremoine* a une odeur très-agréable, & étant mise en infusion dans du vin jusqu'à ce qu'elle lui ait communiqué son odeur, elle passe pour un remede souverain contre la mélancolie. Elle est un excellent vulnéraire, &, quoique corroborative & astringente, elle est bonne dans les inflammations. Elle est fort salutaire dans les maladies qui viennent du relâchement des fibres, dans les flux de sang & dans les obstructions que la foiblesse des fibres cause dans les visceres. Sa vertu est admirable contre le flux hépatique, la diarrhée, la dyssenterie, le scorbut, la pourriture des gencives, la consomption, le crachement de sang, l'hydropisie & la langueur que cause la fievre. On emploie extérieurement les feuilles de l'*Aigrimoine* bouillies dans du vin éventé avec du son en forme de cataplasme pour les luxations, & les descentes de matrice. Il paroît, par ce qu'on vient de dire, que cette plante est d'une grande utilité lorsqu'il est question de fortifier, & de ranimer les esprits. On peut en user en forme de thé, & mettre un peu de miel dans l'in-

fusion pour la rendre moins astringente. On prétend que cette plante est appropriée au foie, à cause qu'étant mise en infusion dans du vin ou du petit lait, elle dégage les intestins des matieres qui y séjournent & les fortifie ensuite, ce qui peut être fort avantageux au foie. Elle est d'un usage admirable dans les pays froids. Boerhaave.

Les especes de cette plante sont, suivant Miller,

1. *Agrimonia officin.* Tourn.
2. *Agrimonia odorata*, Cam.
3. *Agrimonia minor, flore albo*, Hort. Cath.
4. *Agrimonia Orientalis humilis, radice crassissima repente, fructibus in spicam brevem & densam congestis*, T. Cor.

Dans l'analyse chymique, cinq livres de feuilles fraîches d'*Aigremoine* donnent quatre livres de liqueur acide presque austere, deux onces de liqueur urineuse alcaline, deux onces d'huile de consistance de miel, six dragmes de sel fixe purement alcali, & une once de terre insipide. On peut conclurre de cette analyse, que cette plante contient très-peu de sel de nature ammoniacale, puisqu'on n'en retire aucun sel urineux concret, & que le sel acide dont elle abonde étant uni à la terre, forme un composé semblable au tartre, enveloppé de beaucoup de soufre grossier. L'*Aigremoine* a un gout un peu salé, acide & astringent, & son suc teint le papier bleu d'une couleur rouge-claire; de sorte qu'il semble que ses vertus astringentes & apéritives doivent être attribuées à ce sel austère : quoique les effets qu'elle produit paroissent quelquefois directement opposés, ils dépendent cependant de la vertu qu'a cette plante de fermer les fibres des parties solides. L'expérience prouve que l'*Aigremoine* possede les vertus que l'on suppose être une suite de sa composition, car elle est astringente, détersive, résolutive, vulnéraire & apéritive. Geoffroy.

AGRIMONOIDES. *Agrimoniæ similis*, C. B. *Agrimonoides*, Park. Col. *Pimpinella foliis Agrimoniæ, nonnullis.*

Sa racine est petite, fibreuse, ligneuse & rougeâtre. Les feuilles les plus basses sont attachées à des pédicules velus & rougeâtres; elles sont semblables à celles du fraisier, mais d'un verd plus foncé & en plus grand nombre, disposées comme les feuilles de l'aigremoine, entremêlées de plus petites, velues, souples, crenelées tout autour, mais les découpures sont plus ferrées & plus pointues que celles de l'aigremoine, quoique les feuilles soient plus rondes. Elle produit plusieurs tiges rouges & velues, d'où sortent trois ou quatre branches garnies de feuilles plus petites, plus rondes & moins nombreuses que les précédentes, qui ont des oreilles autour de la tige, de même que les autres de cette espece; elles portent à leurs sommets trois ou quatre boutons pareils à ceux de la grenade, profondément découpés tout autour, dans lesquels est enfermée une fleur semblable à celle de l'aigremoine, laquelle s'ouvre quelquefois avec peine, quoique le fruit soit déja tout à-fait formé. Après que les fleurs sont tombées, il leur succede des semences de figure ronde, oblongue, de la grosseur d'un grain de froment composées de deux tubérosités. Lorsqu'elles sont mûres, elles tombent d'elles-mêmes & laissent leurs cosses ouvertes. Son gout est amer; son odeur est aromatique, & tient de celle de l'aigremoine commune. Elle est dessiccative & détergente.

Cette plante fleurit au mois d'Avril, elle monte dans le mois de Mai, & elle naît parmi les ronces & les arbrisseaux, dans quelques montagnes d'Italie. Ray, *Hist.*

Elle a les mêmes vertus que l'aigremoine. Boerhaave.

AGRIOCARDAMUM, d'ἄγριος, *sauvage*, & κάρδαμον, *cresson*. Le même qu'*iberis*, cresson sauvage. Voyez *Iberis*.

AGRIOCASTANUM. Le même que *Bulbocastanum*, truffe, dont on peut voir l'Article.

AGRIOCINARA, d'ἄγριος, *sauvage*, & κινάρα, *artichaud*. Artichaud sauvage. Voyez *Cinara*.

AGRIOCOCCIMELEA ἀγριοκοκκιμηλέα, d'ἄγριος, *sauvage*, κόκκος, *une baie*, & μῆλον, *pommier*. Le même que *Prunus sylvestris*. Blancard.

AGRIOMELA. ἀγριομηλέα, *Pomme sauvage*, le fruit du Pommier sauvage, dont voici les especes.

Malus sylvestris, Offic. Ger. 1276. Emac. 1460. Jons. Dendr. 1. Raii Synop. 3. 452. Park. Theat. 1502. *Malus sylvestris sive agrestis*, J. B. 1. 26. Raii Hist. 2. 1448. *Mala sylvestria, quæ & alba & rubra, & majora & minora*, C. B. Pin. 433. *Malus sylvestris acido fructu*, Tourn. Inst. 634. Dale, *Pharmac.*

Le *pommier sauvage* est pour l'ordinaire plus petit que le *pommier* cultivé, plus tortu, plus maigre & plus branchu, mais d'une substance plus dure & plus ferme. Le desordre & l'entrelassement de ses branches & de ses rejettons, qui sont en très-grand nombre, l'abondance & l'inflexibilité naturelle des jets qu'il pousse de tous côtés, tant de la racine que du tronc, font aisément connoître sa nature sauvage & inculte. Ses feuilles sont en général plus petites & plus ridées que celles du *pommier* cultivé; leurs fleurs sont les mêmes, mais celles du *pommier sauvage* sont plus petites, odorantes, & quelquefois tirant sur le rouge. Ils different principalement par leur fruit, car celui du *pommier sauvage* est petit, rarement aussi gros qu'une noix, environ de la grosseur d'une nefle, plus rond, attaché à un pédicule long & grêle, de couleur verte, jaunâtre ou rougeâtre. Ce fruit n'est point à comparer à la moindre pomme cultivée, ni par la délicatesse de sa substance, ni par son gout, car il est tellement styptique, qu'on ne sauroit le manger.

Les especes de *pommier* sauvage sont aussi nombreuses que celles du *pommier* cultivé, & il est impossible d'en faire le dénombrement.

Le sauvage fleurit en même tems, ou un peu plus tard que le cultivé, & son fruit est dans sa maturité au mois d'Octobre.

Il croît communément dans les bois & dans les haies, non-seulement en France, mais encore dans les pays étrangers.

Son fruit, de même que le suc qu'on en tire, est extrêmement austere, acide & astringent, & on l'emploie fréquemment en Angleterre, en France & en Allemagne, au lieu de verjus. Quelques-uns l'appellent *agresta*. On peut le garder plusieurs années. Les François & les Allemands prétendent qu'il rend le poisson plus ferme & plus savoureux, & Bauhin qui en a fait l'expérience, nous assure que cela est vrai. Ray, *Hist. Plant.*

Les pommes sauvages ont une qualité astringente. Dans les cas où l'usage des astringens est nécessaire, on doit choisir celles qui sont les moins mûres. Dioscoride, *L. I. c.* 163.

Leur suc mêlé avec du levain de biere, est bon pour l'érésipele, la gale & toutes sortes d'inflammations. On assure qu'étant mis dans les yeux, il en guérit la rougeur, l'inflammation & la chassie.

Lorsqu'on veut s'en servir pour les écrouelles, on doit en laver les ulceres, & y appliquer ensuite de la laine noire trempée dans de l'huile de pié de bœuf. Ray, *Hist. L. II.*

On vend le fruit du *pomier* sauvage & son suc, dans les boutiques sous le nom de verjus, il est extremement austere, acide & astringent. Dale, *Pharmac.*

AGRION. Blancard prétend que c'est le nom du *peucedanum*, *queue de pourceau*. Je ne sai sur quoi il se fonde, car je n'ai trouvé ce nom dans aucun autre Auteur. Voyez *Peucedanum*.

AGRIOPHYLLON. C'est encore un des noms de la queue de pourceau, ou fenouil de porc, suivant Blancard.

AGRIORIGANUM, d'ἄγριος, *sauvage*, & ὀρίγανον, *origan*; Origan ou marjolaine sauvage. Voyez *Origanum*.

AGRIOSELINUM. Le même qu'*hipposelinum*, dont on n'a qu'à voir l'Article. DIOSCORIDE.

AGRIOSTARI. Espece de froment appellé *Triticum creticum*. Voyez *Triticum*.

AGRIPALMA. Nom de la matricaire. Voyez *Cardiaca*.

AGRIPPÆ. On appelle ainsi les enfans qui naissent les piés les premiers, à cause qu'on prétend qu'Agrippa naquit de la sorte.

De tous les accouchemens où l'enfant se présente par toute autre partie que par la tête, celui où il paroît par les piés est le moins dangereux & le plus facile à faire; & souvent entre les mains d'un habile accoucheur il est plus prompt & moins douloureux que celui où la tête de l'enfant se présenteroit la premiere.

Quand c'est la tête qui doit ouvrir le passage, elle ne le peut faire qu'en poussant fortement contre l'orifice interne de la matrice, & en redoublant ses efforts dans le tems des douleurs qui en sont une suite, & qui conduisent à la même fin: mais après que les eaux sont percées, si les piés de l'enfant se présentent au passage, l'accoucheur en les tirant doucement, oblige cet orifice de se dilater pour laisser passer les jambes, ensuite les cuisses, & enfin tout le corps. Ainsi les parties les premieres sorties, étant moins grosses que celles qui suivent, elles s'ouvrent le chemin les unes aux autres; & dans cette situation l'accouchement en est plutôt fait, & épargne beaucoup de douleurs à la mere.

Il y a des signes qui font connoître que l'enfant n'est pas bien tourné, & qu'il se présente par quelqu'autre partie que par la tête: par exemple, si les douleurs sont lentes & éloignées les unes des autres, & qu'elles ne répondent pas tout-à-fait en embas, ce sont des signes que ce n'est point la tête de l'enfant qui les cause; & l'accoucheur en est certain, si en touchant la femme, il ne sent rien qui pousse contre l'orifice interne, ou s'il sent quelque partie elle n'est point dure & ronde comme si c'étoit la tête; il sent bien les eaux se former; mais en poussant son doigt contre la membrane qui enveloppe les eaux, il ne sent point la même résistance que si c'étoit la tête de l'enfant.

Dans cette conjoncture, l'accoucheur doit attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, lesquelles étant écoulées, donnent moyen à l'enfant de descendre, & de faire sentir la partie qui se présente la premiere au passage; quand ce sont les piés ou l'un d'eux, il ne doit point songer à retourner l'enfant, ni travailler à lui faire prendre une autre posture. Il doit le recevoir & l'accoucher par les piés, en se conduisant de la maniere que nous dirons dans un moment.

Quand je dis qu'il faut attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, je ne prétens pas en faire une regle générale, j'entens quand les douleurs sont lentes, & que l'accouchement paroît encore éloigné, mais quand elles sont vives & fréquentes, & que les eaux forment un gros boudin qui remplit tout le vagin, il faut que l'accoucheur les perce avec ses ongles, parce qu'alors par leur écoulement, l'enfant a la liberté de descendre & de se présenter au passage: s'il est bien tourné, la tête se pose sur l'orifice interne & empêche que le reste des eaux ne s'écoule, ce qui facilite la sortie du corps de l'enfant après que la tête est passée: mais si c'est toute autre partie que la tête qui se place au passage, toutes les eaux s'écoulent peu à peu, parce que rien ne les empêche, & il n'en reste plus quand l'enfant sort, ce qui rend pour lors l'accouchement plus difficile.

Il ne seroit pas impossible si l'orifice interne étoit assez dilaté pour y introduire la main aussi-tôt que les eaux ont percé, & avant que l'enfant se fût embarrassé dans le passage, de le retourner s'il présentoit les piés, & de lui faire prendre la posture naturelle, qui est de venir par la tête, comme il ne seroit pas aussi impossible quand il présente la tête de le retourner & de le faire venir par les piés; mais on ne doit point travailler à changer l'une & l'autre de ces deux situations qui sont les plus naturelles; & soit qu'il présente la tête ou les piés, il faut le recevoir de l'une ou de l'autre maniere, & ne point exposer la mere à souffrir des douleurs inutiles, ni l'enfant aux violences qu'il faudroit lui faire pour le changer de situation.

Aussi-tôt que les eaux ont percé & que le premier flot en est écoulé, l'accoucheur n'ayant point de bague à ses doigts ni les ongles trop longs, & ayant frotté sa main d'huile ou de beurre, l'introduira dans le vagin; s'il ne trouve pas l'orifice interne assez dilaté pour aller jusqu'à l'enfant, avec deux ou trois doigts il faudra doucement l'obliger de s'ouvrir davantage; si les piés de l'enfant se présentent il les empoignera, & les tirant sans violence, il obligera les autres parties de les suivre, & ainsi l'accouchement se fera heureusement & en très-peu de tems.

Mais s'il ne se présentoit qu'un pié, il faudroit l'amener dans le vagin, & examiner si c'est le droit ou le gauche, afin de conduire la main le long du dedans de la jambe que l'on tient, pour trouver l'autre plus facilement, ce qui n'est pas difficile à un habile accoucheur, qui quand il tient un pié a bien-tôt trouvé l'autre. Les tenant tous deux il les joint l'un à l'autre, & les ayant enveloppés d'un chauffoir, il les amene doucement dehors avec le reste du corps qui est obligé de les suivre.

Mauriceau nous avertit de prendre garde que les deux piés que l'on tient ne soient pas de deux différens enfans: mais comme il est impossible que cela arrive, l'avertissement paroît inutile. Quand il y a deux enfans, ils sont enfermés dans deux membranes distinctes qui ne se percent que l'une après l'autre; ainsi les quatre piés ne peuvent pas se présenter en même tems: des deux enfans, l'un est au passage & l'autre au fond de la matrice, ce qui les empêche de pouvoir sortir ensemble: & de plus, quand même on voudroit joindre le pié droit d'un enfant avec le pié gauche d'un autre, on ne pourroit pas y réussir par la distance qu'il y auroit de l'un à l'autre; de sorte qu'il auroit pu s'épargner la peine de faire une observation qui ne peut être qu'en idée & non pas en effet.

Deventer & Heister sont cependant d'une opinion contraire, & prétendent avec Mauriceau, que les piés de deux enfans différens peuvent se présenter à la fois.

Ceux qui prennent la précaution de lier le premier pié de l'enfant qui est sorti avec un ruban, & de l'attacher autour de la cuisse de la mere, dans la crainte qu'il ne le retire dans le tems qu'on est occupé à trouver le second, & qu'on ne soit obligé de l'aller chercher une seconde fois, croyent sans doute qu'il est au pouvoir de l'enfant de retirer son pié; mais ils se trompent, car la mere qui pousse sans cesse en embas, contraint plutôt l'enfant de s'avancer en dehors, que de lui permettre de se replacer en dedans. Ainsi c'est une précaution tout-à-fait inutile dont on ne doit point se servir.

En tirant doucement le pié sorti, souvent l'autre se présente, & pour peu qu'il differât de paroître, il faudroit l'aller chercher, ce qui se fait en coulant la main le long de la cuisse de l'enfant, jusqu'à la fesse où l'on ne manque pas de le trouver. Les deux piés étant sortis & joints ensemble, on les enveloppe d'un linge sec pour pouvoir par ce moyen tirer l'enfant & empêcher que les humidités glaireuses dont ils sont couverts ne fassent glisser les mains de l'Accoucheur dans le tems de l'opération.

De cette maniere on tire l'enfant jusqu'au dessus des hanches où l'Accoucheur s'arrête quelque tems pour débarrasser les bras de l'enfant l'un après l'autre & les coucher le long de son corps; quand cela est fait il recommence à tirer de nouveau, & même avec plus de force à cause des épaules, qui étant la partie la plus grosse du corps, ont le plus de peine à sortir. Quand les épaules sont passées, la tête suit aisément, pourvu qu'elle ne soit pas extremement grosse, & pour éviter qu'elle ne soit arrêtée en sortant, dans le tems que les épaules

épaules passent, l'Accoucheur recommande à la mere de redoubler ses effort, afin que lui tirant d'un côté, & la mere poussant de l'autre la tête puisse couler plus aisément & suivre le reste du corps.

Mauriceau ne veut pas qu'on laisse un des bras de l'enfant sans l'abbaisser, pour servir de conducteur & d'éclisse au cou de l'enfant, quoique ce soit le sentiment de beaucoup d'Accoucheurs qui disent, que c'est un trait de pratique dont ils se sont bien trouvés. Il dit qu'un bras laissé faisant pencher la tête, empêche qu'elle ne vienne en ligne directe, & peut la faire accrocher aux os pubis : mais ils lui répondent qu'il n'y a qu'à laisser les deux bras, qu'alors la tête sera droite, & que son volume n'en sera pas pour cela augmenté, parce qu'ils se placent aux deux parties latérales de la tête sur les tempes où elle est applatie; mais soit qu'on couche les bras sur les côtes, ou soit qu'on les laisse sortir au côté de la tête, cela ne fait point une différence essentielle dans l'accouchement, & ne peut être préjudiciable.

Quand les piés de l'enfant sortent les premiers, c'est une marque qu'il n'a point fait la culbute, au commencement du neuvieme mois, comme font tous les autres enfans, & qu'il se présente dans la même posture qu'il a toujours eue dans le ventre de sa mere; s'il a le visage en dessus, & qu'il soit couché sur le dos, ce qui se connoît aisément par les piés sortis; il faut que l'Accoucheur se donne bien de garde de le tirer dans cette situation, parce qu'ayant le visage en dessus, le menton ne manqueroit pas de s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté très-grande : il faut que l'Accoucheur à mesure qu'il tire l'enfant peu-à-peu, lui fasse faire un demi-tour, & qu'au lieu d'être sur le dos, il le mette sur le ventre, la face en dessous, parce que c'est la situation la plus commode pour sortir, & celle où il court le moins de risque d'être arrêté par les os qui forment le passage.

L'enfant ainsi tourné la face en dessous, pour peu qu'on le tire sort assez aisément, supposé que la grosseur de la tête soit proportionnée à celle du corps : mais quand la tête est extremement grosse, elle se trouve arrêtée par les os du bassin, qui ne pouvant pas préter, ne lui permettent point de sortir; il ne faut pas pour lors tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de crainte de séparer le corps d'avec la tête, comme il n'est arrivé que trop souvent. L'Accoucheur doit faire tenir les piés par une autre personne, lui ordonnant de ne les tirer que quand il lui dira. Ensuite de la main gauche le dos tourné du côté du coccyx, il en coulera un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant pour en abaisser le menton; & de la droite ayant empoigné le col proche l'occiput de l'enfant, il le tirera doucement avec l'aide de la personne qui tiendra les piés, à qui il dira de tirer conjointement avec lui; & ainsi l'enfant sortira sans courir le risque d'être décollé.

Si on recommande de ne point tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de peur de le séparer de la tête, on recommande en même-tems de ne pas le laisser trop long-tems dans cette situation, parce qu'infailliblement il y mourroit s'il y restoit plus d'un demi-quart d'heure, il faut qu'il respire pour que la circulation du sang soit entretenue; il ne peut pas respirer ayant la tête ainsi embarrassée, & la circulation de la mere à l'enfant & de l'enfant à la mere ne se peut pas faire, parce que le cordon par où elle se faisoit, est pressé entre la tête de l'enfant & les os qui l'environnent; ainsi l'une & l'autre ne se pouvant pas faire, il faut qu'il périsse. Ce malheur est arrivé en 1695. à un des fils du Duc de Savoye, ayant été trop longtems dans cette situation par la faute de la Sage-femme. C'est ce qui fit que deux ans après la Duchesse de Savoye étant devenue grosse, M. le Duc de Savoye envoya son premier Chirurgien à Paris, pour y apprendre l'art des Accouchemens, qui étant retourné à Turin, a accouché la Reine des enfans qu'elle a eu & qui se sont bien portés. Dionis *des Accouch.*

Deventer, qui est un très-bon Juge dans ces sortes d'affaires, est d'accord avec Dionis sur la maniere dont on doit procéder en pareil cas. Il ne veut point que l'on laisse sortir un des piés de l'enfant trop avant; mais qu'aussi-tôt que les eaux ont percé, on arrête le pié qui se présente dans le vagin, & que l'Accoucheur conduise sa main le long ou dedans de la jambe qu'il tient pour trouver l'autre qu'il ne sauroit manquer; puisque le gros orteil lui indique si c'est le droit ou le gauche. Les tenant tous deux, il les joindra & les amenera doucement dehors.

S'il arrivoit que la jambe eût pénétré trop avant dans le passage; il faut, suivant lui, placer la femme de maniere que les hanches soient beaucoup plus hautes que la tête, pour que la matrice & l'enfant puisse réculer tant soit peu; & repousser la jambe qui est sortie, tout au moins jusqu'aux genoux, afin de pouvoir chercher l'autre plus facilement, & les tirer ensuite toutes deux, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Cet Auteur rejette absolument la méthode qu'ont quelques Accoucheurs, de débarrasser les bras de l'enfant l'un après l'autre, & veut qu'on tire l'enfant de la maniere la plus prompte, la moins douloureuse, & qui l'expose a rester le moins de tems qu'il est possible au passage. Il assure même que l'enfant peut sans danger sortir avec les deux bras au côté de la tête.

Tous les Auteurs veulent, avec Deventer, que la mere redouble ses efforts lorsque la tête est au passage, soit qu'elle souffre ou non, pour qu'elle puisse couler plus aisément & suivre le reste du corps.

Tous ceux qui ont écrit sur les Accouchemens, ne sont point d'accord sur la situation dans laquelle doivent être les bras de l'enfant. Quelques-uns veulent avec la Motte, Giffard & Chapman qu'on les couche le long de son corps. Dionis, comme nous l'avons vû, regarde la chose comme indifférente, Deventer la croit nuisible. On doit conclurre de-là que tous ces Auteurs ont également réussi dans les différens moyens qu'ils ont employés pour accoucher une femme dans dep areilles circonstances. Cela étant, on doit préférer à toute autre la méthode qui causera le moins de douleur à la femme, qui est la moins incommode pour l'Opérateur, & la moins dangereuse pour l'enfant, eu égard aux circonstances. Celle de Deventer qui veut que l'on laisse sortir l'enfant les deux bras au côté de la tête, me paroît la meilleure.

Les accouchemens de cette espece ne sont pas fort difficiles avant que l'enfant soit sorti jusqu'à la tête : mais comme elle est quelquefois sujette à s'arrêter au passage, il est besoin d'user de quelques précautions pour la tirer le plus promptement qu'il est possible, autrement, comme l'observe Dionis, la circulation se trouvant interceptée par la compression des vaisseaux ombilicaux, l'enfant est en danger de perdre la vie. Les observations suivantes serviront à mettre dans un plus grand jour toutes les circonstances de ces sortes d'accouchemens, à appuyer ou à éclaircir la Doctrine de Dionis.

Lorsque la tête s'arrête au passage & ne sort point aussi promptement qu'il le faudroit, on doit introduire un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant, & repousser de l'autre main le derriere de la tête, afin que les mains agissant alternativement, & quelquefois toutes deux ensemble, l'on puisse la retirer, ce que l'on fait pour l'ordinaire assez promptement par ce moyen. La Motte.

Lorsque l'enfant est sorti jusqu'aux fesses, si les orteils sont tournés du côté du ventre de la mere, on le tournera peu-à-peu de telle sorte que les orteils soient du côté de l'anus, & par conséquent les talons du côté du ventre, autrement il est à craindre que le menton s'accroche aux os pubis, ce qui mettroit la vie de la mere & de l'enfant en danger. Lorsque cela arrive il est besoin de beaucoup de force pour tirer l'enfant dehors, & l'on court risque de séparer le

corps d'avec la tête qu'il est très-difficile ensuite de retirer. La Motte.

Lorsque, pour avoir négligé cette précaution, le menton vient à s'accrocher aux os pubis, on doit introduire les doigts d'une main entre la partie postérieure de la tête & l'os coccyx pour repousser quelque peu la tête en arriere, & introduire en même-tems un ou deux doigts de l'autre main entre le menton & l'os pubis jusqu'à ce qu'on ait atteint la bouche de l'enfant. Ensuite, faisant un peu tourner la tête de côté, & agissant alternativement, & quelquefois des deux mains ensemble, suivant le besoin, on dégagera la tête sans la séparer du corps, ce qui ne manqueroit pas d'arriver si l'on négligeoit ces précautions, & si l'on tiroit avec trop de violence. La Motte.

Cette méthode paroîtra fort sensée à quiconque fera attention à la figure & à la situation présente de la tête. Lorsque le menton est ainsi arrêté aux os pubis, le derriere de la tête se porte du côté de l'os sacrum, & cela à proportion de la force dont on use pour tirer l'enfant dehors; desorte que la tête ainsi placée, il est impossible qu'elle puisse sortir, à moins que le passage ne soit extremement grand. Mais lorsque la partie postérieure de la tête est tournée vers le fond de la matrice, le menton s'approche davantage du cou, & il est plus facile de le débarrasser des os pubis. Les deux mains agissant de la maniere que la Motte l'ordonne, elles s'aident réciproquement & dégagent l'enfant de la situation dangereuse où il est.

Supposé que l'on ait peine à trouver les deux piés, on tirera l'enfant par celui qui se présente, en prenant garde de ne point le tirer avec la même violence qu'on tireroit les deux, de peur d'estropier l'enfant pour toujours. La Motte.

La Motte observe, dans un autre endroit, qu'avant de tirer l'enfant par une jambe on doit être sûr qu'il peut sortir dans cette posture, c'est-à-dire, que le passage est proportionné à sa grandeur, & qu'il ne sera pas besoin de violens efforts; car, dit-il, lorsqu'il est engagé dans le passage à un certain point, il n'est plus au pouvoir de l'Accoucheur de lui donner une autre situation, c'est-à-dire, d'aller chercher l'autre pié.

Les Auteurs Anglois qui ont traité des Accouchemens, tels que Chapman & Giffard, prétendent que l'on doit tirer l'enfant par les deux piés, supposé qu'on puisse le faire commodément; mais lorsqu'ils ne peuvent en avoir qu'un, ils ne se mettent pas fort en peine de l'autre qu'ils assurent être replié du côté du ventre; & pour lors, enveloppant la jambe avec un linge chaud, ils tirent l'enfant par celle la seule, surtout lorsque le passage est suffisamment large, que la femme a déja eu des enfans, & que l'enfant est d'une grandeur modérée.

Cette espece d'accouchement est d'une assez grande importance pour mériter une attention particuliere, puisque tous ceux où l'enfant présente toute autre partie que la tête doivent se réduire à celui-ci; car la méthode de tourner l'enfant, qui se présente dans une mauvaise attitude, la tête vers le passage, est unanimement rejettée par les meilleurs Auteurs, qui la regardent comme aussi dangereuse pour la mere & l'enfant qu'incommode pour l'Opérateur. Deventer prétend même qu'il vaut beaucoup mieux lorsque l'enfant présente la tête, mais que l'accouchement est retardé par la mauvaise position de la matrice, le tirer directement par les piés, sans s'arrêter à réduire la matrice dans sa situation naturelle; ce qu'on ne peut faire sans beaucoup de peine & de difficulté. Heister conseille la même chose que Deventer, supposé qu'on ne puisse réduire immédiatement la matrice & la tête de l'enfant dans leur position naturelle. J'appelle une mauvaise position de matrice lorsqu'elle panche trop en avant, en arriere, ou sur les côtés; car pour lors l'orifice, au lieu de répondre directement au passage, regarde, ou l'os sacrum, ou le pubis, ou les os qui forment les parois du bassin, ce qui retarde l'accouchement & rend les efforts de la mere inutiles quelques violens qu'ils soient.

Je ne dois pas laisser ignorer au Lecteur la méthode dont se sert Heister pour dégager la tête de l'enfant lorsque le visage est tourné vers l'os sacrum. Comme cet Auteur appréhende que la délicatesse de la machoire inférieure ne l'expose à être disloquée ou rompue par les doigts de l'Accoucheur, il conseille d'introduire la main assez avant pour placer deux doigts, un de chaque côté du nez de l'enfant, & de presser ensuite doucement, avec cette main, vers l'intestin rectum pour que l'enfant ait plus de place pour sortir.

Il conseille encore, lorsque l'enfant a le visage tourné du côté du ventre de la mere, de placer les doigts de chaque côté du nez, au lieu de les introduire dans la bouche. Tandis que l'Accoucheur tache de tirer la tête dehors, un aide doit tirer l'enfant doucement, afin que ces efforts réunis facilitent l'accouchement.

Il arrive quelquefois que le corps de l'enfant est situé de telle sorte que les orteils sont tournés en en bas; ce qui peut faire croire que le visage regarde l'os sacrum, & que le con soit cependant entrelassé de telle sorte que le visage soit tourné vers le ventre de la mere, & pour lors le menton court risque d'être accroché à l'os pubis. On ne peut découvrir cette posture que par l'attouchement; & lorsque l'Accoucheur est sûr de son fait, il doit se conduire de la maniere que nous l'avons dit.

C'est une regle générale, que la force avec laquelle on tire l'enfant qui se présente par les piés ne doit point se faire suivant une direction perpendiculaire au passage, mais par une ligne quelque peu inclinée au coccyx. Quelques exemples suffiront pour éclaircir la doctrine que nous venons d'exposer.

Cas I. rapporté par la Motte.

Le premie Septembre de l'année 1693. l'on me vint prier d'aller voir la femme d'un Charpentier. Je trouvai la Sage-femme qui tiroit de son mieux l'enfant, dont les piés étoient venus les premiers, & dont le corps étoit sorti jusqu'au menton, qui me parut accroché aux os pubis. Je coulai ma main entre cet os & le menton de l'enfant, qui étoit mort il y avoit déja quelque tems, & par le moyen de mon doigt, que j'introduisis dans sa bouche, en repoussant un peu le derriere de la tête de mon autre main, que j'avois introduite par-dessous vers la fourchette; ensorte que mes deux mains s'entre-aidoient de la sorte, je fis un peu tourner le tête de côté, & par ce mouvement je fis avancer encore mon doigt, & agissant alternativement, puis de mes deux mains ensemble, je fis tant enfin que le menton s'avança au passage, & me donna une meilleure prise, n'osant faire agir le col que foiblement, crainte d'arracher la tête, qui ne tenoit que tres-peu quand j'arrivai. Après avoir mis toutes choses en cet état, j'attendis que la malade eût une nouvelle douleur, qui, par bonheur, fut assez vive, jointe au foible secours que je lui donnai, pour finir un accouchement où la tête de l'enfant feroit infailliblement restée, si je n'eusse pas pris toutes les précautions que je rapporte.

Cas II. rapporté par le même Auteur.

Le 6 Mars 1717. le Curé de Cherbourg envoya un exprès me prier de m'y rendre avec toute la diligence possible, afin de secourir une pauvre femme qui étoit en travail depuis trois jours, & dont l'enfant étoit très-certainement vivant, sans que deux Sages-femmes qui étoient auprès d'elle depuis ce tems-là, eussent pu lui donner aucun secours. Je m'y rendis le plutôt qu'il me fut possible. Je trouvai les piés de l'enfant au passage, dont les orteils étoient tournés du côté du ventre de la mere, & par conséquent les talons du côté de l'anus. Je joignis ces deux piés ensemble, que je saisis d'une de mes mains, puis je fis un effort pour les atti-

rer au-dehors, sans y pouvoir réussir. Ayant résisté à ce premier mouvement, qui étoit plus que suffisant pour l'ébranler au moins si je ne l'eusse pas attiré en partie, je ne doutai point qu'il n'y eût quelque chose de particulier qui y faisoit obstacle. Pour m'en convaincre, je coulai mon autre main au-dedans du vagin, par dessous & le long des jambes de cet enfant, au haut desquelles je trouvai les fesses qui tenoient les genoux repliés & fermoient si exactement le passage que l'on auroit plutôt brisé les cuisses, les jambes & les piés de cet enfant que de l'attirer dehors, à moins que de l'avoir fait changer de situation pour finir l'accouchement que je terminai bien-tôt dès que j'eus repoussé les fesses au-dedans de la matrice.

Cas III. rapporté par Giffard.

Le 28 Janvier 1725 je fus appellé de grand matin à Westminster, pour y voir une femme qui étoit en travail. L'enfant, dont les piés étoient venus les premiers jusqu'aux fesses, étoit arrêté aux os pubis depuis deux heures, sans que la Sage-femme eût pû venir à bout de surmonter cet obstacle. Je perdis d'autant moins de tems que l'enfant couroit risque de la vie s'il eût resté plus long-tems dans cet état, & que la mere souffroit des douleurs très-vives. J'enveloppai les cuisses de l'enfant avec un chauffoir, & je fis effort pour le tirer en dehors, sans pouvoir y réussir. Enfin, après beaucoup de tems & de peine, je vins à bout de tirer les bras. J'introduisis ensuite une main vers la fourchette, & repoussai les épaules avec l'autre; mais comme je vis que tout cela étoit inutile, j'introduisis un doigt dans la bouche de l'enfant & le tirai par la machoire inférieure, en repoussant un peu la tête avec deux de mes doigts, mais malheureusement la machoire ayant cédé, cet accident rendit ma tentative inutile; néantmoins, après bien de la peine, je vins à bout de tirer l'enfant, mais ce ne fut pas sans crainte de lui arracher la tête.

Cas IV. par Giffard.

Le 6 Avril 1726. l'on me vint prier d'aller voir la femme d'un Ebeniste qui étoit en travail. La Sage-femme qui l'assistoit me dit que le corps de l'enfant étoit sorti jusqu'au menton, qui étoit accroché aux os pubis. Comme il couroit risque d'être étranglé s'il eut resté encore quelque tems dans cet état, je travaillai à lui débarrasser la tête, à quoi je réussis de la maniere qui suit. Je saisis l'enfant par la poitrine & par les épaules, & le tirai vers moi sans pouvoir venir à bout de faire suivre la tête; c'est pourquoi j'introduisis mes doigts dans sa bouche en le pressant du poignet & du bras vers la poitrine, & le tirant en même-tems, avec l'autre main, par les épaules, je finis l'accouchement, mais l'enfant mourut peu de tems après.

Cas V. par le même.

Le 3 Juin 1726. je fus appellé sur les onze heures du soir chez un Apothicaire du voisinage, dont la femme étoit en travail depuis vingt-quatre heures. Je trouvai les membranes extremement gonflées par les eaux; elle souffroit des douleurs violentes, qui durerent jusqu'à cinq heures du matin que les eaux percerent. Je dois faire observer que je ne sentis aucune des parties de l'enfant qu'après que les membranes eurent crevé, ce qui me fit soupçonner qu'il se présenteroit dans une mauvaise posture, comme cela arriva effectivement; car, lorsque les eaux se furent écoulées, les piés sortirent les premiers, les orteils tournés vers la hanche droite de la mere; l'enfant étant sorti jusqu'aux hanches je lui tournai le visage vers le fondement de la mere & le tirai ensuite jusqu'aux épaules au moyen d'un chauffoir avec lequel je lui enveloppai les banches & le corps. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que j'attirai ses bras dehors; je plaçai ensuite une de mes mains à plat sur sa poitrine pour le soutenir, & le saisissant de l'autre par les épaules, je le tirai vers moi; mais la tête s'étant arrêtée au passage, je fus obligée pour la débarrasser, d'introduire mes doigts dans la bouche de l'enfant. Je liai aussi-tôt le cordon & l'entortillant autour de mes doigts, j'introduisis ma main vers le placenta, & le trouvant attaché au fond de la matrice, je l'en séparai avec mes doigts. L'enfant me parut mort lorsqu'il commença à sortir, mais il remua au bout de quelque tems, & reprit entierement ses forces.

Cas VI. rapporté par Chapman.

Je fus appellé pour voir une femme dont l'enfant se présentoit par les piés; la sage-femme l'avoit tiré jusqu'à la tête, qui depuis quatre heures étoit arrêtée au passage. J'introduisis aussi tôt deux de mes doigts dans la bouche de l'enfant, & le saisissant par le cou avec l'autre main, je remuai doucement la tête de côté & d'autre, & finis par ce moyen l'accouchement avec facilité.

Cas VII. par Chapman.

Je fus appellé pour voir une femme en travail de deux enfans qui avoient rompu leurs membranes, & qui étoient tellement situés, qu'il me fut aisé en introduisant ma main dans le vagin, de les distinguer. Les eaux avoient percé en si grande quantité, & la contraction de la matrice & du vagin étoit si grande, que j'eus quelque peine, non à distinguer les parties, mais à apparier les jambes. Ce que je fis pourtant en coulant ma main le long de la cuisse de l'enfant jusqu'aux hanches. Je tirai le premier par les piés & ensuite le second, de la même maniere avec plus de facilité. Je séparai après cela un double placenta qui étoit attaché à la matrice un peu plus fortement qu'à l'ordinaire, & je le tirai dehors par les deux cordons.

AGRONOMOS. Ἀγρόνομος, d'ἀγρὸς, *champ*, & νέμω, *paître*. On donne cette épithete aux animaux qui cherchent leur nourriture dans les champs.

AGROPHON. Ἀγρόφων. Galien dans son *Exegesis*, rend ce mot par ὀρεινὸν, *montagneux*.

AGROSTIS. Ἄγρωστις, *chien-dent*. C'est l'*agrostis* de Dioscoride. *Gramen*, Officin. *Gramen caninum*, Ger. 22. Emac. 23. Mer. Pin. 50. *Gramen caninum vulgatius*, Park. Theat. 1173. Hist. Oxon. 3. 178. *Gramen caninum vulgare*, Merc. Bot. 1. 38. Phyt. Brit. 51. *Gramen caninum arvense, seu gramen Dioscoridis*, C. B. Pin. 1. Theat. 7. Elem. Bot. 417. *Gramen caninum spica triticeæ aliquatenus simile*, Raii Meth. Gram. 171. Boerh. Ind. A. 2. 155. *Gramen spica triticeá repens vulgare caninum dictum*, Raii Synop. 3. 390. *Gramen repens Officinarum*, Chab. 181. *Gramen repens Officinarum forte, spicâ triticeæ aliquatenus simile*, J. B. 2. 457. Raii Hist. 2. 1255. *Gramen loliaceum radice repente sive gramen Officinarum*, Tourn. Inst. 516. Rupp. Flor. Jen. 245. Buxb. 145. Dale.

Le *chien-dent* produit plusieurs branches qui rampent sur la terre, divisées de distance en distance par des nœuds auxquels sont attachés des filamens. Sa racine est noueuse & douce au gout. Ses feuilles sont pointues, dures, larges, semblables à celles du roseau, & servent de nourriture aux troupeaux. Dioscoride, *L. IV. c.* 30.

C'est une plante qui a quelquefois environ trois coudées de haut. Ses feuilles, qui pour la plupart sont rudes, sortent d'une longue gaine, & sont au nombre de quatre ou cinq à chaque tige, une à chaque nœud. Les tiges portent à leurs sommités des épis semblables à ceux du froment, mais plus petits, garnis d'une barbe fort courte. Ses graines sont noires & oblongues. Sa racine est assez grosse, si on la compare à toute la plante, & s'étend considérablement; elle est dure, armée de piquans à ses extrémités & d'une saveur douce.

Cette plante nuit beaucoup dans les champs & les jar-

dins, à cause de l'abondance & de l'entortillement de ses racines, que l'on a bien de la peine à arracher tout-à-fait.

J'ai trouvé une autre espece de *chien-dent* dont l'épi est beaucoup plus barbu, près de Settle, petite ville dans Yorkshire & dans plusieurs autres lieux septentrionaux de l'Angleterre. RAY, *Synop.* 2. 1255.

Sa racine pilée guérit les plaies sur lesquelles on l'applique. Sa décoction est efficace contre les tranchées, la suppression d'urine, les ulceres de la vessie & la pierre qu'elle a la vertu de dissoudre. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 30.

La racine du *chien-dent* est froide & seche, mais ses feuilles les rafraîchissent, quoique foiblement; elle tient le milieu entre l'humide & le sec. Elle a une qualité incisive & une certaine délicatesse de parties qui la rend propre à dissoudre la pierre, comme on l'a souvent éprouvé. La semence du *chien-dent* ordinaire n'a pas beaucoup de force, mais celle qui croît sur le Parnasse est composée de parties plus déliées, elle est dessiccative & aigrelette. ORIBASE, *Med. Col. L. XV. c.* 1. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1. *Tit. A.*

Les plantes graminées, de quelque espece qu'elles soient, dissolvent les pierres qui sont formées par les concrétions de la bile. Les bœufs & les brebis qui en sont incommodés pendant l'hiver, en sont délivrés au printems en broutant le gason, comme l'observent François de la Boe, Sylvius & Glisson, dans *son Anatomie du foie*. RAY, *Synop.* 2. 1255.

Cette plante est rafraîchissante, dessiccative, apéritive & quelque peu astringente, composée de particules subtiles & pénétrantes. SCHROD. DALE, *Pharmac.*

Sa racine entre dans presque toutes les tisanes. L'eau qu'on en tire par la distilation passe pour tuer les vers. Elle est modérément apéritive & adoucissante, & purge sans aucune fâcheuse suite.

Cette plante donne dans l'analyse chymique une grande quantité d'huile, de terre, & différentes liqueurs acides, un peu de sel fixe, mais aucun sel volatil; de sorte qu'elle n'agit, selon toute apparence, que par un sel analogue à la nature du corail, enveloppé dans une grande quantité de soufre commun.. *Histoire des Plantes de Tournefort, par Martin.*

M. Scheuchzer dans son *Agrostographia Helvetica prodromus*, dit, que le *chien-dent* est celle de toutes les plantes des Alpes dont il a recherché les différentes especes avec plus de soin, persuadé que comme elle est la plus commune & la moins utile en apparence de toutes les plantes, elle est aussi fort peu connue des Botanistes & très-difficile à distinguer sous ses différentes especes. Il en décrit seize, dont il donne en même tems la figure. *Hist. de l'Acad. des Scien. Ann.* 1708.

Boerhaave a connu la vertu lithontriptique de cette plante, dont on est assuré par un grand nombre d'expériences.

La décoction de sa racine est excellente pour tuer les vers des enfans.

AGRUMINA, *oignons, poreaux.* CASTELLI.

AGRYPNIA, d'α privatif, & ὕπνος, *sommeil; insomnie.* Voyez *Vigilia.*

AGU

AGUAPE. *Nymphæa alba Ger.* J. B. *Nymphæa alba major.* Nom que les habitans du Brésil donnent au Nenuphar blanc. RAY. *Hist. Plant.*

AGUARA QUIYA, est le nom que les habitans du Brésil donnent à la morelle, suivant Ray.

AGUARA PONDA. *Brasilianis Marggravii, Ruttensteert Belgis*, i. e. *Myosuros, viola spicata Brasiliana.*

C'est une plante haute d'un pié & demi & plus, qui pousse une tige lisse, ronde, verte & pleine de nœuds, de chacun desquels sortent quatre ou cinq feuilles étroites, crénelées, pointues, vertes & inégales. Le sommet de sa tige est chargé d'un épi long d'un pouce & plus, uni & couvert de fleurs d'un bleu violet, composées de cinq feuilles rondes. Cette fleur ressemble à la violette & approche de son odeur. Sa racine est droite, d'une grosseur médiocre, se divise en plusieurs autres branches garnies de filamens.

Il y en a une autre espece qui differe de la précédente par la largeur de ses fleurs. Elle est marquée au sommet des tiges d'un creux de figure cubique, & qui représente un casque de couleur verte. De ce creux sortent des fleurs bleues semblables aux premieres. RAY. *Synop.* 2. 1337.

AGUL, J. B. *Alhagi Maurorum*, Rauwolf. *Genista spartium Spinosum foliis Polygoni*, C. B.

L'*Agul* est un petit arbrisseau fort épineux dont les feuilles sont longuettes & ressemblantes à celles de la sanguinaire: ses fleurs sont abondantes, de couleur rougeâtre, il leur succede des gousses rouges: sa racine est longue, de couleur purpurine. Cette plante croît en Arabie, en Perse, en Mésopotamie. On trouve le matin sur ses feuilles de la manne grosse comme des grains de coriandre, du même gout & de la même saveur que la nôtre: mais si on laisse passer le soleil dessus, elle se fond & se dissipe. Les feuilles de cet arbre sont estimées purgatives. LEMERY, *des Drogues.*

AGUTIGUEPA *obi Brasiliensibus Marggr.* La racine de cette plante est ronde à sa partie supérieure, d'un rouge foncé & bonne à manger. Elle pénetre obliquement dans la terre de la longueur de six, sept ou huit travers de doigts, & est garnie d'une grande quantité de gros filamens. De cette racine s'éleve une tige droite, longue depuis trois piés jusqu'à cinq, de la grosseur du doigt, portant sans ordre sur des pédicules qui ont souvent six travers de doigt de longueur, des feuilles longues depuis un pié jusqu'à deux, larges de quatre travers de doigt, pointues, d'un très-beau verd, luisantes, semblables au *vellum* ou aux feuilles du *paco-eira*, relevées dans toute leur longueur d'une côte & d'une infinité de petites veines qui rampent obliquement sur toute sa surface, bordées tout autour d'une ligne rouge. Du sommet de la tige s'éleve une fleur semblable au lis, de couleur de feu, composée de trois ou quatre feuilles; chacune de ces fleurs est garnie de trois, quatre ou cinq étamines, de même couleur, faites comme une défense de sanglier. Sa racine pilée guérit, mondifie, incarne & cicatrise les ulceres. On la mange dans les tems de disette, après l'avoir fait bouillir ou rôtir.

AGUTI TREVA ou AGOUTI TREVA, *insulæ marignanæ. De Laet.* Les feuilles de cette plante sont semblables à celles de l'oranger, mais plus minces. Sa fleur est couverte d'une espece de rosée, son fruit est gros, couvert d'une écorce rougeâtre, & contient des semences pareilles à celles de la grenade, transparentes, douces & agréables au gout. RAY, *Hist. Plant.*

AGY

AGYION. ἄγυιον, d'α privatif, & γυῖον, *membre; foible, qui n'a point de forces.* Hippocrate s'en sert (*de Morbis mulierum, L. I.*) pour exprimer la foiblesse d'un fœtus qui est extrement petit.

AGYNOS, d'α privatif, & γυνὴ, *femme.* Nom que l'on donne à l'agnus castus, à cause qu'il passe pour conserver la chasteté. BLANCARD.

AGYRTÆ, d'ἀγυρτὴς, foule de peuple, ou populace; ou d'ἀγείρω, amasser, assembler. *Charlatans, Saltimbanques*, gens qui courent de pays en pays pour vendre des remedes. On les appelle encore *Circulatores, Circumforanei*, ὀχλαγωγοί, *Ochlagogi*, & *Pharmacopolæ*; quoique l'on puisse donner ce dernier nom à tous ceux qui vendent des médicamens, on l'employe néanmoins pour désigner ceux que nous appellons *Charlatans.*

Cette maniere d'exercer la Medecine est fort ancienne, car il y a eu de tous tems des Imposteurs, qui profitant de la foiblesse & de la crédulité des autres, ont su faire valoir leurs remedes, leurs spécifiques, & leurs amulettes. Aristophane fait mention d'un certain Euda-

mus qui semble avoir fait ce métier. Il vendoit des anneaux auxquels il attribuoit la vertu de guérir les morsures des bêtes venimeuses. Cicéron parle aussi d'un Clodius d'Ancone, qu'il appelle *Pharmacopola Circumforaneus*, qui vendoit des poisons, & Galien d'un nommé Chariton, qu'il appelle [illegible].

AHA

AHATE DE PAVNCHO RECCHI, est un arbre d'une grosseur médiocre, d'environ vingt piés de haut, couvert d'une écorce fongueuse dont le dedans est rouge. Son bois est blanc & extremement dur; mais le cœur & l'aubier sont verdâtres, sans odeur, d'un gout amer, & un peu austere. Ses branches qui sont en petit nombre, sont couvertes d'une écorce verte, parsemée çà & là de petites taches couleur de cendre. Sa racine qui est jaunâtre est revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un gout onctueux; elle est extremement fibreuse, quoiqu'elle ne s'étende pas fort avant dans la terre. Ses feuilles sont oblongues, unies & rases, semblables à celles du malakatijambou, posées alternativement; la partie de dessus est verte & luisante, celle de dessous l'est beaucoup moins; elles donnent une huile étant froissées dans les mains, mais elles n'ont aucune odeur. Les fleurs sont attachées par des pédicules aux plus petites feuilles dont elles prennent la place; ces fleurs sont composées de trois feuilles épaisses, triangulaires, semblables à du cuir, blanches par dedans & d'un verd pâle en dehors; lorsqu'on les jette dans le feu elles ont l'odeur du cuir brûlé.

Le fruit sort des étamines de la fleur. Il est dans sa maturité de la grosseur d'un citron ordinaire, verd & strié par dehors, blanc en dedans & plein d'une pulpe succulente, d'un gout & d'une odeur agréable. Ses semences sont oblongues, unies, pelées, luisantes, enfermées dans des cosses revêtues extérieurement de la pulpe du fruit. On cueille ce dernier avant qu'il soit mûr, & il le devient comme la nêfle dans la serre où on le met.

Cet arbre n'est point originaire du Malabar, & on l'a apporté dans les Indes des Isles Philippines. Il se plaît dans les climats chauds & humides, & dans les terres fumées avec de la fiente de cheval, qui ne manquent point d'eau, & qui sont exposées au soleil.

Il porte du fruit au bout de deux ou trois ans. Il fleurit deux fois l'année; la premiere fois en Avril, & le fruit qui succede à ces fleurs est mûr vers le mois d'Août; la seconde fois est en Septembre, & le fruit qui vient ensuite est mûr au mois de Fevrier suivant. Il porte du fruit pendant six ans, & même davantage lorsqu'on a soin de le cultiver.

Ses feuilles réduites en forme de cataplasme avec du sel, sont très-propres à faire suppurer les tumeurs malignes. Son fruit verd cuit dans de l'eau commune, avec un peu de gingembre, guérit le vertige; mais après une préparation suffisante on le mange avec plaisir. Il rafraîchit & lâche le ventre lorsqu'on boit de l'eau après. Ray, *Hist. Plant.*

AHE

AHENUM. Quoique ce mot signifie proprement une chaudiere ou pot d'airain, on s'en sert néanmoins pour désigner un pot de quelque métal qu'il soit. Il se trouve souvent dans les Auteurs qui ont écrit sur la Pharmacie, ce qui m'oblige à l'insérer dans ce Dictionnaire.

AHI

AHIUS, *sel gemme*. Ruland.

AHM

AHMELLA. Voyez *Acmella*.

AHO

AHOVAI THEVETI CLUSII. Park. *Arbor Americana foliis pomi fructu triangulo*, C.B. Aiioai. Hauuvay.

L'*Ahovai* est un fruit du Bresil, gros comme une châtaigne, blanc approchant en figure du *tribulus aquaticus*, ou des truffes d'eau; il croît sur un arbre grand comme un poirier, dont l'écorce est blanche, très-piquante & remplie de suc; la feuille de cet arbre est longue de deux ou trois pouces, large de deux, toujours verte; sa fleur est du genre des monopétales, formée en entonnoir, découpée en plusieurs parties; il s'éleve de son calice un pistile qui se change ensuite en fruit.

Si l'on fait des incisions à l'écorce de cet arbre, il en sort une liqueur laiteuse, d'une odeur d'ail très-désagréable. Ce fruit est un poison pernicieux. Lemery *des Drogues*.

Miller fait mention de deux especes d'*ahovai*.

1. *Ahovai*, Thev. Franc. Antarct. *66*.
2. *Ahovai nerii folio, flore luteo*. Plum.

Ces deux plantes croissent en abondance dans les parties Méridionales du continent de l'Amérique, mais moins fréquemment dans les Isles. Le bois de cet arbre est d'une odeur insupportable, & son fruit un poison mortel, ce qui fait que les Indiens recommandent toujours à leurs enfans de n'en point manger, parce qu'ils ne connoissent aucun antidote contre ce poison. Ils n'employent pas même son bois pour se chauffer. Miller, *Dictionnaire*, *Tom. 2*.

AHU

AHUSAL. C'est le soufre d'arsenic, appellé aussi par quelques Chymistes, *Aquila alba*.

AJA

AJARAZAT. *Plomb*. Ruland.

AID

AIDRIS, Ἄϊδρις, d'ἀ privatif, & ἴδρις, savant; *ignorant*.

AIP

AIPATHIA. Voyez *Aiepathia*.

AIR

AIRA, Αἶρα, *Yvraie*. C'est une plante qui croît abondamment parmi le blé. Hippocrate, (*de his quæ utero non gerunt*) ordonne l'*yvraie* pilée grossierement en forme de fomentation dans les maladies de l'uterus. Il en est souvent parlé dans Théophraste, & Dioscoride décrit ses vertus médicinales.

Voici quelles sont ses especes suivant les Botanistes modernes. *Lolium*, Offic. *Lolium album*, Ger. 71. Emac. 78. Raii Hist. 2. 1262. Synop. 3. 395. Park. Theat. 1145. Hist. Oxon. 3. 181. Merc. Bot. 48. Phyt. Brit. 69. Mer. Pin. 73. *Lolium verum*, Boerh. Ind. A. 2. 157. *Lolium Gramineum spicatum, caput tentans*, J. B. 2. 437. *Lolium phænix, gramen loliaceum*, Chab. 187. *Gramen loliaceum spicâ longiore*, C. B. Pin. 5. Rupp. Flor. Jen. 245. Buxb. 146. Elem. Bot. 418. Tourn. Inst. 516. *Gramen loliaceum, spicâ longiore, seu lolium Dioscoridis* C. B. Theat. 121. Dale.

On l'appelle *lolium* qu'on a fait de δόλιον, *adulterinum*, adultéré, parce qu'on le suppose engendré du grain d'orge ou de froment corrompu; changeant pour la formation de ce mot *d* en *l*, comme d'Ὀδυσσεὺς, qui est la prononciation des Eoliens, on a fait *Ulisses*, de δάκρυμα, *lacryma*; ou bien on le peut dériver [illegible], *perte des blés*, ou [illegible], *blé mal-faisant*.

L'*Yvraie* differe des autres grains par son épi qui est plat & menu, aussi-bien que par son grain qui est enveloppé d'une bourse. L'épi est droit & posé sur le même plan que sa tige.

Sa racine est fibreuse, avec des filamens très-déliés, sa tige est haute de deux ou trois coudées, aussi épaisse

que celle du froment, un peu plus petite, ayant quatre ou cinq nœuds qui poussent chacun une feuille, comme dans les autres plantes dont la tige se change en chaume, plus verte & plus étroite que celle du froment, luisante, lisse, grasse, cannelée, embrassant ou enveloppant la tige par l'endroit d'où elle sort, de la longueur d'une palme & demie ou de deux palmes. La tige porte un épi long d'un demi-pié, & d'une figure particuliere, car il est formé par l'union de six, sept, huit grains, & quelquefois plus, qui sortent alternativement des deux côtés du sommet de la tige en forme de petits épis sans pédicule; chacun de ces petits épis étant enveloppé d'une petite feuille. Ses grains sont plus petits que le froment & enfermés dans des cosses noirâtres, terminées par une barbe pointue qui manque quelquefois. Cette plante ne croît que trop fréquemment parmi le froment & l'orge. RAY, *Hist. Plant.*

L'*Yvraie* que quelques-uns appellent *thyarus*, & qui croît parmi le blé, étant réduit en farine & en forme de cataplasme, avec du sel & des raves, a la vertu de consumer les bords des ulceres putrides, rongeans & corrompus. Avec du soufre cru & du vinaigre, elle guérit la lépre. Bouillie dans du vin avec de la fiente de pigeon & de la graine de lin, elle résout les tumeurs scrophuleuses, & mûrit celles qui ont peine à suppurer. Cuite dans de l'hydromel, & appliquée en forme de cataplasme, elle guérit la sciatique. Employée en forme de fumigation avec du *polenta*, ou farine d'orge seche ou rotie, de la myrrhe, du safran ou de l'encens, elle facilite la conception. DISCORIDE, *Lib. II. cap.* 122.

Virgile donne à l'*yvraie* l'épithete de sinistre, *infelix*, cependant sa farine cuite dans du vinaigre & appliquée en forme de cataplasme, guérit l'*impetigo* (espece de lépre) avec d'autant plus de promptitude qu'on la renouvelle plus souvent. Prise dans de l'oxymel, elle guérit la goutte & les autres douleurs de cette espece.

Voici la maniere dont on la prépare pour cet effet:

Délayez deux onces de miel dans une pinte de vinaigre. Faites bouillir deux parties de farine d'*yvraie* dans trois parties de ce mélange, jusqu'à une consistance convenable, & appliquez cette composition sur la partie affligée. Ce même cataplasme tire dehors les esquilles d'os. PLINE, *Nat. Hist. Lib. XXII. cap.* 25.

L'*Yvraie* échauffe, desseche, atténue, résout & déterge. Mêlée avec de la drêche elle enivre. Lorsqu'elle est en trop grande quantité dans le pain, elle rend ceux qui en mangent stupides & comme ivres. Delà vient qu'elle est appellée *yvraie*.

La plupart des Anciens & une grande partie des Modernes ont cru que le blé dégénere en *yvraie*; mais les plus habiles Naturalistes ont révoqué ce fait en doute pour des bonne raisons.

Quoique l'*yvraie* cause des vertiges à ceux qui en mangent, elle le dissipe cependant lorsqu'on l'applique extérieurement avec de la graisse d'oie.

Elle incommode les yeux & obscurcit la vue par les vapeurs acres qu'elle porte au cerveau. Delà vient que l'on dit en proverbe de ceux qui ont la vue basse qu'ils ont mangé de l'*vraie*. RAY, *Hist. Plant.*

AIRI. Voyez *Hayri*.

AIS

AISTHESIS. Voyez *Æsthesis*.

AISTHERIUM. Le *sensorium commune*, ou si l'on peut l'appeller ainsi le Laboratoire des Sensations; c'est le lieu où les nerfs portent les impressions que les objets extérieurs ont faites sur eux. Les sentimens des Auteurs sont fort partagés sur ce sujet. Les Cartésiens veulent que ce soit la glande pinéale. Willis s'efforce de prouver que c'est le commencement de la moelle alongée. Il sera toujours difficile de déterminer le lieu où se fait la sensation, tant que l'on ne connoîtra pas mieux l'union de l'ame & du corps.

AIT

AITMAT. Nom que les Arabes donnent à l'antimoine. CASTELLI, d'après FALLOPE.

AJU

AJUBATIPITA BRASILIENSIUM. Nom d'un arbrisseau qui a cinq ou six palmes de haut, & dont le fruit est semblable à l'amande, excepté qu'il est noir. On en tire une huile de la même couleur, dont les Sauvages se servent pour fortifier les articulations. RAY, *Histor. Plant.*

AJUGA. Nom de l'*ivette*. Voyez *Chamæpitys*.

Deux dragmes de cette plante pulvérisée avec des figues, ou du miel cuit, suffisent pour purger les phlegmes. ACTUARIUS, *de Methodo Medendi, Lib. V. cap.* 8.

AIZ

AIZOON, *Aizoon palustre*, J. B. *Aloe* 4. *seu palustris*, C. B. *Stratiotes sive militaris aizoides*, ad Lob. *Stratiotes aquatica*, Lugd. *Stratiotes potamios*, Dod. Gal. *Sedum aquatile*, Dod. fol.

C'est une plante aquatique, ressemblant à l'aloès ordinaire, excepté que ses feuilles sont plus petites, épineuses en leurs bords; il s'éleve de leur milieu des especes de tuyaux ou des gaines disposées en pattes d'écrevisses, lesquelles s'ouvrant, laissent paroître des fleurs blanches à trois feuilles, ayant en leur milieu des petits poils jaunes: ses racines sont fibreuses, longues, rondes, blanches, ressemblantes à des vers; cette plante croît dans les marais & dans les autres lieux aquatiques; elle contient beaucoup d'huile & de phlegme, peu de sel.

Elle est propre pour rafraîchir & pour épaissir les humeurs, extérieurement appliquée. LEMERY, *des Drogues*.

AKI

AKIBOT, *Soufre*. RULAND.

AKO

AKON, *Pierre à aiguiser*. RULAND.

AL

AL. Particule Arabe qui signifie *le* ou *la*, elle est souvent employée au commencement d'un nom pour exprimer une chose relevée, grande, excellente, de la même maniere que l'article Grec ὁ.

L'on sait que les Orientaux se servent du nom de *Dieu* pour exprimer un superlatif, comme *les montagnes de Dieu*, pour désigner les montagnes qui sont d'une hauteur extraordinaire; & il se peut que l'article *al*, lorsqu'on s'en sert dans le sens que nous avons dit ait un rapport particulier au mot *Alla*, *Dieu*, & qu'il n'en soit qu'un abrégé; de sorte que l'Alchymie peut être non-seulement *la* Chymie, mais encore la Chymie de *Dieu*, c'est-à-dire, la Chymie la plus parfaite, & la plus relevée.

ALA

ALA, *Aile*. C'est dans la Botanique le creux ou sinuosité que forme la feuille ou son pédicule avec la tige, ou ce vuide qui reste entre la tige & la feuille, d'où sort un nouveau rejetton, en françois les *aisselles des plantes*; c'est quelquefois une petite branche, comme quand on dit, un tronc ou tige garnie de plusieurs *ailes*, à cause que les rameaux sortent du tronc comme autant d'*ailes*.

On se sert encore du mot d'*aile*, pour désigner les pétales des fleurs en papillon placées entre le pavillon & la carene, en françois *ailes des fleurs légumineuses*.

Le mot d'*ailes*, est encore employé pour les extrémités déliées & membraneuses de certaines semences, comme dans la *Bignonia plumeria*, la pomme, &c. Elles sont appellées en françois, *semences ailées*.

On donne aussi ce nom aux membranes en forme de feuilles qui enveloppent toute la tige qu'on appelle à cause de cela *Caulis alatus*, en françois *Tige ailée*. Miller, *Diction*. T. I.

ALABANDICUS ou ALABANDINUS LAPIS, Sorte de piere de couleur noirâtre mélangée. Elle est transparente, & paroît divisée en plusieurs segmens; étant pulvérisée, elle rend gris les cheveux qui étoient noirs auparavant. Aetius, *Tetrab. I. Serm. 2. c.* 33.

ALABARI. *Plomb.* Ruland.

ALABASTRA. Ce sont les feuilles vertes qui environnent les fleurs. Jungius entend par *Alabastrum*, le bouton qui ne fait que de pousser. Miller, *Diction*.

ALABASTRON, est, selon Myrepse, le nom de l'onguent avec lequel Sainte Marie-Magdelaine oignit le Sauveur. Il est bon dans toutes les maladies de l'utérus & des reins, aussi-bien que pour les meurtrissures.

Prenez *de feuilles de Savinier, deux onces & demie,*
de la térébenthine, deux dragmes & demie,
du romarin verd,
de la sauge,
des feuilles de liere rampant,
de mille-feuilles,
d'Armoise,
de l'avoine,
du fœnugrec,
de la graine de lin, } *deux onces & demie.*

Pilez toutes ces drogues ensemble dans un mortier, & faites-les bouillir dans douze pintes d'eau.

Ajoutez-y ensuite deux livres & demie d'huile, & remettez-les de nouveau sur le feu jusqu'à ce que toute l'eau soit consumée.

Prenez ensuite tout ces ingrédiens, & faites bouillir ce que vous en aurez exprimé, après y avoir ajouté,

de la cire,
de la colophone,
de la térébenthine,
du Galbanum,
de la gomme de liere,
de la poix d'Espagne,
de la résine,
de l'encens,
du mastic, } *deux onces & demie.*
du stirax,
de la calamine,
du sel ammoniac,
de la lavande, } *une livre & demie.*
de l'huile balsamique, une once & demie.

Myrepse, *Sect. III. c.* 61.

Je ne sai si Myrepse a raison ou non, lorsqu'il prétend que c'est avec cet onguent qu'on oignit le Sauveur. Le mot que l'on trouve dans le nouveau Testament, & que nous traduisons par *boîte d'albâtre à onguent* est, ἀλάβαστρον μύρου; ce qui signifie, suivant Constantin, *un vaisseau sans anses propre à contenir de l'onguent*, d'α privatif, & de λαμβάνω, *se saisir d'une chose, l'empoigner*.

D'autres Auteurs prétendent que comme l'albâtre est très-solide, les anciens en faisoient des vaisseaux pour y enfermer leurs onguens précieux, afin qu'ils se conservassent long-tems. De-là vient peut-être qu'on donnoit à ces vaisseaux le nom général d'*Alabastra*. Il peut aussi se faire que ces onguens aient reçu leur nom des vaisseaux dans lesquels on les mettoit pour l'ordinaire.

ALABASTRUM, *Albâtre*.

1. *Alabastrum* & *Alabastritis*, Offic. Merr. Pin. 211. Worm. 42. *Alabastrum*, Aldrov. Mus. Metall. 748. Kentm. 54. Charlt. Foss. 18. *Alabastrites seu Alabastrum*, Boet. 490. *Lapis Alabastrites*, Matth. 1386. *Alabastrites*, Schrod. 345. *Albâtre*. C'est une pierre blanche fort connue ou plutôt une espece de marbre qui n'a pas reçu une coction parfaite, ce qui fait qu'elle est moins dure. On trouve l'*Albâtre* à Stafford-shire, Derbyshire & dans plusieurs autres endroits. Dale.

Cette pierre étant calcinée & appliquée avec de la poix ou de la résine, amollit & résout les tumeurs schirreuses, appaise les douleurs de l'estomac & raffermit les dents & les gencives. Dioscoride.

2. *Alabastrum Citrinum*, Mont. Exot. 14. *L'Albâtre* jaune a les mêmes vertus que le précédent. Mont.

3. *Gypsum*, Offic. Merr. Pin. 213. Kentm. 25. Worm. 46. Charlt. Foss. 20. Boet. 398. Aldrov. Mus. Metall. 673. Matth. 1376. *Plâtre de Paris*.

Les Auteurs ne s'accordent point sur l'origine du plâtre. Quelques-uns veulent que ce soit la chaux de l'*Albâtre*, d'autres celle de l'alun de Scajola; les uns la chaux du verre de Moscovie, & les autres celle de la pierre Selenite.

Notre plâtre est une chaux faite avec une certaine espece de pierre blanchâtre, & des morceaux opaques de talc, calcinés jusqu'à ce qu'ils petillent. Le meilleur, à ce que prétend le Docteur Merret, est celui de Derbyshire, dont en se sert pour les plafonds. M. Lister rapporte dans son voyage de Paris, que l'on trouve des carrieres de ce plâtre à Montmartre, qu'on le calcine à grand feu, & que le plus dur n'a besoin de cuire que trois ou quatre heures. Il en a vu aussi une carriere à Clifford Moor dans Yorkshire, où on l'appelle *Hall-Plaster*.

Le plâtre est astringent, propre pour absorber & dessécher les humidités superflues & pour arrêter le sang. Nos Peintres, nos Statuaires, & nos Plâtriers s'en servent.

Quelques Medecins employent l'*Albâtre* calciné dans les maladies de l'estomac. Paul Eginette, *L. VII. c.* 3.

Lemery ajoute qu'il absorbe par sa vertu alcaline, l'acrimonie qui tombe sur les gencives dans le scorbut. Lemery, *des Drogues*.

L'*Albâtre* d'Orient est transparent; il y en a plusieurs carrieres à Cambaia. Les Arabes l'appellent *Rokham Alabiadh*. Herbelot.

ALACAB, *Sel ammoniac*. Castelli, *d'après Ruland*.

ALACHASCHEE. Ruland rend ce mot par *Tribulus*, qui a différentes significations, de sorte qu'il est difficile de savoir ce qu'il entend.

ALACNOTH. Castelli nous apprend d'après Avicenne, que les Arabes donnent ce nom à un homme qui rend ses excrémens dans l'acte vénérien.

ALÆ

ALÆ NASI, que l'on appelle aussi *Pinnæ Nasi*, sont les cartilages qui se joignent aux extremités des os du nez, & en forment la partie inférieure & mobile. Voyez *Nasus*.

ALÆ AURIS ou PINNÆ AURIS. La partie supérieure de l'oreille externe.

ALÆ. *Aisselles*. Pour en corriger la puanteur,

Prenez *d'alun liquide, deux parties,*
de myrrhe, une partie, dissoute dans du vin.

Lavez-les souvent avec ce mélange:

Ou bien prenez *de la litharge* calcinée & éteinte dans du vin odoriférant, & battez-la en y ajoûtant un peu *de myrrhe*, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance du miel.

Ou bien prenez *de litharge d'argent, six dragmes,*
de myrrhe, deux dragmes,
d'amome, une dragme, que vous arroserez avec du vin.

Enfin prenez *d'alun liquide*, *huit dragmes*,
d'amome,
de myrrhe, } *de chaque 4 dragmes.*
de lavande,
Et broyez-les avec du vin.
PAUL EGINETTE, *L. III. c.* 36.

Aëtius conseille de boire de la décoction de la racine de l'artichaud sauvage dans du vin, laquelle, à ce qu'il prétend, fait rendre une grande quantité d'urine puante, & guérit par ce moyen la puanteur des *aisselles* & celle de tout le corps. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1.

Aëtius a tiré cette recette de Dioscoride. Le Scolymus de ce dernier est l'artichaud sauvage. Voyez *Scolymus*.

ALÆ, *Ailes*. Aëtius donne ce nom aux Nymphes. Il ne veut point, lorsqu'il se forme un absćès dans ces parties ou sur les levres de la vulve, qui s'étend vers l'anus, qu'on y fasse d'incision, parce, dit-il, qu'elle dégenere aussi-tôt en fistule à cause de la quantité de rides dont ces parties sont couvertes; mais lorsque l'abscès s'étend du côté du passage urinaire, on peut recourir à cette opération sans rien craindre. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *c.* 120.

ALÆ, les *ailes* de tel oiseau que ce soit. Ces parties considerées comme un aliment, sont dures & fibreuses. Les *ailes* d'oie fournissent une bonne nourriture, mais celles de poulets sont meilleures. ORIBASE, *Collect. L. II. c.* 43. 44.

ALAFI. *Sel alcali.* CASTELLI.

ALAFOR & ALAFORT. *Sel alcali.* RULAND. Johnson veut que ce mot signifie un Vaisseau, *Vas*.

ALAFREG. *Espece de Céruse.* RULAND.

ALAHABAR. *Plomb.* RULAND. Castelli dit que Johnson rend ce mot par *Calx*, chaux, mais je n'ai jamais trouvé ce mot dans Johnson.

ALAHATIB. Ruland traduit ce mot par *Lapis rubens*, pierre rouge.

ALAIA PHTHISIS. ,Ἀλαία φθίσις d'ἀλαὸς, *Aveugle*, Galien dans son *Exegesis*: cite ce mot d'après le traité d'Hippocrate *de Locis in Homine*, mais on ne l'y trouve plus aujourd'hui. Fœsius a néanmoins éclairci cette difficulté. Hippocrate parlant dans le Livre que nous venons de citer de plusieurs maladies dont il attribue la cause aux humeurs qui découlent du cerveau, dit, lorsqu'elle tombe sur (μυελὸν) la moelle épiniere, il survient une autre sorte de consomption (φθίσις ἄλλη γίνεται) Il se peut faire que l'on ait mis dans cet endroit ἀλαία pour ἄλλη, & pour lors le sens seroit qu'une telle fluxion causè une consomption qui détruit le malade insensiblement, comme l'atrophie, ou peut-être qu'il survient cette maladie que l'on appelle *Tabes Dorsalis*.

ALAIS. Johnson rend ce mot par *das*, vaisseau.

ALAMANDINA, Pierre prétieuse dont Dorneus fait mention dans son traité *de Gemmarum Structura*. Castelli croit qe'il veut parler du *Lapis Alabandicus*.

ALAMBIC. Voyez *Alembic*.

ALANABOLUS, espece de terre dont il est parlé dans Paul Eginete, *L. VII. c.* 3. qui lui donne les mêmes vertus qu'au Bol d'Arménie. On ne doit point douter qu'elle ne soit la même que l'*alana terra*.

ALANA TERRA. *Tripoli.* On l'appelle encore *Terra Tripolitana & Tripolis*, Offic. *Tripolis*, Schrod. 320. *Terra seu Gleba Alana*, Calc. Mus. 131. *Alana Terra.* Cette terre est estimée dessiccative & astringente. Elle sert principalement à empêcher les sels avec lesquels on la mêle, de se fondre dans la distillation. DALE.

Le *tripoli* est une pierre légere, blanche, tirant tant soit peu sur le rouge, qu'on tire de plusieurs mines de Bretagne, d'Auvergne & d'Italie. On croit que la légereté de cette pierre vient de ce qu'elle a été calcinée par des feux souterrains; nous en voyons de deux sortes en France, la premiere & la meilleure est celle qui se tire d'une montagne proche de Rennes en Bretagne; on la trouve disposée par lits épais d'environ un pié. Elle sert aux Lapidaires, aux Orfevres, aux Chaudronniers pour blanchir & polir leurs ouvrages. La seconde & la moins estimée se tire d'Auvergne proche Riom, elle se divise par feuilles; & elle ne peut servir aux Lapidaires, ni aux Orfevres, ni aux Chaudronniers; on l'emploie dans les ménages pour blanchir & éclaircir la batterie de cuisine.

Le *tripoli* est déterśif & dessiccatif, appliqué extérieurement; mais on ne s'en sert guere en Medecine. Quelques-uns tiennent que le *tripoli* est ce que les Anciens appelloient *samios lapis*. LEMERY, *des drogues*.

ALANDAHAL. *Coloquinte.* JOHNSON.

ALANFUTA, nom d'une veine située entre le menton & la levre inférieure, que l'on a coutume d'ouvrir pour remédier à la puanteur de l'haleine. CASTELLI d'après Avicenne.

ALAPÆ. Soufflets ou coups appliqués avec la paume de la main. Aëtius, *Tetrabib. III. S.* 1. *c.* 8. se sert de cet expédient pour faire revenir les personnes qui tombent en défaillance pour avoir resté trop long-tems dans un bain chaud.

ALAQUECA, est une pierre qui se trouve en petits fragmens polis, à Balagate dans les Indes.

Elle est fort estimée pour arrêter le sang, étant appliquée extérieurement. LEMERY, *des drogues*.

ALARIS, ou ALIFORMIS. En forme d'aile.

ALARIS VENA. Des trois veines opposées au coude, l'interne est celle qu'on ouvre dans la saignée. Cette veine a sous elle une artere, celle du milieu un nerf, ce qui fait qu'on doit les ouvrir avec précaution; mais l'externe qu'on appelle *humeralis*, peut être ouverte sans danger. P. ÆGINETTE, *Lib. VI. cap.* 40.

ALARTAR. *Cuivre brûlé.* RULAND.

ALASALET. *Sel ammoniac.* RULAND.

ALASTROB. C'est le plomb, suivant Ruland, & la chaux suivant Johnson. CASTELLI.

ALATAN. *Litharge de plomb.* RULAND.

ALATERNUS. *Alaterne.* C'est *alaternus*, Offic. Chab. 43. Park. Parad. 603. *alaternus* 2. Clusio. J. B. 1. 542. *alaternus major & minor*, Raii Hist. 2. 1608. Park. Theat 1445. *spina Burgi Monspeliensium*, ejusd. *alaternus Plinii*, *& humilior*, Ger. 1212. Emac. 1398. *alaternus*, *sive Philica elatior & humilior*, C. Bauhini. Pluk. Almag. 12. *alaternus* 1. *Clusii & minori folio*, Tourn. Inst. 595. Boerh. Ind. A. 2. 213. *alaternus prior & altera*, Clus. Hist. 56. Elem. Bot. 468. *Philyca elatior & humilior*, C. B. Pin. 476. Jons. Dend. 261.

C'est un petit arbrisseau grand à peu près comme le Troesne, couvert d'une écorce noire & presque semblable à celle du cerisier: son bois est jaune pâle, ses feuilles sont oblongues par le bout, assez grandes, fermées autour, sans ordre, armées de quelques petites épines, ressemblant à celles du *phylirea*, mais rangées sur les branches alternativement, au lieu que celles du *phylirea* sont rangées deux à deux: les fleurs sont petites, ramassées plusieurs ensemble. Ce sont des entonnoirs à pavillon, découpés en étoile à cinq pointes, de couleur blanche, odorans. Il leur succede des baies grosses à peu près comme celles du sureau, disposées comme en grappes, molles, succulentes, noires, quand elles sont mûres; elles renferment chacune trois semences jointes ensemble, arondies sur le dos, aplaties par les côtés où elles se touchent; ses racines s'étendent beaucoup dans la terre. Il croît dans les haies, on le cultive dans les jardins. Il contient beaucoup d'huile & de phlegme & peu de sel. LEMERY *des drogues*.

Cette plante est déterśive, astringente & rafraîchissante, propre pour les inflammations de la bouche & pour l'esquinancie en forme de gargarisme. BOERHAAVE. LEMERY. Son fruit est modérément astringent. DALE.

Clusius avoue qu'il ignore l'usage de ces deux especes d'*alaterne*, mais que les Portugais l'ont assuré que les pêcheurs se servent de la décoction de leurs racines dans l'eau pour teindre leurs filets en rouge, & que les Teinturiers employent le bois qui est d'une couleur

pâle pour teindre en bleu foncé. Ray, *Hist. Plant.*

L'autre espece d'*alaterne* est le

Celastrus, Offic. Johns. Dendr. 262. *Celastrus Theophrasti*, C. B. Pin. 477. Ger. Emac. 1600. Park. Theat. 1448. *Celastrus Theophrasti Clusio*, Parad. 603. *alaternus latifolia*, *Celastrus dicta*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 11. Raii Hist. 2. 1608. *Alaternus Hispanicus*, *Celastrus dicta*, Boerh. Ind. A. 2. 213. Dale.

Il est beaucoup plus haut qu'un homme, son tronc est ferme & dur, & jette un grand nombre de branches couvertes d'une écorce verte tant qu'il est jeune, mais cette écorce noircit au bout d'un an. Ses feuilles sont nombreuses, opposées, placées près à près, d'un verd foncé par dessus, mais d'un verd plus pâle par dessous, elles ne tombent jamais, à moins qu'elles ne soient remplacées par d'autres, ce qui est assez ordinaire aux arbres qui conservent toujours leur verdure. Les feuilles sont unies & luisantes, de la largeur de celles de l'*alaterne*, mais la plupart, surtout celles d'une année sont plus petites; ces dernieres couvrent la partie inférieure des petites branches, elles ne sont point dentelées, surtout lorsqu'elles sont jeunes, & on ne peut point les regarder comme telles quoiqu'elles paroissent avoir quelque chose d'approchant des dentelures, leur gout est amer. De l'extrémité des rameaux, d'entre les feuilles, s'élevent des pédicules qui portent cinq ou six petites fleurs ordinairement composées de quatre ou cinq petites feuilles, d'un jaune verdâtre, d'une odeur douce, disposées par pelotons comme celles de l'arbre qui porte le mastic, & non point en forme d'ombelles comme celles du sureau. Elles ne s'ouvrent que vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, quelquefois même au printems. P. Paaw ajoute à cette description que j'ai tirée de Clusius, que cet arbre qui est dans le jardin de Leyde commença dans le mois de Juin de 1610. à porter du fruit, & produisit un pédicule fort court, chargé d'une baie environ de la grosseur de celle du myrthe. De verd qu'il étoit au commencement il devint rouge lorsqu'il eut atteint sa maturité: mais ce rouge qui étoit d'abord pâle se changea insensiblement en un rouge de corail tout-à-fait semblable à la baie de l'asperge de la seconde espece. Il conserva cette couleur jusqu'au commencement d'Août, que sa peau commença à se rider & à changer en même tems de couleur; il prit une figure oblongue de rond qu'il étoit, & sa couleur devint d'abord brune & ensuite d'un noir de charbon. Lorsqu'il fut tombé, je trouvai, continue-t-il, qu'il renfermoit une seule graine oblongue & en quelque sorte triangulaire, semblable à un pepin de raisin; & lorsque j'eus rompu la coque qui étoit dure & tant soit peu pierreuse, je n'y trouvai qu'une seule amande, couverte d'une membrane légere, de couleur de safran, sous laquelle étoit une pulpe dure, blanchâtre, & semblable à celle de la noisette. Ray, *Hist. Plant.*

La troisieme espece d'*alaterne* est

Cassina Offic, C. B. Pin, 170. *Herba Cassiana famem sitimque retardans*, J. B. 3. 631. Chab. 655. *Cassine vera Floridanorum*, *arbuscula baccifera alaterni ferme facie*, *foliis alternatim sitis*, *tetrapyrene*. Pluk. Mant. 40. Phitog. Tab. 376. F. 2. *Apalachine sive Cassine*, Ind. Med. 11. *Alaternoides africana lauri serratæ folio* Comm. Rat. Exot. 1. 61. Dale.

Cet arbrisseau croît dans la Caroline. Ses feuilles ont environ un pouce de long & deux de large; elles ressemblent à celles du sené, elles sont noirâtres lorsqu'elles sont seches, luisantes par dessus, mais plus vertes par dessous quand elles sont sur l'arbre, sans odeur, & d'un gout quelque peu aromatique.

Il passe pour un excellent remede dans la petite vérole, il appaise la fermentation excessive du sang sans opposer un trop grand obstacle à l'éruption de la matiere. Il hâte l'expectoration, garantit les poumons, & préserve la tête & la gorge du venin de la petite vérole. Dale. *Pharmac.*

La quatrieme espece d'*alaterne* dont Dale fait mention, *est Perygua*, Offic, Marl. Obs. Mont. Exot. 8. *Cassine vera perquam similis arbusculæ Phyllirea foliis antegonistis ex Provincia Carolinensi*, Pluk. Mant. 40. Phytog. 381. F. 3.

Il croît dans la Caroline. Les fragmens de ses feuilles desséchées, & la poudre de ses tiges sont d'usage dans la Medecine.

Il purge quelquefois, excite le vomissement, ou facilite la transpiration insensible, agissant toujours suivant les vues de la nature. Il passe pour un spécifique excellent contre le *Diabetés*, & Marloe cite un grand nombre de personnes qu'il a gueries de cette maladie par son moyen. Ses feuilles en infusion sont bonnes pour la colique néphrétique.

Il n'est pas aisé de déterminer de quelle espece de plante on tire le *Perigua*, & les sentimens des Botanistes sont partagés sur ce sujet. Quelques-uns veulent que ce soit une espece d'*alaterne*, & ce n'est qu'en faveur de leur autorité que je l'ai inséré ici. D'autres soupçonnent que c'est le *Peragu. Hort. Mal. Tom.* 2. Il me semble que c'est la plante dont Du Biscay donne la description dans son voyage del Rio de la Plata sous le nom de *plante du Paragay*, dont les habitans se servent comme d'un préservatif contre les vapeurs qui s'élevent des mines, & pour exciter le vomissement dans l'occasion. On croît que les fragmens des plantes qu'on nous a apportées depuis peu sous le nom d'*arbre de Paragay*, sont les mêmes que le *Perygua* de Marloe dont nous avons parlé. Dale *Pharmacologia.*

Miller compte six différentes especes d'*Alaterne.*

ALATERNOIDES (d'*Alaternus* & d'εἶδος Gr. forme ou figure) espece d'*alaterne*.

Elle differe des autres en ce qu'elle a trois graines jointes ensemble de même que le tithymale, au lieu que l'*alaterne* ordinaire a trois semences enfermées dans une membrane commune qui, lorsqu'elle vient à s'ouvrir, les laisse paroître très-distinguées & séparées les unes des autres.

Miller compte trois sortes d'*Alaternoïdes.*

ALATI. On donne ce nom à ceux dont les épaules sont extremement saillantes & forment des especes d'ailes. On prétend que les personnes qui ont une pareille conformation sont très-sujettes à la consomption.

ALATI PROCESSUS ou ALARES, sont les aîles de l'os sphénoïde. Voyez *Sphenoïdes.*

ALAUDA, *Alouette.* Cet oiseau est un remede très-efficace dans toutes les maladies du colon & des autres intestins, tant pour les hommes que pour les bêtes à corne, soit qu'on le mange rôti, ou qu'après l'avoir brûlé & réduit en poudre on en donne trois cuillerées dans de l'eau chaude pendant trois jours de suite.

Il est appellé par les Grecs κορυδαλὸς. On doit le faire brûler avec toutes ses plumes dans un pot de terre bien bouché au milieu des charbons ardens, jusqu'à ce qu'il soit propre à être réduit en poudre. Marcellus Empiricus, *cap.* 29.

L'*alouette* bouillie guérit la colique, mais il faut en manger long-tems. Paul Æginete, *Lib. VII. c.* 3.

L'*alouette* est un petit oiseau gris assez connu, dont le ramage est agréable. Il a coutume de chanter le matin quand il fait beau tems. Il couve en Mai, en Juillet & en Aout, & met ses petits en état de sortir en dix ou douze jours.

Il y a deux especes d'*alouette*, une hupée ou crêtée, & l'autre qui ne l'est point; cette derniere vole en troupe. L'*alouette* est le premier oiseau qui annonce le printems. La hupée va plus souvent à terre que l'autre. Elles se nourrissent toutes deux de grains, de vers, de fourmis. On en garde quelques-unes en cage. Elle est délicieuse lorsqu'elle est jeune. Leur chair est ferme, brune, de bon suc, facile à digérer. On doit les choisir tendres & bien nourries.

Le cœur & le sang de l'*alouette* sont bons pour la colique venteuse, pour la néphrétique, & pour chasser le sable & les phlegmes des reins & de la vessie.

Schroder prétend que le sang de l'*alouette* pris dans de bon vinaigre ou du vin chaud, est très-efficace contre la pierre & la gravelle.

On dit que le nom *Alauda* est de l'ancien Gaulois, & que Jules César ayant levé des Soldats dans les Gaules, on leur donna le nom d'*Alouettes* à cause de la figure de leurs casques, qui ressembloit à une *alouette* crêtée. Lemery, *des Drogues*.

Quand l'*alouette* est vieille, sa chair est dure, seche, d'un mauvais suc & difficile à digérer.

Elle contient beaucoup d'huile & de sel volatil.

Elle convient à toute sorte d'âge & de tempérament, principalement en automne, où elle est plus grasse & plus délicate qu'en aucun autre tems de l'année.

L'*alouette* est fort délicate & très-estimée pour son bon gout & pour les bons effets qu'elle produit. Comme elle est dans un grand mouvement, elle transpire beaucoup, & par conséquent elle contient peu d'humeurs grossieres, & beaucoup de principes volatils & exaltés. Lemery, *des Alimens*.

Comme l'*alouette* fait beaucoup d'exercice, ses sels volatils doivent être nécessairement très-exaltés & ses sucs alcalescens, d'autant plus qu'elle se nourrit quelquefois d'insectes.

L'*alouette* hupée est ainsi distinguée, *Galerita*, Offic. Bellon. des Oise. 268. *Alauda cristata*, Schrod. 5. 314. Aldrov. Ornith. 2. 841. Mer. Pin 176. Jonf. de Avib. 70. *Alauda cristata albicans*, Gen. de Avib. 72. *Alaudas cristata major*, Raii Synop. A. 69. *Alauda cristata Galerita*, ejusd. Ornith. 208. *Alauda cristata, Vienna Austriæ visa, & descripta*, Will. Ornith. 151. *Alauda, galerita, cassita, cristata*, Charlt. Exer. 88.

L'*alouette* bleue est ainsi nommée par les Auteurs, *Alauda*, Offic. Mer. Pin. 176. *Alauda non cristata*, Schrod. 5. 314. Johns. de Avib. 70. Aldrov. Ornith. 2. 844. Bellon. des Oise. 269. *Alauda vulgaris*, Raii Ornith. 203. ejusd. Synop. A. 69. Will. Ornith. 149. *Alauda altera*, Gesn. de Avibus.

ALAURAT, *Nitre*. Rulanu.

ALB

ALBA ANIMALIA. Les animaux blancs sont presque généralement plus foibles que les noirs, ce qui paroît par la comparaison de leurs chairs, car celles des derniers est beaucoup plus savoureuse. Aetius, *Tetrab. I. Serm. 2. cap.* 88.

On peut juger en quelque sorte de la nature de chaque espece de semences, de racines ou de sucs par leur couleur. Par exemple, les oignons, les squilles & les vins, sont d'autant moins chauds qu'ils sont plus blancs; c'est tout le contraire de ceux qui sont d'un jaune pâle ou foncé. Il en est de même du froment, des haricots & des pois chiches, comme aussi des racines d'iris, d'asphodele & d'un grand nombre d'autres plantes qui sont d'autant plus chaudes, que leur couleur est plus jaune ou plus foncée. Aetius, *Tetr. I. Serm.* I.

ALBA TERRA. David Lagneus dans le *Theatrum Chymicum, Tom. IV. p.* 721. nous apprend que la matiere de la pierre philosophale est le mercure & le soufre, & que l'on donne à cette composition le nom de *Terra alba*.

ALBA VITILIGO. Voyez *Vitiligo*.

ALBADARA. C'est le nom que les Arabes donnent à l'os sesamoïde de la premiere phalange du gros orteil. Il est environ de la grosseur d'un pois.

On dit que les magiciens lui attribuent des vertus extraordinaires. Quelques Rabins rapportent des histoires surprenantes d'un petit os appellé *luz*, que l'on trouve, à ce qu'ils prétendent entre la derniere vertebre des lombes & l'os sacrum. Comme il n'y a point de pareil os dans cet endroit, il se peut faire qu'ils veuillent parler de cet os sesamoïde, & qu'ils aient pris tous les contes qu'ils débitent à son sujet dans les ouvrages qui traitent de la magie. Ils disent qu'on ne peu détruire cet os ni par l'eau ni par le feu, parce que Dieu doit s'en servir au jour du jugement pour ressusciter les morts & reproduire le corps par son moyen, de même qu'une plante l'est de sa semence.

Mais comme il y a quelque chose d'extremement remarquable dans cet os, par rapport à la Medecine, sans recourir aux fables que les Rabins & les Magiciens débitent, je rapporterai ce que j'ai oui dire & observé sur son sujet.

Il y a environ vingt ans qu'un Medecin fort renommé qui vivoit à Oxfort, & que plusieurs personnes ont connu, fit une cure dont on parla beaucoup. Une jeune Dame étoit sujette à de fréquens accès d'une maladie convulsive & extraordinaire, contre lesquels tous les remedes avoient été inutiles. Elle s'adressa enfin à ce Medecin, qui lui dit que ces accès étoient causés par la dislocation de l'os qui fait le sujet de cet Article, & que l'amputation du gros orteil l'en délivreroit infailliblement. La malade suivit son avis, on lui coupa le gros orteil & elle recouvra parfaitement la santé. Je n'ai connu ni le Medecin ni cette Dame, mais ce fait étoit attesté dans ce tems-là, & personne ne l'a jamais révoqué en doute. Le fait suivant dont j'ai été témoin, prouve que ces sortes d'accidens peuvent souvent arriver & arrivent effectivement, quoique les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine n'en aient point eu connoissance.

Je fus appellé en 1737. pendant l'été, chez le nommé Fitter Fermier d'Henwood-Hall, près de Solihull, dans Warwickshire. Je le trouvai assis sur le bord de son lit, où il me dit qu'il avoit passé tout ce jour, & la nuit précédente, sans oser remuer, à cause qu'il étoit sûr d'avoir des mouvemens convulsifs aussi-tôt qu'il remuoit le pié, ce qui lui causoit un chagrin extraordinaire. Il me dit que quelques jours auparavant, en traversant avec précipitation un chemin mauvais, & dont le terrein étoit très-dur, il avoit fait un faux pas & s'étoit blessé le gros orteil du pié gauche; qu'au bout de quelques minutes il eut des mouvemens convulsifs qui revenoient toutes les fois qu'il le remuoit, ce qu'il ne pouvoit faire sans ressentir des douleurs violentes. Ces accès approchoient beaucoup de ceux de l'épilepsie, excepté qu'il ne rendoit aucune écume par la bouche, & que les convulsions commençoient par le pié malade, se communiquoient ensuite à la jambe, & lui causoient une sensation très-douloureuse dans la tête, suivie de convulsions par tout le corps.

J'appris qu'il n'avoit jamais été sujet à de pareils accidens, quoiqu'il eût déja plus de cinquante ans. Il avoit toujours paru jouir d'une santé parfaite, & ne ressentoit d'autre mal que celui dont je viens de parler.

Je ne me souviens point des remedes que je lui ordonnai: mais je sai qu'ils furent tous inutiles; de sorte qu'il mourut au bout d'une semaine, autant peut-être par la négligence de ceux qui en avoient soin, que par la violence du mal.

Je ne pus jamais obtenir qu'il me laissât examiner son orteil avec autant de soin que je l'eusse souhaité, car il craignoit si fort qu'on ne le lui touchât, qu'il tomboit presque en foiblesse toutes les fois que j'en approchois ma main. J'aurois demandé la permission de disséquer cet orteil, si j'en avois eu la commodité: mais on l'avoit enterré quelques jours avant que j'apprisse sa mort.

Hipp. (*de Morb. mul. L. II.*) donne une description fort exacte de l'espece d'accès convulsif dont la personne affligée de certe maladie est attaquée; il en attribue la cause à l'uterus. Je trouve à propos de rapporter le passage en entier, pour que le lecteur soit mieux en état de juger du cas dont il s'agit: Ἢν ἐς τὰ σκέλεα τῶ ποδὶ τράπωνται, γνώσεαι ὧδε· οἱ μεγάλοι δάκτυλοι τοῖν ποδοῖν σπῶνται ὑπὸ τοὺς ὄνυχας, καὶ ὀδύνην ἔχει τὰ σκέλεα καὶ τὸ μέρος, καὶ ἔγκειται καὶ ἐπιλαβεῖν τὰ ἄκρα τὸ μέγας πόδα. —— Ἢν δὲ ἄπαυδος γένηται ἐξαπίνης, τὰ σκέλεα ψυχρὰ ἴδοις ἄν, καὶ τὰ γούνατα καὶ τὰς χεῖρας, καὶ ἡ καρδίη, σπάλλεται καὶ βρύχει, καὶ ἱδρῶς σπουδῆς, καὶ τ' ἄλλα ὅσα ὑπὸ ἱερῆς νόσου ἐπιληπτοὶ ἔχουσι.

« *Si ad crura & pedes uteri convertantur, cognosces sic.*

» *Magni pedum digiti convelluntur sub ungues, & dolor*
» *habet crura ac femora, & incumbit ac premit nervos*
» *circa femur. Quem sic habuerit, multa calida fre-*
» *quenter lavare oportet, & fomentum adhibere si ferre*
» *potuerit & graveolentia subter suffire. Et femora ro-*
» *saceo oleo inungat. Si vero loqui non poterit, crura de re-*
» *pente frigida repereris, & genua & manus & si uterum*
» *contigeris, non in suo mundo est : & cor vibratur, &*
» *dentibus frendit, & sudor est multus, & alia quæ à*
» *sacro morbo correpti patiuntur, & quæ ab aure exsu-*
» *dant.* »

ALBAGIAZI. Nom que les Arabes donnent à l'os sacrum. Castelli d'après *Fallope*.

ALBANI. Ruland traduit ce mot par *lapis salis lactis*, ce qui n'est pas fort intelligible. Johnson & Castelli n'entreprennent pas de l'expliquer, ce qui leur est assez ordinaire, lorsqu'ils rencontrent quelque difficulté. On retire du lait une espece de sel en crystaux, qui ont la forme d'un gateau, & dont on attribue la découverte à Louis Testi. Il se peut que l'on donne à ce sel le nom d'*albani*, & que Louis Testi ait appris des Chymistes qui l'ont précédé, la maniere de le retirer.

ALBANUM, *Sel d'urine*. Ruland.

ALBARA. Espece de lepre. Castelli. Voyez *Vitiligo*. Il signifie encore un peuplier blanc.

ALBARAS, *Arsenic*. Ruland.

Blancard rend *Albaras alba* par *leuce*, lepre blanche, & *Albaras nigra*, par *lepra Græcorum*.

ALBATIO, ALBIFICATIO & DEALBATIO, sont des termes usités parmi les Alchymistes, dont il n'est pas aisé d'entendre la signification. Je crois qu'ils entendent par-là l'art de blanchir les métaux les plus communs pour les transformer en d'autres plus précieux.

Ils signifient encore la calcination des métaux & des minéraux, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une couleur blanche, sans aucun égard à l'Alchymie.

ALBEDO, *Blancheur*. Les chairs des animaux deviennent d'autant moins succulentes qu'elles perdent de leur blancheur. Actuarius, *de Spir. Anim. cap.* 7.

Il y a quatre especes de blancheur par rapport à l'urine, la crystalline, celle de neige, de chaux & la limpide, qui est la même que celle de l'eau bien nette. Theophraste, *de Urinis*, *c.* 5.

ALBERAS, Nom que les Arabes donnent à la *Staphisagria*, ou herbe aux poux. Schroder.

ALBERICK. Ruland rend ce mot par *Album æris*. Le mot Allemand dont il vient signifie pierre de mine blanche.

ALBETON, *Chaud vive*. Ruland.

ALBETAD, *Galbanum*. Ruland.

ALBI. Ruland & Johnson rendent ce mot par *Sublimati*.

ALBIFICATIO. Voyez *Albatio*.

ALBINUM, Nom du *Gnaphalium marinum*. Voyez *Gnaphalium*.

ALBIR, Poix qui découle de l'écorce de l'if. Johnson.

ALBOR, *Urine*. Ruland.

ALBORA, Espece de gale, ou plutôt de lepre dont Paracelse donne la description suivante : Je dis que l'*Albora* est une complication de trois choses, des dartres farineuses, du *Serpigo* & de la lepre. Lorsque plusieurs maladies, dont l'origine est différente, viennent à se réunir, il s'en forme une nouvelle sous un nom différent.

Les Signes.

Lorsqu'il se forme sur le visage des marques & des taches semblables au *Serpigo*, & qu'elles se changent en de petites pustules de la nature des dattres farineuses; comme cette maladie n'a point de nom, je dis que le malade à l'*Albora*.

La Terminaison.

Elle se termine, sans aucune ulcération, par une évacuation extremement puante par la bouche & le nez. On ne connoit cette maladie que par ses signes extérieurs; elle a aussi son siége dans la racine de la langue.

Précaution.

On doit éviter tous les remedes internes de quelques especes qu'ils soient, & les eaux corrosives.

Cure.

Prenez *de l'étain*, *du plomb*, *de l'argent*, } *de chaque une dragme.*
Eau distillée de blancs d'œufs, demi-pinte.
Mêlez ces drogues ensemble.

On doit distiller les blancs d'œufs après les avoir fait cuire, verser l'eau sur la limaille des métaux & en laver l'*Albora*. Paracelse, *de Apostematibus*, *cap.* 42.

ALBORCA, *Mercure*. Johnson.

ALBOT, *Creuset*. Ruland, Johnson.

ALBOTAT, *Ceruse*. Ruland. Johnson l'appelle *Albotar*. Elle est encore nommée *Alsidas*.

ALBOTIM, *Térébenthine*. Ruland. Elle est aussi appellée *Albotai*, à ce que prétend cet Auteur.

ALBOTIS, le même que *Terminthus* dont on peut voir l'article.

ALBUCASIS, Auteur Arabe connu sous le nom d'*Albucasius*, *Albuchasius*, *Buchasis*, *Bulcasis Galaf*, *Alsaharavius & Azaravius*, suivant Fabricius, qui le place parmi les Auteurs de l'onzieme siecle. On voit par là que M. Freind n'est pas le seul, ni le premier Auteur qui ait su qu'*Alsaharavius* est le même qu'*Albucasis*. Il passe pour avoir été très-versé dans la Chirurgie. *Wolf. Justus* le place vers l'année 1085. M. Freind dit beaucoup de choses touchant sa pratique qui n'ont aucun rapport à cet article. Je me contenterai de rapporter ce qu'il dit de sa personne, de son caractere & de ses ouvrages.

Alsaharavius est un Auteur dont aucun Medecin Arabe n'a parlé, & qui n'a été connu en Europe que de Mathieu de *Gradibus*, qui mourut en 1460. jusqu'à ce que P. Ricius en ait donné une assez mauvaise traduction en 1519. que Gesner n'a jamais connue. Le Traducteur le comble d'éloge, & ne reconnoît qu'Hippocrate & Galien au dessus de lui. Il prétend que ses Ouvrages sont écrits avec beaucoup de clarté, de précision & de netteté. Il a composé un Ouvrage appellé *Al-Tasrif*, ou *Méthode de Pratique*, divisé en trente-deux Traités, dans lequel il paroit exceller dans la partie Diagnostique & dans la description des symptomes des maladies. Il est vrai que ce livre est fort méthodique, & mérite qu'on en fasse cas, mais il est bon d'observer qu'il ne contient rien qu'on ne trouve dans les Ouvrages des Rhazes : par exemple,

Le vingt-sixieme Traité, sur les Maladies des Enfans, le vingt-huitieme, sur les Maladies Arthritiques, & le trentieme, qui traite des Médicamens capables de causer la mort, sont entierement copiés d'après cet Auteur. Bien plus, la description qu'il donne de la petite vérole, dans le trente-unieme Traité, est mot à mot la même que celle que Rhazes donne de la peste; dont il a même conservé les divisions & les titres des chapitres. Il parle aussi de la vertu extraordinaire d'un remede qui prévient la sortie d'une dixieme pustule quoiqu'il y en ait déja neuf, mais sa description est un peu différente de celle de Rhazes.

J'ai observé, en parcourant cet Auteur, qu'il cite trèssouvent un livre qui contenoit la Théorie & la Pratique de la Chirurgie : c'est ce qu'il fait, surtout dans les pages 80, 81, 88, 97, 99, 107, 117, 118, 123, 124, 125, 127, 129, &c. J'ai comparé ces passages avec *Albucasis*, qui passe communément pour le seul Auteur Arabe qui ait laissé un Traité particulier des Opérations de Chirurgie, & j'ai eu la satisfaction de voir qu'il traite de tous les cas qui se présentent dans la Chirurgie, & dont il est fait mention dans *Alsaha-*

ravius. Je priai M. Gagnier, qui est très versé dans les Langues Orientales, de s'informer si l'on ne trouveroit point l'Original Arabe d'*Albucasis* dans la Bibliothèque de M. de Boyle : ses soins ne furent point inutiles, & il trouva dans la Collection de l'Archevêque Marsh, n°. 54. un Manuscrit, avec ce titre dont voici la traduction : *Tractatus X. Libri* Zaharavi *dictus operatio manus (id est) Chirurgia & ars Medica, circa cauterisationem, & dissectionem & commissionem fracturarum, in tres partes distributus* : mais n'y trouvant point le nom d'*Albucasim*, que lui donne, dans un manuscrit latin, Gerard de Cremone qui l'a traduit, il poussa plus loin ses recherches, & trouva un autre manuscrit chez le D. Huntington, n°. 156. avec ce titre, *Pars XI. Libri Al-Tasrif, Authore Abûl-câsem Chalaf Ebn-Abbas Al-Zaharavi*, & sur la fin du manuscrit les mots suivans, dont voici la traduction d'après l'Arabe, *Explicit hic Tractatus de Chirurgia, est que conclusio totius Libri Practices Medicinæ cujus Author est Abûl-câsem, &c. Die primo mensis Safar, A. H.* 807. Dans le manuscrit latin de Gerard, dont j'ai déja parlé, il est appellé *Particula XXX. Libri Albucasim*. L'autorité de ces deux manuscrits, jointe à ce que j'ai dit ci-dessus, ne permet plus de douter que les ouvrages que nous avons sous le nom d'*Alsaharavius* & d'*Albucasis* ne soient du même Auteur. Ajoutez à cela qu'*Albucasis* renvoye souvent le Lecteur au livre qu'il avoit écrit sur la pratique de la Medecine.

On ignore en quel tems cet Auteur a vécu, mais on suppose communément (je ne sai pour quelle raison) qu'il vivoit vers l'année 1085. quoiqu'on ait lieu de croire qu'il n'est pas si ancien ; car, en traitant des blessures, il décrit les fleches dont se servent les Turcs, qui n'ont commencé à figurer dans le monde que vers le milieu du douzieme siecle. On peut même inférer de ce qu'il dit, que la Chirurgie étoit presque éteinte dans son tems, & qu'il restoit à peine quelques vestiges de cet Art ; qu'il est venu long-tems après Avicenne ; car l'on sait que du vivant de cet Auteur la Chirurgie étoit fort cultivée. *Albucasis*, qui la fit revivre, croit que c'est une témérité extreme de s'en mêler sans être parfaitement versé dans l'Anatomie, & sans connoître à fond les vertus des remedes qu'on doit employer ; & il conseille à tous ceux qui l'exercent de ne point traiter par avidité du gain une maladie dont ils ignorent la cause, & qu'ils sont incapables de traiter. Quoiqu'il ait pris beancoup de choses dans les Auteurs Grecs, surtout dans Aëtius & Paul, il ne cite cependant, de tous les Auteurs qui ont écrit sur la pratique, qu'Hippocrate & Galien, ce qui nous donne lieu de croire qu'il est le même qu'*Alsaharavius*, qui ne cite de même dans sa pratique que quatre ou cinq Auteurs, tels que Rhazes, Honain, &c. outre les deux dont nous venons de parler. Il respire tout ce qui n'est simplement que de précaution dans l'art de guerir, & ne retient que ce qui est d'une nécessité absolue. Il nous apprend qu'il joignoit beaucoup de lecture à une longue expérience, & qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin. Il est le seul de tous les Anciens qui ait décrit & enseigné l'usage des instrumens qui conviennent à chaque opération. On en trouve les figures dans les deux manuscrits que j'ai cités, mais elles n'y sont pas aussi exactes que dans la copie latine. Une chose qui est extremement remarquable est, qu'il avertit le Lecteur toutes les fois qu'il y a quelque danger dans l'opération ; il en indique les causes, & fait connoître les moyens qu'on peut employer ponr le dissiper ou au moins le diminuer.

Nous avons une traduction d'*Albucasis*, intitulée *Methodus medendi certa, clara, & brevis, pleraque, quæ ad Medicinæ partes omnes, præcipue quæ ad Chirurgiam requiruntur, Lib. III. exponens, cum instrumentis ad omnes fere morbos utiliter & γραφικῶς depictis*. Elle a été imprimée à Bâle avec quelques autres Auteurs, en 1541, *in-folio*.

On a aussi imprimé les Ouvrages d'*Albucasis* en latin à Venise en 1500. *in-fol.* & à Strasbourg en 1532. *in-fol. Vander-Linden.*

ALBUGINEA TUNICA OCULORUM. La tunique de l'œil appellée *adnata*, ou *conjunctiva*. Voyez *Adnata*.

La membrane qui enveloppe les testicules est aussi appellée *albuginea*, à cause de sa blancheur. Elle est forte, épaisse, extremement unie par dehors, mais sa surface interne qui est adhérente à la substance du testicule, est rude & inégale. Sur la surface externe de cette membrane sont distribués les vaisseaux sanguins, & lymphatiques, aussi-bien que les nerfs dont les branches se répandent ensuite dans la substance du testicule. Drake.

ALBUGINEUS HUMOR OCULI, *l'humeur aqueuse de l'œil*. Voyez *Aqueus humor*.

ALBUGO OCULORUM, *Tache blanche*, ou *taie* qui vient sur l'œil.

Le nitre réduit en poudre très-fine, & mêlé avec de l'huile, emporte aussi-tôt les taies des yeux. Le suc d'anemone a une vertu atténuante qui produit le même effet. Oribase, *de Loc. affect. Lib. IV. cap.* 24.

Le collyre d'Archigenes efface dès la premiere fois qu'on s'en sert la plupart des taies. Il est encore excellent pour dissiper la chassie & la rougeur des yeux quelque invétérée qu'elle soit.

Prenez *des limaçons calcinés, trois dragmes.*
du cuivre brûlé, quatre dragmes,
batiture de cuivre, six dragmes,
de limaille de fer, douze dragmes,
du verd-de-gris, six dragmes,
Lapis scissilis, }
de l'aloës, } *une dragme,*
du verjus sec, deux dragmes,
épine d'Inde, quatre dragmes,
chalcitis, }
myrrhe, } *de chaque trois dragmes ;*
encens, }
l'écorce d'encens, }
safran, } *de chaque deux dragmes,*
crocomagma, }
de la lavande, trois dragmes,
fleurs de grenades, deux dragmes,
gomme Arabique, huit dragmes,

Broyez-les avec de l'eau, & en faites un collyre dont vous vous servirez avec de l'eau, ou bien broyez ce collyre, & employez-le sec. Aetius, *Tetrab. II. Serm. III. cap.* 39.

Toutes les cicatrices paroissent blanches dans le noir de l'œil ; car la cornée venant à s'épaissir, le bleu ne peut point paroître à travers ; les parties les plus éminentes de cette tunique blanchissent, les parties unies sont moins blanches, & celles qui baissent sont presque noires. Les parties sur lesquelles on a employé des remedes astringens jusqu'à ce que la cicatrice ait été formée, sont plus noires que les autres, à cause que leurs pellicules se sont épaissies par adstriction. Quoique l'on ne doive point entreprendre les cicatrices ou taies invétérées, calleuses & épaisses, à cause qu'il est besoin d'user de collyres extremement acres qui peuvent ulcérer les autres parties de l'œil : nous ne laisserons pas de donner la description de quelques-uns des remedes qui ont la vertu de donner une autre couleur aux taies ou cicatrices. Pour cet effet, prenez des noix de galle en poudre, & lorsque vous en aurez besoin, faites chauffer la tête d'une sonde, & la chargeant d'un peu de cette poudre, appliquez-la sur la taie avec un peu de vitriol délayé dans l'eau ; ou bien appliquez-y du malicorium en poudre, & ensuite du vitriol comme ci-devant. Voici un autre remede qu'Aëtius a pris dans Oribase, *de Loc. Lib. IV. cap.* 21.

Prenez la pulpe d'une grenade douce, pilez-la le mieux

que vous pourrez, en y ajoutant de tems en tems quelque peu d'eau; lavez-en l'œil, & après que vous aurez usé de ce remede pendant quelque tems, oignez la partie avec du suc de jusquiame pendant seize jours de suite. Ce remede effacera la couleur des taies, & les emportera tout-à-fait au bout d'un an, pourvu qu'on en use fréquemment. AETIUS, *Tetrab. II. Serm. III. cap.* 37 & 40.

Les cicatrices qui se forment sur la surface de l'œil ne sont ainsi appellées que par quelques Auteurs, d'autres les appellent *nubeculæ* (petits nuages) & celles qui sont plus profondément situées, *albugines*. Le suc d'anemone ou de la petite centaurée, efface les *nubécules*; on résout & on atténue celles qui sont plus invétérées avec de l'huile de cedre & du cuivre pilé dans l'eau & employé en forme de collyres, & par tous les collyres détersifs. Le nitre réduit en poudre extremement fine & mêlé avec de l'huile, est un excellent détergent, il en est de même de l'os de seche calciné & broyé avec du miel. Le collyre suivant est un détersif fort doux & fort efficace.

Prenez *de mamera (la racine d'une plante que le Commentateur de Myrepse croit être la doronic)*
de la gomme ammoniaque,
de la myrrhe,
de la fiente de crocodile, } *quantité égale.*

Et faites-en un collyre; ou bien prenez de la fiante de crocodile terrestre, & pilez-la dans l'eau pour en faire un collyre. ÆGINETE, *Lib. III. cap.* 22. ACTUARIUS, *Lib. II. cap.* 2.

Pour les taies *albugines*, prenez du safran & du poivre, de chaque une quantité égale, & faites-en un collyre avec des excrémens de chat. ACTUARIUS, *de Meth. Med. Lib. VI. cap.* 7.

Arrachez la langue à un renard, & après l'avoir fait sécher, attachez-la au cou du malade avec un ruban écarlate. MARCEL. EMPYR. *cap.* 8.

Pour ce qui est des taies *albugines* auxquelles les enfans sont sujets, & dont leurs larmes sont cause, on doit les oindre avec le suc de morelle. AETIUS, *Tetr. I. Serm. IV. cap.* 11.

ALBUHAR, *Ceruse*. RULAND.

ALBULA. Le même qu'*Albugo*.

ALBULA est aussi le nom d'un poisson que l'on trouve dans le Lac de Zurich, & dont il est parlé dans Aldrovandi. Il passe pour un mets excellent.

ALBULA, petite *Perle*. RULAND.

ALBULÆ AQUÆ ou ALBÆ, suivant Cælius Aurelianus. Ces eaux étoient fort célebres chez les Anciens à cause de leurs vertus médicinales.

Les eaux appellées *albæ* ou *albulæ* ont une vertu rafraîchissante, ce qui fait que les anciens Medecins en approuvoient l'usage dans les paralysies, les cours de ventre, & les autres maladies qui troublent les fonctions naturelles. CÆLIUS AURELIANUS, *Chron. Lib. II. cap.* 1.

Les eaux alumineuses, comme celles qui sont connues en Italie sous le nom d'*albulæ*, sont bonnes pour toutes sortes d'ulceres; mais surtout pour ceux qui fluent, car elles les desséchent promptement, & en procurent la guérison par ce moyen. GALIEN, *de Simp. Med. Lib. I. cap.* 7. 50.

Galien dans sa *Méthod. Med. Lib. VIII. cap.* 2. rapporte l'histoire d'une cure qu'il opéra sur un homme qui avoit la fievre pour avoir pris les bains dans les eaux alumineuses, appellées *albulæ*; leur froideur ayant obstrué tous les pores de son corps & occasionné cette maladie.

Archigenes dans Aétius, recommande les eaux dont nous parlons pour les ulceres de la vessie. Il veut qu'on en boive après la promenade du matin trois demi-pintes le premier jour, & qu'on en augmente la quantité jusqu'à cinq ou six; car outre qu'elles lavent les intestins, leurs vapeurs fuligineuses émoussent le sentiment douloureux qu'on ressent dans cette partie, & séparant les humeurs, elles rendent le sang plus pur & plus fluide. Elles détergent aussi les ulceres avec beaucoup d'efficacité, & causent une sensation agréable en entrant dans la vessie; en un mot, rien n'est plus propre à hâter la guérison des malades qui sont affligés d'un ulcere en quelque partie du corps qu'il puisse être. Il vaut mieux les boire après que la fraîcheur de la matinée est passée. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* 3. *cap.* 30.

Aétius prétend que ces eaux sont alumineuses, sulphureuses, & aussi chaudes que le lait nouvellement tiré. *Ibid.*

ALBUM GRÆCUM. Les excrémens du chien recueillis dans le mois de Mars. Ils sont encore appellés *Spodium Græcorum*, *nihil album*, & *album canis*. Ils sont dessiccatifs, abstergens, discussifs & apéritifs. On prétend qu'ils facilitent la suppuration des tumeurs, & qu'ils détergent les ulceres; ce qui les rend utiles dans la dyssenterie & la colique. On les applique extérieurement sur la gorge dans l'esquinancie & sur les ulceres malins, après les avoir mêlés avec du miel. Ils ramollissent les tumeurs, guérissent l'hydropisie & les verrues. DALE.

ALBUM HISPANICUM, *Blanc d'Espagne*, qu'on appelle *Bianca Alexandrina*, *seu album Hispaniæ*. On le tire de l'étain de la même maniere que l'on prépare la céruse avec le plomb. On ne l'emploie que pour le fard dans la persuasion où l'on est qu'il blanchit la peau. DALE.

ALBUM NIGRUM, *Crote de souris*. Voyez *Mus*.

ALBUM OLUS. Nom de la mâche ou doucette appellée en Latin *lactuca agnina*. DALE.

ALBUM OCULI, *le blanc de l'œil*. Les poils qui croissent sur le blanc de l'œil, qui ne causent aucune douleur, & dont la couleur ne differe pas beaucoup de celle des autres poils, s'enlevent en les arrachant, ou en les levant avec un crochet pour les couper avec un instrument propre pour les ptérygions. On applique ensuite sur la partie un peu de sel, & un floccon de laine, & le pansement est le même que dans l'opération du ptérygion. Pour ce qui est des especes de pustules qui paroissent rouges, humides, & avec des veines gonflées, qui causent de la douleur, & affectent les tempes à cause de la correspondance que les parties ont entre elles; il est beaucoup mieux de ne point en entreprendre la cure, parce qu'elles sont d'une nature maligne, & que l'on court risque de faire perdre l'œil au malade en tentant de les extirper. AETIUS, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 57.

ALBUM JUS, *Bouillon blanc*. Il est bon pour les malades, & on le prépare de la maniere suivante:

Faites bouillir du merlan, ou tel autre poisson blanc dans de l'eau, avec une quantité d'huile suffisante; ajoutez-y quelque peu d'anis, & de porreaux & un peu de sel lorsque le tout sera à moitié cuit, pour en rehausser le gout. ORIBASE, *Med. Col. Lib. II. cap.* 51.

ALBUM, est encore le nom de plusieurs médicamens composés, comme

ALBUM SEVERI COLLYRUM, *Le collyre blanc de Severus* qu'Aétius recommande beaucoup. On le prépare avec du suc de fœnugrec, de la cadmie, de la céruse, & de la gomme tragacanth. AETIUS, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 102.

ALBUM UNGUENTUM, *Onguent blanc*. Il est communément appellé *Unguentum album Rhasis*, & ordonné comme il suit dans le Dispensaire.

Prenez *de l'huile rosat, neuf onces,*
de la céruse lavée avec soin dans de l'eau rose. & pulvérisée, trois onces,
de la cire blanche, deux onces.

Lorsque la cire sera fondue dans l'huile, mettez-y la céruse après l'avoir lavée dans de l'eau commune, & ensuite dans de l'eau rose & passée par un tamis.

Donnez à ces drogues la forme d'onguent S. A.

Ajoutez-y deux dragmes de camphre humecté avec quelque gouttes d'huile d'amandes douces. On l'appelle pour lors *Onguent blanc camphré*.

On trouve dans la *Pharmacopœia Regia*, un *Onguent* tout-à-fait différent sous le même nom, auquel on ajoute si l'on veut du camphre. Avicenne en a indiqué un autre sous le même nom dans lequel il entre de la litharge & du blanc d'œufs battu. Le Dispensaire d'Ausbourg l'a adopté, mais on ne s'en sert presque plus aujourd'hui.

On attribue celui dont je viens de donner la description à Rhazes, dont les compositions sont plus simples & plus uniformes que celles des autres Medecins Arabes.

Les Apothicaires ont appris à le falsifier en substituant à l'huile rosat & à la Cire, de la graisse de cochon, ce qui prive ce remede de la vertu rafraîchissante qu'il possédoit; de sorte que les Medecins doivent veiller avec soin à la composition de ce remede dont on fait un fréquent usage. QUINCY. *Notes*.

L'Onguent blanc du Dispensaire d'Edimbourg est un peu différent du précédent.

Prenez *de l'huile d'olives vertes, trois pintes,*
de la céruse, une livre,
de la cire blanche, neuf onces.

Mêlez ces drogues ensemble, selon l'art pour en faire un *Onguent*.

ALBUMEN OVI, *Blanc d'œuf*. Comme le *blanc d'œuf* fournit aux petits des oiseaux leur premiere nourriture & qu'il a beaucoup de rapport à la sérosité du sang, il est important de connoître parfaitement sa nature.

Le *blanc d'œuf*, dit Fabricius, appellé *Ovi albus liquor*, par Pline; *Ovi candidum*, par Celse; *Ovi albor*, par Palladius; *Ovi album*, & *albamentum* par Apicius; par Aristote τὸ λευκὸν; par Anaxagore, ὀρνίθων γάλα, *lait des oiseaux*, est une liqueur froide, blanche & visqueuse dont la consistance & la distribution varient, car vers les parties les plus obtuses, & les extrémités de *l'œuf*, elle est plus liquide que dans ses autres parties; elle est en plus grande abondance vers les parties les plus obtuses que vers les extremités de *l'œuf*, & même que dans aucun autre endroit; elle couvre & environne le jaune de tous côtés.

J'ai non-seulement remarqué cette différence dans le *blanc d'œuf*, mais encore qu'il y en a deux différens & enveloppés dans des membranes qui leur sont propres: de ceux-ci, l'un est très-clair & très-liquide; l'autre plus épais & plus visqueux & d'une couleur blanche, mais qui tire sur le jaune dans les vieux *œufs*, après quelques jours d'incubation. Ce second blanc qui couvre le jaune de tous côtés, est lui-même environné d'un autre liquide.

Il est aisé de s'assurer de la différence de ces deux blancs en dépouillant *l'œuf* de sa coque & perçant la membrane qui y est contigue; car le blanc extérieur s'écoulera aussi-tôt entierement; mais quoique cette membrane soit ouverte, le blanc intérieur, qui est le plus épais, conservera sa place & sa figure sphérique, à cause qu'il est enfermé dans une membrane qui lui est propre, & qui est imperceptible à cause de son extreme finesse. Si vous venez à percer cette membrane, le second blanc s'échappera de tous côtés & perdra sa figure; & tout de même qu'en perçant une vessie, la liqueur qu'elle contenoit s'échappe de tous côtés, la liqueur jaune s'écoulera & ne conservera plus sa figure sphérique après qu'on aura percé la membrane dans laquelle le jaune étoit enfermé. HARVEY, *de Generat. Animal. Exercit.* 11.

Comme les *œufs* des poules sont composés de deux liqueurs de couleurs différentes, séparées par des membranes & distinguées par deux branches de la veine ombilicale, dont l'une aboutit au jaune & l'autre au blanc, il y a toute apparence que leur nature est différente & qu'elles sont destinées à différens usages. « Le jaune de » l'*œuf*, dit Aristote, differe autant du blanc par sa » couleur que par ses autres propriétés. Le jaune est » condensé par le froid qui rend le blanc plus liqui- » de; au contraire le feu qui condense le blanc laisse » le jaune liquide, à moins qu'on ne le brûle; le blanc » se coagule & se desseche davantage dans l'eau bouil- » lante que sur le feu. » Lorsque le jaune s'échauffe dans l'incubation, il devient plus humide & semblable à de la cire ou de la graisse fondue, ce qui fait qu'il occupe un plus grand espace: à mesure que le fœtus grossit, le blanc diminue insensiblement & se condense; le jaune au contraire, paroît n'avoir presque rien perdu de sa masse lorsque le fœtus est tout-à-fait formé, & paroît seulement plus liquide & plus humide, lorsque le bas-ventre du fœtus commence à se former.

Le poulet qui est dans l'*œuf* se nourrit d'abord du blanc, & lorsque celui-ci est consumé, du jaune qui lui tient lieu de lait. De-là vient que les rameaux de la veine ombilicale, qui aboutissent à la premiere de ces liqueurs, se sechent & se rompent avant qu'il soit éclos sans qu'il en reste la moindre trace; ils disparoissent même avant que le bas-ventre vienne à être fermé par ses enveloppes.

Les deux blancs servent à la nutrition du poulet, & l'extérieur est celui qui est consumé le premier, parce qu'il reçoit le premier les branches de la veine ombilicale qui traversent les blancs avant de pénétrer dans le jaune qui est la derniere nourriture du poulet. HARVEY, *de Generat. Animal. Exercit.* 59.

Le *blanc d'œuf* est enfermé dans des membranes concentriques: mais il n'est pas tout entier de même consistance; car sa partie extérieure est claire & coule presque comme l'eau lorsque les membranes sont rompues, au lieu que sa partie intérieure est plus visqueuse.

Il pénétre à travers la coque, comme il paroît par le vuide qu'il laisse lorsqu'on le garde long-tems, surtout lorsqu'on l'expose à une chaleur douce.

Il est beaucoup plus léger que le jaune.

Le *blanc d'œuf* devient plus clair & plus liquide par l'incubation surtout dans sa partie extérieure, vers le milieu de l'*œuf* où il commence à diminuer; il diminue ensuite vers les extrémités jusqu'à ne laisser qu'une substance blanche de la nature de la craie dans la partie inférieure de la coque.

Le *blanc* d'un *œuf*, qui est devenu fécond est aussi doux & aussi exempt de corruption pendant tout le tems de l'incubation qu'il l'étoit lorsque la poule l'a rendu. *Ess. Med. d'Edimbourg*.

Boerhaave a fait quelques expériences sur le *blanc d'œuf* & sur la sérosité du sang, à dessein de faire voir le rapport qu'il y a entre ces deux substances. Je les insérerai ici parce qu'elles serviront à nous mettre au fait de plusieurs choses relatives, non-seulement au *blanc d'œuf*, mais encore aux effets de la chaleur sur les sucs nourriciers.

Expériences sur les blancs d'œufs, qui prouvent qu'ils ne sont ni alcalins ni acides, & qu'ils n'ont aucun caractere d'acrimonie.

Mettez quelques *blancs d'œufs* frais séparés de leur coques, de leurs membranes & de leurs jaunes dans des vaisseaux de verre bien nets. Après avoir mis dans chacun d'eux différens acides; agitez-les & mêlez-les parfaitement ensemble; il ne résultera aucune effervescence de ce mélange. Mettez dans un autre vaisseau où il y ait une partie de ces mêmes *blancs d'œufs*, un alcali fixe, & dans un autre un alcali volatil, on n'y appercevra aucun signe d'effervescence.

Si vous mettez des *blancs d'œufs* dans une cucurbite, &

que vous les distiliez à un feu de cent degrés, vous aurez une eau insipide qui ne contiendra aucune partie spiritueuse. Les *blancs d'œufs* étant appliqués sur l'œil ou sur des nerfs découverts, n'y causent pas la moindre douleur; ils affectent à peine les organes de l'odorat; appliqués sur la langue, ils sont tout-à-fait insipides & paroissent visqueux & gluans au toucher, sans la moindre marque d'activité.

REMARQUE.

Il suit de cette expérience, que le *blanc d'œuf* ne contient aucun acide ni aucun alcali, ni aucune partie formée par la combinaison de ces deux ensemble; mais que c'est un liquide visqueux, épais, sans activité, & tout-à-fait insipide. Il paroît néanmoins que c'est de ce fluide animal que se forme dans l'espace de vingt-un jours au moyen d'une chaleur de quatre-vingt-treize degrés, un poulet qui pese plus d'une once, quoique le germe auquel il doit sa formation pese à peine la centieme partie d'un grain. Nous avons donc dans le *blanc d'œuf* un fluide, qui par l'application des causes nécessaires, produit les fibres, les membranes, les vaisseaux, les visceres, les muscles, les os, les cartilages, toutes les parties tendineuses & ligamenteuses, les becs, les pattes, les plumes & toutes les humeurs renfermées dans ces parties. Ce liquide est cependant foible & inactif, dépouillé de toute partie acide alcaline ou spiritueuse & n'a aucune disposition à fermenter; & en effet s'il survenoit la moindre effervescence l'*œuf* se casseroit infailliblement. Il suit donc que toute la substance du poulet est composée de la matiere dont nous avons parlé, & nous voyons en même tems de quelle masse gluante & inactive toutes les parties solides & fluides du poulet, peuvent être formées. Cette substance n'est cependant plus propre à la production du poulet, pour peu que la chaleur soit un peu trop forte; car elle supporte à peine une chaleur de cent degrés; une chaleur trop foible ne lui est pas moins préjudiciable, & devient inutile lorsqu'elle est moindre de quatre-vingt degrés.

Malpighi a démontré que le *blanc d'œuf* n'est point un liquide également fluide dans toutes ses parties, comme la sérosité du sang qui circule dans les vaisseaux du corps; mais que c'est une substance composée de plusieurs sacs membraneux différens entre eux, & remplis du fluide qui leur est propre, de la même maniere à peu près que nous voyons que l'humeur vitrée de l'œil est formée. De-là ces especes de vagues concentriques au *sacculus colliquamenti*, au moyen desquels le suc nourricier étant insensiblement atténué, passe enfin dans l'amnios du poulet.

Expérience qui prouve l'analogie qu'il y a entre la sérosité du sang & le blanc d'œuf.

Si l'on tire du sang d'une jeune personne saine, pendant qu'elle est à jeun, & qu'on le laisse reposer dans un vaisseau bien net; il se séparera aussi-tôt de lui-même en deux parties, dont l'une est une matiere coagulée & rouge, & l'autre une sérosité claire, fluide & jaunâtre qui augmente toujours pendant un tems considérable, tant que la masse reste sans mouvement. Séparez cette sérosité le mieux qu'il vous sera possible, de la partie solide, & mettez-là dans différens vaisseaux. Versez sur l'une du vinaigre très-fort, sur une autre de l'esprit de sel, sur la troisieme de l'esprit de nitre, & sur la quatrieme de l'huile de vitriol, il ne résultera aucune effervescence de tous ces différens mélanges.

Ajoutez à une portion de cette sérosité un alcali fixe, & un alcali volatil à un autre, ces deux mélanges demeureront dans le même état, sans la moindre apparence de bouillonnement.

Cette sérosité a un gout laiteux, qui ne tire que très-peu sur le salé; elle répand une odeur desagréable, mais qui n'est ni acre ni extremement active. Si l'on en met une goutte chaude dans l'œil, elle n'y cause aucune sensation douloureuse, mais elle est un des plus prompts lénitifs que l'on connoisse dans les inflammations & les blessures de cette partie. Lorsqu'on l'applique sur les nerfs qui sont à découvert dans les ulceres ou dans les blessures, on la sent à peine.

REMARQUE.

Cette sérosité est douce & sans activité, & paroît approcher beaucoup de la nature du *blanc d'œuf*; elle donne la nourriture à toutes les parties du corps humain, de même que l'autre contribue à la formation de toutes celles du poulet.

Expériences sur le blanc d'œuf *avec de l'eau chaude.*

Si l'on expose un *œuf* à une chaleur continue de quatre-vingt degrés, le *blanc* perd aussi-tôt sa ténacité & devient si subtil, qu'il pénetre & passe à travers le sommet de l'*œuf*, où les membranes étant détachées de la coque s'affaisent sur le jaune, & laissent un grand vuide. L'autre partie du blanc se dissout en même tems, devient claire & séreuse, ne se durcit plus ensuite à la chaleur de l'eau bouillante, mais devient fétide, putride, extremement acre, & détruit le tissu & la liaison des parties du poulet.

Le *blanc d'un œuf frais* mis dans de l'eau échauffée jusqu'à cent soixante degrés, perd sa tempérance, devient blanc & opaque, & se convertit en une masse épaisse qui se fend aisément. Si vous mettez un peu de *blanc d'œuf* dans de l'eau bouillante, il se coagulera d'une maniere surprenante, même pendant l'agitation du fluide qui le pousse de côté & d'autre. Enfin si vous mettez un *œuf* entier dans de l'eau aussi bouillante, il s'y durcira de la même maniere. Il paroît par-là, que cette coagulation n'est point causée par la perte du liquide du *blanc d'œuf*, que la chaleur a dissipé, mais par la seule action du feu, car cela arrive dans le milieu même de l'eau. Si vous mettez ce même *blanc* dans une grande quantité d'eau froide, il s'endurcira & se séparera de l'eau dès qu'elle sera prête à bouillir.

Si vous faites bouillir un *œuf* jusqu'à ce qu'il soit bien dur, & qu'après avoir séparé avec soin le blanc des membranes, du jaune & du *sacculus colliquamenti*, vous le mettiez sur un bassin vernissé; il commence à suer peu à peu, & se résout en une liqueur aqueuse subtile qui dissout la myrrhe & d'autres corps encore plus difficiles à dissoudre.

REMARQUE.

Nous apprenons de cette expérience quel est l'effet que produit en très-peu de tems la chaleur sur la matiere, dont toutes les parties animales, sans en excepter aucune, peuvent être formées; l'on voit ici qu'un certain degré de chaleur la dissout, qu'un plus grand la coagule & qu'un moindre la résout de nouveau après quelle a été coagulée.

Tous ces effets ne proviennent que des degrés déterminés de chaleur, à laquelle il faut nécessairement avoir toujours égard pour être convaincu de la certitude de ce que nous avançons. Il est même facile de s'assurer qu'une chaleur de plus de deux cens vingt-quatre degrés est capable d'atténuer & de dissoudre cette coagulation qui a été causée par une moindre chaleur. Cela nous avertit qu'il est besoin d'agir avec beaucoup de circonspection, lorsqu'il s'agit de déterminer la force qu'a le feu de dissoudre ou de coaguler les humeurs & les sucs nourriciers, ou pour les atténuer, les corrompre, les épaissir & les résoudre de nouveau.

Expériences sur la sérosité du sang avec de l'eau chaude.

Mettez la sérosité du sang dans de l'eau bouillante bien nette, elle blanchit aussi-tôt, & il se forme une

espece de coagulation au milieu de l'eau. Cette propriété lui est commune avec le *blanc d'œuf*, mais on doit observer que ce dernier forme une coagulation beaucoup plus solide que la sérosité du sang.

REMARQUE.

Cette expérience rend sensibles les effets de la chaleur sur la sérosité du sang ; elle nous apprend la maniere dont l'eau bouillante agit sur les humeurs, & brûle les parties des corps vivans. Il est évident encore que les parties salines ni les huiles du sang, ne deviennent point volatiles par ce moyen.

Examen de la sérosité du sang par le moyen du feu.

Mettez une certaine quantité de sérosité du sang dans un vaisseau, & exposez-là à une chaleur graduée du feu. Lorsqu'elle commencera à fumer, sa partie qui touche le vaisseau deviendra d'un blanc opaque & se coagulera. Continuez le feu & toute la sérosité se durcira à la fin & se convertira en une masse blanche, tenace, opaque & facile à diviser, ondée dans le milieu de sa surface, solide, d'une saveur approchante du lait, comme celle du *blanc d'œuf* cuit dans l'eau, & presque sans aucune odeur : si l'on expose cette masse à l'air, il en sortira peu à peu une liqueur aqueuse fort claire, tout de même que cela arrive au *blanc d'œuf* cuit. Si la coagulation se fait au moyen d'un degré de feu convenable, c'est-à-dire, ni trop fort, ni trop foible, la sérosité s'endurcira sans repandre aucune odeur empireumatique, sans laisser échapper aucun sel & sans la moindre apparence d'alcali. Lorsqu'elle est une fois consolidée de cette sorte, on a peine à la résoudre de nouveau, quelque moyen dont on se serve pour cet effet.

REMARQUE.

On voit par là qu'une chaleur qui n'est pas beaucoup au-dessus de cent degrés, suffit pour réduire toutes les humeurs de notre corps en une masse incapable de circuler dans les vaisseaux. Le corps humain ne sauroit donc supporter une chaleur d'un peu plus de cent degrés, de quelque cause qu'elle vienne, parce qu'elle arrêteroit entierement la circulation des humeurs, & causeroit la mort par une suite nécessaire. Les effets d'une pareille chaleur se font d'abord sentir dans la tête & dans les poumons, à cause qu'elle suspend & arrête les actions qui leur sont propres.

Examen du blanc d'œuf *au moyen de l'alcohol.*

Mettez du *blanc d'œuf* dans un vaisseau transparent, & versez dessus de l'esprit de vin extremement pur, en observant de le faire couler doucement le long du vaisseau, pour voir distinctement celle des parties de la surface du *blanc d'œuf* qui se coagulent à mesure que l'alcohol les touche, tandis que la partie inférieure conserve sa liquidité & sa transparence. Si vous agitez légerement ce mélange, la coagulation augmentera, & le *blanc* se figera entierement quand le mélange sera parfait. Si l'on fait chauffer l'esprit de vin avant que de faire l'expérience, la coagulation sera beaucoup plus forte, & la même chose arrivera si l'on agite le *blanc d'œuf* & l'alcohol avec rapidité, car la chaleur & le mouvement hâteront la coagulation.

REMARQUE.

Il suit de là que les esprits des végétaux qui sont très-purs, coagulent la matiere qui est la base de la nutrition ; & en effet elle devient en un instant incapable de servir à cet usage. L'alcohol empêche cependant la corruption du *blanc d'œuf*. Quel penchant n'a donc point la matiere nourriciere des animaux à se coaguler ? Quels effets ne doit point produire sur eux la trop grande dépuration de certains corps ? Le vin se mêle & s'unit avec le *blanc d'œuf* ; l'alcohol qu'on en retire se coagule avec le *blanc* qui est déja coagulé ; & cependant l'alcohol délayé avec une assez petite quantité d'eau ne le coagule point.

Examen de la sérosité du sang par le moyen de l'alcohol.

Mettez de la sérosité dans un vaisseau transparent & versez dessus de l'esprit de vin froid bien pur, & aussi-tôt les parties de la sérosité qu'il touchera deviendront troubles, blanches & opaques. Il arrivera la même chose si vous les agitez ensembles, le tout se coagulera, quoique moins fortement que le *blanc d'œuf*, & les parties seront moins adhérentes les unes aux autres. Si l'on fait chauffer l'alcohol, la coagulation sera beaucoup plus forte. La sérosité qui est coagulée de cette sorte, ne se corrompt pas aisément & se conserve plusieurs années sans recevoir la moindre altération.

REMARQUE.

Cette expérience nous fait voir de plus en plus le rapport qu'il y a entre la sérosité de notre sang & le *blanc d'œuf*, puisque l'alcohol a la vertu de les coaguler l'une & l'autre. Si l'alcohol ne convertit point la sérosité en une masse aussi compacte que celle du *blanc d'œuf*, on doit en attribuer la cause à la solidité naturelle de ce dernier. Car le *blanc* qui contient toute la matiere qui sert de nourriture au poulet pendant tout le tems qu'il est enfermé dans la coque, ne contient rien de putride & n'est pas beaucoup délayé, au lieu que la sérosité du sang contient des particules urineuses & une grande quantité d'eau, mais l'alcohol délayé avec de l'eau ne condense point la sérosité ni même le *blanc d'œuf*. Ceci peut servir à nous faire connoître l'efficacité de l'alcohol pur sur notre sang, car il le condense comme le feu, & le garantit de la corruption à laquelle il est naturellement enclin. Ses propriétés le rendent un des styptiques les plus prompts dont nous ayons connoissance ; car outre qu'il empêche la corruption, il produit une escarre, mince à la vérité, mais très-solide. Si l'on applique une compresse trempée dans un alcohol bouillant, sur une plaie, & qu'après l'avoir couverte avec un morceau de vessie de cochon imbibée d'huile, on assure le tout avec un bandage convenable, l'hémorrhagie cessera sur le champ. On peut laisser l'appareil pendant trois jours, car les vaisseaux qui ne sont pas d'un diametre trop considérable, se réunissent ordinairement dans cet intervalle, étant extremement contractés & consolidés au moyen de l'alcohol. L'alcohol coagule tous nos fluides, rend la réunion des parties fibreuses plus solide, & garantit toutes nos humeurs de la corruption à laquelle elles tendent naturellement. Samuel Cabellius nous a laissé, *Eph. Germ. Dec. 3. An. 5. & 6. p. 495.* un exemple fameux d'une jambe entierement sphacelée, que l'on garantit pendant six mois de l'extirpation, sans que la corruption augmentât, avec de l'esprit de térébenthine & de l'esprit alcoholisé de genievre : mais les parties du corps qui sont composées de vaisseaux extremement déliés, se durcissent aussi-tôt dans l'alcohol avec les humeurs qu'elles contiennent. Il n'est donc pas surprenant que ceux qui usent trop fréquemment de cet alcohol, soient sujets à des maladies de nerfs si terribles & à des polypes dans le sang, quoiqu'ils aient soin de le délayer un peu.

Distillation du blanc d'œuf.

Prenez des *blancs d'œufs* cuits, coupés par morceaux, mettez-les dans une cucurbite de verre, adaptez-

y un alambic & un récipient. Mettez toute la cucurbite dans un bain-marie que vous échaufferez par degrés jusqu'à ébullition. Il sortira par gouttes une eau pure. Continuez le même feu jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de cette liqueur. Cette eau n'est ni huileuse, ni salée, ni spiritueuse, elle est transparente, insipide, sans odeur, excepté vers la fin qu'elle est un peu amere & empyreumatique. Elle n'est ni acide ni alcaline, il ne reste au fond que très-peu d'une masse jaune, comme de l'or, & transparente comme un verre coloré. Au reste, ces fragmens sont durs, solides, fragiles, d'un gout & d'une odeur empyreumatique. Voilà la premiere production du *blanc d'œuf*.

Mettez le résidu de la premiere distilation dans une cornue de verre, dont il ne faut remplir que le tiers. Exposez la au feu de sable, après y avoir adapté un grand récipient. Lutez les jointures, & distilez en augmentant le feu par degrés; il s'élevera un esprit gras huileux, & en même tems un sel volatil concret, qui s'attachera de toutes parts aux parois du récipient, & enfin une huile noire & épaisse comme la poix. Alors quand cette huile vient à s'élever par la violence du feu, le charbon qui est dans le fond étroitement uni avec la derniere huile ténace, se raréfie & monte jusqu'au cou de la cornue; ensorte que si elle étoit trop remplie, elle pourroit se rompre, non sans péril pour celui qui fait l'expérience. Il faut continuer l'opération jusqu'à ce que rien ne sorte. Cet esprit huileux, gras, est fort alcali, comme il paroît par l'effervescence violente qui survient lorsqu'on le mêle avec un acide. Lorsqu'on le rectifie il se résout en sel alcali volatil, en huile & en eau insipide & fétide. Le sel qui est attaché aux parois est parfaitement alcali, très-acre, huileux & volatil, & la derniere huile est acre, caustique & d'une puanteur extraordinaire. La terre qui reste dans la cornue est très-noire, brillante, poreuse & friable, & a une odeur fétide & un gout d'amertume que lui communique l'huile empyreumatique avec laquelle elle est unie. Si on la calcine, elle ne laisse qu'un peu de terre fixe, blanche, insipide, sans odeur, dont on ne peut tirer aucun sel, mais seulement une poudre extrémement subtile.

REMARQUE.

Il paroît par-là que le *blanc d'œuf* contient une grande quantité d'eau sans la moindre portion d'alcali qui puisse s'élever, même à une chaleur de deux cens douze degrés. C'est pourquoi la matiere qui se convertit en un alcali volatil au moyen d'un plus grand degré de chaleur, ne devient ni alcaline, ni volatile à une chaleur de deux cens douze degrés, quelque considérable qu'elle soit. On peut donc conclurre de-là qu'il ne contient naturellement aucun sel volatil; car on donne dans la Chymie le nom de sel volatil à celui qui l'est plus que l'eau, & qui s'éleve à un moindre degré de chaleur. On n'y découvre aucun esprit qui s'éleve, ni aucune huile qui se sépare au moyen de la chaleur de l'eau bouillante; le résidu n'est pas même si altéré par l'action du feu, après que les parties aqueuses se sont évaporées, qu'il paroisse contenir la moindre portion de sel : mais les parties les plus liquides étant dissipées, il acquiert de lui-même l'apparence d'un verre fragile. Nous apprenons donc de cette expérience que l'on peut tirer un sel volatil du *blanc d'œuf*, mais qu'il n'y existe point naturellement sous cette forme; car lorsque ce sel est séparé du reste de la masse & qu'il est devenu volatil au moyen d'un degré de feu convenable, il s'éleve à une chaleur de soixante degrés, quoiqu'il ne pût point le faire auparavant à une de trois cens. Cette volatilité n'est donc point naturelle au sel du *blanc d'œuf*, mais elle lui est communiquée par le feu; & cela est encore vrai à l'égard de sa qualité alcaline. La facilité avec laquelle l'eau se sépare des parties les plus fixes du *blanc d'œuf*, sert à nous convaincre de l'union étroite qu'il y a entre elles & l'huile : on voit encore que le charbon animal ne se dépouille jamais entierement de son huile, lorsqu'il est enfermé dans un vaisseau, mais qu'elle est si étroitement unie aux principes terrestres, qu'aucun feu ne sauroit détruire leur union, à moins que ce ne soit un feu ouvert. Ce que nous venons de dire suffit pour nous donner une juste idée de ce qui concerne le *blanc d'œuf*, qui sert à la production de toutes les parties de l'animal.

Putréfaction du blanc d'œuf.

Une chaleur de soixante & dix degrés ou plus atténue, dissout & corrompt en peu de jours les *œufs* frais, & on ne peut les durcir alors dans l'eau bouillante. Cette putréfaction se fait plus promptement dans les *œufs* fécondés que dans ceux qui ne le sont point, car dans ceux-ci la plus grande partie de l'humidité s'exhale, & la coque ne se trouve remplie à la fin que d'air & de vent. Si vous continuez à garder les *œufs* ou leurs blancs dans le même degré de chaleur, toutes les parties venant à se corrompre & à s'alkaliser, fermentent avec les acides, & la premiere chose qui s'en éleve dans la distilation est un esprit & un sel alcali, semblable à celui que l'on tire de l'urine corrompue. Si l'on fait corrompre le *blanc* à l'air, il devient presque entierement volatil & s'évapore à mesure que la putréfaction augmente. Dans toutes ces expériences il ne s'engendre jamais la moindre portion d'acide.

REMARQUES.

L'*œuf* corrompu au point d'acquérir une nature alcaline produit des effets extraordinaires dans le corps humain, quelque petite que soit sa quantité. Il cause des nausées, des frissons, des inquiétudes, le vomissement, la diarrhée, des tranchées, il enflamme la bile, il excite la chaleur, la soif, & la fievre. Les seules exhalaisons corrompues qui s'en élevent, causent le frisson, le dégout & le vertige, & dissolvent les humeurs du corps avec autant de force que le venin pestilentiel.

Voilà quelle est la nature de la matiere qui approche de l'état où elle doit être pour se transformer en toutes les parties du corps animal. Le repos seul joint au degré de chaleur dont nous avons parlé, produit dans cette substance toutes les qualités que nous venons de spécifier.

Il n'est pas difficile maintenant de connoître la cause de la corruption & de l'altération à laquelle elle est naturellement sujette. Mais ce quil y a de plus surprenant est que si on met digerer un *œuf* fécondé dans un lieu convenable à une chaleur de quatre-vingt-douze degrés, les parties que la chaleur a altérées & atténuées servent pendant vingt-un jour de nourriture à un poulet dans lequel on n'apperçoit rien d'alcalin, de fétide ou de putride. Les Medecins peuvent observer ici quelques phénomenes surprenans; car au moyen du repos & d'un certain degré de chaleur, une substance qui étoit épaisse, tenace, sans odeur, insipide & extremement laiteuse, devient claire, liquide, fétide, d'un gout acre & insupportable, caustique & extremement alcaline quoiqu'elle ne le fût point auparavant; l'huile qu'elle contient perd sa douceur & se corrompt On ne fait ces expériences que sur le *blanc d'œuf* dont on sépare avec soin toutes les autres parties, parce qu'il est le seul qui serve de nourriture à l'embryon, le reste ne servant qu'à le préparer, afin qu'après avoir subi les changemens convenables il puisse s'unir à l'embryon du poulet, & contribuer à sa perfection.

Putréfaction de la sérosité du sang.

La sérosité du sang exposée dans un vaisseau de verre fort haut, à une chaleur de soixante & dix degrés, devient plus claire d'heure en heure, de sorte qu'au bout de trois ou quatre jours elle est entierement dissoute & corrompue. Elle devient aussi extremement fétide, & répand une puanteur cadavéreuse quoiqu'elle n'eût auparavant aucune odeur; d'insipide qu'elle étoit, elle aquiert un gout rance, acre, détestable, & si on la garde pendant quelques jours, en conservant le même degré de chaleur, elle devient alcaline, putride & fermente avec les acides. Etant distilée en cet état, elle donne un sel volatil alcali, de même que le *blanc d'œuf*.

REMARQUES.

On voit par cette expérience que la sérosité du sang devient d'elle-même plus liquide au moyen du repos & du degré de chaleur dont nous avons parlé. Lors donc qu'elle s'arrête dans les vaisseaux obstrués d'une personne malade, elle se dissout d'elle-même avec le tems au moyen d'une chaleur modérée, & dégage souvent les vaisseaux qu'elle avoit obstrués. Il s'ensuit donc que dans les maladies aiguës inflammatoires, lorsque le corps est réduit à une chaleur modérée, la matiere qui cause l'obstruction devient en peu de jours capable de circuler dans les vaisseaux, comme on l'observe tous les jours dans la pratique. Nonobstant tous les changemens que la sérosité éprouve dans ces expériences, elle ne s'aigrit jamais, quoique plusieurs Auteurs fameux prétendent le contraire, mais elle se corrompt. On n'a même jamais pu appercevoir le moindre signe de fermentation, quelques moyens qu'on ait employés pour l'occasionner, & tout s'est reduit à une purréfaction déterminée. Il faut cependant avouer qu'en se putréfiant elle se raréfie & qu'elle laisse échapper un air élastique: mais il s'en faut de beaucoup que ce soit un air occasionné par la fermentation, c'est la dissolution qui le dégage. Les esprits qui résultent de cette putréfaction sont des esprits putrides d'une espéce particuliere, volatils & capables de s'enflammer. Car il est arrivé quelquefois que des excrémens enfoncés dans des lieux où ils étoient fort pressés, ont fermenté avec violence & laissé échapper en même-tems une vapeur extremement fétide, qui a pris feu à l'approche d'une chandelle allumée.

La même cause a souvent excité autour du bas-ventre des cadavres une chaleur & une raréfaction qui n'étoit pas à la vérité fort considérable. Ce que nous venons de dire prouve la facilité qu'ont les humeurs animales à se corrompre lorsqu'elles séjournent dans leurs vaisseaux ou dans les cavités du corps. On peut cependant prévenir cette putréfaction, au moyen des substances acides, salines & spiritueuses.

Les expériences précédentes qui paroissent avoir été faites avec beaucoup de jugement & d'exactitude, prouvent qu'il y a un très-grand rapport entre le *blanc d'œuf* & la sérosité du sang. Bien plus, comme le *blanc d'œuf* contient tout ce qui est nécessaire à la nutrition & au développement du corps animal, sans qu'il ait besoin d'être digéré par l'estomac, il doit nécessairement être des alimens le plus convenable dans les maladies lorsque les organes de la digestion sont relâchés & affoiblis, que les fibres de tout le corps sont privées de la tension & de l'élasticité qui leur est nécessaire, & qu'il est besoin d'employer des restanrans: mais pour qu'il produise tous les bons effets qu'on en attend, il doit être frais, cru, chaud par lui-même & non par une chaleur empruntée, car la chaleur, comme il paroît par les expériences précédentes, le rend impropre à la nutrition; la chaleur naturelle du corps étant plus que suffisante pour le faire passer dans les parties qui ont besoin de nourriture.

On doit le donner dans des parties égales d'eau & de lait, dans du bouillon, ou le prendre seul après l'avoir séparé du jaune.

Les anciens Medecins l'employoient à plusieurs usages, comme il paroît par ce qui suit.

Le *blanc d'œuf* cru, rafraîchit, resserre les pores, appaise les inflammations des yeux, prévient les pustules que causent les brûlures lorsqu'on a soin d'en oindre la partie sans délai. Il garantit le visage du hâle; appliqué sur le front avec de l'encens en forme d'*anacolleme*, il arrête les fluxions; mêlé avec du vin, du miel & de l'huile rosat, & appliqué sur les yeux avec de la laine, il en appaise l'inflammation. Il est bon contre la morsure du serpent Hæmorrhoïs étant avallé crud. Quand on le prend après l'avoir exposé au plus petit degré de chaleur, il est très-efficace dans les inflammations de la vessie, les ulceres des reins, la roideur de la trachée artere, le vomissement de sang & les fluxions qui tombent sur la poitrine. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 155.

Le *blanc d'œuf* a une qualité rafraîchissante, astringente & agglutinante.

On l'employe souvent pour dissiper la rougeur des yeux, pour consolider les plaies étant mêlé avec du bol ordinaire, & dans les fractures. On s'en sert encore dans les anacollemes. Voyez *Anacollema*.

Hippocrate ordonne trois ou quatre *blancs d'œufs* dans les fievres, à dessein de rafraîchir & de chasser la matiere morbifique.

Le *jaune d'œuf* a une qualité anodine, maturative, digestive & laxative, ce qui fait qu'on l'employe souvent dans les lavemens. On le mêle avec un peu de sel, & après l'avoir enfermé dans une coquille de noix, on l'applique sur le nombril des enfans pour leur tenir le ventre libre.

On en compose une boisson dont les femmes d'Allemagne usent ordinairement pendant leurs couches; elles l'appellent *Seiff*. On la prépare comme il suit.

Prenez *trois ou quatre jaunes d'œufs,*
Une mesure d'eau,
Et demi mesure de vin (plus ou moins.)

Faites les bien bouillir ensemble, & faites-en usage. SCHRODER, *Pharmacop. Med. Chy.*

Sydenham ordonne le *blanc d'œuf* comme un excellent gargarisme dans l'esquinancie, de la maniere suivante.

Prenez *de l'eau distilée de Plantain,*
de roses rouges,
& de frai de grenouilles, } *trois onces.*
trois blancs d'œufs battus,
sucre blanc, trois dragmes.

Mêlez ces drogues ensemble pour un gargarisme.

ALBUMOR. On employe quelquefois ce mot pour signifier la même chose qu'*Albumen*. Le *blanc d'œuf*.

ALBURNUM. Le blanc de l'arbre ou la partie la plus tendre qui touche l'écorce. Les ouvriers l'appellent aubour ou aubier pour le distinguer du cœur qui est plus dur & d'une couleur plus foncée.

ALBURNUS AUSONII, *Albe* ou *Albette*, est un petit poisson de riviere qui ressemble à l'ancbois; sa tête est petite, ses yeux sont grands à proportion & rouges, son dos est verdâtre, son ventre blanc, avec deux lignes aux côtés.

Il passe pour apéritif. LEMERY, *des Drogues.*

Ce poisson est fort commun, & il en est parlé dans *Aldrovandi.*

ALBUS, espece de poisson très-commun dont il est parlé dans Aldrovandi & dans Gesner. Sa chair est dure & difficile à digérer. Gesner l'appelle *Capito Lacustris.*

ALBUS FLUOR, ou *Fluxus.* Voyez *Fluor Albus.*

ALC

ALCADP, *Encre blanche.* Ruland. Johnson l'appelle *Alcady.*

ALCAFIEL, *Antimoine.* Ruland.

ALCAHEST, est un nom arbitraire qui n'est dirivé d'aucune langue, & que Paracelse a forgé pour exprimer, à ce que prétend Van-Helmont, un menstrue ou dissolvant universel. Comme la découverte d'un tel dissolvant ne peut être que d'une utilité infinie dans la Medecine, il est à propos d'examiner les sentimens des Auteurs qui en ont écrit: mais je suis fâché de dire d'avance que nous ignorons entierement sa nature, & que tout ce qu'ils avancent sur ce sujet ne dissipe point les ténebres dans lesquelles nous sommes.

Après que Van-Helmont eut publié ses ouvrages, les Chymistes commencerent à apprendre l'histoire d'un menstrue universel, que l'on prétend que Paracelse possédoit, & auquel il donnoit le nom mystérieux & énigmatique d'*Alcahest*, ne s'éloignant point en cela de son obscurité ordinaire. S'il étoit vrai, comme nous en assure Van-Helmont, que l'on possédât un pareil secret, on devroit le regarder comme le plus grand présent que Dieu ait jamais fait aux hommes, soit que l'on ait égard à la Chymie ou à tel autre Art que ce soit; on devroit même le préférer à la pierre philosophale, puisque nous aurions, en le possédant, l'instrument le plus assuré pour obtenir la santé & les richesses. M. Boyle, après des recherches infinies, a nié l'existence d'un pareil menstrue, bien loin de prétendre connoître sa nature. Cependant beaucoup d'habiles Chymistes se sont si fort fiés à l'autorité de Van-Helmont, qu'ils en parlent comme d'une chose dont il avoit connoissance. Des Imposteurs en ont pris occasion de séduire & de tromper ceux qui sont curieux de pareils secrets: mais les personnes sensées ont toujours suspendu leur jugement & n'ont rien osé decider sur cette matiere; c'est ce qui m'engage à recueillir ce que les Auteurs ont écrit sur ce menstrue, pour que le Lecteur soit au fait du sentiment de ceux qui prétendent avoir possédé ce secret & en avoir fait usage. Van-Helmont est le seul Auteur où ils aient puisé ce qu'ils ont écrit sur ce sujet, & l'on n'eût jamais soupçonné que Paracelse eût caché de si grands mysteres sous le nom extraordinaire d'*Alcahest*, si Van-Helmont ne nous en eût instruit. Comme j'ignore entierement ce secret alchymique, je ne puis faire autre chose qu'examiner avec soin & comparer fidelement les passages des Auteurs qui ont parlé de ce menstrue, pour éviter au Lecteur le soin d'une pareille recherche. S'il est vrai qu'ils en aient eu connoissance & qu'ils aient voulu en faire part à ceux qui liront leurs Ouvrages, je ne connois point de moyen plus sûr de s'en instruire que celui que je viens d'indiquer. Par ce moyen, au moins, ceux qui ont dessein de chercher ce merveilleux dissolvant, connoîtront la matiere dont ils doivent faire usage, les instrumens qu'ils ont besoin d'employer dans leurs opérations, & la maniere dont ils doivent procéder pour ne point perdre leur peine & leur argent: ils auront de plus l'avantage de n'être plus exposés à être séduits par les artifices des fourbes, dont l'impudence est tous les jours funeste aux crédules; car il n'y a personne qui ne puisse, étant instruit de la doctrine de Paracelse & de Van-Helmont, découvrir leur fourberie & la fausseté de leurs prétentions.

Commençons d'abord par examiner le nom *Alcahest.* Ce terme n'a jamais été en usage avant Paracelse, même parmi les Chymistes: autant que j'ai été capable de le découvrir, il ne l'a employé qu'une seule fois dans son Traité *de Viribus Membrorum*, Lib. II. cap. 6. où l'on trouve ce qui suit: « La liqueur *alcahest* est d'une efficacité surprenante pour fortifier, rétablir & conserver le foie, & pour prévenir l'hydropisie & toutes les autres maladies qui ont leurs siéges dans cette partie. Le procédé pour sa préparation est de la résoudre après l'avoir coagulée, & de la coaguler de nouveau sous la forme dont on fait la transmutation; suivant le procédé qu'on employe pour coaguler & pour résoudre. Ce qui se sépare de cette coagulation devient un remede pour le foie, supérieur à tous les autres; desorte que si cette partie venoit à être brûlée, ou détruite, ce remede la remplaceroit comme si elle n'avoit jamais manqué. Ceux qui s'appliquent à la Médecine doivent faire tous leurs efforts pour posséder la préparation de l'*alcahest*, s'ils veulent prévenir les maladies qui proviennent du foie ». On voit que Paracelse n'a jamais employé ce mot plus de deux fois, & cela dans ce passage seulement; car je n'ai point trouvé qu'il ait fait mention de rien de semblable ni devant ni après, quelque soin que j'aie donné à la lecture de ses ouvrages. Personne n'auroit jamais eu connoissance de ce grand secret si Van-Helmont n'eût ajouté son interpretation à ce que Paracelse en dit.

Voyons maintenant d'où ce mot peut être dérivé. Comme il est assez ordinaire à Paracelse de déguiser les mots les plus communs en transposant les lettres dont ils sont composés, on a cru qu'il pouvoit fort bien avoir fait la même chose à l'égard de celui-ci; il lui arrive aussi souvent de former des mots extraordinaires, en joignant ensemble les commencemens de plusieurs autres. On a des exemples de ces deux singularités, lorsqu'il ordonne d'employer le tartre pour dissoudre & chasser les viscosités qui se sont amassées dans la rate, il dit, *prenez du sutratar, Lib. XI. De Virib. Membr. c.* 7. lorsqu'il ordonne le safran, que les Chymistes appellent, à cause de sa couleur dorée, *Aroma Philosophorum*, pour les maladies des reins, il dit, *l'on guérit ces maladies avec l'Aroph; Lib. XI. De Virib. Membr. cap.* 10. quelques-uns ont conclu de-là qu'*Alcahest* signifie *Alcali est. Rolfinc. Eph. Germ. D.* 12. *Ann.* 6. 7. Ruland, dans son Lexicon, & Glauber ont cru que la base de ce remede étoit toujours un alcali soûlé de son propre acide; d'autres ont prétendu qu'il a été appellé *alcahest*, c'est-à-dire, *saltzgeist*, dans la pensée que si l'*alcahest* est le même que le *circulé*, il devoit être fait avec le sel marin coagulé, résout & coagulé en la forme dont la transmutation a été faite; mais d'autres ont soupçonné qu'*alcahest* étoit la même chose qu'*algeist*, c'est-à-dire, un esprit parfaitement pur & simple, fondés sur la nature des procédés; enfin, c'est l'opinion de Faber que l'*alcahest* est un esprit pur, mercuriel & métallique si étroitement uni avec son corps que leur union ne forme plus qu'une seule substance, qui est indivisible & indestructible. *Eph. Germ. D.* 11. *Ann.* 8. *App.* 3. Voilà tout ce que l'on peut apprendre de l'étymologie de ce nom. Voyons si en comparant les expressions les unes aux autres, nous pourrons savoir quelque chose de plus sur ce sujet. Paracelse ne nous a laissé aucun nom synonime, mais Van-Velmont en a un grand nombre que nous allons examiner. Nous n'avons d'autre autorité à alléguer que celle de Van-Helmont, qui assure que ce secret lui a été communiqué.

Pour rendre la doctrine de Van-Helmont sur l'*alcahest* aussi intelligible qu'il est possible, je rapporterai les principaux passages de cet Auteur qui y ont rapport, auxquels je joindrai le sentiment de Boerhaave en forme de commentaire.

« Je connois une eau, dont je ne trouve point à propos de donner la composition, qui change tous les végétaux en une liqueur que l'on peut distiler, sans qu'il reste les moindres féces au fond du vaisseau s'il est de verre. Cette liqueur étant distilée avec l'addition d'un alcali, se convertit en une eau élémentaire insipide. » Helmont *Complexionum atque Mistionum elementalium Figmentum. sect.* 27.

« Je mis une égale quantité de charbon de chêne & d'une certaine eau, dans un vaisseau scellé hermetiquement; au bout de trois jours tout le charbon se convertit, par la chaleur du bain marie, en deux li-

» queurs transparentes, différentes par leur couleur & » leur pesanteur, qui étant distilées à un feu de sable » de deux degrés, le fond de la cucurbite demeura » aussi net que si elle n'eût jamais servi ; les deux li» queurs s'éleverent toutes deux au bain de sable, don» nant le même poids que la masse de charbon : mais » la liqueur dissolvante resta au fond du vaisseau sans » rien perdre de ses vertus ni de son poids. Les deux » liqueurs, mêlées avec une petite quantité de craie, » s'éleverent par une troisieme distilation, sans avoir » presque rien perdu de leur premier poids, & avec » toutes les qualités de l'eau de pluie. De-là vient » que le *gas* du charbon, qui ne sauroit s'exhaler, à » moins que le vaisseau ne soit ouvert & extremement » échauffé, ne differe point de l'eau pure ; car la pro» priété séminale du composé qui reste dans le *gas*, » périt avec le tems & par le froid, & le *gas* se con» vertit en eau, à laquelle il doit son origine. » Helmont. *Ibid. Sect.* 29.

» Etant un jour extremement fatigué, comme je cherchois » une méthode pour faire retomber toutes mes afflic» tions sur la tête de Neron & de Tibere, je me sentis » tout d'un coup délassé & consolé, & tombant dans une » espece de sommeil, je me trouvai dans un Palais qui » surpassoit en beauté & en magnificence tous ceux dont » on a connoissance, & où étoit un throne exhaussé, en» vironné d'une lumiere divine. Celui qui étoit assis sur » le throne s'appelloit *Est*, & son marche-pié *nature*. » Le Portier s'appelloit *Intelligence*, & sans me dire un » seul mot, il me présenta un livre, *le choix de l'obscu-» rité*, qui avoit pour titre, *le bouton de rose qui n'est point* » *encore ouvert*. Et quoique le portier ne me parlât point, » comme je viens de le dire, je compris que je devois » le manger ; c'est ce que je fis. Il avoit une saveur aus» tere & terrestre, peu s'en fallut qu'il ne me restât au » gosier, & ce ne fut qu'avec beaucoup de tems & de » peine que je l'avalai. Cela fait, je crus avoir la tête » transparente ; il vint ensuite un autre esprit d'un ordre » supérieur, qui me présenta une coupe, dans laquelle » étoit écrit, en un seul mot, *ignis aqua*, nom simple, » unique, indéclinable, indivisible & immortel ». *Potestas Medicaminum. Sect.* 3.

« C'est l'*arbor vitæ*, le seul arbre de vie, qui peut réta» blir les forces qu'on a perdues, & conserver la vie » pendant un très-long-tems ; mais la difficulté de le » préparer consiste en ceci : que le bois de (*cetim*) doit » être résout, sans rien perdre de ses vertus, par une » chaleur égale à celle du Soleil de Mars, en son *Ens* » *Primum*. Ce sont ces qualités qui lui communiquent » la faculté fermentative de conserver, d'assaisonner » & de pénétrer dans nos premiers principes consti» tuans, & de s'insinuer à travers les organes, pour » se mêler & s'unir avec nos esprits naturels. La li» queur que l'on obtient par une pareille résolution a » toutes les vertus du cedre vital, avec sa propriété » séminale & celle de prolonger la vie ; car toute la » masse du bois se résout en une liqueur ; mais si on » la distile autrement, elle souffre un changement » & devient une nouvelle substance ; comme il paroît » suffisamment par l'eau-de-vie que l'on tire par la » distilation du froment ou de la lie de biere, & » par l'huile que l'on tire du bois & des olives par le » même moyen. Voici la maniere de faire cette pré» paration.

« *Faites* résoudre à petit feu, dans une cucurbite de ver» re bien fermée, des morceaux de bois de cetim, » avec un poids égal de liqueur *alcahest* ; au bout » d'une semaine vous trouverez tout le bois dis» sout & converti en une liqueur laitense ; au » bout de quinze jours il nagera sur la surface » deux sortes d'huiles, dont la quantité augmen» tera pendant un mois, & la séparation devien» dra plus sensible. Séparez l'huile de l'eau, dis» tilez l'eau au bain-marie, & la liqueur *alca-» hest* demeurera au fond, sans que son poids ait » diminué. Faites digérer l'eau & l'huile pendant » trois mois à un feu modéré, & toute l'huile ac» querra la nature du sel & se mêlera avec l'eau. C'est-là l'*ens primum cedri*. » Van-Helmont, *Arbor vitæ*.

« Le plus noble & le plus excellent de tous les sels, est » celui qui a acquis le plus haut degré de pureté & de » subtilité, il pénetre tous les corps & est la seule cho» se qui demeure immuable en agissant, & qui dissout » promptement toutes choses, en triomphant de la » matiere rébelle avec autant de facilité, que l'eau » chaude fond & volatilise la neige. Van-Helmont, *Potestas Medicaminum*.

« J'ai appris d'un théoreme spagyrique, que l'on peut » préparer une liqueur qui conservera toute seule les » simples & les mettra en tout tems à couvert des at» teintes de la corruption. Van-Helmont, *Pharmac. Sect.* 34.

« L'*alcahest* réduit tous les corps palpables qui sont ren» fermés dans l'Univers à leur premiere vie, sans souf» frir aucun changement & sans rien perdre de ses ver» tus. Il n'y a qu'une substance de même nature que » lui qui puisse le vaincre & l'altérer. Van-Helmont, *Ignota Actio Regiminis. Sect.* 11.

« On ne viendra jamais à bout de guérir la lepre, que par » le moyen de la liqueur *alcahest*, dont la préparation » est si longue & si laborieuse qu'un homme ne peut y » réussir, quelque habile qu'il soit dans son art, sans » une grace spéciale du Ciel : il faut un choix privilé» gié & des qualités extraordinaires, pour obtenir un » intermede aussi extraordinaire, qui pénetre égale» ment tous les corps sublunaires, sensitifs & privés » de sentiment, même jusqu'à la racine séminale & » & intrinseque *de l'ens primum*, & qui soumet toutes » choses & les change sans réaction de la part du corps » sur lequel il agit, & sans préjudice de l'agent, ce » qui fait qu'il est le même en nombre, en poids & en » activité après la millieme action ainsi qu'après la pre» miere. » Van-Helmont, *de Lithiasi, Sect.* 27. *de Febribus* 11.

« *Prenez* du *ludus* ou *cevilla* de Paracelse, & de la liqueur » *alcahest*, de chaque une pinte. Distilez ce mé» lange, & tout le *ludus* se convertira d'abord en » un sel que l'on recueillera dans un plat de verre » posé dans un lieu humide, sans aucun résidu ter» restre. La liqueur dans laquelle il se résoudra » chaude ensuite sera d'une couleur jaune, & étant her» métiquement bouchée, elle s'élevera en petites » bulles, en forme d'écume, qui surnagera com» me de la graisse verte fondue. »

« C'est l'*altholizoim correctum* de Paracelse & le fiel de la » terre. Mais ceux qui croyent pouvoir l'obtenir en y » ajoutant du salpêtre ou autre chose semblable, doi» vent savoir que de pareils sels, quoiqu'on les mêle » souvent & avec soin avec le *ludus*, n'empêcheront » point que les sels ne s'écoulent seuls, & ne laissent » la terre sur l'assiette en forme de lie. Mais le *ludus* » doit être entierement transformé en un sel volatil » teint, qui conserve son premier poids aussi-bien que » le *ludus*, & ce dernier retient les vertus minérales » que le Créateur lui a données. Cette opération est » extremement difficile, moins par rapport à la pré» paration du *ludus*, qu'à celle de l'*alcahest*. » Van-Helmont, *de Lithiasi, Sect.* 23.

» La liqueur *alcahest*, *l'ens primum salium*, *lili*, le pre» mier métal, le mercure diaphorétique, ou l'or ho» risontal, un de ceux-ci, tel qu'il puisse être, (car » tous ont une qualité également dissolvante) suffit pour » guérir toutes sortes de maladies. Van-Helmont, *Respondet author. Sect.* 1.

Voici qnels sont les secrets de Paracelse.

« 1. La teinture de *lilium* ; réduite d'un *electrum imma-» ture*, à un *vinum vitæ*, dont une partie est le premier

» métal, l'autre l'essence des membres.
» 2. Le mercure de vie, le descendant parfait de l'antimoine, qui guérit absolument toutes les maladies » des nerfs.
» 3. La teinture de *lilium*, qui est une préparation antimoniale, qui a les mêmes vertus que la précédente, » mais qui est plus foible.
» 4. Le mercure diaphorétique, qui est plus doux que le » miel, & qui fixé par le feu a toutes les propriétés du » soleil horisontal. Il fait tout ce que les Medecins & » les Chirurgiens peuvent souhaiter pour la guérison » des parties; mais il n'est pas aussi efficace, quant à » leur renouvellement, que les préparations précé- » dentes.
» 5. Son *alcahest*, cette liqueur immortelle, cette eau » résolutive, immuable, qui est au-dessus de tout.
» 6. Son sel circulé, qui réduit tous les corps palpables à » la liqueur de leurs composés.
» 7. L'élément du feu retiré du cuivre, l'élément ou lait » de perles; mais les essences des pierres précieuses & » des végétaux, sont fort inférieures aux précédentes.
» 8. Enfin les sels volatils possedent les mêmes propriétés que les plantes & quelques minéraux, mais n'ont » point l'efficacité des remedes universels. Le sel de » corail qui est le seul cathartique parmi eux, guérit » les ulceres des poumons, de la vessie, du larinx & des » reins par sa vertu purgative, & détruit souvent la » goutte.

» C'est du mercure ordinaire que l'on tire la liqueur *alcahest* par la distilation. Il reste au fond du vaisseau coa- » gulé & propre à être pulvérisé, sans que son poids » soit ni augmenté ni diminué. On doit cohober l'eau » des blancs d'œufs avec cette poudre, jusqu'à ce qu'el- » le ait acquis la couleur du corail. VAN-HELMONT, *Arcana Paracelsi*.

» Van-Helmont appelle l'*alcahest* simplement *eau* dans » le premier passage, & nous dit qu'il connoît une *eau* » dont il ne doit point découvrir la composition, par » le moyen de laquelle on peut convertir tous les végé- » taux en une liqueur que l'on peut distiler, sans qu'il » reste les moindres feces au fond de la cornue. » Il dit » de plus, « Qu'il mêla une égale quantité d'une certai- » ne *eau* & de charbons de chêne, & qu'il les mit en » digestion au bain-marie, dans une cornue de verre » scellée hermétiquement. »

Il l'appelle aussi une *eau épaisse*, car il dit, « Que dans le » second Livre des Macabées, Chapitre premier, il » est fait mention d'une eau épaisse, qui étoit un feu » perpétuel, & qui ne différoit peut-être pas de la sien- » ne. » Il l'appelle dans un autre endroit *eau dissolvante*, quand il dit, « La liqueur *alcahest* est une eau dis- » solvante immuable. » Mais il approche de plus en plus de la chose, lorsqu'il l'appelle en un seul mot (*ignis aqua*); car rapportant allégoriquement la maniere dont il en eut connoissance, il prétend, « Qu'il » reçut une bouteille sur laquelle étoit écrit *ignis aqua* » en un seul mot; nom parfaitement simple, unique, in- » déclinable, indivisible & immortel. » Il l'appelle encore rosée, *latex*, composée des plus petits atomes qui puissent exister dans la nature: mais il lui donne très-souvent le nom de liqueur, *liquor*. « On peut » connoître au moyen de la liqueur *alcahest* de Paracel- » se, combien chaque végétal contient de chaque lu- » minaire. » Il l'appelle aussi *liqueur* dissolvante. Il paroît par ce qu'on vient de dire, que cet *arcanum* avoit une forme liquide & étoit une espece d'eau. Dans un autre endroit il se sert des termes de *feu d'enfer* comme d'un synonime, car il dit expressement, « Le *feu d'en-* » *fer* est la liqueur *alcahest* de Paracelse; le sable pri- » mitif résiste à l'art & à la nature, & on ne peut le » changer par aucun moyen, si ce n'est par un feu d'en- » fer artificiel, dans lequel le sable se convertit en sel. » Supposé que Van-Helmont ait pris ce nom dans Paracelse, on peut savoir ce qu'étoit l'*alcahest*, à cause que Paracelse a écrit sur ce feu infernal.

Van-Helmont dit ensuite, « C'est un sel excellent & ad- » mirable qui est arrivé au plus haut point de pureté & » de subtilité qu'il soit possible dans la nature. » Il sem- » ble l'appeller pour cette raison *ens primum salium*, *sal circulatus*, & *sal circulatus Paracelsi*. Il en parle dans son Livre de *Renovatione & restauratione*. Si Van-Helmont a agi de bonne foi dans cette affaire; nous pouvons au moyen de ces termes synonimes & des Ouvrages de Paracelse, espérer de découvrir la nature de ce menstrue surprenant. Mais il est bon avant de passer plus avant, de considérer son origine. Premierement, « il n'existe point de lui-même dans la nature, car la » nature est ici en défaut. » Il assure dans le même endroit, « Que l'on peut convertir par art une partie de » la terre en eau »; mais il nie en même tems, « Que la » nature puisse le faire toute seule, à cause qu'elle ne » produit aucun agent capable de convertir de la terre » véritable en sel & en eau.

» Cet agent ne sauroit exister non plus sans le secours de » la Chymie, qui seule découvre une liqueur qui ne » peut recevoir aucune altération, étant réduite aux » plus petits atomes qui puissent exister dans la nature. » On ne doit point espérer d'y réussir par le secours de » la Chymie ordinaire, mais par celui de l'art des » Adeptes. Cet agent, comme il l'assure expressément, » est la derniere & la plus parfaite production de cette » Chymie sublime. Il dit enfin, la Chymie prépare un » dissolvant universel, comme le plus admirable de ses » effets. Il n'y a point dans cet art d'opération plus dif- » ficile que la préparation de l'*alcahest*, ni rien de plus » laborieux. La connoissance de cette opération ne peut » s'acquérir par la lecture ou la spéculation, mais par » une plénitude de savoir, comme l'on n'en est que » trop convaincu, ce qui fait que peu de personnes peu- » vent se flater d'en avoir connoissance. De-là vient » que la préparation de cette liqueur est au-dessus de » l'intelligence humaine, par sa difficulté & par la pa- » tience qu'elle exige: car quand même on seroit assez » versé dans la Chymie pour espérer de parvenir à la » connoître, à moins que le Tout-puissant n'y condui- » sît, on n'y arriveroit jamais; car celui qui possede ce » secret doit être choisi par un privilége particulier: » Dieu seul en est le dispensateur, pour des raisons » qui sont connues aux Adeptes. »

Il paroît par ce que nous dit Van-Helmont de l'origine de l'*alcahest*, combien ceux-là se trompent, qui s'imaginent follement de pouvoir le préparer sans peine. Rien ne découvre mieux leur ignorance & leur mauvaise foi, que ce procédé. Les espérances dont ils nous flatent ne doivent point non plus nous séduire, car Van-Helmont fait voir la fausseté de leurs promesses, en avançant ouvertement, « Que comme il n'y a dans » toute la nature qu'un seul feu, (*Vulcanus ardens*) *un* » *feu ardent*, de même il ne peut y avoir qu'une seule » liqueur qui puisse dissoudre tous les corps & les ré- » duire à leurs premiers principes, comme les Adeptes » peuvent en rendre témoignage. »

La connoissance de cette doctrine m'a mis en état d'imposer silence à un grand nombre d'ignorans riches en promesses & en espérances, & quelquefois remplis d'artifices: car leur ayant fait quelques questions, ils ont découvert par leurs réponses leur profonde ignorance dans la science qu'ils se vantoient de posséder.

Examinons maintenant les vertus étonnantes que l'on attribue à ce secret merveilleux. « Ce menstrue peut fai- » re éclater son pouvoir dissolvant sur tous les corps » sensibles soit simples ou composés, volatils ou fixes, » solides ou liquides, animaux, végétaux ou fossiles; » même sur l'or & le mercure, sur lesquels rien ne » peut agir au point d'affecter leurs parties les plus inti- » mes ». Voici comme il s'explique.

» L'expérience m'a appris que toutes les substances pier- » reuses, les pierres précieuses, les pierres à feu, le » sable, les marcassites, les craies, la terre, les briques, » la chaux, le soufre, &c. peuvent être transformés en » un sel actuel de même poids que le corps d'où on l'a » tiré: on réduit les végétaux, la chair, les os, les poi-

» sons & autres choses semblables, à leurs trois premiers » principes ; on convertit cependant les métaux en sel » avec peine à cause du mélange intime de leur sel & de » leur terre ; car le sable ou la terre principe résiste à » l'art & à la nature qui ne peuvent par aucun moyen » lui faire perdre sa premiere fermeté : mais à l'aide du » feu infernal artificiel, le sable se change en sel & en- » fin en eau. L'*alcahest* de Paracelse transforme tous les » corps naturels en les subtilisant». Et dans un autre en- » droit. « Tous les corps se convertissent aisément en eau » au moyen de la liqueur *alcahest* de Paracelse, sans en » excepter ceux que l'on peut réduire à leur trois pre- » miers principes. On peut aussi avec son secours con- » vertir tous les végétaux & même le charbon en une li- » queur qui ne laisse aucunes feces dans la distilation ; » car la même liqueur *alcahest* réduit parfaitement tous » les corps palpables qui existent dans l'Univers à leur » premiere vie, sans en excepter les poisons de quelque » nature qu'ils soient, & dissout tous les corps avec au- » tant de facilité que l'eau chaude dissout la neige ; rien » ne lui résiste, pas même l'huile, l'esprit de vin, le » bois de cedre, toutes les especes d'élixirs de proprié- » té ; le *Ludus* de Paracelse, le mercure, l'or, que l'on » ne peut réduire avec aucun autre dissolvant que ce » soit à ses premiers principes, de sorte qu'il est beau- » coup plus aisé de faire de l'or de ce qui ne l'étoit point » auparavant, que de produire quelque chose avec ce » métal qui en soit tout-à-fait différent ; » vérité dont tout le Corps des Adeptes demeure d'accord.

Voyons maintenant la maniere dont l'*alcahest* agit sur les corps qu'on lui présente. Nous trouvons d'abord qu'il tire son efficacité d'un degré modéré de chaleur, soit qu'il agisse dans la digestion, la distilation & la cohobation ; « car ayant mis l'*alcahest* avec une égale quan- » tité de charbon de chêne en digestion pendant trois » jours au bain-marie dans une cucurbite scellée her- » métiquement, la solution se trouva parfaite. Le sel » circulé réduit par la digestion seule toutes les huiles » sous des formes tout-à-fait différentes de celles qu'el- » les avoient auparavant. Si l'on mêle l'*alcahest* avec » une égale quantité de bois de cedre coupé par petits » morceaux & qu'on l'expose à une chaleur modérée » dans une cucurbite de verre exactement fermée, » tout le bois sera réduit au bout d'une semaine en une » liqueur laiteuse. Quelquefois aussi il n'est besoin que » d'une simple distilation ; car si l'on distile une seule » fois la liqueur *alcahest* du mercure ordinaire, elle » le laisse au fond du vaisseau sous la forme d'un *coagu-* » *lum* qu'il est aisé de réduire en poudre sans que son » poids ait diminué ou augmenté, & cela dans l'espace » d'un quart-d'heure : mais on a quelquefois besoin de » recourir à la cohobation pour y réussir ; car souvent, » lorsque les corps sont convertis en un sel du même » poids que celui dont ils étoient auparavant, il est né- » cessaire de les cohober un certain nombre de fois avec » le sel circulé de Paracelse, avant qu'ils aient entiere- » rement perdu leur nature fixe, ce qui arrive princi- » palement aux métaux, surtout à l'or, à cause de l'u- » nion parfaite de ses principes. D'un autre côté, si » on la tire par une seule distilation du *Ludus* ou *Ce-* » *villa* de Paracelse, cette distilation dans un aussi pe- » tit espace de tems que celui de deux heures, conver- » tit toute la pierre en un sel de même poids. Je ne sai » aucune autre maniere d'appliquer ce dissolvant uni- » versel, & il ne paroît point que cette opération exige » un plus grand degré de feu ; la seule agitation de ses » parties causée par le feu le rend propre à dissoudre » tous les corps ; car l'*alcahest* lui-même s'éleve dans la » distilation avec le second degré d'un feu de sable ; » mais il ne monte point à la chaleur de l'eau bouil- » lante ».

Rien n'est plus surprenant dans toute la nature que les effets physiques que les Auteurs attribuent à l'action de ce menstrue : car il convertit entierement le corps sur lequel il agit, en une matiere dont le poids n'a ni augmenté ni diminué pendant l'opération, & qui paroît toujours sous une forme liquide ou saline. Il y a néanmoins quelque variété en ceci ; « car le mercure est ré- » duit par l'action de l'*alcahest* en une poudre fine & » subtile qui résiste au feu, & qui demeure fixe étant » mêlée avec du plomb. Presque tous les autres corps » se convertissent en un sel d'un poids égal à celui de » leur premiere masse. Le charbon de chêne se change » aussi-tôt en deux liqueurs transparentes qui different » par leur situation & par leur couleur. Le bois de ce- » dre se convertit en une liqueur laiteuse de même » poids que lui, & en deux huiles différentes, qui se » convertissent ensuite par une simple digestion, en un » sel pur qui se mêle aisément avec l'eau. Mais le *Lu-* » *dus* ou *Cevilla* de Paracelse, qui est une pierre que » l'on trouve au fond du *Schelde*, près d'Anvers, se » convertit dans l'espace de deux heures par une légere » distilation en un sel de même poids que ce corps, qui » se dissout étant exposé à l'air, & devient liquide sans » déposer la moindre partie terreuse. » Il paroît donc par ce qu'on vient de dire, que cette solution se fait au commencement en différentes manieres, mais qu'à la fin néantmoins, « il réduit tous les corps en une es- » pece de sel que l'on peut convertir en eau, si on en „ excepte le mercure, qui, à cause de son extreme sim- „ plicité, qui le rend plus pur que l'or, ne peut point „ se convertir en sel ; ce qui fait qu'il résiste à toutes „ les divisions radicales, soit naturelles ou artificielles, „ & qu'il est entierement indestructible. Après que ces „ corps ont été réduits par le moyen de l'*alcahest*, en „ un sel de même poids, ils conservent toujours les ver- „ tus qui leurs sont propres & qui dépendent de leur na- „ ture premiere, ce qui fait qu'ils les possedent sans les „ partager avec d'autres „. Il décrit cette circonstance en ces termes : “ l'*alcahest* de Paracelse transforme tous les „ corps qui existent dans la nature en les subtilisant ; „ car lorsque les corps sont réduits en parties les plus „ subtiles qu'il soit possible, ils se convertissent en une „ autre substance en retenant cependant leurs proprié- „ tés séminales. Au moyen du dissolvant universel tou- „ tes choses retournent à leur *ens primum*, & manifes- „ tent leurs qualités naturelles, ce qui leur donne la fa- „ cilité d'acquérir un pouvoir sans bornes „. Mais il s'explique encore plus clairement lorsqu'il assure, “ que cette liqueur seule réduit tous les corps à leurs „ premiers principes sans souffrir la moindre altéra- „ tion „. De-là vient qu'il s'écrie : “ commmencez par „ vous rendre maître de ce dissolvant homogene & im- „ muable, qui résout tous les corps en leur premiere ma- „ tiere liquide, & pour lors vous serez en état de con- „ noître l'essence intime des choses & d'examiner leurs „ qualités. Tous ces corps se convertissent donc par ce „ moyen en une matiere saline volatile qui conserve „ toujours son esprit recteur particulier. C'est ce qui „ fait qu'elle peut se mêler intimement avec les hu- » meurs du corps humain, circuler avec elles dans les » vaisseaux, & produire, par tout où elle passe, les effets » qui lui sont propres, eu égard à nos corps, c'est pour- » quoi les Chymistes donnent à ces sortes de liqueurs le » nom de *potables* ». On voit donc par ce qu'on vient de dire ce que c'est que l'or potable des Adeptes, & combien la présomption de ceux qui prétendent en être maîtres, est vaine & mal-fondée. L'or étant corrodé par les acides ne change point de nature, quoique ses particules soient déguisées : mais l'or potable des Philosophes est une liqueur saline de même poids que l'or, qui n'est mêlée avec aucun menstrue, étant seulement la premiere matiere pure & simple de l'or ou son *Ens primum*. Ce qu'il y a de remarquable ici est que l'*alcahest* ne se mêle jamais avec la substance qu'il dissout, & qu'il en est toujours parfaitement séparé ; c'est ce qui fait qu'il n'augmente ni ne diminue la substance du corps qu'il a dissous & qu'il le laisse tel qu'il l'a trouvé. Cela paroît évidemment par ce que dit Van-Helmont, “ que „ les deux liqueurs que l'on tire du charbon de chêne „ par la dissolution, & qui different en couleur & en „ situation, s'élevent à la chaleur d'un bain-marie, tan

„ dis que la liqueur dissolvante reste au fond du vaisseau sans avoir rien perdu de son poids; car elle ne „ trouve aucun corps auquel elle puisse s'unir, étant „ trop pure, trop subtile & réduite à ses derniers atomes, ce qui fait qu'elle dédaigne tous les fermens & „ demeure toujours simple. De-là vient qu'elle n'agit „ que par une action extérieure sans se mêler avec les „ corps qu'elle transforme, comme le feu qui est très-„ pur a coutume d'agir sur les substances qu'on y expose, & comme l'eau chaude fond la neige; car cette „ liqueur ne laisse aucune de ses parties mêlées avec le „ corps qu'elle dissout „. Ce menstrue paroît donc avoir deux grands avantages sur tous les autres: le premier, qu'il n'agit ni par attraction ni par répulsion, mais seulement par un pouvoir résolutif mécanique contraire à tous ceux dont nous avons connoissance, excepté peut-être le feu seul. En second lieu, il ne détruit point les propriétés naturelles des substances qu'il dissout, néantmoins en dissolvant les poisons, il leur fait perdre leurs qualités violentes & mortelles & leur communique les vertus médicinales les plus excellentes, en les réduisant à leur *Ens primum*, ce qui est néantmoins très-difficile à comprendre. Lors donc que les corps ont été réduits par le moyen de l'*alcahest*, à leur *Ens primum* salin volatil, sans perdre leurs propriétés séminales, si on les pousse davantage par l'action de ce dissolvant, ils perdent entierement la vertu séminale, qui leur est propre; & l'on tire de chacun, quelques différens qu'ils soient entre eux, une eau élémentaire simple, insipide, sans force, & sans odeur, de sorte que la trop grande action de ce même menstrue, nous prive de tous les avantages qu'on en avoit retirés auparavant. Il paroît donc que l'eau qui est la derniere matiere de toutes les substances palpables, n'est point soumise à l'action de l'*alcahest*, & qu'étant de nouveau imprégnée de la fécondité séminale de quelque semence que ce soit, on peut la convertir en un nouveau corps quelconque. Écoutons ce qu'il dit lui-même: « chaque corps est » transformé en un sel actuel de même poids que lui, » & ce sel étant cohobé un certain nombre de fois avec » le sel circulé de Paracelse, perd entierement sa nature fixe: & se convertit en une liqueur qui devient » elle-même à la fin une eau insipide de même poids » que le sel d'où on l'a tirée; il n'y a que le feu infernal artificiel qui puisse changer le sable originel en » sel & ensuite en eau; » & je connois une eau par le » moyen de laquelle tous les végétaux se convertissent » en un suc par la distilation, qui s'éleve sans laisser » les moindres feces au fond du vaisseau, & qui étant » distilée avec les alcalis, se réduit totalement à une » eau élémentaire insipide. Le charbon de chêne converti en deux liqueurs au moyen de l'*alcahest*, mêlé » avec un peu de craie & ensuite distillé, s'éleve sans » rien perdre de son poids, & avec toutes les qualités » de l'eau de pluie. Toutes ces substances se volatilisent tellement, qu'elles s'élevent à la chaleur du » bain-marie; & se séparent de l'*alcahest* qui reste au » fond ».

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est, que ce menstrue qui opere sur tous les autres corps d'une maniere si merveilleuse, ne reçoit pas la moindre altération de leur part: de sorte qu'à cet égard, il ressemble encore au feu à qui on le compare avec beaucoup de raison. C'est pourquoi rien n'est plus expressif que ce qu'on dit, « qu'il agit sur tous les corps sublunaires sans réaction. » Et après qu'il a dissout le charbon de chêne d'une » maniere si extraordinaire, la liqueur dissolvante reste » au fond sans que son poids ni sa force aient diminué. Car sa transmutation est impossible, puisqu'on » ne peut trouver aucun corps qui mérite de lui être » associé, & qu'il est unique en puissance eu égard à chaque ferment auquel il pourroit être soumis & mêlé, » ce qui fait qu'il ne sauroit périr. Dans son action la » plus parfaite, il réduit chaque substance palpable à » sa vie moyenne, sans souffrir aucun changement, & » sans que ses forces diminuent. Il est donc immuable » & immortel. Il est le seul qui ne reçoive aucune altération en agissant. De-là vient qu'il agit sans aucune réaction de la part du corps auquel on le mêle, » ou sans préjudice de l'agent; car ce dissolvant est homogene & immuable, & étant le même tant en quantité qu'en pesanteur & en activité; il est aussi efficace à la millieme opération qu'à la premiere. »

Une autre chose qui est encore remarquable dans ce menstrue, ce sont ses degrés de fixité ou de volatilité dans le feu, qui sont encore extremement surprenans. « Car » après avoir rendu les corps, sans en excepter les plus » fixes, si volatils qu'ils s'élevent à la chaleur modérée » d'un bain-marie, il reste fixe au fond du vaisseau, & » ne monte point avec eux. En même-tems, néantmoins, » l'*alcahest* lui-même est si volatil, qu'il monte dans la » distilation au second degré du feu de sable, ce qui » fait qu'on peut le tirer par la distilation du mercure » ordinaire qu'il fixe & qu'il coagule. » Voilà donc déterminés au juste les degrés de chaleur nécessaires pour que l'*alcahest* agisse avec toute sa force sur tous les corps qui existent dans la nature.

Il est bon d'observer avant de quitter cette matiere que ce dissolvant qui se conserve en entier dans toutes ses opérations, & qui n'est jamais vaincu ou lassé par la résistance qu'il rencontre, est forcé de reconnoître un corps auquel il s'unit très-étroitement. Cela paroît évident par le texte de l'Auteur. « La Chymie cherchoit depuis » long-tems un corps si pur qu'il ne pût être dissipé par » aucune substance capable de le corrompre. Enfin, » elle a été surprise de la découverte d'une liqueur qui » étant réduite aux plus petits atomes qui puissent exister dans la nature, conserve sa simplicité, & dédaigne de s'unir à quelque autre ferment que ce soit. » On désespéroit de sa transmutation faute de pouvoir » trouver un corps digne de lui être associé. Mais on » a enfin trouvé un corps naturel anomal qui naît sans » aucun ferment différent de lui. Ce serpent se mord » lui-même, renaît de son poison, & n'est plus sujet » ensuite à la mort »: de sorte que nous voyons ici l'union de deux choses tout-à-fait différentes entre elles. Mais il insinue cela plus ouvertement & plus distinctement, lorsqu'il dit, « que la même liqueur *alcahest* réduit tous les corps palpables qui existent dans » la nature à leur premiere vie, sans recevoir la moindre altération, & sans que ses forces diminuent, & » qu'elle n'est subjuguée & altérée que par son semblable. Lorsque le mercure, dit encore cet Auteur, est » parfaitement séparé du soufre originel auquel il est » intimement uni, il ne reçoit plus aucun changement » de la part du feu, mais il détruit immédiatement » toutes les autres semences, excepté ses semblables. »

Voilà la substance de ce que Van-Helmont a dit de l'*alcahest*: l'on doit d'autant plus s'en rapporter à son autorité, qu'il est le seul Auteur de ma connoissance qui en parle en ces termes. Les anciens Philosophes & Chymistes semblent n'en avoir eu aucune connoissance, du moins ils n'en font point mention, quoique ce soit une des plus importantes découvertes auxquelles la Medecine ait jamais aspiré.

Ce que l'on a dit donnera sans doute envie de savoir dans quelle espece de matiere on doit s'attendre à trouver l'*alcahest*. C'est ce qui m'engage à m'arrêter quelque peu sur ce sujet, d'autant plus que j'ai fait un nombre incroyable d'expériences, de la plupart desquelles j'ai eu sujet de me repentir.

Paracelse a une liqueur qu'il tire par une circulation extremement ennuyeuse du sel marin, qui est à son plus grand degré de perfection. Il la réduit par une industrie infatigable à une huile permanente qu'il appelle *Ens primum salium, oleum salis, liquor salis, aqua salis, circulatus sal minor, circulatum minus*. Il décrit la préparation laborieuse de ce *sal circulatus* sans obscurité, excepté qu'il ne dit point quel est cet esprit de vin dont on a besoin pour séparer le pur de l'impur. Cela s'accorde avec le sentiment de Van-Helmont qui

dit que « le sel des corps étant cohobé un certain nombre de fois avec le *sal circulatus* de Paracelse, se convertit en eau. » De-là vient qu'il attribue les vertus de *l'alcahest* à *l'ens primum salium*, & qu'il dit que » tous les poisons se détruisent au moyen du *sal circulatus*, qu'il appelle pour cette raison le sel le plus » supreme & le plus admirable, qui est réduit au dernier » degré de pureté & de subtilité, ce qui fait qu'il pénetre tous les corps, qu'il demeure seul immuable dans » ses opérations, tandis qu'il dissout toutes choses avec » une extreme promptitude. Ce *sal circulatum* agit avec » beaucoup de force sur l'huile & l'esprit de vin. Ce » *sal circulatus* réduit les corps à la liqueur de leur » composé, & l'on peut préparer avec lui le *ludus*. »

Mais Paracelse possede un autre menstrue beaucoup plus efficace que le premier *circulatum minus*, dont la connoissance est aussi beaucoup plus difficile, ce qui fait qu'il l'appelle *circulatum majus*, *Archidox. X. cap.* 4. il l'appelle dans le même endroit *materies mercurii salis*, & ensuite *feu vivant*, *Archid. X. c.* 4. Il reconnoît dans le mercure ordinaire un feu très-parfait, & une vie céleste cachée, il ajoute que la quintessence du mercure est un feu céleste, étant dissoute avec sa mere; savoir, avec un *arcanum* de sel, *Archidox. X. c.* 6. Lors donc que ces deux substances sont intimement unies, & devenues pures, subtiles & volatiles, elles donnent cette eau mercurielle & admirable dont il donne la description dans le Chapitre de *Corrodente specifico* en ces termes: « L'or meurt ici & ne conserve » pas plus long-tems sa nature, au lieu que dans les » autres corrosions de ce métal, il est seulement réduit » en particules fort petites sans cesser d'exister; de sorte qu'on peut encore le revivifier au moyen d'une réduction artificielle. Par ce moyen donc, il y a un parfait mariage de l'eau avec l'eau: car l'eau est de deux » sortes, l'une qui est l'eau commune, réside dans le » sel, & l'autre qui est métallique réside dans le mercure, sans pour cela que leurs principes soient différens. » Il semble que Van-Helmont a pris tout ce que je viens de dire dans le même sens, comme il paroît par ce qui suit: « Le mercure interne des » métaux, parfaitement dégagé de tout soufre métallique est indissoluble, & résiste radicalement à toutes les divisions possibles, soit naturelles ou artificielles. Je ne puis même connoître la nature de l'eau, » sans la baguette mercurielle. Je trouve la nature du » mercure équivalente à celle de l'eau; car il ne contient pas la moindre particule terrestre; mais il est » toujours le fils de l'eau seule. » Il dit avec tous les anciens Alchimistes: « Si je n'avois vu que le mercure » élude tous les travaux des Artistes, soit en s'échappant entierement du feu, ou en y demeurant sans » perdre son identité immuable & primitive, & l'homogénéité anatique de son identité; je douterois de » la certitude d'un art que l'on ne sauroit accuser de » fausseté, & qui est beaucoup plus sûr que tous les autres. De sorte que ce qui est dessus est le même que » ce qui est dessous, & au contraire. Il est donc impossible à l'art & à la nature de trouver différentes parties dans l'homogénéité du mercure, même par le secours de *l'alcahest*, le mercure étant plus simple que » l'or, & formé avec une plus grande identité anatique: ce qui fait qu'il est aussi indestructible que les » élémens eux-mêmes, & que tous les Etres sublunaires sont trop foibles pour surmonter le mercure, » pour l'altérer, le pénétrer, ou le souiller. Il n'a rien » à craindre de l'air, du feu, & des liqueurs acres. Il » n'est affecté par aucun dissolvant, & encore moins » pénétré par l'air; de sorte que rien n'approche dans » la nature de ce mercure pur. Il ressemble à *l'ens primum* des métaux. Enfin, comme son existence est » simple, il n'est point une partie constitutive des choses. Ces principes nous font connoître qu'il ne peut » être dompté ou altéré que par une substance de même nature que lui: Car ce corps naît sans le secours » d'aucun ferment différent de lui; mais il se mord lui-même, il renaît du poison, & n'est plus ensuite sujet » à la mort. »

Voilà l'histoire de *l'alcahest* de Paracelse & de Van-Helmont telle que nous l'avons recueillie de leurs Ouvrages avec le plus d'exactitude qu'il nous a été possible. Il paroît donc que c'est inutilement que l'on cherche ce menstrue universel dans l'urine de l'homme ou dans telle autre matiere animale que ce soit. On ne sauroit non plus le trouver dans le tartre ni dans aucune de ses préparations, quoiqu'on puisse lui substituer quelquefois ce dernier, à qui on donne le nom de *Vices gerens Principis*. Le phosphore n'est non plus d'aucune utilité pour cet effet, à cause que ses propriétés sont tout-à-fait différentes de celles que nous avons spécifiées. On voit encore que Glauber s'est trompé lorsqu'il l'a cherché dans l'alcali fixe du nitre, & que Zwelfer n'a pas eu plus de raison que lui d'espérer de le trouver dans l'esprit acide extremement concentré de vinaigre tiré du verd de gris par la distillation. Le célebre Guernerus Rolfincius paroît n'en avoir pas eu une meilleure idée, lorsqu'il a supposé qu'on pouvoit le tirer d'un alcali fixe, & d'un acide minéral, végétal ou animal. L'on ne retire du sel de tartre & de l'acide vitriolique qu'un simple tartre vitriolé; du sel de tartre & du vinaigre, qu'un tartre régénéré, & du sel de tartre soûlé de petit lait acide, qu'un tartre tartarisé plus précieux. L'addition du sel ammoniac ne change pas beaucoup le cas dont nous parlons. Voyez *Ephem. Germ. D.* 1. *art.* 6. 7. *p.* 193 - 196. *app.* Il faut avouer que personne n'a approché de plus près des sentimens de Paracelse & de Van-Helmont dans la description de *l'alcahest* que Pierre-Jean Taber dans le Manuscrit sur l'alchymie qu'il a dedié au Duc de Holstein, & qui a été inséré dans les *Eph. Germ. D.* 2. *art.* 8. *app. p.* 111. 117. On y trouve le passage suivant qui fait beaucoup pour ce que j'ai avancé, « La liqueur *alcahest* est un esprit mercuriel, pur & métallique, si étroitement uni » au corps naturel qui lui est propre, qu'il ne compose avec lui qu'un seul être indestructible & inséparable, qui détruit toutes choses & les réduit à leur » premier principe. C'est le vrai mercure des Philosophes, tiré du regne minéral, qui uni à son propre corps » dont il est inséparable, compose une liqueur laiteuse » & butireuse, qui pénetre & dissout toutes choses. Il » est de deux sortes, simple & composé. Le premier » est tiré d'un acide & d'un sel métallique pur volatilisé avec son esprit, & sa préparation est extremement difficile. Mais celle du composé l'est beaucoup » plus, car il est fait d'un acide minéral, & d'un sel » animal & végétal pur. La liqueur *alcahest* ou le vrai » Mercure Philosophique *Mercurius Philosophorum*, » est comme le feu, d'une nature incorruptible & inaltérable, & reduit toutes choses à leurs premiers principes. » Joachim Becher dans sa *Physica Subterranea* est à peu près du même sentiment; car il assure qu'il a découvert dans le sel marin une certaine vertu arsenicale & mercurificative, qui n'a besoin que d'être séparée & purifiée pour être un véritable *alcahest*, qui seroit néantmoins très-différent du *Mercure Philosophique*. D'où il paroît qu'il regarde le mercure comme une substance métallique sulphureuse solide par elle-même, & qui reçoit toute sa fluidité du soufre arsenical contenu dans le sel commun. Il feroit à souhaiter qu'il eût démontré plus clairement la certitude de cette conjecture qui est extremement ingénieuse. La substance de ce raisonnement se réduit à ceci: « L'argent étant corrodé par l'esprit de nitre & précipité par l'esprit de sel „ marin, devient volatil, & acquiert beaucoup de disposition à approcher de la nature du mercure; ce qui „ fait que le sel marin peut faire perdre aux métaux „ leur nature fixe, & les convertir en véritable mercure. » On me demandera peut-être si je crois que quelque Chymiste ait jamais possédé ce grand secret: à quoi je répons que Van-Helmont se plaint de ce qu'ayant eu une bouteille de cette liqueur, il n'eut pas le tems d'en faire l'essai, parce qu'on la lui prit, & que Paracelse

teuse n'attribue point d'aussi grandes vertus à ce dissolvant; de sorte qu'il est difficile d'avancer quelque chose de certain sur ce sujet. J'ose néanmoins assurer que ceux qui prendront la peine d'examiner le sel marin & le mercure, en se servant des méthodes que la Chymie nous fournit, n'auront jamais lieu de regretter le tems qu'ils auront employé à cette recherche. BOERHAAVE, *Chymie*.

Il me suffit d'ajouter à ce que Boerhaave a dit de l'*alcaheft*; que le *circulatum minus* de Van-Helmont est préparé, à ce que l'on prétend, par une circulation de neuf semaines de parties égales d'esprit volatil d'urine rectifié trois fois, d'alcohol ou d'esprit de vin extremement rectifié, & de vinaigre rectifié deux fois.

Ceux qui ont connoissance des effets que ces liqueurs produisent séparément, ne douteront point qu'elles ne puissent, étant unies, composer un menstrue capable d'opérer des choses surprenantes; puisque les menstrues neutres de la nature de celui-ci, agissent sur certains corps que les menstrues acides, alcalis, aqueux ou spiritueux ne sauroient dissoudre.

Je n'avance ceci que sur l'autorité d'un Gentilhomme qui l'a appris du fils de Van-Helmont qui a vécu pendant quelques années à la Cour d'Hanovre, sous la protection de la Princesse Sophie, Ayeule du Roi d'Angleterre aujourd'hui régnant.

* L'*Alcaheft* de Glauber est une liqueur alcaline un peu épaisse, ressemblant & approchant en tout des propriétés de l'huile de tartre par défaillance. On la prépare en faisant détonner sur des charbons ardens du nitre que l'on réduit par ce moyen en alcali fixe. On l'expose ensuite à l'air dans un lieu frais, où il se resout bientôt en liqueur en attirant l'humidité de l'air. On filtre cette liqueur que l'on garde sous le nom d'*alcaheft* de Glauber. *Boerh. c. 11. p.* 400.

ALCALI, ou ALKALI, est un mot dont les Chymistes se servent pour désigner un corps tout-à-fait opposé à un acide. Quelques Chymistes d'une imagination déréglée ont établi un grand nombre de théories imaginaires, sur la supposition qu'il y a une certaine inimitié entre ces deux substances.

Cet article est assez important pour m'engager à l'examiner avec soin, quand ce ne feroit que pour donner une juste idée de certaines choses qui ne sont connues que des Philosophes ou des Chymistes du premier rang.

Le mot kali qui est fort connu sur les côtes de l'Orient & dans l'Egypte, est donné à une certaine plante très-abondante en sel qui croît sur le rivage de la mer, les bords du Nil & sur ceux du fleuve Belus dans la Palestine, comme Pline nous en assure d'après le témoignage des Anciens. Cette plante ayant aquis sa parfaite grandeur, donne, lorsqu'on la brule, des cendres d'un gout acre salé, ce qui prouve qu'elles contiennent une grande quantité de sel. Lorsqu'on fait bouillir ces cendres dans l'eau, elles donnent une lessive extremement acre & salée, les sels se séparant, se fondant & s'unissant avec l'eau. Cette lessive étant séparée avec soin, laisse une matiere grisâtre que l'eau ne peut dissoudre, qui ne brûle point au feu, mais qui est tout-à-fait insipide & d'une nature terreuse. Si l'on fait évaporer cette lessive dans un vaisseau de fer, il reste une masse blanche, solide, d'un gout âcre & caustique qui se dissout parfaitement dans l'eau. Comme *lix* en latin signifie *cendre*, & *lixa* celui qui travaille aux cendres, Pline emploie les expressions suivantes, *Cinerum Lixivium*, L. XXXIX. c. 99. & *Lixivium Cinis*, L. XIV. c. 2. 25. L. XV. c. 18. Columella appelle l'eau qui est imprégnée de ce sel, & filtrée, *Lixivium*, L. XII. c. 41. On donne donc assez proprement à tous ces sels le nom de *sels lixiviels*; quoique la coutume reçue les ait fait appeller *alcalis* ou *sels alcalis*. Ils sont encore appellés par quelques-uns *rochetta*, *soda*, ou *zoda*. On peut faire du verre commun en mêlant ces sels avec des cailloux que l'on a fait calciner. On les convertit aussi en savon en les aiguisant avec de la chaux & les mêlant avec une substance huileuse quelconque. Le meilleur de tous ces sels nous vient d'Alexandrie, d'Egypte & de Tripoli.

Comme la connoissance physique que nous avons des choses n'est fondée que sur les découvertes que font nos sens dans les corps naturels, il s'ensuit que l'on ne doit déduire leurs différences caractéristiques que des signes sensibles que nous découvrons par le moyen des sens. C'est là seule maniere que nous ayons pour distinguer les corps. Les Caracteres suivans de l'*alcali* peuvent donc passer pour vrais, & suffisent pour satisfaire aux vues du Chymiste, du Philosophe & du Medecin.

I. Le *sel alcali* fixe est produit d'une substance végétale.

II. Sa préparation n'est due qu'à l'action du feu, qui réduit cette substance en cendres.

III. Lorsqu'il est ainsi préparé, il se conserve un tems considérable dans le feu, & decouvre par-là sa nature fixe.

IV. Il se dissout entierement dans un air humide en déposant cependant un sédiment.

V. Il imprime un gout âcre quelque peu caustique sur la langue, & excite une saveur semblable à celle de l'urine, ce qui a fait donner à ces sels, quoiqu'à tort, le nom de *sels urineux*, car le gout de ce sel n'approche d'abord nullement de celui de l'urine: mais lorsqu'il a été quelque tems dans la bouche, & qu'il a excité une sécrétion plus abondante de la salive par son aiguillonnement, pour lors les sels neutres animaux qui se trouvent dans la salive, déposent tout leur acide sur l'*alcali* fixe, & devenus par-là volatils & alcalins, ils impriment sur la langue un gout d'urine desagréable qui n'a pas d'autre origine.

VI. Lorsque ce sel est parfaitement pur & exempt de tout mélange, il n'a pas la moindre odeur, étant extremement fixe, même dans le feu. Mais comme il attire tous les acides, lorsqu'il rencontre quelque corps qui contient un *sel alcali* volatil, fixé par un acide, & par conséquent privé d'odeur, il absorbe aussi-tôt l'acide, & l'*alcali* se trouvant dégagé par ce moyen, devient volatil & affecte les organes d'une odeur alcaline, que l'on attribue faussement au sel fixe. Cela paroît évidemment, lorsqu'on mêle un *sel alcali* fixe avec de l'urine encore chaude, car la liqueur qui n'avoit auparavant aucune odeur, exhale aussi-tôt une odeur alcaline desagréable.

VII. Ce sel a encore cette propriété qu'étant mêlé avec un acide quelconque, il produit immédiatement une ébullition & une effervescence; & compose ensuite avec lui une masse si parfaitement unie, qu'après la saturation le mixte ne donne aucun signe d'*alcali* ou d'acide, mais l'on obtient toujours par ce moyen un sel d'un autre nature, que l'on appelle pour l'ordinaire *neutre*.

VIII. Lorsqu'on mêle un *alcali* fixe pur avec le suc de tournesol, de roses ou de violettes; il change aussi-tôt sa couleur naturelle, & le rend vert de rougeâtre qu'il étoit auparavant.

IX. Ce même sel étant appliqué pendant quelque tems sur le corps humain lorsqu'il est échauffé, & qu'il exhale par conséquent quelque humidité, il cause une inflammation aiguë, suivie de tous ses symptomes, qui se convertit bien-tôt en une escarre grise, dure, & souvent noire, ce qui le rend capable de produire un véritable sphacele ou mortification.

X. Tous ces sels ont la vertu de déterger & de nettoyer, il n'en est pas de même de ceux qu'on appelle neutres.

Voilà les marques qui peuvent servir à nous faire connoître & distinguer les sels *alcalis* de tous les autres, & à nous empêcher de les confondre avec ceux d'une autre espece.

On peut encore tirer ces sortes de sels fixes *alcalis* de tel végétal que ce soit, en le réduisant en cendres, & en suivant la méthode que nous venons d'indiquer. Mais il y a quelques plantes qui n'en donnent qu'une très-petite quantité. De ce nombre sont celles qui étant vertes & fraiches ont une odeur poignante, picotent le nez & font pleurer; car presque tout le sel de ces

plantes est volatil, & se dissipe par la chaleur du feu. L'ail, les racines bulbeuses vomitives, les oignons, la cueillerée, & le becabunga, les roquettes, le velar, le cresson, les raves sauvages, le raifort, les squilles, les porreaux, la moutarde & autres semblables appartiennent à cette classe. Le nature a si fort perfectionné leurs sels *alcalis*, qu'ils sont aussi volatils que ceux des animaux.

Les Anciens ont eu connoissance de ces sels acres lixiviels. Aristote nous dit que les cendres que l'on tire des roseaux & des joncs par la combustion, donnent une grande quantité de sel lorsqu'on les fait cuire dans l'eau. Et Varron, *de Re Rustica*, nous apprend que certains peuples qui habitent aux environs du Rhin, substituent au sel fossile ou marin, dont ils sont privés, un charbon salé qu'ils tirent par la combustion de certaines especes de bois. D'où il est évident qu'ils n'ignoroient point la méthode dont se sert Trachenius pour préparer ces sels, pour les rendre moins acres & plus approchans de la nature des sels neutres. Pline assure que les cendres ont la qualité du sel, mais qu'elles sont moins fortes; & que la lie du vin brulée a la vertu du nitre (le nitre des anciens.) Il parle dans un autre endroit d'un nitre que l'on tire du chêne brûlé, & qui y est peu abondant à ce qu'il dit. *L. XXXI. c.* 10. Il nous apprend encore que l'on employoit dans son tems les cendres dans la Medecine, & que la lessive qu'on en tiroit passoit pour un excellent remede. Toutes ces autorités auxquelles on pourroit en ajouter un plus grand nombre d'autres, prouvent suffisamment que la découverte des *alcalis* n'est pas aussi moderne qu'on se l'imagine.

On n'a point encore découvert de sels naturels à qui les caracteres précédens conviennent, les sels *alcalis* n'étant tirés des végétaux que par l'action du feu. Mais il a commencé d'exister de ces sels dès la premiere fois que les végétaux ont été réduits en cendres; d'où il suit qu'il doit s'être engendré dans tous les siecles, & dans tous les lieux où cette combustion s'est faite une quantité prodigieuse de ce sel, qui est à la fin retourné dans la terre avec les cendres. La terre auroit donc dû pendant la révolution d'un si grand nombre de siecles être entierement convertie en cette espece de sel, si la nature de ce sel étoit immuable. Mais cela n'est point, car ces sels en rendant la terre fertile perdent leur nature alcaline, & s'impregnant de l'acide de l'air, deviennent neutres.

Il est bon de remarquer encore qu'on n'a jamais pû tirer un seul grain d'*alcali* fixe de toutes les plantes qui croissent sur la surface de la terre, lorsqu'on les a laissées sécher ou pourrir; au contraire elles se sont toujours dissipées en des particules volatiles, imperceptibles aux sens, ou elles ont laissé une substance qui ne paroît point différente de la terre ordinaire. Cette expérience qui a été généralement confirmée dans tous les siecles, prouve évidemment que la nature ne produit jamais un sel *alcali* fixe dans les parties solides ou fluides des végétaux.

Il est donc certain que c'est le feu & non aucune opération végétale naturelle qui communique aux sels fixes *alcalis* leur nature spécifique. Mais cela paroît beaucoup plus évident par l'expérience suivante, qui ne manque jamais de réussir de la même maniere :

Prenez quelqu'un des végétaux, qui étant brûlés donnent une grande quantité de sel *alcali* fixe, faites-le corrompre entierement, il deviendra extremement fétide, & la plupart de ses parties se volatiliseront. Si vous le faites brûler, alors il ne donnera pas la moindre portion de sel fixe, & ce qui restera sera une terre parfaitement insipide.

Cette expérience ne nous permet plus de douter que les sels *alcalis* soient l'ouvrage du feu, de même que le verre que personne n'a jamais regardé comme une production végétale, quoique les sels *alcalis* entrent dans sa composition, & soient nécessaires à son existence.

On doit encore savoir que ces sels *alcalis* peuvent se résoudre en une partie considérable, qui est saline, dure, amere, & presque vitrifiée; en une simple terre, & en un sel *alcali* plus fort & plus pur que le premier; ce qui nous donne lieu d'observer que ces sels *alcalis* ne sont point des substances simples; mais qu'ils sont composés de différentes parties jointes ensemble, & que l'union de leurs principes en une seule masse qui paroît homogene, est l'effet de la violence du feu. Il suit donc que la nature ne se sert jamais des sels *alcalis* fixes comme d'instrumens qui lui soient propres, à moins que le feu ne les ait auparavant préparés, & lors même qu'elle les emploie ainsi préparés pour venir à bout de ses desseins, ses opérations ne sont qu'une suite des trois principes qui les composent, auxquels on peut en ajouter un quatrieme; savoir, une portion d'huile qui semble y rester toujours, ainsi que plusieurs expériences semblent le démontrer.

Il paroît donc que comme ces sels *alcalis* fixes deviennent de plus en plus simples par la séparation des parties qui les composent, le sel qu'on en tire par ce moyen doit différer continuellement; car celui qui reste après la séparation de quelques-uns de leurs principes, est d'une nature plus simple, & doit par une conséquence nécessaire agir d'une maniere différente. La potasse, par exemple, qui donne le meilleur *alcali*, contient une portion considérable de sel dur, amer & transparent, qui ne se dissout pas facilement dans l'eau, & qui étant séparé du reste avec soin, procure un *alcali* beaucoup plus pur, & plus propre qu'il ne l'étoit avant cette séparation à un grand nombre d'opérations dont on ne vient à bout que par le moyen des *alcalis*.

On doit remarquer encore que ces sels *alcalis* peuvent recevoir une altération considérable du mélange fortuit de quelqu'autre corps, pendant la combustion des végétaux, il peut même arriver qu'étant d'une nature fixe, il s'unisse à eux & reste dans les cendres. Supposons, par exemple, que le nitre vienne à se mêler avec eux; pour lors celui-ci se trouvant fixé avec l'autre sel végétal, produira un *alcali*, qui par l'addition de l'huile de vitriol, jettera une fumée fétide, dont l'odeur ressemblera à l'esprit de nitre, ce qui n'arrive jamais lorsque l'*alcali* est pur. La même chose a lieu dans le sel marin & dans un grand nombre d'autres. Enfin, on doit savoir que les végétaux donnent des sels qui varient à proportion des moyens dont on s'est servi pour les brûler. Car c'est une vérité constante que la même plante étant brûlée subitement dans un feu extremement vif, donnera un sel différent de celui qu'on en auroit tiré en la brûlant à petit feu.

Le plus commun des sels *alcalis*, est celui que l'on appelle ordinairement potasse. Il nous vient en grande quantité de Curlande, de Pologne, de Moscovie, & de plusieurs autres endroits du Nord, où on le fait en brûlant du bois de sapin, de pin & de chêne dans des fosses convenables jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres que l'on crible immédiatement après. Ces cendres que les Anciens appelloient *Lix*, sont connues des Modernes sous le nom de cendres gravelées *Cineres clavellati*, nom tiré des buches *clavæ* ou *clavi*, lesquelles on divise pour qu'elles brûlent plus vîte. On dissout ces cendres dans de l'eau bouillante, & lorsque la liqueur qui contient le sel, a formé un dépôt terreux, & s'est par-là épurée, on la verse dans un grand vaisseau de cuivre où on la fait bouillir trois jours & trois nuits jusqu'à ce qu'elle ait déposé le sel auquel on donne le nom de potasse, à cause des vaisseaux dans lesquels on fait bouillir la lessive. On doit mettre ce sel pendant qu'il est chaud & sec dans des tonneaux dont le bois soit bien sec, & n'ait jamais été imprégné d'aucune espece d'huile, autrement l'humidité de l'air venant à s'y introduire, il se résout en un fluide gras tout-à-fait semblable à l'huile de tartre par défaillance.

Personne ne croiroit en voyant la maniere dont ces sels *alcalis* fixes sont produits, qu'ils continssent une quantité considérable de terre, & cependant on y en trouve beaucoup, même après les avoir purifiés autant qu'il est possible, comme il paroît par le procédé suivant.

Prenez une lessive forte de cendres tirées des végétaux, & laissez la reposer pendant long-tems afin que toutes les particules terrestres qu'elle contient, aillent au fond, elle deviendra par ce moyen aussi claire que de l'eau. Purifiez-la de nouveau par des filtrations réitérées. Si vous examinez cette liqueur avec un microscope, vous n'y découvrirez aucune substance terreuse. Prenez cette lessive, & après l'avoir mise dans un vaisseau que vous garantirez de la poussiere le mieux qu'il vous sera possible, réduisez-la à consistance d'huile épaisse, & faites évaporer cette liqueur dans un pot de fer bien net en la remuant sans cesse avec une spatule de fer, & vous aurez par ce moyen un sel extremement *alcali*. Cela fait, mettez ce sel dans un creuset bien fermé, & exposez-le à un feu violent, jusqu'à ce qu'il soit fondu. Versez-le en cet état dans un mortier de cuivre chaud, & réduisez-le immédiatement en poudre avec un pilon que vous aurez soin de faire chauffer aussi. Mettez cette poudre dans un grand bassin de verre, & exposez-la à l'air dans un lieu qui soit à couvert de la poussiere. Ce sel se résoudra en très-peu de tems en une liqueur parfaitement fluide, & déposera une poudre blanche, terrestre, qui étant entierement séparée du sel avec lequel elle est mêlée, ne differera en aucune maniere de la terre que laissent les cendres des végétaux, après que tout le sel en a été tiré. Si vous prenez cette huile de tartre par défaillance, & qu'après l'avoir fait évaporer, vous la calciniez & vous l'exposiez à l'air comme auparavant, elle se dissoudra de nouveau & donnera une nouvelle huile par défaillance qui laissera toujours quelque peu de terre; & si vous réitérez cette opération autant de fois qu'il est nécessaire, la plus grande partie du sel fixe *alcali*, se réduira enfin à une simple terre qui s'étoit unie à l'autre principe pendant la combustion, & composoit avec lui le sel *alcali*. Ce principe salin venant à se séparer de sa terre, au moyen d'un grand nombre de calcinations & de solutions, s'évapore & se dissipe dans l'air, de sorte que la terre reste seule. Si l'on ramasse cependant toute cette terre, & qu'on la pese, on la trouvera beaucoup plus légere que le sel dont on a fait usage; ce qui prouve manifestement qu'une grande partie de ce sel est devenue volatile & s'est dissipée. Comme cette expérience réussit toujours également, on a droit d'en conclurre que cette terre existoit auparavant dans le sel *alcali* d'où on l'a tirée, & cela sous une forme si cachée qu'elle se dissolvoit parfaitement dans l'eau, quoique cela soit opposé à sa nature. Cette expérience prouve encore que lorsque la terre se trouve unie à quelqu'autre principe, elle se dissout totalement dans l'eau, quoique cela ne lui arrive pas quand elle est seule.

Mais il arrive souvent en réitérant cette opération que l'*alcali* change de nature, & se convertit en un sel neutre qui se fond au feu avec la même facilité que la cire; ce qui a fait croire mal-à-propos à quelques Chymistes qu'ils possédoient le secret d'*inserer* les sels fixes *alcalis*; secret que les anciens Chymistes vantent beaucoup. Mais cet effet ne vient que de l'acide volatil qui se trouve dans l'air & qui venant à s'unir à ce sel, en produit un nouveau composé de l'*alcali* & de cet acide, ce qui fait qu'il se fond aisément au feu, quoiqu'il ait entierement perdu sa nature alcaline.

L'*alcali* fixe que l'on obtient par les moyens que nous venons d'indiquer, possede mieux que tout autre les caracteres de l'*alcali*; ce qui fait que nous pouvons nous en servir comme d'un modele propre à nous faire connoître la classe sous laquelle on doit ranger les sels de la nature desquels on n'est point entierement assuré. On voit aussi que les sels *alcalis* que l'on obtient par la combustion, ne sont point homogenes, mais composés de différens principes. Parmi ceux-ci la partie saline est beaucoup plus petite qu'on ne sauroit l'imaginer; & quand elle est seule elle est volatile & échappe à nos sens; de sorte que nous ignorons encore aujourd'hui sa véritable nature.

Le suc que l'on tire du raisin mûr fermente de lui-même, & est appellé moût pendant cette opération; après que cette fermentation a cessé, que le marc le plus épais s'est précipité au fond du vaisseau, & qu'il s'est reposé quelque tems, il devient clair, transparent & homogene en apparence. On l'appelle vin nouveau après qu'il a déposé sa lie, qui étoit auparavant dispersée dans le moût, & qui s'élevant pour lors en forme d'écume, se rassemble ensuite au fond du vaisseau. Ce vin étant survuidé laisse un marc épais, d'où l'on tire en le passant à travers un sac de canevas, un vin épais qui sert à faire du vinaigre. La lie qui a resté dans les sacs & dans les tonnaux étant brûlée & réduite en cendres, criblée, dissoute dans l'eau & séparée des particules terrestres qu'elle contient, donne une lessive fort claire, d'où l'on tire par l'évaporation un sel tout-à-fait semblable au premier ou à la potasse, mais plus pur & plus acre. Voilà donc une seconde espece de sel *alcali*, qui paroît être devenu plus subtil que le premier par la fermentation.

Si après que ce vin a fermenté & qu'on l'a séparé de sa lie, on le laisse reposer quelque tems dans un tonneau bien net, on commencera à y découvrir de petits corps brillans semblables à des particules de verre, qui formeront en s'unissant ensemble, des globules beaucoup plus grands, qui s'attacheront à toutes les parties du vaisseau que le vin touche, & couvriront successivement toute sa surface d'une espece de croûte pierreuse, que les Chymistes appellent *tartre*. Cette substance est toujours d'un gout acide, & on ne la tire que du vin qui a fermenté & qu'on a eu soin de purifier de la maniere que nous l'avons dit ci-dessus.

Lorsqu'on distile le tartre, il reste au fond de la cucurbite une masse noire alcaline & extremement acre. C'est la seule méthode que nous ayons pour obtenir un *alcali* végétal, fixe & acre dans un vaisseau bien fermé; car tous les autres végétaux étant exposés à un feu violent dans une retorte, donnent un charbon noir qu'il est besoin de calciner une seconde fois pour avoir un sel *alcali* que l'on n'obtiendroit jamais sans ce moyen. Mais si l'on tire ce charbon de la retorte & qu'on le calcine, il donnera un sel *alcali* blanc, qui sera beaucoup plus acre & beaucoup plus pur que tous les autres *alcalis* fixes. On voit par cette expérience combien la fermentation hâte la production des *alcalis*, quoiqu'elle augmente & qu'elle engendre un acide en même tems. Il suit donc que les acides & les *alcalis* sont plus promptement produits avec le secours de la fermentation, que sans elle, ce qui est une observation importante à laquelle peu de gens font attention.

Lorsque les *alcalis* que l'on tire des végétaux ont atteint toute leur perfection par la violence du feu, ils deviennent si semblables qu'on a bien de la peine à les distinguer. Ils different cependant en ce que les verres qui sont faits avec le même sable, mais avec différens sels, n'ont pas tout-à-fait la même couleur, de sorte que celui dans la composition duquel il entre du sel *alcali* de fougere, differe de celui qui est fait avec un autre sel. Mais les Chymistes savent que la moindre portion de matiere cause une altération considérable dans la couleur du verre, & qu'il ne faut que piler le sel dans un mortier de marbre ou de métal pour s'appercevoir de cette différence. Il paroît donc probable qu'il

peut s'insinuer dans les végétaux quelques particules métalliques, qui étant naturellement fixes dans le feu, sont capables de communiquer certaines propriétés aux sels qui échappent aux sens, jusqu'à ce qu'elles se manifestent par la couleur que les verres en reçoivent. Il est certain qu'un grand nombre de corps contiennent des particules de fer, & peut-être de cuivre.

Les Chymistes ont découvert une autre espece de sel *alcali* fixe, dont Glauber nous a laissé une description fort exacte, & que l'on prépare de la maniere suivante.

Faites fondre du nitre pur dans un vaisseau bien net, vous y appercevrez à peine la moindre agitation. Tandis qu'il est dans cet état, mettez-y un charbon ardent, dans le moment il se fera une violente détonnation, le charbon s'agitera sur la surface du nitre jusqu'à ce qu'il soit consumé, & le nitre se fixera enfin. Réitérez la même opération & il en résultera de semblables effets. Continuez la même chose jusqu'à ce que l'injection des charbons ardens ne mette plus le nitre en mouvement & ce qui restera aura tous les caracteres du sel fixe *alcali*. Il laisse, par exemple, comme lui, une acrimonie caustique & un gout urineux dans la bouche; il fermente avec les acides; étant soûlé d'un acide il se convertit en un sel composé, dont la nature est déterminée par celle de l'acide; il a les mêmes effets que le sel *alcali* que nous avons décrit ci-dessus, par rapport à la production des couleurs, aux précipitations & aux solutions des corps. Ce sel néanmoins differe à quelques égards du premier, en tant qu'il conserve toujours quelque peu de nitre, qui n'est point entierement détruit par le procédé. Il ne se manifeste que lorsqu'on verse dessus un peu d'huile de vitriol; car il s'éleve sur le champ une vapeur dont l'odeur, qui est la même que celle de l'esprit de nitre ou de l'eau-forte, découvre la nature nitreuse.

Dans cette expérience, l'huile de vitriol devient noire pour l'ordinaire en se mêlant avec l'*alcali*, d'où il paroît que le sel *alcali* est mêlé avec quelques parties de charbon. Glauber a eu raison de croire cet *alcali* nitreux différent en quelque sorte des *alcalis* végétaux: mais lorsqu'il le met au-dessus de tous les autres par ses vertus, il tombe dans une exagération dont on ne doit attribuer la cause qu'à l'amour que les hommes ont ordinairement pour leurs découvertes: car il tire autant de vanité de la connoissance de l'huile par défaillance de ce sel *alcali* fixe, que si c'étoit un alcahest ou dissolvant universel.

La méthode suivante est la plus prompte que l'on connoisse pour obtenir une grande quantité de sel *alcali*.

Prenez une égale quantité de nitre & de tartre bien purs & bien secs, réduisez-les en poudre, & après les avoir mêlés, jettez-les peu-à-peu dans un vaisseau de fer presque rouge. Il se fera aussi-tôt une déflagration momentanée, & vous aurez un sel *alcali* fixe blanc, qui ne differe de celui que l'on tire des végétaux, que par l'odeur de nitre qu'il laisse échapper lorsqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol.

Il y a une autre méthode particuliere de préparer en peu de tems un sel *alcali* fixe avec le nitre, qui consiste en ceci. Après que l'antimoine a eté dépouillé autant qu'il est possible de son soufre, il reste une partie purement métallique à laquelle on donne le nom de régule. Faites fondre ce régule dans un creuset & ajoutez-y une huitieme partie de nitre bien pur & bien sec. Il est surprenant que le nitre, qui se fond pour l'ordinaire avec beaucoup de facilité à un feu ouvert, ne puisse se fondre dans cette occasion qu'avec une chaleur capable de mettre le cuivre en fusion. Lorsqu'il est poussé avec un degré de feu suffisant pour le fondre, il acquiert immédiatement une couleur d'or; & lorsqu'on verse le tout dans un cone, le nitre s'éleve sous la forme d'un pain d'or. Après qu'on l'a séparé en agitant le cone, il attire vivement l'humidité de l'air, & il est d'une nature alcaline si acre, qu'il est extremement prompt dans presque tous ses effets. Les plus habiles Chymistes n'ont jamais trouvé le secret de communiquer au sel un pareil degré d'acrimonie. Une chose qui mérite d'être remarquée ici, est que le nitre, qui est le plus froid de tous les sels & qui paroît ne contenir aucune partie alcaline, acquiert, lorsqu'on le fond avec la partie métallique de l'antimoine cette acrimonie, comme par une espece de contact. Il est vraisemblable dans le cas dont nous parlons, que le soufre de l'antimoine s'unit intimement au nitre; car le sel qu'on obtient par cette méthode donne, tandis qu'il est extremement sec & chaud, une teinture rouge avec l'esprit de vin pur, qui est d'une nature excessivement caustique. Cette expérience réussit également, soit que le régule soit fait avec le fer, suivant la méthode de Suchten, ou avec le tartre & le nitre, suivant la méthode ordinaire. Mais cet effet ne sauroit avoir lieu, tant que le soufre externe est uni à l'antimoine, & l'expérience ne réussit que lorsqu'après avoir séparé cette partie, on met la portion réguline restante en fusion avec le nitre. Le changement subit qui survient dans ce cas est d'autant plus surprenant, que le nitre ne s'alcalise jamais avec le soufre, mais se convertit en un sel polychreste amer. Et ce qui rend la chose encore plus extraordinaire est, que le nitre, quelque tems qu'il reste en fusion, ne souffre aucune altération, & demeure toujours le même. Tels sont les effets subits & imprévus qui résultent de la combinaison des corps; d'où il est aisé de conclurre que les conséquences générales que l'on tire dans la Physique, sont sujettes à un grand nombre d'erreurs. Cette expérience nous fournit encore le moyen d'observer la facilité avec laquelle la substance entiere du nitre devient alcaline, comme si c'étoit par un simple contact; car il ne se mêle point ici avec l'antimoine, & ne fait que s'élever sur sa surface.

Voici les propriétés des sels *alcalis* fixes.

Ils attirent l'eau avec beaucoup de force & à une distance considérable, tels que soient les corps dans lesquels elle réside: car lorsqu'on retire un sel *alcali* fixe d'un feu violent, si on l'expose à un air très-chaud tout près du feu & où il n'y ait pas la moindre goutte d'eau, il ne laissera pas de devenir humide & de se dissoudre. Si on le fait sécher sur le feu dans une cucurbite de verre bien nette & bien seche, & que l'on reçoive dans un récipient la vapeur qui s'en éleve, l'*alcali* donnera de nouveau toute l'eau qu'il avoit attirée. Les autres sels auroient perdu leur humidité au même degré de chaleur, & dans le même lieu où l'*alcali* qui étoit sec est devenu humide. Ces sels *alcalis* sont un véritable aimant à l'égard de l'eau qui les dissout & s'unit à eux avec beaucoup de force; & lorsqu'ils sont une fois dissous, une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, ne peut les sécher de nouveau parfaitement.

L'huile de tartre par défaillance, par exemple, ne peut se sécher à une chaleur de deux cens quatorze degrés du thermometre ordinaire, qui suffit pour faire bouillir l'eau; mais on doit mettre ce tartre dans un vaisseau de métal, & le remuer continuellement, en employant une chaleur de plus de six cens degrés, pour en séparer toute l'eau qu'il contient. On auroit peine à trouver un corps qui se sépare de son eau avec plus de difficulté.

On a fait les expériences suivantes à dessein de connoître la force avec laquelle les sels *alcalis* fixes attirent l'eau, la quantité qu'ils en absorbent, & la distance à laquelle leur vertu attractive s'étend.

Je mis une once de ce sel *alcali* fixe parfaitement pur & sec, dans un bassin de verre bien net, & l'exposai à un

air sec dans un lieu souterrain, où le moindre vent ne pouvoit pénétrer. Au bout de quelque tems ce sel se trouva imprégné d'environ trois onces d'eau, sans qu'il lui fût possible d'en attirer une plus grande quantité, parce qu'il en étoit tout-à-fait rassasié. Il paroit par-là, qu'il faut au moins six piés cubes d'air, pour fournir à ce sel une pareille quantité d'eau : car en supposant que la pésanteur de l'air soit à celle de l'eau comme un à mille, & qu'un pié cube d'eau pese soixante-quatre livres, tous les corps pesans contenus dans un pié cube d'air, peseront $\frac{1}{15}$ d'une livre. Supposons que la moitié de ces corpuscules pesans soit de l'eau pure, & l'autre moitié le restant des corps pesans contenus dans l'air, il s'ensuivra qu'il y a environ demi-once d'eau dans un pié cube d'air. Comme donc ce sel est capable d'attirer l'eau à une distance si considérable, nous découvrons par-là une puissance surprenante dans la nature. Sendivogius a donc eu raison d'assûrer que plus les sels *alcalis* sont calcinés, plus la quantité d'eau qu'ils attirent est abondante. Il peut se faire néanmoins que l'eau contenue dans l'air qui environne celui dans lequel est le sel *alcali*, remplisse la place de celle que ce sel absorbe.

Pour parvenir à une connoissance plus exacte de cette attraction de l'eau par les sels *alcalis*, Boerhaave prit une grande bouteille de verre bien nette, aussi seche & aussi chaude que si elle n'eût fait que sortir du fourneau; il y mit du sel de tartre très-chaud, très-sec, & pulvérisé comme nous l'avons dit ci-dessus; il ferma ensuite la bouteille avec un bouchon de liége bien sec, sur lequel il mit un morceau de vessie de cochon ramollie avec de l'huile : l'effet de cette expérience fut, que le sel, qui s'étoit attaché aux parois de la bouteille, devint humide ayant attiré l'eau contenue dans la petite quantité d'air qui étoit enfermé dans la bouteille; quoique l'air fût extremement chaud & sec dans le tems qu'il ferma la bouteille.

On n'a pu encore déterminer, avec aucun degré de certitude, si les sels *alcalis* fixes repoussent l'air ou l'attirent avec tant de force qu'ils aient ensuite de la peine à s'en séparer : les expériences qu'on a faites sur ce sujet laissent la chose douteuse. Il est très-certain que l'huile par défaillance des sels *alcalis*, examinée avec la machine du vuide, paroît ne point contenir d'air, puisqu'elle n'en laisse échapper aucune partie lorsqu'on fait cesser la pression de l'atmosphere, quoiqu'on ait fait chauffer l'huile à dessein de le chasser : au contraire, il est également certain que lorsqu'on mêle les huiles alcalines, par défaillance, avec de l'huile de vitriol, dont on a extrait l'air avec la machine pneumatique, il s'engendre une quantité surprenante d'air élastique; il paroît donc plus vraisemblable que les sels *alcalis* fixes attirent l'air actuellement, & s'unissent à lui avec tant de force qu'il n'est pas aisé de le déloger, à moins qu'on ne détruise le tissu du sel au moyen de l'effervescence qui résulte de son mélange avec un acide.

Ces sels *alcalis* fixes, purs & acres, étant mêlés au sortir du feu avec un alcohol très-pur, l'attirent & s'unissent à lui; mais lorsqu'il y a le moindre mélange d'eau dans les sels ou dans l'alcohol, pour lors les sels repoussent l'alcohol & ne peuvent jamais s'y unir. C'est ainsi que les sels *alcalis* fixes purs divisent l'esprit-de-vin en deux parties, qui ne peuvent plus se mêler ensuite, c'est-à-dire, en une eau soûlée de sel *alcali*, & en un alcohol pur qui nage sur la surface. Voici un autre moyen de découvrir l'attraction réciproque qu'il y a entre l'eau & les sels *alcalis* fixes.

Prenez une pinte d'alcohol très-pur, mêlez-le avec une petite quantité d'eau, & ajoutez-y ensuite du sel *alcali* bien sec. L'*alcali* absorbera dans un instant cette petite portion d'eau, & paroîtra, sous la forme d'une huile épaisse, autour des parois du vaisseau, & en même-tems la combinaison de l'alcohol & de l'eau n'aura plus lieu.

Les sels *alcalis* agissent encore d'une autre maniere sur les esprits vineux; car, comme l'esprit que l'on tire du vin, de quelque espece qu'il soit, par le moyen du feu, contient toujours quelque acide volatil; cet acide étant avidement attiré par le sel *alcali*, l'esprit devient par ce moyen beaucoup plus pur, & acquiert une nature & des vertus différentes de celles qu'il avoit avant cette opération, & avant qu'il eût été séparé de l'acide auquel il étoit uni. L'*alcali* même se trouve aussi tout-à-fait altéré, & devient un sel composé d'un acide & d'un *alcali*, desorte que lorsqu'il est parfaitement soûlé, on a un sel neutre.

Ces observations nous conduisent à une méthode de préparer un alcohol pur, sans le secours de la distilation ni du feu; car il ne faut qu'ajouter une quantité suffisante de potasse à de l'esprit-de-vin commun, & les remuer jusqu'à ce qu'ils soient entierement mêlés ensemble. Le sel *alcali* attirera l'eau, & l'alcohol s'élevant sur la surface, il ne sera besoin que d'une simple décantation pour l'avoir aussi pur qu'on le souhaite. Supposé que l'on doute de sa pureté, on mettra de la potasse dans l'alcohol ainsi préparé, on les remuera; & si l'on verse la liqueur comme auparavant, on la rendra telle qu'on la veut. On découvre toujours, dans cette opération, une huile qui ne paroissoit auparavant, ni dans l'esprit-de-vin, ni dans le sel *alcali*; mais qui résulte de leur mélange.

Les sels *alcalis* ont encore la propriété de s'unir intimement aux huiles tirées des végetaux par la distilation; car lorsqu'on jette du sel *alcali* très-acre, très-pur & très-sec dans de l'huile distilée, il attire l'huile avec beaucoup d'avidité & avec un bruit considérable, & s'unit à elle de telle sorte qu'il se forme immédiatement une espece de savon. L'huile s'unit au sel *alcali* avec plus de force, & le savon est beaucoup plus parfait lorsqu'on met ce mélange dans un lieu souterrain; car, par ce moyen, ils deviennent tous deux demi-volatils, & forment une masse qui peut se dissoudre dans l'eau, & qui est douée d'un grand nombre de vertus admirables. C'est l'*Ens parvum Sapientum*, le *Sapo Helmontianus*, le *Sal volatile tartari* de Starkey, & le *Corrector* de Matthieu, qui a eu autrefois beaucoup de réputation en Angleterre, & ensuite dans toute l'Europe; car il résout, avec beaucoup de force, presque toutes les especes de concrétions visqueuses occasionnées par les humeurs du corps humain : de-là vient qu'il incise & atténue les concrétions tenaces qui obstruent les vaisseaux, qu'il aiguillonne ces derniers en même-tems; desorte qu'agissant sur les solides & les fluides, il hâte les sécrétions par les sueurs & par les urines, & détruit, par ces évacuations, la cause d'un grand nombre de maladies chroniques. Ce savon altere aussi la nature de plusieurs simples avec lesquelles on le met en digestion, & les dépouillant de leur venin, il leur communique des vertus différentes de celles qu'elles possedent naturellement. Il faut pourtant avouer que les Chymistes, qui sont toujours prodigues de louanges, ont eu tort de prôner ce remede comme un médicament universel. Il est bon d'observer que cette combinaison d'un sel fixe *alcali*, & d'une huile distilée ne réussit jamais tant qu'il reste la moindre portion d'eau dans l'un ou dans l'autre; desorte qu'il est absolument nécessaire de faire chauffer les sels lorsqu'on les mêle avec l'huile. Il suffit même, pour empêcher le succès de l'opération, qu'une petite portion de sel *alcali* reste au-dessus de l'huile, & devienne humide étant exposée à l'air.

Les sels fixes *alcalis* forment encore, en s'unissant avec les huiles tirées par expression, des végetaux ou des animaux, & avec le secours de la chaux, de l'eau & du feu, un savon artificiel, comme cela se voit tous les jours.

Les sels *alcalis* attirent les acides animaux, végétaux & minéraux, soit secs ou humides, purs ou délayés, avec une force incomparablement plus grande que celle avec laquelle ils attirent l'eau; car dans cette action,

par laquelle ils unissent ces acides à eux-mêmes, ils chassent avec violence l'air qui réside dans le sel & dans l'acide, & font élever une quantité prodigieuse de bulles d'air; qui paroissent & disparoissent aussi-tôt: cette union fait même qu'ils repoussent l'eau, & lorsqu'ils sont ainsi soûlés d'acide, il est aisé de les sécher de nouveau & de leur faire abandonner l'eau qu'ils retenoient, étant séparés, avec beaucoup d'opiniâtreté. L'huile de vitriol pure, par exemple, lorsqu'elle est seule, ne se dépouille qu'avec beaucoup de peine de son eau; il en est de même de l'huile de tartre: cependant, lorsqu'on les mêle ensemble, l'eau s'en sépare de telle sorte qu'on trouve dans le vaisseau un sel presque sec, comme cela paroît dans la préparation du tartre vitriolé. Il arrive la même chose aux autres acides que l'on mêle avec un *alcali*. Le pouvoir néanmoins qu'ont les *alcalis* d'attirer les acides, est limité, ce qui fait qu'on remarque beaucoup de variété entre eux, qui paroît cependant venir plutôt de la différence des acides que de celle des *alcalis*. M. Homberg a communiqué au public un grand nombre d'observations fort utiles sur ce sujet, dont quelques-unes sont assez importantes pour mériter une place dans cet Ouvrage.

Une once de sel de tartre a absorbé tout l'acide contenu dans quatorze onces d'excellent vinaigre distilé; & après qu'il a été sec, son poids s'est trouvé augmenté de trois dragmes trente-six grains; la partie restante du vinaigre étoit aussi insipide que de l'eau. On découvre par ce moyen la proportion qu'il y a entre l'acide & l'eau du vinaigre.

La même quantité de sel de tartre a absorbé tout l'acide de deux onces cinq dragmes d'esprit de sel; & son poids a augmenté de trois dragmes quatorze grains.

Une once de sel de tartre a absorbé tout l'acide d'une once deux dragmes trente-six grains d'esprit de nitre; l'augmentation de son poids a été de trois dragmes dix grains.

La même quantité de sel a absorbé tout l'acide d'une once deux dragmes trente-six grains d'eau forte; son poids a augmenté de trois dragmes six grains.

Une once de sel de tartre a absorbé tout l'acide de cinq dragmes d'huile de vitriol; après que le sel a été sec, son poids s'est trouvé augmenté de trois dragmes cinq grains.

Comme ceux-ci sont les principaux acides, nous pouvons conclure: premierement, que dans les liqueurs acides, quelques différentes qu'elles soient par rapport à leurs masses, le principe acide a toujours à peu près le même poids. Le vinaigre, par exemple, qui est le plus léger de tous les acides, augmente le poids du même sel de tartre autant que l'huile de vitriol, qui est l'acide le plus pesant & le plus fort. La même chose est vraie à l'égard des autres acides, la différence qu'il y a entre la plus grande & la plus petite augmentation de poids n'étant que de trente-un grains, & cela seulement dans le vinaigre, à cause que le tartre régénéré, c'est-à-dire, le sel composé, qui résulte du mélange du sel de tartre & de l'acide du vinaigre, n'est point séché avec autant de soin qu'il le faudroit.

Secondement, les acides semblent differer principalement par rapport à la quantité d'eau avec laquelle on les délaye, puisque l'acide pur a toujours le même poids lorsqu'on vient à l'extraire. Il peut donc se faire que le vinaigre eût autant de force que l'huile de vitriol, si l'on pouvoit réduire quatorze onces de cette liqueur à cinq dragmes en le dépouillant seulement de l'eau qu'il contient, & en assemblant l'acide sous un plus petit espace sans l'altérer. Il est néanmoins certain qu'il feroit pour lors capable de soûler la même quantité de sel *alcali*.

Troisiemement, on voit par-là que l'eau fait la plus grande partie de ces liqueurs acides.

Quatriemement, il est probable que si l'on pouvoit avoir ces sels purs sans aucun mélange d'eau, ils paroîtroient pour lors sous une forme solide; mais c'est ce dont on n'a pu encore venir à bout. Un froid excessif a approché de très-près de la chose, mais ne l'a point achevée entierement. On peut juger, par ce qu'on vient de dire, des effets que doivent produire les menstrues alcalins lorsqu'ils agissent sur les substances qui contiennent quelque acide, ou sur celles qui sont actuellement consolidées & liées entre elles par un acide; d'où il arrive qu'elles retournent à leurs premiers principes lorsque cet acide est absorbé.

Lorsque cette affusion d'un acide sur un *acali* est faite peu à peu & avec précaution dans des liqueurs chaudes & dans un grand vaisseau, si l'on agite en mêmetems le vaisseau après chaque instillation de l'acide, le mélange aquiert un tel tempérament qu'il ne se fait plus aucune effervescence: & c'est ce qu'on appelle le *point de saturation*. Si on ajoute ensuite des acides, ils ne causent pas plus d'agitation que si l'on méloit de l'eau avec de l'eau, & pour lors le mixte qui en résulte n'est ni acide, ni *alcali*, mais neutre, étant formé par l'union des deux. De-là vient qu'on a appellé les acides mâles & les *alcalis* femelles, & le composé des deux hermaphrodite: l'*alcali*, le vuide; l'acide le remplissant; l'*alcali* le chaos, & l'acide l'esprit imprégnant.

L'ébullition & l'effervescence violente qui résulte du mélange d'un acide avec un *alcali*, tandis que l'air & l'eau sont chassés avec force, peut provenir de ce que ces corps chassent avec impétuosité tout ce qui se trouve parmi eux lorsqu'ils viennent à se joindre: & si cela est ainsi, cette ébullition & cette effervescence ne vient d'aucune contrarieté, mais d'une association de principes. De-là résultent naturellement les questions suivantes: 1. Si les acides contiennent une grande quantité d'air; tandis que les *alcalis* en sont tout-à-fait privés? Car il est certain que les *alcalis* les plus forts étant jettés au sortir du feu, qui selon toute apparence les a dépouillés de l'air qu'ils contenoient, dans une liqueur acide, produisent une effervescence prodigieuse & une grande quantité d'air. Ceci ne peut-il point nous faire connoître la vraie raison pour laquelle les acides engendrent une si grande abondance de flatuosités, lorsqu'ils dominent dans le corps humain? Les sels neutres produits par la combinaison des *alcalis* & des acides ne perdent-ils pas une grande partie de l'air qu'ils contiennent; & n'est-ce pas pour cette raison qu'ils engendrent si peu de vents dans le corps humain? Les acides, ou du moins les corps acescens ne sont-ils point les seules substances propres à fermenter, à cause de l'air qu'ils contiennent? Cet air n'est-il point la source de cette quantité prodigieuse d'air qui est produit par la fermentation? La fermentation ne tend-elle point naturellement à la génération des acides, tandis qu'un feu violent produit les *alcalis*?

Il paroît, par ce qu'on vient de dire, qu'on peut mettre au nombre des causes naturelles du mouvement qu'on remarque dans l'univers, le mélange des *alcalis* & des *acides*, & que ce mouvement cesse dès que cette combinaison est parfaite.

Ce mouvement paroît d'une importance considérable » dans la végétation, ou plutôt pour préparer la terre. » Les personnes qui s'adonnent à l'agriculture savent » qu'un labourage fréquent mûrit la terre & la rend » fertile; ou pour parler d'une maniere plus philoso- » phique, divise les parties terrestres qui forment par » leur union de grosses mottes, & les réduit en des pe- » tites particules plus convenables à la solution qu'el- » les doivent subir, pour produire les plantes. Lors- » que la terre est une fois pourvue d'un sel *alcali* qui » s'unit intimement aux particules terrestres; ce qui » arrive bien-tôt, à cause que ces sels attirant l'eau » qui flotte dans l'air, se convertissent en une huile par » défaillance & pénétrent dans la terre; ces mêmes sels » attirent encore l'acide de l'air, jusqu'à ce qu'ils en » soient soûlés, & que tous les deux soient devenus » neutres. Pendant que cette neutralisation s'execute, » l'effervescence se fait à loisir & par degrés, à mesure » que le sel *alcali* attire l'acide. De-là résulte dans les » parties du sel qui sont imprégnées d'un *alcali*, un

» mouvement qui sépare les particules terrestres les » unes des autres avec beaucoup plus d'efficacité que » le labourage. Cette séparation est un excellent pré- » paratif pour la solution future; & en effet, c'est un » pas vers elle, puisque la solution d'un corps ne con- » siste qu'à le réduire en des particules assez déliées » pour flotter dans le menstrue qui le dissout, & as- » sez petites pour devenir transparentes, & par con- » séquent invisibles. »

On ne peut point douter que dans l'action de ces sels *alcalis* sur les acides, l'eau aussi bien que l'air ne soient chassés lorsqu'ils viennent à s'unir. Car quoiqu'ils soient parfaitement fluides après leur mélange, ils se durcissent néantmoins dans cet acte de combinaison, en des petites mottes salines, & paroissent dans l'eau sous la forme de crystaux transparens, le liquide aqueux flottant sur la surface. Lorsque la saturation est parfaite, l'eau peut être séparée toute pure & sans aucun gout salin; & pour lors on réduit aisément ce qui reste sous la forme d'une poudre blanche, seche & farineuse au moyen d'une chaleur douce, au lieu que l'*alcali* & l'acide par la combinaison desquels ils sont produits, ne peuvent point se sécher du tout, ou sans beaucoup de difficulté.

On doit encore remarquer au sujet de ces sels composés, qu'il est extremement difficile de séparer de nouveau l'*alcali* de l'acide par le moyen du feu seul, & de les avoir aussi purs qu'ils l'étoient auparavant. On peut sublimer, par exemple, le sel ammoniac qui est fait par la combinaison de l'esprit alcalin de sel ammoniac, & de l'esprit de sel marin, en l'exposant à un degré de feu suffisant: mais il est impossible de séparer par cette voie les deux principes salins dont il est composé. Il en est de même du tartre vitriolé, du sel marin régénéré, du nitre ressuscité, du tartre régénéré & autres sels semblables. On a découvert cependant quelques méthodes par le moyen desquelles on peut réduire ces sels composés aux principes alcalins & acides salins qui les composent, & pénétrer dans quelques-uns des mysteres les plus secrets de la Chymie. Mais il est nécessaire pour en avoir connoissance, d'examiner auparavant quelques autres propriétés des *alcalis*.

Quoique les *alcalis* attirent tous les acides dont on a connoissance, ils en attirent cependant quelques-uns avec plus de force que d'autres. Ce que j'avance ici est suffisamment confirmé par un grand nombre d'expériences. Si l'on verse, par exemple, de l'esprit de sel, de nitre, de soufre, ou de vitriol sur un *acali* parfaitement soûlé de vinaigre, ou sur du tartre régénéré; l'*alcali* attirera cet acide, & rejettera celui du vinaigre dont il étoit auparavant soûlé, de sorte que l'on pourra tirer ensuite de ce composé au moyen d'une chaleur modérée une liqueur approchante de la nature de l'esprit de vinaigre; & il restera au fond du vaisseau une quantité considérable de sel nitreux fixe régénéré. Si l'on verse de l'esprit de nitre sur un *alcali* soûlé d'esprit de sel, on aura par la distilation une eau régale, & il restera au fond un sel nitreux dont la nature sera extremement altérée. Au contraire, si l'on verse de l'esprit de sel sur un *alcali* soûlé d'esprit de nitre, ce mélange donnera aussi dans la distilation une eau régale, & le sel qui restera sera d'une nature nitreuse, & quelque peu inflammable; quoique différent du sel marin & du nitre. Dans ces deux cas, comme il n'y a pas une différence considérable entre l'acide du nitre & celui du sel, eu égard à leur force, chacun de ces acides chasse l'autre en quelque sorte, de sorte qu'ils s'élevent mêlés ensemble & demeurent unis à l'*alcali* dans le residu.

Versez de l'huile de vitriol sur un *alcali* soûlé d'esprit de nitre; l'esprit de nitre est immédiatement chassé, l'acide du vitriol s'unit à la partie alcaline du nitre, & forme au fond un sel à peu près de la nature du tartre vitriolé, dont il différe cependant par quelques-unes de ses propriétés; à peine a-t'il toutefois quelque chose de commun avec le nitre. Enfin, si l'on verse de l'huile de vitriol sur du sel marin naturel ou factice, il s'élevera aussi-tôt un esprit de sel marin fumant extremement volatil & acide, doué de presque toutes les vertus de l'esprit de sel, excepté qu'il fume davantage, qu'il est plus volatil, & que sa vapeur est nuisible & suffocante, jusqu'à ce qu'on l'ait corrigé par des dépurations réitérées. Toutes ces expériences prouvent donc que les acides qui sont naturellement délayés avec une moindre quantité d'eau, ont beaucoup plus de force pour s'unir aux *alcalis*, que ceux qui sont délayés avec une quantité d'eau plus grande. On peut même établir pour regle générale, en tant qu'elle se trouve confirmée par l'expérience, que l'acide le plus fort chasse toujours de l'*alcali* celui qui est plus foible que lui, & qui est attiré avec moins de force par l'*alcali*; qu'il s'unit toujours à l'*alcali* d'où l'acide le plus foible a été chassé, & occupe la place que ce dernier remplissoit auparavant.

Le sel qui est produit de cette maniere perdant la disposition qu'il avoit acquise de l'acide le plus foible qui est maintenant écarté, acquiert la nature du sel d'où le dernier acide qui est le plus fort, & qui est maintenant uni à la partie alcaline, a été tiré. Il faut cependant avouer qu'il y a toujours quelque différence considérable entre les sels que l'on obtient par ce moyen, & les sels naturels d'où l'on a tiré ces acides les plus forts. Le sel admirable de Glauber, par exemple, que l'on tire par la distilation du sel marin & de la meilleure huile de vitriol, est d'une nature tout-à-fait différente du tartre vitriolé que l'on obtient par la saturation de l'huile de tartre avec celle de vitriol. Cela est encore vrai par rapport aux autres sels composés. Le sel, par exemple, que l'on obtient au moyen de l'esprit de nitre de Glauber, est tout-à-fait différent du sel admirable de ce même Auteur, quoiqu'on les suppose tirés tous les deux du même acide & du même *alcali*. C'est pourquoi la regle que les plus fameux Chymistes ont laissée, « que les acides transforment toujours les *alcalis* „ en leur nature de telle sorte que l'on peut constam- „ ment retirer de ce mélange les sels qui ont aupara- „ vant donné ces acides, est trop générale & demande quelque restriction.

Il est encore à remarquer que lorsque ces acides les plus forts ainsi versés sur des sels composés, en chassent les acides les plus foibles qui entroient dans leur composition, & se joignent avec les *alcalis* qui restent, cette nouvelle combinaison se fait sans aucune effervescence considérable: car les premiers acides qui sont les plus foibles, abandonnent les *alcalis*, & les derniers & les plus forts occupent leur place sans aucune ébullition, nonobstant qu'il survienne une agitation prodigieuse lorsqu'on mêle un *alcali* pur avec un acide qui l'est aussi. Il ne paroît pas que cette union engendre aucun air quoiqu'il y en ait une si grande quantité de chassée dans l'autre cas. Il y a donc toute apparence que l'effervescence qui est survenue dans la premiere saturation de l'*alcali* a chassé tout l'air, de sorte que le nouvel acide ne fait autre chose que s'introduire dans l'*alcali* soûlé qui est dépouillé de l'air qu'il contenoit, & y demeure sans chasser ou attirer aucun air; & ce qui paroît confirmer ce que j'avance est, que si l'on mêle l'acide qui est chassé par un autre acide plus fort que lui, avec un autre *alcali*, il causera une violente effervescence, suivie d'une grande chaleur, d'un grand bruit & de la génération de l'air, tandis qu'on ne remarque aucun de ces effets dans le sel composé.

Ce que l'on a dit ci-dessus des sels *alcalis* suffit pour donner une idée générale de leur nature & de leur propriété. Il me reste à donner les différentes méthodes de les préparer pour les usages de la Medecine, & à spécifier les effets que l'on suppose qu'ils produisent dans le corps humain. Comme Boerhaave est celui de tous les Auteurs dont les procédés sont les plus exacts & les réflexions les plus justes, ce sera lui que je prendrai pour guide dans ce que je vais dire.

Je ne puis cependant me dispenser de relever deux erreurs dans lesquelles il paroît être tombé par rapport à la théorie de ces sels, & qu'il ne perd aucune occasion de

réiterer, tant il est soigneux de les répandre.

La premiere c'est lorsqu'il nous dit que les sels *alcalis* fixes ne sont jamais produits naturellement, & qu'on ne les tire des végétaux qu'avec le feu. C'est-là une erreur évidente, car le *Natron* d'Egypte, suivant ce que les meilleurs Auteurs en disent, a presque toutes, ou peut-être toutes les propriétés des sels fixes *alcalis*. Or c'est un sel naturel que l'on tire de la terre en la faisant bouillir dans l'eau, ou en faisant évaporer entierement l'eau de certains lacs ou étangs. On trouve même auprès de Smyrne une terre qui étant cuite dans l'eau, donne après l'évaporation un sel qui ne differe que peu ou point de la potasse à laquelle on peut la substituer. Il est pourtant certain que la chaleur de l'eau bouillante ne suffit point pour produire un sel *alcali*.

Il se trompe encore lorsqu'il avance que les sels *alcalis* fixes tirés des différentes especes de végétaux, sont exactement les mêmes, & ne different ni par leurs propriétés naturelles, ni par leurs vertus médicinales, quoiqu'il avoue que les sels des différentes plantes donnent différentes couleurs aux vertes, ce qui prouve au moins quelque variété. Il dit de plus que le sel, nonobstant la violence du feu auquel on l'a exposé, contient toujours une portion d'huile végétale; or comme les huiles des végétaux different entr'elles, il s'ensuit que cela doit causer quelque différence dans les sels fixes, & c'est surquoi le fameux Hoffman est d'accord avec moi.

* Je ne sai si l'objection tirée du *Natron* a toute la force qu'on prétend lui donner contre l'opinion de Boerhaave: je crois qu'il faudroit auparavant bien connoître la matiere de ce *Natron*, & c'est ce qu'il n'est encore gueres développé. Si le rapport d'un voyageur qui a parcouru l'Egypte & l'Ethiopie est vrai, le *Natron*, bien loin de détruire le sentiment de Boerhaave, ne serviroit qu'à le confirmer; il dit qu'entre l'Egypte & l'Ethiopie on trouve de vastes plaines marécageuses par endroits de soixante lieues & quelquefois plus, de longueur; ces plaines sont toutes couvertes de joncs & de roseaux qui y croissent à une hauteur considérable. Les habitans de ces pays pour s'ouvrir un chemin d'un lieu à un autre, y mettent le feu dans un certain tems de l'année, & en brûlant ces roseaux se frayent un chemin au travers; maintenant ne peut-on pas supposer que les eaux qui tombent des montagnes d'Ethiopie après la fonte des neiges, & celles que fournissent les grandes pluies qui sont continuelles pendant trois mois dans ces climats, délayent & détrempent ces cendres, & en font une lessive qu'elles portent dans les eaux du Nil, qui répand & en dépose ensuite les sels dans toute l'Egypte dans le tems de son inondation. Si le fait de la combustion des roseaux est vrai, comme j'ai tout lieu de le croire, les conséquences que j'en déduis me paroissent très-vraisemblables.

Si l'on prend l'expérience pour juge de ce différent, je suis persuadé qu'elle ne prononcera pas en faveur de Boerhaave; car les sels que l'on tire de certaines plantes étant mêlés avec un acide & soûlés, ne laisseront pas de causer une grande chaleur & un sentiment de brûlure dans l'estomac, tandis que le sel d'absinthe soûlé avec le même acide, & donné quelques heures après, ne causera pas la même incommodité, & produira de meilleurs effets; cela est si remarquable, que cette différence seule m'a souvent fait connoître qu'on avoit substitué d'autres sels à celui d'absinthe. Je suis même convaincu par les différens effets que j'ai vu produire aux sels fixes de différentes plantes, qu'il est aussi impossible de tirer un sel qui ait exactement les mêmes vertus que celui d'absinthe, d'une autre plante, qu'il l'est de produire une plante d'absinthe avec la semence de quelqu'autre végétal, & je crois qu'on peut dire la même chose des sels fixes *alcalis* de genêt, de tiges de feves, de mente, de fougere & de plusieurs autres végétaux. Il faut cependant avouer que les sels *alcalis* fixes de tous les végétaux se ressemblent beaucoup par leurs qualités sensibles; mais comme la nature agit par des voies que nous ignorons, & tire des propriétés méchaniques de sources qui nous sont inconnues, il est aussi dangereux qu'imprudent, de déterminer quelque chose d'après la théorie, avant qu'elle ait été confirmée par un grand nombre d'expériences.

Méthode de préparer un sel alcali fixe par la combustion des végétaux, suivant la maniere de Tachenius.

I. Mettez dans une poîle large & profonde une quantité de feuilles & de tiges de romarin verd, nouveau, sec, & mondé, & par-dessus une plaque de fer qui le presse & le couvre de tous côtés. Placez la poîle sur le feu, que vous augmenterez par degrés jusqu'à ce qu'elle soit rouge. La plante fumera, répandra des vapeurs odoriférantes, & se convertira en charbon. Ajoutez-y de nouveau romarin, couvrez-le, pressez-le, & procedez comme auparavant, jusqu'à ce qu'il soit réduit en charbons. Continuez de même jusqu'à ce que vous en ayez une quantité suffisante pour l'usage que vous voulez en faire. Pendant cette opération, prenez garde que la plante ne s'enflamme, ce qui n'arrivera point, si on la couvre de telle sorte qu'elle n'ait aucune communication avec l'air, car dès qu'il vient à s'y introduire, elle s'allume, ce qui gâte l'opération; c'est-là ce qu'on appelle l'Ustion d'une plante, & l'opération est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus lente & plus successive. La plante étant ainsi brûlée est noire, friable & amere, & étant bouillie dans de l'eau on découvre à peine quelque sel dans la décoction, mais elle a un gout amer & brûlé & est sudorifique; on ne découvre donc presque aucun sel dans une plante que l'on réduit en charbon par la calcination, soit par la lessive qu'on en fait, ou par le gout du charbon.

II. Après que la premiere partie de ce procédé aura été exécutée comme il faut, on ôtera la plaque de fer qui couvroit le romarin, & on laissera la poîle avec la plante qu'elle contient, sur le même feu; dès que l'air vient à s'y introduire, la plante qui est devenue noire prend feu, mais on doit le modérer avec soin & le régler en ne lui en donnant qu'autant qu'il en faut pour que les différentes couches brûlent successivement. Après que la partie supérieure qui est contiguë à l'air a pétillé pendant quelque tems, la flamme s'évanouit & la matiere blanchit; mais la partie du végétal que ces cendres couvrent, demeurent noires & brûlent toujours, ce qui fait que l'on doit remuer la plante avec une baguette de fer, jusqu'à ce que toute la masse ait pris feu successivement, & ait été par cette agitation continuelle exposée pendant un tems suffisant à l'air & au feu, & se soit convertie en une masse blanche homogene, qui est pour lors en petite quantité, pesante & également blanche. Lorsque cela est fait, il est impossible d'exciter une seule étincelle dans la masse avec le feu le plus violent, quoique s'il restoit une feuille noire que l'air vint à toucher, elle s'enflammeroit de la même maniere que le reste.

Après que toute la plante est ainsi blanchie, elle a un gout salin, acre & quelque peu urineux, qu'on n'y appercoit jamais tant que la partie noire, qui est une huile pure & inflammable, continue d'y être unie; mais aussitôt qu'elle est entierement consumée, le sel que le feu n'a point détruit commence à se découvrir; d'où il paroît que la destruction de l'huile est nécessaire pour pouvoir obtenir le sel qu'on desire.

III. Les cendres étant ainsi préparées, on les laissera une heure ou deux sur le feu, en les entretenant toujours rouges & les remuant continuellement avec une baguette de fer, ce qui acheve la combustion de la plante pour le sel de Tachenius. Dans la premiere partie de cette opération l'action du feu qu'on a suffoquée après avoir chassé l'eau, unit intimement les principes salins & huileux de la plante & en compose un mixte sulphureux salin, pour me servir du langage des Chymistes, qui est en quelque sorte d'une nature savonneuse, mais qui contient en même tems une grande quantité de terre très-subtile.

IV

IV. Mettez les cendres précédentes dans un vaisseau de fer bien net, avec six fois leur poids d'eau de pluie, faites-les bouillir en les remuant souvent avec une cuillier de fer. La liqueur qui s'élevera sur la surface sera acre, lixivieuse, & saline, & contiendra une grande partie du sel qui étoit dans les cendres, tandis que la terre restera au fond. Versez-là & filtrez-là toute bouillante, jusqu'à ce qu'elle devienne parfaitement limpide, & gardez-la sous le nom de lessive pour le sel de Tachenius. Si l'on fait bouillir la terre qui a resté au fond du vaisseau ou dans le filtre, dans de l'eau nouvelle, elle donnera encore de la lessive qui contiendra moins de sel, & dont le gout tiendra davantage de l'acrimonie de la chaux. On peut la filtrer aussi & la mêler avec la premiere. Réitérez la même opération jusqu'à ce que l'eau demeure aussi insipide que lorsqu'on l'a mise. On peut jetter ces dernieres lessives comme tout-à-fait inutiles. Versez de l'eau de pluie sur la terre qui reste, agitez-la & versez-la lorsqu'elle sera devenue trouble. Continuez de même jusqu'à ce que le sable qui se précipitera seul au fond du vaisseau, soit tout-à-fait séparé des cendres qui se mêleront les dernieres avec l'eau. Mêlez ces eaux troubles ensemble & laissez-les reposer; elles déposeront une terre qui étant sechée est une terre presque vierge, simple, végétale & élémentaire, propre à faire des coupelles.

V. Faites évaporer la lessive dont nous avons parlé ci-dessus, dans un vaisseau de fer bien net, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement seche, en la remuant sans cesse sur la fin du procédé, pour empêcher qu'elle ne s'attache au vaisseau: & vous aurez par ce moyen un sel tirant sur le brun, d'un gout acre & quelque peu alcalin, qui se dissoudra successivement à l'air, mais non point aussi promptement qu'un parfait *alcali*. Ce sel est d'autant plus brun qu'on le prépare avec plus de soin, & qu'il contient une quantité d'huile beaucoup plus grande.

VI. Si l'on met ce sel dans un creuset au feu de fusion jusqu'à ce qu'il devienne rouge, il se fondra beaucoup plus vîte que le véritable sel fixe *alcali*; & pour lors on peut le verser sur une plaque de cuivre bien nette, & lui donner la forme de petits gâteaux. On a donc par ce moyen le véritable sel fixe végétal de Tachenius, que l'on peut rendre toujours plus pur en l'exposant à l'humidité de l'air, ou en le dissolvant dans de l'eau de pluie, en filtrant ensuite la liqueur & la laissant reposer pendant un tems suffisant, jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule sur la surface; en la laissant encore dans le même endroit, elle se réduira en des petites mottes salines, qui sont des crystaux beaucoup plus purs que le reste du sel; ils ne contiennent aucun *alcali* acre, car l'huile de la plante s'unissant au sel *alcali*, corrige son acrimonie. Il est à remarquer que la couleur de ce sel s'altere aisément, lorsqu'il vient à y tomber quelques morceaux de charbon pendant qu'il se fond; car il prend immédiatement une couleur plombée qui varie suivant que la quantité de charbon est plus ou moins grande.

Observations sur les procédés précédens.

I. Ces sels ne sont ni acres, ni ignés, mais un composé salin d'une huile étroitement unie par le feu à un *alcali* acre, & ils different d'un sel caustique, acre & alcalin, à proportion que la plante est plus long-tems brûlée, & qu'on les garantit de l'air pendant l'opération; par ces moyens leurs vertus médicinales augmentent aussi à proportion.

II. C'est pour cela qu'ils ne sont pas d'une nature si contraire à l'acide que les *alcalis* purs, & qu'ils n'en détruisent pas une aussi grande quantité. Lorsqu'ils sont préparés comme il faut, ils peuvent tenir lieu en quelque sorte de sel marin & de sel fossile, comme Varron l'a observé.

III. Ces sels étant exposés à l'air pendant un tems considérable, attirent l'eau qu'il contient & se fondent, mais plus lentement & avec beaucoup plus de difficulté qu'un *alcali* pur, quoiqu'il se dissolvent immédiatement dans l'eau.

IV. Ils se mêlent promptement avec toutes les humeurs du corps humain, même avec les parties huileuses & la bile qui est épaissie, par le secours de la chaleur vitale, & l'action des fluides.

V. De-là vient qu'ils sont capables de pénétrer dans les vaisseaux sanguins, séreux, lactiferes, lymphatiques, urinaires, sudoriferes & biliaires; mais non point dans les nerfs.

VI. Etant mêlés & délayés avec les fluides animaux, ils peuvent avec le secours de la chaleur naturelle & des actions vitales, résoudre les principales concrétions qui se sont formées dans les humeurs; surtout étant aidés par les frictions, l'exercice du cheval & autres semblables exercices. Ils ne sauroient cependant dissoudre les pierres qui se trouvent dans le corps, comme un menstrue, mais ils peuvent les user, au moyen du mouvement mécanique & du frotement qu'ils augmentent dans le corps, & les déterminer particulierement vers les passages urinaires. Ils n'ont aucun pouvoir sur les maladies des sucs nerveux, ce qui fait qu'ils ne sont point capables de guérir une véritable goutte; étant délayés avec de l'eau chaude, & secondés du mouvement, ils deviennent extremement pénétrans, & s'insinuent jusques dans les parties les plus intimes du corps.

VII. Lorsque ces sels viennent à se mêler avec les humeurs, ils y agissent avec une acrimonie qui n'est point pernicieuse, mais qui rend néanmoins les liqueurs beaucoup plus actives qu'elles ne l'étoient dans leur état naturel, ce qui fait qu'ils irritent les parties sensibles des nerfs, & rendent leurs vibrations plus fortes qu'à l'ordinaire. Ces propriétés les rendent d'un grand secours dans les cas où le corps est languissant, dans les maladies lentes, hypocondriaques & histériques, & dans celles qui proviennent simplement d'inaction.

VIII. De-là vient qu'ils produisent des effets très-considérables dans les obstructions des vaisseaux, car ils agitent tout le sisteme nerveux & dissolvent en même tems les fluides qui sont coagulés; & par leur pesanteur qui est beaucoup plus grande que celle de nos sels naturels, ils hâtent toutes les fonctions animales avec une force beaucoup au-dessus de celle avec laquelle elles s'executent ordinairement.

IX. Ils agissent encore en hâtant les sécrétions & les excrétions; car dans le même tems qu'ils rendent aux liqueurs la fluidité qui leur est nécessaire, & qu'ils levent les obstructions des vaisseaux, ils aiguisent, pour ainsi dire, les humeurs, & picotent les vaisseaux; & excitent par-là d'une maniere uniforme les véritables causes du mouvement de nos fluides dans leurs vaisseaux, d'où dépendent toutes les sécrétions & excrétions de chaque partie du corps en particulier.

X. On voit par-là d'où vient que ces sels sont sudorifiques; car puisqu'il est certain que la sueur contient partie des sels naturels du corps, & les dépose sur la surface externe de la peau, au moyen des petits vaisseaux excrétoires qui y ont leurs orifices, ces sels venant à se mêler avec les sucs qui circulent dans le corps, doivent se faire un passage par les mêmes vaisseaux excrétoires & augmenter les sécrétions, comme cela se trouve confirmé par l'expérience. Ces sels augmentent d'une maniere particuliere l'évacuation de l'urine; car l'Auteur de la Nature a formé les reins principalement pour entraîner les sels qui abondent dans les humeurs, afin qu'ils puissent être évacués hors du corps auquel ils deviendroient sans cela nuisibles. Cela paroît par l'urine qui est la plus salée de toutes les humeurs de notre corps. L'efficacité de ces sels ne paroît jamais mieux que dans leur opération par les urines. Outre qu'ils débarrassent en même-tems les humeurs des impuretés nuisibles dont elles sont chargées, ils hâtent aussi la sortie des excrémens les plus grossiers par les selles en les dissolvant, ils ouvrent les passages, & irritent en picotant les intestins qui sont trop

lents à faire leurs fonctions. Rien n'est plus efficace que ces sels dans les maladies qui proviennent de la melancholie, & qui sont accompagnées d'une constipation considérable, lorsqu'on les donne à propos, en quantité convenable, & qu'on en use pendant un tems suffisant. Ils ont même cette propriété particuliere, de ne point interrompre les fonctions des intestins après qu'on en a discontinué l'usage, au lieu qu'il n'en est pas de même des autres cathartiques. Le foie, la rate, la vesicule du fiel, les conduits biliaires, & la veine-porte, qui composent ensemble le laboratoire de la bile, ne peuvent être plus efficacement purgés & délivrés des obstructions ou des humeurs nuisibles, que par ces sels. Le savon lixivieux dissout les obstructions visqueuses & tenaces des premieres voies; c'est-à-dire, de l'estomac & des intestins, & en facilite l'excrétion sans danger ni violence; de sorte que l'on parvient par ces moyens à cette coction ou préparation des humeurs recommandée par Hippocrate, comme nécessaire à leur évacuation.

XI. Il paroît par ce qu'on a dit de ces sels, qu'ils sont excellens dans toutes les maladies chroniques, qui proviennent de l'engourdissement ou de l'inactivité des esprits, du trop grand relâchement des fibres, de la viscosité des sucs, sans aucun penchant à une acrimonie putride, d'une acidité produite par la foiblesse des organes, qui servent aux fonctions vitales ou naturelles, ou d'une coagulation occasionnée par la surabondance d'une acrimonie austere ou acide. Si donc l'on fait attention à la quantité de maladies qui dépendent de ces causes, on sera convaincu que l'on peut guérir un grand nombre de maladies chroniques avec ces sortes de sels, qui détruisent les acides & les convertissent en sels neutres qui aiguillonnent les solides, & dissolvent les concrétions formées dans les fluides, au moyen des nouvelles propriétés qu'ils acquierent dès le moment qu'ils deviennent neutres. Il ne s'ensuit pas cependant que ces sels soient toujours également salutaires, & ne fassent jamais de mal: car dans les cas où les humeurs sont putrides, bilieuses, alcalescentes, ou trop agitées & par conséquent trop échauffées, ces sels ne font qu'ajouter de l'huile au feu. Ils ne sont pas moins nuisibles aux personnes dont la constitution est si délicate, qu'elles ne peuvent en supporter l'effet, car pour lors les mouvemens qu'ils excitent deviennent pernicieux. Ils sont encore très-nuisibles lorsque les sels sont déja trop abondans dans le corps.

Méthode d'user de ces sels dans la Medecine.

I. On doit les donner lorsque l'estomac est vuide, & qu'il a achevé la digestion des derniers alimens qu'on a pris, & par conséquent dix heures après avoir mangé. On doit en proportionner la dose aux différentes situations dans lesquelles les malades se trouvent; mais on peut les donner en général depuis quatre grains jusqu'à deux dragmes, ou plus. C'est au Medecin à faire usage de sa prudence dans ces occasions.

II. On doit les délayer avec une grande quantité d'eau, de peur qu'ils n'endommagent le pharinx, l'œsophage & l'estomac. On en dissoudra donc une dragme dans neuf onces d'eau commune, & pour lors ils opereront en quelque sorte comme les eaux minérales, qui agissent par la petite quantité de sel fossile qui est dissous dans une grande portion d'eau pure.

III. Supposé que le Medecin ait intention de purger, le malade prendra, lorsqu'il ira se coucher, neuf grains d'aloës succotrin pur en trois pilules, ou demi-dragme de pilules de Ruffus, & le lendemain il se promenera de grand matin dans un air frais, en prenant garde de ne point exciter la sueur par trop de mouvement; il prendra en se promenant une quantité convenable de ces sels divisée en cinq ou six doses, qui produiront des effets admirables. Car ils dissipent la pesanteur, sans diminuer les forces, & deviennent par-là un excellent remede pour la constipation des personnes qui menent une vie sédentaire, & pour déraciner les maladies qui résisteroient à l'effet des autres purgatifs.

IV. Mais si l'on a dessein de dégager les passages urinaires, & les vaisseaux sanguins, on procedera comme ci-devant, en obmettant l'aloës sur le soir. On aura soin en même-tems de tenir la région des lombes, & l'hypogastre plus chaudement que le reste du corps, & de faire prendre de tems en tems au malade une tasse de thé ou de caffé.

V. Supposé que l'on veuille exciter la sueur, on donnera ces sels au malade le matin à son réveil, de la maniere que nous avons indiquée ci-dessus, & on lui fera boire après chaque dose quelque léger sudorifique, comme une décoction de racine de bardane, ou des cinq racines apéritives, de bois de sandal, ou de sassafras, du thé ou du caffé. On le couvrira d'une quantité de hardes suffisante pour exciter la sueur suivant la nature de sa maladie.

VI. Pour la cure des fievres tierces ou quartes d'automne, on purgera le malade deux ou trois jours de suite, conformément aux regles que nous avons données ci-dessus. On excitera ensuite une légere sueur, suivant la maniere que nous venons d'indiquer, environ quatre heures avant l'accès, en faisant ensorte qu'elle augmente lorsqu'il sera de retour. On guérit par ce moyen les fievres intermittantes les plus opiniâtres. L'eau chargée de ces sels est à cet égard au-dessus des aigrelettes, & des eaux de Spa.

On peut tirer ces sels d'un végétal sec, avec moins de peine: mais si la plante étoit si vieille, & si seche qu'elle fût vermoulue, elle ne donneroit que peu ou point de sel.

Boerhaave croit, comme je l'ai déja remarqué, qu'il est indifférent de tirer ce sel d'une plante ou d'une autre, à cause, suivant lui, que les plantes que l'on traite de cette maniere perdent leur nature, & ne retiennent aucune de leurs propriétés spécifiques. Mais comme ces sortes de sels conservent toujours une grande portion d'huile végétale, ils doivent, à ce que je crois, posséder les mêmes vertus que la plante d'où on les a tirés. Il n'est pas sûr cependant qu'ils retiennent toutes ses qualités médicinales: mais j'ose assurer que les sels *alcalis* fixes de différentes plantes varient, tant par rapport à leurs effets, en tant que remedes, que par rapport à leur action sur les autres corps dans les opérations Chymiques, qui demandent beaucoup d'exactitude.

On a pris le romarin pour exemple dans le procédé ci-devant, mais on peut tirer un sel de la plupart des autres végétaux en suivant la même méthode. Il y en a cependant quelques-uns de préférables aux autres; & je choisis pour l'ordinaire l'absinthe, le genêt, les tiges de feves, la mente, le chardon benit, & toutes les autres especes de chardons.

La méthode que nous venons de donner pour tirer les sels fixes des végétaux pour les différens usages de la Medecine, est préférable à celle dont on se sert pour l'ordinaire, pour plusieurs raisons; car comme l'on conserve l'huile en quelque sorte, ils doivent être nécessairement plus savoneux, plus résolutifs & moins acres.

La méthode ordinaire de préparer les sels fixes, est de brûler le végétal, après l'avoir nettoyé, jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres. On fait bouillir ces dernieres dans l'eau, jusqu'à ce que tous leurs sels soient dissous; on filtre cette eau, & on la fait entierement évaporer, en observant surtout sur la fin du procédé, de remuer continuellement la lessive. Ce qui reste dans le vaisseau après l'évaporation est le sel *alcali* fixe de la plante, que l'on peut dissoudre, filtrer & évaporer de nouveau, ce qui rend le sel beaucoup plus pur & beaucoup plus beau, mais en même-tems moins propre aux usages de la Medecine, à cause qu'il perd à chaque solution, & à chaque filtration une partie de l'huile qu'il contient, & qui lui donne une couleur

brune. Il n'y a donc que ceux qui ignorent les vertus réelles de ces sels, ou qui veulent tromper le Public, qui peuvent faire parade de la blancheur & de la beauté de ces sels.

Séparation d'un sel fixe, dur, amer, & crystallin, qui est subvitrescent, & non point alcali, *d'un sel fixe* alcali.

Faites dissoudre dans un vaisseau de verre six livres de la meilleure potasse, dans vingt pintes d'eau de pluie. Remuez-la bien avec un bâton, après quoi laissez-là reposer. Lorsque les parties qui ne peuvent point se dissoudre auront formé un sédiment suffisant, vous décanterez la liqueur & vous trouverez au fond avec les feces, un grand nombre de petits grains de couleur de cendre, qui ont presque la dureté & la fragilité du verre, & dans lesquels on ne découvre rien d'*alcali*. Voici une autre méthode de séparer ces molécules crystallines. Faites dissoudre six livres de potasse dans une chaudiere de cuivre, en la faisant bouillir dans vingt-quatre pintes d'eau. Coulez la lessive bouillante, pour l'avoir dans toute sa pureté; tandis qu'elle est encore chaude, mettez-là dans un vaisseau de verre chaud & humide, & laissez-là reposer. Il s'attachera immédiatement au fond & aux parois du vaisseau une croute quelque peu opaque & de couleur de cendre foncée, qui augmentera & s'épaissira successivement. Lorsque la lessive aura demeuré quelque tems dans cet état, & qu'elle ne déposera plus aucun sel, on la survuidera avec soin, & l'on trouvera au fond un sel semblable au précédent, mais plus pur & plus abondant. Prenez la lessive ainsi séparée de son sel, & laissez-là épaissir quelque peu, elle donnera peut-être une petite quantité du même sel, sans qu'on en puisse tirer ensuite davantage, car le sel *alcali* n'en contient qu'une quantité limitée.

REMARQUE.

Plusieurs savans Chymistes ont autrefois avancé, que l'on pouvoit à peine réduire les véritables sels fixes *alcalis* en masses crystallines, ce qui est vrai en quelque sorte. Lors donc que les Chymistes modernes ont voulu faire passer ce sel ainsi séparé d'un *alcali*, pour un sel *alcali* crystallisé, ils n'en ont pas fait une distinction assez exacte; & en effet, lorsqu'un *alcali* est dépouillé comme il faut de ce sel, il n'est pas aisé de le réduire en crystaux, quoique la chose ne soit pas impossible.

Nature & qualités de ce sel.

Ce sel ne se fond jamais de lui-même à l'air, & a beaucoup de peine à se dissoudre dans l'eau froide, mais il cede enfin à une grande quantité d'eau bouillante; cependant dès qu'elle se refroidit, il se réduit de nouveau en masses; il est dur & fragile, & l'on peut le réduire en une espece de poudre farineuse, qui demeure seche & n'attire point l'humidité de l'air. Il a un gout extremement amer qui se conserve long-tems dans la bouche. Il pétille dans le feu, & fait une sorte d'explosion. Il n'est ni acide, ni *alcali*, & ne ressemble à aucun des sels dont on a connoissance. Il paroît approcher néantmoins de plus près de la nature de ce sel qui s'échappe en faisant le verre, & que l'on ramasse sur sa surface. Il peut se faire que le feu engendre ce sel en même tems que l'*alcali*, & qu'en combinant l'*alcali* avec la chaux des cailloux pour la production du verre, il sépare de nouveau ce sel, & le pousse sur la surface du verre en fusion. On voit par-là en quelque sorte d'où vient qu'on ne peut tirer ces sels du sel *alcali* de tartre, car ce dernier est formé de particules extremement déliées par la fermentation d'une liqueur subtile.

Lorsque le sel *alcali* fixe est parfaitement dépouillé de ce sel fragile & amer, il change tout-à-fait de nature. Toutes les fois donc que l'on veut faire une expérience avec du sel *alcali* pur, on doit toujours avoir soin de l'en séparer, autrement il affoiblit souvent la véritable vertu alcaline de ce sel. BOERHAAVE. *Chymie.*

Quelques observations sur les sels fixes alcalis.

I. On retire les sels fixes *alcalis* végétaux des plantes qui sont naturellement propres à leur production par le secours du feu. Il y a quelques plantes qui n'en donnent presque point lorsqu'on les brûle, & celles même qui sont naturellement disposées à en donner, perdent lorsqu'elles ont été exposées un tems considérable à l'air, & souffert alternativement différentes vicissitudes d'humidité & de secheresse, toute la matiere qui eût donné dans la combustion, un sel *alcali*, ce qui fait qu'elles n'en donnent aucun lorsqu'on les brûle dans cet état: car l'air changeant perpétuellement, agit sur les végétaux, les dépouille de cette matiere qu'elles donnent par la décoction & l'infusion, & la disperse dans l'atmosphere, ce qui prouve que cette partie que le feu fixe dans le sel *alcali*, est naturellement volatile.

II. Le feu seul produit les sels *alcalis* fixes végétaux, en consumant actuellement les plantes propres à cette opération: on n'en voit point de vestige dans la matiere que les végétaux donnent par infusion & par décoction, ni dans les sels végétaux naturels, qui ne sont point produits par la violence du feu. On doit encore observer ici, que le sel est plus ou moins fort, fixe & *alcali*, suivant la différence des degrés du feu & la durée de son action. Il faut pourtant avouer qu'il y a quelque chose d'alcalin dans la semence de moutarde, comme cela paroît par son effervescence avec les acides, mais ce sel est volatil & disparoît dans la combustion.

III. Le sel fixe *alcali* n'est donc point un sel végétal naturel, c'est-à-dire, un sel engendré par la nature spécifique d'un végétal, des sucs nourriciers qu'il reçoit de la terre, & qui par conséquent y demeure toujours, tant qu'on laisse ce végétal à lui-meme, & qu'il ne souffre aucune violence capable d'altérer sa disposition naturelle. Mais le feu le détruisant, le convertit en quelque chose d'une nature tout-à-fait différente. L'oseille ronde contient une grande quantité de sel naturel, & cependant elle donne étant brûlée un sel *alcali* fixe, quoiqu'elle contînt auparavant un acide. Cet *alcali* n'existe donc point naturellement dans les plantes, & ce n'est que par le moyen du feu qu'il devient tel.

IV. Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire connoître la nature des végétaux *alcalescens*: car l'on entend par ce nom, premierement ceux qui contiennent un suc acre & presque alcalin, qui laisse échapper une vapeur volatile & pénétrante, qui est surtout remarquable dans l'ail, l'oignon & les autres plantes de cette espece. Secondement, ceux qui par leur acrimonie augmentent la vélocité de nos humeurs pendant qu'elles circulent dans les vaisseaux, & causent par ce moyen dans nos sucs naturels, une putréfaction *alcaline*. De-là vient que quoique les aromates les plus acres ne soient point alcalins par eux-mêmes, ils ne laissent pas de disposer nos sels naturels à une *alcalescence*. Enfin on donne le nom d'*alcalescens* aux végétaux, qui donnent avec le secours du feu une grande quantité de sel fixe *alcali*.

V. Il y a donc entre un sel naturel végétal, & un sel fixe *alcali* le plus acre, différentes especes de sels, qui different par leurs actions physiques & par conséquent par leur nature, ce qui fait qu'on doit les distinguer avec soin les uns des autres. Un exemple rendra ce que je dis plus sensible.

Prenez du tartre du vin du Rhin, qui est un sel naturel du vin, parfaitement acide, actif & pénétrant, &

par-là d'un usage infini dans les maladies bilieuses & putrides. Lorsqu'on le fait distiler à petit feu dans une cucurbite de verre, il donne une petite quantité de liqueur aqueuse aigrelette, propre à appaiser la soif, mais la substance qui reste au fond de la cornue commence à devenir alcaline, échauffe & altere. Poussez ce qui reste en augmentant le feu, il s'élevera une huile odoriférante, pénétrante, amere, de couleur d'or. Celle-ci étant séparée, la masse restante paroîtra noire, sera plus alcaline, échauffera & alterera davantage, & donnera étant digérée dans de l'esprit de vin, un remede apéritif, détergent, diurétique & anti-hydropique. Si l'on vient à augmenter le feu, il s'élevera une huile épaisse, ténace, fétide & amere, & il restera au fond de la retorte un charbon noir, d'une nature beaucoup plus alcaline que le premier, qui étant calciné dans un creuset, donnera un sel fixe *alcali*, dont les propriétés changeront suivant la force & la durée du feu, & deviendra d'autant plus acre, que l'action du feu sur lui sera plus forte & plus continue. Voilà donc un sel acide naturel, rendu extremement *alcali* par l'action seule du feu.

VI. Les différences que l'on remarque dans les sels *alcalis*, viennent de trois causes. Premierement, de la quantité d'huile combustible, qui est unie à la matiere saline, car l'*alcali* est d'autant moins acre qu'elle est en plus grande quantité. Secondement, de la combinaison artificielle de cette huile avec ce même *alcali* : car si l'on brûle la plante avec un feu foible & étouffé, comme dans la préparation du sel de Tachenius, elle donnera une plus grande quantité de sel, mais moins acre & moins *alcali* ; au lieu qu'étant brûlée à feu ouvert, elle donnera à la vérité un sel moins abondant, mais dont la nature sera plus acre & plus alcaline. En troisieme lieu, l'action du feu semble ajouter quelque chose d'igné au sel *alcali*, soit que cela vienne de la fixation ou de l'addition de la matiere du feu au sel, ou seulement de la force qu'il a d'altérer le sel préparé de cette maniere. Tout le monde fait que plus la chaux est brûlée, & le feu dont on se sert dans cette opération plus violent, plus aussi la chaleur ou le feu qu'elle excite dans l'eau froide augmente. Les sels *alcalis* par la même raison, doivent exciter d'autant plus de chaleur dans l'eau froide, qu'ils ont été plus long-tems exposés à la violence du feu pendant leur préparation. A ces causes on peut en ajouter peut-être une quatrieme, qui est une propriété naturelle & originelle des plantes, qu'il n'est pas aisé de détruire. Une plante donnera une grande quantité de sel fixe, tandis qu'une autre n'en donnera point du tout. Ce n'est pas que cette derniere contienne moins de sel que l'autre, mais c'est que sa structure ne permet point que la matiere qui constitue l'*alcali* soit fixée par le sel, l'huile, la terre, ou par toutes ces substances ensemble.

VII. Ce que nous venons de dire nous fait connoître l'origine des sels *alcalis* dans les animaux, en tant qu'ils viennent des alimens dont ils se nourrissent & de l'air qu'ils respirent. Car les animaux qui ne vivent que d'eau & de végétaux, reçoivent dans leurs corps la véritable matiere qui produit les sels *alcalis*. Personne ne croiroit qu'une substance aussi insipide, aussi douce & aussi humide que la graisse, donnât, lorsqu'on la brûle un sel *alcali*, acre, igné, & qu'on tirât de la biere douce ou du vin, un *alcali* qu'on ne sauroit y découvrir, & de l'existence duquel on n'est assuré que par l'expérience. Mais l'action du corps animal met cette matiere au jour & la manifeste. Un enfant qui ne prend pour toute nourriture qu'un lait qui n'a rien de salé, rend une urine acre & salée, ce n'est pas qu'il engendre actuellement aucun sel, mais c'est qu'il met en liberté celui qui étoit auparavant caché. L'urine du bœuf, qui ne se nourrit que de végétaux, est extremement salée, par la même raison. Mais dans les corps animaux ce sel ne devient volatil qu'à cause qu'il est dépouillé de la terre qui le fixoit, par la digestion qu'il souffre dans l'estomac, & qui ressemble à une putréfaction lente; or l'on sait que la putréfaction volatilise les sels des plantes.

Abrégé des effets que les sels fixes alcalis produisent sur le corps animal.

I. Ils détruisent en peu de tems tout l'acide qui est dans le corps; car ils n'y rencontrent qu'une petite quantité d'acide végétal qui n'est pas d'une grande force, qui réside seulement dans les premieres voies, c'est-à-dire, dans l'estomac & dans les intestins.

II. Lorsqu'ils viennent à y rencontrer un acide, ils causent une effervescence, ils engendrent des vents, & des rapports picottans par leur activité, & se convertissent avec l'acide en un sel neutre qui devient pénétrant, apéritif, diaphorétique, diurétique, antiseptique, qui ne fait aucun mal, & qui produit par la vertu de sa neutralisation des effets que l'on attribue quelquefois mal à propos aux sels *alcalis*.

III. Au moyen de cette effervescence, ils aiguillonnent les nerfs, agitent les esprits, & les disposent à des mouvemens différens de ceux qu'ils avoient auparavant. De-là vient qu'ils guérissent souvent les spasmes des hypocondriaques, des femmes hystériques & les maladies qui en dépendent; & c'est ce dont on voit un exemple dans le fameux anti-émétique de Riviere, qui est un composé de sel *alcali* mêlé avec du suc de citron, & qui lorsqu'on le boit pendant l'effervescence, guérit le cholera-morbus, & arrête les vomissemens qui avoient résisté à tous les autres remedes.

IV. Ils atténuent & résolvent tout ce qui est coagulé par un acide, & produisent de très-bons effets dans le cas où le lait est caillé dans l'estomac, lorsqu'on les donne avec prudence. Ils ont encore la vertu de résoudre les autres concrétions les plus obstinées.

V. Ils atténuent les concrétions glutineuses, grasses & huileuses, & font qu'elles se mêlent plus aisément avec l'eau & déviennent par-là détergens. Les Foulons, les Blanchisseuses & les Teinturiers ont reconnu cette propriété dans la lessive de ces sels dont ils se servent pour dégraisser les hardes. Lors donc qu'on en use avec modération, ils débarassent les organes qui servent à la formation du chyle des matieres gluantes qui s'y trouvent.

VI. Ils résolvent les concrétions de la bile, de la lymphe, du sang & de la sérosité, étant admis dans les parties internes du corps où ils sont agités par les principes de la vie.

VII. Ils mettent par leur acreté le sang en mouvement en provoquant l'urine, la sueur & la transpiration, ce qui fait qu'on les met au nombre des diurétiques, des diaphorétiques & des sudorifiques, ils picotent encore les intestins, & les débarrassent des matieres qu'ils contiennent.

VIII. Ce sel est encore d'un grand usage dans les maladies accompagnées de viscosités inactives; quand l'acide domine dans l'estomac & les intestins, ensuite des alimens acescens qu'on a pris; lorsqu'il s'est formé un amas de crudités austeres acescentes, qui se manifeste par les coagulations qu'il produit; lorsqu'il y a une abondance de sérosités aqueuses, ou de concrétions grasses & tenaces, ou lorsque les maladies tiennent de l'hydropisie, de la jaunisse, de la leucophlegmatie, de la goutte, du rhumatisme ou du scorbut: lorsqu'on le donne avec prudence, c'est-à-dire, bien délayé, en petites doses, administrées dans un tems convenable & réitérées à propos. On n'a point encore découvert de méthode plus efficace pour guérir cette espece de goutte qui est causée par la surabondance d'acide, que celle d'user continuellement de ces sels en petites doses. Mais on ne doit point conclurre des effets qu'ils produisent dans ce cas, que ces sels soient un remede universel pour la goutte; ils causent au contraire beaucoup de dommage aux personnes gouteuses dont la bile est

exaltée en une alcalescence acrimonieuse, & dont les humeurs inclinent d'elles-mêmes à une putréfaction alcaline.

IX. Ces sels sont encore d'un usage considérable dans la Chirurgie; car on les emploie en forme de caustiques pour faire des cauteres; la lessive qu'on en tire est très-efficace pour nettoyer les ulceres sanieux putrides; les parties corrompues par la gangrene étant scarifiées jusqu'au vif, & fomentées avec la lessive de ces sels, forment une escarre, & se séparent des parties vivantes, ce qui empêche la mortification de faire de plus grands progrès, & termine la cure. Ils extirpent les porreaux; & consument les petits chancres sans aucun danger; étant suffisamment délayés ils emportent les taches de la peau.

X. Il est bon d'observer néantmoins que l'usage de ces sels est extremement pernicieux dans les maladies où les sels animaux commencent à dégénérer en une nature acre, alcalesceute, putride & volatile; ou lorsque les huiles de notre corps ont de la disposition à devenir acres, fétides, putrides, rances, & volatiles, ce qui se manifeste par l'odeur desagréable qui est particuliere à cette espece de putréfaction, & par la rougeur de l'urine. Mais ces sels sont surtout pernicieux lorsque la bile a dégénéré en une nature acre alcaline, & que les humeurs du malade ont souffert une trop grande dissolution, & sont trop fluides & trop corrompues. De-là vient qu'ils sont presque un poison dans la peste, & qu'ils communiquent souvent cette qualité pernicieuse au savon dans la composition duquel ils entrent. C'est ce qui fait qu'on doit absolument en proscrire l'usage interne dans les inflammations, les supurations, les gangrenes ou sphaceles, les fievres putrides continues, & dans les maladies qui proviennent de la trop grande vélocité du sang.

XI. Et en effet, on doit en user avec précaution dans toutes sortes de cas. La plus forte dose que l'on puisse en donner est d'une dragme dissoute dans vingt fois autant d'eau, que l'on réiterera avec circonspection, en observant d'en discontinuer l'usage lorsqu'on le croira nécessaire. En usant de ces précautions, on peut les donner avec succès & sans rien craindre. Enfin, on en déterminera les effets aux différentes parties du corps, comme on l'a spécifié dans les remarques sur le sel de Tachenius.

Outre les sels *alcalis* dont on a déja parlé, il y en a d'autres qui sont volatils, c'est-à-dire, capables d'être retirés, par une chaleur considérable du corps qui les contient, & de s'élever ensuite au moyen d'un très-petit degré de chaleur. Les plus considérables parmi ceux-là sont les sels animaux que l'on peut tirer par la distilation de toutes les substances animales dont on a connoissance. La corne de cerf, les os, le sang, la soie, & la toile d'araignée en donnent, par exemple, une grande quantité. L'analyse du sang que l'on a donnée plus bas (*v. art. analysis*) nous fournit un exemple de la méthode dont on peut user, pour les séparer des corps dans lesquels ils résident, & le procédé aussi-bien que leurs vertus medicinales, sont spécifiées à l'article *Cornu Cervi*, de sorte qu'il suffit pour le présent que le Lecteur sache qu'ils ont beaucoup de rapport avec les sels fixes *alcalis*, sauf la différence qui dépend de leur volatilité.

Il y a encore deux substances outre celles dont on vient de parler qui donnent un sel volatil *alcali* de même nature que ceux que l'on tire des corps animaux. De ce nombre sont presque toutes les plantes crucifères, chaudes, poignantes qui laissent échapper, étant pilées, une vapeur acre qui fait venir des larmes aux yeux & éternuer lorsqu'elle pénetre dans le nez. La plupart des racines bulbeuses, telles que les oignons, les aulx, les porreaux, l'hyacinthe, les narcisses, ont une pareille acrimonie, & les semences d'un grand nombre de plantes alcalescentes dont on trouvera le catalogue dans cet article contiennent une grande quantité de ce sel.

L'autre corps qui donne un sel volatil *alcali* est toute substance végétale, tendre & pleine de suc, qui a souffert une putréfaction.

Le procédé qui suit nous fournit un exemple de la méthode dont on peut user pour tirer des sels *alcalis* volatils des végétaux qui ont une nature acre.

Remplissez de graine de moutarde les ⅔ ou les ¾ d'une cornue, adoptez pour récipient un assez grand balon, luttez les jointures, & faites distiler au feu de sable. Il sortira d'abord une liqueur grasse, jaunâtre, acre. Retirez cette liqueur, augmentez le feu, vous aurez un esprit qui differe peu du premier, il est seulement plus jaune; il s'éleve en même-tems une huile légere & grasse. Versez le tout dans une bouteille bien bouchée. Remettez le récipient, & lutez exactement les jointures; augmentez le feu jusqu'au dernier degré, vous aurez une huile noire, légere; vous trouverez au cou de la cornue un sel volatil, huileux, *alcali*, ramassé par fleurs, comme dans la distilation de la corne de cerf. Si l'on continue ce degré de chaleur pendant un tems considérable, il continuera de s'élever des fumées blanches. On trouve au fond de la cornue une masse très-noire, très-légere, amere, & sans aucune marque de sel.

Versez les deux premieres liqueurs dans un alambic de verre, & les distilez à un feu modéré; vous aurez une liqueur qui aura les mêmes vertus que l'esprit de corne de cerf. Il reste au fond de la cucurbite un flegme huileux puant.

Si après avoir retiré l'huile, on prend le sel volatil qui étoit attaché aux parois du vaisseau, & qu'on le mêle dans une cucurbite avec l'esprit rectifié, il s'éleve une liqueur qui contient le sel volatil *alcali*, & fermente fortement avec les acides. Versez cette liqueur dans un matras à long cou, adaptez-y un chapiteau, & sublimez à un feu très-modéré, vous trouverez au cou du matras un sel volatil semblable à celui de corne de cerf après la rectification.

M. Daniel Cox donne la description suivante des sels volatils *alcalis* produits par la putréfaction des végétaux.

Cueillez par un tems chaud une quantité considérable des feuilles de telle plante que vous voudrez, séparez-en les plus grosses tiges, & faites un monceau de ces feuilles en les pressant fortement ensemble: elles s'échaufferont aussi-tôt, surtout dans le milieu, & se convertiront en peu de jours en une espece de bouillie, excepté les feuilles extérieures; cette masse étant réduite en forme de bales, & distilée dans une cucurbite, donnera, outre une grande quantité de phlegme, une huile noire, épaisse & de consistance de baume. La liqueur étant séparée de l'huile & distilée dans un matras à long cou, il se sublimera un esprit volatil, qui après une, deux ou trois rectifications devient parfaitement urineux, & n'est point différent quant à son odeur & à son gout de l'esprit rectifié, de corne de cerf, du sang, de l'urine ou de sel ammoniac.

Je n'ai jamais trouvé une plante qui ne m'ait donné, au moyen d'une pareille épreuve, les substances dont je viens de parler; quoique j'en aie examiné un grand nombre, qui paroissoient tout-à-fait différentes, tant par leurs qualités sensibles, que par celles qu'on appelle communément occultes; comme la rue, la sauge, les deux éclaires, le chardon-benit, le tabac, l'arroche puante, la cueillerée de jardin, l'aulnée, le baume, la ménte, la tanaise, la camomile, le rhapontic, différentes sortes d'oseille, & même de plantes graminées, & plusieurs autres dont il est inutile de donner le détail; outre les fleurs de sureau, de pivoine, de primevere, de girofleé, &c. avec plusieurs sortes de mousses & de commencemens de végétation. Ces derniers sont une substance verte que l'on trouve sur la surface de la terre, dans les rivieres, les citernes où l'eau de pluie tombe souvent, & sur les vaisseaux à fleur d'ean, & qui est très-propre à se convertir en mousse.

I. Les vaisseaux que j'avois employés à ces distilations ont

toujours conservé une odeur très-forte, approchante de celle du musc, quoique je les eusse parfaitement lavés avec de l'eau, & écurés avec du sel commun, du sable, de la cendre, du savon, du sel fixe, &c. & exposés ensuite pendant plusieurs années à l'air, au vent, à la pluie, à la rosée & à la gelée.

II. L'eau qui reste au fond de la cornue après la premiere rectification, est quelque peu aigre; surtout lorsque les plantes ne sont pas assez pourries.

III. Lorsqu'elles le sont suffisamment, elles laissent un *caput mortuum*, qui n'est pas quelquefois la vingtieme, & jamais au-dessus de la dixieme de leur partie, au lieu qu'elles en laissent beaucoup plus lorsqu'on les distile avant la putréfaction; & le charbon qui reste, étant réduit en cendres, ne donne presque point de sel *alcali* fixe.

IV. Le sel volatil est beaucoup plus abondant que ne l'eût été le sel fixe, lorsque la plante est brûlée suivant la méthode ordinaire.

V. Toutes les plantes qui donnent une grande quantité de sel fixe, telles que l'absinthe, le chardon, l'armoise, la sauge, &c. donnent aussi beaucoup de sel volatil, étant traitées de la façon que je viens de décrire.

VI. Les sels volatils étant extremement rectifiés, ne different point les uns des autres, autant que j'ai pu m'en appercevoir; il en est de même des esprits urineux des végétaux rectifiés ou de leurs sels fixes *alcalis*, infiniment purifiés & rectifiés.

VII. Le lieu où se fait la putréfaction est extremement parfumé au commencement par l'odeur naturelle de la plante, supposé qu'elle en ait quelqu'une qui lui soit propre; vers le milieu de la putréfaction, d'une odeur moyenne, entre la précedente & l'urineuse; mais qui devient tout-à-fait urineuse lorsque la plante est entierement pourrie.

VIII. La liqueur distilée de quelques plantes donne à la premiere rectification un esprit très-chaud: mais le dernier approche davantage de cet esprit urineux & piquant de cueillerée, de raifort, &c. étant, si je puis user de cette expression, poivreux & piquant, plutôt qu'urineux volatil; mais après plusieurs rectifications réitérées, une, deux ou trois fois, suivant la nature de la plante ou le tems qu'elle a été à se corrompre, la liqueur devient parfaitement urineuse. On a besoin de ces rectifications, pour l'ordinaire, lorsque les plantes n'ont pas pourri comme il faut, à cause, je crois, de quelque mélange d'huile essentielle, qui, par des rectifications réitérées, est ou séparée ou transformée. La même chose arrive aux esprits vineux des végétaux putrefiés aussi bien qu'à leurs sels fixes.

IX. Dans la distilation des plantes putréfiées, les esprits ureneux & les sels s'élevent principalement à la fin avec l'huile, sous la forme d'un nuage ou fumée blanche & épaisse, & se condensant dans le récipient, ils forment un nombre infini de petits ruisseaux tortueux, de même que ceux de la corne de cerf, du sang, &c. Le phlegme s'éleve au commencement en grosses goutes, avec peu de fumée & sans stries.

X. Quelques plantes, comme la sauge, la sariette d'hiver, &c. donnent dans la premiere distilation une grande quantité de sel volatil, sous une forme seche qui tapisse le récipient & se sublime dans le cou de la cornue; il en est de même du tabac, & la même chose est une fois arrivée au safran que j'avois mis en digestion avec l'esprit de vin.

XI. Toutes les plantes ainsi putréfiées donnent (surtout à la fin de la distilation) une grande quantité d'huile épaisse & puante qui, lorsque la plante a été pourrie comme il faut, n'a aucun rapport avec elle; il est même difficile de les distinguer par leur goût ou leur odeur lorsqu'elle ne l'a pas été parfaitement, mais il s'éleve au commencement de la distilation une huile qui conserve, aussi bien que l'eau, le gout & l'odeur de la plante d'où on l'a tirée, & qui est fluide & transparente de même que les autres huiles essentielles. L'huile des plantes dont la corruption est parfaite ne s'éleve que sur la fin, & ne s'en sépare qu'au moyen d'un feu violent, & est pour l'ordinaire (surtout celle qui monte la derniere) de la couleur & de la consistance du goudron, très-tenace, & répand une odeur puante très-nuisible, qui ne se dissipe pas aisément.

XII. Les plantes que l'on distile avec de l'eau dans un alambic, comme le baume, la mente, la camomile, donnent peu d'huile essentielle, elles en donnent beaucoup plus étant putréfiées; & celles qui, comme l'absinthe & un grand nombre d'autres, fournissent une grande quantité d'huile essentielle, en donnent davantage lorsqu'on a soin de les laisser corrompre.

XIII. Pendant la putréfaction les plantes s'échauffent extremement, surtout lorsqu'elles sont pressées & qu'elles contiennent beaucoup d'humidité, desorte qu'il est aussi difficile d'y tenir la main que dans la flamme du feu ordinaire.

XIV. Les plantes grasses, humides & insipides, telles que les graminées, la patience, la cueillerée de jardin, l'éclaire, &c. se corrompent beaucoup plus vîte & avec beaucoup moins de chaleur. Celles qui sont plus seches & plus aromatiques, comme la sariette d'hiver, le romarin, la sauge, la rue & la mente, se pourrissent plus lentement & avec moins de chaleur. Les tiges ne se corrompent pas si vîte que les feuilles; mais cela paroît beaucoup plus dans la patience, dont les parties les plus tendres sont mucilagineuses tant que les tiges sont dans leur entier.

XV. Cette putréfaction paroît dépouiller les plantes de toutes leurs propriétés spécifiques: l'éclaire perd la vertu qu'elle avoit de teindre, & le tithymale sa nature laiteuse, caustique & venimeuse.

XVI. Les plantes qui étoient extremement fétides avant la putréfaction, comme l'arroche puante, &c. perdent entierement leur odeur, ou ne sentent plus mauvais: au contraire, le rhapontic, la cueillerée de jardin, & plusieurs autres végétaux qui n'ont point d'odeur, acquierent par la putréfaction une odeur presque aussi insupportable que celle des excrémens les plus corrompus, mais ils la perdent dans la distilation.

XVII. Je n'ai jamais trouvé aucunes fleurs qui sentent mauvais en se corrompant.

XVIII. La plupart des plantes engendrent, en se pourrissant, un nombre infini de mittes, surtout dans le fond & dans le milieu, où les mouches & autres insectes ne peuvent déposer leurs œufs, & où la chaleur est si violente qu'ils ne sauroient y subsister, ce qui prouve la solidité & l'union des principes qui composent l'embryon des insectes.

XIX. Ces insectes ne donnent cependant aucun sel & esprit volatil, car en ayant distilé plusieurs à part, j'en ai tiré une liqueur d'une nature tout-à-fait différente.

XX. Les plantes que l'on fait corrompre à découvert dans un grand vaisseau de verre à cou étroit & long, se convertissent, pour la plupart, au bout de quelques semaines en un mucilage, & étant distillées un an après elles donnent un peu d'esprit urineux sans une goutte d'huile.

XXI. Les végétaux ne peuvent ni fermenter ni se corrompre lorsqu'on les met à couvert de l'air extérieur.

XXII. Quelques plantes, mousses & principes de végétation, donnent, sans avoir été pourries, un sel volatil dans la distillation; il en est de même d'un grand nombre de semences dont la plupart sont insipides.

XXIII. Ces sels & esprits volatils ont nont seulement les mêmes propriétés sensibles, mais produisent encore les mêmes effets que les sels & esprits urineux communs. Ils changent comme eux le sirop violart & plusieurs autres teintures végétales, ils sont diaphorétiques, diurétiques, & levent les obstructions, différens des acides qu'ils émoussent, ils précipitent tous les métaux & minéraux dissous dans un menstrue acide; étant rectifiés & mêlés avec de l'esprit de vin parfaitement déphlegmé, ils donnent *l'offa alba*, comme parlent les Chymistes. Il s'unissent aux acides & se con-

vertissent par-là en sel ammoniacal ou neutre. Ils produisent enfin tous les mêmes effets que les esprits urineux ordinaires. *Phil. Transf. Abr. Vol.* 3.

Maladies qui naissent de la surabondance d'alcali dans les humeurs.

Ce que nous avons dit ci-dessus des *alcalis* nous conduit à la connoissance de la nature des alimens alcalescens, & des effets qu'ils produisent sur le corps en altérant les sucs & occasionnant par-là un grand nombre de maladies. Cette connoissance est d'une importance infinie à ceux qui s'appliquent à l'étude & à la pratique de la Medecine, parce que toute fievre ou maladie febrile est causée par une putréfaction alcaline, ou en est accompagnée. Un grand nombre de maladies chroniques qui dependent du vice de quelques parties doivent la plupart de leurs symptomes à cette alcalescence.

Les alimens sont tirés du regne animal ou végétal. Il y a quelques alimens végétaux dont le suc étant exposé pendant un tems à une chaleur suffisante, s'aigrit, ce qui leur a fait donner le nom de *végétaux acescens.*

Mais il y a un nombre infini de plantes qui ne deviennent point acides par la putréfaction; mais qui se convertissent en une huile *alcaline* puante, & il est à remarquer qu'elles ne donnent aucun esprit vineux par la fermentation, qui n'est qu'un effort pour rendre les sucs végétaux acides, ou plutôt pour développer l'acide, & le séparer de l'huile & de la terre qui le retient & le déguise.

De ce nombre sont presque tous les aromates acres, qui par la qualité piquante de leur gout, font connoître leur nature. Il est rare qu'on en prenne une quantité suffisante pour causer une maladie; mais ils sont cependant capables de hâter le penchant qu'ont les sucs à une putréfaction *alcaline*, & de l'augmenter dans la maladie. Les Medecins ne doivent donc ordonner les antiscorbutiques chauds qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'ils ne manquent jamais d'augmenter l'alcalescence des sucs, & que leur trop long usage expose le malade à une putréfaction des poumons, du foie ou de quelqu'un des principaux visceres, qui suivant la nature de la partie affectée, est suivie de la puanteur d'haleine, du crachement de sang, d'une diarrhée putride ou du flux hepatique.

Boerhaave met les plantes suivantes au nombre des alcalescentes:

L'Absinthe.
L'Agripaume.
L'Ail.
L'Ail Serpentine.
L'Allisson.
L'Alliaire.
L'Arum.
L'Arroche puante.
L'Asperge.
La Brionne blanche.
La Brionne noire.
La Cardamine.
La Cameline.
La petite Centaurée.
L'Herbe aux Charpentiers.
La grande Chelidoine.
La petite Chelidoine.
Les Choux.
Le Cochléaria.
Le Cresson d'eau.
Le Cresson de jardin.
La Dentaire.
La Digitale.
L'Epurge.
La petite Esule.
L'Eupatoire.
La Germandrée.
La Gratiole.
La petite Joubarde acre.
La Laureole.
Le Laurier rose.
La Moutarde.
Le Navet.
Les Oignons.
L'Oseille.
La Passerage sauvage.
La Persicaire acre.
Le Poivre d'Inde.
Le Porreau.
Le grand Raifort.
Le Raifort.
La Rue.
La Roquette.
La Sabine.
La Sarietre.
La Terre noix.
Le Thlaspi.
Le Velar.

Un grand nombre de ces plantes ne valent rien pour aliment à cause de leur acrimonie alcalescente qui les rend venimeuses. Il y a encore plusieurs autres végétaux, outre ceux dont nous venons de parler qui appartiennent à la même classe.

Toutes les nourritures animales tendent naturellement à une putréfaction *alcaline*, si on excepte le lait de quelques animaux. Cela saute aux yeux de ceux qui ont remarqué la facilité avec laquelle la viande se corrompt lorsqu'on l'expose à un certain degré de chaleur. Mais ces alimens different beaucoup.

1. Eu égard aux parties du même animal.
2. à sa nourriture.
3. à l'exercice qu'il fait ordinairement.
4. à la maniere dont on le tue.
5. à la saison ou au climat dans lequel on le mange.

I. Par comparaison des différentes parties des animaux, le lait differe beaucoup de toutes les autres parties, surtout celui des animaux qui ne vivent que de plantes & d'eau; l'ânesse, par exemple, la vache, la chevre, la jument, la brebis, donnent un lait acescent, c'est-à-dire, qui s'aigrit par la putréfaction, de même que les sucs végétaux, d'où il est tiré, & ne se convertit point parfaitement en une substance animale par l'action de la digestion. Ce lait differe même suivant la nature de la plante qui a servi de principale nourriture à l'animal.

Les entrailles des animaux different encore des parties musculeuses, & ont beaucoup plus de penchant à la putréfaction à cause qu'elles ont plus de sucs; & de ces sucs, les uns sont plus enclins que d'autres à se corrompre. De-là vient que lorsqu'un animal meurt, l'abdomen & les parties qu'il contient, se corrompent les premieres.

Le sang est aussi plus sujet à se corrompre que les parties solides, & hâte la putréfaction des parties dans lesquels il est trop abondant. C'est ce qui fait que moins un aliment contient de sang, moins il est sujet à produire une acrimonie *alcaline* dans l'estomac & les intestins, & une alcalescence dans les sucs de l'animal qui s'en nourrit.

II. Les animaux qui se nourrissent de végétaux, de foin, de fruits d'été ou de grains, n'ont pas la chair & les humeurs fort disposées à une putréfaction alcalescente, ils contiennent moins de sels volatils *alcalis*, & ces sels sont moins volatilisés & exaltés. C'est ce qui fait que la putréfaction les rend moins fétides & moins nuisibles. Ces animaux sont:

L'Agneau & la Brebis.

Le Veau, la Vache, & le Bœuf.
Le Chevreau, & la Chevre, furtout lorfqu'elle eft jeune.
Le Lapin.
Le Cochon, pourvu qu'il ne fe nourriffe que de végétaux. Voyez *Porcus*.
Le Canard fauvage, ou le Canard domeftique qui vit de grains.
Les Poules domeftiques.
Le Coq d'Inde.
La Perdrix domeftique.
Le Phaifan domeftique.
La Caille.

Mais tous les animaux qui fe nourriffent d'autres animaux ou infectes ont les humeurs chargées d'un *alcali* volatil extremement exalté, à caufe qu'il a fouffert une efpece de fublimation ou rectification double & quelquefois triple : Premierement, dans les organes de l'animal qui fert d'aliment, & la feconde dans ceux de l'animal qui en ufe.

III. Les animaux different à raifon de leur exercice habituel, car un exercice violent & de longue durée exalte les fels volatils des animaux, & les fait approcher de l'état de putréfaction.

Les animaux fuivans qui fervent de nourriture ordinaire, contiennent un fel volatil exalté par les alimens dont ils ufent, par leur exercice, ou par tous les deux :

Le Cerf & le Dain, à caufe de leur exercice ordinaire, quoiqu'ils vivent de plantes.
Le Lievre par la même raifon.
Le Sanglier, pour la même raifon.
Les Pigeons, en quelque forte, à caufe du mouvement.
L'Alouette, à caufe de l'exercice qu'elle fait & des infectes qui font fa principale nourriture.
Le Canard fauvage à caufe de l'exercice qu'il fe donne & de la nourriture dont il ufe qui confifte en petits poiffons, grenouilles, & autres infectes aquatiques.
Il en eft de même de toutes les autres efpeces de Canards.
Toutes les différentes efpeces d'Oies, pour la même raifon, l'Elan pour la même raifon, le Butor, à caufe de fa nourriture qui confifte principalement en Poiffon & en Grenouilles.
La Bécaffe, à caufe du grand exercice qu'elle fait.
La Bécaffine, pour la même raifon ; & en général tous les oifeaux de paffage, excepté un petit nombre, le Pluvier, & le Vaneau, à caufe des infectes dont ils fe nourriffent, & de l'exercice qu'ils fe donnent.
Le Phaifan fauvage à caufe de fa nourriture, qui confifte principalement en Fourmis.
Le Moineau & tous les petits oifeaux qui vivent en partie d'infectes, & en partie de végétaux, & qui font beaucoup d'exercice, ont leurs fucs proportionnellement alcalefcens.

IV. Les animaux fourniffent une nourriture plus ou moins alcalefcente, fuivant la maniere dont on les tue. Si l'on tue, par exemple, un animal tandis qu'il eft encore échauffé de l'exercice qu'il vient de faire, on peu de tems après, le penchant que fes humeurs avoient à la putréfaction fera augmenté de beaucoup ; de forte qu'un bœuf ou un mouton tué de cette maniere, fera auffi fujet à la corruption qu'un animal dont les fucs font naturellement plus alcalefcens, mais que l'on tue tandis qu'il a entierement perdu fon ardeur. De-là vient que les dains, les lievres & les oifeaux que l'on tue à la chaffe, après les avoir long-tems pourfuivis, contractent une délicateffe qui eft le premier principe de la corruption.

Les animaux que l'on tue au fufil, que l'on étrangle ou que l'on tue d'une maniere qui empêche le fang de fortir, font plus fujets à une putréfaction *alcaline*, que ceux que l'on faigne. Les Cuifiniers font fi convaincus de ce que j'avance qu'ils étranglent fouvent les oifeaux pour en réhauffer le gout, ou ce qui eft la même chofe, pour augmenter le penchant qu'ils ont à la corruption.

V. Le climat ou la faifon caufent une différence dans la nourriture que l'on tire des animaux, parce que la putréfaction eft toujours proportionnée à la chaleur, de forte que les fucs d'un même animal doivent avoir plus de penchant à une putréfaction *alcaline* dans les climats & dans les faifons chaudes que dans celles qui font froides.

De-là vient que les Peuples qui habitent les pays chauds font obligés de manger peu de viande ; & c'eft peut-être au mépris de cette coutume que les Habitans du Nord qui voyagent dans les Pays Méridionaux doivent les fievres ardentes & putrides dont ils font attaqués. Je fuis même perfuadé que le trop grand ufage de viande pendant les grandes chaleurs de l'été, & dans la rigueur de l'hiver, caufe un grand nombre de maladies aiguës, & tue beaucoup de perfonnes même dans les pays tempérés, comme en France, en Angleterre, &c.

La plupart des infectes font extremement alcalefcens.

Le poiffon de toute efpece eft alcalefcent, & cela au plus haut degré. Celui des Lacs & des Rivieres l'eft cependant beaucoup moins que celui de Mer. On remarque même que les poiffons fans écailles font plus fujets à une putréfaction *alcaline* que ceux qui en ont ; & les coquillages beaucoup plus que tous les autres.

On peut même établir pour regle certaine que de toutes les différentes efpeces d'animaux, foit terreftres ou aquatiques, ceux qui fe corrompent le plutôt, difpofent le plus les fucs de nos corps à une putréfaction *alcaline* lorfqu'on en ufe. En effet, il y en a quelques-uns qu'on ne fauroit manger en fureté fans vinaigre, fans fel ou fans quelques liqueurs végétales acefcentes.

Ce que l'on a dit dans les articles précédens de l'*alcalefcence* des alimens que l'on tire des animaux, & ce qui eft fpécifié dans l'article *Porcus*, nous fait voir la raifon pour laquelle Dieu avoit défendu aux Juifs qui habitoient un climat très-chaud, l'ufage d'un grand nombre d'animaux, & ordonné de faigner ceux dont il leur étoit permis d'ufer.

Pour que le Lecteur connoiffe les avantages que les Juifs retiroient de cette défenfe ; je trouve à propos de faire quelques obfervations fur les alimens dont l'ufage leur étoit interdit, & de lui faire remarquer que fi nous, qui habitons un climat plus froid voulions nous affujettir aux regles qui leur étoient prefcrites, nous en vivrions plus long-tems, & nous ferions moins fujets aux malades épidémiques & aux maladies aiguës de toute efpece qui emportent au moins les deux tiers des hommes. Les maladies chroniques ne feroient peut-être pas non plus auffi terribles & auffi difficiles à furmonter qu'elles le font à préfent.

On doit fe fouvenir que le climat dans lequel les Juifs vivoient étant fort chaud, les efpeces d'alimens dont l'ufage eft pernicieux dans notre pays, à caufe du penchant qu'ils ont à une putréfaction *alcaline*, l'étoient encore plus dans le leur.

Les alimens dont l'ufage étoit interdit aux Juifs font :

Le fang. Cette fubftance eft extremement fujette à une putréfaction *alcaline*, & les fucs qu'elle engendre font très-*alcalefcens* & fujets à fe corrompre. Par la même raifon tous les animaux de quelque façon qu'on les tue, font un aliment mal fain, lorfqu'on n'a pas foin de les laiffer faigner autant qu'il le faut. Tout le monde fait que plus la chair des animaux eft fucculente, plus elle eft fujette à fe corrompre.

Lorfqu'un animal s'eft échauffé pour avoir été pourfuivi, il femble qu'il eft beaucoup plus néceffaire de le faigner, pour diminuer le penchant qu'il a à la putréfaction, & qu'il a aquife par la chaleur & par l'exercice. C'eft auffi ce qui eft ordonné dans le *Levitique*, *chap. XVII. v.* 13.

Tout

« Tout enfant d'Israel, ou étranger qui vit parmi vous, » qui aura pris à la chasse une bête ou un oiseau dont il » lui est permis de manger, aura soin d'en répandre le » sang & de l'enfouir dans la terre ».

Les animaux qui meurent d'eux-mêmes sont très-mal-sains à cause qu'ils n'ont point été saignés, & que leurs humeurs sont pour l'ordinaire dans un état actuel de putréfaction ou bien près d'y tomber avant de mourir. Et nous voyons que la chair de ces sortes d'animaux est défendue dans le Chapitre que nous avons cité ci-dessus, *verset* 15.

גמל *Gamal.* ——— *Le Chameau.* Quoique cet animal ne vive que de plantes & d'eau, ses fibres ne laissent pas que d'être dures & très-difficiles à digérer, & ses sels extremement exaltés par l'exercice qu'il se donne.

שפן *Shaphan.* ——— Le *Lapin.* Bocbard prétend dans son *Hierozoicon*, que c'est un rat de la grosse espece, que d'autres appellent *rat de montagne.* C'est ainsi qu'il est dit dans les *Proverbes*, *c. XXX. vers.* 26. que les שפנים *creusent leurs tannieres dans les rochers.*

La chair de toutes les différentes especes de rats est très-mal-saine, parce que leurs sucs ont beaucoup de penchant à une putréfaction alcaline.

ארנבת *Arnebeth.* ——— Le *Lievre.* C'est certainement de cet animal dont il est parlé ici; les Septantes rendent ce mot par δασύπους, conformément aux versions Arabes & Syriaques. Il étoit défendu aux Juifs d'en manger comme nous l'apprend Plutarque, *Sympofiac. IV. Quaſt.* 5. & Clement d'Alexandrie, *Pædag. II.* 10.

Le *Lievre* est extremement timide, & comme la précaution dont il use lorsqu'il va chercher sa nourriture, & à l'approche de quelque danger soit réel ou faux, lui fait faire beaucoup d'exercice, il est impossible que ses sels ne soient extremement exaltés. On remarque en effet que le *Lievre* a beaucoup de gout, même dans nos climats froids, ce qui prouve que sa chair a beaucoup de penchant à une putréfaction alcaline. César nous apprend, *de Bello Gallico*, *L. V.* que les anciens Bretons s'abstenoient de manger du *Lievre*, par un motif de Religion.

חזיר *Hhazir.* ——— Le *Cochon.* Cet animal est remarquable par sa mal-propreté, il se nourrit de toutes sortes d'ordures, même de charognes, lorsqu'il en trouve. C'est le seul de tous les animaux qui soit sujet à la lepre & à une maladie approchante de ce que nous appellons écrouelles, en latin *scrofula* de *scrofa*, une *truye.* Les Grecs donnent à cette maladie le nom de χοιράς de χοῖρος, un *Cochon.* La ladrerie est encore une maladie à laquelle cet animal est très-sujet, & qui a passé en proverbe, comme nous l'apprenons de Juvenal qui l'appelle *Porrigo.* Dans cette maladie toutes les parties charnues sont couvertes d'une infinité de petits corps ronds, blancs, semblables à des grains de grêle.

Il est aisé de comprendre, par ce qu'on vient de dire, que la chair de cet animal doit être une nourriture peu propre aux personnes aussi sujettes à la lepre que les Juifs paroissent l'avoir été, & à ceux qui vivent dans des climats chauds où tout est beaucoup plus sujet à la corruption.

Tous les Animaux dont le sabot n'est point divisé & qui ne ruminent pas.

Cette défense comprend toutes les bêtes de proie & celles qui se nourrissent de chair, dont les humeurs sont extremement *alcalescentes* pour les raisons que nous avons données ci-devant. Tous les animaux qui tiennent de la nature du cheval & de l'âne, sont ici pareillement défendus. On remarque que leur chair est très-difficile à digérer, que l'assimilation de leurs sucs se fait avec peine, & qu'ils sont forts & *alcalescens*; ce qui ne vient peut-être que du fréquent exercice qu'ils sont obligés de faire pour le service de l'homme.

Je ne puis expliquer d'une maniere scientifique tous les effets que l'action de ruminer peut produire sur la chair & les sucs des animaux: mais il est bon de remarquer que tous ceux qui ruminent ne vivent que de plantes & d'eau, digerent fort lentement, emploient la plus grande partie du tems à chercher leurs nourriture, à ruminer ou à dormir; de sorte que ce n'est que par accident qu'ils font assez d'exercice pour s'échauffer, pour durcir leur chair & exalter leurs sels à un degré considérable d'*alcalescence.* C'est de quoi le bœuf & la vache nous fournissent un exemple sensible. Le dain rumine& à le pié fourchu, il ne laisse pas cependant d'avoir les humeurs quelque peu *alcalescentes*, de la maniere dont on le tue pour l'ordinaire chez nous. Sa chair est tendre & facile à digérer, & l'on pourroit diminuer en quelque sorte le penchant qu'elle a à une putréfaction alcaline en le tuant suivant qu'il est ordonné dans le Lévitique, je veux dire en le saignant suffisamment.

Tous les Poissons qui n'ont point de nageoires ni d'écailles.

Ce sont ceux que les Auteurs qui ont écrit de la Medecine appellent *Pisces molles.* On a remarqué ci-dessus que le poisson de toute espece est très sujet à se corrompre; mais que celui qui n'a point d'écaille se pourrit plus aisément, & les coquillages beaucoup plus promptement que les autres.

נשר *Nesher* ——— L'*Aigle.*

פרס *Peres* ——— L'*Ossifrague.*

עזניה *Iznijah* ——— L'*Orfraye*, ainsi appellé de חזיה avec un Noun *Epenthetique.* C'est un aigle à qui on a donné ce nom à cause de sa force. Je crois que c'est le petit aigle noir appellé *Valeria* en latin, & *Crovv* en syriaque.

דאה *Daah* ——— Le *Milan*, ainsi nommé à cause de son vol qui est très-rapide, surtout lorsqu'il plane dans l'air.

איה *Ajjah* ——— L'*Emerillon*, qui est une espece de petit *Faucon.*

ערב *Oreb.* ——— Le *Corbeau*, ou peut-être le *Nycticorax.*

בתהיענה *Bath Haajjaanah.* ——— La *Chouette* ordinaire.

תחמס *Tahhmas.* ——— Le *Hibou*, espece de Chouette.

שחף *Shahhaph.* ——— Le *Coucou.*

נץ *Natz.* ——— Le *Faucon.* C'est un oiseau avec lequel on en prend d'autres, & que les Chasseurs portent sur le poing.

כוס *Cos.* ——— L'*Autour.* Les uns rendent ce mot par *Chouette*; & d'autres par *Onocrotatos*, oiseau qui fait le même bruit que l'âne.

שלך *Shalach.* ——— Le *Cormoran.*

ינשוף *Janshuph.* ——— La grande *Chouette.*

Les sucs de tous ces oiseaux sont extremement *alcalescens*; car outre qu'ils sont oiseaux de proie, ils se donnent encore beaucoup d'exercice.

תנשמת *Tinshemeth.* ——— Le *Cigne*, *Choucas.* Il n'est pas fort important de savoir duquel des deux il est ici question; car leurs sucs sont fort *alcalescens*, & leur chair grasse & de difficile digestion.

קאת *Kaah.* ——— Le *Butor.* Cet oiseau se nourrit de poisson, sa chair est fort grasse & très-sujette à se corrompre.

רחם *Rahham.* ——— Espece d'aigle qui vit de poisson.

חסידה *Hhasidah.* ——— La *Cigogne*, ainsi appellée de חסיד, à cause de sa piété envers ceux à qui elle doit la vie. De-là vient que Petrone l'appelle *Pietatis cultrix.* Elle se nourrit de grenouilles, de serpens & d'autres reptiles, qui sont en général extremement *alcalescens*, ce qui fait que son suc est dans un état qui approche beaucoup de la putréfaction.

אנפה *Anaphah.* ——— Le *Heron.* Il vit de poisson & se donne beaucoup d'exercice, ce qui rend son suc forr *alcalescent.*

דוכיפת *Duchiphath.* ——— Le *Vaneau*, oiseau qui est

dans un continuel exercice & se nourrit d'insectes. Sa chair a beaucoup de gout & de penchant à la corruption.

עטלף *Atallaph.* ——— La *Chauve-Souris* ; elle se nourrit d'insectes.

חלד *Hholed.* ——— La *Belette*, elle vit d'insectes.

עכבר *Achbar.* ——— La *Souris* ; elle vit de viande.

צב *Tzab.* ——— Le *Crapaud*, de son enflure, dérivé de צבה *intumuit*.

אנקה *Anakah.* ——— Quelques-uns veulent que ce soit le *Furet*, & d'autres une espece de *Sauterelle* : mais comme il en est parlé immédiatement après le *Crapaud*, & que ce mot est dérivé de אנק, qui signifie *clamavit*, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de la *grenouille*, à la lettre *la criarde*, ou la *bête qui crie*, par allusion au croassement de ce reptile.

כוח *Coahh.* ——— Le *Lézard*.

לטאה *Letaah.* ——— Bochart veut que ce soit la *Salamandre*, qui est une espece de *Lezard*.

חמט *Hhomet.* ——— La *Limasse*.

תנשמת *Tinshemeth.* ——— Bochart l'appelle dans un endroit que nous avons cité, *Cameleon*. Il signifie encore un *Cigne*, ou un *Choucas*.

Ces reptiles & tous les autres de quelque espece qu'ils soient, sont très-sujets à se corrompre, & ont une très-mauvaise odeur lorsque la corruption s'en est emparée, ce qui prouve que leurs sels sont très-exaltés, & leurs sucs *alcalescens* au supreme degré.

Il est nécessaire avant d'examiner plus à fond la nature & les suites de la putréfaction alcaline des humeurs, de spécifier les parties auxquelles on peut réduire le sang par l'analyse chymique.

Si l'on met le sang nouvellement tiré d'une personne saine dans une cucurbite de verre, à laquelle on ait adapté un chapiteau bien luté, & qu'on l'expose à une chaleur moindre qu'il la faut pour faire bouillir de l'eau ; il s'élevera dans l'alambic une humeur aqueuse presque sans odeur & sans goût, qui ne fermente avec aucun acide, ni avec aucun *alcali*, qui n'est ni salée, ni huileuse, ni acrimonieuse. On tire une autre liqueur semblable à la premiere en augmentant le feu au degré de l'eau bouillante, & ces deux liqueurs font les $\frac{7}{8}$ du sang qu'on a employé.

Il reste dans la cucurbite une masse dure qui ne donne aucun signe ni d'acide, ni d'acre, ni d'*alcali*, mais elle est un peu empyreumatique, & elle se conserve plusieurs années sans se corrompre étant enfermée dans une boite. Elle donne en la distilant à un feu de sable, 1°. Une liqueur grasse, huileuse, amere, tirant quelque peu sur l'*alcali*. 2°. Un sel blanc, concret, volatil, qui s'attache de toutes parts aux parois du récipient & à l'orifice du cou de la cornue. 3°. Une huile de couleur d'or avec un sel. Otez tout ce produit, mettez un nouveau récipient & donnez le plus grand degré du feu, il s'élevera sans cesse des fumées blanches & avec elles une huile épaisse & noire.

Il reste au fond de la cornue une masse très-noire, luisante, friable, légere, spongieuse, d'une odeur desagréable, empyreumatique, amere, qui n'est point du tout salée. Cette masse étant poussée à un feu presque capable de fondre la cornue, continue de jetter des fumées & conserve sa noirceur aussi long-tems qu'elle demeure enfermée : mais elle s'enflamme à un feu ouvert, la noirceur se dissipe, & il reste une terre blanche insipide qui ne contient aucune portion d'*alcali*. On peut en tirer au moyen d'un feu violent, une petite quantité d'acide dont Boerhaave attribue l'origine au sel marin qu'on a pris avec les alimens, & qui n'a reçu aucune altération dans le sang : mais il nous dit dans ses Observations sur ce procédé, qu'il a découvert la même chose en distilant le sang d'un grand nombre d'animaux, de sorte qu'on ne peut attribuer cet acide au sel marin dont aucun animal ne fait usage, si on en excepte l'homme, les pigeons & quelques animaux domestiques tels que les chiens & les chats qui en usent quelquefois, plutôt par accident que par choix. On me répondra sans doute que l'eau qui sert de boisson à tous les animaux contient plus ou moins de sel marin, & je sai que l'on peut tirer de leur urine un sel qui ressemble beaucoup au sel marin par la figure des crystaux & par quelques autres propriétés. Mais s'il étoit vrai que le sel marin qui a été reçu dans l'estomac avec l'aliment, fût la source de ce sel, on devroit en tirer beaucoup plus de l'urine de l'homme, que de celle des animaux qui ne se nourrissent que d'herbes, parce que le sel contenu dans l'eau qu'ils boivent, n'est point proportionné à celui que l'homme mange ; il paroît néanmoins que l'urine de la vache ou du cheval en donne une plus grande quantité que celle de l'homme.

L'on trouve donc dans le sang, de l'eau, de l'huile, un sel volatil *alcali*, une terre fixe & une portion d'acide. Si nous examinons maintenant avec attention le progrès de la putréfaction animale, nous trouverons qu'elle produit exactement les mêmes effets que la distilation que nous venons de décrire, & qu'elle n'en differe que parce qu'il lui faut un peu plus de tems. Car d'abord les particules aqueuses s'évaporent, la partie saline est ensuite atténuée & séparée de la terre & de l'acide, & devenant par ce moyen acre, *alcaline* & volatile, elle s'éleve avec une partie de l'huile qui est aussi atténuée & séparée de la terre, & affecte les organes de l'odorat d'une odeur urineuse, propre aux substances animales qui sont dans l'état de corruption.

Le restant des particules huileuses s'unit à la terre qui est séparée de la portion la plus subtile de l'huile, de l'eau & du sel, & les deux ensemble composent une substance noire, ténace & visqueuse, qui se résout à la fin & ne laisse qu'une terre pure & élémentaire, l'acide s'exhalant aussi. Les sucs animaux souffrent donc par la putréfaction une altération & une séparation parfaite, qui ne permet plus aux parties de se réunir & de composer comme auparavant, un fluide uniformement homogene.

Il est impossible que la corruption s'empare universellement des humeurs tant que l'animal est en vie, pour les raisons que je déduirai ci-après ; il n'en est pas de même des autres parties du corps qui peuvent se corrompre sans causer immédiatement la mort. Une nourriture *alcalescente* peut encore se corrompre dans l'estomac & dans les intestins, & causer de grands désordres dans l'œconomie animale, lorsque la quantité qu'on en prend n'est point proportionnée à la force qu'a l'estomac de la digérer. Les sucs animaux en général sont extremement sujets à la corruption, & c'est de quoi les oiseaux qui vivent de charognes, s'apperçoivent beaucoup plutôt que les hommes, car les sels volatils & les huiles ne commencent pas plutôt à s'exhaler, qu'ils affectent aussi-tôt les organes de ces animaux, qui se rendent souvent de fort loin dans le voisinage des endroits d'où se fait l'émanation de ces principes.

On peut donc réduire les causes antécédentes de *l'alcalescence* qui survient au corps, & les maladies qui en dépendent, aux suivantes.

1. Les alimens *alcalescens*, c'est-à-dire, les alimens tirés des végétaux *alcalescens* ou des animaux, excepté le lait de ceux qui se nourrissent d'herbes ; les poissons, surtout leur foie & leur peau ; les oiseaux qui vivent de poisson ; tous les oiseaux qui se nourrissent d'animaux ou d'insectes, ou qui se donnent beaucoup d'exercice, comme aussi les animaux que l'on tue pendant qu'ils sont encore échauffés par l'exercice qu'ils ont fait, sont plus sujets que les autres à une putréfaction *alcaline*.
2. La foiblesse des organes de la digestion.

Dans ce cas l'aliment, suivant son penchant naturel se corrompt dans l'estomac, & cause ce que nous appellons ordinairement indigestion. Le chyle entre dans le sang dans un état très-approchant de la corruption ou corrompu en partie.

3. La force excessive des organes qui servent à la digestion & à l'assimilation des alimens, laquelle produit une grande quantité de sang extremement exalté &

dans un état fort approchant de la corruption, & une bile qui a le même défaut.

On doit se souvenir, que les alimens acescens sont convertis par l'action des organes dont nous venons de faire mention en liqueurs *alcalescentes*. Lors donc que ces organes agissent avec force sur un aliment qui est déja *alcalescent*, il le devient davantage & approche de plus en plus de la corruption.

De-là vient que les personnes plétoriques sont plus sujettes aux maladies épidémiques que les autres; que celles qui jouissent d'une santé parfaite courent plus risque de tomber dans des fievres de mauvaise espece, que celles qui ne sont pas aussi-bien constituées; & que ceux qui sont d'une constitution extremement robuste sont plus sujets aux maladies pestilentielles & aux fievres putrides que les valétudinaires.

C'est pourquoi Hippocrate, *L. I. Aphoris. 3.* veut que l'on se méfie d'une santé excessive, car la même force de complexion qui suffit pour porter le sang & les sucs à ce degré de perfection, les exalte enfin, au point d'occasionner une maladie. Celse prétend qu'une trop bonne santé doit être suspecte: *Ergo si plenior aliquis, & speciosior, & coloratior factus est, suspecta habere sua bona debet. Quæ quia neque in eodem habitu subsistere neque ultra progredi possunt, fere retrò, quasi ruina quadam, revolvuntur.*

Hippocrate croit qu'il est prudent d'ôter quelque chose à une santé qui est parvenue à la derniere perfection, parce que comme il est impossible qu'elle continue long-tems sans altération & qu'elle ne peut s'amender, il faut de toute nécessité qu'elle devienne pire. Mais le respect que je dois à ce grand homme ne sauroit m'empêcher de faire remarquer à mes lecteurs, que la nature a pour conserver la santé & la vie des ressources beaucoup plus sûres que tous les secours que la Medecine nous fournit, & qu'elle y a recours dans ces sortes d'occasions. Dans les cas, par exemple, où le sang est trop abondant, une hémorrhagie réduit le corps à cet état auquel Hippocrate veut qu'on le réduise par art. Lorsque les sucs sont trop exaltés & ont trop de penchant à l'*alcalescence*, l'acrimonie qui est inséparable de cet état, avant de se manifester par aucune conséquence fâcheuse, aiguillonne souvent les glandes cutanées, & procure son évacuation en augmentant la transpiration; ou s'il arrive qu'elle affecte les glandes des reins, elle sort avec les urines; mais si elle tombe sur le foie, qui paroît la partie la plus propre à la recevoir d'abord, ou sur le pancréas, ou sur les glandes de l'estomac & des intestins, un vomissement ou une diarrhée suffisante pour produire les effets salutaires dont nous avons parlé, ou ces deux ensemble, préviennent le danger auquel on auroit été exposé. C'est là dessus qu'est fondée l'opinion commune, que l'expérience de tous les siecles a confirmée, que le flux de ventre qui survient dans le printems & dans l'automne, est très-salutaire. L'on voit donc que cette acrimonie qui est si fort à craindre, devient souvent par la conduite d'une œconomie animale bien réglée, son propre antidote & un moyen d'entretenir la santé, au lieu de la détruire: mais nous devons supposer ici qu'on ne commet aucun excès & que l'on fait un exercice reglé.

5. Une longue abstinence. Car lorsque le sang n'est pas continuellement delayé & rafraîchi par un nouveau chyle, il contracte une acrimonie *alcaline*, qui rend l'haleine puante & dégénere en une fievre putride dont la mort est la suite.

6. La stagnation de quelque partie du sang & des humeurs. Parce que tous les sucs animaux qui croupissent suivent le penchant naturel qu'ils ont à se corrompre.

7. La chaleur excessive des saisons ou du climat, externe ou interne, naturelle ou artificielle.

8. La violente agitation du sang qui produit la chaleur.

Lorsque quelqu'une de ces causes, ou plusieurs ensemble, ont occasionné une putréfaction *alcaline*, elle se manifeste par les signes suivans, dans les premieres voies.

1. La soif.

On doit remarquer que la nature, ou plutôt l'auteur de la nature, a donné à tous les animaux une certaine sagacité qui les met en état de distinguer les alimens nuisibles de ceux qui leur sont salutaires, & leur indique les moyens de guérir les maladies qui les affligent.

Cette connoissance reçoit le nom d'*instinct* dans les brutes; & comme nous remarquons le même penchant dans l'homme, je crois qu'on peut lui donner assez proprement le même nom.

Dans les cas dont nous parlons on se sent altéré, c'est-à-dire, porté à boire une grande quantité de liqueurs délayantes. Ces liqueurs délayent les sels acres, putrides & *alcalis*, font cesser ce sentiment incommode, & disposent la matiere qui se putréfie ou qui est déja putréfiée, à sortir de l'estomac & des intestins par le vomissement ou par les selles. Supposé, comme il arrive pour l'ordinaire, que l'on ait du penchant pour les acides, ceux-ci venant à se mêler avec les sels putrides, les détruisent, & tous les deux se convertissent en un sel neutre.

Lorsqu'on prend intérieurement des sels animaux volatils *alcalis*, comme du sel ou de l'esprit de corne de cerf, on se sent altéré de la maniere que nous avons rapportée.

2. La perte totale de l'appétit, & l'aversion pour les alimens *alcalescens*, pour ceux principalement qui ont occasionné la maladie.

Ceci est une autre preuve de l'instinct dont nous avons parlé, ou plutôt de la protection de la Providence qui veille sur nous, soit que nous soyons sains ou malades. L'appetit ne sauroit être que nuisible, lorsque l'estomac n'a pas la force de digérer les alimens; & ceux qui sont *alcalescens* augmenteroient infailliblement la maladie.

3. Les rôts nidoreux, ou les rapports qui laissent dans la bouche un gout d'œufs pourris; à cause de la portion de sels putrides & d'huile rance qui sort en même tems que l'air.

4. Les matieres qui s'amassent sur les levres, les dents, la langue, le palais & dans le gosier, & affectent les organes du gout d'une sensation d'amertume, à cause que les huiles animales contractent un gout amer en devenant rances; il peut se faire aussi que ce gout soit causé par une bile trop exaltée & prête à se corrompre.

5. Les maux d'estomacs causés par l'irritation des sels acrimonieux; la vue, ou même l'idée d'un aliment *alcalescent* prêt à se corrompre, suffisent quelquefois pour les augmenter. Cette irritation augmentant, cause une évacuation de la matiere putréfiée par un vomissement qui devient salutaire, lorsque la maladie ne vient que de la corruption de l'aliment dans les premieres voies: mais elle est souvent un très mauvais symptome, quand elle a pour cause la putréfaction du foie, du pancréas, ou de quelqu'autre des visceres contenus dans le bas-ventre. Lorsque cette acrimonie *alcaline* affecte les intestins, elle les porte à se débarrasser des matieres qu'ils contiennent par la diarrhée, qui est encore un moyen de guérison, lorsque la corruption ne réside que dans l'aliment contenu dans l'estomac & les intestins, mais elle est souvent funeste lorsqu'elle est causée par la corruption de quelqu'un des visceres.

Le poisson que l'on mange après l'avoir gardé trop longtems, cause une diarrhée abondante, & une très-petite quantité d'œufs putréfiés produit le même effet, en aiguillonnant les intestins.

6. Cette acrimonie *alcaline* produit une lassitude spontanée, une inquiétude universelle, un sentiment de chaleur incommode, & des douleurs iliaques inflammatoires.

L'effet que la putréfaction *alcaline* produit dans le sang, est de le résoudre en un fluide *alcalin* acrimonieux;

les particules aqueuses se séparent des autres principes & s'exhalent; les parties les plus déliées de l'huile deviennent rances, & les autres se mêlant avec la terre, forment des obstructions opiniâtres dans les vaisseaux où elles s'arrêtent; & les sels ne se mêlant plus uniformément avec l'eau, l'huile & la terre deviennent acres & corrosifs. Il arrive encore que le fluide qui circule dans les vaisseaux, & qui a besoin d'être doux & dépouillé de toute son acrimonie, afin de pouvoir servir à la nutrition & aux besoins de l'œconomie animale, est fort éloigné dans ce cas de produire ces effets salutaires; au contraire, il irrite, ronge & détruit une partie des solides, picote les vaisseaux les plus déliés, principalement ceux du cerveau, qui sont beaucoup plus exposés que les autres à cet accident, d'où résultent une infinité de symptomes, qu'on appelle pour l'ordinaire nerveux, le délire, les convulsions & l'insomnie.

Cette corrosion ou destruction des parties internes, n'a point d'autre cause que les sels *alcalis* animaux, qui sont capables de produire en tout tems le même effet sur la peau extérieure, pour peu de tems qu'ils s'y arrêtent & en quelque petite quantité qu'ils soient, car ils agissent alors comme un caustique & forment une eschare. Ceci peut tenir lieu d'avertissement à ceux qui s'accoutument imprudemment à l'odeur des sels volatils, surtout de ceux dont l'acrimonie est exaltée par la chaux dans la distilation; car venant à pénétrer dans les poumons, ils sont capables d'affecter dangereusement les membranes délicates qui les composent.

Lorsque le sang se trouve dans l'état dont nous avons parlé, les liqueurs qui s'en séparent sont puantes, l'urine est haute en couleur & tire sur le rouge, à proportion que la corruption qui domine est plus ou moins grande, & le malade par une suite nécessaire, est continuellement tourmenté d'une fievre brûlante.

Il est aisé de voir par ce que nous venons de dire, que la putréfaction *alcaline* du sang doit être suivie d'une dépravation ou destruction totale des actions naturelles, animales ou vitales, d'une altération générale dans la circulation, & par conséquent dans les sécrétions & les excrétions qui en dépendent, d'inflammations générales ou locales, qui, lorsque la corruption est considérable, dégénerent infailliblement en suppurations, gangrenes & sphaceles, qui ne se terminent que par la mort.

La différence des parties affectées par la putréfaction *alcaline*, en apporte aussi à la cure. Si les alimens *alcalins*, par exemple, dont la quantité est trop grande pour être digérée, pourrissent dans l'estomac & dans les intestins, & produisent les effets dont nous avons parlé; on ne peut mieux faire que d'en procurer l'évacuation par le vomissement, les selles, ou par tous les deux ensemble; dans ce cas nous devons prendre les principaux symptomes pour guides; car s'ils nous montrent que l'estomac est affecté, on doit recourir aux vomitifs: mais lorsque les alimens putréfians ou putréfiés séjournent dans les intestins, il suffit quelquefois d'un purgatif pour en faciliter la sortie. Les vomitifs qui conviennent dans ces sortes de cas, sont, l'eau chaude, le thé verd, les infusions de chardon, d'ipécacuanha à la dose de demi-dragme. Les purgatifs salins semblent plus propres à cet effet, car en augmentant le penchant naturel à la diarrhée, & entraînant par ce moyen la matiere nuisible, ils appaisent les symptomes en détruisant une partie de l'acrimonie. On doit réitérer les purgatifs & les vomitifs suivant que la longueur de la maladie l'exige. Mais il suffit en général d'un vomitif & de quelques purgations.

Lorsque l'estomac est surchargé d'alimens *alcalescens*, on peut employer un remede populaire qui est trop efficace pour que je l'omette ici. On le prépare de la maniere suivante. L'on seche, l'on sale ou l'on conserve dans la saumure le premier ventricule d'un veau. Cette saumure ou l'infusion de cette partie dans l'eau chaude, est ce qu'on appelle presure ou mulette. On prétend qu'une ou deux cuillerées de cette saumure dans demi-pinte d'eau froide, ou que l'infusion pendant quelques heures dans la même quantité d'eau, d'un morceau d'environ deux travers de doigt en quarré de l'estomac desséché, suffit pour faire cesser le sentiment incommode que cause l'acrimonie, & pour hâter l'expulsion de la matiere peccante par le vomissement ou par les selles. Il n'est peut-être pas aussi facile que l'on pense, d'expliquer la maniere dont les liqueurs qui sont dans le ventricule du veau caillent le lait, quoique cet effet soit manifeste dans l'estomac de cet animal, où tout le lait qu'il a pris se trouve caillé, aussi-bien que dans le lait que l'on mêle avec l'infusion du ventricule de cet animal, lors même qu'il est mort.

Je ne suis pas moins embarrassé d'expliquer les effets salutaires de la presure dans l'estomac humain, où elle se mêle avec les alimens *alcalescens* qui y pourrissent. Mais je suis persuadé que le sel qui garantit le ventricule du veau de la corruption, doit produire aussi un très-bon effet sur les alimens qui se corrompent dans le nôtre, détruire entierement ou en partie l'*acrimonie alcaline*, & appaiser tous les symptomes qui en résultent, sans que j'ose avancer pour cela que tous les bons effets de la presure dépendent de ce sel. Il me suffit d'être assuré de l'efficacité de ce remede dans le cas dont je viens de parler.

Lorsque la corruption *alcaline* prévaut dans toute l'habitude du corps, & domine dans le sang & dans les humeurs, la cure est beaucoup plus difficile & plus longue, & la maladie plus dangereuse. Et comme presque toutes les maladies aiguës, de quelque espece qu'elles soient, naissent ou sont accompagnées pour l'ordinaire d'une disposition plus ou moins grande à une putréfaction *alcaline*, rien n'est plus important au Medecin que de connoître le régime & les remedes propres à détruire ou à réprimer cette *alcalescence*. On doit surtout s'attacher au régime, parce que c'est de lui principalement que la cure dépend.

La saignée paroît être un des remedes les plus propres à contribuer à la cure, à cause qu'elle ralentit & diminue l'action des solides sur la masse restante des fluides, & affoiblit le frotement entre les solides & les fluides, & entre les particules de ces derniers entre elles: or comme le frotement est une des principales causes de la chaleur, laquelle hâte beaucoup les progrès de la corruption, il semble que la saignée suffit au moins pour en empêcher les progrès en détruisant une des causes qui accélerent le plus la putréfaction.

On doit encore dans ces sortes de cas s'abstenir de toutes sortes de mouvemens & demeurer dans un parfait repos; à cause que chaque degré d'agitation endurcit les fibres à proportion & accélere la circulation du sang, ce qui augmente le frotement entre les solides & les fluides, & entre les particules de ces derniers; & par une suite nécessaire excite la chaleur, qui cause une putréfaction *alcaline* & tous les symptomes qui l'accompagnent.

Les bains chauds émolliens, les fomentations & les lavemens, sont fort utiles, car ils relâchent les fibres & éloignent par-là une des causes les plus considérables de la chaleur; & comme les vaisseaux absorbans en reçoivent une partie, ils délayent le sang & deviennent par-là plus efficaces.

L'air que le malade respire doit être frais & tempéré; lorsqu'il est trop chaud il augmente la disposition à la putréfaction; & étant trop froid il resserre les fibres animales & occasionne une chaleur intérieure.

Il est aisé maintenant de comprendre la raison pour laquelle toute chaleur excessive, soit naturelle & produite par le climat & les saisons, ou artificielle & occasionnée par le feu, la trop grande quantité de hardes ou par des médicamens chauds, doit être nécessairement pernicieuse dans toutes les maladies qui

tendent à une putréfaction *alcaline*.

On doit avoir soin de faire passer dans le sang & les humeurs des alimens acescens, qui sont actuellement acides, ou qui ont beaucoup de disposition à le devenir dans l'estomac. Tel est le lait pur ou coupé, le petit lait & le babeurre.

Le pain levé est un autre aliment de nature acescente, mais qui devient acide lorsqu'il contient beaucoup de lévain. On peut préparer avec lui un grand nombre d'alimens, en le faisant bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance nécessaire, en y ajoutant ensuite d'autres ingrédiens acescens, comme du vin, ou du suc de fruits crus ou préparés. Le plus commun de tous ces mets est celui qu'on appelle *panade*.

On tire aussi des végétaux farineux, surtout de l'orge & de l'avoine, plusieurs sortes d'alimens extrement propres à détruire l'*alcalescence* des fluides. La tisanne des anciens qui a été si fameuse dans tous les siecles, étoit faite avec de l'orge mondé cuit dans l'eau, & paroît avoir été une espece de gruau, a qui on a donné différens noms, à cause de quelques circonstances dont il sera fait mention ci-après. Ce mot est dérivé de πτίσσω, qui signifie peler, ou ôter les cosses, en quoi consiste la premiere partie du procédé pour sa préparation.

Boerhaave met au nombre des végétaux farineux ceux qui suivent.

L'avoine.
Le bled sarrasin.
L'Epeautre.
Le Froment.
Le Millet.
L'Orge.
Le Panis.
Les Pistaches.
Le Ris.
Le Seigle.

On prépare avec ces matieres cuites dans l'eau & digérées pendant un tems considérable, jusqu'à ce qu'elles aient acquis de la disposition à devenir acides, un grand nombre d'alimens propres à détruire l'*alcalescence* des humeurs. Les décoctions & les émulsions qu'on en fait ont une efficacité considérable, à cause de leur qualité savoneuse, & enlevent les obstructions des vaisseaux, ce que l'eau seule ne peut faire; en second lieu, elles corrigent les humeurs qui ont de la disposition à l'*alcalescence* au moyen de leur acescence. Elles relâchent les solides, enveloppent & émoussent par leur qualité huileuse l'acrimonie *alcaline*, l'adoucissent & préviennent ses effets dans le corps.

On ne doit point oublier que les alimens acescens paroissent en général plus salutaires que ceux qui sont *alcalescens*, & moins sujets à former des obstructions, pourvu que la quantité qu'on en prend soit proportionnée à la force des organes qui servent à la digestion & à l'assimilation des alimens, & que ceux qui en usent soient endurcis au travail & accoutumés à faire de l'exercice.

Homere parle de certains habitans du Nord appellés *Hippomolgues*, qui vivoient très-long-tems en n'usant que du lait. Les Montagnards d'Angleterre qui se nourrissent ordinairement de lait & de gateaux de farine d'avoine, qu'ils font fermenter jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait aigres, sont remarquables par leur force, leur activité & la santé dont ils jouissent jusqu'à un âge fort avancé, & ne sont jamais exposés aux maladies épidémiques. Ce que Virgile dit d'une certaine nation du Nord a quelque rapport à notre sujet.

> ——————— *Pocula læti*
> *Fermento atque* Acidis *imitantur vitea sorbis.*
> *Talis hyperboreo septem subjecta Trioni*
> *Gens* Effræna *virûm Riphæo tunditur euro.*

Il y a une autre classe de végétaux dont l'usage est excellent, lorsque les humeurs sont disposées à une putréfaction *alcaline*. Ce sont les fruits d'automne & d'été parfaitement mûrs.

Boerhaave fait mention des suivans.

Les Abricots.
Les Baies de sureau.
Toutes les Cerises douces.
Les Citrons.
Les Concombres douces.
Les Courges douces.
Les Figues.
Les Fraises.
Les Framboises.
Les Grenades.
Les Groseilles de toute espece.
Les Jujubes.
Les Limons doux.
Les Melons.
Les Mûres.
Les Oranges.
Les Pêches.
Les Pommes.
Les Prunes douces.

Je ne sai d'où vient que cet Auteur a omis les raisins, les tamarins & quelques autres fruits de cette espece.

Ces sortes de fruits sont d'un usage considérable, car on peut les manger après les avoir fait bouillir ou rôtir, & mêler leur pulpe ou le suc qu'on en tire avec des panades, du gruau ou autres alimens acescens. Le suc qu'ils rendent par expression après avoir été cuits au four, ou avec une très-petite quantité d'eau, est aussi fort bon étant mêlé avec les alimens ou employé comme remede, pourvu qu'on y ajoute la quantité de sucre qu'on croira nécessaire. Il est bon d'observer que la chaleur du four ou de l'eau bouillante, dissipe la grande quantité d'air élastique qu'ils contiennent étant crus, les rend plus supportables à l'estomac, & plus propres par-là au but que le Medecin se propose.

On a tort de condamner les fruits en général comme mal-sains; car au contraire lorsqu'ils ont acquis leur maturité, ils deviennent les remedes les plus efficaces que nous ayons peut-être dans la nature, & ne sont jamais pernicieux, à moins que la quantité qu'on en prend ne soit disproportionnée à la force qu'on a de les digérer. Rien n'est plus propre à vaincre le penchant qu'ont les sucs à une putréfaction *alcaline* pendant les chaleurs de l'été. Les sucs des fruits mûrs sont ce que nous connoissons de plus efficace pour lever les obstructions, lorsqu'on les prend en quantité suffisante, souvent réitérée & pendant un tems considérable. Car étant neutralisés par la chaleur du soleil, c'est-à-dire parfaitement mûrs, ils sont savoneux & propres à dissoudre les obstructions des vaisseaux, ce qu'aucun autre fluide n'est capable de faire. Tout le monde sait que les éruptions sur la surface de la peau sont salutaires & un signe du rétablissement de la santé. La raison en est, que lorsque la matiere qui forme des concrétions dans les petits vaisseaux, est dissoute & réduite en particules assez déliées pour circuler avec le sang, la nature trouve moyen d'en faciliter la sortie par les glandes intestinales ou urinaires, ou par les pores de la peau : or lorsque les particules de la matiere dont l'évacuation doit se faire, sont trop grosses pour sortir par la transpiration, elles s'arrêtent dans les vaisseaux de la peau & y suppurent, car la suppuration est un des moyens dont la nature se sert pour se décharger de ce qui l'incommode. C'est donc mal-à-propos que plusieurs personnes regardent ces éruptions salutaires qui surviennent fréquemment sur la peau de différentes parties du corps, après un grand usage de fruits d'été, comme l'effet pernicieux de ces fruits, qui tiennent lieu de remedes, & levent les obstructions qui n'eussent point manqué de causer une maladie. On doit encore remarquer que la diarrhée ou cours de

ventre qu'ils causent n'est point à craindre lorsqu'elle n'est point immodérée ; elle est au contraire d'une grande utilité à l'œconomie animale, car elle entraîne la matiere des obstructions que les sucs savoneux de ces fruits avoient déja dissoute. Il est bon cependant de les cuire au four ou dans l'eau, tant pour les raisons que nous avons alléguées, qu'à cause que le feu détruit les œufs que les insectes y déposent quelquefois, & rend leur neutralité plus parfaite, le soleil n'ayant point assez de chaleur dans nos climats pour les mûrir parfaitement.

Les liqueurs aqueuses chaudes sont aussi fort bonnes pour détruire l'*alcalescence* des humeurs, quoiqu'elles n'aient point une qualité savoneuse ; car elles relâchent les solides, dissolvent les sels, les chassent du corps, & entretiennent la fluidité du sang.

On peut préparer différens médicamens avec les acides végétaux naturels, tels que le suc d'oranges, de limons, de pommes sauvages & plusieurs autres fruits acides, ou avec les sels essentiels des plantes acides, comme des différentes sortes d'oseille.

La fermentation nous fournit encore un grand nombre de médicamens propres au même usage. Les vins de la Moselle ou du Rhin, par exemple, qui inclinent à l'acidité, sont excellens étant délayés avec une quantité suffisante de quelque liqueur savoneuse. Les vinaigres de toute espece ne sont pas moins utiles étant délayés, & l'on peut composer avec eux plusieurs médicamens extremement déterssifs & résolutifs, en les mêlant avec de l'eau ou du miel, ou en y faisant infuser des plantes appropriées aux intentions particulieres que l'on peut avoir, comme des squilles.

On tire aussi plusieurs excellens remedes des sucs des fruits bien mûrs épaissis à consistance de gelée ou de *rob*, parmi lesquels le *rob* de sureau tient la premiere place.

La distilation nous fournit pareillement une autre classe de médicamens propres à détruire l'*alcalescence* des humeurs. Ces remedes sont les esprits acides de sel gemme, de sel marin, de nitre, de vitriol & de soufre, appelé communément *huile de soufre par la campane*. Mais ils ont besoin d'être délayés dans une grande quantité d'eau, & ne sont utiles que dans les cas où les acides végétaux ne produisent aucun effet, comme dans la peste & dans quelques especes de petite vérole.

Les sels neutres naturels ou artificiels ne sont pas moins importans dans le cas dont il s'agit. Les sels neutres naturels sont le nitre, le sel marin, & le sel gemme. On n'emploie ordinairement ces deux derniers que dans les lavemens ; mais le nitre entre ou doit entrer dans tous les remedes que l'on donne à dessein d'arrêter les progrès de la putréfaction *alcaline*. Personne n'ignore la vertu qu'ont ces sels, d'empêcher la corruption des substances animales ; & celle qu'a le nitre d'entretenir la fluidité du sang, soit dedans ou dehors les vaisseaux. Le nitre a aussi la faculté de résoudre les concrétions, & de chasser la matiere des obstructions par les émonctoires convenables, par les glandes des intestins, des reins & de la peau. Il est outre cela extremement pénétrant, ce qui doit le faire préférer à tout autre remede dans les maladies où l'on appréhende quelque chose de la putréfaction *alcaline*, c'est-à-dire, dans les maladies aiguës. On le donne pour l'ordinaire en poudre, en bol, ou délayé dans quelque liqueur convenable.

On peut préparer les sels neutres artificiels avec presque toutes les différentes especes d'acides imprégnés ou soûlés avec un *alcali* fixe, ou volatil, en faisant ensorte qu'aucun des deux ne domine sur l'autre. Pendant le mélange il survient une effervescence considérable qui détruit l'acide & l'*alcali*, d'où résulte une substance qui differe par ses propriétés, ses caracteres, & ses effets dans la Medecine des sels d'où elle a été tirée.

Les sels neutres qui sont le plus en usage dans la pratique de la Medecine, sont le tartre vitriolé, préparé, suivant la méthode de Boerhaave (Voyez *Tartarus vitriolatus*) qui est un remede tout-à-fait différent de celui à qui on donne ce nom dans notre Dispensaire, quoique composé des mêmes ingrédiens, le tartre régéneré & le tartre tartarisé du même Auteur.

Il n'est pas difficile de préparer dans l'occasion un grand nombre de fluides neutres capables de produire de très-bons effets. Un scrupule de sel d'absinthe suffit, par exemple, pour soûler environ demie once de suc de citron ; dix ou douze grains de sel ammoniac volatil soûleront demi-once de vinaigre distilé ; l'une ou l'autre de ces liqueurs mêlée avec une once d'eau simple, quelques dragmes de sirop, & la même quantité d'eau composée, forme une boisson d'une efficacité admirable, que l'on peut réitérer suivant que le besoin l'exige, par exemple, de quatre en quatre heures. Ces médicamens neutres ont des vertus aussi grandes que le nitre, & méritent par conséquent les éloges que je lui ai donnés ci-dessus.

Ce que nous venons de dire des causes & de la cure des maladies causées par la putréfaction *alcaline* des humeurs, prouve, que les excrétions acides ne sont jamais de mauvais symptomes dans les maladies où l'on appréhende une semblable corruption ; puisque c'est une preuve que l'acrimonie *alcaline* est détruite. Dans les maladies de l'estomac, par exemple, qui viennent du même principe, les rots acides prouvent que la cause de la maladie est presque ou tout-à-fait détruite. Dans les maladies aiguës, les sueurs qui ont une odeur acide, ont toujours été regardées comme un bon présage.

On a remarqué qu'un grand nombre de personnes, après avoir été guéries de la peste & de fievres pestilentielles, ont eu en reprenant leurs forces, la bouche affectée, d'un gout salé approchant de celui du sel ammoniac, dont la cause me paroît être telle : Les Chymistes savent que le sel *alcali putride* étant uni à un *acide*, forme un sel neutre, approchant du sel ammoniac. Lors donc que les humeurs ont été chargées d'un pareil sel putride, comme cela arrive dans la contagion & les fievres pestilentielles, & que ce sel vient à être imprégné d'un acide ; l'acrimonie *alcaline* est détruite, & le malade recouvre peu à peu la santé, & pour lors toutes les excrétions, entre-autres la salive, sont infectées de ce sel que nous avons dit être semblable au sel ammoniac ; de-là vient ce gout que le malade sent continuellement dans sa bouche, & qui lui fait trouver tous les alimens salés.

Il y a une infinité de remedes propres à détruire l'acrimonie *alcaline*, mais je n'en indiquerai qu'un petit nombre, qui pourront servir de modele.

Prenez *d'avoine avec son écorce, deux onces,*
d'eau pure, trois livres.

Faites bouillir, filtrez & mêlez à deux livres de cette décoction :

du suc de citron récent, une once,
d'eau de canelle distilée, deux dragmes,
de sirop de mûres de haie, une once.

Le malade en usera pour aliment & boisson ordinaire. BOERHAAVE. *Mat. Med.*

Prenez *d'avoine mondée, deux onces,*
d'eau pure, trois livres.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux livres, que vous laisserez ensuite en digestion pendant douze heures sur des cendres chaudes, ou jusqu'à ce qu'elles commencent à s'aigrir. Ajoutez à deux livres de cette décoction :

de sirop violat, une once $\frac{1}{2}$,
de vin du Rhin, demi-livre,

d'eau distilée, d'écorce de citron, une once & demie,

On s'en servira pour le même usage. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *d'avoine mondée, trois onces;*

Faites avec une suffisante quantité d'eau une émulsion d'une livre & demie, à laquelle vous mêlerez

de nitre purifié, demi-dragme,
de sirop violart, une once,
de vinaigre scillitique, deux dragmes.

On peut user fréquemment de ce remede à la dose d'une ou deux onces. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de l'oxymel scillitique, trois onces,*
de vinaigre de squilles, deux dragmes,
de teinture de myrrhe dissoute dans du vinaigre, une dragme.

On en prendra une demi-once par heure. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *du vinaigre réduit par la coction à consistance de miel, demi-once.*
du miel pur, une once,
du sirop de chicorée, une once & demie,
d'eau distilée de fumetere, six onces.

L'usage en est le même que celui de la composition précédente. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de rob de groseille,*
de sureau, } *deux onces,*
d'oxymel simple, une once,
d'esprit de sel commun, vingt gouttes,
de décoction d'orge, quatre livres.

On en boira continuellement à discrétion. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de décoction d'orge, vingt-six onces,*
de vin du Rhin, trois onces,
de sirop des cinq racines apéritives, deux onces,
rob de sureau, six dragmes,

Faites-en une décoction dont le malade prendra trois ou quatre onces de trois en trois heures.

Prenez *des crystaux de tartre,*
de nitre pur,
de tartre vitriolé, parfaitement neutralisé, suivant la méthode de Boerhaave, } *de chaque dix grains.*

Faites en une poudre.

On prendra celui qu'on voudra de ces remedes de quatre en quatre, de six en six, ou de huit en huit heures, avec un verre de la premiere décoction, ou de quelqu'autre liqueur.

Comme ce que nous avons dit ci-dessus peut servir à éclaircir & à confirmer un grand nombre de choses importantes qui ont rapport à la cure des maladies aiguës dont Hippocrate a parlé dans son Traité περὶ διαίτης ὀξέων; je finirai cet article par ce morceau incomparable, que M. Freind qui est un Juge très-éclairé dans ces sortes de matieres, appelle *un des plus précieux restes de l'antiquité*; & en effet, il eût pu lui donner de plus grands éloges, sans craindre qu'on l'accusât de prodiguer mal-à-propos ses louanges. Je crois qu'il est impossible de conserver dans notre langue aussi-bien que dans toute autre les beautés de cet excellent Ouvrage, ou tout au moins je veux bien le croire ainsi, persuadé que je suis des défauts de ma Traduction. Je croirois cependant avoir rendu un service considérable, si je pouvois la mettre à la portée de ceux qui ne sont point en état d'entendre l'original.

Il est bon de remarquer que la fin de ce Traité ne paroît point être parvenue jusqu'à nous dans l'état où Hippocrate l'avoit laissée; & il y a toute apparence qu'elle a été mutilée ou augmentée par quelque copiste moins judicieux que l'Auteur : du reste, au moins est-il certain que celui qui a fait les autres parties de cet Ouvrage incomparable n'a pas mis la derniere main à la fin.

Hippocrate commence par condamner la méthode des Medecins de l'Ecole de Cnide, qui paroissent avoir été les rivaux de ceux de Cos. Cette introduction est un peu obscure, à cause que nous n'avons point les sentences ou maximes Cnidiennes qu'il attaque.

Il sembleroit que les Medecins Cnidiens avoient décrit les maladies avec assez d'exactitude, mais négligé un grand nombre de circonstances qui les accompagnent, & dont la connoissance est absolument nécessaire au Medecin; puisqu'en formant son jugement, elles lui indiquent la méthode qu'il doit suivre dans la cure de chaque maladie. On peut mettre de ce nombre, l'âge, la force, & la constitution du malade; sa maniere de vivre; les évacuations naturelles qui hâtent ou retardent la cure; la coction de la matiere morbifique; en un mot, toutes les autres circonstances qui peuvent nous aider à prédire l'événement de la maladie, & à prescrire au malade le régime qui lui convient.

Traité d'Hippocrate sur le régime qu'il faut observer dans les maladies aiguës.

Ceux qui ont compilé les sentences Cnidiennes ont fort bien marqué tout ce que les malades souffrent dans chaque maladie, & comment quelques-unes d'elles leur arrivent, en un mot, tout ce qu'une personne, qui ne sauroit rien de la Medecine, pourroit écrire, après s'être informée des malades de ce qu'ils ont souffert. Mais ils ont oublié la plupart des choses qu'un Medecin doit savoir, sans avoir oui le rapport du malade.

Puis donc que la cure de chaque maladie exige une connoissance parfaite des circonstances qui lui sont propres, on ne doit pas être surpris que je sois d'un sentiment contraire au leur à cet égard, d'autant plus qu'ils mettent en usage peu de médicamens dans les maladies aiguës. Ils nous ont laissé, il est vrai, un grand nombre de remedes pour les maladies d'une autre nature, & qui presque tous sont purgatifs, ils ont aussi vanté l'efficacité du lait & du petit lait employé à propos. Si ces médicamens étoient bons & propres aux maladies pour lesquelles ils les ordonnent, leur simplicité, leur petit nombre, & la facilité de les préparer augmenteroient leur valeur, mais il en est tout autrement.

Ceux qui dans la suite ont traité le même sujet, ont fait paroître plus de savoir dans la Medecine, en indiquant les remedes qui conviennent à chaque maladie. Il faut pourtant avouer que les Anciens n'ont rien écrit sur le régime qui vaille la peine d'être lu, & qu'ils ont gardé là-dessus une profond silence. Quelques-uns, il est vrai, n'ont point ignoré les différentes formes & divisions des maladies; mais ils sont tombés dans l'erreur en s'attachant à nous donner leurs différens noms. Car il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'en faire le dénombrement, si nous rangeons toutes les maladies dont une personne peut être attaquée sous différentes classes, à cause qu'elles different en quelque chose, ou si nous croyons qu'une maladie ne peur être la même à moins qu'elle n'ait le même nom.

Mon opinion est que nous devons en toutes choses nous conduire suivant les regles de l'art, & agir avec l'exactitude la plus scrupuleuse, si nous voulons que notre traitement ait un heureux succès. Dans les choses qui demandent de la diligence, & où les délais sont dangereux, il y auroit de l'imprudence à faire attendre

notre secours à ceux qui en ont besoin. Dans le cas où la maladie exige un traitement modéré, il faut éviter de faire souffrir inutilement le malade. En un mot, nous devons toujours tendre à ce qu'il y a de plus parfait, quelque soit la partie de la Medecine que nous avons embrassée, sans nous assujettir servilement aux méthodes particulieres. Je ferai toujours grand cas d'un Medecin, qui pour se rendre utile, & aux malades & même à ceux de sa profession, n'aura rien négligé pour perfectionner les méthodes que l'on suit ordinairement dans la cure des maladies aiguës, qui font le plus de ravage dans le monde : telles sont celles à qui nos Ancêtres ont donné le nom de pleuresie, de peripneumonie, de léthargie, de fievre ardente, outre un grand nombre d'autres qui ont beaucoup de rapport aux précédentes ; car elles épuisent les malades par la fievre continue dont elles sont accompagnées (*a*).

(*b*) Lorsqu'il ne regne point de maladie pestilentielle épidémique, mais seulement des fiévres *sporadiques* de différentes especes, il meurt un plus grand nombre de personnes de ces fievres que d'aucune autre maladie. Le peuple en général n'étant point capable de distinguer un bon Medecin d'avec un mauvais, approuve ou condamne suivant son caprice les cures dont il est témoin. Il est même à présumer que les Medecins du commun ne connoissent point ces fievres dont on ne sauroit comprendre la nature sans étude ; car il n'est pas difficile de savoir le nom des choses qui se présentent tous les jours à nos yeux : mais il en est tout autrement des choses dont nous parlons, qui mettent un homme dans l'obligation de faire paroître son savoir ou son ignorance.

On ne peut mieux faire, suivant moi, que de communiquer au public les choses qu'il lui est avantageux de connoître, à cause de l'utilité ou du dommage qui peut lui en revenir dans l'occasion ; elles ont quelquefois même échappé à la connoissance des Medecins : par exemple, la raison qui a obligé quelques Medecins à donner dans les maladies aiguës, de la tisanne non-coulée, dans la croyance que cette méthode est la meilleure.

D'autres combattent de toutes leurs forces la coutume qu'ont quelques autres Medecins de donner à leurs malades de l'orge cuit, dans la croyance qu'il est dangereux, tandis qu'ils en donnent le suc (χυλὸν) qu'ils en tirent en le coulant à travers un linge.

D'autres enfin ne permettent l'usage de la tisane épaisse & de son suc qu'au septieme jour de la maladie, & d'autres qu'après que la crise est arrivée.

J'ose assurer que la connoissance du régime qu'il faut observer dans les maladies aigues, est extremement noble & excellente, (πάγκαλον) & embrasse plusieurs autres parties importantes de la Medecine ; car le régime peut beaucoup pour la guérison de ceux qui sont malades, & pour entretenir la santé de ceux qui se portent bien, pour fortifier ceux qui font de l'exercice, & pour faciliter la conception.

La tisane me paroît préférable à tout autre aliment tiré des différentes especes de grains ; & je loue beaucoup le jugement de ceux qui lui ont donné cette préférence, car elle a une espece de viscosité légere & uniforme, agréable, glissante, humectante, qui n'altere point, & délaie tout ce qui a besoin de l'être. Elle n'est point astringente, ne dérange point l'estomac pendant la digestion, & ne fait point enfler le ventre, ayant perdu cette propriété dans la coction qui la fait gonfler autant que sa nature le permet (*c*).

Un Medecin qui prescrit à ses malades l'usage de la tisanne dans leurs maladies, ne doit point souffrir qu'ils passent un seul jour sans prendre de la nourriture, à moins qu'il ne croie cela nécessaire pour hâter l'effet d'un purgatif ou d'un lavement qu'il leur auroit donné (*d*).

Ceux qui ont accoutumé de faire deux repas par jours peuvent user de tisanne un pareil nombre de fois ; mais ceux qui ne font ordinairement qu'un repas, en useront une seule fois le premier jour ; on les accoutumera cependant peu à peu à en prendre deux fois par jour, si on le croit nécessaire. On observera de ne la point donner trop épaisse, ni en trop grande quantité, il suffit qu'il y en ait assez pour prévenir la trop grande inanition des vaisseaux. Si la maladie est accompagnée d'un trop grand degré de sécheresse, la dose n'en doit point être trop forte, & il est même bon de donner auparavant au malade de l'hydromel, du vin, ou telle autre chose que l'on jugera devoir lui faire plus de bien. Je spécifierai ci-après ce qui convient le plus à chaque cas en particulier. (*e*) Si la bouche est humide, & que la matiere qui sort des poumons soit louable & sans aucune mauvaise qualité, on doit augmenter considérablement la quantité de tisane que l'on donne au malade ; car une humectation subite & abondante indique la promptitude de la crise, c'est tout le contraire de celle qui est lente & plus abondante. (*f*)

Voila comment on doit se conduire dans son usage. Je passe plusieurs autres choses sous silence, d'où l'on peut tirer des prognostics, pour en reprendre l'examen dans la suite. Plus l'expectoration est abondante, plus le malade doit user de tisanne jusqu'à ce que la crise se fasse. Il est même à propos d'en continuer l'usage pendant deux jours après la crise, crainte de rechute, surtout lorsqu'il y a apparence de crise le cinquieme, septieme ou neuvieme jours, en ayant toujours égard au nombre pair ou impair des jours. Il est à propos, deux jours après la crise, de donner de la tisanne au malade soir & matin jusqu'à ce qu'il soit en état d'user d'alimens plus solides.

Voici les avantages que le malade retire de l'usage immédiat de toute la tisanne. (*g*) Les douleurs qui accom-

(*a*) J'ai donné à ἱκέσαι ταῦτα ἰχόμενα ἐστὶν, un tour quelque peu différent de celui des Traductions latines, pour des raisons que les Savans n'auront pas beaucoup de peine à deviner ; mais comme mon dessein est d'expliquer plutôt les choses que les mots, je ne m'attacherai pas beaucoup à ces sortes de critiques.

(*b*) Il paroît que Sydenham a eu ce passage en vue, car il dit à peu près la même chose.

(*c*) Arétée dit, en parlant de la pleuresie, que la tisanne doit être préférée à tout autre aliment. La meilleure méthode, au commencement de la maladie, est d'user de sa crême tirée par expression des parties les plus solides de l'orge, & assaisonnée seulement avec du miel, sans toutes ces drogues que l'on emploie communément pour la rendre plus agréable ; car sa crême seule suffit pour lors. Elle sert à humecter & à échauffer, à dissoudre & déterger le phlegme, & à chasser par l'expectoration ce qui a besoin de l'être, en même tems qu'elle lâche le ventre. Sa douceur la rend agréable & fait qu'on l'avale aisément, & sa viscosité appaise la chaleur, purge les membranes, dissipe la toux & ramollit toutes les parties. Telles sont les vertus de l'orge. ARETE'E, περὶ θεραπ. ὀξ. παθ. *L. I. c.* 10.

Hippocrate paroît être convaincu, par expérience, que la tisanne est un aliment excellent dans les maladies aiguës, quoiqu'il semble avoir ignoré les raisons pourquoi elle est telle. Comme elle relâche, elle détruit une des principales causes de la chaleur qui contribue extremement à la putréfaction *alcaline*. Pendant le tems qu'elle boût & qu'elle est en digestion, elle acquiert une disposition à devenir acide, ce qui la rend propre dans les maladies aiguës, où les humeurs tendent à une putréfaction *alcaline*. D'ailleurs comme elle est un peu savoneuse, elle dissout les obstructions, que l'eau seule ne peut lever.

(*d*) Hippocrate a ici en vue l'inanition qui provient de l'abstinence de toutes sortes d'alimens ; ce qui est une pratique dans laquelle quelques Medecins anciens avoient donné, quoiqu'elle soit opposée à la raison, & que les suites en soient fâcheuses.

(*e*) Hippocrate s'étend plus au long sur le sujet du miel & du vin, qui sont tous les deux acescens. On ne doit point s'imaginer qu'il conseille l'usage du vin pur, car les Anciens n'en buvoient presque jamais sans y mettre six fois, ou pour le moins quatre fois autant d'eau, lors même qu'ils étoient en santé, comme on le verra plus amplement dans la suite.

(*f*) L'Auteur veut dire que lorsque la langue & la bouche paroissent humides, & que le malade rend d'abord une matiere louable, la crise ne tardera point à se faire ; mais que c'est le contraire lorsque ces signes d'humectation tardent à se manifester.

(*g*) Il semble qu'Hippocrate veut parler de la tisanne qui n'a point été coulée.

pagnent la pleuréſie ceſſent bien-tôt, parce que l'expectoration commence à ſe faire (ἐξαναχρέμπτεσθαι). Les évacuations des poumons ſont beaucoup plus parfaites, & la ſuppuration moins abondante que ſi le malade uſoit d'un autre régime. Les criſes ſont auſſi plus naturelles, moins difficiles, & les rechutes moins à craindre.

La tiſane doit être de bon orge & bien cuite, à moins que l'on ne veuille employer que ſon ſuc; car outre les autres vertus de la tiſanne, cette préparation donne à l'orge une facilité de gliſſer qui l'empêche d'offenſer le goſier. La tiſanne ne cauſe jamais d'obſtructions, ni de peſanteurs d'eſtomac, elle paſſe aiſément, n'altere point ſe digere avec facilité, & relâche beaucoup (*h*) pourvu qu'elle ſoit bien cuite, ce qui la rend extremement ſalutaire dans les maladies aiguës; ſi bien qu'un malade ſe trouve ſouvent très-mal pour n'en avoir pas fait un aſſez grand uſage.

Lorſque le malade eſt conſtipé & prend de la tiſane ſans avoir auparavant vuidé ſes excrémens, il ne fait qu'augmenter les douleurs qu'il reſſentoit déja, ou s'en procurer, ſuppoſé qu'il en fût exempt; ajoutez à cela une difficulté de reſpirer, qui eſt capable de produire de très-mauvais effets; car elle deſſeche les poumons & cauſe des douleurs dans les hypochondres, le bas-ventre & le diaphragme. Bien plus, ſi la douleur du côté eſt continuelle, & ne cede point aux fomentations chaudes, & que le malade ne rende qu'une matiere viſqueuſe mal digérée; ſi au lieu de l'appaiſer par la ſaignée, ou la purgation, comme il ſeroit à propos, l'on donne de la tiſanne au malade, on ne fait que hâter ſa mort. De-là vient que ceux qui uſent de cette tiſanne dans ces cas, meurent le ſeptieme jour, ou même plutôt, quelquefois dans le délire, & d'autres fois ſuffoqués par une *Orthopnée*, & par un *Râlement*.

Ces ſymptomes ont fait croire aux Anciens que ces ſortes de malades avoient été frappés d'un coup du ciel, (βλητοὶ) & ce qui les a confirmés dans ce ſentiment a été de voir qu'ils avoient le côté livide après leur mort, comme s'ils euſſent reçu quelque coup: mais la véritable cauſe de cette couleur eſt, que le malade meurt avant que l'inflammation de la pleure & des poumons ait ceſſé. (*i*) Ils deviennent auſſi-tôt aſthmatiques (πνευματώδεις); car la viteſſe de la reſpiration empêchant la coction de la matiere qui doit ſortir du poumon & la rendant extremement viſqueuſe, comme nous l'avons déja obſervé, empêche l'expectoration & fait que s'attachant au goſier, elle cauſe le râlement, & la maladie eſt pour l'ordinaire funeſte quand elle arrive à ce terme; (*k*) car cette matiere viſqueuſe obſtrue le paſſage de l'air dans les poumons & l'oblige à en ſortir avec beaucoup de promptitude; ce qui contribue à hâter la mort du malade; la matiere en s'attachant au goſier, retarde la reſpiration, & la lenteur de celle-ci augmente de plus en plus la viſcoſité (πτύελον) de cette matiere, & l'empêche de ſortir.

Si l'uſage inconſidéré de la tiſane ſeule ne vaut rien dans ces ſortes de cas, quel tort ne doit point faire au malade celui des alimens & des boiſſons nourriſſantes qui ne peuvent être que plus dangereux! Soit donc qu'une perſonne ſe trouve mal pour avoir uſé de la tiſanne, de ſon ſuc, ou de quelque autre liquide épaiſſi, (χυλῷ) on doit employer les mêmes remedes, à moins que quelques circonſtances ne nous obligent à agir autrement. Voici les méthodes qu'on doit ſuivre.

Si un homme eſt attaqué de la fievre auſſi-tôt après avoir mangé, & avant que d'avoir été à la ſelle, il doit s'abſtenir de tiſane, ſoit qn'il ſente de la douleur on non, juſqu'à ce qu'il ait lieu de croire que les alimens ont paſſé dans les inteſtins inférieurs. Suppoſé qu'il ne reſſente aucune douleur, il boira de l'oxymel, chaud ſi c'eſt en hiver, & froid ſi c'eſt en été; ou s'il eſt extremement altéré, de l'hydromel (μελικρήτῳ) delayé avec beaucoup d'eau. Si la douleur continne & qu'il y ait quelque inconvénient à en craindre, on ne lui permettra la tiſanne qu'après le ſeptieme ou neuvieme jour, pourvu que ſa complexion ſoit forte; il convient même dans ce cas qu'elle ne ſoit ni trop épaiſſe, ni en trop grande quantité. Si le malade eſt robuſte & dans la force de l'âge, & que les alimens qu'il a pris dans ſon dernier repas n'aient point encore fait place à ceux qu'il doit prendre; on lui donnera un lavement: mais s'il eſt d'une complexion foible, il vaut mieux ſe ſervir d'un ſuppoſitoire, à moins qu'il n'ait le ventre naturellement libre. Pour ce qui eſt du tems propre à lui donner de la tiſanne, on doit avoir pour maxime, tant au commencement que dans le cours de la maladie, que toutes les fois que le malade a les piés froids, l'uſage de la tiſanne lui eſt extremement pernicieux: mais on peut lui en donner lorſque la chaleur s'empare des piés; cette précaution eſt extremement importante dans toutes les maladies, ſurtout dans celles qui ſont aiguës; mais plus encore dans celles qui ſont accompagnées de fievre ardente, & mettent la vie du malade en danger.

On doit commencer par donner au malade le ſuc que l'on tire par expreſſion de la tiſane (χυλῷ), & enſuite de la tiſanne, en obſervant toujours les regles que nous avons données ci-deſſus; il eſt même à propos que l'on tente de diſſiper la douleur de côté, ſoit qu'elle ſurvienne au commencement, ou dans le cours de la maladie, par des fomentations chaudes: (*l*) la meilleure de cette eſpece eſt de l'eau chaude dans un vaiſſeau de cuir (ἀσκῷ) (*m*), ou dans une veſſie, ou dans un vaiſſeau de terre ou de cuivre, en appliquant auparavant quelque choſe de mou ſur la partie pour l'empêcher d'être offenſée.

On peut encore fomenter commodément la partie avec une éponge fine, après en avoir exprimé foiblement l'eau chaude avec laquelle on l'aura trempée. Mais de quelque eſpece de fomentation dont on uſe, on aura toujours ſoin de la couvrir, tant pour qu'elle conſerve plus long-tems ſa vertu, que pour empêcher les vapeurs qui s'en élevent de pénétrer dans les poumons, à moins qu'on ne ſe propoſe quelque but en faiſant le contraire. Il eſt bon encore d'appliquer ſur la partie de petits ſachets pleins d'orge & d'Ers (ὀρόβοισι) macérés dans du vinaigre, qui devient par-là trop foible pour l'uſage ordinaire. Le ſon eſt encore fort propre pour la même fin. Le ſel & le millet cuits au four & enfermés dans des ſachets, nous fourniſſent encore des fomentations ſeches très-utiles; car le millet eſt lénitif & la-

(*h*) Les avantages qui réſultent du relâchement dans les maladies inflammatoires, ſont ſpécifiés ſous le mot *inflammatio*.

(*i*) La mortification eſt la véritable cauſe de cette couleur livide, & elle arrive ſouvent, lorſque l'inflammation ne ceſſe pas aſſez tôt pour la prevenir.

(*k*) Ce paſſage auſſi-bien que le prognoſtic ſont extremement juſtes, quoique la raiſon qu'Hippocrate donne du danger dont ces ſortes de cas ſont accompagnés, ne ſoit pas des meilleures.

J'ai été ſouvent témoin de prognoſtics qui ont été faits dans des inflammations de poitrine, dont l'évenement à fait voir la fauſſeté. Un malade qui reſſentoit des douleurs violentes cauſées par l'inflammation de la pleure, en ayant été délivré tout à coup, le Medecin qui en avoit ſoin, aſſura hardiment qu'il étoit hors de danger: mais l'événement fit voir au bout de quelques heures la fauſſeté de ſa prédiction; car le malade fut ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, qu'Hippocrate exprime par ἀνωμαλίας, qui lui cauſa la mort, à la honte du Medecin. Dans ces ſortes de cas lorſque la mortification a une fois commencé, les douleurs ceſſent, comme il arrive ſouvent dans les inflammations externes. On voit par-là qu'on doit toujours ſe méfier des changemens ſubits qui ſurviennent dans les maladies aiguës, ſurtout dans les inflammations.

(*l*) Je ne doute point que tous les Medecins ne ſoient perſuadés de l'utilité des fomentations dans toutes les maladies inflammatoires, & peut-être n'a-t'on rien trouvé depuis Hippocrate, de plus propre à faciliter les évacuations & l'effet des remedes internes pour réſoudre l'inflammation.

(*m*) L'ἀσκὸς dont il eſt ici parlé, eſt la peau de quelque bête couſue de telle ſorte qu'elle garde l'eau ou les autres liqueurs qu'on y met.

xatif. Ces sortes de fomentations émollientes dissipent les douleurs qui s'étendent jusqu'aux clavicules. (n) Supposé que les fomentations chaudes n'appaisent point la douleur, on ne doit point les continuer plus long-tems, car elles dessechent les poumons & hâtent la suppuration. Si la douleur se fait sentir à la clavicule, & que le malade sente une pesanteur dans le bras, autour de la mamelle ou au-dessus du diaphragme, il faut sans différer le saigner au bras & lui tirer beaucoup de sang, jusqu'à ce que la douleur diminue, & que son sang paroisse plus rouge ou plus livide; car ces deux changemens lui sont assez ordinaires dans ces maladies. (o)

Mais si la douleur se fait sentir sous le diaphragme & non dans la région des clavicules, on purgera le malade avec de l'ellébore noir (μέλαν ἐλλέβορον) ou du tithymale marin (πεπλίῳ) en mêlant avec l'ellébore des carrotes sauvages, (δαῦκον) avec du seseli (σέσελι) du cumin, de l'anis, ou telle autre plante odoriférante qu'on voudra, & avec l'épurge, le suc de silphium, (ὀπῷ σιλφίου) car comme tous ces simples ont une même vertu, il résulte le même effet de leur mélange. L'ellébore noir opere mieux que l'épurge, & hâte plus efficacément la crise, mais l'épurge est plus propre à chasser les vents. Ces deux plantes, qui sont les meilleures que je connoisse, ont une qualité anodyne qui leur est commune avec plusieurs autres cathartiques. Quoique les purgatifs qui n'ont aucune amertume ou saveur desagréable, & qui ne rebutent point le malade par la quantité qu'il en faut, ni par leur couleur, produisent un très-bon effet lorsqu'on les donne en forme de tisane; il est à propos cependant de donner de la tisane au malade, & cela en une quantité qui ne soit pas fort inférieure à celle à laquelle il est accoutumé, après une dose des purgatifs dont nous venons de parler (p): mais il n'est pas raisonnable qu'il prenne d'aliment liquide pendant l'opération du purgatif; il peut, lorsqu'elle a cessé, en user en moindre quantité que de coutume, & l'augmenter successivement, supposé que la douleur cesse, & que nulle autre circonstance ne s'y oppose.

On doit observer les mêmes regles à l'égard de la crême de tisanne (χυλῷ), car je prétens qu'il vaut mieux commencer par elle d'abord, que le troisieme, quatrieme, cinquieme, sixieme & septieme jour, que les vaisseaux sont épuisés par l'abstinence, à moins que la crise ne se fasse pendant ce tems-là. Les préparations qui doivent précéder son usage sont les mêmes que celles dont j'ai parlé. Voilà ce que je pense de l'usage de la tisane, & des boissons dont je ferai mention dans la suite. J'ai cependant connu des Medecins qui agissent tout autrement qu'ils ne devroient dans ces sortes d'occasions. Car ils ont pour méthode, après avoir épuisé le malade au commencement de la maladie par une abstinence de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de jours, de leur donner des alimens & de leur permettre l'usage des liqueurs nourrissantes, sur ce principe peut être qu'il est raisonnable de compenser le changement qui est survenu dans le corps, par un autre plus grand & tout opposé. Un pareil changement seroit à la vérité avantageux, s'il pouvoit se faire d'une maniere réguliere, successivement & sans aucune violence. Mais comme ce changement consiste principalement dans la quantité d'alimens qu'on accorde au malade, si celle-ci n'est point proportionnée, le malade s'en trouve très-mal, surtout lorsqu'il use de toute la tisane. Ceux encore qui usent de sa crême s'en trouvent incommodés, comme aussi ceux qui font usage de liquides, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que les autres. La connoissance du régime qu'observent les personnes qui se portent bien, peut aussi nous être d'une grande utilité dans ces sortes de cas. Car si l'on remarque une si grande différence entre les alimens, par rapport aux changemens qu'ils occasionnent dans le corps de ceux qui jouissent d'une bonne santé, ne doit-on pas supposer à plus forte raison cette différence beaucoup plus considérable, eu égard à ceux qui sont malades, & qui sont surtout attaqués de maladies aiguës?

Il est aisé de comprendre qu'un régime constant & uniforme, quoiqu'il ne soit pas sans reproches, est beaucoup plus propre à conserver la santé que le passage subit d'un mauvais régime à un autre plus salutaire. Ceux qui sont habitués à faire un ou deux repas par jour se trouvent incommodés lorsqu'ils viennent à changer de coutume. Qu'un homme prenne un repas à midi contre son ordinaire, il s'en trouve mal & sent une pesanteur, une foiblesse & une inactivité par tout son corps; s'il soupe outre cela, il a des rapports acides, & quelquefois un cours de ventre, lorsque l'estomac est plus chargé qu'à l'ordinaire, ayant accoutumé de se décharger lui-même, & ne s'étant jamais vu obligé à supporter la fatigue d'une double coction. Dans ce cas il est à propos de compenser ce changement par un autre, c'est-à-dire, de dormir après le diner, & le soir après souper, en évitant le froid en Hiver, & le chaud en Eté. Celui qui ne peut dormir se promenera pendant un tems considérable, en se reposant de tems en tems, il mangera peu à son souper, ou ne prendra même aucun aliment, il boira modérément de quelque liqueur qui ne contienne rien de trop cru. La même personne se trouvera beaucoup plus mal si elle fait trois repas par jour, & son incommodité deviendra d'autant plus grande, qu'elle mangera plus souvent. On trouve cependant des personnes qui peuvent faire trois repas par jour, sans en être incommodées, ce qui ne vient que de la coutume qu'elles ont prise. D'autres qui ne prennent que deux repas se sentent foibles lorsqu'ils manquent de diner, ne peuvent vaquer à aucune affaire, & sentent outre cela une douleur dans l'orifice gauche du ventricule (καρδιώσσειν) leurs visceres semblent en quelque sorte suspendus, leur urine est chaude & pâle, & leurs excrémens sont brûlés en dedans. Quelques-uns ont la bouche amere, les yeux creux, & sentent un battement aux tempes & un froid aux extrémités. On en trouve encore qui n'ayant point diné ne peuvent manger à souper sans ressentir une oppression d'estomac, & de plus grandes inquiétudes pendant la nuit, que s'ils eussent diné deux fois. Puis donc que tout changement dans le régime ordinaire, ne durât-il qu'un demi-jour, produit de semblables effets sur ceux qui se portent bien, le mieux que l'on puisse faire est de ne rien ajouter ni retrancher de la nourriture que nous avons coutume de prendre. Un homme qui contre son ordinaire, ne mange qu'une seule fois par jour, & qui après avoir jetté les vaisseaux dans l'inanition en jeûnant tous les jours, prend à son souper la quantité de nourriture à laquelle il étoit accoutumé, tombera infailliblement malade, pour avoir négligé de diner; & sentira après souper une pesanteur, qui sera d'autant plus grande qu'il aura plus mangé; l'oppression sera

(n) Voyez Cæl. Aurel. *Acut. L. II. c.* 19.

(o) Tout ce que Sydenham, Hoffman & la plupart des Auteurs modernes ont dit sur ce sujet, est fondé sur ce passage d'Hippocrate.

Sydenham insiste principalement sur la saignée & sur une diete acescente, de même qu'Hippocrate.

Il défend toutes sortes de viandes & de bouillons de volaille, & ordonne au malade d'user d'orge mondé, de gruau, de panade, & de tisanne d'orge perlé, d'oseille, & de racines de réglisse cuites dans de l'eau, & quelquefois de la petite biere. *Sydenham de Pleuritide.*

(p) Hippocrate ne connoissoit point certains purgatifs adoucissans dont nous nous servons avec succès dans les maladies aiguës; de-là vient qu'il conseille de donner ceux dont il parle, de maniere qu'ils perdent une partie de leur activité, & c'est ce que les particules lisses & glissantes de la tisane operent, donnés médiatement après chaque dose.

beaucoup plus considérable si les vaisseaux étant dans l'inanition par une trop longue abstinence, il mange copieusement à son souper. Ceux qu'un long jeune a épuisés ne peuvent donc mieux faire pour compenser cette abstinence & réparer leurs forces, que de se garantir du froid & du chaud, & ne point se fatiguer inutilement par des travaux qu'ils sont hors d'état de supporter. Il faut qu'ils mangent à souper beaucoup moins qu'à l'ordinaire, & que les alimens dont ils usent ne soient point secs mais humides. Leur boisson ne doit point être aqueuse ni en moindre quantité que la nourriture qu'ils prennent. Ils doivent dîner fort sobrement le jour d'après, & réprendre insensiblement leur maniere de vivre ordinaire. Quelques-uns, surtout ceux dont les parties supérieures contiennent beaucoup de bile, sont plus incommodés de ces irrégularités que les personnes phlegmatiques, qui à tous égards sont plus en état de supporter une abstinence à laquelle elles ne sont point accoutumées, & de se contenter d'un seul repas par jour.

En voilà assez pour prouver que tout changement extraordinaire dans les choses qui concernent la nature & l'habitude du corps, est la principale cause des maladies. C'est pourquoi il est tout-à-fait dangereux d'évacuer excessivement les vaisseaux, ou de prendre de la nourriture dans le commencement d'une maladie qui est accompagnée d'inflammation, ou, en un mot, de passer tout d'un coup d'un état à un autre tout opposé.

On pourroit ici, relativement à ce qu'on vient de voir, dire plusieurs choses touchant l'estomac & les autres parties qui ont du rapport avec lui; par exemple, que nous supportons avec facilité les alimens & les boissons auxquelles nous sommes accoutumés, quoiqu'elles soient naturellement mauvaises; & au contraire que les meilleurs alimens nous deviennent nuisibles, lorsque nous n'y sommes point faits. Ce seroit encore ici le lieu de parler des effets que produit le trop grand usage de viande, d'ail, de silphium, ou du suc qu'on en tire, des choux, & des autres substances semblables, qui sont douées de quelque propriété singuliere; mais on ne sera pas surpris qu'elles dérangent & incommodent l'estomac plus que tout autre viscere, si l'on fait attention au gonflement, à l'enflure, & aux tranchées que causent les gâteaux (*Maza*) à ceux qui n'en ont jamais mangé; à la soif & à la réplétion subite que cause le pain chaud, à raison de la propriété qu'il a de dessécher, & de la difficulté avec laquelle il se digere; aux différens effets que produisent le pain bis (ξυγκομιστου) & celui de fleur de farine, sur les estomacs qui n'y sont point faits; à ceux que produisent les gâteaux, lorsqu'ils sont plus secs, plus humides, ou plus visqueux qu'à l'ordinaire, & la nouvelle farine d'orge séchée au feu (ἄλφιτα); à la maniere dont elle opere lorsqu'elle est vieille sur ceux qui n'en ont jamais mangé que de nouvelle; aux effets qu'on éprouve ponr avoir substitué le vin à l'eau ou l'eau au vin, ou abandonné la coutume qu'on avoit prise de boire le vin pur ou trempé, pour une antre toute opposée; car ces changemens ne peuvent manquer à coup sûr d'occasionner une surabondance d'humidités dans l'estomac, & des flatuosités dans les intestins inférieurs; ou une palpitation de cœur, nne pesanteur de tête & une soif excessive. Les vins blancs & rouges, snbstitués l'un à l'autre, contre la coutume, sont capables de causer un grand nombre d'altérations dans le corps, quoiqu'ils soient également spiritueux; de sorte qu'on n'a pas lieu de s'étonner de ce que les vins doux & spiritueux (γλυκὺς ἢ οἰνώδης) que l'on quitte tout d'un conp l'un pour l'autre, produisent des changemens si considérables.

Il faut avoner cependant qn'il se présente certains cas dans les maladies aiguës où l'on peut changer de régime sans que le corps change quant à sa force ou sa foiblesse assez considérablement pour qu'il soit nécessaire d'ajouter ou de retrancher de la nourriture. Dans ce cas néantmoins, il faut avoir égard à la force du malade, à la nature de la maladie, à la constitution du corps, à l'habitude & la maniere de vivre ordinaire, par rapport au boire & au manger.

L'augmentation de nourriture est rarement utile au malade dans les maladies aiguës: mais il est souvent nécessaire de la lui rétrancher tout-à-fait, pourvu qu'il ait assez de force pour supporter une pareille abstinence, jusqu'à ce que la maladie soit arrivée à son plus haut degré, & que la crise soit prête à se faire. J'indiquerai ci-après les cas dans lesquels ce que je viens de dire a lieu; & comme les exemples ont beaucoup plus de force que les maximes qne je pourrois donner, j'aurai soin d'en proposer. Je passerai à la continuation de l'exposition de la doctrine dont j'ai dessein de persuader mes Lecteurs, convaincu que je suis, qu'elle est beaucoup plus importante qu'on ne le pense ordinairement.

Dans le commencement des maladies aiguës, on a permis à quelques-uns de prendre de la nourriture le premier jonr, & à d'autres le second jour de la maladie; il y en a même qui ont pris tout ce qu'on leur a présenté, sans en excepter le *cyceon*, (κυκεὼν).

Il s'en faut de beaucoup que ce régime soit le meilleur, quoique les fautes de cette espece soient moins pernicieuses, que si après deux ou trois jours d'abstinence & l'inanition des vaisseaux qui en est une suite, le malade avoit commencé un pareil régime le quatrieme ou cinquieme jour. Il est très-dangereux après tous ces jours d'abstinence & d'inanition, de prendre de la nourriture les jours suivans, avant que la maladie soit préparée pour la crise. Une pareille méthode ne manqueroit pas d'être funeste à un grand nombre de personnes, à moins que la maladie ne fût d'une nature très-bénigne. Les fautes ne sont pas si pernicieuses au commencement, & on les répare plus aisément que celles que l'on commet lorsque la maladie a fait plus de progrès. Il me paroît que l'on ne peut interdire pendant les premiers jours, l'usage de tel ou tel aliment liquide aux malades qui seront dans la nécessité de prendre de la nourriture les jours suivans. Quelle imprudence ne commettent donc point ces malades qui commencent à user de tisanne d'orge après deux ou trois jours d'abstinence, puisqu'elle ne peut manquer de leur être nuisible. Ceux qui n'usent que de sa crême, (χυλῷ) ignorent sans doute le tort qu'ils se font, lorsqu'ils la prennent à contre-tems. Il n'est pas besoin cependant d'avoir beaucoup de prudence pour comprendre que l'usage de toute la tisanne d'orge, avant que la maladie soit préparée pour la crise, est très-nuisible à ceux qui ne sont accoutumés qu'à sa crême, & c'est à eux à s'en abstenir.

Tout ce que je viens de dire prouve évidemment que quelques Medecins suivent une très-mauvaise méthode quand ils permettent à leurs malades l'usage des alimens aux commencemens des maladies, ou qu'ils les jettent dans l'inanition tout d'un coup. Les principes sur lesquels ils se fondent pour leur accorder ou leur retrancher les alimens, sont le plus souvent faux & pour la plupart contraires aux regles qu'on devroit suivre. Quelquefois ils passent de l'inanition des vaisseaux à l'usage des alimens liquides, tandis qu'ils eussent dû passer de l'usage de ces derniers à l'inanition, supposé que la maladie éxigeât un semblable changement. Ces erreurs sont quelquefois cause que les crudités bilieuses se jettent sur la tête & la région de la poitrine, cet accident est suivi de l'insomnie qui empêche la coction de la matiere morbifique; le malade est abattu, chagrin, inquiet, & tombe dans le délire; son regard est farouche & étincellant; les oreilles lui tintent; le froid s'empare des extrémités; son urine est crue; ses crachats deviennent sans consistance, salés & naturels (ἀκρῆτα) quant à la couleur, mais peu abondans; il sue autour du cou, & cette sueur est accompagnée d'anxiétés & d'inquiétudes; sa respiration est, comme entrecoupée, fréquente & extremement forte; ses sourcils s'étendent en quelque maniere, il tombe dans des syncopes fréquentes, il rejette les hardes dont

il étoit couvert, il est saisi d'un tremblement de mains & quelquefois de la levre inférieure. Lorsque ces symptomes surviennent au commencement de la maladie, ils présagent un violent délire & pour l'ordinaire la mort. On n'en réchappe guere qu'à la faveur d'un abscès, d'une hémorrhagie par le nez, ou d'une évacuation d'un pus épais par l'expectoration.

Peu de Medecins ont assez de sagacité pour discerner dans les maladies la foiblesse qui est causée par l'inanition des vaisseaux, ou tel autre accident, de celle qui ne vient que de la douleur & de la violence de la maladie, ni pour discerner les différentes impressions & affections de toute espece qui ont leurs principes dans la nature & l'habitude des individus, quoique la vie & la mort du malade dépendent de la connoissance ou de l'ignorance de ces choses. L'inconvénient est grand lorsque le Medecin regardant la foiblesse de son malade comme une suite de son abstinence, augmente sa nourriture, tandis que sa épuisement & sa foiblesse n'ont pour cause que sa tristesse & la violence de la madie. C'est une ignorance impardonnable de ne pas savoir distinguer quand une maladie provient d'inanition, & de diminuer la nourriture du malade. Une pareille méprise est dangereuse, & beaucoup plus ridicule que la précédente, quoiqu'accompagnée d'un moindre danger. Car si alors quelqu'autre personne qui ignore tout-à-fait la Medecine, mais qui est instruit de ce qui a précédé, conseille au malade l'usage des alimens que le Medecin lui avoit défendu, on ne pourra pas douter qu'il ne l'ait beaucoup soulagé. Une semblable erreur attire au Medecin le mépris du public, qui est fortement persuadé que le malade doit sa vie aux conseils dont nous venons de parler.

Je décrirai dans la suite les signes qui sont propres à ces différentes maladies, pour qu'on puisse en faire la distinction; & en effet ils ont quelque rapport avec ce qui arrive à l'égard de l'estomac. Si le corps demeure longtems en repos contre son ordinaire, ses forces diminueront sensiblement; & s'il passe subitement du repos au travail, il est certain que ce changement sera suivi de quelque inconvénient. Nous devons porter le même jugement de chaque partie du corps. Les piés, ainsi que les autres membres, se ressentiront d'un violent exercice après avoir resté long-tems dans l'inaction. Il en sera de même des dents, des yeux & des autres parties du corps. Un lit trop mou ou trop dur, causera des douleurs à ceux qui n'y sont point accoutumés; & si l'on couche à l'air, quoiqu'on n'ait pas coutume de le faire, le corps perdra sa fléxibilité ordinaire. Il ne sera pas inutile d'éclaircir cette doctrine par des exemples. Supposons qu'un homme contracte un ulcere à la jambe, qui ne soit pas assez dangereux pour lui causer de l'inquiétude, ni trop peu considérable pour le négliger; & que sa chair ne soit ni trop difficile, ni trop aisée à guérir; supposons encore qu'il garde le lit les premiers jours sans remuer la jambe: il évitera par-là l'inflammation & guérira beaucoup plutôt par ce moyen, que s'il eût fait le moindre exercice pendant la cure. Mais s'il se leve le cinquieme, sixieme ou septieme jour, il s'en trouvera beaucoup plus mal que si dès le commencement il eût resté sur ses jambes & se fût promené. S'il passe tout d'un coup à un violent exercice, il souffrira davantage que s'il eût fatigué de la même maniere pendant tout le tems de la cure. Toutes ces choses jointes ensemble, prouvent suffisamment que tout changement extraordinaire, de quelque espece qu'il soit, est pernicieux.

La trop grande quantité d'alimens nuit à l'estomac en plusieurs manieres, après une longue abstinence; & toutes les autres parties du corps reçoivent plus de dommage du travail après un long repos, que du passage d'une nourriture abondante à l'abstinence, pourvu toutefois que l'on procure du repos au corps après ce changement.

Si l'on passe tout d'un coup de l'exercice & du travail, au repos & à l'inaction, il faut aussi à proportion fournir à l'estomac moins de nourriture à digérer; autrement on ne peut manquer de sentir une pésanteur par tout le corps, ou quelqu'autre incommodité. (q)

Je me suis beaucoup étendu sur le changement de régime à cause de l'importance de cette matiere, non-seulement en général; mais encore par rapport au sujet que nous traitons, c'est-à-dire, le passage de l'état d'inanition des vaisseaux à l'usage des alimens liquides dans les maladies aiguës. Ce changement doit être tel que je viens de dire, mais on ne doit point user de cette espece d'alimens que la matiere morbifique ne soit dans un état de coction, & qu'il ne paroisse quelques signes d'évacuation ou d'irritation autour des intestins ou des hypochondres, pareils à ceux que je décrirai.

Une insomnie obstinée & continue, engendre des crudités & empêche la coction des alimens solides & liquides, un trop long sommeil au contraire, relâche le corps & rend la tête foible & pésante. (r)

Regles pour l'usage du vin, du vin trempé, de l'eau, de l'oxymel & des bains.

On doit avoir égard aux caracteres & aux effets suivans dans le choix des vins doux, spiritueux, blancs ou noirs, dans les maladies aiguës. Les vins doux ne sont pas si sujets à enivrer & à appésantir la tête que les spiritueux, mais ils sont plus laxatifs. Ils augmentent cependant les tumeurs des visceres du foie & de la rate, beaucoup plus que les autres, & ne conviennent point aux personnes bilieuses, parce qu'ils augmentent la soif. Ils engendrent encore des flatuosités dans les intestins supérieurs, dont les inférieurs ne se ressentent point comme on pourroit le croire: car les flatuosités causées par les vins doux n'ont point une qualité pénétrante, & s'arrêtent autour des hypocondres; les vins doux ne provoquent point l'urine comme les vins blancs spiritueux, mais ils facilitent davantage l'expectoration. Il est à remarquer que le vin doux qui altere rend l'expectoration moins abondante que celui qui n'augmente point la soif.

Nous avons fait en partie l'éloge & la censure du vin blanc spiritueux dans ce que nous venons de dire du vin doux. Il pénetre avec plus de facilité que l'autre jusqu'à la vessie; il est diurétique & leve efficacement les obstructions, ([illegible]) ce qui le rend d'une grande utilité dans les maladies aiguës. Car quoiqu'il soit moins propre que le précédent à d'autres usages, la propriété qu'il a de purger par les urines délivre le corps des maladies, lorsqu'on en use à propos. On peut tenir pour sûres les regles que je viens de donner sur les avantages & les inconvéniens qui résultent de l'usage du vin, quoiqu'elles aient été inconnues aux Medecins qui m'ont précédé.

(q) C'est ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction que leurs richesses mettent hors de la nécessité de travailler & de faire de l'exercice, tombent dans des maladies aiguës & chroniques qui terminent une vie qu'ils eussent pu prolonger avec le secours de leur tempérament & d'un régime convenable. Car après avoir passé leur jeunesse dans des occupations qui demandent un violent exercice, elles tombent tout d'un coup dans l'indolence & l'inaction, sans perdre l'appétit qu'elles avoient auparavant acquis par l'exercice, & qui leur devient nuisible de salutaire qu'il étoit auparavant pour elles; car il surcharge les organes de la digestion & tout le corps en général, & cause des obstructions, & par-là une infinité de maladies.

Elles se trouveront beaucoup mieux de faire un exercice suffisant pour digérer, assimiler & évacuer la quantité d'alimens que leur appétit les met en état de recevoir dans leur estomac avec satisfaction, ou bien de compenser par l'abstinence l'exercice dont elles se privent.

(r) Cette maxime paroît déplacée; car elle n'a aucun rapport à ce qui précede. Elle devroit naturellement se trouver parmi les exemples de l'inconvénient qui résulte de tout changement soudain dans le régime.

On peut user des vins austeres noirs & d'une couleur foncée, dans les maladies aiguës aux conditions suivantes : qu'on ne sente point de pesanteur de tête, qu'on n'ait point le délire, que l'expectoration soit libre, qu'il n'y ait point de suppression d'urine, que les excrémens soient quelque peu humides & semblables à de la raclure (ξυσματώδεα). Dans de pareilles circonstances on peut se hasarder à substituer ces derniers au vin blanc.

Il est encore bon de savoir que le vin bien trempé est moins nuisible aux parties supérieures & à celles qui sont aux environs de la vessie, & que celui qui l'est moins est meilleur pour celles qui sont autour des intestins.

De l'hydromel, ou du miel & de l'eau.

L'hydromel (μελίκρητον) est moins propre pendant le cours des maladies aiguës aux personnes bilieuses, ou dont les visceres sont gonflés, (σπληνώδεσι ἢ μεγαλοσπλάγχνοις) qu'aux autres. Cependant il altere moins que le vin doux, il ramollit les poumons, facilite l'expectoration, (πτύαλον ἀναγωγόν) & appaise la toux. Il a même une qualité savoneuse, capable de rendre les crachats plus gluans. L'hydromel est aussi un excellent diurétique, pourvu qu'il ne rencontre aucun obstacle dans les visceres. Il facilite encore la sortie des excrémens bilieux par les selles, qui sont quelquefois louables, & dans d'autres tems trop bilieuses & trop écumeuses, surtout dans les personnes d'un tempérament bilieux, ou qui ont des obstructions de visceres, μεγαλοσπλάγχνοισι.)

Lors donc que l'hydromel est bien délayé, il est plus propre à hâter l'expectoration & à ramollir les poumons: mais l'étant moins, il purge par bas avec plus d'efficacité les excrémens écumeux, & ceux qui sont trop chauds & trop bilieux. Il faut cependant avouer que ces sortes de selles sont accompagnées de quelques inconvéniens, car elles augmentent la chaleur des hypocondres au lieu de l'appaiser, elles causent des inquiétudes, une agitation continuelle des membres, l'ulcération des intestins & de l'anus. On indiquera ci-après les remedes qui conviennent à ces accidens.

On peut donc dans ces sortes de maladies, substituer l'hydromel à toute autre boisson.

On a vu ci-devant les raisons pour lesquelles il est plus avantageux dans certains cas que dans d'autres.

L'hydromel passe pour réduire ceux qui en font usage à une foiblesse qui est bien-tôt suivie de la mort. Ce reproche est fondé sur ce que quelques personnes sont mortes de faim pour en avoir fait leur principale nourriture, comme si c'eût été là son véritable usage. L'hydromel, quand même on le boiroit seul, a beaucoup plus de force que l'eau, à moins qu'il ne purge. Il est même à quelques égards plus fort que les vins blancs légers, foibles & sans odeur, (ἀνόσμου) quoique plus foible à quelques autres. Qu'une personne boive deux fois autant de vin que d'hydromel, il se trouvera beaucoup plus fort de l'usage de l'hydromel que de celui du vin, à moins que le premier ne le purge, & l'hydromel engendrera une plus grande quantité d'excrémens que le vin. Cependant si l'on vient à boire de l'hydromel après de la tisane, il occasionnera une réplétion & un gonflement extraordinaire qui se fera sentir aux visceres qui sont aux environs des hypochondres; au contraire il ne produira pas d'aussi mauvais effets, & deviendra même en quelque sorte salutaire si on le boit avant la tisane.

Lorsque l'hydromel est cuit il a meilleure apparence que quand il est cru, car il devient léger, clair, blanc & transparent, sans qu'il acquiere pour cela aucune nouvelle vertu. Il n'est pas même aussi doux que lorsqu'il est cru, surtout si le miel est bon; mais il est plus foible & engendre moins d'excrémens. Ces propriétés ne sont point nécessaires à l'hydromel, eu égard aux circonstances dans lesquelles on l'emploie. L'hydromel cuit est d'un meilleur usage, lorsque le miel est mauvais, noir, impur & de mauvaise odeur, car le feu corrige la plupart de ces mauvaises qualités.

De l'Oxymel.

La liqueur qu'on appelle oxymel est fort salutaire dans les maladies pour plusieurs raisons : car l'oxymel facilite l'expectoration & rend la respiration libre. Il est bon cependant de se souvenir lorsqu'on le donne, que celui qui est extrémement acide, peut produire des changemens considérables sur les crachats qui sortent avec facilité; s'il venoit à faciliter la sortie de ceux qui étant attachés aux bronches rendent la voix rauque, & à dilater les bronches, il soulageroit considérablement les pomons, & il ne pourroit manquer d'être extremement salutaire : mais il arrive quelquefois le contraire, & celui qui est acide est si fort éloigné de faciliter l'expectoration, qu'il rend les crachats plus gluans, ce qui devient nuisible au malade. Ceux-là s'en trouvent encore plus mal, qui ne peuvent ni souffrir ni rejetter la matiere qui est attachée à leur gorge.

On doit dans l'usage de l'oxymel avoir égard aux forces du malade; & supposé que les choses soient en bon état, le lui donner chaud, mais en petite quantité d'abord, en augmentant peu à peu, mais jamais trop à la fois. Celui qui est un peu acide humecte la bouche & la gorge, facilite la sortie des crachats, appaise la soif, & fait beaucoup de bien aux hypochondres & aux visceres voisins. Il empêche les mauvais effets du miel, en corrigeant ce qu'il a de bilieux; il dissipe les vents (φυσέων καταῤῥηκτικόν) & provoque l'urine; il humecte un peu trop les intestins inférieurs & cause des tranchées. Il est cependant quelquefois pernicieux dans les maladies aiguës, car il empêche les vents de se frayer un passage à travers le corps, (φύσαν κωλύει περαιοῦσθαι) & les force à remonter; (παλινδρομέειν ποιέει) Quelquefois aussi il affoiblit le corps & refroidit les extrémités. Voilà quels sont les mauvais effets de l'oxymel. Il est bon d'en donner un peu au malade vers la nuit, avant qu'il ait pris de la tisane (πρὸ ῥοφήματος). Je ne vois même aucune raison qui pût empêcher de lui en donner long-tems après le souper. Quant à ceux dont le régime consiste en fluides, & qui n'usent d'aucun aliment, je crois que l'usage continuel de l'oxymel ne leur convient point à cause qu'il irrite & picotte leurs intestins avec d'autant plus de facilité qu'ils sont vuides, & que leurs vaisseaux sont épuisés. Ajoutez à cela qu'il diminue leurs forces.

Si l'on jugeoit cependant que le fréquent usage de l'oxymel pût être salutaire dans les maladies, on n'y mettra du vinaigre qu'autant qu'il en faut pour lui donner du goût; & par-là on corrigera ce qu'il pouvoit avoir de nuisible, & on lui conservera ses bonnes qualités en entier.

En un mot, la qualité acide du vinaigre rend cette liqueur plus propre aux tempéramens bilieux, qu'aux mélancoliques. Car la bile étant plus amere, se dissout & se convertit en phlegme lorsque le vinaigre vient à l'exalter, au lieu que le phlegme fermente, s'exalte, & ne fait qu'augmenter (πολλαπλασιοῦται.) Le vinaigre est beaucoup plus nuisible aux femmes qu'aux hommes, car il occasionne des douleurs de matrice.

De l'Eau.

Je ne sai de quelle utilité peut être l'usage de l'eau dans les maladies aiguës, puisqu'elle n'appaise point la toux dans les péripneumonies, qu'elle ne facilite point l'expectoration (πτύαλον ἀνάγειν), & qu'elle produit de plus mauvais effets que les autres liqueurs lorsqu'on en fait un usage continuel. Elle peut cependant faciliter l'expectoration lorsqu'on en boit quelque peu entre l'oxymel & l'hydromel, à cause qu'elle altere ces liqueurs & hâte leurs bons effets en les délayant dans l'estomac.

Elle ne vaut rien à d'autres égards, car elle ne fait qu'augmenter la soif au lieu de l'appaiser, elle se change en bile dans les tempéramens bilieux, elle nuit aux hypocondres, & devient plus nuisible encore lorsqu'elle a une fois pénétré dans les intestins inférieurs, car sa qualité bilieuse augmente, & elle affoiblit aussi les forces du malade. Elle augmente la chaleur du foie & de la rate lorsque ces visceres sont enflammés, & devient incommode par son agitation à l'estomac & aux intestins. Comme elle est froide & difficile à digérer, elle passe avec peine & n'excite ni la sortie de l'urine ni des excrémens, elle n'engendre aucun excrément, ce qui la rend encore mal-faisante. Ces inconvéniens deviennent beaucoup plus considérables, lorsqu'on la boit tandis que les piés sont froids, suivant que les circonstances la disposent à produire tel ou tel mauvais effet.

Dans les maladies néantmoins où l'on appréhende une violente oppression de tête, ou un délire, on doit absolument défendre au malade l'usage du vin, & ne lui donner que de l'eau; ou si on lui permet quelque peu de vin, il doit être blanc, aqueux, sans odeur. Il est même bon qu'il boive quelque peu d'eau après, pour qu'il ait moins d'effet sur le cerveau & sur les sens. On a déja vu quels sont les cas & les saisons qui demandent qu'on use ou qu'on s'abstienne de l'usage du vin, qu'on le boive froid ou chaud, & c'est de quoi nous aurons encore occasion de parler dans la suite.

Quant aux autres liqueurs, telle que l'eau d'orge (κρίθινος) ou celles que l'on tire des plantes fraîches, des peaux ou des pedicules de raisin, du froment, du *cnicus* (κνῖκος, chardon benit) des baies de myrthe, des grenades & autres matieres semblables, on indiquera les occasions dans lesquelles on peut s'en servir, en parlant des maladies auxquelles elles conviennent. Nous suivrons la même méthode à l'égard des autres médicamens composés.

Du Bain.

Le bain peut être fort salutaire dans plusieurs maladies, dans quelques-unes par son fréquent usage, & dans d'autres pris plus rarement. On ne peut quelquefois en user aussi souvent qu'on le devroit faute de commodités, car on trouve dans peu de maisons les instrumens & les personnes nécessaires pour cet effet, & à moins qu'on ne se baigne tout-à-fait, il peut devenir extremement nuisible. Le bain doit être exempt de fumée, l'eau doit y être abondante, les ablutions fréquentes, mais jamais excessives, à moins que les circonstances n'y obligent. On peut je crois se passer de frictions; mais supposé qu'elles soient nécessaires, le médicament déterssif (σμῆγμα) qu'on emploie pour cet effet doit être chaud, & les frictions plus fréquentes qu'à l'ordinaire, on doit laver copieusement & substituer promptement de l'eau nouvelle à la premiere. La cuve doit être placée de façon qu'on puisse y entrer & en sortir commodément. Les personnes qui se baignent doivent se tenir en repos & en silence, & laisser aux baigneurs le soin de faire ce qu'il faut. Il faut avoir à portée de l'eau de différens degrés de chaleur (μεταχέρισμα), les effusions doivent être promptes, on doit, pour frottoir, se servir d'éponge, & le corps ne doit point être tout-à-fait sec lorsqu'on vient à l'oindre. Il faut avoir soin de sécher la tête autant qu'il sera possible en la frottant avec une éponge, & garantir la tête & toutes les autres parties du corps de quelque froid que ce puisse être. On ne doit point se baigner aussi-tôt après avoir pris une potion ou un aliment liquide, ni boire ni manger en sortir du bain. Il importe extremement de savoir si le malade aimoit beaucoup le bain, on étoit accoutumé de se baigner pendant qu'il étoit en santé, car ceux-là en sont beaucoup plus avides, s'en trouvent beaucoup mieux, & ne peuvent s'en passer sans en être incommodés.

Le bain, généralement parlant, est beaucoup plus utile dans la péripneumonie que dans les fievres ardentes; car il appaise les douleurs du côté, du dos & de la poitrine, il mûrit & facilite la sortie des crachats, il rend la respiration libre, fait cesser les lassitudes, ramollit les membres & la peau extérieure, provoque l'urine, dissipe les pesanteurs de tête, & humecte les narines.

Tels sont les avantages qu'on retire du bain lorsqu'on le prend comme il faut; mais si une ou plusieurs des choses nécessaires manquent, il est à craindre que cette espece de remede ne fasse plus de mal que de bien, & la moindre négligence de la part des baigneurs est capable de porter un préjudice considérable aux malades.

Le bain ne vaut rien dans les maladies où le ventre est plus libre qu'il ne faut; il n'est pas moins nuisible à ceux qui sont constipés, à moins qu'on n'ait soin de remédier auparavant à cet inconvénient. Les personnes extremement foibles doivent s'abstenir du bain, de même que celles qui sont sujettes aux nausées, aux vomissemens, aux rots acides, & aux saignemens de nez, à moins que l'hémorrhagie soit moins considérable qu'il ne faudroit; & que l'on sache profiter de l'occasion. Si l'hémorrhagie n'est pas considérable, il est à propos de se baigner, soit pour l'utilité de tout le corps, ou seulement pour celle de la tête.

Pourvu donc que l'on ait toutes les commodités nécessaires, & que les forces du malade le permettent, on peut lui faire prendre les bains tous les jours, & même deux fois par jour, supposé qu'il soit porté pour cette espece de remede. Ceux qui usent de tisanerisquent moins de se baigner que ceux qui ne font usage que de sa crême; il y a cependant des occasions où l'on peut permettre les bains à ces derniers. Ce remede est moins propre à ceux qui ne prennent que des fluides, quoiqu'ils puissent y avoir recours dans certaines circonstances.

Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire connoître l'espece de régime que demande le bain pour être salutaire. Il ne convient point à ceux qui manquent des commodités nécessaires pour en profiter, les autres en peuvent user, pourvu que les symptomes de la maladie n'y soient point contraires, & qu'on ait lieu de s'en promettre quelque avantage (*f*).

Des fievres & des maladies accompagnées de fievre.

L'été occasionne des fievres ardentes (καῦσος) lorsque les veines étant desséchées par la chaleur de la saison attirent à elles les humeurs acres, séreuses & bilieuses (*t*) (ἰχῶρας). Il survient une fievre violente, accompagnée d'une grande douleur & d'un sentiment de lassitude dans les os. Elle naît ordinairement après un long voyage, & une soif de longue durée, lorsque les veines attirent les humeurs chaudes & acrimonieuses.

Dans cette maladie la langue devient rude, seche & noire; les parties qui sont aux environs du ventre sont affectées d'une douleur poignante; les excrémens sont très-liquides, & d'une couleur pâle; ces accidens sont accompagnés d'une soif violente, de l'insomnie, & quelquefois du délire.

On doit donner au malade autant d'eau, & d'hydromel cuit bien délayé qu'il en voudra boire; supposé qu'il se sente la bouche amere, il est à propos de lui donner un émétique & un lavement, & si ces remedes n'opérent point, de le purger avec du lait d'ânesse cuit.

(*f*) Il y a ici une faute considérable dans l'édition de Foesius, de 1657.

(*t*) Ce passage exprime admirablement bien les suites de la putréfaction *alcaline*, & la description qu'il donne ci-après de la fievre ardente, n'est inférieure à aucune de celles que les Auteurs modernes nous ont laissées.

Tout ce qui est salé & acrimonieux ne lui vaut rien, & il doit s'abstenir de tout aliment même liquide, jusqu'après la crise. La maladie cesse lorsqu'il survient un saignement de nez considérable, une sueur critique naturelle, que l'urine est blanche & épaisse, avec un sédiment léger, ou qu'il vient à se former un abscès. Lorsque la maladie cesse sans aucun de ces symptomes, le malade a une rechute, ou est attaqué de douleurs dans les hanches ou dans les jambes, & crache une matiere grossiere, lorsqu'il doit recouvrer la santé.

Il est une autre espece de fievre ardente qui cause le flux de ventre, & la soif, rend la langue rude, seche, & salée, supprime l'urine (ἀπόληψις) cause l'insomnie & du froid dans les extrémités.

La crise de cette maladie ne se fait jamais sans un saignement de nez, ou un abscès autour du cou, ou des douleurs dans les jambes, sans un crachement de matiere épaisse aprés que le flux de ventre a cessé, ou des douleurs vers l'os ischium, ou sans que les parties de la génération deviennent livides. L'enflure des testicules est encore un signe que la crise approche. Le malade doit user d'alimens liquides attractifs (*u*).

Dans les fievres aiguës, si la maladie est violente, & le malade robuste & dans la fleur de son âge, on le saignera. Si c'est une esquinancie (συνάγχης), ou une pleuresie, on facilitera l'expectoration avec un éclegme. Supposé que le malade paroisse affoibli par la trop grande abondance de la saignée, au lieu de la réitérer, on lui donnera un lavement tous les trois jours, jusqu'à ce qu'il soit hors de danger, & n'ait besoin d'autre remede que de l'abstinence.

Les tumeurs des hypocondres, qui ne sont point causées par l'interception des esprits (*peut-être hystériques*), les contractions du diaphragme, la difficulté de respirer, l'orthopnée seche, & sans aucune suppuration interne, mais qui provient de l'interception de la respiration (*le rétrecissement des ramifications de la trachée artere, empêchant l'entrée de l'air.*) Mais surtout les douleurs violentes du foie, les oppressions de la rate, les inflammations & les maladies causées par des tumeurs douloureuses dans les parties situées au-dessous du diaphragme : toutes ces maladies, dis-je, ne cédent point d'abord aux purgatifs, mais elles deviennent plus traitables, lorsqu'on commence par la saignée. On doit ensuite avoir recours aux lavemens, à moins que la maladie ne soit extremement violente; il faut avoir égard à la sureté & à l'effet modéré des purgatifs qu'on emploie après la saignée (*x*).

Quiconque dans le commencement d'une maladie inflammatoire, tente la cure avec des carthartiques, ne sauroit diminuer le moins du monde la tension & l'inflammation de la partie affectée; car la maladie, dans cet état de crudité, ne cede point à de pareils remedes; au contraire ce traitement fond & détruit les parties saines, qui eussent résisté à la maladie; & lorsque le corps est affoibli, la maladie augmente & devient enfin incurable.

De la Catalepsie.

Lorsqu'une personne perd tout d'un coup la parole sans aucune cause manifeste, ou violence étrangere & sensible, on doit attribuer cet accident à la stagnation du sang dans les veines. (φλεβῶν ἀπολήψιες) Dans ce cas, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, & tirer plus ou moins de sang, suivant l'age & le tempérament du malade. Cette maladie est ordinairement accompagnée de la rougeur du visage, de l'immobilité des yeux, de tentions extraordinaires des bras, de grincemens des dents, de palpitations, de la contraction des machoires, de la froideur des extrémités, & de l'interruption du pouls. Lorsque les douleurs commencent, il se fait une affluence d'humeurs acrimonieuses & de bile noire sur la partie souffrante. Les parties internes sont affectées d'une douleur aiguë, de même que les vaisseaux sanguins, qui se dessechent & se resserrent considérablement, & comme ils sont des plus enflammés, ils attirent les humeurs qui s'y portent aisément. Il arrive de là que le sang venant à se corrompre, & la circulation ne pouvant plus se faire à l'ordinaire, il se forme des stagnations, dont les frissons, les vertiges, la privation de la voix, la pésanteur de tête, (καρηβαρίη) & les convulsions sont les suites, lorsqu'elles affectent le cœur, le foie, ou la veine cave. (τὴν φλέβα) De-là viennent encore les paralysies & les épylepsies,

---

(*u*) Galien ne comprend point ce qu'Hippocrate entend ici par *attractif*, & en effet il n'est pas fort aisé d'en deviner le véritable sens.

(*x*) Voici un passage dont Sydenham a sans doute pris l'idée dans Hippocrate, & je ne doute point que l'expérience ne lui ait fait connoître la vérité & l'importance de la doctrine qu'il établit.

On ne doit point oublier que si l'état dans lequel le malade se trouve demande la saignée & les émétiques, il est toujours plus sûr de commencer par la saignée, & de lui donner ensuite l'émétique; autrement il est à craindre, que tandis que les vaisseaux sanguins sont considérablement gonflés, les efforts qu'il est obligé de faire pour vomir, ne fassent rompre quelque vaisseau des poumons, n'offensent le cerveau, & occasionnent un vomissement de sang ou une appoplexie mortelle, de quoi je pourrois alléguer des exemples, s'il étoit à propos; mais je ne me suis proposé que d'avertir le Medecin, pour qu'il se tienne sur ses gardes. SYDENHAM, *de Morbis acutis*.

Au commencement d'une maladie épidémique, de telle espece qu'elle soit; il faut prendre garde de purger le malade avant que de l'avoir saigné; car les maladies qui ont pour cause la constitution épidémique de l'air, sont actuellement des fievres, ou deviennent telles à la premiere occasion; de sorte qu'une fievre peut être aisément augmentée par le dérangement qui est survenu dans le sang & dans les humeurs ensuite d'un léger purgatif, & par la chaleur qui l'accompagne, au lieu que la nature l'eût aisément chassée par les évacuations ordinaires de la matiere morbifique, par exemple, par un catarrhe, une toux épidémique ou une diarrhée, lorsque la maladie épidémique incline à une pareille évacuation. J'ose assurer que la chose est telle, quoique la pratique des Medecins modernes soit de donner des purgatifs avant la saignée, ou, ce qui est encore plus dangereux, sans saigner du tout.

Car encore que l'on puisse m'objecter que la saignée qui précede les purgatifs pousse les humeurs contenues dans les premieres voies, dans les vaisseaux qui se trouvent vuides, il est pourtant certain que l'évacuation qui précede la saignée, ne sauroit remédier au dommage que reçoit le sang, du tronble qu'excitent les cathartiques; & il faut avouer que les purgatifs que l'on prend immédiatement après la saignée, operent beaucoup plus doucement, agitent & échauffent beaucoup moins le sang, que lorsqu'on les donne avant la saignée; je suis même tenté de croire qu'un grand nombre de personnes, & surtout d'enfans, sont morts pour avoir ignoré ou négligé ce que je viens de dire.

Je dois les connoissances que j'ai acquises là-dessus à l'expérience, qui est le guide le plus sûr que l'on puisse prendre dans ces sortes de cas; & à moins qu'elle ne dirige la pratique, il vaut mieux renoncer à la Medecine; car la vie des hommes n'est que trop le jouet des Empiriques, qui ignorant l'histoire des maladies & la méthode que la cure demande, n'ont d'autres ressources que dans leurs recettes; & de ceux qui ne s'appuient que sur la théorie; d'où il arrive qu'il périt un plus grand nombre de personnes par leurs mains que par les maladies.

La seule méthode qui puisse contribuer au soulagement des malades, est celle qui déduit les indications de la cure, des symptomes des maladies, & les soumet ensuite à l'expérience, & c'est par-là qu'Hippocrate est parvenu à cette réputation dont il est en possession depuis tant de siecles. SYDENHAM, *Epistola prima responsaria*.

Ces regles sur l'usage de la saignée dans les maladies aiguës, avant les cathartiques, sont d'une importance infinie dans la pratique, & il est fâcheux qu'elles ne soient pas plus suivies; car je suis sûr qu'un millier de personnes périssent pour avoir ignoré ou négligé ces précautions salutaires. Les Medecins qui exercent la pratique ne peuvent mieux faire que de déférer à l'autorité d'Hippocrate, le premier & le plus savant Auteur qui ait écrit sur la Medecine, le plus grand & le plus solide génie qu'aucun siecle ait produit dans cet art, & le conservateur d'un miliers de personne qui sont à naître, & de se souvenir que ses préceptes sur cette matiere, & sur un grand nombre d'autres ont été confirmés par Sydenham, le meilleur Auteur qui ait écrit sur la pratique depuis ce grand homme.

lorsque la fluxion tombe sur le voisinage des parties qu'on vient de nommer, & qu'elles se dessechent par l'impossibilité où sont les esprits d'y pouvoir passer.

Ce que l'on peut faire de mieux pour ces sortes de malades est de les saigner immédiatement après leur avoir appliqué des fomentations, tandis que les esprits affectés & les sucs sont encore en mouvement; car ces remedes ont pour lors une très-grande efficacité. Le malade ayant un peu repris ses forces après la saignée, un vomitif ne peut lui nuire, à moins qu'il ne se sentît extremement soulagé: mais il faut toujours avoir égard à la crise. Supposé que les lavemens ne produisent aucun effet, on le purgera avec six pintes de lait d'ânesse cuit, on peut même lui en donner plus de huit pintes si son tempérament se trouve assez fort pour cela.

De l'Esquinancie.

L'esquinancie qui est une maladie fort fréquente en hiver ou au printems est causée par l'écoulement d'une quantité d'humeurs visqueuses sur les veines jugulaires, qui absorbent beaucoup plus que les autres à cause de leur grandeur extraordinaire. Cette humeur froide & visqueuse obstrue tous les passages du sang & des esprits, condense le sang qui est aux environs, le fige & le fait croupir, étant naturellement froide & propre à causer des obstructions.

Il arrive de-là que les malades sont suffoqués, leur langue est livide, ronde & repliée, à cause du gonflement des veines qui sont dessous, & lorsqu'on fait une incision à la luette, que l'on appelle κίων, il paroît une grosse veine de chaque côté. Ces veines ainsi gonflées par les humeurs pressent la langue, qui à cause de sa sécheresse, & de sa qualité spongieuse, est susceptible des impressions que font sur elle les veines voisines, & absorbe avidement les humeurs dont elles abondent, ce qui la rend ronde de plate qu'elle étoit auparavant, livide, seche, & inflexible, de sorte que le malade court risque d'être suffoqué à moins d'un prompt secours qui consiste à lui ouvrir les veines des bras aussi-bien que celles qui sont sous la langue, à lui donner des éclegmes propres à inciser les humeurs, des gargarismes chauds, à évacuer une partie des humeurs par une expectoration abondante, (y) & à lui raser la tête. On doit encore lui appliquer un cérat sur la tête & sur le cou, & pardessus de la laine, & lui fomenter les parties extérieures avec des éponges imbibées d'eau chaude. Sa boisson doit être de l'eau & de l'hydromel chaud, ou la crême de tisane, lorsqu'on est assuré par la crise qu'il est hors de danger.

En été ou en automne les humeurs chaudes & acrimonieuses qui participent de la chaleur & de l'acrimonie de la saison venant à descendre du cerveau, corrodent, ulcerent, & gonflent la partie où elles s'arrêtent, & causent une orthopnée accompagnée d'une grande sécheresse. On n'apperçoit dans ce cas aucune enflure de gorge; les muscles inférieurs du cou sont fixes, comme dans le *Tetanos*; la voix est entrecoupée, la respiration foible, fréquente & difficile; il survient une ulcération à la trachée artére, & une inflammation aux poumons, qui empêche l'air extérieur d'y pénétrer; & si la maladie ne se porte point d'elle-même vers les parties extérieures du cou, elle est plus terrible & plus funeste, à cause de la saison, & par ce quelle doit son origine à des humeurs chaudes & acres. (z)

Observations sur les Fievres.

Lorsque la fievre saisit une personne avant qu'elle ait rendu ses excrémens, ou immédiatement après qu'elle a mangé, soit qu'elle soit accompagnée d'un point de côté, ou non, elle doit se tenir en repos, jusqu'à ce que l'aliment ait descendu dans les intestins inférieurs, & boire en même-tems de l'oxymel. Lorsque la pésanteur se fait sentir dans les reins, on doit la purger avec un lavement ou un cathartique foible, lui donner ensuite des alimens liquides, & de l'oxymel. Le malade peut user après de végétaux & de Poisson bouillis, d'un peu de vin trempé sur le soir, & d'hydromel délayé pendant le jour. Lorsque les vents qu'il rend sont fort puans, un suppositoire ou un lavement ne peut que lui faire du bien, autrement il peut continuer à boire de l'oxymel jusqu'à ce que les excrémens aient descendu dans les intestins inférieurs, & prendre ensuite un lavement.

Si la fievre ardente vient à saisir une personne pendant qu'elle a le ventre libre, & qu'on juge à propos de la purger, on ne doit le faire que le quatrieme jour. On lui donnera après le purgatif quelque aliment liquide, en observant les retours de l'accès, afin de ne lui rien donner durant l'accès, ou sur le point de son retour, mais seulement lorsqu'il a cessé & que la maladie est fort éloignée du retour du paroxisme suivant. Ne lui donnez aucune boisson, aucun aliment liquide, ni aucune autre chose de cette espece, pendant qu'il a les piés froids, attendez toujours que la chaleur soit revenue, & donnez-lui pour lors ce que vous jugerez à propos; car la froideur des piés est toujours une marque de l'approche de l'accès; & pour lors si vous chargez l'estomac du malade, vous ne pouvez que lui nuire & augmenter par-là considérablement la maladie. Lorsque l'accès a cessé, les piés deviennent beaucoup plus chauds que tout le reste du corps, & venant à se refroidir, la fievre augmente, & il s'allume un feu dans la poitrine qui embrase la tête. Car toute la chaleur se portant vers cette derniere partie, il n'est pas surprenant que les piés qui sont naturellement nerveux & d'une substance peu charnue se refroidissent. D'ailleurs l'éloignement où ils sont des parties dans lesquelles la chaleur réside, ne contribue pas peu à les refroidir lorsque la chaleur se concentre dans la poitrine. La raison seule apprend que les piés doivent s'échauffer, lorsque le paroxysme fébrile vient à cesser tout-à-fait. Pour lors la tête & la poitrine se refroidissent, & c'est pour cette raison que le malade doit prendre de la nourriture. Lorsque les piés sont froids, l'estomac doit nécessairement être incommodé de trop de chaleur. De-là naissent les soulevemens de cœur, la tension des hypocondres, l'insomnie à cause de l'agitation interne, le délire, & les douleurs; ajoutez à cela les vomissemens, & les douleurs que le malade ressent, lorsque les matieres qu'il rend par le vomissement sont crues & mauvaises. Mais lorsque la chaleur se porte vers les piés, & que l'urine a un cours libre, quand même il ne paroîtroit aucune sueur, tous ces facheux symptomes s'appaisent, & pour-lors il est à propos de lui donner un aliment liquide, qui dans un autre tems lui seroit nuisible.

Ceux qui ont le ventre libre pendant tout le cours de la fievre, doivent tenir leurs piés aussi chauds que le reste du corps, en les échauffant, en y appliquant des cérats, & les enveloppant de linges. Mais lorsqu'ils sont naturellement chauds, les fomentations ne sont nécessaires que pour les garantir du froid. Dans ce cas le malade ne doit point faire un trop grand usage d'hydromel ou d'eau froide.

La plupart de ceux qui ont le ventre trop libre pendant la fievre, & qui sont dans le délire, éplucbent leurs couvertures, se frottent le nez, répondent précipitamment à ce qu'on leur demande (κατὰ φρένα) & ne tiennent aucun propos suivi. Ces symptomes sont causés, à ce que je crois, par une bile noire. Dans ce cas si les

(y) C'est ainsi que Galien interpréte [illegible]. Il est à remarquer que la pratique de Sydenham est approchant la même que celle d'Hippocrate.

(z) La plûpart des Auteurs qui sont venus après Hippocrate, ont admis la description que cet Auteur donne de cette dangereuse espece d'esquinancie.

selles

selles sont liquides, je crois qu'on ne peut rien donner de mieux au malade, que des tisanes rafraîchissantes & épaisses, & des boissons propres à arrêter le cours de ventre, mais plutôt vineuses qu'astringentes.

Quant à ceux qui dès le commencement de la fievre sont attaqués du vertige & de battemens à la tête, & rendent une urine crue & claire, on doit s'attendre à voir augmenter la fievre vers le tems de la crise, il peut même arriver facilement qu'ils tombent dans le délire.

Ceux dont l'urine est épaisse & trouble au commencement, demandent d'être purgés, pourvû que rien ne s'y oppose. Les purgatifs ne valent rien pour ceux dont l'urine n'a point de sédiment & est claire : mais on peut leur donner un lavement si on le juge à propos, en observant ce qui suit.

Le malade doit se tenir en repos, s'oindre & se couvrir également, boire de l'hydromel délayé, & prendre sur le soir de la crême de tisane. Les lavemens sont aussi salutaires au commencement, que les purgatifs sont nuisibles, car la moindre agitation que l'on cause dans la région de l'estomac suffit pour empêcher la coction de l'urine, & prolonger considérablement la fievre sans aucune sueur ou crise. Ne donnez aucun aliment liquide au malade à l'approche de la crise, lorsque la maladie est à son plus haut période, & attendez que le malade sente du soulagement, & se porte de mieux en mieux.

On doit observer les crises dans toutes sortes de fievres, & interdire alors toute sorte d'alimens liquides au malade.

Il y a des fievres qui sont ordinairement de longue durée, & lorsque le froid s'empare des extrémités, elles finissent par des abscès autour des oreilles & du cou. Supposé que les piés soient chauds, on doit s'attendre à d'autres accidens, tels qu'un saignement de nez & quelquefois une diarrhée.

Ceux qui sont attaqués de fievres accompagnées de grandes anxiétés, & d'une tension d'hypocondres, d'une inquiétude qui ne leur permet pas de demeurer un moment dans le même endroit, & d'un froid aux extrémités, ont besoin que l'on ait pour eux beaucoup de soin & d'attention. La méthode que l'on doit suivre à leur égard, est de ne leur donner que de l'oxymel délayé, & de leur interdire tout aliment liquide jusqu'à ce que la fievre ait cessé, & que leur urine donne des signes de coction. Le malade doit coucher dans une chambre obscure sur un lit mollet, demeurer long-tems dans la même posture, & éviter autant qu'il lui sera possible toute agitation du corps, car par ce moyen il se sentira considérablement soulagé. Il est même bon d'appliquer aussi chaudement qu'on le pourra sur les hypocondres un cataplasme de graine de lin cuite dans de l'eau & de l'huile.

On peut tirer des prognostics très-probables des urines : celles qui sont troubles & pâles, sont meilleures que celles qui sont noires & sans consistance, leurs fréquentes altérations indiquent une fievre de longue durée, laquelle par conséquent doit être irréguliere & essuyer divers changemens, soit en bien soit en mal. On ne doit point entreprendre la cure des fievres anomales, qu'elles n'aient pris quelque caractere & quelque régularité, & pour lors on doit leur opposer un régime convenable, & suivre une bonne méthode, en ayant toujours égard à tout ce que la nature opere. Le visage & tout l'extérieur du malade varient & méritent notre attention ; il est donc du devoir du Medecin de ne laisser échapper aucune circonstance, soit qu'elle se manifeste par des signes extérieurs, ou qu'il faille la découvrir par le secours du raisonnement, & de ne négliger spécialement aucune de celles qui appartiennent à des jours pairs ou impairs.

On doit toujours appréhender les jours impairs, à cause qu'ils produisent des changemens dans les maladies, soit en mieux soit en pis. On observera donc le premier jour que la maladie a commencé ; d'où & comment elle est venue, ce qui passe pour la premiere & principale chose à considérer. On doit ensuite examiner le malade, peser & considérer attentivement toutes choses ; s'informer d'abord de l'état dans lequel il trouve sa tête, s'il n'y sent aucune douleur, & aucune pesanteur. Pour ce qui est de ses côtés & de ses hypocondres, on lui demandera s'il n'y sent aucune douleur ; si les hypocondres en particulier sont douloureux, enflés ou obliques, (*c'est-à-dire, s'ils sont plus enflés d'un côté que de l'autre*) s'il ressent quelque plénitude, ou quelque douleur dans le côté, & si cette douleur est accompagnée de la toux, de tranchées, ou de maux de ventre.

Si quelqu'un de ces symptomes affecte les hypocondres, le remede le plus convenable est un clystere laxatif, le malade boira de l'hydromel cuit, le plus chaudement qu'il pourra ; informez-vous aussi s'il n'est point sujet à tomber en défaillance lorsqu'il se leve, & si sa respiration est libre. On doit encore avoir égard aux selles & examiner si elles sont considérablement noires ; ou aussi louables que lorsque le malade se portoit bien ; observez encore si la fievre n'augmente point le troisieme jour.

Après avoir considéré ce qui arrive les trois premiers jours de ces maladies, il reste encore d'autres choses à examiner. Par exemple, si quelques-uns des symptomes, dont nous avons parlé, sont les mêmes le quatrieme jour que le troisieme, le cas est dangereux.

Quant aux signes, les selles noires présagent la mort : mais celles qui ressemblent à celles des personnes qui sont en santé, sont un signe de convalescence, lorsqu'elles sont les mêmes tous les jours.

Supposé qu'on ne puisse venir à bout de procurer une selle au malade au moyen d'un suppositoire, & que sa respiration continue cependant d'être libre, mais qu'il tombe en défaillance lorsqu'il s'assit ou se couche dans son lit dès les premiers jours de la fievre, on doit s'attendre à un délire, soit que le malade soit homme ou femme.

Les mains méritent encore notre attention ; car si elles tremblent, on peut s'attendre à un saignement de nez.

Examinez aussi les narines du malade pour voir si l'haleine passe également par toutes les deux ; lorsqu'elle sort abondamment par le nez, les convulsions ne tardent point pour l'ordinaire ; & la mort en est une suite. Il importe au Medecin de former des prognostics surs.

Si la fievre survient en hiver, accompagnée de la rudesse & de la secheresse de la langue, & du délire, quand même le malade paroîtroit ensuite se trouver mieux, il est bon de l'affoiblir en ne lui donnant que de l'eau, de l'hydromel, & de la crême de tisane (*χυλοῖς*) ; car il est dangereux de se fier au relâche que donnent ces sortes de fievres, parce que les signes de cette espece prouvent que le malade est dans un état hasardeux. Lorsque vous serez instruit de toutes ces choses, faites, si vous voulez, le prognostic de la maladie : mais que ce soit toujours avec circonspection.

S'il survient quelque symptome formidable dans les fievres le cinquieme jour, que le malade soit tout d'un coup attaqué de la diarrhée, qu'il tombe en défaillance, qu'il perde la voix, qu'il soit saisi de convulsions ou d'un hoquet, qui ne lui donne aucun relâche ; si la sueur se fait un passage à travers la levre supérieure, le front, ou la nuque du cou ; les personnes qui éprouvent ces symptomes meurent en très-peu de tems, comme asthmatiques (*πνευματωθέντες*).

Ceux qui ayant la fievre sont affectés de tubercules aux jambes (*σκέλεα φυματώδεα*) qui sont long-tems à mûrir, la fievre continuant toujours ; & qui de plus ont une suffocation à la gorge (*πνιγμὸς ἐν φάρυγγι*), sans qu'il paroisse aucune tumeur autour de la partie, les tubercules demeurant toujours dans le même état (*καὶ μὴ σβεθῆ*), sont ordinairement saisis d'un saignement de nez, qui étant copieux, prognostique la fin de la mala-

die, & sa durée, lorsqu'il ne l'est point; & moins l'hémorrhagie est abondante, plus la maladie est fâcheuse & longue. Si le malade se trouve d'ailleurs passablement bien, il peut s'attendre à des douleurs aux piés. Mais si la douleur s'empare de cette derniere partie, devient excessive, & est suivie d'une inflammation continue, la douleur s'emparera peu à peu du cou, des clavicules, des épaules, de la poitrine & des hanches (ἄρθρον), & ces dernieres seront necessairement affectées de tubercules; s'ils viennent à disparoître, & qu'il survienne un tremblement de mains au malade, il tombe aussi-tôt dans des convulsions & dans le délire; il s'éleve des pustules (φλύζακια) & des taches rouges sur ses sourcils (ἐρυθήματα), les paupieres s'enflent & se rapprochent, il y survient nne inflammation seche, les yeux s'enflent extremement, & le délire augmente beaucoup; il est cependant beaucoup plus violent la nuit que le jour. L'imparité des jours favorise la production des symptomes dont nous venons de parler; mais de quelque façon, & en quelque tems qu'ils surviennent, ils sont toujours d'un très-mauvais présage.

Supposé que l'on ait besoin de purger ces sortes de malades au commencement, il faut le faire avant le cinquieme jour, pourvu qu'on apperçoive un murmure dans les intestins, autrement il ne faut point le faire. Mais si l'on y apperçoit un murmure & que les excrémens soient bilieux, on les purgera légérement avec de la scamonée; quant au reste du traitement privez-les autant qu'il sera possible des alimens liquides jusqu'à ce que le quatorzieme jour soit passé, & que la fievre commence à décliner, car cette méthode hâtera la cure.

Si celui qui a la fievre vient à perdre la voix environ le quatorzieme jour, c'est un signe que la maladie ne le quittera point de long-tems; si cet accident lui arrive précisément le quatorzieme jour, elle sera de plus longue durée encore.

Si une personne attaquée de la fievre a quelque difficulté à parler le quatrieme jour, & que ses selles soient bilieuses & sans consistance, elle tombe pour l'ordinaire dans le délire.

Il est encore important de considérer les suites de plusieurs accidens qui surviennent.

(*a*) Dans les maladies aiguës qui surviennent en été & en automne, une distilation soudaine de quelques goutte de sang (par le nez) indique une grande résistance (συντονία), une inflammation des vaisseaux, & une urine claire le jour suivant. Si le malade est dans la fleur de l'âge, endurci à la fatigue, charnu, d'un tempérament sujet à la mélancolie, ou que le trop grand usage des liqueurs spiritueuses lui ait rendu les mains tremblantes; vous pouvez en toute sureté prognostiquer un délire ou des convulsions qui sont beaucoup moins dangereuses lorsqu'elles arrivent dans des jours pairs, que dans des jours impairs, à moins que le malade ne soit guéri par un saignement de nez copieux, un flux hémorrhoïdal, ou par une suppuration, un transport de la matiere morbifique, des tumeurs critiques, ou des douleurs autour des hypocondres, des testicules ou des jambes; la cessation de ces accidens est souvent suivie de l'évacuation & de la décharge d'une urine épaisse, blanche, & qui donne un sédiment de même nature.

Dans la fievre qui est accompagnée du hoquet, on fera prendre au malade du suc de silphium, & de la carotte sauvage pilée avec de l'oxymel; & on lui donnera du galbanum dans du miel avec du cumin en forme d'éclegme; il peut ensuite prendre du suc de tisane coulée. Le malade ne peut échapper que par des sueurs critiques, par un sommeil régulier, & par l'évacuation d'une urine acre & épaisse, à moins que la maladie ne se termine par un abscès. On peut composer un éclegme avec des pignons & de la myrrhe. Le malade doit boire de l'oxymel, ou de l'eau d'orge supposé qu'il soit extremement altéré.

Dans la péripneumonie, ou la pleurésie, on doit examiner avec attention la fievre aiguë dont elles sont accompagnées; si la douleur se fait sentir aux deux côtés ou dans l'un seulement; si le malade respire difficilement, s'il a de la toux, de quelle espece sont ses crachats, s'ils sont rouges, livides, clairs, écumeux, égaux ou différens à tous égards de leur état naturel, & de ce qui arrive ordinairement dans ces sortes de cas. On doit traiter le malade de la maniere suivante:

Si la douleur se porte vers les clavicules, la poitrine, ou les bras, on ouvrira la veine interne du bras, du côté de la douleur, & l'on tirera autant de sang que la constitution du corps, la saison, l'âge & le tempérament du malade le permettront, on peut même laisser couler le sang jusqu'à ce qu'il tombe en défaillance, si la douleur est aiguë, & lui donner ensuite un lavement. Il faut le purger si la douleur est située sous la poitrine & extremement aiguë. Ne lui donnez rien pendant l'opération du remede, mais après qu'elle aura cessé, qu'il boive de l'oxymel. Purgez-le le quatrieme jour: mais n'usez que de lavemens les trois premiers, & supposé qu'il ne se sente point soulagé, ayez recours aux purgatifs, ayez soin du malade jusqu'à ce qne la fievre l'ait quitté, & que le septieme jour soit arrivé. S'il paroît alors exempt de danger, procédez comme il suit: Donnez-lui d'abord un peu de suc de tisane avec du miel. Ensuite, si les crachats sortent avec facilité, si la respiration est libre, & que la douleur de côté vienne à s'appaiser, faites la tisane plus épaisse, & donnez-lui en deux fois par jour une plus grande quantité.

Si la maladie est obstinée, la boisson doit être moins copieuse, & les alimens liquides en moindre quantité; c'est-à-dire, le suc de tisane ne doit point être épais, & le malade ne doit en user qu'une fois par jour, & même lorsqu'il commence à se trouver mieux, ce que l'on peut connoître à son urine. Dans ces maladies, les alimens liquides ne valent rien tant que l'urine & les crachats ne donnent point de signes de coction. Si le malade a été souvent purgé, il faut que sa diete soit légere & un peu abondante, car autrement il ne pourroit dormir, à cause de l'inanition des vaisseaux, ni soutenir le choc de la crise. La coction étant faite, & la matiere morbifique étant évacuée, rien n'empêche qu'il ne puisse user d'une nourriture plus abondante. On connoît que les crachats & l'urine sont dans un état de coction, lorsque les premiers ressemblent à du pus, & que la seconde dépose un sédiment rougeâtre semblable à la farine de vesses.

Dans les douleurs de côté, il est à propos d'user de fomentations chaudes & de cérats, d'oindre les jambes & les lombes avec de l'huile ou de la graisse chaude; & d'appliquer sur les hypocondres un cataplasme de graine de lin, qui s'étende jusqu'aux mamelles.

Lorsque la péripneumonie est dans toute sa force, elle ne cede à aucun remede sans le secours de l'expectoration, & elle est dangereuse si elle est accompagnée d'une difficulté excessive de respirer, si l'urine du malade est claire & acre, s'il sue par la tête & par le cou; tous ces symptomes sont funestes en tant qu'ils procedent d'une suffocation, des forces, de la violence & de la furie de la maladie, à moins qu'il ne se fasse une évacuation abondante d'urine, une expectoration de matiere cuite; car pour lors il se fait une crise.

On prépare un éclegme pour la péripneumonie avec des pignons, du galbanum, & du miel attique. Au commencement de la pleurésie, lorsque la douleur est pressante, il faut faire bouillir de l'aurone, du poivre & de l'ellébore noir dans de l'oxymel, & donner ce médicament au malade. La décoction de panax (πάναξ) dans de l'oxymel donnée au malade, est bonne dans

(*a*) L'observation qui suit est extremement juste.

les affections du foie & les douleurs du diaphragme. Ce qui opere par les selles ou par les urines doit être pris dans du vin & du miel ; mais il est quelquefois à propos que le malade prenne les drogues purgatives dont il use dans une grande quantité d'hydromel aqueux.

Lorsque la dyssenterie cesse il survient un abscès ou une autre espece de tumeur, à moins que la douleur ne se termine par une fievre, par des sueurs, par une évacuation d'urine épaisse, blanche & transparente, par une fievre tierce, par des varices, ou qu'elle se fixe sur les testicules, les jambes ou les hanches.

Dans la fievre bilieuse, si la jaunisse survient avec le frisson avant le septieme jour, la maladie cesse : mais elle est funeste lorsqu'elle vient après ce tems, & sans aucun frisson.

La saignée appaise les convulsions qui surviennent autour des reins, & détruit les stagnations du sang causées par la surabondance d'humeurs mélancoliques : mais lorsque le corps est tiré en devant avec violence par les contractions convulsives des muscles, que la sueur sort par le cou & par le visage ; la violence de la douleur aiguillonnant & contractant les muscles psoas (*b*), qui étant considérablement épais, portent sur l'épine du dos, dans cette partie où les plus grands nerfs prennent leur origine, & s'étendent jusqu'aux piés, à moins que le malade ne soit attaqué de la fievre, qu'il ne dorme, que son urine ne soit dans un état de coction, & qu'il n'ait des sueurs critiques ; il faut lui donner du vin de Crete, & de la farine cuite. Il est bon encore de l'oindre avec des cérats émolliens, de lui faire mettre les jambes dans un baquet plein d'eau chaude, & de lui envelopper ensuite les bras & les jambes. Appliquez-lui encore sur la région des lombes un morceau de peau chaude couverte de graisse & de cérat, qui s'étende depuis le cou jusqu'aux hanches, de telle sorte qu'il embrasse les parties antérieures. On peut aussi fomenter de tems à autre les parties avec des vessies pleines d'eau chaude, & apres avoir couvert le malade, il faut le laisser en repos.

Gardez-vous de trop purger le malade : mais s'il étoit constipé depuis long-tems, servez-vous d'un suppositoire ; s'il produit l'effet que vous désirez, il soulagera le malade : sinon vous lui ferez boire le matin à jeun avant que de le baigner, du vin odorant mêlé avec de la racine de brioine & de carotte sauvage ; donnez-lui ensuite à manger de la farine cuite toute chaude, & du vin tempéré à discrétion. Si cette méthode réussit, on peut en tirer un bon augure, sinon le malade court risque de perdre la vie.

Toutes les maladies se terminent ou se guérissent par les évacuations qui se font par la bouche, ou par le ventre, par la vessie ou quelqu'autre semblable émonctoire : mais la sueur est commune à toutes les maladies, & les termine toutes également.

Lorsque la fluxion descend du cerveau, l'ellébore est un excellent remede, mais il ne vaut rien pour ceux qui ont un abscès ou quelque vaisseau rompu, & qui se ressentent des mauvais effets de l'intempérance, ou qui sont attaqués d'une suppuration de quelque cause qu'elle vienne, car il ne peut produire aucun bon effet, & si le malade vient à empirer, on en rejettera la faute sur le Medecin. Mais si le corps est languissant, que le malade air mal à la tête, les conduits de la respiration bouchés, s'il crache beaucoup, s'il sent une pesanteur aux genoux, s'il sort de son corps une odeur plus forte qu'à l'ordinaire, on peut lui ordonner l'ellébore, pourvu que les symptomes dont nous venons de parler, ne viennent point d'intempérance ou de débauche, de chagrin, de souci, du défaut de sommeil ; autrement il faut que la méthode qu'on suivra dans la cure soit proportionnée à la cause.

Les douleurs dans les côtés, le dos, les reins & les hanches, & tout ce qui rend la respiration difficile, sont quelquefois l'effet de la fatigue ; quoique les douleurs des reins & des hanches puissent aussi être causées par la crapule ou par l'usage des alimens flatueux : La dysurie, l'enchifrenement & l'enrouement, ainsi que les accidens que je viens de nommer sont souvent causés par les fatigues des voyages.

On tire du régime un grand nombre de signes qu'il est bon de connoître, suivant qu'une personne s'écarte de celui auquel elle étoit accoutumée. Si un homme qui n'a jamais dîné vient à le faire, son ventre s'enfle considérablement, il se sent pesant & assoupi ; s'il soupe encore outre cela, son estomac ne peut manquer de se déranger. Les personnes qui se trouvent dans ce cas ne peuvent mieux faire que de dormir aussi-tôt après avoir pris le bain, & de se promener à leur lever pendant un tems considérable ; si elles peuvent par ces moyens aller à la selle, elles ne doivent point se priver de souper, il leur est même permis de boire un peu de vin, qui ne soit pas trop trempé. Mais si la constipation continue, le mieux qu'elles puissent faire est de s'oindre le corps avec de l'huile chaude, & au cas qu'elles soient altérées, de boire quelque peu de vin blanc ou doux trempé, & de se livrer ensuite au repos ; & si elles ne peuvent pas dormir. ce sera une nouvelle raison pour rester encore en repos.

Quant aux boissons, celles qui sont aqueuses passent avec peine, s'amassent & flottent autour des hypocondres, & ne sortent pas aisément par les urines. Quiconque se remplit de semblables liqueurs, ne peut vaquer à aucune affaire qui demande de grands efforts, de la force & de l'agilité. Dans ce cas, le mieux est de demeurer en repos, jusqu'à ce que ces fluides soient cuits & unis avec les alimens. Les boissons les plus fortes & les plus austeres, causent des palpitations dans le corps, & des battemens à la tête. Ceux que ces sortes d'excès ont dérangés, sont soulagés par le sommeil, & en buvant quelque liqueur chaude.

Le jeûne ne vaut rien pour les maux de tête ; ceux qui ne font qu'un repas par jour deviennent foibles, leur urine est chaude à cause de l'inanition non naturelle des vaisseaux ; ils sentent une amertume & une salure dans la bouche ; ils tremblent, quelque léger exercice qu'ils fassent, les arteres des tempes s'enflent, & ils ne peuvent aussi-bien digérer leur souper que s'ils avoient dîné. (*c*) Il convient à ces sortes de personnes de boire moins qu'à leur ordinaire, de manger du maza très-liquide au lieu de pain, & de faire usage d'oseille, ou de mauve, de tisanne, d'orge mondé ou de poirée ; de boire à table une quantité modérée de vin bien délayé, & de se promener après souper jusqu'à ce que la digestion étant faite, elles puissent rendre ce qu'elles ont pris par les urines ; elles mangeront aussi du poisson bouilli.

Les alimens manifestent aussi leurs qualités par les effets qu'ils produisent. L'ail, par exemple, engendre des vents & des chaleurs dans l'estomac ; il rend la tête pesante, cause des inquiétudes, & augmente les douleurs auxquelles on est sujet. Mais il provoque l'urine, ce qui est une fort bonne qualité.

Le fromage engendre des vents & est astringent ; il desséche les alimens, il est cru, indigeste & très-pernicieux à ceux qui ont bu avec excès.

(*b*) Les Commentateurs & les Interpretes d'Hippocrate veulent à toutes forces trouver une difficulté où il n'y en a point. Suivant eux on doit écrire au lieu d'[illegible] [illegible], qu'ils dérivent de [illegible], *l'extrémité de l'os sacrum.* Hippocrate désigne fort clairement, suivant moi, les muscles psoas, dont [illegible] paroît être le véritable nom, car ils sont voisins des reins, des uréteres, de la vessie & des organes qui servent à la sécrétion & à l'expulsion de l'urine, que les Grecs appellent [illegible].

(*c*) Cette observation est extremement juste. Il est certain que les sucs, pendant que l'on jeûne, contractent une *alcalescence*, faute d'être délayés avec de nouveau chyle, ce qui occasionne les symptomes dont Hippocrate fait mention.

Les légumes de toute espece sont flatueux, soit qu'on les mange crus, ou cuits, fricassés, verds ou marinés; on ne doit en user qu'avec d'autres alimens. Chaque espece a des défauts qui lui sont propres.

Les pois chiches, soit crus ou cuits au four, engendrent des vents & causent des douleurs.

Les lentilles dont on n'a point ôté les cosses, sont astringentes & causent de violentes & fréquentes contractions de cœur (ἀσαδον). Les lupins sont les moins malfaisans de cette espece.

Le silphium, tant la plante que son suc passe aisément dans quelques-uns, mais difficilement dans ceux qui n'y sont point accoutumés, engendre ce que nous appellons *bile seche*, surtout lorsqu'on le mange avec du fromage ou du bœuf; car le bœuf aigrit les affections mélancoliques, à cause qu'il résiste aux organes de la digestion, & qu'il n'est pas aisément dissous par l'action de l'estomac. Mais on corrige toutes ces mauvaises qualités en le faisant cuire comme il faut, & ne le mangeant que quand il est vieux.

La chair de chevre a avec tous les défauts de celle du bœuf, celui d'engendrer des crudités, des vents, des rots, & de la bile. Celle qui est odorante, ferme & agréable au gout, est la meilleure, mais on doit la faire bien cuire, & la manger froide. Celle au contraire qui est dure, desagréable & de mauvaise odeur, est la pire, surtout étant fraiche. Elle est meilleure au printems qu'en automne.

La chair de cochon ne vaut rien lorsqu'elle est trop ou trop peu cuite; car elle est pour lors sujette à engendrer de la bile & un grand nombre d'incommodités.

Celle de truye est cependant préférable: mais l'on doit choisir celle qui n'est ni trop grasse ni trop maigre, ni trop vieille: elle est beaucoup meilleure lorsqu'on la mange un peu froide après en avoir ôté la peau.

Dans la bile seche (χολέρη ξηρὴ) le ventre s'enfle, les intestins murmurent, la douleur s'empare des côtés & des reins, rien ne passe par les selles, & le malade est entierement constipé.

Gardez-vous bien de donner un vomitif à ceux qui sont dans cet état: mais contentez-vous de les purger par bas. Servez-vous pour cet effet d'un lavement chaud que vous rendrez aussi émollient qu'il sera possible, en y mêlant de la graisse, & après avoir oint comme il faut le malade, conduisez-le à un bain où il y ait abondance d'eau chaude, placez-le dans une cuve (σκάφη) & versez l'eau sur lui par degrés. Si ce traitement peut lui procurer une selle, la maladie cessera. Le sommeil & l'usage de quelque vin vieux & léger tout pur ne peut que lui faire beaucoup de bien. Donnez-lui aussi de l'huile pour qu'il puisse aller à la selle, & se délivrer par-là de sa maladie: mais ne lui permettez aucunes sortes d'alimens. Si la douleur ne s'apaise point donnez-lui du lait d'ânesse jusqu'à ce qu'il le purge. Si ses excrémens sont liquides & bilieux, & qu'il soit sujet aux tranchées, aux vomissemens & aux défaillances, le mieux pour lui est de se tenir en repos, de boire de l'hydromel & d'éviter le vomissement.

Il y a deux sortes d'hydropisie, l'une appellée *hyposarcidios* (ὑποσαρκίδιος) que l'on ne peut pas éviter lorsqu'elle commence une fois à se former; & l'autre qui est venteuse, dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, & qui demande que le malade travaille beaucoup, ou qu'il fasse un exercice pénible, qu'on lui fasse des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange des choses seches & acres, ce qui est le moyen de rendre beaucoup d'urine & de se fortifier. Que s'il arrive qu'il ait de la difficulté à respirer, il faut lui tirer du sang du bras, supposé que ce soit en été, qu'il soit à la fleur de son âge, & qu'il ait beaucoup de force. Il doit se nourrir de pain chaud trempé dans du vin noir & de l'huile, de chair de pourceau cuite dans du vinaigre, boire très-peu, faire autant d'exercice qu'il est possible & se promener dans des lieux escarpés.

Ceux qui ont le bas-ventre chaud sont sujets à des selles acres & irrégulieres & aux flux de ventre. Si leurs forces le permettent, ils doivent prendre une dose d'ellébore blanc, afin de faire une révulsion, mais s'ils sont foibles, on doit leur donner du suc de froment nouveau (σιταρίων) épais & froid, du gruau de lentilles, du pain cuit sous les cendres (ἐγκρυφίας) ou du poisson qui doit être bouilli pour ceux qui ont la fievre, & rôti pour les autres. Ceux qui n'ont point la fievre peuvent boire du vin noir, ou de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des nesles, des baies de myrthe, des coings, des cormes, des dattes, ou des raisins sauvages. Si le malade est incommodé de tranchées sans avoir la fievre, il boira du lait de vache chaud en petite quantité d'abord, mais plus copieusement dans la suite; ou bien on lui préparera une boisson avec de la graine de lin, du froment rôti réduit en farine, des feves d'Egypte, dont on ôtera les cosses, que l'on moudra & que l'on fera macérer. Il mangera aussi des œufs à demi cuits, de la fleur de farine (σεμίδαλις), du millet, & de l'alica (χόνδρος) cuit avec du lait. Ces alimens veulent être mangés froids, il usera aussi d'alimens & des boissons de même nature que celles dont nous avons fait mention ci-dessus.

C'est un des points les plus importans du régime de savoir quand il est à propos de donner à manger à ceux qui ont des maladies aiguës & chroniques; pour cet effet il faut observer l'*augmentation & la rémission* des fievres, afin de donner à manger au malade lorsqu'il le faut, lui retrancher sa nourriture quand on juge qu'elle peut lui être nuisible, & connoître quand la maladie est éloignée de son plus grand degré de violence.

Il est bon encore de faire attention au mal de tête dont les malades peuvent être attaqués, soit qu'il vienne d'un trop violent exercice, comme la course, la chasse, le voyage, de quelque autre travail hors de saison, ou du commerce vénérien. Observez aussi la disposition de ceux qui ont mauvaise couleur, qui sont enroués, qui manquent de sang, des asthmatiques, de ceux qui ont une toux seche, qui sont altérés, qui ont des vents, ou dont le sang forme des stagnations. On ne doit pas négliger de remarquer ceux qui ont des tensions dans les hypocondres, les côtés & le dos, des engourdissemens, des tintemens d'oreilles, une incontinence d'urine, ou la jaunisse; ceux dont les selles sont crues, qui ont des saignemens de nez, ou un flux hémorrhoïdal abondant, qui sont enflés, ou qui sont sujets à des douleurs insupportables dont ils ne peuvent se délivrer. On ne doit purger aucun de ces malades; car outre que cela est inutile & dangereux, on prévient la crise & l'on prive la nature des moyens dont elle use pour se secourir elle-même. Supposé que la saignée paroisse nécessaire dans quelques-uns de ces cas, il faut auparavant affermir le ventre, enjoindre l'abstinence au malade, & lui défendre le vin. Le reste de la cure consiste dans un régime convenable & dans l'usage des fomentations humides: mais si le malade paroît constipé, on lui donnera un lavement, ou si l'on croit la purgation nécessaire, on peut se servir en toute sureté d'ellébore, mais il ne convient jamais de purger le malade par bas dans aucun de ces cas.

La meilleure méthode est de traiter ces sortes de malades avec des diurétiques & des diaphorétiques, de leur ordonner la promenade & des frictions légeres, de peur que leurs humeurs ne s'épaississent, & supposé qu'ils soient au lit, de les faire frotter par d'autres.

Si la maladie affecte la poitrine & les parties qui sont au-dessus du diaphragme, la posture qui convient le plus au malade, est de se tenir assis, & de se baisser le moins qu'il est possible, jusqu'à ce que ses forces soient revenues; il est bon même de le frotter pendant qu'il est assis, avec une grande quantité d'huile chaude.

Si la douleur réside dans le ventre au-dessous du diaphragme, la meilleure situation est de demeurer couché, sans remuer le corps qu'autant qu'il le faut pour les frictions.

Les maladies du bas-ventre qui se terminent par les uri-

res & les sueurs ; cessent d'elles-mêmes lorsqu'elles sont légeres, pour peu qu'elles diminuent ; mais celles qui sont plus considérables ont des suites fâcheuses; car on les malades meurent, ou ils tombent dans d'autres maladies avant que d'avoir eu le tems de recouvrer la santé. Les maladies de cette espece se fixent généralement sur quelques parties.

Potion pour l'hydropisie.

Prenez trois cantharides, ôtez-leur la tête, les jambes & les ailes, broyez le corps dans un quart de pinte d'eau, & donnez cette boisson au malade. Lorsque le remede commencera à opérer, usez d'embrocations d'eau chaude. Le malade doit prendre ce remede à jeun, après s'être fait oindre, & manger du pain chaud trempé dans l'huile.

Pour arrêter les hémorrhagies du nez.

Trempez un floccon de laine dans du suc de figue, & appliquez-le sur l'artere interne du nez, ou bien introduisez dans les narines, de la presure ou du calcitis, en pressant par dehors avec les doigts, les cartilages du nez. Purgez aussi le malade avec du lait d'ânesse cuit ; rasez-lui la tête, & appliquez-y des réfrigérans, si le tems est claud.

La Jugioline purge par haut, lorsqu'on la prend en poudre au poids d'une dragme & demie dans de l'oximel ; on la mêle aussi avec trois fois autant d'Ellébore, ce qui le rend moins suffocant.

Suture pour la Trichose.

Prenez une aiguille enfilée & passez-la par la partie supérieure & la plus tendue de la paupiere en embas; passez-en une autre de bas en haut au-dessous de l'endroit où la premiere étoit passée ; cousez ensuite & liez les deux fils ensemble jusqu'à ce que les poils tombent.

On doit en user de même à l'égard des hémorrhoïdes, c'est-à-dire, passer à travers une aiguille enfilée d'un cordon de laine grasse, le nouer & appliquer dessus un suppuratif ; on doit user d'embrocations après cette suture & en laisser toujours une sur la partie. Lorsque le malade aura repris ses forces, on le purgera avec de l'Ellébore, & on lui fera faire de l'exercice jusqu'à suer; mais il doit être précédé de frictions. La course, l'usage du vin pur & tous les alimens acrimonieux, excepté l'origan, ne lui valent rien; il vomira une fois en sept jours, ou trois fois par mois; car par ce moyen il acquerra une excellente habitude de corps. Le vin dont il usera doit être jaune (*foncé*), austere, trempé & en petite quantité.

Pour ceux qui ont des suppurations internes.

Faites bouillir un ognon de squille dans l'eau, & jettez la liqueur, lorsqu'il sera bien cuit ; faites-le bouillir de nouveau dans une autre eau jusqu'à ce qu'il ait entierement perdu sa dureté. Cela fait, pilez-le avec du cumin, du sesame blanc rôti, & des amandes nouvelles, & après avoir donné à ces drogues une consistance convenable avec du miel, donnez-les au malade en forme d'Eclegme avec un verre de vin doux par-dessus. Pour aliment liquide, prenez la mesure d'un petit Acetabulum ($\frac{1}{2}$ de pinte λεκίσκον) de pavot blanc (μηκών) broyez, & faites-le macérer & cuire dans de l'eau où l'on ait lavé du froment nouveau ; adoucissez le mélange avec du miel, & donnez-le chaudement au malade, qui ne doit prendre autre chose de tour le jour; faites-le souper ensuite, en faisant toujours attention aux symptomes.

Pour la dyssenterie.

Prenez un quart de pinte de feves mondées, & douze jets de garance, broyez-les, faites-les cuire ensemble, & après en avoir fait un Eclegme avec quelque matiere huileuse, donnez-le au malade.

Pour les yeux.

Prenez dn spodium (σποδὸς), lavez-le, & réduisez-le en poudre tres-fine, humectez-le avec du verjus; faites-le sécher au soleil, & lorsque vous voudrez vous en servir, mouillez-le de nouveau pour lui donner consistance d'onguent. Lorsqu'il sera sec, broyez-le de nouveau, & appliquez-le sur les yeux, & saupoudrez-en les angles de cette partie.

Pour l'humidité des yeux.

Prenez *de l'ébene, une dragme,*
de la chaux de cuivre, une dragme & demie.

Broyez ces drogues sur un porphire & y ajoutez demi-dragme de safran. Lorsqu'elles seront réduites en poudre, versez dessus demi-pinte de vin doux attique, & après les avoir exposées au soleil, couvrez-les & servez-vous-en après que la digestion sera faite.

Pour les douleurs des yeux.

Prenez *de calcitis, une dragme,*
des raisins, après avoir exprimé la troisieme partie de leur suc,
de la myrrhe,
du safran,

Broyez ces ingrédiens & mêlez-les avec du moût; mettez-les en digestion au soleil, & oignez-en la partie affectée. On gardera cette composition dans un vaisseau de cuivre.

Pour reconnoître la suffocation de matrice.

Pincez la malade avec les deux doigts, si elle a du sentiment, c'est une suffocation, sinon c'est une convulsion.

Pour l'hydropisie.

Donnez la quantité d'un *Acetabulum*, rond, attique (λευκὸν) de Meconium, petite espurge, pour une dose. Prenez de scories de cuivre autant qu'il en faut pour couvrir la largeur de trois sondes ; donnez-leur de la consistance avec de la farine de froment nouveau, & après les avoir broyées ; donnez-les sous la forme de pilules. Elles chassent l'eau par les selles & évacuent les excrémens. Mettez quelques gouttes de suc de tithymale sur des figues seches sept gouttes sur chaque figues, & gardez-les dans un vaisseau neuf pour l'usage du malade qui doit en prendre avant ses repas. Broyez encore du *Meconium*, (μηκώνιον) & versez de l'eau dessus, exprimez le suc, & donnez-lui avec de la farine & du miel, la forme d'un gâteau. Faites-le cuire au four, & donnez-en au malade, & par-dessus du vin doux ou de l'hydromel trempé.

ALCALISATIO, *Alcalisation*. C'est l'action d'impregner quelque chose, comme de l'esprit de vin, d'un sel *alcali*.

ALCANCALI. C'est un antidote à qui les Italiens donnent ce nom. Il est bon pour les fievres ardentes, simples ou double-tierces, continues, la fievre nommée *lipyrie*, l'hemitritée, en un mot toutes sortes de fievres. On le prépare comme il suit.

Prenez *des deux especes de myrobolans des Indes, de chaque espece, deux dragmes,*
de la semence de pourpier & de violette, de chaque, une once & demie,
du mastic, une dragme un scrupule,
tamarins, trois onces,
de colloquinte sauvage, d'hermodactes, } *de chaque, deux dragmes quatre grains.*
de la casse mondée, quatre onces.
de violettes, une once & demie,
eau, deux pintes.

Faites-les bouillir jusqu'à diminution des deux tiers; filtrez la liqueur à travers une chausse, & après y avoir mis la casse & les tamarins & mêlé le tout comme il faut avec les mains, passez de nouveau la liqueur & laissez-la reposer.

Prenez ensuite une autre portion de semblable liqueur, mettez-y une livre & demie de sucre, & faites-la bouillir jusqu'à consistance de miel.

Ajoutez-y la liqueur dans laquelle on a mis la casse & les tamarins, & faites bouillir le tout jusqu'à consistance de miel. Enfin, ajoutez-y tous les ingrédiens, dont on a fait mention ci-dessus, après les avoir pilés comme il faut. La dose est de trois dragmes dans de l'eau chaude. On peut aussi en donner deux ou trois scrupules dans une infusion chaude de rhubarbe ou dans de l'eau-rose, à jeun. Myrepsus, *Sect. I. cap.* 24.

ALCANNA, plante dont voici les especes.
Alcanna, Offic. *Ligustrum Indicum seu Alcanna Manithondi*, Herm. Mus. Zeyl. *6. 65. Ligustri species* 2. *Alcanna dicta*, Bont. 143. *Ligustrum Orientale, sive Cyprus Dioscoridis & Plinii*, Park Theat. 1447. Raii Hist. 2. 1603. *Ligustrum Ægyptiacum latifolium & angustifolium*, C. B. Pin. 476. *Ligustrum Ægyptium, Cyprus Græcorum, Elhanne arabum*, J. B. 1. 541. Chab. 41. *Ligustri species*, Comm. Flor. Mal. 161. *Baccifera Indica baccis oblongis in umbellæ formam dispositis*, Raii Hist. 2. 1634. Dale.
C'est le *Kenna* des Turcs & des Mores, ses feuilles réduites en poudre jaune servent de cosmétique aux naturels du pays qui en font une espece de pâte avec du suc de limon avec laquelle les hommes teignent leurs barbes & les femmes leurs ongles en rouge. Elle est bonne pour exciter les regles & pour les maladies hystériques, ce qui fait que les Orientaux s'en servent pour causer l'avortement, & pour chasser le fœtus qui est mort dans la matrice.. Geoffroy.
Voici la description que Pline donne de cette plante qu'il appelle *Cyprus*.
Le *Cyprus* est un arbre dont les feuilles sont semblables à celles de l'oliver, mais plus larges, plus tendres & plus vertes. Ses fleurs sont blanches, couvertes de mousse & odorantes; sa semence est noire comme celle du sureau. Les plus beaux croissent aux environs d'Ascalon & de Canope.
Les feuilles ont une qualité astringente, qui les rend propres à guérir les ulceres de la bouche lorsqu'on les mâche. Elles sont bonnes pour les charbons & autres inflammations violentes, étant appliquées en forme de cataplasme. Leur décoction guérit les brûlures, étant pilées & bumectées avec le suc de plantes propres à teindre (στρέθιον) elles donnent une couleur jaune aux cheveux. Les fleurs pilées avec du vinaigre & appliquées sur le front, appaisent les maux de tête.
L'onguent cyprien que l'on prépare avec les fleurs, a la vertu d'échauffer & de ramollir les nerfs. Comme il est composé de simples extremement chauds, il est fort odorant. Dioscoride, *Lib. I. c.* 124.
Le *Cyprus* est un arbre d'Egypte dont les feuilles ressemblent à celles du Ziziphus, sa semence à la coriandre, & dont les fleurs sont blanches & odorantes. On fait bouillir ces dernieres dans de l'huile, & l'on en extrait ce qu'on appelle le *cyprus* que l'on vend au poids de cinq livres.
Le plus odoriférant nous vient des environs de Canope sur le bord du Nil, le second d'Ascalon ville de Judée, & le troisieme de l'Isle de Cypre. Quelques Auteurs prétendent qu'il est le même que le *Ligustrum*. Pline, *L. XII. c.* 24.
Pline lui attribue les mêmes vertus que Dioscoride, & ajoute qu'on applique ses feuilles sur l'estomac pour remédier à son dérangement, & son suc sur la région de l'uterus dans les maladies hystériques; que ses feuilles fraîches étant mâchées guérissent les ulceres qui naissent dans la bouche & dans la tête, les condylomes & les tumeurs. Les fleurs brûlées dans un pot de terre guérissent les nomes & les ulceres putrides, soit qu'on les emploie seules ou avec du miel. L'odeur des fleurs provoque le sommeil. Pline, *L. XXIII. c.* 4.

ALCANNA, signifie aussi la même chose que *icthyocolla*, en François, *Talc*. Johnson.

ALCAOL. Ruland & Johnson qui l'a suivi, traduisent ce mot par *Lac acetosum sive Mercurius*. Je crois que par *Lac acetosum* ils entendent le *Lac Philosophorum* ou un menstrue pour la préparation de la Pierre Philosophale.

ALCAR. Ἄλκαρ. Galien rend ce mot par βοήθημα, aide, secours. Il signifie aussi un remede. Foesius.

ALCARA. *Cucurbite*. Rulann.

ALCE. *Elan*. C'est un animal à quatre piés & à cornes, sauvage, grand comme un cheval. Il est barbu & chargé de longs poils depuis le haut de la tête jusqu'aux épaules: sa couleur est ordinairement grise, blanchâtre; sa tête est fort grosse, ses yeux étincelans, ses levres sont grandes & grosses; ses dents médiocres, ses oreilles longues & larges, ses cornes figurées comme celles du Dain, elles pesent jusqu'à douze livres les deux, il en change tontes les années, sa femelle n'en a point: son ventre est ample comme celui de la vache, sa queue est fort petite, ses jambes sont longues & menues, ses piés noirs, ses ongles fendus comme ceux du bœuf: son cuir est fort dur, garni sur le dos de poil d'un beau gris de souris: cet animal se trouve en Pologne, en Prusse, en Suede, en Norvege & dans le Canada; il est peureux & se jette dans l'eau quand on le poursuit: mais il a une grande force; son rut est semblable à celui du cerf. Il est sujet à tomber dans l'épylepsie, & l'on tient que quand il est dans l'accès, il s'en délivre en fourrant l'ongle de son pié gauche dans son oreille, c'est pourquoi on estime en Medecine le pié gauche de derriere beaucoup plus que le droit: on se sert de son sabot, appellé *ungula alcis*, il faut le choisir pesant, compacte, uni, luisant, noir: il contient beaucoup de sel volatil & d'huile.
On emploie l'ongle d'Elan dans les remedes antiépileptiques, qu'on prend intérieurement, on en pend un petit morceau au cou, & l'on en fait porter des bagues aux doigts pour préserver du même mal: mais ces amulettes ne produisent aucun effet.
Les autres piés d'Elan sont aussi salutaires que le pié gauche de derriere, car l'effet ne vient que du sel volatil qu'ils contiennent également: mais on ne les met pas en usage. Lemery, *des Drogues*.
On trouve des personnes qui mangent la chair d'Elan. On emploie ses nerfs contre la crampe en les attachant autour de la partie affectée. Pomet.

ALCEA. *Alcea* ou *mauve sauvage*. Ἀλκέα, Dioscoridis. *Alcea*, Offic. *Alcea vulgaris*, J. B. 2. 953. Raii Hist. 1. 604. Synop. 3. 252. Dill. Cat. Giss. 144. *Alcea vulgaris major*, C. B. Pin. 316. *Alcea vulgaris sive Malva verbenacea*, Park. Theat. 301. *Alcea vulgaris*, Mer. Pin. 3. Merc. Bot. 17. Phyt. Brit. 3. *Alcea vulgaris major flore ex rubro roseo*, Tourn. inst. 97. Boerh. Ind. A. 270. Hist. Oxon. 2. 527. *Malva verbenacea*, Ger. 785. Eac. 931. Dale.

L'alcée est une espece de mauve sauvage dont les feuilles sont profondément découpées comme celles de la verveine (ἱερᾶς βοτάνης), & qui pousse trois ou quatre tiges couvertes d'une écorce pareille à celle du chanvre. Elle porte une petite fleur couleur de rose. Ses racines sont blanches, au nombre de cinq à six, & d'environ une coudée de long. DIOSCORIDE. *L. III. cap.* 164.

Cette espece de mauve differe de l'ordinaire en ce que ses tiges sont plus velues & plus droites; les feuilles inférieures sont plus petites & rondes, découpées & attachées à de longues queues qui diminuent à proportion que les feuilles s'éloignent de la racine. Les feuilles supérieures sont découpées profondément en cinq parties ou segmens. Les fleurs sont plus grandes, plus pâles & ne sont point triées comme celles de la mauve ordinaire. Sa racine est dure, ligneuse & s'étend fort avant dans la terre.

Elle croît dans les haies; elle fleurit au mois de Mai, au mois de Juin & pendant la plus grande partie de l'Eté.

Ses racines infusées dans du vin ou de l'eau, guérissent la dyssenterie, & sont bonnes dans les ruptures des vaisseaux internes. DIOSCORIDE, *Lib. III. c.* 164.

L'*Alcea* ou *alceé* est une espece de mauve sauvage. Prise dans du vin, elle guérit la dyssenterie & l'exulcération des intestins. La racine est surtout efficace. PAUL ÆGIN. *L. VII. c.* 3.

L'*alcée* digere, amollit, adoucit, arrête le sang. On s'en sert en lavemens, en fomentations; on peut en prendre aussi par la bouche pour adoucir les acretés d'urine. LEMERY.

On met cette plante au nombre des émolliens; elle entre aussi dans les emplâtres. Les empyriques en font un très-grand cas; ils l'emploient contre l'obscurcissement des yeux; en décoction, elle appaise les tranchées. C'est un très-bon remede pour toutes les douleurs accompagnées de chaleur. DALE.

Miller distingue huit especes d'*alcées*.

1. *Alcea vulgaris major, flore rubro-roseo.* C. B. P. 316.
2. *Alcea vulgaris major, flore candidiore.* C. B. P. 316.
3. *Alcea folio rotundo Laciniato.* C. B. P. 316.
4. *Alcea tenuifolia crispa.* J. B. 11. 1067.
5. *Alcea cannabina.* C. B. P. 316.
6. *Alcea afra frutescens grossulariæ folio, flore parvo rubro.* Boerh. Ind. alt.
7. *Alcea Africana arborescens malvæ folio hirsuto, flore parvo purpureo.* Till.
8. *Alcea afra frutescens, grossulariæ folio ampliore, unguiflorum atro-rubentibus.* Act. Phil.

ALCEA INDICA. Cette plante porte une fleur large, pentapétale avec un vaisseau séminal assez considérable divisé en cinq cellules contenantes des semences dont la figure ressemble à celle des reins.

Bamia moschata, Offic. *Alcea sive Bamia moschata Ægyptiaca.* Breyn. Prod. 1. 2. *Alcea Ægyptia Moschata*, Park. Theat. 301. *Alcea Ægyptiaca villosa.* C. B. Pin. 317. Raii Hist. 2. 1066. *Bamia, Belmuscus honorio. Bello*, Chab. 302. *althea Ægyptiaca moschata Abel Mosch. dicta*, Hist. Oxon. 2. 533. *Abel Mosch vulgo*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 25. *Mosch. id est, Bamia Moschata*, Alp. Exot. 197. *Ketmia Ægyptiaca semine Moschato.* Tourn. Inst. 100. Boerh. Ind. A. 272.

Cette plante croît en Ægypte. On se sert de sa semence; elle est d'une couleur blanc-sale; elle ressemble pour la figure à de petits reins. Elle répand une odeur fort agréable & qui approche de l'odeur de musc. Les Ægyptiens la font sécher légerement; la réduisent en poudre & mêlent la poudre dans leur caffé; ils pensent que cette liqueur en acquiert la vertu de fortifier la tête & l'estomac, & de ranimer le courage. Nous en usons dans les fumigations. DALE.

ALCEBRIS VIVUM. ou *Sulphur vivum* que Ruland appelle encore *alneric*, *anerit*, & *aneric.*

ALCEDO, *alcyon*, *martinet Pêcheur*, *oiseau de S. Martin*, ou *Drapier.*

Ispida, Offic. Aldr. Ornith. 3. 518. Gesn. de Avib. 513. Jonst. de Avib. 107. *ispida*, *an veterum alcyon?* Will. Ornith. 101. Raii Ornith. 146. ejusdem. Sinop. A. 48. *Ispida*, *alcyon fluviatilis*, *vulgò Piscator regis*, Charlt. Exerc. 111. *Alcedo.* Schrod. 5. 314. *Halcedo muta*, Bellon. des Ois. 219. DALE.

C'est un petit oiseau maritime, gros à peu près comme une caille, de diverses couleurs, comme bleu, purpurin, rouge ou jaune. Son bec est long, menu, jaunâtre. Il bâtit son nid sur les rochers & sur les rivages parmi les roseaux; il se nourrit de petits poissons; il pond ses œufs en hiver pendant que le tems est serain. On le regarde comme un heureux présage du calme & du beau tems. Il contient beaucoup de sel volatil.

On fait sécher cet oiseau, & on le pend au cou des enfans pour les préserver de l'épilepsie: mais il pourroit produire un effet plus assuré, si l'ayant pulvérisé, l'on en faisoit prendre par la bouche tous les jours un scrupule dans de l'eau de betoine.

Les nids d'oiseaux secs & blancs que les Siamois & plusieurs voyageurs nous apportent en France, sont de la façon des alcyons des Indes & principalement de ceux de la côte de Cambia. Ces nids ont la forme de tasse ronde. Leur matiere est une bave ou écume blanche qui sort des becs de ces oiseaux, quand ils font l'amour, & elle s'endurcit par la chaleur. Le gout de ces nids est insipide & glutineux. Les Chinois en sont friands; ils les font bouillir avec du gingembre & les mangent.

Ils sont propres pour restaurer les convalescens, pour fortifier l'estomac. LEMERY.

Pomet ajoute que les Chinois en font si grand cas que c'est une chose presqu'incroyable combien on en transporte à Pequin, Ville capitale de la Chine, où ils valent ordinairement cinquante Tahers le cent; c'est-à dire, environ six cens livres de notre monnoie. Ils leur attribuent de grandes propriétés; car outre l'usage continuel qu'ils en font pour se nourrir, en les faisant cuire dans de l'eau avec une volaille & du gingembre, ils les estiment fort propres pour guérir les maux d'estomac, & pour soulager ceux qui sont en langueur.

Ces nids, continue Pomet, nous étoient autrefois peu connus, & l'on croyoit qu'ils étoient formés de l'écume de la mer: mais depuis que les Siamois nous en ont apporté, ils sont devenus assez communs.

ALCHACHIL. Le *romarin.* DALE.

ALCHARITH, ou ALECHARITH, *vif-argent.* JOHNSON & CASTELLI.

ALCHEMIA, ou ALCHYMIA, *Alchymie.* C'est cette branche de la Chymie qui s'attache particulierement à la transmutation des métaux. Pour distinguer cette partie de la Chymie en général & marquer son excellence, on lui a donné le nom d'*alchymie* qui vient de *chymie* & de *al* particule arabe.

Les Orientaux ont eu long-tems la coutume de marquer l'excellence d'une chose, en l'attribuant à la divinité; c'est en ce sens qu'ils ont dit, *les montagnes de Dieu*, pour désigner les hautes montagnes, & les rivieres de Dieu pour les rivieres larges & profondes. Conséquemment, je serois tenté de croire que *alchymie* veut dire littéralement *chymie de Dieu.* Car le mot arabe *al la*, signifie l'Etre suprême. Voyez *Chymia.* Voyez *al.*

ALCHIMELECH. MELILOT ÆGYPTIEN. *Melilotus Ægyptia Alchimelech vocata.* J. B. *Melilotus Ægyptiaca.* Park. *Melilotus corniculis reflexis minor.* C. B.

Cette plante croît & s'étend à terre; elle est fort petite; elle serpente lentement: il ne lui arrive presque jamais de s'élever. Ses feuilles ressemblent à celles du trefle; elles sont seulement un peu plus petites. Quant à ses fleurs, elles sont petites, en grand nombre, oblongues, croissant les unes contre les autres; de la couleur du safran, d'une odeur fort douce. Il leur succede quelques

gousses obliques qui contiennent une très-petite semence de figure ronde, de couleur noirâtre tirant sur le rouge, qui a une saveur amere & astringente, & qui n'est pas entierement privée d'odeur. *Raii Hist. Plant.*

ALCHIEN. On trouve ce mot dans le *Theatrum chymicum, vol. V.* Il seroit beaucoup plus aisé d'y copier la définition qu'on y donne de ce mot, à l'exemple de Castelli, que de deviner ce que l'Auteur entend soit par le mot, soit par la définition. Si on y a attaché quelque sens, c'est celui-ci. *Alchien* signifie cette puissance existante dans la nature en vertu de laquelle tout s'engendre & se corrompt.

ALCHIMILLA, *pié de Lyon.*

Alchimilla. Offic. Ger. 802. Emac. 949. Raii Hist. 1. 208. Synop. 66. *Alchimilla vulgaris*, C. B. 319. Tourn. Inst. 508. Boerh. Ind. A. 2. 92. Dill. Cat. 67. *Alchimilla major vulgaris*, Park. 538. *Alchimilla perennis viridis major, foliis ex luteo virentibus*, Hist. Oxon. 2. 195. *Pes leonis sive alchimilla.* J. B. 2. 3981. Chab. 172.

Cette plante pousse de sa racine des feuilles attachées à de longues queues, velues, courbées ou même souvent couchées par terre. Ces feuilles sont presque semblables à celles de la mauve, mais plus fermes plus crêpées & plus blanches, dentelées, partagées chacune en huit ou neuf quartiers ou angles. Il s'éleve du milieu de cette plante des tiges à la hauteur d'environ un pié, menues, rondes, velues, rameuses, portant en leur sommet de petites fleurs étoilées à quatre étamines, pâles & herbeuses, ou quelquefois blanches; quand ces fleurs sont passées, il leur succede des semences menues, rondes, jaunes, contenues une à une, ou deux à deux ou trois à trois dans des capsules qui ont servi de calices aux fleurs. Sa racine est longue & presque aussi grosse que le doigt, noire en dehors, entourée de fibres; cette plante croît dans les lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées; mais rarement aux environs de Londres. Elle fleurit au mois de Mai.

Elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, médiocrement de sel. Lemery.

On se sert particulierément de ses feuilles; on la regarde comme un des principaux vulnéraires; elle est dessiccative. Elle resserre. Elle incrasse les humeurs. Elle consolide. Elle est d'une efficacité singuliere pour arrêter le sang dans les hemorrhagies internes; elle réprime le flux immodéré des regles & des fleurs blanches. On l'ordonne souvent dans les boissons, qu'on fait prendre à ceux qui sont blessés: elle entre dans les aposemes vulnéraires. Et l'on l'emploie dans les ruptures de quelque nature qu'elles soient.

Les feuilles de l'*alchimilla* appliquées extérieurement sur les gorges mollasses & pendantes, passent pour avoir la vertu de les ramasser en un plus petit volume & de leur communiquer de la fermeté. Miller. Bot. Off. Boerhaave.

Lemery ajoute qu'elle est vulnéraire, détersive, astringente, consolidante; qu'elle arrête le sang; qu'on s'en sert en décoction pour les ulceres du poumon pour la phtisie, & qu'on l'emploie aussi extérieurement pour les ulceres.

On en distingue les especes suivantes.

1. *Alchimilla vulgaris.* C. B.
2. *Alchimilla alpina, Pubescens minor.* H. R. Park.
3. *Alchimilla alpina, quinquefolia folio subtus argenteo.* Tourn. Inst.
4. *Alchimilla minor.* Mor. Hoft. Reg. Pler.
5. *Alchimilla alpina pentaphyllea minima, lobis fimbriatis.* Boet. mus. Par. 2. 18.
6. *Alchimilla montana minima*, Col. Par. 1. 146.
7. *Alchimilla supina, Gramineo folio, minore flore.* Tourn.
8. *Alchimilla erecta, Gramineo folio flore.* Tourn.
9. *Alchimilla Gramineo folio, majori flore.* Tourn.
10. *Alchimilla linariæ folio, calyce florum albo.* Tourn.
11. *Alchimilla linariæ folio, calyce florum subluteo.* Tourn.
12. *Alchimilla Orientalis, linariæ folio brevissimo, calyce florum albo.* Tourn. Cor.
13. *Alchimilla græca, Kali folio, calyce florum albido.* Tourn. Cor.

ALCHITRAM, ou Alchieram. L'*huile de génievre* ou le *goudron*, ou l'*arsenic préparé.* Ruland.

ALCHITRAN. C'est selon Ruland, l'huile de génievre. Le même auteur rend encore ce mot par *fex distillationis*; c'est-à-dire, apparemment les féces qui restent au fond du vaisseau, après qu'on a distilé les corps qu'on y avoit mis. En ce cas, l'*alchitran* & le *caput mortuum* différeroient en ce que le *caput mortuum* est sec, au lieu que l'*alchitran* est en quelque sorte humide & fluide. Castelli donne encore une autre interprétation de ce mot; c'est, dit-il, d'après Libavius une espece de sel. Il fait venir ce mot de χύτρα un pot.

Le même Auteur prétend qu'*alchitran* est encore le nom d'un remede pour les dents, dont Mesué a fait mention.

ALCHITURA, *Goudron.* Johnson.

ALCHOLLEA. Espece d'aliment fort ordinaire parmi les Maures. Il est composé de bœuf, de mouton, ou de chair de chameau; mais surtout de bœuf, qu'ils coupent en longs morceaux, qu'ils salent & qu'ils laissent mariner pendant vingt-quatre heures. Alors ils tirent ce bœuf du vaisseau dans lequel il marinoit, & le mettent dans un autre avec de l'eau; & lorsqu'il a passé une nuit dans cet état, ils le retirent, l'attachent à des cordes, & le font sécher en le suspendant en l'air & en l'exposant au soleil. Lorsqu'il est bien sec & bien dur, ils le coupent par morceaux de deux ou trois pouces de long qu'ils jettent dans une marmite ou chaudron, qui contient du suif & de l'huile bouillante toute prête, & qui peut encore recevoir tous ces morceaux de bœuf qu'ils y laissent bouillir jusqu'à ce que la couleur en soit bien vive & bien rouge, quand on vient à les couper. Ensuite ils les retirent & les laissent égouter. Après quoi ils les laissent reposer jusqu'à ce qu'ils soient froids. Lorsqu'ils sont froids, on les met dans des vaisseaux qu'on a pris soin de préparer, en versant dessus la liqueur dans laquelle ils ont été cuits. Lorsque tout est bien froid, on ferme exactement les vaisseaux. Ce mets peut se garder en cet état pendant deux ans. Il se durcit de jour en jour; & plus il est dur, plus les habitans en font de cas, & pensent qu'il a été bien préparé. Ils le servent froid. Ils le font quelquefois frire avec de l'ail & des œufs. Ils le mettent aussi à l'étuvée, & ils l'arrosent de jus de citron. Il est fort bon, de quelque façon qu'on le mange, froid ou chaud. *Transact. Philos.*

ALCHYMIA. Voyez *Alchemia.*

ALCIBIADIUM. Ce terme est synonime à *Echium.* Voyez *Echium.* Blancard.

ALCIMAD, *Antimoine.* Ruland.

ALCIOT ou ACHIOTL. Voyez ce dernier.

ALCOB, *Sel ammoniac.* Ruland.

ALCOCALUM ou CINARA, *Artichaud.* Blancard.

ALCOEL ou LAC ACETOSUM, *lait tourné.* Cette interprétation est de Ruland.

ALCOFOL, *Antimoine.* Castelli, d'après Ruland, Johnson & Dornæus.

ALCOHOL ou plutôt *Al-ka-hol*, car c'est ainsi qu'on devroit l'écrire & le prononcer. Ce mot est Arabe, & signifie une espece de poudre de la derniere finesse, dont les femmes d'Orient se servent en guise de fard.

Monsieur Shaw dit dans ses voyages en Barbarie, à l'occasion des femmes de ces contrées, qu'elles croiroient qu'il manqueroit encore quelque chose d'essentiel à leur parure, si elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux même, de ce qu'on nomme *al-ca-hol*, qui est la poudre de mine de plomb. Cette opération

opération qui ſe fait en trempant dans la poudre un petit poinçon de bois de la groſſeur d'une plume à écrire, & le paſſant enſuite entre les paupieres ſur la prunelle, nous offre une image vivante de ce que le Prophete Jeremie a eu en vue, lorſqu'il dit, tu t'é-railles les yeux avec du fard. Elles s'imaginent que la couleur ſombre que l'on parvient de cette façon à donner aux yeux, donne une grace ſinguliere & un grand agrément à toutes ſortes de perſonnes. On ne ſauroit douter que cet uſage ne ſoit fort ancien : car outre les paſſages de l'écriture que j'ai déja allégués, & par leſquels il paroît que la mode en étoit dès-lors connue, dans l'endroit où il eſt dit de Jezabel qu'elle farda ſon viſage, les termes de l'original portent qu'elle orna ou peignit ſes yeux avec de la poudre de mine de plomb.

Cette coutume n'étoit pas particuliere à l'Orient. Les femmes Greques & Romaines l'avoient auſſi, comme il paroît par divers Auteurs. Entre autre choſes qui concernent l'ornement des femmes d'Egypte, j'ai vu tirer des catacombes de Sakara un bout de roſeau ordinaire qui contenoit un poinçon de l'eſpece dont j'ai parlé, & une once ou davantage de la poudre dont on ſe ſert encore aujourd'hui pour cet uſage.

Ce ſavant Auteur nous apprend encore que Golius & d'autres ont rendu le mot Arabe *al-ca-hol* par *ſtibium*, qui eſt une eſpece d'antimoine & quelquefois par *collyrium*, que le mot hébreu כחל *cahhol* ſignifie la même choſe, & que le verbe כחלת que nous trouvons dans Ezéchiel, 22. 40. joint à עיניך qui eſt rendu dans notre verſion par, *tu as fardé ton viſage*, ſignifie à la lettre, *tu t'es peint les yeux*, ce qui revient plus expreſſément à la coutume des femmes Africaines.

Schindler dans ſon Lexicon, a pris le mot פוך, (d'où eſt venu probablement le mot latin *fucus*, fard) dans le même ſens : car il dit que c'eſt de l'antimoine, ou une eſpece d'antimoine dont on ſe ſervoit particulierement pour teindre les paupieres en noir ou pour farder les yeux. Il dit auſſi que c'étoit une poudre noirâtre faite avec l'antimoine. S. Jerôme remarque ſur lès mots אבניך בפוך qui ſe trouvent dans Iſaie 54. 2. *Quod omnes præter Septuaginta ſimiliter tranſtulerunt (ſternam) in ſtibio lapides tuos, in ſimilitudinem comptæ mulieris, quæ oculos pingit ſtibio, ut pulchritudinem ſignificet civitatis*; c'eſt-à-dire, que tous les Interpretes, excepté les Septantes, ont également traduit (je coucherai) tes pierres dans (ou je les cimenterai ou enduirai avec) l'antimoine, à la façon d'une femme parée qui ſe peint les yeux d'antimoine, pour marquer par là la beauté de la ville. Ainſi les mots כחל & פוך, déſignant le même minéral ou le même collyre, on peut conjecturer que ce qu'on appelle encore aujourd'hui *al-ka-hol*, & qui eſt une riche mine de plomb réduite en poudre impalpable, eſt le même fard dont on ſe ſervoit anciennement.

Je ne déciderai point ſi les conjectures du ſavant Auteur que nous venons de citer ſont juſtes ou non, & ſi la poudre appellée *alcohol* eſt, comme il le prétend, de la mine de plomb pulvériſée. D'autres Auteurs nous aſſurent toutefois que la poudre dont les femmes faiſoient uſage pour ſe farder les yeux, eſt une préparation d'antimoine.

Nous donnons le nom d'*alcohol* à l'eſprit de vin conduit par l'art au dernier degré de force & de pureté.

Mais comme l'*alcohol* eſt le réſultat le plus complet & le plus parfait de la fermentation des végétaux, je vais donner ici le procédé entier par lequel Boerhaave obtient l'*alcohol*.

Il n'y a peut-être pas une choſe plus ancienne dans l'hiſtoire naturelle, plus commune dans la vie civile, & plus fréquente en Chymie que la fermentation; de ſorte que nous aurions droit de dire avec le célebre Bellini, que tout eſt plein de fermentation, ſurtout en Chymie. Si l'on vouloit en croire Van-Helmont, la vertu des fermens ſeroit la cauſe unique de toute tranſmutation réelle. Mais toutes ces propoſitions générales & ſimples en apparence, ne font que jetter de l'obſcurité ſur les choſes ; car s'il faut attribuer à la fermentation, toute tranſmutation réelle ; alors le mot fermentation ſera auſſi général que le mot tranſmutation, & la vraie ſignification de l'un & de l'autre ſera perdue de vue. Il y a long-tems que des perſonnes de bon ſens ſe ſont plaintes de cette confuſion, & qu'elles ont déſiré une diſſertation particuliere ſur le ſujet préſent. Je vais tâcher de les ſatisfaire.

I. Par le mot fermentation, j'entens tout mouvement inteſtin excité dans les végétaux, en vertu duquel ils ſont altérés de façon que la premiere choſe qui ſe préſente par la diſtilation, c'eſt une liqueur acre, qui peut ſe mêler avec l'eau, d'une ſaveur aromatique & chaude, inflammable comme l'huile, claire & volatile, ou du moins acre, acide, éteignant le feu & la flamme, claire & moins volatile.

Le mot fermentation ſe trouve limité par cette définition de maniere qu'il ne comprend plus ſous lui que tout ce qui ſe préſente dans une vraie fermentation ; & que tout ce qui ne convient pas à une vraie fermentation, quoiqu'entre ces choſes il n'y en ait que trop qu'on lui attribue, il les exclut de ſa ſignification.

Dans toute fermentation, il y a, tant qu'elle dure, un mouvement inteſtin dans toute la maſſe & dans chaque partie de cette maſſe. J'appelle ce mouvement, inteſtin, parce qu'il eſt excité particulierement par des principes intérieurs & inhérens aux végétaux. Il faut qu'il ſe joigne à cela quelque degré de chaleur, j'en conviens : mais d'un autre côté, cette chaleur n'exciteroit point dans la matiere une vraie fermentation, ſi cette matiere n'étoit diſpoſée par elle-même & d'avance à fermenter. Car ſi vous prenez de l'eau, des eſprits, de l'huile ou des ſels, & que vous leur communiquiez le degré de chaleur dont il eſt queſtion ; vous ne les mettrez point pour cela en fermentation. Je dis de plus que ce mouvement inteſtin générateur d'une vraie fermentation, ne peut être excité que dans les végétaux ; car juſqu'à préſent nous n'avons point encore eu d'exemple d'une fermentation produite dans les animaux, à moins qu'ils n'euſſent introduit dans leur corps la matiere de quelques végétaux, qu'ils n'avoient point encore aſſimilés & transformés dans leur propre nature. Quant aux foſſiles, je n'ai point d'idée d'y avoir jamais remarqué aucun mouvement tendant à la fermentation, quoique des Auteurs de réputation ne ſe ſoient point fait de ſcrupule d'aſſurer le contraire. C'eſt à la raiſon à établir entre les choſes les diſtinctions convenables. Or elle m'a déterminé à déduire la définition que j'ai donnée de la fermentation, des effets : & toute fermentation réelle & parfaite finit par la production d'un eſprit ou d'un acide. Mais pour diſſiper entierement l'obſcurité qui regne dans cette matiere, je demanderai aux Chymiſtes ſenſés, ſi l'action des végétaux que je viens de décrire, ne doit pas être appellée fermentation ? Je ne crois pas qu'ils le nient.

J'inſiſte & je leur demanderai encore ſi la diſtinction qui exiſte entre les choſes, & ſi l'obéiſſance que nous devons aux lois de la nature, n'exigent pas que nous donnions d'autres noms à toutes les actions qui ne produiront pas les effets décrits dans ma définition ? Il me ſemble que la raiſon ne leur permettra pas d'en diſconvenir. Je ferai donc maintenant de leur aveu, une grande diſtinction entre la fermentation & la putréfaction, parce que cette derniere, quoiqu'accompagnée d'un mouvement inteſtin, & que la matiere mue ſoit celle des végétaux, ne donne pour réſultat & dernier effet, que des huiles putrides & des ſels fétides, alcalins & volatils. La putréfaction ſuppoſe bien auſſi un mouvement réel inteſtin des humeurs des animaux : mais elle ne produit jamais un acide ou un eſprit inflammable ; elle finit par donner une matiere phoſphoreuſe ; elle doit donc être diſtinguée de la fermentation, de quelque eſpece que ce ſoit, parce que je ne peux abſolument comprendre ſous le nom de fermentation ce qui n'engendre point un eſprit inflam-

mable ou un acide, à moins que je ne veuille confondre les choses. En un mot, on ne fera point passer pour fermentation quelque sorte que ce puisse être d'effervescence, quoiqu'elles puissent toutes se ranger sous le titre général de mouvement intestin, & que nous les remarquions quelquefois dans les substances pures des végétaux, comme dans le vinaigre le plus fort & dans le sel alcali fixe.

II. Toute liqueur végétale fermentée, qui rendra d'abord dans la distilation un esprit inflammable, & qui peut se mêler avec l'eau, portera le nom de *vin*, pour la distinguer de toute autre substance produite par le végétal & de la substance même du végétal qui l'a produite. Le terme *vin* est très-propre à rendre mon idée; car Tacite qui savoit apparemment parler sa langue avec exactitude, a dit des Gaulois qu'ils faisoient du vin avec du grain corrompu. J'appellerai donc vin en général toutes les liqueurs fermentées, quels que soient les végétaux qui les aient produites; & toute liqueur végétale fermentée de maniere que dans la premiere distilation elle donne un acide qui éteint le feu, portera le nom de vinaigre, quel que soit le végétal qui l'ait produite. Ainsi tout l'effet d'une fermentation sera la production du vin ou du vinaigre.

III. Tout corps, selon moi, sera capable de fermentation lorsqu'il sera altéré par l'action que j'ai décrite, N°. 1. de maniere qu'il produise le vin ou le vinaigre dont j'ai parlé, N°. 2. Mais comme on n'a jamais remarqué ces deux qualités que dans le régne végétal, je me trouve contraint de n'admettre que les végétaux entre les substances capables de fermentation; encore prouverai-je dans la suite qu'elle ne s'étend pas à tous, & qu'il y en a qui ne peuvent point du tout fermenter.

IV. J'entens par *ferment* tout corps qui étant intimement mêlé avec le végétal capable de fermentation, N°. 3. excite, augmente & avance la fermentation décrite N°. 1. d'où l'on voit d'un coup d'œil que tous ces fermens doivent être rangés dans la classe des végétaux & ne pas s'étendre au-delà.

V. Les végétaux capables de fermentation, N°. 1. sont en grand nombre & très-différens entre eux. Il faut donc les distribuer en différentes classes, selon les différentes manieres de fermenter qui leur conviennent. Nous ne pouvons augmenter ni diminuer ces classes, si nous voulons procéder avec quelqu'exactitude. Comme pour produire le vin du riz, nous sommes obligés de le traiter autrement que le suc nouvellement exprimé du raisin, il est absolument nécessaire de distribuer ces deux végétaux en deux classes différentes. Au contraire, le froment, l'orge & l'yvraie, demandent le même procédé que le riz, pour en produire le vin; il n'est point nécessaire d'établir de distinction entre ces substances & d'en former des classes différentes. Toutes doivent être rapportées à la même. Cependant il faut observer que tous les végétaux ne sont pas disposés à fermenter. Tous ceux qui abondent en sels naturels alcalins ou qui le deviennent aisément, ne sont point propres à la fermentation, ils tendent plutôt à la putréfaction. Je fus convaincu de ce fait, lorsqu'étant encore novice dans ces matieres, je fis plusieurs expériences sur les oignons & les panais, à dessein d'en extraire un esprit, tel que celui qui est produit par la fermentation; esprit dans lequel je cherchois un remede contre la pierre: mais il ne me vint jamais qu'un sel alcalin, fétide, volatil, avec un esprit de la même nature, au lieu d'un vrai esprit fermenté; il suit delà que, quoique tout ce qui est capable de fermentation puisse se putréfier, tout ce qui est capable de putréfaction ne fermente pas. Il y a surtout dans les végétaux de grandes différences par rapport à ces deux actions.

VI. Toutes ces distinctions faites, nous mettrons dans la premiere classe des corps fermentables, toutes les semences des végétaux, qui, quand elles sont mûres & seches, peuvent se réduire par la trituration en une poudre très-fine qu'on appelle farine, & non en une pâte huileuse. Nous rapporterons aussi au même genre les semences qui, quoique abondantes en une huile grasse, sont toutefois transformables par art, de maniere à pouvoir être réduites en une farine d'une qualité moins huileuse qu'elle n'eût été sans cette transformation. Ces fermentables farineux exigent une triple subdivision.

1. La premiere comprend les semences mûres des plantes culmiferes & graminées, des plantes à épi, qu'on appelle grains, comme l'yvraie, le froment des Indes, la semence de Canarie, l'orge, les larmes de Job, le millet, le riz, le seigle, & toutes les especes de fromens. A ces substances on peut ajouter les suivantes, comme étant de la même nature. Savoir, le blé sarrazin & la graine de lin; & à cause de l'affinité, toutes les semences de l'espece des concombres, comme celle de citrouilles, de concombres, de courges, de contrayerva, de melons musqués, de pommes de merveille, & d'autres semblables. Nous ferons encore entrer dans cette classe les semences de laitue & de toutes les plantes de la même espece.
2. Les semences de beaucoup de légumes, des plantes à gousses & fleurs en papillon ou autres, comme l'arbre de Judas, le genet, le genet d'Espagne, le genet épineux, la crotolaire, le genet nain, la vesse rouge & herbeuse, le trefle arbrisseau, le trefle puant, le haricot, le melilot, le trefle, le fœnu-grec, la bugrande, le sainfoin, la luserne, l'alisier, l'acacia bâtard, le séné bâtard, la coronille, le barba jovis, le pois, le pois chiche, le clymenum, l'yvraie, les lentilles, la vesse jaune, les feves, la galega, la vesse amere, la reglisse, les lupins, le séné sauvage, le pié d'oiseau, le chevrefeuille françois, la vesse, l'herbe aux scorpions, l'astragale, l'acacia, la casse, le séné.
3. Les noix qui ne sont point trop huileuses, comme toutes sortes d'amendes, les avelines, les chataignes, les noix, les noix de coco, & les pistaches. Lorsque ces fruits abondent en huiles, il faut les en dépouiller d'une ou d'autre maniere; la meilleure est de les laisser commencer à sécher, & de les rotir ensuite.

VII. La seconde classe des substances capables de fermentation, comprend tous les fruits pulpeux, dont le suc dans l'état de maturité est d'un doux acide. De cette espece sont les cerises; les deux sortes de groseille, les mûres, les framboises, les baies de sureau, les raisins de toute espece, toutes les pommes aigrelettes, toutes les poires, les oranges de Portugal & de la Chine, les citrons, les limons, les abricots, les pêches, les prunes, les nefles, & autres semblables; pourvu qu'ils n'inclinent point à une putréfaction *alcaline*.

VIII. La troisieme classe contiendra toutes les herbes succulentes, & toutes leurs parties, comme les fleurs, les feuilles, les racines & les tiges; si elles ont plus de disposition à l'acidité qu'à la putréfaction.

IX. La quatrieme classe renfermera les sucs naturels & récemment exprimés des végétaux & particulierement de leurs fruits, N°. 7. 8. Nous devons y rapporter cette liqueur claire qui sort des incisions que l'on fait à quelques arbres, comme au bouleau, au noyer, & à la vigne, particulierement au printems. Tous ces sucs prouvent ordinairement une fermentation spontanée, & leur nature s'altere entierement; de picotans, acides, & rafraîchissans qu'ils étoient, ils deviennent échauffans, enivrans & vineux. Helmont le vieux, recommande l'eau qui distile de l'incision que l'on fait au bouleau, lorsqu'elle est fraîche & non corrompue, comme un secret contre la pierre; & Boyle nous assure sur sa propre expérience & sur l'expérience d'autrui; qu'en effet, c'est un excellent remede dans cette maladie: mais il s'est apperçu que quoique cette eau fût salutaire quand elle étoit fraîche, cependant la fermentation en avoit entierement altéré la nature.

X. Nous mettrons dans la cinquieme classe ces sucs des

végétaux que la nature engendre, épaissit, & qui se convertissent en une substance savoneuse, sous la forme d'un coagulum gras & salin. De cette espece sont la manne, le miel, la casse, le sucre, & toutes les autres choses analogues à celles-ci, qui ne sont point balsamiques, gommeuses, résineuses ou huileuses.

XI Je suis en doute, s'il faut accorder la sixieme classe aux eaux de riviere. Il semble que ce soit à la vérité des lessives générales, imprégnées de toutes les especes de végétaux qui y tombent, s'y résolvent & s'unissent enfin avec elles. Les eaux de rivieres qui remplissent les fossés d'une ville bien peuplée, reçoivent à tous momens des liqueurs fermentatives de végétaux qu'on y jette; c'est pourquoi, si on en met dans des tonneaux, qui ont contenu auparavant de la biere, du vin, ou du vinaigre, elles garderont pendant longtems une grande quantité d'esprits. De-là, s'il leur arrive de se trouver sous l'équateur ou sous la zone torride; exposées à un si grand degré de chaleur, elles pourront bien éprouver une espece de fermentation. Il n'y a point de corps capable de fermentation qu'on ne puisse rapporter aux six classes que nous venons d'établir, si on les traite d'une maniere convenable à leurs natures particulieres.

XII. Les corps contenus dans les cinq premieres classes supposent quelques conditions physiques, sans lesquelles ils seroient moins propres à la fermentation. Telles sont ces conditions.

1. La plus parfaite maturité qu'ils puissent avoir dans leur espece. Toutes les semences & tous les fruits qui sont parvenus à une maturité telle que si on les répandoit dans un terrein fertile, & dans la saison convenable, ils produiroient une plante de leur genre, sont propres à cette opération. Ils y sont moins bien disposés, lorsqu'ils sont durs, crus & aqueux; le suc grossier de raisins non murs, ou de pommes sauvages est peu capable de fermentation; & ce suc fermenteroit de lui-même, si on ne l'eût exprimé de ces fruits que dans leur maturité. Il en est à peu près de même de tous les autres.

3. Une quantité modérée d'huile. Les substances qui sont très-huileuses deviennent plutôt rances qu'elles ne fermentent, & celles qui n'ont point d'huile du tout, sont incapables de fermenter. Ainsi les amandes grasses pilées sont peu sujettes à fermenter, sous cette forme. Mais si on les broye dans une grande quantité d'eau & qu'on en fasse du lait, elles y seront beaucoup plus disposées. Si on les fait macérer dans de l'eau, & qu'elles soient sur le point de s'aigrir, l'huile souffrira une grande diminution, & elles n'en seront que plus propres à la fermentation.

3. Ils ne doivent point être trop austeres & trop astringens. Les substances qui pechent par ces endroits sont difficilement mises en fermentation. C'est par cette raison, qu'il est presque impossible de faire fermenter le suc de bistorte, de tormentille, & de leurs semblables.

4. Une des propriétés principales d'une substance fermentative, c'est d'être dissoluble dans l'eau. C'est pourquoi, les écorces, les bois, & les racines, ne fermentent point, tant qu'ils sont sous cette forme; quoique le suc qu'on en exprime, & qui peut se mêler avec l'eau, fermente sur le champ.

XIII. Les principaux fermens sont:

1. Toutes les substances qui sont disposées à fermenter d'elles-mêmes, & qui par conséquent fermentent promptement, sans le secours d'un autre ferment. De ce genre sont particulierement les sucs des fruits mûrs d'automne. Ils sont tellement disposés à la fermentation, qu'il est impossible de les empêcher de fermenter, à moins qu'on n'emploie les secours d'autres substances qui ont la vertu de la réprimer. La pâte faite de fleur de farine & paitrie avec de l'eau, fermentera nécessairement, si elle se trouve dans un endroit chaud. Nous pouvons être tranquilles sur cette espece de ferment; car la nature qui en est abondamment pourvue, ne nous en laissera par manquer.

2. L'écume fraîche ou les fleurs de biere, ou de vin; ce que ces liqueurs jettent dans le fort de la fermentation; car si cette matiere écumeuse & légere se mêle avec d'autres substances capables de fermentation, elle y excitera puissamment cette action, pourvu toutefois qu'elle soit fraîche & dans un état d'activité.

3. La même matiere, lorsqu'elle est devenue pesante; & qu'elle est tombée au fond de la liqueur, aura sa premiere vertu, quoique dans un degré moins énergique, si elle n'est point trop vieille. Car si on agite ces lies & qu'on les remêle avec la liqueur même dont elles se sont séparées, elles y exciteront une nouvelle fermentation; & elles produisent ordinairement le même effet dans les autres liqueurs.

4. La casse, la manne, le miel, le sucre, & les sucs épaissis de la même nature.

5. Le levain acide, farineux & fermenté des Boulangers. Si l'on met dans un lieu sec & hors de la portée des insectes, de la fleur de froment, douce & fraîche, elle se conservera des années entieres sans se corrompre. Mais si on la paîtrit avec de l'eau, si l'on en fait une pâte, douce, molle, d'une bonne consistance, & qu'on mette cette pâte dans un lieu chaud, légerement couverte; dans l'espace d'une heure, elle commencera à s'agiter, à s'enfler de tous côtés, à s'élever en vésicules; à perdre sa saveur, son odeur & sa ténacité, & acquérir de l'acidité. Dans cet état ayant pris le nom convenable de ζύμη, ferment, elle l'a donné à toute l'opération en général; parce que si ce levain est mêlé avec de la pâte fraîche, non encore fermentée, elle la fera fermenter plus promptement & plus fortement. D'où il paroît que l'existence d'un ferment ne suppose point la préexistence d'un autre, & qu'on en peut faire sur le champ un nouveau sans le secours d'un vieux.

6. Le tartre ou ce qui reste des premieres liqueurs fermentées, attaché à la surface intérieure des tonneaux qui les contenoient. Ces tonneaux étant profondément pénétrés & abondamment chargés des particules subtiles des liqueurs qu'ils renfermoient, ont tout ce qu'il faut pour exciter une fermentation vive & prompte dans les liqueurs fraîches dont on les remplira.

7. Nous pouvons encore mettre au nombre des fermens, moins proprement à la vérité, que les substances précédentes, le blanc d'œuf battu: car il produit l'effet d'un ferment dans les cas suivans. Si quelques liqueurs capables de fermentation sont si claires & si délayées, qu'elles laissent échapper trop aisément l'air & les esprits contenus entre leurs parties, à l'aide desquels la fermentation commence & se parfait; conséquemment, si elles ne retiennent pas assez long-tems cet air & ces esprits, pour qu'elles puissent devenir fermentées de fermentables qu'elles sont; le blanc d'œuf mêlé avec elles suffira par sa ténacité pour engluer, enchaîner & détenir les esprits promoteurs de la fermentation, aussi long-tems qu'il sera nécessaire. On ne peut pas dire à la vérité que cet ingrédient agisse ici en qualité de ferment, puisqu'il tend lui-même à la putréfaction: mais il aide les causes de la fermentation, il donne lieu à leur énergie en prevenant leur prompte évaporation. On parviendroit au même but, en employant d'autres substances visqueuses.

8. Quelques Auteurs ont compté entre les fermens, les sels tant acides & austeres, qu'alcalins. Mais en cela, ils n'ont fait attention qu'à quelques cas particuliers, comme dans l'article précédent.

Lorsque des substances capables de fermentation sont chargées d'une si grande quantité d'acides que leur fermentation en est empêchée, on a remarqué qu'une addition raisonnable d'une petite quantité de sel *alcali* hâtoit cette opération. Une autre observation qu'on a faite; c'est que, lorsque quelque putréfaction s'étoit engendrée dans une matiere capable de fermentation, pour lui rendre sa disposition naturelle & pré-

miere à la fermentation, il n'y avoit qu'à y ajouter un peu d'acide. D'où il paroît que les sels ne sont point des fermens, en tant que capables par eux-mêmes de fermentation; mais qu'ils ne sont mis au nombre des fermens que relativement à quelques circonstances particulieres dans lesquelles ils sont restaurateurs & promoteurs de la fermentation. Si le tartre est pur, on peut dire que c'est un ferment à quelques égards.

9. On a remarqué quelquefois que les corps les plus austeres ont procuré par leur mélange, la capacité de fermenter à des substances qu'on connoissoit, pour avoir la propriété de l'ôter à d'autres qui la possédoient. C'est pour cette raison qu'on a compté entre les fermens, quoiqu'assez mal-à-propos, les coings, les nefles qui ne sont pas mûres, les cerises aigres & d'autres. Car quand une liqueur capable de fermenter, est par elle-même trop claire, trop foible & trop aqueuse pour cet effet, & demande par conséquent une addition de quelque chose de grossier, pour l'aider à embarrasser & retenir ces esprits volatils; ces premieres substances sont propres à corriger ces défauts.

XIV. Nous allons maintenant considérer les préparations qu'exigent les substances fermentables, pour que la fermentation soit plus prompte en elles.

Les substances contenues dans la premiere classe, exigent pour cet effet un procédé très-particulier.

1. Quant aux semences farineuses, lorsqu'elles sont mûres & dans leur derniere perfection, seches & entieres; si on les met infuser par un tems chaud, dans de l'eau de pluie, surtout dans celle qui tombe au printems, ramassée dans de grands vaisseaux; si on les laisse dans cette eau, jusqu'à ce qu'elles soient enflées & qu'elles en aient bu autant qu'elles en peuvent contenir; on aura fait ce qu'on nomme macerer. Cette opération s'appelle macération.

2. Après que le grain est trempé de la sorte, on le tire de l'eau, & on le met en gros tas en plein air. Incessamment une chaleur douce s'engendrera d'elle-même dans ces amas: par le moyen de cette chaleur, les facultés virales de la semence seront animées & vivifiées. Elle poussera, les feuilles premieres perceront, & l'on verra les premiers élémens des racines. Dans cet état, il faut bien prendre garde que par une trop grande chaleur, le grain ne commence à se putréfier, & qu'à force de pousser en feuilles & en racines, sa substance farineuse ne se consomme entierement; car la fermentation qui suit toujours ces premiers effets, est d'autant plus heureuse, que la germination a été bien conduite; or la germination ne doit être poussée que jusqu'à un certain point, au-delà elle seroit excessive.

3. Aussi-tôt que la germination sera suffisamment avancée dans tout l'amas; on travaillera sur le champ à étendre le grain, afin qu'il ne demeure pas plus longtems en estuation; mais afin qu'il soit rafraîchi & qu'il se seche. Pour cet effet, on choisira un endroit exposé aux vents, & surtout aux vents du Nord. Cette précaution l'empêchera de germer davantage, & l'opération précédente aura atténué la partie farineuse sans la consommer. On fera passer ensuite ce grain ainsi préparé, dans un tuyan extremement chaud; on observera de le faire passer fort lentement, afin qu'il puisse acquérir un degré modéré de torréfaction. Voilà ce que Tacite appelloit du grain corrompu, *frumentum corruptum*, & que nous appellons maintenant de la dreche. La principale altération que cette préparation produise dans le grain, c'est d'atténuer sa viscosité. De sorte que, quoique le grain, tel que la terre le donne, ne se dissolve point dans l'eau, celui sur lequel on a fait cette opération, est d'une contexture si lâche que l'eau le pénetre, sépare ses parties & se charge de presque toute sa substance. Si on prend du froment cru dans la bouche, on le réduira en une espece de glu: mais il faut mâcher long-tems pour l'atténuer, si toutefois on en vient à bout. Mais la dreche se dissout parfaitement sous la dent, & se délaye entierement avec la salive. D'ailleurs, elle acquiert dans l'opération qui la produit, une saveur molle & douce qu'on ne trouve point dans le froment. Lorsqu'on veut s'en servir, on la met en farine; & cette farine s'appelle de la dreche moulue. Ce que je viens de dire du froment, est vrai, proportion gardée, de tous les grains contenus dans la premiere classe des substances capables de fermentation. Ainsi, si l'on met en tas des feves pleines d'eau, renflées par la macération, qu'on les laisse s'échauffer dans cet état jusqu'à ce qu'elles viennent à germer, qu'on les étende ensuite, qu'on les fasse sécher sur un feu assez fort, & qu'on les broye, on y remarquera la même altération.

XV. La préparation des fermentables de la seconde classe, ou celle des fruits doux & pulpeux, consiste à les peler, à les fouler & à les pressurer: par ces moyens, on en sépare le suc avec une grande quantité d'écume. Mais si leur substance est fort compacte, on les fait bouillir dans de l'eau, & on leur rend la pulpe molle; c'est ce qu'on pratique souvent sur les pommes & sur les poires. S'ils sont un peu secs, on les réduit en poudre, & on en fait ensuite une pulpe avec de l'eau; c'est ainsi qu'on prépare à la fermentation les racines tubéreuses de l'herbe nommée *corona solis*, de la patate & d'autres semblables, qui n'ont pas grande disposition à la putréfaction. Mais si cela étoit autrement, au lieu de fermenter, ces substances se corromproient.

XVI. Ceux de la troisieme classe se pillent & se réduisent en pulpe, tandis qu'ils sont frais & pleins de suc, en y ajoutant seulement une petite quantité d'eau, pour en rendre la consistance un peu moindre. Cette simple préparation leur suffit.

XVII. Quant aux corps de la quatrieme & de la cinquieme classes, s'ils sont trop compactes, il faut les délayer dans une quantité d'eau, telle que vous ayez un fluide capable de potter un œuf frais. Si ces sucs naturels sont trop clairs & trop aqueux, & que vous ayez besoin d'une liqueur bien fermentée, prenez ces sucs lorsqu'ils sont récemment exprimés, & qu'ils n'ont point encore éprouvé de fermentation. Faites-les bouillir sur un feu modéré dans un vaisseau fort large & fort plat, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une consistance convenable. Si on ne les prépare pas ainsi, ils fermenteront difficilement: mais s'ils sont naturellement trop épais, il faut les rendre plus fluides en y ajoutant de l'eau, comme nous l'avons déja dit; car dans cet état ils deviendroient difficilement spiritueux, ils dégénereroient plutôt en acides. Le sucre qui est sec ne s'altérera point dans un tems chaud: mais si on le dissout & qu'on le réduise en crême, il fermentera violemment, & se tournera en une liqueur qui abondera en esprits. Il en sera de même du miel, &c.

XVIII. Ce que nous avons à examiner actuellement, c'est la quantité de ferment qu'il est nécessaire d'ajouter aux semences fermentables, après qu'elles ont été bien préparées, pour que la fermentation procede heureusement. Remarquez ici que

Les substances de la premiere classe réduites en dreche, n'ont pas besoin du secours d'un ferment: elles sont par elles-mêmes mêlées suffisamment, & quelquefois trop disposées à la fermentation. Cependant en hiver, l'addition de quelque ferment leur est nécessaire, de même qu'une chaleur artificielle; sans cela, elles ne se mettront point en mouvement. Si toutefois on avoit soin de les garder dans un lieu fort chaud, alors il leur faudroit très-peu de ferment, même en hiver: il faudroit y ajouter, par exemple, à peu près une once d'écume de vin sur vingt livres; ou du miel, ou du sucre en même proportion; ou du levain de boulanger en quantité double sur la même quantité de matiere fermentable.

Celles de la seconde classe n'ont presque pas besoin non plus de l'assistance d'un ferment, à moins qu'il ne fasse un tems très-froid: dans cette circonstance, si

la fermentation procédoit trop lentement, vous pourriez y ajouter un peu d'écume de bierre ou de vin.

Celles de la troisieme classe fermenteront d'elles-mêmes assez promptement en été, surtout s'il fait un peu chaud. Si le froid rallentit en hiver la fermentation, on la hâtera par une addition de sucre ou de miel.

Les fermens ne sont presque jamais nécessaires à celles de la quatrieme classe: si le tems est favorable à leur fermentation, elle sera si violente qu'on aura de la peine à la contenir dans des bornes. Cet effet sera d'autant plus grand, que le tems sera plus chaud, & que les fruits auront été bien mûris.

Celles de la cinquieme classe, loin de demander des fermens, en feront elles-mêmes. La seule chose qu'on ait à faire avec elles, c'est d'y produire une chaleur artificielle, & de l'entretenir dans un degré convenable.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il résulte en général que les fermens ne sont pas aussi essentiels qu'on se l'imagine.

XIX. Après que les fermentables, de quelque espece que ce puisse être, auront été bien préparés & délayés dans une quantité suffisante d'eau, de la maniere que nous avons exposée plus haut, on les mettra dans un tonneau, dans lequel une liqueur de la même espece que celle dont il s'agit, aura fermenté, & qui en sera par conséquent bien imprégné. Tenez ce vaisseau à une chaleur de soixante ou soixante-dix degrés; que la bonde en soit ouverte, afin que l'air puisse y entrer librement, ou qu'elle ne soit couverte que d'un morceau de flanelle, afin d'empêcher les insectes de s'y précipiter.

XX. Je pris une cucurbite de verre la plus grande que je pus trouver; je la plaçai dans une boîte de maniere que je pusse l'y entretenir dans un degré de chaleur à peu près égal, en approchant un peu de feu du fond de cette boîte. Je la remplis ensuite aux trois quarts, d'une matiere fermentable & crue, duement préparée à la fermentation. Je couvris légerement son orifice avec de la flanelle, & je l'entretins dans un degré de chaleur entre soixante & soixante-dix, même en hiver. Je pouvois aisément observer tous les phénomenes qui se présenteroient; & ce fut un vrai plaisir pour moi. Ils se succéderent les uns aux autres de la maniere suivante; & l'histoire que j'en vais faire, sera proprement celle de la fermentation.

1. La matiere qui est d'abord en repos, & qui occupe un certain espace dans le vaisseau, commence à s'enfler peu à peu, à se raréfier, à s'élever, & à acquerir un mouvement intestin dans toutes ses parties, qui se manifeste par le tournoyement singulier de la liqueur, en haut, en bas & de côté, & qui ne cesse point, quoique son impétuosité varie à tout moment. Cependant il se forme des bulles dans toutes les portions de la masse: ces bulles font un violent effort pour monter; elles se crevent quelquefois en chemin, quelquefois à la surface; alors elles s'ouvrent avec sifflement; alors toute la matiere devient écumeuse, mais particulierement sa surface: il s'y fait un bruit semblable à celui de l'ébullition; il s'éleve du vase un esprit acre qui affecte l'odorat par son acrimonie: il est un peu acide, il est extrememement élastique, irrépressible, brisant par sa violence presque tous les vaisseaux qui s'opposent à son évasion. Je ne connois rien à cet égard à quoi on le puisse comparer. Le célebre Van-Helmont jugea à propos de le distinguer par un nom particulier, & il l'appella *Gas Sylvestre*.

2. Tandis que ces choses se font de la maniere que je viens de dire, la partie la plus épaisse de la masse fermentable commence à se séparer de la plus claire: elle est portée dans la partie supérieure, ou elle s'assemble en une croute épaisse & spongieuse qui couvre exactement le liquide qui est dessous, contient & réprime ses parties les plus actives; ensorte qu'il leur est difficile de s'exhaler avant que d'avoir rempli leur fonction. C'est alors qu'il est extremement agréable de voir quelle violente, quelle durable agitation il y a jusques dans la moindre particule du fluide contenu sous la croute tenace qui le presse. Il seroit difficile de donner un exemple d'un broyement plus violent que celui qui résulte du mouvement rapide de tous les corpuscules entre eux. C'est en conséquence de ce mouvement que la croute s'éleve; c'est par les chocs réitérés qu'elle éprouve de la part du fluide subjacent, qu'elle se creve. A travers les ouvertures, il s'échappe à tout moment & avec un bruit considérable, une vapeur, que la croute, venant à se refermer brusquement, comprime & retient dans la masse, de même que les principes actifs qui y sont nécessaires; ensorte qu'on peut dire que c'est par la formation & la durée de cette croute que la fermentation est conduite à sa perfection.

3. Au milieu de ces phénomenes, l'Observateur ne peut s'empêcher de remarquer, que de la partie épaisse de la masse fermentable qui avoit été portée en haut, qui s'y étoit amassée, & qui sembloit devoir y demeurer en entier, il y a maintenant quelques parties atténantes au fond de la croute, qui commencent à devenir moins spongieuses, & qui n'étant plus soutenues par ces bulles qui les rendoient légeres, descendent & traversent la partie liquide, qui les porte tantôt en haut & tantôt en bas, & qui forme autour d'elles de nouvelles bulles; qu'à l'aide de ces bulles elles remontent, & que par leur explosion elles redescendent; & qu'après avoir été balotées pour ainsi dire de cette maniere dans tout l'espace de la partie liquide; enfin elles vont à fond, où elles séjournent. A ces particules, il en succede d'autres de la même nature, qui jouent le même jeu pendant quelque tems, & de la même maniere que les précédentes, & qui vont ensuite se reposer à côté d'elles. Après que ce spectacle a duré assez long-tems, il arrive ordinairement que toute la croute qui est devenue plus pesante qu'elle n'étoit & moins rare, à cause des esprits qui s'en sont exhalés, s'enfonce toute à la fois: mais elle se releve subitement & presque entiere avec une impétuosité si grande, qu'il faudroit l'avoir vu pour le croire. Lorsque la croute est parfaitement dissipée & tombée à fond, la fermentation cesse, quoique le même degré de chaleur subsiste. Alors on voit sur les féces qui couvrent le fond du vaisseau, une liqueur transparente, claire & légere.

4. Il suit de-là que dans une fermentation actuelle, la matiere fermentable est d'abord d'une consistance égale; qu'elle se sépare ensuite en deux parties; que la plus liquide occupe la région inférieure, & que la plus solide occupe la région supérieure; que cette croute formée de la partie la plus solide occupe le dessus, & couvre la partie fluide; on la nomme les fleurs de la liqueur fermentable, ou la levure; & c'est le plus efficace & le plus propre de tous les fermens. Dans le second période de la fermentation, la matiere fermentable est divisée en trois parties; les fleurs occupent la surface, & le liquide est sous les fleurs & dessus une troisieme partie qui commence à tomber & à se former au fond du vaisseau, sous le titre de *feces*, ou lie; c'est la partie la plus pesante & la plus épaisse qui soit alors détachée des fleurs, ou du principe générateur de la fermentation.

Dans le dernier période de la fermentation, la matiere fermentable est divisée en deux parties; une partie supérieure, qui est claire, rare & déliée, & qu'on appelle vin; une inférieure, qui est épaisse, qui couvre le fond du vase, & qu'on nomme lie, ou *feces*.

5. Mais rien ne mérite plus l'attention de l'Observateur, & ne doit l'étonner davantage que le *Gas Sylvestre*; ou cet esprit singulier qui s'échappe avec impétuosité, lorsque la fermentation est dans sa violence. Je ne connois aucun poison qui soit si subtil, si prompt & si fatal; car si, tandis que cette vapeur sort d'un vaisseau assez grand, rempli d'un vin nouveau très-fermentable, & percé dans sa partie supérieure d'un petit trou, l'homme le plus vigoureux la reçoit par le nez, il sera frappé de mort sur le champ; s'il en est seulement

légerement atteint, il tombera en apoplexie ; si son action a encore été moindre, il en perdra la raison, & il restera imbécile le reste de sa vie; enfin le plus petit mal qui puisse lui en arriver, c'est d'être paralytique.

Ceux qui vont imprudemment dans les celliers fermés, ou qui manquent de soupiraux, tandis que le vin nouveau y est en fermentation, s'exposent à tous ces accidens. On doit donc avoir soin de purifier ces endroits par des feux, & d'y pratiquer des ouvertures, pour que l'air puisse y entrer librement. Il sort du sucre dissous dans de l'eau, & de son écume d'abord fermentée, un esprit, qui étant porté dans les poumons en très-petite quantité, arrête subitement la respiration, & donne un asthme insurmontable. *Phil. Transf. abr. vol.* II. Que les Medecins estiment maintenant la force d'une liqueur prise pendant qu'elle est en fermentation; qu'ils considerent quelle doit être la violence de cet esprit qui s'engendre en été dans le corps humain par un usage immodéré des fruits, même lorsqu'ils sont bien mûrs, s'il arrive qu'ils soient arrêtés par une contraction convulsive de l'estomac, & qu'étant gardés dans cet endroit chaud, ils y acquerent & exercent une extrême élasticité, & une acreté prodigieuse. Il reste toujours dans l'*alcohol* une grande partie de ce poison ; & de-là vient que si l'on en prend la vapeur en grande quantité par le nez, on tombera dans l'ivresse la plus profonde ; de sorte qu'on peut regarder cette ivresse comme une légere apoplexie. Si on en use intérieurement, un peu plus qu'il ne faut, il attaquera le cerveau, & particulierement les nerfs, & il en troublera les fonctions. La Chymie n'a point encore découvert d'où provient cet esprit. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il est engendré par une fermentation actuelle : nous ignorons entierement s'il est possible de le produire d'une autre maniere. Quant à ses effets, qui sont de frapper de mort subitement, ou d'affecter le cerveau, le cervelet & les nerfs sans épanchement de matiere, ou du moins sans aucune altération sensible, soit dans les solides, soit dans les fluides, ce sont autant de mysteres pour nous.

Il est à propos de fermer le vaisseau, & de laisser reposer la liqueur sur la lie, aussi-tôt que la fermentation est achevée ; car elle ne cessera point d'agir dessus, de la consumer, & d'en assimiler les parties aux siennes; par ce moyen, elle en deviendra plus forte, plus spiritueuse, & plus propre pour la distilation.

XXI. Il est difficile de déterminer le tems nécessaire pour qu'une fermentation commence, continue & s'acheve ; cela dépend du lieu dans lequel le vaisseau qui contient la matiere fermentable sera placé, de la saison de l'année, de la chaleur du tems, du vent auquel on sera exposé, & de la nature de la matiere fermentable. En Afrique, la fermentation de la liqueur du palmier s'acheve en peu d'heures. En Asie, elle est encore plutôt faite : mais il faut beaucoup plus de tems à cette opération dans les contrées Septentrionales. Les chaleurs de l'été la précipitent ; les froids de l'hiver la retardent ; elle est accélérée par le vent du midi ; elle est rallentie par ceux du nord. Le suc exprimé des raisins & le sucre, fermentent subitement & violemment. Les autres matieres fermentables vont plus lentement. S'il n'est pas aisé de fixer le tems nécessaire à la fermentation, il est au moins très-facile d'en connoître la fin. Lorsque tous les phénomenes dont nous avons parlé, auront paru dans l'ordre que nous avons suivi, & qu'ils disparoîtront d'eux-mêmes; alors la fermentation sera accomplie. On fermera donc sur le champ le vaisseau, & on laissera reposer la liqueur sur ses feces : si on négligeoit la premiere de ces précautions, l'esprit engendré par la fermentation seroit bien-tôt exhalé, & il ne resteroit dans le vaisseau qu'une liqueur sans force, & qui ne seroit bonne à rien. Au lieu que si on observe les deux préceptes que nous venons de donner, c'est-à-dire, que le vaisseau soit bien fermé, & la liqueur conservée sur la lie, elle deviendra de jour en jour plus déliée, plus subtile & plus spiritueuse. Le suc récemment exprimé du raisin, peut être épaissi par la cuisson sans perdre aucune de ses qualités : mais si on l'expose seulement à l'air froid après la fermentation, en un moment tous les esprits seront dissipés.

XXII. On a donné le nom de vin en tout tems chez toutes les nations, en toute langue, à toute liqueur préparée par une fermentation complete, de quelque matiere qu'elle fût produite. On reconnoîtra la nature du vin aux signes suivans qui sont communs à tous les vins.

1. Il a la faculté de produire un certain desordre, qu'on appelle *ivresse*, dans les fonctions des esprits animaux, & dans les actions. Cet effet consiste de sa part à animer, à rajeunir pour ainsi dire, à égayer, à disposer à l'enjouement & à la folatrerie, à faire parler, chanter & danser, à allumer les passions particulieres & secretes du cœur, à dévoiler les sentimens cachés, & à montrer l'homme à découvert. Il opere plus puissamment encore ; il trouble, il affoiblit, il ôte les mouvemens spontanés ; ensorte que ni les piés, ni les mains, ni la langue, ni la tête ne peuvent plus remplir leurs fonctions. Le sommeil, les paralysies, les apoplexies & la mort même peuvent être les suites de ces états. Le vin possede ces propriétés exclusivement; & je ne les ai jamais rencontrées dans aucun autre corps que je connoisse. Car ce n'est pas de cette maniere que le cerveau est affecté par la jusquiame, le tabac, l'opium & la pomme épineuse. Du reste, elles sont communes à toutes les sortes de vin. La biere, l'hydromel, le cidre, le poiré, le vin de groseille, de raisin, & de quelque espece de grain que ce soit, produisent les mêmes effets ; ensorte qu'on peut dire que cette faculté surprenante est le résultat de la fermentation seule.

2. Une autre suite de la fermentation ; c'est de transformer les sucs des végétaux de résolvans, relâchans, savoneux, rafraîchissans, & pour la plûpart purgatifs qu'ils étoient, en corroboratifs, épaississans, dessiccatifs & échauffans. Les substances farineuses réduites en bouillies crues avec de l'eau, l'infusion fraîche & épaisse de dreche, avant que la fermentation en ait fait de la biere, le mout, les sirops préparés avec du sucre, la manne, la pulpe de la casse délayée avec de l'eau, les sucs récemment exprimés de tous les fruits bien mûrs de l'été, de toutes les plantes capables de fermentation, récemment cueillies, pris en boisson en quantité un peu trop grande, excitent des vents dans les entrailles, donnent la diarrhée & causent du froid : mais que leurs qualités & que leurs effets sont différens de ceux-là, lorsqu'une fermentation convenable en a fait de la biere, de l'hydromel & du vin ! Ils n'ont plus rien de leur premiere nature, tout est nouveau en eux. Le jus récent des grapes de raisins bien mûres est peut-être le dissolvant le plus puissant que nous connoissions ; & si l'on en prend avec excès, il donne quelquefois une dyssenterie mortelle. L'infusion de dreche, épaissie par l'ébullition & bue en abondandance, a la même vertu : mais du vin vieux & fort, produit du premier de ces sucs ; de la biere vieille & généreuse faite du second, ou l'esprit distilé de l'un & de l'autre, mais particulierement l'*Alcohol*, est un excellent antidote contre la maladie, qu'ils étoient capable de produire dans leur premier état.

3. Une autre propriété tout-à-fait singuliere de la fermentation ; c'est qu'il vient de la matiere fermentée une liqueur, qu'on appelle esprit fermenté, qui a la qualité particuliere de se convertir en une flamme brillante, celle en même tems de s'incorporer parfaitement avec l'eau, & qui est cependant d'une nature tout-à-fait différente de cet esprit nommé par Val-Helmont, *Gas Sylvestre*, & que nous avons décrit plus haut, qui naît dans la violence de la fermentation & qui s'éva-

nouit en naissant; cette liqueur n'a presque rien qui lui ressemble: car cet esprit volatil inflammable, que je vis une fois, non sans courir un très-grand danger, s'échapper avec impétuosité de la retorte, dans la distilation du phosphore, ne se mêle point avec l'eau & ne s'y éteint point. Ce qui sort d'une grande quantité d'excrémens humains, qu'on a fait entierement putréfier dans un lieu fermé, qui prend feu & se convertit en une flamme très-violente & très-dangereuse à l'approche d'une chandelle, paroît être de la même nature, a une puanteur horrible près. Les substances huileuses poussées par la distilation avec le dernier degré de feu envoyent des fumées blanches & bleuâtres qui prennent aussi rapidement feu, à l'approche d'une meche légere allumée : mais ces fumées reviennent en huile ou en phosphore qui ne s'incorpore point avec l'eau ; ensorte que toutes les expériences que j'ai pu faire, ne m'ont donné aucune liqueur qui se mêlât d'une maniere parfaite & pour ainsi dire, spontanée, avec l'eau, & qui fût en même tems capable de produire une flamme claire & pure, excepté celle que donne la liqueur fermentée.

4. Un quatrieme effet de la fermentation, c'est la génération d'un espece de gravier, qu'on appelle communément tartre.

J'avoue que toutes les sortes de vin ne produisent point le tartre ; il n'en naît point de la meilleure biere, de l'hydromel, ni de plusieurs autres liqueurs fermentées. Quelques végétaux le donnent comme le vin, pur & bon; mais il faut pour cela qu'ils aient été convertis en vin par une fermentation parfaite & qu'ils soient entierement dépurés. Conséquemment, je regarderai le tartre comme une production particuliere de la fermentation; & je penserai qu'on devroit l'appeller le *sel essentiel huileux du vin*, & le distinguer parfaitement de la lie.

5. La fermentation cause de plus une altération surprenante dans la saveur, l'odeur & dans les qualités tant naturelles, qu'artificielles des choses. Par exemple, l'eau fraîche de romarin cohobée a des propriétés entierement différentes de celles de la liqueur qu'on en tire, en la faisant fermenter avec du miel. Le suc récemment exprimé de raisins mûrs du Rhin, qui naissent sur des coteaux exposés au soleil, est excessivement doux au palais : mais lorsqu'il a fermenté & qu'il est devenu clair dans le tonneau, il a une acidité agréable, à la vérité, mais acre & forte. Les autres vins qui n'ont pas fermenté parfaitement, en qui on a réprimé cette action, conservent leur douceur : mais ils y ont une telle disposition qu'ils ne tardent pas à y rentrer, & si elle s'acheve une fois, ils deviendront acides. Wedelius a observé, *Act. Lipf.* 1686. que la fermentation ôte l'amertume à l'aloès & à la coloquinte.

6. La fermentation donne une nouvelle saveur, un nouveau gout, & une qualité qu'on appelle proprement vineuse. La farine, le sucre & le miel même produisent quelque chose d'acide, de chaud & d'actif ou fort.

7. La fermentation engendre ces esprits ou d'une matiere qui étoit auparavant d'une nature différente, ou de l'huile de la plante. Ce dernier est fort probable: mais à laquelle des huiles doivent-ils leur naissance ? Presque tous les Chymistes répondent que c'est à leur huile essentielle; mais sur quelle expérience sont-ils fondés? Quelle raison ont-ils d'assurer cela? Quant à moi je n'en sai rien; car l'esprit recteur qui se trouve dans les huiles essentielles, s'est dissipé dans la fermentation. Il reste une quantité considétable d'huile dans la matiere fermentée, dépouillée de son esprit par la distilation; cependant je ne suis jamais venu à bout, quelque soin que j'aie pris, & de quelque artifice que je me sois servi, d'exciter une nouvelle fermentation dans le reste, ni d'en tirer des esprits semblables aux premiers. Il n'y a donc naturellement dans chaque substance fermentable qu'une certaine quantité déterminée de parties propres à la génération des esprits, par la voie de la fermentation. Mais ce n'est pas tout : il y a une autre chose qui mérite notre attention ; c'est que les vins les plus fins & les plus parfaitement fermentés engendrent un tartre blanc qui est chargé d'une huile très-inflammable & fort pénétrante ; de laquelle cependant vous ne tirerez jamais, par quelque opération chymique que ce soit, des esprits inflammables, comme vous en tirez en abondance du vin. Il paroît par cela même, que ce qui qui produit par sa transformation ces esprits dans la fermentation, est d'une nature singuliere ; mais la fermentation génératrice de ces esprits se faisant presque en tout & par tout, il s'ensuit conséquemment qu'il s'engendre une grande quantité de ces esprits, & que cette quantité ou se consomme dans les animaux, ou se dissipe dans l'air. La salive, le sang & l'urine des animaux qui font l'usage le plus constant de ces esprits n'en produisent presque point dans la distilation : cependant la matiere capable d'en engendrer, est toujours en quantité suffisante dans la nature ; cette matiere n'a besoin que de fermenter. Mais la fermentation donne encore quelque chose de salin ; puisqu'il s'y fait un acide très-volatil, à la vérité, mais toutefois moins volatil que l'esprit. Il sort du vinaigre un acide volatil & quelque peu de sel graisseux que la matiere non fermentée ne rend point. Les esprits même formés par la fermentation ne sont pas entierement privés de cet acide volatil ; ainsi les huiles & les sels acides des corps fermentables paroissent avoir été attenués, volatilisés, unis & consommés en une certaine quantité dans la fermentation. Si je distile du romarin non-fermenté, avec de l'eau, j'aurai une huile qui a la véritable saveur & toute l'odeur du romarin, avec une eau laiteuse imprégnée des mêmes qualités : mais si je le mets en fermentation avec du miel, & que je le distile avant que la fermentation soit achevée, il me donnera une eau blanche, épaisse, opaque & grasse, douée richement des vertus du romarin, avec un peu d'huile qui surnagera, mais en moindre quantité que dans la premiere opération ; mais si la fermentation s'est faite entierement avant la distilation, celle-ci me produira un esprit limpide de romarin, excellent, qui se mêlera avec l'eau & qui sera revêtu de propriétés médicinales importantes ; mais la premiere huile essentielle a disparu.

8. Cet esprit produit par la fermentation qui tient un peu de l'huile, est devenu par cette opération plus volatil que l'eau même ; au lieu que l'eau étoit plus volatile que l'huile essentielle, avant la fermentation. Mais on pourroit par une douce chaleur, dépouiller les végétaux de toute l'eau dont ils sont chargés, sans qu'elle emportât l'huile avec elle.

XXIII. Les circonstances suivantes sont principalement nécessaires pour qu'une fermentation soit heureuse.

1. Il faut que la liqueur en fermentation soit laissée à elle-même, sans agitation étrangere; afin que la croûte qui se formera sur elle puisse y demeurer dans son entier ; car si on agitoit continuellement le vaisseau, & qu'on mélangeât à plusieurs reprises les matieres, lorsqu'elles tendent à se séparer, on empêcheroit la fermentation de s'achever parfaitement.

2. Il faut que l'air ait son entrée & sa sortie libres dans le vaisseau qui contient la matiere fermentable, à laquelle on a dû le mêler intimement en paitrissant, en pressant & en foulant; autrement la fermentation ne se feroit point.

3. Il faut que le degré de chaleur soit à quarante au moins & à quatre-vingts au plus.

4. Le printems & l'automne passent pour les saisons favorables à cette opération ; pour faire le vin des végétaux, il faut prendre le tems qu'ils sont en fleurs. Le vin des raisins passe pour se troubler & fermenter derechef, lorsque la vigne est en fleur.

XXIV. Voici les moyens dont on peut user, soit pour empêcher la fermentation, soit pour l'arrêter.

1. La vapeur acide du soufre brûlant enfermée pendant long-tems & en grande quantité, dans l'air qui a son entrée dans le tonneau & qui agit sur la liqueur fermentante, peut produire l'un & l'autre de ces effets.

Si un vaisseau est bien pénétré & bien plein de cette vapeur, lorsqu'il reçoit la liqueur fermentante, & si l'on a soin de remplir de la même vapeur la partie vuide de ce vaisseau & de le bien fermer, vous empêcherez la fermentation de se continuer; & vous pourrez, lorsque vous jugerez à propos, la faire reprendre par les moyens propres, & la suspendre derechef par celui-ci. Une grande quantité d'un acide fort mêlé avec la liqueur fermentante, auroit le même pouvoir. Les acides d'alun, de nitre, de sel marin, de soufre & de vitriol préviennent la fermentation, mais en même-tems ils gâtent les liqueurs.

2. Si l'on jette une grande quantité de sels alcalis dans une liqueur fermentante, ils y produiront sur le champ une violente effervescence: mais cette effervescence s'appaisera bien-tôt, & la liqueur deviendra incapable d'entrer en mouvement; sa nature sera tellement altérée par le mélange de ces sels, elle sera tellement disposée à la putréfaction, qu'elle se déterminera plutôt à cet état, qu'à rentrer en fermentation, quelque moyen que l'on prenne pour l'y contraindre. Il suit delà que les alcalis sont de plus puissans obstacles à la fermentation que les acides, ces premiers détruisant & suffoquant tous les acides.

3. Si l'on mêle avec la liqueur fermentante, une quantité convenable d'un corps qui absorbe les acides, quelque soit ce corps; il se fera d'abord une courte effervescence: mais ce mouvement passé, la fermentation sera suspendue. Les absorbans en question sont la craie, les yeux d'écrevisses, le corail, les perles, les écailles d'huitre calcinées, le fer, le plomb & l'étain.

4. Si l'on ferme le vaisseau qui contient la liqueur fermentante, si exactement que rien n'y puisse entrer & n'en puisse sortir, & qu'il soit assez fort pour résister à l'action de la liqueur contre ses parois, la fermentation cessera; cela est évident dans la biere renfermée dans de fortes bouteilles, où l'introduction de l'air convertit la fermentation qui a été long-tems empêchée & suffoquée, en une très-violente effervescence, & donne à la liqueur une impétuosité prodigieuse. La même chose arrive dans les tonneaux; car il y a une action continuelle du fluide fermentant, contre les parois du vaisseau qui le renferme & le comprime.

5. Un grand degré de froid arrête toute fermentation, au-dessous du trente-sixiéme degré de chaleur, la matiere fermentable demeure en repos.

6. Le chaud excessif ne lui est pas moins défavorable; si la chaleur passe quatre-vingt-dix degrés, elle dissipera plutôt qu'elle n'animera les principes actifs des matieres fermentables: aussi l'évaporation qui se fait par un grand chaud, épaissit les liqueurs à un degré qui les rend incapables de fermenter. L'ébullition produit cet effet beaucoup plus promptement, ensorte que le jus de raisins le plus actif, qu'on auroit toute la peine du monde à empêcher de fermenter en le laissant dans son état naturel, mis en ébullition violente, perdra promptement toute cette disposition & se convertira en une masse qui demeurera des années entieres sans s'altérer.

7. La séparation de l'air élastique d'avec la matiere fermentable, par le moyen de la machine pneumatique, suspendra tout mouvement de fermentation.

8. Enfin, une condensation extraordinaire de l'air arrête & le commencement & les progrès de la même opération.

XXV. Après que les liqueurs bien fermentées ont été gardées pendant quelques tems dans un lieu frais, avec leurs fleurs & leurs *feces*, dans des vaisseaux bien fermés & presque pleins, & qu'elles ont acquis par ce moyen une plus grande quantité d'esprits, elles sont propres à la distilation: alors il faut les remuer, & les mêler avec leurs lies; car à l'aide de cette petite préparation, on en tirera beaucoup d'avantage. Ensuite on se mettra à l'ouvrage, en observant pendant la distilation, que la lie ne tombe pas au fond de l'alembic, où venant à se condenser & à se brûler, elle ne manqueroit pas d'infecter la liqueur d'une odeur d'empyreume. Il faut donc remuer continuellement la liqueur avec un bâton, jusqu'à ce qu'elle soit sur le point d'entrer en ébullition: par ce moyen la lie étant partout également répandue & tenue dans un mouvement perpétuel par la chaleur, les parties les plus solides se trouveront en tout tems exactement mêlées avec les plus fluides. Par ce moyen, vous aurez les esprits, non seulement de la liqueur, mais encore de la lie, & vous serez parfaitement à l'abri de l'empireume. Si les liqueurs avoient reposé quelque tems, avant que la distilation commençât, il y auroit moins à craindre qu'elles ne fussent élevées par des flatulences & qu'elles ne fortifsent de l'alambic. Au lieu que si on se mettoit à distiler immédiarement après la fermentation, comme elles conserveroient encore quelque chose de l'impétuosité de cette opération, elles pourroient être portées en haut avec violence, dans le tems de l'ébullition, & troubler ainsi toute l'opération. Il faut donc procéder en commençant, avec beaucoup de circonspection.

XXVI. On prévient l'empyreume en prenant les précautions suivantes.

1. En frotant le fond & les côtés de l'alambic avec quelque matiere huileuse, avant que d'y mettre la liqueur.

2. En remuant continuellement les matieres, jusqu'à ce que l'ébullition vienne à en former & en entretenir un mélange exact; & à empêcher par-là que les parties les plus grossieres ne tombent & ne s'attachent au fond du vaisseau.

3. Rien n'est plus capable d'empêcher la combustion ou l'empyreume, que de faire bouillir violemment de l'eau dans l'alambic, & d'y jetter alors les matieres à distiler; car alors la vapeur chaude de l'eau remplissant la cavité du vaisseau, empêche la liqueur fermentée de s'amasser & de s'attacher à ses parois.

XXVII. Si toute la matiere fermentée qui consiste en fleurs, en liqueur & en lie, trois substances qui étoient auparavant bien séparées, est bien mêlée avant la distilation; vous aurez de bons esprits.

XXVIII. Lorsque votre liqueur sera échauffée, jusqu'au point d'entrer en ébullition, il se fait alors un premier mouvement contre lequel il faut être en garde. On préviendra l'inconvénient qui en résulteroit, en laissant l'alambic vuide d'un tiers, & en couvrant son ouverture avec un linge très-fin, avant que d'appliquer dessus le chapiteau; il faut encore ménager son feu de maniere que les gouttes se succedent rapidement les unes aux autres. Ces précautions prises, votre distilation ira bien, & après que vous l'aurez poussée de cette maniere pendant quelque tems, il faudra la presser un peu plus, afin que vous soyez moins de tems à avoir tous les esprits que votre matiere peut fournir. Les liqueurs les plus actives & les plus pures, comme l'hydromel, le vin & la vielle biere, ne demandent pas tant de soins. Mais on ne peut trop en prendre, lorsqu'il est question de substances farineuses, & distiler après une parfaite fermentation. Vous pouvez pousser la distilation des premieres jusqu'à en tirer les esprits en si grande abondance à la fois qu'ils couleront presque à plein canal.

XXIX. Dans la distilation des substances fermentées de la maniere que nous venons d'expliquer, il vient d'abord une liqueur acre, chaude & poignante, d'une saveur singulierement pénétrante, qu'on appelle spiritueuse, & d'une nature si active & si volatile, qu'il y a peu de corps qu'on puisse lui comparer en cela; l'esprit pur alcalin qui s'échappe en fumée de l'étain, l'esprit de nitre de Glauber, son esprit de sel marin, & un sel pur alcalin volatil, sont de tous les corps ceux en qui nous reconnoissons un plus grand degré de volatilité. Lorsque cette liqueur est fort échauffée, elle s'enflamme promptement à l'approche d'une bongie, & elle se consume presque entierement. Si on en prend intérieurement, elle causera l'yvresse, l'engourdissement & l'apoplexie. En quantité modérée, elle ranime

me merveilleusement les sens. Elle guérit assez promptement les piquures, les écorchures, & les douleurs des nerfs. Elle préserve de putréfaction toutes les substances tant animales que végétales qu'on y met, en altérant seulement un peu leur couleur. Si vous y faites dissoudre un peu de sucre fin, la liqueur transparente ainsi préparée garantira des injures du tems les corps les plus tendres. Si on la mêle avec de l'eau, & qu'on s'en serve en fomentation, après l'avoir fait chauffer, & après y avoir ajouté du sel ammoniac & du vinaigre, nous n'avons peut-être rien qui résolve plus puissamment les coagulations, qui atténue mieux les humeurs épaisses, qui soit plus propre à prevenir la gangrene & ses progrès, & à hâter la séparation des parties corrompues, & qu'on puisse employer avec plus de succès, pour dessécher les fluxions d'humeurs claires. On appelle cette liqueur esprit de vin; & cette partie qui se présente la premiere dans la distilation, le précurseur de l'esprit de vin.

XXX. Lorsque l'esprit est entierement tiré, si l'on pousse le reste avec le même feu, dans le même vaisseau, on aura un fluide moins volatil, acéteux, acide, astringent, rafraîchissant, desagréable à l'odorat & au gout. Il restera après ces deux opérations au fond de l'alambic quelques feces épaisses qu'on ne parviendra jamais, quelqu'artifice qu'on emploie, à faire rentrer en fermentation & donner de nouveaux esprits, quoiqu'à en considérer la consistance, on auroit lieu de s'attendre au contraire. Si vous exposez ce residu à un feu violent, vous en tirerez une huile empyreumatique & fétide.

XXXI. Si l'on fait sécher & brûler sur un feu ouvert la lie des substances fermentées, après la distilation, elles se convertiront en cendres chargées d'un sel alcalin ou subalcalin qu'on en pourra séparer. Il faut conclurre delà que la fermentation la plus parfaite ne peut volatiliser cette partie des végétaux qui est fixée par la calcination, & qui avant que d'être calcinée, fournit par les méthodes convenables un sel essentiel.

La Farine & la Dreche mêlées & paitries avec une quantité convenable d'eau fermentent.

I. Après avoir exposé en général la doctrine de la fermentation, il est à propos d'en donner quelques exemples, afin que la maniere dont l'art & la nature procedent dans cette opération soit mieux connue des Lecteurs.

Vous remarquerez d'abord qu'il y a deux especes différentes d'opération. La premiere consiste à préparer la biere & le vin des autres grains, d'où l'on retire l'esprit de vin; & la seconde à extraire immédiatement du grain fermenté, un esprit; & cette extraction se fait de même que de la biere.

Pour la premiere méthode, vous verserez sur la dreche broyée de l'eau tiede, vous les mêlerez ensemble & vous les laisserez en infusion pendant trois ou quatre heures; pendant ce tems la dreche impregnera l'eau de sa fleur, ce que n'auroit point fait la farine crue. On extraira ensuite de la dreche une liqueur que l'on fera bouillir, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une consistance convenable. Cette décoction dans cet état, sera émolliente, & laxative; elle purgera, rafraîchira & s'opposera à l'inflammation. Lorsque cette liqueur sera froide, si vous y mêlez un peu d'écume de biere forte, & que vous mettiez le tout dans un lieu chaud, enfermé dans un vaisseau dont le goulot soit ouvert, il s'y fera une fermentation violente, laquelle étant achevée, on trouvera une liqueur qu'il faudra passer sur le champ par un linge, & renfermer dans un vaisseau bien bouché, & qui deviendra une très-bonne biere. Pour conserver long-tems cette biere & l'empêcher de s'aigrir, il faut y ajouter une certaine quantité d'herbes ameres, lorsqu'elle sera en ébullition. Si cette décoction de dreche a été rendue suffisamment amere, a acquis par l'ébullition une consistance convenable, a bien fermenté, a été bien renfermée dans un vaisseau & gardée pendant quelque tems dans un cellier; & qu'après l'avoir laissé vieillir, on vienne à la distiler, elle donnera d'abord un esprit de vin aussi subtil, qu'il soit possible de l'obtenir d'aucune autre liqueur & par quelque autre moyen que ce puisse être; cet esprit sera extremement odorant, & n'aura rien de desagréable au gout. L'expérience m'a démontré qu'il n'y avoit presque aucune différence entre cette biere & le vin le plus généreux, & je ne suis point étonné qu'on ait connu & pratiqué l'art de la composer dans tous les siecles dont on nous a laissé des histoires. Diodore de Sicile dit que « le Roi Osiris enseigna aux habitans de ces contrées ou il n'y a point de vin, à tirer de l'orge une liqueur qui ne cedoit en rien au vin pour la douceur de l'odeur & pour le gracieux de la saveur. » Herodote a fait aussi mention dans l'Euterpé de la biere, ou du vin fait avec l'orge, ζύθος οἶνος ἀπὸ κριθῶν γινόμενος. » Et Tacite raporte de *mor. Germ.* que ces Peuples avoient une liqueur qu'ils préparoient avec de l'orge ou du froment corrompu, liqueur qui ressembloit au vin. Et selon Aëtius ὕνη, signifie orge mouillé, jusqu'à ce qu'il commence à germer, & séché ensuite avec les feuilles & les racines qu'il avoit commencé de pousser.

II. On fait la même chose par un procedé différent & plus ordinaire. Le voici. On prend de la dreche broyée quatorze livres, de la farine de ris sept livres, qu'on mêle & qu'on paitrit ensemble avec de l'eau de pluie chaude, jusqu'à ce qu'on ait fait du tout un liquide d'une consistance moyenne. On met ensuite ce fluide dans un tonneau de chêne qui est placé dans une caisse de bois, afin qu'on puisse y entretenir la chaleur de l'Eté. Il fermente assez vivement; on l'abandonne à lui-même, jusqu'à ce que cette croûte dont il est couvert dans la fermentation, disparoisse & soit tombée au fond. Alors on ferme le tonneau & on laisse reposer la liqueur engendrée par cette opération, jusqu'à ce qu'elle soit claire & acide & qu'il se soit amassé au fond une grande quantité de matiere qui ne soit point glutineuse, mais qui soit propre à la distilation.

La Dreche & la Farine fermentées, & distillées ensuite en esprits inflammables & en vinaigre.

I. Mettez une pinte d'eau bouillante dans l'alambic, faites du feu assez pour la tenir dans un état d'ébullition; jettez-y ensuite votre dreche & votre farine bien fermentées, ayant eu soin auparavant de les bien remuer & mêler ensemble, remplissez-en l'alambic aux deux tiers. Excitez alors votre feu, & remuez en même-tems votre liqueur avec un bâton, afin que la partie la plus épaisse ne descende pas & ne s'amasse pas au fond; mais que le tout demeure aussi exactement mêlé qu'il sera possible. Lorsque ce mélange sera sur le point d'entrer en ébullition, couvrez votre alambic de son chapiteau & ménagez votre feu de maniere que le corps de votre alambic soit fort chaud, & que les gouttes de votre liqueur tombent & se succedent assez rapidement. Il vous viendra une liqueur claire, légere & spiritueuse. Il faut pousser l'opération tant qu'elle continuera de venir, & la garder dans des vaisseaux.

II. Cela fait, il sortira une liqueur acide, desagréable à l'odorat & au gout, d'une couleur blanchâtre; & qui n'aura rien de la chaleur ni du spiritueux de la premiere; elle commencera à devenir fétide, si vous en poussez la distilation.

REMARQUE.

La premiere liqueur est ce qu'on a décrit dans l'histoire de la fermentation sous le nom d'esprit produit par la fermentation.

Dépuration des liqueurs spiritueuses produites par la fermentation.

I. Prenez quelques esprits fermentés qui aient été dis-

tilés une fois; remplissez-en un alembic aux deux tiers; distilez-les sur un feu moderé, capable de faire bouillir la liqueur renfermée dans l'alembic, & de l'en faire sortir en un filet non interrompu. Il viendra d'abord une liqueur claire, légere, odorante & d'un jaune pâle. Ecartez de tems en tems votre récipient, pour examiner si la liqueur qui y tombe n'a point changé de nature. Lorsque vous vous appercevrez qu'elle n'est plus la même, changez de récipient, & mettez à l'écart cette premiere liqueur que les Chymistes appellent esprit de vin rectifié; renfermez-la dans des vaisseaux que vous boucherez bien exactement. Les esprits qui viennent les premiers sont toujours les meilleurs.

II. Lorsqu'il viendra dans le progrès de la distilation, des liqueurs acides, blanches & aqueuses; il faudra les recevoir dans un vase différent de celui dans lequel on aura reçu les autres, auxquelles il faut bien se garder de les mêler. Ces liqueurs viennent en grande abondance; elles contiennent peu d'esprits & on leur donne le nom de phlegme.

III. Il restera au fond de l'alembic une liqueur qui sera tant soit peu épaisse, opaque, grasse, acide, d'une odeur desagréable & parfaitement aqueuse, relativement aux esprits. Lorsque ce qu'on a distilé étoit du vin pur, cette liqueur est toujours rouge & acerbe au gout; deux qualités qu'elle doit aux tonneaux de chêne dans lesquels on enferme la liqueur dont elle est le reste, & dont cette liqueur attire des parties huileuses & résineuses: car lorsque la distilation se fait immédiatement après la fermentation, elle n'a ni cette couleur, ni ce gout, ni cette odeur. Ces qualités lui viennent donc du séjour de la liqueur dans les tonneaux; ce qui rend cette conjecture d'autant plus vraisemblable, c'est qu'elle les perd par la rectification.

REMARQUES.

I. On voit par ce procédé quelle est la raison de la députation si parfaite de ces esprits, qu'on les a presque seuls & sans aucun mélange: plus on recommence de fois ce procédé, plus ils sont rectifiés, plus ils sont simples, puisqu'ils déposent à chaque fois un phlegme acide & aqueux.

D'où il suit encore que quoiqu'on les rectifie de plus en plus, & qu'on les ait à chaque rectification toujours plus simples & plus purs, ils retiennent cependant toujours un peu d'eau.

II. Nous pouvons apprendre par la même voie que l'esprit de vin qu'on vend communément dans les boutiques sous ce nom, contient quatre sortes de parties entierement différentes les unes des autres. Car il contient,

Premierement, des esprits simples fermentés.

Secondement, une eau pure qu'on peut avoir séparément.

Troisiemement, un certain acide fermenté qui se trouve dans la premiere distilation de l'esprit de vin, auquel il demeure assez opiniâtrément attaché: il est même presque impossible de le dégager avec assez d'exactitude.

Quatriemement, une petite quantité d'huile fétide qui se manifeste toujours en mêlant de l'esprit de vin simple ou rectifié avec un alcali sec & fixe, ou en en retirant l'esprit par la distilation.

Il est arrivé de-là que des Chymistes qui n'avoient point fait ces remarques, ont été surpris des phénomenes qui se sont présentés à eux dans l'usage de l'esprit de vin; phénomenes qu'il falloit moins attribuer à l'esprit de vin qu'aux autres corps qui lui étoient unis. Ces corps peuvent être engendrés par d'autres causes, mais il n'y a que la fermentation qui puisse donner cet esprit.

III. Il y a eu des Auteurs distingués entre les Chymistes qui ont assuré sur l'observation constante qu'ils avoient faite d'un acide toujours mêlé avec ces esprits, qu'ils étoient eux-mêmes acides, & qu'ils étoient produits par des acides. Mais si nous consultons la raison là-dessus, nous trouverons peut-être qu'il en est autrement. Car entre ces esprits, les plus purs & les plus simples ne portent assurement aucun acide que nous connoissions, lorsqu'on les a separés par la distilation d'un sel fixe alcalin; cependant ils conservent après cette opération leur caractere vrai & réel. Je conviens qu'on ne tire ces esprits que des végétaux, & que les végétaux sont incapables de les produire, à moins qu'ils ne soient devenus un peu acides par la fermentation. Qu'en conclurre? Que ces esprits sont acides? Non; mais qu'ils naissent d'une matiere acescente. On se tromperoit donc, si l'on croyoit que ces esprits sont acides ou alcalis. Il faut dire qu'ils sont d'une nature particuliere, & que cette nature n'a rien de ressemblant ailleurs.

IV. Cet esprit poussé à sa derniere perfection par la méthode précédente, c'est-à-dire par la rectification, sera toujours composé.

Alcohol préparé d'esprits fermentés sans aucune addition.

I. Je prens un esprit fermenté, surtout un esprit fermenté qui ait été rectifié. De cet esprit, j'en distile la moitié dans une cucurbite de verre, longue & étroite, sur un feu modéré & qui n'excede pas cent degrés. Je traite de la même maniere cette moitié qui s'éleve la premiere, observant que mes vases soient extremement propres; je répete cette opération, jusqu'à ce que ce qui reste dans la cucurbite me paroisse aussi fort que ce que j'en ai tiré. Et j'ai alors cet esprit qu'on appelle communement l'*alcohol du vin*, & qu'on regarde comme le plus pur & le plus simple de tous les esprits, comme ne contenant aucune partie hétérogene, pas même une particule aqueuse sensible. Cette méthode est celle des anciens Chymistes, & c'est aussi le jugement qu'ils portoient de leur *alcohol*. Mais les modernes plus exacts dans leurs recherches, ont découvert qu'il restoit encore de l'eau dans l'*alcohol* des anciens, & que c'étoit à cela qu'il falloit attribuer le mauvais succès de plusieurs expériences qui demandent un *alcohol* absolument déphlegmé. D'ailleurs ce procédé consume par sa longueur un tems précieux à des gens d'étude; c'est pourquoi les Chymistes modernes, plus industrieux, n'ont eu aucun repos, qu'ils n'eussent trouvé une maniere plus expéditive de préparer un *alcohol* pur, & voici la maniere dont ils en sont venus à bout.

II. Ils ont imaginé un fourneau qui contient un assez grand alembic placé dans un bain marie, qui ne prit qu'une chaleur de deux cent-quatorze degrés. Ils ont rempli cet alembic aux deux tiers d'un esprit ordinaire de vin. Ils ont ajusté à cet alembic un long tube, étroit & droit, se recourbant en embas par son extrémité qui s'insere dans l'orifice d'un récipient.

La distilation commence lorsque l'eau qui bout dans le bain, met dans une ébullition violente l'esprit contenu dans l'alembic: par ce moyen, l'esprit seul étant capable de s'élever à la hauteur nécessaire pour passer à travers le tube adapté à l'alembic, tube qui d'ailleurs est fort étroit, comme nous l'avons dit; il se distile de lui-même & passe dans le récipient, tant qu'il y en a dans la liqueur. Mais aussi-tôt que l'esprit pur cesse de monter, le phlegme n'étant pas capable de faire le même chemin, la distilation cesse. Par cette méthode on a du premier coup & dans l'espace de deux ou trois heures, plus d'*alcohol* qu'on n'eu pouvoit faire par celle des anciens en tout un mois. Quiconque se trouvera dans le cas d'employer dans des opérations chymiques une grande quantité d'*alcohol*, ne manquera pas de se pourvoir de tous les instrumens dont nous venons de parler. Cependant on a trouvé par un examen très-délicat, que cet *alcohol* n'étoit pas entierement déphlegmé; on s'est apperçu qu'il contenoit encore quelque peu d'eau, mais en si petite quantité, qu'il y

a tout lieu de croire que les esprits l'ont transportée avec eux en s'élevant. Cela m'engagea à remettre l'*alcohol* même sur le fourneau & d'en répeter la distillation. J'eus alors un nouvel *alcohol* qui avoit tous les signes d'une entiere pureté, & qui contenoit toutefois encore un peu d'eau. D'où je conclus qu'il n'étoit pas possible d'obtenir par cette voie un *alcohol* parfaitement déphlegmé, reconnoissant toutefois que la quantité d'eau qui y restoit après la distilation réiterée de l'*alcohol* même, étoit aussi petite qu'il se pouvoit.

III. Cela me détermina à refaire la distilation de la maniere suivante. Je pris le premier *alcohol* qui me vint par la distilation selon la méthode précédente. J'en remplis mon alembic à moitié & j'y ajoutai une demi-livre de sel marin le plus pur, le plus chaud, le plus sec & le plus décrépité qu'il me fut possible. Couvrant ensuite mon alembic de son chapiteau, je tins tout bien exactement fermé, & je tins mon *alcohol* pendant douze heures de suite, sur un feu si modéré, que l'ébullition n'en étoit point excitée. Je commençai ensuite la distilation, & je mis à part les deux premieres onces d'alcohol qui me vinrent, afin que, s'il y avoit quelque phlegme dans ce que j'attendois de la suite de la distilation, je pusse assurer, que ce phlegme ne venoit point de ce qu'il pouvoit y en avoir de contenu dans le canal de l'alembic, le tuyau qui lui étoit ajusté & dans le chapiteau: car s'il y en eut eu effectivement, il étoit vraisemblable que les deux premieres onces d'*alcohol* l'auroient emporté. Je reçus dans un vaisseau de verre propre & sec les deux premiers tiers qui succéderent aux deux premieres onces; & je mis encore ces deux tiers à part dans des bouteilles bien fermées. Je tirai le reste comme on vient de voir, & je séparai encore ces derniers esprits des autres. Il demeura dans l'alembic un sel humide qui attira à lui l'eau de l'*alcohol* & qui l'engagea tellement entre ses parties, que la chaleur de l'eau bouillante à laquelle je l'exposai ne put jamais l'en séparer, ni la laisser s'élever avec l'*alcohol*. Il ne faut pas s'imaginer que le sel préparé comme nous avons dit, puisse altérer l'*alcohol* en se mêlant avec lui, parce que nous ne l'avons mis dans l'alembic qu'extrement chaud & décrépité. Par cette seconde méthode qui suppose la premiere, on a en fort peu de tems l'*alcohol* le plus pur qu'on puisse employer dans les opérations chymiques.

REMARQUES.

I. L'*alcohol* poussé à ce degré de perfection est après l'air le fluide le plus léger que nous connoissions, il est parfaitement transparent, très-léger, fort simple, entierement inflammable, sans produire aucune fumée ni répandre par sa combustion aucune odeur desagréable. Il est excessivement volatil, il ne laisse point de feces, il ne change plus dans la distilation. La chaleur le raréfie extremement. Le feu le met aisément en ébullition. Il est d'une odeur fort agréable & d'une saveur d'une nature particuliere. Il coagule en un instant toutes les humeurs du corps que nous connoissons, excepté l'eau pure & l'urine. Il endurcit toutes les parties solides, & les garantit de la putréfaction ou de la colliquation spontanée. Si l'on remplit un vase de cet *alcohol* & qu'on y mette un corps d'insecte, de poisson, d'oiseau on d'autre animal, il s'y conservera sans se corrompre & s'altérer des siecles entiers, pourvu que ce vase soit bien fermé. Il se mêle avec l'eau, le vinaigre, toutes les liqueurs acides, les huiles, & les sels, purs, volatils, alcalis, & ce mélange se fait assez également; il dissout les substances gommeuses & résineuses. De sorte qu'on peut dire que nous ne connoissons aucun fluide produit soit par l'art, soit par la nature, qui s'unisse avec un plus grand nombre de corps que l'*alcohol*. Mais c'est particulierement un véhicule excellent pour l'esprit recteur des végétaux qui s'unissant avec lui, est séparé de son propre corps, retenu & appliqué à des usages salutaires & à plusieurs autres. Les premiers maîtres de l'art qu'on distinguoit par le titre d'Adeptes, paroissent avoir figuré la préparation de la pierre Philosophale, dans les descriptions qu'ils nous ont laissées de la préparation artificielle de cet *alcohol* parfait. Quoiqu'il en soit, il est certain que cet *alcohol* doit sa naissance à la fermentation seule, & qu'on ne peut le préparer d'aucune autre maniere.

II. Par son odeur, sa saveur & sa vapeur, il produit des effets merveilleux sur le corps humain. Il ranime, il affecte agréablement & donne de la vigueur aux esprits animaux, naturels & vitaux, aux nerfs & au cerveau. Il réjouit l'esprit & les sens, il rend prompt & agile; & passant d'un effet moins fort à un plus grand, il enivre; mais l'yvresse qu'il produit, saisit quelquefois subitement & se dissipe de même. Il coagule en un instant, comme nous l'avons déja observé, le sang, la sérosité & les autres humeurs claires & fluides dont notre corps est arrosé. Aussi on dit que quelques personnes en ayant bu imprudemment, sont mortes sur le champ. Appliqué extérieurement, il desseche, il fortifie les vaisseaux, & coagule les fluides qui y sont contenus, partout où son action peut s'étendre; il seche en un instant les extrémités des nerfs auxquels il pénétre; il y occasionne la contraction, & les prive de mouvement & de tout sentiment. D'où l'on voit quelle imprudence il y a quelquefois de la part du Medecin & quel danger pour le malade, d'user en fomentations dans des maladies chirurgicales, d'*alcohol* soit pur, soit impregné d'esprits aromatiques, ou de camphre ou d'autres substances qu'on y fait dissoudre; de le faire appliquer chaud & d'en augmenter encore l'énergie par la friction. Dans ces conjonctures, mon avis seroit qu'on ne l'employât qu'avec beaucoup de circonspection, de peur que sous le prétexte spécieux de vivifier, d'échauffer, de résoudre, de dissiper & de rendre l'agilité; on ne produisît d'autres effets que ceux que nous venons d'attribuer à ces esprits. L'*alcohol* pur, coagule, desseche, brûle les nerfs, & fait dans les blessures, les ulceres & d'autres maladies semblables, tous les ravages que nous venons de détailler. Il enleve à la vérité des parties nerveuses tous sentimens de douleur; mais aussi il ne leur laisse aucun usage. C'est la même chose, je veux dire le même soulagement & le même mal, dans les piquures & les déchiremens. Il arrête le sang en resserrant les vaisseaux & coagulant le liquide, partout où on l'applique; mais partout avec les mêmes circonstances que nous avons détaillées. C'est donc dans ces différens cas, quelquefois un remede excellent, quoique toujours accompagné de quelque inconvénient.

III. Il est aisé de juger par ce que nons venons de dire, de l'effet de l'*alcohol* sur les substances tant animales que végétales qu'on y plonge. Il dissout & attire tout ce qu'elles ont d'huileux; conséquemment il les atténue, les resserre & les ride quelquefois. Aussi est-il arrivé que les parties des animaux dans la préparation desquelles on avoit employé l'alcohol, en ont été altérées. La même cause affecte de la même maniere les fleurs, les feuilles & les fruits qu'on expose à son action. Quant aux petits oiseaux & aux autres animaux qu'on plonge dans l'*alcohol* chaud, quoiqu'ils en soient réellement atténués, cette altération étant cachée ou sous les plumes ou sous l'écaille, ils conservent toute leur beauté. Si on laisse macérer ces animaux pendant quelque tems dans l'*alcohol* le plus pur, jusqu'à ce qu'ils en soient bien pénétrés; & qu'après les en avoir tirés, on les fasse sécher dans un four chaud & non brûlant, enfermés dans un vaisseau de verre dont l'intérieur n'aura aucune communication avec l'air extérieur, ils garderont leur forme naturelle pendant des siecles entiers, au grand avantage de l'histoire naturelle & médicinale, parce que dans cet état ils auront toujours des caracteres certains & vivans auxquels on les reconnoîtra.

IV. Comme il y a une infinité d'occasions & quelquefois

assez importantes dans lesquelles un Chymiste ou un autre Artiste a besoin de l'*alcohol* le plus vrai & le plus pur, la moindre quantité d'eau dont il seroit embarrassé rendant une expérience infructueuse; il seroit bon qu'on eût des marques auxquelles on put reconnoître, si le fluide est pur ou ne l'est pas. Nous rapporterons ici en leur faveur les principales.

1. Si l'alcohol qu'il faut examiner contient en lui-même quelque huile, & si cette huile est si parfaitement distribuée dans sa masse qu'il ne soit pas possible de l'appercevoir aux sens; on n'a qu'à verser de l'eau dessus; le mélange de l'*alcohol* & de l'eau deviendra blanc & l'huile se séparera de l'*alcohol*.

2. Si l'alcohol contient quelque acide entre ses parties; mêlez-le avec un peu d'esprit alcalin de sel ammoniac & il se fera une effervescence qui décelera l'acide. S'il n'y a point d'acide, il ne se fera rien de semblable.

3. S'il y a quelque alcali mêlé avec l'*alcohol*, cela paroîtra par l'effervescence qu'y excitera l'effusion d'un acide. Quant aux autres sels, on y en trouve rarement.

4. Mais il est beaucoup plus difficile de s'appercevoir s'il y a de l'eau. Les Chymistes ont été contraints de chercher des méthodes pour s'en assurer, & ils en ont trouvé.

La premiere, c'est la distilation repetée & poussée à un point auquel ils ont cru pouvoir présumer avec raison qu'ils possédoient des esprits purs, simples, & sans aucun mélange de phlegme. On remarquera cependant que je ne suis jamais parvenu, comme je l'ai déja dit ci-dessus, à avoir un *alcohol* pur. La distilation repetée y laisse toujours un peu d'eau.

La seconde c'est de mettre un peu d'*alcohol* dans une cuiller nette & seche & d'exposer sur le feu cette cuiller dans un endroit où il n'y ait pas le moindre vent; si après que l'*alcohol* est consumé, il ne reste aucune humidité dans la cuiller, ils en concluent qu'il étoit parfaitement déphlegmé. Quelques personnes plus exactes ont découvert par quelques expériences que l'action de la flamme pouvoit disperser dans l'air la petite quantité d'eau dont l'*alcohol* étoit chargé & laisser la cuiller sans humidité, après la consommation de l'*alcohol*; d'où ils ont conclu que quoiqu'il ne restât point d'eau dans la cuiller en la retirant de dessus le feu, ce ne seroit point une preuve qu'il n'y eût point d'eau dans l'*alcohol*, quand on le met dans la cuiller.

La troisieme, c'est de prendre un peu de poudre à canon, de la faire bien sécher dans une cuiller nette & seche, & de verser ensuite dessus un peu d'*alcohol*. Si lorsque l'*alcohol* qui est enflammé sur la poudre est sur le point de se consommer, la poudre prend feu, comme auparavant, ils se persuadent qu'il n'y avoit point d'humidité. Mais on peut faire contre cette expérience la même objection que l'on a faite contre la précédente. Tout ce que ces deux méthodes démontrent, lorsqu'elles s'accordent à prouver en faveur de l'*alcohol*, c'est qu'il contient une très-petite quantité d'eau; mais elles ne prouvent point du tout qu'il soit parfaitement déphlegmé.

La quatrieme & derniere méthode, ainsi que la seule bonne maniere de s'assurer s'il n'y a point d'eau absolument dans l'*alcohol*, c'est de prendre une phiole de verre dont le cou soit long & étroit, & dont le corps puisse contenir quatre ou six onces; de la remplir aux deux tiers de l'*alcohol* qu'on veut examiner; de lui ajouter une dragme du sel de tartre le plus pur & le plus sec, tout au sortir du feu; de mêler bien ensemble le sel & l'*alcohol* en secouant la bouteille & de les laisser sur le feu, jusqu'à ce que l'*alcohol* soit prêt à bouillir. Cela fait, si le sel de tartre demeure parfaitement sec, s'il n'a en lui aucune marque d'humidité, on pourra assurer que l'*alcohol* étoit sans eau. C'est par ce mélange du sel de tartre avec l'*alcohol* qu'on prenoit pour parfaitement déphlegmé, que je découvris qu'on se trompoit. Je pris de l'*alcohol* qui avoit entierement consumé la poudre à canon & qui n'y avoit mis le feu. J'y mêlai le sel alcalin dont j'ai parlé & je m'apperçus à la moiteur qu'il acquit que l'*alcohol* n'étoit pas sans eau. Je pris derechef de l'*alcohol* dans lequel il y avoit un alkali fixe, qui étoit resté sec pendant fort long-tems; & qui l'étoit encore, lorsque je versai dessus une ou deux goutes d'eau. Quoique le sel eût été sec, pendant très-long-tems; cependant il ne fallut que cette petite quantité d'eau pour l'humecter sensiblement; ce qui se manifesta par des petits filets huileux qui couloient en bas le long des parois du verre.

Les propriétés individuelles de l'*alcohol* dont nous avons fait mention déterminent assez exactement sa nature: il ne nous reste plus qu'une observation à ajouter aux précédentes; c'est que sa distilation dans l'alambic se fait d'une maniere insensible. Il ne forme point des goutes semblables à celles de la rosée ou de l'eau; il ne coule point en filets, comme l'eau de vie la plus forte. Il est absolument invisible; particularité que les Anciens Chymistes n'ont point ignorée, comme il paroît par les écrits qu'ils nous ont laissés. S'il est l'effet de la fermentation seule; nous pouvons ajouter qu'il est son dernier effet; car lorsqu'on a obtenu une fois l'*alcohol* par les méthodes que nous avons prescrites; il n'est possible ni de le perfectionner ni de l'altérer par aucun artifice que ce puisse être.

Préparation de l'alcohol par les alcalis.

I. Comme on peut avoir besoin subitement d'une grande quantité d'*alcohol* pur, sans avoir tout l'appareil chymique nécessaire pour en préparer; & comme il y a bien des occasions où l'on peut se servir avec succès de cette liqueur, quoiqu'elle fût chargée de quelque alcali fixe; l'industrie des Chymistes a trouvé la méthode suivante de s'en pourvoir. Ils ajoutent à un esprit commun de vin le tiers de son poids de cendres gravelées les plus pures & les plus seches, qui se précipitent au fond sur le champ. Le vaisseau doit donc être secoué. Cela fait, le sel devient aussi-tôt humide & commence à se dissoudre au fond, tandis qu'une liqueur claire & rouge lui surnage. Plus on secouera le vaisseau, plus considérable sera la dissolution qui se fera sous la liqueur, & la séparation qui se fera dessus. On ne peut parvenir à les mettre en mélange; car aussi tôt qu'on laisse la bouteille en repos, ces deux substances se disposent en deux lits différens; plus fort sera l'esprit de vin; plus grande sera la quantité de liqueur surnageante; & au contraire plus foible sera l'esprit, moins grande sera la quantité de la liqueur.

II. Laissez reposer le vaisseau pendant quelque tems, afin que les liqueurs puissent se séparer entierement. Versez alors, en inclinant doucement ce vaisseau, la liqueur supérieure dans une cucurbite nette & seche; prenant soin qu'il n'y passe rien avec elle des matieres qui sont au fond. Ayez tout prêt un sel alcalin, fixe, bien desséché par le feu & mettez-le, tandis qu'il est encore tout chaud, dans la cucurbite qui contient ce premier esprit qu'on a déja travaillé une fois à déphlegmer. Secouez la cucurbite & mêlez bien le tout; tenez-la ensuite fermée pendant long-tems; & vous appercevrez le sel sec contracter un peu d'humidité. Vous continuerez à secouer & à mêler, jusqu'à ce que vous voyez cesser la dissolution du sel & surnager une liqueur limpide & rouge qui sera d'autant plus pure que le sel alcali dont on se sera servi, étoit plus chaud & plus sec; & qu'on aura secoué plus de fois la liqueur. Ensuite, versez la liqueur dans un matras à long-col & sec; ajoutez-y un peu plus de sel alcali, le plus pur & le plus sec que faire se pourra, & très-chaud; mettez le tout sur un feu de cent degrés; le secouant fréquemment. Si le sel ne devient plus humide; l'*alcohol* sera parfaitement débarrassé d'eau. Il aura alors une couleur rouge, une saveur qu'on ne peut appeller simple, & quelque chose de desagréable à

l'odorat; en un mot son effervescence avec les acides & son gout de lessive manifesteront la présence d'un alcali.

On appercevra toujours dans cette opération une huile grasse qui se séparera d'elle-même de l'esprit de vin, ou de la cendre, ou peut-être de tous les deux, & dont l'odeur est fétide. D'ailleurs l'alcali fixe dont on s'est servi ayant absorbé & s'étant réuni aux acides qui étoient dans l'esprit de vin, est altéré dans sa nature & doit être regardé comme un sel composé, assez volatil. J'ai trouvé que quand on s'étoit servi plusieurs fois de ce sel, observant toujours de le faire sécher après chaque opération, il devenoit à peu près de la nature de la terre foliée du tartre & qu'il ne pouvoit plus servir dans le cas où l'on avoit besoin d'un alcali fixe.

III. L'*Alcohol* ainsi préparé, & distilé dans une cucurbite, sur un feu modéré, devient suffisamment pur, & propre presque à toutes les opérations qui demandent un *alcohol* simple. Il aura, j'en conviens, toujours quelque chose de subalcalescent; défaut dont on parviendroit à le corriger en y ajoutant quelques goutes d'huile de vitriol avant la distilation & continuant jusqu'à ce qu'il ne s'y fît plus d'effervescence, & jamais au-delà. Si l'on distile ensuite, l'*alcohol* qu'on obtiendra passera pour très-bon.

IV. Il paroît de-là que la séparation de l'*alcohol* pur n'est pas une opération aussi facile que l'on pense. Car il y a dans la distilation je ne sai quoi d'acide & d'aqueux, adhérent immédiatement à l'esprit & s'unissant fermement à l'alcali qu'on y ajoute. Nous ne devons point nous étonner du peu de succès avec lequel on fait certaines expériences qui éxigent un *alcohol* très-pur. Il n'est pas moins évident que le sel alcali dégageant l'*alcohol* de son eau, de son acide & de son huile, l'emprégnant d'une qualité alcaline & augmentant ainsi son action résolutive, le rendra plus propre à de certaines opérations particulieres. Lorsqu'on se proposera de déterminer les effets de cette liqueur, on aura donc attention à toutes ces circonstances. BOERHAAVE, *Chym.*

J'ai suivi la préparation de l'*alcohol*, à travers tous les procédés nécessaires à sa production, sur le végétal dont il est engendré. Mais toutes les liqueurs vineuses empruntant la propriété qu'elles ont d'enivrer & toutes les autres qualités par lesquelles elles different des autres fluides, de l'*alcohol* qui réside en elles, je ferai quelques remarques sur l'usage qu'on en fait communément dans la vie.

Premierement, toutes les liqueurs vineuses opérant sur les corps des animaux, des effets fort analogues à ceux du *Gas Sylvestre*, ou de cet esprit incoercible qui s'échappe des liqueurs fermentées; il est très-vraisemblable que les liqueurs fermentées n'enivrent & ne produisent leurs funestes effets qu'en vertu d'une portion de ce *Gas Silvestre* qui réside en elles.

Quelle est donc l'imprudence, pour ne pas dire la folie de ceux qui remplissent leur estomac d'une grande quantité d'un fluide fortement imprégné du poison le plus subtil & le plus pénétrant que nous connoissions dans la nature, poison dont les désordres nous sont constatés par des expériences journalieres & qui ne manque jamais de détruire l'animal, lorsqu'on en fait un usage constant! La connoissance & le mépris du danger que l'on court en usant des liqueurs fermentées, seroient deux choses incroyables, si elles étoient moins ordinaires. Je me tiendrois fort heureux, si je pouvois enfin ouvrir les yeux aux hommes sur l'extravagance de leur conduite, & les détourner d'une habitude à laquelle il est étonnant qu'ils soient livrés, vu l'estime qu'ils font de leur vie; car il est constant que les liqueurs fermentées détruisent plus de monde que tous les accidens de la guerre réunis à la multitude des maladies auxquelles il a plu à la Divine Providence de nous exposer; & qu'outre les maux qu'elles engendrent par elles-mêmes, elles rendent encore plus difficiles à guérir celles qui proviennent d'autres causes.

Les liqueurs fermentées sont fatales en raison de leur force, ou selon qu'elles contiennent plus ou moins d'esprit, ou de ce *gas*. Ainsi donc, quoique les liqueurs fermentées dont la force est petite ne produisent pas des effets semblables sur le champ, je ne doute point que l'usage habituel qu'on en fait n'attaque & n'altere la constitution, & ne la déprave avec le tems. Je n'ignore point que, quand on a usé de ces liqueurs il est non seulement difficile, mais même dangereux de s'en passer. Mais s'ensuit-il de-là qu'il n'y ait pas une extrême imprudence dans les parens d'accoutumer leurs enfans presque dès le berceau, au vin & aux autres liqueurs fermentées.

Si nous considérons l'action de l'*alcohol* sur l'estomac seulement & que nous nous rappellions en même-tems ce que l'on a dit plus haut de son effet sur les nerfs, c'est-à-dire, de la propriété fatale qu'il possede, de les dessécher, de les retirer & de les priver de mouvemens & de sensation, nous n'aurons pas de peine à concevoir qu'il ne peut sejourner dans ce viscere, surtout s'il est vuide de tout aliment, sans détruire les parties qui servent à exciter en nous cette sensation que nous appellons faim, & sans attaquer l'élasticité de ses fibres qui est absolument nécessaire à la digestion. Mais ce ne sont pas là les seuls inconvéniens qui naissent de l'usage intérieur de l'*alcohol*; n'a-t-on pas vu qu'il coagule les sucs animaux & par conséquent tous les fluides qu'il rencontre dans l'estomac, j'entens ces fluides qui sont filtrés dans les glandes de la bouche, de la gorge & de l'estomac & que la nature a destinés à la dissolution des alimens? Or ces fluides une fois coagulés & rendus visqueux, ils deviennent incapables d'opérer cette dissolution. Il y a plus, ils sont propres à la prévenir. Ceux qui ont eu occasion d'observer les matieres rendues par le vomissement des personnes qui faisoient un usage habituel de liqueurs spiritueuses auront pu s'appercevoir que ce n'étoit presque qu'un amas de gelée compacte & visqueuse.

C'est une erreur que de regarder les liqueurs fortes comme propres à dissoudre les alimens; c'est tout au contraire, un effet entierement opposé à leur nature; car ce qui les constitué ce qu'elles sont, c'est l'*alcohol* qu'elles portent; or l'*alcohol* endurcit les substances tant animales que végétales; & ne doit pas moins empêcher leur dissolution dans l'estomac, qu'il en prévient la putréfaction hors de ce viscere.

Encore n'auroit-on pas à se plaindre, si les liqueurs spiritueuses étoient revêtues de quelques qualités qui dédommageassent des ravages qu'elles produisent. Mais ces ravages sont trop grands pour que cela puisse être. Je conviens que le vin rouge, dur & austere, est capable de resserrer un tempérament relâché & d'aider la digestion embarrassée par défaut d'élasticité dans les organes qui servent à cette opération, & qu'on tire d'excellens remedes des vins blancs les plus pénétrans. Nous avons détaillé à l'article *Alcali*, d'après Hippocrate, les cas particuliers où les liqueurs spiritueuses étoient de quelque utilité; nous n'avons pas oublié en parlant des maladies en particulier, d'avertir du soulagement qu'on en pourroit attendre, lorsqu'elles étoient capables d'en donner. Cependant si l'on vient à peser tous ce que nous avons dit à leur avantage, on conviendra que le mal produit par toutes celles qui sont plus spiritueuses que le vin, n'est pas compensé par le bien qu'elles font toutes ensemble. En un mot, celui à qui je vois boire un verre d'eau-de-vie, ou d'autre liqueur de la même nature, me paroît plus fou, que s'il metroit de propos délibéré le feu à sa maison. Les choses les plus dangereuses dont un cabinet puisse donc être garni, ce sont les eaux cordiales; d'autant plus qu'en flatant le gout, elles déterminent presque infailliblement le possesseur à en faire un usage habituel au détriment de sa santé & de son jugement.

Les Legiſlateurs qui défendirent l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes aux peuples à qui ils donnerent des lois, connoiſſoient ſans doute & avoient en vue de prévenir le tort qu'elles ſont capables de faire à la ſanté & à la raiſon.

Il faut tontefois avouer que l'*alcohol* & les eſprits fermentés s'appliquent à l'extérieur avec beaucoup de ſuccès. L'eſprit de vin, ſurtout l'eſprit de vin camphré, eſt très-énergique dans les fomentations ordonnées pour la réſolution des liqueurs dans les contuſions, tant intérieures, qu'extérieures.

Le vin appliqué extérieurement, ou employé en fomentation, rafraîchit les parties, & en diminue la chaleur, quoiqu'il produiſe un effet contraire pris intérieurement. L'eſprit de vin a la même vertu. Pline dit qu'il eſt de la nature du vin pris intérieurement, d'échauffer les viſceres, & de rafraîchir les parties, appliqué à l'extérieur. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Hippocrate recommande de ne laver les ulceres qu'avec du vin. Galien, *L. III. Meth. c.* 4. dit que le vin eſt peut-être le meilleur remede pour les ulceres. Diſcoride prétend que la laine imprégnée de vin s'applique avec ſuccès ſur les plaies, & ſur les parties enflammées. Le Docteurs Harris aſſure ſur l'expérience qu'il en a faite lui-même, que les linges trempés dans de l'eſprit de vin, guériſſent les brûlures d'eau chaude, de poix fondue, de feu & de poudre à canon, plus promptement & plus parfaitement qu'aucune autre application. Il cite l'exemple d'un enfant qui avoit perdu la vue par une goutte de poix qui lui étoit tombée dans l'œil, & celui d'un autre à qui le même accident étoit arrivé par de la poudre à canon, & qui recouvrerent l'un & l'autre l'uſage de leurs yeux le jour ſuivant, par une fomentation chaude d'eſprit de vin. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

On lit encore dans cet Auteur, qu'il n'y a point d'application préférable à celle du vin chaud, dans les plaies, les ulceres, & les inflammations, ſurtout dans celles qui ſont aux parties ſenſibles, & pleines de nerfs, de tendons, & de vaiſſeaux ſanguins, comme les doigts & les orteils, ou des coupures & des piqures cauſent quelquefois de grandes douleurs, & peuvent occaſionner la mortification.

Les Turcs chez qui la Chirurgie eſt preſque entierement ignorée, & qui n'ont pour tous Praticiens dans cet art, que quelques Juifs errans dans les pays qu'ils occupent, fomentent & lavent leurs plaies avec du vin chaud, & s'en trouvent bien.

L'eſprit de vin & la thériaque ſont les meilleurs topiques qu'on puiſſe employer dans les gangrenes produites aux orteils, pour en avoir coupé mal-adroitement les cors ou les ongles, ſurtout s'il y a irritation cauſée par des emplâtres & des onguens. HARRIS, *Diſſ. Chirurg.*

L'eſprit de vin appliqué en fomentations réitérées pendant un tems ſuffiſant, diminue dans quelques conjonctures, la chaleur de l'éréſipele, plus promptement qu'aucune autre fomentation, ſoit que l'éréſipele ſoit réel ou faux, cutané, ou profond, & attaquant les chairs. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Si les véſicatoires cauſent de grandes douleurs & occaſionnent une inflammation qui menace de mortification, une fomentation d'eſprit de vin ſuffira pour eloigner le danger. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Les inflammations cauſées par les véſicatoires, accompagnées de douleurs violentes, & de douleurs noirâtres, & tendantes à la gangrene, n'auront aucunes ſuites fâcheuſes, & cederont aiſément à une fomentation faite avec un linge plié en double & trempé dans du vin chaud ou de l'eſprit de vin, & appliqué enſuite ſur la partie affligée, ſans emplâtre ni médicament onctueux. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

J'ai éprouvé pluſieurs fois l'efficacité de ce remede ſimple, dans les cas ſpécifiés par cet Auteur dont l'autorité doit être d'autant plus grande qu'il étoit homme d'une probité reconnue.

L'*Alcohol* pur eſt un des plus puiſſans ſtyptiques. Il faut en imbiber des tentes de linge, lorſqu'il eſt preſque chaud, en étuver la partie ſaignante, & même l'arrêter deſſus avec un morceau de veſſie de cochon huilé. Ce remede arrêtera l'hémorrhagie ſur le champ. Il faut cependant conſerver cet appareil pendant trois jours; ce tems ſuffira pour que les vaiſſeaux ſanguins ſe referment. BOERHAAVE.

Quant à l'antiquité de l'*alcohol*, ceux qui ne perdent aucune occaſion de relever le mérite d'Homere, & qui lui attribuent toutes ſortes de connoiſſances, en feront, quand il leur plaira, un excellent Chymiſte. Ce grand Poete, en parlant du vin dont Uliſſe enivra Polypheme, dit qu'il le tenoit de Maron, & que telle étoit ſa force, que quarante fois autant d'eau ne lui ôtoit pas ſon odeur & ſon gout. Si cela n'eſt point une hyperbole poétique, ce vin étoit aſſurément beaucoup plus fort qu'aucun *alcohol* que nous ayons aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Thaddæus eſt le premier qui ait fait mention de l'eſprit de vin, & que cette liqueur ne nous fut point connue avant le treiſieme ſiecle. Quelque-tems après, Arnauld de Villeneuve en fit l'éloge ſous le nom d'eau-de-vin, *aqua vini.* Il eſt certain que le treiſieme & le quatorzieme ſiecle ont vu éclorre des découvertes bien ſurprenantes. Dans ces ſiecles, on vit paroître la poudre à canon, la vérole, & l'eau-de-vie plus fatale que ces deux premieres.

Tous les Alchymiſtes connus ſous le nom d'Adeptes, parlent de l'eſprit-de-vin, comme d'un des principaux ingrédiens de leur menſtrue ſecret; ce qui a fait croire à Weidenfeld que nous aurions la clé de toutes leurs découvertes, ſi nous ſavions préparer leur vrai eſprit-de-vin philoſophique. Mais Boerhaave prétend que celui que nous poſſédons a tous les caracteres que les anciens Chymiſtes attribuent à celui dont ils ſe ſervoient, excepté qu'il diſſolvoit les ſels, ce que le nôtre ne fait point. Sur quoi, il met en queſtion, ſi c'eſt la vraie préparation de l'eſprit de vin capable de diſſoudre les ſels qui nous manque, ou l'art de diſpoſer les ſels pour les rendre diſſolubles par l'eſprit de vin.

*L'*alcohol *conſidéré comme menſtrue diſſout.*

1. Toutes les réſines des végétaux.
2. La plupart des réſines gommeuſes.
3. Les ſels alcalis, purs, volatils.
4. Les ſels alcalis, purs, fixes, lorſqu'ils ſont extremement ſecs.
5. La plupart des ſubſtances ſavoneuſes.
6. Les ſoufres, lorſqu'ils ſont ouverts par des ſels alcalis.

*L'*alcohol *n'agit point.*

1. Sur les ſels naturels compoſés ou neutres, comme le ſel marin, le nitre, & le ſel ammoniac.
2. Sur le ſoufre, à moins qu'il ne ſoit ouvert par des ſels alcalis.
3. Sur la terre, le mercure, les métaux, les demi-métaux, les pierres, & les pierres prétieuſes.

ALCOL, *Vinaigre.* RULAND.

ALCOLA. Ce terme eſt ſynonime à *aphtha* dans Avicenne. Voyez *Aphtha.*

Mais dans Paracelſe, *alcola* ſignifie tartre ou ſédiment d'urine, ſoit que ce ſédiment ſoit une matiere blanche & légere qui ſe dépoſe au fond du vaiſſeau où l'on reçoit l'urine, ou bien que ce ſoit du ſable, ou des glaires, ou quelque matiere viſqueuſe.

ALCOLITA. C'eſt, ſelon Paracelſe, l'*urine.* CASTELLI.

ALCOLISMUS. C'eſt l'action de réduire une ſubſtance quelconque en parties très-menues en la corrodant, ou par quelque autre procédé. RULAND.

ALCONE, *Cuivre.* RULAND.

ACOR, *Cuivre brûlé.* RULAND.

ALCORE. Espece de pierre parsemée de petites taches qui ressemblent à de l'argent. Ruland.

ALCTE, Ἀλκτὴ. Erotien dit que c'est le nom d'une plante dont Hippocrate fait mention. Fœsius pense qu'il y a faute dans Erotien, qu'il faut lire ἀκτὴ, *le sureau.*

ALCUBD ou ALUMBAIR. Ruland entend par ce mot du beure crud, *butyrum crudum.* Johnson & Castelli ont dit la même chose d'après Ruland, sans rien ajouter qui puisse expliquer cette interprétation.

ALCUBRITH, ALCUR ou ALCUZAR, *Soufre.* Ruland.

ALCYONIUM, *Ecume de mer*, ou *merde de Cormarin.* C'est une espece de plante spongieuse qui se trouve dans la mer, & sur les rivages; ou plutôt une écume de mer que la chaleur du soleil a durcie, & qui a pris diverses figures & couleurs.

Qu'est-ce que que ces corps que les Grecs appellent *Alcyonia*? Et comment se forment-ils? C'est une question que les Botanistes ont agitée long-tems, & qui n'est point encore décidée. Pline prétend que ce sont des nids que quelques especes d'oiseaux bâtissent sur les eaux. Imperatus veut au contraire que ce ne soit qu'un amas de paille & d'autres matieres qui se sont attachées ensemble, après avoir été réunies par l'agitation des vents & des eaux. Schrochius assure que ces corps sont formés de roseaux & de feuilles de roseaux; parce qu'en ayant ouvert plusieurs, il y a trouvé cette plante, le roseau même, roulé & enveloppé d'autres matieres, mais occupant le milieu de cette masse. Dioscoride en distingue cinq espece. La premiere s'appelle

Alcyonium durum. Offic. *Alcyonium durum sive primum Dioscoridis Imperato*, C. B. 368. Tourn. Inst. 576. *Alcyonium spongiosum officinarum*, J. B. 3. 816. Chab. 579. Raii Hist. 1. 82. Hist. Oxon. 3. 654. *Alcyonium spongiosum Discoridis flavum marinum quorumdam*, Donat. 11. *Alcyonium primum Dioscoridis*, Calc. Mus. 21. *Alcyonium, seu eorum ruscum.* Worm. 48.

Cette premiere espece ressemble en quelque maniere à une éponge; mais elle est dure, pesante, d'un gout acerbe, de mauvaise odeur, sentant le poisson; elle se trouve ordinairement sur le rivage.

La seconde espece est appellée

Farrago. Offic. Aristot. *Farrago australis, alcyonium secundum Dioscoridis*, C. B. Pin. 368. *Vesicaria marina nigra, farrago Aristotelis quorumdam.* J. B. 3. 818. Chab. 580. Dale.

Lemery appelle la seconde espece d'*alcyonium* (*favago australis*, C. B.) elle est légere, dit-il, poreuse comme une éponge & sentant l'*alga.* Lemery.

La troisieme espece est nommée dans les Auteurs

Alcyonium vermiculatum, Offic. *Alcyonium vermiculare Imperati*, C. B. 368. *Alcyonium vermiculare. Imperat.* 639. Hist. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tertium Dioscoridis*, Cæsalpin. 608. *Alcyonium vermiculatum, purpureum, candidum, & flavescens.* Tourn. Inst. 576.

Lemery appelle cette troisieme espece d'*alcyonium* du nom de *milesium.*

Elle est, selon le même, en forme de petits vers, de couleur tirant sur le pourpre, quelquefois blanche & d'autre fois jaunâtre. On la nomme *alcyonium vermiculare.* Lemery, *des Drogues.*

La quatrieme espece s'appelle

Alcyonium stupposum, Offic. *Alcyonium stupposum Imperati*, J. B. 3. 817. Raii, Hist. 1. 82. *Alcyonium stupposum*, Imp. 640. Tourn. Inst. 576. *Acyonium stupposum dictum*, Chab. 579. *Alcyonium stupposum vel quartum Dioscoridis & Imperati*, C. B. 368. Hist. Oxon. 3. 654.

Cette quatrieme espece est appellée par Lemery, *Alcyonium molle*: elle est, dit-il, légere, molle, & ressemblante à de la laine grasse. Lemery.

La cinquieme est désignée de la maniere suivante.

Alcyonium tuberosum, Offic. J. B. 3. 817. Raii, Hist. 1. 82. Hist. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tuberosum ficus formâ*, Imperat. 641. Tourn. Inst. 576. *Alcyonium formâ fructûs alicujus ficûs*, C. B. 368.

Lemery appelle cette cinquieme espece *Alcyonium foraminosum.* Elle ressemble un peu, dit-il, au champignon; elle est douce au toucher à l'extérieur, acre au gout, mais rude en-dedans, & poreuse à peu près comme la pierre ponce, sans odeur.

Il y en a plusieurs autres especes.

Elles contiennent beaucoup d'huile & de sel, les unes plus & les autres moins. Lemery, *des drogues.*

Préparation d'Alcyonium.

Calcinez une espece d'*Alcyonium.* Pour cet effet, mettez-la dans un pot de terre qui n'ait jamais été mis sur le feu, avec un peu de sel; & après avoir bien couvert ce pot en l'enduisant de terre, mettez-le dans un fourneau; lorsqu'il sera bien cuit, retirez-le, & vous aurez l'*Alcyonium calciné.* Il se lave comme la cadmie. Dioscoride, *Lib. V. c.* 136.

Toutes les especes d'*Alcyonium* sont détersives & résolutives, d'une nature acre: mais le milésien, ou le vermiculaire, est le meilleur. Lorsqu'il est calciné, il guérit l'alopécie, & il nettoie la peau, de la galle & de la teigne. Celui qui a la surface extérieure polie & douce, est le plus fort; non-seulement il déterge, mais il excorie. Le plus foible, celui qui a le moins de vertu, c'est celui qui ressemble à de la laine grasse. Ægin‍ete, *L. VII. c.* 3.

La premiere & la seconde espece sont bonnes pour les éréfipeles, les dartres, la gratelle, la lepre, & les autres demangeaisons de la peau, pour effacer les taches du visage, étant appliquées extérieurement ou en poudre, ou en décoction.

La troisieme est estimée bonne pour exciter les urines, pour chasser la pierre des reins & de la vessie, pour lever les obstructions de la rate, pour l'hydropisie; on la prend en poudre ou en décoction. Etant brûlée, elle fait revenir les poils, si on l'applique sur la partie, délayée dans un peu de vin.

La quatrieme est résolutive.

La cinquieme est propre pour nettoyer les dents; & si on la calcine avec du sel, il s'en fait un dépilatoire; étant appliquée sur la peau, elle y excite des demangeaisons. Lemery, *des drogues.*

ALD

ALDABARAM. L'os sésamoïde du gros orteil. Voyez *Albadara.* Voyez *Sesamoïdæa.*

ALE

ALEC ou ALECH, *Vitriol.* Ruland. Johnson.

ALECHARITH, *Mercure.* Johnson.

ALECTORIA, ou LAPIS ALECTORIUS, *Pierre de coq*, de ἀλέκτωρ, coq. On dit que cette *pierre* se trouve dans l'estomac d'un coq; d'autres prétendent que c'est dans l'estomac d'un chapon âgé de quatre ans. On ajoute qu'elle est claire comme le crystal, ou l'eau de roche, & de la grosseur à peu près d'une feve. On lui attribue des propriétés aussi chimériques que son existence: elle rend, dit-on, celui qui la possede, riche, éloquent & courageux; elle lui donne de nouvelles forces dans l'acte vénérien, & elle procure des amis. Toute femme qui a une *pierre de coq*, ont écrit quelques Auteurs, sera nécessairement charmante aux yeux des hommes.

Pline dit que Milon le Crotoniate n'étoit invincible que par la *pierre de coq*, & qu'il ne luttoit jamais qu'il ne l'eût sur lui. On lui donne encore la vertu d'appaiser la soif & de modérer la chaleur, en la tenant dans la bouche. Ruland. Pline. Gul. Menens.

ALECTOROLOPHUS, *Crête de Coq.*

Voici comment on distinguera cette plante dans les Auteurs.

Alectorolophos, Offic. *Crista galli*, Ger. 912. Emac. 1071. Chab. 457. Mer. Pin. 31. Rivin. Irr. M. 92. Dill. Cat. Giss. 80. *Crista galli fœmina*, J. B. 3. 436. Buxb. 88. *Crista galli Pratensis humilior, comâ fuscâ*, Rupp. Flor. Jens. 194. *Pedicularis sive Crista galli lutea*, Park. Theat. 719. Raii, Hist. 1. 769. Synop. 3. 284. *Pedicularis Pratensis lutea, vel Crista galli*, C. B. Pin. 163. Tourn. Inst. 172. Elem. Bot. 141. Boerh. ind. A. 235. Hist. Oxon. 3. 426. *Pedicularis Pratensis lutea, sive Crista galli, herbariorum*, Merc. Bot. 1. 57. Phyt. Brit. 89. Yellow. Rattle. Dale.

Alectorolophos, ou cette plante que nous nommons *Crête de coq*, a ses feuilles ressemblantes à la *crête d'un coq*. Sa tige est foible, & sa semence de couleur noire. Pline, *L. XXI. c.* 5.

Lobel dit qu'on l'appelle *Pedicularis*, à cause de sa qualité véneneuse, & parce qu'elle infecte les prairies, & qu'elle est mortelle pour les poux. Dodonæus assure au contraire que ce nom lui vient de la grande quantité de vermine qu'elle produit dans les bestiaux qui paissent dans les prés où elle croît. Les feuilles de cette plante me paroissent ressembler assez par leurs sillons au dos d'un poux; & c'est peut-être de-là que lui vient le nom de *Pedicularis*.

D'une petite racine blanche, unique, qui pousse seulement de côté quelques rejettons, & qui n'entre pas profondément en terre, part une tige, seule pour l'ordinaire, s'élevant à la hauteur d'un pié, épaisse, roide, douce, quarrée, droite, menue, légere, quelquefois parsemée de taches & de traits noirs, mais d'une couleur de pourpre au sommet. Cette tige se divise en plusieurs branches placées en opposition, & embrassées par deux feuilles, sans pédicule, larges à la base de la plante; mais allant toujours en diminuant à mesure qu'elles sont plus proches du sommet, de la largeur d'un doigt, pointues par le bout, dentelées sur les bords, semblables à la *crête d'un coq*, ayant toutes une veine remarquable qui s'étend à chaque découpure, à droite & à gauche; du milieu des feuilles sortent de petites branches deux à deux, & plantées en opposition. Au sommet de la tige & des branches naissent de petites fleurs fort serrées les unes contre les autres en forme d'épi; leur pédicule est fort court; leur calice est gros, rond, un peu applati, & coupé aux extrémités en quatre segmens pointus. Elles n'ont qu'une feuille, jaune, d'une figure assez semblable à celle d'un chaperon; elles contiennent & cachent à la vue un style foible, avec quatre étamines.

Lorsqu'elles sont tombées, le calice s'enfle & forme une assez grosse vessie, qui renferme & comprime un vase séminal assez grand, divisé au milieu en deux cellules qui contiennent beaucoup de semences fort pressées, & environnées d'une bordure membraneuse d'une couleur cendrée. Lorsque la semence est mûre, les cellules membraneuses se rompent & s'ouvrent; elles sont luisantes lorsqu'elles sont seches.

Cette plante fleurit au mois de Juin, & sa semence mûrit très-promptement; à peine est-elle mûre, qu'elle tombe, & la plante se seche jusqu'à la racine même.

Elle croît particulierement dans les pâturages secs, & quelquefois dans les champs labourés; elle n'est d'aucune utilité dans aucun endroit, & on la traite partout comme une mauvaise herbe. Ray, *Hist.*

Bouillie avec des feves écossées, & adoucie avec du miel, elle est bonne pour la toux. Elle éclaircit la vue. Pour cet effet, on en met la semence entiere dans l'œil; elle n'y cause aucun mal; au contraire elle dissipe les nuages qui obscurcissent la vue. Elle change de couleur; de noire elle devient blanche; elle s'enfle, & sort de l'œil d'elle-même. Pline, *L. XXI. c.* 5.

Outre l'espece précédente, Ray compte les suivantes.

1. *Crista galli mas, J. B. Crête de coq mâle de Jean Bauhin.* Elle differe de la femelle en grandeur; car elle s'éleve quelquefois à la hauteur d'un pié & demi; sa tige est plus forte, ses feuilles plus larges, de même que ses fleurs; elle est plus blanche au sommet, & elle a des vésicules velues. Elle vient avec la femelle dans les prairies aux environs de Geneve.
2. *Crista galli spicata flore luteo magno Messanensis.*
3. *Trixago apula unicaulis*, τετράσταχυς (*Tetrastachys*) Col. *Crista galli spicata flore vario ex albo & purpureo. An Antirrhinum folio serrato, J. B. Apulia tristago*, ou *Tetrastachis* de Columna.
4. *Pedicularis Pratensis rubra vulgaris*, Park. *Pratensis purpurea*, C. B. *Pedicularis*, Ger. *Pedicularis, quibusdam Crista galli flore rubro*, J. B.

Les fleurs dans cette espece, ainsi que dans l'espece ordinaire de *crête de coq*, partent de vésicules lâches & polies, sillonnées, & d'un verd tirant sur le rouge, quoique foncé. Ces fleurs sont rouges, rarement blanches, ou de couleur de chair. La levre supérieure a un bec, & couvre dans deux cellules qu'elle forme un style de couleur de pourpre, & quatre étamines jaunes. La plus profonde est enfoncée entre trois lobes très-parfaitement ronds. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles de la filipendule; elles sont seulement un peu plus petites, & mieux découpées sur les bords, d'une couleur verte ou un peu rouge; elles sont placées sur des tiges creuses, anguleuses, foibles, de huit ou neuf pouces de haut. Sa racine a quelque amertume, elle est blanche, sillonnée, figurée comme celle de l'ache, grosse à peu près comme le petit doigt; mais poussant de tous côtés de petites fibres. Du haut de la racine sortent des feuilles, larges, épaisses & pointues, dentelées par les bords; du milieu de ces feuilles part une tige avec d'autres feuilles. Les premieres feuilles de cette plante, lorsqu'elle commence à sortir de terre, sont si ressemblantes, tant par la figure que par la découpure, à celles du polypode, qu'on les prendroit les unes pour les autres. La semence est d'une couleur fort brune; elle est ronde, contenue dans une vésicule assez large, & figurée en croissant, & présentant une espece de bec.

Elle croît dans les prairies, les pâturages & les bruyeres, Partout où la terre est humide & marécageuse, dans toute l'étendue de l'Angleterre.

5. *Pedicularis palustris rubrâ elatior. An Pedicularis campestris prior species tragi.*

Cette plante, que nous pourrions prendre pour le *tragus*, engendre dans les bestiaux qui paissent dans les lieux où elle croît, & qui la mangent, une si grande quantité de poux, qu'il est extremement difficile de les guérir de cette maladie.

6. *Crista galli montana floribus pallidis in spicam congestis.*
7. *Pedicularis major Dalechampii*, J. B. *Alpina filicis folio major*, C. B. *Major alpina.*
8. *Filipendula montana altera*, C. B. *Montana mollior altera*, Park. *Alectorolophus* II. Clus. Hist.
9. *Pedicularis Bulbosa*, J. B. *Filipendula montana, flore pedicularia*, C. B. *Filipendula montana major Albida*, Park. *Alectorolophus Alpinus major*, 1. Clus. *Filipendula montana*, Ger.
10. *Pedicularis Alpina lutea*, C. B. Park. *Alpina, flore luteo, radice nigrâ*, J. B.
11. *Crista galli umbellata*, C. B. Prod. *Galli lutea umbellata*, Park.
12. *Crista galli Angustifolia montana*, C. B.

ALEFANTES. Ruland rend ce mot par *Flos salis; fleur de sel.*

ALEIMMA, Ἄλειμμα; Onguent, liniment, topique graisseux, onctueux, à qui l'on n'a point donné la consistance qu'il a, en y ajoutant de la cire.

ALEION, Ἄλειον. Epithete qu'Hippocrate donne à l'eau; elle signifie *abondant*. Gorræus.

ALEIPHA, Ἄλειφα. Ce mot signifie l'huile des végétaux & la graisse des animaux. Il désigne encore une espece

espece d'huile médicinale, préparée avec des végétaux odorans & aromatiques, & destinée à oindre le corps, & par conséquent d'une consistance convenable à cet usage. Il n'entre donc point de cire dans la composition de l'*Aleipha*. Et si l'on y admet des poudres, ce ne peut être dans une quantité suffisante pour l'épaissir beaucoup.

Hippocrate & tous les anciens, employoient beaucoup d'onguens. Ils les appliquoient non-seulement en qualité de topiques sur quelques parties du corps; mais ils se proposoient encore dans l'usage qu'ils en faisoient, dans presque toutes les maladies, tant aiguës que chroniques, d'apporter quelque changement dans l'habitude générale du corps. Il faut observer qu'avant que d'appliquer leurs huiles, ils commençoient par relâcher la peau en faisant prendre les bains chauds, afin sans doute que les particules de l'huile trouvassent une entrée plus libre & plus facile dans les pores.

Il est étonnant qu'une pratique que les anciens ont tant recommandée, & dont il est évident qu'ils retiroient de si grands avantages, ait été si parfaitement bannie de la Medecine, que dans la cure des maladies il n'arrive que fort rarement aux modernes d'en faire mention: elle me paroît assez importante pour mériter un peu plus d'attention. Je crains bien que cet oubli ne soit encore une des suites malheureuses de la soumission aveugle qu'on a pour des théories, par lesquelles on proscrit tout ce qui ne quadre point avec les idées imparfaites que nous avons de l'opération des corps, tant naturels qu'artificiels, les uns sur les autres, sans s'embarrasser de l'expérience, le seul guide toutefois que nous puissions prendre avec sureté & le seul oracle que nous ayons à consulter sur la solidité & la foiblesse des théories.

Je me flate que le fait que je vais rapporter, suffira pour démontrer aux modernes qu'ils ont en peu de raison de négliger autant qu'ils font, l'usage des huiles.

L'année qui précéda celle dans laquelle ceux qui prennent les viperes découvrirent que l'huile étoit un des plus sûrs remedes qu'ils pussent employer contre la morsure de ces animaux; j'employai un grand nombre de ces personnes à me prendre des viperes dont j'avois besoin pour quelques expériences. Je fis mordre par ces viperes plusieurs poulets & quelques chats. J'en guéris quelques-uns & j'en laissai mourir quelques autres. J'observai en disséquant ceux qui étoient morts, que le sang étoit coagulé comme de la gelée, dans tout le cours du vaisseau qui avoit été offensé par la vipere; qu'il étoit noirâtre & en stagnation, & que plus il approchoit du cœur, plus la coagulation, la lividité & la stagnation étoient grandes. Or si le poison d'une vipere cause la mort en figeant le sang, il est évident que l'huile doit guérir les maladies causées par la morsure venimeuse de cet animal, en résolvant les coagulations déja formées & en empêchant le venin d'en former de nouvelles.

J'avoue mon ignorance; elle est entiere par rapport à la résolution de la coagulation du sang par l'huile; je n'ai aucune idée claire & satisfaisante du méchanisme par lequel elle produit cet effet. Je sai qu'on a dit que les pointes salines du poison de la vipere sont enveloppées & émoussées par les particules visqueuses de l'huile: mais cette explication peut être & n'être point la vraie. Mais quelle que soit la cause méchanique de l'opération de l'huile dans la résolution du sang coagulé, qu'importe? N'est-il pas vraisemblable que si elle est capable de produire cet effet dans une occasion, que si elle a pu une fois empêcher le sang de se figer, elle le pourra bien encore dans un autre cas où le sang y auroit quelque disposition. D'où je conclus que les linimens sur tout le corps en général, doivent être employés dans les maladies inflammatoires de toute la masse du sang, avec autant de succès que les oignemens particuliers dans les maladies inflammatoires de quelques membres en particulier. Pour confirmer ce sentiment, je rappellerai au lecteur que la méthode la plus efficace pour dissiper les inflammations, c'est de relâcher les solides, & que l'huile possede dans un haut degré la vertu de relâcher.

Nous sommes maintenant en état de juger de la solidité du sentiment de ceux qui proscrivent l'application des huiles sur les tumeurs inflammatoires, lorsqu'il est question de résoudre, par la crainte qu'ils ont d'obstruer les pores de la peau. Car quand il arriveroit que l'huile boucheroit les pores de la peau; s'il est vrai qu'elle atténue & prévienne la coagulation, le bien qui résultera de cet effet, ne contrebalancera-t'il pas suffisamment l'inconvénient qui naîtra de l'obstruction des pores.

ALELAION, Ἄλειαον. Topique dont Galien faisoit usage dans les tumeurs molles. Il étoit composé d'huile battue avec du sel. Foesius.

ALEMA, Ἄλημα, *farine bouillie*.

ALEMBAN, *Plomb brûlé*. Ruland.

ALEMBIC. Ruland rend ce terme par *mercure*.

ALEMBICUS, *Alembic* ou *Alambic*. Ce terme est composé d'Arabe & de Grec. Il vient du mot grec Ἄμβιξ dérivé d'ἀμβαίνω pour ἀναβαίνω, *monter*, & de *al*, particule Arabe. Séneque nomme cet instrument en latin *miliarium*, & en François nous l'appellons *alambic*.

Avant que l'usage des cornues fut aussi commun qu'il l'est devenu depuis quelques années, la méthode générale étoit de mettre le corps qu'on vouloit distiler dans un vaisseau qu'on appelle le corps de l'*alambic*, & d'ajuster sur ce vaisseau un chapiteau dans la cavité duquel la vapeur s'amassoit, se condensoit & couloit dans un canal qui la portoit dans un vase. Le canal s'appelle le bec de l'*alambic*, & le vase dans lequel la liqueur tombe du bec de l'*alambic*, un récipient. On donne proprement le nom d'*alambic* au chapiteau, & on le distingue par l'épithete *rostratus*, d'un autre espece d'*alambic*, appellé *alambicus cæcus*, *alembic aveugle*. Ce dernier n'a point de canal à son chapiteau, & il est destiné à recevoir les matieres d'une nature seche qui s'y élevent. Le chapiteau est quelquefois percé, pour permettre à une partie de la liqueur de s'évaporer. L'*alembic* est donc proprement le chapiteau dont on couvre le vase qui contient la liqueur à distiler. On se sert maintenant de ce mot pour désigner l'instrument entier.

ALEMBROTH. Il est dit dans un Traité imprimé dans le *Theatrum Chymicum*, vol. 4. intitulé, *Super tractatulum*, *Mer fugi dum bibit*, qu'*Alembroth* est un mot Chaldéen qui signifie Clé de l'art, *artis clavis*. Ruland le rend par *sal mercurii* ou *sal Philosophorum artis*, sel de mercure, ou sel des Philosophes & de l'Art. Castelli prétend que ce mot est synonime à *elembroth* & *sal fusionis*, ou *sal fixionis*.

On prépare par le moyen de l'art quelques-uns de ces sels; mais celui qui a donné le nom à tous les autres, est naturel; il s'engendre en Chypre, & il est assez ressemblant, soit pour la forme, soit pour la couleur, à du sang séché.

Ruland entend par *alembroth desiccatum*, le sel de tartre. *Alembroth* paroît signifier en général un sel alcali fixe, fort utile dans la fusion des métaux, qui se charge de leurs soufres étrangers & qui aide à les séparer de leur mine.

ALEMZADAT, *Sel ammoniac*. Ruland.

ALENON, Ἄλενον. Gorræus dit qu'Aëtius nomme l'huile d'amande, ἄλενον ἔλαιον.

ALEOPHANGINÆ PILULÆ, *Pilules aléophangines*. Voici la maniere de les préparer.

Prenez *de la canelle*,
des clous de girofle,
des petites cardamomes,
de la muscade,
de la fleur de muscade,
du calamus aromaticus,
du fruit du baume,
ou à sa place *de la graine de genievre*,
} *une demi-once de chacun*.

du jonc odorant,
du sandal jaune,
du galanga,
des feuilles de roses rouges; } *une demi-once de chacun.*

Réduisez le tout grossierement en poudre.

Tirez-en une teinture avec de l'esprit de vin, dans un vaisseau de verre bien fermé.

Vous dissoudrez dans trois pintes de cette teinture, une livre du meilleur aloès.

Vous y ajouterez,

du mastic,
de la myrrhe en poudre, } *une demi-once de chacun.*
du safran, deux dragmes,
du baume du Perou, une dragme.

Vous donnerez à ce mélange la consistance propre à des pilules, en faisant évaporer l'humidité superflue, sur des cendres chaudes. *Pharmacopée de Londres.*

La quantité de quelques-uns des ingrédiens est moindre qu'elle ne l'étoit auparavant. Voilà ce qu'on appelle les *pilules* aromatiques de Mesné. Zwelfer s'est très-étendu en remarques sur cette composition, qui differe un peu dans sa Pharmacopée de celle-ci. Il s'est fort occupé à la corriger. Il conseille d'extraire la partie aromatique des ingrédiens par deux ou trois cohobations, avec une quantité suffisante d'esprit de vin; de faire du reste une décoction dans de l'eau pure; de faire dissoudre l'aloès dans cette eau; d'ajouter ensuite la myrrhe, le mastic, le safran, avec l'esprit aromatique qu'on a retiré d'abord. La *Pharmacopée royale* ajoute à cette préparation l'hellébore, & lui donne pour titre, *Pilules aléophangines, céphaliques & stomachiques; Pilulæ aleophanginæ capitales & stomachicæ;* mais ces pilules ne sont plus d'usage. *Remarques de Quincy.*

Ce remede est imité de l'Hiera de Lampon, décrite par Galien, *Lib. VIII. De compositione Medicamentorum, c. 2.*

ALEORE'; Ἀλεωρὴ, d'ἀλέω, *éviter, échapper.* Hippocrate emploie ce terme pour marquer le repos procuré au malade par la diminution ou la suspension des douleurs. Ἄνεσις γὰρ νούσου κάμοντι παρέχει μεγάλην ἀλεωρὴν, *la diminution ou la suspension d'un mal, quel qu'il soit, procure au malade un grand repos. Prognost. sect. 1.*

ALEOS, Ἄλεος. Pris comme un adjectif, il signifie, *amassé, condensé* ou *continué;* & c'est en ce dernier sens qu'Hippocrate a dit des regles, ἀλλ' αὖθις πολλὰ ἴῃ ἄλεα, *mais si elles coulent en abondance & sans interruption.* Et une ligne ou deux après celles-là, καὶ ἄλεα ἐπιφέρηται, ἄχρις τε ἔσται μέχρις ἂν οὕτως ἔχῃ. *De Morbis mulier. L. I.*

Pris comme un substantif, Hésychius & d'autres rendent ce mot par θέρμη, θάλπος, *chaleur;* & ils le font venir de ἀλέα, *chaud.*

ALES, Ἄλες, adjectif synonime *à* ἀλεὸς, *ramassé, entassé, condensé.* Hippocrate l'a appliqué dans ce dernier sens aux excrémens, dans le cas de la femme de Polémarche, Livre septieme de ses Epidémiques.

Il signifie aussi quelquefois resserré, comme dans cette phrase, τῶν μητρέων ἀλέων ἐουσέων, *la matrice s'étant resserrée. De Morbis mulierum, L. I.*

C'est encore un nom que les Chymistes ont donné à un sel factice.

ALES CRUDUM. Ce sont les goutes d'une espece de rosée qui tombent quelquefois pendant la nuit au mois de Juin. JOHNSON.

ALESEH, *Alumen plumosum, Alun de plume.* Voyez *Alumen.*

ALETON, Ἄλητον, *farine.* C'est au moins de cette maniere qu'Erotien & Hesychius ont rendu ce mot. Il paroit dériver de ἀλέω, *broyer,* & s'applique généralement à la farine de toutes sortes de grains. Hippocrate en fait un usage fréquent. Il dit *de Victûs ratione, Lib. II.* Ἄλητον καθαρὸν πινόμενον ἐν ὕδατι ψύχει. La *farine* pure prise dans de l'eau rafraîchit. Et un peu plus bas

il nous apprend que la *farine,* ἄλητον, prise dans du lait, est plus propre à purger que prise dans de l'eau. On lit dans le second Livre des Epidémiques du même Auteur, à propos de l'œsophage dont il parle dans cet endroit assez obscurément, le passage suivant: Ἄλητον ὡς θερμότατον διδόναι, καὶ οἶνον ἄκρητον, donnez de la farine fort chaude & du vin qui ne soit point trempé. Les Traducteurs ont rendu le mot διδόναι par *apponito,* comme si Hippocrate décrivoit un cataplasme de *farine* & de vin; mais il me semble qu'ils n'ont point entendu l'Auteur dans cet endroit: quoique dans d'autres endroits il ait ordonné un cataplasme de *farine,* ἄλητον, il n'en est pas question dans celui-ci.

ALEURON, Ἄλευρον, *farine,* de Aleo, ἀλέω, *broyer.* A parler exactement, ce terme signifie *farine* de froment: mais Hippocrate l'applique aussi à la *farine* de lentilles, ou de semence d'yvroye.

ALEXANDER. *Alexandre* Medecin du sixieme siecle; on l'a surnommé *Trallian,* de Tralles, ville de Lydie, où il naquit. Etienne son pere, étoit Medecin de profession; d'où nous pouvons conjecturer qu'il ne négligea rien pour l'instruction & les progrès de son fils dans son art.

Alexandre après avoir pris pendant quelque tems les leçons de son pere, ou même après sa mort, dans la persuasion qu'il ne manqueroit pas d'acquérir sous un nouveau maître des lumieres nouvelles, se rendit disciple d'un autre Medecin; il étudia sous le pere de ce Cosmas, à la priere duquel il compila son Ouvrage. Annoncé par ce travail, il jouit de tous les avantages d'une grande réputation tout en entrant dans la pratique de la Medecine. Cette réputation étoit telle qu'il ne passoit pas seulement à Rome pour un grand homme dans son art, mais qu'on le consultoit même comme tel, dans les diverses contrées qu'il parcourut; en un mot, il étoit connu sous le titre d'*Alexandre le Medecin.*

Il ne paroît pas que ce titre fût mal acquis, & qu'il le dût ou au caprice du peuple, ou à quelques cures dont il fallût plutôt attribuer le succès au hasard qu'à son savoir. Il le mérita par l'étendue de ses connoissances & par la sagesse de sa pratique. Il est le seul Auteur de ces derniers siecles des Lettres, qui se fût fait un plan avant que d'écrire, & qu'on puisse appeller un Auteur original.

Sa méthode est claire & exacte. Il commence par les maladies de la tête, d'où il descend à celles de toutes les parties du corps qu'il parcourt dans leur ordre naturel. Son exactitude se remarque surtout dans ce qu'il a dit des signes diagnostics. Quant à sa maniere de traiter les maladies, elle est ordinairement raisonnée & salutaire.

Il ne s'embarque point dans des dissertations sur la matiere médicinale, l'Anatomie ou la Chirurgie; il se borne à la description des maladies, ce en quoi il me paroît que consistoit son talent particulier, & à la cure des maladies que l'étendue de sa pratique le mettoit à portée de connoître & d'exposer avec plus d'exactitude & de certitude que ceux dont les lumieres n'étoient point appuyées de l'expérience. Il a laissé plusieurs histoires très-circonstanciées de maladies, avec un détail régulier de la succession des symptomes & de l'application des remedes.

Il faut dire à son honneur, que s'il n'a point parlé expressément de la Chirurgie, ce n'étoit point qu'il l'ignorât; s'il eut moins connu l'art d'écrire & s'il eût moins senti la nécessité de suivre un plan, il ne seroit point tombé dans cette négligence. Il s'étoit apperçu combien de longues digressions sur des matieres étrangeres, & un mélange de différens sujets, jettoient d'obscurité dans des ouvrages destinés au progrès des sciences; c'est par cette raison qu'il s'étoit proposé, comme il nous l'apprend, de traiter des fractures & des opérations nécessaires dans les maladies des yeux, dans des livres séparés.

Le silence profond qu'il garde sur les maladies des femmes, est une nouvelle preuve de l'exactitude de sa méthode. Comme ces indispositions procedent de la structure particuliere & des fonctions des parties, il imagina, sans doute, qu'elles ne pourroient entrer dans un Traité général de Medecine; & qu'il ne feroit que défigurer son projet, en lui donnant plus d'étendue.

S'étoit-il proposé de traiter des maladies des femmes, ainsi que des fractures & des maladies des yeux, dans des livres particuliers? A-t'il assez vécu pour remplir ces desseins? C'est ce qu'il nous est maintenant impossible de décider: voici les seules conjectures que nous puissions faire; c'est que, comme il composa dans un âge fort avancé, lorsqu'il ne put plus supporter les fatigues de la pratique, les ouvrages que nous avons de lui; il est plus vrai-semblable qu'il n'a laissé que ceux-là, qu'il ne l'est qu'il en ait écrit d'autres qui se soient perdus.

Il paroît, par tout ce que nous avons de lui, s'être instruit avec soin des observations de ses prédécesseurs, auxquels il réunit encore des préceptes d'une certitude beaucoup plus grande, ceux de la raison, & de sa propre expérience. S'il semble avoir usé de moyens violens dans les cas extremes, on ne peut l'accuser pour cela de s'être joué de la vie des hommes. Il s'est écarté fréquemment de la pratique reçue de son tems, & je crois qu'il faut lui attribuer l'introduction de l'usage du fer en substance dans la Medecine; car il n'en est fait mention dans aucun Auteur qui lui soit antérieur. Malgré ses connoissances & son jugement, il n'a point été exempt de certaines foiblesses dont on avoit tout lieu d'espérer que sa raison & son expérience l'auroient garanti.

Il croyoit trop facilement ce qu'on lui débitoit de son tems, ou ce qu'on avoit dit avant lui de l'efficacité des remedes; & il paroît n'avoir jamais douté de la vertu des remedes qu'on lui vantoit, ni soupçonné les recits merveilleux qu'on en faisoit, d'imposture. Mais il poussa la crédulité plus loin. Il donna dans les amulettes & les enchantemens, & il a fait mention de quelques recettes de cette nature contre la fievre, la pierre, la goutte & la colique. Ceux qui poussent le respect pour tout ce qui vient de l'antiquité, jusqu'aux extravagances & aux superstitions qui étoient en vogue dans les tems reculés, trouveront dans cet Auteur, une citation curieuse pour eux, d'Ostanes, un des premiers Mages des Perses.

Il est fort inutile de chercher quelles pouvoient être les raisons de cet aveuglement d'*Alexandre*, ou d'affoiblir ses erreurs en citant les grands Hommes de l'antiquité, que tout le jugement & la raison possible n'ont pas garantis de la superstition. Les causes de l'erreur sont infinies en nombre; ainsi il seroit assez difficile de rencontrer les réelles, je veux dire, celles qui ont déterminé particulierement *Alexandre*; produire des témoignages en faveur de la superstition, ce n'est point du tout travailler à la décrier & à l'extirper.

On conjectureroit avec assez de vraisemblance, par quelques-uns de ces charmes, qui consistent en passages tirés de la Bible, qu'*Alexandre* étoit Chrétien: au reste si l'on tire de-là une preuve de la Religion qu'il professoit; on pourroit en même tems en tirer une autre qui ne feroit point honneur à son caractere; c'est qu'il connoissoit peu ou qu'il négligeoit beaucoup les préceptes de cette Religion.

Quoiqu'on en puisse dire, il a mérité, comme Ecrivain, beaucoup plus d'éloges qu'on ne lui en donne communément. J'oserois presque dire qu'on ne peut lui refuser sans injustice la troisieme place entre les Grecs qui ont écrit de la Medecine, & qu'il ne cede qu'à Hippocrate & Arétée.

*Editions des Ouvrages d'*Alexandre.

Nous avons les suivantes.

En Grec. *Parisiis apud Robertum Stephanum*, 1548. *fol. cum castigationibus Jacobi Goupili.*

Une vieille & barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque traduction arabe. Cette traduction a pour titre, *Alexandri Iatros Practica*; & il y en a eu les éditions suivantes. *Lugduni*, 1504. 4°. *Papiæ*, 1512. 8°. *Venetiis*, 1522. *fol.*

Albanus Torinus remit les ouvrages d'*Alexandre* en meilleur latin: mais il ne travailla pas sur le grec, il ne fit que retoucher la vieille traduction latine dont j'ai parlé. La traduction d'Albanus parut, *Basil. apud Henricum Petri*, 1533. *fol.* & 1541. *fol.*

Johannes Guinterius Andernacus, traduisit le grec en latin. On a donné les éditions suivantes de cette traduction.

Argentorati, apud Remigium Guidonem, 1549. 8°.
Lugduni, apud Antonium Vincentium, 1560. 12°.
Lugduni, 1575. *cum Joannis Molinæi, annotationibus.*

On trouve encore cette traduction entre les *Artis Medicæ Principes*, donnés par Estienne.

Il y a plusieurs morceaux détachés de cet Auteur, publiés dans les Collections qu'on a faites d'Ecrits sur différens sujets de Medecine.

Il y a un petit Traité intitulé, περὶ ἑλμίνθων, *des vers*, que Mercurialis attribue à *Alexandre*, & qu'*Alexandre* dédie à son ami Theodore. Il a été imprimé dans les Ouvrages de Mercurialis, & Fabricius l'a inséré dans sa Bibliotheque greque, en grec & en latin, à la fin de l'article *Alexandre*: On ne le trouve point parmi ses autres Ouvrages.

Il y eut avant *Alexandre Trallian*, beaucoup d'autres Medecins du nom d'*Alexandre*; mais nous ne savons rien de remarquable sur leur compte.

ALEXANDRIA. *Laurus*, *laurier*. C'est ainsi que Paul Eginete appelle le *laurier*, *L. VII. c.* 3. Il est, dit-il, chaud, acre & un peu amer; par conséquent il provoque les urines & les regles. Le *Daphnoides*, (le Lauréole) a les mêmes propriétés; ainsi que le *Chamædaphne* (la pervenche) qui se peut manger. PAUL EGINETE, *L. VII. c.* 3.

ALEXANDRI ANTIDOTUS AUREA; *Antidote d'Alexandre*. Il est excellent pour les fluxions de la tête; il allége sur le champ les douleurs qu'elles causent. Il arrête l'écoulement des larmes; il appaise le mal de dent; pour cela, il n'est pas nécessaire de le prendre intérieurement; il n'est question que de l'appliquer sur la partie douloureuse. Il soulage considérablement ceux qui sont sujets à des accès subits d'épilepsie; il réprime les mouvemens violens des maniaques: en un mot il est très-efficace dans les maladies de la tête, de quelque espece qu'elles soient. Il est bon dans la toux, la consomption, l'affection cardiaque, & l'asthme. Il fait des merveilles dans les vomissemens de sang, dans les exulcérations aux parties internes, dans la paralysie, & dans les maladies des visceres & des reins, il brise la pierre dans la vessie, il dissipe la strangurie & la difficulté d'uriner; on s'en trouve bien dans toutes les maladies de la matrice. Si on le prend avant l'accès, il soulagera dans les fievres éphémeres, tierces & quartes. Quiconque fera un usage constant de cet *Antidote*, ne fera jamais attaqué d'apoplexie, ni de colique. On le prépare de la maniere suivante.

Prenez d'*Asarum*,
de jusquiame,
de fruit du baume, } *deux dragmes & demie*.
de clous de girofle,
d'opium,
de myrrhe, } *deux dragmes*.
de souchet,
d'opobalsamum,
de feuilles d'inde,
de canelle,
de zedoaire, } *de chacun, une dragme*.

de gingembre,
de costus,
de corail,
de casse,
d'euphorbe,
de gomme adraganth,
d'encens,
de styrax,
de nard celtique,
de meum ou *meu,*
de tordylium,
de moutarde,
de saxifrage,
d'anis, } *de chacun, une dragme.*

de bois d'aloës,
de rhaponthic,
d'alipta musquée,
de castoreum,
de spicnard,
de galanga,
d'opoponax,
d'anacardium,
de mastic,
de soufre cru,
de pivoine,
de chardon-roland,
de pulpe de dates,
d'hermodactile rouge & blanc,
de roses,
de thim,
d'acorus,
de pouliot,
de gentiane,
d'écorce de racine de mandragore,
de germandrée,
de valériane,
de chardon-beni,
de baies de laurier,
de poivre blanc & long,
de xylobalsamum,
de carnabadium, (c'est-à-dire, selon les Commentateurs, *du cumin Ethiopique.*
de semence d'ache de Macedoine,
d'ache de montagne,
de semence de rhue,
de sinon, (ou selon les Commentateurs, *d'ache sauvage.*) } *une dragme & demie de chaque.*

d'or pur,
d'argent pur,
de perles entieres & non percées,
de blatta bizantina. } *de chacun, la pesanteur de 14 grains de froment.*

de l'os du cœur de cerf,
de saphir,
d'émeraude, } *de chacun, une dragme.*

de jaspe,
d'impératoire,
de rapure d'yvoire, } *le poids de 29 grains de froment.*

de jonc odorant,
de miel ou de sucre, une quantité suffisante.

La dose est de la quantité ou de la grosseur d'une noisette. MYREPSUS, *Sect. I. c.* 1.

ALEXANDRI REGIS COLLYRIUM SICCUM, *Collyre* ou *remede sec pour les yeux; par le Roy Alexandre.* Il étoit composé de safran, de nard celtique & de terre ampelite, espece de charbon bitumineux. AETIUS, *Tetrab. II. c.* 39.

ALEXANDRINUM EMPLASTRUM VIRIDE, *Emplâtre verd d'Alexandre.* Celse décrit de la maniere suivante cette emplâtre, *L. V. c.* 19. & il le recommande comme un puissant attractif.

Prenez *de l'alun de plume, une once, vingt grains,*
de sel ammoniac, sept dragmes & soixante & dix grains & demi.
de scories de cuivre, deux onces, quarante grains,
de myrrhe, } *deux onces, deux dragmes & quarante-cinq grains de chacun.*
d'encens,
de cire, une livre, sept onces, quatre dragmes, quinze grains,
de colophone ou de résine de pin, deux livres, cinq dragmes, cinquante-cinq grains,
d'huile, une demi-pinte,
de vinaigre, une pinte.

ALEXANTHI ou ALTINGAT. Ruland entend par ce terme, la fleur de cuivre, *flos æris*; c'est peut-être de la rouille de cuivre.

ALEXASTHAI, Ἀλέξασθαι. Erotien & Hesychius rendent ce mot par βοηθῆσαι, *aider, secourir, repousser, soulager.* Hippocrate s'en est servi en ce sens; δεῖ σὺν τοῖσιν ἐπιτηδεύμασι τουτέοισιν ἀλέξασθαι; ce régime ne manquera pas de soulager. *De Salub. Vict. Rat.* HIPPOCRATE.

ALEXICACON, *Amulette,* qu'on regardoit comme un puissant préservatif contre les poisons. *Alexicacon* vient de ἀλέξω, *repousser,* & de κακὸν, *mauvais.* BLANCARD.

ALEXION fut un Medecin qui vivoit du tems de Ciceron & d'Atticus. Ces deux illustres personages paroissent l'avoir honoré d'une grande amitié. Il mourut avant Ciceron, & il en fut extremement regretté; comme on voit par ce que Ciceron même en écrit à Atticus. *O factum malè de Alexione! incredibile est quantâ me molestiâ affecerit; nec me Hercule ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur Medicum te conferes? Quid mihi jam Medico? Aut si opus est, tanta inopia est? Amorem erga me, humanitatem, suavitatemque desidero; etiam illud, quid est quod non pertimescendum sit, cum hominem temperantem, summum Medicum, tantus improvisò morbus affecerit? Sed ad hæc omnia una consolatio est quod eâ conditione nati sumus; ut nihil quod homini accidere possit recusare debeamus.* Epist. ad Attic. Lib. XV. Epist. 1. « Nous venons de » perdre *Alexion*; quelle perte! Je ne peux vous exprimer quelle est la peine que j'en ressens. Mais si je » m'en afflige, ce n'est point par la raison qu'on croit » communément que j'ai de m'en affliger; la difficulté » de lui trouver un digne successeur? A qui maintenant aurez-vous recours, me dit-on? Qui appellerez-» vous dans la maladie? Comme si j'avois grand besoin » de Medecin, ou comme s'il étoit si difficile d'en trouver! Ce que je regrette, c'est son amitié pour moi, » sa bonté, sa douceur; ce qui m'afflige, c'est que toute » la science qu'il possédoit, toute sa sobriété ne l'aient » point empêché d'être emporté subitement par la maladie. S'il est possible de se consoler dans des évenemens pareils, c'est par la seule réflexion, que nous » n'avons reçu la naissance qu'à condition que nous » nous soumettrions à tout ce qui peut arriver de malheureux à un homme vivant. *Epist. à Attic. L. XV. Epist.* 1. Sur cet éloge que Ciceron fait d'*Alexion*, on ne peut qu'en concevoir une haute estime, & regretter les particularités de sa vie, qui nous manquent.

ALEXIPHARMACA, *Alexipharmaques.* Ce terme vient d'ἀλέξω repousser & de φάρμακον, proprement un poison. Il paroît qu'originairement on donnoit le nom d'*alexi pharmaques*, aux remedes dont la vertu principale étoit de repousser ou de prevenir les mauvais effets des poisons pris intérieurement; & Galien est de ce sentiment. Mais depuis que quelques modernes ont imaginé qu'il existoit dans nos corps je ne sai quelle espece de poison qui affectoit les esprits animaux dans les maladies aigues; le mot *alexipharmaque* a changé de signification.

On entend à présent entre les modernes par *alexipharmaque*, un remede propre à expulser par les ouvertures de la peau, sous la forme de sueur, ce poison imaginaire qui trouble les fonctions des esprits animaux, dans les maladies aiguës. D'où il est évident qu'*alexipharmaque* & sudorifique, sont devenus deux termes synonimes. Je suis convaincu que jamais théorie n'a été introduite dans la Medecine, sans répandre sur la pratique de fâcheuses influences : mais celle sur laquelle on a établi les *alexipharmaques*, & leur destination particuliere a fait des ravages extraordinaires ; & je n'en connois presqu'aucune qui ait été plus fatale pour le genre humain.

Voici comment Hippocrate s'exprime dans son Traité *de Ratione victus in acutis*. « Quiconque usera de cathartiques dans le commencement d'une maladie inflammatoire, loin de diminuer la tension & l'inflammation de la partie affectée ; viciera & détruira les parties saines, & les rendra incapables de résister, comme elles auroient fait, à la violence de la maladie. Dans cet état d'affoiblissement, la maladie s'accroîtra & pourra devenir incurable. Lorsque la maladie est dans cet état de crudité, les cathartiques ne sont donc pas les remedes convenables. »

Quoique Hippocrate ait raison de blâmer l'usage des cathartiques dans le commencement des maladies aiguës ; je crois que son raisonnement s'applique avec un tout autre degré de force, contre les sudorifiques ou *alexipharmaques*.

Ceux qui se parent du nom de Medecin sans en avoir les connoissances, ne se trompent jamais plus grossierement que dans l'usage de ces remedes. Je les ai vus plusieurs fois les ordonner à de jeunes gens d'un tempérament pléthorique, dans le commencement d'une fievre, sans avoir même pourvu aux évacuations ordinaires.

Il parut en 1723. 4 & 5, une fievre violente, & plus générale qu'aucune que j'aie jamais vue. Elle emporta un grand nombre d'ouvriers & de petit peuple ; il y eut des campagnes où elle laissa des Habitans à peine autant qu'il en falloit pour recueillir les fruits de la terre ; & cette fievre dura pendant plusieurs années. En la traitant, on eut occasion d'observer que le régime chaud ou les remedes échauffans ne manquoient presque point de la rendre continue, d'amener le délire, & tous les symptomes les plus fâcheux ; au lieu que le régime raffraîchissant, la saignée, la purgation douce, & la privation entiere de tout ce qui pouvoit échauffer, soit alimens, soit remedes, la faisoient presque toujours dégénérer en fievre intermittente, que le quinquina éteignoit promptement. Dans les occasions fréquentes que j'ens de voir des personnes attaquées de cette maladie, je fus pleinement convaincu que les *alexipharmaques* en avoient plus tué que la fievre n'en avoit enlevé.

Mais de peur qu'on ne m'accuse de singularité dans mon opinion, & qu'on ne me reproche de faire mal-à-propos le procès aux *alexipharmaques* ; je m'appuierai du célebre Hoffman, qui, après avoir parlé des cathartiques, continue de la maniere suivante.

Il y a un autre genre d'évacuans, qui font sortir abondamment & sensiblement, par les pores de la peau, les impuretés subtiles du sang, ou doucement & d'une maniere moins sensible. Ceux qui procurent sensiblement cette évacuation, se nomment *sudorifiques*, *hydrotiques* en Grec ; & leur effet est de faire sortir des vaisseaux lymphatiques artériels de la peau, une humidité sensible ; telle est la vertu de plusieurs remedes tirés du regne végétal, qui sont d'un gout très-acre, pénétrans, huileux, comme sont les racines d'angélique, d'impératoire grande & petite, de pétasites, d'aunée, de levesche, de dompteventin, de dictamne, de valeriane, de contrayerva, de serpentaire de Virginie ; les bois de guayac & de sassafras, & leurs écorces. Le regne minéral fournit le régule médicinal d'antimoine, la teinture volatile de soufre préparée avec de la chaux vive, le sel ammoniac, & le soufre, le soufre d'antimoine corrigé & fixé. On peut mettre encore au rang des moyens propres à produire cet effet, la composition nommée mixtura-simplex, la thériaque, sa teinture, son esprit, son eau ; tous les esprits & sels volatils tirés des animaux, & surtout de la corne de cerf, de l'ivoire, des vers de terre ; l'esprit de Bussius, de soie, de suie, la teinture de bois, & les huiles fétides tirées par la distilation, telles que l'huile fétide de corne de cerf dissoute dans de l'esprit de vin.

Tous ces sudorifiques si fameux n'operent qu'en augmentant par le principe d'où dépend leur action, la force systaltique du cœur, & le ressort des arteres, tant à l'égard du nombre, que de la force des coups, & qu'en produisant une accélération de la circulation qui amene à l'extérieur, & aux pores de la peau la matiere qui produit la sueur. C'est ce qu'ils exécutent au moyen d'une huile pénétrante, acre & chaude qui se trouve, par exemple, dans toutes les racines dont nous avons fait l'énumération qu'on appelle aussi *alexipharmaques* ; ou au moyen d'un sel volatil empyreumatique, de nature ignée, comme il est dans tous les esprits, sels volatils, & huiles tirées des animaux ; ou au moyen d'un sel acre fixe, plus ou moins résineux ; tel que celui des racines de boucage, du gayac, & de son écorce, le contrayerva, & la serpentaire de Virginie ; ou enfin leur opération dépend (& cette opération est assez puissante) de l'union d'un sel & d'un soufre minéral très-subtils qui donnent un mouvement très-violent, surtout aux fibres nerveuses, & qui par cette raison font beaucoup d'effet, même en très-petite dose ; & c'est ce qui fait qu'un grain de notre mercure diaphorétique, ou deux ou trois grains de soufre d'antimoine fixe, font sortir la sueur de toute la surface du corps ; effet que produit aussi la décoction des bois & de l'antimoine cru avec les bois, & le régule médicinal d'antimoine.

I. Ces sudorifiques puissans, même donnés à grande dose, ne font cependant point sortir la sueur, si le corps n'y est pas disposé ; c'est-à-dire, si la substance tubuleuse de la peau n'est pas suffisamment ouverte & relâchée ; & si le sang n'est pas délayé d'une quantité suffisante de liqueur. S'il est nécessaire dans l'état de maladie de faire couler la sueur, il est indispensable de faire prendre les sudorifiques dont nous venons de parler, dans un véhicule suffisant, comme l'eau chaude, l'infusion de thé, ou la décoction d'orge, & que le malade, pour relâcher la peau, entre dans un lit & une chambre bien chaude, ou même dans le bain, & surtout dans une étuve. De cette maniere la sueur sortira assez abondamment.

II. Il est rare de trouver l'occasion de bien placer ces especes de sudorifiques, & leur application demande beaucoup de prudence ; car la sueur ne coule pas dans l'état naturel, si l'on ne met le sang dans un mouvement très-violent ; & par cette raison, n'est point un signe de santé. Car il y a grande différence entre la matiere de la transpiration insensible qui est douce, lymphatique, nourriciere, presque sans odeur & sans gout ; & celle de la sueur dont le gout est salé, & dont l'odeur est fétide, & approche de celle de l'urine. D'ailleurs ces sudorifiques causent un mouvement & une effervescence considérable dans le sang, & n'agissent pas avec modération ; mais avec trop d'impétuosité, & poussant avec trop de violence les liqueurs vers les plus petits vaisseaux & les plus étroits, ils causent dans le corps rempli de sang ou d'humeurs impures, de dangereuses affections qui sont les suites nécessaires des inflammations, & de l'amas des humeurs dans différentes parties.

Mais ils sont surtout nuisibles lorsque les premieres voies sont remplies d'un amas d'humeurs corrompues, lorsque le ventre est resserré, quand on les administre aussitôt après un accès de colere. J'ai vu plus d'une fois cette méthode meurtriere causer des douleurs de gout-

tes, de rhumatismes, & même des fievres lentes, & hectiques, opiniâtres, & toujours accompagnées de danger.

III. Il faut entierement rejetter l'usage des sudorifiques dans toutes les maladies aiguës, les fievres inflammatoires, & même celles qui sont accompagnées d'exanthemes, ou du moins ne les employer qu'avec beaucoup de modération & très-rarement. Car j'ai souvent remarqué que les teintures *alexipharmaques*, administrées différament, comme c'est assez la coutume aujourd'hui, augmentoient la chaleur, les inquiétudes, & la violence des accidens. Il est vrai qu'on honore ces remedes du nom d'*alexipharmaques*, ainsi que les *thériacaux*, comme s'ils resistoient aux poisons & à la malignité, ce qui fait qu'il se trouve des Medecins qui les recommandent si fort dans les maladies contagieuses, épidémiques, & même dans la peste : mais ces remedes sont plus propres pour préserver de ces maladies, que pour les guérir, surtout lorsque ces maladies malignes épidémiques sont produites par une disposition de l'air, trop humide, trop appauvri de principes vivifians, chargé trop long - tems de brouillards, comme il arrive quand il ne souffle point pendant long-tems de vents d'Orient ou du Nord; ou quand ces maladies sont causées par le long séjour des eaux débordées. Le plus sûr cependant, lorsqu'on en veut faire usage dans ces circonstances, est de les faire prendre dans du vinaigre de vin délayé avec l'eau, ou de faire infuser ces *alexipharmaques*, dans le même vinaigre dont on mêle quelques cuillerées dans une suffisante quantité d'eau, lorsqu'il est chargé de la vertu de ces remedes. C'est delà que vient le merveilleux effet de l'eau prophylactique de Sylvius, dans le tems qu'il regne des maladies épidémiques.

Il faut remarquer que les vents d'Orient & du Nord étant chargés d'une grande quantité d'acide, rendent l'air plus frais & plus actif, & détruisent la contagion. Voyez *Aer*.

IV. L'on provoque avec avantage la sueur dans les maladies produites par le froid extérieur & la suppression de la transpiration, comme sont les catarrhes, les rhumatismes, les cours de ventre, les enchifrenemens, les toux, les gonflemens des glandes ; & quand on est menacé de quelque danger, pour avoir pris une trop grande quantité de boisson froide dans le tems que le corps étoit en sueur & fort échauffé. Mais dans ce cas, il faut donner le sudorifique dès le commencement, & l'on se trouve tout au mieux du mélange d'une teinture bézoardique, ou de l'esprit bézoardique de Bussius, avec notre liqueur anodyne minérale. Le sudorifique convient également, immédiatement après l'opération d'un émétique doux, dans le commencement des attaques du ferment contagieux, & pour lors il faut employer le vinaigre bézoardique, ou une poudre de même nature, avec un peu de camphre, qui est le premier des *alexipharmaques*.

V. On se trouve bien de procurer des sueurs abondantes dans les maladies dont le siége est la substance tubuleuse & fibreuse de la peau, & qui proviennent d'une matiere acre, visqueuse, qui détruit & défigure cette partie, comme la galle maligne, les herpes, la lepre, les pustules & ulceres vénériens; il en est de même des douleurs goutteuses & rhumatisantes de toutes les parties, parce que les sudorifiques détachent & font sortir la sérosité acre & visqueuse qui s'arrête & s'attache aux membranes nerveuses. Par la même raison, ils sont d'un grand secours dans toutes les maladies appellées froides, comme l'anasarque, la leucophlegmatie, le scorbut froid, les maladies vénériennes, la goutte fixe, la goutte sciatique, la paralysie, & autres de même nature; parce qu'ils raniment & rétablissent le ressort & la force systaltique du cœur, & des arteres, qui est très-affoiblie dans ces maladies; & qu'en accélérant la circulation du sang, ils contribuent à une dépuration plus parfaite de toutes les liqueurs. Mais il faut continuer pendant quelque tems l'usage de ces remedes.

Les sudorifiques operent toujours beaucoup mieux, si on les prend avec une suffisante quantité de liqueur chaude. Celse recommande pour cet effet l'eau chaude. S'il y a, dit-il, quelque marque d'une sueur qui veut pousser, il faut faire boire de l'eau chaude, & l'effet de cette boisson est salutaire, lorsqu'elle fait couler la sueur par tout le corps. *Si nota est sudoris venturi, tum demum calidam aquam potui dare oportet, cujus salubris effectus est, si sudorem per omnia membra effundit.* C'est aussi ce que prouve l'usage des décoctions des bois, qui est si excellente dans la vérole & quelques autres maladies.

J'ai aussi vu guérir heureusement des fievres intermittentes, tierces & quartes, dans le peuple, en commençant par donner l'émétique, puis quelques heures avant l'accès, un sudorifique composé de rob de sureau, de sel de tartre & de quelques grains de poivre, avec quelques cuillerées d'eau-de-vie, en observant cependant un régime convenable.

Dans le passage que nous avons cité, Celse ne recommande de hâter la sueur que quand on a des marques évidentes qu'elle sortira bientôt.

Les diaphorétiques ont beaucoup moins de force que les sudorifiques, mais leurs effets sont beaucoup plus salutaires, parce qu'ils ne donnent aux liqueurs qu'un mouvement doux qui ne fait que procurer une transpiration plus abondante.

Les principaux de ceux que fournit le regne végétal, sont, les racines d'éschine, de salse-pareille, de carline, de gentiane; le chardon-béni entier, ses semences & toutes ses préparations, teintures, eaux, extrait, sel; le scordium, les feuilles & les fleurs de sureau, de l'hieble, le rob & l'eau distilée de leurs fleurs, la fumeterre, la scabieuse, le safran, les fleurs de soucy, l'opium; dans le regne animal, tous les os, cornes & dents des animaux, & surtout du cerf, rapés, calcinés ou préparés philosophiquement; les yeux, les coquilles & les pattes d'écrevisse; entre les mixtes terreux, toutes les terres sigillées & toutes les especes de marne & de terres bolaires; entre les sels, ceux qu'on tire des plantes par la calcination, le nitre; entre les pierres étrangeres & de prix, la pierre de porc, le bézoard oriental & occidental; entre les minéraux & remedes Chymiques, les fleurs & le lait de soufre, le cinabre naturel, le factice ordinaire & celui d'antimoine, l'antimoine diaphorétique, la céruse d'antimoine, le magistere d'antimoine ou la matiere perlée de Crugner, le bézoard minéral, la teinture d'antimoine tempérée, préparée avec le régule & le sel de tartre, l'anti-hectique de Poterius; entre les compositions, la pierre de Goa, qui se fait avec le bézoard oriental, la gomme adraganth & l'ambre, la poudre bézoardique de Sennert, la poudre d'Angleterre, la poudre pannonique rouge, la poudre cordiale de Dorncrellius, notre liqueur anodyne minérale, le vinaigre de vin ou le même distilé, dans lequel on a fait infuser des fleurs de sureau ou dissoudre des yeux d'écrevisses, notre poudre polycreste diaphorétique, la thériaque céleste, le laudanum liquide & les pilules de Wildegansius.

Les diaphorétiques opérent de plusieurs manieres différentes. Car ils agissent comme absorbans, en imbibant & changeant l'acide des premieres voies qui passant dans le sang, supprime son effervescence & son mouvement intestin, & diminue sa fluidité, & c'est l'action de tous les terreux de nature alcaline, ou bien ils se chargent de l'excès d'humidité & resserrent les fibres trop relâchés, comme les terres sigillées, les marnes, les terres bolaires, les os, les cornes, tant calcinés que préparés philosophiquement; on par leur soufre doux, anodyn, volatil, ils relâchent & diminuent dans les douleurs, les contractions superficielles de la peau, comme font les remedes tirés du sureau, surtout les fleurs, le safran & son extrait, les fleurs de coquelico, notre liqueur anodyne minérale, les émulsions tirées

de la graine de pavot, les remedes tirés de l'opium corrigé, & surtout la thériaque céleste, les pilules de Wildegansius, le laudanum liquide préparé suivant la méthode de Sydenham; ou bien ils répriment & fixent la violence du mouvement intestin du sang, comme les nitreux alliés en petite dose au diaphorétique fixe, l'esprit de nitre dulcifié, les émulsions faites avec les quatre grandes semences froides, les légers acides, tels que le suc de limon & le vinaigre; ou enfin leur opération est positive & consiste dans une irritation douce qu'ils causent aux fibres & aux vaisseaux languissans, par le principe acre & subtil qu'ils renferment, & c'est l'effet du chardon-béni, du scordium, de la fumeterre, de l'eschine, de la salse-pareille, de la petite centaurée, de la scabieuse, de la carline & de la gentiane.

I. Comme l'évacuation insensible des impuretés les plus déliées de la masse du sang qui se fait par les pores de la peau, est la plus salutaire de toutes les excrétions, & que sa suppression est cause de beaucoup de maladies; aussi l'usage des diaphorétiques qui font sortir ces impuretés, est-il très-étendu, général & convenable à presque toutes les maladies, même à celles dont la nature n'est point encore connue & découverte par l'apparition des signes qui les caractérisent. Aussi le Medecin ne peut-il s'en passer en aucune maniere : car l'accélération de la circulation & l'augmentation de la transpiration, sont les moyens généraux & les instrumens dont la nature se sert pour corriger la matiere qui est corrompue dans les maladies, pour la digérer, la résoudre, la débarrasser des parties où elle s'arrête, & enfin pour opérer surement la guérison. Mais c'est surtout dans les fievres aiguës & les inflammatoires de toute espece que ces remedes seuls en petite dose, mais continués, donnés dans des véhicules convenables, operent les meilleurs effets; & en effet, ce sont des incisifs merveilleux & les meilleurs remedes pour purifier la masse du sang.

II. Comme la chaleur excessive qui se fait sentir, surtout en été & dans les sujets cholériques & bilieux, & celle qui se joint aux fievres cholériques & bilieuses, desseche trop la masse du sang, consomme l'humidité & empêche la transpiration, les sucs légerement acides & nitreux, & surtout les yeux d'écrevisses avec le nitre donnés dans un julep d'eau diaphorétique & aiguisée avec le sirop de limon, excitent la transpiration, au grand avantage des malades, en diminuant la trop grande effervescence des liqueurs.

III. Lorsque la force des douleurs desseche la peau, retrécit & resserre les vaisseaux; il est toujours plus avantageux d'unir les anodyns & les antispasmodiques doux aux diaphorétiques; c'est dans ces ci constances que fait des merveilles notre liqueur anodyne minérale, mêlée avec un quart d'esprit bézoardique, de Bussius. On se trouve aussi très-bien de la poudre diaphorétique fixe, légerement nitrée, avec le cinabre; & un ou deux grains de pilules de Wildegansius. C'est une vérité attestée & prouvée au long par Ettmuller, dans la dissertation sur la vertu diaphorétique de l'opium.

IV. Les poudres diaphorétiques ont ceci de particulier, que non-seulement elles augmentent la transpiration, mais qu'elles ont quelquefois la vertu laxative, & poussent notablement par les urines. Une infinité d'expériences m'ont appris que ma poudre bézoardique polycreste, donnée le matin ou l'après-midi, fait faire quatre ou cinq selles, lorsqu'elle trouve des sucs acides dans les premieres voies; ce qui fait beaucoup de bien aux vieillards & aux hypocondriaques. Quand on fait prendre la même poudre en entrant dans le lit, & que la peau n'est pas suffisamment disposée à la sueur, comme dans le commencement des maladies catarrheuses, elle excite ordinairement un écoulement d'urine abondant; & quand la peau est disposée à la transpiration, elle produit souvent des sueurs considérables.

Il est plus sûr & le remede opere plus efficacement dans les maladies aiguës & les fievres, lorsqu'il n'y a que peu d'acides dans les premieres voies; il est, dis-je, plus sûr de donner des diaphorétiques fixes & terreux à plus petite dose; & on les mêle très-utilement avec le sirop de limon, ou même le vinaigre de vin; car le vinaigre seul avec l'eau ne coagule pas, au contraire il résout souvent & dissipe les obstructions causées par l'épaississement des liqueurs; ce qu'il fait beaucoup plus puissamment, lorsqu'on le joint aux diaphorétiques. FREDERIC HOFFMAN, *Medicina rationalis systematica*.

Telle est la distinction qu'Hoffman met entre les sudorifiques ou *alexipharmaques* & les diaphorétiques; & cette distinction est juste & raisonnée. Les *alexipharmaques* sont des remedes qui excitent dans le corps un grand mouvement & une grande chaleur, avec un orgasme violent, qui tendent à en faire sortir de force des sueurs abondantes; & qui font par conséquent à la nature une violence qui ne peut que lui nuire, & lui être préjudiciable; car elle se trouve privée par-là en bonne partie, des liqueurs les plus fluides qu'elle employeroit sans la dissipation qui s'en est faite, à entretenir le reste de la masse en un juste état de fluidité, à dissiper les stagnations, à dégager les humeurs qui obstruent les canaux & à chasser les matieres morbifiques au-delà des limites & du cours de la circulation. Les diaphorétiques au contraire, sont des remedes qui picotent & sollicitent au mouvement d'une maniere douce & peut-être résolutive, qui aident par ce moyen & soulagent la nature dans l'exercice de ses fonctions salutaires, & qui ne tendent en aucune façon à la troubler dans ses opérations, ou à lui faire violence.

Pour rendre raison de la promptitude avec laquelle certains *alexipharmaques* excitent la sueur; promptitude si grande qu'il n'est pas possible de les supposer déja mêlés avec le sang; il faut considérer que ces remedes sont composés de particules qui pénetrent rapidement & qui agissent avec force. Or ces particules venant à faire impression sur la membrane nerveuse de l'estomac, cette impression se transmet assez rapidement au fluide nerveux, supposé toutefois qu'il y en ait dans ces nerfs, & passe à l'instant de ce fluide aux branches des nerfs qui partent du même tronc & qui leur correspondent. Mais l'estomac reçoit un grand nombre de nerfs des troncs descendans de la paire vague & de quelques branches qui partent immédiatement du plexus cardiaque formé par la même paire vague, & situé un peu au-dessus du cœur, à qui ce plexus fournit des nerfs. Ainsi donc tout ce qui affecte les nerfs de l'estomac, doit affecter les nerfs du cœur; conséquemment augmenter la force & la fréquence de ses contractions, & en même tems la chaleur générale de tous les fluides agités par ces contractions : car on ne peut nier que la contraction étant plus grande, le mouvement doit être plus grand & le frottement augmenté. D'ailleurs le sang sera par cet accroissement de vitesse produit dans sa circulation, poussé plus fortement & plus fréquemment vers la surface du corps, il doit donc s'ensuivre promptement une évacuation plus abondante par les passages cutanés. Quand on seroit éloigné de penser que ce qu'on entend communément par fluide nerveux ou par esprits animaux existe réellement dans la nature, on ne peut nier l'existence d'une substance, quelle qu'elle puisse être, qui soit le véhicule immédiat de la sensation & du mouvement: or quelle que soit cette substance, si on la met dans tout ce que j'ai dit, à la place du fluide nerveux, mon explication des effets prompts des *alexipharmaques* se trouvera vraie.

ALEXIPPUS. *Alexippe* fut un des Medecins d'Alexandre le Grand; qui lui écrivit, à ce que Plutarque, raconte, une Lettre pour le remercier de ce qu'il avoit tiré Peucestas d'une maladie fort dangereuse.

ALEXIPYRETICUM, ALEXIPYRETOS, & ALEXIPYRETUM, *Antipyrétique*, de ἀλέξω, *chasser*, & de πυρετὸς, *fievre*; tout remede qui chasse la *fievre*.

ALEXIR. *Elixir* ou remede préparé chymiquement. Ruland & Johnson.

ALEXITERIA. Ce terme pris à la lettre & dans le ſens d'Hippocrate, ne ſignifie rien de plus que remedes & ſecours en général. Cet ancien après avoir fait mention dans le premier Livre des maladies des femmes, du lait d'âneſſe & du vin, comme de remedes convenables dans une diſpoſition particuliere de la matrice, qu'il détermine, ajoute, *καὶ τ' ἄλλα ἀλεξιτήρια & d'autres remedes*. Et dans ſon Traité du régime dans les maladies aiguës, il dit à l'occaſion de quelques fâcheux ſymptomes occaſionnés par un uſage continuel de l'hydromel dans les maladies aiguës, *ἀλεξιτήρια δὲ τούτου γεγράψεται; nous ſpécifirons les remedes propres dans ces cas.*

Mais les Auteurs modernes ont appliqué le mot *alexiteria* à des remedes contre la morſure des animaux venimeux, & même aux amuletes & aux charmes; en un mot à tout ce que l'on porte ſur ſoi, comme un préſervatif contre les ſuites fâcheuſes des poiſons, des enchantemens & des maléfices.

Quelques Ecrivains mettent la différence ſuivante entre les *alexiteria* & les *alexipharmaca*. Les *aléxipharmaques*, diſent-ils, ſont des remedes pour la cure des poiſons pris intérieurement; au lieu que les *alexiteria* ſont des remedes pour la cure des poiſons appliqués extérieurement; auſſi dérivent-ils le mot *alexiteres* d'ἀλέξω, *repouſſer*, & de θὴρ, *animal ſauvage & venimeux*. Mais cette étymologie paroît manquer de fondement; car le mot ἀλεξιτήρια paroît exactement ſynonime à *boetemata*, *βοηθήματα*, *aides*, *ſecours*, *remedes*; de même que ἀλέξασθαι eſt ſynonime à βοηθῆσαι *aider*, *ſecourir*, *aſſiſter*. Du reſte Galien s'en ſert indiſtinctement & leur attache les mêmes idées.

La Pharmacopée du College de Londres donne la deſcription ſuivante d'une eau qu'elle appelle *eau de lait Alexitériale*; & de quelques trochiſques, ſous le nom de *trochiſci Alexiterii*, *trochiſques Alexitériaux*.

Aqua lactis Alexiteria. Eau de lait Alexitériale.

Prenez *de reine des prés*,
de chardon beni,
de galega, } *ſix poignées de chacun*,
de mente,
d'abſinthe, } *cinq poignées de chacun*,
de rue, *trois poignées*,
d'angélique, *deux poignées*;

Mettez par-deſſus, après que vous aurez broyé le tout, environ douze pintes de lait, & le diſtilez au feu de ſable.

Trochiſci Alexiterii. Trochiſques Alexitériaux.

Prenez *de la racine de Zédoaire*,
de racine de ſerpentaire de virginie,
de la poudre de pate d'écreviſſes, } *de chacune une dragme & demie*,
de l'écorce extérieure de citron ſéchée,
de ſemence d'angélique, } *de chacune une dragme*,
de bol d'armenie, *une demi-dragme*;
de ſucre candi blanc, *le poids du tout*;

Réduiſez tous ces ingrédiens en une poudre fine, enſuite faites-en avec une quantité ſuffiſante de mucilage de gomme adraganth préparée avec de l'eau thériacale, une pâte propre pour des trochiſques.

On trouve cette préparation de *trochiſques Alexitériaux* dans la premiere édition de la Pharmacopée du College de Londres, telle à peu près que Schroder l'avoit donnée dans ſa Pharmacopée Medico-Chymique. Elle n'avoit point été changée dans toutes les éditions ſuivantes, excepté dans la derniere, où on l'a bien corrigée. La racine de ſerpentaire de Virginie y a été introduite tout récemment; & on en a banni pluſieurs ingrédiens trop deſagréables au gout, pour être employés ſous la forme de *trochiſques*, ſurtout la gentiane. On y a mis les plus forts en moindre proportion avec les autres, & par conſéquent on l'a éloignée de ſa deſtination principale; car il paroît qu'on l'a regardée dans ſon origine comme un préſervatif contre le venin peſtilentiel. *Pharmacopée de Londres par Quincy.*

ALEZARAM, *Leſſive du Plomb*; *Lotura plumbi*. Ruland. Jonhson.

ALF

ALFACTA, *Diſtilation*. Ruland. Jonhson.

ALFADIDAM, Les ſcories de l'or, du fer ou du cuivre; ce terme ſignifie auſſi *cuivre brûlé*. Castelli d'après Ruland & Johnson.

ALFASIT ou ALVASIT, (*Teſta*) *Pot de terre*. Ruland.

ALFATIDA, *Cuivre brûlé*, ou *lame de cuivre*, ou *batiture de cuivre*. *Laminatura*, ou *lamina cupri*. Ruland & Jonhson.

ALFATIDE, *Sel ammoniac*. Ruland.

ALFESERA ou ALPHESERA. C'eſt le nom d'une confection décrite par Méſué, & qu'on dit être bonne dans les affections ſpaſmodiques des nerfs. Il eſt dérivé de *al* particule arabe, & du mot *pheſera* ou *feſera* racine de la Bryoine appellée *Vitis alba*. Castelli.

ALFOI, *Sel ammoniac*. Castelli d'après Ruland.

ALFUSA, *Tuthie*. Castelli d'après Ruland.

ALG

ALGA, *Algue*. Plante marine ainſi nommée par les Auteurs.

Φῦκος θαλάσσιον, Dioſcor. *Alga*, Offic. Graſſ. Wrack. Ger. Emac. 1569. *Alga & ulva*, Chab. 569. *Alga anguifolia vitrariorum*, C.B. 364. J. B. 3. 794. Raii, Hiſt. 1. 75. *Fucus marinus*, *ſive Alga marina graminea*, Park. 1291. Hiſt. Oxon. 3. 647. Raii Synop. 7. Graſſ. Wrack. Dale.

Il y a trois eſpeces d'*algue*; l'une eſt large, l'autre eſt oblongue & rougeâtre; la troiſieme eſt blanche; elle croît en Crete le long des bords de la mer; elle porte une aſſez belle fleur, & elle ne ſe corrompt point.

Toutes les eſpeces d'*algue* ſont rafraîchiſſantes; les cataplaſmes qu'on en fait ſont très-efficaces dans la goutte & dans les inflammations. L'*algue* n'eſt bonne que quand elle eſt humide.

Nicander met l'eſpece rougeâtre au rang des Alexi-Pharmaques. Quelques Auteurs l'ont priſe pour le fard dont les femmes font un ſi grand uſage: mais ils ſe ſont trompés; le fard, ou *fucus*, eſt une racine qui porte ce nom, & qui eſt propre à l'uſage que les femmes en font. Dioscoride. *Lib. IV. c.* 100. *Copié par Oribaſe. Med. Coll. Lib. XII.*

* Alga saccha rifera islandica: cette eſpece d'*algue* croît dans la mer d'Iſlande; elle eſt aſſez reſſemblante à l'*algue* à feuilles étroites des verriers; ſes feuilles ſont cependant plus graſſes & plus jaunes. Elle tient par des racines aux rochers, & ces mêmes racines donnent de nouvelles feuilles en la place de celles qu'on a arrachées. Lorſque la mer les a pouſſées ſur le rivage, ce n'eſt qu'après y avoir ſéjourné quelque tems que ces feuilles ſe couvrent d'une pouſſiere farineuſe, que les naturels du pays recueillent avec ſoin, & qu'ils mêlent avec leurs alimens au lieu de ſucre. On recueille auſſi ces feuilles, on les fait macérer quelque tems dans de l'eau de pluie ou de fontaine, & elles donnent alors ce ſucre dont je viens de parler, qui eſt très-doux au gout. Les brebis ſont fort avides de

de ces feuilles; & celles qui s'en nourrissent, deviennent excessivement grasses. Cette plante mise en distilation dans une cornue, donna d'abord une liqueur très-approchante du phlegme que donne le tartre dans sa distilation. Cette liqueur fut suivie d'une huile épaisse & fétide. Le résidu de la masse brûlé à feu ouvert, donna un sel lixiviel en grains presque cubiques, qui avoit la même saveur que les autres sels alcalis, qui fermenta violemment avec les acides, & qui précipita l'argent tenu en dissolution dans l'eau forte sous la forme d'une poudre blanche. Act. Hafn. I. p. 119. III. p. 165. 172.

L'algue, qu'on appelle aussi βρύον θαλάσσιον, mousse de mer, & φῦκος, est un composé de parties aqueuses & terreuses, d'une nature froide; car elle est astringente au gout & froide au toucher. Oribase, *Med. Coll. L. XV. c.* 1.

Prise verte & humide tout au sortir de la mer, elle rafraîchit extraordinairement; quant à son astringence, elle est modérée. Oribase, *de Virt. Simpl. L. II. c.* 1. Aetius, *Tetr. I. serm.* 1.

L'algue est un genre de plante qui naît dans les eaux. Il y en a de beaucoup d'especes. La plupart poussent des feuilles ressemblantes à celles du *gramen*; d'autres des filamens qui ressemblent à des cheveux.

L'algue commune est une plante marine, dont les feuilles sont longues d'environ deux à trois piés, molles, faciles à rompre, d'un verd obscur, étroites, les unes plus, les autres moins, ressemblantes à des courroies ou aiguillettes. Cette plante croît en grande quantité le long des bords de la mer méditerranée & ailleurs. Les paysans la font sécher, & en tirent un fort bon fumier pour les terres; les Verriers & les Parfumeurs en enveloppent leurs bouteilles.

On en fait aussi du verre ainsi que du kali; car elle contient beaucoup de sel.

Elle est apéritive, vulnéraire & dessiccative. On dit qu'elle tue les puces & les punaises. Lemery, *des drogues*.

ALGALI, *Nitre*. Ruland. Johnson.

ALGAMET, *Charbon*. Ruland. Johnson.

ALGARAB ou GARAB, *Anchilops*. Avicenne. Sennert. *Tom. II.* Voyez *Anchilops*.

ALGAROTH. Voyez *Algeroth*.

ALGATIA, (*Cibetta*.) *Civette*. Johnson.

ALGEDO. C'est le nom d'un accident qui arrive quelquefois dans la gonorrhée virulente, & dont Cockburn a donné la description suivante.

De tous les accidens qui arrivent dans le cours d'une gonorrhée, il n'y en a point qui soit accompagné de douleurs plus violentes, ni qui ait des suites plus fâcheuses que la suspension de l'écoulement, peu après qu'il a commencé; ce que l'on peut appeller proprement *Algedo*. Cependant je ne connois aucun Auteur qui en ait fait mention. Cette inattention ou négligence fait tort à leur sincérité ou à leur exactitude; & s'accorde mal avec l'opinion qu'ils prétendent nous donner, qu'ils ont rapporté tous les symptomes qui se manifestent dans la pratique de la gonorrhée. Musitanus paroît seul avoir observé quelque chose d'approchant: mais il s'est trompé en plaçant l'*algedo* entre les choses qui précedent la caroncule. Il y a tout lieu, dit-il, d'appréhender la formation d'une caroncule, *ex prægressâ fœdâ gonorrhœâ, quâ modò stranguriam, modo dysuriam, jam ischuriam infert*. Mais j'ai remarqué, que si la gonorrhée ne prend pas le cours ordinaire qui lui est propre; que si elle continue à fournir une aussi petite quantité de matiere que quand elle a commencé, ou que si elle s'arrête sans aucune cause sensible & apparente, sans qu'il y ait de la faute soit de la part du malade, soit de la part du Medecin; alors il survient une violente inflammation dans les glandes, & des douleurs insupportables qui partent de l'anus, & quelquefois des testicules, sans qu'on y apperçoive aucun gonflement, & plus communément encore de la vessie; & ces dernieres sont toujours accompagnées de fortes envies d'uriner: mais si l'on urine, c'est en très-petite quantité & avec beaucoup de peine. Ces symptomes que nous venons de rapporter, sont des suites évidentes de la nature de la gonorrhée, ou de la liqueur qui coule des lacunes de l'uretre. Car si la liqueur infectée des lacunes est arrêtée par des applications ou d'autres remedes quels qu'ils soient, ou si elle devient plus épaisse & moins coulante par quelque révolution de la maladie, ensorte que l'irritation qui naît de sa corruption, n'excite pas un écoulement suffisant; alors la liqueur n'en sera que plus corrompue & plus acre: mais cette liqueur acre étant continuellement appliquée aux conduits excrétoires des glandes, & à la partie membraneuse de l'urétre, doit causer l'inflammation & la douleur.

La douleur étant une fois produite dans l'urétre, il n'est pas difficile de concevoir comment elle se transmet dans la vessie, & dans les autres parties dont nous avons fait mention: car l'uretre est un canal continu jusqu'au cou de la vessie; l'inflammation occupe bientôt toute sa longueur, se communique à la vessie, & avec elle la douleur; c'est par la même raison que les vaisseaux déférens, & les vésicules séminales qui s'ouvrent dans l'uretre, partagent l'inflammation & portent la douleur dans les testicules. Quant à l'anus, la douleur y est causée par le moyen des muscles accélérateurs du penis qui vont se terminer à cette partie, & par l'anastomose des vaisseaux.

Mais pour expliquer plus clairement ces symptomes, & jetter en même-tems plus d'évidence sur la maniere dont nous nous conduirons dans la cure, nous allons commencer par rendre raison de ces fréquentes envies d'uriner; de la difficulté qu'on éprouve à lâcher de l'eau, & de la petite quantité d'urine qu'on rend. La raison de ce symptome, est que le cou de la vessie étant extremement enflammé, est très-vivement irrité par l'acreté saline des urines, & cette irritation produit de fréquentes envies d'uriner: mais la vessie étant elle-même enflammée, elle en est d'autant moins propre à expulser les urines que son inflammation est considérable; & nous pourrions encore ajouter, que la quantité de l'urine expulsée en est aussi d'autant plus petite, & se fait d'autant plus douloureusement. Mais quoique l'inflammation du cou de la vessie & de la vessie même la tienne très-exactement fermée, elle ne laisse pas de céder à l'irritation, & de s'ouvrir. Alors le malade urine: mais ce n'est pas sans peine qu'il urine, ni en grande abondance.

La fréquente irritation de la vessie par l'acreté de l'urine, est la cause des douleurs vives & réitérées que le malade ressent en urinant, & qui constituent le symptome le plus constant de la rétention de la matiere virulente; car quoique les élancemens à l'anus & aux testicules proviennent & soient une continuation de l'inflammation de l'uretre, de même que la douleur à la vessie; cependant la cause de ces élancemens étant moins directe, ils sont moins constans.

Les douleurs produites dans les parties adjacentes à la partie affectée, naissent de l'irritation même de la partie affectée, ou de la compression que cette partie exerce sur les parties adjacentes; enforte que l'inflammation est la cause réelle, tant des douleurs aux parties adjacentes, qu'à la partie affectée. Je n'insisterai pas davantage là-dessus, parce que nous avons tous les jours des exemples de la communication de la douleur d'une partie affectée à une partie contigue. La douleur peut passer de l'extrémité du doigt, non-seulement jusqu'au milieu du bras par le moyen des muscles fléchisseurs communs; mais encore affecter d'autres muscles par la raison de contiguité, & se porter beaucoup au-delà de l'origine d'aucun des muscles du doigt, à des parties qui seront conséquemment fort éloignées de la partie affectée.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que des parties affectées par l'inflammation de l'une ou de l'autre, établissent entre elles une communication de douleur, &

se collent & s'attachent l'une à l'autre. L'adhésion des poumons à la pleure, celle d'un intestin au péritoine, & toutes les adhésions d'autres parties qu'on a lieu d'observer dans la dissection des cadavres, surtout de personnes mortes de maladies, sont des affections de cette nature.

Tous les symptomes douloureux dont nous avons parlé, sont produits par la retardation de l'écoulement de la liqueur des lacunes de l'uretre; liqueur dont l'acreté & la corruption sont encore augmentées en raison de la petite quantité qui s'en trouve alors, comme nous le démontrerons plus bas. Or cette liqueur acre étant continuellement appliquée à l'uretre par son séjour dans les lacunes qui s'étendent parallelement à sa membrane intérieure, la douleur augmente de moment en moment en violence; ce que nous devons nous proposer d'expliquer, c'est, pourquoi l'écoulement étant retardé, l'acreté de la liqueur & l'irritation qu'elle causoit étant suffisantes pour exciter l'écoulement dans le commencement de la maladie, & étant maintenant, selon moi, très-augmentées. Les causes, dira-t'on, croissant en force, produisent des effets proportionnés à cet accroissement. On m'accordera sans peine que les injections & les remedes qui ont quelque qualité astringente, & qu'on prend intérieurement, peuvent par eux-mêmes réprimer l'écoulement de la liqueur corrompue. Il y a plus, ils en sont tellement capables, que s'il arrive interruption dans l'écoulement, après en avoir fait usage, on ne cherche point d'autre cause de cette interruption. Nous pouvons donc poser pour constant, que quoique la liqueur ait le degré de corruption & d'acreté nécessaire pour produire l'écoulement, la force de ces remedes est plus que suffisante pour empêcher cet effet.

Mais je vais indiquer une cause de l'interruption de l'écoulement, qui, pour n'avoir point encore été accusée de cet accident, n'y contribue pas moins réellement; c'est l'épaississement & la grossiereté extraordinaire que la liqueur des lacunes acquiert dans cet état de corruption; deux modifications qui en suppriment entierement l'écoulement ou qui ne lui permettent de se faire qu'en très-petite quantité: cette grossiereté de la liqueur des lacunes provient dans un très-grand nombre de maladies, de la viscosité même du sang. Mais l'épaississement du sang, dans la fievre, par exemple, est évidemment causée par la suspension générale des sécrétions dans ce cas; Hipocrate a observé que dans le commencement d'une fievre les ulceres se sechent; à quoi j'ajouterai qu'il en est de même des écoulemens. Dans les grands frissons, lorsque la fievre s'empare du corps & dans d'autres maladies, la liqueur des lacunes devient si épaisse que son écoulement n'augmente presque point, quoique sa corruption soit alors excessive, & conséquemment l'irritation qu'elle cause dans les glandes & dans leurs conduits excrétoires, beaucoup plus considérable qu'auparavant. Voilà la source de tous les accidens dont j'ai fait mention.

Quelques Praticiens dont on ne peut contester l'habileté, ont connu tout le danger que le malade couroit & toute la peine qu'ils auroient à le tirer d'affaire, lorsque l'écoulement venoit à être retardé par une fievre; dans cette conjoncture, ils en attribuoient la lenteur, & la diminution dans la quantité de matiere qu'il fournissoit, à la chaleur de la fievre; en vertu de laquelle la liqueur avoit été comme repompée; mais dans le vrai, la lenteur & l'interruption même de l'écoulement qu'ils attribuoient à la chaleur de la fievre, n'étoient qu'une suite de l'épaississement des liqueurs & de leur peu d'aptitude à couler.

La suppression de l'écoulement étant quelquefois accompagnée de la formation d'un chancre intérieur; on est tenté de lui attribuer les terribles symptomes dont il s'agit toutes les fois qu'ils surviennent. Mais on ne fait pas attention que rarement les chancres causent des douleurs très-considérables; qu'ils ne commencent a infecter la liqueur des lacunes que lorsqu'ils commencent à se dissoudre, & que cette liqueur n'étant point infectée, tant que le chancre est dur & ne supure pas, on ne devroit point voir paroître les terribles symptomes que nous avons à expliquer. L'expérience journaliere des effets des chancres intérieurs ne laisse aucun donte là-dessus.

De tout ce que nous avons dit, il résulte que l'inflammation & les douleurs dans l'uretre, dans ses glandes, la vessie, les testicules & l'anus sont des suites de l'acreté seule de la liqueur enfermée dans les lacunes; conséqnemment que dans la cure de ces symptomes, il ne faut pas avoir uniquement égard à l'inflammation de ces parties; & que le but principal qu'on doit se proposer, c'est de procurer la sortie de la liqueur enfermée. Je ne connois aucune maladie, où il soit plus ridicule de s'attacher seulement aux symptomes (& il y en a où cela le seroit beaucoup comme l'on sait) que dans le cas présent. Les saignées, les émulsions, & les autres rafraîchissans que l'on a si fort en récommandation ne sont donc d'aucun avantage si l'on ne joint la saignée avec les bains; je ne doute point que le malade alors ne s'en trouve fort bien; en ce que ces remedes donneront lieu aux lacunes de se dégorger, & de se vuider de la liqueur acre qui y sejournoit, & non parce qu'ils étoient propres à dissiper l'inflammation; cette inflammation n'est que le symptome; la cause, c'est l'interruption de l'écoulement. C'est donc à cette interruption qu'il faut principalement remédier. Tant il y a de différence entre la pratique dirigée par des analogies hasardées & une experience aveugle, & la pratique que l'expérience dirige sous les yeux de la raison.

Rien n'indiquant avec plus de clarté la méthode de traiter une maladie que la connoissance de ses causes; après avoir démontré que l'interruption de l'écoulement produit tous les symptomes fâcheux quil est question de dissiper; & que cette interruption provient de la grossiereté de la matiere, causée soit par l'état actuel du sang, soit par l'effet accidentel des remedes sur les liqueurs contenues dans les lacunes; j'estime que la meilleure méthode de traiter un malade dans cet état, c'est d'atténuer les liqueurs; ce dont on viendra plus facilement à bout, si son épaississement est occasionné par des remedes, que s'il provient de quelques-unes des causes dont j'ai fait mention ci-dessus, à l'occasion des symptomes de l'inflammation & de la douleur.

Pour dissiper ces symptomes, je ne peux rapporter, comme on le fait ordinairement, les remedes employés par les autres Auteurs; aucun d'eux n'en ayant parlé, soit parce qu'ils ne les avoient point observés; soit que les ayant observés trop tard, ils aient craint de s'exposer à des réflexions desavantageuses, en rapportant la méthode qu'ils avoient suivie; mais comme je tombai moi-même dans plusieurs fautes considérables, comme on le verra par les histoires suivantes, lorsque ces accidens se présenterent à moi pour la premiere fois, je me flate que la sincérité avec laquelle je les avoue, disposera à croire ce que je rapporterai, de la maniere dont je me conduisis dans la suite, & des effets dont elle fut suivie.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois d'Août 1716. je fus appellé auprès d'un homme qui avoit été malade fort long-tems d'une gonorrhée qu'on avoit enfin presque arrêtée par une injection d'eau de plantain, de miel rosat & de sucre de saturne. Il avoit contracté cette maladie dans un pays éloigné, où elle avoit été arrêtée pour la premiere fois. La matiere qui s'écouloit encore en petite quantité étant d'une couleur extrémement verte, & le gland fort enflammé; je conjecturai que l'inflammation s'étendoit depuis les premieres lacunes de l'uretre, jusqu'au cou de la vessie; ensorte que ce que j'avois à faire de mieux, c'étoit de faciliter l'écoulement.

Pour cet effet, j'ordonnai un scrupule d'æthiops minéral, avec dix grains d'extrait de gayac, à prendre tous les soirs en entrant dans le lit ; au bout de deux ou trois jours, l'écoulement augmenta & les douleurs cesserent.

SECONDE OBSERVATION.

J'eus occasion d'observer le symptome que j'ai nommé *algedo* au mois d'Août de l'année 1716. Un homme s'adressa à moi pour le traiter d'une gonorrhée : mais m'étant apperçu qu'il avoit une fievre continue, je lui recommandai de s'en retourner chez lui, & de se mettre au lit.

Je le vis le lendemain au matin. Quoiqu'il y eût cinq jours que sa gonorrhée s'étoit déclarée ; cependant la matiere qui s'écouloit étoit en fort petite quantité. Le gland étoit prodigieusement enflammé, & la fievre qui avoit commencé depuis une quinzaine de jours, continuoit. C'étoit une espece de fievre lente.

Je lui dis que les conjonctures dans lesquelles il se trouvoit ne laissoient point à choisir entre les méthodes de traiter sa gonorrhée ; & que la seule qui convînt, tant que la fievre dureroit, c'étoit les injections appropriées. Mais comme il me paroissoit quelque chose de singulier dans cette gonorrhée, je ne jugeai point à propos de suivre cette méthode nouvelle dans un cas sujet à une aussi grande diversité d'évenemens que celui qui se présentoit, & de l'exposer par un défaut de succès à quelque discrédit qui n'auroit pas manqué de rejaillir sur moi. Cependant afin que la corruption ou le virus ne passât point dans le sang, en négligeant de le combattre ; je crus que le moyen le plus sûr de prevenir ce malheur étoit de traiter & de guérir la fievre le plus promptement qu'il seroit possible.

Tout alloit à merveilles, & je me savois très-bon gré d'avoir pris le parti de commencer par dissiper la fievre ; une chose toutefois m'étonnoit, c'est que l'écoulement n'augmentoit point à mesure que la fievre diminuoit ; au contraire il alloit toujours en diminuant, & enfin mon malade commençoit à se plaindre d'une difficulté d'uriner, &avoit de fréquentes envies de pisser. En quinze jours de tems, la fievre disparut : mais la cessation de la fievre ne me permettoit pas encore d'entreprendre la cure de la gonorrhée qui continuoit dans l'état où je viens de la laisser. Mon malade ayant gardé encore la chambre pendant trois ou quatre jours ; comme nous étions dans la saison chaude de l'année, il lui prit envie d'aller faire un tour dans un jardin voisin, quoique le vent fût à l'orient & que le jardin fût sur le bord de la riviere. Il eut froid ; & les envies & la difficulté d'uriner devinrent si violentes qu'il passa une fort mauvaise nuit, & qu'il me fit appeller de très-grand matin.

En examinant ces symptomes, je ne doutai point que la vessie ne fût enflammée ; mais je n'imaginai point que cette inflammation provînt de celle d'une autre partie. C'est pourquoi j'ordonnai des émulsions, la bain, la saignée, & les clysteres, en un mot tout ce qui pouvoit appaiser ce symptome. Mais la douleur étoit excessive ; les clysteres qu'il prenoit étoient fort petits ; & pour lui procurer un peu de repos & de calme, on y mettoit cinq grains d'opium. En effet, ces remedes lui donnerent quelque soulagement : mais comme il étoit peu considérable, on me donna un collegue qui convenant avec moi qu'il y avoit inflammation à la vessie, ne changea point la méthode que j'avois suivie ; nous ne fimes que changer de remedes, nous persistâmes dans les mêmes vues ; à la vérité avec aussi peu de succès qu'auparavant.

La douleur s'étendant de tems en tems par élancemens jusqu'à l'anus, mon confrere soupçonna que ce sentiment étoit causé par des hémorrhoïdes ; pour moi, j'opinai que la douleur à l'anus & étoit transmise de la vessie ; j'en dis tout autant de celle qu'il éprouvoit dans un de ses testicules. Mon Collegue faisant tous les jours de nouvelles conjectures, s'avisa de dire qu'il pouvoit bien y avoir quelque carnosité ; j'eus beau lui répresenter qu'une carnosité ne pouvoit s'être formée en si peu de tems, il persista ; & notre division fit qu'on me proposa d'appeller un troisieme. J'y consentis d'autant plus volontiers que la personne qu'on avoit en vue, avoit la réputation d'honnête homme & d'habile homme. Je ne le connoissois pas personnellement ; mais cela me suffisoit. Nous ne nous étions point encore trouvés ensemble vis-à-vis du malade, lorsqu'il rendit avec les urines une grande quantité de matiere purulente, & une parcelle de chair corrompue. Nous conclûmes mon Collegue qu'on avoit appellé dernierement & moi, à exciter l'écoulement ; c'étoit en effet ce que nous pouvions nous proposer de mieux. Il convint qu'il ne s'étoit jamais présenté à lui aucun cas de cette nature, & qu'il falloit que la matiere de la gonorrhée eût été attirée par la fievre. J'ajoutai qu'elle avoit été certainement la cause de la suspension de l'écoulement, exposant les choses comme j'ai fait plus haut, en expliquant les différens symptomes de douleur à la vessie, à l'anus & aux testicules, par les raisons que j'ai alléguées pls haut. Mon nouveau Collegue convint en présence du malade de la justesse de mes raisonnemens, & de la réalité de la cause que je donnois aux différens accidens qui étoient arrivés. Il prit occasion de-là pour déclarer au malade que de quelque autre maniere qu'on eût traité sa gonorrhé, il eût couru le danger de perdre la vie, ou de contracter la vérole.

La méthode que nous suivîmes pour provoquer l'écoulement ; ce fut d'ordonner les remedes mercuriels & les purgations fréquentes.

Prenez *de mercure doux, quinze grains,*
de laudanum solide, un grain,
de conserve de roses seches assez pour faire un bol, à prendre sur le point de se mettre au lit ; ce qu'on répetera les deux nuits suivantes.

Prenez *de la décoction de follecules de sené, quatre onces,*
de manne de Calabre, une demi-once.

Faites-en une potion à prendre le matin après le dernier bol.

Nous suivîmes cette méthode pendant un mois entier avant que les douleurs fussent parfaitement dissipées ; pendant tout ce tems, l'écoulement fut peu considérable. Le malade fut obligé de continuer l'usage des émulsions, & de s'en tenir au bouillon & aux autres liqueurs adoucissantes que nous avions d'abord ordonnées pour l'inflammation, qui suffisoient alors pour la calmer ; mais qui n'étoient pas capables de la faire cesser. Lorsque la difficulté d'uriner fut levée, le petit écoulement fut traité & guéri comme un autre.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Dans le même mois de la même année, je reçus une lettre d'une personne de province, qui me consultoit sur une douleur insupportable qu'elle ressentoit, lorsqu'elle lâchoit de l'eau ; & sur les envies fréquentes qu'elle avoit de pisser, n'urinant jamais qu'en très-petite quantité. Elle ajoutoit qu'avant que d'avoir la vessie attaquée, elle avoit ressenti des douleurs dans les testicules & à l'anus ; & que tous ces accidens avoient commencé depuis qu'une gonorrhée qui s'étoit déclarée le matin, s'étoit arrêtée l'après-midi du même jour.

Les symptomes devinrent si fâcheux & en si peu de tems, que ce malade fut obligé de partir pour Londres, avant que d'avoir reçu ma réponse. A peine fut-il arrivé qu'il me fit appeller & qu'il m'exposa son état. Il étoit évident que tous ces symptomes partoient d'une seule & unique cause ; la suspension de l'écoulement, & cela par un froid excessif qu'il avoit souffert. Je travaillai

sur le champ à provoquer l'écoulement, avec les bols de mercure doux, dont j'ai parlé ci-dessus. Il en prit quatre fois de suite, après quoi il se purgea avec la potion que j'avois ordonnée dans le cas précédent. Je lui fis user de la boisson la plus adoucissante que je pus composer ; observant qu'elle ne fût point diurétique. Quant à sa nourriture, ce fut en grande partie le bouillon. Quinze jours de ce régime n'apporterent toutefois aucune diminution dans les douleurs. Les symptomes étoient tout aussi terribles qu'en commençant. J'eus recours à des remedes mercuriels plus énergiques, & j'ordonnai pour tous les matins un bol de huit grains de turbith minéral ; ce bol n'ayant procuré aucune évacuation ni par haut ni par bas, j'augmentai la dose qui parvint à quatorze grains, dans le cours d'une quinzaine de jours. Cette dose, extremement forte, comme on voit, procura deux ou trois selles, mais ne fit point vomir. Je me serois plutôt déterminé à faire saliver ce malade, que de continuer l'usage d'un remede si violent & si fortement dosé; mais quelques affaires dont il étoit alors chargé, ne lui permirent pas de changer de traitement ; nous suivîmes celui par lequel nous avions commencé pendant un mois ou cinq semaines, sans qu'il en ressentît, pendant son cours, un soulagement bien considérable. Cependant au bout de ce tems, les élancemens à l'anus cesserent, il urina librement & sans la moindre douleur ; il crut encore ressentir quelque douleur dans un de ses testicules ; l'écoulement continua pendant trois ou quatre jours, mais en très-petite quantité : enfin il s'arrêta de lui-même.

Lorsque nous fûmes parvenus à ce point, je le fis purger quatre ou cinq fois, laissant toujours un jour de repos entre chaque jour de purgation. Après toutes ces purgations, je lui ordonnai quinze grains de turbith minéral, deux fois la semaine, pendant quinze jours, à quoi je fis succéder une forte décoction des bois dont il fit usage pendant six semaines de suite.

Malgré la grande quantité de mercure que ce malade avoit prise, & le régime exact qu'il observoit par rapport aux alimens ; quatre mois après cette maladie, tout son corps se couvrit de boutons; il ne se plaignit d'aucune douleur, la seule qu'il ressentît de tems en tems, c'étoit un léger élancement dans un de ses testicules. Ce nouvel accident nous fit connoître la nécessité de recourir à la salivation, pour une cure plus entiere ; ses affaires lui permettant alors d'entrer dans ces nouveaux remedes, il ne différa point. Il saliva trois livres par jour pendant un mois, & à peu près une livre & demie par jour pendant trois semaines ; il ne sentit sur la fin du traitement aucune douleur, il se crut parfaitement guéri : aussi l'étoit-il, quoique six semaines ou environ après être sorti de la salivation, il se jetta encore sur ses bras & sur ses cuisses des boutons ; mais que le mercure diaphorétique de Paracelse firent disparoître. Cockburn, *de la Gonorrhée.*

ALGEMA, *Ἄλγημα. *Peine, douleur.* Hippocrate fait aussi quelquefois signifier à ce mot la maladie qui cause la douleur. Il se rencontre dans cet Auteur en une infinité d'endroits.

ALGEMET, *Charbons.* Rulann.

ALGERIÆ, *Algerie. (Calx), chaux.* Rulann, Jonhson.

ALGEROTH. *Mercurius vitæ, mercure de vie.* Préparation d'antimoine & de *mercure* sublimé, ainsi nommée d'*Algerothos*, Medecin de Verone. Castelli.

* Ce n'est autre chose qu'une précipitation du beurre d'antimoine sous la forme d'une poudre, par le moyen de l'eau chaude. Cette poudre est violemment émétique.

ALGOIDES. Plante aquatique que M. Vaillant décrit de la maniere suivante.

Algoides vulgaris, Potamogeton capillaceum, capitulis ad alas trifidis. B. Pin. 193. Prod. 101. Raii Hist. 1. 190. n°. 12. *Item, Potamogeito affinis, graminifolia aquatica.* Raii ibidem, n°. 13. *Itemque Potamogiton omnium minimum graminis facie capillaceum, filiculis curvulis binis, ternis, dorso dentato.* Hort. Cath. ejusdem Raii. Hist. 3. 122. *Potamogeito similis, ramosa, & ad genicula Polyceratos*, Pluk. Tab. 102. Fig. 7. *Equisetum Polygonoides, aquis innatans ; Potamogeitonis tenuifoliæ facie, ad genicula vasculiferum.* Hist. Oxon. 3. 621. n°. 20. Alguette.

Il est étonnant qu'une herbe qui est si commune dans nos eaux, ne soit pas rapportée dans l'Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris.

On doit remarquer, 1°. Qu'encore que M. Rai ne fut pas de ces Botanistes, qui, sans nécessité, se plaisent à multiplier les especes, il en a cependant fait trois de celle-ci, comme on le voit par les citations des différens synonimes que nous y avons joints. 2°. Que quoiqu'il fasse entrer dans le caractere du *Potamogeiton*, les fleurs disposées en épi, & qu'il ait observé que celles de cette plante desquelles il n'a pas connu la structure, sont dispersées le long des tiges & des branches, il n'a pas laissé de la réduire sous cet ancien genre, d'où à la vérité il l'a ensuite exclue, tant dans la derniere édition du *Synopsis*, que dans celle de sa *Méthode.* 3°. Que si cet Auteur n'a vu que deux ou trois siliques ou petites cornes (car c'est ainsi qu'il nomme ce que j'appelle capsules) à chaque nœud de la plante, c'est qu'il en étoit tombé ou avorté quelqu'une, puisqu'on y en compte ordinairement cinq, & quelquefois même jusqu'à six.

Comme ce genre de plante naît au fond des eaux, & que ses feuilles ressemblent à celles de l'*alga*, j'ai cru que le nom d'*Algoides* lui conviendroit mieux que tout autre. Celui d'*Alguette* qui vient d'algue, comme si l'on disoit petite algue, lui a été donné par la même raison. *Mém. de l'Acad. Roy.* 1719.

ALGOS, *Ἄλγος, ou ALGEMA. Voyez ce dernier.

ALH

ALHAGI. C'est l'*Agul & Almagi arabibus, planta spinosa mannam resipiens.* J. B. *Genista spartium spinosum foliis polygoni.* C. B. *Spinosum Syriacum.* Park.

Cette plante croît à la hauteur d'une coudée & plus; elle est fort branchue ; un nombre prodigieux d'épines extremement pointues, foibles & pliantes l'hérissent de tous côtés ; sur ces épines naissent différentes fleurs de couleur de pourpre. Lorsque ces fleurs tombent elles font place à de petites gousses longues, rouges, ressemblantes à celles du genet piquant, pleines de semence de la même couleur que la gousse.

Les Habitans d'Alep recueillent sur cette plante une espece de manne, dont les grains sont un peu plus gros que ceux de la coriandre.

Elle croît en buisson & une infinité de petites branches unies qui partent d'un même tronc & se dispersent en tous sens dans un fort bel ordre, lui donne une forme ronde. Les feuilles naissent à l'origine des épines, elles sont de couleur cendrée, oblongues & taillées en polygone. La racine est longue & de couleur pourpre.

Les Arabes appellent *Tereniabin* ou *Trangebin* la manne que l'on recueille sur cet arbrisseau. On le trouve dans la Perse & aux environs d'Alep & de Kacka, ville de Mésopotamie.

Ses feuilles sont dessiccatives & chaudes. Les Peuples chez qui cette plante naît, se servent de ses fleurs comme de purgatifs. La dose est d'une poignée bouillie dans de l'eau.

* Les feuilles & les branches de cet arbrisseau se couvrent dans les grandes chaleurs de l'été, d'une liqueur grasse & onctueuse & qui a à peu près la consistance du miel ; la fraîcheur de la nuit la condense & la réduit en forme de grains. Ce sont ces grains auxquels on donne le nom de manne d'*Alhagi*, & que les naturels du pays appellent *Trangebin*, & *Tereniabin*. On la recueille principalement aux environs de Tauris, ville de Perse, où on la réduit en pains assez gros & d'une couleur jaune foncée. Les grains les plus gros qui sont chargés de poussiere & de parcelles de feuilles desséchées, sont les moins estimés ; on leur préfere les plus petits, qui cependant sont au-dessous pour la bonté de notre manne de Calabre.

On en fait fondre trois onces dans une infusion de feuilles de séné, que l'on fait prendre aux malades que l'on veut purger. Tournefort.

ALHANDAL, *Coloquinte*. Voyez *Colocynthis*.

La Pharmacopée de Londres contient la description d'un trochisque sous le nom de *Trochisci Alhandal*, *Trochisque Alhandal*. Voici cette description.

Prenez *de la pulpe de coloquinte blanche, mondée de ses pépins & coupée en petits morceaux,*
de la gomme arabique,
de la gomme adraganth,
du bdellium, } *de chaque, six dragmes.*

Laissez macérer les gommes pendant trois ou quatre jours dans une quantité suffisante d'eau rose, pour qu'elles puissent s'y dissoudre.

Mêlez-y ensuite la pulpe de coloquinte, & battez le tout ensemble, jusqu'à ce que le mélange acquierre la consistance convenable pour des Trochisques.

Ce médicament est aussi ancien que Mesué, & quoiqu'il ait passé depuis ce tems en beaucoup de mains, il a souffert peu d'altération. Il paroît qu'on n'y a fait entrer une si grande quantité de gommes, que pour affoiblir l'action de la coloquinte. Quincy, *sur la Pharmacopée de Londres*.

ALHANNA ou ALANA TERRA. Voyez *Alana*.

ALHASEF ou ASEF. Espece de pustules qu'on appelle encore *Hydroa*. Voyez *Hydroa*.

ALI

ALICA. Espece de nourriture fort célebre chez les Anciens. Les Auteurs en ont parlé si diversement, que nous ne savons pas au juste ce que c'étoit. Les uns nous feroient croire que l'*alica* étoit une espece de grain, & les autres, un espece d'aliment fait avec du grain.

Afin que le Lecteur puisse s'en former quelque idée, je vais rapporter les passages des Anciens dans lesquels ils en ont fait mention ; à quoi j'ajouterai le sentiment de Saumaise. L'*alica* se nomme en grec, χόνδρος.

L'*alica* mondé est un aliment convenable à ceux qui sont attaqués de la fievre. Si l'estomac est fort & le ventre resserré, il faudra le prendre dans de l'hydromel ; mais si l'estomac est foible, & le ventre relâché, on le prendra dans du vinaigre & de l'eau. Celse, *L. III. c. 6.*

L'*alica* est ce qu'il y a de meilleur après la tisane, & c'est par le petit nombre de qualités qui lui sont communes avec elle, qu'on en fait si grand cas. Elles sont l'une & l'autre visqueuses, douces & agréables au gout ; mais du reste la tisane l'emporte sur l'*alica*. Elle sont encore l'une & l'autre d'une composition fort simple ; car il n'y entre que du miel. Aretée, *de Acut. Morb. L. I. c. 10.*

Le *Chondrus* (χόνδρος), est fait d'une espece d'épeautre qu'on appelle *Dicoccos*, ou à double grain. Il nourrit & resserre plus que le ris, & il est plus salutaire pour l'estomac. Si on le fait bouillir dans du vinaigre, & qu'on en frotte les parties affectées de lepre, il les guérira, il corrigera l'âpreté & les défectuosités des ongles. Il remédira à l'ægilops commençant. La décoction prise en clystere est fort bonne pour ceux qui ont une dyssenterie accompagnée de douleurs. Dioscoride, *L. II. c. 118.*

L'*alica* ressembleroit en tout au *Chondrus*, s'il resserroit un peu moins. Paul Eginete, *L. I. c. 73.*

L'*alica* est une espece de froment. Il faut donner beaucoup d'attention à la préparation des alimens liquides dans lesquels il entre. Son suc se mêle avec l'eau, & demande à bouillir long-tems. Ceux qui préparent l'*alica* sont sujets à le faire mal ; il leur arrive souvent de croire qu'il a assez bouilli, & de le donner cru aux malades qui ne manquent pas d'en être fort incommodés ; car il s'épaissit promptement, étant de sa nature visqueux & gluant. C'est pourquoi après avoir jetté dessus beaucoup d'eau, faites-le bien bouillir ; & remuez-le avec une baguette d'anet, jusqu'à ce qu'il ait assez bouilli ; alors mettez-y un peu de sel ; si vous commenciez par y verser un peu d'huile, il n'en feroit pas plus mauvais pour les personnes robustes à qui il arrive d'avoir besoin d'une boisson cordiale, à cause d'un tiraillement violent d'estomac, ou d'un transport subit de l'humeur bilieuse ; faites bouillir l'*alica* jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait doux ; passez-le, & faites-en une liqueur semblable à la tisane, que vous leur donnerez à boire. On fait la même boisson avec l'*alica*, après l'avoir broyé dans de l'eau. Oribase, *Galeno-Med. Col. Lib. IV. c. 1*

On laissera d'abord l'*alica* macérer dans de l'eau ; ensuite on mettra pour trois huitiemes d'une pinte d'*alica* ainsi macéré, trois pintes & demie d'eau & deux pintes de lait. On exposera le tout sur un feu modéré ; tenant le vaisseau dans sa main & le remuant toujours, afin que ce qu'il contient ne se brûle pas. Mais il faut observer de ne verser le lait sur l'*alica*, qu'après l'avoir fait chauffer, & que lorsque l'*alica* sera presque cuit. Oribase, *ex Dieuch. Col. Med. 4. c. 7.*

L'*Alica* est plus dessiccatif que la farine de froment : ainsi il est moins propre à conduire une inflammation seche à suppuration, que le froment : mais le froment sera moins bon si l'inflammation est humide. Oribase, *Med. Col. L. XIV. c. 37.*

L'*Alica* & la semoule fournissent un suc très-épais & très-gluant. Oribase, *Euporist. L. I. c. 19. 21.*

L'*Alica* est une espece de froment très-nourrissant, & d'un suc gluant, soit qu'on le mange bouilli dans de l'eau, soit qu'on le prenne dans du vin doux, ou avec quelque astringent, (comme il est bon quelquefois de l'assaisonner) soit qu'on le mange frit avec de l'huile & du sel. On y met quelquefois du vinaigre, & les Medecins disent, que si on le prépare de cette maniere, il se nommera tisane. D'autres prétendent que la tisane d'*alica* étoit un aliment destiné aux malades. Diocles & Philotinus, entre autres Auteurs anciens, appellent l'*alica* ainsi préparé, tisane de froment. C'est pourquoi le nom d'*alica*, de même que celui de *sitanium* se trouvent rarement dans les premiers Ecrivains ; ils ont tous substitué aux mots *sitanium* & *alica*, le nom commun de froment. Galien, *de Aliment. L. I. c. 6.*

L'*Alica* ressemble à la semence du *tragum*, ou de la soude épineuse. Galien, *de Aliment. c. 13.*

Galien, après avoir parlé du *typha*, de l'*olyra*, & du *zea*, ajoute qu'il y a beaucoup d'autres grains ressemblans à ceux-là, quoique d'une toute autre espece. Les uns tiennent le milieu entre l'orge & le *typha*, ou entre le *typha* & l'*olyra*, ou entre l'*olyra* & le froment. D'autres approchent plus de la nature, soit de l'*olyra*, soit de l'orge, soit du *typha*. Quelques-uns ont beaucoup de rapport au froment ; quelques-autres au *panicum* ou au millet. Ils ont tous leurs noms. Ces noms sont ou simples, comme celui du grain dont on fait l'*alica* en Italie, ou composés, comme celui qu'on appelle en Cappadoce *gymnocrithos*, c'est-à-dire, orge pelé, & celui qu'on nomme en Bithinie, *zeopyros*. Galien, *de Aliment. L. I. c. 13.*

Il y a peu de différence entre les diverses especes de froment. Le froment qui est pesant, compact, & dont la substance intérieure est jaune, est le plus nourrissant : mais le suc qu'il fournit est épais & glutineux ; celui dont la substance est légere, spongieuse & blanche, nourrit moins, & son suc est moins glutineux. La semoule & l'*alica* nourrissent beaucoup & donnent un suc épais & glutineux. Ceux qui auront besoin d'une diete atténuante se garderont bien de se nourrir de semoule : mais ils peuvent user modérément de l'*alica*, bouilli dans de l'eau, ou dans du vin doux ou du vin qui soit jaune, qui ait peu de corps, & qui soit égal à

peu près en force au falerne. GALIEN, *de Atten. vict. c.* 6.

L'*Alica*, le pain blanc de froment, le *tragus*, le porc & les œufs sont des alimens dont le suc est salutaire, quoique visqueux; ils fournissent une nourriture excellente, lorsque l'estomac a la force de les digérer, & le foie, de convertir le chyle qui en naît, en sang. Mais comme ils ne perdent point dans le corps leur viscosité, ils sont capables d'obstruer les passages du foie & des reins, surtout si ces passages y sont disposés naturellement. Aussi remarque-t-on que l'usage fréquent qu'on en fait, est suivi d'un sentiment de pesanteur, & même quelquefois de douleur, aux environs de ces parties. Mais l'obstruction au foie est toujours accompagnée d'embarras dans la distribution du chyle, & de plénitude dans les veines mésaraïques, & dans celles du bas ventre; & conséquemment il y a danger qu'il ne survienne un phlegmon dans l'endroit où l'amas de matieres s'est fait, ou putréfaction dans les humeurs superflues; car de deux choses l'une, où il faut que les humeurs se cuisent & se convertissent en sang; ou qu'elles se putréfient, comme il arrive toujours, lorsqu'elles séjournent trop long-tems dans un lieu chaud. GALIEN, *de Succ. Bon. c.* 2.

La tisane paroît nourrissante, on le croiroit volontiers immédiatement après l'avoir prise; il est cependant certain qu'elle nourrit peu, & qu'elle ne soutient pas long-tems les forces; au lieu que l'*alica* nourrit beaucoup & soutient long-tems. GALIEN, *in Hipp. Aphor. Com.* 2. *Aph.* 18.

Pline met l'*alica* au nombre des fromens, ou grains que l'on seme en Italie au printems; auxquels il ajoute le millet, le *panicum*, les lentilles & les pois. PLINE, *Hist. Nat. Lib. XVIII. cap.* 7.

Pline dans son Histoire Naturelle, *Liv. XVIII. cap.* 11. après avoir fait l'énumération des différentes sortes de pain & de leurs noms, exposé les différentes manieres de préparer le grain, & parlé de l'origine de la boulangerie, accorde à l'Italie son pays, la supériorité sur tous les autres, par la qualité des fruits qu'il produit; ajoutant que l'*alica* n'est dans aucune contrée, ni si beau, ni si bon, ni si bien préparé qu'en Italie. On en prepare, dit-il, en Egypte, mais il ne mérite pas que j'en fasse mention. On en fait dans le territoire de Verone & de Pise, & dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Mais celui de la Campanie est sans contredit le meilleur.

L'*Alica* se fait de maïs, que nous appellons semence. On pile le maïs dans un mortier de bois & non de pierre, de peur que la dureté & du mortier, & du pilon ne le rendit trop menu. On emploie à cet ouvrage les Criminels, comme tout le monde sait. A la partie antérieure de ces mortiers est attachée une grille de fer qui sépare la paille & les parties grossieres du reste, qui, dégagé par le premier broyement de son écorce, passe, pour être battu derechef dans un autre mortier. Par ce moyen nous avons trois sortes d'*alica*. Le plus fin, le plus gros & le moyen. On appelle le plus gros, *apherema*. Toutes ces préparations ne donnent point à l'*alica* cette blancheur extraordinaire par laquelle il est si remarquable dans cet état; mais après qu'on a pris tous ces soins pour le nettoyer; ils ont une façon de le mêler avec de la craie. Cette craie s'incorpore avec lui, & lui donne la couleur & la subtilité que nous lui voyons. L'*alica* bâtard est fait de maïs d'Afrique. Dans cette contrée, le maïs dégénere. Ses épis sont plus larges & plus noirs, & sa tige ou paille plus courte. On le broye avec du sable, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à débarrasser le grain de son écorce. Cette opération le réduit à la moitié de sa premiere quantité. On y ajoute ensuite un quart de plâtre blanc; on les mêle bien, on passe le tout au crible qui sert à séparer la farine. Le rebut, car c'est ainsi qu'on appelle ce que le crible retient; fait l'espece la plus grossiere & la plus vile d'*alica*. L'autre partie se met dans un crible plus fin ou dont les trous sont plus petits, & l'on a le second *alica*. On jette ce second *alica* dans un troisieme crible si fin qu'il ne laisse passer que le sable, ce sable a le nom de criblure. Il y a une autre façon d'adultérer l'*alica*, & cette façon est partout en usage. On choisit le froment le plus gros & le plus blanc; on commence par le faire extrémement bouillir; on le fait ensuite sécher au soleil, puis on le broye dans un moulin, après l'avoir arrosé d'un peu d'eau. Dans l'excellent *alica*, il y a plus de maïs que de froment.

L'*Alica* est une invention des Romains, & qui n'est pas même fort ancienne; car si elle étoit fort ancienne, les Grecs en auroient eu connoissance, & ils n'auroient pas tant fait d'éloge de la tisane. Je ne crois point que cette nourriture fût en usage du tems du grand Pompée; c'est pourquoi les disciples d'Asclepiade en ont dit si peu de chose. Tout le monde convient qu'elle est très-salutaire, soit qu'elle soit préparée avec de l'hydromel, soit qu'on ait fait bouillir l'*alica*, & qu'on en boive la décoction, soit qu'on le mange comme les légumes. Pour arrêter le cours de ventre, on commence par le faire griller, & on le prépare ensuite avec la craie. Mais entre autres propriétés, il a particulierement celle de rétablir en santé les personnes à qui il reste une cachexie, à la suite d'une longue indisposition.

Faites - en bouillir le quart d'une pinte dans une pinte d'eau, sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau soit entierement évaporée; jettez ensuite dessus une pinte de lait de chevre ou de brebis; buvez de cette composition plusieurs jours de suite; puis vous y ajouterez du miel.

Cette boisson est capable de rétablir un tempérament qui tend à la phtisie. PLINE, *L. II. c.* 25.

L'*Alica* passoit chez les Anciens pour un aliment très-nourrissant, & c'est de-là qu'est dérivé le mot *alica*, selon Sextus Pompeius. *Alica*, *ab alendo*. Si l'on en croit Galien, il mérita d'être appellé *très-nourrissant*. Il fournissoit un bon suc, mais toutefois visqueux, & propre à causer des obstructions. Pour corriger ce défaut, les Anciens avoient imaginé différentes manieres de le préparer. Quelquefois ils le mêloient avec l'hydromel, d'autres fois avec le vin doux. C'est ainsi qu'ils en faisoient un remede *arteriacal*, & convenable dans les consomptions. Dans les diarrhées, ils le marioient avec un astringent, ou avec de la semence de grenade; ils le mettoient aussi frire dans de l'huile & du sel. Mais le χόνδρος ou l'*alica* n'ayant en lui rien de déterſif ni d'atténuant; lorsqu'ils vouloient faire une boisson qui produisît ces effets, ils le faisoient bouillir non-seulement avec de l'anet, mais avec des porreaux, du pouliot, du calament ou de l'hisope. Le *chondros* des Anciens revient beaucoup à nos préparations de froment, si l'on en excepte leur craie & leur mortier blanc. Il y a encore une espece de pain qu'on faisoit avec le *chondros*, & qu'on appelloit *chondrites*, χονδρίτης, qui nourrissoit beaucoup, mais qui se digéroit difficilement. Lorsqu'on trouve dans Aëtius le mot χόνδρος, avec l'épithete ἁπλῶς, il faut entendre simplement χόνδρος; cet Auteur & les autres réunissoient ces deux mots afin que la chose signifiée ne fût point équivoque. Cependant on ne peut disconvenir qu'Aëtius & Paul n'aient inféré dans leurs Ouvrages beaucoup de choses sous des noms qui n'étoient point d'usage chez les Anciens, & qu'ils n'aient consulté en cela plutôt la convenance que l'élégance & l'exactitude. GORRÆUS, *au mot* χόνδρος.

L'*alica* signifie quelquefois une certaine espece de pain de froment. Voyez là-dessus Pline & Celse: mais il se prend plus souvent pour une préparation de maïs qu'on appelle semence. Le mot *alica* dans son acception générale, differe du *chondrus* des Grecs, comme le genre differe de l'espece; car le *chondrus* ne se préparoit point avec de la craie, mais avec le sable & le mortier

blanc, de même que le maïs bâtard d'Afrique, dont Pline fait mention. RAY, *Hist.*

χόνδρος on *alica* sont des mots synonimes; car les glossateurs rendent l'un par l'autre. Pline nous a donné la maniere dont il se prépare. L'*alica*, dit-il, *se fait d'épeautre que nous appellons semence, &c.* Ainsi l'épeautre se piloit dans un mortier de bois pour faire l'*alica*, & non dans un mortier de pierre, de peur que ce nouvel instrument & son pilon étant entierement durs, il ne fût trop pulvérisé; car en le battant dans un mortier, on ne prétendoit que le dépouiller de son écorce, on de sa peau, & non le réduire en poudre. Cela fait, on mettoit le grain pur & nud dans un autre mortier, où on le battoit derechef. Ces opérations produisoient trois sortes d'*alica*; du très-fin, du gros & du moyen. Le plus gros, dit Pline, s'appelloit *apharema*, ἀφαίρεμα; c'étoit, pour ainsi dire, l'épeautre même dépouillé de ses enveloppes & de ses peaux, ou la substance intérieure de ce grain qui n'étoit point broyée; & voilà ce qu'on appelloit proprement chez les Grecs χόνδρος, *chondros*, dont il y a trois especes; mais la derniere étoit la meilleure. Nous lisons dans les Geop. Eclog. Ἔπειτα δὲ ἅμα ἐπιπτίσθη, κοσκίνῳ κοσκινεύεσθω ἀδροτέρῳ χάλικος δὲ ὁ πρῶτος ὑπολειπεὶς γίνεται χόνδρος, δεύτερος δὲ ὁ ἐπὶ τέτῳ, καὶ ἐλάττων ὁ τρίτος. Après qu'ils sont pelés & pilés ensemble; on les passe par un gros tamis; le meilleur est ce qui reste de ce premier triage, savoir, le *chondrus*; le second *alica*, vient ensuite; ce qui reste à la troisieme opération est le plus petit & le plus mauvais. L'Auteur dit la même chose que Pline, qui s'explique plus clairement un peu plus bas, à propos de la maniere dont l'*alica* d'Alexandrie se faisoit; il dit, qu'ils y ajoutent un quart de *gypsum* ou de plâtre, comme on a vu ci-dessus: par-là le passage des *Geop. Greques* que nous avons rapporté plus haut, se trouve clairement expliqué. Au lieu d'*exceptitia*, qu'on lit dans les éditions, il y a *exceptica* dans les manuscrits.

Ce doit certainement être le *sestica*, Σηστικός, ainsi appellé κατ' ἐξοχὴν, par marque de distinction, qui passoit par le tamis à grands trous, & que Pline a appellé *farinarium*, & l'Auteur Grec ἀδρότερον. D'où il paroît que le χόνδρος grec est la même chose que l'*alica* latin. Quant au nom *chondros*, les Grecs l'avoient donné à l'*alica*, parce qu'il étoit mis en grosse poudre, & non pas broyé en farine. De là vient le πυρὸς χονδρώδης d'Athenée, du blé ou pain mis en poudre grossiere. C'est par la même raison qu'on a dit χόνδροι ἀλῶν, des grains de sel, χόνδροι λιβάνε, des grains d'encens; de même que χονδρίτης ἄρτος, du pain *chondrit*, ou fait de farine broyée grossierement comme le *chondros*.

Quoiqu'il soit facile maintenant de juger ce que c'étoit que le *chondros* ou *alica*, & qu'il soit suffisamment démontré par ce que nous avons dit, quelle étoit sa nature, il y a des Auteurs qui en ont fait une espece de grain, & qui l'ont regardé comme une sorte de froment. Paul Eginete a dit χόνδρον σῖτε τὸ εἶδος, *chondrus*, espece de grain; & Galien, τὸ γένος τῶν πυρῶν ἐστιν ὁ χόνδρος, ἱκανῶς τρόφιμον τε καὶ γλίσχρον ἔχων τὸν χυμόν. Le *chondrus* est une espece de froment, suffisamment nourrissant & d'un suc visqueux. *Lib. I. de Aliment.* il ajoute que les anciens le nommoient πυρὸν τῇ προσηγορίᾳ *froment*. Quelle bévue! Qui n'en seroit étonné de la part d'un si grand homme? Il cite Hippocrate, qui dit, τὰς ἐκ τῶ χόνδρε κατεσκευασμένας ἄρτες τροφιμωτάτες μὲν εἶναι, διαχωρεῖν δὲ ἧττον, le pain fait d'*alica* étoit fort nourrissant, mais de dure digestion. Or l'on voit dans ce passage que l'Auteur ne parle point proprement de l'*alica* considéré comme grain, mais d'une espece de pain qu'on en faisoit & qui passoit difficilement, parce que l'*alica* qui y entroit étoit grossierement broyé. Cependant ce pain étoit fort nourrissant. Ce pain s'appelloit χονδρίται, *chondritai*, de même qu'on disoit σεμιδαλῖται, *semidalitai*. Le *semidalis* n'étoit point le pain, mais le grain dont on faisoit le pain auquel il donnoit le nom *semidalitai*.

Du tems de Galien, les Grecs ne se servoient plus du mot χόνδρος; ils lui avoient substitué celui d'*alica*, & par corruption ἄλιξ. Les choses en vinrent même au point qu'ils ignoroient la vraie signification de *chondros*, & qu'ils rendirent ce mot par ce qu'il ne signifioit point du tout, une espece de grain. SAUMAISE, *de Homonym. Hyles Iatr. c.* 57.

ALICES. Ces petites taches de rougeur qui paroissent sur le visage & qui précedent l'éruption des pustules de la petite vérole. CASTELLI.

ALICORNU ou UNICORNU. Voyez ce dernier.

ALIENATIO MENTIS. Voyez *Delirium*.

ALIENUM. Ce terme s'applique ordinairement dans les Auteurs de Medecine, à tout ce qui est étranger & nuisible au corps. Il est aussi quelquefois synonime à *corruptum*, *corrompu*. Quant au terme *alienatum*, il n'a guere d'autre sens que ce dernier.

ALIFORMES PROCESSUS. Voyez *Pterygoides*.

ALIGULUS, *Confection*. Médicament composé de diverses drogues. RULAND.

ALILAT ou ἀλιλάτ, mot Arabe synonime au μύλιττα des Assiriens, au *lilith* לילית des Hébreux, & à Εἰλειθυία des Grecs. C'étoit chez les Romains la Divinité qui préside aux accouchemens, ou celle qu'ils appellerent *mater terra*, *& filia lucina* ou *luna*.

ALIMA. Espece de sable qu'on trouve dans les mines d'or & dont on retire du plomb. RULAND.

ALIMENTA, *Alimens*. Tout ce qui sert au corps de nourriture; de *alo*, nourrir.

On déduira de ce que nous avons dit aux Articles *Acida* & *Alcali*, en quoi consiste la nature des *alimens* en général. Quant aux propriétés des *alimens* en particulier, nous en traiterons dans les articles qui leur sont propres & sous leurs noms.

Les anciens, mais surtout Galien, ont traité des *alimens* fort au long.

Pour éviter l'ennui inséparable de la prolixité, & les redites où l'on tombe nécessairement par le défaut de méthode, je donnerai d'abord l'abrégé qu'Hippocrate nous a laissé de ses sentimens sur les *alimens*, j'entens le Traité intitulé *De Salubri victus ratione*. A cet abrégé, je ferai succéder celui que les successeurs de Galien se sont donné la peine de faire de cet Auteur. Je n'omettrai point ce qu'ils auront ajouté de leur propre fond aux observations de Galien. Je terminerai cet Article par quelques observations Chymiques que M. Geoffroy le jeune a faites sur la nature des *alimens*, & qu'il a communiquées à l'Académie Royale des Sciences.

J'ai attribué le Traité suivant des *Alimens* à Hippocrate, sur l'autorité de Galien, qui nous assure qu'il est de cet ancien ou de son gendre Polybe; mais je ne peux me dispenser d'avertir le lecteur que d'autres ont pensé du tems même de Galien, que cet Ouvrage étoit de quelque Ecrivain contemporain d'Hippocrate, & peut-être même plus ancien que lui.

On remarquera d'abord que les anciens ont pensé généralement que le sang s'engendroit des *alimens* dans le foie; erreur anéantie par les découvertes des modernes; théorie abandonnée depuis que la vraie route des *alimens* & la circulation du sang nous sont connues.

Il est bon d'observer en second lieu que, généralement parlant, l'examen des qualités différentes des *alimens* est assez superflu pour ceux qui étant d'un tempérament fort & vigoureux, prennent pendant le jour des exercices capables de les conduire jusqu'à la lassitude, & qui ont l'habitude de se coucher de bonne heure & de se lever matin. Car tout *aliment* formera de bon chyle, si l'exercice & la vie réguliere en ont procuré une bonne digestion. Cet examen & le choix des *alimens*, ne sont particulierement importans que pour les personnes valétudinaires, les intempérans & les paresseux.

Dans le cours ordinaire de la vie, voici dit Hippocrate, le meilleur régime qu'on se puisse prescrire. En hiver, il faut manger beaucoup & boire très-peu. La boisson

doit être du vin pur, & l'*aliment*, des viandes roties & du pain. On ne mangera que très-peu ou point du tout d'herbes pendant toute cette saison. De cette maniere on se conservera le corps sec & chaud.

Lorsque le printems sera venu, on pourra boire un peu davantage, & peu à peu du vin plus trempé. On observera de se nourrir de viandes plus succulentes & en moindre quantité. En se retranchant peu à peu le pain, on prendra du gateau fait avec de la farine d'orge. On se retranchera de même les ragouts. Au lieu de manger du roti, on mangera du bouilli. On ne fera pas grand usage d'herbes, jusqu'à ce que l'été soit venu : mais afin que ce changement ne soit pas d'abord trop grand, on procedera peu à peu, & non tout d'un coup.

L'été, on se nourrira de gateau mou. On boira beaucoup & du vin fort trempé. Toutes les viandes seront bouillies. Voilà le régime qu'il faut observer en été, afin que le corps soit humide & froid : cette saison étant séche & chaude, & conséquemment brûlant & desséchant le corps, il faut donc s'occuper à la combattre de cette maniere ; & comme on a passé de l'hiver au printems, il faut passer de même du printems à l'été, en retranchant de sa nourriture & en ajoutant à sa boisson. Il faut faire tout le contraire en passant de l'été à l'hiver.

En automne, on commencera à augmenter sa nourriture. On mangera des viandes plus seches, & l'on boira moins & du vin moins trempé. On passera fort bien l'hiver en buvant fort peu & du vin encore moins trempé, & se conduisant du reste comme il vient d'être dit plus haut. De cette maniere, on jouira d'une santé parfaite, & l'on sentira peu de froid. Le régime précédent est fondé sur ce que cette saison est fort froide & fort humide.

Ceux qui sont fort gras, qui ont les chairs molles, & qui sont rouges & vermeils, doivent user la plus grande partie de l'année de viandes fort seches, parce qu'ils sont d'un tempérament fort humide. Ceux qui sont maigres, secs & déliés, roux ou noirs, doivent observer la plupart du tems un régime humide ; car ils sont d'un tempérament sec.

Les jeunes gens doivent aussi se nourrir de viandes plus molles & plus humides, parce que cet âge est fort sec & que les corps sont encore nerveux & solides.

Quant aux vieillards, ils observeront pour la plupart du tems un régime plus sec, parce qu'à cet âge les corps sont mons, humides & froids. Il faut donc ordonner les différens régimes selon l'âge, la saison, la coutume, les lieux & les tempéramens, en s'opposant toujours au froid ou au chaud qui vont venir ; car c'est le moyen d'entretenir les hommes dans une santé parfaite.

L'hiver, il faut marcher fort vîte, & l'été, fort doucement, à moins qu'on ne marche au soleil. Ceux qui sont fort gras doivent marcher encore plus vîte, & ceux qui sont fort maigres encore plus doucement.

Il faut se baigner souvent en été & rarement en hiver. Ceux qui sont maigres doivent se baigner plus souvent que ceux qui sont gras. En hiver, il ne faut porter que des étoffes naturelles ; & en été, il ne faut porter que des étoffes préparées avec l'huile.

Ceux qui sont gras & qui veulent devenir maigres, doivent faire tous leurs exercices à jeun, & manger ensuite, encore tout haltans du travail & avant que d'être refroidis : mais avant que de manger, il faut qu'ils boivent du vin trempé & qui ne soit pas froid. Leurs viandes seront préparées avec du sésame ou autres ingrédiens de cette nature, & fort grasses, car de cette maniere il en faudra peu pour les remplir. Avec cela, il faut qu'ils ne fassent qu'un repas par jour, qu'ils ne se baignent point, qu'ils couchent sur un lit fort dur, & qu'ils se promenent nuds autant que faire se pourra.

Ceux qui sont maigres & qui veulent devenir gras, doivent observer tout le contraire, & ne rien faire avant que d'avoir mangé.

Pour ce qui est des vomissemens & des lavemens, voici comment il en faut user. Pendant les six mois d'hiver, il faut vomir, car ce tems-là est plus pituiteux que l'été ; il vient des maladies vers la tête & dans la région qui est au-dessus du diaphragme ; mais les six mois d'été, il faut user de lavemens, car cette saison est chaude & les corps sont bilieux. On a des pesanteurs aux lombes & aux genoux. On est échauffé & on a des tranchées. Il faut donc rafraîchir les corps, & attirer de tous ces endroits par le bas ces humeurs qui s'élevent & qui cherchent à monter.

Les lavemens, pour ceux qui sont gras & humides, doivent être plus salés & plus clairs ; pour ceux qui sont secs, foibles & maigres, les lavemens doivent être plus gras & plus épais. Ces lavemens gras & épais, se feront avec du lait ou avec de la décoction de pois & autres choses de cette nature. Et les lavemens clairs ou salés, avec de l'eau salée & de l'eau de mer ou autres semblables choses. Voici comment il faut user des vomissemens. Ceux qui sont gras doivent vomir à jeun, après avoir couru ou s'être promenés fort vîte vers le milieu du jour. Pour cet effet, ils prendront quatre onces d'hyssope broyé dans une pinte d'eau. Ils prendront de cette boisson après y avoir versé un peu de vinaigre, & jetté du sel pour la rendre plus agréable. D'abord ils boiront doucement & ensuite ils boiront plus vîte.

Ceux qui sont maigres & plus foibles ne vomiront qu'après avoir mangé, & voici la méth de qu'ils observeront. Après s'être baignés dans un bain chaud, ils boiront une chopine de vin pur, ils mangeront ensuite plusieurs sortes de viandes, & ne boiront ni pendant le repas, ni après le repas. Ils resteront sans boire, autant de tems qu'il en faut pour faire dix stades. Après ce tems-là, ils prendront trois sortes de vin, du vin dur, du vin doux & du vin qui soit aigre. Ils les méleront & les boiront. D'abord ils le boiront pur, fort doucement & en y employant beaucoup de tems. Après cela, ils le boiront plus trempé, plus vîte & en plus grande quantité.

Ceux qui ont accoutumé de vomir deux fois le mois, feront mieux de vomir deux jours de suite, que de vomir tous les quinze jours. Il y en a qui font tout le contraire.

Ceux qui ne peuvent vomir & qui n'ont point le ventre libre feront fort bien de manger souvent par jour de plusieurs sortes de viandes préparées différemment & de boire de deux ou trois sortes de vin : mais ceux qui vomissent facilement, ou qui ont le ventre humide, observeront une méthode toute contraire.

Les enfans doivent être baignés dans l'eau chaude pendant long-tems. Il faut leur faire boire du vin trempé qui ne soit aucunement froid & choisir du vin qui n'enfle point le ventre & qui ne donne point de vents. Cela fera qu'ils seront moins sujets aux convulsions, & qu'ils seront plus grands & plus forts.

Les femmes doivent user du régime le plus sec ; car les *alimens* secs conviennent mieux à la mollesse de leur chair, & le vin le moins trempé est le meilleur pour la matrice & pour la nourriture de l'enfant.

Ceux qui font des exercices doivent beaucoup courir & lutter en hiver ; lutter peu & ne courir point du tout en été ; mais se promener beaucoup au frais.

Ceux qui sont fatigués de la course doivent lutter, & ceux qui sont fatigués de la lutte, doivent courir. Car par le moyen de cet exercice, la partie fatiguée se rechauffera, se délassera & se remettra.

Ceux à qui un exercice trop violent donne le flux de ventre & dans les selles desquels on voit des alimens non digérés, se retrancheront pour le moins le tiers de leurs exercices & la moitié de leur nourriture ordinaire, car c'est une marque sure que leur estomac n'a pas assez de chaleur pour cuire cette quantité d'*alimens*. Il se nourriront d'un pain extremement rôti, trempé dans du vin, boiront peu & du vin, très-pur, & ne se promeneront point du tout après avoir mangé. Ils observeront de ne faire qu'un repas par jour ; car de

de cette maniere l'estomac se rechauffera, & aquerra la force de digérer la nourriture. Cette sorte de flux de ventre arrive à ceux qui ont les fibres rigides, surtout quand on les oblige à manger beaucoup de viande; leur tempérament étant de cette nature, leurs veines resserrées & compactes ne peuvent pas recevoir les *alimens* qu'ils prennent. Cette sorte de tempérament est sujette à des changemens & varie aisément. La bonne complexion y est de peu de durée. Ceux qui ont les chairs plus lâches & les veines plus ouvertes & qui sont plus velus, digerent mieux les viandes, soutiennent mieux les travaux & les fatigues; & leur bonne complexion dure plus long-tems.

Ceux qui vomissent le lendemain ce qu'ils ont mangé la veille & dont les hypocondres s'élevent, leurs *alimens* n'étant pas bien digérés, ont besoin de dormir plus long-tems & d'assujettir leurs corps à de nouveaux exercices. Ils doivent boire leur vin pur, en plus grande quantité & commencer par manger beaucoup moins. Car il est évident que leur estomac est trop foible & trop froid pour digérer la quantité d'*alimens* qu'ils prennent.

Ceux qui ont souvent soif, doivent retrancher de leur nourriture & de leurs travaux, & boire leur vin fort trempé & le plus froid qu'il sera possible.

Ceux qui ont des douleurs d'entrailles, soit à cause des exercices violens, ou de quelque autre travail; doivent se reposer sans avoir mangé & user d'une boisson, qui étant prise en petite quantité, fasse uriner beaucoup, afin que les veines des entrailles ne soient pas tendues par le trop de réplétion; car ce sont ces obstructions qui causent des tumeurs & des fievres.

Ceux qui ont des maladies qui viennent du cerveau, ont premierement la tête appesantie, ils urinent souvent, & ont tous les autres accidens qui arrivent dans la strangurie. Cet état dure neuf jours, & s'ils rendent par le nez ou par les oreilles des glaires ou du pus, ils sont guéris & la strangurie cesse. Ils urinent alors beaucoup & sans peine; & leur urine est blanche jusqu'au vingtieme jour, & ils n'ont plus leur mal de tête. Mais quand ils veulent s'appliquer à quelque lecture qui demande de l'attention, ils trouvent leurs yeux obscurcis.

Il faut que tout homme sage persuadé que la santé est un trésor très-précieux, connoisse ce qui peut occasionner les maladies, & se fasse une regle de le fuir. HIPPOCRATE, περὶ διαίτης ὑγιεινῆς.

Tout homme attentif à conserver sa santé s'instruira entre autres choses, de la nature des *alimens*. Nous ne glisserons point sur ce sujet important; & nous remarquerons d'abord que les *alimens* dont la propriété est d'atténuer, entretiennent la liberté dans les vaisseaux les plus étroits, entrainent les matieres gluantes qui s'attachent à leurs parois, & divisent celles qui sont épaisses & grossieres: mais on s'exposera en s'en faisant une longue habitude, à être surchargé d'humeurs bilieuses & de sérosités; & le sang de celui qui persévereroit dans l'usage de cette nourriture se tourneroit infailliblement en mélancolie. D'ailleurs tous les mets de cette nature peuvent échauffer, dessécher à l'excès & engendrer par ce moyen la gravelle dans les reins. On se gardera donc bien d'en user continuellement, mais particulierement de ceux dont la nature est bilieuse; cette habitude ne peut être salutaire qu'à ceux qui sont remplis de phlegmes & de matieres grossieres, crues & visqueuses. On a déraciné plusieurs maladies chroniques par le seul usage des *alimens* atténuans. Il ne faut point avoir recours aux remedes, lorsque l'on peut guérir par le régime: or j'ai vu plusieurs personnes parfaitement guéries ou considérablement soulagées, les unes de la gravelle dont elles étoient tourmentées, & les autres de la goute par une observance exacte des lois de la diete; sans parler de ceux qui ont été délivrés par le même moyen d'asthmes dont ils étoient attaqués depuis long-tems, ni de ceux en qui il a du moins diminué la violence & abrégé la durée des accès de la même maladie. Une diete atténuante réduit la rate gonflée, dans son état naturel, dissipe les obstructions au foie, délivre de l'épilepsie si l'on s'y prend à tems, & tempere cette maladie, lorsqu'elle est invétérée. Tout ce qui irrite & picote les organes du goût ou de l'odorat est acre & atténuant; tout ce qui est amer & nitreux est doué des mêmes propriétés. C'est une fort bonne pratique d'ordonner selon les circonstances les simples dont la vertu est d'atténuer, dans de l'oxymel, du vinaigre, du sel ou de l'huile. Le vinaigre & l'oxymel, en augmentent la force & l'efficacité; l'huile produit un effet contraire. Au reste, entre les choses propres à atténuer & que l'on emploie, nous trouverons plus de remedes que d'*alimens*.

Les *alimens* d'une nature incrassante nourrissent beaucoup, supposé que la coction en ait été bien faite tant dans l'estomac que dans le foie. Le sang qu'ils engendrent est d'une bonne qualité; cependant ils occasionnent des obstructions à la rate & au foie; & s'il y a la plus légere inflammation dans les visceres, il ne manqueront pas de l'augmenter considérablement; ils produiront le même effet dans le cas de gonflement & de squirre; & il s'ensuivra des abscès. Outre les *alimens* de l'espece en question, les uns ne fournissent qu'un suc épais, comme les lentilles; les autres un suc gluant, comme la guimauve; d'autres, comme les animaux à coquille, un suc épais & gluant. L'usage d'*alimens* atténuans est plus salutaire que celui d'*alimens* incrassans. Mais comme les premiers nourrissent peu & conséquemment ne communiquent point aux fibres, la force & l'énergie dont elles ont besoin, on pourra permettre dans certains tems, mais toujours avec modération à ceux qui en font leur nourriture habituelle, l'usage des seconds, je veux dire, des mets qui fournissent un suc épais & incrassant, surtout dans le cas où ils se sentiroient défaillir & tendre à l'inanition. Ceux que leurs affaires n'attachent point à la maison, qui sont aussi peu sédentaires qu'ils le veulent; qui prennent beaucoup d'exercice, & à qui il est permis par leur état de se livrer au sommeil aussi long-tems qu'ils le jugeront à propos; peuvent sans danger user à leur ordinaire de mets qui fournissent un suc épais & gluant, surtout s'ils ne sentent ni poids ni tension dans les hypocondres, lorsqu'ils ont bien mangé. Quant à ceux à qui l'âge ou la foiblesse ne permet pas de prendre de l'exercice après avoir mangé, ils s'interdiront entierement les *alimens* dont je viens de parler. Ce précepte s'étend aussi à ceux qui passent leur vie dans la paresse & dans l'oisiveté; car l'inaction est aussi ennemie de la santé, que l'exercice modéré en est ami.

Il suit de tout cela, que les mets les plus sains, les plus conformes à la santé, les plus capables d'entretenir le sang dans une juste consistance, ce sont ceux dont la nature est mitoyenne entre l'atténuant & l'incrassant: cette sorte d'*alimens* est celle dont notre corps s'accommode le mieux. Tous ceux dont le suc est mauvais sont nuisibles & doivent être proscrits. Une attention qu'un homme qui veut conserver sa santé, doit encore avoir, c'est de n'admettre point entre ses *alimens*, une grande variété. S'il remplit son estomac d'une multitude de choses de différente nature, il sera difficile qu'il s'en fasse une bonne coction. ORIBASE, *Med. Coll. ex Galen. L. III. c.* I.

Alimens atténuans.

Les *alimens* dont la propriété est entre autres, d'atténuer, sont les aulx, les oignons, les porreaux, le cresson, la moutarde, le poivre, le maceron; l'impératoire; l'origan; le pouliot; l'hysope, la mente, le thym, la sariette, lorsqu'ils sont verds; s'ils sont secs, on les compte parmi les remedes. En général, les plantes ont plus de force, lorsqu'elles sont seches, que lorsqu'elles sont vertes; celles qui croissent sur les montagnes ont plus

de vertu que celles qu'on cueille dans les plaines & dans les jardins. Il faut encore, le reste étant égal, donner la préférence à celles qu'on trouve dans des lieux secs, sur les autres. On peut ajouter aux simples dont nous avons parlé, la roquette, le panais, le persil des marais, l'ache d'eau, le basilic, le raifort, le chou, la bete, le chardon, le chardon à cent têtes, l'ortie, le fenouil, la coriandre, la rue, l'anet, l'ache de montagne, le cumin, les capres, le fruit de l'arbre dont on tire la térébenthine, la semence de carvi, d'anis, d'ache-sauvage, de chardon beni, de tordylon commun & de Crete, & de carrotes sauvages. Toutes ces plantes son aromatiques, acres & d'une nature évidemment chaude. Entre les grains, il n'y a que l'orge qu'on puisse mettre au nombre des artenuans; à quoi l'on pourroit ajouter les pains de froment cuits au four, mais ils n'ont la vertu d'atténuer que dans un degré fort inférieur à l'orge. Les graines de chanvre & de rue, atténuent si violemment qu'on les peut regarder comme médicinales. Voilà les seules choses dont on puisse se servir comme d'atténuans; il fauts'interdire l'usage des autres, excepté des pois & des lentilles dont on est libre de manger quelquefois. Mais les poissons qu'on trouve attachés aux rochers & les oiseaux qui habitent sur les montagnes nous fourniront une grande quantité d'*alimens* atténuans; j'ai dit, qui habitent sur les montagnes, parce qu'en général tous les animaux qui vivent sur les rochers sont d'une nature plus chaude & plus seche, & que leur chair est moins gluante & moins pituiteuse. On peut donc manger comme atténuans l'étourneau, la grive, le merle, la perdrix, les moineaux, & tous les petits oiseaux qui vivent autour des vignes. Entre les pigeons, les sauvages sont meilleurs que ceux qui sont apprivoisés. Remarquez en général que tous les animaux qui prennent de l'exercice, qui vivent de nourritures seches, & qui jouissent en liberté d'un air pur & toujours nouveau, sont plus sains que ceux qui n'ont pas la liberté de courir, qui vivent d'*alimens* humides & qui sont renfermés dans des poulaillers & dans des étables. Des poissons qu'on trouve attachés aux rochers ou qu'on pêche aux environs, on peut en manger un très-grand nombre; en un mot tous ceux dont la chair est ferme & friable. Le merlus a la chair douce, mais moins friable que celle du poisson à coquille. La chair du surmulet est fort douce; mais elle n'est point friable. Ne mangez point de poisson dont la chair soit dure & gluante; que le doux & le friable soient les deux qualités par lesquelles vous jugiez de la chair des poissons, relativement à votre santé. Lorsque ces deux qualités se trouvent réunies dans un même poisson, on en pourra manger jusqu'à la satiété; on s'interdira absolument ceux qui n'auront ni l'une ni l'autre; on ne mangera de ceux qui n'auront que l'une ou l'autre, qu'en cas qu'il n'y ait point d'autres mets qu'on puisse leur préférer; & on se gardera bien de suivre son appetit jusqu'au bout. Vous ne mangerez du merlus, du surmullet & des autres poissons de mer qu'au défaut de poissons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs; comme le scorpion de mer. Vous observerez d'en manger avec de la moutarde. Il y a d'autres poissons encore dont la chair est douce & friable: mais comme ces deux qualités ne sont pas seules; qu'elles sont accompagnées d'autres qui ne sont pas bienfaisantes, & que ces dernieres y dominent, il ne faut point les admettre au nombre des mets. L'anguille & la plupart des poissons cartilagineux ont la chair douce, mais en même-tems gluante & pituiteuse; conséquemment ceux qui ont besoin de suivre un régime atténuant, feront bien de se les interdire. Entre les poissons cartilagineux, il n'y a que la torpille & la truite dont on puisse manger: encore est-ce au défaut des poissons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs. On peut cependant leur associer la sole & la plie. Quant aux oiseaux, je ne blame point ceux qui mangent la poule, le pigeon, la tourterelle & particuliérement celle qui vit sur les montagnes, s'ils prennent beaucoup d'exercice, & s'ils ont l'attention de ne point manger ces oiseaux fraichement tués, mais de les garder un jour ou deux; ce précepte s'étend à tous les animaux qui ont la chair un peu dure. Les poissons salés ont une grande efficacité, lorsqu'il est question d'atténuer & de diviser; entre ces poissons, choisissez ceux qui ont la chair naturellement tendre; rejettez toute l'espece *cétacée*. Le cochon salé n'incommodera point celui qui en mangera modérément. Entre les fruits que l'automne produit, ceux qui relâchent le ventre ne peuvent faire du mal. Préférez donc ceux qui sont tendres à ceux qui sont durs. Rejettez ceux qui séjourneroient long-tems dans le corps: mais quels qu'ils soient, ne vous en rassasiez jamais. Les fruits extremement aigres ou amers, sont contraires au régime dont il est question: il n'y en a point au contraire qui y soient plus conformes que les figues, les noix, les pistaches & les amandes. Telle est la nature des olives, que je ne peux ni en ordonner, ni en défendre l'usage.

Des choses douces qui se boivent on se mangent, j'ose dire qu'il n'y en a point qui engendrent un suc plus parfaitement fluide que le miel. Les vins blancs & clairets détrempent les humeurs grossieres, & les chassent par la voie des urines. Entre les choses liquides, dont la nature est d'artenuer, on compte le petit lait: mais l'oxymel est incomparablement plus analogue au but de la diete atténuante. Oribase, *Med. Col. L. III. c. 2. ex Galen.*

Alimens incrassans.

Les pains cuits sous les cendres chaudes, ceux qui sont mal paitris, peu cuits, qu'on appelle du nom de *Tragus*; les gâteaux de fleur de farine & de vin doux, ceux qu'on nomme *Itria*, & tout ce qui est fait de farine de froment, sans levain, surtout les gâteaux qu'on prépare avec beaucoup d'art, & qu'on vend si cher, engendrent des sucs épais. La semoule & l'*alica* produisent le même effet; quant à l'*amylum*, il incrasse moins. Les haricots, les lupins, la substance intérieure des lentilles, la semence de sesame & de moutarde de haie, tous les poissons qu'on appelle doux, tels que tous ceux qui sont de la nature de la seche, du polype & de l'espece *cétacée*, sont autant d'incrassans. L'huitre, la pourpre, toutes les especes de pétoncles, tous ceux qui naissent dans la nacre; en un mot, tous les poissons à coquille fournissent un suc extremement épais. A ces *alimens*, nous pouvons ajouter l'anguille, les limaçons, le dain, le bouc, le bœuf, le porc, le lievre, le foie, les rognons, les testicules, la cervelle, la moelle allongée, la tétine, la langue & les glandes de tous les animaux; les glandes incrassent peu. Le lait bien bouilli, tous les fromages, surtout lorsqu'ils sont frais faits, & de lait tourné; le lait tourné qu'on a fait bouillir, les œufs bien durcis, sont de grands incrassans, surtout les œufs fricassés. Les dattes, les chataignes, les glands, les bulbes, les navets, les mousserons, les racines d'arum ou pié de veau, les trufes, les amandes de pommes de pin, les figues vertes, la pulpe de citron, les concombres pris en grande quantité, les pommes qui ne sont pas mûres, ont la vertu d'incrasser. Entre les vins, les doux, ceux qui sont noirs & épais, particulierement le vin cuit, épaississent le sang. Le moût produit aussi cet effet. Oribase, *Med. Col. L. III. c. 3. ex Galen.*

Alimens d'une nature moyenne entre les atténuans & les incrassans.

Les *alimens* qui tiennent le milieu entre les atténuans & les incrassans, sont le pain bien fait, les poules, les coqs de bruyere, les phaisans, les perdrix, les pigeons, les coqs ordinaires, les tourterelles, les grives, les merles & tous les petits oiseaux; les poissons qui vivent autour des rochers, sur les rivages, dans les en-

droits où la mer est basse, comme le goujon de mer, la lamproie, la sole, en un mot, tous ceux qui ne s'enfoncent point dans la bourbe, & qui n'ont pas contracté une saveur desagréable. Les figues mûres ; & parmi les légumes, ceux qui ne sont point cultivés, la chicorée, dont il y a plusieurs especes, que les Athéniens distinguoient par des noms particuliers, la laitue, la chicorée gommeuse, le cerfeuil, & une infinité d'autres. Il faut encore placer dans cette classe d'*alimens*, les asperges sauvages, les tendres rejettons du laurier nain & de la brioyne. Quant aux vins, ceux qui ont un œil jaune, qui sont transparens & doux, comme les vins de Chio, de Lesbos, de Falerne, & celui que produisent les côteaux du mont Tmolus, font un sang d'une consistance louable & bonne. *Id. c.* 4.

Alimens qui engendrent des humeurs gluantes.

Les *alimens* qui produisent des sucs gluans, sont le froment qui est pesant, compact, & dont la substance intérieure tire sur le jaune. Celui au contraire qui est léger, moins dense, & dont la substance intérieure est blanche, ne produira point cet effet. La semoule & l'alica sont des mets visqueux, de même que les tendons, les extrémités nerveuses des muscles, les parties qui sont placées aux environs des machoires, la langue, toute la chair de porc, celle d'agneau, la semence de sésame, les bulbes, & les dates grasses. *Id. c.* 5.

Alimens qui engendrent des crudités.

Les dates vertes remplissent le corps de crudités à un point, qu'elles occasionneront dans ceux qui en auront mangé, un frisson qu'on aura beaucoup de peine à dissiper. Les navets mangés en trop grande quantité ; la chair des animaux testacées qui vivent dans les eaux, lorsqu'elle est naturellement dure, & qu'une longue ébullition l'a encore dépouillée de tous les sels qu'elle contenoit ; les poissons dont la chair est douce, comme le polype, la seche & autres semblables, toute l'espece cétacée, le ventre, les intestins & l'uterus des animaux à quatre piés ; les glandes dures, lorsqu'elles sont bouillies ; le lait aigre, le fromage, le pain frit dans la poële, les lupins, tout raisin qui charge l'estomac, sont autant d'*alimens* qui engendrent des humeurs crues, & qui remplissent le corps de choses indigestes. *Id. c.* 6.

Alimens qui engendrent des humeurs froides.

Ceux qui se repaîtront de concombres jusqu'à la satiété, doivent, selon les lois de la nature & l'ordre des choses, se remplir le corps de sucs froids qui ne se convertissent pas aisément en sang. Le ventre, les intestins, l'uterus des quadrupedes, le lait aigre, les mousserons, les pommes qui ne sont pas mûres, & les bulbes, produiront le même effet. *Id. c.* 7.

Alimens qui engendrent des phlegmes.

Les phlegmes, ou les humeurs purement pituiteuses, seront engendrées dans le corps par les parties nerveuses des animaux ; les glandes, l'agneau bouilli, l'espece de mousserons qu'on appelle *Amanita*, les poissons testacées dont la chair est douce, & les pommes qui ne sont pas mûres. *Id. c.* 8.

Alimens qui engendrent la mélancolie.

Le bœuf, la chair de bouc, mais particulierement celle de chevre & de taureau, engendreront la mélancolie. La chair d'âne, de chameau, de renard, de chien, de lievre, de sanglier, & celle de tous les animaux qui ont beaucoup de parties terrestres & salées, de même que leur rate, produiront cet effet, mais avec beaucoup plus d'énergie. Entre les poissons de mer, le thon, le veau marin, le chien de mer, la baleine, & toute l'espece *cétacée*, produiront la même humeur. A ces *alimens*, nous pouvons joindre les limaçons, le chou, les boutons des arbres marinés, ceux du lentisque, de l'arbre qui donne la térébenthine, de ronces, & du rosier sauvage. La pulpe d'artichaux & les lentilles sont des mets qui ne peuvent qu'augmenter la mélancolie. Le pain fait avec du son, celui qui n'est pas assez levé, ou qui est fait avec quelque grain compact & grossier, tel que le froment verd, l'aphace, la vesse, & du vin noir & épais, a la même propriété. *Id. c.* 9.

Alimens qui engendrent de la bile.

Le suc d'artichaut est amer, il raréfie la bile ; ainsi il vaut mieux manger l'artichaut bouilli. Lorsque le tempérament est chaud, le miel se change aussi fort aisément en bile. Il en est de même de tous les vins doux & de tous les *alimens* doux. Ils entretiennent perpétuellement dans le corps des matieres propres à la génération de la bile. *Id. c.* 10.

Alimens qui engendrent des sucs chargés de parties excrémentielles.

Les pigeons ramiers, les oies, excepté les aîles de cet oiseau, tous les visceres, la moelle spinale, & la cervelle des différens animaux, les oiseaux qui vivent dans les marais, les fondrieres & les lieux bas, les pois chiches, les feves vertes, les feves d'Egypte, les petits cochons qui ne font que de naître, les petits de presque tous animaux au sortir du ventre de leur mere, les animaux sédentaires ; les poissons de riviere dont les eaux sont croupissantes, ou de lac ; ceux qui demeurent toujours dans la vase ; tous les poissons de mer de l'espece *cétacée*, engendrent des humeurs malsaines dans le corps, & le chargent de matieres excrémentielles.

Alimens qui ne chargent point le corps d'excrémens.

Le cou, le croupion & les aîles des oiseaux, la chair des quadrupedes sauvages, & de ceux particulierement qui séjournent dans des lieux arides, ne fournissent pas beaucoup d'excrémens.

Alimens qui nourrissent beaucoup.

Il n'y a aucun *aliment* qui nourrisse autant que la chair de porc engraissé dans la ferme. La cervelle des bestiaux, leurs testicules, le cœur, la moelle spinale, & même la moelle en général de ces animaux ; les aîles d'oie, mais surtout celles de poules, le ventre de tous les oiseaux, les limaçons, après avoir jetté deux ou trois bouillons dans de l'eau, tous ces *alimens* nourrissent beaucoup. Entre les poissons *testacées*, ceux dont la chair est dure, comme les petoncles, la pourpre, & les autres de la même espece ; toutes sortes d'écrevisses de mer, d'écrevisses en général, les crabes, la chevrette & autres semblables, avec ceux qu'on appelle doux, comme le polype, les especes de seche, & autres de même nature, sont fort nourrissans. Entre les cartilagineux, la torpille, la sole & la plie, nourrissent suffisamment ; la raie, l'ange de mer, le scate, nourrissent plus que les précédens ; le surmulet & le goujon de mer au contraire nourrissent moins. Le lait qui est bien épais, est plus nourrissant que celui qui est bien clair. Quant au pain, celui qui est fait de *siligo* nourrit plus que celui qui est fait de semoule. Après ces pains, le plus nourrissant est celui qui est mêlé de son. Le froment bouilli, la semoule, l'alica & les feves, font une chair mollasse, & d'une contexture lâche. Les pois chiches & les haricots nourrissent plus que les fe-

ves; & les pois appellés *ochri*, plus que le fœnugrec. Les haricots nourrissent autant que les pois. Les lupins, les chataignes, les lentilles, les dates douces, les raisins doux, les glands, une des especes de navets & les oignons, sont tous des alimens très-nourrissans, surtout après qu'on les a fait bouillir deux fois. Le miel clarifié est non-seulement une bonne nourriture; mais il est encore très-propre à procurer une juste & facile distribution des alimens dans toutes les parties du corps. L'hydromel bien bouilli, produira les mêmes effets. Tous les vins nourrissent selon qu'ils sont plus ou moins épais. Le vin rouge & épais fait du sang en plus grande quantité qu'aucun autre; après ce vin, c'est le vin noir, le vin doux & épais; & après ceux-ci, le plus nourrissant & le plus propre à engendrer du sang, c'est le vin rouge, épais & astringent en même-tems. Les vins blancs, épais & austeres, nourrissent moins que les précédens. Il n'y en a point qui soutienne & nourrisse moins que celui qui est blanc & clairet. Enfin, de tous les *alimens*, ceux dont les sucs sont les plus épais, sont en même-tems les plus nourrissans, supposé qu'ils soient bien cuits dans l'estomac & bien digérés.

Alimens qui nourrissent peu.

Les extrémités des animaux nourrissent peu.

Par extrémités, j'entens l'uterus, le ventre, les intestins, la queue, les oreilles, les piés & la graisse. Les oiseaux nourrissent moins que les animaux terrestres. La chair des vieux animaux est moins succulente que celle des jeunes. La nourriture que nous tirons des poissons, produit un sang très-fluide, parce qu'elle n'est point en quantité suffisante pour lui donner de la consistance, & qu'elle est promptement digérée. Entre les poissons testacées, ceux qui, comme les huitres, ont la chair douce, nourrissent peu. Le pain d'orge, de quelque façon qu'il soit fait, nourrit moins qu'aucun autre; il en est de même de la bouillie qu'on en fait. On en peut dire autant du pain où la farine est mêlée avec le son, ou avec quelque autre ingrédient grossier, & du *loti*, de *l'amylum*, du *maza* fait avec l'orge, du polenta, des avoines, du millet; mais particulierement du *panicum*, du riz, des feves vertes, de la semence de pavots, de la graine de lin, de l'orvale, de la graine de genievre, de celle de myrthe, des amandes, des pistaches, des prunes, des pêches, des abricots, des olives, surtout si elles sont mûres, des noisettes, particulierement des plus grosses, des jujubes, des cornouilles, des mûres de haie, des fraises, du *zizipha*, espece de jujubes, des noix communes, des cerises, des capres, surtout marinés; du chou, des betes, de la bardane, de la bardane dont la feuille est pointue, du pourpier, de la morelle, des raiforts, des navets, de la moutarde, du cresson, de l'impératoire, de toutes les tiges tendres des plantes, du panais, des carrotes & de la racine de carvi. Les oignons, les aulx, les poireaux, les poireaux de vigne, mangés crus, ne nourrissent point; & si on les fait bouillir deux ou trois fois, ils nourrissent fort peu. Les grenades ne sont gueres nourrissantes. Quant aux poires, surtout aux grosses poires, je n'ai presque rien à en dire. La citrouille nourrit un peu, de même que le raisin sec, s'il n'est point gras, mais au contraire s'il est austere.

Entre les especes d'*alimens* qui fournissent beaucoup de nourriture & ceux qui n'en fournissent que très-peu, tiennent le milieu, les haricots, les pois communs, les vesses sauvages, les pois chiches & les figues. Ce dernier *aliment* nourrit très-peu, & produit le contraire des autres fruits de l'automne; car ces fruits, ainsi que les raisins, donnent aux animaux une chair lâche & molle. Tous les alimens qui possedent dans un haut degré quelques qualités médicinales, qu'ils perdent soit en les faisant rôtir ou bouillir, soit en les préparant de quelque autre maniere, nourrissent très-peu le corps après qu'ils ont été préparés, & ne le nourrissent point du tout avant que de l'être. *Id. c.* 14.

Des Aliments qui fournissent un bon suc.

Dans la multitude des choses dont nous nous nourrissons, nous aurions de la peine à trouver un aliment qui l'emportât par la bonté des sucs qu'il produit sur le lait. Le meilleur lait est celui qu'on a recemment tiré d'animaux sains. Les œufs pochés donnent un très-bon suc. Les meilleurs œufs sont ceux de poule & de phaisans, & les plus mauvais ceux d'oie & d'autruche. Le suc de tous les oiseaux & de tous les poissons passera pour bon, si l'on en excepte celui de ces animaux qui vivent dans des marais ou aux environs, dans des fondrieres, & dans des ruisseaux troubles & bourbeux, surtout si les eaux dont ils sont grossis ou formés traversent une ville où elles se chargent de toutes les ordures des bains, des cuisines & des égouts, & où elles peuvent se teindre de tout ce qui se détache & sort des draps qu'on lave dans les cuves des Foulons. Il vaut mieux se nourrir de poissons qui viennent de la mer & pêchés dans des endroits où il n'y a point d'eaux douces. Les poissons qni viennent de la mer & qu'on a pêchés autour des rochers surpassent en effet, tant pour la délicatesse de la saveur que pour la bonté du suc, tous les autres poissons. Quant à ceux qui vivent en eau douce & en eau salée, comme le têtu, le veau marin, le merlus, le goujon de mer, la lamproie, le crabe, & l'anguille, on s'informera d'abord des lieux où ils auront été pris, & on achevera d'en juger par l'odeur & par la saveur.

Les poissons qui vivent dans des eaux impures, quoique plus gras que les autres, ne leur seront pas préférés, parce qu'ils pechent par l'odeur & par la saveur, & qu'étant pleins de mucilages, ils tendent à la putréfaction. Que les poissons soient bons ou mauvais, selon les alimens dont ils se sont nourris, c'est un fait dont on peut s'assurer par les sens. Les plus mauvais surmulets, par exemple, ce sont ceux qui sont nourris de crabes. La chair des autres mullets est dure à la vérité, mais le suc qu'elle rend n'est point mauvais, le turbot, le bremine, la sole, la plie, & le lésard de mer, tiennent le milieu entre les poissons dont la chair est molle, & ce sont de fort bons alimens pour les personnes qui ne prennent point d'exercice & qui sont d'une foible constitution; mais des alimens doux & friables fournissent les sucs les plus sains & conviennent beaucoup mieux à ceux qui jouissent d'une santé ferme & constante. Les animaux à quatre piés, bien digérés, forment un fort bon sang, ceux surtout dont le suc est bon, comme le porc; car on peut dire que la chair de cet animal n'a point de pareille pour la saveur & pour la facilité de se cuire. Le porc dont la chair est la meilleure est celui qui est dans sa force, plus cet animal devient vieux, plus sa chair perd de sa qualité; la chair des cochons de lait nouveau nés est trop humide. Ainsi elle engendrera des glaires & des phlegmes en abondance. La tétine de truie est fort bonne. Le foie, les parties circonvoisines des mâchoires; les parties cartilagineuses du groin & des oreilles, les autres extremités du porc, ses intestins, l'utérus de la truie, & la queue du porc ne fournissent pas un suc aussi sain que le reste. Les glandes ne le cedent en rien aux chairs pour être nourrissantes. Le cœur ne fournit point un suc mauvais; les piés sont moins bons que les oreilles & le groin. Les cartilages des animaux ne seront jamais bien digérés, si on les avale par morceaux considérables; pour qu'ils puissent être bien digérés, il faut les réduire en très-petits morceaux & les mâcher long-tems. Autant la chair dn porc l'emporte sur celle des autres quadrupedes, autant les extrémités des quadrupedes l'emportent sur cellés de cet animal. La cervelle des oiseaux est beancoup meilleure que celle des quadrupedes. La chair des animaux sauvages est plus saine que celle des animaux apprivoisés. Le pain qui n'est point mélangé, & qui est bien fait, donne un bon suc. L'alica, la tisane bien bouillie, &

les châtaignes n'en fournissent point un mauvais. Je ne proscris point les figues mûres, ni les raisins mûrs & gardés. Les figues seches sont bonnes si elles passent promptement : mais si elles s'arrêtent long-tems dans l'estomac, elles rendent un mauvais suc, & elles engendrent des poux. Mangées avec des noix, c'est une fort bonne nourriture : mais si l'on les mange avec d'autres choses, quelles qu'elles soient, ces figues, vertes ou seches, feront de dure digestion. Entre les légumes, la laitue fait de bon sang, & après elle, l'endive. Les vins qui flatent l'odorat sont sains. Les meilleurs sont ceux de Falerne, surtout ceux qui sont doux, ceux de Chio, & les vins doux & d'un œil jaune qui viennent des coteaux du mont Tmolus. *Ibid. c.* 15.

Alimens dont le suc est mauvais.

Tous les *alimens* dont le suc est mauvais ne sont pas de la même espece. Les uns sont froids & aqueux, les autres chauds & bilieux; & les troisiémes engendrent la bile noire. Mon avis est de se les interdire tous, quelque facilité que quelques estomacs puissent avoir à les digérer; car le mauvais suc qui en sort s'accumule & demeure renfermé long-tems dans les veines; mais à la moindre occasion de putréfaction, il se manifeste par des fievres malignes qu'il fait naître, & qu'il entretient.

On peut compter entre les *alimens*, dont le suc est mauvais, la chair de mouton & de bouc, à cause de son acreté. La chair de chevre est détestable; celle de bélier vient après, & la chair de bœuf succede à celle-ci. Dans toutes les especes d'animaux, celles des châtrés est la meilleure; & celle des vieux animaux, la plus mauvaise. Le lievre fait un sang épais; je le crois toutefois préférable au mouton, au bœuf, & à ce que l'on comprend sous le terme de *venaison*, dont le suc est aussi mauvais que celui d'aucune des choses dont nous avons parlé. Le suc des rognons & des testicules des vieux animaux, excepté des testicules des vieux coqs, est mauvais. La cervelle, la moelle spinale, le cœur, la rate, tous les visceres, les œufs frits, le vieux fromage, les mousserons, & les fungus, appellés *amanitæ*, sont d'un mauvais suc. La rate de porc est la moins mal-saine. Quant aux mousserons, je les proscrirois tous pour plus de sureté. Le fœnugrec, les lentilles, le *typha*, graine assez semblable au riz, l'avoine, & le pain qu'on en fait, est mal-sain. L'*Olyra* est autant au-dessous du froment, qu'il est au-dessus du *typha* & de l'avoine. Le panicum, le millet, & les autres graines semblables ne contiennent point de bon suc. Entre les poissons, le tisserand, le chien-marin, le scorpion de mer, le surmulet, & toute l'espece *Cétacée*, fournissent un mauvais suc. Tous les fruits d'automne sont malsains; mais les figues moins que les autres. Si l'on mange trop de figues seches, on fera un mauvais sang, comme il paroît à la multitude de poux qui s'engendrent à la suite de ces excès. Les poires & les pommes qui ne sont pas mûres, de même que les fruits de l'arbre dont on tire la térébenthine, produisent un mauvais suc. Les artichaux, particulierement lorsqu'ils sont durs, les concombres, les courges, & les melons sont de mauvais alimens. Les melons sont un peu moins mal-faisans. La citrouille vaut mieux que tous ces autres légumes; quoique s'il lui arrive de séjourner long-tems dans l'estomac & de s'y corrompre, elle ne laisse pas de fournir aussi un fort mauvais suc & en grande abondance. Entre les légumes, on pourroit dire en général qu'il n'y en a point dont le suc soit bon. La laitue, l'endive & la guimauve ne sont ni bons ni mauvais. Après ceux-ci viennent en dégénerant, l'arroche blanche, le pourpier, les betes & l'oseille. Des racines qui croissent dans les potagers, celles qui sont acres au gout, comme les oignons, les poireaux, les aulx, les raiforts & les carrottes, donnent un mauvais suc. Celles dont le suc n'est ni bien bon, ni bien mauvais, sont les racines d'arum, les racines de carvi, auxquelles on peut joindre les navets. Le suc du basilic, des navets crus, du choux & des oignons mal-cuits est détestable. Celui des poireaux, des oignons, des aulx, & des poireaux de vigne, perd sa mauvaise qualité, en faisant bouillir ces plantes deux fois. Tous les légumes qu'on appelle sauvages, tels qu'on la laitue sauvage, la chicorée gommeuse, le cerfeuil, l'endive & la chicorée sauvage ne fournissent qu'un mauvais suc. Les vins austeres, épais & fétides, tels que ceux qu'on apporte de Bithynie dans de grands vaisseaux & qu'on vend à bas prix, sont mal-sains; celui qui vient dans de petits vaisseaux, n'est ni bon ni mauvais pour la santé; il tient en cela le milieu. *Ibid. c.* 16.

Alimens de facile digestion.

Les *alimens* qui se digerent aisément sont le pain bien fait, tous les poissons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs, le goujon de mer, la torpille & la truite. Les oiseaux en général se digerent plus facilement que les animaux à quatre piés, mais entre les oiseaux, particulierement la perdrix, la gelinote de bois, le pigeon, la poule, le coq & le phaisan. Les aîles d'oies se digerent dans l'estomac sans le fatiguer, la coction des aîles de poule est encore plus aisée; en un mot les aîles de tous les oiseaux jeunes & bien nourris sont d'une digestion très-facile; mais celles d'oiseaux durs & maigres se digerent très difficilement. D'autres *alimens* dont la coction est aussi très-facile, sont tous les oiseaux engraissés avec de la pâte & du lait, le foie d'oie, les autres animaux engraissés de la même maniere, & les testicules de coq ordinaire; on en peut dire autant du porc. Le veau est de digestion plus facile que le bœuf, le chevreau, que le bouc; & la chair d'animaux qui croissent, que celle d'animaux qui déclinent. Les animaux qui vivent dans les lieux secs, se digerent dans l'estomac plus aisément que ceux qui paissent dans des lieux humides. Les noix communes se digerent plus aisément que les noisettes. Les oignons bouillis deux fois sont de facile digestion; il en est de même des œufs à la coque, de la laitue, de l'endive, de la mauve, de la courge bouillie, pourvu que ces *alimens* ne séjournent pas trop long-tems dans l'estomac & ne s'y corrompent point. Le vin doux se cuit plus aisément que le vin dur ou aigre, en général entre les choses également faciles à digérer, les plus agréables au gout fatiguent moins l'estomac. *Ibid. c.* 17.

Alimens de dure digestion.

La chair de bouc, le bœuf & la venaison sont ordinairement de dure digestion; de toutes les chairs une des plus indigestes est celle de chevre; après la chair de chevre, c'est celle de bélier, & après celle de bélier c'est celle de bœuf. La chair des animaux vieux & particulierement du porc, est fibreuse & seche, & conséquemment de très-difficile digestion. Le bas-ventre, les intestins, l'utérus, le cœur, les testicules des animaux qui ont passé le terme de leur accroissement, & l'oie, si l'on en excepte les aîles, se cuisent difficilement dans l'estomac. La chair des pigeons ramiers, des grives, des merles & des petits oiseaux est dure; celle des canards & des pigeons est plus dure encore. La plus dure de toutes est celle des paons & des outardes. Les gésiers de tous les oiseaux sont de dure digestion. Ceux donc, qui pour se fortifier l'estomac mangent le gésier d'une autruche ou d'un cormoran, se trompent lourdement dans le choix du moyen; car ce mets est d'une digestion extremement difficile; il est donc très-propre à fatiguer l'estomac, & d'ailleurs il n'a pas la moindre propriété médicinale pour en rétablir la faculté digestive. Les limaçons se digerent difficilement dans l'estomac, & il en est de même du lait aigre, surtout dans un estomac froid. Le vieux fromage a le même défaut; celui qui est fraîchement fait & avec du lait tourné, passe pour un peu meilleur que

l'autre. La chair de la pourpre, des pétoncles & d'autres poissons testacées, dont la substance est compacte, est de coction difficile. Toutes les especes d'écrevisses, les crabes & les autres animaux de la même espece, les polipes, les seches, tous les poissons dont la chair est douce, la raie, l'ange de mer, le scate, le chien de mer, le scorpion de mer, le surmulet, le tisserand, le congre, l'aigle de mer, les œufs frits, rotis, bouillis, le froment bouilli, le *tragus*, la farine grossiere, qui est de digestion plus difficile que la bouillie d'orge, le *typha*, l'avoine, le pain qu'on en fait, les feves, les pois, les haricots, les petits pois chiches, le riz, les lupins, le *panicum*, le millet & autres graines semblables, les lentilles, le pas d'âne, le sesame, la moutarde des baies, la chataigne, le gland, les pommes, les poires, les figues, la corme, avant qu'elle soit mûre, les raisins acides & austeres, toutes les dattes, les carouges, les citrons, dont l'écorce extérieure prise en remede, aide la digestion, comme la plupart des autres acides, le basilic, les navets, les oignons crus surtout, les panais, les carrotes, les racines de carvi, toutes les racines légumineuses, les légumes mêmes, si l'on en excepte la laitue & l'endive; tous ces *alimens*, dis-je, doivent être mis dans la classe des *alimens* de difficile digestion. *Id. c.* 18.

Alimens qui sont bons pour l'estomac & qui le fortifient.

Les *alimens* qui sont bons pour l'estomac sont les dates austeres, les coings, les olives préparées avec du sel ou plutôt avec du vinaigre, les raisins austeres, les raisins gardés, les noix communes plus encore que les noisettes, & particulierement si on les mange avec des figues. Tout ce qui a une saveur légerement aigre, est assez bon pour l'estomac. De cette espece sont le chardon, le chardon-béni, le chardon-roland, le chardon à cent têtes, la gomme adraganth, l'artichaut, la racine bouillie de chervis, le chervis & le peigne de Venus. Cette derniere plante crue ou bouillie, est excellente pour l'estomac; si on la fait cuire, il ne faut pas la laisser bouillir long-tems. Ajoutez à cela la moutarde, le raifort, le navet, le cresson, l'impératoire, l'asperge, le brusc, le laurier-nain, l'épine-vinette, & la brioine. Les oignons & les capres préparés avec du sel excitent l'appétit. L'écorce de citron fortifie l'estomac. Le vin austere pris chaud est excellent pour les intempéries chaudes de l'estomac. Entre les choses médicinales dont on peut se servir pour fortifier l'estomac, l'absinthe & l'aloès méritent d'être recommandés. *Ib. c.* 19.

Alimens mauvais pour l'estomac.

La graine de genievre est nuisible à l'estomac; & plus encore le fruit du cedre, le passe-velours & la semence de l'agnus-castus ou vitex. Les betes sont si mauvaises pour l'estomac, qu'on ne manquera pas de ressentir des tiraillemens & de la douleur dans ce viscere, si l'on en mange beaucoup. Ajoutez à ces *alimens* l'oseille, le basilic, les navets crus, les blettes, l'arroche blanche, à moins qu'elle ne soit préparée avec de l'huile, le vinaigre & le *garum*, (saumure dans laquelle on conservoit les poissons.) Le fœnu grec & le sesame dérangent l'estomac. Le lait s'aigrit dans les estomacs froids, & se putréfie dans les estomacs chauds; c'est donc avec raison qu'on le proscrit dans les fievres. Le lait mêlé avec le miel provoque le vomissement. La courge mal cuite & mal digérée, occasionne des maladies bilieuses; elle provoque aussi le vomissement; si quelqu'un en mange beaucoup & qu'il ne mette sur cet *aliment* aucune nourriture dont le suc soit meilleur, il est presque certain qu'il vomira. Les melons produiront le même effet. La cervelle, & la moelle des os, en général, sont des *alimens* dont l'estomac ne s'accommode pas; ils donnent des nausées. Les vins noirs & austeres, de même que les vins nouveaux & épais, s'aigrissent aisément & provoquent le vomissement. Entre les choses médicinales, celles contre lesquelles l'estomac se révolte particulierement, sont l'auronne, l'absinthe marine & l'aphronitre. *Ibid. c.* 20.

Alimens qui portent à la tête.

Les *alimens* qui attaquent la tête sont les mûres, les mûres de ronce, la fraise, le fruit du cedre, la graine de chanvre, toutes sortes de dattes, la roquette, le fœnugrec & la semence de l'agnus-castus ou vitex. Le vin austere & qui a un œil jaune, porte à la tête, & attaque la raison plus puissamment que le vin noir & austere. Le vin qui flate l'odorat, affecte aussi la tête: mais ordinairement il n'y cause point de douleur & ne picote pas les nerfs. Ce qu'on appelle ἐλυγοφόρες dissipe le mal de tête qui provient des sucs dont l'estomac est rempli. Le lait n'est pas bon pour la tête; l'eau dans laquelle on a fait tremper des raisins donne des maux de tête. *Ib. c.* 21.

Alimens qui ne causent point de gonflemens.

Les pois, les feves, le cumin, la semence & la racine de liveche, la semence d'agnus-castus ou vitex, & le fruit du chanvre, ne causent point de gonflement. Nous ajouterons à ces *alimens* ceux qui ne manqueroient pas de gonfler, si on les prenoit sans être préparés; tels sont les feves bouillies, les oignons bouillis deux ou trois fois & mangés avec de l'huile, le garum & le vinaigre. Le miel clarifié & l'oxymel dissipent le gonflement. Le pain d'orge, de quelque maniere qu'il soit fait, ne gonflera point. Les *alimens* qui tiennent un milieu entre ceux qui gonflent & ceux qui ne gonflent point, sont les haricots, plusieurs especes de petits pois & les pois chiches. *Id. c.* 22.

Alimens qui occasionnent des gonflemens.

On peut mettre entre les *alimens* qui donnent des gonflemens, les pois chiches, les lupins, les haricots, le *panicum*, les *ochri*, le millet & autres semblables. Les feves écossées & préparées seules, gonfleront beaucoup plutôt que si elles étoient mêlées avec d'autres *alimens*. Le *maza* fait avec de la bouillie d'orge, donne des vents. Mais s'il est bien battu & bien paîtri, il lâche le ventre, surtout si on y a mêlé un peu de miel. La liqueur faite avec la dreche, & presque tous les sucs de cette espece gonflent, mais particulierement le cynéeren, celui de satyrion, de même que le suc & la racine de silphium. Les figues causent un gonflement qui dure peu, par la raison que ce fruit séjourne peu dans l'estomac; si elles sont bien mûres, on ne pourra pas dire qu'elles fassent le moindre mal, non plus que si elles sont seches. Les dattes vertes produiront le même effet que les figues vertes ou les navets. Le lait porte beaucoup de vents dans l'estomac, de même que les oignons crus; & ces vents ne tardent pas à incommoder. Il en est de même du miel qui n'est pas bien épuré. Les vins doux causent des flatulences de longue durée. Ceux qui sont doux & austeres en même tems, qui séjournent long-tems dans l'estomac, qui sont difficilement digérés & distribués dans le corps, causent des gonflemens. Le moût ou vin doux est une liqueur très-venteuse. *Id. c.* 23.

Alimens déterfifs, atténuans & apéritifs.

Les *alimens* détergens sont la tisane, le fœnugrec, le melon, la courge, les raisins doux, les feves, les pois chiches, surtout ceux dont la couleur est noire; on peut encore les regarder comme un excellent lithontriptique. Les capres préparées avec du vinaigre produisent de fort bons effets; elles peuvent passer pour un excellent détergent; elles chassent le phlegme de l'estomac, & elles dissipent les obstructions du foie & de la rate. Pour cet effet, il faut les prendre dans l'o-

oxymel, le vinaigre & l'huile, avant aucun autre *aliment*. Le suc des betes a aussi la vertu détersive. Il est bon contre les obstructions du foie, surtout si on le prend avec de la moutarde & du vinaigre. Il faut juger de même de l'oseille, de l'ortie, des racines d'arum & de l'asphodele. Cette derniere plante a des propriétés singulieres. Les oignons sont détergens, apéritifs & atténuans. C'est par les raisons qu'on peut imaginer sur ce que nous venons de dire de l'asphodele, qu'on en ordonne les tiges tendres, comme un remede souverain contre la jaunisse. Les oignons, l'ail, les poireaux & les poireaux de vigne, atténuent, divisent & dissipent les humeurs épaisses & gluantes. Si on fait bouillir ces simples deux ou trois fois, elles perdront leur acreté, mais elles retiendront la propriété d'atténuer. Le petit-lait atténue les humeurs crasses; les figues détergent; c'est par cette raison qu'on a vu des néphrétiques vuider une grande quantité de gravier, après avoir mangé des figues. Les figues seches atténuent & divisent; on peut les regarder comme un bon remede pour dégager les reins. La graine de génievre désobstrue les reins & le foie, & atténue les matieres crasses qui pourroient embarrasser ces parties. Les amandes atténuent & détergent, elles vuident les intestins, & procurent une respiration libre. Les pistaches sont bonnes pour fortifier le foie & le débarrasser des humeurs qui obstruent les canaux dont il est parsemé. Le raisin a la propriété d'atténuer. Le miel recueilli sur des plantes chaudes & seches, est extremement atténuant, au point que l'hydromel a la vertu d'exciter la salivation. L'oxymel facilite l'évacuation des humeurs, excepté celles qui sont très-épaisses & très-gluantes; il débarrasse les visceres sans violence & sans douleur des matieres qui y sont engorgées, & il produit des effets merveilleux dans les maladies de la poitrine & des poumons. Ceux qui sont surchargés d'humeurs crasses, feront sagement d'user de vins légers; & si ces humeurs crasses étoient en même tems froides, je leur conseillerois de choisir du vin vieux qui eût de l'acide & qui fut léger. Le vin foible débarrasse les poumons des humeurs qui les surchargent; il fortifie, il détrempe & atténue modérément. Les vins doux sont à préférer aux autres dans les maladies aiguës, telles que la pleurésie & la péripneumonie. Ils sont très-propres à aider l'évacuation des humeurs, lorsque la coction en est faite. *Id. c.* 24.

Alimens qui causent des obstructions.

Le lait qui contient beaucoup de sérosité, ne sera point de mal, quelque continué qu'en puisse être l'usage. Mais une longue habitude de prendre du lait qui auroit beaucoup plus de parties crasses que de parties séreuses, pourroit avoir de mauvaises suites; car cet *aliment* ne convient point aux personnes qui sont sujettes à la gravelle; il donne lieu aux obstructions du foie, pour peu que ce viscere y soit disposé. Les dattes sont dangereuses dans les inflammations de la rate & du foie, de même que les figues. Ce n'est point par une propriété particuliere à ces fruits, mais cela provient de ce que tout ce qui est doux est nuisible dans les obstructions & les squirres qui se forment aux parties dont nous venons de parler. Relativement à leur propre nature, ils sont incapables de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal: mais en les réunissant avec des simples dont la vertu seroit d'atténuer, de diviser & de déterger, on en pourroit tirer de grand secours. L'hydromel est dangereux pour les visceres, s'il y a tumeur, squirre, œdeme ou inflammation, parce que le miel est propre de sa nature à augmenter la quantité des humeurs bilieuses. La semence des pavots suspend les évacuations de la poitrine. Les dattes douces & grasses causent des obstructions; les dattes vertes sont encore plus mal-faisantes. Tous les gâteaux où il entrera de la farine, du miel & de l'huile, sans compter ceux qu'on fera de semoule, seront propres à causer des obstructions, à augmenter le gonflement de la rate & à former du gravier dans les reins. La farine de froment détrempée avec du lait, pourra produire les mêmes effets. L'alica est si mauvais pour les personnes qui ont quelque obstruction au foie, ou qui sont sujettes à la gravelle, qu'il est important de les en priver. Les vins doux sont obstruens, & s'il y a tumeur dans les visceres, l'usage qu'on en feroit, ne manqueroit pas d'augmenter le mal. *Id. c.* 25.

Alimens qui passent difficilement.

Tous les *alimens* préparés comme ceux que l'on fait d'*itria*, (c'étoit une espece de gâteau fait avec du fromage,) la semoule, les feves brûlées, le pain mollet, les lentilles pilées, la cervelle, la moelle spinale, le foie, le cœur des quadrupedes, le froment bouilli, les œufs durs, rotis & frits, les lupins, les pois, le sesame, la moutarde de haies, le gland, les pommes, les poires qui ne sont pas mûres, le fruit du carouge, le vin doux, celui qui est austere & noir sans être doux, le vin épais, tous les vins nouveaux & l'eau même, passent fort lentement. Les œufs bouillis passent moins difficilement que les rotis ou frits. Le vin austere & noir, sans douceur, séjournent plus long-tems dans l'estomac que le vin doux. *Id. c.* 26.

Alimens qui se corrompent aisément.

Les pêches, les pavies, & les abricots se putréfient aisément. Tous les fruits de l'automne étant d'une nature très-humide, se dépravent facilement dans l'estomac, s'ils y séjournent quelque tems. Il faut donc, lorsqu'on en mange commencer par eux; par ce moyen, pressés par les mets qu'on mettra sur eux, ils passeront avec plus de vitesse, & entraîneront avec eux les *alimens* dont ils seront pressés. Mais si on finit le repas par ces fruits; contraints de séjourner dans l'estomac, ils s'y corrompront, & cette corruption se transmettra au reste de la nourriture. *Id. c.* 27.

Alimens qui se corrompent difficilement.

De cette nature sont les *chemula* (petite espece de pétoncle) le pourpre, & toute l'espece testacée dont la chair est dure, & qu'on prescrit ordinairement aux personnes en qui l'abondance des humeurs est telle que tous les autres alimens se corrompent dans leur estomac. On les fait bouillir deux ou trois fois dans de bonne eau; on les jette ensuite dans d'autre eau aussi-tôt qu'on les croit suffisamment cuits. Il faut ajouter à ces alimens toutes les especes d'écrevisses de mer, les crabes, les écrevisses ordinaires, & tout ce qui participe de leur nature. *Ibid. c.* 28.

Alimens qui relâchent le ventre.

Les lentilles & le chou provoquent les selles. Entre les poissons, presque toute l'espece testacée a des vertus contraires; parce que la partie solide de leur substance passe lentement, & tend le ventre, au lieu qu'il n'y a que les substances humides qui relâchent & hâtent la sortie des excrémens. Ainsi, si vous faites bouillir des lentilles, ou des choux, ou quelques-uns des animaux dont je viens de parler, & que vous en assaisonniez la décoction avec de l'huile, du garum & du poivre, & que vous en ordonniez une potion; cette potion produira sur le champ l'effet d'un cathartique, parce qu'alors la partie solide de ces poissons à coquille aura été attendrie par l'ébullition. Il y a plus: la décoction simple de hérisson marin, de tous les petits poissons à coquilles ou le bouillon fait avec un vieux coq, lâchera le ventre. Si l'on veut que les choux produisent cet effet, il faut les tirer de la liqueur dans laquelle ils auront bouilli, & les mettre dans de l'huile & du garum. Il faudra faire attention à ce qu'ils ne

bouillent pas long-tems. Le pain groffier fait aller à la felle, tant à caufe de la vertu déterfive du fon, que de la grande quantité d'excrémens qu'il produit. Le fuc de fœnugrec bouilli avec du miel, eft bon pour chaffer les humeurs putrides contenues dans les inteftins. Il les met en mouvement & les détermine à fortir : mais on aura foin de n'y mêler qu'une très-petite quantité de miel, de peur qu'il ne s'enfuivît de la colique & des tranchées. Les olives falées prifes dans le garum, avant tout autre aliment, ont la vertu cathartique, de même que les petits poiffons à coquille que quelques-uns préparent pour cet effet avec de l'huile, du vinaigre & du garum. Plus le lait eft fluide, plus il relâche efficacement le ventre. Le petit lait défobftrue puiffamment. On peut l'adoucir avec autant de miel que l'eftomac fera capable d'en fupporter ; on y jettera de plus du fel en quantité fuffifante pour le rendre agréable au gout : plus vous voudrez qu'il opere ; plus vous augmenterez la quantité de fel. La chair & les extrémités des jeunes animaux paffent avec beaucoup de viteffe. Entre les poiffons cartilagineux, la torpille, & l'anguille troublent le ventre modérément. Les betes, l'ofeille, l'ortie, le fromage frais fait avec du miel, l'arroche blanche, les blettes, la courge, la citrouille, les melons, les figues mûres, les figues feches, les raifins doux, furtout s'ils font pleins de fuc, les mûres prifes à jeun, lorfque l'eftomac eft vuide, avant tout autre aliment, pafferont fort promptement & ouvriront un paffage à ce qui pourroit être arrêté dans l'eftomac & les inteftins. Si on prend de ces alimens après le repas, & qu'il fe rencontre dans l'eftomac quelques humeurs putrides, ils fe corrompront auffi-tôt. Les noix nouvelles lâchent le ventre. Les vieilles produiront cet effet comme les nouvelles, fi on prend la précaution de les faire tremper dans de l'eau. Les prunes dans leur maturité, lorfqu'elles font pleines de fuc, relâchent. Les prunes feches infufées dans l'hydromel où il y a plus de miel que d'eau, purgeront fuffifamment feules ; mais elles produiront cet effet plus promptement & plus entierement, fi on boit encore l'hydromel dans lequel on les aura fait infufer. Si vous obfervez de prendre du vin doux quelque-tems après avoir mangé les prunes dont je viens de parler, & que vous différiez votre diner, vous en connoîtrez la vertu. Les mûres, les cerifes, les abricots, les pêches, & tout ce qui eft humide & aqueux, & même en général, toutes les chofes qui n'ont prefque ni odeur ni faveur, paffent avec beaucoup de facilité, & font aller à la felle, pour peu qu'on y foit difpofé. Mais s'il n'y a dans le corps aucune inclination à la digeftion ; ces alimens demeureront dans l'eftomac, & n'y exciteront pas le moindre mouvement ni dans les inteftins, parce qu'ils n'ont aucune qualité nitreufe & acide. Les derniers *alimens* dont je viens de faire mention tiennent le milieu entre ceux qui refferrent le ventre, & ceux qui le relâchent ; n'inclinant pour ainfi dire, ni à l'un, ni à l'autre de ces effets, dans un corps qui n'eft point difpofé à la digeftion, ou dans un autre où les excrétions fe font bien. Lorfque la digeftion fe fait promptement, l'hydromel caufe une telle révolution dans le ventre qu'il emporte quelquefois avec lui les autres *alimens*. Il excitera au contraire modérément, & l'émotion qu'il caufera fera légere, fi la diftribution des *alimens* & fi la fortie des excrémens fe font avec lenteur. Le miel qu'on fucera fur les rayons, peut relâcher le ventre. L'hydromel qu'on n'a point fait bouillir ou qui n'a bouili que fort peu, paffe rapidement & n'attend pas pour fortir que la diftribution des autres *alimens* foit faite. L'oxymel excite plus doucement. Le vin doux provoque quelquefois à aller à la felle ; mais le jus exprimé des raifins produit plus furement cet effet.

Alimens qui tiennent le milieu entre les purgatifs & les émolliens.

Les *alimens* de cette efpece font la mercuriale, prife feule ou avec des légumes, avant tout *aliment*, après laquelle on prendra le potage ; le polypode & l'herbe terrible font auffi de la même nature. Une petite cuillerée de la femence de cette derniere purge la bile noire. La même propriété fe trouve dans la femence de chardon-beni, broyée & prife dans l'hydromel ou le bouillon de coq, ou mêlée avec les amandes, le nitre, l'anis, le miel & les figues feches. ORIBASE, *L. IV. c.* 28.

Alimens qui refferrent le ventre.

Les dattes aufteres, les raifins qui ont la même qualité, les mûres, les mûres de ronce, refferrent le ventre ; mais plus efficacement, l'acacia, & les prunelles fauvages. Les pommes aftringentes au gout, le font auffi dans l'eftomac & dans les inteftins. Quant à celles qui font acides, fi elles rencontrent dans l'eftomac des humeurs craffes, elles les atténuent & les divifent & relâchent le ventre par ce moyen. Mais trouvent-elles l'eftomac & les inteftins vuides de toute matieres impures, elles refferrent. Les pommes dont le fuc eft doux, fans acreté, paffent avec facilité ; mais celles dont le fuc eft acre fe digerent avec plns de peine. Celles qui font aqueufes & infipides n'ont aucune propriété & ne font bonnes à rien. On peut appliquer aux grenades & aux poires, ce que j'ai dit des pommes. Le lait bouilli, jufqu'à ce que la partie fluide & féreufe foit évaporée ne relâche plus : mais fi vous y éteignez des cailloux calcinés jufqu'à ce que la férofité foit évaporée, le refte fera aftringent & l'on aura un remede qu'on ordonne communément dans le cas où l'acreté des matieres contenues dans les inteftins y caufe de la douleur. Ce remede eft mieux & plutôt préparé en faifant éteindre dans le lait des boules de fer rouges. Ce lait médicinal fe caille aifément dans l'eftomac ; pour prévenir cet inconvénient, c'eft la coutume d'y mêler un peu de miel & d'y jetter du fel ; quoique l'eau fut beaucoup meilleure. Ce n'eft pas fans raifon que nous donnons la préférence à l'eau, fur les différentes chofes qu'on peut mêler avec ce qui refte du lait, lorfqu'on a confumé la partie féreufe ; car ce n'eft point de l'humidité de cette partie féreufe dont on avoit deffein de fe défaire, par l'immerfion des cailloux ou des boules de fer rouges ; mais bien de l'acreté qu'elle avoit, & par laquelle elle bleffoit les inteftins. Les différentes efpeces d'écreviffes de mer, les crabes, les écreviffes ordinaires, & tous les autres poiffons couverts d'une écaille douce, refferrent, mais moins toutefois que ceux qui font renfermés dans des écailles dures. Cependant les premiers peuvent devenir auffi aftringens que ceux-ci ; fi on leur ôte une humeur falée qu'ils portent avec eux, & que l'eau peut diffoudre. Les lentilles & le chou bouillis deux fois, jufqu'à ce qu'il ne leur refte plus de fuc, refferrent le ventre. Lorfqu'on voudra arrêter un flux de ventre, on prendra un chou qu'on fera bouillir modérément, on le retirera de la premiere eau, pour le jetter dans une feconde eau chaude. On le laiffera bouillir dans cette feconde eau, jufqu'à ce qu'il foit à fec. Cependant on aura foin de n'y point mettre d'eau froide, & même d'empêcher à l'air extérieur l'entrée du pot où le chou bouillira, fans quoi il ne faudroit pas efpérer de le fécher, quelque tems qu'on le tînt fur le feu. Si on pile les lentilles, on diminuera la force de leur qualité aftringente ; & elle n'auront plus d'efficacité dans les flux de ventre : mais fi on les broye & qu'on les faffe bouillir deux fois, qu'on jette enfuite l'eau ; qu'on y mette un peu de fel & de garum, avec quelque aftringent dont la faveur foit fupportable ; on aura préparé un mêt fort fain & fort agréable, & un excellent remede. La bouillie d'orge prife avec du vin aufteré, & le riz, font aftringens. Il en eft de même du panicum, du millet, de la viande frite, de la chair de lievre, du vin aufteré, & de celui qui eft aufteré & qui a un œil jaune. ORIBASE, *Col. Med. L. III. c.* 31.

Alimens acres & échauffans.

On peut mettre du nombre des échauffans le froment, le pain de froment, le *typha*, l'avoine, le fœnugrec, la graine de genievre, les dattes douces, les pommes douces, le sesame, & la moutarde des haies. Ces *alimens* provoquent la soif par leur qualité échauffante. On peut ajouter à cela la graine de chanvre, les raisins doux, la mauve, mais elle n'échauffe que modérément, l'ache, le maceron, la roquette, le raifort des jardins, & l'autre espece, la moutarde, le cresson, & l'imperatoire.

Les *alimens* acres & échauffans sont les panais, la carotte, & le carvi; pour échauffans, il est constant qu'ils le sont. L'ail, l'oignon, le porreau, le porreau des vignes, sont assez acres; mais si on les fait bouillir deux ou trois fois, ils perdront entierement leur acreté. Le fromage vieux échauffe & excite la soif. Le vin doux est modérément chaud & produit le même effet. Celui dont la couleur est d'un jaune foncé est plus chaud que le noir: mais il n'y en a point de si chaud que celui qui est d'un jaune clair. Celui qui succede en chaleur au jaune clair, c'est le janne foncé; au jaune foncé, c'est le rouge; après le rouge, c'est le doux; celui qui échauffe le moins, c'est le blanc. Mais tous les vins gardés sont assez chauds. *Id. c.* 32.

Aliments rafraîchissans.

On peut compter entre les *Alimens* rafraîchissans l'orge, de quelque maniere qu'il soit préparé, le millet, le *panicum*, les mousserons, la courge bouillie, le melon, la concombre, les raisins secs, les raisins austeres & acides, & ceux qui ne sont qu'austeres. Les pommes astringentes portent un suc froid & terrestre; celui des pommes acides est froid & agréable. Les pommes insipides, aqueuses, & qui n'ont aucune propriété considérable, les poires, les grenades, & les fruits d'un grand nombre d'arbres, particulierement ceux qui ne se peuvent garder, sont de l'espece rafraîchissante. Les dattes astringentes, la laitue, l'endive, le pourpier, la semence des pavots somniferes, (de ceux dont l'usage habituel peut incommoder, mais qui sont un bon remede contre les eaux claires qui tombent du cerveau, auquel cas les blancs sont préférables aux autres) tous ces alimens, dis-je, ont un suc rafraîchissant. La graine de myrthe rafraîchit; elle est acre & peut-être astringente. Le solanum est un puissant astringent & rafraîchissant. L'eau & les petits vins n'échauffent pas sensiblement; ainsi on peut permettre l'une & les autres dans les fievres. Le vin blanc, austere, épais, & nouveau, rafraîchit évidemment, de même que le vinaigre dont les particules étant extremement déliées, pénetrent plus aisément dans les parties intérieures que les autres rafraîchissans; par la même raison, on peut dire que cette liqueur est ennemie des nerfs. Le pain fait avec le fruit de l'alisier, l'amylum, & les raisins tient le milieu entre les alimens échauffans & les rafraîchissans. *Id. c.* 33.

Alimens desséchans.

Les lentilles & les choux dessechent au même degré, c'est par cette raison qu'ils affoiblissent la vue, à moins qu'on n'ait les yeux humides. Dans la plupart des plantes la tige est la partie la plus desséchante. C'est le contraire dans le raifort, l'oignon, la moutarde, le cresson, l'impératoire, & tous les légumes dont les tiges sont tendres & acres; on peut compter entre les desséchans, la bouillie d'orge & la semence du vitex ou de l'agnus castus. Les vesses bouillies deux fois, & lavées plusieurs fois dans de l'eau claire font une nourriture desséchante. L'espece la meilleure est la blanche. Les viandes roties & bouillies sont des *alimens* desséchans. Les bouillies sont plus humides que les roties; celles qui sont frites tiennent le milieu entre les unes & les autres. Les *alimens* dans l'assaisonnement desquels il entre le plus de vin & de garum sont les plus desséchans. Tout ce qui s'apprête avec peu de ces ingrédiens, & beaucoup de ce qu'on apelle *defrutum*, & qu'on fait bouillir dans le bouillon blanc pur & simple en est d'autant plus humide. Cette qualité augmenteroit encore, si on substituoit l'eau pure, au vin, au garum, ou au bouillon blanc. Les semences, les legumes, & les plantes operent bien diversement selon les différentes façons de les assaisonner; & quoique les *alimens* dessechent presque tous; ils produisent plus ou moins souverainement cet effet selon la nature des ingrédiens qu'on leur associe. *Id. c.* 34.

Aliments humectans.

La tisane, la citrouille bouillie, la courge, le melon, le concombre, les noix vertes, les poires, le fruit du sycomore humectent sans rafraîchir, à moins qu'on ne les mange froids. La laitue & l'endive humectent; elles ne possedent pas cette qualité dans un haut degré. Le pourpier, la mauve, les bettes, & l'artoche blanche sont de tous les légumes, les plus aqueux. La plupart des fruits sont humides, mais particulierement ceux qui ne se gardent point. La laitue, la graine de pavot, les feves vertes, les pois chiches verts, humectent; l'eau humecte & rafraîchit. L'eau chaude humecte & échauffe. *Ib. c.* 34.

Alimens qui affectent ou attaquent la tête.

Le fruit du sycomore attaque la tête; les mûres de ronce causent des maux tête; les dattes, la roquette & le fœnugrec produisent le même effet. Le vin austere d'un jaune foncé porte à la tête, & trouble la raison; le vin austere & noir est moins prompt à produire cet effet. Il faut appréhender les mêmes choses des vins qui flatent l'odorat. ORIBASE, *Med. Col. Lect. c.* 51.

Alimens nuisibles aux dents.

L'usage habituel du lait est mauvais pour les dents: il relâche les gencives, & fait gâter les dents. C'est pourquoi avant que de prendre du lait, lavez-vous la bouche avec du vin trempé; si vous mettiez du miel dans votre lait, vous feriez encore mieux. *Idem. cap.* 37.

Cette exposition des propriétés des *alimens* exige de nous deux choses; la premiere que nous traitions de la nature des qualités qui peuvent leur convenir en général, & la seconde que nous assignions à chaque *aliment* en particulier la qualité qui lui est propre.

Entre les qualités les unes sont simples & semblent appartenir à l'essence particuliere des *alimens* & les autres sont composées; on peut encore les distinguer par rapport à leur degré d'intensité; & sous ce rapport, il y en aura de fortes & de foibles. Si on les considéroit par analogie avec l'effet qu'on attend d'un *aliment*; les unes s'accorderont avec sa qualité primitive & essentielle, & les autres s'en écarteront. Si nous voulions suivre cette méthode, elle nous jetteroit dans une multitude prodigieuse de considérations, par la variété des objets qu'elle nous offriroit à examiner: mais nous l'abandonnerons, pour aller à notre but par un chemin plus sûr & plus court.

A juger des qualités différentes des *alimens* par notre gout, nous en distinguerons sept principales; le doux, le gras, l'acide, l'astringent, le salé, l'amer & l'acre. Si l'on prétend qu'il y en a un plus grand nombre, nous en conviendrons, mais nous démontrerons en mêmetems qu'il n'y en a point qu'on ne puisse rapporter à l'un ou l'autre des précédentes. Sous les doux, sont comprises toutes les especes de doux aqueux; sous le gras toutes les qualités huileuses; l'astringent embrasse tous les austeres & tous les aigres; il n'y a de différen-

ce de l'espece au genre que dans le degré d'intensité. On fait encore mention de deux autres qualités différentes de celles dont nous avons fait l'énumération; ce sont l'aqueuse & la *frumentacée*. Cette nouvelle distribution ne s'est point faite sur un jugement particulier de notre gout qui ne pouvoit rapporter ces qualités à d'autres, & qui s'est trouvé dans la nécessité d'en faire par cette raison une classe particuliere; on les a distinguées des autres; on leur a donné le nom qu'elles ont; on les a, pour ainsi dire, érigées en genre, quoiqu'elles ne fussent que des especes, par l'usage familier qu'on en fait, & par la multitude prodigieuse de choses auxquelles elles s'étendent. On peut dire des qualités vineuses, que c'est un mélange de plusieurs qualités combinées les unes avec les autres, & que par conséquent, il y en aura un grand nombre, selon que telle ou telle qualité prédominera. La qualité *frumentacée* est une propriété particuliere aux semences & aux grains dont on fait du pain, à quelques légumes & aux autres substances de cette nature. L'aqueuse ne convient proprement qu'aux legumes, aux herbes, aux fruits & à quelques racines qui n'ont presque point de saveur. On joint à cette qualité l'épithete de froide, prise dans un sens fort étendu; on considere alors l'aqueux relativement à la température convenable à notre corps. Dans le doux aqueux, il y a d'autant moins de froid qu'il y a plus de doux; l'aqueux pur & simple a perdu du froid, autant qu'il a acquis de doux; toutefois cette qualité mixte, comparée avec la juste température du corps passe pour froide. Les qualités composantes du doux aqueux supposent l'un & l'autre l'humide en abondance. Le doux parfait suppose moins d'humide que le doux aqueux. Le doux parfait acquiert donc en chaleur ce qu'il perd en humidité. Le gras & l'huileux sont deux qualités tempérées, amies de la nature, capables par elles-mêmes de relâcher les fibres, lorsqu'elles sont trop tendues; & préférables au doux, en ce qu'elles paroissent hâter plus efficacement la coction. Elles perdent l'une & l'autre de leur humide & acquierent à la longue de la chaleur. Le doux dégénere avec le tems en son contraire, l'amer; & il tend à l'amertume, aussi-tôt qu'il ne peut plus augmenter en douceur. Le gras devient rance ou nidoreux; je me sers de ce dernier terme, parce que nous n'en avons point qui rende la sensation qu'il excite en nous dans cet état. Les substances composées, cuites sur un feu de charbon éprouvent à peu près le même changement que celui qui se feroit en elles, si elles étoient agitées & digérées par la chaleur naturelle du corps, surtout si l'acre est la qualité dominante de ces substances. On range l'acide entre les qualités froides. Les particules qui le constituent étant extremement fines & déliés, elles divisent & atténuent modérément; elles sont mêmes propres à dessécher. L'austere est modérement astringent; il cimente, il lie, il incrasse, il fortifie les parties relâchées : mais comme ses parties sont grossieres, avec les effets précédens, il en produit encore deux autres, c'est de rafraîchir & cependant de dessécher. A mesure que l'austere augmente en intensité, il approche de l'aigre dont les parties étant plus grossieres encore que celles de l'austere, dessechent plus puissamment. Le salé est plus chaud que le doux & n'est pas plus desséchant que le gras. Il paroît supposer en grande partie des molécules subtiles, déliées, capables d'artenuer & de consumer l'humidité superflue; il dégénere en amer, en augmentant en intensité, & devient chaud, sec & supérieur aux sels en qualité déterfive. Enfin, de toutes les qualités, l'acre est la plus chaude & la plus dessicative; il est composé de particules extremement subtiles & capables de s'introduire avec facilité dans les passages les plus, étroits & de pénétrer dans les lieux les plus éloignés, divisant, atténuant, dissipant les obstructions & consumant les superfluités.

Ce peu que nous venons de dire des qualités simples en général, bien compris, suffira pour entendre tout ce que nous aurons à dire des qualités composées. Il y a une infinité de qualités composées, qui ont chacune leur caractere & leur contraire. Un Medecin doit donc s'appliquer à les bien connoître : cette étude lui fournira des moyens de traiter d'une maniere convenable toutes les maladies; en opposant les qualités les unes aux autres; celles de la maladie à celles du remede. Ceux qui sont versés dans l'art de guérir ne disconviendront point de la vérité de ces principes : ils savent qu'on ne parvient à la guérison des différentes maladies & principalement de celles qui sont compliquées, que par la distinction & la combinaison de la température & des qualités des plantes, des herbes & des autres substances, avec les cas qui se présentent.

Des Alimens frumentacés, des grains & de leurs différences.

Les *alimens frumentacés* & les autres substances comprises sous le terme général d'*alimens* ne doivent point être examinés relativement aux différentes qualités que nous avons distinguées ci-dessus, à moins que ces qualités n'y existent d'une maniere sensible. On les distribue plus ordinairement en des classes qui varient selon le plus ou le moins de facilité qu'on leur connoît de se cuire, de fournir leur suc, & selon qu'ils sont plus ou moins denses.

Entre les *alimens*, il y en a qui pechent par l'assaisonnement & la maniere dont on les prépare; & cela seul suffit pour les rendre durs & desagréables au gout; lents & difficiles à être digérés dans l'estomac. Parmi les animaux, ceux qui sont d'une grosseur qui n'est pas ordinaire à leur espece, sont plus durs, & ont plus de parties terrestres que les autres; ils different encore les uns des autres relativement à la constitution, à l'âge, à la nourriture & aux exercices. S'ils different entre eux par ces endroits, c'est aussi par-là qu'ils conviennent ou ne conviennent pas aux différentes personnes. Il est d'expérience que tel *aliment* convient à tel ou tel tempérament & ne convient point à un autre. Les mêmes choses ne sont pas salubres pour tous; il faut avoir égard au tempérament & à l'usage, dans l'ordonnance des *alimens*. Quiconque ne sait point combiner ces différences les unes avec les autres, est incapable de prescrire un régime convenable & raisonné.

Les *alimens* admettant entre eux une grande variété, & la maniere de les assaisonner, une plus grande encore; pour garder quelque ordre dans ce que nous en avons à dire, je crois qu'il est à propos de commencer par les plus communs & par ceux qui font la nourriture la plus ordinaire des hommes. Le froment donc, (car il n'y a point, à ce que je crois, d'*aliment* plus général) est unique dans son genre : mais on peut y remarquer un grand nombre de différences & de propriétés spécifiques. Il y en a d'un jaune foncé, d'autre d'une substance compacte, il y en a qui a l'une & l'autre qualité. Au contraire, il est quelquefois blanc, petit, & gras. Or ces qualités différentes produiront nécessairement des effets différens. Le froment d'un jaune foncé passe pour le plus chaud; car entre les choses de la même espece, on est convenu que certe couleur désignoit les plus chaudes. Le compact veut être pulvérisé davantage, mieux paitri & préparé avec plus de soin; alors il fournit une nourriture abondante. Celui dont la substance est rare & qui est cannelé, doit ces deux qualités à quelques défauts dans les causes qui l'ont produit. Les personnes qui prennent habituellement de l'exercice doivent se nourrir du froment le plus solide : la transpiration & la dissipation des esprits étant fort grande en eux & se faisant de toutes les parties de leur corps; ils ont besoin d'une réparation proportionnée, & conséquemment des *alimens* les plus forts & les plus nourrissans. Quant à ceux qui menent une vie tranquille & unie, qui sont sédentaires

& qui n'ont aucune occupation qui les exerce, il leur faut le froment le plus léger & le plus mûr; car plus il sera léger, & moins il sera nourrissant; & s'il n'étoit pas mûr, il seroit imparfait & mal-sain. En général, on aura soin qu'il ne prenne point l'odeur des corps circonvoisins, ce à quoi il est fort exposé, lorsqu'on le garde long-tems dans les greniers, & qu'il ne soit point mêlé d'autres grains.

Mais après avoir parlé de l'espece de froment qui convient aux personnes sédentaires, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans un plus grand détail. Ceux qui feront un usage modéré de froment verd, en seront peu incommodés; car dans cet état, l'humidité dont il est chargé ne lui permet pas de s'attacher aux intestins, & il passe sans faire beaucoup de mal. Si l'on se fait une habitude journaliere d'en manger, après l'avoir fait extremement bouillir, il pourra produire des effets fort dangereux; car il formera alors une masse indigeste & crue, très-capable d'obstruer les visceres, & il sera la source d'une grande abondance d'humeurs mal-saines qui se distribueront dans tout le corps. La maniere la plus salubre d'user du froment, c'est de le bien nettoyer, de le faire bouillir, & de l'assaisonner avec de l'huile & de la graisse, comme nous avons coutume de faire. Lorsque le froment est moulu, sa partie la plus fine s'appelle fleur; sa partie la plus grossiere est ce qu'on nomme le son. La farine tient donc le milieu entre la fleur & le son. Quant à la semoule, elle est plus solide & plus fine que la fleur dont on se sert pour faire la bouillie d'orge.

De la partie la plus fine & la plus blanche de la farine, on fait le pain appellé *siliginé*, *siligineus*, de *siligo*; comme on dit *similagineus*, de *similago*, semoule, & *furfuraceus*, de *furfur*, son, ou ce qui reste après qu'on a enlevé la farine. Le pain mêlé, συγκομιςὸς, étoit fait d'une farine dont on avoit séparé le gros son. De plus, tous ces pains se préparent avec du sel & du levain, ou sans cela; & on les fait cuire ou dans des fours, ou dans des especes de tourtieres, ou sous la cendre chaude. Les Grecs nommoient la premiere espece de pain, ἰπνῖται; la seconde, κριβανῖται; & la troisieme, ἐγκρυφίαι, parce que tandis qu'elle cuisoit, on ne la voyoit point & qu'elle étoit couverte de cendres. De ces pains, le meilleur, à mon avis, est celui qui est fait avec du sel & du levain, & cuit de l'une des deux premieres façons, c'est-à-dire, dans un four fixe ou portatif, parce qu'il ne sera point, comme le troisieme, mêlé de cendres & d'autres ordures. D'ailleurs, les avantages du sel & du levain sont considérables; ces deux ingrédiens consument ce qu'il peut y avoir d'impur, donnent à la farine une espece de cuisson anticipée, & à la masse une consistance plus louable. Il est d'expérience que le pain sans levain se digere plus difficilement que l'autre, & demande des exercices, que ceux pour qui ces préceptes sont faits, ne sont point en état de prendre. Il résulte de ce qu'on a dit, que le meilleur pain est le *siliginé*, ou celui fait de *siligo*, *siligineus*; car il est évident qu'il n'y en a point de plus nourrissant: le *mêlé*, ou *miscellaneus*, doit occuper la seconde place; celui de semoule, *similagineus*, succedera au *miscellaneus*; & le dernier de tous, sera celui de son *furfuraceus*; car il n'est pas moins clair que ce sera celui de tous ces pains qui nourrira le moins, qui passera le plus promptement par le corps, & qui aura le plus de matiere propre à l'entretien de la bile noire. Le pain de *siligo* est fait de la partie la plus pure du froment; il fournit donc au corps la nourriture la plus pure. Le pain de semoule étant serré & compact, sera sûrement de plus difficile digestion que le pain de *siligo*, quoique le sang qu'il formera soit bon. Le pain qui tient le milieu entre le pain de *siligo* & celui de semoule, ou le pain mêlé, est, selon moi, le plus salubre; car il ne sera point de dure digestion comme celui de semoule, & il ne fournira point une quantité excessive de nourriture, comme celui de *siligo*. Un autre avantage qu'il aura encore sur ce dernier, c'est que par la raison qu'il nourrira moins, il donnera moins lieu aux obstructions. Il faut encore remarquer que le pain, & plus généralement que toutes les substances qui nous servent d'*alimens*, sont plus ou moins bonnes à notre corps, selon qu'elles sont plus ou moins cuites. Les gâteaux composés de farine, d'huile & d'eau, cuits dans une tourtiere, nourrissent beaucoup, & solidement; mais il leur faut un estomac vigoureux: c'est un met d'Athlete. Dans toutes les autres personnes qui n'auroient pas une constitution robuste comme eux, ils ne manqueroient pas de former des crudités.

Après le froment, le meilleur grain, c'est l'orge, au sentiment d'un Auteur, qui a dit: *Après le pain de froment, donnez-moi du maza*; (le maza étoit une espece de gâteau d'orge.) L'orge nourrit moins & déterge mieux que le froment. De plus, il possede, dans un degré supérieur à tous les autres grains *frumentacés*, la qualité de rafraîchir. La crême qu'on en prépare est excellente pour les personnes qui sont en pleine santé, pourvu qu'elles ne soient point d'un tempérament acre: elle rafraîchira & délayera les humeurs des fébricitans. Si vous y ajoutez le lait d'amande, vous formerez de ce mélange un très-bon *aliment*, d'une digestion facile, & d'un très-bon suc; il aura de plus la propriété d'atténuer & de déterger. En un mot, il sera salubre, de quelque côté qu'on le considere. Le meilleur orge est blanc, & d'une constitution passablement ferme. Il ne faut point qu'il ait d'odeur étrangere.

On compte l'épeautre entre les *alimens* légers, lorsqu'après avoir été bien mondé, on le prépare en forme de panade. Cependant, je ne crois pas qu'il fasse de bon sang, & qu'il nourrisse & fortifie suffisamment le corps. Conservons-lui toutefois la place qu'on lui a donnée entre les *alimens* légers. Le millet a le défaut de l'épeautre; il nourrit peu: mais ce défaut est compensé par une qualité importante, c'est qu'il fortifie. On peut toutefois lui reprocher d'engendrer des flatulences. Les feves nourrissent & détergent; mais elles font un sang épais, & donnent beaucoup de vents: on les défendra donc, de même que le millet, aux personnes foibles & sédentaires. Mais s'il se trouve quelques conjonctures dans lesquelles il faille leur en permettre l'usage, on les leur ordonnera en gruau, qui est plus détersif, & qui perd dans la préparation une grande partie de l'air dont il est rempli. Au reste, vous corrigerez entierement les défauts de ces grains, si vous les mêlez avec quelques semences carminatives, & que vous y ajoutiez le miel. Les haricots sont plus mauvais qu'aucun des *alimens* dont nous avons parlé. Ils sont chauds, & chargés de beaucoup de parties terrestres; ils attaquent le cerveau; ils troublent les esprits, & donnent de l'inquiétude pendant le sommeil.

Les pois chiches fortifient; la nourriture qu'ils portent dans le corps est assez pure: mais elle est venteuse, & demande un bon estomac. Le bouillon qu'on en fait, est fort recommandé: il déterge, il pousse par les urines, parce qu'il tient un peu de la nature saline; il est plus sain que la substance même du légume. Le riz desseche & échauffe modérément; il nourrit trop, & il obstrue les passages: mais si on lui donne le tems de se cuire & de se distribuer, il ne produit aucun mauvais effet. Entre les légumes, il n'y en a point de plus mal-faisant que les lentilles; elles passent pour engendrer un sang épais, & chargé de parties terrestres & de bile noire. Si on les mange, après les avoir fait bouillir deux ou trois fois, ou même davantage, & en avoir jetté l'eau, elles resserrent le ventre: de quelque autre maniere qu'on les prépare, si le ventre est relâché, elles le relâcheront encore davantage. Nous finirons ce que nous avons à dire des *alimens frumentacés*, & des grains, en observant en général, 1°. Qu'ils ne sont jamais plus propres pour la santé, que quand ils sont nouveaux, parce qu'alors ils ont encore quelque chose de l'humidité qui leur est naturelle: mais que;

quand ils ont perdu totalement cette qualité pour avoir été long-tems conservés, ils sont grossiers, pesans & terrestres. 2°. Qu'autant les choses succulentes sont préférables aux seches, autant celles qui sont bouillies l'emportent sur celles qui sont crues; & celles qui sont préparées, supposant égalité de crudité, sur celles qui ne le sont point.

Des légumes, & des fruits d'automne & d'été, & de leurs différentes especes.

Nous remarquerons d'abord que tous les légumes en général rendent le sang aqueux & fluide, en comparaison des autres *alimens*; qu'ils ont chacun une propriété qui leur est particuliere, & qu'ils different les uns des autres, par la qualité des sucs qu'on en peut tirer.

En premier lieu, le chou est un *aliment* qui échauffe modérément, mais qui desseche beaucoup plus qu'il n'échauffe. Si on le fait bouillir, de façon toutefois que son suc ne soit point épuisé, il relâche le ventre: mais si on le fait bouillir trois ou quatre fois, & même davantage, le changeant autant de fois d'eau qu'on l'aura fait bouillir de fois, & qu'on le mange ainsi préparé, il resserrera; & cet effet ne doit point surprendre, parce que le suc du chou est détergent, & que sa substance est astringente. Il tend aussi à augmenter la bile noire; ainsi il est à propos d'en faire un usage très-modéré.

La bete est incomparablement meilleure que le chou: elle n'engendre point de mauvaises humeurs comme lui; & par la qualité nitreuse de son suc, elle tend à relâcher le ventre. Ses racines nourrissent beaucoup plus, & font un sang beaucoup plus épais que le verd; elles causent aussi des flatulences: cependant comme elles passent très-facilement, on peut en manger de tems en tems sans crainte d'en être incommodé.

Le pourpier & l'arroche blanche, sont des légumes d'une nature froide & humide, bons pour les tempéramens chauds, & dans les saisons chaudes de l'année. Ils engendrent un sang aqueux & fluide, & ils peuvent nuire aux personnes d'une constitution froide.

On met l'endive au nombre des *alimens* froids: elle fait un sang fluide, mais d'une qualité beaucoup inférieure à celui qu'engendre l'arroche blanche. Du reste, l'estomac s'en accommode fort bien; & elle fortifie le foie par sa qualité légérement astringente.

La laitue est plus humide & plus froide que l'endive. Elle fait un sang clair & vermeil, si elle est bien digérée; elle procure le sommeil en humectant & en rafraîchissant le cerveau. Il ne faut pas toutefois en faire un usage immodéré, de peur qu'elle ne portât à la tête trop de fraîcheur & d'humidité; qu'elle ne détruisît le ton convenable aux fibres, & que le cerveau ne remplît pas avec vigueur ses fonctions.

Le raifort sauvage est d'une nature acre, & conséquemment médicinale; il est propre à diviser & à atténuer les humeurs contenues dans l'estomac & les intestins. Le raifort des jardins est plus doux en tous sens; c'est pourquoi l'on néglige le sauvage; & l'on a raison, parce qu'ainsi que toute autre substance acre, il produit dans le sang une effervescence nuisible, en lui communiquant son acreté. Il faut donc s'en interdire l'usage, à moins qu'on ne le prenne comme remede.

Le persil de marais, le fenouil, & les autres herbes de cette espece, sont d'une nature chaude & desséchante: mais elles provoquent les urines; elles soulagent dans les oppressions. Du reste, elles sont de dure digestion, & il faut en user plutôt comme remedes, que comme *alimens*.

Les porreaux bouillis sont meilleurs que les oignons, par la raison qu'on leur ôte plus de leur suc acre & mauvais, en les préparant, qu'aux oignons. Ils passent pour être de fort dure digestion, à cause de leur substance fibreuse: mais d'un autre côté, ils rendent par leur viscosité naturelle les humeurs de la poitrine, propres à en être expulsées: ils ne sont que très médiocrement diurétiques.

Les concombres crus ne sont pas d'une meilleure espece que les légumes dont nous venons de parler; ils engendrent des humeurs crues; ils sont extremement humides & froids; & on a beaucoup de peine à les digérer. Si on laisse mûrir la courge, on aura un *aliment* beaucoup meilleur que le concombre: si cependant il arrivoit que l'un ou l'autre fussent mal digérés, & ne passassent pas promptement, ils pourroient se corrompre ou dans l'estomac, ou dans les intestins, & transmettre leur putréfaction & leurs mauvaises qualités aux humeurs: mais leur qualité détersive les détermine à couler; & ils emportent ordinairement avec eux d'autres sucs mal-faisans. Cependant quelque bien digérés qu'ils aient été, ils produiront un sang aqueux & clair.

La citrouille, mangée crue, est un *aliment* qui tient le milieu entre le concombre & la courge. Elle est meilleure cuite. La nourriture qu'elle donne est d'une nature humide & froide. Quoiqu'on en fasse un grand usage dans la Medecine, elle ne peut produire que les effets suivans: Elle nourrit fort peu; elle engendre des humeurs aqueuses en abondance, surtout dans les personnes qui ont l'estomac froid.

Les *amanita*, (c'est une espece de mousseron) les mousserons & les trufles, sont d'une nature humide & froide: ils font un sang cru & épais. C'est un *aliment* fort bon pour les personnes d'une constitution seche & chaude.

L'asperge passe pour un des meilleurs légumes. L'estomac le digere sans en être fatigué, quelque peu que ce soit. Ce légume est médiocrement chaud; il est composé de parties extremement déliées, & il purifie le sang sensiblement d'un jour à un autre: si quelque plante provoque les urines, c'est l'asperge. C'est pourquoi je conseillerai d'en manger, non-seulement au printems, lorsqu'elles sont meilleures, mais d'en mariner pour en avoir pendant toute l'année. On est d'accord qu'elle nourrit beaucoup, & qu'elle fait un sang très-pur: mais elle a encore la propriété de lever les obstructions des visceres, & conséquemment celle d'atténuer les humeurs qui y sont contenues. Mais nous en avons assez dit des légumes; passons maintenant aux fruits.

Quant aux fruits, à commencer par les cerises, nous dirons en général qu'elles sont humides & froides; il y en a qui sont douces & tendres, & il en a d'autres qui sont dures & astringentes. Il faut préférer les premieres aux secondes, parce qu'elles sont plus faciles à digérer, & qu'elles passent promptement de l'estomac dans les intestins. Les estomacs bilieux s'accommoderoient toutefois beaucoup mieux des secondes, parce qu'elles se corrompent plus difficilement, & qu'elles fortifient l'estomac par leur vertu astringente. Mais si l'on en fait un usage immodéré, & que les sucs qu'elles portent ne se digerent pas parfaitement avec leur substance, elles rempliront le corps d'humeurs aqueuses.

La meilleure espece de pommes est celle qu'on appelle pommes de Reinetres. Elles sont d'une nature froide: mais elles passent pour pectorales, parce qu'elles dissipent les vapeurs fuligineuses & épaisses qui surchargent le cœur, d'où elles s'élevent au cerveau. Elles sont bonnes pour débarrasser la tête, lorsqu'on a trop bu: mais pour cet effet, on choisira celles qui sont acides, parce qu'elles seront plus rafraîchissantes, & plus propres, par la subtilité & la finesse de leurs parties, à s'introduire dans les passages les plus étroits, & à pénétrer dans les vaisseaux les plus écartés. Les pommes dont on doit faire le plus de cas, ce sont celles qu'on peut garder pendant l'hiver, par la raison que, parvenant pendant ce tems à une juste maturité, elles n'en seront que plus saines, & moins disposées à se corrompre dans l'estomac.

Les pêches & les abricots sont aussi d'une nature humide & froide ; & lorsqu'ils sont bien digérés, ils font un sang clair & humide. Mais il leur arrive souvent de se corrompre dans l'estomac, parce qu'ils ne descendent pas promptement. Je conseillerois donc à ceux qui se sont apperçus qu'ils séjournoient long-tems dans leur corps & qui en ont été incommodés, de se les interdire, à moins qu'ils ne conviennent d'un autre côté à la nature de leur tempérament.

Les prunes se digerent plus aisément que les pêches & les abricots; aussi l'usage en est-il beaucoup plus recommandé: mais si elles ne passent pas promptement, car cela arrive à quelques personnes d'un tempérament particulier, elles pourront bien se corrompre.

Les grenades & quelques autres fruits de cette espece, font une nourriture légere & un sang fluide. Ils sont amis de l'estomac, & ils émoussent la pointe & l'âcreté des humeurs qu'ils y trouvent; c'est pourquoi, on peut les regarder comme salubres, lorsque le chaud prédomine dans le tempérament, ou que la saison demande des rafraîchissans. En tout autre circonstance il y auroit de l'imprudence, à prendre des remedes comme *alimens*, surtout lorsque le tempérament contredit les lois de la coutume ou les caprices d'un appétit désordonné.

Les coings sont du genre astringent des fruits d'automne, ils resserrent le ventre. Cependant ils ne produisent pas cet effet généralement en toutes conjonctures. Il y a des personnes qu'ils resserrent, si elles en mangent avant tout autre met, & qu'ils relâchent, si elles en mangent après d'autres choses. Il ne faut point s'étonner de cela. Les astringens contractent l'orifice supérieur de l'estomac & ses fibres, & ce mouvement en chasse nécessairement les *alimens*; car il en est alors de l'estomac, comme d'un sac ou d'une vessie, dont nous faisons sortir la matiere qui y est contenue, si nous la pressons par la partie supérieure à l'orifice, & qu'elle soit à peu près pleine.

Mais entre tous ces fruits, il n'y a point d'astringens plus puissans que la corme, la cornouille & les nesles. On en fait un usage assez fréquent en Medecine, & leur astringence les rend fort bonnes pour l'estomac. Mais si on en use en *alimens*, elles ne feront point un sang louable. Et si le tempérament est naturellement resserré, elles porteront à la tête & elles nuiront aux autres parties du corps.

On donnera la préference sur tous les fruits de l'automne, à la figue & aux raisins considérés comme *alimens*, parce qu'il n'y en a point qui fassent un si bon sang & qui nourrissent davantage. Cependant on les accuse de donner des vents, de former une chair lâche & molle, & d'être nuisibles, lorsqu'il y a skirre ou obstruction dans les visceres. Les figues sont excellentes pour débarrasser les reins de la gravelle. Les figues & les raisins relâchent le ventre, quoique leurs pépins soient astringens. Ils perdent beaucoup de leur humidité crémentielle, en les conservant.

Les chataignes dessechent & rafraîchissent: elles sont encore légerement astringentes: elles donnent beaucoup de vents: il est certain qu'elles nourrissent. Si on les fait griller, on les rendra moins venteuses; si on les mange sans avoir pris cete précaution, elles s'attacheront aux parois de l'estomac & des intestins, & on les digerera difficilement.

Les noix passent pour échauffer & dessécher. Si on en mange habituellement, on se sentira la tête & l'estomac attaqués. Elles sont de dure digestion. Elles ne seront pas mal-faisantes, si on les mange avec des figues, parce que les figues leur serviront de véhicule pour passer promptement de l'estomac dans les intestins.

On peut supposer que les noisettes sont bonnes pour l'estomac, à cause de leur astringence: mais leur substance est si compacte qu'elles doivent, malgré cela, être de dure digestion, & resserrer le ventre plutôt que le relâcher.

Le fruit précédent est fort inférieur aux amandes. L'huile qu'on en tire & le lait qu'on en fait, sont connus pour d'excellens lénitifs, dans la roideur des parties qui servent à mouvoir les mâchoires, & lorsque la trachée artere est attaquée de la même maladie, & comme de bons pectoraux, lorsqu'il est question de débarrasser la poitrine & les poumons de pituites & d'humeurs visqueuses. Le lait ou la crême d'amandes bouillie, fait une boisson également nourrissante & apéritive. Elle fortifie les reins, elle désobstrue les visceres, elle dégage la poitrine, mais elle n'est pas à beaucoup près si favorable à l'estomac. Les amandes prises comme elles sont sur l'arbre, sont de dure digestion; mais si on en mêle la crême avec l'orge mondé & bouilli, ou avec quelqu'autre substance de la même nature, & surtout avec l'*amylum*, on aura un *aliment* parfaitement bon, léger, facile à digérer, d'un bon suc, & qui fera un sang fluide & vermeil.

Des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, & de leurs différentes especes.

De tous les animaux, dont la multitude est presque innombrable, les uns marchent ou rampent sur la terre; les autres sont ailés & s'élevent dans l'air, & le reste vit dans les eaux. On peut distribuer chacune de ces especes en différentes classes qui seront plus ou moins nombreuses les unes que les autres. Quant aux individus, nous nous bornerons pour le présent à les distinguer, relativement à leur âge. Les animaux d'une classe quelconque, sont jeunes & tendres ou pleins de vigueur, ou vieux. Nous les considererons encore sous quelques autres faces; car ils sont ou farouches & sauvages, ou apprivoisés & domestiques, ou prenant beaucoup d'exercice, ou sédentaires & ne se donnant que peu ou point de mouvement.

Nous allons commencer par les animaux qui ne quittent point la terre & premierement par les quadrupedes. En général, ils échauffent tous au-dessus d'un degré modéré, ils fournissent une nourriture solide, ils font un sang épais qui ne s'accommode bien avec la santé que dans les personnes qui ont un tempérament d'athlete. Les animaux qui habitent l'air, nourrissent moins, & la nourriture que le corps en tire est aussi plus légere. On peut dire qu'ils sont plus fibreux & plus secs que les quadrupedes; aussi font-ils un sang plus fluide. Quant aux animaux qui vivent dans les eaux, on les croit plus humides & plus charnus que les précédens. Généralement parlant, les animaux aquatiques sont plus humides & plus froids que ceux dont nous avons parlé; mais la différence qui regne entre eux, relativement à ces qualités, n'est pas petite.

L'espece écaillée, celle qui est sans écailles, la testacée & la crouteuse, ne produisent point les mêmes effets. Dans l'espece écaillée, les uns sont *cétacés* & vivent en pleine mer; les autres ne s'éloignent point du rivage & des rochers; c'est une distinction qu'il est bon de faire. De ces poissons, ceux qui sont les plus gros dans leur espece, fournissent plus de nourriture, mais elle est plus grossiere. Les petits en donnent moins; mais en revanche, elle est plus pure; cela est particulierement vrai des poissons qui vivent sur les rochers ou aux environs. La distinction qu'on pourroit encore instituer entre eux, eu égard aux substances dont ils se nourrissent, ne seroit point mal-fondée. La préférence que l'on accorde à ceux qui vivent dans la mer, sur ceux qui vivent en eau douce, seroit capable de nous jetter seule dans un détail & des différences qui n'auroient point de fin. Les poissons qui vivent en pleine mer, & qui sont continuellement agités & battus des flots, sont plus exercés, se nourrissent de meilleurs *alimens* & conséquemment ont la chair plus délicate & plus solide que les autres poissons. C'est pourquoi cette chair doit nourrir davantage & engendrer un sang épais. Ceux au contraire qui vivent à l'embouchure des rivieres ou dans des eaux bourbeuses & des lieux

marécageux, ou dans les endroits où les cloaques & les égouts publics se déchargent, feront gras à la vérité, & même assez agréables au gout, mais ils n'auront rien de pur & de salubre. Les poissons qui vivent aux environs des rochers dans des eaux limpides, auront la chair beaucoup meilleure; ils seront plus faciles à digérer, & le sang qu'ils feront sera pur & fluide. Tous les aquatiques doux sont supérieurs par la qualité du suc, à la plupart de ceux qui sont écaillés: le sang qu'ils engendrent est clair & vermeil. Mais d'un autre côté, il faut convenir qu'ils sont pleins de nerfs, ce qui les rend durs à la digestion: on prétend encore qu'ils ont moins de sang, & conséquemment qu'ils sont plus froids que les autres. Après l'espece écaillée & l'espece douce d'aquatiques, vient l'espece crouteuse. Les poissons de cette derniere classe se digerent plus facilement que les poissons doux, & ils font un sang plus fluide & plus pur. L'espece testacée est la moins estimée, parce que les poissons de ce nom sont sédentaires, ne s'exercent point ou s'exercent très-peu. Aussi il y a des personnes qui n'estiment de tous les testacées que le pétoncle, parce qu'il est le seul de cette espece qui ait la faculté de se mouvoir ou de passer d'un lieu dans un autre. Les aquatiques testacés font un sang aqueux & fluide, sont de dure digestion & séjournent long-tems dans l'estomac. Il y a bien des gens qui se font servir les poissons à écailles & os, préférablement aux autres, & ils n'auroient point de peine à me persuader que leur chair est plus seche que celle des poissons testacés. Car qu'une chose seche se puisse rencontrer entre des humides, cela n'est non plus absurde que d'en trouver une humide parmi des seches: or nous avons des exemples du dernier cas parmi les oiseaux, dans le coq & le phaisant, surtout dans l'oie & le canard, & dans tous les oiseaux aquatiques.

Sur ce que nous avons dit que les animaux qui ne quittent point la terre, sont composés d'une grande quantité de particules terrestres, de sang & d'autres sucs, & sur ce qu'il est à présumer qu'ils nous fournissent une nourriture analogue aux élémens qui forment leur substance, il seroit à propos de donner la préférence aux jeunes, à ceux qui sont tendres & à ceux qui sont les plus petits dans leur espece, & à l'espece qui ne prend point trop d'exercice. Car si ceux qui vivent sédentaires & qui sont paresseux, abondent en humeurs & en sucs grossiers & superflus; ceux qui s'exercent trop, qui fatiguent à l'excès, sont secs & peu substantiels. L'excès est nuisible en tout. Il y a encore du choix par rapport aux membres dans le même animal. Les parties intérieures seront plus seches & fourniront moins de recrémens que les parties intérieures; il faut préférer par la même raison un petit membre à un gros; on peut se déterminer dans le choix des animaux dont on veut se nourrir par l'inspection de leur chair. Moins la chair d'un animal sera blanche, plus son suc sera mauvais.

On a remarqué que des animaux de la même espece, les jeunes fournissent une nourriture chaude, ceux qui ont toute leur force, une nourriture plus solide, plus chaude & plus desséchante, & ceux qui sont vieux, la nourriture la plus mauvaise. Quant à ceux qui sont dans l'état d'accroissement, ils engendrent dans le corps des humeurs impures, grossieres, dégénérantes en bile noire; & ces effets sont proportionnés à leur grosseur & à l'exercice qu'ils prennent.

Du vin, de l'eau, du lait, des œufs, du miel, de l'huile, du sapa ou de la conserve de raisins, du vinaigre, du suc de raisins avant qu'ils soient mûrs, des grenades, du sel, & des différentes especes de ces substances.

Entre les vins, il y en a d'épais, de légers, d'austeres & de doux; & de ces vins, les uns sont blancs, les autres d'un jaune foncé ou rouges; nous nous en tiendrons à cette distribution générale, car ce seroit se jetter dans un détail infini que de parler des couleurs intermédiaires, & qui ne sont que des teintes fortes ou affoiblies de celles dont nous venons de faire l'énumération. On peut encore diviser les vins relativement à la quantité d'eau qu'ils peuvent porter: ou ils portent bien l'eau, ou ils en portent peu. Les vins épais nourrissent beaucoup, ils font un sang épais & causent des obstructions dans les visceres. Les vins austeres conviennent mieux à l'estomac, ils nourrissent peu. Les vins doux produisent des effets tout contraires. Les vins blancs échauffent moins que les autres. Les vins d'une jaune foncé sont les plus chauds; après ceux-ci ce sont les rouges. Les petits vins, ou ceux qui ne peuvent porter qu'une très-petite quantité d'eau, & qu'on appelle par cette raison *oligophores*, sont les moins efficaces & il n'y en a point qui attaque moins la tête. Ceux qui se font une étude particuliere de conserver leur santé, choisiront les vins riches & hauts en couleur; ceux qui se proposeront de conserver leur santé, comme les précédens, mais d'entretenir les esprits animaux dans un état libre & tranquile, s'en tiendront aux *oligophores*, ou aux vins blancs & clairs qui portent peu d'eau, à moins qu'un appauvrissement extraordinaire du sang ne les détermine à user de liqueurs plus actives.

La meilleure eau est celle qui n'a point de saveur, qui ne croupit point comme celle des lacs ou des étangs, & qui n'est point chargée ou corrompue comme celle des marais & des lieux bas, qui sont entierement à l'abri des vents. On fait aussi plus de cas de l'eau de fontaine & de puits dont la source est vive, que des autres. Les eaux les plus salubres après celles-ci ce sont les eaux des rivieres si elles sont pures; si elles ne reçoivent point la décharge des égouts publics, & si des fossés ou des cloaques n'y portent point les ordures des villes. Il ne faut jamais boire des eaux des rivieres froides, glacées, ou enflées par des neiges fondues; non plus que de celles qui sont bourbeuses, dont le lit est parsemé de fosses profondes & limoneuses ou qui coulent aux environs de quelques fontaines chaudes. La meilleure eau est celle qui s'échauffe promptement, qui se refroidit de même & qui n'a aucune qualité sensible ni à l'odorat ni au gout.

Il faut distinguer dans le lait trois especes de parties, des parties séreuses, des parties butireuses, & des parties caseuses. La partie séreuse ou le petit lait ne doit être pris que médicinalement; il rafraîchit, il relâche le ventre. Il nourrit peu, s'il nourrit. Il est détergent. Le beure échauffe; l'humidité qu'il porte est d'une qualité fort suspecte; il est nuisible à l'estomac; s'il est bien digéré, il fera une assez grande quantité de sang. Si le tempérament de ceux qui en mangent est chaud; il se tournera bientôt en bile. Le fromage est terrestre, de dure digestion, & propre à former des obstructions, surtout si les visceres commencent à s'embarrasser, ou si les vaisseaux dont ils sont traversés, sont naturellement étroits. Le lait, c'est-à-dire l'assemblage de ces trois substances est un *aliment* nourrissant; quoiqu'il soit mal-faisant à ceux qui sont sujets à avoir la tête chargée d'humeurs. Le lait caillé cause des obstructions dans les visceres. Entre les laits, on donne la préférence au lait de chevre, parcequ'il est plus fluide & plus léger que celui de brebis & de vache. Si vous mangez du fromage, qu'il soit frais fait & peu salé, rejettez tous les autres, comme difficiles à digérer, nuisibles à l'estomac, propres à former des obstructions, & à faire un sang épais.

Après les œufs de poule qui sont certainement les meilleurs, ce sont ceux de phaisant, ensuite ceux de canard; les moins bons ce sont les œufs d'oie. Le jaune est la meilleure partie de l'œuf; il fournit au corps une nourriture pure & solide. Le reste est plus solide & de plus difficile digestion.

On n'a maintenant qu'à appliquer aux œufs, ce que nous avons dit des animaux.

Les œufs de poisson ne sont pas à mettre en parallele

avec ceux d'oiseaux, ni pour la chaleur, ni pour la nourriture. Il en est encore ici des œufs, comme des chairs. Les œufs frais avec du sel sont durs à la digestion, & corrompent le sang. On en peut dire autant de presque tous les autres mets salés.

Le miel est bon pour les vieilles gens, & pour les personnes d'une constitution froide; & cela pendant l'hiver: mais il est nuisible à ceux qui sont d'un tempérament bilieux, ou qui en usent en été. Le miel étant échauffant & dessiccatif, & sa douceur le rendant très-agréable au goût, si quelqu'un dont le tempérament pechera autant en excès de froid que cet *aliment* peche en excès de chaud, en fait usage; les défauts de l'*aliment* & du tempérament se corrigeant mutuellement, il s'ensuivra de fort bons effets; il engendrera alors un sang pur & tempéré. Mais s'il arrive que les défauts du tempérament soient savorisés par ceux de l'*aliment*; si le miel se trouve dans un estomac déja chaud; il est évident que la chaleur de l'estomac en sera augmentée & que le miel se convertira en bile: il y en a qui ont une maniere de le clarifier; d'émousser son acreté & d'affoiblir sa chaleur. Lorsqu'il est ainsi préparé; si on le mêle avec d'autres *alimens*, il produira de très-bons effets & deviendra médicinal, dans les cas où la chaleur ne sera pas le caractere principal de la maladie; il nourrira le corps & purgera doucement les intestins.

L'huile est modérément chaude & humide; elle ne convient point ordinairement à l'estomac, par la raison qu'elle est grasse; il en est de même de toutes les substances grasses & huileuses. Quoiqu'un usage modéré de l'huile avec les *alimens* ne produise aucun mauvais effet sensible; comme il est de sa nature de surcharger, si quelqu'un en prenoit une grande quantité, je ne doute point qu'il ne sentît la faculté rétentive de son estomac endommagée. L'huile extraite de la graine de lin n'étant ni si chaude ni si glutineuse que les autres, ayant d'ailleurs les particules plus déliées, doit être de plus facile digestion & moins nuisible à l'estomac. L'huile d'amande est supérieure en qualité à toute autre: non seulement ses particules sont plus menues & plus subtiles, & sa substance plus convenable à l'estomac; mais elle divise & atrénue; c'est un excellent pectoral; & elle amollit la roideur des machoires. Le *Sapa* ou la conserve de raisin est aussi un de nos *alimens*, elle échauffe & nourrit plus que le miel: elle ne cause jamais d'obstruction; & elle relâche le ventre doucement.

Les mets peuvent être assaisonnés avec du vinaigre, à moins qu'il n'y ait une maladie d'une nature froide. Le vinaigre est froid & dessechant; ses parties sont très-déliées; c'est un puissant dissolvant. Il divise, il atrénue & déterge les mauvaises humeurs dont l'estomac & les visceres sont embarrassés. Si l'on a pris en *aliment* quelque substance dont les élémens soient grossiers, elle sera dissoute, atténuée, & pour ainsi dire, travaillée par l'action du vinaigre.

L'*Omphacium* ou les sucs de raisin non mûrs & de grenades ne peuvent servir qu'en remedes; ils sont absolument mauvais en *alimens*. Quoique le premier de ces sucs n'incommode point l'estomac; comme il est froid & composé de particules grossieres, il resserre le ventre; en conséquence il y a tel tempérament auquel il seroit très-nuisible.

Quoique le suc de grenades aigres ait les parties assez subtiles, qu'il résiste aux mauvais effets de la bile & qu'il rafraîchisse modérément le sang & le foie; il est si nuisible à l'estomac que je n'en conseillerai jamais l'usage. De plus, il resserre le ventre; parce que son acidité a quelque chose d'astringent.

Le sel dont nous nous servons pour assaisonner nos mets est chaud & sec. Il excite modérément l'appétit. Il desseche & épuise le trop d'humidité. Il faut bien se garder d'en faire un usage immodéré; car c'est un puissant dessiccatif; il augmente la soif & corrompt le sang. Si on ne l'emploie que pour conserver les mets, ou en relever le gout, il ne fera aucun mal. Ce n'est que l'usage excessif du sel qui est dangereux.

De la quantité des aliments.

Quant à la quantité d'*alimens* qu'on doit prendre; de quelque nature qu'ils soient, je conseillerois de demeurer sur son appétit; car on sera sûr alors que la chaleur du corps suffira, & que la digestion se fera bien. Il faut encore consulter là dessus la qualité des *alimens*; plus ceux qu'on me serviroit seroient nourrissans, & plus je serois attentif à ne m'en point rassasier; ensorte que j'en prendrois d'autant moins selon mon appétit, qu'ils fourniroient à mon corps plus de nourriture. On peut avec moins de danger donner sur les *alimens* légers & peu nourrissans; & se livrer d'autant plus à son appétit qu'ils fourniront au corps moins de nourriture, parce que ces *alimens* se digerent facilement; au lieu que les premiers sejournent long tems dans l'estomac. Il faudra mesurer sa boisson sur la secheresse & l'humidité des alimens. *Ces préceptes sont assurement admirables.*

S'il est bon de faire deux repas par jour.

Mon avis est que pour la conservation de la santé, le soutien & la réparation des esprits animaux, il faut diviser en trois parties la quantité d'*alimens* qu'on peut prendre par jour; & prendre les deux tiers à midi, & l'autre tiers un peu avant la nuit. En suivant ce régime, le cerveau sera continuellement humecté & rafraîchi. Le sommeil sera moins lent à venir, & les esprits ranimés par des renforts continuels, seront plus long-tems vigoureux, & moins prompts à s'enflammer ou à se refroidir; car un jeûne trop long produit nécessairement l'un ou l'autre de ces effets, selon la différence des tempéramens & des saisons. Si la coutume ou des occupations presque continuelles n'ont pas permis de suivre cette loi, l'habitude que l'on aura contractée de laisser un si grand intervalle de tems entre ses repas pent être quelquefois sans conséquence; mais il n'en feroit pas ainsi de quelqu'un qui subitement en changeroit l'ordre & la distribution. Si ce dernier régime ne tend pas à rendre les esprits plus vigoureux & plus fermes dans la même constitution, il les rendra du moins plus légers. ACTUARIUS, *de Spir. Animal. Nutrit.*

Nous ne proposons point à tout le monde la diete que nous allons prescrire. Le régime doit varier selon la constitution, l'habitude, la maniere de vivre, & une infinité d'autres circonstances qu'il faut toujours faire entrer en considération. Quelles prodigieuses différences n'admettent point les constitutions, soit que vous fassiez attention à la structure de la machine entiere, soit que vous borniez votre examen aux seuls visceres! La diete doit cependant s'assujettir à toutes ces différences; & c'est par elle qu'il faudra déterminer le régime qui convient à chacun. La coutume, en qualité de principe extérieur, ne modifiera-t-elle pas aussi considérablement les lois générales? Il coule de ces deux sources seules, une infinité de distinctions à faire sur l'espece & sur la quantité des *alimens* qui conviennent à chaque particulier. L'un aime une chose; l'autre en souhaite une autre. Chacun juge des *alimens* qui lui sont bons, par son gout & par l'effet qu'ils produisent sur lui. Il n'y a personne qui ne fonde son choix sur l'expérience & sur le témoignage de ses sens, les guides les plus sûrs que l'on puisse prendre dans ces matieres. Quoiqu'il en soit, on peut dire en général de tous les *alimens* relativement à tous les hommes que les uns donnent un bon suc, & les autres un mauvais. Les premiers ce sont ceux qui ont la vertu de faire un sang pur; quant aux seconds, ils engendrent de la bile noire. A ces *alimens* on peut ajouter ceux dont les sucs sont crus, & qui doivent procurer des humeurs aqueuses & crues. Entre tous ces *alimens*, les uns se digerent aisément & les autres sont de dure digestion. Nous disons que les premiers sont bons pour l'estomac, & que les seconds lui sont nuisibles. De plus, il y en a qui relâchent le ventre & d'autres qui le res-

ferrent. Et c'est même un fait fondé en nature & connu, que chacun a outre ces propriétés premieres & générales à toute une espece, une vertu qui flue de son essence & qui lui est propre. On observera ici que lorsque nous disons qu'un *aliment* a telle ou telle qualité, c'est relativement à un corps bien tempéré & bien constitué. Lors donc que vous parcourrez une liste raisonnée d'*alimens*; si vous trouvez que l'on dit de l'un qu'il est de facile digestion, de l'autre qu'il passe difficilement, de celui-ci qu'il relâche, & de celui-là qu'il resserre; gardez-vous bien d'objecter quelques expériences & de prouver par des cas où l'évenement n'a point justifié la propriété marquée, que celui qui a fait la liste étoit un ignorant. Les Maîtres dans l'art ne se sont point trompés: mais une dépravation entiere du tempérament, le dérangement de quelques visceres a produit une altération dans l'effet d'un *aliment* qu'ils avoient calculé relativement à un corps sain & à un tempérament entier & parfait. Il ne faut quelquefois que l'indisposition la plus légere pour troubler les fonctions naturelles; une surabondance d'humeurs peut suspendre l'action des parties; or dans l'une ou l'autre de ces conjonctures, l'opération des *alimens* doit être différente. Croit-on que la saison, l'âge, le tempérament & une infinité de choses semblables ne doivent point occasionner de vicissitudes? Prononcez donc avec circonspection: si vous ne voulez point porter un faux jugement lorsque vous voyez tel ou tel *aliment* passer facilement dans un homme, un autre *aliment* le relâcher; un troisieme le resserrer; examinez avant de juger, combien l'homme en qui ces effets sont produits est éloigné, par les causes dont nous avons fait mention, d'un tempérament parfait. Il n'y a que cet examen qui puisse vous mettre en état de lui prescrire le régime qui lui convient; le régime qui arrêtera les progrès de son indisposition & qui le ramenera pas à pas dans l'état de santé, car les contraires, comme vous savez, se guérissent par leurs contraires. Les excès des choses venant à se compenser, il doit s'ensuivre un bon effet; au lieu que les forces qui conspirent. devant agir plus puissamment, si l'*aliment* favorise l'indisposition, le malade ne s'éloignera que plus rapidement de l'état de santé. En un mot, c'est un fait d'expérience que l'effet des *alimens* varie selon la nature du tempérament; peut-être en pourrions-nous donner de bonnes raisons: mais quand il seroit vrai que cette variation seroit inexplicable, le fait n'en seroit pas moins constant, & nous n'en serions pas moins obligés de raisonner en conséquence.

C'est sur l'âge, la saison, le tempérament de la personne & la nature de l'*aliment*, qu'il en faut déterminer la quantité. Les jeunes personnes, celles qui prennent des accroissemens journaliers & celles qui sont à la fleur de leur âge, ont besoin de beaucoup de nourriture; les premieres, parce qu'elles n'ont pas encore acquis la juste dimension qu'elles auront; les autres, parce qu'en conséquence de la grande chaleur naturelle qu'elles ont & de l'agitation continuelle dans laquelle elles sont, elles digerent puissamment & promptement, & demandent d'être d'autant mieux nourries. Ceux qui commencent à décliner & qui s'avancent vers la vieillesse, ont moins de vigueur de jour en jour; ils auront donc l'attention de diminuer la quantité de leur nourriture, à proportion que leurs années augmenteront; car s'il leur arrive de charger leur estomac de plus d'*alimens* que leur chaleur naturelle n'en peut digérer, il s'engendrera dans leurs corps des crudités; & ces crudités feront naître ces maladies cruelles qui accompagnent ordinairement la vieillesse. Quant aux saisons, si nous mesurons la quantité d'*alimens* sur l'état de la chaleur naturelle, on doit manger plus en hiver qu'au printems, & au printems plus qu'en été; & en été prendre modérément de la nourriture; car en hiver la chaleur naturelle se retire en-dedans & doit augmenter l'énergie de la faculté concoctrice. En été, elle s'affoiblit & s'exhale; elle revient du dedans au-dehors, & se dissipe à la faveur de la chaleur de la saison. Il faut faire encore attention aux exercices naturels; car si leur cours ordinaire est dérangé, il faudra diminuer proportionnellement la quantité de la nourriture. La nature des *alimens* & l'examen de la nourriture qu'ils fournissent ne sont pas des choses qu'on puisse négliger sans inconvénient. La chair, & surtout celle des animaux les plus gros & de ceux qui ont acquis toute leur force, passe pour le plus nourrissant de tous les *alimens*; on met au second rang celle des animaux jeunes & petits. Les mets qui sont vuides de sang & surtout les végétaux, nourrissent moins que les *alimens* précédens. La différence qui regne entre les végétaux par rapport à la quantité plus ou moins grande de nourriture que notre corps peut en tirer, n'est pas moins considérable que celle qui est entre eux & la chair des animaux. La regle la plus sûre que l'on puisse suivre, lorsque le corps a besoin de nourriture, c'est de choisir celle qui le soulage le plus facilement. S'il devient replet, il est à propos de se tourner du côté des *alimens* qui nourrissent le moins: si l'appétit est vorace; si la chaleur de l'estomac est si grande que tout s'y consume en un moment & passe avec beaucoup de vitesse; si toutefois le corps n'avoit pas besoin d'un grand soutien; s'il n'y a point de contre-indication, je crois qu'il faudra prendre les *alimens* qui sont les moins nourrissans & les plus difficiles à digerer. Tout ce que nous venons de dire se doit non-seulement combiner ensemble; mais encore avec la mesure d'exercice que prend celui à qui l'on veut prescrire un régime. Les personnes qui sont habituellement dans un exercice violent, doivent user d'*alimens* plus forts & en plus grande quantité, que celles qui passent la vie dans le repos. Il faut aussi s'informer si le ventre est lâche, & si la transpiration par les pores de la peau est aidée par les bains; car ces circonstances ne contribuent pas peu à la qualité de la digestion, & doivent par conséquent influer sur le choix des *alimens*. On vient de voir quelle attention il faut avoir à la quantité & à la qualité des *alimens*; mais il y a plus: nous allons démontrer qu'il y a un tems propre pour les repas. Si la digestion est entierement faite, l'estomac est libre, on peut manger. Si la digestion est mal-faite, il y aura crudité; or il faut bien se garder de mettre des *alimens* sur des humeurs crues. S'il arrivoit qu'on eût mis des *alimens* sur des crudités, on devroit se trouver fort heureux si l'on pouvoit évacuer le tout, soit par haut, soit par bas; mais on a rarement ce bonheur. Ce qui arrive communément, c'est que les mauvaises humeurs se fixent dans le ventre, ou dans les intestins, & causent des maux de tête, des rapports, des vertiges, des vapeurs, des tranchées & d'autres maladies. Si ces humeurs, au lieu de produire ces effets, se jetrent sur quelque membre; alors on verra naître tous les symptomes des fluxions, tels que la goute aux piés & aux jointures & les autres maladies de cette espece. Celui donc qui veut s'assujetrir à une diete salubre, ne se contentera pas de se borner à un ou deux repas par jour; il ne mangera que lorsque la digestion sera faite. Peut-être seroit-ce trop pour lui que deux repas; un seul l'incommodera, s'il le fait à contre-tems, s'il choisit mal ses mets, si la digestion est mal-faite: mais en le supposant bien disposé, nous pouvons lui permettre sans danger les *alimens*, purs, légers & familiers à son tempérament. Remarquez qu'entre les *alimens* qui donnent un bon suc, les uns méritent d'être préférés à d'autres, & cette préférence sera fondée sur une faveur particuliere que le palais agrée, ou sur une convenance connue du mets avec l'estomac. On n'ordonnera pas à tout le monde indistinctement & sans la moindre altération, un *aliment* quel qu'il soit. La préférence de l'appétit suffit quelquefois pour compenser la différence des sucs. Un mets pris avec appétit peut faire plus de bien qu'un autre mets qui seroit supérieur par la qualité au premier; mais qu'on mangeroit à contre-cœur. Ce phénomene ne doit point étonner; il est naturel

turel qu'un *aliment* avec lequel notre goût & notre estomac se sont familiarisés, soit plus agréable & plus nourrissant. Les *alimens* étant doués de différentes propriétés, il est donc raisonnable de choisir ceux qui s'accordent le mieux avec la disposition de notre corps ou du moins de notre estomac. Actuarius, *de Meth. Med. L. III. c.* 12.

Les meilleurs *alimens* pris en trop grande quantité causeront des crudités, des vomissemens, & des diarrhées. Les *alimens*, pris en quantité insuffisante pour les besoins du corps, ne le rempliront point ; il deviendra foible, & faute d'esprits, il sera incapable de fournir à ses fonctions accoutumées. Les *alimens* d'une mauvaise qualité engendrent une cacochymie analogue à la mauvaise qualité qui domine dans les *alimens*. Si l'on prend une trop grande quantité d'*alimens*, on ressent une indisposition presque immédiate ; au contraire la mauvaise nourriture n'a des effets sensibles qu'à la longue. Si donc l'on voit un homme se nourrir de mauvais *alimens* sans en être incommodé sur le champ, il faut bien se garder de croire qu'il ait échappé au danger : il faut attendre ; car tôt ou tard leurs effets se manifesteront ou par des fievres putrides, ou par des tubercules, de la gale, des pustules & d'autres maladies de la peau. Il ne suffit donc pas d'avoir réglé la quantité d'*alimens* qu'on doit prendre, il faut encore en examiner la qualité, à moins qu'on ne veuille s'exposer à être puni dans la suite d'avoir négligé cet examen ; il n'est permis de s'écarter de ces regles que dans le cas où un danger imminent demanderoit une diete médicinale, & où l'on seroit forcé de prendre sur le champ des choses dont on pourroit être incommodé dans la suite. Au reste, il n'en est pas de l'usage des *alimens* que le Medecin prescrit, quoique le suc en soit mauvais, ainsi que des autres *alimens* qui sont habituels. Nous appellons cacochymes ou mauvais *alimens*, tous ceux qui relativement à un corps bien constitué & à un tempérament sain, pechent par quelque qualité prédominante ; & en qui, par conséquent les élémens qui les constituent ne se temperent pas mutuellement : mais si notre corps peche par quelque excès, l'*aliment* défectueux par l'excès contraire, & capable de remettre les choses dans une juste égalité, est médicinal. Actuarius, *de Method. Med. L. III. c.* 9.

Les préceptes d'Actuarius étant presque tous excellens & capables d'occasionner au Lecteur plusieurs observations importantes, j'aurois cru manquer à ce que je dois, si je ne les avois point inserés ici.

J'ai donné dans les feuilles précédentes un abregé de ce que les Anciens ont écrit des *alimens*. Je vais maintenant exposer ce que M. Hoffman a pensé sur la même matiere, qu'il a traitée d'une maniere, sans contredit, beaucoup plus savante & plus raisonnée.

La base de l'intégrité du corps humain est la quantité, & la qualité du sang & des liqueurs. Il est donc évident que tout ce qui entretient la quantité & la température convenables du sang & des liqueurs, entretient la santé ; & qu'on doit regarder comme nuisible, tout ce qui dérange l'une ou l'autre. Rien ne contribue mieux à la nutrition des parties & à l'entretien des forces, qu'une quantité convenable d'un sang bien tempéré, parce que sa circulation se fait alors également & qu'il se dépure de toutes ses parties hétérogenes. On a donc raison de l'appeller le trésor de la vie.

Le sang le mieux mélangé & de la meilleure constitution non-seulement se consomme continuellement par son mouvement progressif & intestin : mais sa température s'altere, & il dégénere en impuretés & en excrémens.

L'expérience confirme cette vérité & prouve que le sang des personnes qui ont fait une longue abstinence, se change en excrémens salés & bilieux, qui sortent par le ventre, la vessie & la peau, & même qu'il perd son suc gélatineux & son état balsamique ; ce qui fait que la masse des liqueurs trop fluide & trop dissoute, devient impropre à la nutrition ; c'est ce qui paroît clairement surtout dans les fievres continues & hectiques, dont le caractere est de dissiper promptement les sucs contenus dans le corps & de changer les mieux mélangés en excrémens salés, bilieux & sans force ; outre cela le travail & l'exercice du corps augmentent le mouvement intestin & progressif du sang, diminuent notablement la quantité sur-abondante des liqueurs, ce que les pléthoriques éprouvent à leur grand avantage.

Puisque le mouvement du sang, quoique source de la vie, le consomme sans cesse & le change en une masse sans vertu, purement excrémenteuse, incapable de nourrir les parties solides, & d'entretenir le fluide très-subtil, qui est l'auteur du mouvement & du sentiment, il s'ensuit nécessairement que la vie & la santé ne peuvent subsister, si l'on ne ranime continuellement ses mouvemens réglés, & qu'on ne substitue de tems en tems de nouveaux sucs, à ceux que les excrémens ont fait sortir du corps.

La raison pourquoi le corps a sans cesse besoin de prendre & de rendre est donc palpable ; car la santé ne peut subsister long-tems, si les *alimens* qu'on prend ne réparent la perte des sucs évacués.

Les *alimens* solides & liquides sont propres à réparer cette perte, s'ils sont disposés comme il faut. On doit donc ranger dans la classe des mixtes propres à nourrir, tout ce qui contient des principes de même nature que ceux du sang.

Le sang & les liqueurs louables, qui servent à la nutrition, sont tempérés, & comme la gelée, sont composés d'une terre légere, d'eau & d'une huile subtile, exactement mêlées ; ainsi tous les *alimens* qui renferment un suc gélatineux tempéré conviennent parfaitement pour faire du sang.

Les chairs des animaux jeunes, les sucs & les bouillons qu'on en fait, & principalement les chairs des bœufs, des veaux & moutons, contiennent beaucoup de gelée, & par cette raison tiennent le premier rang entre les *alimens* qui font promptement du sang. Toute la volaille, poule, pigeons, poulets, &c. est aussi très-propre à la nutrition, parce qu'elle contient une gelée subtile, quoiqu'en moindre quantité, que les chairs des quadrupedes dont nous venons de parler.

C'est une chose très-digne d'être remarquée, que les animaux mondes dont les Israélites se servoient autrefois pour les Sacrifices, suivant l'Ecriture, sont principalement ceux qui méritent la préférence par leur qualité salutaire & nourrissante, & qui contiennent un suc nourricier gélatineux.

Ce n'est pas sans raison qu'on donne des bouillons composés de viandes gélatineuses, pour fortifier ceux dont le sang a été beaucoup diminué par de grandes hémorrhagies ou des fievres trop ardentes. Les peuples qui font usage de ces *alimens* gélatineux, à la tête desquels sont les François, sont en état de soutenir la saignée plus fréquente & plus copieuse que ceux qui ne sont point accoutumés à ces nourritures.

Le chyle est la matiere prochaine du sang. C'est une espece d'émulsion naturelle, composée d'une huile tempérée, de parties insipides, aqueuses & mucilagineuses. Les *alimens* donc qui fournissent des principes analogues à ceux du chyle, sont extremement propres à nourrir le corps & à faire de la lymphe & du sang.

Le lait n'étant autre chose qu'un chyle à peine altéré, mérite, à raison de sa qualité nourriciere, la préférence sur toutes les autres nourritures, & doit être regardé comme un *aliment* universel.

C'est par cette raison qu'il fournit la premiere nourriture non-seulement aux enfans, mais même à des animaux plus formés ; c'est-à-dire, pour que leurs corps croissent plutôt & acquerent plus promptement leur force & leur maturité. En effet, une nourriture plus solide & plus compacte, qui donne du travail au ventricule, convient moins à des corps tendres dont l'estomac & les intestins n'ont pas assez de force pour digérer & extraire les sucs des *alimens* solides. Ces principes posés, on voit clairement pourquoi certains peu-

ples, & notamment les Suisses, qui aiment souverainement le lait, & en font un usage très-fréquent, deviennent si grands, qu'à peine se trouve-t-il dans l'Europe une nation qui puisse leur disputer l'avantage de la taille. Pline, Tacite, Justin, Cesar, Salluste, parlent de personnes qui n'ont vécu que de lait pendant long-tems; & Galien raconte qu'un homme ne prit point d'autre nourriture pendant cent ans. Dans la Hollande, la Frise & les pays Septentrionaux, beaucoup de particuliers se servent du lait seul pour boisson, au lieu de biere; & suivant Ovide, les anciens vivoient de lait pur, & d'herbe que la terre produisoit d'elle-même.

Lacte mero veteres usi memorantur, & herbis
Sponte sua si quas terra ferebat...... Fast. L. IV.

Toutes les semences tempérées qui renferment un suc laiteux, doivent être rangées dans la classe des nourrissans.

On voit donc évidemment pourquoi les grains de toute espece, & les semences, comme l'orge, le froment, l'avoine, le seigle, les feves, les pois, les amandes, les chataignes, les noix, les fruits du pin, les pistaches, le riz, l'amydon, les blés de Turquie, & sarrasin, sont si propres à la nourriture des animaux; & pourquoi la farine de froment, ou pour mieux dire, le pain qui s'en fait, tient le premier rang entre les *alimens*. On voit aussi clairement, comment un homme peut vivre de pain & d'eau seulement.

Le pain est sans contredit le premier & le principal de tous les *alimens*; il est difficile de s'en passer sans que la santé en souffre. Il convient en tout tems, à tout âge, à tout tempérament. On peut donc l'appeller à bon droit un *aliment* universel. Il est même difficile de s'en passer pour manger des chairs ou autres nourritures, parce qu'on s'en dégoute promptement quand on les prend seules.

Les parties dont le pain est composé ont beaucoup d'analogie avec le sang, & le suc nourricier. Car c'est une huile tempérée, & un mucilage, mêlé avec un sel acide de subtil, qui est très-ami de l'estomac, & qui anime & exalte le ferment gastrique & le salivaire. Mais comme le pain se fait de grains de différentes natures, aussi tous les pains ne fournissent-ils pas un *aliment* également salutaire. Le meilleur & celui qui nourrit le plus est fait de farine de seigle, non de fleur, mais de celle passée au tamis un peu gros, & où le son le plus délié se trouve mêlé, & qui est suffisamment fermenté. La preuve de cette vérité se tire de l'analyse Chymique, qui prouve qu'il y a plus d'huile dans le gros pain, le pain bis, que dans le blanc, & celui qui est fait de fleur. Il donne aussi une odeur plus agréable, & répare bien mieux les forces. On peut consulter notre Programme sur le gros pain de Westphalie. Celui qu'on fait d'orge, d'avoine, de blé de Turquie, de riz, de gland, ou de chataigne, pese sur l'estomac, & ne repare pas si bien les forces. Voyez *Bompernickel*.

Comme les œufs contiennent une lymphe subtile, transparente, & gelatineuse, qui est la matiere prochaine de la nutrition, ils nourrissent très-promptement.

Les œufs frais & mollets donnent une nourriture qui se distribue promptement aux parties, suivant l'Ecole de Salerne, qui dit que pour prendre des œufs, il faut qu'ils soient mous & nouveaux. Le jaune contient beaucoup de parties onctueuses, grasses & sulphureuses, & le blanc en a d'humides & de mucilagineuses, analogues à la sérosité du sang. S'il y a donc quelque *aliment* universel, c'est certainement celui-ci. Il a encore l'avantage d'augmenter la semence; il convient principalement lorsqu'il s'agit de nourrir promptement un corps épuisé par une effusion de sang abondante ou par la fievre. Aussi le *Talmud* recommande-t-il les œufs à la coque à ceux qui ont été saignés. Les vieillards qui ont besoin d'une bonne nourriture & de facile digestion, se trouvent bien de cet *aliment*: nous l'interdisons au contraire à tous ceux dont les premieres voies regorgent d'acides ou de bile; parce qu'on fait d'autant plus de torr aux corps mal disposés, qu'on leur donne plus de nourriture. Il est bon de remarquer qu'on connoît que les œufs sont frais, lorsqu'ils sont bien transparens, & que le blanc se convertit en lait dans l'eau bouillante.

Le fromage & le beurre sont encore des *alimens* excellens & universels.

Le lait se résolvant en beurre & en fromage, dont le premier contient la partie huileuse, & le dernier la partie caseuse & mucilagineuse du lait, il est clair que ces deux *alimens* fournissent surtout avec le pain & l'eau, une nourriture excellente & universelle, convenable à tous les genres de vie, & de tempéramens. Il faut seulement remarquer par rapport au beurre, que plus il est nouveau, plus il est gracieux & sain; il devient désagréable au gout & rance en vieillissant. Son trop grand usage relâche les fibres de l'estomac, diminue leur tension, & cause des nausées. Le fromage joint au beurre, nourrit aussi beaucoup. Il ne faut le choisir ni trop vieux ni trop nouveau. Celui-ci charge l'estomac, & cause aisément des obstructions au bas-ventre; & le gout acre & l'odeur fétide de celui-là augmente ordinairement l'acreté & l'impureté des humeurs.

Le sang, le suc nourricier, & toutes les parties dn corps étant formées de trois principes, l'un sulphureux, huileux & inflammable; un autre, terrestre, alcalin subtil, & le troisieme aqueux : toutes les especes & les qualités des *alimens* se rapportent très-naturellement à ces trois classes.

Le mélange bien proportionné de ces trois especes d'*alimens* produit à la fin un suc très-propre à la nutrition.

La partie sulphureuse se tire en quantité des animaux & de leurs chairs, surtout lorsqu'elles sont roties. On observera seulement que les animaux sauvages & nés dans les bois, la fonrnissent en plus grande abondance que les animaux domestiques & privés.

Les chairs des animaux contiennent plus d'huile subtile que les végétaux; c'est ce qui ne paroîtra pas douteux à qui voudra faire attention à la putréfaction prompte dans laquelle elles tombent, surtout en été, & à la puanteur qu'elles exhalent en cet état, ce qui n'arrive pas aux végétaux.

Il entre de l'acide dans la composition de tous les végétaux; si l'on en excepte les plantes chaudes, & ainsi leur huile est plus tempérée; au lieu que tout acide est exclus de la composition des sucs des animaux & de leurs parties, qui se résolvent entierement par la distilation en huile subtile & en sel volatil. C'est de cette huile que vient principalement la chaleur, ainsi que le mouvement intestin & fermentatif du sang, & l'odeur insupportable qu'exhalent les animaux, quand ils se corrompent.

Les viandes roties, surtout si ce sont des oiseaux, & autres animaux sauvages, répandent dans le sang plus de substance sulphureuse légere, que les bouillies, & celles qui viennent d'animaux domestiques.

La chair des animaux & des oiseaux sauvages, est sans contredit plus légere, plus ténue & plus huileuse que celle des domestiques. Elle contient aussi moins de substance mucilagineuse & gélatineuse, parce que les animaux sauvages se donnent bien plus de mouvement que les domestiques; qu'ils vivent dans un air plus pur & plus serein, & qu'ils prennent des nourritures plus seches. Ajoutez à cela, qu'en rotissant ils perdent beaucoup d'humidité, ce qui fait que le principe huileux, débarrassé des parties qui l'enveloppent & exalté par le feu, est plus dégagé & domine sur les autres principes.

On doit ranger dans la classe des *alimens* qui fournissent de l'humide au sang, parmi les animaux, les poissons;

& parmi les végétaux, les herbes potageres, les racines tempérées & quelques-uns des fruits d'été.

L'on tire des poissons par la distilation beaucoup de phlegme, peu d'huile & très-peu de sel volatil.

Comme les poissons n'ont que peu d'huile, & de sel volatil, ils ne tombent pas si aisément en putréfaction, & causent dans les fievres moins de dommage que les viandes.

Nous rangerons dans la troisieme classe des *alimens*, c'est-à-dire, celle qui donne la partie fixe & terreuse du sang, les grains de toute espece, comme sont toutes sortes de pains, le riz, les pois, les féves, les lentilles, les chataignes, les amandes, les féves de Cacao, le fromage, & tout ce qui se fait avec de la farine.

Il s'ensuit naturellement de ce qu'on vient de lire, que les *alimens* propres à la nutrition, sont ceux dont le mélange & la température approche de celle du chyle & du sang.

Donc, tout ce qui s'éloigne de la nature & du caractere du chyle & du sang, ou ce qui leur est totalement étranger, ne sert aucunement à la nutrition.

Tout ce qui abonde en acide est peu propre à la nutrition, parce que le chyle & le sang sont ennemis de l'acide, qui est d'un caractere extremement éloigné du sang & qui d'ailleurs coagule les liqueurs vitales.

Il n'est donc pas difficile de voir pourquoi le trop grand usage des fruits confits au vinaigre, des fruits d'été, surtout s'ils ne sont pas assez mûrs, du vinaigre, des bieres tirant à l'aigre, & des vins où l'acide abonde, est si nuisible à la santé.

Il n'y a point de sel de quelque espece qu'il soit, qui entre dans la composition du sang, du chyle & du lait; ainsi tous les sels & les *alimens* trop salés, conviennent peu à la nutrition du corps.

Le sang & le chyle ne se marient jamais avec les liqueurs spiritueuses; au contraire ils s'en éloignent, d'où il est aisé de conclurre qu'elles font un tort considérable à la nutrition & à la santé, surtout quand on en fait trop d'usage.

Les substances douces, miellées, sucrées, n'ont aucune analogie avec le chyle, & le sang, & different totalement de leur composition, car elles ont une saveur dominante qui ne se trouve point dans le chyle, le sang & le suc nourricier.

Quoique les *alimens* doux soient tempérés dans le mélange de leurs parties, & que par cet endroit ils paroissent propres à la nutrition, ces particules douces étant toutes des sels de différentes especes, sels qui se dissolvent dans l'eau, elles ne peuvent s'unir aux parties, parce que l'humidité les résoudroit & les emporteroit avec elle.

Il ne suffit pas, pour qu'un *aliment* soit propre à la conservation de la santé, qu'il renferme dans lui-même la matiere d'un suc louable; il faut qu'il soit bien dissous dans le ventricule. D'où il suit nécessairement que les *alimens* dont la substance dure & compacte donne trop de travail à l'estomac, ne sont pas fort convenables à la santé.

Les chairs des animaux trop vieux, celles qui sont fumées ou salées, les œufs durs, presque tous les poissons de mer, le plus gros pain, se dissolvent avec peine dans le ventricule, à cause du tissu trop serré & trop embarrassé de leurs parties, & ont de la peine à se changer en sang & en chyle.

Ces especes d'*alimens* durs, à raison du tissu embarrassé de leurs parties, demandent dans le ventricule beaucoup de force, de chaleur, de suc gastrique, & de lymphe salivaire, ils ne conviennent donc qu'aux personnes robustes & qui font beaucoup d'exercice. C'est ce qui fait que les habitans des pays qui sont au Nord, comme les Suedois, les Norwegiens & les Lapons, les Finlandois, les habitans de Westphalie & de Poméranie, ne se trouvent point mal de l'usage fréquent de ces *alimens*, parce que leur estomac naturellement fort & fortifié par l'habitude, les digere & les dissout facilement.

L'estomac digere difficilement les racines, les herbes, les fruits, surtout si on les mange crus ou qu'ils ne soient pas suffisamment cuits, parce qu'il a peine à rompre leur tissu trop fibreux.

Une autre raison qui rend à charge au ventricule les *alimens* tirés du regne végétal, c'est qu'ils donnent beaucoup de vents, qui causent différens désordres dans les premieres voies.

On peut ranger dans cette classe tous les fruits d'été qui ne sont pas parfaitement mûrs, les pois, les feves, les navets, les raves, les oignons, les choux, l'ail, les porreaux, les raiforts, les salades de laitue & d'autres herbes, les poires, les pommes, les prunes, le vin doux, le miel, les liqueurs miellées, & tout ce qui est doux, quelque nom qu'il porte; car telle est la disposition de ces mixtes, qu'ils entrent promptement en fermentation, ou s'aigrissent aisément, & se résolvent en vapeurs ou exhalaisons, à cause de leur tissu visqueux & ténace.

Les parties ténaces & gluantes des animaux, comme sont l'estomac, les intestins, la rate, les reins, les parties génitales des femelles, les oreilles, la peau, les ongles, sont aussi difficiles à digérer & résistent à l'action du ferment de l'estomac.

Les *alimens* gras se digerent aussi difficilement, car le mélange des acides qui se trouvent en quantité, surtout dans les végétaux, en fait une coagulation.

Il faut une liqueur alcaline pour dissoudre les corps gras, parce qu'elle ouvre & sépare parfaitement leur tissu embarrassé & serré. Pour qu'ils ne fassent point de mal à l'estomac, il faut donc une quantité suffisante de bile. Car lorsque l'acide de l'estomac commence à agir sur la substance de ces mixtes, il s'en éleve des vapeurs soufrées & brûlantes, qui incommodent le canal qui sert au passage des *alimens*.

Les graisses sont d'autant moins saines, qu'elles sont plus visqueuses, plus rances & plus vieilles. Celles qui sont nouvelles & qui se digerent plus aisément, font moins de mal.

On conclurra de là que les *alimens* cuits avec la graisse de bœuf, ne doivent point être si nuisibles que ceux qui sont cuits avec celle de mouton, de bouc, de porc ou d'oie; ce qui est conforme à la vérité. On voit aussi que les chairs desséchées à la fumée, surtout quand elles y ont été long-tems exposées, de même que le lard qui sent le rance ou qui est jaune, sont contraires à la santé.

La nutrition ne se peut bien faire, si les orifices des vaisseaux lactés qui se trouvent dans le velouté des intestins ne donnent passage au chyle, qui doit renouveller le sang. Ainsi tous les *alimens* qui obstruent ces orifices, ou les resserrent plus que de raison, ne peuvent qu'être préjudiciables à la santé.

La masse des *alimens* dépouillée de sucs utiles, par la séparation qui s'est faite du chyle, doit être chassée hors de ce canal par le mouvement péristaltique & alternatif de dilatation & de resserrement des intestins. Il est donc palpable que les *alimens* qui passent difficilement par les intestins, qui arrêtent leur mouvement, & diminuent leur tension & leur force, sont nuisibles par la suppression de cette excrétion salutaire; & la raison en est évidente.

Les acides, les astringens, les mucilagineux, les gluans, les visqueux, les austeres, les mixtes, qui se coagulent aisément, nuisent principalement à la santé, parce qu'ils offensent l'action des intestins, & par ce moyen les empêchent de chasser par bas les parties grossieres des *alimens* digérés.

C'est par cette raison que tous les fruits mûrs ou non, les poires, les coings, les grenades, les nefles, les fruits de l'acacia & les baies de myrthe, le pain cuit en biscuit, la croûte de pain, le pain moisi, dur ou trop grossier, ou fraichement tiré du four, toute la patisserie, les purées de pois, feves, lentilles ou millet, les gâteaux, le pain qui n'est point assez paitri ou levé, la trop grande quantité de fromage, le lait de

brebis, le laitage en général, ainsi que les graisses, portent préjudice à la santé; & ce préjudice est d'autant plus grand, qu'on prend en même tems du vin, des acides & des boissons froides; car il se forme par ce mélange un *coagulum* épais & solide, qui se colle fortement aux membranes des intestins, & fait un enduit qui obstrue les extrémités des vaisseaux lactés; & qui cause des vents & des convulsions.

On doit regarder comme nuisible tout *aliment* qui altere la force fermentative & dissolvante du ventricule, & qui par une suite nécessaire cause des crudités.

L'activité du ferment stomacal diminue par l'usage de tout ce qui est gras, huileux, doux au gout, du miel, des liqueurs miellées, du raisin frais, des fruits, des figues vertes, de tous les légumes, de toutes les patisseries, de la purée de millet, les racines fibreuses des légumes, le fromage, le lait caillé, ne lui font pas moins de tort; & tous ces *alimens* sont d'autant plus nuisibles, qu'on les prend à jeun & en plus grande quantité.

Tout acide & toute substance qui approche de la putréfaction, est extrement contraire à la conservation de la santé. On a donc grande raison de ranger dans la classe des *alimens* nuisibles tous ceux qui aigrissent ou se corrompent aisément dans l'estomac.

L'acide est également ennemi des premieres voies & du sang, car il détruit la qualité balsamique & alcaline de la bile, épaissit & coagule le chyle, & rend le ventre paresseux. D'ailleurs passant dans le sang, il le dispose à la coagulation & à l'épaississement, & devient une cause au moins éloignée, de dangereuses stagnations des liqueurs & d'obstructions dans les visceres. La corruption qui s'engendre dans les premieres voies venant à pénétrer dans le tissu le plus intérieur du corps, répand sa qualité pernicieuse dans les sucs les mieux conditionnés. Les *alimens* qui aigrissent aisément par un trop long séjour dans les premieres voies, sont les fruits, le lait, le miel, toute la patisserie, les vins doncereux & même de toute espece, le vin doux, les liqueurs miellées, & le pain tirant sur l'aigre; & ceux qui se corrompent facilement s'ils séjournent trop long-tems dans les premieres voies, sont principalement les viandes bouillies. Car aucune espece d'*aliment* n'est plus sujette à la corruption que les viandes. Ce n'est donc point sans raison que, dans toutes les maladies aigues, & lorsque les premieres voies sont farcies de sucs impurs, la nature nous a donné du dégout pour les viandes, & que les Medecins, se conformant à ses vues, interdisent aux malades les bouillons nourrissans: car il est étonnant combien ces *alimens* favorisent la corruption, qui est la cause formelle de la malignité. Il est donc fort avantageux de s'abstenir de manger de la viande, dans la peste & les maladies épidémiques; & au contraire on retire alors beaucoup d'avantage de l'usage des acides légers, qui résistent beaucoup à la putréfaction. Au reste, il ne faut point étendre le principe au-delà de ses bornes. Je ne parle ici que des personnes foibles, attaquées de fievre, ou dont les liqueurs sont chargées de beaucoup d'impuretés; c'est aussi d'eux qu'Hippocrate a dit il y a long-tems, que plus on nourrira les corps mal-sains, plus on leur fera de tort: *Impura corpora quò plus nutries, eò magis lædes.* Ce qui contribue encore plus à causer une putréfaction dans le corps, ce sont les poissons corrompus, les viandes passées ou corrompues, ou celles qui viennent d'animaux attaqués de quelque maladie. Hoffman, *Medicin. Rat. systemat.*

EXAMEN CHYMIQUE

Des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, par lequel on peut connoître la quantité d'extrait qu'elles fournissent, & déterminer ce que chaque bouillon doit contenir de suc nourrissant. Par M. Geoffroy *le Cadet. Mémoires de l'Acad. Roy.* 1730.

De tous les *alimens*, ceux qu'on tire des végétaux, devroient être les plus convenables aux malades, parce qu'ayant des principes moins developpés, ils semblent être les plus analogues à la nature, comme M. Lemery l'a prouvé dans un de ses Mémoires. Cependant le bouillon fait avec les viandes, est la nourriture que l'usage a établi & qui passe généralement pour la plus saine & la plus nécessaire dans les cas de maladie, où elle est presque toujours la seule employée.

Ce n'est que par l'examen des principes que cette nourriture contient, qu'on peut être en état de la donner avec discernement, afin de ne pas courir le risque de la prescrire trop forte dans les circonstances où la diete exacte est quelquefois le seul remede; ni trop foible lorsque le malade exténué par une longue maladie, a besoin d'une nourriture, augmentée par degrés, pour réparer ses forces. C'est pour parvenir à des éclaircissemens utiles sur cette proportion, que j'ai fait l'analyse des viandes qui sont le plus d'usage, ou qui contiennent un suc nourrissant regardé comme salutaire, telles que le bœuf, le veau, le poulet, &c. Je n'ai entrepris cette recherche que parce que l'analyse des viandes n'a pas été portée aussi loin que celles des plantes.

Feu M. Dodart, dont la mémoire est si respectable à l'Académie, & dont l'extreme exactitude est si connue, s'est contenté de dire en 1702. qu'il tenoit de feu M. Bourdelin, que les chairs des animaux bouillies en consommé & ensuite mises à la distilation, ne rendoient pas moins de sels volatils que si elles avoient été distilées crues. Comme il paroit qu'on a négligé de déterminer la quantité d'extrait que ces consommés laissoient après l'évaporation, & ce que les viandes pourroient avoir communiqué de leurs principes à l'eau, dans laquelle on les avoit fait bouillir; j'ai repris ce travail afin d'ajouter aux analyses déja connues, cette partie négligée qui est l'objet de ce mémoire. Je me suis proposé d'y faire connoître la quantité & la qualité des principes des chairs crues mises en distilation; ce qu'elles fournissent de principes aux extraits solides qu'on en tire par l'ébullition & par l'évaporation, la différence essentielle des sels volatils qu'on en tire; ce que les chairs dépouillées de leurs sucs & séchées contiennent encore de principes; enfin je déterminerai dans un autre Mémoire, ce que les os & les matieres osseuses peuvent fournir dans la cuisson d'extrait nourrissant.

Chair de Bœuf.

Je commencerai par la chair de bœuf; j'en ai pris une grosse piece de tranche dont j'ai fait ôter la graisse, les os, les cartilages & les membranes; de cette piece de bœuf j'ai fait couper plusieurs morceaux d'un poids égal de quatre onces. L'un de ces morceaux a été mis en distilation au bain-marie, sans aucune addition. Il a fourni 2 onces, 6 gros, 36 grains de phlegme ou d'humidité, qui a passé dans le récipient. La chair restée seche dans la cornue, s'est trouvée réduite au poids d'une once, 1 gros 36 grains, le phlegme avoit l'odeur du bouillon; il a donné des marques de sel volatil, puisqu'il a précipité en blanc la dissolution du mercure sublimé corrosif, comme les purs sels volatils ont coutume de le faire, & le dernier phlegme de la distilation en a donné des marques encore plus sensibles, en précipitant une plus grande quantité de la même dissolution.

Cette chair desséchée qui pesoit 1 once, 1 gros 36 grains, ayant été mise dans une cornue au fourneau de reverbere, pour l'analyser, m'a donné d'abord un peu de phlegme chargé d'esprit volatil, qui pesoit 1 gros 4 grains; ensuite 3 gros 46 grains de sel volatil & d'huile fétide épaisse qui n'a pu s'en séparer.

La tête-morte ou la matiere restée dans la cornue, pesoit 3 gros 30 grains; c'étoit un charbon noir, luisant & léger, qu'on a calciné dans un creuset à un feu très-violent; la calcination l'a réduit en cendres, qui pesoient 40 grains. Ces cendres exposées à l'air se sont

humectées & ont augmenté de poids. Elles ont été lessivées, & l'eau de leur lessive éclaircie, n'a point donné de marque de sel alcali, mais de sel marin, puisqu'elle a précipité en blanc la dissolution du mercure dans l'esprit de nitre. Elle n'a causé aucun changement à la dissolution du sublimé corrosif, si ce n'est qu'après quelque tems de repos, il s'est formé au bas du vaisseau une espece de nuage en forme de *coagulum* leger: or nous ne connoissons jusqu'à présent que les sels qui sont de la nature du sel ammoniac ou du sel marin, qui précipitent en blanc la dissolution de mercure par l'esprit de nitre, & seulement les terres absorbantes animales que j'ai observé précipiter légerement la dissolution du sublimé corrosif.

Sur quatre onces de chair de bœuf séchée au bain-marie; j'ai versé autant d'esprit de vin bien rectifié; le tout est demeuré en digestion pendant un très-long-tems. L'esprit a tiré de cette viande une foible teinture, il en a détaché quelques goutes d'huile; la couleur qu'il a prise, étoit rousse, avec une odeur fade: l'huile de tartre mêlée avec cet esprit en a developpé une odeur urineuse, son mélange avec la dissolution de mercure par l'esprit de nitre a blanchi, il s'y est fait un principe blanc jaunâtre; puis cette liqueur est devenue ardoisée, à cause du sel ammoniacal urineux, dont l'esprit de vin s'étoit imbu. L'essai de ces esprits de vin, mélangé avec la dissolution du sublimé corrosif, a produit un précipité blanc, qui est devenu un peu jaune. Cette précipitation ne s'est faite dans ce dernier cas, que par le développement d'une portion du sel volatil urineux, qui a passé dans l'esprit de vin avec le sel ammoniacal.

Quatre onces de pareille chair de bœuf ayant été cuites dans un vaisseau bien fermé, avec trois chopines d'eau, & la cuisson ayant été répétée six fois, avec pareille quantité de nouvelle eau, pour tirer autant qu'il étoit possible tout le suc de cette viande; j'ai rassemblé tous ces bouillons dont le dernier n'avoit plus qu'une odeur d'eau de veau, très-légere. Je les ai fait évaporer à feu lent, je les ai filtrés vers la fin de l'évaporation, pour en séparer une portion terreuse, & il est resté dans le vaisseau un extrait médiocrement solide, qui s'humectoit à l'air très-facilement, & qui s'est trouvé peser un gros cinquante-six grains; ainsi il resulte de cette expérience que, puisque 4 onces de bœuf bouilli donnent 1 gros 56 grains d'extrait; une livre de semblable chair de bœuf bouillie doit fournir 7 gros 8 grains de pareil extrait, plus 11 onces 6 gros 64 grains de phlegme, & 3 onces 2 gros de fibres dépouillées de tout leur suc. Ce produit peut varier selon que l'animal aura été bien ou mal nourri, dans de bons ou de mauvais herbages. Il peut varier aussi, si la chair que l'on choisit pour l'expérience est plus ou moins fraîche. Il faut remarquer que le bouillon fait d'une bonne chair de bœuf ne se met presque jamais en gelée, si l'on ôte de la chair, les membranes, les tendons & les cartilages. Or j'entens par gelée, non l'extrait ci-dessus, mais le bouillon qui se met de lui même en une masse claire & tremblante lorsqu'il est froid.

L'extrait de cette chair de bœuf qui pesoit 1 gros 56 grains, a fourni dans son analyse 1 gros 2 grains de sel volatil, attaché aux parois du récipient, non pas en ramifications, comme le sont ordinairement les sels volatils, mais en crystaux plats, formés la plupart en parallelipipedes; l'esprit & l'huile qui sont venus ensemble après le sel volatil, pesoient 38 grains. Le sel fixe de tartre mêlé avec ce sel volatil, a paru augmenter sa force, ce qui pourroit faire soupçonner ce dernier d'être un sel ammoniacal urineux; & ce soupçon est d'autant mieux fondé, que les crystaux de ce sel volatil se forment à peu près comme ceux du sel volatil de l'urine, qu'on sait être différens des autres sels volatils tirés des chairs des animaux.

La tête-morte ou le charbon resté dans la cornue étoit très-rarifié & très-léger. Il ne pesoit plus que six grains. La lessive a précipité en blanc la dissolution du mercure, comme a fait la lessive de la cendre de chair de bœuf crue, dont j'ai parlé ci-dessus.

Les six gros trente-six grains de la masse des fibres de bœuf desséchés, analysés de la même façon, ont rendu 2 gros d'un sel volatil de la forme des sels volatils ordinaires & qui s'est attaché aux parois du récipient en ramifications & mêlé d'un peu d'huile fétide assez épaisse, mais moins brune que celle de l'extrait qui a été tiré du bouillon. L'esprit qui étoit de couleur citrine, séparé de son huile, a pesé trente-six grains. La tête-morte pesoit un gros soixante grains.

La lessive qu'on a faite après la calcination n'a pu altérer la dissolution du mercure par l'esprit de nitre, parce que lorsqu'on a analysé ces fibres de bœuf desséchées, elles étoient déja dénuées non seulement de tout leur sel essentiel ammoniacal, mais encore de leur sel fixe qui est de nature de sel marin, puisqu'ils ont passé pour la plus grande partie avec les huiles dans l'eau pendant la longue ébullition de cette chair. Cette lessive a seulement teint légerement de couleur d'opale, la dissolution du sublimé corrosif, preuve qu'il y restoit encore une portion huileuse. On sait que les matieres sulphureuses précipitent cette dissolution en noir ou plutôt en violet foncé, dont la couleur d'opale est un commencement.

On connoit donc par l'analyse de l'extrait des bouillons, que je viens de rapporter, qu'il passe dans l'eau pendant l'ébullition de la chair de bœuf, un sel ammoniacal qu'on peut regarder comme le sel essentiel de cette viande & qui paroît dans la distilation de l'extrait, sous une forme différente de celui qu'on tire de la chair, lorsqu'on la distile crue, comme on a fait dans les analyses anciennes; & il y a apparence que c'est ce même sel qui se sépare du sang, par les urines après la nutrition, puisque le sel volatil que j'ai retiré de cet extrait a beaucoup de rapport, comme je l'ai fait voir, à celui qu'on retire de l'urine, par son analyse. Le sel que l'on tire de l'extrait sera donc le produit de ce sel ammoniacal naturel dans les viandes, qui est plus facile à sublimer, avec celui qui se tire ensuite des fibres; & l'on peut dire, après cette opération, que les sels volatils sont presque toujours un produit du feu, puisque des principes si peu sensibles ne peuvent se développer qu'autant que la matiere se brûle & se calcine par la violence du feu, pour former le sel volatil.

J'ai détaillé mes opérations sur la chair de bœuf, pour rendre un compte exact de mon travail, qui a été le même sur toutes les autres viandes que j'ai examinées, je ne répeterai point ces procédés dans la suite de ce Mémoire de crainte d'être long.

Chair de Veau.

Quatre onces de chair prises dans une rouelle de veau distilées crues au bain-marie, comme la chair de bœuf, ont donné deux onces six gros, cinquante-quatre grains d'humidité; la chair desséchée pesoit une once, un gros, dix-huit grains, après avoir fourni ces principes par l'analyse. Le caput-mortuum pesoit deux gros cinquante-un grains. Sa lessive a donné des marques de sel-marin, comme l'a fait celle de bœuf.

Quatre onces de pareille chair bouillie, ont fourni un bouillon un peu gélatineux: ce bouillon réduit en extrait en a laissé 2 gros 30 grains assez solides, quoique difficiles à dessécher. La masse des fibres desséchée s'est trouvée réduite au poids de 5 gros, 62 grains; ainsi une livre de rouelle de veau contient 11 onces, 6 gros, 64 grains de phlegme, une once, 1 gros, 48 grains d'extrait, & 2 onces, 7 gros, 32 grains de fibres desséchées, ou entierement dépouillées de leur suc.

En comparant les produits de ces premieres opérations faites sur la chair de bœuf & sur celle de veau, je trouve que le veau a par poids de 4 onces, 18 grains de phlegme, plus que le bœuf; qu'il fournit 46 grains d'extrait de plus, & que ses fibres desséchées pesent 46

grains de moins. Ainsi puisque ses fibres desséchées pesent moins que celles de bœuf; puisqu'on en tire plus de phlegme & plus de parties gommeuses, ne peut-on pas présumer que les liqueurs qui circulent dans le corps du veau, où elles sont destinées non seulement à la nutrition, mais aussi à l'accroissement de l'animal qui n'est pas encore parfait, doivent contenir des particules plus disposées à une prochaine solidité que les liqueurs circulantes dans le corps du bœuf, où elles n'ont d'autre destination que celle de la nutrition. C'est aussi par cette raison que l'extrait qu'on tire de la chair de veau devient plus ferme que celui de la chair de bœuf; parce qu'il contient plus de ces particules gommeuses destinées à devenir solides pour prolonger les os, les cartilages, les tendons, &c. & il est impossible de donner la même fermeté à l'extrait de la chair de bœuf, si l'on n'y joint pas dans la cuisson, ses os, ses cartilages & ses membranes, qui ne sont, pour ainsi dire, qu'un composé de particules gommeuses.

Les 2 gros, 30 grains d'extrait de chair de veau m'ont donné par l'analyse 1 gros, 12 grains tant en esprit qu'en huiles & en sels volatils, qui avoient le caractere urineux, comme celui du bœuf; la tête-morte restée dans la cornue n'a pesé qu'un gros.

Les cinq gros soixante-deux grains de la masse de fibres desséchées qui ont fourni l'extrait, étant mis de même au feu de reverbere, ont fourni un gros 66 grains de sel volatil, qui portoit le caractere des sels volatils ordinaires, c'est-à-dire, qu'il étoit en ramification, & un gros trente-sept grains d'huile & d'esprit volatil; la tête-morte restée dans la cornue pesoit deux gros dix huit grains.

Je reprens ici les poids de ces têtes-mortes ou charbons qui ne peuvent être sujets à erreur; surtout par rapport à leur pesanteur. Celui de l'extrait de bœuf ne pesoit que six grains; celui de l'extrait de veau en pesoit soixante-douze. Ainsi soixante-six grains de différence de poids entre ces deux charbons d'extrait.

Le charbon de fibres desséchées de bœuf ne pesoit qu'un gros soixante grains, & celui du veau, deux gros dix-huit grains. Autre différence de trente grains.

Ces deux poids excédens joints ensemble, donnent un total de soixante-six grains de parties regardées comme solides, qui sont de plus dans le veau que dans le bœuf. Les parties solides, jointes aux particules gommeuses dont j'ai parlé ci-dessus, qui sont destinées à devenir solides par l'accroissement de l'animal, étant numériquement beaucoup plus considérables dans le veau que dans le bœuf; ne pourroit-on pas conjecturer que si ces particules conservoient dans nos corps, lorsque nous les prenons pour nous nourrir, la même destination qu'elles semblent avoir dans le corps de l'animal dont elles sont tirées, la chair de veau seroit convenable aux enfans, parce qu'ils croissent, & aux malades, qui ont souffert une déperdition ou un amaigrissement considérable; & que la chair de bœuf conviendroit mieux aux adultes & aux personnes qui jouissent d'une santé parfaite? Mais je ne donne ceci que comme une conjecture.

Chair de Mouton.

Quatre onces de chair de mouton prise dans cette partie qu'on nomme vulgairement l'éclanche, mises en distilation au bain-marie comme le bœuf & le veau, ont donné deux onces, six gros, trente grains de phlegme.

La chair dépouillée de son humidité qui pesoit une once un gros, quarante-deux grains, distilée au feu de reverbere; après avoir fourni tous ses principes a laissé dans la cornue un charbon qui ne pesoit que deux gros trente-six grains, & dont la lessive a donné des marques de sel marin, c'est-à-dire, qu'elle n'a point altéré la dissolution du sublimé corrosif, & qu'elle a précipité en blanc la dissolution du mercure.

Quatre onces de la même chair de mouton bouillie ont fourni deux gros cinquante-huit grains d'extrait; ainsi une livre de pareille chair doit donner onze onces, cinq gros, trente deux grains de phlegme; une once trois gros, seize grains d'extrait; deux onces sept gros, vingt-quatre grains de fibres dépouillées de leur suc.

Les deux gros cinquante-huit grains d'extrait distilés au feu de reverbere ont fourni environ autant de sel volatil, que le bœuf & plus que le veau; les crystaux en ont été mieux formés; la tête-morte n'a plus pesé que 54 grains; la lessive a donné des marques d'un sel marin plus abondant que dans les autres viandes.

Les fibres de ce mouton étant séchées, après avoir fourni leur extrait, n'ont plus pesé que 5 gros 60 grains. Ce qui prouve évidemment que le mouton contient plus de parties nourrissantes & de principes volatils que le bœuf & le veau; puisqu'il laisse dans son analyse moins de matieres fixes; l'analyse de ces fibres a donné assez de sel volatil ramifié tel qu'il se trouve toujours dans l'analyse des fibres desséchées des viandes. La tête morte a pesé deux gros. La lessive n'a que très-peu donné de preuve de sel marin, avec la dissolution mercurielle, parce que la plus grande partie des sels se sont volatilisés, ou ont passé en ammoniac dans l'extrait.

Poulet.

Le poulet étant une des viandes qu'on emploie ou seule ou avec les autres viandes ordinaires des bouillons; j'en ai fait un semblable examen; j'en ai pris un jeune qui pesoit 9 onces, 4 gros, 48 grains. Après l'avoir concassé, on l'a fait bouillir dans plusieurs eaux, qui en ont tiré un extrait gélatineux pesant 7 gros 36 grains. La chair & les os desséchés à l'étuve, comme les autres viandes n'ont plus pesé qu'une once, 6 gros, 40 grains. Ainsi ce poulet devoit contenir 6 onces, 6 gros, 44 grains d'humidité. J'en ai fait distiler séparement à feu de reverbere 6 gros, 18 grains de la chair seche, & 3 gros, 9 grains des os secs, qui est tout ce que j'en ai pu retirer. La chair m'a donné du sel volatil en belle ramification; la tête-morte pesoit un gros, six grains; la lessive de ce charbon n'a donné aucune marque de sel.

Les os ont fourni, outre les autres principes, un peu de sel volatil de la même figure que celui des extraits tirés des autres viandes. La tête-morte pesant 2 gros, 8 grains, n'a rien donné de remarquable dans les essais qu'on a fait de sa lessive.

L'extrait de la chair qui pesoit 7 gros, 36 grains, a fourni un sel volatil figuré, comme celui du bœuf; mais qui n'est venu qu'en forçant le feu. La tête morte pesoit 2 gros, 20 grains; sa lessive a donné des marques de sel marin.

Coq.

Un vieux coq qui pesoit deux livres, 2 onces, 6 gros, m'a donné 4 onces, 7 gros, 66 grains d'extrait gommeux, transparent & très-sec.

Chapon.

La chair d'un chapon dégraissé pesant une livre, 7 onces, 2 gros, 48 grains, a fourni une once, 5 gros d'extrait qui a eu peine à se sécher.

Pigeon.

Deux jeunes pigeons de voliere qui pesoient quatorze onces, ont donné un extrait assez solide pour devenir sec, qui a pesé 7 gros, 35 grains.

Phaisan.

Un phaisan qui pesoit 2 livres, m'a donné un extrait salin qui n'a pu se dessécher suffisamment pour former un

extrait solide, quoique je l'aie laissé très-long-tems à l'étuve; cet extrait pesoit 2 onces, 4 gros, 16 grains. Ainsi cette chair fournit plus d'extrait que le bœuf.

Perdrix.

Deux perdrix pesant une livre, 2 onces, 5 gros, ont rendu une once, 6 gros, 30 grains d'extrait, moins solide que celui du phaisan.

Poulet d'Inde.

Un Poulet d'Inde pesant 9 livres, a rendu 12 onces, 43 grains d'un extrait assez solide, qui n'a pu se sécher, & qui est toujours resté huileux & comme résineux.

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que l'extrait tiré des viandes bouillies, doit être regardé comme la partie nourrissante que fournit la chair des animaux dans les bouillons qu'on en fait, sans que je prétende pour cela qu'elle soit employée toute entiere à la nutrition; puisqu'elle contient encore des parties grossieres, que l'action de la digestion en sépare comme inutiles, par les voies ordinaires, plus ou moins abondamment suivant l'état du malade. Cela supposé, il faut faire voir ce qu'un malade prend de nourriture dans un bouillon ordinaire, de demi-septier de liqueur.

Si, suivant l'usage, ce bouillon est fait d'une livre de tranche de bœuf, d'une livre & demie de rouelle de veau, & d'une moitié de chapon qui peut peser quatorze onces; si toutes ces viandes, pesant ensemble trois livres six onces, sont cuites dans trois pintes d'eau, réduites à trois chopines, pour en faire six bouillons qui doivent se mettre en gêlée; lorsque la cuisson des viandes est suffisante, ces six bouillons contiendront 2 onces, 5 gros, 34 grains d'extrait au moins; car l'extrait total de toutes ces viandes seroit plus fort de trois gros, douze grains, si on avoit répété l'ébullition, comme je l'ai fait, lorsque j'ai voulu avoir tout le suc nourrissant. Et si le malade les prend tous les six dans les vingt-quatre heures, il aura pris par conséquent environ 2 onces, 5 gros, 24 grains d'une nourriture, qui, comparée avec le poids entier du pain & de la viande qu'il peut manger en santé, paroît trop forte. Ainsi, c'est à tort que le Vulgaire s'imagine que les malades ne sont pas suffisamment nourris par les bouillons.

Il y a même des circonstances où ils le seroient assez par les eaux de veau & de poulet, puisque la premiere qui seroit faite avec une livre de veau sur deux pintes d'eau réduites à moitié, contiendroit une once, 1 gros, 48 grains d'extrait, & que l'eau d'un poulet qui peut peser neuf onces, 4 gros & quelques grains, donne 7 gros, 36 grains d'extrait. Il faut aussi faire remarquer, que le sel volatil & les huiles de ces extraits étendus dans les bouillons, sont plus développés, & qu'ils doivent passer plus vite dans le sang que ceux qui, étant encore embarrassés dans les fibres grossieres des viandes, occupent plus long-tems l'action de la digestion, sans compter qu'il est plus aisé d'unir à cette nourriture qu'à toute autre, le suc des plantes qu'on juge à propos d'y joindre pour tempérer son action dans le sang.

Je ne répeterai point ici le rapport qu'ont entre eux les extraits des autres viandes, parce que je joins à ce mémoire une table qui contient par colonne les productions détaillées de toutes mes opérations.

TABLE DU PRODUIT DES EXPERIENCES FAITES SUR LES VIANDES.

Chair de Bœuf crue distilée au bain-marie.

Première Eau.

Quatre onces de chair de bœuf ont donné de premiere humidité	2 onces.	6 gros.	36 grains.
Bœuf séché au bain-marie	1 once.	1 gros.	36 grains.
Total.	4 onces.		

Extrait de Bœuf bouilli.

Quatre onces de bœuf ont produit d'extrait	1 gros.	56 grains.
Les fibres séchées	6 gros.	36 grains.
Total	8 gros.	20 grains.

Eau tirée par le bain-marie	2 onces.	6 gros.	36 grains.
A quoi il faut ajouter un second phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever		1 gros.	16 grains.
Total de l'humidité qui se trouve contenue dans quatre onces de chair de bœuf, 2 onces, 7 gros, 52 grains.			
Total	4 onces.		

Poids des masses de la chair de Bœuf pour une livre.

Une livre de seize onces contiendra en eau	11 onces.	6 gros.	64 grains.
En extrait		7 gros.	8 grains.
Fibres séchées	3 onces.	2 gros.	
Total	16 onces.		

Analyse de l'extrait de quatre onces de Bœuf, qui ont produit 1 gros, 56 grains.

Sel volatil	1 gros.	2 grains.
Huile & esprit		38 grains.
Tête-morte ou charbon		6 grains.
Perte		10 grains.
Total	1 gros.	56 grains.

Analyse de 6 gros, 36 grains de fibres desséchées.

Sel volatil	2 gros.	
Esprit volatil		36 grains.
Tête-morte ou charbon	1 gros.	60 grains.
Perte	2 gros.	12 grains.
Total	6 gros.	36 grains.

Chair de Veau crue.

Eau première.

Quatre onces de cette chair ont donné de premiere humidité	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Veau séché au bain-marie	1 once.	1 gros.	18 grains.
Total	4 onces.		

Extrait de Veau.

Quatre onces de Veau ont produit d'extrait		2 gros.	30 grains.
Les fibres séchées		5 gros.	62 grains.
Eau par le bain-marie	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Total	3 onces.	7 gros.	2 grains.

A quoi il faut ajouter un second phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever, ou la perte			70 grains.
Total	4 onces.		

Eau de la premiere évaporation	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Eau de la seconde évaporation			70 grains.
Total	2 onces.	7 gros.	52 grains.

Poids des masses de la chair de Veau pour une livre.

Une livre de seize onces contiendra en eau	11 onces.	6 gros.	64 grains.
En extrait	1 once.	1 gros.	48 grains.
Fibres desséchées	2 onces.	7 gros.	32 grains.
Total	16 onces.		

Analyse de l'extrait de quatre onces de Veau, 2 gros, 30 grains.

Sel volatil } Huile & esprit }	1 gros.	12 grains.
Tête-morte	1 gros.	
Perte		18 grains.
Total	2 gros.	30 grains.

Analyse de 5 gros, 62 grains de fibres desséchées.

Sel volatil	1 gros.	66 grains.
Huile & esprit	1 gros.	37 grains.
Tête-morte	2 gros.	18 grains.
Perte		13 grains.
Total	5 gros.	62 grains.

Chair de Mouton distilée au bain-marie.

EAU PREMIERE.

Quatre onces de cette chair ont donné de premiere humidité	2 onces.	6 gros.	30 grains.
Mouton séché au bain-marie	1 once.	1 gros.	42 grains.
Total	4 onces.		

Extrait de Mouton bouilli.

Quatre onces de mouton ont produit		2 gros.	58 grains.
Fibres desséchées		5 gros.	60 grains.
Eau par le bain-marie	2 onces.	6 gros.	30 grains.
Total	3 onces.	7 gros.	4 grains.

A quoi il faut ajouter un second phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever			68 grains.
Total	4 onces.		

Poids des masses pour une livre.

Une livre de seize onces contiendra en eau	11 onces.	5 gros.	32 grains.
En extrait	1 once.	3 gros.	16 grains.
Fibres desséchées	2 onces.	7 gros.	24 grains.
Total	16 onces.		

Analyse de l'extrait de quatre onces de Mouton, 2 gros, 58 grains.

Sel volatil	1 gros.	
Esprit & huile	1 gros.	
Tête morte		54 grains.
Perte		4 grains.
Total	2 gros.	58 grains.

Analyse de 5 gros, 60 grains de fibres desséchées.

Sel volatil & huile inséparable	3 gros.	12 grains.
Esprit		24 grains.
Tête morte	2 gros.	
Perte		24 grains.
Total	5 gros.	60 grains.

CHAIR D'AGNEAU.

Une livre de chair sans graisse.

Extrait difficile à sécher, & toujours humide	1 once.	1 gros.	39 grains.

POULET.

Chair & os, 9 onces, 4 gros, 48 grains.

Eau	6 onces.	6 gros.	44 grains.
Extrait		7 gros.	36 grains.
Fibres charnues & os séchés après l'extrait	1 once.	6 gros.	40 grains.
Total	9 onces.	4 gros.	48 grains.

Analyse de 7 gros, 36 grains d'extrait de Poulet.

Esprit, huile & phlegme	4 gros.	15 grains.
Sel volatil & huile		58 grains.
Tête-morte	2 gros.	20 grains.
Perte		15 grains.
Total	7 gros.	36 grains.

Analyse des fibres desséchées du Poulet, 6 gros, 18 grains.

Esprit, & huile épaisse	3 gros.	34 grains.
Sel volatil	1 gros.	
Tête-morte	1 gros.	6 grains.
Perte		50 grains.
Total	6 gros.	18 grains.

Analyse des os de Poulet après l'ébullition, 3 gros, 9 grains.

Esprit, huile & sel volatil		69 grains.
Tête-morte	2 gros.	8 grains.
Perte		4 grains.
Total	3 gros.	9 grains.

VIEUX COQ.

Pesant 2 livres, 2 onces, 6 gros.

Extrait gélatineux sec	4 onces.	7 gros.	66 grains.

CHAPON.

CHAPON.

Chair de Chapon dégraissée, une livre, 7 onces, 2 gros, 48 grains.

Extrait difficile à sécher 1 once. 5 gros.

PIGEONS DE VOLIERE.

Deux Pigeons pesant 14 onces.

Extrait solide en tablettes . . 7 gros. 35 grains.

PHAISAN.

Chair de Phaisan pesant 2 livres avec les os.

Extrait mou.	2 onces. 4 gros. 16 grains.
Fibres séchées avec les os.	9 onces. 2 gros. 32 grains.
Eau.	20 onces. 1 gros. 24 grains.
Total.	32 onces.

Analyse de simple chair de Phaisan, 4 onces.

Eau.	2 onces. 6 gros. 36 grains.
Esprit & huile.	4 gros.
Sel volatil.	2 gros. 36 grains.
Tête-morte.	2 gros. 48 grains.
Perte.	24 grains.
Total.	4 onces.

Analyse de l'Extrait de Phaisan, 1 gros 56 grains.

Esprit & huile.	48 grains.
Sel volatil.	36 grains.
Tête-morte.	36 grains.
Perte.	8 grains.
Total	1 gros. 56 grains.

Fibres séchées de Phaisan sans os, 6 gros, 36 grains.

Esprit, sel volatil & huile épaisse.	5 gros. 10 grains.
Tête-morte.	1 gros. 12 grains.
Perte.	14 grains.
Total.	6 gros. 36 grains.

PERDRIX.

Deux vieilles Perdrix pesant 1 livre, 2 onces, 5 gros.

Extrait huileux ou gras & humide. . . . 1 once. 6 gros. 30 grains.

POULET D'INDE.

Un Poulet d'Inde pesant 9 livre.

Extrait gras & huileux, quoique en tablettes. 12 onces. 43 grains.

COEURS DE VEAUX.

Deux cœurs de Veaux pesant 11 onces, 4 gros.

Extrait qui n'a pu se mettre en gelée ni sécher. 3 gros. 80 grains.

FOIE DE VEAU.

Un foie pesant 2 livres, 7 gros.

Extrait qui s'humectoit. 2 onces. 1 gros. 60 grains.

PIE'S DE VEAUX.

Huit piés de Veaux pesant 6 livres, 8 onces.

Eau.	3 l. 5 onc. 4 gros. 45 grains.
Extrait gommeux & sec.	8 onces. 3 gros. 27 grains.
Os humides au sortir du bouillon avec cartilages.	2 l. 10 onces.
Total.	6 l. 8 onces.

Analyse d'une once d'Extrait gommeux & sec de piés de Veau.

Esprit & huile.	3 gros.
Sel volatil.	2 gros. 18 grains.
Tête-morte.	2 gros. 25 grains.
Perte.	29 grains.
Total	1 once.

MACREUSES.

Deux Macreuses du poids de 2 livres 7 onces.

Extrait solide qui s'humecte au changement des tems. . . 2 onces. 1 gros. 50 grains.

En 1732. M. Geoffroy donna un nouveau Mémoire dans lequel il poursuit la matiere de celui qu'il avoit donné en 1730. Il procede à l'analyse de quelques autres substances qu'on prend en certaines occasions, soit en *alimens*, soit en remedes.

De l'analyse des viandes les plus succulentes dont j'ai donné le détail dans mon premier Mémoire, je passe, dit M. Geoffroy, à celle des parties les plus solides des animaux, qui sont leurs os, ayant choisi ceux de la jambe du bœuf, parce qu'ils ont peu de moelle, je les ai fait nettoyer exactement, & ensuite raper entre les deux têtes de l'os, évitant d'atteindre la derniere lame qui couvre la moelle. J'ai fait mettre une livre de cette rapûre fine & bien séchée, dans une marmite d'étain fermée bien exactement, avec huit pintes d'eau, & j'ai fait répeter cinq fois l'ébullition avec de nouvelle eau, en versant à part celle qu'on retiroit. Ces os se sont réduits en une bouillie blanche, & le bouillon chargé de leurs parties les plus subtiles, ne s'est éclairci que par le filtre où il a passé même avec peine; mis à évaporer dans un bassin d'argent, il ne s'est épaissi en gelée qu'à la fin de l'évaporation, pendant laquelle il ne s'est fait aucune précipitation.

Cette gelée ou extrait, s'étant séchée très-promptement à l'air s'est réduite en une matiere gommeuse transparente, très-seche, qui pesoit 3 onces, 3 gros, 36 grains. Je la nomme matiere gommeuse, parce qu'elle demeure claire & transparente, qu'elle devient cassante en sechant, & qu'à l'extérieur elle ressemble parfaitement à la gomme que fournit la séve extravasée des arbres.

Une once 45 grains de cette matiere mise en distilation a donné d'abord 3 gros, 18 grains de sel volatil bien blanc, qui s'est crystallisé sous la forme ordinaire des sels volatils, c'est-à-dire, en ramifications. La tête-morte ou le charbon resté dans la cornue ne pesoit que 2 gros, 36 grains. Sa lessive a donné des marques légeres de sel marin, comme le *caput mortuum* de la chair de bœuf de mon premier Mémoire.

Quatre onces de la pâte blanche seche des os bouillis, restée sur le filtre, mises en distilation au feu de reverbere, ont donné très-peu de sel volatil, qui étoit formé en crystaux plats, de figure parallelepipedes, comme ceux que j'ai eus de l'extrait de la chair de bœuf. La tête-morte lessivée a donné par les essais quelques marques d'alcali fixe; aussi cette matiere, après une

nouvelle calcination à feu ouvert doit être regardée comme une espece de chaux. Sa lessive examinée avec plus d'attention ne m'a pas laissé de doute sur ce caractere d'alcali fixe, puisqu'elle a précipité en rouge la dissolution de sublimé corrosif, comme le fait la corne de cerf calcinée en blanc.

Corne de Cerf.

Le bois de cerf traité comme les os de bœuf & au même poids d'une livre, a donné un bouillon clair qui a formé une gelée aussi-tôt qu'il a été refroidi. Il a laissé après l'évaporation une matiere gommeuse, qui après avoir été séchée, pesoit 4 onces, 2 gros, 63 grains.

Une once 45 grains de cette matiere analysée au feu de reverbere, a produit seulement 2 gros de sel volatil en ramifications, & 3 gros, 30 grains d'esprit volatil de couleur citrine, mêlé d'un peu d'huile fétide, d'un rouge foncé. Le caput mortuum pesoit 2 gros 36 grains; son infusion a précipité la dissolution de mercure & la solution du sublimé corrosif en couleur d'un blanc grisâtre.

La masse restée après les ébullitions répétées ne pesoit bien seche que 9 onces, 3 gros, 36 grains. Quatre onces de cette matiere analysée m'ont fourni 1 gros 18 grains de sel volatil de la même figure que celui du bouillon de bœuf, & comme lui chargé d'huile & de phlegme, qui séparés autant qu'il a été possible pesoit environ un gros. Le caput mortuum de cette matiere pesant 3 gros, 24 grains, a donné par sa lessive toutes les preuves de sel marin; puis dépouillé par la calcination de ce qui pourroit y être resté d'huile volatile, il a précipité en rouge la dissolution du sublimé corrosif.

J'ai fait les mêmes opérations sur l'ivoire, ayant cru qu'il convenoit d'en comparer les produits avec ceux des autres matieres osseuses, puisqu'on l'emploie assez souvent dans les tisanes, dans les bouillons, & dans les gelées des malades.

Ivoire.

Une livre de rapure d'ivoire a donné un bouillon limpide, qui s'est coagulé en refroidissant: mais dans l'évaporation, il a déposé insensiblement une terre blanche très-fixe, chargée d'une portion de sel essentiel, ce qui m'a obligé de refiltrer la liqueur: la partie gommeuse qui est restée après l'évaporation de ce bouillon filtré pour la seconde fois, est devenue plus seche, plus dure, & plus solide que celle des os de bœuf; mais moins unie & moins liée que celle du bois de cerf. Cette matiere gommeuse pesoit 4 onces, 7 gros, 1 grain; analysée, elle a donné d'abord un peu de phlegme, puis un esprit de couleur orangée, ensuite un sel volatil blanc; en ramifications, qui a pesé 1 gros, 48 grains. L'huile épaisse & noire qui est venue la derniere pesoit avec l'esprit 3 gros, 36 grains.

La lessive du charbon, lequel pesoit 3 gros, 12 grains, a précipité en blanc la dissolution de mercure & n'a que légerement troublé celle du sublimé corrosif.

La pâte blanche restée après la filtration du bouillon n'a point fourni de sel volatil concret dans la distilation. Elle n'a donné qu'une huile citrine & un esprit volatil, tirant un peu sur le bleu. Le tout ensemble pesoit 4 gros 36 grains.

La lessive de la tête-morte a troublé un peu la solution du sublimé corrosif & à la longue elle a précipité en blanc; mais elle n'a rien fait sur la dissolution du mercure.

Ces trois analyses fournissent une observation remarquable, il semble qu'on devroit avoir plus de peine à séparer le sel volatil des matieres solides, par la cuisson, que des matieres tendres; cependant elles déposent dans l'eau, en bouillant, & plutôt & plus abondamment, leurs principes & leurs sels volatils, que les chairs des animaux; puisque dans mes premieres analyses de l'année précédente, quoiqu'on eût enlevé, pour ainsi dire, à ces chairs tous leurs principes par l'ébullition, leurs fibres sechées ne laissoient pas de fournir encore une assez bonne quantité de sels volatils. M. Dodard l'avoit annoncé, l'expérience l'a confirmé. En comparant les analyses de la chair du bœuf avec l'analyse de ses os, on trouvera que 6 gros, 36 grains de fibres desséchées restant de 4 onces de chair, ont fourni 2 gros de sels volatils & d'huile, pendant que 4 onces de la masse blanche séchée des os bouillis n'ont donné que 3 gros & demi d'esprit chargé d'une si petite quantité de sel volatil, qu'il n'a pu être pesé, & d'un peu d'huile fétide. Ce sel qui dans l'analyse des bouillons de chair, m'a paru être un sel essentiel, reste apparemment uni entiérement aux os, dans leur accroissement, puisque dans l'analyse des os, il ne se produit pas dans le même ordre que ces mêmes sels ont suivi dans l'analyse des viandes. L'extrait des viandes m'a fourni d'abord un sel ammoniacal urineux de figure parallelipipede; leurs fibres, un sel volatil en ramifications, qui doit être plus fixe, puisqu'il est chassé par la violence du feu qui l'alcalise. Les os du bœuf, au contraire ont abandonné dans les bouillons les sels volatils ramifiés, contenus dans les lames osseuses; & ces mêmes lames osseuses, après une longue coction dans l'eau ont donné un sel ammoniacal urineux, quoique en très-petite quantité, pareil à celui que j'ai tiré de l'extrait des viandes; ainsi on peut conjecturer que les os sont plus faciles à pénétrer par l'eau, que les fibres des chairs, qui par leur souplesse échappent à l'action de ce liquide.

Le bois de cerf est d'abord une substance charnue, comme on l'observe dans les andouillers naissans de cet animal; mais à mesure que ce bois se nourrit & s'accroît, ce qui étoit fibre charnue & peau épaisse, garnie & parsemée de vaisseaux, tout se desseche jusqu'au point que les sucs n'y pouvant plus passer, ce bois tombe par la mue, chassé par un nouveau bois naissant. Si l'inspection du bois de cerf ne suffisoit pas pour prouver que c'est une matiere charnue, l'analyse chymique en donneroit un témoignage presque convaincant; puisque c'est la matiere qui fournit les principes les plus approchans de ceux de la chair des animaux: son extrait donne assez de sel volatil qui est à la vérité en ramifications, & son marc donne 1 gros, 18 grains d'un autre sel volatil de nature urineuse; ce qui est une quantité considérable qui rapproche plus le bois de cerf de l'espece des substances charnues, que de celle des os, puisque les os n'ont presque pas fourni de ce sel.

L'ivoire est une matiere assez semblable aux os; comme eux il est formé par lames ou couches. Si on scie l'ivoire en rouelles minces, qu'on les fasse bouillir dans l'eau, on sépare facilement ces lames, qui se déboîtent les unes de dedans les autres, en conservant leurs figures presque circulaires. Il y a apparence que ces dents ou défenses d'éléphant, n'ont pas eu d'abord toute la solidité qu'on leur trouve; qu'elles ont eu leurs vaisseaux correspondans au pivot qui remplissoit le creux conique de la base de ces dents; & qu'enfin arrivées au dernier degré de leur accroissement qui se fait par couches en plusieurs années, les vaisseaux qu'on y doit supposer se sont desséchés & ont disparu.

L'analyse de l'ivoire ne m'a pas fourni d'autres principes que celle des os; c'est-à-dire, tout le sel volatil dans l'extrait & presque point dans la masse blanche dépouillée de ses sucs. L'ivoire contient un suc plus abondant que les os, mais dans lequel il y a moins de sel volatil; la raison qu'on en peut donner, est que l'ivoire vient des pays chauds, & que dans le trajet qu'il faut faire pour l'apporter dans les Ports d'Afrique, la chaleur du climat a pu dissiper insensiblement les sels volatils.

L'analyse du poulet confirme ce que j'ai avancé; que plus les os sont jeunes, plus ils approchent de la nature des chairs; puisque les os de poulet au poids de 3 gros 9 grains ont donné 35 grains de sels urineux,

ou ammoniacal. L'extrait du bouillon de poulet n'a fourni son sel volatil qu'au feu le plus fort, & ce sel étoit de l'espece des sels urineux; c'est-à-dire, en parallelipipede; au lieu que celui des fibres dépouillées de leur suc étoit en belles ramifications & sous une forme plus seche.

Petit Lait.

J'ai aussi examiné le petit lait. J'ai fait prendre douze livres pesant de lait récent, & sans aucun autre mélange; après l'avoir fait cailler avec un gros de presure, on l'a mis sur un feu très-doux, pour en mieux séparer le petit lait que j'ai fait filtrer; & j'en ai eu huit livres. Le caillé cependant ne s'est trouvé peser que 2 livres 7 onces. Après avoir évaporé ce petit lait au bain-marie, presque à siccité, car le petit lait ne se desseche point entierement, au contraire il s'humecte très-vîte pour peu qu'on l'éloigne du feu; son poids étoit de 9 onces 24 grains.

Cet extrait analysé a fourni du phlegme, un esprit acide de couleur de citron, puis de l'huile assez épaisse. Il s'est trouvé en tout 4 onces 6 gros 36 grains de liqueur, sans aucune apparence de sel volatil. La tête-morte qui pesoit 3 onces 6 gros, étant exposée à l'air s'y est humectée, & sa lessive à donné des indices de sel marin. Comme il y en avoit assez pour en tirer le sel, j'ai eu des crystaux cubiques semblables à ceux du sel gemme, ou sel régénéré par l'esprit de sel sur le sel de tartre. Ainsi voilà une preuve du sel marin qui se trouve même dans les premieres liqueurs des animaux. Le charbon séché & calciné à grand feu à donné dans la lessive des preuves d'un sel alcali. Il a précipité en rouge la dissolution du sublimé corrosif.

Comme on emploie aussi quelquefois la chair des poissons dans les bouillons, j'en ai examiné quelques-uns.

La Carpe.

J'ai fait bouillir une livre de chair de carpe sans peau ni arrêtes, dans quatre livres d'eau comme les viandes, & à plusieurs ébullitions répétées. Le bouillon filtré a précipité, comme celui de bœuf, à la moitié de l'évaporation. Filtré de nouveau, l'extrait sec a pesé une once 8 grains.

Un gros 56 grains de cet extrait analysé pour le comparer avec le même poids d'extrait de chair de bœuf a fourni un demi-gros de sel volatil bien formé en ramifications. Son huile d'un jaune brun mêlée avec l'esprit, pesoit demi-gros, & le charbon de la cornue 48 grains; ainsi il y a eu 8 grains de perte.

La lessive de ce charbon a précipité en blanc la dissolution de mercure, preuve de sel marin, & celle du sublimé corrosif en couleur grisâtre.

La masse des fibres desséchées pesoit une once 6 gros 12 grains. Six gros & demi de cette masse ont rendu un gros & demi de sel volatil en ramifications. L'huile & l'esprit ont pesé 2 gros 60 grains; & le charbon resté dans la cornue, un gros 6 grains. Sa lessive a précipité en blanc la solution de sublimé corrosif, & n'a point altéré la dissolution du mercure.

L'opinion commune est que le poisson étant nourri dans l'eau ne doit pas contenir tant de suc nourricier que les chairs des animaux qui vivent sur terre. Il sera aisé de s'en assurer par le rapport suivant.

Le bœuf n'a d'humidité de moins qu'une once 2 gros 60 grains. L'extrait de bœuf a 38 huit grains de sel volatil de plus que la carpe, & 2 grains de plus en huile & en esprit.

Les fibres desséchées du bœuf comparées à celle de la carpe, contiennent 36 grains de plus de sel volatil, & la carpe a fourni en esprit volatil & en huile fétide 2 gros 24 grains plus que le bœuf.

Brochet.

Quatre onces de pure chair de brochet qu'on a fait bouillir comme la carpe, ont fourni 2 gros 24 grains d'extrait solide. Par l'analyse, cet extrait a donné 49 grains d'huile citrine mêlée avec l'esprit. Le sel volatil qui est venu le dernier étoit de nature urineuse & pesoit 30 grains. Le capur-mortuum pesoit un gros 11 grains. La lessive a précipité la dissolution de mercure en blanc, & n'a point agi sur la solution du sublimé corrosif. Les fibres desséchées qui ne pesoient que 4 gros 59 grains, ont donné 2 gros 56 grains d'huile & d'esprit jaunâtre, & 16 grains de sel volatil urineux. La lessive du caput-mortuum qui pesoit un gros 50 grains a précipité d'abord la dissolution de mercure en blanc, puis en jaune, & enfin le tout a noirci. Versé sur la solution du sublimé corrosif, il s'est fait un précipité blanc qui a toujours resté au même état.

Grenouille.

Deux livres de chair de grenouilles dont on n'a pris que les cuisses & la moitié des jambes, avec les petits os; ont donné un bouillon blanc qui a fourni une once un gros 36 grains, & sans avoir formé de gelée. Un gros 56 grains de cet extrait a donné 36 grains de sel volatil urineux; ensuite 48 grains d'esprit volatil & d'huile un peu épaisse. Le charbon qui a resté dans la cornue pesoit 36 grains. Sa lessive n'a point agi sur la dissolution de mercure, mais elle a précipité en blanc la solution du sublimé corrosif.

Les fibres desséchées avec leurs os pesoient 3 onces 4 gros 36 grains. Six gros 36 grains de ces fibres ont donné 2 gros de sel volatil en ramifications, & très-sec, & un demi-gros d'esprit & d'huile de couleur jaune foncée; le charbon restant pesoit 2 gros. La lessive n'a point précipité la dissolution du mercure, mais elle a précipité en blanc celle du sublimé corrosif.

Tortue.

Une petite tortue de terre qui pesoit 13 onces 18 grains ayant été séparée de son écaille, la chair a pesé avec la tête, les pates, & la queue dépouillées de peau, 8 onces, sans compter les entrailles qui ont été rejettées. Le bouillon qu'elles ont fourni est devenu un peu gélatineux, filtré & évaporé en siccité, il a formé un extrait qui pesoit 5 gros, 6 grains. En le distilant j'en ai retiré un phlegme, puis un esprit volatil rougeâtre & ensuite une huile assez foncée; le tout ensemble pesant 54 grains. La lessive de la tête-morte qui pesoit 2 gros 24 grains n'a fait aucun changement à la solution du sublimé corrosif: mais sur le champ elle a précipité en blanc la dissolution de mercure, puis en gris noirâtre, parce que cette lessive étoit chargée de souffre. Les fibres charnues dépouillées de suc avec les os bien séchés ont pesé 6 gros 48 grains; en les analysant, ils ont fourni un phlegme, un esprit & une huile au poids de 2 gros, & 66 grains de sels volatils en ramifications. La masse restante dans la cornue n'a plus pesé que 3 gros 46 grains. La lessive, comme la précédente, a seulement précipité en blanc la dissolution du mercure.

Ecrevisse.

Quatre onces d'écrevisses concassées, après avoir été bien lavées, ont donné un bouillon gélatineux dont l'extrait bien sec a pesé 2 gros 33 grains. Cet extrait a fourni du phlegme, un peu d'esprit volatil & un peu d'huile, avec très-peu de sel volatil urineux; mais qu'on n'a pu rassembler pour le peser; le tout ensemble pesoit un gros 20 grains, & le charbon de la cornue un gros. La lessive a précipité en blanc la dissolution du mercure, qui est devenue ensuite d'un gris noirâtre; elle n'a point altéré la solution du sublimé corrosif. Le marc dont on avoit tiré l'extrait, étant sec a pesé 6 gros 39 grains. Il a donné par l'analyse un phlegme, un esprit, & un huile fétide qui ont pesé 2 gros,

4 grains. Il y a eu assez de sel volatil pour en tirer 20 grains en forme seche & en ramifications. La lessive de la tête-morte qui ne pesoit qu'un gros, a précipité la dissolution de mercure en blanc qui a tiré sur le jaune; mais elle n'a produit rien de remarquable sur la solution dn sublimé corrosif.

Vipere.

Comme la vipere s'emploie en bouillon, en poudre, & en trochisques, je l'ai examinée avec assez d'attention pour qu'on puisse compter sur le détail que j'en vais donner.

J'ai fait peser exactement deux viperes vives; elles se sont trouvées du poids de 3 onces 2 gros 18 grains. On en a séparé les têtes & les queues qui ont pesé 2 gros & demi. Elles ont fourni 54 grains de sang en les coupant. On les a écorchées pour en séparer les ovaires & les foies. Les deux peaux & les entrailles ont pesé 4 gros 54 grains. Les deux troncs avec les œufs & les foies pesoient ensemble une once 6 gros 36 grains. Il y a eu de perte ou d'évaporation 36 grains. J'ai pris ensuite une portion d'une autre vipere pour achever le poids de deux onces. On a fait un bouillon de ces viperes coupées par tronçons en la maniere ordinaire. On l'a filtré & évaporé, il s'est réduit en un extrait gélatineux qui a pesé, étant sec, un gros 36 grains.

Les fibres & arrêtes séchées, après le bouillon, ont pesé 3 gros 66 grains. Ainsi il y a eu en deux onces de troncs de viperes une once deux gros 22 grains de phlegme.

Pour m'assurer encore plus exactement du poids de toutes les parties de la vipere; je commençai mes pesées sur de nouvelles, & j'en pris une des plus grosses qui pesoit toute vive 3 onces 6 gros $\frac{1}{2}$.

La tête & la queue coupées pesoient ensemble un gros 6 grains.

Le sang que la vipere rendit, un gros 8 grains.

La peau, 4 gros 62 grains.

Le foie, un gros 14 grains.

Le cœur, 6 grains.

La vesicule du fiel, 7 grains.

La graisse, 3 gros 44 grains.

Les entrailles 3 gros 60 grains.

Le tronc net une once 3 gros 63 grains.

Ainsi il y a eu en total un gros 52 grains de perte, d'humidité qui s'est dissipée.

Le tronc sec a pesé 3 gros 71 grains; ainsi 7 gros 64 grains d'humidité.

Le sang sec, 17 grains $\frac{1}{2}$. humidité 62 grains $\frac{1}{2}$.

Le cœur sec un grain $\frac{1}{4}$. humidité 4 grains $\frac{3}{4}$.

Le foie sec 43 grains $\frac{1}{2}$. humidité 42 grains $\frac{1}{2}$.

La vesicule du fiel séchée, un grain $\frac{1}{2}$. humidité 5 grains $\frac{1}{2}$.

La peau secbe un gros 17 grains, bumidité 3 gros 45 grains.

La tête & la queue secbée, 28 grains $\frac{1}{2}$, bumidité 49 grains $\frac{1}{2}$.

Un tronc de vipere écorchée du poids de quatre gros 54 grains a fourni par la cuisson 30 grains d'extrait gélatineux. La chair desséchée & séparée des arrêtes, pesoit 67 grains.

Les arrêtes desséchées, 36 grains & demi; par conséquent ce tronc de vipere contenoit 2 gros 64 grains $\frac{1}{2}$ de phlegme On peut être assuré présentement que le bouillon ordinaire de vipere ne se cbarge que d'environ 30 grains de substance de la vipere, lorsqu'elle ne pesera que 4 gros 54 grains, & que lorsqu'on prendra la plus petite dose de poudre de vipere qui est de douze grains & demi, ou trois quarts de grains, le trait de la balance pouvant varier, ce sera comme si on employoit 37 grains & demi de chair de vipere récente. On saura aussi par ce même calcul ce qu'on doit trouver de parties gélatineuses, lorsqu'on veut les tirer des troncs des viperes, pour être employées dans les trochisques; car supposé qu'on prenne quatre onces de tronc de viperes nouvellement écorchées, on en tirera une once, 14 grains, & un quart de grain d'extrait de bouillon ou de chair desséchée, & il s'y trouvera en vertebres on arrêtes seches 3 gros 33 grains & trois quarts de grains; & 2 onces 3 gros 24 grains de phlegme & d'humidité.

Un foie de vipere avec son cœur qui pesoient 61 grains, ont donnés par l'évaporation dn bouillon, 3 grains, d'extrait gélatineux. Ce foie & ce cœur secs, après la cuisson, n'ont plus pesé que 18 grains & demi.

Analyse de l'extrait de Bouillon de Vipere.

J'ai pris l'extrait dn bouillon de deux onces de vipere, y compris les cœurs & les foies. Il pesoit un gros 36 grains. Il a fourni en huile, esprit, & sel volatil de figure ammoniacale 54 grains. Le charbon resté dans la cornue pesoit aussi 54 grains, & sa lessive a donné des marques de sel marin. Les fibres séchées & les arrêtes qui pesoient 3 gros 66 grains ont donné en esprit, en huile, & en sel volatil ammoniacal un gros 54 grains. Le charbon qui ne pesoit que 2 gros 6 grains a précipité par sa lessive la dissolntion dn mercure en blanc.

Pour avoir l'analyse complete, j'ai pris des vertebres & des arrêtes de viperes qui par la cuisson, avoient été dépouillées de tout leur suc, & ensuite de toutes leurs fibres en les lavant à grande eau avec beaucoup de soin pour les bien nettoyer. Deux onces de ces os bien secs, ont donné par l'analyse 2 gros 44 grains d'esprits volatils & d'huile. Le sel volatil qui s'étoit attaché en forme seche aux parois du ballon, & qui étoit crystallisé, comme le sel volatil d'urine, s'est trouvé peser 70 grains. En poussant le feu encore pendant cinq heures, il y a eu 12 grains de sel volatil en ramifications, semblable à celui que l'on tire de la corne de cerf. J'ai eu 82 grains de sel volatil en forme seche, de deux onces d'os de vipere, qu'on auroit dû croire être dénués de tout principe, & cette abondance de sel volatil est égale presqu'à celle qu'on tire du bois de cerf. La lessive du caput-mortuum de ces os n'a point altéré la solution du sublimé corrosif: mais elle a donné seulement quelque indice de soufre.

Cette analyse des arrêtes des viperes prouve que les anciens ont en raison de faire cuire les viperes pour en développer les principes dans les trochisques qu'ils destinoient à la thériaque, & que les vertebres & les arrêtes n'ont rien de nuisible, ni même d'inutile dans cet antidote, puisqu'étant développées & rendues friables par la cuisson, elles y fournissent une matiere semblable à la corne de cerf préparée à l'eau. Mais ce qui détermine à les devoir regarder comme utiles dans cette confection, c'est qne la précédente analyse démontre qu'elles contiennent presque autant de sels volatils que le bois de cerf.

Pain.

Je terminerai ce Mémoire par l'analyse dn pain, afin de donner une idée de ce que le pain, traité comme les viandes, pourra fournir d'extrait & de parties grossieres, par les cuissons répétées en plusieurs eaux, & ensuite de ce qu'il contiendra de principes en l'analysant par les distilations. Mais j'avertis que les opérations sur le pain varient selon la différence des pains, selon que la farine en est plus ou moins fine, & aussi selon que le pain est plus ou moins cuit.

J'ai choisi pour mes principaux essais le pain de Gonesse, parce qu'il m'a paru qu'il y avoit dans ce pain, moins de mélange de matiere bétérogene, & parce qu'il n'y a dedans ni levure de biere, ni lait, ni sel; j'ai pris en différens tems quatre onces de ce pain le jour du marché, par conséquent cuit de la veille. J'en ai séparé la croûte, parce qu'elle peut aussi-bien que le degré de sa cuisson accélérer ou retarder l'exsiccation, laquelle se fait plus également sur la mie.

Quatre onces de cette mie bien séchée, n'ont plus pesé que 2 onces, 7 gros, 36 grains.

La mie & la croûte taillées en tranches, comme pour le potage, n'ont pas diminué si considérablement, à cause de la croûte qui est plus seche, & 4 onces de l'une & de l'autre séchées au même feu & pendant le même tems, pesoient 3 onces, 6 gros.

L'extrait en a été fait avec tout le soin possible: mais on n'en a pu filtrer le bouillon, quoiqu'on eût très-étendu la liqueur. Ainsi j'ai été obligé de le laisser déposer à chaque ébullition, & de mettre à part ce que j'en retirerois de plus clair.

Les bouillons clarifiés de la mie de pain se sont réduits par l'évaporation, en un extrait gommeux, médiocrement transparent, qui a pesé 6 gros. Son résidu après toutes les lotions & coctions ayant été séché jusqu'à se casser, n'a plus pesé qu'une once, 7 gros, 54 grains, ou 2 onces moins 18 grains.

Le pain qui avoit sa croute a fourni par le même procédé 1 once, 2 gros, 18 grains d'extrait, & la masse restée après les ébullitions, pesoit 1 once, 4 gros, 54 grains.

Les six gros de l'extrait ci-dessus analysés, ont donné du phlegme, de l'esprit acide, de couleur orangée, & une huile fétide, qui pesoient ensemble 3 gros. Le caput-mortum pesoit 2 gros. Sa lessive a précipité fort légerement la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre; ce qui indiqueroit un léger sel urineux ou ammoniac, dans lequel l'acide domineroit, puisque cette même lessive n'a rien produit sur la solution de sublimé corrosif.

La pâte séchée, restée de l'ébullition, qui pesoit 2 onces moins 18 grains, a produit les mêmes principes que l'extrait; & les liqueurs qu'on en a tirées, pesoient ensemble 7 gros, 18 grains. Le charbon resté dans la cornue pesoit 6 gros, 40 grains. Sa lessive n'a rien produit dans les essais.

Par ces expériences, on peut être assuré que dans une livre de pain de Gonesse, pris le jour de marché, il y aura 3 onces, 7 gros, 48 grains d'humidité, puisqu'étant séchée, cette livre ne pesera plus que 12 onces, 24 grains, qu'elle fournira 5 onces, 1 gros d'extrait, qui, selon les apparences, est la matiere que la digestion en sépare pour la nourriture du corps, & 6 onces, 3 gros de matiere grossiere. GEOFFROY, *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

ALINDESIS, Ἀλίνδησις, ἀλινδὸς; espece d'exercice du corps, dont Hippocrate a fait mention dans son Livre *de Victûs ratione*, ἀλίνδησις παραπλησία τῇ πάλῃ διαφορέουσα· ξηραίνει δὲ μᾶλλον διὰ τὴν κόνιν, καὶ σαρκοῖ ἧσσον. L'action de se rouler par terre produit sur le corps à peu près le même effet que la lutte, mais elle desseche davantage, à cause de la poussiere, & cela contribue moins à l'accroissement des chairs. Voici ce qu'il en dit encore dans son Traité *De Insomniis*, τρῖψις δὲ μὴ ἔσω, μηδὲ πάλη μηδὲ ἀλίνδησις; il ne faut faire usage ni de la friction, ni de la lute, ni de cet exercice dans lequel on se roule dans la poussiere.

Cette exercice consistoit à se rouler dans la poussiere, après qu'on s'étoit frotté d'huile.

ALINTHISAR, ou UVULÆ PROCIDENTIA. *Relâchement de la luette.* Voyez *Uvula.*

ALIOCAB, *Sel ammoniac.* Ce terme est synonime à *alemzader.* CASTELLI d'après RULAND.

ALIPÆNOS, Ἀλίπαινος, ἀλίπαντος, d'α privatif, & de λιπαίνειν, *engraisser*; terme usité pour désigner les médicamens extérieurs dessiccatifs, ou les remedes dans la composition desquels il n'entre point d'ingrédiens adipeux. Voici comment Celse a interpreté ce mot. « Il n'y a point d'emplâtres, dit-il, d'un plus grand » usage que celles qu'on applique immédiatement sur » les blessures récentes, & que les Grecs appellent » ἔναιμα; car elles dissipent les inflammations, à moins » qu'elles ne soient très-violentes; & dans ce cas même, elles en diminuent beaucoup la violence; quant » à celles où il n'y a point d'inflammation, elles les referment promptement & les font cicatriser. Elles sont » composées d'ingrédiens qui n'ont rien de graisseux, » & c'est pour cela que les Grecs les ont nommées » ἀλίπαντα ». *L. V. c.* 19. Ces emplâtres étoient opposées à celles qu'on appelloit λιπαρὰ, dans lesquelles il entroit des ingrédiens gras. Galien appelle ceux-ci ἀλιπῆ.

ALIPASMA, d'ἀλείφω, *oindre.* C'étoit une poudre qu'on mêloit avec de l'huile, & dont on se frottoit pour prévenir la sueur. BLANCARD.

ALIPILI. Domestiques qui servoient dans les bains; on les nomma ainsi de leur fonction, qui consistoit à enlever le poil des aisselles. Les onguens ne pouvant être commodement employés qu'on n'ôtât le poil, les anciens se servoient de pincettes & de pierres-ponces. Mais lorsque ces moyens n'étoient pas suffisans, ils se faisoient appliquer des emplâtres appellées *dropaces*, faites avec de la poix & de la résine. On levoit ces emplâtres tout d'un coup; ensorte que les poils y demeuroient attachés. Ils se faisoient encore oindre avec des onguens appellés *Psilothra*, qui faisoient tomber les poils. Ceux qui servoient à cet office étoient appellés *Dropacistæ* & *Alipilarii*, & les femmes *Picatrices* & *Partiltriæ.* LE FEVRE.

ALIPTÆ, de ἀλείφω, *oindre.* Domestiques dont l'emploi étoit de frotter les personnes au sortir du bain. Dans les commencemens, ils travailloient sous la direction du Medecin, qui auroit choqué la décence de son état en s'abaissant à ce service vil. Il se bornoit à commander aux *Aliptæ.* Les Romains appellerent aussi ces domestiques *Unctores* ou *Reunctores*: ils étoient regardés chez eux comme des gens du bas étage; & cela paroît bien par ce que Pline dit de Prodicus de Selivrée, *Mediastinis reunctoribus vectigal invenit.* Il gagnoit sa vie parmi la troupe servile des froteurs. Mais ces domestiques n'eurent pas plutôt acquis quelque dextérité dans cette partie éloignée de l'art, qu'ils commencerent à secouer le joug & à se soustraire à l'autorité des Medecins. Avec le tems, ils parvinrent à se mêler de Medecine. Ils changerent leur nom d'*Aliptæ* en celui de *Iatroaliptæ*, & bien-tôt après ils se décorerent du titre de Medecins.

Une foule d'esclaves s'associa aux *Aliptæ.* Ils remplirent bien-tôt les maisons des grands. Ils y exercerent l'art de guérir d'une façon deshonorante pour les vrais Medecins; & de là viennent le préjugé qu'ont de certaines gens, & le reproche qu'ils nous font encore aujourd'hui que la Medecine étoit exercée chez les Romains par des esclaves: ils ne s'apperçoivent point que pour donner quelque fondement à leur opinion, il leur plaît d'ériger en Medecins des valets de bain, tels que ceux dont nous nous servons. Car rien n'est plus vrai que nos valets de bain sont les vrais successeurs des anciens *Aliptæ*, dont l'unique fonction étoit de baigner, de frotter & d'oindre, dans ces tems où la lute & les autres exercices des Athletes étoient en usage. SCHULZE. *Hist. Med.*

La Pharmacopée de Londres parle des trochisques suivans sous le nom de *trochisci Aliptæ moschata*, trochisques balsamiques avec du musc.

Prenez *du laudanum le plus pur*, *trois onces*,
de styrax purifié, *une once & demie*,
de benjoin en poudre, *une once*,
du bois d'aloès, *deux dragmes*,
d'ambre gris, *une dragme*,
de musc, *un demi scrupule.*

Pilez le laudanum dans un mortier d'airain, avec un pilon de fer: que le pilon & le mortier soient chauds & frottés avec une amande & un peu d'eau rose, jusqu'à ce que l'amande soit dissoute par le frottement.

Joignez-y le styrax & le benjoin, que vous traiterez de la même maniere.

Mettez en dernier lieu le bois d'aloès en pondre, avec le musc & l'ambre gris dissous ensemble avec de l'eau rose; & lorsque toute cette composition sera presque froide, faites-en des trochisques. S. A.

Cette composition est tirée de *Nicolaus*; on l'a transcri-

te dans les Pharmacopées de Londres & d'Ausbourg; mais on y a ajouté une demi-dragme de camphre que nous avons soustraite, par la raison que le camphre a une odeur qui déplaît à beaucoup de personnes. *Pharmacopée de Quincy.*

ALISMA. C'est selon Matthiole l'*Alisma* de Dioscoride. *Arnica*, Offic. Schrod. 20. *Arnica Officinarum.* Buxb. 98. *Arnica Schroderi*, Rupp. Flor. Jen. 141. *Doronicum sive Alisma & Arnica Germanorum.* Park. 320. Raii Hist. 1. 176. *Doronicum plantaginis folio alterum.* C. B. 185. Tourn. Inst. 487. Boerh. Ind. A. 100. Hist. Oxon. 3. 127. Buxb. 98. *Doronicum Germanicum foliis semper ex adverso nascentibus villosis.* J. B. 3. 19. Chab. 339. *Calendula Alpina*, Ger. 603. Emac. 740.

Voici comment Oribase a décrit cette plante. L'*Alisma*, dit-il, que quelques-uns appellent encore *Alcea*, d'autres *Damasonium*, quelques-uns *Acyrus* & quelques autres *Lyrus*, a ses feuilles semblables à celles du plantain, seulement un peu plus étroites; leur convexité est tournée du côté de la terre. Elle pousse une tige foible, douce, en forme de thyrse, à la hauteur d'une coudée & chargée à son sommet de petites têtes. Ses fleurs sont fines, d'une couleur blanche, tirant sur le jaune pâle. Ses racines sont comme celles de l'ellébore noir, foibles, odorantes, acres & un peu grasses au gout. Elle naît dans les lieux humides & arrosés d'eaux.

Une dragme ou deux de la racine prise dans du vin, guérit ceux qui ont mangé du lievre marin, qui ont été mordus d'un crapaud, ou qui ont trop pris d'opium. Elle est encore salutaire dans la dyssenterie & les tranchées, soit qu'on en boive la décoction seule, soit qu'on y joigne une égale quantité de carottes sauvages; on peut aussi s'en servir avec avantage dans les convulsions & dans les affections hystériques. Les feuilles de cette plante resserrent le ventre, provoquent les regles & résolvent les tumeurs si on les applique dessus. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 169.

Nous savons par expérience que la décoction de racine de *damasonium* ou *alisma* dans l'eau, prise en boisson, brise la pierre dans les reins. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1. *Tit. Damasonium.*

L'*Alisma* est une espece de doronic. Cette plante jette de sa racine plusieurs feuilles ressemblantes à celles du plantain, nerveuses, un peu épaisses, velues, se repandant à terre. Il sort de leur milieu une tige qui croît à la hauteur d'un pié ou d'un pié & demi, velue, portant des feuilles beaucoup plus petites que celles d'embas, & en sa sommité une fleur jaune radiée, semblable à celle du doronic ordinaire, mais plus grande & d'une couleur d'or plus foncée. Sa semence est longuette, garnie d'une aigrette, acre, odorante. Sa racine est rougeâtre, entourée de filamens longs, comme celle de l'ellébore noir, d'un gout acre, aromatique, agréable. Elle croît aux lieux montagneux, elle contient beaucoup de sel & d'huile; elle est diurétique, sudorifique & quelquefois un peu émétique; elle dissout les coagulations du sang. Ses fleurs sont éternuer, leur infusion arrête le crachement de sang. LEMERY, *des Drogues.*

On trouve par des expériences réitérées, que l'*alisma* est résolutif & vulnéraire. On le regarde comme un des meilleurs remedes qu'on puisse faire prendre à ceux qui se sont blessés par une chute d'une grande hauteur. *Ephem. Germ. An.* 9. & 10. Les habitans de la campagne s'en servent au lieu d'ellébore, dans la mortalité des bestiaux. HOFFMAN, *Cat. Abtor.* DALE, *p.* 88.

Tournefort fait mention de cinq especes d'*Alisma.*

La premiere est, l'*Alisma repens, foliis gramineis & subrotundis; Damasonium radiculas emittens ex geniculis. Ranunculus palustris, foliis gramineis & subrotundis*, Petit. Epit. p. 47. *Damasonium repens, Potamogetonis rotundifolii folio*, Tab. 4. fig. 9. Act. Ac. Reg. Sc. 1719. Vail. 46.

La seconde est,

Alisma cord. in Dioscorid. Ranunculus palustris, plantaginis folio ampliore, Inst. 292. *Plantago aquatica latifolia*, C. B. Pin. 190. *Plantago aquatica*, J. B. 3. 787. *Plantago palustris sive aquatica*, Tabern. Icon. 734.

Cette espece est fort bien représentée dans *Tabernemontanus.* Il ne faut pas la confondre, comme Bauhin a fait, avec le *Plantago aquatica foliis betæ aut Plantaginis*, de Lobel.

On trouvera l'espece suivante beaucoup mieux représentée chez Lobel, que celle-ci.

La troisieme est,

Alisma angustifolium umbellatum, capitulis rotundis; Ranunculus palustris, plantaginis folio angustiore, Inst. 292. *Plantago aquatica angustifolia*, C. B. Pin. 190. *Plantago aquatica minor*, Tabern. Icon. 734. Je n'ai point trouvé cette espece aux environs de Londres: mais elle est fort commune dans les marais aux environs de Cambridge.

Il ne faut pas confondre, avec Bauhin, cette plante avec le *Plantago aquatica humilis, angustifolia & longifolia.* Lobel.

Pour remarquer la différence de ces deux Plantes, on n'a qu'à comparer les figures de *Tabernæmontanus* & de *Lobel.*

La quatrieme espece est,

L'*Alisma umbellatum, foliis angustissimis. Ranunculus aquaticus, plantaginis folio angustissimo*, Inst. 292.

La racine de cette plante est une touffe de fibres blanches & chevelues. Les feuilles ont deux ou trois pouces de long sur sept ou huit lignes de large, d'un verd pâle, traversées de nerfs dans leur longueur, pointues, soutenues sur un pédicule assez long, d'abord insipides, mais prenant ensuite une saveur telle à peu près que celle de la coriandre. Les tiges sont ordinairement courbées, nues, d'une grosseur médiocre, portant des fleurs en ombelle, dont les rayons ont un pouce & demi de long. Chaque fleur est composée de trois pétales qui sont presque ronds, pointus, blancs, tirant sur la couleur de chair. Le calice est composé de trois feuilles creuses, d'un verd jaunâtre, unies, éclatantes, d'une ligne & demie de long, pointues & crenelées. Chaque fleur a six étamines extremement courtes, chargées d'une sommité jaune. A la base de la fleur est un petit bouton verdâtte, qui devient dans la suite de trois lignes de diametre; il contient plusieurs semences ramassées, crenelées, d'une ligne de long, pointues, de la même saveur que les feuilles.

Elle fleurit au mois de Juillet & au mois d'Août. Elle varie selon la nature du terrein. Je l'ai vu à Montpellier d'un pié de haut, avec deux ou trois ombelles, les uns au-dessus des autres.

La description que Clusius a donnée de la plante qu'il nomme *Plantago aquatica minima*, s'accorde assez avec celle de l'*Alisma* de la quatrieme espece, s'il n'assuroit que les fruits de la sienne s'ouvrent en deux parties, & qu'ils renferment de petites semences; ce qui ressemble plus au *Damasonium.*

La cinquieme espece est,

L'*Alisma humile, supinum, angustifolium. Ranunculus palustris, plantaginis folio, humilis & supinus*, Inst. 292. *Plantago aquatica, humilis, angustifolia & longifolia*, Lob. Icon. 300.

Cette derniere espece est très-parfaitement représentée dans Lobel.

* Il y a une autre espece d'*Alisma* connue sous le nom d'*Alisma Monspeliensium*, de *Doria Narbonensium*, de *Virga aurea major*, & de *Sodilago.* On la trouve en abondance sur les bords d'une riviere qui coule aux environs de Montpellier. Cette plante a une saveur assez approchante de celle de l'angélique; elle est cependant plus foible, moins aromatique, quoiqu'amere. On l'emploie avec succès pour la guérison non-seulement des plaies recentes, mais encore des ulceres sanieux & invétérés. On pulvérise les feuilles, & on répand la poudre sur les plaies, ou on la fait entrer

dans la composition des emplâtres & des onguens. On fait aussi prendre la décoction des feuilles aux personnes qui ont fait quelque grande chute, ou qui ont reçu quelque coup considérable.

ALISTELES, *Sel ammoniac.* Ruland.

ALITURA, *Nutrition.* Blancard.

ALK

ALKAFIAL, *Antimoine.* Ruland.

ALKAHEST. Voyez *Alcahest.*

ALKALE, (*Oleum gallinæ.*) *Huile ou graisse de Poule.* Ruland.

ALKALI. Voyez *Alcali.*

ALKALIA, (*Vas*) *Vaisseau.* Ruland.

ALKALID, ALKES, ou ALKOB, *Æs ustum; Chaux de Cuivre.* Ruland.

ALKANT, *Mercure*, ou encore, espece d'*Encre.* Ruland.

ALKANTUM, *Cuivre brûlé*, ou espece d'*aromate*; ou même, selon quelques-uns, *Arsenic.* Ruland.

ALKANRI, ou ALCANRI. Nom que Mesué avoit donné à un certain électuaire, ou à une espece de confection dont on ne se sert plus aujourd'hui. Castelli.

ALKARA, ou ALCARA, *Cucurbite.* Instrument chymique auquel on a donné ce nom, à cause de la ressemblance de sa figure à celle d'une Courge. Ruland.

ALKARANUM. Terme synonime, selond Ruland, à *Duenec viride.* Voyez *Duenec.*

ALKASA, ou ALKAZOAL, ou ALBOT. Ruland rend ce mot par *creuset.*

ALKAUT, ou ALMARKASITA, *Mercure.* Jonhson écrit *Alcaut*, au lieu de *Alkaut.*

ALKAUTUM. Jonhson, le fidele copiste de Ruland, s'est encore trompé avec lui sur l'orthographe de ce mot. Ce n'est point *Alkautum* qu'il faut écrire, c'est *Al-kantum.* Voyez ce dernier.

ALKEKENGI, *Coqueret*, ou *Alkékenge.* Voici comment on distinguera cette plante dans les Auteurs.

Alkekengi, *Halicacabum*, Offic. *Alkekengi Officinarum*, Tourn. Inst. 151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2. 66. Dill. Cat. Giff. 83. *Alkekengi Tournefortii*, Rupp. Flor. Jen. 38. *Solanum vesicarium*, C. B. Pin. 166. *Solanum vesicarium vulgatius repens, fructu & vesicâ rubrâ*, Hist. Oxon. 3. 526. *Halicacabum*, Ger. 271. Emac. 342. *Solanum Halicacabum vulgare*, J. B. 3. 609. Chab. 522. Raii, Hist. 1. 681. *Solanum vesicarium sive Alkekengi*, Park. Parad. 532. *Halicacabum*, Rivin. *Halicacabum sive Alkekengi vulgare*, Park. Theat 462.

La racine d'*Alkekenge* s'étend en serpentant dans la terre; elle pousse au printems différentes tiges rougeâtres, à la hauteur d'un pié, pas tout-à-fait rondes, un peu anguleuses, à peu près de l'épaisseur d'un doigt, peu branchues, environnées de feuilles d'un verd sombre, larges dans leur partie inférieure, finissant en pointe très-aiguë, un peu courbées vers les bords, ressemblantes à celles de la morelle, mais un peu plus grandes.

Les fleurs partent du pié des feuilles sur des tiges de la longueur d'un pié; elles sont du genre des monopétales, de couleur blanche; découpées en cinq parties, elles ont des étamines jaunes dans le milieu. Lorsque la fleur est tombée, son calice se dilate en une vessie membraneuse, grosse comme une noix médiocre, verdâtre au commencement, mais rougissant à mesure qu'elle mûrit. Elle renferme un fruit mou, rouge, ressemblant à une cerise, d'un gout aigrelet & un peu amer. On trouve dans le suc gommeux & pulpeux de ce fruit, de petites semences en grand nombre & applaties. Cette plante croît dans les jardins, où elle se reproduit aisément. Elle fleurit au mois de Juillet & au mois d'Août. Le fruit est mûr en Septembre. On se sert en Medecine du fruit & des feuilles.

Les feuilles sont rafraîchissantes, & de la nature de celles de la morelle. Le fruit est un diurétique d'une efficacité singuliere; il est bon contre la pierre & la gravelle. Bouilli dans du lait, & adouci avec du sucre, il dissipe la chaleur des urines; il teint les urines en rouge; il guérit les ulceres qui sont dans la vessie & dans les reins. Il soulage dans la jaunisse, en levant les obstructions du foie & de la vésicule du fiel; & dans l'hydropisie, en emportant les eaux par la voie des urines.

La seule préparation officinale qu'on en fasse, ce sont les trochisques d'*alkekenge.* Miller. *Bot. Offic.*

Le fruit d'*alkekenge* porte un suc vineux & très-pénétrant, comme le suc de citron, & qui mérite par conséquent d'être recommandé dans les fievres ardentes. Séché & mis en farine, son infusion dans du vin sera un excellent diurétique; elle relâchera même le ventre: elle produira des effets d'autant meilleurs, qu'il y aura dans le corps moins de substances tendantes à une putréfaction alcaline: c'est pourquoi les diurétiques alcalis seront tenus pour suspects. Une demionce de ce fruit séché & broyé, prise avec du sucre, comme le thé ou le caffé, débarrassera les reins, dissoudra le sang coagulé, soulagera dans la jaunisse, la strangurie & l'hydropisie. La fumée des semences d'*alkekenge* reçue par la bouche, fera sortir les vers qui peuvent être renfermés dans une dent creuse. Boerhaave.

Lemery ajoute que ses fruits sont propres à exciter les urines, à faire sortir la pierre & le gravier dans la colique néphrétique, & à purifier le sang; & qu'on les emploie ordinairement en décoction, & quelquefois séchés & pulvérisés.

Alkekengi est un mot Arabe. Lemery.

Il y a de cette plante les especes suivantes.

1. *Alkekengi Officinarum*, Tourn.
2. *Alkekengi Officinarum, foliis variegatis*, Tourn.
3. *Alkekengi fructu parvo verticillato*, Tourn.
4. *Alkekengi virginianum, fructu luteo*, Tourn.
5. *Alkekengi Indicum majus*, Tourn.
6. *Alkekengi Americanum annuum ramosissimum, fructu ex luteo virescenti*, Houst.
7. *Alkekengi Americanum annuum maximum viscosum*, Houst.
8. *Alkekengi Barbadense patulum, parvo flore, fructu amplo, mucrone productiori*, Act. Phil. num. 399.
9. *Alkekengi Curassavicum, foliis origani incanis, flore viete sulphureo, fundo purpureo*, Boerh. Ind. Alt. 11. 66.
10. *Alkekengi Americanum frutescens, fructu globoso rubro, vesica atro-purpurea*, Houst.

Voici comment on distinguera la troisieme espece d'*Alkekenge* dont Miller a fait mention.

Στρύχνον ὑπνωτικόν. *Dioscorid.*

Solanum somniferum, Offic. Ger. Emac. 339. Park. Theat. 345. *Solanum somniferum verticillatum*, C. B. Pin. 166. Chab. 522. Hist. Oxon. 3. 526. Comm. Flor. Mal. 253. *Solanum somniferum antiquorum*, Alp. Exot. 71. *Solanum verticillatum*, J. B. 3. 610. Raii, Hist. 1. 682. *Solanum*, *Alkekengi Mexicanum*, Hern. 296. *Alkekengi fructu parvo verticillato*, Tourn. Inst. 151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2. 66. *Pevetti*, Hort. Mal. 4. 113. *Baccifera Indica, floribus ad foliorum exortus, fructu sulcato decapyreno*, Raii, Hist. 2. 1632.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit au mois de Juillet. On emploie sa racine & son fruit. La racine est un somnifere, mais plus doux que l'opium.

Le fruit pousse violemment par les urines; c'est pourquoi on l'ordonne dans les hydropisies. Sa décoction soulage le mal de dent. Le suc de la racine avec du

miel, éclaircit la vue. Dale d'après Dioscoride.

L'*Alkekenge* ne naît point dans nos jardins : mais les Botanistes l'y cultivent pour les usages de la Medecine.

Les feuilles d'*Alkekenge* sont acres & ameres. Elles ne teignent point en rouge le papier bleu : mais le fruit lui donne cette couleur très-foncée. Son acreté se fait sentir d'abord : mais elle dégénere ensuite en une sorte amertume ; d'où l'on pourroit conjecturer que ce fruit contient un sel analogue à l'*axysol diaphoreticum Angeli Salæ*, mêlé avec un peu d'huile fétide, mais tellement embarrassé dans les feuilles avec les parties terreuses & sulphureuses, que son effet n'est pas sensible.

L'*Alkekenge* est très-diurétique & apéritif. Dioscoride en faisoit usage dans la jaunisse & dans la rétention d'urine. Si l'on broie & si l'on presse trois ou quatre plantes d'*Alkekenge* dans un verre de vin, on aura un excellent remede contre l'hydropisie & la retention d'urine, *Arnauld de Villeneuve, & Cesalpin.* Dans le tems de la vendange, prenez une quantité suffisante d'*Alkekenge* & de raisins. Broyez-les ensemble ; tirez-en le moût ; enfermez-le dans un vaisseau, & prenez-en pour la gravelle quatre onces tous les matins. Le suc d'*Alkekenge* épaissi à la consistance d'un extrait, a la même propriété. Cinq ou six fruits d'*Alkekenge* préparés d'une façon convenable, & qu'on prendra dans le bain, mêlés avec une émulsion ordinaire, produiront un bon effet dans la rétention d'urine. *Brassavola* se servoit du suc du fruit de cette plante dans la même maladie. Il assure qu'un malade qui en étoit cruellement tourmenté depuis trois jours, en fut parfaitement guéri par ce remede. On fait des trochisques avec le fruit de l'*Alkekenge. M. Lemery* les a parfaitement décrits. On emploie ce fruit dans le sirop de chicorée, & dans le sirop antinéphrétique de la Pharmacopée Royale. Tournefort.

Selon la Pharmacopée du Collége de Londres, on préparera de la maniere suivante les trochisques d'*alkekenge*.

Prenez *du fruit d'alkekenge, trois dragmes,*
de la gomme arabique,
de la gomme adraganth,
de l'encens,
des noix de pin,
des amandes douces,
de l'empois,
du suc de reglisse,
du bol d'armenie,
de la semence de pavots blancs, } *six dragmes de chacun.*
de graines de melons,
de concombres,
de citrouille,
de courge, } *trois dragmes & demi de chacune.*
de la semence d'ache,
de jusquiame blanc,
d'ambre jaune,
de terre de lemnos,
d'opium, } *deux dragmes de chacun.*

Melez le tout. Faites-en une pâte de la consistance convenable pour faire des trochisques, avec une quantité suffisante de suc d'*alkekenge*. S.A.

Cette composition est fort ancienne ; on l'a tirée originairement de Mesué ; mais elle est étrangement differente dans la pharmacopée d'Ausbourg & dans les premieres pharmacopées du Collége de Londres, de ce qu'elle est ici ; car elle contient plusieurs ingrédiens tout-à-fait contraires à ceux que nous venons d'y faire entrer. Nous l'avons donnée telle qu'elle se trouve dans la derniere édition de la pharmacopée de Londres. *Pharmacopée de Londres par* Quincy.

* On prépare les trochisques d'*alkekenge* avec & sans l'opium. L'ancienne préparation de Mesué est avec l'opium, mais comme il en entre près d'un grain & demi sur chaque dragme des trochisques, qu'on les ordonne à cette dose, & qu'on conseille d'en faire un usage un peu long, je crois que cette grande dose d'opium continuée long-tems peut entraîner après soi des inconvéniens considérables. Dans les cas donc où l'on veut employer les trochisques d'*alkekenge* & en faire faire un usage de quelques jours, il seroit plus à propos de se servir des trochisques préparés sans l'opium.

* Hoeffer donne dans le *Burggr, Lex. p.* 435. la description suivante d'une eau antinéphrétique dans la composition de laquelle entrent les baies d'*alkekenge*, & qu'il recommande comme un excellent remede pour chasser les pierres & les graviers qui embarrassent les conduits urinaires.

Prenez la quantité qu'il vous plaira de citrons dont vous ôterez la pulpe ; pilez-les après les avoir coupés en petits morceaux, & prenez une livre du suc qu'ils vous fourniront, que vous mettrez dans un vaisseau de verre bien bouché. Ajoutez-y soixante-quatre baies d'*alkekenge* que vous aurez bien broyées & pilées dans un mortier. Laissez ce mélange en digestion pendant 48 heures & distilez-le ensuite à un feu de sable, de façon que vous ne retiriez que la moitié du poids des ingrédiens que vous avez employé. Deux onces & demie de cette liqueur mêlées avec une once & demie de vin du rhin, & une demi-once de sucre rafiné prises par cuillerées, avant le repas, après avoir fait un exercice modéré, & avoir été préparé par une purgation douce & légere, feront, (si l'on en répete l'usage pendant quelque tems) des effets singuliers dans les cas que nous avons mentionnés.

* Voici les trochisques d'*alkekenge* tels que la préparation en est ordonnée dans la pharmacopée de la Faculté de Medecine de Paris.

Prenez *de pulpe épaissie de baies d'alkekenge avec leurs semences, deux onces.*
de gomme arabique,
adraganth,
de suc de reglisse,
d'amandes ameres,
de semence de pavot blanc, } *une demi once.*
des quatre grandes semences froides,
de semence d'ache,
de suc de citron préparé. } *de chaque deux deux dragmes.*
d'opium thebaïque, une dragme,
de suc récent d'alkekenge une quantité suffisante.

Faites-en S. A. des *trochisques*.

ALKERMES. C'est ainsi qu'il faut préparer la confection *alkermes*, selon la pharmacopée de Londres.

Prenez *de l'eau rose la plus odorante, deux pintes,*
du suc du kermes, trois pintes,
du sucre blanc, une livre :

Donnez à cela, par l'ébullition, la consistance du miel.

Melez-y *ensuite du bois d'aloès & de la canelle, réduits en poudre, de chacun six dragmes.*

Et faites-en une confection. S. A.

Mesué est l'Auteur de cette composition, mais les compilateurs de recettes l'ont étrangement défiguré, comme il paroît par la pharmacopée royale de Zwelfer ; les procédés de la plupart de ces compilateurs sont peu raisonnés. Elle fut introduite dans la pharmacopée de Londres d'abord sous sa forme premiere & originaire ; mais

mais depuis ce tems, à force de l'examiner & de la corriger, on l'a réduite à la forme simple & facile sous laquelle on vient de la présenter. On a rejetté tous les ingrédiens superflus, & on a délivré sa composition de tout procedé embarrassant, pour ne retenir que ce qu'il y avoit d'utile & de facile à faire. En en bannissant l'or, peut-être lui a-t-on ôté un peu de sa valeur dans l'esprit de ceux qui ont attribué à ce précieux métal quelque vertu pectorale : mais lorsqu'ils se seront défaits de ce préjugé ; ils se reconcilieront avec la simplicité de ce médicament ; & ils comprendront que son efficacité est fort indépendante du mélange de l'or. *Pharmacopée de Londres par* Quincy.

Quant aux propriétés de la confection *alkermès*, Voyez Kermes.

Il y a bien des personnes qui préferent le suc pur & simple du *kermès* à cette confection.

* La préparation de la *confection alkermès* est ainsi ordonnée dans la pharmacopée de la Faculté de Medecine de Paris.

Prenez *de bois d'aloès*, } *de chacun*
de canelle mise en poudre; } *six dragmes.*
d'ambre gris, } *de chaque*
de pierre d'azur; } *deux dragmes.*
de perles préparées, une demi once,
d'or en feuille, une demi-dragme,
de musc, un scrupule,
de sirop du meilleur Kermès chauffé au bain-marie, & passé par le tamis, une livre.

Mêlez tous ces ingrédiens ensemble, & faites-en S. A. une confection.

Nota. Que cette confection se peut aussi préparer sans ambre & sans musc.

La dose en est depuis un demi-gros jusqu'à un gros.

ALKIAN. Quelques Chymistes entendent par ce mot ce principe qui regit & gouverne le corps de l'homme ; en vertu duquel les alimens qu'il prend se tournent en sa propre substance, & l'acroissement animal se fait ; par lequel l'homme subsiste, & est une substance composée de toutes ces choses mélangées. *Theat. Chymic. Tom.* 5. *p.* 135.

ALKIBRIC, ALCHIBRIC, ALCHIBERT, ALGIBIC, ALKIBIC, ou ALCHABRIC, la même chose que *Sulphur vivum.* Rulann.

Johnson écrit *Alkibrie. Alkibric* est défini dans le premier volume du *Theat. Chymic. p.* 492. par un certain Auteur anonyme, *un soufre incorruptible.*

ALKIEN. On trouve ce mot dans le *Theat. Chym.p.* 170. *vol. V.* Il est difficile de deviner ce qu'on entend par ce terme sur la définition qu'on en donne en cet endroit. *Alkien terra*, dit l'Auteur, *est alkien animalis. In finibus terræ in lamina alta sunt vires præparationes, sicut vires animalis quas vocant medici alkien.* Par cet *alkien terræ*, il veut dire apparemment cet esprit qui opere dans la terre tout ce qui s'y produit ; de même que l'*alkien animalis* produit dans les corps des animaux tout ce qui s'y passe.

ALKIMIA. Voyez Alchemia.

ALKIN, ou *Cinis clavellatus. Cendres gravelées* Rulann.

ALKIR, *fumée* ou *charbon.* Rulann.

ALKITRAM, ou *Pix liquida ; Poix liquide. Goudron.* Rulann.

ALKOEL, espece de plomb très-fin, qu'on tire des mines. D'autres prétendent que *alkoel* & *lapis lazuli* sont des termes synonimes. Il y en a qui entendent par ce mot, l'antimoine. Rulann. Voyez Alcohol.

ALKOL. Voyez Alcohol.

ALKOSOR, *Camphre.* Rulann.

ALKI PLUMBI. C'est une certaine préparation douce du plomb. C'est peut-être ce qu'on appelle en Chymie le sucre de Saturne, *saccarum saturni.* Rulann.

ALL

ALLA, *Aile.* C'est une liqueur dont l'usage est fort commun en Angleterre. Il ne sera pas difficile de concevoir quelle en est la nature, parce que nous en avons dit à l'article *alcohol*. Puisque c'est une liqueur spiritueuse, il s'ensuit nécessairement qu'on nuiroit à sa santé, si l'on en buvoit trop ou trop fréquemment. On distingue l'*aile* de la biere, par le tems qu'il y a qu'elle est faite. Comme l'*aile* proprement dite, n'a pas été assez gardée pour que le *gas sylvestre* ait été détruit ou incorporé avec la liqueur, ensorte que son élasticité ou du moins la plus grande partie de son élasticité soit anéantie, on peut dire que c'est une boisson extremement venteuse. Aussi voyons-nous tous les jours qu'elle produit des coliques très-violentes. Des personnes qui en avoient bu une grande quantité dans un intervalle de tems fort court, ont péri presque subitement par l'excessive raréfaction de ce *gas sylvestre*, ou de l'esprit incoercible auquel on a donné ce nom. D'autres ont été attaqués du *cholera morbus* & ont eu toute la peine du monde à échapper à la mort, après une grande débauche d'*aile*.

Cependant l'*aile* étant un fluide acescent, il faut convenir que c'est une boisson fort convenable, lorsqu'on a pris des alimens alcalescens en plus grande quantité qu'on n'en peut digérer. On prétend encore que l'*aile* est moins propre à engendrer la gravelle & la pierre, que le vin & qu'aucune autre liqueur, excepté l'hydromel.

Au reste, l'*aile* bien préparée & gardée pendant un tems suffisant pour lui ôter sa qualité venteuse, me paroît une liqueur très-saine.

Lemery a fait les observations suivantes sur l'*aile* & sur la biere.

Il y a plusieurs sortes de biere qui different par leur consistance ; car les unes sont chargées, épaisses, troubles ; les autres sont claires & limpides : Par leur couleur, car les unes sont blanches, les autres jaunes, les autres rouges : par leur gout, les unes sont douces & pénétrantes, les autres ameres & acres ; les autres piquantes, presque comme de la moutarde. Elles different encore par leur âge ; car la biere nouvelle a un gout fort différent de celle qui a été reposée & gardée. Ces différences dont je viens de parler, procedent de la maniere dont la biere a été préparée, des différens pays où elle a été faite, des eaux dont on s'est servi, du tems auquel on y a travaillé, des ingrédiens qu'on y fait entrer & de leur proportion.

La biere doit être choisie claire, de belle couleur, d'un gout piquant & agréable, sans aigreur moussant beaucoup quand on la verse, & n'étant ni trop vieille ni trop nouvelle. Voici ce qu'en dit l'Ecole de Salerne.

Non acidum sapiat cerevisia : sit bene clara.
Et granis sit cocta bonis ; satis ac veterata.

La biere est apéritive, fortifiante, humectante & rafraîchissante. Elle nourrit aussi beaucoup, & elle engraisse, ce qui paroît clairement dans les pays septentrionaux, où la plupart des gens ne boivent que de la biere, où ils sont presque tous plus gros, plus gras, & plus vigoureux que ne sont ceux qui habitent dans les pays où l'on boit ordinairement du vin.

Voici de quelle maniere s'explique l'Ecole de Salerne, sur les effets de la biere.

Crassos humores nutrit cerevisia, vires
Præstat & augmentat carnem ; generatque cruorem.

La biere enivre, étant prise avec excès. Son ivresse dure même assez long-tems. Quand la biere est trop nouvelle, elle excite des vents : elle produit des ardeurs d'urine, & elle irrite même quelquefois les conduits si

fortement, qu'elle cause une espece de gonorrhée qui est à la vérité peu dangereuse. Et c'est peut-être ce qui a fait dire à quelques-uns que l'usage de la biere, étoit pernicieux aux reins & au genre nerveux. Cependant l'expérience ne le confirme en aucune maniere : au contraire, elle fait connoître que cette boisson est en général assez salutaire.

On retire de la biere un esprit inflammable, comme celui du vin; on en retire encore du phlegme, de l'huile noire & de l'esprit qui n'est autre chose que du sel acide, résous dans du phlegme.

La biere convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament, moins toutefois aux personnes grasses & repletes qu'aux autres.

REMARQUES.

La biere est encore une liqueur devenue spiritueuse par la fermentation, comme le vin, le cidre, le poiré, l'hydromel; les matieres qui entrent dans la composition de la biere, sont l'orge, ou le froment, ou enfin quelqu'autre espece de blé, que l'on a réduit en une farine grossiere. On prend une certaine quantité de cette farine, on y jette de l'eau chaude, ou bien on la met bouillir dans l'eau, pour que la liqueur s'impregne des principes les plus actifs de la farine. On la coule, on y fait bouillir de nouveau des fleurs de houblon ou un peu d'absinthe, ou d'autres plantes ameres. Quand la liqueur a bouilli un tems suffisant, on l'agite à force de bras, la versant & la reversant dans différens vaisseaux, pendant qu'elle est encore chaude; c'est ce qu'on nomme brasser. Puis on la coule, & on la laisse fermenter. Pour exciter même cette fermentation, on y jette des feces de biere ou quelque autre matiere fermentative. Enfin, quand elle a été bien dépurée & bien clarifiée par le secours de la fermentation; on la verse dans des tonneaux & on la garde.

La fermentation de la biere provient de ce que les sels essentiels du blé se trouvant délayés & étendus par une suffisante quantité de parties aqueuses, raréfient, atténuent, & exaltent les parties huileuses du même blé; cette fermentation cesse, quand les sels ont surmonté la résistance que les principes huileux leur faisoient, & quand les parties grossieres de la liqueur, ont été précipitées au fond & aux côtés du vaisseau. Cette fermentation est encore plus ou moins prompte & violente, suivant que la liqueur est plus ou moins chargée des principes du blé & suivant que ces principes ont plus ou moins de disposition au mouvement; soit par rapport à eux-mêmes, soit par rapport au véhicule où ils nagent.

Quoique nous n'ayons rapporté ici qu'une maniere de préparer la biere; elle se fait néantmoins de beaucoup d'autres; car on peut dire que chaque brasseur a la sienne particuliere. Nous nous sommes seulement mis en peine de faire connoître la plus commune & la plus usitée.

Le houblon, ou les autres plantes ameres que l'on mêle avec la biere y produisent de bons effets : elles aident à raréfier les parties grossieres & visqueuses du froment; de plus elles conservent la biere, en empêchant qu'elle ne s'engraisse; car tout le monde sait que les amers sont fort propres pour absorber les aigres.

Pour faire de la biere qui soit agréable & qui se conserve long-tems, on ne doit pas avoir moins d'égard à la nature particuliere de l'eau, qu'à la bonté, la proportion, & la cuisson des matieres que l'on emploie pour cela; car il ne faut pas croire que toutes les eaux soient également bonnes pour faire de la biere. Ce n'est pas que je mette de la différence entre elles, par rapport à leurs parties essentielles; mais par rapport aux parties étrangeres qui y sont mêlées & confondues; & quoique ces parties ne soient pas toujours sensibles par le gout, elles ne laissent pas de se faire connoître par d'autres effets. C'est au mouvement de ces parties étrangeres que j'attribue la coruption & la fermentation qui surviennent au bout d'un certain tems aux eaux les plus claires & qui paroissent les plus pures. Cette fermentation ou corruption de l'eau se fait assez remarquer dans les navires, où l'on est obligé de transporter de l'eau douce qui après quelque tems ne manque pas de se corrompre & revient ensuite dans son état naturel. Martin Schookius dans un traité particulier sur la biere rapporte que si l'on expose de l'eau au soleil dans une bouteille bien bouchée, elle fermente & jette aux côtés du vaisseau quantité de parties étrangeres, & que si après avoir été dépurée on la reverse dans un autre vaisseau bien net; elle ne se corrompt plus; & conserve toujours sa limpidité.

Cette fermentation qui survient à l'eau commune après un certain tems ne peut apporter qu'un grand préjudice à la biere, dont l'eau commune fait la principale partie; car elle donne lieu aux esprits de la biere de s'échapper; & l'acide prenant alors le dessus, agite bien-tôt toute la liqueur. Il est donc à propos pour faire de bonne biere, & qui se conserve long-tems, de choisir des eaux le moins en état de fermenter qu'il se pourra; soit par le peu de parties étrangeres qu'elles contiennent, soit par le peu de disposition de ces parties étrangeres à la fermentation; car l'eau, suivant les differens endroits, se charge de parties différentes, & devient, par rapport à ces parties plus ou moins propre, non-seulement pour la biere, mais encore pour plusieurs autres choses, auxquelles on l'emploie aussi communément.

C'est peut-être là une des raisons principales pourquoi les bieres qui ont été faites dans les pays Septentrionaux, comme en Angleterre, en Suede, en Danemark, en Flandre, & en plusieurs lieux de l'Allemagne, sont meilleures & se conservent plus long-tems que celles qui ont été faites en des pays plus chauds; comme en Provence, en Dauphiné, & en Languedoc.

La biere ne se fait pas également bonne dans toutes les saisons, non plus que dans tous les pays : premierement, parce que la constitution particuliere de l'eau varie, suivant ces circonstances, & rend la biere plus ou moins bonne; en second lieu, parce que la température de l'air variant aussi suivant les saisons & les pays, augmente ou diminue quelquefois beaucoup la fermentation & la dépuration de la liqueur. Or comme la biere, pour être bonne & pour se conserver longtems, demande un certain degré de fermentation; il n'est pas possible que toutes les saisons & tous les pays soient également propres à le lui communiquer. Quand il fait grand chaud, la fermentation de la biere se faisant trop fortement, il se fait aussi une exaltation & un développement trop considérable de ses principes qui se dissipant ensuite fort aisément, parce qu'ils sont peu retenus, donnent bien-tôt lieu à la liqueur de s'aigrir. L'été, particulierement quand il est bien violent, n'est donc pas propre pour faire de la biere. Je dis, quand il est bien violent; car nous voyons quelquefois des étés si tempérés qu'à peine l'emportent-ils en chaleur sur le printems; & je ne doute pas qu'on ne pût faire pour lors de la biere qui fût bonne, & qui se conservât long-tems. Cependant quelque tempéré que soit l'été, on est toujours obligé de mêler à la biere que l'on fait en cette saison plus de houblon, que dans le printems; car sans cela elle s'aigriroit toujours assez vîte. Dans le grand froid, la biere ne fermente & ne se dépure qu'imparfaitement, ce qui rend cette boisson moins agréable, & plus facile à se corrompre, que si elle eût fermenté davantage; cependant, on peut dire du grand froid, comparé au grand chaud, que ce dernier est encore plus contraire à la bonté de la biere que l'autre.

Il suit de ce qui a été dit sur le froid & le chaud de l'air par rapport à la fermentation de la biere, que les saisons tempérées, comme le printems & l'automne sont plus propres pour faire de bonne biere que les autres; cependant, on prétend que toutes choses étant égales

du côté de la préparation de la biere, & de la proportion des matieres dont on la compose, le printems & principalement son commencement est encore plus convenable pour en faire que l'automne, aussi estime-t-on particulierement la biere de Mars, pour son bon goût, & pour sa durée; & c'est apparemment pour cette raison, que les Brasseurs font ordinairement dans ce tems leur biere de garde. Si l'on demande pourquoi la biere de Mars est préférable à celle qui se fait en automne : je répondrai, qu'outre que la constitution particuliere de l'eau & de l'air, est peut être plus convenable en cette saison au degré de fermentation nécessaire pour faire de bonne biere; on peut encore dire avec beaucoup de vraisemblance que les matieres qui entrent ordinairement dans sa composition, comme le blé & le houblon, sont meilleures & ont plus de force que dans l'automne.

On pourroit appeller la biere un pain liquide, puisqu'elle est composée de farine de blé délayée dans beaucoup d'eau. Cette boisson est nourrissante & humectante par les principes huileux & balsamiques que le blé lui a fournis en assez grande quantité. Elle enivre quand on en boit par excès, parce qu'elle contient beaucoup de parties spiritueuses qui produisent l'ivresse, de la même maniere que les autres liqueurs vineuses dont nous avons déja parlé.

La biere trop nouvelle contient beaucoup de parties visqueuses & acides, qui n'ayant pas été suffisamment atténuées par la fermentation causent des vents, en se raréfiant dans les intestins par la chaleur du corps. Elle excite aussi des ardeurs d'urine, & quelquefois même des especes de gonorrhées, en s'arrêtant aux conduits de l'urine, & en les picotant fortement. On remédie à ces accidens en buvant un peu d'eau-de-vie, qui divise & incise ces parties visqueuses, & qui les chasse des endroits où elles s'étoient comme cramponées. Ce sont encore ces parties qui contribuent à rendre l'ivresse de la biere plus longue & plus dangereuse que celle de nos vins François.

Les Anglois préparent une autre espece de biere qu'ils nomment *aile*. C'est une liqueur jaunâtre, claire, transparente, fort piquante & subtile. Elle pique le nez & la bouche de ceux qui en boivent, à peu près comme la moutarde. Elle est fort apéritive & plus agréable au gout que la biere ordinaire. On prétend qu'il n'entre point de houblon, ni d'autres plantes ameres dans sa composition; & que sa grande force provient d'une fermentation extraordinaire qu'on lui a excitée par le moyen de quelque drogue acre & piquante. Cependant, Schookius, dans un Traité qu'il a fait sur la biere, remarque que quelques-uns mêlent dans l'*aile* un peu de fleur de houblon pour corriger la grande douceur de l'orge.

Mundy, Medecin de Londres, en parlant de la biere, rapporte que, quand cette liqueur est nouvellement cuite, plusieurs y jettent des rameaux de bouleau, pour la rendre un peu plus piquante, & en état d'être bien-tôt bue. Il dit encore que quelques autres jettent du liere terrestre dans les tonneaux où on la renferme, & que par le secours de cette plante, toute la liqueur se dépure en peu de tems. On garde ordinairement l'*aile* dans des bouteilles bien bouchées: mais il faut avoir soin, quand on en veut boire, de ne déboucher la bouteille que peu à peu, car la liqueur se raréfie à un point, quand le passage lui est ouvert tout d'un coup, qu'elle saute au plancher avec violence & la bouteille demeure vuide.

L'*aile* vient du mot *ala*, qui signifie en Anglois, *tout*, comme qui diroit boisson qui tient lieu de toute autre.

La biere est appellée en latin, *cerevisia*, *à Cerere*, *Cerès*; parce que le blé dont Cerès étoit la Déesse chez les Anciens, entre dans la composition de la biere; c'est aussi par la même raison que la biere est appellée par quelques-uns *liquor Cereris*, *liqueur de Ceres*.

Elle est encore nommée, *vinum hordeaceum*, *vinum regionum Septentrionalium*; parce qu'elle est faite avec l'orge & qu'on s'en sert dans les pays Septentrionaux à la place du vin. On peut même dire qu'elle a cet avantage par dessus le vin, qu'elle se peut faire en tout tems; qu'elle humecte, qu'elle nourrit davantage, & qu'elle est à meilleur marché.

ALLABOR, ALAHABAR, ALABARI, ALCHONOR, ALLARINOCH, ALHOHONOCH, ALRACHAS, ALASTROB, ALOMBA, ALOOC, ALCAMOR. *Plomb.* RULAND.

ALLABROT. Espece de sel factice. RULAND.

ALLANTOIS. *Allantoïde.* De ἀλλᾶς, *saucisse*, parce que dans les animaux elle est longue & épaisse comme une saucisse.

Le fœtus humain a-t-il une *allantoïde* ou n'en a-t-il point? C'est une question que les Anatomistes ont long-tems agitée. Il paroît que MM. Hale & Littre l'ont décidée, par ce qu'ils ont rapporté, l'un dans les *Transactions Philosophiques*, l'autre dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*. Je n'ai donc rien de mieux à faire que d'exposer leurs observations & leur sentiment.

Je vais donner ici, dit M. Hale, une description exacte & vraie d'une *allantoïde* humaine, telle que je l'ai vue dans deux sujets différens: j'en fis l'observation sur le premier sujet il y a plusieurs années; & sur l'autre sujet au mois de Mars 1698-9.

La plupart des Anciens ont accordé une *allantoïde* au fœtus humain; non, parce qu'ils étoient convaincus de son existence, par l'experience; mais parce qu'ils supposoient comme constant qu'il n'y avoit aucun viscère, aucune membrane, aucun vaisseau dans les animaux dont on ne trouvât les semblables dans l'homme. Hippocrate dit que les jumeaux sont renfermés dans des sinus, & que la matrice a des *cornes*. Galien décrit le cordon ombilical, comme composé de quatre vaisseaux; il décrit aussi l'urache & l'*allantoïde*, comme une saucisse qui s'étend d'une des *cornes* de la matrice à l'autre. En un mot, quoique les Anciens eussent de tems en tems des occasions de disséquer des corps humains, & qu'Erasistrate & Herophile aient ouvert des hommes & des femmes tout vivans, on ne voit point qu'ils aient retiré de grands avantages de ces commodités favorables à leur instruction. Car la plupart des descriptions des parties du corps qu'ils nous ont laissées, & surtout celles de l'urache & de l'*allantoïde*, ne conviennent tant par rapport à leurs noms, que par rapport à leur figure, situation & autres modifications, qu'à ces parties telles qu'elles sont dans les animaux. Je ne parlerai point de l'*allantoïde* des animaux; car tous les Anatomistes conviennent de son existence dans les brutes; & le Docteur Needham en a dit suffisamment là-dessus; cet Auteur a même découvert une partie d'une *allantoïde* humaine; mais ni lui ni aucun autre Anatomiste ne s'étoit avisé de la vraie méthode de la trouver en entier; & il n'est pas surprenant qu'ils aient tous donné de si mauvaises descriptions d'une chose qu'ils n'avoient point vue. Le Docteur Needham dit qu'après avoir écarté l'amnios & laissé cette membrane attachée au cordon ombilical, on peut séparer soit avec les doigts, soit avec le scalpel, le reste de l'enveloppe du fœtus en deux autres membranes. Il donne le nom de chorion à la membrane extérieure, & celui d'*allantoïde* à la membrane intérieure. Mais en séparant le reste de l'enveloppe en deux parties, à l'exemple de Needham, vous ne manquerez pas de déchirer l'*allantoïde*; & vous n'en verrez jamais que quelques petites parties. D'ailleurs, l'*allantoïde* ressemble si fort au premier coup d'œil à l'amnios, que la plupart de ceux qui supposent que l'amnios est double, & que ses membranes se peuvent aisément séparer, ont pris ces parties de l'*allantoïde*, pour de petits lambeaux d'une des membranes de l'amnios. Au lieu que si l'*allantoïde* n'est pas trop déchirée, en cherchant d'abord le trou par lequel l'urine s'écoule, & y insérant un petit tuyau, on est appercu

en soufflant par ce tuyau, l'*allantoïde* dans toutes ses dimensions, on eût distingué sa vraie figure, son fond, son sommet, l'insertion qui s'y fait de l'urache, ses rapports avec les autres membranes, & presque tous ce qu'on auroit pu desirer sur cette partie. Il y a plus, en quelque état que soit l'*allantoïde*, quelque déchirée qu'on la suppose, en s'y prenant de la maniere que nous venons d'indiquer; on parviendra toujours à en séparer la largeur de plusieurs pouces, du chorion & de l'amnios. Or la facilité avec laquelle se fera cette séparation démontre une distinction de membranes; car la force seule du souffle ne suffit pas pour développer une membrane double.

Hoboken & Diemerbroeck ont parlé de la séparation de l'*allantoïde* des autres membranes, avec les doigts seuls, comme d'une opération fort facile: mais à en juger sur les descriptions qu'ils nous ont données de cette partie, il est évident qu'ils ne l'ont jamais vue en entier ni l'un ni l'autre. Entre autres erreurs dans lesquelles Diemerbroeck est tombé, il a prétendu que l'urine du fœtus demeuroit entre la membrane urinaire & le chorion; ensorte qu'on ne pouvoit pas dire qu'elle eût une vessie distincte; mais bien qu'elle étoit contenue dans une cavité formée en partie par le chorion, & en partie par la membrane urinaire. Il avoue que Graaf a avancé qu'en appliquant un petit tuyau dans une ouverture qu'on fera au chorion, & soufflant par ce tuyau, on appercevra distinctement toutes les membranes de l'arriere-faix. Il nous a même donné la figure de l'*allantoïde* avec les autres membranes, telles, dit-il, qu'il les a vues: mais il a tiré de son imagination la description qu'il nous présente de l'*allantoïde*; il est certain qu'il ne l'a point faite sur l'inspection de cette partie; ce que je démontre par les raisons suivantes. Premierement, par la maniere dont il s'y est pris, on ne peut séparer l'*allantoïde* que du chorion; on ne peut point la voir dans ses vraies dimensions; on n'y peut remarquer aucune apparence de vessie, soit que sa cavité soit vuide, lorsqu'on y soufflera, soit qu'elle soit pleine: or cependant l'*allantoïde* est une vraie vessie, & il ne paroît point, dans la figure de Graaf qu'elle ait été enflée & liée; cet Auteur même ne fait mention que d'un trou fait au chorion. D'ailleurs, on ne peut supposer que l'*allantoïde* de Graaf fut pleine d'urine, parce que sa figure ne représente point une *allantoïde* pleine, & qu'il dit lui-même que ce n'est qu'une partie enflée de l'*allantoïde*. Mais conçoit-t-on que de Graaf ait représenté, même une partie enflée de l'*allantoïde*? Point du tout. Car cette partie ne pouvoit demeurer pleine d'air, non plus qu'elle étoit demeurée pleine d'eau, du moins autant de tems qu'il en falloit pour la dessiner, qu'on n'eût pris la précaution de lier l'ouverture par laquelle l'eau s'étoit écoulée, & par laquelle l'air pouvoit s'écouler de même, & celle par laquelle on avoit soufflé l'air. Or c'est ce que de Graaf n'a point fait. Secondement, dans la figure de l'*allantoïde*, le cordon ombilical paroît traverser l'amnios & l'*allantoïde*, à son insertion dans le placenta. Or l'*allantoïde* n'est percée nulle part par le cordon ombilical; l'amnios n'en est traversé en aucun endroit; mais il passe sous cette membrane, lorsqu'il s'insere dans le placenta. Si on pouvoit supposer que le cordon ombilical traverse l'amnios à son insertion dans le placenta, on le verroit sans doute sous cette membrane, comme on y voit la substance déliée de l'*allantoïde*. Or on ne remarquera rien de tout cela. D'ailleurs l'arriere-faix de Graaf est posé de façon que rien n'empêche qu'on n'apperçoive distinctement l'endroit où le cordon ombilical s'insere dans le placenta. Ce que l'on concevra sans difficulté, en supposant que la partie H de ma figure, (Planche 3. Fig. 2.) soit plus élevée du côté du spectateur, & qu'elle lui présente le fond G, & le cours du cordon ombilical. On verroit alors le cordon ombilical étendu sur l'*allantoïde*, comme dans la figure de Graaf, on le verroit distinctement s'insérer dans le placenta, ce qui n'est point dans sa figure. Cette figure est donc très-irrégulierement dessinée, & il y a tout lieu de croire qu'elle a été faite d'imagination. Quant à la membrane urinaire il paroît que c'est l'*allantoïde* d'un poulain (en qui Needham dit que le cordon ombilical traverse la membrane urinaire) qu'on a attachée à l'arriere-faix d'un fœtus humain, aussi absurdement que Vésale a attaché à un fœtus humain l'arriere-faix d'un petit chien.

Enfin, il est évident que de Graaf n'a point connu la figure réelle de cette membrane, & qu'il n'a jamais vu l'*allantoïde* en entier; car il convient qu'elle a été bien décrite par Needham: or je vais faire voir que la description de Needham pêche en plusieurs points. Premierement, la membrane urinaire ne couvre point tout le fœtus, comme Needham l'assure; elle n'en couvre que la partie qui répond au chorion, & elle ne s'insere point sur le placenta; car l'*allantoïde* s'étend au plus jusqu'aux bords du placenta: mais là des fibres unissent si fortement l'amnios & le chorion, qu'aucune membrane ne peut s'insérer entre eux. D'où il suit en second lieu que l'*allantoïde* n'est point attachée par tout au chorion; en troisieme lieu, que cette membrane ne peut être de la même figure que les autres membranes, & qu'elle est fort différente dans le fœtus humain, de ce qu'elle est dans le poulain, où elle embrasse le fœtus dans l'amnios; cependant Needham donne encore le contraire de tout cela pour vrai. En un mot, Needham n'avoit vu que des morceaux de la membrane urinaire; il ne pouvoit donc se former une idée juste de toute cette membrane, & la décrire exactement. Ce qu'il a pu faire, il l'a fait; c'étoit de tirer des conjectures de ce qu'il en avoit observé dans les cavales & dans d'autres animaux.

Au reste, les conjectures eussent été plus heureuses, si pour déterminer la figure, la situation & les autres modifications de l'*allantoïde* humaine, il se fût réglé sur celle du petit chien qui n'embrasse pas entierement le fœtus, comme il le remarque lui-même. Dans la plupart des figures que Bidloo nous a données d'arriere-faix, il a désigné par des lettres quelques vestiges de la membrane urinaire; mais ces vestiges sont si foibles, ce sont des morceaux de cette partie si confusément placés, ayant si peu de rapport les uns avec les autres, qu'il n'est pas possible d'en tirer une connoissance exacte de la grandeur, de la forme & de la situation du tout. J'avoue moi-même qu'il arrive souvent que les membranes de l'arriere-faix sont si déchirées, qu'il n'est pas possible d'y remarquer l'*allantoïde* dans son entier, quelque soin qu'on se donne: mais il faut aussi que l'on m'accorde que dans la multitude des arrieres-faix qui sont tombés entre les mains des Anatomistes, il s'en est trouvé plusieurs dans lesquels l'*allantoïde* étoit dans un état qui leur auroit permis de pousser leurs découvertes beaucoup plus loin qu'ils n'ont fait, si cela eût été possible par les moyens dont ils se servoient; je veux dire, s'il eût été possible en employant le scalpel ou les doigts, ou en soufflant sous le chorion, de voir dans les sujets les plus parfaits, quelque chose de plus que ce qu'ils ont vu.

Je vais maintenant répondre aux objections de ceux qui refusent au fœtus humain une membrane urinaire.

La difficulté de trouver cette membrane n'est point du tout une raison suffisante pour en nier l'existence. Mais on a dans une femme qui meurt pendant sa grossesse, une occasion & un sujet si propres pour la découverte des trois membranes, que je suis étonné que Paré ne les ait point apperçues, lui qui a été plusieurs fois dans le cas de travailler sur de pareils sujets, & qui dit l'avoir toujours fait avec tout le soin imaginable; il faut bien que cette derniere circonstance ne soit pas aussi vraie qu'il veut nous le persuader. Sur un sujet tel que ceux que Paré a disséqués, le Docteur Tyson observa les trois membranes, il y a quelques années. Après avoir séparé le chorion & l'avoir mis de côté, il vit deux vessies qui contenoient des liqueurs de couleur

différente; en pressant l'une des vessies contre l'autre, les liqueurs demeurerent séparées & ne se mêlerent point. Cette observation suffit pour convaincre ce grand Anatomiste de l'existence d'une *allantoïde*. Quant à sa figure, à son tissu, à sa situation & à ses autres modifications, il n'est pas manqué de les découvrir, si le reste des spectateurs, plus curieux qu'intelligens, ne l'eût contraint de hâter sa dissection & de passer à d'autres parties.

D'autres nient l'existence de l'*allantoïde* dans le fœtus humain, parce que supposant que l'urache est imperméable, & que par conséquent il n'y a point de passage pour l'urine, ils concluent que cette partie seroit parfaitement inutile, quand même elle existeroit. Needham dit à la vérité qu'il n'a jamais découvert aucun vestige de cavité dans l'urache: toutefois il pense qu'en soufflant par la vessie, on parviendroit à faire passer l'air à travers l'urache d'un fœtus humain, aussi facilement qu'il lui est arrivé de le faire passer à travers l'urache d'un petit chien. Je ne conçois pas quelle est la raison qu'ont eue Needham & d'autres, de prétendre qu'il y avoit vraisemblablement une cavité dans l'urache du fœtus humain, & d'ajouter qu'en soufflant on feroit passer l'air à travers, puisqu'ils refusent à ce passage le seul usage qu'il pourroit avoir; mais il y a plusieurs corps qui ne permettent point l'entrée à l'air, entre lesquels on peut compter les membranes, & à travers lesquels l'eau passe très-librement. Doit-il donc paroître étrange que l'eau passe à travers la substance de l'urache, après qu'on est informé que sa cavité s'ouvre au nombril, comme on s'en est assuré en soufflant, ou par les injections, pour ne point parler de ceux qu'on dit avoir rendu de l'urine par le nombril? Que le reste de l'urache soit perméable, sans être proprement creux, (l'urine se filtrant doucement à travers plutôt qu'elle ne coule dans ses canaux les plus petits) c'est un fait qui résulte de plusieurs observations. La premiere c'est que la substance de l'urache, ainsi que la cavité de l'*allantoïde*, se trouve toujours pleine d'une liqueur qui ressemble en couleur, en saveur & en odeur à l'urine. La seconde, c'est que la substance muqueuse de l'urache pourroit aussi bien être vasculaire que la membrane muqueuse des intestins, & Leuwenhoeck a démontré que celle-ci étoit vasculaire. La troisieme, c'est qu'il n'est pas plus impossible à l'urine de passer par les vaisseaux muqueux dont nous venons de parler, qu'à d'autres fluides de couler à travers les cartilages vasculaires & à travers les os; au chyle d'entrer dans les vaisseaux lactés, dont les orifices sont si petits, que selon le calcul de Leuwenhoeck, à peine y feroit-on passer la 1,000,000,000ᵉ partie d'un grain de sable, tandis que la grande cavité des intestins lui est ouverte; & qu'aux parties les plus grossieres de la semence de se mouvoir dans les canaux des testicules dont la capacité n'est pas plus sensible. D'ailleurs je suis convaincu que les fibres musculaires de la vessie favorisent autant le mouvement de l'urine que le cœur ou quelqu'autre muscle que ce soit, aide celui des autres fluides.

D'autres refusent d'admettre une membrane urinaire, parce qu'ils ont imaginé que, quand la vessie étoit pleine, l'urine en devoit sortir par le cou, & non par le fond à travers l'urache; conséquemment cette membrane leur paroît superflue. Pour répondre à cette objection, il faut observer que l'urine ne peut jamais sortir par le cou de la vessie & par l'uretre, sans la contraction des muscles de l'*abdomen*; car la seule maniere naturelle dont nous vuidons nos urines, se fait par la contraction de ces muscles, dont l'action seule est capable d'ouvrir le sphincter de la vessie. Mais il est plus que vraisemblable que ces muscles n'agissent point avant que l'animal respire; & par conséquent que la respiration se fait avant que le sphincter donne passage à l'urine. D'ailleurs l'urine du fœtus n'étant capable ni par sa quantité, ni par sa qualité, d'émouvoir les muscles de l'*abdomen*: il faudroit que leur contraction se fit naturellement: or on ne peut rendre raison de cette action. Mais dans notre sentiment, voici la maniere dont l'urine est chassée de la vessie; lorsque la vessie est trop pleine, sa partie musculeuse seule suffit pour presser doucement l'urine contre son fond & pour la faire passer à travers l'urache, dont la substance est spongieuse & lâche. D'ailleurs il résulteroit des inconvéniens considérables de la contraction des muscles de l'*abdomen* du fœtus: car cette contraction ne manqueroit pas de lui faire lâcher dans l'amnios les excrémens solides, en même tems que les urines; ce qui auroit des suites beaucoup plus fâcheuses que la sueur, &c. Mais en supposant même l'action des muscles de l'*abdomen*, qu'en conclurrons nous? Que l'urine doit sortir par le passage qu'il lui est le plus facile de suivre; c'est-à-dire à travers l'urache qui est en partie ouverte, & dont la contexture n'est pas capable par elle-même d'arrêter l'urine, & qui ne lui oppose pas à beaucoup près une résistance aussi considérable que celle du sphincter de la vessie: mais ce n'est pas assez que l'urache soit propre à laisser passer l'urine à travers sa substance; mais telle est encore son étendue, sa position & sa structure particuliere qu'elle ne lui permet pas de repasser. Enfin il naît des enfans de l'un & de l'autre sexe, avec les conduits des parties naturelles bouchés; ce qui démontre, ce me semble, que l'urine ne peut pas passer par l'uretre.

Dionis n'ayant point trouvé d'*allantoïde*, & ne s'appercevant point que l'urache fût perméable, regarde cette membrane comme inutile, & cela par une raison différente des précédentes. Il suppose que le sang qui sert à la nutrition du fœtus est dépuré de tout excrément. Mais je ne conçois pas pourquoi cette portion du sang & du chyle seroit plus débarrassée d'impuretés que le reste de la masse. Il n'y a dans cette masse aucune portion qui ne contienne des parties impropres à l'assimilation & à la nutrition. Dionis n'auroit point donné dans cette erreur, s'il eût ouvert des avortons de cinq mois ou même plus âgés, car il auroit trouvé leur vessie pleine d'urine, & dans les intestins toujours quelques excrémens. Il est difficile de déterminer en quel tems cette séparation de l'urine commence à se faire; mais je crois avoir raison de penser que c'est beaucoup plutôt qu'on ne le suppose communément. On voit Fig. 4. Planche 3. l'*allantoïde* d'un très-petit avorton. Or voici comment je raisonne. Toutes les parties de l'*allantoïde* étant formées long-tems avant l'*imprégnation*, il est vraisemblable que cette partie remplit ses fonctions peu après l'*imprégnation*. Ses fonctions commencent sans doute aussi-tôt qu'il y a lieu à quelque séparation; mais la séparation de l'urine se fait nécessairement, dans le même tems que le fœtus est nourri par les arteres ombilicales.

Il y en a qui admettent l'existence de l'urache, & qui rejettent celle de l'*allantoïde*, prétendant que l'urine est transmise de l'urache entre l'amnios & le chorion. Cette opinion tient beaucoup de celle de Diemerbroeck; cet Auteur pensoit de plus que l'urine séjournoit entre la membrane urinaire & le chorion. Mais ceux qui soutiennent l'existence de l'urache, & qui nient celle de l'*allantoïde*, par la raison que je viens d'exposer, ne considerent pas que dans ce cas l'urine pénétreroit dans l'amnios, de même que le suc nourricier du chorion, soit que la séparation s'en fasse par ses glandes, soit que le chorion le tire de la matrice. Les défenseurs du sentiment que je combats, ceux qui admettent l'*allantoïde*, ceux qui la rejettent, ceux qui prétendent qu'elle est d'une autre figure que celle de Diemerbroeck lui a donnée, conviennent tous de la réalité du suc nourricier du chorion. La transsudation ou la filtration de ce suc à travers les membranes, est beaucoup plus apparente dans les cavales & dans les truies: car dans les cavales, le chorion ne s'unit à la matrice que quand elles sont à mi-terme; & dans les truies, il n'adhere à l'*utérus* que quand elles sont prêtes à mettre bas leurs petits. Mais ce qui prouve évi-

demment que l'urine du fœtus humain n'est contenue ni entre le chorion & l'amnios, ni entre le chorion & l'*allantoïde*; c'est l'adhésion étroite de ces membranes les unes aux autres. Une observation que les sages-femmes font assez communément, c'est que lorsqu'un enfant est sur le point de naître, il est quelquefois précédé d'une vessie pleine d'eau; or ce ne peut être l'humeur de l'amnios, elle est en trop petite quantité, ni celle du chorion, qui est en quantité encore plus petite. M. Cowper s'est servi de cette observation des sages-femmes, pour prouver l'existence de l'*allantoïde*. S'il y a quelque exactitude dans les figures que nous présentons au lecteur dans cette Dissertation, c'est à ce savant Anatomiste que nous en avons l'obligation.

Le savant Harvey refuse une *allantoïde* même aux brutes. Il pense que l'*allantoïde* & le chorion ne sont qu'une même membrane à laquelle on a donné des noms différens, selon la maniere différente de la considérer; le chorion considéré par sa forme s'appelle *allantoïde*, considéré par ses fonctions & le nombre de ses vaisseaux, il retient le nom de chorion. Il prétend de plus que le fœtus ne vuide point d'urine; mais que la vessie garde ce qui s'en sépare pendant sa formation, jusqu'au moment de sa naissance. Ce que nous avons répondu à Dionis peut servir de réponse à Harvey. Les raisons qui détruisent les objections de l'un, renversent le sentiment de l'autre. Mais comme il étoit impossible que Harvey, étant aussi exact Anatomiste que nous le connoissons, n'observât point de vessie urinaire; il est convenu de son apparence: mais il a tâché de l'expliquer sans recourir à l'existence d'une *allantoïde*. Il avoit apperçu dans les brebis & dans les biches une espece de cavité située entre les arteres ombilicales, & pleine d'urine. Bartholin a beau donner le nom d'urache à cette cavité, c'est certainement une *allantoïde*. Harvey ajoute qu'en tous cas, si ce qu'on appelle *allantoïde* n'est pas le chorion même, ce n'est autre chose que quelque enveloppe formée accidentellement par la *duplicature* des membranes; car toute membrane étant double, la nature peut, dit-il, dans un besoin, loger de l'urine dans cette *duplicature*. Mais comme il n'admet point d'urache, il n'auroit point été superflu d'expliquer comment cette *duplicature* pouvoit se remplir d'urine. Mais sans insister sur cette difficulté; peut-on dire que la vessie urinaire soit formée par la *duplicature* des autres membranes, quand on considere qu'elle varie relativement à la figure & au tissu, dans les différens animaux; & qu'elle a une urache, ce qu'on ne remarque à aucune autre membrane: puisque chaque animal a une vessie avant que de naître, il doit y avoir un réceptacle pour l'urine, jusqu'à ce qu'il soit né. Puisque l'insertion de l'urache ne varie point dans la même espece d'animaux, & que la membrane urinaire est toujours la même quant à la forme, au tissu, à la position & aux autres modifications; il s'ensuit que ni l'urache, ni l'*allantoïde*, ni la vessie urinaire ne sont point des choses accidentelles, & contre nature.

Figure 2. *Planche* 3. représente l'arriere-faix de deux enfans jumeaux. On y verra l'*allantoïde* & son rapport avec les autres membranes. Toutes ces parties ont été dessinées après avoir été préparées & séchées.

AAAA. Partie du chorion étendue.

BBB. Ligne qui marque les bords du placenta.

CCC. L'amnios qui s'unit à l'*allantoïde* D. à la ligne d'union EEE.

F. Cou de l'*allantoïde*.

G. Ouverture au fond de l'*allantoïde* par où l'urine sort; c'est par cette ouverture qu'on a souflé l'*allantoïde*.

H. Partie de la moitié de l'*allantoïde* qui est sous la ligne d'union, & qui couvre immédiatement le fœtus, à moins qu'on ne prétende que l'amnios est continué sous l'*allantoïde*.

II. Deux sondes introduites sous l'amnios; elles soutiennent l'*allantoïde* & dilatent l'ouverture de l'amnios, par laquelle les jumeaux ont passé.

K. Partie du placenta avec quelques vaisseaux sanguins injectés.

LLLL. Les arteres du cordon ombilical pleines de cire rouge.

MM. Les veines ombilicales pleines de cire verte.

N. Artere de communication, par laquelle on a rempli en même tems toutes les arteres du cordon ombilical. Les veines ont toutes été injectées à la fois de la même maniere.

O. Une aiguille qui écarte l'amnios de l'endroit où des bords du placenta, il s'étend partie à la ligne d'adhésion ou d'union, partie sur le placenta.

P. Partie du chorion située au bord du placenta, dans l'endroit où il s'étend sous l'amnios sur le placenta.

Q. Aiguille qui sert par le moyen d'un fil à tenir dilatée l'ouverture de l'amnios.

RRR. L'urache située entre les arteres.

aaa. Les fibres ou vaisseaux qui attachent l'*allantoïde* au chorion.

La *Figure* 3. représente la même préparation vue de côté, afin qu'on puisse appercevoir plus distinctement l'insertion de l'urache.

La lettre A. ainsi que les autres lettres indiquent les mêmes parties que dans la *Figure* 2. ainsi on n'a qu'à en consulter l'explication.

S. Le cours de l'urache R à F en ligne ponctuée.

T. Partie de l'amnios détachée du placenta, pour qu'on puisse voir le placenta K & V.

V. Partie de l'*allantoïde* située au-dessous de la ligne d'union, voisine de son cou F.

La *Figure* 4. représente l'*allantoïde* entiere d'un très-petit avorton.

N. B. Cette *allantoïde* se sépara aisément des autres membranes entre lesquelles elle étoit située, & l'amnios demeura sous elle en entier, comme une vessie.

On pourroit nous objecter que ce qu'il nous plaît d'appeller la ligne d'union n'existe pas réellement. Je réponds à cette difficulté, que je ne sai point si l'*allantoïde* de deux enfans n'a pas besoin d'une pareille union pour soutenir & tenir renfermée une plus grande quantité d'urine; & que j'ignore aussi si avec plus d'attention & d'adresse que je n'en employai, on ne viendroit pas à bout de séparer de l'amnios, comme une membrane parfaitement distincte d'elle, l'*allantoïde* de deux enfans, de même qu'on sépare celle d'un seul que nous avons représentée *Fig.* 4. qu'au reste, voici les raisons qui m'ont déterminé à marquer cette ligne d'union ou d'adhésion qu'on accuse d'être chimérique.

1°. Quoique j'aie employé autant de soin & plus de force pour séparer l'*allantoïde* dans cet endroit, qu'en aucun autre, où cette séparation se faisoit toujours aisément, je n'ai jamais pu détacher les membranes dont il est question au-delà de cette ligne.

2°. Cette ligne me paroissant tirée assez régulierement & partager l'*allantoïde* en deux également, je ne l'ai point prise pour un effet du hasard ou de l'action par laquelle j'avois séparé les membranes jusqu'à cette ligne.

3°. La partie H au-dessous de la ligne EE avoit la même transparence que la partie de l'*allantoïde* D qui est située au-dessus. Or si l'amnios avoit été uni à l'*allantoïde*, comme on le suppose dans les objections, l'*allantoïde* m'auroit paru plus épaisse au-dessous qu'au-dessus de la ligne, puisque l'amnios seul est plus épais que l'*allantoïde*. Il est à la vérité facile de concevoir l'amnios étendu sous l'*allantoïde* & formant une membrane ou une vessie parfaite; peut-être même cela est-il ainsi: mais il me semble qu'il ne convient à un observateur sincere ni de céler ce qu'il a apperçu, ni de mettre en fait ce qu'il auroit purement imaginé.

D'autres ont cru que j'avois pris pour une *allantoïde*, ce

qui n'étoit dans cet arriere-faix que l'amnios d'un des jumeaux. Cette objection a de l'apparence : mais c'est tout ce qu'elle a ; car premierement cet *allantoïde* est beaucoup plus déliée au toucher & beaucoup plus transparente que l'autre amnios qui conserve toujours sa figure, au lieu que le moindre soufle, la moindre agitation de l'air suffit pour ôter la sienne à l'*allantoïde* la plus épaisse & pour l'affaisser, quand même elle seroit soutenue par deux stilets ou deux sondes comme la nôtre. Secondement, on distingue deux uraches à cette *allantoïde* : elle est d'une forme elliptique, & telle à peu près que l'on représente communément la vessie de l'homme ; (je dis *communément*, parce que je n'ai point encore vu de figure exacte de la vessie humaine ; je crois qu'elle est beaucoup plus large vers le cou, qu'on ne la représente.) De plus cette *allantoïde* ne touche le placenta dans aucun autre endroit qu'au cou F. L'amnios au contraire se prete à toute l'irrégularité de figure que la position, & le mouvement du fœtus lui font prendre, & il couvre toute la surface intérieure du placenta. Troisiemement, on ne peut faire l'objection à laquelle je répons, sans supposer quelque ouverture dans cette vessie & dans l'amnios, par laquelle le cordon ombilical puisse aller du placenta au fœtus : mais cette ouverture seroit contre nature, car le cordon ombilical passe du placenta au fœtus, sous une enveloppe de l'amnios, qui sans être percé dans aucun endroit, le renferme avec le fœtus. Quatriemement, le treu du fond étoit à peine assez large pour qu'on pût y introduire le bout du doigt; & cependant il ne s'en manquoit que six semaines que les jumeaux ne fussent à terme ; donc cette vessie ne pouvoit être l'amnios, puisqu'il seroit absurde de supposer qu'un fœtus d'environ huit mois, eût passé par une si petite ouverture.

Il n'y a rien dans cet arriere-faix qui soit contre nature : on y remarque seulement quelques choses qu'on n'avoit point observées jusqu'alors. Aucun Anatomiste n'a dit que deux enfans pourroient avoir un seul amnios commun ; ils ont tous supposé que chaque fœtus étoit renfermé dans son amnios particulier. Cette opinion est fondée apparemment sur ce que les uns niant l'existence d'une membrane urinaire, ont donné le nom d'amnios à toutes les membranes qui se présentoient, excepté au chorion ; & trouvant deux membranes dans les arriere-faix de jumeaux, ils ont supposé que ces membranes étoient deux amnios ; & sur ce que d'autres admettant une *allantoïde*, mais ne l'ayant jamais apperçue distinctement, imaginerent que les deux membranes qu'ils voyoient étoient deux amnios ; c'est-à-dire, que les uns & les autres prirent pour l'amnios ce qui pouvoit très-bien être une *allantoïde*. Mais puisqu'un seul chorion & un seul placenta (car il n'y a jamais qu'un chorion & qu'un placenta) servent généralement à deux jumeaux, & même quelquefois à trois ; pourquoi trouver étrange qu'il en soit quelquefois de même d'un amnios & d'une *allantoïde* ?

Je sai ce que Mauriceau & Diemerbroeck ont pensé là-dessus ; je sai qu'ils ont imaginé que si chaque fœtus n'avoit pas son amnios distinct, & si des jumeaux étoient enveloppés dans la même membrane ; ils ne manqueroient pas de s'unir & de former un monstre. Fabricius ab Aquapendente, dit même que tous les œufs gémellifiques produisent quelque espece de monstre. Cependant il est certain que quoique les animaux qui sortent de ces œufs le plus souvent ne puissent pas vivre, ils sont quelquefois très-parfaits. Le célebre Harvey a cru que si les jaunes d'un œuf gémellifique sont renfermés dans la même membrane, il en pourroit bien sortir un monstre : mais il n'a rien assuré de positif là-dessus. Quant à moi, je ne conçois non plus pourquoi deux fœtus contenus sous le même amnios se joindroient l'un à l'autre, que je ne conçois pourquoi les membres du même fœtus ne s'attachent point les uns aux autres. Par quelle propriété singuliere, les humeurs préparées pour oindre un fœtus & faciliter ses mouvemens, en uniroient-elles deux ? Pourquoi ces humeurs qui sont les mêmes, soit qu'il n'y ait qu'un fœtus, soit qu'il y en ait deux, ne produisent-elles pas sur les piés & les mains d'un fœtus, l'effet qu'on prétend qu'elles produiroient sur les mains & les piés de deux fœtus ; puisque les membres sont également tendres dans l'un & dans l'autre cas? Il est bon de remarquer qu'entre les monstres dont les Auteurs ont fait mention, il y en a peu qui soient formés de deux corps entiers, & qu'on a presque toujours trouvé en les disséquant, qu'ils n'avoient qu'un cœur ou qu'un foie ; d'où il résulte que ces monstres ont été tels d'origine dans les œufs d'où ils sont sortis, avant même que ces œufs fussent fécondés ; & qu'il ne faut point attribuer les défauts de conformation qu'on y remarque au défaut d'amnios. Cependant Diemerbroeck se félicite beaucoup d'avoir découvert le premier, à ce qu'il croit, la raison pour laquelle il faut que les jumeaux aient chacun un amnios distinct. Mais le fait étant faux, les raisonnemens de cet Auteur tombent d'eux-mêmes & ne prouvent rien ; même dans les cas où il y a deux fœtus & deux amnios ; car ses raisonnemens sont fondés sur la nécessité de ces deux membranes, toutes les fois qu'il y a deux fœtus ; or il y a des arriere-faix de jumeaux parfaits où l'on ne trouve qu'un amnios ; il n'est donc pas nécessaire qu'il y en ait deux, comme Diemerbroeck l'a voulu prouver. Je ne nie point qu'une partie ne puisse s'unir à une autre & croître avec elle ; nous en avons un exemple dans la cure du bec de lievre : mais cette union suppose toujours dissolution ou rupture antérieure de fibres. Or, par quelle cause pourroit-il arriver que les fibres se briseroient dans deux fœtus, s'ils n'avoient qu'un amnios commun ? Quoiqu'il soit démontré par ce que nous avons dit jusqu'à présent, qu'il peut y avoir deux fœtus distincts dans un même amnios, cependant il faut qu'il y ait autant d'uraches que de fœtus. Dans l'arriere-faix qu'on voit ici, j'en ai vu deux s'étendant sur le placenta, aux environs du cou de l'*allantoïde*, & je ne manquai pas de les montrer à quelques Medecins avant que ces parties fussent séchées. L'urache passe sous l'amnios, ainsi que les autres vaisseaux ombilicaux, & s'étend depuis l'endroit où le cordon ombilical est attaché au placenta, droit jusqu'au cou F. S marque le cours de l'urache R, *a* F dans la troisieme figure. L'autre urache étoit située à un quart de pouce, latéralement au-dessous de l'urache R dans la même figure. J'entens par deux uraches, deux corps longs & d'une figure à peu près ronde, mais un peu comprimée ou applatie, qui me parurent aussi gros qu'une aiguille à tricoter, & d'une substance un peu plus épaisse que le placenta sur lequel ils étoient. Je les trouvai tout-à-fait ressemblans à cette partie du cordon ombilical, que tous les Anatomistes regardent comme l'urache ; & leur substance muqueuse devint au bout de deux ou trois jours une vraie membrane. Ce sont là les seules membranes urinaires entieres que j'aie jamais préparées. Mais dans tous les arrieres-faix qui me sont tombés entre les mains, j'ai toujours remarqué trois membranes distinctes & faciles à séparer. *Phil. Trans. Abr. vol.* 4. *pag.* 87. à 96.

M. Littre, dans ses observations sur un fœtus humain monstrueux, *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1701. *p.* 115, dit avoir remarqué dans l'arriere-faix de ce fœtus, outre le chorion & l'amnios, une troisieme membrane faite comme les deux autres, & non pas en boudin, de même que celle qu'on trouve en certains animaux, & qu'on appelle *Allantoïde*. Il sépara entierement avec le doigt, ou par le soufle, cette membrane de celle de l'amnios; il la sépara du chorion jusqu'à l'endroit où celui-ci est adhérent au placenta, & même d'une partie de cet endroit, mais avec un peu plus de peine. Cette troisieme membrane étoit un peu plus mince que l'amnios, & aussi épaisse que le chorion ; elle n'avoit aucun vaisseau sanguin sensible ; il n'observa aucune liqueur entre elle & le chorion : mais en-

tre l'amnios & cette membrane particuliere, il y avoit une demi-once de liqueur mucilagineuse & jaunâtre. Cette liqueur étoit vraisemblablement la partie la plus gluante de l'urine, laquelle à cause de sa viscosité n'avoit pu s'écouler avec les autres, après la rupture des membranes dans le tems du travail pour accoucher, c'est peut-être cette matiere, qui, restant entre ces deux membranes après l'écoulement des parties les plus ténues de l'urine, les colle ensemble, & fait qu'on les prend pour une seule. Depuis ce tems-là, il a trouvé la même membrane dans plusieurs fœtus humains parfaitement bien formés, en s'y prenant, comme il avoit fait dans le fœtus monstrueux.

L'usage de la troisieme membrane de l'arriere-faix du fœtus humain, est vraisemblablement le même que celui de l'*allantoïde* des animaux, où elle se trouve; je veux dire, que l'urine, qui ne peut être contenue dans les bassinets des reins, dans les ureteres, ni dans la vessie, passe de la vessie par l'uraque dans la cavité formée par l'amnios & par la membrane particuliere, pour y être en réserve jusqu'au tems de l'accouchement. *Mémoire de l'Acad. Royale des Sciences*, 1701. *p.* 115.

ALLELUIA, *Alleluia*. Voyez *Acetosa*.

ALLIAR ÆRIS. Terme usité par les Alchymistes dans leurs procédés pour la préparation de la Pierre philosophale: c'est la même chose que l'*æs philosophicum*; le *cuivre philosophique*. Ils l'appellent aussi *aqua mercurii*, eau de mercure; *as album*, cuivre blanc; *animal kenkel*, *lapis & ovum*, la pierre & l'œuf. *Alliar æris* a une infinité d'autres synonimes, comme il paroît par le second chapitre du *Lilium de spinis Evulf. de Guillelmus Tecenensis*, Theat. Chym. *Tom. IV. pag.* 189.

ALLIARIA, *Alliaire*.

On la reconnoît ainsi dans les Auteurs.

Alliaria, Offic. Ger. 650. Emac. 794. Raii, Hist. 1. 792. Park. Theat. 112. J. B. 2. 883. C. B. Pin. 110. Mer. Pin. 4. Merc. Bot. 1. 17. Phit. Brit. 4. *Alliaria matthioli*, Rupp. Flor. Jen. 61. *Alliaria*, *alliaris*, Chab. 281. *Hesperis Allium redolens*, Hist. Oxon. 2. 252. Raii, Synop. 3. 293. Tourn. Inst. 222. Elem. Bot. 190. Boerh. ind. A. 2. 17. Dill. Cat. Giff. 51. *Hesperis separia Allium redolens*, Buxb. 155. Dale.

Cette plante a une petite racine ligneuse, blanchâtre, sentant l'ail, qui meurt tous les ans, après que sa semence est mûre. Sa tige croît environ à la hauteur de deux piés, menue, cannelée, & un peu velue. Ses feuilles ont de longues queues; les plus basses sont presque rondes, concaves vers la queue: celles qui croissent sur la tige sont un peu pointues, entourées de petites dents, foibles & tendres: quand on les écrase, elles rendent une odeur d'ail. Les fleurs viennent aux sommités, petites, blanches, composées de quatre feuilles. Il leur succede de petites gousses, longuettes, qui renferment une petite semence oblongue. Elle se trouve dans les haies & autres lieux semblables. Elle fleurit au mois de Mai.

On emploie ses feuilles. Elles sont chaudes & acres, & leurs principes sont fort subtils; aussi provoquent-elles les urines, & sont-elles bonnes dans l'hydropisie. Leur suc mêlé avec du miel, soulage dans les vieilles toux. Elles sont salutaires contre le poison, & dans les maladies pestilentielles. On les applique extérieurement avec succès dans la gangrene. Miller. *Bot. Offic.*

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel, & d'huile à demi-exaltée. Elle est incisive, atténuante, détersive; elle excite l'urine; elle est propre pour résister au venin, contre la morsure des serpens, pour la dyssenterie, pour fortifier l'estomac, pour dissiper les vapeurs histériques. On se sert en décoction de la racine & des feuilles. Lemery.

Mangée en salade, elle passe pour un excellent anti-scorbutique.

ALLIGATURA. Scribonius Largus se sert de ce terme pour *Ligatura*; *bandage*. Scribon. Larg. *cap.* 77. *N.* 209. Voyez *Ligatura*.

ALLIOTICUM, de ἀλλιόω, *Changer*, *altérer*. Préparation galenique pour altérer & purifier le sang: elle est composée principalement de racines de dent de lion, de chicorée, de fenouil & de raisins, d'endive, d'œil de bœuf commune, de laitue, d'oseille, de fumeterre, &c. Blancard.

ALLIUM, *Ail*. Plante fort commune.

Il y a en Egypte une espece d'*ail* qu'on cultive dans les jardins, & qui pousse comme le poireau qui n'a qu'une tête; il est doux, petit, & de couleur de pourpre: mais dans les autres lieux, il est blanc, & sa tête est composée d'un grand nombre de gousses, que les Grecs appellent ἄγλιθαι. Il y en a une seconde espece nommée *Ophioscordon*, ὀφιόσκοροδον.

L'*ail* est d'une nature chaude, acre & corrosive. Il chasse les vents; il émeut le ventre; il desseche l'estomac; il excite la soif & cause des gonflemens; il éleve des ampoules sur la peau; il affoiblit la vue. L'*ophioscordon*, qu'on appelle aussi ἐλαφόσκοροδον, *elaphoscordon*, produit les mêmes effets sur ceux qui en mangent. L'*ail* pris avec les alimens, fait sortir les vers plats, & provoque l'urine; & il n'y a rien de meilleur à prendre contre la morsure des serpens, ou contre les hémorrhoïdes, que l'*ail*, après avoir bu un verre de vin, ou même de le broyer dans le vin, & de le boire ainsi. Il est bon en cataplasmes dans les cas précédens, & contre la morsure du chien enragé. Pris avec les alimens, il prévient le mauvais effet du changement des eaux; il éclaircit la voix (ἀρτηρίας λαμπρύνει.) Mangé cru ou bouilli, il adoucit la toux invétérée. Bu dans une décoction d'origan, il tue les poux & les lentes. Si on le brûle, & qu'on le mêle avec du miel, il guérit l'alopécie & la lividité aux yeux, provenant de coups, en en frotant les parties offensées. Pour l'alopécie, il faut ajouter à la composition précédente, l'onguent de nard. Mêlé avec de l'huile & du sel, il dissipe les pustules de la peau. Avec du miel, il guérit la gratelle, les dartres, la lepre & les taches de rousseur. Bouilli avec du pin, de la résine & de l'encens, il appaise le mal de dents, en le tenant dans la bouche. Avec la feuille de figuier & le cumin, on en fait un très-bon cataplasme pour la morsure de la souris venimeuse. La décoction de ses sommités, mêlée avec l'eau des bains, provoque les regles, & facilite la sortie de l'arriere-faix; il produit les mêmes effets en fumigation. Si l'on en fait une pâte avec des feuilles d'olivier noir, composition qu'on appelle *myrtoton*, il excitera les urines, il dégagera les conduits urinaires, & il sera bon pour les hydropiques. Dioscoride, *L. II. c.* 182.

Celse dit, que si l'on mange de l'*ail* avant que l'accès de la fievre soit venu, on n'éprouvera point de frisson; & il le recommande pour cet effet. Celse, *L. III. c.* 12.

Oribase fait mention, d'après Zopyre, de l'*ail* comme d'un ingrédient qui fait cicatriser les ulceres, *Med. Coll. L. XIV. c.* 58. Il échauffe & desseche si puissamment qu'il y a peu de médicamens qu'on puisse lui comparer à cet égard. Oribase, *de Virt. Simp. L. II. sub Scordon.*

On ne peut pas dire que son suc soit bon: sa qualité médicinale se corrige par l'ébullition. Les personnes d'un tempérament chaud se garderont bien d'en faire un grand usage; les alimens de cette nature acre, ne sont bons que pour celles qui sont pleines d'humeurs pituiteuses, grossieres, glutineuses & crues. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 1. Oribase, *Med. Col. L. II. c.* 27.

On compose de la maniere suivante l'emplâtre attractif d'*ail* pour toutes les tumeurs dures, abscès, clous, écrouelles, tumeurs aux aînes, fistules, dartres humides, & grosseurs au sein.

Prenez *de cire*, *deux livres*,
de colophone, *une once & demie*,

de moelle

de moelle de cerf, une once & demie;
de nitre blanc, huit onces,
vingt gousses d'ail,
huile, quatre livres;

Faites d'abord bouillir les gousses d'*ail* pelées dans l'huile, jusqu'à ce qu'elles soient entierement seches; passez ensuite l'huile; puis ajoutez les ingrédiens qui peuvent se liquefier; en dernier lieu, le nitre bien broyé. Et gardez ce mélange pour le besoin.

Quant à moi, dit Aétius, je le prépare de la maniere suivante:

Je prens *de la cire,*
de la colophone, } *de chaque cinq onces,*
de l'huile,
du nitre, une once & demie,
de la moelle de cerf, deux onces,
trente gousses d'ail;

Je fais de tout cela une emplâtre de la maniere précédente; & je me sers de cette emplâtre surtout dans les fistules; car il attire dehors une humeur qu'il est à propos d'évacuer souvent. Ce remede seul suffit pour nettoyer les ulceres, régénérer les chairs, cicatriser & guérir. Aetius, *Tetr. IV. Serm.* 3. *c.* 44.

L'*ail*, les oignons & les poireaux sont remarquables par leur acreté; c'est en vertu de cette qualité qu'ils échauffent & atténuent le sang; & qu'ils incisent & dissipent les humeurs épaisses & grossieres. Après deux ébullitions, ils peuvent servir à la nourriture: mais crus, ils n'en fournissent point. De ces plantes, l'*ail* est la plus résolutive & la plus apéritive.

L'*Ampeloprassum*, ou l'*ail*-poireau étant sauvage, desseche plus puissamment que le poireau. Æginette, *L. I. c.* 76.

Deux ou trois dragmes d'*ail* réduit en une poudre très-fine, & pris dans du vin, est un excellent plegmagogue. Actuarius. *Meth. Med. L. V. c.* 8.

Il y a différentes especes d'*ail*.

La premiere est,

1. L'*Allium*, Offic. Ger. 141. Emac. 177. Park. Theat. 513. Raii, Hist. 2. 1125. *Allium sativum*, C. B. Pin. 73. Hist. Oxon. 2. 387. Buxb. 15. Tourn. Inst. 383. Elem. Bot. 304. Boerh. ind. A. 2. 147. Rupp. Flor. Jen. 122. *Allium vulgare & sativum*. J. B. 2. 554. Dale.

Sa racine est formée de différentes gousses, ou petits oignons, d'une couleur blanche tirant sur le rouge; ramassées en un gros peloton, & contenues sous une même pellicule; ce peloton est garni à son extrémité d'une touffe de fibres. Les feuilles sont larges & longues, comme celles du poireau. Au sommet de la tige qui s'éleve à deux ou trois piés de haut, il y a un bouquet de petites fleurs blanches pentapétales. La plante entiere, mais surtout sa racine, a une odeur forte & desagréable.

L'*ail* est appellé la thériaque des paysans: on n'en fait pas en Angleterre un aussi grand usage que dans les autres pays. Il passe pour avoir la vertu de fortifier l'estomac & les visceres, de chasser les vents, & de soulager dans la colique. Sa racine assaisonnée avec du sucre, ou le sirop qu'on fera avec une forte décoction de cette racine, est un excellent remede dans l'asthme, & les difficultés de respirer. Miller, *Bot. Offic.*

Il croit dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. Sa racine sert à échauffer, à dessécher, à diviser, à ouvrir & à résoudre; c'est un Aléxipharmaque. On en fait principalement usage soit intérieurement, soit extérieurement, dans la colique venteuse, les vers, la peste, la toux, la pierre, la gratelle, la retention d'urine, l'hydropisie, &c. Miller.

Les gousses prises intérieurement, résistent au mauvais air. On les emploie aussi extérieurement; car étant pilées, on les applique aux poignets dans le tems du frisson, ou au commencement de l'accès d'une fievre intermittente. Ils sont encore bons pour consumer les cors des piés, étant écrasés & appliqués dessus.

Les rocamboles qu'on appelle échalottes d'Espagne, sont des tubercules qui viennent sur les têtes d'un autre *ail*, qu'on cultive en Espagne & dans nos jardins. Lemery, *des Drogues*.

L'*ail* provoque les urines, tue les vers, & rend la voix forte & claire. Il cause des maux de tête, il échauffe trop; il met de l'acreté dans les humeurs, & les agite trop. Il est pernicieux à ceux qui ont des hémorrhoïdes & aux nourrices. Lemery, *des Alimens*.

Nous lisons dans Hoffman, que l'*ail* est un remede excellent dans la dyssenterie que les Matelots contractent dans les voyages aux Indes Orientales par l'usage de viandes corrompues.

Bouilli dans du lait, c'est un remede populaire contre les vers.

La seconde espece d'*ail* est,

2. L'*ophioscorodon*, Offic. Ger. Emac. 181. *Scorodoprassum alterum bulboso & convoluto capite*, Park. Theat. 872. Raii Hist. 2. 1120. *Allium sativum alterum, sive allioprassum caulis summo circumvoluto*, C. B. Pin. 73. Hist. Oxon. 2. 387. Tourn. Inst. 383. Elem. Bot. 304. Boerh. ind. A. 2. 145. Rupp. Flor. Jen. 122. *Allii genus Ophioscorodon*, Chab. 201. *Allii genus Ophioscorodon dictum quibusdam*, J. B. 2. 559. *La Rocambole*. Dale.

On cultive cet *ail* dans les jardins; & il fleurit en Juillet. La racine & la gousse sont en usage. Elles ont les mêmes propriétés que celle de l'*ail* de la premiere espece: mais elles sont d'une nature plus douce. Dale.

L'*ophioscorodon* qui est un *ail* sauvage, est plus fort que l'*ail* des jardins. Paul Æginete. *Lib. VII. c.* 2.

La troisieme espece d'*ail*, c'est

3. Le *scorodoprassum* Offic. Chab. 201. Park. Theat. 872. *scorodoprassum primum Clusii*, Ger. Emac. 180. *Scorodoprassum dictum*, J. B. 2. 558. *Allium sphærico capite, folio latiore, sive scorodoprassum alterum*, C. B. Pin. 74. Tourn. Inst. 389. Boerh. Ind. A. 2. 145. *Allium maximum multis porraceis foliis latioribus, sphærico capite ex floribus albis conflato*. Hist. Oxon. 2. 387. *Allium montanum majus Anglicum Nevvtoni*, Raii Hist. 2. 1125. *Allium holmense sphærico capite*, Raii Synop. 3. 570. *Poireau sauvage*. Dale.

Le *scorodoprassum* vient de la grosseur du poireau; & il partage les qualités du poireau & de l'*ail*: par ce mélange, il sert lui seul à tous les usages de ces deux plantes: mais avec moins d'efficacité que l'une ou l'autre. Si on le fait bouillir, il perd son acreté; il devient doux; & l'on peut le manger, comme un autre légume. Dioscoride. *Lib. II. c.* 183.

Une quatrieme espece d'*ail*, c'est

4. L'*ampeloprassum*, Offic. Matth. 552. Comb. 299. Lugd. 1543. Cam. Epit. 323. *Allium montanum bicorne, an ampeloprassum*, Raii Cat. Angl. 2. 12. *Allium montanum bicorne purpureum proliferum*. Raii; Synop. 3. 169. Tourn. Inst. 384. *Porrum sylvestre vinearum*. C. B. Pin. 72. Tourn. Inst. 382. Elem. Bot. 303. Garr. 376. *Ail-poireau*. Dale.

Il croît sur les montagnes, dans les prés & dans les jardins des Botanistes. Il fleurit au mois de Juin. On se sert de sa racine; & elle est bonne contre la morsure des serpens, si l'on en croit Dioscoride.

Des Botanistes habiles ont demandé, comme une chose dont ils doutent, quelle est la plante à laquelle on a donné le nom d'*ampeloprassum*; les uns en ont assigné une, & les autres une autre. Ce qui a jetté de l'incertitude dans le choix, c'est la négligence de Dioscoride qui n'en a point donné la description. On trouve dans Bauhin quatre especes de plante qui portent ce nom. Je parlerai seulement de celles qui sont plus généralement connues. Dale.

L'*ampeloprassum* n'est pas si bon pour l'estomac que le

poireau : mais il échauffe davantage & provoque plus puissamment les urines. Il hâte aussi les regles, & il est salutaire contre les morsures d'animaux venimeux, si on le mange. DIOSCORIDE, *Lib. II. c.* 180.

L'*ampeloprassum* differe du poireau ; autant que dans un autre genre de plantes, les sauvages different de celles qu'on cultive dans les jardins. ORIBASE, *Med. Col. L. II. c.* 27.

L'*ampeloprassum*, étant une plante sauvage, il est plus sec que le poireau ; il est chaud & acre à un haut degré, & par conséquent pernicieux. Il divise, il atténue & leve les obstructions : mais il offense l'estomac. PAUL ÆGINET, *Lib. I. c.* 76. & *Lib. VII. c.* 7.

Une autre espece d'*ail*, c'est la plante appellée *victorialis* ou l'*ail serpentain*,

Victoralis, Offic. Scrod. L. IV. P. 173. *Allium alpinum*, J. B. 2. 566. Raii Hist. 2. 1122. *Allium alpinum, victoralis mas quibusdam*. Chab. 203. *Allium latifolium montanum maculatum*. C. B. Pin. 74. Hist. Oxon. 2. 388. Tourn. Hist. 388. Elem. Bot. 304. Boerh. Ind. A. 2. 145. *Allium alpinum latifolium, seu victoralis*. Germ. Emac. 182. Ger. 142. *Allium agninum*, Park. Theat. 872. *Moly alpinum latifolium maculatum*. Rupp. Flor. Jen. 122. DALE.

On trouve cette plante dans les jardins des curieux, où elle fleurit au mois de Juin.

On emploie sa racine ; elle échauffe & desseche, comme celle de l'*ail* sauvage dont elle a toutes les autres propriétés Les Juifs & le petit peuple la portent souvent comme une amulete : ils lui prêtent la vertu de préserver du mauvais air & des apparitions de spectres. DALE *d'après Schroder*.

Miller fait mention d'une espece d'*ail* sous le nom d'*Allium bulbiferum virginianum*. Boerh Ind. Alt. *Ail de virginie*.

Outre les especes précédentes, il y a encore quelques autres plantes qui portent ce nom. On les reconnoîtra dans les Auteurs de la maniere suivante.

Allium sylvestre, Offic. Ger. Emac. 179. Park. Theat. 870. Raii Hist. 2. 1117. Synop. 3. 369. Mer. Pin. 4. *Allium sylvestre tenuifolium*. Volck. Flor. Nor. 17 Merc. Bot. 1. 17. Phit. Brit. 4. *Allium campestre juncifolium capitatum purpurascens majus*. C. B. Pin. 74. Dill. Cat. Giss. 112. *Cæpa juncifolia minor purpurascens*. Tourn. Inst. 383. *Cæpa sylvestris tenuifolia, prolifera & florifera*. Rand. Boerh. Ind. A. 2. 144. *L'ail noir*.

Cette plante passe pour avoir les mêmes vertus médicinales que l'*ail* ordinaire.

Moly, Offic. Dioscorideum, Ger. 143. Emac. 183. Park. Parad. 145. *Moly Dioscoridis parvum quibusdam*, J. B. 2. 568. Raii Hist. 2. 1123. *Moly Dioscoridis parvum quibusdam flore candido*, Chab. 204. *Moly angustifolium umbellatum*, C. B. Pin. 75. Boerh. Ind. A. 2. 146. *Moly angustifolium umbellatum album*, Hist. Oxon. 2. 393. *Allium angustifolium umbellatum album*. Tourn. Inst. 385.

Dioscoride recommande cette plante, comme un excellent ingrédient dans un pessaire laxatif de la matrice ; pour cet effet il faut l'employer avec l'huile ou la farine d'orris, car les exemplaires varient sur ce point.

Moly theophrasti, Offic. *Moly theophrasti magnum*. J. B. 2. 568. Raii Hist. 2. 1122. *Moly theophrasti magnum, floribus albis stellatis*, Chab. 204. *Moly Homericum* Ger. 144. Emac. 183. *Moly homericum vel potius theophrasti*. Park. Parad. 141. *Moly latifolium liliflorum* ; C. B. Pin. 75. Boerh. Ind. A. 2. 146. *Moly latifolium flore albo*, Rupp. Flor. Jen. 122. *Allium latifolium liliflorum*. Tourn. Inst. 384. *Ornithogalum Indicum latifolium floriferum sphæricum, colore colossino aut albo*, Hist. Oxon. 2. 380.

Les vertus de cette plante passent pour être les mêmes que celles de la plante précédente.

ALLIUM GALLICUM. C'est le nom que Marcellus Empiricus donne au pourpier, & ailleurs à la racine de consoude, *inula rustica*. Il pourroit bien y avoir une faute dans les manuscrits, & peut-être faudroit-il lire *alus Gallica*, car *alus Gallica* est vraiment un des noms de la consonde dans Gerard.

ALLOBROGICUM VINUM. Vin austere qu'on fait en Savoye & en Dauphiné ; il est recommandé par Celse dans le relâchement de l'estomac. CELSE, *Liv. IV. c.* 6.

ALLOCHOOS, Ἀλλόχοος, qui parle à tort & à travers, comme ceux qui sont en délire. Hippocrate emploie ce terme en ce sens dans le second Livre de ses Epydemiques. Οὐδὲ πολλῷ μᾶλλον καὶ δύσπνοοι, καὶ διαλογισμοῖσιν ἀλλόχοοι. Ceux-ci étoient beaucoup plus tourmentés de la difficulté de respirer ; & montroient beaucoup de démence dans leurs discours. On observera qu'au lieu de ἀλλόχοοι, Galien lit dans cet endroit σιαλόχοοι, qui signifie toute autre chose ; σιαλοχόος qui crache beaucoup. Erotien approuve la correction de Galien.

ALLOCHROEO, Ἀλλοχροέω ; changer de couleur ; avoir la peau tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre. Hippocrate s'est servi de ce terme dans son Traité *de Itern. Affect.* Ἴσχεται ἐν ἡ χολὴ ὑπὸ τῷ δέρματι, ἐν τῇ κεφαλῇ, ὥστ' εὐθὺς ἀλλοχροέει τὸ σῶμα. C'est pourquoi la bile qui est en stagnation sous la peau & dans la tête change sur le champ la couleur de tout le corps.

ALLOCOTON, Ἀλλόκοτον. Hippocrate s'est servi de ce mot pour signifier ce que les Latins entendent par *alienus*, impropre, extraordinaire. En parlant des maladies des femmes, il dit dans le Traité qui porte ce titre, qu'elles desirent continuellement des mets absurdes & contraires à la nature (ἀλλοκότων βρωμάτων.)

ALLODEMIA, Ἀλλοδημία. Hippocrate entend par ce mot l'action de passer d'un pays dans un autre, de voyager. Il dit dans le Traité *de Internis affectionibus* qu'une certaine fievre accompagnée d'une espece singuliere de délire prend souvent en voyage, *in peregrinatione*, en passant d'une contrée dans une autre.

ALLOEOSIS, Ἀλλοίωσις, & ALLEOEOTICOS, ἀλλοιωτικός ; *altération* produite dans tout le corps par un régime convenable, ou par des remedes salutaires, en vertu desquels il a passé d'un état maladif dans un état de santé.

ALLOGNOON, Ἀλλογνώων, de ἄλλος, autre, & de γνόω, connoître ; *être en délire* ; ou suivant l'étymologie, voir les choses autrement qu'elles ne sont, (Ce qui arrive toujours à ceux qui sont en délire.)

ALLOPHASIS, Ἀλλόφασις, de ἄλλος, autre & de φάω, parler ; *délire*, ou suivant l'étymologie, état dans lequel on dit les choses autrement qu'elles ne sont. Delà vient le mot ἀλλοφασσοντες dont Hippocrate se sert souvent pour signifier, ceux qui sont en délire.

A L M

ALMA, ou plutôt HALMA, Ἅλμα, terme que Hesychins prétend être synonime à πήδημα & signifier τὴν πρώτην τῶ ἐμβρύε μεταβατικὴν κίνησιν. Le premier mouvement que fait le fœtus dans la matrice pour en sortir dans le tems des douleurs de l'accouchement. *Alma* signifie aussi Eau. RULAND.

ALMABRI, ou *Lapis ambræ similis*. Pierre qui ressemble à l'ambre. RULAND.

ALMAGER, ou *Sinopis* ou *Rubrica synopica*. Voyez ce dernier. *Craie rouge ou sanguine*.

ALMAGRA ou *Bolum cuprum*. Laiton. *Terra rubea. Terre rouge. Almagra* est encore synonime à *Lotum*, *Lotio*. *Lessive*. RULAND. C'est aussi *le sulphur album, soufre blanc des Alchymistes*. Theat. Chym. Tom. IV. p. 729.

ALMAKANDA, ALMAKIST, ALMARIAB, ALMARCHAR, ALMARCAB, ou LYTHARGIRIUM. *Lytharge*. RULAND.

ALMARCARIDA, ou LYTHARGYRIUM ARGYRITIS ; *Lytarge d'argent*. RULAND.

ALMARCAT. *Scories de l'or*. RULAND.

ALMARGEN, ARMALGOL, ALMARAGO ; *Corail*. RULAND.

ALMARKASITA. *Mercure.* RULAND.
ALMASTACK. *Lytharginus cinis*; *Lytharge pulvérisée.* RULAND.
ALMATATICA. (*Metallum cupri.*) *Cuivre.* RULAND.
ALMECASIDE, ALMECHASIDE; *Cuivre.* RULAND.
ALMELILETU; terme dont se sert Avicenne pour marquer une espece de chaleur qui n'est pas naturelle, moins forte que celle de la fievre; que ressentent quelquefois ceux qui ont eu cette maladie, long-tems après qu'ils en sont guéris. CASTELLI.
ALMENE, *Sal lucidum* ou *Sal gemma*; *Sel gemme.* RULAND.
ALMETAT. *Scoria auri. Scories de l'or.* RULAND.
ALMISA. *Musc.* JOHNSON.
ALMISADIS, ALMISADAR, ALMIZADAR, ALMIZADIR, ASANON, AMISADU. (*Sal ammoniacus præparatus.*) *Sel ammoniac préparé.* RULAND & JOHNSON.
ALMISARUB. *Terre.* JONHSON.
ALMIZADIR. (*Viride æris*) *Verd de gris.* RULAND.
ALMYRINTHRA. Terme qu'on trouve dans Myrepsus. Ses Commentateurs l'ont rendu par le mot arabe *almyra* auquel ils ont supposé qu'il étoit synonime. Et *almyra* signifie, *chaux vive.*

ALN

ALNEC, ALLENEC, ou ALCALAP. *Etain.* RULAND.
ALNUS, *Aune.*
On le distinguera de la maniere suivante dans les Auteurs. *Alnus*, Offic. Ger. 1294. Emac. 1477. Jonf. Dendr. 334. Raii Hist. 2. 1409. Synop. 3. 442. Chab. 60. Mer. Pin. 4. *Alnus vulgaris*, Park. Theat. 1408. J. B. 1. 151. Merc. Bot. 1. 17. Phit. Brit. 4. Dill. Cat. Giff. 55. *Alnus Rotundifolia glutinosa viridis*, C. B. Pin. 428. Tourn. Inst. 587. Elem. Bot. 460. Boerh. Ind. A. 2. 181. Rupp. Flor. Gen. 265. Buxb. 16. DALE.
Ses feuilles ressemblent à celles du coudrier. Les fruits naissent sur cet arbre en des endroits séparés des chatons. Ces fruits sont aqueux & d'une figure ronde. MILLER.
Il croît dans les lieux aqueux. On emploie son écorce & sa feuille. Son écorce est astringente & dessiccative. Ses feuilles vertes appliquées, résolvent les tumeurs & diminuent les inflammations. Prises intérieurement elles ont la vertu des vulnéraires. Mises dans les souliers, elles soulagent les voyageurs de leur fatigue & de leur lassitude. *Buxb.* Repandues dans les appartemens, lorsqu'elles sont vertes & chargées de rosée, les puces s'y attacheront, & on en débarrassera les appartemens, en ramassant ensuite ces branches à la viscosité desquelles ces insectes s'attacheront, & en les jettant dehors. *Trag.*
L'écorce teint en noir, & l'on peut s'en servir pour faire de l'encre, au lieu de la noix de galle. Appliquée dans les inflammations on en sera soulagé. DALE.
L'*aune* contient beaucoup d'huile, peu de sel presque tout fixe. Ses feuilles sont résolutives étant écrasées & appliquées sur les tumeurs. Elles arrêtent & temperent les humeurs enflammées. On s'en sert en décoction pour laver les piés des voyageurs, afin de les délasser; & l'on en frotte les bois de lits pour faire mourir les puces.
Son écorce & son fruit sont astringens, rafraîchissans, propres pour les inflammations de la gorge, étant employés en gargarisme. LEMERY, *des Drogues.*
Lobel représente cette plante sous la figure de l'*alnus altera Clusii*, dont elle est fort différente. *Tragus*, *Gesner*, *C. Bauhin*, avec *Matthiol*, *Dodonæus* & *Stapel*, ont confondu les chatons avec son fruit. J. Bauhin n'est pas tombé dans la même erreur. Cet Auteur suppose que les petits filamens qu'on voit à l'extrémité du fruit lorsqu'il commence à paroître, sont les fleurs de l'*aune*; mais tout ceci n'est qu'une dispute de mots. Je crois qu'il est plus à propos de prendre les chatons pour la fleur. Toutes ces parties sont correctement gravées dans les *Elemens de Botanique.* Les Teinturiers & les Chapeliers tirent un beau noir de l'*aune*; ils l'obtiennent par la seule infusion de son écorce & du fer. L'*Hist. Lug.* rapporte qu'on fait une teinture du vitriol & de l'infusion du fruit de cet arbre. Il ne seroit pas impossible que l'écorce & les fruits de l'*aune* continssent les mêmes principes que la noix de galle; savoir une grande quantité d'acide & de terre. *Tragus* & *Dodonæus* emploient ses feuilles dans un cataplasme pour adoucir & résoudre les tumeurs. On se sert dans les Alpes des feuilles de l'*aune* dans les paralysies, surtout dans les cas où cette maladie provient de causes extérieures, comme d'avoir couché dans les champs ou dans des maisons humides. Quelques sacs de ses feuilles séchés au soleil ou dans un four, sont étendus par terre; on couche le malade dessus, & on le charge d'autres sacs remplis des mêmes feuilles & de couvertures chaudes; il demeure dans cet état jusqu'à ce qu'il ait abondamment sué. Ce remede est fort bon dans les rhumatismes, la sciatique & autres maladies semblables. Ceux qui ont la vérole n'en sont point soulagés. TOURNEFORT.
Il y a en Angleterre deux especes d'*aune*, selon Miller; savoir; l'*Alnus folio oblongo viridi*, &
L'*Alnus vulgaris sub conis ligulis membranaceis rubris donata.*
On trouve cette seconde espece dans les prairies voisines de Longleet: mais on ne sait si l'*aune* de ces lieux differe de l'*aune* ordinaire, naturellement ou par accident. MILLER.
Il y a encore un autre arbre qui porte parmi nous le nom d'*aune.* C'est le *Frangula*, *alnus nigra*, Offic. *Frangula* Volck. Flor. Nor. 173. Tourn. Inst. 612. Elem. Bot. 486. Boerh. Ind. A. 2. 231. Dill. Cat. Giff. 66. Rupp. Flor. Jen. 34. Buxb. 116. *Frangula*; *sive alnus nigra baccifera.* Park. Theat. 240. Raii Synop. 3. 465. *Alnus nigra*, *sive frangula*, Ger. 1286. Emac. 1470. Mer. Pin. 4. *Alnus nigra baccifera*: J. B. 1. 560. C. B. Pin. 428. Raii Hist. 2. 1604. Chab. 45. Merc. Bot. 17. Phit. Brit. 4. *Alnus baccifera nigra vulgaris*, Jonf. Dendr. 436. L'*aune noir.* DALE.
Cet arbre ne vient jamais bien gros, mais il pousse une grande quantité de petites branches, couvertes d'une écorce rouge-brune. Ses feuilles sont larges, rondes, excepté par le bout, où elles sont pointues; de la grandeur à peu près de celles du poirier, douces & pleines de veines. Ses fleurs naissent sur les branches les plus jeunes, dans la partie inférieure de l'arbre; tout près du tronc; elles sont ramassées en bouquet & placées à l'origine des feuilles; elles sont blanches & petites. Elles font place à de petits fruits ronds, gros à peu près comme la graine de genievre, verds dans le commencement, ensuite rouges; puis d'un rouge foncé lorsqu'ils sont mûrs; ils sont pleins d'un suc verdâtre, d'un gout amer, & chaque fruit contient deux petites semences plates. Cette espece d'*aune* croît dans les bois les plus épais & les plus humides, comme dans ceux de *Hornsey* & d'*Hampstead.* Il fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr en Septembre.
Le dedans de l'écorce de cet arbre qui est jaunâtre & qui teint la salive comme la rhubarbe, purge assez violemment les humeurs séreuses & bilieuses; on le recommande dans l'hydropisie & la jaunisse; mais il faut le corriger avec des aromatiques convenables, à moins qu'on ne veuille s'exposer au vomissement & à des tranchées cruelles. Pilé dans un mortier & mêlé avec du vinaigre, c'est un fort bon remede pour la goute. Il faut laver les parties affectées avec la liqueur qu'on tirera de ce mélange. L'usage n'en est pas fréquent. MILLER. *Bot. Offic.*
Les arbres suivans sont des especes de cet *aune*, selon Miller.
Frangula rugosiore & ampliore folio, Tourn.

Frangula montana pumila saxatilis, folio subrotondo. Tourn.
Frangula montana pumila saxatilis folio oblongo. Tourn.
Frangula semper virens, folio rigido subrotondo. Hort. Estham.

ALO

ALOE, *Aloe* ou *Aloes*. L'*Aloès* est semblable au squille ou à l'oignon marin; il est seulement un peu plus gros; ses feuilles sont plus grasses, & cannelées obliquement. Sa tige est tendre, rouge dans le milieu & peu différente de celle de l'*anthericos*. Le meilleur *aloès* vient de l'Inde. On en trouve aussi dans l'Asie; mais le seul emploi qu'on fasse des feuilles de ce dernier, c'est pour amener les plaies à cicatrice. Il faut avouer aussi qu'elles produisent merveilleusement cet effet; leur suc y est aussi fort propre. C'est pourquoi on la conserve dans des pots, comme celui de la grande joubarbe. Il y en a qui coupent la tige avant que la semence soit mûre, pour en tirer le suc. D'autres coupent les feuilles pour le même dessein. On trouve quelquefois le suc attaché à la plante, comme une larme. En ce cas on environne l'*aloès* de quelque ustencile qui puisse recevoir ces larmes qui seroient absorbées par la terre, si elles tomboient dessus. On dit qu'en Judée, aux environs de Jerusalem; elles sont d'une nature métallique. Saumaise traite cette derniere circonstance de fable; quoiqu'il en soit, cette espece d'*aloès* est la plus noire, la plus humide & la plus mauvaise.

La vertu de l'*aloès* est d'épaissir, de condenser & d'échauffer doucement. On en fait un assez grand usage: mais on l'emploie principalement comme purgatif, d'autant que c'est presque le seul ingrédient qui, loin de nuire à l'estomac en purgeant, le fortifie: la dose est d'une dragme. Dans le relâchement de l'estomac, c'est la coutume d'en ordonner à peu près une dragme dans la sixieme partie d'une pinte d'eau froide ou chaude; le malade en prend cette quantité deux ou trois fois par jour, à différens intervalles, selon le besoin. La dose la plus forte en purgation, est de trois dragmes. Si l'on reste à jeun après l'avoir pris, il opéra moins bien que si l'on fait un repas. Pline finit ce qu'il dit sur l'*aloès* en lui attribuant les mêmes propriétés que Dioscoride. Pline, *L. XXVII. c.* 4.

L'*aloès* a la feuille épaisse & grasse, comme le squille, d'un contour assez grand, & convexe par sa partie inférieure. Les bords en sont ornés d'un & d'autre côté de pointes émoussées, couchées obliquement & qui paroissent rompues. Il pousse une tige semblable à celle de l'*anthericos*, ou à celle de cette espèce d'asphodele qui porte fleur & semence, selon Pline. La plante entiere répand une odeur très-forte, & elle est d'un gout très-amer, elle n'a qu'une racine qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu.

Il croît en grande abondance dans l'Inde, d'où l'on nous en apporte le suc, & il y est extraordinairement gras & abondant. Il y en a aussi dans l'Arabie, dans quelques Isles, dans quelques contrées maritimes; on en trouve à Andros. Le suc qu'on tire de ce dernier *aloès* n'est pas en grande quantité, mais il est excellent pour agglutiner les plaies, broyé & appliqué sur elles.

Il y a deux especes de suc d'*aloès*; l'un est terreux & on le prendroit volontiers pour la crasse du plus pur. L'autre ressemble à du foie. Il faut choisir le plus gras, celui qui n'est point adultéré, qui est épuré de gravier, brillant, jaunâtre; friable, semblable à du foie, s'humectant aisément, & d'une grande amertume; il y a des Marchands qui le corrompent en le mêlant avec de la gomme arabique; on découvrira cette adultération au gout & à l'odorat; s'il est mélangé, il n'aura ni l'odeur aussi forte, ni l'amertume aussi grande que le suc vrai, & il ne se pulvérisera point entre les doigts. D'autres l'adulterent avec l'acacia, au lieu de la gomme arabique.

Quant à ses propriétés, il est astringent, somnifere & dessiccatif; il condense, il relâche le ventre & il purge l'estomac. La dose est de deux dragmes à peu près dans de l'eau froide ou chaude, comme le lait au sortir du pis de la vache. Il arrête le crachement & même le vomissement de sang; il purge la bile jaune, si on en prend une dragme ou une demie dragme dans de l'eau. Avalé avec de la résine, ou bu délayé dans de l'eau & du miel clarifié, il relâche le ventre. La dose qu'on fera entrer dans une purgation complete, est de trois dragmes. Mêlé avec d'autres cathartiques, il les rend moins pernicieux pour l'estomac. Réduit en poudre qu'on repandra sur les plaies, (ἐπιπάσσειν, ou selon le Scholiaste, ἐμπάσσειν,) il les agglutinera, les conduira à cicatrice & les guérira. Il est d'une efficacité singuliere dans les exulcérations aux parties honteuses; il produit un effet merveilleux sur les enfans à qui on a coupé le prépuce. Mêlé avec du vin doux, il guérit les condilomes & les coupures aux bras. Il arrête le flux des hémorrhoïdes, il fait cicatriser les excroissances qui surviennent à la racine des ongles, lorsqu'on les a coupées, & il dissipe les taches livides sur le visage qui proviennent des coups, si on le mêle avec du miel. Il amollit la roideur des membranes des yeux, lorsqu'on y a quelque ulcere, & il dissipe la demangeaison qu'on ressent quelquefois dans les angles des yeux. Si on le mêle avec du vinaigre & de l'huile de rose, & qu'on s'en frotte le devant de la tête & les tempes, il adoucira le mal qu'on aura à ces parties; avec du vin, il arrêtera la chute des cheveux. Avec du miel & du vin, il est convenable dans toutes les maladies des amygdales, des gencives & des autres parties de la bouche. Pour en faire un collyre, il faut le mettre dans un vase de terre blanche & propre; mettre le vase sur le feu & faire cuire l'*aloès* en le remuant avec une cuillere, afin que la cuisson soit égale & bien faite. On lave ordinairement l'*aloès*; par ce moyen on en sépare les parties grossieres & terreuses, qu'on jette comme inutiles; quant au reste, la substance en sera plus grasse & fort douce, & on la gardera pour son usage. Dioscoride, *L. III. c.* 25.

L'*Aloès* ne purge pas violemment, il est très-ami de l'estomac, de même que l'absinthe. La dose est de deux dragmes dans de l'hydromel. Il purge le phlegme & la bile. On en peut prendre tous les jours après souper, car il passe dans l'estomac, sans troubler la coction des alimens; il n'altere point, mais il excite l'appetit. Broyez votre *aloès*, & faites-en avec le suc du chou, des pilules de la grosseur d'un pois chiche ou d'une feve, & vous en prendrez deux ou trois à la fois, selon que vous en aurez besoin. Vous pouvez aussi faire vos pilules avec de la résine ou du miel clarifié, surtout si vous êtes du nombre de ceux à qui l'amertume de l'*aloès* soit insupportable. Il ne faut pas manquer de l'ajouter à la scammonée & aux autres cathartiques qui agitent très-violemment les esprits.

Il est bon dans les fievres éphemeres, dans la jaunisse, dans les maladies du foie, les nausées & les crudités. Les femmes peuvent en user de même que les hommes; & sans son amertume excessive qui est capable de révolter les enfans, ce seroit un excellent purgatif pour eux. Oribase, *Med. Coll. Lib. VII. cap.* 27. Ruffus Ephesius, *Fragment. de Med. purg.*

Il est excellent pour les ulceres qu'on a de la peine à faire cicatriser, surtout si ces ulceres sont aux parties honteuses & aux environs de l'anus. Oribase, *Synop. Lib. VII. cap.* 11.

L'*Aloès* ne purge point le corps entier, il débarrasse seulement sans beaucoup d'agitation, l'estomac, le ventre & les intestins, de la bile & des excrémens. C'est pourquoi on le conseille aux personnes dont la tête est attaquée par des vapeurs qui s'élevent de l'estomac. L'*aloès* attaquera la source de cette incommodité & la détruira radicalement.

C'est par la même raison, qu'il est très-salutaire pour ceux qui ont des maux d'yeux, & qui sont sujets à une secheresse de langue & de bouche qui provient d'un

excès de bile, & pour ceux qui sentent des ardeurs d'estomac, des nausées, ou quelque maladie que ce soit, provenant de la foiblesse de l'estomac. On l'ordonne aussi à ceux à qui on ne peut faire prendre commodément des clysteres, & en qui toutefois les évacuations ordinaires sont suspendues, & à ceux dont la couleur est extremement pâle. La dose est de deux dragmes dans de l'hydromel. Il faut en user tous les jours ou le matin à jeun, ou le soir après souper. Broyez l'*aloès* & faites-en des pilules de la grosseur d'un pois chiche, avec le suc de l'écorce de citron; & au défaut d'écorce de citron, avec le suc du chou. On peut encore se servir pour cela de la térébenthine & du miel clarifié. Il faut avaler ces pilules dans de l'hydromel ou les prendre à sec, & prendre ensuite par dessus un verre d'hydromel. Les remedes purgatifs attirent comme une ventouse, les humeurs qui causent les maladies dont les parties principales sont attaquées & les chassent par bas. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 3. *cap.* 24. ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. V. cap.* 8.

Pou purger la bile :

Prenez *d'aloès*, *une dragme*, le matin.

Ceux qui l'ordonnent le soir, ou après le repas, se trompent : car il corrompt les alimens. Si l'on n'en prend qu'une petite dose, comme une demi-dragme, il chassera seulement les excrémens. De tous les catarthiques il n'y en a point de moins pernicieux pour l'estomac que l'*aloès*. Ceux qui n'en pourront supporter l'amertume n'auront qu'à le prendre en pilules. EGINETE, *L. VII. c.* 4.

Tous les purgatifs sont capables d'offenser l'estomac; on ne devroit donc jamais manquer d'ajouter de l'*aloès* aux cathartiques. CELSE, *Lib. II. c.* 12. *p.* 32. E.

Les Arabes nomment l'*aloès* dans leur langue *sabr*, & disent que le *sabr al socothori*, c'est-à-dire, que l'*aloès de zocatra* est meilleur que celui qu'ils appellent *schegeri* & *hadramuthi*, ou que l'*aloès* qui vient des contrées de *Scheger* & *d'Adramuth*. HERBELOT, *Bibliot. Orient. Art.* SOCOTHORAH.

Edrissi dit que l'*aloès* de *Zocotra* excelle sur tous les autres; & qu'Alexandre ayant été instruit par Aristote des vertus de cette plante, transporta les habitans de cette Isle en Arabie & en Ethiopie, & qu'il établit à leur place une Colonie de Grecs qu'il chargea de la culture de l'*aloès*.

Les habitans en ramassent les feuilles au mois de Juillet. Ils les font bouillir dans de grands chaudrons pour en tirer le suc qu'on trouve au fond de ces vaisseaux après l'ébullition. Ils l'en tirent pour l'exposer dans d'autres vases à la chaleur du soleil, pendant les jours de la Canicule. HERBELOT, *Biblioth. Orient. Art.* SABR.

Les plantes qui fournissent l'*aloès* dont on se sert communément en Medecine, sont :

1. *Aloe*, Offic. J. B. 3. 696. Chab. 541. *Aloe*, C. B. Pin. 286. Raii Hist. 2. 1195. Hist. Oxon. 2. 414. Tourn. Inst. 366. Elem. Bot. 294. Boerh. Ind. A. 2. 128. Hort. Beaum. 6. Herm. Hort. Lugd. Bat. 16. *Aloe Dioscoridis*, Colum. Ecph. 1. 40. *Aloe Dioscoridis & Aliorum*, Sloan. Cat. Jam. 15. Hist. 1. 245. *Aloe vera vulgaris*. Munt. Alcod. 17. *Aloe vulgaris, sive semper vivum marinum*. Ger. Emac. 507. Park. Theat. 149. *Caraguata Brasiliensibus*, Marcg. 57. *Caraguata tertia*, Pison, Ed. 1658. 193. *Kadanaku* ou *Catevala*, Hort. Mal. 11. 7. Tab. 3.

Cette *aloès* vient dans l'une & l'autre Inde. Les feuilles sont la partie de cette plante dont on se sert. Le suc épaissi de l'*aloès* des Barbades, est celui qu'on appelle l'*Aloès Officinal*. Il est quelquefois d'un noir luisant, quelquefois de la couleur du foie. Son odeur est forte & sa saveur extremement amere. On nous l'apporte des Barbades dans de grandes calebasses. On en recommande les feuilles pour les brûlures. Le suc épaissi de ces feuilles a les mêmes vertus que l'*aloès succotrin*. DALE.

2. *Aloe Guineensis caballina vulgari similis, sed tota maculata*. Commel. Prælud. Bot. 40. *Aloès caballin*. On se sert de son suc épaissi. La partie de ce suc impure, noirâtre, grossiere, s'appelle *Aloès caballin*. Quant à la partie pure qui est de la couleur du foie, on la nomme *Aloès hépatique*.

Les Auteurs ont appellé cette espéce d'*aloès*, *Aloès caballin*, parce que quand on en a broyé les feuilles, elles donnent un suc dont on ne se sert que dans les maladies des chevaux.

3. *Aloe succotrina*, Offic. *Aloe succotrina angustifolià spinosa, flore purpureo*. Breyn. Prod. 2. 12. Hort. Amst. 1. 91. Commel. Prælud. Bot. 40. *Aloe India Orientalis serrata, sive succotrina vera, floribus Phœniceis*, Hort. Beaum. 5. *Aloe Americana serrata, floribus Coccineis*, Parad. Bat. Prod. 306. *An Aloe Americana Annonæ foliis, floribus suave rubentibus ex codice Bentingiano*. P. P. Tab. 240. Fig. 4. *Aloès succotrin*.

Il y en a qui prétendent que l'*aloès succotrin* ne differe de l'*aloès caballin* que par sa pureté. Non-seulement il purge, mais il échauffe & desseche. Il leve les obstructions, il nettoie les premieres voies, il provoque les regles & le flux hémorrhoïdal, il fortifie l'estomac, il tue & fait sortir les vers, & il purge les humeurs bilieuses & pituiteuses.

La racine de l'*aloès* commun est assez forte; elle entre profondement dans la terre, sans presque se diviser; mais il en sort plusieurs fibres en tous sens. Ses feuilles sont longues, étroites, épaisses, grasses & pleines de suc, convexes en dessous & concaves en dessus, couchées les unes sur les autres & s'enfermant, pour ainsi dire; elles finissent en pointe; elles ont les bords armés d'épines; leur couleur est d'un verd blanchâtre. Du milieu de ces feuilles sort une tige qui s'éleve à deux ou trois piés de haut, qui se divise au sommet en deux ou trois branches sur lesquelles naissent des fleurs en forme de cloches, composées d'une seule feuille assez large, partagée à son extremité en cinq segmens; ces fleurs sont d'un blanc jaunâtre; à ces fleurs succedent des cylindres creux, divisés en trois parties & contenant une semence plate. Cet *aloès* croît en Espagne, en Italie & aux Indes Occidentales. On en tire l'*aloès hépatique* de nos Apothiquaires, ou l'*aloès* des Barbades, qu'on nous apporte dans des calebasses. Il est de la couleur du foie & d'une odeur fort desagréable. Pour le tirer après avoir arraché les feuilles de la racine avec la main, on les presse légérement & on fait couler le suc dans un vaisseau convenable dans lequel on le laisse pendant une nuit, afin que les parties les plus grossieres tombent au fond. Le lendemain on verse la liqueur qui surnage dans un autre vaisseau, on l'expose au soleil afin qu'elle s'épaississe.

L'*Aloès succotrin* se fait d'une autre façon & se tire d'une autre espece de plante. Savoir, l'*Aloe succotrina spinosa angustifolià, flore purpureo*; Breyn. Prodom. 2. *Aloe vera minor*. C'est une plante plus petite, plus garnie de feuilles & plus belle que les précédentes. Elle porte des fleurs rouges semblables pour la figure aux fleurs des autres *aloès*, excepté qu'elles sont plus petites. L'*aloès* qu'on tire de cette plante s'apporte des Indes Orientales dans des peaux. Le meilleur vient de l'Isle de *Succotra*. Il est plus noir, plus luisant & plus cassant que tout autre. Lorsqu'on l'a mis en poudre, il est d'une belle couleur jaune; cette poudre n'est point sujette à se conglutiner & à se mettre en masse. En comparaison de l'*aloès commun*, elle n'a presque point d'odeur.

L'*Aloès* est un purgatif fort usité; il est salutaire pour les tempéramens humides & froids. On l'ordonne rarement seul, si ce n'est aux enfans, de tems en tems pour les vers. Mais c'est un ingrédient très-étendu. Il entre dans la plupart des pilules qu'on prépare dans les boutiques de nos Apothiquaires, de même que dans toutes les especes d'*hiera picra*. Il passe pour un excellent stomachique. Il purge très-bien les intestins des humeurs grossieres dont ils pourroient être embarrassés.

Mêlé avec les préparations martiales, il provoque puissamment le flux menstruel. A l'extérieur, on peut l'employer avec succès dans les plaies récentes; pour cet effet, on le met en poudre, & l'on met cette poudre sur la plaie. On le mêle avec d'autres ingrédiens, & on l'applique sur le nombril des enfans, pour les vers.

Les préparations officinales d'*aloès* sont, l'*aloès rosat*, les pillules d'*aloès* lavé, & les pillules *aléophangines*. Miller, *Bot. Off.*

L'*Aloès Succotrin* vient à *Succotra*, Isle située dans le détroit de Babel Mandel. On y préparoit jadis l'*aloès* de cette maniere. On pressoit les feuilles; on en laissoit reposer le suc, jusqu'à ce que la substance huileuse surnageât. On prenoit cette substance huileuse & on lui donnoit par l'évaporation la consistance d'un extrait.

Les *Aloès hépatiques & Succotrin* sont de fort bons purgatifs; mais ils raréfient le sang & causent des hémorrhagies & d'autres évacuations qu'on ne vouloit point procurer, aux personnes qui en font usage & qui y sont sujettes. C'est donc un remede qu'il ne faut jamais prescrire aux femmes grosses, non plus qu'à ceux qui ont des hémorrhoïdes. D'ailleurs l'*aloès* n'a pas plutôt exercé sa vertu purgative, qu'il resserre; il faudra donc préférer la casse lorsqu'il sera question de purger des personnes qui sont naturellement constipées. La dose est depuis quatre grains jusqu'à une demi-dragme. La partie résineuse extraite par l'esprit de vin, purgera violemment. La partie gommeuse extraite par l'eau, sera un bon vulnéraire, surtout dans les ulceres de la vessie & des reins. On se sert pour prévenir la mortification dans les plaies, d'une teinture d'*aloès* & de myrrhe. Geoffroy.

L'*Aloès* n'entre point dans la classe des purgatifs violens; il a cependant assez de force pour qu'on puisse le regarder comme suffisamment cathartique: il excite même une commotion assez grande dans la masse du sang; ensorte que la dose n'en doit être que de quelques grains: mais si on le dissout dans de l'eau, dans de l'eau de pluie, par exemple, & si on le fait bouillir pendant long-tems, sa vertu cathartique s'affoiblit; ensorte qu'elle ne produira plus d'effet, à moins qu'on n'augmente la dose. Hoffman, *Obs. Physico-Chymique*, *L. II.*

On fait avec l'*aloès hépatique & Succotrin*, des préparations laxatives d'un excellent usage, si l'on a l'art de débarrasser ce purgatif de son principe sulphureux volatil, & d'un principe résineux qui s'attache fixement aux membranes des intestins; enfin qu'on ne fasse entrer dans ces préparations qu'une petite dose d'*aloès* & qu'on l'y mêle avec des extraits amers & des ingrédiens balsamiques tempérés. On ne peut que recommander à ce titre les pilules que Becher a peut-être trouvées par hasard, & celles qui sont composées de la même maniere d'especes mieux assorties, non-seulement pour lâcher doucement le ventre, mais pour fortifier le ton des intestins, qui est affoibli dans la plus grande partie des maladies & que les purgatifs détruisent encore. Il est vrai que ces sortes de pilules font peu d'effet dans les sujets vigoureux & qui ont beaucoup de sang: mais elles font des merveilles dans ceux qui sont foibles naturellement ou par maladie, dans les couches quand les vuidanges ne coulent pas bien. Ces mêmes pilules conviennent aussi parfaitement pour corriger & évacuer les crudités qui s'amassent dans les premieres voies des convalescens & aux hypocondriaques, dont l'estomac forme continuellement de nouvelles crudités acides. Au contraire, les remedes où entre l'*aloès* non corrigé & à grande dose, agitent beaucoup le sang; & par cette raison les pléthoriques, ceux qui sont d'un tempérament délicat & qui ont de la disposition aux hémorrhagies, font très-bien de s'en abstenir, parce que ces remedes employés mal-à-propos causent des hémorrhoïdes d'un sentiment très-incommode & détournent le sang vers la région des lombes & les parties contenues dans le bassin. Quoique nous donnions la préférence aux pilules de Becher, nous ne prétendons rien ôter du mérite de celles qui contiennent l'*aloès* marié avec d'autres ingrédiens convenables, comme les pilules tartareuses de Schroder, les aléophangines, les marocostines, celles de Succin de Craton & celles de Solonander. Hoffman, *Med. Rat. system.*

Hoffman auroit pu ajouter à cela les pilules de Ruffus & d'autres, contenues dans notre Pharmacopée.

M. Boulduc dans son Traité des purgatifs, s'est particulierement attaché à l'*aloès*. Il doit être, dit-il, pur, transparent, amer, & d'une odeur forte. On le met au nombre des purgatifs modérés.

Il paroît par l'analyse chymique qu'il en fait, que l'*aloès* Succotrin contient à peine la moitié autant de résine ou de matiere sulphureuse que l'*aloès* hépatique, mais qu'il contient un tiers de plus de substance saline. Quant à l'*aloès* caballin, il est tellement rempli d'impuretés & de parties terreuses, relativement à son sel & à son souffre, qu'il ne mérite pas que nous en fassions mention.

Du rapport différent des principes des *aloès* Succotrin & hépatique, il en résultera dans leurs sucs différentes propriétés. Comme la partie résineuse de l'*aloès* ne purge point ou purge fort peu, au contraire de tous les autres cathartiques chargés de résine, on a toujours préféré pour l'usage intérieur l'*aloès* Succotrin à l'*aloès* hépatique, parce qu'il a moins de cette résine; & pour l'usage extérieur, l'*aloès* hépatique à l'*aloès* Succotrin. M. Boulduc le fait aller de pair avec les baumes naturels, lorsqu'il est question de nettoyer une plaie ou de refermer une coupure récente. Or il est évident que les parties balsamiques & résineuses sont la cause génératrice de ces effets.

Les sels de l'*aloès* sont très-actifs, ils rongent les extrémités des veines, où les fibres sont les plus déliées & conséquemment ils produisent des hémorrhagies. On doit donc donner une attention particuliere à ce que la partie saline de l'*aloès* ne soit point séparée de la partie résineuse qui la corrige & la tempere; & c'est ce qui arrivera infailliblement dans la plupart des préparations qu'on fait avec le suc de l'*aloès*, à moins qu'elles ne soient exécutées par d'habiles mains. On rejette quelquefois la partie résineuse comme trop crasse & comme inutile. On la juge telle, parce qu'on la trouve communément au fond, après la solution.

M. Boulduc nous assure avoir été témoin plusieurs fois des funestes effets de l'élixir de propriété, & même de toutes les préparations de l'*aloès*, lorsqu'elles ont été ou mal faites ou prises en trop forte dose. Le même Auteur est si fort éloigné d'approuver la séparation de la partie résineuse de la partie saline, qu'il exigeroit volontiers au contraire qu'on travaillât à les unir plus étroitement par la médiation d'un alcali, tel par exemple, que le sel de tartre; car, ajoute-t-il sagement, non-seulement nous devons aider la nature dans les maladies par des remedes: mais il est encore de notre art de lui donner du secours dans les remedes mêmes. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, 1708.

Aloès rosat.

Prenez *de l'aloès succotrin luisant en poudre*, *quatre onces*,
du suc dépuré de roses de Damas, *une pinte.*

Mettez le tout en digestion sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'humidité superflue soit évaporée, & que le reste soit de consistance à former des pilules. S. A.

On prescrit dans la Pharmacopée d'Aushourg de recommencer trois fois le même procédé; & dans la Pharmacopée Royale, d'ajouter à l'*aloès* & au suc de roses, le diagred & la résine de scammonée. Mais on a rejetté ces deux derniers ingrédiens. On trouve dans la même Pharmacopée une préparation de l'*aloès* avec une infusion de violette. Mais la premiere est la plus

simple de toutes & la seule qui soit maintenant en usage.

Pilules d'aloès lavé.

Prenez *de l'aloès dissous dans du suc de roses & épaissi pour la seconde fois, une once,*
de trochisques d'agaric, trois dragmes,
de mastic, deux dragmes,
de sirop de roses de damas, une quantité suffisante pour former une masse dont on puisse faire des pilules. S. A.

Cette préparation de l'*aloès* est celle qu'on trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg, sous le titre de *Pilulæ de aloe lotâ incerti authoris*, avec une addition de demi-dragme d'une espece de *diamoschu dulcis*. Dans la Pharmacopée de Londres on l'a prescrit telle que nous venons de la donner, & on en a rejetté cette espece de *diamoschu dulcis*. Zwelfer trouve que ces pilules sont mal nommées; parce qu'on ne peut dire que l'*aloès* soit lavé ni dans ce procédé ni dans aucun autre; & il veut qu'on substitue l'*aloès rosat* à celui-ci. On trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg & dans les autres un grand nombre de préparations de l'*aloès* en forme de pilules, & surtout une avec du mastic de *Nicolas Myrepsus*; mais toutes ces préparations ont été rejettées, & ne sont plus en usage.

Pharmacopée de Londres par Quincy.

* On trouve dans les écrits d'Auteurs, d'ailleurs très-respectables, que l'*aloès* ne commence à pousser des tiges & des feuilles que cent ans après qu'il a été mis dans la terre, & qu'alors il se fait une sorte d'explosion accompagnée d'un bruit considérable à quatre ou cinq jours de laquelle la tige & les feuilles commencent à paroître. L'expérience a fait connoître le faux de cette opinion.

* Les trois especes d'*aloès*, le succotrin, l'hépatique & le caballin ne sont, s'il en faut croire quelques Auteurs, que le suc d'une même plante, & qui ne differe que par ses différens degrés de pureté. Quand on a arraché les feuilles de cette plante, qu'on les a pilées, le suc qu'elles donnent & qui nage sur un sédiment qui se dépose est l'*aloès* succotrin. Si l'on fait épaissir encore davantage ce sédiment au soleil, sa partie la plus rouge & la plus liquide sera l'*aloès* hépatique. La masse la plus épaisse, la plus grossiere, & la plus impure de ce sédiment, & qui se trouve au fond du vaisseau où s'est fait l'évaporation, est l'*aloès* caballin.

ALOEDARIA, *Aloétiques.* Medecines composées, & cathartiques, ainsi appellées de l'*aloès*, qui en est l'ingrédient principal.

L'*Aloétique* de Philagrius, qui purge doucement avec le miel rosat, se fait de la façon suivante :

Prenez *de l'aloès, six onces,*
de costus,
de spicnard,
de carpobalsamum,
de fleurs de jonc odorant,
de casse, } *une once de chacun,*
d'agaric,
de safran, } *quatre dragmes,*
de sommités de centaurée, quatre scrupules,
de miel, deux onces,
de suc de roses, quatre onces,
d'épithymum, une once,
de rhapontic, huit scrupules,
d'asarabacca, quatre scrupules;
de xylobalsamum, six scrupules,
de mastic, huit scrupules,

Faites-en un électuaire avec du miel rosat, & proportionnez-en la dose aux forces du malade.

Autre préparation du même, qui purge doucement, sans causer la moindre tranchée, & qui est bonne dans les douleurs des articulations & des reins, mais particulierement dans la sciatique, & lorsqu'il est question de dissiper les obstructions au foie.

Prenez *d'ifium* (on entend par *ifium*, *le chameléon noir*) *huit scrupules,*
d'agaric, quatre dragmes,
d'aloès, deux onces,
de spicnard, huit scrupules,
de fleurs de jonc odorant, huit scrupules,
de safran, quatre scrupules,
de casse, seize scrupules,
de costus,
de carpobalsamum, } *huit scrupules,*
de miel rosat, trois onces & huit scrupules.

Broyez le tout, & faites-en des pilules avec le miel rosat. Vous donnerez cinq de ces pilules après le souper, chaque jour, ou de deux jours l'un, comme vous le jugerez à propos: Elles évacueront l'estomac & soulageront dans les douleurs des articulations: mais elles purgeront particulierement le phlegme. On peut dîner & souper, pendant tout le tems qu'on en fera usage.

Autre qui purge le phlegme & la bile.

Prenez *des sommités d'absinthe broyées & passées, & d'aloès mis en poudre très-menue, une once de chaque.*

Et avec le suc d'épurge faites-en des pilules de la grosseur d'un haricot, dont on prendra trois par jour.

Aloetique de Philagrius, qui purge la bile & le phlegme.

Prenez *de la pulpe, ou de la substance intérieure de coloquinte,*
de l'aloès,
de la scammonée,
du suc ou des sommités d'absinthe, } *cinq dragmes de chaque.*

Faites-en des pilules de la grosseur d'un pois chiche, avec le suc de chou, & donnez-en vingt-une à la fois aux adultes.

Autre confirmé par l'expérience, qui purge trois humeurs.

Prenez *de l'aloès,*
de l'épithymum,
de la scammonée, } *deux dragmes de chaque;*
de la coloquinte,
de l'agaric, } *une dragme de chaque.*

Faites-en des pilules avec le suc de chou, & donnez quinze de ces pilules à la fois.

Autre qu'on fait dans la Ville de *Tyr.*

Prenez *de la scammonée, deux onces,*
de l'aloès, une once,
de mastic,
de bdellium,
de poivre,
d'absinthe, } *une dragme de chaque.*

Faites-en des pilules avec le suc de citron. Donnez sept ou neuf de ces pilules à la fois. Si vous voulez qu'elles operent fortement, donnez-en le poids de quatre scrupules ou davantage.

Autre d'Oribase.

Cet *aloetique* est bon particulierement dans les maux d'yeux, & purge surtout la bile noire & jaune.

Prenez *de l'aloës*,
de la scammonée,
de l'écorce d'ellébore noir, } *une once*,
de sel ammoniac, *une dragme*,
de racine de panacée, *trois dragmes*,
de poivre,
de pouliot, } *une dragme de chacun.*

Faites-en avec de l'eau des pilules de la grosseur d'une feve de Grece, & donnez-en six à la fois, dont le poids soit à peu près d'une dragme & un scrupule.

Autre d'Oribase.

Prenez *de l'aloès*, *deux onces*;
du spicnard,
de l'asarabacca,
du mastic,
du safran,
du xylobalsamum, } *six dragmes de chacun*,
de la casse,
de l'épithymum, } *douze dragmes.*

Faites-en des pilules de la grosseur d'un pois, avec une décoction de pouliot. La dose est de vingt-une. Elles guérissent la fievre quarte. On peut encore les faire avec du miel bouilli. AETIUS, *Tetrabib. I. Serm.* 3. *cap.* 105. *&c.*

ALOFEL. Selon Ruland & Johnson, morceau d'étoffe dont on se sert pour couvrir un vaisseau.

ALOGOS, Ἀλόγως, adverbe dont ont se sert fréquemment en parlant d'une chose qu'on veut faire entendre être arrivée sans qu'on en connoisse une raison suffisante. Ainsi lorsqu'une fievre disparoît sans aucune évacuation critique, Hippocrate dit qu'elle a disparu ἀλόγως, sans aucune cause suffisante; d'où il conclut qu'elle sera sujette à retour.

ALOGOTROPHIA, ἀλογοτροφία, d'ἄλογος, disproportionné, & de τρέφω, nourrir; nutrition inégale & disproportionnée, comme lorsque dans les enfans noués, une partie est plus nourrie qu'une autre.

ALOHAR, ALOHOC, ALOSOHOC, ou ALOSOT, *Vif-argent.* RULAND.

ALOIDES, *Aloe palustris*, Offic. Mont. 36. *Aloides.* Boerh. Ind. A. 2. 132. *Aloe palustris.* C. B. Pin. 386. Johr. Hod. Bot. Pl. Ign. *Aloe sive aizoon palustre.* J. B. 3. 787. Chab. 567. *Militaris aizoides.* Ger. 677. Emac. 825. Raii, Hist. 2. 1324. Merc. Bot. 2. 26. Phyt. Brit. 75. Mer. Pin. 77. *Stratiotes, sive militaris aizoides*, Park. Theat. 1249. Hist. Oxon. 3. 618. *Stratiotes foliis aloës, semine longo*, Gundelsh. Ap. Johr. Raii Synop. 3. 290. *Stratiotes aquaticus Belgicus*, Bod. in Theoph. 436. *Aloès aquatique.*

Cette plante a la feuille comme l'*aloès*, seulement un peu plus courte & plus étroite, bordée d'épines courtes & fortes, avec des gousses entre elles semblables à des pates d'écrevisse, qui s'ouvrent & poussent des fleurs blanches à trois feuilles, qui reviennent beaucoup à celles d'une espece de nénuphar appellé *morsus ranæ*; elles ont de petites étamines jaunes.

La racine de cette plante est longue, ronde, composée de fibres blanches, à peu près comme de longs vers de terre, ou comme de grosses cordes d'instrument, tendant droit au fond de l'eau où elles parviennent rarement. Outre ces fibres, elle en a d'autres qui se répandent obliquement & disposées comme on les voit dans le *morsus ranæ.*

On emploie cette plante, & on la met au rang des vulnéraires. DALE.

* ALOIDES, *vel stratiotes aquaticus belgicus. B. Aizoon palustre. Sedum aquatile. Joubarbe aquatique.*

Cette plante a ses feuilles assez semblables à celles de l'*aloès*; elles sont cependant plus courtes & moins larges, & armées dans leur contour d'épines courtes & dures. Elle a pour racines des filamens longs qui ressemblent assez aux cordes d'une lyre, ou à cette espece de vers qu'on nomme lombricaux. Les Charlatans s'en servent pour abuser de la crédulité de ceux qu'ils engagent à se servir de leurs recettes, & en les leur montrant dans des phioles pleines d'eau, ils les font passer pour des vers dont ils les ont débarrassés. On trouve cette plante dans les lacs, dans les fossés, & dans toutes les eaux croupissantes. Les feuilles & les fleurs surnagent. Elle fleurit en Juin, Juillet & Août. Ses feuilles appliquées extérieurement rafraîchissent, condensent les humeurs. BOECLER, *III.* 381. BAUHIN, *II. p.* 2. *p.* 777.

ALOPECES, dérivé d'ἀλώπηξ, en latin *vulpes*. Les muscles des reins; les seuls muscles du dos qui appartiennent aux reins. On les nomme encore ψόαι, *psoas.* D'autres les appellent νευρομήτερες, ou même νευρομήτρες, auquel on substitue quelquefois νεφρομήτρες. RUFUS EPHESIUS, *Lib. I. cap.* 30.

ALOPECIA, *Alopecie.* Maladie accompagnée de la chute entiere, ou d'une partie des cheveux. *Alopecia* vient d'ἀλώπηξ, *renard*; parce que cet animal est sujet, dit-on, à une maladie toute semblable à celle-là.

Les Anciens, chez qui cette maladie paroît avoir été beaucoup plus commune que parmi nous, sont entrés dans un très-grand détail, sur tout ce qui la concerne. Mais Sennert ayant recueilli presque tout ce qu'ils en ont dit, je me contenterai de son abregé, que je donnerai, après avoir rapporté le sentiment de Celse.

Il y a deux sortes d'*alopécie*; il arrive ordinairement dans l'une & l'autre que la surface extérieure de la peau se mortifie. Alors les poils se blanchissent & tombent. S'il y a plaie à la partie où la peau s'est mortifiée, il en sortira un sang fluide d'une odeur fétide. Les progrès de ces *alopécies* sont plus prompts dans les uns & moins prompts dans d'autres. La plus dangereuse est celle qui condense & humecte la peau, & qui la dépouille entierement, & la rend lisse & polie.

Celle qu'on appelle proprement ἀλωπεκία, *alopécie*, prend toute sorte de forme & attaque la barbe aussi-bien que les cheveux; l'autre que nous appellons *ophiasis*, d'ὄφις, *serpent*, à cause de sa figure qui revient assez à celle de cet animal, commence par le derriere de la tête; elle s'étend de la largeur de deux doigts: quant à sa longueur, ses deux extrémités touchent aux oreilles, gagnent quelquefois le devant de la tête & se joignent. L'*alopécie* vient à tout âge; l'*ophiasis* ne prend gueres qu'aux enfans. On guérit rarement de la premiere sans employer des remedes. L'autre se dissipe d'elle-même.

Il y a des ignorans qui irritent ces maladies en raclant la peau avec un couteau. D'autres frotent la peau avec des cathérétiques mêlés avec de l'huile, surtout avec du papier brûlé imbibé d'huile. D'autres encore étendent dessus de la racine de térébenthine avec le turbit bâtard. Le meilleur moyen de faire cesser cette maladie, c'est de raser tous les jours la partie attaquée avec un rasoir; car en enlevant peu à peu la premiere peau, on ouvrira un passage aux racines des cheveux; il ne faut donc interrompre cette opération que lorsqu'on appercevra les cheveux poussant fort épais & fort serrés. C'est la coutume de froter avec du vitriol la partie, après l'avoir rasée. CELSE, *Lib. VI. c.* 4.

De l'alopécie & de l'ophiasis.

Il y a une espece de maladie dans laquelle on perd les cheveux, qu'on appelle ἀλωπεκία, *alopécie*, & ὀφίασις, *ophiasis*. Le mot *alopécie* vient d'*alopex*, renard; parce que cette maladie attaque quelquefois les renards; quant au mot *ophiasis*, il est dérivé de la figure de la partie chauve qui ressemble beaucoup à celle d'un serpent.

pent. Dans l'un & l'autre cas, les cheveux se détachent ordinairement par poignée, & laissent des endroits entierement nus ; c'est à cause de cet effet que les latins comprenoient l'*alopécie* & l'*ophiasis* sous le nom général d'*area*, aire. Aussi Celse traite-t-il de l'*alopécie* & de l'*ophiasis* dans le Chapitre *de areis*. *Area* signifie en latin ces espaces que l'on voit dans les jardins & à la campagne, où la terre est nue & ne produit rien. L'*alopécie* & l'*ophiasis*, causent dans les endroits de la peau qu'elles attaquent la même stérilité que l'on remarque dans les espaces de terre appellés *areæ*.

Ces deux maladies different du moins quant à la figure. L'*alopécie* n'a aucune figure déterminée : elle s'étend, dit Celse, en tout sens : mais l'*ophiasis* s'étend en faisant des circonvolutions comme un serpent. Elle part communément du derriere de la tête, & elle s'étend d'un & d'autre côté jusqu'aux oreilles. Voilà sa longueur ordinaire. Elle va quelquefois jusques sur le devant de la tête, où les deux extrémités se réunissent. Quant à sa largeur, elle est à peu près de deux doigts. La cause de l'*ophiasis* paroît être maligne ; car non-seulement la racine des cheveux en est rongée, mais la peau même jusqu'à la profondeur de la racine des cheveux.

Il suit de ce que nous venons de dire, qu'on peut définir en général l'*alopécie* & l'*ophiasis*, une chute de cheveux causée par une humeur corrompue & dépravée qui en ronge la racine, & qui laisse des endroits de la tête entierement dépouillés.

L'Auteur du Traité *De medicamentis facilè parabilibus*, compte l'*alopécie* & l'*ophiasis* entre les affections qui changent la couleur des cheveux : mais on remarquera que cette altération dans la couleur des cheveux, n'est point un effet de la chute d'où nait le dépouillement des parties ; mais qu'elle suit seulement l'*alopécie* & l'*ophiasis*, ou qu'elle précede ces maladies. Lorsque les cheveux sont nourris d'un suc vicié, ils deviennent blancs, & tombent. Lorsque les cheveux renaissent sur les parties dépouillées, ils paroissent blancs ou jaunâtres ; comme les poils qui recouvrent les endroits dn dos d'un cheval, où il y avoit des ulceres. Ces cheveux doivent cette couleur à la mauvaise nutrition & à la délicatesse de la peau. C'est ce que Celse insinue, *Liv. VI. chap.* 1. dans l'endroit où il observe que l'*ophiasis* n'attaque que les cheveux ; au lieu que l'*alopécie* attaque & les cheveux, & la barbe.

La cause de l'une & de l'autre est une humeur acre & dépravée, de quelque espece que ce soit, qui attaque & ronge la racine des cheveux : mais ordinairement elles proviennent d'un phlegme salé, corrosif & putréfié. C'est ce qui a fait dire à Galien, *de Diff. sympt. cap.*4. qu'elles étoient les suites d'une nutrition dépravée de la peau de la tête. Quant à la figure de l'espace que l'*alopécie* ou l'*ophiasis* dépouille de cheveux, figure qui est tantôt oblongue, tantôt circulaire, il faut attribuer cela à la quantité & à la qualité de la matiere peccante : si la matiere est claire & plus abondante qu'à l'ordinaire, elle suit un cours qui change peu de direction ; elle va rongeant partout également ; & les espaces qu'elle dépouille de cheveux, sont plus larges & en plus grand nombre. Si au contraire elle est en plus petite quantité, & mêlée d'humeurs grossieres, la chute des cheveux sera inégale, & les aires dépouillés auront des figures irrégulieres, parce que cette matiere hétérogene aura de la difficulté à couler dans la même direction ; elle ira & se répandra en serpentant, & rongeant les cheveux qui se trouveront sur sa route.

Les causes les plus éloignées de ces maladies, sont la chaleur du foie & de la tête, & surtout un défaut dans la premiere & dans la seconde coction : de ce défaut naissent des humeurs acres & salées. Cet accident est commun à tous les âges, mais particulierement à l'enfance, & il succede à la teigne, aux achores & à la gale de tête.

L'*alopécie* & l'*ophiasis* sont quelquefois produites par des causes extérieures & malignes, entre lesquelles Galien compte, *De Compos. Med. sec. Loc. Lib. I. cap.* 2. les mousserons pris en alimens ; par la raison, dit-il, qu'ils engendrent dans le corps beaucoup d'humeurs vicieuses & corrompues. La petite vérole attaque aussi la racine des cheveux ; & l'on peut attribuer aussi cet effet aux maladies contagieuses & pestilentielles.

On distingue l'*alopécie* de l'*ophiasis*, par la figure des espaces qu'elles dépouillent de cheveux ; & en ce que l'*alopécie* occasionne seulement la chute des poils, au lieu que l'*ophiasis* produit cet effet, & de plus excorie la peau, & lui fait changer de couleur, la rendant tantôt pâle, tantôt blanche, & même noire ; & si on vient à la piquer, il en sortira un sang séreux.

L'*alopécie* & l'*ophiasis* different de la teigne. Dans l'*ophiasis*, l'excoriation de la peau n'est que superficielle ; & lorsqu'elle est guérie, les cheveux renaissent ; au lieu que dans la teigne, l'excoriation & l'exulcération sont si profondes, & la peau est quelquefois si endommagée, que les cheveux ne reviennent plus.

Quant à la maniere d'en distinguer les causes, on pourra reconnoître l'espece de l'humeur peccante par la couleur de la peau. Pour en faire commodément l'examen, on rasera les cheveux qui resteront, & on frotera doucement la peau. Il y a d'autres signes encore, par lesquels vous pourrez parvenir à la connoissance de l'humeur qui abonde dans le corps. Vous pourrez tirer des conjectures sur l'espece de l'humeur qui cause la maladie, par la couleur des cheveux qui reviendront ; car cette couleur varie selon la nature de la matiere morbifique.

Quoique l'*alopécie* & l'*ophiasis* ne soient pas des maladies dangereuses, il faut toutefois y remédier, parce qu'elles les défigurent. Les Romains donnoient beaucoup moins d'argent d'un esclave qui avoit la tête dégarnie de cheveux dans quelque endroit, que s'il n'eut point eu ce défaut. Et de notre tems, il est d'autant plus desagréable, que c'est pour bien des gens un symptome de vérole.

L'*alopécie* & l'*ophiasis* sont-elles des maladies faciles à guérir ? C'est une question sur laquelle les Auteurs sont partagés. Celse & Avenzoar ont écrit, que l'*ophiasis* se guérissoit plus aisément que l'*alopécie*. Alexandre, *Lib. I. c.* 2. & Sérapion, *Lib. I. c.* 1. disent le contraire. Au reste, Celse semble parler particulierement de l'*ophiasis* des enfans qui s'en va d'elle-même ; ou que l'âge & le tems emportent. Mais si l'on compare l'*alopécie* & l'*ophiasis* dans les adultes, il paroît par tout ce qu'on a dit, que cette derniere est plus difficile à guérir que la premiere, à quelque âge que ce soit au-delà de l'enfance, parce qu'elle a son origine dans une humeur plus grossiere & plus maligne, qui ronge non-seulement les racines des cheveux, mais la peau elle-même ; ce qui n'arrive point dans l'*alopécie*.

Plus l'une ou l'autre de ces maladies est invétérée, plus elle est opiniâtre, & au contraire.

Si le frotement fait rougir la place dépouillée, il y a espoir de guérison ; & plus promptement elle rougit, & plus la cure sera facile. Si le frotement ne fait point changer de couleur à la peau, c'est envain qu'on travaillera à rappeller les cheveux ou les poils.

La pire espece d'*alopécie* ou d'*ophiasis*, arrive lorsque la peau est épaisse, grasse & absolument douce, & lorsque la partie est entierement chauve.

L'*alopécie* & l'*ophiasis* causées par la lepre, sont incurables. Celles qui proviennent de la vérole, ne se guériront qu'avec la vérole qui les a produites.

Il y a grande apparence de guérison, lorsque les bords des places dégarnies, les extrémités adjacentes aux parties couvertes, commencent à pousser des cheveux ; car c'est une preuve que les parties affectées, contiguës aux parties saines ; sont moins perverties de leur état naturel, & qu'elles ne tarderont pas à être guéries, puisqu'elles commencent à se couvrir.

Si une humeur vicieuse abonde dans tout le corps, il faut commencer par l'évacuer, autrement elle ne fera qu'entretenir la maladie. S'il y a virus vénérien, avant

que de travailler à guérir l'*alopécie*, il faut détruire ce virus. On ne manquera pas non plus de rectifier l'état du viscere qui donne lieu à la génération de l'humeur peccante. La cause antécédente étant détruite, on détruira la cause immédiate. Galien emploie pour cet effet des digestifs & des répercussifs. Mais ce n'est pas tout, il faut encore avoir soin de rétablir la peau dans son tempérament naturel.

Premierement donc, on purgera tout le corps avec des remedes convenables à la nature de l'humeur peccante. Après quoi, Galien ordonne un masticatoire pour l'évacuation des humeurs de la tête en particulier.

Quant à la matiere peccante, si elle est en fluctuation; si elle commence à s'amasser; si les aires ou places dégarnies ne sont pas encore formées, Galien emploie les répercussifs. C'est aussi ce que conseille Avicenne, lorsqu'il dit que les remedes pour l'*alopécie* doivent être tels qu'ils fortifient la peau de la tête par une astringence modérée. *Sept. quarti Tract. I. c. 6.* Ces remedes, ajoute-t'il, étant de nature corroborative & répercussive, ils écarteront de la tête la matiere peccante qui pourroit s'y porter. Mais si l'*alopécie* & l'*ophiasis* sont déja formées, les répercussifs n'ont pas plus lieu dans ces maladies que dans la gale.

Si les aires sont déja formées, & si la matiere est logée dans la peau, les digestifs doivent être employés. Il faut que ces digestifs soient d'une nature chaude; que les parties qui les composent soient déliées, & qu'ils ne desséchent pas trop; car s'ils desséchoient puissamment, ils anéantiroient non-seulement la matiere peccante, mais encore le suc nourricier des cheveux. S'il arrivoit que le tempérament de la peau fût chaud & sec, comme cela est souvent dans les aires invétérées, il faudra mêler des remedes humectans & rafraîchissans avec d'autres topiques.

Les remedes qui agissent sur la cause prochaine de cette maladie, sont appellés *μετασυγκριτικὰ*, *métasyncritiques.* (*Voyez ce mot.*) Premierement, s'il restoit sur la partie quelques cheveux corrompus, il faudroit commencer par les enlever avec des pincettes, ou avec un dropacisme, ou par raser entierement l'endroit avec le rasoir. Ensuite on lavera la tête avec de l'eau, dans laquelle on aura fait bouillir du capillaire, du polytric, de l'aurone, & d'autres herbes de cette espece. Après qu'on aura lavé la tête, on frotera les endroits chauves avec un linge ni trop doux, ni trop dur, jusqu'à ce que la peau commence à devenir rouge : on fera succéder à cela les topiques. Ces topiques se feront avec la moutarde, le cresson, les oignons de lis blancs, auxquels on attribue la vertu de faire renaître les cheveux, lorsqu'ils ont été brûlés; la semence de roquette, le nitre, l'huile de laurier, le goudron, le soufre, la poudre & les cendres d'aurone, la racine de pain de pourceau, d'ellébore, la semence de l'herbe aux poux, la fiente de pigeon, & ce qui est beaucoup plus fort que tout cela, la tapsie & l'euphorbe. Plus ces plantes sont fraîches, plus elles sont chargées de suc acre, plus elles sont efficaces; car cette acreté se perd en les gardant. Entre tous ces remedes, il faut choisir ceux qui conviennent le mieux au cas qui se présente, & en faire une application juste & raisonnée; car ils ne sont pas tous applicables à toutes sortes d'*alopécies*, dans toutes saisons, dans tous les degrès de ces maladies, soit qu'elles commencent ou qu'elles soient très-invétérées. Si l'*alopécie* est légere, & commence, il faut user de remedes doux. Si elle est invétérée, il faut recourir à des remedes plus énergiques. Aux femmes & aux enfans, en un mot, à toutes les personnes dont le corps sera foible & tendre, on n'appliquera que de foibles topiques; on réservera les topiques violens pour les adultes & les hommes.

Galien, *De compos. Med. sec. Loc. Lib. I. c. 1.* décrit plusieurs compositions pour l'*alopécie* & l'*ophiasis* : l'efficacité de ces compositions lui étoient connues par une longue expérience. Elles sont de *Heras*, de *Criton*, d'*Orestinus*, de *Orthon de Sicile*, de *Cléopatre*, d'*Archigene*, d'*Asclepiad*, de *Dionysiodore*, de *Soranus* & d'autres. Il recommande aussi les suivantes.

Prenez *des feuilles d'arundo græca brûlées*, *quatre onces*;
de cendres de sainfoin, *une dragme*,
de crotes de souris, *deux dragmes*;

Il y a dans Galien deux onces; broyez le tout dans du vinaigre, & frotez-en la partie affectée; ou

Prenez *des cendres de roseau*,
du poil de bouc brûlé,
de l'adiante,
de la graisse de sanglier,
du goudron,
de la gomme de cedre, } *de chacun quantités égales*;

Ce remede est merveilleux, selon lui; ou

Prenez *de la cendre d'une souris brûlée*,
de la cendre de linge brûlé,
des dents de cheval calcinées,
de la graisse de sanglier,
de la moelle de cerf,
de l'écorce de roseau, } *de chacun quantités égales*,
du miel, *une quantité suffisante*;

Faites-en un onguent; ou

Prenez *de l'euphorbe*,
de la thapsie,
de l'huile de laurier, } *de chacun deux dragmes*;
du soufre vif,
de l'ellébore, } *de chacun une dragme*;
de la cire, *six dragmes*;

Fondez les ingrédiens qui sont solubles, & mêlez-les avec l'huile de laurier, ou de la vieille huile, ou du goudron;

Ajoutez le reste, & vous aurez la composition la plus forte de ce genre, & la plus convenable à cette maladie, lorsqu'elle est invétérée.

On peut n'employer que le remede suivant, lorsque la maladie n'est pas poussée à son dernier degré.

Prenez *de l'aurone préparée*, *ou des racines de roseau brûlées*; *mêlez-les avec de l'huile de laurier*, *ou de la vieille huile*, *ou du goudron*; ou

Prenez *de la semence de roquette*, *du cresson d'eau*, *du nitre*, *& les mêlez avec l'huile de laurier & du goudron*;

Ou bien, ce qui est plus doux & plus propre pour les femmes & les enfans;

Prenez *de l'aurone*,
des cendres de racine ou d'écorce de roseau,
de l'encens, } *quantités égales*;
de la graisse de sanglier & de l'huile d'amande douce, *une quantité suffisante*;

Faites-en un liniment.

S'il falloit un remede plus énergique, on pourroit ajouter à ceci,

de l'écume de mer,
du soufre vif,
du fiel de bœuf,

de la roquette,
du nitre,
& même de la thapsie,

Ou se servir du remede suivant:

Prenez *de la moutarde*, } parties égales.
de la thapsie,
de la semence de cresson d'eau.

Reduisez le tout en une poudre très-fine; & ajoutez-y de l'huile de laurier & de la résine, de chacune en suffisante quantité, & faites-en une emplâtre à l'aide d'un feu modéré.

On trouve une infinité d'emplâtres de cette espece dans les ouvrages de *Valescus de Tarente*, de *Rondelet*, d'*Hollier*, de *Trincavellius* & d'autres Praticiens.

Lorsque vous croirez devoir employer les remedes les plus forts, ayez l'attention de donner la préférence aux plus liquides, aux plus onctueux, & à ceux dans lesquels il entre des huiles; parce que ces huiles en tempereront au moins la violence.

Examinez ensuite quel effet le remede aura produit; & jugez à l'altération qu'il aura faite dans les parties, si vous en devez augmenter ou diminuer la force. Quant à l'altération, vous l'estimerez par la couleur qu'aura déja l'aire, ou par celle qu'elle prendra en la frottant plus ou moins long-tems, & avec plus ou moins de force. Il faut surtout bien prendre garde que la peau ne soit point brûlée par un usage excessif des remedes violens. Il faut observer de plus quant aux médicamens composés; que, si la partie est entierement chauve, il vaut mieux les appliquer en forme solide, & en emplâtres qu'en forme fluide. Mais si la partie n'est pas entierement dépouillée, la forme la plus liquide & la plus douce, telle que celle des linimens & des onguens sera plus convenable.

Pour donner le tems aux topiques doux d'exercer leur vertu, on les laissera sur la partie affectée la nuit & le jour. Quant aux plus forts, ils ne demeureront appliqués que jusqu'à ce qu'ils aient produit quelque altération dans la peau, & qu'ils commencent à causer de la douleur. On aura donc soin d'examiner l'effet de ces derniers une ou deux fois par jour: & si cet effet avoit été trop considérable, on leur fera succéder un topique plus doux; & l'on oindra la partie avec de la graisse d'oie, de l'huile d'anet, & quelqu'autre substance anodyne. Car si l'on continuoit l'usage des remedes violens, ils ne manqueroient pas de brûler la peau. Aussi *Christophle de Vega*, dit-il, qu'il a vu beaucoup de personnes qui ont été chauves le reste de leur vie, ou qui n'ont jamais eu de barbe pour s'être servies de remedes violens.

Le régime est encore fort utile dans l'*alopecie* & dans l'*ophiasis*

Entre les alimens, on choisira ceux qui font de bon sang, & qui arrêtent l'augmentation des humeurs peccantes; ceux par conséquent dont le suc est salutaire, & qui sont capables de rectifier les fluides dépravés. Que le malade s'interdise le vin, jusqu'à ce que le sang soit rectifié; car le vin est un liquide très-actif qui porteroit avec impétuosité dans les veines les humeurs corrompues & detenues dans les intestins. Mais lorsque le sang aura été bien dépuré, qu'il fasse un usage modéré de vin d'une qualité douce & benigne, qui nourrisse beaucoup & qui produise de bon sang. Quant à l'air, le chaud est celui qui convient le mieux à ces maladies. Sennert, *Lib. I. Part. 3. Sect. 2. c. 4.*

ALOPECUROS. de ἀλώπηξ *Renard* & οὐρά, *Queue*; *Queue de Renard*. On reconnoit ainsi cette plante dans les Auteurs.

Alopecuros. Offic. Ger. 81. Emac. 87. *Alopecuros genuina*, Park. Theat. 1166. Hist. Oxon. 3. 191. *Gramen alopecuros spicâ brevi*. J. B. 2. 474. Chab. 186. Raii Hist. 2. 1265. *Gramen alopecuroides spicâ rotundiore*, C. B. Pin. 4. Theat. 56. Boerh. Ind. A. 2. 159. Elem. Bot. 418. *Gramen spicatum tomentosum longissimis aristis donatum*. Tourn. Inst. 517.

C'est une plante fort tendre, qui finit en pointe, de la longueur de deux pouces, d'une figure conique & à peu près semblable à la queue d'un renard. Les cosses qui contiennent le coton sont presque entierement cachées par l'épaisseur des touffes cotonneuses; elles sont barbues; & cette barbe est longue & douce; les cosses ont une figure sphérique. La tige est divisée par plusieurs jointures; elle croît à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, environnée de feuilles qui sont couvertes d'un duvet assez fin. La racine est petite, blanche & très-filamenteuse.

Cette plante croît particulierement en Sicile, à Baïes, en Italie, & dans le Languedoc proche Frontignan. On la trouve particulierement dans les lieux sablonneux; sa pointe est fort courte & sa tige basse; elle ne s'éleve pas à plus d'un pié, & elle est fort foible dans sa partie supérieure. Raii, *Hist.* 1265.

On ne lui a point encore attribué de vertus médicinales. Ray en distingue les especes suivantes, outre celle dont je viens de parler.

1. *Gramen alopecuro simile glabrum, cum pilis longiusculis, in spica, onocordon mihi denominatum*, J. B. *Alopecuroides major*, Ger. *Phalaroides majus*, Park. Gr. *Phalaroides majus seu italicum*. C. B. *Et forte etiam Phalaroides spicâ molli sive germanicum*. C. B. Park. Cette espece est commune en Angleterre, on la trouve dans les prés & les paturages.
2. *Gramen aquaticum geniculatum spicatum*. C. B. *Fluviatile spicatum*, Ger. *Aquaticum spicatum*. Park.
3. *Gramini caudæ muris purpurascenti aliquatenus simile*. J. B.
4. *Gramen alopecurinum minus*. Ger. *Alopecuroides spica longa majus & minus*, Park. *Typhoides V. seu spica angustiore*, C. B. *Cum cauda muris purpurascente*. J. B.
5. *Gramen pumilum hirsutum spicâ purpuro-argentea molli nostras*.
6. *Gramen alopecuroides spicâ asperâ*, C. B. *Alop. spicâ asp. brevi*. Park. *Gramen cum cauda leporis aspera, sive spica murina*. J. B. *Alopecuroides spica aspera Bauhini*. Ger. Emac.
7. *Gramen alopecuros spicâ longâ tomentosâ candicante*, J. B. *Alopecuros major spicâ longiore*. C. B. Ger. *Alopecuroides alterum radice repente, seu pseudo-schænanthum Monspeliensium*; Park. *Schænanthum adulterinum*. Ger.
8. *Alopecuros maxima anglica*, Park. *Altera maxima anglica paludosa*. Ger. Emac. *Altera maxima anglica paludosa, sive gramen alopecuroides maximum*, J. B. Lobel. Adv. Part. Alt.
9. *Gramen alopecuroidi accedens ac phalaridi, spicâ longiusculâ, folio lanuginoso*, J. B. *Typhoides molle*, C. B. *Alopecuroides minus*; Ger.
10. *Gramen cum cauda muris, foliis hirsutis*, J. B. *Typhoides culmo reclinato*, C. B. *Alopecurinum majus*, Ger.
11. *Gramen alopecuros altera Lobelii*, J. B.
12. *Gramen alopecuros minus spicâ longiore*. C. B. *Cauda vulpina Monspeliensium*. Adv. Lobel.
13. *Gramen typhoides maximum spicâ longissimâ*, C. B. *Typhoides maximum*, Park. *Typhonum tertium*. Ger. Emac.

ALOPEX, *le renard marin*. C'est un poisson de mer dont Oribase fait mention, *Med. Coll. Lib. II. c.* 58. parmi ceux qui remontent souvent dans les rivieres, qu'on pêche par conséquent en eaux douces & en eaux salées; & qui est de dure digestion.

ALOSA, ou Clupea, ou Chipea. *Alose*. C'est un poisson de mer qui passe souvent dans les rivieres. Il croît jusqu'à la grandeur du saumon; il est couvert

d'écailles grandes, minces & faciles à détacher: sa tête est comprimée vers le haut de son corps. Son museau est pointu. Il n'a point de dents, il paroît sur sa tête, au-dessus de ses yeux, un os ou une écaille de chaque côté, luisante & resplendissante. Sa langue est noirâtre; son dos est de couleur blanche, jaunâtre, ses côtés & son ventre sont argentins. Ce poisson aime le sel; il est délicieux à manger. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Quand l'*alose* n'est pas bien fraîche, elle a un gout un peu acre qui incommode les gencives de ceux qui en mangent.

On trouve dans la tête de l'*alose* un os pierreux, qui est apéritif & propre pour la pierre, pour la gravelle, pour absorber les acides; car il est alkali.

L'estomac de l'*alose* desséché & réduit en poudre, est propre pour fortifier l'estomac.

Elle entre dans les rivieres au commencement du printems; elle est au sortir de la mer, maigre, seche, aride, & d'un mauvais gout: mais quand elle a resté quelque tems dans l'eau douce; elle devient grasse, charnue & d'une saveur agréable. On dit qu'elle craint tellement le tonnerre, qu'elle meurt souvent de peur, quand elle l'entend. Rondelet rapporte qu'il en a vu qui au son d'un luth accouroient & sautoient en nageant vers la surface de l'eau.

On sale l'*alose* pour la conserver & pour la transporter en différens endroits; mais elle n'est plus en cet état d'un gout aussi agréable qu'auparavant. LEMERY, *des Alimens*.

ALOSANTHY. *Flos salis. Fleur de sel.* RULAND.

ALP

ALPAM. C'est la *Siliquosa indica flore tripetalo, siliquis teretibus, pulpa absque seminibus repletis.* Raii, *Hist. Plant.*

Le tronc de cette plante qui se divise en deux ou trois tiges, est couvert d'une écorce d'une couleur verte & cendrée; sans odeur, & d'un gout acide astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre; elles sont partagées par des nœuds; elles ont une moelle verte, sa racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires qui s'étendent à droite, à gauche & en tout sens. Les feuilles sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très-aiguë, d'un verd foncé en-dessous, mais d'un verd pâle en-dessus, elles ont un grand nombre de côtes, & sont entrelassées d'un grand nombre de fibres & de veines; elles sont attachées chacune, sur un pédicule court & fort, plat du côté du dessus de la feuille. Leur odeur n'est pas desagréable. Elles sont un peu acres au gout. Les fleurs, qui sont d'une couleur de pourpre foncé & sans odeur, croissent sur des pédicules foibles & ronds; elles sont quelquefois deux ou trois ensemble; elles ont chacune trois feuilles ou pétales assez larges, très-pointues par le bout. Ces feuilles sont couvertes en dedans d'un coton fort blanc: les fleurs ont dans le milieu trois étamines rouges & oblongues qui se croisent l'une l'autre. Aux fleurs succedent des cosses pointues, rondes & pleines d'une pulpe charnue, sans aucune semence, au moins qu'on puisse appercevoir.

Elle croît dans les lieux découverts & dans les terreins sabloneux. On en trouve en quantité à *Aregatti*, à *Mondabellé* & en plusieurs autres endroits.

Elle porte fleur & fruit, à la fin de l'année, comme au commencement; & elle est toujours couverte de feuilles.

Quelque partie de cet arbrisseau que l'on prenne, on en fera un bon onguent avec de l'huile, & cet onguent sera un puissant remede contre la galle & les vieux ulceres.

Le suc de ses feuilles joint au *calamus aromaticus* est bon contre le venin des serpens. La racine broyée avec le suc de limon, mise en petit peloton & appliquée au nez en guise de sternutatoire, passe pour un spécifique contre la morsure du serpent appellé *regulus* ou *cobra capella*. Sa racine infusée dans du lait de vache, a aussi la propriété de détruire le poison du *regulus*. On se sert encore dans le même cas de cataplasmes faits de cette racine & du *calamus aromaticus*.

ALPHABETUM CHYMICUM. *Alphabet chymique.* Raimond Lulle a donné un alphabet chymique; mais à quelle fin? C'est ce qu'on ne comprendra bien que, quand on aura la clef de cet alphabet. En attendant que quelqu'un nous la donne; je vais le rapporter dans les propres termes de l'Auteur; y ayant autant au moins de témérité que de difficulté à traduire ce que l'on n'entend pas.

Explications des lettres de cet alphabet.

A. *Significat Deum.*
B. *Significat mercurium.*
C. *Significat salis Petram.*
D. *Significat vitriolum.*
E. *Significat menstruale.*
F. *Significat lunam claram.*
G. *Significat mercurium nostrum.*
H. *Significat solem purum.*
I. *Significat compositum lunæ.*
K. *Significat compositum solis.*
L. *Significat terram compositi lunæ.*
M. *Significat aquam compositi lunæ.*
N. *Significat aerem compositi lunæ.*
O. *Significat terram compositi solis.*
P. *Significat aquam compositi solis.*
Q. *Significat aerem compositi solis.*
R. *Significat ignem compositi solis.*
S. *Significat lapidem album.*
T. *Significat medicinam corporis rubei.*
V. *Significat calorem fumi secti*
X. *Significat ignem siccum cineris.*
Y. *Significat calorem balnei.*
Z. *Significat separationem liquorum.*
Ʒ. *Significat alembicum cum cucurbita.*

ALPHENIC, mot arabe qui signifie sucre candit ou sucre d'orge. BLANCARD.

ALPHESERA ou ALFESERA. Voyez ce dernier.

ALPHITA. Ἄλφιτα, plurier d'ἄλφιτον. On dit que ce terme signifie proprement de la farine d'orge pelé & grillé. D'autres l'interpretent tout simplement par farine d'orge, de même que ἄλευρον par farine de froment. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'Hippocrate se sert d'ἄλφιτα pour exprimer toutes sortes de farines, de quelques grains que ce soit. Galien entend par ce mot d'Hippocrate, de la farine médiocrement fine; au lieu, dit-il, que κρίμνα signifie la farine la plus grossiere, & ἄλευρα, la farine la plus fine. Cette interprétation de Galien paroît être la vraie.

On trouve encore dans Hippocrate ces mots ἄλφιτα προκώνια par lesquels il entend vraisemblablement de la farine d'orge tendre & nouveau; il paroît que c'étoit la coutume des Anciens, lorsque leur orge étoit humide de le répandre sur le plancher de distance en distance, & d'en faire des tas ronds qui avoient la figure d'un cone (Κῶνος) afin de le faire sécher plus exactement. On donnoit le nom d'Ἄλφιτα προχώνια à la farine faite avec l'orge qui n'avoit pas été séché de cette maniere. Galien dit aussi qu'on donnoit ce nom à la farine faite avec de l'orge qui n'avoit pas été rôti & desséché.

On donnoit le nom d'ἄλφιτον à une espece de bouillie que les romains appelloient *Polenta*. Elle étoit faite avec la farine d'orge & l'eau commune, ou bien on détrempoit la farine avec quelque autre liqueur comme le vin, le moût, l'hydromel, &c. Cette bouillie servoit de nourriture au peuple & particulierement aux soldats, on la regardoit comme très-nourrissante. Hippocratte ordonne souvent à ses malades l'ἄλφιτα préparé sans sel ἄναλτα. du mot alphita on en a fait le suivant.

ALPHITEDON, ἀλφιτηδὸν. On donne ce nom aux fractures dans lesquelles l'os est brisé en des fragmens aussi petits que l'*Alphita*.

ALPHUS, ἀλφὸς, une des trois especes de *Vitiligo*, les deux autres étant le *Melas*, & le *Leuce*. Celse en donne la description; dans l'*Alphus*, dit-il, la peau est de couleur blanche avec une espece de rudesse, qui n'est pas continue, mais seulement d'espace en espace; quelquefois elle s'étend considérablement en laissant quelques intervalles très-petits. CELSE, *L. V. c.* 18.

Quelques Auteurs ne comptent que deux especes de *Vitiligo*, & comprennent le *Melas* sous le nom commun d'*Alphus*.

L'*Alphus* a le même rapport au *Leuce* (λεύκη) que la gale à la lepre; car le *Leuce* pénetre pour l'ordinaire fort avant dans la chair, & donne sa couleur aux poils, au lieu que l'*Alphus* n'est que superficiel, quoiqu'il jette de tems à autre de profondes racines, & change aussi la couleur des poils. L'*Alphus* est ordinairement d'une nature plus benigne que le *Leuce*, & cede à des remedes modérés; mais lorsqu'il est invétéré il approche de plus en plus de la nature du *Leuce*, & demande les mêmes remedes. ACTUARIUS, *Meth. Med. L. II. c.* 11.

L'espece de lepre *Vitiligo*, appellée *Leuce*, est causée par un sang pituiteux & gluant qui acquiert avec le tems une couleur blanche. L'*Alphus* a la même origine, mais il n'est que superficiel. L'*Alphus* ordinaire est engendré par une humeur pituiteuse, & le noir par une humeur atrabilaire; la lepre par une humeur qui pénetre fort avant dans la peau; mais la gale affecte principalement la superficie de la peau.

Le remede le plus certain pour ce genre de maladie est de laver la partie affectée avec de l'eau de chaux extrêmement forte & épaisse qui se fait en versant de l'eau sur des pierres à chaux calcinées & desséchées. L'*Alphus* n'exige qu'une liqueur claire ou foible; la gale, une plus épaisse, mais la lepre une eau très-forte & très-épaisse. La racine de *Tarragon* infusée dans du vinaigre, guérit l'*Alphus*; l'Ellébore a la même vertu. La décoction des lupins amers, ou leur farine avec du miel & du vinaigre, produit le même effet étant employée extérieurement. Les autres remedes sont l'écorce de racine de capriers & le vinaigre; les racines de lis & le miel, l'oignon & le vinaigre digérés au soleil, la fiente de lesard, l'étourneau nourri de riz, & l'os de seche calciné. ORIBASE, *de Morb. curat. Lib. III. cap.* 58.

L'*Alphus* est ainsi appellé d'ἀλφαίνω, ancien mot qui signifie *changer*, à cause qu'il change la couleur de la peau. Il a la même origine que le *Leuce* & la lepre: mais ses racines ne sont pas si profondes; il fait tomber en écailles la peau de ceux qui en sont attaqués. Le blanc provient d'une humeur flegmatique, & le noir d'une humeur atrabilaire.

*Cure de l'*Alphus *blanc & noir.*

Prenez *des feuilles de figuier*, *du soufre vif*, } *de chaque une égale quantité.*

Faites-les macérer dans du vinaigre, & oignez-en la partie affectée. Ce remede est excellent.

*Pour l'*Alphus *noir en particulier.*

Prenez *de l'Ellébore noir*, *de la craie*, } *de chacun une égale quantité.*

Délayez-les dans de l'eau ou du vinaigre jusqu'à consistance de lie d'huile, & oignez-en la partie affectée au soleil, après l'avoir bien frottée.

*Pour l'*Alphus *noir lorsqu'il est invétéré & qu'il forme un calus sur la surface de la peau.*

Prenez *de la racine de Cameleon noir*, *neuf onces*,
de soufre vif, *deux onces*,
d'Aphronitre, *une once.*

Faites-les macérer dans du vinaigre, & oignez-en la partie au soleil.

Voici la composition d'un autre médicament efficace & très-odorant.

Prenez *de l'Ellébore blanc*, *huit dragmes.*
d'iris, *d'aphronitre*, *de costus*, } *de chacun quatre dragmes.*

Faites-les macérer dans du vinaigre, & frottez-en la partie dans le bain, sans y mêler aucune graisse.

*Autre remede fort renommé pour l'*Alphus *blanc & noir.*

Prenez *de la myrrhe*, *du soufre vif*, *de l'écume de nitre*, *d'Ellébore blanc*, } *de chacun deux onces*,
de l'éponge bâtarde brûlée, *une once & demie.*

Faites-en une savonette, & servez-vous-en dans le bain, ou au soleil avec du vinaigre.

Mais il est bon d'observer par rapport à ce que nous avons dit, que la purgation doit préceder les applications exterieures. On peut commencer la cure de l'*Alphus* blanc avec l'hiere de Galien, ou les pilules de coloquinte & d'aloës; & pour ce qui est de l'*Alphus* noir, on peut purger le malade avec de l'Ellébore noir & l'épithyme. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *c.* 132.

A L R.

ALRAMUDI. *Cendreux.* RULAND.

ALRATICA, mot dont se sert Albucasis pour signifier l'imperforation partielle ou totale du vagin, soit qu'elle soit naturelle ou accidentelle.

A L S.

ALSAMACH ou ALSEMACH, nom que les Arabes donnent au grand trou de l'os pierreux.

ALSECH, *Alumen Jamei.* RULAND. C'est l'alun de plume.

ALSELAT. *Cuivre brûlé.* RULAND.

ALSINASTRUM.

1. *Alsinastrum Gratiolæ-folio*, Inst, 244. *Alsinastrum Galii folio*, Ibid. Cette plante a été trouvée par M. J. Sherard, dans des lieux pleins de fondrieres, sur le grand chemin d'Eltham à Chiselhurst. *Syn. Stirp. Brit.* 346.

Ses racines sont composées de fibres blanches qui sortent des nœuds inférieurs de la tige, & qui sont disposées en rond. Sa tige est divisée en des cellules formées par de petites feuilles membraneuses qui vont du centre à la circonférence. Elle est cannelée dans toute sa longueur; la partie qui sort hors de l'eau est pâle, le restant a une petite teinture de rouge, elle est divisée par des nœuds à la distance de deux lignes, d'où partent huit, dix & quelquefois douze feuilles, avant que la tige sorte hors de l'eau. Ces feuilles sont disposées en rayons, elles n'ont qu'environ une ligne de largeur à leur base, sur huit ou dix lignes de long. Celles qui paroissent hors de l'eau sont plus larges, plus courtes & approchantes de celles du *Glaux maritima*, *C. B.* De leurs aisselles sortent des fleurs composées de quatre feuilles blanches disposées en rond, d'environ une ligne & demie de large; leur pistile est rond, elle sont opposées aux divisions d'un calice qui est découpé en quatre parties. Les étamines qui sont fort courtes & au nombre de quatre portent des sommets blancs. Le pistil devient dans la suite une capsule plate & ronde, garnie de côtes comme le melon, ayant un nombril sur

le devant; il s'ouvre en quatre parties, & laisse échapper un grand nombre de semences oblongues. Cette plante fleurit en Juillet & en Août. VAILLANT.

2. *Alsinastrum serpyllifolium, flore albo tetrapetalo.* Vaill. 5.

3. *Alsinastrum serpyllifolium, flore roseo tripetalo.* Vaill. 5. TOURNEFORT.

ALSINE. *Morgeline, mouron.* Plante dont voici les especes Ἀλσίνη. DIOSCORIDE.

1. *Alsine*, Offic. *Alsine minor*, Park. Theat. 760. *Alsine media*, C. B. Pin. 250. Hist. Oxon. 2. 550. Tourn. Inst. 245. Elem. Bot. 208. Boerh. Ind. A. 209. Rupp. Flor. Jen. 87. Dill. Cat. Giss. 41. Buxb. 16. Merc. Bot. 1. 18. Phyt. Brit. 6. *Alsine minor sive media*, Ger. 489. Emac. 611. *Alsine vulgaris sive morsus Gallinæ*, J. B. 3. 363. Raii, Hist. 2. 1030. Synop. 3. 347. *Alsine sive morsus Gallinæ*, Chab. 449. *Alsine minor media*, Mer. Pin. 5. DALE. *Morgeline.*

La *Morgeline* est appellée en Anglois par quelques-uns *Mousear*, parce que ses feuilles sont faites comme les oreilles d'une souris: mais on lui a donné celui d'*Alsine* d'ἄλσος, *lucus*; parce qu'elle aime les petits bois épais & les autres lieux couverts d'ombre. Elle ressemble à la pariétaire excepté qu'elle est moins haute & ses feuilles plus longues & nullement raboteuses; lorsqu'on les froisse dans les doigts, elles ont la même odeur que le concombre.

Elle est astringente & rafraîchissante, ce qui la rend propre pour les inflammations des yeux étant appliquée en forme de cataplasme avec de la farine d'orge séchée au feu. Son suc appaise les douleurs d'oreilles, en un mot elle a les mêmes vertus & sert au même usage que l'*Helxine*. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 87.

Elle croit dans les jardins, surtout sur les murailles, elle pousse dans le milieu de l'hiver & se flétrit pendant les chaleurs de l'été. Elle est beaucoup plus foible que l'*Helxine*, mais elle possède une vertu particuliere dans les inflammations des yeux. Elle est bonne aussi pour les ulceres & les maladies des parties naturelles, étant appliquée avec de la farine d'orge. (*Farina hordeacea*, par laquelle je ne doute point que Pline n'entende la même chose que Dioscoride par ἄλφιτα, que l'on rend communément par *Polenta.*) PLINE, *L. XXVII. c.* 4.

La *Morgeline* est une petite plante tendre, qui croît à la hauteur d'environ un demi pié, ayant plusieurs tiges menues, foibles, rondes & cassantes. Ses feuilles sortent des nœuds opposés deux à deux; elles sont arrondies, vertes, pointues; ses fleurs sont à l'extrémité des branches, elles sont en étoiles, blanches, composées de cinq pétales & soutenues sur un calice à cinq feuilles. Son fruit est de figure ronde, oblongue & contient plusieurs petites graines rondes & brunes. Sa racine est petite & fibreuse & meurt après la semaille; elle croît partout dans les lieux humides & dans les jardins.

Elle est rafraîchissante & humectante, bonne pour les inflammations du foie, l'éréfipele, les rougeurs & les boutons du visage, étant appliquée, sur la partie affectée en forme de cataplasme. Elle produit le même effet lorsqu'on applique sur la partie des linges trempés dans son suc, que l'on a soin de changer de tems en tems; employée en forme de cataplasme avec du saindoux, elle résout les tumeurs; son suc dissipe les taies & la rougeur des yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de sel. Elle est humectante, adoucissante & épaississante; elle arrête le flux des hémorrhoïdes, & elle en appaise les douleurs, étant prise en décoction & appliquée extérieurement. LEMERY, *des Drogues.*

Elle croît dans les lieux marécageux, le long des haies & des sentiers. On fait usage de toute la plante; elle rafraîchit & humecte, & possède les mêmes vertus que la pariétaire dont elle n'a point cependant l'astringence; elle passe pour extremement nourrissante & pour empêcher le progrès de la phthise & du marasme. DALE.

La *morgeline* varie selon les lieux, comme *Tragus* l'a remarqué: la figure de l'*alsine Media, Tabern.* la représente haute & élancée, telle qu'on la trouve dans les lieux qui sont fort à l'ombre. Dans la figure de *Dodonæus*, qui l'appelle *alsine minor*, elle paroît plus basse, plus touffue, & plus semblable à celle qui se voit ordinairement dans les jardins. On doute si ce n'est pas aussi l'*alsine marina* de ce dernier Auteur. J. B. soupçonne que celle-ci est l'espece qu'il a nommée *alsine plantaginis folio*. Pour moi, je trouve la figure de Dodonæus fort mauvaise; & il me semble qu'elle ne répond ni à la plante de J. Bauhin, ni à celle dont nous parlons. Ainsi il est surprenant que Lobel se soit servi de cette figure pour représenter la *morgeline*: mais il ne l'a connue que confusément, comme le montre J. Bauhin. Il y a apparence que Thalius a parlé de cette plante sous le nom d'*alsine minor*: mais comme il en fait plusieurs especes, il faut citer *alsine minor foliis oblongis, mucronatis*, & non pas simplement *alsine minor*, comme l'a fait J. Bauhin.

La *morgeline* est d'un gout d'herbe un peu salé. Cordus y trouvoit quelque chose de nitreux; cependant comme elle rougit assez le papier bleu, il me semble que son sel tient aussi de la nature du sel ammoniac, mais qui dans cette plante est dissous dans une grande quantité de phlegme. J. Bauhin assure, que l'eau distilée de la *morgeline*, ou le vin dans lequel cette plante a infusé, rétablissent ceux qui sont fort exténués après de grandes maladies. Schroder en fait grand cas pour les phtisiques. L'usage de la même plante garantit les enfans des mouvemens convulsifs: on la réduit en poudre, & on donne un gros de cette poudre pour l'épilepsie. Solenander dit, que cette poudre mise sur les hémorrhoïdes, en arrête le flux immodéré, & en appaise la douleur. Le suc de la *morgeline* est vulnéraire & détersif, de même que le sel ammoniac: il est excellent pour nettoyer la bouche, & en emporter les aphtes: pour les crachemens de sang, on fait manger aux malades des omelettes faites avec cette herbe hachée menu au lieu de persil: appliquée sur les mamelles, elle dissout le lait grumelé, & dissipe la trop grande quantité de cette liqueur. On peut concilier avec toutes ces vertus, celle de rafraîchir, que l'on attribue à la *morgeline*; car la plupart des remedes ne rafraîchissent qu'en rétablissant la circulation ordinaire du sang, lequel à l'occasion des embarras qu'il trouve dans les visceres, y séjourne, y fermente plus fortement, & échauffe toutes les parties voisines. Les apéritifs sont capables de rafraîchir en ce sens-là, puisqu'ils ouvrent les canaux par où les liqueurs doivent circuler. Les anciens qui dans les médicamens recherchoient plutôt les effets que les causes, ne doivent pas être blâmés d'avoir appellé rafraîchissans la plupart de ceux qui sont capables d'augmenter le mouvement des humeurs. Tout le monde sait que l'on se sert ordinairement de la *morgeline* pour rétablir l'appétit des serins de Canarie, des chardonnerets, & des autres oiseaux que l'on nourrit dans les cages: cet usage n'est pas nouveau. *Tragus*, *Anguillara* & plusieurs Auteurs en ont parlé.

2. *Alsine plantaginis folio*, J. B. 3. 364. Elle croît dans les lieux ombrageux & parmi les buissons.

M. Ray a fort bien décrit cette plante: mais il n'a pas eu raison de douter si c'étoit celle que C. Bauhin appelle *alsine aquatica Media*: celle de Bauhin est fort bien gravée dans *Tabernæmontanus*, & ne se trouve ordinairement que le long des ruisseaux, dans les Pyrenées & dans les Alpes.

Ses pétales sont entiers; c'est la *Spergula plantaginis folio*, Dillen. Cat. Giss. 58.

3. *Alsine minor multicaulis*, C. B. Pin. 250. *Alsine minima*, J.B. 3. 364.

La figure de J. Bauhin est transposée; celle de *Tabernæmontanus*, qui l'appelle *alsine minor*, n'est pas mauvaise. Cette plante varie selon les lieux; & je ne crois pas que celle que le même Auteur appelle *alsine petræa minima*, en soit fort différente. Si Tragus a voulu la

comprendre sous sa quatrieme espece de *morgeline*, il s'est trompé; car elle a les fleurs blanches, & non pas bleuâtres.

Elle a aussi ses pétales entiers: c'est la *Spergula multicaulis*, Dill. Cat. Giss. 58.

4. *Alsine verna, glabra, floribus umbellatis albis*, Inst. 242. *Caryophyllus arvensis umbellatus, folio glabro*, C. B. Pin. 210. *Caryophyllus arvensis, umbelliferus*, J. B. 3. 361. *Holostium Caryophylleum, arvense*, Tabern. Icon. 233.

La figure de ce dernier Auteur vaut incomparablement mieux que celle de l'*alsine verna*. Lugd. Dalechamp est le premier qui l'a rangée sous son véritable genre. Fabius Columna, tout habile qu'il étoit, a confondu cette plante avec celle qu'il appelle *Eufragia linifolia*, Part. 2. 68.

M. Vaillant a observé, que la fleur de cette *alsine* ou *spergula*, n'a que trois étamines, & que le pistil finit par trois filets disposés horisontalement. Tournefort.

5. *Gramen Leucanthemon*, Offic. Ger. 43. Emac. 47. Park. Theat. 1325. *Gramen Fuchsii sive Leucanthemum*, J. B. 3. 361. Chab. 448. *Caryophyllus arvensis glaber, flore majore*, C. B. Pin. 210. *Caryophillus holosteus arvensis glaber, flore majore*, Raii, Hist. 2. 1027. Synop. 3. 346. *Holosteum vernum seu Gramen Leucanthemum*, Mer. Pin. 63. *Holosteum vernum, flore majore, Euphrasia gramen Tragi*, Merc. Bot. 1. 43. Phyt. Brit. 60. *Lychnis arvensis glabra, flore majore*, Hist. Oxon. 2. 546. Boerh. ind. A. 214. *Alsine pratensis, gramineo folio ampliore*, Elem. Bot. 209. Tourn. inst. 243. Dill. Cat. Giss. 50. Rupp. Flor. Jen. 87. Buxb. 18. *Alsine holostea glabra, folio gramineo, flore majore*, Volck. Flor. Nor. 21.

Elle croît dans les bois, les lieux couverts d'ombre & les haies; elle fleurit au printems. On emploie toute la plante qui a une qualité rafraîchissante & dessiccative; elle est bonne pour les inflammations des yeux. Dale.

Dodonæus assure, que le fruit de cette espece est oblong; je le trouve plutôt sphérique.

Le suc de cette plante, son eau distilée, ses fleurs & ses feuilles pilées, sont bonnes pour appaiser les inflammations des yeux; c'est pour cette raison que Tragus l'appelle *Euphrasia gramen*, 329.

6. *Alsine pratensis, gramineo folio angustiore*, Inst. 243. *Caryophyllus arvensis glaber, flore minore*, C. B. Pin. 210. *Gramini Fuchsii Leucanthemo affinis & similis planta*, J. B. 3. 361. Parmi les buissons, surtout dans les lieux situés à l'ombre.

La figure de J. Bauhin ne vaut rien du tout; celle de *Tabernæmontanus* est bonne, sous le nom de *Gramen floridum minus*, Icon. 232.

M. Ray observe fort bien que les sommités de cette espece sont rouges.

7. *Alsine altissima nemorum*, C. B. Pin. 250. *Alsine major, repens, perennis*, J. B. 3. 362. *Alsine major*, Dod. Pempt. 29. dans les lieux marécageux & le long des ruisseaux.

M. Ray a eu raison de croire que c'est la même plante que l'*alsine aquatica major*, C. B. Pin. car l'*alsine palustris Tabern.* ne paroît pas différente de l'*alsine major* du même Auteur.

8. *Alsine maxima solanifolia*, Mentz. Pug. Tab. 2.

Cette plante est plus grande que la précédente; ses feuilles sont ondées & crenelées sur les bords. M. Ray croit que ce n'est qu'une variété.

M. Vaillant n'est point du sentiment de cet Auteur, au sujet des dentelures des feuilles que l'on ne trouve dans aucune espece d'*alsine*.

9. *Alsine tenuifolia*, J. B. 3. 364.

Cette plante est tout-à-fait semblable à celle que J. Bauhin a décrite aux environs de Montpellier; & je crois que C. Bauhin l'a décrite sous le nom d'*Alsine nodosa, germanica*, Prodr. 116.

Ses pétales sont entiers: je l'ai appellée *Spergula tenuifolia elatior*. Elle fleurit dans les mois de Mai & de Juin.

10. *Alsine verna glabra*, Bot. Monsp. desc. 14. *Alsine tetrapetalos, caryophylloides, quibusdam Holosteum minimum*, Raii Hist. 1025. *Alsinella foliis caryophylleis*, Cat. Giss. 47.

Elle est commune dans les lieux arides & sablonneux.

Sa fleur est composée de quatre pétales blancs à pointe émoussée, longs de deux lignes sur une & demie de large. Le centre de la fleur est occupé par un pistil ovale, entouré de quatre étamines avec des sommets blancs, & divisé à son sommet en forme de croix. Le calice est composé de quatre feuilles. Son fruit est cylindrique & transparent, avec huit dentelures à son sommet. Elle fleurit dans les mois d'Avril & de Mai. Vaillant.

11. *Alsine minima flore fugaci*, Inst. 243. *Saxifraga Anglica Alsinefolia annua*, D. Plot. Raii Hist. 1026. Synopf. Ed. 3. 345.

La fleur de cette plante ne differe en rien de celle de la premiere: mais ses pétales tombent aussi-tôt, au lieu que ceux de la précédente subsistent jusqu'à la maturité du fruit, dont le sommet est découpé en quatre ou cinq parties. On la trouve, à ce qu'on prétend, aux environs d'*Hedington* & de *Covvley* à *Oxfordshire*.

12. *Alsine spergulæ facie minima, seminibus nudis*, Inst. 244. *Saxifraga palustris Anglica*, Ger. Em. 567. *Arenaria*, J. B. 3. p. 2. 723. Vaill. 7. *Spergula minor, foliis Knavvel, flore majusculo albo*, Dillen. Cat. Giss. 156. Cette plante croît dans les fondrieres, & fleurit au mois de Juillet.

13. *Alsine saxatilis & multiflora, capillaceo folio*, Inst. 243. *Alsine polygonoides herbacea minor, laricis foliis capillaceis, ex uno pediculo plurimis*, Pluk. Phytogr. Tab. 75.

Le fruit de cette plante, suivant M. Vaillant, s'ouvre en trois parties depuis son sommet jusqu'à sa base. Les pétales sont entiers.

14. *Alsine segetalis, gramineis foliis, unum latus spectantibus*. Vaill. 8.

Les pétales sont entiers; les semences brunes & extrêmement petites. Elle fleurit dans les mois de Mai & de Juin. *Ibid.*

15. *Alsine spergulæ facie, minima, seminibus marginatis*, Inst. 244. *Alsine spergulæ facie, minima*, Bot. Monsp. 14. *Spergula annua, semine foliaceo nigro, circulo albo membranaceo cincto*. Mor. H. Ox. 2. 351.

M. Sherard l'a trouvée en Irlande dans des lieux sablonneux.

16. *Alsine spergula dicta major*, C. B. Pin. 251. *Spergula*, J. B. 3. 722. Dod. Pempt. 537. On la trouve souvent parmi le blé.

17. *Alsine spergulæ facie minor, sive spergula minor, flosculo subcæruleo*, C. B. Pin 251. *Spergula purpurea*, J. B. 3. 722. elle est commune dans les lieux sablonneux.

18. *Alsine folio gramineo angustiore, palustris*, Dillen. Cap. Giss. 173. *Caryophyllus holosteus arvensis medius*, Raii Synop. Ed. 3. 347.

On la distingue aisément à sa couleur verte, claire. Je l'ai trouvée en grande quantité dans des lieux pleins de fondrieres aux environs de *Gamlingay* dans le *Cambridgeshire*.

19. *Alsine segetalis, gramineo folio glabro multiflora*. D. Sherard. Raii Supp. 500.

20. *Alsine Hyperici folio*, D. Vaillant, Inst. 242. *Alsine longifolia uliginosis proveniens locis*, J. B. 3. Lib. 19. 365. *Alsine aquatica media*, C. B. Pin. 251. *Alsine fontana*, Tabern. Ic. 712. Dans les lieux marécageux & pleins de fondrieres.

Elle fleurit aux mois de Mai, Juin & Juillet. Sa fleur a trois à quatre lignes de diametre. Elle est composée de cinq pétales entiers qui se terminent en pointe. Ces fleurs sont immédiatement placées sur les segmens du calice qu'elles couvrent; les étamines sont au nombre de dix; le pistil est surmonté par trois filamens disposés en triangle. L'*alsine fontana*, Tabern. Ic. 712. ressemble beaucoup à cette plante. *Morison* (H. Ox.

2. 551.) dit que les pétales sont fourchus, mais il se trompe. M. *Ray* (Synop. 348.) s'est aussi trompé lorsqu'il a assuré que les pétales se divisent en deux jusqu'à leur base. J. Bauhin dit que la fleur est composée de dix pétales blancs. Vaillant.

21. *Alsine alpina subhirsuta, linariæ folio*, Inst. 339. *Lychnoides juniperi folio, perennis.* Vaill. 121.

22. *Alsine palustris minima, flosculis albis, fructu coriandri exiguo.* Ment. Pug. Tab. 7.

ALSINEFORMIS. Plante dont voici les especes:

Alsineformis paludosa tricarpos, flosculis albis inapertis, Pluk. Phytog. Tab. 7. Fig. 5. *Alsine palustris, portulacæ aquaticæ similis*, Raii Hist. 1035. *Portulaca exigua sive arvensis camerario.* J. B. 3. 678.

Elle fleurit au printems, & on la trouve assez communément dans les lieux aquatiques & pleins de fondrieres. *Dillenius* dit que sa fleur est monopétale, mais M. Vaillant assure qu'elle est composée de cinq feuilles.

ALSIRACOSTUM. Nom d'un médicament composé dont il est parlé dans Mesué qui le recommande beaucoup dans les fievres accompagnées d'une grande chaleur.

ALT

ALTAFOR, *Camphre.* Johnson.

ALTAMBUS. Ruland rend ce mot par *lapis rubeus*, c'est-à-dire, *sang humain.*

ALTANUS. Le vent de Sud-Ouest. Ruland.

ALTARIS, ALTARIT, ou ALOZET. *Mercure.* Ruland.

ALTERANTIA, *Altérans.* On donne ce nom aux remedes qui apportent un changement avantageux dans le sang & dans les liqueurs, sans aucune opération ou évacuation apparente. Les *altérans* doivent donc en général avoir la vertu de corriger l'acrimonie qui domine dans les premieres voies ou dans les liqueurs, ou de résoudre les amas qui se forment dans les vaisseaux sanguins, pour qu'ils puissent sortir du corps par le moyen de la transpiration ou de quelqu'autre évacuation insensible.

Hoffman a donné une dissertation sur les *altérans* qui m'a paru digne d'avoir place dans cet Ouvrage.

Le devoir du Medecin se bornant presque entierement à faire prendre à propos aux hommes ce qui est propre à entretenir ou à rétablir leur santé, & à calmer ou adoucir les maux qui l'affligent, & à éviter tout ce qui est nuisible ou préjudiciable; on voit qu'il ne peut le remplir sans avoir une connoissance exacte & distincte des secours qu'il est obligé d'employer. Cette connoissance ne se borne pas à celle des vertus des médicamens, elle comprend aussi celle des principes d'où dépendent leurs opérations, & la maniere dont elles s'exécutent; autrement le Medecin ne peut juger solidement de ce qui peut nuire, ou être avantageux dans telle ou telle maladie, tel ou tel sujet, tel ou tel tems; enfin, dans telle ou telle circonstance. Pour donc qu'il se conduise prudemment, & qu'il sache d'où il peut tirer le secours que l'état de celui qui le consulte demande; il n'y a rien de plus convenable & de plus avantageux que de ranger tous les remedes dont il est obligé de se servir en diverses classes, réglées par les principes qui entrent dans leur composition, leur maniere d'agir, & les effets qu'ils sont en état de produire, quand on les met en œuvre dans certaines circonstances.

Il y a jusqu'à présent bien des arrangemens de médicamens qui composent la matiere médicinale; ce sont même d'habiles gens qui s'en sont mêlés: mais s'il est permis de dire la vérité, leur travail est pour l'ordinaire si mal exécuté, qu'il est plus nuisible qu'avantageux à l'établissement d'une Thérapeutique solide, & raisonnée, & que les habiles gens, & ceux qui sont versés dans la pratique ne peuvent le voir sans indignation. En effet, les classes des médicamens s'y multiplient à l'excès, de sorte que dans un traité de cette nature que je lisois il y a peu de tems, il y en avoit au moins une cinquantaine où les médicamens étoient rangés relativement aux différentes parties sur lesquelles ils agissent, aux différentes maladies dans lesquelles on peut les employer, & les différens effets qu'ils produisent, employés extérieurement ou intérieurement; & chaque sous-division étoit tellement enflée, & remplie de tant de remedes d'un caractere si différent, & même si contraire, qu'il est impossible que celui qui les employeroit indistinctement sur la foi de l'Auteur, évite de tomber dans des erreurs grossieres, & dans une confusion étrange.

C'est pourquoi j'estime qu'on peut réduire les principales especes des médicamens dans un ordre plus abrégé & plus convenable; car tout ce qui se rapporte à la fin que le Medecin se propose, je veux dire, à la guérison, ne tend qu'à changer la maniere d'agir des causes morbifiques. Or dans toutes les maladies il y a vice dans le mouvement, soit dans la matiere qui est mise en mouvement, soit dans les causes de ce mouvement; & le mouvement n'est vicieux que parce qu'il est trop violent, ou trop foible dans tout le corps, ou seulement dans une de ses parties. La matiere ne peche qu'en quantité ou en qualité; par conséquent l'effet de tous les remedes en général est de corriger les vices du mouvement ou de la matiere. Maintenant j'appelle *altérans* ceux qui sont destinés à corriger les qualités vicieuses de la matiere; évacuans, ceux qui en font sortir le superflu; fortifians, ceux qui donnent du mouvement aux parties qui sont dans l'atonie, ou le raniment dans celles où il n'est qu'affoibli; & calmans ceux qui rabattent ou diminuent ce même mouvement quand il est excessif, & que les parties sont attaquées de contractions spasmodiques.

Voilà donc quatre classes générales auxquelles peuvent se rapporter très-aisément tous les médicamens que la Providence a créés pour le soulagement des hommes; & toutes les opérations du Medecin pour procurer la santé, peuvent aisément s'exécuter par ces différens secours, & ces différens moyens; ce qui fait voir qu'Hippocrate a très-bien & méchaniquement défini la Medecine, quand il a dit que « ce n'est autre chose » que l'art d'ôter & d'ajouter; d'ôter ce qui est superflu, & d'ajouter ce qui manque; & que celui qui est » en état de bien faire ces deux fonctions, mérite le » titre d'excellent Medecin, & qu'on est d'autant éloigné de la perfection de l'art, qu'on est moins en état » de les remplir. » *De Flat. l.* 3.

Quant à ce qui concerne l'opération des médicamens, il y en a de deux sortes; car ils agissent immédiatement sur les parties fluides, ou sur les solides; de sorte que les *altérans* & les évacuans appartiennent aux premieres, les fortifians & les calmans aux secondes. Mais comme il y a des liqueurs & des solides de différente nature, les opérations des médicamens se font aussi différemment. En effet, quelques-uns d'entre eux affectent immédiatement le fluide très-délié & très-mobile qui séjourne dans le cerveau & les nerfs, & est la principale cause du mouvement & du sentiment des parties du corps, soit qu'ils l'augmentent ou l'animent; comme sont les analeptiques, les cordiaux, presque toutes les substances très-odorantes; ou bien ils appaisent son mouvement trop augmenté, comme sont les antispasmodiques, les anodyns, les somniferes, & quelques substances de mauvaise odeur, qui, données à petites dose, font effet sur le champ. D'autres médicamens agissent immédiatement sur le sang & les liqueurs qui en sortent; tels sont les délayans, les incrassans, les atrénuans ou incisifs, les absorbans, & ceux qui temperent l'acrimonie caustique ou sulphureuse.

Les médicamens qui agissent sur les solides, affectent pour l'ordinaire immédiatement les parties nerveuses, & surtout le ventricule & les intestins qui ont un sentiment très-délicat.

Cette

Cette classe renferme principalement les remedes tirés des minéraux qui operent à petite dose, se divisent en molécules très-déliées, ou pour mieux dire, d'une petitesse prodigieuse, sans altération de leur vertu ou de leur tissu, & pénetrent intimement dans les parties nerveuses, dont elles ne se détachent qu'assez difficilement. Tels sont entre les vomitifs le tartre émétique, entre les salivans le mercure précipité blanc, & entre les soufres, celui d'antimoine préparé suivant notre méthode, & les sels volatils. De ces médicamens les uns affectent les parties nerveuses à raison d'un sel subtil caustique; tel est entre les poisons l'arsenic, entre les purgatifs, les ellébores blanc & noir, la gomme gutte, la résine de jalap & autres de même nature, tous les insectes, & surtout les cantharides. Il faut cependant remarquer que toutes les parties nerveuses ne sont pas également affectées par tous les médicamens qui agissent sur les parties solides. Car les mercuriels agissent spécialement sur les glandes, les vaisseaux lymphatiques & l'intérieur de la bouche, les émétiques antimoniaux sur les canaux biliaires; les remedes tirés de la coloquinte, sur les membranes nerveuses des intestins; l'ellébore sur l'œsophage, le larynx, la trachée-artere; les cantharides & les insectes, sur les canaux urinaires & séminaux; les sels volatils huileux & les sudorifiques tirés des sels volatils du regne animal, sur les membranes des vaisseaux artériels. Enfin entre les remedes qui agissent sur les parries solides, il y en a qui agissent plutôt sur les parties musculeuses & fibreuses, que sur les nerveuses & membraneuses, comme les fortifians, dont l'opération dépend d'un principe doux, astringent, terreux, fixe ou d'un principe sulphureux.

C'est donc de la sorte qu'on peut distinguer avec raison toutes les especes de médicamens, & qu'on peut concevoir d'une maniere abrégée leur action & leur maniere d'opérer. Nous allons parler de chacun d'eux en particulier. Et comme une medecine raisonnée doit être établie sur des causes évidentes, tout ce qui est obscur devant être rejetté, non de la connoissance du Medecin, mais de l'art même, pour me servir de la pensée de Celse; de même la science qui a pour objet la connoissance des vertus des médicamens; connoissance fondée sur des principes, ne doit pas, selon moi, remonter à des causes obscures ou trop éloignées, ou des principes indivisibles & géométriques, qui n'ont rapport qu'à la grandeur & à la figure des petites parties des corps, mais elle doit s'arrêter aux causes évidentes, prochaines, qui tombent sous les sens & sous l'intelligence, & même s'arrêter en grande partie à l'expérience. C'est aussi la méthode que je veux suivre présentement, & je me conduirai dans l'explication toute unie, simple & aisée à concevoir, des vertus & des propriétés des médicamens, de maniere à ne pas rapporter en faisant l'énumération des remedes de chaque classe, tous les mixtes auxquels on donne ce nom, & je ne comprendrai dans chacune que des especes choisies, dont les vertus sont établies sur l'expérience & dont j'expliquerai de mon mieux l'usage & la maniere d'agir. Je commencerai par les *altérans*, qui, comme je l'ai dit plus haut, forment la premiere classe des médicamens, & dont l'effet est surtout la correction des vices de la matiere. Or comme la matiere qu'il faut corriger dans les corps malades peut être viciée de plusieurs manieres, il s'ensuit évidemment qu'il doit y avoir diverses especes d'*altérans*. Car les liqueurs de notre corps, qui dans l'état naturel sont balsamiques, douces & tempérées, prennent dans l'état de maladie une nature saline, acre, & corrosive, ou une intempérie chaude, subtile, sulphureuse, ou deviennent trop visqueuses, tenaces & épaisses, ou trop acres & corrosives. Il faut donc pour corriger ces quatre qualités vicieuses, quatre especes différentes d'*altérans*. Or ceux qui sont propres à absorber & émousser l'acide, se nomment absorbans; les tempérans servent à calmer & réprimer le bouillonnement des liqueurs & l'intempérie bilieuse; les incisifs divisent & dissolvent celles qui sont visqueuses & épaisses, & les adoucissans, enveloppent & embarrassent l'acrimonie brûlante & corrosive.

Les remedes absorbans sont donc compris dans la premiere espece d'*altérans*. Nous mettrons en tête ceux que fournit la mer, tels que la mere des perles ou nacre, les différentes especes de coquillages, les coquilles d'huîtres & de limaçons, le corail rouge & blanc, l'os de seche. Le regne animal fournit les cornes & les os ramollis dans un bain de vapeurs ou préparés philosophiquement, pour me servir des termes de l'art, ou calcinés à feu ouvert, les dents & les cornes des piés des animaux, les coquilles d'œuf, les pattes, les pierres ou yeux d'écrevisses, les mâchoires des poissons, l'unicorne fossile, la corne de licorne. La terre fournit la selenite, la craie, le crystal préparé, l'ostéocolle, & les pierres calcinées & brûlées, les différentes especes de bols, d'argiles & de terres sigillées. Les métaux fournissent la limaille de Mars. La Chymie différentes préparations, comme tous les sels tirés par la calcination, les cendres gravelées, le sel de tartre, le nitre fixé, l'esprit volatil urineux de sel ammoniac, le sel volatil ammoniac, la magnésie blanche, la teinture de sel de tartre & la teinture d'antimoine tirée par les alkalis.

Tous ces absorbans sont de telle nature qu'ils fermentent promptement avec tous les acides qu'ils rencontrent, de quelque nature qu'ils soient, qu'ils les pompent, les émoussent & les détruisent, quelque corrosifs qu'ils soient, & composent par leur mélange intime avec eux, un troisieme genre de mixtes incapables de nuire. C'est ce qui se voit évidemment dans le mélange de notre esprit fumant de nitre corrosif au plus haut degré, de l'huile de vitriol, du mercure sublimé, de l'eau forte, de l'eau régale, & des autres caustiques puissans avec la limaille de fer, un sel alkali ou un absorbant terreux: car ils perdent tellement leur qualité corrosive, qu'ils ne donnent plus des marques d'acide ou de corrosion. Cependant bien que tous les alkalis salins & terreux, se ressemblent en ce qu'ils domptent tous les acides, & forment par leur mélange avec eux un mixte d'une espece neutre, ils different cependant en ce que les sels de nature alkaline ou lixiviels, nonseulement se dissolvent entierement & très-promptement dans le corps par la rencontre de quelque acide que ce soit, mais aussi par celle des liqueurs aqueuses, & que les absorbans terreux ne se dissolvent pas si parfaitement, comme il paroît par les coraux, la limaille de fer, la chaux vive, que les acides, surtout du regne végétal, ne dissolvent point entierement, laissant toujours intacte, quelque substance terreuse plus fixe que le reste. Un second point de différence entre les sels alkalis, & beaucoup d'autres mixtes de nature alkaline, c'est que lorsque la qualité absorbante de ces sels est épuisée par le mélange intime de tout l'acide dont ils ont pu se charger, ils acquierent une nouvelle qualité médicamenteuse, qui est d'inciser & de dissoudre les liqueurs visqueuses, gluantes & tenaces, d'irriter légerement, d'augmenter les sécrétions des glandes intestinales, celle de l'urine ou même la transpiration, & de passer promptement par les excrétoires, tandis que d'autres mixtes de nature alkaline n'excitent pas si promptement les excrétions, & laissent plutôt quelquefois des marques d'astriction, comme il est ordinaire à la limaille de fer, aux coraux, bols & terres sigillées.

1. Comme les alkalis terreux ne se dissolvent que par les acides, il faut prendre garde qu'ils ne s'arrêtent dans les premieres voies, où les absorbans exercent surtout leur opération, lors qu'on les emploie dans les maladies, où les premieres voies sont remplies de beaucoup d'humeurs crues & visqueuses, car ils causent des pesanteurs d'estomac, détruisent l'appétit & la digestion, & resserrent le ventre, comme je l'ai souvent remarqué dans des fievres ardentes, bilieuses, hectiques

& dans les rallentissemens du mouvement péristaltique & de contraction de l'estomac.

2. Comme ces absorbans se soûlent très-promptement d'acide & qu'ils l'émoussent, & que les acides mettent un obstacle puissant à l'effet des purgatifs & des vomitifs, on les emploie très-utilement en qualité de digestifs, avant que de faire usage des purgatifs & des vomitifs, lorsqu'on sonpçonne avec raison l'existence d'un acide surabondant.

3. Bien que tous les terreux absorbent l'acide & l'émoussent, leur différent tissu & leur différente nature, causent aussi quelquefois des effets dans le corps qui ne répondent point à l'intention de celui qui les emploie. Il faut donc les choisir avec beaucoup d'attention, suivant les différentes circonstances. Par exemple, lorsqu'outre la qualité absorbante, le Medecin veut aussi fortifier & resserrer, il faut donner la préférence aux absorbans marins, & surtout aux coraux & aux huîtres, aux coquilles d'œufs & aux terres absorbantes surtout à celles qui sont ordinairement sigillées. Si l'on a dessein de resserrer plus doucement, on pourra faire usage de la mere des perles & des coquillages, & spécialement de l'os de seche s'il est question d'arrêter l'écoulement de la semence. Quand on veut que les absorbans aient aussi un effet laxatif, il faut employer la magnésie, qui se tire par une préparation convenable de l'aumére du nitre; remede qui se chargeant entierement de l'acide, forme un sel moyen amer, qui irrite promptement les intestins; & c'est par cette raison qu'il réussit si bien dans les affections hypocondriaques, lorsque les premieres voies regorgent d'acides & que le ventre est paresseux. Lorsqu'on veut absorber l'acide, & en même tems faire couler les urines, on se sert avec beaucoup de succès des yeux d'écrevisses, des coquilles de limaçons, du corail calciné, & même de l'ostéocolle. Pour rendre en même tems la transpiration plus libre dans les maladies, on emploie très-utilement les os des animaux, calcinés ou préparés philosophiquement. Enfin pour résoudre les humeurs arrêtées & épaissies, & même le sang coagulé, il n'y a rien de supérieur à un remede qu'on peut préparer soi-même, je veux dire aux yeux d'écrevisses dissous dans le vinaigre.

4. Quoique les absorbans soient des remedes très-simples, très-aisés à préparer, & qui se trouvent, pour ainsi dire, dans toutes les maisons; leur vertu & leur efficacité n'en est pas moins supérieure à celle de presque tous les autres remedes, & n'en mérite pas moins les éloges les plus fastueux. Car entre tous les *altérans* il n'y en a point qui domptent & changent plus promptement les sucs corrompus & nuisibles, que les absorbans; & d'ailleurs il est très-difficile de trouver aucun remede aussi sûr, & aussi incapable de nuire à moins qu'on ne l'emploie à plus grande dose qu'il ne faut. Joignez à ces considérations que l'acide surabonde très-communément dans le corps, surtout dans les sujets où la bile manque, comme les vieillards, les femmes & ceux qui menent une vie trop sédentaire, & font trop d'usage des boissons qui renferment beaucoup d'acide. Mais c'est surtout dans beaucoup de maladies, & principalement dans l'affection & la maladie hypocondriaque que les acides dominent. Il s'en forme une quantité prodigieuse. Or l'acide est très-contraire à l'œconomie animale, en ce que la coagulation qu'il cause dans les liqueurs nuit à la liberté de leur mouvement progressif. Aussi est-il la cause premiere & originaire de maladies très-graves, & surtout des chroniques; d'où il suit évidemment que les absorbans sont des remedes merveilleux, d'une vertu excellente & même universelle. Leur usage étoit cependant presque inconnu aux Anciens, & nous en avons obligation à Van-Helmont, Takenius, & à leurs partisans Hollandois, Sylvius & Bonlekoë, qui, regardant l'acide comme la cause de beaucoup de maladies, ont prescrit les premiers les remedes propres à les guérir.

La seconde classe des *altérans* comprend les tempérans qui non seulement répriment le trop grand mouvement intestin des parties sulphureuses du sang, mais encore les humeurs bilieuses bouillantes & brûlantes, qui se trouvent dans les premieres voies, & par ce moyen procurent un rafraîchissement. Cette vertu éclate dans plusieurs mixtes du regne végétal, comme la racine & les feuilles de la grande & de la petite oseille, les citrons, les oranges, les grenades, les groseilles, les fraises, les framboises, l'épine-vinette, les cerises & les sucs qu'on en tire, les sirops qu'on en fait, & les eaux qu'on distile de ces végétaux frais, les quatre semences froides majeures, la décoction d'avoine.

Le regne animal fournit le petit lait, le lait dont on a ôté la crême, le suc des écrevisses de riviere, la décoction de tortue, la décoction légere de rapure de corne de cerf, celle de vipere avec l'orge ou sans orge, la gelée de corne de cerf, & l'eau distilée de come de cerf, qui est recommandée à ce titre. Le regne minéral fournit le nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étant régénéré de l'eau forte par l'addition du sel de tartre, mérite sans contredit la préférence sur tous les autres tempérans. La Chymie enfin & la Pharmacie présentent le sel essentiel d'oseille, la crême de tartre, le phlegme de vitriol, le *clyssus antimonii sulphuratus*, les teintures de roses, de fleurs de pâquerettes & de violettes, préparées philosophiquement avec l'esprit de vitriol, qui sont de très-bons tempérans.

Les tempérans agissent de trois manieres différentes. Car les uns, à raison du sel acide qui entre dans leur composition, lient les parties volatiles sulphureuses des liqueurs, & fixent leur mouvement intestin par la coagulation qu'ils y causent, & le diminuent en quelque maniere. D'autres agissent par un principe aérien élastique expansif, qui se trouve surtout dans le nitre qui renferme un sel acide & un alkali, & une grande quantité de parties sulphureuses, & de matiere aérienne, & éthérée, laquelle en se développant écarte la matiere chaude agitée d'un mouvement violent & intestin, & y cause une espece d'explosion qui la pousse du centre à la circonférence, pendant qu'à raison de son sel neutre, il atténue, résout & divise la matiere épaisse qui est la matrice de la chaleur & du soufre, en même-tems que son acide subtil reprime le mouvement violent des parties sulphureuses. L'opération des tempérans de la troisieme espèce est de délayer, & de desunir les parties sulphureuses, & de rendre aux liqueurs l'humidité que la chaleur a dissipée, & en relâchant le ressort trop tendu des vaisseaux, qui est une des causes de la chaleur; & c'est surtout l'effet des aqueux, du petit lait, de la décoction de corne de cerf & de celle d'avoine.

1. Les tempérans sont d'un usage très-étendu & très-avantageux en Medecine toutes les fois qu'il faut éteindre une chaleur contre nature, & par cette raison on ne peut s'en passer dans les fievres de toute espece, dans les inflammations & mouvemens spasmodiques, & douleurs considérables, qui sont presque toujours accompagnées d'un mouvement trop grand & d'une trop grande chaleur du sang. Mais il ne faut pas balancer à donner aux nitreux la préférence sur les acides qui agissent en coagulant les liqueurs. Car le nitre a non seulement une vertu rafraîchissante; mais aussi celle de relâcher les fibres trop roides, & qui sont dans un état spasmodique; & d'ailleurs il excite les sécrétions des glandes intestinales & celle de l'urine. De plus, pendant que les autres rafraîchissans, & acides agissent plutôt en condensant & coagulant les liqueurs, le nitre fond, raréfie, atténue les humeurs épaisses & visqueuses, de sorte même que si l'on le jette en poudre, ou sa solution faite avec l'eau sur le sang noir & coagulé, il devient plus vermeil & plus fluide. C'est pourquoi non-seulement il vaut beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflammations & fievres inflammatoires, que produit la stagnation d'un sang noir & coagulé, mais il est très-pro-

pre à garantir le corps de l'inflammation, en fondant & dissolvant puissamment, la sérosité tenace & épaisse qu'on remarque en quantité dans le sang de ceux qui sont sujets aux inflammations.

2. Dans les fievres chroniques, comme la fievre lente & l'hectique, qui ont pour cause ordinaire un vice, ou une espece de corruption des visceres, & quand il y a toux, ou crachement de sang, & que les poumons sont attaqués, il faut s'abstenir des acides & employer les délayans, surtout tirés du regne animal comme le petit lait, l'eau, la décoction, & même la gelée de corne de cerf. Lors encore que les diarrhées, les dyssenteries, le cholera-morbus, sont accompagnés de chaleur fébrile, il faut aussi s'abstenir des acides & des rafraîchissans, & faire plutôt usage des délayans, des gélatineux, des mucilagineux, en ajoutant un ou deux grains de nitre aux poudres tempérantes & absorbantes.

La troisieme classe des *altérans* comprend les incisifs, ou atténuans. Telle est la vertu des racines de boucage, ou de pimprenelle blanche, de pié de veau, d'acorus, de cabaret, de raifort sauvage, d'aunée, de chicorée sauvage, d'iris de Florence, de sçeau de Salomon, de dompte-venin, des feuilles de damasonium, de becabunga, d'herbe aux cuillers, de cresson de fontaine & des indes, ou de capucine, de passerage, de *ros solis*, de fumeterre, de trefle d'eau, de petite centaurée, d'hysope, de scordium, de cerfeuil, de chardon-benit, de petite joubarbe, de toutes les especes d'aulx, de poireaux & d'oignons; du bois de gayac & de son écorce; des aromates, poivre & gingembre, des semences de moutarde, d'herbe aux cuillers, & de cresson; des gommes, ammoniaque, sagapenum, opopanax, de la myrrhe, & du benjoin; des préparations chymiques & pharmaceutiques suivantes, le mercure doux, l'éthiops minéral, les fleurs de soufre, les sels alkalis fixes, & ceux des végétaux tirés par la calcination, en particulier le sel de tartre, & celui d'absinthe; les sels moyens, comme le sel digestif de Sylvius, notre sel apéritif, les sels ammoniac, polychreste, d'epsom, de sedlitz, le tartre vitriolé, la terre foliée de tartre, l'arcanum duplicatum, la solution des yeux d'écrevisses, le nitre, les sels volatils, comme le sel volatil de sel ammoniac, son esprit volatil urineux, l'oxymel scillitique, la teinture alkaline d'antimoine, celle de gomme ammoniaque, & de poivre d'inde, la resine de gayac, les sirops de nicotiane, de velar, des fécules de pié-de-veau, &c. Des fontaines médicinales, qui outre la vertu délayante & apéritive, ont aussi celle d'inciser, comme les eaux d'Egra, des Sedlitz, de Carles-bade; les infusions en maniere de thé dont la vertu incisive & dissolvante vient principalement de l'abondance du principe aqueux, & enfin du petit lait, qui à raison du sel doux & délié qu'il renferme, déterge & en même-tems leve les obstructions des vaisseaux excrétoires. De ces incisifs les uns agissent sur les parties fluides, d'autres sur les parties solides du corps. Le nombre de ceux qui agissent immédiatement sur les fluides, est très-petit, & leur effet ne doit être attribué qu'aux délayans aqueux, qui ont certainement beaucoup d'efficacité pour fondre les humeurs gluantes & visqueuses, & aux sels alkalis fixes & volatils, & aux parties nitreuses, lesquelles surtout mêlées en forme liquide ou solide aux humeurs épaisses & compactes, les résolvent & les divisent sensiblement. Tout le reste agit sur les solides en augmentant leur tension, leur force, leur contraction & le ressort & la force systaltique des vaisseaux, ce qui fait qu'ils pressent & agitent plus fortement les liqueurs qu'ils contiennent, qu'ils accélerent leur mouvement progressif, & augmentent leur mouvement intestin, & que les sucs tenaces & épais étant obligés de passer plus souvent, & étant poussés plus fortement, dans les vaisseaux capillaires, se séparent & se divisent en globules plus petits, d'où vient la fluidité des liqueurs. Or cette opération des incisifs sur les parties solides vient à quelques-uns du sel acre fixe qu'il contiennent. Telles sont les racines de piés-de-veau, de boncage, de cabaret, d'iris de Florence, de sçeau de Salomon; les feuilles de damasonium, de passerage, de *ros solis*, le poivre, le gingembre, qui ont bien un gout piquant, mais distilés par l'alambic avec l'eau, ne donnent ni huile volatile acre, ni une eau de gout acre, & par-là font connoître la fixité de leur nature. D'autres incisifs doivent leurs effets à un sel acre subtil volatil. De ce nombre sont le raifort sauvage, l'aunée, le cresson, la moutarde, & toutes les especes d'oignons, d'aulx, & de poireaux. D'autres agissent au moyen d'un sel neutre irritant, comme font tous les sels neutres, dont l'acrimonie & la qualité irritante se connoissent non-seulement au gout; mais à leurs effets, qui sont l'augmentation de la sécrétion par les glandes intestinales, & de celle de l'urine, quand on les fait prendre à grandes doses. Il y en a qui agissent à raison d'un sel acre uni avec beaucoup de parties sulphureuses, ce qu'on voit sans peine dans la gomme ammoniaque, le sagapenum, l'opoponax, le gayac & la résine; qui donnent par la distilation du sel acre, & une grande quantité d'huile. Enfin, d'autres agissent à raison d'un sel métallique subtil & pénétrant, comme le mercure, surtout le mercure doux & l'éthiops minéral.

1. La vertu des atténuans & des incisifs s'étend à bien des choses, & les différens effets qu'ils produisent leur font donner de toutes parts différentes dénominations; car lorsque des humeurs tenaces & visqueuses s'arrêtent engorgent & obstruent les petits tuyaux des visceres & des excrétoires, les atténuans à raison de leur vertu incisive & dissolvante, débarrassant les humeurs arrêtées, ouvrant les tuyaux engorgés, ont une vertu apéritive, & en méritent le titre. Ils méritent également celui d'anti-scorbutiques, & de remedes propres à purifier le sang; car comme la pureté & la température des sucs vitaux dépend du bon état des sécrétions, & de l'excrétion des parties inutiles & superflues, & que ces deux opérations sont interrompues par l'obstruction formée dans les excrétoires & les glandes, par l'épaississement des liqueurs & leur viscosité; il est évident que les remedes qui ont la vertu d'inciser les liqueurs épaisses & de lever les obstructions, sont les meilleurs qu'on puisse employer pour purifier le sang, & combattre le scorbut; puisque dans cette maladie les humeurs sont très-intempérées & remplies de beaucoup de parties hétérogenes, visqueuses, salées, sulphureuses & acres; comme les incisifs produisent des effets très-différens, il faut savoir ceux qui conviennent principalement à chaque maladie.

2. Dans les affections du ventricule & des premieres voies, pour dissoudre & inciser les crudités visqueuses qui s'y rencontrent, on employe avec beaucoup de succès les racines de pié-de-veau, de boucage, de calamus aromaticus, le poivre, le gingembre, le tartre vitriolé ou l'arcaum duplicatum, le sel digestif de Sylvius, notre sel apéritif, le sel d'absinthe, l'esprit de sel simple ou dulcifié, & la teinture apéritive de Mœbius; & lorsqu'on veut en même tems faire sortir par bas ces humeurs crues & mal digérées, on se sert très-utilement des sels moyens, & surtout du sel de Sedlic, d'Epsom & de Polychreste donnés à grande dose, & dans un véhicule aqueux suffisant.

3. Lorsqu'il faut dissoudre dans les maladies de la poitrine, & faire sortir par l'expectoration des humeurs visqueuses qui l'embarrassent, on emploie très-utilement la racine d'aunée, celle d'iris de Florence, le *ros solis*, l'hysope, le scordium, le capillaire, la gomme ammoniaque, la myrrhe, le benjoin, le soufre, le baume du Perou, le nitre antimonié, la terre foliée de tartre, l'oxymel scillitique, la solution d'yeux d'écrevisses dans le vinaigre distillé, le sirop de nicotiane & celui de velar.

4. Lorsque le sang est surchargé de matieres épaisses & tenaces, qui ont causé des obstructions dans les vaisseaux

excrétoires, & dans les liqueurs une intempérie salée, sulphureuse, scorbutique, les incisifs les plus convenables sont la racine de raifort sauvage, l'herbe aux cuillers, le cresson de fontaine, la capucine, le passerage, le beccabunga, la petite centaurée, le trefle d'eau, le chardon-beni, la fumeterre, la petite joubarbe, la moutarde, la gomme ammoniaque, le sagapenum, la myrrhe, la liqueur de nitre fixe, l'huile de tartre par défaillance, la solution de nitre, notre élixir tempéré, la teinture d'antimoine avec les alcalis, celle des bois, l'esprit de sel ammoniac, le sel d'absinthe avec le suc de citron, & entre les eaux médicinales celle de Sedlitz & d'Egra.

5. Quand il s'agit de résoudre le sang caillé, après des contusions, des coups, ou des chûtes, la racine de sceau-de-Salomon, les feuilles de Damasonium, de cerfeuil, le vinaigre distilé avec les yeux d'écrevisses, la terre foliée de tartre, le nitre antimonié, réussissent merveilleusement.

6. Dans les maladies où la lymphe s'est épaissie, & surtout par le mélange du virus vénérien, les meilleurs incisifs sont le gayac, la savoniere, la teinture alcaline d'antimoine, le mercure doux, & l'éthiops minéral, dont l'usage est admirable, lorsqu'on l'emploie avec prudence, pour dissoudre & résoudre les liqueurs épaissies qui se sont arrêtées dans les glandes & dans le foie.

Nous voici à la quatrieme classe des *altérans*, qui comprend les émolliens & adoucissans. Il faut mettre en tête les racines de guimauve, de lis blanc, de réglisse, de scorsonere, les cinq plantes émollientes, la laitue, la branque ursine, la pariétaire, les fleurs de sureau, de mélilot, de mauve, de bouillon blanc, de mille-feuille, de camomille ordinaire, de lis blancs, de bourache, de coquelicot, de tilleul, d'acacia, de violettes, & surtout le safran; les semences de lin, de fœnugrec, d'anis, de coings, d'herbe aux puces, de pavot blanc, les quatre semences froides majeures & mineures, celles du carrouge, les amandes douces, les figues, les pignons, les pistaches, la gomme de cerisier, la gomme arabique, la gomme adraganth, la rapure de corne de cerf & sa gelée, la graisse humaine, celle de chien & de chapon, la moelle des os, la graisse prise autour de l'épiploon, des os & du mésentere, les huiles naturelles des animaux, le beurre frais, la crême de lait, le lait même, le sel du lait, le blanc de baleine, le miel, le jaune d'œuf, le blanc d'œuf séché & réduit en poudre, l'huile d'amandes douces, celles de lin, de raves, de pommes de merveille, la décoction de corne de cerf, & celle de scorsonere citronées, la décoction d'orge, le petit lait, le sirop de guimauve, les emplâtres diachylon simple, de mélilot & de frai de grenouilles.

La vertu des adoucissans est double; car ils agissent sur les solides & sur les fluides. Leur opération sur les premiers consiste à relâcher, amollir, rendre mobile & flexibles, les fibres roides, dures & tendues, & à élargir & dilater les cavités des petits vaisseaux resserrés par des contractions spasmodiques; ils operent sur les fluides en embarrassant, en enveloppant, & en engainant, pour ainsi dire, par leur mucilage visqueux, les pointes des sels acres corrosifs; au moyen de ces opérations ils adoucissent parfaitement; leur application extérieure change en pus les liqueurs extravasées qui ne sont plus susceptibles de résolution, ni capables d'être repompées par les vaisseaux lymphatiques, de sorte qu'une chaleur modérée ayant dissipé la partie la plus subtile des liqueurs, ils amenent à la coction & à la maturité, la matiere visqueuse qui est restée, en bouchant légerement les pores pour empêcher une trop grande évaporation de l'humidité, & en attirant vers le lieu de l'extravasation, au moyen du relâchement qu'ils causent aux vaisseaux, une plus grande quantité de suc nourricier, qui fait la principale partie du pus.

1. Les adoucissans font un effet merveilleux lorsqu'on a pris un poison caustique, & je ne crois pas qu'il y ait d'antidote plus souverain pour dompter & surmonter la force pernicieuse des poisons tirés des regnes animal, végétal & minéral, que le lait, & les substances grasses prises en grande quantité; car non-seulement elles émoussent & embarrassent les pointes très-roides des poisons, mais elles relachent les membranes auxquelles les poisons causent des mouvemens spasmodiques très-violens, & par ce moyen elles en facilitent l'évacuation par haut, ou par bas.

2. Ces émolliens, tour simples qu'ils sont, employés en infusion ou en décoction, produisent des effets très-salutaires dans les maladies violentes, celles surtout qui sont produites par l'acrimonie des humeurs, & qui attaquent principalement les nerfs; & en effet j'ai souvent vu des convulsions accompagnées de dérangement de l'esprit, des douleurs scorbutiques dans les membres, avec de violentes tranchées, guéries par l'usage des décoctions de racine de pivoine & de guimauve, de feuilles de mauve, de pariétaire, de branque ursine, de fleurs de bouillon blanc, de lis blanc, de sureau, de bourrache, de camomille, de coquelicot, des figues, des semences de fenouil, préparées avec l'eau ou le petit lait, y ajoutant de tems en tems une ou deux cuillerées d'huile d'amandes douces, & employant de tems à autre le bain d'eau douce avec le lait. Mais il faut faire grand usage de ces remedes & les continuer long-tems.

3. On emploie avec succès intérieurement les axonges & graisses nouvelles des animaux, & surtout leur moelles, qui contient une graisse très-déliée, dans les dispositions acres & scorbutiques des liqueurs.

4. Les mêmes adoucissans, comme la racine de scorsonere, les fleurs de sureau, la mille-feuille, la camomille ordinaire, les quatre semences froides majeures, & surtout le petit lait encore chargé des parties déliées huileuses de la crême, & même les graisses réduites en savon avec quelque alcali, font des prodiges dans le desséchement des parties, & lorsque les membres ont peine à se mouvoir; ils soulagent aussi dans les douleurs de la goute. Mais il faut user de ces remedes gras à jeun, à doses médiocres & répétées, & boire par-dessus quelque liqueur chaude appropriée.

5. Dans l'exulcération des reins, & le pissement de sang, qui arrive quelquefois dans la petite vérole à cause de l'acreté des humeurs, on se trouve très-bien d'une solution de gomme de cérisier, ou adraganth, ou de blanc d'œufs desséchés, faite dans le petit lait, pour émousser l'acreté qui cause la toux dans les maladies de la poitrine, & préparer la matiere à l'expectoration; on regarde presque comme spécifique la décoction d'avoine, le blanc de baleine, la réglisse, l'huile d'amandes douces, le carouge, le sel de lait, le safran, les figues, le sirop de violettes, les fleurs de pavot & celles de sureau.

6. Si l'on est continuellement attaqué d'une chaleur hectique, & que les sucs nourriciers prennent par la continuation d'une fievre lente une acrimonie salée alcaline, la crême du lait & le beure frais présentent un remede excellent, à cause de leur qualité adoucissante.

7. Dans le cholera-morbus, la dyssenterie, le scorbut, l'atrophie scorbutique & phtisique, en un mot dans toutes les circonstances où les liqueurs pechent par trop d'acreté, les décoctions gélatineuses des viandes & des os, & surtout de la corne de cerf, des piés de veau & de mouron, sont très-bonnes, tant prises par la bouche, qu'en forme de clysteres.

8. Lorsque les intestins sont attaqués de contractions spasmodiques, qu'il y a constipation, & que ces accidens sont augmentés par des vents retenus, on se trouve très-bien de l'usage des émolliens & des adoncissans, comme de l'huile d'amandes douces, du petit lait, de la décoction d'avoine, & de celle de corne de cerf, prises plutôt en lavement que par la bouche.

9. Si l'on fait bouillir les fleurs, les racines & les feuilles des plantes émollientes avec un peu de safran, & qu'on les applique renfermées dans une vessie, sur quelque

endroit douloureux, la douleur étant même intérieure comme dans la pleurésie, l'inflammation du foie, la colique, ou les hémorrhoïdes internes, elles procurent un soulagement sensible.

10. Quand il faut conduire à suppuration quelque humeur extravasée, & qui ne peut plus être repompée, on emploie avec beaucoup de succès des linimens, ou cataplasmes composés de graisses émollientes & de lait, & surtout des fleurs & feuilles de lis blancs, de safran, d'oignons cuits sous la cendre, de farine de feves, de jaune d'œuf & de miel; mais il faut s'abstenir de ces remedes, si l'on ne veut causer des accidens funestes, lorsque la matiere extravasée se trouve dans des parties endurcies & skirreuses, & qu'elle ne peut se changer en pus.

11. On reçoit souvent un soulagement present de l'application des mucilages qui se font avec les semences de coings & d'herbe aux puces, & les eaux de roses ou de frai de grenouilles appliqués sur les parties corrodées & ulcerées, lorsqu'il y a douleur & ardeur, comme dans les aphthes ulcérés de la gorge, les hémorrhoïdes aveugles douloureuses, le ténesme, la dyssenterie, la gonorrhée, ou les fleurs blanches avec érosion.

ALTERCUM ou ALTERCANGENON. Voyez *Hyoscyamus*.

ALTEY PLUMBI ou ALKI PLUMBI. (*Materia dulcis ex plumbo*) peut-être le *suc de Saturne. Saccharum Saturni.* Ruland & Johnson.

ALTHÆA, *Guimauve*.

C'est une plante émolliente dont on fait grand usage. Voici ses especes.

Althæa, bismalva, ibiscus, Offic. *Althaea Dioscoridis*, Breyn. Prod. 2. 12. *Althæa Dioscoridis & Plinii*, C. B. Pin. 315. Dill. Cat. Giff. 144. Tourn. Inst. 97. Elem. Bot. 82. Boerh. ind. A. 269. *Althæa vulgaris*, Park. Theat. 303. Raii Hist. 1. 602. Synop. 3. 252. *Althæa, ibiscus*, Ger. 787. Emac. 933. Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 6. Mer. Pin. 6. *Althæa sive bismalva*, J. B. 2. 954. Chab. 301. *Malva bismalva Officinarum dicta*, Volck. 272. *Malva Sylvestris, aut palustris, aut ibiscus*, Hist. Oxon. 2. 523. *Malva palustris mollis & incana P. Herman*, Buxb. 207. Rupp. Flor. Jen. 12. Dale.

Les racines de *guimauve* sont longues, grosses, ligneuses, divisées en plusieurs branches, jaunâtres par dehors & blanches en-dedans, & remplies d'un mucilage gluant. Ses tiges sont hautes d'environ trois piés & demi, tendres & velues. Ses feuilles sont veloutées, d'un verd pâle, plus dentelées, plus longues, & plus pointues que celles de la mauve ordinaire. Ses fleurs ne different de celles de la mauve, qu'en ce qu'elles sont plus petites; elles sont d'un blanc tirant sur le rouge, sans aucunes veines. Il leur succede, quand elles sont tombées, des semences disposées en rond en forme de fromage. Elle croît dans les marais salans & les lieux maritimes, & fleurit dans le mois de Juillet.

On emploie ses racines, ses feuilles, & quelquefois sa semence.

Elles sont émollientes, digestives & adoucissantes, propres dans la strangurie, la gravelle & la pierre; contre les ardeurs d'urine, les humeurs acres & corrosives qui irritent l'estomac & les intestins, & occasionnent des dyssenteries.

Elles sont balsamiques & pectorales, bonnes pour la toux, l'enrouement & les maladies de la trachée-artere. On les emploie fréquemment dans les lavemens qu'on prescrit à ceux qui sont attaqués de la pierre. Dans les cataplasmes & les fomentations contre les tumeurs, les inflammations & les douleurs, pour hâter la suppuration des tumeurs & des apostumes.

Les préparations officinales qui tirent leur nom de la *guimauve*, sont le sirop, la poudre & l'onguent de *guimauve*. *Syrupus de althæâ. Pulvis de althæâ. Unguentum de althæâ.* Miller, *Bot. Offic.*

Lemery ajoute que cette plante est émolliente & apéritive, propre pour les maladies des reins, pour les humeurs acres qui attaquent la poitrine, & pour la colique néphrétique. Lemery, *des drogues*.

On la trouve à feuilles plus ou moins pointues; elles le paroissent un peu trop dans la figure dont *Dodonæus*, *Clusius* & *Lobel* se sont servis. *Matthiole*, *Fuchsius* & *Tabernæmontanus* l'ont fait graver à feuilles beaucoup plus arrondies; & c'est apparemment cette derniere espece que M. *Sutherland*, Professeur de Botanique à Edimbourg, a nommée *Althæa folio rotundiori sive minus acuminato*.

Les feuilles de *guimauve* sont aussi quelquefois plus ou moins anguleuses. M. *Hermand* a appellé celle dont les feuilles sont anguleuses, *Malva Sylvestris, aut palustris, aut ibiscus folio angulosiori. Cordus*, *J. Bauhin*, *Morison* & M. *Ray*, ont pris la fleur de cette plante pour une fleur à cinq feuilles, au lieu qu'elle est d'une seule piece.

Les feuilles de *guimauve* sont gluantes, insipides, & ne rougissent point le papier bleu: les racines ont le même gout, mais elles rougissent un peu ce dernier.

Le suc gluant de cette plante, lequel paroît un mélange de beaucoup de phlegme, d'une portion considérable de terre, d'acide & de soufre, tient le sel acre si embarrassé, qu'il ne sauroit se manifester que par le feu; car il est certain que par l'analyse chymique, l'on tire de la *guimauve*, du sel volatil concret, & du sel fixe lixiviel. L'acide est un peu plus développé dans les racines, puisqu'elles rougissent légérement le papier bleu. Cependant il y a apparence que cette plante agit principalement par son suc glaireux, que le feu détruit entierement. Du consentement de tous les Auteurs, elle est très-adoucissante, & très-émolliente: par son mucilage, elle émousse non-seulement les sels corrosifs; mais en ramollissant les fibres qui sont trop tendues, elle rétablit leur ressort, & fait par conséquent cesser la douleur. On emploie la racine de *guimauve* dans les tisanes adoucissantes: mais il ne faut l'y mettre que sur la fin, de peur de les rendre trop pâteuses. Ces tisanes sont d'un grand secours dans la toux violente, lorsque les crachats sont acres & salés.

Dans quatre pintes d'eau, l'on fait bouillir quatre onces de racine de nénuphar, une once de celle de *guimauve*; l'on dissout dans la tisane passée par un linge, deux gros de nitre, de crystal minéral, ou de sel végétal: on la fait boire à grandes verrées dans la colique néphrétique, dans l'ardeur & dans la rétention d'urine, accompagnée d'une grande chaleur: mais l'inflammation étant appaisée, il faut retrancher la *guimauve*, pour ne pas rendre les humeurs trop gluantes. On fait bouillir aussi trois poignées de pariétaire dans deux pintes d'eau; on y ajoute une once de racine de *guimauve*: on passe la décoction; on la cuit avec du sucre en consistance de sirop, que l'on fait boire avec les tisanes convenables. Dans les grandes inflammations des parties du bas-ventre, pendant que l'on ordonne les saignées nécessaires, on doit faire faire aussi des fomentations avec la décoction des feuilles, des fleurs & des racines de *guimauve*, de mauve, de violette, des graines de fœnugrec, des sommités de camomille & de mélilot: on applique le marc sur la partie en forme de cataplasme. Ces décoctions font un excellent demi-bain: on les donne aussi en lavement, avec deux onces de miel de nénufar. Le sirop d'*Althæa*, décrit par M. Charas, est fort bon: le chiendent, la pariétaire, l'asperge & les autres plantes que l'on y emploie, aiguisent un peu la *guimauve*, & rendent ce sirop propre à pousser par les urines, & à faciliter l'expectoration. On a eu la même intention en employant l'iris de Florence dans les tablettes de *guimauve*. M. Lemery, qui a fait un excellent choix des meilleures compositions qu'on ait proposées, & qui les a réformées avec beaucoup de prudence, anime ces tablettes avec les fleurs de benjoin. Il faut préférer ces tablettes à celles qu'on appelle tablettes de *guimauve* simples; car cette plante a besoin qu'on aiguise son action. Ainsi, *Quercetanus* a mis fort à propos dans son looch de *guimauve*, les fleurs

de soufre, la poudre diaireos, &c. de même pour rendre l'onguent d'*Althæa* plus résolutif, on a très-bien fait d'y ajouter le fœnugrec, la squille, le galbanum; & M. Lemery y substitue, avec raison, la gomme ammoniaque à celle de liere: on peut y mêler l'esprit de vin camphré, quand on veut l'employer pour la sciatique & pour les rhumatismes. Par la même raison, le mucilage de *guimauve* fait avec la graine de fœnugrec, est à préférer à celui qui est simple, parce qu'il résout en dissipant l'inflammation. On doit mettre cette graine dans le cataplasme que l'on fait avec la *guimauve* & le lait, pour dissiper ou pour faire suppurer les tumeurs, suivant que la matiere y est disposée. Les cataplasmes préparés avec la racine de cette plante, celles de lis, les oignons, & avec les quatre farines, sont très-propres dans les mêmes cas, surtout quand on y mêle l'esprit de vin camphré, l'esprit de sel ammoniac, ou quelque autre matiere spiritueuse. Il ne faut pas conclurre avec M. *Seger*, que les racines de *guimauve* soient acres, de ce que plusieurs pustules rouges & douloureuses parurent sur une partie où l'on avoit appliqué cette plante en cataplasme: il y a plus d'apparence que les matieres retenues par le défaut de transpiration produisirent ces pustules. TOURNEFORT.

Pulvis Dialthææ. Poudre de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve seches*, *cinq dragmes*,
de la réglisse d'Espagne, } *de chaque demi-once*,
des pépins de nefles,
du persil, } *de chaque trois dragmes*,
de la gantelée,
d'yeux d'écrevisses préparés, *six dragmes*,
de la gomme arabique, *deux dragmes*,
de la gomme de cerisier & de prunier, *de chaque une dragme*.

Pilez ces drogues ensemble, pour les réduire en une poudre très-fine.

Cette composition est moderne, & ne differe en rien de celle de l'ancien dispensaire: mais comme on l'ordonne très-rarement, elle est peu commune dans les boutiques.

Sirupus de Althæa. Sirop de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve*, *deux onces*,
de chiendent,
d'asperges, } *de chaque demi-once*,
de réglisse,
des raisins dont on a ôté les pepins, *demi-once*,
des sommités de guimauve,
de mauve,
de pariétaire,
de saxifrage, } *de chaque une poignée*,
de pimprenelle,
de plantain,
de capillaire blanc & de capillaire commun,
des pois chiches rouges, *une once*,
des quatre semences froides grandes & petites, *de chacune trois dragmes*,

Mettez ces ingrédiens en infusion pendant un jour entier dans trois pintes d'eau.

Faites-les bouillir ensuite jusqu'à la consomption du tiers, passez la décoction, exprimez-en le marc.

Faites-y fondre trois livres & demies du meilleur sucre, & faites-la cuire à consistance de sirop. S. A.

On attribue ce sirop à Fernel, & tous les Dispensaires l'ont conservé sans y faire le moindre changement. Lorsqu'on n'a pas soin de le faire cuire à une bonne consistance, il fermente dans les tems chauds avec tant de violence, qu'on a bien de la peine à le conserver.

La Pharmacopée d'*Edimbourg* prescrit ce sirop avec quelques changemens.

Prenez *des racines de guimauve*, *deux onces*,
de chien-dent,
d'asperges, } *de chaque demie once*,
de réglisse,
du capillaire, *une once*,
des feuilles de guimauve,
de mauves,
de pariétaire,
de pimprenelle, } *de chaque demie-once*,
de saxifrage,
de plantain,
& des raisins passes,
pois chiches rouges, *une once*,
eau de pluie, *trois pintes*.

Faites bouillir le tout jusqu'à la consomption du tiers, passez la décoction, & y ajoutez quatre livres de sucre bien blanc, & faites-en un sirop suivant l'art, en la faisant cuire au bain-marie.

On doit donner une bonne consistance à ce sirop dans les tems chauds, autrement il fermente & perd sa qualité. Les Compilateurs ont omis les quatre semences froides grandes & petites, à cause, je crois, de leur inutilité dans cette composition.

Unguentum Dialthææ. Onguent de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve fraîches & pilées*, *deux livres*,
graine de lin, } *de chaque une livre*.
de fœnugrec,

Faites macérer ces ingrédiens pendant trois jours dans huit pintes d'eau,

Ensuite faites-les bouillir légerement; & après en avoir exprimé le mucilage.

Ajoutez à deux pintes de ce mucilage, quatre livres d'huile de piés de bœuf.

Faites-les bouillir ensemble jusqu'à la consomption de la partie la plus aqueuse du mucilage,

Ajoutez-y *de la cire*, *une livre*.
de la résine, *demi-livre*,
de la térébenthine, *deux onces*.

Faites cuire le tout de nouveau à consistance d'onguent selon l'art.

Le Dispensaire d'*Ausbourg* donne à cet onguent le nom d'*unguentum de althæâ simplex*, pour le distinguer de l'*unguentum de althæâ compositum* dont je donnerai ci-après la composition. Ils sont tous deux de *Nicolaus*. La Pharmacopée de Londre les reçut d'abord l'un & l'autre, mais la composition la plus chargée a plusieurs défauts, comme on peut le voir dans les Observations de Zwelfer, ce qui fait que le Collége l'a rejettée pendant quelque tems avec raison: dans l'onguent dont je viens de donner la recette, l'huile de piés de bœuf que l'on substitue à celle d'olives, est un excellent correctif à cause de sa qualité mucilagineuse qui satisfait mieux à l'intention du Medecin. Zwelfer dit que quelques-uns y mettent de la racine de *Turmerick* pour en rehausser la couleur, mais il la rejette comme tout-à-fait inutile. Il seroit à souhaiter qu'il ne reçût pas une plus grande altération de la part de nos Apothicaires, qui pour éviter le travail & la dépense en retranchent le mucilage ou n'y en mettent que très-peu, & lui donnent l'odeur en y mêlant quelques semences. Les Apothicaires qui ont quelque probité doivent éviter

avec d'autant plus de soin de falsifier ce remede qu'on l'emploie dans des cas importans, & qu'une pareille conduite peut porter beaucoup de préjudice au malade. *Pharmacopée de Londres par Quincy.*

L'onguent de *Guimauve* du Dispensaire d'*Edimbourg*, differe à quelques égards du précédent.

Prenez *de l'huile de mucilage, deux livres,*
de la cire jaune, demi-livre,
de la résine blanche, trois onces,
de la térébenthine de Venise, une once & demie.

Mêlez ces drogues ensemble, & faites-en un onguent selon l'art.

Lorsqu'on a l'huile de mucilage en main on abrege beaucoup la composition de l'*onguent de guimauve.*

Oleum Mucilaginum. Huile de Mucilage.

Prenez *de la racine de guimauve récente pilée, quatre onces,*
des oignons de lis, & de squille concassés, de chaque, une once,
de la semence de fænugrec & de lin, de chaque une once & demie.

Laissez macérer ces ingrédiens chaudement dans une suffisante quantité d'eau de pluie : après cela, cuisez-les jusqu'à ce qu'on puisse en retirer un mucilage épais, auquel vous ajouterez deux pintes d'huile d'olives.

Cuisez-les de nouveau au bain-marie, jusqu'à consomption de l'humidité en remuant toujours la matiere de crainte qu'elle ne brûle.

En préparant cette huile d'avance pour l'usage, on abrege beaucoup la composition de différens médicamens, surtout de l'onguent de *guimauve*, de l'emplâtre diachylon, de l'emplâtre de mucilage, &c. comme on le verra ci-après.

Unguentum Dialthææ compositum. Onguent de Guimauve composé.

Prenez *de l'onguent simple de guimauve, quatre onces,*
de la gomme ammoniaque dissoute dans une quantité convenable d'eau de pluie, & passée, une once,
de l'huile de lin, deux onces.

Faites fondre l'huile & l'onguent ensemble, & y ajoutez la solution de la gomme ammoniaque, après l'avoir fait un peu épaissir sur le feu, & pendant qu'elle est encore chaude; enfin, faites cuire ce mélange jusqu'à la consomption de l'humidité pour en faire un onguent.

Cette composition est très-judicieuse, & n'a aucun des défauts de plusieurs autres onguens composés de *guimauve.*

* La Faculté de Medecine de Paris prescrit dans sa Pharmacopée la composition suivante de l'*onguent d'althea.*

Prenez *de racine de guimauve bien nettoyée & pilée, douze onces.*

Faites-*les macérer dans deux livres & quatre onces de décoction d'orge.*

Ajoutez-y *de graine de lin, de fænugrec,* } *de chaque six onces.*

Après avoir laissé ces ingrédiens en digestion sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures, faites-les bouillir quelque-tems jusqu'à ce que vous puissiez en extraire le mucilage.

Prenez *de ce mucilage, douze onces,*
de graisse de porc fraîche, de moelle de veau, } *de chaque deux onces.*
d'huile de violette, d'amandes douces, } *de chaque six onces.*
d'huile d'olive, douze onces.

Faites bouillir ce mélange en l'agitant toujours presque jusqu'à consomption de son humidité.

Ajoutez-y ensuite :
de cire en petits morceaux, huit onces,
de poix résine, trois onces.

La cire & la poix étant fondues, ajoutez à ce mélange en le retirant du feu :

de térébenthine, de gomme ammoniaque fondue dans du vin blanc, & cuite jusqu'à consistance de miel, } *de chaque une once.*

Agitez & mêlez bien le tout avec une spatule de bois jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'onguent.

* *Nota.* Il est difficile de réussir à faire un bon onguent d'*althæa* de cette maniere, parce que le mucilage y étant chargé d'une grande quantité d'humidité ne peut pas s'unir avec les graisses & les huiles : cette humidité surabondante le rend encore très-prompt à rancir. Il seroit plus convenable au lieu du mucilage, de prendre l'huile de mucilage & de se conduire du reste comme il est marqué dans la Pharmacopée.

* La Faculté travaille actuellement à en donner une édition corrigée & augmentée.

* La *guimauve* entre dans un grand nombre de préparations : sa racine entre dans le *decoctum pectorale*, dans la poudre pectorale, ou le looch sec, dans les pilules nommées *pilulæ ante cibum*, dans l'huile de mucilage, dans le baume oppodeltoch, dans l'emplâtre de melitot, la racine & les sommités entrent dans le sirop de *ibisco.* Le mucilage de la racine est un des ingrédiens des emplâtres de mucilage & de diachylon simple. Les feuilles sont employées dans les clysteres émolliens, les semences dans la poudre *hali.*

L'*althæa* que quelques-uns appellent *ibiscus*, est une espece de mauve sauvage dont les feuilles sont rondes comme celles du pain de pourceau & couvertes d'un duvet. Elle porte une fleur couleur de rose, sa tige est haute d'environ deux coudées, & sa racine remplie d'un mucilage gluant. Elle a tiré son nom d'*althæa* (d'ἄλθος *Remedium*) parce que cette plante est propre à soulager dans plusieurs maladies.

Sa décoction dans du vin ou de l'hydromel, ou les feuilles mêmes pilées sont un remede efficace pour les blessures, les parotides, les écrouelles, les abscès, les inflammations de poitrine, les hémorrhoïdes, les contusions, les tumeurs emphysemateuses, & les contractions des nerfs, étant douée d'une vertu émolliente, discussive, apéritive & consolidante. L'*althæa* cuite & réduite avec de la graisse d'oie, de cochon ou de la térébenthine en forme de pessaire, remedie aux inflammations & aux obstructions de la matrice. Sa décoction produit le même effet & facilite de plus la sortie des vuidanges. La décoction de sa racine dans du vin blanc soulage ceux qui ont une suppression d'urine ou qui sont affligés de la pierre, de la dyssenterie, de la sciatique, de tremblemens ou d'hernies. Sa racine cuite dans du vinaigre, appaise les maux de dents. Sa semence fraîche ou seche étant broyée avec du vinaigre dissipe la lepre, lorsqu'on en frotte la peau au soleil, & guérit les morsures des bêtes venimeuses, lorsqu'on l'emploie avec l'*oxyleum.* Elle est bonne pour la dyssenterie, la diarrhée, le crachement ou le vomissement de sang. Ceux qui ont été piqués par une abeille ou par

quelque autre insecte, boivent ordinairement la décoction de la semence d'*althaea* avec du vin ou de l'oxycra (ὀξύκρατον) & appliquent les feuilles avec un peu d'huile en forme de cataplasme sur la blessure. Ce remede est aussi fort bon pour la brûlure. Sa racine concassée coagule l'eau dans laquelle on la met infuser à découvert. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 163.

L'ebiscus ou l'*althaea* est digestive, relâchante & émolliente : elle dissipe les inflammations, & elle conduit à suppuration les tumeurs glanduleuses invétérées. Ses racines & ses semences ont à peu près les mêmes vertus que ses feuilles : les semences paroissent cependant contenir des principes ou des particules plus déliées & plus actives, ce qui se montre en ce qu'elles réussissent mieux dans la cure de l'*alphus*, & qu'elles dissolvent quelquefois la pierre dans la vessie. La décoction de la racine d'*althaea* a quelque astringence ; on l'emploie avec succès dans la colique & dans les diarrhées qui sont accompagnées de déjections sanguinolentes. ORIBASE, *de Virt. Simpl. Lib. II cap.* 1. Ce qu'il dit des vertus de l'*althaea* est copié d'après AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

La mauve sauvage est légerement discussive & un peu émolliente. Celle des jardins ayant une substance plus aqueuse & plus humide, a aussi beaucoup moins de force. La décoction de la premiere passe aisément, tant à cause de son humidité, que de sa viscosité, surtout lorsqu'on la prend avec de l'huile & de la saumure, & qu'on la mêle avec un peu de vin aux repas. La semence de la mauve est d'autant plus efficace qu'elle est plus seche. Le *Dendromolache* est aussi une espece de mauve, mais beaucoup plus discussive que la premiere, on l'appelle aussi *Althaea*. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

Emplastrum ex althaeâ Polletis.

Emplâtre de guimauve de Polles.

Prenez l'écorce de la racine de *guimauve* tandis que la plante est dans toute sa force, & pilez-là dans un mortier. Mettez-là dans un pot de cuivre ou de terre, & versez dessus de vieux vin blanc, odorant & astringent, autant qu'il en faut pour l'humecter. Couvrez le pot, & après avoir laissé reposer le mélange pendant trois jours, pilez-le de nouveau & exprimez-en le suc. Cela fait, prenez de la colophone, vingt-quatre onces, de la cire, quatre onces, de l'huile & du verd-de-gris, de chacun deux onces, du suc que l'on a tiré des feuilles d'*althaea* par expression, deux hemines attiques, (une pinte.) Après avoir fait fondre la colophone dans l'huile & l'avoir passée, faites-là bouillir à un petit feu de bois de pin, en la remuant avec une spatule de même bois, & versez-là dans l'eau froide pour qu'elle se consolide. Faites fondre la cire, & lorsqu'elle sera fondue, retirez le pot du feu, ajoutez-y la colophone, versez dessus le suc peu à peu, en prenant garde qu'il ne fermente, car il est sujet à bouillonner & à se répandre ; remettez le tout sur le feu quelque tems après ; & lorsqu'il sera bien chaud mettez-y le verd-de-gris. Tirez-le du feu ; & après qu'il sera refroidi, paitrissez-le bien avec les mains, afin que les ingrédiens se mêlent exactement.

Cette emplâtre est bonne pour les vieux & les nouveaux ulceres, pour les morsures des chiens ou des bêtes sauvages. Il attire la matiere sanieuse des ulceres. Il dissipe les douleurs, il guérit les écrouelles, en les faisant suppurer, attirant la matiere peccante vers la superficie de la peau, où il la fait évaporer comme il arrive dans les meurtrissures du visage occasionnées par quelque coup. Il dissipe la gale, la lepre & l'*alphus*. Mais dans ces sortes de cas on ne doit le retirer qu'au bout de sept jours. Il attire les épines ou autres corps qui se sont fixés dans la peau ; il appaise l'inflammation que cause la goute ; il résout les tumeurs des articulations & les ganglions, guérit la teigne & les tubercules qui surviennent à l'anus, l'hydrocéphale des enfans, il ramollit les duretés de la rate, il sert de lénitif dans les cancers qui ne sont point ulcérés, & il les empêche de faire du progrès. Employé en forme de pessaire, il excite les regles ; appliqué sur le pubis il chasse la pierre de la vessie, excite l'urine & fait cesser la constipation. Delayé avec de l'eau-rose il guérit les crévasses qui se forment à la plante des piés ; il mondifie & fait renaitre les chairs des ulceres des testicules & des parties naturelles. Préparé sans verd-de-gris, il tient lieu d'embrocations & d'anodyns dans les fractures.

On prépare encore avec les fleurs de cette plante, qui ressemblent à la rose, un remede très-efficace de la maniere suivante. On prend les fleurs, & après les avoir séparées de leur calice on les pile & on les réduit en poudre. On prend douze parties de cette poudre, vingt-quatre parties de colophone, six de cire & deux d'huile. Préparez ces ingrédiens de même que ceux de la premiere composition, & paitrissez-les exactement avec les mains. Ce médicament est d'un plus grand usage que le premier, & est beaucoup plus anodyn. AETIUS, *Tetr. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

Médicament émollient.

Prenez *de la colophone*, *de la cire*, } *de chacune une livre.*
d'huile, *de suc de guimauve* ; } *de chacun deux pintes.*

ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. VI. cap.* 9.

L'*Althaea* a été un sujet d'erreur pour plusieurs personnes qui ont cru la connoître & pour ceux qui ont été assez crédules pour ajouter foi à ce qu'on en dit. Ceux qui veulent nous persuader que l'*althaea* est une plante commune & connue de tout le monde, font voir leur ignorance, & donnent des preuves convaincantes du peu de connoissance qu'ils ont de cette matiere. Les Auteurs Grecs au contraire, qui sont cachés dans le fond de certaines bibliotbeques, nous assurent que l'*althaea* est une plante très-rare qu'on ne trouvoit qu'en Asie & en Sicile. Je rapporterai leurs propres paroles : Ἡ μὲν Ἀλθαία οὐ ῥᾳδίως εὑρίσκεται, φυομένη ἐν τοῖς τῆς Ἀσίας τόποις ἢ Σικελίας εὑρίσκεται δὲ ἐν τῇ Σμύρνῃ ἐν τῷ Σχελῖτι ποταμῷ. « L'*althaea* ne se trouve pas aisément. » Elle croît en Asie ou en Sicile, surtout auprès de » Smyrne, sur les bords du fleuve *Schelis.* » Théophraste regarde aussi cette plante comme rare lorsqu'il dit qu'il en croît en Arcadie, où on l'appelle ἀγρία μαλάχη, « mauve sauvage, » mais les Medecins lui ont donné le nom d'*althaea*, Ἀλθαία, à cause des vertus médicinales qu'elle possede, *Lib. IX. cap.* 14. D'ailleurs il la dépeint avec de tels caracteres, qu'il faut que les Medecins avouent qu'ils n'ont jamais vu d'*althaea*, surtout à fleur jaune : Ἔχει δὲ ἡ Ἀλθαία φύλλον μὲν ὅμοιον μαλάχῃ, πλὴν μεῖζον καὶ δασύτερον τοὺς δὲ καυλοὺς μαλακοὺς, ἄνθος μήλινον. L'*althaea* a la feuille semblable à la mauve, si ce n'est qu'elle est plus grande & plns épaisse, la tige est molle & sa fleur jaune. « Dioscoride appel- » le cette fleur ῥοδοειδὲς, approchante de la rose ; » ce qui doit être entendu par rapport à la figure de la fleur, & non par rapport à la couleur qui doit être jaune. *Harpocration* dans son Livre περὶ φυσικῶν δυνάμεων, « *des Facultés Physiques*, » dit que la fleur de l'*althaea* étoit appellée du nom de rose, mais on ne sait point si c'est à cause de sa couleur ou de sa figure. Ὀνόθυρσις βοτάνη ἐστὶν, ἣν οἱ μὲν ὀνοθούρην καλοῦσιν, οἱ δὲ ὀνομολόχην· αὕτη ἐστὶ τὸ ῥόδον, ἐξ οὗ τοὺς στεφάνους πλέκουσιν Ἕλληνες ἐν ταῖς ἑορταῖς τῶν θεῶν φύλλα ἔχουσα ὅμοια μαλάχης ἡμέρου· ταύτην Ἕλληνες καλοῦσιν Ἀλθαίαν. « L'*Onothyrsis* est une » plante que quelques-uns appellent *onothure*, d'au- » tres *onomoloche*. Elle porte des roses dont les Grecs » font des couronnes aux Fêtes de leurs Dieux, & ses feuilles

» feuilles reſſemblent à celles de la mauve de jardin, » les Grecs l'appellent *althæa*. » Mais il eſt plus raiſonnable d'entendre ῥοδοειδὴς (*rhodoeides*) de la couleur Car πρασοειδὴς (*praſoeides*) ſignifie une choſe qui a la couleur du poireau; & ῥοδοειδὴς, (*rhodoeides*) appliqué aux métaux, ſignifie couleur de roſe. Dans la deſcription ſuivante de l'*althæa*, il lui donne des fleurs ſemblables à la roſe : Ἄνθη μικρὰ ἐμφερῆ ῥόδῳ. « Elle » a de petites fleurs ſemblables à la roſe. » Par ῥοδοειδὴς il entend parler de la couleur, ce qu'un ancien copiſte de Dioſcoride a exprimé en peignant la fleur d'*althæa* de couleur de roſe. Si cela eſt, Dioſcoride a ſurement voulu parler d'une plante tout-à-fait différente de la véritable *althæa*, dont les fleurs ſont jaunes. Quelques-uns, je ne ſai ſur quel fondement, veulent que ce ſoit l'*abutilon* d'Avicenne : mais cet Auteur ne dit autre choſe de l'*abutilon*, ſinon que c'eſt une plante ſemblable à la courge. A quoi l'interprete Arabe ajoute que l'*abutilon* reſſemble à la courge, non-ſeulement par ſes feuilles, mais encore par ſon fruit, qui n'eſt point rond, mais de figure oblongue, & qu'on le trouve près de Gaza. Cette plante, comme vous le voyez, eſt fort différente de l'*althæa* des Grecs. Dioſcoride dit que « quelques-uns l'appellent *ebiſcus*. » Pourquoi ne dit-il point, les Romains, comme cela lui eſt ordinaire dans d'autres occaſions? Car les Romains ſont les ſeuls qui donnent à l'*althæa* le nom d'*ebiſcus* ou *ibiſcus*. On trouve dans un manuſcrit, Λέγεται μὲν Ἀλθαία, ὑπὸ τινῶν δὲ Μολόχη, Ῥωμαῖοι δὲ Ἔβισκος, παρὰ Σαρμάταις δὲ καὶ Γέταις καὶ Θρᾳξὶν Ἄρισπις. « Elle eſt ap» pellée *althæa*, par quelques-uns *moloche*, en Latin » *ebiſcus*, par les Sarmates, les Getes & les Thraces, » *ariſpis*. » *Neophytus*, Ἀλθαία δὲ Ἀλθίσκον, οἱ δὲ μαλάχην ἀγρίαν, Ῥωμαῖοι Ἔβισκυμ. « L'*althæa* eſt l'*althiſ*» *cum*, quelques-uns l'appellent *mauve ſauvage*, & » les Romains *ebiſcum*. » Dans le Gloſſaire, Ἀλθαία c'eſt l'*hibiſcum*; dans d'autres Gloſſaires on trouve ce mot ſans aſpiration, *ibiſcus*, *herba mollis*; de-là eſt venu l'Italien *malvaviſco*, pour *malva ibiſco* : car de-là eſt venu le mot *guimauve*; nous plaçons devant ce que les Italiens placent après. On l'appelle dans la baſſe latinité *biſmalva*, ce qui eſt une corruption d'*ibiſco-malva*.

Je ne m'étonne point que Pline dans l'endroit où il parle de l'*hibiſcus*, ne faſſe aucune mention de l'*althæa*, & qu'il ne diſe mot de l'*hibiſcus* là où il parle de l'*althæa*. Il eſt évident qu'il a regardé ces plantes comme différentes. Mais je ne puis m'empêcher d'être ſurpris qu'il ait placé l'*hibiſcus* parmi les eſpeces de panais, & qu'il l'ait dépeint comme étant ſemblable à cette derniere plante, & cela en plus d'un endroit. Dans le *L. XIX. c. 5.* parlant des différentes eſpeces de panais, il dit : *Hibiſcum à paſtinacâ gracilitate diſtat; damnatum in cibis, ſed Medicina utile eſt; & quartum genu in eâdem ſimilitudine paſtinacæ, quam Gallicam vocant, Græci vero Daucon.* « L'*hibiſcum* eſt moins gros que le pa» nais : il ne vaut rien pour manger, mais il eſt fort » utile dans la Medecine. Il y en a une quatrieme eſ» pece qui reſſemble au panais; les François l'appel» lent *panais*, & les Grecs *Daucus*. » Il prétend que l'*hibiſcum* ne differe du panais que par ſa groſſeur, c'eſt-à-dire, il eſt plus grêle que le panais auquel il reſſemble en toutes autres choſes. Il répete la même choſe dans un autre endroit, c'eſt-à-dire, *Lib. XX. c. 4. Paſtinacæ ſimile hibiſcum, quod molochen agriam vocant, & aliqui pliſtolochiam.* « Il y a beaucoup de reſ» ſemblance entre le panais & l'*hibiſcum*, que l'on ap» pelle communément mauve ſauvage, & quelques» uns *pliſtolochie*. » Tout le monde convient que cette plante reſſemble à la mauve, & que c'eſt une eſpece de mauve ſauvage : mais j'ignore ce qui peut la lui avoir fait regarder comme un panais, ſurtout quant à la mauve ſauvage, qu'il place dans un autre endroit au rang de l'ariſtoloche, dont il fait une quatrieme eſpece.

Quant à l'*hibiſcum* que Pline nous aſſure être ſemblable au panais, je crois deviner le fondement de ſon opinion. Il a lu ſans doute dans quelque Auteur Latin, que l'*hibiſcum* eſt une eſpece de mauve ſauvage, à qui quelques-uns donnent le nom de mauve ſauvage qu'elle a reçu des Grecs, & qu'elle ne differe de celle de jardin qu'en ce qu'elle eſt plus grêle. Or on doit entendre ſous le nom de *paſtinata* la mauve de jardin, qui eſt plantée *paſtinato*, dans un terrain cultivé. « Toutes les plantes cultivées ſont plus grandes que » les ſauvages, ce qui fait que la mauve ſauvage eſt » plus grêle que celle qui eſt cultivée ou *paſtinata*, » plantée dans un terrain cultivé. » L'*hibiſcum*, dit-il, n'entroit dans aucun aliment, c'eſt-à-dire, la mauve ſauvage; car il eſt certain que l'on mangeoit anciennement la mauve de jardin. Pline a donc confondu par diſtraction *paſtinata* avec *paſtinaca*, un panais. Il eſt certain, & cela ne fait pas peu à notre ſujet, que les plus anciens manuſcrits portent expreſſément *Paſtinata, hibiſcum à paſtinata gracilitate differt.* « L'*hi*» *biſcum* differe du *paſtinata* en ce qu'il eſt plus grêle. » Au lieu que dans d'autres endroits des mêmes copies on trouve le mot *paſtinaca* en entier. L'auteur que Pline a ſuivi avoit ſans doute écrit, *hibiſcum, id eſt, agreſtis malva, à paſtinata gracilitate differt.* « L'*hi*» *biſcum*, c'eſt-à-dire la mauve ſauvage, differe de » celle qui eſt cultivée, en ce qu'elle eſt plus grêle. » Il a omis *agreſtis malva*, & lu *paſtinaca* pour *paſtinata*, ces deux lettres étant ſouvent changées l'une pour l'autre dans les mots de cette eſpece; par exemple, *ſecuriclata*, *ſecuriclaca*, *lingulata*, *lingulaca*, *perſonaca*, *perſonata*, ἡ προσωπῖτις, (*proſopitis*) appellé par quelques-uns *perſonacia* de *perſonacion*. Le Gloſſaire porte *paſtinatio*, φυτ. *Paſtination* (ſignifie) cultivé. « On ne doit donc point douter que ἡ φυτευτὴ, la » mauve plantée, cultivée & de jardin, ne fût appel» lée *paſtinata*, plantée dans un terrain cultivé. » C'eſt ſur ce faux principe qu'il avance partout que l'*hibiſcum* eſt ſemblable au panais.

J'ai dit ci-devant que l'on doit entendre par le nom d'*hibiſcum* l'*alcæa* des Grecs; car l'*alcæa* eſt une eſpece de mauve ſauvage, que quelques-uns ont confondue avec l'*althæa*. *Neophytus*, ſous le nom d'*althæa* a décrit l'*alcæa*, à qui il donne des feuilles, ἐπεχισμένα πρὸς τὰ τῆς ἱερᾶς βοτάνης, « dentelées comme celles de la vervei» ne. » Je ſuis perſuadé que Pline a mis cette dentelure des feuilles de l'*alcæa*, qu'il prend pour l'*althæa*, au nombre des caracteres par leſquels elle reſſemble au panais; mais rien n'eſt plus certain qu'il a donné dans cette erreur de la maniere que nous l'avons dit.

Le même Auteur, dans un autre endroit, diſtingue l'*althæa* des autres eſpeces de mauve : *Ex Sylveſtribus; cui grande folium; & radices albæ, althæa vocatur ab excellentia effectus, ab aliis ariſtalthæa.* « Parmi les eſ» peces ſauvages, on donne le nom d'*althæa* à celle qui » a les feuilles larges & les racines blanches, à cauſe » de ſes vertus; quelques-uns l'appellent *ariſtalthæa*. » Un ancien manuſcrit indique, que ce dernier mot n'eſt pas écrit comme il faut, en portant *ab aliis plitolicia*, par d'autres *plitolicia*. Il paroît par là que l'on doit lire *pliſtolochia*, ce qui eſt confirmé par l'index manuſcrit : *Malva althæa ſive pliſtolochia*, « la mauve » *althæa* ou *pliſtolochia*. » Il dit dans un autre endroit que l'*hibiſcum* eſt appellé par d'autres *pliſtolochia* : peut-être que ce nom lui a été donné à cauſe de la vertu qu'elle a de faire ſortir les vuidanges, que les Grecs appellent λοχεῖα.

Pline, en faiſant le dénombrement des différentes eſpeces d'ariſtoloche, marque la mauve ſauvage *pliſtolochia*, que quelques-uns appellent encore πολύῤῥιζος, « à pluſieurs racines; » car c'eſt ainſi que porte l'index manuſcrit : *Ariſtolochia, ſive Climatitis, ſive Cretica, ſive Pliſtolochia, ſive Lochia Polyrrhizoſque, quæ malum terræ.*

Je n'ai jamais trouvé le mot *pliſtolochia* dans les Auteurs Grecs, & je ſerois porté à croire qu'il doit ſon origine à la mauvaiſe lecture, ou de Pline, ou de quelqu'un

de ceux qui lui servoient de lecteurs, qui parcourant à la hâte l'original Grec qui étoit écrit en gros caracteres, & ne faisant qu'éfleurer les mots, comme cela n'arrive que trop souvent, a lu ΠΛΙΣΤΟΛΟΧΙΑ pour ΑΡΙΣΤΟΛΟΧΙΑ; ce qui n'est pas trop éloigné de la vérité, ni étranger au caractere de Pline. Sans cette conjecture, je ne sai que dire de ce nom *plistolochia*, que tous les livres dementent.

Les Auteurs ne disent pas un mot de l'*althæa* appellée *Plistolochia* ou *Aristolochia*; & je suis tenté de croire que Pline a mal lu & mal ponctué le passage de Théophraste. Cet Auteur faisant le dénombrement des plantes médicinales qui croissent en Arcadie, dit ce qui suit: Καὶ ἡ μὲν Ἀλθαία ἐκεῖνοι δὲ μαλάχην ἀγρίαν, καὶ ἡ ἀριστολοχία καὶ τὸ σέσελι. « Là se trouve l'*althæa*, que l'on » appelle mauve sauvage, l'aristoloche, & le seseli. » Pline lit ou interprete ces paroles comme s'il y eût eu, ἐκεῖνοι δὲ μαλάχην ἀγρίαν καὶ ἀριστολοχίαν. « On l'appel» le mauve sauvage & aristoloche: » il peut se faire qu'il ait mal lu ce passage, & qu'il ait cru voir καὶ πλιστολοχίαν « & *Plistolochia*. »

L'endroit où Pline distingue le terme μολόχη (*moloche*) de μαλάχη (*malache*,) mérite notre censure. Le passage comme on le lit, *Lib. XX. cap.* 21. est tel que voici:

Duo genera earum amplitudine folii discernuntur. Majorem græci molochen vocant in sativis, alteram ab emolliendo ventre dictam putant malachen. « On en distin» gue deux especes par la largeur de leurs feuilles. La » plus grande est appellée par les Grecs, *moloche*, & on » la cultive dans les jardins; l'autre, à ce qu'on prétend, » n'a reçu le nom de *malache* (en grec μαλάχη douce) » qu'à cause qu'elle ramollit le ventre. » Mais μολόχη (*moloche*) est un mot usité dans la Dialectique attique, & μαλάχη (*malache*) dans les autres. C'est la regle que nous ont laissée les anciens Grammairiens: je croirois plutôt que μολόχη est un mot Æolique; car c'est le génie du dialecte Æolien de changer l'α en ο; car l'on dit, ὄνυγρον (*onoguron*) pour ἄνυγρον (*anoguron*,) qui est suivant la dialecte attique; ὄνωνις pour ἄνωνις, βότις pour βάτις, & ainsi d'une infinité d'autres mots qu'il seroit trop long de rapporter. Ce que l'on appelle communément *malvavisco*, où *ibiscomalva*, n'est point l'*althæa* des Grecs, quoique les anciens Latins donnent à cette derniere le nom d'*ibiscus*. La véritable *althæa* est entierement inconnue à nos Herboristes; car l'on n'est point assuré que la *bismalva*, qui est l'*hibiscum* des Romains, soit la même chose. Il peut même se faire que les anciens Latins n'aient point eu de connoissance de la véritable *althæa*; car ce qu'ils appellent *hibiscum*, ne differe point de la plante connue sous le nom de *malva*, *ibiscum*.

Quoique l'*althæa* soit semblable à la mauve sauvage, Dioscoride ne lui a point assigné de place parmi les différentes especes de mauve, comme s'il l'eût crue différente. Il décrit la mauve ordinaire dans son second Livre, & ne parle de l'*althæa* que dans le troisieme: puisqu'il sépare ainsi ces deux plantes, il faut qu'il les croie différentes, quoiqu'il dise que l'*althæa* est une espece de mauve sauvage.

L'Ἀναδενδρομαλάχη (*Anadendromalache*) dont Pline fait mention, & que l'on confond avec l'*ibiscus* ou l'*althæa*, est une autre chose. On trouve dans les Auteurs Grecs qui ont traité des maladies des chevaux, le passage suivant: Ἔστι δὲ ἑτέρα βοτάνη λεγομένη ἀναδενδρομαλάχη, ὑπὸ τινῶν σαλκίης· ἔστι τὸ φύλλον πλατύτερον ταύτης, τὴν ῥίζαν ὡσαύτως σκευάζονται, καθὼς ἐπάνω γέγραπται χρῆσθαι. « Il y a une autre plante appellée » *Anadendromalache*, & par quelques-uns *falcies*; elle » a les feuilles plus larges; l'on prépare ses racines de » la maniere dont on l'a vu ci-devant. » Je crois que cette plante est l'*alcea* de Dioscoride, comme le prouve le nom σαλκίης (*falcies*) qui est une corruption d'ἀλκαία (*alcea*.) Galien ne fait aucune mention de l'*alcea*: mais il semble indiquer la même plante par le mot *anadendromalache*. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 42.

Un grand nombre de Botanistes prétendent que notre *althæa* est la même que celle de Dioscoride, quoique Saumaise soit d'un sentiment contraire.

ALTHANACA, ou ALTHANACHA, (*Auripigmentum*,) *Orpiment*. On l'appelle aussi *Alternet*, *Albimec*.

ALTHEBEGIUM. Nom Arabe qu'Avicenne donne à une certaine tumeur pareille à celles qui surviennent dans la cachexie, & qui proviennent de l'état morbifique du foie, & de la mauvaise disposition du corps. Ces tumeurs ressemblent encore à celles qui paroissent sur les yeux & le visage des personnes qui ont trop dormi. La tympanite est une maladie de même espece. FABRICIUS *ab aquapendente*, *Lib. I. c.* 10.

ALTHEXIS, Ἄλθεξις, d'ἀλθεῖν *guérir*. Il signifie la cure d'une maladie; & Hippocrate l'emploie souvent dans ce sens.

ALTHOLIZOI. Voyez *Altolizoim*.

ALTIHT. Nom qu'Avienne donne au *Laserpitium* des Anciens.

ALTIMAR, AYCAPHER, (*Æs ustum*) *Cuivre brûlé*. RULAND.

ALTIMIO, (*Fæx Plumbi*.) *Scorie du Plomb*. RULAND.

ALTINCAR. Espece de sel dont on se sert pour purifier & séparer les métaux de leur mine. CASTELLI d'après LIBAVIUS.

ALTINGAT, *Flos Æris. Rouille de Cuivre, Verd-de-gris*. RULAND.

ALTINURAUM, *Vitriol*. RULAND.

ALTOLIZOI. Mot dont se sert Van-Helmont, & qui est inintelligible. Dans son traité *de Lithiasi*, il dit que le *Ludus* de Paracelse doit être bien broyé, calciné & cuit en forme d'huile, ce qu'il exprime par un seul mot, *sel terræ*, ou *altholizoi correctum*, qui, à ce qu'il dit, signifie totalement converti en huile par l'ébullition. Castelli a fait deux ou trois fautes dans cet article; car il l'appelle *altolizoim*, au lieu que le mot de Van-Helmont est *altholizoi* & *altholizoim*: il se trompe en second lieu dans l'explication du mot *ludus* qu'il appelle *lutum*. Voyez *Alcaest*.

ALTUS. On se sert quelquefois de ce mot dans un sens médicinal en le joignant à *sopor*, pour exprimer un profond sommeil, qui tient de la léthargie ou du *coma*.

ALU

ALU. Voyez *Are-alu* & *Atty-alu*.

ALUACH, ou ALUECH, *Etain pur ou rafiné*. RULAND

ALUCO. Nom d'un oiseau dont il est parlé dans *Belloni*, *Aldrovandi* & *Jonhson*.

C'est une espece de hibou, ou un oiseau de rapine nocturne, qui est de différentes grandeurs; car les uns sont gros comme un chapon, & les autres comme un pigeon: leur couleur est plombée & marquetée de blanc; leur tête est grosse, sans oreilles, couronnée de plumes; leur bec est blanc, leurs yeux sont grands, noirs, paroissant enfoncés à cause de beaucoup de petites plumes qui les environnent; leurs cuisses sont couvertes de plumes blanches, leurs pattes sont velues & armées de serres longues & fort aiguës: ils habitent les édifices ruinés, les tours, les cavernes, les creux des vieux chênes; ils rodent la nuit dans les champs; ils vivent de rats, de pies & d'autres petits oiseaux: ils ont le gosier si large, qu'ils avalent des morceaux gros comme un œuf à la fois; leur cri est effroyable: ils contiennent beaucoup de sel volatil & d'huile.

Leur sang est bon pour l'asthme, étant desséché, pulvérisé & avalé: la dose en est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules: leur cerveau est propre pour agglutiner les plaies. LEMERY, *des drogues*.

ALUDEL, est un vaisseau dont les Chymistes se servent dans les sublimations. On en emploie plusieurs dans une seule opération de la maniere suivante:

On met la matiere que l'on veut sublimer dans un pot,

dont on adapte la partie supérieure dans la cavité qui se trouve à la partie inférieure de l'*aludel*. La partie supérieure de ce dernier, est adaptée dans la partie inférieure d'un autre *aludel*, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il y ait autant d'*aludels* les uns sur les autres que l'opération l'exige. On adapte à la partie supérieure de l'*aludel* qui est le plus élevé, un récipient pour recevoir la matiere que l'on sublime; de sorte que tous les *aludels* ensemble forment un tuyau continu depuis le pot dans lequel est renfermée la matiere qu'on veut sublimer, jusqu'au chapiteau qui doit la recevoir. L'usage des *aludels* est d'éloigner du feu la matiere qui s'est sublimée dans le chapiteau qui les termine.

ALUDIT, *Mercure*. Ruland.

ALVEARIUM. Ce mot signifie, à proprement parler, le commencement du canal auditif externe, ou cet endroit où s'accumule & où se forme la cire des oreilles.

ALUECH. Voyez *Aluach*.

ALVEOLI, *Alveoles*; cavités des os des machoires dans lesquelles les dents sont placées par cette espece d'articulation, que les Anatomistes appellent *gomphose*. Les *alveoles* sont revetues d'une membrane d'un sentiment exquis, qui paroit être nerveuse, & qui entoure la racine de chaque dent. Drake.

Il y a pour l'ordinaire seize *alveoles* à chaque machoire.

ALVEUS. Les Medecins donnent quelquefois ce nom aux vaisseaux ou conduits qui donnent passage à quelque fluide que ce soit, mais plus particulierement à ceux qui conduisent le chyle depuis son réservoir jusqu'aux veines souclavieres.

ALUFIR, *Rubedo; rougeur*. Ruland.

ALVIDUCA MEDICAMENTA, sont les médicamens purgatifs.

ALUIS. Ruland rend ce mot par *Alafor, id est Vabs*, sans autre explication. Mais Jonhson traduit *Alafor* par *sel alcali*.

ALUM ou ALUS; nom que Scribonius Largus donne à la consoude, qui est le *symphitum* des Latins.

ALUMBOTI, *Plumbum ustum. Plomb brûlé, ou calciné*. Ruland.

ALUMEN, *Alun*, Στυπτηρία. Hippocrate, dans un grand nombre de passages de son traité des ulceres, recommande l'*alun* comme un excellent topique pour les ulceres, surtout pour les ulceres rongeans, (νομάς) quelquefois brûlé, & quelquefois non. Il croit celui d'Egypte le meilleur, & il met au second rang celui de Melos. Dans son traité des maladies des femmes, *L. I.* il ordonne l'*alun* brûlé pour les ulceres de l'uterus. Il veut aussi que les femmes qui ont envie de devenir fécondes, emploient l'*alun* d'Egypte avec quelques autres ingrédiens, & qu'après l'avoir humecté avec de la graisse d'oie, ils lui donnent avec de la laine la forme d'un pessaire. Dans les épidémiques, *L. I.* il ordonne l'*alun* d'Egypte comme un topique excellent dans les tumeurs douloureuses des gencives.

Celse, *L. VI. c.* 19. recommande l'*alun* de Melos préparé de la maniere suivante, comme un topique efficace pour les ulceres des doigts, que les Grecs appellent πτερύγια.

Faites dissoudre de l'*alun* rond de Melos dans de l'eau, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance du miel; mêlez-le avec une quantité de miel égale à celle de l'*alun* lorsqu'il étoit sec, & remuez avec une spatule, jusqu'à ce que le mélange ait acquis la couleur du safran. Oignez-en les ulceres.

Dioscoride, Pline, Oribase & Aétius donnent de l'*alun* les descriptions suivantes:

On trouve presque toutes les différentes especes d'*alun* en Egypte, & parmi les mêmes métaux: on trouve aussi l'*alun* dans plusieurs autres endroits, comme dans l'isle de Melos, dans la Macédoine, les isles de Lipari, de Sardaigne, la ville d'Hiéropolis en Phrygie, la Libye, l'Armenie.

Il y a différentes especes d'*alun*. Les plus utiles pour les usages de la Medecine, sont l'*alun* de plume, le rond & le liquide: mais le premier est le meilleur de tous.

L'*alun* de plume le plus estimé, est celui qui est nouveau, très-blanc, exempt de sable, d'une odeur forte; & extremement astringent; qui n'est point formé en masses, & ne se fend point en copeaux; mais qui, étant réduit en morceaux, se partage en des filamens semblables à des cheveux. Tel est celui qu'on appelle *trichites*, c'est-à-dire, *capillaire* qui croît en Egypte. On trouve une pierre qui ressemble à cet *alun*, dont on la distingue cependant facilement par le gout qui n'est pas astringent.

L'*alun* rond ou factice, n'est pas à beaucoup près si estimé; il est aisé de le connoître à la figure. On doit choisir celui qui est naturellement rond, rempli de bulles, d'une couleur blanche, & très-astringent, & qui outre cela est pâle, un peu gras, & vient de Melos ou d'Egypte. L'*alun* liquide doit être tout-à-fait transparent, d'un blanc de lait, uni, également liquide dans toutes ses parties, sans sable & sans gravier, & qui répand une chaleur douce & approchante de celle d'un feu modéré.

L'*alun* est d'une nature chaude & astringente; il a la vertu de nettoyer les yeux, de dissiper ce qui obscurcit la vue, & de consumer les carnosités ou excroissances qui se forment autour des paupieres. L'*alun* qui se fend est préférable au rond. On le calcine comme la calcite. Il arrête la putréfaction des ulceres, & les hémorrhagies. Il resserre les gencives, affermit les dents qui branlent, étant employé avec du vinaigre ou du miel. Mêlé avec du miel, il guérit les aphthes; avec la sanguinaire, il arrête les exanthemes & les fluxions des oreilles. Avec des feuilles de choux, ou du miel cuit, il est très-efficace contre la lepre; il est bon avec de l'eau chaude pour faire des fomentations pour la gale, le panaris, le pterygion, & les mules. Mêlé avec une égale quantité de lie de vinaigre & de noix de galle brûlée, il est bon pour oindre les ulceres rongeans; avec une double quantité de sel il arrête le progrès des nomes. Mêlé avec des ers & de la poix liquide, il guérit la galle de quelque espece qu'elle soit, & employé avec de l'eau, il tue les lentes & les poux, & guérit les brûlures. On en oint les tumeurs œdémateuses, & l'on s'en sert pour corriger l'odeur desagréable des aisselles & des aines. Celui qui vient de Melos facilite la grossesse, πρὸ τῆς συνόδȣ παρατεθεῖσα τῷ ςόμαλι τῆς ὑςέρας & la sortie du fétus. Enfin, l'*alun* est propre pour diminuer l'excroissance des gencives, pour dissiper les fluxions de la luette & des amygdales; on l'emploie avec succès dans les maladies de la bouche, des oreilles & des parties naturelles lorsqu'on en oint ces parties après l'avoir mêlé avec du miel. Dioscoride, *Liv. V. c.* 123.

L'*alun* passe pour être une humeur saline de la terre (*salsugo terræ*.) Il y en a de plusieurs especes: on en trouve en Chypre du blanc & du noir. Si la différence de leur couleur est considérable, leur usage ne l'est pas moins; car le blanc & le liquide donnent une couleur extremement vive aux laines, au lieu que le noir les teint d'une couleur sombre & obscure; on se sert encore de ce dernier pour rafiner l'or. Il est engendré de l'eau & du limon, on peut le regarder comme une espece de sueur de la terre. On trouve l'*alun* en Espagne, en Egypte, dans l'Armenie, la Macedoine, le Pont, l'Afrique, & les Isles de Sardaigne, de Melos, de Lipary. Le meilleur nous vient d'Egypte; celui de Melos lui est inférieur quoique préférable aux autres. Ce dernier est de deux especes, liquide & solide, & le premier passe pour bon lorsqu'il est limpide, de couleur de lait, qu'il ne laisse point échapper de vapeur nuisible lorsqu'on l'agite, mais qu'il jette des étincelles & répand une chaleur sensible. On donne à ce dernier le nom de *Phorimon* (utile) & l'on se sert du suc de grenade pour connoître s'il n'est point falsifié, car il noircit l'*alun* sans mélange.

Il y a une autre espece d'*alun* qui est pâle & raboteux, & qui donne une teinture, mêlé avec de la noix de galle, ce qui lui a fait donner le nom de *Paraphoron*.

L'*alun* liquide a une qualité astringente, corrosive, & endurcissante. Mêlé avec du miel il guérit les ulceres de la bouche, les pustules, & les inflammations; on mêle pour cet effet deux parties de miel avec une partie d'*alun*, & l'on applique ce mélange lorsque le malade est au bain. On le prendra en pilules pour les maladies de la rate, & pour faire cesser les démangeaisons & le pissement du sang. Mêlé avec du nitre & des fleurs de fenouil sauvage, il guérit la gale.

Il y a une espece d'*alun* solide que les Grecs appellent *Schiston*, parce qu'il se fend, d'autres ont mieux aimé l'appeller *Trichitis*, à cause qu'il se partage en des filamens blancs. Il est produit par une sorte de caillou, & c'est pour cela qu'on l'appelle *chalcitis* calcite, c'est une espece de sueur qui découle de cette pierre & qui se coagule en une substance écumeuse. Cet *alun* est dessiccatif & moins astringent que le liquide, ce qui le rend convenable pour les oreilles, soit qu'on en mette dans cette partie, ou qu'on se contente de l'en oindre, pour les ulceres de la bouche & pour les maladies des dents. Il entre dans les collyres & dans les médicamens propres aux parties naturelles des deux sexes. On le fait cuire dans une poële jusqu'à ce quil ne se fonde plus.

Il y a une autre sorte d'*alun* d'une nature inférieure que l'on appelle *rond*. Il est de deux especes; car, ou il est spongieux & absorbe promptement l'humidité, & n'est bon à rien; ou il ressemble à une pierre ponce, est poreux comme une éponge, naturellement rond, tirant sur le blanc, gras, friable, sans sable & qui ne teint point en noir. On l'estime alors beaucoup plus que le premier. On le calcine jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres. L'*alun* en général a une qualité astringente, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom qu'il porte. PLINE, *Liv. XXV. c.* 15.

Toutes les différentes especes d'*alun* ont une acidité remarquable & sont composées de parties grossieres. L'*alun* le plus estimé après celui de plume est le rond & l'astragale. L'*alun* liquide est composé de parties fort grossieres, de même que celui qu'on appelle *placitis* & *plinthitis*. ORIBASE, *Med. Col. XV. c.* 1.

L'*alun* est extremement astringent, dessiccatif & agglutinant: le meilleur est l'*alun* de plume; on l'ajoute communément aux autres drogues qui entrent dans les médicamens, après les avoir fait cuire, car on ne voit pas qu'il soit nécessaire de le faire cuire. Lorsqu'il change de couleur, il en prend ordinairement une verte. AETIUS, *Tetr. IV. Serm. II. cap.* 25. *p.* 697. *C.*

On se sert communément de trois especes d'*alun*. La premiere est

Alumen rupeum, Offic. *Alumen rupeum sive crystallinum*, Ind. Med. 7. *Alumen factitium*, Mer. Pin. 217. *Alumen*, Schw. 362. *Alumen factitium pellucidum*, Calc. Muf. 169. *Alumen rupeum candidum & pellucidum*, Aldrov. Muf. Metall. 334. *Commune vulgo.* DALE, *L'alun commun.*

La seconde est

Alumen rochi gallis, Offic. *Alumen romanum sive rubrum*, Ind. Med. 7. *Alumen rochæ*, Aldrov. Muf. Metall. 332. Worm. 23. *Alumen rupeum seu rochæ*, Charl. Foff. 9. *Alumen factitium ex praduro lapide subrubro confectum*, Calc. Muf. 169. *Alumen romanum quibusdam*; *l'alun de roche.*

Il ne differe de l'*alun* commun qu'en ce qu'il est d'un rouge pale. On nous l'apporte d'Italie & de Smyrne, &c. On le fait de la même maniere que l'*alun* commun, mais sans y ajouter de la soude ni de l'urine, comme je l'ai appris du D. *Tancred Robinson.* Il a les mêmes vertus que le précédent. DALE.

La troisieme espece est

Alumen plumosum, Offic. Ind. Med. 7. *Alumen plumeum sive trichites*, Schrod. 3. 477. *Alumen plumæ*, *quod Scissile Latinis*, Aldrov. Muf. Metall. 331. *Alun de plume.* DALE.

On l'appelle quelquefois *Alumen jamenum*, alun de jamne.

Alumen catenum est le nom de la cendre gravelée, ou de la potasse.

Il est à propos pour connoître à fond la nature de l'*alun* dont nous faisons usage, de savoir la maniere dont il est produit; on verra par-là qu'il differe considérablement de celui des Anciens qui étoit naturel, au lieu que le nôtre est factice.

On emploie pour faire l'*alun* des cailloux l'algue & l'urine. On trouve la pierre dont on le retire dans la plupart des montagnes situées entre *Scarboroug* & la riviere de *Tees*, dans la Province d'York, aussi bien qu'au près de *Preston* dans celle de Lancastre. Elle est de couleur bleuâtre & se fend comme l'ardoise.

La mine qui est la plus profonde & dans laquelle se trouvent des sources, est la meilleure. Celle qui est trop seche ne vaut rien; trop d'humidité aussi corrode, corrompt la pierre & la rend nitreuse.

On trouve dans ces mines différentes veines d'un caillou appellé *Doggers*, qui quoique de même couleur, ne sont pas également bonnes. On y trouve aussi les cailloux que l'on appelle communément *Snake stone*, *Pierre de serpent*; il y a une tradition parmi le peuple, que ce pays étoit autrefois infecté d'une grande quantité de serpens, mais que S. Hilda les convertit en pierres, & qu'on n'en a plus vu aucun depuis.

Pour travailler plus commodément à ces mines, qui sont quelquefois situées à soixante piés au-dessous de la surface de la terre, on choisit le penchant d'une montagne où l'eau se trouve en plus grande abondance. On creuse la mine par étages, & l'on transporte les pierres dans l'endroit où on les calcine.

La mine étant exposée à l'air avant qu'on la calcine se réduit en morceaux, & donne une liqueur dont on peut tirer du vitriol: mais étant calcinée, elle est propre à faire l'*alun*. Elle conserve sa dureté tant qu'elle reste dans la terre ou dans l'eau.

Il découle quelquefois des fentes des rochers une liqueur dont on fait le véritable *alun* par l'évaporation.

On calcine la mine avec du charbon de terre de *Newcastle*, du bois & du genet; on fait les piles de deux piés & demi de haut, & de six piés de large sur trois de longueur. On fait entre chaque pile une séparation avec des moilons mouillés, de sorte qu'on puisse allumer autant de pile que l'on veut, sans préjudicier aux autres.

Après avoir mis huit ou dix verges de fragmens de ces pierres sur ces buchers, on les allume, & l'on met toujours de nouvelles mines à mesure que le feu gagne le sommet; de sorte qu'à quelque hauteur qu'on éleve le monceau qui a souvent environ soixante piés de haut, le feu brûle vers le sommet, sans qu'il soit besoin d'y ajouter du bois, avec beaucoup plus de force que lorsqu'on l'a allumé, & cela tant qu'il reste quelque soufre dans ces pierres.

Le vent nuit souvent beaucoup à la calcination de ces pierres, en forçant le feu dans quelques endroits à travers la mine avec trop de vitesse, & la laissant noire & demi calcinée; & dans d'autres en la calcinant plus qu'il ne faut, ce qui la rougit. Mais là où le feu passe doucement & de lui-même, il blanchit la mine, qui donne par ce moyen une plus grande quantité de liqueur.

Après que ces pierres sont calcinées on les fait macerer dans des fosses pleines d'eau de trente piés de large sur cinq de profondeur, enduites d'argille de tous côtés; dans lesquelles on pratique un écoulement pour conduire la liqueur dans un réservoir, d'où elle est reçue sur un nouveau monceau de mine, de sorte qu'avant que la liqueur de chaque fosse soit en état de bouillir, elle passe par quatre réservoirs différens, & chaque monceau de pierre trempe dans quatre différentes liqueurs, avant qu'on la retire, la derniere fosse est

toujours remplie de nouvelle mine.

Après que la mine a trempé dans chacune de ces liqueurs vingt-quatre heures, ou environ, & que ces mêmes liqueurs ont été quatre jours à passer par ces différens réservoirs, on les porte ensuite dans les chaudieres.

L'eau ou la *liqueur vierge*, augmente souvent de deux livres de poids dans le premier réservoir, de cinq dans le second, de huit dans le troisieme, & dans le dernier qui est toujours rempli de nouvelle mine, de douze livres; & toujours dans cette proportion, suivant la bonté de la mine, & la maniere dont on l'a calcinée. Il arrive quelquefois que l'eau en passant par les quatre différens réservoirs n'augmente pas en poids plus de six ou sept livres, & plus de douze dans d'autres tems. Il arrive souvent que la liqueur qui pese sept on huit livres donne plus d'*alun* que celle qui est spécifiquement plus pésante & qui en pese dix ou douze, soit que cela provienne de la mauvaise qualité de la mine, ou de ce que la calcination a été mal faite. Supposé même que la liqueur la plus foible acquît dix à douze livres de poids en passant sur de nouvelle mine, on en tireroit moins d'*alun* que lorsquelle ne pesoit que huit livres. Car la matiere dont elle augmente en passant par le dernier réservoir n'est pour la plus grande partie que du nitre & de la terre, qui corrompent les bonnes liqueurs & en empêchent la préparation, à moins qu'on ne les en sépare.

Ce qu'on appelle *Slam* se manifeste d'abord par la rougeur de la liqueur, au sortir de la fosse. Cette matiere est occasionnée ou par la mauvaise qualité de la mine, ou, comme nous l'avons déja dit, parce qu'elle a été trop ou trop peu calcinée, elle se précipite au fond du vaisseau, où elle paroît sous la forme d'une substance boueuse & d'une couleur obscure. La liqueur qui sort la plus blanche du réservoir est la meilleure. On fait bouillir ces liqueurs dans la chaudiere avec de l'algue, telle qu'on l'apporte à Londres avec les huîtres. Cette plante croît sur les rochers situés sur le bord de la mer dans l'espace que laissent les hautes & basses marées. Etant seche elle brûle & se fond comme la poix, lorsqu'elle est froide & endurcie, on la réduit en cendre, on fait la lessive de ces cendres, & l'on en retire beaucoup de sel.

Comme ceux qui fournissent l'urine pour la préparation de l'*alun*, y mêlent quelquefois de l'eau de mer, ce qu'on ne peut découvrir au poids, on en fait l'essai en en mettant quelque peu dans la liqueur pendant qu'elle boût; car lorsque l'urine est bonne la liqueur travaille comme la biere, lorsque l'on y met de la levure; mais lorsqu'elle est mêlée, elle ne produit pas plus de mouvement que si l'on y ajoutoit de l'eau commune.

On a remarqué que la meilleure urine est celle de la populace, qui ne fait pas beaucoup d'usage de liqueurs fortes.

Les chaudieres sont de plomb, elles ont neuf piés de long, cinq de large, & deux & demi de profondeur, elles sont posées sur des plaques de fer épaisses de deux pouces. Les chaudieres sont neuves pour l'ordinaire, & l'on répare les plaques cinq fois tous les deux ans.

Lorsque l'ouvrage est en train & que l'*alun* commence à se former, on prend de la liqueur dont on a déja retiré de l'*alun*, & qu'on appelle *mere*; on en remplit les deux tiers des chaudieres, & l'on acheve de les remplir avec de la liqueur nouvelle qu'on tire des réservoirs. Comme on a eu soin d'entretenir le feu sous le fourneau, la liqueur boût en moins de deux heures de tems, elle diminue de quatre pouces toutes les deux heures, & l'on remplit les chaudieres avec de la liqueur fraîche.

Lorsque la liqueur est bonne, sa surface se couvre d'une espece de graisse; mais si elle est nitreuse, elle devient épaisse, bourbeuse & rougeâtre; en bouillant vingt-quatre heures, elle pese spécifiquement quatre fois davantage qu'elle ne pesoit au commencement. On met dans la chaudiere environ un muid d'une forte lessive d'algue.

Quand la liqueur est bien préparée, on n'a pas plutôt mis la lessive d'algue dans la chaudiere, qu'elle fermente de même que la levure que l'on met dans la biere; mais si elle est nitreuse, cette lessive ne produit que peu d'effet, & dans ce cas on doit y ajouter une plus grande quantité de lessive & faire ensorte de la rendre plus forte.

Après qu'on a mis la lessive d'algue dans la chandiere, on fait reposer pendant deux heures toute la liqueur dans une cuve de plomb aussi haute que la chaudiere, & pendant ce tems, la plus grande partie du nitre & de la terre se précipite au fond du vaisseau.

Cette séparation se fait au moyen de la lessive d'algue; quand toute la chaudiere est remplie de la liqueur qu'on a tirée des réservoirs, elle est assez forte pour rejetter le nitre & la terre qu'elle contient, mais lorsqu'on emploie cette liqueur que nous avons nommée *mere*, la lessive est nécessaire pour faire cette séparation.

Enfin on transporte cette liqueur purifiée dans des cuves de sapin enduites d'argile. On y met quatre-vingt pintes ou plus d'urine, suivant que la liqueur est plus ou moins bonne; car lorsqu'elle est rouge & par conséquent nitreuse, il faut davantage d'urine.

On laisse reposer la liqueur pendant quatre jours dans un lieu tempéré. Le second jour l'*alun* commence à se crystalliser & à s'attacher aux côtés & au fond des cuves.

On prétend que si on laissoit reposer la liquenr trop longtems dans la cuve, elle se changeroit en couperose.

On emploie l'urine autant pour précipiter au fond du vaisseau, le soufre, le vitriol & la terre, que pour empêcher l'*alun* de se trop endurcir.

Dans les tems chauds les liqueurs sont un jour de plus à se refroidir, & l'*alun* à se former, que lorsque le tems est tempéré; dans les tems de gelée, le froid fait que l'*alun* s'épaissit trop tôt, & que le nitre n'a pas le tems de se précipiter au fond du vaisseau, de sorte qu'il reste mêlé avec l'*alun*. Ce mélange augmente sa quantité du double, mais il diminue lorsqu'on le lave, à cause de ce sel surabondant qui se fond par la lotion.

Après que la liqueur a demeuré quatre jours dans le réfrigérant, on jette dans une chaudiere, ce qu'on appelle la *mere*, l'*alun* demeure attaché aux côtés & au fond du vaisseau. On fait bouillir de nouveau la liqueur qu'on a séparée en y en ajoutant de nouvelle, & l'on réitere la même opération tous les cinq jours, jusqu'à ce qu'elle soit entierement évaporée ou convertie en *alun*.

On met l'*alun* que l'on a tiré des parois & du fond des cuves dans un réservoir où on le lave dans environ douze livres d'eau qui a déja servi au même usage, après quoi on le réduit en masse de la maniere suivante.

Après que l'*alun* est lavé, on le fait bouillir & fondre dans une autre chaudiere avec une quantité d'eau convenable; on le verse ensuite dans un tonneau, où il reste pour l'ordinaire dix jours, ce qui acheve sa préparation. *Abregé des Trans. Philosoph. vol. II.*

Le recit qu'Hoffmann fait de la production de l'*alun* que l'on fabrique auprès de Hall en Saxe, est un peu différent de la description qu'on vient de voir. Comme les expériences & les remarques de cet Auteur sur l'*alun* sont curieuses & instructives, je les insererai ici.

De la génération & de la nature de l'Alun.

Comme le vitriol est produit d'un métal sulphureux simple ou composé, c'est-à-dire, du fer & du cuivre: de même l'*alun* qui est comme une espece de vitriol, est engendré d'un minéral sulphureux, en partie bitumineux & en partie terreux. L'acide que l'on tire de l'*alun* semble avoir les mêmes propriétés que celui que donne le vitriol, quelle que soit la différence qui se rencontre dans les matrices dans lesquelles ces acides s'engagent; car le *caput-mortuum* du vitriol a une qualité métallique, c'est-à-dire, qui tient de celle du fer & du cuivre; au lieu que la terre de l'*alun* paroît être

une espece particuliere de bol extremement spongieuse & très-subtile.

Les expériences suivantes découvrent suffisamment le rapport qu'il y a entre les acides du vitriol & de l'*alun*.

Le vitriol de Mars se prépare avec l'esprit d'*alun* & le fer, aussi-bien qu'avec l'esprit de vitriol ; & l'eau-forte se retire aussi-bien avec l'*alun* qu'avec le vitriol & le nitre.

De plus l'acide de l'*alun* étant converti en un sel neutre par le mélange d'un sel alcali, & ce sel étant fondu dans un creuset avec un peu de sel de tartre & du charbon en poudre, il en résulte une masse rouge semblable au foie de soufre, comme il arrive lorsque l'acide du vitriol ou du soufre, est fixé par le sel de tartre ; ou par le sel alcali contenu dans le nitre ou le sel commun, & changé en un sel neutre.

Quoique le vitriol & l'*alun* paroissent comme produits de la même matiere & d'une matrice sulphureuse, ils ont néanmoins chacun des propriétés & des vertus particulieres ; car l'*alun* & le vitriol ont un gout très-différent ; le vitriol commun ne laisse point dans la bouche une astringence pareille à celle de l'*alun*. De plus la dissolution d'*alun* ne cause aucune agitation ni aucune précipitation dans la dissolution de l'or ou de l'argent, mais il n'en est pas de même de celle du vitriol. La décoction de la noix de galle ou de fleurs de grenades ne prend point une couleur noire étant mêlée avec la dissolution de l'*alun*, comme cela arrive lorsqu'on la mêle avec la dissolution du vitriol. Enfin on sépare promptement par le moyen du feu l'acide de l'*alun* de sa base terreuse, mais il n'en est pas de même de l'acide du vitriol.

Dans l'*alun* l'acide est soûlé d'une grande quantité de terre, car une once & demie d'*alun* donne par une calcination violente six dragmes & demie d'une terre alumineuse tout-à-fait insipide. Il paroît qu'il y a une moindre portion d'acide dans l'*alun* que dans le vitriol en ce que l'acide d'une dissolution de vitriol soûlé avec une solution de potasse produit une plus grande quantité de sel neutre, que la solution d'*alun* soûlée de la même lessive.

D'ailleurs le sel que l'on tire de l'*alun* par ce moyen est beaucoup plus purgatif que celui que l'on prépare avec le vitriol. Il n'y a pas même long-tems que j'ai été témoin d'un phénomene qui mérite d'être rapporté ; qui est, que tandis que je pilois ce sel dans un mortier il jetta une grande quantité d'étincelles, ce que je n'ai jamais observé dans aucun autre sel.

Je ne dois pas oublier ici une fameuse expérience de M. Homberg, qui avec trois parties d'*alun* & une partie de telle matiere combustible que ce soit, qu'il réduit en charbon auparavant par la calcination, la distillation & l'ignition, dans un vaisseau fermé ; prépare un phosphore ou une matiere sulphureuse qui s'enflamme à l'approche de l'air. On ne peut produire une pareille matiere inflammable avec l'acide du vitriol, ni avec l'esprit du sel, ni avec celui de nitre, preuve évidente que l'acide de l'*alun* étant plus subtil, pénetre avec plus de facilité dans la terre phlogistique, que l'acide du vitriol même. *Voyez plus bas le Mémoire de M. Homberg.*

Quoique l'*alun* soit connu presque de tout le monde, les principes qui le composent & la façon dont on le prépare ne le sont point parfaitement des Naturalistes. J'ai donc cru faire plaisir au Lecteur de lui apprendre la maniere dont on le prépare dans le village de *Schvvenzel* près de la ville de *Tieben* à cinq milles de *Hall*, où il y a une grande quantité de mines d'*alun*.

On trouve près de ce village des couches d'une matiere bitumineuse d'une grande étendue, laquelle matiere est la matrice de ce sel. Ces couches sont situées deux ou trois verges au-dessous de la surface de la terre qui est d'une couleur noirâtre & d'un gout alumineux astringent, ce qui fait qu'on est obligé de la creuser pour pouvoir les découvrir ; lorsqu'on jette cette terre minérale dans le feu, non-seulement elle s'enflamme, mais elle répand encore une odeur forte & pénétrante, pareille à celle du soufre minéral. Après qu'elle est consumée, il reste une masse spongieuse insipide, de couleur de cendres.

On fait des monceaux de cette terre minérale que l'on expose à l'air pendant un mois ; on la met ensuite dans une cuve & on en tire le sel au moyen de la grande quantité d'eau que l'on jette dessus pendant quelques jours ; après quoi on conduit la lessive dans des chaudieres de plomb où on la fait bouillir. Lorsque la liqueur s'est épaissie par la consomption du tiers, on y mêle une solution de potasse qui y cause une effervescence violente accompagnée d'une grande quantité d'écume, & qui fait précipiter au fond beaucoup de poudre. Le mélange étant refroidi, on retire la liqueur jaune qui nage sur la surface, & l'on fait dissoudre dans l'eau & bouillir de nouveau la matiere alumineuse qui a resté au fond : après que l'eau est parfaitement soûlée de sel, on la verse dans de grandes cuves où on la laisse reposer à couvert pendant quelques semaines. Lorsqu'on vient à ouvrir ces vaisseaux on trouve des crystaux d'une grosseur considérable & de figure octogone attachés à leurs parois.

Il est à remarquer que la chaleur seule du soleil allume ces grands monceaux de mine d'*alun*, & qu'ils jettent des flammes que l'on ne peut éteindre qu'au moyen d'une grande quantité d'eau. Car lorsque le sel de l'*alun* vient à se dissoudre par les pluies, il commence à agir sur la terre bitumineuse, ce qui excite un mouvement intestin très-rapide qui est non-seulement accompagné de chaleur & de fumée, mais encore de flammes, de la maniere à pen près qu'il arrive lorsqu'on humecte avec de l'eau une masse composée d'une égale quantité de soufre & de limaille d'acier, car au bout de quelques heures, il survient une violente effervescence, la masse s'enfle, jette beaucoup de fumée & laisse enfin échapper une flamme sulphureuse. Ces expériences nous conduisent directement à l'explication de la nature & des causes de la chaleur souterraine.

Il est bon encore de savoir que lorsqu'on expose à l'air pendant une année entiere ces terres minérales après les avoir dépouillées de leur sel, elles s'impregnent encore d'un sel *alumineux* ce qui fait qu'elle peuvent servir de nouveau à la préparation de l'*alun*, & cela pendant trois années consécutives.

Il paroît manifestement que le sel *alumineux* est reproduit par l'air, & contient l'acide universel, qui étant uni avec les parties bitumineuses inflammables, & les parties terrestres, constitue le sel de l'*alun* ; je ne connois même aucun sel, qui puisse être si-tôt reproduit de sa terre minérale ; car si l'on calcine de l'*alun* cru à un feu violent de telle sorte qu'il ne reste pas la moindre marque de sel dans sa terre spongieuse, & que l'on expose de nouveau pendant quelques jours cette terre à l'air, non-seulement elle augmente de poids, mais elle recouvre encore son gout *alumineux* & fermente avec l'huile de tartre par défaillance.

L'*alun* a encore cela de particulier lorsqu'on le fait bouillir, qu'on ne peut lui donner aucune forme solide, & encore moins le réduire en crystaux sans y ajouter de la potasse ou quelque autre sel alcali. La raison de cet effet singulier paroît consister en ceci ; la lessive de la terre minérale *alumineuse* est très-acide & très-sulphureuse ; mais comme la liqueur sulphureuse dans laquelle l'acide domine ne peut acquérir qu'avec peine une consistance saline & solide, il est besoin d'un alcali pour soûler en partie l'acide qui y est de trop, & en partie pour absorber la matiere grasse & sulphureuse qui empêche la crystallisation ; par ce moyen les particules salines peuvent s'unir plus étroitement & former un composé plus régulier. Anciennement, & même aujourd'hui dans quelques endroits où l'on fabrique l'*alun*, on se sert de l'urine humaine corrompue, à cause du sel volatil urineux, qui lie l'acide qui est surabondant, mais on ne s'en sert plus gueres depuis que l'on a trouvé un moyen plus prompt & plus facile.

Ceux qui sont versés dans la Chymie savent les soins que

plusieurs personnes se sont donnés pour trouver quelque moyen de volatiliser le sel fixe de tartre depuis que Van-Helmont a attribué à ce sel une si grande efficacité pour la guérison des maladies. C'est ce qui a engagé *Daniel Ludovici* de communiquer au public une méthode d'en venir à bout dans un Traité particulier sur la *volatilisation du sel de tartre*; car ayant un jour distilé de l'*alun* cru avec du sel de tartre, il tira de ce mélange un esprit volatil urineux. Ce bon homme croyoit ingénument que ce sel fixe étoit devenu volatil, mais il ignoroit que l'on préparoit communément l'*alun* avec de l'urine humaine, & que c'est à elle que ce sel volatil doit son origine; car lorsqu'un sel volatil est fixé par l'acide de l'*alun*, & qu'on vient à y joindre du sel alcali fixe, il se volatilise de nouveau, comme cela arrive au sel ammoniac, l'acide abandonnant le sel volatil alcali pour s'unir au sel fixe avec lequel il a plus de rapport. Mais lorsque l'on fait la même expérience avec de l'*alun* qui n'est point mêlé avec de l'urine humaine, mais seulement avec de la potasse, on ne découvre aucun sel ni aucun esprit volatil.

Je suis bien aise d'avertir le Lecteur que le sel d'Epsom qu'on nous apporte en grande quantité d'Angleterre, & de plusieurs autres pays, & qui est un cathartique sûr & excellent, peut se préparer avec de l'*alun* & du sel commun. On ne doit point s'attendre cependant à y réussir, si l'on se sert d'*alun* cru & de sel commun, tel qu'on le vend. Il est nécessaire pour que cette expérience ait le succès qu'on en attend, d'employer la solution de la terre minérale de l'*alun*, & la lessive qui reste après qu'on a fait bouillir le sel commun. HOFFMAN, *Observ. Physic. Chym. Lib. III. Obs.* 8.

On trouve dans l'extrait suivant des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, la maniere dont on prépare l'*alun* en Italie.

M. Geoffroi s'étoit informé exactement en Italie, de la maniere dont on fait l'*alun* de roche aux *alumieres* de *Civita-Vecchia*. Il y a près de cette Ville des carrieres d'une pierre grisâtre ou roussâtre assez dure, semblable au travertin. On la calcine dans des fours, ensuite on dissout cette chaux dans de l'eau mise sur un grand feu, l'eau en tire tout le sel qui est l'*alun*, il en sépare une terre inutile, & enfin on laisse reposer cette eau impregnée d'un sel, qui pendant l'espace de plusieurs jours se crystallise de lui-même comme le tartre autour des tonneaux, & c'est ce qu'on appelle l'*alun de roche*. Ce n'est-là que l'idée générale de l'opération, mais M. Geoffroy en donna tout le détail.

On fait encore de l'*alun* à la Solfatara près de Pouzzoles, dans le Royaume de Naples. La Solfatara étoit autrefois une montagne qui jettoit des flammes, & dont il ne reste plus que des débris, & qu'une couronne ou ceinture de roches, blanches, jaunâtres, seches, à demi brûlées & calcinées, dont il sort en plusieurs endroits des fumées fort épaisses. La tradition du pays porte que le terrein qui étoit entre ces roches, & qui faisoit la cime de la montagne, s'est abaissé jusqu'à certaine hauteur. On monte sur les roches brûlantes, pour redescendre après dans une petite plaine enfoncée, qui doit avoir été la cime. Elle est presque ovale, elle a 1246 piés de long dans sa plus grande étendue, & 1000 piés de large. Le terrein de cette plaine est d'une matiere jaune & blanche, toute saline, si chaude qu'en quelques endroits on n'y peut pas long-tems souffrir la main. En été, il s'éleve sur la surface de cette terre une fleur ou poussiere saline, que l'on n'a qu'à balayer, & qu'à pousser dans des fosses remplies d'eau qui sont au bas de la plaine; après quoi pour évaporer cette eau bien chargée de sel & dépurée de terre, il ne faut point d'autre feu que celui qui brûle sous la montagne. On met l'eau dans des chaudieres que l'on enfonce en terre sans autre façon. Cet *alun* n'est pas si estimé que celui de Civita-Vecchia. Il se fait aussi du soufre à la Solfatara, & c'est de là que le lieu a tiré son nom.

Il paroît par toutes les préparations de l'*alun*, que la même mine qui le donne, donne communément aussi ou peut donner le soufre, le nitre, & le vitriol. Peut-être ces différens minéraux ne sont-ils au fond qu'un même principe déguisé en ces quatre sels, selon qu'il a été mêlé par la nature avec certaines matieres, ou selon qu'il a été travaillé par les hommes. M. Geoffroy croit qu'il se pourroit bien faire que l'*alun* d'Angleterre, & de Suede participât davantage du vitriol, & celui d'Italie du sel marin; ce qui seroit capable de faire varier certaines opérations délicates, ou de changer l'effet de quelques remedes qui demanderoient une grande précision. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences.* 1702.

Lorsque l'*alun* est mêlé avec des substances sulphureuses de différentes especes, il prend feu très-aisément & le communique à toutes les substances inflammables, étant seulement exposé à l'air. Cette découverte qui a été faite par M. Homberg, se trouve détaillée dans le mémoire suivant:

Prenez quatre onces de matiere fécale, nouvellement rendue; mêlez-y autant pesant d'*alun* de roche grossierement pilé; mettez-le tout dans une petite poele de fer, qui tienne environ une pinte d'eau, sous une cheminée, sur un petit feu de charbons. Le mélange se fondra & deviendra aussi liquide que de l'eau; laissez-le bouillir à petit feu, en le remuant toujours avec une spatule de fer; continuez ce feu jusqu'à ce que la matiere se seche, elle deviendra à la fin difficile à remuer. Il faut continuer de la rotir dans la poele en la remuant toujours, & en l'écrasant continuellement en petites miettes, & en ratissant avec la spatule tout ce qui s'attache au fond & aux côtés de la poele, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement seche: il faut de tems en tems ôter la poele du feu, afin qu'elle ne rougisse pas, & remuer même hors du feu la matiere, afin qu'elle ne s'attache pas en trop grande quantité à la poele: quand donc la matiere est devenue parfaitement seche & en petits grumeaux, il faut la laisser refroidir, & la piler même dans un mortier de métal; après quoi il la faut remettre dans la poele sur le feu & la remuer toujours; elle se réhumectera un peu, & se remettra en grumeaux, qu'il faut continuer de rôtir, & d'écraser jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs, les laisser refroidir & les piler en poudre menue; il faut remettre cette poudre pour la troisieme fois dans la poele sur le feu, la rotir & la sécher parfaitement; après quoi il la faut rebroyer en poudre fort menue, & la garder dans un papier en un lieu sec. Voilà la premiere opération, ou l'opération préparatoire.

Prenez de cette poudre deux ou trois gros, mettez-la dans un petit matras, dont la panse contienne une once ou une once & demie d'eau; & qui ait le cou de six à sept pouces de long: faites ensorte que la poudre n'occupe qu'environ le tiers du matras; bouchez le cou du matras fort légerement d'un bouchon de papier, puis prenez un creuset de la hauteur de quatre ou cinq doigts, mettez dans le fond de ce creuset trois ou quatre cuillerées de sable, placez ce matras sur ce sable au milieu du creuset, c'est-à-dire, qu'il n'en touche pas les parois; remplissez ensuite le creuset de sable, afin que toute la panse du matras soit enterrée dans le sable, après quoi vous placerez ce creuset avec le matras au milieu d'un petit fourneau de terre, qu'on appelle ordinairement une huguenotte, qui ait l'ouverture en haut de huit ou dix pouces, & la profondeur jusqu'à la grille de six pouces; mettez tout autour du creuset des charbons allumés jusques au milieu de la

hauteur du creuset pendant une demi-heure, puis remettez encore du charbon jusques au bord du creuset; entretenez ce même feu pendant encore une bonne demi-heure, ou jusqu'à ce que vous voyiez que le dedans du matras commence à être rouge; alors vous augmenterez le feu ou les charbons par dessus les bords du creuset, vous entretiendrez ce grand feu pendant une bonne heure, après quoi vous le laisserez éteindre.

Dans le commencement de cette derniere opération, il sortira des fumées épaisses par le goulot du matras au travers de son bouchon de papier: ces fumées viennent quelquefois en si grande abondance, qu'elles jettent le bouchon à bas, qu'il faudra remettre & rallentir le feu: ces fumées cessent quand le dedans du matras commence à rougir; c'est pour lors qu'on peut augmenter le feu sans craindre de gâter l'opération.

Quand le creuset est assez froid, pour qu'on le puisse retirer du fourneau avec la main sans se brûler, il faut lever le matras du sable jusques au milieu de sa panse, & le laisser accoutumer au froid pendant un demi-quart d'heure environ, puis le tirer tout-à-fait & le laisser reposer un moment sur son sable; mais si on n'est pas pressé, ou si on fait cette opération en hiver, on fera mieux de laisser refroidir tout-à-fait le matras dans le creuset avant que de l'en ôter; il est bon aussi de mettre en même-tems un bouchon de liége à la place du bouchon de papier au goulot du matras pour éviter autant qu'il est possible l'entrée de l'air dans le matras.

Si la matiere qui est au fond du matras se met en poudre en la remuant, c'est une marque que l'on a bien opéré, si elle est en un gâteau qui ne se brise pas en poudre en secouant le matras, c'est une marque que l'on n'a pas assez roti & seché la poudre dans la poele de fer pendant l'opération préparatoire.

Les opérations étant bien faites, c'est-à-dire, lorsque la matiere est en poudre dans le matras, on en versera un peu de la grosseur environ d'un petit pois sur un morceau de papier, & l'on rebouchera promptement le matras; la poudre commencera à fumer sur le papier un moment après y avoir été mise, & en même-tems elle s'allumera, & elle mettra le feu au papier & à toute autre matiere combustible.

Si par hasard on avoit tiré trop de poudre du matras, il ne faut pas la remettre dans le matras, quoiqu'elle ne soit pas encore allumée, car elle ne manqueroit pas de mettre le feu à toute la poudre qui seroit dans le matras. On voit bien par-là que l'on ne la peut pas transvaser du matras dans une autre fiole, il faut qu'elle reste toujours dans le même vaisseau où elle a été calcinée.

Cette poudre est de différentes couleurs, tantôt noire, brune, rouge, verte, jaune & même blanche, selon le vaisseau dans lequel on a fait l'opération préparatoire, & selon les degrés de feu qu'on lui a donnés dans les deux opérations; si l'on mêle trop ou trop peu d'*alun* avec la matiere fécale, la poudre ne s'allumera pas.

Elle s'allume aussi-bien le jour que la nuit, sans qu'on ait besoin de la frotter ou de la chauffer, ou de la mêler de quelque chose qui puisse aider à l'enflammer; en quoi elle est différente de tous les autres phosphores factices que nous connoissons: car celui de l'urine a besoin d'un peu de chaleur pour luire & pour s'enflammer; le phosphore Smaragdin a besoin de beaucoup de chaleur pour faire son effet; la pierre de Bologne, & le phosphore de Balduinus, ne produisent de la lumiere que pendant le jour, & ne font nul effet la nuit; les huiles distilées de canelle, de girofles, de sassafras & d'autres, ne s'enflamment sans feu que quand on y mêle de l'esprit de nitre bien rectifié. Le phosphore que j'ai donné en 1693. dans les Mémoires de l'Académie, ne devient lumineux que quand on le frotte rudement, ou quand on frappe dessus avec un corps dur.

Je n'ai encore fait cette poudre que de la matiere fécale ou des gros excrémens: mais je suis persuadé qu'on la peut faire aussi de l'urine, & même je crois que l'urine traitée de cette maniere, donnera une plus grande quantité de son phosphore que par la maniere connue, & que sa tête-morte, après la distilation du phosphore, ne laissera pas de donner encore cette poudre.

J'en ai fait de trois différentes sortes: l'une met le feu aux matieres combustibles, & elle-même ne paroît pas s'enflammer, l'autre met le feu & elle s'enflamme comme un charbon ardent, & la troisieme met le feu, & elle brûle en flamme comme une bougie allumée, selon qu'elle a en plus ou moins de feu dans ses préparations, ou qu'il y a plus ou moins d'*alun* dans sa composition.

Pour conserver long-tems cette poudre dans sa bonté, il faut la garder dans un lieu sec & tempéré; tenir le matras bien bouché, le poser toujours de bout, c'est-à-dire le goulot en haut, & le tenir enveloppé de papier ou de quelque autre chose & dans un lieu sombre, car le grand jour la gâte aussi-bien que l'humidité de l'air, mais moins vîte.

Pour avoir une idée vraisemblable de la maniere que cette poudre s'enflamme, il faut se souvenir qu'elle est une matiere fortement calcinée par le feu; elle a perdu dans cette calcination toute la partie aqueuse qu'elle contenoit, & la plus grande partie de son huile & de son sel volatil. Elle a acquis par-là beaucoup de grands pores, que les matieres volatiles chassées par le feu ont laissés vuides; de sorte que la poudre qui reste après la calcination ne consiste qu'en un tissu spongieux d'une matiere terreuse, qui a retenu tout son sel fixe & un peu de son huile fétide, mais dont les pores ou les locules vuides conservent pendant quelque tems une partie de la flamme qui les a pénétrés pendant la calcination, à peu près comme il arrive à la chaux vive dans sa calcination.

Cela étant, nous pouvons considérer que le sel fixe, qui est en grande quantité dans cette poudre, absorbe promptement & à son ordinaire, l'humidité de l'air qui le touche; l'introduction subite de l'humidité de l'air dans les pores de la poudre, y produit un frottement capable d'exciter un peu de chaleur, laquelle étant jointe aux parties de la flamme conservées dans ces mêmes pores, composent une chaleur assez forte pour embraser le peu d'huile aisément inflammable, qui a échappé à la rigueur de la calcination, & qui fait partie de la poudre.

Une preuve de cela, est que quand on garde cette poudre en un vaisseau qui n'est pas exactement bouché, elle absorbe peu à peu & lentement, l'humidité de l'air qui la peut atteindre; ce qui n'est pas capable de faire assez de frottement pour exciter aucune chaleur sensible, & la poudre se gâte, ensorte qu'elle ne s'enflamme plus: de même que la chaux vive exposée pendant quelque tems à l'air ne s'échauffe plus, parce qu'elle a absorbé peu à peu une trop petite quantité d'humidité à la fois, pour en avoir un frottement suffisant qui puisse exciter de la chaleur.

La chaux vive, qui contient des particules de feu aussi-bien que notre poudre, ne produit pas de la chaleur par la seule humidité de l'air, comme fait notre poudre: mais il la faut humecter en jettant de l'eau dessus pour avoir le même degré de chaleur. La raison en est, que la chaux ne contient pas de sel comme notre poudre, propre à absorber beaucoup d'humidité de l'air à la fois, dont l'introduction subite pourroit produire de la chaleur; mais en jettant de l'eau dessus, elle s'y introduit assez promptement pour faire le même effet.

Et la raison pourquoi la chaux vive ne produit pas de la flamme comme fait notre poudre, quoiqu'elle contracte une aussi grande chaleur qu'elle, est que dans la chaux il ne se trouve aucune matiere huileuse capable de s'enflammer par la chaleur excitée, comme il s'en trouve dans notre poudre: mais si on en mêle artificiellement, elle s'y enflamme de même.

Nous

Nous avons dit, que le grand jour gâte cette poudre, quoique enfermée dans un vaisseau de verre bien bouché: la raison en est, que le frottement qui lui arrive par l'introduction de l'humidité de l'air, n'est pas la seule cause de la chaleur capable d'allumer l'huile contenue dans notre poudre, il faut encore que les particules de feu qu'elle a conservées dans ses pores, y contribuent; & comme le grand jour ou la matiere de la lumiere en grand mouvement, frappe continuellement la poudre au travers du vaisseau de verre, elle dégage peu à peu celle qui s'y étoit arrêtée pendant la calcination, & la diminue de sorte qu'à la fin il n'y en reste plus pour se joindre à la chaleur causée par le frottement de l'humidité de l'air, & par conséquent elle ne peut pas s'enflammer. M. Homberg, *Mém. de l'Acad. des Sciences, Ann.* 1711.

EXPERIENCES

Sur la diversité des matieres qui sont propres à faire un phosphore avec l'alun. Par M. Lemery.

M. Homberg ayant donné dans les Mémoires de 1711 la description d'un phosphore nouveau, fait avec l'*alun* & la matiere fécale, qui étant exposé à l'air s'allume aussi-bien le jour que la nuit, & met le feu à tous les corps combustibles qu'on en approche, sans qu'il soit nécessaire de le frotter ui de l'échauffer auparavant, comme on a besoin de faire à celui qu'on retire de l'urine par la distilation; ce phénomene m'a paru si beau & si facile à exécuter, qu'il m'a fait naître le dessein d'examiner s'il n'y auroit point quelque autre matiere sulphureuse capable de produire le même effet avec l'*alun*.

J'ai travaillé d'abord sur l'urine, dont je croyois avec M. Homberg, & dont il étoit vraisemblable de croire qu'on tireroit une plus grande quantité de phosphore par cette voie que par la maniere connue.

J'ai donc fait évaporer une bonne quantité d'urine jusqu'à consistance de miel épais; j'en ai pris quatre onces que j'ai mêlées avec autant pesant d'*alun* de roche pulvérisé; j'ai mis le tout dans une poële de fer pour en faire consumer toute l'humidité à petit feu, en le remuant toujours & l'écrasant jusqu'à ce qu'il fut parfaitement sec; quand la matiere a été en cet état, & qu'elle a été refroidie, je l'ai réduite en poudre & l'ai gardée dans un lieu sec.

J'en ai mis ensuite dans un petit matras, ensorte que la matiere n'en occupa qu'environ le tiers; j'ai bouché le cou du matras avec un bouchon de papier, puis j'ai pris un creuset de la hauteur de quatre à cinq doigts, dans le fond duquel j'ai mis un peu de sable; j'ai placé le matras dessus, & j'ai entouré le reste du matras de sable. Après quoi j'ai placé le creuset dans un petit fourneau; j'ai fait autour du creuset un feu du premier degré, pendant environ une demi-heure; & quand le vaisseau a été échauffé, j'ai augmenté le feu jusqu'à faire rougir la matiere, ce qui demande environ l'espace de cinq quarts d'heures; ensuite j'ai laissé éteindre le feu, j'ai bouché exactement le matras avec un bouchon de liége, observant pourtant de le laisser refroidir petit à petit avant que de le bien boucher, parce que sans cette précaution le vaisseau casseroit; & en effet il m'est arrivé qu'ayant bouché mon matras trop-tôt, la vapeur raréfiée qui s'élevoit encore de la matiere, n'ayant pu trouver d'issue par le cou, avoit fait un trou au fond du matras, & avoit même détruit en quelque façon la forme du vaisseau, qui étant assez mince, cédoit d'autant mieux à l'effort de la vapeur.

Quand la matiere a été suffisamment refroidie, je l'ai versée sur du papier, & elle ne la point brûlé ni même échauffé; elle étoit d'une couleur grise.

Je me suis servi du même procédé pour toutes les matieres dont il sera parlé dans la suite. Le sang avec parties égales d'*alun* a fait un phosphore qui bruloit assez vite.

Le jaune d'œuf traité de la même maniere, en a aussi donné un fort bon, mais le blanc d'œuf n'a rien fait du tout.

Les mouches cantharides, les vers de terre, m'ont fort bien réussi.

La chair de bœuf, celle de mouton, de veau, hachées & pilées avec, assez de tems pour qu'elles pussent passer au travers d'un tamis & mêlées avec autant pesant d'*alun*, ont donné un phosphore semblable à celui du sang.

Parmi les matieres animales que j'ai employées, l'urine & le blanc d'œuf étant les seules qui n'avoient pu faire un phosphore avec parties égales d'*alun*, j'ai essayé si le double de ce sel ne les feroit point agir, mais ma tentative a été inutile.

J'ai examiné ensuite si les phosphores qui avoient réussi avec parties égales d'*alun*, réussiroient de même avec le double du même sel; & de cette maniere le sang, le jaune d'œuf, les chairs, les mouches & les vers, ont fait un phosphore qui m'a paru s'enflammer plus vîte que quand on n'emploie que parties égales d'*alun*; ce qui m'a donné la curiosité de refaire les mêmes expériences, en augmentant par degrés la dose de l'*alun*.

J'ai remarqué que quand on mêloit six parties d'*alun* sur une partie des matieres sulphureuses rapportées ci-dessus, le phosphore qui en résultoit brûloit plus vivement que dans les expériences précédentes; il m'a même paru qu'il étoit aussi vif à sept parties d'*alun* qu'à six: mais à huit il n'a presque plus de force, il ne s'enflamme que quand il est encore chaud & nouvellement tiré du feu, & deux ou trois heures après qu'il a été fait, il ne produit plus rien, au lieu que les autres conservent leur vertu pendant plus de huit jours, pourvu qu'on les tienne exactement bouchés.

Quand j'ai employé dix parties d'*alun* sur une des matieres sulphureuses dont il a été parlé, je n'ai jamais fait de phosphore, & j'ai remarqué que l'urine & le blanc d'œuf n'en ont point fait aussi avec aucune des proportions d'*alun* qui avoient réussi avec les autres matieres.

Les animaux m'ayant fourni plusieurs matieres propres à faire un phosphore, j'ai passé à l'examen des végétaux, pour voir s'ils m'en pourroient donner un semblable ou approchant avec les mêmes proportions d'*alun*. J'ai d'abord commencé mes expériences sur les semences; les farines de seigle, de froment, d'orge, & plusieurs autres, ne se sont point enflammées avec parties égales d'*alun*; à la différence des matieres animales qui avoient fait un phosphore avec pareille dose de ce sel; mais depuis le double d'*alun* jusqu'à sept parties: le phosphore s'est toujours de mieux en mieux allumé, & même presque aussi vivement que celui du sang & du jaune d'œuf.

Le miel a eu le même sort que toutes les autres matieres végétales dont il a été parlé, il n'a rien fait à poids égal, & il a fait beaucoup à six parties d'*alun*.

Les feuilles de romarin, de baume, de séné ont fait un phosphore à deux, trois & quatre parties d'*alum*, mais ils n'ont plus rien fait à cinq ni à six, ce phosphore même ne dure pas long-tems, & ne fait bien son effet qu'étant encore un peu chaud; celui du séné m'a paru plus fort que celui des autres feuilles.

Les fleurs à trois & quatre parties d'*alun* se sont bien enflammées, les roses principalement.

Les bois de sassafras, de gayac m'ont donné un phosphore: mais il faut observer, pour en tirer de ces bois, de ne point faire aussi grand feu qu'aux autres matieres; car sans cette précaution il ne se feroit rien du tout.

Les racines d'iris, la rhubarbe ne se sont bien allumées qu'à deux & trois parties d'*alun*, on ne réussit pas quand on y en met davantage.

Comme c'est par la matiere huileuse que ces corps contiennent que le phosphore se fait, j'ai cru que les hui-

les séparées des autres principes pourroient faire un phosphore comme les autres matieres déja rapportées, mais j'ai trouvé beaucoup de différence, car elles n'ont rien fait au simple, au double ni au triple d'*alun*, & quoiqu'en continuant par degrés, cinq parties d'*alun* sur une de ces huiles aient produit un phosphore, il n'est pas à beaucoup près aussi vif que celui qu'on tire des animaux & des semences. Ce que j'ai remarqué de particulier, c'est qu'elles se sont enflammées à dix parties d'*alun*, ce qui n'étoit point arrivé aux autres matieres ; il est vrai que la proportion de dix parties d'*alun* sur une, ne fait pas en cette occasion un aussi bon phosphore que celle de cinq. Les huiles dont je me suis servi, sont l'huile d'amandes douces, d'olives, de gayac, & de corne de cerf : celles de gayac & de corne de cerf ont mieux fait que les deux premieres.

Après avoir fait des phosphores avec des matieres tirées des animaux & des végétaux, comme je viens de le rapporter, j'ai travaillé sur beaucoup de matieres minérales & métalliques comme le fer, le soufre commun, l'antimoine, le soufre doré d'antimoine, & quelques autres, je les ai mêlées avec différentes proportions d'*alun*, aucune ne m'a jamais paru produire de flamme, ni même de chaleur. D'où l'on voit que pour faire un phosphore semblable, c'est particulierement aux matieres végétales & animales qu'il faut avoir recours.

Il est tems d'examiner maintenant s'il n'y auroit point quelque autre sel qui pût être substitué à l'*alun* pour la formation du phosphore dont il s'agit.

Par les différentes analyses qui ont été faites des sels que nous connoissons, on sait que les acides du vitriol, du soufre commun & de l'*alun*, sont d'une même nature ; j'ai donc voulu voir si l'on pourroit substituer les uns à la place des autres, & comme M. Homberg marque que le colcothar lui avoit réussi rarement, j'ai cru que le vitriol qui est beaucoup plus chargé d'acides pourroit faire plus d'effet. Je l'ai donc employé de la même façon que l'*alun*, mais mon épreuve a été inutile ; je n'ai même jamais réussi avec le colcothar, quelque tentative que j'en aie faite ; peut-être ai je manqué à quelques circonstances, ayant éprouvé plusieurs fois que la réussite de quelques-unes des opérations que j'ai rapportées sur les végétaux dépendoit souvent, ou d'un peu trop de feu, ou de la quantité d'*alun*.

Le vitriol n'ayant rien fait, j'ai essayé le sel de soufre, qui, comme l'on sait, n'est qu'un sel artificiel composé de l'acide du soufre incorporé dans les pores du sel de tartre ; celui-ci n'a pas eu plus de succès.

Le sel marin, le crystal de tartre, le borax, le sel polychreste, le tartre vitriolé, le sel de tartre mêlés en différens poids avec ces matieres n'ont rien fait.

Le salpetre a fait dans notre opération ce qu'il a coutume de faire quand il est mêlé avec des matieres huileuses ; c'est-à-dire, que quand la matiere a été échauffée, elle est sortie du matras avec grand bruit & détonation, & par conséquent le phosphore a manqué. Mais si vous ajoutez à la matiere d'un phosphore fait avec l'*alun* & mis au point de s'enflammer, du salpetre bien sec, à peu près deux gros sur une demi-once de la matiere ; que vous le mêliez exactement dans le matras après l'avoir bien bouché, vous voyez qu'étant versé sur du papier, le phosphore brûle avec beaucoup plus de force qu'il ne faisoit auparavant que d'être mêlé avec le salpetre.

Enfin, j'ai voulu voir si les acides dégagés de leurs parties terreuses ou métalliques, comme ils le sont dans les esprits de nitre, de sel, de vitriol, ne réussiroient pas mieux que les sels concrets d'où ces esprits avoient été tirés : mais ils n'ont pas eu plus de succès, & même l'esprit d'*alun*, que tous les sels dont on vient de parler. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* 1714.

Quoique le nombre des matieres huileuses propres au phosphore de M. Homberg soit presque infini, il ne se trouve jusqu'à présent pour le mélange nécessaire du minéral acide qui doit y être joint, que le seul que M. Homberg avoit employé ; c'est l'*alun*. Nous allons donner une idée générale & abregée de la formation de ce phosphore, qui est de telle nature, que l'air seul l'allume en tout tems & sans aucun secours. Pour mieux faire entendre comment cela peut arriver, nous nous servirons de deux phosphores connus. Le premier qui n'en a pas le nom, mais qui en a imparfaitement la nature, est la chaux. Elle est pleine d'une infinité de particules de feu, introduites par la calcination, & emprisonnées dans une infinité de petites locules. Cette matiere extremement desséchée reçoit l'eau qu'on y verse avec une espece d'avidité, & l'eau en la pénétrant impétueusement, ouvre les prisons des particules de feu, les dégage, & les met en état de causer dans toute la substance de la chaux une effervescence & une chaleur très-sensible. Ainsi, c'est l'eau qui échauffe cette espece de phosphore, non par elle même, mais parce qu'elle rend la liberté & l'action aux particules de feu.

Le second phosphore, ce sont les huiles essentielles des plantes aromatiques des Indes, qui s'enflamment dès qu'on y verse des esprits acides bien déphlegmés.

Dans ces deux phosphores l'eau n'agit point immédiatement par elle-même. On l'a vu pour le premier. Quant au second, les seuls acides agissent sur l'huile, qui en manque presque entierement, & le phlegme ou l'eau dans laquelle nagent ces acides, & dont ils sont inséparables, n'est que leur véhicule. Il n'y a que le second phosphore qui s'enflamme, parce qu'il n'y a que les soufres ou les huiles qui brûlent, & que la chaux n'en contient point. Les huiles même ne brûlent que quand elles sont animées de quelque acide. On est donc sûr qu'une matiere huileuse bien dépouillée d'acides s'enflammera, dès qu'il lui surviendra des acides bien purs qui la pénetreront avec violence. Mais si l'on veut qu'une matiere s'enflamme à l'air seul, ce ne sera pas l'air qui fournira les acides nécessaires, car ou il n'en contient point, ou il n'en contient pas qui soient en masse, tous formés & assez forts. Il faudra donc que les acides soient contenus dans la matiere huileuse même qui fera le phosphore, mais contenus de façon qu'ils ne la pénetrent pas intimement, qu'ils y soient seulement comme mêlés par petits paquets séparés, & qu'il reste à faire un mélange beaucoup plus parfait.

Pour cela il faut que les acides soient encore engagés dans les petites gaines terreuses qui les enferment naturellement, mais qu'ils y soient si peu engagés, que le moindre ébranlement nouveau suffise pour achever de les en arracher tout-à-fait, ce qui donnera lieu à leur irruption subite dans la matiere huileuse, & à une pénétration intime. En ce cas l'air pourra suffire, non par lui-même, mais par l'humidité aqueuse qu'il contient toujours, c'est-à-dire, par de très-petites parcelles d'eau, qui en dissolvant les acides proportionnés à elles les mettront en action. Cette eau subtile & invisible fera dans ce phosphore le même effet que l'eau grossiere & commune dans les deux dont nous avons parlé ; car outre qu'elle mettra les acides en action, elle dégagera aussi les particules de feu que la matiere du nouveau phosphore aura acquises par l'opération.

Voilà quel est le sisteme de ce phosphore. Ce n'est pas qu'on eût trop aisément deviné par raisonnement qu'il étoit possible : mais comme on sait par expérience qu'il l'est, ce sont-là apparemment les principes de sa formation.

Par-là il est aisé de voir combien sa nature est délicate, & combien les circonstances dont il dépend doivent être justes, & les doses précises. Par exemple, comme il faut que la matiere huileuse qui doit être dépouillée d'acides, & le sel concret qui doit fournir les acides nouveaux soient calcinés ensemble, il ne s'est encore

trouvé que l'*alun* qui puisse être ce sel concret, & qui malgré la calcination, conserve la quantité d'acides nécessaire pour l'effet du phosphore, & les conserve aussi peu engagés qu'il le faut dans leurs gaînes terreuses. Cela dépend presque d'un point indivisible. La matiere huileuse ayant perdu ses acides qui ont été enlevés par le feu de la calcination, il reste les locules vuides qu'ils ont abandonnés; & ce sont des alcalis qui absorberont de nouveaux acides qui surviendront. Ainsi, il faut qu'il en survienne assez, & pour remplacer ces locules, & pour pénétrer intimement la substance proprement huileuse; ce qui demande que la quantité d'*alun* soit exactement proportionnée à la nature particuliere de la matiere huileuse. Plus elle aura après la calcination d'alcali ou de sel fixes, plus il faudra que la quantité d'*alun* ait été grande. Par cette raison, les huiles animales qui ont moins de sel fixe que les végétales, n'ont besoin que d'une moindre quantité d'*alun*. *Hist. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1715.

M. Boulduc ayant entrepris d'examiner le sel d'Epsom, crut d'abord à quelques marques, & principalement à un gonflement de sel, lorsque l'on commence à le distiler, tout pareil à celui de l'*alun* que l'on calcine, que le sel d'Epsom participoit beaucoup de l'*alun*; & pour découvrir sa nature, il travailla toujours sur l'*alun* combiné avec différentes autres matieres salines. Celle qui lui réussit le mieux, fut le sel de tartre, ou huile de tartre par défaillance.

L'*alun* est un esprit acide, qui dans les entrailles de la terre s'est chargé d'autant de parties terreuses & alcalines qu'il lui en a fallu pour devenir un sel concret. Lorsqu'on verse sur une solution d'*alun* le sel de tartre, ce sel qui est un plus puissant alcali que la matiere terreuse, unie à l'acide de l'*alun*, la force à l'abandonner, & il se fait une précipitation de cette matiere, & une nouvelle union de l'acide de l'*alun* avec l'alcali du tartre, d'où résulte un nouveau sel concret, entierement dépouillé de sa matiere terreuse.

Quand M. Boulduc, après plusieurs tentatives, eut enfin mis ce sel dans toute la perfection que l'art pouvoit lui donner, il le trouva tout-à-fait semblable à celui d'Epsom, & par la couleur, & par la forme des crystaux, seulement l'amertume en paroissoit un peu moindre, mais trop peu pour tirer à conséquence. Ce sel de M. Boulduc est parfaitement dépouillé de matiere terreuse, & celui d'Epsom ne l'est point. Quand on le mêle avec l'huile de tartre, il s'en précipite une matiere terreuse & blanche, semblable à celle qui se précipite de l'*alun* pareillement mêlé, & même un peu plus abondante. M. Boulduc, qui s'étoit cru l'inventeur de la préparation d'*alun* avec le sel de tartre, la trouva ensuite dans Hartmannus. *Hist. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1718.

M. Geoffroy a découvert, que la base de l'*alun* est un bol dissous par un acide.

Les bols sont une espece de terre grasse, tendre & friable.

Les pipes d'Hollande qui sont faites de ces sortes de terres, aussi-bien que les fragmens de notre poterie ordinaire qui absorbent une grande quantité d'acide après que le feu a ouvert leurs pores, donnent le véritable crystal d'*alun*. Il est même à remarquer, que ces pipes au bout de deux ans, se divisent en plusieurs fibres, de même que l'*alun* de plume, qui croît & qui végete à l'air. *Hist. de l'Ac. Roy. des Sc.* 1728.

M. Geoffroy, qu'on a cité ci-dessus, dit que l'*alun* croît dans les mines avec le soufre, le vitriol, & qu'on le trouve quelquefois tout seul. Ceux qui ont écrit jusques aujourd'hui sur ce sel, ont avancé que sa base qui absorbe l'acide vitriolique, est une terre blanche qui ne sauroit se vitrifier, & qui est de la même nature que la craie.

J'ai découvert, dit-il, au moyen d'un grand nombre d'expériences, que cette terre se trouve dispersée & confondue dans plusieurs substances, surtout dans les bols & les argilles qui ont été calcinées; car elles m'ont toutes donné, avec l'acide du soufre ou du vitriol, ce sel, (l'*alun*) que j'avois dessein d'imiter. Il n'est donc pas fort surprenant que le verre donne de l'*alun*, puisqu'il contient une matiere propre à le produire, aussi-tôt que l'acide vitriolique se trouve assez fort pour se faire un passage à travers les lames du verre pour s'unir à la terre qui s'y trouve.

De tous les moyens que j'ai employés pour faire de l'*alun*, aucun ne m'a si bien réussi que le suivant: Je prens quelques pots de terre ordinaire qui ne soient point vernissés, mais poreux & fragiles, que j'arrose avec de l'esprit de soufre. Il s'y imbibe beaucoup mieux que dans les terres qui ne sont point cuites, parce que leurs pores sont plus ouverts. Il se fait une légere fermentation avec cet esprit, qui devient mucilagineux pendant la digestion, & qui étant exposé à l'air, produit les crystaux d'*alun* qui augmentent par degrés, & prennent la figure la plus exacte dont ce sel soit capable. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sc.* 1728.

On ne distingue l'*alun* factice que par rapport au pays: il y en a de plusieurs especes, puisqu'il n'y a presque point de pays où l'on n'en fasse. On l'appelle *alun* de roche, lorsqu'on l'apporte en grosses masses qui ont la figure d'un rocher, & glacial lorsque ces masses ressemblent à des fragmens de glace. Les anciens ne connoissoient point l'*alun* factice: mais il est presque le seul qui soit en usage parmi nous; & l'*alun* naturel dont ils se servoient beaucoup, nous est presque inconnu. M. Tournefort a apporté de l'isle de Milo, deux sortes d'*alun* naturel; l'un sous la forme de mottes ou de coupeaux, d'un gout astringent, de couleur de cendres, parsemé d'une efflorescence menue, blanchâtre & comme des cheveux, qui répandoit une odeur semblable à celle de l'eau forte, mais foible. L'autre étoit partagé en des morceaux blancs, environ de la grosseur & de la longueur du doigt, qui se partagent d'eux-mêmes aux extrémités en des filamens minces, & en des cheveux blanchâtres. C'est pourquoi ils ont la figure d'une petite plume, ou d'un pinceau; ils se dissolvent dans l'eau, se fondent au feu, & ont un gout astringent. Quelques-uns l'ont appellé *alun* de plume, parce qu'il représente souvent la figure de petites plumes: & il paroît que du tems même de Dioscoride, on le confondoit quelquefois avec la pierre d'amiante; puisqu'en parlant de l'*alun* qui se fend, il a observé que l'on trouve une pierre qui ressemble fort à cet *alun*, dont on la distingue cependant facilement par le gout; car elle n'est pas astringente. Il auroit encore pu ajouter qu'elle ne se fond pas au feu, & qu'elle ne se dissout pas dans l'eau. Le voile de l'ignorance ayant obscurci dans la suite des tems l'histoire des Remedes, le nom d'*alun* de plume a été donné à cette pierre, à cause de sa figure qui est semblable à celle de ce sel. C'est pourquoi dans les dispensaires on met quelquefois mal-à-propos la pierre d'amiante à la place de l'*alun*.

L'*alun* est fort astringent: le naturel a une odeur semblable à celle de l'eau forte, mais foible. Le factice n'en a que très-peu ou point du tout: lorsqu'on le met sur les charbons ardens, il forme des bulles & se fond dans l'eau. L'*alun* forme des crystaux qui ont huit côtés, & qui représentent une pyramide triangulaire dont on a coupé les angles; de sorte qu'ils ont quatre surfaces exagones, & quatre triangulaires. La solution de l'*alun* coagule le lait, donne la couleur de pourpre à la teinture de tournesol: elle ne change point la solution du sublimé corrosif; elle rend trouble & blanchâtre l'infusion de noix de galles; avec l'eau de chaux, elle a une couleur blanchâtre; avec l'huile de tartre, elle fait un *coagulum* blanc, sans aucune chaleur & sans fumée: souvent en mêlant de la solution d'*alun* avec l'huile de tartre, il s'exhale une odeur d'urine: mais cela n'arrive que lorsque l'*alun* a été dépuré avec l'urine comme celui d'Angleterre; ce qui n'arrive pas lorsqu'on se sert d'*alun* de Rome.

On peut employer l'*alun* intérieurement dans les pertes

de sang de la maniere suivante :

Prenez *d'alun de roche, une dragme,*
d'eau de plantin, } *de chaque trois*
& de centinode, } *onces,*
ajoutez à la solution du sirop d'aubépine, une once :

Pour un julep à prendre par cuillerées.

Prenez *d'alun de roche bien purifié, deux onces ;*

Faites-les fondre au feu.

Ajoutez-y *du sang de dragon bien pulvérisé, une demi-once ;*

Faites de ce mélange, avant qu'il soit durci, des pilules de la grosseur d'un pois.

La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, que l'on réitere de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que le flux de sang soit arrêté.

Ensuite on en donne une ou deux doses tous les jours pendant quelque tems.

On fait boire au malade un ou deux verres d'une liqueur convenable après avoir pris ces pilules. Mais il faut prendre garde d'arrêter imprudemment le flux de sang. C'est pourquoi il faut saigner avant de donner ces pilules, & quelquefois aussi après que l'hémorrhagie est arrêtée. D'ailleurs, comme ce remede resserre le ventre, il faut l'exciter de tems en tems par des lavemens. GEOFFROY.

La poudre styptique dont le *Docteur Alexandre Thompson de Montrose* donne la composition dans la description qui suit, est un peu différente de celle qui précede par rapport à la dose des ingrédiens qui y entrent.

Scribonius Largus, Empyrique Romain employoit simplement l'*alun* pour arrêter le flux menstruel qui étoit excessif, & plusieurs femmes m'ont assuré qu'il avoit produit sur elles de très-bons effets.

Helvetius a jugé à propos d'y ajouter du sang de dragon, je ne sai s'il a voulu par-là déguiser l'*alun* ou empêcher les maux d'estomac qu'il a cru que l'*alun* causoit : mais le Docteur *Pitcairn*, dont la réputation subsistera tant qu'il y aura des Medecins au monde, est le premier qui en ait introduit l'usage en Angleterre, pour le moins il est le premier qui m'engagea à en faire l'essai dans une maladie contre laquelle tous les autres remedes avoient été inutiles. On s'en est servi pendant plusieurs années sous le nom de *Pulvis Helvetii*, comme d'un astringent, surtout dans les hémorrhagies utérines, & on l'a insérée dans la Pharmacopée d'Edimbourg, sous le nom de poudre styptique ; mais elle differe par sa préparation & par la dose des drogues qui y entrent, de celle dont je me sers ordinairement ; la poudre du Dispensaire étant composée d'une partie de gomme sur deux d'*alun*, & pulvérisée sans l'approcher du feu, au lieu que celle dont je me suis servi étoit composée de parties égales des deux ; que je faisois fondre auparavant l'*alun* dans un creuset, & qu'après y avoir ajouté le sang de dragon, je pulvérisois ces drogues ensemble dans un mortier ; il se peut faire qu'on remarque quelque différence dans leurs effets, quelque petite qu'elle soit d'ailleurs.

Je crois qu'on a entierement aujourd'hui abandonné ces deux poudres, ce qui me fâche beaucoup ; car je n'ai jamais trouvé de remede, quoique j'en aie éprouvé plusieurs, sur lequel on puisse faire plus de fond, dans toutes les hémorrhagies utérines, soit pour arrêter le retour trop fréquent des regles ou leur trop grande abondance ; pour arrêter les pertes auxquelles les femmes enceintes sont sujettes ; pour réprimer le flux immodéré des vuidanges. J'en ai éprouvé l'efficacité dans un si grand nombre de cas ; que ce seroit ennuyer le Lecteur que de vouloir les rapporter tous.

Je donne la poudre d'Helvetius en plus ou moins grande quantité selon l'exigence des cas. Lorsque l'hémorrhagie est violente j'en donne demi-dragme toutes les demi-heures, & elle ne manque jamais de cesser avant que la malade en ait pris trois dragmes ou demi-once.

Le succès qu'a eu ce remede dans les pertes de sang, m'a encouragé à le prescrire pour arrêter les fleurs blanches qui sont si pernicieuses aux femmes, & j'ai été surpris des effets qu'il a produits. *Essais de Medec. d'Edimbourg. Vol. 4. pag. 38.*

* Nous examinerons à l'article *styptica* si l'usage des astringens pris intérieurement dans les cas pour lesquels on les recommande ordinairement, est aussi salutaire qu'on le pense, & s'il ne seroit pas possible de trouver des moyens plus sûrs, plus efficaces, & sujets à de moindres inconvéniens pour arriver au but qu'on se propose en employant les astringens.

Dans l'Angine, pour empêcher la fluxion qui commence on prépare des gargarismes avec l'*alun*. Le suivant peut servir d'exemple.

Prenez *des roses rouges,*
de l'alun en crystaux, } *de chaque une dragme.*

Faites-les bouillir dans huit onces *d'eau de plantain*, & délayez-y après avoir passé la liqueur, une once de *sirop de mûres* ; faites un gargarisme.

On prépare de la maniere suivante un Collyre avec l'*alun*, qui est très-efficace pour appaiser l'inflammation des yeux & pour arrêter la fluxion.

Battez un blanc d'œuf dans un plat d'étain avec un morceau d'*alun*, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un onguent, que l'on étend sur un linge ; & que l'on applique tiede sur l'œil.

Riviere avertit qu'il faut ôter ce remede deux ou trois heures après, de peur qu'en restant trop long-tems, il ne retienne les humeurs dans l'œil par son astringence qui est assez grande. Quelques Medecins avertissent de ne pas se servir d'abord & dès les premiers jours, de Collyres répercussifs & astringens, parce qu'ils retiennent dans la partie malade l'humeur qui y abonde avec force, & augmentent par-là la douleur & l'inflammation. Cependant on emploie utilement les astringens dès les commencemens, pourvu que les humeurs n'abordent pas en trop grande quantité dans la partie maladie ; car alors en affermissant le ressort des parties, elles résistent fortement à l'abord des humeurs Il est vrai que dans le même tems il faut employer des remedes qui puissent détourner ailleurs les humeurs qui abordent à la partie malade, ou qui puissent les évacuer comme la saignée, la purgation, les vésicatoires, les ventouses, & autres remedes de cette sorte. Car si les humeurs s'étoient accumulées en trop grande quantité dans la partie, on emploieroit mal-à-propos les astringens, puisqu'ils condenseroient les humeurs & empêcheroient souvent la résolution.

On prescrit fort heureusement le gargarisme suivant, dans les maladies scorbutiques des gencives.

Prenez *du camphre, une once ;*
d'alun en crystaux, deux onces ;
sucre candi, quatre onces,
eau-de-vie, deux livres.

Faites macérer ces drogues pendant deux jours ; filtrez la liqueur, & gardez-la pour l'usage.

Quelques-uns vantent l'*alun* comme un spécifique singulier dans les fievres intermittentes. On le prépare ainsi.

On calcine l'*alun* sur les charbons ardens, on le jette tout chaud dans du vinaigre, & on l'y dissout. On

le coule & on le fait évaporer, jusqu'à ce qu'il se forme de beaux crystaux, dont la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, que l'on donne dans le véhicule convenable avant le redoublement.

Les préparations les plus usitées de l'*alun* sont la purification, la distilation & la calcination. On purifie l'*alun* en le faisant dissoudre dans l'eau commune, en le coulant & en le crystallisant comme les autres sels. On distile l'*alun* comme le vitriol. Il en sort d'abord un phlegme insipide, ensuite on en retire un esprit qui ne differe pas beaucoup de l'esprit de vitriol. Il reste dans la cornue une substance blanche, légere, friable, que l'on appelle *alun brûlé*; & ce n'est que l'*alun* dépouillé de quelque portion de phlegme & de sel acide, qui par la solution & la crystallisation donne encore des crystaux d'*alun*. Le phlegme insipide de l'*alun* seroit inutile par lui-même s'il étoit pur : mais comme il contient souvent quelque partie d'esprit acide, avec quelque peu d'*alun* qui s'étoit arrêté au cou de la cornue, il devient utile en Chirurgie. Appliqué extérieurement, il tempere efficacement les inflammations, il desseche les ulceres. Si l'on dissout une dragme d'*alun* dans six onces de phlegme, on fait une eau *alumineuse* dont on a coutume de déterger les plaies & les ulceres. On peut employer l'esprit d'*alun* pour les mêmes usages que l'esprit de vitriol. L'*alun* brûlé consume les excroissances des chairs; on en met souvent sur du linge pour empêcher la puanteur des aisselles, des aînes & des pieds. Geoffroy.

Voici la maniere dont on doit calciner l'*alun*.

Prenez telle quantité d'*alun* qu'il vous plaira, mettez-le dans un pot de terre qui n'ait point servi, & calcinez-le jusqu'à ce qu'il ne bouillonne plus & qu'il ne jette aucune fumée, & lorsqu'il sera refroidi vous le garderez pour l'usage.

On trouve dans *Bates* trois préparations de l'*alun*; il appelle la premiere.

Alumen dulce : Alun dulcifié.

Faites dissoudre de l'*alun* dans l'eau & crystallisez-le; réitérez trois fois la même opération pour qu'il soit parfaitement purifié. On appelle cet *alun*, *sucre d'alun*, & on le prescrit dans les maladies de la poitrine, qui sont causées par des exhalaisons minérales & souterraines. Il appaise le mal de dents étant appliqué sur les gencives. La dose est d'un demi-scrupule.

Il appelle la seconde qu'il a prise de *Mynsicht*:

Alumen Febrifugum.

Faites dissoudre trois onces d'*alun* dans une pinte & demie d'eau de chardon suffisamment teinte de sang de dragon; coulez la liqueur & faites-la évaporer entierement, l'*alun* reste au fond du vaisseau. La dose en est d'un scrupule avant le redoublement. Il provoque la sueur.

Il appelle la troisieme :

Aluminatum.

Prenez *du suc de limon, une pinte;*
de l'alun, demi-once.

Faites bouillir ces drogues en les écumant; ce remede est très-efficace pour dissiper les rougeurs & les pustules qui viennent au visage.

ALUNIBUR. (*Luna*) *Lune* ou *Argent*. Ruland.

ALUNSEL, (*Stilla*) *une goutte*. Ruland.

ALUSAR, *Manne*. Ruland.

ALUSIA, Ἀλουσία, d'α privatif, & λούω, *laver*. Le peu de soin qu'on a de laver telle chose que ce soit.

ALUTA. Toutes sortes de peaux blanches & délicates dont on se sert pour faire une emplâtre. Voyez *Scutos*.

ALVUS. Le *ventre en général*; mais Celse donne ce nom au *ventre* relativement aux selles, dans le même sens qu'Hippocrate & les autres Medecins Grecs employent celui de κοιλία ou κοιλίη. C'est ainsi que Celse (*L. II. c.* 41.) parlant des fâcheux symptomes qui accompagnent les fievres, dit : que lorsque le *ventre* (*alvus*) est entierement supprimé, c'est-à-dire, lorsque le malade ne va plus à la selle, c'est une très-mauvaise circonstance; on doit porter le même jugement lorsque le cours de *ventre* se joint à la fievre, & qu'il ne permet point au malade de prendre de repos, surtout lorsque les matieres qu'il rend sont extrement liquides, blanches, pâles ou écumeuses : le malade est aussi en danger lorsque ces mêmes matieres sont en petite quantité, gluantes, blanches, pâles, livides, bilieuses ou sanglantes, ou d'une odeur plus mauvaise qu'à l'ordinaire. Les selles qui à la suite des longues fievres paroissent louables, ne valent rien non plus. Voyez *Acratos*.

Les Anciens avoient différens purgatifs, & étoient extremement soigneux de tenir le *ventre* libre dans presque toutes les maladies. Ils ordonnoient pour cet effet l'éllébore noir, le polypode de chêne (*filicula*) la batiture de cuivre *squamma æris*, appellée par les Grecs λεπὶς χαλκοῦ, & le lait de tithymale dont quelques gouttes mises sur le pain suffisent pour purger efficacement; ou bien ils faisoient cuire le lait d'ânesse, de vache ou de chevre, avec un peu de sel, jusqu'à ce qu'il fût caillé, & faisoient prendre sa partie séreuse aux malades.

Comme les purgatifs sont généralement nuisibles à l'estomac, on ne doit en employer aucun sans y mêler de l'aloès. Lorsque le *ventre* est extrement lâche, le corps s'affoiblit; ce qui fait qu'on ne doit jamais donner de cathartiques dans aucune maladie, à moins qu'elle ne soit exempte de fievre; nous observons cette regle quand nous donnons l'éllébore noir à ceux qui sont tourmentés de la bile noire, (*atra bilis*) ou dans cette espece de folie qui est accompagnée de tristesse, ou à ceux qui ont quelque partie attaquée d'une paralysie : mais si la fievre est jointe à la maladie, il vaut mieux lorsqu'on veut purger, le faire avec ces sortes d'alimens & de boissons qui sont apéritives & nourrissantes; il y a même certaines maladies dans lesquelles il convient de purger avec le lait.

Les lavemens sont en général ce que l'on peut employer de mieux pour procurer des selles. Asclepiade en blamoit l'usage, quoiqu'il ne les bannît pas entierement de la Medecine; on ne s'en sert pas beaucoup aujourd'hui. Il est à propos d'en user avec la même modération que ce Medecin; de ne point fatiguer le malade par des lavemens trop fréquens, ni de négliger de lui en donner un ou deux de suite tout au plus, lorsque le cas paroît l'exiger; comme lorsque la tête est pesante, la vue affoiblie, & dans les maladies qui attaquent le grand intestin, que les Grecs appellent κῶλον; lorsqu'on sent des douleurs dans le ventre au-dessous du nombril, (*in imo ventre*) ou dans les hanches; qu'il y a une grande affluence d'humeurs bilieuses dans l'estomac, & que cette partie se trouve surchargée de phlegme ou de quelque autre humeur aqueuse; lorsque la respiration n'est pas libre, qu'on ne se sent aucune disposition à aller à la selle; que les excrémens s'arrêtent au passage; que l'haleine du malade est interceptée; qu'elle a l'odeur des excrémens; lorsque ce qu'il rend est corrompu; que la diete n'a point fait cesser la fievre, que les forces ne permettent point la saignée quelque nécessaire qu'elle soit, & que le tems propre pour la faire est passé; que le malade a fait un grand usage des liqueurs spiritueuses avant sa maladie; que celui qui avoit auparavant le ventre libre, soit naturellement ou par accident, devient tout d'un coup cons-

tipé. Mais ceci doit s'entendre avec cette réserve, qu'on ne doit donner aucun lavement avant le troisieme jour de la maladie, ni pendant que les crudités subsistent, ni à une personne que la maladie a déja affoiblie, ou dont le ventre fait ses fonctions chaque jour, ou dont les selles ont une consistance liquide. On doit encore se garder de donner des lavemens dans la violence du redoublement, car ce que l'on donne alors au malade ne passe point, mais se porte vers sa tête, ce qui met sa vie en danger. Pour que ce remede fasse plus d'effet, il est à propos de ne point prendre de nourriture la veille, & de boire le jour qu'on doit en user & quelques heures auparavant de l'eau chaude pour humecter les parties supérieures ; on doit ensuite donner au malade un lavement d'eau pure, supposé qu'il ne soit besoin que d'un remede léger ; ou d'eau miellée, s'il faut quelque chose de plus actif ; on prendra pour lavement adoucissant, une décoction de fœnugrec, de tisane, ou de mauve ; & pour répercussif, une décoction de verveine ; l'eau de mer, ou telle autre imprégnée de sel a une qualité acrimonieuse, qui augmente lorsqu'on y ajoute de l'huile, du nitre, ou même du miel : plus elle est acrimonieuse, plus elle a de force, mais plus aussi a-t-on de peine à la supporter en lavement. Il ne doit être ni trop chaud ni trop froid, car l'un & l'autre feroit du mal. Le malade doit se tenir en repos dans son lit le plus long-tems qu'il lui sera possible, & ne rendre le lavement que lorsqu'il ne pourra plus le garder. Par ce moyen les parties supérieures se trouvent soulagées, & la violence de la maladie diminue, étant privée de la matiere qui l'entretenoit. Le malade ayant été à la selle aussi souvent qu'il est nécessaire, doit prendre quelque repos, & manger quelque chose le jour même, afin que ses forces ne l'abandonnent point entierement, mais on doit régler la quantité de nourriture qu'on lui donnera, suivant que l'on croira le redoublement plus ou moins éloigné. Celse, *Lib. II. cap.* 12.

En tenant le *ventre* libre (*alvus ducta*) on diminue souvent la tension des parties supérieures. Celse, *L. IV. cap.* 3.

Rien ne contribue plus à la guérison de la surdité, que les déjections bilieuses abondantes. Celse, *Lib. II. cap.* 8.

La constipation qui dure plusieurs jours, est suivie ou d'un cours de ventre, ou d'une légere attaque de fievre. Celse, *Lib. II. cap.* 7.

Ceux qui ont le *ventre* lâche étant jeunes, sont ordinairement constipés lorsqu'ils deviennent vieux, & ceux qui sont constipés dans leur jeunesse, ont souvent le cours de *ventre* lorsqu'ils avancent en âge. Il est beaucoup plus avantageux pour la santé d'avoir le *ventre* libre lorsqu'on est jeune, & resserré lorsqu'on est vieux. Celse, *Lib. II. cap.* 3.

Rien ne resserre plus le *ventre* que le travail, la diminution de nourriture, que de manger une fois par jour au lieu de deux, de boire peu, & seulement après avoir beaucoup mangé, & de se tenir en repos après les repas. Lorsqu'on veut au contraire avoir le *ventre* libre on n'a qu'à se promener & manger plus qu'à l'ordinaire, qu'à faire de l'exercice après avoir mangé, & boire en mangeant. On doit observer que le vomissement resserre ceux qui avoient le cours de *ventre*, & le donne à ceux qui étoient constipés ; que celui qui suit immédiatement le repas resserre le *ventre*, & le lâche lorsqu'il ne survient que long-tems après. Celse, *Lib. I. cap.* 3.

Lorsque le *ventre* varie dans ses excrétions, & qu'il rend des matieres qui ressemblent à la lessive de chair, du sang, de la bile porracée, des excrémens noirs, quelquefois séparément, & quelquefois tous ensemble, dans une espece de mélange, c'est un signe de mort. La mort peut cependant ne pas suivre immédiatement ces symptomes, quoiqu'elle ne tarde pas ordinairement à venir lorsque les déjections sont liquides & noires, ou pâles, grasses & extremement fétides. Celse, *Lib. II. cap.* 6.

Le merlan cuit avec l'aneth & assaisonné avec un peu d'huile & de sel, est bon dans toutes les maladies des parties internes, mais surtout dans celles du *ventre* lorsqu'il est surchargé d'humeurs acrimonieuses. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 2. *cap.* 184.

Dans les plaies de la tête, c'est un signe de mort lorsque le *ventre* se lâche de lui-même : mais c'est un bon signe lorsque le contraire arrive. Cassius, *Problem.* 11.

Supposé que la constipation occasionne un mal de tête, on doit tâcher de la faire cesser au moyen d'une diete convenable & avec le secours de purgatifs légers, dont le sel est du nombre. Si la constipation provient de la viscosité des humeurs, on se servira du remede suivant :

Prenez *de sel ammoniac, deux dragmes,*
du poivre, }
de l'euphorbe, } *de chaque une dragme.*

La dose est de trois ou quatre scrupules dans un œuf ou dans de la tisane.

Si la viscosité des humeurs n'y a point de part, on usera des remedes dans lesquels la scammonée entre, du suivant, par exemple.

Prenez *du sel commun séché au feu, trois dragmes ;*
du poivre, deux dragmes,
de la scammonée, une dragme.

La dose est d'une cuillerée dans un œuf, du pain, ou dans tel vehicule qu'on voudra.

Ces sels sont admirables pour ouvrir & pour purger le *ventre* sans effort & sans occasionner de tranchées & autres semblables incommodités. On peut employer ces remedes en toute sureté, comme aussi ceux dans lesquels il entre de l'euphorbe. Mais lorsque le *ventre* est trop lâche, & que la tête se ressent de la trop grande secheresse de l'habitude du corps, il est à propos de le resserrer au moyen d'un régime & de remedes convenables. Trallianus, *Lib. I. cap.* 11.

La constipation est accompagnée d'une pesanteur de tête du vertige, d'une amertume dans la bouche & du dégout. Dans ce cas rien ne soulage plus promptement qu'un clystere. Car il importe extremement que le *ventre* fasse ses fonctions. On trouve des personnes qui dans certaines saisons sont sujettes à des évacuations spontanées & copieuses qui les débarrassent d'une quantité de mauvaises humeurs, & rétablissent leur santé. D'autres ont été garantis des maladies dont ils étoient menacés, par une évacuation copieuse par haut, de toutes sortes de crudités. Mais lorsque ces évacuations viennent à cesser, après que la nature nous y a pour ainsi dire accoutumés, elles sont pour l'ordinaire suivies d'un grand nombre de fâcheuses maladies. Lors donc que ces sortes d'excrétions viennent à manquer, on doit employer les secours de l'art pour les faire revivre. Ce conseil ne regarde pas moins les hémorrhagies de quelque nature qu'elles soient ; car lorsque le sang suspend son cours ordinaire sans aucune cause manifeste, ou l'on doit lui applanir le chemin, ou en diminuer l'abondance, au moyen de la saignée, à moins qu'on n'aime mieux consumer par l'exercice ou l'abstinence les humeurs surabondantes. Comme toute évacuation excessive affoiblit & refroidit le corps, & altere les facultés naturelles, de même il est certain que la rétention des matieres dont l'évacuation est nécessaire, appesantit & trouble le cours des esprits, & fait naître des maladies qui dans la suite abattent les forces & occasionnent souvent la mort. Actuarius, *de Spir. Anim. cap.* 16.

Dans toutes les fievres on doit tenir le *ventre* libre, à moins qu'il n'y ait une évacuation de pus, comme il arrive souvent après la pleurésie, la péripneumonie, & dans les maladies de consomption ; car dans ces sortes de cas le malade se trouve d'autant plus mal, que les déjections sont plus abondantes. Actuarius, *Meth. Med. Lib. III. cap.* 18.

Les excrétions du *bas-ventre* ne sont point salutaires, lorsqu'elles sont ou trop abondantes, ou variées & changeantes. Les excrétions pechent par leur quantité, lorsqu'elles surpassent les alimens qu'on a pris, ce qui vient ou de la qualité médicinale de l'aliment, ou de quelque maladie interne. On détruit aisément la premiere cause, en changeant de régime, mais lorsque cet accident est l'effet de quelque maladie interne, il peut se faire qu'il ne vienne que de ce que le corps ne reçoit point de nourriture, ou parce que les intestins sont irrités par quelque humeur. Le corps ne reçoit plus aucune nourriture & tombe dans l'atrophie (ἀτροφία) soit à cause de sa secheresse, ou de l'obstruction des passages par lesquels l'aliment se distribue par tout le corps. Dans ce cas on doit user de remedes humectans & propres à atténuer, à ouvrir & à dégager les premieres voies. Mais lorsque les intestins sont irrités par quelque humeur acre qui les oblige à évacuer les matieres qu'ils contiennent, on doit recourir aux remedes qui ont la vertu d'adoucir les humeurs & d'émousser leur acrimonie. Actuarius, *Meth. Med. Lib. IV. cap. 6.*

Les déjections du *bas-ventre* de la meilleure espece sont celles qui sont molles, lisses, brunes ou jaunâtres, & proportionnées à la quantité de nourriture qu'on a prise. Lorsqu'elles ne sont point telles, elles indiquent une altération dans l'habitude de tout le corps, ou de l'estomac & des intestins. Lorsque le tempérament se refroidit, les excrémens paroissent plus blancs & plus humides; ils deviennent plus rouges ou plus jaunes lorsqu'il est trop chaud; s'ils pechent par leur trop petite quantité, ils sont dissipés par trop d'exercice, ou convertis en urine. Mais lorsqu'aucune de ces causes n'existent, c'est une preuve que le *ventre* est surchargé d'excrémens, & qu'il a besoin d'en être délivré par un suppositoire ou par un lavement. Si les excrétions surpassent la quantité d'alimens que l'on prend, c'est une preuve qu'on fait moins d'exercice qu'à l'ordinaire, que les alimens ne se distribuent pas comme il faut, ou enfin que l'estomac & les intestins sont chargés d'humeurs acres & irritantes. On n'a rien à craindre dans ce cas, tant que les excrémens conservent leur couleur naturelle, mais lorsqu'ils sont de diverses couleurs, sanglans ou pareils à de la lavure de chair, qu'ils causent des douleurs & des tenesmes, on doit s'attendre à des maladies dangereuses. Une chose qui mérite particulierement notre attention, c'est que toutes les évacuations soit naturelles ou artificielles, qui n'ont rien d'excessif, soulagent la nature, mais que le contraire produit à coup sûr de fâcheux effets. Actuarius, *de Spir. Anim. cap.* 14.

Lorsque l'estomac reçoit plus de nourriture qu'il n'en peut digérer, les déjections sont liquides & blanchâtres, & quelquefois accompagnées d'une espece de flux de ventre, pendant lequel quelques-unes des matieres contenues dans les selles continuent dans ce premier état; d'autres changent de couleur, soit en mieux, ce qui est un signe de coction, ou deviennent jaunâtres & sont liquides & bilieuses. Il ne résulte de tout cela aucun inconvénient pour le corps; car lorsque la faculté expulsive des intestins est irritée, & se hâte de se débarrasser des humeurs qui l'offensent, elle profite de ce cours de ventre pour chasser outre ces crudités, tout ce qui est capable de nuire au corps: on doit donc prendre garde qu'en réprimant inconsidérément ce flux de ventre, nous n'arrêtions le cours de l'humeur dont la nature tâche de se débarrasser.

Il faut observer de plus, que les humeurs conspirent souvent à causer un *cholera-morbus*, & se déchargent quelquefois par haut & par bas, quelquefois par bas seulement par des excrétions d'une matiere liquide & bilieuse, (ὑδατόχολα) qui, lorsqu'elles durent trop long-tems, abattent les esprits & occasionnent même un froid très-grand partout le corps & des syncopes. Les selles blanches, laiteuses & mal liées, indiquent la grande foiblesse des facultés digestives & altératives, causées par un trop grand refroidissement, & celles qui sont brunes & jaunâtres procedent toujours d'une surabondance de bile occasionnée par une chaleur immodérée. Quelquefois les excrémens sont blancs & fermes, comme ceux des chiens, mais la déjection en est peu fréquente & peu abondante. C'est un signe de l'obstruction des conduits biliaires qui aboutissent à l'estomac; dans ce cas l'urine est ordinairement bilieuse, la bile prenant la même route qu'elle, souvent même elle se décharge par le vomissement. Ces sortes d'excrétions arrivent principalement à ceux qui ont la jaunisse, à cause que la bile, qui devroit colorer ces excrétions, se porte vers la peau. La bile d'un jaune rouge, aussi-bien que celle qui a la couleur de la rouille, du poireau & du chou, provient de la chaleur ou de la putréfaction des humeurs. Les excrémens noirs proviennent quelquefois d'un sang extravasé & extremement échauffé, & quelquefois aussi d'une bile pernicieuse. Les selles sont quelquefois de différentes couleurs, mêlées les unes avec les autres, & dans ce cas elles sont pires que celles dont nous venons de parler, parce qu'elles dénotent la force & la malignité des humeurs morbifiques.

Les humeurs dont nous avons parlé sont regardées en général comme des signes salutaires, lorsqu'elles se déchargent aisément, sans douleur & dans des jours critiques, qu'elles sont dans un état de coction, & que leur évacuation soulage le malade. Mais on doit former un jugement tout contraire lorsque ces conditions manquent à leur évacuation: car elle est souvent suivie de l'abbattement des esprits, de la privation du sentiment, du délire, & quelquefois d'une mort soudaine.

La maladie de l'estomac appellée passion cœliaque, doit son origine à l'intempérie de cette partie. Car lorsqu'elle vient à être affectée de trop de chaleur ou de froid, d'impuretés ou d'humidité, cette intempérie après un certain tems, occasionne la maladie dont nous parlons. Dans ce cas le malade est altéré, il a un peu de fievre, ses selles sont jaunes & brunes, & il se trouve soulagé par l'application des rafraîchissans. Quelques-uns digerent avec peine, sont rarement altérés, & rendent des excrémens crus. Ceux en qui la maladie est occasionnée par un excès d'humidité, sont déchirés de douleurs, & ne rendent que des excrémens pâles & liquides: mais ceux qui ne sont attaqués de cette maladie qu'à cause d'une secheresse excessive ont des déjections colliquatives & peu abondantes: ils sont plus altérés & ont plus de peine à guérir, à cause qu'ils se trouvent plus abattus dans cette maladie, par la dissipation de leur humidité naturelle. Le vomissement & le cours de *ventre* sont extremement incommodes lorsqu'ils se trouvent joints ensemble: la mauvaise qualité des excrémens ne mérite pas peu notre attention: mais leur surabondance a des très-fâcheuses conséquences, elle est cause que la chaleur naturelle se dissipe; & que le corps se trouvant épuisé & desséché par une évacuation trop copieuse, cesse de recevoir de la nourriture. Dans l'envie fréquente d'aller à la selle, appellée communément *tenesmus*, dans la diarrhée, & dans ce qu'on appelle pour l'ordinaire flux hépatique, dans la dyssenterie ou lienterie, c'est non-seulement la quantité, mais encore la malignité de la matiere des excrétions qui tue les malades. Car lorsque la bile fermente & devient acrimonieuse, & que les intestins reçoivent les impressions de la matiere morbifique, les humeurs bilieuses les rongent & les déchirent dans leur passage; si le siége de la maladie est principalement dans le *rectum*; on l'appelle *tenesme*, mot qui signifie *s'efforcer*, parce que la partie affectée fait de continuels efforts pour se décharger des matieres qu'elle contient. Pendant la violence continuelle des efforts que l'on fait, on ne rend que quelque peu de matiere visqueuse, sanglante, liquide & gluante, qui a peine à sortir; de sorte que le malade se trouve beaucoup plus affoibli par les efforts continuels qu'il

fait pour aller à la selle, & par la tension de ces parties, que par la quantité de la matiere qu'il rend.

Lorsque les intestins sont surchargés d'une humeur acrimonieuse, elle les irrite & les invite à la déjection; ce qui est une maladie à qui on donne le nom de dyssenterie.

On connoît la partie affectée par la douleur qui ne quitte jamais le malade. Lorsque la douleur se fait sentir au-dessous du nombril, les gros intestins sont affectés; si c'est au-dessus le siege de la maladie est dans les intestins grêles. Si la bile que l'on rend n'est point extrement mauvaise, comme l'est celle de couleur de rouille & de poireau, (la noire dans le commencement est mortelle) si la fievre n'est point violente, que les humeurs putrides ne soient pas fort abondantes, le malade n'a pas beaucoup à craindre, surtout si la maladie a son siégeau-dessous du nombril; mais lorsqu'il arrive le contraire & que les symptomes les plus remarquables sont de la mauvaise espece, il est en danger de perdre la vie. Lorsque la maladie réside dans l'intestin *rectum*, les excrémens & les parties qui se séparent par la corrosion de l'intestin affecté se déchargent séparement: mais lorsqu'elle est située plus haut, le superflu des alimens & ce que la corrosion détache de la partie malade, sortent mêlés ensemble, & cela en autant plus grande quantité que la maladie est plus violente. Lorsque la couleur & la consistance des excrémens approchent de celles qu'ils ont lorsque le corps est en santé, lorsque les douleurs s'appaisent, & que ce qui vient des parties corrodées est en moindre quantité & de meilleure espece, le Medecin peut raisonnablement se flater que le malade est hors de danger. Tant que la maladie est modérée, ce qui vient des parties corrodées est peu abondant & légerement teint de sang, & les douleurs ne reviennent que par intervalles. Lorsque la maladie augmente, les selles sont pour la plupart sanglantes: mais lorsqu'elle vient à empirer & que les intestins commencent à s'ulcérer, le sang sort en abondance, ensuite des raclures charnues, qui deviennent de plus mauvais angure, plus grandes, plus fétides, & d'une couleur approchante du noir. Mais le plus mauvais symptome dans ce cas, est le dégout. On connoît par-là si la maladie est maligne ou non.

La lienterie doit communément son origine à une diarrhée invétérée ou à une dyssenterie, & elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle trouve le malade plus affoibli. Le nom de cette maladie fait assez connoître sa nature, car elle rend les intestins si glissans qu'ils ne peuvent retenir les alimens qu'ils ont reçus. Ce cas ressemble beaucoup à celui dans lequel se trouvent les personnes qui ont l'estomac dérangé, qui ne peuvent retenir ce qu'elles mangent, & sont forcées de le vomir. Lorsque le malade a des rôts acides, c'est un signe que l'estomac se remet & qu'il reprend l'exercice de ses fonctions. Actuarius, *Meth. Med. Lib. I. c.* 20.

Lorsque la nourriture qu'on a prise ne surcharge point l'estomac & ne l'incommode point par son acreté; que les facultés de l'estomac & du *ventre* sont saines & vigoureuses, la digestion se fait avec facilité, & elle n'est suivie d'aucun rapport incommode, ou tout au moins ils sont peu considérables. Le *ventre* qui reçoit les alimens après qu'ils sont digérés, ne sentant pas la moindre oppression après qu'il a attiré à lui leur partie humide, se décharge après un tems raisonnable & sans aucune peine, de ce qui lui est superflu. Ces sortes d'excrétions sont molles, unies & lisses, d'une couleur pâle, jaunâtre, à moins qu'elles n'aient reçu une autre couleur des alimens. Il est bon d'observer que ces sucs que l'estomac retire, conservent encore quelque rapport avec les alimens, tant par leur quantité que par leur qualité. Car lorsqu'on a fait quelque excès, ou que les organes destinés à la préparation des alimens sont dérangés ou corrompus par des alimens d'une mauvaise qualité ou de mauvais suc, on est attaqué d'un grand nombre de maladies differentes.

L'oppression qui est occasionnée par une trop grande quantité d'alimens ou de boissons, est ordinairement accompagnée d'un vomissement ou d'un cours de *ventre*; si elle ne cesse point au moyen d'un vomissement ou d'une évacuation considérable d'urine, elle empêche la digestion & engendre des crudités; si les alimens dont on use possedent quelque qualité excessive, s'ils sont extremement chauds, par exemple, ils causent une sensation & un picotement incommode dans l'estomac & dans les intestins, des maux de tête, des rôts d'une odeur forte & désagréable. Si c'est le froid qui y domine, il cause des vents & des rots acides, ou qui indiquent la qualité de l'aliment qu'on a pris, une agitation & des douleurs dans les intestins autour de la région ombilicale (στρόφοι). On guérit ces sortes de maladies & l'on corrige les matieres qui les causent, par le vomissement ou par des selles copieuses, & par l'usage modéré des alimens qui forment un bon suc. Actuarius, *Meth. Med. Lib. I. cap.* 18.

Le *ventre* cesse de faire ses fonctions, lorsque les excrémens prennent une autre route ou sont employés autre part. Dans ce cas, si l'urine & les sueurs sont abondantes, ou que les excrétions se fassent par une transpiration insensible, on n'a rien à craindre, puisque les superfluités trouvant une issue, ne causent aucun dommage, pourvu cependant qu'elles retournent ensuite aux couloirs qui leur sont propres: mais lorsque le *ventre* est constipé, & que les excrémens ne trouvent aucune issue, le malade ressent différentes incommodités. La partie humide des excrémens s'exhale, & le reste s'endurcit; les intestins se trouvant tapissés d'un phlegme épais & visqueux, les passages naturels s'obstruent; la faculté expulsive languit, & n'a pas assez de force pour faire ses fonctions. Ces inconvéniens peuvent être occasionnés par une inflammation, par quelque coup reçu, ou enfin par l'affluence des humeurs. Les suites de ces dérangemens sont un dégout pour les alimens, des douleurs d'intestins & des rots, qui d'abord procurent quelque soulagement. Lorsque la maladie continue, les extrémités inférieures se refroidissent, tandis que le chaud s'empare des supérieures, la chaleur venant à diminuer; ces accidens sont suivis de rots fétides & désagréables, qui ne produisent point d'aussi bons effets qu'auparavant. Dans le cours de la maladie on rend par le vomissement l'aliment qu'on a pris, mêlé avec les humeurs, & toute communication entre les passages supérieurs & inférieurs est interceptée; enfin on rend les excrémens par la bouche, & pour lors le cas est tout-à-fait désespéré. Cette maladie est appellée passion iliaque, (εἰλεός) (*Lat. convolvulus*,) d'un mot qui signifie *rouler*, à cause qu'elle oblige les intestins à se rouler & à s'entrelasser ensemble, pour les raisons que nous avons déduites.

Les douleurs, les gonflemens, (ἐμπνευματώσεις) & les tranchées violentes, (στρόφοι) qui affectent le gros intestin, appellé *colon*, viennent encore des causes dont nous avons parlé ci-dessus; elles peuvent aussi devoir leur origine au trop fréquent usage des alimens froids & humides. Car les alimens froids engendrent une grande quantité de phlegme qui passe dans les intestins & surtout dans le *colon*, lequel est plus disposé que les autres à la recevoir, à cause de sa forme & de sa situation. Ce phlegme devenant incommode par son abondance & sa mauvaise qualité, & ne passant pas facilement à cause de sa viscosité, irrite cette partie au grand préjudice du malade, qui rend quelquefois par le vomissement les alimens mêlés avec les humeurs, rien ne passant qu'avec beaucoup de peine; ces douleurs s'appaisent néantmoins, & le malade se trouve soulagé après une évacuation copieuse de phlegme, procurée ou par un lavement ou par quelqu'autre remede: lorsque le phlegme vient à se fixer sur les lombes ou sur la vessie pour n'avoir pas été évacué, il occasionne une sciatique ou une dysurie. Si les humeurs morbifiques se portent vers les extrémités inférieures, & les affectent de leurs mauvaises qualités, elles ne s'en sont pas plutôt emparées que la maladie devient habituelle

habituelle & tourmente le malade très-fréquemment. On a remarqué que les humeurs qu'on ne peut évacuer par les purgatifs, & qui se déchargent sur les mains & sur les piés, qui se trouvent par là attaqués de la goute, sont d'une nature ou simple ou compliquée : mais il n'y a point d'humeur plus propre à occasionner & à entretenir la goute, que celle qui est engendrée par un amas continu de crudités. Lors donc que l'on commet tous les jours des fautes contre le régime & que l'on ajoute de nouveaux renforts à ces crudités, il s'engendre des humeurs crues qui n'étant point évacuées par le vomissement, & ne trouvant point de passage libre dans le corps, s'arrêtent dans le *colon* & y causent ces especes de douleurs à qui nous donnons le nom de colique; quelquefois elles se jettent sur les hanches & causent une sciatique, ou sur la vessie, d'où résulte une dysurie ou une difficulté d'uriner, ou enfin elles se déchargent sur les extrémités; où elles forment la goute aux mains & aux piés. Actuarius, *Meth. Med. Lib. I. cap.* 21.

Quand le ventre se trouve resserré par l'usage des médicamens astringens ou diurétiques, il reprend ses fonctions ordinaires dès qu'on a écarté ces obstacles à sa liberté au moyen de quelques petits secours, un ou deux lavemens, & une diete laxative & émolliente suffisent dans ce cas : mais la cure n'est pas si facile lorsque la constipation succede à une inflammation causée par quelque blessure que les intestins ont reçue. On doit cependant l'entreprendre avec des émolliens & des pansemens convenables, j'entens si les gros intestins sont affectés; car elle réussit quelquefois alors; mais elle est tout-à-fait desespérée lorsque les intestins grêles sont blessés. Si donc il survient quelque obstruction considérable, ou que quelque humeur vienne à se décharger dans les intestins, qu'elle qu'en soit la cause, on doit ramollir le ventre par l'usage journalier des lavemens; on doit même afin de calmer l'inflammation les composer avec des drogues émollientes, telles que l'huile de camomile & de lis, la graisse de poule, d'oie & de cochon; avec des herbes émollientes que l'on doit faire cuire avec soin, car toutes ces sortes de médicamens, dissipent l'inflammation, diminuent la tension des parties, & font cesser la douleur. Après avoir ainsi appaisé la cause de la maladie, on doit recourir à des remedes, qui, par leur acrimonie, obligent les intestins à se débarrasser des excrémens endurcis qu'ils contiennent, & des matieres crues & pituiteuses qui peuvent se trouver mêlées avec eux. Les passages étant ouverts, on peut donner ensuite au malade quelques légers purgatifs. Les alimens qui lui conviennent sont la poule, les coquillages, & les bouillons de pois-chiches : mais il doit s'abstenir de ceux qui sont d'une consistance solide & difficiles à digérer, & ne boire que des vins légers & rafraîchissans.

Dans l'inflammation des intestins occasionnée par l'affluenee d'humeurs chaudes, on doit commencer par la saignée & finir par les lavemens: la diete doit être la même que la précédente, seulement un peu plus rafraîchissante, & moins nourrissante : les médicamens à prendre par la bouche doivent être composés de parties extrêmement déliées, & d'une qualité émolliente & incisive : on peut y joindre des stomachiques, qui en rétablissant le ton de l'estomac, fassent cesser son inaction & le mettent en état de reprendre ses fonctions. Les borborygmes & les vents sont des maladies de moindre conséquence, bien qu'elles soient assez incommodes à ceux qui en sont attaqués; on peut cependant les appaiser par l'injection d'un lavement, & par des fomentations seches avec du millet & du son. Supposé que ces remedes soient inutiles pour dissiper les vents, on doit appliquer une ventouse seche à la partie affectée. Les remedes discussifs composés de semences carminatives sont aussi fort utiles dans le cas dont nous parlons, & le malade reçoit un prompt soulagement de l'usage modéré des alimens médiocrement chauds : le bain & un exercice modéré passent encore pour très-salutaires dans ce cas.

Lorsque le *colon* est affecté, il survient un grand nombre de symptomes facheux : on doit au commencement interdire au malade toutes sortes d'alimens, excepté les bouillons faits avec des pois-chiches & les coquillages, & mêlés avec de l'huile d'anis, de fenouil, d'anet & autres semblables. On doit encore lui lâcher le ventre avec des décoctions de mercuriale & de bete blanche, de centaurée ou de concombre sauvage avec de l'huile de camomile & d'anet. On peut joindre aux remedes précédens les antidotes qui sont bons pour la colique. Après que la douleur a cessé, on doit purger le malade avec des pilules de coloquinte & d'aloès, où telles autres que l'on croira convenables à la situation où il se trouve, & lorsque la cause de la maladie sera entierement déracinée, on lui fera prendre des bouillons de poulet & ensuite les bains.

Lorsque l'humeur morbifique se porte vers la vessie ou les hanches, elle cause dans le premier cas une dysurie, & dans le second la sciatique. Cette maladie doit être traitée avec des infusions de plantes d'une nature plus acre & plus chaude, avec des emplâtres chaudes & discussives, & des cathartiques propres à évacuer ces sortes d'humeurs : on doit user d'alimens chauds, prendre les bains tous les jours, afin que les humeurs puissent devenir plus fluides & se dissiper.

Lorsque les humeurs par la force des visceres se portent vers les piés, ou se jettent sur les mains, elles y causent ce que nous appellons goute; l'on doit examiner dans ce cas si l'humeur est simple ou compliquée. En traitant cette maladie, on doit commencer par enjoindre une diete sévere au malade; lui donner des lavemens s'il le faut, & lui appliquer des cérats d'huile & de graisse sur les parties affectées. Si la goute est violente, le malade ne peut mieux faire que de prendre les bains, & comme les humeurs sont fort sujettes à affluer de nouveau sur la même partie, il faut en réprimer le cours par un régime convenable; & évacuer ou diminuer celle qui domine le plus par des purgatifs, ou la corriger par des alimens appropriés. Il faut que le malade fasse beaucoup d'exercice & prenne des bains fréquens. Il doit s'abstenir de toutes sortes d'alimens crus & de mauvais suc; quitter la table sans avoir entierement satisfait son appetit, pour que la digestion se fasse mieux, & pour arrêter les fluxions qui suivent les crudités. Actuarius, *Meth. Med. Lib. IV. cap.* 6.

Le Lecteur qui prendra la peine de lire les passages d'*Actuarius* que je viens de rapporter, & ceux que j'ai cités sous le mot *Alimenta*, reconnoîtra sans que je l'en avertisse, qu'on ne peut pas montrer plus de jugement, de génie & de connoissances de sa profession qu'*Actuarius* en fait paroître dans ses Collections.

A L Y

ALYCE, ἀλυκή, d'ἀλύω, être chagrin ou inquiet; *anxieté* considérée comme un symptome de la fievre, & Hippocrate l'emploie dans le même sens qu'*alysmos*. Voyez Alysmos.

ALYPUM, ἄλυπον, plante que l'on appelle *alypia* ou *alypon* d'α privatif, & λύπη douleur, *plante terrible*. Dans un mémoire envoyé de Montpellier à l'Academie Royale de Sciences en 1712, il est parlé de l'*alypum* de Montpellier que l'on veut être différent de l'*alypum* de Dioscoride. Mais il semble en comparant la Description de cet Auteur avec celle des Modernes aussi-bien que les vertus qu'on attribue à ces plantes qu'elles sont absolument les mêmes. Afin que le Lecteur soit plus en état d'en juger, j'insererai ici les descriptions de *Pline*, de *Dioscoride*, de *Ray*, de *Dale*, & le Mémoire que j'ai cité.

L'*alypum* est une plante dont la tige est déliée & les sommités fort tendres. Elle est semblable à la poirée, d'un

gout acre, visqueux & extremement piquant. Elle purge étant prise dans de l'hydromel avec un peu de sel. La moindre dose est de deux dragmes, la moyenne de quatre, & la plus forte de six dans du bouillon de coq. Pline, *L. XXVII. c.* 4.

L'*alypum* est encore une plante dont les tiges sont rougeâtres & cassantes, les feuilles minces & la fleur douce au toucher. Sa racine est semblable à celle de la poirée, grêle & remplie d'un suc acre, sa semence ne differe en rien de celle de l'épithyme. Elle croît dans les lieux maritimes, surtout sur les côtes de la Libye, on la trouve aussi dans plusieurs autres endroits.

Sa semence purge la bile noire par bas, étant donnée avec une égale quantité d'épithyme & quelque peu de vinaigre & de sel; mais elle ulcere légérement les intestins. Dioscoride, *L. IV. c.* 180.

Elle est la même que l'*alypias*, & on la donne dans de l'eau miellée. P. Æginete, *Lib. VII. c.* 4.

La dose est de six scrupules. Actuarius, *Lib. V. c.* 8.

Alypum, Offic. *Alypum*, *Herba terribilis*, Mont. Ind. 36. *Alypum montis Ceti*, Ger. 408. Emac. 506. *Alypum montis Ceti*, *sive Herba terribilis Narbonensium*, Raii, Hist. 1. 1443. *Alypum Monspeliensium*, Park. Theat. 198. *Alypum Monspelianum*, *sive frutex terribilis*, J. B. 1. 598. *Frutex terribilis*, *Empetrum*, *Alypum Monspeliensium*, Cbab. 48. *Thymelæa foliis acutis*, *capitulo succisæ*, *sive Alypum Monspeliensium*, C. B. Pin. 463. Jonf. Dend. 235. *Globularia fruticosa*, *myrthi folio tridentato*, Tourn. Inst. 467. Elem. Bot. 371. Dale.

L'*alypum* est un arbrisseau qui s'éleve à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, & pousse un grand nombre de branches déliées, ligneuses & couvertes d'une écorce rougeâtre ou d'un rouge brun. Ses feuilles ont à peu près la grandeur & la couleur de celle du myrthe, mais elles n'en ont point la figure. Car commençant par une base fort étroite, elles s'élargissent à mesure qu'elles approchent de leurs sommets qui sont terminés par une ou deux pointes émoussées. Elles sont épaisses, solides & d'un gout amer. Les fleurs naissent pour l'ordinaire à l'extrémité des branches, & quelquefois elles sortent de leur milieu en forme de bouquets. Elles sont de couleur de pourpre & composées de pétales minces. Suivant Clusius chaque fleur est portée sur un seul calice attaché aux sommets des branches, dont les feuilles sont disposées en écailles & de la grandeur environ de l'orbe inférieur des fleurs de scabieuse; il contient une fleur vélue & lanugineuse de couleur d'azur, tirant sur le blanc dans le milieu, & bordée d'azur. Sa racine est épaisse, dure, noire & ligneuse. Toute la plante (dit Lobel) est amere & d'un gout aussi desagréable que le lauréole, & son amertume augmente beaucoup pendant six ans.

Elle croît en abondance sur la partie Méridionale de la montagne de Cete près de Frontignan, & dans plusieurs autres endroits de Provence & du Languedoc voisins de la mer, & situés au midi. J'ai observé qu'elle est fort commune sur les montagnes qui sont aux environs de S. Chamas en Provence.

Elle est un violent cathartique & ne purge pas avec moins de force le phlegme, la bile & les humeurs aqueuses que le tithymale, ce qui fait qu'on doit en user avec précaution. Ray, *Hist. L. XXVI. c.* 8.

Elle croît sur les montagnes, & fleurit au printems. Elle passe pour un purgatif violent. Clusius nous assure que sa décoction a produit des effets admirables dans les maladies vénériennes. Dale.

ALYPUM.

Quoique la plante que nous connoissons aujourd'hui sous le nom d'*alypum*, soit tout-à-fait différente de celle que Dioscoride a décrit sous le même nom; comme tous ceux qui ont écrit après lui, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de lui conserver & de me servir de celui de Jean Bauhin, pour ne pas, en lui en donnant un nouveau, les multiplier & brouiller ainsi la Botanique.

Gaspard Bauhin dans le *Pinax* la nomme *Thymelæa foliis acutis capitulo succisæ*, *sive Alypum Monspeliensium*. Clusius l'a décrit sous le nom d'*Hippoglossum valentinum*, & M. Tournefort la place dans la sixieme Section de ses Institutions, au genre du *Globularia*, sous le nom de *Globularia fruticosa myrthi folio tridentato*. Mais elle est d'un caractere tout-à-fait différent de celui du *Thymelæa*, des especes d'*Hyppoglossum* & de *Globularia*, comme on pourra le voir par la description suivante.

L'*alypum* est un arbuste qui s'éleve à la hauteur d'environ une coudée; sa racine qui est revêtue d'une écorce noirâtre, est longue d'environ quatre ou cinq pouces, sa grosseur est de près d'un pouce de diametre en son collet, poussant trois ou quatre grosses fibres. Ses branches qui sont couvertes d'une petite pellicule de couleur d'un rouge brun sont déliées & cassantes. Ses feuilles qui sont placées sans ordre, tantôt par petits bouquets, tantôt seules, ou accompagnées d'une autre petite dans leurs aisselles, sont de différente figure: les unes ressemblent assez aux feuilles de myrthe, les autres s'élargissent vers sa sommité forment trois pointes en trident, les autres n'en forment qu'une seule; les plus grandes ont environ un pouce de longueur sur trois ou quatre lignes de largeur, elles sont épaisses & d'un verd fort éclatant. Chaque branche soutient une seule fleur, il s'y en trouve quelque-fois deux, mais rarement: elles sont d'un très-beau violet & ont environ un pouce de diametre. Elles sont composées de demi-fleurons, du fond desquels s'élevent quelques étamines blanches chargées d'un petit sommet noirâtre. Ils se terminent en trois pointes, & n'ont qu'environ trois lignes de long sur une ligne de large. Chaque demi-fleuron porte sur un embrion, qui lorsque la fleur est passée, devient une semence garnie d'une espece d'aigrette. Toute la fleur est soutenue par un calice composé de feuilles disposées en écailles, chacune desquelles n'a que deux ou trois lignes de long sur une ligne de large.

Clusius rapporte que les Empyriques & Charlatans qui couroient dans l'Andalousie, se servoient de la décoction de cette plante pour la guérison des maladies vénériennes, & qu'ils se vantoient même de ne l'avoir jamais employée sans avoir éprouvé des effets merveilleux. Et nous avons dans ces quartiers des gens de même caractere qui l'employent dans leurs purgations à la place du séné: mais il seroit à souhaiter que leur avarice ne les exposât pas aux fâcheuses suites que la violente opération de ce remede peut entrainer après lui, comme le nom de *Frutex terribilis* le leur devroit apprendre. *Mem. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1712.

ALYSMOS, Ἀλυσμὸς, d'ἀλύω, être dans l'agitation ou l'inquiétude. Hippocrate emploie souvent ce mot pour exprimer l'inquiétude & l'anxiété excessive qui accompagnent la plupart des maladies aiguës, & qui ne permettent point au malade de demeurer long-tems dans la même situation, mais qui l'obligent de remuer sans cesse pour trouver une posture qu'il a de la peine à rencontrer. Ceux qui ont vu ou éprouvé eux-mêmes la chose, comprendront sans peine ce que c'est que l'*alysmos* par la description que je viens d'en donner.

Duret distingue l'*alysmos* en ἀλυσμὸς ναυτιώδης & ἀλυσμὸς ἀνέμετος; le premier est causé par une maladie d'estomac qu'irritent certaines matieres qu'il contient; & le second par une oppression totale des facultés vitales.

L'*alysmos*, ou l'agitation & l'anxiété dont il est ici question, peut être réduit à quatre différentes especes, dont deux sont des symptomes de la fievre, & les deux autres arrivent souvent sans aucune maladie fébrile.

Celles qui surviennent sans fievre sont causées

1. Par quelque chose d'acrimonieux contenu dans l'estomac, qui irrite & picote ses nerfs & par conséquent

tous ceux qui partent des troncs qui fournissent ceux de l'estomac. La contraction du cœur devenant par-là irréguliere, la circulation du sang dans les arteres & les veines pulmonaires, aussi-bien que dans l'aorte, languit & ne se fait qu'avec quelque difficulté, ce qui occasionne une anxiété & une agitation continuelle.

On doit remarquer que tout ce qui offense & picote avec violence quelqu'un des visceres du bas-ventre, peut en quelque sorte produire le même effet. Car la douleur d'estomac & l'envie de vomir sont ordinairement les symptomes qui accompagnent la sensation incommode que souffrent les visceres du bas-ventre comme cela paroît dans les douleurs causées par la gravelle & la pierre dans les reins ou la vessie. Lorsque l'*alysmos* est causée par les matieres acrimonieuses contenues dans l'estomac, la cure consiste à en procurer la sortie par le vomissement ou autres évacuations, ou à corriger cette acrimonie par quelque chose qui ait une qualité contraire, ou à les délayer par des boissons copieuses.

Mais lorsque cet accident a pour cause l'affection des visceres de l'*abdomen*, on ne doit s'attendre à voir cesser les symptomes qu'après avoir détruit la maladie dont ils ne sont qu'une suite.

2. L'*alysmos* est souvent causé par les contractions spasmodiques des visceres qu'occasionne la trop grande abondance des matieres sujettes à fermenter qui ont été reçues dans l'estomac; c'est quelquefois un symptome des maladies hystériques.

Pour la cure de l'*alysmos* causé par des substances sujettes à fermenter, voyez *Cholera-Morbus*; & *Hysterica* pour celui qui provient des maladies hystériques.

Mais les especes les plus générales d'inquiétude & d'anxiété accompagnées de fréquens soupirs & d'une agitation continuelle, sont celles qui suivent les fievres & les maladies inflammatoires. Elles sont immédiatement causées,

1. Par les obstacles qui s'opposent au passage du sang du cœur dans l'aorte, mais plus souvent par la difficulté qu'il a de circuler dans les poumons.

Le sang ne circule plus avec liberté dans l'aorte, lorsque ses différens rameaux se trouvent obstrués.

Sa circulation dans les poumons est interceptée, lorsque les rameaux de l'artere pulmonaire sont trop secs, trop roides, ou se trouvent affectés de contractions spasmodiques trop violentes pour que le sang y trouve un passage libre; ou lorsque le sang, extremement visqueux & épaissi, ne peut plus traverser les petites ramifications capillaires dans lesquelles l'artere pulmonaire se subdivise.

Ces accidens sont accompagnés d'une grande oppression de poitrine, de la foiblesse du pouls & de la difficulté de respirer.

2. Ces anxiétés proviennent ou de la viscosité du sang, ou du resserrement des rameaux de la veine-porte, qui empêchent le sang de circuler avec liberté dans le foie, d'où il arrive que celui qu'apporte les arteres cœliaques & mésentériques, forme des stagnations & fait enfler les parties voisines.

Cela occasionne une pesanteur & une oppression considérable dans la région des hypocondres, qui sont des parties auxquelles les anciens faisoient beaucoup plus d'attention que nous.

Il est extremement important pour le Medecin & pour le malade de distinguer exactement toutes les différentes especes d'anxiétés dont nous venons de parler, les unes des autres, & d'en éloigner immédiatement les causes, supposé que l'on puisse en venir à bout. Celles surtout qui accompagnent les fievres, méritent beaucoup d'attention; car lorsqu'on néglige d'y remédier, elles ne tardent point à causer des concrétions polypeuses funestes, des inflammations & des gangrenes aux environs du cœur, lorsque les causes résident dans la poitrine, ou affectent de près cette partie.

Mais lorsque les rameaux de la veine-porte, ou ceux qui leur sont contigus se trouvent extremement engorgés & obstrués, la gangrene des parties qui sont autour des hypocondres, ou la putréfaction du foie, sont des accidens presque inévitables; ces anxiétés dégénerent en une diarrhée putride, dans laquelle les matieres sont extremement puantes, & paroissent un mélange d'eau & de sang, qui se termine presque toujours par la mort du malade.

On voit maintenant d'où vient que l'inquiétude & l'agitation qu'Hippocrate appelle ἀλυσμὸς, est, suivant la doctrine de ce grand Homme, un symptome funeste dans les maladies fébriles & inflammatoires; pourquoi elle est moins dangereuse lorsqu'elle n'est causée que par des affections hystériques, ou par l'irritation de quelque substance nuisible à l'estomac; & pourquoi dans presque toutes les maladies elle est l'avant-coureur immédiat de la mort.

Boerhaave nous a laissé une méthode fort judicieuse pour prevenir les suites fâcheuses de ces *anxiétés* fébriles, en éloignant leurs causes immédiates. On peut y réussir, suivant lui, en résolvant & délayant la masse du sang, en relâchant les solides, & en modérant le mouvement trop violent des fluides. Pour cet effet, on doit user continuellement de décoctions chaudes de végétaux farineux, que l'on rendra quelque peu acides & légerement aromatiques: on y ajoutera du miel ou du nitre, ou tous les deux ensemble.

Les cataplasmes émolliens, laxatifs & anodyns; les fomentations; les épithemes & les emplâtres appliqués sur la région affectée, sont aussi extremement salutaires à cause de leur qualité résolutive & laxative.

Les lavemens réitérés de drogues émollientes sans aucune addition de cathartiques, pris en petite quantité & retenus long-tems, sont aussi d'un usage admirable pour produire le même effet.

La vapeur de l'eau chaude dans laquelle on a fait bouillir des drogues émollientes, reçue par la bouche & par le nez, est fort salutaire, surtout lorsque la circulation du sang dans les poumons est interceptée; car elle contribue au relâchement de cette partie & à la résolution des humeurs.

ALYSSOIDES. Plante ainsi nommée d'εἶδος, *forme*, & ἄλυσσον, *alyssum*, à cause qu'elle ressemble à l'*alyssum*.

Voici les caracteres de cette plante, suivant Miller.

Elle porte une fleur en croix composée de quatre feuilles, du milieu desquelles s'éleve un pistil, qui devient ensuite un fruit de figure elliptique, divisé en deux loges par une cloison parallele à la longueur de ce fruit, qui contiennent des semences rondes, applaties, terminées par un rebord.

On n'attribue aucune vertu à cette plante.

Boerhaave en compte trois especes.

1. *Alyssoides saxatile Creticum, folio angulato, flore violaceo. Leucoïum saxatile, flore viridi, flore purpureo eleganti*, Cupani, Ind. 137. *Alysson Creticum, foliis angulatis, flore violaceo*, T. Cor. 15.
2. *Alyssoides incanum, foliis sinuatis*, F. 218. *Leucoium incanum, siliquis rotundis*, C. B. Pin. 201. *Leucoium, cum siliquis rotundis, flore luteo*, J. B. 2. 931. *Eruca peregrina*, Clus. Hist. 421. Ic. & Desc. & Hist. 134. *Leucoium marinum Patavinum*, Lob. Obs. 180. *Leucoium incanum, siliquis tumidis subrotundis*, M. H. 2. 247. a. b.
3. *Alyssoides fruticosum, leucoii folio viridi*, T. 218. b.

Miller en ajoute une quatriéme sous le nom

D'*Alyssoides Orientalis annua, myagri sativi folio*, Tourn. Cor.

ALYSSUM, Ἄλυσσον, d'α privatif, & λύσσα, cette rage particuliere que cause la morsure d'un chien enragé, & non point d'ἀλύσσω, comme Miller le prétend, ni d'ἀλύω suivant Lemery.

Dioscoride, Pline & Galien font chacun mention d'une espece d'*alyssum*, que les Botanistes croyent être différentes les unes des autres.

Dale croit que l'*Alysson* de Galien est le *Marrubium*

album, foliis profundè incisis, flore cæruleo de Morison. (Voyez *Marrubium.*) Galien en parle en ces termes.

L'*Abysson* est une plante semblable au marrube, mais dont les tiges soutiennent des têtes plus rudes & garnies d'un plus grand nombre de piquans. Sa fleur est de couleur de bleu céleste. On doit la cueillir dans la canicule, la sécher & la séparer de son calice, pour que les parties dont elle tire sa vertu, ne puissent point s'exhaler.

La dose pour une personne mordue par un chien enragé, est d'un *cochlearium* ($\frac{1}{120}$ de pinte) dans un quart de pinte d'eau & de *mulsum*: on en prendra cette quantité pendant quarante jours, à compter du jour que l'on aura été mordu, ou tout au moins pendant les sept premiers jours. GALIEN, *de antidotis*, *L. II. c.* 11.

Elle possede une qualité modérément desiccative & digestive, avec quelque peu d'astringence, ce qui la rend propre à dissiper la lepre & le hâle. GALIEN, *de Simpl. Med. L. VI.* ORIBASE, *Med. Coll. L. XV. c.* 1. PAUL ÆGINETE, *L. VII. c.*3.

Dale prend l'*Alyssum* de Pline pour le *Mollugo vulgatior* de Parkinson. (Voyez *Mollugo.*) Voici ce que Pline en dit :

L'*Alyssum* ne differe de la garance (*Erythrodanum*) que par la grandeur de ses feuilles & de ses branches. Son nom lui vient de la vertu qu'il a de prévenir la rage, lorsqu'on le prend dans du vinaigre & qu'on l'applique sur la plaie. L'on dit qu'il suffit que la personne qui a été blessée le voye, pour que la sanie de sa plaie se seche; ce qui est tout-à-fait surprenant. PLINE, *Liv. XXIV. chap.* 12.

Voici quels sont les caracteres de l'*alysson*, suivant Miller.

Ses fleurs sont composées de quatre feuilles disposées en croix : son fruit est menu & uni, & contient un grand nombre de semences rondes.

Boerhaave, dans son *Index*, fait mention de vingt différentes especes d'*alysson*.

1. *Alysson Creticum saxatile, foliis undulatis incanis*, T. Cor. 15.
2. *Alysson folio leucoii incano, flore luteo, Thlaspi Austriacum, leucoii folio incano, flore luteo*, Bocc. H. Mauroc. 171.
3. *Alysson incanum luteum, serpillifolio, majus*, T. 217. *Thlaspi Alysson dictum campestre majus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 291. *Thlaspi minus quibusdam, aliis Alysson minus*, J. B. 2. 928. *Alyssum minimum*, Clus. H. 133. a.

La figure de *Clusius* est bonne : mais il s'est trompé dans la description de la fleur, qui n'est que de quatre feuilles, & non pas de cinq, comme il l'assure. La figure que Lobel & Tabernæmontanus ont donnée de cette plante, sous le nom de *Thlaspi polygonati folio*, ne vaut rien : je crois qu'on a mis par inadvertence *polygonati* pour *polygoni folio*. Le dernier de ces Auteurs en a donné une seconde figure, qui est beaucoup meilleure ; il l'appelle *Thlaspi minus clypeatum* 2. La différence de ces figures a déterminé C. Bauhin à séparer cette plante en deux especes, grande & petite. Morison l'a suivi dans cette rencontre. Il est vrai que la plante varie selon les lieux, mais il ne faut les distinguer que comme des variétés ; car la graine de la plus petite, semée dans les jardins, produit une plante assez grande. Jean Bauhin a remarqué que Schwenfeltius avoit confondu la plante dont nous parlons avec le *Thlaspi angustifolium* de Fuchsius, qui est le *Nasturtium sylvestre osyridis folio*, C. B. Pin. 105. TOURNEFORT.

4. *Alysson incanum, serpilli folio, minus*, T. 217. *Thlaspi Alysson dictum, campestre minus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 291. a.

Cette plante, à ce que croit Dale, est l'*alysson* de Dioscoride, qui en donne la description suivante.

L'*alysson* est un petit arbrisseau dont l'écorce est rude & inégale, & dont les feuilles sont rondes. Il porte un fruit qui a la forme d'un double bouclier, & qui contient une espece de semence plate. Il croît sur les montagnes & sur les lieux raboteux.

Sa décoction fait cesser le hoquet, qui n'est point une suite de la fievre. La plante produit le même effet lorsqu'on la tient dans la main, ou qu'on la flaire. Pilée avec du miel, elle efface les taches de rousseur (ἐφήλις) & le hâle (φακούς.) Elle passe pour guérir les morsures des chiens enragés étant pilée & mêlée avec les alimens, pour conserver la santé de ceux dans la maison desquels on la pend, & pour garantir les hommes & les animaux des maléfices. Elle prévient les maladies des bestiaux, lorsqu'on l'attache autour de leurs corps dans un morceau de drap rouge. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 105.

5. *Alysson parvum, capitulis globosis, flosculis luteis. Thlaspi umbellatum Smyrnæum luteum*, Volk. a.
6. *Alyssum fruticosum incanum*. T. 217. *Thlaspi fruticosum incanum*, C.B. Pin. 108. *Thlaspi Malchliniense incanum*, Lob. Ic. 216. Clus. H. 132. *Thlaspi capsulis sublongis, incanum*, J. B. 2. 929. *Thlaspi incanum, flore albo, capsulis oblongis*, M. H. 2. 192. *Thlaspi Alysson, folio leucoii, latissimo aspero viridi*, Ind. 137.
7. *Alysson fruticosum incanum, flore pleno.*
8. *Alysson halimi folio semper virens*, T. 217. *Thlaspi halimifolio semper virens*, H. L. 594. Descr. 595. Ic. b.
9. *Alysson vulgare polygonifolio, caule nudo*, T. 217. *Bursa pastoris minor, loculo oblongo*, C. B. Pin. 108. *Bursa pastoria minima, oblongis siliquis, verna, loculo oblongo*, J. B. 937. *Paronychia vulgaris*, Dod. p. 112. *Bursa pastoris minor, loculo oblongo*, M. H. 2. 305.

Elle croît en abondance dans le printems sur les murailles & dans les lieux secs. Dillenius a fort bien remarqué que les pétales sont fourchus ; ce qui est un caractere singulier dans l'espece à qui elle appartient.

Cette plante me paroît fort différente de celle que Cesalpin appelle *Humilis quædam herbula affinis Bursæ pastoris, foliolis thymi rotundioribus candicantibus subhirsutis*, &c. Il dit qu'elle est très-fréquente en Sicile, & autour de Piombino. C. Bauhin n'a pas eu raison de rapporter cette derniere à l'espece d'*alysson* dont nous parlons, dont les feuilles varient par leurs découpures, mais qui sont toujours fort éloignées de la figure de celle du thym. Ces variétés sont représentées dans l'histoire des plantes de Lyon. La *Paronychia alsine folio Lobelii Lugd.* représente les feuilles sans découpures : les mêmes feuilles sont découpées dans la figure de la *Myosotis parva Dalechampii Lugd.* 1318. TOURNEFORT.

10. *Alysson vulgare, polygoni folio, loculo rotundo.*
11. *Alysson vulgare, polygoni folio trifido. Bursa pastoris minor, foliis trifidis, aliquando multifidis, florum petalis bifidis, loculo oblongo*, M. H. 2. 306. *Bursa pastoria minima, oblongis siliquis, verna, loculo oblongo*, J. B. 2. 937.
12. *Alysson fruticosum aculeatum*, T. 217. *Thlaspi fruticosum spinosum*, C.B. Pin. 108. M. H. 2. 291. *Leucoium spinosum, sive Thlaspi spinosum aliis*, J.B. 2. 931. *Thlaspi fruticosum spinosum Narbonense*, Lob. Ic. 217.
13. *Alysson segetum, foliis auriculatis acutis*, T. 217. *Myagrum sativum*, C. B. Pin. 109. *Myagrum majus seu sativum*, M. H. 2. 315. *Myagrum dictum camelina*, J. B. 2. 892. *Myagrum Turcicum*, J. B. 2. 893. *Camelina sive myagrum*, Dod. p. 532.

La comparaison que Dodonæus a faite de cette plante avec la garance, ne paroît pas fort juste : la figure du *Myagrum I. Tabern.* ne représente gueres mieux le *Myagrum sativum*, que le *Myagro similis, siliquâ rotundo Pin.* La plante dont nous parlons n'est pas mal représentée dans Camerarius, *fig.* 1. mais elle est fort mal gravée dans le même Auteur, sous le nom de *Pseudo-Myagrum*, dont la figure n'est qu'une copie de celle de Matthiole : les fruits en sont fort mal dessinés,

& les fleurs sont à cinq feuilles; ce qu'on n'a pas encore observé dans aucun genre de plantes à fleurs en croix. TOURNEFORT.

14. *Alysson segetum, foliis auriculatis acutis, fructu majori*, T. 217. *Foliis est magis dissectis dentatis minoribus, fructu longe majore, tota planta humiliore.*

15. *Alysson siculum supinum, leucoii folio angusto, flore albo, odore mellis. Thlaspi siculum supinum umbellatum, leucoii folio angusto, flore albo, odore mellis, ex H. Cath.* H. Mauroc, 170. *Thlaspi Alysson dictum, campestre minus, folio breviori*, Ind. 137. a.

16. *Alysson montanum incanum luteum, serpilli folio majus. Thlaspi montanum, luteum serpilli folio, majus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 292.

Je crois que c'est le même dont il est parlé dans l'Histoire des plantes de M. de Tournefort, sous le nom d'*Alysson perenne montanum incanum.*

C'est une plante dont les feuilles sont oblongues, blanches principalement embas, rudes au toucher; ses tiges s'élevent presque à la hauteur d'un pié, cendrées, garnies de beaucoup de fleurs à quatre feuilles, disposées en croix, d'une belle couleur jaune. Quand la fleur est passée il paroît un fruit assez petit & applati, relevé en bossette, divisé selon sa longueur en deux loges remplies de quelques semences menues & rondes; sa racine est longue, ligneuse, se divisant & s'étendant beaucoup; elle croît aux lieux montagneux. Elle est estimée apéritive & propre contre la rage. LEMERY, *des Drogues.*

Sa racine est fibreuse, blanche, longue de cinq à six pouces, épaisse d'environ deux lignes: elle pousse ordinairement trois ou quatre tiges couchées sur terre, longues de sept à huit pouces, dures, ligneuses, roussâtres vers le bas, tortues, divisées dès leur naissance en plusieurs branches menues, couvertes d'un duvet blanc, & garnies de feuilles de même couleur; leur superficie est un peu chagrinée, & leur figure approche de celle des feuilles de l'olivier, comme dit Jean Bauhin, mais elles n'ont qu'environ cinq lignes de long: les jeunes feuilles sont beaucoup plus blanches que les autres, plus serrées & plus courtes. Les fleurs naissent à l'extrémité des branches en maniere de tête, puis elles s'écartent sur une espece d'épi long de deux ou trois pouces. Chaque fleur est composée de quatre feuilles jaunes, longues de deux lignes, & terminées presque en ovale: les étamines sont fort déliées, chargées de sommets jaunes: le calice est aussi à quatre feuilles étroites, pointues, longues d'une ligne & demie, & qui tombent dans peu de tems: du milieu de ces feuilles s'éleve un pistil plat & orbiculaire, terminé par une pointe assez fine; il devient ensuite un fruit de même figure, du diametre d'environ deux lignes, relevé en bossette, divisé en deux loges par une cloison membraneuse, sur laquelle sont appliqués les deux volets de ce fruit: on trouve ordinairement dans chaque loge deux semences ovales, plates, rousses, longues d'une ligne. La figure du *Thlaspi montanum luteum*, J. B. représente assez bien cette plante, si ce n'est que les fleurs y sont trop échancrées: d'ailleurs J. Bauhin n'a pas marqué si elle est vivace ou annuelle. La nôtre dure pendant quelques années: celle que M. Magnol a appellée *Thlaspi Alysson dictum minus, capsulis majoribus, rotundis, non foliatis*, est annuelle, & ses tiges sont moins courbées: ainsi la figure de J. Baubin lui convient moins qu'à celle que nous venons de décrire; & cette figure est beaucoup meilleure que celle que Lobel en a donnée sous le nom de *Thlaspi supinum luteum.* Les capsules de ces plantes ne sont découvertes que parce que les feuilles de leurs calices tombent facilement. TOURNEFORT.

17. *Alysson alpinum hirsutum luteum*, T. 217. *Sedum alpinum hirsutum luteum*, C. B. Pin. 284. *Sedum petræum montanum*, Lob. Adv. 163. *Sedum minus*, 12. *Alpinum*, 6. Clus. H. 62. *Leucoium luteum aizoides montanum*, Col. 2. 62.

18. *Alysson argenteo folio, flosculis luteis. Thlaspi folio majoranæ ciassi. Hoc nomine misit amplissimus Sherard. Thlaspi creticum, majoranæ folio, supinum, flore luteo*; H. Maurocen. 171.

19. *Alysson folio angustissimo viridi, flosculis albis spicatis confestim natis.*

20. *Alysson maritimum*, T. 217. *Thlaspi Alysson dictum maritimum*, C. B. Pin. 107. M. H. 291. *Nasturtium vel Thlaspi maritimum*, J. B. 2. 927. *Thlaspi centunculi angusto folio*, Lob. Ic. 215.

Toutes ces plantes sont douées d'une vertu extremement subtile, pénétrante & diaphorétique, qui les rend propres à resister au poison. La neuvieme & la dixieme sont employées dans la Medecine comme anti-scorbutiques, & elles ont les mêmes vertus que la cueillerée & le cresson d'eau. Elles poussent en hiver & fleurissent dans le mois de Janvier. Leurs semences ont une vertu émolliente & l'on en tire une huile. La treizieme & quatorzieme espece sont appellées *Sesames d'Allemagne*, & *Myagra dans nos boutiques.* Pilées & prises au poids de trois onces, elles sont sudorifiques, bonnes pour l'estomac & pour les maladies dont la cause vient de froid. BOERHAAVE, *Hist. Plant.*

ALZ

ALZEGI, (*Atramentum*) *Encre.* RULAND.

ALZEMAFOR, (*Cynobrium*) *Cinabre.* RULAND.

ALZILAT, (*Pondus trium granorum*) *Poids de trois grains.* RULAND.

ALZIMAR, (*viride*) *Verd.* CASTELLI d'après Ruland.

ALZOFAR, (*Æs ustum*) *Cuivre calciné.* RULAND.

AMA

AMA, AME', ou plutôt AME'S, ἀμὴς; sorte de petit gâteau. Aretée se sert de ce mot pour lui comparer la quantité d'bellébore qui suffit pour une dose, lorsqu'on la donne dans le vertige à ceux qui sont d'un tempérament robuste: ses termes sont μέγεθος ἀμῆς, suivant lesqnels il devroit y avoir ἀμα ou ἀμη, dont le genitif est ἀμης. *Aristophane* se sert du mot ἀμητα à l'accusatif, que Suidas traduit *une espece de gâteau fait avec du lait*, qui paroît être le même que celui dont parle Aretée, & pour lors il doit y avoir ἀμης.

AMALGAMA, *Amalgame*, est le produit de l'incorporation du mercure avec un métal. Le caractere chymique dont on se sert pour le désigner est A. A. A. Voici suivant Boerhaave la meilleure méthode de faire un *Amalgame.*

1. *Faites* fondre du plomb dans une poële de fer qui soit nette: ajoutez-y même poids de vif argent échauffé; remuez avec une spatule de fer. Laissez refroidir. Vous aurez une masse homogene, de couleur d'argent, assez dure, mais qui s'amollit de plus en plus quand elle est broyée. Mettez cette masse dans un mortier de verre; broyez-là & joignez-y autant de mercure que vous voudrez; il s'unira avec cette matiere, comme le sel avec l'eau.

2. L'*Amalgame* d'étain se fait de la même façon, & ce dernier *amalgame* reçoit plus de mercure que le précédent.

3. *Prenez* une dissolution de cuivre faite avec l'eau-forte, mais faites ensorte qu'elle ne puisse plus dissoudre de cuivre. Délayez-là dans douze fois autant d'eau; faites chauffer cette liqueur; ensuite vous y mettrez de petites lames de fer polies; le cuivre se précipitera en forme de poudre, le fer se dissoudra. Continuez jusqu'à ce que tout le cuivre soit précipité. Versez la liqueur qui surnage. Lavez la poudre avec de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle soit entierement insipide. Après avoir fait secher cette poudre, ajoutez-y même

quantité de vif-argent chaud, vous les mélangerez en les broyant dans un mortier de verre, il se fera un *amalgame* dans lequel le cuivre sera uni avec le mercure : on pourra le rendre plus mou en y ajoutant une plus grande quantité de vif-argent. Ceux qui travailleront à faire l'*amalgame* de cuivre, éprouveront qu'il est assez difficile de réussir autrement.

4. L'argent pur précipité de l'eau-forte, *l'amalgame* de la même maniere.

5. *Faites* dissoudre de l'or très-pur dans de l'eau régale, de sorte qu'elle n'en puisse plus prendre. Délayez cette dissolution avec douze fois autant d'eau. Mettez-y des lames de cuivre très-polies. L'or se précipitera en poudre. Tenez votre liqueur chaudement, jusqu'à ce qu'elle ne se trouble plus par l'addition du cuivre. Versez la liqueur qui surnage. Lavez la poudre d'or, faites-là sécher & reduisez-la en *amalgame* dans un mortier de verre, par le moyen du vif-argent. On pourra aussi amollir davantage cet *amalgame* comme les autres; ou bien faites par le moyen d'une bonne eau-forte la séparation de l'or & de l'argent purifiés par la coupelle. Lavez la poudre noire d'or qui est au fond, faites-là sécher & triturez-là avec le vif-argent, il se fera un *amalgame*. Tout *amalgame*, avec quelque métal qu'il se fasse, est toujours blanc.

REMARQUES.

On peut par ces méthodes faire un *amalgame* de tous les métaux sans aucune perte, si on en excepte le fer. Il y a encore plusieurs autres manieres de le faire : mais l'on perd beaucoup de mercure & l'on s'expose à être incommodé par les vapeurs. On voit par-là que le mercure est le vrai dissolvant fluide des métaux. Lorsque ceux-ci sont reduits en un *amalgame*, ils peuvent se mêler & se confondre ensemble de telle sorte qu'on ne puisse plus les distinguer. Je regarde cette dissolution des métaux par le mercure, comme le fondement de l'Alchymie. Quelques personnes se servent de ces moyens pour falsifier le mercure avec le plomb : mais l'on découvre aisément la fraude en en faisant évaporer un ou deux grains. C'est ainsi peut-être que se fait la coagulation du mercure, que Paracelse & Van-Helmont attribuent à la fumée du plomb & à un esprit métallique qui a la vertu de les fixer : car si vous faites fondre quelque peu de plomb, & que lorsqu'il commencera à se refroidir vous fassiez une impression sur sa surface avec un bâton, avant qu'il soit tout-à-fait endurci, & que vous y versiez quelques gouttes de mercure froid, ce mercure acquerra en peu de tems une consistance solide : mais ne peut-il pas se faire que cela arrive à cause du plomb chaud qui pénetre dans le mercure, & qui venant à s'amalgamer avec lui forme une masse très-solide? En effet, si l'on prend quelque peu de ce mercure fixé, & qu'on l'expose au feu dans un vaisseau convenable, on trouvera que cela est ainsi. L'art de faire un *amalgame* a donné lieu à une fourberie assez commune : car si vous combinez de cette sorte de l'or & de l'argent avec du mercure, en y ajoutant seulement du plomb pendant que ces métaux sont sur le feu, vous pourrez les recouvrer de nouveau, & faire croire à ceux qui ne seront point instruits de votre secret, que vous avez produits ces métaux : mais prenez quelque peu de cet *amalgame*, & mettez-le sur le feu dans une poële de fer; le mercure se dissipera, abandonnera le métal, & découvrira tout d'un coup la fraude.

C'est sur ces principes qu'est fondé l'art de dorer & d'argenter les métaux & d'étamer les glaces.

Lotion des métaux unis avec le mercure.

Prenez de l'*amalgame*; broyez-le dans un mortier de verre; plus vous broyerez & mieux vous réussirez. il commencera par noircir. Versez de l'eau dessus, en broyant toujours, l'eau deviendra noire. Séparez cette eau. Versez de nouvelle eau sur l'*amalgame* trituré; l'eau se noircira encore. Répétez cette trituration & cette effusion, jusqu'à ce qu'enfin l'eau ne se trouble plus & demeure claire. Vous aurez un *amalgame* pur, semblable à de l'argent. Au reste, tous les *amalgames* travaillés de cette maniere, ont coutume de donner cette couleur noire plus ou moins forte. L'*amalgame* de l'or noircit moins. La poudre que l'on retire de l'eau après l'évaporation étant desséchée, ne paroît être ni métal ni mercure. Les *amalgames* des autres métaux noircissent toujours l'eau avec quelque soin qu'on les lave.

REMARQUES.

On voit par-là que le mercure pur s'unit tellement aux métaux avec lesquels on le mêle, qu'il chasse tout ce qui leur est étranger. Si l'on tire par ce moyen une grande quantité de poudre de l'or & de l'argent *amalgamés*, comme la matiere de ces métaux conserve exactement son poids sans augmenter ou diminuer, il faut nécessairement que ce soit le mercure qui la produise.

Il est surprenant dans cette lotion des métaux unis avec le mercure, que l'*amalgame* ne cesse jamais de communiquer cette noirceur à l'eau.

AMALGAMATIO, *Amalgamation*. Ruland définit l'*amalgamation*, une calcination des métaux par le moyen du mercure.

AMAMELIS, Ἀμαμηλὶς, fruit dont Hippocrate fait mention dans le premier Livre des maladies des femmes, où il l'ordonne dans une espece d'émulsion dont il conseille l'usage aux femmes qui manquent de lait. On prétend généralement que l'*Amamelis* d'Hippocrate est le même que l'*Epimelis* (ἐπιμηλὶς) de Dioscoride, qui est la petite nesle bâtarde.

Il y a une autre espece de nefflier qui croît en Italie; quelques-uns l'appellent *Epimelis*, d'autres *Setanium*. Il ressemble au pommier, excepté qu'il a les feuilles plus petites. Il porte un fruit rond, bon à manger, quoique peu astringent & lent à mûrir. Dioscoride, *L. I. c.* 170.

AMANDINUS LAPIS. Pierre précieuse de différentes couleurs, qu'Albert le Grand prétend résister au venin, & avoit la vertu de le chasser. Johnson l'appelle par méprise, *Amandicus*.

AMANITA, ἀμανίτης, espece de *Champignon* dont il n'est fait aucune mention dans les Auteurs anciens, si on excepte Oribase, Paul Æginete & N. Myrepse.

On peut mettre dans la classe des *champignons* les morilles qui étant cuites suffisamment dans l'eau deviennent une nourriture tout-à-fait indifférente; elles sont froides, engendrent beaucoup de phlegme, & lorsqu'on en use trop fréquemment, de très-mauvais sucs. Cette derniere espece est cependant la moins nuisible. Oribase.

Amanitæ, les *champignons* & les truffes étant d'une nature froide & humide, engendrent des sucs crus & épais, ce qui les rend propres à ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec. Actuarius, *de Spir. Anim. c.* 6.

Lorsqu'on se trouve incommodé pour avoir mangé des *amanitæ*, des morilles ou des *champignons*, on ne peut rien faire de mieux que de manger des raifors & de boire par-dessus quelques coups de bon vin dans lequel on mettra tant soit peu de miel; on s'efforcera de vomir, ou bien l'on boira du nitre ou du seigle en poudre dans du posca. Myrepse, *de Propom. Sect. XXXVIII. c.* 171.

Paul Æginete, *L. I. c.* 77. ne fait que répéter ce qui a été dit par Oribase.

On ne sait quelle espece de *champignons* est celle qu'Oribase appelle *amanitæ*; il est cependant probable qu'elle a tiré ce nom du lieu où elle croît; mais le mot *ama-*

nita, dans le sens qu'on le prend aujourd'hui, semble signifier la même chose que *fungus terræ*.

Les seuls *fungus* qu'on emploie communément dans les sauces sont les *champignons* ordinaires & les morilles. Les véritables *champignons* sont blancs en dehors, d'un rouge pâle en dedans lorsqu'ils sont encore nouveaux, mais qui devient plus foncé à mesure qu'ils vieillissent. Le *champignon* est agréable au gout, mais très-dangereux; il ne convient point à toutes sortes de tempéramens ni à la même personne en tout tems: car ceux qui en font usage toute leur vie s'en trouvent enfin incommodés. quoiqu'ils en mangent modérément. Il est même bon de remarquer que les *champignons* sont moins mal-sains dans un tems que dans un autre. L'Empereur Claude est mort, à ce qu'on prétend, pour avoir mangé des *champignons*; & j'ai moi-même été témoin d'un accident dans lequel tomba un Gentilhomme pour en avoir mangé qui paroissoient d'une bonne espece. Je les avois vus avant qu'on les servît à table, je les lui vis manger & ne quittai point le malade qu'il ne fût tout-à-fait guéri.

Ce Gentilhomme mangea sur les onze heures du matin environ une douzaine de *champignons* de grandeur ordinaire, il vécut ce jour-là de lard, de légumes & autres choses semblables & soupa le soir assez sobrement. Le lendemain matin il se plaignit d'une grande douleur qu'il ressentoit environ quatre pouces au-dessus du nombril, & d'une saveur aromatique desagréable dans la bouche. La douleur continua tout le jour & monta insensiblement plus haut. Le jour suivant il ressentit la même douleur au-dessus du nombril & la même saveur dans la bouche. Vers le midi il fut attaqué d'une violente diarrhée qui dura pendant trois jours & qui ne lui donna pas une minute de relâche. Le jour d'après la douleur se fit sentir vers la région de l'estomac & le tourmenta beaucoup: mais après avoir bu un grand coup de Sorbec, il vomit copieusement & rendit les *champignons* dans le même état qu'il les avoit mangés, sans la moindre altération & avec eux, les feves, le lard & tout ce qu'il avoit pris depuis; ce qui le guérit tout-à-fait.

J'ai oui dire que les poireaux sont un spécifique contre le venin des *champignons*: mais comme je n'en ai jamais vu l'effet, je n'en dirai rien qui puisse combattre ni appuyer cette opinion.

Voici ce que dit Lemery des Champignons.

Il y a plusieurs especes de *champignons* qui viennent tous en très-peu de tems sur la terre, dans les prez, sur les arbrisseaux & sur le fumier. Les meilleurs & les plus sûrs pour la santé sont ceux qui croissent en une nuit sur des couches de fumier, où les Jardiniers ont trouvé le secret d'en faire venir toute l'année. Ils doivent être blancs en dessus, rougeâtres en dessous, assez gros, bien nourris, tendres, faciles à rompre, d'un gout & d'une odeur agréable. Les *champignons* des prez sont encore assez bons, comme on le voit par ces vers:

> ..... *Pratensibus optima fungis,*
> *Natura est; aliis male creditur.*

Les *champignons* restaurent, nourrissent & fortifient, excitent la semence, donnent de l'appétit, & ont toutes les qualités nécessaires pour satisfaire agréablement le gout.

Il se trouve des *champignons* qui excitent de grandes évacuations par haut & par bas, qui causent la paralysie & l'apoplexie, & qui donnent souvent la mort par une qualité maligne qu'ils communiquent tout d'un coup aux humeurs. Quelquefois ceux mêmes qui passent pour être les meilleurs & les plus sûrs, suffoquent & ôtent la respiration, pour peu d'excès qu'on en fasse. Il y en a aussi, à ce que rapportent plusieurs Auteurs, qui empoisonnent quand on les flaire.

Tous les *champignons* contiennent beaucoup d'huile & de sel essentiel.

REMARQUES.

On dit que si l'on trempe des *champignons* dans de l'eau, & que l'on jette ensuite cette eau sur la terre, il y naîtra des *champignons*. Cela vient ou de ce que cette eau s'est chargée de semences de *champignons*, qui éclosent ensuite sur la terre; ou de ce que cette eau a dissout quelques sels essentiels des *champignons*, qui servent à étendre & à raréfier des semences d'autres *champignons* qu'ils trouvent épars sur terre.

On dit encore qu'à Naples & à Rome, il y a des pierres sur lesquelles, si l'on jette de l'eau chaude, il vient des *champignons* en quelque tems que ce soit. C'est apparemment que cette eau chaude amollit des semences de *champignons* qui se trouvent sur ces pierres, & ouvre leurs pores, de maniere que ces semences reçoivent en plus grande abondance les sucs propres à les étendre & à les faire croître.

Les *champignons* sont un aliment dont on ne sauroit trop se défier. Dioscoride les distingue en deux classes dont les uns sont très-dangereux, & peuvent être mis au nombre des poisons; & les autres ne font aucun mal. On ne peut pourtant pas dire que ces derniers dont nous nous servons communément ne soient pas quelquefois pernicieux, puisque nous voyons tous les jours des familles entieres tomber dans des accidens mortels pour en avoir mangé. C'est ce qui donne occasion à Pline de se récrier sur la gourmandise des hommes, qui pour la satisfaire risquent bien souvent leur vie par des alimens de cette nature. Neron appelloit les *champignons* Βρῶμα θεῶν, c'est-à-dire, viande des Dieux; parce que l'Empereur Claude, à qui il succéda, mourut pour en avoir mangé, & fut mis ensuite au nombre des Dieux.

Il y a deux parties dominantes dans les *champignons*, les unes sont huileuses & les autres salines. Ces dernieres sont peut-être d'une nature acre & corrosive; cependant quand elles sont étroitement unies aux premieres, elles ne sont pas si dangereuses, parce qu'elles sont retenues & embarrassées: mais quand la liaison de ces deux parties n'est pas exacte, ces sels dont nous venons de parler, prenant le dessus, produisent plusieurs mauvais effets. En voici un exemple. Les *champignons* que nous employons ordinairement, naissent en peu de tems sur la terre; on les cueille aussi-tôt; car si on les y laissoit trop de tems, ils deviendroient un poison mortel, parce que leurs sels, qui au commencement étoit suffisamment lié par des parties rameuses, se dégagent insensiblement des gaines qui les retenoient & reprenent toute leur force à cause d'une fermentation qui s'est excitée dans ces *champignons*.

On peut conclurre de ce raisonnement, que plus les *champignons* contiennent de parties huileuses, & moins ils sont dangereux; & que ceux qui viennent sur des couches de fumier ne doivent pas tant produire de mauvais effets que les autres, parce que le fumier leur communique une grande quantité de principes sulphureux.

Les *champignons* peuvent encore être pernicieux par leur substance spongieuse, qui s'étendant & se raréfiant par la chaleur du corps, comprime le diaphragme, & empêche la respiration. C'est en ce sens que les meilleurs *champignons* pris à l'excès, suffoquent quelquefois tout d'un coup.

En mangeant des *champignons* on doit boire beaucoup de vin, parce que cette liqueur, par les parties sulphureuses qu'elle contient en abondance, embarrasse les sels des *champignons*, & modere leur action. Le miel passe aussi pour remédier aux accidens fâcheux que causent les *champignons*; il agit en cette occasion comme le vin.

On prétend que quand ils ne conservent pas leur couleur naturelle après avoir été lavés, & qu'ils deviennent ou bleus, ou rouges, ou noirs, ils sont très-dangereux. Lemery, *Traité des Alimens*.

La morille est une espece de *champignon* printanier, gros

comme une noix, oblong, pyramidal ou ovale, ridé, tendre, poreux, caverneux, ou percé de grands trous, qui représentent comme des rayons de miel, de couleur blanchâtre ou jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu sur le rougeâtre, quelquefois noirâtre. Il differe du *champignon* ordinaire, en ce qu'il est naturellement percé de plusieurs grands trous, au lieu que le *champignon* ordinaire est feuilleté ou fistuleux.

La morille contient beaucoup d'huile, de phlegme, & de sel volatil, peu de terre. Elle croît dans les lieux herbeux, humides, dans les bois, aux piés des arbres. Elle est délicieuse dans les sauces. Elle est outre cela fortifiante, restaurante, propre pour exciter l'appétit. Lemery, *des Drogues*.

On doit choisir les morilles tendres, grosses comme une noix, ovales ou oblongues, d'une couleur jaunâtre ou blanchâtre, & percées de grands trous qui représentent des rayons de miel.

Les morilles excitent l'appétit, fortifient, restaurent, & sont d'un grand usage dans les sauces.

L'usage fréquent qu'on en fait échauffe beaucoup, & rend les humeurs acres.

Elles conviennent dans les tems froids aux phlegmatiques, & à ceux en général dont les humeurs sont grossieres & peu en mouvement : mais les personnes d'un tempérament chaud & bilieux doivent s'en abstenir.

On ne voit point arriver de si fâcheux accidens de l'usage des morilles que de celui des champignons, apparemment parce que leurs sels sont moins acres que ceux des champignons, ou parce qu'ils sont plus retenus & embarrassés par des principes sulphureux. Lemery, *Traité des Alimens*.

Tournefort fait mention de 83 différentes especes de morilles, dont voici le détail :

1. *Amanita campestris, alba supernè, infernè rubens*, Dillen. Cat. Giss. 177. *Fungus pileolo lato, & rotundo, livido*, C. B. Pin. 370. *Fungus campestris, albus supernè, infernè rubens*, J. B. 3. 824. *Fungi vulgatissimi esculenti*, Lob. Icon. 271.

2. *Amanita kremlinga alba*, Dillen. Cat. Giss. 178. *Fungus pileolo lato orbiculari candicante*, C. B. Pin. 370. *Fungus sylvarum, esculentus candicans*, J. B. 3. 828.

On le trouve dans le même endroit que le premier. M. Vaillant a parlé une seconde fois de celui-ci dans la p. 75. sous le nom de *Fungus totus albus edulis*.

3. *Amanita verna, pileo rotundiori, odorato & esculento. Fungi verni, mouceron dicti, odori & esculenti*. J. B. 2. 823.

4. *Amanita alba, pileo inverso. Fungi albi, pileolo inverso*. J. B. 3. 847.

5. *Amanita lutea perniciosa. Fungi lutei perniciosi, sub pinu habitantes*. J. B. 3. 832.

On trouve la figure de ce dernier dans les élémens de Botanique, *Planche* 328.

6. *Amanita piperata alba, lacteo succo turgens*, Dillen. Cat. Giss. 179. *Fungus piperatus albus, lacteo succo turgens*, J. B. 3. 825. *Fungi pileolo lato orbiculari candicante*, C. B. Pin. 370.

7. *Amanita major, rubescens aut subfulva, pediculo brevi, lamellis crebris albentibus*, Dillen. Cat. Giss. 181. *Fungus lignosus fasciatus*, Vaill. 61.

Il croît au pié des chênes dans le mois d'Août. R. Syn. Ed. 3. p. 4.

Sa tige a un pouce de long sur un pouce de large, elle est d'un blanc sale, pleine & charnue. Sa tête a environ trois pouces de diametre, elle est creuse, rougeâtre, parsemée de cercles blanchâtres. Les fistules sont très-serrées & blanches, aussi-bien que sa chair. Il rend un lait acre & gluant. Vaillant.

8. *Amanita major lactescens, pileo ex albo purpurascente, lamellis crebris, caule brevi. Fungus lacteus maximus infundibuli formâ*. Vaill. 61.

Cette derniere espece ressemble beaucoup aux deux précédentes. Ses bords sont pliés au commencement, mais ils se relevent dans la suite & forment une espece d'entonnoir depuis trois jusqu'à neuf pouces de diametre. Sa tête, sa chair & ses fistules sont blanches tirant tant soit peu sur le pourpre. Ses fistules sont très-serrées & entremêlées d'autres plus courtes de la moitié. Sa tige a environ un pouce de long, & depuis un demi-pouce jusqu'à un pouce d'épaisseur. Toute la plante contient une grande quantité de lait acre. Vaillant.

9. *Amanita major lactescens, pileo subfusco, lamellis fulvis, caule brevi. Fungus lactescens prægnantissimus*. Vaill. 61.

Son chapiteau est plat & tant soit peu creux vers le centre. Il a deux ou trois pouces de diametre. Il est d'un blanc fort sale tirant sur la couleur du bouis. Ses bords sont inégalement découpés. Il contient beaucoup de lait acre. Vaillant.

10. *Amanita lactescens fulvâ. Fungus lactescens piperatus rufus*. Vaill. 62.

Son chapiteau, ses feuilles, & sa tige sont de couleur de cuivre rouge. Il donne un lait acre. Vaillant.

11. *Amanita major, pileo subfusco, lamellis albis. Fungus piperatus non lactescens*. Vaill. 62.

Sa chair est d'un gout acre & ne donne aucun lait. Vaillant.

12. *Amanita fasciculosa purpurascens arborea*, Dillen. Cat. Giss. 180. *Fungus nostras pediculo brevi, in pileolum didymum abeunte*. Cim. Reg. Vaill. 62.

Son chapiteau est d'une couleur de maron clair, ses fistules sont jaunâtres, & ses bords reployés. Vaillant.

13. *Amanita major palustris albida. Fungus albidus, infundibuli formâ, palustris*. Vaill. 62.

14. *Amanita pileo flavo viscido, caule rufescente. Fungus glutine flavo limacino resplendens*. Vaill. 62.

Son chapiteau est d'abord de figure conique, il se déploie dans la suite, & a deux ou trois pouces de diametre. Vaillant.

15. *Amanita major pileo griseo holosericeo, lamellis carneis, caule albo. Fungus griseus holosericeus, pileolo crenelato*. Vaill. 63.

Son chapiteau a quelquefois cinq pouces de diametre, ses bords sont repliés comme ceux d'une sauciere. Sa tige a deux ou trois pouces de long sur un pouce environ de large. Vaillant.

16. *Amanita citrini coloris*, Dillen. Cat. Giss. 181. *Fungus pileolo stramineo*, Vaill. 63.

17. *Amanita media tota alba. Fungus media magnitudinis totus albus*. Vaill. 63.

Sa tige a depuis un pouce jusqu'à trois de haut. Elle est douce, pleine pour l'ordinaire & quelquefois fistulaire, beaucoup plus épaisse à son sommet qu'à sa base, tantôt droite & tantôt tortue ; quelquefois ronde & quelquefois tant soit peu applatie, avec un sillon de chaque côté épais depuis une jusqu'à trois lignes. Son chapiteau a depuis quatre jusqu'à dix-huit ou vingt lignes de diametre. Il a d'abord la figure d'une demi-sphere ou cone, mais il s'applatit dans la suite & forme un autre cone renversé. Les fistules sont fort éloignées les unes des autres & leur intervalle est rempli d'autres fistules qui partent de la circonférence. Toute la plante est d'un blanc de lait, & quelque peu luisante. Vaillant.

18. *Amanita pileo gilvo, lamellis albis crebris, supernè ad margines apparentibus, caule albido. Fungus gilvus, margine tenuissimo*. Vaill. 63.

19. *Amanita pileo coniformi albo maculato. Fungus pileolo conico maculato*. Vaill. 63.

20. *Amanita plana orbiculata aurea*, Dillen. Cat. Giss. 179. *Fungus planus orbiculatus aureus*, C. B. Pin. 371. *Fungi lutei magni dicti jaseran speciosi*, J. B. 3. 831.

Dillenius a trouvé ce champignon dans les bois d'Hornsey, *Syn. Stirp. Brit. Ed. III. p.* 2.

21. *Amanita purpurascens, pileo sursum repando, caule albo. Fungus marginè per maturitatem sursum repando*. Vaill. 64.

22. *Amanita orbicularis, pileo & lamellis fuscis*, Dillen. Cat. Giss. 184. *Fungus late fusco colore*. Vaill. 64.

J'ai

J'ai trouvé celui-ci auprès de Dulwich, dans le mois d'Octobre.

23. *Amanita pileo fusco, lamellis & caule albis. Fungus lete fusco colore, pediculo breviore.* Vaill. 64.

24. *Amanita clypeiformis major. Fungi multi ex uno pede clypeiformes lutei & rubri.* J. B. 3. 835.

25. *Amanita clypeiformis minor. Fungus clypeiformis minor*, C. B. Pin. 373. *Fungi parvi lutei & clypeiformes lethales*, J. B. 3. 847.

26. *Amanita fasciculosa viscida arborea mollis alba*, Dillen. Cat. Giff. 187. *Fungi albi lucentes ex uno principio plures ex radice arborum.* J. B. 3. 835.

27. *Amanita fasciculosa lutea dumetorum.* Cat. Giff. 186. *Fungi multi ex uno pede perniciosi.* J. B. 3. 835. J'en ai trouvé plus de mille sur la même racine. M. Vaillant a parlé une seconde fois de ce champignon, p. 68. sous le nom de *Fungi plures ex uno pede, e prunorum radicibus enati*, Raii Hist. 1. 99. App. 32. 8. *Fungus multiplex parvus luteus, pileolo molliter convexo*, Cimel. Reg. de nouveau, p. 71. sous le même nom, où il a répété la même description.

28. *Amanita colore lacteo. Fungus colore lacteo.* Vaill. 64.

29. *Amanita piperata non lactescens viscida, pileo ex fusco rufescente, lamellis & caule albis. Fungus piperatus, non lactescens, coloris brasilici*, Vaill. 65.

30. *Amanita obtusè coniformis cinerea, aut ex livido nigricans, utrinque striata*, Dillen. Cat. Giff. 182. *Fungus parvus, pediculo oblongo, galericulatus striis lividis aut nigris*, Raii Syn. Vaill. 65. Dans les pâturages sur le fumier ; au mois de Septembre & d'Octobre, Syn. Ed. 3. p. 8.

31. *Amanita pileo albo, centro rufescente, lamellis carneis, caule albo. Fungus pileolo albo, centro rufescente*, Vaill. 65.

32. *Amanita parva, pileo viscoso, ex albido luteo, lamellis lividis, caule longo. Fungus capite hemisphærico pallidè lutescente*, Vaill. 65. On le trouve communément sur le fumier de vache & de cheval au mois de Septembre & d'Octobre. M. Vaillant paroît avoir répété ce qu'il avoit dit de ce champignon, p. 71. sous le nom de *Fungus parvus, pediculo oblongo, pileolo hemisphærico, ex albido subluteus*, Raii Syn.

33. *Amanita parva verna utrinque striata fusca, pileo obtusè coniformi, musco palustri ramoso majori, foliis membranaceis acutis Vern. innascens*, Dillen. Cat. Giff. 184. *Fungus capitulo conico pallidè cineritio, centro fusco*, Vaill. 65.

34. *Amanita tota alba. Fungus totus albus*, Vaill. 65.

35. *Amanita tota grisea. Fungus totus griseus*, Vaill. 66.

36. *Amanita fasciculosa sordidè carnea. Fungus multiplex sordidè carneus*, Vaill. 66.

37. *Amanita fasciculosa buxea*, Dillen. Cat. Giff. 187. *Fungus nostras multiplex, pileolo lato mammoso*, Vaill. 66.

38. *Amanita exigua, sanguinei coloris*, Dillen. Cat. Giff. 66. *Fungus parvus coccineus*, Cimel. Reg. Vaill. 66.

39. *Amanita exigua, pileo umbilicato nigro, lamellis nigricantibus. Fungus minimus, totus niger, umbilicatus*, Vaill. 66.

40. *Amanita minor umbilicata, tota rufa. Fungus minor, totus rufus*, Vaill. 66.

41. *Amanita minor, tota citrina. Fungus minor, citrino colore, pedunculo flavescente*, Vaill. 66.

42. *Amanita minor, pileo villoso fusco, lamellis ex cinereo purpurascentibus, caule fusco. Fungus minor, pilei superficie flocculis fuscis, villosa*, Vaill. 67.

43. *Amanita parva, capitulo conico, violacei dilutioris coloris*, Dillen. Cat. Giff. 181. *Fungus minor Amethystinus.* Vaill. 67.

44. *Amanita fasciculosa ex fusco violacei coloris*, Dillen. Cat. Giff. 186. *Fungus major violaceus*, Vaill. 67.

45. *Amanita pileo incarnati coloris, lamellis albidis, caule albo, ad imum tuberoso. Fungus dilutè carneus, vel incarnatus*, Vaill. 67.

46. *Amanita major, pileo pallidè violaceo, lamellis & caule candidis. Fungus magnus albus, pileo lato, pronâ parte sordidè cæruleo*, Vaill. 67.

47. *Amanita pileo aurantii coloris, lamellis & caule lividis*, Hist. Plant. rar. Cent. 1. Dec. 3. p. 31. *Fungus aurantii coloris, capitulo in conum abeunte*, Inst. 559. auprès de Fulborn, dans le territoire de Cambridge.

Ce champignon est de couleur d'orange foncé, & son chapiteau a la figure d'un cone parfait.

48. *Amanita pileo conico aureo viscido, lamellis pallidè flavis, caule aureo. Fungus aureus, capitulo in conum abeunte*, Vaill. 67.

49. *Amanita ex livido albicans, oris intùs conversis*, Dill. Cat. Giff. 182. *Fungus colore castaneo, margine per maturitatem introrsùm convoluto*, Vaill. 68.

50. *Amanita minima, pileo & lamellis cinereis, caule fusco conico. Fungus minimus, pediculo conico*, Vaill. 68.

51. *Amanita pileo clypeato rufescente, lamellis & caule cinereis. Fungus clypeatus, in medio protuberans*, Vaill. 68.

52. *Amanita parva, utrinque striata, pileo coniformi, murini coloris, lamellis & pediculo albis.* Dillen. Cat. Giff. 183. *Fungus capitulo mammoso, centro papillari*, Vaill. 69. On le trouve en automne parmi les pâturages. Il semble être le même que celui que M. Vaillant appelle, p. 69. *Fungus pileo candicante, lamellis paucis, pediculo fusco splendente.*

53. *Amanita exigua, incarnati coloris. Funguli incarnati, coloris minuti, musco innati*, Mentz. Pugill. Tab. 6. Vaill. 69.

54. *Amanita parva, utrinque striata pediculo tenui longo firmo lento, pileolo in medio fastigiato*, Dillen. Cat. Giff. 183. dans les pâturages.

55. *Amanita ochro-leuca viscida, pileo clypeiformi. Fungus colore homogeneo pallido, pileolo & pediculo glutine obducto.* Vaill. 69.

56. *Amanita grisea viscida, pileo clypeiformi. Fungus colore homogeneo griseo, pediculo glutine obducto*, Vaill. 69.

57. *Amanita arboreà mollis, coloris exactè crocei*, Dillen. Cat. Giff. 182. *Fungus pileolo croceo, splendoris particeps.* Vaill. 69. sur les arbres dont le tronc est pourri.

58. *Amanita viscida, pileo expanso sordidè albo, lamellis candidis, caule solido. Fungus capite expanso viscosus*, Vaill. 70.

59. *Amanita viscida, pileo primum conico, postea plano. Fungus cono primùm obtuso, postea plano, pileolo & pediculo glutine obducto*, Vaill. 70.

Lorsque ce champignon est nouveau, son chapiteau est ordinairement d'un blanc sale, & le sommet de couleur de buis : il est quelquefois d'un verd foncé, & quelquefois de couleur brune. Sa tige & les fistules de cette derniere sont de la même couleur que le chapiteau : mais celles du blanc & du verd sont ordinairement couleur de soufre, & quelquefois d'un verd pâle. Sa tige est aussi de couleur de soufre, avec une teinte de verd-de-gris vers le sommet. Vaill.

60. *Amanita pileo obtusè coniformi, è cinereo fulvo, lamellis albidis, caule longo firmo striato gracili, castanei coloris. Fungus fimi equini, capitulo pileum Romanum referente*, Vaill. 71. Il a été trouvé dans les forets d'Angleterre par M. Dale.

61. *Amanita pileo cinereo utrinque striato, caule longo fistuloso. Fungus capitulo mammoso*, Vaill. 70.

62. *Amanita fasciculosa, pileo obtusè coniformi, utrinque striato pallido, lamellis nigris, caule albo fistuloso. Fungus nostras multiplex, pediculo fistuloso*, Vaill. 70. J'ai souvent trouvé ce champignon vers la fin de l'été : il se corrompt promptement ; & peut-être n'est-il point different de celui dont parle Dillenius, (Syn. 7.) sous le nom de *Fungus parvus lethalis galericulatus*, Lob.

63. *Amanita fasciculosa, pileo ex luteo fusco, lamellis virentibus, caule pallido. Fungus mediæ magnitudinis, pileolo supernè è rufo flavicante, lamellis subtus sordidè virentibus*, Raii Hist. 3. 17. *Fungus luteus, pileolo molliter convexo, lamellis viridibus*, Cimel. Reg. Vaill. 71.

J'ai trouvé ce champignon sur du bois pourri dans le jardin des plantes à Chelse au mois d'Octobre.

64. *Amanita exigua candidissima, pileo umbilicato. Fungus minimus albus umbilicatus striatus*, Vaill. 71.

65. *Amanita fasciculosa, pileo obtusè conico griseo lamellis albis, caule griseo. Fungus multiplex obtusè conicus, colore griseo murino* Vail. 71.

66. *Amanita pileo viscoso luteo*, Hist. Plant. rar. Cent. 1. Dec. 3. p. 31. Ce champignon me paroît le même que celui dont M. Vaillant donne la description sous le nom de *Fungus glutinosus, colore aurantio*, p. 72. Cette plante, si c'est celle que j'entens, se trouve très-communément en automne dans les pâturages.

67. *Amanita ovum referens, humorem nigrum per maturitatem effundens. Fungus typhoides. An fungus non vescus*, 9. Flor. Pruss. 89. *An fungus albus ovum referens, D. Doodii*, Raii Hist. 3. 22. Vaill. 72. dans un marécage entre Roud-Lane & le Pont de Somerset à Hampshire, Mer. Pin. J'en ai trouvé une grande quantité à Chesterton dans le mois de Mai.

68. *Amanita fasciculosa, ovum referens, minor, humorem nigrum per maturitatem effundens. Fungus multiplex ovatus cinereus minor*, Vaill. 72.

69. *Amanita orbicularis alba, lamellis & pediculo villosis, ac veluti farinâ comperfis*, Dillen. Cat. Giff. 184. *An fungus minor tenerrimus, farinâ respersus, pileolo superne cinereo, lamellis subtus tenuissimis nigris*, Raii Syn. Vaill. dans les pâturages aux mois de Septembre & d'Octobre.

70. *Amanita fusca, pileo infundibuli-formi. Fungus foliaceus vel lamellatus infundibuli formâ, fusco-lividus*, Vaill. 73.

71. *Amanita fasciculosa, pileo fusco, lamellis & caule griseis. Fungus multiplex campani formis, colore fusco*, Vaill. 73.

72. *Amanita fasciculosa pileo & caule castanei coloris lamellis ex sordidè albo pallidè rubentibus. Fungus multiplex campaniformis, colore castaneo*, Vaill. 73.

73. *Amanita fasciculosa, pileo rufescente, margine araneoso, lamellis crebris fuscis, caule albo fistuloso. Fungus capitulo mammoso rufescente*, Vaill. 73.

74. *Amanita fasciculosa, pileo ovato sulcato cinereo, lamellis crebris lividis, caule albo. Fungus multiplex ovatus*, Vaill. 73.

75. *Amanita sicca & levis, pileo magno plano orbiculari, pediculo longo, plerumque, bulbiformi*, Dillen. Cat. Giff. 180. *Fungus pileolo lato, longissimo pediculo variegato*, C. B. Pin. 371. Vaill. 74.

M. Lister a souvent trouvé cette espece de *champignon* en Angleterre, à Chesterton-Close auprès de Cambridge, & dans les forets de Lincoln. Il a même trouvé qu'il étoit beaucoup plus savoureux que le *champignon* ordinaire. R. Syn. Ed. 3. p. 3.

76. *Amanita pileo lato rufescente, micis furfuraceis aspersо, lamellis albis, caule tuberoso. Fungus pileolo lato, micis furfuraceis asperso*. Vaill. 74.

77. *Amanita pileo virescente, ex pila erumpens. Fungus phalloides annulatus, sordidè virescens & patulus*. Cim. Reg. Vaill. 74.

78. *Amanita pileo lato albido, lamellis candidis ex pila erumpens. Fungus phalloides*, Vaill. 74.

79. *Amanita pediculo bulbiformi, pileo maculato*, Dillen. Cat. Giff. 184. *Fungus pediculo in bulbiformam excrescente*, C. B. Raii Hist. 1. 95. Vaill. 75.

80. *Amanita pileo lato puniceo, lamellis albis. Fungus pileolo lato puniceo, lacteum & dulcem succum fundens*, C. B. Pin. 371. Vaill. 75.

81. *Amanita pileo candido, tuberculis flavo-fuscis variegato, lamellis creberrimis. Fungus colore candido tuberculis flavo-fuscis elegantissimè variegato*, Vaill. 75.

82. *Amanita pileo clypeato castaneo, centro rufo, circulo sordidè albo circumdato, lamellis creberrimis flavescentibus. Fungus centro mammoso rufo, circulo sordidè albo circumdato*, Vaill. 76.

83. *Amanita minima, pileo aurantii coloris, lamellis ex albo rufescentibus. Fungus minimus aurantius mamillaris*, Vaill. 76. Martin Tournefort.

La truffe est à peu près de la même nature que le *champignon*, avec cette différence qu'elle ne sort jamais hors de la terre. Il y en a de deux sortes. On emploie quelquefois la premiere dans la Medecine, (voyez *Boletus*) & l'autre en qualité d'alimens.

On distingue celles de la seconde espece de la maniere suivante.

Tubera, Offic. C. B. 376. J. B. 3. 849. Chab. 591. Raii Hist. 1. 110. Synop. 20. Sterb. 308. Tab. 32. A. Hist. Oxon. 3. 638. *Tubera Matthioli*, Elem. Bot. 442. Tourn. Inst. 565. *Tubera terræ*, Ger. 1385. Emac. 1583. *Tubera terræ edibilia*, Park. 1319.

M. Geoffroy le jeune, ayant rapporté plusieurs particularités touchant les *champignons* & les *truffes* dans le mémoire suivant, j'ai cru que le Lecteur ne seroit pas fâché de le trouver ici.

OBSERVATIONS

Sur la végétation des Truffes.

Tous les corps qui paroissent végéter, se peuvent partager généralement en deux classes. La premiere, de ceux à qui il ne manque rien de tous les caracteres des plantes. La seconde, de ceux à qui il en manque quelques-uns. Parmi ces derniers, les uns manquent de fleurs apparentes, comme le figuier, dont on croit la fleur renfermée au-dedans du fruit. D'autres manquent de fleurs & de graines apparentes, comme la plupart des plantes marines, dont on soupçonne les semences renfermées dans des vésicules particulieres. D'autres n'ont que des feuilles sans tige, comme le *Lichen*, le *Lactuca marina*, & le *Nostoch*. D'autres ont des tiges sans feuilles, comme les *Euphorbes*, la *Presle*, le *Lithophyton*, les *Coraux*, & la plupart des plantes pierreuses. D'autres enfin n'ont pour ainsi dire aucune apparence de plante, puisqu'on n'y distingue ni feuilles, ni fleurs, ni graines. De ce genre, sont la plupart des *champignons*, les *éponges*, les *morilles*, & surtout les *truffes*, qui de plus n'ont point de racines. Les Botanistes ne les ont rangées dans l'ordre des plantes, que parce qu'on les voit croître & multiplier, ne doutant point qu'elles n'aient du moins les parties essentielles des plantes, si elles n'en ont pas les apparences; de même que les insectes ont les parties essentielles à l'animal, quoique la structure apparente en soit différente. Comme j'ai déja fait quelques observations sur le *Nostoch*, cela m'a porté à examiner aussi la *truffe*, qui est encore plus singuliere, & dont il me paroît que l'on n'a encore rien dit de bien positif.

Voici les observations que j'ai pu faire sur la bisarrerie de cette végétation avec son analyse.

Cette sorte de plante n'est qu'un tubercule charnu, couvert d'une espece de croute dure, chagrinée & gercée à sa superficie, avec quelque sorte de régularité, telle à peu près qu'on l'apperçoit dans la noix de cyprès. Elle ne sort point de terre; elle y est cachée environ à un demi-pié de profondeur. On en trouve plusieurs ensemble dans le même endroit qui sont de différentes grosseurs. Il s'en voit même quelquefois d'assez grosses pour être du poids d'une livre, & même de cinq quarterons; ces dernieres sont rares. Pline n'en rapporte que du poids d'une livre.

Ce qui est certain, c'est qu'il y en a de fort grosses. Elles naissent en différens pays. Du tems de Pline, les plus estimées venoient d'Afrique. On en trouve à présent en Europe dans le Brandebourg, & en plusieurs autres endroits d'Allemagne. Elles sont communes en Italie, en Provence, en Dauphiné, dans le Languedoc, l'Angoumois & le Perigord; il en croît aussi en Bourgogne, & on en trouve aux environs de Paris. On remarque qu'elles viennent plus ordinairement dans des terres incultes, de couleur rougeâtre & sablonneu-

ses, quoique un peu grasses. On les trouve au pié & à l'ombre des arbres, & quelquefois entre des racines, des pierres & en pleine terre. Leur arbre favori est le chêne, ou le chêne verd, ou le chêne blanc; comme l'orme est celui de la morille. On commence à voir des *truffes* au premier beau tems qui suit les froids, plutôt ou plus tard, suivant que le tems est doux : ensuite du grand hiver, elles ont été très-rares. Elles ne paroissent dans leur naissance que comme de petits pois ronds, rouges en-dehors, & blancs en-dedans. Ces pois grossissent peu à peu. C'est depuis ce tems-là qu'on commence à tirer de la terre, celles qu'on nomme *truffes* blanches. Elles sont insipides d'elles-mêmes, & on les fait sécher pour les mettre dans les ragouts, parce qu'elles se gardent mieux seches que les marbrées. C'est l'opinion commune que les *truffes*, qui ont été une fois déplacées, ne prennent plus de nourriture, quand même on les remettroit dans la même terre d'où on les a tirées : mais si on les y laisse jusqu'à un certain point sans les déranger, elles grossissent insensiblement, leur écorce devient noire & chagrinée, ou inégale, quoiqu'elles conservent toujours leur blancheur au-dedans: jusqu'à ce point, elles ont très-peu d'odeur & de saveur, & ne peuvent encore s'employer qu'en ragout, & c'est toujours ce qu'on appelle premieres *truffes* blanches, dont il ne faut point faire une espece différente des marbrées & des noires, que l'on recueille depuis l'automne jusqu'en hiver après les premieres gelées; car ce ne sont, à ce que je crois, que les mêmes à différens points de maturité. Je considere la *truffe* blanche dans son premier état comme une plante qui est tout à la fois, racine, tige & fruit, dont le parenchyme se gonfle de toute part, & dont les parties se développent insensiblement. A mesure que la *truffe* se gonfle, l'écorce se durcit, se gerce en différens endroits pour donner plus de nourriture à la masse qui est plus grosse, alors la *truffe* change de couleur; & de blanche qu'elle étoit, on la voit insensiblement se marbrer de gris, & on n'apperçoit plus le blanc que comme un tissu de canaux qui se répandent dans le cœur de la *truffe*, & qui viennent aboutir aux gerçures de l'écorce.

La matiere grise qui est renfermée entre ces canaux, étant considérée avec le microscope, paroît être un parenchyme transparent composé de vésicules. Au milieu de ce parenchime, on voit des points noirs, ronds, séparés les uns des autres, qui ont tout l'air d'être des graines nourries dans ce parenchyme, dont elles ont obscurci la couleur, & où il n'y a que les vaisseaux & quelques cloisons qui sont restées blanches. Je considere ce blanc comme des canaux, parce que je les vois toujours venir se rendre à l'écorce.

Lorsque les *truffes* sont venues à ce point de maturité, elles ont une très-bonne odeur & un très-bon gout. La chaleur & les pluies du mois d'Août les font mûrir plus promptement: c'est ce qui peut avoir donné lieu à quelques Auteurs, de dire que les orages & les tonnerres les enfantoient. En effet, on ne commence à fouiller les bonnes *truffes* que depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin de Décembre, & quelquefois jusqu'au mois de Fevrier & Mars, & pour lors elles sont marbrées, au lieu que celles qu'on ramasse depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Juillet & d'Août, ne sont encore que blanches. Si on manque à ramasser les *truffes* lorsqu'elles sont à leur point de maturité, elles se pourrissent: c'est alors que l'on peut observer la réproduction de la *truffe*, parce qu'au bout de quelque tems on trouve plusieurs amas d'autres petites *truffes* qui occupent la place de celles qui se sont pourries. Ces jeunes *truffes* prennent nourriture jusqu'aux premiers froids. Si la gelée n'est pas forte, elles passent l'hiver, & forment de bonne heure les *truffes* blanches du printems.

Le grand froid de 1709 est encore une preuve de ce que j'avance, puisqu'on n'a vu des *truffes* que dans l'automne de la même année; les plus avancées qui auroient dû paroître au printems, ayant péri par la rigueur de la saison, au lieu que l'année précédente elles avoient été très-communes. On ne remarque ni chevelu ni filamens de racines aux *truffes* qu'on tire de terre. Elles en sont enveloppées, de maniere qu'elles y impriment les traces de leur écorce, sans y paroître autrement attachées. Elles sont sujettes, comme les autres racines à être percées des vers. Celui qui s'attache à la *truffe*, est un ver blanc assez délié, & différent de ceux qui naissent par leur pourriture : par la suite il forme une feve renfermée dans un nid tissu d'une soie blanche fort déliée. Il en sort quelque tems après une mouche bleue, tirant sur le violet, qui s'échappe de la *truffiere* par des gerçures qu'on y observe. Dès qu'on apperçoit de ces sortes de mouches, on les regarde comme un indice certain qu'il a des *truffes* dans l'endroit autour duquel on les voit voltiger.

Quand une *truffe* cuite a été piquée du ver, on s'en apperçoit à l'amertume qu'elle a au gout; & en y faisant un peu d'attention, on reconnoit que l'endroit de la piquure est plus noir que le reste, & que c'est de-là que vient cette amertume, le reste de la *truffe* ayant un bon gout. Si on l'ouvre crue à l'endroit de la piquure, on y découvre aisément le nid du ver, & un espace autour sans marbrure, d'une couleur différente du reste de la *truffe*, & qui approche de celle du bois pourri. En observant avec le microscope, la superficie des *truffes*, j'ai trouvé que certains points blancs qui s'y trouvent, étoient autant de petits insectes qui les rongent. Ils suivent les sillons de l'écorce pour pouvoir tirer plus de nourriture. Ces insectes sont blancs & transparens, de figure ronde, à peu près comme les mittes. Ils n'ont que quatre pates, & une fort petite tête, ils marchent même assez promptement. Ces insectes se nourrissent du suc nourricier de la *truffe*, car j'en ai trouvé qui s'étoient retirés dans le canton qu'avoit habité un ver. Ils étoient devenus, quoique transparens, d'une couleur de caffé; telle que celle de l'endroit où le ver avoit niché. Il est à remarquer que la terre qui produit la *truffe* ne porte point d'autres plantes au-dessus de la *truffe*. La *truffe* en soustrait le suc nourricier; ou plutôt par son odeur fait périr & empêche les herbes d'y pousser. Cette raison me paroît la plus probable, d'autant que la terre qui porte la *truffe* la sent parfaitement. Les paysans en certains endroits, font un tel profit sur le débit des *truffes*, que cela les rend soigneux à découvrir les *truffieres*, ensorte qu'il deviennent très-habiles en ce métier.

Ils connoissent l'étendue d'une *truffiere*, à ce qu'il n'y croît rien, & que la terre est nette de toute herbe. En second lieu, suivant la qualité de la terre, lorsque la *truffiere* est abondante, elle se gerce en différens endroits. Ils la reconnoissent encore en ce qu'elle est plus légere, & à ces petites mouches bleues & violettes, dont j'ai déja parlé, & à une autre espece de grosses mouches noires, longues, différentes des premieres qui sortent des vers qui s'engendrent de la pourriture de la *truffe*, & tous semblables à ceux qui naissent de toute autre matiere pourrie. Il y a une habileté à fouiller les *truffes* sans les couper, surtout lorsqu'elles sont grosses. Pour les tirer, les paysans ont une espece de houlerte. Dans d'autres endroits ils ne s'en rapportent point à eux-mêmes pour certe recherche, mais ils ont recours à un autre moyen dont parle Pline & d'autres Auteurs. Il faut savoir que les porcs sont fort friands de *truffes*; on se sert donc de ces animaux qu'on dresse à les chercher & à les tirer. Il faut être prompt à leur ôter les *truffes* qu'ils découvrent, & leur donner quelque chose à la place pour les récompenser, sans quoi ils se rebutteroient, & laisseroient là une chasse qui leur seroit infructueuse. Dans le Montferrat ils ont des chiens dressés à cette espece de chasse.

Voilà en général ce que j'ai pu observer sur la *truffe* & son origine; il s'agit présentement d'en déterminer les especes.

M. Tournefort n'en a admis que deux qu'il distingue par leur figure. La premiere est ronde, dont on voit la figure dans ses Elemens de Botanique, la même que celle qui est dans Matthiole & dans les autres Botanistes. Cette espece est celle que l'on mange en ce pays & qui est connue de tout le monde. La seconde espece est celle que Mentzelius nomme dans le *Pugillus rariorum plantarum*, *tubera subterranea testiculorum formâ*. Cette *truffe* est différente des autres par sa figure & par sa couleur interne, qui, au rapport de cet Auteur, est d'un roux tirant sur le verdâtre, semblable à la couleur interne des vesses de loup de nos bois, peut-être que s'il les eût ouvertes en d'autres tems, il les eût trouvées d'une autre couleur. Il les compare même à une matiere qui change de couleur. Mentzelius découvrit cette espece dans les mois d'Août & Septembre, qui est le tems où elles ne sont pas encore mûres, & en un certain canton de la Marche de Brandebourg. Sur ce pié-là, nous n'avons encore que deux especes de *truffes* qui different par l'extérieur, & nous ne devons point prendre les variétés de couleurs internes, ni les différentes grosseurs pour des caracteres de différentes especes, puisque les racines ou les pierres qu'elles rencontrent en grossissant, leur peuvent donner différentes formes. La *truffe* me paroît donc être une plante, & non point une matiere conglomérée, ou un excrément de la terre, comme Pline l'a pensé, en rapportant pour preuve une histoire d'un Gouverneur de Cartagene, qui en mordant une *truffe*, trouva sous ses dents un denier. Mais cette preuve n'est point suffisante, puisque le hasard peut avoir fait que la *truffe* en grossissant ait enveloppé ce denier, comme on voit arriver pareilles choses à certains arbres, de la végétation desquels on est assuré. Il me paroît même que Pline ne savoit à quoi s'en tenir, puisqu'il rapporte ensuite que l'on observoit que les *truffes* ne venoient auprès de Metelin dans l'Isle de Lesbos, que quand le débordement des rivieres en apportoit les semences d'un endroit nommé *Tiowes* dans la terre ferme d'Asie, où il y avoit des *truffes* en quantité.

Peut-être qu'on pourroit multiplier les *truffes* en tentant différens moyens, puisque nous les voyons multiplier dans la terre : cette reproduction nous confirmeroit l'opinion dans laquelle je suis que les graines sont renfermées dans l'intérieur de la *truffe*, & que ce sont ces graines & ces points ronds qui obscurcissent le parenchyme de la *truffe*. Ce parenchyme est soutenu par des fibres qui vont irrégulierement de la circonférence au centre, & tout traversé par des canaux blancs qui forment la marbrure de la *truffe*. Quelquefois ces canaux s'étendent en formant des plaques blanches composées de vésicules transparentes plus déliées que les autres; en sorte que vues de côté elles forment une surface unie, blanche; considérées perpendiculairement, elles laissent discerner à travers elles des points noirs. Si ces points sont les graines de la *truffe*, je soupçonnerois que les plaques blanches en sont comme les fleurs, y ayant toute apparence que les fleurs doivent être renfermées dans la *truffe* avec les graines. Quoique les fibres de la *truffe* soient fort déliés, elles ont cependant toutes ensemble assez de force pour résister quelque-tems à l'effort qu'on fait en les tirant en long. On les observe mieux dans une *truffe* passée que dans une fraîche, parce que le tissu charnu étant flétri, laisse appercevoir les locules qu'elles occupoient, & qui rend, en les exprimant, le suc dont elles étoient chargées. Si au contraire on tire ces fibres de côté, elles se déchirent, en se séparant, en plusieurs lames dans le sens des fibres. Une preuve que ce sont des fibres, c'est que l'endroit qui a été gâté par le ver étant vu au microscope, paroît être semblable à du bois pourri, ensorte que ce ne sont plus que des fibres ou des lames sans suc, sans vésicules, & sans les points que je regarde comme les graines. On les trouve comme criblées aux endroits où ces matieres auroient dû être; d'où l'on peut conjecturer que les vers ou les insectes ont soustrait le suc nourricier, puisque les insectes que j'ai observés ont la même couleur que la *truffe* dans l'endroit qui a été piqué.

Pour venir à l'analyse de cette plante, j'ai cherché premierement à découvrir d'où provenoit son odeur, & pour n'en point trop altérer les principes par l'action du feu, j'en ai enfermé dans une cucurbite de verre, couverte de son chapiteau, dans lequel j'avois suspendu des languettes de papier teintes de couleur bleue dans la teinture du tournesol, & d'autres teintes dans le suc de violette. En moins de vingt-quatre heures ce dernier papier a pris une belle couleur verte d'émeraude, pendant que le papier bleu teint de tournesol n'a point changé de couleur. Cette expérience m'a confirmé dans l'opinion que j'avois que cette odeur n'étoit qu'un développement d'un sel volatil alkali mêlé de quelques soufres. Elle me prouve aussi l'analogie de cette matiere avec les plantes & les fruits qui n'acquierent d'odeur que par la fermentation qui s'y passe & qui les mûrit. Si cette fermentation devient trop considérable, ces fruits pourrissent & donnent pour lors les graines parfaitement mûres, comme les concombres, les courges & les autres fruits mous. Je trouve la même chose dans la *truffe*. Elle est insipide jusqu'à ce que la fermentation ait développé ses principes & les ait mis dans un assez grand mouvement pour les rendre sensibles à l'odorat & au goût. Cette vapeur est chargée dans la *truffe* d'une portion assez considérable de sels volatils pour qu'elle les manifeste dès le commencement de la fermentation, au lieu que dans les autres plantes, excepté dans le pastel, l'urineux ne se développe que dans la putréfaction : c'est ce que j'ai observé en dernier lieu sur l'absinthe, de laquelle j'ai tiré un esprit urineux en la laissant pourrir. L'odeur de la *truffe* n'est agréable que jusqu'à un certain point. Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble & qu'elles ont été enfermées, elles fermentent à un point qu'elles répandent une odeur approchante de celle du musc, puis elles se moisissent & deviennent gluantes. Cette glu végete. Si les *truffes* ont été tirées de terre, & apportées pendant un tems sec, elles se conservent plus long-tems, pourvu qu'on ait soin de les séparer comme on fait les fruits. Je croi qu'on pourroit encore les conserver un tems dans l'huile qui est une matiere qui empêcheroit la fermentation, parce qu'elle boucheroit les pores extérieurs. Les gens du pays prétendent qu'elles sont meilleures après les premieres gelées, ce qui paroît assez vraisemblable, parce que le froid peut supprimer la fermentation, & faire qu'elles se conservent mieux. Ceux qui les gardent les conservent dans du sable ou dans la terre, suivant qu'elles ont besoin d'humidité ou de secheresse.

Pour continuer l'analyse j'ai mis des *truffes* nettoyées de leur écorce dans de l'eau après les avoir coupées par rouelles. L'eau s'est chargée de l'odeur de la *truffe*, & d'une couleur de gris sale; j'ai versé de cette teinture sur du sirop violat, elle en a altéré la couleur, & il a pris une couleur verdâtre. J'en ai versé sur la dissolution de sublimé corrosif. Elle l'a d'abord obscurcie, puis il s'est fait insensiblement un précipité d'un blanc sale. Enfin l'eau & les *truffes* se sont pourries, & la liqueur est devenue très-puante & gluante. J'ai mis dans six onces d'esprit de vin trois onces de *truffes* coupées & nettoyées de leur terre comme les précédentes; l'esprit a tiré une teinture rousse qui rendoit parfaitement l'odeur de la *truffe*. Cette teinture a coagulé le blanc d'œuf comme l'esprit de vin a coutume de le faire, & elle a précipité en blanc la dissolution du sublimé corrosif, à cause du sel volatil qu'elle contenoit. J'ai laissé l'esprit de vin pendant deux mois sur des *truffes*, l'odeur en a un peu changé, & approché de celle du coing. Les morceaux de *truffes* que j'en ai retirés étoient séchés & comme raccornis, & un instant après ils paroissoient blancs & couverts comme

d'une fleur saline, insipide, qui ne s'est point mêlée avec l'esprit de vin, comme nous voyons tous les jours que les sels volatils ne s'unissent point à l'esprit de vin, ou du moins qu'ils ne se chargent que d'une très-petite portion de ces sels. Cette teinture de *truffe* par l'esprit de vin jettée dans de l'eau claire a donné quelques marques de soufre ou de résine, puisqu'elle a un peu troublé l'eau. Après avoir observé les principes volatils des *truffes* par le développement de la simple fermentation, j'ai employé le secours de la chaleur la plus douce : pour cet effet, j'ai mis dans une cucurbite au bain de sable vingt-quatre onces de *truffes* fraîches, entieres & nettoyées de la terre autant qu'il a été possible : en trois jours j'ai tiré deux onces, sept dragmes & un scrupule d'une liqueur limpide, rendant une odeur de *truffe* très-agréable. Cette liqueur a verdi le sirop violat. J'en ai mêlé avec la dissolution de sublimé corrosif; les deux liqueurs sont devenues laiteuses, & ont pris une couleur d'opale; puis il s'est fait insensiblement un précipité blanc: en deux jours & demi j'ai tiré cinq onces six dragmes d'une liqueur aussi belle, aussi odorante, & qui a produit les mêmes effets que la précédente: en trois autres jours j'ai tiré trois onces & demie d'une liquenr limpide, & qui avoit un peu d'odeur empyreumatique qui a blanchi très-considérablement la dissolution de sublimé corrosif, & même fait une espece de *coagulum* blanc assez épais, mais qui n'a point altéré le tournesol non plus que les liqueurs précédentes, & a fermenté quelque peu avec les esprits acides. En quatre autres jours, j'ai achevé de dessécher les *truffes*, j'en ai tiré douze dragmes d'une liqueur qui avoit la même odeur que la précédente, & qui a produit les mêmes effets. J'ai trouvé dans la cucurbite les *truffes* entierement desséchées, ne pesant plus que neuf onces, cinq dragmes. Je les ai mises dans une cornue au fourneau de reverbere; j'en ai séparé par un feu assez doux, trois dragmes d'une liqueur assez limpide, mais qui a roussi au bout de quelques jours : elle avoit une odeur volatile pareille à ces esprits qui ont perdu de leur vigueur. Elle a verdi le sirop violat, n'a fait aucun effet sur le tournesol, a coagulé & même grumelé la dissolution de sublimé corrosif. La seconde liqueur pesoit trois dragmes, étoit de couleur laiteuse, & d'une odeur pareille à celle des esprits volatils des animaux. La troisieme liqueur a pesé une once six dragmes; elle étoit fort rousse, mêlée de quelque peu d'huile. Ces dernieres liqueurs ont fait les mêmes changemens dans leurs mélanges que les précédentes.

Enfin, la quatrieme liqueur a pesé six dragmes; elle étoit rouge, foncée, épaisse comme du beurre, & chargée de sel volatil. Cette huile n'a point changé la teinture de tournesol.

Il y a eu une dragme de sel volatil en aiguilles, chargé d'huile & facile à fondre. La tête-morte a pesé quatre onces, six dragmes & trente-six grains. J'ai calciné cette matiere, & je me suis apperçu après la calcination qu'elle étoit chargée de beaucoup de terre, qui au feu étoit devenue rouge. J'en ai séparé le plus qu'il m'a été possible, & j'en ai retiré le poids d'une once deux dragmes : c'est donc comme si je n'avois analysé que vingt-deux onces six dragmes de *truffes*; ensorte qu'il ne m'est resté de la tête-morte, déduction faite de la terre, que trois onces quatre dragmes, & trente-six grains. Après la calcination de cette matiere, il ne m'est resté que deux onces une dragme de cendres blanches, dont j'ai tiré par la lessive une dragme de sel fixe alcali mêlé de terre, & qui a précipité en jaune, couleur d'ocre, la solution de sublimé corrosif. Il a légerement verdi le sirop violat, & fermenté avec les acides. Cette analyse nous prouve que l'odeur de la *truffe* ne dépend que de la grande quantité de sel volatil huileux qu'elle contient.

Quant à la vertu des *truffes*, l'idée commune est qu'elles échauffent; cependant Galien, au rapport de Matthiol les regarde comme un aliment indifférent, qui fait la base de tous les assaisonnemens, & véritablement c'est à ce dessein qu'on l'emploie dans tous les ragoûts. Avicenne en parle bien différemment, il dit qu'elles engendrent des humeurs crasses plus que toute autre nourriture; qu'elles sont de difficile digestion, pesantes sur l'estomac, & que lorsqu'on en fait un trop grand usage, elles tendent à former l'apopléxie & la paralysie. Pour moi, je crois qu'on peut accorder ces deux Auteurs, en considérant deux qualités dans la *truffe* qui peuvent produire deux différens effets. Premierement, elles peuvent échauffer par elles-mêmes en développant leur sel volatil dans l'estomac, ou par les assaisonnemens qu'on leur donne, de sel, de poivre, & d'autres épices dont elles s'abreuvent comme des éponges. En second lieu, elles peuvent être indigestes : lorsque prises immodérément, elles se trouvent dans un mauvais estomac, elles y laissent une méchante impression, elles y croupissent & y forment des glaires qui le dérangent; ce qu'on peut attribuer à la qualité froide que leur donne Galien. Une preuve que la *truffe* est indigeste, c'est qu'elle a cela de commun avec les autres fruits qu'elle se raccornit dans l'esprit de vin, & de plus qu'elle ne se dissout dans l'eau qu'avec peine. J'en ai gardé une pendant six mois dans l'eau sans qu'elle fût entierement pourrie; l'écorce restant encore, qui ne s'est pourrie que la derniere. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* 1711.

AMARA, *Amers.* Il y a différentes substances *ameres*, surtout parmi les végétaux, dont il est parlé aux articles qui y ont rapport à mesure qu'ils se présentent, & dans ceux des maladies auxquelles elles sont propres. Il suffit maintenant de dire en général que les *amers* paroissent agir, premierement en augmentant le ressort des fibres des organes de la digestion qui sont relâchées & affoiblies; & en second lieu, en faisant les fonctions de la bile qui est devenue trop languissante & trop inactive pour servir aux usages auxquels elle est destinée. De-là vient que les *amers* corrigent le sang & les humeurs lorsque cela est nécessaire, en facilitant la digestion & l'assimilation des alimens, & mettent les solides en état d'exercer les fonctions qui sont nécessaires à la conservation de la santé, en les fortifiant.

AMARACUS, Ἀμάρακος, la *Majorlaine.* Saumaise prétend que les Anciens entendoient sous le nom *d'amaracus*, deux plantes différentes; le grand *amaracus* qui est notre *marjolaine*, & le petit, qui est le *marum.* Mais il n'est pas aisé de décider si l'*amaracus* & le *sampsucum* ne sont qu'une même plante, ou s'ils different l'un de l'autre, pour les raisons alléguées dans la dissertation de Saumaise, que je reserve pour la fin de ces article.

On distingue ainsi cette plante:

Amaracus majorana sampsucum, Offic. *Majorana vulgaris*, C. B. Pin. 224. Raii Hist. 1. 538. Tourn. Inst. 199. Elem. Bot. 168. Boerh. Ind. A. 178. Rupp. Flor. Jen. 190. *Majorana vulgaris æstiva*; Park. Theat. 11. Histor. Oxon. 3. 358. *Majorana major*, Ger. 538. Emac. 664. *Majorana majori folio & semine nota*, J. B. 3. 241. *Sampsuchum, amaracus, majorana*, Chab. 419.

Cette plante pousse un grand nombre de branches qui rampent sur la terre, ses feuilles sont rondes, velues & minces comme celles du calament, d'une odeur pénétrante & aromatique faites en forme de couronne. On l'emploie dans les cataplasmes, & dans les médicamens de l'espece des *acopes*, à cause de sa qualité chaude. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 47.

La *marjolaine*, *majorana vulgaris*, &c. est une petite plante haute de huit à neuf pouces, qui pousse un grand nombre de tiges ligneuses, le plus souvent quarrées, un peu velues & rougeâtres. Ses feuilles sont opposées, de la figure de celles de l'origan, mais plus petites, couvertes d'un duvet blanc, d'une odeur pénétrante, d'une saveur un peu acre, un peu amere, aromatique & agréable. Il naît autour du sommet de la tige dans les aisselles des feuilles des épis ou petites têtes écail-

leuſes, compoſées de quatre rangs de feuilles placées en maniere d'écailles qui ſont velues, & d'entre leſquelles ſortent de très-petites fleurs en gueule, blanches, monopétales, & dont la levre ſupérieure eſt redreſſée, arrondie, échancrée, & l'inférieure diviſée en trois parties. Du centre de cette ouverture ou gueule s'éleve un piſtil blanc diviſé en deux parties. La ſemence eſt ſemblable à celle de l'origan, petite, ronde, & d'un rouge foncé.

La ſemence de cette plante nous vient de Narbonne ou de la Provence, & des autres pays chauds de la France. RAY, *Hiſt. Plant.*

Le Medecin *Dioclès* & les *Siciliens* donnent le nom d'*amaracus* à la plante que les *Egyptiens* & les *Syriens* appellent *ſampſuchum*. Elle ſe perpétue par le moyen de ſa ſemence & de ſon plant. Elle eſt plus ſpiritueuſe & d'une odeur beaucoup plus douce que celles dont nous avons parlé (l'origan, le thym, l'aurone, &c.) elle contient autant de ſemences que l'aurone. PLINE, *Lib. XXI. cap.* 11.

Le *ſampſuchum*, ou l'*amaracum* le meilleur & le plus odorant croît dans l'Iſle de Cypre. Broyé avec du vinaigre & du ſel, il guérit les piquures des ſcorpions lorſqu'on en oint la partie. Employé en forme de topique, il excite les regles; il eſt moins efficace lorſqu'on le prend en décoction. Mêlé avec de la farine d'orge ſéchée au feu, il arrête les fluxions des humeurs qui ſe jettent ſur les yeux. Sa décoction guérit les tranchées, excite l'urine, & fait beaucoup de bien aux perſonnes hydropiques. Pilé & réduit en poudre, il eſt un excellent ſternutatoire. On en tire une huile appellée *ſampſuchinum* ou *amaracinum*, qui échauffe & ramollit les nerfs & la matrice. Ses feuilles appliquées avec du miel, diſſipent les enflures & la couleur livide du viſage occaſionnée par des coups ou des contuſions, & elles ſont bonnes pour les luxations, étant appliquées ſur la partie avec de la cire. PLINE, *Lib. XXI. cap.* 22.

Le meilleur *ſampſuchum* croît à Cyzique & dans l'Iſle de Cbypre: celui d'Egypte leur eſt inférieur, quoique préférable aux autres. Les Cyziceniens l'appellent *amaracus*.

Ruffus d'Epheſe & Oribaſe, recommandent l'*amaracus* pour purger les humeurs bilieuſes & pituiteuſes. La doſe eſt de quatre dragmes en poudre dans du miel ou de l'oxymel. RUFFUS, *Fragm. pag.* 127. ORIBASE, *Med. Coll. Lib. VII. cap.* 27.

La *marjolaine* croît dans nos jardins & fleurit au mois de Juillet: on fait uſage de ſes feuilles & de ſa ſemence. Elle eſt céphalique & anti-hyſtérique, ce qui fait qu'on l'emploie dans les maladies de la tête, des nerfs, de la matrice & de l'eſtomac. Elle excite les regles, lorſqu'on s'en ſert en forme de peſſaire; elle fortifie le cerveau & diſſipe les vents. DALE.

Comme elle contient des parties très-ſubtiles, elle digere & atténue. De quelque maniere qu'on la prenne, elle eſt bonne pour les maladies qui proviennent d'une intempérie froide du cerveau & de la tête. Pilée & réduite en poudre elle fait éternuer, chaſſe le phlegme de la tête & la fortifie. Son ſuc pris par le nez produit le même effet. On l'emploie dans quelques maladies de la poitrine & de l'eſtomac. Elle procure du ſecours à ceux qui ſont menacés d'une obſtruction au foie ou à la rate. Elle chaſſe les vents de la matrice & elle convient dans les maladies qui ſont cauſées par le relâchement de ce viſcere. Elle eſt diurétique & fait ſortir les humeurs aqueuſes par les urines; elle appaiſe le mal de dents lorſqu'on la mâche. Elle entre dans la compoſition de pluſieurs antidotes.

Nicolas Cheſneau, Medecin de Marſeille, recommande le ſternutatoire ſuivant, comme un remede dont il a ſouvent éprouvé les bons effets dans les maladies de la tête.

Prenez *de la racine d'hellébore blanc, demi-dragme, feuilles de marjolaine, deux pincées.*

Faites-les bouillir dans ſix onces d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers.

Mettez de cette décoction un peu chaude dans le creux de la main, & tirez-en à pluſieurs repriſes par le nez.

Il ne faut s'en ſervir que quand la douleur eſt violente, car elle ne fait qu'aigrir celle qui eſt légere.

L'eau diſtilée de *marjolaine* eſt très-bonne pour le catarrhe. On remplit d'abord ſa bouche d'eau ſimple ou de vin; on verſe enſuite de l'eau de *marjolaine* dans le creux de la main: puis en preſſant l'une des deux narines, on reſpire cette eau avec l'autre auſſi fortement que l'on peut, afin qu'elle parvienne à la racine du nez ou à l'os *ethmoïde*; car autrement elle retombe dans le fond de la bouche.

Fabricius, beau-pere de Pauli, s'étoit ſervi fort heureuſement de ce ſternutatoire gour guérir le Prince *Walenſtein* d'un rhume qui l'affligeoit.

Le baume de *marjolaine* eſt très-efficace dans le catarrhe ou le coryza, (rhume de cerveau) lorſqu'on en frotte les aîles du nez & la cloiſon mitoyenne. On a coutume encore d'en frotter utilement la nuque du cou & les deux tempes, non-ſeulement dans la maladie dont on vient de parler, mais encore dans les autres maladies froides de la tête. Ces obſervations ont été communiquées à M. *Ray* par le Doct. E. *Hulſe*. RAY, *Hiſt. Plant.*

On prépare l'huile de *majorlaine* ἀμαράκινον de la maniere ſuivante.

La meilleure eſt celle de *Cyzique*. On la prépare avec l'huile *omphacinum* & l'huile *balaninum* épaiſſies avec du *xylobalſamum*, & le *calamus aromaticus*, auxquelles on ajoute la *marjolaine*, le coſtus, l'amome en grappe & l'aſpic, (νάρδος) le carpobalſamum & la myrrhe; quelques-uns y ajoutent encore de la canelle. On emploie dans ſa préparation une quantité de vin & de miel, qui ſert autant à oindre les parois du vaiſſeau, qu'à macérer les aromates pulvériſés.

Cette huile échauffe, excite le ſommeil, ouvre les pores; (ἀναστομωτικὸν) elle eſt émolliente, elle ranime les eſprits, (πυρωτικον) provoque l'urine, & eſt très-efficace contre la corruption, (σήραγας) les fiſtules, & dans l'hydrocele, après l'opération. Elle nettoie & diſſipe la croûte galeuſe qui ſe forme autour des ulceres d'une eſpece maligne. Elle eſt diurétique; lorſqu'on s'en frotte la région de l'anus elle guérit les inflammations de cette partie & les hémorrhoïdes; appliquée ſur le pubis elle excite les regles & diſſipe les tumeurs dures ou œdomateuſes de la matrice, elle eſt bonne auſſi pour les bleſſures des nerfs & des muſcles, étant appliquée deſſus avec un morceau de drap bien mince. DIOSCORIDE, *Lib. I. c.* 68.

La compoſition de cette huile eſt un peu différente dans Paul Eginete.

Prenez *de l'enula campana,* (ἑλένιον) *dix livres,*
du xylobalſamum, vingt livres,
du ſouchet, huit livres,

des fleurs de jonc odorant, *de ſavinier,* *d'aſpalathus,* (ἀσπαλάθου)	*de chacunes huit livres.*
d'opoponax. *de ſemence de marjolaine,*	*de chacun deux livres.*

d'excellente huile, (ἔλαιον πρώτειον) *huit pintes,*
du vin odoriférant, cinq pintes.

Faites macérer ces drogues dans le vin, excepté l'*aſpalathus*, & faites-les bouillir enſuite pendant ſix heures, & l'*aſpalathus* trois heures ſeulement. Quelques-uns y ajoutent trois onces de verd-de-gris pour rehauſſer ſa couleur. PAUL EGINETE, *L. VII. c.* 20.

On prépare le Σαμψύχινον ou l'huile de *ſampſuchum*, de la maniere ſuivante.

Prenez *du ſerpolet,* *de la caſſe,* *de l'aurone,* *des fleurs de ſiſymbrium,* *des feuilles de myrthe,* *de ſampſuchum;*	*de chacun la quantité que vous jugerez convenable,*

En ayant égard à leur force, & pilez-les bien ensemble: versez dessus autant d'huile *omphacinum* qu'il sera nécessaire; & au bout de quatre jours, passez-les: cela fait prenez la même quantité des mêmes ingrédiens frais, & faites-les macérer dans la même huile & pendant le même tems; coulez la liqueur, l'huile aura par ce moyen plus de force & d'efficace. On doit choisir le *sampsuchum* de couleur noire tirant sur le verd, très-odorant & d'un gout modérément acre.

Cette huile est fortifiante, atténuante & acre; elle est bonne pour lever les obstructions de la matrice, pour exciter les regles, pour faciliter la sortie du fœtus & de l'arriere-faix, & pour les affections hystériques. Elle appaise les douleurs des aînes & des lombes. Elle vaut beaucoup mieux mêlée avec du miel, parce qu'elle endurcit la partie sur laquelle on l'applique seule, à cause de sa trop grande astringence. Elle fait cesser la lassitude & elle augmente la vertu des cataplasmes qu'on emploie pour cet effet. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 58.

SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. c.* 13. de l'*amaracus* & du *Sampsucus*.

Les Grecs donnoient le nom d'*amaracus*, Ἀμάρακος, à plus d'une plante: un grand nombre d'Auteurs d'une autorité respectable, prétendent qu'on appelloit ainsi le *sampsuchus*. Il est surprenant que Dioscoride nous dise, que le σαμψυχος, (car c'est ainsi que portent les manuscrits) étoit appellé ἀμάρακος par les Cyziceniens & les Siciliens, & qu'il fasse du σαμψύχινον & de l'ἀμαράκινον deux onguens tout-à-fait différens: mais Dioscoride, comme je l'ai observé, donne souvent dans ces sortes de contradictions. *Hesychius* dit, Σαμψυχος πλεῖστη, &c. « Le *sampsuchus* croît en abon-» dance en Egypte; d'autres l'appellent *amaracus*. » A quoi je répons que *Meleagre*, qui est un Auteur extrêmement ancien, dans le Poëme où il compare chaque Poëte avec la fleur qui lui convient, parle du σαμψυχος, *sampsuchus* & de l'ἀμάρακος, *amaracus*, comme de deux plantes tout-à-fait différentes.

Τῇ δ' ἅμα καὶ σαμψυχον ἀφ' ἡδυπνόοιο Ῥιανοῦ,

Καὶ γλυκὺν Ἠρίννης παρθενόχρωτα κρόκον.

Rhianus, célebre par les charmes de sa personne, apporta le *sampsuchus*, & *Herinna* le *safran*; & quelques lignes plus bas:

Ἐν δ' ἄρ' ἀμάρακον ἧκε πολυσπερέος ἄνθος ἀοιδῶν

Φοινισσᾶν τε νέκυν κύπρον ἀπ' Ἀντιπάτρου.

« Là croît l'*amaracus*, cette fleur que *Polystrate* a célé-» brée dans ses Poësies, & le triste *cyprès de Phœnicie*, » porté aux funérailles d'*Antipater*. » *Galien* & *P. Eginete*, parlent de l'*amaracus* & du *sampsuchus* dans différens chapitres; ce qu'ils n'eussent point fait si ces deux plantes eussent été la même chose. Ceux, qui sur l'autorité de Dioscoride, regardent ces deux plantes comme une seule, ignorent le peu de fond qu'on doit faire sur cet Auteur.

En effet, ils ne s'apperçoivent pas que ses paroles, au lieu de détruire l'opinion de ceux qui soutiennent que ces plantes sont tout-à-fait différentes, servent au contraire à la confirmer, lorsqu'on les prend dans le sens qu'il faut. « Les Siciliens & les Cyziceniens, » dit-il, appellent *amaracus* ce que les autres appel-» lent *sampsuchus*. » Ce passage ne prouve point que ces plantes soient une même chose. Dioscoride montre clairement le contraire, lorsqu'il fait du μύρον σαμψύχινον & ἀμαράκινον, deux differens onguens. *Dioclès* cité par *Athenée*, dit ἀμάρακον, ὃ τινες σαμψυχον καλοῦσι. On peut dire de plus que le mot *amaracus* est Grec, & le nom σαμψυχος, Egyptien & Syriaque.

Pline dit que le Medecin *Dioclès* & les *Siciliens*, appellent *amaracus*, ce qu'on appelle *sampsuchum* en *Egypte* & dans la *Syrie*. Il sembleroit donc qu'*amaracum*, ἀμάρακον est le nom Grec & *sampsuchum*, σαμψυχον le nom Syriaque de la même plante. En effet, ce dernier nom paroît être Syriaque ou Egyptien: car Σαμψεῖρα est une ville d'Egypte, Σάμψα un village d'Arabie; & Σαμψαῖοι un autre village de Judée, Province de Syrie, que l'on traduit par ἡλιακοί, & σάμψα ἥλιον, d'où est venu Βαλσάμψα, qu'*Etienne* traduit par οἶκον ἡλίου, « la maison du Soleil. » Le Soleil en Hébreu, comme on sait, est appellé שמש, *shemesh*, de même qu'en Arabe. Il est parlé de l'*amaracus*, ἀμάρακος dans les Ouvrages de Théophraste; mais non pas du *sampsuchus*, σαμψυχος. C'est en vain qu'on veut le mettre au nombre de ceux qui ont avancé que le *sampsuchum* est le même que l'*amaracus*. Je ne doute point que l'*amaracus* des Grecs ne reponde au *sampsuchum* des Egyptiens: mais les Grecs donnoient quelquefois ce dernier nom au *sampsuchus*. Les Cyziceniens, chez qui le meilleur *sampsuchus* croissoit en abondance, l'appelloient ἀμάρακος, *amaracus*, de même que les Siciliens. Mais ce nom n'étoit point général dans toute la Grece, car quelques-uns appelloient l'*amaracum*, ἀμάρακον, *parthenium*, dont *Dioscoride* parle en ces termes: Παρθένιον, οἱ δὲ ἀμάρακον οἱ δὲ λευκάνθεμον καὶ τοῦτο καλοῦσι. (C'est ainsi que je lis d'après une ancienne copie.) « Quelques-uns donnent le nom d'*amaracus* au » *parthenium*, d'autres celui de *leucanthemus*. » On doit donc corriger ce passage de *Pline*, *L. XXI. c.* 30. *Parthenium alii leucanthen, alii tannacum vocant*; & lire, *Alii leucanthemon, alii amaracum vocant*. Il est écrit dans l'Index, *Parthenium*, *sive leucanthus*, *sive amaracus*. Λευκανθὲς est le même que λευκάνθεμον. Pline ajoute: *Celsus apud nos*, *perdicium & murarium*. Il confond suivant sa coutume, les deux *parthenia*. Le *parthenium*, que l'on appelloit aussi *perdicium*, est différent du *murarium*, qui croît sur les murailles. Pline se trompe grossierement dans le passage qui suit. *Flore albo*, *odore mali*, *sapore amaro*. Le Grec qu'il a traduit porte: ἄνθη λευκὰ κύκλῳ τὸ δὲ μέσον μήλινον, ὀσμῇ ὑπόβρωμον. Pline lit μήλινον ὀσμῇ ὑπόβρωμον, & le rend par *odore mali*, ce qui est absurde. L'Auteur Grec veut dire, que les feuilles qui entourent la fleur sont blanches, & le milieu du calice jaune. Ce n'est point cette espece de *parthenium*, mais celui qu'on appelle ἑλξίνη, qui croît dans les haies ou sur les murailles.

Cette *helxine* même est homonyme à une autre appellée κισσάμπελος & ἀμερίνη, qui est une espece de campanette. Le *parthenium helxine* ou *murarium* de *Celse*, est maintenant appellé *parietaria*, *pariétaire*, d'un nom fort ancien. *Constantin* appelle *Trajan*, *herba parietaria*, parce que son nom étoit écrit sur un grand nombre d'édifices publics. *Ammien* lui donne aussi ce nom. Les Auteurs du *Hippiatrica*, *cap.* 390. Σκόρδον Γαλλικὸν καλάθιον, καὶ σιδηρίτην περδίκιον τὴν παρὰ Ῥωμαίοις λεγομένην παριεταρίαν βοτάνην. « Pilez de l'ail de » Gaule & du *sideritis perdicium*, appellé par les *Ro-* » *mains*, *herba parietaria*; » & *cap.* 496. Καὶ φύλλον βοτάνης σιδηρίτιδος, ἣν Ῥωμαῖοι παριεταρίαν καλοῦσι; & *cap.* 561. καὶ προσθεῖναι βοτάνην σιδηρῖτιν, ἣν Ῥωμαῖοι καλοῦσι παριεταρίαν, « & la plante *sideritis*, que les Romains » appellent *parietaria*; » & de même dans plusieurs autres passages. Comme il y a différentes especes de plantes, à qui on donne le nom de *sideritis*, il est à croire qu'elles sont les mêmes que celle que les *Romains* appellent *parietaria*. On trouve dans Paul Eginete le passage suivant: Ἑλξίνη, οἱ δὲ περδίκιον, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ σιδηρῖτιν, οἱ δὲ Ἡράκλειαν, δύναμις δὲ αὐτῆς ῥυπτική. « L'*helxine* appellée *perdicium*, *parthe-* » *nium*, *sideritis* & *heracleia*, à une qualité détersive. » C'est la même que celle à qui les Latins donnent le nom d'*urceolaris*, à cause qu'ils s'en servoient pour nettoyer leurs pots (*urcei*) & leurs verres. Les Grecs qui ont écrit des maladies des chevaux; *cap.* 520. πρὸς ἀσθμαίνοντα, ὅλοι βήχα. « Pour la courte haleine ou la

» toux. » Βελξίνη, ἣν Ἕλληνες μὲν περδίκιον, Ῥωμαῖοι δὲ ἐρκουλάρεμ ὀνομάζουσι. « La plante que les Grecs appel- » lent *perdicium* & les *Romains*, *urceolaris*. » *Pelago-nius*, Βελξίνης περδικιάδος, ἣν Ῥωμαῖοι ἐρκιολάρεμ καλοῦσι. « Le *perdicius*, que les Romains appellent *urceolaris*.» Les *Italiens* l'appellent aujourd'hui *vitreda*, à cause qu'on s'en sert pour nettoyer les verres. Un ancien Auteur Arabe, qui a ajouté des nomenclatures Arabes à une ancienne copie de *Dioscoride*, appelle cette helxine, *Hassis Alzagiagi*, c'est-à-dire, *herbe à verre*, parce qu'on s'en sert pour nettoyer les vaisseaux de verre. Il ajoute dans le même endroit, que c'est une espece de liseron ou de campanette. Il confond cette plante avec une autre *helxine* qui s'éleve en s'attachant à tout ce qui l'environne. Que les anciens Grecs l'aient employé au même usage, je veux dire à récurer les verres, c'est de quoi son nom est une preuve, car ils l'appellent κλύβατις, *klybatis*, ἀπὸ τοῦ κλύζειν τὰς βατιάκας ou βατιακάς, « parce qu'on en rinse les *bates* ou *batia-» kes*, » qui étoient des especes de verres. *Apulée, cap. de Perdical.* s'est trompé en écrivant *ulciolaria* pour *urceolaria. Pline, L. XXII. c. 17.* nous représente le *perdicium helxine* comme différent du *perdicium urceolare*. « L'*Helxine*, dit-il, est appellée par quelques-uns *per-» dicium*, à cause que les perdrix en sont très-friandes; » les uns l'appellent *sideritis*, d'autres *parthenium*. » Il rapporte ensuite ses vertus médicinales. Quelques lignes plus bas, comme s'il parloit d'une plante tout-à-fait différente, il commence ainsi: « Le *perdicium* » ou *parthenium*, (car c'est le même que le *sideritis*,) » est appellé parmi nous *herba urceolaris*, par d'au- » tres *astericum*. Ses feuilles ressemblent à celles de » basilic, excepté qu'elles sont plus noires; il croît » sur les murailles & sur les combles des maisons. » Il les distingue encore dans l'Index. « *Helxine XII. per-» dicium* ou *parthenicum* ou *sideritis*, qui est l'*urceo-» laris* ou *artereum XI.* » Comme il a tiré ces descriptions de deux Auteurs, il a cru qu'ils parloient de deux différentes plantes. L'*Helxine* des Grecs est la même que l'*urceolaris*, que l'on appelloit aussi *abstergum*, (car c'est ainsi qu'il falloit lire dans les deux passages que nous avons cités,) à cause qu'on s'en servoit pour écurer des petits vaisseaux, appellés *urcei* par les Latins. L'*Helxine* dans *Dioscoride*, qui est le même que le *parthenium*, a les feuilles semblables à celles de la mercuriale (λινόζωσις). Le *parthenium*, qui est l'*urceolaris* de Pline, a les mêmes feuilles que le basilic. Ces deux plantes sont les mêmes; car la mercuriale ou le λινόζωσις, a aussi les feuilles pareilles à celles du basilic. Mais Pline dit que l'*helxine* a des feuilles qui tiennent de celles du platane & du marrube. Comment cela? A cause qu'il a confondu l'*helxine sideritis* avec une autre *sideritis*; l'*heraclia* dont les feuilles ont la même grandeur que celles du marrube.

Parietaria, *Urceolaris*, *Abstergum*, *Perdicium*, & l'*Herba muralis* de Celse sont des synonymes de la même plante, qui est l'*Helxine* des Grecs dont on trouve les différens noms dans une ancienne copie de *Dioscoride*, comme il suit: Ἑλξίνη, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ σιδηρῖτιν, οἱ δὲ ἡράκλειαν, οἱ δὲ ὑγιεινὴν ἀγρίαν, οἱ δὲ κλύβατιν, οἱ δὲ πολυώνυμον καλοῦσι. Φύεται ἐπὶ θριγκοῖς καὶ τοίχοις. « L'*Helxine* est connue sous le nom de *Par-» thenium*, de *Sideritis*, d'*Heraclia*, d'*Hygieine sau-» vage*, de *Klybatis* & de *Polyonymus*; elle croît sur les » murailles des villes & des maisons »; ce nom *helxine*, (d'ἕλκω, *tirer*,) ne paroît avoir été donné à cette plante qu'à cause de la rudesse de ses semences & de ses tiges qui s'attachent aux habits. Pline exprime cela par *lappacea capita*. « Les semences, dit-il, sont enfer- » mées dans des têtes de même figure que celle de la » bardanne, s'attachent aux vêtemens, ce qui a fait » donner, à ce qu'on prétend, le nom d'*helxine* à cette » plante ». Il semble appeller tout ce qui a la faculté d'arrêter & de s'attacher, *lappaceum*. Dioscoride dit, Σπέρματα τραχέα ἀντιλαμβανόμενα τῶν ἱματίων, « des » semences hérissées de poils, qui s'attachent aux vê- » temens ».

Il y a une autre *helxine*, ἑλξίνη, d'une espece toute différente à qui on donne ce nom à cause qu'elle s'attache à tout ce qu'elle rencontre; Ἑλξίνη, οἱ δὲ ἀμελίνην, οἱ δὲ κισσάμπελον, φύλλα ἔχει ὅμοια κισσῷ, ἐλάττονα δὲ, καὶ κλωνία μακρὰ περιπλεκόμενα ὅπῃ ἂν τύχῃ. « L'*helxine*, » que quelques-uns appellent *hamersine*, & d'autres » *cissampelus*, a les feuilles semblables à celles du lie- » re, mais plus petites, elles embrassent tout ce qu'el- » les rencontrent ». Les Grecs confondent les propriétés des deux différentes especes d'*helxine*, sans mettre aucune différence entr'elles. Quoique le *parthenium amaracum* soit tout-à-fait différent du *parthenium helxine* ou *murale*; Pline les confond cependant suivant sa coutume. On ne me persuadera jamais qu'un homme qui fait paroître tant d'ignorance dans ce qu'il dit d'un plante aussi commune que la pariétaire, ait eu quelque connoissance de la Botanique.

Il y a encore deux especes d'*amaracum*; l'un est appellé *parthenium*, & l'autre *sampsuchum*, d'un nom Egyptien ou Syriaque. J'ai peine à croire cependant, que les descriptions que Galien & Paul nous donnent de l'*amaracus* & du *sampsuchum*, conviennent à ce *parthenium amaracum*; je serois plus en peine encore de prouver que l'onguent de *marjolaine*, *unguentum amaracinum*, qui dans *Dioscoride* est différent de l'onguent *sampsuchinum*, fût fait avec ce *parthenium amaracum*, dont l'odeur est extremement desagréable. D'ailleurs, lorsque Galien parle de la préparation de l'*amaracinum*, il paroît avoir en vue cette espece d'*amaracum* qui croissoit à Cyzique, qui étoit le meilleur, & que les Egyptiens appelloient σαμψυχος, *sampsuchus*. Mais Neophytus, sous le nom d'*amaracum*, a décrit le *parthenium* de *Dioscoride*, & lui a attribué les mêmes vertus que Galien donne à son *Amaracum*, qu'il distingue du *sampsuchum*. Ἀμάρακον, dit-il, οἱ δὲ ἀνθεμὶς, οἱ δὲ λευκάνθεμον, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ χαμαίμηλον, οἱ δὲ χρυσοκαλλὸς, οἱ δὲ μαλάβαθρον, οἱ δὲ ἄνθος πεδινόν. Ῥωμαῖοι ὤκλους σόλις, οἱ δὲ μιλλιφόλια, Θοῦσκοι κανθάρ. « L'*Amaracum* est appellé par quelques-uns, Ἀνθεμὶς; » par d'autres *leucanthemus*, *parthenium*, *chamemelum*, *chrysocallus*, *malabathrum*, & *fleur terrestre*; par les Romains, *oculus solis*, *mille-follia*; & par les Toscans, *cantar*; à quoi il ajoute au sujet de l'*Amaracum* de Galien: Γαληνὸς ἀμαράκον θερμὸν μὲν τῆς τρίτης τάξεως, ξηρὸν δὲ τῆς δευτέρας. ». Galien prétend que l'*A-» maracum* est chaud au troisieme degré, & sec au se- » cond ». Il y a long-tems que j'ai résolu d'ajouter peu de foi aux Grecs du moyen âge; je suis assez versé avec eux pour mériter qu'on s'en rapporte à moi, il n'y a pas beaucoup à compter sur eux. L'Auteur dont je parle a confondu ensemble plusieurs fleurs de différente espece, comme si les noms des plantes étoient leurs seules marques caractéristiques.

Je ne saurois acquiescer non plus au sentiment d'un fameux Botaniste (ἰατροβοτανιστῶν) qui veut nous persuader que l'*Amaracus* de Galien & de Paul, n'est point le *sampsuchus* de *Dioscoride* & de *Pline*, mais le *marum*; comme si *Galien* n'avoit pas distingué l'*Amaracus* & le *marum* dans la composition de l'onguent *Hedychroum*, où il nous dit que le *marum* a l'odeur plus forte que l'*amaracus*. « Ces trois plantes, dit-il, savoir le *samp-» suchus*, l'*amaracus*, & le *marum* sont trois plan- » tes différentes, ». *Pline* encore, *Lib. 13. cap. 4.* parle de l'onguent *sampsuchinum*, comme d'un onguent tout-à-fait différent de celui qu'il appelle *amaracinum*: « le meilleur onguent *sampsuchinum*, dit cet » Auteur, est celui de *Cypre* & de *Mitylene*, où le *samp-» suchus* croît en abondance ». Un peu plus bas, dans le même chapitre, il fait mention de l'*amaracinum* à part, comme d'un onguent tout-à-fait différent en ces termes: « Le suc de chacune de ces plantes sert à la » composition d'un onguent fameux. La meilleure de » ces plantes est le *malabathrum*; après viennent l'*iris* » d'*Illyrie* & l'*amaracus de Cyzique*. On voit par-là que le

» le *ſampſuchus* eſt très-abondant en Chypre, d'où on » nous apporte le *ſampſuchinum*; mais on trouve » une plus grande quantité d'*amaracus* à *Cyzique*, d'où » vient l'onguent *amaracinum*. ». Qu'on me permette d'obſerver que l'*amaracus*; dont il eſt ici parlé, n'eſt point le *marum*; car dans le même chapitre, l'*amaracus* & le *marum* entrent dans quelques compoſitions. *Telino amaracum & maron pariter adduntur.* L'onguent royal, & un grand nombre d'autres, contiennent l'*amaracus*, & le *marum*.

Ces contradictions ne viennent que de la négligence & de l'inadvertance des Auteurs, qui n'ont pas ſoin pour l'ordinaire, dans leurs compilations, de diſtinguer les choſes qui doivent être ſéparées, & qui d'un autre côté mettent de la différence entre des choſes qui doivent paſſer pour la même. On ne doit point douter que le *ſampſuchus* ne ſoit de même eſpece que l'*Amaracus*, le premier ſous un nom *Grec*, & l'autre ſous un nom *Egyptien*. La nature du terrein peut auſſi mettre de la différence entre des plantes de même eſpece; car ſouvent la même plante qui croît en *Grece*, differe de celle qui croît en *Egypte* ou en *Syrie*, par ſes vertus & par ſa figure, comme on peut l'obſerver à l'égard du Cyprès & du Troëne, & d'un grand nombre d'autres plantes; il ſe peut faire auſſi que le *ſampſuchus* & l'*amaracus* different quant à leurs ſucs, à cauſe de la nature de l'air & du terrein. *Columella* regarde l'*Egypte* comme le pays du *ſampſuchus*, qu'il met au nombre des plantes exotiques.

Nataque jam veniant Hilari ſampſucha Canopo.

Que la fertile terre d'Egypte nous envoie le *ſampſuchus*.

La ſeule différence que *Nicandre* met entre ἀμάρακος & σάμψυχος, eſt que le premier croît dans la *Grece* & que le ſecond eſt exotique. Il met l'*amaracus* & le *ſampſuchus* au nombre des remedes qui ſont efficaces contre la morſure des ſerpens:

——— Μάλα δ' ἂν καὶ ἀμάρακος εἴη
Χραισμήειν, πρασιῆς τε καὶ ἀνδήροισι χλοάζων.

« Faites enſorte que l'*amaracus* qui croît dans les jardins » & ſur les terraſſes lui communique ſes vertus bien» faiſantes ». Il parle viſiblement ici de l'*amaracus*, qui fait le principal ornement des promenades & des parterres. Il diſtingue dans un autre endroit le creſſon médicinal du creſſon ordinaire, en ces termes:

——— Πολλὸς φύλλον ἐναλδόμενον πρασιῇσι
Καρδάμιδος, Μῆδόν τε ———

« La feuille du creſſon des prez, qui croît ordinairement » dans les jardins, & dans la *Medie*. Il parle du *carda*» *mis* qui croiſſoit dans la *Medie*. Les Interpretes anciens & modernes n'ont jamais entendu ce paſſage.

L'*amaracus* étoit donc une plante particuliere à la Grece, & croiſſoit communément dans les jardins: mais quelques lignes plus bas, il met le *ſampſuchus* parmi les Alexipharmaques comme une plante tout-à-fait différente de l'*amaracus*.

——— ἠδὲ καὶ ἄκτης
Καυλοὺς ἠνεμόεντας, ἰδὲ πτέρα πολλὰ καὶ ἄνθη
Σαμψύχου.

« N'oubliez pas les rameaux ondoyans du ſureau, ni les » branches & les fleurs du *ſampſuchum* ». La ſeule raiſon que l'on peut donner de cette diſtinction, eſt que le *ſampſuchus* n'étoit point originaire de la Grece, comme le nom le fait aſſez voir.

On peut de cette maniere concilier les Auteurs qui ne ſont quelquefois de l'*amaracus* & du *ſampſuchus* qu'une même plante, & qui les diſtinguent dans d'autres occaſions. N'en-a-t'on pas vu un exemple dans le Troëne que quelques-uns prétendent être le même que le Cypre, tandis que d'autres ſont d'un ſentiment contraire? Nous avons prouvé dans un autre endroit que le Cypre eſt le Troëne d'Orient; & le Liguſtrum le Cyprès commun; & cependant il ne different pas peu entr'eux par leur figure & par leur odeur.

Ceux qui ont décrit la préparation (σκευασία) de l'onguent *amaracinum*, comme on le compoſe à *Cyzique*, où l'on donne le nom d'ἀμάρακος, à la *marjolaine*, l'appellent ἀμαράκινον. Mais ceux qui nous ont laiſſé dans leurs écrits la maniere dont les Egyptiens préparent ce même onguent, l'appellent σαμψύχινον, à cauſe que cette plante eſt appellée σάμψυχος en Egypte. D'autres ont tranſcrit ces différentes σκευασίας, « préparations », dans leurs ouvrages ſous différens titres. Il eſt évident que *Dioſcoride* a tenu cette conduite, quoiqu'il ait avoué dans un autre endroit que ἀμάρακος & le σάμψυχος ne ſont qu'une même plante, & qu'elle ne different que par le nom. De-là vient que *Galien* & *Paul*, qui l'ont ſuivi, les ont ſéparées comme ſi elles euſſent été réellement différentes.

Je ſuis ſurpris que *Galien* & *Dioſcoride* aiënt avancé que l'*amaracus* entroit ordinairement dans la compoſition de l'*unguentum amaracinum*. Mais *Théophraſtre* dans ſon Traité des odeurs, aſſure que ce nom d'*amaracinum* eſt faux (ψευδώνυμον); parce que la *marjolaine*, *amaracus* n'entroit jamais dans cette compoſition. Il eſt à remarquer que l'*amaracus* eſt le ſeul de tous les ſimples aromatiques que *Myrepſe* ait exclu des onguens dont il donne la compoſition. Τὸ δ' ἀμαράκινον τὸ χρηστὸν ἐκ τῶν βελτίστων ἀρωμάτων συντίθεσθαι χωρὶς ἀμαράκου τοῦτο δ' οὐ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων τοὺς μυρεψοὺς, οὐδ' εἰς ἓν μύρον. « Le bon *amaracinum* eſt compoſé des meilleurs » aromates, excepté l'*amaracus*, qui eſt le ſeul de cette » eſpece qui n'entre jamais dans la compoſition des on» guens ». Ἀλλὰ ψευδώνυμος ἡ ἐπίκλησις, « la dénomi» nation eſt mal-fondée »; on l'appelle *amaracinum*, quoique l'*amaracus* n'y entre point.

Ceci s'accorde avec la note de *Servius* ſur le troiſiéme Livre de l'Æneide. « *Amaracus* étoit un jeune homme » qui portoit la boîte dans laquelle étoient enfermés » les onguens dont le Roi faiſoit uſage; cette boîte lui » ayant échappé des mains dans une chute qu'il fit; le » mélange de tous ces différens onguens produiſit une » odeur extremement agréable ». C'eſt ce qui fit que l'on donna dans la ſuite le nom d'*amaracina* aux meilleurs onguens. L'*amaracinum* ne doit donc ſon nom qu'au jeune homme dont nous venons de parler, & non point à la plante de ce nom qui n'entre point dans ſa compoſition.

Theophraſte nous apprend que l'*amaracinum* étoit fait avec le *coſtus*. Ἀπὸ ῥιζῶν δὲ τό τε ἴρινον, καὶ νάρδινον, καὶ τὸ ἀμαράκινον ἐκ τοῦ κόστου· τοῦτο γὰρ ὀνομάζουσι τὴν ῥίζαν. » L'*Irinum* & le *nardinum* ſont faits avec des raci» nes; & l'*amaracinum* avec le *coſtus* ». De cette maniere l'onguent appellé *amaracinum*, devroit être différent du *ſampſuchinum*: mais *Dioſcoride* & *Galien* nous aſſurent que l'*amaracus* entroit pour l'ordinaire dans la compoſition de l'onguent *amaracinum*, & le *ſampſuchus* dans celle du *ſampſuchinum*. Ce que l'on peut dire de plus fort pour appuyer leur ſentiment, eſt que la préparation de l'*amaracinum* n'étoit plus la même dans leurs tems que dans celui de *Theophraſte*. Mais comment répondrons nous à Pline qui nous dit, que l'onguent *amaracinum* n'étoit compoſé que d'*amaracus*, ſans le mélange d'aucune autre drogue aromatique. Comment? En faiſant voir qu'il s'eſt trompé. N'en doutons point, ce paſſage de *Theophraſte* l'a fait tomber dans ces contradictions, τούτῳ δ' οὐ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων τοὺς μυρεψοὺς οὐδ' εἰς ἓν μύρον. Il faut, ou qu'il l'ait mal lu lui-même, ou qu'il l'ait entendu lire à d'autres comme s'il y eut eu: τούτῳ δὲ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων ὧδε εἰς μύρον. « Cet aromate eſt le ſeul qui en» tre dans la compoſition de l'onguent ». Mais ce même *Theophraſte* qui nie que l'*amaracus* entre dans

la composition de l'*amaracinum*, nous assure que le « *marum* » τὸ μάρον, est un des ingrédiens qui le composent : τὸ δὲ μάρον, καὶ τὸ χρῶμα τὸ εἰς τὸ ἀμαράκινον ἐμμιγνύμενον θερμαντικά. « Le *marum* & le *chroma*, (Souchet) qui est un des ingrédiens de l'*amaracinum*, ont une vertu consolidante ; le *marum* τὸ μάρον, & l'*amaracum* τὸ ἀμάρακον paroissent avoir la même origine, & le dernier semble être dérivé du premier, μάρον, μαράκον, & ἀμάρακον ; de sorte qu'ils sont des especes de même genre, comme il paroît assez par leur noms. Comme la derniere plante étoit une production de l'autre, elle dégénéra & lui devint inférieure par ses vertus & par ses propriétés. Le *marum* est donc meilleur & plus odorant que l'*amaracum*, comme tout le monde en convient.

Quant au *sampsuchus* ou *amaracus*, nous sommes assurés que c'est cette plante aromatique que nous appellons *marjolaine*, *majorana*. Les Latins des derniers siecles l'appellent ainsi pour la distinguer du petit *amaracus* que nous appellons μάρον, « *marum*. » On ne doit point chercher d'autre différence entre l'*amaracus* & le *marum*. Les Grecs modernes traduisent le mot σάμψυχος par celui de μαιωράνα, *majorana*, comme pour dire le grand *amaracum*, au lieu que le *marum* est le petit. Galien dit que celui-ci est d'une odeur plus forte & plus aromatique. C'est la plante que nous appellons aujourd'hui « *franca majorana*. » Mais peut-être est-ce une corruption du nom arabe, comme nous le dirons bien-tôt. Elle est encore appellée par les *Grecs* ἰσόβρυον, *isobryon*, parce qu'elle est couverte d'une multitude de feuilles semblables à celles du βρύον, « mousse. » *Dioscoride*, Μάρον ἢ ἰσόβρυον (c'est ainsi qu'il faut lire.) Les Grecs modernes l'appellent ὀριγανὶς, *neophytus* Μάρον, οἱ δ' ἐριγανίδα, πόα φρυγανώδης. « Le *marum*, que quelques-uns appellent *origan*, est une plante qui croit en arbrisseau. » Le calament est aussi appellé par quelques-uns *origan*, & *Dioscoride* nous apprend qu'il ressemble au *marum*, au moins, τῇ λεπτοφύλλῳ, « par la ténuité de ses feuilles. » Le scholiaste de *Nicander* nous représente le *marum* comme semblable à l'hysope. Quelques-uns traduisent hysope par *casia*, comme *Neophytus*, qui écrit que ὕσσωπος, « *hyssopus*, est appellé par les Romains » κασιόλα, « *casiola*. » Ῥωμαῖοι ὕσσωπον, οἱ δὲ λάτερ, οἱ δὲ κασιόλα. « Les *Romains* appellent l'hyssope *later*, & d'autres *casiola*. » Quelques-uns ont aussi traduit le mot *sampsuchus* en latin par *casia*. Les Gloses, σαμψύχον, *sampsuchum*, *casia*. Ces plantes étoient très-rares autrefois, & ne se trouvoient pas par tout. Pline met le *marum* au nombre des plantes exotiques qui croissent en *Lydie* & en *Egypte* ; *Dioscoride* dit que c'est πόαν γνώριμον, « une plante celebre, » qui croît en abondance dans la *Lydie*. Il paroît qu'elle étoit fort connue en *Asie*, le pays de *Dioscoride*, dont les Ancêtres étoient d'*Anazarba*. Les *Romains* la connoissoient si peu dans ces tems-là, que *Pline* en fait un grand arbrisseau qui mérite d'avoir place parmi le Ciprès & l'Aspalathus. « L'*Egypte*, dit-» il, produit aussi le *marum*, mais il n'est pas si bon » que celui de *Lydie*. Ses feuilles sont larges & va-» riées, celles du *marum* de *Lydie* sont courtes, peti-» tes & odorantes. » Je crois que le *marum* d'*Egypte*, dont les feuilles sont grandes & sans odeur, est le même que le *sampsuchus*, ou l'*amaracus* d'*Egypte*. Car les feuilles du *marum* sont plus courtes, plus petites & plus odorantes que celles du *sampsuchus*, que quelques-uns appellent *marum*.

Le *sampsuchus* étoit très-abondant en Egypte ; ce qui fait que les anciens critiques ont traduit le Ναυκρατίτην στέφανον d'*Anacreon* par *sampsuchus*. *Athenée*, Παμπόλλους δὲ οἶδα λέγοντας ἐκ τῆς σαμψύχου στέφανον εἶναι τὴν ναυκρατίτην, πολὺ δὲ τὸ ἄνθος τοῦτο κατὰ τὴν Αἴγυπτον. « Je connois plusieurs personnes qui prétendent, que » la couronne de *Naucratis* étoit de fleurs de *sampsu-» chus*, qui est une plante très-abondante en Egypte. » *Dioscoride* dit que le *marum* croît en abondance aux environs de *Tralle* & de *Magnesie* villes de *Lidye* ; & *Theophraste* met au nombre des fleurs dont on fait des guirlandes l'*amaracus* de *Phrygie*, qui est le même que celui de *Cyzique*. *Galien* nous dit, qu'il y avoit de l'*amaracus* en *Italie*, mais je ne crois pas qu'il puisse en dire autant du *marum*. Le *marum* étoit donc moins fréquent dans ce tems-là que l'*amaracus*.

Il est dit dans un manuscrit de *Dioscoride* très-ancien, que le *sampsuchus* est appellé en Arabe, *Marzangius*, & le *marum*, τὸ μάρον *Marmarhanz*. On trouve dans *Avicenne*, *marmarhauz* ; car il est certain qu'il décrit le *marum* sous ce nom dans le *Chap.* 465. de l'*Edition* Latine. Un ancien Traducteur lit *marmacor*, par la seule transposition d'un point, διακρίσεως, « point de distinction. » De *marzangius* on a fait *majorana*, comme qui diroit *marzangiana*. On découvre dans les deux mots arabes leur origine du mot μάρον. Il y a lieu de conjecturer que l'Auteur a voulu désigner par ces mots différentes especes de *marum*. Dans le Chapitre précédent *Avicenne* parle d'une plante appellée *maru*, parmi les especes de laquelle on en trouve une qu'on nomme *marmahuki Bellunensis*, dans son Lexicon, remarque que *marmacor*, ou *marmahauz* est une plante que le bas peuple de *Venise* appelle *herbe de S. Jean*, & que sa semence est appellée semence de *maru*. Mais *marmahauz*, dans *Avicenne* est le nom du *marum* des *Grecs*, comme cela paroît par la description qu'il en donne. Mais le *maru* de cet Auteur, dont le *marmahuzi* est une espece, est une plante différente. *Alpagus* nous assure que c'est l'herbe de S. Jean. *Leonicene* prétend que les *Italiens* donnent ce nom au *Bacchar* des Anciens. Je ne sai si cela est vrai : mais il est certain que la plupart des remedes qu'*Avicenne* prétend que l'on tire de l'*almaru*, conviennent au *Bacchar*. Parmi les especes de *marum*, il y en a une, dit-il, qui ressemble à la *buglosse*, il a raison, c'est cette même plante. Dans le Chapitre 436. où il parle de la buglosse, il dit en propre terme, que ses feuilles ressemblent à celles de l'*almaru*. Dans une ancienne copie de *Dioscoride*, λιβανωτὶς, est traduit par *Bezer d'almaru*, « la semence de *maru*. » Parmi les especes de *libanotis*, *Dioscoride* en compte une, d'après *Theophraste*, qui a les mêmes feuilles que la laitue sauvage. Θεόφραστος δὲ ἱστορεῖ μετὰ τῆς ἐρείκης λιβανωτίδα, θριδακι ἀγρίᾳ, τῇ πικρᾷ ὅμοια φύλλα ἔχουσαν, ῥίζαν δὲ βραχεῖαν φύεσθαι. « *Theophraste* rapporte que le *libanotis* » croît avec la bruyere, & a les feuilles comme la lai-» tue sauvage, & la racine fort courte. » L'endroit où *Theophraste* parle du *libanotis* est dans le IX. Liv. Chap. 12. Ὁ δ' ἄκαρπος ἔχει τὸ φύλλον ὅμοιον θριδακίνης τῆς πικρᾶς, τραχύτερον δὲ καὶ λευκότερον, φύεται δὲ ὅπουπερ ἐρίπια πλείστη. « L'espece qui est stérile a les mêmes » feuilles que la laitue sauvage amere, mais plus » rudes & plus blanches, &c. » Ce passage est visiblement corrompu, & on doit le corriger sur l'autorité de *Dioscoride*, qui selon toute apparence a lu ce passage de *Theophraste* comme il suit : φύεται δὲ ὅπου ἐρείκη πλείστη. « Elle croît là où il y a beaucoup de bruyere. » C'est ce que *Dioscoride* exprime en disant que ce *libanotis* croît μετὰ τῆς ἐρείκης φύεσθαι, « croît parmi la bruyere. » Il est clair que cette plante est le *libanotis* qu'*Avicenne* met parmi les especes d'*almaru*, & qu'il compare à une langue de bœuf. Quant à ces feuilles que l'on prétend être les mêmes que celles de la laitue sauvage, les Grecs les plus modernes disent la même chose de leur buglosse. *Neophytus* : Βούγλωσσον φύλλα μὲν ἔχει ἓξ ἢ ὀκτὼ, μῆκος σπιθαμῆς, ὡσανεὶ ἀγρίας θρίδακος ; πλάτος δακτύλων δύο ἢ ἔλαττον. « La bu-» glose a six ou huit feuilles, d'un palme de long, » comme celles de la laitue sauvage, & de deux tra-» vers de doigts, au moins de large. » Cette buglosse est différente de celle des anciens *Grecs*, dont *Dioscoride* compare les feuilles à celles du bouillon, φλόμῳ, & qui est à peu près la même que la nôtre. Sa feuille a moins de deux travers de doigts de large. Les *Grecs* du dernier siecle appellent βοράγιον, ce que les Anciens nommoient βούγλωσσον. On l'ap-

pelle en latin, *barbare*, *borrago*.

Il paroît par ce qu'on vient de dire qu'*Avicenne* donne le nom d'*almaru* au *libanotis* & au baccharis. Dans un autre endroit il décrit le *libanotis* sous le titre de *Scegiar Mariem*, c'est-à-dire, l'*arbre de Marie*, qu'on appelloit encore, à ce qu'il dit, *Buchur Mariem*, *Thymiama Mariæ*: ceci se doit entendre du *libanotis* dont on faisoit des guirlandes, que les *Latins* appellent *Rosmarinus*; mais *Avicenne* l'a confondu avec un autre dont il y a trois especes; & ceux-là se trompent qui les comprennent sous le nom de Romarin, puisque ce nom ne convient qu'à une espece qui sert pour les guirlandes & les fumigations, & qui entroit aussi dans les onguens des Anciens.

Dans un ancien exemplaire de *Dioscoride*, le mot *Baccharis* est écrit lettre pour lettre comme en *Arabe*. La description qu'*Avicenne* donne de l'*almaru* est prise en partie de cette plante & en partie du *libanotis*, qu'il prétend être la même que celle qu'on appelle dans plusieurs endroits, *herbe de S. Jean*. Mais ce dernier est un nom que l'on donne à diverses plantes dans différens pays. Quelques superstitieux en cueillent différentes sortes, par un motif de Religion la veille de la S. *Jean*. *Fuchsius* observe, que l'*hypericon* qui est notre mille-pertuis, est appellé par les Allemands ses compatriotes, *herbe de S. Jean*. Il y en a une autre espece à qui nos paysans donnent ce nom, & une troisieme qui est honorée de ce titre à *Venise* & dans le *Ferrarois*.

AMARA-DULCIS, Plante dont voici les especes.

Solanum lignosum dulcamara, Offic. *Solanum lignosum, seu dulcamara*, Park. Theat. 350. Raii, Hist. 1. 672. Synop. 3. 265. Merc. Bot. 1. 69. Phyt. Brit. 115. *Solanum scandens, seu Dulcamara*, C. B. Pin. 167. Tourn. Inst. 149. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind. A. 2. 67. Dill. Cat. Giss. 82. Rupp. Flor. Jen. 36. Buxb. 306. *Amara dulcis*, Ger. 279. Emac. 350. *Dulcamara, seu amara dulcis*, Mer. Pin. 34. *Glicy picros, sive amara dulcis*, J. B. 2. 109. Chab. 114. DALE.

C'est une plante qui pousse des sarmens, longs ordinairement de deux ou trois piés, & quelquefois de cinq ou six grêles, ligneux, & fragiles, qui montent & embrassent les arbrisseaux voisins, ou rampent par terre, couverts d'une écorce verte pendant qu'ils sont encore jeunes; mais qui en vieillissant devient blanchâtre & rude par dehors, & d'un très-beau verd au dedans. Son bois est fragile & moelleux. Ses feuilles sont rangées alternativement le long des branches, assez semblables à celles du *solanum* ordinaire, de couleur verte-brune, accompagnées souvent en bas de deux petites feuilles en maniere d'oreilles à chaque côté, & d'un pédicule d'environ un pouce de long. Ses fleurs naissent en ombelles aux sommets des branches, elles sont petites & de mauvaise odeur, mais agréables à la vue, de couleur bleue tirant sur le purperin, rarement blanche. Chacune de ces fleurs est une rosette découpée en cinq parties étroites & pointues qui se recourbent en dehors, du milieu desquelles s'élevent des étamines jaunes. Quand ces fleurs sont tombées il leur succede des baies ovales, molles, pleines de suc, rouges comme du corail lorsqu'elles sont mûres; d'un gout desagréable & remplies de petites semences plates & blanchâtres. Sa racine est fibreuse.

Elle croît aux lieux aquatiques, le long des ruisseaux & des fossés, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Sebizius prétend que cette plante étant pilée & appliquée en forme de cataplasme, appaise les douleurs des mamelles, ramollit leurs duretés, & dissout les grumeaux de lait qui s'y forment.

Elle passe pour diurétique & pour efficace contre l'hydropisie.

Prenez (suivant la recette de Tragus) une livre du bois de cette plante, coupez-le par morceaux, de la grosseur des pieces avec lesquelles on joue aux dames, & mettez-les avec une mesure de vin blanc dans un vaisseau qui n'ait point encore servi; couvrez-le avec un couvercle percé dans le milieu, & lutez le tout autour exactement. Faites bouillir à petit feu jusqu'à diminution de plus d'un tiers, & servez-vous de cette décoction.

Un verre ordinaire de cette liqueur pris le matin une heure avant qu'on se leve, & le soir lorsqu'on va se coucher, évacue la bile jaune, quelque invétérée qu'elle soit, sans violence, par les selles & par les urines.

On prétend que le suc de cette plante est bon pour les meurtrissures & les contusions occasionées par des chutes ou des coups, pour dissoudre le sang caillé dans les visceres, & pour guérir les blessures. Il passe encore pour lever les obstructions du foie & de la rate. *Parkinson* écrit qu'il agit avec assez de violence, & *Prevot* donne à la décoction du bois de cette plante le premier rang parmi les remedes qui évacuent la bile sans effort.

La recette suivante est du Docteur *Hulse*.

Prenez quatre poignées de feuilles de *Dulcamara*, hachées menu, avec quatre onces de graine de lin pulvérisée; faites bouillir le tout dans du vin de *Candie*, ou dans de la graisse de chien, jusqu'à consistance d'un cataplasme, & appliquez-le chaudement.

Ce remede résout dans une nuit les tumeurs les plus grosses, & guérit les contusions des muscles les plus considérables. RAY, *Hist. Plant.*

AMARANTHUS, *Amaranthe*.

Amaranthus flos amoris, Offic. *Amaranthus maximus*, C. B. 120. Raii Hist. 1. 201. Boerh. ind. A. 2. 97. Tourn. Inst. 234. *Amaranthus paniculâ sparsâ*, Ger. 254. Emac. 322. *Amaranthus purpureus major, paniculis sparsis*, Park. Parad. 371. *Amaranthus paniculis procumbentibus semine albo, seu Quinva*, Hist. Oxon. 2. 602. *Blitum maximum sive Amaranthus major, semine albo*, J. B. 2. 968. Chab. 304. DALE.

L'*Helichrysus*, que quelques-uns appellent *Chrysanthemos*, d'autres *Amaranthus*, dont on fait des guirlandes & des couronnes pour orner les statues des Dieux, pousse une tige de couleur verte, blanchâtre, garnie de feuilles étroites, alternes, semblables à celles de l'aurone, & terminée par une tête ronde de couleur d'or. Les fleurs sont entassées en grappe les unes sur les autres, & disposées en ombelle. Elle croît dans les lieux rudes & raboteux.

Ses sommités prises dans du vin, sont efficaces dans la dysurie, & contre les morsures des serpens, pour la sciatique & les ruptures, & pour exciter les regles. Prises dans du vin doux, elles dissipent les concrétions qui se sont formées dans le sang ou les visceres. Elles guérissent les catharres, lorsqu'on en prend à jeun une demi-dragme dans du vin blanc trempé. On en met aussi parmi les hardes pour les garantir des teignes. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 57.

Pline parlant du combat entre la nature & l'art au sujet des couleurs, dit: nous sommes vaincu par l'*amaranthe*. Elle est un épi de couleur de pourpre, plutôt qu'une fleur, & n'a aucune odeur. Elle aime à être cueillie, & elle repousse avec beaucoup plus d'éclat qu'elle n'en avoit auparavant. Elle fleurit au mois d'Août, & dure jusqu'à l'automne; & ce qu'il y a de surprenant, est, qu'après qu'on l'a cueillie, & que ses fleurs sont tombées, elle renaît de nouveau lorsqu'on l'arrose, & donne des fleurs en hiver dont on fait des guirlandes. Sa nature est extrêmement exprimée par son nom, *amaranthus* (d'α privatif, & μαραίνω, se flétrir;) car elle ne se flétrit ja-

mais. Pline, *L. XXI. c.* 8.

L'*amaranthe* croît à la hauteur de trois ou quatre piés, & pousse des tiges cannelées, épaisses & branchues, garnies de feuilles fort larges terminées en pointes, d'un verd gai, & quelquefois purpurin: des extrémités des tiges sortent des fleurs de couleur d'écarlate, disposées en épi, qui étant cueillies à tems conservent long-tems leur couleur: il se forme dans le milieu une petite semence, ronde, & quelque peu applatie, d'un rouge blanchâtre & fort luisante. Elle se trouve dans les jardins, fleurit dans les mois de Juillet & d'Août, & meurt en hiver. On n'emploie que ses fleurs en Medecine, encore est-ce rarement.

Elle est desiccative, rafraîchissante & modérément astringente; sa couleur fait croire qu'elle est bonne pour arrêter les pertes de sang, de quelque espece qu'elles soient. Miller, *Bot. Offic.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois d'Août. Dale.

Elle est humectante & agglutinante : mais on ne s'en sert gueres en Medecine. Lemery, *des drogues.*

AMARANTOIDES, *Immortelle.* Ce nom est composé d'Ἀμάραντος, *Amaranthus*, & εἶδος, forme ou figure.

Amarantoides, lychnoidis folio, capitulis purpureis, T. 654. *Amarantho affinis, altera species, sive flore purpureo*, Breyn. Cent. I. 110. *Amarantho affinis, Indiæ Orientalis, floribus glomeratis, ocymoidis folio*, H. A. I. 85. *Gnaphalio affinis, ocymastri folio, flore ex purpureo violaceo*, H.L. 294. & Pragn.

Ses fleurs sont petites & découpées en quatre parties, ramassées en maniere de têtes couvertes d'écailles. L'ovaire se change en une semence ronde, garnie d'une aigrette enfermée dans une pellicule fort mince.

On connoît aujourd'hui quatre ou cinq especes d'*immortelle*, mais on n'en emploie aucune en Medecine.

Les deux premieres especes, qui sont les plus estimées, ont été apportées des Indes Orientales, & les autres des Barbades. Miller, *Dictionnaire.*

AMARELLA. Nom que Gesner donne au *Polygala.* Voyez *Polygala.*

AMATORIA FEBRIS. Voyez *Chlorosis.*

AMATORIA VENEFICIA. Voyez *Philtra.*

AMATORII MUSCULI. On donne quelquefois ce nom à l'oblique supérieur & à l'oblique inférieur de l'œil. Cowper.

AMATZQUITL, *sive Unedo Papyracea Nieremberg.*

Sa substance est légere comme celle du figuier. Ses feuilles ressemblent à celles du citronnier: mais elles sont velues & plus pointues. Son fruit est aussi gros qu'une noix, divisé en graines blanches de la même figure que celles de la figue. Cette plante croît dans les pays chauds, comme à Chietla. L'écorce de sa racine en décoction, est extremement salutaire dans les maladies fébriles.

AMAUROSIS, Ἀμαύρωσις, est une maladie de l'œil, qui, sans causer aucun défaut manifeste dans cette partie, prive entierement le malade de la vue. On l'appelle communément *Goute sereine.* Actuarius, *de Meth. Med. L. II. c.* 7.

M. de S. Yves, fameux Oculiste François, divise la Goute sereine en parfaite & en imparfaite.

De la Goute sereine parfaite.

On appelle *Goute sereine*, un aveuglement total qui provient d'une paralysie des parties principales de l'organe immédiat de la vision.

Quelque partie du corps que la paralysie attaque, elle a des degrés différens qui la rendent parfaite ou imparfaite. Il en est de même de la *Goute sereine* qui fait périr entierement la vue; ou du moins elle en laisse si peu, que les malades n'en sauroient faire un grand usage. Je serai obligé, pour plus de netteté, de faire deux chapitres de cette maladie. Dans le premier, je ne parlerai que de la *Goute sereine*, où la vue est entierement perdue; & je traiterai dans la seconde celle où il n'en reste qu'une partie.

Il y a plusieurs causes capables de produire la *Goute sereine.* La premiere est l'apoplexie légere, dont l'humeur, au lieu de se jetter sur les nerfs des autres parties du corps, se porte seulement sur les nerfs visuels, qu'elle obstrue & rend paralytiques.

Les autres causes de cette maladie dépendent de quelque autre humeur qui s'infiltre dans ces nerfs, ou qui tombe simplement dessus & les comprime, & qui empêche leur action. Ainsi, soit que ces nerfs soient obstrués, ou comprimés par du sang, du pus ou de la pituite, toutes ces différentes matieres peuvent causer une *Goute sereine.* Si le sang devient trop salé, il y produit peu à peu cette maladie par sa salure, qui flétrit & desseche les parties principales de la vision, en les desséchant, pour ainsi dire, comme de la viande qu'on auroit salée, d'où la vue se perd entierement.

Nous voyons souvent des *Goutes sereines* succéder à des fievres aiguës, par le transport qui se fait dans les nerfs visuels de l'humeur qui les cause. Une fievre violente qui fait une trop grande raréfaction du sang dans les vaisseaux voisins de ces mêmes nerfs, produit aussi quelquefois un semblable effet : lorsqu'une humeur vérolique se porte sur les nerfs visuels, où elle cause des douleurs & des insomnies, il en résulte souvent une *Goute sereine.*

Cette maladie commence ordinairement par des douleurs profondes dans la tête; & à mesure qu'elles cessent, la maladie augmente : cependant il est arrivé à bien des personnes de se trouver aveugles tout d'un coup, sans avoir ressenti de douleur. Dans plusieurs autres, la douleur a accompagné la maladie qui se formoit peu à peu; de sorte que la vue périt insensiblement en diminuant de jour en jour.

Lorsque la *Goute sereine* est arrivée sans douleur, & qu'il n'y a qu'un œil qui en soit affligé, on n'y connoît rien en regardant les yeux pendant qu'ils sont tous les deux ouverts: mais en fermant l'œil sain, on remarque que la prunelle de celui qui est malade, se dilate, quoique exposé à la lumiere, & demeure en cet état jusqu'à ce qu'on rouvre l'œil sain; alors la prunelle de l'œil malade qui étoit dilatée, se rétrécit comme celle du bon, dont elle emprunte le mouvement. On connoît par ce seul signe, qu'il n'y a plus du tout de vue dans l'œil malade ; & ce signe est si particulier à cette maladie, qu'il ne se trouve point dans le glaucome, où la prunelle demeure toujours dans la même dilatation.

Il se trouve aussi une autre espece de *Goute sereine*, dans laquelle la prunelle est toujours rétrécie, soit qu'on ouvre l'œil sain, ou qu'on le ferme.

Les signes de la *Goute sereine* sont visibles par l'inspection des yeux, soit que la prunelle soit dilatée, ou qu'elle soit rétrécie.

Comme parmi les muscles du corps, il s'en trouve que l'on nomme antagonistes, qui font des actions opposées, comme de fléchir & d'étendre, &c. il en est de même des fibres motrices de l'iris, dont les unes servent à la dilater, & les autres à la rétrécir. Or dans la *goute sereine* parfaite, la prunelle se trouvant dilatée, ce sont les fibres qui devroient faire la constriction, qui sont paralytiques d'une maniere très particuliere, comme je viens d'insinuer. Si au contraire elle est rétrécie, ce sont celles qui servent à la dilatation qui sont infirmes. Dans l'une & l'autre de ces indispositions la vue est perdue.

La *goute sereine* a passé jusqu'à présent pour être incurable; cependant j'ai des expériences contraires, & j'ai observé plusieurs fois que celle-là est principalement incurable, qui suit une fievre aiguë, dont l'humeur qui la causoit se dépose sur les nerfs visuels. Si l'humeur n'attaque qu'un des yeux, il est à craindre que la fievre reprenant dans l'année, le même mal n'arrive à l'autre œil. J'ai vu ce cas arriver encore à tous ceux à qui la *goute sereine* commence par une légere inflam-

mation, accompagnée de douleurs dans la tête, du côté de l'œil affligé. Cela m'a souvent fait penser en moi-même, quoique je n'aie jamais osé le tenter, qu'en extirpant l'œil perdu; on pourroit peut-être empêcher que l'œil sain ne tombât dans le même accident. Ce seroit une consolation pour la personne, si elle pouvoit éviter le dépôt de la même humeur sur l'autre œil, qui arrive presque toujours une année ou deux après la perte du premier.

J'ai réussi à la guérison de plusieurs *goutes sereines*, lorsque j'ai traité les malades aussi-tôt qu'ils ont été attaqués, en les faisant saigner du bras, du pié, & de la gorge, selon que les vaisseaux sont trop remplis, & prendre une ou deux fois l'émétique à deux jours de distance.

Les remedes propres pour la paralysie, conviennent aussi à cette maladie. On peut appliquer le séton derriere le cou, on l'emplâtre vésicatoire. Je trouve le cautere trop lent, en ce qu'il donne le tems à l'humeur qui cause la *goute sereine*, de s'épaissir; & de devenir rebelle aux remedes que l'on pourroit faire dans la suite.

Il y a douze ans qu'un Curé de la campagne du Diocese de Paris, vint me consulter peu de jours après une attaque de *goutte sereine*. Je lui fis prendre l'émétique dès le premier jour; le lendemain il fut saigné de la gorge; deux jours après ayant repris une seconde fois l'émétique, la vue commença de revenir à cet œil, qui se rétablit peu à peu par l'usage de la vapeur d'esprit de vin reçu dans l'œil.

Outre la *goute sereine* dont nous venons de parler, il y en a une qui attaque principalement les filles qui ne sont point réglées, aussi-bien que les femmes grosses, & quelquefois les hommes par la suppression d'un flux hémorrhoïdal.

Il y a des Auteurs qui attribuent la cause de cette maladie à une grosseur demesurée de l'humeur vittée; & ils prétendent pour le prouver, que le globe de l'œil est plus gros dans ce cas, qu'il ne le doit être naturellement. J'ai fait tout mon possible pour découvrir si en effet cette grosseur en seroit la cause, mais je n'y ai rien remarqué de contraire à son état naturel.

Mon sentiment sur ce mal, est qu'il est causé par quelque humeur qui tombe sur les nerfs visuels, & les comprime. Les accidens semblent appuyer mon opinion, en ce que les malades ressentent une pesanteur, accompagnée de douleurs plus ou moins vives sur la partie postérieure du globe de l'œil; ce qui marque que les nerfs visuels souffrent par quelque dépôt d'humeur qui se fait sur eux, avant que d'entrer dans l'œil. D'ailleurs la *goute sereine* de cette espece, est plus souvent guérie que la précédente, parce que ce n'est sans doute qu'une simple compression des nerfs, & non pas la grosseur démesurée de l'humeur vitrée.

Les remedes de cette espece de *goutte sereine*, sont les saignées du pié, & ceux qui provoquent les ordinaires aux filles, & le flux hémorrhoïdal aux hommes. Outre cela pour détourner l'humeur qui porte aux yeux, on se sert de cloportes, d'eufraise, soit en poudre, ou en boissons, des bouillons de viperes, & on applique sur les yeux une eau opbtalmique, & la vapeur du baume de Fioraventi.

Les enfans ne sont point exempts de cette maladie, puisqu'on en voit naître d'aveugles. Elle ne se fait point connoître d'abord, mais on s'en apperçoit à mesure qu'ils avancent en âge. J'en ai guéri plusieurs par le simple usage de mon eau ophtalmique, entre lesquels il s'en est trouvé qui à l'âge de deux ans, n'avoient pas encore donné des marques de vue. Il est à remarquer que la prunelle de ces enfans, quoiqu'elle n'ait point de mouvement, n'est pas cependant plus dilatée que dans l'état naturel de cet âge; ce qui fait connoître que cette maladie n'est qu'une espece d'engourdissement ou de foiblesse des parties principales de l'organe de la vision.

De la goute sereine *imparfaite*.

J'appelle *goute sereine* imparfaite, celle dans laquelle le malades voyent encore, mais imparfaitement. Cette maladie a plusieurs degrés, selon la quantité des fibres nerveuses attaquées de paralysie; quelquefois ce n'est qu'une espece d'engourdissement qui se fait dans ces fibres; quelquefois il arrive que l'on ne voit que la moitié d'un objet, sans appercevoir l'autre, parce qu'il n'y a qu'une moitié de l'œil qui voit, l'autre moitié étant atteinte de paralysie. On connoîtra facilement le degré de cette maladie, en faisant regarder la personne dans un livre, l'œil sain étant fermé; car pour lors elle ne voit qu'une certaine portion de la page, au lieu qu'avec l'œil sain, elle la voit toute entiere.

Quelquefois les fibres sont presque toutes abreuvées de l'humeur qui cause la paralysie; c'est pourquoi les malades apperçoivent seulement la clarté de la lumiere, sans distinguer les objets. Cette maladie est souvent produite par ce qu'on appelle vapeurs; & j'ai vu souvent des femmes être privées de la vue pendant demi-heure, une heure même, & quelquefois deux ou trois jours. Ce dernier cas arrive quelquefois dans les accouchemens.

Cette maladie a les mêmes causes que la *goute sereine* parfaite, excepté celle qui provient des vapeurs; mais l'humeur n'est pas si abondante, ce qui fait que l'œil n'est pas si affecté.

J'ai vu des personnes affligées de ce mal par une dartre venue autour des yeux, que l'on avoit fait rentrer par une pommade: en faisant reparoître la dartre par l'usage des bouillons apéritifs, & des sudorifiques, la vue est revenue. D'autres en ont été attaqués par un froid subit souffert à la tête après y avoir eu chaud.

Les signes de la *goute sereine* imparfaite sont assez faciles. On connoîtra à quel degré est la vue, si on examine bien l'œil, soit que la prunelle en soit dilatée ou rétrécie; par exemple, si dans ces deux états, l'iris a un quart de mouvement, on juge qu'il y a un quart de vue dans l'œil; si elle a la moitié de son mouvement, il y a la moitié de la vue.

Sa guérison s'obtient par les remedes généraux, & les autres proposés dans la *goute sereine* parfaite. On prendra aussi des bouillons de viperes, ou les eaux minérales chaudes, si l'on croit que la maladie soit causée par une matiere épaisse & visqueuse; si au contraire elle est produite par une matiere acre & subtile, les eaux minérales froides y seront plus salutaires.

On se servira deux ou trois fois le jour de la vapeur d'esprit de vin reçue à l'œil, & de celle de l'infusion du caffé par un entonnoir.

J'ai parfaitement guéri plusieurs personnes affligées de cette maladie par ces remedes. J'en rapporterai une seule expérience à cause de sa singularité « Il y a onze » ou douze ans qu'un Chanoine Régulier de Rheims, » vint à Paris me consulter. J'apperçus qu'un de ses » yeux étoit attaqué d'une paralysie imparfaite. Il y » avoit une dilatation à la prunelle, qui n'avoit qu'environ un quart de son mouvement de constriction; » mais je fus très-surpris de ce qu'il me dit, qu'en regardant dans un livre (l'œil sain étant fermé,) il y » voyoit son œil malade parfaitement représenté. La » premiere idée que j'eus de ce Chanoine, fut de le » croire un hypocondriaque; cependant pour m'assurer de la vérité, je le priai de fermer l'œil sain, & de » regarder dans un livre; ensuite de quoi, je lui demandai ce qu'il voyoit sur la page. Il me répondit » qu'il appercevoit les lignes comme des rayons noirs, » sans distinguer les lettres, & que dans le milieu, il » voyoit son œil représenté. Je le priai de me dire puisqu'il assuroit de voir son œil, de quelle couleur étoit » son iris, & la disposition de certaines raies qui le traversent; il me répondit là-dessus si juste, & me les » désigna si bien, que je ne les voyois pas mieux moi-même dans son œil. Ce jeune Chanoine fut guéri en » trente jours par l'usage des purgatifs, des bouillons » rafraîchissans & des remedes spiritueux appliqués sur » son œil; ensorte qu'il revit parfaitement bien à lire » de cet œil, sans en appercevoir la représentation. »

M. Petit, Medecin & de l'Académie des Sciences, m'a assûré avoir vu la même maladie. S. Yves.

Amaurosis, ἀμαύρωσις, dans *Hippocrate* ne paroît point signifier ce que nous appellons *goutte sereine*, mais seulement un obscurcissement ou une privation momentanée de la vue. C'est ainsi que dans le premier Livre de ses Pronostics il met l'obscurcissement de la vue (ὀμμάτων ἀμαύρωσις) au nombre des signes qui annoncent les convulsions; & c'est en ce sens qu'on doit toujours l'entendre dans cet Auteur.

Il ne sera pas hors de propos de joindre le sentiment d'Hoffman à ce que nous avons dit de la *goutte sereine*.

I.

Cette espece d'aveuglement que les *Grecs* appellent ἀμαύρωσις, *amaurosis*, & les *Latins*, *gutta serena*, est une terrible maladie. Elle est causée par l'interception du fluide nerveux qui doit couler dans les nerfs optiques, laquelle occasionne la perte de la vue, sans que les yeux paroissent affectés; car lorsqu'on regarde l'œil par dehors, il paroît sain & entier, & l'on n'apperçoit aucun défaut ni dans ses tuniques ni dans les humeurs, si ce n'est que la prunelle paroît plus large, plus noire & plus dilatée qu'à l'ordinaire; elle paroît aussi engourdie & immobile lorsqu'elle vient à être frappée par la lumiere: mais malgré tout cela la faculté de voir est ou entierement détruite, ou il n'en reste pas assez pour pouvoir distinguer les objets.

II.

Cette maladie est donc différente du vertige dans lequel le malade croit voir les objets tourner en rond, dans ce cas l'abord du fluide nerveux n'est pas tout-à-fait intercepté, il est seulement affoibli & diminué, & cela pour quelque tems. La *goutte sereine* est encore différente de la cataracte, car dans cette derniere, l'humeur crystalline paroît être opaque, & la prunelle se rétrécit étant exposée à la lumiere, & se dilate dans l'obscurité, au lieu que dans la *goutte sereine* l'humeur crystalline paroît transparente à travers la prunelle; & la prunelle elle-même demeure immobile sans se rétrécir ni se dilater, soit que le lieu soit éclairé ou non.

III.

Les circonstances qui donnent lieu à la naissance de cette maladie, & les symptomes qui en accompagnent les progrès ne sont pas toujours les mêmes, car elle survient quelquefois subitement dans les tems qu'on s'y attend le moins, comme cela arrive généralement lorsqu'elle procede des causes extérieures & violentes, comme peut être une chute d'un lieu élevé, un coup violent à la tête: on en trouve des exemples dans *Hildanus*, *Cent. V. Obs.* 8. & dans *Amatus Lusitanus*, *Cent. V. Obs.* 64. D'autres fois on perd la vue peu à peu, ce qui arrive assez ordinairement aux vieillards qui sont attaqués d'une hémiplegie ou d'une paralysie, & à ceux qui ont le malheur d'avoir un tempérament foible & languissant. Dans quelques occasions cette maladie est accompagnée de maux de tête violens, du vertige, d'un assoupissement, d'un bruit & d'un tintement d'oreilles: quelquefois aussi elle n'est accompagnée d'aucun de ces symptomes & prive seulement le malade de la vue. Il y a aussi une *goutte sereine* périodique, qui saisit le malade tout d'un coup & cesse d'elle-même au bout de quelques heures, mais qui revient souvent: les personnes hystériques, hypocondriaques & les femmes qui sont dans les douleurs de l'accouchement, y sont souvent exposées: on divise la *goutte sereine* en *parfaite* & *imparfaite*; dans la premiere l'aveuglement est total, & dans la seconde on distingue la lumiere d'avec les ténebres. Il paroît que l'on peut rapporter à cette derniere espece le *visus dimidiatus*, lorsque le malade ne voit les objets qu'à demi. On trouve la description d'une *goutte sereine* de cette espece dans une Dissertation, *de Amaurosi imperfecta*, par *Chr. Sigism. Wolffius*, 1709. *Trajecti*, dans laquelle le malade ne pouvoit voir que les piés & la partie inférieure de son corps.

IV.

Comme dans la *goutte sereine* les parties extérieures de l'œil ne paroissent nullement affectées, on peut raisonnablement en conclurre que l'on doit chercher la cause de cette maladie dans le nerf optique, plutôt que dans l'œil même, & l'on peut même le démontrer en disséquant l'œil des personnes qui ont perdu la vue de cette maniere pendant leur vie; car l'on trouve en examinant toutes choses avec attention, que leurs nerfs optiques étoient ou trop exténués, trop lâches & moitié trop petits, (de quoi l'on trouve des exemples dans *Bonet*, *Sepulchretum Anatomicum*, *L. I. Sect.* 18. *Obs.* 3. & 4.) ou environnés & comprimés par le sang qui s'est extravasé dans le cerveau, comme *Wepferus de Apoplex. Hist.* 4. l'a observé, ou entourés à leur origine par une tumeur dure telle que celle dont *Bonet* fait mention, *Lib. I. Sect.* 18. *Obs.* 1. *Pavvius*, *Observat. Anatom.* 2. a trouvé une vessie pleine d'une humeur aqueuse sur les nerfs dont nous venons de parler, près de leur conjonction. *Platerus* a trouvé une tumeur sphérique près des nerfs optiques d'une personne qui avoit eu une *goutte sereine* pendant qu'elle vivoit; & *Bonet*, *Lib. I. Sect.* 18. *Obs.* 5. a trouvé dans une autre personne attaquée de la même maladie, la branche de l'artere carotide qui pénetre dans l'orbite, très-engorgée.

V.

Presque tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ont cru que la *goutte sereine* venoit de l'obstruction des nerfs optiques occasionnée par une lymphe épaisse qui s'infiltrant dans les petits tuyaux dont les nerfs optiques sont composés, les obstrue & empêche le fluide nerveux de se porter dans la rétine; mais les Anatomistes n'ont pas encore prouvé que les nerfs soient composés de petits tuyaux dans lesquels circule ce fluide. Ce n'est point non plus une lymphe ténace & visqueuse, mais un fluide beaucoup plus subtil que tous les autres, & moins sujet à se coaguler, qui circule dans le cerveau & la moelle allongée. Il n'est pas croyable que l'obstruction des nerfs puisse avoir une pareille cause, ni encore moins supposer que celle des nerfs optiques soit occasionnée par une matiere qui s'y rend du cerveau. Dans la *goutte sereine* les nerfs optiques sont tellement comprimés que le fluide nerveux n'y peut plus affluer, & qu'il en résulte une paralysie: la cause immédiate de la *goutte sereine* est donc une paralysie des nerfs optiques. Il est évident par l'examen de la structure de l'œil, qu'aussi-tôt que le nerf optique est entré dans l'orbite avec le périoste qui en revêt la surface, & qu'il a déposé la membrane externe qu'il reçoit de la *dure-mere* pour former la cornée; il est évident, dis-je, par la structure de l'œil, qu'il forme au moyen d'une autre enveloppe ou membrane qu'il reçoit de la *pie-mere*, la *tunique uvée*, les *processus ciliaires* & la prunelle, & que sa substance médullaire forme cette tunique pulpeuse appellée *rétine*. L'on sait que la rétine reçoit les images des corps, & les transmet par le moyen des nerfs optiques jusqu'à l'endroit destiné pour la perception de l'objet; il est également évident qu'il est nécessaire pour appercevoir les objets extérieurs, d'une certaine tension dans les parties nerveuses, qui est entretenue par l'affluence convenable du fluide nerveux: mais puisque dans la *goutte sereine*, les nerfs optiques & par conséquent la rétine, l'uvée & les processus ciliaires, sont affectés d'une paralysie, il s'ensuit que ces parties ne sont point assez tendues pour transmettre les impressions des rayons de lumiere, & que la prunelle doit paroître dilatée à cause du relâchement des processus ciliaires. On ne doit point remarquer de défaut sensible dans l'œil, puisque le mouvement des humeurs & des muscles qui contribuent à celui des yeux est régulier & naturel; ce qui peut venir de ce que les muscles du globe de l'œil, & les vaisseaux qui servent

à la circulation de ses humeurs, tirent leur origine non point des nerfs optiques, mais des autres nerfs qui ne sont point affectés.

VI.

La cause qui en comprimant les nerfs optiques les rend paralytiques, réside autour de leur origine ou autour de leur portion qui entre dans l'orbite: cette cause peut encore résider dans les nerfs optiques même, & cela dans les vaisseaux sanguins qui se trouvent sur leur surface, & dont nos Anatomistes modernes & *Wepfer* lui-même, (*L. de Cicut. Aquat. p.* 127.) ont prouvé l'existence. Lorsque ces vaisseaux, qui sont comme autant de branches des carotides se trouvent engorgés, ils compriment les vaisseaux médullaires des nerfs, & s'opposent en même tems au retour de la lymphe dans les vaisseaux dont ils sont environnés. Voilà quelle paroît être la cause de la *goutte sereine* périodique, qui cesse dès que l'on a détruit la stagnation du sang. Il est très-probable que la *goutte sereine* imparfaite est causée par une sérosité qui séjourne dans les membranes de l'œil, surtout dans la tunique uvée, & qui retardant la circulation du fluide nerveux, fait qu'il n'en entre qu'une petite quantité, qui n'entretient de vue qu'autant qu'il en faut pour distinguer la lumiere des ténebres.

VII.

Quoique la maladie dont nous parlons puisse affliger les personnes de tout âge & de tout sexe, lorsque des causes externes violentes, comme un coup à la tête, une commotion du cerveau, ou quelqu'autre accident propre à occasionner une stagnation d'humeurs aux environs des nerfs optiques, concourent à sa production; néanmoins lorsqu'elle provient d'une cause interne, elle est pour l'ordinaire le partage des pléthoriques, des phlegmatiques, des cathectiques & des vieillards, ou de ceux qui ont la tête & le genre nerveux affoiblis par des passions violentes, par le chagrin, des soucis cuisans, des veilles excessives, par une trop forte application à l'étude, pour avoir lu des Livres imprimés avec un petit caractere au grand jour, par des débauches fréquentes, enfin pour avoir long-tems été exposés au froid, ou pour avoir hérité d'un tempérament foible. Cette maladie s'accorde avec les autres maladies du cerveau, en ce qu'elle a pour cause l'atonie des parties qui composent le cerveau ou qui en dépendent.

VIII.

Si nous examinons les causes secondes & plus éloignées de la *goutte sereine*, nous verrons qu'on peut les réduire à la réplétion & à l'inanition. Cette *goutte sereine* qui est causée par une stagnation plus ou moins forte du sang dans les vaisseaux du cerveau qui sont contigus aux nerfs optiques, dépend & est produite par la réplétion. Cette espece de maladie est quelquefois non-seulement passagere & périodique, mais peut même se guérir lorsqu'elle n'est point invétérée. Elle attaque à ce degré, 1°. ceux qui sont d'un tempérament pléthorique, lorsqu'ils font un exercice trop violent, qu'ils usent de bains trop chauds ou qu'ils s'abandonnent aux transports de la colere. On trouve un cas de cette espece dans les *Consult. Med. Sect. Cas* 42. 2°. Les femmes ou enceintes ou dans l'accouchement, & pour lors elle est occasionnée par des contractions violentes du bas-ventre qui poussent les liqueurs vers la tête avec une force extraordinaire, ou après l'accouchement lorsqu'il a été laborieux, surtout lorsqu'il y a quelque défaut dans le cours des vuidanges. *Mauriceau* dans la *Cent. III. Obs.* 568. rapporte un cas de cette espece qu'il guérit aussi-tôt, à ce qu'il dit, par le moyen de la saignée: on doit encore observer que la migraine qui suit l'accouchement, cause pour l'ordinaire l'aveuglement. 3°. Les femmes dont les regles sont supprimées ou qui sont affectées de quelque maladie hystérique, comme on en peut voir un exemple dans mes *Consult. Med. Sect. Cas* 44. *Pechlinus, L. I. Obs.* 24. fait mention d'une *goutte sereine* jointe à un mal de tête, qui affligeoit tous les mois une femme dont les regles étoient supprimées. 4°. Ceux qui sont sujets aux maladies hypocondriaques & hystériques, & dont le bas-ventre est affecté de spasmes violens qui poussent les humeurs vers la tête. Il est parlé d'une *goutte sereine* de cette espece qui survint ensuite d'une colique avec une violente constipation, & qui cessa dès qu'on eut dissipé cette derniere par le moyen d'un lavement.

IX.

La *goutte sereine*, qui est causée par une stagnation de sang, est quelquefois passagere: d'un autre côté, lorsque cette stagnation de sang dure trop long-tems, où qu'elle survient à des personnes phlegmatiques, ou qui sont d'un mauvais tempérament, elle rend, en débarbeant la partie séreuse sur les nerfs, la maladie longue, & souvent incurable. Ce n'est point une chose sans exemple, que la *goutte sereine* soit causée par une fievre pourprée, par une gale, des ulceres ou des accotes qu'on a fait rentrer dans la masse du sang, (*Vide Act. Berol. Dec.* 2. *Vol. VI. p.* 28.) Il n'est pas surprenant non plus que les enfans qui sont foibles, ou qui ont beaucoup d'humeurs, y soient sujets, surtout lorsque ayant eu la rougeole elle n'est pas sortie comme il faut, & que leurs intestins sont surchargés de vers. La *goutte sereine* est encore une suite des maladies aiguës, des fievres malignes, de la petite vérole, accompagnées d'un long délire, les humeurs se déposant & comprimant les nerfs optiques. Il arrive quelquefois que les personnes pléthoriques, ou d'un mauvais tempérament, deviennent aveugles pour avoir ptis des émétiques ou des purgatifs violens: mais les mercuriels sont de tous les remedes ceux qui contribuent le plus à cette maladie, en occasionnant une stagnation opiniâtre de la lymphe, (comme *Guldenklee, L. I. Epist.* 20. *p.* 498. l'a observé) lorsqu'on les donne mal-à-propos à ceux dont le corps est rempli de beaucoup d'humeurs impures.

X.

Les causes dont nous venons de faire l'énumération, sont dépendantes de la *réplétion*. Toutes les profusions ou dissipations excessives des sucs vitaux, qui, comme l'expérience nous l'apprend, occasionnent souvent une *goutte sereine*, appartiennent à l'*inanition*. Les hémorrhagies violentes y contribuent surtout beaucoup; & l'on a remarqué qu'un vomissement de sang abondant, une saignée trop forte faite à une femme enceinte, & une trop grande quantité de sang tirée par l'ouverture de la veine du front, ont privé plusieurs personnes de la vue; (*Bonet. L. I. Sect.* 18. *Obs.* 2. *App.*) car tandis que l'humeur vitale se dissipe, les vaisseaux qui sont distribués dans le cerveau, s'affaissent, la sécrétion du fluide nerveux diminue, ce qui occasionne des vertiges, des *goutes sereines*, des défaillances & d'autres fâcheux accidens: mais ce qui mérite particulierement notre attention, est la correspondance remarquable qu'il y a entre les yeux & les parties de la génération, puisque l'on observe que l'aveuglement est souvent la suite du coït immodéré & excessif. J'ai souvent fait mention de cette circonstance, & je rapporte un cas de cette nature, *Consf. Med. Cent.* 2. *Sect.* 3. *Cas.* 104.

Le fluide séminal lymphatique est de même nature & de même qualité que celui dont la sécrétion se fait dans le cerveau, & qui se distribue dans les nerfs; ce qui fait que la sécrétion du dernier est d'autant plus défectueuse & imparfaite; que l'excrétion du premier est plus copieuse & plus abondante: il en résulte ordinairement une atonie dans les parties nerveuses, la foiblesse, & même la perte totale de la vue.

XI.

La *goute sereine* est une maladie terrible & très-opiniâtre; & elle a cela de particulier, que lorsqu'elle est parfai-

te & invétérée, ou qu'elle attaque des vieillards & des personnes d'un mauvais tempérament, elle est si fort éloignée de céder aux remedes, qu'elle occasionne au contraire l'apoplexie & la paralysie. Cependant lorsque cette maladie n'est pas invétérée, qu'elle est imparfaite,& que sa cause ne réside que dans les membranes des nerfs optiques, elle peut quelquefois se guérir, surtout lorsque les malades sont jeunes & vigoureux. Cette espece de *goute sereine*, qui est périodique, & l'effet d'une stagnation du sang, cede aux remedes; au lieu que celle qui est accompagnée de la paralysie ou d'autres maladies de la tête, menace souvent ceux qu'elle affecte d'un danger, qu'on ne peut ni surmonter, ni éviter.

CURE.

La cure de la *goute sereine* est extremement difficile, parce que les remedes ne peuvent agir que foiblement sur les parties qu'elle attaque, & qui sont cachées dans la boite osseuse du cerveau. Cela ne doit pas cependant décourager le Medecin, ni l'empêcher de mettre en usage les moyens que son Art lui fournit, & d'en entreprendre la cure par une méthode appropriée aux causes qui l'ont occasionnée: c'est ce qu'il peut faire en satisfaisant à ces deux indications, dont l'une consiste à dissiper les humeurs croupissantes qui compriment les nerfs, & l'autre à fortifier les parties affoiblies.

II.

Pour satisfaire à la premiere de ces indications, qui est la plus difficile, on doit employer les remedes les plus puissans & les plus efficaces. Supposé donc qu'une humeur séreuse répandue dans le cerveau vienne à y former une stagnation, comme cela arrive pour l'ordinaire aux malades qui sont d'un tempérament phlegmatique, cachectique, ou qui ont fait rentrer des pustules qui leur étoient survenues, on doit attendre, surtout si la maladie n'est point invétérée, de très-bons effets d'un cautere actuel appliqué à la partie postérieure de la tête, ou sur la nuque du cou, auquel on peut substituer un séton si l'on veut. Ces remedes operent de deux manieres, en excitant les douleurs, & communiquant par-là un mouvement de vibration aux fibres les plus déliées du cerveau, & attirant les humeurs dans la partie où on a fait la plaie par laquelle elles s'écoulent pour l'ordinaire, & en évacuant par ce moyen les humeurs qui croupissent dans le cerveau & dans les parties affectées. On doit plutôt dans ce cas attendre du secours de ces sortes de remedes, que des vésicatoires & des cauteres potentiels.

III.

Mais lorsque la maladie est causée par la stagnation du sang, comme cela arrive aux personnes d'un tempérament pléthorique, qui ont le visage rouge & le pouls fort, & à celles dont les évacuations de sang auxquelles elles étoient habituées sont supprimées; dans ce cas, dis-je, on doit s'abstenir des remedes dont nous venons de parler, & commencer plutôt la cure par la saignée. Pour cet effet, il est à propos de saigner le malade au pié; il est toujours très-avantageux de lui ouvrir les veines du front & les arteres temporales; &, en effet, la nature semble nous avoir elle-même indiqué cette méthode; car on sait par plusieurs exemples, que des personnes aveugles ont recouvré l'usage de la vue pour avoir reçu des blessures au front qui ont été suivies d'une abondante hémorrhagie. On peut encore employer les sangsues, & les appliquer même à l'anus, supposé que les hémorrhoïdes aient cessé de fluer. S'il arrivoit qu'une hémorrhagie de nez vînt à cesser, on peut y introduire une sonde pour que le sang puisse reprendre son cours.

IV.

Dans la *goute sereine*, aussi-bien que dans toutes les autres maladies des yeux, il est extremement important de tenir le ventre libre, pour que les humeurs qui croupissent dans la tête puissent s'évacuer par bas: pour produire cet effet, on ne doit employer que des remedes doux & légerement laxatifs, auxquels on peut en joindre de corroboratifs, tels que les pilules *balsamico-céphaliques*. Mes pilules balsamiques peuvent être encore fort salutaires, lorsqu'elles sont faites avec le *mercure doux*, & l'*extrait panchymagogue de Crollius*. Les lavemens purgatifs ne doivent point être négligés dans ces sortes de cas; car leur effet est très-considérable, lorsque la maladie est accompagnée de la constipation.

V.

Lorsque la maladie est invétérée, & causée par une stagnation opiniâtre de la lymphe dans les vaisseaux qui environnent les nerfs optiques, l'on n'a d'autre ressource, après les remedes dont nous venons de parler, que d'employer intérieurement les discussifs les plus forts qui agissent en divisant & en atténuant la lymphe. Il y en a deux de cette espece qui sont préférables à tous les autres; le premier est l'antimoine corrigé suivant ma méthode, & le cinnabre. Ils peuvent servir tous deux à la composition de la poudre suivante.

Prenez *cinnabre naturel préparé*, *yeux d'écrevisses*, *ambre préparé*,	} *de chacun deux dragmes*,
sel volatil d'ambre, *de corne de cerf*,	} *de chacun dix grains*,

Faites-en une poudre que vous diviserez en douze parties, à chacune desquelles on pourra ajouter trois ou quatre grains de *soufre doré d'antimoine*. On doit user de cette poudre tous les matins, & prendre ensuite une infusion de baume, de semence de fenouil & de racine de valerienne: supposé que la maladie ne cede point à ces remedes, on doit exciter une légere salivation; ce qui a guéri quelques personnes de ma connoissance de la *goute sereine*.

VI.

On doit joindre aux remedes dont j'ai parlé ci-dessus, l'usage des discussifs externes & des balsamiques: les sternutatoires ont une qualité discussive admirable, & surtout le sel volatil ammoniac desséché, & incorporé avec l'huile de sauge, de marjolaine, & le baume du Pérou, pris par le nez; ou, ce qui vaut encore mieux, l'extrait de bois de gayac en forme de résine, qui reste après l'évaporation de la décoction de ce bois. Deux ou trois grains de cet extrait pris par le nez, font éternuer, & attirent le phlegme de toutes les parties de la tête. On peut encore appliquer sur les yeux un sachet rempli de racine de valerienne, de semences de fenouil, & de roses, & arrosé avec de l'eau d'arquebusade, ou y introduire la vapeur de l'infusion dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent. Mon baume de vie est le remede le plus efficace que l'on puisse employer lorsqu'on s'en frote les tempes, & que l'on en avale quelques gouttes avec du sucre; car j'ai souvent dissipé, en m'en servant de cette maniere, cette espece d'aveuglement avant qu'il eût fait des progrès.

PRÉCAUTIONS PRATIQUES.

I.

Avant que de mettre en usage le cautere & le séton, on doit diminuer la trop grande quantité de sang & d'humeurs, & évacuer toutes les impuretés qui se trouvent dans le corps, & principalement dans les premieres voies. Rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée, les légers laxatifs, & les remedes qui délayent & purifient le sang. On doit user de la même précaution à l'égard des sternutatoires, parce que si on les employoit avant d'avoir suffisamment purgé le corps

corps & la tête, ils attireroient dans cette derniere partie une trop grande quantité d'humeurs: mais lorsqu'on a eu soin de préparer le corps comme il faut, ils font d'une efficacité admirable dans le commencement de cette maladie.

II.

De tous les remedes corroboratifs qui possedent en même-tems une qualité discussive, il n'y en a point de plus efficace contre la *goute sereine* que mon *Baume de vie*, surtout lorsqu'elle est causée par la chute d'une humeur séreuse sur les nerfs optiques des malades qui sont d'un tempérament flegmatique. J'ai vu ce baume appliqué avec du linge sur la tête & sur le front au commencement de la maladie, dissiper entierement cette espece d'aveuglement. Mais il faut user de beaucoup de précaution lorsque le tempérament est sanguin, & que la trop grande quantité de sang a causé cette maladie; car dans ce cas la diete est non-seulement nécessaire, mais on doit encore employer des remedes propres à diminuer la masse du sang, & modérer la rapidité de son mouvement.

III.

Quant à l'usage des topiques, il est aisé de voir qu'il est tout-à-fait inutile dans une véritable *goute sereine* invétérée, parce que leur vertu ne peut atteindre jusqu'aux parties affectées: lorsque la cause de la maladie n'est point dans le nerf optique, mais dans les membranes de l'œil, ou ses humeurs, ou dans telle autre partie, alors les topiques sont extremement salutaires. Les meilleurs sont une fomentation avec la décoction de racine de valérienne, de cubebe, & de semence de fenouil faite avec de l'eau & du vin, & introduite dans les yeux au moyen d'un entonnoir propre à cet effet, ou les cataplasmes suivans.

Prenez *racines d'angélique*, *d'impératoire*, *de valérienne*, } *de chacune deux onces*,
feuilles de cerfeuil, *fleurs de sureau*, *de lavande*, *de roses*, } *de chacune trois pincées*,
semences de fenouil, *d'aneth*, } *de chacune une dragme & demie*,

Coupez les racines, & faites-les bouillir dans une égale quantité d'eau-rose & d'*arquebusade*.

IV.

Il arrive quelquefois que l'on réussit beaucoup mieux à guérir la *goute sereine* par la diete & l'abstinence, que par aucun autre remede. Ces moyens sont surtout extremement salutaires dans les tempéramens surchargés d'humeurs & cacochymes: mais cette méthode demande auparavant que l'on purge le malade légerement & à plusieurs reprises. Lorsqu'on tente la cure par cette voie, le malade doit se nourrir en petite quantité de pain cuit deux fois, de viande rotie & de raisins, s'abstenir du vin & de la biere, & user d'une décoction de sarsepareille, de réglisse, de raisins & de semences de fenouil; il doit observer ce régime pendant trois semaines au plus, suivant que l'état de sa maladie paroîtra l'exiger.

V.

On peut se flater de guérir la *goute sereine* qui attaque les jeunes gens, & principalement les jeunes filles, après la petite vérole, la rougeole & autres semblables éruptions; car quand les regles commencent à paroître, elle quitte la malade d'elle-même, ou elle s'affoiblit considérablement; & pour lors on doit s'attacher à faciliter ces évacuations menstruelles avec des remedes convenables, comme on peut en voir un exemple remarquable dans ma *Medecine raisonnée*, *Syst. Tom. IV. pag.* 1. *cap.* 8.

Cas proposés avec les réponses.

Il y a environ six ans qu'un homme de trente ans, s'étant exposé tout d'un coup au froid après un violent exercice, ressentit une douleur pesante dans la tête, & ayant eu le malheur de recevoir en même tems une contusion à l'œil droit, il s'apperçut que sa vue diminuoit considérablement sans qu'il y parût aucune défectuosité extérieure. Il eut recours à divers remedes, aux vésicatoires, aux canteres, aux collyres, & aux purgatifs: mais ils furent tous inutiles. Il n'y avoit pas encore deux ans qu'il étoit dans cet état lorsqu'il a été attaqué de la gale pendant laquelle la maladie s'est emparée de l'autre œil. Sa vue a considérablement diminué; il voit quelquefois comme des étincelles & des atomes en mouvement, qui semblent sauter devant lui; les objets lui paroissent doubles. Il est d'ailleurs incommodé d'un violent bourdonnement d'oreille, d'une grande foiblesse d'estomac, de rots & de vents, de constipation, & de douleurs spasmodiques dans les articulations; il a le visage livide; il mene toujours une vie fort sédentaire & fort studieuse.

REFLEXIONS.

Cette indisposition mérite le nom de *goute sereine* imparfaite qui ne fait que commencer, & elle a son siége dans les nerfs optiques & dans le cerveau, ce qui fait qu'on n'apperçoit aucune défectuosité dans l'œil. Elle a pour cause l'impureté cacochymique du sang & des humeurs; car l'expérience nous apprend que les personnes d'un tempérament scorbutique, cacochymique & cachectique sont très-sujettes aux maladies des yeux, qui ont une cause interne & qui se communiquent d'un œil à l'autre. La gale dont le malade est attaqué, la difficulté qu'il a de digérer, les vents, les douleurs dans les articulations & le tintement d'oreilles auquel il est sujet, tout concourt à prouver l'état de corruption des fluides qui doit son origine à la vie sédentaire qu'il a menée & à l'imprudence qu'il a eue de s'exposer sans ménagement au froid après s'être échauffé; c'est encore à ces causes que l'on doit attribuer la foiblesse de sa vue; les humeurs croupissantes affluent en plus grande quantité dans les parties antérieures du cerveau, & le malade venant à recevoir une contusion à l'œil droit elles se sont jettées en foule sur les nerfs que la contusion avoit déja affoiblis. Il n'eût pas été difficile de remédier à cette incommodité s'y l'on si fût pris de bonne heure: mais à présent qu'elle est devenue invétérée & qu'elle a fait plus de progrès, la chose n'est pas si aisée. Je ne suis pas d'avis cependant que l'on perde courage & que l'on desespere absolument de la guérison du malade: il est de notre devoir au contraire d'essayer d'adoucir les humeurs & de les rendre balsamiques, & de fortifier ensuite les parties nerveuses qui se trouvent affoiblies. On peut satisfaire à la premiere de ces indications par des décoctions de différentes especes de plantes, par des teintures antimoniales, par des poudres diaphorétiques & absorbantes, par des gommes purgatives & par un régime convenable eu égard aux choses non naturelles. On satisfait à la seconde par des emplâtres faites avec des huiles céphaliques & aromatiques, des baumes liquides & des gommes résineuses, qu'on appliquera sur le front & sur les tempes; l'esprit de vin fortement imprégné de camphre & mêlé avec de l'essence du baume du Perou, aussi bien que mon baume de vie, sont très-propres dans le cas dont il s'agit. Si ces moyens sont inutiles, quoiqu'on les ait employés long-tems, & qu'on ne puisse point venir à bout de redonner aux liqueurs la qualité balsamique qu'elles ont perdues, il ne sera pas inutile d'exciter une légere salivation au moyen des préparations du cinabre & de l'éthiops minéral; pour cet effet

après avoir auparavant débarrassé autant qu'il le faut les premieres voies avec des pilules céphaliques, ou tel autre purgatif convenable, on donnera tous les matins au malade de l'éthiops minéral à la dose d'une dragme, avec demi-dragme de sucre ; & quelques gouttes de baume de Copahu, pendant trois ou quatre semaines, suivant que les circonstances l'exigeront ; & pour boisson une décoction de squine avec des raisins secs & de la canelle, en lui enjoignant en même tems un régime convenable. J'ai connu des personnes qui, par cette méthode, & avec le secours des remedes extérieurs, ont prévenu le danger dont elles étoient menacées de perdre la vue pour avoir reçu des contusions violentes à la tête.

Cas II. Une fille de sept ans, d'un tempérament foible & délicat & dont la couleur livide & jaunâtre témoignoit assez le peu de santé, fut saisie d'une fievre légere accompagnée de douleurs dans le dos & dans la tête, & de vertiges lorsqu'elle se tenoit debout. Trois jours après il parut sur tout son corps de petites pustules rouges dont on jugea à propos d'arrêter le progrès au moyen de remedes tempérans & légerement rafraîchissans ; & d'un régime approprié. Quoique ces éruptions disparussent de tems en tems, la malade ne laissoit pas de sentir des frissons, & ces éruptions reparoissoient quelquefois ensuite accompagnées d'un sentiment de chaleur très-incommode. A ces accidens se joignirent le septieme jour des douleurs insupportables dans la tête & dans les yeux, dont elle ne fut délivrée que par la perte totale de la vue. Il ne paroissoit d'autre défectuosité dans ses yeux, sinon que la prunelle étoit un peu plus grande & plus dilatée qu'à l'ordinaire.

REFLEXION.

La maladie qui a causé cette *goutte sereine*, est une fievre pourprée fort ordinaire aux enfans, particulierement à ceux qui ont un mauvais tempérament & qui par la foiblesse de leur estomac & le défaut d'activité dans la bile accumulent une grande quantité de sérosité impure. La fievre dont nous parlons est occasionnée par une sérosité acre & impure qui séjourne dans les petits vaisseaux des glandes & qui est poussée vers la surface du corps par le mouvement de la fievre. Lorsque cette sérosité est plus abondante qu'elle ne doit l'être, que le tempérament est foible, ou ce qui revient au même, que les mouvemens vitaux sont trop rallentis pour la chasser, il arrive que les parties solides se ressenrent de la corruption des liqueurs qui croupissent dans différens endroits du corps, & s'en trouvent irritées. De-là vient que cette maladie est non-seulement accompagnée, mais encore suivie de toux continues, de consomptions, de fievres lentes, de diarrhées, de maux de tête & de migraines. Il est donc visible, dans le cas dont il s'agit, que cette sérosité s'étant jettée dans la tête, & surtout sur les nerfs optiques, a occasionné la *goutte sereine* qui afflige la malade, & dont la cure consiste principalement à débarrasser les corps de cette masse d'humeurs séreuses qui doivent leur corruption à la fievre pourprée, & à les détourner du cerveau. Pour cet effet je suis d'avis que l'on emploie outre les remedes inrernes propres à purifier le sang, les décoctions délayantes & les médicamens diaphorétiques & laxatifs, ainsi que les vésicatoires, qui produisent des effets admirables, pourvu qu'on les applique de bonne heure ; car en attirant la sérosité acre vers la peau ou la superficie du corps, ils en débarrassent la tête. On doit encore tenter de réparer la force & la faculté digestive de l'estomac au moyen des stomachiques doux & balsamiques, pour qu'il puisse se former de nouveau un chyle bien conditionné & des sucs louables.

Cas III. Une fille âgée de 9 ans, fort sujette aux fluxions catharrheuses, aux *acores*, & à avoir quelquefois les glandes du col enflées & le nez extremement bouché, fut saisie d'un vertige, de douleurs violentes dans le dos & les hypocondres, d'un vomissement & de maux de tête qui l'obligerent enfin à garder le lit. Sa santé s'étant rétablie au bout de quelques jours, elle s'exposa sans ménagement à l'air, qui étoit pour lors très-froid, de sorte qu'étant retombée malade, elle fut attaquée d'un vertige extraordinaire, son visage s'enfla, la fievre survint, & en même tems sa peau se couvrit d'un grand nombre d'efflorescences. Peu de tems après elle tomba d'une violente émotion dans un accès d'épilepsie, pendant lequel elle grinçoit des dents ; ses yeux devinrent fixes & étincelans, elle perdit totalement connoissance, & son pouls devint violent & inégal. Une heure après qu'elle fut revenue de cet accident, elle perdit tout à fait la vue, & parmi des douleurs de tête insupportables, elle vomit une quantité considérable de matieres bilieuses. On lui donna un lavement & des remedes anti-spasmodiques, diaphorétiques & absorbans qui appaiserent le vomissement & les maux tête, mais pendant les quatre jours qu'elle resta avengle, les accès ne manquerent jamais de revenir. Pour remédier à ses trop longues insomnies & pour appaiser la violence des douleurs, on lui donna vers le soir quelques grains de pilules de cynoglosse, qui lui firent passer une nuit beaucoup plus ttanquille qu'à l'ordinaire ; & comme on lui eut fait prendre le lendemain matin dans une infusion en forme de thé, un peu d'huile de girofle, tout son corps fut couvert d'une sueur abondante, & elle recouvra aussi-tôt la vue ; mais ses maux de tête étant revenus une heure après, elle la perdit tout-à-fait. Le jour suivant les spasmes & les douleurs ayant encore diminué, les sueurs revinrent avec tant de succès, & continuerent si long-tems, que la malade recouvra la santé & la vue au bout de seize jours.

REFLEXIONS.

I. On voit par exemple quels terribles désordres la sérosité acre est capable de causer dans le corps lorsqu'après avoir été poussée vers sa surface dans la fievre pourprée, elle vient à rentrer. Il arrive souvent qu'elle séjourne dans le corps sans qu'on s'en apperçoive, & qu'elle ne produise ses effets, que par accident. Deux causes accidentelles l'ont obligée dans le cas dont nous parlons à se manifester, l'une est l'émotion & l'autre l'imprudence qu'a eue la malade de s'exposer au froid, qui toutes les deux ont causé des spasmes dans le genre nerveux ; le froid venant à resserrer la peau, les humeurs se sont portées en dedans & surtout vers la tête en trop grande quantité.

II. L'aveuglement qui est survenu dans ce cas mérite le nom de spasmodique, puisque ce sont les spasmes des parties externes & inférieures qui ayant fait remonter les humeurs avec force, ont été cause qu'elles ont affecté non-seulement les membranes du cerveau, ce qui a occasionné l'épilepsie, mais encore les membranes nerveuses des yeux. Il est arrivé de-là que lorsque les sueurs sont devenues plus abondantes, cette sérosité s'est évacuée, & qu'avec elle se sont dissipés les spasmes & les autres symptomes dont nous avons parlé.

Cas IV. Un enfant qui avoit à peine trois mois fut attaqué d'une petite vérole, qui n'ayant point poussé ni suppuré comme elle devoit, disparut au bout de trois jours. Sa santé étant ensuite devenue foible & chancellante, il fut souvent incommodé de fluxions catarrheuses, & il parut avant la fin de l'année une espece de dureté dans son bas-ventre. On lui donna pour dissiper cet accident entre autres remedes un émétique deux fois par semaine, qui lui causa pendant dix jours un vomissemenr accompagné d'un cours de ventre, Ces excrétions étant venues à cesser, l'enflure du basventre disparut, mais le malade tomba dans une trèsgrande foiblesse qui ne diminua rien cependant de son appétit ni de son sommeil. Enfin, il perdit entierement la vue sans qu'on apperçut aucune défectuosi-

té dans ses yeux : son corps, quoiqu'assez musculeux pour son âge, devint si foible & si languissant que lorsqu'on le levoit ses articulations paroissoient céder & succomber sous son poids. Il étoit souvent saisi d'un tremblement dans le bras gauche, il avoit la tête enflée, & ne pouvoit parler qu'avec peine. Il avoit le ventre assez libre, & bon appétit : mais il ne pouvoit moucher, & suoit fort souvent.

REFLEXION.

La cause des symptomes qui suivirent la petite vérole est une *pléthore séreuse*, ou une grande abondance de sérosité & de lymphe impure dans le corps, ce qui est assez ordinaire dans les enfans. C'est ce qui fait qu'ils sont beaucoup plus sujets aux fluxions sur les oreilles, sur le nez, les yeux & sur la tête que les personnes avancées en âge. Il est vrai pourtant que la suppression de la petite vérole jetta les fondemens de tous les fâcheux accidens dont le malade fut attaqué : car les humeurs excrémentielles qui ordinairement s'évacuent au moyen de cette espece d'exanthemes, étant retenues dans le corps, corrompirent les liqueurs séreuses lymphatiques ; & les pustules n'étant point sorties, comme elles le devoient, peut être à cause de la foiblesse naturelle des nerfs, occasionnerent les catharres & la dureté du bas-ventre dont on a parlé. Les sérosités venant ensuite à se porter dans le cerveau & dans la moelle épiniere occasionnerent un relâchement paralytique de différentes parties, telles que les yeux, la langue, & qui s'empara ensuite des piés & des bras.

La cure de cette terrible maladie consiste presque entierement dans l'usage des remedes internes qui doivent servir en même-tems à détruire la viscosité & à diminuer la quantité de la lymphe. Je trouve donc à propos que l'on use de la méthode suivante. Après avoir purgé le malade avec une quantité suffisante de poudre de cornachine, on lui donnera tous les matins, pendant six jours, une poudre composée de cinq grains de cinnabre préparé, de huit grains d'yeux d'écrevisses, & de demi-grain de mercure doux, & on le purgera ensuite. Il usera de nouveau de certe même poudre pendant six jours, après quoi on le purgera comme auparavant. Pendant ce tems, le malade usera pour boisson ordinaire d'une décoction de trois onces de racine de sarsepareille, de trois gros d'écorce de bois de sassafras ; d'une demi-dragme de sel de tartre, que l'on fera bouillir dans un vaisseau bien fermé avec douze pintes d'eau de pluie. Il ne doit user que d'alimens atténuans & ne manger que de la chair rôtie, du pain de fleur de froment, & en petite quantité. Après quoi on lui fera prendre pendant huit jours un bain d'eau commune, de son de froment & de potasse, & on lui oindra la nuque du cou & l'os sacrum avec de l'onguent *Nervinum*. Il continuera d'user de la décoction précédente, & il boira un peu avant ses repas, afin de fortifier son estomac, d'un julep composé d'essence de pimprenelle blanche, & de gentiane rouge, de chacune demi-once ; de deux dragmes d'esprit de nitre dulcifié ; & d'huile de macis, de cedre & de canelle, de chacune six gouttes. Il tirera aussi par le nez du sel volatil ammoniac sec & imprégné d'huile de marjolaine. Je ne doute point que cette méthode ne produise un très-bon effet.

Cas V. Un enfant de douze ans sujet depuis quelques années, dans les tems pluvieux, & lorsque les vents du nord regnent, aux catharres, à des toux & à des pésanteurs de tête, fut saisi d'une fievre jointe à un catharre, qui fut suivie le neuvieme jour de douleurs insupportables dans la tête & dans les yeux, & de la perte de la vue. On ne remarquoit d'autre défaut dans ses yeux, sinon que la prunelle étoit rétrécie, & il ne pouvoit seulement que distinguer la lumiere d'avec les ténebres. Il avoit bon appétit, & son ventre faisoit assez régulierement ses fonctions. Après avoir été quinze jours dans cet état, sans avoir éprouvé l'effet d'aucun remede, on me le confia, & quoique je ne fisse usage que de mes pilules balsamiques qu'il prenoit une fois par semaine, & que je me contentasse de lui appliquer deux fois par jour sur le front & sur les tempes une compresse trempée dans mon baume de vie, il recouvra tout-à-fait la vue au bout de quelques semaines.

REFLEXION.

Cette maladie ne paroît être qu'une *goute sereine* batarde causée par l'écoulement de la sérosité qui entoure les parties nerveuses, & qui sert aux différens usages de la vision ; car le nerf optique, en tant qu'il est enfermé dans le cerveau, ne reçut aucun dommage dans ce cas, & fournit le fluide le plus subtil aux parties nerveuses de l'œil, qui se trouvant comprimées de tous côtés par les sérosités impures, n'étoient presque plus propres à recevoir les rayons de lumiere & de contribuer à la vision. On a remarqué que les enfans & les jeunes gens qui sont d'un tempérament trop phlegmatique, ou qui sont sujets aux fluxions catarrheuses, ont assez souvent la vue & l'ouie foibles ; je leur donne alors des remedes propres contre le catharre : mais ceux-ci n'ayant produit aucun effet dans le cas dont nous parlons, il ne me restoit autre chose à faire que d'employer des remedes amis des nerfs & corroboratifs, tels que mon baume de vie, pour dissiper la stagnation des liqueurs & fortifier les parties affoiblies. HOFFMAN, *Vol. III. c. 4.*

Exposition de quelques Cas qui appartiennent à la dissertation précédente.

Cas I. Un homme âgé de trente-sept ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, qui s'appliquoit dès son enfance à l'étude avec beaucoup d'ardeur, & passoit souvent les nuits à lire, ayant été chargé les deux dernieres années de l'éducation d'un jeune homme, s'y adonna avec tant de zele, qu'après avoir étudié fort avant dans la nuit il se levoit à quatre heures du matin. Comme il ne prenoit autre chose avant dîner qu'un verre de vin brûlé, & qu'il buvoit ordinairement fort peu à ses repas, il étoit presque toujours constipé. Ayant vecu de cette sorte près de deux ans & demi, il arriva que s'étant mis un jour en colere, il fut saisi d'un mal de tête, accompagné d'un sentiment pareil à celui que causent les fourmis lorsqu'elles nous courent sur la peau. Il perdit ensuite tout d'un coup la vue, il n'entendoit & ne parloit qu'avec peine, & sentoit une tension douloureuse dans la jambe & le bras droit. On lui ordonna aussi-tôt les bains, & on lui ouvrit la veine du pié gauche : mais il n'en sortit pas de sang non plus qu'il n'en étoit sorti de celle du bras gauche qu'on lui avoit ouverte quinze jours auparavant. On lui ordonna ensuite des ventouses sur la nuque du cou & sur le sommet de la tête, à l'application desquelles il étoit accoutumé, & qu'il avoit négligées depuis deux ans, & on lui donna des lavemens émolliens pour faire cesser sa constipation. Il recouvra la vue jusqu'à un certain point, il ne pouvoit cependant point lire, & il se plaignoit toujours de petits nuages qu'il appercevoit devant ses yeux.

On me fit appeller pour la consultation, & je commençai par lui ordonner la poudre suivante.

Prenez *du cinabre naturel préparé*, *yeux d'écrevisses*, *ambre préparé*, } *de chacun deux dragmes.*
sel volatil, de succin & de corne de cerf, de chacun dix grains.

Mêlez & réduisez le tout en poudre. La dose est d'une dragme.

Et ensuite ces pilules.

Prenez *de mercure doux*, } *de chacun une*
& de mes pilules, } *dragme.*
extrait panchymagogue de de crollius, demi-dragme,
extrait de castor, quatre grains.

Mêlez & faites-en des pilules du poids d'un scrupule.

Le malade prit tous les matins pendant trois jours consécutifs sept de ces pilules; & ensuite pendant cinq jours matin & soir la poudre dont je viens de donner la préparation, & continua d'user des pilules & de la poudre alternativement de la maniere que je viens de dire.

Après quoi je lui ordonnai la décoction suivante.

Prenez *de racine de valérienne, une once,*
baume, une poignée,
semence de fenouil, deux dragmes.

Coupez & pilez ces drogues ensemble.

On doit faire cette infusion en forme de thé & en recevoir la fumée le matin dans les yeux; & après avoir pris les remedes ordonnés, boire huit ou dix tasses de l'infusion même. Je lui ordonnai aussi mon baume de vie qu'il tira par le nez & dont il s'oignit les tempes. Je lui conseillai même d'en prendre huit gouttes tous les matins dans l'infusion précédente. Enfin, il se mit tous les jours jusqu'au gras des jambes dans un bain de son de froment, & de fleurs de camomile, & après avoir continué ce régime pendant quelques semaines, il recouvra tout-à-fait la vue.

REFLEXION.

Un pareil aveuglement qui survient tout d'un coup paroît être une paralysie,& est surtout occasionné par la séparation de la sérosité d'avec le sang & par sa stagnation autour de l'origine des nerfs optiques, qui empêche par sa pression le fluide animal & nerveux de s'y porter: delà résulte la privation de la vue sans que la structure de l'œil paroisse dérangée; car on n'y apperçoit extérieurement aucun défaut. La stagnation de la sérosité provient principalement de la foiblesse du cerveau, ou du trop grand relâchement de ses fibres qui retarde la circulation dans cette partie: par une conséquence nécessaire le sang demeurant comme enfermé dans les vaisseaux du cerveau, se sépare de ses parties séreuses, lesquelles venant à se porter en plus grande quantité qu'il ne faut dans les parties inférieures du cerveau, compriment quelquefois tantôt l'une & tantôt l'autre paire de nerfs; & dérangent ou détruisent entierement les fonctions des parties où aboutissent & se divisent les nerfs. Dans le cas dont il est maintenant question, une trop forte application d'esprit, des veilles excessives, jointes à des chagrins de trop longue durée, ont extrêmement affoibli le cerveau & les nerfs qui en sortent; car telle est la nature & l'effet de ces causes, que lorsqu'elles se trouvent réunies, elles rendent le malade sujet à des maux de tête fâcheux, à la paralysie, l'apoplexie, & la léthargie; à quoi contribuent encore la viscosité & l'impureté du sang & sa congestion dans le cerveau; circonstances que l'on doit attribuer à la trop grande abstinence par rapport à la boisson, & à l'usage que le malade faisoit du vin tous les matins, à sa constipation opiniâtre, & à la négligence qu'il a eue de ne se point faire tirer du sang, comme il avoit accoutumé, par la saignée & les ventouses. On ne doit donc point s'étonner, les humeurs & le cerveau se trouvant dans cet état, que le sang en se portant avec une force extraordinaire dans cette derniere partie, ensuite d'une violente colere, & venant à s'y arrêter, ait occasionné non-seulement cette pesanteur de tête douloureuse & l'aveuglement, mais encore les douleurs poignantes & lancinantes que le malade sentoit dans le pié, & dans le bras droit. Cependant comme la maladie n'est pas invétérée, il est aisé de concevoir que le malade peut encore espérer de recouvrer la vue, pourvu qu'il use de remedes convenables & employés à propos.

Pour satisfaire à cette intention, on doit avec la saignée, les scarifications & les purgatifs, user de remedes propres à atténuer & à dissoudre les humeurs croupissantes, & à les détourner de la tête & des parties supérieures vers les inférieures, & à fortifier tout le genre nerveux qui se trouve affoibli. Comme les préparations mercurielles, surtout celles du cinabre, sont très-efficaces, lorsqu'on les emploie à propos, pour dissiper la stagnation de la lymphe, & pour la mettre en mouvement, même dans les parties les plus éloignées, comme cela paroît assez dans les maladies vénériennes; je les ai employées avec succès dans les maux de tête invétérés & opiniâtres, dans la paralysie & l'épilepsie, non-seulement à dessein d'évacuer sensiblement, mais encore d'exciter la transpiration, à quoi contribuent surtout les infusions chaudes imprégnées de quelque substance d'une qualité diaphorétique, dont j'ordonne en même-tems l'usage au malade. Après avoir détruit les causes & atténué les humeurs qui croupissent autour des nerfs optiques, on ne peut mieux faire que de fortifier le cerveau & le genre nerveux, par l'usage interne & externe des meilleurs balsamiques, & rendre aux fibres relâchées & affoiblies le ton & la force qu'elles ont perdues; rien n'est meilleur pour cet effet que mon baume balsamique. On peut conclurre de cette histoire & du succès de cette cure, que les mercuriels & les préparations du cinabre jointes à l'usage des balsamiques sont extremement efficaces pour dissiper l'aveuglement causé par la *goute sereine*, lorsqu'il n'est pas trop invétéré; & il n'y a point de doute que cette pratique n'ait un pareil succès dans les autres maladies de la tête & du cerveau, qui proviennent de l'extravasation & de la stagnation de quelque quantité de sérosité du sang, quelques terribles qu'elles soient, pourvu qu'on y remedie à tems. HOFFMAN, *Consult. Med. Cent. I. Sect. I. Cas. XLII.*

Cas II. Une Demoiselle âgée de quarante-neuf ans, dont le tempérament tenoit du bilieux & du mélancolique, qui avoit vécu dans le célibat & joui d'une santé parfaite depuis qu'elle étoit sortie de l'enfance, se trouva incommodée d'une petite difficulté de respirer, s'étant exposée au froid & à la fatigue; ses évacuations menstruelles furent très-irrégulieres pendant l'espace de deux ans; quelquefois elles étoient trop abondantes, elles cessoient quelquefois trois mois de suite, mais elles furent tout-à-fait supprimées la derniere année. Elle avoit été souvent sujette pendant ces irrégularités à des inflammations d'yeux,qu'elle avoit toujours trouvé moyen de dissiper: mais elles revinrent dans le mois de Décembre 1726. avec beaucoup plus de violence, accompagnées de douleurs poignantes, & elles s'emparerent de l'œil droit, & ensuite du gauche. Il survint une espece de dilatation dans l'iris, & sa vue s'affoiblit insensiblement à un tel point qu'il lui fut impossible de discerner les objets. Ses yeux sont maintenant sans douleurs, mais non point sans inflammation; & l'humeur crystalline de l'œil droit paroît plus blanche qu'elle ne doit l'être naturellement, sans qu'on puisse savoir si la malade est menacée d'une cataracte ou d'un glaucome. La prunelle de l'œil gauche paroît dilatée, & ses humeurs troubles & opaques. On usa de divers moyens pour dissiper ces symptomes, on saigna la malade aux piés & aux bras, on lui appliqua des cauteres aux bras & sur la nuque du cou, on lui ordonna des demi-bains, des collyres, des purgatifs, des mercuriels, des sudorifiques, des cloportes mêlés avec du

cinabre naturel, les eaux de Spa, & on lui appliqua sur les yeux des sachets remplis de drogues résolutives: mais les symptomes bien loin de céder à ces remedes, ne firent qu'augmenter & devinrent extremement incommodes à la malade.

REFLEXION.

Si l'on fait attention à la cause immédiate de cette maladie, on verra qu'elle consiste en partie dans la corruption & le dérangement des humeurs crystallines & vitrées de l'œil, qui sont naturellement transparentes, laquelle corruption est occasionnée par l'affluence d'une lymphe épaisse & impure, & dans la lésion des nerfs optiques; car ces derniers étant comprimés par la quantité d'humeurs qui s'y est jettée, le fluide nerveux ne peut plus prendre son cours vers la rétine, ce qui cause une *goute sereine* qui paroît assez par la dilatation excessive, & presque paralytique de la prunelle & de l'iris. Puis donc que ces symptomes ont pour cause la trop grande affluence d'humeurs dans la tête & sur les yeux, & surtout dans les parties qui sont les plus voisines du cerveau, comme cela paroît par la rougeur, la douleur & l'inflammation; & puisque cette affluence n'est qu'une suite de la cessation des regles de la malade, de l'agitation de son esprit & de la faute qu'elle a faite de s'exposer au froid; on doit avoir soin en premier lieu de délivrer les yeux des humeurs qui y séjournent & d'empêcher qu'elles ne s'y portent de nouveau dans la suite; on doit après cela fortifier les parties nerveuses & membraneuses de l'œil, & rendre aux différentes humeurs leur transparence ordinaire.

Cela n'est pas aisé dans une maladie aussi invétérée que celle-ci; & les moyens dont on se sert dans de semblables cas, tels que les sétons, les vésicatoires, les cauteres, les mercuriels, les collyres, les résolutifs, les sudorifiques, & les purgatifs ne sauroient être d'aucune utilité. On ne doit point cependant perdre entierement espérance & abandonner la malade à son mauvais sort, puisqu'on n'a point encore employé les remedes dont je me suis servi avec beaucoup de succès dans de pareils cas. Je serois donc d'avis que la malade eût sans cesse un séton au cou, & qu'on eût soin de lui tenir le ventre libre, au moyen d'un purgatif composé de deux onces de manne, & d'une demi-once de crême de tartre dont elle usera deux fois par semaine. Elle doit aussi s'abstenir avec soin de vin & de biere, & substituer à ces boissons la décoction suivante:

Prenez *de la viperine*,
copeaux de corne de cerf,
de sarsepareille, } *de chacun six onces*.
semence de fenouil,
d'anis strié, } *de chacun* 3 *dragmes*,
racine de régliſse, *une once*.

Incisez & réduisez ces drogues en poudre, & faites-en bouillir une once & demie dans trois pintes d'eau lorsque vous voudrez en faire usage.

On appliquera sur les yeux de la malade un sachet rempli de racine de valériene, de semence de fenouil, de feuilles de roses, & imprégné d'eau d'*arquebusade*, & elle aura soin de tirer de tems en tems par le nez le mélange suivant:

Prenez *de sel volatil ammoniac sec*, *une once*,
huile de sauge,
huile de marjolaine, } *de chacun une dragme*.
baume du Perou,

Mêlez pour l'usage.

Elle ne peut aussi que tirer un avantage considérable d'une infusion en forme de thé faite avec une once de racine de valérienne, de baume de bétoine, de sauge & de basilic, de chacun une poignée; de semence de fenouil & de cubebes, de chacun trois dragmes: elle doit en recevoir tous les matins la fumée dans les yeux, & boire dix tasses de cette infusion, mais moins chargée.

La malade doit prendre encore, lorsqu'elle va se mettre au lit, une dragme & demie de la poudre suivante:

Prenez *cinabre bien préparé*,
racine de pivoine,
yeux d'écrevisses, } *de chacun deux dragmes*,
antimoine diaphorétique,
ambre préparé,
de mon *soufre d'antimoine corrigé*, *un scrupule*.

Mêlez ces drogues & réduisez-les en poudre.

La malade doit suivre ce régime pendant un mois, & se baigner tous les soirs les piés dans de l'eau de riviere & du son de froment: mais supposé que ces remedes ne produisent aucun effet, je trouve à propos qu'on lui frotte deux fois par semaine la cheville du pié & les genoux avec de l'onguent mercuriel, pour exciter une légere salivation. Elle doit auparavant se baigner pendant dix jours, trois quarts-d'heure par jour dans un bain d'eau de riviere dans laquelle on aura fait bouillir du froment & du son d'orge, & se conduire ensuite de la maniere qu'on a dit ci dessus. Je ne doute point que par cette conduite la malade ne retire des remedes le fruit qu'elle en attend. Hoffman, *Consul. de Med.* 1. *Sect.* I. *Cas.* 44.

Celse parlant du commerce vénérien, nous donne ce conseil remarquable: *Cavendum ne in secunda valetudine, adversæ præsidia consumantur*; c'est-à-dire, on doit prendre garde de ne point prodiguer mal-à-propos lorsqu'on est en santé, ce qui doit nous soutenir lorsque nous sommes malades.

Comme je suis persuadé que plusieurs personnes ne suivent pas ce précepte autant qu'il leur seroit convenable; je trouve à propos de rapporter le cas suivant qui pourra être de quelque utilité à ceux qui n'ont pas encore détruit totalement leur santé par des plaisirs immodérés.

Foiblesse de vue occasionnée par une effusion excessive de matiere séminale.

Cas III. Un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un tempérament phlegmatico-sanguin, & qui dès son enfance avoit une complexion fort délicate & le visage pâle, tomba à l'âge de sept ans dans une atrophie & dans une maladie de consomption qui n'étoit causée, selon toute apparence, que par l'usage qu'il avoit fait de trop bonne heure du vin. Revenu peu à peu de cette maladie, il commença à grandir & lorsqu'il eut atteint environ quinze ans il s'adonna, à l'exemple d'un malheureux compagnon de collége, à un crime exécrable que l'on doit avoir horreur de nommer & encore plus de commettre dans un pays où la vertu, l'honnêteté & la politesse sont en la moindre recommandation. Il s'abandonna très-souvent, & presque tous les jours à ce vice indigne d'un honnête-homme, depuis quinze jusqu'à vingt-trois ans, & comme il se faisoit en même tems un plaisir d'écrire en très-petit caractere il s'affoiblit tellement le cerveau & les yeux, qu'ils furent souvent attaqués de convulsions pendant les dernieres années de ses études. Il y a environ quatre ans qu'étant sur le point de satisfaire à ses infames desirs, on vint par hasard à heurter à sa porte, ce qui le jetta dans une telle confusion, qu'il ne pût point accomplir le dernier acte de cet infame passe-tems. Il sentit sur le champ une douleur aiguë & une si violente tension

dans les testicules & les vaisseaux spermatiques, qu'il ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de difficulté. Son génie & sa vue parurent s'affoiblir en même tems. Quoiqu'il n'ignorât point le danger dont il étoit menacé, les douleurs qu'il sentoit dans les testicules n'eurent pas plutôt cessé qu'il retomba dans le même crime: mais il fut de nouveau saisi d'une semblable douleur dans les parties génitales & surtout dans les testicules où elle étoit jointe à une tension considérable. On vint cependant à bout de dissiper cette douleur après six mois, quoique avec peine, par le secours des remedes internes & externes; aussi-tôt après les vaisseaux qui abontissent au testicule gauche s'enflerent. Cette enflûre augmentoit surtout après les repas, mais elle ne lui causoit aucune douleur, à moins qu'il n'irritât ces parties; ce qu'il y a cependant de fâcheux pour lui est qu'elle ne s'est point encore dissipée jusqu'aujourd'hui. Il a la tête & les yeux tellement affoiblis, qu'il ne peut lire sans paroître ivre. Ses paupieres semblent chargées d'une espece de poids; elles sont collées tous les matins & extremement mouillées. Ce n'est pas tout, les angles de ses yeux, outre les douleurs qu'il y sent, sont encore remplis d'une matiere blanchâtre. Son état étoit si fâcheux qu'il a été obligé d'abandonner la lecture & d'interrompre ses études pendant six semaines qu'il a passées à prendre les remedes qu'on a cru nécessaires & convenables à l'état où il se trouve. Il a été assez heureux que de recouvrer la santé au point de pouvoir donner deux ou trois heures par jour à l'étude: mais lorsqu'il s'applique un peu trop, il est aussitôt saisi des symptomes dont nous avons déja parlé. Il est devenu si maigre que son corps paroît être un squelete; & quoiqu'il ait bon appétit il se trouve incommodé & affecté d'une espece d'ivresse après ses repas. Après s'être abstenu pendant deux ans du crime qu'il avoit coutume de commettre, il a commencé à être incommodé très-souvent par des pollutions nocturnes involontaires, ce qui n'a fait que l'affoiblir encore plus. Il s'agit donc maintenant de remédier à cette extrême foiblesse.

REMARQUES.

On voit par ce recit que le plaisir vénérien, lorsqu'on s'y adonne trop-tôt ou trop souvent, détruit non-seulement les forces du corps en général, mais affoiblit encore les fonctions du cerveau & des yeux à un tel degré, que la perte en devient presque irréparable. Mais ce qui mérite principalement notre attention dans le cas dont nous parlons est le tems auquel les yeux de ce jeune homme commencerent à se ressentir de l'usage continuel & presque journalier qu'il faisoit du plaisir vénérien. En effet j'ai eu occasion d'être témoin d'un grand nombre de cas où des personnes avancées en âge ont, par un usage immodéré de ce plaisir, attiré sur leurs yeux des rougeurs, des douleurs lancinantes accompagnées d'une tension, & d'une sensation pesante, comme s'ils eussent été chargés d'un poids, & d'une grande effusion de larmes, & tellement affoibli leur vue qu'ils sont devenus incapables de lire ou d'écrire; j'ai observé dans ces sortes de cas que la prunelle étoit toujours dilatée comme dans la *goutte sereine*, à cause de la foiblesse & de l'atonie des fibres musculaires & nerveuses qui l'environnent. Je connois deux personnes qui ont été attaquées de la *goutte sereine* pour s'être livrés aux plaisirs de l'amour avec excès. On voit par-là combien grande est la correspondance qu'il y a entre les parties génitales, ou plutôt le fluide séminal spiritueux lui-même, & le globe de l'oeil, lequel est composé de membranes, de nerfs, & de fibres musculaires extremement déliées, aussi-bien que de fluides légers & transparens. Le fluide séminal lymphatique est presque de même nature & qualité que ce fluide qui se sépare dans le cerveau & se distribue dans tous les nerfs du corps; ce qui fait que la sécrétion du dernier dans le cerveau doit être d'autant moins abondante que l'évacuation du premier est plus considérable. C'est encore la raison pour laquelle les jeunes gens qui commencent à gouter de trop bonne heure les plaisirs défendus de l'amour, affoiblissent considérablement leur mémoire, & deviennent incapables de s'appliquer à l'étude, & que les personnes avancées en âge, qui s'adonnent avec excès aux plaisirs de l'amour, perdent leurs forces & abregent leurs jours.

Revenons à notre sujet: une autre circonstance qui paroît encore remarquable est que le malade après avoir abandonné ses infames habitudes a été sujet à des pollutions nocturnes dont il est aisé de deviner la cause; car plus les humeurs & surtout la matiere séminale se portent en abondance aux organes de la génération, soit par la force de l'imagination ou autrement; plus les vaisseaux spermatiques se dilatent & se relâchent; ce qui fait que la liqueur séminale y afflue en plus grande quantité, & occasionne ces idées & ces excrétions séminales qui arrivent à ceux qui ont l'imagination échauffée pendant le sommeil.

Quant à la cure de la maladie dont il s'agit, la méthode suivante me paroît mériter qu'on la suive.

Premierement on donnera tous les matins au malade une chopine de lait d'ânesse, mêlé avec une troisieme partie d'eau de *Selter*.

Et le soir une dragme de la poudre suivante.

Prenez *de corne de cerf préparée philosophiquement*, *rapure d'ivoire*, } *de chaque, demi-once.*
Ambre préparé par l'instillation d'huile de tartre par défaillance, deux dragmes;
écorce de cascarille, une dragme.

Réduisez ces drogues en poudre, que l'on prendra par parties dans de l'eau de cerises noires.

Avant & pendant la cure, & après qu'elle fut achevée, je lui ordonnai la potion laxative suivante.

Prenez *rhubarbe choisie, une dragme,*
manne, une once,
nitre préparé avec l'antimoine, cinq grains.

Faites-les bouillir & dissoudre à petit feu dans six onces d'eau de *Selter*, & ajoutez à la colature trois gouttes d'*huile de cedre*.

J'ordonnai outre cela au malade pour boisson ordinaire cette décoction.

Prenez *Sandal rouge & citrin*, *écorce de squine*, *viperine*, } *de chacun, quatre onces.*
racine de chicorée, une once,
canelle, demi-once,
mastic, deux dragmes.

Mêlez ces drogues & réduisez-les en une poudre dont vous ferez bouillir deux onces pendant trois quarts-d'heure avec de petits raisins secs dans trois chopines d'eau.

Je lui défendis aussi l'usage des alimens salés, des substances aromatiques & des liqueurs chaudes; & je lui ordonnai des bouillons de veau, de viperine, & de racines de chicorée; & de prendre le matin en forme de thé une infusion de mente & de baume. La cure étant finie, je lui conseillai d'user encore pendant quelque-tems de la décoction précédente & de mon élixir balsamique; desorte qu'en moins de six semaines je délivrai le malade de tous les symptomes qui l'affligeoient & lui rendis la santé dont il jouissoit auparavant. HOFF-

MAN. *Consult. Med. Cent. II. Sect.* 3. *Cas.* 104.

Cas IV. Une fille de condition âgée de 12 ans, se plaignoit d'une lassitude, du dégout, de foiblesses & de douleurs lancinantes dans les bras & dans les jambes; sa couleur étoit en même tems livide & un peu plombée. Huit jours après elle fut saisie d'un frisson qui fut suivi d'une chaleur brûlante & d'une douleur excessive dans la tête & dans les lombes; le troisieme jour la rougeole, qui pour lors étoit épidémique se manifesta. Elle étoit en même tems incommodée d'une toux opiniâtre, & la douleur continuelle qu'elle sentoit dans la tête & dans les yeux l'empêchoit de dormir & de pouvoir supporter la lumiere. Le cinquieme jour les éruptions disparurent & abandonnerent presque toutes les parties de son corps: mais les douleurs continuerent toujours, & elles étoit si constipée depuis le commencement de sa maladie, qu'elle ne pouvoit aller à la selle sans le secours d'un lavement. Dans le tems que l'on croyoit la maladie sur son déclin, elle fut tout d'un coup saisie de douleurs violentes dans les intestins, d'une chaleur brûlante par tout le corps, elle étoit altérée, foible & respiroit avec peine; sur ces entrefaites elle fut attaquée d'une fievre pourprée compliquée avec des éruptions miliaires, & les douleurs qu'elle sentoit dans la tête & dans les yeux continuerent avec la même opiniâtreté. On tâcha de remédier à ces fâcheux symptomes avec des remedes que l'on crût propres à diminuer l'acrimonie des humeurs, à calmer les spasmes, & à procurer une éruption douce & naturelle; son mal de tête ayant diminué peu à peu, par ces moyens elle recouvra la santé. La violence de la maladie ayant été surmontée, sa vue s'affoiblit de telle sorte qu'en moins d'un mois elle fut attaquée d'une *goute sereine* qui la mit hors d'état de discerner les objets, quoique ses yeux parussent sains, excepté que la prunelle étoit une fois aussi large que dans son état naturel. On employa un grand nombre de remedes pour dissiper cette maladie, mais ce fut inutilement. Ses regles ayant commencé à paroître vers l'âge de quatorze ans, ses yeux devinrent capables de supporter la lumiere, pourvu qu'elle ne fût pas trop forte. On me consulta & je conseillai à ceux qui en avoient soin d'entretenir le cours de ses regles au moyen de légers balsamiques, de lui appliquer un véficatoire pour quelque tems, & de lui oindre tous les jours & le plus souvent qu'on pourroit, les paupieres avec de la graisse de vipere, & de lui donner de tems en tems ses alimens quelques gouttes de mon baume de vie. Ces remedes produisirent un si bon effet qu'elle recouvra la vue au point de pouvoir discerner les objets lorsque ses yeux étoient dans une certaine position, quoique d'une maniere défectueuse, car elle ne les voyoit qu'à demi. Sa santé s'est d'ailleurs parfaitement rétablie, & il n'y a pas long-tems qu'elle s'est mariée.

REMARQUES.

C'est toujours un très-mauvais pronostic dans la petite vérole aussi-bien que dans la rougeole, lorsque les douleurs que le malade sent dans la tête & dans les yeux, & qui cessent pour l'ordinaire après l'éruption, continuent pendant tout le cours de la maladie; car elles laissent généralement de terribles maladies du cerveau après elles, & dans le cas présent elles affligerent la malade d'une *goute sereine*, qui ordinairement est incurable dans les adultes, mais que l'on peut dissiper dans les enfans, & surtout dans les jeunes filles d'une constitution délicate lorsque leurs évacuations menstruelles viennent à paroître. Car elles changent l'état des solides & des fluides, surtout lorsque l'art seconde les efforts de la nature. HOFFMAN, *Medec. Rais. System. Sect.* 1. *chap.* 8. *Observ.* 1.

Goute sereine causée par une tumeur sphérique, qui s'étant formée dans le cerveau pressoit les nerfs optiques.

Cas V. Un jeune homme âgé de 24 ans, fut saisi d'un mal de tête; la fievre suivit aussi-tôt, & lorsqu'elle eut cessé, le mal de tête ne laissa pas de continuer accompagné de l'insomnie & d'une foiblesse de cerveau. A la fin il commença à perdre la vue de l'œil gauche, un mois après celle de l'œil droit diminua; & peu de tems après il devint tout-à-fait aveugle, sans qu'il parût aucun défaut dans ses yeux. Il fut ensuite attaqué de convulsions qui continuerent, avec des intermissions, pendant tont l'hiver: elles cesserent au printems, & elles furent suivies de la toux, d'une fievre hectique, d'un crachement de matiere purulente, & d'une phtisie, qui après l'avoir long-tems incommodé le mit au tombeau.

Ayant ouvert son corps, je trouvai qu'il avoit les poumons attaqués; mais lorsque je vins à lui ouvrir le crane & à rechercher la cause de cet aveuglement par l'examen du cerveau, je le trouvai entierement humecté d'une grande quantité de matiere aqueuse, & sa portion antérieure, surtout celle du côté gauche gonflée: en ayant séparé une partie, je découvris une espece de tumeur sphérique, semblable à une glande, enfermée dans la substance du cerveau, dont elle étoit cependant séparée & enfermée dans une membrane dure parsemée de vaisseaux capillaires. Elle étoit un peu plus grosse qu'un œuf de poule & avoit la forme d'une noix de pin; sa substance interne étoit blanche & unie, & ressembloit au blanc d'un œuf endurci; elle avoit la forme d'un cone tronqué dont la base qui sortoit hors du ventricule du cerveau pressoit par son poids, qui étoit de quatorze gros, sur l'origine des nerfs optiques. Je compris que son aveuglement ne venoit que de cette tumeur, qui avoit intercepté le passage des esprits animaux dans les yeux, puisqu'il ne paroissoit aucune obstruction, ni aucune autre défectuosité, soit dans les yeux ou dans les nerfs optiques. BONET, *Lib. I. Sect.* 18. *Observ.* 1.

Goute sereine causée par une vessie qui pressoit les nerfs optiques près de l'endroit où ils s'entrecoupent.

Cas VI. Je disséquai en 1590. la fille d'un Bourguemestre d'Hollande, âgée de 18 ans. Elle avoit été incommodée quelques années avant sa mort du *diabetès*, & il n'y avoit que quelques jours qu'elle avoit été saisie d'une espece d'aveuglement qui n'avoit point terni ses yeux; & l'on ne remarquoit aucun défaut dans leurs membranes ni dans leurs humeurs, quoique la malade ne pût point appercevoir la clarté d'une chandelle, quelque près qu'elle fût de ses yeux.

Lorsque j'eus ouvert le crane, j'y découvris une vessie considérable qui portoit sur les nerfs optiques près l'endroit où ils se croisent. J'y fis une incision & il en sortit environ demi-pinte d'une matiere aqueuse limpide; car les reins ayant été trop foibles pour séparer les liqueurs qu'elle prenoit, elles avoient regorgé dans la tête & formé la vessie dont nous venons de parler. BONET, *L. I. Sect.* 18. *Obs.* 1.

Cas VII. Au mois de Juillet 1622. le fils de *Nicolas Blevvet*, Laboureur du village de *Bietzvvyl*, dans le Canton de *Soleure*, âgé d'environ huit ans, tomba d'un arbre & se fit trois blessures à la tête, à l'endroit où la suture lambdoïde se joint à l'autre suture, sans que le crane fut endommagé. Il vomit aussi-tôt les alimens qu'il avoit pris sans être digérés, & perdit la parole & la connoissance à un tel point, qu'on le porta pour mort chez son pere, où il demeura quelques jours dans cet état, vomissant toujours ce qu'il prenoit. Un Barbier que l'on fit venir du village de *Biel* qui est aux environs, se contenta de panser les plaies, qui se cicatriserent au bout de trois semaines. Pendant quelque tems les symptomes, tels que la fievre, les nausées & le vomissement furent très-fâcheux: mais aprés qu'ils eurent cessé & que le malade eut repris sa connoissance, on s'apperçut qu'il étoit aveugle, ce qui obligea son pere à me l'amener le 27 Août pour me consulter. Ses

yeux, autant que je pus m'en appercevoir, n'étoient point offensés; c'est pourquoi je dis au pere que le mal étoit dans les nerfs optiques qui étoient obstrués par quelque matiere visqueuse, à cause de l'ébranlement que le cerveau & les humeurs qu'il contient avoient reçu. Je lui conseillai de purger suffisamment le malade, de lui donner des ventouses & de lui appliquer ensuite un seton à la nuque du cou. Il retourna chez lui pour consulter sa femme & ses amis sur ce qu'il devoit faire; je ne sai s'il reviendra, mais s'il faut que je dise ce que je pense, je doute fort que son fils recouvre la vue : car je suis persuadé que la matiere visqueuse qui s'est portée vers les nerfs optiques, & que l'on eut dû évacuer ou détourner vers quelque autre partie du corps au commencement, tandis qu'elle étoit encore en mouvement, est tellement fixée, qu'il est impossible de la dissiper. HILDANUS, *Cent.* 5. *Observ.* 8. *p.* 389.

Cas VIII. Au mois de Décembre 1689. je vis une femme accouchée assez heureusement depuis un jour & demi, laquelle avoit entierement perdu la vue douze heures après être ainsi accouchée. Comme cette femme étoit fort replete & qu'elle n'avoit gueres vuidé en accouchant, à ce que me dit sa sage-femme, & qu'elle ne vuidoit encore que très-peu & avoit une fort grande douleur de tête, je la fis saigner du pié aussi-tôt que je l'eus vue en cet état. Ce remede fait fort à propos dans cette urgente nécessité, lui fut si salutaire, que son cerveau ayant été dégagé de la trop grande plénitude qui lui avoit causé ce surprenant accident, elle recouvra la vue dès le lendemain. Cette femme me dit qu'un mois devant que d'accoucher elle avoit été travaillée de quelques mouvemens convulsifs, ce qui l'avoit apparemment rendue plus disposée à ce dernier accident, dont elle fut entierement délivrée par cette seule saignée du pié que je lui fis faire. Mais treize mois ensuite étant redevenue grosse une autre fois, je la fis saigner trois fois du bras pendant le tems de sa grossesse, & encore une autre fois dans le tems de son travail; de sorte que l'ayant entierement préservée par la précaution de ces saignées de la récidive de ce fâcheux accident, je l'accouchai heureusement le 12 Octobre 1691. d'un gros enfant mâle qui vint naturellement. MAURICEAU, *Observ.* 568.

AMAZONUM PASTILLUS. On prépare le *Trochisque des Amazones* de la maniere suivante.

Prenez *semences d'ache,*
d'anis, } *de chacune six dragmes.*
sommités d'absinthe, quatre dragmes,
myrrhe,
poivre,
opium,
castoreum; } *de chacun deux dragmes.*
canelle, six dragmes.

Faites-en des *trochisques* dont vous donnerez une dragme pour la plus forte dose.

Galien veut que l'on retranche la myrrhe & que l'on double la quantité du poivre.

Dans les maux d'estomac on en prend dans un quart de pinte de vin trempé; pour les vomissemens bilieux dans de l'eau froide; on le donne de cette derniere façon à ceux qui vomissent ce qu'ils ont pris, lorsqu'ils sont altérés & qu'ils ont un sentiment de chaleur autour de l'orifice du ventricule, ou qu'ils sont accoutumés à boire de l'eau; autrement il faut le donner dans l'eau chaude; pour les coliques & les tranchées, dans une décoction de myrrhe, & pour les maladies de la rate; dans un quart de pinte d'oxymel. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* I. *c.* II.

A M B

AMBA. Voyez *Manga.*

AMBAIBA. C'est l'*Ambaiba Brasiliensibus* de Marggrav. PISON, RAY, *Hist.*

Cet arbre est extremement haut, presque à plomb, & en général sans branches, & lorsqu'il en a, elles sortent seulement du sommet.

L'écorce extérieure ressemble à celle du figuier, & est d'abord composée d'une peau mince de couleur de cendre, sous laquelle est une écorce épaisse, verte & gluante. Le bois est blanc comme celui du bouleau, mais plus doux & facile à rompre.

Le tronc est d'une grosseur modérée & entierement creux depuis la racine jusqu'au sommet; & cette cavité est divisée ou entrecoupée à la distance d'un demi-travers de doigt, par une membrane transversale, percée dans le milieu d'un trou rond du diametre d'un poids ordinaire. Elle est couleur de foie, & l'on y trouve toujours des fourmis rouges. Les feuilles sortent du sommet en ordre circulaire, comme dans le *mamoeira.* Chacune d'elles est portée sur un pédicule épais de deux ou trois piés de long, d'un rouge foncé par dehors & d'une substance spongieuse en dedans. La feuille elle-même est large, ronde, de la largeur d'une feuille de moyen papier & quelquefois davantage, découpée en neuf ou dix lanieres qui ont à leur centre un pédicule d'où part une côte de couleur rouge foncé, qui traverse de long en long chaque laniere qui est obliquement parsemée d'un grand nombre de nervures obliques; elles sont d'un verd foncé par-dessus & de couleur de cendre par-dessous; elles tirent en général sur la couleur du sang que l'on a mêlé avec de l'eau; elles sont rudes comme les feuilles du figuier, & chaque laniere est bordée d'une ligne couleur de cendre. La cavité qui est au sommet de l'arbre contient une moelle blanche, grasse & succulente, dont les Negres se servent pour guérir leurs blessures.

L'arbre reçoit son accroissement en cette sorte : il y a à son sommet une capsule blanche, oblongue, faite de feuilles qui renferme une, deux, trois ou quatre capsules plus petites. Lorsque la capsule extérieure se développe, l'arbre augmente, se couvre de feuilles & devient sensiblement plus haut. La feuille lors même qu'elle est enfermée dans sa capsule, est de la grandeur d'un tranchoir; & lorsque la capsule vient à s'ouvrir, cette feuille découvre un grand nombre de plis, & frappe agréablement les yeux du spectateur, car elle est blanche & d'un verd pâle au fond, & d'un rouge aussi brillant que le maroquin au sommet. Dans le centre de la feuille, à l'endroit où le pédicule s'attache à la surface supérieure, on découvre quelque chose de rougeâtre qui a la figure d'une étoile striée de verd & de jaune, & c'est vraisemblablement le centre de tous les nerfs, qui sont brillans, d'un jaune pâle & distribués dans toute la longueur des lanieres. Lorsque la capsule extérieure est ouverte, les autres qui sont plus petites se développent d'elles-mêmes successivement, & donnent des feuilles de même espece.

Les fleurs sortent sur un pédicule fort court de la partie supérieure du tronc où croissent les feuilles, & pendent au nombre de quatre ou cinq comme autant de saucisses. Leur forme est cylindrique, elles ont six, sept ou neuf pouces de long, sur un pouce d'épaisseur & renferment une cavité remplie d'un duvet; elles sont unies & portent vers leur surface des amandes de couleur foncée; lorsque les fleurs sont tombées, les amandes grossissent un peu plus & sont bonnes à manger après qu'on en a ôté la cosse. Ces arbres croissent en très-peu de tems à une hauteur considérable.

Les habitans du Bresil en tirent du feu sans le secours du briquet & du caillou de la maniere suivante : ils prennent le fruit, ou plutôt un morceau de la racine de cet arbre assez seche pour l'usage auquel ils la destinent; ils y font un petit trou dans lequel ils fichent un morceau de bois dur & pointu qu'ils agitent avec beaucoup de rapidité, en tenant le fruit ou le morceau de racine avec leur pié; le frotement des parties produit un tel degré de chaleur, qu'elle suffit pour mettre le feu aux matieres combustibles qu'on y applique.

Cet arbre croît rarement dans les bois, on le trouve pour l'ordinaire dans les champs qui ont été cultivés. Le suc que l'on tire par expression des sommités de cet arbre, sert à guérir les ulceres récens & même invétérés. Ses feuilles, lorsqu'elles sont encore fraîches, ou la partie la plus déliée de son écorce sont employées pour les déterger, elles appaisent les douleurs.

Le suc tiré de ses jets a une qualité rafraîchissante & astringente; étant mêlé en quantité convenable avec un gruau, que les Indiens appellent *Tipioca*, il arrête les flux de ventre qui sont occasionnés par une surabondance d'humeurs extremement chaudes. Il arrête les regles immodérées & les écoulemens involontaires de matiere séminale.

Pison assure, après l'expérience qu'il en a faite, qu'il est très-salutaire aux femmes dont les vuidanges coulent en trop grande abondance après leur couches, étant appliqué sur le nombril en forme de cataplasme. Ray, *Hist. Plan.*

AMBAITINGA. L'*ambaitinga* de *Piso* & de Marggrave a les branches rougeâtres; son bois est d'un tissu extremement serré, & ses feuilles sont d'un verd brillant vers leur sommet, d'un verd plus pâle à leur base; & en même-tems si rudes, qu'on peut s'en servir au lieu de lime pour polir quelque corps que ce soit. Cet arbre contient une liqueur huileuse servant aux mêmes usages, & ayant les mêmes vertus que le suc de l'*ambaiba*. Il porte un fruit large & mince, long comme la main, qui est doux & bon à manger lorsqu'il est mûr. Ray, *Hist. Plant.*

AMBALAM, est le nom d'un arbre des Indes qu'on appelle aussi *Manga affinis flore parvo stellato nucleo majore osseo*. C'est un grand arbre dont les branches s'étendent fort loin en travers. Il croît dans les lieux sablonneux. Son tronc est si gros qu'à peine un homme peut-il l'embrasser. Sa racine est longue & fibreuse. Son bois est lisse & poli, & couvert d'une écorce épaisse. Les branches les plus grandes sont de couleur de cendre & les petites de couleur verte, & couvertes d'une poussiere bleue. Ses feuilles sont composées de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une feuille de figure irréguliere. Ces petites feuilles sont d'une forme ronde oblongue, elles sont presque deux fois aussi longues que larges, & se terminent en pointe. Elles sont d'un tissu fort serré, douces, lisses & luisantes des deux côtés, d'un verd vif par-dessus, mais qui devient un peu plus pâle par-dessous. De la côte du milieu sortent des nerfs qui se distribuent suivant des directions, transversales, droites & paralleles: Il sort des jets que poussent les branches les plus grandes un grand nombre de fleurs. Ces jets de même que les feuilles ont un gout amer & acide, approchant de celui du fruit du Mango, & une odeur forte & acide. Les fleurs sont blanches & petites; & ressemblent à de petites étoiles. Elles sont composées de cinq ou six pétales minces & pointus, & un peu durs & luisans. Dans le milieu de la fleur est un petit ovaire jaune, qui contient le fruit qui doit venir, entouré de dix ou douze étamines, suivant le nombre des pétales. Ces étamines sont petites, déliées, blanches & jaunes à leur sommets. Du centre de cet ovaire s'élevent cinq ou six petits styles. Lorsque les boutons des fleurs viennent à pousser, l'arbre se dépouille de ses feuilles, & ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

Le fruit pend en forme de grappes des rejettons & des branches qui sont longues, épaisses, pliantes, courbées & de couleur de cendre. Il est de figure ronde oblongue, dur & semblable à celui du *mango*, & d'un verd vif lorsqu'il est presque mûr; il jaunit ensuite & il a une odeur & un gout acide fort agréable. Sa pulpe est bonne à manger & contient une amande dure qui occupe toute la cavité du fruit; sa surface est recouverte en forme de filet, par une espece de nerfs ligneux; il est tendre sous ce filet, ce qui fait qu'il cede au tranchant du couteau; mais il est dur en dedans. Cet arbre fleurit & porte du fruit deux fois par an.

Sa racine employée en forme de pessaire excite les regles. Son écorce réduite en poudre & prise dans du lait aigre, est bonne dans la dyssenterie. Son suc produit le même effet étant mêlé avec du Riz. Les naturels du pays font avec ces deux derniers ingrédiens une espece de pain qu'ils appellent *Apen*. La décoction de son bois est très-efficace dans la gonorrhée, & son fruit pilé & mêlé avec le suc que l'on tire de ses feuilles, appaise les douleurs d'oreilles.

Le *cat-ambolam* ressemble si fort à cet arbre, que les Botanistes n'ont pas cru devoir en faire remarquer les différences: ses feuilles sont plus petites & moins oblongues; son fruit est plus court, un peu plus rond & plus petit; il a le gout acide mêlé d'amertume, & il ne vient pas en si grande quantité que celui de l'*ambalam*.

Ses vertus sont les mêmes que celles de l'*ambalam*. Ray, *Hist. Plans.*

AMBAPAIA est le nom d'un arbre des Indes qu'on appelle aussi *Mamoera*. Voyez *Mamoera*.

AMBARE, *Ambare Indica*, Garc. Acost. Trag. *Ambares*, Cast. *Arbor Indica, foliis juglandis, fructu nucis magnitudine*, C. B.

C'est un arbre des Indes grand & gros, dont les feuilles sont grandes comme celles du noyer, d'un verd un peu plus clair, parsemées de plusieurs veines ou nerfs qui les embellissent beaucoup; ses fleurs sont petites, blanches, son fruit est gros comme une noix, verd au commencement, ayant une odeur forte & un gout apre; mais en mûrissant il acquiert une couleur jaune, une odeur gracieuse & un gout aigrelet, agréable; il est rempli d'une moelle cartilagineuse & dure, entretissue de plusieurs petites nervures: on le confit avec du sel & du vinaigre. Il excite l'appetit & précipite la bile. Lemery, *des Drogues*.

AMBARVALIS est la fleur d'une plante qui fleurit au tems des Rogations. Elle paroît avoir tiré son nom du latin *ambire*, Blancard. *Lexic.* L'Auteur veut parler de la fleur de la plante appellée *Polygala*, ou *herbe au lait*. Voyez *Polygala*.

AMBE, Ἄμβη est un instrument de Chirurgie dont Hippocrate fait mention dans son Traité de *Articulis*, *Sect. 6.* J'en ai donné la figure d'après *Heister*, *Tab. 3. Fig. 4. 5.*

Cette machine est composée d'un appui *A A*, & d'un levier mobile *B C*. On s'en servoit dans les luxations de l'humerus. Pour cela on la plaçoit sous l'aisselle, & on l'attachoit par plusieurs cordons comme la Fig. 5. le represente. Cela fait on baissoit peu à peu l'extrémité *B* du levier, ce qui fait lever son autre bout *C*: par ce moyen le bras luxé est obligé de se tendre, & la tête de l'humerus de rentrer dans sa place naturelle. Le frequent succès de cette opération a donné beaucoup de réputation à cette machine: on l'appelle encore aujourd'hui l'*Ambe d'Hippocrate*. Quoique cette méthode ait eu souvent un merveilleux succès dans les cas où le bras luxé tomboit directement en embas, il doit cependant se faire qu'elle trompe l'espérance de ceux qui l'emploient, lorsque la tête de l'humeur tombe en dedans ou en dehors de la cavité de l'omoplate, à cause que la machine ne peut servir qu'à lever la tête de l'humerus en haut. Supposé que la tête de l'humerus vienne à être poussée par la force des muscles, ou la violence de la luxation vers la partie postérieure de l'épaule, on ne pourra pas étendre suffisamment le bras avec l'aide de la machine, qui pressera au contraire avec violence la tête de l'humeur contre le bord inférieur & postérieur de la cavité de l'omoplate, & l'empêchera par-là de rentrer dans sa place ordinaire. Ajoutez à cela les douleurs aigues qu'elle ne peut point manquer de causer lorsqu'on l'emploie. Ces raisons & plusieurs autres que je passe sous silence ont fait négliger, & même entierement rejetter l'usage de cette machine. Heister, *P. 1. L. III. c. 7. VI.*

De toutes les manieres de remettre les luxations de l'humerus, il n'y en a point de meilleure que la suivante.

Prenez une piece de bois large de quatre ou cinq travers de doigt, épaisse de deux ou un peu moins, & longue d'un peu moins de deux coudées, dont l'une des extrémités soit arrondie, & plus mince que l'autre. Il doit y avoir à cette extrémité une levre (ἄμβη) un peu moins saillante dans la partie qui doit être tournée vers les côtes, que dans celle qui doit regarder la tête de l'humerus sous laquelle on doit la placer en l'adaptant sous l'aisselle tout contre les côtes. Il est bon encore d'envelopper l'extrémité de cette piece de quelque peu de lin pour la rendre moins incommode. Tout étant ainsi préparé, on doit placer la tête de cette machine sous l'aisselle entre les côtes & la tête de l'humerus, aussi avant que l'on pourra, & coucher ensuite tout le bras sur le levier, auquel on l'attachera au-dessus du conde, au conde & au poignet, afin de le mieux affermir. Mais on doit tâcher surtout d'introduire la tête de la machine sous l'épaule, & an-delà de la tête de l'humerus, aussi avant qu'on le pourra. Cela fait on placera une petite solive entre deux poteaux contre lesquels on l'assurera; après quoi l'on mettra le malade dans une telle situation que le bras sur lequel on opere soit d'un côté, & le corps de l'autre de la solive sur laquelle l'aisselle doit appuyer. On approchera ensuite le bras du corps. La solive doit être assez haute pour que le corps ne porte que sur l'extrémité des piés.

C'est là la meilleure méthode dont on puisse se servir pour remettre le bras: toute l'opération se fait par le moyen du levier, pourvu que la tête de la machine avance au-delà de la tête de l'humerus, l'action du levier est extremement égale, & l'os du bras se trouve parfaitement rétabli dans sa place naturelle. Lorsque les luxations sont récentes, on les remet avec une promptitude qui passe l'imagination, avant même que l'extension ait eu le tems de se faire. Quand elles sont invétérées, on a un peu plus de peine, mais on y réussit toujours, à moins que la cavité glénoïde ne se soit remplie de chair, & la tête de l'humerus déja fixée dans un autre endroit. Je ne doute point cependant qu'on ne puisse rétablir l'os dans sa situation même dans ce dernier cas; car que ne peut point la force du levier? Mais on ne doit point attendre que l'os reste dans sa place, & il ne manquera pas d'en sortir de nouveau.

Une échelle préparée, comme je viens de le dire, peut aussi servir au même effet, il suffit même lorsque la luxation est récente d'une chaise à la *Thessalienne*. Après avoir préparé une piece de bois, comme je l'ai exposé, on doit faire asseoir le malade obliquement sur la chaise, le bras posé sur son dossier, & approcher ensuite le bras & le corps l'un contre l'autre; on peut encore se servir d'une porte: on choisira laquelle on voudra de ces méthodes, suivant qu'on le jugera à propos. HIPPOCRATE, *de Articulis.*

AMBELA, nom que les *Turcs* & les *Persans* donnent à un arbre que l'on distingue de la maniere suivante:

Arbor exotica, fructu racemoso, charamais dicta, C. B. *Charamei Acostæ, folio pyri*, J. B. *Charamei.*

Il y a deux especes de cet arbre appellées en général par les *Indiens*, *charamei*, & par les *Perses* & les *Arabes*, *ambela*. L'un est aussi grand que le néflier, ses feuilles ressemblent à celles du poirier, & son fruit approche de la noisette; il est terminé par plusieurs angles, & a le même gout que le verjus, quoique beaucoup plus agréable. On le confit avant & dans sa maturité, & on le mange avec du sel. L'autre est de la même grandeur, mais ses feuilles sont plus petites que celles du pommier, & son fruit plus gros. Les *Indiens* font bouillir son bois avec le sandal & en donnent la décoction contre les fievres.

L'écorce de la racine de la premiere espece qui croît sur le bord de la mer, de même que celle qui naît dans la terre ferme, & qui donne du lait, sert à purger par haut & par bas ceux qui sont attaqués de l'asthme, en pilant un morceau de la longueur de quatre travers de doigt, avec une dragme de semence de moutarde. Lorsque la purgation est trop abondante, on y remédie avec le fruit de *curambolas*, ou avec un verre de vinaigre de *canara*, (qui n'est autre chose que la décoction du riz, que l'on garde deux ou trois jours pour la faire aigrir.) Son fruit est bon à manger, soit qu'il soit mûr ou non: on le confit, ou on le mange avec du sel & du vinaigre pour exciter l'appétit. On le met aussi dans les mets pour en réhausser le gout par son acidité. PARKINSON, *Traité de Botaniq. p.* 1638.

AMBERBOI, est le nom que les Turcs ont donné à l'*Ambrette*.

M. Vaillant dans les Mémoires de l'Académie des Sciences fait mention de différentes especes d'*Ambrette*.

Amberboi flore purpureo odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus sive Orientalis major, Park. Theat. 481.
Idem, *flore incarnato odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus, sive Orientalis, major, flore incarnato.* H. L. Bat. & J. R. Herb. 446.
Idem, *disco candido, cum corona dilute janthina*, D. Lippi.
Idem, *flore albo. Cyanus floridus odoratus Turcicus, sive Orientalis, major, flore albo.* H. R. Par.
Idem, *flore luteo odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus, sive Orientalis, major, flore luteo*, H. R. Par.
Amberboi alterum, flore purpureo, cum corona amplissima. Cyanus Orientalis alter, sive Constantinopolitanus, fistuloso purpureo flore, H. R. Par. & J. R. Herb. 446. Item, *Cyanus peregrinus, amberboi sive emberboi dictus*, Ambrof. 187. & J. R. Herb. 446.
Idem, *flore candicante, cum corona amplissima. Cyanus Orientalis alter, sive Constantinopolitanus, flore fistuloso candicante*, H. R. Par.
Idem, *flore luteo, cum corona amplissima. Cyanus Orientalis, flore luteo fistuloso.* A. R. Par. 75.
Idem, *foliis magis dissectis. Cyanus Orientalis, major, foliis magis dissectis, flore luteo, ex aleppo.* Hist. Oxon. 3. 135. n°. 8.
Amberboi erucæ folio, majus. Jacea foliis erucæ lanuginosis, J. R. Herb. 444. *Jacea major exotica, ad foliorum margines spinulis donata.* Pluk. Tab. 39. Fig. 3.
Amberboi erucæ folio, minus, D. Lippi.

M. Lippi a découvert cette *ambrette* en Egypte, entre Alexandrie & Rosette. On en trouve la figure dans les Mémoires de l'Académie des Sciences 1719. avec la description suivante:

La racine de cette espece d'*ambrette* est simple, un peu tortue, longue de deux ou trois pouces, épaisse à son collet d'environ deux lignes; de-là diminuant insensiblement, elle va se terminer en filet, & donne d'espace en espace quelques fibres capillaires. Son écorce est d'un blanc sale, elle couvre un corps ligneux qui est plus blanc.

De cette racine part une tige ailée par intervalles, branchue d'espace en espace, laquelle s'éleve de neuf à onze pouces, & qui de son origine, où elle a environ deux lignes de grosseur, va insensiblement en diminuant jusqu'à l'extrémité de ses branches & de leurs rameaux, de sorte qu'ils n'ont en cet endroit qu'un tiers ou un quart de ligne d'épaisseur. Cette tige est solide ou pleine, d'un verd pâle, légerement striée dans toute sa longueur, parsemée de poils blancs, sales, dont les plus longs n'ont pas une ligne. Etant coupée, son intérieur paroît d'un verd plus clair & plus blanchâtre que celui de l'écorce.

Les feuilles de cette plante sont d'un verd mat, assez foncé en dessus, & plus pâle en dessous; elles sont presque plates, minces, sans queue, disposées alternativement, & parsemées de poils blancs sales; les grandes accom-

pagnent le bas & la partie moyenne de la tige & des principales branches ; les petites feuilles garnissent le reste. Les branches & les rameaux partent chacun de l'aisselle d'une feuille. Entre ces grandes feuilles qui ressemblent assez bien à celles de quelque espece de roquette, il s'en rencontre qui ont jusqu'à trois pouces ou trois pouces & demi de longueur, sur un pouce on quinze lignes de largeur, se découpant de chaque côté très-profondément, les unes en quatre, & les autres en cinq lobes, qui ont six à sept lignes de longueur, sur trois à quatre de largeur, recoupés chacun en plusieurs parties un peu arrondies & terminées par une pointe d'un verd jaunâtre & comme seche, très-courte, & qui ne pique pas ; les deux grands lobes, qui conjointement terminent chaque feuille, sont recoupés dans leur contour en plusieurs parties qui ne different en rien de celles des autres lobes : les ailes ondées & dentelées qui se remarquent en quelques endroits de la tige & des branches, semblent appartenir à ces feuilles, n'étant que des appendices de leurs feuilles. La plupart des petites feuilles conservent assez bien la forme des grandes, quoique leurs feuillets n'aient pas tant de découpures : entre les feuilles qui garnissent le haut des branches & des rameaux, il s'en trouve qui ont depuis deux jusqu'à neuf lignes de longueur, sur une demiligne jusqu'à une ligne & demie de largeur, dont quelques-unes se trouvent simplement dentelées, & quelques autres sont entieres ; ces dernieres ressemblent à des feuilles de linaire.

La côte ou la carene de toutes ces différentes sortes de feuilles, & les nervures qu'elle distribue dans leurs feuillets, sont d'un verd blanchâtre ; elles forment des sillons en dessus & des côtes arrondies en dessous.

Les fleurs de cette plante n'ont presque point d'odeur ; elles sont colorées de gris de lin, à couronne de fleurons neutres : la tige, les branches, & les rameaux n'en donnent jamais à leur extrémité qu'une seule chacun, laquelle est distante tantôt de six lignes, & tantôt d'un pouce & demi de la derniere feuille.

Le diametre de chaque fleur est d'environ neuf lignes, dont le disque en emporte ordinairement deux lignes & demie à trois lignes de diametre : ce disque est composé de quinze ou dix-huit fleurons, réguliers & hermaphrodites longs de trois lignes, saillans hors du calice de deux tiers de ligne, qui est à peu près la longueur des découpures de leur pavillon & la moitié de sa profondeur ; l'autre moitié qui est blanche, aussi bien que son tuyau cylindrique, qui a environ une ligne & demie de long, sur presque la cinquieme partie d'une ligne de diametre, sont plongés dans le calice. Ce pavillon est aussi cylindrique, découpé en cinq lanieres égales, gris de lin, il s'évase fort peu, & n'a qu'environ une demi-ligne de diametre ; les bouts de ses découpures, ou de ses cinq lanieres, se roulent & se recoquillent en dedans. De la partie inférieure & interne de ce pavillon, s'élevent cinq étamines, dont les sommets forment par leur union une gaine cylindrique, striée, longue d'une ligne & demie, épaisse d'un quart de ligne, enfoncée d'une demi-ligne dans la bouche du pavillon ; cette partie enfoncée est blanche, & le reste qui déborde cette bouche est couleur de pourpre.

Le bas de chaque fleuron porte sur un ovaire blanc, haut d'environ demi-ligne sur un tiers de ligne d'épaisseur, dont la tête est chargée d'une couronne antique qui n'a guéres plus de hauteur. De la tête de l'ovaire part une trompe capillaire, laquelle après avoir enfilé le fleuron & la gaine, déborde enfin celle-ci d'environ demiligne, y compris ses deux cornes qui sont teintes en gris de lin.

Dix à douze fleurons neutres & irréguliers portans chacun sur un faux germe, forment ordinairement la couronne de cette fleur ; le tuyau de chaque fleuron est blanc, cylindrique, long de deux lignes, du diametre de plus de la cinquieme partie d'une ligne, totalement enfoncé dans le calice, terminé par un pavillon long de trois lignes & demie à quatre lignes, large de deux dans sa partie antérieure. Ce pavillon est une espece de gueule presque close, dont la babine supérieure est fendue à une ligne en deçà de l'origine du pavillon, en trois lanieres à peu près égales, & quelquefois en deux. La babine inférieure est entiere, tant soit peu plus courte que la supérieure, & un peu plus large que ne sont ses lanieres.

Le placenta est hérissé de poils blancs, longs de deux lignes ou deux lignes & demie, entre lesquels les ovaires sont nichés.

Toutes ces parties sont contenues dans un calice écailleux, pyriforme, long d'environ quatre lignes sur deux lignes & demie ou trois lignes de diametre dans le fort de son épaisseur, qui est vers la base. Ses écailles sont oblongues, entieres, vertes sur le dos, blanchâtres sur les bords, chargées de poils tirans sur le blanc, & terminées par un becquillon sec, long d'environ une ligne, couleur de bois, dont la base est brune. Ces écailles sont luisantes & comme argentées du côté qui regarde la cavité du calice. Les plus grandes n'ont qu'environ deux lignes & demie de longueur entre le becquillon & la racine de l'ongle, sur presque une ligne de largeur.

Les ovaires étant dans leur parfaite maturité sont de figure conique, couleur de bois, velus, cannelés selon leur longueur, qui n'est que d'une ligne, sur moitié moins de diametre à leur base, sur laquelle porté la couronne antique. Cette couronne est pour lors ouverte d'une ligne & demie ; ses rayons sont blancs, luisans, inégaux, les plus longs ayant deux tiers de ligne, & les plus courts un quart seulement. On remarque à la pointe de l'ovaire une petite cavité dans laquelle s'articuloit le mamellon fistuleux d'où partoit le cordon ombilical qui fournissoit la nourriture à la semence que cet ovaire contient.

Cette plante est annuelle ; elle fleurit en Juin & Juillet, & donne des semences mûres dès le commencement de ce dernier mois.

Ayant mâché de ses feuilles, je les trouvai d'abord d'un gout desagréable ; ensuite de quoi elles me laisserent dans la bouche une saveur un peu acide.

Le suc des racines, des feuilles & de fleurs, rougit le papier bleu. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1719.

AMBIA MONARD, est un bitume liquide jaune, dont l'odeur approche de celle du *Tacamahaca* ; il coule d'une fontaine située aux environs de la Mer des Indes.

Il est résolutif, fortifiant, adoucissant ; il guérit les dartres, la gratelle : on s'en sert pour les humeurs froides ; il a les mêmes propriétés que les gommes de *Carague* & *Tacamahaca*. LEMERY, *des drogues*.

AMBIDEXTER, Ἀμφιδέξιος, *Ambidextre* ; qui se sert avec la même facilité & la même force de la main gauche que de la droite. *Hippocrate*, *Aphor.* 43. *Sect.* 3. prétend que les femmes ne sont jamais *ambidextres*.

AMBLOSIS, ἄμβλωσις, *Avortement*. Voyez *Abortus*.

AMBLYOGMOS, Ἀμβλυωγμὸς, d'ἀμβλὺς, émoussé ; *foiblesse de vue*.

Ce mot est souvent employé par Hippocrate. Dans son livre des Prognostics, il met cet accident avec les étincelles qui paroissent voltiger devant les yeux au nombre des symptomes qui précedent une hémorrhagie dans les fievres tierces & continues. Il regarde (*Prædict. Lib. I. c.* 18.) cette *foiblesse de la vue*, & le sentiment de pesanteur sur le nez, accompagnés d'un bourdonnement d'oreilles, comme les avant-coureurs immédiats d'un violent délire dans les fievres ardentes.

Cet Auteur se sert quelquefois du mot ἀμβλυωσμὸς, *amblyosmos*, pour exprimer la même chose. Il est vrai que Galien traduit ἀμβλυωσμὸς par avortement : mais Fœsius croit qu'il l'a employé pour ἀμβλωσμὸς, en quoi il paroît avoir raison.

AMBLYOPIA, Ἀμβλυωπία, d'ἀμβλὺς, émoussé, & ὤψ,

ceil, signifie dans Hippocrate cet *affoiblissement de la vue* auquel les vieillards sont très-sujets; & c'est dans ce sens qu'il l'emploie, *Aph.* 31. *Sect.* 3.

Paul & Actuarius se servent de ce mot pour signifier la *goute sereine*.

L'Ἀμβλυωπία est un affoiblissement ou diminution de la vue, laquelle a une cause réelle, mais non visible. Puisqu'on n'apperçoit aucune altération dans les tuniques, ni les humeurs des yeux, la maladie doit nécessairement venir du défaut ou de l'interception des esprits visuels, laquelle est causée par l'obstruction des nerfs qui transmettent les impressions de la lumiere; ou du dérangement d'une partie du cerveau: ces causes sont plus que suffisantes pour arrêter le cours des esprits. Les yeux dans cette maladie sont dans le même état qu'une chandelle, qui, ayant toutes les parties qui lui sont nécessaires, n'a besoin que d'être allumée pour pouvoir éclairer. ACTUARIUS, *de Meth. Med. L. II. c.* 7.

AMBON, Ἄμβων; le bord des cavités dans lesquelles sont reçues les extrémités des os dans quelques especes d'articulation, comme dans celle du fémur dans la cavité cotyloïde. CASTELLI.

AMBRA, *Ambre*; sont les noms que les Italiens & les François donnent communément au *succinum* ou *electrum* des Latins. *Ambra* est encore un nom dont quelques peuples se servent pour désigner ce que les Arabes appellent *ambar*: mais ce dernier est tout-à-fait différent du *succin*. C'est pourquoi, quoique l'on donne le même nom à tous les deux, on a cependant jugé à propos d'appeller cette derniere espece du nom d'*ambre-gris*, (*ambra grisea.*)

Je ne sai d'où est dérivé le mot *ambra*, que nous employons au lieu de *succinum*: les Arabes appellent le *succin karabe*, comme on le trouve dans un ancien Glossaire latin & arabe, *Karabe succinum.* Un Lexicon sarasin qui est au Vatican porte Κάραβε, τὸ ἤλεκτρον: mais on y trouve aussi κέραμε, & dans un autre endroit κάραμε. Avicenne nous assure que c'est un mot Persan qui signifie une substance propre à attirer des fétus; c'est ainsi que le rend le Traducteur Latin. Le terme arabe est écrit dans son ouvrage *kerabe* avec *kef*, & non point *kaf* comme dans l'ancien Glossaire: il dit qu'il attire les fétus & les morceaux de bois pourris; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *kerabe*, qui signifie ce qui attire les fétus ou brins de paille.

Il est certain que les Grecs appellent l'*ambre* ἅρπαξ, *harpax*, pour la même raison. Pline, *L. XXXVII. p.* 2. dit de l'*ambre*: « les femmes de Syrie l'appellent *harpaga*, parce qu'il attire les feuilles, les brins de paille & les franges des vêtemens. »

Tout le monde convient généralement que l'*ambre* est une espece de bitume, au nombre desquels les Arabes mettent aussi le *car*. *Alchar* ou *alchir*, dans Alpagus, est une substance fluide & semblable à la poix, qui sort de la terre comme l'eau sort d'une source, dans la Province de Bagdat, & qui venant à être condensée par la froideur de l'air, devient beaucoup plus épaisse que la poix liquide: les Arabes l'appellent communément *char*. Il décrit sans doute quelque bitume ou naphte liquide. Le même Auteur, au mot *kir* ou *kar*, nous apprend que c'est une substance approchante de la poix; qu'elle sort de certaines fontaines qui sont dans le territoire de Bagdat, & qu'elle ne differe point du *chur* ou *kur* anquel il nous renvoie. Le *car*, ou *adkar* est la naphte, qui, comme les anciens nous l'apprennent, sort des sources qui sont dans la contrée de Babylone en forme de bitume liquide. Les Arabes l'appellent *kar* ou *alkar*, & c'est la même chose que la νάφθα, (*naphtha*) que les Arabes appellent aussi *nafth*.

Quant à l'opinion d'Alpagus, qui prétend que *kar* est le même que *chur*, je ne doute point qu'on ne le prononce communément comme ce dernier. Les Arabes disent de même *ussach* pour *assach*, & *usnen* pour *asnan*, & de même d'un nombre infini d'autres mots. Mais sous le mot *chur*, auquel il nous renvoie pour l'explication de *kar*, il prétend, suivant le sentiment des traducteurs Arabes, que ce sont les ordures qui s'attachent aux parois des ruches des abeilles. Ce *kur* est tout-à-fait différent du *kar*, qui est une espece de bitume liquide dont on écrit le nom différemment; savoir, *kaar*, avec la syllabe moyenne *ain*, & non *elif*. Les Traducteurs appellent le πρόπολις des Grecs, & la cire même, de ce nom *kur*, qui peut être dérivé de Κηρὸς ou Καρὸς, « *ceros* ou *caros*. » Bellunensis, dans le même passage, ajoute, que suivant quelques Auteurs, on doit prendre le *kar* pour le *bdellium*, dans le second canon d'Avicenne, dans le chapitre de Dadi, où il dit qu'il substitua à sa place deux tiers de livre de *kur*. Mais on ne doit pas lire dans l'Arabe *kur*, mais *luz* ou *lauz*, qui est une *amande*; au lieu que le Traducteur paroît avoir lu *kur*, qui ne signifie rien dans cet endroit qui ait rapport au sujet. *Kur* est un fourneau; & quelques-uns veulent que ce soit une ruche: mais cette derniere est appellée en arabe *kouvarah*, dont le pluriel est *kouvarath*; d'où peut-être les Grecs modernes ont donné le nom de Κυβέρτη, & Κυβερτον, (*kuberte* & *kuberton*) aux ruches d'abeilles. Hesychius: Κύψελον, Κύβερτον μελισσῶν; l'ordure qui s'attache aux parois de ces ruches, n'est point appellée *kur*, mais *kaa*, que quelques-uns rendent par *cire*. Le *propolis*, ou ordure des ruches d'abeilles, est appellée *almum* par Avicenne, qui en fait de deux sortes, l'une pure, & l'autre noire. On donne le nom de *mum* pur aux cellules de cire dans lesquelles les abeilles font leur miel, & c'est la véritable cire; ce qui fait qu'un ancien Auteur Arabe traduit le Κηρὸς de Dioscoride par *almum*. D'autres appellent la cire *xemba*, qui est un nom que quelques-uns donnent au *propolis* des Grecs, appellé par Avicenne *Almumalasnad*, « *mum noir* », c'est-à-dire, *cire noire*. C'est une substance que l'on trouve à l'entrée des ruches d'abeilles, & que l'on peut dire être Κηροειδὴς, « une matiere approchante de la cire, » plutôt que de la cire Κηρὸς.

Pour revenir au *karabe* ou *succinum*, il a beaucoup de rapport au bitume. Serapion, rapportant l'opinion de quelques Auteurs, dit, que le bitume de Judée est appellé *karabe de Sodome* & gomme des funérailles.

C'est l'asphalte ou pissasphalte dont on se servoit pour embaumer les corps morts appellés *mumies*; & comme l'on employoit principalement le bitume pour embaumer les corps du commun du peuple, on se servit du même nom pour désigner le bitume, aussi-bien que les funérailles, dont il faisoit la principale partie de l'appareil. *Strabon, L. XVI.* χρῶνται δ' Αἰγύπτιοι τῇ ἀσφάλτῳ πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν. « Les Egyptiens emploient l'asphalte pour embaumer les corps morts. » La *mumie* d'Avicenne est le pissasphalte.

Il m'est une fois venu en pensée, que le mot *mumia*, que l'on donne aux corps embaumés, pouvoit être une corruption du grec ἄμωμον, « *amomia*; » car les anciens embaumoient la plus grande partie des corps morts avec de l'amome. De là vient que nous trouvons *triste amomum*, « amome lugubre » dans Statius; & *crassis lutatus amomis*, « enduits avec de l'amome épais » dans Perse, au sujet des corps morts prêts à être ensevelis. Nous lisons dans Ovide, *ossa pulvere amomi condita*, « des os couverts de poudre d'amome. » Le Scholiaste, dans une copie très-ancienne de Paul Æginete, au mot ἀμώμους, « *amomum*, » remarque que les Arabes l'appellent communément *momia*, Ἄμωμον ὃ λέγεται μομις. Dans Myrepse, μουμία, « *mumia*, » signifie la sanie qui sort d'un cadavre humain.

Dans son antidote *Athanasia*, αἷμα ἀνθρώπου τεθνεῶτος ὃ δὴ καλεῖται παρ' Ἰταλοῖς μουμία. « Le sang ou la sanie qui sort des corps d'une personne morte, est appellée *mumia* par les Italiens.

Mais je suis maintenant mieux instruit de l'étymologie du mot *mumia*. *Mum* est un mot Persan qui signifie

cire. Avicenne distingue le *mum pur* du noir. Son *almum alsaf* est le *mum* le plus pur, & l'*almum alasuad*, le *mum* noir & sale; c'est ainsi qu'il appelle le *propolis* des Grecs. Son Interprete veut que ce soit les ordures qui s'attachent aux ruches d'abeilles, ou plutôt qui servent de fondement à l'ouvrage & de principes à la cire. La substance qui approche de la cire est appellée *propolis*, & *mum* noir par Avicenne. Le κόμμωσις, (*commosis*) & le πισσόκηρος, « *pissocerus*, » sont une matiere moins achevée & plus grossiere. Ce dernier est une espece de cire plus fluide, avec laquelle les abeilles finissent leurs ouvrages. Le *commosis* est une croûte qui sert de fondement à tout l'ouvrage. *Commosis crusta est prima, saporis amari; pissoceros super eam venit picantium modo, ceu dilutior cera è vitium populorumque mitiore commi*. C'est ainsi qu'on doit lire ce passage de Pline. « La premiere croûte, dit cet Auteur, est le commosis, qui est d'un goût amer; on trouve sur celle-ci le pissoceros qui est une espece de couche de poix: c'est la cire la plus liquide, & les abeilles la tirent de la gomme la plus douce des vignes & des peupliers. » Κόμμωσις, (*commosis*) est dérivé ἀπὸ τῆς κόμμεως, « de commis. » Hesychius traduit ὑπόχρισιν τοῦ σμήνους, « par l'ordure de la ruche. » Elle est appellée par Aristote κόνισις (*konesis*) c'est-à-dire, couche de poix; car κῶνος, ou κῶνη signifie de la poix liquide. Dioscoride: Πίσσα ὑγρὰ, ἣν ἔνιοι κῶνον καλοῦσι, « poix liquide que quelques-uns appellent *conus*; » d'autres l'appellent κώνη, « *cone*, » & c'est sous ce nom qu'elle a passé chez les maréchaux Grecs qui pansoient les chevaux & les bêtes de somme; comme dans le chapitre 176. Ἀσφάλτε, κώνης, ἀμμωνιακοῦ, & *chap.* 843. ξύσας φυσήματος, κώνης πιτυΐνης, ἀμφότερα ὁμοίως συμβαλὼν χρῶ.

« Prenez de vinaigre, résine de pin, & poix liquide du même arbre, & faites-en usage »; de même dans plusieurs autres endroits. De-là κωνίας οἶνος, « vin bouché avec de la poix, d'*Hippocrate*, que Galien traduit par κισσίτης. » De-là encore κωνῆσαι πίθον; « poisser un muid », ἀκώνητον ἀγγεῖον, « vaisseau qui n'est point couvert de poix ».

Ce qu'*Avicenne* appelle *mum noir*, est appellé par d'autres Auteurs Arabes *car*, que quelques-uns traduisent par *pissasphaltus*, & *bitumen*, comme *Alpagus* l'a remarqué; mais on l'écrit autrement lorsqu'il signifie bitume, par exemple *kar*; & pour la cire & le propolis, *kaar*. Ces mêmes *Arabes* donnent le nom de *kefer* au bitume; bien des gens prétendent que le *charabe* est une espece de bitume qui coule de la terre de la même maniere que le bitume ordinaire.

Je ne doute point maintenant que le mot *mumia* ne soit dérivé du *mum* dont nous venons de parler; car plusieurs nations employoient la cire pour embaumer les corps morts, surtout les *Babyloniens*, qui suivoient dans plusieurs choses les coutumes des *Perses*. *Strabon*: Θάπτουσι δ' ἐν μέλιτι κηρῷ περιπλάσαντες. « Ils ensevelissent les corps morts dans du miel, après les avoir auparavant couverts avec de la cire ». Les *Grecs* avoient la même coutume: nous lisons enfin dans les Auteurs, qu'on a pratiqué cette méthode à l'égard du corps d'un des plus grands Capitaines que la *Grece* ait produit. *Cornelius Nepos*, dit en parlant du Roi *Agesilas*: *ibi eum amici, quo Spartam facilius perferre possent, cerâ circumfuderunt, atque ita domum retulerunt*. « Ses amis jugerent à propos pour pouvoir le transporter avec plus de facilité à Lacedémone de couvrir tout son corps de cire, & de le porter chez lui dans cet état ». Les *Arabes* ont accoutumé d'employer indistinctement les noms des choses qui servent aux mêmes usages; *kitran*, par exemple, qui signifie proprement la poix du cedre, est traduit par quelques-uns par le mot de bitume. Ils ne mettent aucune distinction entre le *Fucus marinus*, la cochenille, & la garance. De même, comme le bitume servoit chez plusieurs nations à embaumer les corps morts, on lui donnoit le nom de *mumia* dérivé de *mum*, qui veut dire, *cire*; ils employoient de même le mot *karabe*, qui proprement est le succin *succinum*, pour désigner le bitume. Le *karabe de Sodome*, dans *Serapion*, est le bitume, ou gomme des funérailles, comme il l'appelle *almumiai*.

Quelques Auteurs anciens assurent que l'*ambre* sort de certaines sources, comme le bitume, ce qui se trouve confirmé par les découvertes modernes; car plusieurs Auteurs rapportent que l'*ambre* que l'on tire de la mer d'Allemagne sort comme le bitume des sources qui se trouvent dans la mer même.

Mais de toutes les opinions des anciens au sujet de l'*ambre*, il n'y en a aucune que les Arabes adoptent avec plus d'opiniâtreté que celle qui veut que ce soit les larmes du peuplier noir. Ils tâchent de démontrer la vérité de ce sentiment dans tous leurs ouvrages. Il est certain que le peuplier noir produit une espece de gomme. Pline dit, que les abeilles composent leur *pissoceros*, qui est la cire, la plus nette, de la gomme la plus douce des vignes & des peupliers. *Dioscoride* appelle cette gomme qui découle de cet arbre Αἰγείρου ῥητίνη, « résine de peuplier ». La plupart des anciens ont cru que les larmes du peuplier venant à tomber dans le Pô, s'y figeoient & formoient l'*ambre*. *Dioscoride* dit en parlant du peuplier noir: Ἱστορεῖται δὲ τὸ ἐξ αὐτῶν δάκρυον κατὰ τὸν Ἠριδανὸν ποταμὸν καταχεόμενον πήγνυσθαι, καὶ γίνεσθαι τὸ καλούμενον ἤλεκτρον. « L'on prétend que leur larmes venant à tomber dans le Pô, s'y condensent & forment ce que nous appellons *ambre* ». Toute la gomme du peuplier ne se convertit point en *ambre*, mais seulement celle qui tombant dans le Pô, se fige dans l'eau, & acquiert la dureté d'un caillou par la vertu du froid. Il faut ou que les *Arabes* aient cru que l'*ambre* se formoit ainsi, ou qu'ils aient confondu toute la gomme du peuplier avec l'*ambre*; car ils ne parlent jamais de l'*ambre* qu'ils appellent *Karabe* que comme de la larme du peuplier. Les Arabes appellent le peuplier *Haur* & quelquefois *Haur Rumi*, *peuplier Romain*. *L'Avicenne* latin *cap.* 349. traduit *haurus*, par *la larme du peuplier*: *de hauro, id est, populi lacryma*. Il prend le nom de l'arbre pour la larme même; comme, d'un autre côté, *cap.* 375. dans la traduction il confond le *Karabe*, qui est l'*ambre*, ou la larme du peuplier avec le peuplier même: *de Karabe, id est populo*. De même le Traducteur de *Serapion*: *Haur Rumi, id est, Karabe*. χαλβάνη (*Chalbane*) signifie aussi bien la gomme que l'arbrisseau qui l'a produit, & l'on peut observer la même chose dans plusieurs autres occasions.

Je ne doute point que les peuples barbares n'aient d'abord changé *haurus* en *habrus* & ensuite par corruption en *hambrus* pour signifier *ambre*: de même que de l'ancien mot *abiga*, « qui chasse », qui est le nom que les Latins donnoient au *chamæpitys* des *Grecs*, à cause de la vertu qu'a cette plante de chasser le fœtus; ces mêmes barbares ont forgé leur *ajuga*: mais ceux qui sont venus après eux ont prononcé *aviga* au lieu d'*abiga*. Un ancien Interprete des noms *Arabes* dit, *Aurum Romanum, id est, archirosa, cujus gummi dicitur Karaba*; lisez, *id est*, *Achiros* ou *Acchiros*, ἀχείρος, δ' αἴγειρος (*Aigirus*, un *peuplier*.) Il est certain que le nom *ambri*, dont on se sert pour désigner le *succin*, (l'*ambre*) n'est point *Grec* ni *Arabe* d'origine. Les *Arabes* l'appelloient *Karabe* & les anciens Grecs ἤλεκτρον, « *Electrum* », les modernes βερονίκη, « *Berenice* ». Du mot *Berenice* les barbares ont forgé leur *Vernix*, qu'ils donnent encore à une autre espece de gomme; car c'est ainsi qu'ils appellent la gomme du genevrier, à cause qu'elle ressemble à l'*ambre*. *Avicenne*, *cap.* 273. dit que le *Karabe* est semblable à la sandaraque, ou gomme de genevrier. Quelques-uns veulent que le *Karabe* ne differe point de la sandaraque, comme *Serapion* nous l'assure, *cap.* 366. *de Karabe*. De-là les barbares, ainsi que je l'ai dit, ont pris occasion d'appeller la sandaraque *Vernix*, qui est un nom que les *Grecs* modernes

donnent à l'*Electrum*. *Neophytus* : Βηρύλλιος λίθος, ὀπὸς ἐστι τοῦ δένδρου, ἐστι δὲ τὸ λεγόμενον βερενίκη. Le beril est le suc d'un arbre, ou ce que nous appellons *Berenice*. Le même Auteur, au mot Ἤλεκτρον· Ἄλλοι δὲ φασιν ὅτι τῶν αἰγειρῶν ἐστι κολλῶδες. « D'autres prétendent que » c'est la gln du peuplier ».

Il peut se faire que ce soit la ressemblance des gommes & la conformité des noms *Arabes* qui aient occasionné cette confusion; car le peuplier est appellé *Raur* & sa gomme ἤλεκτρον ou βερενίκη; le genevrier *Harar* & sa gomme sandarac. Cependant il y a cela d'étrange que le peuplier est toujours appellé *Giauzi* & non point *Haur* dans l'*Avicenne* Arabe. Il est vrai que *Giauzi* seul signifie chez lui un noyer; mais il met toujours *Giauzalrumi*, qui est le noyer *Romain*, pour désigner un peuplier.

La gomme appellée communément *Vernix*, est écrite *Sandarus* en *Arabe* dans *Avicenne* avec la lettre *Sin*, & dans le chapitre du *Karabe*, elle est appellée *alsandaruc*, que l'on prononce sandarac; car *Elif* & *Vau* sont souvent employés l'un pour l'autre dans l'*Arabe* & dans l'*Hébreu*, ce qui fait que les Traducteurs le rendent toujours par *Sandarac*. Le *Karabe*, c'est-à-dire, l'*ambre* & cette sandaraque sont si semblables qu'on les confond souvent. *Avicenne* dans le chapitre du *Caucamum*, répete mot à mot, au sujet du *Karabe*, ce qu'il a dit de la sandaraque. Cette substance, comme je l'ai dit, est appellée *Vernix* par les barbares, & ce nom est dérivé par corruption de *Berenice* dont les *Grecs* se servent pour signifier *Electrum*.

Mais la sandaraque qui est la gomme d'un arbre n'a rien de commun qne le nom avec la sandaraque métallique, que les Arabes appellent *Zarnig*; & il n'est pas à croire que les *Arabes* aient tiré ce nom qui signifie chez eux la gomme d'un arbre, de celui de la sandaraque métallique.

Les Anciens avoient une autre sandaraque qui servoit de nourriture aux abeilles, qui la cueilloient sur certains arbres où elle se formoit en maniere de gomme : *Pline* en parle, *Lib. II. cap. 7*. Dans ce passage que je lis comme il suit : *Prater hac convehitur Erithace, quam alii sandaracham, alii cerinthum vocant. Hic erit apium, dum operantur, cibus, qui sæpe invenitur in favorum inanitatibus sepositus, & ipse amari saporis : gignitur autem rore verno, & arborum succo, gummium modo, africi minor, austri flatu nigrior, aquilonibus melior, & rubens, plurimus in Græcis nucibus. Menecrates florem esse dicit, sed nemo præter eum.* « Elles » cueillent encore outre ces plantes l'érithace, que » quelques-uns appellent sandaraque, d'autres cerin» thus. Elle sert de nourriture aux abeilles pendant » qu'elles travaillent; on la trouve souvent dans les » vuides des rayons de miel, & elle est d'un gout amer. » Elle se forme de la rosée du printems & du suc des » arbres en forme de gomme, le vent d'ouest la fait di» minuer, celui du midi la noircit, au lieu que celui » du Nord la rend meilleure & plus rouge. Elle est » fort abondante sur les amandiers. *Menecrates* pré» tend que c'est une fleur, mais je n'ai vu personne qui » soit de son sentiment. » *Varron* remarque que la matiere dont les abeilles se servent pour coller ensemble les extrémités de leurs rayons, est appellée *Erithace*, & qu'elle est différente du *Propolis*, qui a la vertu d'attirer les abeilles. Les Grecs expliquent ce mot par τροφὴ μελιττῶν, « nourriture des abeilles » : σανδαράχη (sandaraque) est la même chose ; il en est de même du κήρινθος (Cerinthus) comme qui diroit substance semblable à la cire. *Hesychius* : Κήρινθος, ἡ λεγομένη ἐριθάκη ἐστι δὲ τροφὴ ἣν παρατίθενθαι ἑαυτοῖς αἱ μέλισσαι. « Le » Cerinthus qu'on appelle Erithace, est une nourritu» re que les abeilles conservent pour leur usage ». *Menecrates* croyoit que c'étoit une fleur, en quoi il a été suivi par Virgile qui décrit la pâquerette, *Cerinthus*, comme la fleur d'une plante extremement agréable aux abeilles.

Trita melisphylla, & cerinthæ ignobile Gramen.

« Repandez en ce lieu l'odeur de la melisse & de la pâ» querette broyées ensemble. » Pline lui-même qui censure Menecrate, met la pâquerette (cerintha) au nombre des plantes dont les abeilles se nourrissent; & *Lib. XXI. cap. 12.* en donne la description. *Theophraste, Lib. VI. cap. 7.* met κήρινθον (cerinthum) parmi les plantes dont on fait des guirlandes (*herbas coronarias.*) Rien n'empêche de donner le même nom à une plante, & au *cerago*, que quelques-uns appellent ἐριθάκη (*Erithacé.*) Cette derniere est une espece de glu, avec laquelle les abeilles lient les extrémités de leurs loges. *Virgile* en parle en ces termes :

Tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque & floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten,
Et visco & phrygiâ servant pice lentius Idâ.

« Ces animaux industrieux enduisent de cire les moin» dres fentes de leur loge, & bouchent tous les trous » avec une gomme qu'elles composent du suc des » herbes & des fleurs. Elles ont même toujours en ré» serve une provision de glu plus ténace & plus vis» queuse que la poix du Mont Ida. » *Varron* ne nous permet point de douter que Virgile ne veuille parler de l'*Erithace*, car il dit, *Lib. III.* en parlant des abeilles : *Extra ostium alvei obturant omnia, quà venit inter favos spiritus, quam* ἐριθάκην *appellant Græci.* « Elles bouchent tous les trous par où le vent peut en» trer dans leurs ruches avec une matiere que les » Grecs appellent ἐριθάκην. » *Philargyrus* prétend que Virgile parle dans ce passage du *Propolis*, & veut que le *Fucus* soit une espece de cire dont les abeilles se servent au lieu de glu, & qu'on appelle *Propolis* : mais notre Poëte parle de ce dernier dans ce même passage en ces termes :

Pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam, & lentum de cortice gluten
Prima favis ponunt fundamina, deinde tenaces
Suspendunt ceras.

« La condition des autres est de se tenir renfermées » dans l'enceinte de la ruche où elles travaillent à jet» ter les fondemens de leur ouvrage. Elles étendent » d'abord une couche composée de suc de narcisse & » d'une liqueur visqueuse qu'elles détachent de l'é» corce des arbres. » *Servius : Græci* πρόπολιν *vocant, duriorem cerâ, quæ vix potest ferro frangi, quam colligunt de gummi arborum.* « Les Grecs l'appellent *propo*» *lis*; elle est plus dure que la cire, & l'on peut à peine » la rompre avec un marteau. Les abeilles la tirent » de la gomme qui croît sur les arbres. » La sandaraque, ou Eritace est aussi une glu qu'on tire de la gomme des arbres, & qui est d'autant meilleure qu'elle est plus rouge. De-là est venue le *sandaruc* des arabes; car de Σανδαράχη, (sandaraque) ils font *sandaruc*, en changeant *a* en *v*, comme ils l'ont fait dans plusieurs autres mots. C'est ainsi que de στοιχάδος, ils font *astuchudos*; du Grec τύμπανον, ils font *tambur* pour *tambars*; car ils changent communément l'*n* en *r* & le *p* en *b* : Ils prononcent φιστὰκ (*phistouk*) pour φιστάκ, (*phistak*) du Grec πιστάκιον (*pistacion*)

Quelques-uns prétendent que la sandaraque des abeilles est le *vernix* : mais ils se trompent dans leur etymologie. Le *vernix* est le βερενίκη (*berenice*) des *Grecs*, qui appellent l'*ambre* de ce nom, (*succinum*) où la gomme du peuplier. Pline prétend que les abeilles tirent le pissoceros de la gomme du peuplier, & l'éritace ou sandaraque de celle des amandiers. Je crois qu'on ne lui a donné le nom de sandaraque qu'à cause de sa couleur.

Cet Auteur dit aussi que le vent du midi la noircit, peut être est-ce le *mum noir* d'*Avicenne*, qui désigne par ce nom le *propolis* de *Dioscoride*. *Karabe*, comme je l'ai dit, est le nom que les Arabes donnent à l'*ambre* ou à la gomme du peuplier; ils assûrent qu'il ressemble à la sandaraque ou vernix, qui est proprement la gomme du genevrier.

Un ancien interprete des noms *Arabes* veut que le *karabe* soit la gomme d'un arbre appellé *noyer d'Italie*, suivant en cela la leçon que l'on trouve dans *Avicenne*, de *giauz* pour *haur*. Mais ce dernier Auteur distingue cet arbre du noyer par l'adjectif *rumi*; & c'est au peuplier & non point au noyer qu'il donne le nom de *giauz alrumi*; d'autres l'appellent *haur*, en y ajoutant *nun*, *hauron*, qui est le peuplier.

Les Barbares ont changé par corruption cet *haur* en *hauron* en *avrum* & *abrum*, & ce dernier en *ambram*, qu'ils ont employé pour désigner la gomme du peuplier ou l'*ambre*.

Quant à *hambar* ou *ambar*, comme le nom est différent, il signifie de même une substance tout-à-fait différente. Les *Grecs* des derniers siecles, comme *Nicetas Choniates*, *Simeon Sethi* & plusieurs autres, écrivent Ἄμπαρ (*ampar*). *Aëtius* en parle aussi & l'appelle Ἄμπαρ (*ampar*) dans une ancienne copie, & non point Ἄμπρα, (*ampra*) comme dans les éditions. On appelle ces deux especes du nom d'*ambra*, mais on distingue celle qui n'est point le *succinum* par un adjectif qui dénote sa couleur.

Je ne me souviens point d'avoir lu *ambra* dans les Auteurs *Grecs* modernes pour signifier *succin*, & je ne crois pas que les *Arabes* lui donnent ce nom, ce qui me rend suspecte la remarque de *Fuchsius* dans *Myrepse* sur la composition de la soixante & quatorzieme emplâtre, touchant la différence de l'*ambar* & l'*ambra*, en ces termes; « *Ambaris*, *Exag.* 2. *Moschi Scrup.* 2. » *Ambra*, *Exag.* 3. » Je ne trouve point cette composition dans l'original *Grec*, & *Fuchsius* paroît être tombé sur une mauvaise copie, ou n'avoir point parfaitement compris le sens de l'Auteur, comme cela lui est arrivé dans un grand nombre d'endroits. *Leon l'Africain* nous dit que la *baleine* est appellée *hambara* par les habitans de *Fez* & de *Maroc*, ce qui a peut-être donné lieu à une opinion reçue par la plupart des *Grecs* & des *Arabes*, que l'*ambre* est la fiente ou la semence de la baleine. De-là vient que dans les gloses médicales des Auteurs *Grecs* modernes, l'on trouve cette interprétation partout. Ἄμπαρ μυρεψικὸν κοπρος ἰχθύος, « l'*ambre* odoriférant est la fiente d'un poisson; » & φώκης ἀπόπατημα, « l'excrément de la baleine. » Une pareille conformité de nom a fait croire à un grand nombre de personnes ce que plusieurs Auteurs ont écrit, que l'encens croît sur le mont *Liban*, parce que les *Grecs* appellent l'encens λίβανος (*Libanus*) qui est le nom d'une montagne de *Syrie*; & l'on trouve même aujourd'hui des personnes qui veulent nous persuader que cette montagne est encore appellée *Lebnon*, du nom *Syriaque Lbunto*, qui signifie encens; au lieu que le mot *Lbunto* est dérivé par corruption du *Grec* λιβανωτὸς (*Libanotos.*) Si l'encens eût cru communément en *Syrie*, les anciens se fussent mieux accordés sur la figure de cet arbre qu'ils ont à peine connue. Il est certain qu'il ne croît que dans l'*Arabie*, & l'*Inde* n'en produit point; quoique les anciens fassent mention de l'encens des Indes. Il est parlé de la fumée de l'encens de *Syrie*. Συρίας λιβάνου καπνὸς, dans les Bacchantes d'Euripide, de même que du *Malabathrum Syrium*, *myrrha Syria*, & de plusieurs autres choses que nous savons n'être point du cru de ce pays.

Les Auteurs anciens & modernes ne sont point d'accord sur la nature de l'*ambre*, ni sur ses couleurs, ses différences & les marques de sa bonté. Les Auteurs *Portugais* en font trois especes; le *porabar*, qui est le blanc; le *puabar*, qui est d'un blanc mêlé de noir ou brun; & le *minabar* ou noir, qui sert, à ce qu'ils disent, de nourriture à la baleine. La premiere espece est la meilleure, la seconde n'est point si bonne: mais la troisiéme est la pire de toutes. *Simeon Sethi* nous représente la premiere comme rouge & huileuse, la brune vient après, & la plus mauvaise est la noire, que l'on tire des baleines qui ont été la prendre aux sources d'où elle sort. Καὶ τὸ μὲν κρεῖττον, dit-il, ἐστὶ καὶ κίῤῥον καὶ λιπῶδες ἀναδίδεται δὲ ἐν τινὶ πόλει Σιλαχὶτ ὀνομαζομένῃ· τὸ δὲ ὑπόλευκον ἐν τινὶ παραλίῳ πολιχνίῳ τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας Σίχνῃ ὀνομαζομένῳ· τὸ δὲ ὑποδέεστερον καὶ μέλαν συνάγεται ἐξ ἰχθύων ἀπογευσαμένων τῶν τοῦ ἄμπαρ πηγῶν. « Le meil» leur *ambre* est celui qui est rouge & huileux, qu'on » nous apporte d'une ville appellée *Silachet*; le blanc » vient d'une petite ville maritime de l'Arabie heureuse, appellée *Sichne*; & le plus mauvais qui est le » noir, se trouve dans les poissons qui ont été le prendre aux sources d'où il sort. » Le meilleur, dit cet Auteur, nous vient de *Silachet*, ville des *Indes*, où il sort de certaines sources. *Avicene* appelle aussi la meilleure espece d'*ambre alselehetti*, c'est-à-dire, qui vient de la ville ou contrée de *Selehet*, qui est la même que les Géographes de *Nubie* placent sous la neuvieme parallele du premier climat; ils l'appellent *Selehet* & en font une Isle des *Indes*. C'est le Σιλαχὶτ ou Σελαχὶτ de *Simeon*, (*Silachet* ou *Selachet*) car les *Grecs* expriment communément l'H *Arabe* par X (ch); par exemple on trouve dans tous les Lexicons *Grecs* & *Arabes*, Ταμαρχένδι (*Tamarchenti*) pour *Tamarhenti*. Le second qui n'est point si estimé, vient, à ce que nous dit *Simeon*, d'une ville de l'*Arabie heureuse*, appellée Σίχνη (*Sichne*). Je trouve dans une autre copie, Σούχρα λεγομένη, « appellée *Suchra*. » & dans quelques-uns *è Senchri felicis Arabiæ*, « de *Senchri* dans l'*Ara*» *bie heureuse*. » Je ne sai si c'est l'endroit que *Serapion* appelle *Zing*; il le place à l'occident, assez loin de l'*Arabie heureuse*, *in terris Zing in occidente*, « dans » le territoire de *Zing* à l'occident. » Il ne faut pas croire qu'il veuille parler de l'*Afrique* ou *Barbarie*, mais d'une côte maritime d'*Ethiopie* où est placé *Mosambique*, qui produit une grande quantité d'*ambre*, & est située à l'occident des *Indes*; les *Arabes* appellent les *Ethiopiens Zing*. *Simeon* appelle la ville maritime de l'*Arabie heureuse* Σίγχη (*Sinche*); les *Zengi* dans *Alpagus* sont les *Ethiopiens*. Mais *Serapion* differe des autres dans les marques qu'il donne du meilleur *ambre*, qui, suivant lui, est de couleur d'azur; il prétend que le blanc est le plus mauvais de tous, quoique d'autres lui donnent la préférence. Mais il n'y a point d'*ambre* de couleur d'azur, & je crois que les traducteurs se sont trompés. L'*Arabe* est *azarac*, qu'ils traduisent par verd de mer, (*glaucus*) gris, (*cæsius*) & azur, (*cœruleus*) couleur de firmament. Suivant *Alpagus*, *zarach* est la couleur du firmament: mais son témoignage n'est d'aucune autorité.

Ces Auteurs prétendent encore qu'il signifie pâle & changeant. De-là vient *zaracha*, pâleur, & c'est là la vraie signification de ce mot dans ce passage. *Simeon* l'appellent ὑπόλευκον (*hypoleucon*); nous disons pour l'ordinaire gris ou grisâtre. *Avicenne* l'appelle *alazarac*, que le traducteur rend par *cendré*. *Avicenne* donne la préférence à l'*ambre Selehetique*, qui tire son nom d'une Isle des *Indes*, que *Garcias* suppose mal-à-propos être l'Isle de *Zeilan*. Le second en bonté est, selon lui, l'*alzarac* ou cendré. Quant à l'*ambre Selehetique* qui est le plus estimé, il ne nous dit point de quelle couleur il est, au moins dans l'édition *Latine*. *Alpagus* observe dans son exposition des noms Arabes, que les Traducteurs *Arabes* ignorent la nature de l'*ambre alseleheti*, aussi-bien que sa couleur. *Simeon* conjecture qu'il est rouge, & il prétend que le rouge τὸ κίῤῥες est le plus estimé. *Avicenne* parmi les marques caractéristiques du meilleur *ambre*, ne se contente pas seulement de nommer le *Selehetique*, qui est la seule chose que le Traducteur observe: mais il ajoute encore deux autres mots qui expriment les propriétés qu'il doit avoir, savoir, *alasciheb* ou *alkavi*, auxquels il en ajoute un troisieme *alseleheti*. Cette derniere épi-

thete est prise du pays, les deux autres signifient les qualités qui lui sont propres. *Alkavi* signifie *fort & robuste*, ce que j'entens de l'*ambre* qui est le moins friable & moins aisé à séparer, comme est celui qui a une sorte de viscosité pareille à celle de la graisse. C'est le λιπῶδες (*lipodes*) de *Simeon*, qu'il donne comme une marque du meilleur *ambre*. C'est, suivant *Garcias*, une preuve de la bonté de l'*ambre*, lorsqu'étant percé avec une aiguille il en sort une grande quantité de liqueur huileuse; c'est le λιπῶδες, graisse; celui qui est friable ne sauroit être tel. Je traduis *alasciheb* par *rougeâtre*, suivant le même *Simeon* qui l'appelle κίῤῥος, (*cirrhus*.) Le mot est dérivé de *Seiheb*, qui signifie une flamme ou une lampe, & dans l'*Alcoran* une étoile. Il peut encore signifier *blanc*, en tant qu'il exprime le τὸ λαμπρὸν, luisant, que les *Grecs* emploient aussi pour *blanc*. Mais *Simeon* a souvent exprimé les deux épithetes qu'*Avicenne* donne au meilleur *ambre* par ces deux autres, κίῤῥος καὶ λιπῶδες, « rouge & gras. » S'il les a prises des *Arabes*, il est évident qu'il a cru qu'*alasciheb* signifioit *rutilus*, rougeâtre. *Manardus* parmi les Auteurs modernes, nous apprend que l'on doit choisir l'*ambre* qui tire un peu sur le rouge, & que le blanc n'est point si bon. Je crois qu'il a pris ceci de *Simeon*, dont il n'a pas bien exprimé le ὑπόλευκον, blanc ou gris, λευκόφαιον, (*leucophaon*) par *album*, *blanc*. C'est l'*azarac* des *Arabes*, qui signifie proprement tacheté de noir & de blanc, & qui est dérivé de l'Hebreu זרק, *zarac*, *saupoudrer*. De même le τὸ ποίκιλον (*marqueté*) est appellé par les *Grecs* ῥαντὸν, ἀπὸ τοῦ ῥαίνειν (*saupoudré*) du verbe saupoudrer. Les Latins disent *sparsum*, d'où *sparo ore* dans les Poëtes Comiques. Et dans les Gloses, *Aspersus*, εἶδος ἰχθύος καταστίκτου, (*l'aspersus est une espece de poisson tacheté;*) & *sparsa tempora*, *sparsum caput*, signifie τὸν μιξοπόλιον (*un homme dont la tête est parsemée de cheveux gris;*) c'est dans ce sens qu'est employé le verbe *zarac* dans *Osée*: ceux-là se trompent donc, qui le rendent par azur ou verd.

Sérapion ne fait mention que de deux especes d'*ambre*, savoir, celui que son Traducteur appelle couleur d'*azur*, (*cœlinus*) & le blanc, desquels le premier est le meilleur. Peut-être que le mot *Arabe* traduit par couleur d'*azur* est *alaxiheb*, comme on le trouve dans *Avicene*, & le Traducteur l'a traduit par *stelinum*, couleur d'étoile, ou *cœlinum*. Quant à l'*ambre* blanc, je ne doute point qu'il ne soit le même que celui que *Simeon* appelle *hupoleucum*, (ὑπόλευκον) & *Avicenne azarac*, c'est-à-dire, blanc cendré. *Garcias* se trompe lorsqu'il dit que l'*ambre* blanchâtre est rejetté par *Sérapion*, qui dit simplement *blanc* & non blanchâtre, ou tirant sur le blanc.

Mais nous sommes en quelque sorte forcés de rendre le mot arabe *alaxiheb* par blanc. Les trois différentes especes d'*ambre* dont nous avons donné la description, portent trois différens noms. Savoir, *perambar*, *puambar* & *penambar*. Le premier est le blanc & le meilleur de tous, le second est celui de couleur de cendres, qui est inférieur en bonté & en valeur au précédent; & le troisieme est le noir qui est le plus mauvais de tous.

Nous trouvons *candida sidera*, & *candida flamma*, « étoiles & flammes blanches, » dans presque tous les Poetes; & cela est littéralement vrai. *Candens* « brillant, » pour *candidus*, « blanc » est encore usité, & c'est de-là qu'on a fait *candela*, ἡ λαμπὰς (*chandelle.*) On emploie de même dans la langue Greque λαμπρὸν, (luisant, ou brillant) pour *candidum*, « *blanc*, » comme λαμπρὰ ἐσθὴς (*un vêtement d'une blancheur éclatante*) & λαμπρείμονες (*candidates.*) Le terme arabe signifie une étoile ou lampe, d'où est venu le mot dont on se sert pour exprimer l'*ambre* qui est blanc. Ceux qui à l'imitation de Simeon l'entendent du rouge, (*rutilus*) imaginent un *ambre* qui n'a jamais existé jusqu'aujourd'hui, pour n'avoir pas entendu ce terme.

Brassavole prend l'*ambre* jaune dont on fait des manches de couteaux pour le succin *succinum*. Un autre Physicien célebre, dans les définitions qu'il donne au mot ἤλεκτρον, (*electrum*) cite le passage dans lequel Serapion parle de l'*ambre*, comme s'il n'y avoit aucune différence entre cet *ambre* & l'*electrum*, qu'on appelle *ambre* des boutiques. Scaliger dans ses notes sur Garcias, ne se fait aucun scrupule d'appeller l'*ambarum* du nom de *succinum*.

Tous ces Auteurs se sont lourdement trompés: ces deux sortes d'*ambre* sont de différente nature, & leurs noms n'ont pas la même origine. La seule chose en quoi ils se ressemblent est qu'ils sortent de certaines sources en forme de bitume. Le *succin* a une odeur agréable, si l'on en croit Pline: mais l'*ambre* blanc est encore plus odoriférant; enfin l'*ambarum* est tout-à-fait différent du *succinum*. On ne doit point s'imaginer non plus qu'Avicene & Simeon Sethi confondent l'*ambre* jaune ou citrin dont ils parlent avec l'*ambre* commun.

Nous avons montré ci-devant que le nom *ambarum*, pour signifier *succinum* ou *electrum* ne se trouve dans aucun Auteur ancien, Grec ou Arabe. Tous les Modernes qui nous ont laissé des relations des voyages qu'ils ont faits dans le nouveau Monde, ne parlent que de trois sortes d'*ambre* qui sont tous trois de couleur différente, savoir du blanc, du gris & du noir. Le blanc est le plus estimé, & le noir vaut beaucoup moins. Simeon Sethi préfere l'*ambre* κίῤῥος (rouge ou couleur d'or) au blanc; il est d'accord avec eux pour tout le reste, car la seconde espece est le ὑπόλευκον, (*blanchâtre*) & la troisieme & derniere la *noire* (μέλαν.) Ferdinand Lopez, & les Auteurs font mention de ces trois sortes d'*ambre*: mais ils different un peu quant aux noms dont ils donnent l'explication. Ces trois especes sont le *ponahambar*, le *coambar*, & le *maniambar*. Le *ponahambar* est l'*ambre* blanc, qui est le plus estimé; ce mot signifie *ambre doré*, & cette espece est d'un plus grand prix que les autres; car elle est fort rare & ne se trouve qu'avec beaucoup de difficulté. C'est le κίῤῥον ἄμπαρ (*l'ampar rouge*) de Simeon, & on l'appelle *doré*, à ce que je crois, non point à cause de sa couleur, mais de son prix, comme Lopez l'insinue clairement; les naturels du Pays expriment cette qualité par *ponambar*, ce qui a peut-être fait croire à Simeon que le mot de *doré* lui avoit été donné par rapport à sa couleur. Quelques-uns l'appellent *porambar* & veulent que ce soit l'*ambre* blanc. Lopez appelle *coambar* ce que d'autres nomment *puambar*, il rend ce mot par *ambre aqueux*, à cause que l'agitation violente de l'eau lui a fait perdre une grande partie de ses vertus; ce dernier est de couleur de cendres. Le troisieme est le *maniambar*, c'est-à-dire, *ambre de poisson*, à cause qu'il sert de nourriture aux baleines qui le rendent quelque-tems après sans l'avoir digéré, beaucoup plus noir qu'il n'étoit. Ceci se trouve conforme au sentiment de Simeon, qui nous assure que les poissons qui avalent l'*ambre* au sortir de sa source le rendent beaucoup plus noir qu'il ne l'étoit.

Il est parlé du κάκαμπαρ (*cacampar*) dans les compositions des emplâtres de Myrepse, *comp.* 3. ξυλαλόης, κάκαμπαρ, ξυλοβαλσάμου, ξυλοκασίας, &c. *Lignum aloës*, *cacampar*, *xylobalsamum*, *casia ligna*, *&c.* Je ne sai pour quelle raison *Fuchsius* a traduit *cacampar* par *bétoine*, & encore moins ce qui l'a obligé à mettre cette derniere plante au nombre des aromates exotiques. Mais j'ai remarqué plus d'une fois qu'il se donne la liberté de changer ce qu'il n'entend point, ce qui est beaucoup plus impardonnable à un Medecin qu'à un homme de Lettres, à cause des méprises qui en resultent au grand préjudice des malades. Je soupçonne que c'est une espece d'*ambre*, & peut-être celui que les naturels du pays, au rapport de Lopez, appellent *coambar*. Les Grecs paroissent avoir prononcé κάκαμπαρ (*cacampar*) au lieu de κάαμβαρ (*caambar*) ou κόαμβαρ (*coambar.*) Il faut cependant avouer, que κακάμπαρις (*cacamparis*) est un mot fort fréquent dans Myrepse, avec une interprétation qui ne sauroit convenir à aucune

aucune espece d'*ambre*. Car dans son antidote διὰ κυδωνίων (*de coings*) *chap.* 37. il le traduit par δροσοβότανον (*drosiobotanon*) κάκαμπαρ ἤτοι δροσοβότανον (*cacambar* ou *drosiobotanon*) & *cap.* 29. dans son antidote contre la dyssenterie & la colique, γαρυόφυλλον, κάκαμπαρ ἤτοι δροσοβότανον (*cariophylli*, &c.) Dans l'antidote de Castor, qui est le vingtieme dans l'Edition de Fuchsius, & le même que celui dont nous avons parlé ci-dessus, *cap.* 27. nous lisons dans la traduction de Fuchsius même *Lauriolæ campi, id est betonicæ* (de laureole de champ, c'est-à-dire, de bétoine:) le Grec porte λαυρίολα, ἤτοι κάκαμπαρ, ἤτοι δροσοβότανον (*laureola*) ou *cacampar*, ou *drosiobotanon*.) Le mot *laureola* n'est point expliqué dans le grec: quelques-uns veulent que ce soit le *mezereon* des Arabes qui est tout-à-fait différent de la bétoine: *drosibotanon* est proprement la plante de la rosée; car la rosée est appellée δρόσος (*drosia*) en Grec. On donne ce nom à la betoine dans les Lexicons de Médecine, & nous apprenons d'une ancienne copie de Dioscoride qu'elle étoit appellée par les Romains ῥοσμαρῖνα (*Romarin*:) Les anciens Grecs l'appelloient ψυχρότροφος (*Psychrotrophos, nourrie du froid,*) parce qu'elle se plait aux lieux froids. Elle a été appellée dans les derniers siecles δροσοβότανον, d'où est venu le latin *rosmarinus*. Je ne sai point d'où vient que les Grecs modernes lui donnent aussi le nom de *cacampar*, qui paroît être arabe. Quoiqu'il en soit, cette plante ne paroît point mériter une place parmi les aromates exotiques dans l'emplâtre troisieme; on y trouve sans explication le mot *cacampar*, ce qui n'est pas ordinaire à Myrepse; car toutes les fois qu'on trouve dans ses ouvrages le terme κάκαμπαρ (*cacampar*) c'est avec une explication & un ἤτοι δροσοβότανον (c'est-à-dire, *drosiobotanon*.)

On trouve dans ce même Auteur le terme κίκεμπαρ, ou κικέμπαρις (*cicempar*, ou *cicemparis*,) dont il est toujours fait mention parmi les aromates, comme dans le premier antidote de Castor: Στύραξ, καλαμίτε; κικέμπαρος, κινάμωμε (*styrax, calamita, cicempar* & *cinamomon*;) de même dans son *antidotus plenus archenticus* κινάμωμε, γαρυόφυλλα, ξυλαλόης, κικέμπαρις (*cinamomon, cariophyllum, xylaloës, cicempar*.) Ce même Auteur emploie souvent ἄμπαρ pour *ambar*. La question est de savoir ce qu'il entend par *cicempar*.

Quant à Fuchsius il omet toujours avec beaucoup d'assurance tout ce qu'il n'entend point: voici ce que dit Simeon de l'origine de l'*ampar*, τὸ ἄμπαρ ἐν διαφόροις βλύζει τόποις, καθάπερ πηγαὶ ἐλαίε τε ἢ ἀσφάλτε (*l'ampar sort dans plusieurs endroits en forme de fontaines d'huile*, (ἐλαίον) ou d'*asphalte*.) On cite communément ce passage πηγελαίε ἢ ἀσφάλτε. Un Savant a pris de-là occasion d'augmenter son lexicon du Grec barbare Πηγέλαιον (*pegelbium*) dont il ne donne aucune explication, ce qui n'est pas surprenant. Je trouve dans plusieurs copies καθάπερ πίτης, ἐλαίε τε ἢ ἀσφάλτε (comme la *poix*, l'*huile*, &c.) Les Grecs donnent souvent le nom d'huile au bitume liquide; je ne doute point cependant que le passage ne fût beaucoup mieux de la maniere suivante πετρελαίε τε ἢ ἀσφάλτε (*petrelaeum & asphaltus*.) Les Grecs modernes donnent à la naphte le nom de *petreleum*. Le dernier sort de certaines fontaines comme l'*asphalte*, qui est une espece de bitume liquide.

Le Geographe de Nubie est du même sentiment touchant l'*ambre*. Il dit que sous la septieme parallele du premier climat, on trouve une veine naturelle d'*ambre* qui sort en bouillonnant du fond de la mer, comme fait la naphte dans les contrées de Babylone, & qu'on trouve quelquefois des morceaux du poids de cent livres, ce que signifie le mot arabe *kinthar*, du latin *centorius*, pour *centenarius*. Garcias rapporte que les Espagnols en trouverent une fois un morceau qui pesoit trois mille livres.

Le Geographe dont nous venons de parler appelle les fontaines d'où sort la naphthe *Hit*, & il dit que c'est un endroit dans le territoire de Babylone. Il ne sera pas hors de propos de relever ici en passant une faute dans laquelle Avicenne est tombé en traduisant Dioscoride: l'Auteur Grec définit la naphthe, Βαβυλωνίε ἀσφάλτε περίηθημα, τῷ χρώματι λευκόν, (*Une filtration de l'asphalte de Babylone, de couleur blanche.*) Il ajoute qu'on en trouve aussi de noire. Avicenne tombe ici dans une étrange fausseté pour n'avoir pas pris le véritable sens de son Auteur. « La naphthe blanche, dit-il, » est une espece fort connue, mais la noire est celle de » Babylone ou quelque autre sorte de poix passée à » travers un filtre. » Mais le sens de l'Auteur Grec est, que la naphthe est un bitume liquide que l'on trouve dans la campagne de Babylone, qui se filtre à travers les conduits secrets de la terre, & qui coule des puits & des cavernes. Avicenne lui-même exprime la même chose lorsqu'il dit que la naphthe noire étoit *Sasua albor albabeli vageirohe*, ce que le Traducteur a fort bien rendu par *une filtration du bitume de Babylone & de plusieurs autres sortes de poix*. Mais cela ne sauroit être le sens de Dioscoride, qui par περίηθημα ἀσφάλτε a voulu simplement designer le bitume liquide, qui est semblable aux matieres que l'on passe à travers un couloir, & qui deviennent par-là plus liquides. Car il n'y a que les parties les plus subtiles qui passent; la lie & celles qui sont les plus grossieres demeurant dans le filtre. C'est ce que l'Auteur Grec entend aussi-bien du noir que du blanc. D'ailleurs on doit observer que Dioscoride ne dit point δίαθημα, (*diathema*,) mais περίηθημα (*periethema*.) Les choses qui passent simplement à travers, sont dites (διηθεῖσθαι) *dieteisthai*: mais περιηθεῖσθαι (*perietheisthai*) est autre chose. Il veut indiquer par-là que tout le pays est rempli de bitume, que ce bitume est répandu par toute la campagne d'une maniere indéterminée & filtrée à travers les veines de la terre; qu'il est liquide dans certains endroits, qu'il sort en bouillonnant; c'est ce qu'on appelle naphte. On doit supposer que c'est comme si je disois *periethema*, (*un couloir qui est tout autour*) ou des soupiraux dont toute la contrée est couverte pour donner passage au bitume de Babylone.

Avicenne a cru que la naphthe blanche sortoit d'une veine naturelle, & que la noire étoit celle de Babylone, ou telle autre espece de poix, purifiée en passant par un couloir, au lieu que Dioscoride veut parler de la blanche & surtout de celle de Babylone. Les Grecs appellent cette espece de bitume ἔλαιον Μηδείας (huile de Medée.) *Socien*, sur les fontaines, dit, Τὸ δὲ κατὰ τὴν Σεσιανὴν ὕδωρ φασὶν εἶναι Μηδείας, ᾧ πεφαρμάχθαι καυστικοῖς φαρμάκοις, ὃ ῥεῖ μὲν ἐκ πηγῆς τινος, (*l'on dit qu'aux environs de la Susiane est l'eau de Medée, laquelle est mêlée de drogues caustiques & inflammables; elle coule d'une fontaine.*) Il dit qu'on l'appelle ἄφθα (*aphtha*); cette leçon se trouve de même dans l'abregé de Strabon compris dans *Constantin de Imperio*, savoir, πηγαὶ ἀφθας (*fontaines d'aphthê*.)

La plupart des Anciens ont été du sentiment qu'il y avoit dans le fond de la mer des fontaines pareilles à celles du Naphthe, qui donnoient de l'*ambre*. Cette opinion qui est la plus commune est aussi la plus probable, & peut mieux servir qu'aucune autre à rendre raison de l'origine de ces fragmens de coquilles ou d'huitres, qu'on y trouve souvent enfermés, & qui s'y sont attachés avant que son humidité fût condensée de la même maniere que l'on trouve des fourmis, & autres reptiles dans le *succin*, lesquelles y ont été détenues par l'humeur visqueuse avant qu'elle fût congelée; car ce dernier sort de certaines fontaines aussi-bien que le naphthe, le bitume & l'*ambre*. En voilà assez pour déterminer la différence qu'il y a entre l'*ambar* & l'*ambra*. Elle ne consiste point dans les noms (car nous les appellons tous les deux *ambra*.) Mais dans les choses mêmes, qui different par leurs natures & tirent leurs noms de différentes origines. SAUMAISE, *de Homonymis Hyles Iatricæ*, *cap.* 101.

De l'Ambre-gris.

On voit par la dissertation précédente, qu'à l'égard de

l'*ambre-gris* & d'un grand nombre d'autres corps; les Anciens sont tombés dans quelques méprises que les Modernes ont adoptées & débitées à quelques changemens près, comme quelque chose de nouveau. L'on assure, par exemple, dans une relation qui a été envoyée de Batavia & inserée dans les Transactions Philosophiques, que l'*ambre-gris* est le fruit d'un arbre inconnu des racines duquel il découle dans la mer. Il passe dans une autre dissertation pour être le rayon d'un insecte marin semblable à l'abeille. Le sentiment de ceux qui prétendent qu'il est produit par une baleine, n'est pas si nouveau que les Modernes se l'imaginent. Ce sentiment paroît appuyé par l'exposition suivante tirée des Transactions Philosophiques.

L'on sait aujourd'hui que l'*ambre-gris* est une production animale, qu'il se forme dans la substance du blanc de baleine, & qu'il a beaucoup de rapport aux substances que l'on trouve dans quelques animaux terrestres, tels que la civette, le mouton qui porte le bezoar & quelques animaux amphibies, comme le musc, &c. qui contiennent leur parfum dans des poches particulieres. Je suis porté à croire que l'opinion qu'on a eue que l'*ambre-gris* étoit une production de la baleine, n'est venue que de ce qu'on en trouve une quantité considérable sur les côtes d'Islande, & aux environs de Bahama, où les corps des baleines mortes sont souvent jetés par la mer qui les brise & donne lieu à l'*ambre-gris* de flotter sur ses ondes ou de s'arrêter sur le rivage. Les Auteurs sont encore partagés sur ce sujet. Ils conviennent bien à la vérité que l'*ambre-gris* est une production de la baleine. Mais quelques-uns veulent que ce soit une véritable semence, parce qu'on la trouve seulement dans le mâle à la racine de la verge, aux environs des testicules; d'autres croient que c'est l'excrément de la baleine.

De toutes les descriptions qui ont paru jusqu'aujourd'hui de l'*ambre-gris*, il n'y en a point de meilleure & de plus exacte que celle qui m'a été envoyée depuis peu par M. Atkins, établi à Boston dans la nouvelle Angleterre, qui fait depuis douze ans la pêche de la baleine, & qui est un des premiers qui en 1670. établirent une pêche pour le blanc de baleine, ce qui lui donna occasion de faire la découverte de l'*ambre-gris*. On doit d'autant plus compter sur son récit, que c'est un homme extremement ingénieux, & qu'il n'avance rien qui ne m'ait été confirmé par un grand nombre de personnes attachées au même emploi que lui.

Voici la Relation telle que je l'ai reçue depuis quelques jours.

On ne trouve l'*ambre-gris* que dans les baleines sous la forme de balles ou corps sphériques qui ont depuis environ trois pouces jusqu'à douze de diametre, & pesent depuis une livre & demie jusqu'à vingt-deux. Ces balles sont enfermées dans de grands sacs ou vessies ovales, de trois ou quatre piés de long sur deux ou trois de large & de haut, qui ont presque la forme d'une vessie de bœuf, excepté que leurs extrémités sont plus pointues, se terminant comme les soufflets d'un Forgeron, avec une gouttiere qui perce & accompagne le penis dans toute sa longueur, & un canal qui s'ouvre à l'autre extrémité dans la vessie & vient du côté des reins. Cette vessie est directement posée sur les testicules qui ont plus d'un pié de long, & placée en long à la racine du penis, quatre ou cinq piés au-dessous du nombril, & trois ou quatre au-dessus de l'anus. Ce sac ou vessie est presque rempli d'une liqueur couleur d'orange foncée, moins épaisse que l'huile & d'une odeur extremement forte, & beaucoup plus forte que celle des balles d'*ambre-gris* qui flottent sur sa surface. La surface interne de la vessie est de la même couleur que la liqueur que l'on trouve pareillement dans le canal de la verge. Ces balles paroissent fort dures pendant que la baleine est en vie, l'on trouve souvent en ouvrant la vessie de grandes écailles concaves de même substance & consistance que ces balles qui s'en sont détachées, & les bales elles-mêmes paroissent être composées de plusieurs tuniques séparées, disposées à peu près comme celles des oignons.

Quant au nombre des balles, M. Atkins n'en a jamais découvert plus de quatre dans un sac. Il en trouva une fois une qui pesoit vingt-une livre, ce qui ne lui étoit jamais arrivé, mais elle n'étoit accompagnée d'aucune autre.

Il ajoute de plus, qu'ayant trouvé dans une baleine quelques-unes de ces balles, il y en eut deux autres qui ne contenoient autre chose dans leurs sacs que la liqueur orangée dont on a parlé. Cette remarque sert à confirmer ce que m'a dit un Pêcheur de baleine, que l'on ne trouvoit l'*ambre-gris* que dans les baleines qui avoient atteint toute leur grosseur. C'est le sentiment général de tous ceux de cette profession qu'il n'y a que le mâle de la baleine qui produise l'*ambre-gris*. Quant à cette particularité, M. Atkins avoue qu'il n'a jamais vu prendre de baleine femelle en vie, & qu'il n'a jamais oui dire que d'autres en aient pris. La femelle de la baleine est beaucoup plus timide que le mâle, & il est impossible d'en approcher, à moins qu'on ne la trouve endormie sur l'eau ou accouplée avec son mâle. Il est certain que les bateaux ne peuvent jamais l'approcher lorsqu'elle est éveillée tant elle est peureuse.

M. Atkins se sert pour tirer l'*ambre-gris* de la baleine, de la méthode suivante: Lorsque l'animal est mort, il le couche sur le dos, & après avoir fiché un clou dans la verge, il fait une incision autour de sa racine à travers du péritoine jusqu'à ce qu'il ait atteint les entrailles; il cherche ensuite le conduit ou canal qui est à l'extrémité du sac, & y fait une ligature, au-dessus de laquelle il le coupe. Après quoi il tire la verge & avec elle la poche dans laquelle est enfermé l'*ambre-gris* sans qu'il en reste la moindre partie dans le corps.

M. le Prince de Boston qui tient cette Relation de M. Atkins, soupçonne que le sac dont on a parlé ci-dessus est la vessie urinaire, & les balles d'*ambre-gris* une certaine concretion formée de la substance graisseuse & odoriférante de la liqueur qu'elle contient. Je ne me hasarderai point de donner mon sentiment là-dessus, & il me suffit d'avoir fait part au Lecteur de la Relation qu'il vient de lire. *Phil. Trans.*

Cette description nous jette dans une grande incertitude sur l'origine de l'*ambre-gris*; on y avance comme une chose certaine, que c'est une substance animale: mais il paroît par les recherches qu'on a faites qu'il appartient au regne minéral, & c'est ce dont la dissertation suivante de M. Hoffman ne permet point de douter.

Les Medecins & les Naturalistes ont été long-tems partagés sur l'origine de l'*ambre-gris*. Quelques-uns ont prétendu que c'est une production animale, & d'autres une substance végétale.

Quelques-uns veulent que ce soit la fiente de quelque oiseau des Indes, & montrent pour preuve démonstrative de leur opinion les griffes & les becs que l'on trouve souvent dans sa substance, qui rend alors quand on la met sur le feu une odeur de sel volatil empyreumatique particuliere aux corps dont l'origine appartient au regne animal.

D'autres au contraire s'efforcent de prouver que l'*ambre-gris* est une espece de miel, que les abeilles font dans les creux des rochers qui sont sur le bord de la mer, lequel étant ensuite atténué & digéré par la chaleur du soleil devient une substance odorante, telle que nous la trouvons.

Il ne faut que recourir aux expériences chymiques ordinaires pour découvrir la fausseté de ces opinions; car la fiente des animaux de telle espece qu'ils soient, ainsi que le miel, se dissout dans les menstrues aqueux, & résiste avec opiniâtreté à l'esprit de vin le mieux rectifié.

Il s'est trouvé quelques Auteurs modernes qui ont cru que l'*ambre-gris* est une espece de larme ou résine qui découle d'un arbre des Indes orientales qu'on ne connoît point encore, laquelle venant à tomber dans la mer, s'y digere plus parfaitement par la chaleur du soleil & par le mélange de l'eau salée, & forme un corps résineux de cette nature.

Mais ce qui détruit cette opinion, est, que toutes les substances végétales résineuses se dissolvent aisément, & donnent un extrait lorsqu'on les met dans l'esprit de vin rectifié, au lieu que l'*ambre-gris* ne s'y dissout qu'avec beaucoup de peine. On remarque d'ailleurs que les substances inflammables que la terre produit, comme l'*ambre*, le bitume de Judée & le charbon marin se dissolvent aussi très-difficilement, & ne peuvent point se mêler avec les liqueurs spiritueuses.

Ces différentes considérations nous obligent à adopter le sentiment de ceux qui soutiennent que l'*ambre-gris* est une espece de bitume ou graisse de la terre qui a été entraîné dans la mer; car on le trouve en grande quantité dans la mer aux environs de l'Isle de Madagascar, dont le terrain contient, à ce qu'on prétend, beaucoup de ce bitume.

La difficulté avec laquelle l'*ambre-gris* se dissout, ainsi que nous l'avons déja observé, fait qu'on ne peut en trouver une véritable dissolution dans les boutiques. On le prépare communément avec le musc, l'huile de canelle, de roses, & même avec la civette; ce qui nous donne à la vérité une essence d'une odeur fort agréable, & qui possede plusieurs vertus, mais qui participe peu de l'*ambre-gris*, lequel ne reçoit aucune altération dans ce procédé. C'est ce qui m'oblige à marquer les caracteres de la véritable essence d'*ambre-gris*.

1°. Elle ne doit être préparée qu'avec l'*ambre-gris*, sans mélange d'aucune autre.

2°. Elle doit entierement se dissoudre dans les liqueurs auxquelles on la mêle.

3°. Cette essence étant versée goutte à goutte dans une liqueur aqueuse, elle doit nécessairement la rendre laiteuse, comme font les huiles & les résines tenues en dissolution.

Voici maintenant la maniere dont on la prépare:

Faites distiler une ou deux fois au moins de l'esprit de roses parfaitement déphlegmé avec du sel de tartre calciné à un feu violent; vous aurez par ce moyen un esprit si pénétrant, qu'il s'insinuera dans la substance de l'*ambre-gris*, & le résoudra en une substance huileuse.

Cette solution ou essence mérite la premiere place parmi les remedes corroborans, & propres à fortifier le genre nerveux; ce qui fait qu'on la préfere à tous ceux qui conviennent aux maladies qui proviennent de la foiblesse des parties nerveuses. Elle ne porte point à la tête une si grande quantité de vapeur, & ne cause pas une si grande agitation dans les personnes affoiblies, que la préparation ordinaire de l'*ambre-gris* avec le musc ou la civette; car on fait par expérience que cette derniere incommode par son odeur les personnes de l'un & de l'autre sexe qui sont sujettes à des affections spasmodiques. Hoffman, *Observ. Physico-Chym. Lib. I. c.* 18.

Cette préparation de l'*ambre-gris* paroît être la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'ici, & doit vraisemblablement posséder toutes les vertus que ce célebre Auteur lui attribue.

Comme l'*ambre-gris* & l'*ambre* ordinaire ont la même origine, & sont également amis des nerfs, il ne seroit pas surprenant qu'ils s'unissent étroitement ensemble.

On distingue l'*ambre-gris* de la maniere suivante:

Ambra-grisea, Offic. Mer. Pin. 219. Park. Theat. 1566. Sibb. Phalain. 42. *Ambra*, Aldrov. Mus. Metal. 430. Worm. Mus. 33. *Succinum griseum*, *Ambra-grisea vulgo*, Charl. Foss. 15. *Ambra-grisea*, *seu ex albo grisea*, Dongl. Ind. 6. *Ambra-grisea*, Monf. Exot. 12. *Ambra cinerea*, Ind. Med. 7. Dale.

C'est une substance qui tient du suif, grasse, solide, légere, de couleur de cendre, & variée comme le marbre, semée de petites taches blanches.

Il y a deux sortes d'*ambre-gris*; l'une est de couleur de cendre, & l'autre noire. On regarde comme le plus excellent celui qui est de couleur de cendre, net, odoriférant, léger, & qui étant percé avec une aiguille chaude, rend un suc gras & odoriférant. Le noir est peu estimé, parce qu'il est rempli de terre & de limon, ou même falsifié, comme quelques-uns le pensent.

On trouve quelquefois des morceaux d'*ambre* si gros, qu'ils pesent plus de cent ou deux cens livres. On en retire une grande quantité dans la mer des Indes auprès des Isles Moluques: on en ramasse aussi souvent sur le bord de la mer dans les Indes Orientales & dans l'Afrique. Quelquefois même on en trouve des fragmens qui ont été jettés par la mer sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, de l'Ecosse & de la Norvege.

L'*ambre* se fond au feu en une résine de couleur d'or ou jaune.

Dans la distilation, l'*ambre* donne d'abord un phlegme insipide, ensuite une liqueur ou un esprit acide, & une huile jaune très-odorante, avec quelque portion de sel salé acide, volatil, tel que celui que l'on retire du succin. Enfin, il reste au fond de la cornue une matiere noire, brillante & bitumineuse. On voit par-là que l'*ambre-gris* est composé de particules huileuses très-petites & très-volatiles, qui sont retenues & embarrassées par des parties plus grossieres, soit salines, soit bitumineuses.

Les Parfumeurs font un très-grand usage de l'*ambre* pour préparer leurs parfums. Les Medecins le recommandent pour réveiller les esprits qui sont languissans, pour réparer leur appauvrissement, & pour accélérer leur mouvement qui est trop lent. C'est pourquoi il est utile au cerveau & au cœur; il rend tous les sens plus vifs, & il passe pour être très-utile dans les défaillances, & dans les maladies de la tête & des nerfs: mais surtout on croit qu'il aide la génération; & c'est une opinion commune parmi les peuples de l'Orient, qu'il sert beaucoup pour prolonger la vie.

On l'emploie intérieurement & extérieurement. Quand on l'emploie en substance, la dose est la grosseur d'un petit pois, ou depuis un grain jusqu'à huit, seul, ou dans un œuf à la coque, ou dans du vin, ou avec du sucre & des poudres aromatiques; ou sa teinture faite avec l'esprit de vin depuis une goutte jusqu'à dix. Cette teinture est simple ou composée: elle est simple si on le dissout dans l'esprit de vin, & si l'on sépare la lie de la teinture. Celle qui est composée est très-odorante, & se fait ainsi.

Prenez *de l'ambre-gris,*
du sucre candi, } *de chacun deux dragmes,*
du musc, douze grains,
de la civette, deux grains,
de l'esprit de vin, quatre onces;

Faites digérer le tout ensemble dans un vaisseau de verre pendant quelques jours. Versez la liqueur par inclination, & gardez-la pour l'usage. La dose est depuis une goutte jusqu'à huit ou dix dans du vin d'Espagne, de l'eau de canelle, ou telle liqueur que l'on veut.

Riviere recommande l'*ambre* pour fortifier l'estomac, & comme un spécifique dans la faim canine. Il propose le même remede dans la mélancolie hypocondriaque pour ranimer les esprits & la chaleur naturelle, & pour

réjouir le cœur, après avoir employé à propos les purgatifs & les délayans. Il faut cependant observer, que comme toutes les odeurs agréables sont entierement nuisibles aux femmes hystériques & à celles qui viennent d'accoucher, il faut les éviter avec soin; elles nuisent aussi, & font trouver mal quelques hommes hypocondriaques. En général, dans le siecle où nous vivons, on supporte plus difficilement les parfums; ce qui fait qu'un grand nombre de compositions où entroit l'*ambre* seul ou mêlé avec le musc, qui étoient en usage parmi les anciens Medecins, ne le sont plus parmi nous. Les parfums qui nuisent par leur odeur aux femmes hystériques, leur sont utiles lorsqu'on les applique à la matrice. On emploie l'*ambre* dans la poudre d'*ambre de Mesué*, dans la poudre *aromatique de roses de Gabriel*, dans la poudre *de joie de Nicolas Prevost*, dans celle contre la peste, ou *Bésoartique de De Renou*; dans l'*électuaire de Satyrion*; dans les *tablettes mâles*, ou *de magnanimité*; & dans le *baume apoplectique de Charas*; dans la *confection d'Alkermès* & celle d'*Hyacinthe*, lorsqu'on veut qu'elles soient complettes & parfaites; car très-souvent on omet prudemment l'*ambre* & le musc dans ces confections. GEOFFROY.

On contrefait quelquefois l'*ambre-gris* en mêlant quelque peu de musc & de civette, avec du storax, du labdanum & du bois d'aloès.

On le falsifie aussi en y mêlant quelqu'un des parfums, dont nous avons parlé ci-dessus, & une grande quantité de sang de bœuf desséché.

De l'Ambre proprement dit.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, la dissertation suivante sur l'origine de l'*ambre*.

On croit communément que l'*ambre-jaune* qui se trouve dans la mer de Dantzic, est une gomme que de certains arbres situés sur les bords de cette mer ont produite, & y ont laissé tomber, Mais on écrit d'Aix à M. Tournefort, qu'il se trouve de l'*ambre-jaune* dans les fentes des rochers de Provence les plus dépouillés & les plus stériles; ce qui feroit croire que cette gomme est minérale & non pas végétale, & que l'*ambre* de la mer de Dantzic n'y est pas tombé par quelques arbres, mais y a été entraîné par les torrens. *Hist. de l'Ac. Roy. des Sc.* 1700.

M. Galland, de l'Académie des Inscriptions, a confirmé à l'Académie des Sciences ce qui avoit été dit sur l'*ambre-jaune* dans l'Histoire de 1700. Il en a trouvé à Marseille au bord de la mer, dans un endroit où il n'y avoit point d'arbres, & où la mer n'étoit bordée que de rochers très-escarpés, que les flots bartoient dans les gros tems. L'*ambre-jaune* devoit s'être détaché des fentes de ces rochers, d'où il étoit tombé dans la mer. *Ibid.* 1703.

M. le Marquis de Bonnac, Envoyé extraordinaire de France auprès du Roy de Suede, ayant vu dans une Terre que M. Grata Général des Postes de Prusse, a près de Dantzic, de l'*ambre jaune* fossile de même nature que celui qui se trouve sur le bord de la mer, il commença à faire plus d'attention à ce mixte qu'il n'en avoit encore fait, & à douter qu'il se formât de l'écume de la mer, comme on le croit communément. M. le Cardinal Primat de Pologne, avec qui il étoit, eut la même curiosité, & lui dit qu'il seroit bon de savoir sur cela le sentiment de l'Académie des Sciences. M. de Bonnac écrivit à Paris, & aussi-tôt l'Académie songea à rassembler toutes les connoissances qu'elle pouvoit avoir sur cette matiere. Après qu'elle eut fait ce qui étoit en son pouvoir, elle en renvoya le résultat à M. le Marquis de Bonnac dans le Mémoire suivant.

Mémoire sur l'ambre jaune.

Comme l'*ambre jaune* le plus beau vient des deux Prusses, & qu'il en vient en plus grande quantité que d'aucun autre pays, l'Académie Royale des Sciences est moins instruite sur ce sujet, que ne peuvent l'être ceux qui lui font l'honneur de la consulter. Cependant elle dira ce qu'elle en sait par elle-même & y ajoutera ses réflexions. Elle n'ira point chercher dans les Auteurs ce qu'ils en ont écrit, persuadée que ces Auteurs sont connus, & que ce n'est pas une compilation qu'on lui demande.

Messieurs Cassini & Maraldi étant allés en 1700. dans les Provinces méridionales de la France pour y travailler à la prolongation de la méridienne de Paris, ils trouverent des mines de jais ou jayet, & une espece d'*ambre jaune* dans une montagne de Languedoc appellée Bugarach, qui est éloignée de la mer de 27600 toises, & en est séparée par quantité d'autres montagnes fort élevées. Quelques-uns croient que le jais est aussi-bien que l'*ambre jaune* une espece de succin. Les habitans de Bugarach se servent de leur *ambre jaune* pour brûler dans leurs lampes. Il ressemble assez à une résine & n'a pas la même dureté que celui de Prusse. Près des mines de Bugarach il y a des sources d'eau salée qui forment une petite riviere.

Dans l'Histoire de l'Académie de l'année 1700. il est dit page 10, qu'il se trouve de l'*ambre jaune* dans les fentes des rochers de Provence les plus dépouillés & les plus stériles, ce qui est encore confirmé dans l'Histoire de 1703. pag. 17.

On est assuré par des relations très-dignes de foi, qu'il s'en trouve encore en Sicile sur le bord de la mer, le long des côtes d'Agrigento, de Catanea, de Leocata, dans l'Isle de Corse, & même à Bologne en Italie, vers Ancone, & dans l'Ombrie, en pleine terre & loin de la mer.

De plus, on voit de petits animaux enfermés dans le *succin*, & ce sont toujours des animaux terrestres, comme des mouches, des fourmis, &c.

Cependant pour une plus grande sureté il seroit bon d'examiner si les *succins* terrestres ont tous le caractere & la perfection du *succin* qui se trouve au bord de la mer, car il ne seroit pas impossible que la mer achevât par son sel de travailler cette matiere, & lui donnât comme un dernier degré de coction.

Supposé que le *succin* soit toujours produit par la terre, du moins quant à sa premiere formation, il reste à savoir s'il est végétal ou minéral.

On n'a jamais entendu dire que dans la Prusse il y ait aucuns arbres qui distilent le *succin* en forme de résine, ni aucune matiere approchante, cependant il paroît plus naturel que les fourmis & les mouches qu'on y voit quelquefois, & qui marquent certainement qu'il a été liquide, aient été enveloppées par une résine qui aura coulé d'un arbre, que par un minéral qui se sera formé dans la terre. Il faut pour sauver cette difficulté, supposer que le *succin* ait coulé de quelques rochers comme une huile de pétrole, ou du moins que celui où l'on trouve ces petits animaux ait été quelque tems liquide sur la surface de la terre.

Soit qu'on croie le *succin* végétal ou minéral, personne n'a jamais dit qu'il l'ait vu liquide ou seulement mollasse. Cependant il a du l'être, & même exposé à la vue dans le tems où il a enveloppé les animaux qu'on y trouve.

L'analyse de ce mixte qui a été faite par les Chymistes de l'Académie, ne détermine pas entierement de quel genre il est. On y a toujours trouvé une très-petite quantité de liqueur aqueuse qui avoit l'odeur du *succin* frotté, beaucoup de sel volatil acide, & beaucoup d'huile en partie blanche comme de l'eau, en partie rousse, & en partie fort noire, selon les degrés de feu qu'on avoit donnés à la distilation. Il reste une tête morte légere, spongieuse, noire & luisante, qui ayant été calcinée au feu nu, s'en va presque en fumée, & dont on n'a pu tirer de sel fixe.

La seule différence des analyses des différens *succins*, est que les plus transparens ou les plus blancs ont don-

né plus d'huile & de sel volatil & moins de tête morte que ceux qui étoient plus sales on plus noirs. Ceux-ci n'ont jamais donné de sel fixe, quoiqu'ils donnassent plus de tête morte.

L'huile de *succin* a une odeur d'huile bitumineuse, ce qui sembleroit marquer que le *succin* est un bitume; mais il y a certaines résines dont l'huile distilée a la même odeur.

Il y en a aussi, comme le benjoin, qui donnent un sel volatil acide.

Mais on n'en connoît point qui donnent en même tems & un sel volatil acide, & nne huile qui ait une odeur bitumineuse. Ainsi l'Académie a plus de penchant à croire que le *succin* est un bitume, & par conséquent un minéral.

Il est aisé de voir combien l'Académie auroit encore de connoissances à désirer, pour oser faire une détermination plus précise sur tout ce qui regarde le *succin*. Il seroit bon de savoir,

1°. Si dans le voisignage des endroits d'où se tire le *succin*, il n'y a pas quelque eau salée ou vitriolique.

2°. S'il se trouve ordinairement enveloppé ou mêlé de quelque terre ou substance particuliere.

3°. S'il y a quelques marques pour reconnoître dans la terre les endroits où il y a du *succin*.

4°. Si le *succin* fossile ne differe en rien de celui qui se trouve sur le bord de la mer.

5°. Si l'on en tire de blanc de la terre, aussi-bien que du jaune, & si ce n'est point l'air ou la chaleur du soleil qui change le jaune en blanc.

6°. Si dans les mêmes endroits d'où se tire le jaune on y en trouve aussi de noir.

7°. S'il est bien certain, comme le disent Philippes-Jacques Hartman dans son histoire du *Succin* de Prusse, & Bartholin sur celui de Danemarc, qu'il se trouve sous une espece de terre foliée & semblable à des écorces d'arbres, & qu'il y soit accompagné d'une espece de bois fossile, où l'on ne distingue cependant ni moelle, ni fibres, ni nœuds, ni boutons. *Hist. de l'Ac. Roy. des Sciences*, 1705.

Les observations suivantes que je tire de M. *Hoffman*, déterminent tout-à-fait l'origine de l'*ambre*, & elles ont d'autant plus de poids que ce Medecin a eu toutes les commodités possibles de s'instruire sur ce sujet.

La terre, ce riche magasin de la nature, renferme dans son sein, non-seulement des métaux, des minéraux, des pierres, des terres & des sels de différentes especes, mais encore des corps d'une substance sulphureuse, grasse, ténace & huileuse, auxquels on donne le nom général de *bitume*.

La nature du bitume est tout-à-fait différente de celle du soufre minéral ordinaire que l'on ne peut résoudre en huile ou en esprit par la distilation, au lieu que le bitume étant distilé dans un vaisseau de verre donne un esprit & une huile avec une terre insipide & sans force.

Les vapeurs & les fumées que donne le soufre minéral, sont tout-à-fait différentes des exhalaisons qui s'élevent des substances bitumineuses.

On divise les bitumes en nobles & ignobles, & ces deux especes sont ou solides ou liquides. On comprend sous la premiere classe de la premiere espece, l'*ambre gris* & le *succin*. Ceux de la seconde espece sont le charbon de pierre, de terre, la terre noire, & l'asphalte, qui different autant par leur consistance que par leur bonté. A cette espece appartiennent encore le naphthe & le petrol, qui sont des substances fluides fort aisées à distinguer des autres qui forment une masse solide.

Quant à l'*ambre* en particulier, on le trouve en abondance dans la *Prusse*, & quoique ce bitume s'engendre dans la terre, on ne laisse pas d'en trouver beaucoup dans la *mer Baltique*, sur les côtes de *Sudvvic*, où on le pêche avec des filets. Les lieux les plus remarquables par la quantité d'*ambre* qu'ils produisent, sont les villages de *Fisch-Hausen*, de *Grossduestein*, de *Wernichen* & de *Palmoniet*. Ce n'est point la mer qui le produit, mais les torrens qui l'entraînent & le laissent ensuite sur le rivage. On peut mettre à juste titre ce bitume au nombre des minéraux, puisque c'est la terre qui le produit & qu'on le trouve dans des mines particulieres, de même que le charbon de terre & les autres minéraux.

On découvrit ces veines il y a quelques années par ordre de Frederic, Roi de Prusse, de la maniere suivante. Après qu'on eut enlevé le sable qu'on rencontra en creusant, la premiere chose qui se présenta fut une couche d'argile blanche sous laquelle on trouva une autre couche ligneuse qui paroissoit composée de vieux bois inflammable, & sous celle-ci une mine de vitriol, qui étant exposée à l'air se changea en fleurs sans la moindre apparence de cuivre, de même nature que celles que l'on tire des mines de fer qui sont dans la *Hesse*.

Comme on eut creusé de plus en plus, on parvint enfin à une couche de sable de laquelle on tira dans plusieurs endroits, avec le secours d'instrumens convenables, une grande quantité d'*ambre* excellent. Car il est à remarquer que le sable est pour l'ordinaire la matrice de l'*ambre* & qu'on doit toujours s'attendre à en trouver toutes les fois que l'on rencontre un lit de sable considérable dans le sein de la terre. C'est ainsi qu'on le tire du sable dans le Marquisat, aux environs de *Kustrin* & dans le territoire de *Stolpen* & de *Dantzic*, où on le trouve aussi en masses.

On voit par-là l'erreur dans laquelle sont tombés ceux qui ont voulu nous persuader que l'*ambre* est la résine qui découle de certains arbres dans la mer, où elle est digérée par la chaleur du soleil en un corps de cette nature.

Voici la maniere dont ce bitume paroît se former. Les feux qui sont enfermés dans les entrailles de la terre venant à agir sur ce bois fossile bitumineux dont nous avons parlé, il en sort une huile pareille à la naphthe ou au petrole, laquelle venant à pénétrer les couches qui sont dessous passe à travers des mines de vitriol, où venant à se mêler avec ses parties acides, elle se coagule en une substance de forme résineuse. Il ne sera pas difficile de se convaincre de la certitude de cette opinion si l'on considere,

1. Que l'*ambre* est liquide lorsqu'il commence à se former, ce qui paroît assez par la forme sphérique sous laquelle on le trouve souvent.

2. On trouve souvent dans des morceaux d'*ambre* des insectes de différentes especes qui y sont enfermés; ce qui n'eût jamais pu arriver, si la matiere dans laquelle ils se trouvent enveloppés n'eût pas été liquide.

3. On peut conclurre que l'*ambre* est une concrétion d'huile semblable au pétrole, de ce que l'huile qu'on en tire approche beaucoup de cette derniere substance par son odeur & par ses vertus, & qu'elle a la même peine qu'elle à se dissoudre dans l'esprit le mieux rectifié.

4. Charlton, qui est un de ceux qui ont observé la nature avec le plus de soin, assure dans son traité des fossiles qu'on a souvent trouvé des morceaux de ce bitume mêlés avec de la naphte & du pétrole.

5. Le sel acide de l'*ambre* est d'une nature très-fixe, & n'est point inférieur en vertus à celui du vitriol.

6. Rien n'éclaircit mieux ce que j'avance que cette expérience de Physique dans laquelle on a observé, que toutes les huiles distilées, sans en excepter ancune; & parmi elles, principalement les huiles aromatiques, se condensent en une masse de forme résineuse extrement inflammable, lorsqu'on les mêle avec l'huile de vitriol, ou avec de bonne eau forte.

7. De plus, les bois & les charbons fossiles donnent par la distilation & la rectification une huile tout-à-fait semblable à celle de l'*ambre* & du pétrole.

8. Enfin, la disposition des couches dont nous avons parlé, prouve assez ce que j'avance. La premiere est ligneuse, la seconde vitriolique, & la derniere compo-

fée de fable, au fond duquel on trouve l'*ambre* en morceaux répandus çà & là.

On trouve une plus grande quantité d'*ambre* sur les côtes de la mer de Sudwic, lorsque les vents du Nord impétueux viennent à souffler, que dans aucun autre tems; ce qui vient sans doute de ce que la mer venant à pénétrer par quelques routes secretes jusqu'aux lieux souterrains où se forme l'*ambre*, détache de tems en tems des morceaux de bitume, qu'elle entraîne ensuite lorsqu'elle vient à se retirer.

L'*ambre* est de plusieurs couleurs. Le meilleur est celui qui est transparent sans taches : il est alors d'un très-haut prix. Quand il est tel que je viens de dire, les Chinois l'achetent au poids de l'or, & en font des idoles travaillées avec beaucoup d'élégance. J'ai vu dernierement un miroir ardent convexe fait de cette espece d'*ambre* dans le cabinet des curiosités du Landgrave de Hesse. Après celui-ci, viennent le blanc, le jaune & le brun, qui est le plus mauvais de tous. Le prix de l'*ambre* ne varie pas moins; & il est d'autant plus cher, que les morceaux en sont plus gros, plus purs & plus transparens.

On parle beaucoup d'une espece d'*ambre* noir que l'on ne trouve pas aisément, & dont plusieurs personnes révoquent l'existence en doute.

On vend sous son nom un fossile noir & solide, qui est une espece d'asphalte, que l'on tire des mines de charbon qui sont en Angleterre, & dont les habitans font différens ustenciles pour leur usage.

L'*ambre* étant pulvérisé & mêlé avec une égale quantité de sable, donne, lorsqu'on le distile au feu de sable dans une cucurbite de verre, une quantité extraordinaire d'huile; de sorte qu'une livre d'*ambre* peut fournir au moins six once d'huiles. Lorsqu'on pousse le feu au plus haut degré de violence sur la fin de l'opération, il reste dans le cou de la cornue un sel d'un gout acide, qui étant séparé de l'huile & sublimé de nouveau, donne ce qu'on appelle communément sel volatil d'*ambre*, quoiqu'il ne soit point d'une nature extremement volatile ; car il ne peut s'élever qu'au moyen d'un feu très-violent. Peut-être lui a-t'on donné ce nom à cause de sa subtilité qui lui est commune avec le sel volatil distilé des parties des animaux, en augmentant le feu après que l'huile en est entierement dissipée.

L'huile d'*ambre* a cela de remarquable, qu'elle ne s'unit point aussi intimement avec l'esprit de vin rectifié, que le font les autres huiles distilées; car elle ne se mêle jamais entierement avec lui, il n'y a que ses parties les plus subtiles qui s'y unissent; ce qui prouve qu'elle est mêlée avec une grande portion de substance mucilagineuse qui se manifeste d'elle-même après qu'on l'a fait évaporer sur le feu en la remuant sans cesse.

L'huile d'*ambre* étant mêlée avec de l'eau, & distilée de nouveau dans un alambic, devient plus pénétrante, & résout les humeurs les plus invétérées des glandes, lorsqu'on l'applique en forme d'emplâtre avec d'autres ingrédiens : il ne reste dans le vaisseau, après sa distilation, qu'une masse crue & mucilagineuse.

Il est bon de dire un mot de la solution d'*ambre*. Je souhaiterois que l'on trouvât une méthode pour réduire les petits morceaux qu'on en trouve en une masse considérable sans détruire sa contexture. Mais comme je doute encore qu'on possede une pareille méthode, je ferai part au Lecteur de ce que l'expérience m'a appris touchant cette solution.

Il est bon de savoir, premierement, que l'*ambre* se dissout totalement, lorsqu'on le fait bouillir avec une lessive forte que l'on prépare avec le sel caustique du régule d'antimoine, qui se fait, en faisant fondre dans un creuset à un feu violent, deux parties de nitre avec une de régule d'antimoine. Ce sel étant mêlé avec une égale quantité d'*ambre*, le dissout presque entierement lorsqu'on les fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante d'eau. Il y a même cela de particulier, que la lessive, qui avoit auparavant une saveur caustique, perd une grande partie de son acrimonie, & devient plus tempérée ; ce qui vient peut-être de ce que le sel lixiviel est neutralisé par l'acide de l'*ambre*, qui étant réduit en liqueur par ce moyen, devient un remede excellent pour les obstructions des visceres, pour hâter les excrétions de toute espece, & par conséquent pour les maladies chroniques.

Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir la maniere dont on dissout l'*ambre* pour en composer un vernis, dont les Ouvriers font un grand secret.

On fait fondre une livre d'*ambre* pulvérisé, sur un feu de charbon, dans un vaisseau de terre qui n'est point vernissé, & on le verse pendant qu'il est fluide dans un plat de fer. On le pulvérise une seconde fois, & on le dissout ensuite tout-à-fait dans un vaisseau de terre pareil au précédent, après y avoir ajouté de l'huile de lin préparée & cuite avec de la lytharge, & de l'esprit de térébenthine. On se sert de cette composition pour incruster les vaisseaux de bois & de métal ; & on les polit ensuite, après les avoir fait sécher avec soin.

Il paroît clairement par ce procédé, que l'*ambre* contient beaucoup d'humidité aqueuse & mucilagineuse, dont on doit le séparer en le faisant fondre, pour que l'huile de lin & l'esprit de térébenthine puissent pénétrer aisément dans le corps résineux qui reste. L'huile distilée, quelque subtile qu'elle soit, n'est point propre à dissoudre l'*ambre*, à moins qu'on ne la tempere avec une huile tirée par expression ; ce qui prouve évidemment que la substance de l'*ambre* contient avec ses parties résineuses quelque chose de mucilagineux.

Je ne puis me dispenser de rapporter une expérience curieuse que je fis il y a quelques années avec l'*ambre*. Je mis quelque peu d'*ambre* pulvérisé dans un vaisseau de verre, & je versai dessus deux fois autant d'huile d'amandes douces : je plaçai ensuite le vaisseau dans un autre fait exactement comme la machine digestive de Papius, qui étoit au tiers plein d'eau; & après l'avoir exactement bouché, je l'exposai pendant plus d'une heure à un feu modéré. Je retirai le vaisseau lorsqu'il fut refroidi, & je trouvai l'*ambre* dissous en une masse gelatineuse, transparente, sur laquelle nageoit une petite quantité d'huile fluide.

Il paroît par cette expérience que les huiles tirées par expression, ont beaucoup de vertu pour dissoudre l'*ambre*, surtout lorsque l'élasticité de l'air enfermé est augmentée, & les corpuscules de l'huile poussés avec violence dans les petits pores de l'*ambre*, par la chaleur de la Machine de Papius. HOFFMAN, *Observ. Physico-Chym. L. II. Obs.* 23.

On attribue au *succin* plusieurs excellentes vertus : mais surtout on le recommande intérieurement comme un spécifique dans les maladies du cerveau qui viennent du froid, & dans les catharres. Il est encore utile dans les maux de tête, dans les affections soporeuses & convulsives, dans la suppression des regles, dans les maladies hystériques & hypocondriaques, dans la gonorrhée & les fleurs blanches, dans l'hémorrhagie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme dans un œuf à la coque, ou dans quelque liqueur convenable.

Prenez, par exemple, du succin citrin bien pulvérisé ou alcoholisé sur un porphire, de la conserve de rose rouge, & de fleurs de romarin, de chacune demie dragme ; du sirop de stæcas, une quantité suffisante ;

Faites un bol : on en prendra le matin & le soir pour fortifier la tête, pour empêcher la fluxion & pour adoucir l'acrimonie de la lymphe, dans la constitution froide du cerveau, le catarrhe & le *coriza*.

Prenez *du succin préparé,*
du camphre,
du sang de dragon, } *de chacun une dragme,*
sirop de roses seches, une quantité suffisante ;

Faites un opiat dont la dose est d'une dragme, que l'on prendra tous les matins pour guérir la gonorrhée, après avoir fait précéder les remedes convenables.

Prenez *du succin & des cloportes préparés, de chacun deux dragmes,*
de la myrrhe, demi-dragme,
de la conserve de fleurs d'orties blanches, une once & demie,
du sirop de mille-feuilles, une quantité suffisante ;

Faites un opiat, dont la dose est de deux dragmes, deux fois le jour dans les fleurs blanches.

Prenez *du succin préparé, un scrupule,*
du blanc de baleine,
du cachou, } *de chacun quinze grains,*
sirop de liere terrestre ou de diacod, une quantité suffisante ;

Faites un bol pour le crachement de sang, ou pour la toux invétérée & violente qui vient d'une pituite acre.

Prenez *du succin, demi-dragme,*
du castoreum & de la myrrhe, de chacun douze grains,
du safran, six grains.
de la conserve d'absynthe, ou *de l'extrait de rue, une quantité suffisante ;*

Faites un bol pour la suffocation hystérique & la suppression des regles.

On emploie le *succin* extérieurement dans les fumigation, les cataplasmes, pour guérir les maladies de la tête & du cerveau. La fumée du *succin* reçue dans la bouche, est souvent utile dans l'angine qui commence, dans le relâchement de la luette & des amygdales, & dans les tumeurs catarrheuses.

Préparations du succin.

Les préparations que l'on fait du *succin*, sont, 1°. Sa préparation proprement dite, qui consiste à le réduire en une poudre très-fine sur le porphyre, qui vaut beaucoup mieux que les magisteres que l'on en peut faire. 2°. Sa teinture qui se fait dans l'esprit de vin tartarisé. La dose est depuis quelques gouttes jusqu'à une dragme. Elle sert pour préparer un sel huileux aromatique succiné. On mêle, par exemple, de cette teinture & du sel aromatique huileux, & on fait digérer ce mélange à une chaleur lente. On a par ce moyen une teinture cordiale & diaphorétique, qui a un effet merveilleux dans les affections soporeuses, dans les catarrhes, les maladies hystériques, la palpitation, la lypothymie, la suppression des regles & la paralysie. La dose est depuis quelques gouttes jusqu'à une dragme, dans du thé, du vin, ou quelque autre liqueur convenable.

Extérieurement on s'en frotte les sutures du crane, dans les catarrhes, les narines, les tempes & le creux de l'estomac dans les lypothymies & la palpitation, & la région ombilicale dans les maladies hystériques. GEOFFROY.

*Teinture d'*ambre *d'Hoffman.*

L'huile d'*ambre* si agréable & si amie de la nature, & qui possede une vertu balsamique & fortifiante, est si étroitement unie à ses parties terrestres & acides, qu'on ne peut l'en séparer qu'avec beaucoup de peine. Il est donc besoin d'une clef pour ouvrir ces prisons dans lesquelles les parties sulphureuses sont enfermées, & pour les délivrer des corpuscules hétérogenes qui les tiennent, pour ainsi dire, dans les fers : rien n'est plus propre à cet effet qu'un sel alcali fortement calciné.

Mêlez donc avec soin du sel de tartre avec une portion égale d'*ambre* choisi réduit en poudre très-subtile, & versez-y une quantité suffisante d'esprit de vin à la hauteur de quatre travers de doigts. Mettez le tout en digestion, & distilez-le ensuite dans une cucurbite de verre au feu de sable. Vous aurez un esprit imprégné de l'huile la plus subtile & la plus odorante de l'*ambre* ; lequel possede outre sa qualité fortifiante qui le rend propre à plusieurs usages, celle d'une excellente teinture.

On doit préférer l'*ambre* transparent à celui qui est noir ou foncé, parce qu'il est composé d'une matiere sulphureuse plus douce. Reduisez-le dans un mortier, en une poudre extremement fine, & après l'avoir passée sur un marbre, versez dessus de l'huile de tartre par défaillance, & mêlez-les avec soin pour en former une pâte que vous ferez exactement sécher. Cela fait, versez dessus une quantité suffisante d'esprit de vin préparé, suivant la méthode que j'ai donnée ci-dessus, & mettez ces drogues en digestion dans une cucurbite de verre bien fermée, à une chaleur modérée.

On a par ce moyen la véritable essence d'*ambre*, dont on doit faire grand cas, quand ce ne seroit qu'à cause de son odeur & de son gout agréable.

La meilleure maniere de la prendre est d'en mettre quelques gouttes dans du sucre, du sirop d'œillets, ou du suc de citron. Les personnes qui ont l'estomac, la tête & le genre nerveux affoiblis, la prennent ordinairement le matin, en buvant après quelques tasses de caffé ou de chocolat. On peut aussi en prendre à dîner dans du vin doux. Elle excite les regles & arrête les fleurs blanches, elle fait aussi beaucoup de bien dans le rhumatisme.

Cette essence a cela de remarquable, qu'elle ne se précipite point dans l'eau comme les autres essences, ou dissolutions d'huiles & de resines, & qu'il n'en faut que quelques goutes pour donner à une grande quantité d'eau une odeur d'*ambre* fort agréable ; ce qui prouve qu'un remede de cette nature qui se répand de lui-même parmi les plus petits corpuscules de l'eau, doit être composé de parties extremement déliées, & pénétrer dans les fluides & les solides les plus cachés de notre corps, & produire des effets considérables quelque petite qu'en soit la dose. HOFFMAN, *Observ. Physic. Chym. Lib. I. Observ.* 17.

*La teinture d'*ambre *de Boerhaave est un peu différente de la précédente.*

Réduisez de l'*ambre jaune* le plus transparent que vous pourrez trouver en poudre très-fine, pour augmenter sa surface ; broyez-le dans un mortier de verre avec de l'huile alcaline de tartre par défaillance, le plus long-tems sera le meilleur, afin d'en faire une pâte bien liée. Mettez-la sécher au four dans un vaisseau de verre, & faites-la dissoudre à l'air où vous l'exposerez pendant quelques tems ; car elle est fort difficile à pénétrer. Faites-la sécher de nouveau : lorsque la matiere sera bien seche vous la mettrez dans une cucurbite de verre qui ait le cou fort long & fort étroit, & vous verserez dessus de l'alcohol pur à la hauteur de trois pouces. Remuez le tout & mettez-le sur un fourneau pendant quelques heures à un feu modéré. La teinture deviendra rouge ; & lorsqu'elle sera refroidie & reposée on en fera la décantation dans un vaisseau de verre que l'on fermera exactement. Procédez sur ce qui reste comme auparavant, jus-

qu'à ce que presque tout l'*ambre* soit réduit en teinture. On peut faire aussi cette teinture avec l'alcohol seul, sans y ajouter d'alcali, quoiqu'il soit beaucoup mieux d'employer ce dernier.

REMARQUES.

On voit par-là que les alcalis ont la vertu de donner entrée à l'alcohol dans un corps aussi fragile que le verre, dont on n'a point encore développé jusqu'aujourd'hui la nature particuliere, quoiqu'il paroisse entrer dans sa composition un acide fossile, du pétrole ou quelque chose de semblable, ce qui en rend la dissolution fort difficile. Sa teinture n'est ni acide, ni alcaline, ni huileuse, & renferme toute la substance de l'*ambre*. Elle a un gout aromatique un peu amer, elle rafraîchit, fortifie & possede quelques degrés de stypticité. Lorsqu'elle est bien faite, elle s'épaissit en hiver & dépose une espece de substance farineuse, ou quelque peu résineuse, ce qui prouve qu'elle est imprégnée d'une grande quantité d'*ambre* dissous. Mais au retour de la chaleur, elle s'éclaircit, & reprend la poudre qu'elle avoit déposée. Lorsqu'on retire la moitié de l'alcohol de cette teinture; la partie restante dépose une espece de pondre d'*ambre*, qui étant mise à part possede une odeur & un gout extremement aromatique. Il est surprenant que cette substance se dissolve si parfaitement & si également dans l'alcohol sans aucune séparation considérable de ses principes, & qu'elle acquiere en même-tems une vertu qu'on ne trouve point dans l'*ambre* pendant qu'il est en entier, principalement lorsqu'on fait attention qu'il est divisé par la distilation en différentes parties dont chacune possede une vertu & une nature différente, comme cela paroît par leur analyse.

On voit encore par un exemple manifeste, que les productions Chymiques peuvent différer considérablement entre elles, suivant la maniere & la nature des menstrues avec lesquels on les prépare. Qu'un corps peut être composé de plusieurs différens principes sans qu'on les apperçoive, & sans qu'ils manifestent leur nature, quoique l'on divise le mixte en particules extremement subtiles, soit par la trituration, ou par le moyen d'un menstrue. Il paroît encore combien une simple division faite par un menstrue, sans aucune extraction des principes, peut produire de nouveaux effets.

Cette teinture a une efficacité extraordinaire dans toutes les maladies qui proviennent du trop grand mouvement des esprits animaux, & du genre nerveux; on l'emploie aussi dans le relâchement des nerfs. Elle est extremement salutaire dans les maladies hypocondriaques, hystériques, froides & aqueuses, aussi-bien que dans les convulsions qui en proviennent souvent; ce qui fait que Messieurs Boyle & Van-Helmont la mettent au nombre des plus nobles anti-spasmodiques & anti-épileptiques, lorsque la maladie est produite par de semblables causes. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à dix-huit, trois fois par jour, dans du vin d'Espagne, ou de Canarie.

Méthode d'extraire l'huile, le sel volatil, & l'esprit d'ambre.

Prenez *ambre commun, réduit en poudre, une livre,*
pipes,
briques,
sable ou bol en poudre, } *trois livres.*

Mêlez ces drogues & remplissez-en à moitié une retorte à laquelle vous adapterez un récipient sans le luter. Mettez-la sur un feu de sable du premier degré pendant une heure, augmentez-le jusqu'à deux degrés pendant deux heures, & ensuite jusqu'à trois pendant quatre heures. Vous aurez dans le premier degré quelque peu d'eau acide, qu'on appelle esprit, avec un peu d'huile très-subtile. Dans le second, l'esprit & l'huile continueront à couler, & il s'attachera quelque peu de sel volatil au cou de la cornue. Dans le troisieme, il s'élevera une plus grande quantité de sel avec une huile grossiere, & si l'on pousse le feu jusqu'au quatrieme degré, un baume épais. A mesure que le sel s'attachera au cou de la cornue, ou l'en détachera avec une spatule de bois bien nette, & on le mettra sur un papier gris pour qu'il imbibe l'huile: le sel deviendra blanc par ce moyen, & si l'on veut qu'il soit encore plus beau, on pourra le dissoudre, le filtrer, & l'évaporer, ce qui en diminuera la quantité. Lorsque la distilation sera achevée, & les matieres refroidies, on séparera l'huile & l'esprit au moyen d'un entonnoir, ou de tel autre vaisseau de séparation. Supposé que l'on veuille rectifier l'huile, on la mettra dans une cucurbite de verre à long cou, on la placera sur un feu de sable que l'on poussera jusqu'au second degré, pour avoir une huile jaune & transparente: mais si l'on veut avoir une huile pure & éthérée, on la mettra avec trois fois autant d'eau dans une cucurbite de verre (sans remplir tout-à-fait le vaisseau) à laquelle on adaptera un récipient. On poussera le feu du second degré jusqu'à ce que l'huile & l'eau bouillonnent, & il s'élevera une huile pure que l'on séparera comme auparavant. Séparez l'eau de l'huile qui a resté dans la retorte; & comme elle est imprégnée de quelque sel, mettez-la dans le récipient qui a servi à la distilation, & dont les parois sont chargées de quelques particules salines; agitez-la pour que le sel s'en détache. Mettez ensuite cette eau dans une cucurbite à laquelle vous adapterez un récipient, & faites évaporer l'eau à petit feu jusqu'à ce que les gouttes soient quelque peu acides. Laissez refroidir la liqueur qui reste, & ajoutez-y l'esprit qui s'est séparé dans la premiere distilation, rectifiez, & vous aurez un esprit d'*ambre*.

Nous avons inséré trois médicamens dans le même procedé, parce qu'ils en naissent naturellement. L'huile rectifiée est quelquefois employée intérieurement dans les maladies des nerfs avec l'esprit de sel ammoniac, de lavande, ou autres semblables liqueurs depuis cinq jusqu'à quinze gouttes. On emploie extérieurement l'huile la plus épaisse dans les rhumatismes fixes & les maux de tête, aussi-bien que dans la paralysie: mais quelques-uns en recommandent l'usage intérieur dans les ulceres invétérés au défaut du baume de térébenthine. L'esprit sert au même usage, tant intérieurement qu'extérieurement, depuis dix gouttes jusqu'à une dragme, dans un véhicule convenable lorsqu'on le prend intérieurement ou seul, ou mêlé avec d'autres ingrédiens convenables lorsqu'on s'en sert à l'extérieur. Mais le sel volatil est la principale partie & est beaucoup plus en usage que les autres. Il est aussi beaucoup plus cher. Il est un détergent céphalique admirable. Il atténue, incise & pénetre dans les recoins les plus secrets du corps, & fortifie par ce moyen tout le genre nerveux dont il facilite l'action. Il agit principalement par les urines. On l'ordonne dans les délires convulsifs qui accompagnent les fievres, & il passe pour ne céder à aucun des remedes que l'on emploie en ce cas; outre l'efficacité avec laquelle il agit sur les nerfs, il contribue avec les alexipharmaques à hâter la transpiration. On l'emploie pareillement dans toutes les maladies chroniques, telles que l'épilepsie, la paralysie & autres semblables. Ce sel a encore une propriété que peu d'autres possedent. Il hâte l'opération de plusieurs cathartiques, surtout de ceux d'une espece aloëtique & résineuse. La dose est pour l'ordinaire depuis trois grains jusqu'à quinze. Son operation est beaucoup plus prompte lorsqu'on le mêle avec quelques pilules officinales, comme peuvent être celles de Ruffus. Il ne semble produire un pareil effet qu'en divisant les parties de ces médicamens avec beaucoup de promptitude, ce qui leur donne lieu d'agir plutôt qu'ils ne l'eussent fait sans cela.

La grande consommation que l'on fait de ce remede, eu égard à la quantité que l'*ambre* en fournit, aussi-bien que le prix dont il est, a tenté l'avarice de quelques Chymistes modernes, qui ne craignent point de le falsifier. Quelques-uns le sophistiquent avec le sel ammoniac & le nitre, d'autres avec de la crême de tartre & avec du sel de corail.

On découvre le premier de ces mélanges par l'odeur d'urine qu'il rend lorsqu'on le broye avec du sel de tartre. Le second par son gout nitreux : le troisieme par sa dissolution dans de l'eau pure : car le sel d'*ambre* se dissout beaucoup plutôt que le tartre, & donne occasion par-là de découvrir ce dernier. Il est aisé de découvrir le quatrieme en le mettant sur une plaque de fer rouge, car le sel naturel de corail s'évapore avec le vinaigre que le corail avoit absorbé,& il ne reste qu'une terre insipide.

On prend beaucoup plus commodément ce sel en forme de bol, de pilules ou d'électuaire, que dans des juleps ou autres boissons; car il a une saveur saline & sulphureuse extremement dégoutante, qui se fait tellement sentir lorsqu'on le prend en forme de liquide, qu'il oblige souvent le malade à le rejetter aussi-tôt après l'avoir pris. QUINCY, *Dispens.*

Un grand nombre de Chymistes s'efforcent de rendre leur sel d'*ambre* recommandable par sa blancheur extraordinaire : mais c'est généralement une preuve de sa falsification.

Le sel d'*ambre* naturel doit avoir une couleur foncée que lui donne l'huile qui lui reste unie & qui contribue à son efficacité : on peut le rendre plus blanc en la lui enlevant, mais il perd alors de ses vertus.

Le sel volatil de *succin* est diurétique. On le regarde comme un spécifique dans les maladies hystériques & convulsives, car il a la force d'appaiser les spasmes. La dose est depuis dix grains jusqu'à demi-dragme. C'est avec ce sel que l'on prépare la liqueur de corne de cerf *succinée* de *Michel*, qui est recommandée dans l'épilepsie des enfans. Elle se fait avec l'esprit volatil de corne de cerf, dans lequel on met de sel volatil de corne de cerf & de sel volatil de *succin*, autant que l'esprit volatil en peut dissoudre. L'huile est antihystérique, céphalique & propre pour les nerfs, prise intérieurement depuis deux gouttes jusqu'à vingt. Extérieurement elle est utile pour la goute, la paralysie & le catarrhe; on en frotte les parties malades. On s'en sert pour préparer le baume de soufre *succiné*, & on l'emploie dans la composition de l'emplâtre magnétique d'*Ange Sala*.

On se sert du *succin* dans les trochisques de *Karabé*, dans les pilules de *succin* de *Craton*, dans l'emplâtre stomachique, dans l'emplâtre diaphorétique & dans l'emplâtre styptique de *Charas*. GEOFFROY.

Prenez *d'huile de succin, une once,*
de sel volatil ammoniac, demi-once.

Broyez l'huile & le sel dans un petit mortier; versez dessus de l'*esprit de vin* tartarisé, demi-livre; mettez ensuite ces drogues dans un matras auquel vous adapterez un chapiteau. Lutez comme il faut les jointures,& mettez en digestion pendant quatre ou cinq jours au feu de sable,en remuant deux ou trois fois par jour, l'esprit de vin absorbera pendant ce tems-là l'huile & le sel; tirez le matras du feu, & lorsque le mélange sera refroidi, gardez-le dans une phiole bien bouchée pour l'usage.

Ce remede a les vertus de l'huile de *succin*, & comme il se mêle parfaitement avec tel véhicule que ce soit, il est beaucoup plus propre pour l'usage interne. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à trente ou quarante. QUINCY, *Dispens.*

Analyse du succin, par M. Boerhaave.

Choisissez une cornue de verre dont vous retrancherez le cou, pour que son embouchure ait un pouce ou plus de large. Remplissez-là aux deux tiers de *succin*, adaptez-y un récipient, & lutez bien les jointures. Faites-un feu de sable un peu plus chaud que l'eau bouillante, vous aurez une huile claire. Continuez le même degré de feu, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien, & retirez ce qui se trouvera dans le récipient. Remettez le récipient & augmentez le feu, il distilera une huile jaune, claire, qu'il faut encore garder séparément. Augmentez alors le feu, il s'élevera un sel blanc qui s'attache au cou de la cornue & du récipient, continuez le même degré de feu jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien. Il faut bien menager le feu, afin que le sel volatil ne se mêle point avec l'huile grossiere qui s'éleveroit, ce qui en feroit perdre une grande partie. Il faut retirer le récipient & mettre à part les matieres qu'il contient. Pendant que ce sel volatil s'éleve, il distile en même tems une huile rouge transparente. Augmentez le feu au plus haut degré, il sortira une huile noire, épaisse, pesante, semblable à la térébenthine. Si on fait ensuite un feu de suppression le plus fort que l'on pourra, il s'élevera une matiere noire spongieuse, qui passe tout-à-coup par le col de la cornue, & qui se rend dans le récipient sous la forme d'une masse noire & dure. Si le col de la cornue n'étoit pas assez grand, cette matiere le boucheroit & feroit casser le vaisseau avec un grand bruit, ce qui mettroit l'opérateur en danger. Mais lorsqu'on a soin avant de faire le feu de suppression de jetter une grande quantité de sable sur ce dernier reste, il divise la matiere, qui monte sans aucun risque sous une forme noire & seche. Il reste au fond de la retorte une petite quantité de feces fragiles, qui n'est rien en comparaison des parties volatiles qui se sont élevées. Lorsque l'opération est faite avec soin, on obtient tous ces produits, que l'on peut purifier & rendre clairs & limpides par une nouvelle distilation, le sel volatil est parfaitement acide. Voilà la seule méthode que je connoisse pour obtenir un véritable acide sous une forme saline, nous n'en avons aucun autre exemple dans les autres substances végétales, animales ou fossiles. Il est vrai que le tartre est acide : mais comme il a de la peine à se dissoudre dans l'eau, il ne mérite point proprement le nom de sel. L'huile de vittiol rectifiée & concentrée à un certain point, se réduit en hiver en crystaux solides transparens : mais elle se dissout de nouveau & devient fluide dès que le froid commence à diminuer, au lieu que le sel de *succin* conserve long-tems la forme de sel.

REMARQUES.

L'*ambre* paroît être un corps d'une nature tout-à-fait particuliere, & l'huile qu'on en tire ressemble aux huiles fossiles, de pétrole, de naphthe, &c. Ce qui reste après que la premiere & la seconde s'est élevée, approche beaucoup du jayet, & le sel acide paroît être quelque peu vitriolique. Lors cependant que cette même substance est concrete, elle differe des parties dans lesquelles les Chymistes la resolvent. Qui pourroit croire que la poudre d'*ambre*, sa solution liquide dans l'alcohol, la poudre précipitée de sa teinture avec de l'eau, & lavée ensuite, les huiles, le sel & la colophone restant après la distilation, proviennent d'une même matiere? Qui peut connoître les véritables vertus de chacune de ces substances, & en recomposer l'*ambre* après les avoir réunies? Lorsque les huiles du *succin* sont rectifiées par une seconde distilation, elles ont une vertu pénétrante, balsamique, apéritive, diaphorétique, diurétique, emmenagogue & antihystérique; & lorsqu'on s'en sert à l'extérieur en forme de liniment, elles sont extremement efficaces pour rétablir les parties retirées, affoiblies, paralytiques & engourdies. Le sel volatil est acide, balsamique, onctueux, pénétrant, aléxipharmaque, & propre à ranimer les nerfs & les esprits. C'est un sel huileux, volatil & acide, & par conséquent un anti-hystérique &

diurétique admirable, lorsqu'on a soin de le rectifier par une seconde distilation. BOERHAAVE, *Chymie*.

Il y a une drogue tout-à-fait différente de celles dont nous avons parlé ci-dessus, à qui on donne le nom de *liquid-ambar*. On le distingue de la maniere suivante.

Liquid-ambar, Offic. Clus. Exot. 302. Jons. Dendr. 353. De laet. Ind. Occid. 222. C. B. Pin. 502. Park. Theat. 1509. Raii Hist. 2. 1848. *Liquid-ambar resina arboris Ocosolt dicta, foliis hederæ, odore styracis liquida*, J. B. 1. 323. *Liquid-ambari arbor sive styracifera, aceris folio, fructu tribuloide*, (i. e.) *pericarpio orbiculari ex quamplurimis apicibus coagmentato semen recondens*, Pluk. Almag. 224. Phytog. Tab. 42. *Xochiocotzo Quathuitl, seu arbor liquid-ambarum Indicum*, Herm. 96. *Styrax aceris folio*, Raii Hist. 2. 1848. *Styracem fundens, vel styrax arbor Virginiana, aceris folio*, Breyn. Prod. 2. 84. *Platanus arbor Virginiana, aceris folio, potiùs platanus Virginiana styracem fundens*, Ejusd. 2. 1799. *Platanus Virginiana styracem fundens*, Herm. Par. Bat. Prod. 366. *Acer Virginianum odoratum*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 641.

Il croit dans la Virginie, la nouvelle Espagne, & dans plusieurs autres endroits des Indes Occidentales. On emploie sa résine qui est une substance grasse, liquide, ayant la même consistance que la térébenthine de Venise, d'un jaune tirant sur le rouge, d'un gout acrimonieux, aromatique, & odoriférante.

Le *liquid-ambar* échauffe & humecte; il résout les obstructions & ramollit les tumeurs dures. On s'en sert principalement pour les obstructions & les duretés de la matrice, pour les tumeurs dures, &c. dans les fumigations, &c.

Hernandez dit que ce baume découle naturellement ou par incision d'un arbre. Quelques-uns rompent les branches par petits morceaux, les font bouillir & retirent l'huile qui nage sur la liqueur, qu'ils vendent ensuite pour du vrai baume. Il y a des gens qui croient que cette liqueur est le storax liquide que vendent les Apothiquaires & les Droguistes.

AMBROSIA, *Ambroisie*. L'*Ambroisie*, que quelques-uns appellent *botrys*, d'autres *Botrys arthemisia*, est un petit arbrisseau qui a trois palmes de haut, plein de branches, avec de petites feuilles au bas de sa tige pareilles à celles de la rue. Ses rameaux sont fort serrés & portent de petites semences en forme de petites grappes qui ne fleurissent jamais. La plante a une odeur de vin fort agréable. Sa racine est mince & longue de deux palmes. On en fait des guirlandes dans la Cappadoce.

Elle arrête les fluxions, soit qu'on l'emploie intérieurement ou en forme de cataplasme. DIOSCORIDE, *L. III. cap.* 129.

L'*Ambroisie* des Latins modernes differe de celle de l'antiquité, comme *Strabus* l'avoue lui-même dans ces vers de son Hortulus.

> *Haud procul ambrosiam, vulgò quam dicere mos est,*
> *Erigitur, laudata quidem; sed an ista sit illa,*
> *Cujus in antiquis celeberrima mentio libris,*
> *Fit dubium ex multis.*

« A peu de distance de-là l'on trouve l'*ambroisie*, qui est » une plante fort estimée: mais on doute que ce soit la » même dont il est parlé dans les anciens Auteurs. »

Pline prétend que le nom d'*ambroisie* n'a point une signification fixe, & qu'on le donne à plus d'une plante. Quelques-uns le donnent au botrys ou chêne de Jerusalem. Dioscoride met l'*ambroisie* au nombre des plantes στεφανωματικὰ dont on fait des couronnes, & rapporte que les peuples de Cappadoce en faisoient des guirlandes; καταπλέκεται δὲ ἐν Καππαδοκίᾳ στεφάνοις. Mais Nicandre nous dit que quelques-uns donnoient le nom d'*ambrosia coronaria* au lis;

> Ἃ κρίνα, λείρια δ᾽ ἄλλοι ἐπιφθέγγονται ἀοιδῶν
> Οἱ δὲ καὶ ἀμβροσίην.

« Les lis que quelques-uns de nos Poëtes appellent *liria* » & d'autres *ambrosia*. »

Athenée dans son Commentaire historique sur *Carystius*, interprete de même le mot ἀμβροσία, (*ambrosia*). Καὶ ἀμβροσίαν δὲ ἄνθος τι ἀναγράφει Καρύστιος ἐν ἱστορικοῖς ὑπομνήμασι γράφων οὕτως. Ὁ Νίκανδρος φησὶν ἐξ ἀνδριάντος τῆς κεφαλῆς Ἀλεξάνδρου τὴν καλουμένην ἀμβροσίαν φύεσθαι ἐν Κῷ. *Carystius dans son Commentaire historique, fait de l'ambroisie une espece de fleur, lorsqu'il dit, que Nicandre assure que la plante qu'on appelle ambroisie se voit sur la tête de la statue d'Alexandre dans l'Isle de Cos.* L'*ambrosia coronaria* de Nicandre est un lis dans les Georgiques: mais je ne sai si le passage précédent a rapport à cette fleur.

La grande joubarbe est encore appellée *ambroisie*, comme Dioscoride nous l'assure dans le passage suivant, que l'on doit lire ainsi, suivant un manuscrit fort ancien, en rejettant tous les autres termes homonymes qui sont certainement supposés: Ἀείζωον μέγα ὠνόμασται διὰ τὸ ἀειθαλὲς τῶν φύλλων· οἱ δὲ βούφθαλμον, οἱ δὲ ζωόφθαλμον, οἱ δὲ ἀμβροσίαν καλοῦσι. *On appelle ainsi la grande joubarbe, à cause que ses feuilles sont toujours vertes; quelques-uns l'appellent buphtalmus, d'autres zoophtalmus & d'autres ambroisie.* SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 62.

On distingue l'*ambroisie* moderne de la façon suivante.

Ambrosia, Offic. Ger. 950. Emac. 1108. Raii Hist. 1. 164. Chab. 376. *Ambrosia hortensis*, Park. 88. *Ambrosia hortensis lanuginosa*, Hist. Oxon. 3. 4. *Ambrosia maritima*, C. B. 138. Tourn. Inst. 438. Boerh. Ind. A. 2. 102. *Ambrosia quibusdam*, J. B. 3. 190. *Ambrosia foliis absinthii odoratis, humilior*, Herm. Hort. L. Bat. 32.

C'est une plante qui pousse une seule tige à la hauteur d'environ un pié, qui se divise en plusieurs rameaux en forme de petit arbrisseau: ses feuilles sont découpées comme celles de l'absinthe, blanchâtres: ses fleurs sont rangées le long des rameaux; chacune d'elles est un bouquet à plusieurs fleurons jaunâtres, qui ne laissent aucune semence après eux: ses fruits naissent sur les mêmes piés que les fleurs, mais séparément; ils ont la figure d'une masse d'armes, & ils renferment chacun une semence oblongue, noirâtre: sa racine est longue comme la main, ligneuse, menue. Toute la plante rend une odeur suave, & a un gout aromatique, un peu amer, mais agréable. On la cultive dans les jardins; elle contient beaucoup d'huile exaltée, peu de sel & de phlegme.

Elle réjouit le cœur & le cerveau; elle arrête les fluxions, elle résout, elle fortifie; on s'en sert intérieurement & extérieurement. LEMERY, *des drogues*.

Cette plante a une qualité répercussive & astringente, *H. Ox.* Elle a une vertu astringente, dit Galien. C'est une plante extremement odoriférante, chaude & aromatique. BOERHAAVE, *Hist. Plant.* 569.

La briéveté de la description que Dioscoride nous a laissée de l'*ambroisie*, a fait naître un grand nombre de disputes parmi les Savans. Nicandre, comme on l'a vu ci-dessus, veut que ce soit une espece de lis; Cordus, l'aurone; Tabernæmontanus, l'armoise; Matthiol, une espece de cresson; C. Bauhin & ceux qui l'ont suivi, & au sentiment desquels nous acquiesçons la plante dont nous avons parlé ci-dessus.

Nota. Le catalogue qui est à la tête du Dispensaire de Londres, ne distingue point l'*ambroisie* du Botrys, & en fait deux synonimes de la même plante. DALE.

Les Anciens appelloient l'*ambroisie* τὸ τῶν θεῶν βρῶμα (viande des Dieux.)

Outre l'espece commune dont on trouve la description

dans Lemery, Ray, dans son appendix, fait mention d'une seconde d'après Herman, *Cat. Lugd. Bat.* qu'il distingue par le nom de

Ambrosia foliis Artemisiæ inodoris, elatior, & dont il donne la description suivante.

Elle pousse des tiges hautes de trois ou quatres piés, garnies de feuilles plus petites que celles de l'*ambroisie* ordinaire, & semblables aux feuilles de l'armoise, profondément découpées, vertes pardessus, d'une couleur plus pâle pardessous, & sans odeur sensible. Les fleurs sont fort petites; elles sont verdâtres par dehors, & noires en dedans; chacune d'elles est remplacée par une seule semence striée, fort approchante de celle de l'espece ordinaire. Elle s'est beaucoup multipliée au moyen de la graine qu'on nous a envoyée de Venise. Ray, *Hist. Append.*

On donne encore le nom d'*ambroisie* à la plante suivante, qui entre dans le remede de Mrs Stevens, pour la pierre.

Ambrosia campestris, Offic. *Ambrosia campestris repens*, C.B. Pin.138. *Coronopus Ruellii*, Ger. 346. Emac. 427. Mer. Pin. 30. Raii Hist. 1. 843. *Coronopus recta vel repens Ruellii*, Park. Theat. 502. *Coronopus Sylvestris, sive Nasturtium verucarium*, Cod. Med.41. *Coronopus Ruellii, seu Nasturtium verrucosum*, J. B. 2. 919. Rupp. Flor. Jen. 67. *Coronopus Ruellii, cornu cervi alterum vulgi*, Merc. Bot.1.31.Phyt.Brit.31. *Nasturtium verrucosum, Coronopus Ruellii*, Chab. 290. *Nasturtium verrucosum, capsulâ bivalvi, asperâ; seu hirsutâ*, Hist. Oxon. 2. 302. *Nasturtium Sylvestre, capsulis cristatis*, Tourn. Inst. 214. Elem. Bot. 183. Boerh. ind. A. 2. 12. *Nasturtium supinum, capsulis verrucosis*, Raii Meth. A. 98. Synop. 3. 304. Dill. Cat. Giss. 162. *Nasturtio affinis monospermos, capsulâ verrucosâ*, Pluk. Almag. 262. Dale.

La corne de cerf de Ruellius pousse un grand nombre de petits rameaux foibles, écartés les uns des autres, qui rampent de tous côtés sur la terre, & garnis de petites feuilles découpées profondément. Les fleurs croissent parmi les feuilles en forme de bouquets, de couleur blanchâtre. Après qu'elles sont passées, il leur succede de petites bourses larges & plates, dans lesquelles la semence est renfermée. Sa racine est blanche, fibreuse, & a le même gout que le cresson de jardin. Gerard.

AMBULATIO, *Promenade*. Celse met la *promenade* au nombre des exercices propres à remédier à la foiblesse de l'estomac, avec la lecture à haute voix, l'exercice des armes, la paume & la course. Quant à la *promenade*, il dit qu'elle fait beaucoup plus de bien, à moins qu'on ne soit trop affoibli, lorsqu'on la varie en montant & descendant, que lorsqu'on la fait dans une plaine, parce qu'elle agite davantage le corps. Il vaut mieux encore se promener en plein air, que sous un portique; au soleil, lorsque la tête peut le souffrir, qu'à l'ombre; à l'ombre des murailles & des haies, qu'à celle des arbres; enfin il est plus salutaire de se promener en droite ligne qu'en tournoyant. *Celse, Lib. I. cap.* 2. Ailleurs (*Lib. VI. cap. 6.*) il recommande beaucoup cet exercice à ceux dont la vue s'affoiblit.

On prétend communément que l'exercice du cheval est beaucoup plus salutaire que la *promenade* ordinaire: mais ce sentiment me paroît un peu trop général. La *promenade* est beaucoup plus efficace pour augmenter la force des muscles, & pour donner aux fibres l'élasticité nécessaire; on doit lui préférer l'exercice du cheval, lorsque le malade a quelque viscere obstrué; & qu'il est trop foible pour supporter une *promenade* suffisante. Quoiqu'il en soit, on peut dire que ce dernier exercice est plus propre à conserver la santé, & l'autre pour la cure des maladies chroniques; car il ne vaut rien dans celles qui sont aiguës.

AMBULO, est le nom d'une maladie à qui on donne les épithetes de *flatulenta* & de *furiosa*. On l'appelle aussi *flatus furiosus*. C'est une enflure ou distension périodique du corps, accompagnée de douleurs: elle est causée par des vapeurs subtiles qui pénetrent avec violence dans différentes parties du corps, suivant la description qui en a été donnée dans un cas particulier par *D.D. Joh. Michael, Prax. Clinic. special. Cas.* 19. Castelli.

AMBULON, appellé par Ray, dans son histoire des plantes, l'*Ambulon de Scaliger*, est le nom d'un arbre qui croît dans l'Isle *Aruchit*. Il produit un fruit semblable au sucre, & de la grosseur d'une graine de coriandre. Ray, *Hist. Plant.*

AMBUSTA, *brûlures*. Elles demandent des remedes modérément déterſifs, & qui ne soient ni chauds ni rafraîchissans. La terre de Chio, la terre de Candie, & toute sorte de terres légeres humectées avec du vinaigre modérément acre, ou avec de l'eau, & appliquées sur la partie affectée, conviennent dans ces sortes de cas, & préviennent l'éruption des pustules.

Un œuf entier appliqué sur la partie brûlée est encore fort bon, car il rafraîchit modérément & desseche sans causer d'astringence. On peut encore oindre l'endroit avec de l'encre (*on ne sait de quelle encre cet Auteur veut parler*), ou de l'encens délayé dans de l'eau, ou mettre dessus des lentilles cuites pilées, ou des ers.

Dans les *brûlures* occasionnées par de l'eau bouillante, on lavera la partie avant l'éruption des pustules avec de la saumure d'olives, & on y appliquera même ces dernieres, pilées avec du polenta, ou bien de l'alun de plume pilé avec du vinaigre; ou du fiel de bœuf infusé dans une grande quantité d'eau. On peut la laver aussi avec de la lessive & de la saumure, ou l'oindre avec de la racine de lis, d'hyacinthe, ou de narcisse, broyée avec de l'huile rosat & réduite à une certaine consistance.

Marcellus nous a laissé une recette pour ces sortes de cas.

Trempez un morceau de drap dans du miel, & après l'avoir couvert d'orge, faitez-le brûler. Melez avec huit dragmes de cette cendre quatre dragmes de ceruse, huit dragmes de beurre, de cire, de graisse d'oie, & d'huile rosat, de chacun seize dragmes. Supposé qu'il se soit élevé des pustules, on appliquera sur la partie du sumach & de la farine d'orge séchée au feu, broyés ensemble, ou un mélange de chaux vive & de cérat enveloppé dans un linge. Si la partie est ulcérée, on la couvrira avec du poireau pilé, ou y appliquera du pourpier pilé avec du polenta; ou de la fiente de pigeon brûlée & enfermée dans un linge. Cette cendre délayée avec de l'huile est encore un remede admirable. L'écorce du pin, ou du sapin, le capilaire desséché, & les baies de myrthe réduites en cendres sont encore fort bonnes pour répandre sur la plaie: On peut aussi faire entrer lesquelles on voudra de ces drogues dans la composition d'un cérat.

Les remedes qui suivent n'ont pas moins d'efficacité que les précédens.

Prenez *racine de troesne pulverisé, quatre onces,*
cire blanche, neuf onces,
huile rosat, dix onces.

Melez, ou bien préparez de la céruse avec une quantité suffisante de moelle de cerf. Æginette. *Lib. IV. cap.* 11.

On prépare un cérat pour les *brûlures* & les éréſypeles

avec quatre onces de cire blanche, trois onces d'huile rosat & quatre onces de pariétaire en poudre. Soit que l'inflammation ait cessé, ou qu'elle dure encore, on appliquera sur la partie avant qu'elle devienne livide un cataplasme de farine d'orge crue. Supposé que la partie soit livide, on y fera des scarifications, & l'on continuera d'user de ce cataplasme. On lavera la partie avec de l'eau fraîche, & quelquefois avec de l'eau de mer, ou de la saumure que l'on pourra mêler aussi avec le cataplasme. *Idem, Lib. IV. cap.* 21.

Toutes les fois qu'on aura le malheur de se brûler, on ne doit point différer d'y apporter remede, mais prendre la premiere terre qui se présentera & l'appliquer sur la partie après l'avoir paitrie avec de l'eau, & avec de l'oxycrat tout chaud. Prenez ensuite de verd de gris, litharge d'argent, de chacun une égale quantité, broyez-les avec du vin & de l'huile, oignez-en la partie avec une plume sans la toucher avec vos mains, & mettez par-dessus une compresse. Supposé qu'il s'éleve des pustules, on les ouvrira dabord: mais on les scarifiera & on y appliquera un cérat si on leur a donné le tems de se durcir. On peut préparer pour cet effet le remede suivant & le garder pour l'occasion.

Prenez *alun, quatre dragmes,*
encens, deux dragmes,

Broyez-les & donnez-leur la forme de pastilles avec de l'eau, ou bien

Prenez *de la craie, deux onces,*
écorce d'encens, }
misis calciné, } *de chacun, six dragmes.*

Donnez-leur la même forme que ci-devant, & usez-en avec de l'oxicrat.

Appliquez du sumach sur les ampoules qui se feront élevées & du polenta, broyés avec du vinaigre, ou du fiel de cochon bouilli; ou bien oignez la partie tous les jours evec du suc de jusquiame, & les ampoules se dissiperont. Si la partie est écorchée & ulcérée, appliquez-y des feuilles de poirée cuites dans de l'eau & pilées, ou bien mettez dans un cérat liquide d'huile rosat, autant de suc de poirée qu'il pourra s'en charger. On doit mettre une partie de cire sur trois d'huile, & autant de suc qu'il en faut. L'effet de ce cérat est admirable.

Le remede suivant cicatrise la plaie en très-peu de tems.

Prenez *céruse,*
litharge d'argent, }
orge brûlé & pulvérisé, } *de chacun une once.*
cire, quatre onces,
huile rosat, ou huile de myrthe, neuf onces.

Mêlez l'orge avec le cérat liquide, & ajoutez-y la litharge d'argent & la céruse après les avoir pilées dans un mortier avec du vin. Aetius, *Tetrab, IV. serm.* 2. *cap.* 64.

Pour faire revenir le poil sur la partie brûlée,

Calcinez des feuilles de figuier dans un pot de terre, & appliquez-les avec un cérat en forme d'emplâtre. Actuarius, *de Meth. Med. Lib. VI. cap.* 6.

On peut regarder avec raison les *brûlures* comme des especes d'inflammations, puisqu'elles sont accompagnées des mêmes signes, des mêmes symptomes & des mêmes accidens. Nous donnons le nom de *brûlure* au dommage que le corps reçoit de la part du feu, ou des corps que le feu a extremement échauffés, & mis dans une violente effervescence; de sorte que nous mettons au nombre des causes de la *brûlure*, non-seulement le feu, mais encore tous les corps échauffés, par exemple, les charbons ardens, le fer rougi, les métaux échauffés & devenus liquides par l'action du feu; les liquides bouillans, tels que l'eau, la biere, le vin, l'huile, l'esprit de vin, & autres liqueurs semblables.

Lors donc que quelque substance de cette nature est appliquée sur le corps, elle doit nécessairement causer une corrugation & une rupture des fibres & des petits vaisseaux, avec une effusion de sang & d'humeurs dans les parties voisines, où ces liqueurs s'arrêtent & croupissent. Mais comme les *brûlures* causées par des corps solides sont généralement plus dangereuses que celles qui sont occasionnées par des liquides, il arrive aussi que le mal est toujours proportionné au degré de violence de la *brûlure*, tout de même que dans l'inflammation.

On peut diviser les *brûlures* en quatre différentes especes: la premiere & la moins dangereuse est lorsque l'on sent dans la partie affectée une douleur accompagnée de chaleur & de rougeur, à laquelle succedent en peu de tems des pustules lorsqu'on n'y apporte pas de remede. Le second degré est, lorsqu'après la *brûlure* il s'éleve un grand nombre de pustules accompagnées de douleurs violentes. Le troisieme est lorsque la peau & la chair qu'elle couvre sont tellement brûlées, qu'elles se changent aussi-tôt en croûte. Le dernier est, lorsque la *brûlure* est si violente, qu'elle pénetre & détruit tout ce qu'elle rencontre jusqu'aux os. Le troisieme degré ressemble à la gangrene, le dernier au sphacele; d'où il paroît encore que les *brûlures* approchent beaucoup des inflammations, & qu'elles se font connoître dans leurs degrés respectifs, à peu près par les mêmes signes.

L'évenement des *brûlures* dépend en partie de leur degré, & en partie de l'usage & de l'excellence de la partie affectée. Car plus la *brûlure* est violente, & la partie brûlée importante, plus aussi le danger est grand; le mal est donc beaucoup plus léger, lorsqu'après une *brûlure* il survient une ampoulle à la main ou à un doigt, que si l'œil étoit affecté de cette sorte, quoique légerement; car cette partie est si délicate, qu'on ne peut y recevoir une *brûlure*, sans courir risque de perdre la vue. On doit juger du dommage par la continuité & la grandeur de la *brûlure*; car il est d'autant plus considérable, que le feu a pénétré plus avant dans le corps, ou dans quelqu'une de ses parties, & qu'il a fait plus de ravage. Lors que tout le corps a été affecté par la flamme du feu, de la poudre à canon, ou par quelque liqueur bouillante, c'est un très-grand malheur, quelque légere qu'ait été leur action; car le malade ne pouvant prendre aucun repos à cause des douleurs insupportables qu'il ressent, il faut de toute nécessité qu'il tombe dans la foiblesse & dans une fievre à laquelle succede enfin un sphacele qui lui cause la mort. Les enfans sont beaucoup plus exposés à ce fâcheux accident que les adultes, parce qu'ils n'ont point la force & la patience, ni le jugement nécessaire pour choisir la situation qui leur est la plus commode. Le danger est encore d'autant plus grand, que la *brûlure* a pénétré plus avant. Les *brûlures* du visage sont fort à craindre, tant à cause de la difformité qu'elles causent par les cicatrices que laissent les escarres, que parce qu'elles unissent souvent les paupieres ensemble. Si l'on reçoit une *brûlure* au cou, on peut s'attendre à avoir un torticolis, à moins qu'on n'apporte à cet accident les remedes convenables.

Ce que nous venons de dire suffit pour porter un jugement des autres especes de *brûlures*, après avoir consideré la nature des parties affectées.

Comme les *brûlures* ne different point de l'inflammation, la cure en doit être aussi la même, & relative à leurs différens degrés. Lorsque la *brûlure* est légere, ou du premier degré, les meilleurs remedes que l'on puisse employer à tous égards, sont les résolvans, qui sont de deux sortes, *astringens* & *émolliens*; on doit

mettre au rang des légers *astringens* l'esprit de vin, commun, pourvu qu'il soit bon, ou rectifié ou camphré, dans lequel on trempera la partie affectée; on peut aussi la fomenter avec ce même esprit, suivant le conseil de *Sydenham*.

Le vinaigre lythargiré, la saumure de choux, ou l'oxycrat bouilli avec du sel, & employé chaudement, & de la même maniere que l'esprit de vin, produisent presque le même effet. L'huile de térébenthine est aussi fort bonne, l'on doit en oindre la partie de bonne heure & souvent. Il est à propos dans un pareil cas d'exposer la partie brûlée à la flamme de la chandelle, ou au feu, aussi long-tems qu'on le pourra supporter; ou de la présenter au feu & de la retirer alternativement jusqu'à ce que le sentiment de chaleur & la douleur soient dissipés. Par ce moyen, non-seulement on procure la résolution du sang qui croupissoit; mais on prévient encore les pustules & les autres symptomes fâcheux qui accompagnent les *brûlures*.

On guérit sans beaucoup de peine la plupart des *brûlures* du premier degré, surtout lorsqu'on emploie en même-tems les remedes dont nous venons de parler. Pline, *Lib. XXIII. cap.* 4. recommande l'huile de myrthe pour les *brûlures*.

La cure par les *émolliens*, n'est pas moins efficace que la précédente, quoique les remedes que l'on emploie soient tout-à-fait différens. On ramollit par leur secours tout ce qui est ridé ou racorni parmi les fibres & les vaisseaux les plus petits, ce qui donne le moyen au sang de reprendre son cours ordinaire, & prévient en même tems les symptomes fâcheux qui n'eussent pas manqué d'arriver sans cette précaution. L'eau dans un degré de chaleur proportionné au sentiment de la partie affligée, n'est pas d'une petite utilité dans le cas dont nous parlons, lorsqu'on a soin d'en fomenter la partie jusqu'à ce que la douleur & le sentiment de chaleur s'évanouissent insensiblement: mais elle est beaucoup plus efficace lorsqu'on y fait bouillir de la mauve ou du bouillon blanc, de la graine de lin, du fœnugrec, des graines de coings & autres pareilles drogues émollientes. On doit encore appliquer sur la partie aussi chaudement que le malade pourra le supporter, des cataplasmes émolliens préparés avec les plantes dont nous venons de parler ou avec telle autre pulpe faite de plante de cette espece; car toutes ces pulpes ont une vertu émolliente. Il y a aussi des huiles émollientes dont on a éprouvé la vertu: telles sont celles de lin, d'amandes douces, d'olive, de narcisse, de jusquiasme, & autres semblables. On les étend sur une compresse, ou bien on en oint la partie avec une plume. Enfin je ne dois point oublier l'onguent de *Mynsicht* pour les *brûlures*, lequel est un excellent lénitif. On le prépare avec l'huile d'olive, ou de lin mêlée avec un blanc d'œuf, & on l'applique de la même maniere. Le mucilage de coings est aussi fort bon dans ce cas; mais on doit observer une fois pour toutes, par rapport aux médicamens dont nous avons parlé jusqu'ici, qu'ils produisent fort peu d'effet, à moins qu'on ne les renouvelle souvent. Lorsque la *brûlure* est au visage, il est à propos de se servir d'un masque de toile pour que les médicamens s'appliquent mieux sur la partie: mais il faut avoir soin de l'entretenir toujours humide. Si l'on avoit le malheur de se brûler le cou, il est bon pour prévenir un torticolis, d'employer une espece de bandage appellé par les Chirurgiens, bandage divisif. Voyez *Fascia dividens*.

Dans les *brûlures* du second degré, qui sont accompagnées de pustules, il ne paroît pas à propos d'ouvrir ces dernieres, & d'inciser la peau qui est déja entamée à cause des douleurs violentes que le malade ressent ordinairement. Le mieux que l'on puisse faire dans ces sortes de cas est d'y appliquer avec toute la diligence possible, quelques-uns des remedes dont on a fait mention, & celui qui se présente le plutôt à la main, comme de l'eau chaude, du vin brûlé, ou de l'esprit de vin, en le renouvellant souvent; par ce moyen on appaise non-seulement la chaleur & la douleur; mais on conserve encore la peau, quoiqu'elle soit séparée de l'épiderme, presque aussi saine qu'elle l'étoit auparavant. Supposé que les douleurs continuent, on doit employer des remedes adoucissans. Les topiques les plus estimés sont l'huile de lin, l'onguent de *Mynsicht* pour les *brûlures*, l'onguent *nutritum*, l'onguent de litharge, ou Diapompholix. On doit en oindre souvent la partie & les étendre sur un linge dont on l'enveloppera. A mesure que la chaleur & la douleur diminueront, on doit appliquer quelque emplâtre convenable, comme celle du minium, afin d'unir la peau & de faire revenir l'épiderme. Si les *brûlures* du second degré sont extremement fortes, & affectent une grande partie du corps, il est nécessaire de saigner promptement le malade & de lui tirer du sang à proportion que la *brûlure* est considérable, même jusqu'à ce qu'il tombe en défaillance, pour prévenir les ulcérations, la difformité des cicatrices & peut-être la gangrene; & lui donner ensuite un fort purgatif. Les topiques doivent être les mêmes que ceux que nous avons indiqués ci-dessus. Il faut réitérer la purgation, pour faire une révulsion dans les cas où l'on ne pourroit pas employer la saignée aussi abondamment, qu'on le voudroit, comme par exemple avec les enfans. On doit suivre un régime extremement exact dans les *brûlures*; aussi-bien que dans les autres blessures & inflammations douloureuses qui sont accompagnées de danger. Les liqueurs les plus légeres & les alimens les moins nourrissans sont alors préférables aux autres; car tout ce qui échauffe produit des effets très-pernicieux & augmente la douleur & la chaleur.

Le Chevalier *Digby* prétend que rien n'est plus propre pour appaiser la chaleur causée par les *brûlures* que l'esprit de sel, pris à la dose de dix ou quinze gouttes, dans quelque liqueur convenable. Lorsqu'on suit la méthode que nous venons de prescrire, on soulage & on rétablit avec un succès extraordinaire les parties affectées, & l'on prévient tous les accidens fâcheux dont on étoit menacé.

Quant au troisieme degré de *brûlure* dans lequel il se forme immédiatement une croûte ou escarre sur la partie affectée, il est difficile & même impossible d'y remédier sans le secours de la suppuration. Si ce malheur arrive au visage, on ne doit rien négliger pour prévenir les difformités qui restent après la cure. Pour cet effet il faut entierement rejetter presque toutes les emplâtres ou onguens, quelque estimés qu'ils puissent être; car il est à craindre qu'en desséchant la plaie plus qu'il ne faut, ils ne racornissent la peau & les fibres, & n'occasionnent par ce moyen une cicatrice difforme. C'est pourquoi l'on doit dissiper le plus promptement qu'il sera possible cette croûte aussi-bien que la matiere qu'elle couvre, bien qu'il soit assez difficile de déterminer la maniere dont on doit s'y prendre pour y réussir. Les arracher avec violence avec les mains, ou les couper, ce seroit faire beaucoup de tort au malade; je ne trouve point de remedes plus propres pour ces sortes de *brûlures*, que ceux qui sont composés de drogues émollientes. Quelque soit celui que l'on choisira parmi ceux que j'ai indiqués, on doit l'étendre sur un linge, & l'appliquer sur la partie, en le changeant souvent, jusqu'à ce que la croûte se sépare enfin de la chair vive. Si quelque partie vient à s'en séparer, il faut l'emporter avec les ciseaux toutes les fois qu'on pense la plaie, ce que l'on doit faire deux ou trois fois par jour, & oindre la croûte qui reste, avec du beurre. On ne doit point non plus négliger les fomentations. Cette partie de la cure emporte deux, trois ou quatre jours. Toute la croûte étant dissipée de la maniere que nous venons de dire, il reste à déterger & cicatriser la plaie. On satisfait à cette indication avec un onguent digestif fait avec le miel rosat; & l'on cicatrise la plaie avec l'onguent de Diapompholix ou de litharge, ou avec l'emplâtre pour les *brûlures*, qui passent pour les meilleurs remedes que l'on puisse employer pour cet

effet. Lorsqu'on applique une emplâtre ou un onguent sur la croûte, il est à craindre que la contraction des parties voisines & l'irritation qu'occasionne l'acrimonie de la matiere ou sanie détenue sous la croûte, ne forment une cicatrice difforme qu'il seroit impossible de dissiper. S'il arrivoit cependant que l'on suivît cette méthode qui est la plus ordinaire aux Chirurgiens, on doit, à moins que la croûte ne tombe le second ou le troisieme jour, y faire des incisions fréquentes, comme dans la gangrene, pour donner issue à la matiere qu'elle couvre; il est même nécessaire après avoir saigné & purgé le malade, d'user de fomentations fréquentes, afin de ramollir & de détacher entierement la croûte. Le régime n'est pas moins nécessaire dans cette méthode que dans la précédente. Le meilleur remede que l'on puisse employer à la fin du pancement, pour remettre la peau dans son premier état, est de fomenter souvent la partie affectée avec la vapeur de l'eau chaude. Supposé que la peau se remette trop lentement, on y appliquera de l'huile de cire ou de l'huile d'œuf.

Quant aux *brûlures* du quatrieme degré qui sont les plus fortes & les plus désespérées, à cause qu'elles ont pénétré jusqu'à l'os & détruit & mortifié tout ce qu'elles ont rencontré; elles résistent à tous les remedes, & il ne reste d'autres moyens pour secourir le malade, que de couper sans delai le membre affecté, de même dans le sphacele. HEISTER, *L. IV. c.* 13.

On trouve dans les *Transactions Philosophiques*, la méthode suivante pour la cure des *brûlures*.

Je n'ai jamais trouvé de remede plus efficace pour les *brûlures* de quelque espece qu'elles soient, & pour les douleurs dont elles sont accompagnées, que le suivant.

Prenez *de l'esprit de vers de terre*, *de l'esprit de vin rectifié*, } *douze onces.*

Mêlez-les avec *deux onces de camphre.*

On n'a pas plutôt appliqué une compresse trempée dans cet esprit, sur la partie affligée que l'on sent du soulagement & que l'inflammation cesse: mais on doit continuer l'usage de ce topique jusqu'à ce que la douleur soit entierement dissipée, & l'ulcere, si tant est qu'il y en ait un, desséché. Supposé que l'ulcération soit profonde & qu'il faille tenir la plaie ouverte, on la pansera avec de l'huile d'armoise, dans laquelle on aura dissout deux onces de camphre, & à laquelle on mêlera une livre d'onguent de céruse ordinaire, ce qui la fermera dans très-peu de tems.

On trouve dans les Mémoires de l'Academie Royale des Sciences, deux exemples remarquables de cures faites par des *brûlures* accidentelles, qui méritent d'avoir place dans cet Ouvrage.

Sur des guérisons faites par des brûlures.

Cas I. Voici encore de violens maux de tête, dont la guérison a été soudaine & imprévue. Une Dame de trentecinq ans & de bonne constitution, en avoit de continus, avec des redoublemens qui lui prenoient une fois réglément en huit ou dix jours, & duroient dix ou douze heures avec tant de violence qu'elle en étoit tantôt comme une hébétée, & tantôt comme une furieuse. Le siége de la douleur étoit principalement au-devant de la tête, & dans les yeux qui devenoient alors fort rouges & étincelans. Les grands accès étoient accompagnés de nausées, & se terminoient toujours par un vomissement de quantité de glaires blanches, mousseuses & insipides, & d'une eau verte & fort amere qui ne venoit qu'à la fin. Pendant ce tems-là elle ne pouvoit prendre aucune nourriture; hors de-là elle avoit bon appétit, & son embompoint ne diminuoit point malgré la longue durée d'un état si fâcheux. M. Homberg lui fit inutilement toutes sortes de remedes pendant trois ans. L'opium seul suspendoit pour quelques heures les douleurs de son mal de tête ordinaire: mais il ne pouvoit rien sur les redoublemens.

Un soir qu'elle en sentoit un qui s'approchoit, & qu'elle alloit se mettre au lit, elle voulut voir auparavant si ses yeux rougissoient beaucoup; elle se regarda dans un petit miroir de poche, & le feu d'une bougie qu'elle avoit auprès d'elle prit à sa coëffure de nuit qui étoit de toile épaisse. Elle ne s'en apperçut pas d'abord, & par hasard elle étoit seule. Le feu lui brûla tout le front, & une partie du dessus de la tête, avant qu'elle eut pû faire venir du monde pour l'éteindre. M. Homberg que l'on appella aussi-tôt, la fit saigner dans le moment, & traita à l'ordinaire la *brûlure*, dont la douleur cessa en peu d'heures. Mais le grand accès que l'on attendoit ne vint point, même le mal de tête ordinaire disparut presque dès ce moment-là sans le secours d'aucun autre remede que la *brûlure*, & depuis quatre ans que cet heureux accident est arrivé, la Dame jouit d'une santé parfaite.

Cas II. Un Medecin de Bruges a fait part à M. Homberg d'une histoire pareille dont il avoit été témoin. Une femme qui depuis plusieurs années avoit les jambes & les cuisses extraordinairement enflées & douloureuses, trouvoit du soulagement à les frotter devant le feu avec de l'eau-de-vie les matins & les soirs. Un soir le feu prit par hasard à toute cette eau-de-vie dont elle s'étoit frottée, & la brûla assez légerement. Elle mit quelque onguent à sa *brûlure*, & pendant la nuit toutes les eaux dont ses jambes & ses cuisses étoient gonflées, se vuiderent entierement par les urines, & l'enflure n'est point revenue. *C'est dommage que le hasard ne se mêle pas plus souvent d'être Medecin.*

Il a sans doute enseigné cette sorte de remede à plusieurs peuples barbares qui le pratiquent avec succès, & peut-être d'autant plus volontiers qu'il est plus cruel, & leur donne plus d'occasion de montrer leur courage. M. Homberg, né dans l'isle de Java, se souvient que quand les Javans ont une certaine colique, ou un cours de ventre douloureux qui est ordinairement mortel, ils s'en guérissent en se brûlant les plantes des piés avec un fer chaud. S'ils ont un panaris au doigt, il le trempent dans l'eau bouillante à diverses reprises un instant à chaque fois, & M. Homberg lui-même, pour suivre en quelque chose les coutumes de sa patrie, s'est guéri d'un panaris de cette maniere. On trouve dans les relations des voyageurs, quantité d'autres maladies, que des Sauvages guérissent par les *brûlures*, & sans aller si loin, nous-mêmes en plusieurs occasions nous appliquons ces remedes aux chevaux, aux chiens de chasse, aux oiseaux de proie, &c. mais il est vrai que notre délicatesse ne nous permet pas d'en faire usage pour nous, & peut-être nous fait-elle préférer de plus longues douleurs à de plus courtes.

Elle n'a pas souffert que l'on se servît long-tems en Europe de cette mousse que les Espagnols avoient apportée d'Amérique, & qui guérissoit la goutte, lorsqu'on la brûloit sur la partie affligée. Cependant M. Homberg a vu un Bourgeois d'Amsterdam, qui par ce remede, étoit quitte en sept ou huit jours de ses accès de goute, qui auparavant duroient deux ou trois mois, & en même-tems les rendoit plus rares.

M. Homberg imagine que les *brûlures* peuvent guérir en trois manieres, ou en mettant les humeurs nuisibles dans un grand mouvement, ce qui leur fait enfiler des routes nouvelles; ou en les rendant fluides de visqueuses qu'elles étoient, ce qui revient au même effet; ou en détruisant une partie des canaux qui les apportoient en trop grande abondance. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences. Année* 1708.

AME

AMEDANUS. Crescentius donne ce nom à l'*aune* ordinaire.

AMELANCHIER, nom d'une espece de mûre de Ronce, appellée par *Parkinson*, *vitis idæa tertia Clusii*. Voyez *Vaccinium*.

AMELLUS, est une plante que l'on trouve en abondance le long de la riviere de *Mella* en France, qui lui a donné son nom.

Virgile la met au nombre des plantes agréables aux abeilles. *Georg*. 4.

Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.
Namque uno ingentem tollit de cespite sylvam
Aureus ipse : sed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe Deûm nexis ornatæ torquibus aræ.
Asper in ore sapor : tonsis in vallibus illum
Pastores, & curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.

Quelques Botanistes prétendent que c'est le *caltha palustris*. D'autres, une espece de conyse ou d'*aster montanus*. Mais Dale veut que ce soit l'*aster Atticus*.

AMELPODI, nom de quatre différens arbres qui croissent dans les Indes.

Le premier est l'*amelpodi*, H. M. ou *arbor Indica* ἀκαρπος, *floribus umbellatis tetrapetalis*.

La racine de celui-ci passe chez les Habitans du Canada où il croît, pour résister aux venins des serpens, lorsqu'on la porte sur soi.

Le second est le *belutta amelpodi*, ou *frutex Indicus* ἀκαρπος, *foliis binis adversis, floribus pentapetalis candidis unguibus luteis*.

Sa racine broyée & prise dans de l'eau, est bonne contre les morsures des serpens, & passe pour un excellent topique dans la goute.

Le troisieme est le *Sjouanna amelpodi*, ou *frutex Indicus pentapetalos, gemina bacca, calyce exceptâ*.

Sa racine est bonne pour les morsures des serpens & les piqures des scorpions.

Le quatrieme est le *karetta amelpodi*, ou *baccifera Indica floribus umbellatis, fructu rotundo tricocco*.

On prétend que les feuilles de cet arbre en décoction sont bonnes pour la colique, & que sa racine portée dans une bourse, est un antidote contre les morsures des serpens.

On prépare avec ses feuilles & ses racines cuites dans de l'huile d'olives un liniment qu'on prétend être excellent pour resoudre les tumeurs endurcies. Ray. *Hist. Plant.*

AMENE, *sel commun*. Ruland.

AMENENOS, Ἀμενενός, d'α privatif, & μένος, force; *foible*. Hippocrate l'emploie souvent dans ce sens.

AMENTIA, *Folie*. Voyez *Mania* & *Delirium*.

AMENTUM, *Alun de plume*. Ruland.

AMERI, *Indigo*. Voyez *Anil*.

AMETHODICUM, *Sans méthode*. Blancard.

AMETHYSTA PHARMACA, Ἀμέθυστα φάρμακα, d'α privatif & μέθυ, *vin*; Médicamens qui préviennent ou détruisent l'ivresse. Galien, *de Compositione Pharm. L. II.*

AMETHYSTUS. *Amethyste*, Pierre précieuse.

Amethystus, Offic. Kentm. 48. Boet. 162. Charlt. Foss. 35. Worm. 99. De Lat. 24. Aldrov. Mus. Metall. 966. Schw. 362. Calc. Mus. 189. Geoff. Prælect. 84. Mont. Exot. 14.

C'est une pierre précieuse, violette, couleur qui vient du mélange du rouge & du bleu. On la trouve dans les Indes, l'Arabie & l'Arménie. Dale.

L'*amethyste* est une pierre précieuse, dure, belle, luisante, & transparente, dont il y a plusieurs especes, les unes sont blanches, les autres rouges, les autres violettes. Elle nous vient des Indes. On prétend qu'elle empêche l'ivresse étant portée au doigt, ou broyée & prise par la bouche : mais ces vertus sont imaginaires, quoique ce soit d'elles qu'elle ait reçu son nom. Voy. *Amethysta*.

On prétend qu'elle est propre pour arrêter le cours de ventre, & pour absorber les acides qui sont en trop grande quantité dans l'estomac, comme font les autres substances alcalines.

Les Chymistes, dit M. Geoffroy, ont tâché de tirer des teintures des pierres précieuses colorées : mais nous ne sommes pas plus certains de l'efficacité de ces teintures, si on en a fait quelques-unes, que nous le sommes des vertus de ces mêmes pierres.

AMETRIA, Ἀμετρία. Les Medecins Grecs employoient ce mot dans le même sens que les mots latins *immoderantia* & *immoderatio*. C'est en général tout ce qui s'écarte en quelque sorte d'un tempérament convenable. Galien.

AMI

AMIA, Nom d'un poisson qu'Aëtius met au nombre de ceux dont la chair est difficile à digérer. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 2.

Pline dit qu'il croît si promptement qu'on s'en apperçoit tous les jours. *Nat. Hist. L. IX. cap.* 13.

AMIANTUS, *Amiante*.

Offic. Boet. 382. Gesn. de Lap. f. 6. Aldrov. Mus. Metall. 657. *Amiantus*, Worm. 55. Calc. Mus. 286. Schrod. 346. Chart. Foss. 23. *Lapis amiantus*, Matth. 1387. Lact. 118. *Amiantus, sive asbestus*, Ind. Med. 8. Dale.

La pierre *amiante* croît en Chypre, & ressemble à l'alun de plume ordinaire. La facilité qu'il y a à la filer donne les moyens d'en faire des toiles qui ne servent qu'à la curiosité, & qui étant jettées dans le feu s'enflamment sans se consumer, & deviennent au contraire plus belles & plus brillantes. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 156.

L'*amiante* est un des ingrédiens qui entrent dans les *psilothra* (médicamens qui servent à enlever les poils) *Paul. Æginet. Lib. VI. cap.* 3. Myrepse l'emploie dans la composition de son onguent de citron pour les taches de la peau. *Sect. III. de Unguentis*, *cap.* 42.

Il passe pour être très-efficace contre toutes sortes de sortiléges, surtout contre ceux des femmes. *Schroder in Dale.*

Pline assure qu'il a un pouvoir particulier contre les sortiléges. *Lib. XXXVI. cap.* 19.

On prétend aussi qu'il résiste au poison, & qu'il guérit la gale.

Les dissertations suivantes que je tire de l'abrégé des Transactions Philosophiques serviront à faire connoître au Lecteur la véritable nature de l'amiante.

M. Marc-Antoine Castagna a découvert dans une des mines d'Italie dont il a la Surintendance, une grande quantité de cette pierre lanugineuse, appellée *amiante*, qu'il a trouvé le secret de préparer au point de la rendre semblable à de la peau ou du papier extremement blanc qui résiste au feu le plus violent. Il a couvert la peau de charbons ardens pour qu'elle s'enflammât : mais l'ayant retirée au bout d'un certain tems, elle est devenue aussi froide & aussi blanche qu'auparavant. Il semble que le feu passe à travers sans altérer la moindre de ses parties; au lieu que les métaux les plus durs & les plus solides, tels que le fer & le cuivre, réduits en lames très-minces, s'écaillent lorsqu'on les laisse aussi long-tems dans le feu. Cette peau étant aussi mince que du papier, est beaucoup plus parfaite que l'*amiante* des Anciens, & que celui de Chypre, & n'est point inférieure à celui qui nous vient quelquefois, bien que rarement, de la Chine. On a fait la même expérience sur le papier préparé avec l'*amiante*, sans que le feu l'ait altéré le moins du monde, & lui ait fait perdre sa blancheur, & sa finesse. On a fait une meche

de la même matiere, qui ne se consume jamais, & dont la qualité n'est point altérée, après que l'huile qui servoit d'aliment au feu est entierement consumée.

On trouve une grande quantité d'*amiante* ou lin fossile incombustible à Lan-Fairyng-Hornwy, dans la partie Septentrionale d'Anglesey. Il est en forme de veines dans une pierre semblable au caillou par sa couleur & sa dureté. Ces veines ont pour l'ordinaire trois lignes d'épais, ce qui est la longueur de l'*amiante*, qui est rarement plus long, mais souvent plus court. Il est composé d'une matiere lanugineuse exactement semblable à celle des plantes cotoneuses, mais si compacte, que jusqu'à ce qu'on ait enfoncé une épingle, ou autre corps semblable à travers son grain, elle ne paroît qu'un caillou brillant, sans qu'on y apperçoive le moindre filament. Lorsque cette pierre est dans sa forme naturelle, elle paroît quelquefois blanchâtre, & quelquefois couleur de paille, mais entierement brillante; son éclat se perd lorsqu'on la pile dans un mortier, & toute la masse devient blanchâtre. On observera qu'il se trouve au-dessus & au-dessous des veines, une légere cloison de matiere terreuse entre l'*amiante*, & la pierre, à laquelle il est adhérent. J'ai mis une petite quantité de cette espece de charpie dans le feu pendant trois quarts d'heures sans qu'aucune de ses parties ait été consumée. J'ai donné à quelques-uns de ses filets la forme d'une meche que j'ai trempée dans l'huile, & après que cette derniere a été consumée par le feu, la proportion de la meche ne s'est point trouvée altérée. M'étant assuré par-là de son incombustibilité, j'en ai pilé une certaine portion dans un mortier jusqu'à ce qu'elle ait été réduite en poudre. Je l'ai tamisée pour en séparer les parties terreuses, de sorte que le lin est resté seul. Je l'ai ensuite fait passer par un moulin à papier, & après l'avoir mis dans autant d'eau qu'il en falloit, je l'ai remué autant qu'il m'a été possible. J'ai prié l'ouvrier à qui je m'étois adressé de procéder à son égard, suivant sa méthode ordinaire, & de le mettre dans le moule, en observant seulement de le remuer avant de l'y verser, parce que cette substance étant beaucoup plus pesante que celle dont ils se servent, iroit au fond, si on n'avoit pas soin de la verser aussitôt après qu'on l'a agitée. J'eus par ce moyen un papier fort sale & fort sujet à se déchirer. Mais comme c'est là mon premier essai, j'ai quelque raison de croire qu'on peut beaucoup le perfectionner.

Vous trouverez ici la description du lin incombustible qui m'a été envoyée par un certain Conco, Chinois de nation, & résident à Batavia dans les Indes, qui a reçu par le moyen de Keayarear Sukradana (de la même nation que lui, & ancien Commis du Sultan de Bantam) d'un premier Mandarin de Lankin (Province de la Chine) un morceau de cette toile d'environ neuf pouces de long. Il me marque qu'il a appris de gens dignes de foi, que l'on s'en sert à envelopper les corps des Princes de Tartarie & des environs, lorsqu'on les brûle après leur mort, & qu'elle est faite de la partie intérieure de la racine d'un arbre qui croît dans la Province de Sutan, aussi-bien qu'avec celle du Todda, qui croît dans les Indes. Que la partie supérieure de la racine qui est la plus proche de la surface de la terre, sert à faire une toile beaucoup plus fine, qui diminue de la moitié, lorsqu'elle a été trois ou quatre fois au feu. On assure aussi qu'il découle du même arbre une liqueur qui ne se consume point, & que l'on brûle dans les Temples, avec des meches faites de la même matiere que la toile dont nous venons de parler.

On a fait voir à la Société Royale un mouchoir de ce lin incombustible, qui avoit un pié de long, sur un demi-pié de large.

Les expériences par lesquelles on s'est assuré qu'il résistoit au feu, ont été faites à Londres, la premiere le 20 Août 1684. devant la Société Royale. On versa de l'huile dessus pendant qu'il étoit enflammé pour augmenter la violence du feu. Il pesoit auparavant six dragmes seize grains, & l'on trouva que le feu lui avoit fait perdre deux dragmes cinq grains de son poids.

La seconde expérience a été faite publiquement en présence de la Société Royale le 22 Novembre suivant. Il pesoit (comme il paroît par le Journal de la Société) avant qu'on le mît au feu, une once, trois dragmes, dix-huit grains. On le mit pendant plusieurs minutes sur des charbons ardens; & quoiqu'on l'eût retiré du fen tout enflammé, il n'eut point la force de consumer une feuille de papier blanc sur laquelle on le posa. On le pesa de nouveau lorsqu'il fut refroidi, & l'on trouva qu'il avoit perdu une dragme, six grains.

M. Arthur Baily présenta le 3 Décembre à la Société Royale, au nom de M. Waite, un morceau de cette toile, dont il donna en même-tems une autre piece à M. Plot, qui l'envoya à Oxford, où l'on répéta la même expérience le 16 Décembre. On la mit, en présence de tous les Membres de cette Université, sur un feu de charbon fort violent, où elle resta pendant un tems considérable. On trouva, quand elle fut refroidie, qu'elle avoit reçu très-peu d'altération, & qu'elle étoit seulement plus blanche & plus nette qu'auparavant.

Quoique cette toile fût plus commune du tems des Anciens qu'elle ne l'est aujourd'hui, & qu'ils la connussent peut-être mieux que nous, ils l'estimoient cependant autant que les perles les plus précieuses.

On ne la prise pas moins aujourd'hui dans les pays où on la fait, puisqu'un *Covet* de la Chine, (qui est une piece de 23 pouces ou $\frac{3}{4}$ de long) vaut huit *tales*, ou trente-six livres sterlin, trente chelings & quatre sols.

Quelques Auteurs célebres ont révoqué en doute, & même nié l'existence d'une pareille toile. Ils admettent à la vérité celle de l'*amiante*: mais ils doutent en même-tems de la possibilité de l'exécution de la toile dont nous avons parlé. Cependant Pline dit expressément, (& il mérite d'être cru sur une chose dont il a eu connoissance) qu'il a vu des serviettes que l'on nettoyoit en les jettant dans le feu, d'où elles sortoient plus belles & plus nettes que si on les eût lavées dans l'eau.

Mais qu'est-il besoin de reconrir au témoignage des antres, puisque nous avons vu une piece de cette toile passer par cette rude épreuve à Londres & à Oxford?

Ce minéral lanugineux est quelquefois appellé, à cause de ses étranges qualités, *Amiantus*, *quod in ignem injectus non μιαίνεται*, parce que le feu, loin de le détruire, lui donne un nouveau lustre.

On l'appelle *Asbestos*, & *Salamandra*, bois de salamandre, à cause, je crois, des *thryalides*, ou meches qu'on en faisoit autrefois, & qu'on étant mises dans des lampes pleines d'huile incombustible, ne se consumoient jamais. C'est-là, je crois, la véritable raison qui lui a fait donner ce nom, soit qu'il y ait jamais eu de pareilles lampes ou non.

Agricola dit que le nom d'alun lui a été donné, à cause de la sensation piquante qu'il imprime sur la langue; & l'épithete de *plumeum*, à cause des filamens dont il est composé, & qui le distinguent de toutes les autres especes d'alun. Mais cet Auteur se trompe; car l'alun de plume est une chose tout-à-fait différente.

La couleur grisâtre de ses parties lanugineuses l'a fait appeller par quelques-uns, *polia*; par d'autres, *corsoides* & *spartapolia*, à cause de sa ressemblance avec les fibres de quelque espece de nates.

On l'appelle encore *linum*, à cause de la facilité avec laquelle on le file, avec quelque épithete distinctive prise de sa qualité, telle qu'*asbestinum* ou *vivum*, ou du lieu où on le trouve. Il est appellé en général *linum fossile*; & en particulier, *linum Indicum*, *Creticum*, *Cyprium*, & *Carpasium* ou *Carystium*. On le trouve encore dans la Tartarie, à Namur dans les Pays-bas, à Eisfield dans la Thuringe, parmi les mines dans l'ancien Noricum, en quelques endroits d'Egypte, & dans les montagnes d'Arcadie, à Pouzzole & dans quelques autres mines d'Italie; on en a trouvé il n'y a pas

pas encore long-tems dans une petite Isle appartenante à M. William Robinson, appellée *Ynis Molroniad*, & dans la paroisse de *Llan Fairing Hornwy*.

Les Lithographes le placent ordinairement au nombre des pierres : mais je le croirois plutôt une terre pierreuse, *terra lapidosa*, on substance moyenne entre la pierre & la terre. Quoiqu'il en soit, il paroît être composé d'un mélange de quelque sel, & de terre pure dépouillée de soufre, qui se coagule pendant l'hiver, & se durcit dans les chaleurs de l'été. Joannes Hessus se sert d'un argument très-fort, pour prouver que ce sel est l'alun liquide. Il nous le représente, comme Matthiol, sous la forme d'une substance laiteuse, tirant quelque peu sur le jaune, qui sort de la terre, & ayant la même odeur que le fromage pourri. Il rapporte, qu'en ayant ramassé une certaine quantité à Pouzzole avec quelques autres especes d'alun; & l'ayant gardé pendant quelque tems, il trouva, lorsqu'il vint à l'examiner, qu'il avoit perdu son odeur, & s'étoit changé pour la plus grande partie en alun de plume, la partie saline s'étant, à ce que je crois, transformée en des filets, que la terre avoit ensuite unis. C'est ainsi qu'on le trouve dans tous les endroits où il naît, soit qu'il sorte de la terre, comme Pline & Matthiol le veulent, ou qu'il passe à travers des rochers, comme à Wales, où l'on en rencontre des veines dans un rocher, dont les pierres approchent du caillou par leur couleur & leur dureté. L'*amiante* paroît être composé d'un alun pareil à celui dont parle Jean Hessus, quelques-unes de ses parties étant de couleur de paille; comme si elles avoient conservé la couleur jaune du bitume liquide dont il est formé. Les Auteurs ne lui ont cependant jamais donné cette couleur; & Agricola nous assure que l'*amiante* est blanc, cendré, rouge, ou couleur de fer. J'en ai de Chypre qui m'a été envoyé d'Alep par le Docteur Robert Huntington, dont une partie est d'un bleu foible ou couleur de perle, & l'autre tire sur le verd de mer.

Quelques différentes que soient les couleurs des substances minérales que l'on trouve dans divers endroits de l'*amiante*, je remarque que les parties laineuses sont toutes ressemblantes; savoir, de couleur d'argent, les filamens minces & déliés, mais extremement pesans. Les particules les plus subtiles vont au fond de l'eau, lorsqu'elles en sont entierement imprégnées; ce qu'elles ont de commun avec un morceau de toile incombustible que M. Waite a apporté des Indes, & que j'ai eu de M. Baily; d'où il est probable que ce n'est point une plante, mais une substance minérale, malgré la relation de Conco & de Keayarear Sukradana, insérée dans la Lettre de M. Waite; ce que je n'ose cependant assurer, parce qu'il y a différens bois, comme le buis, le bois rouge, & le bois de Perse, qui coulent à fond lorsqu'on les met dans l'eau.

Marcus Paulus Venetus nous apprend qu'on trouve dans une certaine montagne de Chinchinthalas, Province de la Tartarie, de l'*amiante* dont on fait de la toile; & son témoignage est confirmé par un Turc nommé *Curficar*, Surintendant de quelques mines de cette contrée. Après qu'on a fait sécher l'*amiante* au soleil, on le pile dans un mortier d'airain, & l'on sépare la partie terreuse de celle qui tient de la laine. Lorsque cette derniere est entierement purgée de toutes les ordures qui pouvoient s'y être attachées, on la file pour en faire une toile; & supposé que cette toile ait quelques taches, on la met dans le feu pendant une heure, d'où on la tire sans qu'elle ait reçu aucun dommage, aussi blanche que la neige. Il paroît, suivant la description de Strabon, qu'on employoit cette méthode pour préparer l'*amiante* de Crete, avec cette différence, qu'après qu'on l'avoit pilé, & séparé la partie terreuse de la lanugineuse, on peignoit cette derniere. Agricola remarque aussi cette circonstance; ce qui prouve que cet *amiante* étoit beaucoup plus long que celui que nous avons aujourd'hui.

Pline rapporte que les anciens filoient l'*amiante*, & en faisoient des toiles incombustibles, qui, entre autres usages, servoient à envelopper les corps des Princes qu'on vouloit brûler pour en conserver les cendres, & pour les empêcher de se confondre avec celles du bois dont on formoit le bucher; ce que les Princes de Tartarie pratiquent encore aujourd'hui. Je ne doute point qu'il ne diminue toutes les fois qu'il éprouve la violence du feu : mais cela n'empêche point qu'il ne puisse servir plusieurs fois à cet ouvrage, avant de devenir tout-à-fait inutile. On assure que quelques anciens, entre autres les Brachmanes des Indes, employoient l'*amiante* pour en faire des vetemens. Les meches des lampes éternelles des anciens, étoient aussi de cette même matiere; & l'on rapporte que Septella, Chanoine de Milan, avoit du fil, des cordons, des réseaux & des papiers faits avec l'*amiante*. Marc-Antoine Castagna, qui a trouvé depuis peu ce minéral en Italie, a découvert le moyen de le travailler, & de le rendre aussi épais & aussi mince qu'il lui plaît, & de lui donner la forme d'une peau & d'un papier extremement blanc. Nous avons fait dernierement à Oxford du papier avec de l'*amiante* qui supporte assez bien le feu & l'encre, excepté que cette derniere rougit par la violence du feu.

M. Campani, après avoir recherché l'étymologie du nom *asbestus*, que l'on donne à l'*amiante*, en admet quatre especes, dont il a les échantillons dans son cabinet. La premiere qu'il a reçue de Corfou, a une forme ligneuse, est longue d'un demi-palme, de couleur blanchâtre, tirant quelque peu sur le rouge. La seconde est de couleur d'argent, tirant sur celle du plomb, beaucoup plus lisse & plus courte que la précédente d'environ trois pouces; elle vient de *Sestri di Ponente* dans la Ligurie. La troisieme, qui est la plus mauvaise de toutes, est composée d'écailles ou lames posées les unes sur les autres : il la représente de la figure d'un oignon, d'une couleur de terre noirâtre, entremêlée de quelques veines blanches, noires & rouges-brunes, longue à peine de deux tiers d'un pouce romain, & plus propre par conséquent à faire du papier que de la toile. La quatrieme espece lui a été donnée par M. Boccone : on la trouve dans les Pyrenées, & quelques-uns de ses morceaux ont un palme romain de longueur. Elle est composée de filamens longs, rudes & épais. Il fait encore mention d'une autre espece d'*amiante*, que l'on trouve dans les montagnes du Volterrano. Il dit de plus, qu'il a laissé ce minéral pendant trois semaines dans le fourneau d'une verrerie sans qu'il ait reçu la moindre altération : mais qu'il n'a pu garantir un bout de bâton qu'il y avoit enveloppé de la violence du feu. Il conclut de-là que l'*amiante* résiste au feu, parce qu'il ne brûle ni ne s'enflamme point : mais il se dissipe quelque peu au toucher, comme il s'en est assuré par le moyen d'une balance très-exacte. Enfin il indique les moyens de le filer; ce qu'il exécute de la maniere suivante. Il commence d'abord par faire tremper quelque tems l'*amiante* dans l'eau chaude : il l'ouvre & le sépare ensuite avec les mains pour en détacher les parties terreuses qui sont d'un blanc de chaux, & lient les parties filamenteuses ensemble : l'eau s'épaissit par le mélange de ces parties, & devient laiteuse : il réitere la même chose six ou sept fois de suite, en changeant toujours l'eau, jusqu'à ce que les parties hétérogenes soient emportées, après quoi il fait sécher dans un tamis celles qui tiennent de la nature du lin.

Il trouve que l'*amiante* de *Corfou* est préférable à tous les autres, à cause de la longueur & de la finesse de ses filamens, mais que celui de Chypre ne lui réussit pas aussi bien, ce qui lui donne lieu de douter qu'il soit de la bonne espece; quoique *Pancirolle* & plusieurs autres Auteurs qu'il cite, recommandent celui de Chypre comme le meilleur. Il indique ensuite une nouvelle méthode pour filer l'*amiante*; dont il est l'inventeur, & qui consiste en ceci. Il nettoie comme auparavant l'*amiante*, & après l'avoir légerement cardé,

il le place entre deux cardes qu'il assure sur une table ou sur un banc. Il prend ensuite un petit rouet ordinaire qu'il entoure d'un fil fort délié qu'il entrelasse avec l'*amiante* qui sort hors des cardes. Il a toujours soin d'avoir devant lui un vaisseau plein d'huile dans lequel il trempe continuellement l'index & le pouce, tant pour les garantir de la qualité corrosive de la matiere, que pour rendre les filets plus unis & plus souples. Cela fait, il compose avec ces mêmes filets une espece de grosse toile qu'il met dans le feu pour que l'huile & le fil se consomment, de sorte qu'il ne reste que la matiere incombustible. Mais comme cette méthode d'attacher la pierre au fil est extremement ennuyeuse, il préfere de coëffer une quenouille avec un peu de lin qu'il entrelasse avec trois ou quatre filets d'*amiante*, ce qui les rend plus forts & plus durables. Il n'est pas besoin lorsqu'on emploie cette méthode, de carder les filamens, puisque cela ne sert qu'à les rompre. Il suffit seulement de les séparer après les avoir netroyés & de les filer avec le lin. Il reste au fond du vaisseau dans lequel on lave le minéral, un grand nombre de petits morceaux dont on peut faire du papier selon la méthode ordinaire. Il indique en finissant un moyen très-sûr pour conserver la toile ou les autres ouvrages que l'on fait avec cette pierre aussi long-tems que l'on veut. Comme cette toile est fort sujette à depérir à cause de son extreme secheresse, il ne faut que l'entretenir toujours huilée, ce qui ne sauroit la gâter, car en la mettant dans le feu, l'huile se consume & la toile en sort aussi blanche & aussi netre qu'auparavant.

J'ai trouvé dans la Terre de *François Gordon d'Actundore* dans la Province d'*Aberdeen*, près des Montagnes, sur le penchant d'une colline couverte d'une espece de bruyere approchante de la mousse, dans un très-petit ruisseau & tout auprès dans l'espace de dix à douze verges, une grande quantité de ces pierres, dont quelques-unes ont un pié de long & ressemblent à du bois. J'ai eu d'autant plus de peine à croire que ce fût du bois pétrifié, qu'il n'y en a aucune trace aux environs, & que je n'ai trouvé ces pierres que dans l'étendue de terrein dont je viens de parler. Ayant creusé la terre aux environs avec mon couteau, j'ai trouvé quelques morceaux de cette pierre, & vers sa superficie, plusieurs autres d'une matiere fibreuse que mon couteau n'a pu couper. J'ai eu d'abord l'idée que c'étoit une matiere incombustible, ce qui s'est trouvé vrai, lorsque j'en ai fait l'essai en la mettant au feu. Comme je savois qu'on a toujours regardé cette matiere comme composée de filamens tirés de l'*amiante*, je résolus d'observer de plus près la maniere dont elle étoit produite.

Ayant trouvé quelques morceaux de cette pierre extremement durs dans le milieu de cette matiere fibreuse qui étoit à la superficie de la terre, & la matiere fibreuse au dehors & vers les extrémités, je crus que le lin étoit produit par cette pierre. Mais découvrant plusieurs paquets de lin qu'on prenoit au premier abord pour des cailloux tant ils étoient condensés & pressés; dont les filamens se séparoient cependant avec facilité pour peu qu'on les mouillât; & en ayant trouvé de plus ou moins condensés en forme de pierre à un pouce de la superficie de la terre à laquelle ils étoient paralleles, entrelassés avec les fibres des racines du gason, il me parut vraisemblable que le lin devroit plutôt se convertir en pierre que celle-ci en lin. La plupart de ces pierres sont tendres & très-friables au dehors. Ces pierres sont de différentes especes, quelques-unes blanches, de couleur de lin, & d'une substance si molle, qu'on peut la couper avec un couteau sans l'émousser, d'autres sont mêlées avec une plus grande quantité de talc blanchâtre, & quelques autres sont extremement dures & grisâtres.

Il me seroit forr difficile de déterminer ici la maniere dont le lin est produit, à cause que ce que j'en ai trouvé étoit enfoncé d'un pouce dans la terre parallelement à sa surface, & entrelassé avec les racines du gason, sans qu'il m'ait été possible d'y découvrir des racines, ses extrémités étant toutes deux semblables, comme si on les avoit coupées. La terre qui produit cette matiere est grisâtre, épaisse d'un ou deux pouces, & pose sur un lit d'une autre terre noire d'un pié d'épaisseur; de sorte que je ne vois rien qui me paroisse devoir le produire. J'ai trouvé dans quelques autres endroits une grande quantité de sable qui tient de la nature du talc, & quelques pieces de lin incombustibles auprès, comme aussi certains morceaux de cette pierre plus blancs que les autres & très-approchans du talc; ce qui pourroit faire croire que le lin en est produit; je n'ose cependant rien déterminer là-dessus, parce qu'on ne découvre pas la moindre apparence de talc dans d'autres endroits où j'en ai trouvé.

Quoique je n'aie pas présent tout ce que les Auteurs ont écrit sur ce lin incombustible, il me paroît par ce que Pline, Aldrovandi & Olaus Wormius en ont dit, que celui qu'on trouve en Ecosse n'est point inférieur au leur. Ils nous le dépeignent généralement extremement court, au lieu que le mien a quelquefois jusqu'à huit pouces de long.

Quant aux moyens d'en faire de la toile, tous les Auteurs conviennent unanimement que la chose est fort difficile & j'avoue qu'ils ont raison. Il paroît cependant par les expériences que j'ai rapportées, que le mien peut servir à cet effet, je suis persuadé que la chose est beaucoup plus difficile avec certains lins qu'avec d'autres.

On trouve dans une carriere des montagnes d'Ecosse, une espece de pierre placée horisontalement dans un lit, composée de fibres paralleles avec quelques interstices, laquelle est si tendre au commencement qu'on n'a besoin pour la polir que de sable ou d'une autre pierre dure de couleur blanchâtre que l'on trouve dans la même carriere : mais elle se durcit si fort dans la suite qu'elle résiste au feu & aux injures du tems. La premiere fois que les Carriers la découvrirent, ce fut en pure perte, car elle se réduisit en morceaux lorsqu'on voulut la tailler, & employer les coins & autres instrumens ordinaires pour la lever. Mais après avoir examiné plus atrentivement la direction de ses fibres, on a trouvé le moyen en la coupant en long, d'en avoir des morceaux aussi gros que l'on a voulu & de les polir avec facilité en suivant ses fibres. Mais lorsqu'on essaye de la couper par le travers on ne peut jamais en venir à bout, & sa superficie reste inégale comme les extrémités d'une piece de bois. Quoique cette carriere ait peu d'interstices, comme je l'ai déja dit, on y trouve cependant de l'*amiante* d'un blanc argenté, composé de plusieurs trousseaux de fibres paralleles, semblables à celles des fibres musculaires du bœuf salé, lesquelles se séparent aisément les unes des autres en des filets aussi déliés que ceux du lin le plus fin, & si ductiles, qu'on peut les filer & en faire une toile incombustible pareille à celle que les anciens employoient dans les funérailles. On découvre dans d'autres interstices une substance rougeâtre, dont la couleur approche de celle du sang de dragon: mais je ne sai si elle est fibreuse ou non, parce qu'on n'a pu m'en montrer, on m'a cependant assuré qu'elle paroissoit propre à faire de la teinture. Celui de qui je tiens le peu d'*amiante* que j'ai, eût pu en garder plusieurs livres, à ce qu'il m'a dit, s'il en eut connu le prix. Je ne doute point que la seconde espece ne fût aussi fibreuse, & dans ce cas on pourroit en la mêlant avec la premiere, en faire une fort belle toile. On peut dire que cette carriere est composée d'*amiante* de différentes couleurs, avec cette différence que le blanc & le rouge sont d'un grain beaucoup plus fin que le bleu. *Abregé des Trans. Philos. vol.* 5.

AMICULUM, étoit une espece de vetement dont se servoient les jeunes gens pour couvrir leurs parties naturelles lorsqu'ils étoient nuds au *Gymnasium* ou tel autre lieu destiné pour leurs exercices. RHODIUS, *Diss. de Acia.*

On l'emploie dans le même sens qu'*Amnios*, dont on peut voir l'Article.

AMIDUM. Voyez *Amylum*.

AMINÆUM VINUM, *Vin d'Amina*, appellé ensuite *Falernum*, en Italie. La farine d'orge séchée au feu & prise dans du vin de Falerne *Aminaum*, austere, desseche le ventre, à ce que prétend AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* I.

Le vin *Aminaum* mérite la préférence sur tous les autres, par la force de ses esprits & la vigueur qu'il acquiert en vieillissant. PLINE, *Nat. Hist. L. XIV. c.* 2.

Columella prétend que les vins *Aminéens* sont les plus anciens que l'on connoisse, & il y a toute apparence que ce sont les premiers dont les Romains aient usé: car comme l'Italie ne produisoit point de vignes autrefois, les habitans furent obligés de les transplanter du pays des *Aminéens* dans la *Thessalie*. Suivant *Macrobe*, le vin de Falerne étoit autrefois appellé vin *Aminéen*; il sembleroit cependant que le vin de Falerne devroit être du crû d'un canton particulier, & celui d'*Aminée* le produit du raisin qu'on avoit transplanté en Italie. Ce qui prouve que le vin *Aminéen* n'étoit point du crû d'un canton particulier, mais le produit d'une espece particuliere de raisin, c'est que Galien fait mention du vin d'*Aminée* qui croissoit dans le Royaume de Naples, dans la *Sicile* & dans la *Toscane*.

Le vin d'*Aminée* étoit austere, rude & acide, lorsqu'il étoit nouveau, mais il s'amollissoit en vieillissant & acquéroit une force & une vigueur qui étoit beaucoup augmentée par la quantité d'esprits qu'il contenoit alors; ces qualités le rendoient extremement propre à fortifier l'estomac, comme Galien l'a observé.

Virgile distingue le vin d'*Aminée* de celui de Falerne, dans le second Livre des Georgiques:

. . . . Quo te carmine dicam,
Rhætica? Nec cellis ideo contende Falernis:
Sunt etiam Amminea vites, firmissima vina.

» Quelle louange ne donnerai-je point à ceux qu'on » cueille dans la Rhétie! Il ne faut pourtant point que » ces vins disputent le prix à ceux de Falerne. Le ter- » roir d'*Aminée* produit des vins qui ont assez de for- » ce pour pouvoir se conserver très-long-tems. »

Quelques Auteurs Latins appellent cette espece de vin & de raisins *Amminea* & *Amminium*, comme Virgile, & non pas *Aminea* & *Aminaum*.

AMINÆUM ACETUM, *Ruland* & *Jonhson* semblent croire que c'est le vinaigre blanc: mais il y a plus d'apparence que c'est le vinaigre fait avec le vin dont je viens de parler dans l'article précédent, ou de fort vinaigre en général.

AMINIA, nom que les Habitans du Bresil donnent au *Hylon brasilianum* de J.B. que les Portugais appellent *algodon*. *Margrave*. C'est un espece d'arbre portant du coton.

AMM

AMMA. Voyez *Hamma*.

AMMI. Il y a deux sortes d'*ammi*, la moderne & l'ancienne. On distingue la premiere de la maniere suivante.

Ammi vulgare, Offic. Ger. 881. Emac. 1036. Raii Hist. 1. 455. *Ammi vulgatius*, Park. Theat. 912. *Ammi majus*, C. B. Pin. 159. Tourn. Inst. 304. Elem. Bot. 254. Boerh. Ind. A. 57. *Ammi vulgare majus, latioribus foliis, semine minus odorato*; J. B. 3. 27. Hist. Oxon. 3. 295. *Ami, ammi, amium & ammium*, Chab. 285. DALE.

Cette plante croît à la hauteur de deux ou trois piés, & pousse des tiges droites rondes & cannelées, d'où sortent des feuilles longues & ailées qui entourent la tige par tout le pié, composées de trois petites divisions d'aigrettes, longues, étroites & crénelées. Le sommet des tiges porte des ombelles de petites fleurs blanches, de cinq feuilles chacunes, dont deux ou trois sont ordinairement plus grandes que les autres. La semence est petite, de la grosseur à peu près de celle du persil, & d'un gout aromatique. Cette plante ne croît point chez nous, quoique *Parkinson* assure qu'on la trouve dans les champs aux environs de *Greenhith*, dans la Province de *Kent*: mais personne ne l'a trouvée jusques aujourd'hui. Elle est assez commune dans les pays chauds; elle fleurit en été, & meurt après que sa semence, qui est la seule partie dont on fasse usage, a atteint sa maturité.

Les semences de cette plante ont une vertu dessiccative & fortifiante; elles sont bonnes pour chasser les vents de l'estomac & des intestins, & pour prévenir la colique. Elles sont diurétiques, propres à exciter l'urine & les regles. MILLER, *Bot. Off.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses semences sont petites, striées, moins grosses que celles du persil, d'un rouge cendré, d'un gout amer, acre, & d'une odeur aromatique. On les vend dans nos boutiques pour celles de la poivrette. Elle est une des quatre semences chaudes. DALE.

On distingue l'*ammi* de *Dioscoride* & des Anciens de la maniere suivante.

Ammi verum, Offic. *Ammi creticum*, Ger. 881. Emac. 1036. Park. Theat. 912. *Ammi alterum, semine apii*, C. B. Pin. 159. *Ammi odore origani*, J. B. 3. 27. Raii Hist. 1. 455. Hist. Oxon. 3. 295. Chab. 385. DALE.

L'*Ammi* est appellé par quelques-uns *cumin d'Ethiopie*; par d'autres, *cumin royal*: mais il y en a qui prétendent que le cumin d'Ethyopie est d'une nature tout-à-fait différente de celle de l'*ammi*. La semence de cette plante, comme tout le monde sait, est beaucoup plus petite que celle du cumin, & a le gout de l'origan. On doit choisir celle qui est nette & dépouillée de son écorce.

Elle est chaude, seche & dessiccative. Prise dans du vin; elle appaise les tranchées, elle guérit la rétention d'urine, & les morsures des animaux venimeux, elle excite aussi les regles. On la mêle avec les vésicatoires de cantharides, pour prévenir la strangurie. Appliquée avec du miel en forme de cataplasme, elle efface les taches livides du visage. Elle purge la matrice lorsqu'on l'emploie dans les suffumigations avec des raisins secs, ou de la résine. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 70.

Pline dit la même chose, & ajoute de plus, qu'Hippocrate l'appelle *cumin royal*, parce qu'il croyoit que le meilleur croissoit en Egypte. Les habitans d'Alexandrie l'employent dans leur pain & dans leurs ragouts. Il appaise les inflammations des yeux. Mêlé avec de la graine de lin, & bu dans du vin, à la dose de deux dragmes, il guérit la piqure des scorpions; pris avec une égale quantité de myrrhe, il est extremement salutaire contre celle du céraste. On prétend que son odeur, dans le tems du coït, hâte la conception. *Nat. Hist. Lib. XX. cap.* 15.

On trouve rarement cette espece dans les boutiques, & on lui substitue la premiere. On l'apporte ordinairement de Turquie; la plante qui produit cette semence est plus petite, les feuilles plus étroites & plus découpées; elle porte des fleurs blanches en ombelle, & une semence approchante de la premiere, mais plus petite, d'une odeur & d'un gout aromatique plus agréables, approchant de l'origan. Elle passe pour avoir plus de vertu que la premiere. MILLER, *Bot. Off.*

On l'apporte d'Alexandrie d'Egypte. Les semences sont petites, striées, moindres que celles du persil, d'une couleur jaune tirant sur le rouge, d'un gout aromatique acre, & d'une odeur agréable. On les trouve très-rarement dans nos boutiques. Elles sont incisives, apéritives & dessiccatives, bonnes pour les douleurs

du colon & de l'uterus, pour les enflures de l'estomac & la suppression des regles & de l'urine. Dale.

Cette semence contient une grande quantité d'huile & de sel volatil.

Elle est incisive, apéritive, anti-histérique, carminative, & céphalique, elle resiste au venin. C'est une des quatre petites semences chaudes, Lemery, *des Drogues*.

AMMION, Ἄμμιον, *Cinabre*. Voyez *Cinnabar* & *Minium*.

AMMITES ou AMMONITES, est une pierre sabloneuse qui se trouve de différentes grosseurs, car il y en a qui sont au moins aussi grosses que des noix, d'autres comme des pois, d'autres comme des orobes, d'autres comme des semences de pavot ou de millet. Ces petites pierres ressemblent à des œufs de poisson; on appelle les unes *centhrites*, les autres *meconites*. Celles qui sont grosses comme des pois sont appellées par quelques-uns *Bézoard* minéral, parce qu'elles sont formées par écailles ou petites lames comme le *Bézoard*, & qu'elles sont de la même couleur, luisantes, ou un peu plus rougeâtres. Elles naissent sur les montagnes proche de Berne en Suisse.

Elles se remettent facilement en sable dont elles sont composées. Elles sont appellées *ammites* d'ἄμμος sable. Lemery, *des Drogues*.

AMMOCHOSIA, Ἀμμοχωσία, espece de remede propre à desfécher le corps, qui consiste à l'enterrer dans du sable de mer extremement chaud. Celui de riviere vaut moins que le premier, parce qu'il est trop humide.

Mais le sel est beaucoup plus efficace que le sable, & le malade doit se coucher dedans avec quelque chose de souple sous lui. Il ne doit pas en avoir moins de trois palmes de haut, autrement sa vertu se perd aisément. Ce remede produit aussi les mêmes effets que l'ἡλίωσις, l'*insolation* dont on peut voir l'article.

Oribase, *Lib. X. cap.* 8. *Coll. Med.* nous dit que cette fomentation avec le sable convient aux personnes qui sont affligées de la colique, de l'asthme, aux cachectiques, aux hydropiques, à tous ceux qui ont des maladies chroniques, si on excepte les enfans. Il ajoute de plus, qu'elle doit être administrée dans les plus fortes chaleurs de l'été & au lever du soleil, sur le bord de la mer, dans le sable le plus ardent, dans lequel on creusera des fosses profondes dans lesquelles le malade se roulera & se couchera. Mais il aura soin de garantir sa tête des rayons du soleil, & de se couvrir les yeux, & de mettre sur son visage une éponge trempée dans l'eau froide.

Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 3. *cap.* 9. *& Celse*, *Lib. III. cap.* 21. ordonnent cette ἀμμοχωσία, pour la cure de l'hydropisie. *Dioscoride*, *Lib. V. cap.* 167. dit que le sable du rivage que le soleil a échauffé, desséche le corps de ceux qui sont hydropiques, lorsqu'ils s'en couvrent jusqu'à la tête.

Galien employa cette ἀμμοχωσία, pour la femme de Boethus qui avoit des fleurs blanches, comme il l'écrit, *L. de Præcog. ad Posthumum*: & Pline, *L. XXII. cap.* 25. rapporte que Sextus Pompeius employa le même remede pour la goute. « Il mit, dit cet Auteur, » ses jambes jusqu'au dessus du genou, dans du fro» ment, & il s'en trouva extremement soulagé, ce » qui l'engagea dès-lors à n'user que de ce remede. »

Henry Etienne, au lieu d'ἀμμοχωσία, lit ἀμμοχυσία, on trouve aussi ψαμμισμός. Gorræus.

AMMOCHRYSOS, Ἀμμόχρυσος; d'ἄμμος, sable & χρυσός, Or.

AMMOCHRISOS est encore le nom d'une espece de bouë de couleur d'or que l'on trouve dans le lit de certaines sources minérales dans la Frise. Castelli.

AMMOCHRYSUS, est une pierre quelquefois assez dure, mais qui ordinairement se pulvérise entre les doigts comme du sable. Sa couleur est tantôt rouge, tantôt jaune, entremêlée de paillettes de talc de couleur d'or, ensorte qu'on diroit qu'il y auroit dedans de la poudre d'or. On trouve cette pierre dans la Boheme & en plusieurs autres lieux: elle ne sert que pour mettre sur l'écriture. Lemery, *des Drogues*.

AMMODITES, est un serpent venimeux qui a tout au plus une coudée de long; il est de couleur de sable, & a le corps tacheté de taches noires. Sa queue est extremement dure & fourchue. Quelques-uns lui donnent le nom de *Cenchria*, parce que sa queue est dure comme le millet. Il a les machoires plus grandes que la vipere, & quoiqu'il ressemble à ce reptile à plusieurs autres égards, on le distingue aisément par sa couleur, car la vipere est jaunâtre.

La morsure de l'*Ammodites* cause ordinairement la mort presque subitement; supposé qu'elle ne soit pas si prompte, le sang sort par la plaie, & la partie mordue s'enfle. Il survient aussi-tôt un écoulement de sanie, qui est suivi d'une pesanteur de tête, & de défaillances. Lorsque les symptomes sont les plus favorables, le malade ne vit pas plus de trois jours, quoiqu'on en ait vu qui ont vécu jusqu'au septieme. La morsure de la femelle cause plus promptement la mort.

On doit dans un pareil cas recourir d'abord aux remedes ordinaires, aux ventouses, aux scarifications de la partie autour de la plaie, à la ligature, & à l'ouverture de la plaie avec le bistouri. Les meilleurs remedes sont la mente prise dans l'hydromel; le castoreum, la casse, & le suc d'armoise, dans de l'eau. On doit encore prendre de la thériaque & en appliquer sur la plaie, & user ensuite de cataplasmes propres à la cure des ulceres de la plus maligne espece. Aetius, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 25.

AMMONIACUM, Ἀμμωνιακόν, *Ammoniac*.

Les Arabes appellent le borax *lezac aldeheb*, ce qui signifie la même chose que le Grec χρυσόκολλα, c'est-à-dire, colle de l'or. Ils donnent aussi le même nom à la gomme *ammoniaque*, comme *Avicenne* nous en assure au mot *assac* ou *azac*, à cause suivant lui, qu'elle sert à dorer le papier; car elle donne une couleur d'or aux Livres & au papier sur lesquels on la laisse, & sert en même tems à faire tenir l'or qu'on y applique. Voilà quel est le sentiment d'*Avicenne*: il appelle la gomme même ou larme *ammoniaque*, *Assac* ou *Azac*. *Alpagus* observe qu'elle étoit appellée par les anciens Arabes *Ussac*, & en effet un ancien Botaniste Arabe, dans un commentaire de *Dioscoride*, appelle l'arbre d'où découle la gomme *ammoniaque*, *Segjar Alussac*, c'est-à-dire, l'arbre *Alussac*. On trouve dans *Serapion*, *Raxach* par corruption, au lieu de *Haxach*; les Espagnols l'appellent *Aguaxaque*.

Avicene appelle cet arbre *Altarthub* ou *Altarthut*; les *Grecs* prétendent qu'on l'appelle *Agasyllis*; καλεῖται δὲ αὐτὸ δένδρον ὁ θάμνος ἀγασυλλίς, « l'arbrisseau qui por» te cette gomme est appellé Agasyllis ». *Dioscoride*. *Pline* dit qu'il est appellé *Metopium*, en quoi il se trompe. Les autres noms de cet arbre dans *Neophytus* sont κριοθεος & ἡλίου στρόφος: le premier est un épithete de *Jupiter Ammon*, à qui on donne le nom de κριοκέρατος, « à corne de bélier », & la raison qu'il donne de son autre nom, est qu'il est beaucoup exposé à l'influence du soleil. Nous l'appellons communément *Armoniac* au lieu d'*Ammoniac*.

Quelques savans Medecins doutent avec raison que nous ayons le véritable *Ammoniac*, (j'entens par *Ammoniac*, le suc ou la gomme qui découloit de cet arbre) des Anciens, car le nôtre n'a point les caracteres qu'ils lui donnent dans les descriptions qu'ils en ont faites, & il est certain que l'espece qu'ils appelloient θραῦσμα, ou θραυστόν, « en masse ou fragmens », est à peine connue aujourd'hui parmi nous. On lui avoit donné ce nom à cause qu'il se brise comme les autres gommes seches dont les parties ne sont point composées d'une colle tenace. *Dioscoride* lui donne entre autres caracteres celui de ressembler « à des morceaux grumeleux » d'encens », λιβανωίζον τοῖς χόνδροις, ce que *Serapion* applique mal-à-propos à son odeur. Il étoit pur, compact, sans ordure & de couleur jaune. *Dioscoride* dit,

εὔχρουν, « d'une belle couleur ». Ils appelloient une autre de ses especes, φύραμα ou φυρατὸν, « mêlé », parce qu'elle étoit grasse & résineuse, propre à réduire en masse, & remplie de terre ou de sable. C'est celui que l'on trouve communément aujourd'hui dans nos boutiques, & les Grecs n'en avoient point d'autre du tems de *Neophytus*, qui accommodant les paroles de *Dioscoride* au siecle où il vivoit, réduit les deux especes en une en ces termes : Ἐγκριτέον δὲ τὸ εὔχρουν, καὶ ἄξυλον, λιβανίζον ταῖς χόνδροις, καθαρὸν καὶ πυκνὸν, μηδεμίαν ἔχον ῥυπαρίαν. « Choisissez celui qui est d'une belle couleur, » en masse, &c. ». C'est le θραυστὸν Ἀμμωνιακὸν, l'*Ammoniac* friable », des Anciens. Il ajoure immédiatement, καὶ τὸ ῥητινίζον, τῇ ὀσμῇ σφοδρὸν, πικρὸν δὲ τῇ γεύσει καλεῖται δὲ τὸ τοιοῦτον ἐρυματῶδες, « & celui qui est résineux, » d'une odeur forte & d'un gout amer; ce dernier est » appellé *Tractile* ». Il a cru que l'*Ammoniac* de son tems étoit le même que celui de *Dioscoride*, qui nous le dépeint en masse comme l'encens », λιβανίζον ταῖς χόνδροις, à cause qu'il étoit résineux & d'une graisse gluante & visqueuse : mais cela n'est point vrai, car c'est autre chose d'être ῥητινῶδες, « résineux », ou d'être λιβανῶδες, « semblable à l'encens ». Ce dernier est sec & friable, l'autre gras & plein de suc. On peut appeller proprement les corps gluans, tels que la poix ou la glu, ἐρυματῶδη, *Tractiles*, mais les θραυστὰ, les » friables » sont ceux qui se réduisent en morceaux & ne peuvent point se filer. Cet Auteur confond donc deux choses tout-à-fait différentes en une seule, & met au contraire de la différence où il n'y en a point; car il ajoute aussi-tôt après λιθῶδες ἢ γεῶδες φύραμα, « le mêlé est rempli de terre ou de cailloux ». L'*Ammoniac* de *Dioscoride* qui, suivant lui est appellé φύραμα ; est le même que le gras & le résineux, que l'on peut aisément convertir en masse à cause de sa viscosité.

Ecoutons *Pline* là-dessus: *genera ejus duo*, Thrauston *masculi thuris similitudine, quod maxime probatur; alterum pingue ac resinosum, quod Phyrama appellant*. « Il » y a deux especes d'*Ammoniac*, le *Thrauston* (friable) » qui ressemble à l'encens mâle, & le second qui est » une substance grasse & résineuse, appellée *Phyrama*, » (un mélange ».

La larme qui est gluante comme la résine, étant trop liquide pour demeurer attachée à l'arbre, tombe à terre, &, s'attachant aux morceaux de bois & au sable qu'elle rencontre, elle ne forme plus qu'une même masse avec ces substances. C'est-là l'*Ammoniac* λιθῶδες, « pierreux », & γεῶδες, « terreux », de *Dioscoride*, & l'*Ammoniac* gras & résineux de *Pline*, qu'on appelle *Phyrama*. Celui qui se fige sur l'arbre, comme l'encens, est non-seulement sec, mais encore pur & exempt d'ordures. *Neophytus* qui ne connoissoit point d'autre *Ammoniac* que le nôtre, a cru que le liquide & le résineux étoient le même que le concret, & a séparé le visqueux & le gras du résineux, ce qui est une complication d'absurdités; les *Grecs* l'appellent généralement Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, « parfum *Ammoniac* », parce qu'ils l'employoient à cet usage, malgré son odeur forte & rance. *Dioscoride* dit, καστορίζον τῇ ὀσμῇ, « ayant » l'odeur du castoreum »; *Neophytus*, τῇ ὀσμῇ σφοδρὸν, » d'une odeur forte », & *Galien*, κορίῳ ὄζων, « l'odeur » de la coriandre » : mais je crois qu'il faut lire καστορίῳ, « du castoreum », au lieu qu'on a écrit par abbréviation, κορίῳ, « de coriandre ». *Pline* met l'*Ammoniac*, le *Juncus* & le *Calamus aromaticus*, & la mousse odorante au nombre des parfums & des épiceries; mais il n'est pas plus surprenant que cette gomme ait place parmi les drogues qu'on employoit pour les parfums, que le Galbanum parmi les ingrédiens qui composoient le parfum du Grand-Prêtre, *Exod. XXX.* 31. lequel consistoit en stacte, en onyche aromatique & en encens, il est appellé en Hébreu, חלבנה, *Chelbena*, d'où est venu le grec χαλβάνη. Le galbanum entroit aussi dans les onguens, surtout dans celui d'amandes, qui étoit en usage parmi les Egyptiens, & que l'on appelloit pour cette raison μετώπιον, « métopium », un des noms du galbanum. Voici ce que disent les Grecs de l'onguent d'amandes : Αἰγύπτιοι τοῦτο τὸ ἔλαιον ἐξευρόντες μετώπιον αὐτὸ προσηγόρευσαν, ὅτι χαλβάνην λαμβάνει· τὸ δὲ φυτὸν ἐξ οὗ γίνεται ἡ χαλβάνη καλεῖται μετώπιον. « Les » Egyptiens, qui ont inventé cette huile, l'appellent » *Metopium*, parce qu'il y entre du *galbanum*; car la » plante qui produit ce dernier porte ce nom ». L'odeur du galbanum ne differe pas beaucomp de celle de l'*Ammoniac*; s'il est vrai, comme *Dioscoride* l'assure, que l'on falsifie le galbanum avec la résine, les feves mondées & l'*Ammoniac*. *Pline* a donc confondu les noms lorsqu'il a écrit que l'arbre qui produit l'*Ammoniac* étoit appellé *Metopium*, puisque suivant d'autres ce dernier nom est celui du galbanum. Quelques-uns veulent que ce soir un arbre qui donne l'*Ammoniac*; d'autres, que ce soit une plante assez petite. *Actuarius*, sur *Dioscoride*, dit : Πόα ἐστὶν ὅθεν Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, « c'est une planre qui produit le parfum *Ammoniac* ». C'est-là faire violence aux paroles de *Dioscoride*. *Serapion* qui cite *Dioscoride*, & qui semble user de ses propres termes, rapporte que l'on fait une incision à la racine de cette plante pour en tirer la gomme, preuve qu'il croit que c'est une plante. *Pline* l'appelle *arbre* & dit que cette gomme en découle en forme de résine, par où il fait entendre qu'elle coule naturellement. *Dioscoride* l'appelle δένδρον ναρθηκῶδες, « arbre qui tient de la fe» rule », & θάμνος, « arbrisseau »; en effet les arbres d'où l'encens & la myrrhe découlent, ne sont pas fort grands. Il n'est point parlé de racine dans une ancienne copie, quoique les éditions portent : Καλεῖται δὲ ὅλος ὁ θάμνος σὺν τῇ ῥίζῃ Αγασυλλὶς, « l'arbrisseau en» tier avec sa racine, est appellé *Agasyllis* ». Il n'est point ici question de racine, & ce manuscrit n'en parle point. Il est absolument faux que l'*Ammoniac* découle par incision de la racine d'une plante, comme *Serapion* le prétend. Des Auteurs fort anciens nous assurent qu'il découle de lui-même.

Dans les Lexicons grecs de Medécine, je trouve γόμφιον & γομφίτην, pour désigner la gomme *ammoniaque* odorante, dans le même sens peut-être que le nom arabe, *Lezac aldeheb*, qui, suivant *Avicenne*, appartient à la gomme *ammoniaque*, qui sert à souder l'or; car γομφοῦσαι signifie « assembler », & γόμφοι σύνδεσμοι, « Gom» phi sont les liens » qui joignent deux pieces de bois ensemble. Les chevilles sont encore appellées *Gomphi*. Les Glossaires ou Lexicons portent γομφίτης, Λιβυκὸν θυμίαμα, « Gomphites est la gomme douce de Lybie »; & γόμφιον τὸ θυμίαμα, « Gomphiton, signifie de la gomme odorante ».

Nicandre dans les antidotes, met Ἀμμώνιον (*ammonium*) pour *ammoniacum*, dans les vers suivans.

————Ἐν δὲ ἐπαρκὲς ;
Θάλπε βαλὼν χύτρῳ Ἀμμώνιον ;

» *Mettez* dans un pot une quantité suffisante d'*ammonium* » & faites-le chauffer ». On lit par corruption σκαμμώνιον (*scammonium*) que l'on prend mal-à-propos pour la scammonée, c'est-à-dire, le suc de la scammonée : mais ce même Auteur appelle un peu auparavant la scammonée, δάκρυ κάμωνος, « la larme du Kamon (*scammonée*.)

———Τό τε δάκρυ νεοδρύπτοιο κάμωνος

« & le suc nouvellement tiré par expression de la scammonée ». Κάμωνος est mis pour σκάμωνος, de même que μάραγδος pour σμάραγδος, (*maragdus* pour *smaragdus*.) Le suc est σκαμώνιον, « *scamonium* »; la plante σκαμωνία, « *scamonia* ». Il s'ensuit donc qu'Ἀμμώνιον (*ammonium*) & Σκαμμώνιον, (*scammonium*) sont deux choses tout-à-fait différentes.

Le sel *ammoniac*, ἅλας Ἀμμωνιακὸν, a pris son nom du même endroit. Les Grecs, surtout quelques-uns des

plus modernes, dans leur Lexicons de Medecine sont fort partagés sur ce sujet. Le Glossaire Sarrazin d'*Ephodius*, rend l'Arabe Μιλχ, (*milch*) par *ammoniacum*. Μιλχ τὸ Ἀμμωνιακὸν ἅλας, « *milch* est le sel *ammoniac* ». *Milch* est un mot arabe qui signifie sel. Les Grecs changent l'aspiration arabe en une plus forte & l'expriment par leur χ, *ch*. C'est ainsi qu'ils disent, ἀλχαννα, « *alchanna* », pour alhanna, &c.

Quelques Auteurs semblent avoir donné le nom commun de sel, κατ' ἐξοχὴν, par distinction au sel *ammoniac*; ce que l'ancien Commentateur Arabe d'Avicenne donne à entendre par ce titre : *Du Sel ammoniac, c'est-à-dire, du sel.* Le mot arabe que l'on donne au *sel ammoniac* est *Nuxader*, mot qui a sa signification propre, & ne signifie nullement du sel. De toutes les différentes especes de *sel*, il n'y en a aucun dont Dioscoride fasse plus de cas, à cause de son efficacité, que du fossile (sel de roche.) Il préfere aussi parmi les especes de ces derniers, le sel *ammoniac*; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'on lui ait donné le nom de sel à cause de son excellence. Quelques Grecs modernes l'appellent ἅλας τζαπαρικὸν, « c'est-à-dire sel fossile; » car τζάπα (*tzapa*) & τζάπιον (*tzapium*) signifie chez eux un instrument propre à creuser, τὸ ὀρύγιον (*orygium*:) chez les Latins *sappa*, qui est un nom que nous avons conservé, & d'où est venu le verbe *sappare*, « sapper. » Nicomede, Medecin sophiste, dit dans son Lexicon, Ἅλας ὀρυκτὸν τὸ γαγγραινόν. Ἅλας Ἀμμωνιακὸν τὸ τζαπαρικόν. Ἅλας Καππαδοκικὸν τὸ Ἀρμένιον. Ἅλας ταριχευτὸν τὸ θαλάσσιον. « Le sel fossile est le même que le gangrinum; le sel *ammoniac* est le tzaparicum; le sel de Cappadoce ne differe point de celui d'Armenie; & le sel dont on se sert dans les assaisonnemens des viandes, est le sel marin. » Vous voyez qu'il distingue le sel fossile du tzaparicum, dont l'*ammoniac* ne differe point, quoique Dioscoride fasse le sel *ammoniac* une espece de sel fossile : & à dire vrai, le *tzapa* des Grecs n'étoit point, à proprement parler, un instrument avec lequel ils creusoient la terre : mais il ressembloit à ceux dont on se sert pour tailler les pierres dans les carrieres. On tire le sel *ammoniac*, comme nous l'apprend Serapion, de certaines pierres dures & transparentes ; ce qui fait qu'on a besoin du tzapa (espece de pioche) pour l'avoir & pour le couper. Les anciens Latins appelloient cet instrument, *upupa*, parce que sa pointe a la figure d'un bec de vaneau. Les Glossaires portent *upupa*, ὀρύγιον (*orygium*.)

Un célebre Medecin, extremement versé dans ce genre d'étude, rejette le sentiment de Serapion, & il prétend que le sel *ammoniac* tire son nom du sable dans lequel on le trouve en forme de croutes & de lames. Il n'est pas difficile de se convaincre de la fausseté de cette opinion, si l'on considere, 1°. Que personne ne sauroit dériver *ammoniacum*, ἀπὸ τῆ ἄμμυ « sable, » mais ἀπὸ τῆ Ἄμμωνος « d'ammon; » de même que la gomme *ammoniaque* ne peut avoir tiré son nom du sable, quoique Pline le prétende. Ἄμμων, « Ammon » il est vrai, a tiré son nom du sable : mais *Regio*, Ἀμμωνιακὴ, a pris le sien d'*Ammon*, dont les Oracles étoient fameux dans ces contrées ; & tout ce que l'on y trouvoit, qui paroissoit mériter attention, étoit appellé Ἀμμωνιακὸν « *ammoniacum*. » Pline nous dit qu'on tiroit le sel *ammoniac* de cavernes fort grandes. *Levissimus intra specus suos, in lucem universam prolatus incredibili pondere ingravescit.* « Quoiqu'il soit extremement léger tant qu'il est dans les cavernes, son poids augmente considérablement lorsqu'on vient à l'exposer à l'air. » Il nous apprend aussi pourquoi on lui a donné le nom d'*ammoniac* : *Nam & Cyrenaici tractus nobilitantur ammoniaco, & ipso, quia sub arenis inveniatur, appellato.* « Le territoire de Cyrene est célebre par le sel *ammoniac* qu'il produit, & que l'on trouve dans le sable; ce qui lui a fait donner son nom. » Raison ridicule ! Ce nom paroît lui avoir été donné, parce qu'on le trouve dans la région *Ammoniaque*, ἐν τῇ κατ' Ἀμμωνα Λιβύῃ, « dans la Lybie aux environs d'Ammon, » qui faisoit partie du territoire de Cyrene. On donnoit quelquefois ce nom, non-seulement aux contrées qui étoient dans l'intérieur du pays, mais encore à toute la Lybie. Ἀμμωνία, dit Etienne, ἡ μεσόγειος Λιβύη, καὶ αὐτὴ δὲ πᾶσα ἡ Λιβύη οὕτως ἐκαλεῖτο ἀπὸ Ἄμμωνος; « *Ammonia* est la Lybie méditerranée, & l'on donne quelquefois ce nom à toute la Lybie, à cause d'Ammon. » Il s'ensuit donc que le sel *ammoniac* a reçu son nom de la contrée *Ammonia*, & non du sable; car pour lors on devroit l'appeller ἀμμιαῖς ou ἀμμίτης, « ammicus ou ammites. » Pline dit, dans l'endroit que nous avons déja cité : *Quo exemplo posteà inter Ægyptum & Arabiam, etiam squalentibus locis, cœptus est inveniri, detractis arenis, qualiter & per Africæ sitientia usque ad Ammonis Oraculum.* « On le découvrit ensuite dans les déserts qui sont entre l'Egypte & l'Arabie, en fouillant dans le sable, & on en trouve encore aujourd'hui dans cette partie inculte d'Afrique qui s'étend jusqu'à l'Oracle d'Ammon. » Il est certain que dans la contrée d'Ammon, où le terrein étoit entierement sablonneux, les cavernes que l'on creusoit dans le sable, donnoient du sel *ammoniac* : mais il y a toute apparence qu'on le tiroit aussi de la terre, & même des rochers, dans les lieux qui n'étoient point sablonneux. *Pline*, Livre XXXI. ch. 7. *Effoditur & terra, ut palam est humore densato in Cappadocia. Ibi quidam cæditur lapidum specularium modo. Pondus magnum glebis, quas micas vulgus appellat.* « On le tire de la terre dans la Cappadoce en forme d'humeur condensée, & on le coupe ensuite de la même maniere que la pierre spéculaire. Les morceaux qu'on appelle *mica*, sont extremement pesans. » On me dira que celui de Cappadoce n'est pas le même que celui d'Ammon ; à quoi je répons, qu'on réduit les deux especes sous la classe ὀρυκτῶν ἁλῶν, « de sels fossiles; » ce qui s'accorde avec le sentiment de Pline. Dioscoride compte trois différentes especes de sel : τὸ ὀρυκτὸν, τὸ θαλάσσιον, καὶ τὸ λιμναῖον; « le fossile, (sel de roche) le sel marin, & celui qu'on tire des marais. » Mais ce dernier peut être compris sous le nom de sel marin. Il comprend le sel *ammoniac* sous l'espece fossile, bien qu'il en fasse en quelque sorte une à part, & que sa nature varie suivant le terrein & la force du soleil qui le produit. Voici les termes de Dioscoride : Τῶν δὲ ἁλῶν ἐνεργέστερον μὲν ἐστὶ τὸ ὀρυκτὸν· τούτου δὲ κοινῶς μὲν τὸ ἄλιθον, καὶ λευκὸν καὶ διαφανὲς πυκνὸν τε καὶ ὁμαλὸν τῇ συγκρίσει· ἰδίως δὲ τὸ Ἀμμωνιακὸν τῷ γένει, εὐσχιστόν δὲ, καὶ εὐθείας τὰς διαφύσεις ἔχον. « Le sel fossile est de tous les sels celui qui a le plus de vertus, surtout lorsqu'il est net, blanc, transparent, d'une substance compacte & uniforme. Mais il n'y en a point de comparable à celui qu'on appelle *ammoniac*, qui se divise aisément, & est plein de fentes disposées en droites lignes. » Un des principaux caracteres du sel fossile, est d'être blanc & transparent. Le sel *ammoniac* possede ces deux qualités. Pline dit de ce dernier : *Similis est colore alumini quod schiston vocant, longis glebis, neque perlucidus, ingratus sapore, sed Medicinæ utilis.* « Il ressemble à l'alun de plume par sa couleur, & il est en longs morceaux, sans transparence, d'un gout desagréable; ce qui n'empêche point qu'il n'ait son utilité dans la Medecine. » Je ne sai si l'on doit douter de sa transparence sur le rapport de Pline, puisque Dioscoride regarde la blancheur & la transparence comme deux propriétés essentielles au sel fossile, & qu'il les attribue toutes deux au sel *ammoniac*. Pline lui-même dit quelques lignes plus bas, que le plus net (*perspicuum*) c'est-à-dire, le plus transparent est le plus estimé. *Probatur quammaxime perspicuus, rectis scissuris.* « Le sel le plus transparent, & qui a des fentes en ligne droite, est le plus estimé. » On entend par *perspicuus*, τὸ διαφανὲς, la transparence, comme quand on dit, *perspicuus amnis*, *perspicuum vitrum*; « une eau transparente, un verre transparent. » Dans les Glossaires : *perspicuum*, διαφανὲς, διαυγὲς, « net, c'est-

» à-dire, diaphane, transparent. » Tout ce qui transmet l'image des objets, & à travers de quoi on peut voir, est appellé par les Anciens *perspicuus*; de sorte que Pline se contredit lui-même. Il a tiré sa description de différens Auteurs : il a peut-être trouvé dans quelqu'un d'eux, que le sel *ammoniac* ressembloit par sa couleur à l'alun de plume : il est vrai que ce dernier est blanc, mais il n'est point transparent, & ne paroît point être divisé en fragmens semblables à des cheveux gris. Il s'est donc imaginé qu'il étoit en longs morceaux, mais sans transparence. Il avoit lu dans un autre, que le τὸ διαφανὲς, « le diaphane, » étoit le plus estimé; & il l'a rendu par *perspicuus*, qui est le même que transparent.

Avicenne nous donne trois caracteres de sel *ammoniac*, qui sont, τὸ εὔσχιστον, « la facilité à se fendre »; τὸ διαφανὲς, « la transparence & la couleur du crystal; en arabe, *albeluri*, ce que le Traducteur rend par *& melior ex eo, qui est ut borax, clarus, crystallinus*. « Le meilleur ressemble au borax; il est clair, & transparent comme le crystal. » Il n'est point parlé du borax dans l'Arabe, qui est le nom que les Barbares donnent au *chrysocolla*, qui ne ressemble en aucune maniere au sel *ammoniac*.

On trouve dans l'édition arabe trois épithetes qu'Avicenne donne au sel *ammoniac*. La premiere répond au grec εὔσχιστον, facile à diviser. La seconde est le mot par lequel Avicenne rend toujours le διαφανὲς, diaphane de Dioscoride. La troisieme est *albeluri*, que les Interpretes rendent par *crystallinum*, avec plus de raison que ceux qui traduisent l'arabe *belur* par *beryl*.

Mais ce qui a fait adopter ce sentiment à ces derniers, ç'a été le son de ce mot, comme si *belur* venoit de *beryl* par la transposition des lettres. Le meilleur béryl est celui qui a la couleur de verd de mer. Le béryl doré est d'une autre espece, il tire sur la couleur d'or. *Bilur* en arabe, doit signifier une pierre précieuse blanche; car l'*ammoniac*, λευκὸν & διαφανὲς, « blanc & transparent » est comparé à la couleur *bilurine* : on ne peut pas l'entendre du crystal qui ne croît point dans les Indes. Mais le Géographe de Nubie écrit qu'on trouve le *bilur* dans plusieurs endroits des Indes; par exemple, à Sarandib, isle des Indes, sous le huitieme parallele du climat, où il prétend qu'on trouve le meilleur & le plus grand *albilur*. Je ne saurois rendre ce mot par *beril*, comme un savant Traducteur l'a fait, pour les raisons que j'ai rapportées ci-dessus. Je suis plutôt du sentiment de ceux qui traduisent l'Hébreu שהם, *soham*, par *albilur*, que presque tous les Interpretes veulent être l'onyx, à qui on a donné ce nom, à cause de sa blancheur, qui ressemble à celle de l'ongle humain, quoiqu'on prétende qu'il est quelquefois de différentes couleurs. Il y a encore une espece de marbre à qui on donne ce nom pour la même raison. *Paulus Silentiarius*.

Ὅσσα τ' ὄνυξ ἀνέπει διαυγάζοντι μελάλλῳ
Ὠχρῶν ἐρίτιμα.

« Des rayons pareils à ceux que jette l'Onix, dont la pâ- » leur ne diminue point le prix. »

Une ancienne traduction Arabe rend βηρύλλιον, « béryl » dans l'Apocalypse par *bilur*. Supposé que *bilur* soit le béryl, ce ne peut être que cette espece de béryl qui est une des dernieres pierres dont il vient d'être fait mention, & que l'on dit ressembler au crystal. Ce ne peut être qu'une pierre précieuse, blanche & semblable au crystal, qui ait reçu ce nom parmi les Arabes, puisqu'Avicenne nous apprend que cette espece de sel, que l'on appelle communément *sel-gemme*, ressemble à l'*albilur*. Il est certain que celui-ci est blanc & transparent; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *salem gemmæ*, « sel gemme, » au lieu qu'ils eussent dû l'appeller *salem gemmeum*. C'est ainsi qu'on trouve *gemmeus miles* dans Martial pour *vitreus*. Ce Poëte appelle souvent le verre du nom de *gemma*, à cause de son éclat & de sa transparence.

Le mot qui signifie le sel-gemme dans le texte Arabe, est *darani*, suivant le Traducteur d'Avicenne : mais je ne vois rien dans ce mot qui réponde à la notion que nous avons du sel-gemme. Ne se peut-il pas faire qu'il vienne de l'Hebreu דר *dar*, qui signifie une pierre de *Paros*, & du marbre blanc? En effet, ce sel fossile appellé sel-gemme, est aussi blanc & aussi éclatant que le marbre. On trouve dans Myrepse σαλτζέμα (*Saltzeme*) pour signifier ce qu'on entend en Latin par *sal gemmæ*.

Je trouve dans un ancien Glossaire Arabe *Callasticus*, en parlant du béryl; mais je crois qu'il faut lire *Chalasticus*, ὁ χαλαστικὸς. L'on sait que les Medecins appellent *Chalastica*, certains remedes qui ont une vertu émolliente, laxative, discussive, digestive, & résolutive. Avicenne, dans ce passage, semble distinguer & nommer les différentes especes de sels, plutôt par leurs vertus que par la différence de leur nature, ou du lieu qui les produit. Le premier, a, suivant lui, une vertu astringente comme le nitre : il y en a un autre (c'est ainsi que le rend le Traducteur) qui est friable, & un troisieme qui est creux, ce que je n'entens point, quoiqu'il emploie le terme *creux* pour une espece de sel dans tout le reste du Chapitre. Alpagus, dans son Lexicon, le traduit par *sel imperial* : mais je ne puis dire ce que c'est. Peut être est-ce un mot d'un verbe Arabe, qui exprime le pouvoir de saisir & d'entraîner, qui a la même signification que l'Hebreu חטף, *Hhataph*, qui signifie arracher & entraîner par force. Il entend peut-être par ces mots τὴν σμηκτικὴν δύναμιν, « la vertu détersive, » qui se manifeste en emportant & détergeant. Un ancien Traducteur Arabe rend le λίθος μολυβδοειδὴς, *lapis plumbarius* de Dioscoride, par un mot qui nous donne lieu de douter, s'il veut parler d'un sel de couleur d'azur, ou d'outremer, que les Grecs mettoient au nombre des sels. En effet, *Zosimus Panopolitanus*, par son ἅλατος κυανοῦ Ἀρμενιακ, sel de couleur d'*outremer*, semble parler d'une espece de peinture de cette couleur : Serapion nous apprend que le borax est une espece de sel. On trouve encore des sels jaunes & de couleur de pourpre. Supposons qu'Avicenne donne le nom de borax au sel qui est de couleur d'azur : je crois qu'il faut lire ce passage par un mot qui signifie la σμηκτικὴ δύναμις, la « faculté détersive. » Ce qui précede semble me confirmer dans mon sentiment; car j'eusse rendu ce que le Traducteur exprime par *rare & friable*, par *mordant*, d'un verbe, qui signifie *ronger & corroder*. Pline dit de ce sel : *In medendo vero mordens, adurens, repurgans, extenuans, dissolvens* : « Ce remede a une qualité mordicante, » caustique, détersive, atténuante, & dissolvante. »

Avicenne fait ensuite mention d'une autre espece de sel qu'il appelle *darani* ou *drani*. L'Auteur du Dictionnaire Latin-Arabe, traduit ce mot par χαλαστικὸν, « laxatif. » Il s'ensuit donc qu'Avicenne donne ce nom à un sel qui a une qualité émolliente & dissolvente, que Dioscoride appelle διαχυτικὴν δύναμις, « pouvoir dissolvant; » Pline, *dissolvens* « dissolvent; » ce qui est une qualité propre au sel fossile ou gemme, car plus il est amer, plus aussi est-il propre à dissoudre, comme Avicenne lui-même le témoigne. Il dit ensuite qu'il y en a une autre espece qu'il appelle *naphthi* : il entend par-là un sel naphthique qui tire son nom de la *naphthe*, qui est une espece de bitume liquide qui est le même, à ce qu'on prétend, que celui que Galien appelle sel de Sodome. Je ne sai si cela est vrai, & si ces mots ne peuvent point recevoir un autre sens. Peut-être que l'Auteur veut parler de cette espece de sel que Dioscoride appelle ἐσχαρωτικὸς « escarotique, » Pline, *adurens*, « caustique. » Les Arabes appellent encore du nom de *nafta* une vésicule, une vessie, ou tubercule du Grec ἄφθα, « *aphtha*, » que l'on traduit par τὰ ἐν στόματι ἕλκη, & φθόη, « ulcere de la bouche. » Il est certain que les Grecs employent *aphtha* pour *bitumen* ;

comme dans Constantin *de Imperio*, πηγὴ ἄφθαν ἀναδιδοῦσα, « une fontaine qui donne de l'aphthe. » Un homme très-savant d'ailleurs, entend par-là des fontaines dont l'eau cause des ulceres, au lieu que l'Auteur veut parler de fontaines qui donnent du bitume liquide, ou naphthe.

Aphtha est donc mis pour *naphtha*, au lieu que les Arabes mettent *naphtha* pour *aphtha*, qui signifie la vésicule ou vessie d'un ulcere. De-là *sal naphthi*, ὁ ἐσχαρωτικὸς, « escarotique, » qui, par sa qualité caustique cause des ulceres ou aphthes sur la peau, & des escares. Avicenne suit à peu près le même ordre que Dioscoride, lorsqu'il assigne les qualités des différentes especes de sels. Δύναμιν δὲ ἔχουσιν οἱ προειρημένοι ἅλες πολύχρηστον συπτικὴν τε καὶ σμηκτικὴν, καὶ ἀποκαθαρτικὴν, καὶ διαχυτικὴν ἔτι δὲ καὶ ἀλλακτικὴν, καὶ ἰχωτικὴν, καὶ ἐσχαρωτικὴν, τῷ μᾶλλον καὶ ἧττον διαφέροντες. « Les sels » dont nous venons de parler, ont une vertu astringente, » abstersive, purgative, discussive, repercussive, & atténuante; ils sont encore propres à former une escare, & ont plus ou moins d'efficacité, suivant leurs » différentes especes. » Le sel escarotique de Dioscoride est donc le *naphthi* d'Avicenne, que l'on rend littéralement par *vésicatoire*.

Quoique les Medecins modernes donnent le nom de vésicatoire aux médicamens moins violens que les escarotiques & les caustiques; les Grecs ne laissent pas de les confondre souvent, & appellent les topiques, qui font lever des vésicules sur la peau, & forment une croûte sur les parties écorchées du nom général de caustiques & d'escarotiques. Il est certain qu'on trouve un sel qui a la vertu d'écorcher la peau, & d'exciter des pustules. Strabon l'appelle Κνησμώδεις ἅλας, « sel » qui cause de la demangeaison, » & prétend qu'on en trouve dans un certain lac d'Atropatene, Province de la Medie, dont l'eau brûle les hardes qu'on y lave. Λίμνην δ' ἔχει τὴν Σπαῦτα, ἐν ᾗ ἅλες ἐπανθοῦσες πήγνυνται· εἰσὶ δὲ κνησμώδεις, καὶ ἐπαλγεῖς ἔλαιον δὲ τοῦ πάθους ἄκος, ὕδωρ δὲ γλυκὺ τοῖς κατακαυθεῖσιν ἱματίοις, εἴ τις κατ' ἄγνοιαν βάλλειεν εἰς αὐτὴν πλύσεως χάριν. « On y » trouve un lac appellé *Spauta*, dans lequel se trouvent des masses de sel. Ces sels causent sur la partie » du corps où on les applique une espece de demangeaison incommode, que l'on guérit avec de l'huile. » Son eau brûle les hardes qu'on y lave par inadvertence, & l'on ne prévient son effet qu'en les trempant aussi-tôt dans de l'eau fraîche. » *Strabo, Lib. II.* Ce sel doit être extremement escarotique, ou tout au moins, comme disent les Medecins, *vésicatoire*. Les vésicatoires sont proprement ces sortes de topiques qui causent une rougeur sur la peau, accompagnée d'excoriations, de vésicules, & de pustules, que les Arabes, ainsi que je l'ai déja dit, appellent *naphthi*. Les Arabes inserent communément nn *n* dans le milieu des mots; mais ils l'ont mis devant celui-ci qui est tiré du Grec, disant *naphtha* pour *aphtha*.

Avicenne dit que le sel naphthi est noir, ce qui est la couleur de la poudre à canon, appellée dans une Epigramme Grecque, poudre d'*Ethiopie*, nom que l'on donne communément au sel naphthique. Avicenne nous apprend encore qu'il n'a cette couleur qu'à cause du naphthe qu'il contient. Il l'appelle en Arabe *naphthia*, par où j'entens la faculté qu'il a de brûler & d'exciter des pustules: dans le même Auteur *nitrosia* signifie qualité nitreuse, & l'on trouve chez lui plusieurs autres mots de cette espece. Il dit que cette couleur lui vient de sa nature brûlante & enflammée, qu'il perd cette qualité lorsqu'on le calcine, & acquiert la nature du sel-gemme. Il est vrai que tous les sels perdent de leur acrimonie, lorsqu'on les expose quelque-tems à un feu médiocre, & acquierent une qualité diaphorétique, qui est particuliere au sel-gemme. Οἱ δὲ κεκαυμένοι διαφορῦσι μᾶλλον. « Les calcinés sont les plus » diaphorétiques. » *Paul Eginete.* Avicenne ajoute dans le même endroit que le sel des Indes est noir, non point à cause de sa naphthicité, comme le sel naphthique, mais par sa propre substance. On ignore quelle est l'espece qu'il appelle sel des Indes. Les anciens Grecs appelloient leur sucre *sel d'Indes*, parce qu'on le trouve dans des roseaux en forme de sel. Le même Auteur, *Liv. IV. chap. de la Rougeur de la langue des personnes qui ont la fievre*, parle d'un sel qu'on apporte des Indes, & qui paroît être le sucre des Anciens. Il n'est pas surprenant qu'Avicenne le mette au nombre des sels, puisque dans le Chapitre *de Atramentis*, il parle des couleurs des Indes, parce que les Grecs les appelloient μέλαν Ἰνδικὸν, « encre Indienne. » La plupart des Auteurs modernes semblent croire qu'Avicenne parle de ce dernier sel dans les passages où il traite de la différence des sels, & entre autres du sel des Indes. Mais il est évident que le sel dont il parle dans le traité de la rougeur de la langue, est different de celui dont il parle dans le Chapitre de la différence des sels. Le premier n'est autre chose que du sucre: car ce sel des Indes a la couleur du sel ordinaire, comme Avicenne lui-même le dit expressément dans le Chapitre *de Asperitate lingua*. Les Grecs nous disent aussi Ἅλς ὁ Ἰνδικὸς χροιᾷ μὲν καὶ συστάσει ὅμοιος τῷ κοινῷ ἁλί, γεύσει δὲ μελιτώδης. « Le sel des Indes a la même cou» leur & la même substance que le sel commun, » mais il a « le gout du miel. » Or le sel commun est blanc. Pline nous dit aussi que le sucre (qui est le sel des Indes des Anciens) est blanc & concret comme la gomme. On doit donc entendre ce que dit Avicenne dans le Chapitre où il traite des différentes especes de sels du véritable sel des Indes, & non point du sucre des Anciens, quoiqu'il fût véritablement une espece de sel; car le sucre est blanc, au lieu que le sel dont il parle est noir. Mesué fait aussi mention de ce sel, & nous dit que le sel naphthique & celui des Indes sont préférables à tous les autres. Strabon, *Lib. V.* rapporte d'après Clitarchus, qu'il y a dans les Indes des carrieres où l'on trouve du sel naturel en forme de pierres. Dans l'endroit où il parle des curiosités de l'Isle d'Ilva, τοῦτο δὲ παράδοξον ἡ νῆσος, καὶ τὰ ὀρύγματα ἀναπληροῦσθαι πάλιν τὰ μεταλλευθέντα, καθάπερ τοὺς πλαμῶνας φασὶ τοὺς ἐν Ῥόδῳ, καὶ τὴν ἐν Πάρῳ πέτραν τὴν μαρμάρον, καὶ τοὺς ἐν Ἰνδοῖς ἅλας ὥς φησι Κλείταρχος. « Il y a » cela de remarquable dans cette Isle, que les fosses » qu'on y creuse se remplissent de nouveau au bout » d'un certain tems, comme cela arrive, à ce qu'on dit, » aux canaux qui sont dans l'Isle de Rhodes, aux car» rieres de marbre de Paros, ou à celles de sel des In» des, suivant le rapport de Clitarchus. » Pline rapporte que l'on trouve une même espece de sel dans Oromenus, montagne des Indes, ce qu'il semble avoir pris de Clitarchus: *Sunt & montes nativi salis, ut Indus Oromenus, in quo Lapicidinarum modo caditur renascens; majusque regum vectigal ex eo est quam ex auro atque margaritis.* « On trouve aussi dans de certai» nes montagnes, comme dans celle d'Oromenus dans » les Indes des carrieres de sel qui ne tarissent jamais, » & qui fournissent des plus grands revenus à leurs Pos» sesseurs que l'or & les perles. » Il peut se faire que les Arabes donnent à ce sel le nom d'Indien plutôt à cause de sa couleur, que du pays où il croît: de même qu'ils appellent *Myrobolans Indiens* ceux qui sont noirs, & *Indicum colorem*, τὸ μέλαν, « encre, couleur In» dienne. » Quoiqu'il en soit on trouve deux différentes especes de sel d'Indes qui ont le même nom; savoir, le sucre des Anciens, qui est le sel d'Indes des Grecs, & le sel Indien des Arabes.

L'examen de ces différens sels nous a un peu écartés du sel *ammoniac*; les Barbares écrivent *armoniac*, de même que gomme *armoniaque* pour *ammoniaque*. De-là vient que Pandectarius appelle ce sel *armeniac*, comme s'il venoit d'*Armenie*. Je ne doute point qu'on ne trouve du sel dans cette derniere contrée, mais il est différent du sel *ammoniac*. On ignore encore aujourd'hui la nature du sel *ammoniac*. Quelques-uns conjecturent qu'il est fait avec l'urine du chameau, & plusieurs savans admettent ce sentiment, parce qu'on l'apporte

porte à Venise des pays Orientaux où l'on trouve un nombre infini de chameaux. Mais cette opinion ne peut se soutenir, car le véritable sel *ammoniac* vient plutôt de l'Occident que de l'Orient, puisqu'on le trouve dans la contrée d'*Ammon* aux environs de *Cyrene*. Il est vrai qu'il est de même genre que le sel de roche & le sel gemme, mais il passe pour avoir une vertu particuliere dont il est redevable à la nature du lieu où il naît. Le sel-gemme est aussi blanc & aussi transparent que le sel-*ammoniac*. Hérodote dit, qu'il y a des montagnes on collines de sel au-delà de la contrée d'*Ammon*, *L. IV.* *Μετὰ δὲ Ἀμμωνιάς, διὰ τῆς ὀφρύης τῆς ψάμμου δὲ ἀλλέων δέκα ἡμερέων ὁδὸν κολωνός τε ἁλός ἐστιν ὅμοιος τῷ Ἀμμωνίῳ.* « A dix journées au-delà d'Ammon dans les sa» bles, on trouve des montagnes de sel pareil au sel » *ammoniac*. » Il paroît par là que le sel *ammoniac* n'a point reçu son nom des sables, mais de la contrée d'Ammon. Sérapion nous apprend qu'on le tire de pierres dures & transparentes; ce qui lui a attiré la critique d'un savant Medecin. Lorsqu'il dit dans le même endroit qu'on l'apporte de la contrée de *Corasan*, on ne doit pas croire qu'il veuille parler du véritable sel *ammoniac*, qui ne se trouve que dans le pays d'*Ammon*, qui lui a donné son nom. Le sel de *Corasan* est de même espece, quoique différent du sel *ammoniac*. Il dit dans le même endroit qu'il est de plusieurs couleurs, blanc, noir & bigarré : mais les anciens Grecs parlent d'un sel *ammoniac* d'une seule couleur, blanc & transparent comme le crystal, en quoi ils ont été suivis par Avicene, qui n'admet qu'une seule espece de sel *ammoniac*; peut-être y en a-t-il une espece plus noire, que les Arabes appellent *Milch Hendi*, *Sel Indien*. Saumaise, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 111.

De la gomme Ammoniac ou Hammoniaque.

La *gomme Ammoniaque* est le suc d'une espece de ferule, (νάρθηξ) qui croît dans cette partie de la Libye qui est aux environs de *Cyrene*. La plante entiere avec sa racine est appellée Agasyllis.

La meilleure *gomme ammoniaque* est celle qui a une belle couleur, qui est nette, figurée comme l'oliban, pure, compacte, d'un gout amer & d'une odeur pareille à celle du castoreum. Cette espece est appellée *thrausma*, (masse ou fragment;) & celle qui est mêlée avec de la terre ou du gravier, *phyrama*, (mélangé.) Elle croît dans les sables de la Libye aux environs du lieu où étoit le Temple de *Jupiter Ammon*.

Elle amollit, attire, échauffe & résout les duretés & les tumeurs. Elle lâche le ventre & chasse le fœtus hors de la matrice. Prise à la dose d'une dragme dans du vinaigre, elle diminue le gonflement de la rate & appaise la goute & la sciatique. Elle est encore fort bonne pour l'asthme, la difficulté de respirer, (ὀρθοπνοίας) l'épilepsie & l'humidité de la poitrine, étant employée en forme d'éclegme avec du miel, ou prise dans le suc de tisane; elle arrête le pissement de sang, déterge les taies des yeux, (τὰ ἐν ὀφθαλμοῖς λευκώματα) & adoucit la rudesse de la peau. Broyée avec du vinaigre, elle résout les duretés de la rate & du foie. Appliquée en forme de cataplasme avec du miel ou avec de la poix, elle dissout les concrétions gypseuses qui viennent autour des jointures. Mêlée avec du vinaigre, du nitre & de l'huile de Chypre pour en faire un *acopon*, elle soulage ceux qui ont des lassitudes ou qui sont affligés de la sciatique. Dioscoride, *L. III. c.* 98.

La description que Pline donne de la *gomme ammoniaque* est en tour semblable à celle de Dioscoride.

On trouve dans cette partie de l'Afrique qui confine avec l'Ethiopie parmi les sables, une gomme à qui on donne le nom d'*hammoniaque*, à cause que l'arbre appellé *Métapion* d'où elle découle en forme de résine, croît aux environs du lieu où étoit l'Oracle de Jupiter Ammon. Elle est de deux especes. Celle qu'on appelle *thrauston* ressemble à l'encens mâle & est la plus estimée; l'autre appellée *phyrama* est grasse & résineuse; elle est ordinairement mêlée avec du sable; celle qui est la plus transparente & en plus petits morceaux, est la plus estimée & la plus chere. Elle se vend jusqu'à quarante sous la livre. Pline, *Nat. Hist. L. XII. c.* 23.

La *gomme ammoniaque* amollit, échauffe & résout. Mêlée dans les collyres elle éclaircit la vue & dissipe les demangeaisons, les taches & les taies des yeux; elle appaise aussi le mal de dents, surtout quand elle est calcinée. Elle est bonne pour l'asthme, la pleurésie, les maladies des poumons & de la vessie, pour le pissement de sang, pour la rate & la sciatique. Préparée avec une égale quantité de poix ou de cire & d'huile rosat, elle est un excellent remede pour les maladies des jointures & pour la goute. Appliquée avec du miel, elle mûrit les tumeurs, ramollit les cors & résout les duretés. Préparée avec du vinaigre & de la cire de Chypre ou de l'huile rosat, on l'applique avec succès sur la rate & elle est efficace contre les lassitudes, lorsqu'on en frotte le corps après l'avoir mêlée avec du vinaigre, de l'huile & un peu de nitre. *Idem. L. XXIV. c.* 6.

Précautions à observer lorsqu'on emploie la gomme ammoniaque dans les emplâtres.

On ne doit mettre la *gomme ammoniaque* dans une composition, que lorsqu'elle est à moitié cuite. Si l'emplâtre est pour une blessure sanglante, on doit faire macérer la gomme dans du vin ou du vinaigre. On levigera cette gomme dans de l'eau & on y ajoutera les autres ingrédiens après l'avoir fait bouillir, si c'est une emplâtre adoucissante que l'on veuille appliquer sur l'anus. Oribase, d'après *Antyllus*, *Synop. L. II. c.* 61.

La *gomme ammoniaque* ne doit point entrer dans une composition que lorsque celle-ci est à moitié cuite. Il est même nécessaire de la pulvériser ou de la faire macérer dans du vin ou du vinaigre, si l'on destine l'emplâtre pour des blessures sanglantes, ou dans du vinaigre seulement si c'est pour des écrouelles ou des fistules. Supposé qu'on veuille l'adoucir, on doit la faire macérer dans l'eau & l'ajouter aux autres drogues après qu'elles seront refroidies, pour prévenir l'effervescence, & les faire bouillir de nouveau. Aetius, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 25.

Les modernes distinguent la *gomme ammoniaque* de la maniere suivante.

Ammoniacum, Offic. C. B. Pin. 494. Raii Hist. 2. 1844. Chomel. Plant. Usu. 182. Math. 2. 803. *Ammoniacum*, Mill. Bot. Offic. 30. *Gummi Ammoniacum*, Schrod. 4. 184. *Gummi Ammoniacum*. Park. Theat. 1544. Ger. 898. Emac. 1056. Dale.

On donne à cette gomme le nom d'*ammoniac*, parce que la plante qui la produit croît, à ce qu'on prétend, dans la Lybie, aux environs du Temple de Jupiter Ammon. Elle nous vient de la Turquie & des Indes, & l'on croit qu'elle découle d'une espece de ferule, parce qu'elle est souvent mêlée avec des semences & des morceaux de cette sorte de plante. La meilleure est en petits morceaux, jaunâtre par dehors & blanche en dedans, nette, aisée à s'amollir & à se dissoudre.

Cette gomme est apéritive, atténuante & détersive, bonne pour chasser le phlegme des poumons, & par conséquent d'une grande utilité dans l'asthme, la difficulté de respirer, dans les maladies nerveuses, hystériques & hypocondriaques. Appliquée extérieurement elle est suppurative, maturative & dissolvante, propre à fondre les duretés & les tumeurs scrophuleuses. Les préparations de la *gomme ammoniaque* sont, *les pilules magistrales d'ammoniac*, *l'emplâtre d'ammoniac*. Miller, *Bot. Offic.*

Cette gomme contient beaucoup d'huile & de sel essentiel & volatil, peu de phlegme & de terre.

Elle amollit, elle atténue, elle digere, elle résout; elle est apéritive, propre pour les obstructions de la rate, du foie & du mésentere; elle excite les regles & on l'em-

ploie intérieurement & extérieurement. Lemery, *des Drogues.*

La *gomme ammoniaque* donnée depuis un scrupule jusqu'à demi-dragme, est un excellent emménagogue. On peut l'employer en forme de pilules & de bols, avec les préparations de mars & les fleurs de sel *ammoniac.* Geoffroy.

Préparations de la gomme ammoniaque.

Pilulæ de ammoniaco magistrales.

Pilules magistrales d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque préparée avec le vinaigre de squilles, deux onces,*
du meilleur aloès, une once & demie,
de la myrrhe, du mastic, du benjoin, } *de chacun demi-once.*
du safran de mars, du sel d'absinthe, } *de chacun deux dragmes.*
du sirop d'absinthe, une quantité suffisante pour en faire des pilules.

Ces pilules ne se trouvent point dans le Dispensaire du Collége de Londres, & paroissent avoir été prises de celui d'Ausbourg, qui les attribue à Quercetan. Celles que nous décrivons ici ne sont pas fort différentes des siennes.

Zwelfer veut que l'on emploie assez de vinaigre dans la dissolution des gommes, pour pouvoir se passer du sirop dont les pilules ont besoin pour avoir une consistence convenable. Il rejette le sel d'absinthe de cette composition, comme étranger au tout. Schroder donne la même composition sans aucune différence.

Emplastrum ex ammoniaco, Emplâtre d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque passée, six onces,*
de la cire jaune, de la résine, } *de chacune cinq onces.*
de l'emplâtre simple de mélilot, de l'onguent d'althea, de l'huile d'iris, de la térébenthine de Venise, } *de chacune une once & demie.*
de la graisse d'oie, une once,
du sel ammoniac, des racines de bryone, d'iris, } *de chaque demi-once.*
du galbanum, du bdellium, } *de chacun deux grains.*

Faites cuire le tout jusqu'à consistance de cérat.

Cette composition a passé dans toutes les éditions du Dispensaire de Londres sans aucun changement considérable. Elle demande beaucoup de soin & d'adresse. On fera bouillir ensemble & on passera toutes les drogues qui peuvent se fondre. On y ajoutera les autres après les avoir pulvérisées. On fait rarement usage de cette emplâtre.

Lac ammoniacum, Lait d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque la plus pure, trois dragmes.*

Faites-là dissoudre dans six onces d'eau d'hysope froide dans un mortier.

Ceux qui respirent avec peine doivent en prendre souvent une cuillerée. Bates.

Le lait ou l'émulsion *ammoniaque* de Quincy, est un peu différent du précédent.

Prenez *de la gomme ammoniaque, trois dragmes.*

Faites-là dissoudre dans demi-once de vinaigre distilé,
de vin du Rhin, deux onces,
d'eau d'hysope, quatre onces.

La dose est d'une cuillerée, trois ou quatre fois par jour, suivant l'exigence des symptomes. Ce remede rend la respiration libre en facilitant l'expectoration ; il est bon pour l'asthme, sec ou spasmodique, où les pectoraux ordinaires sont inutiles à cause de l'action particuliere qu'il a sur les nerfs.

Sur l'origine du sel Ammoniac.

Il n'y a point de drogue plus commune que le sel *ammoniac*, & il est assez étonnant que l'on ne sache précisément ni d'où il vient, ni de quelle maniere il a été fait. Il ne venoit autrefois que par Venise, & cela a fait croire qu'il en venoit, mais on en est désabusé. Il vient du levant, & apparemment d'Egypte en grande quantité, on ne sait ni de quelle Province du Levant, ni de quel canton d'Egypte.

Tous les Chymistes savent que c'est un sel volatil urineux pénétré par un acide, & ils en font aisément d'artificiel. Il y a pour cela différens procédés dont M. Geoffroy le cadet a rapporté le détail. Ordinairement on met une partie de sel commun sur cinq d'urine, la plupart y ajoutent une demi-portion de suie. Feu M. Lemery & feu M. Homberg la rétranchoient, & ce mélange étant mis dans un vaisseau, il se sublime une substance blanche raréfiée, farineuse, peu liée, friable, qui est le sel *ammoniac.* Les matieres qui viennent par sublimation sous cette forme, s'appellent fleurs. Mais M. Lemery a prétendu que ce n'étoit pas de cette maniere que le sel *ammoniac* avoit été fait dans les lieux d'où l'on nous l'envoie.

Il est formé en pains plats orbiculaires plus grands qu'une assiette, épais de trois ou quatre doigts, & disposés dans leur épaisseur en crystaux droits comme des colonnes. Cette figure & cette disposition est assez manifestement celle d'une matiere saline détrempée dans de l'eau, que l'on a fait évaporer, qui par l'évaporation s'est crystallisée & est demeurée au fond du vaisseau où elle s'est moulée; c'est-là précisément le contraire de la sublimation. De plus le sel *armoniac* que nous faisons par sublimation n'a garde de prendre la figure du chapiteau où il s'est élevé, puisqu'il est en fleurs farineuses & très-peu liées, & au contraire les pains qu'on nous envoie sont fort durs & fort compacts. Enfin, si le sel *ammoniac* étoit fait dans le Levant comme il l'est ici dans nos fourneaux, il faudroit une furieuse quantité de sel, de matieres urineuses, de bois, de charbon, de vaisseaux, d'ouvriers ; & cela joint aux frais du transport rendroit très-chere cette marchandise qui se distribue dans toute l'Europe, au lieu qu'elle n'est qu'à un prix modique. Par cette derniere raison M. Lemery croit que le sel *ammoniac* se fait dans le Levant avec aussi peu de depense & de travail que le sel dans nos marais salans, ce qui emporte aussi qu'il se fasse par une simple évaporation précédée de quelques lotions qui ont servi à purifier la matiere. Il est possible que comme il y a des mines de sel-gemme, il y en ait aussi de sel *ammoniac*, & l'on en trouve de tout formé dans le Vésuve. S'il y a des terres naturellement fort chargées de sel commun, & en même-tems arrosées de l'urine de beaucoup d'animaux, & que le soleil y soit fort ardent, on conçoit sans peine que la fermentation causée par la grande chaleur unira l'acide du sel commun & le sel urineux, & fera naître du sel *ammoniac.* Celui des Anciens étoit apparemment formé de cette maniere dans la Libye & dans l'Arabie : mais ces lieux ne sont plus présentement assez fréqentés, & l'on néglige d'y ramasser le sel *armoniac.* Il est toujours certain que plusieurs terres & de vieux plâtras

donnent des indices de sel *ammoniac* d'autant plus sensibles, que les terres ont été plus fumées, & que les platras sont plus vieux. Il est vrai qu'on en tire peu de sel: mais notre soleil est fort différent de celui d'Egypte. Peut-être aussi faut-il que les terres qui donneront beaucoup de sel *ammoniac* soient stériles, & ne portent point de plantes qui prendroient ce sel pour leur nourriture. Cela même fournit encore à M. Lemery une idée pour rendre le sel *ammoniac* commun en quelque pays. On peut le tirer des plantes. Il est indubitable qu'en ce pays-ci même quelques-unes en sont chargées, d'autres de vitriol, ou de salpêtre, enfin de toutes les sortes de sels concrets.

Quoiqu'il en soit de ces différentes conjectures, il est très-certain que dans les lieux d'où nous vient le sel *ammoniac*, les matieres dont il est fait doivent être très-abondantes, & il est plus que vrai-semblable, que s'il est fait par art, l'opération est très-simple & très-facile. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1716.

De toutes les matieres connues, il n'y en a point ce me semble qui donne tant de sel volatil concret que le sel *ammoniac*. On mêle ce sel avec le sel de tartre ou avec la chaux; & les distilant par un feu modéré, l'on en tire, comme tout le monde sait, l'esprit & le sel volatil; car la chaux ou le sel de tartre arrêtant la partie acide du sel *ammoniac*, donnent lieu à la partie volatile de se débarrasser & de se sublimer. Quinze onces de sel *ammoniac*, mêlées avec vingt onces de sel de tartre, donnent dix onces de sel volatil, qui sont les deux tiers du sel *ammoniac* analysé. On en retire outre cela trois onces & demi d'esprit. Le *caput mortuum* pese 20. onces ½, c'est-à-dire demi-once plus que le sel de tartre que l'on a employé. Ainsi il y a beaucoup d'apparence que les trois onces & demie d'esprit de sel *ammoniac*, viennent en partie du phlegme qui est dans le sel de tartre, lequel phlegme dissout autant qu'il peut du sel volatil, du sel *ammoniac* uni avec un soufre très-pénétrant; car il n'est pas vrai-semblable que les quinze onces de sel *ammoniac* analysées, ne contiennent qu'une demi-once de partie acide. Le sel de tartre conserve toujours beaucoup de phlegme. Quelque sec qu'il paroisse, il devient fort humide, & si on le met sur le feu dans une poele de fer pour le dessécher de nouveau, & qu'on l'emploie tout chaud sortant de la poele avant que l'air l'ait pénétré, l'esprit volatil du sel *ammoniac* ne sauroit presque se débarrasser. Tournefort, *Mem. de l'Acad. Royale des Sc.* 1700.

Si l'on verse de l'esprit de vin sur l'esprit de sel *ammoniac*, ou sur l'esprit de soye, il fait dabord une concrétion saline fort considérable. Dans l'esprit de soie, cette concrétion est manifestement séparée en gros grumeaux de sel: dans celui de sel *ammoniac*, le sel volatil est extremement divisé, & l'on a d'abord quelque peine à connoître si c'est une masse saline, ou une masse sulphureuse, ce qui lui a fait donner le nom d'*Offa helmontii*; mais l'on est facilement convaincu qu'elle est toute saline, puisqu'elle se dissout entierement, si l'on y verse de l'eau. Pour ce qui est du soufre pénétrant & délié qui se trouve dans les esprits volatils, il semble qu'il se manifeste assez par son odeur insupportable. Tournefort, *Mémoires de l'Acad. Royale des Scienc.* 1700.

Le sel *ammoniac* est de tous les sels celui qui refroidit plus puissamment l'eau dans laquelle on le dissont; sa froideur égale celle de l'eau qui est prete à se glacer. Et il m'est arrivé même une fois, que faisant dissoudte une assez grande quantité de ce sel dans l'eau, quelques gouttes qui étoient tombées au dehors du matras dans lequel je faisois la dissolution, se glacerent: & le rond de paille sur lequel posoit le matras, s'étant trouvé mouillé, fut collé pendant quelque tems au vaisseau de verre par la glace: cela m'arriva pendant l'été, dans un tems où il faisoit assez chaud.

La grande froideur de la dissolution du sel *ammoniac* ne vient pas de la difficulté qu'il a de se dissoudre, puisqu'il se fond plus aisément qu'aucun autre: & que le sel marin dont la dissolution est difficile & fort lente, est celui qui refroidit le moins son dissolvant. Il semble au contraire que la facilité & la promptitude avec laquelle il se dissout, soit la cause de cette grande froideur.

Le sel *ammoniac* est (comme l'on sait) un composé de sel-marin & de sel d'urine; l'un très-aisé, l'autre très-difficile à dissoudre.

Je mets au rang des dissolutions froides, une expérience que M. Homberg a faite il y a déja quelques années devant la Compagnie, & que j'ai cru qu'on ne trouveroit pas mauvais que je répétasse ici, puisqu'elle sert à prouver ce que je viens d'avancer touchant la froideur du sel *ammoniac*. Elle se fait ainsi.

On prend une livre de sublimé corrosif, & une livre de sel *ammoniac*, on les pulvérise chacun à part; on mêle ensuite les deux poudres très-exactement; on met le mélange dans un matras, versant par-dessus trois chopines de vinaigre distilé, on agite bien le tout: & ce mélange se refroidit si fort, qu'on a peine à tenir longtems le vaisseau dans les mains en été. Il est même arrivé quelquefois à M. Homberg, que faisant ce mélange en grande quantité, la matiere s'est gelée.

Nous voyons dans cette expérience un refroidissement encore plus grand que dans la dissolution du sel *ammoniac* seul dans l'eau commune; & ce froid est causé par le sublimé corrosif, qui seul n'est point, ou très-peu dissoluble dans le vinaigre distilé: de maniere que les parties fluides du vinaigre distilé ayant pénétré dabord les parties du sel *ammoniac*, & ayant déja perdu beaucoup de leur mouvement, s'engageant ensuite dans les pores d'un corps qu'elles ne peuvent dissoudre, n'ayant plus assez d'action pour cela, elles achevent d'y perdre le peu d'activité qui leur reste: & cette inaction du liquide, excite le grand froid que nous y sentons.

Si après avoir fait le mélange de quatre onces d'huile de vitriol & d'une once de sel *ammoniac*, on jette dessus une cuillerée d'eau commune, dans le tems que la fermentation est la plus forte, que le froid est le plus grand, & que le thermometre descend avec le plus de vitesse; la fermentation cesse, & le froid se change très-promptement en une chaleur fort considérable, & qui fait monter beaucoup la liqueur du thermometre. M. Geoffroy, *Mem. de l'Acad. Royale des Sciences*. 1700.

M. Lemery a eu entre les mains un sel tiré du Mont Vésuve, & que l'on appelle *sel ammoniac naturel*. Il étoit compact, assez pesant, d'une grande blancheur, crystallin en dedans, ne s'humectant pas beaucoup à l'air, sans odeur, d'un gout salé, acre, & approchant beaucoup de celui du sel *ammoniac* ordinaire. M. Lemery l'a essayé de différentes manieres. Entre autres expériences, il l'a mêlé avec trois fois autant d'esprit de nitre, il en a fait de l'eau régale, toute pareille à celle qu'on auroit faite avec le sel *ammoniac* ordinaire. Il lui a encore trouvé plusieurs effets du sel *ammoniac*, & même du sel marin, ce qui n'est pas surprenant. M. Lemery croit que son sel du Vésuve n'est qu'un sel fossile semblable à celui que la mer a dissous, & qui est sublimé au haut de la montagne par les feux souterrains. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*. 1705.

Mémoire adressé à l'Academie, sur le sel ammoniac, par M. Lemere, Consul au Caire, le 24 Juin 1719.

Je remarquerai sur le sel *ammoniac*, 1°. La matiere. 2°. Les vases qui le contiennent. 3°. La c..position des fourneaux. 4°. La façon du travail. 5°. La quantité & l'usage de ce sel.

1°. La matiere est de la suie pure, unique, mais une suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fientes d'animaux paitries avec de la paille, telles

qu'elles sont en usage dans ce pays, où le bois manque: ces mottes empreintes de sel alcalis & urineux impriment à la suie certaines qualité qu'elle attendroit en vain de la fumée du bois & du charbon, qualités pourtant indispensable pour la production du sel *ammoniac*.

2°. Les vases qui contiennent la matiere ressemblent parfaitement à des bombes; ce sont de grandes bouteilles de verre, rondes, d'un pié & demi de diametre avec un cou de deux doigts de haut; on enduit ces bombes de terre grasse, on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur cou, qui demeure vuide & ouvert. Il entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération environ six livres de sel *ammoniac*; une suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres; celle qui est moindre en fournit moins.

3°. Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voutes sont entre ouvertes de 4 rangs de fentes en long. Sur chaque fente il y a 4 bouteilles qu'on adapte proprement, de telle sorte que le fond de la bouteille étant enfoncé & exposé à l'action de la flamme, les flammes sont engagées dans l'épaisseur de la voute, & le seul cou demeure à l'air; quant au reste de la fente il est rebouché & bien cimenté: chacun des fourneaux contient donc seize bouteilles; or chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux disposés en deux chambres; ainsi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt-huit bouteilles.

4°. Dans chaque fourneau on allume trois jours & trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux mêlée de paille. Le premier jour le phlegme grossier de la suie s'exhale par une fumée épaisse à qui le cou ouvert des bouteilles donne passage. Le second jour les sels acides s'exhalent avec les alcalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille dont ils bouchent le cou, en s'unissant & se coagulant. Le troisieme jour la coagulation continue, s'épure & se perfectionne; cependant le maître fait un petit trou à chaque bouteille, un doigt au-dessous du cou, pour voir si la matiere est assez cuite, & s'il n'y a plus rien à exalter: après avoir observé, il rebouche le trou exactement avec de la terre grasse, & le r'ouvre de tems en tems. Enfin quand l'ouvrage est au point qu'il faut, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche & transparente, de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée & suspendue contre le cou, c'est ce que l'on nomme sel *ammoniac*.

5°. Dans deux Bourgs du Delta, voisins l'un de l'autre, nommés *Damiré* & *Damager*, à une lieue de la ville de *Mansoura*, il y a vingt-cinq grands laboratoires & quelques petits, il s'y fait tous les ans 1500 ou 2000 quintaux de sel *ammoniac*. En tout le reste de l'Egypte il n'y a que trois laboratoires, deux aussi dans le Delta & un au Caire, d'où il ne sort par an que 20 ou 30 quintaux de ce sel.

L'usage du sel *ammoniac* est connu particulierement chez les blanchisseurs de vaisselle de cuivre, les Orfevres, les Fondeurs de plomb à gibier & particulierement chez les Chymistes & les Medecins. Le Pere *Sicara*, Missionnaire Jesuite, qui a été témoin oculaire de ce que je viens de rapporter, dit qu'on y ajoute un peu de sel marin & d'urine de bestiaux. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences*. 1720.

L'interruption du commerce du Levant arrivée par la derniere contagion dont Marseille a été affligée, a donné occasion à cette derniere découverte; car alors on a été obligé de tirer d'Hollande les drogues qui nous manquoient. Il nous est donc venu de ce sel, qui jusques-là ne nous étoit connu que par oui-dire. Les factures font foi qu'il vient des Indes, d'où il est apporté par les vaisseaux de la Compagnie Hollandoise. Il a véritablement la figure d'un pain de sucre dont la pointe seroit tronquée.

Les plus grands de ces pains de sel *ammoniac*, ont de diametre neuf pouces à la base & trois pouces & un quart au sommet, sur onze pouces & demi de hauteur.

Il paroit par la grosseur de ces pains de sel *ammoniac*, comparés avec ceux qui nous viennent d'Egypte, qu'on travaille ce sel aux Indes en bien plus grand volume; en effet ceux-ci pesent quatorze à quinze livres, pendant que les autres n'en pesent que quatre à cinq.

La consistance en est à peu près la même, ce qui montre qu'ils sont produits par une sublimation presque égale. Il n'y a de différence que la forme qu'ils ont prise du vaisseau sublimatoire. Celui dont on se sert aux Indes est fait en cone, & il paroît qu'il est adapté au vaisseau qui contient la matiere, soit au-dessus, soit à côté. Il y a plus d'apparence que ce sel est sublimé de cette derniere façon, comme la plus commode pour une masse aussi pesante. Nous éprouvons qu'en sublimant le sel *ammoniac* dans nos cornues, il se moule de même le long du cou, & qu'il s'y dispose en forme de cone.

De la maniere dont je conçois que ces vaisseaux sont ajustés, il est aisé de s'imaginer comment on peut employer une quantité suffisante de matiere pour retirer un poids de quatorze à quinze livres de sel sublimé, parce qu'on peut charger à plusieurs fois la cornue pendant la sublimation, par une ouverture faite en haut tout exprès, comme en ont nos cornues tubulées.

Les pains de sel *ammoniac* qui se fabriquent en Egypte, ne sont si petits que parce qu'ils se subliment au haut du vaisseau même qui contient la matiere, & ce vaisseau ne peut avoir qu'une certaine capacité assez limitée. C'est aussi ce qui leur donne la forme de coupe renversée qu'ils ont prises au haut du ballon ou bombe de verre où ils sont sublimés.

Un avantage que l'on retire encore de la maniere dont le sel *ammoniac* se fabrique aux Indes, c'est que sa superficie est moins chargée d'impuretés, parce que toutes les fuliginosités qui s'élevent pendant l'opération, ont plus de facilité à s'échapper vers la pointe du cone, & qu'on les sépare aisément en tronquant cette pointe, lorsqu'on forme les pains.

On remarque sur le tour du cercle qui termine ces pains, les vestiges de cinq ou six trous, qu'on a eu la précaution de faire pendant l'opération, pour donner au sel qui se sublime, le moyen de parvenir jusqu'au haut, & de s'y condenser solidement, en laissant échapper l'air raréfié & les fuliginosités qui pourroient arrêter la sublimation.

Les formes où ce sel se sublime sont de verre, car j'en ai trouvé des morceaux qui sont demeurés attachés à la surface des pains, comme j'en avois observé à celle des pains de sel *ammoniac* ordinaire.

La surface extérieure de ce sel *ammoniac* des Indes, est formée par une croûte solide de cinq à six lignes d'épaisseur dans la partie la plus forte, & qui diminue insensiblement jusqu'à un pouce & demi de la base où elle se réunit à celle qui enduit extérieurement le creux du pain. Cette croûte, tant interne qu'externe, est composée de lames transparentes horisontales & très-serrées. L'intérieure est plus transparente, comme la plus exposée à l'action du feu qui confond deux ou trois lames ensemble: mais à mesure que ces lames s'éloignent de la croûte, elles perdent de leur transparence, & on observe facilement le nombre des couches qui composent le corps du pain.

Il est aisé de connoître par la dégradation de ces couches, de quelle maniere elles se forment & s'unissent ensemble par la sublimation. Les premieres qui s'élevent s'attachent aux parois du vaisseau, où elles se durcissent par la chaleur du reverbere, dont le vaisseau sublimatoire est recouvert; elles se serrent ensuite & s'épaississent par l'union des lames salines qui leur succedent. Voilà comme se forme cette croûte crystalline dont tout le pain est revêtu extérieurement.

La masse saline qui s'éleve en grande quantité par la violence du feu, se dispose en aiguilles tout autour de cette croûte: mais ces aiguilles se serrent & se condensent beaucoup moins, parce que l'épaisseur de la masse venant à augmenter considérablement, met les

lames intermédiaires à couvert de l'action du feu. Enfin la pointe du cone se bouche par la quantité de la matiere qui se sublime assez brusquement ; de sorte que le feu agit alors avec force sur les dernieres couches qui se sont élevées, les presse & les durcit extrêmement ; c'est ce qui forme la croûte intérieure & le vuide qui reste au centre de ce cone sublimé. Ce vuide prend aussi la figure d'un cone, parce que le feu chasse en haut la matiere tant qu'il peut, & l'écarte de tous côtés vers les parois du vaisseau. Comme elle est moins épaisse & plus serrée vers la base, il se forme un creux qui va toujours en diminuant vers le haut où il se termine en pointe, parce que les parties n'ont pu s'écarter davantage.

En coupant un quartier de ces pains de sel *ammoniac*, on peut compter entre les deux croûtes, intérieure & extérieure, jusqu'à sept à huit couches de différens degrés de densité.

Comme la plus grande épaisseur est vers la cime du pain, ce n'est pas sans raison qu'on y fait les trous que j'ai remarqués d'abord, afin de débarrasser cette partie qui se boucheroit trop promptement.

Pour établir maintenant quelque comparaison entre ces deux sortes de sels *ammoniacs*, celui des Indes, & celui d'Egypte ; il paroît que c'est la même composition, & que pour la qualité & l'usage qu'on en fait ordinairement, la différence ne doit pas être fort grande.

Celui des Indes a cela d'avantageux, qu'il n'est presque point chargé d'impuretés à sa surface, & qu'il n'y a que sa cime qui soit de moins bon alloi que le reste ; ce qui fait que sur la totalité de la masse, il doit y avoir moins de déchet qu'il ne s'en trouve sur les pains de sel *ammoniac* d'Egypte, qui sont plus chargés d'impuretés à proportion de leur grosseur.

Après avoir détaillé dans ce Mémoire la composition de ce sel, je vais parler de sa décomposition, & donner d'abord mes observations sur la maniere d'en tirer le sel volatil urineux, si connu sous le nom de sel d'Angleterre.

C'est le même sel qui fait la base du sel volatil huileux de Sylvius. Ainsi il a toujours été connu des Chymistes. Ce nom de *sel d'Angleterre* ne vient donc point de ce que les Anglois en sont les Inventeurs, mais seulement de ce qu'ils en ont rendu l'usage plus fréquent, & qu'ils l'ont, pour ainsi dire, mis à la mode. En effet son odeur pénétrante, sans être desagréable, & corrigée outre cela par les différens parfums tirés des plantes odorantes dont il prenoit le nom, comme s'il en venoit effectivement ; sa forme seche, qui le rend plus propre à être porté en poche dans de petits flacons ; son usage pour les vapeurs & les défaillances, le mirent bientôt en vogue parmi les François qui aiment la nouveauté, & surtout celle qui vient des pays étrangers.

Dès l'année 1700. M. Tournefort publia dans les Mémoires de l'Academie, que de quinze onces de sel *ammoniac*, on pouvoit tirer dix onces de sel volatil, outre trois onces d'esprit. Mais ce n'est pas encore là tout le sel volatil que l'*ammoniac* peut donner, & j'ai trouvé en travaillant sur ce sel, qu'il en contenoit une bien plus grande quantité que je suis venu à bout de développer & de sublimer en forme saline, dure, épaisse & transparente. En effet je tire par ma méthode d'une livre de sel *ammoniac*, plus de treize onces de sel volatil en forme seche, c'est-à-dire, plus de trois quarts, au lieu que M. Tournefort n'en tiroit sur quinze onces que les deux tiers, qui est cependant un point où il semble que nos Chymistes ne fussent point parvenus avant lui.

C'est un fait qui passe pour constant, que le sel de tartre & le sel *ammoniac* étant mêlés ensemble, rendent une odeur urineuse ; cependant en prenant la précaution de les bien sécher avant d'en faire le mélange, il n'en résultera aucune vapeur urineuse ni volatile. L'humidité de l'air suffit pour humecter le sel de tartre, & le mettre en état d'agir sur le sel *ammoniac* ; qui se fait alors sentir par son odeur. Si l'on a donc soin de mettre ce mélange à couvert de l'humidité de l'air, on le gardera quinze jours dans un vaisseau bien fermé, sans qu'il en échappe aucun esprit urineux. Or pour tirer du sel *ammoniac* un sel volatil bien sec, il faut, tant qu'on peut, éviter la trop grande humidité.

M. Lemery avoit eu raison de dire que l'esprit de vin, bien loin de dissoudre le sel volatil, contribuoit beaucoup à le conserver, au lieu que l'eau ne fait que le résoudre en esprit. Ce n'est pas que pour tirer du sel volatil bien sec, il faille rejetter absolument toute sorte d'humidité, car alors on ne retireroit que de simples fleurs qui ne feroient point une masse solide.

Voici donc la méthode qui m'a le mieux réussi. Je prens une partie de sel *ammoniac* du plus purifié, pulvérisé, très-fin. D'une autre part je prens du sel alcali, comme sel de tartre, sel de cendres gravelées ou autre pareil, que l'on a purifié par calcination, lessive & évaporation ; après quoi je le calcine de nouveau pour le priver d'humidité autant qu'il est possible. On le pulvérise ensuite & on le passe chaud par le tamis. Je fais pareillement bien sécher le sel *ammoniac*, jusqu'à le faire fumer. J'en pese alors une partie, & trois fois autant de sel alcali encore chaud. En cet état, ces deux sels se peuvent mélanger exactement, sans rien développer de volatil ; on les met dans une cornue, que l'on bouche très-soigneusement, & on les y laisse vingt-quatre heures sans qu'il en émane rien qui approche de ce qui sort ordinairement du mélange du sel *ammoniac* avec le sel de tartre. Je verse dans la cornue deux onces & demie d'esprit de vin bien rectifié pour chaque livre de sel *ammoniac*, avec la précaution de tenir aussi-tôt la cornue exactement bouchée, pour arrêter les sels volatils, qui ne manquent pas de s'échapper dès que l'humidité qu'apporte l'esprit de vin se repand dans les sels.

Il est à propos de laisser le tout digérer en quelque sorte, quoi qu'à froid, & de remuer les sels dans la cornue pour donner lieu à l'esprit de vin de s'étendre, de pénétrer autant qu'il est possible, les parties salines, & d'exciter une sorte de fermentation. Après douze heures de digestion, on peut déboucher la cornue & y adapter deux ballons, dont le premier a deux ouvertures pour communiquer de la cornue au second ballon. On en lute bien les jointures, & le tems de sécher les luts est un surcroît de digestion. Alors on mene le feu par degrés, pour opérer la sublimation à feu de reverbere très-doux. Il sort premierement un peu d'esprit en vapeur, mais qui se condense presque aussi-tôt aux parois du premier ballon. Ce qu'il en passe dans le second demeure liquide, & enfin tout le premier ballon se garnit de sel volatil qui s'attache fortement aux parois en une croûte plus ou moins épaisse, selon la quantité de sel qu'on sublime.

Lorsqu'il ne sort plus rien, on délute les vaisseaux, on sépare la liqueur qui est contenue dans le dernier ballon, & celle qui peut être restée dans le premier. Le tout ensemble rend à peu près la quantité d'esprit de vin qu'on a employé. Tout le sel volatil a pris une forme seche très-solide, à la réserve d'une petite portion qui paroît comme de la neige, parce qu'elle s'est trouvée dans le ballon mêlée avec l'esprit de vin. Il reste encore du sel volatil dans cet esprit : car au bout de quelques jours il en dépose en forme d'aiguilles, comme il arrive aux crystallisations de sels dans les opérations ordinaires. Et si l'on survuide cette liqueur dans une autre bouteille, il s'en déposera encore à la longue en crystaux solides de différentes figures, au lieu que les premiers sont très-fins.

Ce sel, ainsi que les autres sels volatils, peut souffrir une rectification. La façon la plus commode pour toutes sortes de sels volatils, c'est de les rectifier dans les mêmes vaisseaux de verre au bain-marie, dont la chaleur est très-douce & très-égale, & en cela préférable à celle du bain de sable.

En faisant cette rectification, il est bon de joindre à ce sel les huiles essentielles dont on veut le parfumer, parce que de cette maniere il n'en prend que les parties

les plus subtiles & les plus agréables à l'odorat.

La méthode que je viens de décrire, pour tirer le sel volatil en forme seche dans la plus grande quantité possible, est aussi la plus propre pour déterminer à peu près, combien le sel *ammoniac* contient de volatil, & la portion de sel acide avec laquelle ce volatil étoit embrassé. C'est ce que je vais faire voir, en comparant ce que j'ai employé de matiere avec le produit de mon opération.

J'ai pris trois livres de sel alcali, une livre de sel *ammoniac* & deux onces & demie d'esprit de vin. Le tout ensemble fait une masse de quatre livres, deux onces & demie.

J'ai tiré en forme seche treize onces, trois gros de sel volatil, & de plus une once, trois gros & demi d'esprit, outre une once, demi gros qui s'est imbibé dans les papiers dont j'ai garni les jointures des vaisseaux. Cela fait en tout seize onces, un gros, de sel volatil dont il faut déduire les deux onces & demie d'esprit de vin que j'ai employées. Reste pour treize onces, cinq gros de volatil qu'a fourni une livre de sel *ammoniac* par mon opération.

D'autre part le *caput mortuum* resté dans la cornue a pesé trois livres, une once, quoique je n'eusse employé que trois livres de sel alcali pour intermede, d'où j'ai droit de conclurre que cette once de surplus est le poids du sel acide contenu dans la livre de sel *ammoniac*, & qui s'en est séparé en s'unissant au sel alcali fixe. Or les seize once, un gros de volatil qui se sont trouvées dans les ballons avec les trois livres une once qui sont restées dans la cornue, ne font que quatre livres une once, un gros; & tout ce que j'avois employé pesoit quatre livres, deux onces & demie.

Il s'en faut donc une once, trois gros, que je ne retrouve mon poids; déchet qui ne peut venir que du volatil qui m'est échappé & dont je n'ai pu éviter la perte malgré toutes mes précautions.

Joignant ce poids d'une once, trois gros, avec treize onces, cinq gros de sel volatil, qui se sont trouvées tant en forme seche qu'autrement, cela fait en tout quinze onces de sel volatil qui s'est élevé par mon opération. Je puis donc en conclurre que dans une livre de sel *ammoniac* il y a quinze onces de sel volatil uni & incorporé par la sublimation, avec une once seulement de sel acide marin. Cette grande quantité de volatil que je trouve contenue dans le sel *ammoniac*, paroîtra peut-être un paradoxe en Chymie.

M. Tournefort qui a été plus loin que les autres, n'a tiré, comme je l'ai remarqué de quinze onces d'*ammoniac*, que dix onces de sel & trois onces d'esprit, qui ne peuvent guere contenir que six gros de sel volatil. Mais outre que par sa méthode il n'a pas tiré autant de sel volatil qu'il le pouvoit, pour n'avoir pas mis assez d'intermede, il a manqué à tenir compte de ce qu'il a dû perdre de volatil en opérant.

On peut m'opposer que cette quantité extraordinaire de sel volatil que je tire de l'*ammoniac*, n'y étoit pas absolument contenue, & que peut-être vient-elle du sel alcali qui a servi d'intermede, & dont une partie s'est volatilisée pendant l'opération.

Mais puisqu'il est impossible de retirer du sel volatil *ammoniac* sans un intermede alcali, celui qu'on retire par les autres méthodes, quoiqu'en moindre quantité, a-t-il plus droit de passer pour le sel volatil de l'*ammoniac* seul?

De plus par la vérification de mes pesées que j'ai faites avec la derniere exactitude, je trouve dans ma cornue le poids de l'alcali que j'ai employé pour intermede & une once en sus pour le sel acide qui pouvoit être contenu dans l'*ammoniac*. Il n'y a donc pas d'apparence que l'intermede alcali se soit volatilisé, puisqu'en ce cas j'en trouverois le poids diminué dans le résidu. Je ne crois pas non plus qu'on puisse dire que cette diminution ait été suppléée par le sel acide de l'*ammoniac* qui devroit être de plus d'une once sur une livre, puisque M. Tournefort qui avoit retiré par son opération beaucoup moins de volatil, n'a trouvé qu'une demi once pour le poids du sel acide, ce qui certainement n'est point assez pour quinze onces de sel *ammoniac*, comme il s'en est bien apperçu. Aussi en trouvai-je le double presque sur la même quantité. C'est un demi gros de sel acide par once, & par les observations que j'ai faites, il ne paroît pas qu'il s'en puisse séparer davantage.

En voici la preuve: c'est que la calcination de mon mélange de sel de tartre avec l'*ammoniac* m'a donné précisément la même proportion de ce même sel acide que j'avois trouvée après la sublimation, comme je vais le faire voir.

J'ai pris pour plus grande précaution deux creusets pareils, dans chacun desquels j'ai mis trois grains de sel de tartre avec un gros de sel *ammoniac*, tels que je les avois employés dans ma sublimation, & la quantité d'esprit de vin proportionné. Je les ai poussés à feu ouvert, pour en chasser tout ce qu'il pouvoit y avoir de sel volatil. En pesant le résidu, je l'ai trouvé, tant dans l'un que dans l'autre creuset, augmenté précisément de trois grains.

D'autre part, j'avois mis dans un troisieme creuset six gros du même sel de tartre tout seul, & après une calcination pareille aux autres, puisqu'elle a été faite en même tems & au même feu, j'ai trouvé le résidu diminué de trois grains juste; c'est un grain & demi de diminution que la calcination a opéré sur trois gros.

Mais dans la calcination dont je viens de parler, du mélange du sel de tartre avec l'*ammoniac*, bien loin d'avoir un grain & demi de diminution, j'ai trouvé une augmentation de trois grains. Donc le résidu de cette calcination est augmenté du poids de quatre grains & demi. Or ces quatre grains & demi ne peuvent être que le poids du sel acide contenu dans le gros du sel *ammoniac* que j'ai employé, & dont il fait précisément la seizieme partie. Je puis donc assurer que la composition du sel *ammoniac* est telle, que de seize parties il n'y en a qu'une qui reste embarrassée dans l'intermede, & qu'il y en a quinze de volatiles, comme je l'avois déja éprouvé par ma sublimation.

Je n'ai pris pour la calcination qu'une petite quantité de matieres, afin d'en avoir le poids plus juste, & le résidu de cette opération se rapporte, comme on voit, avec la derniere précision, au poids que le résidu de la sublimation m'avoit fourni sur une masse considérable.

Cette augmentation de poids dans l'intermede, provient d'une portion de l'acide du sel marin qui étoit contenu dans l'*ammoniac*, puisque par les lotions on tire du résidu de cette calcination un sel crystallisé en forme cubique, qui est la forme particuliere aux crystaux de sel marin.

Que si l'on vient présentement à m'opposer que cet acide marin qui étoit mêlé dans l'*ammoniac*, a pu se volatiliser lui-même en partie, je m'en tiendrai à mes observations, qui m'assurent qu'en décomposant le sel *ammoniac*, tout devient volatil, à la réserve d'une seizieme partie qui est retenue dans l'intermede dont on s'est servi. M. Geoffroy *le Cadet*, *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*. 1723.

Voilà ce que nous savons de l'origine des différentes especes de sel *ammoniac*. Il est incroyable qu'un pays aussi chaud que l'Egypte, où l'on n'emploie le feu que pour la cuisine & pour les bains, puisse fournir par an quinze cens ou deux mille quintaux de ce sel, ce qui est une quantité prodigieuse.

On peut donc avancer hardiment que les Egyptiens, de qui nous tenons le sel *ammoniac*, ont eu l'adresse de cacher aux Européens la méthode dont ils se servent pour le faire, & que la suie n'est pas le seul ingrédient qu'ils employent dans sa composition.

Le sel *ammoniac*, pour être bon, doit être fait sans suie; & je suis parfaitement informé que celui qu'on faisoit à *Newcastle* il y a quelques années, est préparé de la maniere suivante.

Prenez *de l'aumere*, *du sel marin*, } *quatre pintes*,
d'urine, *douze pintes*;

Faites-les fermenter pendant quarante-huit heures, & reposer ensuite : séparez-en la liqueur clarifiée, & faites-là évaporer dans des vaisseaux de plomb. Vous aurez des crystaux dont vous tirerez d'excellent sel *ammoniac* par la sublimation, après les avoir fait sécher.

J'ai appris qu'un quintal de ce sel, que l'on vend communément sous le nom de sel d'Epsom, & trois muids d'urine, donnent cinquante-six livres de sel *ammoniac*.

Il paroît par tout ce qu'on vient de dire, que le sel *ammoniac* est un sel neutre composé d'un sel volatil alcali, & d'un sel acide. Voici, à ce que je crois, la maniere dont est produit le sel *ammoniac* naturel :

Lorsque les chameaux ou autres animaux viennent à déposer leur urine dans les sables de la Libye, la chaleur du soleil en fait évaporer toute l'humidité pendant le jour. Le sel alcali urineux attire pendant la nuit le sel acide qui est contenu dans l'air, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement neutralisé, d'où se forme le sel *ammoniac* des Anciens, autrement appellé sel *cyrenaïque*, qui ne manqueroit pas d'être consommé par la végétation, si le terrain n'étoit entierement stérile.

C'est à l'imitation des moyens dont se sert la nature, que l'on fait toutes les différentes especes de sel *ammoniac*, & unissant un sel urineux avec quelque espece d'acide.

Mais il faut remarquer que le sel *ammoniac* est une substance tout-à-fait différente de la plupart des préparations qu'on en fait ; car les sels alcalis fixes que l'on mêle avec le sel *ammoniac*, en absorbent l'acide, & le rendent neutre ; & pour lors les sels volatils urineux étant dégagés de l'acide, s'élevent par la distilation.

Le sel *ammoniac*, si l'on en croit Boerhaave, garantit toutes les substances animales de la corruption, & pénetre toutes les parties les plus intimes de ces corps. Il est apéritif, atténuant, résolutif, diaphorétique, sudorifique, anti septique & diurétique, propre à irriter les membranes nerveuses, & à exciter l'éternument.

Procédés sur le Sel Ammoniac par M. Boerhaave. Le Sel Ammoniac n'est ni acide, ni alcali.

Mettez dans une cucurbite de verre bien nette, telle quantité de sel *ammoniac* que vous voudrez, après l'avoir fait dissoudre dans trois fois autant d'eau. Filtrez-le jusqu'à ce qu'il donne une saumure limpide, & faites-la chauffer à un feu de cent degrés. Séparez-la en différentes portions dans lesquelles vous mettrez successivement du vinaigre, de l'esprit de nitre, & de l'esprit de sel marin. Il ne se fera aucune effervescence, & la liqueur demeurera aussi limpide qu'auparavant. Il n'y a donc point d'alcali surabondant dans le sel *ammoniac*. Il est vrai que lorsqu'on y met de l'huile de vitriol, il s'éleve quelques vapeurs, & qu'il se forme une espece d'effervescence ; ce que l'on doit attribuer à quelque autre de ses propriétés, dont on parlera ci-après : à mesure que l'huile de vitriol s'empare de l'alcali que ce sel contient, il volatilise l'esprit acide du sel marin. Mettez de la même saumure dans un autre vaisseau, & versez dessus un alcali fixe, il ne causera aucune effervescence : mais il en sortira immédiatement une odeur alcaline volatile très-pénétrante. Il s'ensuit donc que le sel *ammoniac* n'est ni acide, ni alcali.

REMARQUE.

Le sel *ammoniac* a du rapport avec le sel de nos humeurs, en ce qu'il ne fermente ni avec les acides, ni avec les alcalis, quoiqu'il laisse échapper des parties volatiles alcalines d'une odeur très-pénétrante, lorsqu'on le mêle avec un alcali fixe. Ce sel n'agit point non plus sur le corps humain par une qualité acide ou alcaline, mais par une autre beaucoup plus pénétrante que celle du sel commun, quoique de même nature. Cela paroît par tous ses effets, mais particuliérement en ce qu'étant mêlé avec l'esprit de nitre, ou l'eau forte, il les régalise, & leur communique le pouvoir de dissoudre l'or, comme le fait le sel de fontaine, le sel-gemme & le sel marin. Il n'est donc, eu égard à cette propriété, qu'un sel marin demi-volatilité.

Sublimation du Sel Ammoniac en fleurs.

Prenez du sel *ammoniac* bien desséché & pulvérisé ; mettez-en une livre dans une cucurbite de terre de Hesse, de figure presque cylindrique. Adaptez-y un chapiteau, & lutez les jointures avec un mélange d'une égale quantité de craie & de sable. Mettez la cucurbite sur un feu de sable, en la plaçant de telle sorte que le bec du chapiteau soit un peu panché, afin que l'eau, qui pourra s'élever, puisse se rendre dans un ballon qu'on y adaptera. Couvrez la cucurbite de sable jusqu'à son cou, & donnez-lui un feu de cent cinquante degrés, que vous continuerez tant qu'il s'élevera de l'humidité. Changez le récipient, & augmentez successivement le feu, jusqu'à ce que le chapiteau commence à s'obscurcir d'une neige blanche, & l'entretenez dans le même degré sans interruption pendant huit ou dix heures. Les vaisseaux étant refroidis, ôtez le sable, délutez doucement le chapiteau, de peur que le sel qui s'est élevé ne tombe. Posez la cucurbite horisontalement sur une table ; délutez-la avec un couteau ; enlevez la poussiere, le sable & le lut qui s'est attaché à la cucurbite & au chapiteau. Vous trouverez dans le chapiteau un sel sublimé, léger, & blanc comme la neige. Mettez ce sel dans un vaisseau de verre chaud, net & sec, & ayant un grand orifice : vous trouverez encore vers le sommet de la cucurbite, une croûte dense & compacte, qui n'a pas monté jusques dans la cavité du chapiteau. Mettez cette croûte dans un autre vaisseau semblable au premier ; remettez ensuite la cucurbite sur du papier blanc, il tombera encore beaucoup de fleurs, qu'on pourra ajouter aux premieres, si elles sont pures. On trouve enfin au fond de la cucurbite, un sédiment salé, noir, amer, & qui n'est pas d'un grand usage. Le premier sel s'appelle *fleurs de sel ammoniac ; aquila alba Philosophorum, & aquila Ganimedem in cœlum jovis rapiens in sublime.* Le second, qui s'est fixé aux parties supérieures de la cucurbite, s'appelle *sel ammoniac sublimé ou rectifié*. Les fleurs ou le sel sublimé étant dissous dans l'eau, ils la rafraîchissent, de même que le sel *ammoniac*. Si on les fait dissoudre, qu'on échauffe la solution, & qu'on la mêle avec des acides ils n'y causeront aucune effervescence, à moins qu'on n'y mêle de l'huile de vitriol. Elle ne fermente point non plus avec un alcali fixe : mais elle laisse échapper les vapeurs dont j'ai parlé ci-dessus. Lorsqu'on réitere cette sublimation du sel *ammoniac*, il monte successivement avec plus de difficulté, jusqu'à ce qu'il devienne enfin presque fixe, sans perdre pour cela ses premieres qualités.

REMARQUE.

Vous avez ici un sel de la nature du sel marin, mais demi-volatil ; car il n'est pas au point de pouvoir s'élever au moyen de la chaleur de l'eau bouillante, ni si

fixe néanmoins que le sel marin. Lorsqu'il est ainsi rectifié, il perd cette transparence que l'on remarque dans le *sel ammoniac* ordinaire.

Il n'aquiert point par la sublimation une qualité alcaline; en quoi il differe du sel de l'urine, mais il reste tel qu'il étoit auparavant, excepté qu'il devient d'une plus belle couleur. Il a cette propriété surprenante d'enlever avec lui, lorsqu'il monte dans le chapiteau, presque toutes les substances fossiles, végétales & animales, qu'il atténue d'une maniere surprenante par cette sublimation. On lui a donné le nom de *Pistillum Chemicorum*, parce que cette atténuation ne peut s'accomplir que par son moyen. Ces substances étant sublimées un certain nombre de fois avec le sel *ammoniac*, elles se fixent avec lui, & fournissent souvent des remedes excellens & d'une très-grande utilité dans une infinité de cas, selon la nature des corps que l'on a unis avec le sel *ammoniac*.

Le Sel Ammoniac distilé avec la chaux, donne un esprit igné.

Mettez dans une cucurbite de verre chauffée, des fleurs très-seches de sel *ammoniac*; couvrez-les de chaux bien pulvérisée dans un mortier de fer chaud, le plus promptement qu'il sera possible. Ce mélange doit être en parties égales. Ayez en même-tems un chapiteau bien sec, propre à recevoir les corpuscules subtils qui s'exhaleront; car dès le moment que ces deux corps viennent à se rencontrer, il s'en éleve une vapeur qui surpasse par son acreté & sa violence, toutes celles qui existent dans la nature. Adaptez ce chapiteau; lutez les jointures; mettez une phiole au bec du chapiteau; & poussez ce mélange au feu de sable. Il sortira une petite quantité de liqueur plus acre & plus volatile que celle qu'on produit avec le mélange de la chaux & de toute autre substance, & qui cependant n'est point alcaline. Animez le feu, le sel *ammoniac* ne se sublime point, mais se fixe par la chaux vive. Quoiqu'on le mette dans un creuset & qu'on lui donne un feu violent, il ne devient point volatil. Ce mélange refroidi & bien sec, venant à se rompre dans les ténebres, brille comme le phosphore.

Dissolvez du sel *ammoniac* pulvérisé, dans le triple d'eau pure. Mettez cette dissolution dans une grande cucurbite de verre chauffée, avec le triple de chaux vive: adaptez promptement un grand chapiteau à la cucurbite, & enduisez-le avec un lut épais fait avec de la farine de graines de lin; ajoutez au bec du chapiteau un large récipient qu'il faut encore luter de la même maniere: Il se fait aussi-tôt une si grande ébullition que les vaisseaux se briseroient si le lut ne cédoit un peu. L'esprit qui s'en éleve est si violent qu'il se fait jour à travers le lut avec un siflement considérable, & répand son odeur au loin. Il passe en même-tems dans le récipient une assez grande quantité de liqueur. Lorsque l'ébullition aura cessé, unissez plus fortement les vaisseaux, mettez un peu de feu dessous, & faites distiler peu à pen jusqu'à siccité. Conservez l'esprit igné produit par cette opération dans une bouteille de verre bien bouchée. Il reste au fond de la cornue une substance d'une nature surprenante, laquelle étant séchée au feu ressemble à du verre, & se gonfle à l'air. Elle ne se dissout point cependant comme le sel *ammoniac*, mais se résout en grains sablonneux.

REMARQUE.

Voici encore un autre exemple de la conformité qu'il y a entre le sel du corps humain & le sel *ammoniac*. Vous voyez une liqueur produite d'un corps sec & sans odeur laquelle affecte les organes de l'odorat avec une force que rien n'égale; vous pouvez encore observer la génération d'un esprit extremement actif, même dans le plus grand degré du froid; vous avez enfin un esprit extremement acre & approchant du feu par son acrimonie, sans être alcali. Il faut cependant avouer que cet esprit venant à rencontrer à mesure qu'il s'exhale les vapeurs d'un esprit fumant de nitre, ils formeront, par leur union, une fumée blanche. Ce procédé nous fournit aussi une nouvelle espece de phosphore, & nous donne en même-tems le moyen de fixer en quelque sorte le sel *ammoniac*.

Le sel ammoniac *distilé avec un alcali fixe, donne des esprits alcalis, & un sel volatil de même nature.*

Mettez dix onces de fleurs de sel *ammoniac* dans une cornue de verre, ajoutez-y trois onces de sel de tartre sec pulvérisé, remuez bien ce mélange, il s'élevera aussi-tôt une vapeur alcaline très-acre, qu'il faut retenir en appliquant sur le champ un large récipient de verre; placez la cornue sur un feu de sable que vous augmenterez par degrés jusqu'à le rendre des plus violens. Il se sublimera un sel blanc, volatil, alcali, très-pur qui s'évapore aussitôt à l'air, & s'échappe des vaisseaux quelque bien bouchés qu'ils soient, excepté de ceux de verre. Il fermente violemment avec tous les acides, & forme avec eux un sel neutre d'une espece particuliere, suivant la nature & l'origine de l'acide. Comme ce sel s'évapore avec une promptitude extraordinaire, on a de la peine à le retirer du récipient en forme solide. On trouve au fond de la cornue un sel fixe, que le plus grand feu ne peut sublimer.

Melez avec dix onces des mêmes fleurs, trois onces de sel de tartre, ajoutez ensuite neuf onces d'eau, mêlez le tout, & distilez à différens degrés de chaleur, après avoir adapté un récipient à la cornue, & avoir luté exactement les jointures. Il s'élevera aussi-tôt une vapeur humide qui étant parvenue dans la cavité du récipient, se coagule à sa surface en forme de sel concret. Une partie de ce sel se dissout & se convertit en une liqueur claire & limpide. Changez alors le récipient, & après en avoir substitué un autre, animez le feu jusqu'à dessécher le sel qui reste au fond de la cornue. Ensuite à force de remuer le premier récipient, mêlez le sel avec la liqueur, jusqu'à ce qu'il soit presque dissous. Versez la solution dans une phiole qui puisse se boucher avec un bouchon de verre. Le sel se précipitera au fond, & il surnagera une liqueur qui est un véritable esprit volatil alcali. Quand il ne se précipite point au fond, de sel alcali concret, l'esprit qui surnage est aqueux & mal fait. On trouve au fond de la cornue un sel fixe semblable à celui qui est resté après le procédé précédent.

REMARQUE.

Dès que le sel *ammoniac* vient à toucher le sel alcali dans cette opération, il se divise par la disposition de sa nature & avec le secours du feu en deux parties parfaitement distinctes, quoiqu'elles soient toutes deux salines, dont l'une forme un sel volatil alcali igné extremement acre, beaucoup plus pur qu'aucun qu'on puisse préparer par art, & en même-tems fort simple, & qui peut servir de regle pour reconnoître tous les autres sels volatils alcalis; ceux qui portent les mêmes caracteres devant être rangés sous la même classe. Le véritable esprit volatil alcali de sel *ammoniac*, est donc une eau qui contient autant de sel pur alcali qu'elle est capable d'en dissoudre. On peut aussi rapporter à ce dernier tous les autres esprits volatils alcalis. Il n'y a point

point de sels ou d'esprits volatils alcalis aussi simples que ceux-ci, tous les autres contiennent une huile qui cause beaucoup de variation dans leurs effets. Le sel alcali volatil *ammoniac* a cela de commun avec le sel de l'urine, qu'il fermente violemment avec les acides. Si l'on met dans deux vaisseaux differens, placés à côté l'un de l'autre, du sel ou de l'esprit volatil alcali de sel *ammoniac*, & de l'esprit de nitre extremement fort & fumant, il se formera dans l'air une effervescence considérable à la rencontre des vapeurs de l'alcali volatil, & de l'acide, qui s'exhalent des vaisseaux. Ce sel étant appliqué sur la peau avec une emplâtre de poix qui l'empêche de s'évaporer, il ne commencera pas plutôt à s'échauffer qu'il causera des douleurs insupportables, & une inflammation violente suivie de la mortification de la partie, de sorte qu'il n'y a point de poison qui agisse avec plus de violence. Quelle imprudence ne commettent donc point les Medecins qui conseillent de tirer ce sel ou esprit par le nez, d'où il ne peut pas manquer de porter son action sur les nerfs olfactifs, la membrane pituitaire, & les vésicules extremement délicates des poumons ! Ne craignent-ils point qu'il n'occasionne l'inflammation & la corrosion de ces parties? Ce sel & cet esprit deviennent beaucoup plus acres & plus ignés, lorsqu'on les sublime une seconde fois d'un alcali pur, nouveau, & très-sec. BOERHAAVE, *Chymie*.

Le sel que l'on obtient par ce procedé, est ce qu'on appelle communément sel *ammoniac* volatil : *sal ammoniacum volatile*.

Quelques-uns pour le faire employent au lieu de sel de tartre, de la chaux, d'autres de la craie ou du lait de chaux.

On remplit de ce sel des petites phioles de poche. On voit que Boerhaave a raison de condamner le trop grand usage de ce sel, comme extremement pernicieux. Il y en a qui mettent des aromates dans la cornue pour lui donner une odeur plus agréable. On l'ordonne dans les fievres malignes en qualité de sudorifique en forme de bol, avec d'autres ingrédiens convenables. Il ne vaut rien pour prendre en poudre à cause qu'il s'évapore aisément.

Sa dose est depuis cinq grains jusqu'à dix.

Dix ou douze grains de ce sel suffisent pour soûler une once de vinaigre distilé dont on fait une boisson assez agréable & d'une grande utilité dans les fievres, avec quelque eau simple ou composée & un peu de sirop.

Le premier procédé que la Pharmacopée de Londres indique sur le sel *ammoniac*, est le suivant :

Flores salis ammoniaci : Fleurs de sel *ammoniac*.

On fait décrépiter quantité égales de sel *ammoniac*, & de sel commun, & l'on en tire par la sublimation des fleurs extremement volatiles.

La dose est depuis six grains jusqu'à quinze.

Flores salis ammoniaci martiales : Fleurs de sel *ammoniac martiales*.

Prenez *du sel ammoniac, une livre,*
de la limaille d'acier, dix onces.

Mettez le mélange dans une cucurbite qui ait un grand cou, & poussez-le à un feu de reverbere que vous augmenterez par degrés. Quand les vaisseaux seront refroidis vous trouverez des fleurs sublimées que vous garderez dans une bouteille pour l'usage. La dose est depuis six grains jusqu'à quinze.

Ces fleurs étant jettées dans de l'eau-de-vie donnent la teinture de *Mars de Mynsicht*, telle que le Collége la prescrit. L'*ens veneris* est à peu près la même chose, puisque ce n'est que du colcothar sublimé avec du sel *ammoniac*.

Il y a cependant cette différence que dans les fleurs de sel *ammoniac* martiales, on emploie le mars ou le fer, au lieu que dans l'*ens veneris*, c'est avec le vitriol de cuivre que l'on sublime le sel *ammoniac*.

Spiritus salis ammoniaci : Esprit de sel *ammoniac*.

Prenez *de sel de tartre,*
de sel ammoniac, } *de chacun trois livres.*

Pulvérisez-les séparément, & après les avoir mêlés, mettez-les dans une grande cucurbite avec six ou huit pintes d'eau. Poussez-les à un feu de sable modéré. Il s'élevera un esprit, lequel étant rectifié dans une cucurbite plus haute, donnera un sel volatil concret sublimé dans le récipient. La dose de cet esprit de sel *ammoniac* est depuis dix gouttes jusqu'à seize.

Le procédé que je viens d'indiquer est le plus aisé de tous ceux que je connois. Cet esprit sert de base à un grand nombre d'autres dont on trouve une description fort étendue dans plusieurs Auteurs : mais comme ils ne sont d'aucun usage, je ne les insérerai point ici.

Quelques-uns trouvent à propos pour lui donner une odeur plus pénétrante de substituer la chaux au sel de tartre, & pour lors cette espece d'esprit est préférable à tout autre lorsqu'il n'est question que de l'appliquer extérieurement ou de le respirer par le nez dans la défaillance : mais il ne vaut rien pris intérieurement. On distingue aisément celui-ci du premier par le sédiment blanc qu'il laisse dans le vaisseau où il est enfermé. Il y en a qui le préparent aussi avec de l'urine & de la chaux y ajoutant une petite portion de l'huile fétide qui s'éleve en faisant le *spiritus cornu cervi per se*, & le vendent ensuite pour de véritable esprit de corne de cerf.

L'eau régale qui sert à dissoudre l'or & à plusieurs expériences, n'est qu'un mélange de sel *ammoniac* & de nitre. On peut cependant la faire plus aisément en mettant digerer au feu de sable, du sel *ammoniac* dans de l'esprit de nitre ou de bonne eau forte, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait dissous; mais elle a si peu d'usage dans la Medecine, qu'il est inutile d'en parler davantage.

Un des médicamens les plus renommés que l'on trouve aujourd'hui dans les boutiques, est le

Spiritus volatilis aromaticus oleosus : l'esprit volatil aromatique huileux.

Dont voici la préparation.

Prenez *canelle, deux onces,*
macis, demi-once,
clous de girofle, une dragme,
écorce de citron, une once & demie,
sel ammoniac,
sel de tartre, } *de chacun quatre onces.*
esprit de vin, douze onces.

Mêlez & distilez au feu de sable. La dose est depuis dix grains jusqu'à cent & plus.

Ce remede, dont on attribue l'invention à *Sylvius de la Boe*, est de tous ceux de cette espece celui dont on fait le plus d'usage aujourd'hui. Le sel *ammoniac* & le sel alcali sont les principaux ingrédiens qui y entrent. Il n'y a point de changement à cet égard : mais on varie beaucoup par rapport aux aromates qu'on y ajoute ; c'est au Medecin à se régler sur l'exigence des cas, & à en régler la nature & l'espece.

Il semble cependant qu'on n'a pas assez fait attention à une regle essentielle dans une composition de cette espece, qui est que les aromates doivent non-seulement être odorans, mais encore légers & volatils, par rapport à leurs principes, de sorte que le *marum* de Syrie, la marjolaine, le thym, paroissent préférables aux clous

de girofle & au macis dont les huiles sont trop pesantes, trop grossieres & trop tenaces pour s'élever comme il faut avec le sel *ammoniac*. On connoît la bonté de ce remede à son odeur pénétrante & agréable, & à la douceur de son gout, car ces propriétés sont une suite de la bonté des aromates dont on s'est servi, lesquels émoussent les pointes de sels; au lieu que lorsqu'ils ne sont point tels qu'ils doivent être, ni en assez grande quantité, la composition a une odeur urineuse & un gout piquant & desagreable; lorsqu'on compose ce remede à petit feu, il s'attache au sommet du récipient une grande quantité de sel dont on peut remplir des bouteilles de senteur ou garder pour tel autre usage qu'on jugera à propos; il est beaucoup moins caustique & beaucoup plus cordial que le sel volatil de corne de cerf que l'on prescrit communément.

Depuis la découverte du sel volatil huileux, on ne se sert plus guere de l'esprit de sel *ammoniac*. On ordonne communément le premier avec l'esprit de lavande ou de castoreum dans quelque liqueur convenable. Lorsqu'on le donne dans des potions ou des juleps, il faut avoir soin que les sirops ou teintures ne soient point rouges, parce qu'il change leur couleur en une autre qui est verte & extremement desagréable.

On ordonne quelquefois extérieurement ces sels & ces esprits dans des embrocations; ils s'accordent encore assez bien avec les substances onctueuses, pourvu qu'on ne les emploie point trop chauds, parce que la chaleur ne manqueroit pas de faire évaporer ces sels ou ces esprits. Ils donnent par ce moyen une qualité plus pénétrante aux compositions avec lesquelles on les unit, aux discussifs & aux autres remedes de cette espece, qu'on ordonne dans les cas qui l'exigent. *Dispensaire de Londres*. QUINCY, *Prælect.*

Spiritus salis ammoniacum succinatus, Esprit de sel ammoniac succiné.

On le fait de plusieurs manieres.

Mettez en digestion une livre d'esprit de sel *ammoniac* avec une once de succin, ou

Prenez *sel ammoniac*,
ambre, } *de chaque cinq onces*.
sel de tartre, *six onces*,
esprit de vin,
eau de pluie, } *de chaque huit onces*.

Ce remede passe pour être céphalique, & propre à toutes les maladies des nerfs : mais il est un peu desagréable. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à quarante.

AMMONIS CORNU, *Corne d'Ammon*. Est un fossile de couleur de cendre, qui a la figure d'une corne de bélier. Ruland en compte quinze especes différentes.

AMMONITRUM, ἀμμόνιτρον d'ἄμμος, *sable*, & νίτρον, *nitre*. C'est dans le sens de Pline le sel lixiviel que l'on tire des plantes brûlées. PLINE.

On donne maintenant ce nom à une masse composée de sable, & d'un sel alcali fixe propre à faire du verre.

AMMONIUS est un Chirurgien qui fut surnommé *Lithotome*, c'est-à-dire coupeur de pierre, parce qu'il s'avisa le premier de couper ou de rompre dans la vessie les pierres qui étoient trop grosses pour pouvoir sortir sans danger par l'ouverture qui se fait pour cela. Sa méthode étoit de saisir la pierre avec un crochet pour l'empêcher de rentrer, & de la couper ensuite avec un instrument convenable, mince & émoussé par sa pointe, après l'avoir posé à plomb, en prenant garde de ne point offenser la vessie avec l'instrument ou avec les éclats de la pierre. CELSE, *L. VII. c.* 26.

AMMONII COLLYRIUM, qu'on appelle autrement *Collyrium Hygidium*.

Prenez *Cadmie lavée*,
céruse lavée, } *seize dragmes*.
castoreum, *six dragmes*,
nard des Indes, *quatre dragmes*,
antimoine, *quarante dragmes*,
cuivre brûlé, & *lavé*, *quinze dragmes*,
rosée, *vingt dragmes*,
batitures de cuivre brûlé, *cinq dragmes*,
aloès, *six dragmes*,
casse, *quatre dragmes*,
myrrhe, *six dragmes*,
épine d'Inde, *trois dragmes*,
alun de plume, *quatre dragmes & demie*,
safran, *six dragmes*,
plomb brûlé & lavé, *huit dragmes & demie*,
opium, *trois dragmes*,
acacia,
gomme arabique, } *quarante dragmes*.

Faites un mélange de tous ces ingrédiens avec de l'eau. C'est un des remedes les plus estimés.

Ce collyre convient au commencement d'une cataracte, d'une inflammation, & de toutes les especes d'ulcérations & de purulence des yeux; il est bon dans les maladies de l'œil nommées *confusio* & *chemosis* dont vous pouvez consulter les articles; pour la dislocation du globe de l'œil, pour le myoreshalon invétéré, (excroissance de l'uvée) & le staphylome (voyez ce mot); il déterge, incarne & guérit l'onglet (un amas de pus dans le noir de l'œil, en forme d'ongle.) Il procure le sommeil aux personnes à qui un mal de tête ou des douleurs dans les yeux l'ont fait perdre, & leur tient lieu de parégorique. On peut en user en le mêlant avec un œuf, ou avec de l'eau & du lait, & le faire plus clair ou plus épais, suivant que le malade est plus ou moins sensible. AETIUS, *Tetr. II. Serm.* 4. *c.* 113.

AMN

AMNA ALCALIZATA, dans le style de Paracelse, est l'eau qui en passant à travers des pierres à chaux, s'impregne de quelques-unes de leurs parties. PARACELSE, *de Tartaro Tractatus*, *c.* 2.

Ruland l'appelle *Amnis alcalisatus*.

AMNIOS, la membrane interne qui enveloppe le fœtus.

Il est impossible de se former une idée convenable de l'*amnios*, à moins qu'on ne connoisse en même-tems la nature des autres membranes qui enveloppent le fœtus aussi-bien que des liqueurs qu'elles contiennent. Car, comme Needham l'observe, ces sujets sont tellement liés entr'eux, qu'il seroit difficile de les traiter séparement : comment décrire les membranes, ou discourir de leurs usages avec quelque exactitude, si l'on ne commence par donner la description des humeurs qu'elles renferment ? Et quel meilleur moyen peut on employer pour decouvrir la nature de ces humeurs, que d'examiner avec attention la figure, les vaisseaux, & la connexion des membranes ?

Les membranes qui enveloppent le fœtus différent dans les animaux en nombre, en figure & en situation. Elles sont au nombre de trois dans quelques-uns, de quatre dans certains autres, & l'on en compte même jusqu'à six dans un œuf; car après qu'on a ouvert la membrane la plus externe, qui adhere à la coquille de l'œuf vers ses extrémités, on en trouve une seconde de même couleur & de même consistance qui tapisse la cavité de cette même coquille, & embrasse étroitement l'œuf : j'ai douté quelque-tems si cette derniere membrane en faisoit une à part, ou si elle n'étoit qu'une duplicature de la premiere; mais j'ai découvert à la fin que c'étoit une nouvelle membrane que l'on pouvoit entierement séparer de l'œuf. Après donc qu'on l'en a détachée avec précaution, on découvre aussi-tôt

la membrane qui renferme le blanc de l'œuf, & l'on y apperçoit, quelques jours après l'incubation, une grande quantité de veines & d'arteres. Lorsque cette liqueur s'est écoulée, on découvre celle du *colliquamentum*, ou l'*amnios* du poulet, dans laquelle ce dernier est renfermé. Après celle-ci viennent le blanc le plus épais, & le jaune, chacun enfermé dans leurs membranes propres; ces dernieres sont au-dessous du poulet au fond de l'œuf.

Dans les animaux *cotyledonifereux*, ou pour mieux dire, *glanduliferes*, il y a trois membranes; tel est leur nombre dans la truie & la jument; il en est de même des femelles qui ont un plancenta, & entre autres des femmes. Toutes ces membranes ne renferment que deux humeurs, ce qui a donné lieu à Harvey d'avancer, quoique mal-à-propos, qu'on ne trouvoit aucune part l'allantoïde. Quand à moi, après que j'ai eu enlevé le chorion qui ne contient immédiatement aucune humeur, & qui ne sert qu'à la distribution des vaisseaux, & à soutenir & fortifier les autres membranes, j'ai trouvé celle que l'on peut appeller à juste titre allantoïde; je l'ai souvent enlevée des fœtus des vaches, des bêtes fauves, des truies, & des brebis; & après l'avoir enflée, je l'ai pendue dans ma chambre pour la conserver & la pouvoir démontrer. Falloit-il donc qu'un aussi grand-homme qu'Harvey payât tribut à l'humanité, & qu'il travaillât de toutes ses forces à détruire l'existence d'une membrane qu'un si grand nombre d'habiles Anatomistes avoient vue, décrite & représentée! Quant à Everhard, outre qu'il s'étoit laissé prévenir par l'autorité d'Harvey, il avoit encore eu le malheur de ne disséquer que des lapins, dans lesquels, quoiqu'il y ait quatre membranes, comme nous le ferons voir tout-à-l'heure, on ne peut cependant les appercevoir à moins qu'on ne se soit exercé à les découvrir en examinant avec soin leur situation dans les animaux d'une grandeur plus considérable.

Dans les chiens, les chats, les lapins, & peut-être dans les autres animaux qui ont un placenta, il y a quatre membranes & trois humeurs; car j'ai observé jusqu'aujourd'hui que le nombre des membranes excede celui des humeurs.

Je commencerai ce que j'ai à dire sur cette matiere par les vaches & les brebis & autres animaux qui ont un amas de glandes pour placenta, tant à cause que l'art leur est redevable de son origine, comme il paroît par les Ecrits des Anciens, qu'à cause qu'on peut les trouver aisément chez les bouchers, toutes les fois que l'on veut prendre la peine de les examiner.

La premiere membrane qui se présente dans ces animaux est le chorion, qui après qu'on l'a séparé des caroncules rougeâtres & charnues des glandes utérines, paroît parsemé dans les endroits où il embrassoit ces caroncules, de marques couleur de rose: il soutient encore les ramifications des vaisseaux ombilicaux, qui s'étendent jusqu'aux caroncules dont nous venons de parler. Ces vaisseaux jettent dans toute la substance du chorion un grand nombre de rameaux capilaires, qui selon toute apparence absorbent l'humeur de ces caroncules, & l'entretiennent toujours humide de peur qu'il ne s'attache à l'utérus. Quoique ces petits placenta (je donne ce nom aux glandes répandues dans toute la substance du chorion de ces animaux) soient distribués en grande quantité sur toute la membrane du chorion dans les vaches & les brebis, elles ne sont pour l'ordinaire qu'au nombre de dix dans les femelles des dains; savoir cinq dans chaque aile du chorion, lesquelles sont situées dans la partie inférieure qui est la plus étroite; on apperçoit sur cette membrane un nombre considérable de veines & d'arteres, qui s'étendent jusqu'à la région opposée au fœtus; où par leur structure, par leur grandeur & leur situation, elles paroissent destinées à absorber une humeur. Dans les truies, le chorion fait l'office des petits placenta dont nous parlons pendant tout le tems qu'elles portent leurs petits; car il ne paroît pas que leurs fœtus puisse recevoir autrement la nourriture. Dans la jument, cette membrane est unique pendant le premier mois, & sert aux mêmes usages: mais elle s'épaissit considérablement dans la suite, & forme des caroncules charnues de la grosseur d'un petit pois, qui à la fin s'unissent de telle sorte, que tout le chorion paroît s'être changé en un placenta très-large, entremêlé d'un milion de vaisseaux, qui envoyent une quantité innombrable de rameaux capilaires à la membrane interne de l'utérus. Cette membrane (le chorion,) est dabord sans placenta dans les femmes, elle ne laisse pas de croître cependant en peu de tems & d'attacher le fœtus à la matrice: lorsque le placenta est formé, on découvre plus aisément le chorion en le déchirant légerement avec les doigts autour du placenta, & en l'arrachant ensuite; il paroît épais, uni & chargé de vaisseaux dont les plus grands aboutissent au placenta. La même chose a lieu dans les lapins, le chorion dans les chats & les chiens paroît comme double.

Ce que l'on vient de dire suffit pour nous faire connoître l'usage du chorion: il soutient les vaisseaux ombilicaux & les caroncules dont on a parlé dans les animaux qui ont des glandes pour placenta, il se charge du suc nourricier, dans les uns médiatement & dans les autres immédiatement. Mais dans les animaux qui ont un placenta, presque tous les plus grands vaisseaux prennent leur cours vers cette partie, & il n'y a que quelques petits vaisseaux qui se distribuent dans cette membrane; de sorte que la liqueur alimentaire qu'elle peut recevoir ne paroît suffire que pour l'humecter & pour la nourrir. Le chorion enferme dans ces animaux de même que dans les autres toutes les membranes, les humeurs, & le fœtus même; mais il ne contient de lui-même aucune liqueur dans sa cavité.

On doit prendre garde en séparant cette membrane de ne point offenser celles qui sont dessous. Il vaut mieux pour agir plus surement lever avec les doigts une des caroncules, & faire dans le chorion une ouverture suffisante pour introduire deux doigts; après quoi on la déchirera peu à peu, en observant avec soin si l'on ne decouvre point quelque espece de duplicature; ou une membrane blanche fort mince; car si cela arrive, ce sera l'allantoïde qu'il est extremement important de conserver dans son entier: à mesure qu'on avance elle paroît enflée par les liqueurs qu'elle contient, & rend l'opération beaucoup plus aisée; mais supposé qu'il vienne à s'écouler quelque liqueur, on peut être assuré qu'il y a une rupture dans cette membrane ou dans l'*amnios*. Après qu'on a enlevé le chorion de la maniere que je viens de dire, l'allantoïde se trouve en quelque sorte separée de l'*amnios*; & l'on peut l'en détacher entierement toutes les fois qu'on le voudra, pourvu qu'on l'ait séparée jusqu'au cordon; mais on doit la mettre à côté avec l'urine qu'elle contient, jusqu'à ce que l'ouverture de l'*amnios* & du fétus, donne la facilité de pénétrer jusqu'à la vessie.

L'*Amnios* est parsemé de vaisseaux de la même maniere à peu près que le chorion, & reçoit tous les rameaux des vaisseaux ombilicaux qui ne passent point par ce dernier. Lorsqu'on vient à l'ouvrir, on y découvre une liqueur dans laquelle le fœtus nage & dont Harvey prétend qu'il tire sa nourriture: Il se fonde sur son gout, sur sa consistance & sur la ressemblance qu'elle a avec celle qu'on trouve dans le ventricule de l'embryon. Cette membrane est souvent couverte de concrétions grasses, qui semblent être formées de la liqueur qu'elle contient; & dans les vaches le cordon de l'embryon est grossi vers sa racine par des inégalités glanduleuses.

La méthode que je viens de proposer regarde les femelles qui ont des cotyledons, car celles qui ont un placenta demandent une autre méthode de dissection dont je parlerai ci-après.

Le fœtus, ainsi que le cordon ombilical, est renfermé dans la cavité de l'*amnios*. Nous remarquerons ici en passant, que la vessie, lorsqu'elle est per-

cée, rend une liqueur tout-à-fait semblable à celle qui est contenue dans l'allantoïde; on peut même, si l'on veut, faire passer cette liqueur de l'allantoïde dans la vessie en la pressant, ou gonfler la premiere en soufflant avec un chalumeau dans la vessie. Si avant même d'avoir ouvert le foetus, vous soulevez quelque peu cette membrane, & que vous la pressiez dans vos mains, elle répandra une liqueur dans la vessie & le penis, ce qui suffit pour prouver la communication qu'il y a entre ces parties.

L'allantoïde mérite une attention toute particuliere, tant à cause qu'on a douté jusqu'ici de son existence, qu'à cause de ses variétés dans les différens animaux: car dans ceux qui ont des cotyledons, comme les brebis, les vaches, les femelles des dains; elle sort de l'extrémité du cordon & paroît être une espece de continuation & de dilatation de l'uraque. Elle a la figure d'un boyau, elle aboutit des deux côtés aux extrémités de l'utérus dans le chorion, & en remplit les cornes. Dans les truies qui portent plusieurs petits à la fois, & ont un oeuf destiné à chaque foetus; cette membrane aboutit de chaque côté aux extrémités de cet oeuf & a la figure d'un intestin, ce qui lui a fait donner le nom d'*allantoïs* ou *allantoïde*.

Il y a à cet égard quelque différence dans les jumens: car cette membrane est adhérente au chorion dans toute son étendue, & renferme le foetus avec l'*amnios*: on y découvre l'uraque qui paroît partir de l'*amnios* & en être une espece de duplicature; il est plissé extérieurement jusqu'à la vessie & donne passage à la sonde ou à un poinçon.

On doit chercher son ouverture dans le cordon ombilical, lequel se divise en plusieurs branches & se disperse en partie sur l'*amnios*. L'autre partie pénetre cette membrane & va s'insérer dans le chorion où il se divise en une infinité de petits rameaux qui augmentent tellement son épaisseur, qu'il semble mériter plutôt le nom de placenta. Une chose qui mérite encore notre attention dans cet animal, de même que dans tous ceux qui ont des cotyledons, ce sont les fréquentes concrétions qui nagent dans la liqueur de l'allantoïde, & qui paroissent au premier abord de la graisse ou des petits morceaux de chair qui se dilatent étant tirés avec les doigts comme une substance membraneuse, & paroissent être des coagulations d'une espece d'urine grasse & gluante.

Passons maintenant aux animaux qui ont un placenta, dans lesquels la membrane urinaire est d'une figure tout-à-fait différente. Dans ceux-ci la membrane urinaire varie suivant la nature de l'animal. Dans la femme elle enveloppe entierement le foetus, à peu près de la même maniere que dans la jument, & est attachée au chorion. Il en est de même dans les chiens & les chats, excepté que sa duplicature, près de l'élargissement du cordon, forme une cavité entre elle & le chorion, laquelle est destinée pour la quatrieme membrane. Je regarde la jument comme une espece d'animal qui tient le milieu entre les animaux qui ont des placenta & ceux qui ont des cotyledons. Elle a cela de commun avec les premiers, que le foetus est entierement entouré d'urine; & quoiqu'elle n'ait aucun placenta au commencement, il s'en forme néantmoins un assez grand dans la suite pour envelopper tout-à-fait le foetus: & en effet ce chorion épais mérite presque le nom de placenta, quand ce ne seroit qu'à cause de la quantité des vaisseaux qui sont répandus dans toute sa substance de même que dans le placenta humain. Cette structure lui donne bien plus de rapport avec un véritable placenta qu'avec les cotyledons.

Cette espece de placenta de la jument, si on peut lui donner ce nom, a cependant cela de commun avec les cotyledons des animaux qui ruminent, d'être attaché à l'utérus par des ligamens charnus, & de n'avoir pas une épaisseur fort considérable avant le sixieme mois. L'allantoïde a une figure pyramidale dans les lapins & le placenta pour base; elle se retrécit toujours de plus en plus jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la premiere division des vaisseaux ombilicaux où elle aboutit à l'uraque. La membrane la plus large dans laquelle l'*amnios* est enfermé dans ces animaux, ne paroît point être urinaire, comme nous le verrons bien-tôt.

On me demandera peut-être si la membrane dont j'ai donné la description dans les animaux qui ont un placenta, est réellement urinaire, puisque l'ouverture de l'uraque est moins visible dans ces sortes d'animaux que dans ceux qui ont des cotyledons. J'avoue franchement que je n'ai jamais pu découvrir la moindre trace d'un pareil canal dans le cordon du foetus, quelque incision que j'aie faite & quelque préparation que j'aie employée pour cet effet. Mais la même chose arrive dans le chien, & quoique je n'aie jamais pu voir ce canal, je n'ai pas laissé cependant de me convaincre de son existence en y soufflant avec un chalumeau. J'avoue qu'il ne m'a jamais été possible d'avoir un foetus humain enfermé dans l'utérus, quoique j'aie souvent disséqué des arriere-faix & un grand nombre d'embryons, dans lesquels je ne doute point que la même expérience ne m'eût réussi. Car je regarde comme une démonstration l'argument de Spigel, qui assure que l'homme a besoin d'être muni d'une uraque & d'une allantoïde, à cause principalement qu'il est obligé de même que les autres animaux, d'avoir un reservoir pour son urine; ce qui ne sauroit être que vrai, à l'égard de tous les animaux qui ont une vessie.

Mais Courvæus a imaginé une distinction très-subtile, & a prétendu que l'allantoïde ne se trouve que dans les animaux qui ont l'intestin *cæcum* fort grand, à cause de la compression de leur vessie, qu'il ne croit point suffisante pour contenir cette liqueur, étant rétrécie & comprimée par l'espace qu'occuppe l'intestin *cæcum*; au lieu qu'une pareille membrane est inutile dans les animaux dont l'intestin *cæcum* est plus petit.

Je conseillerois volontiers à Courvæus d'examiner l'allantoïde encore une fois, & de mesurer la quantité de liqueur qu'elle contient, pour voir si l'intestin *cæcum*, même dans les sujets où il a le plus de capacité suffit pour contenir un si grand amas d'eau. Il est certain que l'allantoïde de la vache contient quelques pintes d'urine sur la fin de la portée. Qu'il examine la vessie de l'homme ou celle du chien, pour voir si elle a plus d'étendue que dans les autres animaux. Je suis persuadé que ses yeux le convaincront du contraire. Supposé donc qu'il se fasse quelque amas d'urine pendant le tems de la portée, il faut nécessairement qu'il y ait un autre réservoir destiné pour elle. On remarque dans la chienne que non-seulement le *cæcum* est fort petit, mais que le colon manque même quelquefois: il sembleroit d'après cette disposition que la membrane urinaire ne s'y devroit pas trouver, l'expérience prouve cependant le contraire. Puisque l'on trouve donc une membrane urinaire, non-seulement dans les animaux dont nous venons de parler, mais aussi dans ceux dont le colon & le *cæcum* sont fort grands, il n'y a pas lieu de croire que la grandeur ou la petitesse de leur volume puissent causer quelque altération dans la structure de la vessie ou de l'allantoïde. On peut encore tirer d'autres argumens de la liqueur même.

J'ajouterai que c'est le propre de cette membrane de n'avoir aucune veine ni aucune artere visible dans sa substance: c'est là sa marque caractéristique, car les vaisseaux ombilicaux se dispersent ou dans l'*amnios* ou dans le chorion, sans se répandre sur cette membrane, ou s'insérent dans le placenta ou les cotyledons. Quoiqu'on observe dans la jument une quantité prodigieuse de vaisseaux de toute grandeur qui se portent vers le chorion sur lequel leurs ramifications s'appuient, on n'en remarque cependant aucune branche qui se porte vers l'allantoïde ou qui y aboutisse, elle reçoit ceux qui servent à sa nutrition de la vessie; & quoique dans le foetus de la vache on apperçoive quelquefois çà & là quelques vaisseaux capilaires aux environs de l'uraque & du cordon ombilical, cela n'arrive pas toujours, & après avoir parcouru un espace qui n'a pas trois tra-

vers de doigts ils s'évanouissent aussi-tôt. Harvey écrit que la liqueur que nous disons être renfermée dans cette membrane, appartient au chorion, qu'elle est d'abord presque cent fois plus considérable que celle de l'*amnios*, mais qu'elle diminue insensiblement. Je ne puis cependant m'empêcher de déclarer ici que j'ai découvert le contraire, & que cette liqueur qui appartient à l'allantoïde & non point au chorion, augmente tous les jours, & acquiert de plus en plus la couleur, l'odeur & le gout de l'urine jusqu'à la fin de la portée; pour lors la liqueur de l'*amnios* est tout-à-fait consumée, comme Harvey l'observe fort bien.

Il est évident par ce qu'on vient de dire, que cette membrane sert de réservoir à l'urine, & qu'elle ne peut être d'aucun autre usage dans l'embryon. Comme j'ai dit ci-dessus que l'allantoïde n'a ni veines ni arteres, & que cela peut embarrasser ceux qui ne sauroient comprendre comment elle peut se nourrir sans leur secours, je les avertis que cet état leur est commun avec un grand nombre d'autres parties, car on peut en dire autant de la membrane externe de l'utérus, de celle des intestins, de l'estomac, de l'œsophage & même de la pleure & des muscles; car quoiqu'on n'y apperçoive aucuns vaisseaux sanguins, il est à croire cependant qu'elles sont munies de canaux qui s'anastomosent avec ces vaisseaux, puisque lorsqu'elles sont attaquées de quelque inflammation, comme cela arrive dans la pleurésie & l'ophthalmie, les vaisseaux sanguins se manifestent d'eux-mêmes.

Après avoir fini la description de l'allantoïde, il ne sera pas hors de propos de parler d'une autre membrane qui a la même figure qu'elle, quoique destinée à des usages différens. On la trouve dans les chiens & les chats sous le chorion, près l'épanouissement du cordon ombilical, où les vaisseaux commencent à se diviser & à prendre leur cours vers le placenta: elle aboutit à la fin dans une espece de cavité formée par d'autres membranes qui s'y rendent pour cet effet, & elle y est attachée par ses extrémités par un ligament cartilagineux très-blanc. Quant à ses autres parties, elle n'est point adhérente aux parois de cette cavité, & elle est en quelque sorte fort lâche & pendante. Au commencement de la portée elle est grande & contient beaucoup plus d'humeurs que toutes les autres membranes ensemble. Elle est munie d'un grand nombre de veines & d'arteres: mais elle diminue insensiblement dans la suite jusqu'à ce que son humidité étant tout-à-fait dissipée, elle devient très-semblable à la petite membrane du cerveau qu'on nomme choroïde, avec laquelle elle a plus de rapport qu'avec aucune autre du corps. La liqueur qu'elle renferme ne tient en rien de l'urine, elle n'est point excrémentielle comme elle, & elle passe dans le fœtus dès les premieres semaines au moyen de quelques vaisseaux particuliers: cela se voit dans les chiennes & dans plusieurs autres animaux, à qui la nature a donné une membrane destinée à cet usage, quoiqu'elle ne soit pas toujours de même figure.

Dans les lapins, par exemple, cette membrane est grande, & enveloppe tout le fœtus, à peu près de la même maniere que la membrane urinaire dans la chienne, & forme enfin une cavité sous le placenta qui paroît destinée à recevoir l'urine. Elle a à peu près la forme d'un croissant; & lorsqu'elle est enflée, elle a la grandeur & la figure du rein de l'homme: elle est parsemée de vaisseaux qui ne se réunissent point dans le placenta, mais descendent vers le cordon, d'où ils se rendent dans le mésentere après avoir percé le bas-ventre.

La question que l'on peut faire, comment la liqueur contenue dans cette membrane, y entre, présentant les mêmes difficultés dans son explication que celle de l'entrée de la liqueur de l'*amnios* dans sa cavité, nous oblige à les résoudre toutes deux en même-tems.

La description que nous avons donnée de l'*amnios* avant que de parler de l'allantoïde, sera complete, lorsque nous aurons ajouté à ce que nous avons déja dit, qu'elle se trouve dans les animaux ovipares & vivipares; qu'elle reçoit toujours ses vaisseaux des ombilicaux; que la liqueur qu'elle contient sert de nourriture à l'embryon, comme on l'a déja dit. Il ne reste plus maintenant qu'à savoir comment elle se rend dans ce réservoir pour fournir aux nécessités du fœtus. Cette question a été fort agitée par les Savans; & si Harvey l'a négligée, comme le prétend Courvæus, c'est pour l'avoir trouvée trop difficile pour s'y attacher. Courvæus & Everhard l'expliquent par une filtration à travers les pores de la membrane, & prétendent qu'il se fait une transsudation de l'humeur d'abord dans le chorion, & de celui-ci dans l'*amnios*. Mais ces Anatomistes eussent dû s'appercevoir qu'il n'y a pas la moindre humeur entre le chorion & l'*amnios*, & que tout ce qu'il y a de liquide entre ces membranes, est contenu dans l'allantoïde; que, supposé qu'il se fasse quelque filtration du chorion dans l'*amnios*, il faut absolument que cette liqueur s'amasse auparavant dans le chorion. Warton de Gland insiste beaucoup sur cet argument; & je vais en apporter un autre qui pourra tenir lieu de démonstration.

Dans le fœtus de la jument, la membrane urinaire est adhérente dans toute son étendue au chorion, & renferme même tout le fœtus avec l'*amnios* qui nage dans l'urine.

Je me suis assuré que c'étoit de l'urine par son odeur, sa couleur, son gout & sa communication avec la vessie par le moyen de l'uraque. La même chose a lieu dans les chiens & les chats. Je voudrois maintenant demander à Courvæus & à Everhard s'il est besoin que le suc nourricier passe à travers l'urine, & se mêle par ce moyen avec elle? Supposé qu'ils le nient, je ne vois pas qu'il puisse passer dans l'*amnios* par un autre endroit que le cordon ombilical; car dans l'exemple que nous venons d'alléguer tous les autres moyens de filtration se trouvent exclus.

L'on ne sait si cette liqueur se rend par la veine du cordon ombilical dans le sang de l'embryon, & ensuite dans l'*amnios*, par les arteres; ou si elle descend avec la substance gélatineuse du cordon, & suinte à travers ses petits mamellons ou inégalités dans l'*amnios*. Wharton soutient ce dernier moyen, qui paroît en effet le plus probable à ceux qui n'ont examiné que le fœtus de la vache; car on y trouve dans le cordon ombilical une gelée épaisse & copieuse; & ce cordon qui est gonflé contient une espece d'inégalités glanduleuses dans cette partie, qui nage dans la liqueur de l'*amnios*; de sorte qu'on peut conjecturer que cette humeur est sortie de ces glandes. Mais je suis d'un sentiment tout-à-fait contraire, lorsque, sans me laisser prévenir aux lueurs de la vraisemblance, je viens à examiner ce cordon dans les autres animaux. Car dans ceux qui ont un placenta, on ne trouve point une pareille quantité de gelée dans le cordon, qui est fort mince & fort long dans l'homme, & peu propre à un pareil usage. Dans les animaux ovipares, il n'y a point de cordon du tout, mais des vaisseaux qui s'étendent sur les différentes parties du fœtus, & les pénetrent, quelques-uns près de l'anus, d'autres près du foie, & la place ordinaire de l'ombilic, en tiennent lieu; ils ne se réunissent même jamais en forme de cordon: lorsque le tems destiné à la sortie du poulet, par exemple, approche, l'artere gauche & la veine hépatique s'évanouissent, & les autres arteres avec la veine mésentérique pénetrent dans le bas-ventre pour suppléer au jaune. On ne peut raisonnablement douter que le *colliquamentum* du poulet avec sa membrane, n'ait du rapport avec l'*amnios* des animaux vivipares; de sorte qu'on peut raisonnablement conclurre, que la liqueur ne se rend à l'un & à l'autre que d'une seule & même maniere.

Nous allons examiner comment la liqueur pénetre à travers la cicatrice de l'œuf, & accroît peu à peu la petite membrane au point de la rendre suffisante pour renfer-

mer le fœtus avec une quantité considérable de liqueur.

Lorsqu'on examine cette cicatrice dans l'œuf avant l'incubation, on la trouve fort petite & suspendue dans la membrane du jaune; cependant cette petite partie contient l'embryon, & devient de jour en jour plus spacieuse, jusqu'à ce que l'animal en sorte & se rende visible. Après deux jours d'incubation, on y apperçoit sensiblement, ainsi qu'Harvey l'a remarqué, des cercles larges comme l'ongle du quatrieme doigt; en-dedans desquels, ainsi que le même Auteur nous l'assure, se trouve une liqueur extremement claire & transparente, beaucoup plus pure qu'aucune humeur crystalline, laquelle paroît enfermée dans une membrane fort mince: il croit que c'est une partie du blanc fondue & clarifiée; il l'appelle *colliquamentum*. Elle augmente continuellement, & se trouve bordée le quatrieme jour d'une ligne rouge, & d'une autre plus petite de couleur de sang qui aboutit an *punctum saliens*, placé dans le centre. Ces derniers accroissemens sont fort visibles: mais l'on ignore encore la maniere dont ils se font.

Je conseille à ceux qui pourroient croire que cela se fait par transsudation, d'examiner, outre les argumens que l'on tire contre cette opinion, des animaux vivipares, & qui prouvent qu'il y a une analogie entre les mouvemens de leurs liqueurs & ceux des ovipares; je leur conseille, dis-je, de considérer les moyens qu'emploie la nature pour procurer la séparation de ces humeurs, & le soin qu'elle a pris de les enfermer dans des membranes très-variées & très-délicates, & qui leur sont propres. S'il arrivoit donc qu'il se fit une pareille transsudation, elle devroit se faire non à travers une simple membrane: mais il faudroit que les liqueurs rompissent leurs cloisons, & se frayassent un passage dans les interstices des deux membranes, & pénétrassent dans les pores des autres enveloppes. Mais qui a jamais vu une liqueur entre ces interstices? Ou pour quelle fin la nature a-t'elle apporté tant de soin à séparer ces humeurs? N'eût-il pas été mieux qu'elles eussent été renfermées sous une enveloppe commune, puisqu'elles auroient eu moins de peine à la pénétrer que ces différentes membranes, au travers desquelles on suppose que se fait leur transsudation? D'ailleurs, ceux qui sont de ce sentiment doivent faire attention, que lorsque la nature donne passage à une liqueur dans une membrane à travers une espece de pore, elle ne lui permet point de ressortir par ces mêmes pores; de sorte qu'il faut que l'humeur qui est entrée par un endroit sorte par l'autre, ne pouvant plus pénétrer à travers la même membrane, qui ne peut que s'opposer alors à sa sortie. On n'a pas pu cependant découvrir jusqu'aujourd'hui les passages qui communiquent d'une membrane à l'autre, & on n'a point non plus des raisons suffisantes pour les admettre. Il est donc nécessaire de chercher quelque hypothese plus raisonnable, & en même-tems plus satisfaisante.

Voici quels sont mes sentimens là-dessus:

Ce petit animal, que j'imagine être engendré dès la premiere conformation de l'œuf, & logé dans la cicatrice, contient une liqueur spiritueuse dans ses vaisseaux. Cette liqueur est précisément la même que celle à qui Glisson donne si souvent le nom de *spiritus vitalis*, ou esprit vital. Cette liqueur, à l'approche de la chaleur, occupe plus d'espace qu'auparavant, sort par les extrémités des vaisseaux, & fond & dissout toutes les parties du blanc ou du jaune qu'elle vient à rencontrer. Par ce moyen, la partie sur laquelle elle tombe, devient si fluide, qu'elle n'a pas beaucoup de peine à s'incorporer avec l'esprit dont nous avons parlé, à passer avec lui dans les veines qui ne sont point encore rouges, & de-là dans le fœtus, en plus grande quantité qu'il ne faut pour nourrir son corps ou souler son sang, qui n'est autre que la liqueur dont j'ai parlé. Le sang se trouvant imprégné de ce suc, le dépose dans les arteres qui s'inserent dans la tunique du *colliquamentum*, de la même maniere que dans l'*amnios* des animaux vivipares; de sorte que la tunique du *colliquamentum* se remplit non-seulement de ce suc, mais en retient encore la plus grande partie pour l'usage du fœtus. Cela paroît manifestement dans l'œuf; & je ne doute pas que la même chose n'arrive dans les animaux vivipares, à moins que quelque cause ne s'y oppose. Il faut cependant avouer que cette hypothese n'est pas exempte de difficultés, & qu'on peut former contre elle des objections considérables: mais comme il seroit trop ennuyeux de vouloir les réfuter toutes, je ne m'attacherai qu'à deux qui me paroissent les plus considérables, persuadé que la destinée des autres dépend du sort de celles-ci, tant est grande la liaison qui est entre elles.

La premiere regarde le mélange du suc nourricier avec le sang dont il doit se séparer & passer ensuite dans l'estomac pour s'unir de nouveau avec lui.

L'autre objection roule sur ce mouvement électif de la liqueur, qui l'oblige à s'introduire dans les vaisseaux dispersés dans le blanc & le jaune de l'œuf, & à ressortir par ceux qui sont distribués sur la membrane du colliquamentum.

Je répons à la premiere, que la liqueur qui sert de nourriture au fœtus, s'unit intimement au sang de la mere après la premiere coction qui s'en est faite dans l'estomac; ce qui une fois prouvé, je ne vois pas qu'il y ait de l'inconvénient à le faire passer du sang de la mere dans celui du fœtus, pour y laisser celles de ses parties qui sont les plus propres à être transformées en sang, sans qu'il soit besoin d'une seconde coction ou fermentation. Le reste peut être déposé dans l'*amnios*, comme une matiere destinée à une nouvelle nutrition, qui doit passer dans l'estomac pour y être digérée. Cela paroîtra plus probable, si l'on fait attention qu'il n'y a point ici de rétrogradation de nature, ou dégénération du sang en une matiere chyleuse, mais seulement un passage d'une liqueur alimentaire pour l'entretien de l'animal; ce qui n'est pas plus surprenant que ce qui arrive dans la mere, tant par rapport aux humeurs de l'uterus, qu'à la matiere dont se forme le lait.

Je répons à la seconde, que ces sortes de mouvemens électifs sont très-ordinaires dans l'économie animale par rapport à la distribution des alimens & des excrémens. C'est ainsi que le lait se porte toujours dans les mamelles, l'humeur dont nous parlons dans l'uterus, la bile dans le foie, & la sérosité dans les reins. Je ne puis rendre raison de cette attraction similaire, dont je crois qu'on peut attribuer la cause à la pulsion: mais il suffit pour le présent d'avoir prouvé qu'un tel mouvement existe quelle qu'en soit la cause.

Ce que nous venons de dire, peut servir à résoudre une autre difficulté qu'on a fait naître depuis peu touchant l'usage de la quatrieme membrane qu'on trouve dans les chiennes. La réponse est que la liqueur qui s'y amasse se porte dans cet endroit, comme dans un réservoir destiné à l'usage du fœtus.

En voilà assez sur les membranes & les vaisseaux. Disons maintenant quelque chose des humeurs.

Toutes les humeurs en quelque nombre qu'elles soient sont nutritives, si on en excepte celle de l'allantoïde. Une grande partie des poissons vivipares donne un œuf d'une seule couleur, qui autant qu'on peut le découvrir dans un corps d'une aussi grande petitesse, ne renferme qu'une seule humeur. Mais j'ignore la méthode dont la nature se sert pour la produire. Il y a d'autres poissons dont les œufs sont de deux couleurs, & composés d'un blanc & d'un jaune, comme la raie. Les œufs des oiseaux contiennent pour la plupart trois substances destinées à l'usage du poulet, que l'on distingue fort aisément, savoir, un jaune & une double glaire enfermée dans des membranes. Mais après l'incubation on en trouve une quatrieme formée de la dissolution des deux autres, qu'Harvey appelle fort justement *colliquamentum*. Je ne dis rien du *chalaza* qui n'est point proprement une humeur; La semence du

coq ou le principe du poulet l'est encore moins, & ne sert que d'appui au jaune qui est suspendu au centre de l'œuf. Quoique le *colliquamentum* paroisse y avoir été transporté d'un autre endroit, il est pourtant certain qu'il doit son origine à la liqueur contenue dans la cicatrice. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est cette liqueur qui forme le poulet, ou si elle n'est que le sang de ce dernier déja formé : Je sai seulement qu'il en sort des vaisseaux qui s'insérant dans d'autres parties, surtout dans les blancs, attirent l'humeur atténuée & la versent dans le réservoir commun de la maniere qu'on l'a déja dit. C'est ainsi que l'embryon consume ses provisions, jusqu'à ce que les blancs de l'œuf étant aussi consumés, le jaune s'enferme dans l'abdomen du poulet un peu avant qu'il vienne à éclorre, d'où passant dans ses intestins, il fait à l'égard de ces petits animaux l'office de mamelle, & leur fournit la nourriture dont ils ont besoin jusqu'au vingtieme jour.

On trouve quelquefois dans les animaux vivipares deux ou trois humeurs. La premiere passe immédiatement du placenta dans les veines, & sert incontinent aux différens usages du fœtus. Les autres passent aussi dans des veines, d'où elles se distribuent par les arteres dans les cavités de certaines membranes particulieres. Dans les animaux glanduliferes, dans le cochon & dans l'homme, on ne trouve qu'une seule humeur qui est logée dans l'*amnios* : on a prouvé que cette liqueur est nutritive, en faisant voir qu'elle ne differe point de celle qu'on trouve dans le ventricule. Elle est d'abord fort claire : mais elle s'épaissit considérablement dans la suite, surtout dans les animaux les plus grands. Ils ont tous outre cela de l'urine dans l'allantoïde, comme on l'a vu ci-devant.

Il y a outre ces liqueurs dans les chiens, les chats, les lapins, & peut-être dans quelques autres animaux une troisieme liqueur nutritive. J'ai déja donné la description des membranes dans lesquelles elle est enfermée, & je vais maintenant parler de la liqueur même. La variété admirable qu'on remarque dans la nature est au-dessus de notre intelligence, & je ne saurois comprendre pourquoi cette troisieme liqueur est plus nécessaire à certains animaux qu'à d'autres. La rumination ne nous est d'aucun secours pour résoudre cette difficulté, puisque les chevaux en sont aussi dépourvus que les animaux qui ruminent ; la viande dont on se nourrit ne fait rien ici non plus, car elle se trouve dans les lapins, tandis qu'elle manque dans le cochon & dans l'homme, si tant est qu'on doive mettre ce dernier au nombre des animaux carnaciers, de quoi je doute beaucoup ; car quoique Dieu lui ait accordé depuis le Déluge, la permission de se nourrir de chair, il semble cependant que les fruits & les végétaux soient pour lui une nourriture plus naturelle ; & c'est ce qui paroît par l'Histoire sacrée, aussi-bien que par la structure du corps humain. Ses dents & ses ongles sont tout-à-fait différens de ceux des animaux voraces, & on ne voit pas qu'il ait rien de commun avec eux. Pour ce qui est du cochon, quoiqu'il aime assez la chair, il est néantmoins plus porté à vivre de fruits & de racines. Mais que dirons-nous du lapin qui vit de fruit & d'herbes ? On me répondra peut-être qu'il mange presque toujours ses petits, à moins que sa femelle n'ait soin de les cacher ; & en effet, si l'on compare cet animal avec le rat qui est aussi fort carnacier, on ne trouvera pas beaucoup de différence entre eux, quant à leurs membranes & à leurs placenta. Mais ceci est purement problématique, & trop foible pour servir de fondement à une hypothese. On peut cependant assurer, sans crainte de se tromper, que ces animaux ont beaucoup de ressemblance avec les ovipares, dans lesquels on découvre une veine & une artere qui sortent du mésentere, & qui sont destinées à une humeur particuliere. Mais il y a entre eux cette différence, que le jaune à qui ces vaisseaux appartiennent est consumé le dernier, au lieu que dans les chiens, cette liqueur est la premiere qui se convertisse en aliment, & quoiqu'elle

soit fort abondante au commencement, elle ne laisse pas d'être tout-à-fait consumée avant la naissance de l'animal, de sorte qu'il n'en reste pas la moindre goutte dans la membrane. Tout bien considéré, je trouve que ces vaisseaux répondent à ceux du jaune, & la liqueur qu'ils contiennent au blanc le plus fluide ; car la premiere humeur sert de nourriture à l'embryon, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour digérer un suc plus épais & plus grossier.

Quoiqu'il en soit, nous continuerons ce que nous avons à dire sur ces différentes liqueurs, sans oublier l'urine. On sait que cette derniere passe dans la vessie après que la sécrétion en a été faite dans les reins. Les autres viennent aussi du sang, & ont beaucoup de rapport avec la sérosité lymphatique. Cependant elles sont si éloignées de la nature de cette derniere, qu'elles ne peuvent jamais se coaguler comme elle sur le feu, quelque-tems qu'on les y laisse.

Ce moyen est même inutile pour figer le *colliquamentum* de l'œuf, quoiqu'il soit composé de sucs extremement sujets à se coaguler. Quelle différence ne doit-il donc pas y avoir entre les humeurs lorsqu'on vient à les examiner avant & après la digestion, les filtrations, & les autres opérations ordinaires à la nature ?

Toutes ces liqueurs donnent dans la distilation une eau douce & insipide, semblable à celle du lait que l'on distile ; & cette propriété leur est commune avec la liqueur de l'allantoïde ; car elle conserve encore la nature de la sérosité du sang, ses sels ne s'exaltent point, & ne donnent aucune marque d'une qualité saline ou tartareuse. Les Nourrices observent même que la premiere urine des enfans n'est aucunement salée. Il n'en est pas de même des animaux de la plus grande espece dont j'ai fait passer cette liqueur par l'alambic ; car elle m'a donné une petite quantité de sel volatil. Les coagulations que l'on tente avec les acides réussissent différemment, suivant la variété des humeurs. La liqueur contenue dans l'*amnios* de la vache, mêlée avec une décoction d'alun a donné des coagulations presque insensibles, mais d'une extreme blancheur. Le suc de l'allantoïde est devenu trouble comme l'urine ; l'esprit de vitriol & le vinaigre agissent avec moins de force que l'alun sur ces deux liqueurs.

Il se forme encore dans les derniers mois des concrétions dans ces deux humeurs, qui sont beaucoup plus grandes & plus fréquentes dans la membrane urinaire. Elles me donnerent d'abord lieu de croire que ce suc étoit nutritif, quoiqu'il ne passe point de l'allantoïde dans la vessie, mais de celle-ci dans l'autre. Mais j'ai été convaincu par l'examen de sa couleur, de sa consistance, de son odeur, & de son goût, qu'il n'est autre chose que de l'urine dans tous ces animaux. Ces concrétions paroissent être de la nature de celles qui se forment dans l'urine des personnes saines, laquelle entraîne avec elle une partie de ses sucs nourriciers, que Willis regarde avec raison comme la matiere du sédiment. Comme le sang de l'embryon contient une grande quantité de ces corpuscules, il faut aussi que l'urine en entraîne davantage avec elle, & qu'après avoir souffert une longue macération dans l'urine, ils se réunissent, & forment cette espece de substance dont nous parlons.

Cela arrive beaucoup plus fréquemment dans l'urine que dans la liqueur de l'*amnios*, qui souffre des altérations continuelles ; car le fœtus en consume une partie, tandis que l'autre se mêle avec une liqueur nouvelle ; & comme le suc est renouvellé en peu de tems, il s'ensuit qu'il ne séjourne pas assez long-tems pour pouvoir former des concrétions.

On ne laisse pas cependant de trouver dans cette derniere liqueur des concrétions adipeuses, qui sont pour la plupart adhérentes à la membrane même. Mais lorsqu'on les examine avec attention, on s'apperçoit qu'elles ne sont pas de la même nature que celles

que l'on trouve dans la liqueur contenue dans la membrane urinaire.

Ces membranes ne servent pas seulement de réservoir aux liqueurs, elles contiennent encore une assez grande quantité d'air, comme le savent ceux qui ont coutume de disséquer ces parties & d'enlever ces sortes de membranes avec leurs mains avant qu'elles soient enflées. Car ils peuvent avoir remarqué des cavités considérables entre elles & les liqueurs qu'elles contiennent, qu'il seroit ridicule de croire entierement vuides.

D'ailleurs les cris que l'enfant jette dans le sein de sa mere prouvent assez l'existence de l'air qui s'y trouve enfermé. J'avois toujours douté de la réalité de ces cris, & il ne me falloit pas moins qu'une relation aussi authentique que la suivante.

Une femme de condition qui demeure à *Cheshire*, se trouvant un jour à souper avec son mari, un Ministre & plusieurs autres personnes, sentit après que le repas fut achevé une agitation si violente dans son ventre, que tous ceux qui étoient avec elle l'apperçurent au mouvement de ses habits. Elle étoit enceinte de huit mois. Ils ne furent pas moins surpris d'ouir une voix dont ils ignoroient la cause, ne soupçonnant point qu'elle vint de l'enfant qu'elle portoit. Un moment après la mere sentit la même agitation dans son ventre; elle se communiqua à ses habits, & l'on ouit un second cri qui paroissoit en sortir. Tandis que la compagnie s'entretenoit de cet accident, il survint de nouveau accompagné des mêmes circonstances, & le cri s'étant fait entendre pour la troisieme fois, on en devina d'autant mieux la cause, qu'on prétoit beaucoup plus d'attention qu'auparavant.

La petite fille qui jettoit ces cris est encore vivante & jouit d'une parfaite santé. Je ne saurois m'empêcher de croire un fait aussi attesté, & je le publie avec d'autant plus de plaisir, qu'il est d'une extreme importance dans le sujet que nous traitons. Assuré de sa certitude, je ne saurois en rendre raison qu'en l'attribuant à l'air qui se porta vers la surface des liqueurs contenues dans les membranes, lorsqu'elles furent élevées par la tête du fœtus, & séparées de la superficie des humeurs.

Mais pourquoi regarder les cris que jetta cet enfant comme un prodige, puisque nous entendons si souvent le cri du poulet qui est enfermé dans l'œuf, pendant que la coque est entiere & après même qu'elle est rompue, la membrane demeurant toujours dans son entier? *Needham de formato Fœtu.*

Monroe a donné dans les Essais de Medecine d'Edimbourg, une longue Dissertation sur la maniere dont le fœtus se nourrit, dans laquelle il s'efforce de prouver que les liqueurs contenues dans l'*amnios*, n'entrent point dans son estomac & ne lui fournissent aucune nourriture.

Extraits des Mémoires de l'Academie Royale des Sciences.

L'*amnios* est une membrane très-fine, transparente & molle; elle est inégale par sa partie externe; par sa partie interne elle est lisse & polie, elle renferme l'enfant, le cordon & les eaux; elle recouvre le placenta, couchée sur la membrane moyenne, & se termine au cordon à peu près à l'endroit de la division des vaisseaux. *Mémoires de l'Academie Royale des Sciences*, 1714.

A l'égard des eaux qui sont enfermées dans l'*amnios*, il est impossible à l'enfant de les avaler faute de respiration; elles sont trop claires & trop semblables à l'urine pour lui servir de nourriture, elles empêchent que le poids du fœtus & les inégalités de son corps, dans la situation qu'il a dans la matrice, ne se fassent trop sentir sur le cou de cette partie, que le fœtus ne la blesse dans ces mouvemens, enfin que le fœtus lui-même ne s'attache à l'*amnios*. *Ibid.*

D'habiles Anatomistes ont fait de grands efforts, & avec peu de succès, pour imaginer des routes qui dispensent la liqueur de l'*amnios* de traverser la membrane urinaire.

M. Tauvry a eu recours à un nouvel expédient. Il supposoit que la cavité de l'*amnios* étoit remplie tout au commencement de la formation, auquel tems le fœtus n'avoit pas encore d'urine à transmettre dans la membrane urinaire.

L'*amnios* rempli & le fœtus devenu plus fort, la membrane urinaire commence à se remplir à son tour, & l'*amnios* ne tire plus rien de nouveau, mais il tient en réserve, & dépense peu à peu ce qui doit nourrir le fœtus jusqu'à sa naissance. Une observation qui confirme cette pensée, c'est qu'en effet l'*amnios* est d'autant moins plein, & la membrane urinaire l'est d'autant plus, que le fœtus est plus avancé. Si ce n'est pas là l'artifice de la nature, du moins est-il assez délicat & assez caché pour mériter de l'être. *Hist. de l'Academie Royale des Sciences*, 1699.

Au-dessus de la membrane moyenne est l'*amnios* qui y est attaché dans toute son étendue à tel point que l'on ne peut quelquefois l'en séparer sans quelque effort, ce qui me fait croire qu'il n'y a point d'urine entre ces deux membranes, comme quelques Auteurs l'ont prétendu; car s'il y avoit eu de l'urine, & que dans le tems de l'accouchement elle se fût dissipée, il n'y auroit point d'adhérence entre ces deux membranes. Dans la cavité que forme l'*amnios*, se trouve une liqueur dans laquelle est le fœtus avec son cordon, ainsi l'*amnios* n'enveloppe pas immédiatement l'enfant comme quelques-uns l'ont avancé. M. Rouhault, *Mem. de l'Ac. Roy. des Scienc.* 1715.

AMNIS. Voyez *Amna*.

AMO

AMOIE, Ἀμοιὴ. Galien traduit ce mot par moderé. Hesychius prétend qu'ἄμοιος parmi les Siciliens, signifioit *mauvais*, *méchant*.

AMOLYNTON, Ἀμόλυντον, d'α privatif, & μολύνω, *souiller*, *salir*. *Cœlius Aurelianus*, *Acut. L. II. c.* 27. nous apprend que l'on donne ce nom à un remede pour appliquer à l'extérieur, qui ne salit point les doigts de ceux qui le touchent.

AMOMI. Les Hollandois donnent ce nom au poivre de la Jamaïque.

AMOMIS, fruit approchant de l'amome en grappe; on l'appelle aussi *pseudamomum*. Voyez *Amomum*.

AMOMUM, *Amome*. Quoique Dioscoride nous ait laissé une description fort détaillée de l'*amome*, les modernes ne sont pas moins embarrassés de déterminer sa véritable nature. Ils doutent que nous ayons le vrai *amome* des anciens, ou pour le moins que nous en ayons connoissance.

Voici la description qu'en donne Dioscoride.

L'*amome* est un petit arbrisseau fort ligneux dont les branches s'entrelaçant entre elles, forment une espece de grappe. Sa fleur est petite, semblable à celle du violier & ses feuilles pareilles à celles de la bryoine. Celui d'Armenie passe pour le meilleur, sa couleur tire sur celle de l'or, sa substance est jaunâtre & très-odoriférante. Celui de Medie vaut beaucoup moins, parce qu'il croît dans des lieux aqueux. Cette derniere espece est de couleur verdâtre, douce au toucher, d'une substance fibreuse & a l'odeur de l'origan. Celui qui nous vient du Royaume de Pont est jaunâtre, court, facile à rompre, en forme de grappe, rempli de fruit & extremement odorant.

On doit choisir celui qui est nouveau, blanc ou rouge, d'une substance spongieuse & peu compacte, plein de semences, pareil à des petites grappes de raisins, pesant, odorant, sain & acre lorsqu'on le met sur la langue, d'une seule couleur & qui ne soit point bigarré.

L'*amome* est chaud, dessiccatif, astringent hypnotique, & anodyn lorsqu'on l'applique sur le front en forme de cataplasme. Il résout les inflammations & murit les meliceride.

méliccrides. Mêlé avec du basilic & appliqué sur la partie, il guérit les piquures des scorpions; il est bon pour la goutte; il appaise les inflammations des yeux & des intestins étant pris avec des raisins secs. Il fait beaucoup de bien aux femmes qui s'en servent en forme de pessaire, on qui l'emploient dans les demi-bains; sa décoction est excellente pour ceux qui sont attaqués d'obstructions au foie, aux reins, on de la goutte. Il entre dans les antidotes & les onguens les plus précieux.

Quelques-uns ont trouvé le secret de sophistiquer l'*amome* avec ce qu'on appelle *amomis*, qui est une plante semblable à la premiere, excepté qu'elle n'a point d'odeur & ne porte point de fruit. Elle croît dans l'Arménie, & donne des fleurs pareilles à celles de l'origan.

Dans le choix que l'on fait de l'*amome*, on doit rejetter celui qui est en morceaux, mais prendre la plante entiere avec toutes ses branches. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 14.

On ne peut inférer autre chose de la description que Pline nous a laissée de l'*amome*, sinon que la plante à qui l'on donne communément le nom d'*amomum Plinii*, n'est ni le véritable *amome*, ni la plante dont cet Auteur vent parler : il paroît même par ce qu'il en dit, qu'il ne l'a pas mieux connue que nous.

L'*Amome* dont nous usons, dit-il, croît sur une vigne sauvage des Indes, ou comme d'autres l'ont cru, sur un petit arbrisseau semblable au myrthe, qui a un palme de haut; on le cueille avec sa racine, & on en fait de petits paquets. Il est extremement friable. Le plus estimé est celui dont les feuilles ressemblent à celles du grenadier, sans aucunes rides & decouleur brune. Le meilleur après lui est celui dont la couleur est pâle; le verd ne vaut rien & le blanc encore moins. Il blanchit en vieillissant. Il croît dans un endroit d'Arménie appellé *Otene*, dans la Medie & le Royaume du *Pont*. On le falsifie avec des feuilles de grenadier & de la gomme liquide pour le lier & lui donner la forme d'une grappe de raisin.

Il y a encore une autre espece d'*amome* appellée *amomis*, celui-ci est moins veineux, plus dur & moins odorant, ce qui fait croire qu'il n'est pas le même que le premier, ou qu'on le cueille avant qu'il soit mûr. PLINE, *L. XII. c.* 13.

L'*amome* a les mêmes vertus que l'*acorus*, avec cette différence, que celui-ci est plus dessiccatif & l'*amome* plus digestif. ORIBASE, *Med. Coll. L. XV. c.* 1.

Saumaise a fait voir avec son érudition ordinaire, la difficulté qu'il y a de connoître le véritable *amome* des Anciens; il prouve même qu'il est tout-à-fait différent des plantes auxquelles on a donné ce nom depuis.

L'*amome*, dit cet Auteur, n'a pas été un petit sujet de dispute pour nos Botanistes, dont la plupart non-seulement ignorent la nature, mais doutent même de son existence. La plante à qni les Anciens donnoient ce nom, a excité la curiosité des plus savans Botanistes de notre siecle, qui l'ont cherchée avec beaucoup d'empressement sans avoir pu la trouver encore. Malgré le doute dans lequel on est sur ce sujet, je ne crains point d'assurer que le véritable *amome* est tout-à-fait différent de celui qu'on vend sous ce nom dans nos boutiqnes. Il y auroit lieu de s'étonner qu'un aromate dont les Anciens ont tant parlé soit si peu connu aujourd'hui, si l'on ne savoit qu'il y en a une infinité d'autres qui n'étoient pas moins estimés que l'*amome*, dont nous ignorons entierement la nature, & dont nous n'avons aucune connoissance. Il est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas, que ce qu'il est, puisque nous ne voyons rien de nos jours à quoi nous puissions donner le nom d'*amome*, quoique plusieurs personnes prétendent le contraire. *Jules Scaliger*, dans ses notes sur Theophraste, avance avec beaucoup de confiance, que c'est ce qu'on appelle communément *rose de Jericho*, & que l'on ne doit attribuer son peu d'odeur, qu'à la nature du lieu où elle croît; ce sentiment qui étoit celui de plusieurs Savans qui sont venus avant & après *Scaliger*, est aujourd'hui unanimement rejetté; car sans parler d'un grand nombre de différences qui se rencontrent entre ces deux plantes, la *rose de Jericho* est dure & flexible, au lieu que l'*amome* est extremement friable, ainsi que Pline nous l'assure. De-là vient qu'on en trouvoit de deux especes chez les Droguistes; l'un étoit entier on en grappe, l'autre en morceaux ou en poudre. Leur prix étoit fort différent, car Pline nous apprend qne le premier valoit quinze deniers & l'autre quarante-neuf. Andromachus l'ancien dans la composition de sa thériaque, l'appelle Βοτρυόεν ἄμωμον, « *Amome* en grappe, » dans le vers suivant :

Καὶ στύρακος, μήου τε, ἰδὲ βοτρυόεντος ἀμώμου.

« Du styrax, du meum & de l'*amome* en grappe. »

Damocrates cité par Galien, dit dans plusieurs endroits de ses Iambiques, βότρυος τ' ἀμώμου, c'est-à-dire, *uva amomi*, « la grappe d'*amome* qui ressemble à celle du » raisin. »

L'Auteur du Poëme sur le Phœnix dit de même:

. . . . *Uvamque procul spirantis amomi.*

« La grappe d'*amome* dont l'odeur se répand au loin. »

Voici, suivant moi, comme on doit lire le passage de Pline. *Amomi uva in usu, ex Indica vite Labrusca; ut alii existimavere, frutice botruoso.* Nous nous servons de l'*amome* en grappe qui croît sur une vigne sauvage des Indes, ou suivant d'autres, sur un arbrisseau semblable à la vigne. Personne n'a jamais dit que l'*amome* fût le raisin d'une vigne sauvage, ou d'une espece de vigne des Indes. Dioscoride dit, il est vrai, qu'il a les feuilles comme la bryoine, ou vigne blanche, mais personne n'a jamais lu ni oui dire qu'il fût le fruit d'une vigne. Ce qu'on appelle grappe dans l'*amome* n'est autre chose que les petites branches de cet arbrisseau, dont l'entrelacement forme une espece de grappe, ou comme dit Dioscoride, βότρυς ἐκ ξύλου ἀντεμπεπλεγμένος ἑαυτῷ. « Une grappe ligneuse entrelacée ou roulée » en elle-même. » Tel est l'arbrisseau qui porte la *rose de Jericho*, il est plein de grappes, ou en forme de grappe, ses branches étant entrelacées les unes dans les autres en forme de grappes de raisin. La *rose de Jericho* n'est cependant point l'*amome*, elle seroit plutôt ἡ ἀμωμὶς, l'*amomis*, qui est beaucoup plus dur que lui, qui n'a point d'odeur, & dont on se servoit, à ce que rapporte Dioscoride, pour le falsifier. Pline ajoute à cela, qu'il n'est pas si veineux que l'*amome* & qu'il est plus dur. Dioscoride lui donne une fleur pareille à celle de l'origan. Il est vrai que la fleur de la *rose de Jericho* a à peu près la même figure : mais elle a des semences, au lieu que Dioscoride n'en donne aucune à l'*amomis*. Pline nous représente les feuilles de l'*amome* comme semblables à celles du grenadier. *Quammaxime laudatur punici mali foliis simile.* « Le plus estimé » est celui qui a les feuilles comme celles du grena» dier. » Pourquoi regarder cette propriété comme une marque de la bonté de l'*amome*, si ces feuilles lui sont naturelles? Tous les Auteurs Grecs nous disent que ses feuilles ressemblent à celles de la bryoine. Isidore, dont voici les paroles, assure la même chose, *Flore albo veluti violæ, foliis similibus bryoniæ.* « Sa fleur est blanche » & semblable à la violette : mais ses feuilles ne diffe» rent point de celles de la bryoine. »

Pline a été trompé pour avoir mal entendu : car ayant oui lire κάλλιστον ἐστὶν Ἀρμένιον χρυσίζον τῇ χρόᾳ, « le meil» leur est celui d'Armenie qui est de couleur d'or, » il a cru faussement avoir entendu ὅμοιον, ou παραπλήσιον τῇ ῥόᾳ, « semblable ou fort approchant du grenadier; » ce qu'il a rendu par *laudatur quam maxime punici mali foliis simile.* « Le plus estimé, &c. » Il ne dit rien de la couleur dorée de sa feuille, ce qui prouve que ces mots ont sonné dans ses oreilles ἴσαζον ou ἴσιζον τῇ ῥόᾳ, (*isazon* ou *isizon te roa*,) « semblable au grenadier, »

au lien de *χρύσιζον τῇ χρόᾳ*, (*chrysizon te chroa*,) « de » couleur d'or. » C'est de quoi je ne doute pas un moment.

Il y a déja long-tems que nous n'avons plus le véritable *amome*. Les Arabes n'ont fait que copier mot à mot ce que les Grecs en ont dit. Ils l'appellent *hamama*, mot qui selon toute apparence est dérivé d'Ἄμωμον, *amomum*. Sérapion dans la description qu'il donne de l'*amome*, se contente de citer Dioscoride, dont il rapporte les propres termes. Avicene ne fait aussi que copier Dioscoride. Pour ce qui est du passage où ce dernier Auteur dit que l'*amome* a une petite fleur, *ὡς λευκοΐῳ*, « semblable à celle du violier ; » le Traducteur de Sérapion nous donne une traduction monstrueuse sans aucune explication. *Habet florem parvum, similem flori plantæ dictæ Locadan.* « Sa fleur ressemble à » celle de la plante appellée *locadan.* » Cremonensis qui a traduit Avicene, paroît avoir suivi une aussi mauvaise copie, lorsqu'il traduit : *& habet florem similem flori Indo.* Il est vrai que Bellunensis l'a corrigé par une note qu'il a mis à la marge, *similem albæ violæ*, mais il en a l'obligation à Dioscoride plutôt qu'à aucun Auteur Arabe : car les mots Arabes qu'Avicene a employé n'ont point cette signification, & doivent être traduits suivant l'édition de Rome par *& ei folium magnum hared* ; « il a la feuille aussi grande que l'*ha-» red*, » le mot Arabe ne signifiant point la fleur, mais la feuille ; & c'est dans ce sens qu'il est employé un peu après dans l'endroit où l'on compare la feuille de l'*amome* à celle de la vigne blanche. Avicene ne dit rien de la fleur de l'*amome* dans ce passage, *hared* n'est point non plus le nom d'une fleur ou d'une plante, mais il est dérivé d'un verbe qui signifie dilater & étendre, de sorte qu'*hared* signifie *large & étendu*. Je crois donc qu'Avicene veut dire que la feuille de l'*amome* est grande & large, & semblable à celle de la vigne blanche : car c'est là le vrai sens du passage de l'original Arabe, que l'on doit rendre mot pour mot comme il suit : *Et ei folium magnum, latum, & in similitudinem folii vitis albæ*, « il a les feuilles, &c. » Avicene ne fait ici aucune mention de fleur. Je ne sai ce qui a pu porter le Traducteur à comparer la fleur des Indes à celle de l'*amome*. D'ailleurs l'Auteur Arabe ne dit pas un seul mot de la violette blanche que les Arabes appellent *cheiri*. Le Traducteur de Sérapion traduit aussi le mot *hamama*, dérivé d'*amomum* par *pes columbinus*, pié de colombe, ce qui a engagé quelques Auteurs à avancer sans aucun fondement, que l'*amome* des anciens est la même chose que la plante appellée communément *pes columbinus*. Tel est entre autres l'opinion de Garcias, homme très-peu versé dans l'Arabe, quoiqu'il eût fréquenté toute sa vie des gens de cette nation. Il nous dit qu'il avoit appris d'un Apothiquaire Juif que l'*amome* est appellé par les Arabes *hamama* : mais je ne sai où il a pris que ce mot signifie *pes columbinus*. Il est vrai que les Arabes appellent le pigeon *hamam*, mais l'*amome* n'a rien de commun avec le pigeon ou pié de pigeon. Garcias ajoute pour prouver ce qu'il avance, que les Medecins Turcs & Arabes du Roi *Nizamoxa* lui firent présent d'une branche d'*amome*, qui ressembloit tout-à-fait au *pes columbinus*, aussi-bien qu'à l'*amome* dont Dioscoride nous a donné la description. Pures fables ! Tout ce qu'on débite au sujet du *pes columbinus*, est aussi frivole, & n'a aucun rapport à notre sujet. Je ne sai comment les Botanistes modernes ont pu inventer un pareil mot. J'ai oui dire, il est vrai, qu'ils donnent ce nom à une espece de bec de grue, qui a les mêmes feuilles que la mauve. Mais la plante à qui les Arabes donnent ce nom, est tout-à-fait différente, car ils le donnent au *περιςέριον* ou *περιςερεών* des Grecs. Les Arabes appellent cette derniere *rigel alhamam*, c'est-à-dire, *pié de colombe*, à cause du mot grec *peristerion*, ἐκ τοῦ τὰς περιςερὰς ἐνδιατρίβειν ἐν αὐτῷ, « à cause que les colombes l'aiment beaucoup. » C'est ce qui fait que les Arabes l'appellent *pié de colombe*. Apuleius Pseudonymus, l'appelle aussi *columbina*, colombine, & dit que les colombes l'aiment beaucoup.

Un Botaniste Arabe rend le *τὸ περιςέριον*, (*peristerion*) dans un vieux exemplaire de Dioscoride par *rhai alhamam*, c'est-à-dire, *pié de colombe*. Il est parlé de cette plante dans Avicene, *L. II.* qui croit qu'on l'appelle aussi *rhai alabil*, c'est-à-dire, *pié de chameau* ; ce qu'un ancien Traducteur rend par *paille*, je ne sai pour quelle raison. Avicene dit lui-même que cette plante a des semences semblables à la graine de myrthe. Il se sert du mot Arabe *haxis*, qui signifie *paille*, *estouble* ou *foin*. Cependant on ne doit point absolument appeller cette plante *palea*, *paille*, car le mot Arabe signifie en général une plante. Je ne sai si c'est le *peristerium* des Grecs. Elle a la vertu d'arrêter le progrès des ulceres d'une qualité maligne, étant appliquée avec du vinaigre : mais à proprement parler, ce n'est pas la même. Il y a une autre plante que les Arabes appellent *pabulum cameli*, ou *pastus cameli*, « pâture de cha-» meau. » Garcias écrit que l'on donne ce nom au jonc odorant.

Scaliger observe sur ce passage qu'elle est appellée en Arabe *halaf algemali* : mais je crois qu'il s'en est plutôt rapporté à Garcias qu'aux Auteurs Arabes, qu'il n'avoit pas lus. Nous apprenons du même Garcias que ce jonc est appellé par les Arabes *palea*, *paille*, ou simplement *plante*, en Arabe *halaf*. Quant au *peristerium*, le Botaniste Arabe a tort de le confondre avec la plante, qui suivant Avicene, sert de pâture aux chameaux ou aux pigeons ; car cette derniere est la *verbenaca*, la verveine des Latins ; & elle est appellée *columbaria* & *columbina*, colombine, par les Latins des derniers siecles.

Les Arabes l'appellent aussi *hamama*, & un ancien glossaire Grec & Arabe, *χαμαμα*, *περιςερεών*, *chamama*, *peristerium*. On donne une pareille forme à plusieurs autres mots, comme *curcum*, safran, *curcuma*, turmeric, sorte de racine jaune bonne pour la jaunisse, *selach*, l'écorce, *selicha*, ἡ συριγξ κασία, « casse cou-» verte de son écorce. » De même *hamama* est la plante *columbaria*, & non point une colombe, comme les savans le croyent communément.

Ce nom ne differe point d'*hamama*, qui signifie *amome*, par la prononciation, mais par la maniere dont il est écrit, car on écrit ce dernier avec un *elif* dans la derniere syllabe, & l'autre avec un *he* marqué de deux points, qui lui donnent la force du *th*.

C'est de-là qu'est venu l'erreur de ceux qui ont cru qu'*amomum* & *pes columbinus* étoient la même chose.

On trouve dans le même Glossaire ou Lexicon Grec & Arabe, différentes expositions du mot *amomum*, qui prouvent encore que cette plante nous est inconnue aujourd'hui. Ἄμωμον ἡ ῥίζα τοῦ πενταφύλλου. « *Amomum* » est la racine du quinte-feuille. » Ἄμωμον ἕτερον Ἰνδικὸν οἱ κλάδοι τοῦ κινναμώμου. « L'*amome* des Indes est d'une » autre espece, ce sont les branches du cinamome. » Cette interprétation est fort ancienne, car Avienus Festus croit que τὸ κινναμώμον, *cinamomon*, signifie *amomum* dans Dionysius Pariegetes.

Ales amica Deo largum congessit amomum.

« L'oiseau favori du Dieu entasse une grande quantité » d'*amome*. » Le Poëte Grec,

Ἦλθον φύλλα φέροντες ἀκηρασίων κινναμώμων.

« Ils apportent des feuilles d'un cinamome pur & sans » mélange. »

Héfychius observe dans son Lexicon qu'Ἄμωμον, *amomum*, signifie aussi encens. Ἄμωμον ἐν ταῖς ὀνομασίαις ὁ λιβανωτός. « *Amomum* signifie encens dans les Lexi-» cons. » Le même Auteur explique κινάμωμον, cinamome, par τὸν λιβανωτὸν, τὸ λιβάνιον, deux mots qui signifient de l'encens.

Quelques personnes prétendent que l'*amome* des bouti-

ques est la semence d'une plante, qui dans les éditions de Dioscoride est appellée par méprise Σισων, (*sison*) au lieu de Σίνων que l'on trouve dans toutes les anciennes copies. Σίνων σπερμάτιον ἐστὶν ἐν Συρίᾳ γινόμενον. « Sinon est une petite semence qui croît dans la Syrie. » Les Glossaires de Medecine disent sur ce passage Σίνων εἶδός ἀρωματίκου ἐοικὸς ἀνίσῳ. « Sinon est une espece » d'aromate semblable à l'anis. »

Lucain, *Liv. X.* joint le cinamome à l'*amome*, ce qui détruit le sentiment de ceux qui prétendent que l'*amome* est le même que le cinamome.

Cinnamon infundunt, quod nondum evanuit aura,
Advectumque recens vicinæ messis amomum.

« Ils mettent tremper du cinamome qui n'avoit point en- » core perdu son odeur, & de l'*amome* nouvellement » apporté des campagnes voisines où l'on en faisoit une » ample moisson. »

Quelle est cette plante que l'on cueilloit en assez grande quantité pour lui mériter le nom de moisson? N'a-t-on point voulu par hasard faire allusion à l'étymologie du mot *amomum*, comme si son nom venoit ἀπὸ τοῦ ἀμᾶν, *à Metendo*, moissonner? Aucune de ces conjectures ne me paroît vraisemblable. Il étoit assez ordinaire aux Poëtes d'user de ces expressions lorsqu'ils parloient des aromates, comme : *Quicquid metunt Arabes beneolentibus arvis.* « Tout ce que les Arabes moissonnent dans leurs » champs odorans. » Et dans *Properce*, *odoratæ cultor Arabs Segetis.* « L'Arabe qui cultive un champ cou- » vert d'une moisson odoriférante. » Car ils regardent la recolte de leurs épiceries comme une moisson, ce qui fait dire à Pline que les fruits des Arabes consistent en épiceries; il donne même le nom de moisson à l'encens qu'ils recueillent, *L. XII. c. 14.* où il dit en parlant de l'encens, *Meti semel anno solebat minore occasione vendendi.* « Ils ne le moissonnoient qu'une seu- » le fois par an, lorsqu'ils prévoyoient qu'ils auroient » moins d'occasion de le vendre. » Il l'appelle un moment après *vindemiam*, une vendange. Le même Auteur dit du cardamome ou graine de paradis, *Metitur & eodem modo in Arabia.* « On le moissonne de la mê- » me maniere dans l'Arabie. »

Méleagre, sur le jonc odorant :

———Εὐώδη σχοῖνον ἀμησάμενος

« Après avoir moissonné le jonc odorant. » Mais nous aurons occasion bien-tôt de reprendre la même matiere.

Virgile paroît avoir regardé l'*amome* comme un raisin & le fruit d'une vigne, dans ce ver,

.... *Ferat & rubus asper Amomum.*

« Que l'églantier produise l'*amome.* » L'églantier porte un fruit qui a la figure d'une grappe, & le Poëte souhaite qu'il produise l'*amome.* Il est évident qu'il a voulu que l'on regarde l'*amome* comme une véritable grappe; car ce dernier est un arbrisseau, qui, par l'entrelacement de ses branches, représente des grappes de raisins, & que l'on cueille avec sa racine. Il l'appelle dans un autre endroit, *Assyrium amomum.* Servius l'appelle dans un endroit une fleur, dans un autre une plante d'une odeur fort agréable. Par le nom d'*Assyrien*, le Poëte entend celui de Médie. Pline dit qu'il croît dans un endroit d'Armenie appellé Otene, dans la Médie & dans le Royaume du Pont. Ὠτηνὴ; « Otene » est cette contrée d'Armenie qui est aux environs du fleuve Cyrus. Cette plante qui croissoit autrefois dans un si grand nombre d'endroits, n'est plus connue aujourd'hui que par son nom.

Théophraste dit, que quelques personnes assurent que l'*amome* vient des Indes : Τὸ δὲ καρδάμωμον, καὶ ἄμωμον οἱ μὲν ἐκ Μηδίας, οἱ δὲ ἐξ Ἰνδῶν καὶ ταῦτα, καὶ τὴν νάρδον. « Quelques-uns prétendent qu'on nous apporte l'*amo-* » *me* & le cardamome de la Médie; d'autres assurent que » ces deux plantes, aussi-bien que le nard, croissent » dans les Indes. »

Ovide, en qualité de Poëte, dit, que le phénix se nourrit d'*amome*; d'où il suit qu'il doit croître dans l'Arabie ou dans les Indes. Mais Dioscoride ni aucun autre Auteur ancien ne font aucune mention de l'*amome* des Indes. Dioscoride donne entre autres caractères à l'*amome*, celui de se rompre aisément, εὔθραυστον, « fa- » cile à rompre. » Les autres especes doivent donc être δύσθραυστα, « difficiles à rompre. » Mais cela est directement contraire au sentiment de Pline, qui dit, qu'il est fort fragile, *protinus fragile*; ce qui fait qu'on le manie avec beaucoup de précaution. C'est ainsi qu'on doit lire ce passage : *Carpiturque cum radice, manu paulatim leviter componitur protinus fragile.* « On le » cueille avec sa racine, » &c. Il fait encore mention de l'*amome* qui s'émiette, *friatum amomum*, qu'on estimoit aussi beaucoup. Il étoit si friable, qu'on pouvoit le réduire en mies. Dioscoride dit de l'*amome* du Pont, Τὸ δὲ Ποντικὸν ὑπόκιῤῥον, οὐ μακρὸν οὐδὲ δύσθραυστον, βοτρυῶδες, πλῆρες καρποῦ. « L'*amome* du Pont est » rougeâtre, court, friable, en grappe, plein de fruit. » Les deux autres especes, savoir, celui de Médie & d'Armenie ne sont point friables, δύσθραυστα.

Ovide parle de l'*amome* en poudre:

Et Amomi pulvere condè.

« Conservez-le dans la poudre d'*amome.* »

Mais on ignore si l'on faisoit cette poudre en pilant ou en émiettant l'*amome.*

Les Droguistes vendoient l'*amome* non-seulement en grappes, mais encore en poudre; ce qui a peut-être donné lieu à Pline de croire que cette poudre étoit le produit de l'*amome* qu'on avoit réduit en mies, & qu'il étoit très-fragile, ou, pour mieux dire, fort friable. Dioscoride n'en dit pas autant de celui du Pont : il dit qu'il n'est point δύσθραυστον, « difficile à rompre; » d'où il ne s'ensuit pas qu'il soit friable. L'εὔθραυστον, « facile à rompre, » des Grecs, est différent de leur εὐθρυπτον, « facile à émier. »

Je suis convaincu par une infinité de passages de Pline, qu'il n'y a pas beaucoup à compter sur cet Auteur. Dans la fausse persuasion où il étoit, que les feuilles de l'*amome* ressemblent à celles du grenadier, il a avancé dans le même passage, qu'on avoit coutume de le falsifier avec des feuilles de grenadier & de la gomme liquide pour pouvoir lui donner la forme d'une grappe de raisin. Sur ce principe, l'*amome* ne seroit qu'un composé de parcelles de feuilles conglobées ensemble. Dioscoride ne parle point de feuilles, & dit que c'est l'arbrisseau lui-même & non les feuilles qui forme la grappe, βότρυς ἐκ ξύλων; « la grappe est d'u- » ne substance ligneuse. » Avicene dit, en parlant de l'*amome*, *hunkud min chixeb*; « la grappe est ligneuse. » D'où il suit que ces grappes étoient formées par l'entrelacement des petites branches ligneuses.

Ce qu'il dit dans le même endroit, que le cardamome est semblable à l'*amome* par le nom & par l'arbrisseau qui le produit, n'a pas plus de fondement. Il valoit autant qu'il dît que la canelle ressemble à l'*amome*; car pour ce qui est du nom, *cinnamomum* ressemble autant à *amomum* que *cardamomum*. Il s'en faut beaucoup que l'arbrisseau qui produit le cardamome, ressemble à celui qui porte l'*amome*. Si l'odeur des fleurs de la *rose de Jéricho* étoit telle qu'elle devroit être, rien n'empêcheroit qu'elle ne passât pour le vrai *amome*. L'arbrisseau qui la porte a environ une palme de haut, & pousse de sa racine un grand nombre de branches qui forment par leur entrelacement une espece de grappe qui renferme une grande quantité de semences. Isidore dit, *Amomum frutex est in Syria & Armenia*

nascens botrosum semen reddens sibi connexum. « L'*amome* est un arbrisseau qui croît dans la Syrie & dans » l'Armenie, & dont la semence forme une espece de » grappe de raisin.

J'ai deux de ces roses chez moi qui me paroissent représenter l'*amome* au naturel, lorsque je viens à les comparer avec la description que les Auteurs nous ont donnée de cette plante. Il est certain qu'elle est, de toutes les plantes qu'on nous donne pour l'*amome*, celle qui a le plus de rapport avec lui. On peut répondre à ceux qui objectent qu'elle n'a point d'odeur, que c'est une qualité qui dépend du terroir où elle croît. L'oenanthe commun, par exemple, de même que celui d'Attique, n'ont aucune odeur; & il n'y a que celui de Chypre dont on fait l'onguent d'oenanthe qui soit odorant. Cependant la contrée du Pont, quoique plus froide que la Judée, produit l'*amome* le plus odorant, καὶ τῇ ὀσμῇ πληκτικόν; « il frappe les organes » de l'odorat. » Mais c'est à quoi peut-être on ne doit pas s'arrêter; car l'*amome* de Médie a beaucoup moins de vertu & d'odeur que l'autre, comme Dioscoride nous l'apprend, quoique le pays soit plus chaud, parce qu'il croît dans les champs & les lieux aqueux. Quant à ce qu'on peut m'objecter que les feuilles ne répondent point à la description qu'on en donne, il se peut faire que ce soit par la faute des premiers Auteurs qui les ont décrites. Combien de choses ne trouvons-nous pas dans les anciens Auteurs, dont on a découvert aujourd'hui la fausseté. Par exemple, le *malabatrum* ou feuille Indienne, est, suivant Dioscoride, une feuille qui flotte sur les étangs & sur les eaux croupissantes, comme une plante aquatique. Ce n'est pas la seule méprise dans laquelle les Auteurs sont tombés.

Ce seroit folie d'assurer que la rose de Jéricho est le véritable *amome*, puisqu'il y a tant de choses qui peuvent nous faire croire le contraire. Les Anciens n'eussent pas pris la peine de chercher dans l'Armenie, la Médie & le Pont une plante que tous nos voyageurs rapportent à leur retour de Judée. Ils nous eussent pour le moins appris qu'elle croît dans la Judée, mais qu'elle n'a point d'odeur. Théophraste dit qu'elle croît dans les Indes; Isidore, dans la Syrie : mais aucun des anciens n'est d'accord avec ce dernier.

Avicene fait croître l'*amome* dans l'Egypte, & non point dans le Pont : mais c'est une méprise du Traducteur, qui rend *& est species Ægyptiaca;* « il y en a » une espece qui croît dans l'Egypte, » quoique l'arabe ne dise autre chose que, *& species alia est;* il y en a une » autre espece. » Il n'est pas impossible que les anciens aient connu la rose de Jéricho, & qu'ils l'aient décrite pour l'*amome*. On pourroit croire que c'est l'*amomis*, si ce n'étoit qu'elle contient des semences, dont Dioscoride prétend que cette plante est dépourvue.

Dans une si grande variété d'opinions, on ne sait à quoi se déterminer. Pline nous dit que l'*amome* est extremement fragile & friable; Dioscoride, qu'il est doux au toucher. Le premier lui donne des feuilles semblables à celles du grenadier; & le second nous le dépeint avec des feuilles pareilles à celles de la bryoine. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 91.

De toutes les descriptions qu'on a données du véritable *amome*, il n'y en a point de plus exacte que celle de P. G. Gamelli, dans les *Transactions philosophiques.*

Lorsque je suis venu à comparer les fleurs en grappe du *tugus*, que quelques-uns appellent *birao*, d'autres *caropi*, avec les descriptions que les Botanistes nous ont données de l'*amome*, & que j'ai eu gouté ses amandes ou sa semence oblongue, je n'ai plus douté que le *tugus* ne fût le vrai *amome* de Dioscoride.

Le *tugus* est une plante qui a quelquefois plus d'une coudée de haut, avec des feuilles semblables à celles du *tagbac* ou *bagongbonque*, excepté qu'elles sont couvertes par-dessous d'un duvet fort délié, plus fibreuses, plus longues & plus odorantes. De la racine de la plante s'éleve une tige; & du centre de la tige, sort un paquet de feuilles chargées de fleurs & de graines, pareil en quelque sorte à celui que l'on voit sur l'*amomum*, garni de petites fleurs rouges auxquelles succedent des grappes dont le pédicule des grains paroît sortir du tube de la fleur. Comme l'écorce dont ces grains sont converts est fort mince, ils sont sujets à être mangés par les souris & les oiseaux; ce qui fait qu'on en recueille une très-petite quantité. Virgile paroît insinuer que l'*amome* n'étoit pas fort commun dans son tems, lorsqu'il promet que l'*amome* d'Assyrie croîtra partout,

Assyrium vulgo nascetur Amomum.

Ces grappes renferment ordinairement cinq ou six amandes rougeâtres, oblongues, inégales, d'une odeur aromatique, moins acres que les cubebes des Boutiques. Quelques jeunes femmes des Indes en font des colliers & des bracelets qu'elles appellent *caropi*, en les mêlant quelquefois avec des perles ou des grains de corail. D'autres employent pour ces sortes d'ornemens les amandes dont je viens de parler, avec les semences du *bolmusci*, qu'ils appellent *maricom*; la larme de Job, qu'ils appellent *tigbi*, la *canna florida*, qui est leur *ticasticas*, ou le *pisum coccineum*, qu'ils appellent *saga*, comme aussi la semence de l'*amomontum*, *badiang*, & *calanos*. Ils portent les amandes du *tugus* autour du cou à cause de leur bonne odeur; l'expérience leur a appris de plus qu'elles préservent de la corruption du mauvais air, & guérissent la piqure du scolopendria (insecte venimeux) lorsqu'on l'applique sur la partie piquée, après l'avoir mâchée. Saracine est semblable à celle du *tagbac*, ou *jonc odorant*; elle est insipide, blanche par dedans, mais rouge par debors, lorsqu'elle est couverte de ses membranes qui ressemblent à celle de l'oignon, & un peu odorante. J'ai reçu une lettre de Borongam, par laquelle on me marque que cette plante porte un autre fruit à l'extrémité de ses tiges qui n'a aucune odeur, & que je n'ai jamais vu. Les Indiens de l'Indostan m'ont assuré la même chose, mais je crois qu'ils confondent le *tacbac* (*tagbac*) avec le *tugus*.

Cette plante croît à Borongam, à Paranas, à Samar, & à Loyte. Je crois même qu'elle se trouve à Luzon, & à Silanium dans les ravins que les torrens ont formés.

Les boutons des fleurs ressemblent lorsqu'ils sont encore jeunes au *pseudo-amomum* de Garcias, qui a la figure d'une patte de pigeon. « Je vous envoie la figure » de cette plante pour que vous n'ayez rien à desirer » sur cette matiere. » Je crois que tout ce que Dioscode & Pline rapportent de l'*amome*, ne doit s'entendre que des grappes du *tugus*, lorsqu'elles sont pleines de semence, parce que toute la plante leur a été inconnue. Il paroît que le thyrse du *tugus* est le petit arbrisseau (le θαμνίσκος, « *thamniscus*, » de Dioscoride) il a une palme de haut; il est composé d'un bois rougeâtre, ou d'une espece de substance ligneuse; ses feuilles & ses fleurs ressemblent à celles du grenadier, son fruit a la forme d'une grappe de raisin; il est plein de semences semblables à des grains de raisin, couvertes d'un tégument charnu; il est extremement odorant, d'un gout acre, d'une qualité astringente, chaude, & desiccative, il a tous les autres caracteres du vrai *amome*, outre la ressemblance qu'il a avec le *pes columbinus*. Il croît dans la Turcomanie, Province d'Armenie, comme l'écrit Jean Botero-Benes, *Transf. Philosophiques.*

Les Modernes ont donné le nom d'*amome* à trois différentes plantes. La premiere est

Amomum, Offic. *Sison*, Mor. Umb. 14. *Sison Dioscoridis*, Hist. Oxon. 3. 283. *Sison vulgare sive amomum Germanicum*, Park. Theat. 914. *Sison sive officinarum amomum*, J. B. 3. 107. Mer. Pin. 113. Bot. Monsp.

242. Raii Hist. 1. 443. *Sison Cordi*, Merc. Bot. 69. Phyt. Brit. 114. *Sison*, *finon*, *finnon*, *sive officinarum amomum*, Chab. 398. *Sison quod amomum officinis nostris*, C. B. Pin. 154. *Sium aromaticum*, *sison officinarum*, Tourn. Inst. 308. Boerh. Ind. A. 57. Raii Synop. 3. 211. Dill. Cat. Giss. 139. *Petroselinum Macedonicum Fuchsii*, Ger. 864. Emac. 1016. Dale.

Les feuilles inférieures de cette espece d'*amome* sont longues & ailées, ou composées de petites feuilles opposées le long des tiges, longues d'un pouce, sur un demi-pouce de large, terminées en pointe, découpées, & n'ayant qu'une seule feuille à l'extrémité du pédicule. Elles sont d'un très-beau verd. La tige a deux ou trois piés de haut, elle est cannellée, & jette plusieurs branches d'où sortent des feuilles pareilles aux précédentes, mais plus minces & plus petites. Les extrémités des tiges portent des ombelles composés de fleurs blanches à cinq pétales, auxquelles succedent des petites semences striées, de la grosseur des graines de persil, d'une odeur & d'un gout aromatique fort agréable, approchant de celui de la muscade. Elle croît dans les fossés, sur les hauteurs, & dans les lieux humides, elle fleurit en été, & sa semence qui est la seule de ses parties qui soit en usage, est mûre au mois d'Août.

Sa semence est chaude, seche & atténuante, bonne pour lever les obstructions, pour chasser le gravier des reins, pour exciter l'urine & les regles. Elle passe pour alexipharmaque, ce qui fait qu'on l'emploie quelquefois à la place du vrai *amome* dans la thériaque d'*Andromachus*. Miller, *Bot. Offic.*

La seconde est :

Amomum, Offic. Comm. Flor. Mal. 14. Plant. Usu 88. Barr. Icon. 571. Obs. 1393. 27. *Amomum verum*, Ger. Emac. 1548. Raii. Hist. 2. 1697. *Amomum genuinum*, Park. Theat. 1567. *Amomum racemosum*, C. B. Pin. 413. Jons. D. *Amomum novum cardamomi vulgaris facie*, *sive Indicus racemus*, J. B. 2. 195. Chab. 127. *Elettari*, 1. Hort. Mal. 11. 9. Tab. 5. Dale.

On emploie son fruit dans la thériaque, & quelquefois dans les purgatifs pour en augmenter la vertu. Chaque fruit est divisé en trois cellules, & a un gout extremement piquant : on nous l'apporte des Isles Philippines, il chasse les vents, il fortifie l'estomac, & résiste au venin, &c. Geoffroy.

Il incise, il atténue les humeurs, il résiste au venin, il chasse les vents, il fortifie l'estomac, il donne de l'appétit & de la vigueur, il provoque les regles. Lemery, *des Drogues*.

L'*amome* que l'on met au nombre des drogues médicinales, & qui est un des principaux ingrédiens de la thériaque de Venise, croît sur un arbre qui porte le même nom que lui, dont les feuilles sont longues, étroites, & d'un verd pâle. Ses fleurs ressemblent à celles de la giroflée blanche ; son fruit a à peu près la couleur, la figure & la grosseur du raisin muscat ; mais il a moins de grains & moins de suc : Ses follicules qui n'ont point de pédicules, sont serrés les uns près des autres & comme collés contre un nerf qu'ils couvrent d'un bout à l'autre, & qui sert à les contenir. On trouve dans l'intérieur de ces follicules des grains purpurins presque quarrés, séparés, & couverts par des petites membranes fort minces. Ces grains ont un gout fort & acre, & une odeur aromatique extremement pénétrante.

L'*amome* le plus récent est toujours le meilleur ; ses grains doivent être bien nourris, blanchâtres, pesans & bien ronds. Celui dont les grains sont noirs & ridés, n'est point du tout estimé.

Plusieurs personnes confondent l'*amome* avec le grand cardamome, quoiqu'ils ne se ressemblent en rien. Savary, *Dictionnaire du Commerce*.

La troisieme est appellée :

Amomum Plinii, Offic. Ger. 289. Emac. 361. *Solanum fruticosum bacciferum*, C. B. Pin. 166. Raii. Hist. 1. 673. Tourn. Inst. 149. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind. A. 2. 67. Rupp. Flor. Jen. 37. *Fruticosum Americanum, dictum amomum Plinii*, Park. Theat. 352. *Amomum Plinii*, *seu pseudo-capsicum*, ejusd. Parad. 431. *Strychnodendros*, J. B. 3. 614. *Apollinaris solani species ex Apennino* ; *Strychnodendros*, *solanum arborescens*, Chab. 523. Dale.

On prétend que cette espece a les mêmes vertus que la morelle. Voyez *Solanum*.

AMONGABRIEL, suivant Ruland, & Amogabriel, suivant Johnson, signifie le *cinabre*.

AMONGEABA, est le nom que Piso donne à une plante de l'espece des graminées, haute de trois, quatre ou cinq piés, dont la racine est fibreuse, comme celle du roseau. Les feuilles ont environ un pié de long, elles sont parfaitement bien entrelacées, vertes, à peu près de la figure de celles du palmier, & en grand nombre sur une même tige. La tige porte à son sommet un épi d'un pié & demi de long, pareil par sa figure & sa grosseur à celui du millet, ou panic sauvage.

Cette plante est émolliente, soit qu'on l'applique extérieurement, ou qu'on en use intérieurement, elle supplée à la mauve, & fait beaucoup de bien dans le ténesme, lorsqu'on s'en sert en forme de fomentation.

AMOR, *Amour*. Il n'est pas surprenant qu'on ait regardé l'*amour* comme une maladie, puisque, comme Cœlius Aurelianus l'a remarqué, il en occasionne plusieurs entre lesquelles on compte principalement la folie. Ce dérangement de l'esprit est généralement causé par le trop d'attention qu'on donne à une chose, & il est certain que rien n'est plus capable que l'*amour* de la fixer sur un objet.

L'*amour* peut produire encore outre la folie, toutes les maladies qui viennent du trop grand relâchement & de la trop grande tension des fibres animales : car la colere, l'envie & la jalousie qui accompagnent pour l'ordinaire cette passion, mettent les fibres dans un état de roideur & d'inflexibilité qui en dérange l'action & les mouvemens. D'un autre côté, la joie, le plaisir, la crainte & le chagrin relâchent ces mêmes fibres, affoiblissent les solides, & par une suite nécessaire, les fonctions animales, vitales & naturelles qui en dépendent.

On ne peut point douter que les semences de l'*amour* n'existent naturellement dans le tempérament des hommes & des femmes, pour des fins aussi conformes aux desseins du Créateur qu'elles sont propres au bonheur de la créature. Car outre l'effet principal de l'*amour*, qui est la propagation du genre humain, cette passion porte l'homme à l'action, & peut-être que les petites difficultés qui en sont inséparables, aiguillonnent l'esprit aussi-bien que le corps : si le désir qu'ont les deux sexes de se plaire réciproquement venoit à s'éteindre, la colere seroit peut-être le seul aiguillon qui portât l'homme à agir. On peut donc appliquer à l'*amour* ce que Virgile dit de l'agriculture :

——— Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, *curis acuens mortalia corda*,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.

« Jupiter a voulu que l'agriculture fût un pénible exercice ; c'est lui, c'est Jupiter, qui le premier prescrivit la loi sévere du labourage, & qui réveillant les mortels endormis dans la paresse, défendit que l'oisiveté regnât dans son Empire. »

L'*amour* empêche les hommes de tomber dans la brutalité, & il ne devient criminel ou pernicieux que quand

la raison ne le guide pas dans le choix de son objet, & ne sert pas de regles à ses mouvemens.

Voici les symptomes qui accompagnent cette passion : les yeux sont creux & paroissent comme remplis de plaisir, leur mouvement est fréquent, & quoique les autres parties du corps conservent leur embompoint, les yeux des personnes amoureuses sont abattus & enfoncés. Les amoureux n'ont point un pouls qui leur soit propre, comme quelques-uns l'ont cru, mais il est le même que celui des personnes qui sont accablées de soucis & d'inquiétudes. Lorsque le souvenir de l'objet aimé vient à être excité tout d'un coup, qu'on le voit ou qu'on l'entend à l'imprévu, la confusion se met dans les esprits, le pouls change, devient foible & inégal. Il y a des personnes que cette passion rend tristes & qu'elle prive du sommeil. Ceux qui ont de la prudence tâchent de détourner leur pensée de l'objet qui les attache, & employent pour y réussir, les bains, les plaisirs de la table, l'exercice & les conversations agréables & divertissantes; enfin on doit regarder comme des remedes contre le progrès de cette passion, tout ce qui peut fixer ailleurs l'attention de la personne chez qui elle se déclare, & l'occuper assez pour l'empêcher de penser à son amour. Oribase, *Synop. L. VIII. c. 9.*

Le Docteur James Ferrard a publié un Traité sur l'*Amour*, considéré comme une maladie, qui a été imprimé à Oxford en 1640.

AMORGE, Ἀμόργη, la lie ou le marc de l'huile. Voy. *Amurca.*

AMORIS POMA, Offic. Ger. 275. Emac. 346. *Poma majora amoris, fructu rubro*, Park. Parad. 379. *Solanum pomiferum, fructu rotundo striato molli*, C. B. Pin. 167, Raii Hist. 1. 675. Hist. Oxon. 3. 520. *Mala aurea, odore fœtido quibusdam lycoperficon*, J. B. 3. 620. *Mala aurea*, Chab. 525, *Lycoperficon galeni*, Tourn. Inst. 150. Elem. Bot. 125. Boerh. Ind. A. 2. 69. Rupp. Flor. Jen. 37. Dale, *Pommes d'amour.*

AMORIS POMUM, *Pomme d'amour*. La *pomme d'amour* est le fruit d'une espece de morelle; les feuilles de la plante qui les porte sont grandes & découpées en plusieurs segmens & d'un verd pâle. Sa tige se divise en plusieurs branches qui poussent d'entre les feuilles des fleurs monopétales au nombre de dix à douze ensemble, jaunes & découpées en cinq parties. A ces fleurs succede un fruit gros comme une cerise, verd au commencement & jaune lorsqu'il est mûr, qui renferme dans une pulpe succulente plusieurs semences applaties, blanchâtres. On la cultive dans les jardins. Elle fleurit dans le mois de Juillet, son fruit est mûr en Septembre, & elle périt aux premieres gelées.

On mange en Italie les *pommes d'amour* avec de l'huile & du vinaigre, comme on mange ici les concombres. Il est rare qu'on en use chez nous. Cette plante ne differe point des autres especes de morelles; on l'emploie extérieurement dans les cataplasmes rafraîchissans & humectans, pour les inflammations & les éréfypeles. Son suc est propre pour arrêter les fluxions qui tombent sur les yeux, On fait rarement usage en Medecine de ce fruit. Miller, *Bot. Off.*

AMP

AMPANA. C'est le nom que l'on donne dans le *Hortus Malabaricus*, au *Palma coccifera, folio flabelliformi mas.* Les Portugais l'appellent *Palmeiro bravo macho.*

AMPAR. Nom que l'on donne quelquefois à l'*ambre.*

AMPELION, Ἀμπέλιον, *feuilles de vignes*, ou *surgeons de l'aventin.*

Hippocrate les recommande broyés & mêlés avec du miel en forme de pessaire, pour exciter le cours des regles & les vuidanges. *De natura Muliebri*, & *de Morbis Mulierum*, *L. I.*

AMPELIS, est un oiseau dont on trouve la description dans Aldrovandi, qui nous assure que c'est une nourriture fort délicate. Je crois que c'est le *Becfigue.*

AMPELITES TERRA, *Terre ampelite* ou *Pierre noire. Terra ampelites*, Offic. Worm. *Ampelitis terra sive Pharmacitis*, Ind. Med. 8. 31. Agricol. 595. Aldrov. Mus. Metal. 260. *Terra ampelites sive Pharmacitis, qua Medici utuntur*, Kentm. 3. *Lapis Ampelitis galeno*, Charlt. Foss. 14. *Lapis obsidianus*, Mer. Pin. 217. *Carbos* Theoph. *Succinum nigrum*, Swenckfeld, Cat. Foss. 394. *Terra ampelitis*, Calc. Mus. 128. Gebal. 28. Dale.

Dioscoride prétend que la terre dont nous parlons se dissout dans l'huile, ce que ne fait point le jays, ce qui prouve qu'il est tout-à-fait différent.

On trouve la *terre ampelite*, que quelques-uns appellent *pharmacitis*, à Seleucie ville de Syrie. On doit choisir celle qui est noire & semblable à des petits (Oribase lit μακροῖς, longs) charbons de sapin, qui se fend en petits morceaux & qui est également brillante partout. Il faut encore qu'elle se dissolve lorsqu'on verse quelque peu d'huile dessus après l'avoir pulvérisée. Celle qui est blanche, cendrée, & qui ne peut se dissoudre dans l'huile, ne vaut absolument rien.

Elle est résolutive & rafraîchissante; on l'emploie pour peindre les sourcils & les cheveux en noir (καλλιβλέφαρα). On en frotte encore les vignes dans le tems qu'elles bourgeonnent, pour tuer les vers qui s'y engendrent. Dioscoride, *L. V. c.* 181.

La *terre ampelite* est plus dessiccative & plus résolutive, moins adoucissante & plus active que la terre de Chio, de Samos ou de Selineuse. Oribase, *Med. Coll. Lib. XV. cap.* 1.

On appelle la *terre ampelite pharmacitis*, parce qu'elle est plus médicinale que les autres terres; les Laboureurs la délayent dans l'eau au commencement du printems & en frottent les vignes qui ont bourgeonné, pour empêcher les vers d'en approcher. Rien ne prouve mieux sa qualité médicinale que la vertu qu'elle a de tuer les vers qui endommagent les vignes. Elle n'est point adoucissante mais dessiccative, ce qui fait qu'on l'emploie pour l'ordinaire dans les compositions dessiccatives & résolutives. Aetius, *Tetrab. I. Serm. 2. cap. 9.*

Marcellus Empyricus, cap. 7. veut qu'au défaut de *terre ampelite* on se serve dans les cas où on l'auroit employée, d'un peu plus de la moitié de poix de *Brutie.*

AMPELITIS *sive* PHARMACITIS, *Terre ampelite* ou *Pierre noire*, est une terre fort bitumineuse, noire comme du jays, se séparant par écailles & se reduisant facilement en poudre. On la tire d'une carriere proche d'Alençon; il y en a de deux sortes, une tendre & l'autre dure: elle contient beaucoup de soufre & de sel; en vieillissant elle se pulvérise elle-même, & l'on en tire du salpêtre.

Elle est propre pour tuer les vers étant appliquée sur le ventre; elle teint les cheveux en noir.

Quelques-uns l'appellent terre à vigne, parce qu'étant dans les vignobles elle tue les vers qui monteroient aux vignes. Lemery, *des Drogues.*

AMPELOPRASON. Voyez *Allium.*

AMPELOS, Ἄμπελος, c'est la bryoine, suivant Oribase, *Med. Collect. L. XIII.*

AMPHARISTEROS, Ἀμφαριστερός, signifie le contraire d'*ambidexter*, c'est avoir deux mains gauches, ou ne pouvoir se servir commodément d'aucune des deux. Ce mot pris au figuré, signifie malheureux.

AMPHEMERINOS, Ἀμφημερινὸς πυρετὸς, *Fievre quotidienne* ou *fievre* dont l'accès revient tous les jours. Ce mot est dérivé d'ἀμφὶ, préposition greque, qui signifie une espece de révolution, & d'ἡμέρα, jour.

AMPHIBLESTROIDES, d'Ἀμφίβληστρον, *filet*. Le même que *retiformis*, dont on peut voir l'Article.

AMPHIBRANCHIA, Ἀμφιβράγχια, d'ἀμφὶ, *autour*, & βράγχια, proprement les ouies des poissons, mais on le prend quelquefois pour le gosier; les parties qui sont autour des amigdales.

AMPHICAUSTIS, Ἀμφίκαυστις, signifie une espece d'orge sauvage; quelques Auteurs s'en servent pour désigner les parties naturelles de la femme, quoique je ne l'aie jamais trouvé employé dans ce sens dans les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine.

AMPHIDEON, Ἀμφίδεον, l'orifice de l'uterus, appellé *os tincæ*.

AMPHIDEXIOS, Ἀμφιδέξιος, le même qu'*Ambidexter*.

AMPHIMETRION, Ἀμφιμήτριον σημεῖον. Galien dans son *Exegesis*, prétend qu'Hippocrate dans le second Livre de ses Epidémiques, entend par ce mot un signe qui manifeste l'état de l'utérus. Mais on ne trouve ce mot ni dans ce Livre, ni dans aucun autre endroit de cet Auteur. Fœsius croit que le mot ἀμφίδρυπτον, du sixieme Livre des Epidémiques, *Sect.* 8. *Aph.* 38. doit être ἀμφιμήτριον, & que Galien fait allusion à ce passage.

AMPHIPLEX, Ἀμφίπληξ, suivant Ruffus d'Ephese, est la partie située entre le scrotum, l'anus & la partie interne des cuisses, le periné.

AMPHIPNEUMA, Ἀμφίπνευμα, d'ἀμφὶ, *autour*, & πνεῦμα, *respiration*; signifie une grande difficulté de respirer, dans Hippocrate, *Epidem. L. IV*.

AMPHIPOLOS, Ἀμφίπολος, *Servante*. Ce mot n'appartient à ce Dictionnaire, qu'en tant qu'Hippocrate s'en sert dans le cinquieme Livre des Epidémiques, où il rapporte un fait extremement remarquable. La servante de Dyseris de Larisse étant encore jeune, ressentoit des douleurs extremes dans le tems du coït, qui cessoient aussi-tôt après. Elle n'eut jamais d'enfant. Lorsqu'elle eut environ cinquante ans, elle ressentoit l'après-midi des douleurs aussi excessives que si elle eût été en travail pour accoucher. Un jour qu'elle avoit mangé à déjeuner une grande quantité de poireaux, les douleurs devinrent beaucoup plus violentes qu'à l'ordinaire, & elle sentit quelque chose de rude à l'orifice de la matrice; elle tomba aussi-tôt après en foiblesse & durant l'accès une autre femme lui tira du vagin une pierre de la grosseur d'un rouet de fuseau. Les douleurs cesserent aussi-tôt, & elle jouit depuis d'une santé parfaite.

AMPHISBÆNA, *Serpent venimeux*. L'*amphisbæna* & le scytala sont semblables, en ce que leur corps n'est point terminé par une queue mince, mais également gros dans toute sa longueur; de sorte qu'on a peine à distinguer la queue d'avec la tête. L'*amphisbæna* differe cependant du scytala, en ce qu'il rampe tantôt par un bout, tantôt par l'autre, d'où il a tiré son nom (ἀμφὶ, de côté & d'autre, & βαίνω, avancer.) Galien dit que l'*amphisbæna* est un animal à deux têtes. On prétend que lorsqu'une femme enceinte passe par-dessus ce serpent, elle avorte aussi-tôt.

La piqure de ces animaux est presque imperceptible & ressemble à celle des mouches; elle n'est point mortelle, mais elle cause une inflammation pareille à celle que cause la piqure d'une abeille ou d'une guêpe, quoique beaucoup plus violente; de sorte que le même remede sert également pour la morsure de ces serpens & pour la piqure de ces insectes. AETIUS, *Tetr. IV. Serm.* 1. *cap.* 30.

L'*amphisbæna* est de couleur blanche, luisante, parsemée de taches rougeâtres; ses joues sont si grosses, qu'elles cachent ses yeux, ce qui le fait croire aveugle. On le trouve dans l'Isle de Lemnos; sa morsure est dangereuse & exige les mêmes remedes que celle de la vipere. Sa chair, son foie, son cœur, sont propres pour exciter la sueur, pour chasser les mauvaises humeurs par la transpiration, pour résister au venin. On peut le préparer comme la vipere. LEMERY, *des Drogues*.

AMPHISMILA, Ἀμφισμίλη, d'ἀμφὶ, *des deux côtés*, & σμίλη, *bistouri*; Bistouri à deux tranchans. CASTELLI d'après *Galien*.

AMPHISPHALSIS, Ἀμφίσφαλσις, d'ἀμφὶ, & σφάλλω; *errer*, *roder*, *courir*. Fœsius rend ce mot par *oberratio*, *circumductio*, *circumactio*, *circumagatio*. Je crois que ce mot est propre à Hippocrate. Il s'en sert dans le Traité *de Articulis*, pour exprimer le mouvement circulaire que l'on fait faire à la cuisse, pour remettre la tête du femur dans la cavité cotyloïde d'où elle est sortie.

AMPHITANE, le même que *Chrysocolla*, dont on peut voir l'article. CASTELLI, d'après *Fallope*.

AMPHODONTA, Ἀμφώδοντα, d'ἀμφὶ, *des deux côtés*, & ὀδὼς, *dents*. Hippocrate emploie ce mot dans le traité *de arte*, comme une épithete propre aux animaux qui ont un rang de dents à chaque machoire.

AMPHORA, mesure Romaine pour les liquides. Ce mot est originellement grec ἀμφιφορεὺς, *Iliad. XXIII. Odyss.* 9. par syncope ἀμφορεὺς; on lui a donné ce nom à cause de ses deux anses. L'*amphora* est la vingtieme partie du *culeus*. Elle contient sept gallons une pinte, mesure d'Angleterre, ou environ vingt-neuf pintes de Paris. ARBUTHNOT, *des mesures des Anciens*.

AMPLEXATIO ou BASIATIO. Les Alchymistes donnent ce nom à l'union de leur mercure philosophique, qu'ils appellent *femelle blanche*, qui n'est autre que le régule d'antimoine, avec le *mari rouge*, par lequel ils veulent désigner l'or. Quelques-uns d'eux expriment cette union par des termes peu décens.

AMPOTIS, Ἄμπωτις, signifie proprement le reflux, l'ebbe, le jussant ou le descendant de la marée. Hippocrate qui étoit de Cos, une des Isles de Grece, & qui avoit occasion d'observer les marées, applique fort élégament ce mot à la retraite des humeurs de la circonférence du corps vers les parties internes.

AMPULLA, vaisseau d'une capacité indéterminée & d'une forme particuliere; car il doit avoir le ventre comme une bouteille, ou une burette, pour être une *ampoule*.

On donne, dans la Chymie, le nom d'*ampoules* aux vaisseaux qui ont un gros ventre, aux cucurbites, aux récipiens, & aux ballons.

Hildanus donne le nom d'*ampullæ* aux premiers principes du cœur, du foie & du cerveau du fœtus après la conception, à cause de leur figure.

AMPULLASCENS. L'*alveus ampullascens* est la partie la plus gonflée du conduit de Pecquet, qui porte le chyle depuis son réservoir, jusqu'aux veines souclavieres.

AMPUTATIO, *amputation*. Celse qui vivoit plus d'un siecle avant Galien, est le premier Auteur dans lequel on trouve la description de cette opération; il ne la donne pas comme nouvelle, & quoique sa Chirurgie soit, dit-on, tirée d'Hippocrate & d'Asclépiade, il ne cite ni l'un ni l'autre par rapport à cette opération.

Hippocrate traite de la gangrene & du sphacele, il dit (*a*) qu'il faut amputer ce qui est pourri, mais il ne décrit point l'*amputation* du membre. Asclépiade vivoit un siecle avant Jesus-Christ, (*b*) nous n'avons rien de lui sur cette matiere; on ne sait s'il a fait cette opération. On en doit dire autant d'Erophile & d'Erasistrate, qui faisoient les opérations de Chirurgie, comme je l'ai dit ailleurs. *Memoire Acad. an.* 1725. *p.* 11. Nous ne trouvons donc aucune description de cette opération avant Celse. Il ne faut point douter qu'elle n'ait été faite avant lui, & même qu'elle n'ait été décrite par quelques Auteurs dont les Ouvrages ont été perdus. Selon toute apparence on n'a fait cette opération dans ce tems-là, & même depuis, jusqu'au XV. siecle, qu'à l'occasion du sphacele survenu à un bras ou à une jambe. Il paroît qu'on la devoit faire très-rarement, parce que les malades étoient toujours en danger de mourir, & selon Celse, (*c*) mouroient le plus souvent par l'hémorrhagie pendant l'opération.

Il ne faut pas s'en étonner, Celse ne faisoit point de li-

(*a*) De articul. IV. observ. 17. de morb. vulg. Lib. II. Sect. 7. Epidemi. L. 7.

(*b*) *Daniel le Clerc* dans son Histoire de la Medecine, édition 1723. p. 392. dit que ce Medecin étoit dans une grande réputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'est-à-dire, vers le milieu du siecle XXXIX.

(*c*) *L. VII. c.* 33. *Sed id quoque cum summo periculo fit, nam sæpè ipso opere, vel profusione sanguinis, vel animæ defectione, moriuntur.*

gature au-dessus du lieu qu'il vouloit amputer pour comprimer les vaisseaux, & y suspendre l'hémorrhagie, du moins il n'en dit rien dans la description de son opération. La voici : *L. VII. c. 23.* « *Igitur inter* » *sanam vitiatamque partem incidenda scapello caro* » *usque ad os est sic, ut neque contra ipsum articulum id* » *fiat, & potius ex sana parte aliquid excidatur, quam* » *ex ægra relinquatur. Ubi ad os ventum est, reducen-* » *da ab eo sana caro, & circa os subsecanda est, ut ea* » *quoque parte aliquid ossis nudetur : dein id serrula præ-* » *cidendum est, quamproximè sanæ carni etiam in-* » *hærenti, ac tunc frons ossis quam serrula exasperavit,* » *lævanda est supraque inducenda cutis, quæ sub ejusmo-* » *di curatione laxa esse debet, ut quam maxime undi-* » *que os contegat. Quo cutis inducta non fuerit, id lina-* » *mentis erit contegendum, & super id spongia ex aceto* » *deliganda. Cætera posteà sic facienda, ut in vulneribus,* » *in quibus pus non moveri debet, præceptum est.*

On ne voit dans cette description aucun moyen de suspendre l'hémorrhagie, & voilà pourquoi les malades mouroient souvent par la perte de leur sang pendant l'opération. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on ne trouve point ce moyen dans aucun des Auteurs qui ont décrit cette opération jusqu'au seizieme siecle. Paul Eginete, Avicenne, Guy de Chauliac, n'en disent pas un mot. Guy de Chauliac, qui vivoit vers le milieu du quatorzieme siecle, faisoit deux ligatures, une au-dessus de l'endroit où il devoit faire l'*amputation*, & une autre au-dessous, mais il ne dit point qu'il les faisoit pour suspendre l'hémorrhagie, ou même pour ôter le sentiment à la partie. Il est aisé de comprendre qu'il ne les faisoit que pour assujettir les chairs & les affermir de maniere que le couteau pût les couper plus uniment & avec plus de facilité, ce que l'on fait encore aujourd'hui. On ne sait si Vesale s'est servi d'une ligature pour suspendre l'hémorrhagie, on ne le voit pas bien clairement dans sa description.

Bartholomæus Maggius, qui a écrit vers le milieu du seizieme siecle, & dont les œuvres ont été recueillis par Gesner, faisoit une ligature fur la partie saine au-dessus de la partie corrompue. L'on serroit cette ligature très-fort, pour ôter en quelque maniere le sentiment à la partie. Il ne parle point du tout des moyens de suspendre l'hémorrhagie pendant l'opération. Il dit que Celse faisoit une ligature au-dessus de la partie corrompue, mais Celse n'a point décrit son opération de la maniere dont Maggius la rapporte. Botal, Medecin de Charles IX. dit qu'on faisoit trois ligatures de son tems, une sans-doute pour ôter le sentiment, (il ne le dit pas positivement) & les deux autres au-dessus & au-dessous de l'endroit où l'on devoit couper le membre, sans rien dire des moyens de suspendre l'hémorrhagie.

Paré, Chirurgien de Charles IX. dit que lorsquel'on veut amputer un membre, il faut tirer la peau & les muscles vers la partie saine, & faire une ligature extreme au-dessus de l'endroit où l'on voudra couper, avec un fort lien délié & de figure plate. Elle sert, dit-il, 1°. à tenir le cuir & les muscles relevés en haut avec l'aide des serviteurs. 2°. Elle prohibe l'hémorrhagie. 3°. Elle ôte le sentiment à la partie. Voilà le premier Auteur que j'ai trouvé qui parle bien clairement de la maniere de suspendre l'hémorrhagie pendant l'opération. (e)

Pigray, Fabrice d'Aquapendente, Hildan, & tous les Chirurgiens qui sont venus après lui, l'ont mise en usage. Il est vrai que cette ligature ne suspendoit pas toujours & totalement l'hémorrhagie ; car les vaisseaux laissoient échapper plus ou moins de sang malgré cette ligature : cet inconvénient mettoit quelquefois le malade en danger de perdre la vie.

Le sieur Morel, Franc-Comtois, Chirurgien d'armée, & fort-ingénieux, a trouvé le moyen d'arrêter le sang avec plus de sûreté ; il a inventé le tourniquet en 1674. de la maniere dont on s'en sert aujourd'hui. Avec cet instrument on est le maître d'arrêter totalement le sang, & d'en laisser couler si peu & autant que l'on veut, en le serrant plus ou moins. Il ôte le sentiment à la partie, ensorte que les malades ne sentent point une douleur si vive lorsque l'on coupe les chairs, & que l'on fait la ligature des vaisseaux, ce qui fait qu'ils supportent avec plus de patience cette cruelle opération ; avantage qui ne se trouve qu'imparfaitement dans la ligature de Paré.

Un des défauts de ce tourniquet est, dit-on, de pincer la peau & de causer des douleurs très-vives ; ce qui est vrai, lorsque le Chirurgien n'a pas l'adresse de l'accommoder comme il faut ; mais avec un peu de soin & d'attention, & à l'aide d'un carton que l'on met à l'endroit du bâton ou garot, on évite cet accident.

Un autre défaut que l'on donne à ce tourniquet est que si l'on appréhende l'hémorrhagie après l'opération, on ne peut le laisser sur la partie, parce qu'il supprime totalement la circulation du sang au-dessous de l'endroit où il est appliqué. Cette partie courroit risque de tomber en mortification, ce qui a engagé quelques Chirurgiens habiles à imaginer d'autres machines. M. Morel n'a prétendu se servir de son tourniquet que pour suspendre sûrement l'hémorrhagie dans le tems de l'opération, & jusqu'à ce qu'on s'en soit rendu maître par la ligature des vaisseaux, ce que l'on n'avoit encore pu faire ; d'ailleurs c'est un cas très-rare de voir renouveller l'hémorrhagie lorsque la ligature est faite de la maniere dont nous le dirons dans la suite de ce Mémoire, après que nous aurons vu de quelle maniere on coupoit les chairs.

Hippocrate ni Galien, comme je l'ai dit, n'ont donné aucune description de l'*amputation*, il ne faut donc pas chercher chez eux de quelle maniere on coupoit les chairs, ni comment on arrêtoit le sang des vaisseaux ; ils ont rapporté en général les moyens d'arrêter les hémorrhagies ; mais ils n'ont rien dit en particulier des moyens d'arrêter le sang dans l'*amputation*.

J'ai été surpris de ne point trouver dans Galien l'opération de l'*amputation*, lui qui décrit volontiers les opérations de Chirurgie. Il a parlé de la gangrene & du sphacele (*d*) ; il dit, après Hippocrate, qu'il faut amputer la chair pourrie & gâtée, mais il n'en dit pas davantage. Cette opération devoit pourtant se pratiquer de son tems à Rome, puisque Celse qui étoit Romain, & qui vivoit cent ans ou environ avant Galien, l'a décrite, & qu'il l'a faite ou vu faire. Galien ne cite aucun Medecin ni Chirurgien qui ait fait cette opération ; il auroit dû au moins citer Celse, qui doit avoir été en grande réputation pour la Chirurgie, je n'ai trouvé même le nom de Celse en aucun endroit des ouvrages de Galien.

Nous avons rapporté au commencement de cette Dissertation, la description que Celse a faite de cette opération ; nous avons vu qu'il coupe les chairs jusqu'à l'os, & plutôt dans le vif que dans le mort. Il scie l'os, & ramene la peau par-dessus l'os, & sans doute par-dessus l'embouchure des vaisseaux, quoiqu'il ne le dise pas. Mais comment cette peau pouvoit-elle recouvrir l'os & les vaisseaux ? On ne voit point qu'il prenne la précaution de tirer la peau & les chairs vers le haut de la partie, à moins qu'on ne veuille le sous-entendre. Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il ait formé un lambeau de peau, comme quelques Chirurgiens ont fait à la fin du dernier siecle ; la chose est trop singuliere, il n'auroit pas manqué de le dire. Il coupoit très-peu des chairs sphacelées *inter sanam vitiatamque partem*, ce qui ne pouvoit pas lui procurer la facilité de laisser un lambeau ; il ne passoit point un fil en croix dans les chairs & dans la peau, comme on a fait depuis pour assujettir cette peau sur l'endroit amputé, cependant il est clair par sa description, qu'il vouloit que la peau convrit

(*d*) Lib. II. ad Glanc. cap. 9. in lib. Hippocr. de Tract. Comment. II, De Method. Medend. Lib. II. c. 9.

l'os

(e) [illegible] collect. [illegible] · cette sorte de ligature est très ancienne. Archigène d'Apamée la faisait dans le but d'arrêter l'hémorrhagie. L. Z. J. —

l'os, & qu'elle se réunit à l'os & aux chairs, & afin que cela se fît avec plus de facilité, il laissoit la peau lâche: mais il ne le pouvoit, s'il ne faisoit tirer & relever cette peau vers la partie supérieure: c'est ce qu'il ne dit point, il dit simplement, *supraque inducenda cutis, quæ sub ejusmodi curatione laxa esse debet.* Il netroyoit la partie antérieure de l'os de toutes les aspérités que les dents de la scie peuvent y avoir produites, & qui doivent s'exfolier. Enfin il n'appliquoit aucun astringent sur les vaisseaux; il n'appliquoit point le feu, ni ne faisoit point la ligature des vaisseaux. Cela auroit été contre son intention, qui étoit vraisemblablement de boucher l'orifice des vaisseaux avec la peau & les chairs qu'elle amenoit avec elle, pour prévenir par ce moyen l'hémorrhagie, & réunir le tout ensemble. Il se contentoit de mettre du linge sur les endroits que la peau ne pouvoit recouvrir, il appliquoit sur le tout une éponge imbibée de vinaigre, & par cet appareil il évitoit la suppuration & consolidoit la plaie très-promptement. Voilà précisément l'intention des Sieurs Verduin & Sabourin, l'un Hollandois & l'autre Genevois, qui se sont proposé tous deux en même tems, sur la fin du siecle dernier, de laisser dans cette opération une partie de peau & de chair en lambeau pour recouvrir plus facilement les os & l'embouchure des vaisseaux, ce qu'ils ont appellé l'*opération de l'amputation à lambeau*; ils évitoient la suppuration & abrégeoient ainsi la guérison de la plaie.

Il seroit à souhaiter que Celse se fût expliqué plus clairement sur les moyens dont il se servoit pour tenir la peau lâche: nous voyons aujourd'hui que quelque effort que l'on fasse pour tirer & relever la peau & les chairs en haut avant que de les couper, on ne peut ramener la peau sur l'os après l'*amputation*, du moins on ne peut l'y contenir avec facilité; ce qui a engagé plusieurs Chirurgiens célebres à retenir sur la plaie la peau & les chairs par le moyen d'un fil qu'ils y passent en croix; & c'est ce que nous verrons en parlant des Chirurgiens qui ont décrit cette opération à la fin du seizieme & dans le dix-septieme siecle.

On voit, par tout ce que je viens de dire, bien des obscurités dans la description de l'opération de Celse.

Paul Eginete, qui, selon Freind, vivoit dans le septieme siecle, est le premier que j'ai trouvé, qui, après Celse, a décrit cette opération. Il ne manque pas d'obscurité, non plus que Celse: on ne peut découvrir facilement s'il coupoit dans la partie saine, ou dans ce qui étoit sphacelé. Il rapporte la maniere dont Léonidas faisoit cette opération. Il dit qu'avant que de scier l'os, on doit mettre un linge ou bande large sur la partie coupée, pour empêcher que la scie ne la touche, & ne cause de la douleur; ce qui marque en quelque maniere qu'il coupoit dans le vif; & pour arrêter l'hémorrhagie, il brûloit l'orifice des vaisseaux avec le cautere actuel.

Avicene, qui vivoit dans le douzieme siecle, veut que l'on coupe dans le sphacelé pour éviter l'hémorrhagie, & que l'on applique les fers chauds sur la partie gâtée que l'on a laissée sur la partie saine.

Guy de Chauliac coupoit la chair entre deux ligatures; & à l'exemple de Paul, il appliquoit un linge ou bande large sur la partie coupée, pour la garantir de la scie: il scioit l'os, & cautérisoit la chair saine avec des fers brûlans, ou avec l'huile bouillante.

Vesale, qui a écrit dans le seizieme siecle, a donné une description de cette opération, un peu embrouillée. Il parle de ligature: mais on ne peut découvrir ni comment, ni pourquoi il s'en sert. On voit qu'il coupe les chairs avec un couteau chauffé: mais il faut deviner si c'est dans le vif, plutôt que dans le mort: ensuite il applique des fers chauds sur les grands vaisseaux & sur la chair, qu'il brûle jusqu'à ce que le malade sente de la douleur; ce qui fait soupçonner qu'il coupe dans le mort, & que les vaisseaux ne fournissent plus de sang: puis il cautérise la partie antérieure de l'os pour la faire exfolier plus promptement.

Bartholomæus Maggius, contemporain de Vesale, coupoit la partie corrompue, & la séparoit de la partie saine; & après avoir scié l'os, il appliquoit des fers chands sur les vaisseaux & les chairs à demi corrompues, ou bien il trempoit le membre dans l'huile bouillante, seule, ou mêlée avec du soufre, jusqu'à la partie saine. Voilà, à peu de chose près, la méthode de Guy de Chauliac.

Botal rapporte l'opération de la même maniere que Maggius; il ne fait pourtant point mention d'huile bouillante: mais Botal trouvoit que l'on employoit trop de tems en faisant l'opération de cette maniere: outre cela, on faisoit, selon lui, trop de douleur en sciant l'os, dont on ne pouvoit ôter toutes les chairs qui y étoient attachées, que l'on déchiroit avec la scie, & principalement lorsqu'il y avoit deux os à scier. Il a imaginé un autre moyen de couper le membre tout d'un coup, & qu'il ditêtre plus sûr, plus facile & plus prompt. Il se servoit pour cela de deux couteaux fort larges en forme de couperet, comme ceux des Bouchers, dont l'un étoit assujetti & engagé sur une piece de bois ou billot, placé entre deux colonnes de bois; l'autre étoit assujetti à la partie inférieure d'une autre piece de bois qui couloit entre les deux colonnes; elle pouvoit monter & descendre au moyen de deux rainures pratiquées dans les deux colonnes de bois, comme dans la machine qui sert à enfoncer des pieux. Il plaçoit le membre entre ces deux colonnes au-dessus du couperet inférieur; & laissant tomber la piece de bois, chargée de plomb pour la rendre plus pesante, le membre étoit coupé dans l'instant par la rencontre des deux couteaux: le malade ne sentoit qu'une douleur très-légere: l'on cautérisoit aussi-tôt les vaisseaux, & il ne se perdoit que très-peu de sang.

On a reproché à cette méthode la contusion qui arrivoit aux chairs, & principalement la fraction des os qui se brisoient en plusieurs pieces, ce qui rendoit dans la suite la guérison difficile. C'est, je crois, cette derniere raison qui est la principale cause que cette opération n'a point été suivie. Botal cite, page 791, un certain Maître Jacques, Chirurgien, *Magister Jacobus cognomine Regius*, qui réussissoit dans cette opération. Hildan s'est élevé contre cette méthode.

Paré, contemporain de Botal, coupoit les chairs dans le vif avec un couteau courbe: il se servoit d'une bande large coupée en deux, comme Paul Eginete & Guy de Chauliac, pour relever les chairs, les couvrir & les garantir de la scie. Il coupoit avec un bistouri un peu courbe, les chairs qui se trouvoient entre les deux os, lorsque l'*amputation* se faisoit à la jambe: il scioit les os, puis il prenoit les vaisseaux avec un bec de corbin; il les tiroit & les lioit d'un double fil avec de la chair, si elle s'y rencontroit; ensuite il défaisoit le lien qui serroit le membre au-dessus de l'*amputation*; il faisoit quatre points d'aiguille en croix aux levres de la plaie, & ramenoit sur les os les muscles coupés avec la peau, mais seulement autant qu'elles se trouvoient à pareille longueur qu'elles étoient avant l'*amputation*, & il ne serroit point trop le fil. Si la ligature de quelque vaisseau se délioit, Paré ne se mettoit pas en peine de chercher ce vaisseau avec le bec de corbin, on ne le trouveroit pas: mais sans relier le membre avec une ligature, il le faisoit empoigner par un homme robuste, qui pressoit forrement l'endroit de la route des vaisseaux; pour lors Paré prenoit une aiguille quarrée & bien tranchante, longue de quatre pouces, enfilée d'un bon fil en trois ou quatre doubles, il passoit l'aiguille dans les chairs, à un demi-doigt de l'orifice du vaisseau & par-dessus, puis il la repassoit de même pardessous en faisant le tour du vaisseau, & la faisoit sortir à un doigt de son entrée: il mettoit entre les deux bouts du fil, une petite compresse sur laquelle il faisoit la ligature, puis il mettoit des astringens sur la plaie, & levoit l'appareil le quatrieme jour.

Paré fait remarquer, que si c'est une *amputation* de la jambe, il la fait tenir pliée; puis après la section de

l'os, il la fait étendre, afin que les vaisseaux que l'on veut lier se manifestent mieux. Il dit qu'il est le premier qui a trouvé ce moyen. Je ne me suis point apperçu qu'il ait produit l'effet qu'il lui attribue; car comme les vaisseaux sont attachés aux chairs qui les environnent, ils les suivent par leur ressort lorsqu'elles se retirent. Paré a fait d'autres découvertes plus importantes; il est le premier qui a fait la ligature des vaisseaux dans l'*amputation*. Gourmelen s'est gendarmé envain contre la ligature des vaisseaux: malgré tout ce qu'il a pu dire, cette méthode a été trouvée très-utile, & a été suivie.

J'ai trouvé encore d'autres nouveautés dans Paré; il ne se les attribue pas: mais je ne les ai point rencontrées ailleurs. L'une, qu'il est le premier où je voie l'usage du couteau courbe pour couper les chairs; il ne paroît pas que Maggius, qui a écrit peu de tems avant Paré, s'en soit servi: il ne le dit pas dans sa description. Je ne voudrois pourtant pas assurer que l'on ne s'en soit pas servi avant Paré; il y a un endroit dans Botal qui le feroit soupçonner. Dans la description qu'il donne de la maniere dont on faisoit l'opération de son tems, il se sert seulement du mot de *cultro* (*a*) à l'ablatif, sans dire que ce couteau étoit courbe: mais son Commentateur Van-Horne dit, *cultrum intelligit instar corniculata lunæ falcatum*. Botal se sert du mot de *novacula*. Mais Hildan, qui s'est servi du couteau courbe, emploie aussi le mot de *novacula*.

L'autre nouveauté que j'ai vue dans la description de Paré, est, qu'il coupe les chairs entre les deux os de la jambe; il se servoit pour cela d'un bistouri un peu courbe. Il n'est pas sûr que Paré soit l'Auteur de ces deux dernieres nouveautés, il n'auroit pas manqué de s'en faire honneur, comme il a fait des précédentes, puisqu'elles sont d'une grande utilité; car l'on s'en est toujours servi depuis ce tems-là.

Il y en a encore une autre que je ne trouve point avant lui, & qu'il ne s'attribue pas plus que les deux dernieres, c'est qu'après avoir lié les vaisseaux, il ramenoit la peau & les chairs sur les os, & les y contenoit, en faisant quatre points d'aiguille en croix aux levres de la plaie. Sans doute que cette méthode se pratiquoit de son tems: mais elle étoit inutile, & même impossible en quelques occasions. Elle n'étoit d'aucun usage, 1°. lorsqu'on coupoit les chairs dans la partie morte, parce que les chairs & la peau sphacélée ne pouvant soutenir les points d'aiguille, elles se seroient facilement déchirées. 2°. Ceux qui coupoient dans le vif, & qui appliquoient les fers chauds sur toute la surface de l'*amputation*, ne pouvoient aussi s'en servir, à cause de la croûte qui s'y formoit, & parce que ces chairs étant à moitié cuites, devoient se déchirer facilement. Ceux mêmes qui ne se sont point du tout servis du feu, ont été obligés de l'abandonner, à cause que si les fils serroient un peu fort, elle causoit beaucoup de douleur, & produisoit de l'inflammation à la partie, ce qui obligeoit de couper les fils au plus vîte: Elle devenoit inutile, si on ne serroit un peu les fils. Le bandage seul satisfait à l'intention que l'on se propose dans cette méthode.

Daniel Sennert décrit l'*amputation* de la même maniere que Paré.

Pigray ne differe de Paré, qu'en ce qu'il dit, que lorsqu'il ne peut prendre aisément les vaisseaux avec le bec de corbin, il les cautérise avec le cautere actuel.

Guillemeau est de même sentiment; outre cela il fait la ligature des vaisseaux d'une maniere particuliere. Il perce la peau au-dessus de l'*amputation* avec une aiguille enfilée d'un bon fil qu'il conduit au-dessus, & au delà du vaisseau; puis il perce la chair au-dessous du vaisseau, avec la même aiguille qu'il fait sortir sur la peau à un doigt du premier point; il embrasse de cette maniere le vaisseau & les chairs qu'il serre, en liant les deux extrémités du fil sur une petite compresse qu'il y met, pour empêcher le fil de couper la peau. Cette méthode ne paroît avoir été suivie que de Dionis, encore y a-t-il fait un changement.

Fabrice d'Aquapendente, qui a écrit au commencement du dix-septieme siecle, coupoit les chairs dans le sphacélé, dont il laissoit l'épaisseur d'un doigt, comme Avicenne & Vesale; & par-là, dit-il, il évitoit l'hémorrhagie & la douleur; puis il appliquoit le feu sur la partie, jusqu'à ce que le malade sentît la chaleur, & qu'il se fût formé une croûte sur l'embouchure des vaisseaux.

Cette pratique a été enfin rejettée, parce qu'elle est sujette à plusieurs inconvéniens. Le premier, est que quelque précaution que l'on prenne pour brûler tout le mort que l'on laisse sur le vif, on doit craindre qu'il n'en reste assez pour produire la corruption dans la partie saine. Le second inconvénient est que la partie sphacelée & cautérisée, étant séparée du vif par la suppuration, il reste un bout d'os allongé, qui retarde beaucoup la guérison de la plaie, qui ne peut se consolider aisément.

Marcus-Aurelius Severinus décrit l'opération comme Paré: il en differe pourtant en ce qu'il ne fait point la ligature des vaisseaux. Il se contente de ramener la peau par dessus la plaie. Il recouvre les vaisseaux, il y assujettit cette peau avec du fil passé en croix enfilé dans deux aiguilles. Nous avons fait voir ci-dessus les inconvéniens de cette méthode.

Guillaume-Fabrice Hildan, après avoir lié le membre très-fortement, pour suspendre la circulation du sang, assujettit la partie sur un banc avec une bande; il enveloppe le membre avec une espece de manche de cuir, dont l'extrémité peut être serrée en forme de bourse; puis il coupe les chairs dans le vif jusqu'à l'os, avec un rasoir ou autre couteau courbe, tranchant des deux côtés. Il dépouille l'os de son périoste, & lorsqu'il y a deux os, il coupe les chairs qui se trouvent entre deux avec un bistouri un peu courbe, après quoi il enveloppe la chair coupée, en serrant les cordons de la manche, & par son moyen il retire les chairs en haut, il découvre l'os, & empêche que le sang qui sort des vaisseaux ne cache l'endroit où l'on doit appliquer la scie avec laquelle il coupe l'os: puis ayant ôté la manche & les liens, il applique le cautere actuel sur les vaisseaux, jusqu'à ce qu'il s'y soit formé une croûte pour arrêter le sang.

Ce que Hildan a de singulier, c'est 1°. qu'il se sert d'un banc pour assujettir le membre qu'il veut amputer; mais cela paroît très-inutile, & peut même être embarrassant, ce qui est cause que l'on ne l'a pas suivi en cela. 2°. Il se sert d'une espece de manche de cuir qui est aussi plus embarrassante qu'utile, puisque l'on se sert avec plus de facilité & de promptitude d'une bande de linge, large & fendue en deux par une de ses extrémités. Hildan s'est aussi quelquefois servi du couteau rougi au feu pour couper les chairs. Il se sert du cautere actuel pour arrêter le sang des vaisseaux, principalement lorsque le membre est sphacélé: mais, selon lui, on peut se servir de la ligature, si le malade est jeune, robuste & pléthorique, & pour lors il fait la ligature du vaisseau comme Ambroise Paré. Il cite mal-à-propos Celse, Galien & Avicenne sur la ligature des vaisseaux dans l'*amputation*, puisqu'ils ne l'ont faite qu'aux vaisseaux ouverts par des plaies, comme je l'ai dit ci-dessus.

Hildan ramene la peau & les chairs autant qu'il peut par dessus les os, sans les y assujettir avec du fil passé en croix dans les chairs & dans la peau, & dont il ne veut pas qu'on se serve pour les raisons que nous avons dites ci-dessus.

Vigier, qui a donné ses œuvres de Chirurgie vers le mi-

(*a*) De vulne. Sclop. c. 22. p. 788. il dit: *Duplici modo Chirurgica ars, dum fas est, amputare solet, nempe ferro & cultro.*

lieu du siecle passé, faisoit l'*amputation* de la même maniere, & avec les mêmes précautions que Pigray. Barbet a fait la même chose, il a écrit un peu plus tard que Vigier.

Nuck les a suivis de près. Il est le premier qui parle du tourniquet que le Sieur Morel a inventé pour suspendre l'hémorrhagie : mais il trouve la ligature des vaisseaux si douloureuse, qu'il aime mieux se servir du cautere actuel. Il se trompe, car la ligature du vaisseau bien faite, est moins douloureuse & bien plus sure que le cautere actuel. Nuck dit qu'on peut se servir d'une espece de champignon qu'il appelle *bovist*, & que nous nommons *vesse de loup*; on s'en sert communément en Allemagne & en Hollande pour arrêter les hémorrhagies.

Charriere, Jean-Baptiste Verduc, Dionis, n'ont fait que copier les Auteurs qui les ont précédés dans la description qu'ils ont donnée de l'*amputation*. Mais Dionis donne deux nouveaux moyens d'arrêter le sang par la ligature des vaisseaux. Dans le premier, il lie le vaisseau avec un fil ciré & enfilé dans une aiguille, & se sert du *Valet à Patin* pour prendre le vaisseau & le tirer dehors; il entoure le vaisseau avec le fil, il passe après cela l'aiguille & le fil à travers l'extrémité du vaisseau, puis il le lie & le fixe de maniere qu'il ne peut se déranger par la pulsation du sang. Dans le second moyen il prend deux aiguilles enfilées du même fil ciré, il en passe une au-dessus du vaisseau dans les chairs qu'il traverse avec la peau, & qu'il fait sortir à deux travers de doigt au-dessus de l'*amputation*. Il perce avec l'autre aiguille les chairs & la peau au-dessous du vaisseau, & la fait sortir à un demi travers de doigt de l'autre point d'aiguille; il met entre les deux une petite compresse sur laquelle il noue ces deux fils, & serre ainsi le vaisseau. Ce second moyen ne differe de celui dont parle Guillemeau, que parce que ce dernier ne se sert que d'une aiguille.

Le *Valet à Patin* est une espece de pince qui a été inventée vers le milieu du siecle passé, & dont on ne fait pas aujourd'hui un grand usage. M. Garangeot, Maître Chirurgien de Paris, en donne la description & la figure. Dans le commencement qu'on s'est servi de cet instrument, on y passoit un fil en nœud coulant, on tiroit l'artere en dehors avec le valet à Patin, & l'on lioit l'artere à nud sur laquelle le fil n'étoit pas fixé, de maniere qu'il ne pût couler, ce qui étoit sujet à deux inconvéniens. 1°. Si on serroit le fil un peu fort pour l'empêcher de couler, il coupoit peu à peu l'artere dont le bout lié se séparoit trop-tôt, & l'hémorrhagie se renouvelloit plus dangereusement qu'auparavant. 2°. Si la ligature que l'on faisoit étoit un peu lâche, la pulsation continuelle du sang poussoit peu à peu le fil, & le faisoit couler jusqu'à l'extrémité du vaisseau qu'il abandonnoit. Dionis a voulu remédier à ce défaut, en passant le fil à travers le vaisseau, dans le premier moyen qu'il propose, & qui n'a pas été suivi, parce qu'il est trop composé. Le second moyen l'est encore davantage, il est aussi plus douloureux. Aujourd'hui on lie les arteres à la maniere de Paré, qui est la plus simple, & suivie de tous les bons Praticiens. On passe l'aiguille, comme je l'ai déja dit, à travers les chairs qui sont autour de l'artere, & l'on noue les deux bours du fil sur une petite compresse de linge. Dionis dit aussi qu'on peut arrêter le sang avec un bouton de vitriol, ce qui a été pratiqué & recommandé par plusieurs Praticiens du dernier siecle.

Le vitriol de Chypre, qui est celui dont on se sert pour brûler l'orifice des arteres, & qui y fait une bonne escarre, n'arrête pas si promptement le sang que le cautere actuel & sa ligature, il faut qu'il se liquefie pour s'insinuer dans les pores des chairs; ainsi ce remede ne peut agir que lentement. Le sang auroit bien-tôt franchi la barriere qu'on lui oppose, si on ne prenoit de grandes précautions : ceux qui s'en sont servis, ont mis des compresses graduées sur le bouton de vitriol, & d'autres compresses longues sur le passage des vaisseaux, de maniere qu'au moyen d'un bandage un peu serré, les chairs peuvent être comprimées sur les vaisseaux.

On ne manquoit pas de mettre un aide qui tenoit incessamment la main sur le moignon. On prenoit à la vérité les mêmes précautions dans les autres appareils de l'*amputation*, mais surtout dans celui-ci on y avoit une attention très-exacte.

Au surplus on évitoit de se servir de forts suppuratifs, pour ne point donner occasion à l'escarre de se separer trop promptement, & de tomber avant que l'extrémité du vaisseau fût entierement resserrée & tout-à-fait bouchée.

Il ne sera pas hors de propos d'expliquer ici l'action des escarrotiques. Je vais donner mes conjectures sur cette matiere, qui est remplie de difficultés comme beaucoup d'autres. Il me paroît qu'il est toujours bon de les hasarder : cela engagera sans doute quelques Physiciens à les examiner avec attention, & peut-être à en proposer de plus vraisemblables, que l'on recevra avec plaisir.

On fait en général deux sortes de caustiques ou cauteres; l'un est appellé *cautere actuel*, & l'autre *cautere potentiel*. Le cautere actuel est le feu, & tous les corps brûlans, comme le fer, l'eau & les huiles très-chaudes. Lorsqu'on les applique sur une partie, leur chaleur pénetre les chairs où il se trouve de l'air enfermé dans les liqueurs qui y circulent, cet air est raréfié & dilaté extraordinairement par la grande chaleur. Cette violente dilatation sépare & désunit toutes les parties entre lesquelles l'air se trouve logé, & en détruit ainsi la structure. L'air dilaté s'échappe facilement des pores & des interstices des chairs qu'il a détruites, il enleve en même-tems toutes les parties aqueuses qui s'y trouvent, ce qui est cause que l'endroit brûlé se seche, & qu'il s'y forme une croûte.

Le plomb fondu, le soufre fondu & les huiles très-chaudes, dont quelques Praticiens se sont servis, agissent de la même maniere.

Je fais de trois sortes de cauteres potentiels, par rapport aux parties sur lesquelles ils agissent. Les premiers n'ont d'action que sur les chairs découvertes de la peau; les seconds agissent sur la peau & les chairs, & les troisiemes n'attaquent seulement que la peau.

Les cauteres de la premiere sorte sont le vitriol de Chypre, l'arsenic, le sublimé corrosif, &c. Ils ne font escarres que dans les chairs, & n'en font point lorsqu'ils sont appliqués sur la peau. On ne se sert pour l'ordinaire que du vitriol de Chypre pour cautériser les vaisseaux.

Ces sels absorbent l'humidité qui les dissout, au moyen de laquelle ils s'introduisent dans les pores des parties intégrantes & insensibles qui composent les chairs. Le sang, qui circule dans ces parties, y fournit incessamment de nouvelle humidité, qui vraisemblablement s'unir aux particules des sels à mesure qu'elles y arrivent; ce qui donne occasion aux particules salines de pénétrer de plus en plus dans les chairs, où elles trouvent toujours de nouvelle humidité qui s'accumule autour des sels; les pores qui les contiennent sont obligés de s'aggrandir, les particules solides qui en forment les parois sont forcées de s'écarter & de se désunir, & par ce moyen toute la tissure des fibres qui composent les vaisseaux & les chairs est bouleversée, & forme une substance qui n'est plus chair, & ne peut plus recevoir aucune nourriture.

Les cauteres potentiels de la seconde sorte sont de plusieurs especes. Il y en a de liquides, il y en a de solides. Les liquides cautérisent la peau & les chairs dans l'instant qu'on les y met; tels sont l'huile de vitriol, l'esprit de nitre, l'eau régale; leur action est fort vive. L'esprit de sel & l'esprit de vitriol ne cautérisent que légerement; on n'emploie pas ordinairement ces esprits seuls pour cautériser, mais seulement lorsqu'ils sont joints à quelques parties métalliques ou salines;

on emploie plus souvent le beurre d'antimoine, l'huile d'arsenic, l'huile ou la liqueur du mercure qui provient des lotions du turbit minéral.

Les caustiques solides sont ou métalliques ou salins. Les métalliques sont la pierre infernale faite avec l'argent ou le cuivre dissous dans l'esprit de nitre ou l'eau forte, &c.

Les caustiques salins sont ceux que l'on emploie ordinairement, & que l'on appelle proprement cauteres : ils sont faits avec la chaux & la cendre gravelée, &c. On en fait avec la lessive de savonnerie, composée de soude, de chaux vive, de couperose, &c. mais ces cauteres ne sont pas si bons que les précédens.

Ces caustiques brûlent & cautérisent la peau & les chairs, & produisent une escarre sans causer de grandes douleurs.

Pour expliquer l'action de ces caustiques, il faut observer qu'en général toutes les matieres qui ont souffert un grand feu, sont caustiques. Les unes perdent cette causticité en se refroidissant, comme sont tous les cauteres actuels. Les autres conservent leur causticité en se refroidissant, comme il arrive aux cauteres potentiels.

Les caustiques de la troisieme sorte agissent sur la peau; c'est improprement qu'on les appelle *escarrotiques*: ils ne font point d'escarre, il ne paroît pas-même qu'ils agissent sur l'épiderme qui reste dans son entier. Je ne les place dans ce rang, que parce qu'ils font à peu près le même effet que les corps très-chauds, qui ne restent que très peu de tems sur une partie, ils ne produisent que des vessies sur la peau, & pour cela ou leur a donné le nom de *vesicatoires*.

On met au nombre des vesicatoires les cantharides dont on se sert le plus souvent.

Le ranunculus tuberosus major, J. B.
Le flammula ranunculus, Dod.
Le flammula, Dod. Pempt.
Le flammula altera, Dod.
Le flammula Jovis Surrecta, Ger.

Fabrice d'Aquapendente aimoit mieux se servir de cette plante que des cantharides, parce qu'elle ne cause point d'accident à la vessie comme le font quelquefois les cantharides, selon lui. Pour moi je n'ai jamais vu arriver aucun de ces accidens, quoique j'aie ordonné un grand nombre de fois l'application des cantharides.

On emploie aussi très-souvent la racine de *Thymelea*, M. PETIT, M. D. *dans les Mémoires de l'académie Royale des Sciences*. 1732.

Après avoir donné l'histoire de l'*amputation*, je trouve à propos de spécifier les opérations qu'exige celle des membres particuliers; & comme Heister est un des Auteurs modernes qui a le mieux écrit sur ce sujet, ce sera de lui que j'emprunterai ce que je vais dire.

Amputation des doigts surnuméraires.

Les enfans naissent quelquefois, avec des doigts surnuméraires, qui sont ordinairement informes & mal placés. Ces doigts ne sont pas tous de même nature: quelques-uns ont des os & des ongles, d'autres en sont privés & ne paroissent autre chose que des excroissances charnues. Lors donc qu'ils sont incommodes ou qu'ils défigurent la main, on doit les couper. Le bistouri est l'instrument le plus propre pour cet effet lorsqu'ils n'ont point d'os, mais les ciseaux valent beaucoup mieux lorsqu'ils en ont. On trouve quelquefois des enfans qui ont plus d'un doigt de cette espece, & comme leur foiblesse ne leur permet point d'en supporter immédiatement l'*amputation*, & les douleurs dont elle ne manqueroit pas d'être accompagnée, il est beaucoup plus sûr de mettre quelque intervalle entre l'*amputation* de ces différens doigts, & de ne passer à l'*amputation* des autres doigts qu'après que la plaie du premier est tout-à-fait guérie. On arrête aisément l'hémorrhagie avec de la charpie & des compresses, ou seches ou imbibées d'esprit de vin; & quant à la conglutination de la plaie, elle se fait avec du baume vulnéraire de même que dans les autres plaies. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici en peu de mots la maniere dont je m'y suis pris pour remédier à un accident de cette espece. Un enfant de trois mois avoit un doigt extremement long attaché au pouce, (voyez *Pl.* 3. *Fig.* 15.) dans lequel se trouvoit un os très-fort. Ce doigt différoit des autres, en ce qu'il n'avoit point d'ongle, & qu'il étoit terminé par une espece d'éperon de coq. Je fis d'abord une incision circulaire dans les tegumens, & coupai ensuite l'os avec de bons ciseaux. J'arrêtai l'hémorrhagie avec de la charpie & des compresses trempées dans de l'esprit de vin, & pansai la plaie avec du baume vulnéraire qui la ferma très-promptement. Je pourrois rapporter un grand nombre d'exemples de semblables cures: mais celui-ci est plus que suffisant, d'autant qu'ils sont tous de même espece, & que je n'ai point employé d'autre méthode, soit que ces doigts surnuméraires soient venus aux piés ou aux mains.

Amputation des doigts.

Les doigts ont besoin d'*amputation* lorsqu'ils sont tellement déchirés ou écrasés par des balles ou autres corps, qu'on ne peut les rétablir dans leur premier état; lorsqu'ils sont entierement mortifiés, qu'ils sont skirrheux ou tellement affectés de la carie ou d'un cancer qu'on ne peut les guérir autrement.

Mais les Chirurgiens ne doivent recourir à cette opération que lorsqu'ils ont perdu toute espérance de les conserver. Supposé donc qu'ils ne soient que médiocrement froissés ou gangrenés, on empêchera la corruption de faire plus de progrès en les fomentant avec quelque liqueur spiritueuse & résolutive, on remettra les os fracturés dans leur place, & on procédera pour tout le reste de la même maniere que dans les fractures.

Mais si la fracture est telle que les doigts ne tiennent presque plus à la main, on les séparera tout-à-fait avec le bistouri ou avec des ciseaux. On doit faire la même chose lorsque le doigt est totalement mortifié, car tout délai est dangereux dans ces sortes d'occasions.

Si l'on venoit à se couper un doigt avec un instrument tranchant sans qu'il fût entierement séparé de la main, il vaut mieux, lorsque la plaie est récente, quelque considérable qu'elle soit d'ailleurs, le remettre dans son premier état que de le séparer tout-à-fait; & quand même la partie seroit tout-à-fait séparée de la main, pourvu que la plaie soit oblique, il est plus à propos de le remettre dans sa situation naturelle, de l'y retenir avec une emplâtre & d'essayer de le réunir peu à peu : car il vaut mieux tenter la réunion des parties par ce moyen, quoiqu'elle ne réussisse pas toujours, que de couper par impatience le doigt qu'on eût pu sauver.

Heister rapporte que la femme d'un Boucher s'étant coupée un doigt avec un couperet, par un coup oblique, il le remit aussi-tôt & le fit reprendre sans employer d'autres secours que les bandages.

L'*amputation* des doigts se fait de trois manieres:

Premierement, avec des tenailles, ou ce qui vaut beaucoup mieux, surtout pour les enfans, avec des ciseaux.

Secondement, avec le ciseau & le maillet, par le moyen duquel on coupe la partie d'un seul coup. (Voyez *Pl.* 3. *Fig.* 17.) J'ai souvent pratiqué cette opération sur des doigts chancreux & dont les os même étoient corrompus & cariés. Roonhuysen l'a pareillement employée avec succès sur un gros orteil qui étoit devenu skirrheux dans le *spina ventosa*, malgré l'opinion où l'on est du contraire.

Troisiemement, on coupe le doigt mortifié dans son articulation avec le bistouri, en laissant assez de peau

pour recouvrir l'os. Cette derniere méthode est préférable aux autres, en ce que l'opération s'exécute sans briser l'os, & sans qu'il y ait lieu d'appréhender une nouvelle carie. Je m'en suis souvent servi pour couper des doigts & des orteils, dont les os étoient entierement cariés, à leurs articulations avec les os du métacarpe ou du métatarse, & la cure a toujours réussi, quoique les personnes qui ont souffert cette opération aient souvent été fort âgées.

Plusieurs personnes regardent cette méthode d'*amputation* comme fort incommode, dans la croyance où elles sont que la peau ne renaît sur le cartilage qu'avec beaucoup de difficulté, & quelquefois même point du tout, ce que je n'ai jamais remarqué : mais on peut remédier à cet inconvénient en tirant fortement la peau de la partie supérieure avant de faire l'incision, & en coupant ensuite avec un bistouri le cartilage qui se trouve à l'extrémité des os du métacarpe & du métatarse, car par ce moyen les chairs se réunissent beaucoup plus aisément. Après qu'on a coupé le doigt on doit appliquer sur la plaie de la charpie & des compresses, & assurer le tout avec une bande roulée. Lorsque le malade est sanguin, on laissera couler quelques onces de sang par la plaie avant que de la bander, ce qui le garantira du danger d'une nouvelle hémorrhagie ; & en effet je ne me souviens point qu'il en soit jamais arrivé, lorsqu'on a usé de cette précaution. S'il arrivoit que deux phalanges d'un doigt & une partie de la troisieme fussent mortifiées, il vaudroit mieux se contenter de couper avec un bistouri la partie corrompue, que de séparer le tout par une incision, qui ne sauroit être que douloureuse, de l'os du métacarpe: mais lorsque la mortification s'est emparée de tout le doigt ou de l'orteil, on peut l'amputer dans l'articulation, en laissant une portion de peau suffisante.

Amputation des mains, de l'avant-bras & du bras.

L'*amputation* des bras & des jambes passe pour la plus cruelle & la plus terrible de toutes les opérations de Chirurgie : elle est cependant d'une absolue nécessité dans certaines occasions pour conserver la vie du malade. Car lorsque la mortification s'est emparée de tout un membre & qu'elle a détruit les muscles même, que la corruption s'est emparée des os & des muscles après une fracture, que le membre est affecté d'une carie ou d'un *spina ventosa* incurables, que l'artere brachiale & surtout la grande artere est blessée au point qu'on ne peut arrêter l'hémorrhagie ; dans ces cas, dis-je, on ne peut sauver la vie au malade sans amputer le membre, encore même n'est-on pas sûr de la lui sauver à ce prix. Enfin l'*amputation* devient nécessaire lorsque les mains sont devenues monstrueuses par un *spina ventosa* ou par quelque autre cause de cette nature, surtout lorsque le malade y ressent des douleurs violentes. Marcus-Aurelius Severinus dans son Traité des *Abscès*, Bidloo dans ses *Exercitationes*, & Ruysch, rapportent quelques cas de cette espece. Je conseille aux Chirurgiens de ne jamais entreprendre une *amputation* de cette espece, sans avoir auparavant consulté les Medecins & les Chirurgiens qui passent pour avoir le plus de réputation, de peur qu'on ne les accuse de cruauté, de témérité ou d'imprudence, si l'opération n'avoit pas le succès dont ils s'étoient flatés.

Pour que le Lecteur soit plus au fait de la maniere dont ces opérations importantes doivent s'exécuter, je trouve à propos de traiter de chacune en particulier, en commençant par l'*amputation* de la main.

On peut amputer la main d'un seul coup, comme nous l'avons déja dit, en plaçant un ciseau bien tranchant vers le poignet, & en l'enfonçant dans la partie avec un maillet: mais cette méthode est non-seulement hasardeuse, mais encore pernicieuse, car il est à craindre que la violence du coup ne brise les os du carpe ou de l'avant-bras, & n'expose le malade à de très-grands inconvéniens.

Fabrice Hildan pense de même que moi là-dessus, outre qu'il regarde cette opération comme trop violente & trop cruelle, & par conséquent indigne d'un Chirurgien.

Les Chirurgiens modernes ont donc eu raison de substituer le bistouri & la scie, au ciseau & au maillet. On doit cependant bien prendre garde de ne point appliquer la scie sur le carpe ou le métacarpe, car on ne peut en couper les os & les ligamens, sans causer de grandes douleurs au malade & mettre sa vie en danger. Il vaut donc beaucoup mieux, suivant la méthode de moderne, amputer la main en appliquant le bistouri & la scie sur les os de l'avant bras, de la maniere que je le dirai ci-après. On verra en même tems comment il faut s'y prendre pour amputer l'avant-bras & le bras même. *Heister croit cependant qu'on peut amputer la main à l'endroit de son articulation avec les os de l'avant-bras, quoiqu'il n'en ait jamais fait l'expérience lui-même.*

Le Chirurgien qui coupe un bras ou une main, parce que la mortification ou la carie s'en sont emparées, ou pour telle autre cause que ce soit, doit faire attention à deux choses essentielles. 1°. A l'endroit où il doit faire l'*amputation* qui doit être au moins d'un ou deux travers de doigt au-dessus de la partie mortifiée ou corrompue, & jamais sur l'endroit sphacélé. 2°. Lorsque le membre est considérable, il ne doit point en faire l'*amputation* dans l'articulation, parce que les chairs étant en petite quantité dans cet endroit, elles ne peuvent recouvrir l'os ni se réunir, ce qui occasionne infailliblement une carie & plusieurs autres fâcheux inconvéniens.

Je crois cependant qu'en conservant une portion de peau suffisante de chaque côté, la plaie n'aura pas plus de peine à se fermer, que lorsqu'on coupe un doigt dans son articulation.

L'endroit où l'on doit faire l'*amputation* étant une fois déterminé, il est nécessaire pour mieux réussir dans cette opération, de disposer les instrumens & l'appareil sur deux grands plats, ou sur deux tables que l'on placera hors de la vue du malade, de peur que leur aspect ne l'effraie trop violemment.

Comme il peut se trouver des personnes qui ignorent les instrumens & l'appareil que cette opération exige, il ne sera pas inutile d'en faire ici le dénombrement. Nous commencerons par le *tourniquet*, que l'on peut faire de plusieurs manieres, mais assez commodément & très-promptement de la façon suivante.

Prenez un cordon d'un pouce de large & d'une aune & un quart de long, avec un bâton ou garrot de bois de la longueur du doigt; une compresse épaisse, de deux travers de doigt de large & de quatre de long; deux bandes ou compresses de trois ou quatre travers de doigt de large, dont on enveloppera le membre, & sur lesquelles on appliquera le lac : enfin un morceau de carton ou de cuir d'environ quatre travers de doigt en quarré.

Voici maintenant la maniere de se servir du tourniquet.

Posez la compresse épaisse le long de la grande artere du membre dont on doit avoir appris la situation par l'Anatomie, & par dessus, des compresses larges en travers, de façon qu'elles entourent le membre; faites ensuite deux contours avec le cordon sur le membre : arrêtez-le avec un nœud simple, observant de laisser un espace suffisant pour passer la main entre lui & la partie blessée. On posera ensuite sur le côté du membre opposé à la compresse épaisse le rouleau de carton ou de cuir sous le lac, que l'on serrera avec le garrot, jusqu'à ce que la circulation soit entierement interceptée. On ne doit point lâcher le garrot que l'*amputation* ne soit faite, & qu'on n'ait arrêté l'hémorrbagie ou avec des astringens ou avec une ligature,

un cautere actuel, on par tel autre moyen que ce soit, après quoi on lâchera & on retirera entierement le tourniquet. Voyez la figure du tourniquet, *Pl. 4. Fig. 2.* & la maniere de s'en servir. *Pl. 4. Fig. 1.* K L N.

M. Petit, célebre Chirurgien de Paris, a inventé un autre tourniquet qui porte son nom, & qui est préférable au précédent, puisque sa pression se maintient sans aucun secours, au lieu que lorsqu'on se sert de l'autre, on a besoin d'un aide pour le tenir & le conduire : il a encore cet avantage de pouvoir rester autant qu'on le veut après l'opération, sans interrompre la circulation du sang dans la partie affectée, au lieu que le tourniquet ordinaire l'interrompant tout-à-fait, on est obligé de l'ôter au bout de quelques-tems. Ce sont-là des avantages réels dans les hémorrhagies des plaies que l'on ne peut quelquefois arrêter qu'avec le tourniquet, mais ils sont contre-balancés par les inconvéniens qui résultent de l'usage de cet instrument dans les *amputations* qui demandent qu'on interrompe pendant quelque tems la circulation du sang dans tout le membre affecté.

J'ai tâché de perfectionner le tourniquet de M. Petit, en y faisant quelques légers changemens. Voyez *Pl. 5. Fig. 6.* *A A* représente la partie supérieure, *BB*, la partie inférieure & C la vis, de leur grandeur naturelle, le tout d'un bois fort & durable. Aux extrémités D sont placées deux petites vis de fer auxquelles on doit attacher un cordon de soie de la largeur du tourniquet & de vingt pouces de long, pour qu'il puisse mieux entourer la partie, quelque grande qu'elle soit; il doit venir s'accrocher par son autre extrémité aux petits crochets *E*. Aux extrémités *FF*, *FF* de la partie supérieure & inférieure du tourniquet, sont de petites échancrures qui assurent les lacs & les empêchent de glisser. La plaque de fer marquée *G* sert à fortifier la machine, de peur qu'elle ne cede à la force qui lui est appliquée. Lorsqu'on veut comprimer une artere soit pour arrêter l'hémorrhagie d'une plaie, ou pour prévenir celle que l'*amputation* peut occasionner, on place la partie inférieure du tourniquet *BB*, après l'avoir couverte de plumasseaux sur la partie du membre opposée à l'artere; & après l'avoir entourée du lac, on attache les extrémités de ce dernier aux deux crochets *E*, on les tend par le moyen de la vis *C* autant qu'il le faut pour arrêter la circulation du sang, & on le laisse dans ce degré de tension sur la partie aussi long-tems que le Chirurgien le juge à propos.

M. Garengeot donne la description & la figure d'un autre tourniquet de même espece dont M. Morand, Chirurgien François est l'inventeur; quoiqu'il ressemble au premier en beaucoup de choses, il en differe cependant en ce qu'il est de fer & qu'au lieu d'une vis simple, M. Morand en met une double qui rend son action beaucoup plus prompte, puisque un seul tour de vis tend beaucoup mieux les cordons & presse l'artere avec plus de force que ne feroient un plus grand nombre de tours dans les tourniquets ordinaires : mais M. Garengeot trouve quelques défauts dans cette machine, & lui préfere celle de M. Petit.

Je vis à *Berlin* où je fus appellé, il y a quelque années, pour traiter un Officier Général de l'armée *Prussienne*, une espece de tourniquet de fer extremement pesant & fort approchant de celui de M. Morand, si on en excepte quelques changemens, dont j'ignore l'Auteur. Comme je n'en ai jamais vu la figure dans aucun endroit, j'ai cru devoir la donner dans la *Planche 5. Figure 7.* A represente la plaque inférieure percée tout autour, de plusieurs petits trous, pour pouvoir y attacher plus commodément un petit coussinet ou les compresses qui servent à garantir la partie. *B*, est une éminence creuse propre à recevoir la vis. *C*, est la plaque supérieure. *D*, l'écroue. *EE*, les extrémités de la plaque supérieure, dont l'une est munie de crochets, & l'autre de crochets & d'un anneau qui empêche la bande qui embrasse le membre, de couler. *F*, est une espece d'anneau qui entoure la cavité qui reçoit la vis dans la plaque supérieure. *G*, est un cube en forme d'écroue pour recevoir la petite vis *H*, qui empêche la grande vis *IK*, de sortir de la cavité *D*. *L*, est un cylindre de fer fixé dans la plaque inférieure : il permet à celle de dessus de s'approcher & de s'éloigner de celle d'embas autant qu'il le faut pour bander les cordons & comprimer l'artere. Il empêche aussi la plaque supérieure de varier, & de perdre son parallélisme, ce qui ne manqueroit pas de diminuer l'effet de la machine.

Pour prévenir cet inconvénient je me sers d'un autre tourniquet de cuivre dont on peut voir la figure, *Planc. 7. Fig. 1.* La lame supérieure est beaucoup plus courte que l'inférieure. La bande est attachée à son extrémité & va s'accrocher à l'autre après avoir embrassé le membre. Cette bande passe dans des échancrures pratiquées dans la platine inférieure, la tient par ce moyen dans une situation perpendiculaire, & l'empêche de vaciller lorsqu'on tourne la vis.

Le Chirurgien peut choisir celui de ces tourniquets qui lui sera le plus commode. Ils tendent tous également au même but, si ce n'est que quelques-uns sont plus prompts dans leur action : mais dans ce cas il doit se régler suivant cette maxime commune, *sat cito, si sat bene*; l'opération est toujours assez prompte si elle est bien faite.

La piece principale de l'appareil pour l'*amputation* est le tourniquet.

La seconde une bande de toile d'un pouce de large & d'environ une aune & demie de long.

La troisieme est un petit bistouri pour couper la peau. On peut en voir la figure, *Pl. 7. Fig. 1.*

La quatrieme est un grand couteau courbe pour couper les chairs. Voyez *Pl. 7. Fig. 2.*

La cinquieme est un couteau à deux tranchans, pour couper les chairs entre le rayon & le cubitus *Planche 7. Fig. 3.*

La sixieme est une bande de linge de trois palmes de long sur six travers de doigt de large & fendue à demi, suivant la longueur. *Pl. 8. Fig. 17.*

La septieme, une scie bien trempée pour scier les os. Voyez *Pl. 7. Fig. 4.*

La huitieme, des pinces ou tenettes pour saisir les arteres. *Pl. 7. Fig. 5 & 6.*

La neuvieme, une aiguille courbe enfilée d'un gros fil.

Le dixieme, des boutons de vitriol enveloppés dans du linge ou du coton.

La onzieme, quatre petites compresses quarrées. *Pl. 8. Fig. 21.*

La douzieme quantité de charpie.

La treizieme, une poudre pour arrêter le sang : mais comme elle cause souvent de l'inflammation, & empêche la suppuration, il vaut mieux se servir d'esprit de vin ou d'huile de térébenthine. On peut même opérer sans le secours des astringens.

La quatorzieme, une grande compresse de filasse, ou un grand morceau du champignon appellé *vesse de loup*, pour couvrir la charpie & les compresses qu'on a déja mises.

La quinzieme, une vessie de bœuf ou de cochon, ou à sa place une grande emplâtre agglutinative en forme de croix de Malte (Voyez *Planche 8. Fig. 15.*) pour couvrir le moignon & l'appareil précédent, ou trois compresses d'environ deux palmes de long sur trois doigts de large.

La seizieme, une compresse en forme de croix de Malte plus large que l'emplâtre.

La dix-septieme, une grande compresse quarrée pour couvrir le bout du moignon.

La dix-huitieme, trois compresses de deux palmes de long sur deux pouces de large.

La dix-neuvieme, une bande roulée de cinq aunes de long & de trois doigts de large pour bander la partie.

Enfin, du vin & autres médicamens internes & externes pour ranimer les esprits du malade lorsqu'il est prêt à tomber en défaillance.

Il nous reste maintenant à examiner la situation qui convient le mieux au malade, au Chirurgien & aux aides dans le tems de l'opération. On doit mettre le malade dans une chaise basse, presque dans le milieu de la chambre, afin que ceux qui l'assistent puissent l'approcher plus commodément, & agir sans se nuire les uns aux autres.

Le Chirurgien doit se placer entre les jambes du malade, mais les aides qui ne doivent pas être moins de six, doivent l'aider de la maniere suivante. Il y en aura un derriere le malade pour l'empêcher de remuer; un second placé à ses côtés saisira la partie supérieure du membre qu'on veut amputer près du coude, & un troisieme lui tiendra la main; un quatrieme aide servira à donner les instrumens au Chirurgien qui opere; un cinquieme, les différentes pieces de l'appareil, qu'il aura soin de ne point confondre; & le sixieme se tiendra prêt à donner au malade les cordiaux & autres choses que le Chirurgien jugera à propos.

Tout étant ainsi disposé, le Chirurgien ayant une serviette autour de lui pour essuyer commodément ses mains, appliquera le tourniquet sur le membre qu'il veut amputer, de la maniere, & à l'endroit marqués, *Planche* 4. *Fig.* 1. *K.* On prévient non-seulement par ce moyen le trop grand écoulement du sang par la grande artere du bras, on diminue encore les douleurs de l'opération au moyen de la pression modérée des nerfs. Mais comme le tourniquet pourroit se lâcher pendant l'opération, on le fera tenir par l'aide qui est placé derriere le malade. Cette précaution devient inutile lorsqu'on se sert du tourniquet à vis. L'aide qui tient la partie supérieure de l'avant-bras, doit tirer vers lui autant de peau qu'il pourra, tandis que le Chirurgien lie la bande qui a demi-aune de long & un pouce de large autour de la partie sur laquelle il doit opérer. Il doit lui faire faire plusieurs tours, & en coudre les extrémités pour qu'elle ne puisse point se lâcher. Cette bande lui sert non-seulement de guide lorsqu'il coupe les chairs, mais elle sert encore à les affermir, & les empêche de céder au couteau. Quelques-uns emploient pour cet effet une courroie garnie de boucles. Avant que de passer outre, on doit encourager le malade, & le fortifier avec du vin ou quelqu'autre liqueur spiritueuse, de peur qu'il ne succombe sous l'opération.

Ces précautions prises, on doit hâter l'opération. Pour la faire comme il faut, le Chirurgien doit faire tenir le bras en droite ligne par deux aides, & faire avec le petit couteau une incision circulaire dans la peau, & la graisse, après quoi l'aide qui tient la partie supérieure de l'avant-bras, doit tirer la peau vers le haut autant qu'il le peut, tandis que le Chirurgien coupera la chair qui couvre l'os, par une incision circulaire, avec le même couteau ou avec le grand couteau courbe. En suivant cette méthode, les os se recouvrent plutôt & plus aisément, & on hâte la réunion de la plaie. On doit ensuite couper la chair qui est entre le cubitus & le radius, avec le petit couteau à deux rtanchans, & ratisser le périoste à l'endroit où l'on veut appliquer la scie, de peur que ses dents ne le déchirent & ne causent des douleurs violentes au malade accompagnées d'une inflammation. L'aide qui tient le bras doit tirer en arriere la chair qu'on vient de couper, afin que les os étant découverts on puisse les scier plus commodément. Pour pouvoir mieux retirer les chairs vers la partie supérieure de la plaie, & couper les os plus avant, on prendra un morceau de linge long d'un pié ou davantage, & large de cinq ou six travers de doigts. On le fendra dans le milieu, ensorte qu'il n'y ait que l'os qui paroisse, & que tout le reste du linge porte sur la chair, on l'apuyera contre la partie postérieure de l'avant-bras, & on le fera tirer en haut par un aide. Par ce moyen on retire les chairs, & les os restans plus à nud, on a la liberté de les couper plus avant & l'avantage de recouvrir plus promptement les os. Car dans ces sortes de cas, il faut, comme nous l'avons déja dit, couper l'os le plus près de la chair que l'on peut, pour qu'il se recouvre plutôt, & que la plaie se ferme plus promptement. Le Chirurgien doit aussi appliquer la scie de telle sorte qu'il puisse scier les os tous les deux à la fois. Car si on ne les scioit pas également, & que la scie portât plus sur l'un que l'autre, il pourroit arriver qu'ils éclatassent, ce qui exposeroit le malade à plusieurs fâcheux accidens. On doit d'abord scier l'os légerement, & ne donner de la force à la scie que quand elle est fixée dans l'os. Mais de peur que son mouvement ne soit arrêté, & qu'elle ne se trouve trop pressée entre les os; l'aide qui tient la partie supérieure de l'avant-bras doit l'élever tant soit peu, tandis que celui qui tient la partie inférieure le baissera pour ouvrir un passage à la scie pendant une ou deux minutes, qui est le tems que l'on met pour l'ordinaire à couper un bras.

L'opération étant finie le Chirurgien doit se rendre maître du sang qui sort par les arteres coupées, & panser ensuite le malade. On ordonnera à l'aide qui tient le tourniquet, de lâcher d'un demi-tour, ou si l'on s'est servi du tourniquet à vis l'opérateur fera mieux de le lâcher lui-même comme il le jugera à propos; on s'assurera par ce moyen des orifices des arteres par lesquels le sang sort. Lorsque le malade est d'un tempérament sanguin, il est bon de tenir le tourniquet un peu plus lâche, & de laisser couler une certaine quantité de sang dans le vaisseau qui est dessous; mais lorsqu'il est foible & peu sanguin, il vaut mieux resserrer le tourniquet dès qu'on a découvert les orifices des arteres. Supposé que l'*amputation* de l'avant-bras ait été faite près de la main, il ne sera pas nécessaire de lier les arteres, car comme elles sont fort petites dans cet endroit, on peut facilement arrêter l'hémorrhagie en appliquant sur leurs orifices des morceaux de vitriol avec une grande quantité de charpie ou de compresses. *Chabert prétend que le vitriol est inutile, & que la charpie & les compresses assurées avec un bandage convenable, suffisent pour arrêter le sang. Heister est d'avis que l'on suive sa méthode dont il a éprouvé la certitude, lorsque le malade n'a pas beaucoup de sang, & qu'il n'est pas d'un tempérament extremement robuste. D'autres rejettent les topiques acres & caustiques comme pernicieux, ou pour le moins comme incertains, parce que l'escarre qu'ils ont faite n'a pas plutôt tombé, qu'on est menacé d'une nouvelle hémorrhagie.* On applique sur le moignon des bourdonnets de charpie seche, ou du vieux linge, & par dessus, un grand morceau de vesse de loup que l'on couvre, si l'on veut, d'une compresse de filasse. On met ensuite sur cet appareil une vessie moite, ou une emplâtre en forme de croix de Malte. On peut, si on le juge à propos, se servir au lieu de cette emplâtre, de deux plus petites en forme de croix ou de trois autres en forme d'étoile, avec lesquels on rapproche la peau, ce qui abrege beaucoup la guérison de la plaie. On couvre ces emplâtres avec une grande compresse en forme de croix de Malte que l'on place, de telle sorte que l'aide puisse saisir ses extrémités & les rouler autour du bras. On met par dessus une compresse quarrée épaisse, & sur celle-ci trois longuertes que l'on dispose en forme d'étoiles, & dont on noue les extrémités sur la partie antérieure du bras. Enfin, on soutient le tout par un bandage convenable. Voyez *Fascia*.

Un grand nombre de Chirurgiens anciens & modernes avoient coutume d'arrêter le sang qui sort des membres amputés, en brûlant les arteres avec un cautere ou un fer rouge: mais les Chirurgiens de nos jours rejettent cette pratique comme trop cruelle & trop douloureuse, outre qu'elle est incertaine, & souvent dangereuse, surtout dans l'*amputation* du bras ou du fémur. Car l'escarre que le fer chaud a faite tombe presque toujours au bout de trois jours, & occasionne une nou-

velle hémorrhagie. Quoique l'on puisse employer quelquefois avec succès cette méthode sur l'avant-bras, ou sur la jambe; il est beaucoup plus sûr de s'en tenir à celle que nous venons de décrire, & de ne jamais brûler les arteres que dans une extreme nécessité. Si l'on jugeoit à propos, suivant le conseil des Chirurgiens modernes, de lier les arteres de la jambe ou du bras dont on a fait l'*amputation*, ce qui est inutile dans celle de l'avant-bras, il faudroit les saisir avec un bec de corbin, *Forceps* (Voyez *Pl.* 4. *Fig.* 4. & *Pl.* 7. *Fig.* 5. & 6.) ou tel autre instrument convenable, & en faire la ligature avec une aiguille courbe enfilée d'un gros fil ciré comme à l'ordinaire.

L'amputation de l'*humerus* se fait à peu près de même que celle de l'avant-bras, avec cette différence qu'il faut toujours pincer les arteres brachiales en quelque nombre qu'elles soient avec un bec de corbin, & en faire la ligature avec une aiguile courbe enfilée d'un gros fil ciré. Les cauteres & les astringens ne sont d'aucune utilité dans cette occasion. Après qu'on aura lié les extrémités de la grande artere, on lâchera tant soit peu le tourniquet, & supposé que le sang sorte par quelques petites arteres on s'en assurera de même. Quelques Chirurgiens après avoir pincé l'artere la percent avec une petite aiguille avant que de nouer le fil, s'imaginant que la ligature est beaucoup plus assurée & ne se lâche pas si facilement. D'autres se servent au lieu de pince d'une aiguille courbe, enfilée d'un gros fil ciré qu'ils passent à travers les chairs autour de l'orifice des arteres, qu'ils serrent avec la chair pour que le point ne manque pas. Je crois cependant qu'il est beaucoup mieux de pincer les arteres avec un bec de corbin, & les lier ensuite, comme je l'ai dit ci-dessus; car autrement il est à craindre que le fil n'abandonne l'artere, ou que celle-ci ne sorte hors du nœud.

Beaucoup de Chirurgiens sont là-dessus d'un sentiment différent de celui d'Heister.

Après avoir pansé le moignon, on donnera un peu de vin ou quelque portion cordiale au malade que l'on doit coucher dans son lit en laissant auprès de lui un aide qui soutiendra pendant quelques heures le moignon du membre dont on a fait l'*amputation*. Car on assure par ce moyen l'appareil & les bandages, l'hémorrhagie cesse plutôt & ne revient pas si aisément. On lâche ensuite peu à peu le tourniquet pour que le sang reprenne son cours dans la partie. On juge que le pansement est bien fait lorsqu'il ne sort plus de sang de la plaie. Le malade doit se tenir en repos, & prendre de tems en tems une émulsion fortifiante & anodyne, qui en lui procurant le sommeil dissipera peu à peu les douleurs, & rétablira ses forces. On peut le lendemain lâcher un peu plus le tourniquet, ou l'ôter même tout-à-fait: mais il faut que le malade observe un régime extremement exact. Il est aisé de prévenir les accidens qui accompagnent pour l'ordinaire cette opération avec des poudres & des potions tempérantes, & par la saignée, supposé que le malade soit d'un tempérament vigoureux & qu'il ait la fievre: mais la saignée devient inutile lorsqu'il n'y a ni fievre ni plénitude de sang, car elle ne fait qu'affoiblir davantage le malade. S'il survenoit une nouvelle hémorrhagie malgré toutes les précautions qu'on a prises, & qu'on ne pût l'arrêter en appliquant la main ou des compresses un peu fortes avec une bande roulée sur le moignon, quoique cela suffise pour l'ordinaire, il faudroit dans ce cas appliquer de nouveau le tourniquet, pincer les arteres une seconde fois, après avoir levé l'appareil, ou supposé qu'on ne puisse pas y réussir, y appliquer un cautere actuel. On peut aussi se rendre maître du sang en appliquant sur le moignon une grande quantité de charpie, en bandant la plaie, & en pressant le moignon jusqu'à ce que le sang ne sorte plus.

On ne doit ôter le premier appareil qu'au bout de trois ou quatre jours, à moins que de grandes douleurs, une inflammation, une hémorrhagie ou tel autre accident n'y oblige, afin que les orifices des arteres se ferment mieux. Il est bon que le malade ait un aide auprès de lui pendant les huit premiers jours, afin que s'il survenoit une hémorrhagie il puisse appliquer le tourniquet & envoyer querir le Chirurgien pour bander de nouveau la plaie. Supposé que tout réussisse à souhait, on aura soin toutes les fois qu'on pansera la plaie d'ôter chaque piece de l'appareil séparement & avec précaution, sans déplacer celles qui touchent la plaie de peur de causer une nouvelle hémorrhagie. Il est beaucoup plus sûr de n'y point toucher pendant quelque tems, & de les imbiber avec du vin chaud ou de l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'il survienne une suppuration qui les oblige à tomber d'elles-même. Il suffira dans la suite de panser le malade une fois par jour ou de deux jours l'un, à moins que la suppuration ne soit abondante & les chaleurs excessives, car dans ce cas on panseroit la plaie deux fois par jour.

On doit à chaque pansement nettoyer doucement la plaie avec de la charpie, & y appliquer des plumasseaux de charpie couverts de quelque onguent digestif; mais tout le reste doit être appliqué à sec. On mettra sur ce premier appareil trois, quatre ou six emplâtres d'environ un pié de long & d'un pouce de large, couvertes d'onguent de diapalme, ou l'emplâtre d'André de la Croix, quelqu'autre emplâtre agglutinative, & disposée en forme d'étoile; & sur celle-ci une grande compresse de linge quarrée & épaisse, sur laquelle on en mettra trois autres longues & étroites, disposées en forme d'étoiles, & on assurera le tout par un bandage. Dès que les quinze premiers jours seront passés, il ne sera plus nécessaire d'employer une si grande quantité de charpie & de compresses, puisqu'on n'a plus à craindre d'hémorrhagie. Le Chirurgien doit ensuite panser la plaie avec des onguens digestifs ou des baumes vulnéraires, & appliquer par-dessus un peu de charpie, & quelques emplâtres qu'il assurera avec des compresses. Il ne se servira sur la fin que de charpie seche & d'une emplâtre, ce qui suffira pour la réunion & l'agglutination de la plaie qui demande presque toujours deux mois de tems pour être parfaite. J'avertis le Chirurgien de ne jamais panser la plaie, surtout dans l'*amputation* de l'humerus ou de la cuisse, qu'il n'ait auparavant appliqué le tourniquet, pour arrêter le mouvement du sang & prévenir l'hémorrhagie, ou si l'opération a été faite sur un avant-bras, qu'il n'ait fait assujettir l'artere par un aide.

Si le mouvement du sang venoit à augmenter après l'opération, comme cela arrive pour l'ordinaire aux personnes robustes & d'un tempérament sanguin, on fera au malade une saignée copieuse, on lui donnera des remedes tempérans & rafraîchissans, & on lui prescrira un régime très-févere. Par cette prudente précaution on sauve la vie aux malades qui seroient infailliblement attaqués d'une fievre violente, appellée fievre vulnéraire, du sphacele ou de quelque autre maladie de cette espece.

Amputation du Pié & de la Jambe.

Lorsque les anciens Chirurgiens vouloient amputer un pié sphacelé, dans le tarse ou le métatarse, c'est-à-dire, dans quelque partie au-dessous de la jambe, ils se servoient d'un ciseau & d'un maillet fait exprès pour cette opération. Ils coupoient aussi quelquefois la partie corrompue avec de gros ciseaux, ils pansoient ensuite la plaie avec des balsamiques & y appliquoient un bandage convenable. Scultet décrit fort au long cette opération dont il avoit été souvent temoin. Mais comme cette méthode est douloureuse, & qu'on court risque en la suivant d'éclater les os & de déchirer les nerfs & les tendons, ce qui expose le malade à de nouveaux dangers, les Chirurgiens modernes aiment mieux se servir du scalpel pour séparer les os des orteils de ceux du

du métatarse, & ceux du métatarse de ceux du tarse. Lorsque la corruption a fait un peu plus de progrès & qu'elle a gagné plus haut, ils se hasardent à séparer les premiers os du tarse des derniers à l'endroit de leur articulation, après quoi ils pansent la plaie suivant la maniere des Anciens; car par ce moyen le malade conserve une partie de son pié qui lui sert beaucoup à marcher, & la jambe naturelle est toujours plus gracieuse & plus commode qu'une jambe & qu'un pié artificiel. Plusieurs Chirurgiens qui ont appréhendé que l'agglutination de la plaie ne se fît pas aisément, & que les os ne pussent plus se recouvrir, ou qui ont peut-être été épouvantés par la difficulté de l'opération, ont mieux aimé faire l'amputation dans la jambe même, environ quatre pouces au-dessous de la rotule. Quoique l'on coupe par cette méthode une grande portion de la jambe, on remedie cependant avec plus de facilité à la difformité que cause au malade la perte de son pié, & à la difficulté qu'il auroit de marcher. Car puisqu'il est impossible de se tenir debout & de marcher sur un long moignon, & qu'on ne peut y adapter commodément un pié artificiel, il vaut beaucoup mieux couper la jambe dans sa partie supérieure quatre pouces au-dessous de la rotule, car si on faisoit l'amputation plus haut, on courroit risque d'offenser les tendons des muscles fléchisseurs. On cache par ce moyen la difformité de la partie, par la facilité de pouvoir adapter aux genoux des jambes artificielles de bois ou d'argent. Je n'ignore point qu'il se trouve encore aujourd'hui des Chirurgiens qui prétendent avec Solingen, Verduin & Dionis, qu'on ne doit retrancher que la partie mortifiée: mais je ne vois pas la raison qui doit nous obliger à céder à leur autorité, & à nous conformer à leur jugement; car outre qu'il est fort difficile d'attacher un pié artificiel à la partie inférieure de la jambe, on ne peut attacher une jambe artificielle au genou qu'en pliant le moignon qui reste en arriere, ce qui est non-seulement très-difforme, mais encore extremement incommode lorsqu'on marche.

On doit suivre à l'égard de l'appareil, de la maniere d'operer & du pansement de la plaie, la même méthode que dans l'amputation du bras. Celle de la jambe exige cependant quelques précautions dont il est bon que le Chirurgien ait connoissance. On doit mettre le malade dans une chaise, sur le bord de son lit, ou sur une table. En second lieu, il faut raser la partie de la jambe autour de l'endroit que l'on veut amputer, de peur que les emplâtres ne s'attachent aux poils, & ne causent de la douleur au malade lorsqu'on veut les ôter. Il est difficile de se rendre maître du sang qui sort par les arteres de la jambe après l'*amputation* à moins qu'on ne se serve d'un cautere actuel, ou qu'on ne les lie avec une aiguille courbe, enfilée d'un gros fil ciré. Car quoique ces arteres paroissent peu considérables, elles saignent presque toujours même après le premier appareil, lorsqu'on néglige ces précautions, surtout lorsqu'on n'a pas soin de comprimer en même-tems l'artere crurale avec des compresses & un bandage. Il est nécessaire, avant de commencer l'opération, de placer le tourniquet ordinaire, ou celui à vis au-dessus du genou, & de poser sous le jarret une bande roulée en forme de cylindre sur l'artere, qui descend vers cet endroit, comme on le voit représenté *Pl. 9. Fig. 4. D.* Je trouve cependant qu'il est plus sûr de comprimer cette artere avec un tourniquet placé sur la partie supérieure de la cuisse, surtout lorsqu'on veut *amputer* la jambe près du genou; car par ce moyen on bande la plaie, après l'*amputation*, beaucoup plus commodément, que lorsqu'on applique le tourniquet si près du genou. Voyez *Pl. 4. Fig. 1. LM.*

Pierre-Adrien Verduin, autrefois Chirurgien à Amsterdam, avec qui j'ai été en liaison, a donné une nouvelle méthode d'*amputer* la jambe dans un traité particulier écrit en Flamand, en Allemand, en François & en Latin, quoiqu'il n'en soit pas l'Inventeur. L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Garengeot & plusieurs autres, l'attribuent à Sabourin, Chirurgien Genevois. On prétend que ce dernier a pratiqué cette méthode à Geneve & à Paris, dans le même tems que Verduin en faisoit usage à Amsterdam. Il y avoit cependant déja long-tems que cette opération avoit été connue & pratiquée en Angleterre par Lowdham & Young, comme on peut le voir dans un petit livre intitulé: *Le triomphe de la Térébenthine, ou de la vertu admirable de l'huile de térébenthine pour arrêter les hémorrhagies*, avec une nouvelle méthode d'*amputation*, Londres, 1679. Koenerding, Chirurgien du grand Hôpital d'Amsterdam, en parle aussi dans un livre qu'il a composé en Hollandois sous ce titre: *Traité de la Gangrene & du Sphacele, & de l'ancienne & nouvelle méthode d'amputer les jambes*, Amsterdam, 1698. Ce même Auteur pratiqua deux fois cette opération la même année que Verduin commença à s'en servir. Voici en quoi consiste cette méthode. On fait une incision dans le gras de la jambe à l'endroit du tendon d'Achille, avec le couteau représenté, *Pl. 7. fig. 3.* On continue cette incision en montant jusqu'à l'endroit où l'on doit scier l'os, (Voyez *Pl. 9. fig. 5, 6, 7.*) Un aide releve le lambeau qui a été séparé de l'os, & le soutient avec une compresse simple, large de six travers de doigt, & longue d'un pié ou davantage, *fig. 6. A.* On la fend jusqu'aux deux tiers de son corps, & on applique les deux chefs de cette compresse des deux côtés des os, les faisant tenir par un aide vers le genou: le corps de cette compresse doit être porté & assujetti vers le jarret par le même aide, afin de rehausser le lambeau, & le mettre à couvert des dents de la scie. Le Chirurgien quitte alors ce couteau, pour prendre un de ceux qui sont représentés, *Pl. 7. fig. 1. & 3.* avec lequel il coupe, comme à l'ordinaire, les chairs & les vaisseaux qui sont entre les os. Il faut les couper le plus exactement qu'il est possible, afin de diminuer la suppuration. On coupe ensuite le périoste tout autour du tibia, en ratissant l'os du côté qu'on doit y appliquer la scie. On doit après cela donner quelques coups de la pointe du couteau sur l'extrémité de l'os qu'on veut conserver, & suivant sa longeur, pour couper le périoste, afin d'éviter son inflammation; précautions qu'on ne doit pas oublier à l'égard du péroné; après quoi on scie les os. Après avoir lavé le lambeau avec une éponge imbibée d'esprit de vin, on l'approche des os pour en couvrir le moignon; & s'il est un peu trop grand ou trop pointu, on y donne promptement deux ou trois coups de ciseaux, observant néantmoins qu'il est bon qu'il déborde un peu le moignon. On assure le lambeau dans cette situation avec quelques points de suture, ou avec des emplâtres agglutinatives. Enfin, on se sert de compresses & d'une vessie mouillée, comme dans les autres *amputations*; ou bien on assure l'appareil avec une machine de cuir, dont on trouve la description dans Verduin & dans Garengeot, ayant des boucles & des courroies que l'on arrête sur le moignon. On couche le malade, & on met le membre coupé sur un oreiller; un aide assis auprès de lui aura toujours une main appliquée sur le lambeau, & par conséquent opposée à la colonne du sang, afin d'empêcher l'hémorrhagie. On se servira aussi pour le même effet du tourniquet à vis, représenté, *Pl. 5, fig. 6.* ou de celui dont on voit la figure, *Pl. 6. fig. 1.*

L'Auteur dont nous venons de parler, prétend que les malades retirent un grand nombre d'avantages de cette méthode. Car premierement, la chair qui comprime les arteres empêche l'hémorrhagie, sans qu'il soit besoin de topiques astringens, de cauteres actuels, & de ligature. Secondement, on empêche la carie, qui arrive souvent dans les autres méthodes & qui retarde la cure, parce qu'on a soin de recouvrir les os avec la chair aussi-tôt après l'opération. En troisieme lieu, les baumes vulnéraires dont on se sert pour panser la plaie, hâtent la réunion des chairs & du moignon, & par conséquent la guérison du malade. Quatriemement, la chair qui pose sur les os comme un oreiller,

est d'une grande commodité au malade lorsqu'il marche, d'autant plus qu'on n'est pas obligé de plier par-derriere le moignon qu'on laisse en faisant l'*amputation*, suivant la méthode ordinaire. Toutes les fois qu'on panse la plaie, il faut qu'un aide retienne ensemble les parties qui ont été unies & les presse contre les os, de peur qu'elles ne se séparent. Verduin a traité plus au long cette matiere dans l'ouvrage que nous avons cité, & y a joint un grand nombre de figures.

Quoique Verduin & quelques autres Chirurgiens aient pratiqué plusieurs fois cette opération avec succès, on trouve peu de personnes qui l'approuvent, & qui la préferent aux autres méthodes. Car outre qu'elle n'a plus été pratiquée par les Anglois, ni par Verduin, ni par Koenerding, & que le malade sur lequel Sabourin l'a faite à Paris, en est mort, on a vu plusieurs personnes à Amsterdam, qui, après avoir été parfaitement guéries, ainsi que pendant la cure, ont été attaquées de douleurs insupportables, qui avoient pour cause l'irritation des parties sur lesquelles portoient les fragmens d'os qui avoient resté, sans compter que le malade de Sabourin a perdu plus de sang qu'on n'en perd pour l'ordinaire lorsqu'on suit les autres méthodes, & plusieurs autres inconvéniens auxquels cette opération est sujette; de sorte qu'on ne doit pas être surpris que Koenerding lui préfere l'ancienne méthode. Quoiqu'il en soit, il est certain que Garengeot, qui n'avoit jamais vu les ouvrages de Young & de Koenerding, fait beaucoup de cas de cette opération, & conseille de la mettre en pratique. Il rapporte même qu'on a vu en France des Officiers à qui on avoit fait cette opération, marcher aussi commodément que s'ils eussent eu de véritables jambes, & même danser, & sauter avec beaucoup de légereté. Il faut cependant, pour que la cure réussisse aussi parfaitement, que le malade soit d'un tempérament robuste, & que les causes qui obligent à l'*amputation* soient externes.

Enfin, il est bon de remarquer que l'on peut faire cette *amputation* sur les bras aussi-bien que sur les jambes, pourvu qu'on ait soin de laisser un lambeau pour recouvrir les os après l'opération. On peut consulter là-dessus les traités d'Young & de Koenerding, aussi-bien que Ruysch, *Epist. Problem.* 14. *de Nova artuum decurtandorum methodo;* dans laquelle il décrit une opération de cette espece, qui fut faite par Verduin & par Bortell son gendre, en présence de plusieurs personnes, du nombre desquels il étoit.

Amputation du Fémur.

Toutes les fois que la jambe est mortifiée jusqu'au genou, ou que la cuisse dans sa partie inférieure est affectée de la carie, du sphacele, d'une fracture incurable, ou que l'artere crurale est fort endommagée, il est absolument nécessaire d'amputer la cuisse. On ne sauroit exprimer le danger & le risque que l'on court dans cette opération, surtout lorsqu'on la fait sur la partie supérieure du fémur; car sans compter l'hémorrhagie violente que cause quelquefois l'ouverture des grandes arteres, le malade est tellement affoibli par la grande quantité de matiere qui sort par la plaie, qu'il succombe souvent pendant la cure. Toutes les fois donc qu'un Chirurgien est obligé d'*amputer* une cuisse, il doit le faire, s'il est possible, dans l'endroit le plus mince trois travers de doigt au-dessus du genou, & sauver autant de chair & de peau qu'il pourra; car par ce moyen l'opération sera moins violente, & la cure plus prompte & plus facile.

Pour cet effet, on applique la pelote d'un des deux tourniquets, qui sont en usage à la partie interne & la plus haute de la cuisse, c'est-à-dire, à l'endroit où la tête du vaste interne & le triceps se rencontrent, parce que l'artere crurale passe par-là pour aller à la jambe: on met ensuite le tourniquet à la partie externe, voyez *Planche* 4. *fig.* 1. *LM*, autrement il est à craindre, comme cela est souvent arrivé avant l'invention du tourniquet, qu'une perte de sang abondante par la grande artere, cause la mort au malade avant même que l'opération soit achevée.

Nous n'avons pas grand-chose à dire sur l'*amputation* de la cuisse, puisqu'elle exige la même méthode que celle des bras & des jambes. Il faut seulement observer de raser la partie, pour que l'emplâtre agglutinative dont on se sert, ne s'attache pas aux petits poils qui couvrent la peau: en second lieu, dès qu'on aura coupé la peau & la graisse par une incision circulaire avec le petit couteau, représenté *Planche* 7. *fig.* 1. on les tirera vers la partie supérieure de la cuisse, avant que de couper les muscles ou les chairs. Après quoi on coupera ces muscles circulairement, le plus près qu'il est possible de la peau qu'on doit conserver, un peu plus haut que la premiere incision, ou avec le même couteau, ou avec celui qui est représenté *Pl.* 10. *fig.* 7; ou avec le grand couteau courbe, *Pl.* 7 *fig.* 2. Par ce moyen, comme nous l'avons déja observé, le moignon est plutôt recouvert, on prévient la carie, & on facilite beaucoup la guérison de la plaie.

Lorsqu'on ne fait pas cette méthode, & que l'on coupe les muscles en même-tems que la peau, comme on le pratique quelquefois, ces muscles se racourcissent si fort, comme j'en ai souvent été témoin, que l'os de la cuisse, après le second ou troisieme pansement, déborde la chair de deux ou trois doigts, & reste à nud comme un bâton. Lorsque cela arrive, la chair est long-tems à renaître & à recouvrir le moignon; ce qui est capable d'affoiblir le malade & de l'incommoder beaucoup, outre que la plaie ne sauroit se fermer que le tronc de l'os ne soit recouvert.

Quant à l'hémorrhagie qui ne peut manquer de survenir à cause de la grosseur de l'artere, on ne peut y remédier autrement que par la ligature que l'on doit faire avec beaucoup de soin. On pincera d'abord l'artere avec les pincettes ou tenettes, *Pl.* 7. *Fig.* 5. *ou* 6. & on la liera avec un gros fil. Si le sang, malgré cette précaution, sort par quelques autres arteres, il faut les lier de même, supposé qu'elles soient considérables: mais si elles sont petites, il suffira de comprimer l'artere avec un tampon de charpie, ou d'y appliquer un bouton de vitriol; car cela suffit très-souvent. Le bandage doit être le même que celui dont nous avons parlé dans l'*amputation* du bras, excepté qu'il est besoin d'une plus grande quantité de charpie & de vesse de loup, d'une vessie, de compresses, d'emplâtres & de bandes plus grandes. Il faut aussi comprimer l'artere crurale tout le long de la cuisse avec une forte compresse & une bande particuliere. On y appliquera le tourniquet, *Planche* 5. *Fig.* 6. ou *Pl.* 6. *Fig.* 1. pendant quelque-tems. On couche le malade & on met le membre coupé sur un oreiller un peu haut pour que la colonne de sang presse moins sur l'orifice des vaisseaux, car ces précautions ne contribuent pas peu à empêcher l'hémorrhagie. Un aide aura soin de comprimer le moignon pendant un tems considérable, & l'on suivra pour tout le reste les précautions que nous avons indiquées pour l'*amputation* de l'humerus.

Lors qu'une partie du bras ou du pié a été emportée par un boulet, ou fracassée par une roue ou par quelques autres machines de cette nature, la premiere chose que doit faire le Chirurgien, est d'y appliquer le tourniquet pour se rendre maître du sang. Il doit ensuite enlever avec des tenailles tranchantes ou avec une scie les esquilles d'os qui sortent hors de la chair, & rendre l'extrémité de l'os aussi égale qu'il le pourra. Troisiemement, il comprimera les arteres qui ont été coupées avec des tampons de charpie ou de petites compresses, ou bien il les liera, ou y appliquera un cautere actuel suivant l'exigence des cas & la nature & la situation de la plaie. Il doit se conduire pour tout le reste de la même maniere que dans les *amputations* des autres membres.

Botal, Chirurgien François, se servoit pour couper les membres d'une méthode dont il étoit l'inventeur, &

qui en apparence étoit fort expéditive. Il plaçoit la jambe entre deux couperets semblables à ceux des bouchers, enchâssés dans deux billots de bois, la jambe étant posée sur le tranchant de celui de dessous. Il laissoit tomber l'autre sur la jambe par le moyen d'une coulisse, d'une hauteur considérable, & la coupoit par ce moyen d'un seul coup, sans avoir besoin de couteau ni de scie. Hildanus a lui-même pratiqué cette méthode que les Chirurgiens modernes condamnent avec beaucoup de raison; car il est à craindre que la violence du coup n'éclate & ne brise les os. *Voyez ci-dessus.*

Après que le moignon est parfaitement guéri, on doit y ajouter une jambe artificielle d'argent ou de bois, suivant les facultés du malade, pour corriger la difformité & suppléer en quelque sorte à celle qu'il a perdue. Paré, Hidanus, Solingen & quelques Mécaniciens modernes ont décrit la maniere dont elle doit être faite: mais une jambe de bois ordinaire suffit à ceux dont les moyens sont bornés. Elle doit être creuse dans le haut pour embrasser le moignon, & garnie d'un coussinet à l'endroit où il pose, pour éviter qu'il ne soit blessé par la dureté du bois qui ne doit point être cassant, mais ferme & liant pour la sureté de celui qui la porte.

Enfin, si la carie s'emparoit de l'extrémité des os, comme cela arrive souvent, malgré les précautions que le Chirurgien doit prendre pour la prevenir, il faudroit nécessairement (quoique les Chirurgiens prétendent que cela retarde la cure) y mettre de la poudre d'euphorbe, ou y appliquer un cautere actuel; ou ce qui vaut beaucoup mieux, la ratisser avec une rugine. Par ce moyen, la chair s'unira en peu de tems avec l'os & la plaie se fermera, ce qu'elle n'eût jamais fait si la carie avoit continué.

Amputation du Bras dans son articulation avec l'Epaule.

Je n'ai jamais amputé le bras dans son articulation avec l'épaule, & je ne connois que le Dran & Garengeot après lui qui aient pratiqué cette opération. Cela ne m'empêchera pas cependant de rapporter ici en peu de mots ce qu'ils en disent.

Deux causes manifestes obligent de couper le bras dans son articulation avec l'omoplate. La premiere est un fracassement de la partie supérieure de l'humerus par des éclats de bombe, de grenades, des débris de maisons, & mille autres causes de cette nature. La seconde cause arrive par le vice même de l'articulation, comme le gonflement de la tête de l'humerus, ou est occasionnée par la carie, une tumeur, un *spina ventosa* ou même un abscès, à quoi on peut ajouter un sphacele du bras qui s'étend jusqu'à l'épaule.

Avant que d'entreprendre une opération aussi dangereuse & aussi difficile, il faut de même qu'à presque toutes les autres, avoir son appareil tout prêt. On fait asseoir le malade sur une chaise & dans un endroit commode. On lui couvre le visage pour lui ôter la liberté de voir l'opération. Cette opération est bien différente des autres *amputations*, on ne met point de tourniquet pour arrêter le sang, parce qu'on ne peut le fixer, & on fait la ligature aux vaisseaux avant de couper les chairs de la maniere suivante.

Le malade étant placé commodément, on fait élever le bras par un aide à une hauteur moyenne, c'est-à-dire, dans une ligne horisontale qui fasse un angle droit avec le corps. Le bras ainsi élevé, on cherche l'endroit de l'artere brachiale, qui passe dans le creux de l'aisselle, en quoi la connoissance de l'Anatomie est d'un grand secours: mais si le gonflement est si considérable qu'on ne puisse pas faire cette distinction, on fera des deux côtés du bras des incisions longitudinales assez grandes pour que le Chirurgien puisse toucher l'os & découvrir par ce moyen la vraie situation de l'artere. On prend ensuite une aiguille enfilée d'un fil ciré, en six ou huit doubles. On porte d'abord la pointe de l'aiguille au côté du creux de l'aisselle & deux travers de doigts en deçà entre l'os & l'artere, en prenant garde de ne point offenser les vaisseaux. On vient faire sortir la pointe de l'aiguille de l'autre côté de l'aisselle, après quoi on fait un peu baisser le bras afin de relâcher la peau, & l'on fait un nœud de Chirurgien avec le fil qu'on serre bien fort. Aussitôt qu'on a fait ce premier nœud, on voit si le sang est arrêté en touchant l'artere trois ou quatre travers de doigt au-dessous de la ligature, & si on ne sent plus de battement, on fait un second nœud par-dessus le premier, & l'on arrête les deux extrémités du fil par une rosette. Le Drand se sert d'une aiguille droite, & Garengeot de l'aiguille courbe représentée, *Pl.* 9. *Fig.* 10.

Après qu'on a ainsi arrêté le cours du sang qui se portoit avec rapidité dans tout le bras, il faut penser à ménager beaucoup de peau, à couper les chairs & le ligament placé dans l'articulation, & enfin à extirper le bras. Pour executer ces trois choses selon l'art, on doit observer trois circonstances: la premiere est de s'assurer de la situation de l'*acromion*; la seconde de retirer suffisamment la peau, & la troisieme enfin de faire l'incision deux ou trois travers de doigt au-dessous de l'*acromion*, pour laisser davantage du deltoïde, afin de remplacer le vuide qui se trouvera au defaut de la tête de l'humerus, & de guérir par-là plus promptement le malade.

Ces observations faites, on se sert d'un bistouri droit, représenté *Planche* 7. *Fig.* 1. ou *Pl.* 3. *Fig.* 14. pour couper transversalement la peau, la graisse & le muscle deltoïde dans l'endroit que j'ai marqué. On donne ensuite un petit mouvement au bras en le relevant un peu, & on apperçoit les deux têtes du muscle *biceps* qu'il faut couper avec le même instrument. S'il arrivoit pendant ces incisions que quelques rameaux d'arteres donnassent beaucoup de sang, on l'arrêteroit sur le champ, en appliquant sur leur ouverture un tampon de charpie ou de petites compresses qu'on feroit tenir ferme par un aide Chirurgien. Mais si l'artere étoit grande on la lieroit avec une petite aiguille, enfilée d'un fil ciré. Pendant ce tems-là l'Opérateur coupera la membrane circulaire qui entoure l'articulation, & debridera des deux côtés autant qu'il se pourra. On passe ensuite les deux doigts de la main gauche à la partie supérieure de la tête de l'humerus, & on la tire un peu à soi. Avec le bistouri on débride & on coupe les côtés qui incommodent; mais avec précaution, de peur d'ouvrir l'artere brachiale. On a par ce moyen la liberté de voir si la ligature des vaisseaux est bien faite. Il faut après cela conserver la peau & les muscles qui sont liés avec les vaisseaux; c'est pourquoi on coupe ces premiers longitudinalement de chaque côté, & on laisse un lambeau d'une figure triangulaire dont la base regarde l'aisselle, & la pointe est conservée mousse, quarrée, enfin, d'une figure qui quadre avec le lambeau du deltoïde; de sorte qu'après cette manœuvre le membre ne tient plus.

Cette *amputation* faite, comme on vient de le dire, on examinera les vaisseaux qui tiennent au lambeau, & on passera une aiguille enfilée d'un ruban de fil pardessous leur corps, sans y comprendre la peau, avec l'aiguille représentée *Pl.* 6. *fig.* 5. On fera cette ligature un travers de doigt au-dessus de la premiere, & on la serrera bien fort, parce que c'est elle qui doit arrêter le sang. On coupe ensuite la premiere ligature, parce qu'elle serre la peau, & pourroit y attirer une éréspyele qui seroit suivie de fâcheux accidens, & même de la mort.

Voici la maniere dont on panse le malade après l'opération. On met d'abord un plumasseau sur le moignon, & une petite compresse sur les arteres, afin de conserver la ligature. *Heister croit cependant qu'il vaut beaucoup mieux appliquer le lambeau immédiatement, & sur celui-ci des plumasseaux & des compresses. Il croit qu'en suivant cette méthode, la*

chair se réunit avec l'os beaucoup plus promptement que si on les eût d'abord séparés, en mettant entre-deux de la charpie & des plumasseaux. On releve ensuite le lambeau, & on abaisse celui qui reste de la peau & du deltoïde. On remplit après cela le tout avec des plumasseaux secs, & de la charpie mal arrangée; je veux dire, sans lui donner aucune forme de plumasseaux, ni de bourdonnets. On couvre cet appareil d'une emplâtre en *Croix-de-Malte*; & l'emplâtre, d'une compresse quarrée & assez épaisse. On met dans le creux de l'aisselle une compresse ronde pour comprimer les vaisseaux, afin qu'ils ne poussent pas le sang avec tant d'impétuosité. On couvre le tout d'une compresse en *Croix-de-Malte*, & on applique sur celle-ci deux grandes languettes larges de quatre grands travers de doigts, & longues de deux tiers d'aune. On applique le milieu de la premiere obliquement sur l'appareil, & les deux bouts viennent, savoir, l'antérieur sur l'épaule opposée, & le postérieur à quatre ou cinq travers de doigt au-dessous de l'aisselle saine. La seconde languette sera aussi appliquée obliquement sur le moignon, de façon qu'elle croise la premiere. Enfin, on en applique une troisieme de la même longueur, mais un peu plus large sur les deux premieres, & l'on fait ensorte qu'elle aille croiser sur l'épaule opposée. On soutient cet appareil avec un bandage, que les Chirurgiens appellent *Spica descendens*, (voyez *Fascia*.) Mais avant de le faire, il est bon de mettre une petite pelotte longuette, ou un petit coussin sous l'aisselle opposée, pour que les tours de la bande ne compriment pas les vaisseaux, & pour qu'on puisse plus commodément y faire le point d'appui du bandage.

Messieurs Le Dran & Garengeot rapportent, que cette opération fut faite à Paris avec beaucoup de succès sur un Gentilhomme François, en présence & avec le consentement de Messieurs Mareschal, Arnauld, Lapeyronie, Petit, Merry, & plusieurs autres fameux Chirurgiens, ensuite d'une carie, ou, pour mieux dire, d'un *spina ventosa* qui affectoit la partie supérieure du bras. Mais M. Garengeot, dans la seconde édition de ses opérations de Chirurgie, ajoute que le malade mourut six mois après la cure de cette *amputation*, quoique très-parfaitement guéri, par une abondance de sang. Il ordonne la même opération lorsqu'il s'est formé un abscès sur l'articulation de l'humerus: mais je ne sai si un simple abscès peut exiger une opération aussi difficile & aussi dangereuse que celle-là.

Il est extremement important de connoître les sentimens de nos Chirurgiens touchant l'*amputation*, & nous pouvons nous en instruire par ce qui se pratique dans les Hôpitaux. Voici ce qu'en dit M. Sharp.

La gangrene ayant toujours été regardée comme un des principaux motifs qui obligent à amputer les membres, il n'est pas surprenant que tous les Auteurs en aient traité avant de décrire l'opération qu'elle exige. Je crois même qu'ils conviennent unanimement que l'*amputation* est absolument indispensable, lorsque les remedes ne sont plus capables d'arrêter ses progrès. On prétend cependant que le succès de cette opération est alors fort douteux; & son inutilité a été prouvée par un si grand nombre d'expériences, que les plus habiles Praticiens d'Angleterre regardent cette maladie comme un obstacle à cette opération, que l'on jugeoit il y a quelques années indispensable; & leur maxime est, qu'on ne doit jamais extirper un membre que la mortification n'ait achevé entierement ses progrès, & qu'elle ne soit avancée dans sa séparation de la chair vive.

La gangrene peut avoir deux causes, & venir ou du vice des fluides qui circulent dans toutes les parties du corps, ou du dérangement des solides qui peut arriver en bien des manieres, dans le tems même qu'on jouit de la santé la plus parfaite. Comme le sentiment des parties dépend entierement des fluides qui y circulent, il faut nécessairement, lorsque cette circulation vient à cesser, qu'ils deviennent insensibles, & que la gangrene s'en empare. Une simple compresse, par exemple, qui arrête le cours du sang, est aussi capable de causer une gangrene que la plus mauvaise disposition des fluides ou des vaisseaux.

Il arrive souvent dans la vieillesse que les arteres des extrémités inférieures s'ossifient; ce qui leur fait perdre leur élasticité, & cause une gangrene d'abord dans les orteils, & ensuite dans la jambe, qui s'étend presque aussi avant que l'ossification. Il est donc aisé de voir que l'*amputation* devient inutile dans ces sortes de cas tant que la gangrene fait des progrès, à moins qu'on ne la fasse au-dessus de l'ossification, dont nous ne pouvons connoître la fin que par l'endroit où s'arrête la gangrene; d'où l'on voit la certitude de la pratique de nos Chirurgiens modernes dans ces sortes de cas.

Lorsqu'un membre a été offensé par quelque accident au point de se gangrener, il ne faut avoir recours à l'opération que lorsque la mortification est arrêtée. Car comme toutes les parties qui sont mortifiées ont eu de la disposition à le devenir avant que la mortification eût paru, couper un membre demi-pouce audessus de la chair morte, c'est laisser derriere une partie qui contient encore les semences de la mortification; de sorte qu'à moins qu'on ne soit assûré que les vaisseaux ne sont point affectés dans l'endroit de l'*amputation*, ce qu'on ne peut savoir alors que par conjecture, l'opération n'est d'aucune utilité.

Les fluides qui circulent dans toutes les parties du corps sont quelquefois tellement viciés, qu'ils deviennent incapables de lui servir de nourriture, & le membre devient gangrené, plutôt à cause de sa situation, que de l'altération de ses vaisseaux; car, comme il est fort éloigné du cœur, il doit être plus exposé à ressentir les mauvais effets que produit un sang corrompu qu'aucune autre partie, la circulation étant plus languissante dans les extrémités. Aussi long-tems donc que la gangrene, qui provient d'une telle cause, continue à faire des progrès, l'*amputation* est inutile, puisqu'on n'ôte qu'un des effets des fluides viciés, & qu'ils sont toujours en état de causer le même dommage dans les autres parties.

Il est souvent arrivé après ces sortes d'*amputations*, que la gangrene s'est jettée sur les intestins ou sur les autres extrémités; ce qui prouve qu'il n'est pas sûr de recourir à l'*amputation* avant qu'il soit survenu quelque altération dans les fluides, ce que l'on connoît par la cessation de la mortification.

J'ai établi pour maxime, que la gangrene doit être non-seulement arrêtée, mais encore fort avancée dans sa séparation; & la raison en est, que quoique le sang soit altéré au point de faire cesser le progrès de la gangrene, il ne laisse pas cependant d'être toujours dans un mauvais état, que l'on doit corriger par le moyen des cordiaux, jusqu'à ce que sa disposition balsamique se manifeste par les granulations de la chair sur la partie vivante des extrémités. Il est même à propos, pour dissiper la puanteur que cause la gangrene, de fomenter la partie avec des liqueurs spiritueuses & aromatiques. J'ai souvent vû des malades mourir d'une hémorrhagie après l'*amputation*, quoiqu'elle eût été faite dans l'endroit où la gangrene s'étoit arrêtée: le sang, au lieu de sortir par les gros vaisseaux, sortit par tous les endroits du moignon. J'attribue ces sortes d'hémorrhagies à la ténuité du sang qui teignoit à peine l'appareil; d'un autre côté, n'ayant fait cette opération que quelque tems après que la mortification a eu cessé, elle a eu tout le succès que je pouvois en attendre.

L'*amputation* que l'on est obligé de faire lorsque les membres ont été fracassés par des balles, ou dans les fractures compliquées, a toujours un meilleur succès, lorsqu'on la fait immédiatement après que l'accident est arrivé. Les maladies des articulations, les ulceres invétérés & les tumeurs scrophuleuses, se jettent quel-

quefois sur d'autres parties après l'opération. Voici la maniere dont on s'y prend, lorsqu'on veut amputer une jambe.

On couche le malade sur une table de trois piés quatre pouces de haut, qui vaut beaucoup mieux qu'une chaise, tant pour s'assurer du malade, que pour agir plus commodément. On fait tenir la jambe par un aide, & l'on pose un lac, ou une bande de demi-pouce de large, environ quatre pouces au-dessous de l'extrémité inférieure de la rotule, où l'on fait deux ou trois tours circulaires : cette bande sert à conduire le couteau.

On a toujours eu pour méthode d'appliquer la bande perpendiculairement à la longueur de la jambe : mais ayant observé, que, quoique l'*amputation* ait été d'abord faite également, le muscle gastrocnemien ne laisse pas de se racourcir, & de tirer la partie inférieure du moignon avec beaucoup plus de force que les autres muscles ne tirent ses autres parties, j'ai trouvé à propos, pour conserver la régularité de la cicatrice & remédier à cet excès de contraction, de faire l'incision circulaire de telle sorte, que la partie de la plaie qui est dans le gras de la jambe soit plus éloignée du jarret que celle de l'os de la jambe ne l'est du milieu de la rotule.

On applique ensuite le tourniquet sur la cuisse, trois ou quatre pouces au-dessus de la rotule pour prévenir l'hémorrhagie. Il est même à propos de mettre une compresse de filasse ou de charpie sous la ligature, à l'endroit où passe l'artere.

Après qu'on s'est rendu maître du sang de la maniere que je viens de dire, on fait une incision presque circulaire, immédiatement au-dessous de la bande dans la partie interne du membre, en tournant le couteau en dehors ; on en fait une seconde dans la partie antérieure qui va joindre les extrémités de la premiere ; de sorte que ces deux incisions ne forment plus qu'une seule ligne. On doit faire ces incisions dans la membrane adipeuse jusqu'à ce qu'on découvre les muscles, on ôte la bande & l'on fait tirer la peau par un Aide, autant qu'il se peut, & l'on coupe les chairs jusqu'à l'os le plus près qu'il est possible de la peau qu'on veut conserver. Il faut avant de scier les os couper les ligamens qui se trouvent entre deux avec la pointe du bistouri, & ordonner à l'Aide de ne point lever la jambe pendant qu'on la scie, parce que cela arrêteroit l'instrument.

Lorsqu'on coupe la jambe au-dessous du genou, il convient que le Chirurgien se place entre les jambes du malade, parce qu'en posant la scie par dehors on peut couper le tibia & le péroné en même tems, au lieu que lorsqu'il se place dehors on ne peut scier ces os que l'un après l'autre, ce qui rend non-seulement l'opération beaucoup plus longue, mais expose encore à éclater le peroné, qui est de lui-même très-foible, à moins qu'un Aide n'ait soin de le soutenir pendant l'opération.

Après que la jambe est coupée, on doit se rendre maître du sang avant que de mettre le malade au lit, autrement il est à craindre qu'il ne survienne une hémorrhagie à l'approche, & lors de la dilatation des vaisseaux qui se fait peu de tems après l'opération. La méthode la plus sûre que l'on connoisse est de lier les extrémités des vaisseaux avec une aiguille courbe enfilée d'un cordon de fil, que l'on passera deux fois à travers les chairs dans lesquelles on les enfermera en nouant le cordon. Afin que l'on puisse découvrir plus facilement les orifices des vaisseaux, l'Aide qui tient le tourniquet le lâchera d'un demi-tour ou d'un tour. Cette méthode est beaucoup plus sûre que de pincer les arteres avec un bec de corbin, car l'on court risque que la ligature se lâche ; & quant aux astringens, on est si fort convaincu de leur inutilité, qu'on ne s'en sert presque plus pour arrêter les hémorrhagies des gros vaisseaux.

Il arrive quelquefois lorsque le moignon est d'une grosseur considérable, qu'on est obligé de lier jusqu'à dix ou douze vaisseaux ; dans ce cas après les avoir liés, on appliquera sur la plaie de la charpie seche sans aucun ordre ; & supposé que les petits vaisseaux saignent copieusement, on mêlera avec la charpie une demie poignée de fleur de farine, ce qui arrêtera le sang beaucoup plus vîte. Avant d'appliquer des plumasseaux sur la plaie, on fait fléchir le moignon & l'on applique les bandages depuis la partie inférieure de la cuisse, jusqu'à l'extrémité du moignon. Si l'on bande la partie de cette maniere, c'est afin d'empêcher la peau & les chairs de remonter. On assure l'appareil avec une compresse double en forme de croix de Malte & avec un bandage appellé la capeline à un chef.

Avant qu'ont eût trouvé le moyen de faire l'incision dont j'ai parlé à deux tems, la cure du moignon demandoit toujours un tems considérable ; car il arrivoit en coupant la chair & l'os tout à la fois, que la peau se retiroit d'elle-même & laissoit l'os à nu de deux ou trois pouces, ce qui ne manquoit presque jamais de causer une exfoliation fort difficile à guérir, & changeoit souvent la plaie en un ulcere, ou laissoit tout au moins un moignon pointu avec une cicatrice, que le moindre effort étoit capable de faire r'ouvrir. On évite tous ces inconvéniens en suivant la méthode que je viens d'indiquer. On m'objectera peut-être qu'en faisant cette incision en deux tems, on fait souffrir deux fois plus le malade : mais si l'on fait attention qu'on ne coupe la peau & la chair qu'une seule fois, quoique ce ne soit pas d'un seul coup, on s'appercevra sans peine, que la différence des douleurs ne doit pas être fort considérable.

Dans l'*amputation* de la cuisse, on doit faire la premiere incision un peu plus de deux pouces au-dessus du milieu de la rotule. Après que l'opération est faite, on met une bande autour du corps que l'on fait revenir sur le moignon pour soutenir la peau & les chairs. Cette maniere d'appliquer le bandage est la meilleure dont on puisse se servir, car les autres ne permettent point aux abscès qui se forment souvent dans la partie supérieure de la cuisse de se décharger aussi facilement. D'ailleurs il est presque impossible de l'appliquer autrement lorsque l'on veut procurer la libre évacuation des matieres purulentes.

L'*amputation* du bras & de l'avant-bras differe si peu de celles dont nous venons de parler, que ce seroit tomber dans des redites que de nous y arrêter. Le Chirurgien doit avoir pour maxime de conserver autant du membre qu'il lui sera possible, & de placer le malade dans une chaise dans toutes les *amputations* des extrémités supérieures.

Il arrive souvent dans les Armées que de certaines blessures obligent d'amputer le bras dans son articulation avec l'épaule. Les Chirurgiens n'ont point osé entreprendre une pareille opération, de peur de perdre leurs malades par une violente hémorrhagie. J'ai appris que cette opération avoit été déja pratiquée, mais quand même cela ne seroit point, ce qui est arrivé à un pauvre Meunier dont le bras avoit été séparé de l'épaule par une corde qu'il s'étoit embarrassée au poignet pendant que le moulin tournoit avec le plus de violence, suffiroit pour nous assurer de sa possibilité. Il n'y a personne à Londres qui n'ait oui parler de cet accident, & qui ne sache que ce malheureux fut parfaitement guéri au bout de quelques semaines. Il y a cela de remarquable dans cet accident que l'hémorrhagie s'arrêta d'elle-même après que le malade fut revenu de la défaillance dans laquelle il étoit tombé, & que la pla[illegible]
ne saigna plus quoiqu'on n'eut mis sur les gros [illegible]
seaux que de la charpie & de la térébenthine. [illegible]
donc qu'une plaie, une fracture ou une fistu[illegible]
ble, quoiqu'accompagnée de peu de ca[illegible]
bras à son articulation avec l'épaule[illegible]
peut pratiquer cette opération en t[illegible]
niere suivante.

Le bras du malade étant placé [illegible]
une incision dans la mem[illegible]
tie supérieure de l'épa[illegible]

jusqu'au-dessous de l'aisselle, après quoi tournant le tranchant du couteau en dehors on coupe ce muscle & une partie du deltoïde; on ne court point risque par cette méthode d'ouvrir les gros vaisseaux; on continue ensuite à couper le muscle deltoïde & on releve un peu le bras, & après avoir lié l'artere & la veine, on fait une incision circulaire à travers l'articulation, & l'on coupe les vaisseaux à une distance considérable au-dessous de la ligature. Quant aux autres vaisseaux on en arrête l'hémorrhagie comme à l'ordinaire.

En faisant cette opération il faut conserver de la peau autant qu'il est possible, & s'assurer de l'*acromion*, qu'un Chirurgien pourroit couper imprudemment, d'autant plus qu'il déborde considérablement l'articulation.

L'*amputation* des doigts & des orteils se fait beaucoup mieux dans leurs articulations que dans aucun autre endroit. On se sert pour cet effet d'un couteau droit, avec lequel on fait une incision, non point directement sur l'articulation, mais vers les extrémités des phalanges, pour conserver autant qu'on peut de la peau, ce qui avance beaucoup la guérison de la plaie. Il est même à propos pour faciliter la séparation du doigt de l'os du métacarpe dans l'articulation, de faire auparavant deux petites incisions longitudinales de chaque côté. Dans ces sortes d'*amputations* on trouve ordinairement un vaisseau ou deux qu'il est besoin de lier pour prévenir les accidens qui peuvent arriver.

Il arrive quelquefois que les os des orteils & une partie de ceux du métatarse sont cariés : dans ce cas il n'est pas besoin d'amputer la jambe, mais seulement toute la partie du pié qui est affectée. Il vaut mieux se servir dans cette opération d'une petite scie que d'une grande. Le talon & la partie du pié que l'on laisse au malade lui sont d'un grand secours pour marcher, & la guérison de la plaie est beaucoup plus sûre, comme j'en ai été convaincu par l'expérience. SHARP.

Extirpation de la mamelle.

L'extirpation du cancer est une opération d'une si grande importance, qu'on ne sauroit la faire avec trop de précaution. Avant de l'entreprendre le Chirurgien doit examiner avec soin si les glandes qui sont sous l'aisselle sont déja endurcies & si le cancer n'y est point adhérent; car lorsque cela est, la cure ne réussit pas ordinairement avec autant de succès qu'on l'eût souhaité, parce que la disposition chancreuse ou le virus qui cause la maladie, réside dans d'autres parties que la mamelle, ce qui fait que l'opération n'est pas plutôt faite, que le cancer revient. On trouve cependant quelques exemples de malades qui ont recouvré la santé après l'extirpation du cancer, quoique les glandes qui sont sous l'aisselle fussent endurcies; il faut auparavant préparer la malade, lorsqu'on veut entreprendre cette sorte d'extirpation. Ces précautions prises, il faut si le cancer est encore mobile, & qu'il n'occupe qu'une partie de la mamelle, (voyez *Pl.* 10. *Fig.* 1. *A. B.*) placer la malade sur une chaise un peu haute, lui lever le bras du côté du cancer & l'éloigner en arriere ou l'attacher à la chaise, afin que le muscle grand pectoral se retirant, la tumeur paroisse davantage & qu'elle ait plus de relief. Quelques Chirurgiens ont coutume d'ouvrir dans le milieu de la tumeur la peau & la graisse qui couvrent le cancer, par des incisions cruciales assez longues; ils coupent avec un bistouri les le-re de la plaie & extirpent ensuite le cancer. Pour tudcette opération avec plus de dextérité & d'exactide lin qlques-uns levent la tumeur avec un cordon représentéoassent à travers avec une grosse aiguille avec un crocs la *Planche* 6. *Figure* 5 ou 6, ou cers de cette eMais j'ai souvent guéri des cangros que le poing, , qui étoient beaucoup plus le jusqu'à l'humérus, étendoient depuis la mamel-*Planche* 10. *Figure* . 3. Ae on peut le voir dans la en y faisant une inci-

sion & les séparant de la partie saine, avec le bistouri représenté dans la *Pl.* 3. *Fig.* 14. & après quoi je fermois la plaie, dont on voit la figure *Pl.* 10. *Fig.* 2. Mais lorsque la peau est elle-même affectée & adhérente au cancer, on ne peut espérer de guérir la malade qu'en les extirpant entierement tous les deux. Cette opération est assez prompte, lorsque c'est un habile Chirurgien qui la fait, & j'en ai même extirpé de cette espece, sans que la cicatrice ait été considérable.

L'extirpation faite, il est à propos, à moins que la malade ne soit déja considérablement affoiblie, de lui tirer autant de sang que ses forces peuvent le permettre: on prévient par ce moyen l'inflammation, la fievre, & une nouvelle hémorrhagie.

Il n'est pas nécessaire, comme les Anciens se l'imaginoient, d'appliquer un cautere actuel pour arrêter l'hémorrhagie. Il suffit d'appliquer une grande quantité de charpie sur la plaie avec quelques compresses & d'assurer le tout par un bandage convenable. *Bidloo* dont j'ai été disciple, & qui étoit extremement versé dans ces sortes d'opérations assure (*Exercitat. Anat. Chirurg. p.* 157.) que rien n'est meilleur pour arrêter le sang dans ces sortes de cas, que de mêler du plâtre avec la charpie.

Quelques Chirurgiens appliquent sur les vaisseaux différentes poudres astringentes; & d'autres les lient: mais M. Garengeot soutient avec M. Petit, qu'il suffit pour arrêter l'hémorrhagie, pour consolider la plaie, & pour empêcher le cancer de revenir, de réunir avec soin & sans délai les levres de la plaie par le moyen d'une suture. J'ai voulu tenter moi-même la cure par cette méthode : mais quoique l'hémorrhagie eût été peu abondante après l'extirpation du cancer, & que la malade eût été rétablie en peu de tems; le cancer revint une seconde fois, même après que la cicatrice eut été formée, & lui causa la mort. J'ai pour méthode, dans les plaies de cette espece, où l'hémorrhagie est si abondante après l'extirpation du cancer, qu'il est à craindre que la charpie ne suffise point pour l'arrêter, de me servir ou du meilleur esprit de vin rectifié, ou de quelque poudre astringente faite avec du bol d'armenie, du sang de dragon, de la colophone & du mastic, de la charpie & de la vesse de loup. Lorsque la malade est affoiblie, on doit aussi-tôt après l'extirpation bander la plaie, & ne point donner le tems au sang d'en sortir. On suivra pour le pansement de la plaie & le renouvellement de l'appareil les regles générales que nous avons données pour celui des autres plaies. Voyez *Vulnus*.

L'expérience m'a appris que la méthode proposée par *Helvetius* (*Traité des pertes de sang.*) d'appliquer sur le premier appareil une grosse compresse trempée dans de la biere chaude mêlée avec du beurre, afin de prévenir l'inflammation, n'étoit point à rejetter: cependant la cure a toujours réussi quoique j'aie appliqué mes compresses toutes seches.

Mais lorsque le cancer ou le skirrhe occupe toute la mamelle, il est absolument nécessaire, soit qu'il soit ulcéré ou non, d'extirper entierement la partie. J'extirpai en 1720. un cancer de cette espece dont j'ai parlé dans un traité particulier, qui occupoit non-seulement toute la mamelle, comme on le voit, *Pl.* 10. *Fig.* 3. *A. B.* mais qui pesoit encore plus de douze livres. Dans un pareil cas, on doit, comme je l'ai déja dit, examiner si le cancer est adhérent aux glandes situées sous l'aisselle, ou au muscle pectoral; la plupart des Auteurs assurent que l'opération est inutile dans ces deux cas. Mais sans m'arrêter à ce que j'ai dit de ces sortes de glandes, *Bidloo* rapporte (*Exercitat. Anat. Chirurg. p.* 168.) qu'il a plus d'une fois guéri des cancers de cette espece, & même coupé la partie du muscle pectoral qui étoit attaquée, sans que l'opération ait été suivie d'aucun fâcheux accident. Il assure même que le cas n'est pas toujours desespéré, quand la côte seroit cariée à un certain point, puisqu'il a souvent dissipé la carie en ratissant l'os, ou avec l'onguent jaune de *Wurtz* : mais la cure est beaucoup plus assurée lorsque le cancer n'est

point adhérent aux glandes ni aux muscles.

Après avoir indiqué les cas qui exigent que l'on extirpe toute la mamelle dont le cancer s'est emparé, il me reste à montrer de quelle maniere on doit faire l'opération. Mais comme les Chirurgiens sont partagés là-dessus, il ne sera pas inutile d'examiner quelques-unes des méthodes dont ils se servent. Après avoir placé la malade dans une chaise comme nous l'avons dit ci-dessus, on doit, suivant Scultet, passer une grosse aiguille enfilée d'un gros cordon de fil dans la base de la mamelle. Lorsqu'un fil ne suffit point on repasse encore l'aiguille dans la mamelle pour faire croiser les fils; *Planche* 10. *Fig.* 4. & 5. On lie ces quatre bouts de fil ensemble & l'on en fait une anse pour lever la tumeur, puis avec un rasoir bien tranchant on coupe tout à l'entour jusqu'aux côtes. Scultet veut que l'on commence à couper à la partie supérieure: mais il vaut mieux commencer par la partie inférieure, comme on le voit *Pl.* 10. *Fig.* 5. de peur qu'une trop grande perte de sang ne mette obstacle à l'opération ou n'empêche le Chirurgien de la faire avec toute l'exactitude nécessaire. Si la mamelle est d'une grosseur considérable, on se servira d'un rasoir proportionné pour que l'opération soit plutôt faite. La méthode de Solingen & de Bidloo differe de la précédente, en ce qu'ils se servoient au lieu des cordons dont nous avons parlé, d'une espece de fourchette représentée dans la *Pl.* 10. *Fig.* 6. On enfonce cette fourchette dans la mamelle affectée, par sa partie inférieure, de telle sorte qu'on puisse y passer le rasoir représenté dans la *Planche* 10. *Fig.* 7. Lorsque le cancer n'occupe pas beaucoup de place, il substitue à cette fourchette un instrument à peu près semblable à une petite épée, dont on peut voir la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 8. Tous ces instrumens doivent être munis d'un manche convenable. Mais comme ces deux méthodes d'opérer sont trop cruelles & font trop de douleur, on ne les emploie plus aujourd'hui, & l'on se sert d'une espece de tenailles de l'invention d'Helvétius, dont l'une qui est représentée dans la *Planche* 11. *Fig.* 1. embrasse la partie supérieure de la mamelle; & l'autre que l'on voit dans la *Planche* 11. *Fig.* 2. sa partie supérieure & inférieure pour pouvoir la lever & l'extirper plus aisément avec le rasoir que nous avons décrit. La meilleure méthode suivant moi, est de lever la tumeur avec la main gauche, & de couper toute la partie dont le cancer s'est emparé. Lorsque la tumeur est si grande que le Chirurgien ne peut pas la lever d'une main, un Aide la saisit des deux mains, & l'opérateur la sépare tout-à-fait, mais avec précaution, des parties saines. J'ai coupé par cette méthode sans me servir d'autre instrument que d'un rasoir, une mamelle qui pesoit douze livres, dont on voit la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 3. & cela avec beaucoup de promptitude & de succès. On trouve des exemples de cancers guéris par cette méthode d'opérer, dans la 44. Observation de Scultet.

La quatrieme méthode de faire cette opération, est celle dont s'est servi il y a quelques années un Chirurgien Hollandois. Le Docteur Tabor l'a éclaircie dans une Dissertation particuliere & y a joint un instrument dont on peut voir la figure dans la *Planche* 11. *Fig.* 3. On saisit la mamelle avec les branches courbes A A, B B de cet instrument, *Planche* 11. *Fig.* 3. comme on le voit dans la *Figure* 4. de cette *Planche*. On serre de la main gauche les extrémités C C des branches, *Fig.* 3. pour mieux presser la racine ou la base de la mamelle affectée; après quoi avec un instrument courbe & tranchant EF qui doit passer dans la fente pratiquée dans la branche D D, on coupe tout d'un coup la partie. Quelque curieux que soit cet instrument & quelque spécieuse que paroisse cette méthode, je ne la crois pas préférable à celle que j'ai indiquée, qui est beaucoup plus simple: je n'ai pas cru cependant devoir la passer sous silence, à cause de sa nouveauté. On trouvera une description plus étendue de cet instrument dans la *Planche* 11.

Après que la mamelle est coupée, quelle que soit la méthode dont on s'est servi, il est à propos, supposé que les forces de la malade le permettent, de lui tirer quelques onces de sang avant que de panser la plaie, pour prévenir l'inflammation & l'hémorrhagie qui pourroit survenir sans cette précaution. Quelques Chirurgiens s'imaginent que l'on ôte par ce moyen le sang vicié, mais cette opinion ne mérite pas qu'on s'y arrête. Lorsque la malade est affoiblie, il est plus à propos de panser la plaie aussi-tôt après l'opération, que de l'affoiblir davantage par la saignée. Je sai que Bidloo & Garengeot prétendent que l'hémorrhagie n'est point à craindre dans ces sortes de cas, & qu'on l'arrête fort aisément: mais l'expérience m'a convaincu du contraire, car j'ai vu souvent sortir par l'appareil une si grande quantité de sang, que la malade en a été extremement affoiblie. Le plus sûr est donc d'appliquer l'appareil & le bandage avec beaucoup de soin & de précaution.

J'ai indiqué ci-devant la maniere la plus avantageuse d'appliquer les plumasseaux & les bourdonnets, & il me suffit d'avertir le Chirurgien de ne les ôter qu'au bout de trois jours, & même d'attendre qu'ils tombent d'eux-mêmes plutôt que de les arracher de force. La cicatrice se fait d'autant plutôt, que l'on renouvelle moins souvent & avec plus de précaution l'appareil. Mais s'il survenoit pendant le cours de la cure une suppuration trop abondante, il faudroit dans ce cas renouveller souvent l'appareil; il est même bon de peur qu'une perte de substance trop copieuse n'affoiblisse la malade & ne lui cause la mort, de ne point se servir d'onguens digestifs & de n'employer que de la charpie seche ou légerement imbibée de teinture de myrrhe & d'ambre. Un Chirurgien m'a assuré qu'il se servoit avec succès dans ces sortes de cas d'alun brûlé avec un peu de précipité rouge, qui formoit la cicatrice en très-peu de tems.

La malade doit, pour recouvrer peu à peu les forces qu'elle a perdues, user non-seulement d'alimens qui forment un bon suc, & qui soient faciles à digérer, comme de bouillons, de gelées, d'œufs mollets, &c. mais encore de remedes cordiaux, & d'émulsions qui flatent le gout. Il faut prendre garde d'un autre côté que la plaie ne se ferme trop-tôt, car les Auteurs ont observé qu'alors la maladie acquiert de nouvelles forces, & revient avec plus de violence. Supposé donc qu'on appréhende un pareil accident, il est bon de mêler de tems à autre dans l'appareil du miel rosat, afin d'entretenir la suppuration pendant un tems suffisant. Après même que le cancer est guéri, la malade doit s'assujettir à un régime extremement exact & ne point se livrer aux passions. Il est bon aussi, furtout si c'est au printems, qu'elle use de purgatifs, & qu'elle se fasse tirer autant de sang que ses forces pourront le permettre.

Lorsque pendant la cure, la malade est attaquée d'une fievre violente accompagnée de la difficulté de respirer, il est rare qu'elle ne meure. Pour prévenir ce malheur, il faut la saigner à tems & lui donner des remedes qui la mettent à couvert des atteintes de ces maladies. On trouve des femmes qui endurent cette opération avec une force & un courage extraordinaire; au lieu que d'autres se laissent si fort abbatre à la peur, & jettent des cris si effroyables, qu'ils suffisent pour déconcerter le Chirurgien le plus intrépide & pour le troubler dans son opération. Dans ce cas, il est absolument nécessaire, suivant le conseil de Celse, que le Chirurgien s'arme d'intrépidité & qu'il opere avec la même tranquilité, que s'il étoit sourd, & qu'il n'entendit point les cris & les gémissemens de la malade.

Les Observations de M. Sharp sur ce sujet, contiennent des particularités trop importantes pour que je les passe sous silence.

Le succès de cette opération est extremement incertain; parce qu'il arrive assez souvent que le virus chancreux se trouvant toujours mêlé avec le sang, même après

l'*amputation*, reproduise un nouveau cancer dans la plaie ou dans quelqu'autre partie du corps. Il semble que la malade peut compter davantage sur la guérison, & qu'elle est plus à couvert d'une rechute lorsque le skirrhe s'est formé lentement, & en tardant à devenir carcinomateux, lui a donné le tems de différer l'opération ; que lorsqu'il vient tout d'un coup accompagné de douleurs aigues. Quoique je n'ose rien assurer là-dessus, il me paroît cependant lorsque je me rappelle les personnes qui ont été guéries de cette maladie, que cette observation est assez bien fondée. On trouve quelques Chirurgiens si découragés par le mauvais succès de cette opération, qu'ils la condamnent dans toutes sortes de cas ; ils aiment mieux livrer leurs malades à une mort certaine, que de hasarder une opération du succès de laquelle ils se méfient. Cependant les exemples qu'on a des personnes à qui elle a sauvé la vie, sont assez nombreux pour pouvoir faire bien augurer du succès.

Le skirrhe des mamelles est une tumeur lisse, sans inflammation, qui a de profondes racines dans la mamelle. Il est généralement accompagné de douleurs poignantes qui le rendent d'autant plus dangereux qu'elles sont plus violentes. A mesure que la tumeur dégénere en cancer, elle devient inégale & livide, & les vaisseaux devenant variqueux, elle s'ulcere à la fin.

Lorsque le skirrhe est petit on peut l'extirper en faisant une incision longitudinale : mais supposé qu'il soit d'une grosseur considérable, on fera dans la peau une incision ovale proportionnée à la grosseur de la tumeur. Par exemple, si la tumeur a cinq pouces de long sur trois de large, l'incision doit être à peu près de la même longueur, sur un pouce & demi de large. En extirpant la mamelle, il faut conserver autant de la peau qu'il est possible ; & pour cet effet faire l'incision beaucoup moindre que la base de la mamelle que l'on doit entierement séparer du muscle pectoral. Cette opération n'est point difficile, à cause que les skirrhes n'étant que des glandes grossies à un point considérable, & recouvertes de leurs membranes propres ; on les distingue & on les sépare aisément des parties voisines. Ce que je dis a lieu lorsque la tumeur est mobile, car elle est quelquefois tellement adhérente aux muscles qui sont dessous & aux côtés, que l'opération est absolument impraticable. Lorsqu'il y a des traînées de glandes endurcies & skirrheuses sous l'aisselle, l'opération devient inutile, à moins qu'on ne les emporte, car on ne peut point compter qu'elles se dissipent par la suppuration. Les Chirurgiens croyent qu'il est impossible d'extirper ces glandes sans ouvrir les vaisseaux ; je l'ai cependant fait avec succès lorsqu'elles n'ont point été trop profondes, ni trop avancées sous l'aisselle.

On doit se rendre maître du sang en liant les vaisseaux avec la chair avec une aiguille enfilée d'un cordon ciré. Pour découvrir les orifices des vaisseaux, on doit nettoyer la plaie avec une éponge imbibée d'eau chaude.

Les tumeurs skirrheuses qui se forment aux environs de la mâchoire inférieure sont généralement parlant des tumeurs scrophuleuses d'autant plus aisées à connoître, qu'elles se fixent sur les glandes salivaires. Elles sont très-difficiles à guérir, mais moins cependant que le skirrhe des mamelles, car il arrive souvent qu'elles viennent à suppuration & qu'elles se guérissent d'elles-mêmes. Lorsqu'elles reviennent après avoir été guéries, c'est faute d'avoir suffisamment détergé le fond de la tumeur lorsqu'elle suppuroit ; on y peut remédier en appliquant sur sa surface un caustique, comme je l'ai souvent pratiqué moi-même avec un succès extraordinaire. Il se forme encore une autre espece de skirrhe dans le cou dont l'extirpation réussit beaucoup mieux que celle d'aucun autre que ce soit. Il consiste dans le gonflement des glandes lymphatiques qui s'étendent le long de la veine jugulaire, & il differe des cancers de cette partie, en ce qu'il est mobile, qu'il ne cause aucune douleur, que la peau qui le couvre n'est point tendue, & que sa pression sur la trachée artere & sur l'œsophage est peu considérable. Il differe encore du cancer en ce qu'il affecte rarement le tempérament, au lieu que le cancer n'a pas plutôt paru qu'il fait ressentir ses malignes influences dans toute l'habitude du corps. La situation de cette tumeur exige beaucoup de précaution dans l'opération. J'en séparai dernierement une de cette espece de la veine jugulaire d'environ la longueur d'un pouce & demi. Elles s'étend quelquefois sur le menton jusqu'à la bouche, de sorte qu'on est forcé de couper les conduits salivaires en opérant, ce qui prolonge extremement la cure. Au défaut des autres méthodes, on peut guérir ces sortes de tumeurs, en faisant par dedans la bouche, une incision dans la partie de la joue qui est affectée. On la tient ouverte au moyen d'une tente ou d'un petit séton, & l'on panse la plaie exterieurement. On n'interrompt point par ce moyen le cours de la salive, & l'on ferme la plaie externe avec beaucoup de facilité.

On panse toutes ces plaies avec de la charpie seche, de même que les autres plaies qu'on a faites par incision. Sharp.

Comme il arrive quelquefois que des accidens, qui sont les suites du libertinage, mettent certaines personnes dans la dure nécessité de perdre par l'*amputation* tout le pénis, ou une grande portion de ce membre ; j'ai cru devoir indiquer ici la maniere dont on fait cette opération.

Amputation du Pénis.

Lorsque la gangrene s'empare de la verge, ensuite d'une inflammation d'un phimosis ou paraphimosis ; on doit suivre pour la cure la méthode que l'on trouvera indiquée dans l'article *Phimosis*.

Mais lorsque le pénis est affecté d'un cancer ou du sphacele, il faut l'extirper sans délai, de peur que le mal ne fasse plus de progrès & ne cause la mort au malade. Voici la meilleure maniere de faire cette opération : On insérera dans l'uretre un petit tube d'argent ou de plomb, un peu plus long que la partie affectée, que l'on enfoncera un peu plus avant que l'extrémité de celle qui est corrompue. Après quoi on liera la partie saine du pénis avec un gros cordon de fil ou de soie, de la même maniere que lorsqu'on veut extirper par la ligature, quelque tubercule ou excroissance charnue. On fixera le tube le mieux qu'il sera possible, pour qu'il ne sorte point, & qu'il laisse un cours libre à l'urine. On laisse la ligature, & même s'il est nécessaire, on en fait une seconde le lendemain sur la précédente, de sorte qu'au bout de quelques jours la partie corrompue se sépare d'elle-même à l'endroit de la ligature. Je sai que plusieurs Chirurgiens retranchent tout d'un coup la partie mortifiée, qu'ils arrêtent quelquefois le sang, & réunissent la plaie au moyen d'un cautere actuel, ou d'astringens, comme on en peut voir un exemple dans la cinquante-sixieme observation de Scultet. Mais comme il est rare que cette méthode réussisse, & qu'elle a des suites fâcheuses ; je suis d'avis qu'on se serve de la ligature. En ne retranchant qu'une certaine partie du pénis, il reste après la cure un pouvoir de procréation proportionné à la grandeur de celle qui reste.

Ceux qui sont curieux de ces sortes de cas, peuvent consulter après Scultet, Hildanus, *Observat. 60 & 65.* Ruysch, *Cent. 3. Observ.* 88, & Doebelius, *Observat.* 30. qui a donné un Traité sur ce sujet. Heister, *Tom. II.*

CAS.

Un nommé Pierre Perrod, Forgeron dans un petit Village près de Lausanne, âgé de quarante ans, d'un tempérament mélancholique, avoit depuis son enfance un poireau de la grosseur d'une lentille sur la couronne du gland, qui ne lui causoit aucune douleur, à moins de quelque frottement considérable. Il se maria, mais lorsqu'il voulut avoir commerce avec sa femme, le frottement

frottement des parties lui causa des douleurs si violentes & si insupportables, qu'il fut obligé de faire lit à part pendant treize ans. Les douleurs augmenterent, & le poireau dégénéra en un cancer monstrueux, aussi gros que la tête d'un petit enfant. Sa verge étoit en quelque sorte transformée en une masse de chair de couleur livide, & raboteuse. L'odeur qui en sortoit étoit si insupportable, que personne ne pouvoit habiter avec lui. Un grand nombre d'ulceres dont quelques-uns donnoient passage à l'urine environnoient ce fungus chancreux. Comme la maladie empiroit de jour en jour, on consulta des Medecins de toute espece. Ils désespérerent tous de sa guérison & déclarerent sa maladie incurable. Il étoit dans un état qui attiroit la compassion de tout le monde & à la veille de perdre la vie lorsqu'il jugea à propos de me consulter. J'entrepris de le traiter à la sollicitation de Pierre Pagesius personnage aussi recommandable par sa pieté que par son érudition. Mais ce fut après avoir déclaré mes sentimens à ses amis & tous ceux qui étoient présens. L'examen du cas me le fit trouver encore plus terrible, car le cancer avoit étendu ses racines jusqu'aux vaisseaux de l'abdomen & s'y étoit fixé. Je jugeai donc qu'il étoit plus à propos d'avoir recours au dernier remede, & de lui amputer le membre que de le laisser plus longtems dans un état si déplorable.

Voici la maniere dont je procédai à la cure.

Après lui avoir prescrit le régime que je jugeai le plus convenable, je le purgeai avec cette potion.

Prenez *de fumeterre*,
de scabieuse,
d'épithyme,
de scolopendre; } *de chacune une poignée.*
semence d'anis, *demi-once.*
feuilles de séné, *trois dragmes.*

Faites-les bouillir de telle sorte que la décoction passée ne monte qu'à trois onces.

Faites-y dissoudre *trois dragmes de confection d'hamech*, une quantité suffisante *de sirop purgatif de roses*, *fait avec de la rhubarbe*, *de l'agaric & du séné.*

Ajoutez-y *une once d'eau de canelle distilée sans vin.*

Faites-en une potion, que vous donnerez de grand matin au malade.

Je lui tirai le lendemain six onces de sang du bras gauche, & lui ordonnai ensuite l'aposéme suivant, pour disposer les humeurs à être évacuées.

Prenez *racine de chicorée avec toutes les feuilles*,
racine de patience,
pourpier,
polypode,
grande scrofulaire,
écorce de tamaris,
racines intérieures d'aune noir, } *de chaque une once.*
feuilles d'aigremoine,
de véronique,
de scabieuse,
de patience,
de scolopendre,
de capilaire doré,
de bec de grue, } *de chaque une poignée.*
des trois fleurs cordiales,
fleurs de genet commun,
fleurs de sureau, } *de chacune une pincée.*

de la reglisse,
des pépins de raisins, } *de chaque une once.*

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d'eau suffisante, jusqu'à diminution du tiers.

Faites infuser & macérer suivant l'art dans une pinte & demie de cette décoction,

deux onces de feuilles de séné,
racine d'hellebore bâtard, *c'est-à-dire*, *la racine du saniclet femelle de Fuchsius*, } *de chaque une once.*
de polypode,
agaric nouvellement réduit en trochisques, *trois dragmes*,
de la meilleure rhubarbe, *trois dragmes.*

Faites-en une potion selon l'art, dont le malade usera pendant quatre matins consécutifs.

Le malade ayant été ainsi disposé, après l'avoir fait pisser je le plaçai le 10 Juillet 1601. sur un siége, & lui extirpai le pénis dans l'abdomen même en presence de Jean Rhéterius, Professeur en Hébreu à Lausanne, de Claude Marionet fameux Apothicaire, de David Clerk & de plusieurs autres personnes qui vivent encore. J'appliquai ensuite ma poudre styptique sur la plaie avec de la charpie trempée dans des blancs d'œufs. J'enveloppai le scrotum & les aines avec des linges en double, trempés dans de l'oxycrat chaud, & assurai le tout avec un bandage. J'ordonnai aux Aides que je laissai auprès de lui, de presser doucement l'appareil avec leurs mains trempées dans de l'oxycrat, pour prévenir l'hémorrhagie; car dans ces sortes de cas les cauteres actuels sont extremement dangereux, parce qu'ils peuvent obstruer les conduits urinaires, & causer une inflammation dans la vessie & dans les parties qui lui sont contiguës. Je ne levai l'appareil que le lendemain. Je cicatrisai ensuite la plaie suivant ma méthode ordinaire, en usant de digestifs pendant quelques jours, en lui oignant le ventre & les parties contiguës à la plaie, avec de l'huile rosat & de l'huile de myrthe, & en lui appliquant une emplâtre défensive sur la partie inférieure du bas-ventre.

Je lui donnai pour conduire son urine, un instrument très-simple, fort approchant de la partie qu'il venoit de perdre, dont il se servit sans douleur & sans difficulté après qu'il eut été guéri. Sa santé se rétablit si parfaitement, que les personnes qui l'avoient vu dans le déplorable état dont j'ai parlé, & qui le virent s'acquiter avec tant de facilité des différentes parties de sa profession, ne purent s'empêcher d'être surpris extraordinairement.

Comme plusieurs personnes s'imaginent que le cancer qu'on a extirpé dans une partie ne manque jamais de revenir dans une autre, il ne sera pas inutile de faire observer que cet homme vécut encore plusieurs années sans ressentir la moindre incommodité & sans que l'accident facheux qui lui étoit arrivé, l'empêchât de vaquer à ses affaires. Il rendoit même son urine & la poussoit aussi loin qu'il l'eût pu faire avec sa verge, sans être obligé de se servir de l'instrument que je lui avois ordonné. Et ce qui est encore plus surprenant, il m'assura qu'il ressentoit fort souvent les aiguillons de la chair. Il mourut cependant vers la fin de 1611. à Netherlands, sans que j'aie pu savoir quelle fut sa maladie.

Pendant la guerre que le Duc de Savoye eut avec les Genevois un soldat eut le malheur de perdre les parties de la génération par un coup de mousquet. On le transporta à Geneve où il fut heureusement guéri par le fameux Jean Grifton. On remarquera que l'hémorrhagie ne fut pas fort abondante, car sans cela

la cure eût été très-difficile & très-dangereuse, comme je pourrois le prouver par un grand nombre d'exemples.

J'ai rapporté dans l'observation précédente un exemple d'un penis coupé & guéri avec succès.

J'en vais maintenant rapporter deux autres qui prouveront que ces sortes d'opérations sont extremement dangereuses, à moins qu'on ne les fasse avec beaucoup de dextérité & de précaution.

Un pauvre mendiant qui rodoit en 1581. de ville en ville avec un sac assez bien fourni, pendu au cou, eut le malheur d'attirer les yeux d'un conpeur de bourse, qui ayant remarqué que lorsque ce misérable se baissoit, ce sac lui pendoit entre les cuisses, prit si bien son tems, qu'un jour qu'il étoit à ramasser ses provisions devant une boutique, il s'avança par derriere, & lui coupa d'un seul coup la verge & le sac. Ce mendiant tomba à la renverse & mourut sur le champ.

Dans l'année 1582. un homme d'environ quarante ans, qui avoit un ulcere malin sur le gland de la verge, eut le malheur de s'adresser à un Chirurgien qui n'étoit pas des plus habiles. Il lui coupa le gland: mais comme il n'avoit aucun astringent assez fort pour arrêter le sang qui sortoit de la plaie, il fut à la cuisine pour faire rougir au feu le premier instrument qui se presenta sous sa main. Mais dans le tems qu'il mit pour aller & venir, il survint une hémorrhagie si violente, que le malade mourut peu de jours après, sans qu'il lui fût possible de le sauver, tant ses forces avoient été affoiblies. Cet exemple doit apprendre aux jeunes Chirurgiens, qu'ils ne sauroient apporter trop de savoir, de dextérité & de précaution dans ces sortes d'opérations. HILDAN, *Cent.* 3. *Observ.* 88. 89.

On peut extirper le penis avec assez de succès, pourvu que l'on prenne toutes les précautions qu'une semblable opération exige.

Un Paysan étoit incommodé depuis deux ans d'une tumeur skirrheuse sur le gland du penis, qui dégénera à la fin en un ulcere chancreux, aussi gros que le poing. Joachim Schrader, à qui il s'adressa, me fit appeller en consultation avec les sieurs Hiddingh, André Boekelman & son fils Corneille. Nous approuvâmes unanimement l'extirpation, qui fut faite le jour suivant avec tant de succès, que le malade jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

Voici la maniere dont l'opération fut faite.

Après avoir introduit une sonde par l'uretre jusques dans la cavité de la vessie, nous fîmes une sorte ligature sur le penis à l'endroit de la partie affectée, avec un cordon, qui bien que petit, étoit suffisant pour faire une forte compression. Le malade supporta les douleurs de l'opération avec tant de courage, que tous les spectateurs en furent surpris; car à peine lui entendit-on pousser le moindre gémissement. Après avoir fait cette ligature, nous arrêtâmes la sonde avec un cordon, pour qu'elle ne pût point sortir de l'uretre. Nous fîmes une seconde ligature le lendemain pour que la partie se mortifiât plutôt. Nous enveloppames en même-tems la partie dans une vessie mouillée, pour recevoir l'urine & empêcher la mauvaise odeur. Le cinquieme jour, autant qu'il m'en souvient, nous emputâmes la partie mortifiée avec le bistouri, sans qu'il survînt aucune hémorrhagie, à cause qu'elle étoit entierement mortifiée. Nous laissâmes la sonde dans l'uretre encore un ou deux jours, jusqu'à ce que la ligature eût tombé d'elle-même, & que le malade n'en eût plus besoin. Après qu'il fut rétabli, il rendit son urine par un instrument d'ivoire, car la partie du penis qu'on avoit laissée étant tout-à-fait rentrée dans le bas-ventre, il n'eût pu rendre son urine sans le secours de cet instrument. RUYSCH, *Vol. I. Observ.* 30.

Cœlius Aurelianus emploie le mot *amputatio* dans un sens différent de celui que nous venons de lui donner. Par exemple *Acut. L. II. c.* 6. & 10. *Vocis amputatio* signifie la perte de la parole ou l'impossibilité dans laquelle on est de parler. Ce même Auteur emploie ce mot exactement dans le même sens, *Chronic, L. IV. cap.* 7.

Amputare vires, signifie encore dans cet Auteur, affoiblir, énerver, de même que *nervos amputare.*

AMU

AMUCTICA, Ἀμυκτικὰ, d'ἀμύσσω, *picoter.* Cœlius Aurelianus, *Chron. L. II. c.* 6. emploie ce mot pour désigner les remedes qui en aiguillonnant & picotant les bronches, excitent la toux & contribuent par ce moyen à l'évacuation des matieres qui offensent les poumons. Ces remedes sont les mêmes que ceux qu'on appelle *arteriaca.*

AMVETTI ou VETTI-TALI, que l'on distingue autrement par le nom d'*Arbor Indica, floribus spicatis, seminibus parvis in vasculis siccis.*

C'est le nom d'un arbre des Indes à qui l'on n'attribue point de vertus médicinales.

AMULETA, *Amuletes.* Il y a tant de rapport entre les *amuletes* & les charmes, que je ne les séparerai point dans cet Article.

L'Histoire Sainte nous apprend que l'idolâtrie avoit répandu ses malignes influences sur l'esprit des hommes long-tems avant Moyse, & il est probable que la méthode ridicule de prevenir les maladies & de rétablir la santé par l'usage des charmes & des *amuletes* étoit née en même tems. Il est par conséquent aussi difficile de trouver l'origine de la magie & des charmes que celle de l'idolâtrie. On ne s'attachera donc pas à une recherche de cette nature qui paroît étrangere à notre sujet, & nous renvoyons ceux qui en sont curieux aux Auteurs qui en ont traité.

Pour nous éloigner de notre sujet le moins qu'il est possible, il suffit de savoir que ces moyens illégitimes que la fausse religion a fait naître, & que la crédulité des Peuples a entretenus, ont été pratiqués & qu'on les a même joints à la Medecine long-tems avant l'Esculape Grec, qui selon toute apparence les pratiquoit lui-même.

Quant à la maniere dont cet abus s'est introduit dans la Medecine & aux raisons qui ont fait que l'on s'en est laissé prevenir, il y a apparence que les hommes voyant que les autres moyens naturels qu'ils avoient de guérir leurs maladies ou de conserver leur santé & leur vie, étoient souvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui se présenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur en imposer. On se laissa d'autant plus facilement persuader à admettre les moyens superstitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faisoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal; & quoiqu'ils fussent sans force & sans vertu, il a suffi pour en établir l'usage, que quelques personnes crussent en avoir reçu du soulagement. Il a pu même arriver que ce soulagement ait été effectif, la force de l'imagination ayant suppléé à celle qui manquoit aux remedes, & l'impression que ces remedes avoient faite sur l'esprit ayant pu se communiquer au corps & changer l'état de ses parties. Si l'on ajoute à cela deux autres considérations, l'une que ces remedes n'étoient ni rebutans, ni douloureux comme les remedes ordinaires; la seconde que la religion ou plutôt la superstition (qui a un très-grand pouvoir sur l'esprit des hommes) les autorisoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les Peuples à s'en servir, sur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vus de leurs bons effets.

Si outre l'artifice & la fourberie des hommes, il y avoit quelque chose de plus, c'est ce que je laisse à part & que les Théologiens décideront. Quoiqu'il en soit, les charmes ou les enchantemens, se sont si bien introduits dans la Medecine, que toutes les Nations du monde les ont pratiqués de tems immémorial. Les Payens ne sont pas les seuls qui aient donné dans cette folie; les Peuples mêmes qui ont été honorés de la connoissance

de Dieu, se sont laissé entraîner par le mauvais exemple des Idolâtres, & quelques-uns de ceux qui ont passé pour les plus sages, de quelque religion qu'ils aient été, n'ont pas moins donné dans cette erreur que le simple peuple, quoiqu'il y ait aussi eu de tout tems, même parmi les Payens, des gens qui s'en sont moqués.

On charmoit quelquefois les maladies par de simples paroles ou par de certains mots qu'on prononçoit à l'oreille du malade ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverses cérémonies. On appelloit ces paroles ou ces mots ἐπαοιδαὶ en Grec, & *incantamenta* ou *carmina* en Latin; à quoi répond & d'où est dérivé le François, *enchantemens* ou *charmes*, comme qui diroit des vers ou une espece de chanson, qu'on prononçoit sur quelqu'un, parce que ces paroles étoient ordinairement en vers, ou qu'on les récitoit comme en chantant. Ce n'est pas qu'on ne se servît aussi de la prose, & même qu'on n'employât des mots barbares, ou qui ne signifioient rien, & que ceux qui les prononçoient n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie se faisoit.

D'autres fois on écrivoit ces mots sur de certaines choses que l'on attachoit au corps du malade ou qu'on lui faisoit porter. C'est ce que les Latins ont appellé des *amuletes*, *amuleta*, qui vient du verbe *amovere*, *ôter*, *éloigner*. Ils les appelloient encore *proebia* ou *proebra*, de *prohibere*, *garantir*, *défendre*. Les Grecs les ont appellés dans le même sens *apotropæa*, *phylacteria*, *amynteria*, *alexiteria*, *alexipharmaca*, parce qu'ils croyoient que ces remedes défendoient ou garantissoient non-seulement contre les maladies provenantes de causes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres en vue de nuire.

La matiere de ces *amuletes* étoit tirée des pierres, des métaux, des simples, des animaux, & généralement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit sur les pierres, sur les métaux & sur le bois, des caracteres ou des figures ou des mots, qui devoient être disposés en un certain ordre, aussi-bien que ceux que l'on écrivoit sur du papier. Tel est le remede que Serenus Samonicus indique pour guérir une espece de fievre que les Medecins appellent *hémitritée*; ce remede consiste à écrire le mot *Abracadabra* sur du papier d'une certaine maniere. Voyez *Abracadabra*.

Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan*, prononcé de la même maniere. Voyez *Abracalan*.

On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian & ailleurs, divers exemples d'*amuletes* faits par des caracteres rangés en certain ordre & gravés sur des métaux, sur des pierres, &c.

Quelquefois on n'écrivoit ni on ne marquoit rien sur les matieres propres à faire des *amuletes*, mais on employoit je ne sai combien de cérémonies superstitieuses dans leur préparation & dans leur application, sans compter la peine qu'on se donnoit pour observer que les astres fussent disposés favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere sorte d'*amuletes*, dont la vertu dépend principalement de l'influence des astres, le nom de *talismans*, c'est-à-dire images.

On faisoit des *amuletes* de toutes sortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *periapta* & *periammata*, d'un verbe Grec qui signifie attacher autour de quelque chose. Quelques-uns ressembloient à une piece de monnoie, qu'on perçoit pour les pendre au cou avec un filet. D'autres étoient faits en anneaux, pour être mis aux doigts ou ailleurs; d'autres comme des brasselets ou des colliers, qu'on portoit aux bras ou autour du cou, ou comme des couronnes dont on entouroit la tête.

On pourroit joindre aux *amuletes* ou aux charmes tous les autres remedes superstitieux. On sait que l'antiquité y ajoutoit beaucoup de foi, & en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, certains simples que l'on ne cueilloit, que l'on ne préparoit, & que l'on n'appliquoit point sans pratiquer en même tems de certaines choses, qui d'elles-mêmes ne pouvoient point faciliter l'effet du remede ni augmenter sa vertu, en un mot qui sembloient tout-à-fait indifférentes, mais sans lesquelles on prétendoit néantmoins que le remede étoit inutile. Les Livres des anciens Medecins contiennent plusieurs descriptions de semblables remedes, qui sont encore pratiqués aujourd'hui par des Empyriques, des femmes ou d'autres personnes crédules & superstitienses. Voyez *Bara*.

Il y avoit des *amuletes* où ni les charmes, ni les superstitions n'avoient point de part, quoique personne ne pût rendre raison des effets qu'on leur attribuoit, ni de la maniere dont ils agissoient. Cette derniere sorte d'*amuletes* est encore aujourd'hui approuvée par divers Medecins, quoique d'autres refusent avec raison d'y ajouter foi. LE CLERC, *Histoire de la Medecine*.

AMURCA, en François *feces* ou *lie d'huile*, est la résidence qui se fait au fond du vaisseau où l'on a mis l'huile d'olive nouvellement exprimée pour la laisser dépurer.

Elle est émolliente, adoucissante, résolutive, propre pour calmer la douleur de tête étant appliquée sur le front, pour arrêter les fluxions. LEMERY, *des Drogues*.

Les anciens attribuent à l'*amurca* des vertus quelque peu différentes de celles dont Lemery fait mention.

AMURCA, Ἀμόργη, est la lie ou résidence de l'huile d'olive nouvellement exprimée.

Elle acquiert une qualité astringente lorsqu'on la fait bouillir dans un vaisseau de cuivre jusqu'à consistance de miel. Elle est excellente pour le mal de dents & pour les plaies lorsqu'on en frotte la partie blessée, après l'avoir mêlée avec du vinaigre, du vin, ou du vin & du miel (οἰνόμελι). Elle entre dans les collyres & les emplâtres. Elle est d'autant meilleure qu'elle est plus vieille. Donnée dans un lavement elle est bonne pour les ulcérations de l'anus, des parties naturelles & de l'utérus. Cuite avec du verjus jusqu'à consistance de miel elle fait tomber les dents cariées qui en ont été frottées. Sa décoction avec des lupins & de la camomile, guérit les troupeaux de la gale. Lorsqu'elle est crue & nouvelle elle est une fomentation excellente pour ceux qui sont affligés de la goute.

Lorsqu'on l'étend sur une peau d'agneau avec sa laine & qu'on l'applique sur le ventre des personnes hydropiques, elle procure l'écoulement des eaux, DIOSCORIDE *L. I. c.* 138.

L'*Amurca* est d'une qualité terreuse, chaude, sans aucune acreté sensible. Elle s'épaissit & se desseche lorsqu'on la fait cuire. ORIBASE, *Med. Coll. Lib. VII. c.* 1.

Comme elle est extremement chaude & dessiccative, elle guérit les ulceres des personnes qui sont d'un tempérament sec: mais elle ne fait que les irriter dans les autres. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1. P. EGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

AMY

AMYCHE, Ἀμυχὴ, *ulcération*, *lacération*, ou *scarification superficielle de la peau*.

Ce mot est dérivé d'ἀμύσσω, *grater*, & Hippocrate s'en sert quelquefois. De-là *amyctica*, *picotans*, *aiguillonnans*, dont se sert Cœlius Aurelianus, *Lib. II. cap.* 6.

AMYDROS, Ἀμυδρὸς, *obscur*, *presque invisible*. Hippocrate emploie ce mot dans son Traité des Insomnies.

AMYGDALÆ, *Amandes*, fruit de l'amandier. Voyez *Amygdalus*. Il signifie aussi les amygdales. Voyez *Tonsillæ*.

AMYGDALIA, Ἀμυγδάλια, *Amandes*. HIPPOCRATE, *de Morbis*, *Lib. II.*

AMYGDALATUM, Lait artificiel fait avec des amandes, qu'on appelle ordinairement émulsion.

AMYGDALOIDES, Nom qu'Oribase donne au tithymale, qui, à ce qu'il dit, est encore appellé *tithymalus mas*, *characias*, *cometes* & *gobius*. Voyez *Tithymalus*.

AMYGDALOPERSICUM, *Amande de pêcher*. On l'appelle encore *Persica amygdaloïdes*.

AMYGDALUS, *Amara & dulcis*, Offic. J. B. 1. 174. Mont. 36. Jonf. Dendr. 122. *Amygdalus sativa*, C. B. Pin. 441. Raii Hist. 2. 1519. Elem. Bot. 497. *Amygdalus sativa, fructu majore*, T. Inst. 627. Boerh. Ind. A. 2. 245. *Amygdalus*, Chab. 12. Ger. 1256. Emac. 1445. Parkinf. Theat. 1515. *Amandier*. Dale.

La décoction des racines de l'*amandier* amer pilées, efface les taches du visage; un cataplasme d'amandes produit le même effet. Les *amandes* appliquées en forme de pessaire excitent les regles; & réduites en forme de cataplasme avec du vinaigre & de l'huile rosat, elles appaisent les maux de tête. Elles guérissent les épinyctides (pustules qui naissent pendant la nuit) étant mêlées avec du vin, & deviennent un topique excellent pour les ulceres putrides & cotrosifs (σηπεδόνας καὶ ἑρπῆτας) & pour les morsures des chiens, employées avec du miel. Elles appaisent les douleurs, lâchent le ventre, procurent le sommeil & provoquent l'urine. Prises avec de l'amydon, elles guérissent le vomissement de sang; prises dans de l'eau ou réduites en éclegme avec de la résine & de la térébenthine, elles soulagent ceux qui ont des maux de reins ou qui sont affligés d'une péripneumonie. Avec du vin (γλυκεῖ) elles sont du bien à ceux qui urinent avec peine ou qui ont la gravelle. Réduites en éclegme avec du miel & du lait, & prises à la grosseur d'une noisette, elles guérissent les maladies du foie, la toux, & les enflures du colon; elles préviennent l'ivresse lorsqu'on en mange cinq ou six avant de boire. Elles tuent les renards étant mêlées avec leur nourriture. La gomme que l'arbre produit est chaude & astringente, elle guérit le crachement de sang. Mêlée avec du vinaigre elle guérit les dartres qui ne sont que superficielles. Prise avec du vin & de l'eau, elle guérit les toux les plus opiniâtres, & soulage ceux qui sont incommodés de la gravelle lorsqu'on la boit dans du vin.

L'*amande* douce a moins de vertus que l'amere, quoiqu'elle atténue & qu'elle excite l'urine. Les *amandes* fraîches avec leurs écorces, corrigent la trop grande humidité de l'estomac. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 176.

On prépare l'huile d'*amande* amere, que quelques-uns appellent *métopium*, de la maniere suivante.

Prenez *des amandes ameres séchées & dépouillées de leurs écorces, six pintes.*

Pilez-les dans un mortier avec un pilon de bois, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte, & versez dessus une pinte d'eau bouillante. Laissez-les s'imbiber d'eau pendant demi-heure; pilez-les de nouveau, exprimez-les & mettez le marc dans un vaisseau convenable: vous verserez dessus de nouveau demi-pinte d'eau bouillante, & vous procéderez comme auparavant.

Elle est bonne pour les maladies de la matrice, elle en amollit les duretés & dissipe les inflammations. Elle guérit les maux de tête & dissipe le bourdonnement d'oreille. Elle soulage ceux qui ont des maux de reins, qui urinent avec peine, qui sont affligés de la pierre, de l'asthme & de maladies de la rate. Mêlée avec du miel, des racines de lis, du cérat de Chypre ou du cérat rosat, elle efface les taches & les rides du visage. Elle éclaircit la vue, déterge les achores & la teigne. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 39.

On prépare les trochisques d'*amandes* ameres, de la maniere suivante.

Prenez *anis,*
semence d'ache,
asarabacca,
amandes ameres,
sommités d'absinthe, } *de chacune, une quantité égale,*

Faites-en avec de l'eau des trochisques du poids d'une dragme: on les donnera dans de l'hydromel à ceux qui ont la fievre, & dans du vin trempé, ἀπύρως à ceux qui ne l'ont point. Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 22.

L'*huile d'amandes* est encore préparée de la maniere suivante.

Prenez des *amandes* ameres dépouillées de leurs écorces, & pilez-les en y versant de tems à autre quelque peu d'eau: cela fait, mettez une pinte d'huile douce sur quatre onces d'*amandes*, & exposez-les pendant quarante jours au soleil; ou faites-les bouillir pendant trois heures dans un vaisseau verni, & exprimez-les ensuite. Quelques-uns mettent seulement deux onces d'*amandes* pilées sur une pinte Italique d'huile, & les font bouillir ensemble dans un pot verni.

Huile d'amandes appellée *Métopium*, préparée d'une maniere différente de celle de Dioscoride.

Prenez *huile omphacinum* (*huile tirée par expression d'olives vertes*,) *vingt pintes.*
amandes ameres, deux livres,
graine de paradis, une livre,
fleurs de jonc odorant,
calamus aromaticus,
carpobalsamum, } *de chacun une livre;*
myrrhe,
galbanum, } *de chacun, demi-livre,*
térébenthine, deux livres,
vin doux odoriférant pour y faire macérer les drogues, quatre pintes,
miel attique, trois livres;

Broyez & dissolvez le galbanum & la térébenthine dans une partie d'huile; joignez-les après les avoir fait cuire avec les autres ingrédiens; & ajoutez-y ensuite le miel attique. Mêlez ces drogues: tirez le mélange du feu lorsqu'il est modérément chaud. Passez-le promptement; car il s'épaissit lorsqu'il vient à se refroidir.

Les Egyptiens qui ont inventé cette huile, l'appellent *Métopium*, à cause que le galbanum qui y entre, est produit par une plante de ce nom. Paul Eginete, *L. III. cap.* 20.

Amygdalis amara et dulcis.

Cet arbre ressemble si fort au pêcher par ses feuilles & par ses fleurs, qu'il est difficile de les connoître séparément, si ce n'est par leur fruit. Celui de l'*amandier* est plus petit, peu charnu, couvert d'une peau rude & cotoneuse, qui renferme une *amande* oblongue & poreuse, dont l'une des extrémités est plus pointue que l'autre. On ne distingue l'*amande* douce de l'amere que par le gout.

L'*amandier* croît naturellement dans les pays chauds, en Espagne, & surtout dans la Barbarie. Il fleurit au commencement du printems, & son fruit est mûr au mois d'Août.

Les *amandes* douces passent pour être nourrissantes: mais elles sont de difficile digestion lorsqu'on en mange trop. On en fait, avec du sucre, différentes sortes de préparations, comme des masse-pains & des macarrons. On en tire aussi une huile, dont on fait un grand usage dans la Medecine, & qui est excellente dans les maladies des poumons, la toux, l'asthme, les aigreurs d'estomac, & la pleurésie. Sa qualité adoucissante & émolliente la rend d'un usage admirable dans la pierre de la vessie, la gravelle, & dans toutes les maladies des reins & de la vessie. Elle corrige les sels acres & irritans qui se trouvent dans l'estomac & les intestins: elle est bonne pour la colique & pour la constipation. On en donne avec succès aux femmes enceintes quelque tems avant qu'elles accouchent. Elle est bonne

pour les tranchées des enfans. Elle les purge aussi étant mêlée avec quelque sirop convenable.

On emploie les *amandes* ameres extérieurement pour nettoyer & embellir la peau. L'huile qu'on en tire est bonne pour la surdité ; elle entre souvent dans les linimens anodyns.

Les huiles d'*amandes* douces & ameres sont la seule préparation que l'on retire des *amandes* qui soit en usage dans les boutiques. Miller, *Bot. Offic.*

L'*amande* douce contient beaucoup d'huile, peu de sel & de phlegme.

L'*amande* amere contient beaucoup d'huile, plus de sel que l'*amande* douce, peu de phlegme : c'est pourquoi, l'huile d'*amande* amere se conserve plus longtems sans se rancir que celle d'*amande* douce. Lemery, *des Drogues.*

Pomet ajoute, que l'huile d'*amande* amere, employée extérieurement, est bonne pour les duretés des nerfs, pour effacer les taches de la peau, & pour dissiper la dureté du ventre des enfans qui viennent au monde.

Quelques personnes prétendent, que l'esprit de vin tartarisé empêche les huiles d'*amande* douce & d'*amande* amere de devenir rances.

Les *amandes* douces procurent le sommeil, & augmentent la sécrétion de la semence.

Les unes & les autres conviennent en tout tems, à tout âge & à toute sorte de tempérament, pourvu qu'on en use modérément.

On exprime des *amandes* douces pilées & délayées dans l'eau, nn lait d'*amande* que l'on fait boire aux gens maigres, aux hectiques, aux pleurétiques, & qui leur fait un bien évident. La raison en est, que ce lait contient beaucoup de parties huileuses, balsamiques, propres à nourrir & rétablir les parties solides, à modérer le mouvement impétueux des humeurs, & à adoucir leur acreté.

La différence de gout qui se rencontre entre les *amandes* douces & les *amandes* ameres, provient de ce que dans les douces il se trouve moins de sel, & que ce sel est parfaitement lié & retenu par des parties rameuses ; de sorte qu'il ne peut faire qu'une impression très-légere sur la langue.

Les ameres au contraire contiennent plus de sels acres, qui, n'étant qu'à demi embarrassés par des parties huileuses, excitent une sensation plus forte, mais plus desagréable.

Plutarque rapporte l'histoire d'un certain Medecin qui demeuroit chez Drusus, fils de Tibere, & qui, par l'usage des *amandes* ameres, étoit devenu si excellent buveur, qu'il ne s'enivroit jamais, & qu'il surpassoit tous les buveurs de son tems. Lemery, *des alimens.*

Il m'est arrivé depuis quelques années en cette Ville un fait très-digne de remarque. Dix jeunes gens de bonne famille prirent un gruau d'avoine, où l'on avoit mêlé plus de deux onces d'arsenic, avec pareille quantité de sucre: peu de tems après, ils furent tourmentés d'inquiétudes & de tranchées cruelles. J'ai réussi, graces à Dieu, à les guérir tous avec l'huile d'*amandes* douces & le lait. Hoffman.

L'huile d'*amandes* douces bien préparée, & donnée dans un bouillon à la dose de quelques cuillerées, est un remede merveilleux dans tous les spasmes & les douleurs qui affligent les parties même les plus éloignées. Aussi ses effets sont-ils merveilleux dans la toux convulsive, l'asthme convulsif, la douleur que cause la pierre, la strangurie & la colique. Hoffman, *de Consensu partium Nervosarum.*

Il y a des poisons nuisibles à certaines especes d'animaux, qui font à peine le plus léger effet sur les hommes. C'est ainsi que les *amandes* ameres causent des convulsions aux oiseaux, surtout à la cigogne & au pigeon ; que les mêmes *amandes* & les noix vomiques font mourir les chiens & les chats avec de violentes convulsions. Hoffman, *Medicin. Rational. systemat. Vol. I.*

AMYLEON, on AMYLION, Ἀμύλεον, ou ἀμύλιον d'α privatif, & μύλη, un moulin, à cause qu'il est fait avec dn blé qui n'a point été moulu ; *Amydon.* Voyez *Amylum.*

Hippocrate, dans son traité des maladies des femmes, *L. II.* recommande l'*amydon* en forme de pessaire dans les hydropisies de la matrice.

AMYLUM, *Amydon.* On a donné ce nom à l'*amydon*, parce qu'en le faisant, on tire la plus fine farine du froment sans l'aide de la meule, (d'α privatif, & μύλος on μύλη, un moulin.)

Le meilleur est celui qu'on fait avec le froment qu'on seme en Mars ou en Avril (comme est celui que l'on seme & que l'on recueille en trois mois) en Crete & en Egypte. On le prépare de la maniere suivante.

On l'arrose cinq fois par jour, & même, lorsqu'on le peut, pendant la nuit avec de l'eau ; & lorsqu'il est amolli, on verse l'eau par inclination sans l'agiter, de peur que la partie la plus fine dn grain ne s'en aille. On le foule ensuite avec les piés à deux différentes reprises, en y mettant toujours de l'eau fraîche. On ôte avec une écumoire la peau & le son qui surnage, & on passe le reste, que l'on fait sécher au soleil sur des tuiles neuves ; car il ne manqueroit pas de s'aigrir, s'il y restoit la moindre humidité.

L'*amidon* est bon pour les fluxions des yeux, pour les ulceres & pour les pustules. Il arrête le vomissement de sang ; il amollit les parties qui sont autour de la trachée artere. On le mêle ordinairement avec du lait, ou quelque autre substance semblable.

On prépare encore l'*amydon* avec l'épeautre, que l'on fait macérer un jour & une nuit dans l'eau. On le paîtrit ensuite, & on le fait sécher à l'ardeur du soleil. Cette espece d'*amydon*, quoique bon à d'autres égards, ne vaut rien pour les usages de la Medecine. Dioscoride, *Lib. II. cap. 123.*

Toutes les especes de froment sont bonnes pour faire de l'*amydon* : mais le meilleur est celui que l'on seme en Mars ou en Avril. On l'a inventé dans l'Isle de Chio, & c'est de-là que nous vient jusqu'aujourd'hui le plus estimé. On lui a donné le nom qu'il porte, à cause qu'on le fait sans le secours de la meule. Il y en a un autre qui lui est inférieur en bonté, & que l'on fait avec une espece de froment léger, que l'on cueille en Mars. On le fait macérer dans des cuves de bois avec de l'eau fraîche, que l'on change cinq fois par jour. Il est meilleur lorsqu'on le fait aussi tremper pendant la nuit, pour pouvoir l'amollir, & le paîtrir avant qu'il s'aigrisse. Après l'avoir fait écouler dans des corbeilles, on le met sécher au soleil sur des tuiles enduites de levain. Le meilleur *amydon*, après celui de Chio, est celui de Crete, & ensuite celui d'Egypte. On doit choisir celui qui est nouveau, léger & uni. Pline, *Lib. 18. cap. 7.*

Une boisson préparée avec l'*amydon*, est bonne dans les fievres qui sont accompagnées de la diarrhée. On peut si l'on veut, joindre à l'*amydon* des lentilles : l'employer seul, ou en user avec du lait & de l'eau lorsqu'on a la dyssenterie ou un flux de sang, occasionné par la toux. On mettra dix dragmes d'*amydon* sur quatre pintes & demie d'eau, & on les fera bouillir ensemble. Oribase, *Med. Col. L. V. c. 7.*

L'*amydon* passe pour dessiccatif & astringent.

L'*amydon* cuit avec du lait, est un remede que les Empyriques vantent beaucoup pour la diarrhée qui survient avec la fievre, ou après l'accouchement.

M. Clutton, dans un traité qu'il a publié il y a quelques années, fait beaucoup de fond sur la décoction d'*amydon*, employée en forme de lavement dans la diarrhée. Il conseille, lorsque les selles sont sanglantes & les intestins extremement relâchés, de faire la décoction d'*amydon* fort épaisse ; & de mettre sur quatre onces une once de brandevin.

Maniere de faire l'Amydon.

Après avoir bien nettoyé le froment, on le fait fermen-

ter dans des cuves remplies d'eau que l'on expose au soleil lorsqu'il est dans sa plus grande force pendant huit ou douze jours, suivant la saison, en changeant l'eau deux fois par jour, on connoit que le blé a suffisamment fermenté lorsqu'il s'écrase sous les doigts. Le grain étant entierement amolli on le met poignée à poignée dans un sac de canevas pour séparer la fleur de la peau & du son, ce que l'on fait en l'écrasant sur une planche posée sur le vaisseau destiné à recevoir la partie la plus fine du froment.

A mesure que le vaisseau se remplit il s'éleve sur la surface de la liqueur une eau rougeâtre que l'on doit enlever avec soin de tems en tems avec une écumoire, & mettre de l'eau fraîche à sa place. On remue le tout, on le passe à travers des cribles, & l'on met ce qui a resté dans un vaisseau avec de l'eau fraîche que l'on expose quelque tems au soleil. A mesure que le sédiment se forme, on écoule l'eau quatre ou cinq fois par inclination, l'*amydon* reste au fond du vaisseau, on le rompt en petits morceaux, & on les fait sécher au soleil.

Castelli nous apprend d'après *Libavius*, qu'on donne en général le nom d'*amyla* à quelque espece de fecule chymique que ce soit.

AMYOS, Ἄμυος, d'α privatif, & μῦς, *muscle*. Hippocrate, dans son Traité de *Arte*, applique ce mot à la jambe, pour dire qu'elle est si dessechée qu'elle paroît n'avoir aucun muscle.

AMYTHAONIS EMPLASTRUM, *Emplâtre d'Amythaon* pour les convulsions & les entorses des articulations; elle est encore attractive.

Prenez *gomme ammoniaque*,
cire,
bdellium, } *de chaque huit dragmes.*
térébenthine,
iris d'Illirie,
galbanum, } *de chaque vingt dragmes.*

Paul Eginete, *L. VII. c.* 17.

A N

AN-FIR, *filius*, *Mercure*. Ruland.
AN-FIRARTO, *esprit*, *sel*. Ruland.
AN-PATER, *soufre*. Ruland.

A N A

ANA, Ἀνὰ, préposition greque fort en usage dans les ordonnances. On en a donné l'explication sous la lettre A, où je renvoie le lecteur. Les enthousiastes se servent encore du mot *ana* pour signifier *esprit*; & Castelli nous apprend que c'est le nom d'une certaine idole.

ANABASIS, Ἀνάβασις, d'ἀναβαίνω, *monter*, signifie l'augmentation d'une fievre en général ou d'un paroxysme en particulier. De-là vient qu'on se sert indifféremment d'*anabatica* & d'*epacmastica* pour désigner des fievres qui augmentent continuellement & deviennent de plus en plus violentes.

ANABOLE, Ἀναβολὴ, d'ἀναβάλλω, *vomir*. Evacuation de quelque matiere que ce soit par le vomissement.

ANABROCHISMOS ou ANABROCHISMUS, Ἀναβροχισμὸς, ou ἀναβρογχισμὸς, de βρόχος, *nœud coulant*. Opérations que l'on fait sur le poil des paupieres qui offensent les yeux. Elle consiste à engager les poils qui sont de trop dans une espece de nœud, au moyen d'une aiguille enfilée avec du fil fin en double, ou avec un cheveu, après avoir passé l'aiguille à travers la partie externe des paupieres, près du poil. Celse fait mention de cette opération. *L. VII. c.* 7. en ces termes.

Quidam aiunt, acu transsui juxta pilos exteriorem partem palpebræ oportere, eamque transmitti duplicem capillum muliebrem ducentem; atque ubi acus transiit, in ipsius capilli sinum, qua duplicatur, pilum esse injiciendum, & per eum in superiorem palpebræ partem attrahendum, ibique corpori adglutinandum, & imponendum medicamentum, quo foramen glutinetur: sic enim fore, ut is pilus in exteriorem partem posteà spectet.

Paul Eginete n'emploie cette opération que dans les cas où il n'y a que deux ou trois poils qui irritent l'œil. Il décrit cette opération, *L. VI. c.* 13. mais avec quelque obscurité!

ANABROSIS, Ἀνάβρωσις, d'ἀναβρώσκω, *dévorer*; corrosion, ou exesion des parties solides par une humeur acre. Ce mot signifie la même chose que *Diabrosis*.

ANACAMPSEROS. *Orpin*, *Reprise*, *Joubarbe des vignes*.

Anacampseros vulgo faba crassa, J. B. Pit. Tournef. *Telephium vulgare*, C. B. *Telephium alterum sive crassula*, Dod. *Cotyledum alterum*, Dioscorid. Col. *Scrofularia media vel tertia*, Brunf. *Fabaria*, Matth. *Acetabulum alterum*, Cord. in Diosc. *Faba inversa*, ad Lob. *Crassula sive Faba inversa*, Ger.

C'est une plante qui croît à la hauteur d'un pié, ou plus haut: ses tiges sont droites, rondes, revêtues de feuilles épaisses & remplies de suc comme celles du pourpier, mais plus longues, de couleur verte pâle, souvent mêlées d'un peu de rouge; les unes crenelées en leurs bords, les autres entieres, d'un gout fade, visqueux. Ses fleurs naissent aux sommets des tiges en gros bouquets, & presque en ombelle, de couleur blanche ou purpurine; chacune de ces fleurs est à cinq feuilles disposées en rose, lesquelles étant tombées, il leur succede un fruit composé de plusieurs gaînes ramassées en forme de tête, & remplies de semences menues. Sa racine est glanduleuse, ou formée de plusieurs navets blancs, insipide au gout. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux, & situés à l'ombre: elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de sel.

Elle est humectante, rafraîchissante, résolutive, déterfive, vulnéraire, consolidante, propre pour les hernies & pour effacer les taches de la peau. Lemery, *des Drogues*.

Columna a confondu la plante qu'il a nommée *rapuntium umbellatum* avec le *Telephium floribus purpureis*, Lob. C. Bauhin a fait la même faute, mais il est aisé de voir par la description que Columna en a donnée & par la figure des fleurs, que cet Auteur sous le nom de *rapuntium umbellatum*, a très-bien désigné le *Trachelium azureum*, *umbellatum Ponæ*. Bald. Ital. 44.

Les feuilles de l'*orpin* ont une acidité gluante, & rougissent fort le papier bleu: cette plante analysée donne beaucoup d'acide, médiocrement de terre & d'huile, assez de sel volatil concret. Ainsi il y a lieu de croire qu'elle contient un sel alumineux, mêlé de sel ammoniac, enveloppé d'un peu de soufre. Cette plante est détersive, astringente & vulnéraire. Etant appliquée extérieurement, elle avance la suppuration des tumeurs. Tournefort.

ANACAR, Ἀνάκαρ, adverbe dont les Auteurs Grecs se servent quelquefois pour signifier en haut, ou vers la partie supérieure.

ANACARDIOS ANTIDOTUS THEODORETUS, l'*Antidote d'Anacardium*, *présent divin*.

Prenez *lavende*,
feuilles d'Inde,
clous de girofles,
safran,
casse,
épithyme,
fleurs de jonc odorant,
myrobolans, } *de chacun trois dragmes.*
aloès jaune, *douze dragmes*,
chataigne,
gingembre,
mastic, } *de chacun une dragme*,
iris d'Illirie, *six dragmes*,
anacarde,
agaric, } *de chacun une dragme*,
asarabacca, *six dragmes*,
semence d'ache, *une dragme*,

castus, une dragme & demie,
poivre, trois dragmes,
fenouil & son suc, de chacun huit dragmes.

Pilez le fenouil dans un mortier, & faites-le macérer pendant trois jours dans du vinaigre, & après l'avoir fait bouillir autant qu'il le faut, passez la liqueur. Ajoutez-y une quantité suffisante de miel attique, ou du sucre, & faites-le bouillir de nouveau jusqu'à consistance de miel. Pilez tous les autres ingrédiens & lévigez-les. Ajoutez-les ensuite à la liqueur préparée avec le fenouil. Supposé que le fenouil soit en grande quantité, exprimez-en le suc, & l'antidote en vaudra mieux.

Cet antidote est excellent dans toutes les maladies invétérées; pour les maux de tête, les maladies de la poitrine, les pleurésies, les asthmes, les péripneumonies, pour les aigreurs d'estomac, & pour les maladies malignes de cette partie & du bas-ventre. Il fortifie & rafraîchit ceux qui sortent d'une longue maladie, & qui n'ont pas encore recouvré leurs forces. Il guérit la jaunisse, l'anasarque, la consomption, les maladies des reins, & fait beaucoup de bien à ceux qui sont continuellement tourmentés de la colique. Il fortifie ceux qui ont un sentiment de pesanteur par tout le corps. Il est efficace dans les maladies invétérées, & dans les fievres intermittentes, étant donné par intervalles. Il soulage dans la goute, lorsqu'on le donne avant l'accès. Il est excellent dans les maladies des femmes, & surtout dans la strangurie, la suppression des regles, & les suffocations de matrice. Il fait du bien à celles qui sont sujettes à faire des fausses couches, & purge légerement: Il guérit les inflammations de matrice, & la fureur utérine. En un mot, c'est un don divin; & il ne faut qu'en user une fois ou deux au printems & dans l'automne pour être exempt de maladie, pourvu qu'on ne commette point de fautes contre le régime. On doit en prendre le matin une dose de la grosseur d'une noisette. MYREPSE, *Sect. I. cap.* 218. AETIUS, *Tetrabib. IV. Serm. I. cap.* 122.

Autre préparation du même Antidote.

Prenez *aloès jaune, une once & demie,*
iris,
casse en bâton, } *de chacun sept dragmes,*
gingembre,
anacarde,
carpobalsamum, } *de chacun 4 dragmes & demie,*
feuilles d'Inde,
lavende,
myrobolans,
épithyme, } *de chacun trois dragmes, un scrupule,*
clous de girofles,
fleurs de jonc odorant,
rhapontic,
mastic, } *de chacun une dragme, trois grains,*
écorce de racine de fenouil, lavée, une livre.

Macérez ces drogues dans deux pintes de bon vinaigre pendant sept jours, faites-les bouillir, & ajoutez à la colature deux livres de miel attique pur, ou une quantité suffisante de sucre, & faites-les bouillir de nouveau jusqu'à consistance de miel.

Il est bon contre l'épilepsie, l'apoplexie, & les paralysies qui doivent leur origine au phlegme, & à la mélancolie, aussi-bien que pour les maladies des femmes. MYREPSE, *cap.* 219.

ANACARDIUM, *Anacarde*, espece de fruit qu'on divise en Oriental & en Occidental. On distingue le premier de la maniere suivante:

Anacardium, Offic. Ger. 1360. Emac. 1544. Mont. Exot. 15. Commel. Flor. Mal. 15. Park. Theat. 1563. C. B. Pin. 511. J. B. 1. 334. *Anacardium vel anacardus*, Chab. 24. *Anacardium Orientale*, Jonf. Dendr. 156. Pluk. Almag. 28. *Ocpata*, Hort. Mal. 4. 95. Tab. 45. *Arbor Indica, fructu conoide, cortice pulvinato nucleum unicum, nullo ossiculo tectum, claudente*, Raii Hist. 2. 1566.

L'*anacarde* Oriental est une semence qui croît au sommet d'un fruit de figure conique dans les Indes Orientales. Il a la couleur & la figure du cœur d'un petit oiseau, & renferme sous une enveloppe fort dure, une substance spongieuse, remplie d'un suc huileux, chaud & brûlant, dans lequel se trouve un noyau qui a le gout de l'amande, & qui est enfermé dans une autre enveloppe. Il passe pour être chaud & sec, pour fortifier le cœur & les esprits, & pour exciter à l'amour. Il est fort rare, & on ne l'emploie presque plus aujourd'hui; le *miel d'anacarde*, ayant été banni des trois dernieres éditions de la Pharmacopée. On prétend que les Indiens se servent de l'huile de ce fruit pour teindre leurs toiles de coton, & que les couleurs s'y impriment si fort qu'elles ne s'effacent jamais. MILLER, *Bot. Off.*

Les *anacardes* contiennent beaucoup d'huile & de sel. Ils raréfient & purgent la pituite; sont résolutifs, & fortifient la mémoire étant pris en décoction. LEMERY, *des Drogues.*

On trouve dans quelques anciens Dispensaires une composition appellée *Confectio anacardina*: Confection d'*anacarde* dont on ne se sert plus. Hoffman dans son Traité des Préparations Officinales, raconte une histoire bien surprenante d'un homme qui étant auparavant stupide & épais, devint si savant en peu de mois, après avoir pris de l'électuaire d'*anacarde*, qu'il fut nommé Professeur en Droit. Cet électuaire passoit pour augmenter le mouvement du sang, & pour causer la fievre, ce qui prouve qu'on employoit la noix entiere dans cette confection. GEOFFROY.

Schroder & plusieurs autres Auteurs recommandent l'*anacarde* pour réveiller les sens, & pour fortifier la mémoire. Comme il est peu de drogues qui possedent de pareilles vertus, je donnerai les préparations de l'*anacarde* telles qu'Arnaud de Ville-Neuve, & Zwelfer les ont données dans la Pharmacopée d'Ausbourg.

Prenez anacarde *pilé, trois dragmes & demie;*
ou *miel d'anacarde, deux dragmes.*

Ces médicamens ont la vertu de fortifier la mémoire.

Confectio anacardina. Confection d'anacarde, qui fortifie la mémoire, rétablit la raison, dissipe la léthargie, & guérit la goute, les hémorrhoïdes, la mélancolie ou la surabondance du phlegme.

Prenez *des myrobolans,*
poivre long & blanc, } *de chacun douze dragmes,*
gingembre,
miel d'anacarde, } *de chacun huit dragmes,*
castoreum,
storax,
clous de girofles, } *de chacun cinq dragmes,*
fleurs de camomile,
bayes de laurier,
souchet, } *de chacun trois dragmes,*
sucre, vingt dragmes,
miel, une quantité suffisante.

La dose est de la grosseur d'une petite noix dans du petit lait, du vin chaud ou dans une décoction de semences d'anis & de fenouil. Le malade doit éviter le froid, s'abstenir de tout aliment phlegmatique, éviter le commerce des femmes, l'usage des liqueurs spiritueuses & la colere.

Ce remede aiguise l'esprit, réveille les sens & augmente l'intelligence.

Avant que d'employer les *anacardes*, on doit les préparer de la maniere suivante :

Pilez-les comme il faut dans un mortier, & faites-les macérer pendant sept jours dans du vinaigre très-fort. Faites-les bouillir ensuite à petit feu, jusqu'à ce que le vinaigre soit consumé aux deux tiers. Passez la liqueur, & gardez-la pour l'usage.

Miel d'anacardes.

Mêlez avec la liqueur précédente une quantité égale de miel, & faites-les bouillir ensemble jusqu'à une consistance convenable. ARNAUD DE VILLE-NEUVE, *Lib. I. cap.* 28.

Confection d'anacardes *de Mesué.*

Prenez *myrobolans, chebules, emblics, bellerics & Indiens, poivre noir, poivre long, castoreum, costus,* de chacun deux dragmes.
anacardes *préparés, sucre blanc, semences de roquette, ou de fenouil, baies de laurier,* de chacun six dragmes,
souchet, quatre dragmes.

Pilez les *anacardes*, & les autres ingrédiens séparément ; mêlez-les ensuite ensemble, & faites-en un électuaire avec du beurre sans sel & du miel pur, de chacun cinq onces & demie.

Ce remede est bon contre toutes les maladies froides du cerveau & du bas-ventre. Il purifie le sang, subtilise les esprits animaux, fortifie les sens, la conception, l'intelligence & la mémoire, ce qui lui a fait donner par Mesué le nom de *Confection du Sage*. Il l'ordonne à ceux qui désirent d'acquérir des connoissances & du savoir. Il échauffe aussi, & communique à tout le corps une chaleur vivifiante. Mais on doit en user avec précaution, & seulement quinze jours après que la fermentation de cet électuaire a cessé. Le malade doit aussi éviter tout travail fatiguant, la colere, l'ivresse, & les plaisirs de l'amour. *Pharmacop. August.*

Confection céphalique d'anacarde.

Prenez *eaux de marjolaine, de fleurs d'orange, & de giroflée,* de chacune six onces.

Mettez-les dans une cucurbite de verre avec trois onces d'*anacardes* préparées : Faites-les macérer, après avoir bien fermé le vaisseau, pendant vingt-quatre heures ; coulez-les, & faites dissoudre dans la colature deux livres du meilleur sucre, & donnez-lui la consistance de sirop, auquel vous ajouterez pendant qu'il sera chaud :

une dragme d'ambre-gris ;
une dragme de semence de citron, dont on aura ôté les cosses,
deux dragmes de résine de storax bien nette ;
& une dragme de labdanum.

Ces drogues étant dissoutes, ajoutez-y les ingrédiens suivans, savoir,

une once d'anacarde préparée en poudre,
une once de bois d'aloès en poudre avec sa gomme,
petite maniguette, semences de cubebes, de coriande, de chacun, deux dragmes,
muscade, demi-once,
macis, trois dragmes,
clous de girofles, deux dragmes,
muscade d'Inde gardée & réduite en pulpe, trois onces,
huile distilée de canelle, & mêlée avec demi-once de sucre rosat ;

Faites-en un électuaire, qui est excellent pour les intempéries froides & les foiblesses du cerveau, & des facultés animales ; pour fortifier l'estomac, prévenir l'apoplexie & l'épilepsie, pour donner des forces aux vieillards, pour fortifier la mémoire. La dose est depuis deux dragmes jusqu'à demi-once. *Pharm. August.*

On distingue l'*anacarde* Occidental de la maniere suivante :

Anacardium Occidentale, Jonf. Dendr. 156. *Anacardium Occidentale, cajou*, Mont. Exot. 9. *Anacardium Occidentale cajous dictum, officulo reni leporis figurâ*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 36. Comm. Flor. Mal. 15. *Anacardii alii species*, C. B. Pin. 512. Herm. Muf. Zeyl. 37. *Anacardus Zeylanica, folio nucis Juglandis cajous, Kaghu*, Ejusd. 55. *Cajous*, Ger. 1360. Emac. 1544. Park. Theat. 1658. J. B. 1. 336. Chab. 24. Laet. 606. *Acajou*, Tourn. Inst. 658. Boerh. Ind. A. 2. 262. *Arbor Acajou, vulgò cajou*, Pis. Mant. Arom. 193. *Acajaiba*, Pis. (Ed. 1658.) 1120. *Acajaiba, & Acajuiba Brasiliensibus*, Marcg. 94. *Kapamara*, Hort. Mal. 3. 65. Tab. 54. *Pomifera seu potius Prunifera Indica, nuce reniformi summo pomo innascente, cajous dicta*, Raii Hist. 2. 1694. Cat. Jam. 187. Sloan. Hist. 2. 136. DALE.

Il croît à l'extrémité d'un fruit semblable, par sa couleur & par sa figure, à une petite pomme mûre : il a la forme & la grosseur d'un rein de lievre, excepté que l'extrémité qui touche le fruit, est plus grosse que l'autre. Il est couvert d'une écorce rude & de couleur de cendre, sous laquelle est une substance spongieuse, semblable à la premiere, qui contient une grande quantité d'huile caustique & acre. On trouve au-dessous dans une enveloppe fort mince, une amande blanche, d'un gout fort agréable. Il croît dans les Indes Orientales & Occidentales, sur un grand arbre, dont les feuilles épaisses, fermes & ovales, couvertes de plusieurs veines, partent parallelement de la côte. Ses fleurs sont disposées en ombelle, blanches & composées de cinq pétales. On mange l'amande de ce fruit dans la Jamaïque, après l'avoir fait rôtir sur la cendre chaude, jusqu'à ce que toute l'huile soit consumée. On la sert à table pour dessert. Elle est de la même nature que celle de l'*anacarde* des Indes Orientales. L'huile est fort bonne pour les cors & les verrues. MILLER, *Bot. Offic.*

Le fruit de cet arbre est appellé *Acajaiba* dans le Bresil. Son suc est bon pour emporter les taches du visage : mais il faut observer que son application est pernicieuse dans le tems des regles ; car il cause des éréfipeles sur tout le visage, que l'on peut cependant guérir avec une lotion d'eau & de brandevin. GEOFFROY. Voyez *Acajaiba.*

ANACATHARSIS, Ἀνακάθαρσις, d'ἀνακαθαίρεσθαι, *purger par haut ;* purgation des poumons par l'expectoration. Je ne sache point que les Auteurs employent ce mot dans un autre sens, quoique Blancard prétende qu'il comprend les émétiques, les sternutatoires, les errhines, les masticatoires, & les médicamens qui excitent la salivation.

ANACATHARTICA. Médicamens qui facilitent l'expectoration.

ANACESTOS,

ANACESTOS, Ἀνάκεστος, *incurable*, d'α privatif, & ἄκος, *médicament*. On écrit quelquefois ἀνακεστος.

ANACHMUS, *Esprit*. DORNEUS d'après PARACELSE.

ANACHREMPSIS, Ἀναχρέμψις, d'ἀνὰ pour ἄνω, qui signifie *par haut*, & χρέμπτομαι, *cracher*. L'action de faire sortir des poumons en crachant les matieres épaisses & visqueuses qui s'attachent aux parois des bronches.

ANACINEMATA, Ἀνακινήματα, d'ἀνακινέω, *agiter*, ou *secouer*; littéralement mouvoir par haut. C'est une espece d'exercice dont Hippocrate fait mention dans le second livre de la diete, sans expliquer en quoi il consiste. Gorræus en parle aussi. Fœsius se contente de dire, ἀνακινήματα, sont des mouvemens du corps regardés comme un exercice.

Dacier conclut cependant d'un passage de Platon, que ces exercices consistoient dans les mouvemens que les luteurs & autres faisoient avant que de combattre, pour s'exercer, se préparer & se mettre en haleine. Si l'on s'en tient à la dérivation, ἀνακινήματα devroit signifier *sauts*.

ANACLASIS, Ἀνάκλασις, d'ἀνακλάω; *lever en haut*, *hausser*.

Hippocrate se sert de ce mot, περὶ ἀγμῶν, *sect*. 3. pour exprimer cette élévation & cette tension du bras gauche, dans lesquelles le cubitus & l'os du bras ne semblent former qu'un os d'une seule piece. Le bras gauche se trouve dans cette situation, lorsqu'il soutient ou leve un arc pour résister à l'effort que fait la main droite pour le bander. Je sai que cette explication est contraire à celle qu'on suit ordinairement: mais il me paroît qu'elle s'accorde avec le sens d'Hippocrate.

ANACLINTERIUM, Ἀνακλιντήριον, d'ἀνακλίνω; *pencher*; espece de chaise faite de telle sorte qu'on peut s'y coucher; lit de repos.

ANACLISIS, Ἀνάκλισις, d'ἀνακλίνω; *pencher*. Hippocrate, dans son traité, περὶ εὐσχημοσύνης, emploie ce mot, pour désigner la maniere dont le malade est couché. Il prétend qu'on doit y avoir égard, tant à cause de la saison, qu'à cause qu'il n'importe pas peu à la cure que le malade soit couché sur un endroit élevé, (θρόνος) comme sur un lit ou sur une couchette, ou sur la terre & dans un endroit obscur.

ANACLISMOS, Ἀνακλισμός; cette partie d'une chaise sur laquelle porte le dos d'une personne assise. HIPPOCRATE, περὶ ἄρθρων.

ANACOCK, est, suivant Ray, le nom d'une espece d'haricot de l'Amérique, que Jean Bauhin appelle *Pisum Americanum aliud, magnum, bicolor, coccineum & nigrum simul, sive Phaseolus bicolor Anacock dictus*. Par C. Bauhin, *Phaseolus bicolor peregrinus ex rubro & nigro distinctus*. Par Gerard & Parkinson, *Phaseolus Ægyptius*. RAY, *Hist. Plant.*

Je ne sache point que les Auteurs lui aient attribué quelque vertu médicinale.

ANACOELIASMUS; espece de remede employé par Dioclès, à ce que rapporte Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. II. cap*. 14. pour la cure de la phtisie. Voici ses termes: *Utitur etiam Anacœliasmis, quorum qualitates non memoravit, adjiciens verrendum sive deducendum à pulmonibus humorem, quando fuerat mitigandum potius ulcus quam repurgandum.*

Il ne paroît point par ce passage que l'Auteur entende ce que Dioclès a voulu désigner par le mot *Anacœliasmus*. Cependant, si l'on fait attention qu'il est dérivé de κοιλία, *alvus*, aussi-bien qu'aux effets qu'on attend de ce remede, *deducendum à pulmonibus humorem*; on aura peut-être lieu de croire que les *Anacœliasmes* étoient de légers purgatifs souvent réitérés, ou des médicamens qui tenoient le ventre du malade toujours libre, d'autant plus que ces sortes de remedes sont extrêmement salutaires dans la cure de la phthisie, occasionnée par un ulcere dans les poumons.

ANACOLLEMA, Ἀνακόλλημα, d'ἀνακολλάω, *coller*; est le nom d'un certain topique qu'on applique sur le front, pour arrêter & calmer le trop grand mouvement des humeurs qui tombent sur les yeux. GALIEN *de Comp. Medic. S. Gen. L. VI. c*. 8.

Il ne differe du *frontale* (voyez *Frontale*) qu'en ce qu'on y emploie des poudres astringentes, telles que le bol d'Armenie, le sang de dragon, ou l'acacia, mêlés avec du vinaigre ou du blanc d'œuf, au lieu que le *frontale* est une application de telle drogue qu'on juge convenable sur le front ponr calmer les maux de tête.

ANA-COLUPPA, est le nom d'une plante dont il est parlé dans l'*Hortus malabaricus*, & que l'on appelle encore *Ranunculi facie Indica spicata, Corymbiferis affinis, flosculis tetrapetalis*.

Le suc de cette plante, avec un peu de poivre, passe pour un remede souverain dans l'épilepsie, & pour le seul antidote qu'il y ait contre la morsure du *Cobra-Capella*. RAY, *Hist. Plant.*

ANACOMIDE, Ἀνακομιδὴ, d'ἀνακομίζω; rétablir les forces qu'une personne a perdues dans une maladie. Ce mot est fort fréquent dans Hippocrate, & signifie l'action de rétablir les forces d'une personne qui est en convalescence.

ANACONCHYLISMOS, Ἀνακογχυλισμὸς, ou ἀνακογχυλιασμὸς, un gargarisme, d'ἀνακογχυλίζω, gargariser. Galien & les Auteurs Grecs modernes emploient souvent ce mot: mais je ne me souviens point de l'avoir vu dans Hippocrate.

ANACOS, Ἀνακῶς; adverbe employé par Hippocrate. Il signifie attentivement, prudemment, avec circonspection.

ANACOUPHISMATA, Ἀνακουφίσματα, d'ἀνακουφίζω, soulever, ou hausser. Hippocrate (περὶ διαίτης, *L. II.*) joint ce mot avec *Anacinemata*, dont on peut voir l'article. Dacier l'explique par *Sauts*. Mais d'autres croyent qu'Hippocrate a compris sous ce mot tous les exercices que les Anciens entendoient par le mot *Gestatio*.

ANACTORION, suivant Blancard, est le nom du Glayeul.

ANACYCLEON, Ἀνακυκλέων, de κυκλέω, rôder. Il répond au mot *Circulator*, un Charlatan. CASTELLI.

ANACYRIOSIS, Ἀνακυρίωσις, de κῦρος; *autorité*. Hippocrate dans son Traité de la décence & de la modestie nécessaire à un Medecin, entre autres avis qu'il donne à ceux de cette profession touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers leurs malades, leur conseille de maintenir leur autorité & la dignité de l'art qu'ils professent, ce qu'il exprime par le mot qui fait le sujet de cet article.

ANADENDROMALACHE, Ἀναδενδρομαλάχη, nom que l'on donne à la guimauve. Galien prétend que c'est le nom ordinaire de l'*althæa*. Blancard dit qu'*anadendron* signifie la même chose.

ANADIPLOSIS, Ἀναδίπλωσις, de διπλόω, redoubler. Ce nom est le même qu'*Epanadiplosis*, qui est le redoublement de l'accès dans la fievre hémiritée; c'est-à-dire, le retour d'un nouvel accès avant que le premier ait entierement cessé. GALIEN, *de Typis*, *cap*. 4.

ANADOSIS, Ἀνάδοσις, d'ἀναδίδωμι, *distribuer*; distribution de l'aliment dans toutes les parties du corps.

ANADROME, Ἀναδρομὴ, de δρέμω, ancien verbe Grec, qui signifie *couler*. Ce mot dans le sens d'Hippocrate signifie le transport des matieres morbifiques qui causent les douleurs, des parties inférieures du corps humain, aux supérieures. Cet accident est toujours regardé comme un mauvais présage, parce que les humeurs acres ne sauroient faire autant de mal lorsqu'elles se jettent sur les extrémités que sur les visceres.

Hippocrate nous apprend dans le premier Livre des Pronostics, que la contorsion de l'œil qui survient après que les douleurs ont quitté les reins ou les hanches est d'un très-mauvais présage. Il dit aussi *Coacæ Prænotiones*, que les douleurs qui quittent les hanches ou

les reins pour se porter vers la tête, pendant que le malade sent un engourdissement dans les mains, & une cardialgie, présagent un saignement de nez copieux, & des selles abondantes, & que ceux à qui ces accidens arrivent, tombent ordinairement dans le délire.

ANÆDES, Ἀναιδὲς, adverbe qu'Hippocrate emploie dans un sens quelque peu différent de celui qu'on lui donne communément; car il signifie dans cet Auteur *continuellement*, *perpétuellement*, au lieu que sa signification naturelle est *imprudemment*.

ANÆDROMOS, Ἀνάδρομος, mot dont la dérivation est la même que celle du précédent. C'est une épithete que l'on donne aux poissons qui remontent les rivieres dans certains tems de l'année.

ANÆSTHESIA, Ἀναισθησία, *insensibilité*, espece de résolution des nerfs, accompagnée de la privation de tout sentiment. *Aretée* περὶ σημ. καὶ αἰτ. χρον. νόσ., *L. I. cap.* 7.

ANAGALLIS, *Mouron*. C'est une plante dont il y a deux especes qui ne different que par la couleur de la fleur. Le *mouron* dont la fleur est bleue, est appellé femelle, & l'autre qui a la fleur rouge, mâle. C'est une petite plante qui jette un grand nombre de petites tiges quarrées, garnies de feuilles fort petites, rondes, & semblables à celles de la pariétaire. Son fruit est sphérique.

Les deux especes sont adoucissantes, bonnes pour les inflammations, attractives & propres à arrêter le progrès des ulceres d'une qualité maligne. Leur suc employé en forme de gargarisme, évacue les phlegmes de la tête, & appaise le mal des dents lorsqu'on le tire par la narine opposée au côté où l'on sent la douleur. Mêlé avec du miel attique, il déterge les taies & éclaircit la vue. Pris dans du vin, il guérit ceux qui ont été mordus par une vipere, ou qui sont attaqués d'obstruction de la rate ou du foie. Quelques-uns prétendent que le *mouron* femelle, appliqué en forme de cataplasme, arrête la chûte de l'anus, au lieu que l'autre ne fait qu'augmenrer la maladie quoiqu'appliqué de la même maniere. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 209.

On appelle aussi le *mouron corchoron*. Il est de deux especes qui croissent à la hauteur de la main. On les trouve dans les jardins & dans les lieux aqueux. Il y a cela d'étrange, que les troupeaux évitent l'espece femelle : mais s'il arrive que trompés par la ressemblance, car elles ne different que par la fleur, ils viennent à en manger, ils courent aussi-tôt à une plante appellée *asyla*, qui est la même que nous appellons *ferus oculus*, comme à un antidote. Quelques-uns conseillent à ceux qui ont envie d'en cueillir, de le saluer trois fois le matin, avant que d'avoir dit un seul mot, de l'arracher ensuite & de le presser; assurant qu'on augmente par-là ses vertus. Pline, *Lib. XXV. cap.* 13.

L'un & l'autre *mouron* sont déterfifs, & ont une qualité fortifiante & attractive, ce qui les rend propres à tirer les éclats de bois qui sont entrés dans la peau. Ils dessechent sans causticité, consolident les plaies, & guérissent les ulceres putrides. Oribase, *de Virtut. Simpl. Lib. II. cap.* 1.

L'*anagallis* des Grecs est le *Macia* des Latins; son suc est estimé céphalique. Marcellus Empyricus, *cap.* 1.

Il y a trois especes de *mouron* usité dans les boutiques, le mâle, le femelle & l'aquatique.

Anagallis Terrestris mas, Offic. *Anagallis mas*, Ger. 494. Emac. 617. Raii Hist. 2. 1023. Mer. Pin. 7. *Anagallis flore phœniceo*, C. B. Pin. 252. Tourn. Inst. 142. Elem. Bot. 119. Boerh. Ind. A. 204. Hist. Oxon. 2. 568. Raii, Synop. 3. 282. Dill. Cat. Giss. 126. Rup. Flor. Jen. 14. Park. Theat. 558. *Anagallis mas, flore Phœniceo*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis Phœnicea mas*, J. B. 3. 369. *Anagallis Phœnicea*, Buxb. 19. *Anagallis*, Chab. 452. Dale.

Mouron à fleur rouge. C'est une petite plante d'un palme de haut, qui pousse un grand nombre de petites tiges lisses, quarrées, garnies de petites feuilles, opposées deux à deux, sans queue, tâchetées en-dessous de petits points d'un rouge blanchâtre. Ses fleurs sortent chacune de l'aisselle d'une feuille, elles sont portées sur des pédicules; d'une seule piece, partagées en cinq parties, d'un pourpre éclatant. Leur calice est rond, & s'ouvre transversalement dans le milieu, lors de la maturité de la semence, qui est menue, ronde, & de couleur brune. Sa racine est petite & fibreuse, & meurt toutes les années. Elle fleurit aux mois de Mai & de Juin, & croît parmi le blé. Miller, *Bot. Off.*

La seconde est

Anagallis terrestris fœmina, Offic. *Anagallis fœmina*, Raii Synop. 3. 282. Ger. 494. Emac. 617. Raii Hist. 2. 1024. Mer. Pin. 7. *Anagallis fœmina, flore cœruleo*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis cœrulea*, Buxb. 19. *Anagallis cœruleo flore*, C. B. Pin. 252. Rupp. Flor. Jen. 15. Dill. Cat. Giss. 132. Hist. Oxon. 2. 569. Boerh. Ind. A. 204. Tourn. Inst. 142. Elem. Bot. 119. Park. Theat. 558. *Anagallis cœrulea fœmina*, J. B. 3. 369. Chab. 452. Dale.

Mouron à fleur bleue. Il n'est différent du précédent que par la couleur de la fleur qui est bleue; mais il est plus rare.

L'un & l'autre *mouron* ont les mêmes vertus : c'est une plante modérément chaude & seche, avec quelque stypticité, ce qui la fait regarder comme un excellent vulnéraire. Son suc pris intérieurement seul, ou avec du lait de vache, est salutaire dans les consomptions & les maladies des poumons. Il entre souvent dans les eaux cordiales en qualité d'alexipharmaque; & il est bon contre les fievres malignes. Quelques Auteurs célebres le recommandent dans la manie & dans les fievres accompagnées du délire. On emploie toute la plante. Miller, *Bot. Offic.*

L'un & l'autre *mouron* contiennent beaucoup de sel, modérément de l'huile & du phlegme.

Ils sont déterfifs, vulnéraires, & propres contre la morsure du chien enragé, donnés intérieurement, & appliqués extérieurement. Lemery, *des Drogues*.

Cette plante est aussi rare en Angleterre qu'elle est commune dans les pays étrangers. Le D. Fysher l'a trouvée près de Peckham.

J. Bauhin a cru que la fleur de cette plante étoit composée de cinq feuilles, & que son fruit étoit semblable à celui de la Morgeline : mais Cesalpin a mieux connu la structure de ses parties; car il a assuré avec raison que la fleur du *mouron* étoit seulement divisée en cinq parties, & que son fruit qui est sphérique, perdoit la moitié de sa coque, lorsque les semences étoient mûres.

Le *mouron* a un gout d'herbe styptique, salé, & rougit beaucoup le papier bleu : le fruit le rougit encore plus; ce qui fait conjecturer que le sel de cette plante approche beaucoup du *Terra foliata Tartari Mulleri*. Tragus dit qu'un verre de vin dans lequel le *mouron* a bouilli légerement, est un bon remede contre la peste, pourvu que le malade se tienne en repos dans son lit, pour ne pas interrompre la sueur que ce breuvage procure : il ordonne aussi ce remede à ceux qui ont été mordus par quelque vipere, ou par un chien enragé, & leur conseille d'en laver la blessure, & d'appliquer l'herbe par-dessus : au lieu de la décoction de *mouron*, on peut se servir de son suc, que le même estime pour l'hydropisie, & pour les obstructions du foie & des reins, dont il charrie le calcul sans aucun accident fâcheux. Hartman, Mynsicht, Rolfincius, Michael, Willis, & plusieurs autres, louent beaucoup l'usage de cette plante dans la manie, & même dans le délire qui survient aux fievres continues, soit que l'on se serve de sa décoction, ou de sa teinture tirée avec l'esprit

de vin : l'extrait a les mêmes vertus, on peut le mêler avec celui de millepertuis pour l'épylepsie. Simon Paulli parle dn cataplasme de *mouron* bouilli dans l'urine, & appliqué sur les piés des gouteux, comme d'un remede fort usité dans son pays. TOURNEFORT.

La troisieme est :

Anagallis aquatica, *Becabunga*, Offic. *Anagallis aquatica vulgaris*, *sive Becabunga Officinarum*, Mer. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis sive Becabunga*, Mer. Pin. 6. Ger. 496. Emac. 620. *Anagallis aquatica minor*, *folio subrotundo*, C. B. Pin. 252. *Anagallis aquatica*, *flore cœruleo*, *folio rotundiore*, *minor*, J. B. 3. 790. *Anagallis aquatica*, Chab. 568. *Anagallis aquatica vulgaris sive Becabunga*, Park. Theat. 1236. *Becabunga major & minor Officinarum*, Chomel, 537. *Becabunga*, Rivin. Irr. M. 100. *Becabunga Officinarum*. Rupp. Flor. Jen. 199. Buxb. 332. *Veronica aquatica rotundifolia Becabunga dicta*, *minor*, Raii. Synop. 3. 280. *Veronica aquatica major*, *folio subrotundo*, Hist. Oxon. 2. 323. Boerh. Ind. A. 225. Tourn. Inst. 145. Elem. Bot. 122. Raii Hist. 1. 852. *Becabunga major Officinarum*, Volck. 58. DALE. *Becabunga*.

Les tiges de cette plante sont épaisses, rondes & lisses & poussent des nœuds inférieurs, des racines fibreuses par le moyen desquelles elle se multiplie. Les feuilles sortant des nœuds sur des queues fort courtes, elles sont opposées deux à deux ; grasses, succulentes, rondes, peu ou point dentelées à leurs bords, & larges d'un peu plus d'un demi-pouce. Les fleurs sortent des nœuds en forme d'épis, & sont chacune composées d'un demi-petale divisé en quatre segmens arrondis, elles sont portées sur une queue fort courte, d'un fort beau bleu. Elle se changent en un fruit en forme de cœur, aplati, qui contient une semence fort petite. Elle fleurit au mois de Juin & conserve ses feuilles pendant tout l'hiver. Elle croît dans les ruisseaux & dans les fossés dont l'eau est courante.

Cette plante est efficace pour lever les obstructions & prévenir le scorbut à cause de la quantité des parties volatiles qu'elle contient. Elle entre dans les liqueurs antiscorbutiques & dans les potions que l'on donne à ceux qui sont attaqués de cette maladie. Elle est aussi détersive & mondificative, bonne pour lever les obstructions des reins causées par la gravelle ou par des humeurs visqueuses ; pour le calcul & l'hydropisie. MILLER, *Bot. Off.*

Ray fait encore mention des especes suivantes.

Anagallis omnium minima, Moris. Pælud.

Anagallis lutea, Ger. *Flore luteo*, Park. *Lutea nemorum*, C. B. *Lutea nummularia similis*, J. B. *Mouron à fleur jaune*.

Anagallis cœrulea, *foliis binis ternisve ex adverso nascentibus*, C. B. *Tenuifolia*, Ger. Emac. *Tenuifolia flore cœruleo*, Park. *Tenuifolia Monelli*, Clus.

ANAGARGALICTA, Ἀναγαργάλικτα, *gargarismes* ; sont des médicamens destinés pour les maladies du palais & de la gorge, de γαργαρεὼν, *gorge*. HIPPOCRATE, *de Affectionibus*.

ANAGARGARISTON, Ἀναγαργάριστον, de la même dérivation que le précédent ; gargarismes pour l'esquinancie. HIPPOCRATE, *de Morbis*, *L. II.*

ANAGLYPHE, Ἀναγλυφὴ, d'ἀναγλύφω, *graver* ; nom donné par Hérophile à une portion du quatrieme ventricule du cerveau, que les Anatomistes modernes appellent *calamus scriptorius*, à cause de la ressemblance qu'il a avec une plume à écrire. GALIEN, *de Anatom. Administr. L. IX. c.* 5.

ANAGNOSIS, Ἀνάγνωσις, d'ἀναγινώσκω, *lire* ou *persuader*. Il signifie proprement lecture, persuasion ou conviction. Foesius croit cependant qu'il signifie dans le traité d'Hippocrate, intitulé παραγγελίαι, les fréquentes visites que l'on fait à un malade, & l'examen que l'on fait de sa maladie.

ANAGRAPHE, Ἀναγραφὴ, d'ἀναγράφω, *ordonner*.

Hippocrate, dans son traité de la décence, conseille aux Medecins d'avoir toujours par avance des potions apéritives préparées ἐξ ἀναγραφῆς, suivant les ordonnances. On peut dire dans ce sens que toutes les préparations des boutiques sont faites ἐξ ἀναγραφῆς.

ANAGYRIS ; *bois puant*. L'*Anagyris* qne quelques-uns appellent *Anagyros*, d'autres *Acopos*, est un arbrisseau d'une odeur extremement forte, dont les feuilles & les branches ressemblent à celles de l'agnus castus. Ses fleurs sont semblables à celles du chou, & produisent une semence solide, bigarrée, en forme de reins, enfermée dans de longues gousses. Cette semence se durcit vers le tems que les raisins murissent.

Ses feuilles, lorsqu'elles sont encore jeunes, étant appliquées en forme de cataplasmes résolvent les tumeurs œdemateuses. Prises à la dose d'une dragme dans du vin, elles sont bonnes pour l'asthme, pour hâter la sortie de l'arriere-faix & de l'embryon, & pour exciter les regles. On les prend dans du vin pour le mal de tête. L'*Anagyris* sert d'amulete aux femmes qui sont sujettes à accoucher difficilement ; mais on doit le jetter aussi-tôt après l'accouchement. Le suc qu'on tire de sa racine est diaphorétique & digestif, & sa semence un puissant émétique. DIOSCORIDE, *L. III. c.* 167.

Les Botanistes modernes distinguent l'*Anagyris* de la maniere suivante.

Anagyris, Offic. Chab. 78. Mont. Ind. 36. *Anagyris fœtida*, C. B. Pin. 391. Ger. 1239. Emac. 1427. Park. Theat. 245. Jons. Dendr. 364. Raii, Hist. 2. 1722. Tourn. Inst. 647. Elem. Bot. 507. Boerh. Ind. A. 2. 27. *Anagyris vera fœtida*, J. B. 1. 364. DALE.

Le *bois puant* est un arbrisseau fort rameux, dont l'écorce est d'un verd brun, le bois jaunâtre, ou pâle, les feuilles rangées trois à trois, oblongues, pointues, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, d'une odeur si forte & si puante, principalement quand on les écrase, qu'elles font mal à la tête. Ses fleurs sont jaunes & ressemblantes à celles du genêt ; elles sont suivies de gousses longues d'un doigt, semblables à celles des haricots, cartilagineuses ; elles contiennent chacune trois ou quatre semences grosses comme nos plus petites feveroles, formées en petits reins, blanches au commencement, puis purpurines, & enfin quand elles sont tout-à-fait mûres, bleues, noirâtres. Cet arbrisseau croît aux pays chauds. Sa feuille est résolutive, & sa semence émétique. LEMERY, *des Drogues*.

ANAIDES. Voyez *Anades*.

ANAISTHESIA. Voyez *Anæsthesia*.

ANALCES, Ἀναλκὲς, d'α privatif, & ἀλκὴ, *force* ; *foible*, *effeminé*. Hippocrate donne cette épithete aux Nations Asiatiques.

ANALDES, Ἀναλδὲς, d'α privatif, & ἀλδέω, *croître* ; qui ne reçoit point de nourriture ni d'augmentation. Hippocrate donne cette épithete aux fruits qui croissent aux environs de la riviere du Phase. *De Aere, locis & aquis*.

ANALENTIA, espece d'épilepsie dont il est parlé dans Paracelse.

ANALEPSIA. Joannes Anglicus donne ce nom à cette espece d'épilepsie qui provient des maladies de l'estomac.

ANALEPSIS, Ἀνάληψις, d'ἀναλαμβάνω, recouvrer les forces & la vigueur après une maladie ; signifie un recouvrement des forces qu'on avoit perdues par la maladie.

ANALEPTICA, *Analeptiques*. Remedes destinés à relever & à rétablir les forces diminuées & abbatues.

Entre toutes les différentes classes de remedes fortifians, il n'y en a point qui méritent à plus juste titre le premier rang que ceux que l'on appelle communément *analeptiques* ou cordiaux dont l'office est de rétablir &

de relever les forces diminuées & abbatues, & qui par cette raison ont comme on dit pour l'ordinaire une vertu fortifiante. On la trouve telle dans les remedes suivans tirés des végétaux, les fleurs de roses & de citron, d'oranges, de jasmin, de muguet; les feuilles de melisse, d'origan, de marum; entre les fruits, les citrons, les oranges de la Chine nouvelles, & la canelle entre les aromates; entre les animaux, le musc; & les préparations où entrent ces remedes simples, comme l'huile de cedre, celle de molucque ou melisse de Constantinople, la vraie huile de roses, le canangé, qui se tire en Perse des fleurs de tilleul, l'huile de bergamotte, l'essence d'ambre bien préparée, l'huile de canelle réduite en elæosaccharum, qui est le principal ingrédient de la pondre solaire de Zeller, l'eau de mélisse citronnée, celle de fleur de muguet, l'eau de canelle, avec le coing. On peut aussi augmenter cette liste des fraises, des framboises, des cerises & de leurs noyaux, des eaux préparées de ces fruits nouveaux, du suc de limon & du sirop qu'on en compose.

Ces cordiaux agissent à raison d'un principe subtil volatil huileux d'une odenr très-agréable, qui s'insinue presque immédiatement dans les nerfs & le liquide qui y circule, & donne à ce fluide un mouvement doux & ami de la nature. Car la nature & le caractere de toutes les substances sulphureuses très-déliées & volatiles, est de pénétrer très-promptement dans l'intérieur des parties nerveuses, & d'opérer très-promptement; ce que font connoître évidemment les bonnes & les mauvaises odeurs, lorsqu'en conséquence d'une disposition particuliere quelqu'un ne peut les supporter. De-là vient que leur seule odenr fait connoître sur le champ leur vertu fortifiante & leur fait ranimer les forces, dans la défaillance & la syncope; ce qui ne surprendra point si l'on fait attention qu'il n'y a point de partie dans le corps où les nerfs & les extrémités des vaisseaux sanguins, soient plus découverts que dans le large canal des narines, ce qui fait que les corps odorans y affectent si promptement les nerfs & les esprits.

Quoiqu'on ne puisse refuser quelque vertu aux *analeptiques* pour opérer le rétablissement des forces, elle est cependant fort limitée & fort bornée. Il seroit certainement bien avantageux qu'il y eût dans la nature des remedes certains pour ranimer ou reproduire les forces abbatues & éteintes, comme le vulgaire s'imagine qu'ils existent, & comme il les demande tous les jours aux Medecins: mais attendu qu'il n'y a pas de moyen plus sûr & plus infaillible de rétablir les forces dans l'état de maladie que de surmonter & de détruire les causes morbifiques qui les alterent, tous les *analeptiques* sont inutiles, si le Medecin n'y réussit.

Il ne faut point aussi s'imaginer qu'on procurera un rétablissement des forces, vrai & constant, par l'usage des médicamens qui animent la circulation des esprits & donnent du ressort aux solides. Car il y a beaucoup de maladies & surtout les fébriles & convulsives où la force & la puissance motrice du cœur, des arteres & des membranes nerveuses, est dans un haut degré, quoique les forces naturelles soient languissantes & très-foibles. La véritable vigueur des forces naturelles dépend donc plutôt pour la très-grande partie, de la conversion des alimens solides & liquides convenables en sang & en liqueurs bien conditionnées, où il se forme derechef un fluide qui se séparant dans le cerveau entre dans les muscles, & les membranes nerveuses par le moyen des nerfs, de qui dépend principalement la vigueur & la fermeté du corps & de toutes ses parties.

Les nourritures de bon suc sont donc les meilleurs *analeptiques*. Tels sont les bouillons gélatineux de viandes, de chapons, des os & de leurs moelles, tirés par la coction de ces alimens dans l'eau avec un peu de vin, quelques rouelles de citron, quelques grains de sel, de macis & de girofle en poudre, dans un vaisseau fermé; ceux qui se font avec de gros pain de Westphalie, de l'eau, du vin & des œufs.

La décoction de chocolat dans l'eau, ou le lait, le lait d'ânesse, l'eau distilée de gros pain avec des écorces de citron; & surtout le bon vin vieux du Rhin, & le véritable vin de Hongrie: il ne faut point employer ces secours alimenteux & nourrissans, pour rétablir les forces pendant la maladie, & lorsque toute la masse du sang & des liqueurs est remplie d'impuretés; mais dans le déclin des maladies, dans la convalescence & lorsque les passions de l'ame, de longues veilles, les travaux & fatigues de l'esprit & du corps, ou de grandes hémorrhagies les ont abatues ou détruites. Il faut même dans ces circonstances user d'un grand ménagement, parce que ces alimens passent promptement dans le sang & qu'ils en augmentent la quantité. Hoffman, *Medecine raisonnée.*

ANALGESIA, Ἀναλγεσία, d'α privatif, & ἄλγος, *douleur* ou *tristesse*. Signifie un état de tranquilité, sans douleur, soit qu'on jouisse d'une parfaite santé, ou qu'on ait perdu une partie du sentiment par quelque maladie.

ANALLIS, Ἄναλλις. Erotien prétend qne c'est le nom d'une plante, dont ni lui ni les autres Auteurs qui l'ont suivi ne nous apprennent point la nature.

ANALMYROS, Ἀνάλμυρος, d'α privatif, & ἅλμυρος; *sel*; *dessalé*.

ANALOGISMOS, Ἀναλογισμὸς, d'ἀναλογία; *analogie*; Raisonnement ou recherche des choses qui ne sont point évidentes par l'analogie qui est entre elles & les choses dont on a une parfaite connoissance.

ANALOSIS, Ἀνάλωσις, d'ἀναλισκώ, *consumer*; *consomption.*

ANALTHES, Ἀναλθὴς, d'α privatif, & ἀλθέω, *guérir*; *incurable.*

ANALTOS, Ἄναλτος, d'α privatif, & ἅλς, *sel*, *dessalé*, *insipide.*

ANALYSIS, Ἀναλύσις, d'ἀναλύω, *résoudre*; *Analyse.* Résolution de quelque substance que ce soit dans ses premiers principes, dans le dessein de découvrir les parties qui la composent.

On a indiqué à l'Article *Acidule*, la méthode d'analyser les eaux minérales, & je conseille au Lecteur de le parcourir, parce que j'y ai spécifié la nature d'un grand nombre de substances, dont la plupart des corps sont composés, & indiqué en même tems une méthode générale pour les découvrir.

La méthode dont on se sert ordinairement dans l'*analyse* des plantes & des animaux, est souvent défectueuse. On les distile dans un vaisseau convenable & l'on examine ce qui s'éleve dans le récipient, aussi-bien que le *caput-mortuum* ou ce qui reste au fond du vaisseau & qui est trop pesant pour être élevé par le feu. Mais cette méthode est tout-à-fait inutile & ne sauroit servir à nous faire connoître la nature de la plante ou de l'animal dont on fait l'*analyse*.

Lorsqu'on fait l'*analyse* de quelque plante, il s'éleve d'abord une grande quantité de phlegme, ensuite un esprit acide ou un sel alcali ou urineux, & enfin une huile noire & d'une odeur désagréable. On retire de la matiere qui reste au fond de la cornue après l'avoir fait calciner au feu, un sel lixiviel semblable au sel de tartre, qui se fond aisément lorsqu'on l'expose à l'humidité de l'air, ou une espece de sel salé, tel que celui de la violette jaune. Outre ces substances que l'on tire de presque toutes les plantes par le moyen de la distilation, il y en a d'autres qui ne sont propres qu'à quelques-unes d'elles. Les plantes aromatiques, par exemple, telles que la lavende, le thym & la sauge, donnent généralement une huile essentielle, subtile & odoriférante. Quelques autres comme l'hellébore, l'*helleborastrum*, la veronique, le cresson, & autres semblables, donnent au premier degré de feu un esprit ou huile, acre & pénétrante, que l'on obtient également après que ces plantes ont fermenté. Quelquefois le premier degré de feu fait élever un esprit acide ou urineux, & quelquefois un esprit volatil & inflammable.

Tels sont les élémens ou principes que fournissent les

plantes. On ne doit pourtant pas s'imaginer que ceux à qui l'on donne ce nom soient exactement les mêmes dans toutes les plantes. Les sels fixes, par exemple, que l'on tire de leurs cendres venant ordinairement d'un acide, doivent autant différer entre eux que les acides des différentes plantes dont on les tire. Pour la même raison les esprits acides, les sels volatils urineux & même l'huile essentielle, doivent différer entre eux; & en effet nous voyons que l'huile essentielle de thym étant mise en digestion avec l'esprit de sel ammoniac donne une teinture rouge ou violette, ce que ne font point un grand nombre d'autres huiles essentielles. On n'a point encore déterminé jusqu'ici en quoi consistent précisément toutes ces différences.

Les substances animales fournissent une grande quantité de sel volatil urineux, une huile épaisse, un sel tant soit peu fixe, & un sel dont l'acidité diminue toujours de plus en plus. Ces mêmes substances donnent lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau, un mucilage ou gelée, dont on peut tirer par la distilation les principes dont nous avons fait mention ci-dessus. Mais comme les substances animales fournissent les mêmes principes de la même maniere, & qu'on ne remarque que très-peu ou même point de différence entre eux, quoique tirés de différens animaux, il est impossible de déterminer au moyen de leur *analyse*, quelle est la vertu de chaque animal en particulier dans la Medecine.

Comme les observations suivantes de Messieurs Homberg & Lemery contiennent des choses extremement curieuses sur ce sujet, j'ai cru devoir les rapporter ici.

Observation sur l'analyse des végétaux, par M. Homberg.

Toutes les *analyses* qu'on a faites jusqu'à présent des plantes dans la Chymie, dans le dessein de découvrir plus parfaitement leur nature, ont été conduites & ménagées à peu près de la même maniere, c'est-à-dire, l'on s'est servi du feu pour séparer les parties qui les composent. La principale différence qu'on remarque entre les séparations de cette nature, c'est que quelques-uns ont fait fermenter les composés avant que de les soumettre à l'action du feu, au lieu que d'autres ont commencé l'*analyse* sans aucune fermentation précédente. Les principes que ces deux différentes especes d'*analyses* fournissent, consistent généralement dans une certaine quantité de sels, d'huiles, d'eau & de terre.

Ce n'est point sans raison qu'on a douté si les substances à qui nous donnons ici le nom de principes, sont les vrais principes qui constituent les mixtes avant qu'ils aient été soumis à l'*analyse*, ou pour me servir d'autres termes, on a douté que les quatre substances dans lesquelles un mixte est réduit par l'action du feu, existent réellement dans ce corps lorsqu'il est dans son état naturel.

La premiere raison qui a donné lieu d'en douter, c'est que deux plantes tout-à-fait différentes par le gout, l'odeur, la figure & les vertus, le chou, par exemple, & la morelle, fournissent lorsqu'on en fait l'*analyse*, des principes si semblables, en nombre & en qualité, qu'il n'y a personne qui ne crût que ce n'est qu'une même plante dont on a fait l'*analyse* en différens tems, cependant il est certain que la premiere est une herbe potagere, & la seconde un poison.

La seconde raison c'est, qu'il est impossible de faire revenir le même mixte dans son premier état, en réunissant les principes qui ont été séparés par l'*analyse*, quelque espece de fermentation & quelque degré de feu qu'on emploie pour cet effet.

Je ne m'arrête point à quelques autres difficultés qui me paroissent de moindre importance, mais celles que je viens d'alléguer méritent certainement toute notre attention. Je me contenterai pour répondre à la premiere objection, de faire observer, qu'on ne sauroit nier que les quatre substances dont nous parlons, savoir, le sel, l'eau, l'huile & la terre n'entrent dans la composition de tous les végétaux, puisqu'on les y trouve généralement de quelque maniere qu'on en fasse l'*analyse*, la difficulté ne consiste qu'à découvrir si elles existent dans les plantes de la même maniere que lorsqu'on les désunit par l'*analyse*, ou si l'action du feu n'a point altéré ces principes, & ne les a point fait paroître différens de ce qu'ils sont dans le mixte.

J'ai fait différentes expériences à dessein de me satisfaire sur ce point: mais je me contenterai d'en rapporter une seule dont je tirerai quelques conséquences.

Le suc de raisins mûrs nouvellement exprimé, donne d'abord lorsqu'on le distile, une grande quantité de liqueur aqueuse dont la partie qui s'éleve la premiere est fade & insipide, & celle qui s'éleve la derniere, acide. avec quelque apparence de sel volatil urineux. Si l'on vient à augmenter le feu, elle donne une petite quantité d'huile d'une odeur très-desagréable; & la matiere qui reste dans la cornue étant calcinée & lavée, donne un sel lixiviel & une très-petite quantité de terre insipide.

Si après avoir fait évaporer le même suc environ d'un tiers au moyen d'un feu lent, on le met dans un lieu froid, il s'y forme un sel essentiel tant soit peu acide en forme de crystal, on trouve une substance huileuse d'un gout très-agréable qui flotte sur sa surface, & le reste de la liqueur est tant soit peu piquant, à cause du sel essentiel qu'elle conserve toujours.

Lorsque ce même suc a fermenté, & qu'il a acquis la qualité du vin, il donne dans la distilation une très-grande quantité d'esprit inflammable, & ensuite de liqueur aqueuse, limpide. Je fais évaporer la matiere qui est restée dans l'alambic jusqu'à la consistance du miel, je la tire du feu, & verse dessus de l'esprit de vin très-fort parfaitement débarrassé de phlegme, qui se charge d'une huile rougeâtre & d'une odeur aromatique, il n'y a que quelque peu de matiere terrestre qui se précipite, & il se forme au fond un sel acide semblable au tartre en forme de crystaux.

Ces trois différentes *analyses* d'un seul & même mixte, nous donnent les mêmes principes, quoique très-altérés par la violence du feu dans la premiere, & par la fermentation dans la troisieme; de sorte que ceux de la seconde *analyse* n'étant point altérés par l'action du feu ni par la fermentation, doivent nécessairement persister dans le même état où ils étoient dans la plante. L'on trouve la douceur du raisin dans la matiere huileuse qui flotte au-dessus de la crystallisation, son gout piquant dans le sel qui s'est crystallisé & sa fluidité dans le phlegme aqueux qui s'est évaporé. La matiere terrestre demeure mêlée avec l'huile & le sel, & on ne peut l'en séparer qu'au moyen d'un feu violent, de même que dans la premiere *analyse*, dans laquelle on observe les mêmes circonstances eu égard au sel de cette plante, qu'à l'égard des sels fossiles, tels que le salpêtre & le vitriol, que nous savons certainement être des sels acides, volatils, mêlés avec une quantité proportionnée de sel fixe & de terre insipide, qui leur tient lieu d'une espece de matrice. Comme les sels des plantes sont beaucoup plus composés que les sels fossiles, il arrive aussi que nous trouvons celui de notre plante divisé en trois différentes parties; la premiere est ce sel acide qui s'éleve avec les dernieres parties du phlegme; la seconde est ce sel volatil urineux qui s'éleve en partie avec les dernieres gouttes de l'acide, partie seul & partie avec les huiles fétides; la troisieme est le sel fixe qui se sépare des parties terrestres par la lixiviation; & ces trois sortes de sels étant naturellement unis dans la plante, composent son sel essentiel, qui, comme nous l'avons vu, forme une crystallisation dans la seconde & troisieme *analyses*.

L'huile de ce fruit qui, dans les deux dernieres *analyses* est douce & d'une odeur aromatique, est acre & puante dans la premiere, ce qui ne vient vraisemblablement que de la quantité de sels acides & urineux que la plante contient, que la violence du feu fait élever en même-tems, & qui se mêlent avec l'hui-

le dont nous avons parlé, lesquels sels deviennent volatils en passant par le cou de la cornue, ce qui n'arrive point dans les sels des deux autres *analyses*. Comme la fermentation sépare naturellement les substances volatiles de celles qui sont fixes, nous trouvons dans la troisieme *analyse* une grande quantité d'esprit inflammable, qui est la partie la plus volatile de l'huile de notre fruit, & qui s'en sépare au moyen de la moindre chaleur.

Il paroît par la comparaison que nous venons de faire des principes, que le même mixte a fourni dans trois différentes *analyses*, qu'ils sont toujours en même quantité, & qu'ils ne different que par les degrés de volatilité & de fixation, suivant la fermentation & les degrés de feu que les mixtes ont éprouvés dans leurs *analyses*. Si l'on ajoute à ce que nous venons de dire les combinaisons infinies du plus ou du moins de ces principes, dont la différence peut être imperceptible dans l'*analyse* qu'on en fait, on ne sera point surpris de trouver deux plantes si différentes par le gout, l'odeur & les propriétés que le sont le chou & la *morelle*, qui se ressemblent d'ailleurs si fort par les principes.

Il n'est pas difficile non plus de comprendre la raison pour laquelle on ne peut, qu'il me soit permis d'user de ce terme, recomposer un mixte ou un corps composé en réunissant les principes qu'on a désunis par l'*analyse*; car le feu ayant altéré leur disposition naturelle & leurs degrés respectifs de volatilité & de fixation, & dissipé inévitablement quelqu'une de leurs parties, il arrive lorsqu'on vient à réunir ces principes, qu'ils ne sont plus en même quantité, qu'ils ne possedent plus la même qualité, & qu'ils ne sont plus disposés comme ils l'étoient dans le mixte avant qu'on en eût fait l'*analyse*.

Pour me convaincre d'avantage de cette vérité, j'ai mêlé des principes très-simples pour en composer un certain corps, qui ayant ensuite été soumis à l'*analyse*, a donné des principes tout-à-fait différens de ce qu'ils étoient auparavant; par exemple, le sel lixiviel fixé, & l'huile des plantes tiré par expression étant mêlés sur le feu, composent un savon, qui donne entre autres principes dans son *analyse* une liqueur acide, une terre insipide & un sel urineux qu'on n'apperçoit point dans les drogues dont il est composé.

Le mélange d'un acide minéral avec l'huile essentielle de quelque plante, compose une résine tout-à-fait semblable à celle qui découle de quelques arbres. Il n'entre dans cette composition que deux ingrédiens volatils; cependant elle fournit, lorsqu'on en fait l'*analyse*, les quatre principes dont nous avons parlé. Il faut cependant avouer, que le mélange de ces deux substances excite une fermentation si prompte & si violente, qu'elles s'enflamment souvent; & comme l'on sait, que dans toute fermentation il se fait une séparation naturelle des parties volatiles d'avec celles qui sont fixes, il n'est pas fort difficile de les distinguer l'une de l'autre dans l'*analyse* qu'on en fait, quoiqu'elles ne paroissent point telles avant la fermentation.

Ces réflexions peuvent servir à nous convaincre que les *analyses* dans lesquelles on se sert d'un feu violent, ne sont point si propres à nous faire découvrir les principes & les vertus des plantes, que celles dans lesquelles on facilite la séparation des principes qui les composent par une chaleur modérée, & par le moyen de la fermentation. HOMBERG, *Mémoire de l'Acad. Royal. des Sciences*, A. 1701.

REMARQUES.

Sur le défaut & le peu d'utilité des Analyses ordinaires des plantes & des animaux, par M. LEMERY.

Pour répandre un plus grand jour sur ce que j'ai à dire dans la suite, je commencerai ce Mémoire par une comparaison qui me paroît venir assez bien au sujet.

Je propose deux édifices qui aient à peu près la même forme extérieure, quoique construits avec des matériaux différens, & différemment arrangés les uns par rapport aux autres. Si pour découvrir cette différence de matériaux & leur arrangement différent dans l'un & dans l'autre édifice, on s'avisoit de détruire chacun de ces édifices, & d'en faire, s'il m'est permis de le dire, une espece de décomposition ou d'*analyse* par le secours d'un agent actif & violent, qui bien loin de ménager les matieres sur lesquelles il auroit à agir, & cela en ne faisant que les séparer les unes des autres, & les laissant en leur entier après leur désunion, ne seroit propre au contraire, par la force & la vivacité naturelle de son mouvement, qu'à les réduire en peu de tems en poussiere; dans cette espece de cahos où tout se trouveroit non seulement confondu, mais encore considérablement altéré, seroit-il bien possible de distinguer & de reconnoître la nature & la différence des matériaux qui seroient entrés dans la composition de chaque édifice? Ne pourroit-il pas même arriver que la poussiere résultante de la démolition d'un édifice paroîtroit semblable à celle de l'autre? D'où l'on ne manqueroit pas de conclure que les deux édifices auroient été bâtis avec les mêmes matériaux, quoiqu'ils l'eussent réellement été avec des matériaux différens.

Voilà à peu près l'image & la représentation de ce qui se passe dans les *analyses* ordinaires des plantes & des animaux. Le feu qu'on emploie pour ces sortes d'opérations est l'agent vif & actif dont on a parlé; il ne ménage aucune des substances soumises à son action; il ne tarde guere à les broyer, à les atténuer, &, s'il m'est permis de le dire, à les réduire en une espece de poussiere; & soit par le trouble, la confusion & le dérangement, soit par les parties nouvelles qu'il porte, & introduit dans les différentes substances du mixte, il donne lieu à la formation de nouveaux composés, qui different souvent très-fort de ceux qui habitoient naturellement dans ce mixte. C'est apparemment par les raisons déja alléguées, & par un certain déguisement que le feu apporte aux différentes parties des plantes & des animaux, qu'il arrive souvent que deux plantes dont l'une est très-salutaire, & l'autre un poison, & dont la composition naturelle est par conséquent très-différente, se ressemblent néanmoins très-fort par les substances qu'on en retire, & par la quantité de ces substances; de maniere que si on ne connoissoit pas d'ailleurs leurs qualités, on seroit tenté de croire, en vertu de l'*analyse* qu'elles seroient les mêmes.

Quand je dis que le feu change & déguise si fort les substances qu'on retire des mixtes, je ne prétens pas donner ces substances pour des principes, ni faire croire que les principes dont les mixtes sont composés, soient altérables par le feu. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est que certaines substances à qui l'on donne communément, & mal à propos, le nom de principes, reçoivent véritablement par le feu l'altération & le déguisement dont il s'agit: mais je prouverai une autre fois, en examinant quels sont les corps qui méritent en bonne Chymie le nom de principes, qu'il y a tout lieu d'assurer que ces corps ne changent point de forme par l'action du feu, ou plutôt que s'ils sont susceptibles de quelque altération par cet agent, l'altération ne tombe sur aucun des principes en particulier, mais seulement sur leur union, c'est-à-dire, sur la maniere dont ils sont liés les uns avec les autres, en telle sorte que le feu peut bien changer la forme du composé en desunissant ses parties, & les arrangeant d'une autre maniere; mais il ne peut rien faire à celle du principe, dont la solidité est telle, que ses parties ne peuvent être séparées, & par conséquent dont la forme est inaltérable.

On dira peut-être que si avant que de s'engager dans le grand travail des *analyses*, on eût bien examiné le fruit qu'on en pouvoit retirer pour la connoissance des

mixtes, l'inutilité du travail n'auroit pas manqué d'en faire évanouir le projet ; ce qui auroit épargné beaucoup de peine, de dépense, & surtout un tems considérable qui auroit pu être mieux employé.

Je répons qu'on n'a été à portée de penser juste sur le compte des *analyses*, que depuis qu'elles ont été faites : & qu'on a pu en considérer avec soin toutes les circonstances, & les comparer les unes avec les autres. La connoissance de leur peu d'utilité étant donc le fruit de l'expérience, il falloit, pour en être convaincu, & pour être en état de découvrir en quoi consistoit leur défaut ; il falloit, dis-je, que ces expériences eussent été faites ; & quand bien même on auroit pu prévoir avant ce tems-là tout ce que l'expérience a fait reconnoître depuis, les raisons qui auroient été alléguées pour détourner du travail des *analyses*, n'auroient tout au plus été regardées que comme de simples conjectures, incapables de captiver & de fixer la confiance, & qui n'auroient pas même tenu contre l'idée des avantages que le public prétendoit tirer du travail dont il s'agit. Enfin, comme ces conjectures n'auroient pu être vérifiées que par le travail même des *analyses*, il auroit toujours fallu les faire, avec cette seule différence qu'elles seroient venues après les conjectures, & qu'elles en auroient été en quelque sorte la confirmation, au lieu que dans le cas présent elles ont précédé & fait naître nos réflexions.

Au reste, quand toutes les *analyses* qui ont été faites, ne serviroient qu'à nous détromper de ces mêmes *analyses*, & à nous indiquer ce qu'on en doit penser, ce seroit toujours là un avantage qui dédommageroit assez du tems & des soins qu'elles auroient couté : mais ce qui contribue encore à justifier ce travail, c'est qu'en examinant le recueil de ce qui a été fait sur une longue suite de mixtes, on y trouve un grand nombre de faits curieux, dont on est redevable au projet des *analyses*, & qui pourront avoir leur utilité dans la suite.

L'exécution de ce projet ayant donc suffisamment fait connoître le peu de fruit qu'on peut tirer des *analyses* ordinaires, & ne laissant plus aucun lieu d'en douter, ce n'est point là ce que je me suis proposé d'examiner, & de faire voir dans ce Mémoire. Je suppose le fait, que je regarde comme certain & incontestable, & j'en cherche la raison ou la cause physique dans la maniere même dont on a coutume de faire les *analyses*, c'est-à-dire, dans la violence & l'activité du feu, qui est l'agent qu'on emploie pour cela, dans le dérangement, le trouble & la confusion qu'il porte dans toutes les parties du mixte.

Nous avons déja donné une idée & une explication de ce trouble & de ce dérangement au commencement de ce Mémoire : mais comme cette idée ou cette explication est un peu générale, & qu'elle a besoin elle-même d'être prouvée & éclarcie par un examen plus précis de l'altération particuliere qui survient à chacune des substances du mixte ; j'entrerai d'autant plus volontiers dans cet examen, qu'en considérant de plus près en quoi consiste le défaut des *analyses* ordinaires, nous acquerrons par-là des idées plus correctes sur cette matiere ; & nous parviendrons peut-être à imaginer & exécuter d'autres especes d'*analyses*, plus longues à la vérité que les premieres, mais aussi plus exactes, exemptes de leurs inconvéniens, & beaucoup plus propres à nous faire connoître l'intérieur des mixtes.

Pour juger sainement du changement que le feu apporte aux différentes parties d'un mixte analysé à la maniere ordinaire, il n'y a qu'à considérer chacune de ces parties dans leur état naturel, & comparer cet état à celui qui leur survient, quand elles ont passé par le feu : deux sortes de substances dans les plantes & les animaux, méritent particulierement notre attention ; l'une est leur partie saline, l'autre est leur partie grasse.

J'ai déja dit que je ne prétendois pas donner ces substances pour des principes ; & en effet, en déclarant ce que je pense sur les principes chymiques, je ferai voir que chacune de ces substances se résout en différentes parties, qui ne sont pas elles-mêmes des principes : mais toutes composées qu'elles sont, il est important, pour la connoissance de la vertu des mixtes, de les retirer & de les connoître telles qu'elles habitent dans ces mixtes, c'est-à-dire, dans leur entier, & nullement défigurées ; car c'est ainsi qu'elles agissent immédiatement sur nos liqueurs ; & cette action ne dépend pas en particulier de telle ou telle partie dont elles sont composées, mais de l'union totale de toutes ces parties, d'où résulte certaines masses, dont les effets sont souvent très-différens de ceux de chacune de leurs parties, soit qu'on les considere en particulier & agissant de cette maniere, soit qu'on les suppose simplement mêlées & confondues ensemble, mais non pas étroitement unies, comme elles le sont dans le mixte. Il est donc clair qu'on ne peut apporter trop de soin pour connoître ces masses dans leur état naturel, & pour les retirer autant entieres qu'il est possible. Et si l'on veut ensuite entrer dans l'intérieur de ces masses séparées du reste des parties du mixte ; c'est seulement alors qu'on pourra les analyser avec fruit, comme nous le prouverons clairement, quand il s'agira de ces sortes d'*analyses*.

Je compare ces masses aux matériaux des édifices, que nous avons proposés pour exemple au commencement de ce Mémoire ; car pour connoître la composition intérieure de ces édifices, il ne suffit pas de les détruire en rompant l'union de leurs matériaux, il faut encore que ces matériaux soient retirés en leur entier ; du moins ne doivent-ils point être méconnoissables de ce qu'ils étoient dans l'édifice même, ou avant la construction de l'édifice, sans quoi ils ne nous donneront jamais qu'une idée fausse ou obscure de la composition intérieure du bâtiment : c'est aussi ce que font les différentes substances extraites des plantes ou des animaux par le procédé ordinaire des *analyses* ; car on va voir par l'examen de chacune de ces substances, que bien loin de rapporter après l'*analyse* & au sortir du mixte la forme extérieure qu'elles avoient dans le mixte, elles deviennent souvent si différentes de ce qu'elles y étoient, & acquierent des vertus si opposées à celles qu'elles avoient, qu'on auroit de la peine à croire cette différence, si l'expérience ne nous y forçoit en quelque sorte.

La partie saline des plantes & des animaux y habite communément sous la forme d'un sel concret, dont il s'y en trouve de plusieurs especes.

J'ai remarqué, en examinant un grand nombre de matieres animales, & cela à l'occasion du travail que j'ai fait sur le salpetre, que ces matieres contenoient une grande quantité de sel ammoniac, c'est-à-dire, un sel de la nature de celui qu'on peut faire, en joignant ensemble un acide & un sel volatil ; de l'esprit de sel, par exemple, & du sel volatil de corne de cerf ou de viperes. J'ai de plus observé, que l'acide du sel ammoniac naturel, contenu dans les matieres animales, étoit nitreux, c'est-à-dire, pareil à celui qu'on tire du salpetre, en telle sorte, qu'on pourroit, par une suite d'opérations, dépouiller si bien cet acide des matieres grasses qui l'enveloppent naturellement dans l'animal, qu'il fût réductible en une liqueur ou esprit de nitre, qui ne différeroit en rien de l'esprit de nitre ordinaire. Enfin, les mêmes matieres animales sur lesquelles j'ai fait mes observations, ne m'ont laissé aucun lieu de douter qu'elles ne continssent une petite quantité à la vérité de véritable salpetre, c'est-à-dire, d'un sel semblable à celui qu'on formeroit de l'union de l'acide de l'esprit de nitre, & d'un sel fixe alcali. En un mot, dans ces matieres où l'acide nitreux se trouve en très-grande quantité, quoique si bien enveloppé, que sans beaucoup d'industrie & de travail, on ne peut l'obliger à se manifester : dans ces matieres, dis-je, la plus grande partie de l'acide dont il s'agit, se trouve jointe à une matiere volatile, & forme un sel

ammoniac, & une petite portion de cet acide est arrêtée par une matiere fixe, & forme du salpetre.

Outre le sel ammoniac nitreux & le salpetre contenu dans toutes les matieres animales que j'ai examinées, j'ai encore retiré de quelques-unes de ces matieres avec beaucoup de facilité, une quantité assez considérable de véritable sel commun, tout semblable au sel commun ordinaire : mais il ne m'a point paru qu'aucune de ces matieres contînt un sel ammoniac fait avec l'acide de ce sel. Je ne nie pourtant pas le fait ; je crois seulement être en droit d'avancer, en conséquence de toutes les expériences que j'ai faites sur les matieres animales, que la plus grande partie de leur sel ammoniac est nitreux ; & que s'il y en a quelque portion formée par un autre acide, elle y est en bien moindre quantité que celui du nitre : mais enfin, de quelque nature que soit l'acide contenu dans les animaux, il a déja été remarqué, que la difficulté qu'il y a à le faire paroître, prouvoit assez qu'il y est fortement enveloppé ; & comme l'acide nitreux y forme naturellement ou un sel ammoniac, ou un salpetre, suivant la nature des matieres dans lesquelles il est engagé, il y a lieu de croire que tout autre acide y est caché, du moins pour la plus grande partie, sous les mêmes enveloppes ; ce qu'il suffit de savoir pour l'intelligence de ce qui sera dit dans la suite.

Le sel ammoniac n'est pas aussi commun dans les matieres végétales que dans les animales ; il ne laisse pourtant pas que d'y en avoir : mais ce qui s'y trouve en beaucoup de quantité, c'est un sel concret, dont la matrice ou la base est une matiere fixe ; & comme il y a en effet plus de matieres fixes & terreuses dans les plantes, & plus de matieres volatiles dans les animaux, l'acide, qui, dans les plantes, forme ordinairement un sel de la nature de celui qui résulteroit du mélange artificiel de cet acide avec un sel fixe, produit au contraire dans les animaux, comme on l'a déja dit, un sel semblable à celui qu'on pourroit faire, en joignant ensemble un acide & un sel volatil. Cela étant, on ne doit point être surpris, s'il y a dans certaines plantes infiniment plus de salpetre qu'on n'en trouve dans aucune matiere animale, & s'il y a plus de sel ammoniac nitreux dans les matieres animales en général, qu'il n'est possible d'en trouver dans aucune plante.

J'expliquerai dans l'article du nitre comment le salpetre des plantes devient sel ammoniac nitreux dans les animaux ; & comment le sel ammoniac nitreux peut redevenir salpetre dans les plantes.

Mais le salpetre & le sel ammoniac nitreux ne sont pas la seule espece de sel concret contenu dans les plantes ; il s'y en trouve encore d'autres especes, formées à la vérité par une matiere semblable, c'est-à-dire, fixe ou volatile, mais par un acide d'une autre nature, tel, par exemple, que celui qui a été retiré ou du vitriol, ou du sel commun ; & tous ces sels, contenus en différentes plantes, forment différentes classes de sels essentiels qui ont des propriétés & des effets différens, suivant l'espece d'acide que donne à chacun d'eux la forme saline. Je n'entrerai pas plus avant dans ce détail pour le présent ; je remarquerai seulement qu'entre ces sels, il y en a dans lesquels l'acide est si bien enveloppé dans la matrice, qu'étant mis sur la langue, ils n'y excitent qu'une impression de salure, & nullement d'acidité ; & qu'en les mêlant avec un sel alcali, il ne se fait ni fermentation, ni jonction des deux sels : tel est le sel essentiel de la bourache & celui du pourpier, qui, à proprement parler, sont un véritable salpetre : mais il y a d'autres sels essentiels dont les acides, moins profondément engagés dans leur matrice, ressortent en quelque sorte au-dehors, & y présentent chacun l'extrémité d'une de leurs pointes, qui, se trouvant libre par cet endroit, excitent aussi par-là une impression d'acidité sur la langue, où les sels dont il s'agit ont été posés ; c'est par la même mécanique que ces sels fermentent & s'unissent avec les sels alcalis ; nous trouvons un exemple de cette espece de sel dans le crystal de tartre.

Après avoir examiné le caractere, l'état & la composition naturelle des sels qui se trouvent ordinairement dans les matieres végétales & animales, voyons présentement ce qu'ils deviennent quand ils ont passé par le feu, communément employé dans les *analyses* ordinaires, & commençons par le sel ammoniac contenu dans les plantes & dans les animaux.

Comme les deux parties dont ce sel est composé sont toutes deux de nature à pouvoir être enlevées par le feu, soit qu'elles soient séparées, soit qu'elles soient unies, en telle sorte qu'après avoir été élevées, elles conservent toujours l'union qu'elles avoient ensemble avant l'opération ; il sembleroit que le sel ammoniac qui habite dans les plantes & dans les animaux, devroit aussi monter de même par l'action du feu, c'est-à-dire, en son entier. Cependant il ne s'éleve point tel ; il souffre auparavant une désunion dans les parties dont il est composé, & chacune de ces parties montent séparément par la distilation ; on remarque même dans l'*analyse* ordinaire des animaux, que tout ce qui s'en éleve par cette voie n'est ou ne paroît être qu'un sel volatil alcali, c'est-à-dire, la portion la plus volatile du sel ammoniac, séparée de l'acide qui se manifeste si peu dans les substances que le feu a fait élever, qu'on a été long-tems à croire que les matieres animales n'en contenoient point, & que ce n'est même que depuis peu qu'on s'est apperçu du contraire, qui a été regardé comme une découverte d'autant plus curieuse, qu'elle détruit un préjugé fondé sur les *analyses* d'un très-grand nombre de matieres animales. Il est donc vrai qu'en ne considérant que ces *analyses*, on tombe dans deux erreurs manifestes ; l'une qu'il n'y a point d'acide dans les animaux, quoiqu'il y en ait réellement beaucoup, comme je l'ai prouvé ailleurs ; l'autre que leurs sels y sont sous la forme d'un sel volatil alcali, quoique l'on sache d'ailleurs très-certainement que ces sortes de sels, comme les sels fixes alcalis, n'ont été rendus alcalis que par le feu qui les a décomposés à demi, en les privant d'une portion de leurs acides ; de maniere qu'en leur rendant ces mêmes acides, on les rétablit parfaitement dans le même état où ils étoient dans le mixte avant qu'il eût souffert l'action du feu.

Il s'agit présentement d'expliquer pourquoi l'*analyse* ne fait voir qu'une partie du sel ammoniac contenu dans les animaux, & ce que devient la partie acide de ce sel, comment l'une se sépare de l'autre & pourquoi elles ne s'élevent pas ensemble, comme il a coutume d'arriver dans la sublimation ordinaire du sel ammoniac.

Pour résoudre toutes ces difficultés, je dirai d'abord que quand les circonstances sont différentes, les effets doivent aussi être différens. Par exemple, l'expérience nous apprend que les sels volatils alcalis sont plus volatils, c'est-à-dire, que le feu les enleve plus aisément que les parties de l'eau ; & cependant quand on fait la distilation de la vipere & d'un grand nombre d'autres matieres animales, le phlegme qui tient moins au reste de la matiere monte d'abord & avant le sel volatil : mais quand ce même sel volatil a été dégagé des especes de liens qui le retenoient & l'arrêtoient dans le mixte & qu'il est question de le séparer du phlegme avec lequel il est allé se mêler & se confondre dans le récipient, ce n'est plus le phlegme, c'est le sel volatil que le feu éleve & sublime alors le premier.

Il arrive quelque chose de semblable dans le cas du sel ammoniac ; quand ce sel se trouve seul, qu'il ne tient à rien & qu'il est en quelque sorte isolé, le feu l'enveloppe & l'enleve tout entier sans beaucoup de peine, & sans être obligé de s'y prendre à deux fois. Mais quand ce sel est dans un mixte, il est alors intimement uni aux parties terreuses du mixte qui le fixent & l'appésantissent, & qui l'empêchent de céder aussi aisément à l'action du feu qu'il auroit fait sans cela, de maniere que

que le feu ne pouvant pas emporter alors tout le sel, il en détache & enleve la portion la plus volatile & la plus facile à s'envoler, ce qui donne lieu à la partie acide de s'engager de plus en plus avec la partie terreuse du mixte, à mesure que son sel volatil l'abandonne. Ce raisonnement est parfaitement justifié par l'expérience, puisqu'en mêlant une quantité suffisante de matiere alcaline avec du sel ammoniac ordinaire, & poussant le tout par le feu, ce sel ne s'éleve plus en entier comme quand il est seul, c'est seulement sa partie volatile & alcaline qui cede d'abord & qui s'échappe, pendant que l'acide du sel s'incorpore profondément dans les pores de la matiere alcaline, dont il ne se dégage ensuite que par un effort plus considérable que le précédent. Voilà précisément ce qui se passe dans la distilation ou l'*analyse* ordinaire d'une matiere animale : car le feu qu'on a coutume d'employer pour cette opération, suffit bien pour dégager le sel volatil, le phlegme & une bonne partie de l'huile : mais il ne suffit pas pour l'acide, surtout depuis qu'il est plus profondément engagé dans la partie terreuse du mixte ; & c'est pour cela qu'on n'en apperçoit point dans les portions différentes qui se sont élevées pendant l'*analyse*, ou s'il y en a, c'est en si petite quantité, & il est si fort enveloppé dans les matieres huileuses, qu'on ne peut le découvrir : & ce qui prouve la vérité de ce raisonnement, c'est que si on pousse la matiere par une violence de feu plus considérable que celle que l'on a coutume d'employer, il s'éleve alors une liqueur qui donne des marques sensibles d'acidité, & on observe en cette occasion un fait assez curieux, qui a déja été remarqué par feu M. Homberg ; c'est que les acides dont il est question, après avoir été obligés de céder à l'effort du feu, se rendent & se retrouvent dans la même liqueur avec les sels alcalis qui leur étoient unis auparavant ; & malgré le nouveau mélange de ces acides & de leurs sels alcalis dans le même lieu, il ne se fait ni fermentation sensible, ni réunion de deux corps qui y conservent chacun leurs propriétés particulieres, l'un l'acide, l'autre le sel alcali.

M. Homberg prétend que c'est au peu de phlegme contenu dans le mélange, qu'on doit attribuer cette particularité, d'autant qu'on voit souvent en pareil cas des acides & des alcalis demeurer ensemble dans l'inaction : mais je crois aussi que les parties huileuses qui se trouvent répandues dans la liqueur, & dont quelques-unes ont pu contracter une union particuliere avec les acides pendant l'opération, ce qui empêche peut-être d'en pouvoir bien distinguer le caractere, comme il sera dit dans la suite, que ces parties huileuses, dis-je, en enveloppant les acides, contribuent beaucoup à empêcher leur action sur le sel volatil alcali. Et en effet, si on n'avoit égard qu'à la raison alléguée par M. Homberg, on auroit de la peine à répondre à une difficulté, c'est qu'il y a souvent assez de parties aqueuses dans la liqueur pour qu'il s'y fît au moins quelque petite ébullition, qui seroit bien-tôt suivie d'une réunion sensible des acides & des alcalis.

Comme il y a tout lieu de croire que dans l'*analyse* des mixtes chargés de sel ammoniac, la décomposition de ce sel ne se fait alors qu'à proportion des parties fixes & terreuses contenues naturellement dans ces mixtes, je me suis imaginé que les matieres animales qui abondent particulierement en parties volatiles, pourroient bien ne pas contenir assez de parties terreuses pour toute la quantité du sel ammoniac de ces matieres, & par conséquent que tout ce sel ammoniac ne se décomposoit point dans l'opération de l'*analyse*, mais qu'une partie ou restoit avec le *caput mortuum* de la matiere, ou perdoit une médiocre quantité de ses acides, & devenant en cet état moins volatile à la vérité que les sels volatils plus dépouillés d'acides, mais plus volatile aussi que le sel ammoniac qui n'en a perdu aucun, tenoit alors un milieu entre les deux, qui le mettoit de niveau de volatilité avec les parties aqueuses dans lesquelles il va se réfugier pendant l'opération, & dont on ne peut ensuite le séparer par la voie de la distilation, parce que n'étant ni plus ni moins léger que l'eau, il ne s'éleve ni devant, comme les sels volatils alcalis ordinaires, ni après, comme le sel ammoniac qui est en son entier ; & comme cette liqueur qui constitue ce que l'on appelle communément *esprit*, fermente avec les acides, soit par quelques sels volatils qu'elle a retenus, soit par rapport aux acides que le sel ammoniac de la liqueur a perdus, & en place desquels les nouveaux acides vont se loger, on a cru être en droit de conclurre de cette fermentation, que l'esprit n'étoit qu'un phlegme chargé des mêmes sels volatils qu'on retire de la matiere sous une forme concrete. Mais si cela est, pourquoi ne dépouille-t-on pas totalement, ou du moins jusqu'à un certain point cet esprit de sels volatils, en le plaçant dans un matras à long con, avec un chapiteau & un récipient, & donnant lieu par une douce chaleur à ces sels qui doivent être plus légers que l'eau, de se séparer de ce liquide, en s'élevant jusqu'au haut comme un sel volatil concret dissous dans l'eau, ou même dans l'esprit, a coutume de le faire en pareilles circonstances. On peut donc croire avec assez de vraisemblance, que dans l'*analyse* ordinaire des matieres animales, toute la quantité de leur sel ammoniac se décompose inégalement, c'est-à-dire, que dans les différentes portions de ce sel il ne se fait pas une désunion égale de l'acide d'avec sa partie alcaline ou sa matrice, qui est ce qu'on appelle communément *sel volatil des animaux*, en telle sorte que certaines portions de ce sel se dépouillent jusqu'à un certain point des acides qu'elles contenoient dans le mixte ; que d'autres en retiennent davantage, & qu'il y en a peut-être d'autres qui en perdent encore moins, & qui malgré l'opération, demeurent à peu près sous la forme naturelle qu'elles avoient dans le mixte, de même qu'il arrive dans certaines distilations d'esprit volatil de sel ammoniac, où faute d'une assez grande quantité d'intermede absorbant, il n'y a qu'une partie de ce sel dont il se détache des sels volatils alcalis qui montent d'abord pendant que l'autre portion du sel ammoniac reste en son entier au fond du vaisseau ; & étant poussée ensuite par un plus grand feu, elle s'éleve sous la forme de fleurs, qui ne sont autre chose qu'un sel ammoniac tout entier ou du moins avec la plus grande partie de ses acides.

Ce qui me paroît confirmer la conjecture que j'ai avancée ; savoir, que tout le sel ammoniac des matieres animales ne se décompose pas également pendant le tems de leur *analyse*, & cela faute de contenir naturellement assez de parties terreuses ; c'est qu'en suppléant à ce défaut, c'est-à-dire, en mêlant avec ces matieres une assez grande quantité de nouvelles parties terreuses pour opérer la décomposition d'une plus grande quantité du sel ammoniac dont il s'agit ; on parvient enfin à désunir & à mettre en liberté un grand nombre d'acides & de sels volatils, dont sans cela l'union auroit toujours subsisté ; &, par ce nouveau procédé, non-seulement on obtient plus de sel volatil alcali, mais encore la liqueur qui monte sur la fin de la distilation, & par le degré du feu qui lui convient, est beaucoup plus aigre & plus chargée d'acides, que quand on n'a point mêlé d'intermede terreux avec la matiere animale avant de la distiler.

Il est donc constant que les matieres animales contiennent beaucoup d'acides, dont les *analyses* ordinaires ne donnoient aucun indice ; ce qui marque le peu de fond qu'on doit faire sur ces *analyses* : mais il faut convenir aussi que les moyens nouveaux à qui nous devons la découverte des acides des animaux, ne sont pas encore exempts de défauts sur le fait même de l'acide qu'ils découvrent. Car si en dégageant cet acide, ils en font appercevoir où on n'en voyoit point auparavant, comme le développement de cet acide se passe dans le sein même du mixte, & au milieu des différentes parties dont il est composé ; l'acide, après avoir été séparé du sel volatil alcali qui l'enveloppoit, se re-

trouve toujours ensuite confondu dans une même liqueur, avec différentes parties qui lui permettent bien à la vérité de se faire connoître pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un acide en général, mais dont le mélange cache le caractere spécifique de l'acide, & empêche de distinguer à quelle classe particuliere d'acides il appartient ; ce qu'il est néantmoins très-important de savoir, quand on veut être instruit à fond de ce qui regarde la partie saline d'un mixte.

On tâchera de ne point tomber dans cet inconvénient quand il s'agira de proposer de nouveaux procédés pour l'*analyse* des mixtes. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, 1719.*

Après avoir considéré l'action du feu sur l'espece de sel dont les matieres animales sont particulierement chargées; je veux dire, sur le sel ammoniac contenu dans ces matieres ; nous avons présentement à examiner l'altération qu'apportent les *analyses* à une autre espece de sel qui se trouve particulierement dans les végétaux, qui ne differe du sel ammoniac que par sa matrice qui est fixe. Cette différence de matrice n'empêche pas que le feu ne produise sur la plus grande partie des sels de cette espece, ce qu'il a coutume de faire sur le sel ammoniac ; c'est-à-dire, qu'il ne désunisse aussi une grande quantité d'acides de ces sels d'avec la matrice où ces acides étoient engagés, & par la même raison que le sel ammoniac ne se réduise par l'*analyse* en acide, & en sel volatil alcali. L'espece de sel dont il s'agit se doit aussi réduire & se réduit en effet par la même voie en acide & en sel fixe alcali : mais comme le sel fixe, par cela même qu'il est fixe, résiste infiniment davantage à l'action du feu que le sel volatil ; il arrive deux choses différentes dans la désunion des acides de chacun de ces sels d'avec leur matrice particuliere : C'est, 1°. qu'au lieu que dans le cas du sel ammoniac, la matrice étant beaucoup plus volatile que l'acide, elle s'éleve la premiere & laisse au fond du vaisseau la portion d'acide qui en a été séparée ; dans le cas au contraire de l'autre espece de sel, la matrice étant très-fixe & résistant beaucoup d'avantage à l'effort du feu que l'acide, c'est elle qui demeure au fond du vaisseau, & c'est l'acide qui s'envole & qui l'abandonne ; non pas à la vérité avec autant de promptitude & de légereté que la matrice du sel ammoniac se sépare de son acide, & s'élance en l'air.

L'autre différence qui mérite ici une attention particuliere, c'est que la matrice volatile s'élevant assez vîte, & par un feu assez petit, & par conséquent ne demeurant pas beaucoup exposée à l'action de cet agent, la matrice fixe au contraire y demeurant toujours exposée, puisqu'elle ne s'éleve point en l'air, & de plus ayant besoin d'un feu assez considérable, & assez longtems continué, sans quoi elle ne se dépouilleroit point d'une assez grande quantité d'acide pour devenir sel alcali ; le feu a tout le tems & toute la commodité de porter dans le sel fixe une altération très-considérable qu'il ne peut pas communiquer de même, & qu'il ne communique point aussi au sel volatil. Nous expliquerons dans la suite en quoi consiste cette altération, & quelle en est la cause immédiate, en parlant plus particulierement des sels alcalis.

Quoique les sels qui ont pour base une matrice fixe, se rassemblent tous en un point ; c'est-à-dire, parce qu'ils résistent puissamment, du moins par leur matrice, à l'effort violent du feu ; il ne faut cependant pas croire qu'ils se ressemblent d'ailleurs en tout, & que le feu produise précisément le même effet sur chacun d'eux ; car malgré la circonstance commune de la fixité de leur matrice, ils peuvent différer beaucoup les uns des autres, non-seulement par le caractere particulier de leur acide, mais encore par la nature même de leur matrice, qui pour être fixe, & par conséquent semblable par-là à une autre matrice, en differe cependant trèsfort par d'autres endroits ; ce qui fait que quoique l'action du feu, par rapport aux différens sels dont il s'agit, soit toujours la même, néantmoins comme les parties différentes dont ces sels sont composés, ne cedent pas également à cette action, & sont plus ou moins susceptibles de certaines modifications, il en résulte aussi différens effets.

Nous savons, par exemple, que les différens acides considérés indépendamment d'aucune matrice solide capable de les arrêter, & nageant dans un liquide aqueux ; que ces acides, dis-je, n'ont pas tous le même degré de volatilité ; qu'il y en a même, comme ceux qui habitent dans l'huile de vitriol, dans l'esprit d'alun, qui ne s'élevent que très-lentement & très-difficilement par une violence de feu très-considérable, d'où l'on peut juger que quand ces acides sont arrêtés par une matrice fixe, avec laquelle ils formeront un sel concret, ils offriront encore en cet état une plus grande résistance à l'effort du feu.

Nous savons au contraire que le feu enleve avec beaucoup plus de facilité, & en bien moins de tems, les acides contenus dans les esprits de nitre, de sel commun ; & qu'il trouve encore moins de résistance de la part des acides contenus dans les esprits volatils de vitriol, de soufre commun tirés suivant le procédé rapporté par Stahl ; de maniere que quand, par exemple, ces acides de l'esprit de nitre, ou ceux de l'huile de vitriol, se feront engagés dans une même matrice avec laquelle ils formeront un sel concret, le feu en pourra toujours chasser avec moins de peine & de difficulté les acides nitreux, que ceux de l'huile de vitriol, pourvu d'ailleurs que toutes les circonstances soient égales, & qu'on ne manque pas d'employer un intermede quand il le faut ; car sans cela il y a des cas où le feu n'auroit pas plus de force pour séparer l'acide nitreux de sa matrice, que pour en séparer l'acide de l'huile de vitriol, comme nous l'allons faire voir incessamment.

Voilà pour ce qui regarde la différente résistance que les sels concrets apportent à l'action du feu, par rapport aux acides dont ils sont composés : mais ce qui contribue encore infiniment à diversifier l'effet de cet agent sur chacun de ces sels ; c'est la nature particuliere de la matrice avec laquelle ces acides différens se trouvent unis & combinés pour la formation de telle ou telle espece de sel concret ; & en effet on n'ignore pas qu'il y a un très-grand nombre de corps fixes capables d'absorber les acides, & de former avec eux un sel concret moyen ou salé ; tels sont non-seulement tous les sels fixes alcalis, mais encore beaucoup de différentes especes, beaucoup de matieres métalliques & de métaux.

Or il est certain que les acides n'entrent pas avec la même facilité dans les pores de chacune de ces matieres, qu'ils se plongent & s'enfoncent plus profondement dans les uns que dans les autres, que les pores de ces différentes matieres les resserrent & les retiennent plus ou moins à l'étroit suivant leur grandeur naturelle, & peut-être encore suivant la force plus ou moins grande du ressort de leurs parois ; car j'ai remarqué ailleurs que quand des corps étrangers entroient avec violence & avec difficulté dans les pores de plusieurs matieres, il s'ensuivoit nécessairement une dilatation de ces pores, produite par le soulevement de leurs parois qui retomboient ensuite d'eux-mêmes, & par leur propre ressort, dès que le corps qui les tenoit soulevés n'y étoit plus, par conséquent lorsque des acides introduits dans les pores de différens alcalis ont dilaté ces pores, en soulevant jusqu'à un certain point leurs parois : comme ces parois en vertu de leur ressort font un effort continuel pour se rabattre, & reprendre leur premiere situation, plus le ressort est grand plus l'effort l'est aussi ; & plus les acides contenus dans les pores y sont comprimés & resserrés par les parois de ces pores, plus enfin le feu qui agit ensuite sur ce composé d'acides & d'alcalis trouve-t-il d'obstacle à surmonter pour déloger les acides. D'où il suit que le même acide engagé en différentes matrices, soit purement terreuses, soit métalliques, soit autres, pourra offrir une résistance

beaucoup plus, ou beaucoup moins grandes à l'action du feu suivant la nature particuliere de chacune des matrices où il aura été admis. On remarque même que cet acide qui aura été délogé plus ou moins facilement de plusieurs sortes de matrices, ne le pourra être de certaines, quelques violences de feu qu'on emploie, à moins qu'un intermede convenable ne vienne au secours. Nous avons une preuve sensible de cette vérité dans plusieurs sels moyens, naturels & artificiels, & entre autres dans le salpetre ordinaire, & dans celui que nous pouvons faire sur le champ par le mélange d'un acide nitreux avec un sel fixe alcali; car il est certain, & je l'ai remarqué plusieurs fois par expérience que quelque violence de feu qu'on emploie sur chacun de ces sels, ils se dissiperont plutôt tous entiers, soit en l'air, soit par les pores du vaisseau, que de permettre leur décomposition, ou plutôt la desunion de leur matrice d'avec leur acides; c'est-à-dire, que de laisser partir leurs acides, & de rester ensuite au fond du vaisseau sous la forme d'un sel fixe alcali, tel qu'étoit par exemple celui dont on s'étoit servi pour faire le salpetre artificiel. Mais quand on joint à l'action du feu le secours d'un intermede convenable, la séparation de l'acide d'avec l'alcali ne tarde guere à se faire, & il arrive dans cette opération deux effets différens suivant la nature particuliere de l'intermede; c'est que s'il est purement sulphureux, & qu'il ne fasse qu'aider l'enlevement de l'acide nitreux sans rien communiquer de nouveau à la matrice du salpetre; cette matrice paroît après l'opération sous la forme d'un sel fixe alcali, tel qu'étoit celui qui avoit été employé pour faire le salpetre artificiel. Nous trouvons un exemple de cette vérité dans une opération très-commune, qui est la fixation du salpetre par le charbon. Mais si l'intermede contient lui-même beaucoup d'acides plus fixes que ceux du salpetre & d'une nature vitriolique, il contribue bien à la séparation & à l'enlevement de l'acide nitreux: mais il substitue d'autres acides en place des nitreux, & en ce cas la matrice du salpetre, qui après la perte de ses acides auroit dû reparoître sous la forme d'un sel fixe alcali, reparoît toujours sous celle d'un sel moyen, qui n'est plus à la vérité salpetre, mais qui est devenu un véritable tartre vitriolé tout semblable à celui qu'on peut faire avec un sel fixe alcali & un acide vitriolique.

Enfin comme l'acide vitriolique, tel qu'est, par exemple, celui qui habite ou dans l'huile de vitriol, ou dans les esprits de soufre, d'alun; comme cet acide, dis-je, considéré indépendamment de toute matrice, est de tous les acides le plus fixe, quand il se trouve encore uni à une de ces matrices fixes & salines qui ne lâchent point l'acide nitreux, si elles n'y sont contraintes par une intermede; cet acide vitriolique doit alors offrir une résistance beaucoup plus grande à l'effort commun du feu & de l'intermede que n'en offre en pareil cas l'acide nitreux. C'est aussi ce qui arrive: car si l'on mêle dans un creuset rougi au feu du tartre vitriolé & de la poudre de charbon, l'acide vitriolique ne s'échappera point alors, comme l'acide nitreux joint à la même matrice ne manqueroit pas de le faire par le même procedé. On pourra même consumer totalement sur le feu la partie grasse du charbon mêlé avec le sel, sans que l'acide vitriolique se sépare de sa matrice. Enfin après l'opération & la déflagration totale de l'huile du charbon, on retrouvera toujours le tartre vitriolé tel qu'il étoit auparavant, & sans avoir perdu, du moins sensiblement, de ses acides. Et en effet, pour les lui faire perdre, il faut, outre le feu & l'intermede sulphureux, suffisans pour l'acide du salpetre; il faut, dis-je, pour l'acide dont il s'agit, employer encore en tems & lieu d'autres secours & un autre procedé; c'est-à-dire, que quand le corps gras a été mêlé avec le tartre vitriolé dans le creuset rougi au feu, & s'étant attaché aux acides vitrioliques, il n'a pu à la vérité les entraîner en l'air comme il auroit fait ceux du salpêtre: mais il a toujours eu assez de force pour les dégager un peu des pores du sel alcali, ce qui produit un nouveau composé de couleur jaune ou rouge, d'une odeur de soufre commun, qui se dissout dans l'eau, & & dans lequel l'acide tient à la fois au sel fixe du tartre vitriolé & à l'huile du charbon; il faut saisir le tems de ce commencement de dégagement des acides vitrioliques pour cesser l'action du feu, car sans cela la partie grasse se dissiperoit, & l'acide rendu à lui même se replongeroit de nouveau comme auparavant par l'action même du feu, dans l'intérieur de l'alcali, dont le corps gras avoit commencé à le dégager.

Il faut donc faire fondre alors dans l'eau le nouveau composé; & comme l'acide vitriolique, joint à une matiere grasse, ne tient plus en cet état aussi fortement qu'il le faisoit à sa matrice, parce qu'il en a été détaché à demi par cette matiere qui l'absorbe & qui l'enveloppe, du moins en partie, il n'y a qu'à verser sur la dissolution un acide libre, qui à mesure qu'il s'insinue dans le sel fixe, en chasse & en déloge facilement l'acide vitriolique, & cet acide séparé de sa matrice saline, & ne tenant plus alors qu'à la matiere grasse, forme un véritable soufre commun qui tombe & se précipite au fond du vaisseau.

Voilà ce que nous savons en général de l'altération différente que le feu apporte à plusieurs especes de sels concrets qui ont pour base une matrice fixe; du moins est-ce là ce que nous en ont appris les expériences & les travaux qui ont été faits sur beaucoup de sels de ce genre, soit naturels & tirés de plusieurs terres, pierres, marcassites, soit artificiels & formés par l'union de différens acides avec un très-grand nombre d'alcalis fixes: mais pour être parfaitement instruits, & pour avoir une idée bien exacte & bien complete du dérangement que portent les *analyses* dans les différentes parties de tous les sels, qui ont pour base une matrice fixe, & qui sont contenus dans les animaux & les végétaux, mais surtout dans les derniers; il faudroit avoir retiré avec soin de chacun de ces mixtes, les sels qu'ils contiennent, & les avoir retirés en leur entier, c'est-à dire, tels qu'ils étoient dans le mixte même; il faudroit ensuite avoir séparé l'acide d'avec la matrice de ces sels, & avoir fait sur chacunes de ces parties, les expériences nécessaires pour connoître le caractere particulier tant de l'acide que de la matrice; enfin après avoir reconnu la nature de ces especes de sels essentiels, & la forme sous laquelle ils habitoient dans le mixte même, il faudroit les avoir comparés à ce qu'ils sont devenus, quand on les a fait passer par les *analyses* ordinaires.

Ce projet qui est d'une vaste étendue, & qui exige un détail très-scrupuleux, est précisément celui des nouvelles *analyses* dont il a déja été parlé dans le Mémoire précédent: mais en attendant l'exécution de ce projet, le grand nombre d'*analyses* qui ont été faites, & les réflexions qu'elles offrent naturellement, la découverte & la connoissance que nous avons de plusieurs sels essentiels de plantes, & la comparaison de ces sels avec ceux qu'on retire des mêmes plantes par les *analyses* ordinaires; enfin les expériences qui ont déja été rapportées sur plusieurs autres sels qui n'habitoient point auparavant dans les plantes, mais dont nous savons que plusieurs sont certainement analogues à ceux qui y habitent & susceptibles des mêmes altérations, tous ces faits dont nous ferons usage dans la suite, seront plus que suffisans pour faire parfaitement connoître, non-seulement que le feu déguise & altere considérablement les sels dont il s'agit, mais encore en quoi consistent & comment se font ce déguisement & cette altération.

Comme les sels dont nous avons présentement à parler habitent particulierement dans les matieres végétales; c'est aussi principalement sur l'*analyse* de ces matieres que nous nous étendrons, d'autant plus que ces sels sont ordinairement en petite quantité dans les animaux, & que l'altération qu'ils y reçoivent de la part

du feu, est la même que celle qu'ils reçoivent dans les végétaux de la part du même agent; ainsi on pourra appliquer aux sels de cette espece contenus dans les matieres animales, ce qui aura été dit de ces mêmes sels considérés dans les matieres végétales : mais comme le grand nombre d'observations que j'ai faites sur les *analyses* des plantes me fournit trop de chose à dire sur ce sujet, pour qu'elles puissent être contenues toutes dans les bornes d'un seul Mémoire, nous les renvoyons à ceux qui viendront dans la suite. *Memoires de l'Academie Royale des Sciences*, 1720.

Quand on considere les *analyses* d'un grand nombre de plantes, & les différentes portions que le feu gradué de la distilation en a fait élever, on remarque que certaines plantes, outre leurs parties aqueuses & huileuses donnent encore des marques sensibles de beaucoup d'acides; que d'autres en donnent moins; d'autres fort peu, & que d'autres enfin dont le nombre est à la vérité fort petit, n'en donnent pas plus que pourroit faire une matiere animale analysée suivant le procédé ordinaire. Ces différences viennent de plusieurs circonstances; de la quantité plus ou moins grande de sel concret contenu naturellement dans chaque plante : car comme ce sel est formé d'acides engagés dans un alcali fixe ou volatil, plus une plante contient de ce sel, plus elle contient d'acides, & plus il s'en peut détacher & élever par la distilation, toutes choses d'ailleurs étant égales; ces acides s'élevent encore plus ou moins aisément & abondamment dans la distilation suivant leur degré différent de volatilité, & suivant le caractere particulier de la matrice qui les retient & les enveloppe, comme nous l'avons déja expliqué plus au long dans le Mémoire précédent; enfin ces acides se font plus ou moins appercevoir par les épreuves connues, suivant qu'ils sont plus ou moins couverts & cachés par les matieres avec lesquelles ils sont montés, & avec lesquelles ils se retrouvent dans le récipient. Comme nous avons parlé dans le Mémoire précédent du sel ammoniac contenu naturellement dans les végétaux & les animaux, & par conséquent des sels volatils alcalis qui montent dans l'*analyse* de ces matieres, il ne s'agit plus présentement de ces sels, du moins par rapport à eux, & nous n'en parlerions point aussi, s'ils ne nous faisoient pas faire une réflexion par rapport aux acides dont on vient de parler; c'est qu'en s'élevant avec ces acides, ils les empêchent ensuite plus ou moins de paroître, & de se faire reconnoître par les moyens connus, suivant qu'ils se sont unis plus ou moins étroitement ensemble, & que la quantité des sels volatils à l'égard de celle des acides, est plus ou moins grande dans chaque portion de liqueur distilée; car quoique nous ayons remarqué avec d'autres dans le premier Mémoire, qu'il arrivoit quelquefois dans l'*analyse* de plusieurs matieres, que des acides & des sels volatils poussés par le feu se rassembloient dans la même portion de liqueur sans s'y réunir les uns aux autres, & y conservant chacun leurs propriétés particulieres l'un d'acide, l'autre d'alcali, dont ils donnoient des marques distinctes & évidentes, nous n'avons pas prétendu conclurre de cette observation que tous les acides & les sels volatils qui s'élevoient ensemble ou qui se retrouvoient dans la même portion de liqueur, fussent ou demeurassent dans le même état de desunion; & en effet nous avons fait voir, en parlant du sel ammoniac naturellement contenu dans les animaux, que le sel volatil qui s'en sépare par l'*analyse*, & qui se trouve dans ce qu'on appelle communément esprit des animaux; que ce sel, dis-je, avoit retenu & emporté avec lui une bonne partie de l'acide du sel ammoniac; que cet acide ne se faisoit point appercevoir en cet état, parce qu'il étoit enveloppé de tous côtés par une très-grande quantité de sels volatils; que ces sels volatils au contraire, malgré les acides qu'ils avoient retenus, n'en étant point entierement soûlés, étoient encore propres à fermenter avec des acides nouveaux, & par conséquent se faisoient reconnoître par-là pour ce qu'ils étoient; qu'enfin si l'acide dont il s'agit ne se manifestoit point par les épreuves ordinaires; il pouvoit toujours être apperçu clairement par la voie de l'*analyse* faite avec un intermede terreux, & que d'ailleurs c'étoit à cet acide qu'étoit dû le degré de volatilité du sel volatil contenu dans l'esprit des animaux; car ce sel a cela de particulier, qu'il est parfaitement de niveau de volatilité avec les parties de l'eau dont on ne peut les séparer que par la voie de l'évaporation, & dont on sépare facilement le sel ammoniac & les sels volatils ordinaires; l'un comme très-chargé d'acides, étant moins volatil que le phlegme, ne s'élevant qu'après lui; les autres au contraire qui sont autant dépouillés d'acides qu'ils le peuvent être, étant aussi par-là plus volatils que le phlegme avant lequel ils montent & se subliment, comme il paroît par l'opération ordinaire de la rectification des sels volatils; ou quand après avoir fait fondre des sels volatils dans une certaine quantité d'eau, on pousse la liqueur par une chaleur convenable. Et ce qui prouve encore que le sel volatil, contenu dans l'esprit des animaux, tient un milieu entre un sel ammoniac complet, & des sels volatils ordinaires, & cela par la dose particuliere d'acides qu'il a retenus, & qui le mettent hors d'état de pouvoir être séparé par la voie de l'évaporation; c'est qu'en ajoutant à ce sel assez de nouveaux acides pour le rendre moins volatil que le phlegme, on le révivifie par-là dans ce qu'il étoit auparavant, c'est-à-dire, dans une espece de sel ammoniac, qui poussé par une chaleur douce & convenable, n'accompagne plus comme auparavant les parties aqueuses, mais les laisse partir, & demeure au fond du vaisseau sous une forme seche, ce qu'il n'auroit pas fait s'il eût été moins chargé d'acides.

Enfin, si l'on emploie les moyens ordinaires pour dépouiller exactement ce nouveau sel ammoniac, tant des nouveaux acides qu'il a reçus, que de ceux qu'il avoit retenus de trop auparavant; il résultera de cette opération un sel volatil, dont la volatilité ne sera plus de niveau, comme auparavant, avec celle des parties de l'eau, & qui se sublimera aussi avant ces parties, & par une moindre chaleur.

On voit, par cet exemple, & l'on verra encore clairement par la suite, qu'une portion de liqueur distilée qui ne donne que des marques de sel volatil alcali, peut néanmoins contenir encore une assez grande quantité d'acides : mais on ne manquera pas de me dire que les acides, de l'exemple proposé, ne se sont pas unis intimement à des sels volatils pendant ou depuis l'opération de l'*analyse*; qu'ils y étoient joints dans le mixte même où ils faisoient partie de son sel ammoniac, & qu'il n'est pas étonnant que cette union qui a toujours subsisté depuis l'opération, soit capable de les tenir cachés, & de les soustraire en quelque sorte, non-seulement à notre goût, mais encore à certains essais chymiques : mais, ajoutera-t-on, ce n'est pas sur ces acides, qui n'ont jamais abandonné leur matrice volatile, que tombe la difficulté, c'est sur ceux qui appartiennent aux sels concrets qui ont une matrice fixe; car quand une fois les acides de ces sels ont été détachés de leur matrice, & emportés par le feu, comme ils sont alors libres & sans enveloppe, ils peuvent être aisément reconnus par différentes épreuves; & s'ils trouvent des sels volatils alcalis, soit dans leur chemin, soit dans la portion de liqueur qui les attend dans le récipient, il y a lieu de croire qu'ils ne s'en laisseront point envelopper. 1°. Parce qu'un très-grand nombre d'*analyses* de plantes nous ont appris que très-souvent une même portion de ces *analyses* donnoit à la fois des marques certaines d'acides & de sels volatils alcalis, ce qui n'arriveroit point, si la circonstance & l'occasion favorable du même lieu faisoient contracter à ces corps quelque union; 2°. Parce qu'en *analysant* les matieres animales plus exactement qu'on n'a coutume de le faire, on remarque que des acides qui étoient unis dans le mixte avec des sels volatils, & qui en ayant été séparés par l'*analyse*, se retrouvent

ensuite avec eux dans une même portion de liqueur, ne s'y réunissent cependant pas, quoiqu'ils soient du moins aussi propres à se loger dans leur matrice volatile, & à y reprendre la place qu'ils y occupoient auparavant, que ne le sont d'autres acides qui appartenoient en premier lieu à une matrice fixe, & qui en ont été séparés par le feu.

Pour répondre à cette objection qui paroît fondée sur une observation incontestable, j'en vais rapporter aussi quelques unes qui éclairciront parfaitement la difficulté proposée. Peu de tems après que l'Academie m'eut fait l'honneur de me recevoir, je me mis à analyser un assez grand nombre de plantes, & je donnai quelques unes de mes analyses dans les Assemblées de ce tems là: mais faisant ensuite réflexion au peu de fruit que je tirois de ce travail, qui d'ailleurs avoit été fait avant moi dans ce même lieu, je l'abandonnai & je ne comptois guere pour lors que quelques remarques que les *analyses* m'avoient fait faire trouvassent place quelque part; ces remarques regardent l'altération qui arrive à plusieurs portions de plantes *analysées*, quand ces portions ont été gardées un certain tems; car alors les essais chymiques ordinaires y font souvent des effets tous différens de ceux qu'ils y produisoient immédiatement après que l'*analyse* avoit été faite, & cette différence m'avoit d'abord fait croire que je m'étois trompé, & que j'avois mal examiné la premiere fois la portion où je ne trouvois plus dans la suite ce que j'y avois vu au commencement: mais je me suis convaincu du contraire, en répétant plusieurs fois les mêmes observations sur différentes plantes; & de plus, j'ai trouvé depuis peu dans les Livres manuscrits des *analyses* de feu M. Bourdelin, que cet Académicien s'étoit aussi apperçu en quelques endroits que certaines portions de plantes *analysées* n'agissoient pas toujours de la même maniere, en différens tems, sur les mêmes essais chymiques.

Je remarquerai donc 1°. Que dans le nombre des plantes que j'ai analysées, il y en a beaucoup qui m'ont fourni par la distilation, des portions de liqueurs qui donnoient à la fois des marques sensibles & distinctes d'acides & de sels volatils alcalis, mais plus encore d'acides que d'alcali; & que quand ces parties avoient été gardées un certain tems, & qu'on avoit laissé à leurs sels volatils tout le tems nécessaire pour se soûler en quelque sorte des acides de la liqueur, elles ne donnoient plus de marques de sels volatils, & qu'elles ne laissoient pas d'en donner encore d'acides, & cela à raison de ceux de trop qui restoient dans la liqueur, ou, si l'on veut, à raison du surplus des acides qui n'y avoient plus trouvé de sel alcali pour s'y loger, & qui étant demeurés libres & développés, se faisoient aisément appercevoir.

2°. J'ai remarqué, qu'il falloit plus ou moins de tems pour l'évanouissement total des signes des sels volatils dont on vient de parler, & cela suivant la quantité plus on moins grande de ces sels, & suivant que les acides de la liqueur avoient plus de disposition à se loger dans ces sels, comme il sera dit dans la suite.

3°. Que cet évanouissement se faisoit petit à petit & par degrés, & qu'on pouvoit voir chaque jour la diminution successive des marques du sel volatil, qui s'éteignoient enfin plutôt ou plutard, selon qu'elles avoient été d'abord plus ou moins fortes; ce qu'on pouvoit souvent reconnoître par l'*analyse* d'une seule plante, qui donnoit quelquefois deux ou trois portions de la nature dont il s'agit; mais dans chacune desquelles les marques du sel volatil n'étoient pas également fortes, immédiatement après l'*analyse*; car dans la suite ces marques se trouvoient souvent anéanties dans une portion, & subsistoient encore dans une autre, où, quoique diminuées, elles se faisoient encore appercevoir, soit par l'ébullition que le mélange d'un esprit acide causoit dans la liqueur, soit par le précipité blanc qui résultoit du mélange de cette liqueur avec la solution du sublimé corrosif.

4°. Que quand une même portion de liqueur distilée qui donnoit à la fois des marques sensibles & distinctes d'acides & de sels volatils contenoit plus de sels volatils à proportion que d'acides, il arrivoit souvent qu'après un certain tems, c'est-à-dire, quand tout l'acide de la liqueur avoit été absorbé par une quantité suffisante de sel volatil, cette liqueur ne donnoit plus de marques d'acide comme auparavant, mais elle en donnoit encore de sels volatils; & cela, par rapport à l'excédent de ces sels qui étoient restés libres & developpés, faute d'avoir trouvé dans la liqueur la quantité d'acides qu'il leur falloit pour s'y unir; & il m'a paru que dans ce cas-ci les signes de l'acide se sont évanouis de la même maniere & avec les mêmes circonstances que l'ont fait ceux des sels volatils dans les observations précédentes.

5°. De toutes les portions de plantes distilées que j'ai observées, & dans lesquelles il s'est fait à la suite du tems une union des acides & des sels volatils qui y habitoient d'abord séparément, je n'en ai trouvé aucunes, qui, après la jonction des acides & des alcalis volatils, ne m'aient plus du tout donné de marques des uns & des autres, ce qui sembleroit devoir quelquefois arriver, c'est-à dire, quand il ne se trouve dans la liqueur que la quantité d'acides requise pour la quantité de sels volatils qui s'y rencontre: mais comme il n'est pas possible que cette proportion juste d'acides & d'alcalis se trouve; je ne nierai pas le fait, qui peut-être sera observé dans la suite par quelques autres. J'ai fait seulement à cette occasion l'expérience suivante.

On voit dans l'*analyse* de plusieurs plantes, que certaines portions de liqueur distilée, & souvent même toutes celles qui vont jusqu'à la derniere, ou la portion pénultieme de la distilation, ne donnent que des marques d'acides, & en donnent beaucoup, & que les dernieres portions au contraire ne donnent que des marques de sel volatil qui s'y trouve en grande quantité. J'ai mêlé ensemble différentes doses de portions acides & de portions alcalines, & j'ai reconnu que tous ces mélanges, immédiatement après avoir été faits, donnoient à la fois des marques d'acides & d'alcali, & qu'après avoir été gardés un tems suffisant, ils n'en donnoient plus que de l'un ou de l'autre, soit d'acide, soit de sel volatil; mais je n'ai jamais trouvé le point nécessaire pour l'évanouissement de tous les deux; je ne pretens pourtant rien conclurre de cette derniere observation.

6°. Dans l'examen que j'ai fait des portions de différentes plantes analysées, ou après l'union de l'acide, & des sels volatils contenus dans la liqueur, l'un de ces deux corps s'y faisoit encore appercevoir par les signes qui lui étoient propres, il m'a paru que l'évanouissement des marques du sel volatil se faisoit bien plus fréquemment que celui de l'acide; peut-être dans le nombre des plantes que j'ai analysées, s'est-il présenté plus de cas d'une certaine espece que de ceux d'une autre; ce qui m'empêche de conclurre aussi affirmativement en faveur de mon observation que si j'eusse fait une quantité beaucoup plus considérable d'*analyses*. Cependant ce qui paroîtroit devoir donner quelque foi aux conséquences qui pourroient être tirées de mon observation, c'est qu'en général la somme des acides surpasse dans les plantes celles des sels volatils, comme nous le prouverons plus particulierement dans la suite; d'où il s'ensuit que les plantes peuvent aussi en général fournir dans la distilation plus d'acides que de sels volatils, & c'est le surplus de ces acides qui se fait appercevoir, comme nous l'avons déja expliqué. Il se pourroit faire encore que dans le cas où il ne s'éleveroit pas plus d'acides dans la distilation que de sels volatils, cependant après l'union des deux, l'acide sembleroit encore prévaloir; & cela sur ce que le sel ammoniac ordinaire rougit d'un rouge sombre le papier bleu, & après 24 heures, donne un rouge brun à la

solution du tournesol : mais il est aisé de distingner cet effet d'avec celui d'un acide franc & débarrassé, du moins jusqu'à un certain point, d'autres corps dans lesquels il pourroit être engagé comme l'acide du sel ammoniac l'est dans la matrice volatile qui fait l'autre partie de ce sel.

7°. Je me suis souvent apperçu, en examinant certaines portions de plantes *analysées*, qu'elles contenoient un acide plus ou moins enveloppé dans des parties huileuses qui se soutenoient dans la partie aqueuse de la liqueur à la faveur de cet acide ; que ces deux corps s'élevant ensemble pendant la distilation, & demeurant ensuite unis, du moins pendant un certain tems, il arrivoit que l'acide en cet état, ou ne paroissoit point du tour, comme je l'ai très-souvent observé, ou ne se faisoit appercevoir que par de très-foibles marques. Mais comme les liqueurs chargées de différentes parties sont toujours sujettes à une fermentation intérieure, cette fermentation donnant lieu ensuite au développement de l'acide de la portion distilée, le faisoit paroître alors à découvert ; & ce qui prouve toute la suite de ce raisonnement, c'est-à-dire, que l'acide ne se montroit point, parce qu'il étoit enveloppé par des parties huileuses, & qu'il ne devient ensuite reconnoissable que par ce qu'il en a été débarrassé, c'est qu'on observe que dans tout le tems qu'il commence à paroître, & qu'il continue à le faire de plus en plus, l'huile qui, séparée de l'acide & abandonnée à elle même, ne peut plus se soutenir en cet état dans la liqueur, se précipite ordinairement sous la forme d'une matiere mucilagineuse dont la quantité augmente toujours à mesure que l'acide de la liqueur se manifeste davantage. On peut encore remarquer le même effet dans plusieurs eaux distilées, qui d'abord, & même pendant un assez longtems demeurent claires, limpides, & ne donnent point de marques d'acides ; mais qui après avoir été gardée un espace de tems suffisant, non-seulement s'aigrissent, mais déposent encore au fond de la liqueur une matiere glaireuse qui est quelquefois si épaisse & d'un volume si considérable, qu'à peine le pourroit-on croire, si on ne le voyoit. Voyez l'article *Acetum*.

Au reste, on ne doit point être surpris de ce que les acides dont la plupart appartenoient dans la plante à une matrice fixe ; que ces acides, dis-je, poussés par le feu, abandonnent cette matrice pour s'unir intimement à des parties huileuses avec lesquelles ils s'élevent, & qui les cachent, comme il a été dit; car nous avons fait voir dans d'autres Mémoires, & au commencement de celui-ci, que les matieres huileuses ont la propriété de s'accrocher fortement aux acides engagés dans des matrices fixes ; & c'est par-là, cest-à-dire, parce qu'en s'élevant en l'air, elles déracinent & entraînent avec elles les acides dont elles se sont saisies ; qu'elles contribuent infiniment au dégagement d'un grand nombre d'acides, qui, sans ce secours, & avec la seule action du feu, ne quitteroient point du tout leur matrice, ou ne le feroient qu'avec bien plus de tems & de difficulté : or les plantes contenant réellement beaucoup de parties huileuses qui peuvent s'accrocher de même aux acides de leurs sels, & qui y agissent aussi de la même maniere, comme nous le dirons plus particulierement, en parlant de la matiere saline qui reste dans la cornue après la distilation de la plante, il ne doit point paroître étonnant, & il est au contraire très-naturel de penser que les acides végétaux montent toujours accompagnés de parties huileuses avec lesquelles ils demeurent ensuite plus ou moins intimement unis suivant la diversité des circonstances particulieres qui ont concouru à cette union, & qu'il n'est pas possible de détailler.

Cette union des acides végétaux avec des parties huileuses, étant telle qu'il a été dit, on peut aisément concevoir pourquoi ces acides subsistent quelquefois un espace de tems assez considérable dans une même liqueur avec des sels volatils alcalis sans les pénétrer & s'y joindre, & pourquoi ils viennent enfin à le faire. Car 1°. tant que ces acides sont enveloppés jusqu'à un certain point par des parties huileuses, il ne leur est pas permis avec cette enveloppe de percer & de trouver jour dans l'intérieur de ces sels ; on peut même dire que quelques libres & développés que deviennent en général les acides végétaux, ils conservent toujours un certain alliage de parties huileuses, qui tempérant leur vivacité naturelle, les empêche par-là d'être aussi corrosifs, & d'agir avec autant de force & de violence qu'ils le feroient sans ce mélange, & que le font les acides minéraux qui contiennent moins de parties huileuses. Et en effet, on peut quelquefois si bien débarrasser les sels végétaux de leurs parties huileuses, que les acides qui en résultent en deviennent infiniment plus actifs & plus corrosifs qu'ils ne l'auroient jamais été sans cela. Si donc une dose assez petite de parties huileuses, diminue si fort l'action naturelle des acides végétaux sur tous les corps alcalis en général, il est clair que quand cette dose sera plus grande, elle pourra être telle qu'elle empêchera entierement les acides d'entrer dans les pores des sels volatils ; & que quand cette dose aura eu le tems ensuite de diminuer à la faveur de la fermentation qui aura donné lieu à la désunion d'une certaine quantité de parties huileuses, les acides plus libres & plus développés, & faisant alors un moindre volume, s'insinueront en cet état avec plus de force & de facilité dans les pores dont auparavant le passage leur étoit interdit.

Tout ce qui vient d'être dit & remarqué sert parfaitement à l'intelligence de l'observation suivante que j'ai faite sur les premieres portions de certaines *analyses* dans lesquelles, quoique je n'y eusse apperçu immédiatement après la distilation que des marques de sels volatils, & point du tout d'acides, quand elles ont été gardées un tems suffisant, je n'y ai plus trouvé de marques de sels volatils, mais seulement d'acides ; ce qui vient, à mon avis, de ce que ces acides, quoique contenus en assez grande quantité dans la portion de la liqueur, y sont cependant enveloppés par des parties huileuses, de maniere qu'en cet état ils ne peuvent ni paroître, ni faire disparoître les sels volatils en s'unissant avec eux. Mais quand la fermentation a eu le tems de dégager les acides d'une certaine quantité de parties huileuses, qui dans cette observation, comme dans la précédente, se précipitent ordinairement au fond de la liqueur sous la forme d'une masse plus ou moins épaisse ; ces acides plus libres & plus développés, ne manquent pas alors de faire évanouir dans la liqueur les marques du sel volatil, en s'unissant à ce sel ; & comme la quantité des acides y surpasse celle des sels volatils, l'excédant de ces acides qui ne s'étant point allié à des sels volatils, est resté dans son état de développement, doit donner avec les essais des marques évidentes d'acidité que le mélange des parties huileuses ne lui permettoit pas de donner auparavant.

Enfin, j'ai fait encore une observation sur les premieres portions de certaines *analyses* de plantes : c'est que quoique les essais n'y fissent appercevoir ni acides ni sels volatils, elles excitoient cependant sur la langue une saveur acre & piquante, qui ne laissoit aucun lieu de douter que ces portions ne continssent une assez grande quantité de sel ; or les essais ayant fait voir que ce sel n'étoit ni un acide développé, ni un sel volatil alcali, ce ne peut être qu'un sel ammoniac complet, c'est-à-dire, qui n'a point souffert de décomposition par l'*analyse*, & dans lequel les acides, & les sels volatils se trouvent unis intimement ensemble, comme ils l'étoient dans la plante même. Car on ne peut pas dire que ce sel fût un composé d'acides & d'une matrice fixe, d'autant que cette matrice ne lui auroit pas permis de s'élever, du moins en entier dans la distilation, & encore moins dans les premieres portions de l'*analyse*, pour lesquelles on n'emploie qu'un degré de feu assez médiocre ; il n'y avoit donc qu'un sel ammoniac qui pût monter dans le cas dont il s'agit, & par con-

séquent on ne peut attribuer qu'à ce sel la saveur acre & piquante des premieres portions dont il a été parlé. Il est vrai, & nous avons déja remarqué que le sel ammoniac ordinaire fait à la longue un rouge brun avec le tournesol, ce que je n'ai point apperçu dans le sel ammoniac de nos premieres portions : mais les parties huileuses qui se trouvent toujours mêlées avec les sels des portions distilées, peuvent en cette occasion empêcher le sel ammoniac d'exciter la couleur rouge-brune, & cela d'autant mieux qu'il ne l'excite même qu'avec assez de peine & de tems, quand il est dans son état naturel, c'est-à-dire, quand il est libre & déchargé de toute matiere huileuse. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1720.

Il paroît par les observations que nous avons faites, & qui ont été rapportées dans le précédent Mémoire sur les *analyses* des matieres végétales & animales, & particulierement sur l'altération, dont plusieurs portions de Plantes analysées sont susceptibles; il paroît, dis-je, que les sels volatils, répandus dans les différentes portions des plantes analysées, peuvent tout aussi-bien y absorber & faire disparoître les acides qui ne leur appartenoient pas dans le mixte, & qui ont été détachés d'une matrice fixe; que ceux-là même qui leur étoient naturellement unis avant l'*analyse*, & qui sont montés avec eux dans la distilation. Il paroît aussi que l'observation des acides, qui, dans certaines rencontres, subsistent avec des sels volatils sans s'y joindre, ne prouve pas que d'autres acides plus développés ne s'y soient pas déja unis; & cela d'autant moins, qu'on a fait voir que ces mêmes acides, qui n'avoient point encore contracté d'union avec ces sels, ne manquoient pas de le faire ensuite, quand ils étoient parvenus au même point de développement. Enfin, il suit encore de ce qui a été dit, qu'indépendamment des sels volatils, qui, très-souvent ne se rencontrent point dans plusieurs portions de liqueurs distilées, beaucoup d'acides peuvent y être cachés par de simples matieres huileuses ; par conséquent s'il ne paroît point d'acides, ou s'il n'en paroît qu'une médiocre quantité dans certaines portions d'*analyses*, chargées d'ailleurs ou de sels volatils, ou de parties huileuses, on n'est pas en droit d'en conclurre ; ou que ces portions ne contiennent point du tout d'acides, ou qu'elles n'en contiennent que ce qui en paroît. On se tromperoit même souvent très-fort dans le calcul qu'on pourroit faire des acides d'une Plante sur ce que l'*analyse* en feroit appercevoir. Par exemple, les feuilles d'oseille donnent un suc fort aigre, & dans lequel, à en juger par le goût seul, on ne peut gueres disconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'acides : de plus, si on tire le sel essentiel de ce suc à la maniere ordinaire, on aura des crystaux d'un gout aigre, & semblable à celui de la crême de tartre ; en un mot, tout indique que cette plante regorge d'acides, & que dans les différentes portions de liqueur que la distilation en fera élever, ce seront particulierement les acides qui s'y feront appercevoir. Cependant, comme l'oseille donne aussi beaucoup de sels volatils qui se répandent presque partout, comme nous l'expliquerons plus particulierement dans la suite, couvrent & cachent toujours une bonne partie des acides avec lesquels ils sont montés : si l'on n'avoit pas égard à la circonstance de ces sels, & qu'on s'en tînt aux seules apparences, on pourroit croire, en examinant les différentes portions distilées de plusieurs sortes d'oseilles analysées en des tems & en des âges différens, que cette espece de Plante contient ou laisse échapper par la distilation beaucoup moins d'acides que d'autres plantes qui en contiennent réellement beaucoup moins, & dont il s'en éleve aussi à la vérité, par la distilation, une bien moindre quantité; mais en telle sorte, que chaque acide ne trouve rien alors dans la liqueur distilée qui puisse l'empêcher de se faire appercevoir pour ce qu'il est ; & ce qui prouve bien clairement, à mon avis, que, suivant que les sels volatils de l'oseille sont plus ou moins répandus & distribués avec les acides dans les différentes portions de l'*analyse*; plus ou moins aussi cette Plante donne-t-elle des marques d'acides : ce sont les deux expériences suivantes, qui paroîtront peut-être mériter d'être rapportées.

Quand on analyse les feuilles de l'oseille par la cornue à feu ouvert, & augmenté par degrés, dès les premieres portions, la liqueur distilée, donne ordinairement des marques de sels volatils qui sont montés d'abord, qui continuent ensuite à le faire, & qui, sur la fin de la distilation, viennent encore plus abondamment, soit sous une forme liquide, soit sous une forme seche. Quant aux acides, les premieres portions de la liqueur distilée souvent n'en donnent point de marques; souvent aussi les suivantes n'en donnent que de foibles, & même n'en donnent point du tout, après avoir été gardées un certain tems; & cela par les raisons que nous avons déja apportées. Mais si au lieu d'un feu ouvert, on commence par se servir du bain-marie pour la distilation des feuilles d'oseille ou de leur suc, cette chaleur douce, suffisante pour les premiers sels volatils dont il a été parlé, c'est-à-dire, pour ceux qui s'élevent d'abord avec le plus de facilité, mais insuffisante pour dégager & faire monter du moins jusqu'à un certain point les acides de la Plante, donnera lieu par-là aux uns & aux autres de s'élever en des tems différens; car en continuant ensuite la distilation à un feu plus fort, la liqueur qui viendra immédiatement après, & qui contiendra d'autant moins de sels volatils, qu'il y en aura eu un grand nombre qui auront monté dans la premiere portion de la distilation ; cette liqueur, dis-je, donnera des marques d'acidité plus considérables que si l'*analyse* de la même plante eût été faite à la maniere ordinaire.

L'autre expérience est, que si au lieu d'analyser les feuilles d'oseille récemment cueillies, on commence par les laisser en macération pendant un tems fort considérable & suffisant, pour que la fermentation, qui souvent est une espece ou un commencement d'*analyse*, ait pu donner lieu au développement & à l'évaporation d'un certain nombre de sels volatils; & si après cette opération naturelle, on vient à distiller en cet état les feuilles de l'oseille à la maniere ordinaire, & qu'on compare cette *analyse* avec celle de la même oseille récente, & qui n'a point souffert de macération, on reconnoîtra que l'oseille macérée non-seulement donne dès le commencement & dans la suite de l'opération infiniment plus de marques d'acides que l'autre ; mais encore qu'elle donne bien moins de marques de sels volatils, & même qu'elle ne le fait ordinairement que vers les dernieres portions, au lieu que sans macération elle en auroit donné dès les premieres, comme nous l'avons déja remarqué. En un mot, ces deux *analyses* de la même plante se ressemblent si peu, qu'on les prendroit volontiers pour celles de deux plantes différentes, qui souvent même pourroient encore moins différer par-là l'une de l'autre.

Nous avons encore une infinité d'autres plantes naturellement chargées de sel ammoniac, desquelles la fermentation fait exhaler une grande quantité de sels volatils, & donne lieu par-là à un plus grand nombre d'acides de ces plantes de se laisser appercevoir dans l'*analyse*. Souvent aussi elle fait que telle plante analysée donne quelques marques d'acides, qui n'en auroit point du tout donné sans ce secours, comme nous le ferons voir dans la suite, où l'on trouvera encore une preuve bien évidente d'une grande quantité d'acides si bien cachés par le grand nombre de sels volatils qui sont montés avec eux dans la distilation de la plante, qu'on ne les auroit pas soupçonnés d'habiter ensemble dans le même lieu, sans les réflexions que font naturellement naître les expériences & les observations qui viendront en leur place.

Il n'en est pas du suc de citron comme de celui de l'oseille ; car quoiqu'ils soient tous deux fort aigres, cependant celui du citron differe de l'autre, parce qu'il

ne donne que fort peu de marques de sel volatil; d'où il résulte deux différences considérables dans l'*analyse* de chacun de ces deux sucs; l'une, c'est que dans celle du suc de citron, les acides montant seuls & sans aucun mélange capable de les absorber, ils sont infiniment plus à découvert, & paroissant dès la premiere portion, continuent de même en augmentant jusqu'à la derniere, qui est ordinairement très-acide, au lieu que la derniere portion de l'oseille analysée ne donne ordinairement point de marques d'acides, ou en donne de très-légeres: mais en récompense, elle est fort chargée de sels volatils. L'autre différence, c'est quoique le suc de citron ait été mis & laissé en macération pendant un tems fort considérable, les acides qu'on en tire ensuite par la distilation, n'en paroissent ni plus développés, ni plus abondans que ceux qui sont venus du même suc sans avoir fait précéder la macération; ce qui est parfaitement le contraire de ce que nous avons remarqué dans l'*analyse* du suc d'oseille fermenté. La raison de cette différence suit évidemment de ce qui a été déja dit; car s'il est vrai que la fermentation, qui précede l'*analyse* du suc d'oseille, n'ait donné lieu à un plus grand nombre d'acides de paroître, que parce qu'elle a fait dissiper beaucoup de sels volatils qui auroient couvert & caché une bonne partie de ces acides, cette fermentation, qui étoit nécessaire pour les acides de l'oseille, se trouve parfaitement inutile pour ceux du citron, qui, n'étant pas dans le cas de ceux de l'oseille par rapport aux sels volatils dont on vient de parler, & qui s'élevant naturellement dans la distilation, sans être accompagnés de même par des sels volatils, n'ont nullement besoin, comme les acides de l'oseille, du secours de la fermentation pour écarter ces sels, & pour en détourner l'effet. D'où l'on voit que les *analyses* du suc de citron nouvellement extrait, & de celui qui a été macéré, ne doivent pas sensiblement différer entre elles par le développement & la quantité des acides qui viennent de chacun de ces sucs, & par conséquent ce que nous avons observé sur les différentes *analyses* des sucs d'oseille & de citron devoit naturellement arriver de même suivant notre raisonnement; ce qui le justifie en quelque sorte.

Enfin en examinant un très-grand nombre de plantes naturellement chargées de beaucoup de sel essentiel, & qui étoit tel que ses acides, ou du moins une partie de ses acides pouvoient aisément se dégager de leur matrice pendant la distilation de la plante, & paroître à découvert dans les différentes portions de l'*analyse*, pourvu qu'ils n'y trouvassent rien qui les en empêchât, il m'a paru qu'on pouvoit réduire à quatre classes générales toutes les différences qu'on remarque dans les *analyses* des plantes par rapport à leurs acides & à leurs sels volatils, qui ne paroissent pas toujours distribués & répandus de la même maniere dans les différentes portions de chaque *analyse*, & qui dans chaque espece de distribution m'ont paru garder un certain ordre. C'est particulierement des *analyses* que feu M. Bourdelin a faites dans cette Compagnie, que j'ai tiré les observations suivantes.

Je compose la premiere classe dont il s'agit, des plantes qui dans l'*analyse* ne donnent ordinairement point de marque de sel volatil, ou n'en donnent tout au plus que de très-foibles & de très-légeres, qui peuvent être comptées pour rien; telles sont les pommes de renette, celles de calvil, les poires de martin-sec, de franc-real, &c. Dans ces sortes de plantes l'acide paroît sensiblement dès la premiere portion de l'*analyse*, & continue ensuite à paroître toujours de plus en plus jusqu'à la fin, où il abonde davantage & où il se fait par conséquent d'autant mieux appercevoir, qu'il ne trouve rien qui l'en empêche.

La seconde classe est pour les plantes qui donnent plus ou moins de sel volatil, mais qui ne le donnent que vers la fin de l'opération. Dans ces sortes de plantes l'acide se manifeste ordinairement dès le commencement de l'*analyse*, & continue ensuite à le faire de plus en plus jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la portion où le sel volatil commence à monter, & alors l'acide ou ne se montre plus du tout, si le sel volatil est fort abondant, ou paroît toujours beaucoup moins qu'il n'auroit fait sans la compagnie de sel volatil & d'acide dans une ou dans deux portions qui précedent la derniere, & pour cette derniere portion qui est infiniment plus chargée de sel volatil que les deux autres, & qui par là bouillonne & fermente très-fort dès qu'on y verse le moindre acide, elle cache si bien les acides qui lui sont venus de la plante, qu'on ne les apperçoit pas, quoiqu'on ait d'ailleurs de fortes preuves qu'elle en contient véritablement plus qu'aucune des précédentes portions. Nous trouvons des exemples de cette seconde classe d'observations dans les *analyses* des feuilles de chicorée sauvage de jardin blanchies, de pervenche, du cerfeuil commençant d'entrer en fleurs, du céleri, de la laitue romaine, de la fumeterre dure & entrée en fleurs & en graines, du quinquina infusé dans l'eau, des racines de gentiane, de polypode, des navets, des reponces, des topinambours, de la réglisse, des fleurs de violettes, de pas d'âne, de sureau, de pêcher, de roses, de culs d'artichaux, de melons, de concombres, des marons, des abricots, des groseilles rouges, des grains verds & mûrs de sureau, des grains de verjus, & de nerprun & de plusieurs autres.

La troisieme classe ne differe de la seconde que parce que le sel volatil qui dans la classe précédente ne se faisoit appercevoir que vers la fin de l'opération, se fait encore appercevoir dans celle-ci au commencement; pour l'acide, souvent il paroît dès la premiere portion malgré le mélange du sel volatil; souvent aussi on ne le découvre point alors: mais dans la suite de l'*analyse* il marche seul, ou du moins on ne distingue que lui, & cela jusques vers la fin de l'opération où le sel volatil recommence à paroître & où il le fait de la même maniere & avec les mêmes circonstances que dans la classe précédente. Si l'on veut des exemples de cette troisieme classe, il n'y a qu'à consulter les *analyses* de la chicorée blanche ordinaire, du chardon-beni, des beteraves, des épinars, de la jeune ciboule, de la sauge, des feuilles de persil, des fleurs de muguet, des cerises, des bigarreaux & de plusieurs autres plantes.

La quatrieme classe differe des précédentes, non-seulement parce que les plantes qui la composent fournissent par la distilation beaucoup plus de sel volatil que celles des autres classes, mais encore parce que ce sel se distribue davantage dans la suite des différentes portions de chaque *analyse*, dont il y en a peu où il ne se manifeste & dont souvent il n'y en a pas une qui ne soit très-chargée de sel volatil ou qui n'en donne des marques évidentes. Pour l'acide, il se montre plus ou moins dans chaque portion d'*analyse*, suivant la quantité du sel volatil avec lequel il s'y trouve. Par exemple, quoique les *analyses* du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, donnent partout ou presque partout, c'est-à-dire dans toutes les portions distilées des marques de sel volatil; cependant l'acide ne laisse pas d'y paroître aussi, & souvent même dès la premiere portion, & de continuer à le faire jusqu'à la fin de l'opération où le sel volatil abonde si fort, qu'il y couvre entierement pour lors l'acide qui s'y rencontre. La bourache au contraire & la buglosse, qui dès le commencement de leur *analyse* donnent de fortes marques de sel volatil, ne laissent appercevoir leur acide que vers le milieu de l'opération, c'est-à-dire, vers les portions du milieu de l'*analyse* dans lesquelles le sel volatil commence à n'être plus si abondant, il arrive aussi quelquefois que dans une ou tout au plus dans deux de ces portions l'acide paroît seul: mais dans la suite, s'il paroît encore, c'est toujours avec un sel volatil, & cela jusqu'à la derniere ou la pénultieme portion dans lesquelles le sel volatil se retrouve en très-grande quantité & fait entierement disparoître l'acide. Plusieurs autres

tres plantes qui fournissent par la distilation encore plus de sel volatil que la bourrache & la buglosse, donnent aussi par la même raison bien moins de marques d'acides que ces plantes, comme on le peut voir en examinant l'*analyse* des feuilles & des queues de l'aroche ou bonne-dame de jardin très-tendre, & haute seulement de quatre à cinq pouces, celles des raves, du houblon jeune, tendre & haut de cinq à six pouces, de l'ortie grieche, de la pariétaire, des choux-fleurs, des cardes d'artichaux, des semences de courges & de plusieurs autres.

Enfin on a beau examiner avec soin toutes les portions d'*analyse* de certaines plantes qui m'ont paru à la vérité en petit nombre, & qui contenant naturellement plus de sel ammoniac que les précédentes, donnent aussi par la distilation plus de sel volatil; on n'y découvre aucune marque d'acides; & si on ne savoit pas que ces portions de liqueur distilée sont le produit d'une matiere végétale, à ne considérer que la prodigieuse quantité de sel volatil qu'elles contiennent & la privation entiere d'acides où elles paroissent être, on ne feroit aucun doute qu'elles n'eussent appartenu à une matiere animale; ces plantes sont les champignons, le pourpié de jardin fort tendre & haut d'un à deux pouces, les tiges & feuilles de fumeterre jeune, tendre, commençant d'entrer en fleurs, & haute de dix à douze pouces; cependant quoique l'*analyse* de ces plantes n'y fasse appercevoir aucun acide, nous avons prouvé qu'on n'est point en droit de conclurre d'une pareille observation, que l'acide y manque tout-à-fait, puisque le sel volatil qui se trouve abondamment dans les différentes portions de l'*analyse*, peut faire entierement disparoître l'acide qui peut s'y trouver aussi; & sans nous appuyer présentement sur des raisons très-fortes qui viendront ensuite, & par lesquelles on vetra clairement qu'il n'y a ni plante, ni animal dont le procédé ordinaire des *analyses* ne fasse élever de l'acide & quelquefois en fort grande quantité, quoiqu'il n'en paroisse ensuite que peu ou point du tout; nous pouvons toujours nous convaincre de cette vérité sur le fait de la fumeterre, de la pariétaire, des champignons, & cela en laissant fermenter ces plantes avant que de les *analyser*: car quand on a donné le tems à la fermentation de détacher du sel ammoniac de ces plantes une certaine quantité de sel volatil, & de le dérober à l'*analyse* qui doit suivre la macération, cette *analyse* ne manque pas de donner alors quelques marques d'acides, légeres à la vérité, mais qu'elle n'auroit jamais données, si on lui eût laissé toute la provision de sels volatils qu'elle devoit naturellement avoir sans la macération. Voici encore une observation sur la laitue, qui m'a paru mériter d'être rapportée & qui vient parfaitement au sujet présent.

L'*analyse* de cette plante a cela de commun avec celle de plusieurs autres, qu'elle differe suivant l'âge & les parties différentes de la plante: par exemple sa racine & ses tiges donnent bien moins de sel volatil & bien plus de marques d'acides que les feuilles; & plus la laitue est jeune, plus aussi fournit-elle de sel volatil, & moins fait-elle paroître d'acides par la distilation, ensorte qu'on trouve une assez grosse différence dans les *analyses* de la petite laitue fort jeune & fort tendre, & de cette même laitue fort avancée & dont la fleur paroît. Cependant comme cette plante donne toujours en différens états beaucoup de sel volatil, la circonstance de la quantité de ce sel donne lieu de conjecturer que l'*analyse* de la laitue laisse toujours paroître bien moins d'acides qu'elle n'en contient, c'est-à-dire, qu'il ne s'en est élevé de la plante; & c'est aussi ce qui va être parfaitement prouvé par l'observation suivante qui a été faite sur les feuilles de la laitue dans les deux états, où étant analysée à la maniere ordinaire, elle donne le plus de sel volatil, & le moins de marques d'acides, c'est-à-dire, 1°. Quand la plante est très-petite & prête à lever & à être replantée par rangs pour la faire pommer. 2°. Quand elle est nouvellement pommée, tendre & la meilleure en salade qu'elle puisse être. Cette plante analysée dans ces deux états a donné à peine quelques légeres marques d'acides, seulement encore à la pénultieme portion: mais elle a donné partout beaucoup de sel volatil, & la petite encore plus que l'autre; comme nous l'avons déja remarqué; ce qui nous l'a fait mettre dans le rang des plantes qui forment la quatrieme classe de nos *analyses*, & dans lesquelles l'acide de la plante ne se montre point, ou presque point. Mais voici un moyen nouveau & assez singulier pour faire paroître l'acide des feuilles de laitue infiniment plus qu'auparavant: au lieu de faire l'*analyse* de ces feuilles en une fois, par une seule opération & dans une seule cornue, il faut d'abord en tirer le suc par une forte expression, placer ensuite ce suc dans une cornue, & le marc des feuilles exprimées dans une autre, pousser l'un & l'autre par la distilation, & faire ainsi par deux opérations, ce qui avoit été fait auparavant par une seule. En examinant chacune de ces *analyses*, j'ai reconnu que celle du suc des feuilles de laitue pommée ressembloit assez à celle des feuilles entieres & chargées de leur suc, c'est-à-dire, que cette *analyse* donne partout beaucoup de sel volatil, & très-peu de marques d'acides, & seulement encore dans une portion; au lieu que l'*analyse* du marc des feuilles divisées en treize portions, n'a donné de fortes marques de sel volatil qu'à la derniere, & quelques légeres marques de ce sel qu'à la pénultieme & aux trois premieres: mais pour l'acide il s'est fait appercevoir dans toutes les portions, à l'exception de la derniere, & il y a même eu plusieurs de ces portions où il paroissoit fort à découvert & en grande quantité.

J'ai remarqué à peu près les mêmes différences dans les distilations du suc & du marc des feuiles de la petite laitue; d'où l'on voit très-clairement que si toute la quantité d'acides qui se manifeste si bien dans l'*analyse* du marc des feuilles de laitue, se laisse si peu appercevoir dans celle de ces mêmes feuilles entieres & chargées de leur suc, ce n'est pas que toute cette quantité d'acides soit moins réellement dans les différentes portions de cette *analyse* que dans celle du marc, mais c'est qu'elle y est cachée & absorbée par le grand nombre de sels volatils qui ont été fournis par le suc de la plante, & qui n'ont pas dû se trouver dans l'*analyse* du marc, puisqu'il a été dépouillé de ce suc.

Au reste ce qui augmente encore la quantité des acides cachés & contenus dans les différentes portions de l'*analyse* des feuilles de laitue; c'est qu'outre ceux que nous venons de remarquer & que le marc de la plante fournit à ses portions, il leur en vient encore beaucoup de la part du suc; car quoique ce suc analysé en particulier ne laisse voir que très-peu d'acides, il sera facile d'y en appercevoir une plus grande quantité, si l'on fait précéder son *analyse*, de ce qui a déja été fait sur le suc d'oseille, & sur plusieurs autres plantes; c'est-à-dire, qu'on le laisse en macération pendant tout le tems nécessaire, ou qu'on en fasse évaporer une partie par la chaleur du bain-marie.

Si donc la laitue dans laquelle le gout & l'*analyse* ordinaire indiquent & dénotent si peu d'acides, en contient cependant & même en donne réellement une grande quantité dans les différentes portions de cette *analyse*, comme il a été prouvé; nous avons lieu de penser la même chose de plusieurs autres plantes qui sont dans le même cas de la laitue, par rapport aux sels volatils qui abondent dans leurs *analyses*, & à la quantité de sels essentiels dont ces plantes sont naturellement chargées; car c'est la mesure de ces sels qui doit faire celle des acides, comme nous l'allons faire voir incessamment, en rendant raison d'une observation fort commune sur les *analyses* des matieres végétales & animales comparées ensemble.

Nous avons déja remarqué dans le précédent Mémoire & au commencement de celui-ci, que les matieres animales en général donnent si peu de marques d'acides dans toutes les parties de leur *analyse* faite suivant le

procedé ordinaire, que si on n'étoit pas convaincu d'ailleurs qu'elles en contiennent réellement beaucoup, & si on s'en rapportoit uniquement à ces *analyses*, on nieroit absolument qu'il y eût de l'acide, si ce n'est dans toutes, du moins dans la plupart de ces matieres. Il n'en est pas de même des matieres végétales analysées comme les précédentes; car on remarque que le plus grand nombre de ces matieres fait paroître beaucoup d'acides; qu'il y en a peu qui n'en fassent paroître qu'une fort petite quantité, & qu'il y en a encore moins qui n'en fasse point paroître du tout.

La supposition la plus facile à imaginer & celle qui se presente d'abord pour rendre raison de la différence qui se rencontre dans les *analyses* des plantes & des animaux; c'est que les plantes en général contiennent beaucoup plus d'acides que les animaux, & par conséquent les portions de leurs *analyses* en étant bien plus chargées, il est naturel qu'elles en fassent paroître bien davantage. Mais nous avons déja fait voir dans le précedent Mémoire & dans celui-ci, que si l'on jugeoit toujours de la quantité des acides contenus dans une matiere par les marques que son *analyse* en laisse voir, on seroit à tout bout de champ exposé à se tromper, & cela d'autant plus, que telle matiere qui par la distilation n'en laisse appercevoir que très-peu ou point du tout, peut néanmoins en contenir plus ou moins autant qu'une autre matiere dont les acides se déclarent & se manifestent dans toutes les portions de son *analyse*; ce qui pourroit bien être le cas des matieres animales par rapport aux végétales, & en effet il y a peu de plantes dont on puisse retirer plus d'acides qu'on en retire d'un grand nombre de matieres animales par certains procédés. Mais sans entrer ici dans un calcul scrupuleux qui peut d'autant moins être vérifié, qu'il ne s'agit pas ici de comparer une plante en particulier à telle ou telle matiere animale; mais de la comparaison générale de toutes les matieres végétales avec toutes les matieres animales: nous pouvons toujours savoir en gros à quoi nous en tenir sur ce sujet en considérant la composition naturelle, & la quantité relative des deux sels qui dominent chacun dans l'une & dans l'autre des matieres en question. Pour ce qui regarde la composition naturelle de ces sels, nous avons fait voir que celui qui abonde dans les animaux est un véritable sel ammoniac, c'est-à-dire, un composé d'acides engagés dans une matrice volatile, & que le sel qui domine dans les végétaux, est aussi composé d'acides engagés dans une matrice fixe. La matrice de chacun de ces sels étant donc une espece de magasin d'acides, & même de beaucoup d'acides, comme l'expérience le démontre; quand on n'auroit pas trouvé le secret de retirer de plusieurs matieres animales une grande quantité d'acides, par cela seul qu'on fait que ces matieres sont naturellement chargées de beaucoup de sel ammoniac, elle pourroient être sensées contenir beaucoup d'acides.

Pour savoir présentement si elles en contiennent moins que les matieres végétales, considérons premierement que les animaux se nourrissant de plantes ou d'autres animaux qui ont eux-mêmes vécu de plantes, les parties des végétaux passent avec leurs sels dans la propre substance des animaux, par conséquent les acides y passent & s'y retrouvent aussi; cela étant, l'on ne voit pas pourquoi ils habiteroient en moindre quantité dans le regne animal qu'ils le faisoient dans le regne végétal; où pour rendre la comparaison plus sensible, pourquoi un animal qui ne vivroit que d'une ou de deux sortes de plantes, & dans lequel tout ce qui étoit dans ces plantes auroit passé chez lui; pourquoi, dis-je, cet animal contiendroit moins d'acides dans le total de ses parties que n'en contiendroit aussi un pareil poids de ces végétaux dans le total de leurs parties. En un mot, tout ce qui arrive aux sels des végétaux en passant dans la nourriture des animaux, c'est que leur matrice qui étoit fixe dans la plante, devient volatile dans l'animal, & cela par la même raison que la matrice du sel ammoniac devient fixe en passant des animaux dans les plantes; ce que j'ai déja observé & expliqué dans un mémoire sur le nitre, en parlant du passage du salpetre des plantes dans les animaux, & du sel ammoniac nitreux des animaux dans les plantes: mais cette altération qui arrive à la matrice des sels des végétaux, ne fait rien à la quantité de leurs acides, qui peuvent tout aussi-bien habiter dans une matrice volatile que dans une matrice fixe, & qui sembleroient même pouvoir être contenus en plus grande quantité dans la matrice volatile que dans la matrice fixe, comme nous le ferons voir incessamment par une expérience sensible.

Nous remarquerons en second lieu, que quand on considere & qu'on compare ensemble les sels des animaux & des plantes dont nous faisons notre nourriture ordinaire, il ne paroît pas que les plantes soient plus chargées de sel que les animaux; le gout même sembleroit indiquer qu'il y a à proportion plus de parties aqueuses & moins de sel dans les plantes que dans les animaux.

Mais supposons que la quantité de sel soit égale de part & d'autre, il est aisé de faire voir qu'une certaine dose du sel qui domine dans les animaux, ne contient pas moins d'acides que la même dose du sel qui abonde dans les végétaux; l'expérience pourroit même faire croire qu'elle en contient beaucoup davantage, & que quand la dose du sel ammoniac, contenu, par exemple, dans une livre de matiere animale, seroit de moitié moindre que celle de l'autre espece de sel qui habiteroit dans une livre de matiere végétale; la matiere animale, en vertu de son sel, contiendroit encore plus d'acides que la matiere végétale. Il n'y a pour s'en assurer qu'à choisir deux sels très-alcalis, dont l'un soit fixe, & l'autre volatil: le sel de tartre, par exemple, reconnu pour le plus puissant alcali parmi les sels fixes, & le sel volatil de fleurs de pêcher, qui est aussi un des plus puissans alcalis parmi les sels volatils. Si l'on soûle une même quantité de ces deux sels, d'un même esprit acide, d'esprit de sel, par exemple, on reconnoîtra que pour un gros de sel de tartre, il faudra deux gros & demi d'esprit de sel, & pour un gros de sel volatil de fleurs de pêcher, huit gros de cet esprit; d'où l'on voit qu'en pareille quantité une matrice volatile absorbe & contient bien plus d'acides qu'une matrice fixe, & par conséquent qu'une certaine quantité du sel ammoniac qui domine dans les animaux, bien loin de contenir moins d'acides, en contient au contraire plus que ne fait une même quantité de l'espece de sel qui habite particulierement dans les plantes.

Enfin, quand on supposeroit gratis & sans fondement solide, j'oserois même dire, malgré des expériences contraires, qu'il y a en général plus d'acides dans les végétaux que dans les animaux, il faudroit porter la supposition de cette différence terriblement loin, & fort au-delà de toute vraisemblance, pour pouvoir rendre raison par-là de celle qu'on observe communément dans les *analyses* des plantes & des animaux; c'est-à-dire, pourquoi le même procédé fait toujours paroître de l'acide dans les végétaux, & le plus souvent même une grande quantité, & n'en fait jamais ou presque jamais paroître dans les animaux. On peut même dire, que s'il n'y avoit d'autre différence entre les plantes & les animaux que celle du plus ou du moins d'acides, les animaux pourroient à la vérité n'en pas tant donner de marques dans leurs *analyses* que les végétaux: mais ils en donneroient toujours un peu plus ou un peu moins, & leurs *analyses* ne seroient pas aussi constantes qu'elles le sont à n'en pas faire paroître, à moins qu'on ne se serve de certains moyens qui seront marqués dans la suite. Il faut donc avoir recours à une autre cause que celle qui a été alléguée pour l'explication de la différence qui se rencontre dans les *analyses* des plantes & des animaux; & l'on va voir, qu'en supposant dans les animaux au moins autant d'acides

que dans les végétaux, tout ce qu'on remarque dans leurs *analyses* doit néceffairement arriver ainfi, fuivant notre raifonnement, qui eft une fuite & une conféquence naturelle de ce qui a été dit dans les Mémoires précédens & dans celui-ci.

Pour que les acides contenus dans un mixte paroiffent dans les différentes portions diftilées de fon *analyse*, il ne fuffit pas qu'il en foit réellement fort chargé, il faut encore que ces acides foient plus libres & plus développés dans chacune des portions de l'*analyse*, qu'ils ne l'étoient dans le fein même du mixte. Par exemple, tant que les acides du falpetre font engagés dans leur matrice naturelle, ils ne donnent point de marques d'acidité : mais ils en donnent beaucoup quand la diftilation les a dégagés de cette matiere, qui, étant reftée au fond du vaiffeau à caufe de fa fixité, n'habite plus avec eux dans le même lieu ; car il eft à remarquer que fi cette matrice, au lieu d'être fixe, eût été volatile, elle auroit monté avec eux, & elle auroit toujours empêché les acides de fe laiffer appercevoir, comme il eft aisé de s'en convaincre, en pouffant par le feu un fel ammoniac de deux manieres, favoir, feul, & avec un intermede fixe & alcali. Et en effet, fuppofons que l'opération fe faffe fans intermede, le fel ammoniac s'élevera en fon entier; & fes acides n'ayant point été defunis de leur matrice, fe retrouveront avec elle contre les parois du chapiteau à peu près dans le même état, & auffi enveloppés qu'ils l'étoient avant la fublimation; & fi avant que de pouffer la matiere par le feu, on la mêle avec de l'eau & un intermede, une grande partie des acides reftera au fond du vaiffeau avec l'intermede ; & en cas que le fel volatil emporte avec lui quelques acides, ils feront encore moins en état de paroître que devant l'opération, puifque la quantité de ces acides fera alors bien inférieure à celle de la matrice; d'où il fuit, qu'en fuppofant une maffe de fel ammoniac qui contiendroit deux ou trois fois autant d'acides qu'une autre maffe de fel, tel que le falpetre, c'eft-à-dire, dont la matrice feroit fixe, tout ce qui s'éleveroit de la maffe de fel ammoniac par l'action du feu, donneroit infiniment moins de marques d'acides que ce qui viendroit par la diftilation de la maffe de falpetre, mêlée auparavant avec un intermede convenable.

C'eft précifément là ce qui arrive dans les *analyses* ordinaires des végétaux & des animaux ; car quoique nous fuppofions dans ces derniers autant & plus d'acides que dans les autres, & que nous penfions qu'il s'en éleve par la diftilation autant & plus que des végétaux ; cependant, comme le fel dont ils font particulierement compofés eft ammoniac, la plus grande partie de ces acides qui montent à la faveur de la diftilation, le font avec leur propre matrice dont ils n'ont point été féparés ; ce qui fait que l'opération ne contribue point à les rendre plus reconnoiffables qu'ils l'étoient auparavant. Pour les acides qui ont été détachés de leur matrice & qui font montés feuls, & ordinairement à la fin de l'opération, ils retrouvent toujours dans le récipient beaucoup plus de fels volatils qu'il ne leur en faut pour les abforber, & ils ne manquent pas auffi de l'être, fi on n'a foin de féparer promptement ces acides par la voie de la rectification, comme il fera dit dans la fuite; & fouvent même quelque promptitude qu'on y apporte, ou les acides ont déja difparu, ou l'on n'en apperçoit que très-peu; ce qui nous donnera lieu de faire remarquer, que quand les *analyses* des animaux laiffent voir quelques acides, ce ne font jamais ceux qui font montés d'abord avec leur matrice, & qui ne l'ont point abandonnée, mais ceux qui après en avoir été féparés, font venus fur la fin de l'opération à mefure qu'on a augmenté le feu ; & ainfi quand on veut faire paroître une plus grande quantité de ces acides, il faut travailler à en defunir un plus grand nombre d'avec leur matrice, à les en faire élever féparément, & à les empêcher de s'y réunir. Voilà pour cela quelques moyens dont on ne fe fert pas ordinairement quand on analyse les matieres animales, & faute defquels on manque auffi à appercevoir une partie de leurs acides.

Le premier de ces moyens, c'eft la macération qui produit fur les matieres animales, ce que nous avons déja remarqué qu'elle produifoit fur beaucoup de matieres végétales; c'eft-à-dire, qu'elle donne lieu à un grand nombre de fels volatils de fe débarraffer de leurs acides, & de fe diffiper en l'air, ou d'être plus en état de le faire par la moindre chaleur. Ce qui met toujours en liberté une certaine quantité d'acides qui ne l'auroient pas été fans cela; par exemple, on obferve que quand l'urine eft nouvelle, & qu'elle n'a point fermenté, fon phlegme monte avant fes fels volatils, & qu'elle ne donne point des marques d'acides : mais que quand elle a fermenté, fes fels volatils montent d'abord, puis fon phlegme, & enfin une liqueur rouffe qui eft manifeftement chargée d'acides.

Le fecond moyen, c'eft de mêler un intermede fixe & alcali avec la matiere animale qu'on veut analyser, pour dérober par-là une plus grande quantité d'acides à leur matrice volatile, & pour les mettre plus en état de s'élever enfuite féparément, & d'en être diftingués.

Le troifieme, c'eft de n'employer au commencement de la diftilation qu'une chaleur douce; qu'elle ne foit, pour ainfi dire, capable que de faire monter les fels volatils ; afin que les acides qui viendront enfuite par une chaleur plus forte, foient accompagnés d'une moindre quantité de fels volatils, & qu'étant moins confondus avec eux, ils fe faffent plus aisément reconnoître.

Le quatrieme, c'eft d'augmenter & de continuer le feu pendant long-tems, & enfin de le pouffer jufqu'à la derniere violence, afin de faire partir les acides qui ont été arrêtés par la partie terreufe du mixte, & qui fans cela ou ne monteroient point, ou le feroient en fi petite quantité qu'à peine pourroit-on les diftinguer ; & c'eft fouvent faute de cette circonftance qu'on manque les acides des matieres animales dans leur *analyse* ; car ces acides qui viennent vers la fin de l'opération, font les feuls que l'opération puiffe manifeftement faire paroître, parce que ce font les feuls qui aient été bien dégagés de leur matrice volatile.

Enfin, dès que la diftilation eft faite, il faut avoir recours à la rectification, furtout des dernieres portions, pour féparer au plus vîte les acides qui s'y trouvent toujours confondus avec des fels volatils, & pour ne leur pas donner le tems de fe réunir avec leur premiere matrice.

Quand on obfervera régulierement les moyens qui viennent d'être indiqués par l'*analyse* des matieres animales, fi on ne développe pas par-là tous leurs acides, on en découvrira toujours une grande partie. Nous avons déja donné dans le précédent Mémoire nos reflexions critiques fur l'état dans lequel l'*analyse* nous repréfente ces acides; ainfi nous ne nous étendrons pas davantage fur ce fujet.

Pour ce qui regarde préfentement les *analyses* des végétaux, la plus grande partie de leur fel étant le contraire du fel ammoniac, ou, ce qui revient au même, la plupart de leurs acides étant naturellement engagés dans une bafe fixe, ils ne retrouvent pas leur matrice dans le récipient, ils ne montent point avec elle comme le font les acides des animaux, & par-là ils font plus développés que ces acides, & peuvent plus aisément conferver l'état de développement que le feu leur a procuré; il eft vrai cependant & nous avons déja obfervé que plufieurs plantes donnent du fel volatil par l'*analise*, & que fouvent même elles en donnent affez pour faire difparoître par-là beaucoup de leurs acides ; mais il faut confidérer que comme les plantes naturellement chargées de fel ammoniac, n'en contiennent jamais tant que les animaux, & que comme leur fel ammoniac y eft toujours joint à une beaucoup plus grande quantité de l'autre efpece de fel, qu'il ne l'eft dans les animaux, non-feulement il y a toujours moins

de sels volatils, mais encore la proportion ou la quantité de ces sels par rapport à celles des acides, est toujours moindre dans les différentes portions des *analyses* des plantes, que dans celles des animaux; & en effet, les sels volatils que la distilation d'une matiere animale a fait élever, n'ont presque, & à proprement parler, à répondre dans la liqueur distilée qu'aux acides qu'ils contenoient déja dans le mixte, & qui même dans cette liqueur se trouvent en moindre quantité par rapport aux sels volatils, qu'ils ne l'étoient dans le mixte même, comme nous l'avons déja dit, ce qui fait que ces sels suffisent toujours & au-delà pour les acides de l'*analyse*; & par conséquent pour les faire disparoître. Mais pour les sels volatils qui sont venus d'une matiere végétale, outre les acides qu'ils contenoient dans le végétal même, ils ont encore à répondre à ceux qui sont sortis d'une autre matrice, je veux dire, d'une matrice fixe, qui est la source la plus abondante des acides dans le régne végétal. Or comme ces sels ne peuvent pas suffire à la fois aux deux sources d'acides qui viennent d'être marquées; c'est-là ce qui fait que le même procédé qui ne sera paroître aucun acide dans une matiere animale, en fera ordinairement paroître dans les plantes qui donnent le plus de sel volatil; & s'il arrive dans certaines *analyses* des plantes que la quantité du sel volatil soit assez grande pour empêcher les acides de se laisser appercevoir par le procédé dont on vient de parler; ce qui est fort rare, en employant alors sur ces especes de plantes les moyens que nous avons marqués ci-dessus, pour découvrir les acides des animaux: on reconnoitra que ces moyens trouveront toujours moins d'obstacles, & par conséquent opéreront toujours beaucoup plus & bien plus vite sur les végétaux que sur les animaux.

Il ne nous reste plus présentement que quelques réflexions critiques à faire sur les *analyses* des plantes par rapport aux acides qui s'en élevent par la distilation. La premiere de ces réflexions, c'est que quand on ne considere que les acides que nous offrent ces *analyses*; sans savoir d'ailleurs, ou du moins sans faire attention qu'il y a toujours dans la plante des sels concrets & essentiels qui contiennent réellement beaucoup d'acides, tels que le salpetre, & du sein desquels les acides dont il s'agit sont sortis: on peut croire que ces acides que l'*analyse* nous représente sous une forme fluide, dégagés de matiere terreuse & assez libres, & développés, étoient tels dans la plante même, & qu'ils n'y étoient pas engagés comme ils le sont dans une matrice solide, avec laquelle ils formoient un sel concret.

La seconde erreur où l'*analyse* nous pourroit jetter, c'est sur la quantité des acides qu'elle nous présente. Car sur ce qu'elle nous en laisse voir, nous pourrions peut-être indirectement assurer que certaines plantes en contiennent plus ou moins que d'autres, & nous avons suffisamment prouvé dans le cours de ce Mémoire, combien nous pourrions nous tromper sur ce sujet.

Nous remarquerons en troisieme lieu, que les acides que l'*analyse* a fait sortir d'une matrice fixe, ne restent pas toujours dans l'état de développement où ils ont été mis; ils se rengagent souvent, comme il a été dit, dans d'autres matrices soit salines & volatiles, soit purement sulphureuses, avec lesquelles ils forment de nouveaux composés. Or toutes ces métamorphoses qui sont le fruit de l'*analyse*, ne peuvent que nous en imposer sur l'arrangement naturel des parties de la plante.

Enfin, l'*analyse* des plantes nous y fait bien voir des acides, mais ces acides sont si fort mêlés & confondus avec d'autres matieres, qu'il n'est pas possible d'en distinguer le caractere particulier; & ainsi toutes les plantes nous paroissent contenir par cette voie le même acide. Cependant il est important de connoître & de distinguer la nature particuliere des acides des plantes, cette connoissance pouvant influer sur celle de leurs vertus; & en effet, différens acides engagés dans une même matrice, forment des composés dont les propriétés sont différentes. Par exemple, le salpetre naturel on artificiel, & le tartre vitriolé dans lesquels la matrice est la même, n'ont pas pour cela la même vertu; le mercure pénétré par les acides de l'esprit de sel, est bien plus corrosif que quand il est chargé & revêtu de ceux de l'esprit de nitre; par conséquent deux plantes, dont les effets sont différens, & qui en vertu de l'*analyse* ne paroissent point différer par la nature, & même par la quantité de leurs acides, peuvent néanmoins différer beaucoup par-là, & devoir, si ce n'est en tout, du moins en partie, à cette différence, celle de leurs effets. Si l'on joint à ce qui vient d'être dit sur la comparaison des acides de plusieurs plantes, la fausse ressemblance que les *analyses* peuvent encore nous offrir dans la comparaison des antres substances dont chacune de ces plantes sont composées, & qui, quoique réellement différentes dans l'état naturel de chacune des plantes composées, paroissent néantmoins après l'*analyse* sous une forme semblable: cette réflexion servira peut-être de dénouement à l'observation du *Solanum furiosum*, & du *Brassica capitata*, dont l'un est un poison & l'autre un aliment, & qui cependant fournissent par l'*analyse* des substances si semblables en apparence, en quantité & en qualité, qu'on diroit que ces deux *analyses* ont été faites sur la même plante. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1721.

J'ai été obligé dans le cours de cet Ouvrage, de donner les *analyses* des plantes, des animaux, & des minéraux, telles que j'ai pu les trouver dans les meilleurs Auteurs, entre autres dans Tournefort, qui s'est servi dans l'examen qu'il a fait de la nature spécifique des plantes de quelques méthodes dont il est bon que le Lecteur soit instruit pour entendre les conséquences des expériences qu'il pourra rencontrer. Je trouve donc à propos d'insérer ici l'extrait suivant de la Préface que l'on a mise à la tête de son Histoire des Plantes.

I. Par l'*analyse* Chymique des plantes, on entend la séparation de leurs principes, faite par le moyen du feu & des vaisseaux convenables: Pour cela on distile les plantes fraîches dans un alambic au bain-marie; ou bien avant que de les distiler, on les laisse macérer ou digérer pendant quelque-tems, selon la nature des plantes, & selon les intentions que l'on a. On doit séparer par portions de quatre ou de six onces, les substances que l'on en tire, afin d'en pouvoir examiner séparément le caractere. On tire ordinairement par ce moyen le phlegme, l'eau spiritueuse, ou l'esprit ardent des plantes: quand la distilation est finie, on met dans une cornue le marc qui reste, & donnant le feu par degrés, on tire de la plupart des plantes un esprit urineux, du sel volatil, concret, & une huile fétide.

De la tête-morte lessivée, on sépare par filtration & par évaporation le sel qui étoit mêlé avec la terre.

II. Par le sel alcali & acide, on entend ces deux sortes de sels à qui les Physiciens & les Chymistes modernes ont donné ces noms. Voyez les articles *Acida*, & *Alcali*.

III. Par le sel essentiel, on entend celui qui se forme par la crystallisation du suc des plantes: on trouve ce sel essentiel dans l'extrait de celles dont le suc ne se crystallise pas.

IV. Par le sel volatil des plantes, on entend le sel, qui, dans la distilation des plantes par la cornue, s'attache aux parois du ballon.

V. Par le sel fixe des plantes, on entend le sel que l'on tire par l'élixiviation des cendres des plantes que l'on brûle, ou de la tête-morte de celles que l'on analyse.

Pour découvrir les acides, on ne s'est pas seulement servi du sel de tartre, de l'eau de chaux, de l'esprit de

sel ammoniac, & de semblables matieres avec lesquelles les acides fermentent ordinairement ; on a aussi employé la solution du tournesol ou le papier bleu ordinaire coloré avec le tournesol détrempé dans l'eau commune : les sels alcali ne causent aucun changement sur le tournesol : les acides, selon la force qu'ils ont, le rougissent par degrés, depuis un rouge très-foible, jusqu'à un rouge fort vif : le tournesol se trouve communément chez les Marchands de couleurs, ce sont de petits pains cubes, d'un violet foncé, & qui teignent en bleu ; mais c'est la couleur la plus susceptible de changement que l'on ait encore trouvée ; car l'acide le plus foible l'altere : on s'est aussi quelquefois servi de lait pour voir si certains acides le caillent.

VII. Pour découvrir les sels alcalis, on n'a pas seulement employé l'esprit de nitre, de sel, de soufre, de vitriol, & les autres acides avec lesquels les alcalis fermentent ordinairement, on s'est servi aussi du sublimé corrosif dissous dans l'eau commune : les acides ne changent pas la couleur de cette solution ; mais elle devient louche, laiteuse, jaune orangé, elle se caille même selon la force des sels alcalis. Ces sels font aussi blanchir, verdir ou cailler la solution des noix de galle & celle de couperose : mais ces deux derniers essais ne sont pas si assurés que ceux du sublimé, parce qu'il y a quelques acides, comme nous verrons plus bas, qui alterent aussi la solution de couperose & l'infusion des noix de galle.

VIII. Comme le sel ammoniac se découvre par son sel volatil ou urineux, l'on s'est servi de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux pour s'assurer s'il y a du sel ammoniac dans certaines plantes, car alors elles laissent échapper un esprit urineux semblable à celui qui s'exhale de l'urine ou du sel ammoniac que l'on mêle avec l'huile de tartre ou avec l'eau de chaux : cette derniere & le sublimé corrosif combiné d'une certaine maniere avec la solution du sel ammoniac, caractérisent aussi la nature du sel ammoniac ; car la solution de ce sel mêlée avec de l'eau de chaux, empêche qu'elle devienne jaune ou rouge orangé. Quand on y verse la solution du sublimé corrosif, le tout devient blanc comme du lait : au contraire l'eau de chaux mêlée avec la solution du sublimé, jaunit ou rougit à l'ordinaire, quoique l'on y ajoute celle du sel ammoniac. Ainsi comme dans les plantes le sel urineux n'est jamais sans acide, on croit qu'il est mieux de dire qu'une plante agit par un sel approchant du sel ammoniac, que par un sel volatil pur, d'autant mieux que les plantes qui donnent du sel volatil concret, rougissent le papier bleu de même que le sel ammoniac, excepté celles dont la grande quantité d'huile étouffe l'acide & l'empêche de se manifester.

Comme le caractere du nitre se découvre par la détonation, on croit que le moyen le plus sûr pour connoître les substances nitreuses, est de les jetter sur des charbons ardens.

Tout le monde sait que la propriété la plus particuliere du vitriol est de noircir l'infusion des noix de galle ; ainsi l'on doit mêler avec cette infusion les matieres que l'on examine.

XI. Pour s'assurer s'il y a du soufre dans quelque matiere, il semble que l'on ne sauroit mieux faire que de la mettre en digestion dans de bon esprit de vin, pour voir s'il en tirera quelque teinture : la facilité que les mêmes matieres ont à brûler, est aussi un indice de soufre. L'*elaterium* sec brûlé à la chandelle, l'extrait de *sedum majus vulgare*, C. B. ne brûle pas ; donc le premier contient une matiere résineuse qui ne se trouve pas dans l'autre. Les substances huileuses font du savon quand on les mêle avec l'eau de chaux ou avec l'huile de tartre.

Les expériences suivantes peuvent servir à faire connoître la nature du sel que l'on peut tirer de la terre, sans secours du feu.

Prenez des platras dans un lieu bas où il n'y ait point de cheminée : pilez-les & mettez-les dans un baquet avec de l'eau qui surnage d'environ un demi-pié : après une infusion de quatre jours, si l'eau ne donne aucun signe de salure, & qu'elle ne change pas par les essais dont on vient de parler, on la remettra sur de nouveaux platras tirés du même lieu.

La seconde infusion deviendra un peu rousse, acre, salée & amere.

1. Elle ne fait qu'une légere impression de violet sur le papier bleu.
2. Elle ne caille pas le lait.
3. Elle ne reçoit aucun changement par l'esprit de nitre.
4. Elle trouble l'infusion des noix de galle, & la rend comme blanchâtre : ensuite il se fait un *coagulum* assez épais, suivi d'un précipité.
5. Elle devient de couleur minime tanné, quand on la mêle avec l'infusion de vitriol.
6. Elle rend louche la solution du sublimé corrosif.
7. La même infusion mêlée avec l'huile de tartre, fait sur le champ un *coagulum* blanc, un moment après l'on sent un esprit urineux très-considérable. Mêlée avec l'eau de chaux, elle fait la même chose, sans que l'on se soit apperçu dans aucune de ces expériences d'effervescence ni de chaleur.
8. Substituée à la place de la solution du sel ammoniac, elle fait blanchir l'eau de chaux lorsque l'on y ajoute la solution du sublimé corrosif : ce blanc n'est pas si vif que celui qui paroît à l'occasion de la solution du sel ammoniac.

Il paroît par la 4, 5 & 6 expérience, que l'infusion des platras contient un sel alcali ; & par la 7 & 8 qu'elle contient du sel ammoniac. La premiere découvre quelque acide dans ce même sel : il semble que ce sel soit repandu partout ; car lorsqu'on blanchit les vieilles maisons avec la chaux, on sent l'odeur urineuse un jour ou deux.

Outre le sel ammoniac, l'infusion des plantes évaporées donne du nitre qui se manifeste par la détonation : on en sépare aussi du sel marin.

L'infusion de la terre ratissée au haut des voutes des caves, se trouve de même nature que celle des platras : l'infusion dont se servent les Salpétriers de Paris, contient du sel fixe, parce qu'ils mettent une certaine quantité de cendres dans le fond de leurs cuviers, afin de dégraisser le salpetre.

Outre l'infusion des platras, j'en ai fait d'autres avec des terres de différentes natures. Dans vingt-cinq pintes d'eau, j'ai mis infuser vingt livres de la terre d'un jardin qui avoit été négligé pendant plusieurs années ; après quatre jours d'infusion, on l'a passée au travers d'une chausse de serpiliere, & on a remis l'infusion sur de nouvelle terre. La premiere & la seconde infusion ne faisant aucun changement sur les essais ordinaires, on les a remises sur une autre portion de terre, j'avois dessein d'en faire encore plusieurs infusions : mais la chose n'est guere possible à cause que la terre consomme beaucoup d'eau, quelque précaution qu'on prenne à la filtrer.

Cette derniere infusion de terre étoit un peu rousse, salée & amere, évaporée à moitié, elle est devenue semblable à celle des platras.

L'infusion de la terre prise dans un champ non fumé, celle de la terre d'un jardin potager & du terreau, ont donné à peu près les mêmes indices que celle des platras, si ce n'est que celles de ces dernieres terres ont laissé exhaler un esprit urineux plus pénétrant que celle des premiers ; & d'ailleurs l'infusion de toutes ces terres a beaucoup plus blanchi la solution du sublimé corrosif que l'infusion des platras.

Le *natrum* ou *anatron* d'Egypte a fait le même changement sur la solution du sublimé ; & comme ce sel dans le Levant se trouve naturellement sur les terres, il n'est pas surprenant qu'il ait quelque rapport avec l'infusion des terres de ce pays-ci.

Il semble que le *natrum* ne soit autre chose qu'un sel marin, mêlé avec un sel alcali naturel : ces sels ne sont pas parfaitement unis ensemble : car si l'on laisse tremper un morceau de *natrum* dans l'eau, elle ne dissout d'abord que ce qui lui résiste le moins; & cette partie étant fondue, laisse voir dans celle qui reste, plusieurs creux, semblables en quelque maniere à ceux des éponges.

Le *natrum* a le gout du sel marin & décrépite sur le feu, il ne fait aucune impression sur le papier bleu, non plus que le sel marin; il ne fermente pas avec l'esprit de sel ammoniac; il fait un *coagulum* blanc avec l'infusion des noix de galle : mêlé avec l'eau de chaux, il ne l'empêche pas de jaunir quand on y verse la solution du sublimé. Le sel marin fait de même; il fermente considérablement avec l'esprit de nitre, ce que le sel marin ne fait pas.

La solution de *natrum* rend celle de couperose d'un verd fort sale & comme celadon. Ce changement semble marquer un sel alcali, puisqu'il arrive de même lorsqu'on mêle l'huile de tartre ou l'eau de chaux avec la solution de couperose, & ce celadon est tout-à-fait effacé par le mélange de l'esprit de nitre, lequel s'insinuant avec l'huile de tartre, fait lâcher prise à la couperose.

Sur les expériences que l'on vient de rapporter touchant l'infusion des platras & de différentes sortes de terres, l'on peut avancer vraisemblablement,

1. Que dans la terre il y a un sel que l'on peut appeller naturel, soit que la terre en ait été imprégnée de tout tems, ou qu'il s'y forme tous les jours par le mélange des plantes pourries, des excrémens des animaux, de l'air ou d'autres causes que nous ne connoissons pas. Ce sel participe du nitre ou du sel marin, du sel ammoniac, de l'alun ou du vitriol.
2. Que dans le sel de la terre il y a un sel alcali différent du sel ammoniac; car l'infusion de différentes terres & la solution du *natrum*, blanchissent la solution du sublimé corrosif, ce que la solution du sel ammoniac ne fait pas; d'ailleurs le *natrum* fermente considérablement avec l'esprit de nitre, & l'infusion des terres bouillonne quelque peu avec le même esprit, ce qu'on n'observe pas quand on mêle la solution du sel ammoniac avec l'esprit de nitre.
3. Il paroît aussi que la matiere que l'on tire de la terre sans le secours du feu, ne donne que de légers indices d'acide, si ce n'est l'alun & le vitriol.

Voici ce qu'on a observé sur les sels ordinaires.

I.

Le nitre.

1. Le nitre ne fait aucune impression sur le papier bleu, ni sur la solution du tournesol, ni sur le sirop violat.
2. On ne sauroit tirer l'esprit de nitre que par un feu très-violent : cet esprit rougit très-vivement le papier bleu, la solution du tournesol, & le sirop violat.
3. Le nitre s'enflamme sur le feu & sert à l'allumer : l'esprit de nitre l'éteint.
4. Il ne caille pas le lait : l'esprit de nitre le caille sur le champ.
5. Il ne change pas la couleur du fiel de bœuf, l'esprit de nitre le fait rougir; il semble qu'en s'unissant avec les sels acres, qui avoient peut-être contribué à jaunir les soufres du sang, il donne occasion à cette liqueur de revenir à sa couleur naturelle.
6. Il fait un *coagulum* blanc ou grisâtre avec l'infusion des noix de galle : l'esprit de nitre ne cause aucun changement à cette infusion.
7. Le nitre ni son esprit n'alterent pas la solution de couperose.
8. Le nitre & l'huile de tartre font un fremissement presque insensible, dont on ne s'apperçoit que d'une agitation de parties semblables à celles de la poussiere que l'on voit se remuer à l'air dans un lieu bien éclairé : l'esprit de nitre & l'huile de tartre fermentent sans chaleur, mais avec une grande écume, & ensuite il se fait un *coagulum* assez épais.
9. Le nitre n'empêche pas l'eau de chaux de jaunir, lorsqu'on y ajoute la solution de sublimé; l'esprit de nitre excite seulement quelques bulles dans l'eau de chaux : mais tour le reste paroît aussi transparent qu'auparavant, quoique l'on y verse le sublimé corrosif.
10. La solution de nitre & l'esprit de sel ammoniac ne font rien du tout : l'esprit de nitre & l'esprit de sel ammoniac fermentent avec une chaleur considérable.
11. La solution de nitre & celle du sublimé corrosif ne changent pas d'abord : mais un quart-d'heure après leur mélange devient blanc.
12. La solution du nitre & l'esprit de sel ne changent point : aucun de ces essais ne montre que le nitre donne des marques d'acidité; car ce qui se passe dans le neuvieme est insensible : le sixieme & le onzieme marquent plutôt qu'il contient un sel alcali; cependant le feu tire du nitre un des plus forts acides que l'on connoisse.

I I.

Sel Marin.

1. Le sel marin ne fait aucun changement au papier bleu, ni à la solution du tournesol, ni au sirop violat.
2. On ne sauroit tirer l'esprit de sel sans un feu violent; cet esprit rougit vivement le papier bleu, & la solution du tournesol.
3. La solution du sel marin blanchit un peu la solution du sublimé.
4. Elle trouble l'infusion des noix de galle, & ensuite il se fait un précipité assez léger : l'esprit de sel la trouble aussi, & la rend blanchâtre.
5. Elle fait devenir louche l'esprit de sel ammoniac, & en augmente la puanteur : l'esprit de sel & celui de sel ammoniac, fermentent avec fumée & grande chaleur.
6. Elle ne fait rien du tout avec l'huile de tartre, ni avec l'eau de chaux : l'esprit de sel fermente très-fort avec l'huile de tartre, mais sans chaleur sensible : cet esprit ne fermente pas avec l'eau chaude.
7. Elle n'empêche pas l'eau de chaux de jaunir, lorsqu'on y a ajouté le sublimé : l'esprit de sel l'empêche tout-à-fait; & la liqueur, après le mélange du sublimé, est plus transparente que devant.

Il paroît par le troisieme & quatrieme essais, que le sel marin contient un sel alcali; & par le cinquieme, qu'il y a quelque chose d'acide.

III.

Vitriol.

1. La solution de couperose, ou vitriol commun, est salée, styptique, puis douceâtre.
2. Elle rougit la solution du tournesol & le papier bleu : mais ce rouge n'est pas vif.
3. Elle donne au sirop violat un petit œil verdâtre, bien loin de le rougir.
4. On ne sauroit tirer l'esprit & l'huile du vitriol sans un feu violent : l'esprit & l'huile rougissent le sirop violat en couleur de sang de bœuf.
5. L'esprit de vitriol rougit le papier bleu d'un rouge très-vif, & la solution de vitriol d'un rouge un peu moins vif : l'huile fait de même, mais elle fermente avec chaleur avec la solution de tournesol.
6. Tout le monde sait que la couperose, mêlée avec l'infusion des noix de galle, fait de l'encre : mais tout le monde ne sait pas encore que l'encre rougit le papier bleu. Mêlée en fort petite quantité avec la solution de tournesol, elle lui donne un petit œil rougeâ-

tre : mais cette couleur est moins sensible que sur le papier bleu.

7. L'esprit de vitriol trouble & blanchit un peu l'infusion des noix de galle : l'huile de vitriol l'épaissit, la rend gris cendré, & il se fait un précipité épais.
8. La solution de couperose, son esprit & son huile, caillent le lait.
9. Elle ne change point celle de sublimé corrosif.
10. Elle devient gris-brun, & comme celadon, mêlée avec l'huile de tartre, ou avec l'eau de chaux: cette couleur ne change pas, quoique l'on y ajoute le sublimé corrosif : l'esprit de vitriol & l'huile de tartre fermentent avec beaucoup d'écume, & avec une chaleur considérable : mais tout cela augmente, si à la place de l'esprit on se sert de l'huile de vitriol; & tous ces mélanges font des *coagulum* blancs.
11. L'esprit & l'huile de vitriol mêlés ensemble, s'échauffent considérablement.
12. L'eau commune & l'huile de vitriol s'échauffent aussi beaucoup; & généralement parlant, il n'y a pas de liqueur qui s'échauffe plus facilement, par le mélange des autres, que l'huile de vitriol.

Il paroît par tous ces essais, que naturellement le vitriol donne beaucoup d'indices d'acidité.

IV.

Alun.

1. L'alun est un peu salé, & fort styptique.
2. La solution d'alun rougit en couleur de feu le papier bleu, & la solution de tournesol.
3. Elle ne fait aucun changement à la couleur du sirop violat.
4. Elle caille le lait.
5. Elle fait sur le champ un *coagulum* blanc avec l'huile de tartre, mais sans chaleur ni fumée.
6. Elle ne change pas la solution du sublimé.
7. Elle trouble l'infusion des noix de galle, & la blanchit considérablement, laissant tomber un précipité.
8. Elle blanchit un peu l'eau de chaux, & ce mélange ne jaunit pas lorsqu'on y ajoute le sublimé corrosif, mais il se fait de petits grumeaux blancs comme l'amydon; c'est peut-être à cause de l'urine que l'on emploie dans la crystallisation de l'alun : ainsi l'on ne peut rien conclurre de tous ces essais, si ce n'est que l'alun contient beaucoup d'acide.

V.

Sel Ammoniac.

1. Le sel ammoniac est acre & salé.
2. Sa solution rougit le papier bleu d'un rouge sombre : elle ne change pas d'abord la solution du tournesol, mais un jour après ce mélange devient rouge-brun.
3. Elle ne caille pas le lait.
4. Elle ne change pas la solution du sublimé corrosif.
5. Mêlée avec l'huile de tartre ou avec l'eau de chaux, elle laisse échapper un esprit urineux.
6. Cet esprit coagule & blanchit la solution de sublimé. Du sel ammoniac on tire aussi un esprit semblable à l'esprit de sel; ainsi il y a apparence que le sel ammoniac n'est qu'un sel marin uni avec un sel urineux.
7. L'esprit acide de sel ammoniac empêche que l'eau de chaux ne change de couleur lorsqu'on y ajoute la solution du sublimé : mais tout ce mélange devient blanc de lait, si l'on y verse l'esprit urineux de ce même sel; ainsi le sel ammoniac faisant sur l'eau de chaux & sur le sublimé le même effet que son esprit urineux, il est constant que c'est la partie urineuse, & non pas la partie acide de ce même sel qui blanchit l'eau de chaux lorsqu'on y mêle la solution de sublimé: l'urine blanchit plus foiblement que la solution de sel ammoniac.
8. L'esprit acide & urineux de sel ammoniac fermentent avec chaleur.
9. Si l'on verse l'esprit acide du sel ammoniac sur l'eau de chaux rougie par le sublimé corrosif, le tout devient transparent, & ce tout devient blanc comme du lait, si l'on y ajoute l'esprit urineux de sel ammoniac : les esprits de sel, de vitriol, de soufre, font de même que l'esprit acide du sel ammoniac.

VI.

Tartre.

1. Le tartre qui n'est autre chose que le sel essentiel du vin, est aigrelet.
2. Sa solution rougit le papier bleu, & la solution de tournesol, aussi vivement que l'alun.
3. Elle blanchit l'eau de chaux, mais elle ne l'empêche pas de devenir rouge orangé lorsqu'on y ajoute la solution du sublimé corrosif.
4. Elle ne fait aucun changement, mêlée avec le sublimé corrosif ou avec l'infusion des noix de galle.
5. Elle ne change point avec l'esprit de sel ammoniac.
6. Mêlée avec l'huile de tartre, elle n'en reçoit aucun changement.
7. L'esprit de tartre contient beaucoup d'acide; il rougit vivement la solution du tournesol & rend le sirop violat rouge-brun.
8. Il fait un *coagulum* avec l'huile de tartre par défaillance.
9. Mêlé avec l'eau de chaux, il n'en change pas la couleur : mais si l'on verse sur ce mélange beaucoup de solution de sublimé, le tout devient blanchâtre : ainsi il y a apparence qu'outre l'acide, cet esprit contient une partie urineuse; mais elle ne paroît pas si forte que l'on en juge d'abord par son odeur.
10. Mêlé avec l'esprit urineux de sel ammoniac, il s'épaissit, devient blanchâtre, & fait un *coagulum* épais.
11. Il rend blanchâtre la solution du sublimé corrosif, & fait un *coagulum* dont les grumeaux sont de même couleur.
12. Il ne fait rien du tout avec l'esprit acide de sel ammoniac.
13. Le sel de tartre sec ou résous en liqueur, que l'on appelle huile de tartre, est acre & fort amer; cette amertume ne se passe que par le mélange d'une grande quantité de sel acide.
14. L'huile de tartre & la solution du sublimé corrosif, font une couleur orangée, qui approche plus ou moins du jaune, suivant que l'une de ces liqueurs domine : mais le tout devient transparent par le mélange d'un esprit acide corrosif.
15. Il ne cause aucun changement considérable à l'esprit de vinaigre : on s'apperçoit seulement de cette espece de frémissement où quelques parties sont agitées, comme la poussiere le paroît au soleil.
16. L'huile de tartre & l'esprit de vinaigre mêlés, ne laissent pas que de jaunir, lorsqu'on y ajoute la solution du sublimé.
17. L'huile de tartre fermente avec les esprits acides & corrosifs.
18. L'huile de tartre & les esprits acides corrosifs ne laissent pas que de jaunir lorsqu'on y ajoute la solution du sublimé.
19. L'huile de tartre & l'esprit urineux de sel ammoniac ne changent pas quand on les mêle; mais le tout devient épais & blanc comme du lait lorsqu'on y verse la solution du sublimé.
20. L'huile de tartre verdit le sirop violat.
21. L'huile de tartre épaissit l'infusion des noix de galle.

VII.

Eau de chaux.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons dé-

ja dit de l'eau de chaux; on remarquera seulement.

1. Qu'elle devient fort blanche lorsqu'on la mêle avec l'huile de tartre, il se fait même un *coagulum* assez épais, ce qui semble indiquer quelque acide dans la chaux.
2. Mêlée avec les acides corrosifs, elle devient plus claire, ainsi qu'avec le vinaigre distilé.
3. Mêlée avec l'esprit urineux de sel ammoniac, elle blanchit.
4. Mêlée avec une forte infusion de noix de galle, elle devient épaisse, grisâtre, tirant sur le brun; & l'on remarque sur sa surface une tache noire semblable à une goutte d'encre; ainsi il semble que la chaux a quelque chose de vitriolique.

VIII.

Terre.

On peut connoître par toutes ces expériences le rapport qui se trouve entre le sel naturel de la terre & les autres sels dont nous venons de parler; mais outre cela celui de la terre est enveloppé de beaucoup de soufre.

Le soufre minéral, les bitumes, le charbon de pierre, le jayet & l'huile de petrole, marque bien que la terre ne manque pas de soufre naturel.

Par l'*analyse* chymique, la terre pure & sans fumier ni platras, donne une huile fétide, & un esprit urineux; le reste qu'on en tire participe plus de l'alcali que de l'acide.

La terre de jardin bien séchée & passée par un tamis, donne à l'esprit de vin une couleur jaune citron après cinq ou six jours d'infusion sur des cendres chaudes.

1. Cet esprit de vin ne change pas d'abord la couleur de la solution du tournesol; mais quelque tems après il se fait un précipité, & le reste devient gris de lin: l'esprit ordinaire fait le même précipité, mais la liqueur reste bleue.
2. Il devient assez blanc & assez épais par le mélange de l'eau; mais quelque tems après il se grumele, & il se précipite en résine jaunâtre: tout cela n'arrive pas à l'esprit de vin ordinaire.
3. Il devient fort blanc avec la solution du sublimé, & s'échauffe un peu: cette solution mêlée avec l'esprit de vin ordinaire s'échauffe aussi, mais le tout reste clair.
4. Il blanchit aussi par le mélange de l'eau de chaux, & dépose une matiere résineuse.
5. Il ne se mêle que très-difficilement avec l'huile de tartre qui devient grasse après qu'on a bien agité ces deux liqueurs ensemble.
6. Il ne cause aucun changement à l'esprit urineux de sel ammoniac, non plus qu'aux esprits corrosifs; si ce n'est qu'il l'échauffe un peu, mais cela lui est commun avec l'esprit de vin ordinaire.
7. Il s'échauffe avec l'eau de chaux, & l'empêche de jaunir avec le sublimé corrosif: ces liqueurs sont blancsâle, de même qu'il arrive lorsqu'on mêle l'urine avec l'eau de chaux & qu'on y ajoute le sublimé: l'esprit de vin ordinaire s'échauffe aussi avec l'eau de chaux; mais le tout devient rouge orangé quand on y verse la solution du sublimé.

Ces essais montrent qu'il y a un soufre, un sel alcali & un sel ammoniac dans la terre: le soufre paroît encore dans l'extrait qui reste après l'évaporation des infusions de terre; car cet extrait fait une espece de savon fort gras quand on le mêle avec l'huile de tartre.

Après toutes ces expériences l'on n'a pas fait difficulté.

1. De comparer au sel ammoniac celui des plantes dont le sel essentiel par le mélange de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux laisse échapper un esprit urineux & qui par l'*analyse* chymique donne aussi un esprit urineux ou du sel volatil concret; car il y a beaucoup d'apparence que le sel volatil n'est que la partie urineuse du sel ammoniac de la plante, lequel se décompose & abandonne sa partie acide par la violence du feu; ainsi que par le mélange de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux, l'esprit urineux ne paroît être qu'une partie de ce même sel volatil dissout dans du phlegme, & l'huile fétide est aussi fort chargée de ce même sel, c'est pourquoi il n'est pas surprenant que ces sortes de plantes soient apéritives, déterfives, fébrifuges, vulnéraires, car le sel ammoniac a toutes ces vertus.

Il est bon de remarquer qu'encore que le sel ammoniac paroisse en petite quantité dans les infusions de la terre, il ne laisse pas néantmoins de s'y en trouver beaucoup; car l'esprit urineux qui par le mélange de l'huile de tartre se détache de ses infusions, ne fait qu'une partie du sel ammoniac, & la couleur blanche que ces mêmes infusions font prendre à l'eau de chaux & au sublimé corrosif, marque bien que cette partie est fort considérable. D'ailleurs ce sel s'amasse insensiblement pendant plusieurs jours dans les plantes, & la quantité de sel volatil que l'on tire de quatre ou cinq livres d'une plante, n'est ordinairement que de demi-gros jusqu'à six gros. De toutes les parties des plantes, les feuilles sont les plus propres à se charger de sel ammoniac: les racines, les fleurs, & les fruits retiennent plus facilement l'acide. L'huile se distribue principalement par les semences, le phlegme se répand dans toute la plante.

2. L'alun paroît propre pour expliquer la vertu des plantes qui sont styptiques, astringentes, & qui par l'*analyse* chymique donnent beaucoup d'acide & beaucoup de terre; car ces deux parties doivent former un sel analogue à l'alun; il y a beaucoup de ces sortes de plantes qui donnent aussi un peu d'esprit urineux, & cela semble indiquer qu'outre l'alun, il y a quelque peu de sel ammoniac dans leur tissu.
3. Celles qui sont apéritives & dont on tire beaucoup d'acide & beaucoup de terre, ont peut-être un sel qui n'est pas fort différent du sel de corail.
4. L'on a cru que les plantes, qui outre l'acide & la terre donnent des liqueurs alcalines, ou des indices de sel alcali, contenoient un sel semblable au tartre vitriolé, ou à cette préparation de sel de tartre que Mullerus & Sennert ont appellé *terra foliata tartari* ou *tartarum foliatum*. Quelquefois on a comparé le sel de ces plantes à celui qu'Angelus Sala a nommé *Oxysal diaphoreticum*; mais tous ces sels, ainsi que le sel ammoniac sont modifiés dans les plantes par différentes portions de soufre & de phlegme. Voyez *Tartarus vitriolatus*, *Tartarus regeneratus*, & *Oxysal diaphoreticum*.
5. Il y a apparence que dans les plantes aromatiques, ainsi que plusieurs habiles gens l'ont proposé, il y a quelque chose de semblable à cette préparation de Chymie que l'on appelle sel volatil aromatique huileux, ou esprit volatil aromatique huileux; car on les tire tous deux en même tems. Voyez *Ammoniacum*.

On tire ordinairement moins de sel volatil concret de ces sortes de plantes que des autres: il semble que le sel ammoniac se décompose dans leur tissure; & alors la partie urineuse détachée de l'acide s'unissant à l'huile essentielle, le peu qui reste de sel urineux concret s'évapore insensiblement.

ANA-MALLU, Est le nom d'un arbrisseau légumineux qui croît dans le Bresil. Les naturels du pays se servent de l'épine de cette plante, après en avoir ôté l'écorce, pour percer leurs oreilles. Ils font bouillir ses feuilles dans de l'eau de ris, ou du petit lait, & en usent en forme de bain lorsqu'ils ont le ventre enflé par des vents ou par une lymphe extravasée. Il en est parlé dans l'*Hortus malabaricus*.

ANAMIX, Ἀναμὶξ, adverbe dont se sert Hippocrate pour exprimer *pêle-mêle*, ou le mélange de plusieurs drogues ensemble.

ANAMNESIS, souvenir.

De la *anamnestica signa*, signes commémoratifs; c'est-à-dire, signes par lesquels on découvre l'état précédent du corps; les signes démonstratifs indiquant son état présent

présent, & les signes prognostics, son état futur. Ce mot est dérivé de la préposition Greque ἀνὰ, & μιμνήσκεσθαι se souvenir.

Blancard traduit *Anamnestica*, par remedes qui rétablissent la mémoire.

ANANAS. Voici ses caracteres :

Sa fleur est à une seule feuille formée en entonnoir, & découpée en trois parties. Les embryons naissent dans des tubercules & deviennent dans la suite un fruit charnu & succulent. Ses semences qui sont enfermées dans des tubercules sont très-petites, & ont la figure d'un rein.

Les especes de cette plante sont :

1. *Ananas aculeatus, fructu ovato, carne albidâ.* Plum.
2. *Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aurea.* Plum.
3. *Ananas folio vix serrato*, Boerh. Ind. A. 2. 83.
4. *Ananas lucide virens, folio vix serrato*, Hort. Elth.
5. *Ananas aculeatus, fructu pyramidato virescente, carne aurea.*
6. *Ananas fructu ovato ex luteo virescente, carne lutea.*

La premiere espece est la plus commune en Europe, mais la seconde lui est préférable, parce que son fruit est plus gros, d'un meilleur gout; le suc de celui-ci n'est pas si astringent que celui de l'autre, ce qui fait qu'on peut en manger davantage sans rien craindre. Cette seconde espece pousse ordinairement de dessous son fruit six ou sept rejettons, ce qui fait qu'elle multiplie plus aisément que l'espece ordinaire, & qu'elle peut devenir très-commune en Angleterre en peu d'années.

Quelques curieux cultivent la troisieme espece à cause de sa variété; mais le fruit n'en est pas aussi bon que celui des deux autres.

La cinquieme espece est maintenant fort rare en Europe, elle passe pour la meilleure, & quelques curieux la cultivent préférablement à toute autre dans l'Amérique. On peut en faire venir les plants des Barbades & du Montferrat où on la cultive.

La sixieme espece a été apportée de la Jamaïque, elle n'est pas encore fort commune en Angleterre, & ceux qui en ont gouté assurent que son fruit est fort savoureux : mais comme elle pousse plus tard que les autres, cela fait qu'elle est moins propre à nos climats; car son fruit est un mois de plus à mûrir que celui des autres. J'ai aussi oui parler d'une autre espece d'*ananas* dont la chair est jaune par dehors & verte en dedaus : mais comme je n'en ai jamais vu, je n'en dirai rien. On trouve plusieurs autres especes d'*ananas* dans différens pays qui different par la figure, la couleur & la saveur de leur fruit; de sorte qu'à mesure que ces fruits deviennent plus communs en Europe, on rejette ceux qui sont de mauvaise espece, & l'on ne cultive que ceux qui donnent le meilleur fruit.

Ce fruit dont la saveur surpasse celle de tous les fruits dont on a connoissance, est produit par une plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'aloès, & sont pour la plupart dentelées; mais moins épaisses & moins succulentes que les premeres. Son fruit a la figure d'une pomme de pin, & l'on croit que c'est ce qui lui a fait donner son nom.

L'on sait que cette plante a été apportée des établissemens des Indes Orientales dans ceux des Occidentales, où elle est devenue fort commune & d'une bonté extraordinaire. Il n'y a pas long-tems qu'on la cultive dans les jardins de l'Europe, & qu'elle porte du fruit. Le premier qui ait réussi dans la culture de cette plante, est M. le Cour de Leide, qui après plusieurs tentatives, dont quelques-unes lui ont été inutiles, a trouvé un degré de chaleur propre à lui faire produire un fruit aussi bon, quoique plus petit, que celui qui vient dans les Indes Occidentales, comme me l'ont assuré plusieurs personnes qui ont vécu long-tems dans ce pays. C'est à lui à qui les Amateurs du jardinage sont redevables de ce fruit qui lui a couté des soins & des dépenses infinies. Nous lui devons les premiers qui ont paru en Angleterre, quoiqu'on en ait apporté depuis une grande quantité de l'Amérique.

Le tems de la maturité de ce fruit est depuis le commencement de Juillet, jusqu'au mois de Septembre, celui qui vient après n'est pas si bon, les chaleurs n'étant point assez fortes pour corriger les crudités qu'il amasse pendant la nuit, & qui ne peuvent point se dissiper pendant le jour.

L'on connoît que ce fruit est assez mûr lorsqu'il répand une odeur forte, & qu'il cede lorsqu'on le presse avec les doigts. Ce fruit ne conserve son odeur que trois ou quatre jours au plus lorsqu'on le laisse sur la plante, & lorsqu'on veut le manger dans sa perfection, il ne faut pas le garder plus de vingt-quatre heures après l'avoir coupé. MILLER, *Diction.*

On tire par expression le suc de l'*ananas*, & l'on en fait un vin excellent, qui vaut presque la Malvoisie & qui enivre.

Il est propre pour fortifier le cœur, pour réveiller les esprits, il arrête les nausées, il excite l'urine. Les femmes enceintes doivent s'en abstenir, car il les feroit avorter.

On confit les *ananas* sur les lieux, & l'on en envoie partout. Cette confiture est propre pour réveiller la chaleur naturelle, & pour fortifier les personnes qui sont d'un tempérament foible. LEMERY, *des Drogues.*

ANANCE, Ἀνάγκη, proprement nécessité, mais Hippocrate l'emploie généralement pour exprimer la force ou la violence qu'on emploie dans l'extension d'un membre disloqué, afin de le replacer.

ANANDREIS, Ἀνανδρεῖς, d'α privatif, & ἀνὴρ, homme. Hippocrate dans son Traité de *Aere, locis & aquis*, donne ce nom à certains Peuples de la Scythie. Les Interpretes le traduisent par *efféminé*, mais je l'ai rendu par *impuissant*. Voyez le passage dans la Traduction que j'ai donné de ce Traité sous le mot *Aer*.

ANANDROI, Ἄνανδροι, mot dont la dérivation est la même, & la signification différente : car Hippocrate le joint à γυναῖκες, femmes, pour dire qu'elles n'ont jamais connu d'hommes.

ANANTHOCYCLUS, espece de plante dont il est fait mention dans M. Vaillant qui l'appelle *Couronne effleurée.*

ANANTHOCYCLUS, est composé des mots Grecs ἀνὰ, *sine* sans, de ἄνθος, *flos*, fleur; & de κύκλος, *circulus*, cercle; parce que la fleur de ce genre est bordée ou couronnée d'un ou de plusieurs rangs circulaires d'ovaires destitués de fleurons.

Les especes de ce genre sont :

1. *Ananthocyclus coronopi folio, Chrysanthemum exoticum minus, capitulo aphyllo, chamæmeli nudi facie*, Breyn. Cent. 1. Tab. 76.
2. *Ananthocyclus chamæmeli folio. An chrysanthemum exoticum, perpusillum, nudum, foliis coronopi.* Pluk. Alm. 101. Tab. 274. Fig. 6. *Mémoires de l'Académie Royale*, A. 1719.

Je ne sache point qu'on attribue des vertus particulieres à cette plante.

ANAPALIN, Ἀνάπαλιν, vis-à-vis, à l'opposite. Ce mot a une signification contraire à celle de κατ' ἴξιν, du même côté, & εὐθυωρία, rectitude.

Hippocrate emploie souvent ces mots en parlant du changement & du cours des humeurs. Car il ordonne de considérer toujours dans les mouvemens de la nature l'εὐθυωρία, « la direction & la situation directe des parties, » & τὸ κατ' ἴξιν, « la situation du même côté. » Les

symptomes qui surviennent ἀνάπαλιν, c'est-à-dire, du côté contraire, sont toujours mauvais.

Dans l'hémorrhagie, par exemple, τὰ ἀνάπαλιν αἱμοῤῥαγέοντα, « tous les flux de sang en sens contraire, sont condamnés par Hippocrate. Dans sa Doctrine, des abscès, *Epid. Lib. II.* Il porte le même jugement de ceux qui se portent τὰ ἐπὶ τ' ἀναντία ῥέποντα, « du côté opposé. » Mais c'est l'expérience plutôt que la raison qui fait juger les uns bons & les autres mauvais. Dans une crise, le sang doit couler de la narine qui est du même côté que la partie malade; par exemple, de la narine gauche lorsque la rate est enflammée, & de la droite lorsque c'est le foie. Les Medecins doivent tenir pour un axiome incontestable qui n'a jamais été démenti par l'expérience de plusieurs siecles, que la nature agit avec plus de force & de succès par les passages situés du même côté ou ἐν ἰθυωρίᾳ, que par ceux qui sont du côté opposé, ou ἀναπάλιν, par où elle paroît agir symptomatiquement; car dans ce cas nous sommes hors d'état de réprimer le mouvement déréglé de la matiere peccante, en la détournant d'un viscere dans un autre tout-à-fait opposé. Gorræus.

ANAPAUSIS, Ἀνάπαυσις, d'ἀναπαύω, proprement se reposer après avoir travaillé. Il signifie le repos que l'on prend après l'exercice ou le travail, cessation ou diminution de la douleur.

ANAPETIA, Ἀναπετεία, d'ἀναπετάννυμι, étendre. Dilatation des vaisseaux qui donnent passage au sang ou aux liqueurs.

ANAPHALANTIASIS, Ἀναφαλαντίασις, d'ἀναφαλαντὸς, personne chauve; chute des sourcils & des cheveux. Aristote, *Hist. Animal. Lib. III. cap. 7.*

ANAPHONESIS, Ἀναφώνησις, espece d'exercice qui consiste dans l'action de chanter.

La premiere & la principale propriété du chant de quelque espece qu'il soit, est, suivant Antyllus, Plutarque, Paul, Aétius & Avicene, d'exercer la poitrine & les organes qui le forment. Ils assurent qu'il augmente la chaleur naturelle, qu'il atténue les fluides & rend les parties solides du corps plus robustes & moins sujettes aux attaques des maladies. Avicene ajoute, que cet exercice fortifie le tempérament: il augmente la chaleur, à cause du mouvement continuel de la poitrine dans l'inspiration & dans l'expiration, & du choc & de l'agitation que l'air y souffre. Cet exercice déterge, en ce qu'il raréfie, & dissipe les humidités qui sont dans le corps par le mouvement des organes de la voix, comme cela paroît par les vapeurs épaisses qui s'exhalent de la bouche pendant que l'on chante, & par les humeurs superflues qui s'attachent à toutes ses parties, & qui s'évacuent par ce moyen. Enfin, la chaleur naturelle est fortifiée & augmentée, parce que les vaisseaux se débarassent des matieres visqueuses, & qu'un grand nombre d'humeurs, telles que la salive, le mucosité du nez & le phlegme qui étouffoient, affoiblissoient & condensoient auparavant cette chaleur, se consument; desorte que par leur dissipation & leur évacuation elle acquiert de nouvelles forces en même-tems que les solides deviennent plus forts, & moins sujets à être affectés.

Il suit de ces principes que l'exercice du chant est extrement salutaire à ceux qui ont trop d'humidité, & dont le tempérament est devenu trop froid.

C'est ce qui fait qu'Antyllus, Cœlius Aurelianus & Aétius le recommandent aux personnes sujettes à la cardialgie, à des vomissemens fréquens, à des rapports acides, à l'indigestion & au dégout; à ceux qui ont une maladie de consomption, aux personnes languissantes, cachectiques, hydropiques & asthmatiques; à celles qui ressentent des douleurs dans la poitrine, ou le diaphragme, ou qui ont des abscès dans la poitrine; aux femmes enceintes, & qui ont un appétit dépravé pour des choses incapables de les nourrir. Alexandre assure que l'action de crier est excellente pour les femmes en travail, & qu'elle hâte l'accouchement. Les Auteurs que nous venons de citer la recommandent encore pour les fievres quartes, les maladies pituiteuses, & aux personnes qui relevent de maladie.

Il est bon de remarquer ici qu'il n'y a aucune coutume relative à la Medecine, quelque triviale qu'elle soit, qui n'ait été prescrite par quelqu'un des Auteurs anciens qui ont écrit sur la Medecine. Le conseil d'Alexandre que nous avons cité ci-dessus, est suivi par presque toutes les Sages-Femmes qui sont au monde, car elles ordonnent aux femmes qui sont en travail de crier le plus qu'elles peuvent; en quoi elles n'ont pas tort, puisque cela ne peut produire qu'un très-bon effet.

Galien. 8. *de Med. Local. cap.* 4. recommande les onctions, les exercices, parmi lesquels il comprend celui de la voix, comme des remedes excellens pour les maux d'estomac. Aretée prétend que l'exercice de la voix est excellent pour la lepre & pour la passion cœliaque.

Aétius étoit persuadé, que l'action de crier est très-utile pour l'enrouement qui est causé par une humidité superflue, pour le relâchement des organes de la voix, & pour la cachexie. Antyllus conseille cet exercice à ceux dont la voix est affectée de quelque maladie, ou naturellement dérangée.

Comme la voix se ressent du trop ou du trop peu d'usage qu'on en fait, & qu'on peut la corrompre en parlant trop haut, ou en gardant trop long-tems le silence, dans ce dernier cas les organes de la voix oublient pour ainsi dire leurs fonctions par le peu d'usage: il semble que l'action de chanter doit être d'une grande utilité dans ces deux cas, puisque l'on peut corriger par son moyen le défaut qu'elle a contracté, & modérer son ton glapissant par un mélange de tons plus bas.

Hippocrate assure que l'exercice de la voix est très-avantageux après le repas, lorsque le corps est amaigri par un trop violent exercice.

Il remarque cependant qu'il est contraire aux maladies de la tête, parce qu'il la remplit d'humeurs, & affecte par-là les organes qui y sont enfermés.

De là vient que Cœlius Aurelianus, qui le recommande dans l'épilepsie lorsqu'elle est sur son déclin, ajoute, que c'est à condition que le malade puisse le supporter; car le trop violent exercice de la voix, qui est quelquefois appellé ἀναφώνησις, & φωνασκία par Aretée, incommode (λυπέειν) à ce que prétend Hippocrate; outre qu'il remplit la tête & la rend plus pesante, comme Aretée & Galien nous l'assurent. Il devient même extremement nuisible à la vie, & fait rompre les vaisseaux. C'est ce qui fait que Cœlius le défend à ceux qui sont attaqués de l'épilepsie, à cause qu'il resserre trop fortement les parties affectées. Et Pline le jeune rapporte, que Zosime, son affranchi, fut attaqué d'une nouvelle hémorrhagie par les efforts qu'il faisoit pour recouvrer la voix.

Aretée le recommande cependant dans les maladies de l'estomac, & Aétius pour la suppression du hoquet. Mais presque tous les Auteurs observent que cet exercice ne doit être jamais poussé à l'excès, surtout lorsqu'on n'y est point accoutumé, & qu'il est nuisible à ceux dont le corps est rempli d'humeurs corrompues. Il ne vaut rien non plus lorsque l'estomac est dérangé par des crudités, parce que l'action de l'inspiration & de l'expiration, qui devient d'autant plus forte que la voix augmente, oblige les vapeurs corrompues à se distribuer en plus grande quantité dans le corps.

De-là vient qu'Aretée conseille de ménager la voix, & de préférer les tons bas à ceux qui sont trop perçans, parce que ces derniers occasionnent des tensions dans la tête, des battemens aux tempes & dans le cerveau, des inflammations aux yeux & des tintemens d'oreilles; au lieu que la voix bien ménagée soulage extrement la tête. L'exercice de la voix ne vaut rien après les repas, parce qu'ils la dérangent beaucoup.

De-là vient qu'Aristote conseille aux Acteurs, aux Chanteurs & autres personnes de même profession, de

ne chanter jamais qu'à jeun, à cause que leur poitrine étant échauffée par la déclamation ou par le chant, & par les alimens qu'ils ont pris & qu'ils n'ont pas eu le tems de digérer, il ne se peut faire que la voix n'altere la trachée artere, & ne se détruise. On doit, suivant l'avis de Plutarque, s'abstenir de cet exercice toutes les fois qu'on a donné dans quelque excès, après un travail violent & de grands repas, parce que les efforts que l'on fait en parlant ou en chantant, occasionnent les ruptures des vaisseaux & des convulsions.

L'exercice du chant differe de celui de crier, *vociferatio*, en ce qu'il consiste dans une certaine harmonie, & qu'il n'oblige pas à de si grands efforts; ce qui fait qu'il donne plus de plaisir que l'autre, sans compter plusieurs autres avantages dont il est accompagné.

Alexandre dit que les Porte-faix trouvent leurs fardeaux plus légers lorsqu'ils chantent, parce que l'esprit, flaté par l'harmonie des sons, ne se ressent plus du poids & en est moins affecté. Ces raisons obligerent les Anciens, (comme nous l'apprenons d'Aristote) à distraire ceux qui étoient affligés, par le son des instrumens de musique, & à mettre auprès d'eux des gens qui les entretenoient de matieres indifférentes, pour leur faire perdre le souvenir des personnes qu'ils avoient perdues. Comme les anciens savoient que l'esprit est moins sensible au chagrin lorsqu'il est distrait, ils avoient inventé plusieurs divertissemens propres à produire cet effet, qu'ils avoient soin de varier, suivant que les circonstances l'exigeoient. Antyllus, Aétius & Paulus prétendent que le chant ne contribue en rien à la santé : mais je trouve qu'on l'a quelquefois employé dans les maladies ; & Cœlius Aurelianus croit que la musique est extremement salutaire aux fous sur le déclin de leurs accès.

Aulugelle rapporte, sur le témoignage de Theophraste & de Démocrite, que le chant & le son de la flute guérissent les morsures de la vipere. C'a été même une opinion qui a passé jusqu'à nous, qu'une musique tendre appaise les douleurs de la sciatique ; c'étoit la pratique constante d'Ismenias de Thebes, comme le frere de Philistion le reconnoît lui-même. Quelques-uns ont attribué la découverte de ce remede à Pithagore. Mais Soranus, qui est l'auteur des trois livres sur les maladies aiguës, que Cœlius Aurelianus a traduit en latin, dit, au sujet de la coutume qu'avoit Asclepiade d'entreprendre la cure des phrénétiques avec la musique, « que c'est une opinion absurde de croire » que le chant ou le son des instrumens puissent appaiser la violence des douleurs. » Puis donc que le chant contribue si peu à la conservation de la santé, & que l'action de crier est si salutaire, les personnes qui sont soigneuses de se bien porter, doivent plutôt s'attacher à ce dernier qu'à l'autre, parce que la quantité d'air qu'on attire par ce moyen, dilate la poitrine, le bas-ventre, & porte son action sur les vaisseaux qui sont dispersés dans tout le corps ; au lieu que le chant n'est qu'un amusement inutile, plus propre à efféminer le corps qu'à le fortifier. C'est ce qui fait que je me suis souvent étonné que Socrate, suivant le rapport de Plutarque, ait plutôt conseillé le chant que l'exercice de la parole. Car ce dernier, de même que la lecture, facilite l'excrétion des humeurs qui surabondent dans le corps : l'on remarque que ceux qui lisent plus vîte suent plus abondamment & se fatiguent davantage que ceux qui lisent plus lentement & moins haut ; ces derniers se trouvent soulagés au moyen d'une transpiration insensible. On doit cependant se souvenir de ce que dit Avicenne, qu'il est dangereux de crier trop long-tems, & qu'un pareil exercice occasionne des hernies & des ruptures de vaisseaux. HYERON. MERCURIALIS, *de Arte Gymnastica.*

ANAPHORA, 'Αναφορὰ, d'ἀναφέρω, apporter, amener en haut. Il signifie dans un sens médicinal un crachement de sang, lorsqu'il est joint à ἅιματος.

ANAPHORICOI, 'Αναφορικοὶ, ceux qui crachent le sang, ou suivant Actuarius, qui crachent avec peine. Le mot en lui-même, suivant son étymologie, ne paroît signifier autre chose, que ceux qui jettent par haut quelque matiere qui séjournoit dans les parties inférieures. Dioscoride, *Lib. II. de Materia Medica*, suivant la traduction de Cornarius, paroît entendre par ce mot, ceux qui crachent du sang du gosier. Mais *Marcellus Virgil.* borne ce mot dans l'endroit que nous avons cité, à la peine ou difficulté qu'on a de vomir, en quoi il suit Paul Æginete, qui, *Lib. III. cap.* 28. des maladies des arteres, suivant la traduction de Goupylus, paroît seulement désigner ceux qui crachent avec peine. En effet, lorsque les Grecs se servent des mots ἀναγωγὴ, ἀνάπτυσις, ἀναφορὰ, absolument & sans aucune addition ; ils ne veulent pas tant désigner un crachement de sang, que celui de quelque autre humeur, ou amas de matiere purulente qui s'est formé dans la poitrine & les poumons, & qui doit s'évacuer par la bouche ; de sorte que ceux que Dioscoride, *Lib. II.* τῶν εὐπορ. Et dans tout son Livre de *Materia Medica*, appelle ἀναφορικοὶ, sont appellés par *Hermolaus Barbarus*, « qui crachent une matiere corrompue, » en quoi il a mieux pris le sens de l'Auteur que Cornarius.

Je n'ignore point cependant que la plupart des Auteurs employent ce mot pour designer ceux qui crachent du sang. Mais ils y ajoutent le mot ἅιματος. Serapion restraint sa signification à une expectoration de sanie. Rien ne prouve mieux la différence qu'il y a entre les *Hemopthiques*, & les *Anaphoriques*, que les remedes que demandent chacune de ces maladies. GORRÆUS.

ANAPHRA, 'Αναφρα, d'α privatif, & ἀφρὸς, écume. Hippocrate donne cette épithete aux selles qui ne sont point écumeuses.

ANAPHRODISIA, 'Αναφροδισία, d'α privatif, & ἀφροδισία, plaisir vénérien ; impuissance d'accomplir l'acte vénérien.

ANAPHROMELI, d'α privatif, ἀφρὸς, écume, & μέλι, miel ; miel écumé, ou qu'on a fait bouillir jusqu'à ce qu'il ne jette plus d'écume. BLANCARD.

ANAPLASIS, 'Ανάπλασις, d'ἀναπλάσσω, rétablir dans sa premiere forme. Hippocrate dans son Traité *de Officina Medici*, se sert de ce mot pour exprimer le replacement d'un os fracturé dans la même situation où il étoit auparavant. Il signifie aussi dans le même Traité le rétablissement, ou la nutrition restaurative de la chair qui étoit exténuée.

ANAPLEROSIS, 'Αναπλήρωσις, réplétion en général. Il signifie encore certe partie de la Chirurgie destinée à rétablir les parties qui manquent ; & dans ce sens il est le même que *Prostesis*, dont on peut voir l'article. De-là vient qu'on appelle *anaplérotiques* les rémedes externes, qui font revenir les chairs dans les plaies & les ulceres, & qui les disposent à la cicartice. *Incarnatifs*, *Sarcotiques.*

ANAPLEUSIS, 'Ανάπλευσις, d'αναπλεω, flotter. Hippocrate emploie quelquefois ce mot pour exprimer la surabondance des humeurs, qui venant à se fixer sur un os, comme cela arrive quelquefois à ceux des mâchoires, le carient ; y causent une exfoliation & le font tomber.

ANAPNEUSIS, 'Ανάπνευσις, de ἀναπνέω, respirer ; respiration : mais Artée l'emploie pour signifier la *suspenpension d'une douleur* ; & Homere, pour signifier une *suspension de guerre.* Ce mot signifie aussi *transpiration.*

ANAPODOPHYLLON, (d'*anas* un canard, πῦς, pié, & φύλλον, feuille) *Pié de canard* ou *Pomum Maiale*, *Pomme de Mai*, dont voici les caracteres;

Le calice de la fleur n'est que d'une seule feuille, & les fleurs de six. Le pédicule de ces dernieres sort de la tige de la feuille. Le fruit a la figure d'une urne, qui contient plusieurs semences rondes & dentelées.

Cette plante nous est venue de l'Amérique, & elle est appellée par quelques-uns des Habitans *bistorte noire* ; & par d'autres *pomme de Mai*, parce que son fruit est presque mûr dans ce mois, qu'il est d'une forme ova-

le, & semblable en quelque sorte à une petite pomme. Nous n'avons qu'une espece de cette plante en Angleterre, qui est le *anapodophyllon Canadense Morini*. Tourn.

Cette plante est fort dure & resiste à toute la rigueur des vents : Elle croît en poussant des nouvelles racines au mois d'Août après que les feuilles sont tombées : elle aime les lieux tempérés, & elle mérite d'avoir place dans les Jardins à cause de sa figure bizarre, quoiqu'elle ne soit ni d'une grande beauté ni d'un grand usage. Miller, *Diction.* vol. 1.

ANAPSYXIS, Ἀνάψυξις, Raffraîchissement.

ANARISTESIS, Ἀναρίστησις, d'α privatif, & ἄριστον, *diner*. Hippocrate, dans son Traité de *Insomniis*, employe ce mot pour dire qu'on a retranché le dîner à un malade.

ANARRHOEA, Ἀνάῤῥοια, d'ἀνὰ, en haut, & ῥέω, couler ; flux d'humeurs qui se portent des parties inférieures vers les supérieures. Castelli, d'après Schneider. *De Catarrho*.

ANARRHOPIA, Ἀναῤῥοπία, d'ἀνὰ, en haut, & ῥέπω, se porter ; disposition qu'ont les humeurs à se porter vers les parties supérieures ; de même que καταῤῥοπία, est la disposition de ces mêmes humeurs à couler vers les extrémités inférieures. Voyez *Catarrhopia*.

ANARTHROI, Ἄναρθροι. Hippocrate dans son Traité *de Aere, Locis & Aquis*, dit qu'il y a des hommes parmi les Scythes qui sont ἄναρθροι, c'est-à-dire, si chargés de graisse, qu'on a peine à distinguer leurs articulations. Ce mot est dérivé d'α privatif, & ἄρθρον, jointure.

ANAS, Canard : Il y en a de deux especes, l'un domestique, & l'autre sauvage. On donne au *canard* domestique les noms suivans :

Anas, Offic. Bellon. des Oyse. 160. *Anas domestica.* Aldrov. de Ornith. 3. 188. Jonf. de Avib. 95. Schrod. 5. 314. Charlt. Exer. 104 *Anas domestica vulgaris*, Will. Ornith. 293. Raii Ornith. 380. Ejusd. Synop. A. 150. Circur. Gesn. de Avib. 83.

Le *canard* en vie, sa graisse, son sang & sa fiente sont employés dans la Medecine.

Le *canard* étant appliqué sur le ventre immédiatement après qu'il a été ouvert, appaise la colique. On l'emploie dans les douleurs internes & externes, des côtés, des articulations, & dans les maladies des nerfs. Son sang est estimé propre pour résister au venin, ce qui fait que l'on s'en sert souvent dans les antidotes. On applique sa fiente sur les morsures des bêtes venimeuses. Schrode. Dale.

La chair du *canard* ne vaut rien, à ce qu'on prétend, ponr les personnes qui menent une vie sédentaire, qui digerent difficilement ou qui vivent de régime, soit pour prévenir les maladies ou pour rétablir leur santé, parce qu'il est difficile à digérer, & qu'il fournit des mauvais sucs.

Le *canard* sauvage est connu sous les noms suivans :

Anas sylvestris, Offic. Schrod. 5. 314. *Anas torquata minor*, Raii Synop. A. 145. Aldrov. Ornith. 3. 212. *Anas fera torquata minor*, Gesn. de Avib. 99. *Anas fera*, Charlt. Exer. 104. Mer. Pin. 180. *Boscas major*, Jonf. de Avib. 97. Will. Ornith. 284. Raii Ornith. 371. Il vit dans les rivieres. Sa graisse, son sang, & sa fiente sont en usage dans la Medecine, & il a les mêmes vertus que le *canard* domestique. Dale.

Les sels du *canard* sauvage sont beaucoup plus exaltés que ceux du domestique, tant à cause de son exercice continuel, que des alimens sauvages dont il use, car il se nourrit de poissons & d'insectes aquatiques. Sa chair ne peut donc qu'être fort bonne lorsque l'acide domine dans l'estomac, les intestins ou dans les liqueurs, mais elle ne vaut rien où il y a quelque disposition à une putréfaction alcaline.

Voici quelques Observations sur le *canard* que j'ai tirées du Traité des Alimens de Lemery.

Il y a deux especes de *canards*, un domestique, & l'autre sauvage. Le second a une chair brune & rougeâtre, plus estimée pour son gout, que celle du *canard* domestique. On doit choisir l'un & l'autre jeunes, tendres, gras, qui aient été nourris de bons alimens, & élevés dans un air pur & serein.

Ils nourrissent beaucoup & produisent même un aliment assez solide & assez durable. Ils passent chez quelques Auteurs pour donner bonne couleur au visage, & pour rendre la voix nette & agréable.

Le *canard*, & principalement le domestique, se digere difficilement, & produit des humeurs lentes & grossieres.

Le *canard* domestique contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme. Le sauvage contient plus de sel volatil que l'autre, & moins de phlegme.

L'un & l'autre conviennent en tems froid, aux jeunes gens robustes, accoutumés à beaucoup d'exercice, & qui ont un bon estomac.

REMARQUES.

Le *canard* est un animal amphibie : car il vit sur la terre & dans l'eau. Le domestique n'a pas un gout si agréable, & n'est pas si salutaire que le sauvage : la raison en est qu'il se donne peu de mouvement, & qu'il abonde par conséquent en humeurs lentes, visqueuses & grossieres. De plus, il ne vit que dans la fange & dans l'ordure, & il se nourrit d'alimens sales, comme de boue, de poissons morts, ou même pourris, d'araignées & de crapaux ; le sauvage au contraire use d'alimens beaucoup meilleurs, qu'il va chercher partout. Il jouit aussi d'une transpiration plus libre à cause de l'exercice qu'il se donne, & qui contribue à atténuer & à chasser au-dehors les humeurs grossieres qu'il pourroit contenir, & enfin à exalter de plus en plus les principes de ses liqueurs. C'est pour cela qu'il abonde davantage en sel volatil que le domestique.

L'oie & le *canard* se ressemblent beaucoup par la substance de leur chair, & produisent à peu près les mêmes effets. On estime particulierement la chair de l'estomac du *canard*, & ce qu'on appelle vulgairement ses aiguillettes. Martial, par les vers suivans, marque quelles étoient les parties du *canard* qu'il estimoit davantage pour leur bon gout.

Tota mihi ponatur anas sed pectore tantum,
Et cervice sapit ; cætera coquo.

Le *canard* domestique s'éleve peu de terre, & marche lentement, parce qu'il est fort pesant : mais il nage aussi en recompense avec beaucoup de vitesse & de facilité, & il peut tenir long-tems la tête & le reste du corps dans l'eau, ou pour chercher au fond quelque chose à manger, ou pour s'y cacher.

Le foie du *canard*, outre qu'il est d'un gout assez agréable, passe encore pour arrêter le flux hépatique.

La graisse du *canard* est adoucissante, résolutive & émolliente.

On applique sur le ventre le *canard* immédiatement après qu'il a été ouvert, pour la colique venteuse

Il ya beaucoup d'especes de *canards* sauvages, qui different entre eux par leur grandeur, par leur figure, par leur cri, & par leur couleur. Il s'en trouve qui volent lentement, & d'autres qui volent avec une grande vitesse. Cependant on peut dire en général que les *canards* sauvages volent pour la plupart avec plus d'agilité que les domestiques. Ils habitent ordinairement les lieux où il se rencontre des rivieres, des marais, & des étangs.

ANASARCA, Ἀνασάρκα, ou comme on l'écrit quelquefois ἀνὰ σαρκὰ, dans la chair. *Anasarque*, espece d'hydropisie, dans laquelle la chair paroît bousie & enflée, & cede à l'impression des doigts comme si c'étoit de la pâte. Voyez *Hydropisie*.

ANASPASIS, Ἀνάσπασις, d'ἀνὰ, & σπάω, tirer. Hippocrate, dans son Traite de l'ancienne Medecine, emploie ce mot pour exprimer la contraction de l'estomac. *Ces sortes d'estomacs*, dit-il, *digerent difficilement*, & *ont besoin d'un plus grand degré de contraction*, ἀνασπάσιος. Je crois qu'il veut dire que l'estomac a besoin d'un plus grand degré d'élasticité & de tension; car l'on sait que lorsque les fibres de cette partie sont relâchées, la digestion n'est ni si prompte, ni si parfaite qu'elle devroit l'être.

ANASSUTOS, Ἀνάσσυτος, d'ἀνὰ pour ἄνω, en haut, & σεύω, mouvoir. Je crois que ce mot est particulier à Hippocrate, qui l'emploie dans le second livre *de Morbis mulierum*, comme une épithete de l'*air*, où il dit, en parlant de la suffocation de l'uterus, que les Modernes appellent affection hystérique, *lorsque les uterus* (au plurier) *en s'approchant du cœur causent une suffocation*, & *que l'air est poussé dans l'expiration avec violence*, ἀνάσσυτος ἐν ὁ ἀὴρ φέρηται, *les malades sont dans une très-grande anxiété*, & *vomissent beaucoup*. Nous voyons souvent que les femmes qui sont dans des accès hystériques, respirent avec peine, l'air ayant beaucoup de peine à pénétrer dans les poumons, dans l'inspiration, & ressortant ensuite avec beaucoup de promptitude, de sorte que l'inspiration n'est point proportionnée à l'expiration par rapport au tems; la même chose arrive à peu près dans cette action des poumons, qu'on appelle ordinairement *soupirer*. Les Medecins qui ont vu des femmes dans cet état, comprendront aisément ce qu'Hippocrate veut dire; car la chose est elle-même la meilleure explication de ce mot.

ANASTALTICA, d'Ἀναστέλλω, resserrer. Médicamens styptiques ou astringens.

ANASTASIS, Ἀνάστασις, d'ἀνίστημι. Ce mot signifie ordinairement dans les Auteurs Classiques, le transport d'un camp ou d'un peuple d'un pays dans un autre. Mais Hippocrate s'en sert dans deux sens différens. Dans le premier, c'est se lever pour aller à la selle; dans le second, le transport des humeurs qui se portent dans une partie, après qu'on les a obligées de quitter celle où elles s'étoient fixées. On s'en sert quelquefois pour dire qu'une personne se leve au sortir d'une maladie, ou qu'elle est entierement rétablie.

ANASTOICHEIOSIS, Ἀναστοιχείωσις, de στοιχεῖον, principe ou élement dont les corps sont composés. Castelli traduit avec raison ce mot par *re-elementatio*, ou résolution des solides & des fluides du corps dans leurs premiers principes. On emploie principalement ce mot pour exprimer l'état des humeurs morbifiques, qui permet & qui indique de les chasser hors du corps.

ANASTOMOSIS, Ἀναστόμωσις, d'ἀναστομόω, relâcher, ouvrir les orifices des vaisseaux. Ce mot signifie proprement l'ouverture de l'extrémité des vaisseaux sanguins, d'où résulte un écoulement de sang, comme dans l'hémorrhagie du nez, le flux menstruel & les hémorrhoïdes, que l'on dit se décharger *per anastomosin*, par *anastomose*, c'est-à-dire, par l'ouverture des orifices des vaisseaux; au lieu que lorsque la sérosité sanguinolente se filtre à travers leurs parois, on dit qu'elle se fait *per diapedesin*, par *diapedese*. On dit que l'évacuation se fait *per diabrosin*, διάβρωσιν, par *exesion*, lorsque les vaisseaux sont rongés par des humeurs acres. Si le fluide contenu dans les vaisseaux en sort par une rupture, on dir que l'évacuation se fait par ῥηγματώσιν. CELSE, *L. VI. c.* 4.

Les *anastomotiques* sont donc, dans le sens d'Hippocrate, des remedes apéritifs, ou qui ont la vertu d'ouvrir les orifices des vaisseaux. CELSE & COELIUS AURELIANUS.

Le mot *anastomose* signifie encore *inosculation*.

L'*anastomose* des arteres & des veines, par exemple, c'est leur inosculation, ou la communication qu'elles ont à leurs extrémités.

ANATASIS, Ἀνάτασις, de ἀνατείνω, étendre en haut ou élever; extension du corps en haut; par opposition à *catatasis*, qui signifie extension du corps en embas. GALIEN.

ANATES, maladie de l'anus. CASTELLI, d'après *Lauremberg*.

ANATHLASIS, Ἀνάθλασις, de ἀνὰ & de θλάω, broyer, briser. Erotien rend ce mot par celui d'ἐκθλίψις, l'action d'exprimer.

ANATREPSIS, Ἀνάθρεψις, de ἀναθρέφω, nourrir ou porter de la nourriture aux membres exténués par la maladie, *nutrition*.

ANATHRON, espece de sel qui croît sur les rochers, sous la forme d'une mousse blanche & pierreuse. C'est une sorte de nitre. JOHNSON.

ANATHYMIASIS, Ἀναθυμίασις, de θυμιάω; c'est proprement *évaporation*.

ANATICA PROPORTIO, de ἀνὰ. Voyez *A* & *ana*; proportion anatique, ou égalité entre les parties des choses dont un médicament est composé.

ANATOME, Ἀνατομὴ d'ἀνατέμνω, disséquer; *Anatomie*.

Entre les anciens Medecins, les Dogmatiques ont prétendu que l'art de guérir les maladies supposoit la connoissance des parties intérieures du corps humain. Car puisque ces parties sont sujettes à différens accidens, à plusieurs maladies, comment pourra-t'on sans les connoître, ordonner les remedes qui leur sont convenables? Le Medecin est donc, disent-ils, dans la nécessité d'ouvrir les cadavres, de fouiller dans les entrailles & de parcourir les visceres des corps morts. On ne peut trop louer le courage d'Herophile & d'Erasistrate, qui recevoient des Rois, les malfaiteurs qui leur étoient offerts, & qui les disséquoient tout vifs, pour se procurer l'utile satisfaction de considérer à découvert, même avant que ces malheureux expirassent, ce que la nature tenoit caché, & d'examiner la situation, la couleur, la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la mollesse, l'âpreté, le poli, les éminences, les cavités & les communications de chaque partie. Lorsque quelqu'un sent de la douleur au-dedans du corps, ajoutoient-ils, comment distinguera-t'on ce qui lui fait mal, si l'on ignore entierement la situation de chaque viscere? Lorsque les entrailles d'un blessé sortent par la blessure, celui qui n'a jamais vu la couleur que doit avoir la partie, lors qu'elle est saine, discernera-t'il bien ce qui est en bon état, de ce qui est altéré & corrompu? Sera-t'il capable d'appliquer les remedes convenables? Non sans doute, ce talent depend encore de la connoissance de la figure, & de la situation des parties intérieures. Ce n'est donc pas une cruauté, comme il paroît à quelques pusillanimes, d'immoler un petit nombre de scélérats à la conservation d'une infinité d'innocens dans tous les âges à venir.

De l'autre côté, ceux qu'on appelloit empyriques, du mot grec, ἐμπειρία, expérience, soutenoient que l'*anatomie* n'étoit pas moins inutile au Medecin, qu'une infinité d'autres choses, dont les Dogmatiques exigeoient qu'il fût instruit. A quoi bon disséquer des hommes tous vifs, disoient-ils, & faire d'une science qui doit servir à la conservation du genre-humain, un instrument de sa destruction, & cela de la maniere la plus cruelle, surtout si, par ces voies horribles, on ne parvient point aux connoissances que l'on cherche, & si l'on peut en apprendre autant qu'il est bon qu'on en sache, sans exercer de pareilles cruautés? Ni la couleur, ni la mollesse, ni la dureté, ni la plupart des choses de cette nature, ne sont point dans un corps qu'on vient d'ouvrir, telles que dans un corps entier. Car si la crainte, la douleur, l'abstinence de nourriture, ou le trop d'alimens, la lassitude & mille autres légeres incommodités sont capables de produire du changement à cet égard dans les corps des personnes qu'on ne disseque pas; comment peut-on espérer que les parties du dedans qui sont extremement rendres, & qui peuvent être altérées par l'air & par la

lumiere même, à laquelle elles n'ont jamais été exposées, n'éprouvent aucune altération sous le couteau & par des plaies cruelles & douloureuses? Qu'y a-t'il de plus ridicule que de s'imaginer que les choses doivent être dans un homme mourant, ou même déja mort, les mêmes qu'elles étoient dans un homme vivant? On peut, à la vérité, ouvrir le bas-ventre, & parcourir tous les visceres qu'il contient, pendant que l'homme respire: mais l'homme n'expire-t'il pas aussi-tôt que le diaphragme est déchiré? Le scalpel peut-il approcher de la région du cœur, sans tuer l'animal? Voilà pourtant le seul moyen par lequel le cœur & les parties qui l'environnent se présentent enfin aux yeux du Medecin homicide? Et peut-on dire qu'elles soient alors dans l'état où elles étoient pendant la vie? Qu'a donc fait ce Medecin, ou plutôt ce bourreau? Ce qu'il a fait? Il a égorgé un homme de la maniere du monde la plus cruelle & la plus infructueuse. La cruauté n'a servi de rien à sa curiosité. S'il y a quelques parties, ajoutoient les Empiriques, qu'on puisse considérer au-dedans du corps, avant que l'homme soit expiré, le hasard fournit aux Medecins assez d'occasions de se satisfaire; n'arrive-t'il pas tous les jours qu'un gladiateur dans un cirque, un soldat dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, reçoivent des blessures qui mettent à découvert les parties intérieures? Voilà, disent-ils, le moyen légitime de s'instruire de leur situation, de leur figure & de tout ce qu'on peut savoir là-dessus. Pourquoi donc recourir à une cruauté détestable, lorsqu'on peut parvenir aux connoissances nécessaires, en exerçant la commisération & l'humanité? Pourquoi tuer les hommes, lorsqu'on peut également s'instruire en les conservant? Si l'on pese bien ces raisons, on trouvera qu'il n'est pas même nécessaire d'ouvrir les cadavres, opération qui n'a rien de cruel à la vérité, mais qui est extremement sale. Car les choses n'étant point dans le corps mort ce qu'elles sont dans les corps vivans, il vaut mieux s'abstenir d'y toucher, & se contenter de ce qu'on peut apprendre en s'exerçant sur ces derniers, lorsque l'occasion s'en présente.

Entre les opinions contraires, Celse prend un milieu, & conclut, qu'il est inutile & cruel de disséquer des hommes tout vifs; mais qu'il est nécessaire d'ouvrir & d'anatomiser des cadavres. On y voit, dit-il, l'ordre & la situation des parties, mieux & plus commodément que dans les cas de blessures. Quant aux autres qualités des parties qui semblent exiger l'inspection dans un homme vivant, on s'en instruira par la pratique: méthode lente à la vérité, mais plus conforme à l'humanité que celle d'Herophile & d'Erasistrate.

Quelques Medecins modernes, par une politique criminelle, ont tâché de détourner les esprits d'une science qu'ils ignoroient, en la décriant & en la représentant comme futile & superflue dans la cure des maladies. La dissertation suivante convaincra, à ce que je crois, tout homme sensé des avantages de l'*anatomie* dans la Medecine. Nous allons démontrer que tout étant égal d'ailleurs, un homme est d'autant plus en état de guérir les maladies, qu'il connoît mieux la structure des parties intérieures.

Il faut convenir toutefois que tel a été l'abus que de certaines gens ont fait des connoissances anatomiques qu'ils avoient acquises; qu'ils ont été d'autant plus mauvais Medecins, qu'ils ont été bons Anatomistes. Tels sont ceux dont le Docteur Freind a dit, que sans égard pour la nature ou pour les lois de la bonne Philosophie, après avoir disséqué avec assez d'exactitude les parties, ils se sont mis à bâtir sur des découvertes frivoles des hypotheses plus frivoles encore. Ces exemples prouvent qu'on peut abuser de l'art, mais ils ne prouvent rien contre l'art même.

Hoffman, en réfutant dans la premiere partie de la dissertation suivante les raisonnemens qu'on fait contre l'*anatomie*, paroît avoir en vue Stahl, son rival & son collegue dans la même Université. Ils excelloient l'un & l'autre dans la pratique, ainsi que dans la théorie de l'art de guérir les maladies. Mais Stahl paroît avoir eu des notions singulieres de la nature. Voyez l'article *Natura*.

De l'usage de l'Anatomie dans la pratique de la Medecine.

Ceux qui se font une étude de la politique, commencent par s'instruire de la géographie. La seconde de ces sciences jette du jour dans la premiere, & en facilite les progrès. Telle est l'*anatomie*, ou la connoissance du corps humain relativement à la Medecine. Celui qui commencera sa carriere dans l'art de guérir, bien pourvu d'observations anatomiques, ne manquera pas de la courir avec succès, & de s'illustrer dans la pratique.

Or, pour être versé dans la Géographie, ce n'est pas assez de connoître la situation des lieux, la position des places, les chaînes de montagnes, & le cours des fleuves & des rivieres; il y a dans cette partie des choses plus intéressantes dont il faut encore être instruit. Il faut connoître le génie des habitans, leurs coutumes & leurs mœurs, les arts dans lesquels ils excellent, & la branche du commerce qui leur est propre. Il n'est pas permis à un Géographe d'ignorer quelles sont les richesses d'une contrée, quelles sont les plantes qu'elle produit, quels sont les animaux quelle nourrit, quelle est la constitution de l'air qu'on y respire & des eaux qui l'arrosent; en un mot, quelles pierres & quels minéraux la terre y renferme dans ses entrailles. Quiconque aura embrassé tous ces objets dans l'étude qu'il aura faite de la Géographie, quiconque s'en sera formé des idées nettes & précises; sera fort avancé dans la science de la politique.

Nous en pouvons dire autant de l'*anatomie*, eu égard à la Medecine. La connoissance de l'*anatomie* ne comprend pas seulement celle de la situation exacte des visceres, de leur grandeur, de leur couleur, de leur figure, & de l'ordre que les parties, tant internes qu'externes, gardent les unes par rapport aux autres.

Cette science est d'une toute autre étendue. Celui qui veut mériter le nom d'Anatomiste, s'instruira de la structure particuliere de chaque partie, & de l'art merveilleux avec lequel elles sont formées; il en déduira les usages & les fonctions dans la machine entiere; il n'ignorera point les liaisons qu'un membre aura avec un autre; & il passera de-là à la conspiration singuliere par laquelle ils s'aident, ils se meuvent & ils agissent les uns sur les autres, conspiration qui se varie en mille façons différentes qui lui seront toutes familieres.

Cette connoissance de l'*anatomie* est le fondement le plus ferme sur lequel on puisse assurer le corps entier de la Medecine. Si cette base vient à manquer, tous les raisonnemens en matiere médicinale sont incertains, la pratique devient chancelante, & l'art de guérir les maladies s'évanouit. Tel est le besoin de l'*anatomie* dans le Chirurgien, qu'il faudroit n'avoir aucune idée de la Medecine pour le contester. Cette branche de l'art de guérir, qu'on appelle Chirurgie, demande, pour être exercée avec succès, une connoissance parfaite des parties intérieures. Mais de qui le Chirurgien recevra-t'il cette connoissance? Et conséquemment à qui la Chirurgie devra-t'elle sa perfection, si ce n'est à l'*anatomie*? Quelques Medecins, plus occupés de la pratique que de l'étude de la Medecine, mettront peut-être en question les avantages de l'*anatomie* dans l'exercice de l'art de guérir les maladies. Mais nous le déclarons tous d'un consentement unanime, que nous ne croyons point qu'on puisse mériter le nom de bon Medecin, sans avoir celui de bon Anatomiste; & que nous les tenons pour inexcusables de ne point se pourvoir de connoissances anatomiques, supposé qu'ils en manquent. Mais pour justifier notre opinion, & ren-

dre à l'*anatomie* toute la justice que nous lui devons, nous allons prouver dans toute l'étendue que cette matiere exige, l'utilité de cette science dans la Medecine; surtout dans ce siecle, où toutes les sciences en général, mais particulierement l'*anatomie*, a fait de si grands progrès.

Pour en venir d'abord au sujet de cette dissertation, commençons par voir quelles sont les objections que l'on fait contre l'excellence de l'*anatomie*, & contre son usage dans la Medecine. Les ennemis de l'*anatomie* commencent par supposer dans le corps humain, un principe, un esprit qu'ils appellent *nature*. C'est delà qu'ils déduisent tous les mouvemens comme de leur cause premiere. C'est par cette *nature* que tout se produit, se dispose & s'ordonne dans le corps: le corps est purement passif entre les mains de la *nature*. Il n'a d'action que ce qu'il en reçoit.

Selon eux, la nature, ou cet esprit dont nous venons de parler, rend le corps sain & vigoureux, le protege contre les maladies, & les combat quand il en est attaqué. La connoissance du corps humain lui étant familiere, il agit par ordre, par mesure, à tems, par degrés, selon les lieux & à dessein; ensorte qu'il est toujours en état de conserver le corps en santé, & de dissiper les incommodités auxquelles il est sujet; ce qu'ils prouvent par l'exemple des nations barbares & sauvages, qui n'ont aucune connoissance de la vertu des plantes, qui ne sont pourvues d'aucun remede, & qui recouvrent par conséquent la santé par les forces seules de la nature; car elles ne sont point à l'abri des maladies: d'où ils concluent, que la seule chose qu'un Medecin ait à faire, c'est de s'instruire des facultés, des desseins & des voies de la nature, sans s'embarrasser de la connoissance du corps, qui n'est qu'un être purement passif. Ils ajoutent, pour fortifier leur opinion, que la Medecine n'est pas d'aujourd'ui; qu'elle a fleuri long-tems auparavant qu'on cultivât la Medecine & la Philosophie naturelle; & que quelques-uns de ceux qui pratiquerent l'art de guérir dans ces commencemens, le posséderent dans un degré de perfection que les Medecins de notre âge n'ont point encore atteint, quoiqu'ils n'eussent que des remedes fort simples, qu'il ne sussent rien de la vertu medicinale des métaux & des minéraux, & qu'ils ne préparassent artificiellement aucun médicament. Quant à l'*anatomie* en particulier, ils disent pour la déprimer, que le plus parfait Anatomiste que nous ayons, que celui d'entre nous qui a des idées les plus claires de la nature & de la contexture des muscles, n'en traite pas les maladies avec plus de succès que celui d'entre eux qui connoît le plus superficiellement ces parties. C'est l'esprit, continuent-ils, qui a rassemblé toutes ces parties, il est l'auteur de ce mécanisme: s'il s'y fait quelque dérangement, il aura soin de le réparer. Pour rétablir les choses dans leur état naturel, il n'a pas besoin des secours du Medecin. Or, si ces effets sont entierement en la disposition de l'esprit, de quel avantage l'étude de l'*anatomie* sera-t'elle dans la pratique?

Telles sont les raisonnemens qu'on fait communément contre les avantages de l'*anatomie*: si nous avons résolu de remplir notre dessein, c'est à nous à les examiner, à y répondre, & à venger l'*anatomie* du mépris dans lequel on prétend la jetter, en démontrant toute son utilité dans la Medecine. Nous allons d'abord exposer en peu de mots ce que les Anciens entendoient par le mot de nature. Nos Prédécesseurs exerçoient la Medecine avec sagesse sans doute; ils méritent notre vénération autant par les talens supérieurs dont ils étoient doués, que par la longue expérience qu'ils ont eue. Je ne voudrois pas même assurer qu'ils nous étoient inférieurs dans la Medecine raisonnée & dans les connoissances naturelles: mais il faut convenir qu'ils se laissoient presque entierement diriger dans la pratique par les observations, les essais & les effets. Qu'en arriva-t'il? C'est qu'on apprit la Medecine d'une maniere imparfaite & grossiere, & que les parties les plus importantes de cette science, telles que celles qui concernent la nature & le mouvement des corps, ne furent presque point cultivées. Quant à la Chymie, ils n'en avoient aucune teinture. Si nous croyons donc toutes les merveilles que l'on nous rapporte de ces premiers âges, c'est par une indulgence que nous avons pour la simplicité & les vertus qui y régnoient. Les Anciens parlent souvent des diverses facultés actives: mais ils considéroient la matiere comme purement passive. Le corps humain n'étoit à leurs yeux qu'un instrument: la nature ou l'esprit étoit, selon eux, un être immatériel, sage, prudent, doué de raison, auteur & ordinateur de tous les mouvemens du corps. Cela posé, étoit-il possible que la science ne se ressentît pas de l'obscurité des principes sur lesquels ils l'établissoient? Rien n'est plus capable de démontrer ce que la Medecine eut à souffrir dans ces hypotèses, & quelles absurdités elles introduisirent dans la pratique, que l'histoire de ses progrès dans ces derniers tems, histoire dans laquelle nous ne tarderons point d'entrer. Dans l'impossibilité où ils étoient de déduire des principes qu'ils avoient admis, l'action & les effets merveilleux des êtres corporels sur nous, avec quelle obscurité ne devoient-ils point s'expliquer sur les phénomenes que l'art qu'ils exerçoient leur proposoit à résoudre? Les opérations d'une nature dont ils n'avoient aucune notion claire & distincte, étoit leur unique refuge: que pouvoient-ils avancer de bon d'après ce principe? Ce n'est donc pas sans raison que nous compterons entre les bonheurs du siecle présent, celui de posséder un systeme juste & raisonné de philosophie, qui nous dicte que tous les corps, quels qu'ils soient, sont dans un état d'action, & que le mouvement des uns par rapport à d'autres, n'est que l'excès ou la différence d'action ou de force des premiers par rapport aux seconds; car lorsque deux corps se résistent mutuellement, & que l'un emporte l'autre en vertu de la supériorité de cette force active dont nous avons parlé, & qui lui est imprimé d'origine, ou communiqué par accident, selon la volonté de Dieu, ou selon l'ordre établi de l'Auteur de la nature, alors le mouvement est produit; au contraire il y a repos, & les corps ne se meuvent point, s'il arrive qu'il y ait équilibre entre les actions mutuelles de l'un sur l'autre. Il y a plus; ces mouvemens qui s'exécutent avec tant de régularité, qui sont soumis à l'uniformité des lois les plus séveres de l'ordre, de l'harmonie & des proportions, ne sont qu'un résultat prodigieux de la situation & des combinaisons des différens corps agissans les uns sur les autres, & se résistans mutuellement. Il est étonnant combien d'effets considérables naissent de l'arrangement seul des corps.

L'action seule du levier suffit pour éclaircir ce que nous venons d'avancer. Ce n'est point par une substance spirituelle & extérieure, & moins encore par une certaine prudence de la nature, que cette machine est propre à produire le mouvement & à l'exciter entre des corps dans une proportion réglée. Non, ces corps se meuvent en vertu d'une force qui agit sur eux, & augmente ou diminue selon leur situation par rapport à elle. Si l'action des corps les uns sur les autres produit des effets si merveilleux dans les ouvrages des hommes, que ne doit point opérer cette cause dans la structure du corps humain, cette machine unique, ce chef-d'œuvre de la divinité?

Les ouvrages doivent être en proportion des ouvriers; & conséquemment le corps humain laisser autant de distance entre lui & la machine la plus parfaite qui soit sortie de nos mains, qu'il y en a entre l'homme & Dieu.

Puisque le corps humain est une machine à laquelle le Créateur a épuisé, s'il est permis de s'exprimer ainsi, toutes les ressources de son art infini; puisque toutes les lois de la mécanique, de la statique, de l'hydraulique & de l'optique, y sont observées dans la varié-

té surprenante des mouvemens qui s'y exécutent, qu'a donc un Medecin de mieux à faire que d'étudier cette machine & d'observer ce qui s'y passe, ce qui y est produit par l'action de l'air, des alimens & des remedes ? Lorsqu'il possedera bien les effets de ces causes, & distinguera facilement dans les différentes conjonctures, la pente réelle & la vraie tendance de la nature ; il verra clairement qu'elle est non-seulement l'origine de la vie & la source de la santé, mais qu'elle a pris pour la durée de l'une & la conservation de l'autre, tous les moyens imaginables ; que tous les mouvemens du corps sont dirigés à ce but, & qu'elle sait bien y tourner l'opération des remedes. Si l'on prend le terme de *nature* en ce sens, comme il y doit être pris, alors la Medecine s'élevera sur un fondement solide ; elle sera posée sur un roc inaccessible aux vains efforts de l'imagination & de l'erreur. Un Medecin qui travaillera d'après ce principe, ne se trompera point sur les dispositions de la nature, bonnes ou mauvaises ; il connoîtra ce qui constitue la vie, la santé, les maladies & la mort même : & la méthode de procéder dans la cure des maladies, non plus que les remedes qui leur sont convenables, ne lui échapperont point.

D'un autre côté, si nous donnons, avec quelques Anciens, à la nature le titre de *medicatrix morborum* ; nous n'entendrons alors autre chose par la nature, que le corps même, mais rendu capable par les dispositions que l'art y aura introduites, de produire de certains mouvemens, & d'exécuter en vertu des parties solides & fluides dont il est composé, des alimens & des nourritures qu'il reçoit, ce qui convient non-seulement à la conservation de la santé, mais encore à l'extinction des causes des maladies : mais comment y introduira-t'on ces dispositions, si l'on n'en connoît pas la structure ? Et quelle est la science qui nous instruira de la structure du corps, si ce n'est l'*anatomie* ? Le corps ne peut subsister, échapper à la fureur des maladies, & continuer dans l'état de vie, s'il n'est garanti & fortifié par des moyens extérieurs, tels que l'air, les alimens & les remedes. De-là naît l'utilité indispensable de la Medecine, d'une science qui vienne, pour m'exprimer ainsi, au secours de la nature, qui examine & dirige ses mouvemens, qui se charge d'observer ce qui la soutient, on la dérange dans ses opérations, & qui ait soin de favoriser l'action de ce qui concourt avec elle pour entretenir la santé, & d'écarter ce qui peut la troubler dans ses fonctions. On a vu, j'en conviens, des personnes qui ont joui d'une parfaite santé & d'une vie très-longue, sans le secours du Medecin ; mais qu'importe ; si elles devoient ce bonheur à la Medecine. Dira-t'on qu'elles se sont bien portées, qu'elles sont parvenues à une extrême vieillesse sans avoir usé d'aucun remede, ou du moins sans être nourries d'alimens convenables, & sans avoir observé de régime ? Non, sans doute ; ainsi de quel front ose-t'on nous assurer que la nature seule suffit pour la cure des maladies, puisqu'il est d'expérience que dans la plupart des maladies chroniques & aigues, elle ne peut rien sans l'assistance du Medecin ? Ce n'est donc pas assez que le Medecin ait pardevers lui les avantages d'une longue pratique & d'une grande expérience ; qu'il connoisse ce qui est préjudiciable & avantageux ; & qu'il soit instruit des symptomes d'une maladie qui commence, & de ceux d'une maladie qui finit ; il doit encore se mettre en état de peser les circonstances, d'en déduire un jugement, de prédire les événemens, & de prendre les moyens les plus courts & les plus justes pour la cure. Celui qui suivra cette méthode, sera rarement dans la pratique de la Medecine, (ouvrage de la derniere importance) inutile à son malade ; nous savons au contraire que c'est souvent à ses dépens qu'un Medecin ne s'en rapporte qu'à l'expérience. Dans une multitude de causes compliquées, toutes capables d'un même effet, il n'y a pas d'apparence que l'on rencontre celle qui l'a réellement produit, si l'on n'appelle à son secours le raisonnement & la Philosophie. De-là naît le besoin d'une Medecine raisonnée, d'une Medecine fondée sur des principes philosophiques, & préférable par cette raison à une connoissance des maladies concentrée dans les bornes étroites de la pratique & de l'expérience. Lorsque la raison & la Philosophie accompagneront la Medecine, l'explication des phénomenes qui se présentent dans la pratique, sera déduite de principes incontestables ; les moyens les plus salutaires seront suggérés, & l'on découvrira la méthode la plus sûre de traiter. Nous ne prétendons point nier que la Medecine ne tire son origine de l'expérience ; mais il faut aussi convenir avec nous que c'est au raisonnement & à la Philosophie qu'elle doit ses progrès, & que c'est à l'aide des lumieres qu'elle en a reçues, qu'elle est parvenue à ce degré de perfection qui la met au-dessus des autres Arts libéraux. Mais je soutiens que sans une connoissance profonde de l'*anatomie*, il n'y a point de Medecine raisonnée.

Il est vrai que l'*anatomie* ne s'occupe point immédiatement & par elle-même de la cure des maladies ; mais il ne l'est pas moins qu'elle dirige le Medecin dans la cure, & qu'il marche avec elle plus sûrement qu'il ne feroit sans elle. Celse remarque judicieusement dans sa Préface, qu'il y a beaucoup de choses qui ne sont point renfermées dans l'objet d'un art ; mais dont la connoissance est fort utile à l'Artiste dont elles ouvrent l'esprit & en qui elles augmentent les lumieres & la sagacité ; ainsi quoique la contemplation des ouvrages de la nature ne forme point le Medecin, toutefois elle le dispose à pratiquer la Medecine avec plus d'intelligence & de succès. Il en est de même de l'*anatomie* ; elle ne constitue point par elle-même le Medecin, mais elle est en lui un ornement avantageux ; c'est une source féconde d'où il peut tirer des maximes salutaires dans la pratique. Il n'y a point de science plus capable de l'éclairer sur les erreurs dans lesquelles il pourroit tomber dans l'exercice de la Medecine, de lui indiquer les remedes convenables dans les maladies & de lui suggérer un vrai prognostic que l'*anatomie*. C'est ce que j'exposerai plus clairement dans le cours de cette dissertation.

Je commencerai par l'heureuse découverte de la circulation du sang. Il faudroit n'avoir aucune connoissance de l'état antérieur de la Medecine, pour ignorer les avantages qu'on en a tirés. Quels nuages n'a-t'elle point dissipé ; quelle lumiere n'a-t'elle point répandu dans l'art de guérir ? Aussi-tôt qu'on nous eut montré que dans le corps humain le sang & toutes les humeurs coulent sans interruption à travers un nombre infini de petits canaux, en vertu de la vibration & du ton des parties solides & musculeuses, nous sûmes en quoi consistoit la vie. Voulons-nous être convaincus de l'utilité de l'*anatomie*, considérons comment les Anciens, qui avoient négligé cette partie, définissoient la vie. Dans quel verbiage ne se sont-ils pas précipités ? Combien de sotises n'ont-ils pas dit sur cette question qui n'étoit pourtant pas indifférente ! La vie est, selon eux, l'action de la nature sur le corps ; c'est un esprit vital, une flamme légere dans le cœur, une chaleur innée ; c'est la température des quatre élémens ; c'est un esprit qui subsiste en nous & par lequel nous subsistons.

La découverte de la circulation anéantit & porta le dernier coup à toutes ces rêveries. Nous vivons, dirent alors les modernes, tant que le sang en mouvement dans les vaisseaux qui le contiennent arrose les différentes parties de notre corps. C'est par cette circulation merveilleuse que notre corps est garanti de la corruption dans laquelle il ne manqueroit pas de tomber sans elle. Nous n'appellerons point vie, proprement & exactement parlant, la persévérance d'un corps, d'une substance composée dans son état de composition ; car si cette persévérance constituoit la vie, il faudroit dire qu'une pierre, qu'un morceau de pain vit, tant que la contexture mutuelle de ses parties subsiste. La vie est proprement une action, un mouvement perpétuel qui garantit

garantit le corps de la corruption ; car la corruption n'étant autre chose qu'un mouvement intestin excité dans les fluides par quelque cause extérieure & détruisant l'humidité des parties ; elle ne peut être suspendue que par le mouvement intérieur de ces fluides que le mouvement progressif entretient. Ce mouvement des fluides résiste à l'action que l'athmosphere environnant exerceroit sans cela sur l'état & sur la nature du sang; car le corps se trouve exposé aux injures de l'air, aussi-tôt que les particules fluides du sang sont privées de mouvement. La Medecine en général s'est ressentie de la découverte de la circulation du sang: mais elle a servi particulierement à la perfection de la Thérapeutique & de la Pathologie ; elle nous a convaincus que rien n'étoit plus contraire à la santé, plus opposé à la vie, que tout ce qui tend à arrêter ou à troubler le mouvement du sang. Ce n'est donc plus un mystere que l'action funeste du froid violent sur nos corps, ou celle des liqueurs fraîches sur les personnes dans un état de chaleur. Il est donc clair que les polypes ou ces excroissances qui naissent aux orifices des vaisseaux voisins du cœur & des poumons, doivent causer la mort subite en interrompant le mouvement périodique du sang. Nous sommes maintenant en état de rendre raison de l'action des poisons; leur effet est, à mon avis, d'exciter dans les vaisseaux qui portent le sang, des mouvemens spasmodiques qui les resserrent avec violence & qui gênent la circulation. Nous savons encore que toute substance acide & visqueuse, de même qu'un très-grand usage d'alimens, étant capable d'épaissir, ou d'augmenter à l'excès la quantité des fluides, est contraire à la santé & funeste au corps, peut suspendre la circulation du sang & produire une mort soudaine. Cela supposé, la circulation du sang nous ayant indiqué la cause de plusieurs maladies, il est évident que nous en pouvons déduire les moyens les plus sûrs d'y obvier ou d'y remedier.

Sur ce que nous avons dit jusqu'à présent de la révolution des fluides dans notre corps ; tout homme qui veut jouir d'une longue vie & d'une parfaite santé, conclurra que son attention principale doit être d'entretenir ce cours des fluides libre, facile & entier ; & conséquemment s'interdire tout ce qui tendroit à coaguler le sang, ou à en augmenter la masse à un point tel qu'il auroit de la difficulté à se mouvoir dans ses canaux. Il conclurra de-là qu'il doit se borner à l'usage des choses propres à entretenir les liqueurs vitales dans un juste état de fluidité : tels sont les sels volatils, les aromates, & les infusions chaudes d'herbes balsamiques, dont l'effet réel est de conserver au sang son mouvement facile & reglé. Il inférera encore du même principe, que dans le cas de trop de sang, il en faut ôter; & que la saignée est alors, je ne dis pas, un bon remede, mais le seul peut-être, qui soit salutaire.

C'est de l'*anatomie* que nous savons encore pourquoi la mort est le sort de tous les hommes, malgré tous les efforts de la Medecine; car la vie qui consiste dans une circulation perpétuelle des fluides, dépend non-seulement de la température de ces fluides, mais encore d'un certain mouvement de la part des parties solides. Or à l'approche de la vieillesse, les fibres mouvantes deviennent peu à peu dures, épaisses & inflexibles, les pores se bouchent, & les vaisseaux se remplissent trop. En conséquence les fibres ne sont pas suffisamment agitées par le fluide nerveux ; elles acquerent de la roideur, de l'inaptitude au mouvement, elles cessent d'être élastiques & propres à pousser le sang dans toutes les parties du corps. D'ailleurs l'obstruction des pores doit nécessairement retarder les différentes sécrétions ; conséquemment les ordures & les récrémens s'accumuleront dans le corps, qui en contractera une mauvaise habitude qui sera suivie de la mort. Si nous pesons attentivement ces circonstances; les vrais moyens de prolonger la vie se présenteront d'abord à notre esprit ; nous serons convaincus que nous n'avons rien de mieux à faire que d'entretenir dans les humeurs un juste degré de fluidité, de peur que si elles en étoient privées, il n'y eût incessamment obstruction dans les pores, & roideur dans les fibres. En prevenant ces deux accidens, on conservera aux fluides le mouvement qui leur convient, puisque c'est des fibres qu'ils le reçoivent, & que l'effet partage ordinairement les dispositions de la cause. Un air pur & serain, des eaux claires & légeres, de bon vin vieux & des alimens dont la substance ne soit point compacte & n'ait rien de terrestre, qui soient légers & de facile digestion, sont avec la tranquilité d'esprit les choses les plus propres à tenir les fibres & les fluides en bon état ; en en faisant usage & en suivant ce régime on poussera la vie aussi loin qu'il est permis à un homme de l'espérer. Il ne faut point négliger la saignée ; on a pu conclure de ce que nous avons dit de la circulation du sang, combien elle étoit utile pour prolonger la vie. Il est évident que si la trop grande quantité du sang le rend épais & lent dans son mouvement, la saignée dissipera ces défauts & le rétablira dans l'état qui convient à la santé. Il n'y a pas lieu de craindre d'épuiser cette riche source de vie ; puisque nous voyons par les observations de Galien, que les anciens tiroient autant de livres de sang que les modernes en tirent d'onces.

C'est par le secours de l'*anatomie* que la cause formelle de la mort nous est connue. On meurt de bien des façons, cependant tous les genres de morts possibles se réduisent à quatre : ou il y a inflammation aux parties nobles, telles que sont la pie-mere, la dure-mere, les poumons, l'estomac & les intestins : ou il y a épanchement de sérosité ou de sang extravasé ; ce qui peut arriver dans le cerveau, la poitrine & l'abdomen : ou il y a corruption dans quelques visceres ; ou il s'est formé un polype dans les vaisseaux du cœur ou du poumon, & il y a obstruction dans ces vaisseaux. Toutes les dissections qu'on a faites s'accordent à démontrer que c'est par l'une ou l'autre de ces causes que l'on meurt. En effet l'inflammation donne la mort dans les maladies aigües ; & la corruption des visceres ou l'épanchement de sérosité & de sang produit le même effet dans les maladies chroniques. De toutes les causes de mort, le polype est ordinairement la plus prompte ; mais il est évident qu'elles tendent toutes à suspendre la circulation du sang. De toutes ces circonstances réunies, il résulte que quiconque veut éloigner la mort, doit travailler à prévenir l'inflammation des parties intérieures de son corps, la foiblesse ou l'obstruction des visceres, & l'extravasation du sang & des autres humeurs.

On deduit de la même découverte, j'entens la découverte de la circulation du sang, ce fondement inébranlable de la Medecine, les causes de la santé; elle démontre évidemment que la santé dépend d'une juste & libre circulation du sang & des autres humeurs, & de la régularité des différentes excrétions. Car lorsque le sang est répandu dans toutes les parties du corps, d'une maniere exacte, uniforme & tranquile; il est constant que les différens élémens dont il est composé, sont dans un mélange convenable, & que tout ce qui tient de la nature des récrémens, tout ce qui est nuisible, soit en quantité soit en qualité, est par le mouvement, évacué, chassé du corps. En conséquence, toutes les fonctions animales se font dans l'ordre & selon les lois de nature, & le corps conserve la vigueur & la santé. Ceux-là donc se trompent lourdement qui soutiennent que la santé consiste dans la régularité des excrétions ; car il est d'expérience que plusieurs personnes continuent de vivre, quoique les excrétions soient en elles fort dérangées & mêmes suspendues, & que d'autres sont mortes dans l'instant même que les excrétions se faisoient. Nous assurons donc avec beaucoup plus de raison, que la vie dépend de la circulation du sang, qui, quand elle s'accomplit dans le corps d'une maniere convenable à la santé, rend les excrétions régulieres & naturelles ; au lieu que, quand elle est languissante, quand elle est troublée par quel-

que maladie, les excrétions sont troublées ou suspendues. Il faut cependant convenir qu'il n'y a point de maladie qui n'influe sur les excrétions. Nous voyons mourir des malades plutôt parce que les excrétions se font en eux trop abondamment, que parce qu'elles ne se font point; c'est ce qui arrive dans les maladies aiguës, dans les phtisies, dans les dyssenteries & autres cas semblables. Si le Medecin veut user dans ces maladies de toute la prudence dont il doit être doué, il n'aura pas égard simplement à la circulation du sang; il portera son attention sur l'état des excrétions, & surtout sur celui de la transpiration.

Puisque tous nos fluides achevent leur circulation plusieurs fois par jour, & puisque la prudence de la nature a placé par tout des émonctoires convenables pour l'excrétion des récrémens, nous devons nous occuper à tenir ces émonctoires toujours ouverts; par ce moyen le sang deviendra pur, limpide & balsamique, & tout ce qui seroit capable d'incommoder le corps en y séjournant, en sera chassé. Entre ces émonctoires placés dans notre corps, ceux de la peau, à travers lesquels se fait la transpiration, sont les plus considérables. Car les récrémens qui sortent du corps par cette voie sont en plus grande quantité & d'une qualité plus maligne, plus malfaisante que ceux qui s'évacuent par toutes les autres excrétions ensemble; ce qui démontre l'utilité de la transpiration, ou de cette évacuation qui se fait, comme Celse le dit, par une multitude de petits trous invisibles, & combien elle est nécessaire à la santé. Rien ne tend donc plus immédiatement à engendrer des maladies que la suppression des différentes excrétions, & particulierement de celle en vertu de laquelle les impuretés du corps sont emportées par la transpiration. Cela supposé, pour que la pratique du Medecin soit raisonnée, il travaillera, lorsque la nature de la maladie lui sera connue, à tendre au corps ses excrétions, à dissiper l'obstruction des émonctoires, & à les mettre en état de donner un passage libre & facile aux matieres malignes & malfaisantes. Mais le moyen le plus sûr de produire ces effets, c'est d'accélérer le mouvement des fluides; si cette accélération survient dans les maladies aiguës, & particulierement dans les fievres, il n'est pas étonnant que le malade recouvre quelquefois la santé sans le secours du Medecin, par les forces seules de la nature. Car l'intensité de ce mouvement suffit pour dissiper la cause de sa maladie, ouvrir les émonctoires, atténuer les humeurs & en délivrer le corps qu'elles incommodoient. Mais dans les maladies chroniques & de longue durée, les mouvemens se faisant avec lenteur, il faut absolument recourir à l'art pour les accélérer & subvenir à la foiblesse de la nature. Dans ce cas, les sudorifiques, les martiaux, les amers, les sels, les purgatifs, les bains chands & les eaux minérales sont d'un usage salutaire; & il ne faut déduire la vertu de ces remedes que d'un seul effet, c'est de dissiper par le mouvement prompt & accéléré qu'ils impriment aux fluides, les obstructions du corps, d'y rétablir les excrétions, & de remettre les humeurs dans leur état naturel. C'est par la même raison que les maladies chroniques sont quelquefois emportées par le mouvement & l'exercice; par l'usage des eaux minérales, & par la température de l'air & du climat. Il n'est donc pas étonnant que les Anciens à qui la circulation du sang étoit inconnue, soient tombés dans plusieurs erreurs en pratiquant la Medecine.

Mais pour ne point entrer dans le détail de toutes leurs bévues, je rapellerai seulement au Lecteur l'attention scrupuleuse, ou pour mieux dire, la superstition aveugle avec laquelle ils ouvroient certaines veines préférablement à d'autres; s'étant imaginés, sans fondement, que tel vaisseau étoit consacré à telle partie du corps, & tel autre vaisseau à telle autre partie; la tête, le cœur & le foie avoient leurs veines attitrées, & il falloit bien se garder, selon eux, d'en ouvrir d'autres dans les maladies dont ces visceres étoient affectés. Mais dans la suite des tems, l'*anatomie* se perfectionna, & toutes ces chimeres disparurent. On sut qu'en saignant, on devoit se proposer l'une de ces deux choses; l'évacuation ou la transmigration des liqueurs; que l'évacuation étoit salutaire, lorsqu'il y avoit une trop grande quantité de sang, & qu'alors il importoit fort peu quelle veine on ouvrît; que quant à la transmigration, il falloit saigner dans les parties supérieures ou inférieures du corps, selon que la nature & les symptomes de la maladie l'indiquoient.

Ce fut encore l'*anatomie* qui nous démontra que les Anciens avoient regardé sans raison les quatre humeurs & leurs intempéries comme les causes des maladies. Car puisqu'on ne rencontre point ces humeurs dans le corps, toute la théorie à laquelle elles servoient de fondement, a dû nécessairement s'écrouler. La plupart de leurs médicamens consistoient en purgatifs violens, & ils supposoient que les purgatifs avoient une qualité *élective*, que les uns étoient propres pour la bile, d'autres pour la mélancolie ou pour le phlegme. Je conviens avec eux, qu'entre les purgatifs, les uns sont préférables aux autres, & qu'ils sont plus ou moins propres à diminuer la violence, & à éloigner la cause de certaines maladies: mais c'est par des raisons fort différentes de celles qu'ils en apportoient; je ne peux convenir de leur hypothese, parce qu'elle ne s'accorde point avec la circulation du sang, de laquelle seule il faut déduire les causes de la vie, de la santé & des maladies. Quelle que soit la violence des purgatifs, ils chasseront du corps toutes les humeurs indistinctement, soit visqueuses, soit bilieuses. Les Anciens erroient donc dans la pratique, en faisant un usage fréquent des purgatifs violens. On n'employoit point au tems de Galien, & moins encore au tems d'Hippocrate, les cathartiques doux: on mettoit, pour ainsi dire, à la torture les malades avec l'hellebore, la coloquinte, la scammonée, l'élaterium & d'autres ingrédiens de la même force. Mais l'expérience nous a appris que tous ces remedes sont nuisibles à notre constitution, bien loin de lui être de quelque utilité; qu'ils détruisent le ton & qu'ils diminuent la force des intestins, deux qualités nécessaires à la santé; qu'ils attaquent les membranes en excitant des contractions spasmodiques; qu'ils épuisent & dissipent la bile balsamique, & qu'ils troublent les excrétions en précipitant l'humeur qui devoit s'évaporer par les pores de la peau, de la circonférence au centre du corps. Or à quoi attribuerons-nous ces erreurs dans la pratique, sinon à l'ignorance où l'on étoit sur la structure du corps. A peine l'*anatomie* fut elle tirée des ténebres qui l'avoient enveloppée jusqu'alors, que ces erreurs furent découvertes, & dissipées, & que nous fûmes avertis de nous précautionner contre elles à l'avenir.

D'ailleurs, la multitude prodigieuse de leurs remedes prouve suffisamment la confusion qui régnoit dans leur pratique, & l'emploi superflu qu'ils faisoient de leur industrie. Car à quoi bon tant de cordiaux, d'hépatiques, de spléniques, d'utérins, d'anti-épyleptiques, d'anthelmintiques, & tant de remedes consacrés à chaque partie du corps? La seule chose qu'on puisse raisonnablement inférer de cette quantité de remedes, c'est que le Medecin ne connoissoit les propriétés que d'un très-petit nombre d'entre eux. On guérit les maladies avec fort peu de remedes, mais bien choisis. Mais ces remedes étant inconnus aux Anciens, leur ignorance étendit à l'infini leur matiere médicale; & ils chercherent dans la multitude & la transformation des ingrédiens, ce qu'ils ne trouvoient point dans leurs propriétés. On n'avoit, malheureusement pour eux, point encore découvert les remedes les plus énergiques de la Medecine, tels que sont les sels volatils & les sels neutres; ils ignoroient tous les avantages des anodyns; les préparations diverses du fer, de l'antimoine & du mercure leur étoient inconnues. D'où l'on voit combien il leur restoit de secours contre les maladies chroniques. S'ils en tentoient la cure, ce ne pouvoit être que par le régime, l'abstinence, la sai-

gnée, les frictions, les bains, l'exercice, le changement d'air, le fer & le feu étoient leur derniere ressource. Quelques-uns des anciens Medecins ont joui d'un avantage singulier dans l'exercice de leur art; c'est d'avoir eu à traiter des maladies sous un climat qui contribuoit beaucoup à leur cure. Dans les pays chauds, tels que la Grece, & l'Italie, les maladies ne sont pas opiniâtres; elles se laissent déraciner sans beaucoup d'efforts. Comme la nature opere infiniment plus dans la cure des maladies aiguës que l'art, il ne faut point douter qu'aidée du Medecin, de la température du climat, & de la douceur de l'air, elle ne les ait dissipées jadis aussi facilement qu'aujourd'hui, dans les mêmes conjonctures. Mais une chose constante, c'est que nous employons beaucoup moins de remedes que les Anciens, & que notre méthode de traiter les malades est beaucoup plus simple, plus facile & plus sûre que la leur. Or je soutiens que nous devons tous ces avantages à la connoissance de l'*anatomie* que nous avons, & dont ils manquoient: puisque la fonction principale du Medecin est de veiller à ce que la quantité, la température, & le mélange des différentes humeurs soient proportionnés à la nature des vaisseaux & aux forces du malade; qu'elles soient dans une circulation perpétuelle, & que les sécrétions se fassent régulierement; & que c'est l'*anatomie* qui a mis ces bornes à son ouvrage; c'est donc elle qui a fixé le petit nombre de remedes qui lui sont nécessaires pour l'achever avec succès.

Après avoir examiné les avantages que la pratique de la Medecine a tirés de la découverte de la circulation du sang; je vais passer à ceux qui lui sont revenus de la connoissance de la structure des autres parties du corps humain. La premiere dont je ferai mention, est l'enveloppe générale du corps; lorsqu'on a bien consulté l'*anatomie* sur la contexture de la peau, on évite les erreurs qu'on commet ordinairement par rapport à cette partie, & l'on a de grandes lumieres sur la nature & sur la méthode de traiter les maladies. La peau est un composé de différens vaisseaux, de tendons & de nerfs, dans lesquels sont entrelacées de petites glandes, à l'aide desquelles, la sécrétion des sérosités acres & des sels subtils & volatils se fait plus commodément. Si un Praticien a des notions claires de cette structure destinée à l'excrétion des particules les plus déliées, il sera convaincu que les humeurs visqueuses & bilieuses, amassées dans les premieres voies, ne se dissiperont jamais par les pores de la peau. Toutes les fois donc que l'estomac & les intestins seront pleins de ces humeurs, comme il arrive ordinairement dans les fievres intermittentes, dans les fievres quartes, & dans les maladies histériques & hypocondriaques; le Medecin se gardera bien d'ordonner des médicamens chauds, & des sudorifiques puissans; car au lieu de provoquer les selles par ces moyens, comme il le devroit, il resserreroit le malade, en chassant les récrémens du centre à la circonférence, & en les contraignant de se mêler avec la masse du sang. C'est encore à d'autres remedes qu'il aura recours, dans le cas où, par un violent accès de passion, la bile auroit abandonné les canaux qui lui sont propres, & se seroit répandue dans l'estomac & dans les intestins. Car si l'on met la bile en effervescence par des médicamens, & si elle vient alors à passer dans le sang, elle y produira les effets d'un poison, & le malade se trouvera dans un danger imminent de perdre la vie. Dans ce cas, le Praticien qui voudra suivre les principes de l'art, travaillera à l'évacuation des humeurs dont l'estomac est chargé, & dont les intestins sont remplis, par la voie des émonctoires convenables, & par le moyen des purgatifs doux.

On infere de la même observation anatomique, que cette derniere méthode d'évacuer n'est pas la bonne, dans le cas où des matieres salines, caustiques & subtiles se seroient mêlées avec le sang. Il est évident qu'il faut leur ouvrir un passage par la peau; & conséquemment, qu'il en faut tenir les pores dilatés, tant par un juste degré de chaleur que par des remedes propres à produire cet effet; c'est l'attention que l'on doit avoir dans les éréspeles, la gale, la fievre pourpreuse, la fievre petéchiale, la petite vérole, la rougeole & la goute, surtout lorsque les pustules sont rentrées en dedans. Toutes ces distinctions prouvent que l'emploi du Medecin est d'aider la nature, & qu'il n'y a que l'*anatomie* qui le rende capable de lui donner les secours dont elle a besoin.

La peau étant un tissu de nerfs & de tendons qui s'y terminent, en qui le sentiment est vif & délicat, & qui se resserrent par conséquent avec beaucoup de facilité, le Medecin aura soin d'écarter tout ce qui pourroit occasionner leur contraction & celle des pores, & gêner la transpiration. C'est un soin qu'on aura particulierement dans les maladies où le sang abonde en récrémens impurs & salés. On s'appliquera sérieusement à ne point enfermer imprudemment dans le corps, & retenir dans la masse du sang, les matieres acres & nuisibles qui doivent sortir par la peau. On proscrira donc en pareil cas toute application humide ou froide, les oignemens, les emplâtres, & généralement tout ce qui tend à resserrer la peau. C'est une attention qu'on aura particulierement dans toutes les maladies accompagnées d'éruption, telles que la goute, la gale, la teigne, la lepre, les éréspeles; & dans les sueurs critiques; un usage imprudent de ces remedes hâteroit la mort du malade.

La graisse est la premiere chose qui se présente après la peau. Le Medecin sera bien dédommagé de l'examen qu'il fera de la graisse, par les avantages qu'il en tirera pour la pratique de son art. Cette substance est plus épaisse dans certains endroits que dans d'autres; & c'est cette distribution inégale qui le dirigera dans l'application des remedes extérieurs, appellés communément topiques. Celui, par exemple, qui appliqueroit des remedes extérieurs sur la hanche ou sur la cuisse pour dissiper les douleurs de la sciatique, ne le feroit pas avec beaucoup de succès; parce que l'épaisseur de la graisse, & la solidité des muscles empêcheroient les ingrédiens d'agir jusques sur la partie affectée. La pratique de celui qui appliqueroit des emplâtres sur le sternum ou sur l'abdomen dans les maladies de l'estomac, ne seroit pas plus raisonnée; parce que les graisses dont l'abdomen est couvert, en éloignant le remede du siége de la maladie, en éteignent l'effet.

Il est bon de remarquer ici, que quoique le raisonnement d'Hoffman soit juste en général, il y a pourtant des cas où l'expérience semble le contredire; dans la sciatique & les douleurs d'estomac, il y a des topiques, qui, appliqués sur les hanches, l'abdomen ou le sternum, produisent des effets merveilleux. En établissant ici une théorie extrement sensée, l'Auteur en fait sur le champ une fausse application.

L'*Anatomie*, ou ses principes nous indiquent donc que dans l'application des topiques, nous devons choisir les parties du corps où la graisse est en moindre quantité, & où les muscles sont les moins compactes. Ainsi les endroits sur lesquels les topiques appliqués auront le plus d'action, ce sont les parties nerveuses & tendineuses, telles que la plante des piés, la paume de la main, le poignet & les tempes.

On peut aussi appliquer avec succès les remedes de cette espece sous les aisselles & sous les jarrets, d'où leur action se répandra sensiblement dans tout le corps. Lors donc que dans les cas d'une trop grande chaleur, il est question de rafraîchir, on appliquera dans les lieux dont nous venons de faire mention, une liqueur qui ait quelque acidité, & qui repercute doucement; car l'usage des acides est extremement propre à rafraîchir. Il faut suivre la même pratique, lorsqu'il faudra calmer les spasmes dans les fievres: on auroit aussi lieu de se louer en pareil cas des emplâtres corroboratives & subastringentes appliquées sur la nuque du cou, aux tempes

& aux poignets. Mais lorsqu'il s'agira de fortifier le genre nerveux, je crois qu'on feroit fort bien de frotter & de fomenter de tems en tems la nuque du cou, & les sutures de la tête avec des corroboratifs balsamiques & doux. Mais faut-il réveiller des nerfs languissans & engourdis, ou résoudre une humeur visqueuse logée dans quelque partie : ce seront les vésicatoires qu'il faudra appliquer sur la nuque du cou. Enfin, a-t-on à faire à la vérole, ou à la gratelle, on emportera ces maladies par une salivation convenable, & l'on excitera cette salivation avec moins de danger en appliquant l'onguent mercuriel sous les aisselles.

Une connoissance exacte de la structure du nombril mettroit encore le Medecin en état d'appliquer des topiques avec prudence & succès. On sait que la ligne blanche est contiguë au nombril, & qu'elle est de sa nature fort sensible aux impressions. La ligne blanche est le centre de plusieurs tendons considérables. Cette partie doit donc être douée d'un sentiment vif & délicat, & entrer en conspiration avec toutes les parties du corps : car nous savons que par la connexion & la continuité des nerfs dispersés dans tout le corps, l'économie animale entiere se ressent de l'irritation ou d'un mouvement violent quelconque excité dans une partie nerveuse. C'est pourquoi l'on ne doit point s'étonner que les remedes appliqués sur le nombril transmettent leur action, de cette partie aux endroits du corps les plus éloignés, par le moyen de plusieurs nerfs considérables situés aux environs. On sait par une expérience faite & réitérée tous les jours dans les familles, que la grosseur d'une noix de beurre frais appliqué sur le nombril d'un enfant, le fait aller à la selle. S'il y a des vers dans les intestins, on en provoquera l'expulsion, en frottant le nombril avec du fiel de bœuf consolidé avec de l'onguent de pain de pourceau, & mêlé avec de l'huile de coloquinte. Dans la colique, accompagnée de convulsions, maladie terrible, on calmera considérablement les douleurs en oignant le nombril avec quelques grains de civette. On sera aussi soulagé dans la suppression d'urine, en frottant la même partie avec de l'huile de térébenthine. Les arteres ombilicales étant adhérentes aux côtés de la vessie, l'expulsion de l'urine sera puissamment provoquée par l'oignement précédent.

C'est à la connoissance de la situation des parties internes & des lieux qu'elles occupent, à nous conduire à celle de leurs maladies & de la maniere de les traiter. Nous savons que l'estomac est incliné du côté gauche, que son orifice supérieur est adhérent à l'épine du dos, & que son orifice inférieur est couvert du creux de l'estomac ou du *scrobiculum cordis*. De-là il est évident que cette douleur violente que l'on attribue à tort au cœur, procede entierement de l'estomac, & que le siége de la cardialgie n'est point, comme on l'avoit imaginé sans fondement, au côté gauche de l'estomac; mais au côté droit. Mais, sans parler davantage du siége de la douleur dans la maladie précédente ; (car il est constant qu'elle se fait sentir sous le creux de l'estomac,) il paroît par la description anatomique que nous avons faite de la position de l'estomac, que la bile qui est la cause la plus ordinaire de la cardialgie, est plus voisine de l'orifice droit, que de l'orifice gauche. C'est par cette raison, que ceux qui ont des obstructions au foie, y sont plus sujets que d'autres. L'orifice gauche ne partage la douleur que lorsqu'elle s'étend jusqu'au dos. L'*anatomie* nous apprend qu'en ce cas les emplâtres, les substances spiritueuses, balsamiques, & tout ce qui tend à fortifier l'estomac, & à calmer les douleurs, peut s'appliquer avec succès sur le creux de l'estomac, & sur le côté gauche au-dessous des fausses côtes. C'est par elle que nous savons encore qu'on est soulagé dans cette maladie par les remedes qui corrigent l'acreté des humeurs, & qui dissipent les vents. Mais l'estomac étant situé sous le diaphragme, comme on le démontre en *anatomie* : il est évident que lorsqu'il sera gonflé, il y aura de l'embarras & de la difficulté dans la respiration. Dans ce cas, le Medecin qui n'ayant aucune teinture d'*anatomie*, ordonneroit des pectoraux émolliens & doux, s'imaginant que la maladie est dans les poumons, commettroit une faute très-lourde ; car des phlegmes épais, ou un gonflement simple étant la cause de l'indisposition, il est clair qu'en chassant les uns ou en dissipant l'autre, l'estomac reprendra son état naturel, & la difficulté de respirer cessera. Ce que l'on obtiendra par le moyen d'émétiques & de purgatifs doux & modérés.

La situation & les contours du colon, deux choses ignorées des Anciens, parce qu'ils avoient négligé l'étude de l'*anatomie*, ont été pour eux & pour quelques Modernes, les sources des erreurs les plus grossieres. Ils attribuoient à un vice de la rate, ces tumeurs que l'on sent dans les maladies hypocondriaques, particulierement du côté gauche, & qui proviennent de vents ou d'excrémens retenus dans les circonvolutions de cet intestin. S'ils avoient étudié la structure du corps humain, ils auroient su les uns & les autres que la rate est située sous le diaphragme, & qu'elle est plus proche de l'épine du dos ; & ils auroient évité les bévues grossieres qu'ils ont commises ; car il est constant que les douleurs & les chaleurs brûlantes que les hypocondriaques ressentent, & que les tumeurs qui leur paroissent au-dessous des fausses côtes, sont ordinairement du côté gauche, & ont leur siége dans le colon. Ajoutez à cela que la rate est une partie très-peu sensible, & que par sa grosseur, qui deviendroit dans ce cas fort incommode, elle produiroit une douleur sourde & fixe ; au lieu que dans les maladies hypocondriaques, il est d'expérience que la douleur la plus grande s'anéantit quelquefois sur le champ. Cela étant ainsi, il faut donc préférer dans la cure de cette maladie les clysteres carminatifs qui délayeroient l'acreté des humeurs, & qui garantiroient les membranes nerveuses du colon, de son impression, à tout autre remede. On ne négligera pas non plus les emplâtres carminatives. Appliquées sur le côté gauche, elles fortifieront le ton du colon & produiront un effet surprenant.

Il y a une autre maladie qui tire son origine du colon, & qui n'est pas moins embarrassante pour le Medecin qui n'est pas versé dans l'*anatomie*. Un malade sent quelquefois une douleur violente aux environs de la crête de l'os des îles du côté droit, & cette douleur est accompagnée d'une opiniâtre constipation de ventre. Telle est la cause de cette maladie : le colon commence dans cet endroit, & pour que les excrémens puissent être promptement chassés en embas, il est composé de membranes & de ligamens forts ; mais dans les personnes abbatues par la violence de quelque maladie, la force & le ton de cet intestin étant affoiblis, les flatulences & les excrémens y sont retenus, le tendent, y forment comme une espece de tumeur & causent au malade des douleurs très-cruelles. Il est aisé de conclurre de la cause de cette maladie, que les cataplasmes faits d'herbes & de semences carminatives sont très-propres à la détruire ; & qu'il est bon encore d'humecter les intestins avec des clysteres huileux ; car ces clysteres portés à l'origine du colon amolliront puissamment les excrémens endurcis, & les disposeront à l'expulsion.

Un malade est quelquefois attaqué de douleurs violentes qui se font sentir aux environs du nombril, mais qui partent réellement de l'ileum. Un Medecin ignorant en *anatomie* prendra ces douleurs pour la colique. Cette maladie est fort ordinaire ; Hippocrate en fait mention si souvent, qu'il sembleroit qu'elle étoit encore plus commune de son tems qu'aujourd'hui. Mais il ne parle point de la colique ; le climat de la Grece étoit si favorable à la santé, qu'apparemment les coliques & les maladies hypocondriaques y étoient fort rares. Quoiqu'il en soit, il est évident que si un Medecin ne veut point être exposé à ordonner des remedes au moins inutiles, il doit connoître la situation des intestins. Car quoique les clysteres soient très-bons dans la coli-

que, ils produiront peu d'effet dans la passion iliaque, par la raison qu'ils ne peuvent être portés au-delà de la valvule du colon. Il est donc inutile de recourir aux clysteres dans cette maladie. On leur préférera les emplâtres, les onguens appliqués à l'extérieur, & l'huile d'amandes douces prise intérieurement, mêlée avec de l'huile d'anis.

Les remedes pour les nerfs, & les préparations de castoreum sont encore salutaires dans cette maladie; parce qu'ils sont très-propres à calmer la violence des convulsions. (*Voyez l'article* Iliaca Passio, *où nous rendrons raison de l'avantage des clysteres émolliens dans cette maladie, quoiqu'ils ne passent point la valvule du colon.*)

Celui qui sait comment le rectum est situé, & combien fortement il est attaché à la vessie, ne sera pas embarrassé d'expliquer pourquoi la difficulté d'uriner, surtout si elle est occasionnée par la pierre, ou par une blessure, est accompagnée de ténesme & quelquefois de la chute de l'anus. Avec les mêmes connoissances, il aura la même facilité d'expliquer pourquoi réciproquement dans le ténesme la vessie est sollicitée à se vuider. Il est donc important dans ce cas de connoître si c'est le rectum, ou si c'est la vessie qui est attaquée. Si la cause est inconnue, on risque de se tromper dans la cure. Ce seroit fort inutilement qu'on ordonneroit des remedes pour la vessie, si le rectum étoit le siége de la maladie.

La situation de la vessie n'est pas moins importante à connoître. Elle est placée au centre même ou dans la partie supérieure du bassin, & elle tient à l'os pubis. On y remarque une multitude prodigieuse de fibres charnues dont la contraction chasse l'urine qui la remplit. Si la quantité d'urine est trop grande, & conséquemment si l'élasticité des fibres n'a plus de jeu, il y a suppression d'urine. D'où nous inférons que dans cette maladie, il faut appliquer sur la région du pubis des remedes capables d'animer les fibres, & d'y produire la contraction en vertu de laquelle les urines seront expulsées. A cet effet, on se servira de certaines huiles, telles que celles de scorpions, de genievre; de l'ail, des oignons rotis, & d'autres remedes qui tendent à ranimer & à raffermir le ton affoibli de la vessie.

Le cours des ureteres est dirigé du côté de la vessie, passant obliquement sur les muscles psoas, ils vont s'insérer dans sa partie postérieure. C'est un composé de fibres musculeuses & tendineuses, & qui doit par conséquent être violemment irrité par les pierres qui y tombent, & qui y sont arrêtées. Un Medecin qui saura se servir de ses observations *anatomiques*, se gardera bien dans ce cas d'ordonner les huiles de genievre, & de térébenthine, le baume de soufre, & tous les remedes qui poussent violemment: il n'ignorera point que son seul but doit être de relâcher les parties, & de dissiper la contraction que la violence de la convulsion a occasionné. Il aura donc recours avec plus de succès aux huiles par expression, telles que celle d'amandes douces, de muscade, de lis blancs, de scorpion, de semences de pavots, de carvi, & d'autres. Les douleurs produites par la cause dont nous venons de parler, se calmeront en appliquant ces huiles sur la région des reins & des ureteres.

La connoissance de cet assemblage merveilleux de nerfs & de cette diversité singuliere d'arteres, de veines & de tendons qui s'entrelacent avec le mésentere aux environs de la derniere vertebre du dos & de la premiere des lombes, ne sera pas moins avantageux dans la cure des maladies. On peut en conjecturer que les douleurs violentes qui se font sentir dans cette région au commencement des fievres intermittentes, dans la petite vérole, dans la rougeole, dans la passion hystérique & en d'autres maladies aiguës, ne sont point causées par une pierre engagée dans les reins, comme on le pense communément, mais qu'elles partent du plexus mésentérique; car s'il arrive que ces nerfs soient tendus ou picotés par des flatulences ou du sang épanché dans les intestins; on sera saisi sur le champ d'une douleur dans l'épine du dos. J'ai connu un Medecin qui traitoit cette maladie avec beaucoup de succès; il se servoit d'une emplâtre de fray de grenouilles avec de l'huile de jusquiame & du camphre. Les astringens & les emplâtres, dans la préparation desquelles entre le plomb, loin de secourir ne font que hâter la mort du malade. J'ai encore eu plusieurs occasions de remarquer que, quand on employoit ces remedes pour corriger l'excès du flux menstruel, ils supprimoient quelquefois entierement cette évacuation & dirigeoient le sang d'un autre côté, au grand préjudice de la malade.

Pour démontrer combien la connoissance de l'*anatomie* est utile dans la pratique de la Medecine, je passe à la structure des visceres. Pour commencer par les poumons, il est évident que puisque c'est un composé de vaisseaux, le sang doit y être en abondance. Des branches de vaisseaux en nombre infini traversent & parcourent les poumons selon toutes sortes de directions, embrassant les bronches dans toute la longueur & tous les replis de leur cours. L'artere pulmonaire qui porte le sang du ventricule droit du cœur dans les poumons, paroît beaucoup plus large que l'aorte même: de plus, la veine pulmonaire s'y distribue en une multitude prodigieuse de ramifications de l'existence desquelles on peut s'assurer en y injectant de la cire fondue. Que conclurons nous de-là? Que la plupart des maladies du poumon proviennent d'un épanchement de sang ou d'un embarras de la circulation de ce fluide dans sa substance; c'est ce qui est confirmé par le crachement de sang: la péripneumonie, la pleurésie, la phtisie, & toute la suite fatale des maladies qui attaquent le poumon.

Si l'on accorde à ces considérations quelque poids, on conviendra que la saignée doit soulager, qu'elle est même absolument nécessaire dans les maladies du poumon; conséquemment que l'usage des remedes qui tendent à diviser & atténuer le sang qui y circule, est salutaire. Entre ces remedes, les plus énergiques sont les infusions chaudes d'herbes balsamiques & qui contiennent un sel nitreux & subtil. Il suit de-là que dans les maladies du poumon, les acides astringens, les styptiques, les substances visqueuses & tout ce qui est capable de rallentir la circulation du sang & par conséquent d'en augmenter l'embarras, seroit mortel. D'ailleurs la trachée-artere qui par ses subdivisions forme les branches des poumons, étant tapissée d'une membrane nerveuse; c'est une raison de plus pour proscrire dans les maladies de la poitrine toutes les substances acides & acres; leur effet est non-seulement d'attirer une grande quantité de sang dans la partie malade qui en est déja surchargée; mais ce qui est pis, d'en arrêter le mouvement & la circulation.

Il nous reste maintenant à examiner le foie, de tous les visceres le plus sanguin: il nous offre différens vaisseaux dont il est difficile de fixer exactement le nombre. Les glandes même dont il est composé ne sont qu'un tissu d'une multitude innombrable de petits vaisseaux qui partent de la veine porte & de la veine cave, & qui sont renfermés dans des cellules membraneuses, comme Vieussens l'a judicieusement remarqué dans son Traité *de Novo Vasorum systemate*. Les glandes du foie séparent la bile, qui est reçue ensuite dans une multitude de petits vaisseaux entrelacés les uns dans les autres, & adhérens entr'eux.

Si nous considérons que ce viscere reçoit la plus grande partie du sang qu'il contient, de la rate, de l'épiploon, de l'estomac, des intestins & d'autres parties contenues dans l'abdomen, par le moyen de la veine porte; & que cette veine manquant de pulsation, n'est pas capable de conduire plus loin le fluide qui la remplit; nous concevrons aisément que le foie doit être fort sujet à des obstructions & à toutes leurs suites fâcheuses. La circulation foible & languissante du sang y produit l'obstruction, l'engorgement des vaisseaux, l'endurcissement, le skirrhe & beaucoup d'autres maladies

chroniques. Si le sang n'a point de passage par la veine porte & par la veine cave, il regorgera nécessairement dans les visceres d'où il vient, & retournera dans la rate, le pancréas, le mésentere & les autres parties, d'où il arrivera que tant qu'il séjournera dans ces endroits, il tiendra les vaisseaux tendus & gonflés, & produira des obstructions & diverses maladies spasmodiques en picotant les membranes nerveuses. S'il survient à cette occasion un épanchement de la lymphe, il sera suivi de tumeurs, d'hémorrhoïdes, de vomissemens de sang & d'autres accidens semblables, entre lesquels on peut compter le *morbus niger*, la maladie noire dont Hippocrate fait mention. L'*anatomie* a appris au Medecin habile qu'il n'a d'autre moyen de les dissiper, que de rendre la circulation du sang libre & facile dans le foie. A cet effet, il se servira des eaux minérales, des bains chauds, de décoctions appropriées, prises en abondance, des amers, des substances salines, des sels neutres fixes; en un mot de tout ce qui tend à atténuer le sang, fortifier les solides, & rétablir les fluides dans leur circulation naturelle. On conçoit aisément que dans le cas où il y a trop de sang, principe trop fréquent des obstructions, la saignée en diminuant la quantité, dissipera le gonflement des vaisseaux, & les obstructions, & sera salutaire au malade.

Nous savons encore par le moyen de l'*anatomie*, que le foie est adhérent au diaphragme; & la sagesse que le Créateur a fait briller dans tous ses ouvrages, ne nous permet pas de douter que ce mécanisme n'ait quelque but important. Demandez à l'*Anatomiste* quel est ce but? C'est, vous répondra-t'il, afin que le foie soit agité & mis en mouvement par le diaphragme qui s'abaisse & s'éleve continuellement par la respiration, d'où il arrive que la circulation du sang, qui sans cela seroit languissante dans ce viscere, est accélérée; ce qui prouve que dans les maladies qui l'attaquent, il faut du mouvement & conséquemment qu'il est bon de marcher, d'aller à cheval & de s'exercer de quelque autre maniere que ce soit. Si nous remarquons de plus que les vaisseaux hémorrhoïdaux qui sont couchés longitudinalement sur le colon & sur le rectum, sont très-éloignés de la veine porte & que tous les mouvemens en montant perpendiculairement sont pénibles; nous en conclurons que, puisque le sang circule difficilement dans la veine porte & dans les visceres de l'abdomen, il s'y formera facilement obstruction; & que, si cet accident est accompagné de convulsions, alors le sang rompant les vaisseaux qui le contiennent sortira par les orifices des veines. Dans ces cas, il est donc important de fortifier les parties solides, de rétablir la circulation des fluides par des délayans, & de s'interdire les purgatifs violens, les astringens & les préparations d'aloès; car ces remedes, en irritant le rectum, rendroient funeste une évacuation qui de soi-même peut être salutaire.

Après avoir examiné le foie, descendons maintenant à l'utérus, à cette partie dont la connoissance importe si fort dans la cure des maladies qui surviennent aux femmes. L'utérus ou la matrice est encore un de ces visceres qui contiennent du sang; sa substance est musculaire & fibreuse, & elle est parsemée d'une multitude infinie de vaisseaux qui lui sont envoyés par les canaux spermatiques & hypogastriques. Ces vaisseaux étant entrelacés en plusieurs endroits les uns dans les autres & communiquant presque partout entre eux, il est nécessaire que le sang, surtout lorsqu'il est en trop grande quantité, circule languissamment dans les canaux tortueux répandus dans cette partie: d'où nous devons conclurre que si le sang vient à s'y arrêter & qu'il ne soit pas parfaitement repompé par les veines & reporté par leurs canaux (tortueux comme celui des arteres), il s'ensuivra des accidens terribles. C'est par cette raison que cette partie est sujette à des effusions de sang, à des concrétions visqueuses qu'on appelle communément polypes, & à une foule d'autres maladies. De-là viennent aussi les fréquens avortemens, les hydropisies, les tumeurs, les cachexies, les obstructions & les autres indispositions particulieres aux femmes.

Cela supposé, nous assurerons que dans ces maladies, tout ce qui peut retarder le mouvement du sang est fatal; conséquemment qu'il ne faut point employer les acides, les styptiques, & les astringens. Ces remedes ne sont capables que d'irriter & augmenter le mal. Ceux au contraire, qui sont propres à donner de la fluidité, de la couleur & du mouvement au sang seront salutaires. On ne négligera point ceux qui peuvent fortifier les parties solides: par leur moyen les humeurs vitales portées rapidement dans toutes les parties du corps y communiqueront leur douce influence. On ajontera à ces remedes les bains, les sels volatils huileux, & les amers balsamiques. Ces secours donnés à propos ne manqueront point de soulager les malades. Qu'on me permette encore de recommander la saignée, c'est le remede de précaution le plus sûr qu'on puisse prendre contre l'avortement & les autres maladies des femmes.

Je viens maintenant aux avantages de la connoissance exacte de la structure de la rate dans la pratique de la Medecine. Spigelius & Ruysch, la gloire & l'ornement de notre siecle, ont démontré, l'un par des observations, l'autre par des expériences, que la rate est composée d'un grand nombre de vaisseaux, de veines & d'arteres; d'où quelques modernes ont conjecturé que sa substance étoit vasculaire & l'ont regardée presque comme une glande pleine de sang, & d'où nous voyons que sa destination est d'atténuer le sang épais qui y est apporté, afin qu'il passe plus pur & plus coloré dans le foie. Cela supposé, il est facile de s'appercevoir combien le gonflement, la plénitude de sang & les obstructions qui penvent survenir dans cette partie, sont fatales à la santé. La suite de ces accidens, c'est qu'un sang épais & visqueux se distribue de-là dans toutes les autres parties du corps; que ce sang trouvant par sa nature & par l'étroite capacité des canaux dans lesquels il est obligé d'entrer, de la difficulté à circuler, séjourne dans quelque endroit, & que de ce séjour naît une multitude de maladies différentes: aussi remarque-t'on dans la pratique qu'il n'y a point de remedes plus puissans en pareils cas, ni plus actifs que ceux qui atténuent le sang, qui débarrassent les vaisseaux, qui dissipent les obstructions & qui remettent les solides au ton convenable. Or ces remedes ne produiront ces effets qu'en augmentant la circulation languissante du sang, & en lui rendant sa continnité. Une boisson copieuse d'eaux saines servira beaucoup à atténuer le sang visqueux. Nous n'avons pas besoin de donner la raison pourquoi les bains chauds & les eanx minérales sont non-seulement utiles, dans les maladies de l'espece dont il est question, mais encore les remedes les plus propres à produire les effets qui leur sont contraires; mais le ton des parties solides ne contribuant pas peu à la circulation du sang, ce ton s'affoiblissant en raison de la distention des vaisseanx; il est constant qu'il ne faut point négliger les astringens doux, tels que les ferrugineux & ceux qu'on appelle communément spléniques.

Nous pouvons encore mettre les reins au nombre des visceres sanguins. La structure de cette partie mérite par l'utilité de la connoissance qu'on en peut avoir, toute notre attention. La secrétion de la sérosité saline dépend entierement de la circulation du sang dans les reins; on peut démontrer par deux raisons que la nature s'est servie des moyens les plus justes pour qu'elle n'y souffrît aucune altération. Premierement les arteres émulgentes sont toutes voisines du cœur, & cette proximité rend leur systole extremement forte. Secondement, la décharge des fluides reçus dans l'estomac, se fait avec beaucoup de promptitude par la vessie. On sait par expérience qu'on urine promptement & copieusement après avoir pris des liqueurs chaudes, telles que la petite biere, les infusions de thé, & la bétoine de Paul. Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire que les exulcérations, les inflammations, les paroxys-

mes de la pierre, les suppressions, les décharges excessives d'urines, & la plupart des autres maladies des reins procedent de l'épanchement du sang, & que la cause de tous ces accidens n'est autre chose que la trop grande quantité de sang ou la pléthore; d'où le Medecin conclura que la saignée est un excellent remede, puisqu'il attaque directement la cause du mal; & que l'usage des bains chauds, des eaux minérales, des infusions chaudes de la bétoine de Paul, le liere terrestre & tout ce qui tend à atténuer le sang coagulé, doit être salutaire dans les maladies des reins.

Les parties membraneuses du corps étant douées d'un sentiment vif & exquis, il est important pour le Praticien d'en connoître bien la structure, & nous ne les passerons point sous silence. L'estomac, l'œsophage, les intestins & la vessie, sont entre les visceres ceux qu'on peut regarder comme particulierement composés de membranes. Or, l'*anatomie* nous apprend que toutes les parties membraneuses contiennent peu de sang; mais qu'elles sont bien pourvues de branches de nerfs & de fibres qui servent à leur contraction & à leur dilatation, & qu'elles sont par conséquent fort sujettes au spasme ou à des mouvemens convulsifs. Dans ces accidens le sang coulant lentement dans les vaisseaux comprimés & obstrués, y séjournera facilement & produira les plus terribles maladies. C'est de cette cause que naissent les inflammations les plus dangereuses; parce qu'en vertu de la liaison singuliere des parties nerveuses entre elles, l'affection d'une seule partie se transmet à tout le systeme nerveux, communication qui ne manque jamais d'être suivie des symptomes les plus funestes; tels que les fievres aigues, les insomnies, le dégout, la chaleur interne, la froideur des parties extérieures, l'agitation continuelle, les convulsions & l'aliénation d'esprit jusqu'à un certain point. Plus la partie affectée est considérable, plus on jugera l'inflammation dangereuse; quant aux secours que le Medecin doit donner à son malade, il les proportionnera au danger & à l'état de ses forces. On déduit de cette théorie que pour soutenir le corps contre la violence de ces accidens, on peut attendre du succès de tous les remedes qui tendent à conserver les parties solides dans le ton convenable & dans leur vigueur naturelle, & qui ne sont ni astringens ni relâchans, entre lesquelles je ne peux m'empêcher de recommander les remedes pour les nerfs, les infusions chaudes de plantes balsamiques tempérés, les sels volatils huileux, les essences d'alexipharmaques, &c. S'il y a pléthore ou trop grande abondance de sang, la saignée sera nécessaire; on s'interdira tous purgatifs, émétiques, & styptiques: on ne se servira point non plus d'alimens imprégnés d'acides, de substances visqueuses ni de tout ce qui est capable de rafraîchir; parce que l'irritation causée par tous ces ingrédiens augmenteroit le spasme & la maladie. L'estomac est un viscere si considérable & si important que je ne puis me dispenser de dire un mot de sa structure particuliere. On remarque dans la cavité supérieure du côté gauche, que les vaisseaux sanguins y sont défendus par une forte membrane des injures auxquelles ils seroient exposés sans elle, tandis que leurs membranes propres sont extremement foibles dans cet endroit. Ce méchanisme met en état d'expliquer pourquoi dans les maladies hypocondriaques & dans les obstructions de la rate, ces vaisseaux que le sang met alors dans une grande distension, se rompent facilement; d'où il s'ensuit un vomissement de sang considérable. Les femmes sont fort sujettes à ces vomissemens, par la seule raison que le sang qu'elles auroient dû perdre par le flux menstruel, étant retenu, est porté dans les vaisseaux de l'estomac, qu'il gonfle d'abord & qu'il rompt ensuite. Le fond de l'estomac, son orifice inférieur & le duodenum sont tapissés d'une membrane forte & veloutée qui sert de rempart à la membrane nerveuse & sensible. Il n'est donc pas étonnant que le sentiment soit moins vif dans ces endroits qu'ailleurs, puisque l'*anatomie* nous démontre que les autres parties du corps ne sont point enveloppées de la sorte. Qui ne reconnoîtra encore ici la sagesse de l'Auteur de la machine entiere? N'est-il pas évident que la fonction de cette membrane veloutée, est de garantir la membrane nerveuse des impressions fâcheuses qu'elle auroit reçue de la bile & des alimens qui passent continuellement sur elle. Nous poserons donc comme une loi de pratique, que les sels purgatifs & les remedes qui relâchent le ventre doucement, ne sont d'aucun avantage dans tous les cas où le fond de l'estomac, le duodenum & le commencement du jejunum seront chargés d'une masse de matieres acides & bilieuses; car ces parties n'ayant qu'un sentiment lourd & grossier, elles résisteront à l'irritation foible & languissante de ces médicamens légers & mal-choisis. Les émétiques doux sont les seuls capables de débarrasser ces parties des ordures éloignées & pesantes qui les incommodent; car les soufres & les sels subtils & caustiques qu'ils contiennent, pénétreront la tunique veloutée, & portant l'irritation dans la membrane nerveuse, ils exciteront dans cette région des contractions spasmodiques, & les ordures en seront chassées, & pour ainsi dire, conduites dehors par le remede.

Mais à propos du duodenum, je ne passerai point sous silence sa structure singuliere. Elle a des particularités auxquelles peu de personnes ont fait toute l'attention qu'elles méritent. La main Toute-puissante qui nous a formés, & dont il ne sort que des choses parfaites, a voulu qu'il ressemblât à un petit sac ou à un petit estomac, afin que la bile qui y est portée par des canaux propres à cet usage, y séjournât plus long-tems, & se mêlât par conséquent plus intimement avec nos alimens; précaution absolument nécessaire à la santé. Cela supposé, il est évident qu'il provient un grand nombre de maladies des différens accidens qui peuvent arriver à cet intestin. Si, par exemple, la bile y est en trop grande abondance. Si son mouvement est lent, & conséquemment son séjour long, ce qui l'expose à se corrompre, & à prendre quelque qualité malfaisante; il est constant, & je sai par expérience, que dans ce cas cet intestin renfermera la cause secrete de plusieurs maladies terribles. C'est à cette cause qu'il faudra rapporter les fievres intermittentes, les fievres tierces, les ardentes & les bilieuses, les dyssenteries, les diarrhées & les cardialgies. C'est aussi dans cet intestin que se retire cette matiere virulente, qui, portée de-là dans le sang, engendre la petite vérole, la fievre pourpreuse, & d'autres maladies de différentes especes. Que concluront-nous de-là? Qu'il n'y a point de remedes plus efficaces pour prevenir ou dissiper ces maladies, que les émétiques doux, en vertu desquels les semences de la maladie seront déracinées; & ces ordures qui communiquent déja, ou qui communiqueroient dans la suite leur infection au sang, seront expulsées. Des absorbans déterfifs & nitreux, agissans immédiatement sur la matiere morbifique, pourroient en émousser les pointes aiguës, & suppléer aux émétiques.

Si je n'entrois dans quelque détail sur la bile, cette humeur si nécessaire à la santé, ce seroit une inadvertence qu'on ne me pardonneroit pas. Elle s'engendre dans une abondance digne de notre admiration, dans le foie d'où elle est portée dans les intestins par deux canaux. A quel usage y est-elle employée? C'est ce sur quoi l'on ne s'explique point.

Puisqu'elle entre dans le duodenum & les premiers intestins, & qu'elle se mêle avec le chyle, il faut bien qu'elle soit utile, dit-on: on ajoute pourtant, qu'en pressant les intestins, elle les sollicite à laisser sortir les excrémens qu'ils contiennent. De son premier emploi & de ses effets, nous concluons qu'elle importe extremement à la conservation de notre santé, & que ses défauts, soit en quantité, soit en qualité, doivent produire plusieurs maladies. D'où l'on déduit une maxime de pratique, qui est que tout ce qui tend à régénérer la

bile lorsqu'elle est en trop petite quantité, & à lui rendre son tempérament naturel, & son tempérament balsamique, est salutaire.

Les remedes propres à produire ces effets, sont les extraits amers de la petite centaurée, le chardon beni, l'extrait d'aloès, & d'autres substances de cette nature. Puisque la bile dans son état naturel, fortifiant le mouvement des intestins, occasionne, provoque & facilite l'expulsion des excrémens, dissout & dissipe les humeurs visqueuses du corps, & garantit par ce moyen des maladies froides, il est constant que dans ces cas, les meilleurs remedes qu'on puisse ordonner, ce sont des amers réunis à des balsamiques. C'est par cette raison qu'ils sont excellens dans les cachexies, dans les hydropisies, & dans les maladies hystériques & hypocondriaques.

Il ne sera pas inutile de dire un mot de la circulation de la lymphe, & de démontrer les avantages que le Praticien peut tirer de cette connoissance. Observons d'abord que la lymphe, ou la partie la plus claire & la plus déliée de la sérosité, est séparée du sang artériel, portée par les vaisseaux lymphatiques au canal thorochique, & transmise dans le cœur, où elle se mêle au sang, pour lui donner le degré de fluidité convenable à un fluide réel. C'est par une certaine quantité de ce fluide que les parties de notre corps sont nourries & entretenues; & les expériences de la Chymie & de la statique nous démontrent que nous sommes composés de onze parties de fluide pour une de solide. Le sang doit donc être entretenu, délayé, & rendu propre à la circulation par un autre fluide. Ce fluide sera donc un des premiers élémens qui entrent dans sa composition: de-là nous pouvons déduire quelles doivent être les qualités d'un fluide qui puisse se mêler avec le sang, même en grande quantité, sans toutefois nuire à la santé. Il est évident que ce fluide doit être clair & léger. Le Medecin aura donc soin d'examiner la qualité des eaux, & de comparer leurs qualités avec l'état du malade, & ce qui est nécessaire pour le ramener à la santé. Il concevra que rien n'est plus propre à atténuer le sang que d'y mêler beaucoup de fluide; & que rien n'est plus salutaire dans les obstructions des visceres & dans la viscosité du sang, qu'un usage convenable des bains chauds & des eaux minérales.

L'inspection anatomique du cours de la lymphe, nous convainc encore que son retour doit être difficile. Mais la sagesse de la nature a pourvu à cet inconvénient: elle a facilité son retour en lui multipliant des passages. Les vaisseaux lymphatiques ont une multitude d'issues latérales; & les glandes conglobées, à travers lesquelles passent ces ruisseaux, sont parsemées de fibres nerveuses, dont la force & l'action hâtent le mouvement de la lymphe du côté du cœur. C'est donc avec raison que cet Observateur ingénieux des vaisseaux lymphatiques, Nuck, les a comparés à des siphons. Malgré cette précaution de la nature, s'il arrive que la circulation de la lymphe languisse; si elle est visqueuse; si la force des fibres qui doivent faciliter son retour n'est pas suffisante, cette humeur séjournera aux environs des glandes, & y causera obstruction: mais lorsque la lymphe n'a pas le mouvement qui lui convient, elle se corrompt, elle devient visqueuse, & elle ne manque pas de produire des maladies terribles; telles sont toutes celles qui attaquent la peau. L'impureté de la lymphe cause les lepres, les herpes, les pustules, les gales, la teigne & la vérole. Après avoir découvert la cause de ces maladies, ce dont nous ne serions peut-être jamais venus à bout sans le secours de l'*anatomie*, il est constant que la seule chose à laquelle nous ayons à travailler, c'est de rendre à la lymphe la circulation, ou à desobstruer les glandes, afin qu'elle puisse se remettre dans le mouvement convenable. A cet effet, on auroit recours sans succès à la purgation, à la saignée, aux absorbans & aux sels: il faut employer des remedes plus énergiques, des remedes pénétrans, qui conservent leur nature en agissant, qui picotent les fibres, & qui desobstruent les glandes & les vaisseaux. Telles sont ceux que nous tirons du regne des minéraux, les soufres des métaux, l'antimoine & les préparations mercurielles, dont on ne peut trop vanter l'action sur les glandes & sur les mouvemens de la lymphe.

Si la circulation de la lymphe est gênée ou suspendue, particulierement dans le cas d'obstruction au foie, les vaisseaux lymphatiques se gonfleront & se briseront. L'épanchement de la sérosité qui s'ensuivra, produira différentes especes d'hydropisies, qui prendront leurs dénominations des parties qu'elles affecteront. On peut conclurre de-là que ces maladies sont de difficile guérison; car il est aisé de prouver & de concevoir, que ce n'est pas sans peine qu'on viendra à bout d'amollir des visceres endurcis, & de consolider des vaisseaux rompus.

Considérons maintenant le cerveau & le sisteme nerveux. Plus notre examen sera profond, plus évidente sera l'utilité de la connoissance de ces parties dans la pratique de la Medecine. Les Anciens les avoient nommées parties froides, non qu'ils ignorassent qu'elles ont un degré de chaleur convenable: mais c'est qu'ils avoient remarqué, que proportionnellement aux autres, elles ne contiennent qu'une très-petite quantité de sang: d'ailleurs la substance du cerveau est par elle-même entierement privée de sentiment; d'où il paroît que le défaut de sang influe considérablement sur ces parties: aussi observerons-nous dans la saignée ou dans les hémorrhagies considérables, que le malade tombe en défaillance; par la raison que dans ces cas, les parties sont pour ainsi dire privées de la nourriture dont elles ont besoin. On peut conclurre de-là que les remedes chauds sont bienfaisans dans les maladies de la tête, parce qu'en fortifiant les membranes, la circulation du sang se fait d'une maniere plus parfaite & plus prompte. C'est donc avec raison qu'on recommande dans ces cas les remedes qu'on appelle communément céphaliques; telles sont les huiles tirées par distilation d'herbes aromatiques, les baumes apoplectiques & les sels volatils huileux; car si les membranes du cerveau manquent de force, le sang y séjournera aisément, & il s'ensuivra des maladies terribles, comme l'apoplexie, l'extinction de la voix, la mélancolie, l'aveuglement, la surdité, les goutes serenes, les cochemares, les reveils fâcheux, l'assoupissement, le dérangement, & l'affoiblissement des différens sens. Si les corroboratifs sont propres à dissiper tous ces accidens, rien n'est plus capable de les accroître que tous les remedes qui peuvent relâcher, rafraîchir & engourdir. De cette espece sont toutes les substances vaporeuses, l'air humide, le sommeil long, les affections de l'esprit, & particulierement le chagrin; tout ce qui peut envoyer au cerveau des particules sulphureuses dont les nerfs seroient agités, comme les opiates, les narcotiques, les acides, les remedes rafraîchissans & les fruits d'automne; au contraire, les sels volatils, huileux & balsamiques sont salutaires. Je regarde mon baume liquide comme un des plus efficaces; composé des huiles les meilleures & les plus naturellement extraites, il produit des effets surprenans dans les maladies du cerveau & des nerfs. Je recommanderai par la même raison, dans les obstructions qui surviennent aux mêmes parties, dans la paralysie, les remedes balsamiques appliqués à l'extérieur, non tant sur la partie affligée, qu'à l'origine des nerfs & sur la nuque du cou.

Ici je traiterois à fond la doctrine des nerfs, s'il ne suffisoit au but que je me suis proposé d'effleurer cette matiere. S'il y a quelque partie distinguée dans l'*anatomie* dont le Medecin doive être profondément instruit, c'est sans contredit celle qui traite de la structure & de la conspiration merveilleuse des nerfs. Si ces connoissances lui manquent, il ne sera jamais en état de discerner quelle est la partie à laquelle il faut rapporter les symptomes, & quelle est celle qui ne souffre que par conspiration. A combien d'erreurs ne sera-t'il

donc pas exposé dans la pratique, si l'on convient de la vérité de cet aphorisme, que c'est à la cause premiere de la maladie qu'il faut s'attaquer, & que celui qui, soit par inadvertance, soit par ignorance de l'*anatomie*, s'adresse aux symptomes, commet une faute grossiere? Mais d'où naissent les symptomes? Quelle en est la cause? Sinon la conspiration qui naît de la liaison intime des parties nerveuses les unes avec les autres. Car il est sans doute surprenant que toute la machine se ressente de l'affection d'une seule partie nerveuse; telles toutefois sont les suites de la conspiration. Des douleurs vives à des parties éloignées, un nerf, un tendon offensé, la pierre, la colique, la passion iliaque; produisent les fievres, les délires, les convulsions, & d'autres accidens non moins funestes.

La branche intercostale, & la huitieme paire de nerfs, se répandent presque dans toutes les parties du corps; d'où il arrive qu'aux maux de tête, aux apoplexies, aux épilepsies, ou aux contusions, succedent les vomissemens, les diarrhées, les asthmes, les constipations de ventre, les suppressions d'urine, les difficultés de respirer & les maux de poitrine. Les mêmes accidens arrivent dans les maladies hypocondriaques & hystériques; car si les plexus nerveux du mésentere, ou les nerfs de l'estomac & du poumon sont une fois agités par des flatulences, ou picotés par quelque matiere acre, le malade sera attaqué de suffocation, de palpitation de cœur, de vertige, de mal de tête, de défaillance, de douleur au cou, d'asthme, de catalepsie & de convulsions. Qu'auroit donc opéré le Medecin, qui s'attachant à un de ces symptomes, auroit prescrit les remedes qui leur conviennent? Rien. Au lieu que si la cause réelle de la maladie lui avoit été bien connue, il eût peut-être emporté la maladie avec un clystere carminatif, ou un remede antispasmodique. Au paroxysme de la pierre se joignent quelquefois la colique, l'engourdissement de la cuisse, la rétraction des testicules, &, ce qui est plus singulier, l'épilepsie & une douleur violente dans la poitrine. Quelle raison rendre de ces symptomes? Sinon celle qu'on peut tirer de l'insertion des nerfs intercostaux, & de ceux de la huitieme paire, dans la vessie & dans les reins. Un Medecin négligera donc ces symptomes tout effrayans qu'ils sont, & il s'attachera à calmer les douleurs causées par la pierre. La cessation des unes sera sûrement accompagnée de la cessation des autres. A cet effet, il ordonnera les bains, les oignemens huileux & les anodyns les plus doux; & il tentera d'appaiser les douleurs en relâchant les passages. Cette attention de ne pas abandonner le tronc pour se prendre aux branches, est absolument nécessaire. Dans le cas des vers, qui, logés dans l'ileum des enfans, en rongent la membrane, & causent des spasmes & des convulsions, tous ces symptomes disparoîtront bien-tôt; si le Medecin, en conjecturant la vraie cause, ordonne des anthelminthiques convenables qui tuent les vers. La corrosion de la vessie par une pierre est quelquefois suivie de douleurs aiguës, de tenesme, de dégout, d'insomnie & de sueurs froides. Si l'*anatomie* dirige le Medecin à la cause de ces symptomes, il est évident qu'il ne cherchera point d'autre remede contre ces accidens fâcheux que le déplacement de la pierre, qu'il effectuera par des médicamens huileux & balsamiques; ou si le danger est pressant, par l'opération de la taille.

Je m'exposerois à ennuyer le Lecteur si j'entrois dans un plus long détail des douleurs violentes auxquelles les différentes parties du corps sont exposées, en conséquence de la liaison étroite, & de la conspiration mutuelle des nerfs: mais il ne sera pas inutile de dire quelque chose de la tête. Les accidens les plus cruels, tels que les diarrhées, la toux, les fievres, la constipation, la pesanteur sur la poitrine, les convulsions & d'autres accompagnent le mal de dent & la difficulté de les pousser dans les enfans: mais la dent arrachée ou poussée, ces symptomes fâcheux s'affoiblissent incontinent & disparoissent. Il est étonnant combien les douleurs qui naissent de l'inflammation de l'estomac sont cruelles. Cette partie ayant des nerfs très-considérables, fait partager à tout le corps son indisposition. Ainsi les poisons ou d'autres matieres acres enfermées dans l'estomac, y produisent des ardeurs, causent le délire, & un dérangement si grand qu'il est quelquefois suivi de la mort. Tandis que les parties intérieures, particulierement la poitrine, est comme en feu; les parties extérieures sont froides, & le pouls est inégal. Ces symptomes sont terribles, & ce n'est pas sans raison que le Medecin en est allarmé. Qu'il détruise le poison ou l'acreté de la matiere dont l'estomac est affligé; qu'il chasse l'un avec de l'huile ou du lait; qu'il trouve moyen d'évacuer l'autre, & ces symptomes disparoîtront. Il en sera de même dans les blessures des tendons. La cause réelle étant anéantie, & les parties restituées dans leur état naturel, les accidens concomitans cesseront. Une blessure au doigt, à l'orteil, ou un cor coupé mal-adroitement, ont quelquefois de très-fâcheuses suites; ces accidens légers en apparence peuvent être suivis de spasmes cruels ou de ris sardonique, de douleurs vives & de convulsions. Mais la violence de ces symptomes s'affoiblira, en calmant par des remedes convenables la douleur des nerfs.

Dans l'affection hystérique, maladie particuliere aux femmes, elles tombent, comme si elles étoient frappées du tonnerre, ou comme en apoplexie; parce que les nerfs de la huitieme paire ou de la paire vague qui s'inserent dans l'uterus, occasionnent en même-tems des spasmes dans le cerveau. Sans entrer dans le détail des symptomes concomitans de cette maladie, il est évident qu'ils procedent tous de la liaison & de la conspiration générale de tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps.

Combien de fois ne rapporte-t-on pas à quelque défaut de la bile, des maladies dont l'origine est dans la connection & la conspiration mutuelle des nerfs. L'amas des nerfs qui sont à la vesicule du fiel, communiquant aussi avec le pilore, le pancréas & le duodenum; il n'est pas difficile d'expliquer comment l'irritation de l'estomac chasse la bile des canaux qui l'apportent, & des visceres qui la renferment, & réciproquement comment dans la jaunisse l'estomac est irrité, affligé de nausées & le vomissement provoqué.

Il y a aussi une conspiration singuliere entre la vessie & les uréteres, par la raison que les nerfs vont de l'une de ces parties à l'autre sans être interrompus dans leur cours. Si donc le commencement des uréteres est déchiré par une pierre, ou affligé d'un mouvement spasmodique; il y aura en même-tems suppression d'urine, strangurie & efforts inutiles pour lâcher de l'eau.

Mais nous en avons dit assez sur la conspiration des nerfs; si nous voulions épuiser cette matiere, nous ne finirions point. Si le Medecin sait profiter de ce que nous en avons exposé; il sera en état de distinguer le symptome de la cause de la maladie. Si quelqu'un est curieux de voir cette matiere traitée plus à fond, il n'a qu'à recourir à Vieussens. Cet excellent Ecrivain a donné la doctrine des nerfs fort au long. Ce que j'ai avancé suffit, je crois, pour démontrer les avantages des connoissances anatomiques dans la pratique de la Medecine. Si j'avois eu la même chose à prouver par rapport à la Chirurgie, j'aurois encore eu beaucoup plus beau champ. Les effets de la Chirurgie sont les plus surs & les plus évidens de la Medecine. Dans la cure de beaucoup de maladies internes, on demande s'il faut l'attribuer à la vertu des remedes, ou si c'est l'ouvrage de la nature; au lieu que dans le traitement des maladies qui appartiennent à la Chirurgie, on peut se convaincre par le témoignage de ses yeux, que le succès a dépendu des secours de l'Artiste. Ainsi quel cas ne doit-on pas faire d'un Praticien qui réunit en lui la Chirurgie & la connoissance de l'*anatomie*! Je me bornerai à ce peu que je viens de dire de l'usage de l'*anatomie* dans la pratique de la Chirurgie; ce fut

jet étant aſſez important & aſſez étendu pour faire la matiere d'une diſſertation particuliere. HOFFMAN, *Med. Prat. Hiſt.*

Tout grand écrivain que ſoit Hoffman, on peut l'accuſer d'avoir exposé avec aſſez peu d'exactitude l'état de la Medecine ancienne. Si le reproche qu'il a fait aux Anciens, d'avoir étendu ſans borne la méthode médicinale, négligé les purgatifs doux, & donné dans les rêveries des Medecins qui vinrent long-tems après Hippocrate, & qui éleverent une théorie ſur des principes Péripatéticiens ou Alchymiques, s'adreſſe à ce pere de la Medecine; on peut dire hardiment qu'il eſt mal fondé.

Hiſtoire de l'Anatomie.

L'*Anatomie* doit être fort ancienne; car il eſt preſque impoſſible que les hommes n'aient point eu, même dans les premiers âges du monde, une connoiſſance générale de la ſtructure des parties du corps humain. Les haſards, les meurtres, les accidens de la guerre, & l'ouverture des animaux destinés à leur nourriture ſuffiſoient pour les en inſtruire. Mais en quel tems commença-t-on de la cultiver comme une ſcience? C'eſt un point qui n'eſt pas ſans obſcurité. Si nous en croyons Manethon, l'étude de l'*anatomie* ſe fit de très-bonne heure. Euſebe rapporte qu'on liſoit dans ce fameux Ecrivain Egyptien, que le Roi d'Egypte Athotis avoit composé pluſieurs Traités d'*anatomie*. Or Athotis vécut pluſieurs ſiecles avant la création d'Adam, ſi nous nous en rapportons à la chronologie des Egyptiens. Quoique la date de ce fait ſoit fauſſe, toutefois on en peut conclure que l'*anatomie* eſt une ſcience fort ancienne.

Il paroît que Salomon avoit quelque connoiſſance de la ſtructure du corps humain, par ces paroles du douzieme chapitre de l'Eccleſiaſte:

» Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de » votre jeuneſſe, avant que le tems de l'affliction vienne, & qu'approchent ces années, dont vous direz, » elles ne me plaiſent point.

» Avant que le ſoleil, la lune, la lumiere, & les étoiles deviennent ténébreuſes, & que les nuées reparoiſſent après la pluie.

» Ce ſera alors que les gardes de la maiſon ſeront ébranlés, & que les hommes vigoureux chancelleront. » Celles qui ſervent à moudre ſeront oiſives & en petit nombre, & ceux qui regardent par des trous ſeront obſcurcis.

» Les portes ſeront fermées ſur la place, avec abaiſſement du bruit de la meule. On ſe levera au chant de » l'oiſeau, & toutes les muſiciennes ſe tairont.

» On craindra les lieux hauts, & on tremblera en faiſant chemin.

» L'amandier fleurira; la ſauterelle s'engraiſſera, & le » caprier périra. Car l'homme ira dans ſa maiſon éternelle, & ceux qui le plaindront courront par les » places.

» Avant que la petite chaîne d'argent ſe caſſe, que le bandeau ou le vaſe d'or retourne en arriere; que la roue » qui eſt ſur la citerne ſe rompe, *profitez de cette leçon*; » car la poudre s'en retournera dans la terre d'où elle » eſt venue, & l'eſprit à Dieu qui l'a donné. »

Il eſt aiſé de voir que ceci eſt une deſcription figurative de la vieilleſſe & de ſes incommodités: mais l'obſcurité qui regne dans pluſieurs endroits de cette allégorie ne permet pas de déterminer juſqu'où Salomon connoiſſoit la ſtructure du corps humain.

On ne peut douter que l'*anatomie* n'ait été cultivée quelque tems avant Homere, ou du moins qu'on ne la cultivât de ſon tems; car on voit par les écrits de cet Auteur qu'il connoiſſoit aſſez bien les parties du corps, & qu'il étoit très-verſé dans ce que les Modernes appellent expoſition, rapport des bleſſures; comme il paroît par les deſcriptions exactes qu'il nous a laiſſées de leurs effets dans preſque toutes les parties du corps.

Hippocrate eſt le plus ancien Auteur que nous ayons, chez qui l'*anatomie* ſoit traitée comme une ſcience. Ce divin Auteur a ſemé dans ſes ouvrages une ſi grande quantité d'obſervations anatomiques, qu'on en composeroit un corps conſidérable en les réuniſſant. Si l'on parcourt les Traités admirables qu'il nous a laiſſés ſur les luxations, les fractures & les articulations, on ne doutera point qu'il n'eût une profonde connoiſſance de l'Oſtéologie. Convaincu lui-même des progrès ſurprenans qu'il avoit faits dans cette partie, & jaloux de tranſmettre à la poſtérité des preuves de ſa ſcience & de ſon induſtrie; nous liſons dans Panſanias qu'il fit fondre un ſquelete d'airain, qu'il conſacra à Apollon de Delphes.

On trouve encore dans ſes Ouvrages un grand nombre de paſſages qui ſemblent prouver qu'il connoiſſoit la circulation du ſang, & la ſécrétion des humeurs. Le Docteur Douglas a raſſemblé ceux qui lui ont paru les plus forts, & les plus propres à éclaircir ce point.

Dans le premier de ces paſſages, Hippocrate s'exprime ainſi:

« Les veines qui ſont répandues par tout le corps, & qui » y portent l'eſprit, le flux & le mouvement, ſont » toutes des branches d'une ſeule veine. » Il faut remarquer que par le mot de veines, Hippocrate entend ici les arteres.

Il dit au Livre *de Alimento*. « Les veines viennent du foie » qui en eſt l'origine, de même que le cœur eſt l'origine des arteres. C'eſt de-là que partent le ſang & » les eſprits, & que la chaleur ſe répand partout le » corps. »

Le troiſieme paſſage eſt tiré du ſecond Livre des maladies. « Si le malade en rechappe, dit-il, enſorte que le » ſang reprenne ſa chaleur naturelle, ſoit de lui-même, » ſoit à l'aide des remedes qu'on aura ordonnés; il » fermentera derechef, il ſera atténué; il continuera » de ſe mouvoir, il portera les eſprits avec lui, il s'écumera de lui-même, il ſe ſéparera de la bile, & le » malade reviendra en parfaite ſanté. »

Il ajoute, « ſi le mouvement du ſang eſt arrêté, le corps » tombera néceſſairement dans l'inaction. Et un peu » plus bas: ſi le ſang eſt entierement froid & coagulé, » l'homme meurt. »

On lit au ſecond Livre de la Diete; « qu'en vertu de la » chaleur & de l'attraction, toutes les choſes contenues dans le corps ſont miſes dans une prompte circulation (περίοδον) & qu'alors l'inaction du corps eſt » diſſipée par le moyen des eſprits; ce qui eſt compact, s'échauffe, s'atténue & s'exhale par les pores » de la peau; & que c'eſt-là ce qu'on appelle une ſueur » chaude. Et qu'après cette excrétion, le ſang eſt reſtitué dans ſon état naturel, & que la fievre ceſſe. »

Il dit au Livre *de Inſomniis*, « que tous ces ſymptomes » ſont des ſignes de ſanté, & marquent que le corps eſt » ſain, que les digeſtions ſont bonnes, & que ſes ſécrétions (ἀποκρίσεις) ſe font bien. » Il ajoute, « que les » révolutions qui arrivent dans la circulation du ſang » (αἵματος περίοδον) peuvent être comparées à celles » qui ſe font dans le mouvement des rivieres; lorſqu'elles ſe débordent, elles ſont une image de la ſurabondance du ſang; elles repréſentent l'état du ſang, » lorſqu'il ne remplit pas les vaiſſeaux par le défaut » de quantité, quand elles ne rempliſſent pas leurs » lits. »

Le ſixieme paſſage eſt tiré du premier Livre de la Diete. « Lorſque la circulation eſt foible, dit Hippocrate, les » ſenſations ou les ſens s'affoibliſſent avec elle. Ceux » qui ſont les plus vifs ſe dérangent, & ſe reſſentent » de la grandeur de ſon mouvement. »

On trouve au Livre *de Flatibus*, ce paſſage: « Le ſang » qui eſt naturellement chaud, & qui eſt pouſſé par une » certaine force, ne coule pas facilement dans les paſſages étroits où il peut rencontrer des obſtacles dans

» les cas de fievre, de douleurs ou d'autres maladies. »

Ceux d'entre les Modernes qui font dépendre les fievres de l'obstruction des vaisseaux capilaires, se feroient exprimés à peu près dans les mêmes termes.

Le huitieme passage se lit au Livre de la maladie sacrée : « Dans ce cas les esprits, dit-il, sont arrêtés; le cerveau comprimé, & le mouvement du sang suspendu. »

Je pourrois ajouter à ces passages, tous ceux que Jean-Ant. Vander-Linden a rassemblés dans son Traité intitulé, *Hippocrates de circuitu sanguinis*; d'où l'on pourroit conclurre, dit Douglas, qu'Hippocrate avoit quelque notion de la circulation du sang.

Je crois qu'on ne peut refuser aux Anciens d'avoir connu que le sang circuloit; ce qu'ils ont ignoré, c'est comment se faisoit cette circulation. C'est au célebre Harvey que nous devons cette importante découverte.

Il seroit superflu d'entrer ici dans un détail circonstancié de l'*anatomie* d'Hippocrate. Nous avons répandu sous différens articles ce qui méritoit d'être remarqué là-dessus. Nous ajouterons seulement ici que le Clerc ne convient point avec Douglas que les observations anatomiques dispersées dans les Ouvrages d'Hippocrate, puissent former un sisteme complet. Il est difficile, dit M. le Clerc, de donner un extrait exact de l'*anatomie* d'Hippocrate : trois choses empêchent qu'on n'ait sur ce sujet les lumieres qu'on désireroit. D'abord on trouve diverses contradictions dans les ouvrages qu'Hippocrate a écrits, ou qu'on lui attribue. Secondement, quand on rassembleroit tout ce qu'il a dit de chaque partie, on n'auroit rien d'entier & de suivi. Enfin, quand il ne se seroit pas glissé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, & qu'il y auroit moins de variété dans les manuscrits originaux, son style est si concis; il y a des endroits si obscurs, conçus en termes qui lui sont si particuliers, que ceux même qui possedent le mieux la langue greque, ont de la peine à l'entendre.

C'est pourquoi l'on pourroit regretter la perte d'un livre de Galien, intitulé de l'*Anatomie* d'Hippocrate, si la passion qui possede toujours cet Auteur, lorsqu'il s'agit de la réputation de cet ancien Medecin, ne rendoit son témoignage suspect. Nous donnerons dans la suite des preuves de la partialité de Galien en faveur d'Hippocrate, par rapport à l'*anatomie* même.

Quant aux secours qu'on pourroit attendre en cette occasion des Traducteurs & des Commentateurs modernes, ils ne sont pas grands. S'il étoit possible d'en tirer quelques lumieres, il seroit plus à propos de s'en rapporter à ceux de notre siecle, qu'aux Ecrivains des siecles antérieurs; parce qu'il est à craindre que ceux-ci, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne se soient imaginés les rencontrer partout, & n'aient donné dans la folie de ceux qui voient dans Homere tout ce que les arts & les sciences ont de plus délié, ou de ceux qui rencontrent la pierre philosophale dans tous les livres des Anciens, de quelque matiere qu'ils traitent.

Hippocrate dit dans son traité *de Locis in homine*, « que » la nature du corps est le principe ou le fondement sur » lequel doit être appuyé tout raisonnement en fait de » Medecine. » Et dans son traité de *Prisca Medicina*, on lit le passage suivant : « Quelques Medecins & » quelques Philosophes disent, qu'on ne peut entendre l'art de la Medecine, si l'on ne connoît ce que » c'est que l'homme; quelle est sa premiere formation » & la maniere dont son corps est composé. Tout ce » que ces gens-là ont dit ou écrit, ajoute Hippocrate, » touchant la nature, me paroît moins appartenir à la » Medecine qu'à la Peinture; & je suis persuadé qu'on » ne peut connoître plus clairement la nature que par » le moyen de la Medecine, comme ceux qui posséderont bien cet Art s'en appercevront. »

Quoique ces passages paroissent entierement contradictoires, je crois qu'on peut les concilier ensemble. Il paroît par plusieurs endroits d'Hippocrate, que quelques Philosophes de son tems faisoient consister toute la Medecine dans quelques hypotheses ou théories qu'ils prétendoient appuyer sur la structure des parties du corps humain, sans consulter la nature & la méthode qu'elle suit dans ses opérations. Au lieu d'examiner avec attention comment elle agit réellement soit dans la production, soit dans la cure des maladies, ils déterminoient, selon leurs principes, comment elle devoit agir, & se conduisoient en conséquence. C'est à ces sistématiques que notre Auteur en veut dans le dernier passage que nous avons cité; c'est l'abus qu'ils faisoient de l'*anatomie*, qu'il attaque. Quelle droiture de sens ne marque-t'il pas, en insinuant que la Medecine raisonnée ne peut avoir de fondement plus solide que l'expérience; & que toutes ces conclusions téméraires que l'on déduit de la structure des parties, sans consulter auparavant l'expérience, seront au moins précaires, & souvent pernicieuses dans la pratique.

Démocrite étoit contemporain d'Hippocrate. Tout ce que nous savons de ses progrès dans l'*anatomie*, c'est que les Abdéritains ses contemporains, qui le supposerent fou, ayant appellé Hippocrate pour le guérir, celui-ci le trouva occupé à disséquer des animaux, & à chercher les causes de la folie, qu'il attribuoit à la bile. Sur quoi Hippocrate, de retour à Abdere, dit à ceux qui l'avoient appellé, que Démocrite jouissoit de toute sa raison, & qu'il y avoit peu d'hommes aussi sages que lui.

Diogene de Laerce nous a conservé le titre d'un ouvrage composé par Démocrite, & dont il paroît que le sujet étoit anatomique : il étoit intitulé, *De la nature de l'homme & des chairs*.

Si nous en croyons le même Auteur, Pythagore eut aussi quelques notions anatomiques : mais déduites d'un sisteme imaginaire, elles ne sont ni assez importantes, ni assez vraies pour que nous en fassions mention.

Empedocle, disciple de Pythagore, à ce que dit Galien, eut une opinion assez singuliere sur la formation des animaux. Il croyoit que de certaines parties de leur corps étoient contenues dans la semence du mâle, & certaines autres dans la semence de la femelle, & que ce mélange produisoit l'appetit vénérien dans l'un & l'autre sexe, les parties séparées cherchant par un penchant naturel à se rejoindre & à se réunir.

Quant à la respiration, il avoit imaginé qu'elle se faisoit de la maniere suivante : « Aussi-tôt que l'humidité, » qui est, disoit-il, fort abondante au commencement » de la formation du fœtus, commence à diminuer, » l'air succede à cette humidité, en s'insinuant par » l'ouverture des pores; ensuite de cela, la chaleur » naturelle voulant sortir, elle chasse l'air dehors; & » lorsque cette chaleur rentre, l'air la suit derechef; » le premier s'appelle inspiration, & le second expiration. »

Ce Philosophe pensoit que le fœtus respiroit dans la matrice.

Il pensoit encore que l'ouie se faisoit par le moyen de l'air qui frappe le dedans de l'oreille, qui fait des tours & retours en forme de coquille, & qui est attachée au lieu le plus élevé du corps comme une petite cloche, capable de frémir à toutes les ondulations de l'air qui la viendroit frapper.

Il supposoit que la chair étoit composée d'une égale portion des quatre élémens; les nerfs de feu, de terre, & de deux parties d'eau : les ongles étoient formés de nerfs, que l'attouchement de l'air a refroidis : les os lui paroissoient être composés de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux élémens y dominoient sur les autres. Les larmes & les sueurs provenoient, selon lui, du sang atténué & fondu.

Quant aux semences des plantes, sa pensée étoit ingénieuse : il les regardoit comme des œufs qui tombent dans le tems de leur maturité.

Alcmæon de Crotone fut un autre disciple de Pithagore; son nom mérite d'être transmis à la postérité. S'il est vrai, comme l'a écrit Chalcidius dans son commentaire sur le livre de Platon, qu'il est le premier qui ait anatomisé des animaux, dans le dessein de connoître les parties qui les composoient; le tems nous a ravis ses écrits : ainsi nous ne savons de son *anatomie* que ce que nous en trouvons dans les Auteurs anciens; encore ce qu'ils nons ont transmis de lui a-t'il plus de rapport à la physiologie qu'à l'*anatomie*. Il croyoit que l'ouie se fait, parce que les oreilles sont vuides au-dedans; les lieux vuides résonans, lorsque la voix y pénetre. Il assuroit que les chiens respiroient en partie par les oreilles.

Quant à l'odorat, il disoit que les odeurs attirées par la respiration, étoient portées droit à l'ame dont la partie principale réside dans le cerveau. Il prétendoit que la langue distingue les saveurs par son humidité, sa chaleur tempérée & sa mollesse. Selon lui, la semence est une partie du cerveau; le fœtus se nourrit dans le ventre de la mere, en suçant la nourriture par tous les endroits de son corps, qui est extérieurement poreux comme une éponge. La santé dépend de l'égalité, de la chaleur, de la sécheresse, du froid, de l'humidité, & même de la douceur, de l'amertume, & d'autres qualités semblables. Les maladies au contraire naissent de ce que l'une de ces choses domine sur les autres, & en rompt par ce moyen l'union & la liaison.

La lecture des ouvrages d'Aristote ne permet pas de douter qu'il ne se soit beaucoup appliqué à l'*anatomie*. Il ne s'en est point rapporté à ce que les autres avoient dit avant lui des parties du corps humain : il paroît avoir examiné les choses par lui-même; mérite d'autant plus grand, que les dissections anatomiques n'étoient pas communes de son tems. Cependant il faut avouer qu'il a emprunté heaucoup de choses d'Hippocrate, comme on s'en appercevra en comparant ces deux Auteurs. Mais c'est sans raison que Hier. Mercurialis assure, qu'il a puisé dans les autres tout ce qu'il a écrit de l'*anatomie*.

Alexandre le Grand, dont Aristote étoit Précepteur, ayant envie de connoître la nature & les propriétés diverses des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la somme de huit cent talens, qui font un million neuf cent mille livres de France. Ce Prince soumit encore à ses ordres plusieurs milliers d'hommes de divers cantons de la Grece & de l'Asie, afin qu'il en apprît tout ce qu'ils auroient pu découvrir dans l'exercice continuel qu'ils faisoient de la chasse & de la pêche, & dans l'habitude où ils étoient pour la plupart de nourrir des animaux. Aristote étoit chargé d'interroger ces gens, & de rapporter à Alexandre ce qu'ils lui auroient communiqué.

Il semble qu'avec de si grands secours, Aristote devoit produire quelque chose de fort exact sur cette matiere. Cependant les Anciens avoient déja remarqué qu'il avoit avancé heaucoup de faits contraires à la vérité. On pourroit l'excuser en quelque façon, en disant que n'ayant pu tout voir par ses propres yeux & tout faire par lui-même, il a été contraint de s'en rapporter fréquemment au témoignage des autres. Mais supposé qu'en plusieurs occasions il ait été obligé de s'en tenir au rapport d'autrui, en ce qui concerne, par exemple, certaines propriétés des animaux que le hasard seul fait découvrir, il y en a d'autres où il a dû travailler lui-même, ou du moins être présent, & diriger le travail d'autrui. Telles sont les choses qui regardent l'*anatomie*. Quelle opinion peut-on avoir de l'exactitude de ce Philosophe à cet égard, lorsqu'on lui voit soutenir que tous les animaux ont le cou flexible & composé de vertebres, à la réserve des loups & des lions qui ont cette partie composée d'un seul os, & lorsqu'il assure que les lions n'ont point de moelle, ce qui est contraire à toutes les observations qu'on a faites jusqu'à présent? On peut consulter le savant Borrichius par rapport à l'*anatomie* du lion, à celle de l'aigle & du crocodile.

Aristote avoit assez de ses erreurs, sans lui en attribuer qu'il n'a point commises. Ceux qui ont donné au public la dissection d'nn lion faite à Paris dans l'Académie des Sciences, n'ont apparemment avancé que des choses véritables : mais en relevant les bévues d'Aristote sur l'*anatomie* de cet animal, ils auroient pu se dispenser de lui faire dire une chose qu'il n'a jamais pensée. On trouve ces paroles dans un de ses livres : φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων τελειώτατα μετειληφέναι τῆς τοῦ ἄῤῥενος ἰδέας, qne l'Interprete Latin traduit ainsi : *Videtur Leo animalium omnium perfectissimum animal in assumendo maris formam.* On a interprété ces mots, comme si Aristote avoit voulu dire par-là que le lion a par excellence, & plus que tous les autres animaux, les marques visibles & apparentes de son sexe; ce sont leurs propres termes : & ils ajontent, pour prouver que ce Philosophe s'est trompé, que l'nretre du lion, c'est-à-dire, le canal de la verge joint à ses ligamens, ne sort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur conclusion seroit juste, si Aristote avoit voulu dire, comme ils le supposent avec Borrichius, que le lion est celui de tous les animaux mâles qui a la partie qui distingue son sexe, la plus grande & la plus apparente : mais je ne crois point que ce soit là sa pensée. Aristote n'a entendu autre chose, si ce n'est que le lion est celui de tous les animaux mâles qui se distingue le plus aisément d'avec les femelles de son espece par son air mâle; ou, si vous voulez, qui se distingue des autres animaux mâles, par un air fier & véritablement mâle qui lui est particulier. Je traduis le mot grec ἰδέα par le terme françois *air*, que l'on peut rendre par le latin *species*, qui répond précisément au grec.

Les différentes dissections qu'Aristote avoit faites d'animaux d'especes différentes, de bêtes à quatre piés, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, lui avoient appris plusieurs choses touchant les usages des parties de chacune de ces especes. Je ne m'attacherai point à examiner ici tout ce qu'il a dit sur cette matiere, ou sur les différences qui se rencontrent entre ces parties & leurs usages, parce que cela nous meneroit trop loin. Nous effleurerons seulement ses sentimens sur la construction & les usages des parties qui sont communes aux animaux qu'il appelle parfaits, tels que l'homme & les animaux à quatre piés.

Aristote regardoit le cœur comme le principe & la source des veines & du sang. Le sang, ajoute-t'il, passe du cœur dans les veines, mais il n'en revient d'aucun endroit dans le cœur. Il disoit de plus qu'il sort deux veines du cœur, l'une du côté droit qui est la plus grosse, & l'autre du côté gauche qui est la plus petite, & qu'il appelloit aorte; surquoi il faut remarquer que ce Philosophe est le premier, à ce que dit Galien, qui ait ainsi nommé la grande artere; ce qui prouve que le Livre *du cœur*, où ce nom se trouve n'est pas d'Hippocrate. Aristote croyoit que ces deux veines distribuent le sang à toutes les parties du corps. Il prétendoit d'ailleurs qu'il y avoit dans le cœur trois cavités, qu'il appelle ventricules. De ces trois ventricules, celui du milieu dont il ne marque pas précisément la situation, est selon lui, le principe commun des autres, quoiqu'il soit le plus petit; le sang qu'il contient est aussi le plus tempéré & le plus pur. Le sang du ventricule droit est le plus chaud, & celui du gauche est le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Tous ces ventricules ont communication avec le poumon par des vaisseaux qui sont différens des deux grandes veines dont on a parlé & qui se répandent dans toute la substance du poumon.

Aristote ne faisoit pas seulement sortir du cœur les veines ou les vaisseaux qui contiennent le sang, il vouloit aussi que les nerfs en tirassent leur origine; & voici surquoi il fondoit son sentiment. Le plus grand des ventricules du cœur contient, à ce qu'il disoit, de petits nerfs; la veine appellée aorte est nerveuse, & elle

se termine à ses extrémités comme un véritable nerf, n'avant plus de cavité & étant tendue à la maniere des nerfs, dans les endroits où elle aboutit aux articulations des os. Il dit encore en un autre lieu qu'il y a quantité de nerfs dans le cœur, & cela fort à propos, parce que les mouvemens viennent delà, & ces mouvemens se font en se tendant & se détendant. Il semble qu'il veuille désigner dans ce dernier passage les tendons ou fibres qui servent à dilater & à resserrer le cœur. On a pu remarquer qu'Hippocrate confondoit les nerfs avec les tendons & les ligamens, & il paroît ici qu'Aristote n'a pas mieux distingué ces parties, & qu'il n'en a pas mieux connu l'usage ni celui des véritables nerfs. Il assure en quelque endroit que les nerfs ne sont point continus comme les veines, mais qu'ils sont épars, çà & là, vers les lieux où sont les articulations; d'où l'on voit qu'il parle encore des tendons. S'il avoit connu l'usage des nerfs, il n'auroit pas dit ailleurs, qu'il n'y a que les parties qui ont du sang qui soient capables de sensation. Quant au mouvement, il l'attribue aux nerfs; il est aisé de s'appercevoir que les nerfs dont il veut parler, ne sont encore que des tendons ou des ligamens.

Aristote place dans le cœur le principe commun du sentiment & du mouvement. Selon lui ce viscere est encore le principe de la nutrition de toutes les parties par le sang qu'il y envoie; il est le foyer qui contient le feu naturel, d'où la vie dépend; il est le lieu de la naissance des passions; celui où toutes les sensations se terminent, & le vrai siége de l'ame. Il assure toutes ces choses du cœur, non sur ce que les nerfs en tirent leur origine, comme on pourroit le penser par ce que nous avons dit ci-devant, mais sur ce que le cœur est le réservoir du sang & des esprits. Aristote soutient même formellement que les esprits ne peuvent être contenus dans les nerfs.

Mais s'il attribuoit de si nobles usages au cœur, le cerveau n'étoit, à son avis, qu'une masse composée d'eau & de terre, qui ne contenoit aucun sang & qui est privée de tout sentiment. L'office de cette masse froide est, disoit-il, de rafraîchir, ou de tempérer la chaleur du cœur: mais outre que ce Philosophe donne ailleurs cet emploi au poumon, il ne dit point de quelle maniere il concevoit que le cerveau pût s'en acquiter. Quoique le cerveau soit immédiatement placé sur la moelle de l'épine & qu'il lui soit attaché, Aristote prétendoit que la substance de la moelle est quelque chose de tout-à-fait différent de celle du cerveau. Celle-là étant une espece de sang préparé pour la nourriture des os, & par conséquent étant chaude, au lieu que celle-ci est, comme on l'a déja dit, très-froide. Il faisoit d'ailleurs si peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout-à-fait au rang des excrémens, il croyoit qu'on ne devoit pas le compter entre les parties du corps qui sont jointes & liées les unes avec les autres, mais qu'il falloit le regarder comme une substance qui est d'une nature particuliere & entierement différente de celle des autres parties.

Quant aux autres visceres, tels que le foie, la rate & les reins, il croyoit que leur premier & principal usage est de soutenir les veines qui seroient pendantes sous eux & de les affermir en leur place. Outre ce premier usage, il leur en assignoit quelques autres. Le foie aide à la coction des viandes qui se fait dans l'estomac & dans les intestins, par la chaleur qu'il communique à ces parties. La rate n'est pas d'un si grand usage; elle n'est, selon notre Philosophe, nécessaire que par accident; elle sert à détourner, à ramasser & à cuire les vapeurs humides qui s'élevent du ventre; d'où vient que les animaux en qui ces vapeurs prennent une autre cours n'ont qu'une très-petite rate: tels sont les oiseaux & les poissons dont les plumes & les écailles sont formées de cette humidité; & c'est par la même raison, disoit-il, que ces sortes d'animaux n'ont ni reins ni vessie. Les reins ne sont, selon lui, que pour le mieux-être seulement. Leur office est d'imbiber une partie de l'excrément qui se porte dans la vessie des animaux en qui cet excrément est trop abondant, afin de décharger d'autant la vessie. Il ajoute un peu plus bas que les humeurs se filtrent ou se coulent par la substance des reins, en quoi il toucheroit de plus près à l'usage que l'on a attribué dans la suite à ces parties, mais il s'explique là-dessus fort obscurément.

Les testicules sont encore, selon Aristote, des parties faites par la nature pour le mieux; & non par une nécessité absolue. Il disoit qu'il y a deux canaux veineux qui viennent de l'aorte dans les testicules, & deux autres qui y viennent des reins; que ces derniers contiennent du sang, mais que les premiers n'en contiennent point: qu'il sort de la tête de chaque testicule ou de l'une de leurs extrémités un autre canal plus gros & plus nerveux, qui se recourbant & s'appetissant remonte vers les deux autres, enveloppé d'une membrane, & va se rendre à la racine de la verge. Il ajoutoit que ce dernier canal ne contient plus de sang, mais une liqueur blanche, & que venant, comme on l'a dit, à se terminer à la verge, ou vers le col de la vessie, il rencontre là une ouverture qui conduit à la verge, & autour de laquelle il y a comme une espece de gousse ou d'écorce; οἷον κέλυφος.

Cela supposé, il disoit que lorsque l'on coupe les testicules à quelque animal, tous les canaux dont on a parlé se retirent; & que c'est ensuite de cette contraction que les châtrés ne peuvent plus engendrer; ce qu'il prouve par l'exemple d'une vache qui avoit conçu s'étant accouplée avec un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de la semence se fussent retirés. Il s'explique plus clairement encore dans un autre endroit touchant l'usage des testicules: ils ne sont point, dit-il, partie des canaux ou des réservoirs de la semence; mais ils leur servent seulement de contre-poids pour les attirer en embas & pour retarder le mouvement de la semence, à peu près comme les pierres que les Tisserans attachent à leurs toiles. Il apportoit enfin comme une preuve de l'inutilité des testicules pour l'action principale de la génération, l'exemple des poissons & des serpens, qui étant, à ce qu'il croyoit, privés de ces parties, ne laissent pas d'engendrer.

Il prétendoit que la conception se fait par le mélange de la semence de l'homme avec le sang menstruel de la femme dans la matrice; & il ne donnoit aucune part à la semence de la femme dans cette opération. Cette semence n'est, selon lui, qu'un excrément de la matrice que quelques femmes répandent, sans que celles en qui cette effusion ne se fait point en soient pour cela moins propres à concevoir, ou privées du plaisir qui accompagne le coït; ce plaisir étant produit par le chatouillement qu'excite le cours des esprits dans les parties qui servent à la génération.

Quant au lieu où se fait la coction des alimens & à la maniere dont elle se fait, voici ce qu'Aristote pensoit là-dessus. Les alimens se préparent d'abord dans la bouche des animaux qui usent de nourritures qui ont besoin d'être coupées ou hachées; mais il ne faut pas croire, disoit-il, qu'il se fasse-là quelque espece de coction. La viande y est simplement réduite en petites parties, afin qu'elle puisse se cuire plus aisément & pénétrer après qu'elle est descendue dans le ventre supérieur dans l'inférieur, qui sont l'un & l'autre destinés à la préparation des alimens; & comme la bouche est l'ouverture par laquelle entre la nourriture non préparée, & l'œsophage le canal qui porte cette nourriture jusques dans le ventre supérieur, ou le ventricule, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures par le moyen desquelles toutes les parties du corps puissent recevoir la nourriture dont elles ont besoin. Ces dernieres ouvertures sont les veines du mésentere qui prennent du ventre & des intestins tout ce qui leur est nécessaire, de la même maniere qu'on voit les chevaux tirer le foin de la crêche.

Comme les plantes, poursuit Aristote, tirent leur nour-

riture par leurs racines qui sont répandues dans la terre, de même les parties des animaux tirent la leur par les veines dont on vient de parler, & qu'on peut regarder comme autant de racines qui reçoivent du ventre & des intestins le suc qui y est contenu ; ces dernieres parties étant par rapport aux animaux, ce qu'est la terre à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs que les mêmes veines, c'est-à-dire, les veines du mésentere sont des rameaux de la grande veine ou de l'aorte, & qu'elles vont toutes se rendre aux intestins. A l'égard de l'épiploon, Aristote croyoit qu'il aide, conjointement avec le foie, à la coction des viandes, échauffant de sa part, par le moyen de sa graisse qui est chaude, les parties où se fait la coction, auxquelles il est contigu.

Il faut observer touchant l'*anatomie* d'Aristote, que cet Auteur n'avoit jamais disséqué que des bêtes, & que de son tems on n'avoit pas encore osé anatomiser des cadavres humains. C'est ce qu'il insinue lui-même dans le passage suivant, « que les parties internes de l'homme sont inconnues, qu'on n'a rien de bien certain sur ce sujet ; mais qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux qui ont du rapport avec chacune d'elles ».

A juger de l'*anatomie* d'Aristote sur l'esquisse que nous venons d'en faire, nous conclurrons avec ce Philosophe n'a rien connu ou n'a connu que fort peu de chose touchant les usages réels des parties : cependant il faut observer qu'il a fait mention de l'intestin jejunum, qu'il a distingué le colon, le cœcum & le rectum, & qu'il connoissoit par conséquent les intestins un peu mieux qu'Hippocrate qui semble n'avoir reconnu que le colon & le rectum.

Ceux qui seront curieux d'entrer dans un détail plus étendu de l'*anatomie* d'Aristote, n'auront qu'à consulter M. le Clerc : ils y trouveront des particularités que nous avons omises, mais qui ne sont d'aucune importance pour un Anatomiste.

Dioclès de Cariste, passe pour avoir vécu peu de tems après Aristote, c'est-à-dire, sous le regne d'Antigonus. Galien nous apprend qu'il est le premier qui ait écrit de la maniere de disséquer les corps. Cet art avoit été jusqu'alors renfermé dans des familles particulieres, & ceux qui le possédoient ne le communiquoient qu'à leurs enfans ou à leurs disciples. Le même Auteur ajoute que Dioclès n'avoit pas fait de grands progrès en *anatomie*.

Herophile & Erasistrate firent une étude particuliere de cette science. On croit qu'Herophile naquit à Carthage & qu'il vécut sous Ptolomée Soter.

Ces deux Medecins ont eu ceci de commun ; c'est ce que l'on a dit d'eux qu'ils avoient disséqué des hommes tout vifs. Voici comment Tertullien parle du premier. « Herophile, dit-il, ce Medecin ou ce boucher qui a disséqué un nombre infini d'hommes pour sonder la nature, qui a haï l'homme pour le connoître, n'en a peut-être pas mieux pour cela pénétré l'intérieur ; la mort apportant un grand changement à toutes les parties qui ne doivent plus être les mêmes lorsqu'elles n'ont plus de vie, particulierement ne s'agissant point ici d'une mort simple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche exacte de l'*anatomie* a exposé des malheureux.

Le fait peut être vrai ; je n'en disputerai point la possibilité, d'autant plus qu'il se trouve dans ces derniers siecles des exemples d'une semblable inhumanité. Mais ne pourroit-on pas soupçonner qu'Herophile & Erasistrate étant les premiers qui ont disséqué des corps humains, la nouveauté de leur entreprise frappa les esprits & donna lieu aux exagérations, comme il arrive ordinairement en pareil cas ? N'en fut-il pas d'Herophile & d'Erasistrate comme de Medée, qui eut la réputation de faire bouillir des hommes vifs, parce qu'elle fut la premiere qui mit en usage les bains chauds ? Le peuple n'est-il pas encore aujourd'hui dans le préjugé qu'on enleve secretement des hommes pour les anatomiser dans les écoles de Medecine ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérophile & Erasistrate avoient effectivement disséqué plusieurs corps humains. Ce dernier parle dans un fragment de ses Ouvrages Anatomiques, du cerveau d'un homme qu'il avoit disséqué : & voici ce que Galien dit d'Hérophile. « C'étoit un homme consommé dans tout ce qui concerne la Medecine, & qui avoit particulierement une grande connoissance de l'*anatomie* ; il l'avoit apprise, non pas en disséquant seulement des bêtes, comme font ordinairement les Medecins ; mais principalement en disséquant des hommes.

Le même Auteur nous apprend, *Administ. Anat. Lib. VII. cap.* 5. que c'étoit à Alexandrie, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faisoit ses dissections. Ce qui donne quelque vraisemblance à ce qu'on a dit d'Erasistrate & de lui, que c'étoit à la curiosité des Rois de ce pays, & à la protection qu'ils accordoient aux arts, que ces deux Medecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'instruire en anatomisant des corps humains ; liberté dont jouirent très rarement leurs successeurs, pendant plusieurs siecles ; soit qu'il n'y eût plus de Rois aussi savans & aussi curieux que les premiers Ptolomées, soit que le scrupule des peuples eût passé jusqu'aux Souverains, ou l'eût emporté sur leur autorité. Je sai que Riolan a soutenu contre ce que l'on vient de dire, que non-seulement on avoit anatomisé des hommes avant le tems dont il s'agit, mais qu'on avoit même continué d'en anatomiser jusqu'au tems de Galien, & qu'Aristote avoit pratiqué cette espece de dissection. Mais tout ce que ce savant Anatomiste prouve, c'est qu'Aristote a réellement disséqué des animaux, & qu'il a écrit des Livres d'*anatomie*, auxquels il renvoie souvent son Lecteur ; & c'est ce qu'on ne nie pas. Ce que l'on nie, c'est qu'il ait disséqué des hommes, & c'est ce que Riolan ni ne prouve ni ne sauroit prouver, Aristote avouant lui-même qu'il n'a jamais anatomisé que des bêtes.

Riolan n'a point entrepris avec plus de succès de démontrer qu'Hippocrate avoit disséqué des corps humains. Il cite sur ce sujet, en premier lieu, le Livre de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps, qui est du nombre de ceux qu'on a faussement attribués à Galien, & que Riolan lui-même regarde comme l'ouvrage d'un Juif ou d'un Arabe. Voici les paroles de l'Auteur cité par Riolan. « Apollon, Hippocrate, Apollonius & les autres grands hommes qui nous ont précédés, avoient trouvé à propos de fouiller dans les entrailles des hommes morts, pour savoir pourquoi & comment ils étoient morts. Quant à nous, l'humanité nous empêche de les imiter en cela ; ce témoignage est formel, mais il n'est d'aucun poids. Le second moyen de Riolan ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Rien ne nous empêche donc de conclurre que les deux Medecins dont nous venons de parler, sont les premiers que nous sachions avoir disséqué des hommes.

Une des preuves principales de l'exactitude d'Hérophile en *anatomie* ; c'est l'attention qu'on lui remarque, à examiner des parties auxquelles on ne s'étoit point encore attaché. La neurologie ou la dissection des nerfs, étoit alors un pays inconnu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité cette matiere d'une maniere satisfaisante ; il lui joint un autre Medecin nommé Eudeme. Eudeme partage avec Hérophile l'éloge de Galien. Quant à Hippocrate, si Galien ne l'a point oublié dans cette occasion, c'est qu'il a pris le parti de l'élever au-dessus de tous les Medecins de l'antiquité ; car on ne voit point qu'il possédât les connoissances dont Galien lui fait honneur dans cet endroit.

Il est très-vraisemblable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on connoit, qui ait découvert les nerfs proprement dits, & qui les ait démontrés. Il distinguoit, à ce que dit Rufus Ephesien, trois sortes de nerfs. Les premiers qui servent au sentiment, & qui

sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent, dit-il, leur origine en partie du cerveau dont ils sont comme des germes, & en partie de la moelle allongée. Les seconds viennent des os & vont se terminer à d'autres os. Les troisiemes sortent des muscles & vont se rendre à d'autres muscles.

On voit par-là qu'Hérophile donnoit encore le nom de nerfs à ce qu'on a appellé dans la suite, ligamens & tendons. Mais il importe peu quel nom on donne aux choses, pourvu qu'on les distingue d'ailleurs. Au fond, cette distinction de trois sortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiste, prouve que d'autres ne l'avoient point faite avant lui, & que l'on confondoit ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Les Ecrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne sait rien d'ailleurs de ses découvertes relatives aux véritables nerfs, sinon qu'il donnoit le nom particulier de pores optiques aux nerfs qui sont dirigés au fond de l'œil, & que nous appellons nerfs optiques, & qu'il soutenoit que ces nerfs ont une cavité sensible qui ne se trouve pas dans les autres.

Tout ce que nous avons à remarquer sur l'opinion qu'il avoit des usages du cerveau, c'est qu'il logeoit l'ame dans les ventricules.

Notre siecle s'est fait honneur d'une de ses principales découvertes; il avoit remarqué que de certaines veines qu'il trouvoit dans le mesentere, sont destinées à nourrir les intestins, & ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais qu'elles se rendent à de certains corps glanduleux. Erasistrate avoit aussi observé quelque chose d'approchant.

Au reste, comme Hérophile avoit appris l'*anatomie* autrement que dans les livres de ceux qui l'avoient précédé, & qu'il s'étoit formé des idées particulieres des parties, sur ce qu'il en avoit vu dans les corps qu'il avoit disséqués & particulierement dans le corps humain, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres à les bien exprimer; c'est-à-dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point auparavant.

Il nomma, par exemple, le premier intestin, ou celui qui est le plus voisin du ventricule, δωδεκαδάκτυλον, parce qu'il a onze pouces de long.

Ayant aussi remarqué que le vaisseau qui passe du ventricule droit du cœur dans le poumon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaisse comme celle d'une artere, il le nomma veine artérielle; & il appella par la raison contraire, artere veineuse le vaisseau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Quoique les noms qu'il imposa à ces vaisseaux marquent la connoissance qu'il avoit du cœur & de ses dépendances, néantmoins Galien remarque *de Hippocrat. & Plat. Decret. Lib. I. cap.* 10. qu'il s'étoit négligé dans la description des membranes du cœur, auxquelles il avoit toutefois donné nom, les appellant des séparations et des cloisons nerveuses.

C'est encore cet Anatomiste qui a donné à deux tuniques de l'œil, les noms de tunique rétine & de tunique arachnoïde, & qui a nommé la membrane qui tapisse les ventricules du cerveau, du nom de membrane choroïde, parce qu'il trouvoit qu'elle ressembloit au chorion qui enveloppe le fœtus dans la matrice.

Il comparoit aussi la cavité qui forme le quatrieme ventricule du cerveau, à la cavité d'une plume à écrire, ἀναγλυφὴ τοῦ καλάμου, ou à celle d'un roseau que les Egyptiens employoient au même usage. Il a pareillement donné le nom de pressoir, Ληνὸς, *torcular*, à l'endroit où les sinus de la dure mere viennent s'unir.

C'est encore lui qui a donné le nom de *glandulæ parastatæ* à ces glandes qui sont situées à la racine de la verge.

Il leur avoit donné l'épithete de *glandulosæ* pour les distinguer de celles qu'il appelle *variquosæ*, & qu'il place à l'extrémité des vaisseaux qui apportent la semence des testicules, ou plutôt, comme il se l'imaginoit, qui servent eux-mêmes à la produire; car quoiqu'il ne niât pas que les testicules servissent en quelque chose à la génération de la semence, il prétendoit que les vaisseaux, dont on vient de parler, y ont beaucoup plus de part. Ce mot de *parastata* signifie assistant ou qui se tient auprès. Quelques anciens Medecins ont donné le même nom à l'épididyme. Il paroît qu'Hippocrate & Aristote avoient en connoissance des *parastatæ variquosæ* d'Hérophile, quoiqu'il ne leur eussent pas donné le même nom.

L'autorité d'Hérophile, en matiere d'*anatomie*, étoit si grande, que les noms qu'il avoit imposés à toutes ces parties, ont presque tous été conservés. Le témoignage de toute l'antiquité lui est si avantageux, qu'on ne peut lui disputer le premier rang entre les Anatomistes de son tems. Si ses Ecrits étoient parvenus jusqu'à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes: mais comme ils se sont perdus, nous nous contenterons d'assurer que ce que les Auteurs en ont cité, nous donne une grande idée de son exactitude & de son habileté, surtout si l'on considere qu'il vivoit dans un tems où l'*anatomie* n'avoit pas encore fait des progrès bien considérables, & qu'il avoit presque tout tiré de son propre fonds. Un savant Anatomiste du siecle passé étoit si grand admirateur d'Hérophile, qu'il disoit, que le contredire, en fait d'*anatomie*, c'étoit disputer contre l'Evangile. Cet éloge de Fallope étoit outré.

L'opinion générale est qu'Erasistrate fut contemporain d'Hérophile, ou parut fort peu de tems après lui.

Ce fut par ses connoissances anatomiques qu'il se fit une réputation. Galien qui parle de lui en différentes occasions, convient qu'il avoit beaucoup contribué au rétablissement de l'*anatomie*, laquelle, à ce que dit cet Auteur, avoit été comme perdue & anéantie pendant quelque tems. Mais il est difficile de fixer le tems dont il veut parler. Pour tirer quelque lumiere du passage que nous venons de citer, je crois qu'il est à propos de le rapporter en entier.

« Ceux, dit Galien, qui n'ont point de honte de contredire ce qui est évident, ont éternisé la dispute que nous avons eue avec le Stoïcien Chrysippe sur l'origine des nerfs & le siége de l'ame, qu'il plaçoit dans le cœur; on ne doit s'en prendre ni à Hippocrate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus, lesquels, après les Anciens, ont rétabli la science de l'*anatomie*, qui avoit été fort négligée dans le tems d'entre-deux. »

On croiroit d'abord que Galien a voulu désigner le tems qui s'est écoulé entre Esculape ou ses premiers descendans & Hippocrate; ce tems pendant lequel on ne sait presque ce que la Medecine étoit devenue: mais on conviendra sur ce qui est dit ailleurs, que ce n'est point ici sa pensée. Pour sauver la contradiction qui se rencontre entre le passage que l'on vient de citer & quelques autres du même Auteur, il faut nécessairement changer la ponctuation, & plaçant un point après Hippocrate, recommencer une autre période en cette maniere. « On ne doit point s'en prendre à Hippocrate. On ne doit point non plus faire des réproches à Erasistrate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus qui ont, après les Anciens, rétabli la science de l'*anatomie* qui avoit été négligée dans le tems d'entre-deux. » On peut encore donner un autre tour à la phrase de Galien & la traduire ainsi. « On ne doit s'en prendre ni à Hippocrate, ni à ceux qui ont rétabli l'*anatomie* qui avoit été négligée dans l'intervalle de tems qui les sépare de ce premier Medecin. Ces restaurateurs de l'*anatomie* sont Erasistrate, Eudeme, Hérophile.

Selon cette explication qui renferme le vrai sens de Galien, Hippocrate ne se trouve plus entre ces derniers, ce qui ne s'accorderoit pas non plus avec ce que le même Auteur dit en un autre endroit « que les anciens Medecins & Philosophes s'étoient beaucoup attachés à l'*anatomie*, & qu'en ce tems-là les peres exerçoient leurs enfans à écrire sur cette science,

» qu'ils les contraignoient non-seulement à lire les
» écrits qui en traitoient, mais encore à disséquer eux-
» mêmes, afin qu'ayant sucé avec le lait les connoissan-
» ces anatomiques, il ne les oubliassent point dans un
» âge plus avancé. Mais il n'en fut pas ainsi dans la suite
» des tems, ajoute-t-il: dès que la Medecine fut sortie
» de la famille des Asclépiades, & que les Medecins eu-
» rent communiqué leur art à des étrangers, particu-
» lierement à des hommes qu'ils considéroient à cause
» de leur âge & de leur vertu; ces personnages n'é-
» tant point en état de s'occuper eux-mêmes à l'*ana-*
» *tomie* avec succès, & de s'instruire par leurs propres
» yeux de la structure du corps humain, ils ne la con-
» nurent qu'imparfaitement. De là vint que par laps
» de tems, les instructions nécessaires sur cette partie
» de la Medecine s'étant transmises d'une main à
» l'autre, l'inexactitude s'y introduisit, & les choses
» allerent toujours en empirant. »

Galien, comme on voit, suppose que l'*anatomie* a fleuri tant que la Medecine a été renfermée dans la famille des Asclépiades. Et il fixe le déclin de cette science précisément au tems que la Medecine sortit de cette famille; ce qui n'arriva que, quand les Philosophes commencerent à se mêler de cet art, ou lorsque Hippocrate fit des disciples, comme Galien le remarque ailleurs. Cela supposé, on accuseroit sans aucun fondement les premiers, du déclin de l'*anatomie*; car ils avoient interêt de conduire cette science à sa plus grande perfection, quand même ils ne se seroient point proposés l'avancement de la Medecine. Ce n'est pas non plus le sentiment de Galien, puisqu'en parlant du tems florissant de l'*anatomie*, il suppose lui-même qu'elle étoit altérée par les Philosophes & par les Medecins; entendant apparemment par ces Philosophes, Democrite & les autres qui précéderent Hippocrate. Il n'est donc question que du tems qui suivit la mort de ce dernier.

Mais la difficulté n'en devient que plus grande. Si Hippocrate a été aussi grand Anatomiste que Galien le suppose, qui croira que les connoissances Anatomiques qu'il y avoit acquises, se soient si-tôt perdues, qu'elles aient si promptement échappé à la mémoire des hommes, que Dioclès, Praxagore & tous leurs contemporains n'en aient tiré aucun avantage, qu'ils soient demeurés dans une aussi grande ignorance que si on n'avoit fait aucune découverte avant eux, & qu'ils aient mérité d'être appellés dans la suite des tems par Galien même, *de dissect. vulvæ, c. 9.* des Anatomistes grossiers? Ces effets supposent un long intervalle de tems entre Hippocrate & les Medecins que l'on vient de nommer; & c'est ce que Galien voudroit insinuer en disant que les connoissances Anatomiques avoient passé plusieurs fois d'une main à l'autre. Mais où trouver toutes ces transmigrations successives de connoissances? Ne diroit-on pas à entendre Galien, qu'il y eût entre Hippocrate & Dioclès un grand nombre de générations? Mais tous les Auteurs conviennent que Dioclès étoit contemporain de Platon, & qu'il a par conséquent succédé de fort près à Hippocrate; ensorte que s'il n'a pas vu Hippocrate, il a du voir ses fils qui avoient sans doute hérité des connoissances Anatomiques de leur pere, dont ils ont été de dignes successeurs dans les autres parties de la Medecine. Quant à Praxagore qui étoit presque contemporain de Dioclès, quand il n'auroit point eu la même faculté de s'instruire des découvertes d'Hippocrate par la tradition qui en subsistoit, ou par les disciples à qui il les avoit communiquées, n'étoit-il pas lui-même, du propre aveu de Galien, des descendans d'Esculape & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste? De sorte qu'à cet égard, Hippocrate même ne devoit point l'emporter sur Praxagore. Galien ne se seroit point jetté tête baissée dans ces difficultés, s'il n'avoit suivi en aveugle sa prévention en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de s'en appercevoir à la lecture de ses Ouvrages.

Il est constant qu'Erasistrate & Hérophile pousserent l'*anatomie* à un haut degré de perfection. Mais Galien qui regardoit Erasistrate comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde de lui donner cet avantage sur son héros.

Il n'est pas moins constant qu'Erasistrate & Hérophile oserent les premiers anatomiser des corps humains, & que du tems d'Aristote, à qui ces deux Medecins ont succédé de fort près, on n'avoit encore disséqué que des bêtes. Il faut convenir qu'en Egypte où c'étoit une très-ancienne coutume d'embaumer les corps morts, on avoit été contraint de les ouvrir pour y satisfaire; aussi Galien avoue-t-il que cette coutume pouvoit avoir fourni aux Medecins Egyptiens une occasion favorable de s'instruire. Cependant comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumemens osassent se livrer entierement à leur curiosité & fouiller dans le corps humain aussi avant qu'il étoit nécessaire pour la perfection de l'*Anatomie*, parce qu'on regardoit les morts comme quelque chose de sacré; l'*Anatomie* ne fit pas de grands progrès tant qu'on n'eut d'autres moyens que celui-là. Il falloit nécessairement des cadavres sur lesquels on pût tout entreprendre. C'est apparemment ce que l'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce tems-là pour l'avancement des sciences & des beaux arts. Alexandre le Grand commença le premier à favoriser ceux qui s'attachoient à l'Histoire naturelle, en ordonnant à Aristote à travailler à celle des animaux & de leur structure. Et sans doute Ptolomée Soter ou Ptolomée fils de Lagus, en succédant à Alexandre dans la portion de son Empire qui lui échut en partage, lui succéda aussi dans la même inclination pour les progrès des sciences & des arts. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'il paroît que Ptolomée étoit savant: car Arrien nous apprend qu'il avoit écrit lui-même l'histoire d'Alexandre. Ptolomée Philadelphe, fils de Ptolomée Soter, n'eut pas moins de bonne volonté pour les Lettres & les Arts. Il attira dans sa capitale les plus grands hommes de son tems; il recueillit avec une dépense extraordinaire des Livres de tous les endroits du monde, & il en forma une grande Bibliotheque que ses successeurs enrichirent encore.

Il est à croire que ce furent ces deux Rois qui bravant le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'alors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser, n'accorderent pas seulement aux Medecins les corps des criminels qu'on avoit suppliciés, mais s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains plusieurs de ces malheureux pour être disséqués tout vifs, persuadés que c'étoit le seul moyen de parvenir à de certaines découvertes. « Hérophile & Erasistrate, dit Celse, ont disséqué vifs des » criminels condamnés à mort, que les Rois tiroient » des prisons pour les remettre entre leurs mains.

Quel que soit celui de ces deux Princes sous lequel Erasistrate ait vécu, il y a de l'apparence que profitant d'une conjoncture si favorable, il fit dans l'*Anatomie* ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait presque sur ce sujet que ce qu'on en lit dans Galien, qui ne cite ordinairement Erasistrate que pour le réfuter.

La principale découverte d'Erasistrate, qui n'a point été faite sur le corps humain, mais qui ne lui a pas été moins honorable, (*Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis, c. 5. & administrat. Anatom. L. VII. c. ultim.*) « c'est celle de certains vaisseaux blancs qu'il apperçut » dans le mésentere des chevreaux qui têtent & qu'il » prit pour des arteres. Il disoit que ces vaisseaux pa» roissoient d'abord remplis d'air & ensuite de chyle. »

Erasistrate & Hérophile ont connu les premiers les principaux & vrais usages du cerveau & des nerfs, ou du moins les usages que les Anatomistes ont assignés depuis à ces parties. Rufus Ephesien dit qu'Erasistrate distinguoit de deux sortes de nerfs, les uns qui servent au sentiment & les autres au mouvement. Il ajoutoit, dit

dit cet Auteur, que les premiers sont creux & qu'ils tirent leur origine des membranes du cerveau, au lieu que les autres partent du cerveau même & du cervelet. Mais Galien (*de Hippocrat. & Plat. decret, L. VII. c.* 3.) nous apprend qu'Erasistrate ayant plus attentivement examiné les choses, avoit reconnu dans sa vieillesse que les nerfs partent tous également du cerveau. C'est ce qu'on recueille d'un passage de cet ancien Anatomiste que Galien rapporte & que nous traduirons en entier, afin qu'on reconnoisse les idées que le premier avoit du cerveau, du cervelet, des nerfs & de tout ce qui dépend de ces parties. « Nous examinions, dit Erasistrate dans Galien, quelle étoit la nature du cerveau d'un homme & nous le trouvions partagé en deux parties, comme dans tous les autres animaux. » Il avoit un ventricule ou une cavité, d'une forme longue; (*Il y a ici une lacune ou une faute dans le texte,*) ces ventricules avoient communication l'un avec l'autre, ou se rendoient tout en un, par une ouverture commune, selon la contiguité de leurs parties, tendant ensuite vers le cervelet, où il y avoit aussi une petite cavité. Mais chaque partie étoit séparée & renfermée par des membranes, & le cervelet en particulier se renfermoit par lui-même, aussi-bien que le cerveau, qui ressembloit par ses contours & par ses divers replis à l'intestin jejunum. Le cervelet étoit pareillement replié & contourné de diverses manieres; ensorte qu'il étoit aisé de conjecturer à son aspect, que si dans les jambes des bêtes qui courent le plus vîte, telles que sont le cerf, le lievre & quelques autres, l'on remarque des muscles & des tendons artistement disposés à cet effet; dans l'homme qui a l'entendement de plus que les autres animaux, cette grande variété & multiplicité de replis du cerveau a été faite aussi pour une fin particuliere. » Nous observions encore, continue Erasistrate, que toutes les apophyses ou productions des nerfs, partoient du cerveau, de maniere, pour le dire en un mot, que le cerveau est visiblement le principe de tout ce qui se fait dans le corps. Car le sentiment de l'odorat vient de ce que les narines sont percées pour avoir communication avec les nerfs. L'ouie se fait aussi par une semblable communication des nerfs avec les oreilles. La langue & les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau. »

Erasistrate confesse lui-même ici qu'il avoit disséqué des hommes; ce qui confirme ce que nous en avons dit sur le témoignage de divers Auteurs. Il avoit décrit fort exactement, au jugement de Galien, (*de Hippocrat. & Platon. decret. L. I. c.* 10. *& L. VI. c.* 6.) les membranes qui se trouvent vers les orifices du cœur, & il soutenoit avec Aristote, que les veines & les arteres tirent leur origine de ce viscere. « Il y a, disoit-il, de certaines membranes insérées aux orifices des vaisseaux du cœur, du ministere desquels le cœur se sert, soit pour la réception, soit pour l'expulsion des matieres qui y entrent ou qui en sortent. Quelques-uns, interrompt ici Galien, ont osé nier qu'il y eût de pareilles membranes & les ont regardées comme une fiction d'Erasistrate, ou comme une chose inventée pour appuyer son systeme : mais elles sont si bien connues des Anatomistes, qu'il n'est pas même permis aux novices dans l'*Anatomie* d'ignorer ce que c'est. Il y a, continue Galien, trois de ces membranes à l'orifice de la veine cave, qui ressemblent aux pointes des fers de fleches ou de dards, d'où vient que quelques-uns des disciples d'Erasistrate les ont appellés *Tricuspides*, c'est-à-dire membranes à trois pointes. Il y en a aussi à l'orifice de l'artere veineuse; (c'est ainsi que j'appelle le vaisseau qui part du ventricule gauche du cœur & se disperse dans le poumon) elles sont semblables aux premieres pour la forme, mais elles ont un nom different, car cet orifice n'a que deux de ces membranes. Les deux autres orifices, savoir celui de la veine artérielle & celui de la grande artere, en ont aussi chacun trois qui ont la figure du sigma des Grecs ou de notre C. » Galien cesse ici de parler & introduit derechef Erasistrate, disant, « Que ces deux derniers orifices sont chacun également disposés pour porter hors du cœur; que du premier il sort du sang pour aller au poumon, & par le second de l'esprit pour être répandu dans tout le corps. » (*Il y a ici quelque lacune dans le texte Grec.*) « Il arrive de cette maniere, continue Erasistrate, que ces membranes rendent alternativement au cœur des offices opposés. Celles qui sont attachées aux vaisseaux qui introduisent les matieres, regardent du dehors au dedans, afin qu'elles se puissent baisser, étant poussées par l'impétuosité des matieres qui abordent, & que se couchant jusques dans les cavités du cœur, elles en ouvrent l'entrée pour l'introduction des matieres qui y sont attirées; car il ne faut pas croire que ces matieres y entrent d'elles-mêmes comme dans un receptacle inanimé : mais le cœur par sa diastole, ou en se dilatant les attire, comme les soufflets des Forgerons attirent l'air, & c'est de cette maniere que le cœur se remplit. Les membranes des vaisseaux qui servent à mettre dehors les matieres, sont tournées tout au rebours, c'est-à-dire qu'elles regardent du dedans au dehors, ensorte qu'étant aisément couchées ou renversées par les matieres qui sortent, elles ouvrent les orifices dans le tems que le cœur fournit ou pousse ces matieres ; au lieu qu'autrement elles ferment exactement les mêmes orifices & ne laissent rien retourner en arriere de ce qui est une fois sorti; de même que les membranes des vaisseaux qui servent à introduire les matieres, ferment les orifices de ces vaisseaux, dans le tems de la systole ou de la contraction du cœur, ne laissant rien sortir derechef de ce qui y a été une fois attiré. »

Il seroit à souhaiter que Galien nous eût transmis plusieurs fragmens, tels que les deux que nous venons de rapporter.

Au reste, ce qu'il dit, que quelques-uns croyoient que ces membranes du cœur étoient une fiction d'Erasistrate, est une preuve convaincante que le Livre *du Cœur* attribué à Hippocrate, n'est nullement de lui, puisqu'il y est fait mention de ces mêmes membranes. Si ce Livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien n'auroit pas manqué d'en faire honneur à l'Auteur; & pour démontrer à ceux qui accusoient Erasistrate d'avoir imaginé des membranes dans le cœur, qu'elles existoient réellement & leur fermer la bouche, il n'étoit question que de leur alléguer l'autorité d'Hippocrate.

Mais il est surprenant que cet Erasistrate qui avoit si bien examiné le cœur & disséqué tant d'animaux vifs, eût embrassé une opinion sur les arteres, que tous les autres Anatomistes ont regardée comme absurde. « Il assuroit d'après Praxagore, (*Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis*) » que dans l'état naturel les arteres ne contiennent point de sang, & qu'elles ne sont remplies que d'esprit ou d'air, non plus que le ventricule gauche du cœur; » il étoit aisé de le convaincre par la vue: mais il avoit recours à un subterfuge. « Aussi-tôt, disoit-il, qu'on ouvre le ventricule gauche du cœur, l'esprit s'évapore sans qu'on s'en apperçoive, & le ventricule se remplit de sang à l'instant. Il en disoit autant des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce sentiment sur l'usage des arteres, » c'est, dit Galien, parce qu'il ne comprenoit pas pourquoi il y auroit de deux sortes de vaisseaux destinés à porter la même liqueur ; » c'est-à-dire, pourquoi les veines & les arteres auroient également contenu & charrié le sang. S'il avoit eu connoissance du mystere de la circulation que quelques Savans voyent si clairement dans Hippocrate, il n'auroit été guere embarrassé sur cet article. C'est toutefois une découverte à laquelle il est vraisemblable qu'il seroit parvenu par la connoissance des membranes ou des valvules du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé sur le compte d'une d'entre elles. Mais ce que nous allons

dire jettera plus de lumiere sur les sentimens de cet Ancien Anatomiste, & nous instruira en même-tems de ce qu'il pensoit sur les causes des maladies.

Erasistrate assuroit que la grande veine est le reser- » voir du sang, & la grande artere celui de l'esprit. Il ajoutoit, dit Galien, *de venesect. advers. Erasistrat.* » que ces reservoirs se divisant en divers rameaux, de- » viennent plus petits, mais que le nombre en devient » plus grand; & que comme il n'y a point d'endroits » dans tout le corps, où l'un de ces rameaux se termi- » ne, qu'il n'y trouve encore un plus petit rameau, » qui reçoit ce que le plus grand apporte, il arrive » qu'avant que tous ces rameaux soient parvenus à » la superficie du corps, ils se divisent en des extré- » mités si menues & si déliées, que le sang qu'ils con- » tiennent ne peut plus en sortir, à cause de leur pe- » titesse. De cette maniere, poursuit notre Anatomis- » te, encore que les bouches des arteres & des veines » soient fort voisines, le sang ne laisse pas de se te- » nir dans ses bornes particulieres, sans entrer dans » les vaisseaux de l'esprit, & jusques là le corps de l'a- » nimal demeure dans son état naturel. Mais lorsque » quelque cause violente vient troubler cette œcono- » mie, le sang se jette dans les arteres, & c'est là la » source des maladies. Entre les causes dont nous ve- » nons de parler, la trop grande abondance de sang » est la principale; car par-là les tuniques des veines » se dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémi- » tés qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où » s'ensuit la transfusion du sang des veines dans les » arteres. Et ce sang, par son irruption, s'opposant » au cours & au mouvement de l'esprit qui vient du » cœur, si l'opposition de ces deux matieres est direc- » te, ou si le sang s'arrête auprès d'une partie princi- » pale, c'est ce qui cause la fievre: mais s'il arrive » que l'esprit le repousse en arriere, ensorte qu'il ne » passe pas l'extrémité de l'artere, il se fait seulement » inflammation dans la partie. Quant à l'inflamma- » tion & à la fievre qui arrivent dans les plaies, elles » sont aussi causées par la subite évacuation des es- » prits, qui suit l'incision de l'artere, & qui con- » traint le sang à venir incessamment tenir la place de » ces esprits, de peur qu'il n'y ait du vuide. »

Erasistrate se servoit de la comparaison suivante pour appuyer son sistême. (*Galen, Histor. Philosoph. Plutarch. Celsus.*) " Comme la mer, disoit-il, qui se „ tient calme tant qu'elle n'est pas agitée par les vents, „ s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve au- „ dessus de ses bords, lorsque les vents soufflent; de „ même le sang s'émouvant dans le corps, sort de ses „ canaux ordinaires pour entrer dans les réservoirs de „ l'esprit, & il s'échauffe & met ensuite toute la ma- „ chine en feu. „

Telles sont les idées qu'avoit Erasistrate des causes des maladies en général; elles different, comme on voit, beaucoup de celles qui lui sont prétées par l'Auteur d'un Ouvrage intitulé, *Introduction*; & attribué à Galien. Cet Auteur assure qu'Erasistrate ne recherchoit pas les causes des maladies dans les humeurs ou dans les esprits, mais seulement dans les parties solides; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois substances, comme les causes & la matiere de la santé & des maladies. Je penserois volontiers que cet Auteur a voulu dire qu'Erasistrate n'admettoit pas les différentes humeurs dont Hippocrate a parlé, ou du moins qu'il n'en faisoit pas grand cas, & qu'il n'en déduisoit pas les effets dont il est question. C'est ce que Galien confirme; toutefois il prétend que, quoiqu'Erasistrate négligeât les humeurs, il avoit été contraint d'en parler en diverses occasions; comme dans le cas de la paralysie, " qui est produite, disoit-il, par la cessation du „ mouvement de l'humeur qui sert à nourrir les nerfs, „ & qui est devenue visqueuse: „ il y est encore revenu en parlant de la bile & des urines.

Quant à la respiration, (*Galen. de Usu respirat. cap.* 1.) il prétendoit qu'elle ne sert aux animaux que pour remplir d'air les arteres; ce qui est une suite de la premiere hypothese; & voici comment il avoit imaginé que cela se faisoit. " Le thorax où la poitrine se di- „ latant, le poumon, disoit-il, se dilate aussi & se „ remplit en même-tems d'air. Cet air passe jusqu'aux „ extrémités de la trachée artere; & de ces extrémi- „ tés dans celles des arteres unies du poumon; d'où „ le cœur l'attire en se dilatant, pour le porter ensui- „ te dans toutes les parties du corps par la grande „ artere. „ Lorsqu'on lui objectoit que le cœur ne laisse pas de se mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le tems qu'on retient son haleine, il repondoit qu'en ce cas, le cœur tiroit de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela que les membranes qui sont attachées à l'orifice de cette artere ne permettent pas qu'il en revienne dans le cœur, il se tiroit d'affaire, en disant qu'encore que la chose soit ainsi dans l'état naturel, il ne s'ensuit pas que cet ordre doive continuer lorsqu'on retient son haleine; cet état étant violent & ne pouvant par conséquent durer long-tems.

Erasistrate avoit encore un sentiment assez particulier sur la maniere dont les alimens se préparent dans l'estomac. Il croyoit que l'estomac ou le ventricule, se retire & se resserre pour embrasser de plus près les viandes & les broyer. Ce broyement tenant lieu, selon lui, de la coction d'Hippocrate. Quant au chyle, c'est-à-dire, au suc des alimens dont l'extraction se fait dans l'estomac, il disoit, (*Galen. de Facultat. natur. Lib. II. cap.* 9.) " que ce suc ayant passé de l'es- „ tomac dans le foie, il vient se rendre en un certain „ lieu où les rameaux de la veine-cave & les extré- „ mités des vaisseaux qui dépendent du réservoir de „ la bile, aboutissent également; ensorte que les par- „ ties du chyle s'insinuent dans les orifices de ces „ deux sortes de vaisseaux, selon que ces orifices sont „ disposés pour le recevoir; c'est-à dire, que ce qu'il „ y a de bilieux dans le chyle passe dans les canaux „ dépendans du réservoir de la bile; & ce qu'il y a „ de sang pur passe dans les orifices des rameaux de la „ veine cave, & se sépare d'avec la bile, en prenant „ une autre route. „ Galien (*de Usu part. Lib. IV. cap.* 13.) fait encore dire à Erasistrate, " que les „ veines se répandent dans le foie, pour la sépara- „ tion de la bile. „

Au reste, on saura (*Galen. de Facult. natur. L. II. c.* 9. *& de atrabile, c.* 5.) qu'Erasistrate & ses successeurs ne se piquoient point de rendre raison des causes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plutôt aux Philosophes qu'aux Medecins. Quoiqu'ils crussent, par exemple, que l'estomac se resserre pour embrasser la nourriture, ils se mettoient peu en peine d'expliquer ce resserrement. Ils ne faisoient point non plus de difficulté de dire qu'ils étoient incertains si la bile se produit dans le corps, ou si elle est déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, c'est qu'il avouoit franchement (*Aulus gellius, Lib. XVI. c.* 3.) au sujet de cette espece de faim qu'on ne peut rassasier, & qu'il appelle *boulimia*, terme qu'on ne rencontre point dans Hippocrate, mais dont tous les Medecins Grecs se sont servis depuis; qu'il ignoroit pourquoi cette maladie prend plutôt dans le grand froid, que pendant les chaleurs; quoiqu'il jugeoit que la faim en général se fait sentir, lorsqu'il reste du vuide dans l'estomac & dans les intestins; & que la longue & facile abstinence vient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétréci. C'est pourquoi, ajoutoit-il, ceux qui pratiquent le jeûne, souffrent dans les commencemens, mais non pas lorsque l'habitude est formée. Il appuie son opinion de l'exemple des Scythes, (*Galen. de Natural. facultat. Lib. I. cap. ultim.*) qui, lorsqu'ils étoient obligés de jeûner, se serroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.

Erasistrate reconnoissoit que l'urine se sépare dans les

reins: mais il ne convenoit pas avec Hippocrate que cela se fit par attraction, rejettant entierement cette cause; sans s'expliquer d'ailleurs sur la maniere dont cette séparation se fait. Quelques-uns de ses premiers Sectateurs croyoient, comme nous l'apprenons de Galien, que les parties situées au-dessus des reins ne reçoivent que du sang pur; que celui qui est aqueux & chargé de sérosités, étant le plus pésant, tend en-bas par son propre poids, & qu'après que ce sang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il est envoyé aux parties situées au-dessus des reins, pour les nourrir.

Il faut encore remarquer qu'Erasistrate avoit redressé Platon sur l'usage de la trachée artere, par laquelle celui-ci croyoit que la boisson se portoit pour arroser le poumon; sentiment qui est commun à ce Philosophe, avec Philistion, Hippocrate & la plupart des Medecins de ce tems-là. *Aulu-Gelle, Plutarq. & Macrob.*

On parle encore de Lycus & de Quintus comme de deux anciens Anatomistes: mais nous ne savons rien de leurs découvertes.

On dit que Marinus avoit écrit de l'Anatomie des muscles, après Erasistrate, & que Galien avoit analysé ses ouvrages.

Aurelius-Cornelius-Celse est un Auteur d'un mérite trop distingué pour être passé sous silence. Il naquit à Rome & fleurit selon toute apparence sous Tibere, Caligula, Claude & Neron. On trouve dans ses Ouvrages plusieurs traits d'où l'on peut inférer qu'il s'étoit occupé lui-même à disséquer, rarement à la vérité; mais qu'il faisoit un très-grand cas de l'*anatomie*.

Outre ses Ouvrages *De re Medica*, nous avons encore de lui des Ecrits sur la situation & la figure des os du corps humain; & c'est par-là qu'il mérite d'avoir place dans l'Histoire de l'*anatomie*.

Nous avons rapporté ce qu'il pensoit de cette science au commencement de cet article.

Caius-Plinius Secundus naquit, selon quelques-uns, à Novocome, d'autres disent à Vérone. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'il vécut sous l'Empereur Vespasien, environ l'an 72. de J. C.

On trouve dans ses Ecrits plusieurs observations curieuses sur l'*anatomie* de l'homme & des animaux. Mais comme il n'étoit point Anatomiste de profession, & qu'il n'avoit point disséqué lui-même, du moins à ce qu'il paroît, il a mêlé dans ses écrits la vérité & les fables indistinctement, comme il les trouvoit dans les Auteurs dont il se servoit.

Le Docteur Wigan & tous ceux qui ont eu occasion de parler du célebre Aretée, ont senti la difficulté qu'il y avoit à fixer le tems auquel il a vecu: mais ils s'accordent tous en ce point; c'est qu'il écrivoit quelque tems après le commencement du regne de Neron, & avant le commencement de celui de Domitien. On peut se former une opinion de ce Medecin, sur l'estime qu'il faisoit de l'*anatomie*. Il regardoit l'étude de cette science si nécessaire, tant pour découvrir les causes réelles des maladies que pour distinguer la maniere propre de les traiter, qu'il a mis à la tête de presque tous les chapitres une description anatomique de la partie malade dont il va parler. Il paroît avoir en cela marché sur les pas d'Erasistrate & d'Hérophile, les chefs de la Secte Dogmatique, & qui soutinrent que pour être bon Medecin, il falloit commencer par être habile Anatomiste. Ensorte qu'Aretée, quoique écrivain concis & serré, a plus insisté sur cette branche de l'art de guérir, & en a traité avec plus d'exactitude qu'aucun ancien Medecin.

Le cœur, est selon lui, le principe des forces & de la vie, l'ame y réside, & il constitue particulierement la nature de l'homme. C'étoit aussi le sentiment d'Hippocrate & de Chrysippe le Stoïcien. C'est par cette raison, dit-il, que la syncope maladie du cœur, influe immédiatement sur la vie, attaque toute la constitution du corps, & détruit, en quelque façon, les liaisons en vertu desquelles la faculté vitale subsiste. Il assure encore que le cœur est une partie chaude du corps & le principe de la vie & de la respiration; qu'il est situé au milieu des poumons; qu'en les échauffant, il y fait naître le besoin d'air qui le rafraîchisse; mais qu'il attire cet air à lui.

Les poumons sont, selon lui, incapables par eux-mêmes de causer de la douleur, parce qu'ils sont composés d'une certaine substance lâche & semblable à de la laine. Il prétendoit que les arteres dures & cartilagineuses, incapables aussi de douleur, étoient distribuées dans toute cette substance; qu'il n'y avoit point de muscles, mais seulement quelques petits filets nerveux, en vertu desquels les mouvemens y étoient produits. C'est pourquoi, disoit-il, dans la péripneumonie, qui n'est qu'une inflammation au poumon, on n'y sent point de douleur, mais seulement une espece de pesanteur, qui ne laisse pas d'incommoder beaucoup le malade, quoiqu'elle ne soit pas proprement douloureuse; que, quant aux membranes par lesquelles les poumons sont attachés dans la poitrine, elles sont d'une extreme sensibilité; & que s'il y arrive inflammation, ainsi que dans le poumon, c'est le cas de la pleurésie, accompagnée de péripneumonie: alors le malade souffre beaucoup.

Il pense que c'est par cette raison que dans le crachement de sang qui vient immédiatement des poumons, & qui est une des plus dangereuses maladies, le malade ne perd jamais l'espérance, même lorsque le danger est à son dernier période; & cela parce qu'il ne ressent aucune douleur au poumon: au lieu que dans les maladies les plus légeres, la douleur qu'il souffre lui fait craindre la mort; & cette crainte est quelquefois plus dangereuse que le mal. Quelque terrible que soit une maladie, si le malade ne souffre point, il ne craint point de mourir; & l'on peut dire alors que son mal est pour lui plus dangereux qu'effrayant.

La pulsation de l'artere étoit, selon lui, la cause du mouvement progressif du sang; c'est pourquoi il est difficile, ajoute-t'il, lorsque les arteres sont blessées, d'approcher les levres de la blessure, & de les tenir réunies. La grosse artere, ou l'aorte, qui est située dans le voisinage de la veine-cave, & dans la même direction, que l'épine du dos (& qu'Aretée & Praxagore appellent ἀρτηρία παχεῖη) est sujette à une inflammation qui lui est commune avec la veine-cave; & cette inflammation est une de ces maladies que les Anciens nommoient *causus*, puisqu'on y remarque les mêmes symptomes, & que la fievre amene dans ce cas, ainsi que dans les autres, la syncope; car les veines partent du foie, & les arteres partent du cœur. C'est ce qui a fait croire que les parties supérieures de ces visceres sont affectées, le cœur communiquant de la chaleur aux arteres, & le foie fournissant du sang aux veines. Mais ces vaisseaux étant fort grands, les inflammations auxquelles ils sont sujets, doivent être très-considérables. Dans les inflammations de la veine-cave, l'aorte palpite aux environs de l'épine du dos; ce que l'on sent par la pulsation qui se fait de l'autre côté des parties circonvoisines du cœur. Car l'artere étant jointe étroitement à la veine du côté gauche, il y a communication de mouvement de l'une à l'autre, de même qu'un égal penchant à se distribuer dans tout le corps.

Les Anciens dont les écrits ont passé jusqu'à nous, ne font presque aucune mention de cette maladie commune à l'aorte & à la veine-cave. Ceux d'entre eux qui en ont parlé, ont suivi le sentiment de Praxagore, qui prétendoit, à ce que dit Rufus l'Ephesien, que l'origine des fievres étoit dans cette veine dont les branches se distribuent du foie dans les reins, & qu'il appelloit seule, veine-cave, κοίλη, quoique d'autres donnassent le même nom à celle qui va en montant au cœur à travers le diaphragme. C'est la même qu'Aretée appelle veine-cave, ajoutant que l'une & l'autre ne sont qu'une même veine continuée.

Aretée dit que les veines partent du foie, la source commune d'où elles tirent le sang qui les remplit. De la porte du foie entre ses extrémités, naît une large veine qui se divisant de plus en plus, se distribue enfin dans tout le foie en vaisseaux si petits, qu'ils en deviennent invisibles. Les extrémités de ces veines s'inserent dans les orifices d'autres veines, qui, grossissant peu à peu, & diminuant en nombre à mesure qu'elles avancent, forment, en se terminant dans le foie, une grosse veine qui se divise en deux branches, & s'étend au-delà de ce viscere. Une de ces branches, après avoir passé dans le premier lobe du foie, en sort par la partie globuleuse, traverse le diaphragme, & s'étend dans la poitrine, sans s'attacher à aucune autre partie. Demeurant là comme suspendue, elle s'insere dans le cœur; & voilà ce que l'on appelle la veine-cave. L'autre branche pénetre dans le cinquieme & inférieur lobe du foie jusqu'à sa partie globuleuse, & en sort aux environs de l'épine, qu'elle suit en descendant jusqu'aux cuisses. Cette branche retient encore le nom de veine-cave, parce qu'elle ne fait avec la premiere branche qu'une seule veine qui part du foie; car on fera passer si l'on veut une sonde de la partie supérieure de la veine qui s'insere dans le cœur, dans la partie qui rampe le long de l'épine, & alternativement de la partie qui rampe le long de l'épine, à travers le foie, dans le cœur: la route est la même.

Outre l'inflammation dont nous avons parlé, cette veine est encore sujette aux maladies que les Grecs appellent κιρσματα: dans ces cas, l'hémorrhagie qui suit la rupture, termine bien-tôt la vie du malade.

Le sang passe des principaux visceres à la veine profonde du coude; car cette veine & celle qui est au-dessus d'elle, sont des branches de la même veine du bras. Ainsi il n'est pas plus avantageux d'ouvrir l'une que l'autre. Ce n'est que l'ignorance de leur commune origine qui avoit fait croire que la veine supérieure du bras recevoit principalement le sang qu'elle contient du foie & de l'estomac.

Dans le cas où il y a épanchement de sang hors de la rate, quelques Medecins font ouvrir la veine qui est entre le petit doigt & son voisin, parce qu'ils s'imaginent qu'elle communique plus particulierement avec ce viscere: mais ils se trompent, c'est encore une branche de la veine du coude. Pourquoi donc l'ouvrir aux environs des doigts, puisqu'elle est plus grande à l'articulation de l'avant-bras & du bras, & qu'il est plus facile d'en tirer une certaine quantité de sang.

Le sang se forme dans le foie, d'où les veines tirent leur origine; aussi ne paroît-il être en grande partie qu'un amas de sang coagulé. Car les alimens ayant accès au foie, & la nourriture ne pouvant se distribuer à toutes les parties du corps que par cette voie, au sortir de l'estomac & des intestins; le sang se fait dans ce viscere, d'où il se distribue dans le reste du corps. C'est aussi l'opinion d'Erasistrate. Les portes du foie sont composées de nerfs & de membranes qui sont très-petites par elles-mêmes, mais qui sont très-importantes aux actions vitales; & de grosses veines qui les rendent fort sujettes à l'inflammation légere. Quelques Philosophes prétendirent que ces mouvemens de l'ame qu'on appelle appétits, partoient encore delà.

La bile s'engendre dans le foie, & la sécrétion s'en fait par le moyen d'une vessie placée là à cet effet. De certains canaux la portent du foie dans les intestins. Si ces canaux sont obstrués par un skirrhe ou par une inflammation, ou si la matiere est trop abondante pour la capacité de la vessie, alors la bile revient en arriere, & se mêle avec le sang, qui la porte avec lui dans toutes les parties du corps. C'est par cette raison que dans la jaunisse, la peau paroît teinte de bile; que les excrémens sont blancs comme de la craie, & n'ont pas la moindre teinture de cette humeur, parce qu'elle n'est point portée dans les intestins; & que ceux qui sont attaqués de cette maladie, vont rarement à la selle, le ventre n'étant point humecté, ni les intestins picotés par la bile.

La liqueur de la rate est noire, & la rate elle-même, épure & rafine le sang noir. La contexture de ce viscere est singuliere; il est d'une nature dissoluble, & par conséquent très-sujet aux apostemes & aux abcès.

L'estomac est la source du plaisir & des peines: & comme il est voisin du cœur, (car il est attaché au milieu du cœur & des poumons, & il adhere avec eux à l'épine du dos) il préside sur toutes les facultés, il donne de la force au corps, il a aussi de grandes liaisons avec l'ame; & c'est de lui que lui viennent l'abattement & la fermeté. Voilà les principales fonctions de l'estomac. Du plaisir naît la bonne digestion, la bonne couleur, la vigueur & l'embonpoint; de la peine au contraire, toutes les maladies opposées à ces premieres qualités. Elle produit aussi l'abattement d'esprit, surtout quand l'estomac est vuide. Les maladies propres de l'estomac, sont les nausées, le vomissement, le dégout, le hocquet & les rapports; les rapports sont quelquefois aigres. Quoique dans les maladies de l'estomac on n'ait ordinairement point de soif, cependant le principe de la soif est placé dans ce viscere.

Le colon contribue, de même que l'estomac, à la coction des alimens, & les alimens passent de cet intestin dans le foie. La distribution entiere ne s'en fait pas par des canaux visibles: la plus grande partie des nourritures que nous prenons s'exhale en vapeurs, & se répand ainsi dans toutes les parties du corps: la nature leur ouvre l'entrée des plus solides & des plus compactes. Le colon est un très-gros intestin; sa capacité est partout fort grande; il se replie, & forme des circonvolutions; il est plus épais & plus charnu que les intestins grêles; il est aussi plus capable de résister aux injures, soit intérieures, soit extérieures; lorsqu'il est le siége de la colique, cette maladie est regardée comme dangereuse. Si les intestins grêles sont affectés, on sent une douleur vive & poignante: au contraire, si c'est le colon, il y aura grande abondance d'humeur, accompagnée d'un sentiment de pesanteur. Sa situation & sa connexion donneront lieu aux douleurs de s'étendre jusqu'aux côtés, & au Medecin de soupçonner une pleurésie; car il y a quelquefois de la fievre dans la colique: tantôt la douleur se fait sentir d'un côté, tantôt de l'autre au-dessous des fausses côtes; ensorte que le foie & la rate paroissent attaqués. Elle retombe aussi sur la région des îles. Il y a des malades qui en ont l'os sacrum, les cuisses & les muscles crémaster des testicules, entrepris. Ainsi donc Aretée, qui connoissoit la raison de tous ces symptomes, ne se trompoit point en accusant d'ignorance quelque Medecin qui avoit eu la témérité de couper en pareil cas les muscles crémaster, comme s'ils avoient été le siége de la cause immédiate de la maladie. Nos Anatomistes modernes ont-ils jamais rien dit qui ait plus approché de la vérité?

Il y a deux tuniques dans les intestins, aussi-bien que dans l'estomac, dont l'une est couchée obliquement sur l'autre. Lorsque ces tuniques viennent à se séparer, comme il arrive quelquefois dans les dyssenteries, alors celle qui est intérieure s'ouvrant longitudinalement & se déchirant, vient par les selles. Plusieurs à qui la vraie cause de cet accident est inconnue, sont saisis d'effroi, & croyent avoir rendu l'intestin: mais la tunique intérieure subsiste, reprend chair, se cicatrise, & le malade guérit. Mais il n'y a que l'intestin le plus bas qui soit sujet à cet accident, par la raison que ses tuniques sont charnues.

Les reins sont des corps naturellement glanduleux, d'une couleur rougeâtre, plus semblables au foie qu'aux mamelles & aux testicules. Ces derniers sont des glandes, mais ils sont plus blancs que les reins. Les reins ont à la vérité la figure des testicules, mais ils sont plus larges, plus recourbés, composés de petites cellules, pour filtrer l'urine. Il sort des reins deux petits conduits nerveux, semblables à de petits tuyaux de

plume; on les appelle uréteres: ils s'inserent d'un & d'autre côté dans la vessie, à laquelle les reins fournissent chacun une égale quantité d'urine. La nature a formé les cellules des reins oblongues, & elles se trouvent par ce moyen appropriées au diametre des uréteres qui sont fort petits.

La vessie est d'une fort petite épaisseur, & d'un tissu naturellement nerveux; c'est pourquoi elle ne reprend chair, ni ne se cicatrise pas aisément; elle est tendue quand elle est pleine, & flasque quand elle est vuide; ensorte que dans le cas d'ulcere, elle cause des douleurs, telles que celles qu'on sent aux jointures dans la distension & la contraction: mais les ulceres à la vessie guérissent avec la derniere difficulté. D'ailleurs, un ulcere invétéré, & l'irritation continuelle d'une urine bilieuse, doivent nécessairement corroder la vessie.

L'anus & la vessie sont contigus l'un à l'autre: aussi lorsqu'il y a inflammation au rectum, y a-t'il difficulté d'uriner, & la déjection des excrémens se fait-elle difficilement, sans même qu'il y ait constipation lorsque la vessie est affectée.

Il part des îles certaines membranes qui sont des ligamens nerveux de la matrice. Ces membranes s'inserent au fond de la matrice, proche des lombes; elles sont foibles & petites; d'autres vont au cou de la matrice, & adhérent en différens endroits des îles: celles-ci sont vraiment nerveuses, & elles s'étendent à peu près comme les voiles d'un vaisseau. Si ces membranes sont relâchées, il y aura chute de matrice. Quelquefois il arrive que l'interne des deux membranes qui tapisse la matrice paroît au-dehors, & peut-être séparée de l'autre. La matrice ne peut se diviser qu'en deux membranes: une fluxion d'humeur suffit pour séparer l'une de l'autre, ce qui arrive de tems en tems dans les avortemens & dans les accouchemens laborieux: alors elle est adhérente au chorion; car si l'on emploie la force à l'extraction de celui-ci, on entraînera en même-tems la membrane interne de la matrice. Si la femme en revient, & que par conséquent la membrane reprenne sa vraie situation, elle se réunira exactement à celle qui lui est supérieure, ou elle sortira un peu quelquefois. L'orifice de la matrice ne s'avance en tombant que jusqu'à son cou; alors les fumigations & l'adresse de la Sage-Femme suffisent pour le replacer.

La tête est l'origine de la sensation & des nerfs; il seroit plus vrai de dire qu'elle attire le sang du cœur, qu'elle ne le distribue aux autres membres. C'est pourquoi, lorsque les nerfs sont le siége d'une maladie, alors les sensations sont affoiblies. Quoique les nerfs partent de toutes les parties de la tête, cependant sa partie antérieure est pour ainsi dire le magasin de toutes les sensations. C'est de-là que viennent le bien & le mal dans une maladie; c'est pourquoi nous jugeons qu'il est inutile d'appliquer des fomentations au-delà du sommet.

Aretée prétendoit, avec Erasistrate, que les nerfs étoient non-seulement les organes de la sensation, mais encore ceux du mouvement & de l'action des membres; ensorte que si l'origine d'un nerf étoit affectée au-dessous de la tête, comme *p. e.* dans tout le cours de la moelle spinale, toutes les parties auxquelles ce nerf s'étendra, & même celles qui leur seront contigues, deviendront paralytiques. La paralysie tombera sur les parties du côté droit, si les nerfs qui sont dans ce côté sont attaqués; au contraire le côté gauche sera paralytique, si la maladie est dans les nerfs qui sont dans le côté gauche: mais si le siége de la maladie étoit dans la tête, & que les nerfs du côté droit fussent affectés, le côté gauche seroit paralytique, & réciproquement. Pour comprendre ce phénomene, il faut savoir que les nerfs se croisent à leur origine, ou que ceux qui à leur origine sont à droite, vont à gauche, & que ceux qui à leur origine sont à gauche, vont à droite; ensorte qu'ils forment les uns sur les autres la lettre X. Mais si tout le corps ou quelque membre, soit d'un côté, soit de l'autre, sont paralytiques, les nerfs qui partent de la tête, & qui sont distribués dans ces membres, seront affectés, & seront aisément privés de leur faculté sensitive: mais ils deviendront plus difficilement incapables de mouvement. Les nerfs qui partageront par sympathie l'indisposition de quelques autres nerfs destinés à la production du mouvement, perdront une partie proportionnelle de leur force; & cela doit s'entendre de tous les nerfs en général, quelque petits qu'ils soient. Il arrivera quelquefois que des nerfs qui partent de quelque muscle & qui se terminent à d'autres, soient offensés: or, c'est de ceux-ci principalement que dépend le mouvement; c'est d'eux que les nerfs de la tête tirent leur force principale, quoiqu'ils ne tiennent pas d'eux ce qu'ils en ont; aussi dans ce cas il y aura perte considérable de mouvement, & rarement perte de faculté sensitive. Si un amas de nerfs partant de quelque os, & se terminant à d'autres, est ou relâché ou rompu, il y aura impuissance ou contraction dans les parties, mais elles ne seront point privées de sentiment.

Le *tetanos* est, selon Aretée, une maladie des nerfs, dont la cause principale est dans la mélancolie ou bile noire. Il pensoit aussi qu'ils étoient affectés & même contractés dans la phrénésie. Quant à la goute, ils la regardoit comme une affection de tout le genre nerveux.

Telles étoient les notions anatomiques d'Aretée. C'est à l'aide de ces connoissances qu'il expliquoit les symptomes & les causes des maladies, étant en cela de l'avis des Dogmatiques, qui prétendoient, que puisque les parties intérieures étoient sujettes à des maladies, on ne pouvoit être Medecin sans en connoître la structure. Il résulte de ce que nous avons dit, que le sisteme d'Aretée étoit un composé de ceux d'Hippocrate, d'Erasistrate & d'Herophile; qu'il n'avoit embrassé aveuglément aucun parti; qu'il n'étoit admirateur enthousiaste de personne, & qu'il étoit pour la vérité contre toute autorité. WIGAN, *Préface d'Aretée*.

RUFUS D'EPHESE.

Rufus l'Ephesien qui vivoit sous les Empereurs Nerva & Trajan, est le premier Anatomiste célebre qui se présente après Aretée. Galien qui le met au nombre des plus habiles Medecins, nous apprend qu'il avoit écrit en vers sur la matiere médicinale. Il avoit aussi traité *de Atra bile*. Suidas cite encore d'autres Ouvrages de lui, mais qui se sont perdus. Il ne nous reste des écrits de cet Auteur, qu'un petit Traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le dessein principal de ce Medecin dans le premier de ces Ouvrages, étoit de donner une idée générale de l'*Anatomie*, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son tems la Medecine, ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Du reste on recueille de ce que dit Rufus dans ce Livre, que toutes les démonstrations anatomiques se faisoient en ce tems sur les bêtes. « Choisissez, dit-il, un animal » le plus semblable à l'homme qu'il se puisse. Vous n'y » trouverez pas toutes les parties entierement semblables à celles de l'homme, mais elles auront du moins » du rapport les unes avec les autres. Anciennement, » ajoute-t'il, on montroit l'*Anatomie* sur des corps humains. »

On peut encore conclurre de quelques endroits du même Ouvrage, que les nerfs que l'on a appellés dans la suite *recurrens*, étoient alors tout nouvellement découverts. « Les anciens, dit Rufus, appelloient les arteres du cou, *carotides* ou *carotiques*, comme qui diroit » soporales ou assoupissantes, parce qu'ils croyoient » que lorsqu'on les pressoit fortement, l'animal per-

» doit la voix & s'assoupissoit. Mais on a découvert » de notre tems que cet accident ne vient pas de la » compression de ces arteres, mais de celle des nerfs » qui sont contigus aux mêmes arteres. »

Il paroît encore que ce Medecin avoit découvert certains vaisseaux de la matrice dont les Anatomistes qui l'ont précédé n'ont fait aucune mention. « Hérophile, dit-» il, croyoit que les femmes n'ont point de *parastatæ* » *variquosæ* : mais nous avons apperçu dans la matrice » d'une bête, certains vaisseaux qui naissent des testi-» cules & qui étant repliés d'un & d'autre côté en forme » de varices, vont aboutir par l'une de leurs extrémités » dans la matrice. On en exprime même par la com-» pression une humeur gluante, & l'on auroit raison de » penser que ce sont des vaisseaux féminaux, de l'es-» pece de ceux qu'on appelle variqueux. » Rufus avoit remarqué auparavant que dans les hommes on trouve quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux & deux glanduleux, & que l'extrémité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de *parastatæ*.

Il y a toute apparence que ce qu'on nomme ici *parastatæ variquosæ*, n'est autre chose que ce que nous nommons aujourd'hui trompes de Fallope, que nous supposons en avoir fait le premier la découverte.

GALIEN.

Galien est un des plus grands Anatomistes de l'antiquité. Nous lui avons surtout une obligation particuliere; c'est de nous avoir instruit de l'état de l'*Anatomie* dans les siecles qui l'ont précédé. Comme un extrait complet de tous ses Ouvrages sur cette matiere nous meneroit trop loin, je me contenterai de donner ici quelques remarques générales sur son *Anatomie*, renvoyant l'histoire détaillée de ses découvertes aux Articles de mon Dictionnaire où elles auront leur place naturelle.

Galien a prétendu que les Asclépiades ou les descendans d'Esculape jusqu'à Hippocrate qui étoit de ce nombre, avoient été très-versés dans l'*Anatomie*; mais qu'aucun d'eux, à la reserve du dernier, n'avoit rien écrit sur cette matiere. La raison qu'ils avoient de ne point écrire, c'est que leurs enfans à qui seuls ils faisoient part de leur science, apprenoient dans le domestique l'*Anatomie* presqu'en même tems que les Lettres de l'alphabet, & cela soit en voyant faire, soit en faisant eux-mêmes des dissections; ensorte que pour s'instruire, ils n'avoient point de lectures à faire. Il arriva dans la suite, ajoute le même Auteur, qu'Hippocrate ayant écrit sur l'*Anatomie*, aussi-bien que sur tout le reste de la Medecine & ayant le premier pris des étrangers pour disciples, l'*Anatomie* commença aussi-tôt à déchoir, parce que les Medecins qui lui succéderent, se contenterent d'étudier ses Ouvrages, & ne se donnerent point la peine de disséquer eux-mêmes. Dioclès qui parut presque immédiatement après Hippocrate, écrivit aussi sur l'*Anatomie*, mais assez grossierement.

Les choses demeurerent en cet état jusqu'à la mort de Dioclès, tems à peu près auquel parurent Hérophile & Erasistrate. Ces deux Medecins s'attacherent beaucoup à la dissection, & eurent même pour cela des corps humains tant qu'ils en souhaiterent; ensorte qu'ils retablirent bien-tôt l'*Anatomie* qui avoit été fort négligée pendant l'intervalle que l'on a marqué. Mais les Anatomistes ne jouirent pas des mêmes avantages dans les âges suivans. Riolan a rapporté fort au long les raisons pour lesquelles ils manquerent de sujets. On brûloit, dit-il, la plupart des cadavres. En conséquence des désordres occasionnés par les guerres civiles sous Marius & Sylla, on avoit fait à Rome une loi qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts. D'ailleurs on sait qu'anciennement on avoit horreur, je ne dis pas de toucher des cadavres, mais encore d'en approcher; c'est pourquoi ceux qui enterroient les morts & même ceux qui préparoient les cuirs des bêtes, demeuroient hors de la ville de Rome. Les bourreaux n'y avoient point non plus d'habitation; & les Romains étoient si scrupuleux sur ce point, qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on suppliciât quelqu'un dans l'enceinte de leurs murailles. Les lois des Juifs au sujet de ceux qui touchoient à des cadavres, sont connues de tout le monde. Mais on ignore peut-être que les Grecs étoient à cet égard dans les mêmes sentimens que les Juifs. C'est ce que Riolan prouve par un passage d'Euripide. « Si quelqu'un, dit ce Poëte, souille » ses mains par un meurtre, ou si quelqu'un touche un » cadavre ou une femme accouchée, le Dieu lui in-» terdit ses autels comme à un impie. » D'ailleurs il étoit extremement difficile de trouver des corps humains pour en faire la dissection, comme il paroît par un endroit des Ouvrages de Pline, *L. XXVIII. c. 2.* dans lequel cet Auteur dit, " qu'il étoit défendu de » fouiller dans les entrailles des hommes. » Mais toutes ces autorités & quelques autres rapportées par Riolan, ne suffisent point pour l'empêcher de croire que les Medecins ont trouvé de tout tems des moyens de se pourvoir de corps humains pour les anatomiser, ce qu'il prouve premierement par un autre passage de Pline où cet Auteur dit, *L. XIX. c. 5.* " que les Rois » d'Egypte faisoient ouvrir autrefois les corps des » morts pour connoître quelles avoient été leurs mala-» dies. » Les mêmes Peuples avoient d'ailleurs la coutume d'embaumer les cadavres, ce qui ne se pouvoit exécuter sans les ouvrir. On avoit à Alexandrie des squeletes d'hommes sur lesquels les jeunes Medecins étudioient l'Ostéologie. Nous lisons dans Rufus Ephesien, que les anciens Medecins avoient appris l'*Anatomie* sur des corps humains; & ce que nous avons dit ci-dessus d'Hérophile & d'Erasistrate, ne permet pas d'en douter. " Galien, *de Dissect. vulvæ, c. 5.* rend en-» core témoignage au premier des Medecins que l'on » vient de nommer, qu'il avoit acquis une connoissan-» ce très-exacte de l'*Anatomie* en disséquant des hom-» mes & non pas des bêtes, comme le pratiquoient la » plupart des autres Medecins. Seneque dit que les » Medecins ont ouvert les entrailles des hommes pour » découvrir la cause des maladies, & que de son tems » on disséquoit les membres des cadavres pour connoî-» tre la situation des nerfs & des articulations. Se-» neque, dit Riolan, vivoit du tems d'Auguste, de Ti-» bere & de Néron. » Il étoit permis d'anatomiser les cadavres des ennemis, & c'est ce que firent les Medecins Romains pendant la guerre de l'Empereur Marc-Aurele contre les Allemans, comme on l'apprend de Galien. On obtenoit aussi avec quelque facilité les corps de ceux que l'on supplicioit à Rome & qui demeuroient sans sépulture hors de la Porte Esquiline, ainsi que les corps des enfans exposés. Enfin comme l'on avoit anciennement un grand nombre d'esclaves, qui pouvoit empêcher leurs maîtres de faire sur leurs cadavres tout ce qu'ils jugeoient à propos? Riolan pouvoit fortifier toutes ces preuves de ce que dit Ciceron, " que nous ne connoissons point notre corps, que nous » ignorons & la nature & la situation de ses parties; » que les Medecins qui ont en intérêt de sortir de » cette ignorance, ont ouvert des cadavres, afin qu'on » fût persuadé de leur habileté. Mais ajoute-t'il, les » empiriques soutiennent qu'on n'en est pas plus sa-» vant, parce qu'il peut arriver que les parties chan-» gent de nature, si-tôt qu'elles sont découvertes. » Riolan ayant prouvé en général que les Medecins anciens disséquoient quelquefois des hommes, tâche de démontrer en particulier qu'Hippocrate, Aristote & Galien ont eu cette commodité. Je n'examinerai point ici la maniere dont il s'en acquite quant aux deux premiers. Je me restraindrai à la discussion de ses preuves par rapport à Galien. Il a soutenu contre quelques modernes que ce Medecin avoit disséqué des corps humains; voyons comment il a constaté ce fait. C'est injustement, dit-il, que l'on accuse Galien de n'avoir jamais disséqué d'hommes & d'avoir enseigné l'*anatomie* du singe pour celle de l'homme; je prouverois aisément par une infinité de passages de cet Auteur,

qu'il a disséqué des singes & des hommes, mais qu'il n'a enseigné que l'*anatomie* de l'homme. Il cite là-dessus deux ou trois passages de Galien, par lesquels il paroît effectivement que celui-ci ne traite ou dit ne traiter que l'*anatomie* de l'homme. Il promet même dans un endroit de donner quelque jour séparement l'*anatomie* de plusieurs sortes d'animaux. Voici les propres termes de Galien dans ce dernier passage: " Mon dessein n'est pas de marquer ici le nombre des lobes du foie dans les autres animaux, parce que je n'ai décrit jusqu'à présent la construction particuliere d'aucun de leurs organes, si ce n'est en quelques endroits où j'ai été obligé de le faire, afin que l'on comprît mieux ce que je dis de l'homme: mais si je vis, je décrirai quelque jour la structure du corps des bêtes, & je ferai une *anatomie* exacte de toutes leurs parties, comme je fais maintenant de celles de l'homme. " Le même Auteur cite enfin un autre passage de Galien; où celui-ci dit en parlant de quelques *Anatomistes* de son tems, " qu'il n'est pas étonnant qu'ils se soient trompés, parce qu'ils n'ont disséqué que des cœurs & des langues de bœufs, ne sachant point que ces parties ne sont point dans ces animaux, telles que dans l'homme. " Il est à présumer que si Galien n'avoit pas examiné ces mêmes parties dans l'homme, il n'auroit eu garde de censurer ceux qui ne les avoient examinées que dans les bêtes.

Galien après avoir loué Hérophile de ce qu'il avoit appris l'*anatomie* en disséquant des hommes, ajoute que la plupart des autres Medecins ne disséquoient que des bêtes. Ce passage que nous avons déja cité, prouve aussi qu'Hérophile n'avoit pas été tout-à-fait le seul qui eût disséqué des hommes. Si aucun autre que lui n'en avoit disséqué, notre Auteur, au lieu de ces mots, la plupart des Medecins, auroit dit, tous les autres Medecins. Or si quelques Medecins de son tems faisoient des dissections de corps humains, il est vraissemblable qu'avec autant d'ardeur pour l'*anatomie* qu'il paroît en avoir eue, il n'étoit pas demeuré en repos, tandis que les autres travailloient. Je crois donc avec Riolan, que Galien a disséqué des corps humains, mais il y a de l'apparence qu'il ne l'a fait que très-rarement & peut-être assez imparfaitement. Ce que l'on a dit ci-devant prouve que la chose souffroit des difficultés, & Galien le confirme lui-même par le détail dans lequel il entre, des différens moyens par lesquels on peut suppléer au défaut de corps humains. " Il conseille premierement, (*Anatom. administr. L. VI. c.* 1.) de choisir cette espece de singes qui ressemblent le mieux à l'homme; ou s'il ne s'en trouve pas, on dissequera, dit-il, ceux qui ont comme une tête de chien, ou des satyres ou des linx. Si l'on manque encore de ces animaux, il faut prendre des ours, ou des lions, ou des beletes ou des chats, parce que ces animaux ont des especes de doigts comme les hommes. Il continue ensuite de cette maniere. " Je n'ai jamais entrepris d'anatomiser des fourmis, des cousins ou des puces, ni aucun autre de ces petits insectes. Mais j'ai souvent disséqué des beletes, des rats, des serpens, & plusieurs sortes d'oiseaux & de poissons. D'où j'ai compris qu'une même intelligence a formé tous les animaux, & que chaque animal a le corps disposé comme son naturel le demande. " Il paroît d'ailleurs que Galien disséquoit quelquefois des pourceaux & des chevres. Il parle aussi d'un éléphant qu'il avoit anatomisé à Rome, ou dont il avoit disséqué quelques parties. On dira sans doute qu'il conseilloit de commencer de disséquer des bêtes & de se perfectionner sur des hommes; & l'on aura raison, mais voyons comment il s'est exprimé lui-même là-dessus, (*Administr. Anatom. L. III. c.* 5.) " Je vous conseille, dit-il, de vous bien exercer d'abord sur des singes, afin que si vous trouvez jamais quelque corps humain dont vous puissiez faire la dissection, vous soyez en état de découvrir promptement chaque partie; ce en quoi il n'est pas possible de réussir, si l'on ne s'est fréquemment exercé sur d'autres sujets. Faute d'expérience, ceux qui ont disséqué les corps des Allemans pendant la guerre que ces Peuples ont eue contre Marc-Aurele, n'ont rien appris, si ce n'est à connoître la situation des visceres. Mais un Medecin qui aura premierement travaillé sur d'autres animaux, & surtout sur des singes, trouvera d'abord ce qu'il y a à observer dans les parties qu'il disseque. Il est plus aisé à un homme qui a de l'adresse & la pratique de l'*anatomie* de s'instruire d'un coup d'œil sur un cadavre d'homme, touchant ce qu'il a déja vû ailleurs, qu'à un autre qui n'est pas exercé, de trouver tout à son loisir les choses mêmes les plus évidentes. Plusieurs de ceux dont je viens de parler ont découvert fort vîte ce qu'ils ont voulu voir sur les corps de ceux qui avoient été condamnés à mort, ou que l'on avoit exposés aux bêtes farouches, ou sur les cadavres des voleurs qu'on laisse sans sépulture. D'ailleurs les grandes plaies, ou certains & profonds ulceres ont découvert à ces personnes-là plusieurs parties du corps qu'ils ont trouvées semblables à celles qu'ils avoient vues dans les singes. Mais ceux qui n'avoient jamais travaillé sur ces animaux, n'ont point pu profiter de ces occasions. Ceux qui dissequent souvent des enfans exposés, savent aussi que le corps de l'homme & celui du singe sont très-semblables. " Il ne faut pas douter que Galien n'eût employé quelques-uns de ces moyens ou d'autres à peu près semblables pour apprendre l'*anatomie*. Il le dit lui-même en un autre endroit, où après avoir conseillé aux jeunes Medecins d'aller à Alexandrie pour y voir des squeletes, & de ne se pas contenter de ce qu'ils lisoient à cet égard dans les Livres; il continue de cette maniere: " J'ai souvent examiné des os d'hommes, lorsque j'ai trouvé des sépulcres ou des monumens ruinés. Un sépulcre bâti négligemment sur le bord d'une riviere, avoit été détruit par les eaux de cette même riviere qui avoit passé par dessus; ensorte que le corps qu'on avoit mis dans ce sépulcre ayant été entraîné par le courant, s'étoit enfin arrêté en un lieu disposé en forme de port dont les bords se trouvoient assez élevés. J'eus occasion de voir ce corps dont les chairs étoient déja pourries; mais dont les os tenoient encore les uns aux autres. On eût dit que c'étoit un squelete préparé pour instruire de jeunes Medecins. Je vis aussi un jour le cadavre d'un voleur sur une montagne, dans un lieu assez écarté du chemin. Un voyageur que ce voleur avoit attaqué, l'avoit tué, & personne de ce pays n'ayant voulu l'enterrer, parce qu'on étoit bien aise que ce méchant demeurât en proie aux vautours; deux jours après, ses os furent tout-à-fait décharnés, & se trouverent secs comme ceux qui sont préparés pour l'instruction des Eleves en Medecine. " Galien parle aussi d'une maladie accompagnée de charbons, qui avoit eu cours dans la plupart des villes de l'Asie, & qui lui donna occasion d'examiner la disposition des muscles de diverses parties, dont la peau & une partie des chairs avoient été emportées.

Si notre Auteur s'en étoit tenu aux moyens qu'il indique, on ne pourroit pas dire qu'il eût jamais fait de dissections complétes & régulieres du corps humain. De tous les sujets sur lesquels il dit qu'on peut s'instruire, il n'y a que les enfans exposés qui semblent lui avoir fourni de quoi faire une *anatomie* entiere, par la faculté qu'il y avoit d'emporter quelques-uns de ces petits corps, & de les disséquer ensuite avec tout le loisir nécessaire. C'est, à mon avis, ce qu'il insinue, lorsqu'il dit " que ceux qui dissequent souvent des enfans exposés savent que le corps de l'homme, & celui du singe sont fort semblables. " Si ces dissections se faisoient souvent au tems de Galien, comme on peut l'inférer de ce passage; il y a de l'apparence qu'il en avoit fait autant qu'aucun autre, quoiqu'il n'osât pas s'en vanter ouvertement, à cause de l'aversion que l'on avoit pour ces sortes d'opérations. On dira peut-

être qu'il ne lui étoit gueres plus difficile de faire enlever quelques corps de criminels que l'on avoit exécutés : mais il ne paroît point par ses Ouvrages que les Medecins entreprissent rien de semblable. S'il parle de ce que l'on apprenoit en examinant les corps des voleurs ou tous les autres cadavres qu'on pouvoit rencontrer sur les chemins ; il donne à entendre que cet examen ou cette recherche ne se faisoit que sur le lui même où ces corps étoient exposés, en tâchant de satisfaire promptement sa curiosité. C'est ce que l'on recueille d'un passage que l'on a déja cité, dans lequel il dit que ceux qui auront disséqués des singes, pourront s'instruire *promptement* sur les cadavres qu'ils trouveront dans les champs, de la disposition des parties qu'ils auront vues fréquemment en disséquant ces animaux. Il repete trois ou quatre fois dans le reste de ce passage le mot *promptement*, ce qui marque le peu de tems qu'on avoit, ou qu'il avoit lui-même pour considérer les cadavres dont il s'agit, de crainte, sans doute, qu'on ne le surprît dans cette occupation, qui auroit donné de l'horreur aux spectateurs, & qui n'étoit pas agréable par elle-même. Au fond, le soin que prend Galien d'indiquer tous les autres moyens d'apprendre l'*anatomie*, marque assez, comme on l'a déja dit, qu'on n'avoit que des occasions fort rares de faire des dissections régulieres de corps humains. Une autre preuve de ce fait, c'est qu'il ne s'en faisoit point dans les Ecoles publiques de Medecine. S'il y eût eu au monde un lieu où ces dissections eussent pû être en usage, c'étoit à Aléxandrie, capitale de l'Egypte. La coutume que l'on observoit dans ce pays d'ouvrir les corps pour les embaumer, sembloit devoir inspirer moins d'horreur pour les dissections completes. Mais on ne voit pas qu'on y eût pratiqué rien de semblable depuis le tems d'Hérophile & d'Erasistrate, ou des anciens Rois leurs bienfaiteurs. Tout ce que cette fameuse Ecole de Medecine avoit de particulier, c'est qu'on y enseignoit l'Ostéologie sur des squeletes d'hommes qui peut-être étoient fort anciens. Si on y avoit démontré les autres parties de l'*anatomie* de l'homme sur des corps humains, Galien & cent autres Auteurs n'auroient pas manqué de nous en informer. Quant aux passages de divers Ecrivains que nous avons rapportés d'après Riolan, pour prouver que l'on disséquoit anciennement des corps humains ; il ne seroit pas difficile de faire voir qu'ils regardent presque tous ce qui s'étoit passé longtems avant que ces Auteurs écrivissent ; & que le fait seul d'Hérophile & d'Erasistrate pourroit avoir donné lieu à tout ce qu'ils ont dit sur ce sujet. Mais pour revenir à Galien, rien ne convainc mieux qu'il n'a pas disséqué autant de corps humains qu'il auroit été nécessaire, supposé qu'il en ait disséqué quelques-uns, que ce qui lui arrive en plusieurs endroits, où il décrit les parties du corps des singes ou de quelques autres bêtes, en croyant décrire celles de l'homme. C'est ce que Vesale a fait toucher au doigt, & ceux qui ont soutenu le contraire, se sont laissés entraîner aveuglément par la prévention qu'ils avoient pour Galien.

Quoique Galien ait confondu quelquefois les parties des bêtes avec celles des hommes, son *anatomie* ne laisse pas d'être un très-bel ouvrage, & Vesale même en faisoit beaucoup de cas. Il feroit d'antant plus d'honneur à son Auteur, s'il étoit vrai, comme il le dit, que personne, avant lui, n'eût écrit sur l'*anatomie*, & qu'il a fait à cet égard plusieurs découvertes importantes. Il est vraisemblable que s'étant livré à cette étude, il a pû effectivement découvrir quelque chose de son chef, quoique le penchant qu'il avoit à se louer, doive rendre un peu suspects les éloges qu'il se donne. Mais qu'il soit le premier qui ait remis l'*anatomie* sur un bon pié, ou qu'il se soit glorifié du travail d'autrui, comme nous le démontrerons dans la suite ; qu'il n'en ait pas même tiré tout le parti qu'il pouvoit, comme on le verra encore ; il n'en est pas moins certain que si ses Livres *Anatomiques* avoient été perdus ; cette perte eût été grande pour nous. De tous ceux que les Anciens ont écrit sur cette matiere, ce sont les seuls qui nous soient restés ; car si l'on en excepte ce que nous avons d'Aristote, le reste ne vaut pas qu'on en parle. Galien n'a pas poussé l'*anatomie* à sa perfection : mais cette science n'a pas encore atteint ce degré, même de nos jours ; & il y a bien de l'apparence que sans les lumieres qu'il a communiquées à ceux qui l'ont censuré : on seroit encore occupé de la recherche de la plupart des choses qu'il a démontrées. Les deux principaux Traités de Galien sur la matiere dont il s'agit, sont les *Administrations Anatomiques*, & celui de l'*Usage des parties du corps de l'homme*. Le premier étoit divisé en quinze Livres, dont les six derniers sont perdus. Le second que nous avons complet, en contient dix-sept. Nous avons encore de lui un Livre qui traite des *os* en particulier : un autre de la *dissection des muscles*, un troisieme de la *dissection des nerfs*, ce dernier est imparfait. Un quatrieme de la *dissection des veines & des arteres*. Un cinquieme où l'Auteur prouve que les arteres contiennent du sang, contre le sentiment d'Erasistrate. Un sixieme de l'*anatomie de la matrice*. Un septieme de l'*organe de l'odorat*. Un huitieme & un neuvieme de l'*utilité & des causes de la respiration*. Un dixieme & un onzieme du *mouvement des muscles*. Un douzieme de la *formation du fœtus* ; & deux autres enfin qui traitent de la *semence*, sans compter les morceaux anatomiques qu'il a répandus dans ses Livres des *facultés naturelles*, & ailleurs. Galien en avoit écrit plusieurs autres qui se sont perdus. Dans quelques-uns de ces derniers, il avoit traité de l'*anatomie d'Hippocrate*. Dans d'autres de l'*anatomie d'Erasistrate*. Dans un troisieme ouvrage, il traitoit de l'*anatomie des animaux morts*. Dans un quatrieme de l'*anatomie des animaux vivans*. Il seroit à souhaiter que tous ces morceaux eussent été conservés, particulierement ce qui concerne l'*anatomie d'Hippocrate*, & celle d'*Erasistrate* ; ainsi que l'abrégé qu'il a fait des Livres de Lycus, & de ceux de Marinus. Ce dernier avoit écrit vingt Livres. Galien en avoit fait l'abrégé ; & les titres qu'il nous a conservés, nous font beaucoup regretter la perte de l'Ouvrage.

Quoique nous n'ayons pas tous les Ouvrages de Galien ; il est arrivé par un heureux hasard, que ceux que nous avons, contiennent presque toute son *Anatomie*. Si les *Administrations Anatomiques* ne sont pas entieres, les autres Ouvrages dont nous avons parlé, & surtout ceux de l'*usage des parties* suppléent à ce qui manque aux premiers. Ces derniers sont un chef-d'œuvre qu'on a admiré de tout tems, & qui marque toute l'étendue du genie de l'Auteur. Il y a de quoi satisfaire les Medecins & les Philosophes. Mais ce qui a étonné les Chrétiens en particulier, c'est que Galien, tout Payen qu'il étoit, y reconnoît un Dieu sage, bon, & tout-puissant, Créateur de l'homme, & des autres animaux. Les termes qu'il emploie dans un endroit de ses Ouvrages (*de usu part. L. III. c.* 10.) sont très-remarquables. « En écrivant ces Livres, dit-il, je compose un „ véritable Hymne à l'honneur de celui qui nous a „ faits ; & j'estime que la solide piété ne consiste pas „ tant à lui sacrifier une centaine de taureaux, ni à lui „ présenter les parfums les plus exquis, qu'à reconnoître & à faire reconnoître aux autres quelle est sa „ sagesse, sa puissance, & sa bonté ; comment il a mis toutes choses dans l'ordre & la disposition la plus con„ venable à leur mutuelle conservation. Car faire ressentir à toute la nature ses bienfaits, c'est avoir donné des „ preuves d'une bonté qui exige de nous un tribut de „ louanges. En trouvant tous les moyens nécessaires „ pour établir cette admirable disposition, il a mar„ qué sa sagesse aussi clairement qu'en faisant tout ce „ qu'il lui a plû, il a manifesté sa toute-puissance. „ Ce n'est pas en cet endroit seul que Galien parle de cette maniere. C'est une vérité dont il est tellement persuadé, qu'il ne perd aucune occasion de l'insinuer & de combattre les Epicuriens, qui prétendoient que la formation

mation du monde étoit un effet du concours fortuit des atomes. Il est vrai que n'ayant pas d'ailleurs toutes les lumieres nécessaires ; il dispute contre Moyse, (*de Usu part. XI. c. 14.*) sur ce que ce dernier suppose que la volonté seule & le seul Commandement de Dieu a été la cause unique de toutes choses. Galien n'admet ce principe de Moyse qu'en joignant à la volonté de Dieu, le choix de la matiere la plus propre pour toutes les fins particulieres qu'il s'étoit proposées, après avoir connu ce qui étoit le mieux relatif à l'arrangement de chaque corps. Car enfin, dit notre Auteur, Dieu n'a pu faire un homme avec une pierre, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre. Galien ne savoit pas que Dieu étant le maître de la matiere, sa volonté suffit pour faire prendre à cette matiere la forme & toutes les modifications qu'il lui plaît. Si Epicure, en retenant ses atomes, avoit reconnu la cause supreme de leur arrangement, il auroit mieux raisonné que Galien sur le sujet en question. Mais Galien s'égara sur les pas d'Aristote & de Platon, & non sur ceux d'Epicure.

Soranus d'Ephese, le jeune.

Il fut contemporain de Galien. Il exerça la Medecine dans Alexandrie, & dans la suite à Rome. Il a composé un Traité des maladies des femmes.

On a imprimé en Grec, à Paris en 1551. un Traité de la matrice, qu'on regarde comme un fragment de l'Ouvrage de Soranus sur les maladies des femmes.

On trouve dans l'édition des Oeuvres de Vesale à Venise en 1604. l'*Anatomie de la Matrice* par Soranus, en Latin. On imprima le même Traité avec les Ouvrages de Théophile Protaspatarius, à Paris en 1556. *in*-8°.

THEOPHILE PROTASPATARIUS ou PROTASPATHARIUS.

Anatomiste grec qui vécut, au jugement de Fabricius, sous l'Empereur Heraclius. Il étoit certainement chrétien, & on infere qu'il étoit moine, de quelques anciens manuscrits. Il a écrit quatre Livres de la structure du corps humain ; dans lesquels on dit qu'il a fait un excellent abrégé de l'ouvrage de Galien sur l'usage des parties ; & que l'on trouve des choses qui ne se rencontrent point dans les autres qui l'ont précédé. Il y avance, par exemple, que la premiere paire de nerfs qui part des premiers ventricules du cerveau, s'étend aux narines, & qu'elle sert à la perception des odeurs.

Il dit encore qu'il y a deux muscles employés à fermer les paupieres, & qu'il n'y en a qu'un seul qui serve à les ouvrir.

Selon lui, la substance de la langue est mulculeuse.

On ne trouve que dans cet Auteur la description d'un ligament très-fort qui lie les vertebres & qui est commun à toutes leurs articulations. Ce passage est digne d'attention, & comme il est très-propre à donner une idée de cet ouvrage, j'ai jugé à propos de l'insérer ici. Ἐπειδὴ δὲ καὶ κύπτειν ἔμελλεν ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἀνανεύειν, οὐκ ἠρκέσθη ἡ ἀγαθὴ τοῦ θεοῦ πρόνοια εἰς μόνους, τοὺς κατὰ μέρος συνδοῦντας δέσμους τοὺς σπονδύλους· ἀναγκαία γὰρ ἐστι, καὶ ἰσχυρὰ ἡ χρεία· ἀλλ' ἔξωθεν μὲν τῆς ἀκάνθης, τῆς ῥάχεως ἐπέθηκε σύνδεσμον, ξανθὸν μὲν τῇ χροιᾷ, νευροχονδρώδη δὲ τῇ οὐσίᾳ ἀπὸ κεφαλῆς ἄκρας συνδοῦντα ἁπάσας διαρθρώσεις τῶν σπονδύλων κοινὸν σύνδεσμον : « mais comme » il est nécessaire à l'homme de se courber en devant & » en arriere, la divine Providence n'a pas cru qu'il suffit » de donner à chaque articulation des vertebres, des liga» mens propres, tout nécessaires & utiles qu'ils sont ; elle » leur a ajouté à l'extérieur de l'épine du dos un liga» ment de couleur jaune & d'une substance nerveuse & » cartilagineuse, ligament qui est commun à toutes les » articulations des vertebres de l'épine du dos ».

Il est probable que cet Auteur n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire ; car il parle d'un nombre prodigieux de vaisseaux capilaires, aussi déliés que les fils d'une toile d'araignée, & qu'il dit être dispersés dans la substance glanduleuse de ces parties.

Les Ouvrages de Théophile ont été publiés en grec à Paris en 1555. 8°. Douglas fait mention d'une édition antérieure en grec, à Paris en 1540. mais il y a quelque apparence que Douglas s'est trompé ; car Vender Linden & Fabricius nous apprennent que l'édition de Paris de 1540. n'est qu'une traduction latine de Junius Paulus Crassus. Fabricius a donné le traité entier dont nous venons de parler, en grec & en latin, à la fin du douzieme volume de sa Bibliotheque greque.

La traduction dont nous avons parlé ci-dessus a été imprimée à Venise en 1536. 8°. à Bâle en 1539. 4°. & en 1581. avec quelques autres Auteurs.

Ce Theophile a composé encore plusieurs autres Ouvrages de Medecine.

ORIBASE.

Il a renfermé dans deux Livres extremement étendus, la description de toutes les parties du corps humain qu'on connoissoit de son tems, & il a assigné à chacune leur fonction. Son Ouvrage contient peu de chose de plus que ce qu'on trouve dans les Livres anatomiques de Galien, & à le considérer du côté de l'*anatomie*, on a eu quelque raison de le surnommer le singe de Galien. La seule chose que Galien ait omise ou qui ne se trouvoit peut-être que dans les Ouvrages que nous n'avons point, & qu'Oribase nous a conservée, c'est la description des glandes salivaires ; « aux deux côtés de la » langue, dit-il, sont placés les orifices des vaisseaux » qui versent la salive. On peut y introduire une sonde. » Ces vaisseaux prennent leur origine à la racine de la » langue où les glandes sont situées. Ils partent de ces » glandes, comme les arteres font communément, & » ils apportent la liqueur salivaire qui humecte la lan» gue & les parties de la bouche qui lui sont adjacentes. Voyez *Oribase*.

NEMESIUS,

Est un Auteur qu'il n'est pas permis d'omettre dans une histoire de l'*anatomie* : il étoit Evêque d'Emissa, ville de la Phénicie, sur la fin du quatrieme siecle. Il a écrit un traité *de la nature de l'homme*, dont on a fait les éditions suivantes.

Il a été imprimé à Anvers en 1565. *octavo*, en grec avec une traduction latine de Nicaise Ellebodius.

A Oxfort en 1671. *octavo*, grec & latin.

Vander Linden & Douglas font mention d'une édition d'Anvers en 1584. *octavo* ; Fabricius n'en parle point.

On imprima à Anvers en 1538. une traduction latine de George Valla.

A Londres une traduction Angloise en 1636. *octavo*.

Le Docteur Freind fait les remarques suivantes sur les découvertes anatomiques de Nemesius.

L'Editeur d'Oxford lui attribue deux découvertes dont l'une est des plus importantes qui se soient faites dans la Medecine. La premiere concerne la bile « qui n'exis» te pas dans le corps, dit Nemesius, pour elle seule» ment, mais dont les usages sont fort étendus ; car » elle aide à la digestion, & elle contribue à la déjec» tion des excrémens. On peut donc la regarder com» me une des facultés nutritives. D'ailleurs en qualité » & à l'imitation des facultés vitales, elle communi» que au corps une espece de chaleur. Tels sont les rai» sons par lesquelles elle semble faite par rapport à » elle-même ; mais comme elle sert encore à nettoyer » le sang, elle semble être faite par rapport à ce flui» de ». Voilà, ce me semble, dit l'Editeur, tout le systeme moderne de la bile assez clairement exposé ; ce systeme que Sylvius de la Boë s'est vanté d'avoir inventé. Il faut convenir que les principes de Sylvius sont à peu près les mêmes que ceux de Nemesius, & que si la théorie de la bile, dont nous venons de par-

ler. est de quelque utilité dans la Medecine ; il faut accorder au dernier tout l'honneur de l'invention ; mais il est question d'un point beaucoup plus important. L'Editeur prétend que Nemesius a connu la circulation du sang, & qu'il est vraiment l'Auteur de cette découverte, qui a illustré le dernier siecle ; ce qu'il prouve par le passage suivant. « Le mouvement » du pouls, dit Nemesius, naît du cœur & particulie- » rement du ventricule gauche de ce viscere ; par une » suite constante de l'ordre & de l'harmonie, l'artere est » dilatée & resserrée avec violence : dans la dilatation, » elle attire des veines voisines la partie la plus dense » du sang, dont les exhalaisons servent à l'entretien » des esprits vitaux. Dans sa contraction, elle répand » dans tout le corps par des passages secrets toutes les » exhalaisons qu'elle contient : ensorte que tout ce qui » est fuligineux, est chassé par le cœur dans l'expira- » tion, soit par la bouche soit par le nez.

C'est là-dessus que l'Editeur attribue à Nemesius l'importante découverte de la circulation du sang, qu'Hippocrate & Galien pourroient revendiquer à de plus justes titres : mais tout ce que l'on peut conclure de ce passage & de ce que le même Auteur dit du foie dans le même chapitre; savoir, que ce viscere transmet par les veines, la nourriture à toutes les parties du corps, c'est que Nemesius n'avoit aucune idée de la maniere dont se fait la circulation.

On remarquera que les progrès de l'*anatomie* furent bien lents depuis le siecle de Galien jusqu'au commencement du quinzieme siecle ; car tout ce que les derniers Auteurs Grecs ont dit sur cette matiere, est tiré de cet Auteur. La Religion Mahométane ne permettant point les dissections des corps humains, les Arabes n'ont su d'*anatomie*, que ce qu'ils en ont puisé dans la même source. Les Livres d'*anatomie* que les Arabes appellent *Taschrih*, & dont les Orientaux font si grand cas, ont pour Auteurs *Ben Sina* que nous appellons *Avisenna*, *Avicenne*, *Rhases* ; & *Ebn Feman*. HERBELOT.

MUNDINUS,

Etoit de Milan, selon Douglas & Freind ; il tenta de perfectionner l'*anatomie* ; mais ses efforts furent foibles. Il donna en 1515. un corps de cette science. Comme il disséquoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartiennent, particulierement sur la matrice. Cet Ouvrage ressuscita, pour ainsi dire, l'étude de l'*anatomie*, & l'on s'y livra si parfaitement jusqu'au rétablissement des Lettres, que les statuts de Padoue ne permettoient pas de faire d'autres leçons dans les écoles de Medecine.

Dans la description que Mundinus fait des parties du corps humain, il en désigne les lieux, les situations particulieres, le nombre, l'apparence, la substance, la qualité, les dimensions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les usages, les maladies qui leur sont propres, les actions & les accidens auxquels elles sont sujettes.

Il traite des visceres fort au long, mais il passe légerement sur les nerfs & les vaisseaux sanguins. Il ne décrit de l'abdomen que les muscles ; encore ne fait-il mention que de ceux qui servent à la respiration.

Il paroît avoir été grand admirateur des ouvrages anatomiques de Galien & d'Avicenne ; quoiqu'il ne soit pas toujours de leur avis.

Il remarque que relativement à la grosseur des parties, il n'y en a point où les veines & les arteres soient plus grosses qu'à la langue & au membre viril.

Il dit que les testicules des femmes sont pleines de cavités & de caroncules glanduleuses, & qu'il s'y engendre une espece d'humidité semblable à la salive, d'où naît le plaisir de la femme dans le coït.

Il ajoute que l'on apperçoit sept cellules dans la matrice, & que son orifice ressemble au museau d'un jeune chien ou plutôt à la tête d'une tanche. Qu'aux environs de cet orifice, il y a une membrane qu'il appelle *velamentum* ou *pudicitia*, ou comme on lit dans quelques éditions, *velamen subtile quod in violatis rumpitur* ; une cloison légere qui se rompt lorsqu'une femme connoît un homme pour la premiere fois. Il n'y a point de doute qu'il n'ait voulu désigner ce que nous avons appellé l'hymen.

Le col de la matrice a selon lui trois pouces de long, il est épais & capable de dilatation, sa surface interne est garnie d'un grand nombre de rides qui sont douées d'un sentiment fort exquis.

Il donne le nom de vulve à l'extrémité du col de la matrice. Il parle à cette occasion de deux membranes qu'il dit être placées aux environs de l'orifice de la vessie, & par lesquelles il entend apparemment ce que nous avons nommé les nymphes.

Il a donné le nom d'*ostiola* ou de petites portes aux valvules qui sont aux orifices des vaisseaux du cœur.

Il a donné un Ouvrage sous le titre d'*Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum*, ou d'*anatomie* de toutes les parties intérieures du corps humain.

Cet Ouvrage a été imprimé, Papiæ 1476. *fol.* Bonon. 1482. *fol.* Venet. 1507. Argent. 1509. Papiæ 1512. *quarto*. Lugd. 1529. *octavo*. Marpurg. 1541. *quarto*. Argent. 1513. *quarto*. Venet. *in-16*. corrigé par Carpus. Il parut encore en 1500. *fol.* avec le *Fasciculus Medicinæ* de Ketham.

JEAN DE CONCORIGGIO,

Milanois, mourut en 1438. Ses Ouvrages ont été imprimés à Venise en 1515. & en 1521.

ALEXANDER BENEDICTUS,

Fleurissoit en 1495. Il étoit de Verone : il cultiva l'*anatomie* ; nous avons de lui un Ouvrage sous le titre d'*Alexandri Benedict. Physici Anatomiæ, sive de Historia corporis humani*, *Lib.* 5. imprimé Basil. 1527. *octavo*. Argentorat. 1528. *octavo*. Parisiis 1514. Ses *Epistolæ nuncupat.* furent imprimées à Venise en 1497. & ses *Opera Medica*, Venet. 1535. *fol.* Basil. 1539. *quarto* & *fol.* Ibid 1549. *fol.* Son *Historia corporis humani*, avec quelques-unes de ses Maximes ou Aphorismes furent imprimées en 1527. *in-douze*. L'endroit où cette édition s'est faite n'est point indiqué. Il dit que la bile jaune passe de la vessie du fiel dans un endroit particulier de l'estomac.

Il avoit remarqué aux environs du canal de l'urine dans les femmes, deux petits trous qu'il dit faussement être des orifices de veines ; & d'où il prétend qu'il sort une certaine humeur qui n'est point prolifique. A peu près dans le même tems vivoit

ALEXANDER ACHILLINUS,

De Bologne. Ses remarques sur l'*anatomie* de Mundinus parurent avec le *Fasciculus Medicinæ* de Ketham, à Venise en 1522. *fol.* & son traité *de Corporis humani anatomia*, dans la même ville, en 1521. *quarto*.

On lui attribue la découverte du marteau & de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouie.

JEAN DE KETHAM,

Dont nous avons déja parlé a écrit sur différens sujets anatomiques ; ses Ouvrages ont paru à Venise en 1495. 1500. & 1522. *fol.*

GABRIEL DE ZERIS,

Etoit de Vérone. Il fleurit sur la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme. Ses Ouvrages anatomiques furent publiés à Venise en 1502. & 1533. *fol.* & à Marpourg en 1537. & 1545. *quarto*, avec l'*Anatomie* de Mundinus.

GUIDO DE CAULIACO, Gui de Chauliac,

Etoit François. Il étudia à Montpellier sous Raymond. Il fleurit en 1363. Ce fut alors qu'il composa un corps de Chirurgie fort étendu. Ses Ouvrages furent imprimés, Venet. 1490. 1519. 1546. *fol.* Lug. 1572: *quarto*, 1585. *quarto*, Venet. 1499. *fol.* Lug. 1559. sous le titre de *Chirurgiæ tractatus septem cum antidotario.*

Il a dit le premier qu'il falloit faire dans la direction longitudinale du corps & non dans la direction des rides du front, les incisions aux sourcils, parce que les muscles qui servent à les mouvoir, sont couchés dans la premiere de ces directions.

Il avança sur l'humérus des choses qui avoient quelque air de découvertes, mais que Galien avoit apperçues avant lui, comme on n'en peut douter à la lecture des Ouvrages de cet ancien restaurateur de l'*Anatomie.*

J'ai suivi l'*anatomie* depuis son origine jusqu'au quinzieme siecle, dans lequel nous sommes sur le point d'entrer. Cette science étoit retombée dans l'oubli d'où Galien l'avoit tirée, & elle n'en sortit qu'au commencement de ce siecle. Ceux qui la cultiverent alors nous fournirent une ample récolte de découvertes, quoiqu'à dire le vrai, entre les choses qu'ils nous donnerent comme nouvelles, il y en ait plusieurs qu'on prétend avoir été connues dans l'enfance de l'*Anatomie.*

JACQUES BERENGER, DE CARPI,

Fut un des restaurateurs de l'*Anatomie*. Il étoit de Carpi en Italie. On l'appelle quelquefois du nom seul de *Carpus* ou *Jacques Carpus*. Fallope le nomme dans ses Ouvrages Latins *Jacobus Carpensis*. Il a pris lui-même ces trois derniers noms dans son Ouvrage intitulé *Isagoge*. Il fleurit en 1522. & professa l'*Anatomie* & la Chirurgie dans l'Université de Paris. Ses Commentaires sur l'*Anatomie* de Mundinus furent imprimés Bononiæ 1521. *quarto*. Son *Anatomie*, Bononiæ 1523. *quarto*, Coloniæ 1529. *octavo*, Argentorat. 1533. *octavo*. Venet. 1535. *quarto*. Son *Anatomie* pratique fut traduite en Anglois par H. Jackson, & imprimée à Londres en 1664.

Il est le premier qui ait guéri la vérole par les frictions mercurielles. Il acquit en traitant cette maladie, des richesses immenses.

Il découvrit le premier l'appendice de l'intestin cœcum. Il nomma cette partie *additamentum coli*, & il en donna sous ce nom une description fort étendue.

Il ne reconnoit dans la matrice qu'une seule cavité, & il rejette les sept cellules de Mundinus.

Il connoissoit les glandes salivaires & leurs canaux. Il pensoit que les trois énervations des muscles droits de l'abdomen sont les tendons de trois muscles qui servent à la contraction de cette partie.

Il découvrit le premier les caroncules des reins, qui ressemblent aux bouts des mamelles.

Il avoit nommé ligne centrale, *linea centralis*, (parce qu'elle s'étend le long du milieu du ventre,) la ligne que nous appellons maintenant ligne blanche, *linea alba.*

Il ne vouloit point qu'on mît au nombre des nerfs, les *processus mamillaires*, à cause de leur extreme molesse.

Quant à la structure de l'oreille, voici ce qu'il dit. « Il y a „ deux petits os contigus à cette membrane,(il parle du „ tympan) qui étant mis en mouvement par les ondula- „ tions de l'air, se choquent mutuellement & excitent „ en nous par ce choc, ce que nous appellons le son. „ Telle est la structure de ces parties,que peu d'Anato- „ mistes ont observé,quoiqu'elle soit très-remarquable.

C'est donc avec peu de raison que quelques Auteurs lui attribuent la découverte de ces petits os, puisqu'il leur assigne les mêmes usages que ceux qu'on leur avoit reconnus avant lui, & qu'il convient de plus que d'autres en avoient fait mention.

JASON APRATIS ou PRATENSIS,

Nâquit dans la Zélande & fleurit en 1520. Ses deux traités *de Uteris*, furent imprimés Antuerp. 1524. *quarto*. Amstelodam. 1657. *in-douze*. Son Livre *de Parturiente & partu*, parut Antuerp. 1527. *octavo*. Amstelod. 1657. *in-douze.*

ANDRE' LACUNA,

Nâquit à Ségovie en Espagne & fleurit aux environs de l'an 1552. Son *Anatomica methodus* fut imprimé, Paris. 1535. *octavo*. Son *Epitome Galeni pergameni operum in quatuor partes digesta*, Basil. 1551. *fol.* ibid. 1571. *fol.* Argent. 1609. *fol.* Lugd. 1553. *in-seize*, 4 vol.

Voici comment il s'est exprimé sur la langue. « Une circonstance qui mérite notre attention, c'est que la na- „ ture a placé un frein, *frenum*, à la langue & aux „ parties naturelles, comme pour nous avertir d'en „ faire un usage modéré. „

Il prétend en parlant des levres, « qu'elles sont couver- „ tes de la même membrane qui tapisse l'intérieur de „ l'estomac, & c'est par cette raison, dit-il, que dans „ les nausées de l'estomac, les levres deviennent trem- „ blantes & annoncent par ce mouvement le vomisse- „ ment. „

Il dit de l'estomac « que son orifice appellé le pylore, „ n'est pas situé au fond de ce viscere, mais un peu au- „ dessus, afin que la partie des alimens qui ne seroit „ pas encore digerée, ne descende pas trop-tôt dans les „ intestins. Il veut encore que ce viscere ait un muscle „ qui serve à le resserrer. „

Il nie « que dans l'état de santé, la bile jaune soit por- „ tée dans l'estomac, parce qu'elle en trouble, dit-il, „ les fonctions; au lieu que la bile noire lui est bien- „ faisante & aide à ses opérations; & quoiqu'il n'y ait „ point de conduits biliaires dans l'estomac, si l'on rend „ toutefois assez fréquemment de la bile par le vomis- „ sement, c'est par la raison, ajoute-t'il, que la bile „ jaune est portée par un large passage dans le jejunum „ qui est tout voisin de l'estomac, & dont la partie „ qui reçoit la bile, en paroît toujours pleine. Or s'il „ arrive qu'elle soit irritée par l'acreté de cette hu- „ meur, elle la repoussera: mais la bile jaune étant na- „ turellement légere & active, remontera quelquefois „ dans l'estomac & en troublera les fonctions, à „ moins qu'elle n'en soit chassée par le vomissement. „

Le cœcum est suspendu, selon lui, comme une espece d'estomac rempli, qui au lieu d'avoir au fond une ouverture, en auroit deux, une à chaque extrémité, pour recevoir & pour rendre.

NICOLAS MASSA,

Etoit Venitien, cultiva l'*Anatomie* & fleurit en 1530. Son Ouvrage intitulé *Liber Introductorius Anatomiæ*, fut imprimé Venet. 1536. *quarto*, 1539. *quarto*. Ses *Epistolæ Medicinales* parurent Venet. 1542. *quarto*, 1550. *quarto* & 1558. *quarto.*

Riolan & quelques autres que son autorité a jettés dans la même erreur, lui attribuent la découverte des muscles pyramidaux. Mais cette opinion est sans fondement, car le muscle qu'on regarde comme le pyramidal de Massa, n'est que le muscle cremaster, à qui il vaudroit mieux laisser ce nom.

Il nous a laissé une description très-exacte de cette cloison du scrotum, dont quelques Anatomistes modernes se font honneur. « Cette poche, dit-il, en par- „ lant du scrotum, est partagée en deux parties par une „ membrane intermédiaire qui sépare le testicule droit „ du testicule gauche; ensorte que le scrotum a deux „ sinus ou cavités; d'où il arrive quelquefois qu'un „ des côtés est tendu & gonflé par une afluence d'hu- „ meurs ou par une descente d'intestins, tandis que „ l'autre côté reste dans son état naturel. „

Il a nié l'éxistence de cette membrane que Mundinus appelle *velamentum* ou *pudicitia*, & que nous nommons l'*hymen* : mais il a prétendu que la marque de la virginité consistoit dans quelques rides, que des ligamens & des veines tenoient serrées, & que l'approche de l'homme relâchoient.

Il a décrit les canaux des caroncules des reins, à travers lesquels les urines sont filtrées & que nous avons appellés *tubuli urinarii*, la substance tubulée des reins.

Quant à l'*anatomie* des vaisseaux séminaux, il assure positivement que la veine & l'artere spermariques ne se rencontrent point, mais qu'elles entrent séparées dans les testicules.

Il a démontré que la substance de la langue étoit musculeuse, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe.

Il dit que le col de la matrice est musculeux, & il prétend qu'il est doué d'une faculté libre & active. Il traite la membrane charnue du front, de vrai muscle, & il soutient que les petits os de l'ouie qui frappent le tympan de l'oreille, étoient découverts dès le tems d'Achillinus.

JOANNES GUINTERIUS.

Cet Anatomiste est surnommé *Andernacus*, parce qu'il nâquit à Andernach sur le Rhin, l'an 1487. Ses Ouvrages parurent sous le titre d'*Anatomicarum institutionum ex Galeni sententia per Joannem Guinterium Andernacum medicum, libri quinque*. Basil. 1536. *octavo*, 1539. *quarto*, Patav. 1558. *octavo*, Wittemb. 1613. *octavo*. Et son Livre *de Medicina veteri & nova*, fut imprimé Basil. 1571. *fol.* 2 vol.

C'est lui qui a nommé pancréas le corps glanduleux qui est situé sous l'estomac & qui est d'une substance douce, molle & fléxible.

Il se vante d'avoir découvert le premier la complication de la veine & de l'artere spermatiques, lorsqu'elles sont sur le point d'entrer dans les testicules; personne, dit-il, ne s'est apperçu de ce mécanisme avant moi & je le communiquai à Vésale, lorsqu'il étudioit l'*Anatomie* à Paris.

L'utérus, dit-il, est partagé en deux sinus ou cavités correspondantes aux deux mamelles, sans être séparées l'une de l'autre par une membrane intermédiaire; elles vont, continue-t'il, se terminant en une cavité plus étroite qu'elles, qu'il appelle le col de la matrice, qui s'avance, selon lui, jusqu'à l'entrée des parties naturelles.

Il admettoit la membrane allantoïde.

Il soutient que le muscle qui fait le tour du col de la vessie, est composé de fibres transversales, & qu'il a différentes fonctions, comme de fermer la vessie, de se resserrer en tout sens, après que les urines sont sorties, & d'expulser ce qui pourroit en être resté dans le canal de l'urétre.

LUDOVICUS BONNACIOLUS.

Cet Anatomiste étoit de Ferrare & il fleurit en 1530. Son *Enneas muliebris* parut Argent. 1537. *octavo*.

Il a décrit le premier les nymphes & le clitoris, comme des parties distinctes & séparées, ce que les anciens n'avoient point considéré de cette maniere.

Il dit que l'orifice de la matrice a la même figure que le gland du membre viril. Les testicules, selon lui, ne sont point parfaitement sphériques, mais ils ressemblent à une sphere un peu applatie.

JOANNES FERNELLUS, JEAN FERNEL.

Cet Auteur porte le surnom d'*Ambianus*, parce que son pere étoit natif d'Amiens. Quant à Fernel, il nâquit à Clermont l'an 1506. selon Goelicke, & l'an 1485. selon Douglas dans son *Bibliogr. Anat. specim.* La diversité d'opinions qui se trouve entre ces Auteurs étant de trop peu d'importance pour nous arrêter, nous remarquerons seulement que l'Anatomiste en question fut un homme fort éclairé, & qu'il pratiqua la Medecine avec tant de succès, qu'il fut regardé par ses contemporains comme un oracle. Mais comme il savoit très-profondément l'*Anatomie* sans en avoir fait une étude particuliere, & que nous n'avons de lui sur la structure du corps humain que quelques descriptions de parties répandues dans ses Ouvrages de Medecine, nous n'en parlerons point ici plus au long. Son Livre *de Naturali parte Medicinæ*, parut Paris. 1542. Venet. 1547. *octavo*. Lugd. 1551. *in-seize*. Lutet. 1554. *fol.* Mag. Et son *Universa Medicina* ou les *Opera Medicinalia*, Venet. 1564. *quarto*. Lutet. 1567. *fol.* Francof. 1592. *fol.* 1603. *octavo*, Hannov. 1610. *fol.* Paris. 1602. *fol.* Lug. Bat. 1645. *octavo* 2 vol. Traject. ad Rhen. 1656. *quarto*. Genev. 1644. *octavo*. 1679. *fol.* 1680. *fol.*

Il n'a rien avancé de remarquable en *anatomie*, si ce n'est que le péritoine n'étoit point percé de petits trous.

LUDOVICUS VASSÆUS.

Ce Medecin naquit en Catalogne & fut disciple de Sylvius. S'étant apperçu que ce que Galien & les autres savans Anatomistes avoient écrit, étoit dispersé dans un si grand nombre d'Ouvrages qu'il étoit difficile de les avoir tous, il travailla à remédier à cet inconvénient, en dressant des especes de Tables qui frayeroient le chemin au Traité merveilleux de Galien, *de Usu partium*. Et en effet, il n'y a presque pas une partie du corps humain, si petite qu'elle soit, dont on ne trouve une description dans ces Tables; & c'est là ce qui en fait le mérite particulier. Elles furent publiées, Lutet. 1540. 1541. 1553. *fol.* Venet. 1544. *octavo*. Lug. 1560. *octavo*, sous le titre de *Ludovici Vassæi, Catalaunensis in Anatomen corporis humani Tabulæ quatuor*. Il en parut une édition Françoise à Paris en 1555. *in-octavo*.

ANDRE' VESALE.

Cet Anatomiste naquit à Bruxelles, Ville du Brabant, l'an 1514. Avec un génie supérieur, aidé d'un travail infini, & d'une industrie singuliere, il acquit une si profonde connoissance de la structure du corps humain, qu'il fut l'ornement de son siecle, & l'admiration des siecles suivans.

C'est le destin des sciences de tomber entre les mains de gens superstitieusement attachés aux opinions de quelque Auteur du premier ordre qui les a dévancés; & elles demeurent dans cet état jusqu'à ce qu'il paroisse un génie plus hardi, qui s'aventure à penser par lui-même, à considérer la vérité de ses propres yeux, & à leur immoler toute autorité.

Lorsque Vésale commença sa carriere, les Anatomistes avoient fléchi le genou devant Galien; & ils auroient cru se rendre coupable d'un sacrilége, s'ils l'avoient contredit. Vésale, sans égard pour cette espece de culte, osa dévoiler ses erreurs, les exposer, & corriger Galien, tant en Medecine qu'en *Anatomie*, mais particulierement dans cette derniere science. Mais la jalousie étant une des foiblesses presqu'inséparable de la nature humaine; s'il paroît quelque homme d'un mérite extraordinaire, ceux qui désesperent d'être ses rivaux, deviennent ses censeurs, sinon ses ennemis. Tel fut le sort de Vésale; quelques Auteurs de nom l'accuserent d'ignorance, de manque de politesse, de vanité & de plagiat.

Voici le ton sur lequel Piccolhominus, Auteur estimé d'ailleurs, a parlé de Vésale. « Je me charge de faire » voir, lorsque l'occasion s'en présentera, que tout ce » qu'il y a de bon dans ce gros volume compilé par Vésale sur les choses anatomiques, est tiré d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, & de quelques autres Anciens, sans que cet Auteur ait daigné les citer; & que tout ce qu'il y a de faux & d'erroné, (&

„ il y a beaucoup de choses de ce caractere,) est le „ fruit de son impétuosité & de son ignorance. Je ferai voir qu'il a volé plusieurs découvertes à Galien, „ quoiqu'il ne l'ait jamais cité, si ce n'est pour exposer ses erreurs prétendues. „

La critique que Caius a faite de Vésale est encore plus remarquable.

“ Lorsque Vésale s'occupoit à composer son Traité de „ *Corporis humani fabrica*, nous logions, dit-il, à Padoue l'un & l'autre dans le même quartier. Aldinus Junta, Imprimeur Vénitien, le chargea de revoir les ouvrages anatomiques de Galien, tant le „ Grec que le Latin. Il y fit à la vérité plusieurs corrections; c'est-à-dire, qu'il corrompit le texte de „ Galien, beaucoup plus qu'il ne l'étoit auparavant, & cela dans le dessein de le trouver en „ faute. „

Quoique Fallope l'ait nommé le pere de l'*anatomie*, cependant il a attaqué presque partout ses opinions.

Voici ce que Colombus dit de Vésale. “ Je suis fort „ étonné qu'un homme qui s'avise de reprendre en „ cet endroit Galien d'avoir donné les parties du singe & des autres bêtes, pour des parties du corps „ humain, soit tombé lui-même dans le ridicule de „ décrire le larinx, la langue & l'œil du bœuf, sans „ nous avertir de la différence qu'il pouvoit y avoir „ entre ces parties dans cet animal, & les mêmes parties dans l'homme. Eustachius a remarqué que Vésale lui-même, nous avoit décrit & donné les reins „ du chien pour ceux de l'homme.

Arantius, en le décorant du titre de maître de tous les Anatomistes, l'accuse d'avoir été contraint de décrire les parties naturelles d'après les bêtes femelles, à cause de la difficulté qu'il y a à se pourvoir de cadavres de femme. D'où il est arrivé que Valverda & ceux qui ont écrit d'après celui-ci, prenant l'accusation d'Arantius pour bien fondée, l'ont tous répétée les uns après les autres.

Jean-Baptiste Carcan Leon, parle en ces termes de Vésale.

“ Il est étonnant que Vésale soit tombé lui-même dans „ les erreurs qu'il a osé reprendre dans Galien le „ Prince de la Medecine & de l'*Anatomie*. Mais ce „ qui doit choquer davantage, c'est que tous les reproches qu'il fait à cet Ancien, se réduisent à démontrer qu'il ne l'a point entendu; puisqu'il lui „ fait assurer des choses qu'il n'a jamais régardées comme vraies, & qu'il lui en fait nier d'autres qu'il a „ positivement assurées. Ensorte que quand il reprend „ Galien, & qu'il s'étonne des fautes qu'il croit appercevoir dans ses Ouvrages; c'est autant d'occasions qu'il nous donne de reprendre les siennes, & de „ nous en étonner. „

„ Le stile de Vésale, dit Riolan, est ridiculement pompeux. Ses périodes n'ont point de fin. Ensorte „ qu'on peut dire qu'il a le talent de jetter beaucoup „ d'obscurité sur des choses qui sont déja fort obscures par elles-mêmes. Je serois tenté de croire que „ le latin de cet ouvrage n'est point de Vésale, mais „ de quelque Savant; car sa *Chirurgia magna*, son „ *Examen observationum Fallopii*, & son petit Traité „ de *Radice Chinæ*, sont d'un stile tout-à-fait différent. „ C'est par cette raison que Fallope pensoit que son „ grand Ouvrage ne ponvoit être lu que de ceux qui „ étoient déja fort versés dans l'*anatomie*. „

Toutes ces censures, quoique fort vives & très-aigres, n'ont fait aucune impression. La réputation de Vésale n'en a point été ébranlée. Ses ouvrages ne se sont non plus ressentis des efforts des critiques, que les rochers se ressentent de l'impétuosité des vents. Ils jouiront de l'estime qu'on en fait, tant que la Medecine & l'*Anatomie* seront regardées comme des sciences utiles au genre-humain; c'est-à-dire, tant que le monde durera.

Son Ouvrage, *De humani corporis fabrica*, fut imprimé, Basil. 1543. *fol.* ibid. 1555. ibid. 1563. Venet. 1568. *fol.* Min. *ibid.* 1604. *fol.* Son *Anatomia* parut Francof. *fol.* 1604. 1632. *in-4°.* Lugd. 1552. *in-12.* Son *Epitome de humani corporis fabrica librorum*, fut imprimé Basil. 1543. *fol.* Coloniæ Agrip. 1600. Paris. 1560. *in-8°.* Witterberga 1582. *in-8°.* Londin. 1642. *fol.* Le Livre *de Modo propinandi radicis Chinæ decoctum*, parut Basil. 1546. *fol.* Lugd. 1547. in-16. Son *Examen Anatomicarum observationum Gabrielis Fallopii* fut imprimé Venet. 1564. *in-4°.* La derniere édition est de tous les Ouvrages de Vésale, Lugd. Bat. 1725. fol. Voyez *Vander Linden de Scriptis Medicis, & Douglas Bibliotheca Anatomicæ specimen.*

Quant aux découvertes dont l'industrieux & infatigable Vésale a enrichi l'*Anatomie*, outre qu'il seroit très-difficile d'en donner un détail exact, cela m'écarteroit encore du plan que je me suis fait en commençant cette histoire de l'*anatomie*. Je remarquerai seulement, en passant, qu'il a prétendu que le pénis étoit attaché dans l'endroit où les os pubis se réunissent par un certain petit ligament.

Cassinus a donné la description de ce ligament; il n'y a pas long-tems qu'il a été décrit derechef par Cowper, qui le nomme *Ligamentum penis suspensorium*, ligament suspensoire du pénis. Vésale est encore le premier qui nous ait donné la figure des osselets de l'organe de l'ouie.

Il a découvert que le nerf optique ne s'inséroit point droit au centre de l'œil, mais qu'il y entroit un peu de côté. Il a prétendu que le ligament rond du femur ne s'inséroit pas au milieu de la tête de cet os, mais un peu de côté.

Je ne prétens point donner ici la vie de Vésale; elle rempliroit seule un volume entier. Mon dessein étoit de faire connoître l'état de l'*anatomie* lorsqu'il parut; & je crois que ce que j'ai dit ci-devant, suffit pour cela.

CAROLUS STEPHANUS.

Charles-Etienne.

Ce Medecin étoit Membre de la Faculté de Paris. Aidé des secours de Riverius, il fit de si grands progrès en *anatomie*, qu'il vint à bout d'introduire dans les écoles la doctrine de Galien qu'on ne connoissoit pas encore de son tems. Il fit aussi quelques découvertes en *anatomie*. Il remarqua une production membraneuse située dans le foie, à l'origine de la veine-cave: il crut qu'elle étoit placée là, de peur que le sang qui est travaillé dans cet endroit, n'en regorge. Il assura contre le sentiment de Galien, que l'œsophage & la trachée-artere, quoique fort voisins l'un de l'autre, avoient des orifices différens. Il a dit qu'en faisant fondre la graisse, on y distinguoit une membrane charnue. “ Faites fondre de la graisse, dit-il, & vous re„ marquerez une membrane épaisse, qui subsistera „ après que la graisse sera fondue. „

Il a décrit exactement cette cloison du scrotum que Massa avoit découverte; & il lui a donné les noms de *scroti diaphragma* & *septum*; cloison & diaphragme du scrotum. Ses Ouvrages ont été imprimés, Paris. 1545. *fol.* sous le titre de *de Dissectione partium corporis humani libri tres, una cum figuris & incisionum declarationibus à Stephano Riverio Chirurgo compositis*; ils parurent en françois, à Paris en 1546. *fol.*

Remarquez que les figures sont généralement imparfaites, peu correctes, & que par conséquent il ne faut point s'en rapporter à elles.

Il a représenté le squelete humain sous six faces différentes; on voit dans les unes de ces représentations les parties antérieures, & dans les autres les parties postérieures. La premiere & la seconde n'offrent que les os. On voit dans la troisieme & la quatrieme les principaux ligamens. Il a ajouté dans la cinquieme & la sixieme l'origine & l'insertion des différens muscles.

Il a tracé dans deux autres figures du squelete humain, le cours des nerfs. L'une montre les parties antérieures, & l'autre, les parties postérieures. Elles sont couvertes chacune des muscles qui leur appartiennent; & chaque muscle est d'ailleurs dessiné à part dans un autre endroit de la planche.

Nous avons encore de lui un dessein de la veine-cave & de l'aorte.

On trouve encore parmi ses figures, le corps humain couvert de la peau, avec la représentation des parties naturelles de la femme. Ce qui forme huit figures. Il a placé à la fin de cet ouvrage un catalogue des différentes parties du corps humain, dans l'ordre qu'elles se présentent dans la dissection.

THOMAS VICARY.

Cet Auteur naquit à Londres, & y exerça la Chirurgie.

La circonstance de sa vie la plus remarquable, c'est qu'il est le premier qui ait écrit en Anglois sur l'*anatomie*. Son Livre est intitulé, *The Englishman's Treasure, or the True Anatom y of man's body*, Le trésor d'un Anglois, ou la véritable *anatomie* du corps humain. Il fut imprimé à Londres en 1548. *ibid.* 1577. *in*-8°. *ibid.* 1587. *in*-4°. *ibid.* 1633.

THOMAS GEMINI,

Etoit un ouvrier étranger qui s'établit à Londres. Il gravoit en taille douce. Nous en parlons ici, parce qu'il mit le premier sur du cuivre les figures de Vésale, qui avoient paru en bois deux ans auparavant dans l'Allemagne. C'étoit un ouvrier habile. Il possédoit l'art de graver dans une grande perfection. Mais il s'est rendu très-blâmable en supprimant le nom de Vésale, & en assurant que les desseins étoient de sa propre invention. Aidé de M. Udal & de quelques autres Savans, (car pour lui il ne savoit ni Latin, ni Anglois, ni *anatomie*) il orna ses planches des descriptions de Vésale.

Il y a trois éditions de cet ouvrage. La premiere se fit sous le regne de Henri VIII. La seconde, sous le regne d'Edoward VI. & la derniere du tems de la Reine Elisabeth. Il a pour titre, *Compendiosa totius Anatomiæ delineatio per tho. Geminum exarata*, Londini. 1545. *fol.* Il reparut en Anglois à Londres en 1553. *fol.* & en 1559. *fol.*

JACQUES SYLVIUS.

Cet Anatomiste naquit à Amiens en Picardie, l'an 1478. il étudia sous Tagault. Il étoit grand admirateur de Galien, & ennemi juré de Vésale. Il a fait un grand nombre de découvertes anatomiques. Il apperçut le premier ces valvules, qu'il appelle opaphises ou épiphises membraneuses, à l'orifice de la veine azygos, de la jugulaire, de la brachiale & de la crurale, de même qu'au tronc de la veine-cave qui part du foie.

Fabricius ab Aquapendente revendique sans raison l'honneur de cette découverte. Il n'en a donné qu'une description plus exacte; & c'est lui qui leur a imposé le nom de valvules qu'elles retiennent encore aujourd'hui, & qui leur convient en effet, tant par rapport à leurs usages qu'à leur structure.

Il a observé le premier le muscle de la cuisse, appellé le muscle quarré; & il l'a mis au nombre de ceux qu'il appelle muscles quadrijumeaux.

Il a décrit fort exactement l'origine du muscle de la cuisse qu'on appelle muscle droit.

Il a soutenu que les muscles palmaires & plantaires n'avoient point de tendons dans quelques sujets.

Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se soit écarté du sentiment de Galien son maître, en marquant l'origine du muscle droit de l'abdomen.

Il fait mention d'une substance large & charnue, placée sous la plante du pié, & qui s'étend sur les côtés des orteils. Il remarque que des muscles, qu'il appelle *musculi succenturiati*, (ce sont les mêmes que les muscles pyramidaux) partent de l'os pubis. Il paroît avoir découvert ces muscles le premier.

Il parle de deux glandes situées à la division de la trachée-artere, & de deux autres placées à l'origine du larinx. Il fait aussi mention de la substance glanduleuse du pylore.

Ses *Opera Medica* ont été imprimés, Coloniæ Allobrog. 1630. fol. L'ouvrage intitulé, *Depulsio Vesani cujusdam*, &c. parut Parisiis 1561. 8°. Son traité *De mensibus mulierum*, Venet. 1556. 8°. Basil. 1556. Et l'*Ordo & ratio Ordinis in Legendis Hippocratis & Galeni libris*, Parisiis, 1561. 8°.

MICHAEL SERVETUS.

Naquit en Espagne, & fut un homme d'un génie peu commun. Heureux s'il eût borné ses recherches à la Medecine & à la Philosophie. Mais s'étant jetté hors de sa sphere, & s'étant occupé des questions les plus épineuses de la Théologie, il publia un écrit contre le mystere de la Trinité, & cela lorsque la réforme commençoit à se faire. Calvin, qui étoit à la tête de cette affaire, crut qu'il étoit de son intérêt & de son honneur de le poursuivre à toute outrance. Il n'eut pas de peine à faire condamner Servet à être brûlé. Cette sentence fut mise à exécution à Geneve l'an 1553. Les sept livres, *De Trinitatis erroribus*, furent imprimés Basil. 1531. Son *Christianismi restitutio*, Basil. 1553. Ces ouvrages qui l'exposerent aux poursuites de Calvin, dont il devint la victime, l'immortaliseront à titre de grand Medecin. Car c'est au cinquieme livre du premier de ses ouvrages, dans lequel il traite du Saint-Esprit, qu'on lit les passages suivans, qui démontrent qu'il avoit approché de plus près de la vraie doctrine de la circulation du sang, qu'aucun Auteur qui l'eût précédé. « Il y a, dit-il, dans le corps humain trois » sortes différentes d'esprits, le naturel, l'animal & le » vital, qui n'en constituent proprement que de deux » sortes. L'esprit vital est celui qui passe par anastomose des arteres aux veines, dans lesquelles il est » appellé esprit naturel. Le sang dont le réservoir est » dans le foie & les veines, est donc l'esprit naturel. » Le sang dont le réservoir est dans le cœur & dans les » arteres, est l'esprit vital. Quant à l'esprit animal, » ou à la troisieme espece d'esprit, c'est comme un » rayon de lumiere qui séjourne dans le cerveau & dans » les nerfs.

» Pour entendre maintenant, dit-il, comment la vie » consiste dans le sang, il faut connoître premierement » la génération substantielle de l'esprit vital, qui est » composé de la partie la plus subtile du sang, & » nourri de l'air qui entre dans notre corps par l'inspiration. L'esprit vital a sa source dans le ventricule » gauche du cœur, & les poumons sont occupés à travailler à sa génération. C'est un esprit subtil, affiné » par la violence de la chaleur, d'une couleur vermeille, & qui a la force du feu. C'est une espece » de vapeur brillante, composée de la partie la plus » pure du sang, & qui contient en elle-même la substance de l'eau, de l'air & du feu. Elle est formée » dans les poumons, par le mélange de l'air inspiré » avec ce sang subtil & épuré, que le ventricule droit » du cœur communique au ventricule gauche. Mais » cette communication du ventricule droit au ventricule gauche ne se fait point à travers la cloison du » cœur, comme on le pense communément: le sang » subtil est poussé avec beaucoup d'air du ventricule » droit du cœur par un long passage, dans les poumons. » Là, il est travaillé, rendu vermeil, & transfusé de » la veine artérielle dans l'artere veineuse. Dans cette derniere artere, il reçoit l'air inspiré, & l'expiration le purge de ses parties grossieres. Enfin ce mélange d'air & de sang est attiré par la diastole du

„ cœur dans le ventricule gauche ; & il est alors une
„ substance propre à former l'esprit vital.

» Que cette communication & préparation se fassent par
„ le moyen des poumons, c'est ce dont on ne peut
„ douter, vu les liaisons & les communications diffé-
„ rentes de la veine artérielle avec l'artere veineuse
„ dans les poumons, c'est ce que la grosseur remar-
„ quable de la veine artérielle confirme encore; car
„ ce vaisseau n'auroit point été construit de cette for-
„ me & de cette capacité, & il n'apporteroit point
„ du cœur dans les poumons une si grande quantité
„ de sang pur, si elle étoit destinée tonte entiere à la
„ nourriture de ce viscere. Il y a plus, le cœur même
„ ne porteroit point la nourriture aux poumons par
„ cette voie, puisque celle par laquelle le fœtus est
„ nourri dans la matrice, est tout-à-fait différente; les
„ membranes du cœur étant si étroitement unies,
„ qu'elles ne s'ouvrent que lors de la naissance de
„ l'enfant, ainsi que Galien nous l'apprend. Le mé-
„ lange de feu & de sang se fait donc dans les pou-
„ mons, où il y a transfusion de la veine artérielle dans
„ l'artere veineuse ; mécanisme dont Galien ne fait
„ aucune mention.

» Il ajoute ensuite, que cet esprit vital passe du ventri-
„ cule gauche du cœur, dans les arteres du corps en-
„ tier ; ensorte que les parties les plus subtiles mon-
„ tent en haut, où elles sont encore raffinées, surtout
„ dans le plexus choroïde qui est à la base du cerveau,
„ où cet esprit vital commence à devenir animal, &à
„ approcher de la nature qui lui est propre pour servir
„ aux sensations & aux fonctions animales.

Telle est l'importance de la découverte de la circulation du sang, que quiconque a écrit quelque chose qui y ait du rapport, a trouvé des partisans qui l'ont préconisé, & qui lui en ont fait honneur. Il s'est rencontré des Auteurs qui ont soutenu qu'Hippocrate connoissoit la circulation du sang ; d'autres ont assuré hardiment la même chose de Galien ; une infinité d'autres Anciens ont eu le même avantage, grace au caprice des hommes qui aiment mieux transporter à quelque personnage illustre une découverte qu'il n'a point faite, que de souffrir que son Auteur soit illustré en la lui laissant. Ce tour d'esprit avilit la nature humaine, & deshonore la Philosophie. La dignité de l'homme & la gloire du Philosophe consistent à secouer les préjugés, & à s'attacher à la vérité partout où elle se montre. Nous ne prononcerons donc point que Servet a connu la circulation du sang : mais nous conviendrons, qu'en remarquant que toute la masse du sang passe dans les poumons, par le moyen de la veine & de l'artere pulmonaires, c'étoit avoir fait le premier pas sur cette importante découverte. Or que Servet eût des idées distinctes de cette transfusion, c'est ce que les passages précédens prouvent sans réplique : mais sa maniere de s'exprimer est trop vague, trop indéterminée, pour que nous puissions lui accorder l'honneur de la découverte pleine & entiere. Il étoit réservé pour le célebre Harvey, qui, partant de ces premieres notions, parvint à former sur la circulation du sang une théorie conforme à l'expérience & à la raison, utile au genre humain, & absolument nécessaire aux progrès de la vraie Medecine.

REALDUS COLUMBUS.

Cet Anatomiste naquit à Cremone, & fleurit en 1544. Il étoit extremement lié avec Vesale, dont il avoit eu occasion d'entendre souvent les leçons publiques. On l'accuse d'avoir été ingrat à son égard, & de lui avoir volé tout ce que l'on trouve de bon dans ses Ouvrages. D'autres prétendent qu'il avoit des idées des choses plus claires que Vesale, & que les descriptions qu'il en a données sont plus exactes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le latin de Colombus est très-pur.

Il a parlé le premier avec quelque exactitude des caroncules qui sont dans le vagin.

Il a fait mention le premier du rendoublement du péritoine; & il a assuré que la pleure étoit aussi rendoublée.

Il s'attribue à lui-même la découverte de la tunique innominée de l'œil, & il accuse ses prédécesseurs d'ignorance sur ce point. Mais Douglas prétend que la tunique de l'œil, que Galien a décrite sous le nom de sixieme tunique, est la même que celle que nous appellons tunique innominée.

Il se vante encore d'avoir découvert le troisieme os qui sert à nous transmettre l'impression des corps sonores.

Il dit que Vesale n'a pas seulement décrit, mais qu'il a disséqué publiquement la langue, le larinx, & les yeux du bœuf, au lieu de la langue, du larinx & des yeux de l'homme, & qu'il a été témoin oculaire de cette imposture.

Galien & Vesale s'étoient trompés sur le nombre des muscles de l'œil : ils en avoient compté plus qu'il n'y en a. Colombus est tombé dans l'erreur opposée; car il n'y en compte que quatre.

L'usage qu'il attribue aux poumons est remarquable. Il croit que la nature a destiné cette partie à la génération, & à la préparation du sang & de l'esprit vital. Il prétend que le sang ayant été atténué & épuré dans le ventricule droit du cœur, est porté par la veine artérielle dans les poumons, où, par le mouvement continuel de ce viscere, il est encore atténué, & mêlé avec l'air que nous respirons par la bouche & par le nez, qui passe par les branches de la trachée artere, & qui se répand dans toute la substance du poumon, où il est lui-même modifié par la collision qu'il y éprouve ; ensorte que le sang & l'air ainsi mêlés, sont transfusés dans les branches de l'artere veineuse, d'où ils passent dans le tronc, & du tronc dans le ventricule gauche, d'où il est porté par l'aorte, selon toutes sortes de directions, dans toutes les parties du corps.

Ce sentiment se trouvant déduit fort au long dans Michel Servet, il y a quelque apparence que Columbus l'a emprunté de cet Auteur. Mais Galien avoit avancé quelque chose de fort approchant long-tems avant Servet. Lorsque le thorax est resserré, dit Galien, les arteres veineuses qui sont dans le poumon, étant alors comprimées en tout sens, chassent avec impétuosité l'esprit qu'elles renferment : mais elles reçoivent, ajoute-t'il, par de petits orifices invisibles, quelque portion du sang qui leur vient de la veine artérielle.

Ses Ouvrages ont été imprimés sous le titre de *Realdi Columbi in almo gymnasio Patavino anatomici celeberrimi, de re anatomica, libri quindecim*, Venet. 1559. *fol.* Parif. 1572. 8°. Lugd. Bat. 1667. 8°.

JOANNES VALVERDA.

Ce Medecin naquit en Espagne, & étudia l'*anatomie* sous Realdus Columbus. On dit que cette science passa avec lui d'Italie en Espagne. Il publia en espagnol les planches de Vesale : il fit aux descriptions de cet Auteur quelques additions, & il ajouta à ses Planches quatre figures nouvelles. La premiere marque la direction & le cours des fibres qui composent les muscles qui couvrent l'extérieur du corps. La seconde représente une femme grosse. La troisieme & la quatrieme indiquent toutes les veines qui paroissent répandues sur la surface extérieure du corps entier. Mais cet Auteur n'est pas assez célebre, pour que nous nous étendions davantage sur son compte. Le plus grand éloge que les Auteurs en fassent, c'est qu'il montra plus d'ardeur à encorager ses compatriotes à l'étude de l'*anatomie*, que de capacité à les éclairer par ses écrits sur les parties de cette Science.

GABRIEL FALLOPE,

Naquit à Modene l'an 1490. Il a été universellement estimé par la connoissance qu'il a montrée de l'*anatomie* & de la Medecine. Douglas l'a peint en deux

mots dans sa *Bibliograph. Anatomic.* « Il étoit, dit-il, » méthodique dans ses leçons, heureux dans ses cures, » & prompt dans ses dissections. » *In docendo maxime methodicus, in medendo felicissimus, in secando expeditissimus.* Il mourut dans la soixante-treizieme année de son âge, l'an 1563. après avoir illustré l'*Anatomie*, & l'avoir enrichie de plusieurs découvertes. Il se donna particulierement pour le premier qui ait apperçu les muscles pyramidaux ; & il prétend qu'ils servent à comprimer la vessie. Mais Galien & Jacques Sylvius en avoient fait mention avant lui.

Il se vante d'avoir résolu le premier l'embarrassante difficulté d'Oribase & de Galien sur le mouvement de la paupiere supérieure, après que le muscle orbiculaire est coupé. Il assure avoir découvert en 1550. le muscle qui sert à relever cette partie. Mais Galien s'étoit lui-même tiré de cette difficulté, comme il paroît par l'Ouvrage *De Locis malè affectis*, qu'il commenta dans sa vieillesse, tems auquel son expérience le rendoit encore plus respectable que son âge. D'ailleurs, on trouve dans Avicene une description très-claire de ce muscle, *Lib. I. Sum. 2. De musculis, cap.* 5.

Realdus Columbus l'a décrit aussi fort exactement dans ses Ouvrages anatomiques qui parurent en 1559.

Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'il a nommée *Tuba uteri*, & que nous appellons de son nom la trompe de fallope ; à l'extrémité de laquelle il y a un large trou, & dont les bords sont pour ainsi dire déchirés & frangés, comme ceux de quelques vieilles hardes : il faut pourtant avouer qu'elle étoit connue d'Herophile & de Rufus Ephésien, qui nous en ont laissé des descriptions fort exactes.

Il entend par le col réel de la matrice, toute la partie contenue depuis son orifice intérieur, jusqu'à l'endroit où elle commence à s'étendre & à devenir plus large. Quant à cette cavité ou passage dans lequel le membre viril s'introduit, il lui donne le nom de *Sinus & pudendum mulicbre.*

Son Ouvrage intitulé *Observationes Anatomicæ*, a éte imprimé, Venet. 1561. *in*-8°. Paris. 1562. *in*-8°. Helmæstad. 1588. *in*-8°. Son *Expositio in librum Galeni de ossibus*, parut, Venet. 1570. Ses *Lectiones de partibus similaribus humani corporis*, furent publiées Noriberg. 1575. *in-fol.* Le *Compendium de Anatome corporis humani*, parut Patav. 1585. *in*-8°. Venet. 1571. & tous ses Ouvrages, Venet. 1584. *in-fol.* Francofurti. 1600. *in-fol.*

AMBROISE PARE'.

Cet Anatomiste étoit François, & se fit une grande réputation, plus par ses succès extraordinaires dans la pratique de la Chirurgie, que par une connoissance profonde de l'*anatomie*. Il nomme les muscles que Sylvius appelle *Succentariati*, muscles accesseurs, ou triangulaires du pubis. Il est le premier dont on ait une description de la membrane commune des muscles.

Ses Ouvrages parurent à Paris en 1561. sous le titre d'*Anatomie universelle du corps humain*. in-8°. On les traduisit dans la suite, & ils furent imprimés en Latin. *Parisiis* 1561. 1582. *fol. Francof.* 1593. 1612. *fol.*

BARTHOLOMÆUS EUSTACHIUS.

Cet Anatomiste nâquit en Italie. Il eut une connoissance fort étendue de la structure du corps humain, ses planches sont son éloge, & elles sont connues partout où les sciences sont parvenues, partout où elles sont protégées & cultivées. Il a enrichi l'*anatomie* de plusieurs découvertes. Il a découvert le premier les glandes situées sur les reins.

Il a repris Vesale d'avoir décrit, disséqué & représenté le rein d'un chien, au lieu de celui d'un homme, sans avertir de la différence qu'il y a entre cette partie dans l'un & la même partie dans l'autre. Il a prétendu que le cours des veines des reins est oblique & non pas transversal, ainsi que Vesale l'a représenté. Il a représenté dans une figure admirable, les petits canaux urinaires qu'il compare à des cheveux très-fins ; mais Nicolas Massa les avoit décrits avant lui. Il dit dans son examen des os, qu'il est le premier qui ait connu la vraie structure du nerf optique ; & il ajoute qu'en le faisant tremper dans de l'eau, il s'étend, se dévelope, & devient alors semblable à une large membrane, ou à un morceau de toile très-fine.

A l'occasion du troisieme os situé au dedans de l'oreille, & appellé l'étrier, voici ce qu'il dit : « Je me rens „ témoignage à moi-même qu'avant que qui que ce fût „ m'en eût parlé ; avant qu'aucun de ceux qui en ont „ écrit, l'eussent fait, je le connoissois ; que je le fis „ voir à plusieurs personnes à Rome, & que je le fis „ graver en cuivre."

Il est le premier qui ait donné une description exacte du canal thorachique, ou du passage par lequel le chyle est porté au cœur, lequel ressemble, dit-il, dans les chevaux à une veine blanche ; son embouchure est semi-lunaire, & il s'ouvre dans la veine jugulaire interne.

Il apperçut le premier la valvule placée à l'orifice de la veine coronaire dans le cœur.

Il prétend avoir découvert & décrit avec exactitude le premier la valvule, que quelques Auteurs appellent *valvula nobilis*, placée dans la veine cave, tout proche de l'oreillette droite du cœur. Cependant Jacques Sylvius paroît l'avoir remarquée avant lui. Il fait mention des glandes du larinx dans son Traité *de Renibus.* Ses *Opuscula Anatomica*, furent imprimés, Venet. 1563. *in*-4°. Son *Libellus de Dentibus*, Venet. 1563. *in*-4°. Son *Epistola nuncupatoria*, Romæ 1562. Ses *Opuscula cum annotationibus.* Venet. 1574. *in*-4°. Lugd. Bat. 1707. *in*-8°. & ses *Tabulæ Anatomicæ* furent publiées par Jean-Marie Lancisi, Romæ 1714. *fol.* & dans la suite *Amstelod.* 1722. *fol.* ensuite à Rome. 1728. *in-fol.*

Ses Notes sur Erotien parurent *Venet.* 1566.

JEAN HALL.

Cet Auteur exerça la Chirurgie à Londres ; & il est un des premiers qui aient écrit sur l'*anatomie* dans notre Langue. Je n'ai jamais vu ses Ouvrages ; ainsi je ne sai si son Ouvrage contient tout ce que le titre pompeux annonce. Il est intitulé, *Utile & fidele abrégé d'Anatomie ; ou dissection du corps de l'homme, dans laquelle on verra en racourci la nature, la forme & les fonctions de chaque membre, depuis la tête jusqu'aux piés ; avec des remarques utiles pour diriger la main d'un jeune Chirurgien dans les différentes opérations, en trois Traités. Ouvrage plus utile qu'aucun de ceux qui ont paru jusqu'à présent.* En Anglois. Imprimé à Londres. 1565. *in*-4°.

VOLCHERUS COITER.

Cet Auteur nâquit à Groningue l'an 1534. & se fit un grand nom dans la Medecine. Il eut la réputation de grand Medecin, d'habile Chirurgien, & de savant Anatomiste. Voici le conseil qu'il donne dans son Introduction à l'*Anatomie*, à ceux qui veulent faire des progrès rapides & méthodiques dans l'*Anatomie*. "Si „ quelqu'un se propose de devenir Anatomiste, dit-il, „ qu'il lise d'abord les Ouvrages de Galien, *de Usu partium & Anatomicis demonstrationibus* ; qu'il passe „ ensuite au Traité *de Fabrica corporis humani* de Ve„ sale ; qu'il fasse succéder à ces lectures, celle de Fal„ lope, & de l'*Examen Vesalii*, & qu'il finisse par Eu„ stachius. C'est par l'étude de ces Auteurs dans l'or„ dre que nous venons de les ranger, qu'on parviendra „ à une connoissance profonde de la structure du corps „ humain. Le travail & l'industrie de Volcherus ont „ beaucoup servi à l'*Anatomie.* " Il a exposé assez clairement

rement la premiere formation des os ; il a expliqué leur accroissement, & marqué assez distinctement la différence qu'il y a entre les os des enfans & ceux des adultes. Sa méthode étoit de préparer des squeletes d'enfans, de comparer leurs os avec ceux des adultes, & d'en faire observer la différence à ses Disciples. Il faisoit ses leçons à Bologne, dans sa maison ; où il leur fit voir un fœtus de la longueur du doigt, où l'on distinguoit toutes les parties du corps humain. Coiter fait mention d'un autre petit squelete qu'il vit aussi à Bologne dans le cabinet d'Arantius.

On trouve ce passage dans son Traité *de Auditus instrumento.* « Fallope n'a remarqué que dans les oreilles des » bêtes, & particulierement de celles qui ruminent, » ce qu'il a nommé le tympan. Ces automates ont ce » canal de l'oreille formé comme une espece de co» quille de mer, ou comme un tambour Turc ; au lieu » que sa figure dans l'homme est fort différente de cel» le d'un tambour. » C'est pourquoi, il pense qu'en nommant ce passage ou cette seconde cavité *tympan ;* on a fait plus d'attention à son usage qu'à sa forme. Il prétend que nous avons dans l'oreille deux cavités de cette espece. Car immédiatement derriere le myringa, dit-il, il entend par ce terme le tympan, on apperçoit dans les parties supérieures & les plus avancées en devant, une cavité étroite d'abord, mais qui va ensuite en se dilatant ; sa partie qui s'étend en arriere du côté des parties supérieures, est spongieuse & fongueuse ; & paroît avoir communication avec l'intérieur de l'apophyse mastoïde de l'os des temples.

Il assure que des petits os de l'ouïe, les deux plus gros sont percés de petits trous remplis d'une substance médullaire : quant au troisieme, il est si petit qu'il n'a point de trou, & qu'il ne contient point de cette substance.

Il dit que quelques Auteurs ont fait mention de deux muscles de l'oreille interne ; mais il n'en donne point la description.

Il ajoute aux muscles de la face que l'on connoissoit de son tems quelques autres qu'on a appellés depuis *musculi corrugatores*, muscles corrugateurs, & qu'on auroit mieux nommés de leur fonction principale, *musculi superciliorum depressores*, muscles abaisseurs des sourcils ; il est le premier qui les ait découverts ; il les a décrits fort exactement, mais il ne leur a point donné de noms. « Vous remarquerez, ajoute-t-il, sous la » peau interne des levres, & sous celle de la racine de » la langue, plusieurs glandes charnues, sous lesquel» les on trouve des fibres, qui partent de leurs côtés ; » & qui s'élevent dans une direction oblique, elles me » paroissent servir à avancer en devant la levre de des» sous. »

Son Traité intitulé *de Cartilaginibus tabula*, a été imprimé, *Bonon.* 1566. *in-fol.* Ses *Externarum atque internarum principalium humani corporis tabulæ, &c.* Noremberg. 1573. *in-fol.* Lovan. 1653. *in-fol.* Ses *Lectiones Gabrielis Fallopii de partibus similaribus humani corporis ex diversis exemplaribus, summâ cum diligentiâ collectæ, &c.* parurent, Noremb. 1575. *in-fol.*

JULE-CÆSAR ARANTIUS.

Cet Auteur naquit à Bologne, & il étudia les élémens d'*anatomie* sous son oncle Bartholomæus Magus l'an 1548. il fut ensuite disciple de Vesale. Son Ouvrage intitulé *de Humano fœtu*, a été imprimé Venet. 1571. Basil. 1579. *in-8°.* Venet. 1587. *in-4°.* Il y ajouta dans la suite une Préface & un Livre d'Observations anatomiques, & cette Collection fut imprimée, *Venet.* 1595. Il a décrit dans le premier Chapitre de l'édition dont nous venons de parler, la vraie nature de la substance de la matrice. Cette substance, dit-il, est fongueuse, & ressemble à une éponge. Elle n'est pas simple ; elle se peut diviser en plusieurs lames, comme de certains fongus qui croissent au pié des arbres, & elle est criblée d'une infinité de petits trous, de même que l'éponge ou la pierre ponce. Il a décrit très-exactement dans le troisieme chapitre du même Ouvrage, les vaisseaux de l'uterus ; il y assure même que les arteres y sont continues avec les veines, ce qu'il étend ensuite à toutes les veines & à toutes les arteres du corps humain, qu'il dit être dans le même cas. C'est donc la même chose que s'il eût prétendu avec les Auteurs modernes que les veines ne sont que des arteres qui retournent au cœur.

Il dit que les arteres spermatiques & hypogastriques qu'il distingue en ascendantes & descendantes, non-seulement s'unissent & deviennent continues ; mais encore que les vaisseaux de la partie de l'uterus qui est à droite, s'unissent avec ceux qui sont à la gauche.

Il traite très-exactement & fort au long au chapitre 4. du trou ovale dans le cœur du fœtus. « Quelques jours » après sa naissance, dit-il, ce trou se ferme. Cependant » dans les sujets un peu plus âgés, on remarque encore » des vestiges de cette réunion. »

Il fait mention d'une autre union dans le foie, celle de la veine-porte avec la veine-cave, qu'on nomme aujourd'hui le conduit veineux.

Il a donné le nom de *pedes hippocampi*, piés de cheval marin, à cette partie blanche & prominente de la base des ventricules du cerveau, qui s'étend en devant d'un & d'autre côté, dans une direction longitudinale, relativement au devant de la tête.

Il dit que les muscles des yeux partent de l'os sphénoïde, aux environs du trou par lequel passe le nerf optique ; mais qu'un des muscles obliques, ou le muscle appellé le muscle court, part d'une certaine suture ou fente qui divise l'os maxillaire de l'os de la pommette.

Il assure que le muscle de la paupiere supérieure, qui est destiné à ouvrir l'œil & qui part de l'os sphénoïde, lui étoit connu dès 1548.

Il a observé le premier l'ouverture interne du larinx ; il en a donné une description fort exacte, & la comparaison qu'il en fait aux ouvertures des instrumens de musique à vent, est fort juste.

Quoiqu'il n'eût pas des idées claires de la circulation du sang ; il a déduit fort au long les difficultés qu'on pouvoit faire contre l'hypothese des Anciens, de la transfusion du sang d'un des ventricules du cœur dans l'autre, à travers la cloison qui les sépare ; il a remarqué le premier que le cours de l'artere de la rate est oblique & tortillé comme un serpent.

Il a assuré le premier que la substance mitoyenne de l'uretre, ou du canal commun à l'urine & à la semence, étoit de la même configuration que le membre viril même, & capable comme lui d'extension & d'amollissement.

Il a fait mention le premier d'un muscle orbiculaire qui borde l'orifice extérieur du vagin ; mais c'est Jacques Carpus qui en a fait la découverte, & qui avoit décrit le cou entier du vagin, comme une substance musculaire, long-tems avant qu'Arantius eût parlé du muscle orbiculaire.

Selon lui, les muscles droits de l'abdomen partent charnus des os pubis, lorsque ceux qui les couvrent, (il entend leurs muscles pyramidaux,) n'y sont point.

Il prétend que la portion du muscle biceps, qui, selon Vesale, part de l'apophyse de l'acromion, & s'insere dans l'humérus, est le huitieme muscle de l'humérus ; celui que Riolan a appellé dans la suite coraco-brachial. Mais c'est sans raison que quelques-uns l'ont nommée *nonus humeri placentini ;* car c'est Arantius qui en a réellement fait la découverte.

C'est lui qui a pareillement découvert le muscle externe propre de l'index. On ne l'avoit point remarqué avant lui.

Il a avancé contre le sentiment de tous ceux qui l'avoient précédé, que le second muscle des doigts ; ou celui que nous appellons à présent le fléchisseur perforant, servoit à plier toutes les phalanges des doigts, & non la troisieme seulement.

Il s'attribue la découverte du *circumagens* du fémur, qu'il appelle le douzieme muscle.

Il remarque encore que le premier muscle du fémur, ou le grand fessier devient un tendon membraneux, qui se joignant avec un autre tendon qui part du sixieme muscle du tibia ou du muscle aponeurotique, s'insere fortement & de côté dans l'épiphyse du tibia. C'est par cette connection qu'il rend raison des douleurs qui s'étendent du haut des hanches jusqu'aux genoux.

Voici ce qu'il dit de la substance des testicules au chapitre 36. de ses Observations Anatomiques. La liqueur séminale est chariée dans un nombre infini de petits canaux, semblables aux petites racines d'une plante; ces canaux sont dispersés dans toute la substance des testicules, bouclés, & tortillés comme les surgeons de la vigne, & semblables à des cheveux blancs frisés.

CONSTANTIUS VAROLIUS.

Cet Auteur naquit à Bologne, & fut grand Philosophe, habile Chirurgien, & savant Anatomiste.

On dit qu'il a découvert le premier la valvule du colon. Voici la description qu'il en a donnée: « Dans l'endroit, dit-il, ou l'ileum se joint au colon, on apperçoit dans sa partie la plus profonde, une certaine membrane qui fixe comme les dernieres limites de l'ileum qui s'étend jusques-là; c'est moi qui ai découvert le premier cette membrane, qui se nomme *operculum ilii*, le couvercle de l'ileum. » Il fait mention un peu plus bas de l'appendice du colon, comme d'un long sac ouvert à l'une de ses extrémités, qu'on appelle le cæcum.

Il est le premier qui ait divisé le cerveau en trois parties, en ajoutant aux deux premieres le commencement de la moelle allongée, ce qui en est contenu sous le crane, & qui paroît donner naissance aux nerfs dont on rapportoit anparavant l'origine au cerveau.

Le nerf optique naît, selon lui, de la partie postérieure de la moelle allongée & non de la base du cerveau dans sa partie antérieure, ainsi que Galien & d'autres l'ont prétendu.

Le processus transversal du cerveau ou les appendices vermiformes sont appellés le *pont de Varoles*, de Varolius qui les a découvertes. Il a apperçu le premier des glandes dans le plexus choroïde. Son Ouvrage qui a pour titre *Anatomiæ, sive de resolutione corporis humani, libri quatuor*, a été imprimé, Patav, 1573. *octavo*. Francof. 1591. *octavo*.

JULIUS JASSOLLINUS.

Cet Anatomiste fut disciple de Philippe Ingrassias, & lui succéda dans les Ecoles de l'Université de Naples, l'an 1570. Douglas l'appelle l'épidaure de son siecle: mais Riolan qui savoit bien estimer le mérite d'un Anatomiste, modére beaucoup cet éloge. « Certaines personnes, dit-il à son sujet, perdent beaucoup à paroître, & certains Auteurs à être lus. La présence des uns détruit la bonne opinion qu'on en avoit. L'Ouvrage des autres décele leur ignorance; & si cet Ouvrage s'est fait souhaiter & qu'il ne réponde pas à l'attente, il couvre l'Auteur de mépris ».

Jassollinus a dit quelque chose de remarquable sur la génération de la bile. Il prétend que le récrément bilieux sort du foie en deux portions; l'une qni est sans mélange, claire & sans altération, est portée par de petits canaux situés entre les branches de la veine-porte & de la veine-cave, dans la vésicule du fiel qui la décharge ensuite au commencement de l'intestin: l'autre portion qui est mélangée, épaisse & féculente, passe droit du foie dans l'intestin. Il a donné de plus une nouvelle figure de la vésicule du fiel & de ses vaisseaux. Ses *Questiones Anatomicæ*, & son *Osteologia parva*, ont été imprimés Neap. 1573. *octavo*. Hanoviæ 1654. *quarto*. Son Traité *de Poris cholidocis & de vesica fellea*, parut, Neapoli. 1577. *octavo*.

JOANNES-BAPTISTA CARCANUS LEONIS

Cet Anatomiste naquit à Milan & fut disciple de Fallope. Il soutint qu'il n'y avoit point de membrane qui fermât l'orifice du canal artériel, comme Vesale l'avoit imaginé.

Il remarqua qne le trou voisin de la veine coronaire par laquelle le sang se rend dans le fœtus de l'oreillette droite dans la gauche, étoit d'une figure ovale; & ce fut en conséquence de cette observation qu'il fut nommé dans la suite trou ovale.

Il assure que la veine azygos n'a point de membranes ou de valvules à son orifice; ce en quoi il contredit Amatus Lusitanus, qui assure dans la premiere centurie de ses cures, avoir vu ces membranes à Ferrare, sous Jean-Baptiste Conanus.

Il reprend Columbus pour avoir dit que le membre viril n'a ni veines ni nerfs, & non-seulement il désigne les veines principales répandues dans sa substance, mais celles encore qui paroissent serpenter sur sa surface, & qu'il appelle veines cutanées. Un célébre Anatomiste moderne appelle toutes ces veines prises ensemble, la veine du membre viril, *vena ipsius penis*.

Il prétend contre Vesale que le muscle orbiculaire des paupieres ne peut être séparé en deux. Ses deux Ouvrages anatomiques ont été imprimés, Ticini, 1574. *octavo*.

FELIX PLATERUS.

Cet Auteur naquit à Bâle en Suisse, l'an 1536. Il montra dès son enfance de la curiosité ponr les entrailles des animaux tués. Il envioit le sort du boucher, par la commodité qu'il avoit de les examiner & de les connoître exactement. Ses trois Livres *de Corporis humani structura & usu, &c.* ont été imprimés, Basil. 1583. *fol.* 1603. *fol.* Ses *Questiones Physiologicæ*, Lugd, Batav. 1650. Son Traité *de Mulierum partibus generationi dicatis, &c.* Argentin.

SALOMON ALBERTUS.

Cet Auteur professa la Medecine à Wirtemberg. Il publia un Ouvrage intitulé, *Historia plerarumque corporis humani partium, in usum Tyronum*, Witteberg. 1583. *octavo*. 1602. *octavo*. 1630. *octavo*. On lui attribue avec raison la découverte de la valvule du colon, qu'on appelle communément la valvule de Bauhin, *valvula Bauhini*. Il dit l'avoir apperçue pour la premiere fois dans un bievre ou castor, & ensuite dans l'homme.

Ses trois Discours *de Disciplina Anatomica*, furent imprimés, Nuremberg. 1585. *octavo*. Et ses *Observationes Anatomicæ*, Witteberg. 1620. *octavo*.

ARCHANGELUS PICCOLHOMINUS,

Naquit à Ferrare & demeura à Rome. Il naquit l'an 1526. Si l'on en croit Riolan, ce fut plutôt un Philosophe qu'un Anatomiste; car ses prélections anatomiques sont parsemées de dissertations de Physiologie, & de questions subtiles entierement étrangeres à l'*anatomie*; mais les progrès que l'*anatomie* a faits entre ses mains & les découvertes qu'il a faites dans cette science prouvent sans réplique, qu'il avoit cultivé cette branche de la Medecine avec beaucoup de succès.

Il est le premier qui ait divisé la substance du cerveau en deux especes, l'une médullaire & l'autre cendrée; il nomme proprement cerveau, ce corps dense & d'un blanc cendré qu'on rencontre d'abord; quant à ce corps blanc & solide qui est contenu sous le premier, il lui donne le nom de moelle dont il distingue de trois especes, moelle globuleuse, *medulla globosa*, moelle allongée comme la tige d'une plante, *medulla oblongata caudicis instar*; & la moelle de l'épine, *medulla spinalis*.

Il soutient que tous les nerfs partent de la moelle allongée.
Il est le premier qui ait appellé les apophyses mammiformes, nerfs olfactifs ou nerfs par lesquels la sensation des odeurs est produite.
Il a remarqué le premier le mécanisme merveilleux de la nature à l'entrée du colon, c'est-à-dire, les trois valvules qui s'ouvrent en embas; & il a dit qu'elles étoient placées là pour prévenir le retour des excrémens.
La premiere représentation que nous ayons de l'*anatomie* de la veine-porte, de la veine-cave & du foie, après celle que Jacques Carpus a donnée, c'est la sienne.
Il a accordé, le premier après Galien, des prostates aux femmes.
Il a décrit le premier la membrane particuliere de la graisse, que Riolan a appellé dans la suite membrane adipeuse.
Il assure que le péritoine est doublé partout & qu'il est formé de deux couches.
Il a apperçu & décrit le premier la ligne blanche de l'abdomen qui a retenu ce nom.
Il n'y avoit selon lui, qu'un seul canal continu depuis la bouche jusqu'à l'anus.
Il dit que la membrane intérieure des intestins est trois fois aussi longue que la membrane extérieure; qu'elle est pleine de rides dont l'usage est d'y arrêter le chyle, afin que les veines du mésentere puissent le pomper plus commodément.
Il a décrit les canaux membraneux, ou ces canaux dont l'enveloppe est charnue, & à travers lesquels l'urine est filtrée, beaucoup plus exactement que Carpus & Massa.
La raison qu'il apporte de ce que la veine spermatique gauche ne part pas de l'émulgente, c'est précisément la même que celle qu'en donnent les modernes.
Il nomme la membrane hymen, *Claustrum virginitatis*.
Il a tiré des usages & de la fin de chaque muscle les noms qu'il leur a donnés. C'est par cette raison qu'on trouve dans ses Ouvrages les mots *de musculi ocularii* ou *visorii*, *masticatorii*, *locutorii*, *respiratorii*, *amplexatorii*, *scapularii*, *humerarii*, *cubitarii*, *apprehensorii*, ou *manuum moventes*, *ambulatorii* ou *progressorii*, *femorales* & *fibrales*, &c.
Il nommoit les muscles du front, muscles des passions, *musculi pathematum*, ou *musculi animi affectuum significativi*. Ses *Anatomicæ Prælectiones* ont été imprimées, Romæ, 1586. *fol.* Et ses Commentaires *in Librum Galeni de Humoribus*, Paris. 1556. *octavo*.

GASPAR BAUHINUS.

Cet Auteur naquit à Bâle l'an 1560. & passa généralement pour un habile Anatomiste & un Botaniste curieux. Riolan le traite toutefois d'homme vain, sans jugement & sans connoissances. « Il se vante, dit-il, » d'avoir apperçu en 1579. avant qu'aucun Auteur en » eût fait mention, la valvule placée à l'entrée de l'i- » leum ou du colon. Mais il est certain que Varolius & » beaucoup d'autres en avoient fait une exacte descrip- » tion long-tems auparavant ».
Il a remarqué l'étroite capacité du colon, du côté droit, d'où il arrive que les douleurs de la colique commencent ordinairement & se font sentir plus violemment de ce côté; parce que les excrémens s'arrêtent facilement dans ce passage étroit & s'y endurcissent. Son Livre *de Partibus humani corporis externis*, fut imprimé Basil. 1588. L'*Anatomes, liber secundus*, ibid. 1591. 8°. Son *Anatomica corporis virilis & muliebris Historia*, Lugd. Bat. 1597. 8°. 1609. 8°. Son Traité *de Corporis humani fabrica, libri quatuor*, Basil. 1600. *octavo*. Son *Theatrum Anatomicum*, Francof. 1605. 8°. Ibid. 1621. *quarto*. Ses *Institutiones Anatomicæ*, Basil. 1604. 1609. *octavo*. 1640. *quarto*. Francof. 1616. *octavo*. Oppenhemii. 1614. *octavo*. 1629. *octavo*. Son *Epistola Anatomica curiosa*, Lipf. & Franc. 1673. *quarto*.

JOANNES POSTHIUS,

Naquit à Germersheim, ville du bas Palatinat sur le Rhin, l'an 1537. & mourut en 1597. à la soixantieme année de son âge. On peut conjecturer à quelques-unes de ses découvertes, qu'il avoit disséqué des muscles avec beaucoup de dextérité.
Il prétend qu'il y a quatre muscles employés à tirer les levres en dedans & à les approcher des dents; deux dans la partie inférieure, & deux dans la partie interne.
Il donne six muscles au membre viril, & il dit qu'il n'y a entre les cartilages des côtes qu'un seul muscle, & non pas deux, comme dans les espaces intercostaux.
Il assure que le quatrieme muscle de la mâchoire inférieure ne part point de l'apophyse styloïde, mais qu'il a son origine à l'apophyse mastoïde. Il a dit le premier que la partie tendineuse du même muscle adhéroit à l'os hyoïde. Il prétend encore que les apophyses mastoïdes ne sont point les organes de la sensation des odeurs. Il conseille de faire la dissection des muscles, ensorte que leurs origines & insertions soient conservées entieres; parce qu'il sera plus aisé, en prenant cette précaution, de découvrir leurs usages. Ses *Observationes Anatomicæ* ont été imprimées Francof. 1590. 1593. Son *Anatomica Mantissa* parut, Hafniæ, 1661. *octavo*.

VIDUS VIDIUS,

Naquit à Florence & professa la Medecine & la Chirurgie à Paris. Il fut Medecin de François I. Il mourut en 1567.
Il a passé pour avoir parfaitement bien entendu Hippocrate. Son *Ars Medicinalis* a paru, Venet. 1611. 3 vol. *fol.*
Le troisieme volume contient sept Livres sur l'*anatomie*, avec vingt-huit planches en cuivre.

ANDREAS CÆSALPINUS,

Cet Auteur naquit à Arezzo en Italie, & soutint vaillamment la doctrine d'Aristote contre celle de Galien, qui étoit l'idole qu'on adoroit dans les Ecoles de ce tems-là. C'est par cette raison que, quoique les écrits de Cæsalpinus soient estimables, ils sont fort négligés. Quelques passages répandus comme par hasard dans ses Ouvrages n'ont été ni remarquables ni bien entendus qu'après que Harvey, l'honneur de son pays, eut publié son Ouvrage admirable de la circulation du sang.
Cæsalpinus soutient avec Aristote, que le cœur est la source, non-seulement des veines & des arteres, mais encore l'origine des nerfs.
Voici ses propres termes dans la Question IV. où il s'occupe à prouver que dans la respiration l'air extérieur n'a aucune communication avec le cœur.
» Quelques-uns des vaisseaux, dit-il, qui aboutissent au » cœur, y versent la liqueur dont ils sont remplis; par » exemple, la veine cave dans le ventricule droit, & » l'artere veineuse dans le ventricule gauche. D'autres » au contraire, tirent du cœur la liqueur qui les rem- » plit, l'aorte, par exemple, du ventricule gauche & » la veine artérielle du ventricule droit. Mais tous ces » vaisseaux ont leurs membranes tellement adaptées, » appropriées de façon que ce qu'ils ont reçu ou versé » ne peut plus retourner en arriere; d'où il arrive que » dans la contraction du cœur les arteres sont dilatées, » & qu'elles se resserrent dans la dilatation; » car dans sa dilatation il ferme l'orifice des vaisseaux dont l'office est de le vuider, ensorte que rien ne passe alors du cœur dans les arteres, & que dans sa contraction, il passe la liqueur qu'il contient dans ces vaisseaux, dont les membranes sont alors ouvertes.
Il prétend que la pulsation du cœur & des arteres naît de

l'effervescence des humeurs dans le cœur, & il traite du pouls fort au long.

Immédiatement après le passage précédent, il ajoute, « que les poumons recevant le sang chaud du ventricule droit du cœur par une veine qui ressemble à une artere, & le rendant par anastomose à l'artere veineuse qui aboutit au ventricule gauche du cœur; l'air nouveau s'introduit dans cet intervalle dans le canal de la trachée-artere. Realdus Columbus avoit dit la même chose avant Cæsalpinus.

« Les différens phénomenes qui se présentent dans la dissection d'un sujet, dit Columbus, s'accordent parfaitement avec cette circulation du sang, du ventricule droit du cœur, dans les poumons, & des poumons au ventricule gauche.

Cæsalpinus montre ensuite avec une érudition peu commune, que les Anciens n'avoient aucune raison de donner à ces vaisseaux les noms d'artere veineuse & de veine artérielle; son opinion est que l'un est une vraie artere, & l'autre une vraie veine.

Il s'exprime ainsi au chapitre cinquieme; où il tâche de démontrer que la chaleur du cœur est le principe du mouvement de respiration. " Ce sang chaud, dit-il, „ qui cause le pouls dans la dilatation du cœur, dilatant „ aussi les poumons, est cause de la respiration. Les „ ponmons étant dilatés, l'air extérieur doit nécessairement se précipiter dans la trachée-artere, d'où naît „ l'inspiration qu'on appelle encore pour cette raison „ rafraîchissement. Alors il se fait dans les poumons „ une diminution de volume, telle que celle qu'on remarque dans les liqueurs qui bouillent, lorsqu'on y „ mêle quelque liqueur froide. Et lorsque les poumons „ viennent à s'affaisser, alors l'air doit nécessairement „ en être chassé, & voilà ce que c'est que l'expiration. „

Dans la sixieme question, il s'occupe à prouver que toute partie vuide de sang est nécessairement destituée de sensation. Au reste, dans son systeme, quoiqu'il n'y ait point de sensation sans nerfs, ce n'est pas le nerf qui sent, c'est la chair ou la partie qui contient le sang.

" Le mécanisme de la nature, dit-il, dans le mouvement „ animal, ressemble à celui de l'orgue, aux tuyaux du„ quel l'air est communiqué par des canaux, & qui ren„ dent les différens sons que l'Organiste prétend en ti„ rer, en appuyant le doigt tantôt sur une touche, tan„ tôt sur une autre. „

Dans la question dix-septieme de son second Livre, il prétend que la suffocation est produite dans l'esquinancie, plutôt par la plénitude des veines jugulaires, que par le gonflement de l'orifice du larinx. Car lorsque l'obstruction est telle dans les veines du cou, que le sang & les esprits ne peuvent monter, ils doivent nécessairement regorger dans le cœur & dans les poumons: or les poumons étant surchargés par ce moyen, ne peuvent ni se dilater, ni se resserrer commodément.

Il s'exprime de la maniere suivante page 234. " Les vei„ nes s'enflent au-dessous de la ligature, & non point „ entre la ligature & le cœur. Or le contraire arrive„ roit, si le mouvement du sang & des esprits se faisoit „ des visceres aux différentes parties du corps; car le „ passage étant obstrué, resserré, le mouvement pro„ gressif du sang doit être arrêté ou gêné; ensorte que „ le gonflement devroit être remarqué entre la ligatu„ re & le cœur. „ Voyons comment Aristote se sera tiré de cette difficulté. Ce Philosophe dit, Liv. *De sommo, chap.* 3. que " ce qui s'évapore doit nécessairement „ être porté quelque part, & éprouver un changement, „ une transformation telle que celle qu'on apperçoit „ dans l'Euripe, bras de mer. Car dans tout animal, „ ce qui est chaud, tend à s'élever en haut. Mais s'il ar„ rive qu'il y ait plénitude dans les parties supérieures, „ alors ce qui s'y porte n'y pouvant être reçu, revient „ & redescend en embas. „ Voilà ce que dit Aristote.

" Pour entendre ce passage, il faut savoir que la nature a „ construit les passages du cœur de façon qu'il y a une „ entrée de la veine-cave dans le ventricule droit du „ cœur, & de là un passage dans les poumons; & que „ des poumons il y a une issue dans le ventricule gau„ che du cœur, & de là un nouveau passage dans l'aor„ te; & qu'à l'orifice de ces vaisseaux, la nature a pla„ cé certaines membranes qui empêchent absolument „ le retour des fluides; ensorte que le mouvement se „ fait perpétuellement de la veine-cave par le cœur & „ les poumons, dans l'aorte. „

" Lorsque nous veillons, la chaleur naturelle tend à la „ surface du corps, qui est l'instrument immédiat de „ la sensation: mais pendant le sommeil, comme elle „ réside vers le cœur, nous pouvons supposer que dans „ l'état de veille, il y a plus d'esprit & de sang poussé „ dans les arteres & porté dans les nerfs; mais que dans „ l'état de repos, la même chaleur retourne au cœur „ par les veines & non par les arteres; car il y a un pas„ sage naturel au cœur par la veine cave & non par „ l'artere. Ce qui confirme ce que nous venons d'avan„ cer, c'est que le pouls des arteres est dans les person„ nes qui veillent, haut, véhément, fréquent & se fait „ comme par vibration. Au lieu que pendant le som„ meil il est bas, languissant, lent & tardif, parce que „ dans cet état il y a peu de chaleur naturelle portée „ dans les arteres, au lieu qu'elle s'y précipite avec „ violence dans l'état de veille. Mais c'est tout au re„ bours, par rapport aux veines; pendant le sommeil, „ elles sont gonflées, & elles commencent à s'affaisser „ si-tôt qu'on se reveille; comme on s'en appercevra „ en considérant celles du bras, dans des personnes qui „ se trouveront dans ces différens états. „

" La chaleur naturelle pendant le sommeil, passe des ar„ teres dans les veines par une communication d'orifi„ ces appellée anastomose, & de-là dans le cœur. Mais „ le cours du sang dans les parties supérieures & son re„ tour de ces parties aux inférieures, semblable à celui „ de l'Europe, est évident & dans l'état de veille & „ dans l'état de repos. Ce phénomene devient sensible „ par une ligature appliquée en quelque endroit du „ corps que ce soit, ou par une obstruction occasion„ née aux veines de quelque maniere que ce soit. „ Car lorsque le passage est intercepté, les vaisseaux „ s'enflent à l'entrée de la partie dans laquelle ils „ avoient coutume de se porter. Dans ce cas peut-être „ le sang retourne-t'il à sa source, de peur que son „ mouvement ne soit entierement détruit par cette in„ terception. „

Quoique Cæsalpinus se soit fort étendu & ait parlé très-positivement de la circulation du sang, je ne voudrois point assurer qu'il en eût des notions bien distinctes. Je serois plus porté à dire avec M. Wotton, que " Colum„ bus & Cæsalpinus ont avancé bien des choses légere„ ment, comme par hasard & sans sentir toutes les suites „ de leurs suppositions. Aussi ne les ont-ils jamais appli„ quées à l'exposition de la nature des maladies & des „ usages des autres visceres; & n'ont-ils pas fait, (au „ moins à ce que nous en pouvons juger aujourd'hui,) „ le nombre suffisant d'expériences pour développer leur „ systeme & le mettre à l'abri de toute contradiction. „ C'est ce qu'Harvey a exécuté. Il a suivi avec une opi„ niâtreté incroyable, les veines & les arteres visibles „ dans tout le corps, dans toute l'étendue de leur cours „ depuis le cœur, jusqu'au même viscere; ensorte qu'il „ est parvenu à démontrer aux plus incrédules, non-seu„ lement que le sang circule des poumons au cœur, mais „ & la maniere dont se fait cette révolution & le tems „ employé à l'achever. „

Les quatre Livres de Cæsalpinus, *Quæstionum peripateticorum*, *L'Investigatio peripatetica Dæmonum*, les Ouvrages *de Medicamentorum facultatibus*, & les deux Livres *Quæstionum Medicarum*, ont été imprimés, Venet. 1593. *quarto.*

Cet Auteur mourut à Rome en 1603.

HIERONYMUS FABRICIUS AB AQUAPENDENTE.

Ainsi appellé d'une ville de la Toscane où il est né, fut disciple de Fallope, alors Professeur en *Anatomie* à Padoue, auquel il succéda l'an 1565. Il exerca cette fonction pendant près de cinquante ans. Il mourut en 1619. à Padoue.

Il remarqua le premier en 1574. les valvules des veines, que le Pere Paul avoit, dit-on, indiquées, mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage.

Il découvrit un petit muscle dans l'oreille interne, qu'il appropria au marteau.

Il prétend que l'épiderme est composé de deux lames.

Il est le premier qui ait parlé de l'enveloppe charnue de la vessie & qui l'ait soupçonnée d'être un muscle servant à l'expulsion de l'urine.

Nous pourrions dire beaucoup d'autres choses de lui, qui ne seroient pas indignes de l'attention du Lecteur: mais notre but nous contraint de finir cet Article en assurant qu'il fut Anatomiste exact & très-versé dans la Chirurgie.

Voici le catalogue de ses Ouvrages. *De visione, voce & auditu*, Venet. 1600. *fol. Tractatus de oculo visus organo.* Patav. 1601. *fol.* Francof. 1605. 1613. *fol. De venarum ostiolis.* Patav. 1603. *fol. De locutione & ejus instrumentis.* Ibid. 1603. *fol. De musculi artificio & ossium articulationibus*, Vicentiæ 1614. *quarto. De respiratione & ejus instrumentis.* Patav. 1615. *quarto. De motu locali animalium*, Patav. 1618. *quarto. De gula, ventriculo, intestinis tractatus.* Patav. 1618. *quarto. Opera Anatomica*, Francof. 1623. Patav. 1625. *Opera omnia Physiologica & Anatomica*, Lipsiæ. 1687. *fol. Opera Anatomica cum Prefatione Albini*, Lug. Bat. 1738. *fol.*

JULIUS CASSERIUS,

Naquit à Plaisance en Italie en 1545. Il fut domestique & ensuite disciple de Fabrice ab Aquapendente. Il avoit du talent & de l'industrie; si l'on en croit Douglas, il fut meilleur disséqueur que son maître, mais moins bon Philosophe. Il fit de grands progrès en *anatomie*. Il mourut en 1605. âgé de soixante ans.

Il a écrit particulierement sur l'organe de la voix & des sens, & ses Ouvrages sont ornés de figures excellentes. En voici le catalogue & les éditions. *Historia Anatomica de vocis, auditusque organis.* Ferrariæ, 1600. Venet. 1607. *fol. Penthæsthesion*, Venet. 1609. Francof. 1609. 1610. 1622. *fol. Tabula Anatomica*, (Ouvrage auquel Daniel Bucretius a suppléé ce qui manquoit,) Venet. 1627. Francof. 1632. *quarto.* Amstelod. 1645. *Tabulæ de formato fœtu.* Amstelod. 1645.

JOANNES PHILIPPUS INGRASSIAS,

Naquit en Sicile & professa à Naples. Il fleurit en 1546.

Il prétend avoir découvert le premier l'étrier, petit os de l'oreille interne; & il est le premier qui ait décrit la vraie structure de l'os etmoïde.

Son seul Ouvrage anatomique est un Commentaire sur le Livre de Galien, *de Ossibus.* Il a été imprimé Panor. 1603. *fol.* Venet. 1604. *fol.*

ANDRE' LAURENT,

Professeur en Medecine & Chancelier de l'Université de Montpellier, fut Medecin de Henri IV. Il mourut en 1619. Ses Ouvrages anatomiques sont plus remarquables par la beauté du style, que par l'exactitude des choses. On l'accuse de plusieurs fautes & on lui reproche de s'être attribué plusieurs découvertes qu'on avoit faites avant lui. Ses erreurs viennent, dit Riolan, de ce qu'il s'en est rapporté au témoignage des autres, au lieu d'examiner lui-même les parties. Cependant ses Ouvrages & ses figures anatomiques sont estimés & passent pour fort utiles.

Ses Ouvrages sont, *Histor. Anatom. humani corporis*, imprimés Paris. 1600. *fol.* Francof. 1600. *fol.* 1602. *octavo*, 1616. *octavo.* 1627. *octavo. Opera omnia Anatomica & medica.* Francof. 1627. *fol.* en François à Paris 1646. *fol. Opera Anatomica*, &c. Hanov. 1601. *octavo.*

LUDOVICUS SEPTALIUS,

Naquit à Milan en 1550. & mourut dans cette ville en 1630. Il a donné un Traité *de Morbis ex mucronata cartilagine evenientibus*, Mediolan. 1532. *octavo.*

Il a encore publié un Ouvrage *de Nævis*; il parut à Milan en 1606. Patav. 1628. Argent. 1629. *octavo.* Patav. 1651.

PETRUS PAAW.

Cet Anatomiste naquit à Amsterdam en 1564. ayant eu l'avantage d'entendre les leçons de Bontius, d'Heurnius, de Rembert Dodonæus à Leyde, de Duret & de Jean Fabre à Paris; de voir à Padoue les dissections de Fabricius ab Aquapendente, & ne manquant pas lui-même de talent, il acquit de grandes connoissances & se fit de la réputation dans sa profession, ensorte qu'en 1589. il obtint à Leyde une Chaire de Professeur en Medecine.

Ses Ouvrages sont, *Primitiæ Anatomicæ de humani corporis ossibus.* Lug. Bat. 1615. *quarto.* Amstelod. 1633. *quarto. Notæ & Commentarii in epitomen Andreæ Vesalii*, Amstelod. 1616. ibid. 1633. *quarto. Succenturiatus Anatomicus*, &c. Lug. Bat. 1616. *De valvula intestini epistolæ duæ.* (On les trouve dans la premiere Centurie de Fabricius Hildanus,) imprimée Oppenhem. 1619. Thomas Bartholin a publié dans sa troisieme & quatrieme Centurie de son *Hist. Anat. & Med. rar.* ses *Anatomicæ observationes Selectiores.*

BARTHOLOMÆUS CABROLIUS,

Etoit d'Aquitaine. Il professa l'*Anatomie* à Montpellier en 1570. Ses Ouvrages anatomiques sont, *Alphabeton Anatomicon*, Genev. 1604. *quarto.* & en François, 1624. *quarto. Collegium Anatomicum Clariss. triumviror. Jassolini, Severini, Cabrolii.* 1688. *quarto.* Francof.

GEORGIUS HORSTIUS,

Naquit en 1575. & fut fait Professeur à Wirtemberg en 1606. Il mourut à Ulm en 1636.

Ses Oeuvres anatomiques sont, *Scepsis de naturali conservatione & cruentatione cadaverum.* Witteberg. 1607. *octavo. Libri duo de Natura humana.* Witeberg. 1607. *octavo.* Francof. 1612. *quarto.* Ulmæ 1628. *quarto.* Nuremberg. 1652. *quarto. Anatome corporis humani.* Grestæ. 1617. *fol. Exercitat. de Naturâ motus animalis.* Gissæ. 1617.

CASPAR HOFFMAN,

Naquit à Saxe Gotha en 1572. & exerça la Medecine à Nurenberg & Altorff, environ l'an 1609. & mourut en 1648.

Voici le catalogue de ses Ouvrages anatomiques. *De Usu lienis secundum Aristotelem liber singularis: De Usu cerebri secundum Aristotelem; Diatriba.* Lipsiæ. 1619. *octavo. Commentarii in Galen. de Usu partium*, Lib. 17. Francof. 1625. *fol. De thorace ejusque partibus Commentarius.* Francof. 1627. *fol. De generatione hominis.* Francof. 1629. *fol. Notæ perpetuæ in Galen. de Ossibus Librum*, ibid. 1630. *Institutiones Medicæ.* Lug. 1645. *De partibus similaribus. Lib. singularis*, Francof. 1667. *quarto. Pro veritate tract.* 3. Lut. 1647.

JEAN RIOLAN,

Naquit à Paris en 1577. Il y fut Professeur Royal en *Anatomie* & en Botanique, & dans la suite Medecin de

Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Il fut habile Anatomiste, exact & écrivain élégant. Il enrichit l'*Anatomie* de plusieurs découvertes utiles; & il paroît très-versé dans la connoissance des Ouvrages des anciens.

Entre ses découvertes, on peut compter les Appendices graisseuses du colon, qu'il remarqua le premier. Il donna des noms aux canaux hépatiques & cystiques du foie. Il remarqua que le canal commun ou choledoque, n'avoit point de valvule; mais à la place de cette membrane, une espece de plis qui en faisoit les fonctions.

Quant à l'hymen, il croit que c'est une membrane circulaire placée en travers du vagin & percée d'un petit trou dans son milieu; il dit de plus que c'est son déchirement qui forme les caroncules myrthiformes.

Il convient de l'anasthomose des arteres épigastriques & mammaires dans la femme, mais non dans l'homme.

Il a fait encore quelques observations nouvelles sur le vagin & l'orifice de la matrice, sur l'os hyoïde, la langue, & sur un ligament qui s'étend depuis l'apophyse styloïde, jusqu'à l'angle de la mâchoire inférieure.

Nous avons de lui les Ouvrages suivans. *Schola Anatomica, &c.* Parif. 1607. *octavo.* Genev. 1624. *octavo. Anatome corporis humani.* Parif. 1610. *fol. Osteologia, &c.* Parif. 1614. *octavo. Anthropographia.* Parif. 1618. *octavo.* ibid. 1626. *quarto. Opera Anatomica.* Lutet. Parif. 1649. *fol. Opuscula Anatomica.* Parif. 1652. *in-12. Enchiridion Anatomicum.* Lug. Bat. 1649. Parif. 1658. *octavo.* Jenæ & Lipsiæ. 1674. *octavo.* Lug. Bat. 1675. *octavo.* Francof. 1677. 8°. & en François à Lyon, 1682. *octavo.*

ANDREAS LIBAVIUS.

Cet Auteur professa l'Histoire & la Poësie à Genes en 1588. & fut en 1605. Recteur de l'Université de Coburg. Il mourut en 1616.

Il a fait sa réputation par ses Ouvrages de Chymie. Il est le premier qui ait donné la méthode de transfuser le sang d'un animal dans un autre. Voyez l'art. *Chymia.*

ÆMILIUS PARISANUS.

Cet Auteur a traité différentes matieres anatomiques; mais, à ce qu'on dit, avec assez d'orgueil & d'ignorance. Voici la maniere dont Riolan traite cet Auteur. *Cacata hæc charta annalium Volusianorum fato dignissima, quæ Parisani futuitatem declarat; deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper & quidquid chartis amicitur ineptis.*

Voici le catalogue de ses Ouvrages.

Nobilium exercitationum, Lib. duodecim, Venet. 1623. *fol. Par & sanius judicium de seminis à toto proventu*, Venet. 1633. *Altera pars nobilium exercitationum*, Venet. 1635. *fol. Nobilium exercitationum pars tertia.* Venet. 1638. *fol.*

MELCHIOR SEBIZIUS,

Naquit à Strasbourg en 1578. Il y Professa, après avoir étudié dans ving-sept Universités.

Ses Ouvrages sont parsemés d'un grand nombre de dissertations Anatomiques. On y trouve, *Exercitationes medicæ*, &c. Argent. 1624. 1631. 1636. *in-4°.* 1674. *in-4°. Dissertationes tres de respiratione.* Argent. 1642. *in-4°. Disput. 4. de Dentibus.* ibid. 1645. *in-4°. Disputat. de Concoctione.* ibid. 1642. *in-4°. Disputat. de Facultatibus naturalibus*, ibid. 1644. *in-4°. Disputat. de Sudore*, ibid. 1657. *in-4°. Disputat. de Fame & siti.* ibid. 1655. *in-4°. Disputat. 2. de pilis.* ibid. 1651. *in-4°. Prodromi examinis vulnerum singularum humani corporis partium, partes quartuor.* Argent. 1632. *in-4°.*

ADRIANUS SPIGELIUS.

Ce Medecin naquit à Bruxelles en 1578. Il fut célebre Anatomiste, Chevalier de S. Marc, & le premier Professeur en *Anatomie* & en Chirurgie à Padoue. Il a écrit *De Formato fœtu, liber singularis.* Patav. 1626. Francof. 1621. *in-4°. De humani corporis forma. lib. decem.* Venet. 1627. 1654. *fol.* Francof. 1632. *in-4°. De Incerto tempore partus epistola*, 1664. *opera omnia quæ extant.* Amstelod. 1645. *fol.*

ALEXANDER MASSARIAS.

Ce Medecin naquit à Vicence, & professa la Medecine à Padoue en 1587. Il mourut en 1598.

L'extravagante vénération qu'il avoit pour la mémoire de Galien est remarquable. Il aimoit mieux, disoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raison avec les Modernes.

Son Traité *de Urinis & pulsibus* parut, Francof. 1606. & ses *Opera medica.* Lugd. 1634.

MATTHIAS-LUDOVICUS GLANDORP.

Cet Auteur fut disciple de Spigelius & célebre Chirurgien à Bremen.

Ses Ouvrages sont ornés de figures, & contiennent plusieurs observations Anatomiques. Nous avons de lui, *Speculum Chirurgorum Bremæ.* 1628. *in-4°. Gazophylatium polyplusium fonticulorum & setonum reseratum*, &c. Bremæ. 1632. 1633. *in-4°.*

PETRUS LAUREMBERGIUS,

Professa l'*anatomie* & la Philosophie à Rostoch. Ce fut, au jugement de Riolan, un médiocre Anatomiste. Il a publié, *Isagoges Anatomicæ græcæ interpretatio*, Lugd. Batav. 1618. *in-4°. Procestria Anatomica*, Hamburg. 1619. *in-4°. Anatomia corporis humani*, Rostochii. 1636. *in-4°.* Francof. 1665. *in-12.*

FABRICIUS BARTHOLETUS,

Naquit à Bologne en 1588. & professa à Pise. Il mourut en 1632.

On a de lui un Ouvrage intitulé, *Anatomica humani microcosmi descriptio.* Bonon. 1619. *fol.*

JOANNES RAMELINUS,

Etoit d'Ulm en Suabe. Son Ouvrage n'est remarquable que par les figures; elles sont placées de façon que l'on a d'un côté les parties antérieures, & de l'autre les parties postérieures. En levant la partie de la figure qu'on vient d'examiner, on voit le côté opposé; & en continuant ainsi, on rencontre les parties les plus profondes dans leur ordre, selon leur éloignement de la partie représentée dans la premiere figure.

Stephanus Michel Spachier a gravé ces figures; & elles furent publiées sous le titre de *Description ou vue du microcosme, ou l'anatomie du corps de l'homme & de celui de la femme*, En Anglois, à Londres, 1702. *fol.* Cet Ouvrage avoit paru en latin en 1613. 4. 5. 19. & en Hollandois en 1645.

ROBERT FLUDD,

Etoit de Salop. Il suivit dans sa jeunesse la profession des armes. Il devint ensuite Docteur en Medecine de l'Université d'Oxford, & Membre du Collége des Medecins. Il mourut en 1627.

Son Ouvrage intitulé *De Anatomia triplici*, a paru, Francof. 1623. *fol.*

RICHARD BANISTER,

Chirurgien Anglois, a donné une description anatomique de l'œil qu'on trouve dans la premiere partie de son Ouvrage, intitulé, *Traité merveilleux des yeux, contenant la connoissance & la cure de onze cens treize maladies auxquelles cette partie & les paupieres sont sujettes*. Lond. 1622.

CASPAR ASELLIUS,

Naquit à Cremone, & professa l'*Anatomie* à Pavie. Il s'est illustré pour avoir remarqué le premier entre les Modernes les veines lactées dans le mésentere. Il en parle comme de canaux qui portent le chyle à une grosse glande, située an centre des intestins : mais il convient que la description qu'il en donne est faite d'après des dissections de bêtes. Il a la modestie de renoncer à l'honneur de cette découverte ; par la raison, dit-il, que ces vaisseaux ont été connus d'Hippocrate, d'Erasistrate & de Galien.

Les veines lactées furent découvertes par les Modernes en 1622.

Nous avons de lui, *de Lactibus seu lacteis venis, quarto vasorum meseraicorum genere novo invento, dissertatio cum figuris elegantissimis*. Mediolan. 1627. Basil. 1628. Lugd. Bat. 1640. *in-4°.* 1641. *in-8°.* On trouve encore ce Traité dans les Ouvrages de Spigelius, revu par Vander-Linden, & dans ceux de Veslingius, éclaircis par Blasius.

GUILLAUME HARVEY.

Ce célebre Medecin naquit à Folkstone dans le Comté de Kent l'an 1577. Il étudia cinq ans à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur ; il se fit aussi recevoir Docteur à Cambrige. Il mourut l'an 1657. Dans la quatre-vingtieme année de son âge, après avoir été Medecin des Rois Jacques & Charles Premier, & President du Collége des Medecins.

Il s'est immortalisé par la découverte de la circulation du sang, la plus importante qui ait jamais été faite en Medecine. Comme cet honneur lui a été disputé, assez frivolement à la vérité, je transcrirai ici un passage des réflexions de Worton sur la littérature moderne & ancienne, qui mettra cette affaire dans tout son jour.

La circulation, cette découverte dont Harvey a donné le premier une exposition claire & complete, est trop importante par la lumiere qu'elle répand sur la communication des humeurs, les unes avec les autres, pour qu'on ne l'enviât point à son Auteur. Leur circulation ne fut pas plutôt constatée, car on disputa pendant quelques années sur le phenomene ; qu'on essaya de lui ravir la gloire de l'avoir apperçue & developpée le premier d'une maniere intelligible. Vander Linden qui a publié en Hollande, il y a trente ans, une édition très-correcte des Ouvrages d'Hippocrate, n'a rien épargné pour démontrer que la circulation du sang étoit connue de cet Ancien ; & qu'Harvey n'avoit que renouvellé cette connoissance. Les preuves qu'il en apporte se réduisent en substance à ceci. Qu'Hippocrate a parlé dans un endroit du mouvement ordinaire & perpétuel du sang. Que dans un autre, il appelle les veines & les arteres les sources de la nature humaine, les fleuves qui arrosent les corps, & entretiennent la vie ; des fontaines qui ne sont pas plutôt taries, que l'homme meurt. Qu'il dit dans un autre passage, que les vaisseaux sanguins qui sont dispersés dans toutes les parties du corps, communiquent l'esprit, l'humidité & le mouvement ; qu'ils partent tous d'un même tronc ; qu'un de ces vaisseaux n'a ni commencement ni fin. Car dans un cercle, il n'y a point de commencement.

Voilà ce que l'on produit de plus fort pour prouver qu'Hippocrate n'ignoroit pas la circulation du sang ; & là-dessus je crois qu'on ne peut disconvenir qu'Hippocrate ne supposât ce phénomene ; que ce ne fût son hypothese ; c'est-à-dire, qu'il ne fût persuadé, sans en avoir de preuve, que le sang acheve sa révolution dans le corps, par un mouvement perpétuel : mais a-t'il connu la maniere dont cette révolution se faisoit ? En avoit-il les mêmes notions que celles qu'Harvey nous en donne ? Voilà ce dont il s'agit, & ce qui s'éclaircira par les réflexions suivantes. 1°. Hippocrate ne parle point de la circulation du sang, dans son discours sur le cœur. Il l'anatomise le mieux qu'il peut ; il parle des membranes & des valvules, en vertu desquelles elle est produite ; mais il s'en tient là. 2°. Il considere les oreillettes du cœur comme des soufflets, dont l'usage est de se remplir d'air & de rafraîchir ce viscere. Celui qui auroit eu une idée claire de la circulation, leur auroit-il attribué cette fonction ? Ne sont-elles pas destinées, selon nous, à aider le cœur à recevoir le sang au sortir de la veine-cave & de la veine pulmonaire ? Tons ceux qui connoissent parmi nous la circulation, ne sont-ils pas en même-tems instruits de l'usage réel des oreillettes ? Et peut on supposer qu'Hippocrate ait découvert l'un & ignoré l'autre. 3. Hippocrate parle des veines, comme de vaisseaux qui partent du cœur, & qui en reçoivent le sang ; Galien & tous les Medecins, antérieurs à celui-ci, se sont exprimés de la même maniere. Or quiconque connoît la valeur des termes, ne dira jamais que les canaux qui déchargent une citerne, une source, une fontaine de ses eaux, ce sont les mêmes qui les y conduisent. 4°. Hippocrate prétend que le sang est porté du cœur dans les poumons, & cela pour fournir à leur nourriture, sans en apporter d'autre raison. Ces raisonnemens prouvent suffisamment, ce me semble, qu'Hippocrate n'entendoit que très-peu cette matiere ; je ne connois aucun de ses Commentateurs, tant anciens que modernes, jusqu'à Harvey, qui ait appliqué à la circulation du sang, les passages par lesquels on prétend démontrer que ce phénomene ne lui étoit point inconnu ; & jamais il ne seroit venu dans l'esprit à Vander Linden d'en faire un pareil usage, si cela ne lui avoit été suggéré par Harvey même. Dans la supposition adoptée par celui-ci, que tout ce qu'on pourroit imaginer, en fait de Medecine, devoit se trouver dans Hippocrate ; que l'art avoit été porté à sa perfection par celui qui en étoit regardé comme le pere, il n'épargna rien pour lui faire honneur de sa propre découverte. Quant aux successeurs d'Hippocrate, ou plutôt à ses admirateurs dans les siecles suivans, il ne paroît pas qu'ils aient quelque droit à la connoissance de la circulation. Ceux qui prendront la peine de lire ce que Galien a dit du cœur & des poumons, & de parcourir le sixieme Livre du traité *de Usu Partium*, seront convaincus que les idées qu'il avoit du mouvement du sang, n'ont rien de commun avec les nôtres, & qu'il a parfaitement ignoré le retour périodique de ce fluide. D'où nous pouvons encore conclure que s'il étoit mieux connu d'Hippocrate, celui-ci s'en est au moins expliqué si obscurément que Galien qui se pique de l'avoir entendu mieux que qui que ce soit, n'en est tontefois pas devenu plus savant dans cette matiere. Comment cela s'est-il donc fait ? Car on convient que les Commentateurs d'Hippocrate, qui ont écrit après que la Langue Greque, & surtout le dialecte Ionien, eut cessé d'être une Langue vivante, ne connoissoient pas le texte de cet Ancien, mieux que Galien.

Après avoir contraint les Anciens à renoncer à la gloire de la découverte de la circulation du sang ; examinons maintenant quel est celui d'entre les Modernes à qui elle appartient à juste titre. Car ce point est encore en litige. Le premier pas qu'on ait fait du côté de la circulation du sang, c'a été de s'appercevoir que toute la masse du sang passe dans les poumons, à travers la veine & l'artere pulmonaire.

Michel Servet est le premier chez qui j'apperçoive des notions claires de ce mécanisme. Ce Medecin Espagnol fut brûlé pour cause d'Arianisme, à Geneve, il y a environ cent quarante ans. Il eût été à souhaiter pour l'Eglise de Jesus-Christ, qu'il s'en fût tenu à la foi dont elle fait profession. Car il est à présumer sur la sagacité qu'on lui remarque dans une matiere aussi obscure de tout tems que la circulation du sang, que s'il eût embrassé la défense des Dogmes de la Réligion Chrétienne, les hommes béniroient à jamais sa mémoire.

Il assure, très-clairement, dans un Ouvrage intitulé, *Christianismi restitutio*, & imprimé en 1553. que le sang passe dans les poumons du ventricule droit du cœur, d'où il est porté dans le ventricule gauche, & que cette circulation ne se fait point, comme on se l'imaginoit, à travers la cloison qui sépare les ventricules l'un de l'autre.

Réaldus Columbus de Cremone a dit ensuite quelque chose qui revient à cela, dans son *Anatomie* imprimée à Venise en 1559. *fol.* & à Paris en 1572. *in*-8°. & dans la suite en plusieurs autres endroits. Il assure que la circulation du sang se fait dans notre corps, de la même maniere que Servet l'avoit observé; mais il prétend que personne ne connoissoit ce phénomene avant lui, ni n'en avoit écrit; ce qui suppose que l'Ouvrage de Servet lui étoit inconnu. A moins qu'on n'accuse Réaldus Columbus du dessein de dérober à l'Auteur Espagnol l'honneur de l'invention. Mais ce seroit, je crois, s'exposer à faire à Columbus une injure qu'il ne mérite peut-être pas; car il est arrivé dans ces matieres, que la même chose a été remarquée par plusieurs personnes en même-tems. Mais Columbus est entré dans un détail un peu plus circonstancié que Servet. Il dit que les veines portent toutes la masse du sang dans la veine-cave, qui le transmet au cœur, & que c'est ainsi qu'il parvient dans le ventricule gauche; d'où il passe derechef dans l'aorte, purifié & atténué par l'air qui s'y est mêlé, & de l'aorte dans toutes les parties du corps.

Andréas Cæsalpinus parut quelque tems après Columbus.

Ses Questions Pépipatétiques furent imprimées à Venise en 1571. *in*-4°. & dans le même endroit en 1593. avec ses Questions Médicales. Il a encore enchéri sur Columbus. Il a fait un pas de plus. Il conjectura que les veines & les arteres se réunissoient les unes aux autres; & il supposa que cela se faisoit en s'abouchant les unes dans les autres. On trouve dans le premier de ses Ouvrages, le terme de circulation qu'aucun Auteur n'avoit employé avant lui. Il avoit encore remarqué que les veines s'enflent au-dessous de la ligature; expérience par laquelle il s'efforça de prouver son sisteme.

On rencontre aussi quelque chose sur le même sujet dans l'*anatomie* de Constantius Varolius, imprimée à Francfort en 1581.

Harvey donna enfin son discours sur la circulation du sang. Il parut à Francfort en 1628.

On ne peut lui refuser équitablement la gloire de cette importante découverte; car ce que tous ses Prédécesseurs avoient dit du mouvement périodique du sang, étoit trop obscur pour qu'il en eût tiré quelque secours. Il faut pourtant convenir que la circulation du sang se développa par des degrés successifs; ainsi que toutes les autres choses dont la recherche a été de quelque difficulté. Hippocrate parla d'abord du mouvement du sang. Platon dit ensuite, que le cœur étoit la source des veines, & de tout le sang qui étoit distribué dans les différentes parties du corps. Aristote joignit à ces idées, celle du retour de ce fluide. Mais toutes ces choses jusques-là n'étoient qu'hypothétiques. La supposition étoit sensée, à la vérité, & digne de personnages aussi intelligens: mais comme elle n'étoit toutefois appuyée sur aucune expérience, on pouvoit l'admettre ou la nier avec la même facilité. Servet s'apperçut le premier que le sang passoit dans les poumons. Columbus avança un peu plus, & connut l'usage des valvules, ou des portes du cœur; de ces membranes dont les unes ne permettent point la sortie, & les autres le retour. Les choses en étoient-là, & ce fut d'après ces notions que Harvey travailla. Nous passons même encore une circonstance qui devoit sans doute faciliter le reste de l'ouvrage, c'est que Fabricius *ab Aquapendente* venoit de donner la description des valvules des veines, que le Pere Paul Venitien avoit découvertes peu de tems auparavant, c'étoit un pas de plus du côté de la circulation.

Que restoit-il à découvrir pour former une théorie complete? La maniere dont les veines recevoient le sang au sortir des arteres.

On avoit déja conjecturé, & l'on étoit dans l'opinion que les veines & les arteres s'abouchoient les unes dans les autres: mais on abandonna dans la suite cette idée, par l'impossibilité où l'on se trouvoit de suivre jusqu'à la fin les vaisseaux capilaires, leur petitesse les dérobant à la vue. On imagina que le sang sortoit des arteres & étoit pompé par les veines, dont les petits orifices le recevoit dans les fibres des muscles ou dans le parenchyme des visceres. La plupart des Anatomistes qui succéderent à Harvey, embrasserent cette opinion: mais enfin, Leuwenhoeck apperçut dans une espece de poissons qui se prêtoient mieux à l'usage de ses microscopes que les veines formoient en se réunissant des especes de siphons, & que ces siphons étoient distribués dans tout le corps de l'animal dans une multitude prodigieuse. D'autres découvrirent le même mécanisme dans le têtar. Ainsi cette découverte a été reçue comme incontestable. Mais comme on a observé que la nature étoit uniforme dans ses opérations; on a conclu, du rapport qu'il y a entre la structure de l'homme & celle des animaux, entre l'usage de ses parties & celui des mêmes parties dans les animaux, que la circulation se faisoit en nous ainsi que dans l'anguille, la perche, le brochet, la carpe, la chauve-souris, & quelques autres animaux sur lesquels Leuwenhoeck a fait ses observations.

Je ne crois pas qu'on soit encore parvenu à appercevoir la même chose dans l'homme.

Mais Thomas Bartholin & Consentinus, se sont plûs à élever le fameux Pere Paul, en opposition à Harvey. Ils ont combattu pour lui, & il n'a pas tenu à eux que ce rival ne partageât avec Harvey l'honneur de la découverte de la circulation.

Mais ce qu'ils ont dit en sa faveur se réduit à ceci; que tout le mécanisme de la circulation du sang se trouvoit dans un manuscrit que le P. Paul avoit laissé entre les mains du P. Fulgence, tel que Harvey l'a publié, & que ce manuscrit avoit été communiqué à Fabricius *ab Aquapendente*, qui en fit part à Harvey dans son séjour à Padoue.

Mais tout ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, c'est que Harvey, à son retour en Angleterre, fit présent d'un exemplaire de son Ouvrage, qui ne faisoit que de paroître, à l'Ambassadeur de Venise, qui en fit part au Pere Paul, & que celui-ci en fit un extrait, & que c'est cet extrait qu'on donne comme un livre original.

Ce qui a donné quelque vraisemblance à cette avanture, telle que Bartholin & Consentinus l'ont rapportée, c'est la sagacité du P. Paul dans les recherches anatomiques. Car il est le premier qui ait observé la contraction & la dilatation de la prunelle de l'œil. Et l'on dit que Fabricius *ab Aquapendente* tenoit de lui la connoissance des valvules des veines.

Outre la découverte de la circulation du sang, on a d'Harvey un grand nombre d'observations nouvelles sur la génération des animaux, il a composé les Ouvrages suivans:

Exercitatio Anatomica de motu cordis & sanguinis in animalibus, Francof. 1628. 4°. Lug. Bat. 1629. 4°. Ibid. 1647.

1647. *Cum refutationibus Æmilii Parisiani*, 1647. Patav. 1643. Cet Ouvrage se trouve encore dans un recueil qui a pour titre : *Recentiorum disceptationes de motu cordis, &c.* Lug. Batav. 1647. 4°. Il fut réimprimé à Rotterdam, & reparut en Angleterre en 1671.

Exercitationes duæ de circulatione sanguinis, Roterod. 1649. *Epistola ad Joan. Dan. Horstium de inventis Asellii & Pecqueti.* Ces deux derniers Ouvrages se trouvent dans le corps des *Epist. Medic. de Joan. Dan. Horstius. Exercitationes de generatione animalium*, Lond. 1651. 4°. Amstel. 1651. 1652. 12°. Hagæ Com. 1680. 12°. en Anglois à Londres, 1643.

CASPAR BARTHOLIN

Étoit Danois. Il naquit en 1585. Après avoir parcouru les plus fameuses Universités, & pris les leçons des Professeurs les plus célebres, il fut fait Professeur Royal à Copenhague. Il abandonna dans la suite l'*Anatomie* pour la Théologie. Il mourut en 1630. âgé de 45 ans. Il fut contemporain d'Harvey.

Ses Ouvrages sont fort estimés. Nous avons de lui,

Anatomicæ institutiones, Albiæ 1661. Argent. 1626. Rostoch. 1626. Goslariæ 1632. Oxoniæ 1632. Son fils retoucha & augmenta cet Ouvrage, & en donna différentes éditions en différens endroits. Il parut en Allemand, Hafniæ 1648. On a encore deux autres traités: *Controversiæ Anatomicæ*, Goslariæ 1631. & l'*Enchiridion Physicum*, Argent. 1652.

Je joindrai à Caspar Bartholin, son fils & son petit-fils, quoique ce ne soit pas ici leur place.

THOMAS BARTHOLIN.

Ce Medecin étoit fils de Caspar Bartholin. Il naquit à Copenhague en 1616. Il professa dans sa patrie, & il enrichit l'*Anatomie* d'un grand nombre de découvertes. Il s'attribue la gloire d'avoir découvert le premier les vaisseaux lymphatiques : mais Olaus Rudbeckius & Joliffe la revendiquent, & rendent ses prétentions un peu suspectes.

Rudbeckius publia ses observations à peu près dans le même tems que celles de Bartbolin parurent. Joliffe n'avoit encore rien imprimé : mais il avoit communiqué la même découverte à ses amis. Ces trois Anatomistes ayant travaillé en même-tems, annoncé en même-tems la même chose : il me semble qu'on ne peut refuser à aucun d'eux l'honneur de l'Invention. Voici ce qu'ils trouverent: ils apperçurent un nombre infini de petits vaisseaux répandus dans tout le corps, mais particulierement dans le bas-ventre, qui portent une liqueur qui n'est point colorée dans le réservoir du chyle, ou même dans les veines, où elle se mêle avec le sang.

Il dispute aussi la découverte du canal thorachique, à Van-Horne & à Pecquet.

Nous avons de lui, *Anatomia ex Caspari Bartholini parentis institutionibus*, Lugd. Bat. 1641. Ibid. 1645. Ibid. 1651. Hagæ Comitis 1655. Ibid. 1660. Ibid. 1663. Roterod. 1669. Ibid. 1673. *Anatomica aneurismatis dissecti historia*, Panormi 1644. *De lacteis thoracicis in homine brutisque, nuperrime observatis historia anatomica*, Hafniæ 1652. Lond. 1652. Paris. 1653. Genev. 1654. Lugd. Bat. & Ultraject. 1654. Le *Messis aurea de Sibeldus Hempsterhuis*, imprimé, Heidelberg. contient le même Ouvrage, avec les opuscules de Siboldus, Hafniæ 1670. *Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animantibus inventa, & in homine*, Hafniæ 1653. 1654. Paris. Ces derniers ouvrages se trouvent aussi avec les opuscules de Siboldus, Hafniæ & Amstelod. 1670. *Historia nova vasorum lymphaticorum*, publiée dans la Biblioth. Anatom. de le Clerc & Manget, Genev. 1685. *Dubia anatomica*, Hafniæ 1653. Paris. 1652. *Defensio vasorum lacteorum*, Hafn. 1653. *Opuscula anatomica*, 1670. *Historiarum anatomicarum centuria prima & secunda*, Hafniæ 1654. *Historiarum anatomicarum centuria tertia & quarta*, Ibid. 1657. *Historiarum anatomicarum centuria quinta & sexta*, Ibid. 1661. *Vindiciæ anatomicæ*, Haf. 1648. *Opuscula nova anatomica*, Hafniæ & Amstel. 1670. *Observationes anatomicæ Petri Pavvi*, avec la troisieme & quatrieme centurie de ses observations, Hafn. 1657. *Collegium anatomicum*, Hafn. 1651. *Spicilegium primum ex vasis lymphaticis*, Haf. 1655. 1658. Rostoch. 1660. Amstelod. 1661. avec ses opuscules, Haf. 1670. *Spicilegium secundum ex vasis lymphaticis*, Amtel. 1660. *Spicilegia bina ex vasis lymphaticis*, Amstel. 1661. avec ses *Opuscula nova anatomica*, Haf. 1670. *Dissertatio anatomica de hepate defuncto*, Haf. 1661. avec ses *Opuscula nova anatomica*, Haf. 1670. *Responsio de experimentis Anatomicis Bilsianis, &c.* Hafn. 1661. Amstel. 1661. avec ses *Opuscula anatomica*, Hafniæ 1670. *De hepatis exautorati causa desperata*, Hafniæ 1666. avec ses *Opuscula anatomica*, Haf. 1670. *De cerebri substantia pingui, &c.* Haf. 1669. *De Anatome practica ex cadaveribus morbosis adornanda consilium, &c.* Haf. 1674. *De Pulmonum substantia & motu diatribe*, Haf. 1663. Lugd. Batav. 1672. Vander Linden, p. 1003.

Il laissa deux fils, Caspar & Thomas. Le premier donna plusieurs Ouvrages de son pere. Il écrivit sur les ovaires des femmes, sur la génération & sur la structure du diaphragme. Il passa pour avoir découvert le premier les conduits salivaires inférieurs & petits. Il a donné une méthode nouvelle de préparer les visceres pour la dissection & les usages anatomiques.

Il a publié les Ouvrages suivans :

De Ovariis mulierum, &c. Romæ 1677. Amstel. 1678. Nuremberg. 1679. *Epistola de Nervorum usu in musculorum motu*, Paris. 1676. *Diaphragmatis structura nova*, Paris. 1676. *Administrationum Anatomicarum specimen*, imprimé avec *Michaelis Lyseri cultrum anatomicum*, Francof. 1679. *Exercitationes miscellaneæ*, 1675. Il y a encore dans les *Acta Hafnientia*, plusieurs morceaux d'*anatomie* de cet Auteur.

Les tems qui suivirent la découverte du fameux Harvey, produisirent un si grand nombre d'Anatomistes, que le détail de ce qu'ils ont fait chacun en particulier, fourniroit un volume. Je me contenterai donc de donner un catalogue alphabétique des principaux, auquel je joindrai un mot des découvertes, lorsqu'elles me paroîtront être de quelque importance. Il seroit à souhaiter, pour la commodité des étudians en *anatomie*, & pour les progrès de cette science, que ceux qui ont écrit, eussent rapporté simplement leurs découvertes, & remarqué les erreurs dans lesquels leurs prédécesseurs étoient tombés. C'est ce qu'ils ont fait à la vérité: mais ils ne s'en sont pas tenus-là. La plupart ont cru que la place de professeur qu'ils occupoient, leur imposoit la nécessité de bâtir un système. D'autres ont cru pouvoir en faire autant, en partant d'une découverte seule, & quelquefois assez futile, c'est-à-dire, qu'ils ont écrit de gros volmes, tandis qu'ils auroient pu renfermer dans quelques pages tout ce qu'ils savoient de nouveau.

ALBINUS,

Professeur à Leyde, a donné quelques Ouvrages anatomiques qui sont estimés ; & l'on en attend d'autres encore de la même main.

Les Ouvrages de cet Auteur qui me sont connus, sont ci-dessous.

Historia musculorum hominis, Lug. Bat. 1734. 4°.
Icones ossium fœtus humani ; accedit osteogeniæ brevis historia, Lug. Bat. 1737. 4°.

Tabulæ anatomicæ, Lug. Bat. 1741. *fol.*
Ce dernier Ouvrage n'est pas encore complet.

LAURENT BELLINI.

Ses Ouvrages anatomiques sont :

De structura renum.
Gustus organum novissime detectum.
Il y a plusieurs éditions de ces deux Ouvrages. J'en connois une, Lug. Bat. 1711.

JOANNES GODOFREDUS BERGERUS.

Il étoit de Hall en Saxe, & il professa la Medecine à Wirtemberg.
Son principal ouvrage anatomique est une Lettre sur la division de l'aorte, & particulierement sur sa branche ascendante.

MICHAEL RUPERTUS BESLERUS

Naquit à Nuremberg en 1607, & mourut, selon Gœlicke, en 1661. Nous avons de lui,

Admirandæ Fabricæ humanæ mulieris partium generationi potissimum inservientium, & fœtus, fidelis, quinque tabulis, ad magnitudinem naturalem & genuinam, typis æneis impressis, hactenus nunquam visa, delineatio, Noriberg. apud Jerem. Dumlerum. 1640. *fol.*
Observatio Anatomico-Medica singularis cujusdam, Calendar. Januar. 1644. *tres filios naturalis magnitudinis viventes, enixæ. Puerpera verò retentis secundinis extremum quasi halitum, spirabat, intra aliquot horarum spatium, dextrâ divinitùs adminiculante ; summa cum adstantium admiratione & stupore, feliciter evasit*, Noriberg. 1644. 4°.

GOTTOFRIDUS BIDLOO

Professa la Chirurgie & l'*Anatomie* à Leyde. Il a donné cent cinq figures admirables de différentes parties du corps, Amstelod. 1685. grand *fol.* On accuse quelques-unes de ces figures de n'être pas conformes à la nature. Cowper les a corrigées. On a de plus,

Opera omnia Anatomico-Chirurgica edita & inedita, Lug. Bat. 1715.
Exercitationum Anatomico-Chirurgicarum decas, Lugd. Bat. 1704.

ETIENNE BLANCARD,

A donné quelques Ouvrages anatomiques, mais dont on fait assez peu de cas.

GERHARDUS BLASIUS,

A donné les Ouvrages anatomiques suivans.

Commentarius in Syntagma anatomicum, Joannis Veslingii, cum figuris, Amstelod. 1659. *quarto.*

On a réimprimé cet Ouvrage dans le même endroit, *in-quarto* ; cette édition passe pour la meilleure.

De Renibus Monstrosis, Traité publié avec *Bellini Exercitat. anatomica, de structura Renum*, 1665. *in-douze.*
Anatome contracta, Amstel. 1666. *in-douze.*
Anatome medullæ spinalis & nervorum inde provenientium, Amstelod. apud Casparum Commelinum, 1666. *in-douze.*
Observata Anatomica in homine, simiâ, equo, vitulo, testudine, echino, glire, serpente, ardeâ, variisque animalibus aliis ; accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æque ac anatomen illustrantia. Lugd. Bat. & Amstel. apud Gaasbeeck, 1674. *octavo.*

Anatomia seu anatomes variorum animalium, pars prima, Amstelod. apud Abrahamum Wolffgang, 1676. *octavo.*
Anatome animalium terrestrium variorum, volatilium, aquatilium, serpentum, insectorum, ovorumque structuram naturalem, ex veterum, recentiorum, propriisque observationibus proponens, figuris variis illustrata. Amstelod. apud viduam Joannis à Someren, 1681. *quarto.*

JOHANNES BOHNIUS,

Professa l'*anatomie* à Leipsic. On trouve dans ses Ouvrages plusieurs observations anatomiques. Le plus important est un Traité des canaux biliaires & de la bile.

THEOPHILUS BONETUS

A pris des peines infinies à rassembler un nombre prodigieux de dissections de corps morts d'accidens & de maladies ; d'où il a merveilleusement déduit les causes immédiates des maladies & de la mort. Cet Ouvrage qu'il a publié, est peut-être la meilleure production des Medecins modernes, & la plus propre à instruire ceux qui s'appliquent à la Medecine, des indispositions auxquelles le corps humain est sujet.
Il n'y a point de Medecin qui ne consulte aujourd'hui cet Auteur. Son grand Ouvrage est intitulé, *Sepulchretum, sive Anatomia practica* ; il a paru en trois volumes, Genev. 1679. *fol.*
Manget en a donné une autre édition avec des additions considérables, Lugd. 1700.
Nous avons encore un autre Ouvrage du même Auteur intitulé, *Prodromus Anatomiæ practicæ, sive de abditis morborum causis, ex cadaverum dissectione revelatis, libri primi pars prima, de doloribus capitis, ex illius apertione manifestis*, Genev. apud Francisc. Miege, 1675. *octavo.*

JACOBUS BONTIUS

A publié quelques dissertations anatomiques répandues parmi ses autres traités rassemblés dans sa *Medicina Indorum*, Lugd. Bat. 1642. *in-douze.* Amstel. 1658. *in-douze.*
On les trouve encore dans ses *Opuscula varia*, Amstel. 1658. *fol.* On les a encore imprimées avec la *Medicina Ægyptiorum* de Prosper Alpin, Paris 1646. *quarto.* Lugd. Bat. 1719. *quarto.*

ALPHONSE BORELLI

Nous a donné une exposition mécanique du mouvement des animaux, déduite de la structure des parties, aidé des découvertes de Lower & d'une grande habitude de la science des Mécaniques ; il a bien connu les fibres musculaires du cœur, & il a été en état d'expliquer géométriquement les mouvemens apparens de ce viscere & du sang dont il remplit les arteres. Ses Ouvrages anatomiques sont ;

De Renum usu judicium, avec *Bellini de structura renum*, Argent. 1664. *octavo.*
De *Motu animalium*, Traité contenu dans la Bibliotheque anatomique de le Clerc & de Manget.

GUILLAUME BRIGGS.

A donné une très-exacte description de l'œil, avec la méthode de le disséquer ; cet Ouvrage est intitulé :

Opthalmographia, Cambridge. 1675. *octavo.* On le trouve encore dans la Bibliotheque Anatomique de Manget.

Il a déduit de la structure de l'œil une théorie de la vision qu'on peut voir dans les *Acta Eruditorum*, 1683.
Il découvrit que dans la rétine qui est contiguë à l'humeur

vitrée, les filamens du nerf optique dont elle est parsemée sont exactement paralleles les uns aux autres; & que quand ils viennent ensuite à se réunir dans le nerf, cette réunion ne se fait point avec confusion, mais qu'ils gardent entre eux la même situation ou le même parallélisme. On savoit déja que le crystallin étoit convexe des deux côtés; que ces convexités étoient formées de deux segmens de sphere inégaux, & qu'elles n'étoient pas tout-à-fait sphériques, comme les Anciens l'avoient imaginé; cette découverte réunie à la sienne, mit Briggs en état d'expliquer assez clairement pourquoi toutes les parties d'un objet sont très-distinctement portées au cerveau. Cela vient, selon lui, de ce que chaque point de l'objet émeut par le rayon qu'il envoie dans l'œil, un filament du nerf optique, & que tous les filamens frappés de rayons sont tous agités en même tems également.

Il a donné la description des canaux qui entretiennent l'humidité des yeux, qui partent des glandes qui sont placées aux angles & dont la liqueur facilite le mouvement des parties.

JEAN BROWN,

Chirurgien de l'Hopital de S. Thomas, a écrit un Livre sur la substance glanduleuse du foie.

JOANNES CONRADUS BRUNNERUS

A écrit sur le pancréas, les glandes intestinales & la lymphe. Son Ouvrage est intitulé, *Experimenta nova circa Pancreas*, Amstel. 1683. *octavo.*

JOANNES-FREDERICUS CASSEBOHM

A donné un Ouvrage Anatomique, sous le titre suivant.

Tractatus quatuor Anatomici de aure humanâ; tribus figurarum tabulis illustrati, Auctore Joan. Fred. Cassebohm, Halæ Magd. 1734. *quarto.*

WALTER CHARLTON

A publié quelques Ouvrages Anatomiques. Nous avons de lui, *Exercitationes Physico-Anatomicæ, sive Oeconomia animalis, novis in medicina hypothesibus superstructa & mechanicè explicata*, Londini, apud R. Danielis & J. Redmannum, 1659. *in-douze.* Amstelod. apud Joan. Raveinsteyn, 1659. *in-douze.* Lugd. Bat. apud Petrum de Graaf, 1678. *in-douze.* Hagæ Comitis, apud Arnoldum Leers, 1681. *in-douze.*

Exercitationes Pathologicæ in quibus morborum penè omnium natura, generatio & causæ ex novis anatomicorum inventis sedulò inquiruntur. Lond. apud Thom. Newcomb, 1661. *quarto.*

Onomasticon Zoinon plerorumque animalium differentias & nomina propria pluribus linguis exponens. Cui accedunt mantissa anatomica, & quædam de variis fossilium generibus. Lond. apud Jacob. Allestry, 1668. *quarto.* Ibid. apud eundem, 1671. *quarto.* Oxonii, 1673. *fol. min.*

GUILLAUME CHESELDEN.

A publié une *Anatomie* du corps humain. Il y en a cinq éditions: la derniere a été imprimée à Londres, 1740. Cet Ouvrage est parsemé d'observations chirurgicales très-curieuses, & orné de quarante planches très-exactes.

Le même Auteur a donné tout nouvellement une Ostéologie avec de très-belles figures. On y trouve une exposition très-exacte des maladies des os.

DANIEL LE CLERC

A publié avec Manget une Collection d'Auteurs d'*Anatomie*. Voyez *Manget*.

GUILLAUME COWPER

A publié les figures de Bidloo avec des additions & des changemens.

Cet Ouvrage a été réimprimé recemment en Hollande; sous la direction d'Albinus.

Nous avons de lui un excellent Traité des muscles, & ses Ouvrages sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses.

Il passe pour avoir donné le premier la figure du canal thorachique, tel qu'il est dans l'homme: les Anatomistes ne nous l'avoient représenté jusqu'alors que tel qu'il est dans la bête.

Il a découvert certaines glandes situées dans l'uretre, qu'on a appellées de son nom glandes de Cowper; mais Cheselden conteste leur existence.

ANTONIUS DEUSINGIUS

A composé plusieurs Ouvrages considérables; on en peut voir le catalogue dans Vander-Linden; il y en a plusieurs sur l'*Anatomie*. Je ne crois point qu'il ait fait de découvertes dans cette science.

ISBRANDUS DE DIEMERBROECK

Professa l'*Anatomie* à Utrecht. Goelicke trouve à redire qu'il ait composé un corps entier d'*anatomie*, au lieu de donner ses découvertes séparément; c'est une faute qui lui est commune avec un grand nombre d'autres Auteurs. Il l'accuse encore de faire mal-à-propos de très-ennuyeuses digressions: quant à ses découvertes, il nous avertit de ne pas compter sur toutes; il y en a, plusieurs, dit-il, qui sont plutôt des êtres d'imagination que des choses d'expériences. Ses figures ne sont pas tout-à-fait exactes; défaut qu'il rejette sur l'inadvertance du Graveur.

Il a écrit, *de Peste libri quatuor*, Arenaci, 1646. Amstel. 1665. *Disputationum Practicarum pars prima & secunda de morbis capitis & thoracis*, Traject. ad Rhen. 1664. *Anatome corporis humani*, &c. Ultraject. 1672. Genev. 1679. Lugd. 1679. Ces deux dernieres éditions sont infiniment plus correctes que les précédentes, & ornées de figures beaucoup plus exactes.

DIONIS

Fut Démonstrateur d'*Anatomie* au Jardin du Roi à Paris, où il eut occasion de disséquer beaucoup de corps. Il a publié un Traité d'*Anatomie* dont on fait assez de cas, & dont il y a un grand nombre d'éditions.

On a fait à Dionis un honneur singulier & qui ne lui est commun presque avec aucun Européen. On a traduit son *anatomie* en langue Tartare; & cet Ouvrage est maintenant à l'usage des Medecins de la Chine. Cette Traduction est du Pere Perrennin, Jesuite Missionnaire qui l'entreprit par ordre de Cam-hi Empereur de la Chine, qui mourut en 1722. Au reste Dionis doit cet honneur au choix de son compatriote & non à celui de l'Empereur qui avoit ordonné en général de traduire le meilleur Traité d'*anatomie* qu'on eût en Europe.

JACQUES DOUGLAS.

Cet Auteur fut grand Anatomiste, & excella dans la pratique des accouchemens. Sa mémoire est si récente qu'il n'est pas nécessaire que je m'étende beaucoup sur son sujet. Ses principaux Ouvrages anatomiques sont;

Bibliographiæ Anatomicæ specimen, imprimé pour la premiere fois à Londres, & dans la suite avec des augmentations, à Leyde, sous Albinus, 1734. *octavo.*

Myographiæ comparatæ specimen, Londres, 1707. Dans cet Ouvrage l'Auteur marque la différence des muscles dans l'homme & dans le chien; on l'a traduit en

latin & imprimé à Leyde en 1729.

Description du Péritoine, en Anglois, à Londres 1730. Le Docteur Freind, dans le premier volume de son Histoire de la Medecine, dit en parlant d'une opération de l'hernie, que pour avoir des notions exactes de la distention à laquelle le péritoine est sujet; il faut absolument examiner les préparations exactes qu'a faites de cette membrane, l'exact Anatomiste Douglas, qui est le premier qui nous ait donné une juste idée de cette partie dans l'opération de l'hernie; l'opération de la taille au haut appareil demande une grande connoissance & un mûr examen de sa structure.

Douglas est encore le premier qui ait démontré que l'expansion de la premiere lame du péritoine ne forme point, comme les Auteurs l'ont cru, l'enveloppe ou la tunique des testicules, mais qu'elle forme une tunique particuliere aux vaisseaux spermatiques, qu'il appelle proprement la tunique propre des vaisseaux spermatiques; *tunica vasorum spermaticorum propria*. Dans la suite en lisant Paul, il s'apperçut que cette tunique des vaisseaux spermatiques lui étoit connue, & qu'il l'avoit décrite sous le nom d'ἐλικοειδὴς qu'il lui donne à cause des différens tours & retours des vaisseaux qu'elle enveloppe.

JACQUES DRAKE,

Medecin Anglois, a donné un Ouvrage intitulé *Anthropologia nova*, ou *Nouveau systeme d'Anatomie*; j'en connois deux éditions. On a omis dans l'édition de 1717. une grande partie de ce qui est contenu dans la premiere édition. Cet Auteur avoit des idées singulieres sur la bile & sur les menstrues.

CHARLES DRELINCOURT,

Etoit François & célebre Professeur d'*Anatomie* à Leyde. Il a écrit sur plusieurs sujets concernant l'*Anatomie*.

Ses Ouvrages anatomiques sont,

De partu Octimestri vivaci diatriba. Lugd. Bat. 1653. *in-douze*.

Præludium Anatomicum. 1672. 1680.

On trouve ces Ouvrages entre ses *Opuscula*. Lugd. Bat. 1680. *in-douze*. Hagæ. 1727.

De humani fœtus membranis hypomnemata. Lugd. Bat. 1685. *in-douze*.

Experimenta Anatomica ex vivorum sectionibus petita. Lugd. Bat. 1681. 1682. *in-douze*.

Manget a inséré dans sa Bibliotheque Anatomique ce dernier Traité, ainsi que quelques pieces du même Auteur, intitulées, *De conceptu, de semine virili, de semine muliebri, ovis, utero, tubis uteri, cum corollariis de humano fœtu*.

On a de lui beaucoup de choses sur la Medecine.

DUPRE'

Goëlicke fait mention de cet Auteur, & il nous apprend qu'il a donné la description de cinq paires de muscles dont l'usage est de mouvoir la tête en différens sens, & qui s'inserent dans la premiere & dans la seconde vertebre du cou. Il a encore décrit deux ligamens qui attachent la tête aux mêmes vertebres.

GEORGE ENT,

Exerça la Medecine à Londres & fut Président du Collége des Medecins. Il a écrit pour la circulation du sang, en réponse à Æmilius Parisianus. Cet Ouvrage a été imprimé à Londres en 1641. *octavo*.

On a de lui des remarques sur le Traité des usages de la respiration, de Malachias Thurston. Lond. 1678. 8°.

Ce Traité se trouve dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget.

EUSTACHIUS.

Ses *Opuscula Anatomica* ont été imprimés, Delphis. 1726. *octavo*.

GEORGIUS FREDERICUS DE FRANCKENEAU, FRANCUS,

Il étoit Danois & il a donné un Traité sur les ongles. GOELICKE.

JACQUES CROISSANT DE GARENGEOT,

A donné un Ouvrage anatomique imprimé à Paris en 1728. sous le titre suivant.

Miotomie humaine & canine, ou la maniere de disséquer les muscles de l'homme & des chiens, suivie d'une Miologie ou histoire abrégée des muscles.

THOMAS GIBSON,

A écrit un abrégé d'*Anatomie*, où l'on ne remarque, dit-on, aucun but. C'est une compilation d'observations de différens Auteurs.

Il étoit Medecin Anglois & membre du Collége.

FRANÇOIS GLISSON,

Medecin Anglois, professa cette science à Cambridge, & fut membre du Collége des Medecins. La principale de ses découvertes est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il a donné les Ouvrages suivans.

Anatomia hepatis cui præmittuntur quædam ad rem Anatomicam universè spectantia. Lond. apud. octav. Pullein. 1654. *octavo*. Amstel. apud Joan. Ravensteyn. 1659. *in-douze*. ibid. apud Joan. Janssonium à Wasberge & Elizæum Weyerstratem. 1665. *in-douze*.

A la fin de ce Traité il y en a un autre sur la lymphe.

Tractatus de rachitide, seu morbo puerili, Rickets dicto, Lond. apud Sadlerum. 1650. *octavo*. ibid. 1660. *in-12*. Lugd. Bat. 1671. *octavo*. Hagæ Comitis apud Arnold. Leers. 1682. *in-douze*.

Tractatus de natura substantiæ energetica, seu de vita naturæ ejusque tribus primis facultatibus. I. perceptiva. II. appetitiva. III. motiva, naturalibus, &c. Lond. apud H. Brome & N. Hooke. 1672. *quarto*.

Tractatus de ventriculo & intestinis, cui præmittitur alius de partibus continentibus in genere, & in specie de iis abdominis. ibid. apud eundem 1677. *quarto*. Amstel. apud Jacobum Juniorem. 1676. *in-douze*.

L'*Anatomia hepatis* & le *tractatus de ventriculo*, se trouvent dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget.

ANDREAS OTTOMARUS GOELICKE,

A écrit un Ouvrage intitulé *Historia Anatomiæ nova aque ac antiqua*, Halæ Magd. 1713. *octavo*.

REGNERUS DE GRAAF,

Etoit Medecin à Delft en Hollande. Il a donné les Ouvrages suivans.

Disputatio medica de natura & usu succi pancreatici. Lug. Bat. Ex officina Hackiana. 1664. *in-douze*. *Tractatus Anatomico-Medicus de succi pancreatici natura & usu. Accessit epistola de partibus genitalibus mulierum*. Lug. Bat. 1671. *octavo*.

Ce Traité est dans la Bibliotheque Anatomique.

De virorum organis generationi inservientibus. De Clysteribus. De usu siphonis in Anatomia. Lug. Bat. & Roterod.

Ex officina Hackiana. 1668. *octavo*. ibid. 1672. *octavo*.
Ce Traité est aussi dans la Bibliotheque Anatomique.
Epistola de nonnullis circa partes genitales inventis novis, Lug. Bat. 1668. *in-douze*.
De mulierum organis generationi inservientibus, tractatus novus, demonstrans, tam homines & animalia cætera omnia quæ vivipara dicuntur, haud minus, quam ovipara, ab ovo originem ducere. ibid. Ex eadem officina. 1672. *octavo*.
Il est encore dans la Bibliotheque Anatomique.
Defensio partium genitalium. Lug. Bat. 1673. *octavo*.
Elle se trouve dans la Bibliotheque Anatomique.
Opera omnia. Lug. Bat. Ex Officina Hackiana. 1673. 8°.
On trouve encore dans les Ephémérides Germaniques deux dissertations de cet Auteur; l'une sur l'ossification de l'artere carotide; l'autre sur une matrice monstrueuse.
On trouve dans cet Auteur beaucoup de choses nouvelles sur les différens sujets qu'il a traités. Il faut avouer qu'on l'a soupçonné de les tenir de Van-Horne, dont il étoit le disciple, & convenir en même tems qu'en inventant la seringue, il a donné lieu à toutes les découvertes anatomiques qui se sont faites dans la suite par le moyen de l'injection.

GEORGIUS GRASECCIUS,

Etoit de Strasbourg. Il a donné un Ouvrage anatomique sous le titre suivant.

Μικροκοσμικὸν θεατρόν. *In quo fabrica humani corporis musculum representantis affabrè demonstratur, una cùm icone musculi hominis dissecti seorsim expressa*. Argent. apud Joan. Carolum. 1605. *octavo*.

NEHEMIAH GREW,

A donné une *Anatomie* comparée de l'estomac & des intestins, qu'on trouve, à ce que je crois, à la fin de son *Catalogue des Raretés*, *&c*.
On a de lui beaucoup d'autres choses, particulierement sur l'*Anatomie* des végétaux.

ALBERTUS HALLER,

A donné un Traité intitulé, *De musculis diaphragmatis dissertatio Anatomica*. Bernæ. 1733. *quarto*.

CLOPTON HAVERS,

Medecin Anglois, a parfaitement bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste & sur la moelle. Il apperçut le premier dans chaque articulation, des glandes particulieres d'où sort une substance mucilagineuse, dont il a examiné la nature par un grand nombre d'expériences. Elle sert avec la moelle que les os fournissent, à humecter les jointures & les parties qui s'y emboitent, afin qu'elles puissent jouer aisément & remplir les fonctions auxquelles la nature les a destinées. Cette découverte est importante & elle a jetté des lumieres sur un grand nombre de phénomenes qu'on n'expliquoit auparavant qu'avec peine, & qu'on entend maintenant avec assez de facilité. Elle nous a indiqué entre autres choses, l'usage de cette huile merveilleuse qui est contenue dans les os & qui est filtrée dans des conloirs particuliers qui la séparent de la masse du sang; depuis surtout que par un examen attentif de la contexture intérieure de tous les os & de tous les cartilages de notre corps, on a trouvé la maniere dont cette huile communique avec la substance mucilagineuse, & s'unit avec elle pour remplir leur destination.
Novæ quædam observationes de ossibus. Lug. Bat. 1734. 8°.

LAURENT HEISTER,

Célebre Professeur à Helmstad, a publié un excellent Traité d'*Anatomie*, sous le titre de *Compendium anatomicum veterum recentiorumque observationes brevissimè complectens*. Altorfii. 1717. *quarto*. Altorf. & Norimberg. 1719. 1727. & 1732.
On nous a donné une tradnction Angloise de cet Ouvrage à Londres en 1721.

SYBOLDUS HEMSTERHUYS,

A donné quelques collections anatomiques sous le titre suivant.

Messis aurea. Seu collectanea Anatomica, continentia trium præstantissimorum Anatomicorum opuscula. 1. Joan. Pecqueti experimenta nova anatomica. 2. Thomæ Bartholini de lacteis thoracicis historiam Anatomicam, cùm ejusdem, de eisdem dubiis: & vasorum lymphaticorum historiam novam. 3. Olai Rudbeck. duct. hepaticos aquosos. Vasa glandularum serosa. Observationes. Epistolas variorum. Ejusdem de vasis lymphaticis tabulas 13. æri incisas, Lug. Bat. 1654. *in-douze*. Heidelberg. Typis Adriani Wyngaerden. 1659. *octavo*.

NATHANAEL HIGMORE,

A donné un Ouvrage anatomique sous le titre de *Corporis humani disquisitio Anatomica*. Hagæ Comit. 1651. *fol.*
On a nommé la grande cavité de la mâchoire supérieure, l'antre d'higmore, *Antrum higmorianum*. Mais il n'est pas le premier qui en ait fait la description. Casserius en a parlé sous le nom d'*antrum genæ*.

NICOLAS HOBOKEN,

Anatomiste François, qui a publié, selon Goélicke, un Traité écrit dans sa langue, de la maniere de disséquer. Ses autres Ouvrages anatomiques sont:
Anatomia secundinæ humanæ, quindecim figuris ad vivum propriâ autoris manu delineatis illustrata, cum annexo spicilegio epistolarum, rem potissimum generatoriam referentium, Traject. ad Rhen. apud Joan. Ribbium. 1669. *octavo*. ibid. 1672. *octavo*.
Cognitio Physiologica medica, accuratissimâ & clarissimâ methodo tradita. Ultraject. apud. Henric. Verstergh. 1670. *quarto*. ibid. apud Joan. Van de Water. 1685. *quarto*.
Anatomia secundinæ humanæ repetita, aucta, roborata & quadraginta quatuor figuris, propriâ autoris manu delineatis, insuper illustrata. Quæ præter novissimè observatam naturam ac constitutionem universæ secundinæ; illius, ac partium singularum usum quoque & utilitatem docet. Præmittuntur litteræ D. Henrici Eussonii cum autoris responsionibus. Ibid. apud Joan. Ribbium, 1675. 8°.
Anatomia secundinæ vitulinæ, triginta octo figuris, propriâ autoris manu delineatis, illustrata. Ultraject. apud Joan. Ribbium. 1678. 8°.

JOANNES MAURICIUS HOFFMAN,

Professeur en Medecine dans l'Université d'Altorff, a publié un Ouvrage anatomique sous le titre suivant.

Dissertationes Anatomico-Physiologicæ, ad viri clarissimi Joannis Van-Horne, in universitate Lugd. Batav. Profess. Quondam meritissimi, Microcosmum, annotatæ, observationibus & experimentis Anatomicis recentioribus illustratæ. Altorfii. apud Henricum Meyerum. 1680. *quarto*.

JOANNES VAN-HORNE,

Professa l'*Anatomie* à Leyde. On fait cas de ses Ouvrages anatomiques. Il passe pour avoir découvert le canal thorachique, & connu le premier la vraie stre-

ture des testicules. C'est lui qui a donné le nom d'ovaires à ce qu'on appelloit auparavant les testicules des femmes. On dit que de Graaf lui doit une partie des choses nouvelles qu'il a écrites sur la génération. Nous avons de lui les Ouvrages suivans.

Novus ductus chyliferus, nunc primùm delineatus, descriptus, & eruditorum examini expositus. Lugd. Bat. apud Franc. Hackium. 1652. *quarto.*

Μικρόκοσμος, Seu brevis manuductio ad historiam corporis humani; in gratiam discipulorum edita. Lugd. Batav. apud Jac. Chovet. 1660. *in-douze.* ibid. apud eumdem. 1662. *in-douze.* ibid. apud eund. 1663. *in-douze.* Lipsiæ apud Joan. Fritschium. 1675. *in-douze.*

Leonhardi botali opera omnia. Lugd. Batav. apud Daniel & Abrah. à Gaasbeeck. 1660. *octavo.*

Prodromus observationum suarum circa partes genitales in utroque sexu. Lugd. Batav. 1668. *in-douze.*

Observationes Anatomico-Medicæ. Amstelod. apud Abrah. Volffgang. 1674. *in-douze.*

JOANNES DANIEL HORSTIUS,

Professeur à Marpourg, est Auteur des Ouvrages anatomiques suivans.

Decas observationum & epistolarum Anatomicarum, quibus singula scitu digna, lactearum nempe thoracicarum & vasorum lymphaticorum natura, embryonisque per os nutritio, atque alia rariora exponuntur. Francof. apud Wilhelmum Serlinum & Georg. Fickwirthum. 1656. *quarto.*

Anatome corporis humani, tabulis comprehensa. Marpurg. apud. Chemlinum. 1639. *quarto.*

JACOBUS HOVIUS,

Avance que l'humeur des yeux se dissipe perpétuellement & qu'elle est perpétuellement régénérée par les vaisseaux qui aboutissent dans les yeux. Que l'humeur aqueuse s'évapore & que cette évaporation soit réparée, cela est constant. Mais ce fait n'est pas de la même certitude par rapport aux autres humeurs, quoique le même mécanisme paroisse nécessaire pour les entretenir dans le même éclat & la même transparence. Je n'ai vu qu'une édition de son Ouvrage. Il est intitulé, *Tractatus de circulari humorum motu in oculis.* Lugd. Bat. 1740. cum figuris.

* FRANÇOIS-JOSEPH HUNAULD.

Naquit à Châteaubriant le 24 Fevrier 1701. de René Hunauld Medecin de la Faculté de Caen, & de Leonarde Nepveu. Il y a environ quarante ans que le pere quitta la Ville d'Angers sa Patrie & sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à S. Malo où il a depuis exercé la Medecine avec plus d'honneur & de désintéressement que de fortune. Cette profession étoit comme héréditaire depuis plus d'un siecle dans la famille des Hunaulds; mais celui de tous qui s'y distingua davantage, & par la pratique & par ses écrits; est un grand-oncle paternel de notre Académicien: Nous avons de lui des *Entretiens sur la Rage*, un *Discours Physique sur les Fievres malignes*, & divers autres Traités.

M. Hunauld fut envoyé de bonne heure à Rennes pour y faire ses humanités & sa Philosophie, & de là à Angers, où il étudia une année la Medecine, & se fit recevoir Maître-ès-Arts. Fils, petit-fils, neveu, & cousin de Medecins, il étoit naturel qu'on le destinât à la même profession: mais la nature n'avoit pas attendu la destination des parens, & s'étoit déja déclarée dans M. Hunauld par le gout le plus vif & les dispositions les plus heureuses. A dix-huit ans il vint à Paris, & âgé de vingt-un il alla prendre le Bonnet de Docteur à Reims. Les Medecins de cette Université, à qui ses talens furent bien-tôt connus, s'en souviennent avec plaisir, & s'en font honneur.

De retour à Paris, il se livra tout entier à l'*Anatomie*, le fondement de la Medecine, & le guide du Medecin. Il étudia à fond la Chirurgie, *Anatomie* encore, mais qui agit sur le corps humain vivant.

Déja en état de donner des leçons, il n'en étoit que plus assidu à celles de ses Maîtres. M. Winslow fut celui à qui il s'attacha plus particulierement: mais il voulut aussi recueillir les derniers enseignemens de M. Duverney; deux hommes célebres & accoutumés à répandre leur savoir, soit par leurs écrits, soit par ce nombre infini d'Eleves qu'ils ont formés dans toute l'Europe, & dont plusieurs sont devenus à leur tour d'excellens Maîtres. La réputation que M. Hunauld s'étoit acquise dans les Ecoles de Medecine, & le témoignage de M^rs. Duverney & Winslow, le firent recevoir à l'Académie des Sciences dès l'année 1724. il y entra en qualité de Chymiste-Adjoint, qui étoit alors la seule place vacante, quoiqu'on sût bien que la classe de Chymie n'étoit pas celle où il aspiroit, & où il convenoit de le mettre. C'est une sorte d'exception qui n'est pas nouvelle dans l'Académie, mais qui honore toujours le Sujet dont la Compagnie veut ainsi s'assurer. Ce ne fut qu'en 1728. qu'une pareille place d'Anatomiste étant venue à vaquer, on y fit passer M. Hunauld. Ce n'est aussi que depuis 1728. qu'il vint assidument aux assemblées de l'Académie, qu'il y lut ses Mémoires, & ce qui est à remarquer, qu'il se fit inscrire dans les Listes publiques des Académiciens.

Il passa une grande partie de cet intervalle en Allemagne. M. le Duc de Richelieu, aujourd'hui de l'Académie des Sciences, & juste estimateur des connoissances qui lui en ont ouvert l'entrée, honoroit dès-lors M. Hunauld de sa bienveillance; il se l'étoit attaché, il l'avoit pris pour Medecin, & il voulut l'emmener avec lui à Vienne, lorsqu'il fut en Ambassade à la Cour de l'Empereur. Il l'y retint jusqu'à son retour, c'est-à-dire, jusqu'en 1728. excepté le tems de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725. & 1726. M. Hunauld a joui jusqu'à sa mort de la même faveur, & a rempli les mêmes fonctions auprès de ce Seigneur; logé dans son Hôtel, la confiance qu'inspire le Medecin habile, fut toujours accompagnée à son égard des sentimens réservés à l'ami fidele.

L'ardeur de M. Hunauld pour l'*Anatomie* étoit sans bornes, il en embrassoit toutes les parties; il avoit fait cependant une étude particuliere de l'Ostéologie & des maladies des os. Entre divers Mémoires qu'il a lus à l'Académie sur ce sujet, nous choisirons celui qu'il donna en 1730. comme un des plus propres à faire sentir la sagacité & l'esprit de découverte qui brillent dans la plupart de ses Ouvrages. Celui-ci a pour titre, *Recherches Anatomiques sur les os du crane de l'homme.* Ces jointures dentelées, qu'on nomme les *sutures* du crane, & par où les parties qui le composent se trouvent étroitement unies, font le principal objet du Mémoire. Les plus fameux Anatomistes ont cru que toutes ces différentes pieces primitivement distinctes, se lioient entre elles seulement par la différente découpure de leurs bords, qui s'ajustent ensemble, qui s'engrainent mutuellement. C'est ce préjugé que M. Hunauld veut détruire. Il prétend qu'originairement le crane ne fait qu'une seule piece continue, que cette piece unique qui n'est d'abord que membraneuse, se transforme peu à peu en os; que son ossification commence dans le même tems en divers endroits, d'où elle s'étend à la ronde, comme en partant d'autant de centres, & qu'insensiblement toutes ces portions membraneuses ossifiées se rencontrent, s'unissent & s'entrelacent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords, de maniere cependant qu'on y peut presque toujours remarquer entre deux un reste de la membrane primitive, qui ne s'ossifie entierement que dans l'extreme vieillesse.

C'est donc par l'inspection des os du crâne des enfans & du fœtus qu'il faut s'assurer de la conformation primitive du crane de l'homme. A l'égard des enfans, ce sera surtout dans ceux qui sont morts d'une hydropisie de tête : car les parties naturellement monstrueuses, ou devenues telles par accident ou par maladie, comme dans ce cas-ci, par une lymphe surabondante qui s'insinue dans leurs fibres, & qui en dilate le tissu, nous dévoilent souvent une structure que toute notre industrie ne nous eût jamais fait appercevoir. M. Hunauld vérifie ainsi celle du crane de l'homme, & par une infinité de dissections éclairées de la théorie la plus lumineuse. Il a pu encore tirer de grands secours d'une maniere qu'il avoit trouvée de préparer les os, par laquelle étant trempés dans l'eau ils s'y amollissent, & reprennent ensuite leur premiere dureté en séchant.

La même année 1730. mourut M. Duverney à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il y en avoit plus de cinquante qu'il professoit l'*Anatomie* au Jardin du Roi. M. Hunauld qui avoit obtenu peu de tems auparavant de la Cour, & de concert avec M. Duverney, l'agrément de cette place, lui succéda, âgé seulement de vingt-huit ans. Malgré une disproportion d'âge si marquée, & la circonstance encore plus à craindre d'un prédécesseur si célebre; il se fit dans les mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que M. Duverney y avoit acquise. Bien-tôt ses démonstrations Anatomiques lui attirerent un si grand concours d'Etudians, qu'il ne pouvoient tenir dans l'Amphithéatre où elles se faisoient, tout spacieux qu'il est; on renvoyoit des Auditeurs par centaines, ils ne se rebutoient pas; mais ils prenoient mieux leurs mesures pour n'être pas renvoyés une seconde fois. Aux leçons publiques, se joignoient de petits Cours particuliers pour des Ecoliers d'élite, ou pour des personnes de distinction qui ne pouvoient aller au Jardin du Roi. C'est-là que se faisoient les plus fines démonstrations, & les dissections les plus délicates : on eût pû se rappeller ces jours brillans de la vie de M. Duverney où la Ville, la Cour, & les Etrangers venoient en foule de toutes parts pour l'entendre. Aussi M. Hunauld rassembloit-il avec les qualités essentielles à son art, une grande facilité de s'énoncer, & ces qualités extérieures qui ne l'emportent que trop souvent sur les premieres, & qui n'avoient pas peu servi à concilier des suffrages à son prédécesseur. Tous deux semblent avoir marché dans la même route, ils se sont particulierement appliqués à l'Ostéologie, & ils y ont fait des découvertes; l'un & l'autre ont montré une même ardeur pour s'instruire, & une même sensibilité pour l'objet de leurs instructions & pour leurs découvertes. Le nom de M. Hunauld avoit déja passé chez les Nations savantes de l'Europe, encore plus dignes aujourd'hui d'être nos émules dans les Sciences que du tems de M. Duverney, & il y a grande apparence que ce qui resteroit à desirer pour achever ce parallele nous auroit été fourni dans une plus longue vie, si elle avoit été accordée à M. Hunauld. Il se remit sur les bancs à l'Ecole de Medecine, pour se faire recevoir Docteur de la Faculté de Paris, titre indispensable pour exercer la Medecine dans cette Capitale. Il l'y a exercée en effet & avec succès. La seule envie de s'affermir & de se rendre plus profond dans la théorie, auroit suffi pour l'engager dans la pratique; car si la premiere est la boussole de la seconde; celle-ci peut à son tour la redresser, & lui fournir mille nouveaux sujets de recherche. C'est dans cette vue qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Medecin *expectant*, & il se procura par-là tout d'un coup un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses consultations à Rambouillet où il fut appellé pendant la maladie de S. A. S. M. le Comte de Toulouse, furent si généralement goutées, que le Roi en parla à M. le Duc de Richelieu; & si la louange de ce Monarque étoit glorieuse pour M. Hunauld, elle ne fut guéres moins flateuse pour son Protecteur.

Un voyage que M. Hunauld fit en Hollande, lui valut la connoissance & l'estime de l'illustre M. Boerhaave, avec qui il a toujours entretenu commerce dans la suite. Il est le seul Medecin de Paris qui ait expliqué publiquement les œuvres classiques de cet Esculape de nos jours.

Il fut à Londres en 1735. & il en revint Membre de la Societé Royale, après avoir lu dans une des assemblées de cette Compagnie, *des reflexions sur l'opération de la fistule lacrymale* qui ont eté insérées dans les *Transactions Philosophiques*.

Nous nous dispenserons de rapporter le titre & le précis de plusieurs autres Mémoires qu'il a donnés, & qui sont répandus dans les volumes de l'Académie des Sciences depuis l'année 1729. inclusivement, jusqu'au mois de Décembre 1742. où il mourut le dixieme jour d'une fievre maligne. Il étoit monté à la place d'associé dans le mois d'Août 1741. L'Académie qui savoit les précautions & l'exactitude scrupuleuse qu'il apportoit à ses recherches, s'étoit souvent reposée sur lui du soin d'examiner certaines questions, & certains faits délicats dont elle vouloit prendre connoissance : telle est la fameuse question de l'accourcissement ou de l'allongement du cœur dans la systole. Il s'étoit élevé en 1731. une dispute sur ce sujet entre deux Prétendans à une Chaire de Medecine de Montpellier, & l'on s'en étoit rapporté à l'Académie des Sciences pour décider. M. Hunauld, chargé de cet examen, donna là-dessus un mémoire qui est le fruit du profond savoir qu'il avoit déja sur cette matiere, & d'un nombre infini de nouvelles dissections, & de nouvelles expériences qu'il fit à cette occasion. Il paroît se déterminer pour l'accourcissement dans la systole.

On sait le bruit que fit il y a cinq ou six ans le remede prétendu infaillible d'un Paysan Anglois, contre la morsure des viperes, par l'application de l'huile d'olive sur la plaie. M. Hunauld fut chargé d'en faire la vérification & le rapport conjointement avec M. Geoffroy; & les deux Académiciens n'ont rien oublié pour détromper le public trop prévenu en faveur du remede, & lui ôter une sécurité qui pouvoit lui devenir funeste.

M. Hunauld s'étoit déja formé une Bibliotheque d'*Anatomie* qu'il approchoit d'autant plus d'être complete, qu'il s'y étoit absolument borné à cette seule partie de la Medecine, quoiqu'il ne fût pas médiocrement habile dans les autres, dans la Physique, & même dans les Belles-Lettres.

Son Cabinet de curiosités, assorti à ses Livres, étoit rempli d'une infinité de préparations de parties, dont il avoit été le conducteur & l'artisan; car outre qu'il disséquoit avec beaucoup d'adresse, il s'étoit mis au fait des injections anatomiques, invention nouvelle qui le dispute pour le merveilleux aux embaumemens des Anciens, & dont on fait un usage plus utile. On voyoit surtout dans ce Cabinet une collection prétieuse de tout ce qui concerne l'Ostéologie, & les maladies des os; l'Académie l'a estimée au point d'en faire l'acquisition, pour la joindre au curieux recueil qu'elle avoit déja sur cette matiere.

Ce qu'on ne se seroit pas attendu à trouver avec un gout si décidé pour l'*Anatomie*; c'est l'horreur que M. Hunauld avoit apportée en naissant pour la dissection des cadavres; horreur qu'il eut bien de la peine à surmonter; mais qu'il fit céder enfin à la nécessité de vaincre ou de renoncer à son étude la plus chérie; car il faut l'avouer à la honte de la raison, le plus sûr moyen, & presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos foiblesses & de nos passions, est de leur opposer des passions contraires.

L'usage qu'a fait M. Hunauld de ce que lui valurent ses succès dans la pratique de la Medecine, & de ce qu'il retiroit du Jardin du Roi, est plus estimable que tout ce que nous venons de dire de lui dans cet éloge. Il

n'a jamais cessé de secourir son pere & sa Famille, qui étoient dans le besoin : il se seroit privé du nécessaire pour remplir ce devoir, & il sembloit ne remplir ce devoir, que pour satisfaire à ses plaisirs. C'est par ce pere infortuné & déja avancé en âge, que l'Académie en a été informée.

* Je dois à Monsieur de Mairan de l'Académie Françoise, & de l'Académie Royale des Sciences, ce que je viens de dire de M. Hunauld, & qui est tiré de l'éloge qu'il en prononça dans une des Séances publiques de l'Académie des Sciences en 1743. dont il étoit alors Sécretaire. La communication qu'il a eu la bonté de me faire de cet éloge, m'a mis en état de m'acquiter de ce que je devois à l'amitié dont M. Hunauld m'avoit honoré.

JACQUES KEILL,

Naquit en Ecosse; il professa l'*Anatomie* à Oxford, & exerça dans la suite la Medecine avec réputation à Northampton, où il mourut d'un cancer à la bouche. Il fut regretté.

Son *Abrégé de l'Anatomie* est justement estimé. On en a fait à Londres un grand nombre d'éditions. On a encore de lui quelques Ouvrages de Medecine.

JOANNES-THEODORUS KERKRINGIUS

A donné les productions Anatomiques qui suivent.

Specilegium anatomicum continens observationum anatomicarum rariorum centuriam unam; nec non osteogeniam fœtuum, in qua, quid cuique officulo singulis accedat mensibus, quidque decedat & in eo per varia immutetur tempora, accuratissimè oculis subjicitur. Amstel. apud And. Frisium. 1670. *in*-4°. ibid. 1673. *in*-4°.

Antepoghoniæ ichnographia, sive conformatio fœtus ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum osteogeniæ fœtuum, cum figuris. Ibid. apud And. Frisium. 1670. *in*-4°.

Ces deux Traités sont dans la Bibliotheque Anatomique.

JOAN. ADAMAS KULMUS

A donné un Ouvrage Anatomique sous le titre suivant.

Tabulæ anatomicæ, in quibus corporis humani, omniumque ejus partium structura & usus brevissimè explicantur. Amstel. 1732. & en François. *ibid.* 1734. *in*-4°.

JOAN. MARIA LANCISI.

A écrit *De motu cordis & aneurismatibus.* Ce Traité est imprimé à Rome, & ensuite à Leyde. 1740.

Lancisi opera omnia. Genev. 1718.

Il a aussi donné les Planches d'Eustachius.

LEAL LEALIS,

A mis dans son Epitre, à Dominique de Marchettis, plusieurs choses nouvelles sur les arteres & sur les veines spermatiques, & sur la structure des vésicules séminales.

ANTOINE LEEUWENHOCK,

A fait en *anatomie* un grand nombre de découvertes, à l'aide de ses microscopes. Si je voulois en faire un détail exact, je me trouverois engagé à copier ses Ouvrages de l'un à l'autre bout.

Plusieurs morceaux détachés de cet Auteur ont paru successivement, & en des tems différens. Ses Ouvrages entiers ont été imprimés Lugd. Batav. 1722.

Cet Auteur a rendu évidente l'anastomose des arteres avec les veines. Il a découvert un nombre infini de petits animaux dans le sperme des animaux mâles. Mais le sisteme concernant la génération qu'on a tâché d'établir sur cette expérience, a tous les caracteres de la fausseté, comme nous le démontrerons à l'art. de notre Dict. *Generatio.*

MARTIN LISTER.

On trouve quelques particularités sur l'intestin, *cæcum*; dans une Lettre de cet Auteur à Henry Oldenburgh.

RICHARD LOWER,

A composé un excellent Traité du cœur. Il y a répandu plusieurs choses nouvelles sur l'arrangement des fibres, dont ce viscere est composé. Il y a plusieurs éditions de cet Ouvrage. Je me suis servi des suivantes.

Amstelod. 1669. Lond. 1670.

Manget & le Clerc l'ont inséré dans leur Bibliotheque Anatomique.

MICHAEL LYSERUS

Naquit à Leipsic, & fut le disciple & l'ami de Thomas Bartholin. Cette liaison le mit à portée de profiter des lumieres de Bartholin; & de devenir grand Anatomiste.

Le seul Ouvrage que nous avons de lui sur l'*anatomie*, est intitulé *Culter anatomicus.* Il contient d'excellentes instructions sur la maniere de disséquer habilement. On en a fait plusieurs éditions. Il a été imprimé, Hafniæ. 1653. *octavo* 1665. *octavo.* Francof. 1679. *octavo.* Lugd. Bat. 1731.

On a ajouté dans cette derniere édition ses *Observationes Medicæ*; les *Observationes Medico-Chirurgicæ Henrici à Moinichen*, & les *Observationes Anatomico-Chirurgicæ Martini Bogdani.*

MARCEL MALPIGHI.

Cet Auteur fleurit dans le dernier siecle, & mérita par sa sagacité singuliere dans les recherches anatomiques, la réputation dont il jouit. Son industrie ne se borna point aux animaux les plus parfaits, elle s'étendit aux insectes & même aux végétaux; à son propre honneur & à l'avantage de la science de la nature. Il étoit Membre de la Société Royale.

Il découvrit entre autres choses, à l'aide de ses microscopes, que la partie corticale du cerveau est composée d'une multitude innombrable de très-petites glandes, auxquelles des arteres capilaires portent le sang; & que l'esprit animal, qui est séparé de la masse du sang dans ces glandes, est porté dans la moelle allongée, à travers de petits canaux, dont une des extrémités s'ouvre dans la glande même, & l'autre dans la moelle allongée. Que ces petits canaux innombrables qu'on voit dans la tête de quelques poissons, semblables aux dents d'un peigne d'ivoire, sont présentement ce que les Anatomistes ont nommé, après Piccolhomini, le corps calleux, ou la partie médullaire du cerveau.

Jusqu'à Malpighi, on n'avoit que des conjectures sur le tissu de la langue; les Anatomistes étoient divisés d'opinions sur la nature de sa substance, les uns la croyant glanduleuse, d'autres musculeuse, & quelques-uns d'une nature particuliere, & qui ne lui étoit commune avec aucune autre partie du corps. Malpighi l'examina avec ses microscopes, & découvrit qu'elle étoit enveloppée d'une double membrane, que la membrane extérieure étoit parsemée d'une infinité de petits mamelons, dans l'extrémité desquels passent des filets nerveux, à l'aide desquels, la langue discerne les saveurs, & que cette membrane en couvre une autre d'une nature musculeuse, composée d'un amas innombrable de petites fibres, selon toute sorte

de directions, entrelacées les unes dans les autres, comme on voit la natte.

On croyoit que la substance des poumons, de même que celle de plusieurs autres visceres étoit une espece de parenchyme, jusqu'à ce que Malpighi apperçut à travers ses microscopes, qu'ils étoient composés d'une infinité de vésicules qui communiquent les unes avec les autres, depuis la premiere jusqu'à la derniere, & qu'elles ont une enveloppe commune, qui couvre leur amas, qui est ce qu'on appelle les poumons. Que la trachée-artere pousse de petites ramifications répandues dans ces vésicules; qu'autour de chacune de ces petites branches de la trachée-artere sont entrelacées des veines & des arteres; que ces veines & arteres font une multitude innombrables de circuits, afin que l'air puisse les comprimer, s'y insérer, & se mêler avec le sang, mais en portions extremement petites; mécanisme que les Anciens n'ont point connu.

On fut dans une profonde ignorance sur la nature du foie, jusqu'à ce que Malpighi l'eût examinée avec le microscope; il trouva que la substance du foie étoit composée d'une multitude innombrable de petits lobes, dont la figure est ordinairement cubique, & qui sont formés d'une multitude de petites glandes, semblables à des pépins de raisins. Chaque petit lobe ressemble à une grape de raisin, & a une membrane qui le couvre; la masse du foie est composée de l'assemblage de tous ces petits lobes, ou plutôt de toutes les petites glandes figurées en pépins de raisin, dont les petits lobes sont formés, & de plusieurs sortes de vaisseaux; que les petites branches de la veine-cave, de la veine-porte & du conduit biliaire, sont répandues dans tous les petits lobes, & dans chacun en nombre égal; que les branches de la veine-porte sont les arteres qui y portent le sang, & que les branches de la veine-cave sont les veines qui le rapportent de toutes les petites glandes en forme de pépins de raisin. D'où il est évident que le foie est un corps glanduleux qui a ses propres vaisseaux excrétoires, qui filtrent la bile qui étoit auparavant mêlée avec la masse du sang.

Il découvrit aussi que ce qui reste de la rate, après qu'on en a séparé une multitude de vaisseaux sanguins & de nerfs, ainsi que les fibres qui partent de la seconde membrane, & qui soutiennent les autres parties, est un amas de petites cellules, telles que celles qu'on voit dans un rayon de miel, dans lesquelles il y a un grand nombre de petites glandes qui ressemblent à des grapes de raisins, & qu'elles sont attachées aux fibres, & remplies par des petites branches d'arteres & de nerfs, & qu'elles transmettent le sang qui s'y est épuré, dans la veine splénique qui le porte dans le foie: à quelle fin y est-il porté? C'est ce qui ne nous est pas encore démontré.

On ne connoissoit point le mécanisme des reins, avant que Malpighi l'eût découvert. Il vit à l'aide de ses télescopes que les reins ne sont point d'une substance uniforme; mais qu'ils sont composés de différens petits globules, qui ressemblent tous à de petits reins, & qui sont tous renfermés sous une membrane commune. Que chacun de ces globules a de petites branches qui partent des arteres émulgentes, & qui y portent le sang; des glandes, dans lesquelles l'urine est séparée du sang; des veines par lesquelles le sang purifié passe dans les veines émulgentes, & de-là dans la veine-cave; un tuyau qui porte l'urine dans le grand bassin placé au centre du rein; un mamelon auquel se rendent plusieurs de ces petits tuyaux, & d'où l'urine tombe dans le bassin; & cette exposition claire de la structure du rein a anéanti plusieurs hypotheses fondées sur des usages subalternes de cette partie. Car il est évident que chaque partie des reins est totalement & immédiatement occupée à une fonction unique, savoir, la sécrétion du sang de sa sérosité superflue & du sel.

Il a fait encore quelques observations nouvelles sur les vaisseaux lymphatiques, & sur les glandes.

Voici les Ouvrages que nous avons de lui.

Observationes anatomicæ de pulmonibus, imprimées avec *Bartholini de pulmonum substantia & motu, diatribe.* Hafniæ. 1663. Lugd. Bat. 1672. *Dissertatio epistolica de Bombyce.* Lond. 1669. *De viscerum, nominatim pulmonum, hepatis &c. structura.* Amstel. 1669. Jenæ. 1677. Ces Ouvrages sont encore contenus dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée, Genev. 1685. *Epistolæ Anatomicæ*, ibid. 1669. & dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée en 1685. *Anatome Plantarum* Lond. 1675. *Anatomes plantarum pars altera.* ibid. 1679. *Dissertatio epistolica de formatione pulli in ovo.* Lond. 1666. Ce dernier est aussi dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée, Genev. 1685. dans laquelle on trouve de plus les Dissertations suivantes de cet Auteur: *De Cornuum vegetatione; de utero, & viviparorum ovis, & de pulmonibus epistolæ.* Sa Dissertation *de polypo cordis. Epistolæ quædam circa illam de ovo dissertationem. Appendix repetitas auctasque de ovo incubato observationes continens.*

JEAN JACQUES MANGET,

Exerça la Medecine à Geneve, & publia avec Daniel le Clerc, *la Bibliotheque Anatomique*, imprimée à Geneve en 1685. & réimprimée dans le même endroit en 1717.

On trouve les Traités suivans dans le premier volume de cette Collection.

Francisci Glissonii de partibus continentibus in genere & in specie abdominis.
Marcelli Malpighii de externo fœtûs organo exercitatio epistolica.
Marcelli Malpighii, de cornuum vegetatione Dissertatio epistolica.
Francisci Glissonii continuatio tractatûs de partibus continentibus in genere, & in specie de iis abdominis.
Marcelli Malpighii, exercitatio de omento, pinguedine & adiposis ductibus.
Francisci Glissonii tractatus de ventriculo & intestinis.
Thomæ Willis, primarum viarum descriptio.
Joannis Conradi, exercitatio anatomica, medica prima de glandulis intestinorum.
Joannis Conradi, anatome ventriculi gallinacei.
Joannis Conradi, exercitatio secunda de glandulis intestinorum.
Ejusdem certamen epistolare de glandulis intestinorum, cum Joanne de Muralto.
Excerpta ex Joannis Nicolai Pechlini, de exercitatione & purgantium medicamentorum operationibus.
Excerpta ex Joan. Jac. Wepfero, de glandulis ventriculi.
Chylificationis Historia ex variis.
Thomas Whartonus, de mesenterio è tractatu de glandulis.
Regneri de Graaf, tractatus anatomico-medicus, de succi pancreatici natura & usu.
Joannis Conradi Brunneri, experimenta nova circa pancreas.
Francisci Glissonii, anatomia hepatis.
Marcelli Malpighii, exercitatio de hepate.
Marcelli Malphigii, exercitatio de liene.
Glandularum renalium, seu renum succenturiatorum, Historia ex variis.
Laurentii Bellini, exercitatio anatomica de structura & usu renum.
Marcelli Malphigii, exercitatio de renibus.
Regneri de Graaf, de utriusque sexûs organis generationi inservientibus tractatus duo.
Nicolai Stenonis, observationes anatomicæ spectantes ova viviparorum.
Joannis Swammerdam, miraculum naturæ, sive uteri muliebris fabrica.
Regneri de Graaf, partium genitalium defensio.

Caspari Bartholini Thomæ filii, Hafniæ Professoris anatomes de ovariis mulierum, & generationis Historia epistolæ duæ.
Marcelli Malpighii, de utero & viviparorum ovis dissertatio.
Gualtheri Needham, disquisitio anatomica de formato fœtu.
Marcelli Malpighii, dissertatio epistolica de formatione pulli in ovo.
Epistolæ quædam, circa hanc de ovo dissertationem, aliquæ ex occasione sub nato argumenta ultra citroque scripta.
Marcelli Malpighii appendix, repetitas auctasque de ovo incubato observation:s continens.
Guillelmi Harvei exercitationes de generatione animalium.
Theodori Aldès seu potiùs Matthæi Sladi amstelædamensis, dissertatio epistolica contra Guillelmum Harveum, tribus observationibus anatomicis in vitulis & vaccino utero factis, auctior reddita.
Theodori Aldes observationes in ovis, instituta an. 1668. *in variis incubationis diebus.*
Frederici Ruyschii observatiuncula de ovo in utero humano reperto.
Theodori Aldes sciagraphia nutritionis pulli ex ovo, fœtus vaccini in utero, ut & fœtus humani in utero suo, & de urina.
Caroli Drelingcurtii de conceptu conceptus.
Carolus Drelingcurtius de semine virili, item de semine muliebri, ovis, utero, tubis uteri, cum corollariis de fœtu humano.

Le Tome second contient les Traités suivans:

Caspari Bartholini, Thomæ filii diaphragmatis structura nova.
De mammis & lactis secretione.
Guillelmi Harvei exercitatio anatomica de motu cordis & sanguinis.
Exercitationes anatomicæ duæ de circulatione sanguinis ad J. Riolanum. J. filium.
Richardi Louver tractatus de corde, item de motu & colore sanguinis & chyli in eum transitu.
Nicolai Stenon:s observationes circà motum cordis ejusque auricularum & venæ cavæ, exceptæ à variorum animalium sectionibus, hinc indè factis.
Marcelli Malpighii de polypo cordis dissertatio.
Marcelli Malpighii de pulmonibus epistolæ duæ.
Thomæ Willis de respirationis organis & usu dissertatio.
Joannis Swammerdami tractatus Physico-Anatomico-Medicus de respiratione, usuque pulmonum.
Malachiæ Thruston de respirationis usu primario diatriba.
Georgii Entii antidiatriba seu animadversiones in Malachiæ Thruston diatribam de respirationis usu primario cum responsionibus & instantiis.
Joannis Mayovv de respiratione.
Ejusdem tractatus de respiratione fœtus in utero & ovo.
Thomæ Willis cerebri anatome.
Marcelli Malpighii exercitatio anatomica de cerebro.
Caroli Fracassati dissertatio epistolica responsoria de cerebro.
Marcelli Malpighii de cerebri cortice dissertatio.
Nicolai Stenonis de vitulo hydrocephalo epistola.
Joannis Jac. Wepferi de puellâ sine cerebro natâ historia.
Theodori Kerkringii de ovibus aliquot & puero cerebro carentibus, &c.
Guillelmi Briggs Ophtalmographia.
Joannis Bapt. Verle Anatomia artificialis oculi.
Guntheri Christ. Schelhammeri de auditu tractatus.
Josephi Duverney de auditûs organo tractatus.
Marcelli Malpighii exercitatio epistolica de linguâ.
Laurentii Bellini gustûs organum novissimè deprehensum.
Theodori Kerkringii anthropogeniæ ichnographia.
Theodori Kerkringii osteogenia fœtuum.
Nicolai Stenonis de musculis observationum specimen.
Nicolai Stenonis elementorum myologiæ specimen.
Thomæ Willis exercitatio Medico-Physica de motu musculari.
Joannis Mayovv tractatus de motu musculari & spiritibus animalibus; obiter de motu cerebri; necnon de usu lienis & pancreatis.
Caroli Sponii myologia heroico carmine expressa.
Caroli Sponii musculorum microcosmi origo & insertio.
Thomæ Willis nervorum descriptio & usus.
Thomæ Willis arteriæ descriptio anatomica.
Gasparii Aselli Ticinensis historia vasorum chyli.
J. Pecqueti Diepensis experimenta nova Anatomica circa lactearum progressum.
Thomæ Bartholini Archiatri regii & Hafniensis Academiæ Professoris honorarii, de lacteis thoracicis historia Anatomica.
Thomæ Bartholini, de lacteis thoracicis dubia anatomica.
Caroli Drelingcurtii experimenta anatomica ex vivorum sectionibus petita.
Thomæ Bartholini vasorum lymphaticorum historia nova.
Olai Rudbechii succi nova exercitatio anatomica, exhibens ductus hepaticos, aquosos, & vasa glandularum serosa.
Frederici Ruisch delucidatio valvularum in vasis lymphaticis & lacteis.
Guntheri Christ. Schelhammeri de lymphæ ortu & lymphaticorum causis, dissertatio epistolica.
Thomæ Whartoni adenographia.
Nicolai Stenonis observationes anatomicæ de glandulis oris; & novis indè prodeuntibus salivæ vasis.
Nicolai Stenonis de glandulis oculorum, novisque earumdem vasis.
Ejusdem appendix de narium vasis.
Nicolai Stenonis glandul:s tractatus.
Guillelmi Cole de secretione animali cogitata.
Joannis Alphonsi Borelli, de motu animalium opus posthumum.
Michaelis Lyseri culter anatomicus.
Simonis Pauli Dani modus dealbandi ossa pro sceletopæiâ.
Ejusdem observationes in coctura ossium, præsertim sterni.
Gaspari Bartholini, Thomæ filii administrationum anatomicarum specimen.
Josephi Zambeccari experimenta circa diversa è variis animalibus viventibus excecta viscera.

DOMINIQUE DE MARCHETTIS

Succéda à Veslingius dans la Chaire d'*Anatomie* à Padoue.

Petrus de Machettis, qui s'appliqua à la Chirurgie, vivoit aussi dans la même Ville.

Les Ouvrages de l'un & de l'autre sont estimés. On a de Dominique, *Anatomia, cui responsiones ad Riolanum Anatomicum Parisiensem in ipsius animadversionibus contra Veslingium additæ sunt*, Patav. 1652. Ibid. 1654. Hardervici. 1656. avec le traité de Pierre, intitulé, *Nova observatio & curatio Chirurgica.*

JEAN MAYOW,

Medecin à Oxford, Membre d'un des Collèges de cette Ville, & Docteur en Droit, nous a laissé les Ouvrages suivans:

Tractatus quinque Medico-Physici, Oxon. 1669. Ibid. 1674. Hagæ Gomitis 1681. Ces Traités sont dans la Bibliotheque de Manget, excepté le premier & le dernier.

Tractatus duo seorsum editi, quorum prior agit de respiratione, alter de rachitide, Oxon. 1669. Lugd. Batav. 1671.

HENRICUS MEIBOMIUS,

A découvert quelques vaisseaux des paupieres qui avoient échappé aux Anatomistes. Il en fait mention dans une Lettre intitulée: *De Vasis palpebrarum novis epistola ad Vir. Clar. Joelem Langelot*, Helmstad. 1666.

Nous avons de lui, *De Medicorum historia scribenda epis-*

tola Ad. Vir. Clar. Georg. Hieron. Velschium, Helmstad. 1669.

ANTONIUS MOLINETTUS,

Anatomiste & Medecin de Padoue, a composé les Traités suivans :

Dissertationes Anatomicæ & Pathologicæ de sensibus & eorum organis, Patav. 1669. *Dissertationes Anatomico-Pathologicæ*, Venet. 1675.

ALEXANDER MONRO,

Professeur célebre d'*Anatomie* à Edimbourg, est auteur d'une *Ostéologie* dont on fait cas. Je ne sai s'il a publié autte chose que cet Ouvrage, & quelques morceaux insérés dans les essais de Medecine. La seconde édition de son Ostéologie s'est faite à Edimbourg, 1732.

JEAN-BAPTISTE MORGAGNI

Naquit à Forli dans l'état Ecclésiastique, & professa l'*Anatomie* à Bologne. Il a fait des découvertes importantes dans cette science, tant sur les muscles de l'os hyoïde, de la luette & du pharinx, que sur la langue, l'épiglotte, les glandes arytenoïdes, les glandes sébacées, la vessie, l'uterus, le vagin & les mamelles. Nous avons de lui,

Adversaria Anatomica ; collection faite & imprimée à Leyde, 1723. 4°. *Epistolæ Anatomicæ duæ*, Lugd. Batav. 1728. 4°.

JOANNES DE MURALTO,

Naquit à Zurich, où il professa la Medecine. Il a donné plusieurs essais sur l'*anatomie* des poissons, des insectes, & sur d'autres matieres de Medecine : on trouvera ces essais dans les Ephémérides d'Allemagne.

Nous avons encore de cet Auteur le *Vade-mecum Anatomicum*, ou *Clavis Medicinæ*, Tiguri, 1677.

WALTER NEEDHAM,

Medecin Anglois du siecle dernier, a bien écrit des membranes qui enveloppent le fœtus, dans son Traité *De Formato fœtu*, Lond. 1667. 8°. Amstel. 1668. *in-12*.

FRANÇOIS NICHOLLS.

Nous n'avons de cet Anatomiste autre chose que je connoisse que son *Compendium Anatomico-œconomicum*, & quelques essais dispersés dans les Transactions Philosophiques. Son application opiniâtre à cette science & son industrie singuliere, ne nous permettent point de douter qu'il n'y ait fait un grand nombre de découvertes dont il faut espérer qu'il fera part au monde. Les Editeurs des essais de Medecine d'Edimbourg, ont observé quelque part qu'Albinus avoit injecté les vaisseaux de l'enveloppe de l'humeur crystalline de l'œil ; opération qu'ils donnent pour toute nouvelle. Je ne peux me dispenser d'annoncer que j'ai vu le Docteur Nicholls injecter ces vaisseaux, il y a seize ans.

ANTOINE NUCK,

Medecin Allemand, exerça d'abord sa profession à la Haye & devint ensuite Professeur d'*Anatomie* à Leyde. Ce fut un Anatomiste infatigable & d'une expérience consommée, ayant disséqué lui-même dans l'espace de huit ans, plus de soixante cadavres.

Il est le premier qui ait apperçu & indiqué la maniere dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuse de l'œil se répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artere carotide interne, & qui après avoir serpenté le long de la sclérotique, passe à travers la cornée aux environs de la prunelle, se disperse en plusieurs branches autour de l'iris, s'y insere & repare l'humeur aqueuse.

Il a découvert encore quelques glandes salivaires dont Wharton, Stenon, Bartholin ou Rivinus n'ont point fait mention.

Il a dit que les mamelles étoient des amas de glandes auxquelles des ramifications innombrables des arteres thorachiques & axillaires fournissoient du sang ; & que quelques-uns de ces vaisseaux passant à travers l'os de la poitrine ou le sternum, s'unissoient aux vaisseaux du côté opposé. Ces arteres qui sont d'une petitesse incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les petites glandes dont nous avons parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment en s'unissant, un petit tronc. Les plus gros d'entre ces petits troncs vont se terminer au bout de la mamelle. Mais avant que d'y arriver, ils deviennent si forts dans le petit espace qu'ils ont à traverser, qu'ils ont, lorsqu'ils y sont parvenus, une capacité assez considérable pour admettre un cheveu. Le bout de la mamelle qui est un composé de fibres, a sept, huit ou même un plus grand nombre de troncs, à travers lequel chaque tronc jette du lait, dans la succion. Et de peur que s'ils venoient à s'obstruer, le lait ne croupît, ils ont encore de petites ouvertures situées de côté à la base du bout de la mamelle, dans les endroits où ce bout s'unit avec elle.

Il prétend que les canaux lymphatiques partent immédiatement des arteres, & que plusieurs de ces canaux traversent les glandes conglobées qui sont dispersées dans la poitrine & dans l'abdomen, & qui se trouvent sur la route du réservoir du chyle ou des veines dans lesquelles ils se déchargent.

Je ne connois d'autres Ouvrages de Nuck que l'*Adenographia*, la *Sialographia* & les *Operationes & experimenta Chirurgica*, en trois petits volumes. Lug. 1722.

JEAN PALFYN,

Chirurgien à Gand, a donné un Ouvrage intitulé, *Anatomie Chirurgicale* ou *Description exacte du corps humain*, à Paris 1734. *octavo*. 2 vol. & un autre qui a pour titre,

Description Anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec un Traité *des Monstres*, à Leyde 1730. Sa nouvelle *Ostéologie* a été imprimée à Paris en 1731. *in-12*.

ANTOINE PASCHIONI,

Medecin Italien, a traité de la dure-mere. Son Ouvrage est dédié à Lancisi. Il y fait la description de quelques glandes conglobées placées aux environs du sinus longitudinal, auxquelles Nuck & Malpighi n'avoient point fait attention.

ALEXANDER PASCOLUS,

Medecin de Pérouse en Italie, a écrit un Livre intitulé, *Corporis humani brevis historia*; il a été imprimé à Venise en 1727. *octavo*. 3 vol. en Italien; à Rome 1728. 3 vol. en Latin.

SIMON PAULI,

Naquit à Rostoch en 1603. y professa la Medecine en 1632. fut nommé Professeur d'*Anatomie*, de Chirurgie & de Botanique à Copenhague en 1639. & devint en 1656. Medecin du Roi de Danemark.

Il a composé un grand nombre d'Ouvrages : mais on n'a sur l'*Anatomie* que le *Methodus dealbandi ossa pro sceletopœia*, & les *Observationes in coctura ossium, præsertim sterni*.

Ces deux Traités sont compris dans la Bibliotheque Anatomique.

JEAN PECQUET,

Auteur du siecle passé, naquit à Dieppe & s'est illustré par la fameuse découverte du reservoir du chyle. Cependant on dit qu'Eustachius l'avoit prévenu. Quoiqu'il en soit, il faut convenir que c'est à Pecquet que nous sommes obligés de l'évidence que nous avons que les veines lactées portent le chyle à ce reservoir, & qu'il passe de là par des veines particulieres à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la veine sousclaviere, & est porté droit au cœur. Nous avons de lui,

Experimenta nova Anatomica. Hardervici 1651. Paris. 1654.

On a ajouté dans cette derniere édition une Dissertation *de Thoracicis lacteis.* Amstel. 1661. Ces deux Ouvrages se trouvent dans la *Messis aurea* de Siboldus Hempsterhuis. Lug. Bat. Heidelberg. 1659. & dans la Bibliotheque Anatomique de Manget & le Clerc. Genev. 1685. & dans presque toutes les éditions de l'*Anatomia reformata Thomæ Bartholini.*

JEAN-LOUIS PETIT,

Célebre Chirurgien à Paris, est Auteur d'un Traité des maladies des os, dont il y a plusieurs éditions. La derniere s'est faite à Paris en 1741.

JOANNES CONRADUS PEYER,

Naquit à Schaffhausen en Suisse. Il s'est illustré pour avoir fait mention le premier avec quelqu'exactitude, des glandes intestinales qui séparent dans l'état de santé le fluide qui sert à humecter les intestins, & qui dans la diarrhée ou dans la purgation rendent la quantité prodigieuse d'humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Il a donné les Ouvrages suivans :

Exercitatio Anatomico-medica de glandulis intestinorum. Schafhusæ. 1677. Amstel. 1682. Cet Ouvrage se trouve dans la Bibliotheque Anatomique de Manget & le Clerc. *Pæonis & Pythagoræ exercitationes Anatomicæ.* Basil. 1682. *Methodus historiarum Anatomico-medicarum, &c.* 1679. *Parerga Anatomica & medica.* Amstel. 1682. *Experimenta nova circa pancreas.* Tous ces Traités sont compris dans la Bibliotheque de Manget & le Clerc.

VOPISCUS FORTUNATUS PLEMPIUS,

Naquit à Amsterdam. Il a fait sa réputation par l'excellente description de l'œil, qu'il a donnée dans un Traité intitulé, *Ophtalmographia, sive tractatus de oculi fabrica, actione, usu.* Amstelod. 1632. Lovan. 1648.

HENRI RIDLEY,

Etoit membre du Collége des Medecins de Londres. Il publia sur la fin du dernier siecle un Traité du cerveau dans lequel on trouve quelques observations qui avoient échappé à Willis & Vieussens.

Son Ouvrage a pour titre, l'*Anatomie du cerveau, contenant son méchanisme & sa Physiologie, avec quelques découvertes nouvelles & quelques remarques critiques sur des Auteurs modernes qui ont écrit sur ce sujet. On y a ajouté une exposition particuliere des fonctions animales & du mouvement des muscles, avec figures*, à Londres 1695. Cet Ouvrage est écrit en Anglois.

GUERNERUS ROLFINCKIUS,

Naquit à Hambourg en 1590. & professa l'*Anatomie* à Genes en 1629. Il a laissé les Traités anatomiques suivans.

Dissertationes Anatomicæ. Noriberg. 1656. *Dissertatio de hepate.* Gen. 1653. *Dissertatio de corde.* ibid. 1654.

OLAUS RUDBECKIUS,

Naquit à Upsal en Suede. Il eut une querelle fort vive avec Thomas Bartholin sur la découverte des vaisseaux lymphatiques à laquelle ils prétendoient tous les deux. Mais un fait constant, c'est que le Docteur Joliffe avoit apperçu en Angleterre ces vaisseaux, à peu près dans le même tems, ou même un peu plutôt que ces antagonistes; ainsi je ne vois rien qui les empêche de partager entre eux l'honneur de les avoir découverts; car il est vraisemblable qu'aucun d'eux n'a aidé les autres. Nous avons de lui,

Exercitatio nova Anatomica. Arosiæ. 1653. Lugd. Bat. 1654. On trouve aussi cet Ouvrage dans l'*Aurea Messis de Siboldus Hempsterhuis.* Heildeberg. 1659. & dans la Bibliotheque anatomique de le Clerc & Manget. Genev. 1685. *Insidiæ structæ Olai Rudbeckii Sueci, &c.* Lug. Bat. 1654. *Pro Ductibus hepaticis contra Bartholinum.* Lug. Batav. 1654. *Epistola ad Thomam Bartholinum de vasis serosis.* Upsaliæ. 1657.

FRE'DERIC RUYSCH,

Naquit à la Haye le 23 Mars 1638. Il étoit fils de Henri Ruisch, Sécrétaire des Etats Généraux & de Anne Van-Berghem. Sa famille étoit originaire d'Amsterdam, où ses ancêtres occuperent les places les plus honorables de l'Etat depuis 1365. sans interruption, jusqu'en 1576. que la guerre qui s'éleva entre l'Espagne & la Hollande, occasionna une grande révolution dans les biens & la condition de la famille de Ruysch.

Mais quelque soit l'éclat & l'ancienneté de la famille de Ruysch, il s'est moins fait connoître par cet endroit que par son mérite en qualité de membre de la Société Royale de Medecin & d'Anatomiste.

M. Ruysch se livra dès sa plus tendre enfance à l'étude de la Medecine, & ses premieres recherches furent sur la matiere médicinale.

Les propriétés des plantes, la structure des animaux, les qualités des minéraux, les opérations chymiques & les dissections anatomiques furent les premiers objets qui frapperent son attention, qui exciterent sa curiosité, & à la connoissance desquels il se livra. Ce n'est point un de ces observateurs superficiels qui, soit par préjugé, soit par indolence, effleurent les choses & glissent légément sur la vérité dont la premiere vue les satisfait. Il avoit commencé par détacher son esprit de toutes ces préventions indignes de la raison & de la philosophie; & le travail donna dans la suite à son esprit un tour si singulier, que les recherches les plus penibles étoient devenues pour lui un exercice agréable & une vraie récréation.

Dans ce tems le fameux Bilsius ayant été nommé Professeur d'*Anatomie* à Louvain, comparut à Leyde; Ce Medecin le prenoit sur un ton extremement fier; déprimant ceux qu'on regardoit avec raison comme l'honneur de leur profession, & élevant avec la hauteur & les rodomontades espagnoles ses découvertes, celles particulierement sur le mouvement de la bile, de la lymphe, du chyle & de la graisse, au-dessus de tout ce qu'ils avoient fait; mais tôt ou tard le vrai mérite est vengé & l'insolence châtiée. Sylvius De-la-boë, & Van-Horne entreprirent de rabattre un peu la vanité outrée de ce nouveau venu. Ils entraînerent dans leur dessein le jeune Ruysch, plus versé qu'eux dans les dissections minutieuses & délicates. Ruysch vint de la Haye où il séjournoit, à Leyde; il arriva le soir, présenta à ses collegues des armes propres à attaquer & confondre l'orgueilleux Bilsius, & s'en retourna sur le champ en préparer de nouvelles, pour la défense du même parti.

Il combattit quelque tems en secret contre Bilsius: mais

Van-Horne & Sylvius qu'il avoit si généreusement secourus contre leur adversaire, étant trop braves gens pour dissimuler les obligations qu'ils lui avoient & s'approprier ce qui n'étoit que le résultat de l'industrie d'autrui, le décélerent, & dès-lors la querelle devint personnelle de Bilsius à Ruysch. Dans le cours de la dispute, Ruysch avoit assuré que la résistance qu'il avoit éprouvée en soufflant dans les vaisseaux lymphatiques, lui avoit donné lieu de penser que ces vaisseaux avoient des valvules, avouant qu'il ne les avoit point encore vûes; mais que du reste ce fait qui n'étoit encore qu'une conjecture, paroissoit vraisemblable à d'autres encore qu'à lui.

Bilsius nia ce phénomene avec une confiance peu commune & affecta un mépris souverain pour quiconque le regardoit comme possible. Ruysch à qui le ciel avoit accordé un jugement aussi sain qu'une main adroite, non moins bon raisonneur que bon disséqueur, vérifia sa conjecture, & découvrit ces valvules impossibles selon Bilsius, au nombre de deux mille, ce dont il donna des preuves incontestables. Cet évenement combla de joie les personnes sensées qui s'intéressoient dans la dispute, & pour qui le triomphe du mérite sur l'ignorance & la vanité a toujours quelque chose de satisfaisant. Bilsius plus attentif à soutenir sa réputation qu'à rechercher la vérité, assura qu'il ne conviendroit de ce point que quand on lui auroit fait voir ces valvules. Mais quand le témoignage de ses sens l'eut réduit à convenir de l'existence des valvules, il se retourna; jusqu'à présent il avoit joué le rôle d'un ignorant; il eutrecours à l'impudence, & il avança qu'il avoit fort bien connu ces valvules, mais qu'il n'avoit point communiqué cette découverte, par des raisons qui lui étoient particulieres. Ruysch publia en 1665. un petit volume, le premier, à ce que je crois qui soit sorti de sa plume, dans lequel il donne le détail de cette contestation, ou Bilsius parut avec tout le desavantage que l'ignorance ne manque jamais d'avoir avec le mérite, & tout le ridicule que la modestie triomphante ne manque point de jetter sur le vice opposé, lorsqu'il est vaincu.

M. Ruysch reçut en 1664. le bonnet de Docteur en Medecine dans l'Université de Leyde. Il eut bientôt après une grande, mais triste occasion de montrer au monde combien il étoit digne de l'honneur qu'on venoit de lui faire. La peste se répandoit avec fureur dans toute la Hollande, & M. Ruysch fut chargé de secourir tous ceux qui en furent attaqués dans la Haye. Quelque gloire qui dût rejaillir de cet emploi, il faut convenir que par lui-même elle étoit peu propre à se faire souhaiter. Mais une chose assez commune, c'est de voir la science & le mérite exposer les personnes qui en sont douées à des dangers dont l'ignorance met les autres à l'abri.

Sa principale occupation, celle qui consumoit la plus grande partie de son tems, c'étoit la dissection. Il poussa l'*anatomie* à un point de perfection auquel elle n'avoit point encore atteint. Les Anatomistes s'en étoient tenus pendant long-tems aux instrumens qu'ils jugeoient nécessaires pour la séparation des parties solides dont ils se proposoient de connoître la structure particuliere & les rapports mutuels.

Regnier de Graaf, intime ami de Ruysch, fut le premier qui pour découvrir le mouvement du sang dans les vaisseaux & les routes différentes qu'il prend pendant que l'automate vit, inventa une seringue d'une espece nouvelle, à l'aide de laquelle il remplit les vaisseaux d'une substance colorée qui faisoit distinguer les routes qu'elle avoit suivies & celles par conséquent que le sang suivoit à sa place, lorsque l'animal étoit vivant. On reçut d'abord cette découverte avec applaudissement: mais cette invention ne tarda pas à tomber, parce que la liqueur dont les vaisseaux étoient remplis venant à s'évaporer, le sujet préparé ne servoit plus de rien.

Jean Swammerdam s'appliqua à corriger ce défaut de l'invention de Graaf, & conclut fort judicieusement qu'il étoit absolument nécessaire de se servir de quelque substance chaude qui se refroidissant peu à peu, à mesure qu'elle couleroit dans les vaisseaux, perdît en arrivant à leur extrémité la nature de fluide, & pût en conséquence séjourner dans les vaisseaux: mais ceci jettoit une grande difficulté dans l'opération en multipliant les choses auxquelles il falloit avoir une grande attention. Il falloit avoir égard à la qualité particuliere de la matiere à injecter, au juste degré de chaleur qu'il falloit lui donner, & à la force avec laquelle il falloit la pousser. C'est ainsi que Swammerdam parvint à rendre sensibles les arteres capilaires & les veines du visage; mais il abandonna bientôt l'usage & la culture de cet art naissant. Il se précipita dans la dévotion, abandonna l'*anatomie*, & regarda toutes ces opérations comme illicites & insipides. Swammerdam cependant, ne put résister à la tentation de communiquer son secret à M. Ruysch son ami, qui en fut émerveillé & qui osa le pratiquer dans la suite sans croire que Dieu en fût offensé.

Le succès répondit à ses premiers essais, & il débuta vraisemblablement par quelque chose de beaucoup plus parfait que ce que Swammerdam avoit fait. L'injection des vaisseaux étoit telle que les parties les plus éloignées de leurs ramifications, celles qui étoient aussi déliées que les fils des toiles d'araignée, devinrent sensibles, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elles ne l'étoient quelquefois qu'à l'aide du microscope. Quelle est donc la nature de cette substance capable de pénétrer dans la cavité des canaux les plus imperceptibles, & de s'y endurcir en même tems?

On découvrit par ce moyen des ramifications qu'on n'avoit point encore apperçues, soit en considérant des corps vivans, soit en disséquant des corps d'hommes morts depuis peu de tems.

Des cadavres entiers d'enfans furent injectés; quant aux adultes, l'opération passa pour très-difficile, sinon pour impossible sur eux. Cependant il entreprit en 1666. par l'ordre des Etats Généraux, d'injecter le corps de l'Amiral Anglois Bercley, qui fut tué le 11 Juin dans une action entre les Flottes Angloises & Hollandoises. Ce corps, quoique en fort mauvais état lorsqu'on le mit entre les mains de Ruysch, fut renvoyé en Angleterre aussi habilement préparé, que si c'eût été le cadavre frais d'un enfant. Les Etats Généraux le récompenserent comme il convenoit à leur grandeur & à l'habileté de leur Artiste.

Chaque partie de la matiere injectée conservoit sa consistance, sa mollesse, sa fléxibilité, & acquéroit même à la longue quelque degré de beauté.

Les cadavres, avec tous leurs visceres, bien loin de rendre une odeur desagréable, en prenoient une fort douce, même dans les cas où ils tendoient à la puanteur, lorsqu'on les mettoit entre les mains de l'Artiste.

Le secret de Ruysch empêchoit encore les parties de se corrompre. Il eut le plaisir de voir dans le cours de sa vie, qui fut extremement longue, que ses préparations avoient résisté à l'injure des ans, & qu'il lui étoit impossible à lui-même de fixer le tems qu'elles avoient encore à durer.

Tous les cadavres qu'il a injectés ont le lustre, l'éclat & la fraîcheur de la jeunesse: on les prendroit pour des personnes vivantes, profondément endormies; & à considérer les membres articulés, ont les croiroit prêtes à marcher. Enfin on pourroit presque dire, que Ruysch avoit découvert le secret de ressusciter les morts. Ses momies étoient un spectacle de vie; au lieu que celles des Egyptiens n'offroient que l'image de la morr. L'homme sembloit continuer de vivre dans les unes & continuer de mourir dans les autres.

Lorsque M. Ruysch produisit ces premiers phénomenes, une multitude d'incrédules en prononcerent hardiment l'impossibilité: il n'opposa à leur opiniâtreté que ces mots, *veni & vide*: venez, voyez. Son cabinet ouvert en tout tems, étoit orné, s'il m'est permis de m'expri-

mer ainsi, de monumens vivans de son habileté, tous prononçans en faveur de son art, & réfutans ses contradicteurs.

Un Professeur en Medecine s'avisa de lui conseiller fort sérieusement de renoncer à ces charlataneries & de suivre les routes sûres & battues dans lesquelles ses prédécesseurs avoient marché. On peut s'imaginer combien cet avis parut ridicule à M. Ruysch. Le Docteur revint à la charge, & poussa les choses jusqu'à lui dire que sa conduite étoit en cela indigne de sa profession. Ruysch ne se départit point de son laconisme; & le Docteur n'eût pour toute réponse que cette phrase noble & franche, *veni & vide* : venez, voyez.

Ruysch n'a point nommé le Professeur, à l'amitié ou à la sotise duquel il devoit cet avis : il n'a pas tenu la même conduite à l'égard de Mrs Raw & Bidloo, l'un & l'autre profondément versés dans l'*Anatomie*, & les ennemis déclarés de son invention; Bidloo particulierement eut l'imprudence de se vanter qu'il possédoit le secret de préparer & de conserver les cadavres mieux que Ruysch même. A cela, M. Ruysch lui répondit par une question fort simple : Pourquoi, lui dit-il, si cela est, n'avez-vous donc pas découvert telles & telles parties ? Pourquoi toutes vos figures anatomiques sont-elles estropiées & pleines de défauts ? Il marque en même-tems quelques-uns de ces défauts. Jusques-là, la conduite de Ruysch est raisonnable : il avoit réuni en sa faveur tous les avantages qu'une bonne cause & la maniere honnête de la défendre peuvent donner. Mais il abandonna quelque tems après le caractere de Philosophe & celui de galant homme. Il se répandit en invectives contre ses adversaires. Il traita Bidloo de boucher adroit ; il se jetta dans des réflexions personnelles ; & lui dit en propres termes, qu'il avoit mieux aimé devenir *lanio subtilis* que *leno famosus*. Il y a toute apparence qu'un miserable jeu de mots, que l'antithese puérile de *lanio* & de *leno* firent risquer à Ruysch un reproche aussi indécent & aussi grossier que celui-là. Il est vrai que la conduite de Bidloo a des excès qu'on ne peut justifier. Il avoit appellé Ruysch, le dernier, le plus misérable des Anatomistes, *miserrimus Anatomicorum*. Mais les impertinences d'un homme ne doivent point troubler la tête, & n'excusent point la fureur aveugle d'un autre.

La fausseté peut avoir d'habiles défenseurs : mais la vérité ne manque jamais de triompher. Ne voyoit-on pas les chefs-d'œuvre de Ruysch, & n'en connoissoit-on pas toute l'utilité ? Les sujets nécessaires à la dissection, que la superstition qui dominoit alors sur les esprits, rendoient extremement rares, s'anéantissoient bien-tôt entre les mains des Anatomistes; Ruysch avoit trouvé le secret d'en éternifer l'usage. Les dissections ne furent plus accompagnées de cette horreur, qui avoit jusqu'alors suspendu les progrès & ralenti l'étude de l'*Anatomie*. Jusqu'alors les démonstrations anatomiques n'avoient été possibles que dans l'hiver ; les chaleurs de l'été ne furent plus capables de les interrompre ; le plus ou moins de clarté seule apporta quelque différence entre les jours.

En considérant les avantages du secret que Ruysch possédoit, & la curiosité violente dont il étoit dévoré, on n'est plus étonné qu'il ait découvert une infinité de choses qui avoient échappé à la connoissance de ceux qui avoient travaillé avant lui ; telle est l'artere bronchiale qui fournit aux poumons leur nourriture, & que les Anatomistes les plus délicats n'avoient point apperçue ; le périoste des petits os de l'oreille interne, qu'on avoit regardé jusques alors comme nus, & les ligamens placés aux articulations de ces mêmes os. Il découvrit encore, que la substance corticale du cerveau n'étoit point glanduleuse, comme on le croyoit, mais qu'elle étoit composée d'une infinité de ramifications de vaisseaux ; & que quant aux autres parties, que l'on regardoit comme des corps glanduleux, ce n'étoit que des amas de vaisseaux simples, qui ne différoient entre eux que par leurs longueurs, leurs diametres, les détours qu'ils formoient dans leur cours, & la distance de leurs extrémités au cœur ; circonstances dont les différentes sécrétions & filtrations étoient entierement dépendantes. Fréderic Schreiber qui a écrit sa vie, en parlant de l'étendue & de l'importance de ses découvertes, animé d'une espece d'enthousiasme, les expose d'une maniere fort vive dans quelques interrogations assez pressées. Qui est-ce qui avoit observé avant lui, dit-il, les vaisseaux qui coulent dans la tunique arachnoïde, la rotule, & la cavité qui reçoit l'os de la cuisse ? Qui avoit découvert les vaisseaux répandus dans la membrane qui enveloppe la moelle épiniere ? Qui connoissoit les vaisseaux qui s'insinuent & se répandent sur les cellules qui contiennent la moelle des os ? Qui connoissoit les vaisseaux, & des tendons & desligamens qui sont destitués de sang ?

Outre la pratique de la Medecine & sa Chaire d'*Anatomie*, les Bourg-Mestres d'Amsterdam l'avoient encore nommé Inspecteur de ceux qui étoient blessés ou tués dans les querelles particulieres. Pour le bien général de l'état, on l'avoit constitué Maître des Sages-Femmes, qui, généralement parlant, entendoient assez mal leur profession, & qui avoient le défaut de se hâter trop à faire l'extraction violente du placenta, lorsqu'il ne venoit pas de lui-même, poussant même l'imprudence jusqu'à le déchirer, ce qui causoit souvent la mort aux femmes. M. Ruysch les détermina, mais ce ne fut pas sans peine, à attendre patiemment qu'il fût expulsé, ou à aider doucement à son expulsion, par la raison que la nature a placé à cet effet un muscle orbiculaire au fond de la matrice. Il avoit découvert ce muscle, & il prétendoit que sa fonction étoit de chasser le placenta, & qu'il avoit presque toujours la force de le chasser en entier.

Enfin, il fut créé Professeur de Botanique ; & il donna dans cette Science à son génie le même effort qu'il lui avoit donné dans l'*Anatomie*. Le commerce étendu des Hollandois lui fournit un grand nombre de plantes étrangeres qu'il disséqua, & qu'il conserva avec un art admirable. Il sépara adroitement leurs vaisseaux de leur parenchyme, & il rendit évidente par ce moyen la maniere dont il subsistoit. Les plantes furent embaumées comme les animaux ; & la main de Ruysch les éternisa comme eux.

Son cabinet ou le lieu qui contenoit ces raretés & beaucoup d'autres, étoit si riche, qu'on l'auroit pris pour le cabinet d'un Roi, plutôt que pour la collection d'un particulier. Outre la multitude & la variété qui y régnoient, il étoit embelli par un ordre & des ornemens qui en relevoient infiniment la vue. Des plantes disposées en bosquets, des coquillages arrangés en desseins, étoient mêlés avec des squeletes & des membres anatomisés ; & afin qu'on n'eût plus rien à desirer, il avoit animé le tout par des inscriptions placées sur chaque chose, & tirées des meilleurs Poëtes latins. Ce cabinet étoit l'admiration de tous les étrangers. Les Généraux d'armées, les Ambassadeurs, les Electeurs, les Princes & les Rois même, ne dédaignerent point de le visiter. Le Czar Pierre passant par la Hollande en 1695. vit le Cabinet de M. Ruysch. Il fut tellement frappé de la beauté d'un petit enfant, en qui brilloient toutes les graces d'un enfant vivant de son âge, & qui sembloit lui sourire, qu'il ne pût s'empêcher de le baiser. A son retour en Hollande en 1714. il acheta cette collection, & la fit passer à Petersbourg. Mais son industrie & son expérience en eurent bien-tôt formé une autre.

Il fut élu Associé honoraire de l'Université de Petersbourg en 1727. Il étoit encore membre de l'Académie *des Curieux de la Nature* en Allemagne, & de la Société Royale de Londres.

Il mourut d'une fievre en 1731. âgé de quatre-vingt-douze ans. Il eut cet avantage particulier sur tous les grands Hommes qui l'avoient précédé, d'avoir assez longtems vécu pour voir avant sa mort son mérite reconnu, & la malice & l'envie réduites au silence.

M. Ruysch a donné un grand nombre d'Ouvrages différens & en différens tems, dont on a fait enfin une collection assez mal ordonnée, imprimée, ainsi qu'il paroît par le frontispice, *Amstel.* apud Jassonio-Waesbergios, 1737.

Il y a dans un des Ouvrages de Ruysch, une singularité qui mérite quelque attention; c'est que quelque passage de ses *Adversaria*, qui ont paru en Latin & en Hollandois, sont en blanc & sans être traduits dans le Hollandois. On n'a qu'à lire ces passages pour voir tout d'un coup ce qui a déterminé l'Auteur à ne les point traduire.

La vie que nous venons de donner de M. Ruysch est pleine d'événemens si curieux & si instructifs, que nous espérons par cette raison que le Lecteur nous pardonnera de l'avoir fait si longue.

J. DOMINICUS SANTORINI.

Cet Auteur est, à ce que je crois, Venitien. Il a publié plusieurs découvertes très-curieuses, dans ses Observations anatomiques, dont il y a une ou plusieurs éditions Italiennes. La derniere s'est faite à Leyde en 1739-40.

Ses *Opuscula Medica* ont été imprimés, Roterod. 1719.

GUNTHOSUS CHRISTOPHORUS SCHELHAMMERUS.

Ce Medecin professa sur la fin du dernier siecle la Medecine à Gene pendant quatre ans. De-là il passa en Danemark, où il vécut le reste de sa vie. Nous avons de lui,

In Physiologiam introductio, Helmstad. 1681. 4°.

De auditu Liber unus, Lug. Batav. 1684. 8°.

Ce dernier Ouvrage, & son *Epistolica dissertatio de lymphæ ortu & lymphaticorum vasorum causis*, se trouvent dans la Bibliotheque de le Clerc & Manget.

Il a donné une édition de l'introduction à la Medecine de Conringius, avec des notes.

Il a fait plusieurs observations sur la langue, le larinx, les glandes salivaires, le diaphragme, le mésentere, le colon, le cæcum, le réservoir du chyle, les reins, les doigts, les ongles, la lymphe, les canaux lymphatiques; & toutes ces observations méritent d'être lues.

On trouve encore dans les Ephémerides germaniques, quelques morceaux de cet Auteur, comme l'*anatomie* d'une mole, & un Traité *De Calculo cerebri*.

HENRICUS-SIGISMUNDUS SCHILLINGIUS

A donné les Ouvrages suivans:

Discursus Phisiologico Anatomicus de microcosmi miseriâ, & perfectionis excellentia. Witteberg. 1658. *in-quarto.*

Tractatus Osteologicus, sive Osteologia microcosmica. Dresdæ. 1669. *in-quarto.*

CONRADUS-VICTOR SCHNEIDERUS

Professoit la Medecine à Wittemberg au milieu du dernier siecle. Il a écrit un grand nombre d'Ouvrages Anatomiques. Les sujets qu'il a traités principalement, ce sont la membrane pituitaire, & les os de la tête, sur quoi il a fait quelques remarques excellentes.

On a de lui les Ouvrages suivans:

Dissertationes Anatomicæ de partibus quas vocant, principalioribus, capite, corde, hepate, cum observationibus ad Anatomiam necnon ad artem medendi pertinentibus. Witteberg. apud Joan. Rotinerum. 1643. *in-8°.*

Liber de osse cribriformi & sensu ac organo odoratus & morbis ad utrumque spectantibus, de coryza, hemorrhia narium, polypo, sternutatione, amissione odoratûs. Witteberg. apud Tobiam Mevium & Elerdum Schumacherum. 1655. *in-douze.*

Disputationes Osteologicæ aliquot. Witteberg. apud Mich. Wendtium. 1649. *in-8°.*

De osse occipitis, ejusdemque vitiis ac vulneribus. Ibid. apud Joan. Hacke. Anno & formâ eisd.

Disputatio medica de ossibus temporum. Ibid. apud Joan. Rohnerum. 1653. *in-8°.*

Oratio de Æquitate ac Justitiâ naturæ. Ibid. 1646. *in-quarto.*

Oratio de Bellis naturæ. Ibid. *fol.*

Dissertatio Anatomico-Chirurgica de naturâ ossis frontis, & ejus vulneribus ac vitiis. Ibid. 1650. *in-8°.*

Liber primus de Catarrhis, quo agitur de speciebus catarrhorum; & de osse cuneiformi; per quod catarrhi decurrere finguntur. Witteberg. apud Hær. Tobiæ Mevii & Elerdi Schumacheri. 1660. *in-quarto.*

Liber de Catarrhis secundus, quo Galenici catarrhorum meatus perspicue falsi revincuntur. Ibid. apud eosd. anno & formâ eisd.

Liber de Catarrhis tertius, quo novi catarrhorum meatus demonstrantur. Ibid. apud eosd. 1661. *in-4°.*

Liber de Catarrhis quartus quo generalis catarrhorum curatio ad novitia dogmata & inventa paratur. Ibid. apud eosd. anno & formâ eisd.

Liber quintus & ultimus de catarrhosorum diætâ, & de speciebus catarrhorum. Witteberg. 1662. *in-quarto.*

Liber de Catarrhis specialissimus. Witteberg. 1674. *in-quarto.*

Liber de morbis capitis seu cephalicis illis, ut vocant, soporosis, &c. Witteberg. 1669. *in-quarto.*

Liber de novâ gravissimorum trium morborum curatione, &c. Francof. 1672. *in-quarto.*

Liber de spasmorum naturâ & subjecto. Witteberg. 1678. *in-quarto.*

MARCUS-AURELIUS SEVERINUS,

Fut disciple de Julius Jassolinus, au commencement du siecle passé, & dans la suite Professeur d'*Anatomie* & de Chirurgie à Naples. Il est plus connu par ses Ouvrages de Chirurgie, que par ceux d'*Anatomie*. Ce fut apparemment par les connoissances qu'il avoit de l'*Anatomie* qu'il excella en Chirurgie; car sans l'une de ces sciences, il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, d'être habile dans l'autre.

Il a donné les Ouvrages Anatomiques suivans:

Zootomia Democritea. Noriberg. 1646. *in-quarto.*

Historia Anatomica, Observatioque medica eviscerati corporis, Neapoli, 1629. *in-quarto.*

Quæstiones Anatomicæ quatuor. 1. *De aqua Pericardii.* 2. *De cordis adipe.* 3. *De poris Cholidochis.* 4. *Osteologia, pro Galeno, adversus argutatores. Epidoche in totidem alias Julii Jassolini.* Hanow. 1664. *in-quarto.* Francof. 1668. *in-12.* Ces derniers Ouvrages sont contenus dans un Traité sur l'*Anatomie*, composé par Wolckamer.

NICOLAUS SEVERUS

Composa au milieu du siecle dernier les Ouvrages suivans:

Responsio ad vindicias Hepatis redivivi contra Deusingium. Lugd. Bat. 1662. *in-douze.*

Observationes Anatomicæ de glandulis oculorum; novisque eorum vasis. Hafn. 1664. *in-quarto.*

Observationes Anatomicæ de glandulis oris. Lugd. Bat. 1662. *in-quarto*, & *in-douze.*

NICOLAS STENO

Etoit Danois. Il fleurissoit sur le milieu du siecle passé. Il a enrichi l'*Anatomie* de plusieurs découvertes importantes. Il a apperçu le premier les canaux qui portent l'humidité qui arrose l'œil, & qui en facilite les mouvemens. Il donna en 1662. la description d'un vaisseau salivaire, qui part des glandes placées aux envi-

rons des oreilles, dont personne n'avoit encore fait mention. Il remarqua que les fibres musculaires du pharinx sont rangées dans un ordre double de spirales, l'un qui descend & l'autre qui monte; suivant des routes opposées, & se croisant à chaque circonvolution. Il a fait de plus des Observations sur les canaux lymphatiques. On a de lui :

De Musculis & glandulis observationum specimen. Hafn. 1667. *in-quarto.* Amstel. 1664. *in-douze.* Lugd. Bat. 1683. *in-douze.* Cet Ouvrage se trouve dans la Bibliotheque-Anatomique.

Dissertatio de cerebri Anatome. Guido Fanoisius a traduit cette dissertation sur l'édition Françoise de 1669. Lugd. Bat. 1671. *in-douze.* Cet Ouvrage est aussi dans la Bibliothèque Anatomique.

Observationes Anatomicæ quibus varia oris, oculorum & narium vasa describuntur, novisque salivæ, lachrymarum & muci fontes deleguntur, & novum Bilsii de Lymphæ motu & usu commentum examinatur & rejicitur. Lugd. Bat. 1662. *in-douze.* Ibid. 1680. *in-douze.*

Ces Observations ont aussi été recueillies par Manget & le Clerc.

Elementorum myologiæ specimen, seu musculi descriptio Geometrica. Cui accidunt canis Carchariæ dissectum caput & dissectus piscis ex canum genere. Amstel. 1669. *in-8°.* On trouve cet Ouvrage dans la Bibliothéque Anatomique.

FRANCISCUS STOCKHAMMERUS

Publia sur la fin du dernier siecle les Ouvrages suivans sur l'*Anatomie* :

Microcosmographia sive partium humani corporis omnium, earumque actionum & usuum brevis quidem, accurata tamen & atoma descriptio, novis hujus sæculi inventis exornata. Viennæ Austriæ. 1682.

LAURENTIUS STRAUSSIUS

Fleurissoit sur la fin du siecle passé. Il a publié beaucoup d'Ouvrages; entre lesquels, les suivans concernent l'*Anatomie.*

Conatus Anatomicus, aliquot disputationibus exhibitus. Francof. 1665. *in-quarto.*

Microcosmographia metrica, sive humani corporis historia, Elegiaco carmine exhibita, & ad sanguinis circulationem & pleraque nova Anatomicorum inventa accommodata. Giessæ 1679. *in-8°.*

JEAN SWAMMERDAM

Fut un Anatomiste célebre sur la fin du siecle passé, & avoit été disciple cheri de Van-Horne, sous lequel il fit de grands progrès dans l'art de disséquer, & de préparer les corps.

De Graaf étoit disciple de Van-Horne dans le même tems que Swammerdam qui l'accuse d'avoir volé des découvertes à leur maître commun, & de se les être appropriées, comme un vrai Plagiaire.

On fait un très-grand cas de ses Ouvrages. Voici ce que nous avons de lui.

Miraculum naturæ, sive uteri muliebris fabrica. Notis in D. Joh. Van-Horne Prodromum illustrata, & tabulis à Clariss. expertissimisque viris cum ipso Archetypo Collatis adumbrata. Adjecta est nova methodus, cavitates corporis ita præparandi, ut suam semper genuinam faciem servent. Lugduni. Bat. 1672. *in-quarto.* Ibid. 1679. *in-4°.* Cet Ouvrage est dans la Bibliothèque Anatomique.

Tractatus Physico-Anatomico-Medicus de respiratione usuque pulmonum. Lugd. Bat. 1667. *in-8°.* Ibid. 1679. *in-8°.* Lugd. Bat. 1738.

Manget & le Clerc ont aussi recueilli cet Ouvrage.

FRANCONIUS SYLVIUS DE LA BOE

Est plus connu comme Medecin, que comme Anatomiste. Il naquit à Hanowre en 1614. Exerça la Medecine à Amsterdam, & mourut Professeur à Leyde en 1678.

Le seul droit qu'il ait de se trouver dans ce Catalogue, lui est disputé pas Nemesius qui revendique ce que Sylvius appelle son sisteme sur la bile. Il a cependant découvert l'os orbiculaire de l'oreille interne; mais il s'est trompé sur sa situation. Il est placé entre l'étrier & l'enclume; au lieu que de la Boé le plaçoit à côté de la tête de l'étrier.

DANIEL TAUVRY

Medecin François a donné un Traité d'Anatomie dont on fait peu de cas, & qui n'a mérité quelque attention que par des hypotheses extravagantes, & une théorie des plus singulierement mal imaginées; ce Traité a pour titre *Anatomie raisonnée.* Il parut en 1687. L'Auteur avoit pour lors dix-huit ans. Il donna en 1700. son Traité de la génération & de la nourriture du fœtus. Il mourut en 1701. âgé de trente-un an.

MATTHIAS TILINGIUS

A écrit plusieurs Traités d'*Anatomie*; mais il ne paroît pas qu'il ait fait aucune découverte dans la structure du corps humain. Il vivoit sur la fin du siecle passé.

Ses Ouvrages Anatomiques sont :

De tuba uteri deque fœtu nuper in Galliâ, extra uteri cavitatem, in tuba concepto, exercitatio Anatomica. Rinthelii. 1670. *in-douze.*

De placenta uteri disquisitio Anatomica, novis in Medicina hypothesibus illustrata. Rinthelii. 1672. *in-douze.*

De admiranda renum structura eorumque usu nobili in sanguificatione, feminis præparatione, ac humoris serosi sanguine segregatione, consistente, exercitatio Anatomica, ex principiis de circulari sanguinis motu illustrata. Francof. 1672. *in-douze.*

Anatomia lienis, ad circulationem sanguinis, aliaque recentiorum inventa, accommodata. Rinthelii. 1673. *in-douze.* Ibid. 1676. *in-douze.*

Παρέκβασις, seu digressio Physico-Anatomica curiosa de vase brevi lienis, ejusque usu nobili ac egregio in corporis humani œconomia. Mindæ. 1676. *in-12.*

EDWARD TYSON,

Etoit Medecin de l'Hôpital de Bethléem, membre du Collége des Medecins, & Professeur d'*Anatomie* & de Chirurgie.

Il étoit Anatomiste fort exact, comme il paroît par plusieurs dissertations qu'on trouve de lui dans les Transactions Philosophiques & dans les *Acta eruditorum*; & qui concernent l'*anatomie* de l'homme, des bêtes & des insectes.

On a imprimé à Londres en 1681. son *Phocæna* ou son Cours d'*Anatomie* dans le Collége des Gresham, avec un discours préliminaire sur l'*anatomie* & sur l'histoire naturelle des animaux.

ANTONIUS-MARIA VALSALVA.

Naquit à Imola en Italie, & professa l'*Anatomie* à Bologne. Son Traité *de l'oreille* contient plusieurs choses nouvelles, & passe pour un Ouvrage excellent. Il a décrit encore & donné de nouvelles figures des muscles de la luette & du pharinx.

PHILIPPE VERHEYEN,

Naquit en 1648. Il s'étoit d'abord destiné à l'étude de la Théologie :

Théologie : mais ayant perdu une jambe par la gangrène, il se tourna entierement du côté de la Medecine. Il professa l'*Anatomie* & la Chirurgie à Louvain. Il se fit une grande réputation, & mourut d'une fievre en 1711. Les savans le regretterent beaucoup. Son *Anatomie* est fort estimée. On en a fait plusieurs éditions. La derniere est de Bruxelles & de 1726. 2 vol. *quarto.*

JOANNES-BAPTISTA VERLE,

A composé un Ouvrage intitulé, *Anatomia artificialis oculi humani*. Il a été imprimé à Amsterdam en 1680. *in-12.* & on le trouve dans les *Miscellanea curiosa* & dans la Bibliotheque Anatomique.

JOSEPH GUICHARD DU VERNEY.

Cet Anatomiste célébre naquit à Feurs en Foretz le 5 Août 1648. Jacques du Verney son pere exerçoit la Medecine dans ce lieu. Le fils étudia la Medecine pendant cinq ans à Avignon. Il vint à Paris en 1667. où on l'employa peu à près à disséquer le cerveau devant des Assemblées de Savans qui se tenoient chez M. l'Abbé Bourdelot & chez M. Denis célebre Medecin de Paris. Il s'en acquita si bien qu'en 1676. il eut une place à l'Académie des Sciences. Il fut chargé dans la suite de faire un Cours d'*Anatomie* devant M. le Dauphin, & en 1679. il fut placé dans la Chaire d'*Anatomie* au Jardin du Roi.

Il publia en 1683. son Traité *de l'organe de l'ouie*, qui fut traduit en Latin l'année suivante & imprimé à Nuremberg. Cet Ouvrage est fort estimé. C'est le seul qu'on ait de lui. Il mourut le 10 Septembre 1730.

JOANNES VESLINGIUS,

Professa l'*Anatomie* & la Botanique à Padoue au commencement du dernier siecle. Son *Syntagma anatomicum* est estimé. Il y en a plusieurs éditions ornées de figures. Celle d'Amsterdam de 1666. avec des notes & l'appendix de Gérard Blasius, passe pour la meilleure.

RAYMOND VIEUSSENS,

Etoit de Montpellier & passa pour entendre très-parfaitement l'*anatomie* du cerveau, de la moelle allongée & des nerfs, surquoi il n'est pas toujours d'accord avec Willis. Sa *Neurologie* est ornée de fort belles figures, & les parties y sont très-exactement décrites. Cet Ouvrage a été imprimé, Lugd. 1684.

JOANNES VIGIERIUS,

Célébre Chirurgien qui vécut sur le milieu du dernier siecle. Nous avons de lui,

Enchiridion Anatomicum, imprimé, Hag. Comit. 1659. avec ses *Opera Medico-Chirurgica*, *quarto*.

JOANNES-GEORGIUS VIRSUGUS,

Etoit Bavarois. Il posséda bien l'*Anatomie*. Il n'a point donné d'Ouvrage; mais il s'est immortalisé par la découverte du canal du pancréas qui porte le fluide séparé dans sa substance glanduleuse, dans le même endroit où le conduit cholidoque commun s'ouvre dans le duodenum. Il fit cette découverte en 1642. Il fut quelque tems après massacré dans son Cabinet, par un Italien qu'on soupçonne avoir été gagé pour cette action. On le nomme quelquefois *Wirtumgus*.

JEAN-GEORGE WOLKAMER,

Exerçoit la Medecine à Nuremberg sur le milieu du dernier siecle. Outre les Ouvrages suivans que cet Auteur a donné, on trouve encore un grand nombre de morceaux détachés qui sont sortis de sa main, dans les Ephémérides Germaniques.

Collegium Anatomicum ex clarissimis triumviris concinnatum; Ex Julii Jassolini, locris; quæstionibus Anatomicis. 1. De cordis adipe. 2. De aqua pericardii. 3. De poris choledochis & vesica fellea. 4. Osteologia parva. Marci Aurelii Severini, totidem epidochis. Et Bartholomeo Cabrolio, Aquitano. Hanoviæ. 1654. *quarto.* Francof. 1668. *quarto.*

Epistola de stomacho scripta ad Doct. Joan. Georgium Sartorium. Altorph. Noricor. 1682. *quarto.*

JOANNES-JACOBUS WEPFER,

Exerçoit la Medecine à Schaffouse sur la fin du dernier siecle. On lui a obligation d'un grand nombre de traités anatomiques fort curieux, surtout concernant l'*anatomie* de ceux qui sont morts d'apoplexie. On a de lui,

Observationes Anatomicæ, ex cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia, cum exercitatione de ejus loco affecto. Schaff. 1658. *octavo.* ibid. 1675. *octavo.* Amstel. 1681. *octavo.*

Historiarum & observationum apoplecticorum & similium, potissimum anatome subjectorum auctarium, cum scholiis. Ibid. anno & formâ eisd.

Historia anatomica de puella sine cerebro nata. Schaff. 1665. *octavo.* Cet Ouvrage est dans la Bibliotheque Anatomique.

De dubiis anatomicis epistola. Cette Lettre a été imprimée avec un Traité de Jacobus-Henricus Paulus, intitulé,

Anatomiæ Bilsianæ anatome. Noriberg. *quarto.* Argent. 1665. *octavo.*

CONRADUS WESENFELD.

Nous n'avons rien que je sache de cet Auteur concernant l'*anatomie*. Mais Joannes Petrus Albrecht rapporte dans les Ephémérides Germaniques, que Wesenfeld croyoit avoir remarqué dans un criminel qu'il eut occasion de disséquer, quelques conduits qui communiquoient de l'intestin cœcum à la vessie. Personne depuis n'a remarqué la même chose.

THOMAS WHARTON,

Medecin Anglois, publia en 1656. un Traité des glandes sous le titre d'*Adenographia*. On y trouve plusieurs particularités curieuses & qui n'étoient pas alors connues. Entre autres choses, il y parle d'un canal qui part des glandes conglomérées qui sont situées au côté le plus éloigné de la mâchoire inférieure & qui fournit de la salive qu'il décharge dans la bouche vers le milieu du menton.

THOMAS WILLIS.

Ce Medecin fit ses études à Oxford, où il professa dans la suite l'histoire naturelle. Il naquit en 1620. & mourut en 1677. Il s'est fait par sa pratique plus de réputation qu'il n'en eût mérité par sa théorie, qui n'étoit pas toujours des plus sensées. Cependant il faut convenir qu'il entendoit très-bien l'*anatomie* du cerveau, des nerfs, de l'estomac & des intestins.

Piccolhomini avoit remarqué avant lui que le cerveau proprement dit & le cervelet, avoient deux substances fort distinctes, l'une extérieure d'une couleur cendrée, parsemée d'une infinité de vaisseaux sanguins qui font sous la pie-mere une multitude innombrable de tours & de retours; l'autre intérieure, partout unie à la premiere, d'une nature nerveuse, tenant près cette écorce, car c'est ainsi qu'on appelle la premiere, à la moelle allongée d'où toutes les parties de nerfs qui partent du cerveau & de la moelle de l'épine & qui sont situées sous le cerveau & sous le cervelet, tirent leur origine.

Willis qui examina le cerveau après Piccolhomini, poussa ses recherches fort loin.

Il remarqua toutes les insertions de cette substance médullaire dans la substance corticale de la moelle allongée, il considéra avec soin les origines de tous les nerfs; & son infatigable curiosité les suivit dans toutes les parties du corps. Alors il fut démontré que le cerveau étoit la source du mouvement & du sentiment: mais on connut encore comment en vertu des nerfs telle partie du corps conspire avec telle autre pour produire tel mouvement en particulier, & l'on vit presque à l'œil que toutes les fois que plusieurs parties concourent à la production d'un mouvement, ce mouvement est produit par des nerfs répandus dans chacune de ces parties & tous agités en même tems. Quoique Vieussens & Duverney aient corrigé en plusieurs endroits l'*Anatomie* de Willis sur les nerfs, il est toutefois certain qu'ils ont confirmé son hypothese tout en développant ses erreurs.

Il a séparé les diverses membranes qui couchées les unes sur les autres forment l'estomac. Il examina les fibres de l'enveloppe du milieu plus exactement qu'on avoit fait jusqu'alors. Il suivit avec beaucoup d'adresse les vaisseaux sanguins & les nerfs répandus entre ces enveloppes. Il démontra que la membrane qui tapisse l'intérieur de l'estomac est glanduleuse, & que ces glandes filtrent l'humeur qui empêche les alimens de le blesser, & qui concourt avec la salive à hâter la digestion. Il a donné des raisons particulieres de l'ordre de ces fibres entrelacées qui composent l'enveloppe musculaire.

JACQUES-BENIGNE WINSLOW,

Professeur d'*Anatomie* & de Chirurgie au Jardin du Roi à Paris, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, membre de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Berlin, a donné en 1723. un excellent Ouvrage intitulé, *Exposition anatomique de la structure du corps humain, quarto.*

Le Docteur George Douglas l'a traduit en Anglois & il a paru dans cette langue à Londres en 1734.

Il passe pour le meilleur systeme des parties solides du corps humain qui ait encore paru. On y admire surtout la précision, la clarté & l'ordre. On a l'obligation à l'Auteur d'y avoir introduit quelques termes nouveaux qui servent infiniment à éclaircir cette matiere & à rendre les connoissances plus nettes & plus vives.

Le fameux Stenon étoit le grand oncle de M. Winslow.

ANATON. Voyez *Anatron.*

ANATRESIS, Ἀνάτρησις, de ἀνὰ & τρέω, *perforare, percer.* Pris à la lettre, il signifie *perforation.* Mais il est employé dans Galien pour l'opération du trépan.

ANATRIBE, Ἀνατριβὴ, &

ANATRIPSIS, Ἀνάτριψις, de ἀνὰ & τρίβω, *broyer, broyement.*

ANATRIS ou ANTARIS, *Mercure.*

ANATRON ou NATRON, *Soude blanche.* C'est un sel tiré de l'eau du Nil par crystallisation ou par évaporation; il pourroit bien être le nitre des anciens. On en trouve rarement en France. Il est un peu aigre au gout. Il faut le choisir en masse blanche, comme crystallisé, pesant, d'un gout de sel ordinaire, mais de mauvaise odeur, s'humectant aisément à l'air. Les Blanchisseuses l'employoient autrefois à la place de la soude pour blanchir leur linge, d'où vient qu'on l'a appellé soude blanche improprement. Les Bouchers s'en servoient aussi à la place du sel marin pour saler leurs cuirs. Mais il a été défendu depuis plusieurs années d'en apporter en France. C'est ce qui l'a rendu fort rare.

Il est fort apéritif pris par la bouche; il déterge & desseche étant appliqué extérieurement. Il résiste à la gangrene. Il en entre dans la composition de la pierre de Crollius. Mais comme on n'en trouve point, on lui substitue le sel de verre.

Il y a aussi l'*anatron* artificiel qu'on appelle en latin *anatrum factitium.* On le compose avec dix parties de salpetre, quatre parties de chaux vive, trois parties de sel commun, deux parties d'alun de roche & deux parties de vitriol. On dissout le tout dans du vin. On fait bouillir la dissolution; on la coule & on la fait évaporer en consistance de sel.

Il est employé comme le borax pour purifier les métaux & pour les mettre en fusion. LEMERY, *des Drogues.*

Il y a une grande différence entre le nitre ou le *natrum* des anciens, & notre salpetre ou nitre des modernes; car on doute si les anciens ont connu notre salpetre; & d'un autre côté, le nitre des anciens nous est presque inconnu. Les anciens ont donné le nom de nitre à un sel âcre ou alcali que l'on retiroit d'Egypte & d'autres endroits, & qui fermentoit avec des liqueurs acides. Il est certain qu'ils s'en servoient comme d'un sel lixiviel, pour laver leurs habits & pour faire du verre.

Salomon fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorsqu'il dit dans ses *Proverbes, chap.* 25. « celui qui chante des airs à un cœur af- » fligé, fait comme si l'on mêloit du nitre avec du vi- » naigre. » Cette antipathie ou cette effervescence de ce nitre avec le vinaigre ne peut s'entendre de notre salpetre ou de notre nitre ordinaire, puisqu'il n'excite point de trouble lorsqu'on le mêle avec le vinaigre.

Les anciens se servoient souvent de nitre & d'aphronitre dans les bains: ils l'ont appellé ματρωνικὸν νίτρον, & παρθένιον, parce que les Dames & les jeunes filles s'en servoient souvent pour se laver. C'est pourquoi *Jeremie chap.* 2. *vers.* 22. dit, « quand vous vous laveriez avec » du nitre, & que vous vous purifieriez avec une grande » abondance d'herbes, de berith, vous demeureriez » toujours souillées devant moi dans votre iniquité, » dit le Seigneur votre Dieu; » ce qui ne convient pas au salpetre, mais à un sel alcali lixiviel que l'on apporte quelquefois d'Egypte sous le nom de nitre ou d'aphronitre, qui se fond aisément à l'humidité de l'air, qui fermente avec le vinaigre & qui a une vertu détersive. Et encore actuellement dans les champs de l'Asie mineure, près de Smyrne & d'Ephese, la terre s'éleve au printems & en automne & forme un grand nombre de petites éminences, telles que celles que les taupes font dans notre pays. Les habitans font une lessive de cette terre pour laver leurs habits; & du sel qu'ils retirent par la seule eau qu'ils y versent, ils font du savon en la mêlant avec de l'huile, selon que le rapporte le savant Tournefort. On avoit coutume de se servir de ce même nitre des anciens pour en faire du verre avec le sable, comme on en fait aujourd'hui avec le sel tiré de la plante appellée kali ou soude. C'est ce que l'on peut conclurre des paroles de *Tacite*, *L. V. de ses hist.* Car en parlant d'un certain fleuve de la Palestine & voisin de l'Egypte, il dit: « près de son embouchure on » ramasse du sable dont on fait du verre en y mêlant du » nitre. »

Il est donc certain que le nitre des anciens est entièrement différent du nôtre. Non-seulement il n'est plus en usage en Europe, mais encore il est très-rare, quoique les anciens en fissent un très-grand usage, soit pour faire des médicamens, soit pour les commodités de la vie; car les bains qui étoient fréquens épuisoient une grande quantité de ce nitre. Il servoit à la teinture, pour assaisonner les alimens, & quelquefois on l'employoit pour enduire les vaisseaux faits de terre.

Comme l'on nous en apporte fort rarement, il est très-difficile d'établir la différence qui se trouve entre le νίτρον ou λίτρον des Grecs & l'ἀφρόνιτρον ou le nitre d'Afrique ou d'Egypte, que nous croyons être le baurac des Arabes, & que l'on appelle aphronitre, c'est-à-dire écume de nitre, de ces mots ἀφρὸν τοῦ νίτρου.

Le nitre des anciens étoit un sel naturel, blanc ou de couleur de rose, d'un gout amer, qui ne décrépitoit point dans le feu comme le sel commun, & qui ne fusoit pas sur les charbons comme le salpetre des modernes, mais qui étoit fusible & formoit des bulles, comme

l'alun & le borax, & qui bouillonnoit avec les acides: c'est pourquoi il nous paroît être de même nature que le sel de tartre ou les cendres gravelées. GEOFFROY.

ANATRON, signifie aussi quelquefois sel de verre, qui n'est qu'une écume saline qui se sépare du verre pendant qu'il est en fusion dans les fourneaux.

On le prend encore pour la *terra Saracenica*, dont il y a trois especes; la blanche, la rouge & l'azurée.

Il signifie encore cette excroissance blanche & pierreuse qui naît sur les rochers, en forme de mousse blanche & que quelques-uns appellent *sal nitrum*.

Au lieu d'*anatron*, on dit aussi *anachron*, *anatrum*, & *anaton*. CASTELLI & RULAND, JOHNSON, SCHRODER, HOFFMAN.

ANATROPE, Ἀνατροπὴ de ἀνατρέπω, *subvertere*, *renverser*; à la lettre *renversement*. Mais ici c'est le relâchement d'estomac accompagné de défaut d'appétit, de vomissement & de nausée. GALIEN.

Le verbe ἀνατρέπω signifie dans Hippocrate, *Lib. de Arte*, *renverser*, *ruiner*, *détruire*.

ANATRUM. Voyez *Anatron*.

ANATUM, *coque d'œuf*. JOHNSON.

ANAUDOS, Ἄναυδος. Ce terme signifie, selon Galien, dans Hippocrate, une personne qui a perdu l'usage de la parole; & *aphonos*, ἄφωνος une personne qui a totalement perdu la voix. Dans les premiers les organes qui servent à l'articulation des mots sont offensés ou embarrassés. Dans les autres qui ont entierement perdu la voix, les parties telles que le larynx avec les muscles & les nerfs qui lui appartiennent, sont hors d'état de remplir leurs fonctions. Ce mot est dérivé d'α privatif & de αὐδὴ, *parole*; comme *aphonos* vient d'α privatif & de φωνὴ, *voix*.

ANAVINGA. *Baccifera indica fructu rotundo cuspidato*, *cerasi magnitudine*; *Polypyreno. Anavinga*. H. M. P. 4. T. 49. pag. 101.

Arbre d'une grandeur moyenne qui croît dans le Malabar aux Indes Orientales, particulierement aux environs de Cochin. Il est toujours verd, & son fruit ou sa graine est mûre en Août.

Le suc de ce fruit ou de cette graine pris en boisson excite la sueur, est bon dans les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. On fait de la décoction des feuilles de l'arbre dans de l'eau un bain salutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations. RAY, *Hist. Plant.*

ANAXYRIS, ἀναξυρὶς, espece de *Lapathum*, qu'on appelle encore *oxalis* ou *Lapathum agreste*. ORIBASE, *Med. Coll. Lib. I.*

ANAXYRIDES, ἀναξυρίδες, dans Hippocrate *de Aere*, signifie une espece de culotte ou de caleçon, à l'usage des Scythes. Ce terme vient de ἀνασύρω; en changeant le σ en ξ, ἀναξύρω, *tirer en haut*.

A N B.

ANBLATUM, *cordi*, *sive aphyllon*. J. B. *Orobanche radice dentata, major*. C. B. *Dentaria major, Matthiolo*, Ger. *Orob. radice dentata*, *sive dentaria major Matthiolo*, Park. *Grande dentaire*.

C'est une plante qui fleurit sur la fin du mois d'Avril & au commencement de Mai; on la trouve dans des hayes, aux environs de *Darking*, en *Surry*, à *Bredgate*, proche *Sittingborn*, du côté de *Chiselhurst* & *Maidstone*, dans le *Kent*, proche *Dalston*, en *Westmorland*, & à *Heptonstal*, dans la Province d'*York*. *Syn. Ship. Brit.* 288.

Je ne lui connois aucune propriété. MARTIN TOURNEFORT.

A N C.

ANCHA, terme dont Avicenne & Forestus quelquefois se sont servis; il est synonyme dans ces Auteurs à *Coxa*. CASTELLI.

ANCHILOPS. C'est une tumeur phlegmoneuse située ordinairement au grand angle de l'œil, sous l'endroit où les paupieres se joignent, qui dégenere en abscès. Il y en a de deux especes; l'une est douloureuse, & l'autre est presque sans douleur.

L'*Anchilops* douloureux est souvent accompagné d'une fievre violente qui dure, jusqu'à ce que la matiere soit formée & évacuée.

L'*Anchilops* presque sans douleur n'est point ordinairement accompagné de la fievre. Le gonflement du grand angle est léger & la couleur de la peau un peu changée.

Cette tumeur a plusieurs causes. Elle peut être occasionnée, 1°. Par la lymphe qui coule de l'œil dans le nez par les points lacrymaux. Si cette humeur qui doit passer dans ces petits canaux, est viciée, ou si les parties à travers lesquelles elle doit couler sont obstruées; il est évident que son amas causera un abscès dans le grand angle. Cette lymphe peut être viciée de plusieurs manieres. 1°. Lorsqu'elle ronge par son acreté, les parois intérieurs du sac lacrymal, & qu'elle produit conséquemment un écoulement de matiere purulente qui se rend dans les conduits lacrymaux & qui les bouche. La lymphe lacrymale interceptée dans son cours, remplit le sac, le gonfle & en éleve la partie supérieure; ce qu'on apperçoit à une éminence ou gonflement sous l'endroit où les paupieres s'unissent. Si l'on comprime cette éminence la matiere regorge par les points lacrymaux.

2°. Lorsque la lymphe lacrymale devient trop épaisse ou visqueuse, de sorte qu'elle ne puisse plus passer par le canal qui la conduit dans le nez; alors elle s'amasse dans le sac lacrymal & y produit un gonflement comme dans le cas précédent, avec cette différence que lorsqu'on vient à presser l'éminence, dans ce cas l'humeur coule par le nez, ce qui n'arrive point lorsque la tumeur est produite par la premiere cause dont nous avons parlé. La lymphe est quelquefois sans défaut; mais il y a inflammation dans les membranes qui forment le conduit lacrymal.

Ce conduit étant alors obstrué par l'extension de son tissu spongieux, la sérosité s'amassera nécessairement dans le sac lacrymal, s'y aigrira en y séjournant, & excoriera sa surface intérieure, d'où naîtront les accidens dont nous venons de faire mention.

Quelques-uns donnent le nom d'*hydropisie* au gonflement du sac lacrymal occasionné par le séjour & l'amas de la lymphe, soit qu'en pressant le sac avec le doigt, la lymphe coule par le nez, soit qu'elle coule du côté de l'œil. Mais ce nom ne convient point à cette maladie; car toute hydropisie suppose un amas d'humeur aqueuse dans quelque cavité de laquelle elle ne puisse sortir faute d'issue: mais dans le cas pressant, on peut faire sortir la matiere qui remplit le sac lacrymal: il y a plus; il y a des personnes en qui la lymphe sort par le nez, tandis qu'elles sommeillent, ensorte que le matin à leur réveil, le sac est vuide; il est vrai que trois heures après qu'elles sont sorties du lit, le sac se trouve rempli & qu'elles sont obligées de le vuider derechef. Il suit de cette observation que quand le malade est droit, le sac lacrymal forme une espece de pli qui bouche l'orifice des canaux inférieurs.

Lorsque le sac lacrymal se remplit de la maniere que nous venons de dire, & que le fluide qu'il contient est trop épais pour passer, soit par les points lacrymaux, soit par le conduit nasal, il survient inflammation; l'abscès se forme, & la maladie présente naît.

Les remarques précédentes caractérisent suffisamment l'*anchilops*, quand il est formé; mais il est quelquefois difficile de le connoître, quand il commence à naître; lorsque les larmes cessent de couler par leurs canaux ordinaires, ou quand elles sortent avec plus de difficulté, on apperçoit à la vérité dans le grand angle de l'œil, une humeur filamenteuse accompagnée d'une inflammation légere avec douleur, demangeaison & larmes; mais il y a des fluxions à qui tous ces symptomes sont communs avec l'*anchilops*.

Si lorsqu'on presse le grand angle de l'œil, on voit sortir une humeur blanchâtre par les points lacrymaux, ou

s'il paroît une éminence dans le sac lacrymal, il y a à craindre que l'humeur qu'il contient ne s'aigrisse & qu'il ne s'ensuive la formation d'un abscès.

Les abscès qui se forment dans le grand angle de l'œil dégenerent ordinairement en fistule lacrymale & quelquefois en cancer, lorsque l'humeur génératrice de l'abscès est maligne.

Il faut examiner soigneusement si l'abscès s'ouvre dans le sac lacrymal, ou si formé entre la peau & le muscle orbiculaire, il n'est que superficiel; dans ce dernier cas, si la matiere ne séjourne pas entre le sac & le muscle, il n'y a pas à craindre que l'*anchilops* dégenere en fistule; mais si l'on juge aux signes précédens qu'il y a obstruction dans le sac lacrymal, on emploiera sur le champ les remedes capables d'arrêter l'accroissement de la maladie: c'est pourquoi on fera saigner le malade; on lui ordonnera de prendre tous les matins un bouillon fait avec le veau, le cerfeuil, la buglose, la bourrache & la chicorée. On le purgera de tems en tems; on fera prendre les bains domestiques, & tous les autres remedes propres à rectifier la lymphe. Rien de plus salutaire dans ce cas, que les injections faites par les points lacrymaux; mais il faut observer, lorsque le sac est considérablement dilaté, de le comprimer un peu avec le doigt pendant l'injection, sans cette précaution l'injection augmentant la dilatation du sac, fera plus de mal que de bien. Quand on aura fait ce remede pendant cinq ou six jours, si la liqueur injectée par les points lacrymaux ne passe pas dans la gorge, ou ne coule pas par le nez, l'injection est inutile; ce qui confirme l'opinion où je suis que l'injection n'est bonne que dans les obstructions simples du sac lacrymal, & non pas dans la fistule lacrymale.

Un bandage qui comprimeroit le sac lacrymal par son éminence seroit plus efficace que l'injection; car par ce moyen l'humeur se trouveroit continuellement pressée du côté des orifices des canaux inférieurs. On étuvera l'extérieur de cette éminence deux ou trois fois par jour avec de l'eau de la Reine d'Hongrie.

On lavera aussi le globe de l'œil avec du vin chaud dans lequel on délayera quelque goute du baume du Commandeur. Voyez *Balsamum Commendatoris*. On laissera sur le grand angle pendant la nuit une compresse trempée dans ce vin. L'on guérira par cette méthode seule, si l'obstruction du sac lacrymal est peu considérable, & si l'os unguis n'est point affecté.

L'abbé de Grace a guéri quelquefois avec son emplâtre des fistules & des abscès au grand angle. Il couvroit de cette emplâtre l'œil entier; il nettoyoit l'œil soir & matin, & changeoit d'emplâtre une fois par jour.

Dans quelques-uns des cas précédens, lorsqu'il survient inflammation au sac lacrymal, si cette inflammation est causée par une affluence d'humeurs, on saignera & l'on aura recours aux remedes propres à prévenir l'accroissement de cette affluence. Un remede qu'on peut employer, c'est la pulpe de pomme cuite mêlée avec du blanc d'œuf, ou la pulpe de casse avec celle de pomme cuite, de chacune en partie égale.

Si l'os unguis n'est point carié, traitez l'ulcere avec l'emplâtre de l'Abbé de Grace. Vous observerez encore de purger le malade, aussi souvent que le cas le requerra. Lorsque vous vous appercevrez que la matiere contenue dans le sac lacrymal est tournée en pus; vous n'en attendrez point une évacuation spontanée; car elle pourroit par un trop long séjour carier les os adjacens. C'est pourquoi vous lui ouvrirez un passage avec la lancette, observant de faire l'incision dans la direction du muscle orbiculaire. Vous panserez ensuite la plaie avec l'emplâtre de l'Abbé de Grace. Voyez *Fistula lacrymalis*. S. Yves.

ANCHOAS. C'est le nom qu'ont donné les habitans du Méxique, au gingembre mâle qui differe du gingembre femelle ou du gingembre commun, en ce que ses feuilles & ses racines sont plus rudes & plus fortes, qu'elles sont plus acres au goût, & que cette acreté est mêlée d'une espece d'amertume. Hernand.

Il vient dans les mêmes lieux que le gingembre commun, & il a les mêmes propriétés. Voyez *Zinziber*. Ray, *Hist. Plant*.

ANCHORALIS PROCESSUS. C'est la même chose que *Processus coracoïdes*. Voyez *Processus coracoïdes*. *Apophyse coracoïde*.

ANCHUSA, *Orcanette*. Voici comment on la distingue dans les Auteurs. *Anchusa* Offic. Chab. 516. Park. Parad. 250. *Anchusa monspeliana*. J. B. 3. 583. Raii Hist. 496. *Anchusa puniceis floribus*. C. B. Pin. 255. Boerh. Ind. A. 189. *Anchusa minor purpurea*. Park. Theat. 517. *Anchusa alcibiadion*, Ger. 656. Emac 800. *Buglossum radice rubrâ, sive Anchusa vulgatior*. Elem. Bot. 110. *Buglossum perenne minus puniceis floribus* Hist. Oxon. 3. 438. Dale.

Anchusa, que quelques-uns appellent *Calyx* & d'autres *Onoclea*, a les feuilles semblables à celles de la buglosse sauvage, longues, rudes, garnies de poils, noires & en grand nombre, rangées autour de la racine de la plante, droites & à fleur de terre. Sa racine est de la grosseur d'un doigt, tirant sur la couleur du sang; elle pousse ses tiges en été, & elle tache les mains; elle demande nn terrain gras & fertile.

Sa racine est astringente, broyée & mêlée avec de l'huile & de la cire, elle est bonne pour les brûlures & pour les vieux ulceres. Elle guérit les éréfypeles, appliquée en cataplasme avec de la farine d'orge; déterge l'alphos & la lépre, si l'on en frotte la partie affectée, avec du vinaigre. Appliquée en forme de pessaire, elle attire le fœtus mort. On ordonne sa décoction à ceux qui ont la jaunisse ou quelques maladies des reins & de la rate. S'il y a fievre dans ces maladies, on la mêle avec l'hydromel. Ses feuilles infusées dans du vin resserrent le ventre. Ceux qui composent des onguens s'en servent encore pour donner de la consistance à leurs préparations. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 23.

Il y a une autre espece d'*Anchusa* que quelques-uns appellent *alcibiadium* ou *onochiles*; elle différe de la premiere en ce que ses feuilles sont plus petites, quoique rudes comme elles, & en ce que ses tiges sont plus foibles. Ces tiges portent une fleur purpurine. Ses racines sont rouges & assez longues; elles sont pleines aux environs de la moisson d'un suc rouge comme le sang. Elle croît dans les lieux sablonneux.

Ses feuilles & ses racines sont bonnes contre la morsure des animaux venimeux, & particulierement de la vipere; soit qu'on les mange, soit qu'on en boive l'infusion, ou qu'on les porte en guise d'amulete; on dit de plus, que si quelqu'un après les avoir mâchées, crache dans la gueule d'un animal venimeux; l'animal mourra. *Idem*, *Ibid. cap.* 4.

Il y a une troisieme espece d'*anchusa*, semblable à la premiere. Elle porte une semence plus petite & de couleur rouge. Si quelqu'un crache dans la gueule d'un serpent, après en avoir mâché, il le tue. Sa racine prise dans la quantité d'une once & demie, avec l'hysope & le cresson, chasse les plus grands vers. *Id. ibid. cap.* 25.

Sa racine se déchire comme le papirus; elle tache les mains de rouge, & l'on s'en sert à préparer la laine à recevoir les couleurs les plus précieuses. Ces taches ne s'en vont point dans l'eau; il faut de l'huile pour les effacer, & c'est à cette marque qne l'on reconnoît la vraie racine de cette espece d'*orcanette*. On en ordonne une dragme dans du vin, dans les douleurs de reins; ou s'il y a de la fievré, dans une décoction de polypode de chêne. Ses feuilles broyées avec de la farine & du miel s'appliquent sur les parties dans le cas de luxations; si l'on en fait infuser dans de l'hydromel le poids de deux dragmes, on aura un remede contre le flux de ventre. On dit que la décoction de cette racine dans de l'eau tue les puces.

Il y a une autre plante fort semblable à celle-là, & qn'on appelle par cette raison *pseudanchusa*: quelques-uns lui donnent encore les noms d'*enchusa* ou *doris* & beaucoup d'autres. Elle est plus cotoneuse, moins

grasse; & elle a les feuilles moins épaisses & moins fortes. Sa racine ne rend point d'huile ; mais seulement un suc rouge ; c'est à cela qu'on la distingue de l'*anchusa*. On en applique les feuilles sur les endroits douloureux où l'on a reçu des coups. Elle est bonne contre le venin des serpens ; & l'on en boit pour faire sortir les épines enfoncées dans la chair. Quelques-uns veulent qu'on en cueille les feuilles de la main gauche en nommant la personne pour qui on les cueille, & qu'on les lui attache en forme d'amulete autour du corps, dans la fievre tierce.

Nous avons encore une plante, dont le nom propre est *onochiles*, mais que quelques-uns appellent *anchusa*, d'autres *anebion*, *onochelis*, ou *rhexias*, & plusieurs, *enchusa*. Elle porte une fleur purpurine. Elle a les tiges & les feuilles rudes ; rouges dans le tems de la moisson, & noires dans les autres tems. Elle a plus de vertu dans le tems de la moisson. Ses feuilles broyées ont l'odeur du concombre. On en ordonne trois onces dans la chûte de la matrice. On dit que ceux qui en portent sur eux n'ont rien à craindre des serpens.

Une autre plante semblable à celle-ci, mais un peu plus petite, a la fleur rouge, & les mêmes propriétes. PLINE, *Lib. XXII. cap.* 20. 21.

Les Anciens se servoient de l'*orcanette* & du cinabre pour donner une couleur agréable à leurs onguens, & ils ne mettoient point de sel pour prévenir la rancidité de l'huile partout où il y avoit de l'*orcanette*. *Id. Lib. XIII. cap.* I.

On se servoit encore de la racine d'*orcanette* pour colorer la cire & le bois. *Id. Lib. XXI. cap.* 16.

La racine d'*orcanette* est compacte & ligneuse, blanche en dedans, & couverte d'une écorce rouge, qui communique cette couleur à tout ce dans quoi on la fait infuser. Ses feuilles sont longues, rudes & vélues, & semblables à celles de la buglose sauvage. Elle pousse des tiges à peu près de la hauteur de deux piés ; ces tiges ont plusieurs feuilles, longues, étroites & garnies de poil ; ces feuilles sont placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naissent au sommet des tiges ; elles sont faites en entonnoir à pavillon découpé ; elles sont fort serrées les unes contre les autres ; elles sont de couleur purpurine & un peu plus petites que celles de la buglose ; quand elles sont passées, il paroît à leur place, dans leurs calices qui s'élargissent, quatre semences qui ont la figure de tête de serpent, qui sont assez longues.

Elle ne croît que dans nos jardins, & elle fleurit au mois de Juin, on n'emploie que ses racines.

Parkinson recommande l'infusion de son écorce dans de l'huile de pétrole, dans les coupures fraîches & dans les blessures récentes.

On fait actuellement peu d'usage de sa racine. MILLER, *Off. Bot.*

L'*orcanette* commune croît dans le Languedoc & dans la Provence ; c'est la racine du *buglossum radice rubrâ*, ou l'*anchusa vulgatior*. Sa racine est astringente & l'on s'en sert dans toutes sortes d'hémorrhagies. C'est avec cela que les Apothicaires donnent de la couleur à leurs onguens, surtout à l'onguent rosat. A cet effet, ils la font bouillir dans de l'huile ; car elle est long-tems à communiquer sa couleur à l'eau. Galien nous apprend que les Anciens s'en servoient comme d'un fard. GEOFFROY.

Elle contient beaucoup d'huile & peu de sel.

Sa décoction arrête le flux de ventre.

On apporte du Levant une espece d'*orcanette*, qu'on appelle l'*orcanette de Constantinople*. C'est une racine presque aussi grande & aussi grosse que le bras ; mais d'une figure particuliere ; car elle paroît un amas de grandes feuilles entortillées comme un rouleau de tabac, de couleurs différentes, dont les principales sont un rouge obscur & un très-beau violet. Il paroît au haut de cette racine une maniere de moisissure blanche & bleuâtre. On trouve dans son milieu un cœur qui est une petite écorce mince, roulée comme la canelle d'un beau rouge en dehors, & blanche en dedans ; il y apparence que cette racine est artificielle. Mais quoiqu'il en soit, elle rend une teinture plus belle que la nôtre.

ANCHUSA LUTEA, *orcanette jaune*. Offic. Ger. 656. Emac. 800. J. B. 3. 583. Raii, Hist. I. 497. *Anchusa lutea major*, Park. Theat. 515. C. B. Pin. 255. *Anchusa lutea rarior & elegantior*, Chab. 516. *Symphytum Echii folio ampliore, radice rubrâ*, Elem. Bot. 114. *Symphytum Echii folio ampliore, radice rubrâ, flore luteo*. Tourn. Inst. 138.

Dioscoride décrit trois especes d'*orcanette* ; mais les Auteurs ne sont pas d'accord entre eux sur les plantes auxquelles conviennent les descriptions de Dioscoride, les uns les appliquent à une plante, & les autres les appliquent à une autre. Cæsalpinus & Thalius donnent le nom d'*orcanette* à la buglose, dont les semences ont la figure d'une tête de vipere. Turrier, Dodonæus & Cordus rapportent deux especes d'*orcanette* à la buglose ; je ne sai sur quel fondement ; car la marque caractéristique de l'*orcanette*, c'est de teindre la main en rouge ; ce que ni la buglosse de Cæsalpinus ni celle de ces derniers Auteurs ne fait point.

Les Botanistes les plus Modernes distinguent plusieurs especes d'*orcanette*. Je pense avec C. Bauhin, que les deux especes dont je viens de parler, sont les mêmes que la seconde & la troisieme de Dioscoride, dont la premiere paroît ne différer de la seconde, que parce qu'elle est plus grande. DALE.

ANCHYLE. Voyez *Ancyle*.

ANCHYLOPS. Voyez *Anchilops*.

ANCHYLOSIS, ou ANCHYLE, ou ANCYLE, ou ANCYLOSIS. *Voyez ce dernier.*

ANCHYNOPES, nom qu'Oribase donne au *phœnix*. ORIBASE, *Med. Coll. Lib. XII.*

ANCHYROIDES. Voyez *Coracoïdes*.

ANCI en grec, γαλιάγκωνες, de γαλῆ, belette & de ἀγκών, le coude. Hippocrate nomme ainsi ceux à qui la tête de l'humérus a glissé dans l'aisselle, & qui ont un bras plus court & plus petit que l'autre. On le donne aussi à ceux qui ont le coude enflé comme les belettes ; d'où ils sont appellés par quelques Auteurs, *mustilanci*, ce qui rend exactement le terme grec, γαλιάγκωνες. On les appelle encore *anci* tout court.

L'accident d'où cette dénomination est dérivé, arrive soit dans la matrice où l'humérus est luxé, en conséquence de trop d'humidité, soit dans la jeunesse à la suite d'un abscès situé profondément aux environs de l'humérus. FOESIUS.

ANCINAR, borax. RULAND.

ANCISTRON, Ἀγκιστρον ; un crochet.

ANCON, Ἀγκών ; l'éminence, la bosse, ou l'inflexion du coude. Le milieu de cette éminence sur laquelle nous nous appuyons ; la plus grande des deux apophises du cubitus, qu'on nomme encore *olecrane*. CASTELLI. WINSLOW.

ANCONÆUS MUSCULUS. Ce muscle naît, par un tendon rond & court de la partie postérieure du condyle externe de l'os du bras. Il devient bientôt charnu, & il s'attache si fortement à une partie du brachial externe, qu'on ne peut l'en séparer que par violence.

Il s'insere mince & charnu dans la partie latérale du cubitus à deux pouces au-dessous de l'olécrane.

Son usage est de servir à l'extension de l'avant-bras. DOUGLAS.

ANCORA, *Calx*, *chaux*. RULAND, JOHNSON.

ANCORALIS. Voyez *Anchoralis*.

ANCOSA, *Lacca*, *Gomme lacque*. RULAND, JOHNSON.

ANCTER, Ἀγκτὴρ, en latin, *fibula*. C'est une opération par laquelle on parvient à tenir les levres d'une plaie approchées l'une de l'autre. CELSE, *Lib. V. cap.* 26. Cette opération se nomme dans Galien, ἀγκτηριασμὸς, *ancteriasmus*. Voyez *fibula* & *sutura*.

ANCUBITUS, vieux mot dont on se servoit pour désigner cette maladie des yeux, dans laquelle on croit

les avoir pleins de sable ou de petites pierres.

Joannes Angelicus l'appelle encore *pétrification*. Castelli.

ANCUNULENTÆ. C'est de ce nom qu'on appelle les femmes pendant qu'elles ont leurs regles, parce qu'on les regarde alors comme souillées. Festus. Du mot grec Κοινὸς, vient le mot latin *cœnum*, & de *cœnum* dérivent *cunire* & *inquinare*.

Ancunulenta est composé de ἀμ pour ἀμφὶ, & de cunio ou κονίω. *Inquino*. Souiller.

ANCUS, nom qu'on donne à ceux qui n'ont pas les bras droits ; « ensorte qu'ils ne peuvent les étendre parfaitement. Festus Il est dérivé d'ἀγκὼν, coude selon Servius. Ancus, mancus ; κυλλὸς, λοξὸς. » *Vet. gloss.* Varron prétend que les Latins tenoient ce terme des Sabins : mais il est évident qu'il dérive du mot grec, ἄγκη, qui signifie, inflexion du bras. Les Grecs disoient encore γαλιαγκὼν, au lieu d'*ancus*. Voyez *anci*. Baxter. *Gloss.*

ANCYLE, ANCYLOSIS, vient d'ἀγκύλος, courbé, *Ankylose* ; maladie des articulations qui les prive de leur mouvement en les tenant toujours roides. Elle est causée ou par l'épaississement des humeurs ou par la distension des nerfs. *Paul Eginet, Lib. IV. cap.* 55. *Actuarius Meth. Med. Lib. IV. cap.* 16. Il faut donc user dans cette maladie d'émolliens & de relâchans ; & en général de ceux dont on se sert, lorsqu'il y a schirrosité, & qu'il est question de résoudre. Quant aux remedes particuliers ; il faut étuver les parties avec de l'huile & de l'eau, dans quoi l'on aura fait bouillir de la graine de lin, du fœnugrec, de la guimauve, du laurier, de la racine de concombre sauvage, avec de l'huile *omphacinum*. On fera succéder à ce remede quelqu'un des *acopa* les plus simples, celui par exemple qu'on fait avec le peuplier noir, ou celui qu'on prépare avec le sapin, si l'on n'aime mieux le *bromion*, l'*Aristophaneum*, l'*azanitha*, le *lysiponium* ou le *varium*. Les emplâtres convenables sont l'*amithaon* & l'*anicetum*.

On peut regarder les suivans comme excellens.

Prenez *du bdellium*,
de la graisse de veau,
de la gomme ammoniaque, } *seize dragmes de chacun.*
de l'iris d'illyrie,
de l'opopanax,
du galbanum,
de la graine de romarin, } *huit dragmes de chacun.*
du styrax,
de l'encens,
des grains de poivre, cent-soixante,
de la cire, une demi-livre,
de la résine de térébenthine, une demi-livre,
du marc d'huile d'iris, une quantité suffisante.
du vin, une quantité suffisante ;

Battez le tout ensemble.

Cette composition, mêlée avec l'onguent d'iris, de chypre ou de laurier, fait un bon *acopum*. Le baume de *perna* est un médicament d'une espece mitoyenne entre l'emplâtre & l'*acopum*.

Quand on se sert des *acopa*, il faut en froter doucement & long-tems la partie malade, & tâcher en même-tems de l'étendre & de mettre l'articulation affectée en mouvement. Paul Eginete.

On peut employer aussi le malagme d'*Euticleus* pour les articulations, pour toutes sortes de douleurs, particulierement dans la vessie ; & pour les contractions des articulations causées par une cicatrice nouvelle, (ce que les Grecs appellent ἀγκύλαι.)

Ce mélange se compose de la maniere suivante.

Prenez *de la suie d'encens*,
de résine, } *un poisson.*
de galbanum, une once & demie.
de gomme ammoniaque,
de bdellium, } *une dragme & deux grains & demi de chacun.*
de cire, une dragme & trente-trois grains.

On prépare un autre malagme de la maniere suivante.

Prenez *de l'iris*,
de la gomme ammoniaque,
du galbanum,
du nitre, } *une once, six dragmes & trente-six grains de chacun.*
de résine liquide, six dragmes & quinze grains.
de cire, deux onces & deux scrupules

Celse, *Lib. V. cap.* 18.

Je ne sai ce que Celse entend par *fuligo thuris*, amoins que ce ne soit la suie qui naît de l'encens qu'on brûle dans les temples.

Lorsqu'une jointure ou l'articulation des os se roidit, & que la matiere peccante se fixe & se durcit dans cet endroit, maladie que les Grecs appellent *ancylosis* ; si elle provient d'une effusion & d'une concrétion des sucs de quelqu'os rompus, sa cure est extremement difficile. Mais si sa roideur est une suite d'une trop longue cessation de mouvement ou de l'épaississement des humeurs qui humectent cette articulation ; ce ne sera pas toujours sans succès qu'on tentera les fomentations émollientes sur la partie affectée ; qu'on employera les bains réitérés, surtout les bains naturels ; qu'on la frotera fortement d'huile, de graisse d'animaux, & de tout autre ingrédient émollient ; tandis que la friction se fera, on aura soin d'agiter la partie frotée d'un & d'autre côté, dans le sens de l'articulation, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré son entiere flexibilité. Heister.

M. Malloet rapporte le cas suivant dans les Memoires de l'*Academie des Sciences, Vol. de* 1728.

Un jeune-homme, âgé de vingt-trois ans, avoit depuis plus d'un an sa jambe droite tout-à-fait pliée, sans avoir pu, pendant ce tems-là, aucunement l'étendre, sentoit de grandes douleurs aux genoux, lesquelles étoient plus vives dans des tems que dans d'autres : elles ont été quelquefois au point qu'étant dans son lit, il ne pouvoit souffrir sur son genou le poids de sa couverture, & que pendant quatre mois, on a été obligé de la soutenir avec un cerceau. Quoique ses douleurs aient été beaucoup moins aiguës dans certains tems, elles l'étoient toujours beaucoup quand on pressoit l'endroit où le malade les sentoit ; ce qui ne lui permettoit pas de songer à se servir d'une jambe de bois, qui par la compression que le genou auroit souffert, en appuyant dessus, n'auroit pas manqué de rendre les douleurs beaucoup plus vives. Il ne pouvoit non plus marcher avec deux crosses ; parce que, quand il vouloit s'en servir, le poids de sa jambe lui causoit au jarret des maux insupportables. Pour tâcher de s'en délivrer & de la nécessité de se tenir toujours au lit, il avoit tenté de se soutenir la jambe avec des bandes ; mais comme cet expédient n'empêchoit pas cette partie de vaciler & d'aller de côté & d'autre, il ne diminuoit rien de ses souffrances.

Des Chirurgiens de province qui passoient pour habiles, persuadés que c'étoit une *ankylose*, où le fémur & le tibia étoient soudés, après avoir employé long-tems plusieurs sortes de remedes & inutilement, ayant délibéré plusieurs ensemble sur ce qu'il y avoit à faire dans cette maladie, étoient convenus qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de lui couper la cuisse.

Quelques personnes de considération qui s'intéressoient pour ce malade, l'engagerent de se rendre à Paris,

dans l'espérance qu'il pourroit y trouver des secours qui le dispenseroient d'en venir à cette extrémité. Y étant arrivé au mois de Septembre dernier, il consulta des Chirurgiens fort expérimentés dans ces sortes de maux. Ils furent d'avis qu'il n'y avoit d'autre remede pour lui que celui de faire l'amputation de sa cuisse.

Il étoit si rebuté du triste état auquel il étoit réduit, & il ressentoit quelquefois des douleurs si cruelles, qu'il prit son parti, & se détermina à se faire faire cette opération. Comme le succès en étoit douteux, & qu'elle devoit le mettre en danger de perdre la vie, d'autant plus qu'il étoit fort foible & fort exténué, les Chirurgiens par une sage précaution, firent avertir le Vicaire de la Paroisse de lui administrer les Sacremens; & parce que j'avois occasion de voir ce malade, ils me firent dire la résolution qu'ils avoient prise de faire cette opération, comme une chose qui ne devoit pas souffrir de difficulté, & seulement pour que je l'y préparasse par des purgations, & les autres remedes que je jugerois convenables.

Me croyant obligé d'examiner le mal pour lequel on vouloit faire l'amputation de cette cuisse, je fis découvrir la partie affectée, & je trouvai que des deux condyles inférieurs du fémur, l'interne étoit un peu plus gros qu'il ne devoit être, aussi-bien que le côté interne de l'extrémité supérieure du tibia. Cette grosseur n'étoit pas douloureuse, même quand on la pressoit; & la douleur que le malade ressentoit à son genou, étoit directement à l'endroit du ligament qui atrache la rotule au tibia. Je ne remarquai aucune tumeur dans les chairs; la jambe au contraire étoit considérablement maigre.

Quoique la grosseur excédente que j'avois observée dans ce genou, ne me parût pas capable de faire par son volume que ce malade ne pût aucunement étendre sa jambe: cependant, à en juger par ce qui arrive ordinairement, elle pouvoit être la suite de quelque dérangement dans les têtes des os; en conséquence duquel ils auroient pu être soudés ensemble par une liqueur qui se seroit épanchée dans leur jointure, & qui en s'y épaississant, les auroit collés de façon, que de deux pieces ils n'en auroient fait qu'une; maladie qui n'est que trop commune, & qui fait qu'aucun des os soudés ne sauroit avoir de mouvement qui lui soit propre, & qu'il n'y a par conséquent plus de jeu dans leurs articulations. Et comme je n'en remarquois aucun dans le genou de ce malade, quelque effort que je lui fisse faire pour étendre sa jambe, je voulus m'assurer si cette cause avoit lieu.

Pour cet effet, j'essayai d'étendre la jambe pliée, en faisant effort avec ma main droite pour l'allonger, tandis qu'avec la gauche je tenois la cuisse assujettie. J'observai que cette jambe s'étendoit. A la vérité, ce n'étoit pas sans peine de ma part, & sans douleur de la part du malade; c'est pourquoi, je ne fis pas de plus grands efforts pour l'étendre davantage, tant parce que je fus persuadé par la résistance que j'y trouvois que j'en viendrois difficilement à bout, que pour ne pas augmenter les douleurs & les rendre insoutenables. Mais parce que cette jambe se remettoit dans son premier état de flexion, dès que je la laissois libre, & que je crus qu'il étoit important de m'assurer si le mouvement qu'elle avoit ne lui étoit pas commun avec la cuisse; je réitérai à plusieurs reprises les efforts que j'avois faits pour l'étendre, & toujours avec le même succès.

Alors je fus persuadé que les os n'étoient pas soudés; car quand ils le sont, non-seulement le membre n'a plus de jeu dans son articulation par ses propres organes, mais il est encore impossible qu'une force étrangere lui en donne, & qu'elle l'étende lorsqu'il est plié, ou qu'elle le plie lorsqu'il est étendu; à moins que les os soudés ne se désoudent, ou qu'ils ne se cassent; ce que je savois bien n'être point arrivé par les efforts que j'avois faits.

Il me fallut donc chercher la cause qui tenoit cette jambe ainsi pliée, & qui faisoit que le malade ne pouvoit aucunement l'étendre.

J'examinai les tendons de ses muscles fléchisseurs; je trouvai qu'ils étoient extrement bandés & retirés vers leur origine: il me parut qu'il n'en falloit pas davantage pour tenir la jambe ainsi pliée; & je crus avoir trouvé la cause que je cherchois. Mais pour m'en assurer encore davantage, s'il étoit possible, je questionnai le malade sur la maniere dont ce mal lui étoit venu, dans l'espérance que je pourrois tirer de-là quelque lumiere.

Il me dit qu'il avoit eu au mois d'Août de l'année 1726. une fievre qui avoit duré quarante-cinq jours, desquels il en avoit été les quinze ou seize premiers en léthargie; que pendant ce tems-là il se débatoit & vouloit sortir de son lit, ensorte qu'on fut obligé de l'attacher; qu'il avoit trouvé le moyen de se détacher, & s'étoit jetté de son lit à terre; qu'il avoit été saigné sept fois, savoir, quatre du bras, & trois du pié; qu'il savoit tout cela, parce que ses camarades le lui avoient rapporté, quand il étoit revenu à lui; qu'alors il s'étoit apperçu que sa jambe droite étoit tout-à-fait pliée; que depuis ce tems-là il n'avoit pu aucunement l'étendre; qu'auparavant elle avoit toujours été comme l'autre; qu'il n'avoit jamais senti de mal à son genou, & n'y avoit remarqué rien d'extraordinaire.

Tel est le récit que le malade me fit sur l'état où il étoit, quand son mal de genou s'est formé. (J'ai employé les mêmes termes dont il s'est servi.) Je crus qu'il y avoit lieu d'en conclurre, que la maladie dont il me faisoit le détail, avoit été une fievre continue avec transport au cerveau; & comme ce symptome est accompagné de mouvemens convulsifs, dont il est la cause la plus ordinaire, le récit du malade me fit juger que la tension que j'observois dans les muscles fléchisseurs de la jambe, pouvoit bien être la suite d'une convulsion qui seroit arrivée à ces muscles, dans le tems qu'il avoit le transport, en conséquence de laquelle ils seroient demeurés ainsi retirés, par quelque matiere capable, en les gonflant, de les tenir ainsi racourcis, & d'une nature peu propre à se dissiper, tant par elle-même, que par les remedes dont on avoit fait usage jusqu'alors.

Quoiqu'il en soit de ce raisonnement, que je ne donne que comme une conjecture touchant l'origine d'une maladie que je n'ai pas vu naître; indépendamment de cela, je fus persuadé par le récit du malade, & par ce que j'observois de son état présent, que sa jambe n'étoit ainsi pliée, & qu'il n'étoit dans l'impossibilité de l'étendre que parce que ses muscles fléchisseurs étoient rétrécis & racourcis, quelle qu'en eût été l'occasion.

Loin de regarder cette maladie comme incurable, je crus au contraire qu'il étoit très-possible de la guérir; c'est pourquoi je m'opposai à l'amputation de cette cuisse; & je songeai aux remedes que je devois employer pour tâcher de guérir le malade en la lui conservant.

Suivant l'idée que je m'étois faite de la nature de cette maladie, je me proposai de ramollir & de relâcher les fibres des muscles, qui par leur contraction tenoient la jambe pliée; de les relâcher, dis-je, afin de leur donner la souplesse dont ils avoient besoin pour s'allonger & s'étendre: je me proposai aussi de fondre & de dissondre la matiere qui pouvoit être logée dans leurs intestins, & en les tenant gonflés, s'opposer à leur extension ou allongement.

Je crus devoir tâcher de remplir ces deux indications en même-tems, & que je pourrois y parvenir en faisant mettre le malade dans un bain aromatique d'eau chaude, qui me parut ce qu'il y avoit de plus propre à pénétrer jusques dans les muscles qui étoient retirés, & à y produire les effets que j'avois en vue, tant par sa fluidité & sa chaleur, que par les parties volatiles dont elle seroit chargée.

J'ordonnai donc après les remedes généraux, qu'on fît prendre au malade cette sorte de bain; ce qui fut exécuté: il le prit deux fois par jour, & il y demeuroit

une heure ou une heure & demie chaque fois. Il est à remarquer que c'étoit un bain entier, qui agissant également sur toute la masse du sang, étoit beaucoup plus efficace que n'auroit été un demi-bain. Dans le quatrieme de ces bains, la jambe du malade commença à s'étendre; elle continua dans la suite, de façon que le huitieme étant debout, il la posoit à terre; & il fut en état de marcher avec deux crosses.

Dès ce tems-là, la douleur de son genon s'est dissipée, & il ne l'a point ressentie depuis. Je le fis reposer après sept jours de bain, c'est-à-dire, après qu'il en eut pris quatorze; & pendant ce tems même de repos, sa jambe s'étendit de plus en plus, & enfin autant que l'autre, de sorte qu'il n'eut plus besoin de crosses pour marcher: mais il lui falloit un bâton, parce qu'il avoit encore de la peine à étendre le jarret. Lorsqu'il marchoit, il sentoit de la douleur au-dessus du pié; ce que j'attribuai à l'inaction dans laquelle il avoit été pendant long-tems, par laquelle quelqu'une de ses parties avoit acquis une secheresse ou une roideur qui la mettoit hors d'état de se prêter facilement aux différens mouvemens qu'on est obligé de faire quand on marche.

Pour remédier à cet accident, je fis faire des embrocations sous le jarret & au-dessus du pié, avec les huiles de vers & de mille-pertuis mêlées ensemble, parties égales de chacune. Par l'usage de ces remedes continués pendant dix ou douze jours, le mouvement du pié est devenu moins douloureux, & celui de la jambe plus libre.

Cependant comme il restoit un peu de roideur dans les tendons fléchisseurs des muscles de la jambe, j'ai cru devoir faire reprendre au malade le bain aromatique, après l'avoir purgé de nouveau. Au bout de quatre jours le trouvant fatigué, je le lui ai fait interrompre. Enfin, après une quinzaine de jours de repos, je le lui ai fait reprendre pendant six jours, deux fois par jour. Il l'a fort bien soutenu, & il est parfaitement guéri; ensorte que depuis ce tems-là, il n'a senti aucune douleur ni au genou, ni au pié; si ce n'est quelquefois après avoir beaucoup marché. Il étend & plie sa jambe droite aussi facilement que la gauche, il va & court sans canne & sans bâton. Enfin depuis qu'il est guéri, il s'est employé à défricher un jardin, quoiqu'il pût vivre sans cela: il a passé des journées à porter de la terre & des pierres, & à faire d'autres ouvrages de cette nature, sans en ressentir aucune incommodité.

Cependant, quoique sa jambe droite soit beaucoup rengraissée, elle n'a pas encore acquis la grosseur de la gauche, & celle de son genou subsiste toujours un peu; ce qui est une preuve que ce n'est pas cette grosseur excédente qui tenoit la jambe ainsi pliée, & qui l'empêchoit de l'étendre.

On peut attribuer la maigreur de cette jambe au changement que sa fléxion, qui a duré plus d'un an, a produit dans les tuyaux destinés à y porter les sucs dont elle avoit besoin pour se nourrir. Ces tuyaux, de droits qu'ils étoient ordinairement, étant devenus extrememment courbes, & n'ayant pu à cause de cela recevoir, ni par conséquent fournir à la jambe une quantité suffisante de ces sucs, (ce qui l'a fait tomber dans la maigreur) ils se sont rétrécis; ce qui fait que, quoiqu'ils aient à présent leur premiere direction, la jambe n'a pu pour cela reprendre son embompoint, parce qu'ils n'ont pas encore repris leur calibre naturel.

A l'égard de la grosseur qui subsiste dans le côté interne du genou, je ne crois pas qu'on doive la regarder comme un exostose d'un mauvais caractere, c'est-à-dire, qui ait été produit par quelque vice des sucs nourriciers, qui aient altéré la substance des os, puisqu'ils paroissent être dans leur état naturel, & que la grosseur qu'on y remarque est sans douleur, sans mollesse, sans rougeur, & sans enflure à la peau qui la couvre, & qu'elle ne gêne point le mouvement de l'articulation; accidens qui la plupart accompagnent les exostoses d'un mauvais caractere.

On ne doit donc imputer cette grosseur qu'à une plus grande quantité de sucs nourriciers qui a été fournie à cette partie, soit que cela soit venu de quelque disposition naturelle, comme on voit des gens qui ont naturellement une partie plus grosse que l'autre; soit que cela soit arrivé en conséquence de quelques coups, ou d'une chute, ou enfin par la flexion où a été cette jambe pendant long-tems; laquelle flexion ayant été capable de donner lieu à la maigreur des parties charnues, a pu aussi être une occasion à quelques parties osseuses de grossir. Ces deux effets peuvent venir d'une même cause, quoiqu'ils soient contraires: on en voit un exemple dans les rachitiques, où les têtes des os grossissent considérablement, tandis que les parties charnues tombent en chartre: mais pour donner une raison qui convienne au sujet, on peut penser que le sang n'ayant pu couler en aussi grande quantité, qu'à l'ordinaire dans les arteres qui sont à la jambe, à cause de leur extreme courbure, comme je viens de le dire, il a été obligé de s'arrêter au genou; en conséquence de quoi, les extrémités du fémur & du tibia ayant reçu une plus grande abondance de lymphe, elle a fourni une plus grande quantité de sucs nourriciers à celles de leurs parties qui ont été les plus disposées à les recevoir.

On pourroit me dire que, quoiqu'il n'y ait pas lieu de douter que la contraction des muscles fléchisseurs de la jambe droite de ce malade ne fût la véritable cause qui la tenoit ainsi pliée; il est pourtant incertain si cette contraction étoit la suite d'une convulsion arrivée à ces muscles ou de la paralysie des extenseurs de la même partie; que cette derniere maladie a pu également donner lieu aux muscles fléchisseurs de cette jambe de la plier, & de la tenir dans cet état de flexion tant qu'elle a subsisté; qu'elle a pu aussi être guérie par le remede qui a été employé; qu'ainsi le mal qui s'attribue à une cause, peut être imputée à une cause toute opposée.

Je répons qu'à la vérité, un membre peut aussi bien se plier en conséquence de la paralysie des muscles qui servent à l'étendre, que par la convulsion de ceux qui sont destinés à le fléchir, que, soit que leur force augmente, soit que celles de leurs antagonistes diminue, ils doivent également l'emporter sur eux, & par conséquent tenir la partie pliée ou fléchie. Mais outre qu'on ne voit guères que le transport au cerveau qui vient à la suite d'une fievre continue, soit accompagné de paralysie, au lieu que la convulsion en est un symptome ordinaire; j'ai remarqué cette différence entre un membre plié en conséquence de la paralysie des muscles extenseurs, & un membre fléchi par la convulsion de ses muscles fléchisseurs, que dans le premier cas, une force égale à celle des muscles extenseurs peut étendre tout-à fait la partie pliée; qu'on ne sent qu'une légere resistance de la part des muscles fléchisseurs, & que le malade ne souffre point dans cette extension; au lieu que dans le second cas, la plus grande force ne sauroit étendre tout-à-fait la partie pliée, & qu'on y sent une résistance invincible de la part des muscles fléchisseurs, ensorte qu'on court risque de les rompre ou de les déchirer, plutôt que d'étendre tout-à-fait le membre, si l'on entreprend de le faire à toute force; & dans ce cas-là, la moindre extension cause au malade de grandes douleurs.

C'est précisément ce qui est arrivé au sujet dont il est ici question; par les efforts que j'ai faits pour étendre sa jambe pliée: il s'en faut beaucoup que j'aie pu lui donner toute son extension; j'y ai trouvé trop de résistance. Il est vrai que les douleurs que le malade en ressentoit m'ont empêché d'employer une plus grande force: mais il m'a rapporté que le Chirurgien d'un Hôpital de Province, ayant voulu essayer d'étendre tout-à-fait sa jambe à force de bras, avoit employé ceux de trois hommes, qui n'en purent jamais venir à bout, & qu'il étoit tombé dans un évanouissement qui avoit duré un demi-quart d'heure.

Ce sont les raisons sur lesquelles j'ai jugé que la contraction

traction des muscles fléchisseurs de la jambe de ce malade n'étoit pas la suite de la paralysie de ses muscles extenseurs.

Il résulte de cette Observation, qu'il ne faut pas toujours regarder, comme cause d'un mal, des symptomes, qui, quoiqu'ils le soient souvent, en peuvent être pourtant quelquefois la suite; & que dans les maladies mêmes de Chirurgie, pour juger de leur nature, on ne doit pas non plus toujours s'en rapporter aux signes qui sont les plus ordinaires, & qui paroissent les plus certains, lesquels peuvent tromper. Tels étoient la grosseur du genou de ce malade, la douleur qu'il y ressentoit, l'absence ou le défaut de tumeur dans les parties molles & charnues; l'impossibilité où il étoit d'étendre tant soit peu sa jambe, tout cela sembloit indiquer, & marque ordinairement un vice dans les os, qui donne lieu à tous ces accidens, lesquels étoient pourtant les effets d'une autre cause.

La passion qu'ont quelques Chirurgiens de province de faire des opérations, les fait courir après les occasions de couper des membres. Le cas précédent leur apprendra qu'il y a quelquefois bien de la témérité à en venir à cet expédient. La raison & l'humanité devroient aussi leur suggérer qu'il y a plus de satisfaction & d'honneur à conserver une partie, qu'à en couper mille. Quand l'ankylose est formée parfaitement, c'est-à-dire lorsque les os sont soudés ensemble; il est évident par la nature de la maladie qu'elle est incurable. Mais quand la roideur est seulement causée par un épaississement d'humeurs logées dans l'articulation; le cas précédent & les deux suivans que nous avons tirés des Observations de M. le Dran, promettent du succès, si on se conduit dans la cure d'une maniere convenable.

Les douches sont un remede peu usité, soit parce qu'on n'en connoît pas assez les avantages, soit par la difficulté qu'il y a de les bien faire; ce qui les a souvent rendues inutiles. Elles sont cependant d'un grand secours dans bien des cas, & surtout dans les ankyloses, lorsqu'elles ne sont pas encore endurcies. Ce n'est qu'à la longue qu'elles produisent leurs effets, & il ne faut pas en épargner la quantité, pour peu qu'elles commencent à agir; souvent elles n'ont manqué de succès que pour n'en avoir pas assez long-tems continué l'usage.

Au mois de Janvier 1725. Jacques Huet, Garçon Fourreur âgé de vingt-un ans, ressentit dans l'aine du côté droit, une douleur très-vive. Elle subsista au même endroit pendant une quinzaine de jours; après quoi elle changea de place: elle varia, se jettant tantôt sur la cuisse, & tantôt sur la rotule; quelquefois elle retournoit à son premier point. Après l'avoir saigné & purgé, on lui fit bassiner la partie avec de l'eau de lavande, pendant plus de trois semaines. Le malade voyant qu'il ne recevoit aucun soulagement, & qu'au contraire la cuisse & la jambe maigrissoient, il en cessa l'usage, & se mit pendant plus de trois mois entre les mains de plusieurs empiriques, qui sans le soulager, le ruinerent. Ces Messieurs, ont; selon eux, des secrets infaillibles; s'ils le sont, c'est pour mettre à sec la bourse des malades qui se confient à eux. Pour dernier remede, il prit les bains secs, comme on les donne, avec l'esprit de vin. Ce remede n'eût pas plus de succès que les précédens. Enfin, il eut recours à moi.

Il ne pouvoit qu'avec de grandes douleurs, remuer la cuisse, ni souffrir qu'on fît le moindre effort pour la remuer. Sa partie supérieure, jusqu'à la crête de l'os des îles, étoit dans toute sa circonférence gonflée extraordinairement, ayant acquis le double de son volume ordinaire. Elle étoit tendue & dure comme du marbre; la douleur étoit très-profonde, & l'application de la main ne l'augmentoit pas. Ce qui doubloit le volume de la cuisse en sa partie supérieure, étoit probablement une quantité prodigieuse de lymphe épaissie, & enfiltrée dans l'interstice des muscles; peut-être même que la capsule qui enveloppe l'article, étoit pleine de synovie épaissie, aussi-bien que la cavité cotyloïde. La saillie que le grand trocanter faisoit au dehors, faisoit augurer que la cuisse étoit luxée. On voit souvent de ces sortes de luxations par causes internes, où la tête du fémur est peu-à-peu chassée de sa cavité. La partie inférieure de la cuisse étoit si fort amaigrie, qu'il sembloit qu'il n'y eût que l'os couvert de la peau; cela étoit au point qu'on l'embrassoit d'une seule main. La jambe étoit aussi maigre.

Voyant l'inutilité de tous les remedes que l'on avoit faits, je conseilla au malade d'aller à Bourbon pour essayer l'usage des douches que l'on n'avoit pas encore tenté. Il me représenta l'impossibilité où il étoit de faire ce voyage, tant parce qu'il n'en avoit pas le moyen, que par les douleurs qu'il sentoit en se remuant. Cela me fit naître l'idée d'établir chez moi une douche qui pût approcher en quelque maniere des eaux minérales chaudes, & y suppléer.

Le lieu étant préparé avec toutes les commodités nécessaires, je fis mettre le malade à la Charité d'où on l'apportoit tous les jours chez moi. Je le fis saigner & purger deux fois; & le douze Août, je commençai à le faire doucher. La douche duroit près d'une heure, & lorsqu'elle étoit finie, on mettoit le malade dans un lit, où l'on couvroit toute la partie malade de vessies remplies d'eau chaude à un degré supportable. On renouvelloit ces vessies de tems en tems, pendant l'espace de deux heures; après quoi on les ôtoit & on laissoit suer pendant une heure la partie, couverte seulement de linges chauds. On reportoit ensuite le malade à la Charité, où le soir on lui mettoit de pareilles vessies pendant quelques heures. Après qu'il eut essuyé quelques douches, il commença à se soutenir sur sa jambe, avec moins de douleur; mais toujours à l'aide des bequilles, & sans que l'articulation fît encore aucun mouvement.

A chaque douche, la partie malade suoit considérablement, & après la sueur, elle paroissoit plus molle. Le malade n'en eut pas reçu une douzaine qu'on commença à voir diminuer le volume de la partie supérieure de la cuisse. Alors j'ordonnai que malgré la douleur on forçât un peu le mouvement de l'articulation; mais par degrés & peu à la fois: de plus, je fis purger le malade deux fois: cette attention d'accord avec les douches fondoit la synovie, de maniere que le malade commença à remuer un peu la cuisse, sans qu'on lui aidât. A mesure que la tumeur s'effaçoit, la jambe & la cuisse reprenoient chair; enfin en quatre mois de tems, pendant lesquels le malade eut quarante & tant de douches, laissant de tems en tems des jours de repos, la maladie a cédé, de maniere que le malade marchoit fort vîte, à l'aide d'une canne seulement, ne sentant plus aucune douleur, & ayant la jambe & la cuisse tout-à-fait semblables à l'autre extrémité inférieure.

En 1728. un Gentilhomme ordinaire de chez le Roi avoit au pié droit un épaississement de synovie, qui non-seulement occupoit tout l'article, mais qui s'étendoit encore sur tout le pié, de maniere que l'ankylose étoit prête à se former.

Comme il étoit sur son départ pour aller à Bourbon prendre les douches, par le conseil de M. de la Peyronie; on lui parla de la douche que je venois d'établir chez moi; l'ayant vue, il se prévint de l'effet qu'elle pouvoit produire, & retarda son voyage pour en essayer pendant quelques jours. Une douzaine de douches données avec les mêmes précautions que je viens d'annoncer dans le détail précédent, le guérirent de maniere qu'il ne fit point le voyage. Il ne s'en est pas senti depuis; ayant continué son service chez le Roi comme auparavant.

REFLEXIONS.

L'effet prompt d'une douche donnée comme il faut ne doit pas étonner; trois choses agissent en même-tems

sur les liqueurs arrêtées & épaissies.

1°. La chute de la colonne d'eau grosse d'un pouce, & qui tombe avec roideur de sept à huit piés de haut, brise par sa compression, & broye, pour ainsi dire, les liqueurs épaissies.

2°. La nature de l'eau qui sert à faire la douche, peut encore contribuer à son effet, si les parties pénétrantes qui sont dans l'eau, peuvent être introduites jusques dans le tissu de la partie malade. Y a-t-il rien qui puisse mieux les faire pénétrer que la chute précipitée de la colonne d'eau où elles sont répandues?

3°. La chaleur de l'eau qui se communique à la partie malade, & qui l'échauffe jusques dans le profond, aide au mouvement de toutes les liqueurs; elle accelere le mouvement progressif, peut-être même le mouvement intestin de celles qui ne l'ont pas encore perdu entierement; & elle communique du mouvement à celles qui sont arrêtées.

Il s'ensuit de tout cela qu'une portion des liqueurs arrêtées transpire au dehors, pendant qu'une autre portion reprend la route des liqueurs; la partie se dégage peu à peu. Il est vrai que tous les malades n'en reçoivent pas le même soulagement: mais après quelques douches, si la maladie commence à céder, il n'en faut pas compter le nombre. Plusieurs malades qui n'ont pas obtenu leur guérison à Bourbon & autres endroits, où on prend les douches, n'ont peut-être gardé leur maladie que pour n'en avoir pas pris assez; indépendamment des autres obstacles qui pouvoient s'opposer à leur guérison. Le Dran.

Je ne finirai point cet article sans observer que, quoique l'*ankylose* soit prise ordinairement pour la maladie dans laquelle les os sont soudés à l'articulation; ce terme pris dans sa propre signification marque seulement une roideur de jointure, la partie étant dans une situation fléchie. Lorsque la partie est droite, la maladie s'appelle *orthocolon*, ὀρθόκωλον.

ANCYLIDOTON, Ἀγκυλίδωτον. Ce mot est employé par Hippocrate, selon l'interprétation qu'en donne Galien, pour ἀγκύλην ἔχοντα, des vaisseaux qui ont une anse.

ANCYLOBLEPHARON, composé de ἀγκύλος, *jointure*, & de βλέφαρον, *paupiere*. Maladie des yeux, qui tient les paupieres fermées.

Quelquefois les paupieres tiennent si fort l'une à l'autre, qu'on ne sauroit ouvrir l'œil: un autre accident qui ne manque guere d'accompagner le premier, c'est que les paupieres s'attachent aussi au blanc de l'œil; ce qu'il faut attribuer au défaut de soin, lors de la cure d'un ulcère qui étoit à l'une ou l'autre de ces parties: car c'est faute de les avoir séparées comme on le pouvoit & comme on le devoit alors qu'elles se sont collées ensemble. Les Grecs désignent également ces deux accidens par le mot ἀγκυλοβλέφαρον.

Quand les paupieres tiennent simplement l'une à l'autre, il est aisé de les séparer: mais quelquefois cela ne sert à rien, parce qu'elles se rejoignent. Il ne faut pas moins l'essayer, vu qu'il arrive souvent que le succès en est heureux. Pour cet effet, introduisez-y une sonde, appliquant le plan émoussé du côté de l'œil, & séparez les paupieres avec cet instrument, après quoi vous mettrez de petits plumasseaux entre deux jusqu'à ce que la partie ulcérée soit guérie.

Mais quand la paupiere s'est aussi attachée au blanc de l'œil, Héraclide de Tarente veut qu'on la détache avec le dos d'un bistouri, mais qu'on y aille doucement de crainte d'endommager l'œil ou la paupiere, ou si l'on ne peut se dispenser d'offenser l'un ou l'autre, que ce soit plutôt la paupiere. Après cela il faudra oindre l'œil avec des médicamens propres à guérir les excoriations & retourner la paupiere en dehors tous les jours, non-seulement afin que les médicamens puissent atteindre à l'ulcere, mais aussi de peur que la paupiere ne s'attache encore, & le malade fera bien de se donner la peine lui-même de les écarter de tems en tems l'une de l'autre avec ses deux doigts.

Je ne sache pas que jamais personne ait été guéri par cette méthode; & Meges avoue que de plusieurs moyens qu'il a tentés aucun n'a réussi, parce que la paupiere se recolloit toujours sur l'œil. Celse, *L. VII. c.* 7.

Quelquefois la paupiere supérieure s'attache à l'inférieure, d'autres fois à la conjonctive, quelquefois même à la cornée. Cet accident empêche l'œil de faire ses fonctions.

Dans ce cas, le moyen de décoller la paupiere est de passer la sonde dessous, de la soulever avec un crochet & de placer entre elle & l'œil des plumasseaux, évitant avec grand soin de blesser la cornée, dont la lésion pourroit entraîner avec soi la perte de la vue.

L'opération faite, après avoir bassiné l'œil, il faudra tenir les paupieres écartées en mettant de la charpie entre deux, de crainte qu'elles ne viennent encore à se coller; ensuite de quoi on y mettra un morceau de laine trempé dans un œuf, (ὠοβραχὲς) & trois jours après on procedera à la cure avec des collyres propres à atténuer & à cicatriser. P. Eginete, *L. VI. c.* 15.

Quand les paupieres sont collées l'une à l'autre ou contre l'œil même, quelle qu'en soit la cause, cela s'appelle un *ancyloblepharon*, qu'on distingue bien aisément d'un accident passager qui arrive aux yeux par l'intervention de quelque matiere glutineuse, sans qu'il y ait une véritable coalition, comme on le voit quelquefois dans la petite vérole & dans l'ophtalmie.

Quelquefois les paupieres sont tellement collées l'une contre l'autre, qu'on ne sauroit du tout ouvrir l'œil. Tantôt cet accident ne vient qu'à un œil, d'autres fois à tous les deux; tantôt les paupieres s'attachent au blanc de l'œil, tantôt à la cornée, & cela plus ou moins fort, à proportion du nombre de fibres entre lesquels se fait la coalition. Ces sortes de maux viennent aux yeux, quand cette partie ou la paupiere qui la couvre, ont été mal-traitées par la petite vérole ou à la suite d'une violente inflammation, ou d'une brûlure, surtout si elle a été faite avec de la poudre à canon, ou en un mot de toute autre exulcération de quelque nature qu'elle soit. Il n'est pas sans exemple de voir des enfans naître avec cette défectuosité, & des hommes sains d'ailleurs la contracter à l'occasion d'excroissances charnues à l'un ou l'autre angle de l'œil. J'ai vu l'un & l'autre arriver.

Quoique cette maladie soit fort dangereuse & que la guérison en soit d'ordinaire très-incertaine, elle ne l'est jamais plus que quand les paupieres sont collées à la cornée: car dans ce cas il est rare, je dirois presque qu'il n'arrive jamais qu'on en guérisse sans perdre la vue, ou sans qu'elle souffre du moins une notable diminution. Un des cas où il est le plus difficile de décoller la paupiere de dessus l'œil, c'est lorsque le mal est causé par une brûlure. Si c'en est là la cause, ce qu'on pourra faire de mieux, ce sera de faire force injections, d'introduire dans les yeux des médicamens humectans & émolliens, propres à les tenir toujours humides & mobiles & à empêcher les parties enflammées de se coller l'une contre l'autre. Quand la coalition des paupieres est une suite de la petite vérole, elles se collent ordinairement à l'œil & spécialement à la cornée, d'où il est bien difficile de les détacher sans que l'œil en souffre: car avec quelque adresse & quelque légereté qu'on le fasse, il restera toujours à la cornée quelques taches & quelques cicatrices presque toujours irremédiables, qui nuiront beaucoup à la vue.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit que l'essentiel pour la cure de ces sortes de maux est d'employer pour séparer les parties collées les unes contre les autres, la main d'un Chirurgien habile & expérimenté. Pour y procéder, il faut que le malade soit placé sur un lit ou sur une chaise, de maniere que le Chirurgien voye à plein tout son œil, & soit à portée d'opérer dessus. La premiere chose ensuite par où le Chirurgien doit commencer, c'est d'examiner si les paupieres sont collées partout, ou s'il se trouve quelques petits interstices où elles ne le soient pas: s'il y en a quelques-

uns, ils se trouvent pour l'ordinaire vers le grand angle ou le coin de l'œil le plus proche du nez. S'il n'y en a pas, il faut faire une petite ouverture à celui des deux angles où l'on jugera plus à propos de la faire, & en la faisant, conduire sa main avec beaucoup d'adresse & de légereté, de crainte de blesser le globe de l'œil & singulierement la cornée. Dans l'ouverture faite, on introduira une des deux branches d'une bonne paire de ciseaux ou un petit bistouri courbe, dont la pointe soit garnie d'un bouton, & conduisant les ciseaux ou le bistouri avec beaucoup de ménagement on séparera les deux paupieres l'une de l'autre. Si les deux paupieres ne sont pas parfaitement jointes, sans faire une nouvelle ouverture, il n'y aura qu'à introduire l'instrument dans celles qu'elles ont laissées, & les séparer de la maniere qu'il vient d'être dit. Mais s'il arrivoit que le Chirurgien n'eut pas de ciseaux ou de bistouri, tels qu'il les faut, c'est-à-dire, garnis d'un bouton au bout, pour empêcher que la pointe des ciseaux ou le tranchant de la lunette ne rencontrât l'œil & le blessât; il faudroit qu'il commençât par y introduire une petite sonde à rainure, après cela avec un instrument coupant, comme des ciseaux ou une lancette à saigner ou à inciser, il sépareroit les deux paupieres l'une de l'autre, se conduisant dans cette opération avec beaucoup de prudence.

Cela fait, il faut examiner scrupuleusement & s'assurer avec la sonde si les paupieres tiennent ou ne tiennent point à l'œil. Si elles y tiennent, il faut procéder à les en séparer avec tout le ménagement possible; ou si elles ne tiennent à la prunelle que par un petit nombre de fibres, il les en faut séparer avec un bistouri garni d'un bouton au bout, ou une lancette dont la pointe soit mousse. Si elles sont entierement adhérentes à l'œil ou à peu de chose près, l'opération par la voie de la section sera non-seulement douloureuse, mais extremement dangereuse: car il sera bien difficile de les détacher de la cornée sans l'endommager & sans faire tort à la vue, comme il a déja été observé. Mais si elles ne sont adhérentes qu'à la conjonctive, il sera beaucoup plus aisé de les en détacher, sans exposer le malade à perdre la vue; car il est d'une si petite conséquence de blesser tant soit peu le blanc de l'œil que j'ose avancer que si l'on ne pouvoit éviter de couper ou cette partie ou la membrane intérieure des paupieres, il vaudroit beaucoup mieux couper celle-là que celle-ci, parce qu'en offensant cette derniere membrane, on court risque de détruire les glandes lacrymales; ce qui seroit d'une très-fâcheuse conséquence. On voit par là combien il est essentiel que le Chirurgien qu'on charge de cette opération, soit habile, expérimenté & ait la main sûre, pour ne point endommager l'œil en la faisant.

Mais si l'on veut empêcher que les paupieres ne s'attachent encore de nouveau, comme il arriveroit si l'on ne prenoit pas les précautions nécessaires, le meilleur moyen sera de mettre entre deux un petit morceau de peau très-mince, ou un petit linge, ou une feuille d'or enduits d'huile d'amandes, ou autre à peu près de même qualité: on peut même y mettre un peu de charpie. Or quoi que ce soit qu'on ait mis entre, il faut l'y laisser quelques jours, jusqu'à ce qu'on n'ait plus à craindre de nouvelle coalition; & si ce qu'on y a mis venoit à tomber ou qu'on l'eût ôté exprès & pour quelque raison particuliere, il faudroit le remettre tout aussi-tôt. Mais si la personne incommodée ne pouvoit rien souffrir entre sa paupiere & son œil, comme cela peut arriver: il faudroit pour obvier autant qu'il est possible à une nouvelle coalition, lui instiler dans l'œil un collyre d'eau de plantain, de tuthie & de sucre de saturne, & réitérer souvent cette instilation, ou bien y insinuer de tems en tems d'une poudre composée de sucre, de perles & d'yeux d'écrevisses préparés. Le malade fera bien de frotter doucement & remuer lui-même ses paupieres & de les écarter de tems en tems avec les doigts; & le Chirurgien de son côté introduira fréquemment entre l'œil & la paupiere une sonde mousse, pour obvier à une nouvelle coalition.

Quand à l'occasion de la petite vérole ou d'une inflammation aux yeux, il arrive, ce qui n'est pas rare, que les paupieres s'attachent l'une à l'autre pendant le sommeil, par l'intervention de quelques humeurs visqueuses ou gluantes, qui empêchent le malade d'ouvrir les yeux & de faire usage de sa vue; il faut bien se garder de lui ouvrir les yeux de force: tout ce qu'il y a à faire est de délayer ces humeurs par la voie des injections & des instilations, ou de bassiner souvent la partie avec du lait chaud; au moyen de quoi le malade sera bien-tôt en état d'ouvrir les yeux & de voir comme à l'ordinaire. Heister.

ANCYLOGLOSSUM, *Ankylogloſſe*, contraction des ligamens de la langue, qui empeche de parler. Ce mot vient de ἀγκύλος, *courbé*, & γλῶσσα, *langue*.

Il y a des *ankylogloſſes* ou contractions de la langue, qui viennent de naissance, d'autres qui sont la suite d'une maladie. Ceux-là viennent de quelque défectuosité naturelle dans la membrane qui tient au-dessous de la langue, ou de ce que cette membrane a trop de rigidité; ceux-ci, qui empêchent la langue de s'étendre dans toute sa longueur & la tiennent courbée, sont causés par quelque ulcere qui a précédé, & par une cicatrice dure qui est restée sous la langue. Ceux qui ont cette incommodité ont de la peine à parler, ce qui a fait que les Grecs leur ont donné le nom de μογιλάλοι. Ceux à qui l'*ankylogloſſe* vient de naissance, font attendre quelque tems ce qu'ils veulent dire: mais quand une fois ils ont dit le premier mot, ils en prononcent tout de suite plusieurs autres sans empêchement & assez vîte, si ce n'est qu'il se rencontre des mots difficiles à prononcer, comme ceux où il y a une R, une L, ou un K, auquel cas ils hésitent & prononcent plusieurs fois la même syllable. Pour guérir l'*ankylogloſſe* il n'y a pas d'autre voie qu'une opération manuelle qui appartient à la Chirurgie.

Pour donner la commodité de la faire, il faut que le malade s'asseoie sur une chaise, & qu'il applique sa langue contre la voute du palais: si la cause de la courbure est dans les membranes mêmes, le Chirurgien les saisira avec un crochet, les tirera à lui & les coupera, prenant grand soin de ne pas couper en même tems les veines adjacentes. Mais si c'est une cicatrice qui est la cause de la courbure, le Chirurgien l'attirera de même avec un crochet & la coupera quelque dure qu'elle soit, & nonobstant qu'elle soit d'une consistance toute différente de celle de la chair ordinaire. L'opération faite, on rinsera la bouche du malade avec de l'eau froide ou du posca, après quoi on mettra sur la plaie de l'encens en poudre & de la charpie par-dessus. Ce premier jour passé, on bassinera la partie avec de l'hydromel; on y mettra ensuite de l'onguent d'Egypte & de la charpie dessus, observant de tenir la plaie ouverte pour empêcher que la même incommodité ne revienne. Aetius, *Tetrab. II. Serm. 4. cap.* 36. Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 39.

Lorsqu'on fait cette opération à la langue, qui consiste à diviser ou inciser une membrane qui est dessous, que les Medecins appellent *frenulum*, *filet*; cela s'appelle délier la langue. C'est ordinairement aux enfans qu'on fait cette opération, & cela pour deux raisons: la premiere quand un enfant nouveau né a le bout de la langue tellement attaché par cette membrane, qu'il ne sauroit la remuer ni la tirer de sa bouche pour téter. On la fait aussi à des enfans plus âgés, lorsque par le vice de cette membrane qui se trouve trop étroite ou trop courte, ils ne peuvent pas encore articuler à un âge où d'autres enfans ont coutume de parler distinctement. Dans l'un & l'autre de ces cas l'opération est indispensablement nécessaire. Mais il est bon de savoir aussi qu'il ne la faut pas faire indistinctement & au hasard à tous les enfans nouveaux-nés, comme s'imaginent mal-à-propos quantité de Sages-femmes & même d'Accoucheurs; & l'on peut établir comme une maxime, qu'il n'y a peut-être pas un enfant sur mille

à qui elle soit nécessaire : en effet l'expérience que j'en ai faite moi-même & le témoignage de quantité d'habiles Medecins m'ont appris, que ce cas est encore bien plus rare que de voir naître un enfant avec un bec-de-lievre : car quand un enfant peut pousser sa langue hors de ses levres, il n'y a rien de défectueux au *frenulum*, *filet*, & avec le tems il ne manquera pas de téter & de parler, à moins qu'il n'y ait quelque autre défectuosité dans les organes nécessaires pour l'un ou pour l'autre. D'un autre côté, si un enfant ne peut qu'à peine mouvoir sa langue, & ne sauroit la pousser plus loin que ses dents ; ou si de toute autre maniere sa langue est gênée par le *frenulum*, *filet*, c'est le cas de faire l'incision. Mais comme ce n'est pas là une opération qu'il faille faire inconsidérément, si l'on veut éviter les suites terribles & la mort même qu'elle a plus d'une fois causées, il ne sera pas hors de propos de donner ici la méthode la plus sûre & la meilleure pour y procéder.

Il faut, de la main gauche, soulever un peu le bout de la langue, la prenant avec un linge, de peur qu'elle ne glisse des doigts, (*voyez Pl. XII. Fig.* 1.) ou même avec une petite fourche faite exprès. (*voyez Pl. XII. Fig.* 2. 3.) Ensuite on coupera du *frenulum*, avec des ciseaux, dont chaque pointe sera terminée en bouton, ce qu'on jugera nécessaire, pour qu'il ne reste plus d'obstacle qui empêche l'enfant de téter & de parler. On pourra aussi se servir d'un bistouri, en avançant entre les veines ranines & les conduits salivaires inférieurs : mais il faudra le faire avec beaucoup de précaution, de crainte de couper en même-tems les conduits salivaires, les veines ranines ou les nerfs de la langue ; car quand ils sont offensés, il en arrive des suites terribles.

Dionis dans son Traité de Chirurgie, fait mention d'un enfant qui mourut peu de tems après une pareille opération, d'une hémorrhagie qui lui vint d'avoir eu les veines ranines coupées. Mais s'il arrivoit malheureusement qu'on eût coupé une de ces veines, comme il peut fort bien arriver lorsque le *frenulum* est court & épais, il faudroit mettre sous la langue une compresse trempée dans du vinaigre, & l'y laisser quelque tems jusqu'à ce que le sang fût arrêté. Si une premiere incision n'avoit pas suffisamment dégagé la langue, il faudroit quelques jours ou même quelques semaines après, couper, toujours avec beaucoup de précaution, ce qui resteroit du *frenulum*, se servant, pour cette opération, comme nous avons déja dit, des ciseaux ou d'un bistouri. L'opération faite, il faut, avec le doigt, porter à la langue quelques gouttes de miel rosat ou de sirop de violette, & oindre la plaie avec l'un ou l'autre, de peur que les parties divisées du *frenulum* ne se réjoignent.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit que ces sortes de défectuosités sont beaucoup plus rares, & en même-tems plus difficiles à guérir & plus dangereuses qu'on ne pense. C'est pourquoi on peut dire avec raison que rien n'est si misérable que l'erreur de quantité de Sages-Femmes, qui, s'imaginant avec le peuple ignorant, qu'il n'y a pas d'enfant qui n'apporte cette défectuosité en naissant, leur enfoncent les doigts dans la bouche, & leur détruisent le *frenulum* avec les ongles : car après qu'on a ainsi déchiré cette membrane avec les ongles, l'inflammation ne sauroit manquer de s'y mettre ; ce qui occasionne des convulsions & souvent la mort à l'enfant. Il est donc bon de détourner les Sages-Femmes de cette pratique inconsidérée, & de leur recommander surtout de s'instruire de ce que dit Hildanus à ce sujet. Elles trouveront (dans sa *Cent. III. Obs.* 28.) non-seulement la description de la nature & de la cure de cette défectuosité ; mais aussi des inconvéniens qui peuvent arriver & qui arrivent en effet, lorsqu'on fait l'opération mal-à-propos ou sans ménagement. Mais si le cas est tel qu'on ne puisse se dispenser de couper le *frenulum*, la maniere la plus sûre de le faire est d'y employer des ciseaux, au lieu de déchirer la membrane avec les ongles comme font bien des Sages-Femmes. HEISTER.

Il n'y a pas d'opération de Chirurgie qu'on regarde comme moins importante que de couper le filet de dessous la langue ; aussi la laisse-t-on faire pour l'ordinaire à des Sages-Femmes, qui se contentent de l'arracher avec les doigts. Je ne puis me dispenser de désapprouver cette méthode, parce qu'en s'y prenant ainsi, il arrive souvent qu'on déchire & qu'on arrache les parties adjacentes, ce qui occasionne de la douleur & de l'inflammation, & empêche l'enfant de téter ; d'où il arrive que l'enfant maigrit & n'a plus de forces. C'est pourquoi l'on doit se conduire avec prudence, lorsqu'il est question de cette opération, & ne la pas regarder ainsi que font la plupart, comme la moins importante qu'il y ait en Chirurgie. La premiere attention qu'il faut avoir, est de s'assurer si on est dans un cas où l'opération soit nécessaire : car toutes les fois qu'un enfant ne sauroit prononcer & articuler, ce n'est pas toujours le filet qui l'en empêche, auquel cas l'incision de ce ligament seroit dangereuse, comme on le va voir par l'exemple suivant.

Au mois de Mai 1608. Un paysan de mon voisinage, demeurant au village de Corsellis, appellé Petit-yeux, m'amena son fils, âgé de deux ans, afin que je lui coupasse le filet ; car le pere & la mere ne doutoient pas qu'au moyen de cette opération, l'enfant ne pût bientôt faire usage de sa langue, & commencer à parler. Mais quand je lui eus ouvert la bouche, & fait sortir sa langue, qui étoit fort épaisse, je ne lui trouvai point de ligament ; c'est pourquoi je congédiai le pere avec l'enfant sans faire l'opération pour laquelle ils étoient venus. Un mois après il vint dans les environs un Empirique ou Charlatan : on lui mena l'enfant. Il persuada au pere & à la mere que sa langue étoit retenue par un ligament nerveux très-roide, & que moyennant une petite somme d'argent, il mettroit l'enfant en état de parler dans peu de tems. Il commença par se faire donner l'argent, & après avoir placé l'enfant entre les bras d'une femme, il se mit à faire son opération ; & dégagea la langue à ce que me dit quelqu'un qui y avoit assisté, en devant & sur les côtés jusqu'à sa base. L'effet de cette opération fut, que l'enfant qui auparavant se tenoit droit, dans l'instant poussant des cris perçans, tomba en convulsion. Ses cuisses se roidirent contre son ventre, & ses bras contre sa poitrine. Le 18. Juillet suivant j'allai voir l'enfant : il ne parloit point du tout ; ses jambes & ses bras étoient toujours retirés, & quand on les étendoit de force, ils reprenoient toujours la même attitude ; sa langue étoit épaisse, & sa tête & toute l'habitude de son corps étoient œdémateux.

J'avois un Frere utérin qui étoit fort incommodé étant enfant : entre autres incommodités, il avoit déja trois ans qu'il ne parloit pas encore. Comme j'étois Chirurgien, & qu'il m'arrivoit presque tous les jours d'avoir à couper le filet à des enfans ; l'idée me vint, étant allé chez mon pere, de visiter la langue de mon frere. Je la trouvai retenue & engagée par un ligament fort épais, de sorte qu'à peine la pouvoit-il avancer jusques sur les dents de devant. Je coupai le ligament comme je pus, & pendant quelque-tems j'oignis la plaie trois ou quatre fois le jour de miel rosat. Deux mois après je trouvai que le ligament s'étoit reformé en partie, de sorte qu'il me fallut recommencer la même opération que la premiere fois : mais grace à Dieu, je réussis mieux cette fois-là ; mon frere parla peu de tems après, & a toujours articulé depuis aussi-bien que qui que ce soit.

Cette opération n'est point dangereuse quand on la fait en ligne droite. Il faut prendre garde seulement de ne pas faire l'incision trop avant. Ma méthode, à moi, est de soutenir la langue élevée, & de couper le filet, pour l'ordinaire, à un endroit, quelquefois à deux, moyennant quoi il est moins à craindre qu'il ne repren-

ne que si on n'avoit incisé qu'à une seule place. Je ne coupe que dans ce qui est nerveux, touchant rarement aux parties charnues; & si la premiere fois je n'ai pas coupé assez, ou que le filet ait repris, je recommence l'opération. Quand j'ai fait mon opération, je recommande à la nourrice de soulever souvent & doucement la langue de l'enfant avec les doigts, & d'y insinuer du miel rosat ou du miel commun, afin d'obvier à l'agglutination. HILDANUS, *Cent. III. Obs.* 28.

ANCYCOMELE, Ἀγκυλομήλη, d'ἀγκύλος, crochu, courbé, & de μήλη, sonde. Instrument de Chirurgie qu'on appelle sonde-courbe, ou sonde avec un crochet.

ANCYLOSIS. Voyez *Ancile.*

ANCYCLOTOMUS, ANCYCLOTOMUM, ἀγκυλοτόμον, Ἀγκυλοτόμος, d'ἀγκύλος, courbe & de τεμνῶ, couper; espece de bistouri courbe dont on se sert pour couper le ligament de la langue. P. Eginete comprend sous ce terme tout instrument en général courbe & tranchant.

ANCYRA, Ἄγκυρα, *ancre, crochet*. Voyez *uncus.*

ANCYROIDES PROCESSUS, *apophise coracoïde*. c'est une éminence qui part de la partie supérieure du *scapula* ou de l'omoplate, qui ressemble à une ancre, d'où son nom latin est dérivé. On l'appelle encore *processus coracoides & sigmoides. apophise sigmoïde ou coracoïde*, de la lettre sigma ou du bec d'un corbeau, qu'elle représente. RUFUS

ANCYROMELE, ou ANCYLOMELE. Galien entend par ce mot, ἄγκιστρον, un crochet dont on se sert dans les opérations de Chirurgie.

AND

ANDA, *G. Pison*, est un arbre du Brésil, dont le bois est spongieux & léger; la feuille longuette, nerveuse, pointue; la fleur grande & jaune. Son fruit est une noix grise, laquelle renferme sous deux écorces, deux amandes qui ont le gout des chataignes.

On dit qu'elles sont purgatives & un peu émétiques. On en prend deux ou trois à la fois. On tire de ces amandes, par expression, de l'huile, de laquelle on se frotte les membres.

L'écorce du fruit est estimée propre pour arrêter le cours de ventre. Si l'on en jette dans les étangs, elle en fait mourir le poisson. LEMERY, *des Drogues.*

ANDARAC, *orpiment rouge*. RULAND. JOHNSON.

ANDAS, dissolution de sel ou sel résous. PARACELSE.

ANDENA, acier qui vient des contrées orientales, qui se fond dans le feu, & qui prend la forme qu'on veut. RULAND, JOHNSON.

ANDIRA ou ANGELYN, *G. Pison*, est un arbre du Brésil, dont le bois est dur & propre pour les batimens. Son écorce est de couleur cendrée. Ses feuilles sont semblables à celles du laurier, mais plus petites. Il pousse des boutons noirâtres, d'où sortent beaucoup de fleurs ramassées, odorantes, de belle couleur purpurine, & blanche. Son fruit a la figure & la grosseur d'un œuf, verd au commencement, mais noircissant peu à peu, & ayant comme une suture à un de ses côtés, d'un gout très amer. Il est couvert d'une écorce dure, & il renferme une amande jaunâtre, d'un mauvais gout, tirant sur l'amer, avec quelque astriction.

On pulvérise le noyau, & l'on en fait prendre pour les vers; mais il faut que ce soit au-dessous d'un scrupule, car on dit qu'il tourneroit en poison, si l'on en donnoit trop.

L'écorce, le bois & le fruit de cet arbre sont amers comme le fruit de l'aloès, & c'est en quoi il differe d'un autre *andira* semblable en tout, excepté au gout, qu'il a insipide. Les bêtes sauvages mangent de son fruit, & elles s'en engraissent. LEMERY, *des Drogues.*

ANDIRA ou ANDIRA GUACU; sont des especes de chauve-souris du Brésil, dont les plus grandes égalent nos pigeons: on les appelle chauve-souris cornues, à cause d'une maniere d'excroissance ou de corps pliant qu'elles ont au-dessus du nez. Leurs ailes sont longues de plus d'un demi-pié. Leur couleur est cendrée. Elles ont les oreilles larges; les dents blanches; leurs piés ont chacun cinq doigts armés d'ongles aigus. Elles courent après toutes sortes d'animaux; & elles en sucent le sang si elles les attrapent. Quelques-unes d'elles sont dangereuses, en ce quelles se glissent la nuit dans les lits, & elles ouvrent si subitement les veines des piés de ceux qui y sont couchés, qu'ils ne s'en apperçoivent que par le sang qui coule dans le lit, & qu'on a assez de peine à arrêter.

Les habitans du pays mettent la langue & le cœur de cet animal entre les poisons. LEMERY, *des Drogues.*

ANDRACHNE, est un de ces mots tels qu'il y en a en grand nombre dans la matiere médicale qui ont plusieurs significations, Ἀνδράχνη.

ANDRACHNE, est un arbre semblable à l'arboisier; c'est aussi la plante appellée *portulaca, pourpier*. C'est en vain que Pline, pour distinguer la plante de l'arbre, change une lettre dans le mot; désignant l'arbre par le mot ἀνδράχλη, *andrachle*. (Pline édit. Santandreau, 1582. distingue l'arbre en soustrayant la premiere *n*, & changeant le mot *andrachne*, en *adrachne*.) Car dans le dialecte attique, le même mot conviendra également à la plante & à l'arbre; les Athéniens disoient indistinctement, *andrachne* ou *andracle*; de même qu'ils disoient λιτρὸν, pour νιτρὸν. Galien est tombé dans la même méprise; lorsqu'il prétend établir une distinction de nom ἀφρόνιτρον & ἀφρόλιτρον, *aphronitron* & *aphrolitron*.

Andrachne, est l'herbe que les Latins ont appellée *portulaca* ou *porcacla*, du mot *porcus*; ce qui a donné lieu aux derniers Auteurs Grecs de la nommer χοιροβότανον, *herbe aux porcs*; nous l'appellons en François *pourpier*; & ce terme a la même étymologie que celui des Latins; à moins qu'on ne veuille que pourpier vienne de pié de poule. Car les Latins dont nous avons pris beaucoup de termes, l'appelloient aussi *pulli pes*, comme il paroît par l'Ouvrage supposé de Macer, *de Herbis.*

> Andrachne *Græcis, quæ portulaca Latinis,*
> *Dicitur, hæc vulgi* pes pulli *more vocatur.*

Il y a un grand nombre de plantes qui portent des noms analogues à celui-là. On dit *pes alaudæ*, pié d'alouette; *pes corvinus*, pié de corbeau; *pes columbinus*, pié de pigeon. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl Iatr. cap.* I. Voyez *Portulaca*.

ANDRANATOME, ou ANDROTOME, Ἀνδρανατομὴ ou ἀνδροτομὴ, de ἀνὴρ, homme, & de τεμνῶ, couper; Dissection du corps humain, & particulierement de l'homme. CASTELLI, d'après *Marc. Aurel. Severini, Zootome, Democrit.*

ANDRAPHAXIS ou ANDRAPHAX, Ἀνδράφαξις, ἀνδράφαξ; dans Hippocrate, περὶ γυναικ est synonime à *atriplex*, ἀτράφαξις, *arroche puante*. FOESIUS, *Œcon. Hipp.*

ANDRAPODOCAPELOI, Ἀνδραποδοκάπηλοι d'ἀνδράποδον, *un Esclave*; & κάπηλος, *un Marchand*; c'est une espece de trafiquant dont Galien fait mention en plusieurs endroits. On donnoit jadis ce nom à des gens qui logeoient des jeunes gens, des filles, des eunuques & d'autres personnes de cette espece. Il n'étoit point question de débauche dans leur commerce. Ils le faisoient valoir le plus qu'ils pouvoient, en se chargeant de soigner & d'embellir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. C'est pourquoi nous lisons dans Galien, qu'ils avoient coutume de laver le visage de leurs pensionnaires avec de la décoction d'orge passée, de la farine de feves, & quelquefois du nitre, afin de leur rendre le teint plus brillant; qu'ils battoient les hanches de ceux qui étoient maigres avec des cordes, & qu'ils les frottoient ensuite d'huile, pour que leur corps parût plus plein & mieux taillé; qu'ils serroient les côtes aux jeunes filles avec de fortes bandes, afin que leur gorge parût plus relevée; & leurs hanches plus

remplies ; deux choses qui passoient pour orner beaucoup le corps d'une femme ; & qu'ils avoient différens moyens de faire tomber les poils qui croissoient sur les joues & sur les autres parties du corps, pour les rendre plus belles & leur donner l'air de jeunesse. Les Ediles Romains ordonnerent par une Loi de marquer les maladies ou les défauts des esclaves que l'on exposoit en vente, afin qu'on ne s'en prît point aux *Andropodecapeloi*, auxquels on les confieroit, lorsqu'on viendroit à leur découvrir des maladies ou des défauts au sortir de leurs mains.

ANDREAS, ancien Medecin dont Celse fait mention dans la préface de son cinquieme livre. *Andreas*, *Zenon* & *Apollonius*, surnommé *Mus*, ont laissé un grand nombre de volumes sur les propriétés des purgatifs. Asclepiade négligea, & même bannit de la pratique la plupart de ces remedes ; & ce ne fut pas sans raison, dit Celse, car toutes ces compositions purgatives étant mauvaises au gout & dangereuses pour l'estomac, ce Medecin fit bien de les rejetter, & de se tourner entierement du côté de cette partie de la Medecine qui traite les maladies par le régime.

Le collyre d'*Andreas*, dont on frotte le devant de la tête dans l'inflammation des yeux, se prépare de la maniere suivante :

Prenez *de la gomme arabique, une dragme, deux grains & demi,*
de la céruse,
de l'antimoine, } *deux dragmes & cinq grains de chacune,*
de la lytharge bouillie & lavée, quatre dragmes & dix grains ;

Il faut faire bouillir la lytharge dans l'eau de pluie, & détremper les ingrédiens secs avec du suc de myrthe après les avoir broyés. Celse, *Lib. VI. c. 6.*

Malagme d'Andreas pour les douleurs de côté.

Prenez *de la cire, une once, trois dragmes & vingt-sept grains,*
des larmes de sycomore, une dragme deux grains & demi,
du poivre rond & long,
de la gomme ammoniaque,
du bdellium,
de l'iris d'Illyrie,
du cardamome,
de l'amome,
du xylobalsamum,
de l'encens mâle,
de la myrrhe,
de la résine seche, } *une once, deux dragmes & vingt-quatre grains de chacun.*
du pyrethre d'Espagne,
de la graine de thymelée,
de l'aphronitre,
du sel ammoniac,
de l'aristoloche,
de la racine de concombre sauvage,
de la résine de térébenthine liquide, } *deux onces, quatre dragmes, cinquante grains de chacun ;*

Ajoutez à cela autant d'huile d'iris qu'il en faut pour donner une consistance molle au tout.

Ce remede résout, attire les humeurs, mûrit le pus, ouvre les pores de la peau, & aide à la cicatrisation. On peut l'appliquer sur les grands abscès comme sur les petits, & en froter les articulations. Il est bon dans la goute & la sciatique. On peut encore l'employer dans les occasions où les parties internes sont offensées par quelque coup. Il amollit les duretés dans la région de l'estomac, il attire les esquilles d'os ; enfin il est bon dans tous les cas où la chaleur naturelle est affoiblie. Celse, *Lib. V. cap. 18.*

ANDRIA, Ἀνδρεῖα, d'ἀνὴρ, homme ; *Hermaphrodite*, qui a les parties naturelles de l'un & l'autre sexe.

ANDRIUS, Ἀνδρεῖος, *Vigoureux*, épithete du vin. Ἀνδρεῖος οἶνος, dans Hippocrate, signifie, selon Erotien, un vin généreux, tel que celui que produisoit l'Isle d'*Andros*.

ANDROGENIA, Ἀνδρογένεια, d'ἀνὴρ, *homme*, & de γεννάω, *engendrer*.

Ce terme signifie dans Hippocrate, selon Galien, une succession de mâle en mâle, ou la suite d'une génération de mâle en mâle.

ANDROGYNI, Ἀνδρογύνοι, de ἀνὴρ, homme, & de γυνὴ, femme ; *Homme efféminé*, par opposition à *Andrii*, ἀνδρεῖοι, vigoureux. *Hipp.* περὶ διαίτ. *Lib. I.* Le terme est encore synonime à hermaphrodite.

ANDROMACHUS. *Andromachus* le pere naquit en Crete, & vécut sous le regne de Neron, comme on en peut juger par son Poëme de la thériaque, dédié à cet Empereur. Galien a remarqué qu'*Andromachus* a vécu après Menecrate, que j'ai placé sous Tibere & sous Claude, & avant Criton qui vivoit sous Trajan. Nous ne savons rien concernant les sentimens & la méthode de ce Medecin. La seule chose qui nous reste de lui, c'est un grand nombre de descriptions de médicamens composés, qui étoient en partie de son invention. Galien, qui a pris soin de les rapporter, met *Andromachus* au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médicamens : mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la description sans ajouter leurs propriétés, ou sans indiquer pour l'ordinaire les maladies auxquelles ces médicamens sont propres.

La plus fameuse des compositions qu'*Andromachus* a données, c'est l'antidote, qu'il appella γαλήνη, c'est-à-dire, *tranquille*, & qu'on nomma dans la suite *thériaque*. *Andromachus* composa un Poëme grec en vers élégiaques, qu'il dédia à Neron, & qui nous reste encore aujourd'hui, où il enseigne la maniere de préparer cet antidote, & où il désigne les maladies auxquelles il est propre. Il fit cette description en vers plutôt qu'en prose, afin qu'on ne pût pas y faire si facilement quelque altération. C'est du moins ce qu'en a pensé Galien, qui approuve en cela la prudence d'*Andromachus*.

Jusqu'alors, l'antidote de Mithridate avoit été le seul qui fût entre les mains de tout le monde. Mais aussi-tôt que celui d'*Andromachus* fut connu, le premier devint presque hors d'usage, quoiqu'à dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre ; la seule différence essentielle qui s'y rencontre, ne consiste presque que dans l'addition des viperes qui entrent de plus dans la thériaque. Quoiqu'il en soit, l'antidote d'*Andromachus* fut si fort estimé à Rome, que quelques Empereurs le firent composer dans leurs Palais, & qu'ils prirent un soin particulier de faire venir toutes les drogues nécessaires, & de les avoir bien conditionnées. L'Empereur Antonin en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une feve ; & telle fut la réputation de ce remede, que divers Medecins entreprirent envain d'y faire des changemens, & de produire diverses thériaques de leur façon. La thériaque d'*Andromachus* se soutient ; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'encore qu'on y ait remarqué depuis long-tems bien des défauts & des superfluités, on ne laisse pas aujourd'hui dans les meilleures Villes de l'Europe, de suivre scrupuleusement la description de ce Medecin de Neron.

Cette description renferme plus de soixante drogues, dont une bonne partie sont des aromates. Il y a aussi quelques simples communs, & des gommes ou sucs épaissis, entre lesquels le plus considérable est l'opium. Mais l'ingrédient qui fit donner à ce médicament le nom de thériaque, ce sont les viperes que l'on préparoit

de cette maniere. On les écorchoit, après leur avoir coupé la tête & la queue; on séparoit la chair des entrailles & des os; on la lavoit; on la faisoit cuire dans de l'eau avec de l'aneth & du sel, & on la paitrissoit avec de la mie de pain pour en former des trochisques, ou des especes de petits gâteaux.

Si l'antidote d'*Andromachus* avoit toutes les propriétés que son Auteur lui attribue, on n'auroit presque pas besoin d'autres remedes.

Il le donne premierement contre les poisons & venins, de quelque nature qu'ils soient. Il en fait ensuite un remede pour les douleurs & foiblesses d'estomac; pour l'asthme & l'oppression de poitrine; pour la phtisie naissante; pour l'empieme; pour la colique, la jaunisse, l'hydropisie, la foiblesse de vue, les convulsions, les ulceres de la vessie, l'impuissance vénérienne, les douleurs des reins & la peste.

Andromachus, fils du précédent, & qui mit en prose la description que son pere avoit donnée en vers, dit en peu de mots, que l'antidote appellé *tranquile*, est bon pour toutes sortes de mauvaises dispositions du corps provenantes de causes internes, & surtout pour les indispositions de l'estomac, pour les venins & pour les fievres intermittentes.

Voilà ce que ces Auteurs disoient de leur antidote. Cette matiere demande que nous nous y arrêtions, & que nous voyions un peu plus au long, quand & comment on en vint à ces sortes de compositions, & ce que c'étoit que ce qu'on appelloit antidote. On a remarqué ailleurs, qu'Hippocrate & les plus anciens Medecins sembloient avoir fondé le principal de leur pratique sur l'observation des mouvemens de la nature dans les maladies, faisant consister presque toute la méthode de les guérir dans la diete, c'est-à-dire, en des regles concernant la nourriture des malades. Herophile & ses sectateurs furent les premiers qui mirent en usage les médicamens, ou qui commencerent à compter, plus que leurs prédécesseurs n'avoient fait, sur l'utilité qu'on en peut tirer. Hippocrate s'en étoit servi avant eux, mais plus rarement, & ceux qu'il ordonnoit étoient même fort simples. C'est ce que n'imiterent point les Herophiliens ni quelques Medecins ses contemporains, témoins les reproches que faisoit Erasistrate qui pratiquoit la Medecine au tems d'Herophile, à ceux qui se servoient des compositions royales & des antidotes qu'ils appelloient les *mains des Dieux*, dans lesquels ils faisoient entrer des ingrédiens tirés des plantes, des animaux, des minéraux de la terre, de la mer, &c.

Mais quelque composés que fussent ces antidotes dont Erasistrate se plaignoit, il y a de l'apparence qu'ils étoient beaucoup moins que ceux qu'on inventa dans la suite, & qu'avant que parut l'antidote attribué à Mithridate, dont la plus courte description contient jusqu'à trente-six ingrédiens; on n'en avoit point vu de si composés. Il y avoit un autre antidote beaucoup plus simple dont la recette fut trouvée dans le cabinet du Roi de Pont, immédiatement après sa défaite par Pompée. On ne sait point quand la description de l'antidote prétendu de ce même Roi, celle dont il s'agit ici, fut rendue publique: mais il y a de l'apparence que ce fut peu de tems après que la premiere fut connue, soit que la derniere fût vraiment de Mithridate, soit qu'on eût emprunté son nom.

Quoiqu'il en soit, Celse qui a vécu sous Auguste & sous Tibere, environ cent ans après Mithridate, a décrit le Mithridat, & c'est sur le modele de cette grande composition que celle de la thériaque & toutes les autres qui sont presque autant chargées d'ingrédiens, ont été faites.

On peut dire pour la défense de ces sortes de compositions, que les expériences sur les simples s'étant multipliées de jour en jour, les Medecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une propriété semblable ou approchante, plus sûrs ils seroient d'atteindre au but. Il peut être aussi que, comme la connoissance que l'on avoit, tant des qualités des simples que de la nature des maladies, étoit très-imparfaite, ces mêmes Medecins s'imaginerent qu'en mêlant ensemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient point par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament se trouvant quelquefois plus efficace que celui qui l'ordonne n'est savant. Mais Pline & plusieurs autres après lui, ont cru que l'on n'avoit entassé tant de drogues que pour faire valoir le métier, *ad ostentationem artis*, plutôt que pour l'avantage que l'on en prétendoit tirer, relativement à la guérison des maladies. Le même Auteur réfléchissant sur ce qu'il entre, à ce qu'il dit, de cinquante-quatre sortes de simples dans le mithridat, & sur la quantité qui se trouve de quelques-uns sur chaque prise, eu égard à ce qu'il en faut pour toute la composition; s'échauffe si fort contre ces abus, qu'il a, dit-il, peine à croire que des hommes aient été capables d'une semblable fourberie. Cet Auteur met la thériaque à peu près au même rang: il dit que la composition qu'on appelle thériaque a été inventée en faveur de la délicatesse ou de la sensualité; qu'elle est faite de choses étrangeres, quoiqu'on trouve partout un grand nombre de médicamens simples capables chacun séparément, de produire l'effet que l'on attend de la réunion de toutes ces choses étrangeres; il n'est question dans cet Auteur que de la thériaque d'*Andromachus*; car ce qu'il dit des drogues tirées de loin, ne peut s'appliquer à une autre sorte de thériaque dont il donne ailleurs la description & qui n'est composée que d'un petit nombre de simples fort communs: d'où l'on peut inférer que l'antidote d'*Andromachus*, que son Auteur avoit appellé *galene* ou *tranquile*, ne tarda pas à prendre le nom de thériaque jusqu'an tems de Criton, comme l'Auteur du Livre intitulé *de Usu Theriaca* attribué à Galien, l'insinue. Criton ne vécut que sous Trajan, au lieu que Pline vivoit sous Néron & sous Vespasien, & a pû voir les *Andromachus* pere & fils, il étoit leur contemporain, quoiqu'il n'ait parlé ni de l'un ni de l'autre.

Quant au nom d'antidote que l'on donnoit à la thériaque, il faut remarquer qu'il est composé de deux mots grecs dont l'un signifie *contre* & l'autre *donné*, parce que les antidotes se donnoient contre les poisons & contre la corruption des humeurs, ou les autres mauvaises dispositions du corps. Ce mot semble être masculin & féminin en grec & quelquefois neutre, & les Latins ont dit également *hæc antidotus* & *hoc antidotum*; mais il y a bien de l'apparence que les Grecs l'ont employé au commencement comme un adjectif & non comme un substantif. Quand ils ont dit ἡ ἀντίδοτος, ils sous-entendoient le substantif δύναμις, qui signifie toute sorte de médicamens, tant simples que composés. Les Latins auroient pu traduire le mot grec δύναμις par celui de *potentia*, mais l'usage de la langue latine qui avoit attaché à *potentia* une idée toute différente ne le permettoit pas. Il en est de même de la langue françoise, dans laquelle les mots de *puissance* & de *vertu* n'ont aucun rapport avec celui de médicament ou composition de médicament: c'est pourquoi les Latins, faute de mot propre pour rendre le grec δύναμις, se sont servis des mots *medicamentum* ou composition de médicament, δύναμις ἀντίδοτος, *compositio contra data*, comme on disoit δύναμις τετραφάρμακος; *compositio quatuor medicamentis simplicibus constans*; δύναμις ἡπατικὴ, ἀρτηριακὴ; *compositio pro hepate*, *pro asperâ arteriâ*. Ce n'est pas seulement par rapport aux antidotes que l'on sous-entendoit le mot δύναμις; il y avoit d'autres occasions où on ne l'exprimoit jamais. On disoit, par exemple, ἡ διὰ κωδειῶν, pour dire *compositio de capitibus papaveris*, & même sans l'article, on disoit ἀρτηριακὴ tout court, pour désigner une composition pour la trachée-artere; κωλικὴ, un médicament pour la colique. On pourroit dire que la jonction de ces deux mots *antidotus tranquilla*, ou *theriaca*, désigne que le premier est un substantif, le dernier étant certainement un adjectif; mais il faut remarquer que cet adjectif *tranquilla* est une épithete ou une espece de surnom que l'on donne à la composition dont il s'a-

git, & que c'est la même chose que si l'on disoit *compositio antidotos tranquilla dicta*; ensorte que les deux derniers mots sont également adjectifs. Il en est de même des noms particuliers des *antidotes*, comme *hiera*, c'est-à-dire, *sacrée*; *teleia* ou *accomplie*, & de toutes les autres épithetes que l'on donnoit à chaque médicament. Je puis encore prouver que le mot *antidotus* étoit un adjectif par l'usage qu'en fait Scribonius Largus, qui appelle *emplastrum antidotum* une emplâtre qu'on appliquoit sur la morsure des chiens enragés. Il y a encore une remarque à faire sur le *compositio*, substitué, comme nous avons dit, par les Latins au mot grec δύναμις; c'est que les Grecs à leur tour ne pouvoient point rendre *compositio*; car σύνταξις signifie à la vérité composition, mais seulement l'acte de composer & non le résultat de cet acte ou la chose composée; or c'est ce dernier que les Latins & les François entendent par le mot *composition*. On trouve dans Artemidore συνταγὴ que Cornarius traduit *compositionem*; mais je crois qu'il doit être rendu plutôt par *præscriptum*, ou ordonnance d'un Medecin.

Après avoir parlé de ce remede, de la nature & du nombre des ingrédiens qui y entroient & des propriétés qui lui étoient attribuées par son Inventeur; il ne me reste plus qu'à parler de la maniere dont on le préparoit & de la consistance qui lui étoit commune avec tous les autres antidotes.

Pour préparer la thériaque, on commençoit par mettre en poudre tous les aromates & les autres ingrédiens qui pouvoient être pulvérisés. On dissolvoit les gommes & les sucs dans du vin de Falerne ou de Crete; & on les passoit par un tamis, après les avoir réduits en pulpe. On prenoit ensuite du miel d'Attique en quantité triple du tout, qu'on avoit purifié, & on mêloit tout ensemble, à la maniere ordinaire aux Apotiquaires. On n'entre point dans un plus grand détail là-dessus, parce que la composition de cette antidote est très-connue aujourd'hui. Ce qu'on a dit de la quantité du miel qui y entroit, à proportion des autres drogues, fait connoître que cette composition devoit être médiocrement épaisse. Je ne parlerai point ici des divers autres antidotes que d'autres Medecins inventerent à l'imitation de la thériaque & du mithridat, ni de ceux qui avoient été inventés auparavant. Je remarquerai seulement en général qu'ils avoient tous la même consistance, étant presque tous également composés de poudres de différentes natures, de gommes ou sucs, & de miel. LE CLERC, *Hist. de la Medecine*.

Après avoir exposé l'origine de la thériaque, je vais maintenant décrire la maniere de la composer, selon le Collége de Londres; à quoi je joindrai les remarques de Quincy.

La Thériaque d'Andromachus, communément appellée, Thériaque de Venise.

Prenez *des trochisques de squilles*, *quarante-huit dragmes*.

des trochisques de viperes,
d'hedichroi,
du poivre long,
de l'opium,
— *de chacun vingt-quatre dragmes.*

de l'iris de Florence,
de roses rouges,
du suc de reglisse,
de la semence de bunias,
du scordium,
de l'opobalsamum,
de la canelle,
des trochisques d'agaric,
— *de chacun douze dragmes.*

de la myrrhe,
du spicnard,
du dictame de Crete,
des racines de quintefeuilles,
de gingembre,
de costus,
de rhapontic,
du marrube blanc,
du stœchas arabique,
du jonc odorant,
de la semence de persil de Macedoine,
du calament de montagne,
de la casse odorante,
du safran,
du poivre blanc & noir,
des troglotides,
de l'oliban,
de la térébenthine de Chio,
— *de chacun six dragmes.*

de l'amome en grape,
des racines de gentiane,
d'acorus vrai,
du meu athamantique,
de valériane,
de nard celtique,
de chamæpitys,
des sommités d'hypericum,
des semences d'ammi,
de thlaspi,
d'anis,
de fenouil,
de seseli de Marseille,
de petit cardamome,
de la feuille Indienne,
des sommités de pouliot de montagne,
de chamædris,
de l'opobalsamum,
des sucs d'hypocystis, &
du vrai acacia,
de la gomme arabique,
du storax calamite,
de la terre de Lemnos,
du chalucitis vrai,
du sagapenum,
— *de chacun 4 dragmes.*

de la racine de petite aristoloche,
des sommités de petite centaurée,
de la semence de daucus de Crete,
de l'opoponax,
du galbanum pur,
du bitume de Judée,
du castoreum,
— *de chacun 2 dragmes.*

du meilleur miel cuit & écumé, trois fois le poids de tous les ingrédiens secs.
du vin vieux de Canarie, autant qu'il sera nécessaire pour mêler & dissoudre tous les ingrédiens.

Faites bouillir le tout selon l'art.

On peut substituer le sirop *de meconio*, au miel.

La thériaque est le principal Alexipharmaque qu'on ait dans toute l'Europe, & il se prépare à peu près de la même maniere dans toutes les Pharmacies. On ne renfermeroit pas dans un *in-folio* tout ce qu'on a écrit sur ce médicament. Nous nous contenterons donc de faire à son sujet les remarques capables d'en donner une connoissance suffisante à ceux qui se destinent à la pratique de la Medecine. On a donné à l'antidote d'*Andromachus* le nom de thériaque de Venise, par la raison qu'il s'en fait plus là que partout ailleurs, & que c'est de Venise qu'elle se distribue dans presque toutes les autres parties du monde.

Comme ce médicament est parvenu jusqu'à nous à travers

vers un grand nombre de siecles, & que la plupart de ceux par les mains desquels il nous a été transmis, l'ont altéré de différentes façons, & toujours pour le rendre meilleur; les Pharmacopées sont pleines de manieres différentes de le préparer; celle de notre Collége peu différente de celle que la Pharmacopée d'Ausbourg prescrit, me paroît une des meilleures. Diemerbroeck donne de grands éloges à la multitude d'ingrédiens qui entrent dans cette composition, & cela fondé sur les idées singulieres de l'efficacité de tous ces ingrédiens réunis, qui se pretent une force qu'ils n'ont point, selon lui, lorsqu'ils sont séparés. Charras a écrit un traité de la Thériaque; il a parlé de chaque ingrédient qui la compose en particulier: mais ce n'est pas ici le lieu de nous servir des remarques de cet Auteur François. Zwelfer dans ses observations sur la Pharmacopée d'Ausbourg a suivi Quercetan & a dit plusieurs choses qui reviennent à notre sujet. Ils ont jugé l'un & l'autre qu'on y faisoit entrer des ingrédiens qui ne s'accordoient point avec la nature du tout, tels sont l'agaric, la rhubarbe & le vitriol. Ils rejettent aussi les trochisques de squilles, & ceux de viperes; parce que cette forme ôte à ces ingrédiens les vertus qu'on veut qu'ils retiennent. Ils prétendent donc que si l'on écartoit de la thériaque, les médicamens précédens, & qu'on augmentât les autres en proportion de ceux qu'on a ôtés, ensorte que l'opium s'y trouvât en plus grande quantité, mais toutefois en quantité proportionnelle au tout; elle en seroit beaucoup meilleure.

Dans la composition de ce remede, Zwelfer partage les ingrédiens en différentes classes, selon la similitude de leur contexture; il met d'un côté ceux qu'il faut dissoudre, comme les gommes, & de l'autre ceux qu'il faut réduire en poudre séparément, pour les mêler ensuite. Ce soin me paroît inutile; en battant les plus épais & les plus humides, avec les plus secs & les plus fragiles, ils se mêleront bien & passeront tous ensemble par le tamis. Il y en a qui réduisent l'opium même en poudre; pratique qui n'a point d'inconvénient, supposé qu'on ait l'attention de le monder auparavant. On ne laissera point de tiges aux plantes; on les prendra les plus fraîches que l'on pourra, & l'on nettoyera les racines de toute malpropreté & pourriture. Si l'on veut conserver la couleur du safran, il faut le pulvériser séparément & le mettre dans du vin où l'on aura fait infuser des viperes. On passera d'abord la térébenthine, le galbanum, &c. on les mêlera avec le miel. On tamisera sur ce mélange les poudres, tandis qu'une autre personne remuera le tout, afin que le mélange s'acheve bien; & l'on finira par jetter là-dessus le vin. Telle est la composition de la thériaque, l'Alexipharmaque & le Céphalique le meilleur que nous connoissions; car la plupart des ingrédiens qui y entrent, tendent à produire les effets qu'on demande de ces deux genres de médicamens. C'est un fort bon opiate, & son usage est plus sûr que celui des opiates plus simples, dans les cas où l'on veut réunir à des choses qui procurent du repos, d'autres qui aient une pointe qui réveille; pointe qui prévient les dépôts & les autres accidens qui pourroient être occasionnés par les premieres, si on les séparoit des secondes. En quatre scrupules de thériaque, il y a un grain d'opium; on peut donc en donner depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes, selon les forces & l'état du malade.

Il y a beaucoup de personnes dans le préjugé que la thériaque de Venise est beaucoup meilleure que celle que nous proposons, comme si le nom y faisoit quelque chose; nos viperes, disent-ils, ne sont pas aussi bonnes que les leurs: il est vrai que ce pays étant plus chaud que le nôtre, le suc des viperes y doit être beaucoup plus exalté, ce en quoi consiste son énergie: mais d'un autre côté, comme les Vénitiens le réduisent en trochisques, il n'a plus sous cette forme cette volatilité que nous lui conservons par notre maniere de l'employer; ainsi nous pouvons dire qu'il est beaucoup plus efficace dans nos compositions.

Au reste ce plus de raréfaction que nous accordons au suc de viperes d'Italie, est de pure supposition; car à en juger par la violence de leur poison, il n'y auroit aucune différence entre leurs viperes & les nôtres. La morsure de ces serpens dans un certain tems de l'année, dans les grandes chaleurs, est aussi dangereuse pour nous que pour les peuples d'Italie. Mais pour obvier à toute objection, nous dirons que si le sel volatil des viperes d'Italie est plus fort que le nôtre, nous pouvons toutefois rendre celles de nos compositions où il entre, aussi énergiques que les leurs, en augmentant la dose de ce sel. Mais si quelque contrée a l'avantage sur nous par rapport aux viperes; d'un autre côté, nous l'emportons sur elle, par la qualité de notre safran; car il est constant que nous l'avons beaucoup meilleur que les étrangers; notre safran est quatre fois plus fort que le leur. L'opinion que la thériaque de Venise est beaucoup meilleure que la nôtre, expose tous les jours le petit peuple à être trompé; & on lui vend la drogue la plus détestable pour de la thériaque de ce pays. Comme il imagine que Venise est la vraie manufacture de cette composition, & qu'on peut l'avoir de cet endroit meilleure & à meilleur marché que dans les boutiques de nos Apothicaires; il court au premier Matelot qui s'en dit pourvu, & qui la lui présente enveloppée dans un papier, sur lequel ses propriétés sont déduites en Italien. Ce qui a donné lieu à quelques uns de nos Droguistes, & à quelques autres Marchands de ramasser, peu s'en faut que je ne dise, les ordures de leur boutique, & de les faire distribuer au peuple idiot enveloppées dans des pancartes Italiennes qui les lui déguisent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le commerce que nous faisons aux Indes, nous met à portée d'avoir de droiture la plupart des ingrédiens qui entrent dans la thériaque, & par conséquent de la faire à meilleur marché qu'aucun autre peuple. Or elle revient en argent déboursé à ceux qui la composent ici, & qui achetent les ingrédiens eux-mêmes & à très-bon compte à trois schelings la livre: Ainsi que doit-on penser de celle que ces gens qui disent l'apporter de Venise, offrent à un prix beaucoup inférieur? Ceux qui pourroient nous soupçonner de calomnie sur le compte de leurs marchands de thériaque de Venise, n'ont qu'à s'adresser au premier Imprimeur; ils y trouveront les enveloppes Italiennes sous lesquelles on la leur distribue, & la preuve de la fourberie qu'on leur fait; à moins qu'ils ne prétendent que les Apothicaires Vénitiens font imprimer leurs papiers à Londres.

Nous remarquerons que la pratique actuelle de quelques personnes de mettre la thériaque en électuaire avec du sirop de diacode, au lieu de miel, n'est pas aussi indifférente qu'ils se l'imaginent. L'effet du diascordium qui passe pour un astringent, est entierement opposé à celui du miel qui atténue & déterge; ce n'est donc pas sans raison qu'on lui a substitué le sirop de méconium dans cette composition. Mais dans un alexipharmaque, comme est la thériaque de Venise, il semble qu'il y ait plus de fantaisie ou d'envie d'innover que de jugement à rejetter le miel qui est analogue à cette composition & à y admettre un ingrédient qui lui est entierement opposé, à moins que ce ne soit par accident, & qu'il n'y ait quelque circonstance qui exige cette altération. Les remedes analogues à l'opium hâtent quelquefois à la vérité les effets de l'alexipharmaque: mais dans la thériaque l'opium y est déja en quantité proportionnelle au reste: ensorte que l'addition du diacode, loin de procurer ce relâchement aisé qui favorise l'action de l'alexipharmaque, mettroit les parties dans une insensibilité par où les sécrétions seroient plutôt diminuées qu'augmentées; c'est-à-dire, qu'au lieu d'échauffer & de provoquer les sueurs, la composition sera capable d'arrêter le mouvement des humeurs, & de tourner une fievre légere qu'il étoit facile de chasser, en une fievre putride & maligne. C'est un accident que j'ai vu produire à la thériaque commune de Venise, prise à contre-tems ou en trop grande quantité, & qu'on auroit encore tout autrement à

craindre, en y introduisant l'altération dont il est question. La plus grande objection que l'on fasse contre le miel, c'est qu'il y a certaines constitutions auxquelles il est contraire. Mais pour un cas de cette nature, il y en a cent autres. Et si cette raison suffisoit pour le bannir de la thériaque ; elle suffiroit encore pour l'exclurre de la plupart des électuaires préparés dans les Apothicaireries ; car il y en a fort peu dans lesquels il n'ait aucune part. *Pharmacop. de* QUINCY.

La remarque de Quincy sur la substitution du diacode au miel dans la thériaque, me paroît juste. Si on en exclut le miel, on aura une composition fort différente de l'antidote d'*andromachus* ; car on sait que le miel apporte par sa fermentation un grand changement dans tous les ingrédiens dont on compose ce grand alexipharmaque ; & qu'il unit les vertus des simples les unes avec les autres ; ensorte qu'il les identifie, pour ainsi dire, en une seule, & qu'elles agissent toutes de concert dans l'usage de ce remede.

Myrepsus ajoutoit dans la composition de la thériaque des cendres d'écrevisses réduites en poudre.

ANDROMACHI ANTIDOTUS AD CALCULOSOS, est un médicament d'*andromachus* contre la pierre & la gravelle. Il brise la pierre par degrés, il la chasse & déterge la vessie, ensorte que les urines que l'on rend deviennent claires ; & ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il guérit radicalement ; quand la vessie est une fois débarrassée, c'est pour toujours.

Voici comment on le prépare :

Prenez *de la semence de carottes sauvages,*
de l'anis,
de la graine de concombre écossée,
de la graine d'ache,
de persil,
de la myrrhe, } *de chacun une dragme & demie.*
de la casse,
de la canelle,
du nard celtique, } *de chacun une dragme.*

Broyez le tout dans de l'eau, & réduisez-le sous la forme de pilules, qu'on prendra à jeun, pendant trente jours de suite, dans le quart d'une pinte d'eau. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* 3. *cap.* 13.

Andromachi compositio ad dentes molares. Composition d'*andromachus* pour les dents molaires ; ou qui dissipe en une heure les douleurs qu'on y ressent. Elle se fait avec

du poivre,
de l'imperatoire,
du suc d'épurge,
du galbanum, } *de chacun une égale quantité.*

Liez le tout avec le galbanum, & mettez-en dans le creux de la dent. Id. *Tetr. II. Serm.* 4. *cap.* 33.

Hepatica andromachi cyphoides. Cyphoïde hépatique ou trochisques aromatiques hépatiques d'*andromachus*, bons dans toutes les maladies de la poitrine.

Prenez *des raisins séchés au soleil, vingt-quatre dragmes,*
(quelques Auteurs disent cent.)
de safran, une dragme,
de jonc odorant, deux dragmes,
de bdellium, deux dragmes & demie.
de canelle,
de casse,
de lavande, } *de chaque une demi-dragme.*
de la myrrhe,
de la térébenthine, } *de chacune quatre dragmes.*
(quelques Auteurs disent seize.)
d'aspalach, un scrupule,
de miel, seize dragmes,
de vin, une quantité suffisante.

ACTUARIUS. *Meth. Med. Lib. V. cap.* 6. Voyez *Cyphi.*

ANDRONIS MEDICAMENTUM PRO CANCRO, remede d'*Andron* pour le cancer dans quelque partie du corps que ce soit.

Prenez *de l'écorce de grenade, dix dragmes & vingt-cinq grains,*
d'aristoloche, neuf dragmes vingt-deux grains & demi,
d'aloès, quatre dragmes, dix grains,
de myrrhe, deux dragmes, cinq grains,
de noix de galle, huit dragmes, vingt grains,
d'alun de plume, trois dragmes, sept grains & demi,
de fleur de cuivre, deux dragmes, cinq grains.

Broyez-le tout & le passez au tamis. Ensuite versez dessus autant de vin de Créte qu'il sera nécessaire pour que cela ait la consistance du miel. Mettez le tout dans une bouteille, & servez vous-en dans l'occasion, en le délayant avec du vin rude. Ce remede est bon encore pour les charbons, le feu sacré, & la gratelle que les Grecs appellent *Herpes*, ἕρπης. SCRIBONIUS LARGUS. *cap.* 13.

Andronis medicamentum in uvam. Remede d'*Andron* dans le gonflement de la luette.

Prenez *de l'alun de plume,*
des batitures de cuivre,
du vitriol,
de la noix de galle,
de la myrrhe,
du misy,

Broyez-les & les melez, & versez dessus autant de vin rude qu'il en faut pour donner au tout la consistance du miel. CELSE, *Lib. VI. cap.* 14.

Andronis pastilli, Trochisques d'Andron. Nous lisons dans Aëtius qu'ils sont bons pour les ulceres qui suppurent, les inflammations de la luette, & le gonflement des amygdales ; il faut en frotter dans ce cas le dessous du menton. Ils chassent la chassie des yeux, & ils sont utiles dans le commencement de l'inflammation aux glandes situées aux environs des aines. On s'en sert encore dans les ulcérations des intestins ; on les prend alors dans un clystere fait des deux tiers d'une pinte d'eau, s'il y a fievre ; & dans une égale quantité de vin, s'il n'y a point de fievre. Ils enlevent encore les callosités des ulceres, & voici comment on les prépare :

Prenez *de balaustes, dix dragmes, vingt-cinq grains,*
de noix de galle,
d'aristoloche, } *de chaque huit dragmes, vingt grains,*
d'alun de plume,
de vitriol, } *de chacun quatre dragmes, dix grains,*
(quelques Auteurs ne prescrivent que la moitié de cette quantité.)
de la myrrhe,
de l'aloès,
de l'encens,
du safran, } *de chacun une dragme, deux grains & demi.*

Broyez-les séparément, & les réduisez en trochisques. AETIUS, *Tetr. IV, Serm.* 2. *cap.* 50.

La préparation de ces trochisques prescrite par P. Eginete est un peu différente de celle-ci.

Prenez *de balaustes, dix dragmes, vingt-cinq grains,*

de noix de galle, huit dragmes, vingt grains.
de myrrhe, } *de chacune quatre dragmes, dix grains.*
d'aristoloche ronde,
de vitriol,
de safran,
d'alun de plume, } *de chacun deux dragmes, cinq grains.*
de crocomagma,
de misy,
d'encens,

Broyez le tout dans du vin rude, ou dans du vinaigre. P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 13.

Il les met au nombre des remedes les plus actifs qu'on ait contre les herpes & les charbons. *Lib. IV. cap.* 20. & 25.

ANDRONION, est la même chose que *andronis pastilli.*

ANDROSACES, Offic. Chab. 458. *Androsace annua spuria*, Ger. 425. Emac. 531. *Androsace Matthioli altera*, J. B. 3. 368. Raii. Hist. 2. 1086. *Androsace altera major Matthioli*, Park. Theat. 560. *Androsace vulgaris latifolia annua*, Elem. Bot. 101. Tourn. Inst. 123. Boerh. Ind. A. 201. Rupp. Flor. Jen. 13. *Auriculæ ursi affinis, androsace dicta major*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 82. *Saniculæ affinis planta, androsace dicta major*, Hist. Oxon. 2. 556. *Alsine affinis androsace dicta major*, C. B. Pin. 251. Dale.

L'*androsace* vient en Syrie dans le voisinage de la mer. C'est une plante menue, qui pousse plusieurs petites tiges. Elle est d'une saveur amere, elle n'a que peu de feuilles, mais larges : quand sa fleur est tombée elle porte un fruit creux en forme de cosse, dans lequel est renfermée sa graine.

Deux dragmes de cette graine dans du vin provoquent merveilleusement les urines dans les hydropiques. La décoction, soit de la plante, soit de la graine, produit le même effet. On en fait aussi un cataplasme bon pour la goute. Dioscoride, *Lib. III. ch.* 140.

Oribase croit qu'il faut lire λευκὴ, blanche au lieu de λεπτὴ, menue. Pline dit aussi que cette plante est blanche, & s'accorde en tout le reste avec Dioscoride.

L'*androsace* est une plante qui pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié, rondes, velues, dont les sommités se divisent en six ou sept pédicules qui font comme un parasol. Ses feuilles sont longues, larges, velues, nerveuses, comme celles du plantain, dentelées autour, se répandant à terre en rond. Sa fleur est petite, blanche, évasée en haut, & découpée en cinq pieces. Quand elle est passée, il se forme un petit fruit sphérique gros comme un pois, contenant plusieurs semences oblongues, rougeâtres. Sa racine est courte & fibreuse. Elle croît aux environs de la mer, parmi les blés & dans les bois; elle contient beaucoup de sels.

Elle est apéritive & bonne pour l'hydropisie, pour la rétention d'urine & pour la goute.

L'*androsace* est ainsi appellée, de ce qu'elle porte du soulagement aux hommes : ἀνδρὶ ἄκος φέρουσα. Lemery, *des Drogues.*

ANDROSÆMUM, Offic. *Androsæmum vulgare*, Park. Theat. 575. Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. Raii Hist. 2. 1020. *Androsæmum maximum frutescens*, C. B. Pin. 280. Boerh. Ind. A. 242. *Hypericum maximum (quasi frutescens) bacciferum*, Hist. Oxon. 2. 472. *Hypericum maximum androsæmum vulgare dictum*, Raii Synop. 3. 343. *Siciliana, aliis Ciciliana, vel androsæmum*, J. B. 3. 384. *Siciliana, vel androsæmum, tota bona quibusdam*, Chab. 457. *Clymenum Italorum*, Ger. 435. Emac. 543.

Elle vient parmi les haies & les buissons. Elle fleurit en Juillet & en Août; on se sert de ses fleurs, de ses feuilles & de sa graine, qui ont les mêmes vertus que l'hypericon ou herbe de S. Jean. Dale.

Quelques-uns appellent l'*androsæmum*, *Dionysias*; d'autres *ascyrus* : mais il y a de la différence entre cette plante & l'hypericum & l'ascyrus. C'est une plante ligneuse, qui pousse des branches menues de couleur d'écarlate; ses feuilles sont trois ou quatre fois aussi larges que celles de la rue; & quand on les broye elles rendent un suc vineux. Elle pousse vers le haut une grande quantité de branches, aux sommités desquelles se forme une fleur jaune, dont le calice qui est semblable à celui du pavot noir, à quelques marques près, renferme la graine.

Les feuilles de cette plante, broyées, rendent une odeur de résine; deux dragmes de sa graine battue, prises en boisson purgent la bile : elle est bonne pour la sciatique; mais après avoir pris ce purgatif, il est bon que le malade avale un verre d'eau tout de suite. Employée en cataplasme elle guérit les brûlures & arrête les hémorrhagies. Dioscoride, *Lib. III. ch.* 173.

L'*androsæmon* ou l'*ascyros* ou *ascyrus*, comme d'autres l'appellent ne different de l'hypericon ou hypericum, qu'en ce que ses tiges sont plus grandes, plus grosses & plus rouges. Ses feuilles sont blanches & configurées comme celles de la rue. Les sommités de cette plante étant broyées rendent un jus semblable à du sang. Elle vient dans les vignes; on la cueille ordinairement vers le milieu de l'automne, & on la suspend en quelque endroit. Broyée avec sa graine, & prise à la quantité de deux dragmes le matin ou le soir après souper, dans de l'hydromel, du vin, ou de l'eau toute simple, c'est un bon purgatif. Mais il faut que le malade prenne le lendemain deux dragmes de racines de caprier, avec de la résine, & fasse la même chose encore quatre jours après. Immédiatement après ce purgatif, le malade boira par dessus un verre de vin, s'il est d'une constitution robuste; sinon un verre d'eau. Pline, *Lib. XXVII. ch.* 4.

On appelle cette plante *androsæmon*, de ἀνὴρ, *homme*, & αἷμα, *sang*, parce que quand on l'a cueillie il semble que les doigts soient ensanglantés.

L'*androsæmon* est une plante qui pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux ou trois piés. Elle est douce au toucher & de couleur rouge. Ses feuilles sont rangées deux à deux; vertes au commencement, rouges lorsque la plante est mûre, moins larges au pié que sur les branches. Aux sommités des branches poussent des fleurs en grand nombre, surtout sur les basses tiges, composées ordinairement de cinq feuilles jaunes, soutenues par un calice d'autant de feuilles verdâtres; l'étamine qui est au milieu est jaune & rend un suc de même couleur, lorsqu'on la frotte dans les doigts. Quand la fleur est passée il paroît un fruit ou une espece de baie, verte d'abord, qui ensuite devient d'un cramoisi foncé & à la fin tout-à-fait noire, & contient une graine dont on tire une liqueur purpurine. Sa racine ne laisse pas d'être épaisse & est rouge & fibreuse. Elle vient dans les haies & parmi les buissons, & fleurit au mois de Juillet.

On en emploie les feuilles & les fleurs, auxquelles on attribue les même vertus qu'à l'herbe de Saint Jean : car c'est un très-bon vulnéraire, soit qu'on l'applique au dehors, soit qu'on le prenne en dedans du corps, & c'est pour cela qu'on l'appelle toute-saine. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante contient beaucoup d'huile & une médiocre quantité de sel & de phlegme.

Elle est apéritive, vulnéraire, résolutive, propre pour la pierre & pour chasser les vers, pour préserver de la malignité & guérir de la rage, soit qu'on l'applique en dehors ou qu'on la prenne intérieurement. Lemery *des Drogues.*

ANDROTOME. Voyez *Andranatome.*

ANE

ANECPYETUS, Ἀνεκπύητος, *qui n'a pas suppuré*, com-

posé d'α privatif, & d'ἐκπύω, *qui a suppuré*. Voyez *Ecpyema*.

ANEILEMA, *Aneilesis*, Ἀνείλημα, Ἀνείλησις, de Ἀνειλέω, *rouler, envelopper*. C'est un entortillement tel que ceux qui sont causés par des spasmes & des vents dans les intestins. HIPPOCRATE, *de Vet. Med.*

ANEMONE, *Anémone*, plante dont les Botanistes depuis Dioscoride, distinguent deux especes, l'une cultivée & l'autre sauvage. La premiere est,

Anemone hortensis, Offic. *Anemone geranii Rupertiani folio cæruleo : an Dioscoridis*, C. B. Pin. 174. Tourn. Inst. 277. Hist. Oxon. 2. 426. *Anemone geranifolia*, Ger. 304. Emac. 377. Raii Hist. 1. 625. J. B. 3. 405. *Anemone gerani folio, radice tuberosâ, flore cæruleo & albo*, Chab. 462. *Anemone tenuifolia sive geranifolia cærulea*, Park. Parad. 208. C'est l'*anemone de jardin*. DALE.

L'*anémone sauvage* s'appelle,

Anemone Sylvestris, Offic. *Anemone Matthioli*, Ger. 304. Emac. 377. *Anemone Sylvestris alba major*, C. B. Pin. 176. Raii Hist. 1. 627. Rupp. Flor. Jen. 128. Tourn. Inst. 277. Elem. Bot. 239. Boerh. Ind. A. 37. Buxb. 23. Hist. Oxon. 2. 425. *Anemone Sylvestris latifolia alba, sive tertia Matthioli*, Park. Parad. 202. *Anemone magna alba, capitulo tuberoso, caule densâ lanugine canescente*, Chab. 464.

On vient de voir que cette plante est de deux especes, l'*anemone* de jardin & l'*anémone* sauvage. Chacune de ces especes est encore divisée en plusieurs autres, & surtout la premiere qu'on cultive avec soin dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur. Elles poussent de leurs racines des feuilles presque rondes, semblables à celles du ciclamen ou à celles de la mauve ou à celles de la sanicle, aux unes larges, aux autres petites, découpées les unes plus profondément, les autres plus légerement, toutes attachées à des queues. Il s'éleve du milieu de ces feuilles de petites tiges nues jusqu'environ à leur moitié, garnies en cet endroit de trois feuilles disposées en collet. Ces tiges soutiennent en leur sommet chacune une belle fleur large, ronde, à plusieurs feuilles disposées en rose, simple ou double, jaune ou blanche, ou purpurine ou incarnate, bleue ou rouge, ou violette, ou diversifiée de plusieurs couleurs, ornée quelquefois d'une touffe, qu'on appelle la pluche. Quand la fleur est passée, il paroît un fruit le plus souvent oblong, renfermant un noyau chargé de plusieurs semences, couvertes chacune d'une coeffe ordinairement cotoneuse. Sa racine est tubéreuse ou noueuse, garnie de fibres. L'*anémone* sauvage vient sur des endroits élevés, sur des montagnes. Elle contient aussi-bien que l'*anémone* cultivée, une grande quantité de sels & d'huile.

Cette plante est détersive, apéritive incisive, vulnéraire, dessiccative; mais on ne l'emploie guere qu'extérieurement. Il en entre dans des erthines ou des collyres pour des ulceres aux yeux. LEMERY, *des Drogues*.

Il y a deux sortes d'*anemone*, la sauvage & celle qui est cultivée. Celle-ci se divise encore en plusieurs classes: quelques-unes ont les fleurs d'un rouge écarlate, d'autres blanchâtres, d'autres blanches comme du lait, d'autres enfin de couleur purpurine. Ses feuilles ressemblent à celles de la coriandre, si ce n'est qu'elles font dentelées près dn pié. Ses tiges font cotoneuses, menues, elles portent des fleurs qui ressemblent à celles du pavot & renferment au milieu une tête noire ou bleu-céleste. Sa racine est de la grosseur d'une olive, quelquefois même plus grosse, & divisée en différentes portions qui se joignent. L'*anémone* sauvage est d'un bien plus gros volume que l'autre, ses feuilles font plus larges & plus dures & ses sommités plus élevées; elle est d'un rouge écarlate; elle a les racines petites & menues en comparaison de l'autre. Il y a une sorte d'*anemone* sauvage dont les feuilles font noires & qui a plus d'acrimonie que les autres.

L'une & l'autre espece en a : c'est pourquoi le suc de l'une ou de l'autre respiré par les narines, est excellent pour purger la tête. En mâcher la racine, fait jetter des phlegmes. La faire bouillir dans du *passum*, (γλυκὺ, c'est du vin fait de raisins qu'on a laissés aux seps, jusqu'à ce que le soleil les eût séchés,) & en faire un cataplasme, guérit les inflammations aux yeux, déterge les taches qui s'y sont formées, ou toute autre défectuosité qni obscurcit la vue, & nettoie les ulceres putrides; les feuilles & les tiges de cette plante bouillies dans une décoction d'orge & mangées par des nourrices, leur font venir du lait; si l'on en fait un pessaire, elles provoquent les regles; préparées en forme de cataplasme, elles sont bonnes contre la lepre.

Quelques Botanistes appellent l'*anemone*, *phénion*. Ils en distinguent comme les autres, deux especes, la sauvage & celle des jardins. L'nne & l'autre se plaît dans les tertoirs sabloneux. Celle qui croît dans les jardins est de plusieurs espece. L'une porte une fleur écarlate & c'est la plus ordinaire, une autre est de couleur purpurine; une autre est d'un blanc de lait. Les feuilles de ces trois especes ressemblent à celles de l'ache. Elles n'ont gueres d'ordinaire qu'un demi-pié de haut, & leurs sommités ressemblent à celle de l'asperge. Leurs fleurs ne s'épanouissent que quand le vent souffle dessus; & c'est de-là qu'elles ont pris leur nom qui est dérivé du mot grec ἄνεμος, *vent*. La sauvage s'étale davantage & a les fleurs plus larges, sa fleur est écarlate. Plusieurs l'ont confondue avec l'*argemone*, d'autres avec le pavot rouge. Mais il y a bien de la différence, car ces deux dernieres plantes fleurissent plus tard, & n'ont ni le même suc ni le même calice que l'*anémone*, à qui elles ne ressemblent qu'en ce qu'elles ressemblent comme celle-ci à l'asperge par leurs sommités.

Les *anémones* sont bonnes pour les douleurs de tête & les inflammations; on les emploie aussi utilement dans les maladies de l'utérus; elles font venir du lait aux nourrices. Prises en tisane ou appliquées avec un morceau de laine sur les parties naturelles des femmes, elles provoquent leurs regles. D'en mâcher les racines attire des phlegmes & entretient les dents saines. La décoction de cette même plante guérit les inflammations aux yeux.

Les gens qui se mêlent de magie ont une grande confiance dans les vertus de cette plante. Ils recommandent que la premiere fois de l'année qu'on vient à en voir, on la cueille en disant ces mots : *c'est pour la guérison des fievres tierces & quartes*. Après cela il la faut envelopper dans un morceau d'étoffe rouge, & la garder dans un endroit où le soleil ne pénetre pas, jusqu'à ce que vienne l'occasion d'en faire usage : & l'occasion venue, la maniere de le faire est de l'attacher au cou du malade. La racine de celle qui porte une fleur écarlate, broyée & appliquée sur la chair d'un animal, par sa qualité putréfiante lui cause un ulcere, ce qui l'a fait regarder comme un détersif propre pour les ulceres. PLINE, *L. XXI. c.* 23.

Les *anémones*, de quelque sorte qne ce soit, ont de l'acrimonie, & sont détersives, attractives & propres à désobstruer les veines. ORIBASE, *Med. Coll. L. XV.*

Emplastrum ex anemone, Emplâtre d'anémone.

Prenez *de la colophone, soixante-quatorze dragmes,*
de la résine liquide de pin, } *de chaque quatre*
de la cire, } *onces.*
de l'huile, neuf onces,
des fleurs nouvelles d'anemone, dont vous ôterez ce qu'il y a de noir & le calice, huit onces.

Vous ferez bouillir la colophone avec l'huile sur un feu de bois de pin, & les remuerez avec une spatule de *tæda*, (espece de pin) jusqu'à ce qu'elles forment une masse de consistance solide; alors vous y ajouterez votre résine & ferez bouillir le tout ensemble jusqu'à ce qu'il ne vienne plus d'écume : vous y ajouterez pour

lors de la cire; & dès qu'elle ſera fondue, vous n'aurez qu'à retirer le vaſe de deſſus le feu, & le verſer ſur les fleurs que vous aurez broyées dans un mortier; vous pétrirez le tout enſemble avec votre main que vous aurez ointe d'huile, car ce ſont toutes matieres gluantes ſur leſquelles l'eau ne ſauroit prendre.

Cette emplâtre eſt bonne pour les plaies livides & les chairs meurtries, pour les ulceres invétérés, malins & extérieurs qui ſont difficiles à cicatriſer; pour les morſures des animaux venimeux; pour l'enflure & l'inflammation aux articulations, lorſqu'elles ſont douloureuſes & qu'on ne ſauroit les remuer qu'avec peine; pour les écrouelles, les fiſtules, le ganglion, le ſteatome & le furoncle; pour les ulceres ſinueux & pour ceux qui s'étendent; pour les abſcès à certaines parties, ſpécialement au ſein. On s'en ſert pour arrêter l'hémorrhagie par le nez; & pour cet effet on en met ſur une compreſſe qu'on applique ſur l'eſtomac ou ſur le front. En un mot cette emplâtre eſt adoucisſante, diſcuſſive, anodyne; elle deſſeche & reſſerre.

Si vous aimez mieux la préparer avec du vinaigre,

Prenez des fleurs d'*anémone* que vous netroyerez & dont vous ôterez le calice, après quoi vous les ferez ſécher au ſoleil, & les garderez enſuite dans un vaiſſeau de verre. Ainſi préparées, vous en prendrez huit onces ſur leſquelles vous verſerez trois chopines de bon vinaigre blanc, & vous les laiſſerez en macération pendant vingt-quatre heures. Après cela vous les preſſerez avec la main & en tirerez le ſuc par degrés; alors

Prenez *de la colophone la plus luiſante, quarante-deux dragmes,*
de la réſine liquide de pin,
de la cire,
de l'huile, } *de chaque quatre onces.*
de ſuc d'anémone, cinq demi-ſeptiers.

Faites bouillir la colophone avec l'huile ſur un feu lent de bois de *tæda*, remuant continuellement avec une ſpatule de même bois, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance ſuffiſante. Alors vous y mettrez de la réſine par degrés, de peur que la compoſition ne monte & ne ſe répande par-deſſus les bords du vaiſſeau; cela fait, vous ferez encore bouillir le tout, juſqu'à ce qu'il faſſe une maſſe ſolide. Vous y ajouterez alors de la cire & après l'avoir bien mêlée, vous retirerez le vaiſſeau de deſſus le feu, continuant toujours de remuer avec la ſpatule, juſqu'à ce que la compoſition ne bouille plus. Verſez-y alors votre ſuc d'*anémone* petit à petit, & cela dans la crainte que la liqueur ne monte, comme cela arrive ſouvent & ne ſe renverſe par-deſſus les bords du vaſe. Pendant le tems qu'on met à préparer cette compoſition, elle change pluſieurs fois de couleur; elle prend entre autres une teinture purpurine, & d'autres couleurs toutes fort belles. Quand on a verſé le ſuc d'*anémone* ſur les autres ingrédiens, il faut verſer le tout dans un mortier; & pour mêler le ſuc de plus en plus, il faudra quand la compoſition ſera aſſez refroidie, la manier & la paîtrir avec la main, juſqu'à ce qu'elle ait bu tout le ſuc.

Ce médicament ſert aux mêmes uſages que le précédent: il en differe ſeulement en ce qu'il eſt plus doux & plus ſpécialement propre pour les morſures de chiens & des animaux venimeux. Délayé dans de l'huile roſat, il eſt bon pour les ulceres aux bras & aux parties naturelles, quand il n'y faut que des remedes doux. Aetius *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 12.

ANEMONOIDES, Offic. *Anemonoides flore albo*, Boerh. Ind. A. 36. *Anemonoides flore majore*, Dill. Cat. Giſſ. 39. *Anemone nemoroſa flore majore*, C. B. Pin. 176. Buxb. 20. *Anemone nemorum alba*, Ger. 306. Emac. 387. Raii Hiſt. 1. 614. Synop. 3. 259. *Anemone nemorum*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. *Ranunculus phragmites albus vernus*, J. B. 3. 412. Chomel, 653. Tourn. Inſt. 285. Elem. Bot. 241. *Ranunculus nemoroſus albus ſimplex*, Park. Theat. 325. *Ranunculus*, Chab. 465. *Nemoroſa flore roſeo albo expanſo*, Rupp. Flor. Jen. 128. *Anémone des bois.* Dale.

Ce mot eſt dérivé de ἀνεμώνη, *anémone*, & εἶδος, forme & exprime que cette plante a la forme & la reſſemblance de l'*anémone*.

Voici à quoi on la reconnoît.

Sa racine ſe conſerve d'une année à l'autre, & eſt pour l'ordinaire pleine de tubéroſités & rampante. Ses feuilles ont de petites dentelures, & ſont ordinairement rangées par trois autour de la tige. Elle n'a ſur chaque tige qu'une ſimple fleur, qui contient pluſieurs pétales, diſpoſés comme ceux de l'anémone, avec pluſieurs étamines ou filets au milieu. Sa graine eſt une ſemence oblongue, qui reſſemble aſſez pour la figure à celle de la renoncule, & n'eſt point entourée de duvet.

Miller en compte ſix eſpeces, & Boerhaave douze.

L'*Anemonoides flore albo*, non cultivée ſe trouve dans la plupart des bois, en Angleterre. Miller dit en avoir cueilli quelques autres eſpeces dans une plaine déſerte, qui dépend du Parc de Wimbleton à Surry, qui ſelon toutes les apparences y avoit été apportée de quelques bois. Dans cet endroit il en vient une ſi grande quantité, que la ſurface de la terre en eſt couverte dans le printems; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que les plus ordinaires ſont larges, bleues & doubles. Miller, *dans ſon Dictionn.*

C'eſt une plante chaude & acre au point de faire élever des ampoules ſur la peau ſi on l'y applique. Dale.

ANEMONOSPERMOS, dérivé de ἄνεμος, vent, & σπέρμα, ſemence, parce que le vent en emporte la graine fort aiſément.

Voici à quoi on reconnoît cette plante.

Elle a un calice hémiſphérique écailleux. Sa fleur eſt radiée, ſa graine eſt garnie de beaucoup de duvet, cotoneuſe comme celle de l'*anemone*

Miller en compte quatre eſpeces, & Boerhaave ſix.

Elles ont été apportées originairement du Cap de Bonne-Eſpérance, en Hollande, par des curieux; elles y ont beaucoup multiplié, & ont été de-là répandues dans les différens pays de l'Europe, où on les connoît à préſent. Miller, *dans ſon Dictionn.*

ANEMOS, mot tout grec, Ἄνεμος, *vent.* Voyez *Ventus.*

ANENCEPHALOS, c'eſt encore un mot purement grec, Ἀνεγκέφαλος, qui n'a point de cervelle, composé de α privatif, & de ἐγκέφαλος, cervelle. En général il ſignifie un fou, un extravagant: mais dans un ſens plus particulier, il ſe dit de ces monſtres qui naiſſent ſans cerveau, dont Bonet à fait un récueil d'obſervations dans ſa *Medec. Septent.* Castelli.

ANEOS, mot purement grec, Ἄνεως, employé par Hippocrate, à ce que dit Galien, ἄφωνος καὶ τὸν νοῦν ἐμπεπληγμένος, qui a perdu la voix & la raiſon. Heſychius entend par ἄνεω, ἄφωνοι καὶ ἐκπλήξει ἥσυχοι, ceux qui ont la voix éteinte & perdue. Ἄνεως, ſe met pour ἄνεος, conformément au dialecte attique. Foesius.

ANEPICRITON, mot tout grec, ἀνεπίκριτον, quelque choſe ſur quoi on ne peut pas porter de jugement, qui n'eſt l'objet ni de l'entendement ni des ſens, de α privatif & ἐπικρίνω, juger. Ainſi ἀνεπικρίτος διαφωνία, ſelon les Empiriques, ſecte particuliere de Medecine chez les Anciens, ſignifie une diſpute de mots ſur des choſes qu'on ne ſauroit déterminer ni définir à cauſe de leur *acatalepſie*; terme très-commun dans cettte ſecte à ce que dit Galien, *Lib. de Sectis*, &c. Voyez *acatalepſia.*

ANERECTOS, Ἀνέρεκτος, ἀνερέικτος, de α privatif & de ῥήγνυμι, broyer; ce mot ſe dit du fruit ou du grain qui n'a point été écoſſé ou broyé, ſoit dans un moulin, ſoit dans un mortier. Ἀνέρεκτος ἄρτος, ſignifie dans Hippocrate, *Liv.* περὶ παθῶν, du pain fait de farine de froment dont on n'a point ſéparé le ſon.

ANESIS, *Remission.* Voyez *Remissio.*

ANESTRAMMENA, Ἀνεστραμμένα, de ἀναστρέφω, changer, bouleverser. Galien rend ce mot, dans son Commentaire sur Hippocrate, par ἀνατεταραγμένα, *anatetaragmena*, de ἀναταράσσω, troubler. On l'applique, dit cet Auteur, aux urines, pour marquer qu'elles sont épaisses & troubles, sans déposer toutefois aucun sédiment, après qu'elles sont reposées.

ANETHOXYLA, Ἀνηθόξυλα. Le Traducteur de Myrepsus lit ἀνηθόξυλα, quoiqu'il y ait dans les Manuscrits, ἀνιθόξυλα; & il entend par ce mot, la racine ligneuse d'anet. MYREPSUS, *Sect.* 8.

ANETHUM, Offic. Ger. 878. Emac. 1033. Raii Hist. 1. 415. Mor. Umb. 36. J B. 3. 6. Chab. 384. Dillen. Car. Giss. 136. Rivin. Irr. Pent. *Anethum hortense*, C. B. Pin. 147. Hist. Oxon. 3. 311. Tourn. Inst. 318. Elem. Bot. 268. Boerh. Ind. A. 65. Buxb. 20. Rupp. Flor. Jen. 222. *Anethum hortense sive vulgare*, Park. Theat. 886. *Anet.*

La décoction des sommités & de la semence de l'*anet* séché, prise en boisson, hâte la formation du lait, dissipe les tranchées & les gonflemens, arrête le cours de ventre & le vomissement occasionné par des humeurs épanchées dans l'estomac, provoque les urines, & soulage dans le hocquet. Son usage fréquent affoiblit la vue, & consume la semence. On l'ordonne dans les bains qu'on fait prendre dans les maladies histériques. La cendre d'*anet* mise sur une partie affectée de condylome, guérit cette maladie. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 67.

Pline ajoute qu'on fait usage de sa racine, soit dans du vin, soit dans de l'eau, lorsqu'il y a inflammation aux yeux, & qu'il est question de bassiner ces parties. L'odeur de la semence d'*anet*, lorsqu'on l'a fait chauffer violemment, arrête le hocquet, selon le même Auteur. Prise dans de l'eau, elle dissipe l'indisposition qui nait de crudités. Ses cendres soulagent dans le relâchement de la luette. PLINE, *L. XX. c.* 22.

Si l'on fait chauffer la racine d'*anet*, & qu'on l'applique à l'orifice de la matrice, elle provoquera les regles. ORIBASE, *Synop. L. I. c.* 22.

Ses cendres répandues sur les ulceres humides, surtout si ces ulceres sont situés aux environs des parties honteuses, les disposent à sécher : elles font cicatriser les exulcérations invétérées sous le prépuce. L'herbe verte d'*anet* portant moins de chaleur & plus d'humidité que l'herbe seche de la même plante, est un digestif & un hypnotique plus puissant, mais l'herbe seche est plus discussive. AETIUS; *Tetrab. I. Serm.* 1.

Cette herbe est fort ressemblante, tant par sa racine & sa rige que par ses feuilles, au fenouil commmun; excepté qu'elle ne vient ni si grande ni si branchue. Elle porte de même des bouquets de fleurs jaunes; à ces fleurs succedent des graines plus rondes, plus grosses, & plus unies que celles du fenouil. Il sort de toute la plante une odeur forte, moins agréable que celle du fenouil.

L'*anet* croît dans les jardins. Il fleurit & porte semence en Juillet & Août. On se sert de ses feuilles & de ses graines.

L'huile d'*anet* est la seule préparation médicinale qu'on fasse de cette plante : on a son huile par une infusion & une cuisson douce de ses feuilles & de ses sommités dans de l'huile. MILLER, *Bot. Off.*

Je ne trouve dans les Auteurs Modernes sur les propriétés de l'*anet*, rien de plus que ce que j'en ai cité de Discoride & des Ecrivains précédens.

Préparation de l'huile d'Anet.

Prenez *des fleurs d'anet, douze livres, huit onces*

Faites-les infuser pendant un jour, dans huir livres & neuf onces d'huile:

Pressez-les ensuite avec les mains, & gardez l'huile pour votre usage. Si vous croyez qu'il soit à propos de réitérer la macération, dans cette huile;

Prenez de nouvelles fleurs, & recommencez la même opération.

La vertu de cette huile est d'amollir & de relâcher les parties circonvoisines de la matrice. On s'en sert avec succès dans les retours périodiqnes du frisson. Etant d'une nature chaude, elle est bonne dans les lassitudes; & elle calmera les douleurs aux articulations. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 61.

Oribase, souvent le copiste de Dioscoride, dit qne cet Auteur fait entrer dans la préparation de l'huile d'*anet*, les fleurs & l'huile en parties égales, & qu'il faut prendre douze livres huit onces de chacune. ORIBASE, *Med. Collect. L. XI.*

Anethinum vinum. Vin d'*Anet.*

Prenez *de semence d'anet fraîche, mûre & criblée, neuf onces,*

Enveloppez cette semeuce dans un morceau de linge.
Mettez ce sachet dans environ quarante deux pintes de vin nouveau qui n'ait point encore fermenté.
Laissez la macération se faire pendant trois mois.
Renfermez ensuite la liqueur dans des vaisseaux convenables, & servez-vous-en dans le besoin.

Le vin d'*anet* augmente l'appétit, calme les maux d'estomac, soulage dans la difficulté d'uriner, & rend l'haleine douce.

C'est de la même maniere qu'on fait les vins d'ache, de fenouil & de persil des marais; qui ont tous la même vertu que le vin d'*anet.* DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 73. 74. 75.

Oleum Anethinum. Huile d'*Anet.*

Prenez des sommités fraîches d'*anet*, avant qne les graines aient acquis de l'acrimonie & de la solidité. Si les fleurs de cette plante étoient tombées, elles ne seroient plus propres à la préparation de l'huile qui porte son nom.

Prenez une once seulement des sommités tendres & vertes de l'*anet*, faites-les infuser dans une pinte d'huile d'Italie la plus douce. Fermez bien l'ouverture du vaisseau qui contiendra le tour, & tenez ce vaisseau exposé au soleil pendant quarante jours.

Cette huile est plus chaude que celle de camomile; elle sera donc aussi plus efficace en hiver, dans les lassitudes. Elle amollit & humecte. On s'en servira avec succès dans les fievres causées par le phlegme & dans toutes les maladies qui proviennent du froid, surtout si les tendons & les muscles sont les parties affectées. AETIUS, *Tetrab. Serm.* 1.

On pourroit avoir cette huile dans le besoin, sans insolation. Pour cela, on n'aura qu'à faire bouillir les sommités seches de l'*anet* dans un double vaisseau. Il en est de même de l'huile de camomile. Mais il faut avoner que ces huiles, ainsi préparées, sont plus foibles que celles que l'on tire des sommités vertes, par le moyen de l'insolation. PAUL EGINETE, *Lib. VII. c.* 20.

Voici, selon la Pharmacopée de Londres, la maniere de faire l'huile d'*anet.*

Prenez quatre onces de fleurs & de feuilles d'*anet*, broyées dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois.
Une livre d'huile d'olive.
Vous exposerez le tout au soleil sur le midi, dans un

vaisseau de verre, bien fermé, pendant une semaine entiere.

Vous aurez soin de secoüer votre vaisseau & de bien mêler le tout, chaque jour.

Ensuite faites le bouillir légerement & exprimez-en fortement l'huile.

Jettez les feuilles & les fleurs exprimées, & mettez-en de nouvelles dans l'huile pour une seconde infusion, & réitérez la même chose jusqu'à trois fois.

Laissez les dernieres feuilles & fleurs infusées dans l'huile pendant quarante jours.

Au bout de ces quarante jours, séparez l'huile des feuilles & des fleurs, sans expression.

La Chymie extrait aussi une huile des semences de l'*anet*; & cela se fait de la maniere suivante.

Prenez *deux livres de graine d'anet broyées.*
d'eau de fontaine, vingt pintes.

Distillez le tout dans un alambic, avec son réfrigerant.
Ensuite séparez l'huile avec un entonnoir convenable.
Ces huiles partagent les vertus de la plante.

ANETICUS, Ἀνετικός, de ἀνίημι, calmer. Ainsi *aneticus* est synonime à *paregoricus*. C'est donc une épithete qu'on peut donner à tout remede propre à calmer les douleurs. CASTELLI.

ANEURYSMA, *Aneurysme*. De ἀνευρύνω; Dilater excessivement.

Il n'y a point de partie du corps qui ne puisse être affectée d'*anevrysme*; cependant il survient plus fréquemment à la gorge, où il se manifeste par une tumeur qu'on appelle *broncocele*. Dans les femmes, il a souvent pour cause la rétention violente qu'elles font de leur haleine, pendant qu'elles sont en travail. Il se forme aussi dans les endroits de la tête où il y a des arteres, & généralement parlant, partout où ces vaisseaux seront blessés. Si un Chirurgien mal-adroit, en piquant une veine du bras, ouvre en même-tems l'artere subjacente, il y aura *anevrysme*.

L'*Anevrysme* a nécessairement l'une de ces trois causes. Il est l'effet, ou de la transsudation, ou de l'anastomose, ou d'une rupture. Dans tous ces cas, il y aura toujours une extravasation graduelle de sang & des esprits, sous la peau.

L'*Anevrysme* est caractérisé par une tumeur grande ou petite, de la couleur de la peau, qui n'est point douloureuse, douce au toucher, qui paroît être d'une substance mollasse & spongieuse, cedant à la compression des doigts, sous lesquels elle s'évanouit; mais reparoissant aussi-tôt que la compression cesse. Tous ces signes sont particulierement évidens dans les *anevrysmes* au menton & dans tous ceux qui ne proviennent pas de blessures.

Mais si une blessure a précédé l'*anevrysme*; si la dilatation survient, après que la peau aura repris, la tumeur dans ce cas sera moins mollasse; car alors le sang & les esprits s'y portant en plus grande abondance, il y aura concrétion, engrumellement, & extension considérable de la tumeur.

Quant à la thérapeutique, les Chirurgiens ne tentent point la guérison des *anevrysmes* qui surviennent à la tête ou à la gorge. Ils regardent ces maladies comme incurables; car l'expérience leur a appris que l'opération étoit alors suivie d'une hémorrhagie excessive, accompagnée d'une si grande perte d'esprits vitaux, que le malade périt presque sur le champ. Quant à l'*anevrysme* au bras, voici la maniere dont nous le traitons.

Premierement, nous suivons la trace de l'artere qui s'étend le long de la partie interne du bras. Secondement, nous faisons dans cette partie intérieure, à trois ou quatre pouces de l'aisselle, une simple incision longitudinale, dans l'endroit où l'artere est le plus sensible au toucher. Troisiemement, nous découvrons l'artere par degrés, écartant d'abord la peau, & ensuite tout ce qui l'environne. Quatriemement, nous embrassons l'artere avec un crochet qui ne peut la blesser; nous l'étendons, & nous y faisons deux fermes ligatures. Cinquiemement, nous faisons une incision à la partie interceptée entre les ligatures; nous remplissons la blessure d'encens en poudre; nous mettons de la charpie sur cet encens, & nous appliquons sur cette charpie le bandage convenable. Sixiemement, nous travaillons à l'évacuation de la tumeur située à l'inflexion du bras, sans appréhender qu'il survienne d'hémorrhagie. Septiemement, après l'évacuation des matieres engrumelées qui formoient la tumeur, nous allons à l'artere d'où le sang s'est échappé; aussi-tôt que nous l'avons découverte, nous l'embrassons avec un crochet, nous la lions en deux endroits; & procédant comme dans la premiere partie de l'opération, nous faisons une incision entre les deux ligatures. Huitiemement, enfin nous remplissons cette seconde blessure de poudre d'encens, comme ci-dessus, & nous attendons la suppuration.

Dans le cas de l'*anevrysme* à la gorge, une emplâtre de cyprès est le meilleur topique dont on puisse user. AETIUS, *Tetrab. 7. serm. 3. c. 10.*

L'*anevrysme* est une tumeur molle au toucher, & cédant à la compression des doigts, qui doit sa formation au sang & aux esprits. Après cette définition, Galien ajoute: « Lorsqu'une artere vient à se dilater, il s'ensuit une affection qu'on appelle *anevrysme*, ἀνεύρυσμα. » Cette maladie peut encore avoir pour cause, une » blessure accidentelle à l'artere, qui subsiste, qui n'a » point été cicatrisée, qui ne s'est point refermée, quoi» que la blessure à la peau soit parfaitement guérie. On » distinguera cette affection de toute autre par la pulsa» tion de l'artere; mais plus sûrement encore par la fa» cilité avec laquelle la tumeur cédera à la compres» sion, le moindre effort suffisant pour faire rentrer » dans l'artere la matiere dont elle est formée. »

Voilà ce que nous lisons dans Galien. Quant à nous, nous distinguerons les affections de cette nature de la maniere suivante. Celles qui procédent de l'anastomose d'une artere, nous paroîtront d'une figure plus oblongue; leur situation sera plus profonde; & si on vient à les comprimer, on entendra quelque bruit. Celles au contraire qui auront pour cause la rupture d'une artere, seront d'une figure plus ronde; elles seront moins enfoncées dans les chairs, & la compression n'y excitera point de bruit.

Les *anevrysmes* qui surviennent à l'aisselle, aux aines, au cou & dans d'autres endroits, sont regardés comme incurables, s'ils sont d'une grosseur considérable: la grandeur des vaisseaux qui les ont engendrés, empêche d'en entreprendre l'opération. Quant à ceux qui affectent les extrémités du corps, les articulations & la tête, on les traite de la maniere suivante.

Si la tumeur provient de la dilatation d'une artere, nous ferons une incision longitudinale. Alors tenant les levres de l'incision écartées avec des crochets, nous séparerons l'artere de la peau & des membranes qui l'enveloppent; nous la mettrons à nu, nous servant des instrumens convenables; ensuite l'embrassant avec une aiguille, nous y ferons deux ligatures; nous ouvrirons avec le scalpel la partie interceptée par les ligatures; nous évacuerons la matiere qui s'y trouvera, & nous travaillerons à amener la suppuration, qui durera jusqu'à ce que les fils qui forment les ligamens se séparent d'eux-mêmes.

Lorsque l'*anevrysme* est l'effet d'une rupture, nous saisissons la tumeur en entier, avec la peau & toutes ses appartenances. Nous faisons passer dessous une aiguille avec deux fils: lorsque l'aiguille est passée, nous coupons le nœud qui unissoit les deux fils; par ce moyen, nous pouvons faire une ligature à chaque extrémité de la tumeur. Si nous craignions que les fils ne vinssent à manquer, nous passerions une seconde aiguille enfilée de deux autres fils, par l'ouverture faite par la premiere; & coupant encore le nœud qui unit ces deux seconds fils, nous parviendrons à établir sur la tumeur

quatre ligatures. Après quoi, ouvrant la tumeur dans le milieu, nous viderons toutes les matieres qui la formoient, laissant toujours les ligatures. L'évacuation faite, nous appliquerons sur la plaie une compresse trempée dans de l'huile & du vin, & nous poursuivrons la cure avec de la charpie. PAUL EGINETE, *L. VI. c. 37.*

Le Docteur Freind fait les observations suivantes sur l'*anevrysme*, à l'occasion des sentimens de Paul sur ce sujet.

L'*anevrysme* est décrit par Galien, & ici par Paul, comme une tumeur qui vient d'un sang artériel extravasé; & c'étoit l'opinion de tous les Ecrivains Grecs & Arabes, qu'il procédoit d'une rupture des enveloppes des arteres. Fernel a été le premier qui a avancé, que dans l'*anevrysme* la membrane artérielle n'est que dilatée & non pas crevée. Vésale semble être de la même opinion; car Adolphe Occo donne la relation du cas d'un malade qu'il voyoit, avec Achille Grasser: le mal étoit une tumeur au dos; cet excellent Anatomiste étant appellé, découvrit aussi-tôt ce que c'étoit par la pulsation, & prononça que c'étoit un *anevrysme* causé par la dilatation de la grande artere. Il dit en même-tems que le sang étoit arrêté dans les parties intérieures des membranes mêmes de l'artere, comme cela arrive à celles des veines dans une varice; qu'il a trouvé quelquefois dans ces tumeurs une humeur concrete, telle que de la glace ou du crystal, quelquefois telle que du sang grumelé comme une mole. Après la dissection, la cavité de l'aorte fut trouvée prodigieusement distendue & pleine de sang caillé, comme l'avoit prédit Vésale; ce qui lui acquit une grande réputation. Que les arteres soient capables de distension, on en trouve souvent la preuve dans des personnes qui sont empoisonnées, & dans des cas d'infection. Vidus Vidius rapporte un exemple remarquable, & dit en même-tems qu'il est fort rare; c'est une prodigieuse distention des arteres presque tout autour de la tête, de maniere que cela ressemble à de grandes varices. Il ajoute, que Fallope ayant entrepris de l'ouvrir, comme il alloit commencer son opération, il fut découragé par la grosseur de la tumeur; & changeant de sentiment, il ne voulut pas y toucher. Mais une distention telle que celle-ci, qui se répand elle-même également dans plusieurs branches, peut à peine, je pense, être appellée un *anevrysme*, ce dernier étant une tumeur d'une nature bien différente & plus étroitement renfermée.

Sennert, enchérissant sur l'idée de Fernel, & n'étant pas satisfait d'une simple dilatation, fait consister la nature des *anevrysmes* dans une rupture des fibres musculaires, c'est-à-dire, une rupture de la partie intérieure de l'enveloppe de l'artere, pendant que la partie extérieure demeure continue & dans son entier. Il me semble qu'il est clair, que quoiqu'il ne nomme pas Hildan, il a cependant pris cette idée de lui, qui a dit la même chose en termes exprès. Le cas que décrit Hildan, est celui d'un *anevrysme* survenu après une piqure, & il peut fort bien arriver dans ce cas que la partie extérieure de l'enveloppe se réunisse par compression, étant composée de parties membraneuses & fort glutineuses, comme cela paroît par toute la matiere glutineuse qu'on extrait de ces parties. Mais les fibres intérieures de l'enveloppe étant musculaires, lorsqu'elles viennent à être rompues, elles se contractent, se rétrécissent; & s'étant écartées, ne peuvent être ramenées à la réunion qu'avec plus de peine. J'ai peine à concevoir qu'aucun *anevrysme* puisse être formé de cette maniere, excepté seulement, & même pas toujours, celui qui se forme d'une piqure. Car il ne semble pas probable, que lorsque la cause est intrinseque, la force qui est supposée capable de briser la partie intérieure de l'enveloppe, pût trouver aucune résistance en venant à l'extérieure, qu'on reconnoît être sept fois plus foible. Cependant l'idée que nous avons rapportée, quoiqu'à peine plausible, étoit embrassée par Willis, Barbette & d'autres, & devint pour plusieurs années la définition commune de l'*anevrysme*; & depuis que l'opinion que le sang n'étoit point extravasé commença à se répandre, on peut observer que tous les faiseurs de systemes ou de Medecine, ou d'Anatomie, ont tous saisi cette hypothese, sans connoître beaucoup le sujet sur lequel ils écrivoient, ou sans savoir trop ce qu'ils écrivoient sur ce sujet.

Voici un exemple de cela. Forestus prétend fortement que tous les *anevrysmes* viennent de dilatation dans l'artere; & cependant dans l'exemple qu'il rapporte d'un *anevrysme*, & qui est le seul qu'on trouve dans ses Ouvrages, la tumeur venoit d'une rupture, & le sang avoit été extravasé. Diemerbroeck se conforme à la doctrine qui étoit alors à la mode, & définit l'*anevrysme* d'une maniere opposée à M. Regi, qui étoit pour la rupture dans l'artere; ensuite il rapporte un cas d'un *anevrysme* où il y avoit rupture: mais il a assez d'esprit pour dire à la fin que ce n'étoit pas un *anevrysme*. Il n'en donne pas d'autre raison, si ce n'est qu'il n'y avoit pas rupture; car cela ne cadroit pas avec sa définition.

Les principaux argumens que proposent ceux qui soutiennent la dilatation, & auxquels ceux qui sont pour la rupture ont peine à répondre, sont uniquement ces deux-ci. D'où vient que si le sang n'est pas renfermé entre les membranes des vaisseaux, il y a pulsation dans un *anevrysme*? Comment se peut-il que le sang, s'il est extravasé, ne tourne pas en pus? Pour ce qui est de la pulsation, je crois qu'on peut aisément concevoir comment l'impulsion constante du sang dans les arteres peut communiquer un mouvement à celui qui en est proche, quoiqu'il soit extravasé. La force de la percussion est fort grande; on éprouve dans une vessie pleine d'air, que le moindre nouveau coup de piston de la seringue mettra en mouvement tout l'air qui est contenu dans la vessie, & distendra ses parois. Si l'artere est grande, qu'elle soit superficielle & près du centre de la tumeur, & que l'*anevrysme* ne soit pas étendu trop en long, la pulsation sera forte, quoique l'enveloppe de l'artere soit crevée; & ceci peut être prouvé non-seulement par raisonnement, mais encore par fait. On trouve un cas dans Séverinus, où, à l'occasion d'une blessure à l'aorte, il y eut une effusion de six livres de sang dans les interstices des muscles: il y avoit à la tumeur une si violente pulsation, que si on mettoit la main dessus, elle étoit repoussée. Lorsque l'*anevrysme* est situé profondément parmi les muscles, très-souvent la pulsation n'est pas sensible: on peut ajouter à ceci qu'elle peut devenir moins sensible, & s'éteindre à la fin tout-à-fait, selon que la coagulation du sang s'augmente; & nous avons des exemples dans Severinus & M. Littre, où la pulsation ayant été d'abord fort violente, s'évanouit ensuite entierement; c'est pourquoi, on ne doit pas la regarder comme une suite nécessaire de l'*anevrysme*. Dans beaucoup de tumeurs, on doit être circonspect; & si l'on n'est pas assuré qu'il y ait du pus, soupçonner un *anevrysme*: plusieurs qui n'avoient pas cette crainte prudente, se sont mépris, & ont fatalement coupé l'artere, croyant ouvrir un abscès. Ce qui a été dit sur la pulsation, peut nous conduire à la solution de la seconde objection; car si nous pouvons concevoir comment le mouvement du pouls peut être communiqué à la tumeur, il est aisé de comprendre comment le même mouvement peut préserver le sang de putréfaction, aussi-bien que s'il étoit contenu dans le canal de l'artere qui ne seroit qu'élargie par la distention. Un très-petit degré d'impulsion est suffisant pour empêcher une masse considérable de fluides de croupir entierement. Conséquemment dans un ecchymose on voit que le sang extravasé ne suppure jamais; ou quand il le fait, on en trouve une partie en *coagulum*, rouge, distincte & séparée du reste sans aucun mélange de pus. Le cas dont nous avons déja parlé, qui est dans Severinus, vient fort bien

bien à ce propos. La tumeur s'étant accrue pendant quarante jours, on en tira six livres de pur sang extravasé entre les interstices des muscles, lequel ne sembloit point tendre du tout à se tourner en pus. Je crois outre cela que la maxime de ces Ecrivains, que tout sang extravasé tourne en pus, peut fort bien être mise en question. Quelle qualité ou quelles parties du sang le disposent à la suppuration, c'est un probleme, je l'avoue, très-difficile à résoudre: mais je suis sûr qu'il y a quelque chose dans le sang artériel qui l'empêche, quoiqu'extravasé, de se tourner en pus.

Ainsi l'on voit combien ces argumens sont incapables de renverser l'opinon des anciens, & nous trouverons que l'expérience elle-même, par les dissections qu'on a faites dans ces cas décide généralement la controverse en leur faveur. Pour revenir au cas même où nous avons cité ci-devant Vesale (cas qui est certainement rapporté dans l'histoire d'un *anevrysme* disséqué,) il y avoit outre la dilatation de l'artere une grande rupture, comme le remarque Achilles Grasser, l'un des Medecins appellés. Saporta, contemporain de Fernel & qui semble l'avoir eu en vue, quoiqu'il ne le nomme point, rapporte trois cas avec toutes les particularités d'une artere crevée. Le premier est choisi & répété au long par Sennert, qui prononce que ce n'étoit point un *anevrysme*. Je ne puis m'imaginer pourquoi il choisit celui-là qui de tous les trois étoit le plus clair & le moins susceptible de difficulté; car par la dissection on emporta une grande quantité de sang pur, & l'artere étoit dilatée & crevée; cependant lorsque le malade étoit en vie, la tumeur avoit une grande pulsation & cédoit à l'impression du doigt. Si ce n'étoit pas-là un vrai *anevrysme*, je ne sai plus avec quelles expressions on pourra définir l'*anevrysme*.

Bartholin donne l'histoire de plusieurs *anevrysmes* disséqués, & particulierement d'un qui fut ouvert à Naples, & dont il a fait le sujet d'un Livre, écrit, à la vérité, en style romanesque, mais où le fait est exposé assez clairement. Cet *anevrysme* étoit au bras & avoit été occasionné par une piquure. Le bras fut coupé, mais le malade mourut. L'artere axillaire étoit considérablement dilatée à l'aisselle; elle étoit entiere seulement à l'endroit où la piquure avoit été faite: de l'autre côté toutes les membranes de l'enveloppe étoient crevées & les branches qui en sortoient ne pouvoient être distinguées. Comme elle est située superficiellement, il y avoit aussi du sang grumelé croupissant tout le long des muscles. Van-Horne dans son Epitre qui est imprimée avec le Traité de Bartholin, a un autre cas très-remarquable. Je vais en rapporter les particularités, parce qu'elles peuvent nous fournir plusieurs réflexions pour la pratique. C'est une tumeur au gras de la jambe. Antoine Vacca déclara que c'étoit un *anevrysme*; d'autres furent d'une opinion différente; l'ayant emporté, ils traiterent l'*anevrysme* comme un abscès. Ils firent si bien que l'enflure s'étendoit jusqu'aux orteils & qu'il survint une gangrene; ainsi ils furent obligés de couper le pié au-dessus des malléoles, de peur que la mortification ne gagnât la cuisse. Le troisieme jour après ils essayerent d'ouvrir la tumeur, & le malade mourut au milieu de l'opération. Quoique l'artere fut dilatée à tel point qu'elle étoit devenue six fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, le côté qui regardoit la peau étoit entierement rongé & crevé, & entre les jumeaux, il y avoit du sang grumelé solide & approchant de la consistance de la chair. J'ai été moi-même témoin oculaire d'un cas à peu près semblable, avec les Chirurgiens de l'Hopital de Saint Barthelemi, la personne étoit âgée & d'une mauvaise constitution. L'*anevrysme* avoit été douze ans dans son accroissement, & enfin il étoit devenu d'une grosseur prodigieuse; il environnoit tout le gras de la jambe, en montant presque jusqu'au genou. La pulsation étoit très-forte, non-seulement le long de la peau, mais aussi sur les muscles dans la partie la plus épaisse du gras. Les valvules des veines, (plusieurs au moins) étoient si fort rompues qu'il y avoit des varices au-dessus & au-dessous du genou; elles étoient d'une grosseur prodigieuse, qui cependant s'affaissoit lorsqu'on tenoit la jambe élevée. A l'amputation, quoique les ligatures fussent très-fortes & que l'opération fût faite promptement, il sortit des vaisseaux plus d'une pinte de sang, tant le diametre des arteres & des veines étoit aggrandi. A une dissection, on a trouvé dans l'*anevrysme*, outre le sang fluide, deux ou trois livres de grumeaux qui étoient posés comme par couches, les uns sur les autres. L'artere crurale étoit extremement dilatée dans toute sa longueur, & nombre de ses petites branches étoient déchirées à un quart de pouce près de leur origine; & de-là le sang s'étoit jetté dans les interstices des muscles jumeaux, & il n'y avoit pas là de communication avec le tronc de l'artere. Les os étoient si cariés qu'il y avoit un grand trou dans le tibia, & qu'il en manquoit au moins quatre doigts au peroné. Cette circonstance de la carie des os se trouve souvent à la suite des *anevrysmes*. Ruysch cite deux cas où toutes les vraies côtes & le sternum étoient presque consumés & le peu qui restoit étoit carié. On conçoit aisément comment une telle tumeur par une pression continuelle peut affecter le périoste & causer là une obstruction, & endommager par degrés l'os même. On peut apprendre une autre chose par cette circonstance, c'est que puisqu'une substance solide, telle que l'os ne peut résister à la pression d'un *anevrysme*, on peut bien penser comment les enveloppes des arteres doivent céder à cette force & en être déchirées. Lancisi rapporte le cas d'un *anevrysme* dans le tronc ascendant de l'aorte, dans lequel le malade se plaignant de palpitation, de foiblesse, de douleurs, d'oppression & de battemens dans le thorax, mourut subitement. La partie supérieure du sternum étoit poussée un peu en dehors d'un côté. La dissection en ayant été faite, on trouva dans toute la courbure de l'aorte une substance telle que du lard, enfermée dans un kyste. Il y avoit un trou dans le péricarde même, & l'on trouva deux livres de sang. Lancisi est d'avis que tous les *anevrysmes* viennent de la dilatation de l'artere. Probablement, c'est ainsi que la plûpart commencent. Cependant dans cet exemple, il parle de fibres corrodées, & conclut delà pour leur *dilorication*, & en cela, selon lui, consiste la nature de l'*anevrysme*. Je crois que par ce terme il entend la desunion ou le déchirement des membranes artérielles. On trouve un cas semblable dans du Laurent au sujet de Guicciardin: non-seulement la veine-cave & toutes ses valvules étoient crevées, mais l'orifice de l'aorte étoit devenu de la grosseur d'un bras. Il en arriva autant dans un cas que Paré rapporte; la partie intérieure de la membrane de l'artere, quoique ossifiée s'étoit en même tems crevée. Il est certain que l'aorte avant sa courbure, est plus aisément dilatée par la raison de la résistance que le sang trouve dans cette courbure; & c'est pour cette raison que les *anevrysmes* se forment souvent dans cette partie de l'artere, & s'ils ne consistent qu'en dilatation, on voit aisément qu'il n'y a pas d'endroits dans l'aorte qui en soient plus capable.

M. Littre dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, donne un détail long & particulier de deux *anevrysmes* formés dans la crosse de l'aorte, où l'artere étoit tellement dilatée, qu'elle formoit une espece de sac qui atteignoit du thorax, jusqu'au cou, & qui dans un des cas gagna si avant le long du cou qu'il montoit jusqu'à la mâchoire inférieure. Dans ces deux cas les malades se plaignoient d'abord d'un battement qui répondoit à celui des arteres, & d'un embarras dans le thorax, qui à la fin fut suivi d'une grande oppression, d'une difficulté de respirer, & d'une langueur universelle quelque tems avant qu'on s'apperçût d'aucun signe extérieur au-dessus des clavicules? Après cela il parut d'autres symptomes tels que je les ai observés moi-même dans un cas pareil, comme la douleur non seulement dans la poitrine, mais encore aux épaules, aux bras & à la tete: à la fin de fréquentes palpitations, un sommeil léger souvent interrompu,

une peine à se coucher horisontalement dans le lit, où le malade étoit toujours plus commodément dans une posture penchée en avant; la respiration étoit quelquefois si embarrassée, qu'il sembloit qu'il allât mourir d'une suffocation soudaine. Dans le premier de ces exemples, quelques-unes des côtes, le sternum & les clavicules ont été trouvées cariées; la gangrene survint & la mort la suivit de près: chacun de ces trois *anevrysmes*, dit M. Littre, n'étoit qu'une dilatation de l'artere. Mais j'avouerai que quoique la description soit fort détaillée & fort exacte, j'ai de la peine à croire que dans ces cas ce ne fût qu'une simple dilatation des membranes artérielles: car il dit lui-même qu'il n'y avoit pas partout une ferme adhésion de cette poche anévrysmale aux côtes, au sternum, aux clavicules, aux muscles, mais une corrosion des membranes dans tous ces endroits où elle étoit adhérente. Ces membranes qu'il attribue à cette poche pourroient bien être des portions du médiastin & de la pleure, ou des expansions appartenantes aux muscles. Nous ne dirons rien d'absurde, si nous avançons outre cela que les humeurs extravasées se forment une nouvelle membrane pour elles-mêmes, laquelle ne fait pas partie des vaisseaux d'où les humeurs sont déchargées, ce qu'on observe chaque jour dans le sarcocele & dans les skirrhes, consistans dans un grand nombre de kystes, chacun desquels a sa membrane particuliere & est plein souvent de différentes sortes de substances: cette observation, dis-je, appuie si fortement cette opinion, qu'elle vaut au moins la peine d'être examinée avant de décider sur cette question. La relation que Ruysch donne d'un *anevrysme* dans le thorax qui en remplissoit la cavité entiere sans qu'il parût aucune tumeur extérieure semble quadrer assez bien avec cette idée; car cet *anevrysme* consistoit, dit-il, dans un grand nombre d'enveloppes épaisses qui étoient placées comme par couches l'une sur l'autre, & entre lesquelles s'étoit insinué beaucoup de sang coagulé. Ainsi cette coagulation du sang reste couchée comme une feuille sur une autre, de maniere qu'elle forme la sorte de polype qu'on voyoit dans le cas rapporté par M. Littre. Il est certain qu'on trouvera des exemples de cette sorte dans Severinus, Marchetti, & d'autres. Wiseman, notre compatriote, dit qu'il a toujours trouvé les deux enveloppes de l'artere ouvertes. En un mot comme ici le fait est le meilleur argument, je ne puis m'empêcher d'observer que parmi toutes les relations que nous donnent les Anatomistes, de dissections d'*anevrysmes*, à peine s'y trouve-t'il un exemple où il n'y ait pas eu rupture dans l'artere conformément à la doctrine de Paul.

Ce qui a été dit jusqu'ici est suffisant, je pense, pour montrer combien est mal fondée la division que font certains modernes des *anevrysmes* en vrais & en faux, pendant que toute la différence consiste dans la forme de la tumeur; & si l'on considere ce qu'ils ont avancé sur ce chapitre, on trouvera que, comme leur distinction est mauvaise dans la théorie, elle l'est encore davantage dans la pratique. Freind, *Hist. de la Med.*

J'ai inséré ici la dissertation précédente, parce qu'elle contient beaucoup de choses qu'il n'est pas permis de passer sous silence dans un Traité de l'*anevrysme*. Mais je ne peux me dispenser en même tems de faire remarquer au Lecteur, que le Docteur Freind n'a point entendu du tout le passage de Paul, qui a donné lieu à sa dissertation. Car cet Auteur distingue évidemment deux sortes d'*anevrysmes*, l'une par dilatation & l'autre par rupture. En décrivant l'opération, voici comment il s'exprime: Εἰ μὲν κατ' ἀνευρυσμὸν ὁ ὄγκος ἐγένετο; ce que Cornarius le Traducteur de Paul rend ainsi, *si ex apertione tumor factus est*; le Lecteur verra du premier coup d'œil combien cette traduction est infidelle. Paul semble, à mon avis, distinguer encore un peu plus haut deux especes d'*anevrysme*, l'une δι' ἀναστόμωσιν ἀρτηρίας, & l'autre κατὰ ῥῆξιν; mais comme il n'est pas possible de prendre dans cet endroit le mot *anastomosis* dans la signification qu'on lui trouve communément dans les Auteurs Grecs, & comme Paul paroît l'interpréter lui-même dans la suite, par ἀνευρυσμὸν, lorsqu'il vient à parler de l'opération; je serois porté à croire qu'*anastomosis* est synonime dans cet endroit à dilatation de l'artere.

Les observations que je vais rapporter jetteront de la lumiere sur l'origine & la formation des *anevrysmes*, & elles serviront à prouver, contre le Docteur Freind, que la distinction de cette maladie en vraie & fausse, n'est pas sans fondement, comme il le prétend.

OBSERVATION I.

Par M. Littre.

Un homme âgé de 56. ans qui avoit toujours eu de la santé & de l'embompoint, me fit appeller le dix-huit Juillet dernier. Je le trouvai dans un fauteuil auprès du feu; il étoit arrêté depuis quatre mois, ne pouvant ni se tenir au lit, ni se promener, parcequ'il étouffoit, dès qu'il étoit couché, & qu'il ne pouvoit marcher, sans s'exposer à tomber en défaillance.

Il me dit qu'il dormoit fort peu, que son sommeil étoit léger & interrompu; qu'il avoit extremement maigri; qu'il étoit très-foible; & qu'il tomboit quelquefois en défaillance, même étant dans son fauteuil, quoiqu'il prît des alimens fort nourrissans & en assez grande quantité; que sa respiration étoit difficile; qu'il ne pouvoit tourner ni fléchir le cou qu'avec beaucoup de peine; que depuis cinq mois il avoit une tumeur au cou, qui avoit toujours augmenté peu à peu, quoique de tems en tems elle diminuât fort sensiblement: mais cette diminution n'étoit pas de durée, la tumeur revenant bien-tôt à son premier volume, il y sentoit de la douleur, principalement à la partie inférieure, avec un battement perpétuel, qui depuis un mois alloit toujours en diminuant.

Je touchai son pouls que je trouvai foible. J'examinai ensuite la tumeur qui étoit en partie au cou & en partie sur la poitrine. Cette tumeur étoit molle & cédoit à la pression des doigts: mais elle revenoit à son premier état, dès que je cessois de la presser. J'y sentis un petit battement qui répondoit exactement à celui des arteres. La couleur de la peau qui la couvroit, étoit naturelle. Toutes ces circonstances me firent juger que cette tumeur étoit un vrai *anevrysme*, c'est-à-dire, formé par la dilatation de quelqu'artere.

Je demandai au malade, s'il avoit reçu quelque coup au cou ou à la poitrine, ou s'il avoit fait des efforts violens en toussant, en éternuant, en vomissant, &c. Il me répondit qu'il n'avoit jamais reçu de coups, mais qu'il avoit fait pendant cinq jours de grands efforts & presque continuels pour vomir & pour aller à la selle, effet des pilules que lui avoit données un charlatan, pour le guérir d'un rhumatisme; que trois semaines après il avoit commencé à sentir vers le milieu de la poitrine, un battement qu'il n'y avoit pas encore senti; qu'un mois & demi ensuite, une difficulté de respirer avoit succédé à ce battement, & que la difficulté de respirer avoit été suivie, trois mois après, d'une tumeur au cou; que le battement & la difficulté de respirer avoient toujours augmenté insensiblement, jusqu'à ce que cette tumeur y eût paru; qu'alors il n'avoit plus senti le battement de la poitrine, & qu'il avoit commencé d'en sentir un nouveau au cou à l'endroit de la tumeur; que la difficulté de respirer n'avoit plus augmenté, mais qu'elle persistoit seulement dans le même endroit.

Je conseillai au malade de prendre peu d'alimens, ou d'en prendre de peu nourrissans, ou de se faire saigner de tems en tems, s'il prenoit beaucoup de nourriture. Je lui conseillai aussi de faire appliquer sur la tumeur un bandage qui ne la comprimât pas, mais qui soutînt simplement les tégumens, afin que résistant davantage à l'impulsion du sang, ils apportassent quelque retardement à l'accroissement de la tumeur.

Le malade m'ayant fait appeller quinze jours après, me

dit que depuis ma premiere visite, ses défaillances étoient beaucoup plus grandes & plus fréquentes. Je le trouvai beaucoup plus foible & la tumeur plus grosse; je n'y sentis plus de battement, la peau étoit livide du côté de l'aisselle droite, de la largeur de trois pouces. Il y avoit au milieu de la partie livide deux trous presque imperceptibles, par où il suintoit de tems en tems quelques gouttes de sang. Ces nouveaux accidens étoient apparemment causés par les médicamens acres, qu'un nouveau charlatan avoit appliqués sur la tumeur pour la faire résoudre ou suppurer, ne connoissant pas sans doute la nature du mal, ou ignorant que les vrais *anevrysmes* ne se guérissent ni par des médicamens résolutifs, ni par des suppuratifs.

Le surlendemain, il survint une gangrene seche à la partie livide de la tumeur, & le malade mourut trois jours après.

J'ouvris son cadavre, qui étoit si maigre, qu'il n'avoit presque que la peau collée sur les os. Je ne remarquai rien d'extraordinaire aux parties contenues dans la cavité du ventre, ni dans celles du crane, sinon qu'il y avoit peu de sang dans leurs vaisseaux, aussi-bien que dans ceux de la face & des extrémités.

Avant que d'ouvrir la poitrine, je détachai avec un scalpel les tégumens qui couvroient la tumeur, excepté à l'endroit gangrené où je les laissois, n'étant pas possible de les en détacher sans couper ou déchirer une partie de la tumeur, tant leur union avec cette tumeur étoit étroite. Je séparai ensuite la tumeur du cou, des clavicules & des parties intérieures de la poitrine; elle étoit encore fort adhérente dans les endroits qui touchoient aux côtes, au sternum & aux clavicules, où elle étoit rongée & les os cariés, le reste de la tumeur étoit peu adhérent. Les parties molles, situées sur la poitrine au-dessous de la tumeur, étoient abbreuvées d'une sérosité jaunâtre.

Je levai enfin le sternum avec une partie des côtes & des clavicules qui y sont attachées de côté & d'autre, pour avoir la liberté de bien examiner les parties renfermées dans la cavité de la poitrine, & d'enlever la tumeur toute entiere.

J'observai 1°. que le poumon étoit sec, fletri & affaissé, & que le tronc & les branches de ses vaisseaux sanguins avoient entr'eux leur proportion naturelle.

2°. Qu'il y avoit une cuillerée & demie de sérosité dans la cavité du péricarde, & que le cœur n'avoit point du tout de graisse.

3°. Que le tronc de l'aorte, depuis neuf lignes au-dessous du cœur jusqu'à l'endroit où il prend le nom d'aorte descendante, avoit ses tuniques beaucoup plus minces & étoit fort dilaté, de sorte que presque toute la dilatation s'étoit faite en devant & en haut, & que les trois branches qui composent l'aorte descendante, & qui partent d'ordinaire de la partie supérieure moyenne du tronc de l'aorte, se trouvoient placées dans la partie postérieure de ce tronc.

4°. Que la partie dilatée du tronc de l'aorte s'élevoit jusqu'à la machoire inférieure, en couvrant le devant & les deux côtés du cou, en se rabattant sur toute la partie supérieure anterieure de la poitrine depuis une aisselle jusqu'à l'autre, & en formant une poche assez semblable à une bouteille, dont le cou auroit été au-dedans de la poitrine & le fond au dehors. Cette poche avoit neuf pouces & demi de longueur depuis le tronc de l'aorte, pris dans sa grosseur ordinaire, jusqu'à la mâchoire inférieure. Elle étoit large de deux pouces en son commencement, & de trois à la sortie de la poitrine. Son diametre sur le cou étoit de neuf à dix pouces & de treize sur la poitrine. Enfin cette poche avoit au cou un demi-pié de profondeur & sept pouces & demi sur la poitrine.

5°. L'épaisseur des parois de cette poche étoit si différente, qu'on y en remarquoit presque de toute sorte, depuis la cinquieme partie d'une ligne, jusqu'à dix lignes. Les endroits les plus minces aussi-bien qu les plus épais, étoient hors de la poitrine; les plus minces, principalement dans la partie gangrenée & les plus épais dans la partie située sur la poitrine.

6°. Qu'il y avoit au-dedans de cette poche environ deux pintes de sang, dont un tiers étoit noir, caillé & fort adhérent à sa surface intérieure; le second tiers étoit d'un rouge brun & à demi caillé; le troisieme étoit liquide & avoit à peu près la couleur & la consistance naturelle.

7°. Enfin, la surface intérieure de la poche du tronc de l'aorte étoit lisse & polie en certains endroits, & inégale en d'autres. L'égalité de cette surface étoit naturelle, & elle dépendoit de la tunique intérieure de la poche qui s'étoit conservée entiere. L'inégalité de la même surface étoit contre nature, & elle dépendoit de deux causes; savoir de l'érosion d'une partie des tuniques propres de la poche & de l'adhérence de certaines fibres qui ne différoient de celles des polypes du cœur, qu'en ce qu'elles étoient plus grosses, plus distinctes, plus fermes & plus rouges. Ces fibres composoient plusieurs plans, qu'on séparoit facilement les uns des autres.

Après avoir exposé la maladie de cet homme avec les symptomes dont elle a été suivie, & avoir rapporté ce que j'ai observé d'extraordinaire dans son cadavre; je vais tenter d'expliquer la cause de cette maladie, & de rendre raison de ses principaux accidens.

Les pilules que cet homme avoit prises étant composées de purgatifs fort violens, comme il est aisé d'en juger par la violence de leurs effets, ont vraissemblablement donné lieu à la dilatation extraordinaire du tronc de l'aorte.

Voici mes conjectures.

1°. Dans les efforts que ces pilules lui ont fait faire pour vomir & pour aller à la selle, le diaphragme s'étant contracté avec violence, a serré & comprimé fortement l'aorte descendante, & y a presque intercepté le cours du sang. Alors le sang poussé du cœur dans le tronc de l'aorte ne trouvant que les branches de l'aorte descendante libres, mais insuffisantes pour le recevoir, il falloit nécessairement qu'il forçât le tronc & les branches pour se faire un passage. Or si les parois du tronc se sont trouvés à proportion plus minces ou d'un tissu moins serré que les branches, le tronc a dû se dilater, & non pas les branches. Et cette dilatation a dû se faire seulement dans les parties les plus foibles du tronc, savoir, dans ses parties moyennes, & gauche-antérieures, comme il a été remarqué. Ces deux parties ayant été une fois forcées par l'impulsion & la quantité extraordinaire du sang n'ont plus été en état de lui résister, quoiqu'il n'y ait été poussé que par la force & dans la quantité ordinaire, par conséquent elles ont dû prêter & se dilater de plus en plus dans la suite.

2°. Les mêmes efforts causés par les pilules ont pu exciter beaucoup d'agitation dans les esprits animaux, les déterminer à couler dans le cœur en plus grande quantité & avec plus de vitesse que de coutume, à rendre les contractions plus fortes & plus fréquentes, & par conséquent à faire lancer plus de sang & avec plus d'impétuosité dans le tronc de l'aorte; à forcer ses parois de se dilater pour le recevoir, & par-là donner lieu à la dilatation extraordinaire de cette artere.

La partie postérieure du tronc de l'aorte ne s'étoit presque point dilatée, parce qu'elle s'est trouvée plus épaisse & d'un tissu plus serré. Or parce que le tronc s'est dilaté en haut, les trois branches qui composent l'aorte ascendante ont dû nécessairement se trouver placées à la partie postérieure.

Les parois de la poche de l'aorte étoient très minces en certains endroits, & fort épais en d'autres. Les endroits qui étoient minces l'étoient pour deux raisons. 1°. Parce qu'il n'y avoit que les simples tuniques de l'artere. 2°. A cause de l'extreme dilatation que ces tuniques avoient soufferte par l'impulsion du sang & par son amas dans la cavité de la poche.

Les parois de la poche étoient épais aux endroits où les fibres polypeuses s'étoient attachées à la surface intérieure, & l'épaisseur y étoit plus ou moins grande, suivant qu'il y avoit plus ou moins de ces fibres posées les unes sur les autres. Ces fibres de même que celles des polypes devoient avoir été formées par la lenteur du mouvement du sang, par la grossiereté & la viscosité de ses parties, & par la convenance de leurs surfaces.

La lenteur du mouvement du sang pouvoit encore lui avoir donné lieu de s'amasser dans la poche, de s'y coaguler, d'y causer de foibles battemens & de se séparer d'une partie de la sérosité. Le mouvement du sang étoit lent dans la poche; parce qu'elle alloit toujours en s'élargissant, & que son fond étant aveugle, il falloit que le sang en sortît par le même endroit qu'il y étoit entré. Or le sang qui avoit été lancé dans la poche par une contraction du cœur, étoit empêché d'en sortir par celui que la contraction suivante y poussoit.

Dès qu'il parut une tumeur au cou du malade, il y sentit un battement & n'en sentit plus dans la poitrine, parce que l'impulsion du sang qui étoit la cause du battement, faisoit beaucoup plus d'effort contre le fond de la poche qui formoit la tumeur, que contre les autres parties, & que ce fond étoit alors hors de la cavité de la poitrine. Le battement diminua peu à peu dans la tumeur, à mesure qu'il se coagula plus de sang dans la poche, qu'il s'y forma davantage de fibres polypeuses, & que les contractions du cœur devinrent plus foibles.

La difficulté de respirer n'augmenta plus après que la tumeur du cou eut paru, parce que l'impulsion du sang se faisant principalement en ligne directe, la poche de l'aorte ne croissoit dans la poitrine presque qu'en longueur. Ainsi, lorsqu'elle fut parvenue au cou, elle n'augmenta plus dans la poitrine, par conséquent la difficulté de respirer demeura dans le même état.

Le malade étouffoit dès qu'il étoit couché. 1°. Parce que dans certe situation le sang lancé par le cœur dans le tronc de l'aorte, ayant beaucoup plus de facilité à couler dans la poche de certe artere que dans la situation verticale, elle en recevoit pour lors une plus grande quantité. 2°. Parce que le sang contenu dans la partie de la poche située extérieurement sur la poitrine, tomboit alors dans la partie de la poche renfermée dans la poitrine, & de-là en partie dans le tronc de l'aorte. Enfin parce que dans la situation horisontale ou peu oblique, le sang contenu dans la partie de la poche qui formoit la tumeur du cou, pesoit beaucoup plus sur la trachée artere que dans la situation verticale, & la comprimoit par conséquent davantage. Ces trois causes devoient nécessairement produire l'étouffement que cet homme sentoit dès qu'il étoit couché.

Vers la fin de la maladie la tumeur diminuoit de tems en tems & revenoit bien-tôt après à son premier volume; la tumeur diminuoit de tems en tems, 1°. par le resserrement & la coagulation du sang. 2°. Lorsque le cœur poussoit peu de sang dans le tronc de l'aorte, ou qu'il l'y poussoit lentement & foiblement; parce qu'alors le sang contenu dans la tumeur pouvoit facilement tomber dans le tronc de l'aorte & de là passer dans ses branches. La tumeur pouvoit revenir à son premier volume, 1°. par la fermentation & la raréfaction du sang. 2°. Lorsque quelque caillot de sang bouchoit sa sortie de la tumeur dans le tronc de l'aorte, de maniere qu'il permertoit bien l'entrée à de nouveau sang, mais qu'il s'opposoit à celui qui se présentoit pour en sortir.

Les parois de la poche de l'aorte étoient rongés aux endroits où ils touchoient aux côtes, au sternum & aux clavicules, & ces mêmes endroits des os étoient cariés, parce que le tronc du corps de cet homme étant toujours vertical, une partie du sang contenu dans la cavité de la tumeur, y pésoit toujours davantage sur les tuniques de la poche & sur le périoste de ces os, les comprimoit & empêchoit ou retardoit le retour du sang & de la lymphe dans leurs vaisseaux, & donnoit par là occasion à une partie de leur sérosité de s'en séparer. Or cette sérosité étant toujours chargée de sels qu'elle dissout & entraîne avec elle, a piqué & rongé d'abord les tuniques de la poche, ensuite le périoste & enfin les os. Les tuniques de la poche ont été rongées en ces endroits plutôt qu'en d'autres, parce qu'y étant appuyées sur des os, elles étoient plus tendues, résistoient davantage & par conséquent donnoient plus de prise à l'action des sels. Les parties molles situées sur la poitrine au-dessous de la tumeur, étoient abreuvées de beaucoup de sérosité qui s'étoit extravasée à l'occasion de la compression que faisoit la tumeur sur ces parties.

Le corps du malade avoit extremement maigri, quoiqu'il usât d'alimens succulens & qu'il en prît en assez grande quantité, parce que la circulation étant beaucoup rallentie par la mauvaise disposition du tronc de l'aorte, les parties du sang ne pouvoient être ni assez brisées, ni poussées avec assez de force dans les pores des parties solides pour leur fournir une quantité suffisante de nourriture.

A l'égard de sa grande foiblesse & des défaillances qui lui prenoient souvent, elles pouvoient avoir les mêmes causes que la maigreur : outre cela les défaillances pouvoient être causées par quelques caillots de sang, qui tombant de la poche de l'aorte dans son tronc, bouchoient en partie quelqu'une de ses branches. Ces défaillances duroient jusqu'à ce que les caillots fussent rangés ou broyés & arténués par l'expulsion du sang & par le resserrement de l'aorte. *Mémoires de l'Acad. Roy.* 1707.

OBSERVATION II.

Par M. Littre.

Un homme âgé de quarante-quatre ans étant mort d'un *anevrysme*, je fis l'ouverture de son cadavre, pour bien examiner les particularités de certe maladie.

Cet *anevrysme* étoit un *anevrysme* vrai, c'est-à-dire, une dilatation extraordinaire d'artere, situé en partie sur le cou, & en partie dans la poitrine presque parallelement à l'épine, s'étendant depuis la troisieme vertebre supérieure du dos, jusqu'à la cinquieme inférieure du cou & couché dans toute sa longueur sur l'œsophage, par sa partie supérieure & moyenne sur la trachée artere, & par sa partie moyenne & inférieure sur le corps du poumon. Il avoit quatre pouces de longueur sur deux & demi de largeur à l'endroit de son plus grand diametre; sa grosseur étoit inégale, étant plus gros en sa partie inférieure, qu'en la supérieure, & en la supérieure qu'en la moyenne. Il étoit rond & oblong, lisse & uni, de couleur d'un rouge-brun, & dur de telle sorte, que quoique j'appuyasse fortement dessus avec le doigt, il s'affaissoit peu. Il étoit fort adhérent pardevant au sternum, à la premiere côte de chaque côté & à la peau; & par derriere aux muscles qui couvrent la trachée artere; enfin il étoit continu par toute sa base à la partie supérieure droite du tronc de la grosse artere dont il n'étoit qu'une extension & un allongement.

Après avoir examiné cet *anevrysme* dans sa situation, je le séparai de toutes ses attaches & en fis l'ouverture. J'observai ensuite, 1°. que les parois en étoient fort denses & d'une épaisseur inégale, ayant un quart de ligne d'épaisseur dans les endroits les plus minces & environ une ligne dans les endroits les plus épais; de maniere que dans les derniers endroits les parois n'y étoient guere moins épaisses que dans le reste du tronc. J'observai 2°. que la moitié de la cavité de l'*anevrysme* étoit occupée par une espece de chair polypeuse, disposée par feuillets qui tenoient les uns aux autres; & le plus extérieur à la surface extérieure de cette partie, de maniere que l'on pouvoit les séparer sans les rompre, pourvu toutefois qu'on s'y prît doucement.

J'observai 3°. que la même surface de cet *anevrysme* étoit

unie aux endroits où la chair polypeuse n'étoit pas attachée, & qu'elle étoit inégale en ceux où elle tenoit. C'étoit vraissemblablement l'inégalité de cette surface qui avoit donné lieu à l'attache de la chair polypeuse, & l'inégalité étoit l'effet de l'érosion de la membrane, causée par quelques sels séparés du sang dans la cavité de l'*anevrysme* à l'occasion du séjour qu'il étoit obligé d'y faire.

Enfin les parois de cet *anevrysme* formoient en dedans deux especes de cordons. L'un étoit situé vers sa partie moyenne; il étoit de couleur rougeâtre, épais d'une ligne, & il ne décrivoit que les trois quarts de la circonférence. L'autre cordon étoit placé à la partie inférieure, sa couleur étoit blanche. Il étoit beaucoup plus dur que le premier, épais de deux lignes, & faisoit le tour entier de l'*anevrysme*. A l'endroit de ces deux cordons de l'*anevrysme*, il étoit moins gros qu'aux environs & il y faisoit une espece d'étranglement.

Tout le tronc de l'aorte, hormis à l'endroit de l'*anevrysme*, avoit conservé sa premiere forme de canal; il étoit devenu plus gros & ses parois un peu plus denses, mais l'épaisseur paroissoit naturelle.

Ce tronc avoit deux pouces & six lignes de circonférence vers son origine ou sa base, six pouces dix lignes vers son milieu, & deux pouces six lignes vers son extrémité. On remarquoit dans l'épaisseur de ses parois du côté interne, de petites lames pierreuses, de couleur blanche, assez fragiles, de différente largeur & de différente épaisseur. La surface intérieure aux endroits où il n'y avoit point de ces lames, étoit percée de quantité de petits trous, d'où il sortoit, quand je pressois l'artere, une espece de lymphe qui étoit claire & un peu mucilagineuse. Cette lymphe peut donner quelque fluidité au sang, humecter la surface intérieure des arteres, la rendre lisse & glissante & la garantir de l'action des sels du sang.

L'artere axillaire droite avoit sa grosseur ordinaire, & sa surface extérieure étoit partout comme de coutume. Mais l'intérieure, à quatre lignes de son commencement de la longueur d'un demi pouce étoit inégale, les parois y étoient un peu plus denses & deux fois plus épaisses qu'aux environs, & la cavité plus étroite à proportion.

L'artere souclaviere gauche étoit pareillement grosse à l'ordinaire & sa surface extérieure égale; mais l'intérieure étoit inégale en son commencement de la longueur de trois lignes: ses parois dans la même étendue étoient un plus compactes, trois fois plus épaisses, & la cavité y étoit plus étroite à proportion.

On observoit dans les parois de ces deux arteres, aux environs marqués, une légere teinture de jaune. Enfin l'artere carotide gauche & l'aorte descendante étoient dans leur état naturel.

Le cœur étoit gros, la cavité de ses ventricules & surtout du gauche étoit ample, leurs parois denses, mais un peu plus minces que de coutume.

Les poumons étoient pleins d'un sang grossier & noirâtre; la trachée-artere, à l'endroit où posoit l'*anevrysme*, étoit plus épaisse, plus compacte & moins ronde qu'ailleurs; enfin les bronches & les vésicules de ce viscere contenoient dans leur cavité beaucoup d'humeur qui étoit visqueuse, ténace & de couleur jaunâtre.

Réflexions sur les faits que je viens de rapporter.

PREMIERE REFLEXION.

L'*anevrysme* vrai n'étant, comme j'ai dit, qu'une dilatation extraordinaire d'artere, on pourroit avancer que dans le tronc de l'aorte de l'homme dont nous venons de parler, il y avoit deux *anevrysmes* vrais, un particulier & un universel. Le premier & qui a fait le sujet de mon observation, n'étoit fait que d'une portion de ce tronc, & le second l'étoit de tout le reste.

SECONDE REFLEXION.

Ces deux *anevrysmes* ont été produits par les mêmes causes. La diminution de la cavité des arteres axillaires droite & sousclaviere gauche en a été la cause occasionnelle, le sang la cause instrumentale, & le cœur la cause efficiente.

Il est aisé de comprendre, 1°. que le sang sans cesse lancé du ventricule gauche du cœur dans le tronc de l'aorte, ne trouvant plus, après la diminution de la cavité de ces arteres la même facilité dans la distribution, a dû faire plus d'effort sur les parois du tronc, les forcer peu à peu, les dilater extraordinairement & former enfin un *anevrysme* universel, si toutes leurs parties ont également cedé à cet effort, & un particulier, outre l'universel, si quelques-unes se sont plus laissées étendre que les autres, soit qu'elles se soient trouvées plus minces ou d'un tissu moins serré, ou bien que l'effort du sang s'y soit fait sentir davantage.

Il est aisé de comprendre, 2°. que la circulation du sang en partie interrompue dans les parois de ces mêmes arteres y a pu donner lieu à l'épaississement du sang. L'interruption a pu être occasionnée par le froncement des fibres qui composent ces parois, irritées par quelques sels extravasés, ou par le ressort forcé de leurs membranes & de leurs vaisseaux particuliers par le sang qui y est continuellement poussé par le cœur.

Dans ces cas le sang n'ayant pas son cours libre, ou n'étant pas poussé à l'ordinaire, a dû s'arrêter & s'amasser dans la cavité de ces vaisseaux particuliers, les dilater, en écarter les fibres, en agrandir les pores, donner occasion à une plus grande quantité de sucs nourriciers de s'échapper, de s'engager entre les différens plans des membranes des parois, se répandre entre leurs fibres, les séparer, les éloigner, s'y coller de part & d'autre, & par conséquent augmenter l'épaisseur des parois de ces arteres.

TROISIEME REFLEXION.

La diminution considérable de la cavité des mêmes arteres étoit l'effet de l'épaisseur extraordinaire de leurs parois; d'autant plus que tout l'épaississement s'étoit fait du côté interne; soit que la circulation n'eût été interceptée que de ce côté-là, ou que les plans externes eussent plus resisté à leur écartement que les internes. Ainsi la partie interne des parois devoit empiéter sur la cavité & la diminuer à proportion.

QUATRIÈME REFLEXION.

On peut demander, si l'épaisseur extraordinaire des parois de ces arteres étoit un vice de la premiere conformation, ou s'il avoit été contracté depuis par quelque accident particulier. La seconde proposition me paroît plus vraisemblable que la premiere par les raisons suivantes:

1°. Le malade, quelques jours avant que de mourir, me dit qu'il y avoit environ huit mois, qu'il sentoit vers le milieu de la poitrine, une chaleur, un battement, & une oppression extraordinaire, qui avoient toujours depuis augmenté. Trois accidens qu'on peut facilement déduire de la description de l'*anevrysme* que je viens de faire.

2°. Le malade m'assura aussi qu'avant ce même tems-là, il n'avoit jamais senti la moindre indisposition à la poitrine.

Enfin, le tissu des mêmes parois étoit irrégulier, & la surface interne étoit inégale. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de croire que ce vice fût contracté depuis quarante-quatre ans, que cet homme avoit vécu, ni même depuis plusieurs années; puisque dans les enfans & dans les adultes mêmes, à peine remarque-t'on le calus d'un os qui a été rompu quelque année auparavant.

CINQUIEME REFLEXION.

Les membranes du tronc de l'aorte, quoiqu'elles dussent être fort minces, à cause de la grande dilatation qu'el-

les avoient soufferte, avoient cependant conservé leur épaisseur naturelle. Vraissemblablement parce qu'à mesure que ces membranes se dilatoient, leurs pores s'entr'ouvroient. Il s'écouloit plus de suc nourricier entre les fibres; il s'y en colloit davantage & elles grossissoient à proportion.

SIXIEME REFLEXION.

L'*anevrysme* particulier a dû se former à l'endroit de l'aorte, où je l'ai observé, plutôt que dans les autres, toutes ses parties étant supposées d'une égale épaisseur & d'une égale résistance; d'autant que ce tronc d'artere dont la figure approche de la semi-circulaire, ne commence presque à se recourber qu'à l'endroit où cet *anevrysme* étoit situé; ainsi le sang poussé par le cœur, a dû faire plus d'effort sur cette partie, la dilater davantage, & y causer enfin un *anevrysme*.

SEPTIEME ET DERNIERE REFLEXION.

L'*anevrysme* particulier a dû se former plutôt à la partie supérieure de l'aorte qu'à l'inférieure & qu'aux latérales, parce que le sang qui en a été la cause instrumentale, a la détermination de son mouvement de bas en haut. Par conséquent son effort a dû être plus grand à sa partie supérieure qu'aux autres. Cette partie a donc dû être poussée en en haut, être insensiblement dilatée, & former enfin un *anevrysme* particulier, & cet *anevrysme* prendre son accroissement de ce côté-là.

*Explication des principaux symptomes dont l'*anevrysme* a été accompagné.*

Le malade se plaignoit d'une pesanteur & d'une douleur de tête, & d'une foiblesse dans les fonctions principales de l'ame. Ces trois symptomes dépendoient de la même cause, savoir de la compression que l'*anevrysme* faisoit sur les veines jugulaires.

En effet, ces veines étant comprimées, le retour du sang du cerveau au cœur n'étoit pas libre. Il devoit donc en revenir moins, y en rester davantage, & la tête être plus pesante. De ce qu'il y avoit plus de sang dans le cerveau, les tuniques de ses vaisseaux sanguins, ses membranes, &c. devoient être plus tendues, plus tiraillées, & souffrir une espece de divulsion & de déchirement dans lesquels la douleur consiste.

Les mêmes vaisseaux excessivement remplis de sang devoient comprimer les nerfs placés dans leurs intervalles, ôter aux esprits animaux la liberté de leurs mouvemens dans le cerveau, & par conséquent affoiblir les fonctions de l'ame qui dépendent de ces mouvemens.

Le malade sentoit encore de la douleur au cou, aux épaules & aux bras, parce que l'*anevrysme* étant située sur les veines jugulaires aussi-bien que les souclavieres, par où le sang revient de ces parties au cœur, devoit les comprimer, y rendre le mouvement du sang difficile; l'arrêter dans ces parties, celui-ci les étendre, les forcer par sa quantité démesurée, les picoter & irriter par ses sels extravasés à l'occasion du séjour du sang, & par ces deux moyens causer de la douleur à ces parties.

Il avoit beaucoup de peine à respirer & à avaler, parce que l'*anevrysme* étant placé sur la trachée & sur l'œsophage qui sont les conduits de la respiration & de la déglutition, les pressoit fortement l'un & l'autre, & en rendoit l'usage difficile, principalement à l'entrée de la poitrine, où le passage étant borné de tous côtés par des parties osseuses, dont la résistance est invincible, ces deux conduits ne pouvoient éluder cette pression.

Cet homme avoit le pouls du poignet droit petit & foible, parce que, comme je l'ai remarqué, l'entrée de la branche de l'artere, d'où part le rameau qui fait ce pouls, étant fort diminuée, il devoit s'y porter peu de sang, & s'y porter lentement, ce rameau se trouvant trop large par rapport à la quantité du sang qui y passoit. Ainsi ce sang ne pouvoit ni en remplir la cavité, & faire un grand pouls, ni en dilater les parois avec force & avec impétuosité, & faire un pouls fort. Ce pouls devoit donc être petit & foible.

Le pouls du poignet gauche étoit si petit & si foible qu'on ne le sentoit presque pas. Nous avons remarqué que l'entrée de la branche de l'artere qui en fournissoit le rameau, étoit beaucoup plus petite que du côté droit. Ainsi l'artere de ce pouls devoit recevoir beaucoup moins de sang, ses parois être moins dilatées, dilatées plus foiblement, & le battement en être presque insensible.

Enfin, le malade tomboit en syncope, lorsque lassé de tenir la tête & le cou dans une situation droite, il les penchoit ou étendoit un peu trop de quelque côté que ce fût.

Lorsque la tête & le cou sont penchés en devant, les veines jugulaires font un pli, & sont comme étranglées; lorsqu'ils sont penchés en derriere, ces mêmes veines sont étendues, & le diametre de leur cavité diminue, parce que les parois s'approchent l'une de l'autre; & lorsqu'ils sont penchés sur le côté droit ou sur le gauche; les jugulaires d'un côté sont trop fléchies & font des plis, pendant que celles de l'autre sont trop étendues.

Or dans toutes ces situations les veines jugulaires se trouvent pressées & leur cavité diminue. Par conséquent le retour du sang du cerveau au cœur est mal aisé. Si l'on ajoute à ces pressions, celles que faisoit l'*anevrysme* sur les mêmes veines; on n'aura point de peine à comprendre que les veines du cerveau devoient être engorgées, & que ces veines engorgées devoient comprimer les nerfs; de sorte qu'il ne se portoit pas alors dans cet homme assez d'esprits au cœur pour y entretenir son mouvement sans interruption. Or cette interruption est toujours suivie de syncopes qui sont plus ou moins grandes, selon que l'interruption est plus ou moins longue; & elle est suivie de la mort même, lorsque l'interruption est de quelque durée. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* 1712.

OBSERVATION III.

Par M. MORAND.

Un Soldat entra aux Invalides le 5 Juin 1721. avec un *anevrisme* qu'il portoit depuis près d'un an à la partie antérieure, droite & supérieure du péritoine. La tumeur extérieure, éloignée du sternum d'un travers de doigt, sembloit se partager en deux, dont l'une occupoit l'espace intercostal du second au troisieme cartilage du sternum; & l'autre, celui du troisieme au quatrieme. Elle excédoit de plusieurs lignes le niveau de ces cartilages, quoiqu'ils fussent sensiblement plus cambrés, & plus saillans en dehors que ceux du côté gauche, & cela par l'effet des battemens vifs & continuels de l'*anevrysme*. Ils étoient visibles même à quelque distance. Tout cet endroit étoit si sensible & si douloureux qu'à peine le malade y pouvoit-il souffrir l'attouchement de son habit. Il ne se souvenoit point d'aucun accident extérieur qui eût pû causer son mal. Il traîna avec beaucoup d'incommodité jusqu'au 22 Octobre qu'il mourut.

M. Morand le fils l'ouvrit, & trouva l'*anevrysme* dans l'aorte, mais prodigieux. L'aorte déja élargie en sortant du cœur devenoit à un pouce plus haut une large poche de treize pouces de circonférence, & capable de tenir une pinte d'eau. Ensuite elle se resserroit pour continuer son trajet ordinaire; jetter ses quatre rameaux supérieurs & former sa crosse, & à sa partie haute & supérieure extérieure, elle s'unissoit étroitement à la pleure où cette membrane recouvre les cartilages du sternum.

Deux polypes proportionnés à la grandeur du sac *anevrysmal* le remplissoient. L'un commençoit dès le bas de

l'aorte, en tapissoit la surface intérieure du côté de la base du cœur, & formoit ensuite dans la poche une espece de plancher percé d'un trou parallele à l'ouverture du ventricule gauche. L'autre polype revêtoit la partie supérieure de l'aorte attachée à la pleure. Tous deux avoient cette singularité que leurs masses-rouges servoient de fond à un ouvrage très-proprement fait par des filets blancs qui se ramifioient, s'entrelaçoient, & représentoient différentes figures, des rayons qui partoient d'un centre, des lozanges, des réseaux, des nervures de feuilles. Les masses rouges étoient bien surement des concrétions sanguines formées par le sang amassé dans l'aorte dilatée. Mais, qu'étoit-ce que les filets blancs? Peut-être la partie lymphatique & nourriciere du sang qui s'étoit séparée par le séjour, & rassemblée autant qu'il avoit été possible. Mais pourquoi s'étoit-elle rassemblée seulement en filets? Il faudroit concevoir, sans en connoître bien distinctement le méchanisme, qu'elle se dispose naturellement ainsi; ce qui est en effet très-conforme à sa fonction, & est prouvé par des membranes nouvellement formées, par des kystes nouveaux qui se trouvent en certaines occasions.

Il est étonnant, & c'est une reflexion que M. Morand a faite sur cet *anevrysme*, combien la nature sait se ménager de ressources, & tirer des désordres mêmes où tombe la machine animale, quelques moyens de la conserver, ou d'en éloigner la destruction. Les polypes causoient à leur ordinaire beaucoup d'inégalité dans le pouls du malade, tantôt de l'intermittence, tantôt une trop grande fréquence; mais sans eux le mal eût été encore plus grand; puisque l'aorte dilatée auroit reçu une quantité de sang que le cœur n'auroit presque pas eu la force de pousser. Les polypes en remplissant le vaisseau réparoient l'excès de sa dilatation, & dirigeoient le cours du sang dans un canal qui s'étoit toujours maintenu ouvert. Aussi dans celui des deux polypes dont une partie étoit percée d'un trou : ce trou étoit-il parallele à l'ouverture du ventricule gauche par où le sang sort? La partie supérieure de l'*anevrysme* s'étoit collée à la pleure, & cette union ayant fortifié la membrane de l'aorte, il y avoit moins de péril qu'elle ne se rompît par l'effort du sang, & qu'il ne s'en fît dans la poitrine un épanchement qui auroit causé la mort sur le champ. *Histoire de l'Acad. Roy.* 1721.

OBSERVATION IV.

Un Chirurgien apporta à l'assemblée un fait particulier. Un homme qui étoit à la chasse s'étant détourné la tête du côté droit avec un grand effort, il eut beaucoup de peine à se remettre dans sa situation naturelle; & depuis ce moment il fut toujours malade, ne pouvant ni avaler, ni respirer qu'avec beaucoup de peine. Il mourut au bout de quinze mois, & on lui trouva l'aorte extraordinairement dilatée, un grand sac anevrysmal dans la sousclaviere droite, l'œsophage & la trachée extremement pressés par ce sac, les clavicules écartées, & un morceau d'os qui manquoit au sternum, renfermé dans le sac anevrysmal. Il n'est pas aisé de comprendre comment cet os avoit pu y entrer. *Hist. de l'Acad. Roy.* 1721.

OBSERVATION V.

Par M. Maloet,

D'une hémorrhagie par la bouche, qui, en moins d'une minute qu'elle a duré, a été suivie de la mort du malade, & dont le sang venoit immédiatement du tronc de l'artere sousclaviere droite.

Le 26 Juin dernier, un Soldat âgé de quarante-six ans, entra l'après-midi dans l'infirmerie de l'Hôpital Royal des Invalides. Je l'y vis le même jour, & je lui demandai pour quel mal il étoit venu : il me répondit qu'il avoit eu chez lui depuis six semaines une fluxion de poitrine, pour laquelle il avoit été saigné six ou sept fois; qu'il avoit toussé beaucoup, & craché du sang; qu'il lui restoit encore de la toux & une douleur à la gorge. Je visitai son cou pour voir s'il y auroit quelque élévation; je trouvai à sa partie inférieure antérieure, une tumeur de la grosseur d'une noix, immédiatement au-dessus de l'échancrure du sternum, sur laquelle elle portoit; elle étoit molle, ronde & égale; la couleur de la peau qui la couvroit étoit naturelle; elle avoit un battement fort sensible & très-réglé; elle cédoit à la pression des doigts, mais elle se remettoit promptement & avec force. De tous ces signes, il me fut aisé de conclurre que c'étoit un *anevrysme* vrai; & je jugeai qu'il étoit à la partie supérieure de l'aorte, que je supposai prolongée, indépendamment de l'*anevrysme*.

Je demandai à ce Soldat depuis quand il portoit cette tumeur, & s'il s'étoit apperçu de quelque cause qui y eût pu donner lieu. Il me répondit qu'il ne s'en étoit apperçu que depuis sa fluxion de poitrine, & qu'il ne voyoit pas qu'il pût l'attribuer à autre chose qu'aux efforts qu'il avoit faits pour tousser.

Comme il lui restoit encore de la toux, je lui ordonnai des remedes adoucissans; & parce qu'il avoit un peu de fréquence dans le pouls, je le mis au bouillon & à la tisanne, & je lui interdis toutes sortes d'efforts à cause de cet *anevrysme*.

Ayant été dans ce régime jusqu'au vingt-neuf du même mois, il me demanda ce jour-là, à ma visite du matin, si c'étoit par mon ordre qu'on ne lui donnoit point de vin; lui ayant répondu qu'oui, il me répliqua que je lui coupois la gorge; qu'étant ouvrier, & travaillant de son métier dans les carrieres, il avoit besoin d'en boire, & il me pria de lui en faire donner. Ayant trouvé son pouls plus calme que le jour qu'il étoit entré à l'infirmerie; & sa toux étant appaisée, je le fis marquer pour avoir du vin.

Je ne fus pas plutôt au lit qui étoit après celui de ce malade, que j'entendis derriere moi un bruit comme de quelqu'un qui vomissoit. M'étant retourné, je vis que cet homme que je venois de quitter, rendoit par la bouche des flots de sang. Je courus à lui; l'Apothicaire de l'Hôtel qui m'accompagne dans ma visite, en fit de même : mais comme on ne pouvoit pas en approcher sans être inondé de sang, & qu'il s'en inondoit luimême, notre premier mouvement de l'un & de l'autre, fut de chercher promptement un vaisseau pour recevoir le sang que ce Soldat rendoit sans aucun effort, par fusées, dont l'une à peine attendoit l'autre. Jugeant le cas des plus pressans, je criai à une Sœur de l'infirmerie, de faire venir au plus vîte un Pretre. Le malade qui s'étoit mis sur son séant pour rejetter ce sang, se coucha sur son lit à la renverse, & rendit encore du sang dans un vaisseau, que l'Apothicaire tenoit à portée de le recevoir, & il expira dans le moment, sans donner le tems à un Prêtre qui étoit dans l'infirmerie, & qui accourut dans l'instant, de lui administrer aucun secours spirituel; car il ne se passa pas une minute depuis qu'il avoit commencé à rendre du sang jusqu'à sa mort. Ce sang étoit rouge, vermeil & écumeux.

Quoique je m'attendisse bien à des suites funestes de la part de cette tumeur telle que je viens de la décrire, j'avoue que je ne comptois pas que la mort fût si prochaine; je m'attendois encore moins que cet *anevrysme* se vuidât par la bouche.

Il n'y avoit pourtant pas lieu de douter qu'il ne se fût ouvert, & que ce ne fût par cette ouverture que le malade avoit perdu tout son sang, d'autant plus qu'après sa mort la tumeur du cou se trouva totalement dissipée. Mais comment ce sang avoit-il passé dans la bouche? Car il ne paroissoit pas moins sûr que cette tumeur étoit une artere dilatée, & il n'y en a point qui naturellement ait de communication immédiate avec la

bouche, ni avec aucun des canaux par lesquels cette prodigieuse quantité de sang avoit pu lui être fournie. Je voyois bien qu'il falloit qu'il s'en fût fait une contre nature. Mais comment avoit-elle pu se faire si subitement? Puisqu'il falloit pour cela qu'il se fût fait deux ouvertures en même-tems, l'une dans l'artere où étoit l'*anevrysme*, l'autre dans la trachée, que je jugeois être la seule voie que le sang, qui étoit sorti par cette hémorrhagie, avoit pu prendre pour aller à la bouche; cela me paroissoit d'autant moins aisé à comprendre, que le fluide contenu dans cette tumeur paroissoit peu propre à ronger les parois de ces canaux; & que quand il en auroit été capable, comme il n'auroit pu agir sur les parois de la trachée artere qu'après avoir percé celles de l'aorte; dans ce cas, c'est-à-dire, après avoir percé cette artere, il auroit dû se répandre dans la poitrine, & par-là il n'auroit pas été à portée de ronger la trachée, ni de passer par son canal dans la bouche.

L'ouverture du cadavre m'a levé ces difficultés, & pleinement satisfait sur tout cela. Je la fis le jour même de la mort du malade; je remarquai avant de la commencer, qu'il couloit de sa bouche une écume sanguinolente, & qu'il ne restoit aucun vestige de la tumeur du cou.

J'ouvris la poitrine; & après avoir dégagé la grande artere avec ses trois grosses branches, savoir, la sousclaviere droite, la carotide gauche, & la sousclaviere gauche, je trouvai que l'aorte avoit quelque chose de singulier; elle étoit dilatée dans la partie supérieure de son arcade, entre la sousclaviere droite & la carotide gauche, entre lesquelles il y avoit à leur origine, contre l'ordinaire, un espace de six lignes; l'artere sousclaviere droite étoit plus grosse & plus longue que de coutume, ayant environ un pouce de diametre & deux pouces de longueur, avant que de fournir la carotide; il s'étoit fait dans sa partie supérieure à la naissance de l'aorte, une poche à peu près ronde, laquelle avoit formé la tumeur qui avoit paru à la partie inférieure du cou. Il résulte de-là que cet *anevrysme* n'étoit pas tout-à-fait à l'aorte, comme je l'avois pensé; elle contribuoit pourtant un peu à le former, & elle étoit réellement dilatée, ou prolongée dans la partie supérieure, ainsi que je l'avois jugé.

La cavité de la poche dont je viens de parler, avoit environ deux pouces de diametre en tout sens; elle étoit placée au-devant de la partie antérieure de la trachée artere, depuis le dixieme segment cartilagineux, jusqu'au cinquieme inclusivement, ensorte qu'elle couvroit six de ces segmens: elle y étoit intimement adhérente par sa partie postérieure, comme elle l'est encore par le côté gauche de cette partie, auquel je n'ai pas touché.

J'essayai de la détacher de la trachée-artere: mais dès que j'y eus porté le scalpel, le plus légerement qu'il me fut possible, elle s'ouvrit. Voyant qu'il n'étoit pas possible de séparer cette poche entiere, comme c'étoit mon premier dessein, j'aggrandis, pour regarder la cavité de ce sac, l'ouverture que j'avois commencé à faire dans sa partie latérale droite. Je n'y trouvai rien: mais je fus fort surpris de voir à découvert les cartilages de la trachée-artere. Je cherchai la paroi postérieure de cette poche ou artere dilatée, laquelle paroi, par la situation de cette même poche, auroit dû être appliquée contre ces cartilages; je n'en trouvai point, si ce n'est au bas de la poche, postérieurement, un petit lambeau qui me parut extrement mince, usé, & même déchiré; je remarquai aussi que les cartilages contre lesquels cette poche se trouvoit appliquée, étoient plus foibles, plus aplatis sur le devant, & faisoient moins de saillie que les autres. Enfin, j'observai entre le sixieme & septieme de ces cartilages, au côté droit de la partie antérieure de la trachée artere, un trou à peu près rond, de deux lignes & demie dans son diametre vertical, & de deux lignes dans le transversal.

Ce trou étoit pratiqué entre la membrane ligamenteuse, par laquelle ces segmens cartilagineux tiennent l'un à l'autre; il anticipoit même sur le sixieme & sur le septieme qui en étoient un peu échancrés à cet endroit-là.

Je sondai ce trou avec un stilet, & je trouvai qu'il perçoit jusques dans la cavité de la trachée-artere, de maniere pourtant qu'il étoit plus grand à son entrée que dans le reste de son trajet. Je crus devoir visiter l'estomac; je le trouvai rempli de caillots de sang.

Alors je ne fus plus en peine de savoir par où étoit venu le sang qui étoit sorti par la bouche, ni pourquoi il en étoit sorti en si grande quantité & si promptement; pourquoi même il n'y étoit pas venu plutôt, quoique le trou pratiqué dans la trachée ne parût pas fait depuis peu.

Il n'y a pas lieu, à ce que je crois, de douter que le sang n'ait passé de la poche, à la faveur de ce trou, dans la trachée artere; de-là il falloit nécessairement qu'il montât dans le larinx, où qu'il descendît dans les bronches: mais l'air renfermé dans ceux-ci l'ayant empêché de suivre cette derniere route, quoiqu'il y fût porté par son propre poids, il a été obligé de prendre celle du larinx, & d'aller de-là vers le fond du palais, d'où il est sorti par la bouche.

Quoique ce trou ait paru avoir été fait dans la membrane ligamenteuse dont je viens de parler, quelque tems avant la mort du malade, ou plutôt avant son hémorrhagie; cependant le sang ne passoit pas de ce sac dans la cavité de la trachée, parce que la membrane interne de ce canal étoit demeurée entiere, qu'elle bouchoit ce trou du côté de cette cavité, & qu'elle lui en défendoit l'entrée: mais cette membrane ayant été enfoncée & rompue dans le moment qui a précédé la mort du malade, alors le sang du sac anevrysmal, ou plutôt celui de l'artere sousclaviere, n'a rien trouvé qui s'opposât à son passage dans la trachée.

Je dis que cette derniere membrane a été d'abord enfoncée, & ensuite rompue; car outre que cela n'a gueres pu arriver autrement, parce qu'étant assez lâche, elle a dû prêter, & être poussée de dehors en-dedans par le sang qui venoit de l'artere sousclaviere; cela paroît par la forme de son ouverture, dont les bords font une saillie considérable dans la cavité de la trachée artere, de maniere qu'en les repoussant vers le trou formé dans la membrane ligamenteuse, on en bouche la plus grande partie.

Il reste à savoir comment ce trou s'est fait entre ces deux cartilages, dans la membrane par laquelle ils sont attachés l'un à l'autre; cela n'est pas difficile à comprendre.

La paroi postérieure de cette poche s'étant rendu adhérente à la trachée artere, ayant été usée, & à la fin rompue par les efforts & l'impétuosité du sang qui y abondoit continuellement; cette paroi, dis-je, ayant été usée & même détruite, d'autant plus aisément qu'elle étoit fort mince, & qu'elle étoit d'un côté appliquée à des corps plus durs qu'elle, & de l'autre exposée aux coups du sang dardé avec beaucoup de force; celui-ci s'est trouvé porter immédiatement sur la trachée; il ne s'est pas néanmoins répandu hors de cette poche, à cause de l'intime adhérence de celle-ci à la trachée qui a servi de paroi à la partie postérieure de ce sac. Ce même sang, soit par sa sérosité, soit par quelques-unes de ses parties salines, soit par l'effort avec lequel il étoit poussé dans cette poche, a miné l'interstice des segmens cartilagineux qui concourent à former la trachée, & a pratiqué cette ouverture entre le sixieme & le septieme, parce que cet endroit s'est peut-être trouvé le plus foible, ou le plus exposé à l'effort du sang par la direction de celui-ci.

Mais cette ouverture n'a pas été faite dans un moment, elle s'est faite peu à peu; elle étoit déja commencée & même fort avancée dans le tems que le malade me parloit avec tant de résolution, & m'accusoit de lui couper la gorge, parce que je lui avois retranché le vin. Il ne croyoit pas sans doute alors être si près de l'avoir réellement.

ment coupée ou du moins percée. Le sang s'étoit déja fait jour entre deux segmens cartilagineux de la trachée, à travers leur membrane ligamenteuse; & il étoit parvenu à la membrane interne de ce canal, laquelle étoit le seul obstacle qui lui restoit à lever pour s'y faire un passage; c'est véritablement dans ce tems-là qu'on auroit pu dire que la vie de ce soldat ne tenoit qu'à un filet; puisqu'elle dépendoit uniquement du plus ou du moins de tems que devoit ténir une si foible membrane contre tout l'effort du sang de la premiere & de la plus grosse branche que fournisse l'aorte. Il n'étoit pas possible que cette membrane tînt longtems contre un effort capable de vaincre les plus grandes résistances, aussi a-t'elle été enfoncée dans un moment qui est celui qui a précédé la mort du malade.

La communication du sac *anevrysmal* avec la cavité de la trachée artere, s'étant trouvée libre par l'enfoncement de cette membrane, le sang de ce sac ou plutôt de l'aorte sousclaviere, a passé avec toute son impétuosité dans ce canal, & de-là il s'est porté par le larinx, comme je l'ai dit, vers le fond du palais, d'où il est sorti par la bouche, tant que le malade a eu assez de force pour demeurer sur son séant: mais ayant été obligé de se coucher ou plutôt étant tombé à la renverse par l'extreme foiblesse où l'avoit réduit une si grande perte de sang, & celui-ci continuant à se porter vers le fond du palais, il en est tombé alors une partie dans le pharinx, de-là dans l'œsophage & dans l'estomac, d'autant plus facilement que la situation du malade le favorisoit à y entrer par son propre poids, & qu'elle s'opposoit au contraire à sa sortie par la bouche, de-là est venu le sang qui s'est trouvé dans l'estomac où il s'est mis en caillots par son séjour.

L'effort du sang qui passoit de l'artere sousclaviere dans le sac *anevrysmal*, ayant heurté continuellement & à nu, pour ainsi dire, contre les cartilages de la trachée artere, il n'a pu manquer de les user, de les applatir & de les amincir, comme j'ai remarqué qu'ils le sont.

Cet *anevrysme* me paroît avoir été une suite de l'augmentation de diametre que j'ai observée dans l'artere sousclaviere droite, par quelque cause que certe augmentation soit venue. Car comme le diametre de certe artere n'a pu augmenter sans que ses parois se soient étendues & par conséquent amincies, comme elles l'étoient effectivement; ensorte qu'elles avoient perdu de leur épaisseur à proportion qu'elles s'étoient dilatées; il est clair que ces parois étant devenues plus minces, elles en out eu moins de force pour résister à l'impétuosité du sang qui y abordoit & qui y étoit d'autant plus grande, qu'il y venoit immédiatement de l'artere sousclaviere, & pour ainsi dire, de l'aorte. Ces parois ont donc été obligées de céder à cette force, de préter & de se dilater en quelques endroits, (qui y étoient le plus exposés ou qui se sont trouvés plus foibles) plus que dans d'autres; & comme ces endroits qui ont prété plus que les autres, ont été portés au-delà de leur ressort, ils n'ont pu se rétablir, c'est ce qui a fait la poche ou l'*anevrysme*.

Les efforts que ce Soldat étoit dans l'usage de faire, travaillant de son métier dans les carrieres, ont pu donner lieu à certe augmentation de diametre de l'artere sousclaviere droite, & par-là être plutôt la cause de l'*anevrysme* qui y est survenu, que ceux qu'il avoit faits en toussant, dans la fluxion de poitrine, auxquels il l'attribuoit; car comme dans cette espece de travail, il faut que les muscles des bras se mettent dans de violentes contractions & qu'ils s'y tiennent long-tems, ils n'ont pu manquer d'y intercepter le cours du sang dans les arteres qui leur fournissent, mais plus dans celles du bras droit que dans celles du gauche, parce que le premier fait ordinairement les plus grands efforts & qu'il en fait plus souvent; le cours du sang ayant été intercepté dans les arteres du bras droit, il a dû s'arrêter dans le tronc de la sousclaviere d'où ces arteres prennent leur origine, & qui se trouvoit à l'abri de toute compression. Le sang ayant été arrêté dans ce tronc, n'ayant pu aller en avant, à la même proportion qu'il y étoit poussé par le cœur, & s'y étant accumulé, il a dû le dilater dans toute son étendue; de-là est venue son augmentation de diametre.

Il est assez rare qu'un *anevrysme* vrai s'ouvre & fasse périr le malade en si peu de tems, surtout quand il n'est pas plus considérable que celui-là l'étoit; car on en voit qui en portent pendant plusieurs années de beaucoup plus gros, au lieu que celui-ci s'est ouvert dans l'espace d'environ six semaines.

La raison qu'on en peut donner est, ce me semble, parce qu'il s'est trouvé appliqué contre les cartilages de la trachée artere. J'ai dit plus haut la part que ces cartilages ont ene à la destruction de la paroi postérieure de cette poche & par conséquent à son ouverture.

Il est peut-être encore plus rare qu'on rende par la bouche du sang venant immédiatement du tronc de l'artere sousclaviere. Comme je n'en ai point vu d'exemples jusqu'ici, ni trouvé dans un assez grand nombre d'Auteurs que j'ai lus exprès pour y en chercher, cela m'a déterminé à donner cette observation qui m'a paru singuliere.

OBSERVATION VI.

Tirée des Transactions Philosophiques.

En 1685. une domestique de Mylord Culpeper fit une chute qui lui causa pendant quelque tems une douleur aiguë au sein. Un mois après cet accident, il lui en arriva un autre: un fusil lui creva dans les mains, & la heurta si violemment au côté droit par son recul, que depuis ce moment elle en cracha le sang six mois de suite. Un an après elle commença à sentir une pulsation au côté: le crachement de sang lui reprit aussi-tôt & ne la quitta plus que par intervalles jusqu'à sa mort.

Elle eut aussi un saignement de nez deux fois dans la même année, qui lui dura un mois chaque fois. En 1695. ou 1696. il lui vint une tumeur au-dessous du mamelon droit, qui croissant petit à petit, devint à la fin d'une grosseur excessive. Au bout de quelque tems qu'elle y avoit mis de son chef quelques onguens émolliens, la tumeur s'ouvrit tout d'un coup, & elle mourut aussitôt après. M. Lafage ouvrit le corps & trouva deux des cartilages des côtes minés par la pulsation continuelle de la tumeur qui avoit aussi creusé le sternum. La dilatation de l'aorte commençoit précisément à son tronc, proche du cœur, en deça de l'endroit où elle se partage en deux autres troncs, l'un ascendant & l'autre descendant; & quoique dans son origine elle n'occupât pas un grand espace, elle s'étoit cependant si excessivement dilatée, que la poche qui s'étoit formée avoit rempli toute la cavité du thorax du côté droit & pressoit si considérablement les poumons, que le volume de ce viscere étoit diminué sensiblement en cet endroit. Elle étoit aussi collée au médiastin, au diaphragme, à la pleure & au sternum qu'elle avoit creusé en deux endroits, tant étoit grande la force de son impulsion. L'intérieur de cette poche étoit doublé presque partout de lames osseuses, ressemblantes à des écailles, les unes plus larges, les autres moins. Le cœur étoit si considérablement élargi qu'il avoit le double de la capacité qu'il doit avoir. Parmi ses fibres il y avoit quelques pierres semblables à celles qu'on trouve quelquefois dans les poumons de personnes attaquées des écrouelles. *Abrégé des Transactions Philosophiques, Tom. III.*

OBSERVATION VII.

Tirée des Transactions Philosophiques.

Nous eûmes occasion dernierement d'examiner la nature d'un *anevrysme* sur une malade qui venoit d'être reçue à l'Hôpital Saint Barthelemy. Elle pouvoit avoir trente-quatre ans; elle étoit d'un bon tempérament: elle

avoit une tumeur plus grosse que le poing qui prenoit à la partie supérieure du sternum entre les origines des muscles sternomastoïdiens, & s'étendoit jusqu'au cartilage thyroïde, un peu au-dessous du menton & occupoit tout l'intervalle qui est entre les arteres carotides. Ce mal lui avoit été causé par son mari, homme violent, qui un jour qu'elle crioit, (n'importe à quelle occasion) la prit au gosier & la serra si fort, qu'il l'étrangloit presque. Elle étoit grosse, & aussi-tôt après ce traitement violent, elle sentit de la douleur autour du cœur, & quelques jours après parut une tumeur grosse comme le bout du doigt, précisément au-dessus du sternum, laquelle resta en cet état sans accroissement & sans pulsation, jusqu'à ce que cette femme accoucha, tems auquel la tumeur commença à s'élargir pendant le travail qu'elle eut fort rude; ce qui est conforme aux observations des Praticiens qui ont remarqué que ces accidens arrivent souvent aux femmes pendant & à l'occasion des douleurs de l'accouchement. Il s'étoit passé quatre ans depuis cette couche, & la tumeur avoit toujours été en augmentant par degrés jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à son plus haut degré d'accroissement. Elle avoit ressenti pendant tout ce tems-là des palpitations & un resserrement douloureux en dedans du thorax; elle avoit des insomnies & des pesanteurs fréquentes, avec des battemens continuels le long de la poitrine à l'endroit de la tumeur, où elle éprouvoit une pulsation toute semblable à celle du pouls & aussi réglée, la tumeur s'élevant à chaque battement d'une maniere si visible, qu'il n'étoit pas besoin d'y porter la main pour s'en appercevoir. Malgré sa situation, elle avoit toujours été jusqu'au période fatal de sa tumeur, vive, enjouée & de bonne humeur comme auparavant; elle avoit toujours eu bon appétit & avoit eu ses regles tous les mois. Un excès de tension survenu à la partie la plus éminente de la tumeur, à peu près vers le milieu, produisit un commencement de mortification, d'abord sur les tégumens extérieurs: mais la tension continuant, la mortification fit du progrès & gagna jusqu'à la membrane extérieure de l'artere, qui se sépara aussi-bien que les autres tégumens; après quoi à l'extrémité de la partie dépouillée de l'artere, il se fit tout-à-coup une ouverture deux fois large comme la cavité d'une plume d'oie, par où le sang ruissela sur le champ comme un torrent, & la malade mourut en moins d'une minute.

Lorsque nous ouvrîmes le corps, nous commençâmes par le cœur, où nous ne trouvâmes presque rien de remarquable, si ce n'est que le ventricule gauche & ses colonnes charnues étoient plus larges qu'ils ne le sont dans un état naturel. Nous ne vîmes rien non plus dans l'aorte qui méritât qu'on s'y arrêtât beaucoup, excepté lorsque nous fûmes arrivés à sa courbure, sur le côté de laquelle étoit la base de la tumeur qui formoit une tige cylindrique de quatre pouces en direction longitudinale, mais prenant une direction circulaire fort ample en avançant vers les parties externes. En ouvrant la partie inférieure de l'aorte opposée à la base, & continuant l'incision dans toute son étendue le long du thorax, nous trouvâmes que le tronc avoit conservé sa forme & sa dimension ordinaire, & n'étoit point du tout dilaté. Mais à la partie supérieure décrite ci-dessus, précisément à côté de l'origine de l'artere sousclaviere droite, qui étoit plus proche qu'elle n'a coutume d'être, de l'origine de la carotide gauche, il y avoit une ouverture circulaire contre nature, d'un demi-pouce de diametre. En divisant cette ouverture & continuant l'incision jusqu'à la pointe de la tumeur, nous fûmes à portée d'en voir toute la substance interne. Nous trouvâmes les bords de l'ouverture à l'endroit de la base de la tumeur durs & presque cartilagineux, & nous crûmes y reconnoître des restes de fibres épaisses & charnues; en les examinant de près, il se trouva que c'étoit en effet des fibres rompues de la membrane intérieure, ou, comme on l'appelle plus ordinairement, la membrane musculaire de l'artere, qui se terminoient là, passé lequel endroit immédiatement la tumeur prenoit un accroissement de deux pouces de diametre & gardoit la même dimension en avançant jusqu'au cou entre les clavicules, où s'étendant circulairement elle avoit trois pouces & plus de diametre, & n'étoit couverte que par la membrane externe de la même artere dilatée tout du long depuis sa base jusqu'à l'extrémité de la tumeur. La cavité étoit en grande partie remplie d'une substance polypeuse, mais dans laquelle néanmoins il y avoit trois sinus ou passages qui étoient tenus ouverts par l'abondance du sang qui y affluoit, & communiquoient près de la pointe de la tumeur à un quatrieme, qui étant au milieu étoit le plus large & se terminoit à l'extrémité de la tumeur près de l'endroit où elle perça. *Abrégé des Transactions Philosophiques, Tom. VIII.*

Je terminerai ces histoires des *anevrysmes* par les remarques suivantes du Docteur Nicholls, que j'ai trouvées dans les Transactions Philosophiques, parce qu'elles me paroissent propres à mettre la nature de ces tumeurs dans tout son jour.

L'*anevrysme* est défini par la plupart des Auteurs qui en ont parlé, une tumeur molle & circulaire, accompagnée d'une pulsation sensible de l'artere à laquelle elle est adhérente: puisqu'il est certain qu'une tumeur de quelque sorte qu'elle soit placée sur ou adhérente à un artere tant soit peu considérable, ne sauroit manquer de participer à la pulsation de cette artere; la pulsation n'est donc pas, (à moins qu'on ne veuille l'entendre de la maniere que je vais l'expliquer incessamment,) un diagnostic sûr & une marque caractéristique qui distingue l'*anevrysme* de toute autre tumeur. L'*anevrysme* est ordinairement la suite de chutes, de vomissemens, d'accouchemens fâcheux ou autres mouvemens ou indispositions du corps, qui arrêtent le cours du sang par la compression des grosses branches de quelque artere. Comme il est visible que la portion de l'artere située au-dessus de l'endroit où se fait la compression, n'est guere capable dans son état naturel, de contenir à la fois toute la quantité de sang qui y a pû passer successivement, & que la force du cœur peut souvent surpasser la résistance qu'il trouve dans les membranes de l'artere: cet obstacle au mouvement progressif du sang doit conséquemment occasionner ou la rupture de l'artere, sinon une violente distension, ou rompre la tunique interne de l'artere & distendre l'externe. La rupture des grosses branches de l'aorte entraîne nécessairement avec soi une abondante effusion de sang qui procure une mort soudaine; au lieu que si ce ne sont que des vaisseaux capilaires qui s'ouvrent, tout ce qui en arrive est une légere ecchymose, qui consiste dans une extravasation qui n'est que superficielle. La rupture des branches moyennes, telles que celles qui sont étendues sur le tibia, sur le péroné, le radius & le cubitus sera accompagnée d'une effusion de sang considérable; mais qui cependant n'iroit jamais jusqu'à former une tumeur circulaire, parce que le sang se frayeroit un passage au travers des interstices des muscles. Cependant l'effusion du sang continuant par jet au travers de l'artere rompue, il en arrivera une pulsation douloureuse qui ressemblera en quelque chose à un *anevrysme*, & c'est la raison pour laquelle quelques Chirurgiens ont appellé cet accident *anevrysme bâtard*. On a disputé pendant quelque tems avec assez de chaleur, si l'*anevrysme* étoit formé ou non par la dilatation simple de l'artere, ou par la rupture de ses tuniques internes & la distension de ses tuniques externes, chaque parti protestoit contre l'opinion contraire à la sienne, (peut-être avoient-ils tort de part & d'autre) la possibilité de la dilatation de l'artere est prouvée par la raison & par l'inspection même. Dans la grossesse on trouve partout les arteres utérines augmentées de grosseur & de diametre à proportion de la dilatation de l'uterus; & il est arrivé en effet dans plusieurs cas, que les palpitations du cœur ont été accompagnées de grandes dilatations de l'aorte, j'en ai vu des exem-

ples tant sur des hommes que sur des animaux. Une pareille dilatation viendra infailliblement à la suite d'une pression fréquente ou continue sur quelque partie de l'aorte, pourvû toutefois que cette pression n'arrête pas entierement le mouvement progressif du sang dans l'aorte ; mais cette dilatation ne détruira pas entierement la forme de l'artere. La résistance dans ce cas ne sera pas parfaitement semblable à celle qui est causée par une tumeur occasionnée par des liqueurs extravasées ; parce que la pression du sang, qui se fait en tous sens, sera contre-balancée par celle qui se fera sur l'artere & par la résistance des tuniques des arteres; ce qui fera conserver à l'artere sa forme cylindrique. Or une pareille dilatation (en faisant abstraction de la pression,) si elle est dangereuse, du moins ne l'est pas plus que celle d'une veine variqueuse. D'un autre côté ceux qui croyent que l'*anévrysme* est l'effet de la rupture des deux tuniques de l'artere, opposent à l'opinion de ceux qui prétendent qu'il est causé par la rupture de la tunique interne & par la distension de l'externe, la comparaison de ces deux membranes, & disent que l'interne étant beaucoup plus épaisse que l'externe, il ne leur semble pas possible que cette derniere puisse résister à une force capable de détruire la premiere. Il est vrai que si ces deux tuniques étoient construites de même on pourroit estimer leur force par leur épaisseur, & l'argument que nous venons de rapporter auroit en ce cas plus de force qu'il n'en a en effet ; attendu que la tunique interne étant composée de bandes annulaires dont les bords ne tiennent les uns aux autres que foiblement, il ne faut pas juger de la force de leur résistance par celle des anneaux mêmes, mais par celle de leur adhésion réciproque par leurs bords : de plus, la tunique externe étant composée de fibres entrelacées également & d'une composition tout-à-fait différente ; elle peut faire une plus forte résistance ou être capable d'une plus grande dilatation que l'interne;& si l'on veut se convaincre par l'inspection même de la vérité de ce que nous venons de dire sur la différence des forces de ces tuniques, on aura le plaisir de s'en assurer par l'expérience suivante. Qu'on souffle avec force dans l'artere pulmonaire ; celle des deux tuniques qui rompra la premiere sera l'interne, tandis que l'externe, qui ne rompra point, formera des tumeurs *anevrysmales*. (*C'est une expérience que la Société Royale a faite avec satisfaction.*)

La Société Royale m'ayant chargé d'examiner en public & en particulier un *anévrysme* qui étoit rond comme seroit toute autre tumeur provenante d'extravasation,si ce n'est quand il étoit exposé à quelque pression considérable ; & trouvant que la poche n'étoit pas composée de deux membranes comme l'artere d'où il prenoit son origine, j'en conclus que cet *anevrysme* étoit une tumeur formée de sang qui avoit déchiré & forcé la tunique ligamenteuse, ou, comme on l'appelle autrement,musculaire, & qui distendoit la membraneuse qui est plus externe ; le sang poussé perpétuellement avec impétuosité à l'orifice de la tumeur étoit repoussé, du moins en grande partie, par l'élasticité de la membrane externe. *Abregé des Transactions Philosophiques, Tome VIII.*

Comme l'*anevrysme* est souvent l'effet d'accidens arrivés dans la saignée : je vais exposer ici la méthode propre à prévenir l'*anevrysme*, lorsqu'on a lieu de le craindre pour avoir blessé l'artere en saignant.

Il arrive quelquefois à un Chirurgien de piquer l'artere pour la veine, ou de piquer l'une & l'autre à la fois. Cet accident n'arrive guere que quand le Chirurgien a voulu prendre la veine basilique du bras : car ordinairement il se rencontre auprès de cette veine quelque grosse artere, & le plus souvent même, la principale du bras, (quoiqu'il soit encore fort commun d'en rencontrer de grosses auprès de la veine céphalique.) La piquure de l'artere cause pour l'ordinaire une terrible effusion de sang, un *anevrysme* ou même la gangrene au bras, comme l'a remarqué Hildanus & quelques autres, & comme j'en ai été témoin moi-même, parce que la circulation du sang se trouve arrêtée à cet endroit : mais ce qui est encore plus terrible, c'est qu'il peut arriver que le malade en meure par la grande quantité de sang qu'il perd. Or voici les signes auxquels on connoît que l'artere est blessée.

Le sang sort de l'ouverture par intervalles & s'élance en dehors par jets & souvent avec beaucoup plus de violence qu'il ne feroit sans cet accident, il s'éleve en forme d'arcade ; il est d'un rouge plus vif que quand il sort d'une veine. Si l'on appuie le doigt au-dessous de la piquure, le sang ruisselle avec encore beaucoup plus d'impétuosité. Il vient au contraire en bien plus petite quantité si l'on presse au-dessus. Il arrive tout le contraire quand c'est la veine qui a été ouverte & qui l'a été bien. Si ce malheur arrive à un Chirurgien, il est bon qu'il en connoisse la conséquence pour en prévenir les suites : mais il faut aussi qu'il conserve sa présence d'esprit afin d'être en état de prendre les mesures les plus convenables,& qu'il dérobe s'il est possible la connoissance de sa méprise au malade & aux assistans. C'est pourquoi il faut qu'il observe en premier lieu avec soin si le sang coule librement de l'ouverture en dehors, ou s'il ne s'insinue pas en abondance entre les muscles & la peau. S'il coule librement, il faudra tirer une grande quantité de sang au malade, & continuer même jusqu'à ce qu'il tombe en foiblesse. En même tems il faudra, suivant le conseil de Dionis, faire entendre aux assistans & au malade lui-même qu'il a beaucoup de sang, que ce sang est trop chaud & trop bouillonnant ; & que par ces raisons il est besoin de faire une ample évacuation ; car, comme le sang s'arrête lors de la défaillance, on aura le tems de bander la plaie comme il faut, & d'empêcher par ce moyen que l'abondance ou l'impétuosité du sang, ne cause une nouvelle hémorrhagie, ou ne produise un *anevrysme*, ou n'empêche au moins la saignée de se refermer. Le Chirurgien alors glissera, s'il lui est possible, une piece d'argent dans la premiere compresse, qu'il appliquera immédiatement sur la saignée pour la mieux comprimer ; ensuite après qu'il aura nettoyé le bras du malade, il y apposera une seconde compresse plus large que la premiere, & même une troisieme plus large encore que les deux autres, chacune d'une épaisseur suffisante ; après quoi pliant le bras de son malade, il passera autour un double bandage, & pour tenir les compresses plus fermes, & pour faire fermer plus exactement l'ouverture de l'artere. La bande sera roulée comme pour une saignée ordinaire. Il sera aussi fort à propos d'appliquer le long de l'artere brachiale une compresse longue, étroite & épaisse, depuis l'endroit de la piquure jusqu'à l'aisselle, & de la tenir en état au moyen d'un bandage que l'on fera tourner autour du bras en forme de spirale, au moyen de quoi l'artere brachiale étant ainsi comprimée doucement, le sang ne pourra plus venir avec tant d'abondance à l'endroit de la saignée ; & afin que les assistans ne se doutent de rien, il faudra leur dire d'un ton bien grave & bien sérieux, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'arrêter le sang bouillant & impétueux du malade, que d'y employer ce bandage singulier & si artistement fait. Au lieu de la premiere compresse, dans laquelle j'ai dit qu'il falloit glisser une piece d'argent, on pourra mettre sur la piquure un peu de papier mâché qu'on fera bien de tremper auparavant dans de la graisse fondue, ayant soin de le presser ensuite ; & cette seconde méthode sera aussi bien que la piece d'argent, si elle ne fait mieux. On appliquera par-dessus, comme il vient d'être dit plus haut,plusieurs compresses graduées, qu'on assurera avec des bandages disposés comme on vient de le lire.

Cela fait, si le malade n'est pas encore revenu de son évanouissement, il faut l'en tirer en lui appliquant sous le nez un linge trempé dans du vinaigre ou dans de l'eau de la Reine d'Hongrie, en lui insinuant un peu de vin dans la bouche, & ouvrant une fenêtre pour lui donner la liberté de respirer un air froid. Quand cette triste

fcene fera finie, il faudra lui recommander très-expreffément de ne prendre que des nourritures extremement légeres, & l'avertir bien formellement que le fang fera quelque éruption dangereufe, s'il manque au régime qu'on lui prefcrit, s'il remue fon bras, ou que par toute autre caufe il arrive que fa bande fe lâche ou fe défaffe; c'eft pourquoi il eft non-feulement à propos, mais même abfolument néceffaire de lui foutenir le bras pendant le jour avec une ferviette ou une écharpe qui fera paffée autour de fon con, & attachée à fon vetement de place en place avec des épingles, pour l'empêcher de remuer aucunement; & pendant la nuit de le pofer fur un oreiller bien mollet.

Quelques heures après avoir appliqué le bandage, le Chirurgien vifitera fouvent fon malade, & portera furtout fon attention au bandage & au bras bleffé; il obfervera s'il n'eft point venn de fang nouvellement, s'il ne fe forme point de tumeur dure & douloureufe, s'il n'y a pas d'inflammation au bras, fi la gangrene ne s'y met pas, ou s'il n'y a pas quelque fymptome qui y tende; enfin fi la bande eft toujours bien ferme & bien ferrée. S'il paroît que tout aille bien d'ailleurs, quand il y auroit une tumeur large fur le bras affecté, pourvu qu'elle foit molle, il n'y a qu'à laiffer les bandages dans le même état, & ne les ôter que le quatrieme jour; car une tumeur de cette forte n'annonce rien de mauvais, quand même elle s'étendroit fur tout le bras: mais quand le bandage paroît lâche, il faut le défaire avec beaucoup de précaution, & le ferrer davantage lorfqu'on l'aura remis, & tandis qu'on l'ôtera, il faudra que l'artere brachiale foit comprimée par un tourniquet, ou du moins avec le pouce d'un aide, vers le milieu du bras; mais pour l'endroit de la piquure, le Chirurgien lui-même aura toujours un pouce ou un autre doigt deffus, jufqu'à ce qu'il ait remis le même bandage ou un autre avec des compreffes nouvelles. Il aura foin fpécialement, fi les compreffes, & furtout celle de deffous, ou le papier mâché tiennent un peu fortement à la plaie, de ne les point arracher, mais de faire enforte qu'ils fe détachent d'eux-mêmes: en un mot c'eft fur ce bandage qu'il faut avoir l'œil principalement; quand il commence à fe lâcher, il faut le refaire plus ferré, après avoir mis dans la plaie un peu de baume du Perou ou de Copaü, tant qu'il y aura à craindre que le fang ne revienne; & jufqu'à ce que la plaie foit entierement refermée. Mais fi malheureufement le fang revient, il faudra comprimer fortement l'artere brachiale vers le milieu du bras, foit avec le tourniquet, foit avec le pouce ou autre doigt que quelques-uns des aides y appliquera, comme nous l'avons déja confeillé ci-deffus, jufqu'à ce qu'on ait en le tems de préparer un bandage plus long & des compreffes plus épaiffes qu'au premier appareil. Il faudra à ce fecond panfement ôter ce qu'on avoit mis fur la plaie, la bien nettoyer avec du vin chaud ou de l'eau-de-vie, & remettre les compreffes & le bandage avec les précautions que nous avons dit plus haut, jufqu'à ce que la plaie foit refermée. Si la gangrene paroît, il faut voir fi ce nouvel accident ne vient pas de ce que le bandage étoit trop ferré, & en ce cas il faudra l'ôter avec toutes les précautions que j'ai déja recommandées plus haut, & fubftituant des compreffes plus larges à celles qu'on ôtera, les ferrer un peu moins que celles qu'on aura rétirées, & appliquer fur la partie affectée des fomentations & médicamens propres à diffiper & à prévenir la gangrene: mais fi elle vient de défaut de circulation dans le bras, par la raifon qu'il n'y auroit pas d'autre artere au bras, (cas qui eft extremement rare) on ne pourroit pas fe difpenfer d'avoir recours fur le champ à l'amputation.

Quand bien même il n'arriveroit aucun de ces accidens, & que la plaie pendant quelques tems donneroit les meilleures efpérances du monde, il ne faudroit pas moins confeiller au malade de garder fon bandage pendant huit & dix, & même pendant quatorze ou quinze jours; (le plus long-tems ne peut être que le meilleur.) & de ne point remuer fon bras, dans la crainte qu'un nouvel abord trop vif du fang ne rompe la cicatrice encore tendre, ou ne forme un *anevryfme*. Quant au régime, il faut continuer de ne prendre que des alimens extremement légers, fe priver de vin & autres liqueurs fortes, de peur que le mouvement du fang ne devienne par-là trop violent; & fi cet inconvénient arrivoit, le moyen d'y remédier feroit d'ouvrir la veine en quelque autre partie du corps; car par cette voie, non-feulement on garantiroit le malade d'accidens très-dangereux, tels qu'une fubite hémorrhagie & l'*anevryfme*, mais même on contribueroit à faire refermer la plaie. Si la derniere compreffe ou le papier mâché qu'on a mis pour cet effet tombent d'eux-mêmes; on mettra, comme il a déja été dit, fur la plaie, du banme du Perou ou de Copaü ou quelque autre effence balfamique. En traitant ainfi le malade, on le rétablit fouvent fi parfaitement qu'il ne fe fent plus jamais dans la fuite d'avoir été bleffé par la faute du Chirurgien.

Voilà les mefures que doit prendre, & la route que doit fuivre le Chirurgien, fi ni le malade ni les affiftans ne fe font apperçus de fa faute: mais fi quelqu'un s'en eft douté ou même s'en eft apperçu, le mieux qu'il pourra faire, fera de l'avouer ingénument, & après avoir expofé les raifons qui la lui ont fait commettre, raifons auxquelles, à ce qu'il dira, les Chirurgiens les plus habiles & les plus éclairés fe feroient trompés comme lui, il ajoutera pour encourager le malade & les affiftans, qu'il promet de reparer fa méprife par une guérifon prompte & parfaite, pourvu que le malade fuive exactement ce qu'il lui prefcrira. Cet aveu ingénu du Chirurgien eft fouvent caufe que la cure eft plus fure & traîne moins, que fi le malade ne s'étoit pas douté de l'accident qui eft arrivé; car étant informé du danger, il fe conforme plus religieufement aux avis du Chirurgien, & lui laiffe faire tout ce qu'il juge néceffaire pour la guérifon.

Mais quand l'ouverture de la peau & celle de l'artere ne fe répondent pas exactement, & que le fang qui fort de l'artere bleffée s'infinue entre les mufcles & la peau, il faut que le Chirurgien fuive une autre méthode que celle que nous venons d'indiquer; car ce n'eft plus là le cas de laiffer faigner le malade jufqu'à défaillance, parce que pendant ce tems-là, il peut s'infinuer entre les mufcles & la peau une fi grande quantité de fang, qu'il en naiffe un fphacele lorfqu'il viendra à fe corrompre, ou qu'on foit réduit au moins à faire bien-tôt après l'opération de l'*anevryfme*. C'eft pourquoi fi dans certe perplexité, on ne peut, en conduifant la peau avec le bout du doigt, en amener l'ouverture vis-à-vis de celle du vaiffeau bleffé, afin que le fang, au lieu de s'infinuer entre les mufcles & la peau, forte librement du bras: il faudra boucher fur le champ l'ouverture avec le doigt, ou avec du papier mâché, & mettre par deffus plufieurs compreffes de plus larges en plus larges, & par deffus les compreffes, des bandages, tels que nous avons dit plus haut, pour les tenir en état. Il ne faudra pas non plus dans ce cas-ci négliger la compreffe longitudinale & le bandage en forme de fpirale que nous avons recommandés dans le cas précédent, pour comprimer le tronc de l'artere brachiale. Il fera bon auffi de faigner copieufement le malade aux autres parties du corps, fi les circonftances femblent l'exiger. A ces différences près, on fuivra en tout la même route que nous venons de prefcrire dans le cas où le fang fortoit librement; jufqu'à ce que la plaie foit bien refermée. Il ne faut pas que le Chirurgien foit longtems fans revenir voir fon malade: car il arrive quelquefois que le fang, fans s'écouler par l'ouverture de la plaie, s'infinue entre les mufcles & la peau, & caufe un gonflement d'un volume prodigieux. Dionis rapporte dans un cas pareil, avoir été obligé d'incifer la peau tout le long du bras, & en avoir tiré quatre pintes de fang qui s'étoit logé dans le bras, entre le coude & l'épaule. Ruyfch, dans un cas tout femblable, raconte qu'il a vu un bras rempli d'un bout à l'autre de fang coagulé. Heister.

Cure de l'anevryſme.

Anevryſme, eſt un terme uſité en Chirurgie, par lequel on entend une tumeur cauſée par la dilatation, la contuſion violente, & la rupture d'une artere, remplie de ſang & accompagnée ordinairement de pulſation. On diſtingue deux ſortes d'*anevryſmes*, le vrai & le faux ou bâtard. L'*anevryſme* vrai eſt une tumeur accompagnée d'une pulſation plus ou moins forte, cauſée par la dilatation, ſoit de l'artere toute entiere, ſoit d'un ſeul côté de ce vaiſſeau : Elle eſt à peu près pour les arteres ce que ſont les varices pour les veines. Les unes & les autres de ces tumeurs peuvent être conſidérées comme des eſpeces d'*hernies* des arteres & des veines : Auſſi y a-t-il quelques Auteurs qui leur donnent ce nom. Quant à l'*anevryſme* faux, il vient d'une ouverture faite à l'artere par quelque cauſe violente externe, comme une ſaignée, une plaie ou une contuſion, ou bien une éroſion, de quelque maniere qu'elle ſoit produite, laquelle eſt cauſe que le ſang s'extravaſe entre la peau & les parties ſubjacentes. Or cette extravation du ſang ſous la peau fait enfler la partie petit à petit, à un point ſi conſidérable, que la peau en devient livide & noire : il eſt encore produit, quand il arrive à l'*anevryſme* vrai de groſſir au point de diſtendre & de rompres ſes tuniques, & que le ſang fait éruption par l'ouverture de la plaie, ou bien qu'il ſe répand ſous la peau, où il ſéjourne ſans s'ouvrir de paſſage. De-là ſe forme une tumeur incommode qui n'a qu'une foible pulſation ou n'en a point du tout, & ne s'éleve pas ſi fort en pointe que dans l'*anevryſme* vrai. Quelquefois la corruption du ſang dans le bras y engendre la gangrene; ou, ce qui eſt encore bien plus déplorable, il arrive quelque hémorrhagie abondante qui fait périr le malade.

On peut encore diſtinguer les *anevryſmes* par les accidens qui les accompagnent. Il y a des ſymptomes diſtinctifs qui ne ſont pas communs à toutes les ſortes d'*anevryſmes*. Ainſi, il y en a quelques-uns, tels ſont en particuliers les *anevryſmes*, faux qui ſont accompagnés d'un ſentiment de peſanteur, d'immobilité, d'une douleur aiguë, de corruption & de ſphacele dans la partie : On pourroit les appeller avec aſſez de fondement *anevryſmes compliqués*; & les autres *anevryſmes ſimples*. Ceux-ci peuvent encore être diviſés en deux claſſes; les *internes* & les *externes*. Les premiers ſont ceux qui affectent une artere interne : les autres, ceux qui en affectent une externe : & ces deux ſortes d'*anevryſmes* ne different pas ſeulement par le nom; il y a des différences très-ſenſibles qui les diſtinguent : il y en a qui, quoique d'un volume aſſez conſidérable, tantôt ont de la pulſation, & tantôt n'en ont point; d'autres en ont perpétuellement, mais l'ont tantôt plus forte, tantôt moins : & l'on remarque, comme nous l'avons déja dit, que les *anevryſmes* faux, ſurtout ceux d'un plus ample volume, ſont rarement accompagnés de pulſation, au lieu que les vrais, & ſurtout ceux d'un plus petit volume en ont une très-forte, laquelle dans quelques-uns diminue à meſure que la tumeur augmente, & augmente au contraire dans d'autres avec la tumeur.

Aux marques diſtinctives auxquelles nous venons de dire, qu'on reconnoît les *anevryſmes* vrais externes; ajoutons qu'ils ne forment ordinairement d'abord qu'une petite tumeur de la groſſeur d'une noiſette tout au plus, mais accompagnée d'une pulſation perpétuelle. Quant aux *anevryſmes* internes, comme ils ſont imperceptibles lors de leur naiſſance, il n'y a pas lieu de déterminer ici leur groſſeur. Mais, pour ne parler que de ceux qui frappent la vue, l'endroit de la tumeur dans ceux-ci, eſt pour l'ordinaire mou au toucher, & on ſent ſous la peau un liquide qui a de la fluctuation & qui oppoſe de la réſiſtance; ils ne ſont gueres changer de couleur à la peau, & ils ont un battement ſemblable à celui des arteres. Lorſque la tumeur n'eſt encore que naiſſante, quand on la preſſe avec le doigt, elle diſparoît, & reparoît auſſi-tôt qu'on retire le doigt. Mais il n'arrive plus la même choſe lorſque la tumeur a acquis un volume conſidérable; car elle croît par degrés au point de devenir d'une groſſeur prodigieuſe. Pour l'*anevryſme* faux, à meſure qu'il augmente, il devient de plus en plus douloureux & dur, & la peau livide : mais la tumeur eſt moins éminente que dans le vrai, & n'a point ordinairement de pulſation. Quand on la preſſe, on entend un petit bruit; ſouvent lorſque le membre entier ou en partie eſt arrivé à un point d'enflure exceſſive, la putréfaction s'y met, & cette putréfaction engendre un ſphacele.

Il vient un *anevryſme* au bras toutes les fois qu'un Chirurgien en ouvrant la veine, ſurtout la baſilique, pique l'artere en même-tems, ou l'effleure du moins avec le bout de la lancette : car alors les autres tuniques de l'artere, ou celles mêmes qui viennent de ſe refermer étant amincies & minées par la continuelle pulſation du ſang, s'affoibliſſent & ſe diſtendent au point de donner lieu à une tumeur conſidérable. C'eſt pourquoi ſi quelques jours ou quelques ſemaines après une ſaignée au bras, il s'éleve une tumeur accompagnée de pulſation, comme il vient d'être décrit plus haut, on a tout lieu de croire que c'eſt un *anevryſme* qui ſe forme. Mais indépendamment de la piquure de la lancette, il y a une infinité d'autres cauſes tant internes qu'externes qui peuvent donner naiſſance à l'*anevryſme*, non-ſeulement au bras, mais encore partout ailleurs; car il n'eſt point ſans exemple de voir s'élever à toute autre partie du corps des tumeurs provenantes de bleſſure, de contuſions, & de ſuppuration des arteres, opérées par quelques cauſes externes; & il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe forme des *anevryſmes* au dedans de la poitrine & de l'abdomen, à cauſe de la foibleſſe des tuniques, ſoit internes, ſoit externes, des arteres, occaſionnée par quelque cauſe que ce ſoit, ou par exulcération, ou par preſſion ou par éroſion. Ce que j'avance eſt confirmé par des obſervations indubitables de Fallope, de Severinus, de Ruyſch, de Lanciſi, & par des cas dont j'ai été moi-même témoin. Il eſt bien vrai que les cauſes de l'*anevryſme* interne ſont ſouvent bien douteuſes & bien incertaines. Il faut cependant qu'elles ſoient elles-mêmes ou internes ou externes : & il eſt probable que ces ſortes d'*anevryſmes* doivent ſouvent leur naiſſance ou à une chute, ou à un coup, ou à une fracture arrivée précédemment, à un effort qu'on aura fait pour ſoulever ou pour tirer quelque lourd fardeau, aux ſecouſſes d'une voiture rude, ou d'un méchant cheval, ou à toute autre impreſſion violente dont l'artere aura été affectée aſſez vivement pour l'affoiblir, la comprimer, & la diſtendre; de maniere que cette diſtenſion donne lieu à une tumeur. Ces mêmes *anevryſmes* peuvent auſſi venir d'inflammation, de ſuppuration & d'éroſion, occaſionnées par un ulcere aux parties voiſines ou à quelque partie de l'artere même; ce qui rend ſes tuniques trop foibles pour réſiſter à l'action du ſang qui coule dedans, & la force ainſi de préter & de s'élargir au point de donner lieu à une tumeur. Ainſi on voit ſouvent une légere bleſſure faite à l'artere par un biſtouri, une lancette ou autre inſtrument coupant, ſurtout lors de la ſaignée du bras, comme il a déja été dit, produire un *anevryſme*, quoique même l'artere n'ait été qu'effleurée, & qu'il n'y ait eu que ſa tunique externe qui ait été bleſſée par la lancette, ſans que l'interne en ait été endommagée. Cette légere bleſſure eſt cauſe que la tunique interne, à l'endroit qui répond à celui de la tunique externe qui a été endommagée, n'étant plus aſſez forte pour ſoutenir le choc du ſang que le cœur lui envoie, il faut de toute néceſſité qu'elle prete; d'où il arrive que l'artere qui a été bleſſée ſe dilatant par degrés, il ſe forme une tumeur ſenſible qu'on appelle *anevryſme*. Appliquant la théorie mécanique de l'*anevryſme* externe à l'interne : ne peut-il pas arriver auſſi-bien des accidens qui bleſſent une artere interne ? Or une fois

blessée elle s'affoiblira & perdra son élasticité, surtout dans la partie endommagée; soit que ce qui l'a blessée ait agi sur la surface externe de l'artere, ou en dedans sur ses tuniques internes. Une chute, un coup, une compression violente, une inflammation, une suppuration, un ulcere, &c. peuvent aussi affoiblir l'artere, la corroder & la mettre hors d'état de soutenir l'action du cœur, & du sang qu'il lui envoie, & par-là causer un *anevrysme*, surtout si quelque impression externe vient à s'y joindre ensuite, comme un mouvement violent, une chute, une secousse, ou quelque chose de semblable.

J'ai indiqué plus haut les mesures qu'il falloit prendre pour prévenir la formation de l'*anevrysme*, lorsqu'il est arrivé lors d'une saignée quelque accident qui y peut conduire: A présent je vais décrire les signes auxquels on reconnoît qu'on a blessé une artere, si légerement que ce soit. Comme dans ce cas il n'y a pas de signes absolument certains, & que (pour m'exprimer en termes propres,) on ne doit pas compter sur des symptomes pathognomiques pour découvrir une légere blessure à l'artere. les signes que je vais décrire ne sont que des conjectures, mais conjectures extremement probables. Quand on a senti distinctement une pulsation contre la pointe de la lancette en la tenant plongée dans le bras; on est bien fondé à croire que l'artere a été effleurée & blessée. On a vu plus haut par quelle méthode on peut obvier à la formation de l'*anevrysme*.

Mais si le malade ou le Chirurgien lui-même par imprudence ou par négligence ne veulent pas se donner la peine de prendre ces précautions, ou qu'ils ôtent trop-tôt le bandage que j'ai indiqué, il se formera un *anevrysme* qui ne tardera point à se déclarer. Il est à remarquer que si vous voyez paroître au bras une tumeur accompagnée de pulsation, dans le mois même qu'a été faite une saignée, c'est une *anevrysme* qui se forme en conséquence d'une légere blessure à l'artere. Or le véritable *anevrysme* lorsqu'il ne fait encore que de naître n'est accompagné d'aucun autre accident, qu'une pulsation incommode & une petite tumeur: mais par la suite, lorsqu'insensiblement il a pris de l'accroissement, & qu'il est devenu aussi gros qu'un œuf, que le poing, où la tête; car il y en a qui vont jusques-là (voyez *Pl. XII. fig.* 6.) il est accompagné d'une douleur aiguë, d'immobilité dans la partie, de relâchement & autres symptomes dangereux; d'où il arrive que si on n'y remédie pas à tems, les tuniques des arteres s'amincissant tous les jours, elles crevent à la fin, au grand préjudice du malade, qu'elles mettent souvent en danger de mort: car ou la peau perce en même-tems, & dans ce cas il en arrive une hémorrhagie terrible; ou le sang reste enfermé dessous, & alors s'y corrompant insensiblement, la gangrene vient au bras.

Quoique presque tous les *anevrysmes* soient très-dangereux, & qu'on en voie peu, comme nous l'assurent Bartholin & Harder, qui se terminent heureusement; cependant on peut dire que les plus fâcheux & les plus dangereux de tous, sont ceux qui affectent les plus grosses arteres internes, ou qui sont tellement cachées & enfoncées, qu'on n'y sauroit atteindre pour y porter du remede. De cette sorte sont ceux qui viennent à l'aorte, à l'origine des arteres brachiale, sousclaviaire ou carotide, &c. lesquels sont incurables; tels sont encore ceux qui affectent l'artere carotide au cou, l'axillaire près de l'humerus, & l'artere crurale, surtout dans le haut de la cuisse. Car si l'on y fait l'opération, on doit s'artendre à une hémorrhagie excessive, qui pour l'ordinaire est mortelle: sinon la gangrene s'y met, & il s'y forme un sphacele. Les *anevrysmes* aux arteres externes sont bien moins dangereux, & on en guérit souvent; tels sont en particulier ceux qui affectent les arteres du crane, celles qui sont en-dessus des côtes, celles des piés, des mains & de l'avant-bras. Pour l'*anevrysme* au bras, à moins qu'on ne s'y prenne lorsqu'il commence à se former, tems auquel on peut le guérir avec les compresses graduées & le bandage, il est bien rare, lorsqu'on est obligé d'employer le bistouri, que la fin en soit heureuse; car comme l'objet principal qu'on se propose est de fermer & faire reprendre l'ouverture faite au tronc de l'artere dans l'opération, il est bien difficile que le bras depuis le coude jusqu'à la main ne manque de nourriture, parce qu'il ne vient plus de sang dans les gros vaisseaux,& qu'il en vient trop peu dans les petites ramifications pour entretenir la vie dans cette partie; de-là la gangrene & le sphacele, & souvent la mortification de cette partie, comme j'en suis assuré par un grand nombre d'expériences, confirmées par les observations de beaucoup de Medecins; de sorte que souvent il en faut venir à couper la partie affectée pour sauver la vie du malade: encore arrive-t'il quelquefois que nonobstant tous les soins qu'on peut prendre, le malade ne laisse pas de périr, même après l'amputation. Toutes les fois que l'*anevrysme* perce de lui-même & sans qu'on s'y soit attendu, il en arrive ordinairement une hémorrhagie si abondante, que le malade épuisé, en meurt aussi-tôt, à moins qu'il ne soit promptement secouru par un habile Chirurgien qui y applique le tourniquet ou autre instrument de cette nature. Le malade se trouve encore dans un extreme danger, lorsqu'un Chirurgien ignorant, prenant la tumeur de l'*anevrysme* pour une tumeur d'abscès, la traite sur ce pié-là, & y fait l'incision.

Il y a une chose entre autres qui mérite d'être remarquée, c'est que les *anevrysmes* faux sont plus dangereux que les véritables: car on peut garder ces derniers, surtout s'ils ne sont pas d'un volume bien étendu, pendant plusieurs années & même toute la vie, sans beaucoup d'incommodité ni de risque, en prenant la précaution de porter une ligature ou un bandage convenable, au lieu que les *anevrysmes* faux tendent incessamment ou à une hémorrhagie excessive, ou à la corruption & au sphacele.

Ces deux sortes d'*anevrysmes* sont à craindre à proportion de leur volume & de la nature des parties qu'ils affectent; Hildanus, l'homme du monde le plus intrépide & le plus expérimenté, n'a jamais tenté d'opération chirurgique dans ce genre; Ruisch dit formellement des Chirurgiens d'Amsterdam, que depuis trente ans il n'y en avoit pas un d'eux qui eût entrepris une opération d'*anevrysme*. L'opération de l'*anevrysme* faux est sujette à plus d'inconvéniens que celle du véritable; par la raison que le sang extravasé étant repandu de tous côtés & caillé, c'est une grande affaire pour le Chirurgien que de le faire sortir.

Pour ce qui est de l'*anevrysme* interne, comme il est d'ordinaire tellement caché & enfoncé, que le Chirurgien n'y peut atteindre pour y porter du remede; & que quand même, par quelque voie que ce fût, on pourroit le voir de ses yeux, ce feroit hasarder la vie du malade que d'y porter le bistouri ou d'y faire une incision: toutes ces raisons ont fait que les plus consommés en Chirurgie, tels que Fallope, Paré & Severinus n'ont jamais songé à entreprendre ces sortes de cures. Quant à nous, de crainte qu'on ne nous accuse de perdre le tems à indiquer des remedes pour des cas qui sont incurables, nous nous contenterons de traiter des *anevrysmes* externes, qui sont susceptibles de guérison.

Afin que chacun soit au fait de la meilleure méthode de traiter un mal si dangereux, nous allons tâcher dabord d'exposer en peu de mots comment il faut traiter les *anevrysmes* qui viennent au pli du bras où ils sont plus ordinaires que partout ailleurs; ce qui suffira pour faire voir comment il faut s'y prendre pour les autres, qui sont moins ordinaires. Quand il vient un *anevrysme* vrai au pli du bras, lorsqu'il ne fait que de commencer, & qu'il est encore petit, ou que du moins il n'est encore guere grossi, il y a deux manieres de le traiter; ou en se contentant d'y appliquer des compresses

& un bandage, ou en employant le bistouri. Lorsqu'on s'en tient à la premiere, on peut s'y prendre de deux manieres différentes, qui sont, ou de n'employer rien de plus que des compresses & des ligatures, ou bien de se servir d'instrumens particuliers faits exprès pour cet usage. La méthode de se servir des compresses pour l'*anevrysme* vrai nouvellement formé, & même pour l'*anevrysme* faux, au cas qu'il n'y ait point de sang extravasé dans les parties voisines, est toujours celle qu'il faut tenter la premiere; car il y auroit de la cruauté de commencer par faire une incision dangereuse lorsqu'on pourroit parvenir à la même fin par une voie beaucoup moins dure. Quand on a repoussé le sang de la tumeur, il faut la serrer & la tenir pressée au moyen d'un peu de papier mâché qu'on mettra dessus, ou de quelque emplâtre astringente, après quoi on mettra par-dessus des larges compresses & des bandages tels qu'il convient, qu'on laissera en place pendant quelques semaines & même quelques mois. Cette méthode, sans parler des modernes qui l'ont suivie, a été celle d'Hildanus, de Tulpius & de Roger. Mais si on ne tire pas du bandage tout l'avantage qu'on en attendoit comme l'a éprouvé sur lui-même M. Bourdelot Medecin du Roi de France, les Chirurgiens ont inventé, pour y suppléer, une machine, au moyen de laquelle, non-seulement on comprime & l'on contient les *anevrysmes* qui sont de peu de volume, mais même on les guérit ordinairement (en appliquant une emplâtre fortifiante sur la plaie.) Deux de ces machines, entre autres sont représentées, *Pl. XII. fig.* 8. & 9. je sai que de voir ces machines en nature, en apprendroit mille fois mieux l'application & l'usage que tout ce qu'on en peut dire à celui qui ne les a point vues; cependant je me flate qu'on ne laissera pas de s'en former une idée, au moyen de la planche, à laquelle je renvoie.

Si l'*anevrysme* est trop considérable pour pouvoir être réprimé & assujetti, ou par le bandage ou par les instrumens imaginés pour cet usage; si c'est un *anevrysme* vrai, qui au moyen de ce que la tunique de l'artere s'est déchirée a dégéneré en *anevrysme* faux, surtout si le sang répandu parmi les chairs fait appréhender la gangrene; si le bras est douloureux & sans mouvement; en un mot, si on a lieu de craindre que la tumeur & la peau même perçant à la fois, il n'en arrive une hémorrhagie excessive, qui cause la mort au malade, ce sera le cas d'avoir recours au bistouri. Mais cette opération étant extremement dangereuse, il ne faut pas l'entreprendre inconsidérément. Il y faut au contraire apporter toute la prudence & la circonspection possible, & ne la pas faire sans avoir pris avis de Medecins & de Chirurgiens expérimentés, de peur que s'il arrivoit quelques accidens qui n'auroient pas été prévus, on ne pût les imputer à l'ignorance ou à la témérité du Chirurgien, qu'on prétendroit s'y être pris autrement qu'il n'auroit dû.

On a deux objets dans cette opération; le premier d'emporter la tumeur de l'*anevrysme*, le second de fermer ensuite l'artere. En Italie, sans remonter plus haut que le siecle dernier, on avoit pour méthode d'amputer le bras où s'étoit formé l'*anevrysme*, & ensuite de cautériser l'artere blessée avec un fer chaud, comme on le voit dans l'histoire des *anevrysmes*, de Bartholin. A présent on tâche de conserver le bras, & de le guérir par des voies plus douces. Afin de guider le Chirurgien dans son opération, voici les trois choses qu'il a à faire: la premiere, d'arrêter le sang avec le tourniquet, invention que n'avoient pas les Anciens; en second lieu, de chercher & de découvrir l'artere; & enfin de la comprimer & la lier au moyen d'une ligature qu'il applique par-dessus. C'est pourquoi avant de se mettre à son opération, il faut qu'il ait ses instrumens tout prêts, rangés par ordre, sur un plat, sur une planche ou sur une table. Voilà à peu près ce qui lui est nécessaire: un tourniquet pour comprimer l'artere du bras & arrêter le sang; (soit que ce soit un tourniquet, ordinaire, soit que ce en soit un plus composé & décrit à l'Art. *Amputatio*) ensuite un bistouri, pour découvrir l'artere; (voyez *Pl. II. 2 vol. fig. G.*) quelques petits crochets, une éponge trempée dans du vin chaud, de l'eau de vie; une paire de ciseaux dont la pointe soit mousse, (voyez *Pl. II. 2 vol. fig. C. D.*) plusieurs compresses quarrées de différentes largeurs; une compresse étroite & en plusieurs doubles, d'un demi-pié de long; deux morceaux de toile assez larges, & assez longs pour couvrir & envelopper tout le bras; & enfin deux ou trois bandes de deux doigts de large, trois ou quatre fois plus longues que celles qu'on emploie pour une saignée du bras ordinaire. Outre tout ce que je viens de dire, si le Chirurgien est dans le gout de se servir d'astringens & de corrosifs; (méthode que je regarde comme fort douteuse,) il faut qu'il ait aussi sous sa main un morceau de vitriol bleu, un peu d'eau styptique de Weber ou de beurre d'antimoine, ou quelque autre chose de même nature. Mais s'il juge plus à propos d'appliquer une ligature sur l'artere, ce qui en effet est le plus sûr pour empêcher qu'il ne survienne quelque nouvelle hémorrhagie, & qui est aussi ce que pratiquent à présent les meilleurs Chirurgiens, par la raison que la chute de l'escarre est souvent suivie d'une hémorrhagie qui met la vie du malade en un danger extreme; il faut en ce cas qu'il soit muni d'une aiguille courbe, & enfilée d'un fil double ou triple, & ciré; sinon, d'un instrument particulier que j'ai inventé pour ce cas.

Tout ce qui est nécessaire pour l'opération, ainsi disposé, il faut faire asseoir le malade sur une chaise, qu'il soit un peu penché en devant, & presente son bras étendu, comme s'il s'agissoit de le saigner. Alors quatre aides, que le Chirurgien aura amenés pour le seconder dans son opération, se rangeront à l'entour, de la maniere qu'il jugera la plus commode. Par exemple, si c'est le bras droit où est l'*anevrysme*, je crois qu'il sera bon que le Chirurgien se place lui-même à la droite de son malade, & qu'il fasse mettre un de ses aides, le plus entendu des quatre, à l'épaule droite, de sorte qu'il soit à portée d'empoigner le bras, d'y ajuster le tourniquet, & de le serrer plus ou moins, selon qu'il en sera besoin, ou que le Chirurgien le lui dira. Un autre se mettra vis-à-vis du malade, & lui tiendra le bras bien ferme au-dessus du poignoit, afin qu'il ne puisse pas le retirer pendant l'opération. Un troisieme qui sera à la gauche du malade, tiendra sur un plat, ou sur une table les instrumens & tout l'appareil nécessaire. Le quatrieme se tiendra tout prêt pour l'occasion, à fournir au Chirurgien ce qu'il croira nécessaire pour son opération. Cet arrangement du Chirurgien & de ses aides, lorsque l'*anevrysme* est au bras droit, fait assez comprendre comment il faudroit le varier si l'*anevrysme* étoit au bras gauche, il est visible qu'il faudroit dans le second cas mettre à gauche ceux qui dans le premier auroient dû être placés à droite.

La premiere attention du Chirurgien doit se porter à ce que le tourniquet soit appliqué sur l'artere brachiale de la maniere qu'il doit l'être, c'est-à-dire, environ au milieu de la partie supérieure du bras, (Voyez *Pl. IV. fig.* 1. *K.*) & qu'il soit serré au point qu'on ne sente plus de pouls à l'*anevrysme* ni au poignet; car c'est la meilleure précaution qu'on puisse prendre pour empêcher l'hémorrhagie. Il faut seulement prendre garde de ne pas serrer jusqu'à blesser les nerfs & les autres parties tendres. Celui des aides qui sera à droite, tiendra la manivelle du tourniquet en état, de peur qu'il ne se lâche; si ce n'est que ce soit un tourniquet à vis, (tel que celui qui est représenté *Pl. V. & VI.*) auquel cas il tiendra de lui même, sans qu'il y ait à craindre qu'il ne se lâche.

Le tourniquet une fois bien en état, l'opération se peut faire de trois manieres différentes, qu'il est, je crois, à propos de décrire ici.

La premiere opération consiste, si c'est un *anevrysme* vrai, a y plonger le bistouri de bas en haut selon la longueur

& la direction de l'artere. L'ouverture étant faite, d'une étendue suffisante, soit avec le bistouri, soit avec des ciseaux, en long ou en travers; le Chirurgien avec ses doigts, avec une sonde ou une éponge, fera sortir ce qu'il peut y avoir de sang & de matiere. Après avoir ainsi nettoyé la plaie, il relâchera un peu le tourniquet, afin que le sang qui arrive de l'artere lui fasse découvrir l'endroit où elle a été ouverte. Si le malade est fort & vigoureux, il ne faudra pas resserrer le tourniquet sur le champ, mais attendre qu'il soit sorti de l'artere quelques onces de sang, autant qu'on verra le pouvoir faire sans qu'il en arrive d'accident. Lorsqu'on a serré le tourniquet avec tout le soin possible, si l'on juge à propos d'appliquer quelques topiques; il n'y aura qu'à mettre sur l'ouverture de l'artere un petit morceau de vitriol bleu enveloppé dans du linge ou du coton, & par-dessus quelques compresses les unes sur les autres, en commençant par mettre la plus étroite dessous, & mettant ensuite les autres qui couvrent la premiere, de plus larges en plus larges, avec quantité de plumasseaux de charpie, bien entrelacés tout au tour. Il faut assurer tout cet appareil ensemble avec les doigts, & surtout avec le pouce de la main gauche, sur l'endroit de l'artere qui a été ouvert. Au lieu du morceau de vitriol vous pouvez mettre sur la plaie un plumasseau épais, imbibé d'eau styptique de Weber, & pressé ensuite, ou de beurre d'antimoine; qui feront tout aussi-bien que le vitriol, & peut-être mieux: du moins faudra-t'il mettre quelqu'une de ces trois choses. Par-dessus l'un ou l'autre de ces topiques, vous appliquerez une emplâtre quarrée, fendue de tous les côtés, & la couvrirez d'une compresse aussi quarrée, bien large & bien épaisse. Enfin pour tenir le tout en état, vous l'entourerez d'un bandage trois ou quatre fois plus long que celui qu'on fait après une saignée du bras. Ceux qui s'attachent à la méthode de Dionis mettent seulement sur l'ouverture de l'artere un morceau ou deux de papier mâché, ou une compresse humectée de quelque eau styptique, & par-dessus quantité d'autres compresses plus larges les unes que les autres, comme nous avons dit plus haut; & souvent en effet il ne faut rien de plus.

Mais pour obvier plus sûrement à l'hémorrhagie, après avoir arrêté la premiere bande, il en faudra ajouter une seconde, à laquelle on fera faire quelques tours dans le même sens que la premiere sur la partie affectée; ensuite on la fera passer le long du bras en remontant vers l'épaule, pardessus une compresse étroite & épaisse posée en long sur l'artere brachiale, pour tenir perpétuellement ce vaisseau dans un état de compression; & afin que cette bande ne se lâche pas, je lui ferois faire un tour par-dessus la poitrine, & viendrois l'arrêter à l'épaule, ou du moins au bout du bras, après quoi je laisserois le malade en repos. L'opération finie, & le tourniquet un peu relâché, il faudra regarder s'il ne vient pas de sang à travers le bandage; & si on n'en voit aucune apparence, c'est un signe que l'opération a été bien faite.

S'il vient du sang, il faudra serrer de nouveau le tourniquet; & si le bandage est lâché, le délier tout-à-fait, & le refaire comme la premiere fois, mais avec tout le soin possible: ou bien si cette méthode ne paroît pas assez sûre, il faudra, suivant l'avis de Paul Eginete, au moyen d'une aiguille courbe & émoussée, passer un fil double & fort par-dessous l'artere pour la lier; car il n'y a gueres d'autres moyens pour mettre la vie du malade en sûreté. Mais le Chirurgien a deux choses à observer; la premiere, d'éviter soigneusement de blesser l'artere; la seconde, de prendre garde aussi de ne pas piquer le nerf qui en est voisin. Pour cette raison, il sera à propos de faire une incision suffisante à la peau, & d'écarter & dégager, s'il est possible, le mieux que l'on pourra, le nerf d'avec l'artere, au moyen d'un petit crochet; après cela on passera par-dessous l'artere une aiguille, la tête la premiere, de peur de blesser l'artere, si on la passoit par la pointe; & quand on pourra saisir le fil dont elle est enfilée, on nouera le vaisseau avec; ou bien on se servira, si on l'aime mieux, de l'instrument que j'ai inventé pour ce cas. Dans le cas où vous vous servirez de l'aiguille enfilée, après que vous l'aurez passée, vous couperez le fil près de l'aiguille; vous lierez la partie supérieure de l'artere avec; vous mettrez au-dessous de la ligature un peu de charpie, ou une compresse de linge, & vous laisserez passer un bout du fil d'environ quatre doigts, jusqu'à ce que l'artere ayant repris, il se détache de lui-même, & tombe. Quelques Chirurgiens sont d'avis qu'on lie la partie inférieure de l'artere blessée: mais d'autres le trouvent déraisonnable, inutile & même dangereux. Et en effet, il y a des circonstances où ces derniers ont raison, comme, par exemple, quand l'*anevrysme* est au pli du bras; car en ce cas, pour lier l'artere en deux endroits, la plaie & la cicatrice qu'on seroit obligé de faire, lesquelles auroient immanquablement une étendue considérable, pourroient bien rendre le coude roide & inflexible. Mais si l'*anevrysme* n'est pas au pli du bras, & singulierement s'il est au-dessous, lorsqu'après qu'on a lié la partie supérieure de l'artere, l'inférieure continue de saigner, on peut sans danger, & l'on doit même la lier aussi. Par exemple, moi, traitant un *anevrysme* à l'artere cubitale, situé entre la main & le pli du bras, après avoir lié l'extrémité supérieure de l'artere blessée, & l'inférieure après que j'eus lâché le tourniquet, continuant de rendre du sang considérablement, je la nouai avec un fil que je passai par-dessous au moyen d'une aiguille courbe; & le malade qui étoit prêt de périr, revint en santé sans autre nouvel accident, moyennant les médicamens balsamiques que j'employai pour achever la cure. C'est pourquoi, s'il y a nécessité de nouer l'artere auprès du coude, il faut le faire, ou au moins appuyer dessus des compresses avec un bandage bien serré; car il m'est arrivé par cette derniere méthode, de guérir parfaitement la partie inférieure de l'artere sans la moindre effusion de sang.

Il y a des Chirurgiens qui sont dans l'usage, après qu'ils ont lié l'artere, de la couper en travers, dans la vue de prevenir quelque nouvelle hémorrhagie, comptant que les deux extrémités de l'artere ainsi liée se ferment mieux, les chairs occupant l'entre-deux: mais je crois cette méthode dangereuse, ou tout au moins superflue; & j'ai moi-même fait l'opération de l'*anevrysme* deux fois sans couper l'artere; & mes deux malades n'en ont pas été moins bien guéris. Quant à ce qui reste à faire, c'est d'emplir la plaie de charpie, d'appliquer ensuite plusieurs compresses l'une sur l'autre, & d'assurer le tout avec un bandage bien serré.

Quelques-uns sont d'avis, dans la vue d'obvier à l'inflammation, qu'on enveloppe les parties voisines du coude, d'un linge trempé dans de l'oxycrat, & de rouler ensuite par-dessus un bandage spiral, & quelquefois de saigner le malade à l'autre bras. C'est une fort bonne précaution à l'égard des personnes d'un tempérament chaud & sanguin: mais pour celles qui ne sont déja que trop rafraîchies & affoiblies pour avoir perdu beaucoup de sang, c'est les tuer que de leur en tirer encore, quoiqu'en disent quelques Chirurgiens, qui recommandent cette pratique, ou de leur appliquer des réfrigérans; car j'ai guéri des malades dans le cas dont nous parlons, sans leur tirer une gourte de sang; & attendu la diminution de leur chaleur naturelle, au lieu d'oxycrat ou de vinaigre, je leur mettois pour leur fomenter le bras, de l'eau-de-vie camphrée ou imprégnée de thériaque. Tout cela fait, ce qui reste à faire, est de mettre le malade dans son lit, & de lui faire poser son bras tout de son long sur un oreiller mollet, lui recommandant de ne pas le remuer, pour éviter les impulsions & les pulsations du sang que pourroient occasionner des secousses trop violentes. Il est de la derniere importance que le malade se tienne en repos. S'il arrivoit pourtant que le bras enflât, il faudroit prendre garde si l'enflure ne viendroit pas de ce que le bandage seroit

seroit trop serré, d'où il pourroit arriver une inflammation dangereuse; car en ce cas il faudroit bien le défaire & le racommoder de maniere qu'il serrât moins. Mais par une autre considération, il faudroit aussi ne se pas laisser aller trop aisément à lâcher le bandage, de peur de l'hémorrhagie; car je sai par expérience, que dans ces cas le bras peut enfler extremement, & même jusqu'à en être livide, sans qu'il en arrive aucun mal, pourvu que la tumeur ne soit pas dure & douloureuse, & qu'il n'y ait aucuns signes qui fassent appréhender la gangrene.

Pour garantir le malade de quelque hémorrhagie qui le feroit périr d'épuisement, laquelle pourroit être causée par l'usage d'astringens & de corrosifs employés mal-à-propos, ou par la mauvaise façon du bandage : il faut qu'il y ait auprès de lui, jour & nuit, une personne munie d'un tourniquet, qui soit toute prête, s'il arrivoit une hémorrhagie, à lui arrêter le sang, en appliquant d'abord le ponce sur l'orifice, & ajustant le tourniquet sur le bras: on iroit chercher en même-tems le Chirurgien pour mettre un bandage au bras, s'il n'y en avoit pas, ou en refaire un meilleur, s'il y en avoit un mal fait, de peur que le malade ne périsse en perdant son sang. Pour moi, je crois, que pour prevenir cet accident, le plus sûr est de lier l'artere avec un fil le plus exactement qu'il est possible; & je suis bien éloigné de blâmer certains Chirurgiens qui passent trois fils par-dessous l'artere, & en laissent un lâche, afin de l'avoir tout prêt, s'il arrive qu'il en soit besoin, & de n'avoir qu'à le serrer, au cas que les deux ne suffisent pas.

Si le bandage tient bien, & qu'il n'arrive ni hémorrhagie, ni inflammation ou tumeur considérable, ni aucuns autres accidens de cette sorte, je ne conseille pas de le défaire avant le troisieme ou quatrieme jour, afin de laisser à la plaie de l'artere tout le tems de reprendre comme il faut. Mais quand il vient à se lâcher, il faut d'abord que le Chirurgien fasse mettre le doigt à quelqu'un des Aides sur l'artere, ou qu'il y applique le tourniquet, ensuite qu'il prenne garde de ne pas arracher trop brusquement les compresses, surtout celles qui sont immédiatement sur la plaie, de peur de faire venir le sang. Il commencera par bien nettoyer la plaie, & y mettra ensuite de la charpie nouvelle, avec quelque onguent digestif, & ne fera rien de plus jusqu'à ce que ce qui s'est attaché, soit compresse ou autre chose, se détache de soi-même. Le plus sûr même est de ne défaire le bandage que le moins qu'on pourra pendant les premiers quinze jours; & quand on sera obligé de le faire par quelque bonne raison, d'y apporter toutes les précautions que j'ai recommandées, surtout si l'artere n'est pas liée, dans la crainte de quelque hémorrhagie, qui donneroit un nouvel embarras au Chirurgien.

Mais si, peu de jours après l'opération, il survient une chaleur brûlante, accompagnée d'un mouvement vif & fréquent dans le sang, ce qui indique de la fievre, & donne lieu de craindre l'hémorrhagie & la gangrene; il faut faire une saignée à l'autre bras, & quelquefois même en faire plus d'une, surtout si le malade a beaucoup de sang, & faire usage de médicamens propres à tempérer la chaleur. Quant à la diete, le mieux que puisse faire le malade, est de ne prendre aucuns mets échauffans fermes & solides, mais de s'en tenir à des bouillons qui ne soient pas même trop forts de viande, & à des alimens liquides, bien délayés & bien rafraîchissans, tels qu'on les prescrit dans le cas des plaies & des inflammations dangereuses.

Aussi-tôt que l'orifice de l'artere est fermé, ce qui dans les *anevrysmes* les plus benins, arrive au bout de dix ou douze jours, mais plus tard dans ceux qui le sont moins, il faut mettre de la charpie toute simple, on quelque baume vulnéraire sur la plaie externe; & que le malade de tems en tems ouvre & ferme son bras, de peur qu'il ne devienne roide & inflexible par la contraction qui se pourroit faire à l'endroit de la cicatrice, & par le long tems qu'il auroit été sans flexion.

Voici une autre méthode de traiter les *anevrysmes*.

La premiere chose à faire, est d'ajuster le tourniquet; & de placer le bras dans la situation que j'ai dit plus haut. Ensuite on fait l'incision à la peau, sans toucher à l'*anevrysme*; après quoi on dégage l'artere au-dessus & au-dessous de la tumeur, d'avec les nerfs qui lui sont contigus; & au moyen d'un petit crochet, on la souleve de façon qu'on puisse passer par-dessous une aiguille courbe & mousse, enfilée d'un fil double & ciré, ou l'instrument de mon invention que j'ai indiqué ci-dessus: entre l'artere & le fil, on met une espece de petite compresse ou morceau de linge, de peur qu'en serrant le fil on ne coupe l'artere. L'artere étant ainsi liée des deux côtés de la tumeur, il faut ouvrir la tumeur avec un bistouri, & gouverner la plaie de la maniere qu'on a dit ci-dessus. C'est avec cette méthode que Purmannus, à ce qu'il rapporte lui-même, venoit à bout des plus terribles *anevrysmes* (*Voyez Pl. XII. fig. 6.*) & consolidoit la plaie en un mois de tems.

Voici une maniere de traiter l'*anevrysme* vrai, différente des deux précédentes.

D'abord on applique le tourniquet sur le bras; ensuite après avoir pressé la tumeur pour faire descendre, s'il se peut, le sang du côté de la main, on fait une incision en long dans la peau avec le bistouri, sans toucher à l'*anevrysme*; ensuite, après avoir dégagé un peu audessus de la tumeur l'artere d'avec les parties contiguës, & singulierement d'avec les nerfs, on la lie d'un fil en double ou triple, une ou deux fois selon que l'occasion l'exige, & qu'il est nécessaire pour qu'il ne vienne plus de sang dans la tumeur après que le tourniquet est ôté. Cela fait, on bande le bras & on le gouverne de la maniere qu'il convient, jusqu'à ce que le fil se défaisant, tombe de lui-même, & que la plaie soit consolidée.

Cette méthode de traiter l'*anevrysme* sans faire de plaie, ni de cicatrice considérable, a été introduite par Anellius, à ce qu'il nous apprend lui-même. C'est en la suivant qu'il a guéri à Rome un *anevrysme* très-dangereux en un mois de tems. Quant à la pratique générale qui a été en usage jusqu'ici, d'ouvrir l'*anevrysme*, & d'en tirer avec les doigts, ou avec des instrumens faits exprès, tout le sang qui s'y est amassé, elle a quelques inconvéniens, comme d'être plus longue, & de causer plus de douleur, & de faire une cicatrice plus considérable. L'opération finie, Anellius saignoit son malade quatre fois à l'autre bras, suivant la méthode de presque tous les Chirurgiens François. Il est vrai que la saignée réitérée peut être d'un excellent usage pour tempérer la chaleur & le mouvement du sang dans les pays chauds : mais dans les contrées septentrionales, où le climat est plus froid & le tempérament différent, je la juge moins nécessaire, & même ordinairement contraire, surtout quand le malade est déja affoibli; outre que l'expérience m'a appris qu'on guérit très-bien les *anevrysmes* sans saignée.

Si la tumeur de l'*anevrysme*, comme j'en ai vu des exemples, perce d'elle-même, & dégénere en *anevrysme* faux, il est rare qu'on puisse tirer d'affaire le malade sans lui faire l'opération. Dans ce cas, il faut, comme pour tout autre *anevrysme*, commencer par appliquer le tourniquet pour prevenir l'hémorrhagie; après quoi on fait une incision à la peau assez profonde pour pouvoir faire sortir tout le sang & la matiere qui se sont amassés; & après avoir bien détergé la plaie, il faut songer à la consolider au moyen d'astringens & de corrosifs, ou, ce qui vaut encore mieux, en liant l'artere avec un fil, comme dans le cas de l'*anevrysme* vrai.

Si l'artere brachiale ou cubitale, ou tibiale, étoit blessée d'un coup d'épée, ou par quelque autre arme, au point qu'on ne pût ni par les médicamens, ni par le bandage arrêter l'hémorrhagie, il n'y auroit pas de remede, ni plus prompt, ni plus sûr à mon avis, que celui qui vient d'être indiqué plus haut pour la cure de l'*ane-*

vryſme, qui eſt d'appliquer le tourniquet au-deſſus de la plaie, de chercher enſuite l'artere qui a été bleſſée; ſi c'en eſt une petite, d'employer des aſtringens pour arrêter le ſang, & ſi elle eſt groſſe de la lier avec un fil, de la maniere qu'on l'a vu ci-deſſus : car en ſuivant cette méthode, j'ai moi-même ſouvent guéri des gens qui ſembloient n'attendre plus que la morr & que j'avois trouvés dans le dernier épuiſement par la perte de preſque tout leur ſang, au ſortir des mains d'autres Chirurgiens qui les avoient traités avec des remedes ſtyptiques, & leur avoient mis des ligatures ſi ſerrées que leur bras en étoit enflé prodigieuſement. Je n'ai vu nulle part ſi cette méthode ſeroit également bonne, s'il s'agiſſoit d'une artere crurale, & l'occaſion ne m'eſt pas encore venue d'en faire l'expérience.

Il faut traiter à peu près de même les *anevryſmes* qui viendroient à quelque autre partie, pourvu qu'ils ſoient guériſſables; ce dont on peut s'aſſurer par la conſidération de la partie où ils ſont ſitués, & de l'étendue qu'ils y occupent. Au reſte, je crois que je ne ferai pas mal de dire ici quelques particularités de ces *anevryſmes* en faveur des jeunes Praticiens, attendu que les Chirurgiens modernes ne nous en ont preſque rien dit du tout. Le premier dont je vais faire mention eſt un qui étoit venu d'une coupure de canif entre le pouce & le doigt index, que Tulpius guérit en le tenant dans un état de compreſſion. Il y mit nne emplâtre aſtringente qu'il fit tenir en mettant une plaque de plomb par-deſſus & un bandage ſerré; & au bout de quatre mois le ſang étant ſorti de la tumeur & les levres de la plaie bien refermées, l'*anevryſme* ſe trouva totalement guéri. C'eſt ainſi qu'il faut comprimer tout autre *anevryſme*, en quelque endroit qu'il ſoit, ſurtout quand il eſt encore récent, & qu'il n'a pas acquis un large volume, commençant par faire refluer le ſang dans l'artere autant qu'il eſt poſſible.

Le ſecond exemple eſt d'un *anevryſme* à la tête. Une femme donna à ſon fils âgé de ſept ans, un grand coup de bâton ſur le côté gauche de la tête, à l'endroit où paſſe l'artere carotide. Auſſi-tôt après, il lui vint une tumeur avec pulſation, de la groſſeur d'une noiſette; elle étoit blanchâtre d'abord, & cédoit au toucher: mais en huit jours de tems elle devint ſi conſidérable, qu'elle occupoit la moitié de la tête, s'étendant depuis la ſuture ſagittale juſques aux yeux, & couvrant le front & les tempes. Pluſieurs Medecins aſſemblés en conſultation, convinrent que dans un cas déſeſpéré, il valoit mieux employer un remede douteux que d'abandonner l'enfant. En conſéquence ils firent ouvrir la tumeur avec un biſtouri, & après avoir fait ſortir le ſang qui s'y étoit déchargé abondamment, ils firent cicatriſer la plaie avec des aſtringens & de bons bandages, & guérirent le malade en peu de tems.

Le troiſieme exemple eſt d'un *anevryſme* à l'artere derriere l'oreille, lequel étoit très-douloureux, qui fut guéri au moyen de médicamens aſtringens & de bandages convenables.

S'il arrivoit un *anevryſme* à la cheville du pié, tel que celui dont parle Ruyſch, qu'un Chirurgien eut l'imprudence d'ouvrir de la maniere qu'il auroit fait un abſcès, croyant que c'en étoit un; ou il faut l'ouvrir avec un biſtouri, & conſolider la plaie comme dans le cas précédent, avec des aſtringens & de bonnes ligatures, ou bien attirer l'artere à ſoi & la lier avec un fil. Il faut s'y prendre de la même maniere pour les *anevryſmes* qui ſont à toute autre partie du corps, où il y a lieu de préſumer qu'on les pourra guérir. Cependant il ne faut pas ignorer que Harder rapporte un exemple d'une perſonne morte d'nn *anevryſme* au cou, qu'on lui avoit ouvert; & Van-Horne en rapporte un autre d'une perſonne qui mourut auſſi d'un *anevryſme* à la jambe, qu'on lui avoit ouvert pareillement.

Ceux qui voudront ſe former une idée plus diſtincte de la ligature des arteres dans le cas des *anevryſmes*, n'auront qu'à conſulter la *Fig.* 7. de la *Pl. XII.* où la lettre *A* repréſente la partie de l'artere qui eſt au-deſſus de la tumeur, & *B* celle qui eſt au-deſſous, *C* l'*anevryſme*, *D* la ligature ſupérieure, *E* l'inférieure. Mais il eſt bon d'obſerver que quand l'*anevryſme* eſt au pli du bras, il ne faut pas lier la partie inférieure de l'artere, à moins qu'une néceſſité très-marquée n'oblige à le faire, & cela, à cauſe des raiſons que j'en ai données plus haut.

Pour finir cet Article j'aurois dû, ſi j'étois en état de le faire, expliquer comment la circulation du ſang ſe rétablit dans le bras après l'opération de l'*anevryſme*, ſurtout quand il n'y a au pli du bras qu'une ſeule artere, comme cela arrive ſouvent, & comment il arrive dans des cas ſemblables à celui que rapporte Anelius, où la partie inférieure de l'artere n'étoit pas liée, que le ſang ne refiue pas dans la tumeur. Pour s'éclaircir de ces deux points, il faudra lors de l'ouverture du corps de perſonnes mortes, qui pendant leur vie ont ſubi l'opération de l'*anevryſme*, examiner l'état de la partie ſur laquelle a été faite cette opération. Harris, Auteur Anglois, dans ſa huitieme Diſſertation Chirurgique, blâme abſolument cette opération, & l'appelle un opération téméraire & meurtriere. Quant aux raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, il n'y a qu'à lire cet Auteur pour s'en inſtruire. Pour moi je crois que c'eſt puſillanimité à un Chirurgien que de ne vouloir pas entreprendre une opération, qui en même tems qu'elle eſt la plus difficile, eſt auſſi la plus belle de ſon art, & que ſon peu de hardieſſe eſt ſouvent cauſe de la perte d'un malade qu'il auroit pu guérir. HEISTER.

Les deux exemples ſuivans tirés des *Eſſais de Medecine d'Edimbourg*, ſerviront à mettre dans un plus grand jour la méthode qu'il faut ſuivre pour traiter l'*anevryſme*.

I. EXEMPLE,

Rapporté par M. MACGILL.

Le nommé Jacques Forreſt, Cocher, âgé de quarante ans, d'un tempérament fort robuſte, ſe laiſſa tomber du haut du ſiége de ſon carroſſe, & ſe fracaſſa les os de la jambe droite. La gangrene ſurvint bien-tôt à cette fracture, ce qui obligea de lui faire l'amputation de la jambe à la campagne où il ſe trouvoit alors. Le troiſieme jour après l'amputation, il fut ſaigné par un jeune Chirurgien du lieu, lequel lui ouvrit la veine baſilique du bras droit. Le malade ſentit une douleur très-vive lorſque le Chirurgien enfonça la lancette, & quatre jours après il apperçut à l'endroit piqué une tumeur qui étoit environ de la groſſeur d'une petite ceriſe. Il regarda d'abord cette groſſeur comme une de ces tumeurs ordinaires qui ſont faites de ſang caillé & que les Chirurgiens appellent *thrombus*; c'eſt pourquoi il n'en parla pas à celui qui lui avoit fait l'amputation.

Le douzieme jour après ſa chute il fut tranſporté à la ville & reçu dans l'Hôpital. On le traita de la plaie faite par l'amputation de la jambe, dont la guériſon ſe fit avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer & ſans qu'il arrivât aucun accident propre à la retarder. Huit jours après qu'il fut dans l'Hôpital, il dit au Medecin & au Chirurgien qui étoient pour lors en fonction, qu'il étoit incommodé d'une tumeur qui lui étoit venue au pli du bras. On l'examina & on découvrit une groſſeur de figure ovale, du volume d'un petit œuf de poule, ſituée au-deſſous de la baſilique. La peau qui couvroit cette tumeur étoit de couleur naturelle. On ne put y ſentir aucune pulſation, & elle étoit auſſi adhérente au tendon du muſcle biceps, que les ganglions le ſont d'ordinaire aux tendons des muſcles. Deux jours après on apperçut diſtinctement au doigt & à l'œil une pulſation exactement correſpondante à celle des arteres. Quand on preſſoit forrement la tumeur, elle paroiſſoit diminuer: mais on ne put jamais la faire diſparoître entierement. Le malade ne reſſentoit preſque aucune douleur dans cette partie, ſoit qu'il remuât l'avant-bras, ſoit qu'on portât les doigts ſur la tumeur.

Pluſieurs Medecins & tous les Chirurgiens qui ſervent dans l'Hôpital, étant aſſemblés en conſultation, on

convint unanimement que cette maladie étoit un vrai *anevrysme* : mais attendu que le malade étoit encore foible, il fut résolu qu'on tenteroit d'abord quels pourroient être les effets d'une compression artificielle, & de remettre l'opération jusqu'à ce qu'il eût repris les forces nécessaires pour pouvoir la soutenir, à moins qu'avant ce tems-là la tumeur ne parut vouloir s'ouvrir.

En conséquence on appliqua sur la partie malade des compresses graduées trempées dans de l'oxycrat, que l'on soutint d'un bandage convenable. Cette méthode eut d'abord un très-bon effet & la tumeur diminua. Mais peu de tems après elle recommença à croître tout de nouveau. On mit alors en usage différentes machines telles que celle qui est avec un écroue & dont on se sert pour la fistule lacrymale, le tourniquet de M. Petit, &c. mais sans aucun succès ; la tumeur continua toujours à augmenter, la peau même commença à s'enflammer & on apperçut un commencement de suppuration sur la partie la plus saillante de la tumeur.

On cessa pour lors de se servir de toutes ces machines gênantes, & on revint à l'usage des compresses & du bandage, auxquels on avoit eu d'abord recours ; on appliqua sur le petit ulcere superficiel de l'onguent blanc, moyennant quoi l'inflammation cessa & l'ulcere se guérit. La tumeur devint alors dure & ferme : elle ne cédoit presque pas à la compression, excepté dans cet endroit où elle étoit saillante & où elle conservoit quelque mollesse. C'étoit aussi le seul endroit où on pouvoit sentir la pulsation, lorsque l'avant-bras étoit plié. Quand il étoit tendu, on ne pouvoit appercevoir aucun battement dans toute la tumeur.

Le malade n'étoit pas encore bien rétabli : c'est pourquoi on retarda l'opération de l'*anevrysme* : mais pour prévenir les accidens qui pouvoient arriver par l'ouverture imprévue de la tumeur, on lui appliqua le tourniquet au bras & on le lui laissa pour s'en servir dans le besoin.

Au commencement de Janvier 1733. on jugea que le malade étoit assez fort pour supporter l'opération, & la tumeur en effet s'accrut tellement alors, qu'il étoit à craindre que les tégumens ne se déchirassent tout-à-coup : c'est pourquoi il n'étoit pas possible de reculer. Comme c'étoit alors le mois où j'étois de service, c'étoit à moi à faire cette opération : mais auparavant j'appellai en consultation tous les Chirurgiens de l'Hôpital pour examiner conjointement l'état de la tumeur, & pour décider sur la méthode qu'il falloit suivre dans l'opération.

La tumeur étoit fort grosse & élevée, sa base s'étendoit intérieurement jusqu'au condyle interne de l'humerus; & extérieurement elle avoit poussé le tendon du muscle fléchisseur de l'avant-bras jusqu'à la veine céphalique ; & elle montoit environ trois pouces le long de la partie interne du muscle biceps, descendoit autant au-dessous du pli du coude & étoit aussi fort saillante.

Dans l'incertitude où nous étions, si cette tumeur étoit formée sans que l'artere y eût aucune part, ou si elle venoit de la dilatation de l'artere, nous résolûmes de faire l'opération selon la méthode la plus sûre quoique la plus longue, qui étoit de disséquer ces parties. Nous préparâmes aussi tous les instrumens & l'appareil nécessaire pour en venir à l'amputation, au cas qu'il n'y eût point d'espérance de réussir par l'opération de l'*anevrysme*.

Ayant placé le tourniquet comme il convient en pareil cas pour remédier à l'hémorrhagie, je pinçai les tégumens vers le milieu de la tumeur & je les coupai avec un bistouri. Je poussai une petite sonde cannelée dans la membrane graisseuse, d'abord du côté de la partie supérieure, après en embas, & latéralement de côté & d'autre ; & portant la pointe de l'instrument dans la cannelure, je fis une incision cruciale qui avoit une étendue égale à celle de la tumeur. Après cela je disséquai les quatre angles des tégumens que je séparai de la tumeur avec un scalpel arrondi du côté du tranchant, & je liai les arteres cutanées, qui sans cette précaution, auroient pu m'incommoder dans le tems de l'opération.

La tumeur ainsi exposée à nos yeux, nous parut couverte par sa partie supérieure, d'une membrane cellulaire mince : mais plus bas, elle l'étoit d'une tunique très-forte qui paroissoit tendineuse, & que nous découvrîmes peu après, n'être autre chose que l'aponévrose du muscle biceps. Je séparai avec les doigts le tissu cellulaire qui attachoit cette aponévrose avec la tumeur, & je divisai cette premiere jusqu'à la partie inférieure de l'*anevrysme*, qui par-là se trouvoit à nu.

La tunique de l'*anevrysme* étoit une membrane mince & peu solide, laquelle nous parut rongée, aussi-bien que la matiere solide qui y étoit renfermée, à cet endroit qui étoit le plus saillant & le plus mou, & qui, comme je l'ai dit ci-devant, étoit le seul où l'on pouvoit sentir quelque pulsation. Lorsque je voulus tenter de détacher avec les doigts la tumeur d'avec les parties auxquelles elle étoit adhérente, je m'apperçus que sa membrane étoit si délicate, qu'elle se déchiroit au moindre effort en différens endroits ; c'est pourquoi je n'insistai pas davantage sur cette séparation, & j'ouvris la tunique d'une extrémité à l'autre. Il en sortit plusieurs onces d'une liqueur qui étoit de couleur grise-noirâtre, telle à peu près qu'une teinture faite avec du caffé à moitié brûlé ; & il tomba par terre plusieurs caillots de sang & concrétions polypeuses. Ce qui restoit de la tumeur étoit une substance qui tenoit de la nature du polype & qui étoit du poids de six onces. Au-dessous de cette substance se trouvoient quelques cuillerées de cette liqueur noirâtre mêlée avec du sang pur, que j'ôtai avec une éponge.

Je ne trouvai aucune bride ni paquet de fibres charnues, situées transversalement d'un côté de la cavité à l'autre : mais nous découvrîmes l'artere brachiale, enveloppée de toutes ses tuniques. Vers le milieu de la partie de l'artere qui étoit à nu, nous apperçûmes une ouverture : cette ouverture étoit assez grande pour recevoir une des plus grosses sondes, & nous ne trouvâmes pas que les levres en fussent renversées. Nous ne vîmes rien non plus qui indiquât que la tunique interne de l'artere se fût étendue & eût été poussée par l'ouverture faite à la tunique externe : mais ce trou nous parut exactement tel qu'il auroit été s'il eût été fait avec un instrument tranchant & ovale par le bout.

Le tourniquet étant un peu lâché, nous eûmes une preuve certaine que le vaisseau que nous voyions étoit l'artere blessée ; & un des Chirurgiens qui assistoit à l'opération, introduisit dans l'ouverture de l'artere une forte sonde, à l'aide de laquelle il souleva le vaisseau : par ce moyen je passai facilement une aiguille sous la tumeur au-dessus & au-dessous de l'endroit où se trouvoit l'ouverture. L'aiguille étoit enfilée d'un fil convenable ; & j'observai de ne point embrasser le nerf ni la veine avec le fil. Je fis ensuite les deux ligatures selon la méthode ordinaire, & lorsque je liai le vaisseau au-dessus du trou, le malade ressentit quelque douleur; je lâchai alors le tourniquet, & il ne sortit par l'ouverture de l'artere que quelques gouttes de sang ; je pansai la plaie comme il est d'usage en pareil cas.

La substance polypeuse que nous retirâmes de cette tumeur étoit très-dure & très-solide du côté le plus proche de la peau, excepté pourtant à l'endroit où j'ai dit qu'elle étoit rongée. Elle étoit plus molle du côté de l'artere, où elle étoit disposée par couches ; & plus près de l'ouverture de ce vaisseau, ce n'étoit plus que du sang coagulé.

Pendant la premiere demi-heure après le pansement fini, la main droite resta froide & presque insensible : mais elle recouvra ensuite par degrés le sentiment & la chaleur. Le lendemain elle étoit un peu gonflée, & le jour suivant elle le fut au point que je fus obligé d'ôter la forte compresse qui comprimoit les vaisseaux du bras par le secours d'un bandage ; par ce moyen, & à l'aide des fomentations que j'y fis faire avec l'eau chaude & l'eau de vie, le gonflement diminua.

Le cinquieme jour après l'opération, nous ôtames l'appareil, & nous trouvâmes la suppuration de la plaie en bon train. Elle fut entierement guérie avant la fin du mois de Mars, sans aucun accident, si ce n'est que le 22. du mois de Janvier, le sang s'échappa à travers l'appareil. Ce sang étoit sorti par l'ouverture de l'artere: mais il cessa de couler dès-qu'on eut ôté l'appareil; & il ne survint depuis aucune hémorrhagie.

Pendant le tems que la plaie fut à guérir, la main devint souvent oedémateuse, & quelquefois la peau fut attaquée d'un léger érésipele: mais il cédoit promptement aux embrocations faites avec l'eau connue dans nos boutiques sous le nom d'*aqua Minderi*, ou avec de l'eau de chaux, animée d'un peu d'eau de vie. Les fils dont je m'étois servi pour lier l'artere ne tomberent que vers le milieu du mois de Mars.

Nous n'avons jamais pu sentir aucune pulsation au-dessous du coude, depuis l'opération faite. Ce membre est foible. Le malade peut cependant remuer l'avant-bras, la main & les doigts. Il se plaint toujours d'un engourdissement & d'une difficulté qu'il sent à remuer le pouce & le doigt indice, plus grande que celle qu'il a à mouvoir les autres doigts, quoiqu'il y ait à présent deux mois que la plaie est entierement guérie. *Essais de Med. d'Edimbourg. Tom. II.*

AUTRE EXEMPLE

Rapporté par M. MONRO.

Le nommé André Rady, demeurant à Galloway, eut le malheur, en se faisant saigner à la veine basilique du bras droit, par un jardinier des environs, d'avoir l'artere piquée; accident qui fut suivi d'un *anevrysme*. Un peu plus d'un an après cet accident, il vint en cette ville & fut reçu à l'Hôpital au mois de Mai 1735. Le 22. du même mois, M. George Cuningham, Chirurgien dudit Hôpital, pour lors en exercice, lui fit l'opération.

Après avoir placé le tourniquet, M. Cuningham mit la tumeur a nû d'un bout à l'autre par une incision longitudinale; ensuite il enleva la substance polypeuse, & une petite quantité de sang fluide, & nous apperçumes alors si distinctement l'ouverture faite à l'artere, que j'introduisis une sonde qui me servit à en soulever le tronc pour donner à l'opérateur la facilité de passer une aiguille enfilée sous le vaisseau, tandis que les levres de la plaie étoient tenues écartées l'une de l'autre par le moyen de deux crochets mousses. La membrane propre de la tumeur étoit beaucoup plus épaisse & plus forte que dans l'*anevrysme* de Jacques Forrest; & il fallut quelque effort pour la séparer avec l'aiguille mousse à *anevrysme*: mais le nerf étoit repoussé par la tumeur loin de l'artere, de maniere qu'il n'y avoit point de danger qu'il se trouvât compris dans la ligature.

Le tourniquet étant un peu lâché, nous eûmes une preuve certaine que le vaisseau que nous voyions étoit l'artere blessée; & un des Chirurgiens qui assistoit à l'opération, introduisit dans l'ouverture de l'artere une forte sonde, à l'aide de laquelle il souleva le vaisseau: par ce moyen je passai facilement une aiguille sous la tumeur au-dessus & au-dessous de l'endroit où se trouvoit l'*anevrysme*. L'aiguille étoit enfilée d'un fil convenable; & j'observai de ne point embrasser le nerf ni la veine avec le fil. Je fis ensuite les deux ligatures selon la méthode ordinaire, & lorsque je liai le vaisseau au-dessus du trou, le malade ressentit quelque douleur; je lâchai alors le tourniquet, & il ne sortit par l'ouverture de l'artere que quelques gouttes de sang; je pansai la plaie comme il est d'usage en pareil cas.

Lorsqu'on eut fait la ligature du côté de la partie supérieure, on lâcha le tourniquet, & il ne sortit point de sang par l'ouverture de l'artere; ce qui nous prouva que les vaisseaux qui étoient anastomosés avec l'artere étoient très-petits. On ne laissa pas, pour plus grande sureté, de faire la seconde ligature au-dessous de l'endroit où le vaisseau étoit ouvert. On remplit la plaie avec des bourdonnets mous, & on appliqua par dessus l'appareil ordinaire. L'après-midi, la main devint enflée & s'échauffa, ce qui nous tira de la crainte où nous étions, que la circulation ne fut entierement interrompue. Nous fumes plusieurs jours sans appercevoir aucun battement à l'un ou à l'autre côté du poignet: mais avant le cinquieme du mois de Juin, lorsque les deux ligatures se séparerent par la suppuration, le pouls se fit pleinement sentir aux deux côtés du poignet, & le malade guérit bien-tôt après, ayant ce bras aussi fort, & pouvant le remuer aussi facilement qu'avant l'opération.

Pour faire cette opération en moins de tems, & d'une maniere plus sure, je voudrois qu'aussi-tôt qu'on a fait l'incision longitudinale, & qu'on a enlevé le polype & le sang qui forme la tumeur, ou pliât un peu le bras du malade; que l'Opérateur pinçât avec le pouce & le doigt indice de la main gauche l'artere brachiale, & poussât les extrémités des doigts sous les vaisseaux, afin de pouvoir passer l'aiguille sur ses ongles. Il auroit par-là un moyen sûr d'éviter le nerf, qu'il peut aisément distinguer de l'artere par le tact, d'autant plus qu'il est facile, le bras étant plié, comme je l'ai dit, de soulever l'artere autant qu'il faut pour l'éloigner du nerf.

On peut voir que l'opération de l'*anevrysme*, qui, selon la description qu'en font ordinairement les Chirurgiens, est délicate, difficile, de longue haleine, & qu'on ne peut faire sans être aidé, peut être faite sans peine, en peu de tems & avec sureté, en ouvrant la tumeur entiere par une seule incision, & en faisant ensuite la ligature de l'artere de la maniere que je viens de le dire. *Essais de Med. d'Edimbourg, Tom. IV.*

Comme il peut-être utile de savoir au juste la méthode qu'on suit dans les Hôpitaux de Londres en pareil cas, je vais placer ici ce qu'en dit M. Sharp.

Après avoir, dit-il, placé le tourniquet près de l'épaule, & arrangé le bras dans une situation convenable, faites une incision considérable en dessus & en dessous du coude, dans le muscle *biceps* en suivant le cours de l'artere: & par ce moyen vous découvrirez aussi-tôt que vous aurez repoussé le sang coagulé que vous ferez sortir avec les doigts, après que vous aurez fait une ouverture assez grande pour cela. Si vous avez de la peine à découvrir l'orifice de l'artere, lâchez un peu le tourniquet, & l'effusion du sang qui en sortira vous le fera trouver; ensuite après avoir passé bien adroitement une aiguille courbe enfilée, par dessous l'artere, liez le vaisseau au-dessus de l'orifice; faites-en autant au-dessous de l'orifice, afin d'empêcher le sang de revenir, & laissez la partie de l'artere qui est entre les deux ligatures, telle qu'elle est, sans la couper, comme font quelques Chirurgiens. De crainte de blesser le nerf, ou de le lier en même-tems que l'artere, commencez par la dégager d'avec le nerf, & la tenez un peu élevée avec un crochet. Je crois que, vu la situation de ce nerf, il n'est pas à craindre qu'on le blesse. L'opération faite & le malade couché dans son lit, il faut mettre le bras tout doucement sur un oreiller, & traiter la plaie à l'ordinaire, laissant toujours le bras dans la même posture pendant quinze jours ou trois semaines, surtout s'il est fort enflé, & que la tumeur ne soit pas encore dans un état de digestion louable.

Le Chirurgien qui fait cette opération doit être muni d'instrumens propres à faire l'amputation, afin de s'en servir dans le cas où la ligature de l'artere ne seroit pas praticable. Et même après qu'on est parvenu à la lier, il ne faut pas laisser d'avoir toujours les yeux sur le bras, afin de l'amputer s'il arrivoit que la mortification s'y mît, ce qu'on pourroit s'imaginer devoir toujours arriver, si l'expérience ne nous apprenoit que cela n'arrive que rarement. Car les *anevrysmes* qui se sont formés à l'occasion d'une saignée à la veine basilique, ne peuvent être que des *anevrysmes* à l'artere humérale, situés à un pouce au moins au-dessus de sa division, laquelle étant obstruée par la ligature,

devroit, ce semble, opérer la mortification. Cependant nous voyons tout le contraire, quoique quelquefois on ne sente pas après l'opération le moindre degré de pouls, & que même après il soit toujours languissant. S'il arrive que l'artere humérale se divise au dessus du coude, ce qui n'est pas rare, ce sera le cas d'espérer un meilleur succès de l'opération : aussi lorsqu'elle sera faite, le pouls sera-t-il plus fort. SHARP, dans sa *Chirurgie*.

Il faut se souvenir qu'il a déja été dit plus haut, qu'Heister regarde comme superflu & souvent même comme dangereux de lier la partie inférieure de l'artere.

* Si les causes qui occasionnent l'*anevrysme* vrai des arteres, agissent sur le cœur, elles y produiront une maladie approchante de l'*anevrysme*, & qui sera même un véritable *anevrysme* du cœur. Les plaies qui pénétreront jusqu'au cœur & qui n'offenseront que ses fibres extérieures, les suppurations, où la corrosion de ces mêmes fibres seront très-propres à produire une dilatation du cœur dans cet endroit. Les observations faites sur des cadavres, ont prouvé que ces causes n'avoient que trop souvent produit un pareil effet.

Cette dilatation contre nature à laquelle je donne le nom d'*anevrysme* du cœur est le plus souvent l'effet d'une autre cause. On sait que l'action du cœur consiste à se dilater pour recevoir le sang qui y est porté par les veines, & à se contracter ensuite pour le pousser dans les arteres. Cette disposition à la contraction est si forte qu'on peut la ranimer même après la mort, en soufflant ou en injectant un peu d'eau chaude par les veines dans ses ventricules. Si l'on suppose maintenant que la force par laquelle les arteres résistent à l'intromission du sang dans leurs canaux est plus grande, par quelque cause que ce soit, que la force avec laquelle le cœur se contracte & pousse ce liquide, il est aisé de concevoir que le sang s'amassera dans les ventricules; les nouveaux efforts que fera le cœur pour chasser ce fluide étant inutiles, à cause de l'obstacle qu'il continue d'éprouver, les fibres qui composent ses ventricules doivent s'affoiblir par la distension violente où elles se trouvent, leur coherence doit être moins forte & moins intime : telle sera la cause qui produira nécessairement la dilatation des cavités du cœur.

Si l'artere pulmonaire seule oppose de la résistance au cœur, si ses ramifications sont les seules que le sang ait de la peine à parcourir, le ventricule droit sera le seul à se ressentir de cette résistance, & conséquemment le seul où l'on remarquera de la dilatation : mais si cet empêchement au mouvement progressif du sang est placé dans l'aorte, non-seulement le ventricule gauche qui y pousse le liquide, se dilatera contre nature, mais encore le ventricule droit; parce que les veines pulmonaires ne pouvant plus vuider le sang pulmonaire dans l'oreillette & dans le ventricule gauche, opposent une résistance à celui qui le suit, qui se fait bien-tôt sentir au ventricule droit, & avec d'autant plus de facilité que le ventricule droit étant beaucoup plus foible que le gauche doit céder plus promptement aux causes qui peuvent le dilater.

Cette théorie est confirmée par plusieurs observations. Un enfant de quatre ans ayant été attaqué d'un asthme, continua d'en être affligé jusqu'à sa quatorzieme année, qu'il mourut, après qu'on eut tenté inutilement plusieurs moyens pour lui donner du soulagement. Sa respiration avoit toujours été très-laborieuse, & il se plaignoit de palpitations de cœur presque continuelles. A l'ouverture du cadavre, le cœur se trouva attaché au péricarde, & les cavités des ventricules étoient d'une grandeur triple de la naturelle. Un homme qui s'étoit toujours plaint de fréquentes palpitations de cœur, étant mort à l'âge de trente-quatre ans, on trouva les ventricules du cœur prodigieusement dilatés, &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leurs parois avoient conservé leur épaisseur naturelle. L'aorte s'étoit ossifiée dans son origine à la sortie du ventricule gauche.

Tout ce qui opposera une résistance trop considérable au sang poussé par les ventricules du cœur, pourra donc en occasionner une dilatation contre nature. On peut rapporter ici la pléthore, la vélocité excessive des liqueurs dans les maladies aiguës, & la difficulté que l'état inflammatoire ou polypeux du sang lui donne à traverser les dernieres ramifications des arteres : les vices des arteres qui s'opposent au libre cours du sang à travers leurs canaux, tels que sont leur rigidité, leur callosité, leur disposition à devenir cartilagineuses ou osseuses, les *anevrysmes*, &c. On pourroit compter encore ici une derniere cause, qui est bien rare à la vérité : c'est l'air que l'on a quelquefois trouvé rassemblé en grande quantité dans les ventricules du cœur, & qui les distendoit énormément. « Dans une femme, dit *Ruysch*, *Epist. Problem. XVI. pag.* 11. qui mourut de mort subite, on trouva le » cœur d'un volume étonnant : les ventricules qui » étoient presque vuides de sang, furent trouvés rem» plis d'air qui s'échappa aussi-tôt qu'on les eut ou» verts, & dont la sortie les fit s'affaisser comme une » vessie que l'on a vuidée. »

On doit craindre l'*anevrysme* du cœur lorsque l'on est tourmenté par des palpitations de cœur continuelles, & lorsque l'on a lieu de croire que le passage du sang n'est pas libre au travers du poumon : si à la moindre augmentation de mouvement dans les humeurs le pouls devient dur & plein, & que l'on se trouve dans un état d'angoisse, on peut conjecturer que la résistance que le cœur éprouve est dans l'aorte.

Le dérangement de la circulation est alors accompagné de phénomenes très-surprenans : le pouls change à chaque instant : dans un moment à peine le sent on, & le moment suivant il devient d'une force extraordinaire : souvent il est convulsif; ces changemens sont occasionnés par l'irrégularité de la sécrétion du fluide nerveux : la respiration est laborieuse, les sens tant internes qu'externes, ne remplissent plus leurs fonctions avec ordre ; enfin le malade périt dans une anxiété excessive.

Quand cette maladie est une fois établie elle devient un obstacle à sa guérison, parce que la dilatation du cœur emportant nécessairement sa foiblesse, le met hors d'état de vaincre la résistance qui lui est opposée. Le mal ne fait qu'augmenter, & les symptomes deviennent tous les jours plus funestes, principalement si le malade mene une vie active.

Les secours que l'art peut lui fournir se bornent à empêcher le progrès de son mal, & l'augmention des symptomes. On ne peut y parvenir qu'en faisant mener une vie très-tranquille au malade, & en réglant tellement le cours de ses humeurs, que le cœur n'ait de mouvement qu'autant qu'il en faut pour entretenir la vie. Il faut le faire user de boissons légeres & abondantes : les principales doivent être le petit lait, le lait de vache coupé, avec trois parties d'eau, auquel on ajoutera un peu de miel, les eaux de Spa coupées avec le lait. Il doit se nourrir avec les alimens les plus légers & les plus aisés à digérer, encore doit-il en prendre très-peu à la fois, afin qu'il ne se mêle pas subitement avec le sang une trop grande quantité de chyle. Il doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut échauffer & irriter. Les médicamens qu'on lui fera prendre doivent être propres à donner de la fluidité aux humeurs, à dégager les vaisseaux, & à entretenir la liberté & l'égalité de la circulation.

ANF

ANFAKA, un *coagulum*, RULAND. JOHNSON.

ANFIR-FILIUS, *Mercure*. JOHNSON.

ANFIRARTO-SPIRITUS, *Sel*. JOHNSON.

ANG

ANGEILOGIA, Ἀγγειολογία. Voyez *Angiologia*.

ANGEION, Ἀγγεῖον, *Vaisseau*. Voyez *Vas*.

ANGEIOTOMIA, Ἀγγειοτομία, de ἀγγεῖον, *vaisseau*,

& de τέμνω, couper ; diſſection de vaiſſeau, comme dans la phlebotomie & l'artériotomie. Il ſe dit auſſi de la diſſection des vaiſſeaux dans un ſens anatomique. Voyez *Angiologia.*

ANGELICA, *Angélique*, eſt une plante dont Dale compte quatre différentes eſpeces.

La premiere eſt appellée

ANGELICA, Officin. Chab. 400. P. Parad. 529. *Angelica ſativa*, C. B. Pin. 155. J. B. 3. 140. Ger. 846. Emac. 999. Park. Theat. 939. Raii Hiſtor. 1. 434. Synop. 3. 208. Boerh. Ind. A. 53. Rupp. Flor. Jen. 222. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. Mor. Umb. 9. Hiſt. Oxon. 3. 280. *Imperatoria ſativa*. Tourn. Inſt. 317. Elem. Bot. 267.

C'eſt une des plus grandes plantes qui portent des ombelles. Sa racine eſt fort groſſe, remplie de branches, & pénetre fort avant dans la terre. Il en ſort une tige ronde & creuſe d'une verge & demie ou de deux verges de haut, qui pouſſe un grand nombre de branches. Ses feuilles ſont larges, diviſées pour l'ordinaire en trois parties & dentelées tout autour. De l'extrémité des branches ſortent des fleurs de couleur blanche en ombelles ou paraſols, dont chacune a cinq petites feuilles. Lorſque la graine eſt mûre les ombelles ſe changent en une groſſe tête de figure ronde, qui renferme une graine un peu longue, étroite & cannelée, & d'une couleur blanchâtre, attachées de deux en deux comme dans les autres plantes qui ont des ombelles. Sa racine, ſa tige & ſa graine ont une odeur & un gout aromatique fort agréables. Cette plante croît dans les jardins ; elle fleurit & monte en graine au mois de Juin & de Juillet, & meurt lorſque la graine eſt parvenue à ſa maturité, ce qui arrive deux ans après qu'elle a été plantée.

L'*angélique* a un grand nombre de vertus, elle eſt ſtomacale, cordiale, elle réſiſte au venin, & elle eſt d'un grand uſage dans les fievres malignes peſtilentielles, dans toutes les maladies contagieuſes, & dans la peſte même. Elle excite la ſueur, & chaſſe toutes les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration. On l'emploie dans les maladies de la matrice, auſſi-bien que dans les affections hyſtériques. Elle excite l'urine & les ordinaires, & chaſſe les vuidanges. La racine, la tige, les feuilles & la graine de cette plante ſont d'uſage dans la Medecine.

On tire une eau de cette plante, & on confit au ſucre ſes côtes. MILLER, *Bot. Offic.*

Son eſprit réjouit le cœur & ranime les eſprits d'une maniere extraordinaire. L'huile que les Chymiſtes en tirent eſt d'un effet admirable dans beaucoup d'occaſions, & guérit outre cela l'apoplexie, les convulſions, la crampe, & le rhumatiſme. POMET.

On prétend encore qu'elle eſt bonne contre la morſure du chien enragé, & pour le ſcorbut.

Paracelſe rapporte qu'il fit des cures miraculeuſes avec cette plante durant la peſte qui ravagea en 1510. la Ville de Milan où il étoit, & ſon témoignage eſt confirmé par celui d'un grand nombre d'Auteurs qui lui attribuent de grandes vertus contre cette terrible maladie. On aſſure qu'elle eſt un excellent pectoral, ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe pectorale*, *herba pectoraria* ; & que ſon ſuc épaiſſi empêche la corruption des dents & des gencives. Les Chymiſtes tombent d'accord que la quinteſſence de l'*angélique* eſt le meilleur reſtauratif & le meilleur cordial qu'il y ait dans la nature. On fait auſſi beaucoup de cas de l'*angélique* contre la lepre.

L'odeur de la tige de l'*angélique*, qui eſt différente de celle de ſa graine, eſt une odeur fort agréable. Sa racine eſt la plus aromatique de toutes ſes parties, & ſes parenchymes contiennent un grand nombre de véſicules réſineuſes. Elle eſt fort ſujette aux vers qui la détruiſent en rongeant ſon parenchyme, & en laiſſant ſa partie réſineuſe à découvert.

On obſerve la même choſe dans le gingembre, le fenouil, & dans preſque toutes les plantes qui ont des ombelles. *Mémoires de l'Académie*, 1721.

Sel volatil aromatique d'angélique.

Prenez deux onces de petite racine d'*angélique* cueillie dans le mois de Fevrier, & après l'avoir coupée en morceaux, mettez-là dans une retorte avec douze onces d'eſprit de vin rectifié. Ajoutez-y une once de ſel ammoniac en poudre, & trois dragmes de ſel de tartre. Cela fait, lutez la cornue, & faites diſtiler ſur un petit feu qui n'excede pas cent cinquante degrés. Vous aurez par ce moyen dans la retorte un ſel alcalin blanc alcoholiſé. Lorſqu'il aura ceſſé de paſſer, augmentez tant ſoit peu le feu pour en tirer l'eſprit de vin qui paroîtra en forme d'huile. Continuez juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus d'eſprit, & lorſque le ſel commencera à ſe diſſoudre par cette partie aqueuſe qui monte la derniere, ceſſez cette opération, & mettez la liqueur dans un vaiſſeau que vous boucherez avec ſoin. Vous jetterez ce qui aura reſté après la diſtilation.

Prenez encore une once de la même racine, coupez-la par petits morceaux, & mettez-la dans la retorte avec la liqueur ci-deſſus, & faites-la diſtiler juſqu'à ce que le ſel qu'on a d'abord tiré commence à ſe diſſoudre. Agitez le ſel & l'eſprit juſqu'à ce qu'ils ſoient bien mêlés enſemble, & mettez-les dans un vaiſſeau que vous fermerez le plus exactement qu'il ſera poſſible.

REMARQUE.

L'alcali du tartre abſorbant l'acide du ſel ammoniac, le rend purement alcali, & par conſéquent volatil ; ce dernier alcali venant à ſe mêler avec l'eſprit de vin, forme avec lui le ſel volatil dont nous avons parlé ci-deſſus. Il ſe mêle encore par le moyen de l'alcohol avec l'eſprit recteur de l'*angélique* qui réſide dans ſa partie balſamique huileuſe, & qui eſt entierement volatil. Il arrive de-là que l'alcohol qui eſt propre à ſe mêler avec tous ces différens eſprits, quitte en quelque ſorte ſa propre nature pour prendre celle de l'eſprit d'*angélique*. En même-tems les ſels volatils & alcali fixe, & l'eſprit acide du ſel marin ouvrant les pores de l'*angélique* pendant la diſtilation, la diſpoſent à rendre l'huile & les eſprits qu'elle contient en plus grande quantité. La liqueur qu'on tire par ce moyen nous fournit par ſa bonne odeur, ſon gout agréable, ſa pénétrabilité & ſon activité, par ſa qualité anti-acide, & anti-auſtere, un remede qui peut produire de très-grands effets lorſqu'il eſt employé par d'habiles Médecins. On peut s'en ſervir dans toutes les maladies cauſées par les humeurs pituiteuſes, froides, & acides, dans les cas où la bile ne fait point ſon office, & dans les maladies accompagnées de langueur ſans inflammation ni corruption, ſurtout lorſque l'irrégularité du mouvement des eſprits & des nerfs, occaſionne des maladies hypocondriaques & hyſtériques, auſſi-bien que dans les flatuoſités qui en proviennent.

Ce remede a une vertu cordiale, ſtomacale, chaude, ſudorifique, diurétique, diaphorétique, anti-ſpaſmodique & anti-épileptique dans toutes les maladies qui proviennent des cauſes dont nous avons fait mention ci-deſſus. Baſile Valentin & François Sylvius ont introduit les premiers cet excellent remede dans la Medecine, & c'eſt à eux qu'il doit ſa réputation. Il eſt ſouvent arrivé cependant que les Sectateurs de Sylvius l'ont décrédité par le mauvais uſage qu'ils en ont fait. BOERHAAVE, *Chymie.*

La seconde espece est connue sous le nom d'

Angelica sylvestris, Offic. Buxb. 20. Mor. Umb. 9. Park. Theat. 940. Ger. 846. Emac. 999. Raii Hist. 1. 434. Synop. 3. 208. Mercur. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. *Angelica sylvestris major*. C. B. Pin. 155. Boerh. Ind. A. 51. Hist. Oxon. 3. 280. Rupp. Flor. Jen. 222. *Angelica sylvestris magna & vulgatior*. J. B. 3. 144. *Angelica sylvestris vulgatior*. Chab. 400. *Angelica aquatica*. Dill. Cat. Giff. 156. *Angelica palustris*. Rivin. Irr. Pent. *Imperatoria pratensis major*. Tourn. Inst. 317. Elem. Bot. 267.

Cette plante croît dans les lieux humides, & fleurit au mois de Juillet. Elle est d'usage dans la Médecine, & on prétend qu'elle a les même vertus que l'*angélique* des Jardins, mais dans un moindre degré. Dale.

La troisieme espece est :

Herba Gerardi, Offic. Ger. 848. Emac. 1001. Merc. Bot. 1. 42. Phyt. Brit. 58. Mer. Pin. 61. *Podagraria*, Rivin. Irr. Pent. Dill. Cat. Giff. 90. *Podagraria Rivini & Lobelii*, Rupp. Flor. Jen. 225. *Podagraria vulgaris*, Park. Theat. 943. *Angelica Podagraria dicta*, Mer. Umb. 9. *Angelica sylvestris minor seu erratica*. C. B. Pin. 155. Raii Hist. 1. 435. Synop. 3. 208. Boerh. Ind. A. 53. Tourn. Inst. 313. Elem. Bot. 262. *Angelica sylvestris repens*. J. B. 3. 145. Chab. 400. Hist. Oxon. 3. 281.

Cette plante croît principalement parmi les haies des jardins & fleurit aux mois de Juin & de Juillet; ses feuilles & sa racine sont fort estimées pour la goute. Dale.

La quatrieme est,

Archangelica. Offic. J. B. 3. 143. Raii Hist. 1. 454. Chab. 400. *Angelica Scandiaca, sive Archangelica Tabernæmontani, quæ umbellâ est flavâ, semine rotundiore*. C. B. Pin. 155. Boerh. Ind. A. 53. *Archangelica seu Angelica Tabernæmontani, seu Scandiaca*. Herm. Prælect. *Angelica prima*. Boerh. Hist. P. 84. *Imperatoria Archangelica dicta*. Tourn. Inst. 317. Elem. Bot. 267.

Cette quatrieme espece a les mêmes vertus que la précédente.

* Rien ne prouve mieux le grand cas que l'on fait de l'*angélique*, que le grand nombre de préparations que l'on en fait, & de compositions dans lesquelles on la fait entrer. La Pharmacopée de Paris emploie l'*angelica sativa* (l'*angélique* de Boheme) de la maniere suivante : elle fait une eau distilée des feuilles & des fleurs, elle en retire aussi des semences, & de la racine desséchée. Elle donne la maniere de faire une conserve, & de retirer un extrait de sa racine. Elle fait entrer la racine d'*angélique* dans les eaux composées, thériacale, anti-épileptique, prophylactique, de melisse composée, générale, impériale, dans les deux especes d'orvietan dont elle donne la dispensation, dans le baume oppodeltoch, dans celui du Commandeur. Elle emploie la racine, les feuilles, & les semences dans l'emplâtre diabotanum, dans l'esprit carminatif de Sylvius. Les feuilles seules ont place dans l'eau de lait alexitere, & l'extrait est un des ingrédiens de la thériaque céleste.

Schulze, dans ses *Prælectiones*, dit qu'un morceau de racine d'*angélique* macérée pendant quelque-tems dans du vinaigre, est un bon prophylactique, lorsqu'en allant visiter des Pestiférés, on le garde dans sa bouche. Ceux qui veulent éloigner les malignes influences d'un air corrompu, mangent pour cet effet la conserve faite avec la racine, les feuilles, ou les semences d'*angélique*. L'eau distilée d'*angélique*, contenant les parties les plus volatiles de la plante, est un diaphorétique estimé. On la fait servir de véhicule à plusieurs médicamens, & on l'emploie extérieurement dans les douleurs de goute, de sciatique, & dans les maladies pestilentielles. L'esprit d'*angélique* que l'on retire par la distilation de sa racine avec l'esprit de vin, est chargé des parties huileuses de cette racine. Pris à la dose d'une demi-once, il est bon contre les catarrhes opiniâtres. On le fait entrer aussi dans les potions diaphorétiques.

L'extrait d'*angélique* que l'on retire de sa racine avec l'esprit de vin tartarisé, passe pour avoir une vertu pectorale & anodyne : on le mêle avec les pilules bechiques. Dans les douleurs de colique, on en fait prendre dans de l'eau spiritueuse de mille-feuilles, ou de fleurs de camomile, en y ajoutant, si les circonstances le requierent, quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham. On en peut donner depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Il est bon encore dans les intempéries froides de l'estomac, & dans tous les cas où l'on peut prescrire les aromatiques.

Le baume d'*angélique* de Sennert, est ainsi prescrit dans la Pharmacopée d'Ausbourg :

Prenez *d'extrait* d'angélique, *une once*,
de manne en larme, deux gros.

Mêlez-les sur un petit feu, en y ajoutant une dragme & demie d'huile d'*angélique*.

Ce baume a les vertus cordiales & alexipharmaques, qu'on attribue à l'*angélique*.

Bauhin dit que dans l'Islande, le pauvre peuple est quelquefois obligé de se nourrir à la campagne de tiges d'*angélique*, dont ils séparent l'écorce; cette nourriture leur paroît agréable, & ils en usent sans en ressentir d'incommodités.

M. Linnæus *Fl. Lap. p. 67. & seq.* parlant de l'*angelica foliorum impari lobato*, dit ce qui suit : « La racine » d'*angélique* d'une année, avant qu'elle devienne ligneuse, étant séchée, est regardée par les Lapons, » comme un des meilleurs remedes prophylactiques. » Ils mâchent ces racines comme nous faisons les feuilles de tabac, & ils s'en servent dans une colique ex» cessivement violente, à laquelle ils donnent le nom de » *Ullem*. Les tiges tiennent aux Lappons, lieu des fruits » que la rigueur du froid ne permet pas d'y croître. Ils » coupent ces tiges avant que la plante ait fleuri (car » elles deviennent ensuite ligneuses) ils les coupent à » fleur de terre, & après avoir enlevé l'écorce, & la » partie la plus extérieure de ces tiges, ils les man» gent, comme nous faisons les raves. A peine la fleur » en ombelle de l'*angélique* s'est-elle développée, qu'ils » la coupent, & la mêlent avec le lait dont ils font » en partie leur nourriture. Elle lui donne un gout » aigrelet qui leur paroît agréable. »

Il y a encore quelques autres especes d'*angélique* qui ne different que peu de celles dont nous avons parlé. Leurs propriétés médicinales sont à peu près les mêmes. Telles sont :

L'*angelica Acadiensis, flore luteo*, B.
L'*angelica lucida, canadensis*, B.
L'*agelica canadensis atro-purpurea*; B.

L'*angelica arbor*, ou *angelica arborescens spinosa* est une espece de sureau, qui, dans Bauhin, porte le nom de *christophoriana, arbor aculeata, virginiensis*.

ANGELICUS PULVIS, est un nom que l'on donne au *mercure de vie*. Castelli. Voyez *Mercurius vitæ*.

ANGELINA ZANONI ACOSTÆ. *Castanea Malabarica Angelina dicta Ansjeli*. H. M. *An Angelina arbor* C. B ?

C'est un arbre dont le tronc a quelquefois seize piés d'épaisseur, qui croît parmi les rochers & dans des lieux sablonneux du Malabar dans les Indes Orientales. Il porte pendant cent ans un fruit qui est en maturité au mois de Decembre.

Ses feuilles seches & chauffées soulagent les douleurs & les engourdissemens des jointures, dissipent l'enflure des testicules occasionnée par une contusion ou par quelque cause étrangere, aussi-bien que l'hydrocele ou pneumatocele. Étant réduites en poudre & appliquées extérieurement avec de l'onguent camphré blanc, elles guérissent le bubon vénérien ; elles guérissent entierement par leur vertu astringente, & en consolidant les orifices des vaisseaux, le flux invétéré des hémorrhoïdes, en en frottant tous les jours la partie après les avoir pilées avec de la racine de Turmeric. Son fruit lorsqu'on le mange avant qu'il soit mûr cause la diarrhée, qu'on arrête avec la même facilité par le moyen de sa racine & de son écorce. L'huile qu'on tire de son fruit étant bouillie excite l'appétit & aide à la digestion en la prenant intérieurement ou en l'appliquant extérieurement.

Le fruit employé avec de l'ail, pilé ou roti, ou frit dans du lait caillé & appliqué sur la partie, soulage les douleurs causées par les hémorrhoïdes. Ray. *Hist. Plant.*

ANGELOCALOS. C'est le véritable nom du vingt-quatrieme antidote de Myrepse, si l'on en croit Fuchsius qui a traduit & commenté cet Auteur, quoiqu'on lui donne communément celui d'*Alcancali* qui est tiré en partie de ce nom qu'on a corrompu, & en partie des copies latines de Myrepse qui emploie celui d'*Alcancalus* qu'il rend par *bonus nuncius*, qui est la véritable signification du nom *Angelocalos*. Voyez *Alcancali.*

ANGELUS, *Confection* ou médicament composé de différentes drogues. Johnson.

ANGELYN ou *Andira*, Pison. Marcgrav. *Arbor nucifera Brasiliensis, fructu ovi figurâ & magnitudine*, Raii. Hist. Plant. Le même que *Andira* dont nous avons parlé ci-dessus.

ANGI, *bubon*, tumeur qui vient dans l'aîne. Fallope, *de Morb. Gall.*

ANGIGLOSSI, *Begue*. Blancard.

Fin du premier Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce premier Volume.

PLANCHE PREMIERE.

TOUTES les Figures de cette Planche sont expliquées dans le Dictionnaire sous l'article *Acus*.

Nota. Dans le Dictionnaire à l'article *Acus*, le renvoi est sous le titre de *Planche II.* c'est une faute qu'il n'a pas été possible de corriger.

PLANCHE II.

Les Figures marquées *A. B. C. D. E. F. G. H. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. W. X. Y. Z.* sont expliquées à l'article *Acetum*, où le renvoi marqué *Planche I.* doit être corrigé en lisant *Planche II.*

Les Figures marquées dans la même Planche *I. I. I.* *Adeps*, sont expliquées sous l'article *Adeps*, qui au lieu de renvoyer à la Planche *I. I. I.* doit renvoyer à la deuxieme qui est celle-ci.

L'explication des Figures marquées 2. 3. 4. doit être cherchée sous l'article *Allantois*, où la même faute se trouve que dans l'article *Adeps*, c'est-à-dire, que le renvoi au lieu d'être marqué *Planche II.* est marqué *Planche III.*

Nota. Ces deux premieres Planches sont les seules où il se trouve de pareilles erreurs dans les renvois; elles ont été occasionnées parce que les articles du Dictionnaire ont été imprimés avant que ces deux Planches aient été gravées. En se donnant la peine de jetter les yeux sur l'explication précédente, il sera bien aisé de remédier à ce petit inconvénient.

PLANCHE III.

La *Figure* premiere représente la ventouse dont on se sert aujourd'hui en Allemagne & partout ailleurs, pour les ventouses seches, ou pour tirer du sang après les scarifications.

Fig. 2. Est un instrument à scarifier dont se servent communément les Chirurgiens Allemands.

Fig. 3. Représente le scarificateur cubique moderne pour faire seize incisions à la fois.

Fig. 4. Est la machine appellée communément l'*ambe* d'Hippocrate. On s'en servoit autrefois pour réduire la luxation du bras, dans laquelle la tête de l'humérus étoit tombée sous l'aisselle. Elle est composée d'un pié *AA.* auquel est attaché le levier mobile *B C.* par une charniere ou essieu *D.* Voyez l'article *Ambe.*

Fig. 5. Représente la maniere de se servir de l'instrument, que nous venons de décrire, dans la luxation de l'humérus. Ce dernier differe de l'autre par la maniere dont les deux pieces de bois sont jointes ensemble au point *CD*: quelques-uns même le préfèrent au précédent.

AA. Est le pié.

BC. Le levier auquel est attaché le bras luxé par les trois ligatures *EEE.*

D. Est l'endroit où le pié & le levier sont joints par une charniere. En baissant l'extrémité *B* du levier, le bras s'étend & s'éleve vers l'épaule.

Fig. 10. Représente la petite seringue dont on se sert pour injecter des liqueurs dans l'uretre des mâles, & dans le vagin des femmes dans les cas de plaies ou d'ulceres à ces parties.

AA. Le corps de la seringue.

B. Son extrémité qui est terminée en forme de cannule.

Fig. 11. Les lettres *AA* indiquent les endroits de la plante des piés, où Misftichelli, Medecin Italien, veut qu'on applique des cauteres dans l'apoplexie.

B. Le cautere quarré de fer pour faire cette opération.

Fig. 12. Représente la méthode de brûler la partie attaquée de la goute, avec le *moxa Indien.*

Fig. 13. *a b.* Représentent différentes tumeurs enkystées.

c. d. Des tumeurs skirrheuses du cou.

e. Excroissance charnue qu'on a apportée en naissant.

Fig. 14. Représente le petit couteau dont on se sert pour extirper les tumeurs ou les glandes skirrheuses du cou, les loupes, & même les glandes skirrheuses des mamelles.

Fig. 15. Représente la main d'un enfant avec six doigts.

A. Représente le doigt surnuméraire avec un ongle comme l'éperon d'un coq, que je coupai avec des ciseaux, ou des pinces tranchantes, dont je me sers aussi dans le *spina ventosa* des doigts.

Fig. 16. Est une main dont l'index étoit entierement carié & ulcéré; je le coupai tout contre le métacarpe avec le couteau représenté par la *Fig.* 14. mais j'eus soin de séparer la tête de la premiere phalange, pour que la plaie fut plutôt guérie.

B. Marque une carie occasionnée par un *spinosa ventosa* dans la seconde phalange du doigt du milieu que j'amputai dans la premiere phalange.

C. Est une grosse excroissance ou tubérosité à l'extrémité du petit doigt occasionnée par la même maladie, que j'amputai avec le même succès dans la seconde phalange avec le maillet & le ciseau.

Fig. 17. Montre la maniere d'amputer le gros orteil avec le maillet & le ciseau. Roonhuysen l'a pratiquée.

PLANCHE IV.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. *A.* Représente la maniere dont on doit appliquer le couvre-chef après l'opération du trépan, ou dans le pansement des autres plaies de la tête.

B. La ceinture ou serviette qui entoure le corps dans les plaies de la poitrine & du bas-ventre.

C. Le scapulaire pour soutenir la serviette.

D. Méthode de faire les ligatures après la saignée du bras.

E. Maniere de faire la ligature après la saignée du pié. On lui donne le nom d'étrier à cause de la ressemblance qu'elle a avec lui.

F. Montre la maniere spirale dont le bandage doit remonter lorsqu'on l'applique aux bras ou aux jambes.

G. Bandage rampant dont les tours ne sont pas si fréquens.

H. Grande plaie à la cuisse, qui demande la suture vraie.

I. K. Endroit du bras où l'on doit appliquer le tourniquet, & la maniere de l'appliquer.

L. M. Maniere d'appliquer le tourniquet à la partie supérieure de la cuisse. La compresse est posée sur l'artere crurale au point *M.*

N. Montre la maniere dont on doit appliquer le tourniquet à la partie intérieure de la cuisse, dans lequel cas la compresse doit être appliquée à la partie postérieure de la cuisse.

O. Grande plaie du bas-ventre par laquelle les intestins sortent.

Fig. 2. Tourniquet ordinaire, avant qu'on l'applique.
Fig. 3. Tenailles courbes munies de dents aux extrémités, appellées bec de grue.
Fig. 4. Pincettes droites.
Fig. 5. Pincettes à bec de canne avec un anneau mobile *A*.
Fig. 6. Pincettes à bec d'oie.
Fig. 7. Instrument inventé par Barthelemi Maggi, pour tirer les balles qui se sont fixées dans un os.
Fig. 8. Tire-bale à crochet.
Fig. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. Différentes sortes de cauteres.
Fig. 17. Montre en partie la maniere de faire l'opération appellée gastroraphie ou suture du bas-ventre.
a a. Décrit la plaie.
b. b. Deux aiguilles courbes enfilées.
c. c. c. c. c. c. Deux fils passés à travers les levres de la plaie.

PLANCHE V.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. Représente une aiguille mousse pour passer de la charpie ou une touffe de soie en forme de seton à travers une plaie d'arme à feu, ou telle autre plaie qui passe d'outre en outre.
Fig. 2. Tourniquet, instrument pour arrêter le sang dans les plaies des grandes arteres.
AAA. Plaque d'airain un peu pliée.
B. Vis d'airain très-forte.
C. Plaque ronde d'un pouce de diametre pour appliquer sur la plaie.
D. Manivelle qui sert à tourner la vis, afin qu'elle presse la plaque qui est sur la plaie.
E E E. Ceinture de cuir pour entourer la partie blessée.
F F. Partie de la ceinture, percée de plusieurs trous, pour pouvoir la fixer, l'alonger & la racourcir au moyen des crochets *G G*, suivant la grandeur du membre.
Fig. 3. Bistouri courbe avec une pointe ronde mousse *A*, pour aggrandir les plaies de la poitrine & du bas-ventre lorsque cette opération est nécessaire.
Fig. 4. Bistouri droit avec un bouton à sa pointe.
Fig. 5. Bistouri courbe avec une pointe mousse.
Fig. 6. Tourniquet de bois, de grandeur naturelle.
A A. La partie supérieure.
B B. La partie inférieure.
C. La grande vis.
D. Deux petites vis de fer, pour fixer la bande de cuir ou de soie.
E. Crochets pour arrêter l'autre extrémité de la bande lorsqu'elle a fait le tour de la partie.
F F F F. Les extrémités supérieures & inférieures de l'instrument creusées pour recevoir la bande & pour l'empêcher de changer de situation.
Fig. 7. Autre Tourniquet de fer, plus petit de moitié qu'il ne l'est dans sa grandeur naturelle.
L'explication de cette Figure & de la précédente est détaillée plus au long sous l'article *Amputatio*.
Fig. 8. Rouleau large appellé Unissant; il est percé dans le milieu, & se roule à deux chefs. On s'en sert dans les plaies longitudinales du bas-ventre.
Fig. 9. Cannule d'argent flexible pour évacuer la matiere qui s'est amassée dans les plaies de la poitrine, ou dans l'empyeme.
A. Ouvertures à son extrémité, de chaque côté.
B B. Plaque percée de deux petits trous pour y passer un cordon.
C. Cavité de la cannulle *A*.

PLANCHE VI.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. Tourniquet d'airain, suivant la méthode de M. Petit, mais avec quelques changemens. Ceux qui ont lu ce que nous avons dit sous le mot *Amputatio*, n'auront pas de peine à en deviner l'usage.
Fig. 2. Manche dans lequel on fixe les aiguilles lorsqu'on veut faire une suture. Voyez *Acutenaculum*.
Fig. 3. Autre de même espece, dont Garengeot est l'inventeur.

Nota. On a représenté ces deux instrumens une seconde fois dans la *Planche I. Fig.* 36. & 37.

Fig. 4. Porte-aiguille de M. Petit.
Fig. 5. Aiguille pour la Gastroraphie.
Fig. 6. Autre Aiguille beaucoup plus grande.
Fig. 7. Autre de nouvelle invention pour faire la même opération.
Fig. 8. Seringue pour différens usages, avec des cannules de différentes especes; par le moyen de laquelle on peut non-seulement injecter des fluides dans les plaies de la poitrine & du bas-ventre, dans le gosier, les abscès, les ulceres & l'utérus; mais évacuer encore le sang extravasé dans la capacité de la poitrine. Il faut dans ce cas que la seringue soit deux fois plus grande, que l'orifice de la cannule soit triangulaire & d'environ deux pouces de large.
Fig. 9. Autre cannule avec un orifice rond, propre aux mêmes usages.
Fig. 10. Petite cannule que l'on peut adapter à la seringue, *Fig.* 8. pour différens usages.
Fig. 11. Autre tant soit peu courbe & percée des deux côtés: elle peut servir à évacuer le sang contenu dans la cavité de la poitrine, & à faire des injections dans cette partie & dans le gosier.
Fig. 12. Autre, percée à son extrémité comme un arrosoir.
Fig. 13. Autre, semblable à la précédente, mais courbée, pour faire des injections dans l'utérus & pour d'autres usages.
Fig. 14. Instrument de fer fait comme une sonde ou un cure-oreille, propre à différens usages.

PLANCHE VII.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. Représente le petit couteau droit avec lequel on coupe les chairs & la peau beaucoup plus commodément qu'avec le suivant.
Fig. 2. Le grand couteau courbe dont on se sert pour couper les chairs jusqu'à l'os dans les amputations des extrémités supérieures ou inférieures, quoique je lui préfere dans certains cas celui de la *Fig.* 1.
Fig. 3. Est un couteau droit à deux tranchans pour couper les chairs & les ligamens qui se trouvent entre les os des bras & des jambes; ce que l'on peut faire pareillement avec le petit couteau simple représenté par la lettre *G.* de la *Planche II.* du second volume. On se sert aussi de ce couteau dans l'amputation à lambean.
Fig. 4. Représente la scie dont on se sert pour couper les os des membres. Quelques-uns la représentent une fois aussi grande que dans notre Figure, mais une scie aussi grande ou un peu plus grande que celle dont nous donnons ici la description, est beaucoup plus commode qu'une autre. On embellit pour l'ordinaire les trois instrumens dont nous venons de parler de différens ornemens, qui ne servent qu'à en augmenter le prix & à les rendre plus embarrassans, sans rien ajouter à leur utilité.
Fig. 5. Représente une espece de pincette, ou bec-de-corbin, dont le bec est garni intérieurement de petites rainures, & l'autre extrémité d'un double ressort, afin de serrer avec plus de force l'extrémité de l'artere coupée pour en faire la ligature avec un cordon, & pour arrêter l'hémorrhagie dans les amputations des extrémités supérieures & inférieures.
Fig. 6. Est un autre bec-de-corbin qui sert au même usage & dont on trouve la description dans Garengeot.

On peut ne point garnir son bec de dents, afin de ne pas offenser les tuniques des arteres.

PLANCHE VIII.

*Tirée d'*Heister.

A B. Plumasseaux.
C D E. Bourdonnets de charpie en forme d'olives & de noyaux de dattes.
F G. Les mêmes liés dans le milieu par un fil.
H I. Plumasseau d'étoupe.
K L M. représentent des tentes de charpie de différentes grandeurs.
N. Grosse tente avec un fil attaché autour.
O. Tente conique de linge.
P. Q. R. S. T. V. X. Tubes ou cannules de différentes especes d'argent ou de plomb.
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 11. Différentes formes d'emplâtres.
12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. Différentes sortes de compresses, parmi lesquelles la *fig.* 16. représente trois compresses en forme d'astérisque.
20. Balle de charpie qui tient quelquefois lieu de compresse.
21. Petite compresse quarrée.
22. 22. Plusieurs petites compresses minces.
a. Rouleau simple qui est étendu.
b. Rouleau à un chef roulé à l'une de ses extrémités.
c. Rouleau à deux chefs roulé par ses deux bouts.
d. Rouleau à quatre chefs.
e. Petit rouleau qui sert à assurer les emplâtres ou compresses des doigts ou du pénis.
f. Rouleau incarnatif ou unissant percé dans le milieu.
g. Le scapulaire.
h. Bandage en T.

PLANCHE IX.

*tirée d'*Heister.

Fig. 1. Représente la maniere dont le Malade, le Chirurgien & les Aides doivent être placés pour faire l'amputation d'un bras ou d'une main.
A. Le Malade.
B. Le Chirurgien qui fait l'amputation avec la scie.
C. L'Aide qui tient la main du Malade.
D. Un second Aide qui empoigne le bras.
E. Troisieme Aide qui tient le malade par le corps, & qui a soin du tourniquet.
F. Est un vaisseau pour recevoir le sang qui coule de la plaie.
Fig. 2. Représente la position du Malade, du Chirurgien & de ses Aides, dans l'amputation de la jambe.
A. Est le Malade assis sur une chaise.
B. Le Chirurgien.
C. L'Aide qui empoigne la jambe au-dessous du mollet.
D. L'Aide qui empoigne la jambe au-dessus du genou.
E. Vaisseau pour recevoir le sang.
Fig. 3. *A.* Indique l'endroit le plus convenable pour amputer la jambe.
B. Celui où l'on doit couper la cuisse. Lorsque la maladie a fait du progrès, on doit faire l'amputation proportionnellement au-dessus de cette marque. Mais l'opération est pour lors très-dangereuse.
Fig. 4. *A.* Représente la cuisse avec la jambe *B* dont on a fait l'amputation. On peut voir sur la cuisse l'endroit où doit être appliqué le tourniquet *C D*. Le tourniquet ainsi appliqué, peut servir pour l'amputation du tarse & du métatarse, aussi-bien que pour celle de la jambe, quoique moins commodément. On voit encore dans cette *figure* l'artere coupée, que l'on a saisie avec le valet à Patin *E*, pour en faire la ligature avec le cordon *F*. Quelques Chirurgiens n'approuvent point cette maniere de lier les vaisseaux, mais elle m'a toujours réussi.

Fig. 5. Représente la maniere de faire l'amputation à lambeau.
La ligne *A B.* marque la premiere incision que l'on doit faire avec le couteau représenté par les *Fig.* 1. ou 3. de la *Planche VII.*
La ligne *B C.* marque la seconde incision, par le moyen de laquelle on sépare le gras de jambe de l'os.
C D. L'endroit où l'on doit faire l'amputation, après avoir replié le gras de jambe vers le jarret. Quelques Chirurgiens percent d'abord le gras de jambe au point *C*, avec le couteau à deux tranchans, représenté par la *Fig.* 3. de la *Planche VII.* & dirigent le couteau suivant la ligne *AB*. Mais la premiere méthode me paroît préférable à celle-là.
Fig. 6. Représente la maniere de replier le gras de jambe vers le jarret, après qu'on l'a séparé de l'os par une double incision; le Chirurgien coupe ensuite les tégumens, la chair & le périoste, suivant la ligne *B*, & scie l'os dans le même endroit.
Fig. 7. Représente une jambe que l'on vient de couper, avec le mollet *A*, qui tient encore à la partie, pour voir les extrémités des deux os.
B. L'extrémité de l'os du tibia.
C. Celle du péroné.
Fig. 8. Représente une jambe coupée de la même maniere.
B. Le gras de jambe qui recouvre le moignon.
C. Une partie de la cuisse.
Fig. 9. Représente la méthode d'appliquer le tourniquet à vis, *Planche V. fig.* 6. ou *Planche VI. fig.* 1. au-dessus du genou, pour amputer la jambe.
C C. Le tourniquet posé sur son coussinet.
D. L'endroit où est attachée la courroie ou bande de soie *EE* avec des clous. Elle tient à l'autre côté par de petits crochets *F.*
G. La vis par le moyen de laquelle on comprime l'artere.
Fig. 10. Est une grosse aiguille courbe pour faire la ligature de l'artere brachiale, avant de couper le bras à son articulation avec l'épaule, quoiqu'on puisse faire la même chose avec une des aiguilles droites, représentées dans la *Planche I.* Ces aiguilles peuvent encore servir à appliquer des sétons sur la nuque du cou.

PLANCHE X.

Figure premiere, *A B.* Représente un cancer qui n'est pas encore ouvert & qui occupe une partie de la mamelle, & qui s'étend depuis le mamelon jusques sous l'aisselle.
Fig. 2. *A B.* Représente la cicatrice en forme de ligne qui reste après la parfaite guérison du cancer que l'on a extirpé.
Fig. 3. *A B.* Représente un cancer monstrueux non-ouvert qui occupoit toute la mamelle, qui pesoit douze livres, & que Heister extirpa avec un bistouri.
Figure 4. Représente la méthode que quelques Praticiens emploient pour l'extirpation d'une mamelle carcinomateuse. *a a.* Représentent la mamelle: *b b.* de larges aiguilles enfilées des fils *c c.* que l'on passe au travers.
Fig. 5. Représente la maniere dont on unit les fils que l'on a passés au travers de la mamelle. On les saisit avec la main: on éleve par ce moyen la mamelle que l'on coupe ensuite avec le rasoir *B.*
Fig. 6. Est une espece de fourchette proposée par Solingen & par Bidloo, pour soutenir & élever une mamelle carcinomateuse que l'on veut extirper, lorsqu'elle est d'un volume considérable.
Fig. 7. Est un rasoir dont on peut se servir pour l'extirpation de la mamelle carcinomateuse.
Fig. 8. Est un instrument tranchant ressemblant à une épée que Bidloo passoit au travers de la mamelle, & dont il se servoit pour en extirper le cancer.
Fig. 9. *A.* Grande & large aiguille courbe, ayant un œil en sa partie *B.* On peut s'en servir pour le séton longitudinal: on la passe alors à travers la peau du cou, & elle conduit un fil qui y est attaché.

Fig. 10. Représente la pointe d'un bistouri vu par sa partie concave ou interne, dont quelques Chirurgiens se sont servis pour l'extirpation du cancer.

PLANCHE XI.

Fig. 1. Représente les tenailles d'Helvétius avec les branches *A A.* desquelles on embrasse la mamelle carcinomateuse pour pouvoir l'extirper plus commodément ensuite avec le bistouri ou le rasoir.

Fig. 2. Autre instrument inventé par Helvétius. C'est une espece de ciseaux avec lesquels on embrasse la mamelle. Les branches *AB.* sont tranchantes On les saisit par les anneaux *C C.* & on coupe en les faisant mouvoir sur le point *D.*

Fig. 3. Représente un instrument pour l'amputation d'une mamelle carcinomateuse. *A A*, est une branche demi-circulaire garnie dans son rebord interne d'une rainure ou goutiere qui se termine au point *C.* Cette goutiere occupe tout l'espace marqué *D D.* & est faite pour recevoir le rasoir demi-circulaire *E F.* On voit cette goutiere sous les lettres *a a.* *BB.* est une autre branche demi-circulaire, mais sans rainure, unie avec l'autre par une vis au point *G.* Ces deux branches réunies forment ensemble un cercle très-propre à embrasser la mamelle & à élever sa base. On rapproche ces deux branches par leurs extrémités *C C.* pour saisir la mamelle; & conduisant alors le rasoir sémi-circulaire *E f.* dans la rainure *D D.* la mamelle se trouve extirpée.

Fig. 4. *A.* Représente une mamelle carcinomateuse. *B.* est le bras tendu. *CC.* sont les branches demi-circulaires avec lesquelles on a embrassé & soulevé la mamelle. *E D* sont les mains du Chirurgien qui tiennent les extrémités de ces branches. *H* est le couteau demi-circulaire avec lequel on doit faire l'extirpation. La ligne ponctuée marque le chemin qu'il doit parcourir.

Fig. 5. est une aiguille particuliere dont on se sert pour le séton transversal. *A.* Est l'œil de l'aiguille, au travers duquel on passe un fil ou un cordon. On pousse l'aiguille dans les tégumens jusqu'au point *B* & en la retirant on retient dans la plaie qu'elle a faite le fil qu'elle conduisoit. *C* est l'extrémité de l'aiguille à laquelle on peut adapter un manche quand il est nécessaire.

PLANCHE XII.

Fig. 1. Représente un bras dont on veut ouvrir la veine.
A. Marque la veine céphalique.
B. La veine basilique.
C. La médiane.
D. La ligature que l'on fait au-dessus du coude pour faire enfler les vaisseaux.

Fig. 2. Représente les différentes manieres d'ouvrir une veine avec la lancette.
A. Est une incision longitudinale.
B. Une incision transversale.
CD. Des incisions obliques.

Fig. 3. On voit le phlébotome ou flamme dont les anciens Allemands se servoient pour ouvrir la veine.
A. La pointe qui doit percer la veine.
B. Le manche que l'on tient d'une main, tandis que l'on frappe avec les doigts de l'autre sur l'endroit *C.* pour que la pointe perce la veine.

Fig. 4. Est une flamme à ressort dont se servent quelques Chirurgiens modernes. On applique sa partie *A.* sur le vaisseau, & l'on presse le ressort à son extrémité *B.* afin qu'il oblige par sa réaction ou son élasticité la partie *C.* qui est levée à retomber sur la flamme pour qu'elle perce la veine. *D D* est une boîte de cuivre ou d'argent dans laquelle le ressort de l'instrument *B* est renfermé.

Fig. 5. Représente la lancette dont on se sert aujourd'hui pour la saignée. Elle forme un angle obtus au point *A*, pour pouvoir la tenir avec plus de commodité lorsqu'on fait l'opération.

Fig. 6. Représente un bras *A B.* au pli duquel *Purmannus* trouva l'anevrysme *C C* aussi gros qu'une tête.

Fig. 7. Montre la maniere d'appliquer les ligatures au-dessous & au-dessus de l'anevrysme pour en faire l'opération.
A B. L'artere.
C. L'anevrysme.
D. La ligature supérieure.
E. La ligature inférieure.

Fig. 8. Est un instrument qui sert à prevenir & à guérir par la compression les anevrysmes qui ne sont pas considérables.
A A A A. Est une plaque de fer que l'on applique à la courbure du bras.
B. Sa fente.
CC. D D. Cordons ou petits rubans de soie attachés à la plaque *A*, qui s'étendent jusqu'en *D.*
E. est une plaque de fer mobile attachée à la partie *A.* par la charniere *I*, & couverte d'un coussinet de coton ou de soie, convexe, au point *F*, qui doit appuyer sur l'anevrysme.
G G. Sont deux petits crochets qui servent à attacher l'instrument au bras par le moyen des cordons *CC. DD.*
H. Est une vis qui sert à presser la laine & le coussinet *E F.* sur la tumeur, pour comprimer l'anevrysme & fortifier l'artere offensée.

Fig. 9. Représente un autre instrument de même espece que le précédent, avec quelque changement dans sa figure. La plaque *E* & le coussinet *F* sont beaucoup plus grands, & par conséquent plus propres aux anevrysmes d'une grosseur considérable. Presque toute la machine est couverte de cuir, mais surtout au-dessous de la plaque *E*, qui est revêtue de cuir & de coton. Cette machine a des courroies, au lieu que la précédente avoit des cordons de soie. Les autres lettres marquent les mêmes parties représentées dans la *figure* précédente.

Fig. 10. Représente l'appareil avec une vessie & un tube pour injecter des liqueurs dans les veines.
A. La vessie & le tube.
B. Veine du bras dans laquelle on a introduit le tube.

Fig. 12. Représente en quelque sorte la maniere dont se fait la transfusion du sang d'une main dans une autre.

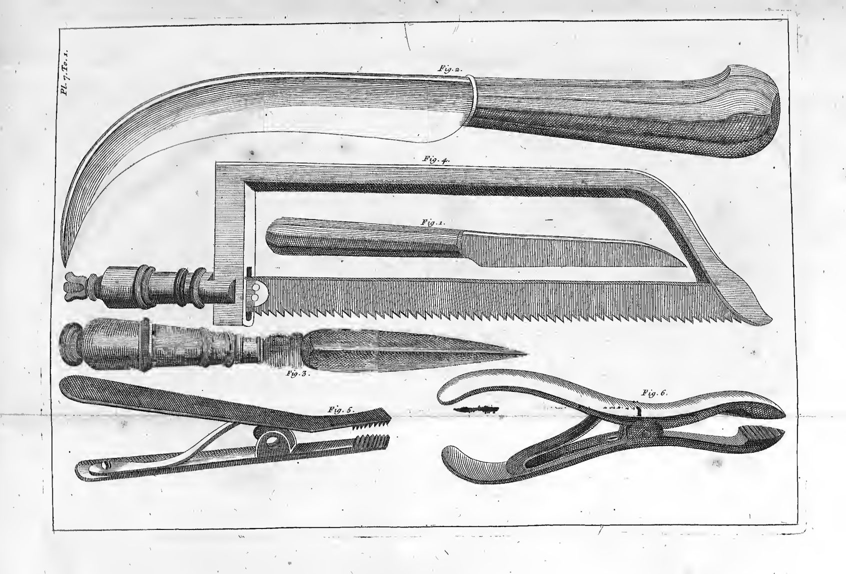
Fig. 1. Même *Planche*, relative à l'article *Ancyloglossum*, représente la maniere de couper le filet aux enfans avec un bistouri.

Fig. 2. Représente la même opération exécutée avec des pincettes & des ciseaux.

Fig. 3. Montre la fourchette dont on peut se servir pour soulever la langue, & laisser appercevoir le filet ou frein que l'on coupera ensuite avec les ciseaux.

Fin de l'explication des Planches du premier Volume.

De l'Imprimerie de J. CHARDON.



Pl. 7. To. 1.
Fig. 2.
Fig. 4.
Fig. 1.
Fig. 3.
Fig. 5.
Fig. 6.

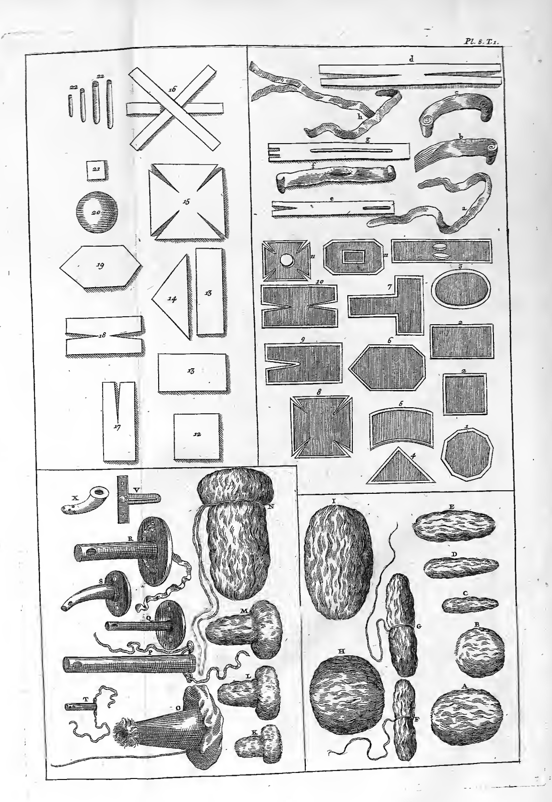
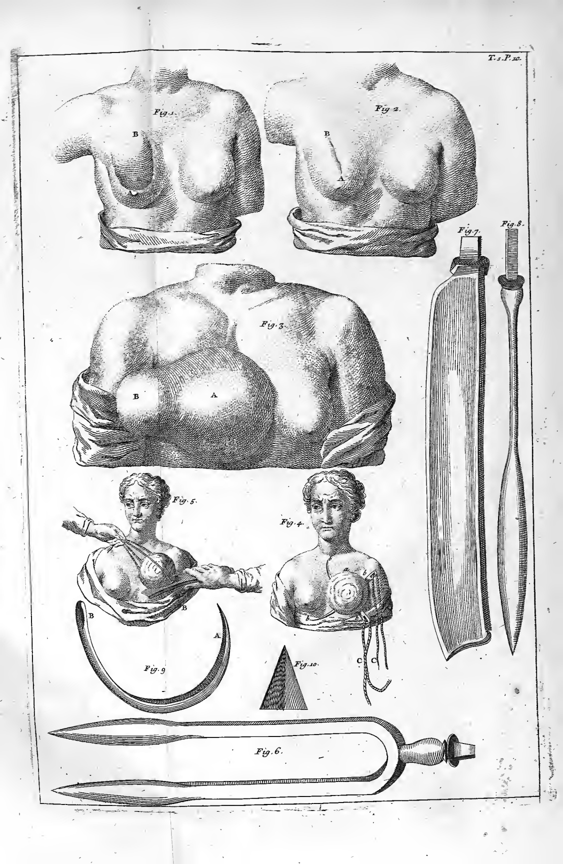
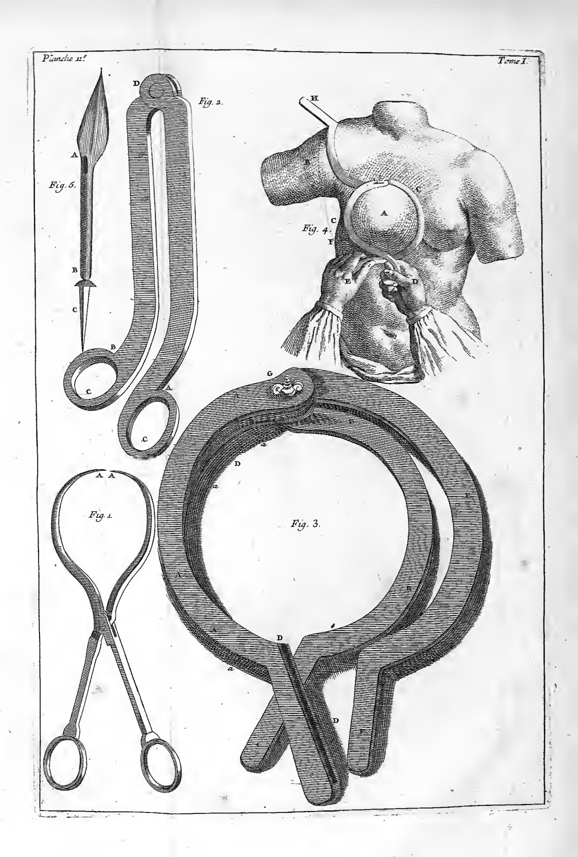
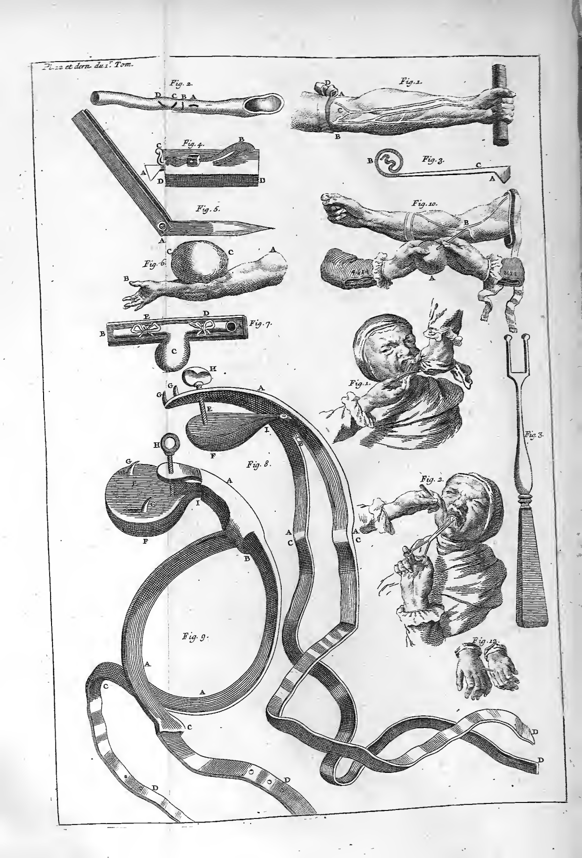

Pl. 8. T. 1.

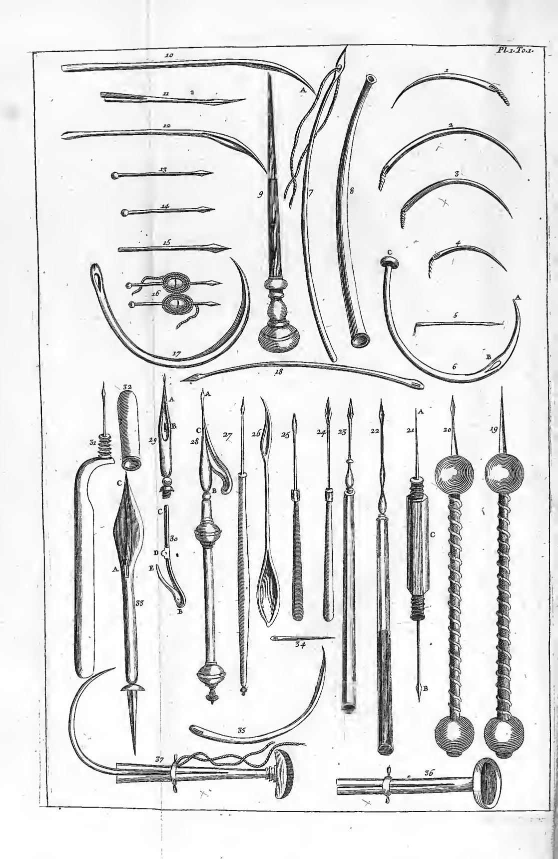

Fig. 2.
A
B
C
D
E
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 1.
Fig. 9.
Fig. 5.
Fig. 10.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.

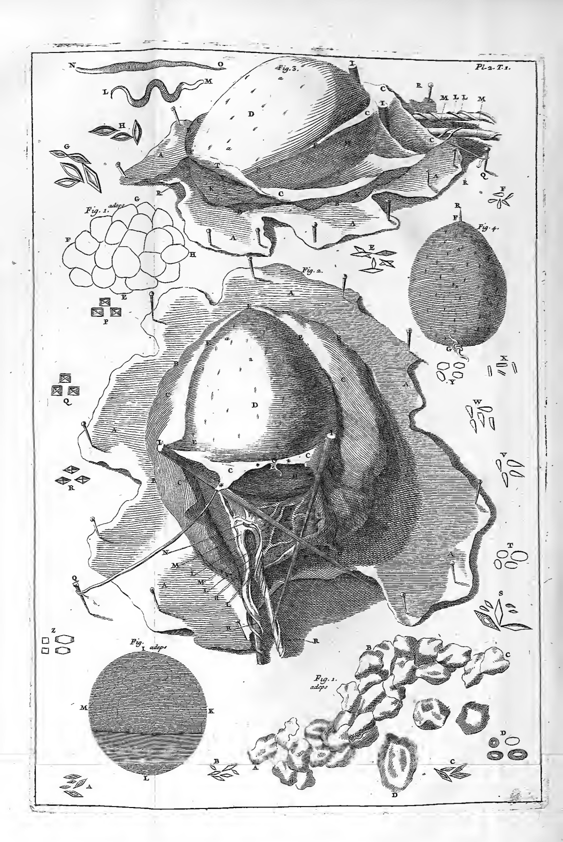

T. 1. P. 10.
Fig. 1.
B
A
Fig. 2.
B
A
Fig. 3.
B
A
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 5.
Fig. 4.
a
b
b
B
B
A
Fig. 9
Fig. 10.
C
C
Fig. 6.

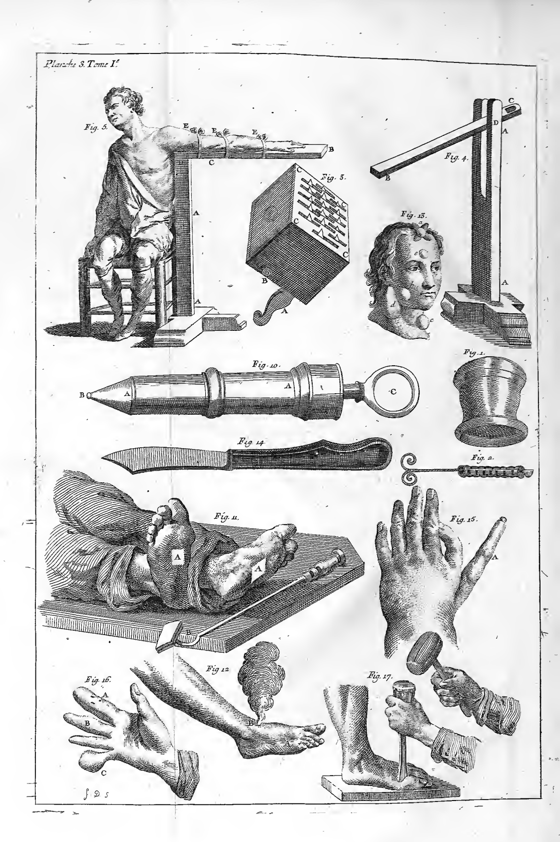

Fig. 1.
A A
Fig. 2.
D
B
C
A
C
Fig. 3.
G
A
D
a
E
B
F
Fig. 4.
H
B
C
A
C
F
E
D
Fig. 5.
A
B
C

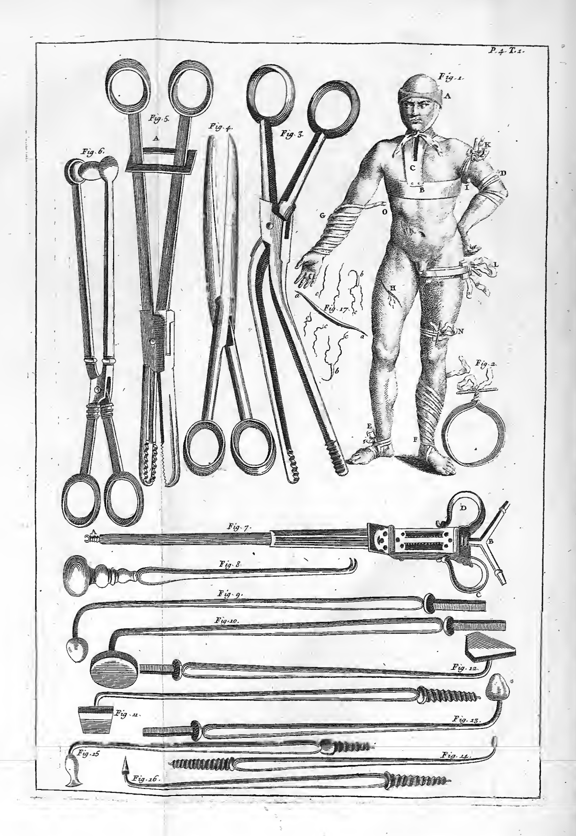


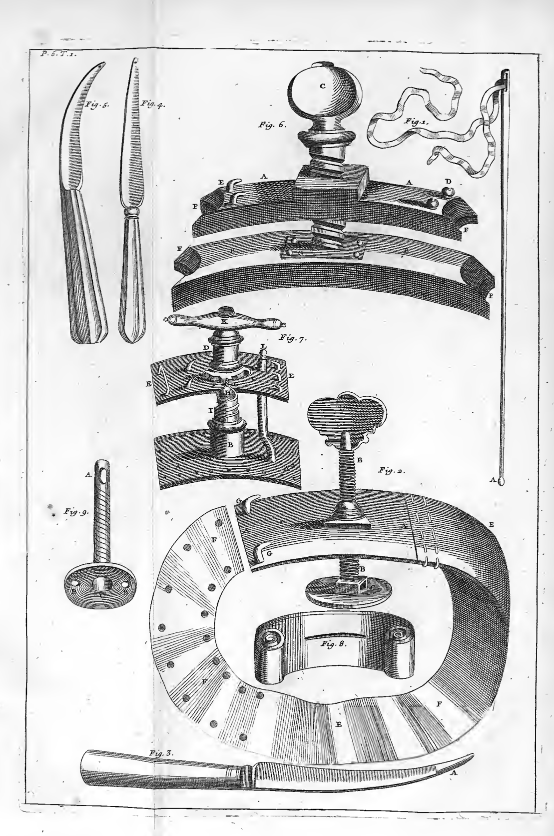
Pl. 22 et dern. du 1.r Tom.
Fig. 2.
D C B A
Fig. 1.
D
A
C
B
Fig. 4.
C
B
A
D
D
Fig. 3.
B
C
A
Fig. 5.
A
Fig. 10.
B
C
C
A
Fig. 6.
B
A
E
D
B
Fig. 7.
C
H
G
G
A
E
I
F
Fig. 1.
Fig. 8.
H
G
F
G
I
F
A
B
A
C
A
C
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 9.
A
A
C
C
D
D
D
D
Fig. 12.

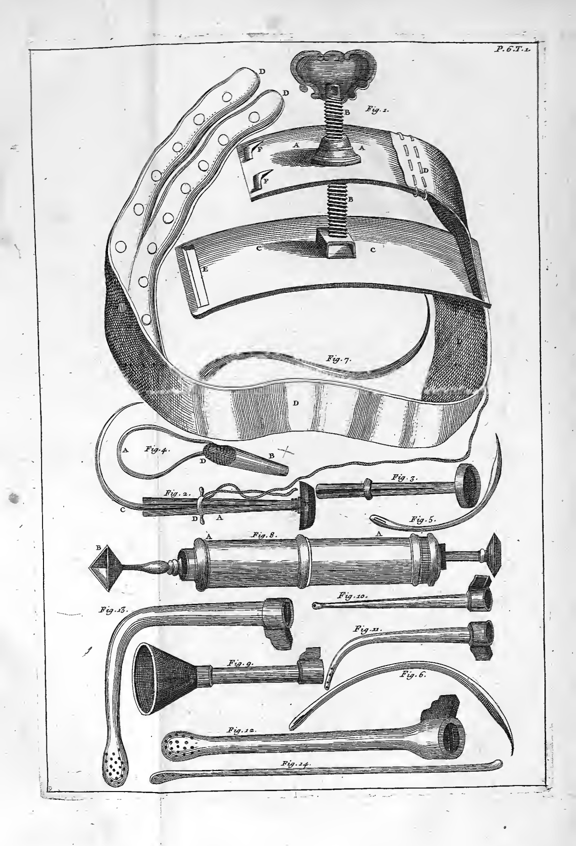

Pl.1.To.1.
10
11
12
13
14
15
16
17
18
9
7
8
1
2
3
4
5
6
A
B
C
32
31
33
29
30
28
27
26
25
24
23
22
21
20
19
34
35
36
37


Pl. 2. T. 1.
Fig. 3.
Fig. 1. adeps
Fig. 2.
Fig. 4.
Fig. I adeps
Fig. 1. adeps


Planche 3. Tome I.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 13.
Fig. 10.
Fig. 1.
Fig. 14
Fig. 2.
Fig. 11.
Fig. 15.
Fig. 16.
Fig 12
Fig. 17.


P. 4. T. 1.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 13.
Fig. 14.
Fig. 15
Fig. 16.
Fig. 17.


Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 6.
C
Fig. 1.
E
A
A
D
F
F
F
F
Fig. 7.
K
D
L
E
E
H
I
B
A
A
Fig. 2.
B
A
Fig. 9.
G
A
E
G
F
B
Fig. 8.
F
F
E
Fig. 3.
A
A


P. 6. T. 2.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 13.
Fig. 14.